Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti57pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19

Fr. Lit.
R.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME V

33e ANNÉE — 1er SEMESTRE

1er JANVIER AU 30 JUIN 1896

197196
9.7.25

PARIS

BUREAU DES REVUES, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES

1896

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1 — 4e SÉRIE. — TOME V — 4 JANVIER 1896

LA POLITIQUE

L'année 1895 n'a pas été très bonne pour le régime parlementaire. Elle a cependant mieux fini qu'elle n'avait commencé. Il faut savoir gré aux Chambres d'avoir évité l'expédient toujours fâcheux des douzièmes provisoires; il faut leur savoir gré surtout d'avoir réduit le budget à ce qu'il devrait toujours être, une prévision de recettes et de dépenses, et d'avoir ainsi rendu son vrai caractère à la loi de finances.

Ceci dit, on doit souhaiter que certaines questions qui n'eussent pas été à leur place dans la discussion du budget et qui en ont été écartées à juste titre, ne soient pas, pour cela, oubliées : il serait facile, semble-t-il, parmi les réformes possibles, les réformes pratiques, d'en choisir deux ou trois et de les étudier sérieusement dans l'année où nous entrons.

Ce serait la meilleure réponse à faire à ceux qui accusent le régime parlementaire de produire plus de discours que d'actes.

La vérité est que le régime parlementaire, pour fonctionner d'une manière normale, veut des partis organisés : or, chez nous, le classement des partis ne répond plus à la réalité. Tout le monde sent aujourd'hui que les questions économiques ou sociales, — comme l'on voudra les appeler, — sont d'un intérêt plus immédiat que les abstractions politiques; tout le monde croit que le parlement emploierait mieux son temps à essayer, par exemple, de résoudre les questions de prévoyance et d'assistance qu'à discuter la revision. D'où la nécessité d'un nouveau classement des partis, qui n'est peut-être pas près de se faire.

Quelques personnes, préoccupées des progrès du socialisme, rêvent dans la République deux partis seulement : le socialiste et le conservateur. Division très nette, très simple, qui peut séduire l'esprit par sa simplicité même, mais qui malheureusement est en désaccord avec les faits. S'il y a plusieurs manières d'être socialiste, il y a aussi plusieurs manières de ne pas l'être.

Dans un très remarquable article qui a paru ici même, M. Goblet d'Alviella nous montrait en Belgique trois partis au moins. Regardons autour de nous : que voyons-nous? Ceux-là voudraient tout bouleverser; ceux-ci, tout conserver; d'autres croient que la meilleure manière de défendre la propriété individuelle et la liberté, c'est de faire les réformes compatibles avec notre état social. En Belgique, en France, partout où l'on tentera d'accommoder le régime parlementaire à la démocratie, il faudra renoncer à la théorie classique des deux partis.

Que pouvons-nous demander? Que les différentes opinions soient représentées dans le parlement en proportion de leur importance dans le pays, car c'est notre seule chance d'avoir une majorité de gouvernement. Chez nos voisins les Belges, la première manifestation du suffrage universel, amendé cependant par le vote plural, a eu pour résultat l'écrasement du parti libéral. Il y a là une « leçon de choses » qui ne devrait pas être perdue pour les libéraux de France. De toutes les réformes, la réforme électorale devrait être pour eux la plus urgente : s'ils en prenaient l'initiative, ils trouveraient, dans tous les partis, des esprits indépendants pour se joindre à eux.

PAUL LAFFITTE.

PASSION

Nouvelle.

C'est une grande fille brune, dont la beauté, bien avant les approches de la trentaine, s'est effacée, vaincue par une extraordinaire maigreur ; — c'est une vieille fille, car déjà plus d'un fil blanc court dans les bandeaux lissés sur son front à l'ancienne mode ; mais les yeux noirs brûlent plus ardents que jamais sous de longs cils qui balayent, comme une frange de soie, la joue décolorée ; mais le sourire, qui fut toujours lent, toujours rare, a pris je ne sais quelle expression pathétique qui arrête et fait penser. J'ai connu ce sourire-là au temps où il n'était qu'un sourire d'enfant, j'ai remarqué d'année en année tout ce que l'expérience y ajoutait de tristesse et aussi de douceur. Armande Férou, mademoiselle Armande, comme on l'appelle dans son quartier, parle très peu d'ordinaire, sauf quand un grand courant d'émotion l'emporte, mais toutes les paroles en diraient moins sur son secret que l'aveu involontaire de ces lèvres de sensitive qui si facilement frémissent, palpitent et tremblent, trahissant malgré elle tout ce qu'elle voudrait cacher. Cette pauvre ouvrière en robes de la rue Saint-Jacques a une vie intérieure sublime et tourmentée auprès de sa vie quotidienne apparente où rien n'arrive jamais. Pour tout dire en un mot, elle a aimé, elle aime encore à la façon des mystiques que possède la folie de la croix, mais cet amour, tout de sacrifice, ne s'envola pas vers Dieu, il ne se fixa pas non plus sur un homme ; il eut chez cette vierge tous les caractères de la maternité la plus exaltée, n'attendit d'ailleurs point de récompense et n'en reçut aucune.

Histoire bien simple et trop fréquente que celle d'Armande : la misère dans un intérieur sans joie ; un père, ni bon ni méchant, habile ouvrier à ses heures, mais qui buvait de plus en plus et qui, ayant bu, tombait au-dessous de la brute. Alors la mère se lamentait, confiant ses peines aux voisines. La petite Armande avait entendu le même refrain depuis qu'elle pouvait saisir le sens des mots : Tout allait de mal en pis. *Son* argent, à mesure qu'il en gagnait, passait en boisson, de mauvaises drogues qui l'empoisonnaient; tout est si frelaté aujourd'hui ! Et elle, — la femme, — battue, injuriée, condamnée à mettre au monde des enfants souffreteux, qui mouraient en nourrice, on ne savait comment! Morts aussi ceux qu'elle avait essayé d'élever elle-même. Ce n'était pas étonnant : toujours des *révolutions !* Elle ne cessait pas d'avoir *les sangs tournés !* Il n'y avait guère que la petite pour rapporter régulièrement quelques sous à la maison : une enfant courageuse. Sa maîtresse d'apprentissage tout en l'exploitant, — les patrons ne sont jamais justes, — lui donnait bien quelques gratifications, et puis les courses en ville chez les clientes valent à celle qui les fait une petite pièce par-ci par-là.

Armande, tête nue par tous les temps, trottait jusqu'à s'user les pieds en attendant qu'on lui permît d'user à coudre ses petits doigts rougis d'engelures, et tous ses profits étaient remis en effet, sans qu'une obole en fût jamais distraite, à Mme Férou, qui se bornait toujours au même remerciement :

— Ah ! si le père voulait !

— Oui, si le père voulait ! se répétait l'enfant, en tombant de fatigue le soir sur son lit de sangle. — Et une sourde colère lui venait contre les vices de ce père indigne, avec un vague mépris pour la faiblesse de cette mère dolente et molle qu'elle savait défendre pourtant, car l'ivrogne n'avait peur que du regard ferme de deux grands yeux noirs braqués sur lui comme sur un chien enragé. Cette petite voix qui lui disait : — Allons ! vous finirez demain de casser les chaises, au lit, vite, et laissez-nous dormir ! — cette voix intrépide et assurée qui couvrait, si grêle qu'elle fût, ses jurons et ses bégayements, le forçait à obéir. — Que devenait à travers tout cela le respect filial ? Hélas ! il n'en avait jamais été question. La loi expresse : « Tu honoreras ton père et ta mère, » est une belle loi, mais elle n'est pas toujours praticable. Armande l'eût trouvée plus que personne d'une exécution difficile, bien qu'elle fût prête à se tuer de travail pour nourrir ceux qui méritaient si peu d'être honorés. Le travail du reste ne lui coûtait pas, tout au contraire. Sa besogne journalière l'enlevait à ce logement sordide où l'incurie d'une femme épuisée laissait régner le désordre et la malpropreté ; respirer l'air frais en courant d'une commission à l'autre, même avec un lourd carton au bras, c'était un plaisir, surtout quand elle pouvait y faire entrer cinq minutes de flânerie sur les ponts. A son insu Armande sentait la beauté de ces incomparables quais de la Seine dont l'aspect change aux différentes heures du jour ; souvent elle s'accoudait au parapet pour regarder avec un singulier épanouissement de cœur, tantôt dans la brume grise légère la grise silhouette des tours et des clochers du vieux Paris, tantôt les rouges couchants sur lesquels se détachent à l'orientale de faux minarets qu'elle n'appelait pas ainsi, mais dont l'aspect étrange la faisait cependant voyager très loin... si loin ! Ce qu'elle préférait encore à tout, c'était l'eau elle-même, l'eau avec son agitation silencieuse et ses grands cercles de moire s'élargissant, se multipliant sous le soleil. Elle s'en confessait par la suite : « Oui, c'est l'eau qui m'a fait perdre le plus de temps ; il n'y a pas de plus mauvaise conseillère : on s'engourdirait des heures à la voir glisser si doucement, sans que rien la presse. Il

me semblait qu'elle m'entrait dans les yeux, dans la tête, qu'elle m'emportait comme un brin de paille. » — L'eau et les fleurs... Au printemps, quand les marronniers arboraient leurs aigrettes blanches, Armande faisait pour aller les saluer au Luxembourg ou aux Tuileries des détours très longs qu'elle se reprochait ensuite comme un vol commis au détriment de sa patronne, car elle avait ces scrupules de méticuleuse probité qui, à défaut peut-être d'autres délicatesses, sont beaucoup plus fréquents dans le peuple que dans le monde. Elle aimait trop les fleurs ! Le parfum des lilas invisibles respirés par-dessus un mur de jardin suffisait pour qu'elle se sentît heureuse, et les quelques sous prélevés de loin en loin sur son salaire pour une dépense personnelle n'eurent jamais qu'un emploi : le petit bouquet de violettes qui roulait tentateur dans une voiture à bras. Elle le gardait une semaine entière, même fané, desséché, dans les plis de son corsage : il représentait pour elle le délicieux, l'inaccessible superflu. Tout ce qu'en son langage incorrect, mais aux expressions souvent trouvées, Armande m'a dit sans le savoir de joli et de vraiment poétique sur son enfance déshéritée, paraîtrait invraisemblable à ceux qui ne savent pas combien, par l'acuité des impressions et la subtilité du goût, la petite ouvrière parisienne est souvent près d'être une artiste.

Les années d'apprentissage ne furent pas les plus mauvaises, loin de là. L'atelier mal aéré, surchauffé, avec son atmosphère lourde, ses contacts malsains, vint ensuite. Et toujours le soir il y avait ce retour abhorré aux laideurs de la vie de famille.

Quand un bruit de querelles ne parvenait pas, dès l'escalier, jusqu'à elle, Armande en concluait, avec le calme d'une habitude acceptée, que son père était ivre mort ou bien qu'il n'était pas rentré, ce qui voulait dire qu'elle aurait le lendemain à courir le réclamer au poste. Le plus souvent Férou faisait du *train* et elle devait empêcher que sa mère, bien ennuyeuse, elle en convenait tout bas, assommante avec ses perpétuelles et inutiles récriminations, fût rouée de coups encore une fois. Pour cela, elle se jetait hardiment entre la victime et un poing levé, qui jamais d'ailleurs ne s'était abattu sur sa fluette personne. Les yeux noirs avaient décidément une puissance magnétique. Mais, tout en protégeant sa mère contre son père et son père contre lui-même, Armande, le cœur soulevé de dégoût, n'aimait ni l'un ni l'autre.

Elle savait pourtant bien ce que c'est qu'aimer. Elle avait aimé de toutes ses forces un moineau apprivoisé qui perchait sur son épaule et qui venait en sautillant chercher sur ses lèvres une miette de pain; elle l'avait aimé et pleuré, car effrayé par une colère stupide du père, le pauvret s'était un jour envolé, sans pouvoir, une fois dans la cour obscure, encadrée de bâtiments tous semblables, réussir à reconnaître la fenêtre où se balançait sa cage. Armande se rappelait encore, longtemps après, avec une intensité qui amenait de nouveau des larmes à ses paupières, le désespoir qu'elle avait ressenti, en retrouvant cette cage vide et la navrante inutilité de cette botte de mouron rapportée comme une friandise, et les nuits d'insomnie durant lesquelles sa vive imagination s'était représenté tous les périls, toutes les tortures qui attendent un moineau apprivoisé, poursuivi par les chats, frappant du bec à toutes les vitres. Pendant des mois elle crut le reconnaître dans chaque moineau qu'elle rencontrait, et puis elle se jura qu'elle n'aurait plus d'autre compagnon ; elle avait trop souffert de le perdre.

Ce moineau eut sa première tendresse : il lui semblait que seul il l'avait méritée. Ses camarades d'atelier ne lui plaisaient guère ; elle n'aimait ni les confidences suspectes chuchotées à voix basse, ni les vilaines chansons, ni les vilaines histoires qui semblaient être leurs passe-temps favoris ; le bien et le mal ne lui étaient que très vaguement connus, mais certains êtres ont un instinct de propreté morale. Rien n'avait développé cet instinct chez Armande, nulle instruction religieuse ou autre. Elle savait tout juste lire, écrire et compter. Pour fréquenter le catéchisme, il faut du temps et le temps était ce qui lui avait encore le plus manqué, si dénuée de tout qu'elle pût être. Elle entrait bien d'aventure, en faisant ses courses, dans quelque belle église pour se réchauffer, se reposer, goûter un étrange repos qu'elle ne trouvait que là, dans le silence, la solitude, les demi-ténèbres éclairées par la lueur vacillante des lampes d'or. Et, si la voix solennelle de l'orgue remplissait tout à coup le grand vaisseau, il lui arrivait de sangloter : mais jamais elle n'eût songé à donner le nom de piété à ces impressions fugitives. Son père s'était toujours moqué des dévots devant elle ; les feuilles anticléricales qui traînaient quelquefois sur la table où il cuvait son ivresse habituelle, la tête abattue entre deux bras croisés, n'avaient pas contribué à lui apprendre qu'elle eût une âme. Sa mère allait à la messe une ou deux fois l'an, mais toujours à la condition d'avoir pour cela une robe des dimanches ; la petite fille tendait donc assez naturellement à croire que les pratiques de la religion étaient le partage exclusif des gens bien mis. Où cette absence totale de principes l'eût-elle conduite à la longue, sans l'intervention du grand amour qui vint tout à coup remplir sa vie ? On ne sait. Quoi qu'il en fût, Armande eut jusqu'à quinze ans trop de *casse-tête*, comme elle disait, pour faire connaissance avec la tentation, sauf aux rares moments où un rayon de soleil, une fleur, un oiseau

lui inspiraient des velléités vagues d'école buissonnière.

La beauté des choses, confusément sentie devant une échappée de nature, à travers une de ces impressions d'art qui se dégagent du seul spectacle des rues de Paris, l'aidait à oublier de temps en temps ce qui la faisait le plus souffrir, la honte, — le pire de tous les supplices quand on est fier, — la honte d'avoir à se dire : — Cet ivrogne qui bat les murs et que les gamins montrent au doigt, c'est mon père ; cette bavarde qui livre à la première venue tous nos tristes secrets, c'est ma mère, — honte plus insupportable encore que le froid, et la faim, et la fatigue des longues veilles ! L'imagination active de la silencieuse Armande brodait sans relâche sur ce thème lamentable quand elle n'était pas occupée des problèmes terre à terre qui quotidiennement s'imposaient : le terme à payer, le boulanger, la grosse question du froid pendant la rude saison, les mois de nourrice enfin de la petite sœur tard venue, sans que personne la souhaitât, et qui végétait au loin dans un pays inconnu, livrée aux mains mercenaires qui emportent pêle-mêle, avec les misérables épaves de l'hospice, les enfants des ouvriers de Paris.

— Elle mourra sans doute comme les autres, et ce sera de l'argent perdu, pensait Armande, mais au moins elle ne mourra pas par ma faute.

Une fille-mère, qu'elle rencontrait à l'atelier, lui avait dit que les nourrissons qui payent mal sont souvent négligés jusqu'à ce que mort s'ensuive, et cette idée la hantait. L'ouvrière en question avait placé son enfant aux environs de Paris, chez de braves gens ; elle parlait très volontiers de ce qui était évidemment son orgueil, le but de sa vie, et Armande ne s'ennuyait jamais à l'écouter. Cette fille lui inspirait plus de sympathie, plus de confiance que les autres ; elle ne la jugeait pas, ne taxait point de faute l'*embarras* où l'avait mise l'abandon prévu d'un mauvais sujet ; elle constatait simplement qu'elle n'avait *pas eu de chance*. Le fait qu'une mère se privât pour élever son enfant lui paraissait résumer le devoir, un de ces devoirs naturels, les seuls qu'elle comprît, bien qu'elle-même dût plus tard, sans en avoir conscience, s'élever tellement au-dessus d'eux.

Un dimanche, saisie d'une curiosité singulière, elle proposa à la jeune mère de l'accompagner chez « sa petite ». Ce fut une journée mémorable dans la vie d'Armande. L'espèce de faubourg où elles se rendirent méritait tout au plus le nom modeste de banlieue, mais pour qui n'a jamais quitté sa rue Saint-Jacques c'est un voyage au long cours que de descendre la Seine en mouche, et un bouquet d'arbres au bord d'une route poudreuse a tous les enchantements d'une forêt. Armande allait pour la première fois de sa vie à la campagne ; l'ivresse du grand air, l'immensité du ciel que n'interrompaient plus la ligne des toits et le noir des cheminées, l'odeur fraîche de l'herbe fauchée, les gazouillis cachés sous la feuille, le cri-cri des insectes affolés de lumière, toutes ces choses nouvelles contribuèrent à l'impression ineffaçable qu'elle rapporta. Avoir un enfant à soigner, à embrasser, à gâter ! Quelles délices ! Combien cette fille que le monde plaignait était heureuse au contraire, plus heureuse qu'elle qui n'avait que ses parents... Et une aspiration passionnée la porta tout entière vers sa petite sœur absente. Il fallait que l'enfant revînt, il le fallait ! Mais comment faire pour prendre cette nouvelle charge ? Tout pesait sur elle. Son père ne travaillait que de loin en loin, par caprice, accidentellement, et encore ! Armande avait fini par ne plus aller le réclamer au poste : — Oh ! s'il avait pu y rester toujours ! — Elle exprima ce sentiment peu filial, en disant à un individu de bonne volonté qui avait ramené l'ivrogne et réclamait le prix de sa peine : — Ma foi, je vous donnerais plutôt le double pour le garder !

Armande commençait cependant à gagner de bonnes journées ; son autorité grandissait dans la maison entre une mère sans volonté et un père abruti. Aussi l'écouta-t-on lorsqu'elle déclara qu'elle avait résolu de faire revenir sa petite sœur.

— Pour ce qui l'attend dans la vie, c'est grand dommage qu'elle ait profité mieux que les autres ! dit philosophiquement Férou, qui trouvait quelquefois dans le vin un certain pessimisme à son usage.

Néanmoins il alla se griser pour fêter l'accroissement de la famille.

Mme Férou jeta les hauts cris en voyant si chétive cette petite *revenante*. Bien sûr *elle n'avait pas la vie à deux jours !* Mais, si près de l'âge où elle-même aurait pu être mère, Armande sentit devant cet avorton mal lavé, mal vêtu, parlant à peine, sous ses guenilles, un rude patois campagnard, le tressaillement maternel qui est par excellence un tressaillement d'amour. Elle enveloppa de ses bras cette petite sauvage pleurante, effarée, l'emporta dans sa chambre avec une joie farouche d'être seule à l'apprécier, la coucha sur son lit, la caressa, la consola, et tandis qu'elle dormait, lui jura qu'elle ne connaîtrait jamais tout ce qui l'avait fait tant souffrir, elle Armande, qu'elle n'aurait jamais faim, jamais froid, qu'elle n'assisterait pas aux scènes de brutalité qui donnent aux enfants l'impression d'un meurtre, qu'elle ne courrait pas la nuit de l'atelier à la maison, sous la pluie ou la neige, abandonnée par les rues, qu'elle aurait autre chose à faire que tirer l'aiguille dix et douze heures de suite dans un endroit étouffé, côte à côte avec des petites filles vicieuses du plus mauvais exemple ; elle lui jura qu'elle serait heureuse, et instruite, et bien mise, et bien mariée pour finir ; qu'elle

aurait en un mot tout ce que sa grande sœur n'avait pas eu. Et dès ce moment, il lui sembla que la figure de la grande sœur était reléguée à l'arrière-plan, qu'elle n'avait plus personnellement de vie en propre, que son lot unique était de défendre, de protéger, d'adorer *celle-ci*. Elle abdiquait de bonne heure. Dernièrement encore, me rappelant son profil régulier, son épaisse chevelure de ce temps-là, sa sveltesse, sa démarche alerte, je ne pus m'empêcher de lui dire : — Bien des gens ont dû vous trouver à leur goût, ma pauvre Armande !

Elle me répondit en haussant les épaules :

— *Pour sûr* qu'il ne manque jamais de passants tout prêts à accoster les filles.

— Je ne parle pas de ceux-là.

— Vous voulez dire du sérieux ? Bah ! est-ce qu'on a le temps d'y penser !

Comme pour la religion... Toujours faute de temps.

— Vous n'avez jamais été romanesque, Armande ?

— Il n'y a pas de romans pour nous autres. On s'en prêtait bien quelques-uns à l'atelier. Et même je ne les aurais pas laissé lire à ma petite sœur, allez ! Mais c'étaient toujours des belles dames, là dedans, des dames riches qui n'ont pas autre chose à faire que d'écouter les douceurs qu'on leur débite. Oh ! ça doit être très gentil tant que ça dure, mais au fond ça ressemble beaucoup à ce qui arrive aux pauvres filles comme nous quand elles se laissent aller. J'en ai trop vu dans ma vie de ces histoires-là pour avoir encore envie de les chercher dans les livres. Non, je n'ai jamais fait grand cas des romans. Ce que j'aurais aimé, si j'avais pu, si j'avais su, c'est la musique... la musique et les vers...

— Quels vers ? Dites-moi cela ?

— Tenez, il y en a quatre... Vous allez rire, mais je me les suis répétés, tout en cousant, jusqu'à me figurer qu'ils étaient de moi ; ils battaient avec mon cœur, ils allaient et venaient avec ma respiration, ils me donnaient de l'air, de la fraîcheur en plein été... Je ne pouvais plus m'en passer.

Et Armande récita d'une voix rêveuse :

> Les papillons, couleur de neige
> Volent par essaims sur la mer.
> Beaux papillons blancs, quand pourrai-je
> Prendre le bleu chemin de l'air ?

— J'en ai attrapé comme ça beaucoup d'autres, dans un journal, au hasard, en oubliant le commencement et la fin ; je retenais juste ce qui m'était nécessaire... par exemple de quoi me figurer la mer, de quoi regarder passer, comme si je les voyais, les papillons. Le bleu chemin de l'air, est-ce assez beau ?...

— Vous ne savez pas de qui ils sont ?

— Non, ça m'est égal. Je ne sais rien. On ne me l'a que trop dit ! — Et un gros soupir souleva sa poitrine creuse.

— Jamais vous ne me ferez croire que vous n'ayez pas trouvé à vous marier, Armande.

Ses sourcils mobiles se contractèrent légèrement, ses lèvres s'entr'ouvrirent hésitantes : — Oui, peut-être... une fois... Je n'étais plus toute jeune. Mais cela nous aurait séparées. Je n'ai pas voulu...

Et je compris que c'était un sacrifice de plus fait à l'idole.

Par prédestination sans doute cette idole avait nom Aimée, — une toute petite idole, la plus fragile qu'on ait jamais entourée d'offrandes et d'encens, une de ces délicates fleurettes parisiennes écloses par miracle sur un fumier. On eût dit que chez cette petite blonde malingre, au front bombé, au menton volontaire, un peu sèche d'allure et de physionomie, le cerveau se développait aux dépens du cœur ; mais la rareté même de ses témoignages d'affection les rendait plus précieux encore au gré d'Armande. Quand Aimée l'embrassait ou seulement paraissait contente d'un cadeau, elle sentait que pour cela elle accomplirait des tours de force et, de fait, elle en accomplissait sans relâche, reprenant la nuit sa tâche du jour, toujours prête lorsqu'il s'agissait de fournir des heures supplémentaires. Ses yeux se fermaient-ils de fatigue sur son ouvrage, elle voyait un petit visage rosé, naguère si pâle, un visage d'enfant qui lui devait ses fossettes, ses jolies couleurs, rire en criant : — Travaille, travaille quand même. C'est pour moi ! — Et l'aiguille se remettait à courir, comme court à demi fourbu un cheval généreux de la vitesse duquel dépend la victoire. Une santé de fer la soutenait dans ses fatigues. Au temps de la naissance d'Armande, Férou n'avait pas encore détruit par l'alcool ses forces herculéennes et sa femme était jeune, quoiqu'il parût maintenant difficile de croire qu'elle l'eût jamais été.

— Il n'y en a plus que pour cette méchante gamine maintenant, grognait l'ivrogne ; tout le reste de la maison ne compte pas ; elle laisserait manquer son père de tabac pour lui donner un joujou.

En réalité Armande n'imposait de sacrifices qu'à elle-même. Sous prétexte qu'ayant à présent « une clientèle », il lui était impossible d'essayer des robes dans un taudis, elle loua au même étage de la maison une chambre indépendante, la meubla proprement et y installa sa petite sœur comme dans une tour d'ivoire où elle serait à l'abri de tout, de la misère, des mauvaises influences, des criailleries de ses parents qu'elle ne lui laissait voir que quand ils étaient « convenables ». — Avant d'aller en classe, Aimée avait son chocolat tandis que sa sœur déjeunait à la hâte, sans que la petite y prît garde, d'un morceau de pain et de fromage. Si Aimée était mieux mise qu'aucun des enfants de l'école, Armande en revanche retournait et reprisait pour elle-même une

vieille robe d'alpaga noir toute rougie et portée hiver comme été. Un instant elle avait cru aimer la toilette; pendant une courte période de frivolité elle s'était offert le luxe d'un ruban ou d'une paire de manchettes, mais dorénavant elle n'avait plus de coquetterie que pour Aimée.

Aimée était venue à l'heure décisive où sa grande sœur se sentait plus seule encore que par le passé. *Seule!* Armande ne trouva jamais d'autre mot pour exprimer le vide de son cœur affamé, les différences de nature qui la séparaient de son entourage. Et maintenant elle n'était plus seule. Que jamais Aimée ne songeât à la remercier, c'était bien naturel, puisque toutes les obligations, tous les sujets de reconnaissance étaient de son côté. Elle lui devait cette délicieuse plénitude; et la chérie avait de si belles qualités! Armande s'extasiait sur ses perfections.

— Comme si tous les enfants ne se ressemblaient pas! geignait Mme Férou, incrédule. Ce sont des idées que tu te fais. Elle ne tirera pas grandes ressources d'aller tant et tant à l'école! Il vaudrait mieux l'habituer petit à petit à me remplacer, maintenant que je n'ai plus la force d'aller faire des ménages en ville.

— Des ménages! ripostait Armande avec indignation. Ni ménages ni robes! Elle est au-dessus de ça. Vous ne voyez donc pas qu'elle a toujours les premières places? Ses maîtresses disent qu'elle apprend tout ce qu'elle veut, sans se donner de peine. Une enfant si sage, si posée, si studieuse! Elle ira loin... Oui, tu iras loin, mon trésor! disait-elle à sa petite sœur.

Celle-ci au fond y était bien décidée. Elle avait de la volonté, un caractère. Les choses tendres et folles et passionnées que lui disait Armande l'ennuyaient un peu comme des exagérations auxquelles il lui eût été impossible de répondre, mais elle n'en sentait pas moins que l'affection de sa sœur était une force qu'elle avait intérêt à ménager, et elle se laissait flatter à la façon impatiente, un peu nerveuse, d'un petit chat qui cherche un moyen de s'échapper tout en subissant les caresses. Pour elle, ambitieuse et persévérante, les étapes de la vie se mesuraient aux succès obtenus; comme avait dit sa sœur, elle alla loin, grâce aux facilités qui sont aujourd'hui données aux filles pauvres pour s'instruire. Le jour où elle obtint son premier brevet, Férou, qui avait voulu célébrer l'événement à sa manière, eut une terrible crise suivie de beaucoup d'autres pendant lesquelles il voyait courir des rats et passait d'un délire inoffensif à des accès furieux. On dut le transporter à l'hôpital. L'orgueil beaucoup plus que la sensibilité d'Aimée en souffrit. Elle laissait Armande aller toute seule voir leur père, et lui porter mille petites douceurs; elle la laissa toute seule aussi l'ensevelir quand il mourut brûlé par l'eau-de-vie. Armande habilla de deuil toute la maison, suffit aux frais de l'enterrement, soigna sa mère qui avait pris le lit et ne se consolait pas de n'être plus battue.

Sa sœur cependant l'observait sans émotion, avec un certain genre de pitié hautaine. Cette vie laborieuse, vouée au travail manuel, lui paraissait la plus ingrate du monde; l'horreur et le mépris qu'elle en avait ne contribuèrent pas médiocrement à stimuler ses efforts dans une autre voie.

— Il est singulier, disait-elle, qu'en t'exténuant, ma pauvre Armande, tu ne sois jamais parvenue à faire des économies!

Et Armande, par délicatesse, ne lui expliquait pas pourquoi elle n'avait pas économisé, pourquoi elle n'avait pas profité de certaines occasions qui s'étaient offertes d'améliorer sa position, car il eût fallu s'éloigner des siens.

— Ma fille Aimée veut entrer à l'École normale, disait, d'autre part, Mme Férou à ses voisines. Elle sait mieux s'y prendre que sa sœur, qui n'était pas sotte non plus, mais qui n'aura été tout de même qu'une ouvrière à la journée, incapable de mettre un sou de côté.

Coiffée d'un bonnet de crêpe majestueux sous lequel continuaient à couler ses larmes, Mme Férou ne se souvenait plus de ses anciennes préventions contre la science; on lui avait dit que l'instruction rapportait. La petite avait donc eu raison de se mettre dans l'instruction puisqu'elle était sur le point de réussir. Quant à faire remonter jusqu'à Armande le mérite de cette réussite, elle n'y songeait pas; Aimée, bien moins encore. Orgueilleuse et sûre d'elle-même, elle considérait la vie comme une partie à gagner et se trouvait très habile joueuse. Là-dessus elle avait raison. C'était merveille que tant de clair bon sens et de capacité chez la fille d'un alcoolique. Aimée aurait donné un vigoureux démenti aux théories de l'atavisme si sa force physique eût égalé sa force intellectuelle. Menacée de névrose, il lui fallait des médicaments coûteux, de l'hydrothérapie, une nourriture spéciale, et l'aiguille fée d'Armande subvenait à tout cela, si bien qu'elle finit par payer de sa propre santé la santé de sa petite sœur, vieillissant avant l'âge, perdant fraîcheur, embonpoint, jusqu'à devenir laide.

— Elle se néglige trop, mais en somme, comment pourrait-elle avoir, à son âge et avec sa figure, le goût de s'habiller? pensait Aimée chaque fois qu'Armande lui essayait une robe neuve.

Elle aurait dû remarquer qu'à tout âge on peut avoir froid, et que sa sœur se passait de manteau d'hiver.

— L'habitude! songeait Aimée les mains dans son manchon.

Après un difficile examen, ses nerfs trop tendus, trop surexcités, se ressentirent de l'effort; elle fut

atteinte d'anémie. Le médecin conseillait les bains de mer et Armande crut devenir folle en constatant que c'était là une chose au-dessus de ses moyens. Elle eût signé un pacte avec l'enfer pour que la malade se trouvât transportée sur une plage quelconque; elle jetait des regards de haine sur toutes les jeunes filles inconnues qui lui paraissaient assez riches pour s'offrir ce luxe; elle avait des emportements d'anarchiste contre ceux qui possèdent. Son désespoir attendrit Aimée qui, la réconfortant à sa manière, lui disait : — Pauvre sœur, qu'y faire, ce n'est pas ta faute si tu gagnes peu! — D'un ton qui impliquait : — Moi, je serai capable de gagner davantage.

Un merveilleux hasard vint à leur secours.

Armande travaillait à ses moments perdus, c'est-à-dire à l'heure où les autres dorment, pour une ancienne employée de commerce, devenue femme de charge chez ses patrons enrichis et retirés des affaires. Tout en essayant un vaste corsage à cette plantureuse matrone, elle apprit que « la famille », sur le point de partir pour le Tréport, cherchait une personne pourvue de ses brevets qui acceptât d'entrer chez elle *au pair* pour faire travailler les enfants pendant les vacances. Armande faillit entamer avec ses ciseaux la peau de sa cliente en même temps que le col qu'elle échancrait : — J'aurai votre affaire, balbutia-t-elle.

Et elle énuméra longuement tous les talents, tous les mérites d'une « demoiselle très bien » qu'elle connaissait. Deux jours après, — que ces jours, que ces nuits parurent longs à Armande! — le providentiel intermédiaire revint, porteur d'une bonne nouvelle : — Madame pensait que « le sujet » pourrait convenir, mais elle voulait voir. — Alors seulement Armande avoua qu'elle avait parlé de sa sœur.

— Écoutez, ma petite, lui répondit rondement la grosse femme, je serai franche avec vous; cela peut tout gâter. On craindra que l'institutrice n'ait pas pris d'assez bonnes manières dans une famille d'ouvriers, d'autant plus que votre père... enfin, suffit. Laissez-moi arranger la chose; ne vous mettez pas en avant.

— Ah! s'écria Armande, je ferai la morte. Inventez tout ce que vous voudrez. Pourvu que ma sœur ait ce qu'il lui faut!

Elle ne soupçonna jamais avec quel plaisir Aimée avait consenti à garder le silence sur ses humbles origines, sur sa parenté avec elle par la même occasion.

Il y avait une chose que son âme droite ne pouvait concevoir, qui cependant aurait dû la frapper depuis longtemps si elle n'eût pas marché dans un rêve d'abnégation. Une barrière d'abord presque imperceptible, mais chaque jour un peu plus haute, s'élevait entre elle qui s'était dépouillée de tout et l'élue à qui elle avait tout donné. Aimée ne lui parlait plus de ses études, persuadée qu'elle ne serait pas comprise; elle souffrait de vivre avec une personne sans lecture et sans orthographe, qui faisait des fautes de français dans la conversation; elle la repoussait tout doucement, sans en avoir conscience, au rang inférieur de pourvoyeuse et de servante; elle recherchait ses égales, des jeunes filles munies de ce demi-savoir qui crée les grandes exigences et les grandes prétentions; bref, elle attendait avec impatience que son entrée à l'École normale lui permit de se retirer une bonne fois de la famille.

Le jour où Aimée atteignit le but de ses désirs elle répondit aux gens qui la félicitaient :

— Oui, l'avenir est à moi! C'est une grande satisfaction que de ne rien devoir qu'à soi-même! On peut bien le dire : Je me suis faite ce que je suis!

Armande pensa qu'Aimée avait raison en somme, qu'elle avait tout gagné comme à la pointe de l'épée. Tout au plus avait-on écarté d'elle quelques soucis matériels, en la dispensant de penser aux nécessités terre à terre chaque jour. C'était bien quelque chose sans doute, mais si peu, lorsque rétrospectivement on considérait l'ensemble de l'œuvre accomplie! Avait-elle été, elle, Armande, beaucoup plus que la mouche du coche?... Pourtant, elle l'avait aimée, oh! tant aimée! L'amour c'est le grand soutien en ce monde. Elle le lui avait certainement donné. Mais Mlle Férou, la *normalienne*, ne pouvait s'en tenir à l'unique tendresse de sa sœur; elle avait de nouvelles amies : des condisciples; des pareilles, des personnes à sa hauteur. Le passé était le passé.

— Elle croit que tout s'apprend dans les livres, me dit Armande, la seule fois que je surpris chez elle une certaine amertume. La réflexion compte bien aussi, et une femme qui vit de son aiguille réfléchit plus qu'on ne croit. J'ai toujours su m'intéresser à ce qu'elle faisait. Si elle avait voulu s'occuper un peu, un tout petit peu de m'élever, tenez, rien qu'en causant, la distance entre nous serait aujourd'hui moins grande. Je le lui ai demandé, mais elle a ri, elle m'a répondu : « Il y aurait trop à faire! tu es trop vieille! » Et c'est vrai que je suis vieille, reprit Armande avec découragement.

Elle languissait, séparée maintenant de son bien unique : — Aimée, voyez-vous, m'échappe comme m'a échappé autrefois mon moineau. Il y a une différence : c'est pour son bien et je l'ai voulu!

La voyant dépérir, je la forçai de consulter un médecin. Il lui ordonna beaucoup de calme, un repos complet d'esprit, et me dit derrière son dos : — Encore une hystérique. Il aurait fallu à cette fille-là les tracas d'un ménage à elle, un mari, des enfants, une vie naturelle sans ambitions démesurées; elle a voulu l'impossible et s'est cassé le cou.

Une hystérique, c'est bientôt dit, Le jour où il y n'y aura plus que des gens bien équilibrés au monde c'en sera fait de tous les genres d'héroïsme. Cette hystérique était d'ailleurs suffisamment maîtresse d'elle-même : elle dévorait ses jalousies, ses humiliations ; jamais elle n'en fit l'aveu à personne, jamais elle ne convint du coup terrible que lui avait porté le départ de sa sœur qui était en même temps son enfant. Sans l'importuner de ses visites elle continuait à s'occuper d'elle. Cette fille discrète, un peu timide, multiplia les démarches, les suppliques, pour assurer « des protections » à l'institutrice. Elle harcelait celles de ses clientes qui pouvaient connaître des gens influents ; elle, qui n'eût jamais rien demandé pour son propre compte, s'exposait aux rebuffades ; elle devint presque intrigante. Et, rentrée chez elle, en face de la vieille mère aux trois quarts idiote qui, seule, lui restait, elle cherchait à ressaisir l'image évanouie de la petite Aimée revenant de nourrice si pâlotte, si faible, si dépendante de sa tendresse ; elle se blottissait sur l'oreiller où avait reposé cette tête blonde, elle baisait comme autant de reliques les vieilles poupées, les premiers livres d'images.

Aimée Férou a fait une rapide carrière, tout encombré que soit l'enseignement. Sa sœur cependant ne parle que d'injustices et de passe-droits, ne la trouvant jamais assez récompensée. Elle a épousé un jeune homme de son bord, selon le langage d'Armande, un monsieur bien placé dans une banque. Il gagne moins qu'elle ; en revanche il est de famille bourgeoise et ne s'est résigné à une alliance avec les Férou qu'à la condition d'éloigner sa femme d'un pareil milieu.

Aimée, influencée par lui, quoiqu'elle ait des idées très arrêtées sur les droits de la femme et l'égalité en ménage, ne trouve plus sa sœur assez bonne couturière pour lui confier ses robes habillées :

— C'est moi, tout de même, qui ai fait sa robe de noces, raconte Armande, rayonnante de nouveau à ce souvenir, une robe de satin blanc que j'avais souvent, si souvent vue et fabriquée en rêve ! Peut-être aurait-elle pu aller mieux, mais avec sa taille fine tout a bon air. Je me rappelle cependant qu'il y avait près de l'épaule un défaut que je ne parvenais pas à corriger. Elle s'est emportée un instant, un tout petit instant ; elle est vive et puis, dame, il est trop naturel qu'un jour comme celui-là on tienne à être aussi bien que possible ! Mais moi, énervée d'avoir tant travaillé les dernières semaines pour que tout fût prêt, j'ai eu je ne sais quelle sotte envie de pleurer. Alors l'idée m'est venue, tout à coup, que je *devais* être heureuse, que je l'étais plus que bien d'autres, plus que beaucoup de riches, qui, malgré leur argent, n'ont pas ce qu'ils veulent, car toute ma vie, moi, j'avais désiré une chose, toujours la même, et elle arrivait ce matin-là !

Avoir un idéal et le réaliser est en effet une rare faveur du sort que nous ne pouvons payer trop cher, fût-ce de tout le sang de nos veines ; mais il me parut merveilleux que cette simple créature l'eût compris. Je la regardai avec respect, sans oser lui dire combien elle s'élevait à mes yeux au-dessus des vulgaires diplômées qui la dédaignent ; et elle continua de m'expliquer les choses :

— Bien entendu, ma sœur ne peut plus nous voir, maman et moi, aussi souvent qu'elle le voudrait ; elle a tant à faire : son école d'abord et puis des obligations de toute sorte, des choses que nous ne sommes pas en état de comprendre, ayant toujours mené une vie si différente de la sienne ! Mais je sais bien qu'elle pense à nous. Elle me le disait l'autre jour : « Si tu n'avais pas été là pour te charger de maman, mon mariage ne se serait jamais fait. » Il est bien plus facile sans doute de s'acquitter des devoirs de famille quand le monde n'a pas les yeux sur vous, quand on n'a pas un rang à garder. Oh ! elle a de la raison, et de l'esprit, et un courage !... Vous verrez comme elle arrivera ! Tout ce que je crains c'est qu'elle ne se fatigue trop. Et je ne peux plus l'aider. Je ne lui suis plus bonne à rien. Cela fait qu'à présent je suis si seule ! si seule !

Revenant à ce mot qui avait été la plainte douloureuse et naïve de son enfance, Armande se cacha le visage entre les deux mains. Mais presque aussitôt elle chassa du bout de son doigt bleui par les piqûres de l'aiguille, une larme qui s'obstinait à jaillir et reprit avec son sourire patient :

— Mais je bavarde ! Excusez-moi. Tout cela n'est la faute de personne... C'est la vie...

(8389) TH. BENTZON.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE CONTEMPORAINE

La Bourgeoisie [1]

I

Les ambassadeurs vénitiens du XVIe siècle définissaient ainsi les États du royaume de France : « Ce qu'on nomme les États du royaume consiste en trois ordres de personnes qui sont le clergé d'abord, puis la noblesse, puis tout le reste de la population. Le tiers état... peut-être appelé... l'état du peuple (2). »

1 Voyez l'*Etude sur la noblesse*, n. des 23 et 30 mars 1895.

2 Cf. Aug. Thierry, *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État*. Préface. — Claude de Seyssel (1450-1520) compte trois états dans la monarchie de France : la no-

Ce nom de *tiers état*, sous lequel on a souvent désigné la bourgeoisie, ne lui appartint jamais, on le voit, à titre exclusif. Jusqu'à la Révolution, bourgeoisie et peuple formèrent, en face des deux ordres privilégiés, le clergé et la noblesse, une masse indivisible ; jusqu'à la Révolution, l'homme du peuple et le bourgeois, quelque distance qui les séparât au point de vue intellectuel et social, eurent mêmes intérêts, mêmes destinées.

Du VIe au XIIe siècle, le tiers état se constitue : la bourgeoisie, cette élite du peuple, prend conscience d'elle-même ; et pendant les six siècles suivants, elle s'élève et se développe, de concert avec la royauté. Au cours de cette grande période historique, royauté et bourgeoisie poursuivent en effet le même but, la ruine de l'aristocratie féodale, et travaillent à la même œuvre, à la fois politique et sociale : concentrer le pouvoir en une seule main, réduire à un même niveau toutes les classes de la nation.

Dès le XIIIe siècle, les légistes bourgeois fondent le droit royal par opposition au droit féodal, et, reprenant la tradition romaine, proclament la théorie du pouvoir royal absolu ; en même temps, par son intelligente activité que récompense un enrichissement rapide et par l'exercice des fonctions publiques, la bourgeoisie commence à prendre dans l'État une influence qui ne cessera de grandir. — Les rois de France ne lui ménagent pas leurs faveurs. Le sec et dur visage de Louis XI s'éclaire d'un sourire pour les bourgeois, ses « compères » ; il s'assied familièrement à leur table, se fait inscrire « frère et compagnon de la grande confrairie aux bourgeois de Paris », se préoccupe de leurs besoins, les convoque à son Grand Conseil ; François Ier et Henri II abandonnent à la roture presque toutes les charges de l'administration civile ; dès la fin du XVIe siècle, les gens de robe sont en majorité au Conseil d'État ; et c'est vers cette époque que le Parlement de Paris, recruté dans l'élite de la bourgeoisie, atteint le plus haut degré de son autorité séculaire.

Cependant, la royauté s'était fortifiée de toutes les conquêtes bourgeoises. Au XVIIe siècle, elle a achevé d'absorber et de concentrer en elle, au détriment de la noblesse, réduite à un rôle purement décoratif, la plénitude du pouvoir. Mais, presque tout ce que la noblesse a perdu, la classe moyenne l'a gagné. Ce sont des bourgeois, ces citoyens dont parle La Bruyère (1), qui, « pendant que les grands négligent de rien connoître... se placent, s'élèvent, deviennent puissants » par l'étude, la spéculation, le négoce ; et leur ambition ne va pas seulement à la satisfaction de leurs intérêts privés : « ils étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le foible de tout un État,... soulagent le prince d'une partie des soins publics. » Si l'on consulte la liste des secrétaires d'État de Louis XIV, on n'y trouve guère que des noms roturiers. Saint-Simon voit ces parvenus entrer librement dans le cabinet du roi, où les « seigneurs » ont tant de peine à s'introduire, et d'une plume rageuse et qui grince, il qualifie le règne d'un mot : *ce règne de vile bourgeoisie*. Mot amer, mais exact, et qui, à lui seul, peint une époque.

Le règne de Louis XIV marque, en effet, « le dernier terme du long travail social accompli en commun par la royauté et par les classes non nobles de la nation, travail de fusion et de subordination universelle » (1)... Entre le roi et le bourgeois, il n'y a plus désormais d'intermédiaires ; et, à six siècles d'une entente parfaite et de services mutuels vont succéder, entre les deux alliés, la méfiance, puis l'hostilité ouverte.

Dès le début du XVIIIe siècle se manifestent les premiers symptômes du désaccord. Le bourgeois a achevé de s'enrichir, il est devenu le principal, pour ne pas dire le seul créancier de l'État, c'est-à-dire du roi ; or, le roi est obéré, besogneux : il emprunte à dix pour cent et emprunte toujours. Dès lors, le bourgeois s'inquiète, se mêle de surveiller son gage et de contrôler le régime établi. « Il devient politique, et, du même coup, il devient mécontent (2). » — Son mécontentement s'exaspère d'ailleurs d'une blessure d'amour-propre : par l'éducation, par la valeur morale, par l'expérience des affaires, il se sent depuis longtemps l'égal du noble, qu'il a bien pu dépouiller de sa fonction sociale, mais non pas de ses privilèges ; ces privilèges, que rien ne justifie plus à ses yeux et dont le roi s'est constitué le défenseur, lui deviennent insupportables ; et c'est ainsi que peu à peu, faites d'instincts de nivellement et de besoins de justice, d'ambitions politiques et d'ambitions sociales, les passions révolutionnaires s'allument dans la classe moyenne. En 89, l'incendie éclate, la Révolution s'accomplit. C'est la bourgeoisie qui l'a faite.

Encore mal dégagé de la bestialité primitive, le peuple, à la fin du XVIIIe siècle, ne sentait son mal qu'à moitié, ne songeait guère à se plaindre et n'eût pas su d'ailleurs formuler sa plainte. Mais le bourgeois est là qui l'excite, l'aiguillonne, lui met les armes à la main. Quand il s'agit de rédiger les cahiers, « c'est l'homme de loi, le petit procureur de campagne, l'avocat envieux et théoricien qui conduit le paysan » (3). Plus tard, « on ne voit surgir de la foule ni un cardeur de laine comme Michel Lando... ni

blesse, le *peuple moyen* (la bourgeoisie) et le *peuple menu*. (*La Monarchie de France*, 1re partie, ch. XVII.)

(1) *Des Grands*.

(1) Aug. Thierry.

(2) Cf. Taine, *l'Ancien régime*, liv. IV, ch. III, *passim*.

(3) *L'Ancien régime*, liv. V, ch. IV.

un pêcheur comme Masaniello, ni un tisserand comme Jean de Leyde » (1). Les assemblées révolutionnaires sont exclusivement composées de bourgeois (2) ; et les protagonistes du drame, — tels Marat, ce médecin, Robespierre et Danton, ces avocats, — appartiennent, comme les comparses, à la bourgeoisie.

Elle a fait la Révolution, — et elle l'a faite à son profit. Non pas qu'au début du moins les intentions généreuses lui aient manqué ; mais elle a fini par profiter seule, et seule elle a tiré parti de la plupart des droits conquis théoriquement au nom de tous, en 1789, et dont, à en croire les harangues officielles, le peuple aurait été le principal bénéficiaire. — « Ce qui caractérise la société présente, disait naguère M. Jaurès à la tribune de la Chambre (3)... c'est qu'il y a partout en elle une contradiction essentielle entre les faits et les paroles. Aujourd'hui, il n'y a pas une seule grande parole qui ait son sens vrai, plein et loyal : fraternité, et le combat est partout ; égalité, et toutes les disproportions vont s'amplifiant ; liberté, et les faibles sont livrés à tous les jeux de la force... Oui, partout le creux, l'hypocrisie des paroles. » — Tout n'est pas déclamation dans cette âpre boutade, et les trois mots fatidiques inscrits au fronton de nos édifices ne correspondent, il faut l'avouer, à aucune réalité effective, — Le peuple est souverain, il règne : mais qu'importe, si ce n'est pas lui qui gouverne, L'industrie et le commerce sont affranchis de toutes les entraves qui les comprimaient sous l'ancien régime : mais qu'importe, si la liberté économique, favorable aux uns, réduit les autres à la condition de bêtes de somme ? Les hommes sont égaux entre eux en théorie : mais qu'importe, si les distinctions sociales subsistent en fait, et si les classes ont en réalité survécu au décret qui les supprima ?

Et elles lui ont survécu, réduites à deux : la bourgeoisie, le peuple. — La bourgeoisie n'avait pas, avant 89, de personnalité politique distincte. La Révolution en a fait une classe spéciale, séparée du peuple par un abîme : classe immense par le nombre, ayant ses intérêts particuliers, opposés à ceux du peuple, depuis que la suppression des corporations a brisé entre l'entrepreneur et l'ouvrier le lien féodal du patronat ; composée, suivant la définition de Proudhon (4), de tous ceux qui vivent, quand ils travaillent, d'autre chose que de leur travail, — du revenu de leurs propriétés, de leurs capitaux... Et, en face de la bourgeoisie, — le peuple, formé — quel que soit leur habit et leur condition — de tous les citoyens qui vivent exclusivement de leur travail...

Prolétaires et bourgeois, — salariés et capitalistes, notre société est faite de ces deux éléments, sortis irréductibles du creuset révolutionnaire. — D'aucuns contestent, à vrai dire, la légitimité de cette classification. Les classes abolies le 4 août l'ont été, prétendent-ils, en fait aussi bien qu'en droit : tous les jours, des paysans, des ouvriers s'élèvent à la condition de capitalistes ; tous les jours, par un mouvement inverse, des capitalistes redeviennent des salariés ; et la bourgeoisie n'est pas une classe, puisqu'elle est ouverte, accessible à tous. — Ce sophisme, dont on abuse, est de réfutation facile : un argument historique suffit à en faire justice. On ne niera pas qu'avant la Révolution la noblesse ne constituât une classe sociale ; or, « à aucune époque de notre histoire, remarque Tocqueville, elle n'avait été aussi facilement acquise qu'en 89 » ; et il ajoute : « jamais le bourgeois et le gentilhomme n'avaient été aussi séparés l'un de l'autre » (1). — C'est qu'en effet, pour être ouverte, une classe sociale ne cesse pas d'exister tant que reste visible, si aisément franchissable qu'elle soit, la ligne de démarcation dont elle s'entoure. Cette ligne est aujourd'hui plus nettement tracée entre la bourgeoisie et le peuple qu'elle ne le fut jamais entre la noblesse et la bourgeoisie.

II

On ne peut décrire la bourgeoisie qu'à grands traits, tant sont nombreux les groupes qui la composent. Ces groupes, si dissemblables dans leur unité, peuvent se ramener à trois : haute, moyenne, petite bourgeoisie. Il va de soi que, dans un pays où l'argent est le seul étalon social, cette classification ne correspond qu'à des différences de fortune.

Hauts et petits bourgeois se rejoignent et se confondent presque, aux yeux de l'observateur. — Chez les uns et les autres, mêmes instincts laborieux, même persévérante énergie, mais aussi même égoïsme, même étroitesse de cœur, même conception matérialiste de la société, même hostilité à l'égard du peuple : ceux-là ne voyant en lui que l'instrument de leur fortune ; ceux-ci, qui en sortent à peine, aspirant par-dessus tout à ne pas être confondus avec lui (2).

(1) Edgar Quinet, *la Révolution*, I, liv. VI, xii.

(2) Des bourgeois tout à fait étrangers au peuple et qui lui furent hostiles. « Sur les listes de guillotinés, de détenus et d'émigrés, les hommes et les femmes de condition inférieure sont en nombre immense, en plus grand nombre que leurs compagnons de la classe supérieure et de la classe moyenne mis ensemble. Sur 12000 condamnés à mort... on compte 7545 paysans, laboureurs... ouvriers, etc. » — Taine, *la Révolution*, III, p. 434.

(3) Séance du 11 février 1907.

(4) *De la capacité politique des classes ouvrières*, 2e partie, ch. II.

(1) *L'Ancien régime et la Révolution*, liv. II, ch. IX.

(2) Le petit bourgeois, écrit M. Henry Leyret, qui l'a étudié de près, nourrit contre l'ouvrier « une sorte de répulsion d'au-

C'est dans la bourgeoisie moyenne que se concentre, sous le rapport intellectuel et moral, tout le meilleur de la classe. — Fonctionnaires, troupe nomade et mal rétribuée, mais appliquée et honnête, officiers, gardiens de l'honneur national, hommes de science, hommes de lettres, hommes de loi, tels sont les principaux éléments dont elle se compose. Quand je cherche à la personnifier en un type significatif, c'est le type de l' « avocat » qui s'offre tout d'abord à mon esprit.

Les avocats ont leurs travers, mais on les juge sévèrement parce qu'on ne les connaît point; du moins, on ne les connaît que par ceux d'entre eux qui, désertant le barreau pour la politique, ont, depuis la Révolution, tant influé sur les destinées de notre pays.

Leur ordre, « aussi ancien que la magistrature, aussi noble que la vertu, aussi nécessaire que la justice (1) » est peut-être la seule institution du passé qu'ait respectée le présent. Leurs anciens auteurs en font, avec une naïveté fière, remonter l'origine « jusqu'au verbe divin, plaidant devant Dieu pour défendre la postérité d'Adam, plus malheureuse que coupable »; et je lis dans un traité dont tous les stagiaires ont un exemplaire entre les mains (2) que la profession d'avocat repose sur trois bases : la probité, le travail et le désintéressement; — qu'elle offre trois avantages : l'honorabilité de la vie, la pureté et la stabilité de la fortune, l'égalité dans les rapports entre confrères; enfin, qu'elle entraîne quatre jouissances : celle de travailler, celle de concilier, celle de plaider, celle de gagner son procès. — L'on peut trouver ces énumérations un peu « poncives »; mais, en ce temps de scepticisme et d'anarchie morale, comment ne pas admirer des hommes qui placent si haut leur idéal professionnel.

Cet idéal, beaucoup d'entre eux le réalisent. Ils vivent simplement, laborieusement, dédaigneux des honneurs et, pour la plupart, des gros honoraires. Les événements qui ont renouvelé la magistrature dans son esprit et dans ses mœurs ne les ont pas atteints, et, par l'indépendance de leur caractère, par leur esprit un peu frondeur, par je ne sais quelle morgue parlementaire qui les distingue, ils font revivre en eux ces vieux légistes qu'on entrevoit dans le passé, austères et hautains, assis sur les fleurs de lys...

Respectable dans son ensemble, féconde en talents, riche en vertus, d'où vient que la bourgeoisie ait perdu toute estime d'elle-même? D'où vient qu'elle n'oppose à ses ennemis, chaque jour plus nombreux, qu'une molle et timide défense, faite de concessions et de reculs successifs? D'où vient, en un mot, que son rôle historique semble au moment de s'achever?

— De ce que, considérée comme classe sociale, elle n'a mis ses ambitions qu'au service de ses intérêts; de ce qu'elle n'a eu, depuis qu'elle gouverne et légifère, que des *idées* et des *passions* égoïstes.

III

Religion, Propriété, Famille, — sur ces trois assises a reposé jusqu'ici la société française. — Quelle *idée* la bourgeoisie se fait-elle de la religion, de la propriété, de la famille et comment les conçoit-elle? Je me propose de le rechercher.

« Dans les classes moyennes... Rousseau a eu cent fois plus de lecteurs que Voltaire », a dit Mallet-Dupan, parlant des années qui précédèrent immédiatement 89. C'est qu'en effet, par sa théorie de la bonté originelle de l'homme, par sa critique de tous les pouvoirs établis, par ses revendications égalitaires, Rousseau flattait en les justifiant les passions politiques de la bourgeoisie. Mais ces passions apaisées et satisfaites, Voltaire devait prendre sa revanche. Son plat déisme, bizarrement allié à un scepticisme goguenard, en ont fait, dans l'ordre des idées religieuses, l'exact interprète du Français moyen. Le dieu de Béranger, bon vivant et ne damnant personne, ce « dieu de guinguette et de gens attablés », est d'origine voltairienne et d'essence bourgeoise. Renan, qui ne s'indignait guère, a dit, avec une amère éloquence (1), « l'incurable médiocrité religieuse » que suppose cette « théologie ».

Théologie purement utilitaire et pratique. — Le bourgeois, libre-penseur en son particulier tant qu'il ne tremble ni pour la société ni pour lui-même, professe — avec Voltaire — que la religion est un « frein », qu' « il faut de la religion pour le peuple »; et, quand s'annonce l'orage, c'est à la religion qu'il a recours... Les mêmes hommes qui avaient fait la Révolution de 1830 à la fois contre le catholicisme et contre la monarchie de droit divin, ces mêmes hommes demandèrent, en 1848, à l'Église catholique le salut de l'ordre social menacé et coururent, suivant le mot de Cousin, « se jeter aux pieds des évêques (2) ».

tant plus forte que le bourgeron paternel est moins loin de ses yeux. » — *En plein faubourg*, p. 232.

(1) D'Aguesseau.

(2) Albert Louville, *Abrégé des Règles de la profession d'avocat.*

1 *Questions contemporaines* : La [illegible] 3 [illegible]

2 Maxime du Camp, *Souvenirs de l'année* [illegible]. — Sous la Restauration, l'éducation dans les [illegible] antichrétienne, et, sous le régime de Juillet, les choses à cet égard ne s'étaient guère modifiées. Les [illegible] geoisie au lendemain de la Révolution de 1848 aboutirent, comme

La bourgeoisie en ferait autant demain sous la pression des événements. La politique religieuse qu'elle a suivie depuis l'établissement de la troisième République ne prouve rien là contre. Cette politique n'a jamais été qu'une politique de diversion. Peut-être n'est-ce pas trop s'avancer que de prédire, en réponse aux effrayants progrès des doctrines socialistes, le retour de la masse bourgeoise aux pratiques traditionnelles. Cette évolution tardive ne la sauvera pas plus qu'une évolution du même genre n'a jadis sauvé la noblesse; et elle achèvera de donner la mesure de sa médiocrité religieuse. On verra, plus clairement que jamais, que, pour la bourgeoisie, la religion n'est au fond que la meilleure sauvegarde, le plus sûr rempart de la propriété menacée.

On peut concevoir la propriété soit comme un fait naturel, antérieur et supérieur à toute législation, soit comme une institution de droit civil, une simple convention sociale : ce second système, d'origine romaine, a été celui de l'ancien régime; et suivant qu'on l'adopte ou qu'on le rejette, on tiendra le droit de propriété pour révocable au gré de la loi dont il émane ou pour inviolable et absolu.

Le problème de l'origine de la propriété s'est posé à plusieurs reprises aux légistes bourgeois de la Révolution; et ils l'ont résolu de façons différentes, suivant l'intérêt du moment.

Dès 89, ils eurent à prendre parti. « La banqueroute était à nos portes. » L'aliénation des biens ecclésiastiques apparut à la Constituante comme le seul moyen de conjurer le déficit. — Mais comment légitimer en droit cette mesure purement fiscale et au nom de quel principe déposséder le clergé? — Elle nia la réalité des « corps » et, par suite, leur aptitude à être propriétaires; et, comme le devaient faire plus tard, en confisquant les biens d'émigrés, la Législative et la Convention, adopta, sur l'origine de la propriété, la théorie de l'ancien régime. « C'est la loi seule qui constitue la propriété (celle des individus comme celle des personnes morales), » affirma Mirabeau, après Bossuet, Pascal, Domat et Montesquieu.

Les arguments produits à l'appui de cette thèse n'avaient qu'une valeur de circonstance. On le vit bien, lors de la discussion du Code civil. A ce moment, la question de l'origine du droit de propriété se posa de nouveau.

Mais les rédacteurs du Code n'avaient pas les mêmes raisons que les constituants pour la résoudre comme l'avait fait l'ancien régime : il ne s'agissait plus de conquérir, mais d'assurer les conquêtes faites; et ce même intérêt politique qui, en 1789, avait déterminé les légistes à opiner dans un sens, ce même intérêt politique, en 1804, leur dicta la solution opposée. Écoutons le tribun Grenier, l'un des orateurs chargés de présenter le vœu du Tribunat sur la loi relative à la propriété : « On a cru pouvoir soulever au moins un coin du voile qui couvre l'origine de la propriété individuelle; on l'a attribuée à de simples conventions qui pouvaient être révoquées par d'autres... C'est ainsi qu'on s'est joué quelquefois de ce qu'il y a de plus sacré au monde » (1); et Portalis (2) : « Le principe du droit (de propriété) est en nous, il n'est point le résultat d'une convention humaine ou d'une loi positive; il est dans la constitution même de notre être (3). »

De cette théorie sur l'origine de la propriété, théorie qui est celle de notre Code et qu'ont adoptée tous les économistes orthodoxes, depuis Thiers jusqu'à M. Yves Guyot, résultent, je l'ai dit, deux conséquences : son inviolabilité, son caractère absolu : « La propriété est le droit de jouir et de disposer des choses de la manière la plus absolue », suivant la définition du Code civil (art. 544).

Absolue, la propriété n'a pas de devoirs légaux. Je me trompe : elle a celui de *se conserver*. On a trouvé plaisante cette formule de M. Paul Leroy-Beaulieu, mais elle résume admirablement l'esprit d'une législation qui protège le capital, fût-ce contre soi-même, libère le capitaliste, une fois ses contributions payées, de toute obligation envers ses semblables et, répudiant toute solidarité, ne répond à qui l'interroge que par un sec et dur *chacun pour soi*. — « On aurait tort de craindre les abus de la richesse et des différences sociales qui peuvent exister entre les hommes, » s'écrie Portalis au cours de l'*Exposé des Motifs* dont on vient de lire un fragment : « n'aspirons pas à être plus humains que la nature ni plus sages que la nécessité. »

N'aspirons pas à être plus humains que la nature, c'est-à-dire lâchons la bride à tous les instincts égoïstes... — Suivant la théorie de l'Eglise les riches ne sont que les dispensateurs de leurs richesses, les pauvres, dit Bossuet (4), ont gardé « ce droit si naturel de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire » ; sous l'ancien régime, le roi, incarnation vivante de la loi, réprimait les audaces et punissait à l'occasion les crimes de l'argent, traduisait devant ses Chambres de justice les partisans trop avides, convaincus d'avoir « par des voies illégitimes élevé des fortunes subites et prodigieuses... et donné dans le public un exemple

on sait, à la loi de 1850. Cette loi, qui partageait l'enseignement entre l'Université et l'Eglise, fut un triomphe pour celle-ci.

1 Séance du 6 nivôse an XII.
2 *Exposé des Motifs* du livre II, titre II du Code civil.
3 Séance du 28 ventôse an XII.
4 *Panégyrique de saint François d'Assise*, 1er point.

scandaleux... par un luxe capable de corrompre les mœurs et toutes les maximes de l'honnêteté publique » (1). — Rien de pareil sous le régime du Code : il n'y a plus d'autorité qui s'interpose entre les forts et les faibles, entre ceux qui ont trop et ceux qui n'ont pas assez. Que le garde forestier Pestre décharge à bout portant son fusil sur le sourd-muet Lecomte,

Il peut tuer cet homme avec tranquillité,

avec le sentiment du devoir social accompli. — La propriété, telle que l'a conçue la bourgeoisie triomphante, n'est plus seulement une institution créée, comme les autres, pour l'utilité et la commodité générales : on en a fait une sorte de divinité barbare, irresponsable et inexorable — et qui menace plus qu'elle ne protège.

S4489. G. DE RIVALIÈRE.

(*A suivre.*

LA DOCTRINE DE MONROE

Le duel diplomatique engagé entre le marquis de Salisbury et M. Cleveland à propos de l'affaire du Venezuela a donné un regain d'actualité à cette vieille doctrine de Monroe dont on s'est mis à tant parler en Europe et en Amérique et sur l'interprétation de laquelle éclatent de si profondes divergences de vues.

Un point curieux de l'histoire de cette « doctrine », disons de cet exposé de principes de politique étrangère que fit le président des États-Unis, James Monroe, dans son message annuel de 1823, est que l'Angleterre, qui la voit se dresser aujourd'hui contre elle, en fut en quelque sorte l'instigatrice, ou tout au moins s'efforça discrètement de s'en attribuer l'inspiration générale. Les Anglais ne se doutaient pas alors que cette machine de guerre, dont le sarcastique Canning vantait l'ingénieuse construction, serait un jour braquée contre leur impudent égoïsme.

Dans les derniers mois de 1823, un gouvernement républicain était installé à Mexico, l'aventure impériale du créole don Augustin Iturbide ayant pris fin depuis le 20 mars de la même année. Du rétablissement de la domination espagnole sur les terres mexicaines, il n'était plus question : quelques compagnies de la métropole tenaient encore le fort Saint-Jean-d'Ulloa; elles allaient capituler en novembre 1825. Simon Bolivar avait chassé les Espagnols du Venezuela et de la Nouvelle-Grenade; il avait proclamé (1822) l'indépendance du Pérou et fondé dans la région des Andes, avec l'ancienne province de Gharcas, l'État indépendant de Bolivie. Le Chili et la République Argentine avaient conquis leur liberté et battu constamment les troupes espagnoles envoyées pour les réduire. Il ne restait au gouvernement de Madrid de son immense empire colonial américain que Cuba et Porto-Rico. La France avait perdu Haïti que gouvernait Boyer après Pétion et Christophe, et Boyer venait d'enlever aux Espagnols la partie orientale de Saint-Domingue.

Les Anglais, les Français, les Hollandais possédaient alors en Amérique à peu près les mêmes territoires qu'ils détiennent encore aujourd'hui. Enfin le retour des princes de Bragance à Lisbonne venait de faire perdre au Portugal le Brésil. Ce pays s'était déclaré indépendant en 1822 et allait élire, en 1824, dom Pedro Ier empereur.

Les États-Unis de l'Amérique du Nord avaient suivi avec un intérêt croissant la formation successive de tous ces nouveaux États indépendants sur le sol américain. James Monroe, président de l'Union depuis 1817, adressa en mars 1822 au Congrès un message spécial dans lequel il demandait un crédit pour l'établissement de relations permanentes avec les anciennes colonies espagnoles devenues des républiques autonomes. L'approbation de ce message équivalait à une reconnaissance formelle des nouveaux gouvernements par les États-Unis. Une résolution conforme aux indications du président passa le 29 mars par 159 voix contre 1 et le crédit fut voté le 4 mai suivant. Le poste de ministre à Mexico fut offert à Andrew Jackson, mais Iturbide venait de se faire proclamer empereur du Mexique; Jackson, le vainqueur de la Nouvelle-Orléans, déjà candidat à la succession de Monroe, refusa dédaigneusement l'offre qui lui était faite; il caractérisa son refus en manifestant le plus profond mépris pour le « tyran Iturbide » et pour le gouvernement que venaient de se donner les Mexicains.

Cæsar Rodney fut envoyé à Buenos-Aires, Anderson du Kentucky aux États-Unis de Colombie, Herman Allen au Chili. Les deux premiers se mirent en route en 1823 pour prendre possession de leur poste, le troisième n'était pas encore parti lorsque arriva à Washington le ministre de Colombie, le premier représentant officiel à l'étranger des nouvelles républiques de l'Amérique du Sud.

Telle étant la situation générale en Amérique en l'an 1823, à quels incidents politiques, à quelles préoccupations ou tendances des chancelleries européennes répondit James Monroe en insérant dans son message les deux paragraphes qui contiennent la célèbre « doctrine » ?

1. C. du 16 31.

La Russie, l'Autriche et la Prusse avaient formé entre elles la « sainte-alliance » pour la défense des principes de la légitimité. Le manifeste de Laybach (1821) proclamait que les changements utiles ou nécessaires dans la législation et dans l'administration des États, devraient désormais émaner « de la libre volonté et de la conviction mûrement fondée de ceux que Dieu a rendus responsables du pouvoir ». Le souverain de la Prusse refusa à son peuple le gouvernement représentatif qu'il lui avait promis; des insurrections libérales à Naples et dans le Piémont furent réprimées avec les secours d'une armée autrichienne. La sainte-alliance faisait ainsi la police de l'Europe. Le moment était arrivé pour elle de s'occuper de l'Espagne, dont le peuple venait de se révolter contre Ferdinand VII et de rétablir l'autorité des Cortès.

Castlereagh refusa l'appui de l'Angleterre à ces projets nouveaux de la sainte-alliance. Le gouvernement de la Restauration se montra plus accessible et accepta la mission de défendre Ferdinand VII contre ses sujets. Le ministère rassembla sur la frontière espagnole une véritable armée sous le prétexte d'une protection sanitaire contre une épidémie qui sévissait à Barcelone. Au Congrès de Vérone (1822) les puissances alliées démasquèrent leurs desseins et chargèrent le gouvernement français, agissant en leur nom, de rétablir en Espagne la monarchie absolue. Louis XVIII à l'ouverture des Chambres, fin janvier 1823, annonça l'ouverture de la campagne. Cent mille hommes, commandés par le duc d'Angoulême, passèrent les Pyrénées en avril et occupèrent Madrid le 24 mai. La résistance fut faible et le drapeau de la France flotta bientôt à Cadix.

A cette époque les États-Unis étaient sans représentation en France. Gallatin venait de rentrer en Amérique, et son successeur, Brown, de la Louisiane, n'arriva à Paris qu'une fois la guerre terminée (1). Rush était toujours à Londres, où, après le suicide de Castlereagh, Canning occupait de nouveau le Foreign Office. Cet habile ministre, qui ne voulait pas combattre de front la politique de la Sainte-alliance, mais travaillait dans l'ombre à lui faire échec, cajola le représentant américain. Dans un dîner offert au corps diplomatique, il entretint familièrement Rush et lui fit un éloge pompeux de la correspondance officielle de Jefferson, en 1793, sur la question des neutres : « Ces papiers, dit-il, sont admirables et forment un code complet de la neutralité. » Ces paroles étaient dites de façon à être entendues de l'agent diplomatique de la Russie, assis près des deux interlocuteurs.

Rush aborda la question des colonies espagnoles devenues des républiques indépendantes; Canning déclara qu'il était encore impossible à l'Angleterre de les reconnaître officiellement, que sans doute elle n'aiderait en aucune façon l'Espagne à rétablir son autorité sur ses anciennes possessions, mais qu'en tout cas elle s'abstiendrait d'intervenir. Canning affectait ainsi une sereine indifférence, qui fut cependant troublée par la nouvelle des succès rapides et décisifs de l'armée française en Espagne. On disait que Louis XVIII avait l'intention de convoquer un congrès des grandes puissances pour s'occuper des affaires de l'Amérique espagnole, qu'il s'agissait moins d'aider l'Espagne à reprendre possession de ses colonies, ce qui paraissait chimérique, qu'à sanctionner la mainmise de la France sur quelque partie du continent américain, enfin que la cour de Louis XVIII voulait établir un Bourbon à Buenos-Aires. Quant à la Russie, elle avait déjà, au nord-ouest du continent américain, un morceau de terre d'une respectable étendue, l'Alaska, et elle pouvait rêver quelque agrandissement.

Canning, dans ses entretiens avec Rush, commença d'insinuer que le moment était peut-être venu pour les États-Unis et l'Angleterre de s'entendre sur la question de l'Amérique espagnole et de faire connaître cette entente. Si un congrès était réuni, les États-Unis pourraient demander à y être représentés, et l'Angleterre refuser d'y prendre part si cette demande n'était pas admise (1). Rush répondit qu'il attendrait des instructions; il ne croyait pas que son gouvernement consentît à être représenté dans une conférence de souverains européens, la politique traditionnelle des États-Unis étant de se tenir à l'écart de toute complication extérieure ; mais il ajouta que, les États-Unis ayant déjà reconnu les républiques hispano-américaines, leur reconnaissance immédiate par l'Angleterre établirait *ipso facto* l'entente entre les deux pays. Canning ne répondit pas à cette invitation directe ; cet homme d'État qui avait si longtemps accablé de sa verve caustique les esprits libéraux et les mesures libérales, se servait maintenant du libéralisme comme contrepoids à la sainte-alliance, mais n'osait aller jusqu'aux extrémités de cette politique nouvelle.

*
* *

Les lettres de Rush sur la situation du continent et sur les propositions de Canning intéressèrent vivement Monroe et son secrétaire d'État, John Quincy Adams. Jefferson, qu'ils consultèrent, répondit qu'il

(1) James Brown, Virginien de naissance, sénateur, était, si nous en croyons le *Diary* d'Adams, un homme distingué, mais timide, dont les principaux titres au poste de ministre en France étaient « des rhumatismes, une grande fortune et une jolie femme ».

(1) Entrevues des 18 et 23 septembre; Rush, *Court of London*.

fallait établir un système américain, consistant à écarter du continent de l'Amérique toutes les puissances étrangères et à ne plus permettre aux puissances d'Europe de se mêler des affaires des nations américaines :

La question présentée dans les lettres que vous m'avez envoyées, écrit Jefferson à Monroe le 24 octobre 1823, est la plus importante qui se soit jamais offerte à mes réflexions depuis celle de l'indépendance. Elle implique la direction que nous devons adopter à travers le vaste océan du temps qui s'ouvre devant nous. Notre première et fondamentale maxime est que nous ne devons jamais nous laisser engager dans les complications d'Europe. La seconde est que nous ne devons pas souffrir que l'Europe intervienne dans les affaires cisatlantiques. L'Amérique, Nord et Sud, a des intérêts distincts de ceux de l'Europe ; elle doit donc avoir son système propre, séparé des systèmes européens. L'ancien continent travaille à devenir le domicile du despotisme, nous devons faire de notre hémisphère le domicile de la liberté.

Monroe écrivit alors son message annuel décembre 1823) où se trouvent les divers passages relatifs à la politique que doivent adopter les États-Unis à l'égard de l'intervention éventuelle de l'Europe dans les affaires américaines. L'esprit général et probablement les termes mêmes de cette déclaration de principes furent discutés en conseil entre le président, le secrétaire d'État Adams, et les ministres Calhoun et Wirt.

La « doctrine de Monroe » est essentiellement contenue dans ces deux propositions :

Nous devons considérer toute tentative des puissances européennes pour étendre leur système à une portion quelconque de cet hémisphère comme dangereuse pour notre tranquillité et notre sécurité (1).

Les continents américains, par la condition libre et indépendante qu'ils ont assumée et qu'ils maintiennent, ne doivent plus être considérés comme susceptibles de colonisation à l'avenir par aucune puissance européenne (2).

Mais il importe de rechercher comment sont amenées ces propositions dans la trame même du message. Parlant des relations des États-Unis avec les diverses puissances, Monroe aborde les négociations qui se trouvaient à ce moment engagées avec la Russie maîtresse de l'Alaska, au sujet des « droits et des intérêts respectifs des deux nations au nord-ouest du continent ». Le paragraphe consacré à cette affaire se termine ainsi :

Dans les discussions auxquelles cet intérêt a donné lieu, et dans les arrangements qui peuvent les terminer, l'occasion a été jugée convenable pour affirmer, *comme un principe* où sont impliqués les droits et les intérêts des États-Unis, *que les continents américains, par la condition libre et indépendante qu'ils ont assumée et qu'ils maintiennent, ne doivent plus être considérés comme susceptibles de colonisation à l'avenir pour aucune puissance européenne.*

Monroe parle ensuite de la piraterie, des efforts tentés ou à tenter pour la suppression de la traite des nègres d'Afrique, des relations diplomatiques établies entre les États-Unis et les nouvelles républiques de l'Amérique du Sud. Il expose longuement la situation intérieure si prospère, et les progrès si rapides de l'Union. Enfin, dans les dernières lignes de ce long répertoire de faits, importants ou menus, le président, après un paragraphe sur la lutte de la Grèce pour l'indépendance, revient aux républiques américaines et aux derniers efforts de l'Espagne pour les replacer sous son autorité. Et c'est alors qu'apparaît la seconde des déclarations constituant la « doctrine ».

Dans les guerres entre puissances européennes, nées de difficultés qui ne regardent qu'elles-mêmes, nous n'avons jamais pris aucune part, et notre politique est de pratiquer l'abstention. C'est seulement quand nos droits sont attaqués ou sérieusement menacés, que nous ressentons les injures et faisons des préparatifs pour notre défense. Nous sommes bien plus immédiatement intéressés, comme il est nécessaire, avec les mouvements qui se produisent dans cet hémisphère, et cela pour des raisons qui doivent être évidentes à tout observateur éclairé et impartial. Le système politique des puissances alliées est essentiellement différent à cet égard de celui de l'Amérique et cette différence procède de celle qui existe dans leurs gouvernements respectifs... Nous devons, en conséquence, à la bonne foi et aux relations amicales qui existent entre les États-Unis et ces puissances, de *déclarer que nous devrons considérer toute tentative de leur part pour étendre leur système à une portion quelconque de cet hémisphère comme dangereuse pour notre tranquillité et notre sécurité.* En ce qui concerne les dépendances actuelles de telle ou telle puissance européenne en Amérique, nous ne sommes pas intervenus et *n'interviendrons pas.* Mais pour ce qui regarde les gouvernements qui ont proclamé leur affranchissement, qui l'ont maintenu, et dont, après mûre considération et conformément à la justice, nous avons reconnu l'indépendance, nous ne pourrions regarder toute intervention d'une puissance européenne quelconque, ayant pour objet soit d'obtenir leur soumission, *soit d'exercer une action sur leurs destinées,* que comme la *manifestation d'une disposition hostile à l'égard des États-Unis.*

Ce n'est pas tout. Il y a, dans le paragraphe suivant du message, un commentaire ou un prolongement de la « doctrine », qu'il est intéressant de relever.

Les puissances alliées, dit Monroe, sont interve-

1. « That we should consider any attempt on their part to extend their system to any portion of this hemisphere as dangerous to our peace and safety. »

2. « That the American continents, by the free and independent condition which they have assumed and maintain, are henceforth not to be considered as subjects for future colonisation by any European power. »

nues, se fondant sur un principe au sujet duquel elles se sont trouvées d'accord, dans les affaires intérieures de l'Espagne. Jusqu'où une telle intervention peut-elle s'étendre, est un point qui mérite d'appeler l'attention de gouvernements ne faisant point partie de l'alliance, par exemple du gouvernement des États-Unis. Mais les États-Unis n'entendent point s'écarter de la ligne de conduite qu'ils se sont tracée dès le début des guerres qui ont si longtemps agité l'Europe : non-intervention dans les affaires intérieures des puissances européennes ; reconnaissance des gouvernements *de facto* comme gouvernements légitimes; relations amicales avec toutes les puissances.

Mais, en ce qui concerne ces continents (l'Amérique du Nord et du Sud), les circonstances sont éminemment et remarquablement différentes. Il est impossible *que les puissances alliées puissent étendre leur système politique à aucune portion de l'un ou de l'autre continent sans mettre en danger notre tranquillité et notre bonheur;* et personne ne peut croire que nos frères de l'Amérique du Sud, s'ils étaient laissés à eux-mêmes, dussent adopter de leur propre gré ce système politique. Il est également impossible, en conséquence, que nous considérions avec indifférence une telle extension, sous quelque forme qu'elle se produise. Si nous considérons la force et les ressources respectives de l'Espagne et de ces nouveaux gouvernements, et la distance qui sépare les deux parties, il est évident que l'Espagne ne pourra jamais réduire ses anciennes colonies. La vraie politique des États-Unis est de laisser les parties à elles-mêmes, dans l'espérance que les autres puissances adopteront la même attitude.

La politique énoncée par Monroe dérivait, tout en en différant notablement, du principe de neutralité proclamé dès 1793 par Washington. Le premier président n'avait parlé que pour l'Union; le cinquième parlait pour toutes les républiques nées sur le territoire américain. L'un ne voulait pas que la république des États-Unis s'engageât dans les querelles de l'Europe, l'autre que l'Europe intervînt dans les affaires de l'Amérique. Entre la politique de neutralité et la doctrine de Monroe, trente années s'étaient écoulées, les États-Unis avaient acquis la Louisiane et battu les Anglais sur mer, et les colonies espagnoles du nouveau continent avaient conquis leur indépendance.

L'idée fondamentale de la « doctrine » était de conserver l'Amérique entière au *self-government* et de la fermer au principe monarchique, ou d'empêcher du moins ce principe d'y jeter de plus profondes racines (1). Ce n'était plus là de la neutralité.

Monroe est-il le véritable auteur de sa doctrine? ou les fameuses propositions ont-elles été rédigées par le secrétaire d'État, J. Quincy Adams, et simplement endossées par le président? Question très controversée, quoique secondaire. Schouler estime qu'Adams a pu jouer son rôle naturel de conseiller, suggérer quelques termes, mais que la phraséologie lourde, avec le fond même de la pensée, est bien de Monroe. Le mérite de Monroe est de n'avoir pas hésité à prendre la responsabilité qu'impliquait sa déclaration. Celle-ci, sous sa forme compassée, froide, était une sorte de défi adressé à l'ancien monde. Il est vrai que les États-Unis étaient assurés du bon vouloir de l'Angleterre, mais c'était un bon vouloir trop entouré de restrictions, peu sûr.

Il reste à observer que ces assertions hardies d'un président, devenues, sans aucune sanction législative, la loi fondamentale de la diplomatie américaine, ne furent, à l'époque où elles furent émises, l'objet d'aucun débat au Congrès, d'aucune polémique dans la presse, ce qui prouve combien exactement elles répondaient au sentiment général de la nation. Henry Clay, dans un discours prononcé en 1821, avait déjà dénoncé les desseins agressifs de la sainte-alliance et déclaré qu'un contrepoids devrait être établi dans les deux Amériques en faveur de l'indépendance et de la liberté nationales, pour opérer par la force de l'exemple et par l'influence morale.

L'effet du message fut décisif. Brown écrivit de Paris (avril 1824) qu'aucun document public n'avait surgi avec plus d'opportunité. Toute appréhension d'une intervention européenne en Amérique fut dissipée. Canning plaisanta d'abord la doctrine de Monroe, comme il raillait de tout, mais il en recommanda l'application. En 1825, sans reconnaître les républiques hispano-américaines il avait déjà conclu avec elles des traités de commerce : il se vantait alors d'avoir inspiré, presque dicté la déclaration américaine.

97372

AUGUSTE MOIREAU.

(1) Un empire allait se fonder au Brésil; un essai impérial venait d'avoir lieu au Mexique; le Canada et les Antilles appartenaient à des monarchistes.

VARIÉTÉS

Les souvenirs du général du Verdy du Vernois sur la guerre de 1870-71 (1).

Le voyage royal de Ferrières à Versailles rappela quelque peu les longs trajets de la cour au temps de Louis XIV. Les routes étaient en mauvais état; d'interminables transports les encombraient; bref, on partit le 4 octobre de Ferrières, et on arriva le 6 à Versailles. Tout le sixième corps allemand, à l'ex-

(1) Voir le numéro du 10 août 1895.

ception des grand'gardes, s'était porté en arrière, pour faire la haie sur le chemin du roi Guillaume. Du Verdy du Vernois nous ayant dit combien la ligne d'investissement était menue, aux premiers temps du siège, on se figure, par ce détail, ce qu'elle devait être, au sud de Paris, en ces jours de parade. Si nous l'avions su, dans la ville investie, nous en aurions profité, peut-être, — mais nous ne le savions pas.

Notre auteur est logé chez un notaire. Bon gîte, bonne chère. Cependant il n'est qu'à demi satisfait. « Les Français, dit-il, ne sont pas habitués à loger le soldat. » Il a deux chambres, et cela ne lui suffit pas. Il s'en explique avec son amphitryon, qui ne répond rien et disparaît, pour ne pas revenir, laissant sa maison entière à la disposition de son hôte forcé. Ce dernier apprit, dans la suite, qu'il avait rejoint l'armée de la Loire, où il organisa une ambulance.

Cette armée de la Loire, on commence à s'en entretenir dans l'entourage du roi de Prusse, et son existence, affirmée par des correspondants de journaux étrangers, ne laisse pas que de jeter un voile d'inquiétude parmi les assiégeants de Paris. Déjà l'on annonce que des forces imposantes se dirigent sur Orléans. Le prince Albrecht de Prusse a pris contact avec elles ; il recule lentement, et si elles se font jour sur la route de Paris.... « Eh bien ! on est prêt à les recevoir. » C'est, du moins, ce que pense Du Verdy du Vernoy, ou plutôt ce qu'il dit, car au fond, il est loin d'être rassuré. Son esprit est, sans cesse, tendu vers Metz : « Il serait important que Metz se rendît, parce que nous aurions deux cent mille hommes dont nous avons bien besoin. » Cependant, il se raisonne : « Après tout, la farce va finir : les Parisiens n'accepteront jamais la viande de cheval, sans compter que le sel va leur manquer totalement. »

Ce qui fait la curiosité de ces souvenirs du principal lieutenant de Moltke, c'est qu'on y voit, et nous en avons eu déjà des preuves, combien, au grand état-major, on était faussement instruit sur toutes choses. La phrase que nous venons de citer, nous l'avons rencontrée dans bien des récits allemands, mais en vérité, nous ne nous attendions pas à la trouver sous la plume de l'un des principaux chefs de l'armée d'investissement. Paris semble, à Versailles, une ville sous le boisseau. Du Verdy confond avec la garde nationale la mobile, à laquelle il attribue trente sous par homme et par jour ; il parle à tout moment d'une émeute imminente, et, dans une assurance sans doute affectée, semble croire que la prise de Paris n'est qu'une question de jours : « Ce serait une folie, dit-il, que de songer à en faire le siège. Attendons, et nous n'avons pas longtemps à attendre, que la faim nous en ouvre les portes : cela nous coûtera moins de monde et nous mènera plus sûrement au but. » Un beau jour, les journaux allemands annoncent la prise d'Orléans : « Hé ! c'est la première nouvelle », s'écrie Du Verdy. Décidément, il était dit qu'au grand état-major, on apprendrait toujours tout par les autres.

***

Entre temps, on s'installe à Versailles, « le Potsdam de Paris », avec, au fond, l'idée d'y séjourner quelque peu : « Ah ! les beaux tableaux de bataille ! La prise de la Smala, d'Horace Vernet, surtout, et les scènes de la guerre de Crimée. Je n'ai rien vu de si réel, de si empoignant. Les personnages s'y précipitent avec tant d'ardeur qu'on a l'instinct de se garer. » Cet hommage à la peinture française est d'autant plus précieux, de la part de notre écrivain, que la Prusse, parmi ses gloires artistiques, compte des peintres de batailles de premier ordre, entre autres le professeur Menzel, qui a retracé de main de maître l'épopée du Grand Frédéric. Il est vrai que son continuateur, M. de Werner, peintre officiel de la cour, et que la faveur impériale a fait choisir pour perpétuer le souvenir de la guerre de 1870-71, n'atteint pas, et il s'en faut de beaucoup, à la hauteur de son devancier ; mais, au temps des Prussiens à Versailles, M. de Werner n'avait pas encore trouvé le chemin de la popularité.

Pour Versailles même, Du Verdy est moins juste que pour la peinture qu'il renferme ! « La vue dont on jouit du château, dit-il, ne peut être comparée à celle qu'on a de Sans-Souci ; mais le parc a grand air. » Pour qui connaît le palais favori de Frédéric II, cette appréciation paraîtra singulière. La pâle verdure des paysages du Brandebourg ne saurait être mise en parallèle avec la robuste splendeur de nos prés et de nos bois. Cependant, la région des lacs, qui s'étend de Potsdam à Babelsberg, est d'une poésie particulière, propre aux pays du Nord... mais on ne la voit pas de Sans-Souci, dont elle est séparée par une butte, en arrière du château.

Le 7 octobre, c'est-à-dire le lendemain de son arrivée, le roi fit jouer les grandes eaux en son honneur. Il se promena, parmi les dieux de pierre et les fontaines jaillissantes, comme jadis Louis XIV inaugurant, *le dix-huitième jour de juillet* de l'an 1668, les fêtes merveilleuses dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Sa botte, malgré l'anathème anticipé de Musset :

> Maudit soit du ciel...
> Le pied qui les aurait salies.

fit résonner les trois marches de marbre rose, et les faunes, et les nymphes, et les dryades du parc virent, ce jour-là, passer, au lieu des grands hommes qui entouraient le grand roi, des soudards appartenant à

un pays qu'on connaissait à peine de nom au temps des Mansard, des Le Nôtre et des Coustou.

Le 19, c'est la fête du prince royal, qui traite ses intimes au pavillon Henri IV, à Saint-Germain. Là, un divertissement de haut goût attendait les invités de celui qui, plus tard, devint l'empereur *in extremis*, Frédéric III. Nos pères avaient les *entremets*, où ménestrels, jongleurs et baladins égayaient de leurs tours les convives des tables seigneuriales. Les pantomimes et les ballets se mirent ensuite de la partie. Pour les Allemands de 1870, le régal fut plus raffiné. « De temps à autre, écrit Du Verdy, le Mont-Valérien nous faisait le plaisir d'envoyer un obus qui, dans le splendide panorama que nous avions sous les yeux, mettait le feu à une maison. »

Après Saint-Germain, c'est Saint-Cloud, où l'on festoie en l'honneur du général Podbielsky. Le parc avait été occupé, dès les premiers jours du siège, par un régiment, qui en avait été délogé aussitôt, mais qui fut bien forcé d'y revenir, car la position était capitale. Lorsque De Moltke, quelques jours plus tard, vint à Saint-Cloud, dédaigneux, suivant sa coutume, des obus qui tombaient dru sur l'ancien palais de Monsieur, duc d'Orléans, il fit, dans l'ancien cabinet de l'empereur, la remarque que la pendule, qui marquait aussi les jours, s'était arrêtée à la date du 4 septembre, jour de la proclamation de la République. Il se contenta de sourire et continua son chemin. Dans la chambre à coucher il demeura quelque temps en contemplation devant le lit, effondré, déchiqueté, de Napoléon III, et se tournant vers ses officiers, il dit : « Je crois bien qu'il ne couchera plus ici. » Jamais le « Grand Taciturne » n'en avait autant conté depuis le commencement du siège.

Aussi bien, il était, plus que de coutume, réservé, soucieux, inquiet, depuis que la continuation de la guerre, après Sedan, avait détruit toutes les combinaisons de son fameux plan, si souvent mis en échec, comme nous l'avons vu. Maintenant, il se demandait de quel côté diriger ses forces, bien disséminées, bien réduites, retenues sur des points où la défense première s'attardait, péniblement renforcées de troupes de second rang qui, dans l'ivresse initiale du succès, n'avaient jamais pensé qu'on les appellerait. La sanglante affaire de Bagneux lui montra que Paris avait des troupes aguerries. De Strasbourg il n'avait pas ôté un seul homme, ne sachant ce qui allait se passer dans l'Est. Toul résistait avec vigueur, et le matériel de guerre, qui eût été si utile devant Paris, était arrêté dans sa marche. — « Bombardez Paris ! » criait toute l'Allemagne; et c'étaient les Parisiens qui bombardaient sans miséricorde et sans trêve les avant-postes et les cantonnements ennemis. Von der Tann était parti précipitamment dans la direction de la Loire, emmenant, outre son corps, une division prussienne d'infanterie et deux divisions de cavalerie, dégarnissant ainsi l'anneau, déjà si faible, des lignes allemandes autour de Paris. Aussi De Moltke eut-il vraiment peur, quand nous attaquâmes résolument à la Malmaison. Ses officiers étaient à déjeuner, quand on sonna l'alarme, et ce fut leur chef qui vint les chercher, à cheval, pour les emmener à Beauregard, où l'attendaient les premières nouvelles de la bataille. — « Cela va mal, » disaient ceux qui en revenaient. Et De Moltke, les lèvres encore plus serrées que de coutume, regardait devant lui d'un œil bleu d'acier. A peine répondit-il au roi et au prince royal, qui arrivaient au galop. Le roi désira voir l'action de Marly, qui lui paraissait un excellent point d'observation, et le chef du grand état-major le suivit, machinalement. Les hauts personnages montèrent à la tour qui sert à l'élévation des eaux. Ils jouirent là d'un spectacle inoubliable. Le temps était radieux, et pour que rien ne manquât au décor, un village, sur la rive droite de la Seine, flambait comme un bûcher monstre.

Cette journée du 21 octobre s'était donc bien passée, mais les craintes n'en continuaient pas moins dans l'entourage de Moltke. Metz occupe tous les esprits, d'autant qu'on se demande ce qu'amènera sa chute. Le temps n'est plus où, comme au lendemain de Sedan, on se figurait que tout était fini. Metz pris, c'est la continuation, c'est le renouveau de la guerre. « Et cependant on nous assure, écrit Du Verdy, qu'à Metz, on croit à une paix prochaine. En vérité, si Bazaine se figure que la paix dépend de lui, il se trompe bien. » La bruit court aussi que l'impératrice Eugénie veut se rendre devant Metz, y réunir le Corps législatif et traiter de la paix à la faveur d'un armistice de quinze jours. La maréchale Bazaine serait arrivée à Versailles pour faire des propositions dans cet ordre d'idées. « Les cercles impériaux, ajoute notre auteur, espèrent toujours qu'on mettra l'armée française, enfermée dans Metz, à leur disposition, pour remettre l'ordre en France. » Mais la diplomatie en jupons n'a, en cette circonstance, guère plus de succès que celle inaugurée à Ferrières par Jules Favre. On annonce l'arrivée prochaine de M. Thiers à Versailles, retour de ses voyages à l'étranger. Celui-là ne changera non plus rien à l'état des choses. Le prince royal, qui avait le mot cynique, se contente de dire, en apprenant la venue du célèbre conteur des gloires françaises : « Nous avons déjà un tiers de la France; voilà maintenant un second *Thiers;* nous aurons bientôt la France tout *entière.* »

La fête de Moltke tombe le 26 octobre. « Ah! si nous pouvions, dit Du Verdy, accompagner notre bouquet de la nouvelle de la prise de Metz. Quel joli cadeau ce serait là! » Elle n'arriva pas le 26, cette

nouvelle tant désirée ; mais elle parvint au grand état-major le lendemain, à une heure, sous la forme de cette dépêche laconique de Frédéric-Charles : « La capitulation de Metz sera signée à cinq heures de l'après-midi. »

Enfin !... On exulte à l'état-major, et Du Verdy ne peut s'empêcher d'entrevoir la fin prochaine de la campagne : « Ce fait, dit-il, vient à son heure, et je n'ai pas à me préoccuper de mes fournitures d'hiver ; j'ai un manteau qui me suffira. » D'autres dépêches contribuent à faire renaître la confiance, et avec elle la jactance première, dans l'entourage royal : « Les Français sont battus à Orléans.

Ils récoltent les fruits de leurs semences, et il était utile que ces fruits vinssent à mûrir, si amers qu'ils leur puissent paraître. »

Mais cette joie dura peu. Le Bourget, où la fleur de la noblesse prussienne, — c'était la garde royale qui donnait, — fut décimée, puis Coulmiers, qui éclata comme un coup de foudre par un ciel serein, ramenèrent les esprits à la réalité. Les Français avaient surgi, en nombre, à Houdan, à deux jours de marche de Paris. On en signalait de tous côtés : à l'ouest, au sud, à l'est, au nord. Décidément l'échiquier de la guerre était de nouveau dressé. On comptait, pour Paris, sur les troupes de Metz, et voilà Manteuffel, successeur de Steinmetz au Ier corps, obligé d'opérer dans le nord, et Frédéric-Charles tenu de marcher à cette Loire infernale qui, depuis plus d'un mois, cause les plus grandes alarmes au grand état-major allemand.

∴

Maintenant, la grande guerre est rallumée. L'Allemagne n'y comprend plus rien. Elle réclame, avec une insistance d'enfant, le bombardement de Paris. Comment, ce n'est pas encore fini ! Cependant, chez M. de Moltke, on parie sur les probabilités de la campagne. Après Coulmiers, le premier moment de surprise passé, Du Verdy a « ponté » sur le 22 novembre pour la reprise d'Orléans. Or, il se trompa de douze jours, car Orléans ne fut réoccupé par les Allemands que le 4 décembre. Mais il se montra bon prince, paya en bonne marque de champagne, et, le soir, écrivit sur ses tablettes : « Le revers d'une médaille qui brilla d'un éclat sans pareil n'a pas besoin d'être connu du public. Autour de nous gravitent des ombres mystérieuses qui seraient enchantées de nous trouver en défaut. »

Entre temps, de nouveaux combats avaient eu lieu à l'aile droite française et dans le nord, près d'Amiens. De plus, dès le 26 novembre, on prévoyait une grande sortie des Parisiens. Mais sur quel point se fera cette sortie ? Sur plusieurs, sans doute ; et alors, quelle sera la vraie, la sérieuse attaque qu'il faudra distinguer des feintes de l'adversaire ? De Moltke, en conseil, suppute longuement le plan de Trochu, consulte les cartes, pèse les probabilités... et se trompe. La grande poussée en avant se fera, suivant lui, au sud de Paris, et dans cette prévision il masse trente-quatre mille hommes en avant de Bourg-la-Reine. Les faits semblent lui donner raison. Le 29 novembre, Vinoy soutenu par une nombreuse artillerie, attaque l'Hay, et aussitôt des fanaux sont allumés en arrière des grand'gardes, pour donner au gros de l'armée le signal d'accourir en toute hâte. Plusieurs régiments soutinrent les Silésiens engagés en première ligne, et l'on crut, au grand état-major, qu'une des plus grandes batailles de la guerre allait s'engager. Aussi la stupéfaction fut-elle générale, quand on y apprit que Vinoy n'était pas soutenu, et qu'il se retirait, après avoir occupé une bonne moitié du village de l'Hay. Que voulait dire cela ? Dans l'entourage de Moltke, on semble avoir ignoré l'incident déplorable, la crue de la Marne, qui empêcha la vraie sortie. C'est ce qui ressort des faits qui marquèrent la journée du 30 novembre. Ce jour-là, les trente-quatre mille hommes cités plus haut demeurèrent sur leurs positions, et en arrière, à la Croix de Berny, une nuée de soldats travaillait à ouvrir des tranchées et à créneler les murs et les maisons. Vers six heures du soir, il y eut une alerte, et le quartier général bavarois se retira précipitamment sur Antony, avec ses fourgons, sa caisse et ses appareils télégraphiques.

Ce fut dans la nuit seulement qu'on eut connaissance en haut lieu des véritables intentions de l'armée française, et cela par Du Verdy qui fut envoyé du côté de la Marne. Aussitôt, les troupes massées au sud de Paris se dirigèrent vers le point menacé et comme, le lendemain, sur le plateau de Villiers, les Allemands fléchissaient, le général Franzecki accourut à la rescousse, de Longjumeau.

En revenant de son voyage d'exploration, Du Verdy fut le héros d'une bien amusante aventure. S'étant arrêté à Villeneuve-Saint-Georges pour dîner, il ne trouva rien à se mettre sous la dent. Par bonheur, il fit rencontre d'un de ses amis qui, lui, n'était jamais embarrassé. Et, en effet, il découvrit dans un coin une cage renfermant deux pigeons. Ils sont vite plumés, flambés, rôtis, et les deux officiers leur font honneur ; puis Du Verdy, restauré, reprend le chemin de Versailles... Deux jours après, son chef le fait appeler : Le roi est furieux ; le prince royal aussi. — Les deux pigeons étaient des pigeons voyageurs capturés près de Meaux, et qu'on envoyait à Versailles pour livrer au grand quartier général les secrets qu'ils portaient sous leurs ailes.

L'issue de la bataille de Champigny, contre l'attente

du roi et de ses lieutenants, produisit en Allemagne un effet entièrement contraire à celui qu'on en attendait. — Eh bien, maintenant, qu'attendez-vous pour entrer à Paris ? disait-on... Et, de plus belle, chacun de crier : Bombardement ! bombardement ! Au grand état-major, ce *tolle* surexcite, énerve tout le monde. De plus, on y est toujours, et quand même, fort inquiet sur l'issue de la campagne : « En vérité, dit notre auteur, on a l'air de croire chez nous que nous attendons, bras croisés, les événements, à Versailles. Les opérations, les pertes et les fatigues de nos troupes sautent aux yeux de l'univers entier, et personne n'en tient compte, en Allemagne. Pour nous, nous sommes sur les dents, et les soucis nous rongent, littéralement. Ce qui va se passer est plein de mystère. Werder pourra-t-il tenir assez longtemps, pour que l'arrivée de Manteuffel remplisse son but ? Et même, qu'apportera cette marche de Manteuffel sur le flanc et dans le dos de Bourbaki ? Et, au Nord, la partie engagée entre Gœben et Faidherbe ! Non, tout cela n'est pas fait pour nous égayer. »

Cependant le rêve suprême des philistins germaniques va se réaliser. Tout est prêt pour le bombardement. Il commence, « par le radieux soleil » qu'on sait, et ne répond nullement à ce qu'on en attendait. Du Verdy, qui n'a jamais cru beaucoup à son efficacité, paraît lui-même surpris du peu d'effet qu'il produit. C'est un *fiasco* complet : « Les fortifications de Paris, dit-il, sont armées de si forts canons que nous n'en pourrons venir à bout que par un siège en règle. Nos pièces sont trop occupées par les forts et les remparts ; on n'en peut distraire suffisamment pour le vrai bombardement. Et puis, nous ne pouvons avancer ; les distances sont colossales, et nous avons devant nous une ceinture de feu. »

Pour comble d'infortune, Chanzy reprend la campagne ; puis c'est la marche sur Rouen, pour s'opposer à Faidherbe ; et Bourbaki, dont on n'arrive pas à deviner les intentions ! A-t-il le projet de passer en Allemagne ? Ou combinera-t-il quelque mouvement avec une armée française, qui surgira au moment où l'on s'y attendra le moins ?

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les événements dont Versailles fut le théâtre, vers la mi-janvier, n'aient produit qu'une médiocre impression sur l'âme de notre héros. La résurrection de l'empire de Charlemagne, dans la galerie des Glaces, le laisse froid ; et, de fait, rien ne fut piteux comme cette cérémonie. Ces princes, ces bourgeois de Berlin, ces pasteurs aux airs d'anabaptistes se sentaient écrasés par la majesté française du lieu. Ce fut un effet raté, comme le bombardement.

Le lendemain, on se battait à Montretout, et ce suprême effort de Paris assiégé demeura sans écho chez les Allemands, lassés de la guerre. Du Verdy brûle les événements qui suivent. Il arrive en quatre mots à la fin de son sujet et termine par cet avis, très discret, que l'Allemagne doit s'appliquer à conserver avec soin ce qu'elle a eu tant de mal à conquérir.

Pour nous, nous tirerons de ces « Souvenirs », si différents de tout ce que nous avions jusqu'ici sur la matière, cette conclusion : — que l'Allemagne n'était pas aussi prête à la guerre qu'elle le croyait ; — que le grand de Moltke n'avait aucun plan pour la conquête de la France ; — que les succès de l'armée allemande furent, le plus souvent, dus au hasard ; — que la guerre, se continuant après Sedan, fut une grande surprise et une grande désillusion pour l'Allemagne ; — qu'une immense lassitude s'empara, dès lors, de tous les esprits ; — que l'angoisse, maintes fois, troubla les nuits de ceux qui dirigeaient les opérations, — et enfin que ceux-ci respirèrent seulement lorsque, par une suite de fatalités sans nom, nous dûmes mettre bas les armes et nous avouer vaincus.

Ces considérations, sans consoler nos deuils, nous montrent que nous avons eu raison de prolonger la lutte, et que souvent il a tenu à bien peu que notre patriotisme fût récompensé.

94408 EDMOND NEUKOMM.

LA PHILOSOPHIE DE M. SULLY PRUDHOMME

Que sais-je? nous dit M. Sully Prudhomme (1). — Et voilà le résultat de trente ans de réflexions chez l'un des plus pénétrants et des plus nobles esprits de ce temps ! Vraiment, c'est à donner raison aux paresseux et aux imbéciles. Il est écrit que nous ne saurons jamais rien, ou presque rien, de ce que nous voudrions le plus savoir. Les sages s'en doutaient depuis quelques milliers d'années ; mais aujourd'hui c'est bien plus amer à constater, parce que nous le constatons scientifiquement. Heureusement que la plupart des hommes s'en tiennent aux apparences et continuent à se payer de mots : car, s'il faut être modeste et sincère pour avouer notre foncière ignorance, il faut avoir beaucoup étudié, beaucoup réfléchi, pour s'en apercevoir. M. Sully Prudhomme, qui est très savant et très clairvoyant, avait toujours soupçonné que nous savions peu de chose : il vient de se le démontrer à lui-même avec une terrible logique, et il a osé nous faire part de sa découverte.

(1) Sully Prudhomme, *Que sais-je*, examen de conscience; Lemerre, 1896.

I

Ce *Que sais-je?* est un livre singulier, tel que peut-être n'en a jamais écrit un poète : un livre hardi, austère, abstrus et charmant, propre à déconcerter le public, à inquiéter les philosophes, à irriter beaucoup de savants, mais à ravir quelques personnes. C'est un mélange extraordinaire de science et de philosophie désenchantée, d'analyses délicates et d'abstractions, d'équations algébriques et de poésie. Des confidences personnelles, d'ailleurs tout intellectuelles, s'y mêlent aux discussions les plus serrées sur l'être en soi, sur l'Inconnaissable, sur le *moi* et le *non-moi*. Si j'osais, j'appellerais cela des « confessions métaphysiques ».

Mais je n'ose pas. Car M. Sully Prudhomme pense beaucoup de mal de la métaphysique, qui « commence où la clarté finit ». Et il nous avertit que « cette confusion de l'abstrait et du métaphysique, familière aux esprits positifs, je veux dire superficiels, est assez fréquente ». Il se défend donc de faire ici de la métaphysique : et, au fond, il a raison. Mais si nous soutenions le contraire, nous n'aurions pas entièrement tort. Il a raison, si l'on veut parler le langage strict des métaphysiciens : car il se contente de côtoyer le domaine propre à la métaphysique, cet être éternel qu'il déclare impénétrable à l'esprit humain. Et nous n'aurions pas tort, si l'on s'en tient à la langue ordinaire : car on ne va point côtoyer l'être au delà du monde phénoménal et du monde accidentel, si l'on n'est peu ou prou métaphysicien.

Peu importe, d'ailleurs. Si ce ne sont pas des confessions métaphysiques, à coup sûr, ce sont des confessions. De là vient, justement, le puissant attrait du livre. Pour quiconque a sondé le fond si solide de son œuvre poétique, il n'est point indifférent de savoir ce que M. Sully Prudhomme pense du monde et de l'esprit humain. Et c'est bien ici toute sa pensée qu'il nous donne. Sans cesse éclate, en aveux émouvants, sa vaillante et douloureuse sincérité. Souvent il s'effraie lui-même des conséquences où l'entraîne sa logique. Il s'arrête pour se dire à lui-même : « Cette conclusion m'étonne et m'inquiète beaucoup. J'ai peut-être mal raisonné. » Et ailleurs : « Cette nouvelle conclusion révolte encore mes aspirations contre ma propre raison ; mais plus je la retourne, moins j'en découvre le vice paradoxal. » Et il revient sur ses pas, il cherche un autre chemin, pour aboutir à la même conclusion désespérante. Nous assistons aux péripéties du drame intérieur.

Car c'est réellement un drame : le drame de l'esprit humain, armé de toutes les sciences modernes, à la poursuite du vrai. Et le spectacle est d'autant plus saisissant, que M. Sully Prudhomme a été entraîné à cette poursuite presque malgré lui. De sa première éducation, surtout scientifique, il a toujours conservé le goût des sciences positives. A travers ses beaux poèmes, on aperçoit le philosophe positiviste. Aujourd'hui encore, il nous déclare nettement : « Je ne crois avec une entière confiance qu'aux sciences expérimentales. » Mais c'est vainement qu'il a voulu s'en tenir aux faits : il n'a pu maîtriser l'impatiente curiosité qui le poussait vers les plus hauts problèmes métaphysiques.

Après tant d'années d'étude et de méditation, il a voulu dresser le bilan de sa vie intellectuelle. « Je vieillis, dit-il ; chaque jour me précipite vers le terme où je ne penserai plus, où du moins il y a chance que je ne puisse plus penser... Mon acquis personnel m'humilie ; mon ignorance, au bout du compte, m'épouvante. » Et il a entrepris de mesurer les limites du savoir, la plus longue portée de l'intelligence humaine. Successivement, il a interrogé les savants, les philosophes et les prêtres. Mais les différentes sciences, occupées surtout à enregistrer des faits ou à établir des rapports entre ces faits, ne fournissent de réponse à aucun des grands problèmes qui intéressent la destinée de l'homme. Quant aux doctrines transcendantes, religieuses ou métaphysiques, elles proposent des solutions en abondance, mais des solutions contradictoires, sans preuve expérimentale, donc inadmissibles dans le cas présent. Pour découvrir les limites de la connaissance humaine, le poète n'avait plus qu'une ressource : s'observer, s'interroger lui-même. Armé comme il l'était pour l'analyse psychologique, il avait le droit d'espérer encore. Mais, pour cet examen de conscience, il s'est mis en garde contre son imagination et contre ses secrètes aspirations. Quoi qu'il dût lui en coûter, il s'est fait une loi de suivre dans toute sa rigueur la méthode expérimentale : jusqu'aux confins de la métaphysique, il a gardé sa prudence de positiviste.

II

Tel il se montre dès ses premiers pas. Pour éviter tout malentendu, il commence par définir nettement les termes philosophiques qu'il emploiera. Puis il met à l'épreuve l'instrument même dont il va se servir, le mécanisme de l'esprit humain. Il constate d'abord que le champ de la conscience est limité : « Je sais bien que je suis, mais je ne sais rien de ce que je suis indépendamment de mes modifications, que seules j'aperçois en moi. » De même, notre intelligence ne communique avec les choses étrangères à nous, que par l'intermédiaire des sens et des modifications internes qui résultent des impressions. Voilà donc un instrument bien imparfait, dont on ne saurait user avec trop de précaution.

Et l'instrument s'émousse dès qu'on veut pénétrer le fond des choses. Des phénomènes que nous observons en nous-mêmes, nous pouvons bien remonter aux accidents extérieurs qui les provoquent, mais non point à la substance même d'où émanent ces accidents. La véritable réalité est donc pour nous absolument insaisissable: c'est le domaine de l'inconnaissable, où se plaît la mystique religieuse et l'imagination aventureuse des métaphysiciens. Bien plus, l'homme ne peut même prétendre à une science complète du monde accidentel; car il n'en voit point les limites exactes, et ne dispose pas de toutes les ressources indispensables pour l'explorer entièrement. Ses sens, qui sont ses seules portes sur le dehors, sont trop insuffisants et restreignent pour lui le champ de la connaissance. Même ses grandes découvertes scientifiques, il les a obtenues en violentant son organisme cérébral. Malgré les progrès accomplis, il y a toujours une marge entre ce qui est connaissable pour lui et ce qu'il connaît: c'est le domaine de la superstition, domaine plus restreint de jour en jour, mais dont il restera quelque chose jusqu'à la fin des temps.

En tout cas la science humaine n'atteint que les faits, une partie des faits. Le grand résultat obtenu dans notre siècle, c'est d'avoir exactement défini la région de la métaphysique et, par là, d'avoir rendu possible la marche en avant de la science. Mais le domaine du savant et celui du mystique religieux ou du métaphysicien restent absolument distincts, pour le malheur de l'humanité. D'une part, on ne nous apporte que des rêves; d'autre part, des faits contingents, sans utilité pour la vie de l'âme. Or ce que l'homme aurait surtout besoin de connaître scientifiquement, c'est justement le monde inconnaissable : là seulement est la réalité, là seulement l'explication de l'univers et de nous-mêmes.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il faut se résigner à ignorer le fond des choses, à avouer notre impuissance fondamentale? C'est bien la conclusion de M. Sully Prudhomme, dans le chapitre où il dresse son inventaire intellectuel. Hors de nous-mêmes, nous saisissons des accidents, quelques rapports entre des faits; en nous, une série de phénomènes, et, derrière ces phénomènes, un rideau noir. « Peut-être vais-je constater, à ma honte, que je ne suis pas plus avancé sur l'abrupt sentier de la vérité aujourd'hui qu'au début de mon pèlerinage, quand ma mère me joignait les mains, matin et soir, en me faisant balbutier des mots que je sentais sacrés sans y rien comprendre. » Touchante modestie, exagérée sans doute : car si M. Sully Prudhomme a échoué dans son entreprise, il a du moins « la pauvre consolation de savoir aujourd'hui à peu près pourquoi ». Et remarquez que dans toutes ces pénétrantes analyses, il n'a apporté aucun parti pris sceptique. On y sent, au contraire, une ardente soif de savoir, toujours trompée; pour atteindre le vrai, un effort désespéré, toujours brisé.

III

Retombé sur lui-même, il ne s'abandonne pas. Dans sa détresse, il éprouve au contraire une sorte d'apaisement: « Je m'aperçois que me voilà redevenu poète, ou, plutôt, simplement homme. » En face du monde extérieur, il s'en tiendra désormais aux faits, au positivisme scientifique. Mais il s'attachera d'autant plus à s'observer lui-même; car la seule réalité qu'il sente en œuvre, est en lui. Il s'enfermera dans son « for intérieur, théâtre ambulant, avec toute sa fantasmagorie de phénomènes »; il s'y livrera sans réserve « à l'ivresse de cette féerie intérieure ».

Et il va y découvrir une part de cette vérité qu'il a vainement cherchée si loin. Il est récompensé de sa résignation à l'ignorance : il sent renaître en lui ses instincts, ses certitudes foncières, ses aspirations, que l'examen paralysait. N'étant plus distrait par d'ambitieuses spéculations, il peut écouter sa conscience morale, qui « déchire ses baillons et crie ». Il constate en lui-même deux forces opposées : l'instinct égoïste et l'instinct altruiste, le désir de se sacrifier et une résistance. Il en conclut à la légitimité de la distinction entre le bien et le mal. Comme les autres hommes, il attache une valeur morale à tout acte; ce qui implique la foi au libre arbitre. Il se sent obligé de préférer le bien. Par là, il retrouve l'idée du devoir et toute la morale.

A ce moment reparaît le poète. « Maintenant que j'ai raffermi ma confiance ébranlée dans cette juridiction intérieure, je ne risque plus rien à bâtir une hypothèse, un poème, pour satisfaire sinon la folle curiosité à laquelle j'ai sagement renoncé, du moins mon imagination. » Il cherche le principe de l'obligation morale. Et il le trouve dans le sentiment de la dignité humaine, sentiment de plus en plus fort, suivant le degré de civilisation, mais qui apparaît dans le monde avec le plus lointain éveil de la conscience. M. Sully Prudhomme croit même en deviner les origines dans les organismes les plus rudimentaires de l'évolution primitive : idée ingénieuse et hardie, qui rattache le principe de la morale aux principes du transformisme. Le maintien et le progrès de la dignité humaine sont le résultat d'une lutte désintéressée, d'une victoire de l'homme sur lui-même : c'est de l'effort, du sacrifice que naît la dignité et, par suite, le bonheur.

C'est aussi de la doctrine du transformisme que M. Sully Prudhomme tire indirectement sa théorie esthétique. Il voit dans l'univers une évolution progressive « de plus en plus créatrice de vie »; et il le

compare à « un immense atelier de statuaire, jonché d'ébauches, au milieu desquelles se dressent des figures en voie d'achèvement et d'autres accomplies ». Les formes que traduit l'art correspondent à des mouvements du monde accidentel, et ces mouvements sont produits par une activité de l'être. On peut donc définir l'art : un effort pour saisir l'Inconnaissable à travers les ébauches du monde accidentel. Aussi M. Sully Prudhomme est-il assez porté à admettre, comme Platon, l'identité fondamentale du Bien et du Beau. Le Bien, dont l'idée nous est imposée par la conscience, vient de l'Inconnaissable ; le Beau y retourne.

Voilà qui est ingénieux et très séduisant : mais M. Sully Prudhomme nous avertit lui-même que ce sont là seulement de poétiques hypothèses. Au contraire, jusqu'à ces dernières pages, le raisonnement avait été conduit suivant les principes de la plus rigoureuse logique. Toute cette doctrine est fortement imprégnée de kantisme, mais d'un kantisme renouvelé par une très délicate observation psychologique et par le scrupule d'une méthode tout expérimentale. Je n'ai point à discuter cette philosophie. Je veux seulement en tirer les conséquences littéraires ; car elle me paraît jeter une vive lumière sur toute l'œuvre poétique de M. Sully Prudhomme.

IV

A première vue, cette œuvre poétique surprend par son extraordinaire variété, et, j'ajouterai, par d'étranges contrastes. Nous y trouvons une partie purement descriptive, toute scientifique, presque technique ; puis de grands poèmes philosophiques, pleins de hardies spéculations et de théories morales ; enfin une poésie tout intime, peut-être la plus pénétrante qu'on ait vue. Voilà des aptitudes et des goûts qui semblent tout à fait contradictoires, si l'on considère seulement en M. Sully Prudhomme l'artiste en vers, le parnassien. Mais si l'on va au fond de l'œuvre, les contradictions disparaissent, ou du moins s'expliquent. Ce poète, avant tout, est un penseur. Or sa pensée philosophique ne nous était connue jusqu'ici que par fragments : il nous la livre tout entière aujourd'hui, et tout s'éclaire.

En poésie comme ailleurs, c'est un positiviste. De là ce goût pour les faits, pour les descriptions exactes. Il a mis en vers l'astronomie, la géologie, la physique et la chimie, l'industrie, la photographie. En cela, il rappelle évidemment l'école descriptive de la fin du dernier siècle. Mais il a renouvelé ce genre par la précision scientifique du détail, et par une surprenante habileté de facture. Il a accompli de vrais tours de force.

Mais nous avons vu qu'une invincible curiosité poussait malgré lui ce positiviste à chercher la raison des faits. Dès ses premiers *Poèmes*, il s'est engagé dans les voies de la poésie philosophique, qui a fini par l'absorber tout entier. Aux données scientifiques, aux fables, aux lois naturelles, il s'est efforcé de trouver un sens. Il a voulu pénétrer l'esprit des choses. Souvent, sans rien perdre de leur précision, ses descriptions ont tourné au symbole : par exemple dans le *Zénith*, l'ascension des aéronautes symbolise l'effort de l'humanité vers l'idéal. De l'analyse, il est passé insensiblement à la synthèse. Pour orienter sa pensée, il a étudié et résumé en vers les principales doctrines scientifiques ou philosophiques. Naturellement, il a reconnu en Lucrèce un de ses ancêtres ; et il l'a traduit en partie.

Enfin il s'est fait une conception personnelle de l'univers, et il en a tiré toutes les variétés nouvelles de sa poésie philosophique : métaphysique, psychologie, morale, esthétique.

D'abord il a cru tenir la vérité. Dans ses premiers vers, il célébrait avec enthousiasme Hegel, la métaphysique allemande et les théories humanitaires. Mais en voulant comprendre à fond ces ambitieuses explications du monde, il en a découvert la vanité. De plus en plus défiant, il résume toutes ses déceptions dans les fameux sonnets du *Doute*. Il est convaincu désormais que tout est apparence, que nous ne pouvons saisir aucune réalité :

> Il existe un bleu dont je meurs
> Parce qu'il est dans les prunelles.

Il se désespère en constatant que l'homme est impuissant pour atteindre la vérité, comme pour triompher du mal. De là ce douloureux pessimisme, qui va croissant d'un recueil à l'autre, et qui s'envenime encore après l'année terrible. Dans le *Vœu*, le poète en arrive à souhaiter, comme Schopenhauer, l'anéantissement de l'espèce.

Seul, sans espoir, en face d'un monde incompréhensible et mauvais, il n'a d'autre consolation que la *Vie intérieure*. Il plaint sa détresse dans les *Solitudes ;* il s'y résigne à demi dans les *Vaines tendresses*. De plus en plus, il s'enferme en lui-même pour y observer la fantasmagorie des phénomènes, le jeu des sentiments et des idées. Il s'acharne d'autant plus à cette analyse des plus fugitives impressions, que tout le reste se dérobe dans l'univers. Au fond de sa conscience, il rencontre un autre rideau noir ; et il s'en effraie. Pourtant il pénètre dans l'âme à des profondeurs inexplorées jusque-là. D'abord, grâce à son extraordinaire sensibilité. Ensuite, grâce à la rigueur de sa méthode : il s'explore lui-même avec une précision et une circonspection de positiviste.

Sa poésie morale ou esthétique est une conséquence directe de sa poésie psychologique. Si le mal règne

à jamais dans le monde, du moins nous trouvons en nous-mêmes la notion du bien, du devoir, de la dignité humaine : c'est tout le sujet de la *Justice*. Malgré son impuissance rationnelle, l'homme ne doit pas s'abandonner, il doit se dévouer à l'humanité, il doit agir : d'où les sonnets de l'*Action* dans les *Épreuves*. Pour connaître son devoir, il suffit d'écouter sa conscience. C'est le thème du poème sur la *Vertu* dans les *Vaines tendresses :*

> Toujours en nous parle sans phrase
> Un devin du juste et du beau.
> C'est le cœur; et dès qu'il s'embrase,
> Il devient de foyer flambeau.
> Il n'est plus alors de problème,
> D'arguments subtils à trouver...

D'ailleurs si le monde est mauvais, c'est encore le moins mauvais que nous puissions concevoir : d'après les *Destins*, la douleur est la condition de la vertu, de tout ce qu'il y a de bon ici-bas. La conclusion du *Bonheur*, c'est que les souffrances font la grandeur de l'homme : la plus haute félicité que nous puissions atteindre est dans l'effort, dans le sacrifice. Ainsi, le poète, déçu par la science, reconstruit peu à peu le monde par l'imagination; mais il le reconstruit tel qu'il lui était apparu d'abord. Du pessimisme, où l'avaient conduit ses spéculations philosophiques, il avait semblé se relever par la loi morale; mais c'était pour aboutir à un demi-optimisme d'imagination, très hésitant, et plus douloureux que bien des pessimismes. Même impression dans ses poésies esthétiques. L'idéal l'attire et l'enchante, mais le désespère, en lui rappelant son impuissance :

> Splendeur excessive, implacable,
> O Beauté, que tu me fais mal!
> Ton essence incommunicable,
> Au lieu de m'assouvir, m'accable :
> On n'absorbe pas l'idéal.

Ainsi, les poèmes de M. Sully Prudhomme, si différents d'aspect et d'esprit, marquent simplement les diverses étapes de sa pensée philosophique. Cette philosophie amère, faite de science exacte, d'aspirations brisées, de résignation, de foi douloureuse à la vertu du sacrifice, s'est comme transposée dans son imagination de poète. Il en est résulté une œuvre originale, complexe, très solide, mais très mélancolique. Évidemment, toutes ces doctrines n'ont rien de réconfortant; elles proclament trop nettement la vanité de nos efforts, elles sèment la douleur jusque sur le chemin de l'héroïsme et de l'idéal. C'est pour cela que le poète est pensif, et qu'il est triste.

SAINT PAUL MONGEAUX.

THÉATRES

OPÉRA : *Frédégonde* (1), opéra en cinq actes, poème de M. Louis Gallet, musique d'Ernest Guiraud et de M. Camille Saint-Saëns; *Cinquième concert.* — OPÉRA-COMIQUE : *La Jacquerie* (2), opéra en quatre actes, poème de M. E. Blau et de Mme S. Arnaud, musique d'Édouard Lalo et de M. Arthur Coquard.

C'est sans doute une idée fort louable que de mettre en musique toute l'histoire de France; et, de plus, c'est une idée excellente. Les débuts de notre histoire offrent une source inépuisable aux librettistes; les premiers volumes de Michelet sont pleins d'admirables poèmes d'opéras ou de drames lyriques. Cette idée, je crois bien que M. Camille Saint-Saëns l'eut jadis; et *Étienne Marcel*, — œuvre incertaine, mais où le premier et le dernier acte sont du meilleur Saint-Saëns, — fut comme la pierre d'attente d'une construction qui ne vint pas. Je ne suis pas le seul à le regretter. Plus que tout autre, l'auteur de *Samson et Dalila* eût été capable de donner une sorte d'illustration musicale de la *Légende des Siècles*, au moins en ce qui touche nos légendes nationales. Le regretté Ernest Guiraud était peut-être moins apte que son illustre confrère à reconstituer l'épopée française. Son talent, fait de charme tempéré et discret, n'avait rien d'épique. Et l'on s'étonnerait qu'il se fût attaqué à Frédégonde, si l'on ne savait, d'une part, combien les artistes se trompent facilement sur leurs moyens, et si l'on ne connaissait, d'autre part, les singuliers errements qui ont cours dans nos théâtres musicaux. Pour ne parler que du poème de *Frédégonde*, — il s'appelait jadis *Brunhilda*, — il fut agréé voici déjà assez longtemps par la direction de l'Opéra (n'était-ce pas l'ancienne?); il fut proposé à plusieurs musiciens, qui « se défilèrent » résolument. Le bon et excellent Guiraud n'avait guère de résistance; il touchait à la maturité; un peu insouciant jusqu'alors, il avait peu produit : je ne dirai pas qu'on lui imposa *Frédégonde :* on n'agit pas ainsi dans nos théâtres lyriques; on lui laissa son entière liberté; seulement, avec *Frédégonde*, il était sûr d'être reçu et joué, tandis qu'avec un autre poème, réception et représentation étaient un peu plus aléatoires... Donc, Guiraud s'attela à *Frédégonde*. Les journaux vous ont dit qu'il fut aussitôt pris de passion pour l'époque et pareillement pour le poème; puisqu'ils le disent, cela doit être vrai... Et vous savez la suite; la mort frappa en plein travail l'auteur de *Piccolino;* il disparut, laissant son œuvre inachevée; et M. Camille Saint-Saëns consentit à la terminer...

(1) Partition chez Paul Dupont.
(2) Partition chez Choudens.

Je parlais tout à l'heure de nos légendes nationales. Écartons le mot légende qui a comme un parfum de wagnérisme ; écartons de même la question de savoir si l'histoire, plus ou moins que la légende, peut s'accommoder d'une illustration musicale ; j'ai là-dessus (pour le moment) des idées assez arrêtées, mais qui ne seraient pas de mise ici ; prenons le poème de *Frédégonde* pour ce qu'il est. Va donc pour un opéra ; mais au moins faudrait-il que le livret fût construit et que les personnages eussent quelque consistance. Je ne prétends pas les examiner tous ; mais considérons Frédégonde, le principal, sans doute, puisqu'il donne son nom à l'ouvrage. Elle apparaît à la fin du premier acte, et se borne à mettre sur sa tête le diadème de Brunhilda. Elle ne paraît ni au second ni au troisième. Nous la retrouvons au quatrième ; si bien que nous commençons à connaître, sinon sa nature, au moins ses projets, au moment seulement où le drame touche à son dénouement. De même pour Hilpéric ; il suit Frédégonde pas à pas, comme le régime suit le verbe, ne paraissant qu'avec elle, lié, semble-t-il, aux longues tresses rousses de sa maîtresse. Qu'est Brunhilda ? On l'ignore. Aime-t-elle vraiment Mérowig, ou simule-t-elle un amour qui peut lui rendre sa puissance perdue ?... Remarquez que ceci, au point de vue musical, est de la plus grande importance. Brunhilda, sincère, ne « chantera » pas comme Brunhilda hypocrite ; c'est proprement le rôle de la musique d'exprimer ces « nuances » ; encore faut-il qu'elles soient indiquées par le livret, et nous n'en voyons pas trace chez M. Gallet ; notez que cela était fort important à nous dire, car les avantages que Brunhilda trouve dans cet amour nous rendent forcément sceptiques sur sa sincérité. En vérité, si le duo d'amour du second acte est un peu quelconque, ce pauvre Guiraud ne saurait guère en être rendu responsable. Ce sont ces personnages surtout qui sont quelconques !... Mérowig, lui, est plus extraordinaire encore. Comme militaire, j'ose dire qu'il est au-dessous de tout : ce « brav' général » passe son temps à se laisser surprendre ; au moins est-il un amoureux sincère, ou semble-t-il tel ; et cet amoureux passionné, au dénouement, se livre à Frédégonde sans s'occuper de celle qu'il aime, sans même lui adresser une parole !

Il est probable que M. Gallet s'est efforcé de donner un poème simple. Mais je crains qu'une certaine confusion ne se soit faite dans son esprit entre la simplicité et le vide. Cherchez, dans ces cinq actes, une des « scènes à faire », une de ces scènes qui doivent mettre en présence les deux éléments du drame ; vous n'en trouverez pas une !... Le premier acte est rempli par le très agréable madrigal de Fortunatus et la non moins agréable réponse de Brunhilda ; puis, vers la fin, brusque arrivée d'Hilpéric et de Frédégonde, et c'est à peine si un discret *a parte* de Mérowig fait prévoir sa passion. Le second acte n'est qu'un long duo d'amour, interrompu un instant par l'entrée du « noble Landéric » ; et, si la seconde partie de ce duo est d'une banalité un peu trop apparente, je pourrais citer, dans la première partie, des phrases d'une grâce voilée ; mais en quoi cela fait-il avancer le drame ? Que se disent Brunhilda et Mérowig qui soit nécessaire à l'action ? Elle paraît s'engager au troisième acte, puisque Hilpéric attaque Mérowig, mais le rideau tombe avant la bataille ; et le quatrième acte remplace par de nouveaux personnages ceux qui nous paraissaient jusqu'ici les « ressorts » de l'action. Ce n'est qu'au second tiers du cinquième acte, — à la page 282 d'une partition qui en contient 322 !... — qu'enfin Mérowig et Hilpéric se trouvent en présence ; c'est-à-dire que le drame finit presque au moment où il vient de commencer.

...Et, maintenant, est-il bien utile de suivre page à page une partition dont la destinée, j'en ai peur, ne sera pas très brillante ? J'ai déjà signalé quelques passages agréables. Il faudrait citer encore au troisième acte — avec le ballet d'une rare ingéniosité orchestrale, où se retrouve comme un écho du ballet d'*Henry VIII*, — la marche qui accompagne l'entrée de l'évêque Prétextat, heureuse combinaison de la belle marche d'*Étienne Marcel* et de certains souvenirs de *Lohengrin ;* et surtout, après le joli effet du *Pange lingua*, le frémissement des chœurs apercevant les signaux (cela est tout à fait réussi, mais bien court !). Puis c'est la jolie phrase d'Hilpéric, pleine de grâce enveloppante et de passion vibrante et contenue. Et, vraiment, je regrette de ne pouvoir aimer le chant de Frédégonde. Un bien joli duo (qui rappelle un peu, sans lui ressembler, le duo-trio du second acte de *Proserpine*), une bonne phrase de Prétextat, remarquablement orchestrée, et la scène finale vigoureusement et nettement traitée... Et sans doute, cela fait pas mal de jolies choses ; cela fait-il une bonne partition ? J'ai quelque peine à le croire...

Encore faut-il, de cette aventure, tirer une conclusion. En déduirons-nous la condamnation définitive de l'opéra, en opposition avec le drame lyrique ? Non certes. Mais au moins ceci : qu'il nous faut désormais des poèmes un peu plus raisonnables et logiques. Qu'on s'en félicite ou non, la représentation des drames de Wagner nous a rendus plus exigeants sur la marche de l'action dramatique ; nous voulons au moins que la musique et le drame soient plus étroitement unis ensemble ; et, pour que la musique puisse s'unir au drame, il faut, premièrement, qu'il

(1) Voir la *Revue* du 16 mars 1896.

y ait un drame, secondement qu'il y ait de la musique Cette logique, je crois, est irréfutable...

J'ai parlé longuement de la *Jacquerie* lorsqu'elle fut représentée à Monte-Carlo (1). Je ne vois pas qu'il y ait lieu de répéter ce que j'en ai dit il y a huit mois. Je me bornerai à supplier Mlle Delna de se modérer; ce n'est plus de la tragédie lyrique, c'est bel et bien du mélodrame. Je voudrais, pour elle, qu'on reprît *Orphée*, — et *Namouna*, à l'Opéra, pour la gloire de Lalo!

*
* *

L'Opéra a donné dimanche son cinquième concert. Cette fois l'exécution a été excellente. Une observation, cependant, s'impose; elle a trait à la longueur des programmes. La séance, commencée à deux heures un quart, s'est prolongée jusqu'à cinq heures et demie; trois heures de musique, — de musique en fragments, — c'est trop. Non que les œuvres données n'aient pas été intéressantes, au contraire; mais je crois que nous aurions pu nous y appliquer davantage si les « nouveautés » avaient été moins nombreuses. Nous nous plaignons ici de l'excès d'un bien; mais, pour tout dire, nous n'étions pas sans méfiance sur les concerts de l'Opéra... Il faut désormais les prendre au sérieux, très au sérieux, et c'est pour cela que nous voudrions qu'ils fussent aussi profitables que possible.

Je passe rapidement sur les *Danses anciennes* (un peu de variété, peut-être, serait ici la bienvenue); sur un air réjouissant d'*Iphigénie en Tauride* de Piccini, dit avec autorité par M. Delmas, et sur le finale du second acte de la *Vestale*, où Mme Caron et M. Delmas ont fait apprécier la pureté de leur style et la puissance de leur diction, — et j'arrive aux œuvres nouvelles.

Temps de guerre est une suite de tableaux symphoniques de M. Fernand Le Borne. Il faut se méfier des « tableaux » en musique; ou la musique est insuffisante, ou elle verse dans la puérilité. Je lis par exemple dans l'argument des *Temps de guerre* : « Les femmes, l'œil perdu dans le vide, se souviennent... » Que ce soient des femmes, les voix l'indiquent : et l'on peut pareillement exprimer qu'elles se souviennent; mais qu'elles ont « l'œil perdu dans le vide »... cela est-il possible?... La première partie, un peu longue toutefois, est celle qui m'a plu davantage; il y a bien un petit souvenir de *Parsifal*, mais on pourrait choisir plus mal, n'est-ce pas? Le thème se développe assez nettement et non sans une certaine largeur, vers la fin. J'aime moins la scène champêtre. La phrase du hautbois (inévitable ici), reprise ensuite par les violoncelles, et par là-dessus une flûte imitant le rossignol... Tout cela ne me passionne pas. — Je ne sais, mais dans la troisième partie, la plainte de la fiancée semble avoir été écrite pour être chantée; il y là certains tours, certaines répétitions de notes qui seraient mieux justifiées sous la parole (notamment dans la phrase des cors). La plainte même pourrait être plus expressive sans que j'y voie d'inconvénient. — On a bissé le *Carillon;* peut-être le méritait-il; il ne mérite pas autre chose; c'est un pur hors-d'œuvre, qui n'a rien à voir avec les autres tableaux, et il se termine par une « farce » (*glissando* des harpes) dont je n'apprécie pas très bien la signification. — Il y a bien quelque banalité au début de la dernière partie, notamment dans l'entrée des femmes. Mais nous retrouvons la grande phrase de la première partie. Nous la goûtions alors; ne pas la goûter maintenant serait injuste; goûtons-la; décidément c'est ce qu'il y a de mieux dans *Temps de guerre*. Cela est convenable, honorable... et pas désagréable en somme.

Je suis fort embarrassé vis-à-vis de M. G. Marty. Tous mes confrères semblaient apprécier fort le fragment qu'on nous a donné de son *Duc de Ferrare*. Il faut bien, pour être sincère, avouer qu'il ne m'a pas beaubeau plu. Je ne puis donner ici qu'une impression générale et forcément superficielle; vous la prendrez pour ce qu'elle vaut, dans sa sincérité. Donc, il ne me semble pas que ce « drame lyrique » soit très intéressant. Vous y retrouverez les procédés ordinaires de l'opéra; je ne parle pas seulement de la chanson bouffe de *Marsile* assez lourdement dite par M. Douaillier, mais de la façon dont est construit le grand duo entre Réginella et Alfonse. Ce n'est pas seulement la situation qui rappelle le premier acte de *Tristan;* mais de cela je ne parlerai guère: l'influence du Géant est inévitable, surtout chez un jeune. Mais, précisément, ce que je reprocherais à M. Marty, c'est de ne pas l'avoir imité jusqu'au bout; parfois le duo s'interrompt; c'est le récitatif à l'ancienne mode, et c'est à peine si l'orchestre, cependant, rejoint les bouts de dialogue par quelques phrases hachées; et dans ces récitatifs mêmes, si la déclamation me semble juste, je trouve aussi quelques formules.

D'autre part, il y a de la grâce dans certaines mélodies, notamment dans la jolie romance délicieusement chantée par Mme Rose Caron; mais je n'aime pas beaucoup la phrase d'orchestre qui l'encadre, avec son dessin obstiné qui ne va pas sans quelque monotonie. Pour tout dire, je trouve dans le *Duc de Ferrare* moins de hardiesse et de liberté que je n'aurais désiré; cela est un peu vieux jeu. On a dit que l'œuvre datait déjà de plusieurs années; il y paraît un peu. De cela, M. Marty ne saurait être seul responsable; il faut avoir « doubles muscles » pour commencer un nouvel ouvrage lorsque le premier

1. Voir la *Revue* du 16 mars 1895.

n'a pas encore vu le jour!... Mais il en sera de même malheureusement, tant que le Théâtre-Lyrique... Rentrons dans la réalité.

Nos lecteurs se rappellent sans doute un récit rapide et émouvant publié ici même le 21 décembre dernier : *Noël aux avant-postes*, sous la signature de Paul de Nay. C'est ce récit que M. G. Pierné a mis en musique. Personnages : *Un Récitant* (M. Brémont), qui « situe » la scène et en indique les principaux développements; *Une Voix* (Mlle Lacombe), qui chante ce qu'il y a de particulièrement lyrique dans la partie de récit; et *Un Soldat* (M. Bartet) qui chante le joli *Noël Nouvelet*, que M. Pierné a fort heureusement substitué au *Noël* d'Adam. — Le succès a été éclatant; on a frénétiquement applaudi et rappelé l'auteur. M. Pierné est un très habile musicien qui, jusqu'ici du moins, semblait se contenter de musique agréable et facile; son succès, si vif qu'il ait été, est tout à fait mérité; il a cette fois atteint l'émotion. Disons tout de suite (car un éloge sans critique serait presque blessant) que cette émotion, il la doit peut-être un peu au sujet même qu'il a choisi; mais c'est déjà beaucoup que d'avoir exprimé celle qu'il contenait. Certains trouvaient même qu'il n'y avait pas « beaucoup de musique » dans son ouvrage. Que M. Pierné les laisse dire. Ce qui me semble, au contraire, tout à fait excellent ici, c'est la sobriété, et le sentiment parfaitement juste des proportions.

C'est là, il faut bien l'avouer, ce qui semble manquer le plus aux jeunes musiciens. Comme ils n'ont que de trop rares occasions de se produire, ils accumulent dans les œuvres susceptibles d'être jouées tout ce qu'ils ont pu acquérir de science et d'habileté, sans se demander si les œuvres elles-mêmes exigent un tel déploiement de talent. L'autre jour M. Camille Erlanger (dont je fais d'ailleurs le plus grand cas) déchaînait toutes les sonorités de l'orchestre pour illustrer une simple légende : en quoi il avait parfaitement tort. Hier, M. Pierné, ayant à mettre en musique un épisode, le traitait en épisode ; il eût pu, sans doute, faire une symphonie sur les horreurs de la guerre; mais ce n'était pas le lieu ; et je lui sais, pour ma part, un gré infini d'avoir bien voulu le comprendre. J'ajoute que, s'il n'y a pas « beaucoup de musique », — et d'ailleurs, est-ce à la quantité qu'on juge ces choses ? — celle qui y est est excellente et charmante. Le prélude est d'un effet très juste ; recueilli, attristé et, si je puis dire, « nocturne » ; il y a du pittoresque sans excès; et la rapide opposition des fifres allemands avec les trompettes françaises expose nettement et sobrement le « milieu » de la scène. J'aime pareillement la phrase pour voix de femme, l'effet du *Noël* allemand répondant dans le lointain au *Noël Nouvelet* du « soldat » ; mais ce qui est absolument délicieux c'est le vieux noël qui accompagne les vers du récitant ; il frémit doucement à l'orchestre, se développant et se transformant, reconnaissable toujours, avec des harmonies et des timbres variés... Cela est tout à fait délicieux, musical au possible, et musical « de bonne musique ». — Et maintenant, il faudrait s'attaquer à une scène moins exclusivement « pittoresque ». J'imagine qu'après le succès de dimanche dernier, M. Pierné n'aura pas trop de peine à placer son prochain ouvrage...

(1824) JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Une horloge singulière.

Pour la première fois, j'ai commencé, cette semaine, à comprendre mon siècle.

J'étais en visite chez Mme X..., une des plus aimables personnes de Paris, curieuse de choses rares et de bijoux énigmatiques.

Je remarquai avec surprise que les aiguilles d'une pendule, à moitié cachée par des fleurs, sur une console, se précipitaient comme affolées, puis s'arrêtaient, puis recommençaient à courir.

— Vous avez, dis-je à Mme X..., une pendule singulière.

— Il s'agit de la comprendre, me répondit-elle ; c'est tout un système : tantôt elle avance, tantôt elle retarde, mais elle finit toujours par retrouver son compte.

Je lui demandai où elle s'était procuré ce paradoxe d'horlogerie; Mme X... m'a dit tout bas, à l'oreille, après beaucoup de manières et de simagrées, que son horloger s'appelait Alphonse Allais.

***

Comme j'ai l'habitude, à cette époque de l'année, de faire une tournée chez mes connaissances, pour m'informer de leur destin et leur porter mes souhaits, je me rendis ensuite chez un vieil ami de collège.

Je le trouvais au lit, toussant, geignant, n'ayant plus, semblait-il, une heure à vivre. Une ordonnance de médecin était sur la table de nuit, je la pris et je lus :

[illegible]

A cette lecture, je restai effaré. La garde-malade, voyant ma stupeur, me dit : « Les effets de cette potion sont admirables, et ne vous en étonnez pas, nous avons pour docteur Alphonse Allais. »

*
* *

Je tombais de mon haut : horloger... médecin... c'était trop fort ! mais je n'étais pas au bout de mes aventures. J'allais ensuite chez un vieux général, je le trouvais occupé à faire son classement de fin d'année, et comme ce cher camarade n'a rien de caché pour moi, il me tendit d'un geste résolu sa liste d'avancement.

Lieutenant B... — Deux ans de grade, pas de campagne, pas de décoration : — proposé pour le grade de chef de bataillon.

Lieutenant C... — Quatre ans de grade, campagnes diverses, actions d'éclat, médaille militaire, — proposé pour le grade de capitaine.

Je jetai sur mon vieux camarade un regard douloureux ; il me dit, et son visage rayonnait de joie : « Tu ne comprends pas ?... Alphonse Allais sort d'ici... Ah ! si tu étais venu cinq minutes plus tôt, tu aurais admiré comme moi les raisons profondes qu'il m'a données pour ce juste classement. Lis ! lis, te dis-je ! Toute ma liste est ainsi faite. Cet homme a le génie de l'organisation militaire. »

*
* *

Je dégringolai l'escalier, décidé à rentrer chez moi et à ne plus faire une seule visite ; mais je passai devant la porte de Z..., ce riche négociant qui possède l'un des comptoirs les plus réputés du boulevard Montmartre.

J'entrai, il me reçut à bras ouverts. « Que vous êtes rare, mon cher ami ! On ne vous voit plus. J'étais occupé à vérifier mon bilan de l'année : c'est superbe. Vous allez dîner ici, je ne vous lâche plus. Tenez, regardez, je veux que vous soyez témoin de ma joie ; un vieux camarade comme vous, comme toi !... » Et il me présente un grand papier tout couvert de chiffres.

Je regarde machinalement, je me sentais pris d'un tremblement convulsif. Cependant je parviens à raffermir ma vue et je lis :

5 000 + 3 000 = 25 000

Je n'osais pas continuer, je me sentais devenir fou ; mes genoux s'entre-choquaient avec un bruit sourd. Il me dit : « Tu as l'air troublé. — Ce n'est rien, lui dis-je ; une vapeur, je ne sais quoi... Je suis troublé depuis ce matin. — Je parie que c'est cette comptabilité qui te dérange ! » Et comme je ne pouvais plus desserrer les dents, mon ami me dit : « Allons ! rassure-toi. Je vois comme tu m'aimes, mais sois tranquille, j'ai pour chef de ma comptabilité le premier mathématicien de ce temps et un vrai maître en économie sociale... Tu ne devines pas ?... Je vais te le dire... Alphonse Allais, mon cher ! »

*
* *

Alors, je partis d'un immense éclat de rire. J'étais guéri de ma peur, j'avais compris mon temps. Toutes les révolutions de ce siècle se déroulaient devant mes yeux dans une limpidité parfaite. Et je répétais en moi-même : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas !*

Je découvrais la puissance formidable du génie d'Alphonse Allais, partout présent, partout agissant, et, de sa baguette magicienne, conduisant ce siècle dans les sentiers de la raison et de la vérité.

La Plaie.

La plaie publique et privée, universelle, monstrueuse, c'est l'argent... Beaucoup en meurent, mais tous en sont malades ! On ne rencontre que des gens qui vont et viennent, courent dans toutes les directions, serrant leur manteau sur leur poitrine avec des gestes frénétiques, comme ce jeune Spartiate qui serrait sous sa robe un renard dévorant. Ils ne cachent pas un renard, mais leur plaie d'argent plus dévorante même qu'un tigre.

Les uns en ont trop, les autres n'en ont pas assez et d'autres n'en ont pas du tout : mais la plaie est toujours là, partout même plaie, enveminée et cancéreuse. Les riches en meurent comme les pauvres. L'argent a fait mourir le petit conscrit millionnaire sur un lit d'hôpital : les médecins ont cru que c'était phtisie et pneumonie, c'était l'argent qui le rongeait, qui étreignait sa poitrine délicate, qui dévastait ses poumons d'où s'exhalait un souffle rauque, au bruit métallique.

Comment un jeune homme si riche pouvait-il être malade ?

Le moyen d'y croire ? Les médecins ne pouvaient pas raisonnablement s'arrêter à une pensée aussi saugrenue. La phtisie n'était qu'une supercherie, — non pas même de lui, hélas ! — mais des amis et compagnons qui voulaient le ravoir au milieu d'eux et qui trouvaient la vie fade et sans attraits depuis qu'ils étaient séparés du pauvre Max. Toute la médecine civile et militaire a été impuissante à découvrir que le mal était bien réel et terrible, et qu'il s'appelait l'argent ; — mal universellement répandu, sous toutes les formes les plus diverses, et qui avait dans cette jeune victime l'une de ses manifestations les plus éclatantes.

Il a prouvé jusqu'au bout à toute la médecine incrédule qu'il était bien malade en effet ; il a développé sa démonstration jusqu'à l'évidence la plus parfaite et au point qu'il fût impossible désormais d'y rien ajouter. Sa mort, plus que sa vie même, a occupé la presse du monde entier et elle a fait parler

la tribune parlementaire. On a appris par cet exemple comment un enfant de vingt ans, que sa famille et ses amis réclament, à qui ils peuvent prodiguer largement tous les soins de l'affection et de la richesse, meurt aux frais de la République, sur un lit d'hôpital.

Je ne sais plus qui a raconté l'histoire de ce Yankee farouche, retenu au lit par une maladie grave, et qu'un de ses amis était venu visiter : le malade dit à son visiteur que la plus complète immobilité lui a été prescrite; l'ordre est si formel, si absolu que seulement s'il se retournait sur le côté gauche, il mourrait du coup. Ce n'était pas Cornélius Herz, c'était un autre malade, dont l'histoire ne dit pas le nom, ou, si elle le dit, je l'ai oublié.

Devant l'incrédulité de son ami, le malade engage un pari de cinq dollars, se retourne et meurt content.

Le pauvre Max aussi a fait sa preuve, héroïquement et simplement : déclaré non malade par tous les majors, il a fait voir, sans réplique possible, qu'il l'était, et, par un acte d'insubordination sans exemple à la discipline, il mourut. C'est fort irrévérencieux, à vrai dire; mais la médecine et la discipline n'ont qu'à s'incliner : elles ne pouvaient plus retenir le soldat davantage et elles se sont rangées respectueusement pour laisser passer son cercueil fleuri.

Il y a d'autres cercueils, sans nul doute, qui s'en vont ainsi, et sans fleurs ni galons d'argent : on ne voit pas par derrière des familles illustres ni des amantes éplorées et personne n'en parle. Ils s'en vont sans bruit et sans journaux vers la fosse commune. Combien y en a-t-il ainsi? Peu? Beaucoup? On n'en sait pas le nombre, mais on peut penser combien il y en a, à la lumière de cet exemple. Les grands de la terre, disaient Bossuet et Bourdaloue, servent à illustrer les tristesses cachées de la vie humaine. Aujourd'hui il n'y a plus des grands de la terre, mais il y a les riches qui tiennent la place de grands et qui remplissent le même emploi. C'est aux millionnaires et aux milliardaires qu'est attribuée cette fonction de révéler au public tout entier ce qui peut arriver de triste et de malheureux à des hommes.

On peut regarder dans ces miroirs éclatants le destin d'une multitude de pauvres êtres qui passent dans la vie incognito, qui naissent et qui meurent dans l'ombre, n'ayant servi de spectacle et d'enseignement à personne.

Si le « petit sucrier » n'avait été qu'un pauvre petit charbonnier, il aurait obtenu, malade, la faveur de retourner chez sa maman : la protection du conseiller municipal de son quartier, la pitié d'un officier subalterne auraient suffi à lui ouvrir les portes de sa geôle, et personne n'en aurait jamais rien su, n'aurait songé à discuter sur la valeur réelle du motif. Ou bien le petit charbonnier inconnu, miné par un mal qui ne pardonne point, n'aurait pas eu la permission de retourner dans sa famille; il aurait été gardé quand même et jusqu'à la fin, par l'incapacité du diagnostic ou par l'inflexibilité d'un commandement étroit, qui pense remplir ainsi son devoir : il serait mort à l'hôpital, et, dans cette hypothèse comme dans l'autre, le fils des pauvres gens serait parti, ignoré à jamais, son destin n'aurait pas été une leçon.

Mais celui-ci a excité et provoqué à plaisir deux ennemis également à craindre et qui marchent ensemble, convergeant sur vous pour vous perdre, la flatterie vile et la basse envie; il les a exaltées l'une par l'autre à sa perte, les aiguillonnant à tour de rôle et à qui mieux mieux par les fantaisies richissimes de sa petite tête démontée; mais celui-ci avait des écuries, des chevaux, — ce n'est rien, — des journaux, comme un prince; il pouvait à lui seul organiser des courses de taureaux, malgré les lois ; il avait rempli Paris du bruit de ses gestes excentriques et il ne pouvait plus remuer le petit doigt que le monde n'en parlât.

Il s'était fait une situation à part, même dans sa société à lui-même. Il avait manqué de discrétion et de modestie. Il n'avait pas apprécié la valeur et la puissance de la discipline légale de la vie. Il s'était mis en dehors et au-dessus non pas seulement de la foule des jeunes gens de son âge, mais de sa propre classe qui le jalousait et le persécutait beaucoup plus que ne l'envièrent jamais de pauvres gens qui ne le connaissaient point.

L'envie l'a assailli, féroce, non pas de l'humble peuple, trop occupé à travailler pour avoir le loisir d'envier, mais de l'entourage dépensier et oisif, de ce cercle d'amusements et de fêtes qui le serrait de plus près et qui le voyait à l'œuvre. C'est de tout cela qu'il a péri, exhalant son dernier souffle au milieu de la rumeur publique, et nous avons ainsi appris par lui comment périssent certainement tous les jours beaucoup d'autres petits enfants du peuple, petit paysan, petit épicier, dont nul ne s'inquiète, mais qui auraient pu se guérir sans doute aux caresses maternelles ou qui seraient morts au milieu de leurs frères et sœurs, sous le toit de la famille, sans dépenser inutilement l'argent de la République.

Plaie d'argent, comme je le disais, question d'argent; — et dans toutes les autres tristesses du siècle, turpitudes, vilenies, crimes, déroutes, suicides, politiques et moraux, matériels et privés, c'est toujours la même question d'argent qui se retrouve au fond. Le plus hideux des maux a fait depuis trente ou quarante ans, depuis la grande période de luxe et de folie du second Empire, des progrès extraordinaires. Le peuple qui avait porté le plus haut la puissance de l'idéal, et dont on disait que c'était le

vrai péril, s'est trop corrigé; le peuple des guerres et des révolutions chevaleresques, des principes et des dogmes intangibles, prêt à donner son sang et sa vie tous les jours pour une idée, est maintenant la proie de la question d'argent.

C'est à penser que nous avons été trop heureux, malgré d'illustres désastres, que nous avons eu la vie trop facile, sous un ciel trop indulgent; que les satisfactions sensuelles ont trouvé avec trop d'abondance leur aliment, et qu'il nous manque ce coup de fouet de la fortune et cette vraie détresse bien cuisante, qui arrache les hommes aux bas-fonds, quand ils ont de l'honneur ou seulement un vif amour-propre.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Politique étrangère.

Au début de l'année 1896, si l'on voulait se rendre compte de la situation de l'Europe, deux faits récents devraient être retenus, comme dominant tous les autres par leur importance et pouvant engager la politique des grandes puissances, — l'un, d'une manière directe, c'est la question d'Orient, qui a pris tout à coup un caractère d'extraordinaire acuité, — l'autre plus indirectement, c'est l'intervention des États-Unis dans le conflit de l'Angleterre et du Venezuela.

La doctrine de Monroe, affirmée brutalement par le président Cleveland, dans un but plus électoral que patriotique, n'a eu qu'un succès de courte durée. L'Angleterre, par ses nombreuses tentatives d'envahissement, a fait ce qu'elle a pu, pour être désagréable à tout le monde même sur le continent européen; dans ses rapports avec la République Sud-Américaine, il n'est pas douteux qu'elle n'ait apporté sa mauvaise foi habituelle et procédé par intimidation. Mais l'impression aurait pu être plus défavorable; on s'est aperçu bien vite de la disproportion existant entre le grief des États-Unis et le message présidentiel, dont l'auteur a été jugé sévèrement des deux côtés de l'Atlantique, et par la presse même de son propre pays.

Aujourd'hui du moins, la solution violente qu'on semblait vouloir préconiser à Washington n'est plus à craindre. La guerre est déclarée, mais seulement entre les chancelleries; il n'y a plus qu'à attendre l'action de la diplomatie...

*
* *

Plus inquiétantes sont les affaires d'Orient. L'hiver a calmé, ou plutôt localisé, l'effervescence qui régnait dans les États du sultan; mais ce n'est que partie remise; dès le printemps revenu, les hostilités reprendront; il ne faut pas espérer que les Arméniens décimés par les troupes turques de Zeïtoun et autres lieux renonceront à toute idée de vengeance, et réciproquement, que les musulmans qui n'ont pas toujours à se féliciter de la mansuétude des populations chrétiennes cesseront de les tyranniser. Il ne serait pas impossible que la question d'Orient fût ouverte cette fois, pour ne plus se fermer jusqu'au règlement définitif.

Des six grandes puissances européennes qui ont offert leurs bons offices au sultan pour la pacification des troubles d'Arménie, l'Angleterre ne fut pas la moins empressée. Elle était d'ailleurs d'autant mieux préparée que les révoltes terminées d'une façon si sanguinaire sont en grande partie l'œuvre de ses missionnaires et de ses agents. Les intérêts de la chrétienté n'occupent à la vérité dans ses préoccupations qu'une place fort secondaire : elle est tourmentée surtout par la situation désespérée de « l'homme malade », et elle a hâte de prendre sa part de l'héritage. Même agitation factice en Macédoine, et puis en Crète, ayant même origine et même but, créer des difficultés sans nombre à la Porte et obliger l'Europe à intervenir dans la politique intérieure de la Turquie.

Certes, il est indéniable que les chrétiens d'Orient soient odieusement persécutés; mais ce n'est guère servir les intérêts de la civilisation que de réveiller sans cesse les sentiments barbares qui existent au cœur des gouvernés comme des gouvernants, de pousser régulièrement au massacre des peuples qu'on prétend protéger; et tel a été le résultat de la politique systématiquement provocatrice des agents de l'Angleterre en Turquie d'Asie.

*
* *

A côté de l'Angleterre, on trouve l'Italie montrant la même impatience, semblant toujours prête aux pires aventures et jouant le rôle de la mouche du coche, comme aux temps héroïques de la Triple-Alliance. L'Italie croit que rien ne peut se régler en Europe sans qu'elle soit là, sans qu'elle fasse étalage de ses forces militaires, — plus apparentes que réelles, l'expédition d'Afrique en vient de fournir la preuve. L'Italie, dans le partage du grand empire musulman, ne convoite que la régence de Tripoli, et elle consent, à cette condition, à laisser l'Égypte aux Anglais.

Mais son enthousiasme vient de se refroidir subitement, à la suite précisément de la défaite du corps expéditionnaire de l'Érythrée. Lancée par l'Angleterre elle-même à la conquête de l'Afrique, elle demandait, au nom de l'humanité, le droit de faire passer des troupes de renfort par Zeïlah, qui appartient

aux Anglais ; lord Salisbury, après y avoir d'abord consenti, aurait opposé ensuite un refus formel.

Il existe un traité de 1888, par lequel la France et l'Angleterre s'engagent mutuellement à ne pas occuple Harrar et à en empêcher l'occupation par toute autre puissance. Le simple passage d'un corps d'armée sur des territoires non encore délimités aurait pu créer plus tard une présomption de possession en faveur de l'Italie, et, dans tous les cas, ne pouvait être autorisé qu'en violation d'un traité encore en vigueur.

Voilà ce que notre ministre des Affaires étrangères n'eût pas manqué de rappeler au Foreign Office, si c'eût été nécessaire.

Ou faut-il croire que les Anglais ne placent qu'à bon escient leur puissante amitié et pensent qu'il est inutile d'aider une nation qui vient d'éprouver un si rude échec?

On dit que, par esprit de représailles, le gouvernement italien vient de rappeler les bateaux qu'il avait envoyés dans les eaux turques à la suite de l'escadre anglaise. Ce n'est qu'une bouderie passagère; l'entente se rétablira, dès que les circonstances exigeront une nouvelle action combinée des puissances européennes dans la question d'Orient.

*
* *

En face de l'Angleterre et de l'Italie, qui paraissaient disposées à brusquer un dénouement bientôt inévitable, la France, la Russie et l'Allemagne représentent le parti de la prudence et de la modération.

L'influence de la Russie à Constantinople est considérable. C'est elle qui avait pris l'initiative du doublement des stationnaires. Après avoir donné son adhésion à cette nouvelle exigence des puissances, le sultan espéra pouvoir y échapper, en tentant près du tsar une démarche dont le but était d'ajourner, de temporiser pendant quelques jours, puis indéfiniment. Mais il était trop tard, toute marque de tergiversation de la part de l'Europe serait apparue aux ennemis des réformes comme une cause de faiblesse. Le sultan céda devant les insistances de M. de Nélidoff, tandis qu'à Paris, M. Berthelot exerçait dans le même sens une énergique pression sur l'ambassadeur ottoman.

La Russie, dans cette affaire, marche selon son habitude avec une lenteur toute diplomatique. Sachant que, dans le partage qui est imminent, elle ne peut manquer d'avoir un morceau de choix, elle attend son heure en faisant tous les préparatifs nécessaires, et en concentrant sur la mer Noire les corps d'armée qui viendront prendre possession de Constantinople. Les journaux anglais lui reprochent amèrement de se désintéresser de la question d'Orient, c'est-à-dire d'avoir déconseillé l'intervention effective de l'Europe dans l'administration intérieure. On avait expédié à Saint-Pétersbourg une délégation d'Arméniens, pour obtenir du tsar qu'il entreprit lui-même la pacification de l'Arménie; il attend, aurait répondu M. Lobanoff, que trois grandes puissances lui en fassent la demande.

Sous cette forme un peu simple, le renseignement n'est peut-être pas absolument vraisemblable; il est certainement vrai comme indication : c'est-à-dire que la Russie n'entend pas s'engager seule dans le règlement de la question d'Orient; que les insinuations intéressées de l'Angleterre ne seront d'aucun poids dans ses décisions futures; que là, comme pour la guerre entre la Chine et le Japon, elle se mettra d'accord avec la France. Et c'est encore une preuve de l'alliance franco-russe et de son caractère pacifique, d'une alliance conclue dans un but de défense et pour maintenir un équilibre nécessaire à la paix européenne, bien plus que pour pratiquer une politique de conquêtes continuelles et d'envahissement.

*
* *

Bien qu'on s'exagère souvent la portée des déplacements des ministres à l'étranger, il est plus que probable que le prince de Hohenlohe n'a pas rendu visite au comte Goluchowski et à l'empereur d'Autriche, sans les entretenir de la situation européenne et de l'attitude commune à prendre vis-à-vis de la Porte. Les troubles de Constantinople, les révoltes d'Arménie qui ne sont qu'apaisées, les conséquences qui pourraient en résulter dans un temps prochain, ont une gravité telle que tous les autres événements s'en trouvent singulièrement diminués. C'est, d'ailleurs, l'Autriche-Hongrie qui a eu l'idée de la démarche collective, à la suite de laquelle le sultan a cru devoir promettre les réformes d'Arménie et accorder le doublement des stationnaires; en outre, elle a déjà commencé à se tailler sa part dans les dépouilles de la Turquie, et chacun sait d'avance les provinces qui doivent plus tard entrer dans son patrimoine.

Quant à l'Allemagne, bien que Bismarck ait dit, suivant un mot connu, que « la question d'Orient ne valait pas les os d'un grenadier poméranien », elle ne peut rester indifférente, dans une circonstance qui affecte si intimement les intérêts de ses alliés, et par suite ceux de la Triple-Alliance. Restant sur une grande réserve, elle s'est rangée à la politique de prudence et de temporisation recommandée par la France et la Russie. Elle cherche avec ostentation à se rapprocher de cette dernière, et c'est à son profit, et contre l'Angleterre que, le moment venu, s'exercera son influence.

*
* *

L'Europe, au commencement de l'année 1896, présente l'aspect suivant :

D'une part, l'Angleterre aux prises avec une série de difficultés, à l'est, obligée à un effacement relatif en Orient, où c'est elle qui a provoqué l'intervention des grandes puissances; à l'ouest, préoccupée par la situation de l'Afrique australe, tandis que ses grandes colonies australiennes viennent de faire un pas décisif vers l'émancipation.

D'autre part, la Triple-Alliance scindée en trois tronçons: l'Italie secondant plus ou moins les vues de l'Angleterre dans la liquidation anticipée de l'empire turc agonisant ; l'Allemagne inclinant visiblement vers la Russie et s'efforçant de se glisser entre cette puissance et la France; enfin, l'Autriche ayant des intérêts différents de ceux de ses alliées. C'est presque une dislocation, dans la seule conjoncture grave qui se soit produite depuis que la Triple-Alliance a été fondée.

Ce fait donne une physionomie toute particulière à la question d'Orient, sans qu'il soit permis, d'ailleurs, d'en tirer aucune déduction hâtive, ni d'en concevoir des espérances que l'avenir pourrait ne pas réaliser.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

UN BUREAU D'ESPRIT AU XVIIIe SIÈCLE, LE SALON DE MADAME GEOFFRIN, par *A. Tornezy* Lecène et Oudin, éditeurs . — Etude très superficielle. M. Tornezy ne nous donne guère qu'un recueil d'anecdotes, la plupart courantes. Nous ne voyons nulle part comment Mme Geoffrin, cette femme très ignorante, sans parler de son orthographe, et qui n'avait dans l'esprit rien de supérieur, put exercer autour d'elle une aussi grande influence, et je ne dis pas seulement réunir tant de personnages distingués dans son salon, le plus complet, le mieux organisé du XVIIIe siècle, mais présider à leur conversation, les diriger, les morigéner au besoin, être enfin « l'âme du cercle ». On la connaît mieux après le court article de Sainte-Beuve qu'après le volume de M. Tornezy.

LES FILLES DU RHIN, par *Stanislas Rzewuski* Ollendorff, éditeur). — J'indiquerais bien le sujet de ce roman, mais il n'en a pas, ou si peu! Une jeune fille est aimée d'un jeune homme, qui l'abandonne après avoir appris sur la mère des choses fâcheuses. Et c'est tout. M. Rzewuski remplace l'action par de belles tirades. Dès le début, on nous montre les deux fiancés sortant d'une représentation de l'*Or du Rhin ;* le jeune homme en abuse pour faire une longue leçon sur Wagner, et quand le jeune homme a fini, je vous promets que la jeune fille n'est pas en reste. En voilà pour une vingtaine de pages. Un peu plus loin, il ne s'agit plus de Wagner, mais nous ne perdons guère au change; c'est la philosophie de Schopenhauer qui lui succède, thème non moins fertile en rhétorique. Puis vient une dissertation sur le génie de l'Allemagne, et ainsi de suite jusqu'à la fin du livre. Et comme l'auteur parle manifestement par la bouche de ses personnages, on se demande pourquoi il prend la peine d'inventer une action quelconque en publiant sous le nom de roman ce qui n'est qu'un recueil de conférences. Si vous me dites que la peine n'est pas bien grande, j'en demeurerai d'accord. Mais M. Rzewuski n'a rien d'un romancier. Il est perpétuellement dans un état d'effervescence tout dithyrambique. Et son exaltation lui vaut parfois d'assez beaux accents. Certains couplets des *Filles du Rhin* ne manquent pas d'éloquence. Il a du mouvement, il a de la chaleur. Il a assez de souffle pour soutenir sans défaillance des phrases d'une page et demie.

APRÈS FORTUNE FAITE, par *V. Cherbuliez* (Hachette, éditeur). — L'histoire que M. Cherbuliez nous raconte n'a pas par elle-même un grand intérêt. Mais, d'un bout à l'autre, nous y sentons l'auteur, disons mieux, nous y sentons l'homme. Or l'auteur d'*Après fortune faite* est homme d'esprit, d'un esprit singulièrement ouvert, curieux, perçant, homme de savoir et de riche expérience, pour lequel ni la morale, ni les arts, ni la politique n'ont de secret. Peut-être, à vrai dire, la première qualité d'un romancier consiste-t-elle à ne pas se montrer derrière ses personnages, encore moins devant, à ne rien trahir de soi que le don supérieur de les faire vivre. Ce n'est pas par là qu'excelle M. Cherbuliez. Il y faut quelque candeur, et M. Cherbuliez n'en a pas du tout. Voilà un écrivain d'une culture merveilleusement étendue et variée, un philosophe qui a été jusqu'au fond de tous les systèmes, un historien qui a étudié la vie intime de tous les peuples, un moraliste qui a exercé dans les milieux les plus divers la subtile délicatesse de son jugement, — et vous voudriez qu'il se contraignît à noter avec une exactitude mécanique les faits et dits du monsieur qui passe? Nous y perdrions trop. Nous y perdrions ce qui donne tant de charme à tout ce qu'il écrit. M. Cherbuliez prend la place de ses personnages? D'accord. Mais à quoi le reconnaissez-vous? A la grâce captieuse de son style, à la saveur de ses propos, à une foule de traits piquants, de réflexions narquoises, de boutades pénétrantes, à tout ce qui fait de lui le plus ingénieux et le plus malin de nos humoristes.

GEORGES PELLISSIER.

A partir de ce jour nous appliquerons à tous nos articles la classification décimale, telle qu'elle a été indiquée dans le dernier numéro de la *Revue Scientifique*. C'est le système décimal appliqué dans toute sa simplicité à la classification des connaissances humaines. Dans un prochain article nous aurons l'occasion d'y revenir avec quelques détails.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 33172. *L'Administrateur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2 — 4e SÉRIE. — TOME V — 11 JANVIER 1896

LA POLITIQUE

Le Sénat va nommer un nouveau président. M. Challemel-Lacour, souffrant depuis quelque temps, décline toute candidature. Le choix de son successeur est chose sérieuse, car, au tournant de la politique où nous arrivons, le rôle de la haute assemblée peut du tout au tout changer suivant l'homme qui dirigera ses travaux.

M. Challemel-Lacour a présidé le Sénat avec cette dignité et cette maîtrise de soi qu'on retrouve dans sa vie entière. C'est une figure qui n'eut jamais rien de vulgaire que celle de ce philosophe jeté tout à coup dans la politique, écrivant un jour un livre sur Guillaume de Humboldt et le lendemain luttant à Lyon contre l'émeute. On sait comment, au coup d'État du 2 décembre, il renonça à une carrière universitaire qui s'annonçait brillante entre toutes : il le fit simplement, sans bruit, sans éclat, comme il devait faire toute chose. A une époque où chacun s'agite, où le besoin de faire parler de soi semble parfois gagner les plus sages, celui-là conserve une sérénité hautaine : il n'a rien fait pour la popularité ; il n'a prodigué ni sa plume ni sa parole ; il s'est contenté d'être entendu par ceux qui aiment les idées nettes rendues dans une bonne langue.

Un de ses collègues à l'Assemblée nationale m'a souvent raconté l'impression produite par son premier discours. On l'accusait d'avoir, étant préfet du Rhône, donné l'ordre de fusiller des mobiles. Il s'élança à la tribune, niant le propos qu'on lui prêtait, mettant au défi ses adversaires de produire le fameux ordre : « Fusillez-moi tous ces gens-là ! » — Ce jour-là, il parlait devant une majorité hostile, et tout d'abord on l'interrompit avec violence ; mais au bout de quelques minutes le silence se fit. A l'Assemblée nationale, il y avait sur tous les bancs des hommes de rare mérite, des gens de goût, des lettrés : oubliant pour un instant leurs querelles, tous admiraient cette improvisation merveilleuse où les idées s'enchaînaient avec la rigueur d'un théorème, où le mot était toujours juste, où la phrase claire, souple, élégante, sûre d'elle-même, gardait dans la colère comme dans l'ironie une correction académique.

Il y a, de M. Challemel-Lacour, quelques harangues qui sont de purs chefs-d'œuvre. On peut différer d'avis avec lui sur certains points, mais il faut rendre hommage à sa franchise. Qui ne se souvient du discours prophétique qu'il prononça à la veille de l'aventure boulangiste ? Et qui ne voudrait entendre encore l'orateur courageux qui, dédaigneux des applaudissements, montrait à son propre parti les fautes du passé, les périls de l'avenir ?

Peut-être n'était-il pas hors de propos de rappeler ces souvenirs quand M. Challemel-Lacour se retire. On discute si son successeur sera pris dans tel groupe ou dans tel autre : est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Il semble qu'ici l'homme importe plus que le parti. Aujourd'hui, le Sénat est attaqué ; il le sera de plus en plus : ceux qui tiennent pour lui doivent souhaiter qu'il choisisse, parmi tous les candidats possibles, non le plus éloquent, ni le plus habile, mais celui qui honorera le mieux la République par la fermeté des convictions et la dignité du caractère.

PAUL LAFFITTE.

LES JEUNES [1]

Mesdames, Messieurs,

Ces derniers mois, les lettres et les sciences ont perdu Renan, Taine, Leconte de Lisle, Pasteur : naguère encore c'était Dumas dont il fallait prendre le deuil. Un grand vide s'est fait parmi nous. Et puisque je vais parler des jeunes aujourd'hui, et parler d'eux avec sympathie, j'ai cru qu'il convenait de donner d'abord un mot de respect et d'admiration à ceux que la génération nouvelle suivra, sans les remplacer et sans les oublier.

On se demande avec angoisse, en songeant à ces morts illustres : « Qui donc prendra leur place? » On le demande avec ironie aussi. Que de nécrologies en ces derniers temps se terminaient ainsi : « Et maintenant, les jeunes, à votre tour ! » Cela n'était pas dit avec confiance.

Vous redonnerai-je confiance?

Dans un livre récent sur le *roman au XIXe siècle* un critique a dénombré pour ces vingt-cinq dernières années deux cent cinquante-six romanciers français. Vous voyez que la production est abondante.

La poésie? — Après la mort de Leconte de Lisle, un spirituel journaliste, M. Georges Docquois, eut l'idée d'interroger un « congrès des poètes » sur la question de savoir « quel est celui qui dans la gloire ainsi que dans le respect des jeunes (c'est tout un) va remplacer Leconte de Lisle ». Il put réunir « cent quatre-vingt-neuf opinions formulées par des poètes ». Il est vrai que quelques poètes avaient exprimé plusieurs opinions; ce chiffre néanmoins est rassurant.

Enfin les jeunes eux-mêmes n'ont pas voulu qu'on s'affligeât outre mesure. Ils ont montré qu'ils étaient là. Sous le titre de *Portraits du prochain siècle*, ils ont publié 141 monographies des principaux génies qui vont éclore. Ils les ont faites entre eux, ces monographies, c'est-à-dire que M. A. commenta M. B. lequel rendit à M. A. le même service. Et comment auraient-ils pu faire autrement, s'ils sont seuls à connaître leurs œuvres, ou à les espérer? Je ne veux pas me moquer d'eux. Ce serait inutile, et trop facile, et pour brave qu'on soit, vous sentez bien qu'on ne va pas de gaieté de cœur s'attirer d'un seul coup la haine de cent quarante et une personnes, et qui ont du génie, et qui viennent de se dénombrer pour entrer dans la lice.

En dépit des statistiques, il est certain qu'on est plutôt inquiet. Plus nos jeunes font de promesses, plus on doute de l'avenir.

C'est un peu leur faute, ou plutôt c'est tout à fait la faute de quelques-uns d'entre eux. Beaucoup (et ce sont eux qu'on connaît le plus) ne sont pas exempts de tout ridicule. Leur principale originalité est dans leur coiffure : les uns disposent leurs cheveux sur les tempes à la Botticelli, d'autres à la Burne Jones, d'autres à la *Pauvre Pêcheur* de Puvis de Chavannes, et ce ne sont pas les plus agréables à regarder. Leur âme aussi n'est pas assez banale : elle est affligée d'un regret indélébile, d'un désir impossible à satisfaire, comme d'avoir des ailes, ou d'avoir trois yeux, ou d'avoir six sens, ou de n'avoir pas de sens du tout et d'être alors purement spirituels : ceux là sont les plus agaçants ; leur conversation est opaline et blanche, et l'on voudrait, sauf respect, leur entendre dire un gros mot. Sur papier du Japon couleur d'âme, je me souviens d'une lithographie de l'un d'eux; c'étaient, sous un gros artichaut, peut-être un chou-fleur, deux formes. J'y reconnus Adam et Ève; un de mes amis affirma que c'étaient deux dames, un autre y vit trois chèvres, un quatrième prétendit que nous tenions le dessin à l'envers.

Les uns ont la prudence de ne pas écrire, et de donner seulement des espérances. Les autres ont la prudence d'écrire obscur. Le public ne comprend pas ; alors il se dit que c'est absurde ou génial. Mais pour être absurde, ce serait trop absurde. On conclut donc que c'est génial.

Il leur est arrivé, voilà quelques années, une terrible aventure. Un recueil parut, sous le nom d'Adoré Floupette, intitulé *les Déliquescences*. On y lisait :

(*Suavitas.*)

[illegible]
[illegible]
Pour le Rossignol qui sommeille encor,
[illegible]

Les cénacles admirèrent bruyamment. Et ce n'est qu'un peu plus tard qu'on apprit que l'auteur s'était moqué : c'était le poète de la Bresse, si simple, lui, Gabriel Vicaire !

Il est donc entendu que nos jeunes poètes sont des *Décadents*, ce qui ne veut pas dire grand'chose; et l'on ne s'en étonne pas... en cette « fin de siècle », ce qui ne veut rien dire du tout, si la fin d'un siècle est le commencement d'un autre. Mais tel est le pouvoir des mots, qu'ils remplacent souvent des idées, et presque toujours ont plus d'action qu'elles. On se représente donc cette génération comme une collection de Décadents épars, travaillant, tels de petits Chinois industrieux, à de subtiles œuvres d'art qu'ils admirent entre eux, faute d'un public pour les comprendre.

Eh bien! cette opinion n'est pas juste, parce qu'elle est incomplète. Quelques-uns ont compromis

[1] Conférence faite à la Bodinière le 14 décembre 189[illegible].

beaucoup : on voit cela tous les jours, et non seulement en littérature...

Je ne viens pas, pour vous rassurer, vous indiquer les noms de demain, ou d'après-demain. Je ne viens pas battre le rappel pour tel cénacle ou pour tel autre, et je suis indifférent au triomphe des instrumentistes sur les symbolistes, ou des romanistes sur tel autre groupe. Je viens simplement vous dire qu'à côté de tant de jeunes gens très ridicules, il y en a qui le sont moins ou qui ne le sont pas du tout; qu'à côté des prétentieux, il y en a de très simples, qui font moins de bruit, mais plus de besogne, et sur qui l'on peut compter davantage; que chez eux ni l'énergie et la volonté d'agir, ni la foi à la science ne sont évanouies, et qu'enfin on voit se dessiner dans la jeune génération telle idée ou telle tendance qui lui donne son originalité et son unité, et constitue chez elle, si je ne me trompe, un « courant général ».

C'est en effet des *tendances* des jeunes que je veux parler. Mais de quels jeunes s'agit-il? Est-ce à trente ans ou bien à quarante que j'établirai la limite d'âge? Entre les jeunes et les vieux en effet, il y a les demi-jeunes et les demi-vieux, — la mode est à ces nuances. — Ce n'est pas d'une limite d'âge qu'il est question, car tel jeune écrivain représente de très anciennes tendances, tandis qu'un « vieux » peut avoir une influence actuelle tout à fait prépondérante. C'est bien la difficulté de mon entreprise que je ne puis tabler sur un certain nombre d'œuvres bien définies. La méthode que je dois employer laisse beaucoup à l'appréciation personnelle. Je ne puis donc vous donner une démonstration, mais vous présenter seulement ce que je crois être la vérité sur la génération à laquelle j'appartiens et avec laquelle je vis.

* *

Cette génération, dit-on, est tristement anémiée. On se la représente

> [illegible]
> En composant des acrostiches indolents...

Elle est incapable d'agir. Et comme on croit constater ce fait, on en donne, — suivant l'usage, — les causes historiques. La jeune bourgeoisie s'est enrichie : elle ne veut plus travailler. Le scepticisme gagne de jour en jour et par suite l'énergie s'en va; — ce qui pourrait être vrai, mais ne l'est pourtant pas. — Ces jeunes gens surtout sont trop heureux : ils s'endorment dans les délices de l'abondance et de la paix ; et l'on ajoute : « Il faudrait une bonne guerre pour secouer cette apathie !... » Car il n'est pas un sophisme, fût-il abominable comme celui-ci, qu'on ne mette au service d'un fait à démontrer, quand il est faux.

On dit aux jeunes gens : « Agissez !... » sans trop leur dire quoi faire... « Passionnez-vous pour quelque chose, — pour n'importe quoi ! mais passionnez-vous, soyez enthousiastes ! » On leur rappelle les beaux jours du romantisme, car d'ici longtemps en France, on ne pourra pas se représenter l'enthousiasme autrement que sous forme de gilet rouge, de cheveux trop longs et de petits bancs cassés.

Tous ces conseils sont excellents. Ils n'étaient pas indispensables; car en vérité cette génération les avait devancés et ne les attendait pas pour agir.

L'enthousiasme romantique même ne lui fait pas défaut autant qu'on veut bien le dire. Des conférences furent faites il n'y a pas longtemps au cercle Saint-Simon par un « Comité de défense et de progrès social ». Défense et progrès social, cela devait apaiser les passions et non les exciter. Cela disait aux uns : On ira de l'avant, mais pas trop vite, et l'on protégera l'état de choses actuel. Cela disait aux autres : Nous ne sommes pas des révolutionnaires, mais nous sommes préoccupés de l'avenir, et nous voulons aller de l'avant. Eh bien ! on se passionna tant qu'on se battit. Lisez les comptes rendus de ces séances, où les interruptions et les incidents divers ont été marqués avec beaucoup d'exactitude et de bonne grâce :

> Triple salve d'applaudissements. — A la porte ! A la porte ! — Échange de coups de canne. Altercas : Applaudissements, cris, tapage *de quelques minutes. Un jeune homme monte sur l'estrade et veut prendre la parole soutenu par une partie du public.* [illegible]

Qui disait donc que nos jeunes gens sont incapables d'enthousiasme et de passion?

Mais si vous trouvez que je confonds ici l'agitation avec l'action, considérez, je vous prie, maintenant que la « lutte pour la vie » est plus âpre de jour en jour, que les carrières sont de plus en plus encombrées par les prétentions nouvelles d'éléments sociaux qui jusqu'à présent restaient dans l'ombre... Mais si la concurrence est plus grande et l'effort plus pénible « pour arriver », dites si vous voyez tant de défections, dites si l'on désarme, si l'on renonce à quoi que ce soit ! Il me semble au contraire que les appétits sont énormes, et j'insinuerais qu'à mon avis *on agit plutôt trop* dans le temps présent, si je ne craignais de fournir ainsi un argument contre ma démonstration.

Ce n'est pas tout, et l'égoïsme n'est pas le seul mobile de cette génération. Elle est capable de désintéressement; elle est avide de se dévouer à des idées. Cela me paraît très méritoire après qu'on a vu l'abus ou l'étrange emploi que nos pères ont fait parfois de quelques idées. Et, puisque je fais le procès de nos pères, n'est-il pas vrai qu'ils ont détruit bien des choses qui précisément étaient des mobiles d'action? On

aboutissait au scepticisme élégant, au dilettantisme.

Or, on n'est plus sceptique ni dilettante. On s'est aperçu de l'insuffisance d'une telle conception de l'existence. On a pris conscience du sérieux de la vie. Parlerai-je de tant de jeunes gens qui se sont groupés autour de Paul Desjardins et chez lesquels s'est développé le sentiment de la responsabilité de chacun dans la mesure où il sait, du devoir social de chacun dans la mesure où il peut? Mais n'est-il pas frappant de voir les études sociales prendre une importance capitale aux yeux de la génération nouvelle. Des revues récentes, des livres, des thèses leur sont consacrés. Des jeunes gens ont organisé des cours d'adultes, ils ont fondé dans le peuple même des œuvres de charité du pauvre au pauvre. Ils vont dans différents milieux pour observer, dans les ateliers et dans les chantiers; ils se mettent en contact avec les différentes classes de la société. Ils étudient consciencieusement et simplement. Alors, ils sont de moins en moins dupes des mots : tel mot qui faisait peur naguère est mieux compris maintenant et n'effraye plus; tel autre qui semblait gros de promesses commence à se dégonfler déjà. Je sais beaucoup de jeunes gens, tout à fait inconnus, qui par leur action obscure et modeste ont eu déjà plus d'influence vraie et salutaire que tel politicien au nom retentissant. Il y a dans cette génération quelque chose d'actif et de généreux que l'on ne doit pas méconnaître.

*
* *

Autre signe de décadence, dit-on, voilà qu'on ne croit plus à la science. On est dégoûté de la science; alors on se laisse aller à quelque vague mysticisme, à une croyance quelconque, n'importe laquelle. Le positivisme a fait faillite, et comme la grande œuvre du siècle fut de fonder et de développer de toutes manières la science positive, c'est de la faillite du siècle qu'il faut parler.

Mais où voit-on cela? Les laboratoires sont pleins d'activité et de belle espérance. On est étonné tous les jours de voir les formules scientifiques, plus fécondes encore qu'on ne le pensait, donner plus qu'on n'aurait osé l'espérer. Les applications industrielles et médicales se multiplient d'une manière admirable. Des sciences étrangères jusqu'à présent les unes aux autres se rejoignent pour former des sciences nouvelles, et semblent nous acheminer ainsi au temps où les sciences diverses enfin coordonnées constitueraient la science. Les études historiques prennent un caractère plus scientifique de jour en jour. L'exégèse, quoiqu'on la calomnie, n'est pas abandonnée : ce siècle sait trop ce qu'il lui doit. Les besognes les plus minutieuses et les plus humbles de la philologie trouvent des ouvriers nombreux et dévoués qui travaillent dans l'ombre sans souci de la gloire, ambitieux seulement de contribuer à la découverte d'une parcelle de vérité.

Mais comme on a dit que la science avait fait faillite, on en donne aussi les raisons. C'est qu'elle n'a réussi à donner aux hommes ni le bonheur, ni une règle de morale, ni la vérité.

Que le bonheur de l'humanité ne soit pas réalisé, ce n'est que trop vrai. Mais que la science n'y ait pas travaillé effectivement, ce n'est point exact. Les applications industrielles et médicales dont je parlais témoignent contre une telle assertion. Oui, dit-on, mais à mesure que des commodités nouvelles sont imaginées, que des remèdes nouveaux sont découverts, des besoins nouveaux aussi et des maladies nouvelles surgissent. — Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le développement de l'humanité se fait dans le sens de la complexité. Faut-il alors refuser d'aller dans le sens où vont les choses, et est-ce en s'abstenant qu'on va répondre aux besoins et aux périls nouveaux?

La science n'a pas travaillé à la morale? — Mais si de plus en plus la morale paraît être conçue comme une invitation à tenir dans le monde au milieu des êtres et des choses la place qu'il convient *logiquement* d'y tenir, la science ne travaille-t-elle pas à la morale en nous renseignant davantage sur les êtres et les choses, sur les rapports qui nous unissent aux êtres et aux choses? En outre n'est-il point *moral* en soi-même de rechercher la vérité et d'en développer l'amour et le respect parmi les hommes?

Mais elle n'a pas trouvé la vérité? — Elle y travaille. Il est presque dérisoire de faire si bon marché des résultats négatifs et des résultats positifs auxquels elle est arrivée déjà. Qu'elle n'ait pas résolu tous les problèmes, c'est ce qu'on peut bien dire, — mais sans grande utilité. Seulement, ce qu'il ne faut pas nier, c'est que ses progrès sont incessants, c'est que dans son effort continu vers la lumière on ne peut pas constater un mouvement de recul et de découragement.

Ce n'est pas mon opinion personnelle que je résume ainsi; cela n'aurait guère d'intérêt; mais je crois exprimer une opinion répandue dans ma génération. Si l'on a dit que la science avait échoué, qu'elle avait fait faillite, c'est, je crois, une manière de voir que n'ont pas adoptée les jeunes gens. Non, le siècle n'a pas fait faillite. La foi à la science n'est pas éteinte; l'amour de la vérité n'est pas moins ardent, le dévouement au labeur incessant qu'en exige la recherche est encore vivant dans les cœurs.

*
* *

Cette génération est donc positiviste. Mais elle l'est autrement que sa devancière. Oserai-je dire qu'elle l'est d'une manière moins exclusive et plus

intelligente? Les uns disaient: «La Science est faite.» On eut beau jeu sans doute à leur démontrer leur erreur. Les autres, plus prudents, disaient seulement: « Elle le sera. » A peine une voix s'éleva-t-elle pour demander si cette science dont on parlait tant n'était pas une chimère: de quel droit affirmait-on que les sciences particulières, différentes les unes des autres par leurs méthodes et par leurs fins, se relieraient un jour les unes aux autres pour former la Science? Malgré tout, on crut fermement que l'application patiente de la méthode expérimentale amènerait à la découverte de *la Vérité*.

On commettait une double erreur contre laquelle je crois voir la génération présente protester.

On pensait que les sciences particulières absorbaient tout et expliqueraient tout sans l'aide d'une métaphysique. Mais comment, si chacune d'elles précisément postule à son point de départ un certain nombre de principes mystérieux, la physique le Mouvement, et la physiologie la Vie, comment le rapprochement de ces sciences particulières absorberait-il jamais toute la réalité? Aussi voyons-nous la Métaphysique renaître. C'est un fait important dans l'histoire intellectuelle de ces dernières années que la fondation de la *Revue de métaphysique et de morale* par des jeunes gens. Ils affirment qu'à côté des sciences spéciales, il y a toujours place pour une théorie générale de la pensée et de l'action, pour une théorie de la connaissance et pour une théorie de l'existence. Ils revendiquent pour cette « science des sciences » l'indépendance à laquelle elle a droit par rapport aux études diverses plus ou moins voisines de la philosophie et qui ont une tendance à vouloir se substituer à elle. Ils réclament pour la Raison le droit d'étudier ce que l'expérience n'atteint pas.

Les positivistes ont cru pouvoir faire totalement abstraction de ce qu'ils appelaient l'« inconnaissable ». Nous avons autour de nous, disait-on, un champ d'expériences admirable auquel nous devons appliquer les méthodes les plus sûres et les plus justes. Mais ce champ de notre expérience est battu par les flots d'« un océan pour lequel nous n'avons ni barque ni voile ». N'ayant ni barque ni voile, on ne s'aventura pas sur la mer mystérieuse, et, à force de ne s'y point aventurer, on l'oublia tout à fait. L'erreur fut de croire que l'inconnaissable est *à côté* du connaissable, comme des flots au bord d'une rive. Le mystère n'est pas extérieur aux choses, il est dans les choses mêmes; il n'est pas au delà des faits, il est dans les faits mêmes que l'on constate et sur lesquels on expérimente. Pour reprendre la belle image de Littré, l'océan de l'inconnaissable ne borde pas seulement l'île des sciences positives, mais comme une buée pénétrante, il l'emplit de son mystère, il l'en imprègne.

Cette vision nouvelle des êtres et des choses me paraît être très répandue dans la jeune génération. Elle se manifeste dans les différents arts d'une manière éclatante. Cette conciliation du positivisme avec le sens du mystère est, si je ne me trompe, l'idée maîtresse de ces derniers temps, et comme elle est extrêmement féconde, elle suffit à constituer dans les efforts divers de la pensée contemporaine « un courant général ».

***

La psychologie eut la confiance de nos pères. Les découvertes de Broca avaient fait espérer qu'on arriverait un jour ou l'autre à nettement définir et à localiser précisément les facultés diverses de l'esprit. M. Ribot appliqua la méthode scientifique à l'étude de l'âme, et dans ses *Psychologues anglais* et *allemands*, dont le succès fut si grand, il nous montra nos voisins occupés à déterminer au moyen d'expériences et d'appareils ingénieux le temps exact que met une impression à se rendre de son point de départ au cerveau pour revenir enfin à son point de départ et s'y localiser. M. Taine pensa rendre compte complètement d'un artiste ou d'un écrivain en déterminant les influences de race, de moment et de milieu qu'il avait subies.

De cette conception de la psychologie est dérivé le roman de M. Bourget. M. Bourget considère évidemment la psychologie comme une science claire, positive et explicative. Il veut, comme Stendhal, rassembler « un grand nombre de petits faits vrais sur une passion ou une situation dans la vie », ou, suivant sa propre expression, il considère le roman comme « la mise en action des grandes lois connues de l'esprit ». A mesure que des lois nouvelles sont découvertes, le romancier doit en profiter. Du jour où « *il est acquis* que l'imagination diffère d'homme à homme non seulement par l'intensité mais par le genre », le peintre de caractères doit utiliser ces résultats de l'observation scientifique. Il est certain que, grâce à ces doctrines, nos analystes sont arrivés à une délicatesse et à une précision remarquables. Mais il y avait un danger. A force de vouloir « y voir clair dans ce qui est », et d'y arriver dans une certaine mesure, il était à craindre qu'on ne voulût y voir tout à fait clair et qu'on ne crût y être tout à fait arrivé. Il était à craindre qu'on n'oubliât ce qui dans l'âme échappe à l'analyse, la raison dernière de ses impressions, de ses désirs et de ses volitions. Le mystère est dans l'âme même, il est l'âme même. Nos psychologues se sont trompés en croyant surprendre tous les secrets de Psyché.

Souvenons-nous du vieil Homère. Lorsque son héros était en colère, pour une cause ou pour une autre, il lui faisait répandre d'admirables torrents

d'injures et de malédictions. Mais il avait remarqué que la plus violente colère s'apaise et tombe parfois presque subitement, sans raison apparente. Alors, pour expliquer ce singulier changement, il faisait intervenir un dieu. C'est parce qu'Athèna retient son bras qu'Achille ne se précipite pas sur Agamemnon après avoir pourtant tiré son épée pour le tuer.

M. Barrès, dans les charmantes pages qu'il a consacrées à La Tour de Saint-Quentin, montre comment cet analyste qui nota si finement les jeux de physionomie les plus variés et les plus délicats n'a pu cependant atteindre l'âme des personnages divers qui défilaient devant lui. Pour atteindre l'âme, l'observation ne suffit pas, car il y faut l'intuition, et pour l'exprimer, nul inventaire, si minutieux fût-il, ne le serait assez.

Loti, dans le *Roman d'un Enfant*, s'inquiétait à tout instant de ne pouvoir trouver de mots assez ténus et subtils. Il s'arrêtait dans son analyse, et l'énigme de ses impressions lointaines lui semblait telle qu'il renonçait à l'expliquer. « Il y a là, disait-il, des *dessous* dont l'indécise profondeur m'échappe... »

Mais c'est surtout dans les romans de M. Rosny que je crois voir la plus intéressante conciliation du positivisme psychologique avec le sens du mystère de l'âme humaine. M. Rosny croit à la psychologie comme à une science. Vous trouverez dans *l'Autre Femme* toute une *théorie de l'émotion;* à chaque instant dans son œuvre il *formule*, et souvent d'une manière très abstraite, des *lois psychologiques*. Mais il constate aussi dans la vie morale de ses personnages de brusques détours de pensée, des contradictions, de folles et capricieuses imaginations dont l'origine est obscure et dont il ne saurait clairement rendre compte. Il les déclare « inexplicables », et cela me paraît tout à fait satisfaisant. Daniel Valgraive sait qu'il est irrémédiablement malade et qu'il mourra dans l'année. Il en vient à ce point d'héroïque énergie de donner volontairement sa femme qu'il aime ardemment à Hugues son ami d'enfance et son confident. Ce n'est pas un récit suivi que nous fait le romancier; il nous présente seulement quelques moments de la vie de son héros : voici ce qu'il pensait un certain soir, voici comme il songeait un beau jour à quelque temps de là. Et ce beau jour ou ce certain soir ne sont pas nécessairement marqués par des événements importants. Il suffit que Valgraive songe, il n'est pas nécessaire qu'il agisse. C'est une longue songerie en effet, où toutes sortes d'éléments entrent en jeu, se combinent, s'emmêlent et se défont. Un soir qu'il éprouve une douloureuse impression de solitude et d'abandon, ces mots : « fuir le rêve » passent dans son esprit; ils évoquent alors un paysage robuste, sain et fécond, et son âme, à ce souvenir « s'agrandit dans une chagrine miséricorde, dans une bonté stoïque ». Il eut un désir ardent de se dévouer et d'agir. Il voulut, puisqu'il allait mourir, organiser sans lui la vie des siens. Mais quand le sacrifice se précise et se définit ainsi : donner Clotilde à Hugues, son âme se contracte et recule, faible et misérable. Il passe ainsi par des alternatives diverses : d'insignifiantes impressions se développent dans son esprit, y déterminent des remous profonds et douloureux. M. Rosny donne beaucoup d'importance à la vie obscure et ténébreuse de l'âme, au travail inconscient qui se fait en elle et la modifie intimement. Mais l'*inconscient* en psychologie, c'est le mystère. Ainsi voyons-nous chez ce romancier de beaucoup de talent l'observation positive la plus minutieuse aboutir finalement à la reconnaissance du mystère de l'âme humaine.

Une pareille transformation se produit aussi dans la poésie lyrique contemporaine. La poésie parnassienne fut en un sens une poésie positiviste. Sully Prudhomme est un psychologue et un analyste subtil. Je ne fais pas seulement allusion à ces petites pièces bien connues qui ont pour titre *la Mémoire :*

> O mémoire, qui joins à l'heure
> La chaîne des temps révolus...

ou *l'Imagination :*

> J'imagine! Ainsi, je puis faire
> Un ange sous mon front mortel...

ou *l'Habitude*, mais dans ses poèmes vraiment lyriques où il exprime ses sentiments personnels, il détaille son impression, il en recherche les causes, il en prévoit les effets, il la motive et la détermine.

Rappelez-vous cette charmante chose : *Douceur d'Avril :*

> J'ai peur d'Avril, peur de l'émoi
> Qu'éveille sa douceur touchante...

Le poète indique qu'en décembre le cœur ne sent pas une telle détresse *parce que* rien de joyeux dans la nature n'évoque les bonheurs passés. Mais quand vient avril,

> Le cœur s'éclaire et se creuse...

parce que, etc. C'est une analyse très fine et délicate; rien n'y manque, — si ce n'est peut-être ce que l'analyse n'atteint pas, l'impression même en ce qu'elle a de spontané, d'intime et d'irréductible.

Voyez comme le doux Verlaine, dont l'influence sur les jeunes poètes est considérable, exprime une impression analogue :

> J'ai peur d'un baiser
> Comme d'une abeille;
> Je souffre et je veille
> Sans me reposer...

Ce n'est pas de l'analyse : on dirait une petite chanson populaire. Tel encore ce petit poème :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville...
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur...

Le poète n'essaye pas d'expliquer sa tristesse, il n'en recherche pas les causes : il l'exprime seulement et il s'en étonne. Et pour l'exprimer, il a recours à de singulières images, lointaines et mystérieuses ; il l'évoque par d'étranges concordances dont il ne saurait rendre raison logiquement :

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au bord d'un tombeau.
Silence ! silence !

C'est à peu près de même que M. A. Samain dira :

Mon âme est une infante en robe de parade...

et M. J. Laforgue, dans un joli poème :

Je suis la gondole, enfant chérie,
Qui arrive à la fin de la fête !...

Il ne s'agit donc plus d'analyser, mais d'exprimer l'âme même et le mystère de l'âme. On le fait au moyen d'images singulières, de tournures bizarres et de mots inaccoutumés, gauches ou naïfs :

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise...

dit Verlaine dans son *Art poétique*, — au moyen d'une forme de vers nouvelle qui heurte délicatement l'ancienne habitude métrique que nous avons héritée du Parnasse. Nous sommes ainsi dépaysés et surpris. Nous nous étonnons de l'âme humaine, — comme il convient.

* * *

J'arrive maintenant à la peinture de la Nature. Nos pères ont été réalistes, ou ont tâché de l'être. Ils ont été des gens « pour qui le monde extérieur existe ». Dès lors ils ont pensé qu'ils n'avaient qu'à se reporter à ce monde extérieur et à le peindre tel qu'il était. Cette doctrine eut d'excellents effets : elle engageait à fuir le conventionnel ; elle eut pour conséquences les belles descriptions de Zola, les beaux paysages de Troyon et de Millet. Le danger était de croire qu'en dénombrant exactement les choses on en donnerait une copie exacte ; qu'en indiquant la place exacte et la disposition des objets dans une chambre, en faisant un recensement complet ou bien un inventaire irréprochable, on décrirait cette chambre. Le danger était d'arriver à certaines descriptions de Daudet, de Goncourt ou de Bourget, d'aboutir à la formule d'art de Meissonier par exemple. C'était négliger dans la Nature l'âme des choses, c'était oublier, ici comme ailleurs, que la nature est essentiellement mystérieuse et qu'on ne l'a pas évoquée quand on n'a pas donné conscience de son mystère.

La nature ne nous paraît plus étrange, parce que nous avons une trop longue habitude de la voir toujours la même ; nous vivons familièrement au milieu de ses arbres, de ses guérets et de ses sources. Mais l'artiste qui la copie doit lui redonner son caractère d'étrangeté. Il faut pour cela qu'il ne la peigne pas exactement comme nous avons l'*habitude* de la voir. Il faut que par des procédés heureux il nous dépayse. Il étudiera la nature, positivement et scientifiquement. Les cartons de Puvis de Chavannes révèlent une connaissance très précise de l'anatomie : les muscles sont fortement attachés, les torses puissamment inclinés : ce sont de belles académies. Mais l'œuvre du maître ne s'arrête pas là. Il simplifie volontairement les couleurs et les attitudes, il y dérange quelque chose, il en déplace les lignes, il en noie les contours dans une brume légère. A l'arrière de sa barque amarrée, tandis que son filet est dans l'eau, voilà le *Pauvre Pêcheur* les mains jointes, les yeux baissés, l'âme perdue dans l'obscure et douce méditation des humbles. *Inter artes et naturam ;* c'est bien la nature : voici les rives de la Seine, et Rouen, et la cathédrale avec sa flèche et ses deux tours ; au premier plan, dans la prairie, cette jeune fille qui peint, cet enfant chargé d'une guirlande de feuilles, cette femme qui tient son enfant dans les bras sont naturels et vrais, — mais ils sont étranges aussi, et la ville à l'horizon est étrange elle-même. La nature interprétée par l'art est la nature vraie. L'artiste nous a rendu notre faculté d'étonnement et l'ingénuité de notre vision. Comme aux premiers jours du monde, quand rien encore n'en avait altéré la pureté, telle que l'*Innocence* que le peintre nous a montrée candide au milieu des tombes si drues dans la plaine, au milieu des ruines des cités écroulées et des idées disparues, voici que notre âme, si vieille hier encore, se réveille d'un lourd sommeil : elle entr'ouvre ses yeux étonnés sur la nature étrange.

Vous avez pu voir récemment exposés à la galerie Georges Petit les tableaux du peintre Osbert : paysages du soir ou du matin, prairies et bocages à l'heure douteuse de l'aube ou du crépuscule, éclairés de lueurs étranges et peuplés de nymphes ou de fées. Mais surtout, souvenez-vous d'une description de Goncourt ou de Bourget et relisez pour le contraste ces quelques lignes, entre beaucoup d'autres aussi belles, de Daniel Valgraive.

C'est au matin. Dans le jardin des Flouves la jeunesse du jour crée en lueurs diffuses, en [illegible] [illegible] [illegible]tissantes. Encore humide de nuit, le matin tiédit sans hâte, des rescaux de vapeurs diaphanes se [illegible] aux cimes

des frondaisons; la vie s'offre imbue de miséricorde, d'insinuantes promesses de bonheur et de longevité. *Partout des paraboles de travail, de croissance et d'espoir.*

* * *

Les choses et les êtres sont mystérieux. Ils sont doubles : ils sont ce que nous les voyons être, mais cela même est le symbole de ce qui en eux dépasse notre vision et notre perception.

> A travers son visage, une face [illegible]
> Semble me sourire derrière son sourire.
>
> (H. DE REGNIER.)

Tout est symbole, et symbole du mystère. Notre art et notre littérature deviennent largement symboliques.

Les tableaux charmants d'Ary Renan témoignent de cette tendance. Sur la grève jonchée d'épaves, une jeune femme heurte du pied un crâne : n'est-ce pas la rencontre de la Jeunesse et de la Mort? A travers les vitres d'une salle en fête, la phalène sombre et douloureuse aperçoit le Bonheur qu'elle n'atteindra pas.

Les chansons populaires où survit mystérieusement l'âme lointaine des aïeux nous touchent infiniment. On s'aperçoit qu'elles contiennent plus de vérité profonde en leur naïveté, comme disait Carlyle, que les conceptions purement mécaniques de l'univers.

Les anciennes légendes renaissent. L'aventure d'amour de Tristan et d'Yseult exprime mieux que nulle analyse l'éternel amour plus fort que la mort. La vieille humanité se reconnaît encore avec ses désirs insatiables de pureté, de beauté, de vérité, dans les chevaliers qu'un rêve chimérique lançait à la « quête du Graal ». Et, si vous le voulez... il était une fois Merlin qui aimait Viviane. Mais voilà qu'un mur surgit aux pieds de Merlin et l'enserra, et plus il aimait Viviane, plus haut s'élevait le mur, jusqu'à dépasser son front. Les passants n'entendirent plus sa voix que comme un murmure confus et ne la comprirent plus. Et c'est ainsi que nos sentiments les plus intenses nous font davantage rentrer en nous-mêmes, et que notre effort pour aimer nous isole davantage au milieu des autres hommes.

Les légendes de l'ancienne Grèce, les « songes des vieux jours », vieux comme le monde et transformés incessamment sous l'influence des idées incessamment changeantes, tandis que l'humanité vit, souffre et s'instruit, les légendes grecques sont interprétées de nouveau.

> L'éternelle Toison, par delà les mers sombres,
> Au fond des soirs, se dresse, étrange en son poil d'or,
> Et les cornes d'encrier [illegible] leurs ombres
> Sur le flot fabuleux qui gronde et saigne encor...
>
> H. DE REGNIER.

La nature se peuple de paraboles et de mythes. Les fées sont revenues. On les avait crues mortes; elles étaient seulement cachées, et les voici de nouveau, toutes, les fées des guérets, des sillons et des bois, celles qui protègent les champs et les chaumières, celles que les paysans trouvent parfois le soir cachées dans l'éteule à l'ombre d'un brin d'herbe, celle qu'on oublia d'inviter quand naquit Obéron, celles qu'on voit aux veillées dans les châteaux de Bohême, filant la laine, quand va mourir un empereur, celles de la vie et de la mort, celles qui tiennent nos destinées, celles qui dorment dans nos âmes. Elles sont revenues, un peu pédantes à présent, ou plus instruites, si l'on veut : on ne traverse pas impunément ou sans profit un siècle de science et de positivisme. Telle doit être en effet la souplesse des symboles : ils sont la forme et l'expression de l'inconnaissable; ils se transforment à mesure que les connaissances positives précisent ou développent la conception du mystère.

Il ne faut pas les confondre avec de froides allégories. Ils se distinguent d'elles par la vérité qu'ils contiennent : ils sont l'expression du mystère authentique des choses.

Mais plus encore que les symboles particuliers, la musique exprime l'universel mystère. Aussi faut-il remarquer l'importance considérable qu'elle a prise en ces dernières années : elle semble être l'art suprême et sous son influence les autres arts se transforment. C'est la musique de Beethoven et de Wagner surtout, où s'exhalent, multiples et divers, nos sentiments obscurs et profonds : désir, amour, angoisse, qui se combinent et s'enchevêtrent, s'emmêlent, se renforcent et s'évanouissent. Ils s'identifient aux sentiments éternels de l'humanité historique ou légendaire. Ils se rattachent comme à leur source aux anciennes amours, lointaines et fabuleuses. Et ce ne sont pas nos sentiments seulement que la musique exprime, mais l'âme de nos sentiments, l'âme de notre âme. La nature tout entière surgit dans la mystérieuse symphonie, avec ses forces aveugles, ses obscures tendances, la forêt où se mêle aux souffles de brises, aux chants d'oiseaux, aux bruits de sources, aux craquements de branches, le frémissement léger de l'âme des choses, sœur de l'âme humaine, profonde et mystérieuse comme elle.

Voilà bien du mysticisme sans doute, et l'on va me le reprocher, d'autant plus qu'il paraît en contradiction avec mon positivisme de tout à l'heure. Cette contradiction n'est qu'apparente. Remarquez en effet que positivisme et mysticisme correspondent à une même démarche de l'esprit. Tous deux recon-

naissent qu'un mystère est au fond des choses. Seulement le positiviste tend à l'oublier et se laisse absorber par l'étude du « connaissable »; le mystique s'en souvient. Il attache un grand prix aux constatations expérimentales des faits, mais il ne veut pas perdre le sentiment du mystère qui veille en eux.

Telle est la conception des choses que j'ai cru reconnaître au milieu des aspirations multiples et confuses de la génération nouvelle, assez vague pour être très diversement interprétée, assez souple pour se plier aux exigences personnelles, assez féconde pour vivifier la science, la métaphysique et les différents arts. Si vous voulez bien croire enfin que l'anémie et l'impuissance d'agir de cette fin de siècle sont de fâcheuses légendes, laissez-moi conclure que les temps sont favorables à l'éclosion des génies : on n'attend plus qu'eux.

SÈNS. JEAN RÉMI.

QUELQUES LETTRES

A PROPOS DU NOUVEL AN

Ma chère amie,

Voici quinze jours que j'ai laissé ta bonne lettre sans réponse, et tu m'accuses, j'en suis sûre, de négligence ou d'oubli. Eh ! non, ma chérie... ce n'est pas là que tu dois chercher la raison de mon silence, mais bien dans l'impossibilité matérielle où j'ai été, depuis quinze jours, de trouver les dix minutes nécessaires pour m'asseoir à un coin de table et causer avec toi. — Ah ! pendant ces deux dernières semaines, comme j'ai envié ton coin de province ! Si l'existence y est un peu trop privée d'imprévu pendant le cours régulier de l'année, cet ennui, je t'assure, est largement compensé par l'évitement de cette affreuse bousculade où nous jette, nous autres Parisiennes, la période du nouvel an.

Ah ! ces voyages dans les grands magasins, voyages qui durent la journée entière, avec escales aux rayons de lingerie, de soierie, jouets d'enfants, articles de Paris... On croit que c'est fini... Ah ! bien, ouiche ! — Quelqu'un d'oublié ! C'est généralement la petite fille du concierge ou l'ouvrière à la journée, — et on repart pour l'autre bout du bâtiment, juste d'où l'on venait... A cent lieues enfin ! uniquement pour acheter la panoplie de chasseur ou la collerette obligatoire.

Mais ce n'est encore rien que la fatigue physique durant ces journées, c'est surtout le souci de trouver l'objet qui convienne à chacun. Vois-tu la catastrophe : Si deux années de suite on allait donner le même cadeau à la même personne ! Ou bien si l'objet offert était supposé moins cher que celui reçu la fois précédente ! On emporte avec soi les listes antérieures... On les consulte à chaque instant et c'est dans un indescriptible brouhaha qu'il faut prendre ses décisions, pendant que d'une main on tient à la fois son parapluie, son manchon et son carnet et que de l'autre on relève sa robe, au milieu d'une foule qui vous étouffe, tandis que les boîtes à musique jouent leurs airs, que les animaux mécaniques aboient, hennissent ou bêlent et que l'employé, jamais lassé, vous jette son éternel : Et avec ça, Madame ?... Enfin, après une heure d'attente à la caisse, on sort de là tout étourdie. On s'efforce de respirer, on rentre chez soi et on refait ses additions, plume en main. On s'aperçoit alors qu'au fur et à mesure des achats, on avait calculé sur des comptes ronds, en négligeant les centimes, et les voici qui apparaissent dans toute leur importance et ne marchant jamais que par bande de quatre-vingt-quinze. C'est donc la note enflée dans des proportions considérables et une scène de l'époux en perspective.

Mais en voilà assez sur ce sujet douloureux : c'est fini maintenant, bien fini... et je suis enfin débarrassée de toutes ces corvées. J'ai une bonne heure encore avant le départ du courrier ; parlons un peu de nous. Ta lettre m'a renseignée sur votre façon de vivre là-bas. Ici nous sortons beaucoup. Des dîners en masse ; c'est la saison. Ce soir, notamment nous allons chez les Goberteau. Tu sais bien, Goberteau qui a fait l'autre jour un discours si original sur la trêve des confiseurs et dont on parle déjà pour la prochaine combinaison. Il a une femme charmante avec qui je me suis liée cet été à la mer et un fils tout jeune... Ah ! pardon ! Je viens de faire là un horrible pâté... Mais c'est l'émotion ! Le fils... Je l'ai oublié dans les étrennes ! Ah ! me voilà bien ! Mon mari qui m'avait dit justement le mois dernier : « Soigne le petit du député. » Je n'ai qu'un moyen de réparer ; c'est d'apporter ce soir le cadeau avec moi. Je mettrai le retard sur le dos du fournisseur. Mais que donner à un fils de député ? un pantin ? Non... On pourrait croire à une allusion de mauvais goût : un chemin de fer ? Non plus... On parle trop souvent de ces questions-là dans la maison. Ah ! j'y suis... un portefeuille... Ce sera un hommage discret et flatteur... Mais je n'ai que le temps de courir chez le maroquinier... Je te quitte... Ah ! décidément... j'en ai assez des étrennes.

Ton amie.

...

Ma chère sœur,

J'ai voulu attendre que les premiers jours de la nouvelle année fussent passés afin de laisser aux cadeaux retardataires le temps d'arriver et de pouvoir

t'adresser la liste complète des libéralités de la famille opulente à laquelle nous appartenons ; mais il est peu probable aujourd'hui que de nouveaux présents nous parviennent et nous pouvons considérer la liste comme close. Au reste, ce qui nous revient à chacune de tous ces trésors est facile à répartir ; tous les objets vont par paire. Les bonnes tantes et cousines qui nous ont comblées, en se donnant par là des airs de vouloir nous traiter avec pleine égalité, ont dû simplement s'entendre pour se dispenser d'avoir à faire des frais d'imagination.

Ne te préoccupe d'ailleurs de remercier personne. Je me suis acquittée de ce soin en ton nom, en allant faire les visites que me rendait, hélas ! obligatoires ma présence à Paris. Puisque tu es au loin en ce moment, épargne-toi au moins la dépense de timbres-poste. On nous a suffisamment traitées en parentes pauvres pour que nous puissions affecter de ne pas jeter l'argent par les fenêtres.

Ah ! ma chère amie, de quels airs elles vous reçoivent, toutes ces femmes de millionnaires ! — Vous font-elles assez sentir qu'on peine pour gagner sa vie : « Ah ! cette chère petite, si méritante... si courageuse !... — Et sa sœur qui n'est pas là ? On n'a donc pas voulu lui donner congé dans la famille où elle est institutrice ? » Et elles appuient sur institutrice ! — « Mais il faut venir nous voir plus souvent et nous demander à déjeuner. » Déjeuner... tu as compris... parce que le dîner est réservé à plus considérable que nous.

Et on déballe les cadeaux. Une broche ou un bracelet, tu penses peut-être ?... Enfin quelque chose qui nous ferait plaisir, parce qu'il semblerait qu'on nous traite comme les autres jeunes filles, en nous supposant un peu coquettes aussi à nos heures... Eh non !... des robes, ma chère, l'éternel coupon de mérinos foncé, enroulé d'une bande de large papier blanc moiré sur laquelle on lit en grosses lettres : « Étrennes utiles. »

Sois tranquille. Nous sommes montées pour tout l'hiver... Paletots, corsages, jupes, rien ne nous manque. Nous avons même des pèlerines de fourrure, en bon petit lapin moelleux... la loutre du pauvre, et c'est bien suffisant pour nous, car, comme dit cette excellente tante Estelle : « Quand on sort à à pied par tous les temps, l'essentiel est que ça tienne chaud. » Bonne tante, va !

C'est à se demander si les cadeaux que nous font ces gens-là au nouvel an sont prévus à leurs dépenses d'étrennes ou à leur budget de charité.

Ci-contre la liste des offrandes, avec, en regard, les noms des souscripteurs.

Ta sœur qui rage,

...

Mon cher neveu,

Voici que tu marches sur tes douze ans maintenant et tu t'attends, comme les années précédentes, à un beau cadeau de ma part. Dès la première quinzaine de décembre, tu as, comme il est naturel, fait dans ta petite cervelle le dénombrement des personnes dont tu pouvais espérer des étrennes. Et sans me flatter, c'est mon nom qui a dû venir en tête de la nomenclature. Je t'entends d'ici dire de ta petite voix flûtée : « Qu'est-ce qu'il va bien me donner cette fois-ci, l'oncle Isidore, qui est si riche ? » Et connaissant tes goûts de sport, j'ai tout de suite compris que c'était d'une bicyclette nouveau modèle que tu avais rêvé. Si d'ailleurs, à un moment donné, j'avais pu avoir quelque doute à ce sujet, tes excellents parents, par les fines allusions qu'ils ont hasardées ces jours derniers, m'auraient là-dessus fixé pleinement. Et j'ai bien senti, à les écouter, qu'ils considéraient comme un devoir de ma part, étant donnée ma fortune, d'obtempérer à ton désir.

Eh bien, mon ami, s'il est vrai que je sois riche, il n'en est pas moins vrai que ton père et ta mère t'élèvent mal.

Pour moi, je considère que c'est un devoir de commencer déjà, à l'âge que tu as, à t'armer pour la lutte de l'existence. Et si, sous prétexte que ton vieux bonhomme d'oncle est encore là pour payer la note, on ne te déshabitue pas de ta tendance à te passer toutes tes fantaisies coûteuses, juge à quoi l'on t'expose, alors que plus tard tes caprices s'arrêteront sur des objets où l'argent n'a rien à voir.

Voici donc qui est décidé : tu n'auras pas d'étrennes, cette année, mon bon ami. Et si, en apprenant cette douloureuse nouvelle, ton cœur se fait gros et tes yeux s'humectent un peu, c'est tant mieux ; cela prouve que tu es d'une nature impressionnable et l'épreuve était d'autant plus nécessaire. Au moment où tu croiras les tenir, tu en verras, dans la vie, de ces bicyclettes qui t'échapperont ; heureux encore quand ce ne seront pas tes meilleurs amis qui se sauveront avec.

Et maintenant, je serais curieux de prévoir, par ton attitude à mon égard, quelle trempe d'homme tu nous réserves pour plus tard, et quel est le défaut qu'il conviendra de combattre chez toi avec plus de rigueur : de la sensiblerie, de la colère ou de la rancune. J'attends les meilleurs résultats de cette expérience.

Pour l'instant je ne me dissimule pas que tu me traites de vieux crétin et que tes parents font de même. Quand tu seras grand, et quand tu sauras regarder en face la douleur, tu reviendras sur cette première opinion et tu reconnaîtras que l'année où

je ne t'ai rien donné était celle où je t'ai fait mon plus beau cadeau.

Ton oncle qui te la souhaite
bonne et heureuse.

...

P.-S. — J'envoie aux hôpitaux de Paris la somme qui représente le prix de ta bicyclette.

Mon cher ami,

J'ai reçu la lettre éplorée où, en constatant que tu n'as fait plaisir à personne, tu me narres tous les tracas que tu t'es donnés cette semaine-ci pour contenter tout le monde.

Eh bien, moi, mon ami, je m'en suis tiré sans frais d'imagination. Il m'a suffi de trois petites visites : une chez le libraire, une autre chez le marchand de porcelaine et une troisième chez le bijoutier : à peine une heure de mon temps et, comme débours, une somme infiniment moins considérable que chez toi.

Au reste, voici mon système. Je te permets d'en profiter pour l'avenir.

A chaque enfant je donne un livre tout simplement ; pas des... un seul, tu m'entends bien... et ce livre n'est jamais que le tome d'un ouvrage en dix ou douze volumes. Tu vois l'agrément : Pas de frais d'imagination nécessaires ; pas de danger possible de dépasser le chiffre qu'on s'est fixé.

Même principe pour les aimables maîtresses de maison à la table desquelles je me suis assis deux ou trois fois durant l'hiver : Je leur offre une petite tasse en saxe, toujours la même, afin d'arriver à leur former un service complet de douze ou dix-huit.

Pour ma femme, j'ajoute chaque année une grosse perle fine au collier à un rang que je lui ai commencé... Enfin, quant à Irma, je ne la traite pas différemment... une perle aussi tous les 1er janvier... mais son collier à elle va plus vite... Elle paraît impatiente et je crois qu'elle me fait aider.

Amitiés,

...

Monsieur le rédacteur en chef,

Permettez-moi d'avoir recours à votre estimable feuille afin d'obtenir un renseignement précieux pour moi et ayant trait justement aux convenances mondaines en cette période d'étrennes.

Un galant homme était, depuis nombre d'années, lié de la façon la plus étroite avec la femme de son meilleur ami, quand, par suite de circonstances aussi douloureuses qu'imprévues, il s'est vu obligé, le mois dernier, de rompre ces relations. Le mari qui, comme il est d'usage, n'a pas plus soupçonné la rupture qu'il n'avait soupçonné la liaison, vient de le prier à dîner, ainsi qu'il a toujours eu l'habitude de le faire dans la première quinzaine de janvier. Dans ces conditions, comment doit agir l'invité s'il tient à demeurer correct ? 1° Doit-il accepter ce dîner, quelque gêne qui puisse en résulter pour la maîtresse de maison et pour lui ? 2° Doit-il faire précéder son arrivée de l'envoi d'une plante ou d'un sac de bonbons ? Et dans l'affirmative, est-ce la plante ou le sac de bonbons qui est le mieux porté ? Et quelle sorte de plante ou de bonbons serait plus spécialement de circonstance ?

En vous adressant à l'avance, monsieur le rédacteur en chef, tous mes remerciements, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Un abonné.

Mon cher ami,

Je regrette vivement que tu sois obligé de retarder ton retour et j'avoue que c'est pour moi une triste perspective que celle d'un premier janvier à passer sans mon mari. Tâche au moins de me revenir pour le 2. — Chez nous, c'est la vie agitée que tu devines et les dépenses vont leur train, comme tu dois penser. Quant à Raoul et à Charlotte qu'on gâte beaucoup, ils sont insupportables à courir, chaque fois qu'on sonne, vers la porte d'entrée, en criant : Encore des étrennes... J'ai été obligée d'imaginer des stratagèmes pour les garder dans leur chambre et j'ai donné au domestique l'ordre d'apporter directement chez moi tous les cadeaux qui arriveraient. Il y en a qui sont des merveilles et ce serait vraiment dommage, brise-tout comme sont les enfants, de les laisser entre leurs mains. Aussi les ai-je confisqués comme les années précédentes, afin de pouvoir les utiliser à notre tour. C'est ainsi que nous donnons au petit Goberteau le jeu de courses envoyé par M. de Sellomur ; — de même la poupée articulée qui provient de Mme de Clody va faire le bonheur de la petite Dispaton. — Et c'est au moins une demi-douzaine d'objets que j'ai pu distribuer de cette façon. Il y a bien aussi un superbe buvard en cuir de Russie offert par M. Plécheu, et qui ferait admirablement l'affaire du petit Triveley, mais il y a un chiffre dessus. J'irai tout à l'heure chez le graveur voir si cela peut s'arranger. Je te vois d'ici faire la grimace. Toujours ta crainte que les intéressés ne s'aperçoivent de la malice. Rassure-toi : ma répartition est faite de telle sorte que tous les objets vont chez des per-

sonnes qui n'ont aucun rapport possible avec celles qui les ont donnés.

Quant aux bonbons, j'en ai reçu neuf sacs ; trois de chocolat, trois de marrons glacés, quatre de fondants. J'en ai gardé un de chaque sorte — c'était nécessaire pour ma réception du jour de l'an — et j'ai envoyé le reste, avec tes cartes, aux personnes marquées sur ta liste. Plus que deux à servir encore maintenant. Mais j'aurai ce qu'il faut : Le général et M. de Castorre enverront sûrement demain leur cornet traditionnel.

Les enfants t'embrassent et moi aussi.
Ta femme qui t'aime.

***.

Ma chère amie,

Vous rappelez-vous les petites pierres anciennes que vous aviez admirées avec moi, le mois dernier, à la devanture d'un brocanteur du quartier Notre-Dame, du temps récent où vous alliez encore à pied. Dès le lendemain j'avais été les acheter sans rien vous en dire et je les avais confiées au bijoutier pour qu'il les montât en broche. Ce devait être là mon modeste cadeau de nouvel an. Mais c'est plus long, paraît-il, de sertir des pierres que de disjoindre des cœurs et votre amour a fini avant que le bijou ait été terminé.

Voici qu'on m'apporte l'objet et, quelque piètre figure qu'il doive faire parmi les joyaux superbes qu'on vous offre aujourd'hui, je me risque à vous l'envoyer tout de même. Ne le donnez pas à votre femme de chambre. Je suis sûr que plus tard, sinon maintenant, vous y attacherez du prix : tel un collectionneur qui, malgré ses toiles de maître, trouve encore du plaisir à regarder la photographie d'un paysage parcouru en sa jeunesse.

Vœux sincères de félicité.

***.

M...

Je suis en mesure d'épargner aux personnes absorbées par de multiples occupations ou retenues chez elles par une santé délicate, les courses et les démarches toujours pénibles qu'amène la période du nouvel an.

Si vous voulez bien m'honorer de votre confiance, il vous suffira de me retourner le tableau ci-contre, après y avoir inscrit les noms des messieurs, dames et enfants que vous désirez gratifier d'un souvenir, en ayant soin de marquer, en regard du nom, dans chacune des colonnes spéciales dudit tableau, le prix que vous voulez mettre pour l'objet offert, l'adresse du destinataire, son âge et des indications aussi détaillées que possible sur sa situation sociale ou celle de ses parents, s'il s'agit d'un enfant.

Muni de ces renseignements, je me fais fort, grâce à la longue expérience qu'il m'a été donné d'acquérir des usages du grand monde, de trouver pour chacun le présent qui devra le mieux convenir à ses goûts. Afin de vous rassurer plus complètement à cet égard, je dois ajouter que, par surcroît de précaution, mon agence se procure toujours à l'avance le casier judiciaire des destinataires. De cette sorte, toute faute de tact est impossible dans les envois. Et il n'y a pas à craindre, par exemple, que le fils d'un personnage haut placé qui aurait eu par hasard des démêlés avec la justice, reçoive un bonhomme habillé en gendarme. Enfin je me charge de la livraison à domicile de tous les cadeaux sur lesquels, par suite de traités passés avec les fournisseurs (jouets, vêtements, confiserie, bijouterie, etc., etc.), j'obtiens des rabais considérables qui couvrent et au delà ma clientèle des honoraires que je perçois pour la rémunération de mes services.

Dans l'espoir d'une réponse, j'ai l'honneur de vous prier, M... d'agréer mes salutations empressées.

X.
rue...

N. B. — Joindre à l'envoi du tableau ci-contre un nombre de cartes de visite égal à celui des cadeaux à faire.

Mon cher père,

J'ai reçu les belles dentelles que tu m'as envoyées de Bruxelles pour le nouvel an. C'est un cadeau princier et tu t'es ruiné pour moi.

J'ai d'ailleurs été exceptionnellement gâtée ici par toute la famille. Non seulement on m'a donné de très jolis objets, mais encore ces objets sont-ils justement ceux qui me manquaient et que, pendant le cours de l'année, j'avais à un moment ou à un autre exprimé le désir de posséder, sans me douter naturellement qu'on me prendrait au mot.

Il semble qu'autour de moi on ait deviné cette année que ce premier janvier m'attristerait particulièrement et qu'on ait tâché, à force de gâteries, de m'étourdir.

Pourtant, malgré tous mes cadeaux, je suis bien chagrine tout de même, et l'autre soir, chez grand-père, en tendant ma joue pour recevoir, avec les souhaits habituels, les baisers des uns et des autres, c'était tes grosses moustaches que je cherchais ; et bien que j'eusse souvent dîné là-bas depuis que tu nous a quittés,... cette fois, en me mettant à table, j'avais les yeux fixés sur ton ancienne place, à côté de maman... place qui maintenant est occupée par

un autre. Et je suis sûre, bien que M. d'Escange soit un excellent mari pour elle et qu'il la rende très heureuse, lui..., je suis sûre que maman avait la même pensée que moi.

Un instant, nos regards se sont croisés et j'ai bien cru voir comme une petite larme dans ses yeux. Alors j'ai tout de suite lancé une plaisanterie pour changer le cours de ses idées. Pauvre maman, qui n'a même plus le droit de te regretter à présent!

C'est surtout au dessert que ç'a été dur pour moi, quand grand-père a bu à la santé des absents, de mon oncle Paul qui vient d'être nommé commandant à Bordeaux, de ma tante Marie que sa santé oblige à rester dans le Midi, de son ami Frick qui a soixante-quinze ans maintenant et aussi de la grand'tante Herminie : il les a nommés les uns après les autres, trouvant pour chacun une phrase affectueuse. Ah! comme, à ce moment, j'aurais voulu me lever, moi aussi, choquer mon verre à mon tour et leur dire : « Pourquoi ne parlez-vous pas de papa? Bien qu'il eût souvent fait pleurer maman, je sais bien, moi, qu'au fond, il l'aimait tout de même. Et aujourd'hui que nous sommes réunis, il est seul... tout seul, et il pense à nous. » Mais je n'ai pas osé, tu conçois... et à ma place, c'est M. d'Escange qui a pris la parole. Il a parlé de sa joie à se trouver, en ce jour de fête, au milieu de nous et dans une phrase qui n'était pas trop mal tournée, il a laissé entendre qu'en entrant dans notre famille, il n'avait répudié aucune des charges qu'elle lui apportait — la charge c'est moi. — J'aurais dû lui répondre un mot de remerciements, lui promettre, en retour de l'affection qu'il me témoignait, mon respect et mon obéissance... Je n'ai pas pu. Je sentais que les mots me seraient restés dans la gorge.

Pendant une bonne moitié de la soirée, je me suis tenue toute seule dans un coin du salon, à me rappeler les premiers janviers d'autrefois, et c'est seulement pour ne pas faire de peine à maman qui semblait toute malheureuse de mon attitude que, vers les dix heures, je me suis mêlée un peu à la conversation générale.

Le soir, dans mon lit, j'ai sangloté pendant une grande heure avant de m'endormir.

Ah! vois-tu... le jour de l'an, c'est trop triste pour les enfants, quand leur papa n'est plus le mari de leur maman! Cela ressemble pour eux à la fête des morts.

Ta fille qui t'aime toujours.

***

[843.89] JULIEN BERR DE TURIQUE.

LES PRÉLIMINAIRES DU DIVORCE DE NAPOLÉON [1]

Lorsqu'il quitta Vienne, l'empereur était cette fois formellement décidé à signifier à Joséphine sa volonté de divorcer; il était fondé à croire, d'après les dépêches échangées avec Saint-Pétersbourg, qu'il épouserait la princesse Catherine, sœur de l'empereur Alexandre : mais on se hâta à Saint-Pétersbourg de marier cette princesse avec le prince Georges d'Oldenbourg. Il ne restait donc plus que la grande-duchesse Anne, qui allait entrer dans sa seizième année.

Connaissant sa faiblesse devant Joséphine et sachant avec quelle obstination celle-ci se rattachait à sa position d'impératrice, qu'elle sentait tout près de l'abandonner, se défiant à la fois d'elle et de lui, Napoléon avait voulu d'avance mettre obstacle à tout rapprochement. Il avait en conséquence fait faire des travaux au château de Fontainebleau, où il se proposait de descendre à son retour d'Autriche : le bâtiment situé dans la cour du Cheval-Blanc, où était auparavant l'école militaire, avait été disposé en appartements qui furent garnis avec les meubles neufs qu'il avait commandés pour donner de l'ouvrage aux manufactures de Lyon et aux ouvriers de Paris. Peut-être aussi n'avait-il fait exécuter tous ces travaux que pour dissimuler, sans qu'on y prît garde, une petite chose qui fut un grand événement : à l'abri de ces constructions nouvelles, il avait fait interrompre les communications qui jusque-là étaient restées ouvertes entre son appartement et celui de l'impératrice : il n'avait pas osé le faire franchement, il lui avait fallu le prétexte des remaniements d'un architecte. O faiblesse du caractère de « l'homme des siècles »! Devant sa femme, il n'avait plus de courage; n'est-il pas toujours le même homme qui n'osait faire mettre à la porte de chez lui un chien qui l'importunait?

Dès que la paix fut signée à Vienne, l'empereur se mit en route pour la France. De Munich, il annonça son arrivée prochaine à Joséphine par ces mots datés du 21 octobre 1809 : « Mon amie, je pars dans une heure. Je serai arrivé à Fontainebleau du 26 au 27; tu peux t'y rendre avec quelques dames. Napoléon. »

En quittant Munich, l'empereur voyagea avec une très grande rapidité. Il s'arrêta un peu à Kehl et ne mit ensuite pied à terre qu'à Fontainebleau, où il avait ordonné à sa maison, ainsi qu'à la maison de l'impératrice, de venir le recevoir, et à ses ministres de lui apporter leurs rapports.

Le 26 octobre, à neuf heures du matin, Napoléon descendait de voiture devant la grille du château de Fontainebleau. Le grand maréchal du palais était là pour le recevoir; quelques serviteurs sont là aussi; l'impératrice n'y est pas!... L'empereur n'avait-il fait si grande diligence que pour arriver à Fontainebleau avant elle? et

[1] M. Joseph Turquan, qui publiait il y a deux mois son curieux volume sur *la Générale Bonaparte*, va compléter cet ouvrage en nous donnant, la semaine prochaine, un autre volume sur *l'Impératrice Joséphine*, auquel [illegible] un chapitre sur le divorce impérial.

cela pour avoir, dès sa descente de voiture, un semblant de motif de mécontentement, un grief contre elle, lui faire une scène et empêcher ainsi toute cordialité de s'établir entre eux? Les rapports subséquents entre les deux époux devaient forcément ressentir de cet incident fâcheux une certaine froideur et amener avec moins de déchirements la rupture que l'empereur était décidé à provoquer. C'était bien dans le caractère de celui qui recourait à un subterfuge pour murer, comme accidentellement, le couloir de communication entre son appartement et celui de sa femme, et qui cherchait à se donner des auxiliaires dans la grande affaire de la déclaration de séparation, qu'il envisageait, malgré sa volonté bien arrêtée, avec la même faiblesse que Joséphine.

L'empereur n'avait donc trouvé personne, si ce n'est Duroc, pour le recevoir à sa descente de voiture. Il envoya son courrier à Saint-Cloud avec ordre d'annoncer son arrivée, et se mit à visiter les nouveaux appartements aménagés pendant son absence. Il était impatient, nerveux, agacé, tirait sa montre à chaque instant, se levait, se promenait un peu, s'asseyait de nouveau, jurait, et tout cela de fort méchante humeur.

Quelques instants après, Cambacérès et Fouché étaient auprès de l'empereur. « Pourquoi, dit Napoléon à l'archichancelier, l'opinion publique s'est-elle alarmée en mon absence? Pourquoi a-t-on exagéré les dangers que j'ai pu courir? Est-ce qu'on croit que ma mort serait le signal d'une révolution? — Sire, répondit Cambacérès, il est bien naturel que la nation s'inquiète des dangers qui menacent son souverain. Quoique l'ordre de la succession soit réglé par les constitutions impériales, tant qu'il n'y aura pas de successeur direct, le pays n'aura pas confiance en son lendemain. »

Fouché appuya plus nettement encore sur le point que venait de toucher Cambacérès : « Il faut, dit-il, que Votre Majesté n'ignore pas que l'ordre de succession, quand il n'appelle pas un héritier direct, éveille toujours des prétentions. Il n'y a pas un maréchal qui ne songe à disposer de votre héritage, si nous avions le malheur de vous perdre. Ce sont des lieutenants d'Alexandre. Ils veulent tous des royaumes (1). »

L'empereur les congédia et demeura soucieux. Ces paroles correspondaient bien certainement à l'ordre d'idées dans lequel il était plongé. L'accueil qu'allait recevoir l'impératrice devait se ressentir de cette conversation.

Enfin, vers cinq heures du soir, on entend le roulement d'une voiture. L'empereur descend précipitamment, et tandis que la portière s'ouvre, il scrute d'un coup d'œil rapide l'intérieur de la voiture. Joséphine n'y est pas. « Et l'impératrice? » dit-il. On lui répond que sa voiture suit à un quart d'heure à peu près. « C'est bien heureux! répond-il. Il remonte brusquement l'escalier, s'enferme dans sa petite bibliothèque et se met à écrire.

A six heures, comme il faisait déjà nuit, les coups de fouet des postillons annoncent une nouvelle voiture. L'empereur sonne et demande ce que c'est. « C'est Sa Majesté l'Impératrice, répond le valet de pied. — C'est bien! » Et il continue à écrire.

(1) De Barante, *Souvenirs*, t. I.

L'impératrice fut on ne peut plus contrariée d'apprendre, en descendant de voiture, que l'empereur était arrivé depuis le matin et peinée à en pleurer de voir qu'il ne venait pas au-devant d'elle. Elle monta et fut introduite dans la petite bibliothèque. Napoléon écrivait toujours. « Ah! dit-il en levant les yeux, vous voilà, Madame; vous faites bien, car j'allais partir pour Saint-Cloud. » Et il baissa les yeux comme pour se remettre à son travail, mais en réalité parce qu'il ne pouvait soutenir, le front haut, un vilain rôle dont il sentait en lui-même la mauvaise foi.

Joséphine, debout à l'entrée de la pièce, interdite, ne comprenant rien à tout cela et très étonnée de ne pas voir son mari lui sauter au cou pour l'embrasser après la longue absence qu'il venait de faire, la campagne laborieuse qu'il venait de terminer, la gloire nouvelle dont il s'était couvert, après les dangers qu'il avait courus après sa blessure devant Ratisbonne, — Joséphine n'avait plus conscience de ce qui se passait, mais elle sentait que son mari *voulait* la trouver en faute, et les larmes jaillirent aussitôt de ses yeux. Mais Napoléon ne put prolonger plus longtemps une conduite dont il sentait l'injustice et la cruauté : il se leva, tendit les bras à sa femme et lui demanda pardon de son méchant accueil. On s'embrassa. L'impératrice alla faire sa toilette pour le dîner et reparut, une heure et demie après, superbe, recoiffée, avec des épis d'argent et des fleurs bleues dans les cheveux; elle avait mis une polonaise en satin blanc bordée de cygne, et tout cela formait un ensemble fort élégant. « Je n'ai pas été longue à m'habiller, n'est-ce pas? » dit-elle on souriant. L'empereur, qui avait un petit reste de mauvaise humeur, sans doute parce que c'était lui qui avait eu tort, se contenta de lui montrer du doigt la pendule. Il se leva, lui donna la main, comme c'était alors l'usage, pour passer dans la salle à manger, et dit à MM. Decrès et de Montalivet, qui venaient d'arriver : « Je suis à vous dans cinq minutes. — Mais, mon ami, dit Joséphine, qui après l'algarade qu'elle venait d'essuyer n'était peut-être pas fâchée d'avoir ces deux ministres en tiers pendant le dîner; mais, mon ami, ces messieurs arrivent de Paris et n'ont certainement pas dîné... — Ah! c'est juste. » Et il les pria de se mettre à table avec lui.

Après le dîner, il y eut une petite réception, et l'empereur sembla prendre à tâche de faire oublier à l'impératrice par son amabilité le peu aimable accueil qu'il lui avait fait.

Napoléon et Joséphine demeurèrent à Fontainebleau jusqu'au 14 novembre. Ce séjour fut triste. La cordialité n'existait plus entre les deux souverains. Dès qu'ils étaient ensemble, l'empereur se montrait contraint, préoccupé, comme avant le voyage de Bayonne, et demeurait muet; l'Impératrice, ne sachant que dire, voulant parler et craignant en même temps de rompre le silence, assiégée de pressentiments fâcheux, partageait cet embarras; leurs tête-à-tête étaient devenus pénibles et l'empereur les évitait autant que possible.

Un jour, tandis que Joséphine questionnait M. de Bausset, préfet du palais, qui avait accompagné l'empereur dans sa dernière campagne d'Allemagne, sur la manière

dont on vivait à Schœnbrunn, elle s'avisa de lui demander s'il savait pourquoi la communication particulière entre son appartement et celui de l'empereur avait été murée. M. de Bausset se doutait bien, comme tout le monde à la cour, que l'architecte ne se fût pas permis d'agir ainsi sans l'ordre de l'empereur, et que Napoléon avait dû approuver les plans avant que l'on ne commençât les travaux; et puis, si la chose avait été faite sans son agrément, il aurait bien su le dire, et il n'avait rien dit. M. de Bausset répondit donc d'une manière évasive, et Joséphine répliqua : « Croyez bien, Monsieur, qu'il y a là-dessous quelque mystère. »

Elle devinait, elle savait même fort bien quel était ce mystère. Lors du retour à Paris, l'empereur, au lieu de monter dans la même voiture qu'elle, comme il le faisait toujours, avait fait la route à cheval. N'était-ce pas significatif? Toute la cour et de plus les gens de service, les piqueurs, les valets, remarquaient très bien aussi tous ces symptômes de crise dans le ménage impérial, et leurs observations, les conclusions qu'ils en tiraient se répandaient vite dans le public. Aussi les bruits de divorce commençaient-ils à circuler de nouveau et à prendre une plus forte consistance. Ce fut au point qu'à une réception de l'impératrice, escomptant sa disgrâce et pensant faire sa cour à l'empereur, la valetaille titrée des Tuileries, cette race est généralement si vile! se permit de ne plus avoir pour l'impératrice qui, si elle était bonne, l'était surtout pour ses dames et ses gens, les respects accoutumés. « Pendant qu'elle faisait le tour du cercle pour adresser, selon son habitude, à chaque personne une parole obligeante, les dames du palais s'asseyaient, causaient, riaient tout haut avec les officiers de l'impératrice. » Pouvait-il y avoir symptôme plus menaçant pour elle de la défaveur du maître que cette insolente défaveur de la domesticité impériale?

La contrainte entre les deux époux les avait suivis à Paris. Cette situation était intolérable. Napoléon le sentait depuis longtemps. Il savait que tout le monde parlait du divorce et qu'on le regardait à Paris comme chose décidée. Il renouvela donc à Joséphine la proposition qu'il lui avait déjà faite et la pria de demander elle-même le divorce, de lui donner cette preuve de son affection et de son dévouement. Mais Joséphine ne comprenait point l'abnégation : elle ne pouvait se résoudre à prendre l'initiative que lui demandait l'empereur pour la troisième fois et s'obstinait à se renfermer dans une douce et passive résignation, qui est le courage des faibles et des timides. C'eût été fort bien; mais elle se donnait le tort de ne pas garder le silence avec les personnes qui l'approchaient : marchandes de fleurs, modistes, marchands, médecins, femmes de chambre, elle racontait à tout le monde ce que l'empereur lui avait dit; ses paroles, répétées, couraient ensuite tout Paris; ses ennemis s'en emparaient et les rapportaient à l'empereur qui alors devenait furieux.

Un jour que Napoléon, la raisonnant, cherchait à la persuader de demander elle-même le divorce, elle lui répondit que, si elle ne le faisait pas, ce n'était pas par regret de s'éloigner du trône, mais par désespoir de s'éloigner de lui. Et elle pleurait, s'attendrissant à ses propres paroles, et sa voix prenait des intonations de voix d'enfant, mais si douces et si désespérées que c'était pitié. « — Ne cherchez pas à m'émouvoir, lui dit l'empereur, je vous aime toujours : mais la politique n'a pas de cœur, elle n'a que de la tête. Je vous donnerai cinq millions par an et une souveraineté dont Rome sera le chef-lieu. »

Ces paroles de Napoléon sont remarquables : il disposait ainsi de la ville dont il avait fait enlever le pape, et donnait comme consolation à sa femme vieillie, cette femme dont un mariage entaché d'irrégularité avait régularisé la liaison avec lui, cette ville, la ville de saint Pierre, la ville éternelle! Que de choses dans ces paroles de l'empereur!

Mais l'impératrice ne voulait pas aller à Rome et continuait à pleurer. « — Savez-vous, reprit l'empereur, pour échapper sans doute à l'émotion qui le gagnait, que ce divorce sera un épisode dans ma vie : quelle scène dans une tragédie! »

Tout se borna à cela pour ce jour-là.

Ce fut vers cette époque que le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et prince de Wagram, offrit à l'empereur et à l'impératrice ainsi qu'à une partie de la Cour, une chasse dans sa propriété de Grosbois, l'ancienne terre du général Moreau. Joséphine, qui maintenant ne pouvait plus conserver le moindre espoir sur sa position, était d'une tristesse profonde; l'empereur était gai, mais il était facile de voir que c'était là une gaieté de commande. La fête semblait, malgré un froid très vif et malgré le visage d'enterrement de l'impératrice, devoir être assez réussie; il y avait un certain nombre de jeunes femmes en tenue de chasse qui formaient au maréchal le plus brillant état-major qu'il ait jamais eu autour de lui. La chasse se passa on ne peut mieux; dans les voitures qui suivaient la voiture impériale, on ne se ressentait pas de la tristesse de Leurs Majestés, et les dames qui s'y trouvaient, au nombre d'une vingtaine, étaient gaies et rieuses comme aux plus beaux jours qui suivirent Austerlitz. Au dîner, où arriva un renfort de vingt jeunes femmes qui n'avaient pas suivi la chasse, tout se passa encore de la meilleure façon du monde et l'impératrice faisait bonne contenance.

Des incidents grotesques viennent quelquefois se mêler aux situations les plus sérieuses : c'est ce qui arriva après le dîner. En sortant de table on passa dans une vaste pièce que Berthier avait fait arranger en salle de spectacle et bientôt l'on prit place pour la représentation. La toile se lève, on commence... Stupéfaction générale : la troupe des Variétés, que Berthier a fait venir à Grosbois, entame une pièce qui, depuis près d'une année, obtenait un grand succès à Paris, mais qui contenait une foule d'allusions à la situation du ménage impérial.

Cette pièce s'appelait *Cadet-Roussel maître de déclamation*. Elle était d'Aude; on l'eût plutôt crue l'œuvre de Fouché, tant elle semblait avoir été écrite pour seconder dans le public parisien l'exécution de ses plans. Cadet-Roussel, ce personnage fictif dont la grosse farce amusait tant nos pères, parle à chaque instant, et tout le long de la pièce, de la nécessité où il se voit de divorcer, parce qu' « il veut avoir des descendants ou des an-

cêtres » ; mais il change ensuite de résolution et dit : « Je sais ce qu'est ma femme, je ne sais pas ce que serait celle que je prendrais. » On juge si les invités de Berthier étaient stupéfaits. Napoléon l'était peut-être plus que tout le monde, mais il dissimula son humeur et fit semblant de ne s'apercevoir de rien. Joséphine, elle, ne savait que penser. Quant à Berthier, il ne vit pas tout de suite la colossale bévue qu'il avait faite en ne s'occupant pas du choix de la pièce dont il offrait la représentation à ses souverains; mais il changea de couleur à la première allusion qu'il saisit, et, de ce moment, ce fut pour lui un supplice qui se prolongea jusqu'à la fin du dernier acte; il envisageait sa lourde imprudence et les résultats que pouvait avoir une pareille légèreté : que devait penser l'empereur? Le pauvre prince de Neuchâtel et de Wagram ne savait plus quelle contenance prendre : il avait, comme on sait, la fâcheuse habitude de ronger ses ongles : il les mangea jusqu'au sang. Il était temps que la pièce finît, les doigts eux-mêmes allaient y passer. Les invités, de leur côté, étaient las de se contraindre. Heureusement qu'un bal suivit la représentation : la musique et les danses eurent cependant quelque peine à triompher de la gêne que le malencontreux « Cadet-Roussel » avait jetée dans cette assistance agitée de sentiments si divers.

Les événements maintenant allaient se précipiter.

Un matin, dans une des dernières journées de ce mois de novembre, l'empereur, vêtu d'une redingote verte fourrée et suivi de Duroc, entrait d'un pas rapide dans l'hôtel de Madame Mère. Mme Letizia habitait alors l'hôtel de Brienne, qui est aujourd'hui l'hôtel du ministre de la Guerre.

Il demeura plus d'une heure avec sa mère. Tandis qu'ils étaient ensemble, le grand maréchal était resté avec la dame de service, qui était ce jour-là Mme Junot, duchesse d'Abrantès.

— Il y a de l'orage dans l'air, dit Duroc; la question du divorce s'agite plus vivement que jamais. L'impératrice, qui jamais au reste n'a compris sa véritable position, n'a pas même cette seconde vue qui vient aux mourants à leur dernière heure. Aucune lueur ne lui montre le péril de la route où elle s'engage. Chaque jour elle redouble d'importunités auprès de l'empereur, comme si un cœur se rattachait par conviction de paroles! C'est absurde!

— Que se passe-t-il donc? Y a-t-il du nouveau?

— Tout est à peu près terminé, dit Duroc; la résolution de l'empereur a cependant fléchi ces jours derniers; mais la maladresse de l'impératrice a tout détruit. Et puis il est arrivé, depuis que l'empereur est revenu à Paris, une si grande quantité de plaintes des marchands et fournisseurs à qui l'impératrice ne paye pas ce qu'elle doit, que l'empereur en est très violemment aigri. Cela aurait peut-être encore pu passer. Mais hier il s'est produit un incident véritablement extraordinaire; il paraît que Madame Mère s'y trouve mêlée, et c'est ce que l'empereur est venu éclaircir lui-même.

Voici quel était cet incident extraordinaire :

Napoléon avait interdit de la façon la plus formelle de laisser pénétrer aux Tuileries ou à Saint-Cloud, sous quelque prétexte que ce fût, des marchandes à la toilette ou revendeuses. Il en venait beaucoup dans les premiers temps pour offrir à Joséphine les plus beaux bijoux ou bibelots de leurs boutiques, sûres que tout ce qu'elles présenteraient serait acheté sans marchander; elles savaient bien aussi qu'elles finiraient par se faire payer. Mais l'empereur avait déclaré qu'il ne voulait pas que l'impératrice portât un bijou qui avait été déjà porté par une autre femme.

Une de ces marchandes, que l'empereur avait rencontrée dans un corridor, avait même été mise à la porte par son ordre. On avait eu beau lui dire que cette revendeuse ne venait que pour essayer de vendre sa marchandise aux femmes de chambre, il avait répondu : « Que les femmes de chambre aillent acheter leurs affaires où bon leur semble, mais je ne veux pas que des revendeuses à la toilette mettent le pied chez moi. » Et, pour plus de sûreté, car il ne voulait pas que des gens malintentionnés pénétrassent au château sous prétexte de vendre leurs marchandises aux femmes de service, il s'informait de temps en temps s'il se présentait parfois de ces friponnes aux grilles des Tuileries.

La veille du jour où Napoléon vint faire à Madame Mère cette visite matinale, il était allé chasser à Fontainebleau. Vers midi, comme la chasse n'allait pas, languissait, et que la pluie commençait à tomber, l'empereur en eut assez et donna l'ordre de préparer ses équipages pour rentrer à Paris. La nuit commençait à tomber lorsque sa voiture approchait de la grille des Tuileries. Par un singulier pressentiment qui lui fit croire qu'il allait trouver sa femme en faute, il envoya par son piqueur l'ordre au chef du poste de l'entrée de la cour de ne point prendre les armes et de ne pas faire battre aux champs. De cette façon, il monta l'escalier des Tuileries sans que personne au château ait eu connaissance de son arrivée. Il se dirigea à pas rapides vers l'appartement de l'impératrice.

On sait combien cette grande enfant avait le goût des *patiences* et des *réussites;* mais, non contente d'interroger elle-même les cartes sur son avenir, elle avait la faiblesse d'ajouter à ce ridicule celui de recourir à la *science* des nécromanciennes. L'empereur l'avait souvent plaisantée sur cette petitesse d'esprit; puis, prenant la chose plus au sérieux, il lui avait défendu tout rapport avec les gens faisant métier de prédire l'avenir : « J'ai été témoin, a dit Méneval, de la défense qu'il lui intima d'aller consulter Mlle Lenormand. Il fit même arrêter cette célèbre jongleuse. Joséphine enveloppait du plus profond mystère ses rapports avec elle, et jamais l'intendant de ses dépenses n'a connu les sommes dont elle payait ses prédictions. » Mais Joséphine ne tenait pas plus compte de la défense de son mari sur ce point que sur les autres, et, avec sa légèreté habituelle, sans se préoccuper des conséquences que pourrait avoir pour elle cette infraction aux ordres de l'empereur, si la chose arrivait à ses oreilles, comme cela ne pouvait manquer un jour ou l'autre de se produire, Joséphine avait continué à voir Mlle Lenormand; elle la recevait dans son intimité et la comblait de cadeaux et d'argent qui eussent été mieux placés parmi les veuves et les orphelins que les guerres entreprises par son mari faisaient chaque jour par cen-

taines. Elle ne se bornait pas aux consultations de Mlle Lenormand. Comme un malade qui se voit perdu et qui veut consulter les médecins jusqu'à ce qu'il en trouve un assez complaisant pour lui faire espérer une guérison impossible, elle faisait venir aux Tuileries tout ce qui se mêlait à Paris de prédire l'avenir par les cartes, le marc de café et autres imbécillités pareilles. Or il y avait en ce moment, à Paris, un homme qui était en grande vogue auprès des petits esprits pour son habileté à lire l'avenir dans les astres. On en citait des choses extraordinaires. Cet homme était jeune, avait un extérieur séduisant, distingué même, et ne donnait ses consultations que pour l'amour de son art, disait-il, de la *science*. Aussi refusait-il tout honoraire. C'était un Allemand ; il s'appelait Hermann. Des femmes parlèrent de lui, naturellement, à l'impératrice, et Joséphine, un jour, dit le nom de cet homme à table, devant l'empereur, et vanta sa science. Napoléon, se douta bien qu'elle disait tout cela parce qu'elle mourait d'envie de consulter l'Allemand et qu'elle en voulait obtenir la permission ; il ne dit rien, mais il fit prendre, à peine sorti de table, des informations sur cet Hermann. Les renseignements ne furent pas bons ; on ne savait au juste ce qu'il était, mais la police le surveillait. L'empereur lut ce rapport, et dit à Joséphine : « Vous m'avez parlé hier d'un nommé Hermann : je vous défends de voir cet homme et de le faire venir au château. J'ai fait prendre des informations sur lui, il est l'objet de certains soupçons. »

Joséphine promit, comme elle promettait toujours. Pour elle, une promesse n'engageait à rien. Mais la défense de voir Hermann aiguisa son désir de le consulter. La chasse que l'empereur était allé faire à Fontainebleau lui fournit une excellente occasion de satisfaire sa curiosité.

« Qu'est-ce que cela fait, pensa-t-elle avec sa morale facile, puisqu'il ne le saura pas ! »

Et quand l'empereur, descendant de voiture, entra dans la chambre de l'impératrice, il trouva Joséphine devant une table chargée de cartes symétriquement disposées, entre l'Allemand Hermann et une revendeuse à la toilette ; il reconnut du premier coup d'œil cette femme pour l'avoir mise, lui-même, jadis, à la porte du château !

Si l'empereur cherchait une occasion de mécontentement contre Joséphine, il dut être satisfait : il était difficile à une femme de se moquer plus effrontément de son mari : et ce mari était Napoléon !

La colère de l'empereur fut terrible ; il fonça droit sur Joséphine, l'œil étincelant, les lèvres tremblantes, la main haute...

— Comment pouvez-vous violer ainsi mes ordres ! cria-t-il d'une voix stridente ; et comment vous trouvez-vous avec de pareilles gens ?

Joséphine était atterrée. Sans plus réfléchir à ce qu'elle disait balbutiant qu'elle n'avait pas réfléchi, tremblante, ahurie, elle eut recours au mensonge, comme une mauvaise écolière prise en faute, et répondit : « C'est Mme Letizia qui me l'a recommandée. » Et sa main désignait la marchande à la toilette qui, aussi effrayée qu'elle, avait couru se cacher derrière les rideaux, dans l'embrasure de la fenêtre.

— Et cet homme !... Comment se trouve-t-il ici, dans la chambre de l'impératrice ?...

— C'est madame qui l'a amené, dit Joséphine éperdue, en jetant avec angoisse un regard suppliant à la marchande.

A ce moment, l'Allemand, qui avait pensé tout d'abord être étranglé par l'empereur, dit avec fermeté :

— Je ne croyais pas, en venant dans le palais de l'empereur des Français, que ma vie ou ma liberté pussent y être menacées. Je suis venu parce qu'on m'a appelé. J'ai voulu dévoiler l'avenir à celle qui croit à *la science*... Quant à vous, Sire, vous feriez mieux de consulter les astres que de les braver.

— Qui es-tu donc ? lui cria l'empereur d'une voix rauque sortant avec peine de sa gorge que la rage contractait ; et que fais-tu à Paris ?

— Ce que je fais, vous le voyez, dit l'Allemand en montrant les cartes qui couvraient la table. Ce que je suis... le sais-je ? Et qui donc, ici-bas, sait ce qu'il est ?

Napoléon ne dit pas un mot. Il jeta aux trois personnages de cette scène un regard de dédain indicible et sortit en battant la porte avec violence. Il courut chez Duroc et lui dit en deux mots qu'il y avait avec l'impératrice un homme et une femme qu'il voulait voir chasser immédiatement du palais. Duroc exécuta à l'instant l'ordre de son maître.

Mais l'empereur n'avait pas oublié ce que l'impératrice lui avait dit : à savoir que c'était Madame Mère qui lui avait adressé la revendeuse tireuse de cartes. Au lieu d'écrire à sa mère, ce qui aurait obligé celle-ci à mettre, pour lui répondre, un secrétaire dans sa confidence, — on n'ignore pas que la *signora Letizia* ne savait guère, comme les autres femmes corses de son temps, que signer son nom, — Napoléon vint la trouver de bonne heure, le lendemain de cette scène. C'est pendant qu'il était en conférence avec elle que Duroc mit la jeune duchesse d'Abrantès au courant de cet événement. Quand, après une heure de conversation, l'empereur quitta sa mère, il était tout pâle : ses yeux avaient pleuré.

La signora Letizia confirma à Mme Junot ce que Duroc venait de lui dire et ajouta que cet Allemand, qui avait trouvé le plus ingénieux et le plus audacieux des moyens pour s'introduire aux Tuileries et faire dire à l'impératrice toutes les choses qu'il voulait savoir, n'était qu'un espion, homme fort intelligent du reste, aux gages de l'Angleterre. La police en avait acquis la certitude et avait adressé à l'empereur ce complément de renseignements.

Quant à Madame Mère, si elle s'était trouvée mêlée à cette affaire, c'était bien malgré elle et sans même s'en douter. Le lendemain de cet incident des Tuileries, elle avait été réveillée à sept heures du matin par un messager de l'impératrice qui lui apportait une lettre avec la mention *très urgente et exclusivement pour madame*. Dans cette lettre, Joséphine, continuant son système de mensonges, suppliait sa belle-mère de dire à l'empereur, dans le cas où il la questionnerait sur une marchande de châles ou revendeuse à la toilette, que cette femme lui avait été adressée et recommandée par elle-même.

La bonne Mme Letizia, ne sachant en aucune façon de

quoi il était question, et croyant à une querelle de ménage causée par de nouvelles dépenses folles que sa belle-fille venait de faire et voulait dissimuler à l'empereur, ne fit point difficulté pour rendre à l'impératrice le service qu'elle lui demandait. La visite si matinale de l'empereur, qui ne venait que fort rarement voir sa mère, aurait dû cependant lui faire deviner qu'il se passait quelque chose de plus extraordinaire que l'achat de quelques châles fait par l'impératrice à une autre marchande que celle qui avait l'habitude de les lui fournir. Mais, après les premières paroles d'explication, elle vit qu'il s'agissait d'une tout autre affaire que d'une affaire de chiffons ; et apprenant que la vie de son fils, de son *Napolione*, était peut-être en danger, elle dit tout ce qu'elle savait, c'est-à-dire la démarche que l'impératrice venait de faire auprès d'elle ; elle remit, du reste, à l'empereur la lettre de Joséphine.

— J'espère, ajouta-t-elle en achevant de conter cette étrange histoire à sa dame de compagnie, j'espère que l'empereur aura le courage, cette fois, de prendre un parti que, non seulement la France, mais l'Europe attend avec anxiété ; son divorce est un acte nécessaire.

La bonne femme était indignée que l'impératrice ait pu la mêler à une affaire de cette sorte. Et puis, quand cette Corse rigide mesurait le peu de dignité qu'avait eu sa belle-fille en s'adressant à elle, à la mère des Bonaparte, avec lesquels elle était presque en *vendetta*, pour dissimuler à l'empereur une inconcevable légèreté dont les suites pouvaient être si graves, elle n'en revenait pas de tant d'inconséquence, de si peu d'amour-propre !

Mme de Rémusat, « amie encore plus que dame du palais de Joséphine », avait déjà fait tout au monde, en 1807, pendant le voyage de la cour à Fontainebleau, pour détourner de l'impératrice l'orage qui la menaçait : son intervention auprès de M. de Talleyrand, familier intime de sa maison, ne fut pas étrangère à la contre-négociation que fit le vice-grand-électeur auprès de Napoléon, non pas pour combattre son projet de divorce, mais pour repousser l'immixtion de Fouché en cette affaire et en ajourner la solution à un moment plus opportun. Mme de Rémusat, qui continuait à *protéger* de son mieux l'impératrice, avait appris, comme toute la cour, la visite insolite de l'empereur à sa mère. Devinant qu'il y avait là quelque intrigue défavorable à sa maîtresse et sachant que Mme d'Abrantès avait été de service ce jour-là auprès de Madame Mère, elle lui envoya un mot, la priant instamment de lui dire à quelle heure elle la pourrait voir, car elle désirait lui parler au plus tôt. Mme d'Abrantès, rentrée chez elle, lut cette lettre. Elle fit remettre ses chevaux à sa voiture et se rendit de suite chez Mme de Rémusat. Celle-ci se déshabillait pour se mettre au lit quand Mme d'Abrantès arriva. Mme de Rémusat n'était autre que le *porte-paroles* de l'impératrice. « Madame Mère peut beaucoup sur l'empereur, dit-elle à Mme Junot, et vous, vous pouvez beaucoup sur elle ; elle vous écoute, vous êtes un peu sa compatriote, elle vous a vue naître et vous aime, vous pouvez même *tout*. Qu'elle veuille bien parler à l'empereur : l'impératrice Joséphine, je suis là pour en répondre, tiendra dorénavant toutes les promesses qu'il plaira d'exiger d'elle. Le prince Eugène, la reine Hortense, s'engageront aussi en son nom... »

Mme de Rémusat, fort jolie d'ordinaire, malgré un nez qui eût gagné à être un peu plus fin, Mme de Rémusat, dont la beauté était bonne, s'il est possible de s'exprimer ainsi, était en ce moment parfaitement belle. La flamme de ses grands yeux noirs illuminait son visage et lui donnait une apparence presque divine. Mais, est-ce que ce ne sont pas les sentiments, les passions exprimés sur un visage qui lui donnent la véritable beauté, bien plutôt que des traits plus ou moins corrects ? Et quels sentiments sont supérieurs à ceux de cette sublime bonté qui, s'élevant au-dessus des banalités ordinaires de la vie, combat pour faire le bien ?

Mme d'Abrantès lui fit entendre qu'en la circonstance présente aucune influence ne pouvait lutter contre les conséquences des faits qui venaient de se passer et qu'elle ne pouvait ignorer. Elle promit cependant de parler à Madame Mère et elle le fit. « Mais que pouvaient quelques vagues contre un rocher profondément attaché à la terre ? Et telle était malheureusement la volonté de la famille de Napoléon relativement au divorce.

Depuis cette fâcheuse aventure, l'impératrice était plus triste que jamais. Elle sentait que l'empereur préparait sérieusement son divorce : elle sentait aussi qu'elle avait de nouveau mis les torts de son côté et que son mari avait repris l'avantage. Sa tristesse donnait de l'humeur à Napoléon qui ne se rencontrait plus avec elle que lorsqu'il lui était impossible de l'éviter. La malheureuse femme avait des moments de désespoir suivis parfois d'espérance sans raison : « Ah ! dit-elle un jour à Mme d'Abrantès, si je promettais une fois, à présent, de faire tout ce que veut l'empereur, je ne manquerais jamais à ma promesse ! » Et la pauvre Joséphine oubliait, en disant ces mots, qu'elle avait son *toutou* sous le bras. L'empereur ne pouvait souffrir les chiens dans les appartements, et jamais sa femme n'avait consenti à sacrifier ce goût aux goûts de son mari. Un jour, comme Mme de Rémusat lui en faisait l'observation, elle lui répondit : « Je prouve par là mon pouvoir sur l'empereur à ceux qui en doutent. Voyez si l'empereur en a dit un mot ! » Napoléon avait en vérité autre chose à faire qu'à se disputer avec une femme qui ne voulait rien faire pour lui être agréable : il subissait son caprice pour les chiens, comme il subissait son désordre, ses dépenses insensées et ses dettes ; semblable à beaucoup de maris, devant l'inutilité de ses remontrances, il avait fini par ne plus rien dire. Aussi, lorsque l'impératrice dit à Mme d'Abrantès qu'elle ferait à l'avenir tout ce que voudrait l'empereur, celle-ci la regarda, regarda le chien, et dit avec un sourire de découragement : « Ah ! Madame... »

La grande enfant comprit et ne répondit rien.

JOSEPH TURQUAN.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE CONTEMPORAINE

La Bourgeoisie (1)

III

Quel que fût leur souci d'étendre et de fortifier le droit de propriété, les légistes révolutionnaires ne l'en ont pas moins affaibli en un point, c'est en ce qui touche le droit de transmission. — Individualistes déterminés et s'étant assigné la tâche de désagréger tous les blocs sociaux qui formaient l'édifice de la vieille France, ils ne pouvaient laisser intact le plus ancien, le plus homogène de tous, — la famille : c'est dans une pensée hostile à la famille qu'ils instituèrent, en matière successorale, la règle du partage égal et forcé (2).

L'existence de la famille est liée à la perpétuité du foyer : foyer éteint, famille éteinte. Or, la règle du partage forcé a pour effet d'éteindre le foyer à chaque génération. A la mort du père, le patrimoine s'émiette, la famille, perdant son centre, se divise en autant de tronçons qu'il y a d'enfants ; et, du vivant même du père, notre régime successoral a commencé de la désorganiser. La puissance paternelle ne saurait être qu'un vain mot sous une législation qui, privant le père de famille de sa prérogative essentielle, lui interdit de transmettre à l'un de ses enfants, avec la plus grande partie de son héritage matériel, l'héritage moral de son autorité, de sa responsabilité, de ses devoirs. — J'ai eu sous les yeux deux lettres d'un fils à son père, écrites, l'une un peu avant, l'autre un peu après 89. La première se termine ainsi : « J'ai l'honneur d'être, Monsieur mon Père, votre très humble et très obéissant serviteur et fils » ; et la seconde : « Je suis, mon Père, votre fils selon la nature et votre égal devant la loi. » — Il y a un abîme entre les deux formules comme entre les deux époques. Le Père était roi, il fondait pour l'éternité : il n'est plus que le chef viager d'un groupe éphémère ; — il embrassait d'un long regard prévoyant tout l'avenir de sa race ; — il « rapetisse son cœur » et, renonçant aux longs espoirs, concentre sur sa postérité immédiate une sollicitude qu'il ne peut étendre plus loin.

De là cette « paidolâtrie », dont Taine se proposait d'étudier les effets funestes ; il eût montré, si la mort lui en eût laissé le loisir, comment « les autres intérêts manquant, maison, domaine, atelier, œuvres locales durables, tout le cœur indifférent maintenant à la postérité invisible vient se reporter sur les enfants visibles (1) », et comment la « paidolâtrie » aboutit, par une conséquence fatale, à la décroissance de la natalité, — disons le mot, au malthusianisme. Ce « paupérisme » (2) d'un genre spécial est en bonne voie de tuer la bourgeoisie ; mais, en attendant qu'il la tue, le malthusianisme la fait vivre : se réduire à n'avoir qu'un très petit nombre d'enfants, ou mieux, à n'en avoir qu'un seul, n'est-ce pas s'assurer, en dépit du Code, les avantages de la liberté testamentaire ? — La bourgeoisie française tempère par la stérilité systématique la règle du partage forcé.

Par la stérilité systématique, et non par le célibat systématique. — La France qui, dans le tableau comparé de la natalité dans les principaux États de l'Europe, n'occupe que l'avant-dernier rang, juste avant l'Irlande, occupe le septième rang (sur seize États) dans le tableau de la nuptialité (3). D'où il faut conclure que le vice de notre organisation familiale a moins pour effet de déconseiller le mariage que de dépraver la notion du mariage, du moins dans la classe possédante. Chez nous, si l'homme du peuple assume en pleine jeunesse et sans arrière-pensée les charges de l'amour et celles de la famille ; le bourgeois, lui, ne se marie que sur le tard, l'âge passé des illusions, des entraînements juvéniles et des heureuses imprévoyances ; et il se marie comme il conclurait un marché, sacrifiant tout aux convenances pécuniaires. Mais la même prudence mercantile qui noue ces froides unions en limite la fécondité ; et elle n'en assure pas le bonheur, comme il ressort de la statistique des divorces.

Le divorce est l'indispensable complément du mariage tel que le conçoit la bourgeoisie ; et l'on n'a fait, lorsqu'on l'a rétabli, que restituer à notre Code mutilé l'une de ses parties harmoniques. L'indissolubilité du mariage s'imposerait à une législation qui aurait moins en vue la personne même des époux que cet être moral, la famille, dont ils doivent assurer la perpétuité. Mais si le mariage n'est qu'un contrat pareil aux autres, si l'individu, naissant et vivant isolé, n'a que des droits et des devoirs limités à la

(1) Voyez la *Revue* du 4 janvier 1896.

(2) Dans l'ancienne France, on le sait, le système de la liberté testamentaire était celui des pays de droit écrit ; dans les pays de droit coutumier, le système du partage égal avait prévalu, mitigé d'ailleurs par l'institution du droit d'aînesse.

Les considérations qui vont suivre ne sont pas un plaidoyer pour le rétablissement de la liberté testamentaire. En fait, les chefs de famille français n'usent même plus du droit de réserve, pourtant si limité, que leur laisse le Code. C'est dire que le système individualiste du partage égal est profondément entré dans nos mœurs. Il n'en vaut pas mieux pour cela. J'estime d'ailleurs, et j'essaye de montrer ci-après que l'influence de la loi successorale sur la natalité et sur l'évolution de la famille ne saurait être exagérée. (Cf. Le Play, *la Réforme sociale en France*, I, ch. II, et Tocqueville, *la Démocratie en Amérique*, I, ch. III.)

(1) *Le Regime moderne*, t. II, [illegible].

(2) Le mot est de M. Guyau.

(3) Arsène Dumont, *Dépopulation et Civilisation*, p. 69-74, [illegible] B et D.

durée de son existence, au nom de quel principe l'enfermerait-on dans le mariage comme dans une prison sans issue ? — Lorsqu'on étudie à ce point de vue, qui est celui de notre Code, la loi de 1884, on la trouve singulièrement timide : elle n'admet le divorce que « pour cause déterminée ». Plus hardie et plus logique, la loi de 1792, — la première de nos lois sur le divorce, — s'accommodait du consentement mutuel des époux, voire même de la volonté persistante exprimée par l'un d'eux. C'était là, dira-t-on, sanctionner légalement l'union libre. — J'en conviens. Mais le principe individualiste une fois accepté, il faut l'accepter dans ses conséquences et sacrifier radicalement la famille à l'individu. C'est à quoi tendent depuis un siècle notre littérature et nos mœurs.

IV

Après les *idées* de la bourgeoisie, ses *passions*. — Je lui vois deux passions dominantes : celle de l'argent, — celle du pouvoir.

Dans un pays où les excès de l'individualisme, loin d'être combattus, ont été encouragés de toute manière ; où le dogme, proclamé par la Révolution, de l'égalité des citoyens devant la loi, n'a laissé subsister entre eux qu'une différence, celle de la fortune, il était inévitable que l'instinct social, comprimé de parti pris, finît par s'atrophier et que la passion égoïste par excellence, celle de l'argent, se développât au détriment des passions désintéressées. — Aussi notre époque nous donne-t-elle ce spectacle : l'argent, — Sa Majesté l'Argent, — régnant en souverain absolu, et, — suprême leçon d'immoralité, — dispensant, avec le bien-être et le luxe, la considération et l'influence.

Toutes les classes de la nation ont sacrifié au veau d'or : ce qui, chez le bourgeois, se nomme cupidité et avarice, se nomme, chez le peuple, haine et jalousie. Mais cette passion de l'argent dont elle n'est pas seule à brûler, la bourgeoisie, jusqu'ici, a seule pu la satisfaire. Et elle n'a pas hésité sur le choix des moyens. Maîtresse des capitaux et de l'outillage industriel de la nation, principale, pour ne pas dire unique bénéficiaire de la grande transformation économique qui a signalé la première moitié de ce siècle, elle ne s'est pas contentée d'accumuler laborieusement les produits légitimes de son travail. Le démon du jeu s'est emparé d'elle ; il la possède au point de l'avoir rendue indifférente à tout le reste. « On ne pense plus qu'à s'enrichir, écrivait en 1845 M. Léon Faucher, et l'on ne mesure plus les événements qu'au thermomètre de la Bourse (1). » — La phrase est aujourd'hui plus vraie que jamais. C'est dans le temple de l'argent, où le peuple n'entre pas, mais où l'on joue son pain à la hausse ou à la baisse, — c'est à la Bourse, et là seulement, que bat le cœur de la bourgeoisie.

Pourtant, à la passion de l'argent elle a toujours associé celle du pouvoir : la suprématie politique n'est-elle pas, pour une classe sociale, la meilleure garantie de la prospérité financière ? — Le pouvoir, elle en tient les sommets, en occupe toutes les avenues.

Elle a préposé à la garde de ses intérêts politiques un personnel choisi, qu'elle recrute dans ses meilleures troupes. Nos établissements d'enseignement supérieur, — École polytechnique, École de droit, École de médecine, — autant de séminaires, imbus de ses traditions et de son esprit, où se forment et grandissent ses hommes. Ingénieurs, médecins, avocats, autant de candidats-nés à toutes les fonctions électives.

Ces tenants de la bourgeoisie trouveront, le moment venu, leur place toute marquée dans l'organisation maçonnique. — Je ne sais s'il faut en croire de bonnes âmes et si Lucifer se mêle de présider en personne les *convents* des hauts dignitaires maçons ; mais je sais bien que la franc-maçonnerie, fermée à l'ouvrier et au paysan, n'est, au gré de la plupart des initiés, qu'une association bourgeoise savamment organisée pour la défense, des intérêts d'une classe, Les loges, dont le réseau s'étend sur toute la surface du territoire, proposent les candidatures, dictent ou revisent les professions de foi et, somme toute, décident des élections (1).

Qui de nous ne s'est arrêté devant ces affiches bariolées dont se couvrent les murs, à chaque printemps électoral, comme d'une frondaison fantastique ? — En périodes déclamatoires où revit l'emphase démodée du « style Robespierre », le futur député, la main sur le cœur, proteste de son civisme ; en vingt phrases où la langue n'est pas plus respectée que le bon sens, il résout tous les problèmes, amalgame toutes les promesses de réformes. Le peuple n'est plus dupe de cette rhétorique ; il a appris à ses dépens ce que valent les protestations dont on l'accable tous les quatre ans ; mais il a des caprices de sultan blasé : il lui plaît d'humilier les maîtres qu'il se donne, et il leur impose, à l'heure du scrutin, des platitudes de valets.

(1) Cf. Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. VI, p. 50.

(1) « *Nos candidats* l'ont emporté *presque partout*... Nous sommes profondément heureux de leur réussite, bien certains que, au Palais-Bourbon comme ailleurs, ils s'inspireront toujours de la solidarité maçonnique, et qu'ils poursuivront infatigablement l'application de nos principes. » *Bulletin du Grand Orient*, 1893, p. 561.

Elle sonne enfin, cette heure si lente à venir. Notre homme, la victoire remportée, part pour Paris... Les concessions qu'il a dû faire aux exigences de ses électeurs, les complaisances intéressées et tant soit peu serviles dont il n'a pu se défendre ont amolli déjà et déformé cette âme d'ambitieux vulgaire. Et voici que la machine parlementaire le happe dans ses engrenages, et, le pressant entre les cylindres de ses laminoirs, a bientôt fait de le réduire à l'état de pâte molle, façonnée au moule des partis. Quoi que puissent donner à penser de récents scandales (ils eussent en d'autres temps provoqué la révolution du mépris), nos Chambres comprennent une majorité de gens honnêtes, incorruptibles au sens ordinaire du mot. En revanche, les hommes fermes et droits, « sincères », dirait Carlyle, ne déviant pas d'une ligne de conduite une fois arrêtée, ne laissant pas s'interposer entre la réalité et leur regard le voile décevant des apparences, — ces hommes-là s'y font de plus en plus rares. Le politicien se dépense en combinaisons, en intrigues de couloirs, en marchandages, en habiletés subalternes. Un portefeuille à défendre, une réélection à préparer, — il ne voit ni plus haut ni plus loin. Sa politique s'inspire des intérêts et des passions du moment, rarement d'une idée ou d'un principe.

Ce défaut d'idées et de principes n'est pas imputable aux individus, mais bien plutôt à la classe sociale qui leur a donné mission d'exercer, de monopoliser le pouvoir, et dont ils ne font, en somme, que refléter l'inconscience. « Qu'est-ce que la bourgeoisie depuis 89? disait Proudhon il y a trente ans (1), — et il est difficile de ne pas souscrire à l'ensemble de ce jugement, moins passionné qu'il n'est exact :

Qu'est-ce que la bourgeoisie depuis? Que représente-t-elle?... Elle n'a plus ni pensée ni volonté. Tour à tour révolutionnaire et conservatrice, républicaine, légitimiste, doctrinaire, juste-milieu; un instant éprise des formes représentatives et parlementaires, puis en perdant jusqu'à l'intelligence; ne sachant à cette heure quel système est le sien, quel gouvernement elle préfère; n'estimant du pouvoir que les profits, n'y tenant que par la peur de l'inconnu et pour le maintien de ses privilèges; ne cherchant dans les fonctions publiques qu'un nouveau champ, de nouveaux moyens d'exploitation; avide de distinctions et de traitements; aussi pleine de dédain pour le prolétariat que la noblesse le fut jamais pour la roture, la bourgeoisie a perdu tout caractère : ce n'est plus une classe, puissante par le nombre, le travail et le génie, qui veut et qui pense, qui produit et qui raisonne, qui commande et qui gouverne; c'est une minorité qui trafique, qui spécule, qui agiote, une cohue.

1 *De la capacité politique des classes ouvrières*. 2 partie. ch. II.

V

Cependant un nouvel acteur, relégué jusqu'ici au fond du théâtre, vient d'apparaître sur le devant de la scène politique, qu'il occupera bientôt tout entière. — On raconte (1) qu'en 1830, Casimir Perier, rentrant chez lui, se vit un jour entouré d'une foule menaçante qui lui criait : « Les droits de l'homme! Nous voulons les droits de l'homme! » — Casimir Perier ne se troubla pas : « Vous voulez les droits de l'homme? Eh bien, je vous les accorde. » — Ce don magnifique, mais illusoire, le seul que le peuple ait jamais reçu de la bourgeoisie, ne le contente plus désormais. Il porte sur ses épaules de géant tout le poids de la société actuelle et commence à comprendre que la Révolution faite, il y a cent ans, en son nom, n'a pas été faite à son profit. La bourgeoisie a décrété l'abolition de la royauté, de la noblesse héréditaires : il demande, en vertu des mêmes principes, la suppression de la richesse héréditaire; la bourgeoisie a proclamé l'égalité des droits : il réclame celle des jouissances; et ses revendications, comme celles de la bourgeoisie en 89, s'inspirent d'une philosophie. On s'est appliqué, avec persévérance, à le détacher de ses croyances traditionnelles, on a tué dans son âme l'espoir des compensations d'outre-tombe : n'était-ce pas reconnaître légitimes ses aspirations à la félicité terrestre? « Qu'est-il? — Rien. — Que doit-il être? — Tout, » vont répétant ses Sieyès. Leur voix a pénétré jusque dans les profondeurs et leur revient grossie de formidables échos.

VI

La bourgeoisie ne méconnait pas les dangers qui la menacent; elle s'efforce de les conjurer, recourt aux palliatifs, et même s'inocule, à doses répétées, le poison socialiste, à l'effet d'en atténuer la virulence. — Lois de protection et d'assistance sociales, lois fiscales frappant de taxes de plus en plus lourdes le revenu et l'héritage, — il n'est pas de sacrifices qu'elle ne s'impose dans l'espoir de désarmer ses adversaires, de concessions que ne lui suggère l'instinct de la conservation.

Mais le système des concessions n'a jamais, — l'histoire le démontre, — donné les résultats attendus. « Le mal qu'on souffrait patiemment comme inévitable paraît insupportable dès qu'on conçoit l'idée de s'y soustraire (2). » Et d'ailleurs, le socialisme préliminaire et prophylactique timidement

(1) Bardoux, *la Bourgeoisie française*.
(2) Tocqueville.

inauguré par la bourgeoisie ne va pas sans une contradiction. — C'est ce qu'ont très bien vu les socialistes (1).

Les agents des révolutions sociales n'ont pas le secret de leur œuvre ; d'où l'incohérence des hypothèses socialistes, en ce qui touche l'organisation de la société future. Mais, constructeurs médiocres, les socialistes sont, en revanche, d'excellents critiques. — « Vous admettez, disent-ils aux politiciens bourgeois, le caractère absolu de la propriété individuelle, telle que l'a instituée la Révolution française ; vous affirmez, à toute occasion, la légitimité du capital : de quel droit l'opprimez-vous ensuite en le contrariant dans sa faculté de reproduction illimitée ? — Vous posez en principe, avec la *Déclaration des droits de l'homme* (article 13), qu' « une contribution commune est indispensable pour l'entretien de la force publique et pour les dépenses d'administration, » mais seulement pour ces deux objets ; l'État, simple gardien de la sécurité publique, « n'a pas, ajoutez-vous, à s'immiscer dans les combinaisons privées (2) », et il empiète dès qu'il se mêle de corriger le libre jeu des phénomènes de production et de distribution ; vos théoriciens professent comme un axiome que « toute institution, toute mesure qui a pour résultat de protéger l'individu contre la concurrence l'atrophie (3) ». — A quel titre intervenez-vous après cela pour atténuer dans ses effets cette concurrence économique, forme nécessaire et bienfaisante, suivant vous, de la concurrence vitale ?

« Illogique, votre intervention ne saurait vous être profitable. Car, ou bien, dans votre souci de conservation, vous vous en tiendrez à des réformes superficielles et de façade qui, décevant l'espoir des travailleurs, ne feront qu'exaspérer leurs impatiences ; ou bien vous en arriverez, à force de corrections et de retouches, à paralyser dans son fonctionnement le mécanisme social dont vous voulez sauvegarder à tout prix les organes essentiels (4). — Dans les deux cas, vous aurez manqué votre but, hâté le dénouement que vous vous flattiez d'éviter, de retarder tout au moins.

VII

Et les socialistes de conclure que « le collectivisme nous attend à l'issue de toutes les voies, au bout de toutes les hypothèses ». — Conclusion hasardée d'un raisonnement juste. Entre la chute du régime bourgeois et le triomphe du collectivisme, il n'y a pas relation nécessaire de cause à effet ; si d'ailleurs la solution collectiviste venait jamais à prévaloir dans son intégralité, elle ne prévaudrait pas longtemps, on peut l'affirmer sans crainte. L'humanité, contrariée dans ses instincts primordiaux, ne tarderait pas à s'évader du paradis lugubrement chimérique où on l'aurait enfermée par surprise.

Donc, gardons-nous d'ajouter foi aux prophéties intéressées qui nous annoncent la prochaine mise en œuvre de telle ou telle conception théorique étroitement et brutalement exclusive. La révolution qui brisera les cadres sociaux actuels n'a pas besoin, pour s'accomplir, d'emprunter la forme collectiviste ou communiste. Et ne s'accomplit-elle pas un peu tous les jours (1) ?

La bourgeoisie qui en surveille et même en favorise les progrès avec la prétention d'en régler et, le moment venu, d'en arrêter la marche, ne lui opposera, aux heures décisives, aucune résistance sérieuse. Énervée jusqu'aux moelles par son matérialisme politique, ne défendant que des intérêts, elle a perdu toute confiance en son droit. Son souci de l'ordre matériel ne la sauvera pas. N'entendions-nous pas naguère un ministre, homme de talent d'ailleurs, et de conscience, s'inscrire en faux, à la tribune de la Chambre (2), contre la formule « il n'y a pas de loi contre le droit » ? — « C'est là, s'écriait-il aux applaudissements de la majorité, une affirmation contre laquelle on ne saurait trop s'élever dans une société civilisée. » — Donc, *il n'y a pas de droit contre la loi :* l'expropriation de la bourgeoisie sera le chef-d'œuvre de la légalité (3).

Aussi bien, les révolutions sociales ne se font-elles pas, comme les révolutions politiques, à coups de fusil, dans la fumée des barricades. — Pour irrité qu'il soit, l'océan des salariés, où se noiera la classe moyenne, ne renversera pas violemment les digues auxquelles elle se confie : il les submergera de sa marée lente et continue.

(1-8-89) G. DE RIVALIÈRE.

(1) Cf. Jaurès, *Organisation socialiste*, ch. I. (*Revue socialiste*, n° de mars 1896).

(2) Yves Guyot, *la Propriété*, p. 250.

(3) *La Propriété*, p. 278.

(4) En ces matières, d'ailleurs, les bonnes intentions ne suffisent pas : on veut soulager et il arrive que l'on irrite le mal. C'est ainsi, par exemple, que la loi du 2 novembre 1892, réglementant le travail des enfants et des femmes dans l'industrie, a produit l'effet contraire à celui qu'on en attendait, et provoqué de la part des intéressés de justes et nombreuses réclamations.

(1) Est-il besoin de le faire remarquer, — l'action des phénomènes économiques (baisse du taux de l'intérêt, hausse progressive des salaires) tend à désorganiser, à elle seule, l'ordre social actuel.

(2) Séance du 12 juillet 1895.

(3) « Vous invoquez votre légalité pour vous défendre ; c'est votre légalité qui vous tuera. *Elle nous suffit contre vous.* » (Chambre des députés. Discours de M. Jules Guesde. Séance du 22 novembre 1895.)

LA RELIGION DES CONTEMPORAINS

Il serait très intéressant d'écouter un critique, bien informé et homme de goût du reste, qui : 1° ne fût point Parisien, 2° ne fût point universitaire, 3° ne fût point anti-universitaire de parti pris, 4° ne fût pas auteur lui-même à côté, au-dessus, au-dessous ou dans les intervalles de sa critique.

Car le critique parisien, quelque indépendant d'esprit qu'il soit, n'est jamais assez indépendant de situation ; et Dieu me garde de dire qu'il soit enchaîné par les liens charmants de la camaraderie ; mais il en est toujours, à son insu même, légèrement enlacé, et c'est beaucoup qu'il soit sincère, c'est-à-dire, comme dit joliment M. Jules Lemaître, qu'il exprime la moitié de sa pensée.

Car le critique universitaire est un excellent critique, à qui le dites-vous? mais, quelque originalité que lui aient départie les dieux, jamais il n'arrive à être excessivement différent d'un autre critique universitaire ; et cela fait que les critiques universitaires sont à eux tous un admirable critique, mais individuellement des critiques insuffisamment imprévus.

Car le critique extra-universitaire résistant mal à la tentative d'être *anti*, parce qu'il est *extra*, tombe juste dans le même défaut que le critique universitaire lui-même et est aussi peu imprévu que celui-ci ; et il l'est dans un autre sens, et il n'y a qu'en cela qu'il en diffère.

Car le critique auteur réussit peu à ne point songer, quand il est critique, à ce qu'il est quand il est auteur, et cela, précisément, fait son originalité, et une originalité que je tiens pour précieuse ; mais encore, je ne fais point de difficulté de l'avouer, cela peut bien l'empêcher d'être suffisamment large et compréhensif.

Il ne serait donc pas mauvais qu'un critique se rencontrât qui ne fût ni Parisien, ni universitaire, ni anti-universitaire, ni auteur, — comme je me permettais de l'affirmer en commençant.

Ce critique existe ; c'est M. Delfour... A la vérité, s'il n'est incorporé à aucune des confréries critiques, à aucun des collèges judiciaires que j'énumérais plus haut, il est incorporé à un autre. Il est prêtre catholique ; il est M. l'abbé Delfour. Il y a des chances pour qu'il soit, lui aussi, de parti pris, jusqu'à un certain point, et pour que, lui aussi, quoique original, il soit peu imprévu. Mais du moins, ce sera là un prévu moins ordinaire, moins accoutumé que les autres, et nous aurons chance d'entendre une note qui ne sera pas tout à fait celle que nous entendons tous les jours.

C'est en effet ce qui arrive avec M. l'abbé Delfour. M. Delfour est avant tout un esprit très curieux, qui s'inquiète naturellement et sans pensée de derrière la tête, de toutes les manifestations de l'esprit littéraire. Il passe de M. Anatole France à M. Boissier, de M. Boissier à M. Jules Lemaître, à M. Zola, à Élisabeth Browning, à M. Barrès, à Arvède Barine, à M. Édouard Rod, à M. Brunetière et à Mme Séverine, sans oublier M. Huysmans ni M. de Hérédia. A la bonne heure ! Voilà des lectures diverses. Et ce sont des lectures bien faites. De chaque auteur le trait caractéristique est le plus souvent très bien saisi et fort bien mis en lumière. M. Delfour a beaucoup de sang-froid dans la lecture, ce qui est une qualité assez rare ; il n'est pas pressé, il vit avec chacun des auteurs qu'il étudie tout le temps qu'il faut, et il se pénètre patiemment de l'esprit de chacun d'eux.

Très lettré du reste, et autant en littérature profane qu'en lettres sacrées, il a ses points de repère tout prêts, toujours présents, et ses hauteurs, pour situer et pour mesurer les contemporains qu'il étudie. Aussi telle de ses études, sur M. France par exemple, ou sur M. Bourget, ou sur M. de Vogüé, est-elle vraiment forte dans sa petite étendue et complète en très peu de pages. Il y a là une maîtrise d'esprit assez remarquable, et une vigueur de pénétration qui n'est pas commune.

Quant aux tendances générales, elles sont intéressantes à considérer. J'ai dit que M. Delfour n'a pas de pensée de derrière la tête quand il commence une lecture. Mais cela ne veut pas dire que quand il l'a finie, il ne se retrouve pas tout entier, avec ses convictions, pour juger et décider, et même trancher. Il a intitulé son livre : *la Religion des Contemporains*. Détestable titre, du reste, en ce qu'il annonce un livre de dissertations sur la conscience du siècle, analogue aux *Méditations et Études morales sur le temps présent* de feu Guizot, ce que le volume de M. Delfour n'est aucunement. Tout au moins fallait-il, en un cartouche au-dessous du titre, indiquer que l'on a affaire à un recueil d'études critiques. Mais si M. Delfour a choisi cet intitulé, c'est qu'il s'est aperçu en relisant ses chapitres que tous revenaient en dernier lieu à une interrogation sur les croyances des auteurs que M. Delfour avaient étudiés. Une analyse du talent de chaque écrivain, puis un coup de sonde jeté dans les profondeurs (plus ou moins vertigineuses) de chacune de ces âmes, voilà de quoi chacun des chapitres de M. Delfour est composé. Et c'est ainsi que l'on voit pleinement les tendances générales de M. l'abbé Delfour, qu'il n'a, du reste, et tant s'en faut, aucunement cherché à dissimuler.

J'ai dit que ces tendances étaient curieuses. M. Delfour est infiniment intéressé par le mouvement religieux laïque, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'est marqué si vivement depuis une quinzaine d'années. Il le suit à la trace avec une véritable

émotion dans chacun des auteurs qu'il compulse. Seulement, s'il s'y intéresse infiniment, ne croyez pas qu'il en soit charmé. Il ne l'est pas le moins du monde. Il en serait plutôt extrêmement effrayé. Si nous en étions encore au temps des polémiques théologiques, ce livre pourrait être intitulé : *Contre la piété sans la foi.*

Cette religiosité laïque, inconsistante, nébuleuse et crépusculaire, qui date (à peu près) de Chateaubriand et de Lamartine, et qui, après les jours de triomphe du positivisme, a été renouvelée si brillamment par nos contemporains, est la chose du monde qui intéresse le plus M. l'abbé Delfour et qu'il aime le moins. Il n'est pas dupe, et tient essentiellement à ne pas l'être, de ce christianisme latéral qui s'établit peu à dans un certain nombre d'âmes ou conciliantes ou complexes. Il est ferme dans sa doctrine, ennemi des concessions même apparentes ; il est intransigeant. S'il était déclamateur, ce qu'il n'est à aucun degré, il dirait certainement : « Le néo-christianisme, voilà l'ennemi. » Oui, le vrai ennemi; car... écoutez M. Delfour : « L'Église a un peu le droit d'interroger les enfants qui lui viennent de tous côtés et qu'elle n'a pas portés dans son sein... Si nous laissions les nouveaux chrétiens parler et agir à leur guise, nous serions bientôt débordés par une sorte de religion vague, indépendante, infiniment plus voisine du protestantisme que du catholicisme. » A la bonne heure ! D'abord c'est très vrai, et ensuite voilà parler franc. J'aime cela. Au moins voilà un catholique qui est catholique.

Et il l'est, non seulement franchement, mais profondément. Quelles sont les vertus chrétiennes pour lui ? C'est la foi, et puis c'est la foi, et puis encore c'est la foi. La piété sans la foi, pour lui, n'est rien du tout, parce que, pour lui, où il n'y a point la foi, il ne peut y avoir aucune piété. Ayez donc la foi, si vous sentez en vous ces sentiments religieux dont vous parlez, ou vous perdrez ces sentiments religieux eux-mêmes en fort peu de temps.

— Mais la foi, comment l'avoir ?

— Il y a des moyens ; et avec une bravoure qui est loin encore de me déplaire, M. Delfour n'hésite pas à rappeler, à plusieurs reprises, si j'ai bonne mémoire, le fameux moyen de Pascal. Eh bien, oui, j'aime mieux cela que des concessions ou des demi-indulgences, ou des yeux à demi fermés. Ce livre est celui d'un homme qui n'est pas à moitié un honnête homme.

Maintenant s'il passait par la tête de quelqu'un de me demander si, pour autant, je suis de l'avis de M. Delfour, et si, estimant son attitude, j'ai la même façon de juger ; aussi franchement que lui, je dirais que non. Il se défie du néo-christianisme comme d'un ennemi du catholicisme, qu'on serait fou de tenir pour un auxiliaire. Ceci, bien ; il a parfaitement raison. — Il trouve le néo-christianisme absurde en soi ; et ici, je crois qu'il se trompe. Il triomphe trop facilement de la formule : la piété sans la foi. Il dit trop vite : « Sans la foi il n'y a pas de piété. » Oh ! que si bien ! Et je sais joliment pourquoi. C'est tout simplement qu'il n'y a pas de piété sans un peu de foi. Nous voilà au point, que n'a pas vu ou que peut-être n'a pas voulu voir M. Delfour.

Tous ces idéalistes qui sentent en eux quelque chose qui, au moins, ressemble à la piété, qui est analogue, au moins, au sentiment religieux, ce sont bel et bien des « croyants ». Ce ne sont pas des catholiques, ce ne sont pas non plus des protestants, encore qu'il soit assez difficile de n'être pas protestant, ce ne sont pas des croyants au péché original ou à la grâce ; mais ce sont des croyants, en ce sens que l'idéal ne se prouve en aucune façon, et qu'on ne l'aime qu'en y croyant sans aucune raison d'y croire, ce qui est proprement un acte de foi.

Tout homme qui fait plus que d'obéir à la loi de son pays, qui a une conscience plus élevée que le Code, qui se trace une loi morale plus sévère que la loi civile, cet homme se sent religieux ; il sent en lui une piété ; et cette piété, quand il l'analyse, il reconnaît qu'elle est gratuite, qu'elle n'est au bout d'aucun raisonnement ni d'aucun calcul, que toute la raison n'y conduirait pas, que par conséquent elle repose sur un acte de foi, ou plutôt qu'elle constitue un acte de foi, qu'elle est de soi un acte de croyance. Cet homme cultive un petit idéal, très humble peut-être, mais il cultive un idéal ; pourquoi ? pour rien, si ce n'est parce qu'il l'aime. Il l'affirme en le cultivant. Sur quoi l'affirme-t-il ? Sur rien. Il l'affirme parce qu'il l'affirme. C'est précisément l'acte de foi. Cet homme est un croyant, c'est-à-dire un homme qui obéit à quelque chose qui n'est ni imposé, ni prouvé.

La jolie formule, « piété sans foi », n'est donc pas juste. Il faudrait dire, pour caractériser l'état d'âme de certains de nos contemporains : la piété sans une foi, c'est-à-dire sans une des croyances classées, cataloguées, inscrites à leur place et à leur temps dans l'histoire. Mais de piété sans foi, et il faut dire aussi de vertu sans foi, de courage sans foi, de dévouement sans foi, de haute moralité sans foi, il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu.

Par cette considération, que je ne crois pas qui soit un détour, ni un sophisme, mais une vérité, voilà donc rendues à ce pauvre christianisme des amateurs un peu de consistance et de solidité. La religion d'un Renan est parfaitement une religion. Elle n'est pas une religion constituée ; mais elle est une religion personnelle très réelle. Elle est un besoin d'affirmer par delà ce que l'expérience, l'observation et la raison affirment. C'est une religion. Elle a une valeur,

contestable si vous voulez ; mais elle vaut. Elle a une vertu, décevante peut-être, mais elle a une vertu. Elle ne peut pas être négligée comme une simple plaisanterie mondaine, ou un simple propos littéraire. Remarquez que bien plutôt la religion « à la Chateaubriand » pourrait être tenue pour non avenue. Celle-ci n'est pas une piété, c'est une admiration. Elle n'est pas d'ordre sentimental, elle est d'ordre intellectuel. Elle consiste à trouver dans une religion à laquelle on ne croit guère des beautés artistiques qui deviennent des raisons pour la croire vraie. Elle conduit à une espèce de foi par l'esthétique. Elle est fondée sur cette *majeure :* ce qui est beau doit être vrai. Principe un peu douteux, à vrai dire. Ce genre de foi est tout à fait vain. Il n'est qu'un échauffement très passager de l'imagination.

Tout autre est la « religion des contemporains », comme dit M. Delfour. La religion des contemporains qui n'appartiennent à aucune des religions constituées et une recherche passionnée de l'idéal, qui, en poursuivant passionnément l'idéal, *en crée un*, se plaît à échapper aux conclusions trop bornées des facultés rationnelles, et constitue une habitude d'esprit et une règle de vie d'ordre tout sentimental. Cette religion, c'est un sentiment, c'est une passion, c'est un amour, et je ne sais pas de synonyme plus précis au mot amour que le mot foi. La foi est un amour désintéressé. L'acte de foi consiste à dire : Je crois parce que j'aime.

Cette « religion des contemporains » est donc bien une religion. Si elle semble « vague » c'est qu'elle est individuelle. Étant individuelle, elle n'a pas de *credo* authentique et officiel, parce qu'elle en a autant que de croyants. Si chacun de ses fidèles reste en une certaine indécision dans les conseils qu'il donne aux autres, c'est que chacun des fidèles ne peut que conseiller à chacun des autres de se faire à soi-même une croyance personnelle. Une fois de plus M. Delfour raille M. de Vogüé de dire aux hommes : « Croyez ! » sans leur dire à quoi ils doivent croire. C'est que la religion de M. de Vogüé est, sans doute, individuelle, et qu'il ne tient qu'à ceci que les autres en aient une, individuelle également. Ce qu'il veut, c'est que l'on croie à quelque chose. A quoi ? Cela lui importe moins ; et peut-être même aimerait-il mieux le disciple qui, une fois convaincu de la nécessité de croire, et surtout pénétré du désir de croire, se ferait à lui-même un objet de croyance, que celui qui viendrait demander à M. de Vogüé le sien, et l'accepterait et l'emporterait les yeux fermés comme une formule. En tout cas, M. de Vogüé n'a pas à dire : « Croyez ceci ; » mais seulement : « Croyez ; » c'est-à-dire : « Soyez bien convaincus qu'une foi est nécessaire à l'homme ; soyez bien convaincus que l'usage exclusif des facultés rationnelles ne peut mener qu'au scepticisme ; trouvez quelque chose à quoi vous vous attachiez passionnément ; et ce quelque chose c'est à vous de le trouver. Aussi bien, vous n'y croirez passionnément que si vous l'avez trouvé vous-mêmes. »

Et cela est un langage religieux, aussi profondément religieux que paroles de Pascal. C'est apostolat ; seulement c'est apostolat de religion individuelle et non de religion traditionnelle et constituée.

Il est si vrai que cette religion des contemporains, ou plutôt *ces* religions des contemporaines, sont quelque chose de très sérieux, que M. Delfour lui-même est beaucoup plus loin qu'il ne croit de les mépriser. — D'abord il en a peur, il y voit un grand danger, et rien n'indique plus nettement qu'il ne les tient pas pour si peu de chose. On ne combat pas si énergiquement de vaines ombres. — Ensuite il lui échappe, malgré ses répugnances, d'en parler tout de même avec une demi-sympathie. Ce pamphlet contre « la piété sans la foi » contient des passages involontairement complaisants à l'égard des « chrétiens de lettres ». M. Delfour maudit les christianismes latéraux, et cependant écrit de temps en temps : « Le mouvement intellectuel qui se dessine dans les jeunes générations n'est pas de nature à contrister l'Église. Les écrivains les plus distingués consacrent à la question religieuse le meilleur de leur talent : ils en parlent avec conviction, avec émotion même, avec un désir évident de chercher à connaître l'au-delà et presque le surnaturel ; ils ont à peu près tous la nostalgie du divin. » En d'autres termes, et je ne crois pas forcer ou fausser la pensée de M. Delfour, il y a un vrai sentiment religieux chez une foule d'hommes qui n'appartiennent pas aux confessions religieuses, et ce sentiment religieux est très digne de considération.

M. Delfour a été même un peu plus loin encore. Il a entrevu dans l'avenir une « certaine forme » nouvelle « de christianisme » qui est en train de s'élaborer. « L'auteur (il s'agit de M. Boissier dans sa *Fin du Paganisme*) a coopéré au mouvement puissant qui entraîne les générations contemporaines sinon vers le christianisme proprement dit, du moins vers une certaine forme du christianisme. » Je crois que là aussi il faudrait mettre un pluriel au lieu d'un singulier. Il n'y aura pas une forme nouvelle du christianisme ; il y aura, il y a déjà des formes nouvelles, très diverses, du christianisme, des religions individuelles qui procèdent du christianisme et relèvent de lui, s'inspirent et vivent de son esprit, sans accepter les *credo* des diverses Églises chrétiennes. Elles se multiplieront, conformément à cette loi des temps modernes que le « spirituel » devient de plus en plus individuel et se soustrait aux programmes et aux conventions.

Ces derniers fils du christianisme ne seront pas sans lui faire honneur. Ils seront, sur le vieux tronc, des tiges verdissantes, d'une assez belle venue et vigueur. La main même de M. Delfour tremblera en essayant de les retrancher.

Du reste, quelques sentiments un peu mêlés, d'hostilité, de défiance et d'involontaire sympathie que le mouvement religieux contemporain inspire à M. Delfour, toujours est-il qu'il l'a étudié avec diligence, avec finesse, avec esprit, avec compétence; d'un point de vue qui n'est pas celui où se placent nos critiques et essayistes ordinaires, et qu'à ce titre son livre est de ceux qu'il ne faut pas négliger.

27 janv. 94. ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

AUX « ESCHOLIERS » : *Entre Mufles*, comédie en cinq actes de M. Maurice Talmeyr.

La pièce de M. Maurice Talmeyr vaut qu'on s'y arrête; pour l'auteur, d'abord, qui est l'un de nos plus spirituels et ingénieux confrères: et pour elle-même aussi, car si elle n'est pas ce qu'on a coutume d'appeler une bonne pièce, ses défauts comme ses qualités peuvent être instructifs.

Les « Mufles » de M. Maurice Talmeyr, c'est la fraction la plus avancée du parti républicain. Je n'ai pas à discuter ici ce qu'il y a de fondé dans l'opinion de l'auteur; il ne semble pas, du reste, qu'il spécialise la « muflerie » dans ses personnages; il en a choisi quelques-uns parmi les plus notoires; c'est comme un bouquet qu'il a cueilli dans un immense parterre. Quant au droit qu'il avait de prendre ses types dans le monde radical, nul ne saurait le lui contester. J'ajoute que ce monde devait donner à sa pièce un cadre excellent et naturellement comique.

En effet, s'il faut s'en rapporter aux plus récents exégètes, le mufle se reconnaît moins à l'acte même qu'à la façon dont il le commet. Et, certes, pour être un mufle, il est excellent d'être canaille; mais il est indispensable de l'être avec inélégance. Or, je ne crois pas dépasser les limites de l'injustice permise, en remarquant que, l'inélégance est la parure fréquente des « nouvelles couches » politiques. Il est manifeste que depuis quelques années, la valeur « décorative » moyenne des puissants a quelque peu baissé. S'ils apportent dans leurs fonctions une âme sensiblement égale à celle de leurs prédécesseurs, ils n'y apportent pas la même « tenue » extérieure; ils sont moins décoratifs. Donc, à mérite pareil, et commettant les mêmes actions, les nouveaux auront plus facilement que les anciens l'apparence du mufle. Je ne les en blâme pas; il faut un long atavisme ou des dons naturels très singuliers pour être une canaille élégante... C'est un simple fait que je constate.

De plus, — par une de ces contradictions qui jettent un peu de joie sur cette époque, — notre démocratie est tout imprégnée d' « aristocratisme ». Par habitude héritée, si l'on peut dire, le pouvoir et l' « élégance » semblent, pour le public, dépendre l'une de l'autre; est-ce le premier qui dépend de la seconde, ou la seconde du premier? On ne sait plus; on sait seulement qu'ils vont, ou qu'ils doivent aller, de conserve; et le contraste, fréquent et probable, entre le puissant et l'idée qu'on se fait du pouvoir, est un élément immédiat de comique. Joignez-y encore celui-ci; il est assez plaisant et « philosophique », le spectacle de gens dont la carrière a été de protester sans cesse contre le pouvoir, et qui n'ont qu'une pensée: conquérir à leur tour le pouvoir pour l'exercer comme on l'exerçait avant eux.

Je n'ai si longuement insisté que pour vous montrer qu'il y avait là un fait d'observation vraie, un fait récent et fertile en scènes comiques, et que M. Maurice Talmeyr avait tous les droits du monde de le porter au théâtre. Remarquez en outre que, si nous éprouvons toujours quelque malaise devant une pièce politique (parce qu'elle ne peut être que partiale), il y a tout au moins quelque hardiesse généreuse à s'attaquer aux triomphateurs du jour. — Et j'ajoute qu'une assez grande partie du public ne m'a pas semblé savoir tout à fait gré à M. Talmeyr de sa générosité...

J'arrive à la pièce. Le premier acte, l'un des meilleurs assurément, en ce sens qu'il est bien « dans le sujet », nous montre les personnages. Voici Mazaron; rédacteur d'un « canard » radical de la banlieue, il traite de haut le gouvernement, l'injuriant à tour de bras, et profitant tout doucement de l'influence qu'il doit à son opposition véhémente; il espère, depuis de longues années, une place de préfet, laquelle se fait attendre: pour s'entretenir la main, il a imposé au gouvernement la *République* de son ami le sculpteur Pellereau, lequel place désormais ses bustes dans tous les départements de France, ce qui lui rapporte d'assez jolies sommes... Et déjà vous voyez marqué ce trait juste: des républicains qui aiment la république à condition de vivre d'elle, — ce qui explique l'horreur de certains pour les ouvriers de la dernière heure... Mazaron et Pellereau pratiquent avec sérénité ce qu'on a appelé « la politique de l'assiette au beurre ». Et, sans doute, cela ne les distingue pas de bien d'autres; notons seulement que, par la médiocrité de leurs ambitions et la bassesse des moyens qu'ils emploient, ils justifient assez bien le nom que leur a donné M. Talmeyr. — Après Mazaron et Pellereau (celui-ci ne tient qu'une petite place dans l'action),

c'est Henry, le secrétaire de Mazaron ; ne recevant pas d'appointements, peut-être cherche-t-il, lui aussi, à « profiter » de ses opinions ; il reste surtout près de Mazaron parce qu'il aime Germaine, la fille de celui-ci. Puis, c'est Monsieur Coquille, personnage incertain et dont je n'ai pas trop compris la signification ; il est l'amant de Mme Mazaron ; c'est quelque chose, mais c'est tout ; son rôle n'a pas cinquante lignes. — Enfin voici le marquis de Langonac, un « rallié », mais un bon, puisque, dit Mazaron, « il s'est rallié à la République, la vraie, la nôtre ! » Au demeurant, ni marquis, ni Langonac ; il s'appelle je ne sais comment et veut profiter de l'influence de Mazaron pour se faire nommer député, après quoi il offrira à son protecteur la préfecture tant rêvée.

Et maintenant, voici « les dames ». — Mme Mazaron, le mufle femelle ; elle est, je l'ai dit, la maîtresse de Monsieur Coquille, et elle lui adjoint bientôt Pellereau ; elle n'aime guère sa fille ; elle est sèche, sans scrupules, décidée à tout pour « arriver ». — Mme Négrier, première ou sous-première chez une grande couturière, ne sert pas à grand'chose, mais complète l'aspect général de bourgeoisie mufle. — Enfin Germaine Mazaron, le personnage sympathique ; gentille, tendre et loyale, la muflerie de ses parents la contraint à « choisir l'inconduite », plus honnête encore que la vie de mensonges qu'ils veulent lui imposer. — Plus, un nombre imposant de bonnes, dont deux sont jouées par l'ineffable Mme France.

Le premier acte, disais-je, est tout près d'être excellent ; l'exposition « extérieure » y est réduite à son minimum ; c'est par leurs propres paroles, et par leurs actes, que l'on connaît les personnages ; le dialogue est sobre, spirituel, avec des « mots », drôles par eux-mêmes, et qui sont en outre significatifs pour la nature de ceux qui les disent. Mais, déjà un des défauts de la pièce se manifeste. Nous connaissons le caractère de Mazaron, de Pellereau et des autres ; nous manquons de renseignements sur leur situation matérielle. Comment ce rédacteur d'un petit journal de banlieue peut-il avoir assez d'influence pour imposer sa volonté au gouvernement ? Passe pour le buste de Pellereau, mais la candidature de Langonac ? Comment, surtout s'il est de force à faire passer un député en province, c'est-à-dire fort loin de son bureau de rédaction, n'a-t-il pas encore obtenu sa préfecture ? Sans doute, c'est là des détails : et, s'il faut absolument que nous ignorions quelque chose ; j'aime mieux que nous ignorions cela que le reste. Il n'en est pas moins vrai que cette incertitude nous empêche de suivre en confiance l'auteur où il veut nous mener. Un peu gênante déjà au premier acte, cette incertitude nous gênera de plus en plus à mesure que s'avancera la pièce. En outre, les décors et l'habillement des interprètes, — qui n'auraient aucune importance si nous étions renseignés d'autre part, — ajoutent à notre embarras. Voici Mazaron à Paris ; il est sordidement vêtu pendant que sa fille arbore des toilettes somptueuses, dans un logis misérable ; puis, c'est un salon ruisselant d'or, et, sur le dos de Mazaron, une redingote irréprochable ; puis, sans transition, une chambre ignoble, et Mazaron en habit râpé, cependant que Germaine « sort » une robe « du velours le plus beau ». Encore une fois, cela ne compterait pas, si nous savions vraiment à quoi nous en tenir (une des causes de notre sympathie pour les « théâtres à côté », c'est précisément qu'ils se soucient peu de la mise en scène) ; mais, n'ayant que les décors et les costumes pour nous guider, leurs incohérences nous choquent et nous gênent.

A ces imperfections, M. Talmeyr remédierait le plus aisément du monde. Elles viennent, j'imagine, de ce que, connaissant très bien ses personnages, il a cru facilement que nous les connaissions aussi bien que lui. Je veux insister plus particulièrement sur des défauts qui me semblent être caractéristiques de notre jeune école. Ces défauts aussi, il me semble bien voir d'où ils viennent. Du sentiment le plus louable : l'horreur du convenu et de la banalité. En effet, saturés de théâtre comme nous le sommes, la scène à faire est le plus souvent pour nous une scène déjà faite. Mais l' « originalité » consiste à faire une pièce où cette scène à faire ne soit pas nécessaire, et non à l'esquiver quand la conception de la pièce la rend indispensable. Des exemples feront mieux comprendre. J'en choisis deux, les plus marquants, dans la pièce de M. Talmeyr.

Séduite par Langonac, Germaine va être mère ; cédant aux raisonnements, aux supplications de ses parents, — et, pour le dire en passant, la scène du second acte, entre Mazaron, sa fille et sa femme, avec l'arrivée de Langonac, est l'une des plus franches et des plus complètes du genre Théâtre-Libre ; — donc Germaine a consenti à épouser Henry ; mais, loyale et aimante, elle sent qu'elle doit avertir son fiancé ; elle le fait avec la plus fière honnêteté : accablé, Henry s'enfuit ; voilà donc détruits tous les plans des Mazaron. Mme Mazaron paraît : à la mine d'Henry, elle a deviné ce qui s'est passé ; Germaine, à ses reproches, se révolte et répond en citant Monsieur Coquille et Pellereau... Et, sans doute, la scène a été faite déjà. Remarquez toutefois qu'ici elle est nécessaire. Depuis le début, la loyauté de Germaine est en opposition avec la « muflerie » de ses parents ; M. Talmeyr les met « en présence » : il faut donc que Germaine et sa mère se manifestent toutes deux avec plénitude, que nous puissions, une fois pour toutes, apprécier les roueries de l'une, et savoir en quoi

l'autre peut être responsable de sa faute. Rien de tout cela. A peine la scène commencée, elle cesse. Mme Mazaron lève les épaules, et sort. Alors, à quoi bon les avoir mises en présence? Si la scène devait être banale ou trop connue, il fallait la supprimer; En aucun cas on n'avait le droit de l'esquiver.

L'autre exemple est plus significatif encore. — Henry, son premier désespoir calmé, a pardonné; il épousera Germaine. Mais c'est elle, maintenant, qui refuse, elle a compris qu'Henry avait pardonné mais non oublié; soutenu par ce qu'il croit être son devoir, par une sorte de griserie d'héroïsme et de sacrifice, il verra bientôt tomber sa fièvre; il se trouvera lié pour la vie à une femme déflorée, avec un enfant qui n'est pas de lui: tous deux, — tous trois! — seront fatalement malheureux. La scène est de premier ordre; sincérité, clairvoyance, psychologie sûre et parfois profonde (surtout lorsque Germaine s'arrache des bras d'Henry qu'elle aime, comprenant à peu près d'où vient l'ardeur de son fiancé :rappelez-vous la *Visite de Noces*...), cette scène suffirait, fût-elle seule, à justifier l'estime que nous avons pour la pièce. Mais la voici terminée. Henry, calmé, s'est retiré. Germaine reste seule. Il s'agissait de nous expliquer ceci : elle est décidée à partir ; puisque la vie d'honnête femme lui est interdite, elle va rejoindre un amant : non pas Langonac, mais un autre, dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Il fallait ici un monologue ; mais le monologue pue le vieux jeu. Alors, M. Talmeyr a eu cette idée, sur laquelle il comptait fort, de remplacer le monologue par une pantomime, ou pour mieux dire par un « monomime ». Résultat : nous n'avons absolument rien compris ; et quand on nous a dit, au dernier acte, que Germaine « avait toujours son banquier pour amant », nous avons été stupéfaits. Quel banquier? Quel amant?

Je laisse de côté la question de savoir si des gestes seuls pouvaient exprimer les sentiments complexes et précis qu'éprouve Germaine. Mais, je le demande à M. Talmeyr, en quoi sa pièce gagne-t-elle au « mutisme » de Germaine? Qu'il soit parlé ou mimé, ce n'en est pas moins un monologue. Et, ici comme pour la scène à faire, ce qu'il eût fallu, c'est que nous eussions été assez avertis des sentiments de Germaine pour suppléer naturellement aux paroles qu'elle ne disait pas; il eût fallu *rendre le monologue inutile*, et non pas le remplacer par des gestes dont la signification ne pouvait être claire... J'entends bien que, « dans la vie », Germaine, en partant, ne parlera pas. Mais dans la vie elle est seule, tandis qu'au théâtre il y a elle... et nous; il faut bien que nous sachions ce qu'elle fait et ce qu'elle pense, si nous voulons nous intéresser à elle.

C'est en vérité une chose curieuse que la « superstition de la forme » dont sont pris nos jeunes dramaturges. Mais la forme n'a pas été créée de toutes pièces, et en une fois; ce n'est pas Scribe qui s'est dit un beau jour : Je vais faire des pièces de telle manière, avec tels procédés ou telles ficelles. C'est le fond même des pièces qui crée leur forme. Une intrigue compliquée, jointe à des caractères insuffisants, exige les moyens du vaudeville; avec une intrigue simple et des caractères étudiés, les moyens de vaudeville disparaissent d'eux-mêmes, forcément. Ce qui nous déplaît si fort dans un certain théâtre, c'est le vain étalage d'habileté, l'incapacité de traiter une scène sans y ajouter des enjolivements déplorables. Ce que nous demandons aux jeunes dramaturges, c'est de mettre au théâtre quelque chose de plus que ce qu'y mettaient leurs prédécesseurs, et aussi de nous ramener à la simplicité, à la « loyauté » des maîtres. C'est cela qu'il leur faut faire, et quand ils l'auront fait, — certains y ont réussi déjà, — ils trouveront tout naturellement la forme qui leur sera nécessaire. C'est par l'intérieur qu'il faut « réformer » le théâtre, et non par l'extérieur. Un monologue est-il nécessaire? qu'on me le donne; je ne me plaindrai que s'il exprime des sentiments faux et conventionnels... On m'a conté jadis que M. Georges Ancey, ayant terminé une pièce, eut cette idée mirifique que « ce serait bien plus beau » s'il supprimait un rôle de domestique qui s'y trouvait. Mais ce rôle était nécessaire pour amener certaines entrées, annoncer certains personnages; M. Ancey reprit sa pièce, y travailla des semaines et des mois... et c'est peut-être une de celles qu'il n'a jamais achevées! Mais qu'on me donne tous les domestiques que l'on voudra, et tous les cochers, et toutes les cuisinières,— et tous les monologues! — si la pièce y gagne en clarté, les caractères en vérité, et l'intrigue en vraisemblance!

...Croyez que c'est cette erreur-là qui a été en grande partie cause de l'avortement, très relatif, du Théâtre-Libre. Son influence, somme toute, a été bonne; qu'elle eût été meilleure, et surtout plus productive, si les auteurs n'avaient pas été hypnotisés par la juste horreur de Monsieur Scribe!...

Je n'ai pas caché les objections que j'avais à faire à la comédie de M. Talmeyr. J'ai dit aussi ce qui m'y paraissait digne d'éloges. Imparfaite, — et l'on dirait volontairement imparfaite, c'est là ce qui me fâche, — elle n'en est pas moins recommandable, par la nouveauté et la hardiesse du sujet, et par la manière tout à fait remarquable dont certaines scènes sont conçues et traitées. Il faut remercier les Escholiers de nous avoir fait connaître la première pièce de M. Talmeyr; ce n'est pas être ingrat que de souhaiter, pour la suivante, une scène plus vaste et plus sonore.

J'ai quelque embarras à parler de l'interprétation. Tous mes confrères se sont trouvés d'accord pour la louer. Et, sans doute, s'il fallait prendre chaque interprète en soi, je n'aurais que du bien à en dire : je vanterais l'émotion communicative de Mlle Syma, la verve un peu grosse mais irrésistible de Mme Daynes-Grassot, la sûre diction de Mme Chartier, et le savoureux naturel de Mme France ; et, pareillement, la simplicité si juste et si convaincue de M. Janvier, la sobriété de M. Francès, la vérité de M. Ripert, la tendresse un peu « godiche » de M. Freder, et, pour n'oublier personne, la parfaite correction de M. Draquin. Mais il est impossible, surtout dans une pièce comme celle-ci, de juger un comédien sur son seul rôle ; et l'ensemble m'a paru bien insuffisant. Pendant que M. Janvier joue avec une simplicité qui va parfois jusqu'à l'excès, Mme Grassot fait des effets de vaudeville. Mlle Syma a la tradition du Conservatoire récent, tandis que Mme Chartier « vibre » et roule les *r* comme aux plus mauvais jours de notre histoire. Je sais que ce qui manque le plus aux théâtres de jeunes, c'est une troupe. Peut-être quelques répétitions supplémentaires auraient-elles été utiles? Il y a vraiment un peu trop d'incohérence dans l'interprétation...

JACQUES DU TILLET.

LA CHOSE QUI EST

II. — Les Salons.

A M. ANSELME PILLET,

Maître de conférences à la Faculté de Lettres.

Dans ta dernière lettre, mon cher Anselme, tu m'écris :

« ... Tu sais qu'un jour ou l'autre, j'ai l'intention et l'espoir de venir à Paris pour m'y mêler au mouvement littéraire. Crois-tu qu'alors je ferai bien d'aller dans le monde, si c'est mon goût? Sera-ce même favorable ou contraire à mes intérêts ? Les salons servent-ils autant les écrivains qu'on le dit ou leur nuisent-ils autant que certains le prétendent? Et peuvent-ils vous mener à l'Académie? Je voudrais là-dessus quelques avis nets et bien documentés. »

On va te les donner, mon cher Anselme, et du mieux que l'on pourra, procédant selon l'ordre de tes questions mêmes.

I. — *Le monde pour écrivains.*

D'abord, mon cher ami, il faut bien nous entendre sur ce qu'on appelle le monde et surtout sur le monde pour écrivains, c'est-à-dire la partie de la société où les littérateurs reçoivent bon accueil.

Tu aurais grand tort de croire que ce monde est ce qu'on nomme le grand monde, le gratin, la crème.

Le nombre des écrivains qui fréquentent ces portions fashionables de la société est extrêmement restreint. Sauf les écrivains « nés », qu'il ne faut pas toujours confondre avec ceux qui sont nés écrivains, il n'y a guère, à mon su, que trois ou quatre littérateurs que l'on cite comme allant régulièrement dans le vrai monde, le grand monde, le monde select, le monde enfin.

La plupart de ces trois ou quatre y vont sans grand plaisir, par suite du hasard des relations. Presque toujours en méfiance contre les boutades inconsidérées des grands seigneurs qui les entourent, rendant mentalement à leurs hôtes dédain intellectuel pour dédain de naissance, peu compris par ceux qui les écoutent et ennuyés par ceux qu'ils entendent, flattés dans leur snobisme mais menacés dans leur vanité, ils doivent être sans cesse tourmentés par le regret d'avoir accepté ces fréquentations boiteuses que toutefois ils ne se consoleraient pas d'avoir négligées.

Peu d'entre eux du reste persistent en cette situation ambiguë. Le traitement d'égal à égal ne peut prospérer entre gens qui s'entre-méprisent. Il faut qu'on cède ou qu'on se fâche. C'est ce dernier parti qu'adoptent le plus souvent les écrivains, et ils rédigent de belles satires. Ou bien ils cèdent en apparence, et leurs œuvres traitent de vastes sujets où le monde n'est plus en cause.

Mais laissons cette petite élite et venons à la masse des littérateurs dits mondains.

Les salons que fréquentent ceux-là ne sont pas les salons de l'aristocratie sportive et clubesque, ce sont les salons littéraires.

Ce qui distingue les salons littéraires des autres, c'est que ce ne sont pas ceux qui les tiennent qui en font la puissance, mais ceux qui les fréquentent.

Mme d'Untel, née, grosse fortune, honorabilité irréprochable, est toute-puissante au point de vue mondain. Ses invitations constituent, comme on dit dans les romans de Feuillet, un parfait brevet de mondanité. Il se pourra cependant qu'elle ne parvienne jamais à avoir un salon littéraire. Il suffira du mauvais vouloir des gens de lettres pour l'en priver toujours.

Une autre, dans des conditions sociales bien plus défavorables, mais sachant mieux séduire, flatter et grouper les écrivains, réunira chez elle un choix d'esprits distingués ou importants et s'en fera de fidèles amis.

Pour définir plus exactement le salon littéraire, nous dirons donc qu'il résulte d'une entente entre un hôte ou une hôtesse habiles et des gens de lettres captés et complaisants.

Naturellement, mon cher Anselme, parmi ces divers salons, il existe encore une hiérarchie.

Il y a de grands salons littéraires, de petits salons littéraires et des salons littéraires ratés.

Les uns se placent au premier rang par l'ancienneté et la tradition, les autres, par leur composition multiple et fantaisiste, les autres par les simples vertus de l'hôte ou de l'hôtesse qui les dirigent.

Puis, à leur tour, ces salons types, ces maisons mères, engendrent chacun une série de sous-salons adjacents, de maisons filles ou nièces, modelées sur l'exemple de la métropole et recevant d'elle la tradition ou le mot d'ordre.

Mais à mesure qu'on s'éloigne de la maison mère, la chère intellectuelle, qui seule te préoccupe, je suppose, la chère intellectuelle faiblit ; et l'on finit parfois par se trouver dans des sociétés dont l'intellectualité est au-dessous de la moyenne, quoique toute de surface, et qui ne retiennent l'écrivain que par des moyens extra-littéraires.

En tout cas, le mérite de toutes ces institutions est d'être fondées sur le goût des lettres et le respect de l'écrivain, qui sont, à défaut de sincérité, une des formes les plus nobles du snobisme.

Dans chacun de ces salons, on peut, à l'occasion, s'ennuyer un peu ; on est sûr d'y être toujours tenu en estime.

Les fondatrices donnent l'exemple aux imitatrices ; et telles jeunes dames qui n'avaient pas idée de la considération due aux artistes, apprennent auprès de leurs sagaces aînées les bonnes manières à avoir envers les gens de pensée.

J'ajouterai qu'une fois devenu l'ami d'un de ces salons, il est très difficile de ne pas devenir l'ami des salons-colonies qui y ressortissent.

Mais, par contre, toutes les maisons mères étant entre elles en état de rivalité et de guerre farouche, on peut alléguer qu'on s'est attaché à l'une pour se dispenser d'aller dans les autres, — ce qui vous met à l'abri de sollicitations auxquelles on n'aurait ni l'envie ni le loisir de suffire.

Tels sont, en bref, l'organisation et le fonctionnement des salons littéraires.

II. — *Des avantages professionnels que les écrivains retirent à fréquenter les salons et des motifs qui les y poussent.*

Sauf un cas, ces avantages sont nuls.

Et ce cas, je vais tout de suite te le dire, mon cher Anselme : c'est le cas où tu viendrais à Paris pour faire de la critique littéraire ou des ouvrages d'histoire.

Le métier de critique littéraire ou d'historien, abrégeons, le métier d'écrivain grave est un métier ingrat au point de vue de la notoriété et des avantages qui en découlent.

L'écrivain grave ne traite que les questions d'art, n'écrit que sur les idées ; et le public est indifférent aux idées.

Ou plutôt il ne s'y attache qu'en proportion de l'intérêt qu'il porte à la personne qui les émet.

Pour qu'une idée l'intéresse il faut qu'elle vienne d'une individualité dont les idées sont réputées pour avoir de l'importance.

Hegel, je suppose, publierait maintenant son système sous le plus chatoyant des pseudonymes, que personne ne le lirait.

Sous son nom, on ne le lit guère davantage, il est vrai, mais on en parle, on sent que c'est un penseur et on n'ose pas affecter de se désintéresser des productions de ce grand spécialiste.

Mis directement en contact avec le public, l'écrivain grave a peu de chances pour le dompter. Il lui faut pour cela de bons intermédiaires.

Si l'écrivain grave a du génie, quelqu'un dans la presse finira peut-être par le signaler, d'autres suivront et son autorité sera établie.

Mais cet avènement, même avec du génie, peut tarder. L'écrivain grave est souvent pressé. Il a souvent hâte qu'on fasse de la publicité à ses opinions. Les salons lui en fournissent une gratuite et incomparable.

Là, dans cette région qui, pour n'être pas la divine région des Idées, est cependant celle où l'on en cause le plus, là où toutes les conversations sont comme des délibérations de jurys littéraires ou moraux où se juge la qualité des talents, et se décide la solution des problèmes, là l'écrivain grave fleurit à l'aise, brille, grandit, éclate et fait son chemin.

On lui demande du jugement et il en donne infatigablement. Il juge, il juge, il juge — et de grand juge passe grand maître.

Les écrivains graves ses aînés, pour l'avoir entendu faire des jugements dans les salons, annoncent dans les périodiques qu'il y a un juge de plus.

Les journaux le répètent. Le public l'apprend. Les salons se le redisent. Tout le monde le connaît sans presque l'avoir lu.

Si tu viens à Paris pour être écrivain grave, va dans les salons, mon cher Anselme, vas-y dans ton intérêt.

Mais si tu es poète, si tu es romancier, si tu es dramaturge, si tu es chroniqueur, si tu es critique dramatique, n'y va que pour ton plaisir, mon ami. Autrement, tu serais déçu.

En règle générale on peut dire que, pour ces divers genres, il y a des succès littéraires, il y a des succès de public, il y a des succès de scandale, il y a des succès de camaraderie, mais que jamais, au grand

jamais, il n'y a eu, il n'y aura de succès mondain, de succès inventé, préparé, soutenu par les salons.

Les succès de roman, de théâtre, de poésie, les salons en connaissent, comme on dit au Palais, mais n'en décident pas ; ils les acceptent où ils les refusent, mais jamais ils ne les créent.

Ce qui fait ces succès-là, c'est le mérite de l'œuvre, l'assidu labeur de l'auteur, c'est l'enthousiasme de la presse ; ce n'est jamais, jamais les salons.

Le plus souvent au contraire les salons hésitent, reculent, chipotent et ergotent avant d'admettre le succès.

L'homme, l'individu, l'esprit, le nom, la personne, certes ils l'aiment, ils l'apprécient ou ils l'admirent ; mais l'œuvre, c'est différent.

L'œuvre jamais, avant la presse, avant l'applaudissement unanime, ils n'oseraient la proclamer belle — et même triomphante ne l'admettent qu'à moitié.

Ils y reprochent ceci, ils y reprochent cela. Elle est trop audacieuse ou bien elle les ennuie. Elle n'est pas la même que celles qu'ils ont admises. Elle les trouble dans leurs habitudes ou elle heurte leurs préjugés. Quand elle persiste à triompher, ils cèdent, ils se résignent, ils acclament. Mais qui donc a fait le succès ? Est-ce eux ou ceux qui l'imposèrent ?

Tiens, du reste, mon cher Anselme, informe-toi, parcours l'histoire littéraire de ces trente dernières années, consulte des gens plus expérimentés que moi, — et cite-moi ensuite une seule renommée sérieuse, un seul génie important qu'aient lancé, prôné en premier les salons ; cite-moi un seul vrai succès qui soit parti des salons au lieu d'y aboutir... Tu serais bien en peine, je le crois.

Mais alors, me demanderas-tu avec cet esprit logique et pratique qui m'amuse tant chez toi ; mais alors pourquoi y vont-ils, pourquoi les écrivains fréquentent-ils les salons s'ils n'y ont vraiment nul profit ?

Moi aussi, mon ami, je me suis parfois posé cette question, car je connais l'époque et je sais bien comment nous entendons aujourd'hui ce qu'on appelait jadis le commerce intellectuel.

C'est devenu moins un commerce qu'une industrie, qu'un négoce où l'on veut gagner gros et ne rien perdre des efforts faits pour attirer la clientèle.

Oui, pourquoi donc vont-ils dans le monde, si cela ne leur sert point ?

Eh bien, j'en suis arrivé à cette conviction que la plupart y allaient d'abord avec des pensées d'intérêt et y demeuraient ensuite avec des sentiments désintéressés ; que la plupart y pénétraient avec l'idée que cela pourrait bien ne pas faire de mal à leur petit avancement dans la carrière, puis, n'y profitant guère, y demeuraient à cause du charme des amitiés conclues et de l'agrément des relations établies.

Et, au fait, pourquoi n'obtenant pas davantage demanderaient-ils plus ? Pourquoi ne se contenteraient-ils pas des sympathies souvent précieuses, soit dit sans jeu de mots, qu'ils rencontrent dans les salons ? Pourquoi ne retourneraient-ils pas là où on les accueille avec bonne grâce et bonne amitié ?

Si calculateurs qu'on les suppose, si mercantis qu'on les croie, si sévèrement qu'on les juge, il faudrait leur attribuer une âme bien basse, bien vulgaire pour les penser capables de rompre des relations qui ne rapportent pas, — ou incapables de goûter simplement la distinction de passer, de-ci de-là, une soirée avec des gens aimables, cordiaux et cultivés.

Voilà ma solution, cher Anselme : ils y viennent souvent par ambition, ils y restent toujours par plaisir.

III. — *Du tort que la fréquentation des salons peut faire à l'écrivain.*

Règle : La fréquentation des salons ne fait de tort à l'écrivain qu'auprès de ses confrères.

Tu liras pourtant fréquemment, dans les journaux et les livres, le contraire. C'est une opinion très répandue et professée par beaucoup de bons moralistes, que dans l'atmosphère délétère et débilitante des salons, l'écrivain voit se rapetisser sa largeur d'esprit, se combler sa profondeur, et se courber sa hauteur.

C'est une opinion néanmoins que je tiens pour erronée.

Il va sans dire que nous ne désignerons pas sous le nom d'écrivains quelques pâles personnalités salonnières, dont toute la raison d'être dans la littérature est de placer de loin en loin de vagues articles dans les endroits académiques et de décrocher, à force d'humbles flagorneries, l'accès dans certains salons littéraires.

Mais si nous parlons des autres, je t'assure, mon cher Anselme, que je n'ai jamais vu un écrivain sérieux, soit par les propos qu'il tenait dans les salons, soit par les choses qu'il écrivait ensuite, renoncer à quoi que ce fût de ses sympathies, de ses sentiments artistiques ou philosophiques, de ses convictions.

J'ai au contraire toujours été frappé de l'énergie, de la fermeté souvent violente avec laquelle ils soutenaient leurs opinions, même les plus antipathiques, les plus déplaisantes pour les personnes qui les écoutaient : et j'ai aussi remarqué que loin de chercher à les apaiser, à les calmer, à les ramener aux idées reçues, on les excitait au contraire, on applaudissait à leurs révoltes, on les voulait intraitables, agressifs et sincères.

Enfin, quant à la lucidité de leurs vues, quant à la pénétration de leurs remarques, quant à l'acuité de

leur ironie, lis leurs derniers romans, va voir leurs dernières pièces, et tu me diras si c'est émoussées ou aiguisées encore que tu les trouves par la fréquentation des mondains.

Mais, d'autre part, à cause précisément de cette réputation injustifiée que possèdent les salons de pousser dans la vie leurs fidèles, le seul désavantage que tirera l'écrivain mondain de ses blâmables amitiés, c'est de passer pour avoir obtenu par l'intrigue ce qui est quelquefois le résultat d'un travail considérable et d'une méditation soutenue.

Dernièrement on citait un certain nombre d'écrivains mondains, en remarquant que plusieurs d'entre eux avaient déjà écrit une œuvre énorme et en demandant si c'était à dîner chez les autres qu'ils avaient pu l'écrire.

Remarque et question complètent ce que je te disais plus haut.

Du jour donc où il sera publié et reconnu que les salons ne servent à rien, je crois que personne ne reprochera plus à personne d'y aller.

Ce qui nous amène finalement à ta question sur l'Académie.

IV. — *De l'influence des salons sur les élections à l'Académie française.*

Cette influence est nulle. Ou plutôt il n'y a plus qu'un seul salon académique en France : c'est l'Académie française elle-même.

C'est sous la Coupole, dans les couloirs de l'Institut, que se tient la grande bourse académique. C'est là qu'on fait les échanges, les marchés à terme, les syndicats, les reports et autres opérations écœurantes mais traditionnelles.

Le *Monde où l'on s'ennuie* a déjà vieilli. Le temps n'est plus où l'Académicien donnait sa voix aux dames pour un dîner. Les tripotages se font entre hommes, à l'établissement même, là-bas, au coin du quai.

Le règne des salons est donc fini. Il ne faut plus les fréquenter que comme on va chez les souverains déchus, par plaisir, par snobisme, par amour des bonnes façons ou fidélité au pouvoir malheureux. Et pour acquérir tout ce que tu sembles désirer, mon cher Anselme, pour acquérir la gloire, l'argent, les honneurs, je ne connais encore qu'un seul vieux moyen, hasardeux mais très honorable : le travail.

Car si la Société polie n'a pas encore fait faillite, elle a du moins cessé de distribuer des dividendes.

FERNAND VANDEREM.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

EYRIMAH, par *J.-H. Rosny* (Chailley, éditeur). — Aimez-vous le roman historique? Non? Moi non plus. J'aime beaucoup l'histoire et non moins le roman, mais l'histoire à part du roman et le roman à part de l'histoire. *Eyrimah* n'est pas un roman historique, c'est un roman préhistorique, et il y a de la différence. Si je vous demandais : — Aimez-vous les romans préhistoriques? vous me diriez peut-être que vous n'en savez rien, que vous n'en avez jamais lu. Auquel cas je vous renverrais au *Vamireh* de M. Rosny, qui est un très beau livre. Je ne voudrais pas dire non plus que je ferais volontiers mon ordinaire de ce genre-là. Seulement lorsqu'on m'exile des boulevards, lorsqu'on me transporte hors de la vie et des mœurs contemporaines, je ne suis pas fâché que ce soit pour me dépayser tout à fait. *Vamireh* se passait il y a vingt mille ans. Mais ne nous montrons pas trop difficiles. *Eyrimah* se passe il y a soixante siècles; je m'en contente. C'est assez pour que le génie grandiose de M. Rosny se trouve à l'aise. Tout autre que lui serait même un peu gêné. Vous représentez-vous ce que M. Marcel Prévost, par exemple, pourrait bien faire sur les rives du Re-Alg à une époque tellement reculée, si loin des salons où l'on flirte et des garçonnières où l'on ne flirte plus? J'aurais peur qu'il ne prêtât à son *Eyrimah* des propos d'une féminité trop civilisée. Il y a chez M. Rosny une candeur sentimentale, et, en même temps, une amplitude d'imagination qui s'accordent merveilleusement avec ses épopées de l'humanité primitive. *Vamireh*, *Eyrimah*, sont en effet des poèmes plutôt que des romans. Une sorte de légende des siècles où l'auteur symbolise puissamment l'antique génie de nos ancêtres, et qu'inspire ce que la piété humaine peut avoir à la fois de plus vaillant et de plus tendre.

PAGES CHOISIES DE THÉOPHILE GAUTIER, par *Paul Sirven* (A. Colin, éditeur). — Fort bien choisies même. Sauf que la poésie n'a vraiment pas sa juste part. M. Sirven s'en excuse. 1° Gautier est un excellent prosateur. — D'accord. Mais, ici, le prosateur a seize fois plus de pages (j'ai fait cette opération!) que le poète. Est-ce que la prose de Gautier serait par hasard à sa poésie comme 16 est à 1? 2° Sa poésie? Nous la trouvons dans sa prose aussi bien que dans ses vers. — De la poésie sans rythme et sans rime! Je crains que Gautier ne pardonne pas à M. Sirven un tel blasphème. 3° La plupart de ses pièces sont dans toutes les mémoires. — J'en doute fort. Gautier faisait trop bien les vers; depuis dix ou quinze ans, l'on n'aime que les vers mal faits. Non, non, les « générations montantes » ne savent plus, ne lisent plus *Émaux et Camées*. Et M. Sirven a tout l'air de porter le dernier coup au poète en dissimulant vingt pages de vers, et même moins, derrière trois cent vingt-six pages de prose.

En tête du volume, notice très soignée qui dit en excellents termes tout ce qu'il y avait à dire.

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Mondes*, 19, rue des Saints-Pères. — 33193. *L'Administrateur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3 — 4e SÉRIE. — TOME V — 18 JANVIER 1896

L'IMPOT SUR LE REVENU

On arrive un peu tard pour parler du discours prononcé à Lyon, dimanche dernier, par M. le Président du Conseil. Il est une question cependant sur laquelle on peut revenir : c'est l'impôt sur le revenu, qui jusqu'ici avait été discuté en théorie et dont le gouvernement se propose de faire une réalité. Cet impôt sera introduit dans le projet de budget pour 1897 : il ne s'ajoutera pas, d'après les déclarations de M. Bourgeois, aux taxes actuelles ; il est destiné, dans la pensée du ministre, à remplacer la contribution mobilière et l'impôt des portes et fenêtres.

Nous ne sommes nullement partisans du *statu quo* en matière d'impôts et nous avons soutenu ici, sur les réformes possibles, certaines idées qui ont paru hasardées à quelques-uns de nos lecteurs : nous n'en sommes que plus à l'aise aujourd'hui pour discuter l'impôt sur le revenu.

A première vue, cet impôt peut séduire l'esprit par sa simplicité. Si votre revenu est double, vous payerez deux fois plus d'impôt ; s'il est triple, trois fois plus. C'est l'arithmétique exacte. Il semble, tout d'abord, que ce soit aussi l'exacte justice.

Vous admettez, disent les partisans de l'impôt sur le revenu, que le contribuable doit payer en proportion de ses ressources : eh bien ! quel meilleur moyen de connaître les ressources du contribuable que de demander qu'il déclare lui-même le chiffre de son revenu ?

Il y a une première difficulté : comment l'obligerez-vous à dire la vérité, toute la vérité ? Il dissimulera souvent une part de son revenu. C'est une tromperie, dira-t-on ; mais, dans notre beau pays de France, beaucoup de braves gens sont persuadés que ce n'est pas tromper que de tromper le fisc.

Et le résultat ? C'est que les plus scrupuleux, ceux qui déclareront leur revenu jusqu'au dernier sou, payeront pour les moins scrupuleux.

*
* *

On doit souhaiter que l'impôt frappe toutes les sortes de revenu aussi équitablement, aussi mathématiquement que possible : mais toute autre chose est de mettre un impôt distinct sur les divers revenus ou d'imposer le revenu en bloc.

Avec ce dernier système, on serait obligé, sous une forme ou une autre, de contrôler les déclarations des contribuables. On créerait dans chaque commune ou chaque canton des fonctionnaires chargés de ce contrôle. Ils auraient le droit et le devoir de discuter les déclarations, d'exiger des preuves. Bon gré, mal gré, ils entreraient dans votre vie, dans la mienne. Ces répartiteurs ou ces taxateurs, de quelque nom qu'on les appelle, seraient investis d'un singulier pouvoir, et l'abus serait facile à une époque où l'on tend à faire de l'impôt un instrument politique. Il y a assez de causes de division dans notre pays sans y ajouter celle-là.

Sans doute le contribuable pourrait toujours appeler des décisions d'un taxateur ou d'un répartiteur. On lui donnerait des garanties, et j'admets qu'en dernier ressort il ne payât jamais que ce qu'il devrait payer. Mais sans parler des difficultés de procédure, du temps perdu, qui ne voit l'inconvénient, pour

bien des gens, de laisser publiquement discuter le chiffre de leur revenu?

Il y a là une considération d'ordre pratique que les partisans de l'impôt sur le revenu semblent trop négliger. On ne fait aucun tort, je le veux bien, à l'écrivain, au professeur, à l'employé, au rentier, en leur demandant de faire connaître leur revenu; mais il en est autrement pour beaucoup de professions.

Voici un médecin, un avocat, qui débute : s'il se trouve taxé à un chiffre trop élevé, il devra, devant le juge d'appel, dire exactement ce qu'il gagne ; ce sera pour lui, dans bien des cas, un dommage au point de vue professionnel.

Mais ceci serait encore plus grave pour un manufacturier ou un négociant : si ses bénéfices diminuent, il devra le déclarer tout haut pour justifier une demande en réduction d'impôt; voilà, du coup, son crédit compromis.

*
* *

Je n'ai pas la prétention de discuter à fond la question de l'impôt sur le revenu : je voudrais seulement indiquer quelques objections qui semblent très sérieuses.

L'ouvrier, l'employé, tous ceux qui vivent d'un salaire ou d'un traitement, payeront exactement l'impôt sur le revenu, car pour ceux-là le contrôle est facile : il suffira d'exiger des patrons ou des administrations un état de leur personnel.

On pourra, pour le cultivateur, calculer la valeur de la récolte; on pourra même estimer à peu près les bénéfices de l'industriel ou du commerçant.

Tout cela est difficile, et ne pourrait se faire qu'au prix d'une inquisition qui susciterait d'immenses mécontentements; mais, à la rigueur, tout cela est possible.

Mais ce qui n'est pas possible, c'est de contrôler le revenu du rentier, qui mobilise à son gré sa fortune, ou le revenu du spéculateur, un jour millionnaire et le lendemain ruiné; ce qui n'est pas possible, c'est de saisir les capitalistes qui achètent des valeurs étrangères et qui placent leurs fonds chez un banquier de Bruxelles ou de Genève.

Il y aurait là de quoi faire hésiter ceux qui défendent l'impôt sur le revenu comme étant, de tous les impôts, le plus démocratique : en réalité, cet impôt frapperait les petits plus sûrement que les grands, il pousserait les capitaux à émigrer, et il aurait comme conséquence logique de développer le cosmopolitisme financier qu'on veut précisément atteindre.

*
* *

Ce n'est pas tout. L'impôt sur le revenu sera établi, dit-on, de manière à corriger ce qu'il y a de peu équitable dans les impôts de consommation. Suivant les uns, il sera progressif, c'est-à-dire que le taux, fixé pour un minimum, ira en croissant. Suivant les autres, il sera dégressif, c'est-à-dire que le taux, fixé pour un maximum, ira en décroissant. Progression ou dégression, c'est blanc bonnet ou bonnet blanc.

On pourrait faire une réforme plus hardie, j'ose dire plus démocratique. Il est certain que si l'iniquité est quelque part en matière d'impôt, c'est dans les taxes de consommation en tant que ces taxes portant sur les objets nécessaires à la vie. Quand, aux portes de Paris, une bouteille de vin qui vaut 50 centimes paye le même droit qu'une bouteille de 5 francs, l'impôt est inique parce qu'il pèse sur le pauvre d'un poids dix fois plus lourd que sur le riche. Pourquoi donc ne pas s'attaquer directement aux impôts de consommation? Pourquoi ne pas franchement les réduire, en attendant qu'on les suprime? Cela serait plus juste, et aussi plus simple, que de les compenser par une progression sur d'autres impôts.

Et quant à l'impôt sur le revenu, il est un moyen de le réaliser sans vexer le contribuable ; c'est, au lieu de rechercher et de discuter la richesse de chacun, d'établir l'impôt d'après un signe apparent de la richesse ; c'est de revenir à l'idée d'une taxe mobilière telle que M. Burdeau l'avait proposée, taxe croissante avec le nombre de domestiques et décroissante avec le nombre d'enfants. On aurait ainsi un impôt d'un rendement assuré, d'une perception commode ; et si l'on pouvait craindre quelques erreurs, elles seraient certainement plus faibles que celles qui résulteraient d'une déclaration individuelle.

*
* *

M. Bourgeois fait appel aux hommes de bonne volonté, à ceux, à quelque parti qu'ils appartiennent, qui veulent des réformes réelles. « La politique des coteries et des personnes, a-t-il dit, est une triste politique. » — On ne peut qu'applaudir à ces paroles. M. Bourgeois, si nous comprenons bien sa pensée, souhaite une politique de conciliation : c'est le rêve de tous les bons citoyens; mais ce rêve est-il réalisable? La conciliation, dans la vie publique comme dans la vie privée, ne se fait jamais que sur un minimum d'idées ou de sentiments. On pourrait, croyons-nous, trouver une majorité dans le parlement et dans le pays pour la réforme de la contribution mobilière dans le sens de la justice et de l'égalité, pour la réduction des impôts qui portent sur les objets nécessaires à la vie; mais qu'on trouve cette majorité pour l'impôt personnel et progressif, il est permis d'en douter.

[328.24] PAUL LAFFITTE.

LE GÉNÉRAL THIÉBAULT [1]

Aujourd'hui que les Mémoires du général baron Thiébault sont entièrement publiés, ils doivent être jugés tout autrement qu'ils l'étaient au début.

On les trouvait un peu traînants d'abord, surchargés d'épisodes intimes, de détails personnels et souvent puérils, où l'histoire ne paraissait pas devoir glâner grand'chose. Après les Mémoires de Marbot, qu'il écrivit comme il allait à la charge, au sortir de cette chevauchée épique, elles semblaient un peu fades les nombreuses aventures galantes de Thiébault, ses passions et ses passionnettes. Plus d'un pensait que les ciseaux auraient utilement fait leur office, mis au travers de ces pages touffues; qu'on n'aurait rien perdu à ne pas savoir les théories du héros sur le baccarat et l'art de la lecture, à ignorer le nom de ses hôtes et de ses hôtesses pendant vingt années de courses en Europe, à ne pas connaître Pauline, non plus que la liste très longue des miniaturistes auxquels Thiébault donna le soin de reproduire ses traits, ou ceux des femmes qu'il aima. M. Fernand Calmettes, chargé d'éditer les Mémoires, en a jugé d'autre sorte et il se peut bien qu'il ait jugé sagement en ne pratiquant aucune coupure, en respectant jusqu'au scrupule le texte qui lui était confié.

Épars, tous ces détails menus paraissent insignifiants : ils prennent une valeur quand on les rapproche, et la multiplicité des traits finit par composer, mieux que le portrait d'un homme, le tableau très animé et très complexe d'une époque, la plus animée et la plus complexe qui fut jamais en notre histoire. Marbot ne montrait rien qu'un coin du tableau, à vrai dire le plus émouvant. Mais au milieu de toutes ces fumées, entre ces panaches héroïques, on aurait eu plaisir à entrevoir de temps à autre la silhouette d'un chapeau de femme, le bout d'une robe, fût-ce le cabriolet ou la manche à gigot. La France n'était pas toute dans les camps : il s'y trouvait une société comme de nos jours. On y lisait moins de journaux et plus de bulletins de victoires, le fleurt était à la hussarde. Mais on s'y distrayait de tout ce qui nous distrait, fêtes, bals, concerts, théâtres; on y vivait ce qui est notre vie, petits propos, petites intrigues, drames et comédies, plus de comédies que de drames.

Cette société, Marbot toujours en campagne ne fit que la traverser à peine, l'effleurer presque; il ne s'y arrêta guère plus longuement que Lasalle à Paris, le temps de commander des bottes et de faire un enfant à sa femme. Au contraire Thiébault se plaisait dans le monde, il aimait y vivre dans l'intervalle de ses expéditions, et comme son caractère trop indépendant lui valut plus d'une interruption de service, il eut à plusieurs reprises l'occasion d'y vivre et de le bien voir : la preuve en est dans maintes pages de ses Mémoires. Il entraîne ses lecteurs du baquet de Mesmer à la fête de la Fédération, des clubs aux champs de bataille de Belgique, des réunions chez Mme de Genlis aux montagnes des Abruzzes, des bals masqués à l'Opéra, des réceptions chez le Premier Consul au siège de Gênes. Il est aux fêtes du sacre comme à Austerlitz; il fait deux campagnes en Portugal, toute la guerre d'Espagne; en 1813 il est à Hambourg; tout cela coupé de séjours à Orléans, à Tours, à Versailles, à Paris. En sorte que, de tous les Mémoires publiés en ces dernières années, il n'en est peut-être pas de plus complets que ceux de Thiébault, il n'en est peut-être aucuns où l'on puisse acquérir plus de notions d'ensemble sur l'époque révolutionnaire et sur l'épopée impériale. Lorsqu'on le quitte, l'on est allé partout un peu, et l'on connaît un peu tout le monde.

D'abord on connaît Thiébault lui-même; on le connaît comme l'ont pu connaître ses contemporains et ses amis, mieux peut-être, parce que l'on voit sa vie d'ensemble et qu'il n'a point cherché à en dissimuler les détails, par plaisir d'abord, puis par amour de la vérité et par scrupule de conscience. Il l'affirme à plusieurs reprises avec une force d'expression, une gravité d'accent qui ne permettent pas de suspecter sa sincérité :

> Je brûlerais ma plume et mon papier plutôt que d'écrire un mot qui ne me parût la vérité. — Un ouvrage de cette nature, dit-il en parlant des Mémoires, implique l'engagement solennel d'une véracité sans bornes. Je n'écris donc mes Mémoires que parce que, libres de toute influence, ils ne contiendront pas un mot qui, sauf les erreurs indépendantes de ma volonté, ne soit exact, et, pour les écrire, c'est-à-dire pour sacrifier tant de devoirs de bienséance, au droit cent fois plus sacré de l'histoire, il faut que je sois soutenu par cette pensée qu'ils sont écrits comme en présence de Dieu et sous la garantie de la conscience et de l'honneur [1].

Le tempérament de l'homme, à défaut de sa parole, suffirait du reste à garantir la sincérité de l'écrivain. Il était de sang trop prompt, de caractère trop vif, de complexion trop emportée presque, pour être capable de dissimulation, habile à déguiser la vérité. Il s'est bien montré tel qu'il devait être, et cela fait certainement une figure originale et sympathique.

En raison de ses origines, de son éducation, de son milieu, Thiébault est un personnage assez particulier entre tous les généraux de l'Empire.

Son père, Dieudonné Thiébault, pendant vingt ans

---

1 *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés par M. Fernand Calmettes. 5 vol. in-8°; Plon.

1 IV, 182; V, 270-271.

professeur à l'École militaire de Berlin, honoré de l'amitié du grand Frédéric, puis à son retour en France attaché à la direction de la Librairie, était quelque peu un homme de lettres. Il appartenait donc à cette aristocratie intellectuelle, cette noblesse d'esprit, qui tenait une place si large dans la société du dix-huitième siècle finissant, qui, recherchée de tout le monde, fréquentant à la fois chez les nobles et parmi la haute bourgeoisie, jouissant en fait de l'égalité bien avant 89, n'en fut pas moins révolutionnaire, parce qu'elle sentait la nécessité philosophique des réformes, puis aussi que, selon la fine observation de Rœderer, « elle n'avait pas cessé de craindre cet orgueil des grands dont la pointe perçait toujours et ne lui permettait qu'une familiarité inquiète et sans abandon ».

Jeune homme, Paul Thiébault, en compagnie de son père, fréquenta nombre de gentilshommes, de littérateurs et de gens d'esprit. C'est dans cette société que se fit son éducation intellectuelle, fort négligée par suite de sa mauvaise santé. Si la Révolution n'était pas survenue, il aurait été probablement un brillant inutile, beau danseur, beau diseur, beau coureur de salons et de ruelles, habile à tourner le madrigal, à lancer l'épigramme, à composer une romance. Il eût été probablement aussi quelque peu littérateur ; il n'eût pas, comme son père, écrit d'*Essai sur le style*, ni publié de *Grammaire philosophique ;* il se serait plutôt amusé à des romans — il en a composé — dont ses propres aventures lui eussent fourni le thème, où il y aurait eu beaucoup d'amour et pas mal d'esprit et dont les héroïnes eussent été poudrées et les héros culottés de soie. Il n'aurait jamais été soldat.

La patrie en danger fit de lui un volontaire, et l'Empire un général ; mais volontaire et général il fut tout ce qu'on l'aurait vu être sans la Révolution et sans l'Empire. En particulier, il fut un homme de lettres jusque dans la guerre, préoccupé de bien voir, prenant des notes, réunissant des documents, vrai prédécesseur des romanciers naturalistes, et dès le temps de l'Empire il retraça quelques-unes de ses aventures. Seulement il s'est trouvé que les personnages, au lieu de l'habit de soie, portaient l'habit bleu par la victoire usé, que ses aventures étaient de l'histoire, et qu'au lieu de fades romans, Thiébault put écrire, en attendant ses Mémoires, deux des chapitres les plus poignants et les plus glorieux de l'Épopée, le *Journal du Siège de Gênes* et la *Relation de la Campagne de Portugal.*

Une autre originalité de l'homme, c'est qu'il fut bonapartiste malgré lui. Lors du coup d'État de Brumaire, le 19 au matin, à Saint-Cloud, quelques heures avant la fameuse séance du Conseil des Cinq-Cents, Thiébault se trouvait en compagnie de nombreux officiers généraux dans un des salons du château. Bien qu'il les eût depuis longtemps prévus, les événements de la veille et ceux qui se préparaient lui donnaient de l'humeur. Il était fort indécis sur la conduite à tenir, porté plutôt à demeurer spectateur. Non qu'il gardât une sympathie quelconque au régime qui allait finir, « pourriture des pourritures », — le mot est de lui, — mais « il avait juré la Constitution, il tenait à ses serments ». Plus d'un pensait comme lui peut-être et le malaise était visible chez tous. A peine échangeait-on quelques mots, à voix basse presque. « L'on se regardait mais on ne parlait pas : on semblait ne pas oser s'interroger et craindre de se répondre. Cette espèce d'arène ne convenait pas aux braves qui la remplissaient. »

Soudain une porte s'ouvre. Bonaparte paraît : « Qu'on aille chercher le chef de bataillon X... » L'officier est amené. « Par quel ordre avez-vous déplacé tel poste ? » Et comme l'officier achève de répondre : « Il n'y a d'ordres ici que les miens ; qu'on arrête cet homme et qu'on le mette en prison. » La porte n'est pas encore retombée que l'officier est déjà saisi et entraîné.

« Et c'est pour être témoins de tels actes que nous sommes ici ! » s'écrie Thiébault. Les visages se rembrunissent, les voisins s'éloignent d'instinct, le silence est absolu. Thiébault se monte : « Comme de tels actes ne peuvent me convenir, je retourne à Paris. » Et malgré Berthier, qui veut essayer de le retenir, Thiébault s'en va.

C'était un éclat, et qui pouvait d'autant moins passer inaperçu que, peu de jours avant, l'auteur déjeunait en tiers avec Joséphine chez Bonaparte, et qu'il avait trouvé auprès du général l'accueil le plus gracieux et le plus enjôleur.

« Je m'étais préparé pour l'avenir, dit Thiébault en achevant le récit de sa scène, une interminable série de tribulations et de dénis de justice que j'avais substitués aux faveurs, aux grades de tout genre et à l'avenir brillant dont le sort un instant m'avait rendu l'arbitraire. »

Il y a bien là quelque peu d'exagération, inspirée sans doute par le regret d'une grande fortune manquée. Mais le fait est qu'on lui garda rancune de l'incident, qu'on lui tint rigueur assez longtemps, que tout en continuant de l'employer, — car l'Empereur appréciait ses mérites, — on lui fit attendre plus que de raison souvent la récompense de ses services, et que la récompense ne fut jamais pour lui aussi large que pour beaucoup d'autres. Son grade de divisionnaire par exemple, gagné sur le plateau de Pratzen à Austerlitz, payé d'une septuple fracture de la clavicule, du sternum et des côtes, accordé en 1806, ne lui fut confirmé qu'à la fin de 1808, pendant la guerre d'Es-

pagne. Quand tous ses collègues étaient faits *comtes*, lui fut « affublé » du titre de *baron*. Jamais il n'eut part aux gratifications si largement distribuées par l'Empereur, non plus qu'aux donations d'hôtels ou de domaines. Ces dénis de justice, il les sentait cruellement, d'autant plus cruellement qu'il se tenait lui-même en très haute estime et prisait fort ses propres mérites.

Et cependant malgré les blessures et les souffrances d'amour-propre, en dépit de son irritation, il demeura constamment attaché à l'Empereur, fidèle jusque dans les jours mauvais, profondément dévoué, pris tout entier, comme le furent tous ceux qui approchèrent Napoléon. « Cet homme extraordinaire eut sur moi une influence magnétique, écrit-il, telle que nulle autre puissance n'eût réussi à l'exercer au même degré (1). » A plusieurs reprises il est revenu sur cette influence magnétique, sur la puissance de ce regard, cette bienveillance, cette constante bonté quand on l'abordait, qui rendaient « irrésistible » cet être « colossal ».

Au demeurant, à plus d'une reprise la conduite de Thiébault ne devait lui mériter que des rigueurs et la sévérité de ses chefs : même, une exacte discipline l'aurait fait à coup sûr en diverses circonstances déférer au conseil de guerre. C'est un des faits qui surprennent le plus, le plus rigoureusement exact cependant et constaté par nombre de témoins, que le relâchement de la discipline dans les armées impériales, même au temps des triomphes continus, même dans les rangs de la Grande Armée. On imagine tout autres ces troupes héroïques. La garde se croyait tout permis, raconte le général Hulot (2) ; son contact était redouté par l'armée entière ; elle finit par lasser d'indulgence de l'Empereur lui-même. On retrouve les mêmes observations dans les souvenirs du duc de Fezensac. Les soldats de ligne ne valaient guère mieux que la garde. « Grâce à cet espèce de vernis que leur donnait le titre de soldats de l'Empereur », écrit Thiébault, ils acquéraient vis-à-vis de chefs pusillanimes une sorte de force inviolable dont ils profitaient pour commettre les plus graves désordres. Les hommes ne se cachent point pour insulter l'officier qui veut les tenir et lui crier « qu'il ne mourra que de leurs mains (3) ».

L'exemple au reste vient de haut. Lannes estimant que le bulletin d'Austerlitz ne lui fait pas la part assez belle, abandonne son corps et quitte l'armée sans rien dire pour rentrer à Paris. En Portugal, sur le champ de bataille de Fuentes de Oñoro Ney, Junot, Reynier refusent formellement d'exécuter les ordres du général en chef, le maréchal Masséna.

(1) III, 72.
(2) *Souvenirs militaires.*
(3) III, 429-430.

Les généraux imitent les maréchaux. Pour s'en tenir à Thiébault, après la capitulation de Cintra, quand l'armée française est ramenée en France avec armes et bagages par la flotte anglaise, le ministre de la guerre le charge, en qualité de chef d'état-major général, de communiquer aux officiers la défense formelle de paraître à Paris, et « de veiller à la stricte exécution de cette mesure ». Il est le premier à l'enfreindre. L'ordre six fois répété de rejoindre le corps d'armée de Davout le laisse indifférent : « J'en aurais reçu quarante que j'en aurais fait le même cas (2). »

Alors que de pareilles désobéissances ne sont suivies d'aucune punition, on n'est pas très fondé à se plaindre des « dénis de justice » de l'Empereur. L'on n'a guère plus le droit d'accuser la fortune quand elle s'offre à vous à maintes reprises et que l'on dédaigne obstinément ses avances. Thiébault finit par en convenir lui-même en achevant d'écrire ses Mémoires : « Dans les occasions où il n'a été question que de moi, j'ai dépassé en maladresse, en stupidité, tout ce que l'on peut imaginer (3). » Rien n'était plus honorable que de ne vouloir pas comprendre les avances de Bonaparte avant le 18 Brumaire. Le cri de Thiébault dans le salon de Saint-Cloud était un acte de courage et lui mériterait à lui seul l'estime. Mais en 1808 l'honneur n'était plus engagé et il n'y avait plus que de la maladresse, à Valladolid, à résister au sourire encourageant de l'Empereur.

C'était à la fin d'une audience de cinq quarts d'heure où Thiébault avait été longuement interrogé sur la malheureuse campagne de Junot en Portugal. Satisfait des réponses, son enquête terminée, l'Empereur, qui n'avait cessé de marcher, s'arrêta et se tourna vers Thiébault.

« Alors, avec cet air, ce ton qu'il savait rendre si bienveillants, et que la puissance de son regard et l'inconcevable expression de sa bouche rendaient indéfinissables : « Eh bien! général Thiébault, avez-vous quelque chose à me demander? — Oui, Sire. » Et Thiébault demande la réparation d'une injustice commise à l'endroit d'un ancien émigré. « Je ferai droit à votre demande, » répond l'Empereur ; puis avec la même bonté, il reprend. « Eh bien! général Thiébault, avez-vous encore quelque chose à me demander? » — L'insistance est frappante et dit assez haut que l'Empereur veut accorder quelque faveur. — « Non, Sire. » Le front du maître se contracte ; la voix se fait sèche : « En ce cas, Monsieur, je vous souhaite le bonjour (4). »

Pour que Thiébault ne pût garder aucun doute sur

(1) IV, 101-103.
(2) V, 256.
(3) IV, 275-276.

la gravité de sa maladresse, pour qu'il pût bien se persuader qu'il venait lui-même de s'enlever une chance unique de fortune, comme il sortait du cabinet de l'Empereur, Savary, le tout-puissant Savary, son ami personnel, vint vivement à lui :

« Eh bien, qu'as-tu obtenu? — Rien. — Comment, l'Empereur ne t'a pas mis à même de lui demander quelque chose? — Oui, deux fois. — Ah! f..., c'est trop fort. » Et le mot, et le geste, et la physionomie disaient assez son irritation et que Thiébault venait de ruiner à jamais le projet déjà vieux et cher à Savary de faire du général un aide de camp de l'Empereur.

A Valladolid Thiébault fut victime du plus accusé de ses défauts. Stanislas Girardin l'a signalé d'une façon charmante dans ses Mémoires, après une entrevue avec le général, à Burgos : « C'est un homme d'esprit, dit-il, et qui n'a pas la modestie de vouloir cacher son mérite; il convient qu'il en a beaucoup. »

Il en a convenu toute sa vie et tout le long de ses Mémoires. S'il n'a pas voulu comprendre les avances de l'Empereur c'est « qu'il se regardait comme ayant trop de titres pour descendre à une demande ». Thiébault appelait cela de la fierté. Stanislas Girardin aurait, je le crois bien, un peu modifié le mot; disons que c'était aussi de la fatuité. Personne n'a jamais été convaincu des multiples talents de Thiébault et de sa transcendance, autant que Thiébault lui-même; personne aussi ne l'a jamais proclamé plus haut ni plus naïvement que lui. « Tout ce qu'il a pratiqué dans sa vie, soit en fait d'art, soit en fait de service de guerre ou de garnison, soit en fait de littérature militaire ou autre, tout cela s'est exécuté sans aucune préparation de sa part, par faculté d'instinct. » Rien n'est plus vrai du reste; et comme cette vanité n'a nui qu'à lui seul, on ne peut qu'en sourire et la pardonner, pour la sincérité et la franchise que l'homme a mises à la montrer.

La franchise, l'autre trait saillant du caractère, était chez lui presque une résultante de tempérament. L'ardeur, l'emportement de sa nature se retrouvaient dans tous ses sentiments et dans leur expression. Entier dans ses affections comme aussi dans ses antipathies et ses rancunes, il ignorait les ménagements et les compromis, les demi-teintes et les nuances. De là le relief de tant de pages des Mémoires, des portraits en particulier, et de certains tableaux de guerre. Beaucoup de ces portraits et de ces tableaux sont assez curieux et saisissants pour mériter d'être connus, et je vais essayer d'en faire voir ici quelques-uns.

Les portraits forment une galerie très longue, de Frédéric II au duc d'Orléans Louis-Philippe. Tous les personnages ne sont pas d'aussi haute mine; il en est quantité de secondaires, dont l'histoire politique ne s'embarrasse pas, mais qui n'ont pas moins leur prix, pour qui voudrait écrire une histoire de la société moyenne, la nôtre.

Les portraits de femmes sont assez médiocres et monotones, presque tous pareils et admiratifs, ce qui serait à coup sûr une sérieuse présomption d'exactitude, n'était que les mérites et les éloges sont précisément les mêmes pour toutes. Cette inhabileté à peindre les femmes tient à diverses causes dont celles-ci paraissent être les plus importantes : que pour pénétrer les femmes il faut de la finesse plus que n'en demande l'étude des hommes; que Thiébault n'était pas un très fin psychologue, et qu'ensuite, pour être capable de bien voir les femmes, il a peut-être trop aimé la femme! Qu'attendre d'un homme proclamant lui-même que les femmes ont toujours été ses divinités sur la terre, et que, sous un costume féminin, une chèvre lui aurait tourné la tête (1). Ce n'est plus le culte de la femme, c'est l'adoration du jupon; le premier qui passe est toujours le plus gracieux et le plus séduisant qui puisse être, et la psychologie n'a rien à voir en cette affaire.

Ce n'est pas qu'elle tienne une place beaucoup plus large dans les portraits d'hommes. Thiébault, à le juger par ses écrits, ne paraît avoir ni le goût, ni le talent de l'analyse; en revanche il a le goût de l'observation, si bien qu'il décrit moins ses modèles qu'il ne les laisse se peindre eux-mêmes par leurs actes et leurs paroles.

C'est double avantage. D'abord les types sont variés autant que les actions mêmes des hommes; ensuite, l'auteur étant un témoin honnête, et ne choisissant pas ses faits, l'on peut, dans certains cas, corriger Thiébault par Thiébault lui-même, et réformer ses jugements. Le maréchal Davout en fournira un illustre exemple.

Les portraits synthétiques sont rares. Quand Thiébault s'y essaie, c'est qu'il veut *exécuter* son modèle, et le style en ce cas monte au ton du pamphlet. Thiébault a la plume aussi prompte que la main. Sa phrase cingle certains visages aussi vigoureusement que sa cravache le dos des douaniers insolents. Qu'on en juge par ce portrait de Louis XVIII, injuste en tant de points, mais où cependant, malgré la passion, tant de détails sont vrais et de sagace observation, et qu'il faut citer tout entier parce que Thiébault y a fait passer toutes les colères de 1814 et de 1815, toutes les fureurs de la France humiliée.

La tête et la physionomie de ce roi étaient d'autant plus dignes d'observation et d'études que toute la vie de son corps semblait y être réfugiée. Le volume de son crane avait en plus ce que celui de son frère, entière-

(1) II, 86.

ment aplati, avait en moins; sa physionomie fine, sardonique, mais mauvaise, peignait à la fois l'aptitude au mal et le goût du mal. Il y avait alors en lui de fatales narmonies, d'effrayants sourires, — les uns disaient du vieux singe, les autres du tigre; — *mais il y avait aussi en lui une ferme volonté de mourir sur le trône et ce qu'il fallait d'esprit et de prudence ou plutôt de dissimulation pour ne pas le vouloir en vain!...* Comment eût-il été possible d'arrêter regards et pensées sur le roi, et d'échapper à une sorte de parallèle entre lui et le géant auquel il succédait?... C'était dans ce palais même des Tuileries, encore garni du mobilier de Napoléon, seule conquête que les Bourbons eussent faite en personne, c'était dans ce palais que pour la dernière fois j'avais vu le grand homme, et que pour la première fois je me trouvais en face de son successeur, espèce de revenant qui semblait sorti du néant pour substituer au premier trône du monde un fauteuil d'hôpital. Comme souverain, l'un d'eux ne comprenait de bornes à son empire que celles du monde qu'il avait rempli et assourdi de sa gloire; l'autre, effrayé de l'étendue de la France même resserrée en deçà de ses anciennes limites, la trouvait trop grande encore pour ses forces de podagre quand, se traînant appuyé sur une béquille, il arrivait, épuisé, au seuil de ses appartements. L'un, fier et superbe, avait commandé aux maîtres de la terre, et l'autre, dans le servage de ses alliés et de ses infirmités, subissait les lois que son devancier avait données; il bornait les attributs de sa couronne à une royauté de police, dont plus tard il fit une royauté de persécution et d'échafauds (1).

S'il ne s'agissait — sujet doublement sacré — de la France et de son histoire douloureuse, il y a dans cette page des traits qui touchent à la charge et qui feraient rire. C'est que Thiébault avait le sens très vif du ridicule. Il est des grotesques qu'il a peints en deux lignes, et que l'on ne peut plus oublier quand on l'a lu une fois. Tel le général Caraffa, de l'armée espagnole, « vieux, long, maigre et cheminant avec un bonnet de coton blanc à mèche ». Deux sacoches pendent à sa selle; dans l'une était du vin de Malaga, du bouillon et des biscuits, dans l'autre une seringue. Pourrait-on jamais oublier le lieutenant général de Canolle qui déclare d'un air raide et pincé « qu'il a toujours méprisé l'esprit » et qui, pour détruire tout doute à cet égard, adresse aux femmes de Tournai le vibrant discours que voici :

Mesdames, citoyennes, sœurs et amies, la reconnaissance est un devoir prépondérant pour tout cœur qui s'en est fait un besoin. Au reste, vous n'en ignorez pas et je connaissais assez le physique de la chose, pour croire que l'impulsion des accessoires vous fera toujours chérir l'humanité dans la personne de nos cœurs. Vive la République!

C'était, au demeurant, un esprit ingénieux et que n'embarrassait point le rude problème de ravitaillement en campagne : « Quand vous n'aurez plus de pain, disait-il à ses soldats, j'irai manger la soupe avec vous. » Ce qui lui valait cette riposte d'un grenadier : « Belle manière d'augmenter nos rations. »

Quelque pénible qu'il pût être pour un officier intelligent de servir sous un pareil chef, si l'on eût demandé à Thiébault lequel il préférait de Canolle ou de Davout et de Soult peut-être bien eût-il préféré Canolle. Davout et Soult furent en effet ses deux bêtes noires et sur l'un et sur l'autre il n'est guère de mauvais propos qu'il n'ait tenus.

Les raisons qui lui firent détester le maréchal Davout sont de celles qui honorent, aux yeux de l'histoire impartiale, l'homme qui est l'objet de cette antipathie. Servir sous les ordres du duc d'Auerstaedt était, paraît-il, pour tous les généraux, un malheur, le pire des malheurs; on rend grâce à Dieu quand on le quitte. Pour Thiébault l'homme était une *hydre* (1) et son quartier général un *repaire*. On rendait unanimement hommage à sa scrupuleuse honnêteté en matière d'argent, mais on l'accusait d' « espionner » ses seconds; on lui déniait tout talent de chef d'armée, et comme on ne pouvait lui refuser un indomptable courage, on qualifiait du moins ce courage de *stupide à force de ténacité*. Tout cela parce que le maréchal Davout, « paternel pour les soldats, bon pour les officiers subalternes, était sévère pour les chefs, en raison de l'élévation de leur grade »; parce qu'il exigeait la plus stricte observation de la discipline; parce que, « ne se croyant jamais assez sûr de lui-même, ruminant même pendant les repas ce qu'il avait à faire », il voulait le même zèle chez ses officiers; parce que, « ayant pour tout ce qui pouvait tenir à ses devoirs une ardeur de fanatique » prêt « à leur sacrifier sans hésiter sa femme et ses enfants qu'il aimait tendrement », il attendait de ses généraux la même abnégation et le même fanatisme. Ce sont toutes expressions empruntées à Thiébault lui-même, mais qui nous laissent une impression tout autre qu'il l'imaginait. Sans doute le personnage de Davout n'apparaît point sympathique : dans cette volonté toujours tendue il y a quelque chose de pénible, presque de douloureux. Cette physionomie est trop grave, raide jusqu'à la dureté. On ne retrouve rien de la figure presque poétique, de l'âme pleine d'élan et d'inspiration du maréchal Lannes. Mais tel que l'a représenté Thiébault, tel qu'il apparaît dans l'ensemble et dans l'unité de sa vie, le maréchal Davout commande le respect et force l'estime, et peut-être n'est-il pas de plus bel éloge que ces mots où Thiébault pensait bien mettre un blâme « qu'avec lui tout ce que le zèle pouvait provoquer n'était que devoir ».

(1) V, 229-230.

(1) V, 45.

On ne pourrait rendre un pareil hommage au maréchal Soult, duc de Dalmatie. De quelque inimitié que Thiébault poursuivît Davout, il mettait certainement une différence entre Soult et celui-ci. Thiébault a résumé son jugement en une phrase terrible : « Il eût été le plus grand homme du monde si la gloire s'était accaparée comme l'argent et s'il s'était montré aussi terrible pour ceux qu'il avait à combattre que pour ceux qu'il a rançonnés. » Ailleurs il écrit : « Il a trahi tous ceux qui se sont fiés à lui, comme il a trahi la morale dans ses vols de tableaux et d'argent (1). » Et Thiébault ne se contente pas d'affirmations vagues, comme celle-ci qu'il tenait, paraît-il, de Wellington, que Soult avait vingt-cinq millions placés à la Banque d'Angleterre. Il articule des faits précis et dont il pouvait dire qu'il fut témoin. En 1805, après la capitulation d'Ulm, pendant la marche sur Vienne, préliminaire du triomphe d'Austerlitz, deux brigades d'infanterie du corps de Soult, après une rude journée de marche sous la neige, étaient cantonnées dans la ville de Saint-Poelten, et sa très riche abbaye. On se réjouissait de séjourner en pareil lieu, quand, à sept heures du soir, la moitié des hommes étant couchés, l'ordre arriva de rappeler et d'aller cantonner sur l'heure dans trois villages, dont le moins éloigné était encore à deux lieues de Saint-Poelten. Il fallut partir dans la nuit noire, la neige faisant rage ; les guides égarèrent les troupes qui n'arrivèrent qu'à deux heures du matin trempées, gelées, exténuées, et qui n'en durent pas moins se remettre en route au jour naissant. Or, ce soudain départ ordonné aux troupes avait uniquement pour but de permettre à Soult de prélever, sans que nul officier pût en être témoin, une contribution de plusieurs milliers de louis, sur les moines de l'abbaye (2) ! En Andalousie ce furent des millions qu'il enleva, et Séville lui donna de quoi constituer deux admirables galeries de tableaux, l'une à Paris, l'autre dans son château du Languedoc.

Général de division distingué, il n'était guère capable de commander un corps d'armée. « J'ai scruté sa carrière pour y chercher des titres de gloire, écrit Thiébault, et je l'ai fait en vain. » On a cité Austerlitz, la Corogne et Toulouse. Mais à Austerlitz on lui a vu mettre le matin une bande de taffetas vert sur les yeux, par crainte d'ophtalmie, et on ne l'aperçut plus jusqu'à la fin de la journée : là-dessus tous les officiers de son corps sont unanimes. A la Corogne, ses soldats engagèrent l'action malgré lui. A Toulouse, il ne sut même pas garder sa gauche, et se fit si bien battre qu'il dut abandonner le champ de bataille à Wellington. Est-il besoin de rappeler qu'à Waterloo, major général de l'armée, chargé de transmettre à Grouchy l'ordre qui devait l'amener sur le champ de bataille et assurer la destruction des Anglais, il envoie à travers un pays que battait en tous sens la cavalerie de Blücher un seul officier, sans escorte.

Un jour, en 1809, cet homme rêva de passer roi, comme avaient fait Murat et Bernadotte. Chargé d'arracher le Portugal à Wellington, pendant que Napoléon prépare à l'île Lobau la bataille de Wagram, Soult, à Oporto, au lieu de combattre, négocie avec les Anglais son élection au trône de Lusitanie. Des camelots portugais parcouraient les rues criant : « Vive Nicolas ! » Pendant ce temps Wellington concentrait ses forces et le 21 avril, en plein midi, surprenait Soult au milieu de son déjeuner et le forçait de battre en retraite en toute hâte. Le Portugal était perdu.

« Il fallait rire du maréchal ou le faire fusiller », dit Thiébault ; Napoléon se contenta de rire de « Nicodème Premier ». Ce fut un grand tort ; car l'année suivante la mauvaise volonté de Soult faisait échouer le plan de Masséna qui, depuis trois mois, au prix de cruelles souffrances, tenait Wellington étroitement bloqué derrière les lignes de Torres-Vedras. L'Empereur avait donné à Soult l'ordre d'accourir pour prendre Wellington à revers par Santarem. Soult, s'arrêtant à dessein à des sièges inutiles, mit *soixante-quatre* jours à venir de Séville ; quand il fut à portée de joindre Masséna, celui-ci, cinq jours avant, s'était trouvé contraint de décamper, pour échapper à la à famine. On retrouve bien là l'homme qui, dans la nuit du 5 au 6 juin 1832, ministre de la guerre du roi Louis-Philippe, négociait un accord personnel avec les insurgés déjà maîtres de l'Hôtel de Ville et qu'il s'attendait à voir le 6 vainqueurs aux Tuileries, et l'on ne peut vraiment trouver sévère ce jugement de Thiébault, que l'homme était *capable d'abuser de tout et de tout trahir* (1).

***

Il va sans dire que dans les cinq volumes des Mémoires de Thiébault, les tableaux de guerre abondent et qu'il s'en trouve presque à chaque page. Ils sont en général du genre horrible, étrangement puissants, et la guerre y apparaît dépouillée de ce que l'héroïsme du soldat peut y mettre de poésie sauvage et de grandeur. Il y a sur la campagne de Naples en 1799, et la retraite sur Rome, une série de pages à donner le frisson. A quelle puissance d'effet, sans grandes phrases, ni mots déclamatoires, Thiébault peut arriver dans certains passages, on en jugera par ce fragment relatif à la campagne d'Austerlitz et qui fait

(1) III, 432 ; IV, 468.
(2) III, 455.

(1) IV, 462 note.

penser aux incomparables pages de Tolstoï dans *la Guerre et la Paix :*

Nous traversions une forêt dans laquelle on s'était battu deux jours auparavant; des morts, des armes et des débris de charrettes et de voitures d'artillerie, épars dans la neige, rappelaient la lutte sur une grande lieue. Vers le milieu de ce champ de carnage, j'aperçus au bord d'une futaie une masure; suivant mon habitude de fouiller tous les endroits où des soldats pouvaient se cacher, j'arrivai à la porte dont le battant était brisé, et je me trouvai devant un homme qui me parut de proportions énormes, tête nue, couvert de lambeaux, les cheveux épars, en grande partie collés, et le visage tout noir de sang figé; il se traînait sur ses genoux, faute peut-être d'avoir encore une jambe, l'œil et la bouche profondément coupés d'un même coup de sabre. Il tendait vers moi ses deux grands bras, me fixant de son œil hagard et accompagnant la plus effrayante grimace d'un gémissement, d'un mugissement, d'un hurlement dont il est impossible de caractériser le son. Il était suivi par je ne sais combien d'autres blessés, tous Autrichiens, plus ou moins mutilés, abandonnés, et qui, au milieu des frimas, croupissaient là depuis deux jours, sans vivres, sans feu, alors qu'aucun secours n'aurait dû leur manquer puisqu'ils étaient dans leur patrie.

A la vue de ces malheureux, je fus bouleversé par une émotion comme jamais peut-être je n'en ai ressenti de pareille. Je tins pied cependant, je fis appeler le major du 36e régiment et je le chargeai de faire ce qu'il y aurait de possible, d'attendre avec une garde que du premier village je pusse envoyer des voitures pour porter à ces malheureux quelques vivres, des effets de premier pansement, et les faire évacuer sur la plus prochaine ville, et je partis avec la conviction d'avoir fait ce que j'avais pu. Et cependant il est un visage qui m'est toujours resté présent, un œil qui semble me regarder, un cri qui retentit à mon oreille, et je suis encore poursuivi par l'image de ce lugubre tableau (1).

Son incontestable talent d'observateur et de descripteur il ne l'a pas uniquement consacré à reproduire des scènes lugubres ; il est des récits gais en grand nombre parmi toutes ces tristesses et toutes ces horreurs des guerres d'Italie, des campagnes d'Allemagne et d'Espagne. Tel est le court récit du banquet offert à Tilsitt par les grenadiers de la garde aux soldats des gardes russe et prussienne. « Pourquoi ne bois-tu pas, demandait Thiébault à un soldat russe? — Si je buvais plus, je me griserais, et si je me grisais, mon empereur dirait que je suis un cochon et cela lui ferait de la peine. »

Le plus parfait de tous est peut-être bien le récit du miracle de saint Janvier en 1799 à Naples. Si le sang du martyr se liquéfiait dans le reliquaire, c'est que saint Janvier était pour les Français, et les Napolitains allaient être aussi fervents républicains le soir, qu'ils étaient le matin royalistes ardents. Sinon, c'était le massacre immédiat du groupe d'officiers serrés autour de l'autel. Malgré le péril où on le sent, on ne peut s'empêcher de sourire, quand le gouverneur s'approchant du cardinal qui officie, entr'ouvre son gilet, lui montre la crosse d'un pistolet et lui dit à l'oreille : « Si le miracle ne se fait pas de suite vous êtes mort! » Et quel inoubliable tableau de l'énervement de la foule pendant les onze minutes que saint Janvier mit à se déclarer républicain. Onze minutes de réflexion, cela n'est vraiment pas exagéré cependant, quand on a été pendant plusieurs siècles le soutien dévoué de la monarchie, qu'il s'agit de renier tout son passé et qu'on est saint! Mais le dernier des lazzaroni ne s'estime pas moins que Louis XIV, et pas plus que le Roi soleil n'admet qu'on le puisse faire attendre :

L'Église retentissait des cris et des hurlements les plus violents; le sens de la plupart de ces cris était la demande, mais la demande impérative à la Sainte-Vierge, à Jésus-Christ, au Saint-Esprit, de prier saint Janvier de faire son miracle. De minute en minute, et à mesure qu'augmentait la crainte que le miracle ne se fît, ces cris redoublaient et devenaient plus aigus, de même que les figures se contractaient d'une manière plus convulsive; il y avait surtout un groupe qui se faisait remarquer par ses transports, groupe d'une trentaine de vieilles femmes, conduites par une mégère d'une soixantaine d'années, traînant après elle des lambeaux de taffetas noir, et que l'on pouvait dire hideusement ornée de tout le luxe de l'indigence. Cette Euménide, qui se prétendait de la famille de saint Janvier, présidait par ses vociférations, unies à celles de ses compagnes, le chœur des furies, toutes semblaient transportées par une sorte de rage sacrée; leurs voix cassées glapissaient et leurs joues livides étaient couvertes de larmes (1).

Les pages maîtresses de l'œuvre, celles qui suffiraient à faire un nom à Thiébault parmi tous les auteurs de Mémoires et qui seront classiques demain, ce sont les pages où Thiébault rapporte la terrible scène qu'à Valladolid, au milieu d'une revue, Napoléon fit au général Legendre, l'un des signataires de la capitulation de Baylen. Elles sont trop longues pour pouvoir être intégralement citées, mais je voudrais du moins en faire connaître les passages principaux.

On se rappelle que le 21 juillet 1808, le général Dupont, s'étant laissé bloquer par les bandes espagnoles, en rase campagne, mit bas les armes, et contraignit même son subordonné le général Vidal, accouru au canon et victorieux, de se rendre à son tour. C'étaient vingt mille Français livrés aux insurgés. L'événement eut un immense écho, et l'Europe, vaincue en cent batailles, fut secouée d'un long

(1) III, 433.

(1) II, 509.

frisson d'espérance. Jamais Napoléon n'éprouva douleur plus cruelle, et jamais le nom de Baylen n'était prononcé par lui, sans qu'il dît, touchant son uniforme avec un pli de dégoût aux lèvres : « J'ai une tache là ! »

C'était un peu avant midi, sur la place du palais de Charles-Quint. L'Empereur venait d'inspecter rang par rang, comme le représente la fameuse lithographie de Raffet, le régiment des grenadiers de la garde. Se plaçant face au palais, il allait donner le signal du défilé, quand il aperçut soudain, parmi les officiers de sa suite, l'ex-chef d'état-major de Dupont, le général Legendre. L'Empereur eut un haut-le-corps : « Vous êtes bien osé de paraître devant moi ! » Au milieu d'un silence de mort, tous les regards s'étaient portés sur Legendre qui « paraissait frappé de la foudre », et qui le front bas, le chapeau à la main, essaya de balbutier quelques mots.

Alors « la figure contractée, l'œil terrible, le geste au dernier degré menaçant et la voix retentissante afin que le dernier soldat puisse le voir et l'entendre », marchant entre les troupes et Legendre, parfois s'arrêtant « lançant ses bordées à chacune de ses allées et venues, » l'Empereur reprit :

Comment vous montrez-vous encore, quand partout votre honte est éclatante, quand votre déshonneur est écrit sur le front de tous les braves?... Où a-t-on vu une troupe capituler sur un champ de bataille? On capitule dans une place de guerre, quand on a épuisé toutes les ressources... quand il ne reste plus un moyen de tenir, un espoir d'être secouru... Mais sur un champ de bataille, on se bat, Monsieur, et lorsque au lieu de se battre on capitule, on mérite d'être fusillé!... En rase campagne, il n'y a que deux manières de succomber : mourir ou être fait prisonnier; mais l'être à coups de crosse!

Sur un silence de l'Empereur Legendre osa essayer de se défendre : « Nous voulions sauver l'artillerie... » Napoléon reprit, plus terrible :

Ce n'est pas l'artillerie que vous vouliez sauver, ce sont vos fourgons, c'est-à-dire le produit de vos rapines. Et pensez-vous donner le change? Si vous n'aviez pas tenu à l'or impur, que charriaient vos fourgons, plus qu'à l'honneur, vous auriez compris ce que le devoir vous commandait; mais vous n'avez plus été ni des Français, ni des généraux, vous n'avez plus été que des voleurs et des traîtres.

— Nous n'avons cherché qu'à conserver des hommes à la France.

— La France a besoin d'honneur, elle n'a pas besoin d'hommes... Mais quand la victoire eût été impossible, il fallait encore vendre sa vie. On n'est militaire que quand on préfère la mort à l'ignominie. Il faut qu'un soldat sache mourir. Et qu'est-ce que la mort? Ne faut-il pas toujours la subir? Qui ne sait pas mourir ne doit pas prostituer l'habit et les armes des braves...

L'indignation de l'Empereur grandissait toujours, sa fureur s'exaltait, à mesure que les épisodes du hideux drame lui revenaient en mémoire ; les expressions devenaient de plus en plus violentes, et les cris de sa souffrance de plus en plus éloquents :

Et votre main ne s'est pas desséchée en donnant à Vidal l'ordre de déposer les armes? De quel droit avez-vous arraché à tous ces braves des armes qu'ils portaient avec honneur? De quel droit avez-vous paralysé leur courage et leur fidélité? Pourquoi les associer à votre déshonneur?... Comme sujet, votre capitulation est un crime; comme général, c'est une ineptie; comme soldat, c'est une lâcheté; comme Français, c'est la première atteinte sacrilège portée à la plus noble des gloires.

Puis, comme si les voiles de l'avenir se fussent déchirés devant ses yeux, prévoyant les redoutables conséquences de cette faute inexpiable, pressentant les funestes résultats de cette guerre maudite, il termina sur cette exclamation prophétique :

Si, libres d'un intérêt sordide, d'une terreur flétrissante, vous aviez combattu au lieu de capituler, vous battiez les Espagnols; l'insurrection ne s'exaltait pas par un succès inouï, l'Angleterre n'aurait pas une armée dans la péninsule; et quelle différence dans tous les événements et peut-être dans la destinée du monde!

Et tandis que Legendre s'éloignait, sans savoir trouver un pistolet dans l'arçon de sa selle, un roulement de tambours éclatait, et dans un nuage de poussière, les hauts bonnets à poil, où le plumet rouge mettait une tache de sang, passaient au pas de charge devant l'Empereur, redevenu calme et serein comme aux jours des triomphes sans mélanges et des victoires légendaires (1).

* * *

Singulière destinée que celle de Thiébault et faite pour consoler les hommes de pensée, de ce que, vivants, ils sont éclipsés bien des fois par des hommes d'action qui ne les valent pas. Thiébault ne fut à coup sûr qu'un personnage tout secondaire de l'épopée impériale. A défaut de grandes actions, il n'eut même pas, — fortune qu'ont connue les Savary, les Clarke et tant d'autres, — de grandes situations. Pourtant, ses Mémoires le feront survivre à beaucoup de ceux qui reçurent honneurs, titres et grandes charges. A propos d'un de ces obscurs soldats qui donnèrent à l'Empereur leur sang et leur âme, glorieux débris dont vingt blessures criaient l'héroïsme et de qui les contemporains mêmes ne savaient pas les noms, Thiébault a écrit, la pensée pleine de tristesse : « Quelques années suffisent pour que des pygmées contemporains cachent des géants passés; et

(1) IV, 247 et sq.

sur ce vieil horizon de gloire qui chaque jour se couvre de brumes plus épaisses, seules quelques figures colossales résisteront à l'effacement des temps. » Pour avoir vécu dans la lumière de ces figures colossales, pour nous les avoir fait mieux connaître, peut-être bien Thiébault verra-t-il son nom survivre à côté des leurs. Parmi les mondes qui scintillent dans la limpidité des nuits, combien ne brillent que des reflets de soleils ignorés?

[9 14.010] ALBERT MALET.

VOIX DE LA NUIT

I. — Le marchand ambulant.

NOUVELLE

« Le seul remède, s'était-il dit, le dos au mur, en retournant ses poches déchirées, c'est de prendre femme! Maudite vie! »

La vie qu'il maudissait n'avait pas, en effet, été trop belle pour lui, comme pour une quantité d'autres, d'ailleurs ; mais des autres, il s'en souciait peu, puisque c'étaient ses os à lui qui avaient dû, dès l'enfance, se plier aux plus durs travaux, son estomac qui avait pâti de la faim, son dos qui avait reçu plus de coups que de chemises; et enfin, si tant d'autres avaient été comme lui soldats dans les provinces méridionales, à l'époque où florissait le brigandage, les rhumatismes chroniques qu'il en avait rapportés, lui, et qui le faisaient marcher de travers étaient siens; personne ne s'en préoccupait, — c'est pourquoi lui ne se préoccupait non plus de personne.

Il devait avoir près de cinquante ans, mais comment le savoir exactement, son âge, quand on n'a connu ni son père ni sa mère, qu'on n'a jamais eu ni maison ni foyer, et que les années vous ont passé comme une grêle sur la tête? Enfin, s'il se décidait à faire le grand saut, l'occasion serait bonne d'éclaircir aussi ce point-là.

La difficulté résidait dans le choix d'une épouse. Il n'avait pas beaucoup l'habitude des femmes : c'était même la raison pour laquelle il avait essuyé tant de moqueries des filles de son pays, d'abord, de ses camarades de caserne, ensuite.

Même à présent, alors que, incapable d'aucun autre métier à cause de ses rhumatismes de malheur, il errait de ville en village avec sa boîte de colporteur, les femmes l'accueillaient d'assez mauvaise grâce. Elles n'avaient jamais besoin de rien quand c'était lui qui passait, s'étant déjà approvisionnées ailleurs.

C'est en vain qu'il étalait des mouchoirs à guirlandes imprimées qui semblaient naturelles, des peignes en os, en bois, en laiton ; des miroirs encadrés de fer-blanc qui simulait l'argent; des élastiques et des jarretières de coton vert, fortes, résistantes à toute tension; des épingles aux têtes multicolores; des bretelles, des dés à coudre, des étuis à aiguilles de formes étranges et variées, allant du parapluie à la botte, jusqu'au cylindre percé d'un petit trou, où l'on voyait la Madone des Sept Douleurs. Dernièrement, il avait encore recouru à des *bonne-aventure* qui devaient toucher chacune, mariée, veuve ou fille; et aux noix dorées, avec des numéros de loterie pour celles qui n'espéraient plus rien de mieux.

En vain! Les femmes lui restaient ennemies : son commerce languissait, sa marchandise sentait le moisi, tout cela parce qu'il ne plaisait pas aux femmes. Mais pourquoi? Hélas!...

« Le tout, c'est de naître heureux, » soupirait-il.

Il lui fallait une femme, cependant, à n'importe quel prix. Ses pauvres guenilles ne tenaient plus ensemble et il était fatigué, à la fin, de toujours coucher sur le foin ou dans les étables, alors que tout chrétien a son lit, quelque misérable qu'il soit.

« Une bonne femme, se disait-il... ni belle, ni jeune; il ne manquerait plus que cela! Mais une compagne pour la vieillesse, quelqu'un à qui dire, le moment arrivé : « Je vais mourir », en fermant les yeux en paix. »

Il continuait à muser, ses poches à la main, jouant à travers leurs trous à cache-cache avec ses doigts, et il se rappela la veuve d'un de ses camarades, une honnête femme qui peinait dur avec ses cinq enfants, travaillant allégrement du matin au soir et forte comme un homme.

Cela avait été le prélude, la symphonie préparatoire, pour ainsi dire, aux quinze jours qui s'étaient écoulés avant qu'il se décidât à parler à la veuve.

Enfin, le grand pas était fait, il avait parlé. La veuve, sans dire ni oui ni non, s'était réservé le temps de consulter ses enfants. Et ce jour-là, tout en se rendant à la foire, de bon matin, avec sa marchandise, il comptait passer demander la réponse.

Il s'était peut-être levé un peu tôt : il faisait une nuit profonde. La grand'route blanchissait à peine entre deux rangées de saules, qu'il devinait plutôt qu'il ne les voyait : il flairait son chemin en marchant, sa chique dans la bouche, pour compagne; et sa grande connaissance des lieux l'empêchait de rouler dans les fossés de droite ou de gauche.

Parfois un char venait à passer lentement, recouvert d'une bâche de toile blanche, avec l'homme endormi dont on n'apercevait que les jambes ballantes, tandis que le cheval se prélassait tout douce-

ment, les yeux fermés, les genoux lâches, dans la complète apathie de l'habitude.

Rien m'annonçait encore la foire prochaine : nul mouvement de bêtes pour le marché, ni revendeurs, ni marchandes de volaille ou d'œufs frais. Décidément, c'était beaucoup trop tôt. La veuve ne l'attendait sans doute pas à cette heure!

Il ralentit le pas, consolida sur ses épaules la courroie qui soutenait sa boîte, puis il glissa quatre doigts sous le couvercle pour s'assurer que certain petit paquet blanc se trouvait bien à sa place : il contenait un mouchoir à fond bleu et à bords frangés dont il comptait faire présent à la veuve, pour sceller leur promesse de noce. Confitures véreuses, sans doute! mais tout valait mieux que de continuer à errer comme un chien vagabond, en été sous le soleil, en hiver sous la neige, sans compter la pluie, le brouillard ou le vent!

Et c'était même un vent sérieux que celui qui se préparait pour la journée, un vrai vent de mars, froid et mordant, qui le pénétrait jusque sous son gilet. L'aube ne se montrait pas encore, mais on sentait déjà, dans le ciel et dans l'air, que la nuit tirait à sa fin. C'était l'heure douce pour les heureux qui ont un lit et qui s'y pelotonnent pour savourer voluptueusement les dernières minutes de sommeil, en ramenant sur leur tête la couverture et en allongeant les jambes autant qu'elles peuvent, dans cette tiédeur égale et continue qui fait se détendre la peau.

Il passait justement devant une ferme et, en levant les yeux vers les fenêtres bien closes, il lui sembla voir le mari et la femme, dormant côte à côte, calmes, en sûreté.

« Que peut-il bien manquer à ces gens-là? » pensa-t-il.

Le nez au vent, il soufflait sur ses doigts tout gelés et crevassés, sans même de méchants gants pour les couvrir ; car il avait dû renoncer aux gants, où tous les points partaient dès qu'il les enfilait.

« Il faut en finir, en finir! » se disait-il à haute voix, en se frottant les mains et en faisant passer sa chique de droite à gauche, dans un ordre de pensées soudain plus gaies, — si gaies même qu'il se trouva devant la maison de la veuve sans s'en être aperçu.

« Ohé! s'écria-t-il, en essayant une pirouette, qui ne lui réussit qu'à moitié à cause des rhumatismes, la colombe m'attend. »

Il en augurait ainsi par un point lumineux, brillant à travers les volets des petites fenêtres du rez-de-chaussée, où était la cuisine.

En effet, comme ses pas résonnaient sur la route, la porte s'entre-bailla tout doucement et une tête de femme, passant par l'ouverture, lui fit signe d'entrer.

— Qui sait ce qu'on penserait de moi, si on vous voyait ici, à ces heures! Mais je n'ai pas le cœur de vous laisser dehors, par ce froid. Entrez donc...

— Bah! un peu plus tôt, un peu plus tard!... balbutia-t-il, confus, en traversant le seuil.

— Non, non; il ne s'agit pas de cela. Que voulez-vous dire? Les projets ne réussissent pas toujours.

Ces paroles lui donnèrent de fâcheux pressentiments. Mais pour retarder au moins l'explication, si elle devait être défavorable, il demanda pourquoi la veuve avait une main enveloppée.

— C'est un panaris, expliqua-t-elle. Approchez-vous du feu, pauvre homme, je ne vous attendais pas sitôt; mais, comme je ne pouvais pas dormir à cause des élancements, j'ai allumé le feu pour faire chauffer un cataplasme.

— Vous y mettez des cataplasmes? Cela ne vaut rien. Je vous conseillerais plutôt des limaces écrasées, pour enlever l'inflammation.

— Si vous saviez combien j'en ai essayé déjà! C'est effrayant!

Il s'arrêta et la regarda avec compassion, car il avait eu souvent aussi des panaris et il savait combien ils sont douloureux.

— Trois nuits que je ne dors pas! On dirait que c'est un fait exprès! Au moment où je crois pouvoir me reposer, voilà que cela recommence : lac, lac, lac... Ça cuit là dedans, et ça bout...

— Et cela vous chasse hors du lit, n'est-ce pas?... Une fois, désespéré, j'en ai ouvert un avec une serpette ; la cicatrice m'en est restée et me restera toute ma vie. Voyez...

— Oh! sainte Vierge! murmura la femme en ramenant contre sa poitrine sa main malade, comme pour la protéger.

Ils se turent un instant ; elle, caressant et rajustant son pansement ; lui, intimidé, les yeux sur la flamme misérable du foyer.

— J'en ai causé, vous savez, avec mes enfants, finit par dire la veuve.

Le prétendant, n'osant pas souffler, attendit.

— Ils ne sont pas d'avis, ajouta-t-elle, avec simplicité.

— Le motif? demanda-t-il d'une voix rauque, les yeux baissés, tout humble dans sa continuelle malechance avec les femmes.

— Le motif... expliqua la veuve hésitante, qui cherchait à adoucir son refus... c'est que vous ne pouvez pas travailler; et mon aîné, qui a été exempté du service comme unique soutien d'une mère veuve, dit qu'il ne faut pas de bouches inutiles; que si vous gagniez assez pour aider la famille, ce serait différent, mais que...

Cependant, le colporteur restant immobile, muet comme une statue, elle eut pitié de lui :

— Écoutez, il ne faut pas prendre la chose en mauvaise part. Moi, pour mon compte, je serais assez

d'avis ... non pour le caprice d'avoir un homme, je vous jure... mais enfin, un compagnon fait toujours plaisir.

Ses consolations apportèrent à l'amoureux transi un mélange de douceur et d'amertume; c'est pourquoi, n'en prenant que le miel, il se sentit le courage d'insister.

— Si je vous plais, de quoi se mêle votre fils?

Il avait accompagné ses paroles d'un geste brusque, devant lequel la veuve recula, effrayée, mettant à l'abri son bobo.

— Vous ai-je fait mal?

— Non, mais je souffre tant! Cela bat comme un marteau.

Dans ses réminiscences de jeunesse, il repêcha cette phrase qui lui parut heureuse :

— Il y a beaucoup de maux qui font souffrir et qui battent comme des marteaux. Vous en devriez savoir quelque chose, puisque vous avouez qu'un compagnon fait toujours plaisir. Dites plutôt que je ne suis pas de votre goût... dites...

Mais la veuve n'entendait pas laisser la conversation glisser sur cette pente-là.

— Mon fils est le chef de la famille, interrompit-elle, ses raisons sont pour le bien de tous. Un bon chrétien comme vous peut trouver mieux...

Peut-être... mais, en attendant, elle le refusait.

Le petit feu que la veuve avait attisé, pour chauffer son cataplasme, s'éteignait par degrés. La chambre devenait sombre.

— Oh! comme ça bat! comme ça bat! répétait-elle en comprimant son panaris.

— Donc, on ne se décide à rien?

— Que voulez-vous? Nous ne sommes pas destinés l'un à l'autre.

Une autre phrase, souvenir aussi de jeunesse, monta aux lèvres du colporteur; mais la mauvaise réussite de la première lui enleva le courage de la prononcer.

— Alors, adieu.

— Adieu! et que le Seigneur vous guide!

Et pour le saluer, elle éleva la main malade avec la saine.

— Essayez donc, dit-il, les limaces écrasées.

— J'essaierai.

Le colporteur était déjà sur le seuil de la porte.

Il se retourna tout d'une pièce :

— Et dites à votre fils que peut-être il se trompe!

La veuve, pour toute réponse, leva les yeux au ciel, d'un air résigné.

L'horizon s'éclaircissait à peine, dans la froidure pure de l'aube de mars. Le vent soufflait plus fort, aigre, coupant. La route lisse et droite, entre les saules dénudés, semblait sans fin. Les branches, les rares touffes d'herbe, la surface des pierres, le bord des fossés, tout était couvert par la bruine qui tombait en ce moment, aggravant le froid de l'air et de l'heure, avec un triste rappel de drap funèbre.

La porte de la veuve se referma sur lui.

— Toujours la même déveine! mâchonna-t-il en crachant sa chique au milieu de la route, et tout à coup plié par une douleur soudaine de rhumatisme... Maudite vie!

Sur la terre glacée, durcie par le vent, il va, ayant froid, le marchand ambulant avec sa boite... il va...

II. — Tante Séverine.

La tante Séverine, pour entrer dans sa chambre, poussa la porte du pied, car ses deux mains étaient occupées à tenir le chandelier et les cadeaux qu'elle avait reçus. Son frère, en lui donnant une robe de laine, couleur café au lait, avait fait suivre son présent de ce commentaire : « Une couleur solide et sérieuse, qui convient à ton âge. » Sa belle-sœur lui avait offert une veilleuse et ses nièces, à l'école, avaient brodé un couvre-pieds. Tout cela, à l'occasion de son anniversaire.

Mais le visage de la tante Séverine, lorsqu'elle déposa ces objets sur la table de sa chambre, n'exprimait aucune satisfaction; au contraire, il gardait un voile d'impénétrabilité assez épais pour justifier en partie les aigres paroles dont sa belle-sœur avait accompagné sa sortie du salon.

— Quoi que ce soit qu'on fasse, Séverine n'est jamais contente!

Une carte lui était glissée des mains, venue aussi pour son anniversaire, de la part d'une très chère amie d'enfance : sur un fond verdâtre voltigeait un papillon, avec cette devise : *Adhuc spero*, et, sur le verso, mille souhaits de félicité.

Séverine ramassa cette carte et se mit à la regarder, pensive, à la lumière d'une bougie. Que de choses elle évoquait! Vingt-cinq ans auparavant, dans la même circonstance, la même amie lui avait piqué dans les cheveux une touffe d'œillets rouges... Ce n'était plus aujourd'hui qu'on lui mettrait des fleurs dans les cheveux : aujourd'hui, les robes café au lait étaient assez bonnes, et les veilleuses aussi, sans compter les couvre-pieds, puisqu'elle souffrait de rhumatismes aux jambes : et puis les bons vœux... mais cela va toujours de soi!

Séverine n'était pas une ingrate. Elle reconnaissait les bontés de son frère, aimait sa belle-sœur et ses nièces, elle était affectueuse, plus douce qu'elle ne pouvait, non comme elle le voulait, car elle sentait en elle un torrent de tendresse qui ne s'écoulerait jamais. Et cette tendresse était son mal, l'ennemi caché dans la maison, le ver qui lui rongeait les os, le volcan comprimé qui lui envoyait au visage

d'épaisses bouffées de flammes. Il lui semblait parfois être hydropique, traîner un poids dans ses veines, où coulaient de l'eau ou du plomb, une matière morte, enfin!

Comme enfant, elle avait été très vive; comme jeune fille, très fantasque; belle, jamais, ni courtisée, mais presque heureuse dans un certain monde idéal à elle, peuplé de songes. Fille de peintre, elle avait connu dès le début les séductions des couleurs et des lignes. Païenne d'instinct, elle se sentait attirée vers la beauté, tandis que les pensées mystiques et la poésie nébuleuse la laissaient indifférente.

Elle aimait à se draper dans des peplums et des voiles, oubliés par les modèles dans l'atelier de son père. Elle ébouriffait ses cheveux, se mettait sur la tête une couronne de feuilles et faisait la bacchante. Étendue sur une montagne de coussins, avec un châle serré autour des hanches, les bras nus, un collier de verroteries au cou, un grand éventail à la main, elle jouait les odalisques. En chemise, étalée par terre, un gros livre soutenant ses coudes, elle essayait de représenter la *Madeleine repentie* du Corrège, puis s'apercevait, au dernier moment, qu'il lui manquait les principaux attributs du personnage. Désormais, un chagrin, subtil comme une pointe sourde, commença à la tourmenter.

En se comparant aux figures que les plus grands peintres avaient idéalisées et que les peintres secondaires s'ingéniaient à copier, elle en vint à connaître parfaitement l'imperfection de ses formes, et pour elle, que possédait un désir si ardent du beau, ce fut une déception cruelle.

Pour rapprocher, autant que possible, sa propre maigreur d'un type artistique, elle renonça aux larges créations du Titien, et se mit à adorer les femmes minces de Canova, les *Grâces*, la *Psyché*, cette dernière surtout, qui la ravissait d'une intime volupté. Le sentiment de l'art et celui de l'amour, la pureté virginale et l'ardeur des sens, l'harmonieuse, divine fusion de tout cela dans ce groupe immortel l'attiraient, invinciblement. Elle était si simple, la pose de Psyché, ses formes étaient si sobres! Dans sa chambrette, cachée aux yeux de tous, en l'absence d'Amour, Séverine voulut tenter aussi cette épreuve. Elle n'était pas horrible, elle était jeune, comprenait la grâce, avait l'intuition de la passion, adorait l'art : pourquoi n'aurait-elle pas réussi? Parce que Séverine, créature vivante, devant un miroir, semblait un avorton à côté de la déesse de marbre.

« Si seulement je pouvais engraisser ! pensait-elle. Tout ne dépend peut-être que d'une ligne ! Si quelqu'un avait heurté le bras de Canova, alors qu'il sculptait le buste de Psyché, il n'aurait fait pourtant que déplacer la ligne, et ce n'aurait plus été Psyché. »

Quant au visage, deux yeux, un nez, une bouche, des dents, elle les avait, les cheveux aussi, et l'âme la plus sensible vivait en elle.

« Peut-être, se disait-elle encore, faut-il du temps. Toutes les femmes ne sont pas belles, comme Psyché à quinze ans. Psyché est la verte jeunesse, le bouton, la promesse : un fruit aigre, après tout ! »

La gantière, cette femme dangereuse qui troublait la tranquillité de toutes les familles du quartier, n'avait-elle pas eu un enfant, à quinze ans ? Et n'avouait-elle pas, d'elle-même, qu'à cet âge, elle n'était encore qu'une petite sotte, trop maigre ? Qui sait si Mme de Maintenon, en épousant Scarron à vingt ans, était aussi belle que lorsque, la quarantaine sonnée, elle attira dans ses filets le roi de France ?

Elle entendait dire aussi et elle apprenait par ses lectures, que la beauté vient aux femmes avec l'amour ; mais comme elle entendait dire d'autre part, et lisait également qu'on est aimée pour sa beauté, les deux choses commençaient à se confondre dans son esprit. Certes, elle n'était pas une de ces femmes médiocres qui cultivent leurs charmes dans un but de vanité et de coquetterie ; elle ne ressemblait en rien à ses compagnes, qui lui faisaient la réputation d'une originale.

Toujours dominée par un idéal artistique, elle se vêtait d'une façon bizarre, avec des bandelettes à la grecque, dans les cheveux, et des châles rouges drapés selon les principes de la statuaire : et sa laideur, dans ces accoutrements étranges, paraissait deux fois pire. Mais, emportée par sa fantaisie à la recherche d'une image de beauté souveraine, elle négligeait les détails et les menus soins de sa personne, oubliant de se couper les ongles, portant des bottines tordues, des gants sans boutons, des rubans fripés, des bas déchirés. Elle ne se lavait pas tous les jours la figure.

Ainsi, en attendant la beauté et l'amour, elle avait passé à côté des réalités de la vie, sans s'en douter, rêvant toujours. Elle rêvait, le matin, quand rejetant sa couverture de bourre de soie, et sautant légèrement sur un petit rectangle, confectionné avec des morceaux de drap cousus ensemble, elle pensait à l'*Aurore* de Guido Reni volant sur les nuages, dans la splendeur du soleil naissant ; elle attachait son jupon sur ses maigres hanches, avec une vision de nymphes dévêtues sous les yeux.

A l'église, perdue dans la contemplation d'un beau corps de vierge israélite, Ruth ou Noémi, elle ne s'apercevait pas qu'elle restait accrochée au dossier de sa chaise par son scapulaire ; quelque mauvais plaisant, faisant le niais, la dégageait alors, du bout de sa canne, et elle rougissait toute, de honte et de dépit.

Cependant, les années passaient, la beauté ne venait pas, ni l'amour, — cet amour qui avait créé tant

de chefs-d'œuvre ; les madones de Raphaël, quelques portraits de Van Dyck, le *Baiser* de Hayez, — la beauté et l'amour, ces sommets de l'Olympe païen, le son propre Olympe.

Dans la maison de son frère, qui était arpenteur et avait vendu tout l'attirail artistique de leur père, Séverine ne trouva plus de peplums, et elle ne se risqua pas, devant sa belle-sœur en camisole de flanelle et tablier imperméable, à tresser dans ses cheveux des couronnes de bacchante. Bientôt il y eut des enfants pendus aux jupes de la tante Séverine; il fallut leur donner leur bouillie, leur découper des bonshommes en papier, les moucher; et, au milieu de toutes ces occupations domestiques, la vieille fille s'aigrissait, perdait de vue son idéal, inaugurait ce long visage, terreux, impénétrable, qui provoquait les remarques acerbes de sa belle-sœur.

— Quoi que ce soit qu'on fasse, Séverine n'est jamais contente!

Pourtant, jusqu'à ce jour, Séverine espérait encore : tant qu'il s'en fallut encore de douze heures, de six heures, d'une heure, il pouvait arriver une révolution. un cataclysme, un miracle... qui sait, en somme, ce qui pouvait arriver! En sortant du lit, le matin, elle s'était dit :

— Quand je reviendrai me coucher, j'aurai quarante ans!

Mais une folle lueur, une illusion irraisonnée, la tenait en suspens, comme à la veille de mystérieux événements.

Elle avait aussi pensé : « Je veux jouir de ces dernières heures de jeunesse. » Mais comment? Que faire? Son sang bouillait; son esprit divaguait; un désir impérieux de retenir le temps lui donnait presque la fièvre. Les heures passaient, et elle les comptait, découragée. Il n'arrivait rien.

Le facteur lui apporta deux ou trois lettres qu'elle ouvrit d'une main tremblante : des compliments, des vœux, des lieux communs. Enfin, on lui avait donné la robe café au lait, la veilleuse, le couvre-pieds...

Plus le jour approchait de sa fin, plus le visage de tante Séverine devenait impénétrable. A table, où on avait porté des toasts, où l'une des fillettes récita une petite poésie de félicitation, la tante restait muette : deux doigts de marsala achevèrent de la rendre lugubre.

Puis elle put se retirer dans sa chambre, déposer ses cadeaux sur la table et s'affaisser sur le bord de son lit étroit.

La flamme vacillante de la bougie dansait devant ses yeux, irritant une conjonctivite commençante; elle leva la main pour s'en préserver et se mit à réfléchir, quoique, à proprement parler, ses réflexions ne fussent point des pensées. C'étaient des visions, c'étaient ces feux follets de l'imagination qui s'échappent des corps troubles, ces frémissements furtifs, ces éclairs de la pensée qui s'obstine à vivre et qui secoue les nerfs, malgré eux, comme des chiens lâchés. C'était une grande et profonde tristesse, l'écœurement de toutes choses, qui la prenait toujours à cette dernière heure du soir, terminant une journée vide, mettant le mot *fin* au bas d'une page blanche.

Et ce soir-là, il ne s'agissait plus d'un jour ni d'une page : c'était toute sa jeunesse qui finissait, qui mourait, qu'il fallait signer : lettre de change représentant une valeur qu'elle n'avait jamais possédée!

Et c'était là, dans la solitude de l'alcôve, où les heureux comptent leurs joies et les amants leurs ivresses, alors que, dans la sécurité pudique de la nuit tombent tous les voiles, que les masques se détachent et que les cœurs mis à nu ne craignent plus l'outrage de l'ironie, c'était là que tante Séverine comptait aussi ses maigres illusions, que tous les soirs elle avait vues diminuer, perdre forme et couleur, se dissiper dans l'ombre.

Un gros soupir souleva sa poitrine. Ses longs doigts cherchèrent les agrafes de son corsage, et elle les défit lentement, sentant monter de ses entrailles la haine d'elle-même : car elle haïssait ce laid visage qui, depuis quarante ans, la faisait souffrir, qui était son malheur et sa croix.

Quel plaisir, le plus naturel, le plus vrai, le plus exquis et le plus féminin doit éprouver la femme qui, en se contemplant, admire en elle-même la plus belle œuvre de Dieu! Être Vénus un seul jour, — briller, aimer, mourir, c'est assez! Mais naître et mourir simplement, naître et mourir, sans rien d'autre entre ces deux termes, rien, si ce n'est la vieillesse, c'est un destin atroce!

Comme le monde dort paisiblement! et qu'il serait drôle d'ouvrir la fenêtre et de crier : « Accourez, accourez, voici que meurt la chose que j'aimais le mieux, ma jeunesse! »

Mais dehors, il faisait froid ; la nuit était noire; la fenêtre bien close, avec les contrevents fermés, Séverine, ayant ôté sa robe, la suspendit dans l'armoire et s'approcha de la commode, en jupon court, le ventre visiblement saillant, la gorge déprimée, la taille large et plate : de haut en bas, taillée à pic.

Elle fouilla quelques instants dans les tiroirs, remuant les mouchoirs, ouvrant des boîtes. Elle prit un bouquet de lavande à moitié éventé et le respira : elle l'avait acheté à une fête de campagne, par un beau jour d'automne : elle portait du bleu ciel alors, un chapeau gris qui lui allait bien; on le lui avait dit. Elle toucha un éventail, un flacon vide, un bracelet qu'elle ne mettait plus depuis longtemps et qu'elle voulut essayer : elle y enfila le bras, mais elle l'ôta aussitôt en secouant la tête. Toute sa vie se

trouvait renfermée là, dans la commode, éventée comme le bouquet de lavande, vide comme le flacon qui avait contenu des parfums et qui n'en gardait même plus d'odeur.

Dans un vieux calepin, elle lut ces mots au crayon :

Que celle qui est jeune et belle, hélas! ne soit point sévère, car l'âge ne se renouvelle pas comme l'herbe.

Et il lui revint à la mémoire le gai visage riant de celui qui avait écrit dans son calepin, après un souper de nouvel an, les yeux brillants et le cœur attendri : une gaie soirée, où elle s'était amusée, elle aussi, avec la joie ingénument sensuelle de la jeunesse. Mais quelle ironie, maintenant, cette invite au plaisir, et quelle inutile allusion à l'âge qui ne se renouvelle pas! Comme si elle avait été maîtresse de sa destinée!

Un maçon, un menuisier prennent leurs outils et s'en vont par le monde chercher fortune; un pauvre tend la main; un malade appelle un médecin; un chien abandonné dans la rue trouve quelqu'un qui l'emmène avec soi. L'amour seul ne se tire pas du néant : on ne le donne pas par charité, et celui qui n'a pas l'amour est le vrai mendiant, le vrai malade. Oh! vous qui aimez, la voilà, la grande misère!...

Elle s'était arrêtée au milieu de la chambre, les bras ballants, les yeux fixes et vitreux. De la pièce voisine, venait le babil des enfants, réveillés dans leur premier sommeil : ils parlaient confusément de poupées et de bonbons. La voix de la mère, humide et molle sous les couvertures, murmura : « Restez tranquilles; dormez! » Elle entendit les berceaux crier sous les petits corps, et le grand lit céder docilement sous le corps placide de la mère qui se tournait de l'autre côté.

Séverine s'approcha de son lit désolé : elle tira de dessous l'oreiller un filet de coton blanc et y enferma ses cheveux. C'était fini. Dans ce lit entrerait désormais une vieille.

Elle répéta *vieille*, en regardant autour d'elle, étonnée que personne ne protestât.

Quelle anomalie pourtant, quelle injustice!

Elle ne se sentait pas vieille. Si la jeunesse savait combien il est difficile de tuer les désirs... Balzac disait trente ans... Évidemment, pour ne pas trop décourager celles de vingt!

Elle continuait l'inspection de sa chambre, si froide, si nue, où les meubles n'avaient pas de voix, où la tristesse des choses reflétait la continuelle tristesse de sa vie : le lit rigide, le miroir terni, sur la toilette un peigne enfourché dans la brosse, deux savates de cuir couleur chocolat; un chiffon de velours en travers d'une chaise; pas un nœud de ruban, pas une fleur : une régularité monastique, cette ambiance grise des cellules où l'on n'est jamais deux.

Elle dénoua ses jupons, fit sauter les agrafes du corset, resta en chemise. Encore une fois, son regard erra sur les parois, au delà des parois, dehors, vers le monde qui dormait, vers le monde qui vivait, vers le monde qui souffrait... Elle voyait une chaîne qui les reliait tous, gais et dolents; elle voyait la pitié penchée sur des grabats, et elle envia les malades, elle envia ceux qui peuvent pleurer, ceux qui peuvent crier, ceux qui ont une jambe gangrenée et se la font couper, toutes les douleurs qui se voient, qui se touchent, — les seules auxquelles le monde croit!

Elle leva les bras, les étirant avec une contorsion pénible de tout son être et laissant tomber un regard oblique; puis, rapidement, comme pour échapper à un grand supplice, elle se baissa pour enlever ses bas, les jeta dans un coin, éteignit la lumière, chercha son lit à tâtons et s'y réfugia, âme perdue, dans le grand oubli des ténèbres.

[843.89] Traduction de l'italien de NERA.

Il y a déjà quelques années que le pseudonyme de Nera est bien connu en Italie. Il désigne une Milanaise à l'intelligence très fine, au talent très fort; et il a signé plusieurs romans qui ont valu à leur auteur une place distinguée dans la littérature de son pays. *Lydia* et *Theresa*, entre autres, sont deux vigoureuses études de jeunes filles, l'une appartenant à la classe aisée, l'autre de position plus modeste, mais qui sont toutes deux victimes des mêmes fatalités. Cela n'est pas du « féminisme » dans le sens combattif que les « romancières » anglaises ont donné à ce terme; c'en est dans un sens plus général et plus élevé. — Les courts récits que nous donnons aujourd'hui sont extraits d'un petit recueil dont nous avons pris le titre collectif : on en remarquera les vigoureux raccourcis, l'énergie et le pittoresque. Ces qualités, que Nera possède à un degré remarquable, ne l'empêchent cependant pas d'en développer d'autres, plus féminines et plus tendres. Et leur mélange, assez rare, lui constitue une originalité toute particulière.

N. [illegible] R.

AU PAYS DES BOËRS

Un journal illustré, dont nous tairons le nom pour ne pas lui faire le contraire d'une réclame, représentait, ces jours derniers, un des fils de la superbe Albion entre deux nègres dont l'un lui décochait par la figure un de ces coups de pied dont Rayon-d'Or semblait avoir le monopole, tandis que le second exécutait par derrière pareil entrechat.

Dans l'esprit du dessinateur ces deux nègres représentent des Boërs.

J'ai peur que nous soyons un peu tous comme cet ingénieux mais peu véridique caricaturiste et que

nous soyons aussi peu fixés sur le pays que sur la couleur des Boërs.

Les événements dont le Transvaal semble devoir être le prétexte, en attendant qu'il en soit le théâtre et la victime, nous ont fait un devoir d'essayer de nous éclairer et c'est le résultat de nos recherches que nous allons brièvement exposer ici.

Jetons les yeux sur une carte d'Afrique australe — pas pour longtemps, n'ayez pas peur. Le Transvaal, avec l'État d'Orange qui est également peuplé de Boërs, fait absolument hache dans les possessions anglaises.

A l'est, il est bordé par la colonie portugaise de Mozambique, à l'ouest par le Betchouanaland sous le protectorat anglais, au sud par l'État libre d'Orange, au sud-est par le Natal et le Zoulouland, pays que la mort du fils de Napoléon III a rendu fameux, à l'ouest par le Souaziland et le Tongaland.

Comme on le voit, le Transvaal n'a pas, malgré ses réclamations et ses protestations répétées, un débouché qui lui appartienne sur la mer des Indes. C'est, au point de vue économique, une cause très réelle d'infériorité.

Voici donc où se trouve placé le pays, examinons maintenant la race qui l'habite, comment elle y est arrivée et comment elle a pu faire reconnaître sa supériorité par les populations noires au milieu desquelles elle est venue s'établir.

L'an 1652 une centaine de Hollandais commandés par un certain Van Riebeck débarquaient à la baie de la Table avec l'intention d'y installer un port de refuge et de ravitaillement pour les bâtiments de la Compagnie des Indes orientales qui, partis des Pays-Bas, se rendaient dans l'Inde ou l'Océanie. Cette première troupe fut suivie de plusieurs autres détachements parmi lesquels se trouvèrent un grand nombre de ces huguenots français que la révocation de l'édit de Nantes, à la fois crime détestable et faute impardonnable, avait chassés de leur patrie.

Français et Hollandais s'allièrent et constituèrent une nouvelle race aux qualités bien tranchées, mais où l'on reconnaît cependant encore l'apport de chacune. D'un caractère noble et généreux, honnêtes, imbus de sentiments religieux, les Boërs sont d'une hospitalité sans bornes. Grands et vigoureux, sobres et travailleurs, mais ayant un peu exagéré l'économie hollandaise, discrets, épris de liberté et par conséquent ennemis de toute contrainte, ils ne laissent guère l'étranger s'immiscer dans leurs affaires. Les familles d'origine française qu'on ne distingue plus aujourd'hui des autres que par leurs noms : Théron, Du Toit, Joubert, Du Plessis, Naudé, de Villiers, etc. forment à peu près le tiers de la population blanche.

Après diverses péripéties, la colonie du Cap fut définitivement cédée à l'Angleterre en 1814. Depuis un siècle, pour échapper au despotisme de la Compagnie des Indes, les colons avaient vécu à l'écart, aussi loin que possible des centres administratifs ; ils avaient ainsi contracté des habitudes d'indépendance et s'étaient affranchis de tout contrôle, si bien qu'ils ne purent se soumettre à leurs nouveaux maîtres qui avaient eu le tort primordial de se montrer tracassiers.

Ce fut tout d'abord chez eux plutôt haine du joug qu'animosité de race.

Les Boërs franchirent les limites de la colonie et s'établirent au milieu des noirs. Après la guerre de la Colonie du Cap en 1834 contre les Cafres, eut lieu, deux ans plus tard, l'abolition de l'esclavage qui les lésa tous plus ou moins dans leurs habitudes, si bien qu'ils résolurent d'émigrer en masse, de s'enfoncer plus profondément dans l'intérieur du continent pour échapper à cette civilisation qui prétendait mettre des bornes à leur indépendance. Ils vendirent leurs biens et presque tout ce qu'ils possédaient, puis, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs immenses troupeaux, à cheval ou dans ces immenses wagons tirés par plusieurs paires de bœufs que tant de gravures nous ont rendus familiers, au nombre de plus de 6000, ils s'établirent dans le Natal ou sur les bords du fleuve Orange. Cette émigration est appelée le grand *treck*.

Nouvelle émigration en 1842, nouvel exode partiel qui les mène jusqu'au delà du Vaal sur le simple bruit que l'Angleterre a l'intention d'annexer tous les territoires situés au dessous du 25e degré de latitude.

En 1852, la convention de Sandrison reconnut l'indépendance du Transvaal. Ce fut pour lui le commencement d'une prospérité qui reçut bientôt un nouvel essor par la découverte des champs d'or. Mais, il faut le reconnaître, cette ère de prospérité avait amené dans le pays un afflux considérable d'émigrants qui n'appartenaient pas aux classes les plus élevées de la société. Les indigènes furent plus d'une fois molestés et toujours les Anglais prenaient le parti des Cafres même quand ils étaient dans leur tort. On voyait grandir leur jalousie et leur envie, on sentait qu'ils saisiraient avec empressement le premier prétexte pour s'emparer du pays.

Celui-ci ne se fit pas attendre.

En 1876, comme une guerre avait éclaté entre les Boërs et un chef cafre voisin du Transvaal et que le président Burgers n'avait entre les mains ni les fonds ni les forces nécessaires pour mener rapidement cette affaire, l'Angleterre voulant, disait-elle, mettre fin à des discussions et à des guerres continuelles, s'annexa simplement le Transvaal.

On comprend du reste que cette solution, pour radicale qu'elle fût, ne rencontra pas dans le pays

une approbation unanime, des réclamations éclatèrent de tous les côtés. MM. Paul Krüger et Joubert furent envoyés à Londres par leurs compatriotes. Cette tentative de protestation ayant échoué comme celle qui fut faite auprès de sir Bartle Frere, et le général Wolseley ayant déclaré en termes catégoriques que les Boërs devaient renoncer à tout jamais à leur indépendance, ceux-ci prirent les armes en 1880, anéantirent le 20 décembre sur les bords du Bronkerspruit le 9e régiment anglais, battirent une douzaine de fois leurs adversaires et détruisirent complètement les troupes du général Colley qui fut tué.

A la suite de cette campagne désastreuse pour les Anglais, un traité fut par eux signé avec les Boërs dont l'indépendance fut solennellement reconnue. C'est le traité du 23 mars 1881, qui fut ratifié le 25 octobre suivant par le Volksraad.

Nous devons cependant reconnaître que si le Transvaal avait le droit de s'administrer tout seul, il était placé sous la suzeraineté de l'Angleterre ainsi que l'exposait l'article 2 ainsi rédigé :

« Sa Majesté se réserve pour elle, ses héritiers et successeurs le droit d'établir un résident dans et pour ledit État. Ce résident aura le droit de faire lever des troupes par le Transvaal lorsqu'il y aura lieu de craindre une guerre entre l'État suzerain et une puissance étrangère quelconque ou avec une tribu indigène de l'Afrique australe. De plus, Sa Majesté aura le contrôle sur les relations extérieures, y compris la conclusion de traités dudit État, ainsi que la direction des relations diplomatiques avec les puissances étrangères, et Sa Majesté pourra charger ses agents consulaires d'entretenir ces relations à l'étranger. »

Ce n'était pas la peine d'avoir si vaillamment combattu, d'avoir risqué l'existence même de l'État pour obtenir un traité qui établissait d'une façon aussi formelle la vassalité du Transvaal. Les Boërs, tout d'abord séduits par la reconnaissance de leur indépendance, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle était bien plus nominale que réelle. Ils envoyèrent à Londres le président Krüger qui négocia une rectification de frontières et obtint des modifications importantes au traité de Prétoria. Le nouvel instrument qui porte la date de 1884 reconnaît que certaines clauses du traité précédent étaient inapplicables, notamment celles qui accordaient à la Reine et à son résident certains pouvoirs dans l'administration intérieure et les relations extérieures du Transvaal. Enfin l'article 4 était ainsi conçu :

« La République sud-africaine ne peut contracter aucun traité ou engagement avec aucun État excepté l'État libre d'Orange, ou avec aucune tribu indigène à l'est ou à l'ouest de la République sans l'approbation de la Reine. Cette approbation sera considérée comme accordée si, dans le délai de six mois après réception de la copie du traité qui doit être communiqué immédiatement après la signature, le gouvernement de Sa Majesté n'a pas fait connaître que ce traité est contraire aux intérêts de la Grande-Bretagne ou de ses possessions sud-africaines. »

Cette fois l'équivoque n'était plus possible. Le Transvaal était reconnu complètement indépendant, l'Angleterre ne conservait plus que le droit de contrôle sur les traités qu'il pouvait conclure. C'est du moins ce qui est apparu à tous les esprits indépendants, qui n'ont aucun intérêt dans les deux camps, mais ce n'est pas à cette solution que s'est rangée l'Angleterre.

Comme on le sait, l'interprétation des divers traités que nous venons d'énumérer a été rendue nécessaire par la tentative du docteur Jameson et d'une bande de flibustiers à la solde d'une compagnie financière, tentative qui échoua piteusement et qui a mis une fois de plus au grand jour la duplicité dont l'Angleterre fait toujours preuve envers ceux qu'elle considère comme hors d'état de lui résister. Le bon droit des Boërs a été reconnu par l'Europe entière, mais il a été particulièrement garanti par l'empereur d'Allemagne.

Certains ont été étonnés de voir ce souverain prendre aussi nettement position dans une question qui ne paraissait nullement toucher aux intérêts de son pays. Mais il ne faut pas oublier que l'Allemagne possède, elle aussi, sur la côte orientale d'Afrique, au-dessus de la colonie portugaise de Mozambique, sur les bords du Nyassa et jusqu'au Tankanyika, de très importants territoires qui sont limitrophes du Betchoanaland ; il existe enfin au Transvaal un nombre considérable d'Allemands qui y ont été attirés par l'exploitation des champs d'or. Il n'est pas de nation en Europe, sauf l'Angleterre, qui compte un aussi grand nombre de représentants au pays des Boërs. Il était donc assez naturel que l'empereur prît en mains les intérêts de ses sujets qui se seraient incontestablement vus lésés par une annexion amenée par surprise et au mépris du droit des gens.

C'est d'ailleurs la question des mines d'or qui a amené les derniers événements. « C'est l'or, dit un auteur du XVIe siècle, cet or auquel chacun tend, chacun vise, pour lequel nuyct et iour ce misérable monde vit en continuelle peine et tourment de corps et âme. Cet or, lequel, accompagné de l'argent, n'a moindre autorité ni puissance sur terre que le soleil et la lune ont au ciel... »

Devant l'appât de l'or ont en effet disparu toutes les qualités qui devaient faire du Transvaal un État riche, paisible et prospère. Ses plaines immenses couvertes d'une herbe épaisse et savoureuse que

paissaient des milliers de bêtes à cornes et de moutons, ses champs où poussaient à l'envi, suivant leur altitude et leur position, les fruits de l'Europe et des tropiques, ce climat sain presque partout, au point qu'on considérait le Transvaal comme un sanatorium, ces mines de charbon qui s'étendaient de la Natalie à la Nouvelle-Écosse près du Souaziland, de plomb dans le district de Marico, de cuivre à Rostemburg, de cobalt et de fer près de Middleburg, de tout cela, il n'est plus question; on ne parle plus que des *champs d'or* depuis 1881, époque à laquelle a commencé leur exploitation.

Les champs d'or, — expression enthousiaste qui donne à penser, comme on dit vulgairement, qu'il n'y a qu'à se baisser et à en ramasser, — sont situés dans la vallée de Kaap, sur les bords de la rivière Komati, sur les flancs du Witwatersrand non loin de Johannesburg, à Krügersdorp près de Prétoria, à Roodeport, Rooderance, Murchison, etc. En 1892, on a évalué à 41 087 kilogrammes le produit des mines d'or du Transvaal, soit environ 126 millions et demi. Qu'on juge par ce seul fait de la dépréciation du métal et de la perturbation qui est apportée sur le marché.

Depuis dix ans le pays s'est transformé : Johannesburg qui n'était qu'un misérable village, n'a pas moins aujourd'hui de 50 000 habitants, laissant bien loin Prétoria, la vieille capitale où réside le président, où siège le Volksraad; Potchefstrom, Lydemberg et tant d'autres localités. Les chemins de fer relient Prétoria à la baie Delagoa et à la colonie du Cap, tandis que d'autres lignes sont en construction, les tramways s'établissent, le télégraphe et le téléphone lancent leurs portées à travers ces plaines sillonnées hier encore d'antilopes, de gnous, de girafes et de zèbres.

Preuve de civilisation, la mouche tsétsé, si meurtrière pour les chevaux, a presque entièrement disparu du pays. Une autre transformation, c'est la création des villes, comme cette Johannesburg dont nous parlions tout à l'heure, sa population est presque tout entière composée d'*uitlanders* (étrangers), car le véritable Boër aime à vivre seul avec sa famille et ses serviteurs, et pas une de leurs fermes n'est située en vue du voisin. Le grand chapeau aux bords relevés, le costume antique, la simplicité d'un autre âge, tout tend à disparaître devant l'afflux des modes nouvelles et des passions de notre temps enfiévré.

Que vont amener les événements dont nous avons suivi le récit dans les journaux! L'horrible guerre va-t-elle une fois de plus étaler ses hideurs? Nous n'y pouvons croire, pour notre part. Des hommes aussi courageux et prudents, aussi habiles et généreux que les Boërs ont gagné au prix des luttes que nous avons relatées et leur droit à l'existence et à l'autonomie! Que demandent-ils donc de déraisonnable? l'expulsion hors d'Afrique de Jameson, ambitieux instrument d'une politique qu'ont pu apprécier les malheureux Betchuanas, et de Cecil Rhodes, inspirateur resté dans la coulisse et qui n'a pas craint de désavouer son complice.

Déjà le président Krüger, l'oncle Paul, comme on l'appelle, a accordé aux étrangers les concessions qu'ils réclamaient; l'Angleterre se montrera-t-elle moins généreuse que celui qui pouvait faire pendre ces bandits, ces *outlaws* pris les armes à la main et qui, après les avoir fait justement condamner, se contente de les renvoyer avec leur courte honte?

968.2 GABRIEL MARCEL.

VARIÉTÉS

La Débâcle.

L'héroïsme n'est pas mort en France. Des gens se trouvèrent qui, dûment conviés d'ailleurs, assistèrent aux derniers sursauts et aux ultimes râles de ce que, pour lui donner un nom, je nommerai l'art nouveau. C'était une agonie qui s'obstinait, qui durait : la chose ne voulait pas succomber — et ne voulait pas vivre.— Avait-on jamais pu savoir si ses hésitations, ses arrêts, ses saccades, ses gémissements, sa débilité diverse, ses convulsions, ses cris et ses plaintes étaient maux d'enfance ou maux de décrépitude? Était-ce une enfance? oh! l'enfance morbide, difficile, éternelle! Quand viendrait l'adolescence, quand viendrait la virilité? Et c'étaient des efforts, des artifices touchants; c'était, en guise de force, de la violence; des couleurs hurlantes qui se plaquaient, des gros mots, des clameurs inhumaines. On ne s'en inquiétait pas : l'enfant faisait ses dents. Et c'étaient, preuves de profondeur, des mélopées qui venaient de loin, de très loin : ou bien des âmes complexes, des âmes de mystère et de doute venaient se pleurer de leurs propres larmes et se dire elles-mêmes en leur langue : or ce que nous voyions, ce que nous entendions, c'étaient des poupées ventriloques. « L'enfant s'amuse », nous disions-nous et nous nous consolions de ne pas nous amuser : nous attendions. Il paraît que l'enfant expirait. Et il s'est éteint.

Il s'est éteint ces jours-ci, — sans douleur. On s'en est aperçu aux représentation des « théâtres à côté ». Ces théâtres, à s'en tenir à leurs promesses et à leurs programmes, devaient cette année déployer une vigueur frénétique et connaître des triomphes peu préparés. L'un, en des spectacles successifs, nous restituait les chefs-d'œuvre de tous

les siècles et de tous les âges, l'autre nous offrait, tous les héroïsmes, un autre tous les vices et chacun possédait les seuls artistes de génie. On connaît l'aventure, et M. Jacques du Tillet nous conta les fortunes peu variées des récentes manifestations du *Théâtre-Libre*, de l'*Œuvre* et des *Escholiers*.

La première fois, le public hésita, écouta, se pencha, chercha très loyalement à s'émouvoir et n'y parvint pas. Et les gens partirent, mélancoliques, en se demandant d'abord s'ils s'étaient ennuyés et ensuite s'ils ne s'étaient point ennuyés. La deuxième fois, c'était à un autre théâtre, mais c'était toujours sinon la même esthétique, du moins la même chose. L'incertitude se dissipa vite. Pendant la conférence, — car on entendit une conférence, — très simplement et très profondément on s'ennuya, et dès les premières scènes du drame qui suivit, on vit que c'était mauvais. Les gens partirent mélancoliques, en se persuadant que ce n'était qu'une expérience. La troisième fois on ne s'ennuya pas, on ne trouva pas que c'était mauvais, on constata que *ça n'existait pas*, sans plus. Et la quatrième fois, il y a quelques jours, on fut unanime à proclamer que *ça n'avait jamais existé*. Et il n'y eut pour animer ces représentations que les murmures et les vociférations des hommes qui avaient cru un moment à ces théories, à cette forme dramatique, à cet art, et qui en contemplaient enfin l'absurdité, le néant, qui, trompés, fourvoyés, s'avouaient qu'ils s'étaient trompés, qu'ils s'étaient fourvoyés. On alla plus avant. On entr'ouvrit des livres où « s'affirmaient » les mêmes tendances, et on les referma. On alla à des expositions de tableaux, d'estampes, de meubles, de tentures qui, comme par hasard et sans le faire exprès, offraient à ce moment à nos regards leurs misère et leur réalité : on les vit, et on ne retournera pas les revoir. Et comme ces événements se précipitèrent, l'année 1895 disparut en emportant avec elle l'art nouveau, symbolisme, impressionnisme, etc., en l'emportant en je ne sais quel Barathre, — en nous en débarrassant à tout jamais.

*
* *

Je sais. Vous me direz que nous n'en sommes pas débarrassés du tout. Il y a encore dans les tavernes des coins où des araignées se retranchent, s'agitent et tissent sans imagination des toiles imaginaires : ces araignées sont les « jeunes ». Lourds, décemment lourds, chantres que leurs ailes de géant empêchent de marcher et de grandir, « mâche-lauriers » altérés et affamés par les lauriers qu'ils ont mâchés, la bouche tordue et lassée par les trompettes héroïques qu'ils ont embouchées, ils arborent des cravates notoires, trouvent des tables, trouvent des boissons, trouvent des saluts, — que ne trouvent-ils pas? Ils sont poètes et métaphysiciens, commentent Simon le Magicien, traduisent en grec Platon — et La Fontaine en français. En une soirée, ils boivent un bock et composent trois volumes. On ne les voit jamais écrire, mais on voit le bock et on voit les volumes. Est-il utile d'ajouter qu'on ne les lit jamais et que jamais les catalogues des bouquinistes, en les proposant d'ailleurs à des prix infimes, ne les font suivre de cette mention : « broché, *coupé*, très rare en cet état »?

Ils se groupent à trois, à deux, et jalousement se confessent et se prêtent de l'ardeur et de la grandiloquence, et des arcanes à la petite semaine, ésotériquement. Et par eux Narcisse se mire au ruisseau de la rue du Bac. Et ces enfants qui, hier encore (ou avant-hier), sommeillaient sur leur Cicéron et dessinaient des fusils dans les marges de leur André Chénier, ont maintenant tout lu : ils ont connu des momies ailleurs que dans le roman de Gautier, et ce n'est pas la Melænis de Bouilhet qui leur révéla l'empereur Commode, et ce n'est pas Renan qui leur révéla Néron et ce n'est pas Alfred de Vigny qui leur permit des familiarités avec Eloa : ils ont recouru aux textes originaux et ils en ont inventé, avec leurs accents et leurs lacunes, lorsque besoin était, et la Grèce a revécu par eux et pour eux, et ils ont approfondi le mystère d'Ecbatane, et des figures se sont gravées aux stèles les plus secrètes d'Assyrie et aux obélisques d'Égypte qu'on ne retrouvera jamais — à cette fin et à cette seule fin de leur apprendre la vie et la mort. Des nuages nouveaux ont couru et glissé pour eux, des fleurs nouvelles s'épanouirent et s'évanouirent parmi les cheveux de Lilith et parmi le front d'Ophélie, des plis inédits froissèrent le voile de Tanit, des bêtes imprévues s'agitèrent devant saint Antoine, et tout cela, c'est pour la galerie et ces « jeunes » n'en sont pas plus fiers pour cela. Ils n'ont plus besoin de s'efforcer pour être tristes. Qu'on s'approche. Tout bas, plus bas, plus bas encore ils parlent. Quels sont les mystères que, languissamment, ils créent? Que se disent-ils? Le temps n'est plus où ils murmuraient quelque *chanson pour les soirs d'hiver où il ne fait pas assez froid*.

Des angélus avec des angélus
Et les tours de Notre-Dame qu'on n'aperçoit pas
(Pourquoi s'occuper de littérature
En outre — tout ça n'est des pas...
— Un cabaret où l'on boirait le saint Viatique!
Ou mourir — mais il ne pleut point.
Ou rêver! — mais ça me plaît moins.
Et la lune qui là-haut pas si haut! s'endort.
La nuit
Ça nuit
Aux rêveurs de tête

Le temps n'est plus où c'était grommelé, gémi, de cette voix dolente, timide, rauque, voilée d'une voilette de violettes, fluette comme une goélette, qui est

la voix de combat des symbolistes et des poètes qui, depuis quinze ans, s'obstinent à être les plus récents poètes, où, de cette voix étaient lancés les plus indéfinissables « défis ». Le temps n'est plus où, dans les moindres vers (les moindres de leurs vers bien entendu), les jeunes voyaient frémir toute la vie, toute la douleur et tout l'amour, le sentiment de l'infini, des infinis les plus sublimes et des plus infimes infinis, et entendaient des âmes qui grelottaient et qui grelottaient de ne pas grelotter suffisamment pour être toutes à leur grelottement. Les temps sont venus où ils avouent que ce sont de petits bouts de pensées qui battent de l'aile parmi les néants les plus modestes, que ce sont des vagissements et des nostalgies de vomissements, et des hésitations dans l'hébétude, où ils s'avouent qu'ils vivent sur ces mots de M. Verlaine :

> ... Cette eau du puits glacée
> Bois-la, puis dors après...
> Ah! quand refleuriront les roses de septembre...

que ces mots disent peut-être toute l'existence, toute la terre et tout l'au-delà, mais que, vraiment, ce n'est pas beaucoup. Et les temps sont venus où ils se pleurent, où, s'ils étaient sincères, ils clameraient tous, en chœur : *Nous n'avons aucun talent*, et où, en regardant tendrement leurs partenaires, ils réciteraient : *Nous contemplons notre néant face à face.* Les temps sont venus où ils s'aperçoivent qu'ils ne sont plus et qu'ils ne peuvent plus lutter (lutter contre qui? contre eux). Ils avaient jadis découvert Ruysbrock l'admirable, mais Ruysbrock bientôt tomba dans le domaine commun et à force de découvrir autre chose, ils découvrirent Méléagre, Aristénète et Novalis. « Ah! ah! Méléagre, prétendaient-ils, vous ne le connaissez pas? » Il se trouva qu'on le connaissait. Et les jeunes furent contraints de découvrir les auteurs les plus ignorés, Homère, Gœthe et Racine : M. Huysmans allait lire Bossuet, M. Moréas allait lire Montaigne, et M. Francis Vielé-Griffin allait apprendre par cœur Lamartine. C'était la fin. Déjà les jeunes se sentaient plus humbles. Tel ne demandait plus le caveau de Saint-Denis pour la cendre de Villiers de l'Isle-Adam qui, vivant, ne désira que le trône de Grèce — et du pain. Tel autre rougissait de lire en des revues naissantes qu'il était supérieur comme critique d'art à Baudelaire, qu'il était plus poète que Wagner, qu'il était un Lohengrin blond ou même un Jésus aux yeux bruns.

Et ce fut alors l'aventure de la consultation sur Alexandre Dumas. Pour ne pas s'entendre mourir, ils envoyèrent leur injure à ce mort. Virent-ils ensuite par delà la paupière fermée du philosophe et de l'artiste son œil d'acier les fixer sans colère? Virent-ils son sourire d'outre-tombe? Quoi qu'il en soit, ils comprirent et ils eurent honte. Quelques-uns, sans paraître voir le ridicule de leur opinion, soulignèrent le ridicule de l'opinion qui précédait et de celle qui suivait, repoussèrent bruyamment leurs amis de l'avant-veille et leurs disciples de demain et s'en furent, fiers, en secouant la poussière de leurs pieds. Et maintenant ils se désolent, solitaires, se lamentent sur leurs compagnons, se lamentent sur eux-mêmes, se lamentent sur leur passé et sur leur futur et évoquent — comme jadis l'un des auteurs du *Thé chez Miranda* — le spectre propice des Reniements.

*
* *

Nous les laisserons à leurs larmes, à leur repentir, à leurs cris et à leurs rages de fantômes, et nous laisserons leur art aux limbes tardifs qu'il a conquis. C'en est fait d'eux et de leur esthétique, et de leurs œuvres, et de leurs rêves. C'est un cauchemar qui a disparu. Bon voyage! Et il ne restera, aucun souvenir de son horreur et de sa folie. Je sais encore vos objections : on vous a dit que ce qu'il y a de meilleur dans la jeune littérature, dans la littérature dramatique, dans le roman, que sais-je? nous vient du Théâtre-Libre et des revues jeunes. Des noms qui deviennent chaque jour plus notoires, et plus légitimement notoires, s'y sont exercés, s'y sont manifestés, y ont cueilli leurs premières couronnes et leurs premiers applaudissements. Eh bien! je ne suis pas du tout convaincu! Sont-ce les petites revues? est-ce le Théâtre-Libre ou l'Œuvre qui donnèrent du talent à ces hommes? Il y a plus. Ce sont les mêmes hommes, les mêmes noms, mais ce ne sont plus les mêmes œuvres. A l'époque du Théâtre-Libre, ils faisaient « la pièce Théâtre-Libre » et aujourd'hui ils font « la pièce Carré-Porel » ou « la pièce Théâtre-Français », ils ne font plus les concessions obligatoires au public de M. Antoine. Et j'ajouterai, — et c'est plus grave, — *que c'est aujourd'hui et aujourd'hui seulement qu'ils sont eux-mêmes.* Ils étaient poussés vers le Théâtre-Libre par leur jeunesse et leur tempérament pugnace et leur amour pour les tentatives originales. Et ils n'ont jamais eu besoin du Théâtre-Libre. Peut-être auraient-ils été obligés d'attendre ailleurs, mais ils ne se seraient pas fourvoyés et n'auraient pas travesti et faussé — fût-ce pour un moment, — quelques-unes de leurs meilleures qualités. Et tout cela n'empêche pas M. Antoine d'être un excellent acteur et même un parfait directeur. Mais il aurait pu, — qui sait? trouver une autre scène. Et il en est ainsi pour beaucoup qui s'embarquèrent, sans vocation, sur la galère symboliste, ou sur la conque décadente, ou sur la pirogue impressionniste, et qui y troublèrent leur talent, leur sens de l'harmonie et leur notion de la ligne ou de la couleur. Quelques-uns désertèrent galamment et

ne s'en trouvèrent pas plus mal; d'autres, — les malheureux! — cherchèrent une Thulé — en ululant. Mais en quoi leurs bris de vers profitèrent-ils au vers? Qu'on y songe : après douze ans d'effort décadent, tout le monde, et les décadents les premiers admirent les *Trophées*, qui sont les plus classiques des vers, les vers les plus loyaux, de l'éclat et de la profondeur les plus simples, sans mystère, sans symbole, sans autre symbole et sans autre mystère que celui de la beauté. Après douze ans passés à martyriser la prose, à la broyer, à l'alourdir, à l'obscurcir, après douze ans passés à faire du français un jargon d'Australie, ces hommes consentent à acclamer comme maître Anatole France qui usa de la langue la plus claire, la plus pure qui soit. Qui pourra voir une influence de Tristan Corbière sur Anatole France ou sur Hérédia? Et maintenant « c'est fini de rire ». Qu'on considère d'un œil impartial les œuvres qui réussirent pendant l'année qui vient de s'écouler ; qu'on y cherche la moindre attache ou la moindre tache décadente ou symboliste ; on ne la trouvera pas. Ce sont des œuvres qui ne se réclament que de la tradition, de la tradition éternelle, ce sont choses d'ordre, de régularité, je dirais presque de rigueur géométrique : c'est « de la mathématique », de la mathématique la plus noble, et la plus haute, et la plus souriante aussi, mais souriant suivant les règles. Et c'est moderne cependant, mais moderne sans grimace, sans clameur, sans outrance, et n'est-ce pas pour cela que c'est moderne? C'est le *Pardon* et c'est l'*Empreinte*. c'est l'*Age difficile* et c'est le *Puits de sainte Claire*, ce sont les *Tenailles* et c'est *Amants*, et c'est le *Fils de l'Arétin* et c'est *Pour la Couronne*. Il y a là du pathétique et de l'esprit et des mots et des gestes, mais n'y avait-il pas en France des gestes avant M. Laurent Tailhade, du pathétique avant M. Saint-Georges de Bouhélier et de l'esprit avant M. René Ghil?

*
* *

Et il me semble qu'ici la question s'élève et devient plus délicate.

J'ai l'impression, j'ai le sentiment profond que nous sommes las des écoles, des querelles d'écoles, des admirations de cénacles et des vanités de tours d'ivoire. Nous sommes las des défis — à quoi? — qui ne portent pas et des inquiétudes stériles et des incessants avortements. Nous sommes las des faux départs et des errements, des marches à l'aventure et, si j'ose m'exprimer ainsi, des courses en sac. Nous voulons un but et nous voulons une route — et nous les avons. Nous sommes las des injures et des gros mots : pour nous ce ne sont plus des arguments — et les seuls arguments sont les œuvres. Il me semble enfin — la voilà, l'énormité! — que *nous devenons sérieux*. Les scandales passent sur nous et autour de nous sans nous émouvoir et nous nous désintéressons des manifestes et des équipées. Nous ne nous passionnons plus pour telle arrestation ni pour telle élection. De plus en plus nous avons horreur de ce qui est irrégulier, non classé ou déclassé, de ce qui est en dehors. C'est à ce besoin d'ordre et de régularité que nous devons la campagne qui fut faite il y a quelques mois contre le buste de Mürger... et contre les amateurs. On voulait une organisation, et en littérature, en art une sorte de cadre comme dans l'armée et des promotions à l'ancienneté ou au choix. Il ne nous fallait plus de bohème, de fantaisie, j'entends la fantaisie sotte, hurlante, s'exagérant elle-même, inharmonieuse et inféconde. Il nous fallait l'effort robuste, probe et continu. Quelques-uns l'ont compris. M. le Sar Joseph-Aimé Péladan (c'est de la sorte que le qualifient les affiches de l'état civil) disparut, comme le Postillon de Longjumeau, dans l'hymen; le satanisme, le palladisme et la magie sombrèrent en de lourds volumes et nous oubliâmes le mysticisme nous ne savons où. L'horizon s'est dégagé : il est calme. Les années qui vont venir, le siècle peut-être vers lequel nous nous inclinons, tout sera un temps où triomphera la raison, ornée autant que l'on voudra et généreuse et abondante, mais la raison pourtant, la raison de Descartes et du XVIIe siècle. Et ce sera le triomphe de l'ordre et de la régularité. Et déjà M. Émile Zola parle de la dictature avec beaucoup de bonne volonté et je sais un brave homme qui, modestement, compose l'*Imitation de notre Maître Napoléon*. Il n'y aurait à plaindre que les pauvres symbolistes, les malheureux décadents et les infortunés impressionnistes qui se trouvent sans emploi — et à pleurer que le temps perdu ; mais le temps n'est jamais perdu dès qu'on s'aperçoit qu'il est perdu : ces hommes mettront les bouchées doubles et travailleront avec une ardeur plus âpre ; il ne leur faut que de la bonne foi — et un peu de talent. Et l'ordre, la régularité, l'effort sain continueront à triompher. La route est large, c'est la route que nous ont tracée nos génies de toujours, Ronsard, Montaigne, Racine, La Fontaine, Bossuet, Voltaire, Rousseau, Arouet de Voltaire, Lamartine et Renan. L'avenir est bon.

Mais n'engageons pas trop l'avenir et ne jouons pas sans nécessité le rôle ingrat de devin. Nous n'avons qu'à enregistrer des résultats et à noter que c'en est fini des truculences, des exagérations et des défis. — *Il y a du bon*, dirait Courteline. Et nous le disons aussi, simplement, en terminant cet article qui n'est pas un manifeste, qui est — sincère et stricte et humble — une constatation.

HELJY.

LE DERNIER DRAME PHILOSOPHIQUE

DE BIÖRNSTIERNE BIÖRNSON

Après une dizaine d'années de méditation, Biörnstierne Biörnson, dont le grand âge n'accuse aucune trace de décrépitude physique ou intellectuelle, vient de donner une seconde et dernière partie à sa pièce d'une interprétation si difficile d'*Au delà des forces humaines*. On se souvient peut-être que, dans la première partie jouée, en 1893, au théâtre de « l'Œuvre », et dont il a été longuement parlé ici même, Biörnson étudiait le problème religieux, et plus particulièrement la question du miracle (1). Il arrivait, semblait-il, à cette conclusion conforme tout à fait à son christianisme universaliste, ennemi déclaré de n'importe quelles formules dogmatiques, que le miracle n'est qu'une apparence de nos yeux malhabiles à discerner les causes et que cette apparence pourtant, en exigeant un effort *au delà de nos forces humaines*, risquait de compromettre définitivement, en les déséquilibrant, nos faibles facultés et nos volontés défaillantes.

Dans la seconde partie qui a quatre actes, et dont la profondeur philosophique et la beauté symbolique sont également surprenantes, le vieux Norvégien discute la question sociale, et nous verrons tout à l'heure que sa conclusion, étant donnée la différence des domaines, reste cependant pareille. Le surhumain du miracle, — j'emploie *surhumain* au sens de Nietzsche, — fit autrefois le malheur de la famille Sang; le surhumain des théories modernes entraînera ici, au désespoir ou à la mort, tous les principaux acteurs de cette sombre histoire. Bien qu'Élias, que Rachel et que le pasteur Bratt reparaissent, le lien qui relie les deux parties d'*Au delà des forces humaines* est donc purement philosophique.

Mais selon la coutume de ces articles de grand reportage littéraire, je tiens à raconter avec quelques détails ce drame sans doute incertain, d'une lecture parfois très malaisée et dont les passages sentimentaux sont d'un névrosisme effrayant. Ces défauts, toutefois, et d'autres, qu'il faudra mentionner, sont plus que compensés par l'inspiration véritablement bénie du quatrième acte. Ces pages-là, je les place, sans hésiter, parmi les essentielles parues en ce dernier quart de siècle.

Au premier tableau, nous sommes sur la place publique d'un très pauvre village de mineurs, village bâti, selon le bon plaisir du propriétaire, dans le lit desséché d'un torrent. Les maisons y ressemblent à des taupinières. C'est à peine si le soleil y descend aux grandes journées d'été, et le lieu est tellement misérable qu'on l'a surnommé l'*Enfer*. Lorsque le rideau se lève, tristement un convoi funèbre disparaît et une conversation d'ivrognes ne tarde point à nous apprendre que c'est celui d'une brave femme qui, ne sachant plus comment vivre, s'est tuée avec ses deux enfants. L'heure est sombre : la grève dure depuis des semaines, les capitalistes ne veulent rien entendre; mais les ouvriers, soutenus par d'anonymes et généreux donateurs, sont prêts à lutter jusqu'à ce que leurs droits aient été reconnus. L'âme de la révolte, c'est Bratt, l'infortuné pasteur de la première partie d'*Au delà des forces humaines*, celui qui demandait à croire du ton avec lequel on mendie. L'évolution de sa pensée a continué, selon le mystère des lois psychiques, — maintenant, il est socialiste et les mineurs le considèrent comme leur chef et leur prophète. « Dieu lui-même n'a jamais eu dans l'*Enfer* une puissance comparable à celle de Bratt! » Ainsi parce qu'il avait été dit qu'avant de se tuer, la mère désespérée abusa de l'eau-de-vie, l'ex-pasteur sut décider le peuple à saccager le débit d'alcool.

Mais déjà le cortège funèbre revient et le pasteur authentique, Falk, veut profiter de l'occasion pour apaiser l'état d'esprit général. Avec des paroles archiconnues, il répète les éternels lieux communs sur les joies de la pauvreté, sur la nécessité de pardonner, de rester humble de cœur, modeste d'ambition. « La pauvreté possède des biens certains que la richesse ne peut jamais atteindre. Elle a aussi ses bénédictions!... — *Un homme du peuple*. Les avez-vous éprouvées, monsieur le pasteur? — *Falk*. Je connais les riches comme les pauvres, et je vous certifie que les pauvres possèdent bien des choses que les riches ne connaissent pas. — *Un autre homme du peuple*. Oui, des haillons et des poux!... »

Bratt paraît au moment où la risée générale allait mettre un terme à ces discours superflus. Les mineurs l'acclament; il apporte des nouvelles. Demain, les industriels de la contrée se réuniront en assemblée générale; ils décideront du sort des ouvriers, et, à cette occasion, il y aura fête là-haut, dans la plaine; la demeure qu'Holger vient de faire construire sera illuminée :

Car ils illumineront, eux, qui vous ont pris le soleil! Vous savez bien que tous les germes infectieux se développent plus facilement dans l'ombre, aux lieux où le soleil ne descend jamais. Le soleil tue les microbes du corps comme ceux de l'esprit; le soleil rend fort et intelligent, c'est un sûr compagnon, il donne la foi! Les riches qui habitent là-haut ne le savent que trop; ils le savent depuis leurs années d'école et cependant ils vous laissent vivre ici. Oui, ils vous laissent vivre ici où pullulent la vermine et les microbes, où les enfants deviennent pâles et les pensées obscurcies, où se salissent les habits et les

(1) Le premier volume de la traduction du Théâtre de Biörnson, par M. Auguste Monnier, contient la première partie d'*Au delà des forces humaines*, 1 vol. Savine éditeur, à Paris.

sentiments!... Eux, ils ont des prêtres et des églises, des prières et des cantiques, même une petite charité bénévole, — mais de Dieu, ils n'en ont pas! Et pouvons-nous attendre jusqu'à ce qu'ils en aient un? Les générations disparaissent les unes après les autres dans la misère, dans la détresse!... Maintenant, il ne s'agit que de savoir si nous aurons le courage d'oser dicter une loi nouvelle, car il faut qu'une génération fasse le grand effort qui élèvera toutes les générations futures jusqu'à la bienfaisante lumière du soleil!

Cependant, les mineurs dispersés, Bratt s'aperçoit, et avec quelle inquiétude! que celui en qui il avait placé sa confiance, Élias, le fils incrédule du pasteur Sang, aujourd'hui socialiste et même anarchiste, ne paraît plus croire à la vérité absolue des théories auxquelles ils ont sacrifié l'un et l'autre leur fortune et leur avenir.

Le deuxième acte se passe dans le cabinet d'Holger. C'est le moins bien venu de la pièce ; il est plein de redites, avec, néanmoins, d'irréductibles obscurités. D'abord, Holger le possesseur des mines reçoit une délégation d'ouvriers ; il ne cédera sur aucun point ; la force de ses capitaux lui permet de tenir tête à la grève aussi longtemps qu'il conviendra aux mineurs de la poursuivre. Ses paroles sont d'un égoïsme révoltant :

Un ouvrier. — Si j'étais à votre place, je m'efforcerais de rendre les hommes plus heureux.

Holger. — Il n'est pas en notre pouvoir de vous rendre heureux.

L'ouvrier. — Mais si, cela est en votre pouvoir! Accordez-nous une participation aux bénéfices et du terrain pour construire, là-haut, au soleil!

Holger. — Ceux qui convoitent le bien d'autrui ne deviendront jamais heureux.

Un autre ouvrier. — Mais ceux qui empochent le bien et le bonheur d'autrui sont pourtant très heureux!

Holger. — Est-ce que j'empoche le bien et le bonheur d'autrui? Qu'étiez-vous avant que je fusse ici? Quoi? Qui a créé tout ce qui est maintenant? Vous ou moi?

Le second ouvrier. — Chacun de nous s'y aida dès le premier jour. Maintenant nous sommes onze mille!

Holger. — Chacun de nous s'y aida! Mais mon encrier m'aide aussi. Et la force d'impulsion, les machines, le télégraphe, les vaisseaux et les ouvriers, ils m'aident tous! Si je nomme les ouvriers en dernier lieu, c'est qu'ils choisissent précisément le moment où tout va bien pour essayer de tout détruire. L'encrier, la force d'impulsion, les machines ou le télégraphe, ne sont pas aussi stupides.

Le premier ouvrier. — Vous jouez un jeu dangereux, Qu'il me soit permis de vous le dire.

Toutefois, cet Holger n'est point l'homme au cœur de pierre que ses discours sembleraient indiquer. A ses heures, il est bon, même charitable, et comme il s'est fait construire un château superbe, celui qui doit être illuminé à la fête du lendemain, généreusement, il transforme son ancienne demeure en un hospice pour les convalescents. L'admirable jeune femme qui dirige l'hôpital, la sainte Élisabeth de la contrée, n'est autre que Rachel, la sœur d'Élias, la fille du pasteur Sang. Après la tragique mort de leurs parents, ayant hérité une grosse fortune de leur tante d'Amérique, tous deux ont quitté le pays natal, venant en cette ville de fabriques se dévouer l'une aux malades, l'autre aux ouvriers. Leurs voies s'éloignent, — la vie les sépare, pourtant ils s'aiment comme aux jours de leur enfance, et Rachel sent jusqu'à l'angoisse qu'Élias est tourmenté de désirs et de volontés *au-dessus de nos forces humaines*. Une indiscrétion lui apprend qu'il a donné peu à peu toute sa fortune aux ouvriers. Et pourtant Élias estime qu'il n'a point encore fait assez, que le devoir réclame de nouveaux sacrifices, que sa vie même, s'il le faut, doit être, sans regret, offerte à une cause dont la vérité cependant ne lui paraît point absolue. A ces détails sommaires, on devine la complication psychologique de ces scènes indécises et à quel point il devient pénible d'entendre un cœur aussi fatigué que celui de Rachel essayer de consoler l'âme plus malade sans doute du pauvre frère. Quand le rideau tombe, Rachel qui a fini par comprendre qu'Élias veut s'offrir en victime expiatoire, s'évanouit, désespérée.

Le troisième acte met en scène cette assemblée des industriels du pays qui doit précéder la fête, l'illumination du nouveau château. Une terrible imprudence d'Holger d'ailleurs, car Rachel et d'autres l'ont averti que les grévistes préparaient une explosion. Mais il n'a pas voulu croire ces menaces, et bien au contraire, il lui a paru que le meilleur moyen d'en imposer aux révoltés était de choisir ces journées de misère et de chômage pour célébrer joyeusement un banquet avec musique et feu d'artifice au dessert. En attendant, la discussion est fort animée. Holger médite de former une ligue générale des industriels de la contrée. Ainsi, les ouvriers réduits à l'esclavage ne pourront plus espérer de voir jamais leurs inacceptables prétentions acceptées. Quelques voix essaient de protester, d'insinuer qu'en somme, le sort des travailleurs n'est pas ce qu'il devrait être ; que la participation aux bénéfices, par exemple, reste une chose fort équitable et qui aurait sa raison d'exister. Chacun de se récrier, de répéter à l'envi les plus sots, les plus vieux raisonnements. Et quand l'un des assistants précisera, disant que la vie moderne, avec ses exigences, devient de plus en plus *au-dessus de nos forces humaines* et que sans ces exigences l'anarchisme n'aurait jamais été possible, — ces hommes intelligents, mais voués corps et âme au veau d'or, ne sauront guère comprendre ces pa-

roles de sage bon sens. « La légèreté, l'impudence avec lesquelles les riches prodiguent leurs millions pour satisfaire à leurs jouissances comme s'il n'y avait, en ce monde, qu'eux et que ceux qui leur sont utiles, deviennent un véritable anarchisme d'une brutalité sans excuse, un défi porté aux lois de Dieu et des hommes. Ce sont les riches eux-mêmes qui donnent aux autres le mot de passe : « Faites tout ce qui vous plaira ! » Et leur littérature enfin, la littérature des lettrés, comme on dit, lorsqu'elle ne prône que l'individualisme à outrance, lorsqu'elle n'excite qu'à la révolte contre les lois et contre les mœurs, devient encore un anarchisme aussi dangereux que celui qui tue avec des cartouches de dynamite ! »

Ces discours ne pouvaient être écoutés; le projet d'Holger est admis à la presque unanimité. Un incident apprend alors aux industriels qu'ils sont enfermés dans le château, que les domestiques ont disparu, que la souricière est fermée et que des événements considérables vont sans doute se produire. Que faire? Il n'y a rien à faire qu'à attendre. Soudain un serviteur inconnu monte à la tribune et, d'une voix implacable, annonce le châtiment prochain, la mort inévitable. Or ce serviteur en culottes courtes et en perruque poudrée c'est Élias qui, désireux de sacrifier sa vie, accepta ce travestissement afin de donner le signal, de mourir avec ceux dont la fin — juge-t-il — délivrera les ouvriers de la tyrannie de l'argent. Deux balles de pistolet font prompte justice de sa forfanterie. Mais tout salut est impossible; les portes du château sont barrées; les ponts-levis ont été coupés et les dernières minutes que ces hommes ont à vivre ils les passent à accabler Holger de reproches; à courir affolés comme des bêtes traquées tandis que d'autres plus calmes, devant l'irréparable, tombent à genoux demandant à Dieu le pardon de leurs très grands péchés. La scène est grandiose. L'explosion prévue la termine brusquement dans une pluie de feu coupée d'imprécations et de râles d'agonie.

C'est dans le décor pacifique d'un parc centenaire que se passe le quatrième acte. Au loin, des orchestres jouent, en sourdine, des musiques très douces, et j'imagine que, selon la fantaisie des peintres *du dernier bateau*, les arbres vieillards de ce bois mélancolique doivent avoir des ramures noires se détachant lugubrement sur des feuillages de pourpre et d'or. Avec un épuisement moral et physique pour lequel il n'est plus de secours en ce monde, Rachel raconte lentement le vide de son avenir, la mort de son cœur. Elle, non plus, ne veut point être consolée, et sur son pâle visage, ses mains pâles, ses mains errantes et lassées passent trahissant l'indicible détresse de son âme s'en allant, au hasard, à la dérive !...

Dans l'explosion du château son frère a disparu; ses remords sont terribles de n'avoir pas su le comprendre, le consoler, lui rendre le désir et l'amour de la vie. Maintenant toute force l'a quittée pour toujours. « Ah ! la mort, qu'est-elle en comparaison de la vie quand on n'a plus le courage de vivre ? » Mais bientôt sa pensée cesse de considérer sa douleur individuelle pour se pencher, compatissante, sur la douleur universelle de l'humanité aux prises, chaque année davantage, avec les insolubles difficultés de l'existence moderne. Non, elle ne croit pas que le bonheur puisse jamais être atteint par le mal. Car le mal ne peut enfanter que le mal. Ceux qui régneront par l'épée périront par l'épée :

La charité a disparu, tous ne parlent que de vengeance; la justice, le bien, la pitié, toutes ces lumières célestes sont éteintes. Des membres épars de cadavres flottent par les airs et sur la terre, le militarisme grandit... tout le reste disparaissant !... Je ne peux plus panser un malade sans réfléchir... Je ne peux plus entendre personne se plaindre sans avoir pitié... Et cependant, je sais maintenant que cela ne sert à rien. Je peux faire ce qui me semblera bon... Hélas ! cela ne sert à rien !

Néanmoins, comme une perception lointaine, elle sent que de tant de misères, de tant de souffrances quelque chose de grand sortira, un jour. A sa manière, elle répète la parole divine de notre Maître que *les larmes peuvent faire naître un Dieu.* Dans l'angoisse intolérable de l'humanité présente, le blé de l'avenir lèvera bientôt pour la moisson merveilleuse des bonheurs futurs que notre race connaîtra si nous ne devons pas les connaître, nous, les pâles héritiers, venus en une des époques les plus troublées de l'histoire universelle. Il faudrait pouvoir traduire ces soliloques singuliers, jusqu'à cette phrase où Rachel proclame que c'est par la douleur seulement que notre âme peut arriver à prendre conscience d'elle-même.

Cependant au milieu des arbres ancestraux apparaît la voiture roulante d'Holger. Lui seul a échappé à l'explosion, mais il est estropié pour le reste de ses jours. A Rachel qui le soigne avec des attentions de sœur de charité, il avoue que c'est lui qui, faute de le reconnaître, doit avoir tiré sur Élias. Puis c'est le passage hésitant et les discours oiseux de Bratt qui a définitivement perdu la raison. Et une fois encore, Rachel reste seule à pleurer sous les arbres en deuil. Ces apparitions ont aggravé sa détresse. Elle s'assied dans un tel état de prostration qu'on ne peut presque plus dire qu'elle soit encore vivante. Toujours des orchestres lointains répètent leurs romances bien douces. Et nerveusement, follement, Rachel pleure. Mais au moment où elle se demande comment elle aura la force de finir la journée, voici que le neveu et la nièce d'Holger, deux enfants qu'elle avait toujours adorés et qui pensent comme elle, aimant ce qu'elle aimait, — viennent, en silence, s'agenouiller auprès

d'elle, prenant ses mains, les couvrant de baisers, lui disant les paroles qui pouvaient calmer sa peine infinie. Or ces enfants envoyés par Dieu s'appelaient bizarrement, selon le caprice de leurs parents, morts depuis des années, Spera et Credo. Alors tandis que les orchestres subtils s'animent en cantiques d'espérances, Rachel, souriante dans sa désolation, caressant de ses doigts pâles les boucles soyeuses de Spera et de Credo, recommence à parler d'avenir, à croire ce que prédisent les beaux adolescents. A travers l'enfantillage de paroles charmantes, tous trois se mettent bientôt à décrire l'humanité future, l'humanité délivrée de la servitude de l'argent, où les alliances ne seront plus pour la guerre mais pour le bien, pour la charité, où le bonheur ne sera plus la part de quelques privilégiés mais le droit et le lot de chacun. Sur cette vision le drame se clôt dans la paix et la beauté bienfaisantes d'un admirable coucher de soleil des mois d'été.

Ces dernières années, la question sociale a été largement exploitée par nos auteurs dramatiques, et de M. Hauptmann à M. Lavedan, qu'on fut un peu surpris de voir s'aventurer en de pareils domaines, chacun, ou presque, tenta de mettre en scène sa petite grève. L'œuvre de Biörnson me paraît avoir une portée générale dont étaient plus ou moins privées les pièces antérieures. En s'abstenant de détails précis (car pas une fois il n'en est venu à des discussions de tarifs ou à des questions techniques) Biörnson, en effet, a su donner à son drame une valeur symbolique. Il ne décrit plus *une* grève; il décrit *la* grève. Le cas particulier s'oublie pour faire place peu à peu au cas général, — et jamais, peut-être, ne vit-on mieux la supériorité de l'art symbolique sur l'art réaliste que dans cette seconde partie d'*Au delà des forces humaines*. En cent pages légères, Biörnson ira plus au fond des questions sociales et prononcera sur elles des paroles plus définitives que M. Zola, par exemple, dans les cinq cents pages compactes de *Germinal*. C'est qu'en vérité, du moment où trop de détails spécialisent un cas, la discussion ne tarde point à changer d'objet. Malgré lui, le spectateur se dira : Évidemment étant données ces circonstances, les ouvriers ont eu raison, mais en d'autres occasions!... et l'auteur dramatique qui prétend à la noble tâche de sociologue moraliste aura failli à la besogne. Au lieu d'attirer l'attention du public sur un des points les plus graves de notre civilisation défectueuse, il n'aura réussi qu'à susciter d'oiseuses conversations à propos d'une anecdote plus ou moins caractéristique. Tandis que je prétends qu'il est impossible d'achever la lecture du nouveau drame de Biörnson sans éprouver une inquiétude profonde sur le sort réservé à l'avenir de notre société. L'aventure d'Holger et des mineurs s'efface devant des questions plus importantes, d'une philosophie autrement supérieure.

On remarquera cependant que j'ai parlé de lecture et non de représentation. C'est qu'aussi bien je crois et je crains que la singularité de la partie sentimentale de ce drame l'empêche de réussir jamais beaucoup aux chandelles, j'entends à celles des théâtres réguliers, car sur les scènes « à côté » mes réserves deviendraient, au contraire, des chances de succès. Cette amitié exaltée et si maladive de Rachel et d'Élias : les âmes étonnamment compliquées de ce frère et de cette sœur dont il faudrait des pages et des pages pour expliquer le mysticisme et la névrose et la douceur tremblante allant jusqu'aux larmes inutiles ne laisseraient pas que de mettre beaucoup d'hésitation dans le jugement d'un public. Je revois ce dernier acte dans le jardin aux arbres rouges, ce dernier acte que j'aime, qu'il faut relire et je me demande quelle actrice serait d'aspect assez bizarre, de voix assez plaintive pour interpréter comme il conviendrait cette Rachel énigmatique, lointaine et si peu femme, au sens matériel du mot, qu'elle en devient une pure abstraction, un idéal symbole.

Rarement enfin, la radicale différence intellectuelle qui sépare Biörnson d'Ibsen ne s'est affirmée avec plus de netteté. Car si Henri Ibsen eût pu écrire les trois premiers actes, seul, Biörnson avait en lui l'esprit d'espérance et de foi qui pouvait dicter ces dernières pages de joie, ce magnifique alléluia d'espoir en l'avenir. Au lieu du pessimisme d'orgueil et de nihilisme du sombre auteur des *Revenants* nous retrouvons, dans ce drame de Biörnson vieillard, la même force de vivre, la même croyance en notre race, la même vigueur intellectuelle et morale dont les bienfaisants effets nous ont si souvent remis entre les mains ses premiers livres complets, ceux datés des années de la quarantaine. Et, pour nous, ils furent, toujours, moins des œuvres d'art que des œuvres de foi, que des actes de courage qui nous aidèrent, en quelque mesure, à persévérer au milieu des embûches et des trahisons de la destinée.

[839.836] ERNEST TISSOT.

CHOSES ET AUTRES

On annonce que les États monométallistes vont faire un vigoureux effort pour réhabiliter l'argent : il était temps, en effet ; le besoin d'une réhabilitation de l'argent se fait furieusement sentir.

Les obsèques du petit soldat millionnaire se prolongent en toutes sortes de choses vilaines et lamentables : arrestations, perquisitions, dénonciations, une série de procès hideux dont on va troubler son ombre plaintive. A la vérité, personne ne com-

prend rien à ce gâchis, excepté les adeptes d'un monde spécial qui ont appris les tours et les détours des affaires, les coulisses de la corruption et les cénacles du chantage.

Ils se déchirent les uns les autres comme des fauves acculés par les chasseurs, ils se trahissent mutuellement, et ils semblent ainsi avoir, jusqu'à un certain degré, conscience qu'ils ont fait des actes fort laids ou tout au moins assez douteux à l'égard des lois qui règlent les rapports des hommes dans les pays civilisés. Ils se donnent les apparences éclatantes de gens qui ne sont pas tranquilles sur les suites de leurs manœuvres.

Les uns se laissent cueillir par la police au saut du lit et s'en vont l'oreille basse, demandant la faveur d'un fiacre qui les dérobe aux yeux de leurs voisins et connaissances ; d'autres rendent visite d'eux-mêmes au juge d'instruction, lui épargnant avec une bonne grâce méritoire l'embarras de les aller chercher. Un autre fait une belle défense : rugissant sous la griffe de la justice, il clame son innocence désespérément, et il la prouve par des coups de poing formidables sur la table où il est assis en présence du magistrat. Puis c'est la responsabilité du crime rejetée de celui-ci sur celui-là avec le manque de cœur assez naturel aux coquins. On se dit donc de tous côtés que voilà un triste monde, mais on le dit de confiance, sans rien comprendre à cet affreux méli-mélo.

On touche au comble de l'incompréhensible, quand on apprend que la police va fouiller les papiers des officiers, frapper à la porte des généraux. La rumeur se répand qu'il ne s'agit plus de chantage, mais d'espionnage et de trahison. Le public en devient stupide, bien qu'il ait été habitué depuis quelque temps à des aventures étranges.

Tout cela circule dans le pays, va, vient et s'augmente dans sa marche de mille détails et commentaires dont nous ne pouvons avoir aucune idée. Les faits parisiens mettront six mois, un an, peut-être davantage, malgré télégraphes et téléphones, pour arriver, combien défigurés ! dans les entretiens de village, mais ils y arriveront, après maint circuit, apportant avec eux l'indignation et la terreur. On se dit : « Voilà comme on vit à Paris ! » C'est la vie parisienne qui se déroule au loin sur un écran sinistre, avec toutes sortes de vilenies et d'horreurs. On généralise tout, on agrandit tout. Ici nous voyons bien qu'ils sont une demi-douzaine de coquins produisant autant de tapage que s'ils étaient une armée de flibustiers pires que ceux du docteur Jameson. Mais là-bas, on ne voit et on n'entend qu'un amas énorme et confus de scandales dont on se fait une représentation de la vie de la capitale.

Ne pensez pas cependant que vous tirerez de là, par compensation, quelque résultat favorable à une diminution de l'exode des paysans vers Paris ; c'est l'enfer sans doute, mais on veut voir l'enfer. Il y a une attraction du mal qui est un phénomène tout à fait terrible et bien propre à consterner les psychologues comme les politiques. On sait par une expérience cent fois renouvelée que la vue de la guillotine n'a jamais détourné du meurtre les natures sanguinaires, et que généralement les assassins de profession se donnent rendez-vous autour de l'échafaud. La vision du sang répandu les grise et les exalte plus souvent qu'elle ne les terrifie et les corrige. La grande publicité des scandales produit quelque effet analogue, un courant d'immoralité et de cynisme se répand de proche en proche et l'on ne sait où il s'arrête. Quand le monde entier est témoin des fureurs où peuvent être conduits par la question d'argent un certain nombre d'hommes qui avaient pris la première place dans les salons et dans les cercles à la mode, il est fort douteux que cette révélation porte remède à la soif des jouissances mauvaises. Le culte de l'argent n'a pas des fidèles moins nombreux ni moins enthousiastes. La peste de l'imitation et de la suggestion, obscur fléau, exerce sur les imaginations maladives et sur les cœurs faibles des ravages que ni la morale ni la science ne sont encore parvenues à expliquer.

Un précepte d'universelle sagesse dit qu'il faut laver son linge sale en famille, pour divers motifs, et particulièrement pour ne pas livrer les secrets de la maison aux médisances du voisinage. Mais les grandes lessives ne se font pas à huis clos, sous une cheminée protectrice. On déploie le travail de l'épuration devant tout le public, en pleine rue et sur le marché, à l'air libre, et l'épuration empeste l'univers ; le vent qui souffle emporte je ne sais où les miasmes et les germes de pestilence.

Quel remède ? quelle méthode ? C'est une question que le chroniqueur, en ses notes rapides, ne se charge pas de résoudre et il n'en est pas chargé ; mais il sait les contre-coups subtils des choses et les incidences bizarres des événements. Les mesures de la législation humaine produisent fréquemment des effets tout contraires à ceux que l'on se croyait autorisé à en attendre. Il n'est rien de plus commun que de précipiter la marche d'un mal en s'efforçant sincèrement de l'arrêter. Les médecins philosophes savent cela. Ils enseignent qu'il y a des affections qu'on ne doit pas essayer de guérir et sur lesquelles on ne peut pas porter la main sans un grave péril pour le patient.

Dans un autre ordre d'idées qui se rapportent à l'éducation intellectuelle et morale, rien n'est plus fréquent que d'augmenter et de fortifier les défauts et les vices par l'application maladroite de réprimandes intempestives. Il faudrait donc laisser aller le mal

sans rien faire pour y parer ? Nous ne songeons pas à soutenir ici, par une sorte de dilettantisme, une thèse qui serait odieuse; nous disons seulement que ces problèmes moraux et sociaux ont une complication redoutable, et que ceux qui les traitent légèrement, qui pensent qu'il n'y a qu'à tailler, à brûler et à retrancher témoignent d'une profonde ignorance de la nature humaine et de la nature des révolutions politiques.

Les monarchies absolues avaient des bastilles, des oubliettes et divers moyens sommaires par où elles coupaient court, sans bruit et sans scandale, à certains abus et déportements qu'on aurait eu honte ou répugnance de porter devant le public. Les États républicains de l'antiquité et du moyen âge ont connu aussi des moyens analogues, que nous ne pouvons pas regretter et auxquels on ne reviendra jamais. Notre devise est : Tout au grand jour. La publicité est une garantie que nous ne sacrifierons plus; nous ne songeons au contraire qu'à la rendre toujours plus grande et plus large. Mais une question demeure, qui peut tenir en suspens les psychologues comme les politiques, dans une perplexité vraiment poignante, c'est à savoir si l'éducation générale du public est assez faite pour qu'elle résiste à l'étalage violent de certains scandales, si la force morale de l'opinion est assez solide, assez complète, pour n'être pas entamée par le spectacle quotidien de tant d'horreurs décrites et analysées avec complaisance et souvent excusées.

Il n'est rien de plus curieux, de plus décourageant que la facilité incroyable de Paris, ou ce que l'on appelle Paris, à faire pendant un temps la gloire des aventuriers : ils trônent, ils exultent, ils sont les maîtres ; à eux les places les plus enviées dans la presse et au théâtre ; ni instruction d'ailleurs, ni éducation véritable, aucun talent, point de style, de connaissances spéciales en quoi que ce puisse être, ni générales, ni spéciales; aucune teinture de l'histoire, de la logique, de la grammaire : avec cela, rois du journalisme et princes de la mode.

Ils ouvrent leurs salons : les magistrats, les ambassadeurs, les policiers de haut vol y accourent, pleins d'amabilité et de reconnaissance pour le maître, sauf à l'arrêter le lendemain du bal. On ne leur sait aucune fortune établie sur une terre, sur un commerce ou sur une industrie patentée; la profession qui leur sert de prétexte n'a pas coutume de rapporter ainsi des centaines de mille francs par mois, des hôtels, des chevaux et des grooms : peu importe, tant que l'argent et l'or brillent dans leurs mains, on ne leur en demande pas l'explication, ils sont rois, et cela les dispense de talent et d'esprit : on en trouve pour eux : leur nullité même est adorable, et les hommes de mérite se font leurs serviteurs.

Dès qu'ils sont arrêtés, on lit dans les journaux que vraiment ils avaient des figures de bandits, que les stigmates de l'effronterie et de la trahison se lisaient dans toute leur personne. En un instant ces parfaits hommes du monde, ces gentlemen irréprochables sont dépeints comme des Troppmann et des Lacenaire. On ne les nomme plus monsieur dans les journaux dont ils furent choyés. La métamorphose d'homme à la mode en gibier de potence s'opère en un clin d'œil : est-il possible que la différence soit à ce point faible et insensible? L'exécution est foudroyante. Mais Paris recommencera le lendemain, et, pendant que cette fournée d'aventuriers est à Mazas, une autre déjà se lève, plus impudente et plus courtisée que la première.

*
* *

L'hôpital est généralement l'excuse et la justification de l'avare et du ladre : « mourir à l'hôpital » est son cauchemar : il ne manque jamais d'en invoquer l'éventualité menaçante à chaque fois qu'il s'agit de secourir un malheureux.

Vains soucis d'ailleurs : rien ne t'en saura préserver si l'hôpital est dans ton destin. Peu de gens s'en trouvaient mieux garantis, semble-t-il, que Max Lebaudy. Personne n'y paraissait plus prédestiné que Paul Verlaine. Notre poète a démenti une légende et une renommée qui semblaient définitives, en mourant chez lui, dans ses meubles, comme un honnête bourgeois, et non pas à l'hôpital, qui fut cette fois-ci le privilège du malheureux millionnaire, ô justice immanente! Au milieu du débordement de l'argent exécrable, Verlaine fut notre saint Diogène de cette dernière période du siècle. On ne lui connut presque pas d'autre intérieur, d'autre « home » que la taverne : après tout, cela vaut bien un tonneau; ce fou a été un philosophe et un sage.

Il se montra incapable d'orgueil ; s'il y eut une griserie à laquelle il ne succomba jamais, c'est celle de la gloire : rare vertu. Il a fait mieux cependant, il a su rester pauvre, il a supporté avec patience et sans révolte la pitié que lui valait sa misère.

A nulle époque de l'histoire, ce ne fut une chose aussi difficile qu'en notre pays et à Paris de savoir rester pauvre. On peut même ajouter qu'il est impossible de conserver cette attitude héroïque, sans se mettre plus ou moins en dehors de la société. Verlaine ne put échapper à cette nécessité : il vécut toujours, comme on l'a dit, en marge de l'opinion de son temps.

Pour pouvoir mépriser l'argent, il faut savoir mépriser les jugements du monde.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Politique étrangère.

LA QUESTION DU TRANSVAAL

On a lu plus haut l'histoire des conflits qu'un antagonisme presque séculaire a provoqués entre les anciens colons hollandais et les nouveaux venus dans l'Afrique australe. Parmi ces derniers, qui arrivent en foule depuis l'exploitation des mines d'or, on trouve toutes les nationalités, des Français, moins nombreux, dit-on, que leurs millions, des Autrichiens, des Italiens, des Allemands; les Anglais y forment la majorité, mais pas assez pour faire la loi, et leurs préoccupations d'ordre exclusivement mercantile ne seraient jamais devenues dangereuses sans l'appui qu'ils reçoivent des colonies anglaises.

C'est ici qu'apparaît encore la mauvaise foi de l'Angleterre. Elle prétend avoir conservé sur un État voisin de ses colonies un droit indéterminé de suzeraineté, et, pour exercer sa protection, elle fomente chez lui une agitation allant jusqu'à la guerre civile, elle entretient sur ses frontières des armées qui l'envahissent, sous la conduite d'officiers et de hauts fonctionnaires anglais. Si l'obligation imposée au Transvaal d'obtenir pour ses traités l'approbation de l'Angleterre était autre chose qu'une simple formalité, et qu'il voulût s'affranchir de ce reste purement nominal de vassalité, l'occasion ne saurait être meilleure; les journaux allemands ont très bien montré que si la convention de 1884 avait conservé une valeur quelconque, elle se trouve annulée par la complicité de l'Angleterre dans l'équipée du docteur Jameson et de ses flibustiers.

Veut-on des preuves de cette complicité? On n'a que l'embarras du choix. Ce docteur Jameson lui-même était l'administrateur du Mashonaland pour le compte de la compagnie à charte du Sud-Africain, et cette compagnie à charte est une institution presque officielle, — par l'autorisation de la Couronne, par ses principaux fonctionnaires, par son directeur, le fameux Cecil Rhodes, qui était en même temps premier ministre de la colonie du Cap, par ses administrateurs métropolitains, dont l'un n'est autre que le duc de Fife, petit-fils de Sa Gracieuse Majesté.

Mettre l'Afrique en coupe réglée a été de tout temps l'ambition de l'Angleterre. Elle n'agit pas toujours ouvertement. Dans la circonstance, on devait faire coïncider certains mouvement révolutionnaires de l'intérieur avec la marche des flibustiers sur Johannesburg; la ville prise, on aurait enregistré à Londres le fait acquis. Mais le docteur Jameson est parti trop tôt; ses amis de l'intérieur sont arrivés trop tard au rendez-vous; l'expédition a mal tourné: M. Chamberlain désavoue ses agents, remplace Cecil Rhodes par un de ses hommes de paille, oblige le duc de Fife à donner sa démission; il pense ainsi avoir suffisamment dégagé la responsabilité anglaise. Pourquoi, alors, intervenir en faveur de Jameson et de sa bande? Pourquoi tous les journaux anglais considèrent-ils la victoire du président Krüger comme la défaite personnelle de l'Angleterre? Et le ton de la presse, que celle de France même n'a jamais atteint dans les crises les plus aiguës de chauvinisme, indique si cette défaite a été sensible à l'envahissante et insatiable nation.

* * *

La situation, à vrai dire, n'est pas de nature à inspirer de graves inquiétudes, et, momentanément du moins, la paix européenne ne paraît pas sérieusement compromise. Le coup de pistolet tiré par l'empereur d'Allemagne et l'explosion d'injures qu'il a déterminée en Angleterre sont affaires à régler en famille. Guillaume II n'est-il pas aussi le petit-fils de la reine Victoria, comme ce duc de Fife qui encourageait de ses deniers et de ses conseils l'envahisseur du Transvaal?

Au fond, Guillaume avait raison de protester contre un acte de brigandage international, qui a soulevé partout une réprobation unanime. Mais la sanction n'apparaît pas très nettement. Une guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne est impossible; l'une a sa flotte et pas d'armée, l'autre une armée sans flotte; elles risqueraient de ne jamais se rencontrer. Le dénouement doit donc être cherché sur le terrain diplomatique. On a parlé d'une revision de la convention de 1884, qui serait demandée par le président Krüger avec l'appui des gouvernements européens. Ce serait une solution.

La clause relative à l'approbation des traités par l'Angleterre peut être examinée de deux manières. Au regard du Transvaal, elle marque le passage de l'état de vassalité à l'indépendance complète. Elle n'a jamais été exécutée que pour la forme. La signature de la reine n'était qu'un inconvénient négligeable, tant que la République sud-africaine n'a pas été menacée d'invasion par les Anglais du Cap, agissant ou non pour le compte des Anglais de Londres. Mais il fallait un incident de cette sorte, pour que le sens de la convention de 1884 fût clairement fixé, et qu'elle fût purement annulée, si l'Angleterre entend lui donner une interprétation qu'elle ne comporte pas. Le gouvernement du Transvaal, qui s'est montré toujours le scrupuleux observateur de toutes ses obligations, commencerait, suivant l'expression de M. van Blokland, ministre plénipotentiaire en France, dans une conversation avec un journaliste parisien, à envisager la convention de 1884 d'un tout autre point

de vue. C'est-à-dire qu'il cesserait de l'exécuter et qu'il serait soutenu par toutes les nations européennes.

Pour ces dernières, l'obligation imposée au Transvaal de faire approuver ses traités par une tierce puissance peut soulever la question de savoir si une telle intervention ne porte pas atteinte à la dignité des États étrangers. « L'empereur d'Allemagne, dit le *Times*, a fait une très grave démarche qui doit être considérée comme un acte distinctement hostile à notre pays. Comme document d'État (et c'est à ce titre qu'il doit être jugé), ce message prétend régler la question de l'indépendance transvaalienne. » On pourrait avec raison répondre que l'indépendance du Transvaal n'est pas seule en cause, mais aussi celle des autres pays, qui serait dans une certaine mesure diminuée s'ils permettaient à l'Angleterre de s'entremettre dans leurs relations avec le Transvaal. Il n'y aurait aucun motif plausible pour que la France restât en dehors d'une action diplomatique, ayant pour but de fournir une interprétation de la convention de 1884 plus conforme aux règles ordinaires du droit international.

Deux courants se sont formés dans la presse française. D'un côté, l'on craint, étant donnée la dépêche de l'empereur Guillaume au président Krüger, que la France paraisse marcher dans le sillage de l'Allemagne, et l'on affecte de prendre pour un acte de reconnaissance du fait accompli tout essai de rapprochement avec notre adversaire de 1870, même sur un point particulier et d'une manière passagère. Mais les mêmes publicistes qui affichent un patriotisme aussi intransigeant, étalent à tout propos une haine violente pour l'Angleterre. Quoi qu'on fasse, ils auront le droit de se plaindre : si la France soutient le Transvaal, elle sera suspecte d'amitié pour l'Allemagne ; si elle abandonnait le Transvaal, c'est l'Angleterre qui en profiterait.

D'autres pensent que la politique sentimentale ne doit pas nous faire perdre de vue l'intérêt pratique. Et notre intérêt n'est évidemment ni de nous mettre à la suite de l'Allemagne, qui, après tout, ne nous offre rien que de platoniques gracieusetés, ni de laisser accabler par l'Angleterre la République sud-africaine.

Notre intérêt est de songer que nous avons en Afrique de nombreuses colonies, dont quelques-unes voisines des possessions anglaises, et où les rapports de voisinage ne sont pas toujours faciles, notamment dans le haut Niger ; que nous sommes en compétition avec l'Angleterre en Asie, que l'évacuation de l'Égypte est loin d'être résolue.

On a parlé de projets de rapprochement entre l'Angleterre d'une part, la Russie et la France de l'autre ; ce bruit, lancé par la presse anglaise dans le but d'isoler l'Allemagne, ne pourrait dans tous les cas viser que le règlement des affaires anciennes. On a dit aussi que les rapports de l'Angleterre avec les États-Unis s'étaient améliorés au point que M. Bayard aurait prié le Foreign-Office d'intercéder en faveur des Américains arrêtés à Johannesburg ; on se hâte un peu trop d'en conclure que l'incident du Venezuela est terminé ; mais il n'est pas invraisemblable, à la suite des déconvenues éprouvées par l'Angleterre en l'espace de moins d'un mois, en Orient, en Amérique et dans le Sud-Africain, qu'elle comprenne la nécessité provisoire de se montrer plus modeste dans ses prétentions, et plus aimable avec les puissances qui ont pris le parti de lui résister.

La France, comme les États-Unis, comme la Russie, a le devoir de profiter des circonstances et d'obtenir le plus possible de l'Angleterre, sans y mêler trop de considérations accessoires, partout où les intérêts français sont directement engagés : c'est la meilleure politique, celle qui donnera les résultats les plus tangibles et les plus sûrs, celle aussi qu'a suivie M. Berthelot, s'il faut en croire les journaux quotidiens qui se piquent de connaître les intentions gouvernementales.

Quant au Transvaal lui-même, il nous serait difficile de nous désintéresser des événements qui l'agitent, depuis surtout que la spéculation sur les mines d'or y a importé tant de capitaux français. Le Transvaal est devenu une sorte de valeur internationale que toutes les puissances ont le devoir de sauvegarder contre les entreprises anglaises. La France, moins que toute autre, ne peut rester en dehors d'une entente formée en vue de faire respecter la liberté d'un peuple fier, vigoureux et plein d'avenir.

La classification décimale [1].

Les lecteurs de la *Revue Bleue* ont sans doute remarqué à la fin des articles des deux numéros précédents, un chiffre indicateur en petit texte, entre parenthèses.

Voilà une addition minuscule en apparence, mais qui en réalité est l'indice d'une réforme considérable.

Il s'agit tout simplement de la classification méthodique, universelle, internationale, de toutes les connaissances humaines : et cette classification est empruntée au système décimal. Elle est l'œuvre d'un Américain, Melvil Dewey ; elle s'est généralisée dans les bibliothèques américaines, et le moment semble venu de l'introduire en France.

Voici le principe de la méthode.

---

(1) *Decimal Classification and Relativ Index* by Melvil Dewey. New-York, 278 Stewart Buildg. ; London, 21, Bloomsbury St.

Soit un premier classement par dix séries — classement plus ou moins artificiel, peu importe, — nous avons un premier chiffre indicateur.

Généralités	0
Philosophie	1
Religion	2
Sociologie	3
Philologie	4
Sciences naturelles	5
Sciences appliquées	6
Beaux-arts	7
Littérature	8
Histoire, géographie	9

Prenons une série; la littérature, par exemple : on peut la grouper en dix séries secondaires.

LITTÉRATURE. 80.

Américaine	81
Anglaise	82
Allemande	83
Française	84
Italienne	85
Espagnole	86
Latine	87
Grecque	88
Autres langues	89

Par conséquent tous les ouvrages de littérature française porteront le numéro 84.

Faisons une autre subdivision.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. 840.

Poésie	841
Théâtre	842
Romans	843
Essais	844
Art oratoire	845
Lettres	846
Satire	847
Mélanges	848
Littérature provençale	849

Chacune de ces séries peut encore être subdivisée, d'après l'époque par exemple.

THÉATRE FRANÇAIS, EN GÉNÉRAL. 8420.

Jusqu'en 1400	8421
XVe siècle	8422
XVIe siècle	8423
XVIIe siècle	8424
XVIIIe siècle	8425
Révolution et Empire	8426
1815-1848	8427
1848-1896	8428

Il est évident qu'on peut encore pousser la subdivision plus loin; finalement on a un chiffre qui précise de plus en plus le sujet (1).

Voilà le principe de la méthode. On voit qu'elle est simple et profonde, ingénieuse et savante.

Les avantages sont incontestables; mais ils sont subordonnés à une condition essentielle : c'est qu'on en possède la clef, c'est-à-dire le livre même où est exposée la classification décimale.

Qu'on me permette une comparaison. Le téléphone est un instrument merveilleux qui rend des services inappréciables. Encore faut-il que je ne sois pas seul à l'avoir; car si, dans la ville que j'habite, je suis seul à posséder un téléphone, il est clair que ce sera un bibelot encombrant et insupportable. Son utilité n'apparaîtra que si deux, trois, cent, mille, cent mille de mes concitoyens possèdent aussi un téléphone, de manière à pouvoir correspondre avec moi.

La classification décimale ne rendra donc des services que si elle est d'un usage général; et alors ses services seront immenses. Plus de tables analytiques, toujours défectueuses. Plus de catalogues imparfaits; à bas prix on fera d'excellents catalogues. Plus de différence de langues; car le n° 8423, dans n'importe quelle bibliothèque, à Abo, ou à Montréal, voudra toujours dire *écrivains dramatiques français du XVIe siècle*, et je pourrai toujours savoir, sans longues recherches, et investigations, et pérégrinations laborieuses, quels sont les livres de théâtre français du XVIe siècle que contient telle ou telle bibliothèque.

Nous avons voulu être les premiers à l'appliquer en France, et presque en Europe — car nous ne connaissons guère que les publications du Dr Baudouin, à Paris, de MM. H. La Fontaine et P. Otlet à Bruxelles — où la classification décimale ait été résolument adoptée.

Un jour viendra, qui est prochain, où son emploi sera généralisé; car elle est susceptible de perfectionnements nombreux.

C'est un admirable instrument de travail. Nous avons voulu en être les initiateurs. Il faut bien que la France donne l'exemple ; car c'est le génie français qui a imaginé le système métrique et le système décimal, dont cette méthode de classification générale et la directe émanation.

[025.4] CH. RICHET.

(1) Comme toutes les séries sont symétriques, il est évident que

832 voudra dire théâtre allemand.
852 — théâtre espagnol.

De même 821 signifiera poésie anglaise, 831 poésie allemande.

Et pour les subdivisions, il en sera de même : 8435 signifiera roman français du XVIIIe siècle; 8438, roman français contemporain; 8218, poésie anglaise contemporaine; 8528, théâtre italien contemporain; 8687, mélanges de langue espagnole du milieu du XIXe siècle, et ainsi de suite. Il suffira donc de retenir un petit nombre de chiffres pour classer un nombre prodigieux de documents.

Pour une plus ample discussion nous renvoyons à la *Revue Scientifique*, n° 26 du 2e semestre 1896, p. 801.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

MONTAIGNE, par *Maxime Lanusse* (Lecène et Oudin, éditeurs). — Le petit volume que M. Lanusse consacre à Montaigne se lit avec intérêt. Vous ne vous attendez pas sans doute, après tant de travaux, et quelques-uns tout récents, sur le même sujet, à y trouver des choses bien nouvelles. Mais, outre le mérite de l'exposition, qui est agréable et vive, il dénote une étude directe, faite avec beaucoup de soin et de méthode. Je suis allé tout de suite aux pages intitulées *le Scepticisme de Montaigne*. Pendant longtemps, Montaigne avait passé pour le type même du sceptique. Sainte-Beuve, le premier, fit des restrictions. « Je concevrais, dit-il dans son *Port-Royal*, un chapitre sur le dogmatisme de Montaigne. » Ce chapitre, M. Faguet l'écrivait dernièrement avec sa pénétration habituelle. Le scepticisme de Montaigne? Pure légende; Montaigne est un croyant. — Vous en êtes bien sûr? — Parfaitement. « Dans l'extrême incertitude de toutes les opinions, il lui paraîtrait comme une témérité trop folle de nier. » — Nier? Parbleu non, Montaigne ne nie pas. Et il n'affirme pas davantage. Et voilà tout juste ce qu'on appelait jadis le scepticisme de Montaigne. Il ne s'agit, voyez-vous, que de s'entendre.

C'est que le mot de scepticisme prête, en effet, à bien des acceptions diverses. Aussi faut-il être indulgent à M. Lanusse, si son chapitre sur la question ne laisse pas de trahir quelque perplexité. M. Lanusse nous montre d'abord que Montaigne est sceptique, puis qu'il ne l'est pas, pour conclure enfin qu'il y a deux Montaignes, l'un qui serait dogmatiste si l'autre n'était pas sceptique, et... inversement. Je compatis de tout cœur à son embarras et je rends hommage à son impartialité. Il n'y a rien d'ailleurs comme la fréquentation de Montaigne pour nous donner des leçons de prudence et de discrétion. C'est Montaigne sans nul doute qui lui a appris à suspendre son jugement. « Le plus sage, nous dit-il, serait de répondre par ces mots bien connus où quelques-uns ont voulu que Montaigne ait exprimé le fond de sa pensée : Que sais-je? »

Pourquoi ne pas s'arrêter là? Pourquoi se faire un devoir de montrer que le scepticisme de Montaigne n'est pas « un véritable scepticisme » ? Les preuves de M. Lanusse me semblent peu convaincantes. De ce que Montaigne ne termine pas toutes ses phrases par un point d'interrogation, faudra-t-il en faire un dogmatiste? Mais, nous dit-on, il ne nie même pas les miracles. Justement. La négation du miracle suppose le dogmatisme. Aux yeux d'un sceptique il n'y a pas de certitude et c'est pour cela qu'il n'y a pas non plus d'impossibilité. Si Montaigne s'abstient de nier les miracles parce qu'il croit que nous ne pouvons savoir, comme il dit, « jusqu'où va le possible », ne prenez pas texte de cette parole pour le tourner en dogmatiste. Je n'en connais aucune de lui qui soit plus foncièrement sceptique.

Le dernier effort de M. Lanusse est de citer la phrase suivante des *Essais* : « Il y a vrai et faux, et y a en nous de quoi le chercher, mais non pas de quoi l'arrêter à la touche. » C'est-à-dire, d'après M. Lanusse, qu'il ne nous est pas seulement donné de chercher la vérité, que nous pouvons aussi la trouver, impuissants d'ailleurs à en faire la preuve. Mais, en supposant que Montaigne l'entendît de la sorte, qu'est-ce qu'une vérité que nous ne saurions distinguer de l'erreur? N'insistons pas davantage. Si *sceptique* veut dire *douteur*, Montaigne est bien un sceptique, et ses multiples contradictions, qui permettent aux critiques de le tirer chacun à soi, s'expliquent par ce scepticisme et y trouvent leur unité, ou, comme dit Pascal, leur « assiette flottante et chancelante ».

LA COMÉDIE DU PÊCHEUR, par *John Olivier Hobbes*, Nouvelle traduite de l'anglais par Marie Dronsart (A. Colin, éditeur). — Étrange histoire, d'une bizarrerie pénible et concertée. Lecture fatigante, énervante, agaçante. Rien, là, de libre, de naturel, de semblable à la vie. Partout l'artifice, soit dans la composition même du récit, qui est à dessein fragmentaire et disjointe, soit dans la peinture des personnages, qui disent rarement ce qu'ils auraient d'eux-mêmes à dire, soit dans le style, presque toujours prétentieux et pointu. Du premier au dernier mot, l'ironie, une ironie visiblement contrainte, une sorte d'humour âpre et tendu, qui peut être parfois assez pénétrant, mais que son insistance et son affectation continuelle ont vite fait de nous rendre intolérable. Certes la femme qui signe John Olivier Hobbes n'a pas l'esprit vulgaire. Je lui voudrais seulement un peu plus de grâce, de légèreté, d'aisance, une originalité moins recherchée.

LE SIÈCLE, par *Ernest Hello* (Perrin, éditeur). — Une soixantaine d'articles sur les sujets les plus divers, sur la religion, sur la philosophie, sur la politique, sur la science, sur les arts. Ernest Hello s'y montre avec toutes les qualités et tous les défauts de son talent. Peut-être les défauts sont-ils ici plus sensibles que dans tel autre ouvrage, l'*Homme*, par exemple, où les nécessités de la polémique quotidienne n'irritaient pas son esprit, déjà si impétueux par lui-même et si décisif. Hello fut pourtant un polémiste redoutable, moins par la valeur de ses arguments, qui, bien souvent, ont peu de consistance, que par sa crânerie d'allure, sa vivacité de ton, par la fougue de ses saillies, et surtout par sa science de l'effet. Il y a en lui, sous ses airs de prophète, un rhétoricien très subtil. Son effervescence, si sincère qu'elle soit, se concilie fort bien avec les arguties du sophiste comme avec les procédés du styliste. Il lui arrive de mettre une éloquence brillante au service de nobles idées. Mais cet esprit mal équilibré oscille le plus souvent entre le lieu commun, dont ses artifices ne sauraient dérober l'insignifiance foncière, et le paradoxe, que ses trépidations dithyrambiques exaspèrent jusqu'au délire. Je vous recommande en ce dernier genre l'article bien amusant où il « tombe » Voltaire en glorifiant saint Labre. « Pendant qu'un nom qui a rempli l'Europe, pendant que le nom de Voltaire baisse tous les jours, en voici un autre qui monte, et cet autre, c'est le nom de Benoît-Joseph Labre! » *Et cætera*. On n'aurait pas grand'chose à changer pour faire de ces pages une bonne parodie.

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Mondes*, 19, rue des Saints-Pères. — 33211. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4 — 4e SÉRIE. — TOME V — 25 JANVIER 1896

LA POLITIQUE

On annonce le dépôt du budget pour le 31 janvier.

Le « clou » du budget sera l'impôt personnel et progressif : il y a bien des objections, et nous avons essayé ici d'en indiquer quelques-unes.

Si l'on veut entrer franchement, hardiment, dans la voie des réformes, il semble qu'on pourrait mieux faire. Il y a un moyen bien simple de servir non seulement les intérêts du fisc, mais ceux de l'hygiène et de la morale : c'est le monopole de l'alcool.

M. Alglave continue sur cette question la campagne qu'il a commencée il y a une quinzaine d'années. Il fait pour le monopole de l'alcool ce que fit jadis M. Naquet pour le divorce : c'est la même conviction, la même persévérance. M. Naquet réussit à susciter un mouvement d'opinion. Nous souhaitons que M. Alglave y réussisse également.

On sait comment il procède. Pas l'ombre de rhétorique : des chiffres, des faits. Il explique, par des calculs très simples, comment le monopole de l'alcool donnerait le moyen d'équilibrer les budgets de l'avenir. Ensuite, il montre, par des expériences brutales, ce que c'est que l'alcool non rectifié. Et quand des animaux tombent devant nous, tués raide par ce même breuvage qui se débite journellement par centaines de mille petits verres, cela prouve mieux que toutes les phrases du monde qu'il est temps de se préoccuper de l'empoisonnement public.

Le monopole du tabac ne se justifie que par des considérations d'ordre budgétaire : le monopole de l'alcool se justifierait par des considérations d'ordre social.

Atteinte, dit-on, à la liberté de l'industrie. Il ne faut pas, quand la santé publique est en jeu, se laisser intimider par des mots. La liberté de l'industrie est une chose, la liberté de l'empoisonnement en est une autre.

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de demander pour l'État le monopole de la fabrication : il s'agit simplement du monopole de la rectification.

Aujourd'hui, comment frapper celui qui vend du poison à boutique ouverte? Il dira qu'il débite ce qu'il a lui-même acheté, et il faudra remonter à son vendeur, et ainsi de suite, d'intermédiaire en intermédiaire, jusqu'au fabricant, sans savoir où est le vrai coupable. Le jour où il n'y aurait plus dans le commerce que de l'alcool rectifié, tout débitant qui vendrait autre chose serait responsable.

Sans doute c'est une intervention de l'État, et nous sommes de ceux qui estiment que l'intervention de l'État doit être réduite au minimum : mais encore faut-il l'accepter là où elle est nécessaire.

Vous admettez bien que l'État intervienne pour contrôler l'émission des billets de banque, homologuer les tarifs de chemins de fer, délivrer les diplômes universitaires, régler l'exercice de la médecine ou de la pharmacie : dans tous ces cas, et dans d'autres encore, l'État met une entrave à l'initiative individuelle au nom de l'intérêt de tous.

On ne demande pas autre chose quand on parle du monopole de l'alcool.

[328.24] PAUL LAFITTE.

SOUVENIRS

DE LA CAMPAGNE D'ITALIE (1859)

Le général A. Cambriels avait écrit avant sa mort plusieurs cahiers de souvenirs et d'impressions; et il avait consigné dans un petit carnet quelques épisodes de sa vie militaire. C'est dans ce court manuscrit que j'ai pris le récit présenté par la *Revue Bleue* à ses lecteurs (1).

On y verra d'abord les imprudences, les erreurs inévitables des armées heureuses. On y constatera, en même temps, la noble émulation qui régnait entre les soldats de la France et de l'Italie en 1859, la vivacité des sentiments de fraternelle amitié qui unissaient les deux nations alliées. — Et l'on regrettera peut-être que ces belles pages de notre histoire ne soient plus qu'un passé lointain...

Puis on sera frappé par les dons naturels du conteur.

Il est vrai de dire que le style des notes éparses, écrites rapidement, — que je viens de réunir, — est moins châtié que celui des lettres. Mais, en revanche, il est plein de rondeur et de bonhomie. Et les lettrés retrouveront chez le général Cambriels toutes les qualités de nos meilleurs écrivains militaires : la clarté, la gaieté de bon aloi, la chaleur communicative, et surtout une pointe de sentiment qui complète, à mon avis, ce caractère bien français.

En résumé, dans les *Souvenirs de la campagne d'Italie*, si la partie technique est attachante, la partie anecdotique est pleine de cœur; et je ne connais personne jusqu'ici qui n'ait eu, — en lisant le récit de la mort du pauvre Polastri, — une minute d'émotion vraie.

C'est donc avec un grand plaisir que je signale, pour la seconde fois, un littérateur distingué aux patriotes et aux délicats.

MICHEL JACQUEMIN.

RENCONTRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE ET DE L'ARMÉE ITALIENNE

25 juin 1885.

— C'était hier l'anniversaire de la bataille de Solférino, qui fut livrée le jour de la Saint-Jean. — Je veux aujourd'hui noter ici quelques-uns des souvenirs que m'ont laissés ces temps heureux de ma longue carrière militaire...

Donc le 24 juin 1859, l'armée alliée quittait ses cantonnements à la pointe du jour pour se diriger sur le Mincio, où il fallait arriver assez tôt pour empêcher, sans coup férir, l'armée autrichienne de passer la rivière.

Le 1er corps (le corps dur, comme l'appelaient les soldats) s'était mis en marche à l'heure fixée par le quartier impérial. On supposait à notre état-major, ainsi que dans les corps de troupes, que l'on n'avait à faire qu'une simple étape, une journée de marche.

On disait même que le maréchal comte Baragueyd'Hilliers, qui n'était — malgré son grand commandement — pas mieux renseigné que nous, venait de donner l'ordre à son chef d'état-major d'aller préparer les cantonnements du 1er corps à Solférino et à Cavriana...

Il marchait sur la grande route, précédé par une simple avant-garde de précaution, lorsque des coups de fusil partant des buissons placés en avant de la route, et parfaitement dirigés sur lui et sur son escorte, l'avertirent de la présence des tirailleurs ennemis.

Le maréchal n'était pas homme à se déconcerter pour si peu. Il lança quelques cavaliers sur les tireurs autrichiens pour les débusquer, et donna l'ordre au général Forey de déployer ses colonnes de marche et de faire avancer ses tirailleurs.

L'ordre fut rapidement exécuté, et nos soldats se déployèrent lestement. Ils n'eurent pas grand chemin à faire pour rencontrer l'ennemi; les Tyroliens les attendaient. Le feu s'engagea sur toute la ligne comme une traînée de poudre, ce qui laisse à supposer que dans tous les corps d'armée on eut la même surprise qu'au 1er. Et, pendant ce temps, quelques coups de canon et quelques fusées nous furent lancés de la Spia et du mamelon aux Cyprès pour gêner le développement de nos colonnes.

La bataille commença...

Je n'ai pas la prétention de raconter cette lutte gigantesque entre trois armées puissantes conduites par leurs trois souverains; la bataille de Solférino est un grand fait militaire désormais acquis à l'histoire. Elle a été racontée dans toutes les langues. Elle a été commentée et jugée par les écrivains de tous les pays du monde.

C'est donc un sujet complètement épuisé.

Cependant la rencontre fortuite des deux armées sur les collines de Solférino et dans la vaste plaine de Cavriana restera pour les critiques et les stratégistes le fait le plus singulier, et, disons-le, le plus inexplicable, le plus triste de cette campagne.

Et il faut s'empresser de dire que du côté des Autrichiens, comme de notre côté et de celui des Piémontais, la faiblesse, l'ignorance tactique ont été absolument les mêmes!

Dieu sait pourtant qu'il ne manquait pas de cavalerie de part et d'autre, voire même de la meilleure!

Sans parler des beaux régiments de cavalerie piémontaise, des chevau-légers d'Aoste, de Montferrat, si lestes, si bien montés, et si intelligemment recrutés surtout, n'avions-nous pas des régiments de hussards, de cuirassiers, remarquables; et à côté d'eux les merveilleux bataillons de la garde impériale.

Et les Autrichiens n'avaient rien à nous envier certes!

(1) Le général a laissé aussi des lettres intéressantes dont j'ai publié quelques fragments dans le *Correspondant* du 10 août dernier. (M. J.)

Que faisait-elle donc alors, cette innombrable cavalerie? A quoi servait-elle, à quel service l'employait-on depuis le 7 juin, journée de Melegnano, — où, grâce à l'énergie indomptable de Benedeck, l'armée autrichienne put se retirer tranquillement et échapper ainsi à un désastre imminent?

Le lendemain 8, les armées ennemies avaient perdu le contact, et ce n'est que le 24 juin, c'est-à-dire seize jours après le combat sanglant de Marignan, qu'elles le retrouvèrent!

Et comment? De la façon la plus inattendue; en résumé, par une surprise regrettable.

Du reste, il en a été à peu près ainsi pendant toute la campagne. — Non seulement on n'était pas toujours renseigné sur la marche, sur la position des Autrichiens, mais il est arrivé même que Piémontais et Français n'était pas renseignés sur leur propre compte.

J'en vais donner une preuve convaincante:

L'armée française traversait Novare lorsque l'ordre lui fut donné de s'arrêter et de se porter sur la droite en bataille, pour faire face, disait-on, à l'armée autrichienne qui se présentait sur notre flanc droit.

Comment ce bruit était-il parvenu au grand quartier impérial? Je ne l'ai jamais su. Mais il y a lieu de croire que ce sont les renseignements donnés par les gens du pays ou par des espions, qui arrivaient ainsi jusqu'à nous. Évidemment ce n'était pas par notre cavalerie...

Quoi qu'il en soit, on prit ses dispositions pour attendre l'ennemi, et au besoin lui livrer bataille.

Or j'avais reçu l'ordre du général Forey d'aller m'établir dans la direction où l'attaque était attendue, à douze ou treize cents mètres du corps d'armée, dans une grosse magnanerie formée d'un groupe de six à sept maisons.

C'était un très bon poste, quoique dans la plaine. Avec quelques mouvements de terre, des créneaux à trouer dans les murs d'enceinte, quelques abatis, et deux épaulements pour couvrir les pièces chargées de battre au loin des routes agricoles qui aboutissaient à la grande route de Novare, j'avais la conviction de pouvoir arrêter longtemps une grosse avant-garde.

Telles étaient les instructions que le général Forey m'avait données en partant.

Il est juste d'ajouter que le général m'avait composé un détachement de toutes armes pour me mettre en état de remplir ses ordres : j'avais mes trois bataillons, une batterie d'artillerie, une compagnie du génie et un escadron de chevau-légers piémontais.

Après avoir fait fouiller les environs à bonne distance, je donnai quelques indications pour construire les défenses accessoires et placer les canons, puis je marquai à mes officiers supérieurs leur place de combat pour la journée du lendemain.

Afin d'éviter toute surprise, j'envoyai un peloton de chevau-légers sur les routes qui partaient de la magnanerie, pour éclairer au loin, à 7 ou 8 kilomètres.

Et le commandant de la cavalerie, allant au-devant de mes désirs, prescrivit que chaque peloton, à tour de rôle, partirait en reconnaissance pour nous apporter des renseignements — que l'on communiquerait au quartier général de la division Forey.

L'esprit tranquille alors, je visitai mes cantonnements. Mes hommes, suivant mes conseils, mettaient leurs armes en état, graissaient leurs souliers et faisaient une bonne soupe bien copieuse, car je leur avais fait savoir que — sans aucun doute — la lutte serait chaude. Et, dans ces conditions, il est nécessaire que le soldat, qui n'a pas toujours le temps de prendre son café le matin, ait dans son sac un morceau de viande froide et des biscuits. Avec cela on pare à tout; et les officiers doivent faire comme leurs hommes.

Il y avait de la gaieté et de la confiance parmi tous ces braves gens, et — sans en rien dire — je me sentais heureux et fier de les commander.

L'officier qui dirigeait la première reconnaissance avait poussé jusqu'à 6 kilomètres. Il n'avait rien vu; il avait pris tous les renseignements que le règlement prescrit; il avait fouillé les communes, les hameaux; et partout il avait reçu la même réponse : Pas d'Autrichiens.

Peut-être étaient-ils plus loin!

Deux heures après, le second peloton revenait. Il avait été justement beaucoup plus loin que le premier; il n'avait rien vu, rien appris, de plus que le précédent.

A six heures et demie, près de sept heures, la troisième reconnaissance rentrait à la magnanerie.

Celle-ci s'était fait attendre et m'avait causé quelque inquiétude. — Certainement, me disais-je, elle a commis une imprudence! Elle a tout au moins rencontré les éclaireurs ennemis?

Quand son commandant mit pied à terre, je descendais moi-même de cheval après une visite aux avant-postes.

Il jeta en passant, à un chef d'escadrons, quelques mots en italien, qui lui firent lever les bras en l'air, et amenèrent en même temps un bon sourire sur toutes les lèvres.

— Eh bien, lieutenant, *ché cosa?* — lui dis-je.

— Mon colonel, du nouveau, de l'inattendu... C'est l'armée du roi qui vient à nous!

La stupéfaction du chef d'escadrons, les rires, les mots prononcés — parmi lesquels j'avais cru entendre « *Il Rè* » — m'avaient fait pressentir la vérité!

Au lieu des Autrichiens, que nous nous apprêtions à recevoir avec tous les honneurs qui leur étaient dus, c'était l'armée de Victor-Emmanuel que nous allions voir défiler devant nous.

— *Sicuro?* dis-je au lieutenant simplement.

— Oh oui! mon colonel, répondit-il. Oui, raivment! J'étais à trois lieues d'ici en observation avec un de mes sous-officiers, très préoccupé d'un grand nuage de poussière qui s'élevait devant nous à l'horizon. Et j'attendais une éclaircie pour m'assurer de la composition exacte de la colonne en marche, quand le sous-officier qui m'accompagnait — un Savoisien — s'écria :

« — Ce n'est point l'armée autrichienne qui s'avance, c'est l'armée du Roi. Je ne puis m'y tromper. C'est la brigade de Savoie qui est d'avant-garde avec sa compagnie de sapeurs en pointe. Quand on l'a vue une fois, on doit la reconnaître toute sa vie. »

« Et il avait raison ; c'était elle! A mesure que la colonne approchait, j'entendais plus distinctement les chants français des régiments, qui sont les mêmes que ceux de notre brigade. Bientôt je serrais la main de nos camarades ; et je partais au galop pour vous apporter la nouvelle. »

J'informai officiellement mon général de division; je fis prévenir mes avant-postes ; je n'avais plus qu'à « rengainer » mon grand sabre de bataille.

D'ailleurs l'heure de la soupe sonnait dans nos estomacs ; nous nous mîmes gaiement à table avec mon état-major.

Nous finissions notre café, et je fumais quelques cigarettes lorsque l'avant-garde piémontaise arriva à la hauteur de la magnanerie.

Nous nous approchâmes de la route avec un groupe d'officiers du détachement et de soldats, tous très curieux de voir défiler cette vaillante petite troupe qui combattait à nos côtés.

Nous saluâmes tous avec respect et sympathie le brave général Mollard et son état-major. C'était une belle et bonne figure militaire que celle du général commandant la brigade de Savoie. Adoré de ses soldats, estimé de ses chefs, inspirant à tous une grande confiance, il avait su gagner une place honorable dans cette armée où il y avait bon nombre de courageux et intelligents officiers.

Lors de l'annexion, il fut promu au grade de général de division, et l'empereur l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp. Il eut la main heureuse, et donna ainsi satisfaction à l'amour-propre national!

A ses côtés étaient ses officiers. Leur attitude, leur aspect martial faisaient plaisir à voir.

Les compagnies marchaient en colonne de route par demi-section, le capitaine en tête, les officiers et les guides sur le flanc gauche de la colonne. Les distances étaient bien conservées, le pas était bien cadencé, les serre-files bien alignés.

Ces hommes traversaient un cantonnement d'infanterie française, et sans qu'on eût eu besoin de leur faire la moindre recommandation, ils marchaient fiers, le jarret tendu, comme pour montrer à leurs camarades du 84e qu'eux aussi étaient rompus à la fatigue, que leur ardeur, leur énergie étaient les mêmes que les leurs.

De taille moyenne, bien découplés, la poitrine large, les épaules solides, ils portaient le sac avec une désinvolture sans pareille et penchaient le corps en avant, allongeant le pas à la manière des gens de la montagne. La tête haute, la figure bronzée et hâlée par le grand air, le bivouac et les étapes qu'ils avaient faites depuis leur entrée en campagne, ils avaient dans le regard cette sérénité, cette volonté, qui sont partout le plus sûr garant du succès.

C'était en vérité une belle armée, et ses chefs étaient dignes de la commander. Le roi de Piémont l'aimait profondément, disait-on, et l'on assure que ce lui fut un grand crève-cœur lorsqu'il dut, — pour devenir roi d'Italie, — faire don à son allié et ami, l'empereur des Français, de son beau duché de Savoie, berceau et origine de sa famille, et de sa glorieuse brigade.... *Sic volvere fata.*

Le défilé devait durer jusqu'à une heure avancée de la nuit. Après avoir vu passer devant nous la brigade de Savoie et d'autres régiments encore, je me retirai avec mes officiers supérieurs ; et avant de nous reposer, nous nous réunîmes pour fumer et causer des événements de la journée. La conversation roula surtout sur la tenue des troupes piémontaises qui avaient traversé nos lignes. Ces messieurs se rappelaient la part que les chevau-légers de Montferrat avaient prise au combat de Montebello ; et ils rendaient hommage à leur valeur et à leur entrain. Ils n'oubliaient pas dans leurs éloges le général de Sonnaz qui les commandait.

En fait d'infanterie, ils avaient vu un autre spécimen de l'armée du roi, le plus intéressant à coup sûr : un bataillon de *bersaglieri*. C'était la veille de notre arrivée à Cassano Spinola. Les bersaglieri venaient de quitter leur campement et traversaient un village pour aller aux avant-postes.

Ils marchaient d'un pas accéléré, plus rapide peut-être que celui de nos chasseurs à pied, et les bons villageois qui les regardaient passer ne pouvaient se tenir d'aise en les voyant : « *Ché soldati !* » disaient-ils. « *Ché soldati!* » s'exclamaient-ils. Et on sentait dans leur prononciation, dans leur manière de peser sur l'*a* du mot *soldati*, quel était leur degré d'admiration et d'enthousiasme. Ils en avaient, comme l'on dit vulgairement, la bouche pleine!

Pour moi, j'étais mieux au courant des choses que

mes officiers supérieurs ; je connaissais depuis longtemps l'armée piémontaise : j'avais vu en Crimée la petite brigade que le général de La Marmora y commandait.

D'autres souvenirs encore me revenaient à l'esprit, souvenirs bien lointains, souvenirs de jeunesse qui, par le cœur, me faisaient revivre avec elle.

Un surtout m'était resté cher, — un épisode touchant qui trouverait sa place dans les récits d'Edmondo de Amicis. — Et j'en parlai volontiers à mon entourage qui m'écoutait avec attention.

LE MAJOR POLASTRI

... C'était au commencement du printemps de 1837. La compagnie dont j'avais le grand honneur d'être le sous-lieutenant, la 3e du 1er, du 4e de ligne, capitaine Lauxerrois, recevait l'ordre de quitter Grenoble où notre régiment tenait garnison, pour aller faire un détachement de trois mois à Pont-de-Beauvoisin, pays frontière à cette époque.

Après trois jours de marche, trois étapes qui furent pour moi trois journées d'étonnements, d'imprévus et de délices, nous arrivions au détachement.

Notre caserne, vieux bâtiment assez délabré, était à deux pas du Guiers et du pont qui séparait la ville en deux parties, — l'une française, l'autre sarde ; la première figurant sur nos cartes sous le nom de Pont-de-Beauvoisin, la seconde appelée Ponte-Belvicino par les Italiens.

De l'autre côté était en garnison une compagnie de voltigeurs de l'armée sarde — et des carabiniers royaux (nos gendarmes).

Je grillais d'envie de passer le pont et d'aller voir la physionomie des troupiers piémontais. L'occasion ne se fit pas attendre.

Chabreau, lieutenant aux carabiniers royaux, fort respecté de l'autre côté du Guiers et très répandu dans la partie française de la ville, vint saluer, sur la place où nous nous promenions, mon capitaine et moi. Il nous engagea très fort à aller les voir, prétextant que la défense de passer la frontière, très rigoureuse chez eux, — excepté pour lui, à cause de ses fonctions, — n'était qu'illusoire pour nous : Lauxerrois, qui était très respectueux de la consigne, ne crut pas devoir accepter ; mais il voulut bien fermer les yeux sur mes allées et venues.

Le soir j'étais à Ponte-Belvicino, et Chabreau me présentait au comte de Cavagnole, commandant des voltigeurs, et à son sous-lieutenant Polastri.

Leur accueil fut plein de cordialité ; et nous scellâmes, au moyen de deux bouteilles de bordeaux rouge que nous offrit Cavagnole, l'union entre les deux armées, entre les deux nations.

A cette époque, en Piémont, comme dans la zone sud de la France, on n'avait pas pris l'habitude de boire de la bière ; on y buvait du vin, du vin rouge, généralement : à Grenoble, de la clairette de Die ; dans le midi de la France, de la blanquette de Limoux.

Aujourd'hui, en l'an de grâce 1885, on boit de la bière partout. C'est une seconde invasion, — sous les espèces du houblon, — de la race allemande.

El capitano de Cavagnole était un homme fort comme il faut ; Chabreau représentait le type du bon gendarme ; il avait l'allure militaire française. Il m'a assuré à ce moment, — mais je ne l'ai cru qu'à moitié, car il avait l'air bien fin, — qu'il avait servi pendant l'Empire, sous les ordres de mon père, colonel du 31e léger, régiment recruté en Piémont, et qui fit très bonne contenance à la bataille de Toulouse. — Après tout, cela pouvait être.

Le troisième officier de l'armée sarde était un jeune sous-lieutenant, petit, brun, la taille bien prise, la figure franche et aimable. Il avait nom Polastri, sortait fraîchement de l'École des cadets, et entrait dans la vie militaire avec enthousiasme et avec les illusions qu'on a toujours à vingt-deux ans. Son père était médecin à Alexandrie ; mais le docteur, voyant chez son fils peu de dispositions pour sa rude profession, n'avait pas voulu mettre obstacle à ses goûts, et l'enfant était devenu soldat.

Nous n'avions pas vidé la première bouteille que déjà nous étions de bons amis, Polastri et moi. Et pendant les trois mois que dura mon séjour, je dois dire que, mes heures de service terminées, je franchissais le pont et j'accourais dans la chambrette de mon nouveau camarade. Cependant je dois dire aussi que je n'abandonnais pas complètement le brave Lauxerrois ; je lui consacrais habituellement une heure par jour, que nous employions à faire sa partie. Et les frais n'étaient pas toujours pour lui, car j'étais un novice...

Nos journées se passaient avec Polastri à lire les campagnes de Napoléon ou de Turenne, puis à parler italien, puis à faire un tour dans les rues ou à la promenade ; et il me reconduisait alors jusqu'au pont, que lui ne voulait jamais traverser.

Il me montrait ensuite la petite caserne où étaient logés ses voltigeurs ; il me menait à l'exercice ; d'autres fois, nous discutions théorie.

Le dimanche j'allais à la messe militaire où la moitié de la compagnie était toujours sous les armes.

Polastri n'aimait pas m'y voir. Il avait des instincts de libéralisme et enviait le sort de notre armée qui avait rompu avec les vieilles habitudes de la Restauration et surtout avec l'obligation réglementaire d'aller à confesse à l'époque de Pâques !

Polastri se révoltait contre ce despotisme clérical, mais il faisait comme les autres.

Après trois mois de vie intime, le moment de la

séparation arriva. Nous nous quittâmes avec chagrin, promettant de nous revoir si l'occasion s'en présentait, formant les vœux les plus ardents pour le succès de nos deux carrières...

J'allais ajouter à ces premiers détails le récit de quelques excursions intéressantes, quand le trot d'un cheval résonne bruyamment sur le sol durci. Il s'arrête devant le bâtiment principal de la magnanerie dont j'occupais le rez-de-chaussée. « *Il colonello Cambriels!* » s'écrie une voix vibrante.

— C'est un ordre de marche, s'exclame le docteur Achte, notre chef d'ordinaire...

— Non, non, m'écriai-je, c'est lui, c'est Polastri.

Un bruit de pas rapides retentit dans le corridor, accompagné de coups métalliques produits par le choc d'un fourreau de sabre sur la dalle; le sapeur de planton, mon vieux Bischoff, ouvre la porte de notre salle à manger; et il n'a pas le temps de m'annoncer le visiteur que déjà Polastri et moi nous étions dans les bras l'un de l'autre!

Ce bon Polastri, car c'était bien lui, et mes pressentiments dont je n'avais pas parlé à mes officiers ne m'avaient pas trompé; ce bon Polastri, le sous-lieutenant de Cavagnole, mon compagnon de détachement, mon ami des jeunes années, Polastri était devant moi avec la tenue de major d'infanterie sarde!

Nous ne nous lassions pas de nous regarder des pieds à la tête, de nous serrer la main, de nous embrasser et de répéter à l'unisson : « Ce cher Polastri! — Ce cher Cambriels! — *Che piacere!* — Quel bonheur! » Et Polastri de me dire : « Quand j'ai vu le numéro 84 sur le képi de tes soldats, je me suis écrié : Mais c'est le régiment de Montebello! c'est le colonel Cambriels qui est ici! Et mon colonel me dit : — Va, va l'embrasser. Et me voilà, cher ami. »

Je prie, je supplie Polastri de prendre quelque chose. Mais son régiment est en marche; il ne peut s'arrêter.

Alors le docteur Achte, qui n'a pas oublié que c'est au café de Ponte-Belvicino, et en sablant quelques verres de vin rouge que Polastri et moi avions fait connaissance; Achte fait un signe à mon ordonnance, qui revient deux minutes après avec une bouteille de chambertin, la seule qui me restât de l'héritage du général Beuret que nous avions eu la douleur de perdre à Montebello. Excellent Beuret! nous étions unis depuis longtemps; mais nous nous étions brouillés en passant le col de la Bochette. Il avait été blessé à mort à l'attaque du cimetière, et j'avais eu le chagrin de ne pas lui serrer la main avant son départ.

Les verres remplis, j'en offre un à Polastri, et chacun de nous se sert. Le brave garçon lève son verre, et avant que j'aie pu prendre la parole : « Messieurs, s'écrie-t-il, à votre beau régiment! à mon ami! à la France! à l'empereur Napoléon! — A tes succès! mon vieil ami, lui répliquai-je, au roi! à l'armée sarde! à l'Italie! »

Et nous vidâmes nos verres. Puis nous nous embrassâmes une dernière fois, les yeux un peu humides.

Un instant après, Polastri était en selle, et enlevant son cheval de pied ferme, il rejoignit les siens, se retournant et nous envoyant des baisers.

Pauvre Polastri! A notre passage à Brescia, je le revis à l'hôpital. Il avait reçu une mauvaise balle au bras et à la poitrine. Quelques jours plus tard je demandai de ses nouvelles; il était allé là-haut, rejoindre les camarades des deux armées alliées...

[944.07] Général A. CAMBRIELS.

UN HOMME DE LETTRES

DANS LE MONDE

J'ai longtemps désiré pénétrer dans le Monde, celui qu'une majuscule hautaine aristocratise et semble isoler des autres mondes, celui où les gens sont si bien élevés, si polis et si corrects qu'il ne leur a pas fallu moins de toute une jeunesse pour acquérir cette éducation unique. C'est le Monde des romans psychologiques, des cruelles énigmes et des crimes d'amour, le Monde où l'on a de si beaux sentiments et une si vilaine conduite, où cette pauvre et piètre chose qui est l'adultère prend des complications et des nuances inconnues ailleurs.

Je me fis inviter çà et là; de salons en salons je comptais arriver aux *Salons*, fermés ainsi qu'il convient, sauf pour les détenteurs du Schiboleth. Car on n'entre pas dans le Monde comme on entre dans les Musées le dimanche; il faut faire un stage chez les Madames hiérarchiques, qui forment les apprentis mondains et les préparent à d'autres Madames; et de Madame en Madame, après avoir subi avec succès la série des épreuves, on parvient enfin aux cercles, si bien défendus que les rares littérateurs qui s'y aventurèrent n'en revinrent jamais pour les décrire, ou, s'ils en revinrent, le secret professionnel leur interdit les moindres révélations; ainsi s'explique aisément que les études sur les mondains ne contentent jamais ceux qui les fréquentent, elles sont réputées incomplètes ou fausses ou exagérées, et l'on s'en prend à l'écrivain comme s'il avait été libre de dire la vérité, toute la vérité.

Je fus patient; dès que je gagnais l'entrée d'un salon, j'allais trouver le mondain retraité qui me gui-

dait et je lui demandais : « Suis-je enfin dans le Monde? » Il me répondait : « Non, vous n'êtes pas encore dans le vrai Monde : colonie américaine, tout au plus » ou bien : « Mme D... reçoit trop de Roumains » ou, « trop de barons juifs »... « exclusivement politiques. » « Salon religieux, un peu spécial. » La littérature a envahi la conversation chez Mme C... : vous savez que les gens du Monde ont horreur de la bête à plume. » Et je compris que le *vrai Monde* était une chose indéfinissable où triomphait l'équilibre des fortunes et des situations. Sur ces entrefaites, ayant terminé mon stage, je fus invité chez Mme Morellet, et mon guide avoua : « Oui, cette fois, c'est le vrai Monde. »

Je mis quelque snobisme à me défendre de toute émotion en franchissant le seuil de l'hôtel Morellet ; n'y a-t-il pas, dans la volonté de n'être point étonné par les réalisations que l'on a souhaitées, une sorte d'hommage qu'on leur rend inconsciemment? Je pénétrai d'un pas ferme, comme d'habitué, sous la haute voûte ; je montai l'escalier sans plus d'attention ; je me serais reproché la moindre anxiété.

Allons, toujours de l'aisance; je passai la porte du Salon ; comment était-il? Impossible de me le rappeler ; et pourtant je m'étais promis de saisir là une description-type qui m'eût servi désormais de cadre à toutes intrigues entre cœurs *select :* un mobilier est un état d'âme. — Hélas! je n'enregistrai pas; tout à l'étonnement de regarder et à la contrainte de n'avoir pas l'air étonné, j'oubliai de formuler le mobilier. Je crois me souvenir qu'il était Empire, laqué blanc et que l'on avait arrangé pas mal de petits coins pour tête-à-tête; qu'il y avait des sièges d'une complication décevante ; mais comme il est regrettable que j'aie omis de me décrire l'ambiance, l'atmosphère, et la spéciale distinction des rideaux et des tentures!

Après les formalités de politesse, je cherchai une contenance; quelques familiers auxquels on me présenta me saluèrent, puis attendirent un commencement d'entretien ; je ne sus le leur fournir; aussitôt ils retournèrent à leurs causeries particulières, et je demeurai isolé, dépaysé, inquiet. J'allais me musser derrière un massif de plantes; là, j'étais bien embusqué, j'avais un peu de calme, je pouvais déposer le sourire chevalin dont j'essaie ordinairement de déguiser mon embarras, déposer aussi la fausse assurance de mes gestes, et passer inaperçu. Encore ma position était-elle gâtée par la peur perpétuelle d'être découvert, soit que la maîtresse de maison s'inquiétât de ma disparition, soit qu'un laquais m'ayant entrevu vînt s'enquérir de ma santé, soit qu'un couple de causeurs, en promenade distraite, m'obligeât à bouger; et quelle explication plausible à cet affût derrière les palmiers?

Je regardai ; sait-on ce que c'est que *regarder*? Un maître de roman contemporain auprès de qui je m'en enquérais, me répondit : « Pour l'écrivain, regarder, c'est voir. » Ce grand incompris de La Palisse, le philosophe dédaigneux qui négligea toujours de développer les vérités profondes qu'il dérivait du principe d'identité, eût ainsi résumé ce que d'autres ont vainement amplifié ; regarder, c'est, faisant abstraction des préjugés de tribu, des partis pris de métier, contempler pour ainsi dire objectivement les mœurs et les idées des êtres que l'on se propose d'étudier. Il est admis que l'homme de lettres n'ait d'autre fonction sociale ; ayant abjuré toute humanité, il regarde, note et puis décrit. Et c'est pourquoi, à l'abri du palmier complice, je m'apprêtais à noter sans partialité, — du moins je l'eusse souhaité, — les manières d'être des gens du Monde. Assurément d'antérieures lectures me disposaient à l'admiration ; je m'efforçai néanmoins de rester indifférent.

« Voilà, pensai-je, des êtres d'une espèce fort rare. Ils sont particulièrement estimés pour ce qu'ils redoutent le nombre ; ils forment une élite que distinguent des sentiments et des vêtements de choix. Ils sont Ceux que mes confrères s'attardent vainement à décrire ; l'occasion est pour moi unique. Je les tiens là, sans défiance ; ils ne sont point prévenus et ne sauraient chercher à m'en imposer ; ainsi les naturalistes observent, cachés, les habitudes des castors.

« Certes, ils ont une manière à eux de porter l'habit; tous les écrivains s'accordent à le déclarer, ils ne sont pas contraints en ces vêtements, pour nous solennels, ils les revêtent comme nous revêtons nos habits de travail ; c'est l'uniforme élégant qui convient à leur élégance d'âme, et l'aisance, qu'ils manifestent et qu'ils arrêtent à temps sur la limite du débraillé ou même du laisser aller, est une attitude de luxe qui ne s'achète ni ne s'acquiert. On a cherché souvent à dépeindre cette manière de porter l'habit, congénitale ainsi que la *distinction de race* et les *belles mains*. On n'y est point parvenu ; et l'impuissance à traduire ces nuances se décèle par la phrase d'aveu traditionnelle : « Ils ont le *je ne sais quoi!* » L'habit est lui-même une merveille de pondération, il n'est pas « neuf » ; le brillant du neuf serait un manque de tact; il n'est pas usé non plus, la pauvreté et l'extrême richesse sont deux excès dont on s'écarte dans le Monde; il n'est pas « à la dernière mode », exagérée par définition. Il est simplement, mais que subtilement ! à la mode.

« J'écoute ce que disent les mondains. Ils parlent, mais ils ne disent rien ou ils disent des riens. Apparemment que ces esprits cultivés, ayant reconnu le néant des choses sur lesquelles on a coutume de discuter, ont, par convention tacite, résolu de n'agiter

que des problèmes touchant lesquels la certitude est facile à trouver : l'équitation, le polo, le golf, le tennis, le cycle, les on-dit et les réceptions ; ils doivent haïr les violences de la discussion, les colères des controverses. Il faut que la causerie coule *aisément*, ainsi qu'une rivière de parc anglais. Et c'est pourquoi ils s'entretiennent de sujets qui seraient futiles pour nous, et où ils mettent, eux, des sous-entendus habiles, des doubles ententes qui nous échappent ; comment s'arrêter à la superficielle sottise de ces propos et ne pas leur supposer un sens plus profond !

« Les mondains n'exercent aucun métier ; ils n'ont pas l'anxiété de l'existence, ils n'ont pas l'asservissement à la tâche monotone et quotidienne dont le souci vous poursuit même aux heures de repos. Ils ne « mangent pas leur pain à la sueur de leur front « hautain ». Aussi bien le pain leur est-il défendu à cause de leur dyspepsie. Un métier les empêcherait d'accomplir les mille rites quasi sacerdotaux de leur mondanité ; ces désœuvrés tant occupés de soins dont nous ne comprenons pas l'importance ne s'astreindraient pas à délaisser leur dignité pour occuper leurs mains et leur âme à des besognes déprimantes. Tous, ils sont riches ; d'après leurs romanciers, ils possèdent une *certaine aisance* « quelques milliers « de livres de rentes », l'inquiétude sociale de l'argent ne les importune pas ; aussi sont-ils oisifs.

« Par une affectation dont l'élégance déconcerterait, ils ont une profession qui décore leur existence ainsi que le transparent bristol de leurs cartes. Ils sont Référendaires au Sceau, ou Attachés d'ambassade, Secrétaires de ministres ou Auditeurs au Conseil d'État. Que secrètent-ils ? De quoi s'en réfère-t-on à eux ? Qu'écoutent-ils et quelle est leur attache ? Au demeurant, il est superflu d'approfondir. On les imagine allant en quelque salon de ministère serrer des mains soignées et inactives comme les leurs, signer distraitement sur un livre de présence ; ainsi ils gagnent une raison d'être qui les élève au-dessus des inutiles viveurs. Et ils refusent tout subside de l'État, car leur indépendance les veut surnuméraires.

« De cet ensemble d'observations, une conclusion se dégage, lumineuse. Le seul intérêt vital, la seule fonction rationnelle de ces êtres d'élite est l'Amour. Épurés des soucis dont s'encombre notre vie, ils ont loisir de se livrer à ce sentiment en toute noblesse ; leur âme débarrassée des calculs mesquins est prête aux désespoirs les plus absolus, aux joies les plus intenses et les plus parfaites. Leurs corps, vêtus d'habits adéquats, leurs muscles rompus à tous les sports se prêtent aux attitudes romanesques. Cette existence même, jugée vide et nulle par les moralistes à courte vue, cette existence laisse une large place à la délicate souffrance d'aimer. Ces formalités multiples dont l'ordonnance m'horripilait jadis comme futile, se découvrent compliquées à dessein par une sagesse supérieure. Elles créent en effet pour l'amour une série d'obstacles qui en rendent le jeu — j'allais dire : le sport — plus intéressant. J'entrevois enfin pourquoi les écrivains ont placé leurs drames passionnels dans le décor du monde ; c'est parce que les mondains seuls peuvent cultiver la passion dans les meilleures conditions de liberté : ils ont le temps, eux ! Leur pensée, affranchie des préoccupations d'art, de politique ou de littérature, s'attache sans partage au sentiment classique. Imagine-t-on le cœur d'un mercier hésitant entre deux passions au moment des échéances de fin d'année ? La désespérance et l'angoisse du choix s'évoquent tout naturellement dans le cœur d'un Attaché d'ambassade ; et il faut louer le gouvernement qui prodigue ces postes aux jeunes gens dont l'âme est facile aux crises sentimentales.

« Le matin, ils se lèvent, ils obéissent aux règles d'une hygiène anglaise, dans un cabinet de toilette extrêmement anglais. Ils font un tour de Bois sur un cheval qui leur appartient ; et déjà, de si bonne heure, ils ont des pensées complexes que leur pur-sang devine, car il galope tristement. Ils vont à tel endroit, où ils rencontreront Celle qui les fait tant souffrir.

« La voici, justement. Elle est jolie, souple ; son amazone la moule merveilleusement ; de si bonne heure elle est nerveuse, — non que son âme soit complexe, les âmes des femmes du monde ne sont jamais complexes, paraît-il, mais égoïstes savamment et inconsciemment cruelles. Oh ! que les femmes sont cruelles, et comme il faut que les hommes, j'entends les *professionnels passionnés*, soient de braves, patientes natures pour consentir à se laisser torturer par de petits êtres aussi déraisonnables !

« Donc ils se rencontrent à tel endroit, échangent de courtes paroles, se séparent et retournent l'un souffrir à l'écart, l'autre se réjouir infiniment de cette souffrance. Après un bref repas (la dyspepsie d'un estomac surmené ne permettant pas des excès de table), il reçoit un ami intime, confident désintéressé, qui connaît le cœur des hommes et le cœur des femmes, et qui en conférencie à domicile ; consultation et remèdes émanant du dispensaire moral que l'ami transporte volontiers.

« Vers deux heures, il *la* voit chez lui, si leur intrigue date de loin ; sinon dans un entresol mystérieux. Là ils s'aiment d'une façon sublimée, inquiète et douloureuse, avec de ces apartés, de ces soupçons, de ces défiances et de ces méditations intimes qui ôtent aux formes extérieures de l'amour presque toute

leur brutale banalité. Ils se séparent lorsque cinq heures sonnent, et alors ils commencent à vivre dès qu'ils sont éloignés l'un de l'autre ; ils se trompent, ils se cherchent, ils s'analysent, ils jouent devant des tiers la comédie de la politesse indifférente, et leurs yeux ont d'âpres controverses que l'on ne devine pas autour d'eux ; ils dînent en ville, ou bien ils dansent ; et jusqu'à minuit, en habit de gala tels que je les vois là, tandis que chacun se laisse spartiatement dévorer par son petit renard mental, ils se font la petite guerre souriante, sournoise, impitoyable des gens qui s'aiment sincèrement.

« Aussi, à trente-cinq ans, les hommes sont prématurément vieillis, encore qu'ils se soient préservés des excès ; leur pauvre cœur lamentable est plus endommagé et raccommodé qu'une antique porcelaine de Chine ; résignés sans doute, mélancoliques malgré tout, blasés et fatigués, ils prennent leur retraite dans un mariage riche, laissant à d'autres l'éternel souci de la douleur amoureuse. »

* * *

Je réfléchissais de la sorte sous mon palmier d'affût et je m'évertuais à deviner ceux qu'une intrigue accouplait ; ce jeu innocent qui consiste à faire des mariages en dehors de toute vraisemblance est très profitable à l'hommes de lettres ; ainsi je donnai celui-ci pour amant à celle-là, cet autre flirtait avec une dame en mauve à seule fin de désoler la dame en rouge qui, du fond du salon le surveillait : elle souriait des lèvres et menaçait des yeux ; lui, par instants, suivait à la dérobée les progrès de la jalousie ; quand il eut obtenu le degré de dépit qu'il souhaitait, il quitta la dame en mauve et s'en fut. J'observai que ces raffinés ne parlaient jamais directement à leur partenaire, mais en quelque sorte par ricochet ; tel se montrait éblouissant dans une causerie dont tout l'effort de séduction visait une tierce personne en apparence hors de cause. L'ironie me parut un moyen fréquemment employé ; il n'est que de se moquer de ceux dont on a résolu de se faire aimer. Il me sembla reconnaître les familiers du salon Morellet pour les avoir rencontrés en maintes lectures ; certains vous donnent au premier abord cette impression de déjà-vus, tant ils rappellent des héros de livres très feuilletés ; ceux-là auront beau se démener, ils n'agiront à mes yeux que dans l'elzévir correct d'un roman à succès ; leur archétype les domine.

Soudain j'aperçus à peu de distance de mon abri une femme rousse, mais de ce roux sombre, dit *roux psychologique*, qui est l'apanage des « créatures d'élite », les cheveux étagés en une singulière coiffure premier Empire avaient le complémentaire vert d'eau très pâle d'une robe décolletée à taille haute ; les yeux bleus extrêmement clairs, mais un peu plus rapprochés qu'il n'eût convenu, douaient la physionomie d'un caractère de mystère et de lointaine divination. Elle semblait exilée dans la courtoise frivolité du salon ; et pour caractériser cette beauté défiant toute comparaison, il ne me vint que des expressions abstraites ; n'était-ce pas une preuve de son absolue supériorité ?

Je tâchai à découvrir un indice qui me permît d'établir un essai de portrait moral ; je restai en désarroi. Ces figure d'une impassible perfection cachent des nullités désolantes ou des âmes sublimes ; et dans le doute où l'on est d'interpréter leur silence comme une peur ou comme un dédain de parler, il faut suspendre tout jugement jusqu'à plus ample informé. Toutefois les autres comparses disparurent à mes yeux, ne furent plus qu'un fond de tapisserie vague sur lequel se détachait nettement la dame rousse à robe vert d'eau ; la particulière prescience qui ne nous trompe jamais m'indiquait là un trésor ignoré. Je prêtai l'oreille à ce que disait cette curieuse fée, et comme elle était orientée dans ma direction, je ne perdis pas un mot des réponses qu'elle faisait à des répliques dont je n'entendais, par contre, que le vague murmure.

— .....

— Non, je suis venue seule, mon mari ne pouvait m'accompagner.

— .....

— Merci, vous êtes trop aimable ; il n'en est pas besoin.

— .....

— D'ailleurs je ne resterai pas tard ; je me sens très fatiguée.

— .....

— Ah ! si chacun avait la volonté de sa destinée ou la destinée de sa volonté ! »

Cette dernière phrase qui, à tout prendre, n'avait pas grand sens, l'étrange femme la prononça sur un ton d'ineffable regret ; peut-être était-ce une de ces inutilités mélancoliques si fréquentes dans les conversations entre personnes qui n'ont pourtant rien à regretter ; mais celle qui la disait était trop uniquement jolie, elle ne *devait* pas émettre des truismes ; et, cherchant tout au fond, je découvris à cette phrase un sens plus important : n'était-ce pas le cri désolé d'un être mal à l'aise dans cette société ? Ah ! si chacun avait la force d'accepter son sort tel que d'immuables influences l'ont décidé ! ou plutôt si chacun avait le droit de façonner sa vie selon son rêve !

Je suivis la conversation avec la gêne d'un homme qui reconstituerait une partie d'échecs seulement d'après la marche des Blancs. J'en fus pour mes frais de calcul car, si j'excepte plusieurs médisances à propos d'absentes (d'ailleurs inconnues de moi),

l'entretien n'offrit pas grand intérêt ; la dame rousse, que j'entendis nommer « madame Lavarette », parlait, parlait ; mais il était visible qu'elle songeait à autre chose, cependant que les mots lui tombaient des lèvres, à intervalles réguliers.

Vint un moment où une démonstration collective attira toute la figuration dans une pièce voisine, autour d'une vitrine remplie de miniatures. Mme Larette, après avoir feint de suivre les autres, revint brusquement au salon sous prétexte de reprendre son mouchoir oublié ; puis elle glissa, preste, vers la cheminée ; là un grand jeune homme blond examinait de près un bronze égyptien, un Osiris, mangé de rouille ; elle s'arrêta à quelque distance, et à son tour, elle parut examiner une gravure ; mais je vis remuer ses lèvres ; elle murmurait des choses que je n'entendis pas ; le jeune homme évita de détourner ses yeux vers elle ; mais il chuchota très bas quelques mots de réponse au bronze égyptien. Alors elle se sauva vers les miniatures ; le jeune homme sortit par une autre porte.

Ainsi, j'avais bien deviné ; cette femme n'était pas une terne et vulgaire honnête femme, il y avait dans sa vie un intérêt, un secret ; c'était en pensant à cela qu'elle faisait allusion tout à l'heure aux destinées subies, non acceptées. Son mari, quelque épais ou quelque maladroit, avait froissé les délicates fleurs de son âme ; elle avait fini par se réfugier dans cette passion furtive, et subissait l'ennui d'une longue soirée, de conversations oiseuses pour le plaisir d'échanger deux ou trois mots avec son ami, au prix de quelles transes et moyennant quelle comédie !

L'éclat des lumières me blessait les yeux ; le salon étant vide, mon palmier n'avait plus raison d'être ; je l'abandonnai ; certaine galerie un peu sombre et plus propice aux méditations me requit : je m'y rendis. Une nouvelle difficulté m'y attendait ; il n'est pas admis par le Code de la Puérilité civile et honnête que l'on se réfugie loin de ceux dont on a cherché la compagnie. Quel motif aurais-je pu donner de ma présence à cet endroit ? Je me blottis dans les draperies d'un divan ; il le fallait ; je ne me trouvais à mon aise que dans les cachettes.

Une fois installé, je ruminai des hypothèses. Mme Lavarette m'était connue à peu près ; ce qu'il y a surtout d'intéressant dans la femme, c'est l'adultère ; le mari, peu important ; je pris mon parti de l'ignorer, quitte à le recréer de toutes pièces. Mais lui, l'Amant, le jeune homme blond, qui était-il ? Je me trouvais à ce point, quand à l'improviste il surgit devant moi ; il parut appelé par mes réflexions, et la coïncidence de son arrivée avec les suppositions que j'essayais à son sujet ne pouvait être imputée qu'à la bienveillance du Dieu des artistes consciencieux.

Il ne me vit pas ; en cas d'alerte je ferais semblant de dormir ; je le regardai soigneusement ; il me rappela une figure entrevue dans une Histoire de la Révolution à grandes images ; était-ce Saint-Just ? ou Barras ? Non, plutôt Saint-Just. Le tranquille orgueil des amants aimés et l'assurance qu'il possédait un bien supérieur à tous les autres biens mettaient sur son visage une satisfaction souriante. Une ancienne cicatrice traçait dans le rose de son teint une mince ligne blanche ; je la notai, il ne faut rien perdre. Il se promena à petits pas dans la galerie qui n'était que peu éclairée ; il me frôlait périodiquement, sans m'apercevoir, tant il était occupé à guetter les portes ; une d'elles était entre-bâillée, il alla la clore avec mille précautions et reprit sa marche étouffée.

... A quel moment de leur liaison se trouvaient-ils ? Certes, ils avaient dépassé les préliminaires, puisqu'ils avaient assez d'assurance pour échanger des dialogues intimes, au milieu des allants et venants ; en outre, ils éprouvaient le besoin de cacher leur liaison. Elle ne devait pas remonter bien loin ; ils avaient encore le goût de l'incognito, leur union n'était pas classée, et la satiété n'avait pas entamé les « petits suffrages » dont on se lasse assez rapidement ; nerveux, agacé, il attendait qu'elle vînt le rejoindre et lui dire : « Demain je serai libre vers deux heures ; je vous aime » ; ou : « Soyez à l'Exposition des aqua-fortistes ; je m'y rendrai avec ma sœur, mais je ne vous adresserai pas la parole » ; ou : « Prenez garde, *on* nous soupçonne ! » Toutes graves nouvelles, pour lesquelles il fallait la pénombre de cette galerie et l'appareil du mystère.

Enfin la porte s'ouvrit doucement ; c'était Elle, je l'aurais juré ; en effet, elle entra, eut une jolie attitude aux aguets et, soudain rassurée, elle alla à Lui, se jeta éperdument dans ses bras et lui posa sur les lèvres un long, splendide et magistral baiser. L'inattendu de cette audace et l'espèce de douloureuse spontanéité dont elle était empreinte me surprirent délicieusement ; je ne m'étais pas trompé, j'avais sous les yeux une sincère manifestation de l'amour irrégulier, traqué par les convenances mondaines et les obligations sociales, se réfugiant dans l'adultère. Et je ne trouvai pour ces pauvres amants que de l'indulgence et du pardon. Ce baiser les absolvait ; mieux que les creuses déclamations des romanciers, il disait la torture de ceux que tout sépare et qui sont réduits à profiter des menus bonheurs volés en cachette, qui vivent durant huit jours d'un baiser saisi entre deux portes sous la menace incessante des surprises et du scandale.

Cela dura une minute à peine ; elle dénoua les bras de son ami et s'enfuit de lui ; elle disparut, preste, j'entendis bientôt son rire dans le salon voisin. Saint-Just, au bout de quelques secondes de

méditation, secoua la tête, consulta sa montre et gagna le jardin d'hiver.

Je me résumai : le roman s'indiquait bien ; le cadre était tout trouvé, les personnages, distingués à souhait ; en somme il n'y avait qu'à copier. Un cas de conscience m'arrêta ; avais-je le droit d'utiliser ce que j'avais connu par hasard ? La triste histoire de ces deux cœurs inquiets ne m'appartenait pas ; dérober des états d'âme, c'est toujours dérober, même si l'art doit en profiter ; puis, on décrit fidèlement ce que l'on a vu ; et les familiers du salon Morellet reconnaîtraient, selon toute probabilité, Mme Lavarette...

Les scrupules les plus forts ont leurs contre-scrupules ; je songeai aussitôt au devoir de l'écrivain : l'artiste, « le médium esthétique de l'Univers » n'est pas tenu à la morale commune. Je pensai à ceux qui, comme moi invités dans le Monde, y prirent du document, à l'américaine ; tant pis si Mme Lavarette se découvrait dans mon prochain livre et si on la découvrait. Au regard de Sirius, le courroux d'une femme est de faible importance ; je consentis à assumer les reproches possibles.

Ayant pris ces résolutions, je rentrai dans le salon ; Saint-Just préparait sa sortie, il dit adieu à plusieurs personnes, mais il évita de prendre congé de Mme Lavarette ; ostentation de négligence plutôt propre à susciter les soupçons, une vraie maladresse d'homme. Je surpris un regard d'insistance auquel Mme Lavarette répondit par un imperceptible plissement des paupières. Allons, ma soirée n'était pas finie ; je me glissai lestement à la suite de Saint-Just ; je pris mon pardessus, descendis l'escalier, et m'attardai en bas quelques instants, derrière un pilier ; ce fut ma dernière cachette. Saint-Just disparut. Mes prévisions étaient justes ; j'entendis, au bout de quelques minutes, un frôlement précipité de soieries ; rapide, Mme Lavarette passa devant moi, perdue emmi ses fourrures. Après la retraite de son amant, elle devait attendre un peu, pour n'avoir pas l'air de le suivre ; ensuite, prétextant un malaise, elle s'était levée, avait pris congé. Elle était seule, personne ne l'accompagnait ; sous le porche, elle parut hésiter, enfin s'aventura sur la chaussée ; une voiture stationnait au coin de la rue ; elle y entra, sans tarder, et la voiture partit au grand trot ; mais j'eus le temps d'entrevoir la figure de Saint-Just dissimulé au fond du coupé. Les imprudents ! Pour quelques instants de réunion, risquer ainsi leur situation et qui sait ? leur vie, si Lavarette apprenait la vérité !

*
* *

Que ferait Lavarette ? La question du mari outragé n'est pas encore résolue ; ne serait-ce pas une retrouvaille que de rendre au mari la colère tragique qui lui seyait jadis ! Les états d'âme suivent les modes, et l'on porte les sentiments pompeux comme on porte les manches bouffantes. J'évoquais un Lavarette sanguinaire quand des voix me hélèrent : « Allo ! vous ne faites pas le chemin avec nous ? De ce petit froid sec, c'est un plaisir de marcher... » Cinq jeunes gens en pardessus long, collet relevé, sortaient de l'hôtel Morellet ; ils m'avaient rejoint : j'acceptai de leur tenir compagnie. Par les rues désertes, dont nos pas martelaient le silence, nous allions, sur un rang ; il fallut nécessairement parler des femmes ; ces messieurs se firent une joie de me renseigner sur les mœurs et coutumes de toutes les dames en mauve, rouge, lilas, indigo, citron, etc., que j'avais vues avec eux une heure auparavant. Ils en discutèrent sans bienveillance, et je cherchai à part moi pourquoi ces mêmes jeunes gens s'étaient mis en de tels frais auprès des mêmes dames, puisqu'ils les avaient en si piètre estime. Chacun renchérit et la chronologie des liaisons de chacune fut complaisamment récitée. J'insinuai une question : « Et Mme Lavarette ?

— Tiens ! Elle vous intéresse ?

— Oui... beaucoup... pour des raisons...

— ... Que la raison ne connaît pas ? Eh bien (c'est fâcheux !) je crois qu'elle est... de celles dont on ne dit rien.

— Allons donc ! repris-je, tout joyeux d'apprendre de l'inédit à des hommes si bien informés.

Je me fis prier, mon secret valait qu'on me l'arrachât. Je laissai échapper des phrases énigmatiques et je conclus finement : « Il y a quelqu'un qui vous en dira plus long ; c'est... vous savez, ce grand jeune homme blond qui ressemble beaucoup à Saint-Just, et qui est resté seul toute la soirée.

— Hein ? ce jeune homme qui a une brochette d'ordres étrangers ?

— Justement... il porte une petite cicatrice blanche à la joue.

— Mais... mais... mais ! s'exclamèrent les interlocuteurs, mais, mon cher monsieur ! ce jeune homme, c'est le docteur Simon Lavarette, son mari !

Il se fit en moi un soudain écroulement de systèmes, de défiances, d'hypothèses et de sots snobismes. J'en restai abasourdi : et il m'a fallu cette leçon pour admettre que dans le Monde, le fameux Monde des romans psychologiques, il y a tout de même quelques femmes qui aiment leur mari.

PIERRE VEBER.

L'ORGANISATION SOCIALISTE (1)

Les indépendants.

En 1885 fut fondée à Paris par Benoît Malon, Gustave Rouanet et Fournière la *Société d'économie sociale* dont les statuts contenaient les déclarations suivantes :

Art. 1er. — La Société d'économie sociale a surtout pour but de mettre à l'ordre du jour les réformes urgentes, d'élaborer des projets et de travailler à leur adoption et mise en pratique.

Art. 2. — Groupe d'études et non groupe militant, la Société ne se livrera à aucune action politique proprement dite, ses adhérents restant d'ailleurs libres d'agir individuellement de ce chef, comme ils l'entendent.

Les projets élaborés par la *Société d'économie sociale* furent publiés par la *Revue socialiste*, fondée à la même époque par Benoît Malon; et parmi ces projets, nous signalerons surtout celui qui fut préparé par Eugène Fournière sur les accidents du travail.

Ce fut là l'origine du parti socialiste indépendant en France. Auparavant deux ou trois groupes de socialistes indépendants existaient bien, mais à Paris seulement, et, parmi eux, le groupe très influent et très important des « Égaux du Xe arrondissement ».

En 1886, les socialistes indépendants firent une excellente recrue en la personne du citoyen Hovelacque, président du Conseil municipal de Paris, qui, à l'inauguration de l'Exposition ouvrière de Paris, prononça un discours franchement socialiste. Bientôt d'autres radicaux l'imitèrent, notamment MM. Laguerre, Michelin et Laisant, députés de Paris. A la fin de 1887, un grand banquet organisé à la salle du Rocher-Suisse, à Montmartre, par la *Revue socialiste*, sous la présidence de Benoît Malon, réunissait plus de 1 800 socialistes indépendants, parmi lesquels un grand nombre de dames.

Au point de vue économique, ils sont partisans de la nationalisation des mines, des chemins de fer, de la Banque, des compagnies d'assurances, enfin de tous « les fiefs de la féodalité capitaliste ». Dans le domaine communal, ils demandent la création des boulangeries, boucheries, pharmacies municipales.

Au point de vue politique, ils sont fédéralistes et partisans de l'autonomie communale. Un d'eux, M. Hovelacque, a déposé à la Chambre, à la dernière législature, deux projets dans ce sens, et M. Maurice Barrès, socialiste indépendant, fait en ce moment une active campagne pour le fédéralisme.

Au point de vue philosophique, ils sont matérialistes et partisans de la séparation des Églises et de l'État et de la nationalisation des biens des différents clergés.

Mais en ce qui concerne les relations du socialisme français avec les partis socialistes étrangers, les socialistes indépendants sont divisés. Tandis que les uns se déclarent patriotes d'abord, internationalistes ensuite, comme MM. Rouanet et Fournière, d'autres se proclament patriotes et adversaires de l'internationalisme, même entre ouvriers socialistes. Parmi ces derniers, nous citerons MM. Pierre Richard, ancien secrétaire de la Ligue des Patriotes, et Paulin Méry qui a organisé une ligue contre les ouvriers étrangers immigrés en France. Les socialistes indépendants sont également divisés au sujet de la grève générale. M. Millerand notamment en est l'adversaire, tandis que M. Sembat en est partisan.

A l'époque du boulangisme, en 1888, une scission s'était produite chez les socialistes indépendants. Pendant que quelques-uns d'entre eux, comme MM. Laguerre, Michelin et Laisant, se prononçaient pour, d'autres avec MM. Rouanet, Benoît Malon et Fournière se prononcèrent contre et adhérèrent à la Société des droits de l'homme, fondée rue Cadet, au Grand-Orient, par MM. Clémenceau et Joffrin. Enfin une troisième fraction se déclara anti-boulangiste et anti-cadettiste, et à l'élection législative de Paris, du 17 janvier 1889, opposa la candidature socialiste révolutionnaire du tailleur de pierres Boulé aux candidatures de M. Jacques et du général Boulanger.

Jusqu'aux élections législatives de 1893 les socialistes indépendants restèrent à l'état de faible minorité; mais quelques semaines avant ces élections, l'entrée de M. Millerand à la *Petite République* comme rédacteur en chef mit à leur disposition, dès l'ouverture de la campagne, un organe quotidien déjà fort répandu. L'active propagande de ce journal fit élire un certain nombre de socialistes indépendants, réconciliés à la mort de Boulanger (1).

Sur les cinquante membres du groupe socialiste

(1) Voyez la *Revue* des 7, 21 septembre, 5 octobre et 20 novembre 1895.

(1) Millerand, Viviani, Marcel Sembat, Pastre, Groussier, Pierre Richard, Gerosset, Coronat, Rouanet, Chossy, Hovelacque, Paulin Méry, Michelin, Lesenne, Clovis Hugues, furent élus dans la Seine; Maroin, Bisly, Lamendin, Calvinhac, Jaurès, Antide Boyer, Cluseret, Compayré, Thierry-Caze, Gendre, Labussière, Destarges, Gaudet et quelques autres en province.

Au conseil municipal de Paris, les socialistes indépendants sont MM. André Berthelot, fils du célèbre chimiste, Blondel, Brard, Alfred Moreau, Lucipia, Piperaud, Navarre, Fournière, Rousselle, Fourest, Girou.

En dehors des corps élus, nous citerons MM. Rodolphe Simon le riche marchand de rubans de la rue Monsigny, administrateur de la *Revue socialiste*, Georges Renard, qui en est directeur, Élie May, Dr Louis Fiaux, Dr Susini, ancien conseiller municipal de Marseille; Museux, Delacour, Waty; Dumay et Camélinat, anciens députés; Robin, le célèbre directeur de Cempuis; Longuet, Planteau, Mmes Paule Minck et Léonie Rouzade; MM. Laporte, Brissac, Pellier et Veber, de la *Petite République*; Raga et Jaclard, de la *Justice*.

de la Chambre, il y en a au moins trente-cinq appartenant au parti des socialistes indépendants. C'est à cette fraction qu'appartiennent le leader du groupe socialiste de la Chambre, Jean Jaurès, député de Carmaux, les principaux orateurs du Parlement, Millerand, Viviani, et le fameux *vainqueur* de Casimir-Perier, le citoyen Gérault-Richard.

Grâce à leurs succès aux élections législatives, les indépendants virent leurs forces s'accroître rapidement, au détriment des autres écoles socialistes, dont le sectarisme déplaît de plus en plus aux masses, au dire des indépendants (1). Plusieurs de leurs comités sont fédérés et forment la Fédération des socialistes indépendants, dont le trésorier est Camélinat et le secrétaire Véber. En dehors des adhésions collectives des groupes, cette fédération reçoit aussi des adhésions individuelles. A Paris, par le nombre de ses adhérents, elle vient immédiatement après le parti allemaniste.

A Paris, à côté de la Fédération des socialistes indépendants, et vivant de sa vie propre, il nous est impossible de passer sous silence l'Union socialiste révolutionnaire du VIe arrondissement (parti ouvrier) qui a groupé plus de deux cents membres, payant régulièrement leur cotisation, et tous adhérents aux syndicats de la corporation à laquelle ils appartiennent. Elle se proclame complètement indépendante ; cette déclaration de principe a permis à l'Union de réunir dans la même organisation des socialistes adhérents à la Fédération des indépendants, des allemanistes, des broussistes, des guesdistes, des blanquistes marchant avec M. Vaillant et des blanquistes suivant MM. Rochefort et Ernest Roche. C'est un groupement unique dans son genre.

Avec les allemanistes, l'Union du VIe arrondissement se déclare pour la grève générale *internationale*, qui est pour elle synonyme de révolution sociale. Avec les deux fractions du parti blanquiste, elle se prononce pour la suppression du parlementarisme et pour l'avènement de la législation directe par le peuple. Avec les guesdistes, elle est nettement internationaliste et tout dernièrement elle envoyait aux socialistes allemands une adresse de félicitations au sujet de leur campagne contre les fêtes impériales célébrées en l'honneur de l'anniversaire de Sedan.

1. Rien qu'à Paris, il existe des comités indépendants dans les arrondissements suivants : IIIe arrondissement (comité Blondel) ; IVe arrondissement (comité Chassaing) ; Ve arrondissement (comité Viviani); VIe arrondissement (comités Berthelot et Paul Bernier); XIe arrondissement (comité Susini); XIIe arrondissement (comités Paschal Grousset et John Labusquière); XIIIe arrondissement (comités Gérault-Richard et Paulin Méry); XIVe arrondissement (comités Girou et Michelin); XVIe arrondissement (comité Astier); XVIIIe arrondissement (comités Marcel Sembat et Rouanet); XIXe arrondissement (comités Brard et Clovis Hugues ; XXe arrondissement Union socialiste révolutionnaire de Charonne).

Avec les broussistes, elle réclame l'ouverture par la commune de Paris de boucheries, boulangeries, pharmacies municipales. Avec la plupart des indépendants, elle estime que les cercles d'études sociales doivent conserver leur autonomie la plus complète et ne se fédérer que momentanément, par exemple pour organiser les manifestations du 1er mai et du Père-Lachaise, ou pour envoyer à frais communs des délégués aux congrès socialistes internationaux, tenus à l'étranger.

L'Union socialiste du VIe arrondissement qui réunissait à peine 300 voix dans le quartier de la Monnaie, à l'élection municipale d'octobre 1887, en réunissait 800 à l'élection municipale de février 1894, et son candidat n'était battu que de 5 voix.

Dans les communes des environs de Paris, les indépendants ont les comités de la circonscription du député Coutant, l'Union socialiste révolutionnaire de Saint-Maur, dont le membre influent est un conseiller municipal de cette commune, le citoyen Bounet, employé de commerce ; les comités des circonscriptions des députés Goussot et Pierre Richard. A Saint-Ouen, Puteaux, Versailles, Corbeil, Rueil, Marly et Palaiseau existent encore des groupes actifs.

A Marseille, les socialistes indépendants ont plusieurs comités, et la majorité au Conseil municipal. Il en est de même à Toulon, avec le citoyen Ferrero, maire, récemment nommé conseiller général, à Saint-Étienne et à Limoges. La Fédération des socialistes indépendants des Pyrénées-Orientales, constituée au mois de juin par le citoyen Alavaill, de la *Revue socialiste*, a fait nommer un de ses membres aux élections départementales de juillet, et vient à une élection partielle de conquérir un des sièges législatifs de Perpignan.

Beaucoup de socialistes indépendants sont d'anciens radicaux. Ce sont eux qui forment les gros bataillons électoraux de l'*Union socialiste*, de même que leurs élus forment la majorité du groupe parlementaire de ce nom.

Syndicaux révolutionnaires.

A partir de 1884, date de la loi sur les syndicats, les ouvriers parisiens songèrent à grouper, à unir entre eux ces syndicats de création si récente. Ils voulaient que leurs intérêts communs fussent discutés en commun et qu'une organisation sérieuse centralisât tous leurs efforts ; ils désiraient donner la vie aux syndicats et les intéresser à l'avenir de la classe ouvrière. Mais le nerf de la guerre leur manquait, ils n'avaient pas d'argent. Ils avaient constaté que la municipalité parisienne faisait beaucoup de frais pour ses écoles professionnelles et comme les sacrifices ne correspondaient nullement aux résultats,

leur but était de se faire attribuer tout ou partie de ces sommes, qu'ils considéraient comme dépensées en pure perte.

L'idée d'une exposition ouvrière fut mise en avant. Dans une réunion tenue dans l'amphitéâtre des Arts et Métiers à Paris, M. Strauss proposa de demander 5000 francs au Conseil municipal pour la propagation de cette idée. Les citoyens Chabert, Joffrin, Hovelacque et Rousselle s'y montrèrent favorables, et la commission d'organisation rencontra également auprès de MM. Alphand et Jacques les plus sérieuses sympathies.

Cinq mille francs furent d'abord alloués, puis vingt-cinq mille et enfin cent cinquante mille, pour cette exposition de 1886. Le Conseil général vota également une somme pour y faire figurer les enfants moralement abandonnés, qui y tinrent une place remarquable. Seul l'État se désintéressa de cette œuvre à laquelle collaborèrent 66 chambres syndicales, dont trois seulement avaient « subi » la loi de 1884.

Les patrons et les ouvriers employant d'autres ouvriers, les tâcherons, en furent exclus. Seule l'installation était aux frais de l'exposant. Le travail était fait par des ateliers composés d'ouvriers syndiqués, gagnant un franc de l'heure et ne travaillant que 8 heures par jour, sous les ordres de contremaîtres nommés par eux, et il était payé au prix de revient.

Une conférence internationale fut décidée, où l'Angleterre, l'Australie, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie et la Belgique furent représentées, cette dernière par Anseele et César de Paepe.

Cette conférence se tint dans la salle de la Redoute, rue Jean-Jacques-Rousseau, qui est aujourd'hui l'annexe A de la Bourse du travail, et qui, appartenant alors à l'Assistance publique, était louée à une loge maçonnique. Comme Caubet, chef de la police municipale, était franc-maçon, de même que plusieurs des ouvriers organisateurs de la conférence, et en particulier le citoyen J.-B. Lavaud, l'accord fut facile.

Les résolutions prises furent nettement socialistes révolutionnaires, internationalistes, malgré les réserves des Anglais combattus par le délégué australien.

Dans une fête de clôture les membres du Comité d'organisation, dont les secrétaires étaient J.-B. Lavaud pour la France et Herbinet pour l'étranger, furent chaleureusement félicités des merveilleux résultats obtenus. Les corporatifs s'étaient déclarés révolutionnaires.

C'est alors, et pour détruire l'effet de cette conférence, qu'un Congrès qui devait se tenir à Lyon fut favorisé par le gouvernement, qui voulait faire accepter aux ouvriers la loi Waldeck-Rousseau sur les syndicats. Lyon semblait un terrain merveilleusement choisi et la victoire paraissait certaine, les Lyonnais étant favorables à la loi, leurs délégués devant être les plus nombreux, et 20 délégués seulement étant envoyés de Paris, sur les 160 qui composaient le Congrès.

Le prix du retour pour les délégués était payé par le Ministère du commerce, l'aller remboursé par la commission d'organisation de Lyon. MM. Veyssier, chevalier de la Légion d'honneur, Suchet, officier d'académie, à qui leurs décorations furent reprochées en termes violents par les révolutionnaires qui les traitèrent de *vendus* et de *larbins*, MM. Gruhier et Delahaye, prirent parti pour la loi, mais furent battus par les révolutionnaires, partisans du « tout ou rien ».

Le projet de fédération présenté par le citoyen Sartarin fut voté à une forte majorité. Les révolutionnaires triomphaient. La Fédération des syndicats était créée.

Les guesdistes, Farjat de Lyon, Dormoy de Montluçon, Lavigne de Bordeaux, Delcluze de Calais mirent la main sur cette organisation. L'organisation du *Parti ouvrier français* fit composer le conseil national de cette Fédération de ses comparses et décider la tenue des congrès corporatifs dans les villes qui se trouvaient être les citadelles du marxisme.

Le 2e Congrès eut lieu en 1887 à Montluçon, le 3e en 1888 à Bordeaux, le 4e en 1890 à Calais, le 5e en 1892 à Marseille et le 6e en 1894 à Nantes.

Mais à partir du Congrès de Marseille, un terrible concurrent s'était dressé devant la Fédération des syndicats. C'était le Fédération des Bourses du Travail, dont le 1er Congrès s'était tenu à Saint-Étienne en février 1893 et avait révélé 10 bourses représentant 459 syndicats.

A la fermeture de la Bourse du Travail de Paris, en juillet 1893, la Fédération des Bourses décida de tenir son Congrès à Nantes et de charger la Bourse du Travail de Nantes de l'organisation de ce Congrès.

Cette Bourse avait déjà été choisie par la Fédération des syndicats pour organiser son Congrès corporatif. Elle écrivit à Marseille pour demander que les deux Congrès fussent réunis en un seul. On profiterait de l'occasion pour régler définitivement la question de la grève générale, qui serait ainsi débattue entre toutes les organisations ouvrières.

Au dernier Congrès de Marseille, un conseil local avait été nommé, pour s'entendre avec l'organisation syndicale de Nantes sur la préparation du Congrès; le pouvoir et les archives lui avaient été remis jusqu'à la constitution du nouveau conseil par le Congrès suivant. Le conseil de Marseille se refusa à toute entente. La Bourse de Nantes consulta alors toutes les organisations syndicales qui se prononcèrent en général pour la tenue d'un Congrès unique.

Deux mois après, en juin 1894, se tint à Lyon le Congrès administratif, ou fédératif, des Bourses du Travail, chargé de régler l'ordre du jour du Congrès national de Nantes. A ce Congrès vinrent deux délégués de la Bourse du Travail de Marseille qui se trouvaient en même temps membres du Conseil national de la Fédération des syndicats.

Ils s'élevèrent avec énergie contre l'intrusion des Bourses dans les Congrès de leur fédération. Il fut néanmoins décidé que le Congrès serait unique, mais que, pour ménager les susceptibilités de la Fédération syndicale, on le dénommerait : sixième Congrès national des syndicats, groupes, fédérations, unions et bourses du travail.

Au Congrès de Nantes vinrent tous les guesdistes les plus influents : Brunellière de Nantes, Jean Coulet de Marseille, Delcluze et Salembier de Calais, Fouilland de Montluçon, Lavigne de Bordeaux, Pédron de Troyes, Roussel de Paris.

Leur plan était de créer la désunion et d'amener la rupture entre la Fédération des syndicats et la Fédération des bourses, car ils ne pouvaient se dissimuler que la première allait être infailliblement absorbée par la seconde et que pour eux fusion n'était qu'absorption.

Tout leur servit de prétexte. Ils demandèrent d'abord le vote par délégué. Leur proposition fut repoussée. Le lendemain, Lavigne déclara que lui et ses amis se retiraient, si le vote de la veille n'était pas rapporté. Le vote fut rapporté.

Puis ils s'emparèrent des paroles du citoyen Le Texier, débardeur du port, qui, complètement gris, vint dire à la tribune : « Je suis communiste anarchiste. » On demanda des excuses à l'assemblée. Le président, qui était M. Baude, de la Fédération du livre, se contenta de dire que l'assemblée réprouvait ces paroles. Les guesdistes se levèrent alors et disparurent.

Mais la question importante du Congrès, la grève générale, était beaucoup plus la cause de ces dissentiments que ces futilités. Un duel oratoire entre les citoyens Briand, qui est le Père de la grève générale, et Lavigne, de Bordeaux, qui était le porte-parole de Jules Guesde, avait échauffé les esprits et fait évanouir toute idée de conciliation.

Jusqu'au Congrès de Marseille, les Congrès marxistes s'étaient tenus côte à côte des Congrès de la Fédération des syndicats, mais en les suivant à quelques jours d'intervalle. Mais à Marseille la Fédération des syndicats s'était laissé surprendre un vote affirmatif sur la grève générale, que le Congrès politique guesdiste, composé absolument des mêmes personnalités, avait été forcé de répudier trois jours plus tard. Pour mettre un terme à ces chinoiseries, on avait décidé de tenir, à partir de ce jour, les Congrès marxistes trois jours avant les Congrès corporatifs.

Les chefs guesdistes avaient donc eu le temps de donner leurs ordres et de préparer leur terrain de combat. Ils étaient battus, se voyaient forcés de reculer devant leurs adversaires; ils se contentèrent de ne pas reconnaître le Congrès syndical de Nantes. La commission d'organisation de Marseille refusa de remettre ses pouvoirs au conseil nommé par le Congrès de Nantes. Bref, la rupture était complète; et pendant que Nantes convoquait la réunion des syndicats pour 1895 à Limoges, les dissidents, inspirés par les guesdistes, les appelaient pour la même époque à Troyes, proche de Romilly qui est devenue la seconde ville sainte, après Roubaix, du fief de M. Guesde.

[335.9] LÉON DE SEILHAC.

(*A suivre.*)

PAUL VERLAINE [1]

Le « bon Verlaine » ! C'est M. Richepin, je crois, qui a écrit le mot, et il se pourrait bien que ce fût celui de la postérité et des prochains manuels de littérature. Nous aurons le bon Verlaine comme il y avait déjà le bon La Fontaine. L'embarras des commentateurs ne sera point si cruel : avec quelque souplesse et l'habitude des prétéritions, ils arriveront à s'en tirer. Ils diront ou à peu près : « L'épithète de *bon*, qui est demeurée à Verlaine, s'entend au propre et au figuré. Au propre, si l'on veut marquer par là qu'il réunissait toutes les qualités de son espèce, lesquelles, pour un poète, consistent à aimer son art et à le pratiquer congrûment ; au figuré, si l'on veut parler de l'homme, car, pour celui-ci, il faudrait distinguer, et, de même qu'au XVIIe siècle on disait honnête homme quiconque avait du langage, de la politesse et des mœurs, de même on a dit le bon Verlaine, parce que, sans un fonds de vertu bien solide, mais, au contraire, avec une âme défaillante, des sens irritables et le goût du péché, il gardait l'ingénuité de ses vices et témoignait, comme le publicain, du sincère repentir d'iceux. »

Cette ingénuité, avec cette frénésie, ce fut tout Verlaine. On en a voulu faire un chef d'école, un réformateur, un « penseur » aussi, et certains ont immolé sur sa tombe le Sentiment à l'Idée. Ce fut pourtant un sentimental, et mieux ou pis : un instinctif. On n'est point avec cela un réformateur ni un chef d'école, mais on peut être un grand poète et

1. Sur M. Paul Verlaine et les poètes symbolistes et décadents, voyez l'article de M. Jules Lemaître dans la *Revue* du 7 janvier 1888.

surtout un poète original. Ceux qui l'aimèrent le plus, et dans l'oubli où il descendait ranimèrent son astre à demi éteint, les servants de la première heure, se gardèrent de l'imiter et ne lui prirent que son affirmation d'un art indépendant, personnel, dégagé de toutes formules. Lui-même ne se payait pas de mots sur ce point. A quelqu'un qui le pressait de confesser une doctrine, il répondait nettement : « Je n'en ai pas. Quand je suis malheureux, j'écris des vers tristes, c'est tout, sans autre règle que l'instinct du moment. »

Pourtant il s'était embrigadé d'abord parmi les parnassiens. Mercure, sous les traits de l'éditeur Lemerre, l'avait introduit dans leur assemblée, à l'entresol du passage Choiseul, un peu comme le faune de la *Légende des Siècles* dans le cénacle des douze grands dieux. On a tout dit sur l'esthétique des parnassiens : singulière école d'impassibilité, d'où sortaient coup sur coup les *Vaines Tendresses*, les *Intimités*, les *Noces corinthiennes* et la *Bonne Chanson !* Verlaine, dont le sens critique était naturellement très éveillé et très fin, a parfaitement montré que ce ne fut là qu'une étiquette, peut-être assez mal choisie, mais nécessaire, une sorte de « raison sociale pour le public » et qui n'engageait les associés qu'au respect de leur art. Et ce respect, poussé par certains jusqu'à l'affectation et au *cant*, fut la meilleure des attitudes. Il eut raison, à la longue, des préjugés courants sur « le débraillé, le facile et le pseudo-naturel en matière d'art », força le public à réfléchir, l'orienta vers une conception plus savante et plus juste des fins de la poésie. « L'éducation du public liseur est faite, écrivait Verlaine en 1885 ; elle est bonne ou du moins très suffisante et elle laissait tout à désirer avant que parussent le Parnasse et les discussions qui s'engagèrent à son propos... Or il est impossible de nier que les jeunes poètes du premier Parnasse aient *seuls* créé, autant par leur fraternelle association d'un jour de rude vaillance que grâce à leurs travaux subséquents, la salutaire agitation d'où est résulté l'heureux, le bienfaisant changement que je viens de rappeler (1). »

1870 mit fin au Parnasse, « parcella le cénacle en groupes, les groupes en couples, les couples en individualités amies, mais irrémédiablement antipathiques ». Verlaine n'avait publié jusqu'alors que trois livres : les *Poèmes saturniens*, les *Fêtes galantes* et la *Bonne Chanson*, d'une préciosité exquise, d'un art très poussé, très sûr, mais avec des déviations singulières de pensée, quelque chose de bizarre déjà, et des ouvertures inquiétantes sur la mentalité de l'homme plus que de l'écrivain. Il disparut brusquement et l'on n'entendit plus parler de lui jusqu'aux approches de 1884. Quelques initiés connurent seuls qu'en une imprimerie de province, à Sens, où l'un de ses camarades du premier Parnasse resté son ami de toujours, M. Edmond Lepelletier, rédigeait un journal appelé *le Suffrage universel*, Verlaine avait fait tirer à cent exemplaires un petit recueil : les *Romances sans paroles*, suite d'impressions, de paysages et de portraits au pastel où se trouvaient des pièces telles que *Beams*, *A poor young Shepherd*, *Green*, d'autres sans titre :

> Il pleure dans mon cœur,
> Comme il pleut sur la ville...
> O triste, triste était mon âme...
> Je devine à travers un murmure...

catalogués chefs-d'œuvre aujourd'hui et qui ne dérangèrent à cette heure l'admiration de personne. Et, quelques années après, où le poète publia un second recueil, *Sagesse*, chez un éditeur catholique du quartier Saint-Sulpice, l'aventure se répéta, plus lamentable s'il se peut, de tout ce qu'il y avait de rare et d'inentendu jusqu'à lui dans ce livre de sa maturité. La vérité, c'est qu'on ne connaissait plus le nom de Verlaine. Je crois bien que M. Armand Silvestre était le seul dans la presse qui osât citer un vers de lui. Et M. Jules Lemaître, qui faisait à cette époque au lycée du Havre un cours de littérature contemporaine d'une grâce neuve et savante et d'une documentation qui ne s'arrêtait à M. Zola ni à M. Rollinat, négligeait bien innocemment Verlaine, dont il était réservé justement à un de ses élèves, le regretté Jules Tellier, de lui expliquer le mécanisme cérébral.

Six ans d'efforts, une lutte de tous les instants, désintéressée, courageuse, vraiment belle et tout à l'honneur de ce petit groupe de jeunes gens qu'on enveloppa dans l'appellation fallacieuse de décadents et de symbolistes, rétablit enfin le poète dans l'admiration de ses émules et de ses pairs. Le public fut plus lent à décider. Il y vint un peu tard, et quand Verlaine, au déclin de son œuvre, s'émiettait en balbutiements puérils. Mais le poète qui, dans l'isolement du malheur et la plus formidable conspiration de silence qu'on ait faite autour d'un homme et d'une œuvre, avait écrit ce livre d'un accent si personnel et si ému, ce cantique d'actions de grâces, comparable aux plus belles prières de l'hymnologie chrétienne, *Sagesse*, et qui, l'heure d'après, exaltait magnifiquement les impuretés de sa chair pour retomber une fois encore, grelottant et mordant la poudre, aux pieds de

> Marie Immaculée, [illegible]
> Logique de la foi [illegible]

l'étrange et contradictoire auteur de *Jadis et Naguère*, de *Parallèlement*, d'*Amour* et de *Bonheur* pouvait s'en aller dédaigneux du public et de la légende qui

1 Cf. *Mémoires d'un veuf : Du Parnasse contemporain.*

l'intéressait à lui beaucoup plus qu'à son bagage d'écrivain.

Elle est connue, cette légende, et elle a passé, du vivant même de Verlaine, dans les livres de ses contemporains. Plus d'un trait de l'extraordinaire Choulette du *Lys rouge* est emprunté du poète, et il est vrai qu'il avait ce crâne bossué comme un chaudron hors d'usage, cette barbe inculte, cette jambe traînante, ces yeux d'acier clair, et qu'il jaillissait pourtant de ce vieil homme ruineux on ne sait quelle audace ingénue, éternelle adolescence du poète et de l'artiste. Quand il passait sur le boulevard, dans son mac-farlane à carreaux, son cache-nez rouge et son feutre, frappant de sa canne et fronçant ses prunelles obliques, il avait assez l'air d'un malandrin, et cela même ne lui déplaisait pas outre mesure.

— J'ai fait tout ce qu'un homme peut faire, se plaisait-il à dire, fors voler. J'ai commis tous les autres péchés, par pensées, par paroles et par actions.

Du moins ne pécha-t-il jamais par omission. Il mettait une candeur extraordinaire (d'aucuns disent très improprement un cynisme) à étaler ses plaies et à les compter au grand jour. Elles faisaient un assez triste chapelet. Il avait de terribles colères, une âme frénétique, et en tout la passion de l'extrême. Et, avec cela, on ne lui connaissait pas une haine; il se détendait soudain comme un enfant. Ses livres de prose, heurtés, bizarres, d'une syntaxe conduite par la seule impression du moment, étonneront toujours ceux qui ne l'ont pas entendu causer et raviront les autres : c'était sa conversation même avec son imprévu, ses crochets et ses parenthèses. Elle passait en quelques minutes par tous les tons de la gaminerie et de l'emportement. Les années ne le changèrent pas. Il vécut jusqu'au bout en marge de la prosodie et du code. Encore ce bohémianisme impénitent n'était ni une attitude, ni la conséquence acceptée de ses fautes : il eût pu (et certains s'y prêtèrent) faire amende honorable, se plier à un formalisme apparent de vie bourgeoise. Il préféra mourir dans sa peau de vieux vagabond, indifférent aux situations et à la notoriété officielle, vraiment désintéressé. Au plein de sa gloire, il resta bonhomme, ne rompit avec aucune des fréquentations de ses mauvais jours et refusa de choisir. Singulière figure de déclassé, de catholique à rebours et de poète selon l'instinct, que pensionnait dans un garni de barrière la prévoyance de Mme la princesse de Rohan et qui pouvait grouper derrière son convoi funèbre M. de Montesquiou-Fézensac, le chanoine Docre et Bibi la Purée ! Mais ce déclassé fut un humble de cœur; ce catholique à rebours fit devant Marie le plus doux geste de la piété soumise et repentante; ce poète trouva dans ses joies de mauvais ange des vers d'une beauté mortelle. Son art était assez grand, assez maître de lui, pour s'effacer, rompre les cadres d'une prosodie trop étroite jusqu'à devenir une musique inconsistante et légère, un frisson et un cri. Par là il se sépara des autres poètes, et c'est par là aussi qu'il reste inimitable et le plus merveilleux exemple de génial ilotisme qu'on puisse offrir à la jeunesse lettrée de tous les temps.

[841.89] . CHARLES LE GOFFIC.

L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES ET L'ÉDUCATION NATIONALE

Sur les scènes du boulevard comme à la devanture des libraires, des ouvrages traduits de l'allemand ont disputé en ces temps derniers, au drame suédois ou norvégien, la place qu'il avait conquise lui-même aux dépens du roman russe. Devant cette poussée germanique succédant, ou plutôt s'ajoutant à celle des Scandinaves et des Slaves, beaucoup de bons esprits se sont émus. On ausculta de nouveau la jeunesse. Journaux et revues discutèrent le cas. Chacun de proposer son remède. Les uns étaient préoccupés surtout de combattre l'intoxication étrangère, les autres de fortifier le tempérament national. M. Lemaître mit récemment en cause l'affaiblissement des études classiques, et sembla demander si le grec et le latin n'auraient pas besoin d'être renforcés, et mieux armés pour leur rôle. Personne n'eut l'air de se douter que les langues vivantes en eussent un à jouer.

Il est cependant bien clair que si les idées qui viennent du dehors sont pour nous un poison, il ne convient nullement de les faire entrer pour une part dans « l'ordinaire » intellectuel de notre jeunesse. Mais il est plus vraisemblable encore que l'initiation graduelle à l'une des grandes littératures du Nord mettrait ces jeunes gens en garde contre maint engouement qu'on leur reproche. Familiarisés dès le lycée avec des classiques très différents des nôtres, ils ne tomberaient pas du haut-mal au premier contact avec Rossetti ou Wagner. Ils sauraient apprécier ce qu'il y a d'individuel, de national, d'humain, dans Tolstoï ou dans Ibsen, sans être atteints d' « ibsénisme » ou de « tolstoïte ». L'enseignement des langues vivantes pourrait être l'inoculation sagement progressive, qui prémunit contre les crises aiguës l'âme aussi bien que le corps.

Il n'est pas question, c'est entendu, de faire à nos élèves un cours sur la littérature allemande ou anglaise. Il ne s'agit que de lire avec eux quelques-unes des œuvres classiques, mais de lire avec intelligence,

sans chercher, mais sans éviter non plus, des rapprochements qui s'imposent.

Quand en troisième nos jeunes gens, l'esprit tout occupé de Racine et de Boileau, viennent à ouvrir *Jeanne d'Arc* ou *Guillaume Tell*, avant même d'en avoir lu une ligne, ils s'étonnent de voir une si longue liste de personnages. A mesure que ces personnages paraissent et parlent il faut bien définir leur rôle, et remarquez que ces courtisans et ces gens du peuple, ces officiers et ces soldats, ces patriotes nobles et paysans ne sont pas, comme dans notre drame romantique, de simples figurants, réunis trop souvent pour protester, par leur seule présence, contre l'élégante économie de la tragédie racinienne, plutôt que pour prendre part efficace à l'action. Chez Schiller et chez Gœthe comme dans Shakespeare, la foule obscure se meut autour des héros, le peuple entoure son roi, et cette foule n'est pas moins vivante que les héros, ce peuple est aussi agissant que son roi, car, par une anomalie que l'histoire expliquerait, dans ces pays où la tradition monarchique s'est maintenue plus longtemps que chez nous, la littérature classique n'a pas eu les aristocratiques dédains de la nôtre, le peuple n'eut pas besoin d'une révolution pour se faire sa place et jouer son rôle sur la scène ou dans le livre : il y a toujours été chez lui.

Dans ces mêmes drames, nos élèves sont frappés des fréquents changements de scène, et de la minutie des indications scéniques. Il importe encore de leur montrer qu'il y a là non pas tant le désir de susciter de beaux décors, ou la recherche tout aussi vaine de la couleur locale, que l'idée plus haute, de donner à chaque tableau comme à chaque portrait le cadre qui lui convient, de faire vivre tous les personnages dans l'atmosphère qu'ils ont respirée et qui les inspire. Jeanne d'Arc prenant conscience de sa mission dans la prairie où paissaient ses brebis, à l'ombre du vieil arbre mystérieux d'où, le soir, descendent les voix. — Le roi Charles au milieu de sa cour somptueuse et frivole, s'oubliant en gais propos avec son amie. — Guillaume Tell dans sa maisonnette, entre sa femme et ses enfants, goûtant les joies paisibles que le caprice d'un tyran va menacer. — Les conjurés du Grütli faisant serment, au milieu de ces montagnes, naturel rempart de leur liberté, à la face de ce soleil « qui les éclaire avant les hommes de la plaine », de rester à jamais un peuple uni de frères : autant de scènes où personnages et décors sont inséparables, où la nature intervient en quelque sorte, et joue son rôle. Non pas la nature arrangée de Versailles ou de Chantilly, non pas la nature que l'homme, effrayé de se sentir si petit, taille et façonne à sa mesure, non pas celle qu'il refait, mais celle qui le fait, l'intégrale nature, immense, impénétrée, qui nous demeure à jamais étrangère bien que toujours nous nous sentions ses fils, et que nous ne dominons enfin qu'à condition de respecter ses lois.

Ces œuvres qui montrent l'homme en relation avec la nature comme avec ses semblables, nous font sentir aussi le mystère où commence et finit sa destinée, et qui l'enveloppe à toute heure. Le sentiment de l'infini et du mystère n'est pas développé dans quelque ample discours ou ramassé dans une maxime : il est partout, sur les lèvres des humbles comme dans la bouche du savant. Quand Jeanne, au moment de quitter le sûr abri de la maison paternelle pour les hasards de sa mission guerrière, s'écrie : « Es treibt mich fort », nous traduisons : « Une force mystérieuse m'entraîne. » Mais, l'adjectif mystérieux, accolé au mot force, détruit bien plutôt qu'il n'exprime ce quelque chose d'irrésistible et d'inexpliqué que laisse entrevoir le petit sujet indéfini « es ». Ce halo vaporeux qui teinte les choses comme d'un reflet de l'infini, baigne de mystère le lied allemand comme la ballade anglaise. Ces chants sans musique bercent l'âme des mêmes résonances vagues et pénétrantes que les musiques sans paroles, et lui suggèrent tout l'au-delà des mots. Il semble parfois que l'expression émane de l'ineffable, et y retourne, sentie plutôt que comprise. Par une vertu secrète qui tient au génie de la langue, des paroles, même insignifiantes, s'estompent d'une ombre transparente qui s'irradie en quelque sorte, s'étend, et fait participer le plus modeste objet comme la pensée la plus sublime au mystère de la vie universelle.

Dans la littérature comme dans la langue, c'est donc un seul et même esprit qui anime tout et qui explique tout.

Enfermer dans un mot, par les procédés toujours vivants de la composition et de la dérivation, en même temps que l'idée générale, l'image particulière qui la limite et la détermine ; former la phrase de telle sorte que l'idée ou l'image ne soit perçue que du moment où elle est complète ; construire l'œuvre de façon à y faire tenir non seulement un sentiment ou une passion, mais l'homme, âme et corps, et avec lui sa famille, et son peuple, et la nature où il a grandi, et quelque chose de l'infini qui l'enveloppe : partout même effort pour éteindre la réalité tout entière, partout même sens de la complexité et de la vie, et pour le dire en un mot, de la plus simple règle de grammaire aux plus vastes créations du génie, partout même synthèse.

« L'art antique est l'expression des formes fixes de la nature organisée, l'art romantique celle du mouvement perpétuel de la nature en formation, » disait Guillaume Schlegel. Cette opposition est vraie surtout de l'esprit latin et du génie des races du Nord. Chaque pas que nos élèves font dans la connaissance d'une langue germanique est donc un acheminement

vers cette conception vivante, dans laquelle les choses apparaissent non point immobiles et isolées, mais reliées entre elles et avec l'infini par les conditions de leur éternel devenir.

Voilà quelle est l'influence de cet enseignement. Voyons maintenant quelle en est la valeur pédagogique.

La conception que nous venons de définir nous est aujourd'hui familière à tous. Elle ne s'est pourtant élaborée chez nous que lentement, dans une lutte incessante contre la conception, tout opposée, qui hérita du XVIIe siècle son autorité et son prestige. Cette lutte continue, rivalité heureuse qui, entre les souvenirs du passé et l'avenir rêvé, assure l'équilibre instable et chaque jour renouvelé du présent. Elle est partout : dans la vie publique et dans la famille, dans les arts et dans la science. Elle se retrouve, plus courtoise et mieux réglée, dans nos établissements d'éducation nationale.

L'enseignement du français, secondé ou non de l'étude du grec et du latin, a pour mission de maintenir la tradition du génie national tel qu'il s'est constitué et manifesté au XVIIe siècle. Ce grand siècle est son centre. Tout ce qui précède l'y conduit, tout ce qui suit l'y ramène.

Or le XVIIe siècle, épris tout entier comme Descartes d'idées claires et distinctes, applique spontanément partout la même méthode que lui. Son génie analytique sépare et divise tout ce que le génie synthétique des Germains rapproche et unit.

La langue française, constituée comme elle l'est alors, est un organe parfaitement adapté à l'esprit qui l'a créée. Ce vocabulaire épuré, ces termes généraux, spiritualisés jusqu'à l'abstraction, presque dépouillés de matière, n'admettent pour ainsi dire de la nature que ce que l'esprit peut aisément s'en assimiler. Ces matériaux de choix, la phrase les ordonne selon les lois de la raison, excluant presque l'inversion et tout ce qui trahit la surprise des sens. Sujet, verbe, compléments, chaque terme paraît à l'instant même où la raison l'appelle. Il dit tout ce qu'il doit dire, et ne fait pas dépendre le sens de sa déposition d'un autre témoignage qui viendrait, tout à la fin de l'audience, compléter ou renverser le sien. Les phrases s'enchaînent de même dans la période, et les périodes entre elles. La raison discursive se retrouve aisément dans cette enquête instruite pour elle. Elle en perçoit successivement les diverses parties, et reste libre de se faire ou non une idée de l'ensemble, tandis que l'ensemble et les parties qui le constituent s'imposent simultanément à l'intuition germanique.

Le génie qui s'était façonné ce merveilleux instrument d'investigation rationnelle a limité en même temps la matière à laquelle il pouvait s'attaquer. Alors que déjà Shakespeare avait fait entrer dans ses monstrueux chefs-d'œuvre l'humanité entière, et toute la nature avec l'humanité, notre littérature n'admet guère dans ses œuvres régulières, et conformément à l'étiquette des genres, que l'homme adulte et civilisé, l'homme parfaitement conscient, prêt à raisonner en beau langage sur ses sentiments même les plus obscurs.

Cet instinctif parti pris de séparer dans la nature ce qui est aisément intelligible de ce qui l'est moins et, dans ce domaine limité, de tout diviser pour régner sur tout, nous a valu une littérature qui est le tableau le plus exact et le plus lumineux de l'humanité consciente et réfléchie. Pour la jeunesse, il ne saurait y avoir de meilleure école que l'étude de ce monde restreint, où ne l'attendent ni brusques surprises, ni mystères impénétrables. L'intérêt pédagogique justifie autant que l'intérêt national cette préséance accordée dans nos lycées à un enseignement qui doit perpétuer le respect comme l'intelligence de cette langue et de cette littérature, manifestation la plus pure et jusqu'ici la plus haute du génie de notre race.

Mais l'intérêt pédagogique et l'intérêt national n'exigent-ils pas aussi qu'une place soit faite, dans l'éducation de la jeunesse, à la conception plus large et plus vivante, qui se substitue de jour en jour plus complètement au dogmatisme du XVIIe siècle?

Les plus grands penseurs du grand siècle ont parfois senti eux-mêmes que l'univers dépasse en tous sens le monde dans lequel il s'était enfermé. Pascal eut le frisson de cet infini de grandeur et de petitesse au milieu duquel l'esprit hésite, inquiet. Mais entre ces deux abîmes, s'il se sent pris de vertige, il lève les yeux vers le ciel, et retrouve aussitôt la sécurité. D'ailleurs, ces abîmes sont pour lui sans voix. C'est l'éternel silence des espaces infinis qui l'effraie. Pour nous qui n'avons pas craint de nous pencher sur ces abîmes, leurs profondeurs se sont peuplées, ces foules ont parlé, et le poète qui témoigne pour nous devant l'histoire,

Ce siècle est grand et fort, [illegible] instruit [illegible] :

Victor Hugo a noté aussi ce que clament ces voix qui montent des abîmes :

L'une disait Nature, et l'autre, Humanité.

Nature, humanité. Ces deux infinis dans le temps et l'espace dont le XVIIe siècle n'avait considéré que les parties les plus voisines et les mieux éclairées, n'ont pas tardé à emporter ses barrières, à briser ses cadres, et à tout submerger. La confusion qui en est résultée n'a pas encore pris fin. De nos jours encore, le grand problème qui divise les esprits, ou qui, à regarder les choses de plus haut, les unit dans un

même et colossal effort, n'est-ce pas cette tâche, ignorée des âges précédents, pour l'artiste, de faire paraître dans ses transfigurations idéales, de ses formes les plus humbles à ses plus brillants aspects, la réalité tout entière; — pour l'homme d'État, de faire participer au gouvernement, des foules à l'élite, le peuple tout entier; — pour le penseur, de faire entrer dans la science, dans la philosophie ou la religion, de ses origines les plus basses à ses émanations les plus sublimes, le monde tout entier; — pour chacun de nous enfin, de conformer sa vie aux lois de l'univers? Ne faut-il pas préparer la jeunesse à cette vie, à cette tâche, et développer le sentiment en elle de ces relations secrètes, qui unissent ensemble tous les êtres, de cette universelle dépendance, dégradante pour ceux qui la subissent, mais glorieuse pour ceux qui, l'ayant comprise et consentie, la vénèrent sous son beau nom de solidarité?

Quel peut être, dans notre système d'instruction secondaire, l'organe de ces idées nouvelles? Cette fonction se trouve être, dans les programmes actuels, dévolue plutôt aux disciplines auxiliaires, aux sciences, à l'histoire, et j'ajoute, aux langues vivantes.

L'enseignement scientifique rend familières à notre jeunesse les découvertes qui ont transformé nos idées sur le monde et sur la vie, et surtout les méthodes auxquelles nous devons ces découvertes. Enseignement précieux, d'où peuvent découler une foule de leçons pratiques, pour la vie morale comme pour celle du corps. Mais ces leçons, il n'a pas à les déduire. Il reste forcément abstrait. Il montrera le lien entre la théorie de la variabilité des espèces et la doctrine de l'évolution. Il n'a pas à montrer comment cette doctrine déplace la base du devoir, et peut modifier le devoir lui-même sans en affaiblir la notion. C'est ici la tâche de la philosophie. Mais l'année de philosophie vient tard, et ne vient pas pour tous. Or il est désirable que pour tous, et graduellement, les leçons de la science moderne, humanisées en quelque sorte par une illustration appropriée, deviennent des leçons pour la vie.

L'enseignement de l'histoire paraît un des plus aptes à jouer ce rôle, et c'est, d'après l'éloquente interprétation que M. Lavisse a donnée de ses nouveaux programmes, l'esprit qui doit l'animer désormais. L'histoire ne fait plus connaître les lois abstraites des choses : elle fait assister aux grands spectacles que l'humanité se donne à elle-même, et elle en tire la morale. Mais ces leçons sont encore bien générales. Trop de premiers rôles, ministres, généraux, empereurs, écartent de la scène cette foule anonyme, dont nous sommes et serons pour la plupart toute notre vie les modestes unités. Nous avons besoin de voir comment ont su vivre, avec des idées semblables aux nôtres, des hommes de notre condition. Nous voulons connaître des héros qui, en nous imposant l'admiration, nous inspirent confiance, et qui dans la vie journalière puissent devenir nos confidents et nos conseillers en même temps que nos modèles. Or l'enseignement littéraire peut seul, par le théâtre, le roman, la chanson, nous conduire dans la maison de l'artisan ou dans le laboratoire du savant comme dans le palais des rois, et dans les champs où lève la moisson du paysan, comme sur la place publique où naît la liberté d'un peuple.

L'étude de la littérature française au XVIIIe et au XIXe siècle pourrait être une initiation complète à la vie moderne. Mais l'esprit qui anime cette littérature est tout l'opposé de celui du XVIIe siècle. Lui faire une large place dans l'enseignement qui a là son centre et son but, ce serait en quelque sorte forcer le cadre de cet enseignement, et lui assigner une double tâche contradictoire. Puis, si les penseurs et les poètes qui de Fontenelle à Renan, de Montesquieu à Taine forment une série ininterrompue, sont aussi bons Français que les écrivains du grand siècle, ils sont moins classiques au sens étroit du mot. Ils eurent à lutter contre une tradition nationale fortement établie. Leur œuvre fut un combat. Elle est encore discutée. La polémique y a trop de part, et le ton de la polémique ne convient pas dans l'éducation. Ils ne peuvent donc pas être ou du moins pas encore les guides de notre jeunesse.

En Angleterre et en Allemagne au contraire, nous trouvons, avec le recul désiré dans le temps et dans l'espace, les idées les plus modernes chez les écrivains les plus classiques. Chaque pas que nous avons fait avec Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Mme de Staël, en nous éloignant de Racine et de Boileau, nous rapprochait de Shakespeare et de Gœthe. C'est au point que plus d'un, parmi nos historiens et nos critiques, se plaint qu'à partir du XVIIIe siècle, le génie français ait dévié, égaré par les influences du Nord. Laissons à leurs regrets ces contempteurs du présent. Laissons-les renier tant de gloires nationales : ceux qui arrêtent l'histoire littéraire à la mort du Grand Roi, et ceux qui font commencer l'histoire politique à la Grande Révolution mutilent, les uns autant que les autres, le commun patrimoine.

La France n'est pas l'héritière seulement de la raison positive des Romains. L'imagination des Celtes, la sentimentalité mystique des Francs sont siennes au même titre. Si l'unité du génie national s'est constituée une première fois sous l'hégémonie latine, d'autres accords intellectuels sont possibles, dans lesquels revivra l'esprit de toutes les races de la vieille Gaule, et qui pour être plus riches et plus variés n'en seront pas moins français. C'est l'obscur ressouvenir de ces multiples origines qui, depuis plus de cent an-

nées, oriente vers le Nord nos vagues désirs et nos curiosités inquiètes. Nous n'avons pas à prendre modèle sur l'étranger, mais l'intelligence de ses chefs-d'œuvre peut nous aider à prendre conscience de nos propres facultés natives, longtemps refoulées et étouffées au profit d'une seule. Les idées qu'il nous est arrivé d'emprunter aux Anglais ou aux Allemands, comme celles qui nous étaient venues jadis d'Italie ou d'Espagne, nous les avons toujours rendues au monde plus nettes, marquées à notre empreinte, et généreusement, à la française.

Il ne faut donc pas s'alarmer de l'attraction qu'exercent sur notre jeunesse, avec une force renouvelée, les littératures et l'art du Nord. Il serait inutile de vouloir enrayer ce mouvement des esprits. Il serait dangereux de le faire dévier du côté d'une opposition révolutionnaire. Il importe beaucoup de le diriger, afin qu'il nous porte plus haut sans nous entraîner trop loin. Car ce n'est pas seulement affaire de caprice et de mode littéraire. La question a une portée plus haute. C'est, sous un de ses multiples aspects, le grand problème de la conciliation entre le respect dû à la tradition et le goût légitime de la nouveauté, de cet équilibre si désirable qui, seul, assurerait l'allure régulière du progrès.

Il y a là pour notre éducation nationale un devoir précis, que l'Université ne saurait négliger, et qui, nous croyons l'avoir montré, incombe en propre à l'enseignement des langues vivantes.

128.2 JULES ROUGE.

PAGES CHOISIES DE FLAUBERT

M. Lanson a fait un choix des plus belles ou des plus caractéristiques pages de Gustave Flaubert. Vais-je louer un livre d'extraits? Ferai-je cette violence à tous mes principes? Car j'ai horreur des « morceaux choisis ». Ils me rappellent toujours la page de Taine sur le papillon. Vous savez, le papillon de son ami, le naturaliste. Son ami le naturaliste lui disait : « Venez voir chez moi un papillon magnifique, un merveilleux papillon. » Taine y va. Sur un large carton il contempla une trentaine de petites ordures disséminées en un bel ordre selon une classification rigoureuse et savante. Le papillon était là en trente morceaux choisis. C'était là le magnifique papillon. Les volumes d'extraits de nos grands auteurs me font un peu cet effet-là.

Je fais des concessions. J'admets un choix de pièces détachées. Un choix des sonnets de Soulary me paraît acceptable. Un choix, même, des *Méditations* et *Harmonies* de Lamartine, à la condition que chaque « harmonie » ou « méditation » soit donnée en son entier, fort bien encore. Mais un choix dans une œuvre de longue haleine! Des morceaux choisis d'Homère! Des morceaux choisis de *Britannicus*! Des morceaux choisis d'*Adolphe!* Que diable peut-il rester d'*Adolphe* si vous le donnez par morceaux choisis!

Il faut encore faire des distinctions. Telle œuvre vaut moins par la composition et par sa belle suite que par les pages à effet, les *Martyrs* de Chateaubriand par exemple. Dans les œuvres de ce genre on dit que l'auteur *fait le morceau*. L'expression est juste. Or il est clair que si l'auteur fait le morceau lui-même, on est fondé à le donner par morceaux; mais ce n'est pas un très bon signe de l'excellence de l'œuvre. Je vois très bien des morceaux choisis de *Salammbô*, de *Saint Julien l'Hospitalier*, *d'Hérodias*, de la *Tentation de Saint Antoine*; mais des morceaux choisis de *Madame Bovary*, serviteur!

Mais quoi! Un très aimable et très spirituel éditeur qui me demandait des morceaux choisis du *Mahabarata* ou d'Auguste Comte, je ne sais plus lequel, me disait la vérité sur ce point, la triste vérité : « Puisqu'on n'a plus le temps de lire! Faisons des livres pour ceux qui ne lisent point. Entre deux maux, n'est-ce pas?... Ou *ils* liront la *Divine Comédie* par extraits, ou ils ne la liront pas du tout. Vaut-il pas mieux qu'ils la lisent par extraits? — Je ne sais pas. — Si! mieux vaut encore peu que rien. — Peut-être; mais en cédant à la tendance nous la renforçons. D'autres viendront après nous qui de nos extraits feront des réductions, et choisiront dans nos morceaux choisis. Quintessence d'extrait. Homère en pilules. Corneille en doses homéopathiques. Où allons-nous, Seigneur? — Mais, Monsieur, entre nous, des morceaux choisis, vous en avez fait. Ah! ah! »

C'était vrai. J'étais vaincu. L'argument *ad hominem* ne prouve rien et est sans réplique. Et puisque j'ai fait des morceaux choisis, je vais louer ceux-ci, avec un peu de la lâche complaisance qu'on a pour un complice.

Et surtout parce qu'ils sont bien faits. Toutes les grandes pages de Flaubert, celles du moins qu'on peut mettre à peu près dans toutes les mains, sont ici. Il est clair que la page du fiacre, louée et jalousée par Sainte-Beuve (« Et moi aussi j'ai fait ma page du fiacre, ») n'est pas là; mais l'admirable mort de Mme Bovary, et l'arrivée des Bovary à Yonville, et le bal, et l'éducation de Mme Bovary, et la noce, voilà pour l'immortel chef-d'œuvre; — et le festin des Mercenaires, et le Conseil des anciens, et Moloch, et la mort de Matho, voilà pour *Salammbô*; — et de suffisants spécimens de l'*Education sentimentale*, de *Bouvard et Pécuchet*, de la *Tentation de Saint Antoine*, etc.; nous avons tout cela, bien intro-

duit, bien expliqué, diligemment présenté et servi. Pourquoi n'y a-t-il absolument rien de cette *Correspondance de Flaubert* si intéressante et qui le fait si bien connaître, âme et esprit? M. Lanson s'en est servi, bien entendu, pour son introduction, et en fait, à cette place, quelques citations très heureuses. Mais pourquoi rien d'icelle dans le corps du volume? Il est probable qu'il y a là quelque nécessité subie, quelque question de propriété littéraire. Autrement la lacune serait trop surprenante.

Inutile de vous dire que M. Lanson a fait à ce petit volume une introduction pleine d'idées, pleine d'aperçus et pleine de goût. Il a mis pleinement en lumière la fameuse et étrange *dualité* de Gustave Flaubert. N'est-il pas, en effet, un peu étrange que ce romantique à tous crins et échevelé soit le père du réalisme contemporain? Et n'est-ce pas un petit problème à la fois psychologique et littéraire que celui-ci : un homme romantique et resté romantique, n'a jamais fait de plus belles œuvres que quand il a, on ne sait par quel caprice, décrit par le menu la plate réalité; et de ce romantique ce qui restera, c'est surtout son œuvre réaliste.

A la vérité Stendhal aussi était romantique, et il est, lui aussi, le père du réalisme, le réalisme, en fait de père, n'en ayant pas pour un, comme on disait au XVIIe siècle. Mais la différence est grande. Stendhal se croyait romantique et ne l'était pas pour une maille, tandis que Flaubert l'était, foncièrement, radicalement et du reste splendidement. L'auteur de *Madame Bovary* est l'auteur de *Salammbô*, l'auteur de la *Tentation de Saint Antoine* est l'auteur de l'*Éducation sentimentale*.

Il est même amusant ici de rapprocher les dates. Elles montrent les deux Flaubert *alternant*, comme les Camènes aiment, dit-on, qu'on fasse. Vers 1849, ébauche de la *Tentation;* 1857, *Madame Bovary;* 1862, *Salammbô*; 1869, *Éducation sentimentale;* 1874, *la Tentation;* posthume, *Bouvard et Pécuchet*. L'alternance est soutenue pendant trente ans. Les Camènes ont dû être satisfaites.

Il est bien certain qu'il y a là deux tendances, deux natures même, très différentes, qui réclament chacune sa satisfaction propre, et dont l'une ne se repose un peu que quand elle s'est exercée suffisamment, l'autre profitant de ce repos de sa rivale pour s'exercer à son tour. Mais de ces deux natures quelle était celle qui, chez Gustave Flaubert, était l'essentielle, la fondamentale, la faculté maîtresse, comme disait Taine?

Ce pourrait, sans doute, n'être ni l'une ni l'autre; elles pourraient avoir été toutes les deux également fortes dans Flaubert. Il n'est point nécessaire du tout qu'un homme ait une faculté maîtresse. La plupart n'en ont pas. La plupart ont plusieurs facultés principales qui les tirent en sens contraires et qui les dispersent. Les hommes supérieurs, même, ne sont pas autant qu'on l'a cru ceux qui n'en ont qu'une, et Flaubert pourrait très bien avoir été tout simplement un homme dans lequel un romantique et un réaliste se battaient, se gourmaient, et avaient alternativement l'avantage.

Cependant, je crois bien, comme M. Lanson, que Gustave Flambert était essentiellement quelque chose, et par surcroît et par acquisition autre chose, et que la théorie de la faculté maîtresse, à lui, peut s'appliquer avec vraisemblance.

Au fond il était bien romantique. Il en avait l'allure, le geste, le ton de voix, les manières hautaines, tranchantes et emphatiques. Il en avait le tour d'imagination aventureuse et exotique. « Il avait — c'est M. Lanson qui parle, et qui parle très bien — la fièvre des splendeurs lointaines, la nostalgie des grandeurs passées. L'Orient, Rome, la vie autre, la vie rêvée, tout ce qui n'était pas réalité habituelle et présente s'agrandissait, s'illuminait, l'enivrait de joie ou le consumait de désir ». Comme Mme Bovary avec son romantisme de romance rêvait « malle-poste à quatre chevaux », l'emportant aux pays nouveaux, vers « quelque cité splendide avec des dômes, des ponts, des navires, des forêts de citronniers et des cathédrales de marbre blanc, dont les clochers aigus portaient des nids de cigogne »; vers quelque « village de pêcheurs où les filets bruns sèchent au vent le long de la falaise et des cabanes »; vers « quelque maison basse, à toit plat, ombragé d'un palmier, au fond d'un golfe, au bord de la mer »; vers quelque ville vaguement orientale ou imprécisément espagnole « où il y aurait par terre des bouquets de fleurs que vous offriraient des femmes habillées en corsets rouges, où l'on entendrait sonner des cloches, hennir des mulets, avec le murmure des guitares et le bruit des fontaines dont la vapeur s'envolant rafraîchirait des tas de fruits disposés en pyramides aux pieds des statues pâles... » (quelle merveilleuse page!) — de même, lui, Gustave Flaubert, rêvant pour son compte, s'écriait : « As-tu pensé quelquefois à un soir de triomphe, quand les légions rentraient, que les parfums brûlaient autour du char du triomphateur et que les rois captifs marchaient derrière ». Flaubert a été bercé, caressé et nourri dans les *Martyrs* de Chateaubriand comme dans son berceau.

Et du romantique il avait encore, est-il besoin de le rappeler, l'horreur fébrile et maladive du bourgeois. Il a détesté, dit M. Lanson, le bourgeois qui « à vingt ans rejette comme folies de jeunesse les serments de vivre pour le beau et pour le vrai, et prend comme objets raisonnables d'activité une dot, un avancement, une décoration ». Non pas seule-

ment celui-là, que, certes, il n'est pas nécessaire d'être romantique pour détester de tout son cœur ; mais même le bourgeois qui n'est bourgeois que par ses goûts, par une certaine médiocrité d'imagination, régularité de sensibilité et platitude de vie monotone. C'est là le point précis ; c'est ce qui révèle dans Flaubert, parce que c'est un sentiment qu'il a toujours éprouvé, de son adolescence à sa mort, avec une intensité qui alla jusqu'à la souffrance, le vrai romantique, le romantique de bon teint et de bonne date et de vrai cru, le romantique fieffé et authentique.

Et cet homme a été le grand maître, le vrai grand maître du réalisme ! Je ne dirai pas du «naturalisme» parce que j'ai deux points communs avec Flaubert, le premier que je ne puis pas souffrir le mot « naturalisme » et le second que je ne puis pas le comprendre. Cet homme a été le grand maître du vrai réalisme ! Comment cela a-t-il pu se produire ?

Voici peut-être l'évolution, comme on dit. C'est peut-être, c'est certainement de son horreur pour le bourgeois qu'est né chez Flaubert le goût de le peindre. Il a voulu assouvir sa haine en montrant son ennemi personnel dans toute sa laideur. Remarquez qu'on tombe toujours, vers la fin, du côté où l'on a toujours penché. Flaubert a fini par *Bouvard et Pécuchet*, c'est-à-dire par la caricature effrénée, par la charge lyrique du bourgeois imbécile. Remarquez que même au temps de plus juste équilibre et de plus droite raison, c'est la peinture des bourgeois ridicules qui domine, même dans *Madame Bovary*. C'est par une assez longue histoire (au point qu'elle paraît un peu hors d'œuvre) de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse et du premier mariage de M. Bovary que le célèbre roman commence. Et ce n'est pas par la mort de Mme Bovary et de M. Bovary qu'il finit. Mme Bovary morte, M. Bovary mort, Flaubert tient encore à nous conter l'apothéose de M. Homais. M. Homais décoré, tout-puissant, « ménagé de l'autorité, et protégé de l'opinion publique », enfin l'histoire de la seconde moitié du XIXe siècle, voilà par quoi Flaubert termine son œuvre.

C'est que, pour lui, les personnages principaux de *Madame Bovary* c'est M. Bovary et Homais. C'est eux surtout qu'il a voulu peindre. La bourgeoise romanesque et sentimentale n'est venue qu'après dans ses préoccupations.

Peindre les gens qu'il détestait ç'a donc été une tendance constante chez lui. Le Flaubert réaliste, c'est un romantique qui se venge.

Seulement, il avait une conscience d'artiste, une conscience de métier, comme personne n'en a eu une pareille depuis Racine. Jamais il n'était satisfait, on le sait, de sa phrase, de son tour, de son épithète ou de son substantif. Cette conscience, dont il ne pouvait pas se détacher ni s'affranchir, et qu'au contraire il chérissait, il l'a portée dans tout son travail. Quand il s'agissait de réaliser son rêve de visions orientales, il absorbait cent cinquante *in-folio* avant d'écrire. Eh bien, de même, quand il s'est agi d'exercer ses fureurs sur les bourgeois en les peignant, sa conscience lui a imposé de les observer avec une attention et une rigueur absolues. Et peu à peu la passion particulière qui finit par s'emparer de l'observateur comme de l'érudit, c'est à savoir une sorte de passion de l'exactitude, s'en est mêlée, et en fin de compte, du désir d'immoler le bourgeois est sorti tout simplement la vérité, la réalité pure, à peine un peu soulignée, le réalisme le plus savoureux qu'il nous ait jamais été donné de goûter.

Et notez, en effet, que quand, plus tard, la force d'observation est moindre, la conscience moins impérieuse ou moins attentive, la passion première seule reste, et nous avons *Bouvard et Pécuchet* qui n'est plus la vérité, qui est une caricature énorme des bêtises bourgeoises. La source première est la même, exactement; certaines vertus qui purifiaient les eaux ont disparu ou se sont affaiblies.

On pourrait donc définir Flaubert : un romantique que sa haine des bourgeois a conduit à les peindre avec une effrayante exactitude. J'ai souvent remarqué (la chose est très sensible chez Sainte-Beuve) que, pour peu qu'on soit curieux, la passion de connaître à fond ce qu'on déteste, ou au moins ce qui vous est le plus étranger, est aussi grande, est plus grande, est plus intense et plus âpre que celle d'étudier et de peindre ce qu'on aime.

Et voyez encore comme les théories de Flaubert sont d'accord avec tout ce que je viens de dire de lui et peut-être ne sont que la traduction des sentiments et de l'état d'esprit que je viens de lui prêter. Il prêchait et clamait, comme on sait assez, « l'art impersonnel ». Il ne faut rien mettre de soi dans ce qu'on écrit; il ne faut point faire son livre de ses passions; on ne peint bien que les passions qu'on n'a pas : « Tu peindras le vin, l'amour, la gloire, à la condition, mon bonhomme, que tu ne seras ni ivrogne, ni amant, ni « tourlourou ». Mêlé à la vie, on la voit mal ; on en souffre trop, on en jouit trop. » Cela amènerait à ne jamais peindre que les passions et les sentiments qu'on n'aurait jamais éprouvés. — Cela amènerait à ne jamais peindre que les êtres qui sont les plus étrangers à vous, les plus différents de vous, les plus vos contraires. — Eh bien ! c'est précisément ce que Flaubert a fait. Romantique jusqu'aux moelles il n'a peint, quand il n'a pas fait du roman archéologique, que des bourgeois bourgeoisonnants. Sa théorie l'a conduit à... quelle sottise vais-je dire ! C'est, bien entendu, le contraire : parce que, par une tendance passionnelle que j'expliquais plus haut, il n'a

peint que les êtres qui étaient ses « antipathes », il en est arrivé à mettre en théorie sa pratique habituelle, comme on fait toujours, et il a, en définitive, proclamé que le grand art c'était de peindre ce qui est le plus différent de nous. Au fond de la grande théorie de l'art impersonnel, il n'y a peut-être pas autre chose que M. Flaubert saisissant si merveilleusement M. Homais et pas mal flatté de l'attraper si bien.

Et, quoi qu'il en puisse être de ces considérations profondes, le livre de M. Lanson est bien fait et digne d'être recommandé. Après tout, j'ai peut-être bien tort de penser du mal des livres d'extraits. Ce sont des amorces. Ayant parcouru ce volume, j'ai été conduit à relire *Madame Bovary;* puis revenant aux « Pages choisies », j'ai été incité à relire la *Tentation de Saint Antoine*, et je l'ai relue, et cela m'a entraîné à relire le *Second Faust*, et le *Second Faust*... Je ne sais pas où m'aurait mené le *Second Faust* si je n'avais pas eu cet article à écrire. Les livres d'extraits ont du bon... à la condition qu'on en sorte... mais puisqu'ils excitent à en sortir...

[8.3.8] ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: *Hernani*, pour les débuts de M. Fenoux. — BIBLIOGRAPHIE: *le Tartuffe des Comédiens*, par P. Régnier (Ollendorff).

M. Fenoux a continué ses débuts par le rôle d'*Hernani*. Il s'y est montré ému et « traditionnel ». Ce qui lui manque le plus, c'est la personnalité. Elle lui viendra, j'espère. En attendant, l'apparition d'un « nouveau » dans une pièce ancienne n'est pas de nature à passionner le public. Je passe.

On sait que l'éminent artiste Régnier voulait publier un *Molière des Comédiens*. Mieux que personne, il eût été capable de mener à bonne fin une pareille tâche. Le fragment qu'on nous donne aujourd'hui nous fait déplorer qu'il n'ait pu donner suite à son projet. Je sais peu de livres aussi intéressants que celui qu'il a consacré à *Tartuffe*. C'est, à proprement parler, une « traduction » théâtrale du chef-d'œuvre de Molière, faite avec un discernement et un goût rares. Traditions, jeux de scène y sont soigneusement marqués... C'est un ouvrage d'excellente critique; jamais livre ne fut plus plein de choses.

Je ne puis, malheureusement, suivre l'auteur dans son analyse très détaillée du chef-d'œuvre de Molière. Si parfois je n'étais pas tout à fait d'accord avec lui sur certains détails d'interprétation, il me faudrait presque un volume pour justifier mes réserves. Prenons les choses à un point de vue plus général, et examinons, d'après lui, le rôle même de Tartuffe.

Régnier ne veut pas que Tartuffe soit vêtu en ecclésiastique, il le « voit » en homme du monde, en gentilhomme, selon le mot d'Orgon; surtout, il prouve par d'excellentes raisons que Tartuffe ne doit pas être un cuistre d'église. Certaines parties du rôle deviendraient inexplicables. L'un des comédiens les plus consciencieux de notre temps, M. Got, avait donné à Tartuffe l'allure d'un Rodin; le quatrième acte devenait extravagant; on ne comprenait pas qu'Elmire pût, fût-ce par jeu, supporter les approches de ce « vieux jésuite ». Donc, pour Régnier, Tartuffe est un dévot homme du monde; et plus il aura l'extérieur d'un gentilhomme, plus sa dévotion hypocrite fera d'effet. — D'autre part, et quoique homme du monde, Tartuffe a un fond de nature assez vulgaire; vous vous rappelez ce que Dorine raconte d'Orgon :

> Et, s'il vient à.....

Régnier cite en outre, à l'appui de son dire, la gloutonnerie de Tartuffe devant Elmire :

> Et, tout dévotement il mangea deux perdrix,
> Avec une moitié de gigot en hachis.

et le lendemain pour se remettre,

> But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin...

Oserai-je dire en passant que ce dernier argument ne me paraît pas irréfutable? Rappelez-vous les menus de Louis XIV; la « gloutonnerie » de Tartuffe serait bien mince à côté de celle du grand roi; surtout remarquez que c'est Dorine qui parle; pour le menu elle exagère peut-être; elle exagère presque sûrement pour les « soupirs » de Tartuffe. Et, s'il faut s'en rapporter exclusivement à elle, il faudrait alors ne pas oublier ce qu'elle dit au premier acte :

> ... Un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
> Et dont l'habit entier valait bien six deniers...

ce qui serait un peu en contradiction avec l'interprétation « homme du monde ».

Et pourtant, il semble bien qu'en somme, Régnier soit dans le vrai; au moins qu'il soit plus près de la vérité que ceux qui soutiennent l'interprétation contraire. Il y a mille raisons pour que Molière n'ait pas fait de Tartuffe un homme d'église. Et si Molière a voulu attaquer la religion, c'est par Orgon bien plus que par Tartuffe qu'il l'a fait; cela a été dit bien des fois. Il me paraît donc que Régnier a raison. Mais nous touchons ici à la difficulté presque insurmontable que présentent les grands rôles de Molière, et je voudrais insister un peu sur ce point.

Il est, en matière de théâtre, un principe inces-

samment répété, c'est qu' « un chef-d'œuvre doit être joué tel qu'il a été écrit ». Or, rien n'est plus faux. *Tartuffe* en est une preuve nouvelle.

L'impression donnée par une œuvre théâtrale n'est pas une chose qui existe en soi, une chose réelle et concrète qui subsiste, pareille à elle-même, à travers les âges. Ou plutôt, cela n'est vrai que pour les drames et pour les farces. Il est probable que les *Fourberies de Scapin* nous amusent à peu près par les mêmes raisons qu'elles amusaient nos ancêtres ; et, pareillement, les malheurs d'Œdipe nous inspirent à peu près le même intérêt qu'ils inspiraient aux contemporains de Sophocle ; je dis à peu près... Il ne saurait en être de même pour les comédies de caractères ou de mœurs. L'impression qu'elles donnent est, si l'on peut dire, produite par deux facteurs : la pensée de l'auteur et la pensée du public. La première n'a pas changé depuis deux cent vingt-cinq ans, j'en demeure d'accord ; mais la seconde a été profondément modifiée ; et quand l'un des facteurs change, il faut que le second change aussi, pour que le produit reste le même... Laissons la mathématique. Il est clair que les sentiments d'un auteur seront plus ou moins accessibles au public suivant que le public retrouvera en soi les sentiments exprimés ; de là cette conséquence que l'interprète devra les rendre plus ou moins simplement, suivant qu'ils sembleront plus ou moins naturels au spectateur. Expliquons-nous encore plus clairement. Supposez, dans un siècle d'ici, alors que le divorce sera tout à fait entré dans nos mœurs et qu'il sera peut-être admis par l'Église, supposez une reprise de *Madame Caverlet*, par exemple. Le ressort principal du drame aura disparu ; sans doute le public d'alors, plus intelligent que nous, pourra faire un effort et se reporter à l'époque du mariage indissoluble. Mais, forcément, les comédiens devront insister sur la partie accessoire de la pièce, sur la vilenie du mari, sur la perfection de Caverlet, sur le malheur des enfants, — et cela pour produire sur le public une impression seulement égale à celle que leurs devanciers produisaient en rappelant le titre du code relatif au mariage.

Faut-il insister ? N'avons-nous pas quelque peine à comprendre aujourd'hui l'indignation soulevée par la *Dame aux Camélias ?* Et, pour les reprises récentes de pièces que nous considérons encore comme très belles, n'a-t-il pas fallu faire des modifications importantes ; et n'avons-nous pas constaté tous combien l'intérêt s'était déplacé ?... Pour citer un exemple relatif à *Tartuffe*, voyez combien le rôle d'Elmire a été discuté, et de combien de manières on a pu le comprendre. Et pourquoi ? Simplement parce que la hardiesse de ses propos ne semble plus d'accord aujourd'hui avec la solide vertu que lui prête Molière. Tout de même, Régnier analyse le rôle de Dorine ; il nous prouve, par les arguments les plus frappants, que Dorine était moins une servante qu'une suivante, qu'elle est depuis de longues années chez Orgon, qu'elle a élevé Damis et Mariane, qu'elle doit donc être âgée au moins d'une quarantaine d'années... Cela n'empêche pas que Dorine est jouée par une jeune femme. Peut-être parce que la verdeur du langage nous a semblé peu à peu inséparable de la verdeur de l'âge ; et la tradition s'est établie, — contrairement, notez-le, au texte et à la pensée de Molière.

Une pièce, une œuvre littéraire, n'est un chef-d'œuvre qu'après que les siècles ont passé sur elle ; et elle n'est un chef-d'œuvre, précisément, que si chaque génération a trouvé en elle de quoi se satisfaire. On pourrait dire d'elle ce qu'on a dit de la nature : une pièce, tout comme un paysage « est un état d'âme ». On a, je pense, publié la valeur de cinquante volumes sur chacune des grandes comédies de Molière ; autant de volumes, autant, ou presque, d'interprétations différentes ; contradictoires parfois, on ne peut dire qu'elles soient fausses, puisqu'elles répondent à un moment de l'« intelligence » du public.

Après plus de deux siècles, on ne s'est pas encore mis d'accord sur « l'emploi » auquel ressortit le personnage de Tartuffe. Du Croisy, qui l'a créé, était un comique ; aujourd'hui, il semble être devenu le partage du « premier rôle »... Et cela prouve, au moins, qu'on ne joue pas le chef-d'œuvre tout à fait « comme il a été écrit ». Il en est de même pour la question du costume. Régnier demande que Tartuffe soit vêtu en gentilhomme ; je disais qu'il me semblait être dans le vrai : et, de tous ses arguments, celui qui me paraît le plus frappant est celui qui a trait à Orgon. Il faut, en effet, conserver à celui-ci toute la « surface » qu'a voulue Molière, et ne pas laisser croire qu'il a été dupe d'un sacristain ; s'il est vrai qu'Orgon donne à la pièce sa vraie signification, il ne faut pas qu'on puisse le prendre pour un benêt. Optons donc pour le costume civil. Mais nous voici derechef en face de l'objection que j'ai signalée, et qui rend si difficile l'interprétation de ces personnages.

Molière a voulu que Tartuffe fût un « homme du monde ». Mais remarquez que la « dévotion » apparente, manifeste, si elle n'était pas rare au XVIIe siècle, n'existe plus de nos jours. La piété, même très fervente, n'a plus les formes que Molière avait observées autour de lui. On ne la retrouverait plus que dans le clergé. Or il fallait avant tout conserver à Tartuffe son caractère de dévot. Le public, d'accord avec les interprètes, a cherché un modèle parmi ceux dont la dévotion ressemblait à la dévotion de Tartuffe ; c'était le prêtre. Si bien que forcément, par suite du changement des mœurs, Tartuffe est devenu

un véritable homme d'église, « un curé », comme dit le peuple. — Et cela contrairement au texte et à la pensée de Molière.

Vous voyez qu'il n'est plus question seulement du costume, mais de l'interprétation générale du personnage. Or je ne crois pas exagérer en disant que le Tartuffe qu'on nous montre aujourd'hui est assez différent de celui qu'avait « pensé » Molière. Considérez le public lorsqu'on joue la pièce; la plupart des « effets » viennent de l'idée qu'il s'est faite du personnage principal. Quand Orgon veut lui donner Marianne, il y a dans la salle comme un mouvement de répulsion : « Épouser un curé!... » Et dans la scène avec Elmire, ce qui excite le rire, c'est sans doute Orgon sous la table et aussi les protestations enflammées de Tartuffe, et encore l'indécence de la scène et du langage, mais c'est surtout le spectacle, irrésistible pour des fils de Rabelais, d'un curé qui fait la cour à une femme. Est-ce cela que voulait Molière? Non, pas tout à fait, sans doute. Mais peut-on en revenir aujourd'hui à l'interprétation primitive? Régnier semble le penser; je ne le crois guère pour ma part. Tartuffe redevenu « du monde » ne représenterait plus rien pour le public. Et, en dehors de la raison que je viens de donner pour expliquer l'« évolution » du personnage, il en est d'autres qui tiennent à notre race même et à ses habitudes d'esprit. Les développer m'entraînerait trop loin; je me borne à une courte observation.

Remarquez que, de toutes les nations catholiques, la France est la seule pour qui la vertu principale, essentielle, du prêtre soit la chasteté. (Comparez Basile, qui est Espagnol, aux moines de nos contes et de nos fabliaux.) Et comme c'est toujours « le principal » qu'on attaque, ce n'est pas la piété, la charité du prêtre que l'esprit français soupçonnera, mais sa chasteté. Si le comique est surtout le contraste, rien n'est plus risible que de voir un homme transgresser gaillardement des devoirs en échange desquels il a acquis certains avantages. Depuis qu'il y a une littérature en France, la chasteté des moines a été son thème inépuisable... C'est ainsi que Tartuffe est devenu de plus en plus « un curé », d'abord pour les raisons que je donnais tout à l'heure (disparition de la dévotion apparente), mais aussi parce que, inconsciemment, le public français inclinait à retrouver dans l'œuvre de Molière le spectacle qui l'amusait par-dessus tout, et depuis des siècles : un moine amoureux.

Une autre cause rend encore impossible une interprétation parfaite des grandes comédies de Molière, c'est qu'elles contiennent trop de choses, et trop différentes. Déduirez-vous de cela que leur perfection a été un peu exagérée, car enfin, l'excès même du bien est un défaut? J'avouerai, le rouge au front, que je suis de votre avis. Il n'est pas de chef-d'œuvre sans taches; vous savez que le soleil lui-même... Or, dans presque chaque grand rôle de Molière, on se heurte à une difficulté assez sérieuse, puisque deux siècles d'exégèse n'ont pu la résoudre. Alceste est-il bien, au premier acte du *Misanthrope*, le même Alceste qu'il est au quatrième? Est-ce bien Arnolphe, Arnolphe qu'il nous faut prendre au sérieux, qu'il nous faut plaindre, est-ce bien lui qui « bouffonne » tout à coup et qui propose à Agnès, suprême hommage, de s'arracher « un côté de cheveux »? Et Tartuffe même, vous vous rappelez les contradictions qu'on relève dans son « signalement » : tantôt c'est un gueux, tantôt c'est un gentilhomme; tantôt il semble ne penser qu'à l'argent, tantôt il sacrifie un « superbe mariage » à la première taquinerie de ses sens... Je sais bien qu'on a démontré que c'était là un trait de génie, et je le crois de tout mon cœur; mais je crois bien aussi que si Tartuffe ne pensait qu'à épouser Marianne, je pourrais démontrer que cela encore est un trait de génie. Et, alors, je suis bien embarrassé... De « traits de génie », Molière est plein. Rien que dans *Tartuffe*, on en trouverait à profusion, et dans tous les rôles. La difficulté est de les relier ensemble, car, tout de même, ils semblent parfois un peu contradictoires. Cette difficulté est d'autant plus grande qu'avec notre amour de l'absolu, un chef-d'œuvre doit être un chef-d'œuvre jusque dans le moindre détail; chaque vers et chaque hémistiche prennent une importance extrême par les discussions et les admirations sans nombre dont ils ont été, dont ils sont tous les jours l'objet.

Pourquoi ne pas vouloir admettre que l'ivraie se mêle toujours au bon grain? En ce qui touche particulièrement *Tartuffe*, pourquoi ne pas admettre que Molière, — qui cherchait le succès, et qui n'avait pas tort, — a penché un peu du côté où le succès lui paraissait le plus sûr : surtout si l'on songe qu'un grand succès était indispensable pour faire passer le sujet?... Pourquoi ne pas admettre encore (et pour cela il n'y a qu'à se rappeler dans quelles circonstances, et à la suite de quelles attaques Molière écrivit *Tartuffe*) que Molière, désireux de rendre les coups avec usure, « en a ajouté » à son héros? Il l'a accablé, il en fait positivement le bouc dont parle l'Écriture, il l'a chargé de tous les crimes que tous les « imposteurs » auraient pu commettre ensemble. « Molière est plus profond que fin », disait Nisard; et je crois bien, tout de même, qu'il était fin, mais se souciait plus, alors surtout, de frapper fort que d'aiguiser ses armes. Il s'est servi de tout ce qui lui tombait sous la main, et il a tout jeté, pêle-mêle, à la tête de ses adversaires. On sait qu'ils ne se sont pas relevés du coup... Mais tout cela ne fait pas que le

rôle de Tartuffe, si on veut en faire sortir tout ce qu'y a mis Molière, ne soit à peu près impossible à jouer.

Aussi le meilleur conseil est-il celui que Régnier donne aux interprètes : étudier le rôle avec soin, plutôt éteindre qu'exagérer les effets, « être tour à tour humble, onctueux, contrit, ardent, et, ce qui est plus difficile et cependant nécessaire, presque lascif, impudent et audacieux, sans jamais outrer aucune de ces intentions »... Excellent conseil, en effet, mais pas très facile à suivre... Il le deviendra davantage si le comédien étudie de près cette « nouvelle édition » de *Tartuffe*. Les notes y sont abondantes, les observations ingénieuses et, si je puis dire, érudites ; c'est l'œuvre d'un lettré qui fut un grand artiste ; les artistes et les lettrés profiteront également de son livre ; ils y prendront un égal plaisir.

842.89 JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Le pupitre.

Il me semble que ni les chefs d'orchestre, ni les compositeurs, ni les gens de théâtre et de concert, quelle que soit leur autorité, ni les magistrats, n'ont dit le vrai mot de la psychologie humaine et sociale sur l'affaire du pupitre.

Le chef d'orchestre est roi et il porte le sceptre, emblème de son autorité, c'est parfait ; il est général, maréchal, commandant en chef, et il dispose de toutes les forces qu'il a sous la main pour la production du plus grand effet possible : il porte le bâton, signe de son commandement suprême, c'est encore parfait. Tous ses hommes lui doivent obéissance avec un absolu désintéressement de leurs propres intérêts ; ils acceptent des places brillantes ou des places obscures avec un égal plaisir, s'ils n'ont en vue que la victoire, leur commun triomphe à tous.

Un grand artiste, caché à tous les yeux, produira dans son humble coin l'effet qui complète un ensemble et qui assure la réussite : il jouira infiniment dans son rôle, et d'autant plus qu'il n'aura été vu de personne dans le moment décisif de l'action ; il goûtera la joie la plus profonde et la plus pure, dans une sorte d'égoïsme divin, que les gens de grande inspiration peuvent seuls concevoir et apprécier, parce qu'il saura qu'il a été l'agent mystérieux et voilé de l'harmonie totale ; la partie qu'il aura tenue, la note qu'il aura donnée ont été le lien invisible de cent instruments divers et la consécration du jeu tout entier...

Quel rôle plus enviable et plus empoignant pour celui qui le joue, dans l'ombre sacrée qui de toutes parts l'environne et qui fait un rempart entre lui et le public profane ? Ainsi une divinité cachée conduit le chœur des étoiles et fait par la gravitation l'harmonie des mondes épars... Le chef d'orchestre devrait envier ce rôle pour lui-même, si c'était possible ; mais il faut qu'il montre son bâton, il n'est pas doué de cette puissance admirable qui remue tout sans se faire voir.

Les magistrats n'ont à regarder que les contrats écrits et les engagements pris : ils ont condamné le violoncelliste des concerts Colonne à payer l'amende et à prendre la place que lui assigne le chef, s'il veut continuer sa partie. Sans doute ils ont bien fait : leur sentence est l'application exacte des termes de l'engagement, et ils ne pouvaient faire que ce qu'ils ont fait. Mais aux magistrats comme aux chefs d'orchestre, aux compositeurs, aux musiciens et à quiconque, le chroniqueur philosophe se permet de présenter un tout autre ordre d'observations, qui ne sont plus ni de l'ordre musical ni de l'ordre théâtral.

L'homme qui a travaillé à sa place, pendant un certain temps, qui y a pris ses habitudes, qui s'est fait à cette place et l'a appropriée à ses propres dispositions physiques et morales, ne pensez-vous pas qu'il a conquis un certain droit à l'occuper et à ne pas l'échanger arbitrairement contre une autre ? Je ne sais si c'est bien ce sentiment profond de la nature humaine qui a fait se révolter notre violoncelliste contre l'ukase qui le dépouillait de sa situation ancienne. C'est peut-être tout simplement la gloriole, la vanité, le désir de paraître en un relief avantageux, et, si au lieu de le repousser de la lumière dans l'ombre, le chef l'avait tiré de l'ombre pour le mettre dans la lumière, peut-être bien n'aurait-il pas défendu avec cette énergie le droit de conserver sa première place. Mais peu importent les mobiles secrets de l'âme humaine, sur lesquels on discutera toujours, c'est un fait de psychologie humaine et d'économie sociale que je me suis permis de poser ici, à propos d'un pupitre, comme je le poserais à propos de tout autre chose dans le vaste organisme des sociétés.

Le musicien, l'artiste, l'ouvrier, le paysan, l'homme travailleur, quel qu'il puisse être, éprouve pour la place qu'il a longtemps occupée, pour la terre qu'il a longtemps labourée, semée et moissonnée, pour la table et le bureau où il a longtemps écrit, pour le pupitre où il a longtemps chanté et joué, une jalousie de propriétaire en quelque sorte, qui a son explication et sa justification très naturelle. Il a flétri cette place de ses mains et il y a introduit quelque chose de sa personnalité, de son intelligence et de son cœur. Il a longtemps fréquenté cette place et il l'aime, il a établi avec elle un commerce quotidien, il a en elle une sorte d'ami et de compagnon, un

frère, une sœur : pourquoi l'en arracher ensuite sans de puissants motifs ? Vous lui arrachez le cœur.

Et puis, vous diminuez ses moyens. Le violoncelliste que vous envoyez à un autre pupitre doit commencer par se mettre en rapport avec cette place nouvelle, par l'étudier, par vaincre les résistances passives qu'elle lui oppose. C'est tout un travail que vous lui demandez et qui n'était pas dans le contrat, travail d'appropriation et d'adaptation très pénible, que vous ne comprenez pas peut-être et qui est peu connu, mais non moins réel ; à ce point qu'il suffira quelquefois de changer de place un acteur, un ouvrier de talent et de génie pour lui enlever son inspiration. Non seulement il a besoin de reprendre l'empire sur ce milieu nouveau, mais de le reprendre sur soi-même et sur ses rapports avec le milieu : triple travail dans lequel il peut échouer. Artiste ou ouvrier, il n'est pas certain qu'il se retrouvera en possession de toutes ses facultés. Son archet, sa voix, son bras, devant ce pupitre inconnu, sur ce siège non encore assoupli, à côté de ces compagnons ou collègues moins sympathiques peut-être, vont éprouver d'abord une hésitation qui se traduira peut-être par une fausse note, peut-être par un jeu plus mou et moins sûr.

* * *

Mais je m'en tiens à un seul point de ce problème complexe et infiniment délicat : c'est le surcroît de travail et de peine que vous demandez de l'homme en le changeant de milieu, jusqu'à ce qu'il ait pris un pli nouveau. Il est obligé à une dépense d'énergie, d'intelligence et de temps pour s'adapter : quelle compensation lui donnez-vous ? Y avez-vous seulement pensé ?

S'agit-il, par exemple, d'un ouvrier appliqué aux métiers manuels : il va perdre pendant trois ou quatre jours l'équivalent d'une heure de travail chaque jour pour se faire à ce nouvel établi et à ces outils inusités. C'est vingt-cinq sous qu'il a perdus, peut-être plus, peut-être moins : y avez-vous songé ? Cet argument mathématique doit fixer l'attention dans un siècle de prétendue science économique et sociale. Il y aurait beaucoup d'autres choses à développer au point de vue intellectuel, au point du vue esthétique, mais en voilà assez pour un pupitre !

Boileau, à propos d'un pupitre, a fait tout un poème ; je ferais bien, au même propos, un in-octavo en prose de philosophie morale et sociale : j'y penserai sur mes vieux jours. Je voulais seulement indiquer quelques points qui ont paru échapper à M. Danbé, à M. Théodore Dubois, à M. Ch. Widor et à M. Victorin Joncières, tout comme aux subtils magistrats qui ont débouté de sa plainte notre violoncelliste peu accommodant.

La divine calamité.

L'insatiable désir d'un luxe toujours nouveau, l'impérieux caprice de frivolités puériles et toujours changeantes, c'est « la divine calamité », comme on disait au dernier siècle, et c'est devenu un fléau sans nom, absolument diabolique. De là presque tous les désastres auxquels nous assistons, ruines, suicides, divorces, et ces manœuvres de corruption et de chantage qui se déroulent en de scandaleux procès pour l'éducation des innocents.

Le livre de Leroy, le grand couturier du premier Empire, habilement mis en œuvre par M. Henri Bouchot, est d'une suggestion étonnante : on en sort avec l'ivresse du chiffon, le délire du colifichet. Si j'étais Worth ou Félix, ou tel autre Napoléon de la couture, dont Paris abonde, je voudrais déposer perfidement ce volume dans tous les cartons que j'enverrais à mes clientes, sous les dentelles et les fleurs comme un serpent, et je verrais doubler encore l'importance de mes commandes. Le luxe agit par contagion et jalousie ; chacun voulant se distinguer des autres qui veulent se distinguer à leur tour, il n'y a plus de limites à la folie comme à la dépense.

L'Empire croule, la Grande Armée revient de Moscou, s'évade des neiges de la Russie, des glaces de la Bérésina, mais Leroy n'en travaille pas moins de l'aiguille et des ciseaux à envelopper la déroute dans une apothéose de soie et d'or. Reines et princesses, duchesses, grandes dames et même petites dames, avec une rivalité admirable, jettent sur les catastrophes leurs robes de brocart. L'illusion de la splendeur fait passer sur toutes les tristesses. Il y a là une lutte de la mode contre la guerre qui, malgré l'aberration fondamentale, a quelque chose d'héroïquement tragique. La vertu mondaine n'a peut-être jamais été portée plus loin et plus haut. Au bal des Incas, où la reine Hortense vide sa bourse pour habiller ses amies, ce ne sont que costumes qui rivalisent de pierreries et de soleils ; mais on entend de tous les côtés dans le bal le bruit sourd des jambes de bois : et ce sont les officiers recrutés pour cette revue suprême qui n'ont plus qu'une vraie jambe, en chair et en os, ayant laissé l'autre sur l'un des champs de bataille où ils ont suivi leur dieu.

A la vérité, la calamité divine, c'est lui ; la calamité du luxe et de la mode n'est qu'un fléau de petite envergure. Mais l'effroyable dépense de guerre, de costumes, de plumets et de ceintures pour habiller des millions d'hommes à la mode des batailles, et tous les accessoires en usage dans le formidable cotillon où des armées se font vis-à-vis, fusils, canons et le reste, voilà la véritable calamité que l'on ne sait quelle puissance divine a déchaînée sur notre pauvre

Europe, et dont on n'est pas près de voir la fin, si l'on en croit les toasts de Guillaume II, autre grand empereur, qui est aussi une calamité divine suscitée sans doute pour nos péchés.

L'Angleterre et l'Allemagne se montrent le poing, les yeux hors de l'orbite, le chignon sur l'oreille, dans une posture de harengères superbes, à faire rire la terre et la mer, et les baleines immuables. *De profundis ad te, domine, clamavit Europa!...*

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Souvenirs du baron de Barante (1).

Au moment où parut le premier volume de ces *Souvenirs*, leur éditeur, si consciencieux et minutieusement informé, en marquait, dans une brève introduction, le caractère et comme la figure précise (2). « On étudiera leurs paroles et leurs actes, disait-il des grands parlementaires de la première moitié du siècle, comme on relit ces auteurs d'autrefois dont on admire les écrits même sans désirer toujours s'en inspirer. Ils seront les classiques du vrai parlementarisme. » Cette dernière phrase me paraît la formule rigoureuse et pleine de l'intérêt de ces *Souvenirs*. Sans doute, il n'y a ici ni clairons ni drapeaux planant parmi les ors de la victoire, ni les romantiques prouesses des paladins du nouveau Charlemagne; pas même les retouches ou les vues soudaines d'événements jusque-là mal compris ou insoupçonnés. Mais c'est la restitution claire et fidèle d'une époque. Ce volume particulièrement nous remet devant les yeux, avec une vivacité et une force singulières, le train des choses de 1832 à 1837. Années de joutes lointaines, quelques-uns diraient surannées, et cependant années de luttes ardentes pour l'attaque et la défense sociale, et de trames et de subtilités diplomatiques au même titre que celles dont l'attente quotidienne nous passionne.

Sans pousser l'analogie que l'identité des noms rendrait promptement puérile, ne peut-on esquisser sinon des ressemblances, au moins une similitude de craintes et d'aspirations communes aux deux générations qui vinrent chercher abri auprès de deux Perier? A la mort du premier, l'émeute était domptée, frémissante encore et blessée de la cravache du terrible ministre; mais rien en elle de brisé. Elle se tâtait et se ramassait dans l'ombre pour de nouvelles attaques et, péril plus grave et qui ressort douloureusement aux yeux d'un spectateur aussi clairvoyant que M. de Barante, rien n'était organisé pour la reconstruction sociale. M. Thureau-Dangin qualifie Perier du mot essentiel et véritablement révélateur: « homme de crise, dit-il, plutôt que d'un système », et l'évidence de ce jugement saute aux yeux. La crise, c'est la première insurrection de Lyon, le cloître Saint-Merry, la rue Transnonain, les journées de Juillet même; on en avait triomphé, mais, ce triomphe, il fallait lui donner un sens, l'utiliser.

Ici s'ouvre le volume des *Souvenirs*, et il ranime ce passé d'une vie toute contemporaine. Les préjugés, les passions individuelles se heurtent sous notre regard au sentiment plus ou moins réfléchi des nécessités de la situation. Louis-Philippe en a assurément une absolue conscience. Il sent toute la fragilité de ce compromis entre la Sainte-Alliance et la Révolution. Il garde le souvenir de la comédie de sentimentalisme révolutionnaire qu'il lui fallut jouer en août 1830, auprès de Lafayette, pour assumer le périlleux honneur de sauver l'ordre social et le pays. Voici précisément la plaie béante de la royauté de Juillet; conçue comme un remède contre le désordre, elle est née sur les barricades, parmi l'enthousiasme victorieux des républicains et des bonapartistes; et sans leur simplicité ignorante, le délire d'une foule aveuglée par son triomphe, il est probable que cet ancien rêve éclos dès les premiers temps de 89, la couronne à la branche cadette, se serait poursuivi longtemps sans aboutir. Cette contradiction fondamentale s'accentue dès qu'il faut gouverner, et Casimir Perier la met dans tout son jour. Avec lui, la scission est faite entre les divers ouvriers de la première heure. J'indique un rapprochement discret avec un ministère récent, et si l'on fouillait la collection des débats parlementaires, tel orateur de gauche, généralisateur et emporté par l'essor de son éloquence disputerait peut-être à M. Jaurès, avec quelque heureuse chance, la dignité de prophète.

A la mort du premier Perier, même vide, même lassitude, mêmes attentats contre le souverain (1), même effroi du péril prochain et grandissant, même désir d'un sauveur. L'homme providentiel est mort; de ces industriels, de ces gens de finance ou de robe, un César va-t-il surgir? Non, ce qui s'ébauche, c'est l'essai de reconstruction sociale. Le ministère du 11 octobre sort de la force même des choses. Il arrive péniblement à la vie malgré les mesquineries d'ambitions individuelles, les entraves clandestines de la gauche, la mauvaise volonté d'un roi jaloux de son autorité, il se constitue de lui-même par le jeu instinctif des intérêts en présence, et dès le premier jour, il avère sa signification. Guizot l'écrit à M. de Barante trois jours après son arrivée au pouvoir, il analyse les causes et l'état du mal et aussitôt, avec sa sincérité, sa vaillante franchise de convaincu, il indique ce qui pour lui est le seul remède, « le désordre politique, le désordre intellectuel, ceux-là restent, et il faut les dompter » (2).

(1) Publiés par son petit-fils le baron Claude de Barante, chez Calmann Lévy.

(2) Il faut rendre un hommage mérité au soin éclairé et vigilant de l'éditeur de ces *Souvenirs*. Il y a surtout, au début de chaque chapitre, d'excellentes tables de concordance des événements, commentaire continu et précieux, puisqu'on peut à tout instant s'y référer.

(1) Les attentats n'eurent lieu que plus tard, mais les insurrections continuelles montrent que l'état d'esprit préexistait à l'acte. On pourrait même dire que la personne de ces criminels n'occupait pas à un moindre degré que maintenant l'attention des classes élevées. Voir à ce sujet une curieuse lettre de M. Molé du 22 février 1836, p. 293, sur Fieschi. Au sujet de la lassitude de la vie, de la désespérance romantique, Cf. Thureau-Dangin, t. I, l. I, ch. x, p. 330 et sq.)

(2) Lettre du 14 octobre 1832.

Ainsi le voilà nettement énoncé ce plan de restauration qui est le fond même de l'esprit logique et fortement substantiel des doctrinaires. Guizot le proclame avec cette énergie et ce beau feu de passion concentrée qui rayonnent autour de sa grande âme, et le duc de Broglie l'affirme avec plus de réserve, mais non moins de décision froide et mesurée. C'est vraiment un moment d'espoir et d'essor pour qui aspire à s'élever des misères quotidiennes. « Ministère de toutes les célébrités », dit M. Thureau-Dangin, véritablement grand ministère où le parti de l'ordre se déploie avec une sorte de magnificence : Soult à la guerre, vieille gloire de l'Empire ; le duc de Broglie aux affaires étrangères, grand nom si noblement porté et qui impose respect à l'ironie des diplomates ; Guizot, ce maître éloquent et grandiose, à l'instruction publique, et un jeune homme d'État, ardent, énergique et plein de flammes, Thiers, à l'intérieur.

Ainsi autour des doctrinaires tout le parti de la résistance est aggloméré dans une belle organisation satisfaisante à l'œil. Mais cette coalition, — car c'en est une contre le désordre, — porte en elle les germes destructeurs de toute coalition. Sans parler des conspirateurs, ses ennemis à l'avance, elle a contre elle dans les Chambres la rancune invétérée des médiocres, et dans le public la vanité chatouilleuse et toute-puissante de l'électeur, du petit censitaire blessé par un dédain correct et méprisant bien plus que par la violence rageuse d'un Perier qui, du moins, faisait l'honneur de sa colère (1). Une armée innombrable va se lever, de gardes nationaux qui triomphèrent aux « Trois Glorieuses » de l'hydre de la réaction, et M. Prudhomme sera disposé à d'autant plus de sévérité que Casimir Perier l'a mis à couvert de la grosse émeute. De plus, Louis-Philippe se sent effacé, et il tient naturellement à un pouvoir si péniblement acquis. Puis il a une vue trop directe des choses pour ne pas descendre jusqu'à la contradiction fondamentale qui le sépare des doctrinaires ; lui : subtil, assez sceptique et de vues positives ; eux : roides, imbus de leur système et qui, sans se l'avouer à eux-mêmes, ne le servent qu'à regret. Mais ce qui paraît encore plus grave, c'est la différence profonde des tempéraments et des motifs d'action au sein même du ministère. Je passe le vieux Soult irritable, ombrageux, et que sa vieille gloire oblige cependant à ménager ; le duc de Broglie, roide, enfermé en lui-même et peu disposé à subir les manigances de la vie politique ; Guizot, aussi roide et plus violent, et d'une personnalité un peu envahissante. Mais le ferment de discorde qui travaille avec une activité clandestine et fiévreuse, c'est ce jeune ministre qui le porte en lui-même, Thiers, dévoré d'ambition et pleinement conscient de ce qu'il vaut.

Cependant il ne paraît pas moins ardent que ses collègues à la résistance ; en toute occasion il se solidarise avec Guizot. A mesure que décroissent les chances de l'émeute, qu'on essaie d'ébaucher la fameuse réforme morale, les dissentiments éclatent, secs, irréparables. Thiers seul persiste, lié au plus entier, au plus systématique des ministres avec une souplesse admirable.

Probablement par sentiment des conditions actuelles du pouvoir, promptitude d'analyse et exacte perception des choses. En tout cas, à la chute du ministère, des ruines de ce grand corps tant de fois désarticulé et remanié Thiers surgit, dans un sourire de jeunesse. Toutes les sympathies l'environnent, cet ardent petit Méridional fringant et débordant de promesses. Les vétérans de la politique (Talleyrand) s'attendrissent sur ce fils spirituel. Louis-Philippe le chérit comme l'homme d'État type de son règne (1), enfin le peuple est las de dénigrements et aspire à consacrer une popularité. Thiers entre donc dans l'arène comblé par les grâces ; il y entre avec cette aisance élégante qui est le secret de son art de séduire. Les lettres publiées ici sont à tout à fait caractéristiques :

« Mon cher monsieur de Barante, écrit-il, je n'ai pas eu le temps encore de vous écrire, et je le regrette beaucoup, car je ne veux pas me borner avec vous à une sèche notification. J'ai fait un grand sacrifice en acceptant le poste où je suis arrivé avant le temps prévu et désiré par moi. Mais ni en arrière ni en avant, aucun ministère n'était possible. Il aurait fallu voir Paris pour juger de la nécessité. J'ai marché en avant, je marcherai résolument jusqu'au bout (2). »

Mais la vivacité de son moi va heurter d'autres moi, — Louis-Philippe, qui se débarrassera de lui au bout de quelque temps ; Guizot qui, dès le 24 mars 1834, pose sa volonté rivale en face de la sienne, — conflit qui fait le fond de l'histoire du règne à partir de 1840.

Une autre figure paraît dans ces *Souvenirs*, le comte Molé, irritable, hypocondre, difficile au pardon, d'une susceptibilité nerveuse, ici d'autant plus frappante qu'elle était d'ordinaire voilée de formes exquises, âme affligée d'une clairvoyance inquiète, attirée vers les doctrinaires par une communauté d'antipathies, rejetée d'eux par leur esprit de système et de dédain, grande âme de volonté et d'effort marquée de l'hérédité janséniste qui se plaît dans la douleur et s'y retrempe.

Et M. de Barante, comment ses lettres nous le dépeignent-elles, comment revit-il pour nous en ce cercle familier ? Le voici, au commencement du volume, à Turin, poste d'observateur sagace et toujours en éveil, car c'est notre fenêtre ouverte sur les agissements de l'Autriche plus active et plus puissante depuis 1830 sur les gouvernements de l'Italie. Mais grâce à Casimir Perier, notre influence a été sauvegardée et M. de Barante se borne, pour le moment, à tourner vers les événements de l'intérieur en France une activité qui cherche à se satisfaire (3). Le duc de Broglie l'appelle à ce moment à l'ambassade de Saint-Pétersbourg (11 septembre 1835).

(1) Voir, en particulier, la lettre si perspicace de M. de Barante à M. Anisson du Perron du 20 octobre 1832, et aussi l'analyse pénétrante que fait M. Molé des dangers de l'état social dans sa lettre du 23 août 1833.

(1) M. Thureau-Dangin explique très bien les mobiles qui faisaient agir Louis-Philippe. T. II, p. 271 et 272.

(2) Lettre du 29 février 1836. Voir aussi les lettres des 1er avril, 2 mai, 30 juin 1836.

(3) Il faut signaler ici la lettre du jeune Cavour, du 9 juin 1835, document curieux sur sa jeunesse et la façon dont il jugeait l'Angleterre à cette époque.

C'était peut-être alors la mission la plus difficile et même la plus périlleuse à remplir, car, avec les dispositions de l'empereur Nicolas, la guerre pouvait sortir d'un oubli ou d'une imprévoyance. Il avait ressenti profondément l'ébranlement que 1830 avait imprimé aux institutions monarchiques péniblement réédifiées sur la base de la Sainte-Alliance. Pour des motifs fort différents de ceux d'Alexandre, il n'était pas moins passionnément attaché à cette idée de la Sainte-Alliance, étant lui aussi doctrinaire à sa façon et convaincu jusqu'au fond de l'âme de la nécessité primordiale d'une reconstruction monarchique. De plus, la révolution de Juillet l'avait atteint directement par l'insurrection polonaise, la rupture de l'accord franco-russe et la défaite qu'il avait essuyée, lui, le pivot de la reconstruction monarchique (1). Aussi se considérait-il comme personnellement atteint, et il ne devait jamais pardonner à Louis-Philippe d'être le roi des barricades. Il était naturel que ce roi des barricades fût également blessé de cette animosité, particulièrement de l'acharnement qu'on mettait à lui rappeler son origine et de cette sorte de refus de l'admettre dans le concert des souverains. L'antagonisme entre les deux gouvernements se trouvait donc doublé de la rancune personnelle des deux princes, et ceci peut faire juger de la position de M. de Barante, qui, s'il était *persona grata*, mécontentait Louis-Philippe, et s'il était mal vu, compromettait les intérêts de son pays.

Ces difficultés s'insinuent à travers les déguisements du diplomate. Il fait au duc de Broglie le récit officiel et destiné à être mis sous les yeux du roi de son audience à la remise de ses lettres de créance. Après avoir parlé de l'accueil aimable de l'empereur : « Cependant je craignais que cette audience ne se passât sans qu'il y eût un mot de dit sur le roi, ce qui eût été grave ; il me paraissait même que, pour échapper à cette obligation, l'empereur avait imprimé ce tour vif à la conversation et en avait aussitôt fait une causerie familière. Je guettais une occasion (2), etc. » Ainsi il donne, à entendre dès le premier jour, que ces gracieusetés sont des feintes, que l'empereur couvre de cette façon sa rancune, que lui-même est aussi antipathique que le roi peut l'être. Ce soin de se garer vis-à-vis du roi perce souvent dans sa correspondance : « ... Le bon accueil que j'ai reçu, écrit-il encore, ne suffirait point pour expliquer l'espèce d'empressement et les prévenances polies de tout ce qui compose et entoure la cour (3). » Peut-être en effet l'accueil de l'empereur n'y aurait-il pas suffi, mais l'attitude de M. de Barante, sa fermeté douce, son souci de ne point heurter et de s'expliquer sans précipitation et à loisir, l'attrait d'une conversation et d'un charme d'esprit incomparable où Mme de Barante avait bien sa part, assourdissaient les chocs trop violents. Cet autocrate que beaucoup de Français nommaient despote, M. de Barante le juge avec l'absence de parti pris d'un homme peu accessible aux passions du moment et habitué à aller au fond des choses. Il le montre attentif aux mouvements de l'opinion, travaillant sans relâche à organiser son vaste empire, et donne ainsi un modèle achevé d'informations précises et sans préjugés et de vue fine des choses (1).

C'est que là comme ailleurs il reste l'historien habitué à dégager le permanent des apparences. Il apporte, dans ses jugements sur ce peuple si différent du reste de l'Europe, le même don inestimable de compréhension qu'il mit à recréer l'atmosphère morale d'époques depuis longtemps évanouies. Ce sentiment de la vie intérieure des événements, on pourrait presque dire ce dilettantisme qui manque absolument chez les purs doctrinaires, il imprègne en M. de Barante l'homme tout entier, il l'environne de douceur et de clairvoyance, il l'élève pardessus les contingences jusqu'à l'absolu de la foi, il illumine d'un attrait sans cesse renaissant ce sourire, ce lucide, ce conscient sourire de mansuétude de l'homme et du chrétien.

ALBERT OUVRIOUX.

(1) Voir les belles instructions remises par le duc de Broglie au baron de Barante, à son départ pour Pétersbourg, *dépêche officielle* du 16 octobre 1835.

(2) *Dépêche officielle* du 12 janvier 1836.

(3) *Dépêche officielle* du 30 janvier 1836.

(1) « Cependant les affaires intérieures [illegible] chaque [illegible] plus de développement. Le commerce, l'industrie, les travaux publics, les établissements d'instruction suffisent à occuper l'administration et à fournir aliment à l'opinion. Cette opinion acquiert plus de force, se fait sentir davantage et obtient l'obéissance sans élever la voix pour commander. » (*Dépêche officielle* du 24 mars 1837.) — Il est impossible d'indiquer tous les passages qui rapportent de pareils renseignements ; on pourra voir particulièrement une anecdote très curieuse et qui dénote bien la franchise et la volonté nette du caractère de l'empereur Nicolas, son désir aussi de montrer de la grandeur d'âme comme il sied à un pasteur d'hommes. Elle est relatée dans la *dépêche officielle* du 23 août 1836.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LE ROMAN EN FRANCE PENDANT LE XIX SIÈCLE, par *Eugène Gilbert* (Plon, éditeur). — L'index des noms cités dans ce volume ne tient pas moins de vingt pages, vingt pages à deux colonnes chacune, chaque colonne renfermant une trentaine de noms. Ecartons ceux de quelques critiques aux lumières desquels a recouru l'auteur, il reste encore plus de mille romanciers. C'est beaucoup. Et, quand même, M. Gilbert en a passé. Je le renvoie, pour son profit, ou pour sa confusion, à la Bibliographie générale de la France.

M. Gilbert a voulu être complet. Mais, de la façon dont il paraît l'entendre, ce n'est ni désirable ni même possible. Il aurait dû en prendre tout d'abord son parti, nous épargner je ne sais combien de pages qui, çà et là, font ressembler son livre à une espèce d'inventaire. Etre complet, d'ailleurs, ce n'est pas ne faire grâce d'aucun nom. Il y a les romanciers qui comptent, et il y a ceux qui ne comptent pas. J'aurais préféré, pour ma part, quelques pages de plus sur M. Anatole France, qui n'en a même pas quatre, ou sur M. Ferdinand Fabre, qui en a une et demie, et rien du tout — un silence éloquent — sur beaucoup d'autres, que sa mention, si flatteuse soit-elle, ne sauvera pas de l'oubli.

Autre défaut de cet estimable livre : trop de comparti-

ments. Nous avons le roman mondain, le roman rustique, le roman de mœurs militaires, le roman de voyage, le roman exotique, le roman scientifique, le roman enfantin, le roman catholique, le roman symboliste, le roman occulte, le roman gai, etc., etc. Je dirai de tant de cases ce que je disais tout à l'heure de tant de noms : il n'y a pas moyen d'être complet. Beaucoup de romans ne rentrent dans aucune des catégories susdites. Mais, d'autre part, il en est qui rentrent à la fois dans plusieurs. Enfin, M. Gilbert est obligé par son plan de morceler, si je puis dire, bon nombre de romanciers qu'il passe en revue. M. Abel Hermant, par exemple, figure à la page 326 comme romancier psychologue, à la page 380 comme romancier de mœurs militaires, à la page 404, sous la rubrique du roman honnête et familier. Aussi bien cette multiplicité d'étiquettes n'empêche pas des rapprochements assez saugrenus : c'est, entre autres, l'auteur de *Bruges-la-Morte* qui se rencontre avec celui des *Trappeurs de l'Arkansas*, ou bien encore, dans un chapitre sur le roman scientifique, l'auteur de *Daniel Valgraive* et de *Vamireh* qui trahit sans doute quelque surprise en apercevant à ses côtés celui de *Michel Strogoff*.

Le livre n'en est pas moins bon à consulter, et, quand il ne dégénère pas en catalogue, intéressant à lire. On y trouve des appréciations généralement équitables, qui marquent chez l'auteur un jugement sûr et un goût exercé.

UNE FAUVETTE A TÊTE NOIRE, par *G. Verga*, traduction de l'italien par D. Landal et G. Rouanne (Fischbacher, éditeur). — Le premier ouvrage, si je ne me trompe, de M. Verga. Histoire toute simple, celle d'une jeune fille « qui languit derrière les murs d'un cloître, tandis que la superstition et l'amour déchirent son âme, une de ces histoires intimes qui passent inaperçues tous les jours, l'histoire d'un cœur tendre, timide, qui aima, pleura, pria, sans laisser voir ses larmes ni faire entendre sa prière, puis se renferma dans sa douleur et en mourut ». M. Verga est un des principaux représentants de ce qu'on appelle en Italie le *vérisme*. Nous ne nous en apercevons ici que par la netteté brève et la fine précision de sa manière. Bien différent de notre naturalisme physiologique, le vérisme italien, qui, lui aussi, répugne au clinquant, au vague, au poncif, se concilie fort bien avec la psychologie sentimentale et n'exclut pas même l'émotion, une émotion contenue à la fois et pénétrante. C'est ce que vous verrez en lisant ces confidences d'une âme virginale. M. Verga a fait, depuis, des œuvres plus fortes, mais non pas de plus délicates, ni peut-être de plus touchantes.

LES AMÉRICAINES CHEZ ELLES, par *Th. Bentzon* (Calmann Lévy, éditeur). — Il faut aller en Amérique pour connaître les Américaines. Nous en voyons bien chez nous, mais des cosmopolites, type conventionnel et factice, qui ne nous découvrirait les traits particuliers de la race que si nous fouillions à des profondeurs où l'auteur de *Cosmopolis* peut seul atteindre. En passant l'Atlantique, Mme Bentzon n'a pas voulu étudier celles qui viennent, chaque saison, étaler à Paris leur luxe ou leur beauté professionnelle. Ce sont les Américaines de la moyenne bourgeoisie que son livre nous fait connaître. Simples notes de voyage, comme elle-même intitule son livre, mais les notes de quelqu'un qui sait voyager. Peu de théories générales, aucun parti pris ; en revanche, une multitude de faits, observés avec finesse, racontés au courant de la plume avec un vif agrément.

L'Amérique est proprement le paradis de ce qu'on appelle encore dans nos pays arriérés le sexe faible. Jeune fille, l'Américaine a la préséance en tout et partout. Veut-elle un mari? Sans aucune pression, sans le moindre contrôle, elle choisit à son gré parmi la foule d'adorateurs qui l'entoure d'hommages. Une fois mariée, elle tient en servage un homme qui travaille uniquement à réaliser ses fantaisies. Si le malheureux y échoue ou s'il cesse de plaire, elle a le divorce, qui nulle part ne se pratique avec moins de dérangement. Au besoin elle passera d'un État dans un autre pour y bénéficier d'une loi tout à fait sommaire ; mais, en Amérique, les chemins de fer, on le sait, ne lambinent pas.

Et voici, dans ce pays du féminisme, quelque chose de bien significatif : le grand nombre de femmes qui ne sentent aucunement le besoin de se marier. — « Des vieilles filles ! » dites-vous d'un ton désobligeant. Pas le moins du monde. Des Américaines qui restent filles, qui vieillissent peut-être, mais qui ne deviennent pas des vieilles filles. Si peu gênant que les mœurs d'outre-mer fassent le mariage, beaucoup, par amour de leur indépendance, y renoncent délibérément. Et elles se tirent fort bien d'affaire : prédicantes, écrivains à la machine, architectes, journalistes, institutrices, politiciennes, peu leur importe, pourvu qu'elles s'affranchissent du ménage. A vrai dire, certains emplois publics ne leur sont pas encore ouverts. Mais chaque jour amène de nouveaux progrès. Du train dont va la chose, elles auront bientôt fait d'être en tout point les égales de l'homme auquel, dès maintenant, elles sont supérieures. Qui peut dire si, quand l'assimilation sera parfaite, il ne leur poussera pas de la barbe ? Fourier n'eût pas hésité à le prophétiser. C'est alors que le féminisme triomphera dans toute sa gloire.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE, par *J.-J. Jusserand* (Delagrave, éditeur). — C'est un vrai tour de force que de faire tenir en deux cent cinquante pages l'histoire d'une littérature aussi riche, depuis des siècles, que la littérature anglaise. M. Jusserand, on le sait, la connaît à fond ; aussi pouvait-il mieux que tout autre en donner un résumé. Je lui demanderai seulement pourquoi cette froideur où il paraît se contraindre. Nulle part un mot, un geste de style qui trahisse quelque sensibilité. Serait-ce par une sorte de réserve professionnelle que ce diplomate s'interdit toute vibration? Son petit livre ressemble à un très élégant procès-verbal. Il est d'ailleurs exact, clair, substantiel, et abonde en heureuses formules.

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 33248. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5 — 4e SÉRIE. — TOME V — 1er FÉVRIER 1896

LA POLITIQUE

La Chambre discutera un de ces jours le projet de loi sur les universités : demi-réforme qui nous paraît fâcheuse, en ce qu'elle rendrait impossible la réforme entière que beaucoup souhaitent depuis longtemps.

On sait comment la question est posée. Les partisans de la décentralisation demandent la fondation d'universités régionales. Ils voudraient créer quelques grands centres d'études, comme Lyon, Bordeaux, Lille, d'autres encore, qui retiendraient une partie de la jeunesse que Paris attire de plus en plus.

Ces universités régionales seraient forcément en petit nombre. Il faudrait sacrifier quelques-uns des chefs-lieux académiques actuels. Naturellement les villes menacées se défendent : hier, c'était la lutte de Douai contre Lille; aujourd'hui, la lutte d'Aix contre Marseille.

Nous avons sous les yeux une très curieuse et instructive brochure intitulée : *l'Université de Marseille devant l'opinion publique*. Nous lisons : « A la faculté des lettres d'Aix, si on défalque huit maîtres répétiteurs du lycée et quatre boursiers (c'est-à-dire des étudiants qu'on aurait partout ailleurs), il reste le contingent proprement aixois, lequel se décompose ainsi : deux abbés et un rentier père de famille. » Et plus loin : « Avons-nous besoin de rappeler que le seul personnel enseignant de la Faculté des lettres coûtant à l'État 70 000 francs, il n'y a nulle part d'élèves aussi chers que les *trois* élèves libres de la Faculté des lettres d'Aix? »

Ici, nous ne prenons pas plus les intérêts de Marseille contre Aix que nous n'aurions pris jadis ceux de Lille contre Douai. Nous essayons de nous placer au point de vue de l'intérêt général, et nous demandons s'il est d'une bonne économie que trois étudiants coûtent chaque année 70 000 francs à l'État, c'est-à-dire 23 333 francs par tête; nous demandons encore quelle idée on se fait de l'enseignement supérieur quand on condamme des hommes de mérite et de savoir, capables d'un effort utile, à professer devant des banquettes vides.

Il s'agit de choisir : ou renoncer à toute décentralisation universitaire, ou supprimer les Facultés partout où le personnel d'étudiants est insuffisant.

Un premier projet, qui établissait seulement un petit nombre d'universités régionales, a été repoussé par le parlement.

Que faire? Au lieu de préparer la réforme en cherchant à agir sur l'opinion, voici qu'on dépose un nouveau projet de loi qui porte que tous les « corps de Facultés » prendront le nom d'Universités. Cela revient à dire qu'il y aura demain autant d'universités qu'il y a aujourd'hui d'académies. C'est un changement d'étiquette.

On aurait ainsi des fantômes d'universités auxquels il n'y aurait plus moyen de s'attaquer le jour où l'on voudrait faire une réforme réelle : on créerait pour toutes les villes où existe un corps de Facultés, des droits acquis auxquels on n'oserait plus toucher; en un mot, on rendrait impossible pour l'avenir la création de vraies universités.

Nous ne savons pas ce que pensera la majorité parlementaire : pour nous, nous aimerions mieux rien que cette réforme bâtarde.

328 24 — PAUL LAFFITTE

UN JOURNALISTE AU XVIe SIÈCLE

L'ARÉTIN

à propos d'un livre nouveau.

I

Les études sur la littérature italienne, pendant un temps si florissantes chez nous, puis délaissées ou peu s'en faut, reprennent, avec une ardeur qu'il y a plaisir à signaler. Dante (*a Jove principium*) compte de nouveau son cortège de commentateurs, M. Paul Meyer, qui l'explique au Collège de France, M. Auvray, qui catalogue et classe ses manuscrits; M. Durand-Fardel qui le traduit ou l'analyse. Pétrarque est plus favorisé encore : tandis que M. de Nolhac fait porter sa critique délicate et pénétrante sur la bibliothèque du fondateur de l'humanisme, sur ses portraits et jusque sur son jardin, M. Henry Cochin édite sa correspondance avec Fr. Nelli. M. Victor Develay, de son côté, traduit, traduit sans relâche, fragment par fragment, en élégants in-32, les parties les moins connues d'un œuvre qui a renouvelé la société du moyen âge et qui charme encore la nôtre par tant de généreuses inspirations. Nous devons d'autre part à M. Cochin un volume des plus attachants sur Boccace. La littérature mystique de l'Italie nous a valu la brillante série d'études d'Émile Gebhart, et, tout récemment, la monographie de M. Paul Sabatier sur saint François d'Assise. Le xve et le xvie siècle ont tour à tour inspiré à M. Yriarte, à M. de Maulde, à M. Dorez, à M. Gabriel Thomas, leurs travaux sur les humanistes de la cour de Rimini, sur Machiavel, sur Pic de la Mirandole, sur Michel-Ange poète et sur l'expression de l'amour platonique, pour ne point parler de la tentative si féconde à laquelle M. Dejob s'est dévoué en fondant la Société d'études italiennes. Allons, la réaction latine contre l'envahissement de ce que l'on a appelé « la littérature polaire » s'annonce bien !

Et voici que, pour inaugurer l'année 1896, M. Pierre Gauthiez nous apporte sa monographie si solide et si brillante sur l'Arétin (1).

Ce livre vient à son heure : il y a quelques semaines à peine, la tragédie de M. de Bornier ramenait l'attention sur l'homme trop connu, sur l'écrivain qui ne l'est pas assez. M. Gauthiez a réussi à tracer de l'un et de l'autre le portrait le plus vivant, il a analysé le rôle de tous deux avec autant de pénétration que de verve, ramenant la critique à sa mission véritable, qui est de se garder de toute déclamation et de lire sans idée préconçue les ouvrages d'un tel maître écrivain : je parle de ceux qui sont lisibles.

(1) *L'Italie au XVIe siècle. L'Arétin.* Hachette.

II

Le nom de l'Arétin possède le privilège peu enviable de provoquer dès l'abord, dans la masse du public, un mélange d'horreur et de dégoût : de fait, la vénalité du pamphlétaire n'a été égalée que par le cynisme du nouvelliste.

M. Gauthiez — et on ne saurait trop l'en féliciter — a résisté à la tentation de réhabiliter son héros. Il nous le donne pour ce qu'il vaut, avec ses faiblesses, ses vices, sa dépravation, son infamie; bien supérieur en cela à certain auteur italien qui a qualifié de « galantuomo » ce forban des lettres.

Si M. Gauthiez n'a pas exagéré en nous montrant dans l'Arétin le parangon de tous les vices, — cupidité et luxure, vanité et bassesse, — n'a-t-il pas fait preuve de trop de sévérité à l'égard de l'Italie du xvie siècle, en la rendant solidaire de ce fauve lancé sur elle ; bien plus, en nous donnant l'Arétin pour le représentant par excellence de son peuple et de son temps ?

La question vaut la peine qu'on la discute à nouveau, et je cède d'autant plus facilement à la tentation que bon nombre d'auteurs modernes pensent sur ce point exactement comme M. Gauthiez. Est-il vraiment juste de soutenir, comme l'a fait mon maître Taine, « que les mœurs italiennes de la Renaissance sont celles d'un coupe-gorge et d'un mauvais lieu » ?

Une des plus grosses erreurs de ce temps-ci consiste à juger d'après les productions littéraires, et d'après elles uniquement, des vertus ou des travers d'une époque, de même que nous cédons trop facilement à la tentation de confondre l'œuvre avec l'auteur. Il n'est pas de critère plus incertain : telle génération pourrie jusqu'aux moelles, mais hypocrite, peut ne laisser que de maussades livres d'édification ; telle autre, chez qui la corruption n'est qu'à la surface, peut scandaliser par la licence de quelques écrits. Quelle idée la postérité ne serait-elle pas exposée à se faire de notre fin de siècle si elle ne s'attachait qu'aux feuilletons d'une certaine presse ? Elle agirait exactement comme ces puritains anglais ou américains qui comparent Paris à Babylone, parce qu'ils ont lu tel ou tel roman parisien, quelque article d'exportation, — qui a passé inaperçu chez nous. Pour l'Italie du xvie siècle, cette circonstance que l'Arétin tira ses plus gros revenus de l'étranger suffirait à établir qu'il ne reflétait pas seulement les vices de sa patrie.

Même à ne s'attacher qu'aux maisons souveraines et aux classes dirigeantes, forcément plus dégagées de préjugés, la dépravation était-elle donc plus grande dans l'Italie du xvie siècle que dans l'Italie du

moyen âge (1), ou même que chez les autres nations : Français, Espagnols, Anglais, Hongrois, Polonais, Moscovites, Turcs? Ouvrons l'histoire de la Russie, pays cependant bien fermé pendant le XVIe siècle à toute influence classique, qu'y voyons-nous? des trahisons, des meurtres sans nombre; la longue série d'attentats monstrueux commis par un autre Néron, le tzar Iwan le Terrible. Peut-être fut-ce à la haute culture de la Renaissance que l'Italie dut de ne pas compter des tyrans aussi sanguinaires que Philippe II, Marie Tudor, Charles IX. Bien plus, le début du XVIe siècle avait marqué, avec les Borgia, le paroxysme de la férocité : à partir de ce moment, il y eut une accalmie et comme une sorte de pudeur dans le crime.

Que d'autres arguments encore en faveur de ce pays qu'un des siens, dans un moment de colère, a appelé la « corruption du monde » (Machiavel)! Une nation dont les représentants ont exprimé tant d'idées généreuses n'a-t-elle pas forcément un fonds de générosité! Comment admettre que des écrivains, que des artistes, traduisent avec tant d'éloquence des sentiments qu'ils ignorent et qu'ignore la masse de leurs contemporains! L'expérience ici vient au secours du raisonnement : Même dans l'entourage immédiat de l'Arétin, que de nobles figures : les deux frères Barbaro, Navagero, le Titien, Paul Véronèse, l'architecte Michele San Micheli; puis, sur d'autres points de l'Italie, Balthazar Castiglione, Michel-Ange, Élisabeth de Montefeltro, Béatrix d'Este, Vittoria Colonna, et tant d'autres. Proclamons-le donc, et bien haut : l'Arétin formait une exception dans son siècle et la preuve ce sont les tentatives sans nombre faites pour délivrer l'Italie d'un tel monstre. L'immense majorité de la nation avait un fonds de religiosité et de moralité, les vertus les plus variées et les plus solides, auxquelles il serait temps que l'histoire rendît enfin justice (2).

Mais si l'Italie n'avait pas plus de vices que la plupart de ses voisines, elle avait infiniment moins de caractère. Or c'est par là que se perd un peuple : lorsque le sentiment de l'intérêt personnel, des convenances, et des commodités personnelles, lorsque je ne sais quel optimisme commence de l'emporter sur les fortes convictions, sur le patriotisme, sur l'amour de la vérité, de la justice, une nation est véritablement atteinte dans ses œuvres vives. La tendance aux compromissions chez les individus suppose, chez l'ensemble de la société, un affaiblissement des facultés viriles; elle annonce la dégénérescence, comme dirait M. Nordau.

On a imputé au dilettantisme intellectuel ces platitudes, ces lâchetés. Ne serait-ce pas plutôt la pusillanimité propre à l'esprit bourgeois qu'il faudrait mettre en cause?

Le spectacle le plus attristant fut de voir les plus purs d'entre les purs, Vittoria Colonna en tête, répondre aux avances d'un personnage tel que l'Arétin, le remercier de ses envois, lui adresser des compliments. Mais qui, de nos jours, de ce côté-ci ou de l'autre de l'Océan, aurait le courage d'en agir autrement!

Eh bien, au XVIe siècle, un homme resta pour opposer le dédain, le silence, aux invites, puis aux menaces, enfin aux intrigues du folliculaire, et Michel-Ange fut celui-là. Parmi tant de traits qui proclament la fermeté de son caractère, ce n'est pas l'un des moins dignes d'admiration. Il faut lire dans le volume de M. Gauthiez le récit de ce piquant, de ce dramatique épisode. L'Arétin, avec sa compétence rare et sa verve étourdissante, avait dévoilé le côté faible de son adversaire; lui reprochant l'abus des figures nues, des réminiscences mythologiques, et le dénonçant à l'animadversion de la chrétienté, comme païen ou, qui pis est, comme luthérien (1). Il y allait pour Michel-Ange de la faveur du Pape, de l'interruption de ses travaux, peut-être de la destruction du *Jugement dernier :* il ne sourcilla seulement pas.

III

Mais prenons par le menu la biographie même de Pietro Aretino; nous y trouverons à tout instant la réhabilitation de son pays et de son siècle.

Et tout d'abord, la ville où il naquit et grandit était-elle donc une telle sentine de vices! Que de vertus patriarcales, que d'exemples de dévotion, d'humilité, d'abnégation, chez ces Arétins, à l'esprit d'ailleurs si éveillé! Qu'on ne m'objecte pas que Dante, le grand misanthrope, les a flétris, dès le XIIIe siècle : n'en a-t-il pas fait autant pour tous les riverains de l'Arno, sans parler de tant d'autres d'entre ses compatriotes? Un enfant d'Arezzo, le peintre médiocre, l'architecte distingué, l'historien inappréciable, le grand honnête homme, qui s'appelle Georges Vasari nous a laissé, des mœurs de sa ville natale, plus d'un

(1) Voyez, entre autres, *les Républiques italiennes* de Sismondi, t. XVI, p. 156.

(2) Pour ne pas répéter ici ce que j'ai imprimé ailleurs, je prendrai la liberté de renvoyer M. Gauthiez et les lecteurs de la *Revue* au dernier volume de mon *Histoire de l'art pendant la Renaissance*. Ils y trouveront la preuve que la corruption se bornait aux villes, et, dans celles-ci mêmes, à une minorité infime.

(1) Ces accusations ne manquent pas de fondement. Et lorsque, dans la même lettre, l'Arétin accuse Michel-Ange d'avoir empoché l'argent des héritiers de Jules II sans leur avoir livré le monument funéraire de leur parent, est-ce donc là calomnie pure! Les récriminations des créanciers, leurs démarches auprès de plusieurs papes, des négociations interminables, ne nous apprennent-elles pas [illegible] que l'artiste, malgré [illegible] foi, n'avait pas tenu ses engagements!

trait touchant. Une anecdote entre vingt montrera ce qu'il y avait à la fois de bonhomie dans les mœurs, de distinction dans le goût : un cousin de Vasari, un peintre illustre cette fois, Luca Signorelli, était venu rendre visite à ses parents ; l'attention du vieillard fut sollicitée dès le début par les dispositions du jeune Vasari pour le dessin. Il l'encouragea, en lui expliquant combien cette étude pouvait lui faire d'honneur, lui donna les meilleurs conseils et lui attacha au cou un jaspe destiné à le préserver des saignements de nez. Lorsque le peintre du *Jugement dernier* quitta Arezzo, citoyens, parents, amis l'accompagnèrent en foule une grande partie de la route, pour lui donner un témoignage d'affection et d'admiration. — J'abrège : s'il y avait en ville quelques mauvais garnements, du genre de Pietro Aretino ou de son ami le sculpteur Leone Leoni, la masse de la population se distinguait par son application au travail, une vie de famille bien ordonnée, la dignité des mœurs.

Tel était le vrai état d'âme de cette société à l'époque où naquit, en 1492, celui qui, combinant le nom de sa patrie avec son prénom, a établi entre Arezzo et lui une solidarité indissoluble et a valu à ses concitoyens une si fâcheuse réputation.

L'origine et les débuts de Pietro Aretino furent des plus humbles : il avait pour mère une courtisane et vit le jour dans un hôpital. Il n'est donc pas étonnant qu'il n'ait pas fait ses classes ; bien plus, qu'il ait débuté par l'apprentissage d'une profession manuelle, la reliure. Un point désormais acquis, et il n'est pas d'un mince intérêt, c'est que, pendant un temps, il étudia la peinture, probablement à Pérouse, peut-être chez le Pérugin ! De là cette sûreté de goût dont il fit preuve dans la critique d'art. Mais peindre des Madones pour les pieux habitants de l'Ombrie n'était pas son affaire, loin de là ! Il ne tarda pas à scandaliser ses nouveaux concitoyens par un tour de sa façon : une nuit il s'avisa de placer un luth dans les mains d'une Madeleine peinte sur une des places publiques de Pérouse.

Plus prononcée fut la vocation du poète. Si les humanités lui demeurèrent étrangères (à peine si, dans la suite, il se familiarisa avec les rudiments du latin), tout nous autorise à croire qu'il lut assidûment, pendant son séjour à Pérouse, les auteurs en langue vulgaire. Loin de rougir de son ignorance en matière d'études classiques, il en tira gloire, et qui sait s'il n'y a pas gagné l'indépendance et la vivacité du style.

Le séjour à Rome, de 1517 à 1523, puis de 1524 à 1526, fut décisif pour les destinées du jeune aventurier. Aussi son dernier biographe aurait-il pu, sans s'exposer au reproche de prolixité, y insister plus longuement qu'il ne l'a fait. Le débutant ne tarda pas à se lier avec tout ce que la cour pontificale comptait d'illustrations. Sa belle prestance, ses manières élégantes, sa faconde, ses sarcasmes, le mirent presque immédiatement en vue. Le banquier richissime et le Mécène clairvoyant qui s'appelait Agostino Chigi l'accueillit parmi ses familiers ; les artistes à leur tour l'adoptèrent pour un des leurs. Au premier rang parmi eux figure Raphaël, dont il prit toujours par la suite la défense (trait qui est à son honneur, car qu'avait-il à attendre d'un mort !), puis les élèves de Raphaël, Jean d'Udine, Jules Romain, Marc-Antoine Raimondi (ce fut pour les deux derniers qu'il composa les sonnets destinés à accompagner les fameuses *Postures*). Michel-Ange et Sebastiano del Piombo furent également du nombre de ses intimes. Nous le trouvons enfin en relations avec un artiste lombard fixé à Sienne, qui venait parfois se mêler à une école au milieu de laquelle il entendait conserver son indépendance et son originalité, Antonio Bazzi, surnommé le Sodoma. La lettre que lui écrivit l'Arétin, à quelque vingt ans de là, en 1545, rend témoignage, dans une langue chaude et mouvementée, de la vivacité de leur affection :

« En ouvrant la lettre que vous m'avez envoyée, et en voyant votre nom accolé au mien, j'ai été remué jusque dans les entrailles, comme si nous nous embrassions présentement avec cette affection et cet amour cordial avec lesquels nous avions l'habitude de nous embrasser, quand Rome et la maison d'Agostino Chigi nous plaisaient tellement que nous nous serions croisés contre qui nous aurait dit que nous resterions séparés ne fût-ce qu'une heure... Mon chevalier mille fois cher, mille fois bon, mille fois galant, il est certain que vous n'êtes pas ressuscité dans ma mémoire (vous n'y êtes jamais mort), mais que vous y avez rajeuni de la façon que je souhaiterais de rajeunir... »

La lettre serait à citer en entier : aucun écrivain de la Renaissance n'a évoqué en accents plus émus le souvenir d'une affection de jeunesse. Retenons ce trait : quand la cupidité n'était pas en jeu, l'Arétin savait se montrer ami dévoué et ardent. Peut-être même l'amitié faisait-elle parfois taire en lui les appétits d'argent.

Par l'intermédiaire de Chigi et de Raphaël, il fut facile à l'Arétin de parvenir jusqu'à Léon X. Mais pour captiver la faveur de ce juge si raffiné, il ne suffisait pas de prodiguer des saillies spirituelles, ou de tourner élégamment un sonnet : il y fallait des qualités bien autrement transcendantes. Elles ne manquaient pas à l'Arétin : s'il ne brilla jamais par la pureté du style, il possédait en échange le secret de l'ampleur, du mouvement, de la couleur, de la vie. Et puis quelle indépendance dans sa manière d'écrire ! Si l'on peut lui reprocher de s'être trop réglé sur ses intérêts, on ne lui reprochera du moins pas de s'être plié au joug

des conventions. Personne ne savait, avec autant de vivacité que lui, parler bien du bien et mal du mal :

... Vediate con che cuore
So dir ben del bene e mal del male.

Personne ne savait dérouler comme lui ces belles périodes cadencées, sans trace d'effort, fertiles en surprises, avec leurs traits acérés, leurs mots sonores, leurs images éclatantes. Le mélange d'emportement et de suavité, de perfidie et d'élégance, qui caractérise sa manière était nouveau dans la littérature ; il s'éloignait de la sobriété toute romaine de Machiavel autant que de la trop facile élégance de Bembo. Un maître écrivain allait se révéler à Rome et à l'Italie.

Tout nous autorise à affirmer que dès lors l'Arétin était tel qu'il se montra par la suite au grand jour de l'histoire : cupide, viveur, sans scrupules; son élasticité de conscience allait jusqu'à l'indélicatesse (on affirme qu'il fut renvoyé par Chigi pour lui avoir volé une coupe en argent). Au service de ses passions, il apportait, outre les incontestables qualités d'écrivain que nous venons de signaler, un rare don pour l'intrigue. Nul ne s'entendait comme lui à découvrir le point vulnérable, — le cadavre, comme on dirait aujourd'hui, — à combiner des intérêts en apparence opposés, à entretenir l'émulation parmi ses protecteurs, à attacher le grelot ou à allumer les enchères; pour la multiplicité des informations, il eût pu rendre des points aux plus alertes reporters modernes.

On comprend qu'au temps de Léon X, la fréquentation de la curie ne fut pas de nature à convertir un tel homme au culte de l'austérité. Son scepticisme ne put que s'affiner à ce contact, en même temps que son talent d'écrivain.

La disparition de Léon X, l'avènement du maussade Adrien VI, forcèrent l'Arétin à réfléchir aux moyens de se créer une position sociale moins précaire que celle de poète ou de bouffon.

La curie romaine avait de tout temps été hospitalière aux enfants des Muses, mais à la condition qu'ils entrassent dans les ordres; ce qui n'était pas du goût de l'Arétin. De son temps même, une série d'humanistes célèbres avaient fait fortune dans des fonctions d'un caractère plus ou moins administratif : secrétaires des brefs, bibliothécaires, archivistes; tels furent Bibbiena, Inghirami, Sadolet, Bembo, Berni, Aleander; tandis que d'autres, tels que Paul Jove, Bandello, Vida, entraient dans la carrière de l'épiscopat. On comprend qu'une telle perspective ne séduisît pas un personnage aussi frivole. Pour ce qui est de la librairie, son organisation était trop rudimentaire pour qu'il pût espérer de tirer parti de la vente de ses ouvrages; le public qui de nos jours tient lieu de Mécènes n'existait pas.

C'est devant ces difficultés que l'Arétin eut un trait de génie : ne pouvant vivre par le livre, il créa le journal.

On ne saurait mieux définir, il serait plus exact de dire peindre, que ne l'a fait M. Gauthiez, la révolution à laquelle demeure attaché le nom de son héros. Ses libelles, nous apprend-il, « se vendaient, se criaient sur la voie publique, comme aujourd'hui les feuilles à scandale. Rien ne rendait un nom plus vite populaire que cette publicité de carrefour, à cette époque où l'on n'en avait point encore abusé. » L'Arétin, dans sa première comédie, introduisait en scène un de ces crieurs : « Un crieur. — Aux belles histoires, histoires, histoires! La guerre du Turc en Hongrie, les prêches du frère Martin, le Concile, histoires, histoires! les choses d'Angleterre, la pompe du Pape et de l'Empereur, la circoncision du Woïvode, le sac de Rome, le siège de Florence, l'entrevue de Marseille et sa conclusion, histoires, histoires! »

Nulle nouveauté, nul paradoxe ne l'effrayait, et, comme une de ses héroïnes, « il décidait du Turc, de l'empereur, du roi, de la cherté des vivres, des richesses du duc de Milan, et du pape à venir, prétendait que les étoiles étaient grosses comme la pomme de pin de Saint-Pierre, pas davantage, et que la lune était la sœur bâtarde du soleil ».

Mais pour que le journal, sous une forme si rudimentaire, pût exercer de près et de loin une action si considérable, il fallait le concours de deux facteurs nouveaux : la formation d'un courant d'opinion international et la surexcitation de l'amour-propre chez les personnalités en vue. Le courant international, la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, les incessantes rencontres des armées françaises, allemandes, espagnoles, dans l'Italie transformée en champ de bataille, l'avaient développé à satiété. Il s'agissait, et c'est ce que l'Arétin comprit à merveille, de s'ériger en arbitre parmi tant de compétiteurs. Quant au sentiment de la gloriole, est-il nécessaire de rappeler, après le beau travail de Burckhardt, quelle acuité il avait reçue de la Renaissance? Dans une société dominée à ce point par le dilettantisme, il n'y avait pas de gloire plus grande que d'être chanté par le poète en renom, si ce n'est d'être pourtrait par le sculpteur ou le peintre à la mode. Voilà qui eût été parfaitement indifférent aux monarques de l'âge précédent, les Louis XI, les Ferdinand le Catholique, les Henri VII d'Angleterre! Autres temps, autres mœurs : aucun pouvoir, — ni pape, ni empereur, ni roi de France, ni sultan, — ne se sent plus assez fort, aucune conscience assez sûre d'elle-même, pour mépriser l'arme terrible du ridicule.

Rome, patrie de Pasquin, Rome, où tant de traits acérés s'aiguisaient dans les loisirs d'une cour aussi opulente que raffinée, fournit la formule; restait

à trouver l'application. L'affichage clandestin, l'affichage sur le marbre antique, ne répondait pas aux vues de l'Arétin ; il lui fallait une propagande autrement vaste et lucrative : il imagina de faire imprimer ses pasquinades, de les répandre à profusion, d'en inonder l'univers, dût-il les faire distribuer gratis. A coup sûr, la Ville éternelle, capitale de la chrétienté, où convergeaient tant d'intérêts, aurait été un centre merveilleux pour une telle publicité, mais la police papale avait de tout temps sévi avec la dernière rigueur contre les libellistes, comme contre les caricaturistes. Force fut à l'Arétin de chercher ailleurs. Après diverses tentatives, faites notamment à Mantoue, il comprit que la seule ville d'Italie où il jouirait d'une impunité absolue était Venise, la cité tolérante par excellence et qui se trouvait en opposition d'intérêts avec le pape, l'empereur, le Grand Turc, avec les princes italiens, avec les souverains de l'Europe entière, exactement comme aujourd'hui l'Angleterre. Il s'y fixa en 1527, le 25 mars, date mémorable dans les annales du journalisme.

A partir de ce moment, et pendant plus d'un quart de siècle, la vie de l'Arétin ne fut plus qu'une longue suite de triomphes. Nulle célébrité n'égala la sienne et il n'exagérait pas en jurant « par les ailes du cheval Pégase » que ses correspondants n'en savaient pas la moitié de l'ordinaire de la messe. « Je répète, ajoutait-il, que les médailles frappées, coulées en or, en argent, en cuivre, en plomb et en plâtre, représentent ma figure, qui est également placée, en grandeur naturelle, sur les façades des palais ; je la possède imprimée sur les boîtes à peigne, dans les ornements des miroirs, dans les plats de majolique, à l'égal d'Alexandre, de César et de Scipion. Et de plus, je vous affirme qu'à Murano certaines sortes de vases de cristal s'appellent les arétins. Et la race des chevaux rouans se nomme arétine, en mémoire d'un que me donna le pape Clément et dont je fis présent au duc Frédéric. Canal de l'Arétin, c'est ainsi qu'est baptisé celui qui baigne un des côtés de la maison que j'habite sur le Grand-Canal. Et, pour que les pédants crèvent plus encore de rage, outre que l'on dit le style arétin, trois chambrières et servantes qui ont quitté de chez moi pour devenir dames se font appeler les Arétines. »

Au milieu de l'agglomération de vices qui s'incarne dans le nom de Pietro Aretino, celui qui a le plus frappé la postérité est la vénalité de sa plume, ou, qui pis est, l'art de mettre à contribution, à l'aide de menaces ou d'attaques, tous ceux qui avaient à compter avec l'opinion publique : princes, grands seigneurs, prélats, diplomates, artistes. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que cette forme du chantage, pour employer un terme devenu, hélas! trop courant, n'a pas été inventée par l'Arétin ; celui-ci n'a pas été le créateur du genre ; il a été l'aboutissant, le couronnement d'une longue suite de littérateurs adonnés à la même industrie. Dès le xve siècle, un humaniste fameux, à la fois philologue et poète, professeur de grec et latiniste brillant, François Philelphe, prélevait le tribut le plus fructueux sur les princes de l'Italie entière et même de l'étranger, depuis le bon roi René jusqu'à Mahomet II ; tantôt flattant leur vanité, tantôt les prenant par la peur. Tous les cadeaux lui étaient bons — les comestibles, les vêtements aussi bien que l'argent ; — et l'art avec lequel il savait demander n'avait d'égal que l'indiscrétion de ses requêtes : lui envoyait-on une pièce de drap pour se faire faire un manteau, il demandait que l'on y ajoutât une fourrure pour le doubler ; solliciter celle-ci d'un autre lui paraissait offenser le premier donateur. Philelphe, proclamons-le à la décharge de l'Arétin, fut plus versatile encore que son successeur, louant ou dénigrant le même client, selon que sa bourse s'ouvrait ou se fermait. L'Arétin, somme toute, se pique d'une certaine tenue.

L'impudence, non moins que l'astuce dont l'Arétin fit preuve dans sa carrière d'intrigant et de maître chanteur, ont été stigmatisées à satiété. Mais a-t-on essayé de lire au fond de cette âme si vile, de démêler quelle part il faut faire au calcul et quelle part à l'instinct ? Tout nous autorise à affirmer qu'il fut un inconscient, ce qui ne veut nullement dire un irresponsable ; naïvement égoïste (ces sortes de natures sont les plus dangereuses) ; tout d'impulsion première, sans peser ni le bien ni le mal, dont la notion semble lui avoir été étrangère. Il finit par se prendre au sérieux, comme en témoignent ses efforts pour obtenir la pourpre cardinalice ou cette déclaration que « la flamme de sa plume de feu doit purger les souillures déshonnêtes ».

D'étape en étape, les événemens l'avaient fortifié dans son scepticisme : ils lui avaient enseigné — ce fut du moins la philosophie qu'il tira de l'histoire — à prendre la vie pour ce qu'elle vaut, sans culte du passé, sans souci de l'avenir. Ils l'avaient rendu témoin de tant de surprises, de tant de cataclysmes ! Gaston de Foix tué au moment où il venait de remporter une victoire qui pouvait changer la face de l'Europe moderne ; Jules II entraînant l'Europe à la croisade contre les Vénitiens, puis faisant subitement alliance avec eux ; la mort foudroyante de Léon X ; celle, tout aussi imprévue, d'un autre Médicis, l'ami intime de l'Arétin, Jean des Bandes-Noires ; le désastre de Pavie, le sac de Rome.

On doute de tout, après de pareilles épreuves. Puisque l'absolu n'est pas de ce monde, que tout n'est qu'heur et malheur, que le destin nous a faits si fragiles, qu'il se plaît à dérouter à ce point les conceptions les plus nobles, Pietro Aretino abandonna de

grand cœur aux autres les spéculations transcendantes et ne crut plus, pour sa part, qu'aux jouissances du jour qui court.

Nous en jugeons autrement, nous qui avons eu le bonheur de faire nos humanités; mais l'Arétin est excusable, dans une certaine mesure, illettré comme il l'était, d'avoir suivi l'instinct bestial, d'avoir fait flèche de tout bois dans le « struggle for life ».

On hésite à plaider les circonstances atténuantes pour une nature aussi dépravée ; et cependant le moyen de ne pas constater que, dans un caractère aussi complexe, dans une organisation aussi riche, il y a place également pour quelques sentiments plus sympathiques ! L'argent lui-même n'était qu'un moyen, non un but, pour cet épicurien. Loin de thésauriser, il prodiguait à pleines mains pour satisfaire ses appétits, et encore, parmi ceux-ci, les jouissances des sens ne venaient qu'au second plan : la conquête d'un tableau de maître, de quelque belle antique, le passionnait bien autrement. Il n'ignorait pas les inspirations délicates, surtout lorsque sa vanité était en jeu : il se plaisait à faire de riches cadeaux à ses protecteurs ; la charité même le trouvait accessible et il nourrissait chaque jour une nuée de pauvres (1). S'il avait un idéal, c'était à coup sûr celui de la munificence, le sentiment de la responsabilité que la fortune impose aux riches.

Tant d'écrivains médiocres se sont montrés vicieux ou criminels, qu'il est de toute justice de ne pas confondre dans la même réprobation les hommes supérieurs qui ont péché au même degré. Pour un accent ému, une phrase vibrante, pour un bout d'horizon entr'ouvert, ne convient-il pas de fermer parfois les yeux sur une faiblesse ? Ou bien, pour parler comme l'Arétin, dans son plaidoyer pour Leone Leoni, « le pardon ne doit-il pas être accordé à ceux dont le mérite surpasse le crime » ?

La mort de l'Arétin fut heureuse comme l'avait été sa vie : il était à souper avec des amis, devisant, riant bien haut, lorsque l'apoplexie le foudroya. Il ne comptait que 64 ans; mais, comme le dit son biographe, « il avait largement vécu, d'une vie forte et éclatante ».

IV

On a affirmé que l'Arioste, Machiavel et l'Arétin personnifient les trois faces de l'esprit italien du XVIe siècle : une imagination sereine et artiste, qui rit d'elle-même ; un esprit viril, qui proscrit les illusions de l'imagination et du sentiment, et qui nous introduit dans le sanctuaire de la science, dans le monde de l'homme et de la nature ; enfin la dissolution morale, sans remords, parce qu'elle est sans conscience. De Sanctis, à qui j'emprunte cette définition, groupe autour de l'Arioste les innombrables « novellieri », romanciers et auteurs comiques, « pâture d'un peuple cultivé et oisif, qui vit dans des châteaux enchantés, parce qu'il ne prend plus au sérieux la vie réelle ». A Machiavel fait cortège un essaim d'illustres hommes d'État et historiens, Guichardin, Gianotti, Paruta, Segni, Nardi, et tous les grands penseurs qui cherchent la rédemption dans la science. Aux côtés de l'Arétin s'agite la tourbe des lettrés, des histrions, des bouffons, des courtisans, des spéculateurs, des gâcheurs. L'Arioste, ajoute de Sanctis, excite les imaginations au point de provoquer l'ironie ; Machiavel pousse le réalisme et la logique jusqu'à donner le frisson, et l'Arétin le cynisme jusqu'à engendrer le dégoût.

Il y a autre chose encore et plus chez l'Arétin qu'un virtuose dans un genre absolument inférieur, je devrais dire dans un genre essentiellement méprisable. S'il ne s'était agi que d'un vulgaire maître chanteur ou d'un vulgaire libertin, fût-il le plus habile et le plus effronté de tous, M. Gauthiez — dont je me serais empressé de suivre l'exemple — ne se serait pas étendu à ce point sur un cas délictueux ou pathologique, relevant des tribunaux correctionnels, et non d'un aréopage littéraire. C'est parce que l'Arétin s'est révélé comme un des maîtres de la langue italienne, que la critique est forcée de faire deux parts, celle du caractère et celle du talent.

Certains critiques, Philarète Chasles en tête, ont cherché à rabaisser le mérite de l'écrivain ; ils lui reprochent l'abus des redondances emphatiques, des concetti, et le donnent pour précurseur aux « Précieuses ridicules ». Ne se complaît-il pas dans les images les plus prétentieuses et les plus banales : le vernis de la faveur, le tombeau des promesses menteuses, le lac de la mémoire dans lequel on pêche à l'hameçon de la pensée, ou encore dans la phraséologie la plus vide : « une ruine admirablement grande et grandement admirable » ! « C'était, ajoute Philarète Chasles, une nature brutale et énergique, ardente, sans choix et sans goût, pleine d'un feu grossier ; esprit inventif, mais faux, riche en mauvaises créations de mots hardis, en inutiles nouveautés d'images perdues et en témérités dissonantes de langage ; pro-

1. « Si une pauvre [illegible] cherche, écrit-il quelque part, ma maison fut la dépense. Si [illegible] met quelqu'un en prison, c'est à moi de pourvoir à tout. Les soldats sans équipement, les étrangers malheureux, une quantité de chevaliers errants viennent se refaire chez moi. » Ailleurs il nous parle des vingt-deux personnes, [illegible] enfants [illegible] viste pour manger l'os de la pauvre seiche d'où il tire son encre. « Jamais, ajoute-t-il, il ne s'[illegible] vienne, sinon plus, du moins tout autant d'affamés. »

digue de sel comique sans philosophie et de métaphores échevelées sans poésie... »

Voilà un jugement lestement expédié ! Aujourd'hui la critique éprouve le besoin d'y regarder de plus près : à côté de défauts et de lacunes que l'on ne saurait nier, que de beautés de premier ordre ! Assurément, nous ne demanderons pas à l'Arétin des œuvres « de style » : il ne s'entendait ni à creuser une idée, ni à châtier la forme, tout comme il avait en horreur la philosophie et les philosophes. Mais s'étant formé tout seul, sans avoir passé par la filière des écoles, il ignorait aussi le joug sous lequel tant de ses contemporains avaient si humblement courbé la tête.

Le XVIe siècle nous offre ainsi, en regard les uns des autres, le camp des littérateurs de profession et le camp des écrivains improvisés, les uns rompus à toutes les difficultés du métier ; les autres ayant pour eux la fraîcheur ou la vivacité des impressions, l'indépendance, la verve, la fantaisie. Ici c'est le cardinal Bembo, prince des humanistes, l'élégant imitateur de Pétrarque, auteur correct et châtié par excellence : il représente, abstraction faite de l'Arioste et du Tasse, qui sont hors de pair, l'armée des poètes de cour, des historiographes, des épistolographes, bref de tous ceux qui vivent de leur plume, nous dirions aujourd'hui les gens de lettres. C'est une littérature savante, et plus souvent encore pédante ; inspirée avant tout par les souvenirs classiques et vivant, par conséquent, d'imitations.

Dans le camp opposé, on rencontre les autodidactes chez qui la vocation tient lieu d'étude : diplomates ou guerriers, dames du monde, artistes. Tels sont le comte Balthazar Castiglione, l'auteur du *Courtisan*, cet attachant manuel d'éducation ; puis Vittoria Colonna, Benvenuto Cellini, Michel-Ange, enfin l'Arétin.

Les grammairiens diront ce qu'ils voudront : malgré la pureté de la forme, malgré les tours de force de la prosodie, la facilité de Bembo et de ses sectateurs touchera moins que la sincérité, le piquant, la chaleur, de leurs émules, quelque inégal ou rocailleux que soit parfois leur style. Les qualités qui s'acquièrent par l'application ne pourront jamais entrer en ligne avec celles qui ont leur source dans la nature même.

C'est là, ce semble, une vérité qu'il est aujourd'hui superflu de démontrer.

Et cependant, même de notre temps, il s'est trouvé des critiques qui ont essayé d'appliquer à Michel-Ange, pour ne citer que lui, la loi commune et lui ont refusé une place parmi les poètes. Écoutons l'un d'eux : « Un autre préjugé, dont il faudrait se garder, c'est de prendre Michel-Ange pour un grand poète, parce qu'il a peint le *Jugement dernier*, créé les figures de la *Nuit* et du *Sommeil*, et bâti le dôme de Saint-Pierre (1). » Un second regrette que la pensée ait tant de peine à se faire jour chez lui ; il le montre « redoublant de coups de marteau pour arracher à la pierre la beauté qu'elle recèle, tantôt entassant les comparaisons et accumulant les rimes dans le désir de se faire comprendre, et tantôt rejetant tout apprêt et toute parure pour reluire aux yeux et s'effrayer aussitôt de sa pauvre nudité (2) ».

Ainsi une versification facile, un style coulant, semé de banales fleurs de rhétorique, le cliquetis des mots, passent, de nos jours encore, aux yeux de certains critiques, pour préférables à cette éloquence qui procède de la sincérité du sentiment et de la force des convictions ! On portera aux nues tant d'écrivains de troisième ou de quatrième ordre, qui n'ont vécu que d'emprunts, et l'on raillera l'originalité saisissante, la rare tenue, la sublime gravité d'un Michel-Ange !

V

Pour déblayer le terrain, commençons par écarter les productions sans nombre qui constituent le bagage poétique de Pietro Aretino : M. Gauthiez, qui s'est acquitté de cette tâche, souvent rebutante, avec autant de courage que d'impartialité, a déclaré que ses vers, le plus souvent méchants, étaient aussi de mauvais vers. Si la *Marfisa* et les *Lagrime d'Angelica* ne forment que de hâtives imitations du chef-d'œuvre de l'Arioste, les compositions sacrées, — il serait plus juste de dire sacrilèges, — les quatre livres *de l'Humanité du Christ*, la *Passion de Jésus*, la *Vie de la Vierge Marie*, la *Vie de sainte Catherine*, ne peuvent que provoquer le dégoût, venant d'une telle plume. Toutes les fois qu'il faisait preuve de cynisme, l'Arétin restait dans la logique de son tempérament ; en célébrant les mystères de la religion, il devenait un non-sens, l'émule de l'hypocrite qu'il a lui-même flétri dans une de ses comédies.

Nous attachons-nous au dramaturge, l'Arétin monte d'un degré dans notre estime. Si sa tragédie en vers, *Horatia* (imprimée en 1546), vient après la *Sophonisba* de Trissin (1515), elle a le mérite de précéder les *Horaces* de Corneille et d'offrir — c'est M. Gauthiez qui parle — « une certaine vie d'ailleurs rudimentaire, dans le mouvement des foules et une brutale vigueur, capable parfois d'emporter l'idée assez loin ».

Infiniment plus originales et plus vibrantes sont les comédies en prose : *la Cortigiana*, ébauchée en 1526, mais publiée en 1534 seulement, satire des plus virulentes contre la cour de Rome ; *le Maréchal*, que

(1) Étienne, *Histoire de la Littérature italienne*.
(2) Klaczko, *Causeries florentines*.

Shakespeare a peut-être mis à contribution dans son *Marchand de Venise;* puis *la Talanta* (1542), *l'Hypocrite* (pièce à imbroglios, où l'on a cru découvrir le prototype du Tartuffe de Molière, mais qui renferme — ce fait est mieux établi — quelques scènes d'une grande distinction comme sentiment et comme langue (entre autres, celle entre deux anciens fiancés), enfin *le Philosophe* (1546). Ce fut, d'après M. Gauthiez, « un théâtre fait à la diable, sans scrupule, sans art, un théâtre de bohème, de charlatan, si plein de dons naturels, si fertile en trouvailles, qu'il fait penser, dans mainte scène, aux ouvrages du génie même, du génie qui a pris son bien dans ces imbroglios fantasques ».

Considérons-nous les cyniques *Ragionamenti* ou *Dialogues :* quel abîme entre eux et les recueils de Nouvelles contemporains; quelle vivacité dans le récit, quelle abondance de traits, que de rapprochements imprévus et cependant justes, là où les Bandello, les Lasca et tant d'autres s'évertuent à trouver — et ils y échouent plus souvent qu'ils ne réussissent — l'expression vivante et pittoresque.

Ainsi, au fur et à mesure que nous nous attachons à une face nouvelle de ce talent souple et libre, notre estime va grandissant : au moment de considérer l'esthéticien et le critique d'art, cette estime se change en admiration. L'Arétin a créé de toutes pièces une branche de la littérature qui a compté depuis tant de représentants éminents. Deux siècles avant Diderot, il a su remuer, à propos d'un tableau, tout un monde de sentiments, et, mieux que lui, avec une compétence bien autre, analyser tous les mérites de l'œuvre d'art. Jamais critique — et je n'en excepte ni Théophile Gautier ni Paul de Saint-Victor, n'a fait passer avec cette maëstria dans le domaine de la poésie des impressions propres à la peinture.

Mais c'est dans ses lettres, dans ce vaste et unique recueil écrit au jour le jour, qu'il faut chercher la supériorité de l'Arétin. Il ne s'exagérait pas sa valeur quand il écrivait à Bernardo Tasso :

« Dans le style épistolaire, vous êtes mon imitateur et vous marchez derrière moi, pieds nus ! Vous ne pouvez imiter ni la facilité de mes phrases, ni l'éclat de mes métaphores. Ce sont choses qu'on voit mourir et languir dans vos pages, et qui naissent vigoureuses dans les miennes. »

Découvrir le mot pittoresque, le mot ailé, multiplier les contrastes piquants, animer les moindres thèmes par l'abondance des images ou la verve de la dialectique, ce n'est là encore qu'un des côtés de la tâche à laquelle l'Arétin s'est consacré : il y a chez lui, à côté de l'artiste en paroles, l'esprit hardi, pour ne pas dire généreux, qui renouvelle les idées et leur donne un tour nouveau.

Les humanistes s'étaient trop tôt renfermés dans leur rôle de littérateurs purs, au lieu d'étendre leur action à tous les domaines de la pensée, comme Pétrarque au XIVe siècle, le Pogge, Æneas Sylvius, Valla, au XVe. L'Arétin, quelque indigne qu'il fût, reprit ce rôle, en le limitant, il est vrai, à la politique courante.

Alors même qu'il ne se guidait dans ses attaques (la satire lui réussissait mieux que l'apologie) que d'après ses sentiments personnels — convoitises, susceptibilités, rancunes, — il servit à tout instant d'interprète, d'interprète éloquent, à son pays et à son temps. Grâce à une rare ouverture d'esprit, il mettait le doigt sur le point vulnérable, et élevait à la hauteur d'une doctrine ce qui n'avait été au début chez lui qu'un calcul misérable. Il est cruel, à coup sûr, d'insulter à un vaincu ; mais l'Italie entière pouvait-elle s'empêcher de l'approuver le jour où il adressa au pape Clément VII, après le sac de Rome, cette lettre d'une ironie si amère :

« La justice que met le ciel à corriger les erreurs n'apparaissait pas clairement : il fallait votre captivité pour en témoigner. Consolez-vous donc en pensant que sa volonté vous a remis au bon plaisir de César, si bien que vous pourrez expérimenter du même coup la miséricorde divine et la clémence humaine... »

Et jusque par l'excès de sa franchise quels services n'a-t-il pas rendus ! Trop longtemps avait régné le parti pris de l'indulgence; la phraséologie et la flagornerie avaient vicié toutes les formes de la discussion. A force d'envelopper jusqu'aux observations les plus innocentes dans des formules aussi banales qu'obséquieuses, on désapprit ce grand secret des anciens Italiens : voir sans idée préconçue et faire voir sans faiblesse. Jusqu'où l'adulation pouvait aller dès la première moitié du siècle, Andrea Doria nous l'apprend dans l'inscription qu'il fit graver sur son palais de Gênes : en 1529, — ainsi quatre années après la défaite de Pavie, — n'y qualifie-t-il pas François Ier de monarque invincible : *invictissimus rex !*

Depuis longtemps ces exagérations ne se bornaient plus à l'épigraphie, si portée de sa nature à l'optimisme. Dans la conversation et dans la correspondance, on abusait de l' « illustrissimo » et de l' « humilissimo ».

Ce sera un des mérites de l'Arétin, quelque impurs qu'aient été ses mobiles, d'avoir de nouveau appelé les choses par leur nom et rouvert les yeux à ses contemporains.

C'est par où il l'emporte sur les humanistes de profession. Ceux-ci, héritiers des rhéteurs et des poétastres de la Rome antique, plus attachés à la pureté du style qu'à l'indépendance des idées — pou-

vait-il en être autrement dans un siècle d'imitation, — n'avaient que trop de propension à se ranger parmi les satisfaits. Une bonne prébende; il n'en fallait pas davantage pour couper court à toutes leurs revendications. Il arriva ainsi que l'Italie se confina de plus en plus dans le passé, au lieu de poursuivre la voie des réformes et du progrès qu'elle avait si glorieusement inaugurée au moyen âge, d'accord d'ailleurs, sur beaucoup de points, avec la France et l'Allemagne. De ce côté-ci des monts, au contraire, l'humanisme fit plus d'une fois alliance avec les réformateurs et puisa dans leur commerce une verdeur ou une portée qui manque trop souvent à l'humanisme italien.

Le lecteur ne me demandera pas, après les observations qui viennent de lui être soumises, de tirer une conclusion, une morale, de cette étude. Notre époque, mieux pénétrée du rôle de l'histoire, n'essaie plus de concilier le caractère avec le talent, ni d'expliquer là où il s'agit avant tout de constater. J'irai plus loin : peu nous importe l'homme dans ce débat; il a passé avec tous ses vices; mais les idées qu'il a semées, les modèles de goût qu'il a créés, sont impérissables, et c'est à eux avant tout que nous avons pour devoir de nous attacher. Ils nous montrent la langue la plus savoureuse et la plus brillante, mise au service de plus d'une cause intéressante. Aussi le pamphlétaire pouvait-il proclamer « qu'il était plus nécessaire à la vie humaine que tous les prédicateurs du monde, car ceux-ci mettent sur la voie droite les gens petits, tandis que lui, par ses écrits, y met les grands ». Son dernier biographe n'a pas exagéré en nous le montrant « hardi devant les princes, combattant un pouvoir tyrannique par une autre tyrannie, opposant le scandale à l'arbitraire. »

En dépit de l'indignité du caractère, le rôle de ce précurseur de Théophraste Renaudot n'a donc pas été sans utilité, pour ne pas dire sans gloire. Les mobiles étaient misérables, mais le principe était salutaire. En instituant cette discussion publique sur tous les actes publics rarement — il lui arrivait de franchir le mur de la vie privée, — l'Arétin a contribué plus que tout autre à provoquer le contrôle, à faire la lumière.

Parmi les innombrables conquêtes dont notre société moderne est redevable à la civilisation italienne, celle-là peut passer, sinon pour une des plus pures, du moins pour une des plus fécondes.

852.34 EUGÈNE MUNTZ.

UN ÉPISODE

DE LA BATAILLE DE SAINT-QUENTIN

19 JANVIER 1871

Le 17 janvier 1871, à la tombée de la nuit, par un temps détestable, après avoir pataugé toute la journée sur des chemins détrempés, le 67e régiment de marche (1) de l'armée du Nord entrait dans Vermand, village assez important situé à 15 kilomètres S.-O. de Péronne, et occupé la veille encore par les troupes allemandes. C'était au cours de cette marche de flanc vraiment bizarre que Faidherbe faisait exécuter à son armée. Au 67e de marche, où j'étais alors capitaine, nous n'étions certes pas au courant de la situation respective des armées en présence; mais, malgré tout, on sentait l'ennemi proche : sa cavalerie, si nombreuse dans ces parages (2 divisions et demie), ne quittait pas notre contact; ses éclaireurs fouillaient nos rangs, nous dénombraient presque homme par homme. Un jour même, le 16 je crois, une patrouille de hussards, surprise entre deux de nos colonnes, déboucha à l'improviste en tête de mon bataillon, et passa comme un éclair entre les tambours et la 1re compagnie.

Nous avions trouvé à Vermand le terme de notre fatigante journée, et nous comptions sur une nuit réparatrice. Après avoir veillé à l'installation de mes hommes dans l'un des quartiers du village et avoir pourvu à leur alimentation, je me rendis au gîte qui m'était assigné. C'était une toute petite maison dont le rez-de-chaussée était occupé par une épicerie. J'y trouvai de fort braves gens qui s'empressèrent autour de moi, et me comblèrent de soins. J'étais tellement éreinté que, renonçant au dîner de la « popote », je voulais de suite me coucher, d'autant plus que le lit qui m'était destiné, dans l'arrière-boutique, était d'aspect fort séduisant; mais devant l'insistance toute gracieuse de la maîtresse du logis, je me crus obligé de partager le repas, qui du reste était exquis : il y avait entre autres plats, une soupe aux choux dont le fumet après vingt-cinq ans me chatouille encore les narines. Je fus étonné du bon sens de mes hôtes, si simples dans leurs manières de petits bourgeois; leur façon d'apprécier les événements, d'exprimer leurs inquiétudes patriotiques était très modérée, mais très juste. Ils n'avaient pas eu à se plaindre de la présence des troupes allemandes fort disciplinées; tout ce qui avait été pris avait été payé, ou régulièrement réquisitionné. Enfin vers 8 heures je pus leur dire bonsoir et me coucher. Dieu! le bon lit! j'eus à peine le temps d'en

(1) Le 67e appartenait à la 1re brigade (colonel Aynès) de la 1re division (général Derroja) du 22e corps (général Lecointe).

jouir, car je n'avais pas seulement posé la tête sur l'oreiller que j'étais profondément endormi.

Le 18, au petit jour, nous étions en route pour Saint-Quentin. Un temps déplorable, de la pluie froide, de la boue, une brume triste et pénétrante, et, pour comble, au loin, sur nos derrières, à partir de 10 heures environ, une canonnade sourde, mais bien nourrie qui nous faisait dresser une oreille inquiète.

A midi nous arrivons à Saint-Quentin; nous avions mis cinq heures pour faire une vingtaine de kilomètres. Les faisceaux sont formés dans une rue du faubourg et les hommes commencent à installer leurs cuisines; mais le canon tonne de plus en plus et semble même se rapprocher; notre arrière-garde se trouve sérieusement aux prises avec la 15e division allemande qui lui a successivement enlevé Caulaincourt et Trefcon. Le général Derroja ordonne alors de rompre les faisceaux et le régiment, renversant les marmites, se remet en marche sur Vermand dans la direction du combat. Après une marche des plus lentes et des plus pénibles, puisque la colonne mit cinq heures pour franchir une douzaine de kilomètres, nous arrivons le soir sur le lieu de la lutte : elle ne consistait plus qu'en une fusillade des plus vives engagée à distance entre les nôtres qui occupaient Vermand et l'ennemi qui faisait semblant d'attaquer le village. Dans l'obscurité les coups de fusil semblaient une pluie d'étoiles. Nous nous déployons dans des vergers et nous prenons position à la gauche de la ligne de bataille. Au bout d'une heure ou deux, tout étant rentré dans le calme le plus complet, nous rentrions dans Saint-Quentin. La nuit était noire, on distinguait à peine sur la route la silhouette du voisin. Les hommes étaient harassés : combien restèrent épuisés sur des tas de cailloux ou dans les fossés du chemin, cherchant un semblant de repos dans la neige fondue, claquant des dents, mourant de besoin !

Le matin du 19, avant le jour, la division était de nouveau réunie à Saint-Quentin, et le 67e s'installait dans le faubourg d'Ille sur la route de la Fère, au sud de la ville. Je prenais mes dispositions pour réunir des vivres et assurer aux hommes le meilleur repos possible, quand la canonnade retentit de nouveau devant nous, vers le sud, et devint en quelques moments tellement serrée que nul doute ne se fit dans mon esprit sur sa signification. C'était une véritable bataille qui commençait. Le déjeuner fut remis à plus tard. J'inspectai rapidement les armes, fis compléter au caisson du bataillon le nombre de cartouches, puis nous nous mîmes en route pour le champ de bataille. Mon bataillon, le 2e, commandant Tramond (1), s'ébranla vers 8 heures et demie et s'achemina vers la butte de Tout-Vent d'où notre artillerie répondait aux pièces allemandes qui appuyaient l'attaque de Grugies. La compagnie dont j'étais le capitaine et qui était la 5e (les bataillons ne comptaient que 5 compagnies) se trouvait en tête du bataillon qui marchait donc la gauche en tête, comme on dit en langage militaire. Nous suivîmes d'abord la grande route de la Fère, avant de nous engager à droite dans un chemin d'exploitation qui, tantôt encaissé, tantôt découvert, serpentait à travers champs pour aboutir sur la hauteur. Les obus allemands qui manquaient nos batteries venaient s'abattre autour de nous dans l'argile détrempée du terrain et, pour la plupart, s'y enfonçaient sans éclater, avec un sifflement épouvantable, en faisant jaillir des volcans de boue. Je marchais en avant et sur le flanc gauche de ma compagnie à côté du sergent qui lui servait de guide, lorsque je sentis tout à coup de la part de ce dernier une forte pression sur mon bras droit ; je cédai d'abord sans faire grande attention, mais la pression continuant plus forte, et par suite la direction de la compagnie s'infléchissant par trop sensiblement vers la gauche du chemin, je dis au sergent : « Pourquoi donc me poussez-vous ainsi ? Marchez tout droit en tenant plutôt la droite que le milieu du chemin. » Mais lui, la physionomie très allumée déjà par la perspective du combat, me montra d'un regard fort expressif un homme tout habillé de noir qui descendait très vivement sur ce chemin dans notre direction ; c'était un prêtre qui, attiré sans doute par la curiosité, avait voulu voir une bataille de là-haut et qui, promptement édifié, rentrait à grandes enjambées se réfugier au milieu de son troupeau.

— Eh bien ! dis-je au sergent, en quoi la présence de ce curé peut-elle influer sur la direction que vous devez donner à la compagnie ?

Lui, toujours fort occupé d'appuyer à gauche me répond :

— Mon capitaine, il ne faut pas qu'il passe à notre gauche, cela nous porterait malheur ; de la façon dont j'ai marché il va être forcé de passer à notre droite et nous aurons conjuré le mauvais sort.

Je ne pus m'empêcher de rire et je le laissai faire à sa guise. Le prêtre rasa en courant le flanc droit de la compagnie et le sergent respira à l'aise. Cette tactique subtile ne porta pourtant pas bonheur au pauvre diable qui l'avait appliquée si consciencieusement : une heure plus tard, en effet, il recevait une balle dans le bras. Le médecin du bataillon, l'aide-major Michel (1), lui fit sur la route même de la Fère, où il avait été blessé, et au milieu d'une fusillade

(1) Mort général de division il y a plusieurs années.

(1) M. l'aide-major Édouard Michel fut mis en retraite après la Commune et exerça longtemps la médecine à Paris.

sérieuse, un pansement sommaire, puis lui donnant sur l'épaule une tape amicale il lui dit : « Ce ne sera qu'un bobo qui vous vaudra la médaille ; mais allez tout de même vous reposer à l'ambulance installée en ville. » Il achevait à peine ces paroles qu'une balle atteignait le malheureux sergent à la tête et le jetait mort dans les bras du médecin qui, avec son flegme imperturbable, s'écria : « Ah ! l'animal ! il m'a fait perdre mon temps et mes bandes ! Je n'en ai pourtant pas trop. »

Après avoir dépassé le curé, nous arrivons sur la hauteur de Tout-Vent. Le commandant Tramond arrête alors le bataillon et le masse un peu en arrière de la crête, les compagnies en ligne, les unes derrière les autres, la mienne en avant. On fait asseoir les hommes sur le sol afin de les défiler le plus possible du feu de l'ennemi ; puis les officiers montent jusqu'aux batteries pour voir quelle tournure prenait la lutte.

Assez loin, vers le sud, sur une hauteur, des batteries ennemies qui faisaient rage sur les nôtres ; dans le bas-fond deux lignes de feu d'infanterie séparées par 500 ou 600 mètres, remplissant d'une fumée blanchâtre et floconneuse le creux de terrain où elles ondulaient comme un rideau de moire. Sur notre droite, le crépitement d'une fusillade très serrée, indice d'un combat acharné ; sur notre gauche, rien encore : nous nous trouvions à l'extrême aile gauche de la ligne de bataille. Nous étions là depuis une demi-heure environ, sans aucun changement bien appréciable dans la situation, quand le commandant Tramond toujours calme, même dans les circonstances les plus critiques, mit en avant la motion que l'on pourrait bien déjeuner sur place en attendant les événements. L'aide-major Michel, aussi débrouillard comme chef de popote que médecin dévoué, fit signe à un homme qui déboucla prestement son sac et en tira un lunch des plus confortables. Au moment où il dépliait le papier contenant un jambon de fort bonne mine, le commandant de la brigade, colonel Aynès, arrive au galop et dit au commandant Tramond de le suivre immédiatement avec son bataillon. Adieu jambon, adieu ripailles ! Je n'avais rien dans l'estomac depuis l'avant-veille au soir ; la soupe aux choux du brave épicier de Vermand avait été rudement tassée par les nombreux kilomètres que j'avais avalés la veille. Tout fut remis dans le sac, et chacun reprit sa place réglementaire, le ventre creux, mais le cœur solide.

Conduit par le brigadier, le bataillon se porte en formation de masse vers la route de la Fère qu'il traverse. Là il est arrêté. Bien que nous soyons en arrière de la crête du plateau les balles tombent dru. Le colonel Aynès demande deux compagnies au commandant Tramond qui tout naturellement lui donne celles qu'il avait immédiatement sous la main, c'est-à-dire la mienne, la 5e, et la suivante, la 4e, commandée par le capitaine Fernandez, mon compagnon d'évasion de Metz (1). Le colonel, s'adressant alors à moi comme au plus ancien, me dit :

— Capitaine, vous allez avec ces deux compagnies vous rendre à cette ferme que vous voyez là ; vous l'occuperez solidement et vous la défendrez jusqu'à la dernière extrémité ; la position est très importante, elle est notre point d'appui extrême de gauche et elle couvre notre unique ligne de retraite.

Je reçus cet ordre sans broncher, mais ma tournure embarrassée et ma physionomie anxieuse firent, sans doute, impression sur le colonel, car sans quitter mon regard il ajouta :

— Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?

Alors, encouragé par son air bienveillant, je lui dis :

— Mais, mon colonel, qu'entendez-vous par dernière extrémité ?

— Vous ne quitterez cette ferme que sur un ordre verbal ou écrit de moi.

Je savais à quoi m'en tenir. Je mis aussitôt les deux compagnies en marche, puis les arrêtant dans une forte tranchée de la route où elles se trouvaient abritées des coups, je gagnai vivement le plateau sur lequel s'élevait la ferme en question.

Elle se composait d'une enceinte carrée de murs assez élevés ; l'entrée, formée par une grande porte cintrée, donnait sur la face opposée à l'ennemi. La porte une fois franchie, on trouvait à gauche et dans l'angle le bâtiment d'habitation élevé d'un étage et d'un grenier ; sur la face regardant l'ennemi, un vaste hangar la garnissait tout entière et contenait la provision de fourrages, des outils, etc. ; çà et là, répartis le long des murs, le four, de petites étables basses, un tas de perches à houblon, etc. La cour était occupée par les débris d'une troupe à accoutrements bizarres qui m'étaient tout à fait inconnus, des francs-tireurs sans doute ; les hommes, ayant l'air tout désemparé, s'agitaient beaucoup et prenaient leur disposition de départ. Leur commandant, un homme d'âge avancé, portant beaucoup de galons, semblait tout ahuri ; je ne pus obtenir de lui aucun renseignement précis sur ce qui s'était passé là avant mon arrivée. Je retournai rapidement chercher ma troupe. Nous eûmes vite fait, Fernandez et moi, d'installer nos hommes et d'organiser défensivement l'enceinte, qui s'y prêtait du reste fort bien. Je disposai à l'extérieur, à droite et à gauche, pour garder les flancs, deux lignes de tirailleurs qui, embusqués dans les sillons, entamèrent de suite le feu avec des troupes saxonnes descendant d'Itan-

(1) Voyez la *Revue Bleue* du 1er décembre 1896. — M. Fernandez est actuellement chef de bataillon au 129e d'infanterie.

court, village bâti sur la hauteur qui nous faisait face.

Ces dispositions prises, je cherchai à me rendre un compte bien exact de la situation. A ma droite et à quelques centaines de mètres se trouvait une grande ferme entourée d'un verger bordé d'une épaisse haie vive. Un feu très violent d'infanterie l'enveloppait comme d'une auréole de fumée. Je supposai qu'elle était occupée et défendue par les trois autres compagnies du bataillon; à ma gauche, à quelques centaines de mètres également, le village de Neuville-Saint-Amand. C'est de ce côté que se portait ma préoccupation; ce village était-il occupé par les nôtres? Sans doute non, si je devais m'en rapporter aux paroles du colonel Aynès. Cependant je voyais s'agiter sur sa lisière des hommes qui me paraissaient armés. J'avais tout intérêt à être fixé sur ce point, car de là pouvait venir ma perte à bref délai si l'ennemi s'introduisait dans le village; je résolus donc de m'en assurer par moi-même. Tout allant au mieux dans la ferme et aux alentours, je prends mes jambes à mon cou, car le terrain complètement découvert qui me séparait du village était balayé par le feu de l'ennemi. En me rapprochant du village, je reconnais des pantalons rouges; c'est une compagnie du 1er bataillon placée là depuis peu. Son commandant m'assure qu'à sa gauche il n'y a plus de troupes françaises. Je retourne immédiatement à mon poste, très satisfait de savoir mes deux flancs bien assurés.

De notre côté le combat traînait en longueur, nous entretenions un feu assez nourri toutefois depuis deux heures environ, quand tout à coup des fenêtres du premier étage de la maison, je vois à ma droite l'infanterie ennemie se précipiter sur notre ligne et, quelques moments après, les troupes qui défendaient la ferme située sur mon flanc droit se replier vivement sur Saint-Quentin, en même temps que le village de la Neuville est évacué sans combat par la compagnie qui l'occupait. Je descends dans la cour, m'attendant d'un moment à l'autre à recevoir du colonel Aynès l'ordre d'abandonner la ferme. Mes hommes, qui ne se doutaient de rien, bien embusqués derrière les murs de la cour, entretenaient une fusillade tellement serrée qu'il était impossible de s'entendre parler. Sur notre front l'attaque s'était brisée; mais qu'allait-il advenir si nous restions longtemps isolés sur le champ de bataille sans aucun appui, ni à droite ni à gauche? J'étais très perplexe, car je ne voyais rien venir. Mon camarade Fernandez partageait mes vives inquiétudes. Les Allemands eurent vite fait de nous tirer d'embarras. Le bataillon saxon qui venait d'enlever la ferme de droite se rabattit sur notre flanc droit pendant que le bataillon prussien qui avait pénétré dans la Neuville menaçait notre gauche. Les hommes embusqués dans les sillons arrêtèrent ce double mouvement, pendant que de la ferme l'attaque de front était maintenue. Voyant la difficulté qu'auraient les troupes d'infanterie à enlever cette espèce de redoute d'où nous résistions à l'abri des coups, l'ennemi arrêta son mouvement offensif. Je me réjouissais déjà de ce répit qui nous permettrait de recevoir soit l'ordre de retraite soit du renfort, quand une douche de feu vint arrêter net ma satisfaction. Une batterie d'artillerie (trois pièces seulement peut-être), établie à 150 mètres environ en avant d'Itancourt, entrait en action pour préparer l'attaque décisive de l'infanterie. Quelle danse alors! Des obus qui se succédaient avec une rapidité incroyable les uns passaient au-dessus de la cour avec des sifflements tellement stridents qu'ils faisaient tout trembler, les autres pénétraient dans la toiture du hangar dont ils bousculaient la charpente, ou traversaient la maison, renversant les cloisons, trouant les planchers, mettant les meubles en miettes, — ou bien encore ils éclataient au milieu même de la cour avec un vacarme infernal. Et je commençais à ne plus trop savoir où donner de la tête au milieu de ce hourvari que panachaient douloureusement les cris des blessés.

Car nos pertes, minimes jusqu'alors, devenaient de plus en plus sérieuses; mon camarade Fernandez qui commandait la 4e compagnie est atteint d'un éclat d'obus à l'épaule, son lieutenant est blessé au visage, mon lieutenant fortement contusionné s'était déjà retiré; la direction devenait difficile. Je faisais tous mes efforts pour rassurer les hommes qui commençaient à s'apeurer sous cet ouragan de fer et de feu déchaîné autour d'eux. Je les suppliais de ne pas tirer, de conserver leurs cartouches pour résister à l'attaque de l'infanterie qui ne pouvait tarder à se produire. Peine inutile! ils tiraient toujours sans rien voir : répondre au bruit par le bruit leur procurait une satisfaction qui les occupait et en tout cas les maintenait à leur poste.

Mes sous-officiers se prodiguent, allant de l'un à l'autre, et nous parvenons ainsi à conserver notre monde en main. Je vais jeter un coup d'œil sur mes tirailleurs du dehors; en traversant la cour je vois couler du trou de l'enfournée du four un gros filet de sang mêlé à des débris d'étoffe et de linge : c'est un homme qui, affolé par la peur, a cru se mettre en sécurité en se réfugiant dans le four et qu'un obus pénétrant dans la maçonnerie a réduit en bouillie. Dehors tout va bien, mes tirailleurs ne souffrent pour ainsi dire pas de la canonnade qui passe par-dessus leurs têtes. Au moment où je rentre dans la cour un obus, éclatant dans le hangar, met le feu aux fourrages. En quelques minutes, sous l'impul-

sion du vent du sud-ouest, le hangar est en feu, et l'incendie gagne les autres bâtiments. Alors, les hommes perdent la tête; sans que rien puisse les retenir, ils abandonnent leurs postes et se précipitent en désordre vers la porte restée grande ouverte. Je les préviens pour tâcher de les arrêter et de les conserver en troupe, mais je suis vite débordé, et la course folle, échevelée commence vers Saint-Quentin. Les bras étendus je retenais encore un groupe d'une vingtaine d'hommes près de la porte; les voyant près de m'échapper, sans doute à bout de moyens de persuasion, malgré moi, oh! bien malgré moi, je leur lançai à tout hasard cette phrase : « N'y aura-t-il donc personne qui aura le courage de mourir ici en faisant son devoir? » Je n'avais pas achevé qu'un sourire me vint aux lèvres comme si j'avais entendu une autre bouche que la mienne prononcer ces paroles mémorables. Le résultat ne se fit pas attendre : tous les hommes que j'avais espéré clouer là par cette emphatique apostrophe prirent leur essor vers la ville comme une envolée de pigeons, et je me trouvai presque seul, entouré de six ou sept engagés volontaires, hommes déjà mûrs, pleins de courage et de dévouement, qui avaient toujours, au cours de la campagne, formé le noyau de résistance de ma compagnie. Ce dénouement, auquel j'ai songé bien souvent depuis, m'a inspiré un profond scepticisme au sujet de l'effet que peuvent avoir sur trente ou quarante mille hommes les paroles prononcées par un chef en des circonstances périlleuses.

Que faire? La canonnade continue toujours; mais je sens bien que lorsque l'ennemi s'apercevra de l'évacuation de la ferme, ce qui ne peut tarder, le canon se taira pour laisser la parole au fusil et alors nous serons entourés et faits prisonniers. Le spectacle est navrant dans l'intérieur de la cour. Les hommes blessés au cours de l'action se sont réfugiés dans la maison et ils ont quitté, pour se soigner, une partie de leurs vêtements. Atteins maintenant par l'incendie ils cherchent en se traînant péniblement, tout sanglants, tout débraillés à s'échapper; mais les flammes les devancent et les brûlent tout vifs. Un homme resté dans le hangar s'efforce de se frayer un passage; il est saisi par la flamme, aveuglé par la fumée; il flambe tout debout comme une allumette et s'abat dans le brasier en produisant un bouquet d'étincelles. Ne pouvant rien faire pour ces malheureux, n'ayant plus le moyen de défendre mon poste qui n'existe plus puisqu'il est brûlé, et que je n'ai plus de soldats, je prends le parti de filer au plus vite pendant qu'il en est temps encore. Je rassemble mes gardes du corps qui se sont bourrés de cartouches prises aux blessés et nous sortons. Déjà l'infanterie ennemie s'est rapprochée et va nous entourer. Mes gaillards font un feu d'enfer qui nous enveloppe de fumée : nous en profitons pour franchir la ligne ennemie non sans quelques heurts, mais en tout cas sans dommages sérieux. Nous gagnons la route de la Fère et nous entamons une course ventre à terre. La fusillade nous accompagne quelques instants, mais la grande mobilité du but la rend inoffensive. Nous dévalons ainsi pendant deux ou trois kilomètres jusqu'aux premières maisons du faubourg d'Ille. Là je retrouve mon chef de bataillon qui en m'apercevant me saisit dans ses bras et m'embrasse fort tendrement; — les hommes de ma troupe pour excuser leur escapade avaient eu bien soin de lui dire que j'avais été tué dans la ferme. A la nouvelle de ma mort, mon ordonnance, brave garçon qui m'avait suivi lors de mon évasion de Metz, et que j'avais laissé le matin très fortement atteint par une bronchite dans une maison du faubourg, s'était levé, malgré les instances des habitants chez lesquels il était couché, et, tout seul, avait gagné la partie du champ de bataille qui lui fut indiquée, afin de retrouver au moins le corps de son capitaine. Je ne le revis que plusieurs jours après; il avait heureusement échappé à l'ennemi.

J'appris que le colonel Aynès avait été tué dans la ferme située à la droite de la mienne : il n'avait donc pu, en temps utile, me donner lui-même ou me faire porter l'ordre d'évacuer la ferme et de suivre le mouvement général de retraite de la brigade. Notre résistance prolongée bien involontairement dans cette ferme avait eu au moins pour résultat de permettre à notre artillerie placée à Tout-Vent d'exécuter sa retraite en sécurité par la grande route.

A ce moment, à 3 heures et demie environ, la bataille était finie, pour nous du moins qui avions combattu sur la rive gauche de la Somme, mais malheureusement elle était irrévocablement perdue. Le 22e corps était en pleine retraite sur la route du Cateau. Je m'occupai, pour ma part, à rallier, sans grand succès, les débris de ma compagnie; comme je parcourais à cet effet le faubourg d'Ille, je rencontrai notre divisionnaire le général Derroja qui, au milieu d'un groupe de soldats de toutes armes, cherchait, — en faisant construire des espèces de barricades avec des voitures, des tables, des sacs de blé, car c'était jour de marché, — à défendre pied à pied le faubourg et à retarder ainsi la marche de l'ennemi qui du reste ne nous poursuivait que très mollement. Je me joignis à lui; quand la nuit survint, nous nous retirâmes. Les Allemands occupaient déjà la gare et de là envoyaient des feux de salve qui balayaient la voie ferrée. Je crois bien que je franchis d'un seul bond les deux voies; je me trouvai

alors, après avoir passé le pont du canal, seul ou à peu près sur une place à laquelle aboutissaient un boulevard et plusieurs rues. Laquelle prendre pour aller vers le nord ? Comment me renseigner. Toutes les maisons étaient hermétiquement closes. J'eus beau frapper à coups redoublés à plusieurs portes, cogner contre des persiennes ou des vitres de rez-de-chaussée. Rien. Les batteries allemandes commençaient déjà à bombarder la ville, et les obus en éclatant avaient si bien terrorisé les habitants que pas un n'osait se montrer. Je faisais de tristes réflexions en songeant qu'avant peu je serais fait prisonnier, — car j'étais tellement fatigué que je ne pouvais littéralement plus me traîner, quand mon attention fut attirée par le passage de deux cavaliers. Craignant que ce ne fussent des ennemis, je m'enfonçai dans l'encoignure d'une porte cochère, et de là, à ma grande et joyeuse surprise, je vis se profiler dans la lueur incertaine du soir la silhouette bien connue de notre cher docteur Michel monté sur un grand cheval blanc que nous avions ramassé dans une rafle opérée quelques jours auparavant aux environs de Bapaume. Il était suivi de son ordonnance qui montait un cheval ravi, lui aussi, à l'ennemi et portant encore le harnachement des hussards prussiens. Ce brave garçon me céda de lui-même sa monture, et m'aida à me mettre en selle, car j'étais absolument incapable de lever une jambe. Le docteur Michel et moi, nous prenons au grand trot la première rue qui se présente à nous et la suivons jusqu'à sa sortie de la ville ; là nous rencontrons un petit cabaret éclairé et ouvert où nous recevons avec grand plaisir l'annonce que nous sommes sur la route de Valenciennes. En route donc pour Valenciennes ! A 6 heures du matin nous étions à Bohain, à 11 heures à Solesmes où nous faisions semblant, moi du moins, de déjeuner. Depuis le 17 au soir je n'avais absolument rien pris, et pourtant il m'était impossible d'avaler quoi que ce fût. A 3 heures, nous arrivons à Valenciennes. Nous descendons à l'hôtel du Commerce ; les chevaux une fois installés à l'écurie et bien recommandés, je demande une chambre. A 4 heures j'étais couché et endormi. Je ne me suis réveillé que vingt-quatre heures après, mais avec une faim !

Le lendemain 22, sur l'indication de la place, nous rejoignîmes le régiment par le chemin de fer en avant d'Arras. C'est dans le petit village de Mercatel que je retrouvai enfin ma pauvre compagnie bien diminuée et pas mal désorganisée. J'étais parti de Lille, le 26 novembre, pour la bataille d'Amiens avec 210 hommes à l'effectif, il m'en restait 86 : les autres, les absents, soignaient leurs blessures dans les ambulances ou dormaient du dernier sommeil sur les champs de bataille de Pont-Noyelles, Bapaume et Saint-Quentin.

Il m'a souvent été demandé par des personnes auxquelles j'ai fait ce récit quelles avaient été mes impressions intimes au cours de cette journée si mouvementée, dans quel état d'âme je m'étais trouvé au milieu de ces péripéties bien faites pour déconcerter. A vrai dire je n'ai guère eu le temps d'analyser mes sensations, car j'étais terriblement occupé et préoccupé ; mais je me rappelle, comme si j'y étais encore, que j'ai été poursuivi toute la journée, — obsession énervante à force d'être continue, — par cet air de la valse du *Petit Faust* que je n'ai pu m'empêcher de fredonner et de ressasser pendant toute la bataille :

Je suis Méphisto, serviteur fidèle,
De l'ange déchu qu'on nomme Satan ;
Je hais comme lui...

9.4.08 Colonel PATRY.

M. ÉMILE LOUBET

Au philosophe superbe, au confident de Pallas-Athénè dont la barbe d'argent attirait autour du fauteuil présidentiel les divines abeilles du mont Hymette, le Sénat a choisi pour successeur un paysan trapu des bords du Rhône, M. Loubet de Montélimar. Ce choix était prévu, bien que M. Loubet ait compromis, un instant, ses chances par un excès de candeur épistolaire. Ce choix, d'ailleurs, est judicieux, car M. Émile Loubet est un sage.

Il est sage un peu bourgeoisement et médiocrement. On ne peut pas dire de sa sagesse qu'elle « enferme en ses desseins l'éternité tout entière ». Elle n'a pas d'aussi graves soucis. Mais c'est une sagesse qu'il ne faut pas dédaigner en cette fin de siècle agitée, brumeuse et mystique. Elle se répand en conseils pratiques. Elle prêche aux hommes la simplicité, la paix, l'ordre et l'économie. C'est la sagesse du bon roy d'Yvetot qui, coiffé d'un bonnet de coton et juché sur un petit âne, s'entretenait familièrement avec ses sujets.

Et il est bien vrai que l'humanité a besoin de se reposer de temps en temps dans sa course aventureuse. Les conquérants l'épuisent, les prophètes l'épouvantent, les philosophes sont enclins à la tourner en dérision. Elle demande grâce. Elle veut sommeiller sous l'orme. L'heure est alors venue d'apprécier toute la sagesse du bonnet de coton. Vivent le bon roy d'Yvetot et sa coiffure pacifique ! Le Sénat fut sage d'abandonner ses destinées aux rênes de cet excellent M. Loubet.

Il récompensa ainsi les bons et loyaux services que M. Loubet a rendus à la chose publique. On n'a pas oublié, je pense, le dévoûment du sénateur de la Drôme en certaines crises ministérielles, qui ne se

terminaient pas, parce que M. Tirard n'était plus là. M. Loubet se précipita dans le gouffre pour sauver l'État. Il recueillit toute la succession politique de M. Tirard, qui fut un homme de bonne volonté. M. Loubet en est un autre. Tous deux ont droit à notre reconnaissance. Ils y ont des titres égaux, encore que différents.

M. Tirard était majestueux; il brandissait son honnêteté avec un fracas de tonnerre. M. Loubet est simple, ses phrases n'ont pas de panache, son honneur est discret. M. Tirard était un républicain romantique, qui avait appris sa rhétorique dans les clubs de Paris. M. Loubet est de l'école du bon sens. Il aime le Code civil et le bon Dieu de Béranger. On devinait que celui-là avec sa chevelure indocile et son nez intrépide était capable de provoquer tous ses adversaires, y compris les moulins à vent, tandis que la prudence de celui-ci est bien cautionnée par son nez camard, ses yeux paisibles et sa barbe rustique. L'un eut plus d'ardeur que de malice. L'autre a un peu plus de malice que d'ardeur. M. Tirard fut un superbe «coursier ». M. Loubet est un bon petit cheval de labour.

Quand on rencontre M. Loubet dans les rues de Paris, la mine ennuyée et le pas traînard, on devine le sacrifice qu'il nous fait en demeurant parmi nous. Il serait si doux d'aller s'ébrouer au soleil à travers les champs du pays natal! Mais le bonhomme sait bien qu'il n'a pas le droit de nous abandonner. On le lui a prouvé hier encore en l'élisant président du Sénat. Le petit cheval de Montélimar a battu le vieux renard de Toulouse. A cette pensée, M. Loubet ne peut s'empêcher de sourire. Il sourit, d'ailleurs, sans méchanceté. Sa large face s'épanouit comme une fleur des champs. Et s'il y a un peu de ruse au fond de ses yeux bleus, toute sa personne trapue et joviale avertit que cette ruse n'est ni très profonde, ni très perfide.

M. Loubet se porte bien. Voilà le secret de sa force, de sa patience et de sa belle humeur. Je crois bien que par la santé il est le premier de nos hommes d'État. Ce n'est point, que je pense, un mérite négligeable, alors surtout qu'on ne se pique d'aucune philosophie stoïcienne et qu'on ne met pas son orgueil à mépriser la douleur. Car cet excellent M. Loubet est philosophe précisément en ce sens qu'il se désintéresse de toute philosophie. Ce qui est, comme on a dit, tout l'art de bien philosopher.

La première fois que je le vis, il venait de rallumer un cigare de deux sous, qui expirait lentement en spirales de fumée âcre et noire, et il faisait de grands gestes, comme un sémaphore. Je le crus irrité. On me rassura sur-le-champ. Il contait à quelques collègues l'histoire d'un braconnier de Montélimar, qui avait joué un bon tour à la gendarmerie. Jamais M. Loubet n'avait fait autant de gestes pour défendre son portefeuille ministériel. Vraiment, on peut penser qu'un tel homme a le sentiment exact de l'importance de toutes choses, puisqu'il se passionne pour les ruses d'un braconnier et demeure indifférent aux séductions du pouvoir!

Il ne faut rien exagérer cependant et je ne pense pas que la sagesse de M. Loubet égale celle du philosophe Pyrrhon, par exemple, qui se rendait, chaque matin, à la ville voisine pour vendre les légumes de son potager et les volailles de sa basse-cour. « Si votre sagesse eût été aussi exemplaire, monsieur le Président, vous ne seriez pas devenu conseiller municipal, maire de Montélimar, député, sénateur, ministre et, enfin, président du Sénat! Vous continueriez à plaider devant les bons juges de Montélimar, vous élèveriez le ver à soie, vous pêcheriez dans les eaux du Rhône! Voyez-vous, le roy d'Yvetot lui-même auquel je vous ai comparé n'est pas pur de toute brigue. Il n'eût pas été roy, vous dis-je, s'il n'eût pas un peu voulu l'être! J'aime son bonnet de coton, paisible et familier, mais je ne le crois pas tricoté avec de la laine toute blanche. Le vôtre non plus n'est pas immaculé. Vous avez eu une heure d'ambition (avouez-le!) et cette heure-là a décidé de la suite de votre vie. Vos amis, vos compatriotes de là-bas vous entraînèrent dans la danse politique; ce premier pas vous perdit. On commence par le conseil municipal, sait-on par quoi l'on finit? L'histoire est pleine de ces graves enseignements. Que ne les méditâtes-vous, monsieur le Président? »

Ce n'est pas la vanité qui détermina M. Loubet à jouer un rôle sur la scène politique. Je ne pense pas non plus que M. Loubet soit entré au Parlement pour initier ses concitoyens à une haute et hardie conception de philosophie politique mûrie à l'ombre de ses oliviers. Le nouveau président du Sénat s'est toujours refusé à faire sa part à l'idéologie, M. Loubet est métaphysicien à peu près comme le bonhomme Chrysale.

Je vais dire la cause principale de sa destinée politique : M. Loubet est sensible à la flatterie. Il n'en faut pas davantage à la fortune pour frapper. Ce point vulnérable lui suffit. M. Loubet écouta ce que lui dirent ses compatriotes. Ils vantèrent sa ferme raison, son amour du travail, son honnêteté. Ils lui représentèrent les services qu'il pourrait rendre à la République des braves gens. Et M. Émile, ainsi qu'on le nomme là-bas, ne sut pas se défendre contre ces séducteurs. « Ils n'ont pas tort, pensait-il, dans sa barbe blonde. Ils me jugent bien, j'ai du bon sens et de l'honnêteté. Avec ça, on peut aller loin. Partons pour Paris! »

Et il partit pour Paris.

« Ce coup-ci, je le tiens », dit la fée malicieuse

qui est chargée de troubler le repos des mortels. M. Loubet ne tarda pas, en effet, à devenir ministre des Travaux publics. Il présida, après MM. Hérisson, Millaud et Demôle, à la destinée de nos routes, de nos canaux et de nos chemins de fer. Il y présida avec plus de conscience que de solennité. Je suis sûr que l'envie dut lui venir quelquefois de tutoyer son cocher à cocarde tricolore. Ce fut une *Excellence* débonnaire. On lui sut gré de cette familiarité démocratique. On devina une âme loyale sous son écorce un peu rugueuse. Il fut sacré honnête homme.

Il paraît que c'est là une consécration qui n'est pas banale. Et il est très vrai qu'elle n'est pas banale si l'on entend par honnête homme l'homme de bien qui sacrifie tout à la vertu. J'ose dire que, dans les milieux parlementaires, cet honnête homme-là est proprement un héros. Soyons francs : l'honnête homme politique est celui qui tient le milieu entre l'homme de bien et l'habile homme. Et il est plus ou moins honnête selon qu'il se rapproche plus de celui-ci ou de celui-là. Or, M. Loubet me semble plus près de l'homme de bien que de l'habile homme. Donc, rendons, à notre tour, témoignage à son honnêteté.

Cette honnêteté contribua à sa fortune politique, car les temps étaient venus où l'on avait besoin de républicains intègres. Quelques Athéniens (soyons aimables), à la ceinture un peu lâche, avaient failli compromettre le bon renom de la République. Paris et ses joueuses de flûte avaient ébranlé leur vertu. On songea naturellement à M. Loubet pour qui les séductions de « Babylone » sont comme si elles n'étaient pas. On songea à sa barbe rustique, à son âme rurale. Il devint l'espoir de notre probité en péril.

M. Loubet gouverna la France pendant dix mois. A vrai dire, son gouvernement n'eut pas d'histoire, bien qu'il n'ait pas été très heureux. Sa vertu ne nous sauva pas. M. Loubet manqua un peu de décision. Sa pensée bredouilla comme sa parole. Il eut des indignations passagères et des défaillances chroniques. Il dut souvent regretter, sous son harnais ministériel, le temps où il vivait en paix dans sa sous-préfecture. Voilà, tout de même, le calvaire où, de station en station, le firent monter, en le flattant, ses compatriotes de Montélimar !

Après sa chute, M. Loubet revint au Sénat où ses collègues épongèrent sa sueur douloureuse. On excusa ses défaillances. Qui donc est sans péché ? On continua à voir en lui un bon défenseur de la république bourgeoise à l'ombre de laquelle nous vivons depuis vingt ans. Il est certain qu'il a l'esprit conservateur et le tempérament pacifique. Il n'engagera pas le Sénat dans de tragiques aventures. Il disait, un jour, avec son gros rire, que le pape était plus républicain que lui. C'était, peut-être, exagérer. En tous cas, le Sénat peut sommeiller paisiblement à l'ombre de ce président débonnaire. Il nous reste à souhaiter que M. Jules Guesde et ses soldats ne viennent pas troubler ce bon sommeil.

9232 PIERRE PUGET.

UN DRAME A TROIS PERSONNAGES

Nouvelle.

Le premier de chaque mois, un vrai drame se jouait dans le modeste logis habité par le vieux général B***.

Tout d'abord, le général était réveillé par sa femme, qui, debout près de son lit, lui présentait une tasse de café noir.

— Hé ! quoi ! Honorine ! Ah ! oui ! c'est le premier, aujourd'hui... Songeons aux affaires !

Ces matins-là, où il fallait songer aux affaires, la maison du général, — et cette maison se composait de la seule Honorine, — était fort affairée. Il ne s'agissait plus de la vieille robe de chambre, des pantoufles éculées, des antiques pantalons et du foulard antédiluvien des jours ordinaires. Ah bien oui ! mais de l'eau chaude parfumée d'eau de Cologne pour la toilette, la moustache et la barbe soigneusement peignées par Honorine, le costume de fin drap noir, le gilet de satin brun, et ce je ne sais quoi de dégagé que nul ne possédait ou ne savait affecter comme le général. Était-ce affectation ou réalité ? Ce doute plane sur les belles façons de tous les hommes de son époque, qu'on avait envoyés à Paris durant leur jeunesse pour y acquérir une éducation soignée et le ton du grand monde.

Pour Mme la générale, le premier du mois était aussi un jour de gala, car toutes les vieilles épouses se font une fête de revoir leurs vieux maris étalant les airs et les grâces qui les ont conquises, jeunes filles, et exhalant encore ce parfum qui les charmait jadis.

Jusqu'à la fin, la femme aime à célébrer sa conquête. L'infortune suprême pour elle, c'est de voir disparaître derrière le compagnon laid, vieux et vulgaire de l'existence journalière, son jeune seigneur et maître. Si on pouvait lire sous les cheveux gris et les rides dont le temps fait comme un toit de chaume aux vieillesses féminines, on serait surpris de découvrir tant d'émotions palpitantes, de frissons, de tremblements, et tant d'ardeur que seule éteint la mort en ordonnant au cœur de cesser de battre.

Les mains d'Honorine étaient glacées comme à seize ans, lorsqu'elle approchait les ciseaux de cette

moustache et de cette barbe blanches. Quand elle aspergeait la cuvette d'eau de Cologne, — c'était, au prix de prodiges d'économie, sa joie secrète d'acheter cette eau de Cologne, — elle éprouvait chaque fois, un moment de faiblesse, selon son expression, cette même faiblesse qui avait voilé ses yeux, paralysé ses mains, arrêté les battements de son cœur, quand elle était rentrée de l'église à ses côtés, le jour de leurs noces. A cet instant, elle avait perçu le parfum léger d'eau de Cologne. Ses lèvres s'entr'ouvraient comme alors et elle s'interrompait pour caresser des pensées, dont, il faut l'avouer, elle se faisait d'avance un bonheur, de mois en mois.

Quel homme il avait été ! Il appartenait vraiment à une époque qui exigeait de la nature la parfaite beauté physique. Or la nature se soumet toujours à ces exigences-là. Si aujourd'hui nous ne voyons que de petits hommes, si demain apparaît toute une génération de gnomes et de nains, nous pourrons nous dire que l'époque les a demandés à la nature.

Quand le général avait achevé le cérémonial — ce mot n'est pas trop fort — de sa toilette, il prenait son chocolat et son « pain de Paris ». Honorine ne pouvait se l'imaginer déjeunant sans son *pain de Paris !* Alors il s'installait dans le grand fauteuil, devant son bureau, et entamait « ses affaires », ainsi qu'il suit :

— Où est cet idiot, cet imbécile, ce lambin, ce limaçon, avec mon courrier?

Honorine, qui se trémoussait dans la salle à manger, répondait :

— Un instant, mon ami, un instant !

— Mais il devrait être ici ! C'est le premier du mois, il est neuf heures... Je suis prêt : cet imbécile devrait être ici.

— Il n'est pas encore neuf heures, mon ami.

— Pas neuf heures ! Pas neuf heures ! Ne suis-je pas debout, habillé ? N'ai-je pas déjeuné ?

— Si, mon ami, si !

La voix sereine d'Honorine, prompte et docile dans ses répliques, arrivait de la pièce voisine où elle lavait la tasse et la cuillère.

— Cela va de mal en pire. Je vous répète, Honorine, qu'il faut congédier Pompée. Il n'est bon à rien, il flâne sans cesse. Renvoyez-le ! Ren-voy-ez-le ! Ne le gardez pas à tourner ici. Chassez-le, chassez-le, dès qu'il paraîtra... M'entendez-vous, Honorine?

— Un peu de patience, cher ami !

Le seul reproche qu'on pût adresser à Mme Honorine c'est que l'expérience ne lui enseignait rien.

— De la patience ! de la patience ! La patience a été inventée par les flâneurs et les paresseux. Dans un monde bien réglé, il ne devrait pas être question de patience. La patience devrait être châtiée comme un crime, ou du moins une cause de désordres; chaque fois qu'elle se manifesterait, on devrait établir une enquête, comme pour la petite vérole. De la patience ! Je n'ai jamais ouï ce mot, je vous l'affirme, à Paris ! Que dirait-on là-bas, dites-moi, — à un commissionnaire qui vous prierait d'avoir de la patience? Ils savent vivre là-bas. La réponse serait celle-ci, accompagnée d'une bonne volée de coups de canne : « Mon brave homme, nous ne vous payons pas pour une leçon de patience, mais pour vos jambes ! »

— N'oubliez pas, cher ami, que Pompée n'est point à nos gages. Il fait cela pour nous obliger, par pure bonté.

— Vous obliger ! M'obliger ! De la bonté ! Un nègre m'obliger, être bon pour moi ! Voilà bien la manière de parler sous le nouveau régime... faveur... obligation... éducation... et monsieur et madame... Quelle plaisanterie d'appeler cela un gouvernement, un pays sérieux ! D'ailleurs je ne serais nullement surpris — et le général passait sans transition, chaque premier du mois, au second point de cet invariable discours — nullement surpris que Pompée n'eût point trouvé la lettre dans la boîte. Sais-je si mon courrier n'a pas été détourné en route ? Tous les jours, je m'attends à l'apprendre. Qui l'empêche ? Qui intervient ? L'honnêteté des agents des postes ? Quelle bonne farce ! Voilà évidemment ce qui est arrivé ! Pareille idée ne m'est pas venue sans motif. Pompée est passé, il n'a pas trouvé de lettre, et... Soit, c'est fini !

Mais pour expliquer le retard du courrier, le général avait un autre système en réserve qu'il émettait brusquement après avoir épuisé celui des infidélités de la poste.

— ... Pourquoi pas Journel ?

Journel était leur propriétaire, un individu riche, mais de basse extraction et la bête noire du vieux gentleman.

— Oui, Journel ! Vous le croyez au-dessus de cela ! Vous croyez que Journel ne ferait pas une chose pareille ! Ha ! ha ! votre simplicité, Honorine, est incroyable..., elle est miraculeuse ! Je vous dis que je connais les Journel de père en fils depuis... voyons... soixante-quinze ans ! Son grand-père n'était-il pas surveillant sur la plantation de mon père ? Je n'avais pas cinq ans lorsque j'ai commencé à connaître les Journel. Et celui-là, je le connais mieux qu'il ne se connaît lui-même... aussi bien que le Dieu qui l'a fait. Mais je suis décidé... j'ai prudemment résolu, la première fois que la lettre manquera un premier du mois, de faire arrêter Journel pour vol. Il finira, grâce à moi, dans un pénitencier. Quoi ! Vous voulez que je laisse confisquer mon courrier par un Journel, qui s'approprie mes lettres ? Quoi ! Vous ne voyez aucune coïncidence dans l'offre que me fit Journel de profiter de sa boîte... avant l'arrivée de la pre-

mière de ces lettres? Vous vous imaginez qu'il ne s'en doutait pas. Pesez bien mes paroles, Honorine, il l'avait su, grâce à quelque machination souterraine. Depuis cinq ans, il combine ses plans; c'est bien simple, il prépare le vol, consommé aujourd'hui, sans nul doute. Oh! j'ai déjà regretté, sincèrement regretté, je vous assure, de n'avoir pas repoussé sur-le-champ ses avances et d'avoir eu le moindre rapport avec ce personnage.

Presque invariablement — tant il est vrai qu'en ce monde les choses se passent avec une surprenante régularité — le messager nègre faisait, à ce moment précis, son entrée. Depuis cinq ans, le général n'avait pas cinq fois été interrompu après ou avant l'achèvement de la phrase ci-dessus.

Il ouvrait son courrier, composé d'une unique lettre; la somme habituelle, trois billets de dix dollars en était soigneusement extraite et comptée par lui. Alors, « comme s'il sentait les billets » — selon le mot du général,— Journel apparaissait au bout de dix minutes, pour réclamer le loyer.

Ce ne pouvait être qu'à Paris, dans la fréquentation de cette vieille noblesse remontant « au delà du déluge », que le général avait acquis ces façons incomparables de traiter un propriétaire *roturier*, de le mesurer de la tête aux pieds au moyen d'un simple regard, de lui tendre un billet de dix dollars du bout des doigts, de pousser le dédain jusqu'à ne pas voir le reçu humblement offert, de dire : « La citerne a besoin de réparations; le toit laisse passer la pluie; je dois vous prévenir que si mes réclamations continuent à n'avoir pas plus d'effet, vous aurez à chercher un autre locataire, etc., etc. »

Tout ce discours était débité sur un ton uniforme, de haute supériorité, dans un français qui n'était pas celui du vocabulaire de Journel et des gens de sa sorte, mais le français de Racine et de Corneille, le français de cette société choisie vers laquelle se reportaient tous les souvenirs du général.

Les billets étaient toujours enveloppés d'une feuille de papier qui portait ces mots, d'une fine écriture ne laissant pas deviner le sexe de l'envoyeur : « De la part de quelqu'un qui vous doit beaucoup! »

C'était cela, cette phrase, qui, avec la force d'une locomotive, emportait chaque premier du mois le général et sa femme aux deux bouts opposés de l'horizon : « Quelqu'un qui vous doit beaucoup. »

Le vieux gentleman jetait le papier avec le reçu du propriétaire. Pour un homme auquel cette brillante ville de la Nouvelle-Orléans devait une partie de son éclat, rechercher un débiteur eût été mesquin. Ses amis l'avaient trahi, abandonné; ses parents l'avaient oublié, les banquiers avaient fait faillite avec son argent; les hommes d'affaires s'étaient abaissés à le tromper. Car il était un vieillard et il avait descendu la gamme des désillusions humaines, gamme commencée sur un ton retentissant de confiance, d'espoir, de bonheur et de fortune.

En politique son parti l'avait mis de côté. Il n'en obtiendrait plus ni ambassade, ni mission, ni poste de sénateur ou de député, pas même un modeste emploi. « Quelqu'un qui vous doit beaucoup »... Depuis cinq ans, chaque premier du mois, il avait cru soulever ce masque, deviner un nouveau visage, et la liste n'était pas épuisée. C'était difficile, en effet, pour le général, de tourner ses regards dans une direction quelconque sans apercevoir quelque individu dont les obligations à son égard excédaient fort ces trente dollars par mois. Comment ne pas être heureux, quand on est ainsi?

Mais la pauvre Mme Honorine! elle qui recueillait les reçus et les feuilles volantes! — « Quelqu'un qui vous doit beaucoup. » — Elle aurait pu produire, à première requête, la feuille se rapportant à une date donnée de ces cinq ans!

Elle les gardait soigneusement classées, dans le tiroir où, de tout temps, les femmes ont conservé les billets anonymes. Ses idées n'avaient rien d'original, pas plus au reste que celles du général. Le premier de chaque mois, quand elle interrompait sa lourde besogne de ménagère pour se replonger le glaive dans le cœur en étudiant les mots tracés sur ce chiffon de papier, elle se disait :

« Ainsi on peut tout donner, et cependant n'être jamais sûre de rien! »

Quand Mme Honorine disait *tout*, elle n'exagérait pas, comme tant de femmes en pareille occasion. Lorsqu'elle avait épousé le général, elle lui avait apporté la fraîcheur de ses seize ans, la beauté d'un ange — n'en croyez pas aujourd'hui les dénégations de ses rides, de ses cheveux rares, de ses yeux flétris — et la dot d'une héritière. Hélas! c'était encore trop peu! Eût-elle réuni dans sa personne toute la jeunesse, toute la beauté, toute la fortune de toutes les femmes de son pays, elle n'aurait pu mieux faire alors que d'immoler tout cela à son amour pour le général.

« Et cependant n'être sûre de rien! »

Inutile sans doute de commenter ce dernier mot! C'est une très modeste consolation pour les femmes de savoir que leurs maris ont oublié quand une autre se souvient. Une autre! Ah! elles devaient être bien nombreuses, ces autres-là, car le général avait été irrésistible à l'excès. Mais celle-ci avait, bien sûr, un titre tout spécial à lui demeurer fidèle... depuis cinq années. Lequel?...

Quand Mme Honorine aura résolu cette énigme, elle sait ce qu'elle fera : sa décision est prise.

Journel, lui, s'amuse de plus en plus. Il sort de la

maison en se frottant les mains. — Par parenthèse, il ne voit jamais Mme Honorine, mais seulement le général. — Il paierait bien plus de trente dollars par mois le plaisir de cette comédie, car non seulement il est riche, mais il est aussi très farceur.

1843.89 GRACE KING.

Traduit de l'anglais par A. CHEVALIER.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Un roman cornélien (1).

Avez-vous lu Fogazzarro? A moins de vivre en ermite ou de poser pour l'original, vous l'avez lu, ou vous le lisez, ou vous le lirez; ou, si vous vous obstinez à ne pas le lire, on vous parlera de lui quand même, et, à la fin, vous parlerez de lui malgré vous, sans le connaître. Le mieux est donc de vous résigner. Car Fogazzarro est à la mode, et personne en terre de France ne se défend contre la mode. — D'ailleurs, il y a des modes moins raisonnables.

Donc, il nous faut dire adieu, pour quelque temps, aux steppes russes et aux brouillards scandinaves. Et c'est vraiment dommage. Car nous étions en train de découvrir là-bas bien des choses curieuses. Sans doute, il y faisait un peu froid, et pas très clair. Mais on s'y réchauffait parfois d'un bon rire. Puis, à force d'écarquiller les yeux, on commençait à s'orienter dans ces crépuscules; même on se préparait à s'embarquer prochainement pour l'Islande ou le Groenland. Et voilà que, tout à coup, le vent tourne...

Oh! ce n'est pas pour rentrer en France. Nous nous sommes tant reproché notre chauvinisme littéraire, qu'aujourd'hui l'on nous rencontre partout, sauf chez nous. Notre curiosité est devenue très nomade; elle se plaît successivement chez tous nos voisins, mais elle n'aime pas à repasser la frontière. Entre nous, on dirait que notre littérature à nous, depuis quelque temps, ne nous amuse guère. Et pourtant, nous n'avons jamais tant visé à l'originalité, tant houspillé la tradition, tant brusqué l'art. Nous psalmodions des vers comme on n'en rêva jamais, des vers amorphes que nos pères, gens naïfs, auraient déclarés obscurs ou faux, mais où nous devinons des gammes de couleurs, de sons et de parfums. Nous bâtissons d'admirables romans, où nous prêchons et bénissons, où nous disséquons des névrosés et des pantins, où nous découvrons l'âme de Guignol sous des masques de la Salpêtrière. Tout cela est très parisien, dernier genre; on nous l'affirme. Très amusant aussi, mais pas longtemps. Le public a ri d'abord; car il aime assez qu'on se moque de lui. Puis, il a bâillé. Maintenant, il tourne le dos. L'ennui, en art, est la raison profonde des modes exotiques. Quand on sent l'air vicié ou raréfié, on ouvre ses fenêtres. L'engouement pour l'étranger a toujours été, dans notre littérature, le signe d'une anémie momentanée, mais aussi d'une prochaine convalescence. Applaudissons donc à l'exotisme cosmopolite, tout en souhaitant qu'on puisse bientôt s'en passer.

Pour le moment, nous sommes tout à l'Italie. Et nous nous trouvons vite à l'aise sur cette terre classique, où l'air est vif et lumineux, où la littérature est sœur de la nôtre. Nous aurons souvent, plus souvent encore qu'aux pays du Nord, l'agréable surprise d'y reconnaître nos idées d'aujourd'hui ou d'autrefois. Depuis deux siècles, toutes les révolutions du goût français ont eu leur contre-coup par delà les monts. On y voit même encore, très vivants, certains de nos vieux enthousiasmes qui semblent bien morts chez nous. Par exemple, si vous aimez les âmes héroïques à la mode de notre grand Corneille, vous pourrez en rencontrer dans l'Italie moderne, au moins dans les romans de M. Fogazzarro.

Poète et romancier, M. Fogazzarro est assurément l'un des écrivains les plus originaux et les plus personnels de notre temps. D'abord, il est sincère, d'une sincérité toujours émue, mais simple, ennemie des raffinements. Il vibre avec la nature, se passionne pour les beaux spectacles, mais n'exploite pas cette sensibilité d'artiste : en quelques traits, sans procédés ni phrases, il dessine d'exquis paysages, ordinairement quelque coin de Vénétie, autour de sa chère Vicence, ou quelque vallon perdu des bords du lac de Lugano. Il est aussi un patient observateur des mœurs et des coutumes. Il aime les détails réalistes et sait les mettre en valeur ; car il a le don de la vie. Mais le tableau de mœurs, comme le paysage, restent chez lui au second plan ou, plutôt, servent simplement de cadre à ses récits. Il s'intéresse avant tout à l'âme de ses personnages, dont beaucoup poursuivent quelqu'un de ses beaux rêves. C'est un idéaliste très généreux, optimiste et un peu mystique, qui a le culte de l'action, de l'effort, du devoir, du dévouement. Un souffle de sacrifice et d'héroïsme passe à travers son œuvre. Tantôt ces hautes aspirations dominent le récit et secouent par intervalles les personnages sans les arracher tout à fait à leur vulgarité bourgeoise : par exemple, dans le *Petit Monde d'autrefois*, où de braves gens timides et apeurés, un peu ridicules, rêvent de liberté sous la mesquine tyrannie autrichienne, et sont entraînés, comme malgré eux, par la grande idée patriotique. Tantôt ces généreux sentiments s'incarnent dans les

(1) *Daniel Cortis*, 1 vol. Treves fratelli; Milan. La traduction de ce roman a paru dans la *Revue de Paris*, n° du 15 septembre au 15 novembre 1895.

principaux personnages du roman : c'est le cas, surtout, dans *Daniel Cortis*, qui reste peut-être le chef-d'œuvre du maître.

C'est ce *Daniel Cortis* que j'appellerais volontiers un « roman cornélien ». Car j'y retrouve, transposées en récit, toutes les conceptions de notre vieux Corneille : le rôle de la volonté, des âmes d'exception, l'effort vers le grand, la lutte de l'amour et du devoir, l'amour sacrifié à la politique, toute l'intrigue combinée en vue de l'effet moral.

Sauf quelques comparses, chacun dans ce roman marche droit devant soi, et se raidit dans sa volonté : c'est plaisir, en ce temps d'anémie morale, de rencontrer enfin des gens qui savent exactement où ils vont, et qui veulent vraiment ce qu'ils veulent. Ce n'est pas à dire qu'ils soient tous d'honnêtes gens ; mais dans le mal, comme dans le bien, ils portent une énergie tenace. De plus, comme chez Corneille, ces caractères sont *immobiles*, tracés une fois pour toutes, sans évolution, ce qui ne veut pas dire sans nuances. Ces âmes tendues par l'idée fixe ne résonnent que sous le choc des événements extérieurs, ce qui explique la complexité du récit et de l'intrigue.

Au premier plan, les deux amoureux, c'est-à-dire les deux héros. Daniel Cortis, grand, élégant, hautain et résolu, un enthousiaste aux transports enfantins de joie ou de tristesse, mais aussi un entêté de générosité, toujours en quête d'un sacrifice à accomplir. Hélène de Santa Giulia, nonchalante et mélancolique dans le monde, le regard absent, perdu dans un rêve, avec des accès de gaieté nerveuse; loyale, mais fière avec tous, sauf avec Daniel Cortis, son cousin et son ami d'enfance, près de qui elle redevient une jeune fille confiante et timide. Tous deux sont des êtres d'exception, incapables de ruser ou de discuter avec un devoir. Ils le savent, et ils se le répètent volontiers : car ils s'étudient, ils s'analysent, pour se défendre contre toute surprise.

Daniel est un « homme de fer », comme on l'appelle; et il défie, il provoque la souffrance, qui lui donne conscience de sa force. « J'ai besoin d'aimer, dit-il, et de souffrir pour ce que j'aime. Alors je suis heureux, alors je me sens par toute l'âme comme une flamme de vie, comme une bénédiction de Dieu. Alors je sens toute ma dignité d'homme, toute ma force. » Plus frêle et plus faible en apparence, Hélène est capable d'autant de résistance; frappée au cœur par la passion, étourdie par la douleur, elle se redresse plus héroïque. Et tous deux rivalisent d'abnégation, s'excitent mutuellement au sacrifice. Ils se sentent nés pour combattre : « Nous sommes trempés pour la guerre et la tempête, nous sommes des armes dans une main inconnue qui ne se repose jamais et nous refuse le repos. » L'issue du combat n'est jamais douteuse; car tout autre sentiment s'efface en eux devant la vision nette d'un devoir.

Ils ont à lutter contre l'amour le plus violent, un amour, au fond, presque innocent. A seize ans, dans la villa de sa mère en Vénétie, Hélène avait fait la connaissance de son cousin Daniel, qui était alors un beau et joyeux garçon de vingt ans. Elle l'avait accueilli en bon camarade, sans s'apercevoir qu'il l'aimait, et sans lire dans son propre cœur. Puis, la vie les avait séparés. Quelques années plus tard, écœurée par certaines coquetteries de sa mère, Hélène avait voulu s'éloigner à tout prix. Elle avait accepté le premier prétendant qu'on lui proposait : le colonel baron de Santa Giulia, un soudard bien titré, devenu sénateur, qui l'épousait pour sa dot, sauf à la malmener ensuite et à la ruiner. Consentement fatal, qu'elle se reprochera toujours comme un crime, et qu'elle se jure d'expier par une inflexible loyauté. Elle subira le châtiment « tout entier, jusqu'au bout, en silence ».

C'est ici que commence le drame psychologique. Pendant ses villégiatures en Vénétie, Hélène rencontre son cousin Daniel Cortis, en qui elle retrouve le camarade d'autrefois, devenu un homme de cœur et de talent. Tous deux confiants, sûrs d'eux-mêmes, s'abandonnent sans crainte à leur franche amitié. Jamais, entre eux, un mot coupable; leurs âmes se comprennent si bien qu'ils n'ont pas besoin des mots. Un jour, pourtant, Hélène s'aperçoit qu'elle est aimée d'amour; c'est d'abord une grande joie, bientôt suivie de cruelles tortures. Déjà sa résolution est prise : sûre de ne point faiblir, elle redoute jusqu'à cet amour idéal qui attristerait la vie de son ami. Elle affecte l'indifférence, et se reproche d'être aimée quand même. Alors, pour se punir et assurer sa victoire sur elle-même, elle se fait exiler en Sicile par son mari. Épuisée par tant de luttes, elle y tombe gravement malade, et souvent le désespoir envahit son âme. Dans sa détresse, tout lui manque, même la religion; car elle n'a qu'une foi triste en Dieu, elle remplit son devoir sans espoir de récompense. Sa volonté seule la soutient.

Elle ira jusqu'au bout dans le sacrifice. Rentrée à Rome, elle apprend que son mari est traqué par des créanciers, à la veille d'être publiquement déshonoré. Il n'a qu'une chance de salut, c'est de s'expatrier; car, à cette condition, on lui viendra en aide. Mais le baron ne consent à partir que si sa femme l'accompagne; sinon, il se tuera. Hélène n'hésite pas : elle sauvera son mari indigne, elle promet de le rejoindre au premier signe. Et le roman finit sur une douloureuse idylle. Retirée en Vénétie chez sa mère, Hélène y passe auprès de Daniel ses derniers jours de bonheur, partagée entre la joie du présent et la peur de l'avenir. Elle avoue à son ami l'engagement pris; et, comme parfois elle se révolte contre

sa destinée, c'est lui qui la soutient en la ramenant à Dieu, en lui montrant le devoir, jusqu'à l'heure où elle s'en va très simplement, sans bruit, et pour toujours.

Cet amour mélancolique et fier, en même temps qu'il s'immole au devoir, se sacrifie à la politique. Si profonde que soit leur passion, les personnages de M. Fogazzarro n'y livrent jamais toute leur âme. Daniel Cortis est un ardent patriote, un apôtre enthousiaste des réformes sociales. Il rêve d'un parti nouveau qui prépare la grandeur de l'Italie, d'une monarchie forte qui fasse bonne figure devant l'Europe, qui se réconcilie sincèrement avec la papauté et prenne hardiment la direction du mouvement démocratique. Il sait qu'on l'accusera de cléricalisme, de tendances réactionnaires, ou d'ambition égoïste. Mais peu lui importe : « Si j'avais un blason, dit-il, j'y voudrais cette devise : *Contre le plus grand nombre.* » Il mène vaillamment sa campagne électorale en Vénétie, sans repousser l'appui de personne, mais sans vaines promesses, avec le mépris des petits moyens, même sans programme bien défini. Et il travaille sans relâche, dur pour les autres comme pour lui-même : il ne dort pas, et n'admet pas qu'on dorme.

Enfin, le voilà député. A la Chambre italienne, il est vite écœuré par le spectacle des mesquines intrigues parlementaires : « En songeant à mon idéal, écrit-il, combien de fois je me suis fait l'effet d'un bêta qui regarde la lune, une échelle à la main ! » Il se heurte à l'indifférence ou à l'hostilité des politiciens. Il s'irrite des obstacles, mais son énergie en redouble : « Plus on me combat, dit-il, plus on me blesse, plus je souffre, et mieux je suis. » Pour soutenir ses idées, il fonde un journal. Puis, comme on vient de voter le scrutin de liste, il veut donner sa démission pour parler librement au pays et préparer l'avènement du parti nouveau. Mais il s'est tant surmené qu'au jour solennel, à la tribune, il est frappé d'une congestion. A peine guéri, il se remet à l'œuvre.

A l'ambition de ce grand rôle politique, Cortis sacrifie jusqu'à l'espoir des bonheurs permis. Il le répète à Hélène, qui l'approuve et l'admire. A son tour, elle devient ambitieuse pour lui. Elle cherche à lui recruter des voix au moment des élections. Elle applaudit à ses succès, souffre de ses mécomptes. Même elle veut que le cœur de son ami reste libre, dût-elle en mourir ; elle pousse le dévouement jusqu'à désirer qu'il se marie avec une autre, pour ne pas être seul dans sa vie de lutte. Quand il tombe malade à Rome, elle le soigne comme une sœur. Et si, plus tard, elle se résigne à l'exil, c'est par abnégation patriotique autant que par devoir, pour laisser son ami tout entier à la politique. Hélène partie à jamais, Daniel Cortis se raidit vite contre le désespoir. « Il se leva résolument, et redescendit, pensant à Rome, à son journal, au travail fiévreux dont il sentait le besoin. » A ce moment, il a la vision de l'avenir : batailles pour ses idées, échecs, trahisons, injures de tous les partis, mais, au bout, la victoire, l'avènement d'une grande démocratie chrétienne, l'Italie en avant de toutes les nations. Le soir même, il retourne à Rome.

Cette psychologie héroïque, mêlée de politique, n'est pas tout le roman ; mais, assurément, c'en est la partie essentielle, et la meilleure. J'ai simplifié l'œuvre autant que possible, pour en mieux mettre en lumière la beauté morale ; mais il faut reconnaître que le récit est compliqué, encombré d'épisodes. Dans l'action principale s'entre-mêlent deux actions secondaires, où la mère de Cortis et le baron de Santa Giulia jouent le principal rôle. Séduite autrefois par le baron, puis chassée par son mari, la mère de Daniel Cortis a mené longtemps une vie d'aventures et de misère ; on la croyait morte, quand elle reparaît tout à coup, avec des grimaces de repentir et d'amour maternel, décidée à s'implanter quand même dans la maison confortable de son fils. Quant au baron, il remplit le roman du bruit de ses folies, de ses brutalités, de ses détresses de soudard viveur. Épisodes amusants, et joliment contés, mais qui détournent l'attention.

Je sais bien ce que répondrait M. Fogazzarro. Il a voulu faire une étude d'héroïsme ; or l'héroïsme se mesure surtout à la force de résistance ; ce qui entraîne à multiplier les obstacles extérieurs, donc à compliquer l'intrigue. — D'accord. Et il est évident que les misérables aventures du baron rendent plus méritoire le dévouement conjugal d'Hélène. De même, la générosité de Daniel est mise à une dure épreuve, quand il recueille chez lui, tout en la méprisant, une mère indigne. L'idée de ces épisodes est donc fort juste en elle-même ; c'est affaire de mesure dans l'exécution. Or il me semble qu'ici la mesure est dépassée : l'auteur s'est laissé entraîner à traiter pour eux-mêmes des incidents, nécessaires peut-être à l'action, mais qui devraient rester des incidents. Notre Corneille, en des sujets analogues, n'a pas toujours évité cet écueil ; c'est pour cela que tant de ses pièces tournent au mélodrame. De même ici, au milieu de cette belle psychologie de *Daniel Cortis*, on s'inquiète de rencontrer des situations embrouillées, des scènes violentes, même des *reconnaissances*, qui ne seraient point déplacées à l'Ambigu. Il y a dans ce roman un singulier contraste entre la simplicité grandiose de la conception et la complexité de l'intrigue.

En revanche, cette complexité même ouvre un plus large champ au poète et au fin observateur qu'est

M. Fogazzarro. Le récit s'encadre partout dans de jolis paysages, dans d'exquis tableaux de mœurs que ne désavouerait pas M. Alphonse Daudet. Tantôt, les gorges de la Vénétie, avec un horizon de cimes noirâtres, de bois de sapins, de prairies ou de roches au bord des torrents ; des scènes de la vie de château, promenades, réceptions ou fêtes champêtres, avec un va-et-vient d'invités, de villageois, d'électeurs influents ou remuants, d'abbés bruyants et parasites. Tantôt des coins de Rome, le Colisée ou la montée du Capitole, les cyprès de la villa Albani, avec des échappées sur la campagne romaine, les monts Albains ou les crêtes violacées de la Sabine. Enfin, d'amusants croquis des mœurs politiques et financières en Italie : une élection en province, une séance de la Chambre des députés, la fondation d'un journal, des silhouettes de politiciens ou d'agents d'affaires. De tout cela se forme une œuvre originale, inégale et touffue sans doute, mais puissante, d'une rare élévation morale, pleine de vie et de poésie : un drame cornélien dans un cadre à la Daudet.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

ODÉON : *le Modèle*; pièce en trois actes de MM. Henry Fouquier et Georges Bertall.

L'Odéon nous a donné mardi la première représentation d'une pièce de MM. Henry Fouquier et Georges Bertall : *le Modèle.*

M. Henry Fouquier tient une place très particulière dans le journalisme contemporain. — Ce ne serait rien de dire qu'il est le plus abondant de nos chroniqueurs; songez cependant qu'il écrit environ deux articles par jour, sans compter ses critiques dramatiques; que cela dure depuis plus de vingt ans, et que la continuité de ce labeur a de quoi stupéfier tous les écrivains, ceux surtout qui, ayant passé par la presse, connaissent cette angoisse horrible qu'on pourrait appeler « l'angoisse du sujet » ; car cela est effroyable de penser que, parmi les cinquante faits qui se sont produits d'hier à aujourd'hui, il y en a un, et un seul qui soit « bon à mettre en chronique »... et qu'il faut le discerner et le choisir!... Non ce ne serait rien de dire que M. Fouquier est le plus abondant de nos chroniqueurs. D'autres, presqu'autant que lui, fournissent de leurs proses les feuilles de Paris, de la France et de l'Étranger. Et ce ne serait pas assez d'ajouter que ce journaliste abondant est, de plus, un écrivain. Sa langue est la pure langue française, souple, claire, trouvant facilement le mot juste et sachant par instinct le mettre en lumière. Il arrive parfois à M. Fouquier de traiter dans ses chroniques des sujets un peu scabreux. Mais la langue reste pure ; et elle reste simple, même s'il s'agit de traduire quelqu'un des sentiments subtils, dont s'enorgueillit notre génération. Remarquez, soit dit en passant, — et sans que je prétende établir de comparaison, — que ceux de nos contemporains qui ont rendu avec le plus de finesse les nuances diverses de notre pensée, sont précisément ceux qui, le plus, ont respecté la vieille et traditionnelle langue française...

Et cependant, ils sont assez nombreux dans la presse, ceux qui sont capables d'écrire « proprement » cent cinquante ou deux cents lignes sur un sujet donné ; et cela est admirable et surprenant. Mais tandis que la personnalité de la plupart d'entre eux reste, malgré tant d'écriture, un peu inconsistante, — il y a des exceptions, grand Dieu ! qu'il y en a!... — la personnalité de M. Fouquier se présente à nous sous une apparence un peu complexe, mais consistante en somme. On dirait que si ses confrères « pensent », ils pensent juste ce qu'il faut pour faire une chronique, et juste pendant le temps qu'ils la font. M. Fouquier, lui, semble avoir réfléchi sur les choses et ses articles nous donnent le fruit de ses réflexions. Il pense, d'abord pour lui, et seulement ensuite, il traduit sa pensée par une ou deux chroniques, quelquefois trois... Et, tout de même, cela fait une différence.

De cela, M. Fouquier est redevable d'abord à son intelligence très pénétrante et très souple; et aussi à la vie qu'il a menée; j'entends sa vie publique, et ce que chacun de nous peut en connaître. On sait qu'il a été sollicité parfois pas d'autres ambitions que l'ambition littéraire. Il a été directeur de la presse au ministère de l'intérieur ; il fut député pendant une législature ou deux. Il a été question de lui, je crois bien, pour le gouvernement général de l'Algérie. Un plus heureux l'emporta ; plus heureux sans doute, mais certainement moins intelligent. Regrette-t-il son échec? Cela est probable ; le métier qu'on ne fait pas paraît toujours préférable à celui qu'on est obligé de faire. Nous, ne le regrettons pas trop. Il eût, je crois bien, été plus curieux qu'administrateur ; il se fût plus amusé à voir vivre ses « sujets » qu'à leur imposer de vivre conformément aux « lois et décrets ». Mais, de son passage dans la politique, il a au moins retiré ceci, — qui manque, il faut bien le dire, à la majorité de ses confrères... toujours avec les exceptions nécessaires !... — ceci, que la vie ne lui est pas apparue seulement « sous l'aspect de la chronique » ; il a vu que la vie était autre chose qu'une collection de sujets d'articles. Et c'est de la vie, de la vie elle-même qu'il parle depuis vingt ans dans les feuilles, avec une indulgence souriante et une grâce inépui-

sable. Je ne voudrais pas trop insister. Mais enfin, puisque M. Fouquier a dirigé un instant son ambition vers les affaires publiques, et qu'il n'y a point réussi, il a dû en sortir non sans quelque amertume. De cette amertume, vous ne trouverez pas trace, ou à peine, dans ses articles. Il est indulgent et doux. Et, si c'est là l'indice d'une « bonne nature », c'est surtout la preuve de beaucoup d'intelligence.

Il semble bien, en effet, que l'indulgence soit la caractéristique du talent de M. Fouquier. Jamais le mot célèbre : « Tout comprendre, c'est tout excuser, » n'a été mis davantage en action. M. Fouquier comprend à peu près toutes choses ; il les excuse aussitôt qu'il les a comprises, en même temps qu'il les comprend : quelquefois avant... Et, il a, pour nous rendre aussi doux que lui, les raisons les meilleures, les plus persuasives, les plus insinuantes. Il ne nous semble pas qu'il ait toujours raison ; nous aurions peine à convenir qu'il a tort. Il est indulgent, et il est sage... Et c'est, je vous assure, un contraste plein de saveur d'entendre « Nestor » nous montrer la vanité des choses, en même temps qu'il laisse voir l'attrait très vif et jamais lassé que lui inspirent ces choses...

Ce pseudonyme de *Nestor* lui va bien. Il n'a pas eu, je pense, les terribles épreuves par où s'ouvrit la vie du fils de Nélée. Mais, de son modèle, il a gardé et fait revivre la sagesse souriante, et l'éloquente habileté. Adoucirait-il les querelles et les rancunes, comme son patron dans l'armée des Grecs ? Il y tâche au moins ; et s'il n'y réussit pas toujours, c'est que nos querelles et nos rancunes sont autrement acharnées que celles des héros d'Homère. Peut-être aussi, est-il moins confiant aux dieux, et moins insensible aux choses ?... Il n'a que plus de mérite à en parler sagement.

Un point sur lequel l'indulgence du Nestor contemporain s'est fort exercée, c'est sur le mérite des femmes. Tout ce qu'il demande aux femmes, c'est d'être femmes. Mais, en revanche, il ne leur pardonne pas de chercher à être autre chose. S'il est Nestor, il fut jadis Colombine et il est Colomba aujourd'hui (pas de *Vengeance corse*, ai-je besoin de le dire ?), et, le plus naturellement du monde, il « parle femme » comme il « parle sage ». Et, une fois de plus, c'est un délicieux contraste que ce sage à l'âme féminine... oh ! combien féminine, et combien indulgente, pour l'âme fuyante de ses sœurs. — Autre contraste. Nul plus que lui ne démêle les ressorts mystérieux de l'âme féminine ; et en même temps, nul ne proclame avec plus d'absolu l'invincible puissance de la femme. Une femme, par cela seul qu'elle est femme, doit avoir raison ; par cela seul que nous sommes des hommes (qu'on me pardonne ce semblant de jeu de mots !) elle doit avoir raison de nous...

Chroniqueur, journaliste politique à l'occasion, M. Fouquier est encore critique dramatique. Il fait, avec une attention toujours en éveil, et une bienveillance indécourageable, le terrible métier de « critique du lendemain ». Et cette difficile besogne, il l'accomplit avec aisance, avec un goût très sûr, un tact très fin, où l'on retrouve et l'indulgence de Nestor et la pénétration de Colomba. Il suit avec une très chaude sympathie les tentatives des jeunes. Nestor n'est pas très amoureux des règles et des lois ; il est bien disposé d'avance, pour ceux qui veulent les transgresser. Il n'est l'ennemi d'aucune audace. La moindre trace de talent lui paraît justifier toutes les hardiesses. C'est à peine, depuis dix ans, et malgré les spectacles déconcertants qu'on nous donne, si je l'ai vu perdre patience une ou deux fois... ô Nestor le bien nommé !...

Mais je crois qu'au fond ses sympathies vont au théâtre romantique, voire au drame. Il en aime les grands coups d'éclat, les prodigieuses aventures, et les surprenantes complications. Surtout il aime, chez Dumas père et chez Hugo, l'affirmation du pouvoir de la femme. L'amour invincible, l'amour « maître des dieux et des hommes », l'amour fatal, obstiné, sans faiblesse et sans arrêt, voilà ce qui réjouit l'âme de ce psychologue averti. Mais ce n'est point ici une contradiction. La psychologie s'accompagne assez souvent de malveillance ; et M. Fouquier ne veut pas qu'on soit malveillant pour les femmes. Il se risque souvent lui-même à des analyses un peu périlleuses ; mais il est sûr de lui, résolu dans sa tendresse il est moins sûr des autres, et l'on dirait qu'il a peur, un peu, de ce que les profanes pourraient découvrir dans une âme de femme. Il veille sur elles ; « chasse gardée » ! Non, par égoïsme, mais parce qu'il ne veut pas qu'on lui gâte ce qu'il aime par-dessus tout ; parce qu'il ne veut pas qu'un brutal vienne crier ce qu'il sait bien, lui, mais ce qu'il ne veut pas dire. Les psychologues lui inspirent un intérêt un peu inquiet, il n'est pas tranquille avec eux. Avec les romantiques, il est rassuré. Si l'amour qu'ils peignent est quelquefois dépourvu de nuances, au moins est-ce l'amour triomphant et la femme reine. Et c'est cela surtout qui lui réchauffe le cœur !

... Je ne voulais que dire en peu de mots, avant de parler du *Modèle*, le sympathique attrait que m'inspire le rare talent de M. Henry Fouquier, et voici que j'arrive presque au bout de mon article sans avoir parlé de la pièce qu'il a signée avec M. Bertall. Peut-être, en indiquant quelques aspects du talent si souple de l'auteur, ai-je fait par avance la critique de son drame. Si l'on peut y relever çà et là quelques « difficultés », on les résoudrait, je pense, en se rappelant ce qu'est M. Fouquier.

Par exemple, si l'on se demande comment Ray-

mond, décidé à quitter Albertine, retombe dans les bras de sa maîtresse pour l'avoir revue en costume de modèle, vous penserez qu'elle triomphe parce qu'elle est femme : et que, si je puis dire, jâmais elle ne l'a plus évidemment prouvé que par ledit costume... Si vous dites aussi que la gentille Fernande est bien humble et bien soumise, vous comprendrez que c'est parce que M. Fouquier lui a expliqué que l'amour est un mal fatal et inguérissable qu'il faut subir avec patience. Et si enfin la mort d'Albertine vous paraît bien « héroïque » pour elle, vous vous rappellerez qu'il n'y a pas de mauvaises femmes, que toutes ont un petit coin de tendresse et de générosité, et qu'il suffit d'une circonstance pour qu'une Albertine devienne ce que devient celle-ci.

Mais je n'ai plus le temps de discuter le *Modèle*. Sachez au moins que vous y retrouverez çà et là, peut-être pas assez, — mais au moins au second acte et là très manifestes, — les charmantes qualités de M. Fouquier.

J'ajoute que la pièce est remarquablement jouée. M. Rameau, au jeu naturel et solide, a donné une bonne silhouette au sculpteur Jean Mérina. M. Magnier rend avec chaleur les sentiments contradictoires et passionnés de Raymond Nanteuil. M. Rousselle est d'une élégance impressionnante dans le rôle de Maxime Villars. Enfin, Mlle Dux prête sa diction ferme et nette et son talent robuste à Albertine. Et Mlle Lara est délicieuse dans le joli rôle de Fernande Mérina; simple, naturelle, avec des gestes un peu étriqués encore, et une voix un peu faible, elle est charmante, tout à fait charmante...

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

OPINION DE M. JÉROME COIGNARD

sur l'élection de M. France à l'Académie.

Cette après-dînée, M. l'abbé Jérôme Coignard entra comme il avait coutume, à l'*Image Sainte-Catherine*, qui est la librairie de la rue Saint-Jacques. M. Blaizot, libraire juré, s'occupait à lire la gazette qu'on venait d'apporter toute fraîche de l'imprimerie, et mon bon maître qui n'avait point de sols pour acquérir les nouvelles, car il les gardait pour le cabaret du *Petit-Bacchus* où le vin est frais et les saucisses excellentes, ajusta ses besicles pour se renseigner par derrière M. Blaizot.

« Cette fois, s'écria-t-il après un instant, les basgris du café Procope ne seront pas mécontents. On a fait académiste M. France, sans doute pour plaire à ceux qui s'obstinent à vouloir les belles-lettres représentées à l'Académie. Pour ma part, je n'en vois point la nécessité. Il nous faut estimer la gloire littéraire à sa valeur, c'est-à-dire comme rien. Il est également vain d'être académicien et de ne pas l'être. Et je ne comprends point que les gens d'esprit se démènent en visites, intrigues et manœuvres pour avoir le droit de porter un habit vert qui est ridicule. »

M. Blaizot lui abandonna la gazette, et montant sur un escabeau se mit en devoir de descendre des volumes.

« Par ma foi, continua M. Coignard, l'Académie perdrait-elle l'habitude des mauvais choix? Elle nous avait accoutumés à un recrutement dont la médiocrité était consolante, car « la gloire d'un homme ordinaire n'offusque personne », et celle d'un grand auteur offusque plus d'un lorsqu'elle est diplômée et inscrite sur un gros registre qui lui assure l'immortalité. Tournebroche, mon fils, je vous l'ai dit en maintes occasions, il y a dans le talent quelque insolence vis-à-vis de l'humilité de notre nature. Volontiers l'Académie se rangeait à cette opinion. Foin d'un auteur qui n'a jamais fait de méchant livre ! il est comme un saint qui, n'ayant point péché, aurait volontairement perdu l'occasion du repentir... »

Ici je dois faire mention que mon bon maître aimait à fréquenter M. France, lequel venait l'entretenir en notre librairie. Il le congratulait fort de ses écrits qu'il lisait pour rien à l'*Image Sainte-Catherine*, et il ne négligeait point de lui donner quelques conseils, avis, admonestations et opinions touchant les aventures du temps ou les systèmes des philosophes. J'osai rappeler à M. l'abbé Coignard les propos qu'il avait tenus précédemment au nouvel académiste :

« Je confesse, reprit-il, que je ressens quelque délectation à parcourir ses fables, contes et chroniques. Il m'apparaît en le lisant que je caresse Catherine la dentellière qui honore Dieu par sa beauté sous le porche de Saint-Jean-le-Bétourné, ou que je savoure un gobelet ou deux de vin délicat et aromatique au *Petit-Bacchus* : c'est une volupté dont la complaisance m'attire de grands mérites, car elle me permet de mieux apprécier la faiblesse de mon esprit qui s'attache à de vaines formes et à des harmonies misérables. Par une suite naturelle de mon imperfection, je goûte en lui l'esprit de finesse « dont nous devons faire plus de cas que de toutes « les sublimités de la poésie et de l'éloquence qui ne « sont en réalité que des artifices de rhéteur propres « à l'amusement des badauds ». Il n'a point la faiblesse de tirer les gens au sublime, laissant cette besogne qui est basse aux auteurs de peu d'esprit. Il lui suffit de les divertir, caresser et flatter par la pro-

vocation de la forme qui est comme un vase grec ou une femme aux hanches rebondies, et la subtilité ingénieuse d'une pensée experte à varier ses tours. Il s'emploie par toutes sortes de raisonnements à nous montrer l'inutilité de raisonner, et il s'empresse, au moment où il jette à bas quelque bonne vieille vérité, de nous informer qu'il est préférable de s'y conformer. Il combat l'art et la raison par leurs propres armes, de sorte que par un artifice singulier il les sert à l'heure même où il les croit défoncer. Enfin il est un homme libre, affranchi des erreurs et préjugés communs. Nous ne différons guère d'opinion que sur un point qui a, je le reconnais, son importance : il ne partage point mes croyances religieuses, que j'ai toujours mises avec un soin pieux à l'écart de la discussion. J'estime que c'est par un manque déplorable d'humilité, car il ne croit pas la vérité possible aux lumières de notre entendement, et nonobstant ne la veut point recevoir de Dieu.

« Mais s'il regarde la religion comme erreur et superstition, il ne lui demeure pas indifférent néanmoins, et par une préoccupation naturelle, bien qu'irrespectueuse, des choses sacrées, il rend hommage à la sainteté de la religion, quoique indirectement à la vérité. Ce ne sont dans ses écrits que légendes dorées, âmes simples et naïves décorées de leur seule ingénuité, ou tout embellies d'une folie admirable, sans omettre quelque moine, théologien et raisonneur subtil et avisé, encore qu'adonné aux plaisirs de la chair qui est périssable, comme vous savez, et un peu trop enclin à louer Dieu dans ses œuvres, que j'estimerais mon portrait ou caractère s'il n'y avait quelque sotte vanité à se saluer soi-même. Les saintes Oliverie et Liberette, Euphrosine et Scolastica, bien que j'aie des doutes sur leur existence qui n'est mentionnée que dans des textes mal interprétés par des commentateurs barbares, et sainte Thaïs qui se montra aussi experte en exercices spirituels qu'elle le fut auparavant en ceux de l'amour, et prit pour mériter la couronne céleste le bon moyen qui est celui du péché et du repentir, toutes saintes dont notre auteur a enchâssé les vertus en de copieux commentaires qui sont comme un étui de nacre, le tireront au ciel avec une peine dont elles se pourront faire gloire.

« Et d'ailleurs, Jacques Tournebroche, mon fils, ne jetons pas l'anathème aux pyrrhoniens. Ne serait-il pas dans le plan divin de susciter quelques incrédules logiques en leurs sophismes pour donner aux fidèles plus de difficultés et partant plus de mérites à se maintenir dans leurs croyances? Et M. France, qui travaille avec un art parfait et raisonnable à augmenter ces difficultés et par suite ces mérites, ne fait-il pas besogne moins ingrate que tous ces prédicants, tout férus de leurs harangues et ardents à la propagande, qui sans cesse vont poussant les chrétiens à l'office et leur enlèvent sournoisement la gloire d'y aller avec peine, au prix d'une grande victoire sur leur raison et volonté? En vérité, mon fils, je ne m'étonnerais point que M. France ne tire un profit surnaturel des mérites qu'il fait acquérir par les combats qu'il excite dans l'âme des croyants au moyen de son impiété qui est plaisante et narquoise, et qu'il ne gagne le ciel par ce chemin qui est excessivement détourné... »

Ici, mon bon maître fit une pause et chercha des yeux et du geste le gobelet auquel il avait accoutumé de rafraîchir son éloquence, car il buvait beaucoup en parlant. Mais il n'y avait pour tout nectar et ambroisie, à l'*Image Sainte-Catherine*, que les belles maximes et pensées des philosophes, et je devinai au regard de M. Coignard qu'à cette heure il les jugeait insuffisantes.

« L'Académie, dit alors M. Blaizot sans cesser de fouiller parmi ses rayons, s'honore en appelant à elle un tel écrivain, encore qu'il soit tout dévoré de la lèpre de l'impiété.

« — L'Académie, reprit mon bon maître, est un bureau de vanité. Elle impose de l'admiration aux barons allemands, aux colonels de l'armée russe et aux milords anglais. Ils ne prisent rien tant que nos académistes et nos danseuses, et il serait à souhaiter pour introduire quelque variété dans l'ordre des choses que l'on pût indifféremment faire danser les uns et écrire les autres, mais celles-ci n'écrivent qu'avec les pieds, et ceux-là ne dansent qu'avec les mots. Cependant l'Académie a son utilité : on y professe la politesse et les manières choisies ; pour une somme modique et peu rémunératrice que la gent jetonnière se partage en équité tout en excluant les absents qui ont toujours tort comme chacun sait, on s'amuse à y travailler à un gros dictionnaire, et on y distribue des prix à des grimoires obscurs et méritants, quelquefois écrits en flamand ou en suisse, et ce pour faire enrager un M. Brugeaërt qui s'en plaint amèrement dans les gazettes. De plus, on s'y divertit entre honnêtes gens à prendre de temps à autre un malheureux homme pour en faire un collègue, tout en laissant dans une ombre propice à la réduction de son orgueil quelque despote de l'intelligence. C'est pourquoi j'aurais désiré que M. France que j'aime beaucoup ne se frottât point à cette confrérie qui est médiocre autant que polie, et continuât à célébrer dans l'obscurité les silencieuses orgies de la sagesse.

« Et je demeure étonné qu'un homme de bon sens et d'esprit équitable, enclin à la tranquillité et de mœurs paisibles, ait désiré s'aligner dans l'arène où les concurrents se disputent un fauteuil. Cependant je crois distinguer les motifs qui l'ont poussé à cette

mesure. Quoiqu'il soit de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, les lois et coutumes, tout en étant sans logique et non dépourvues d'absurdité, causent tant de bien dans le monde qu'elles seront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme. Et nous lisons dans Charron, en son écrit *De la sagesse*, aux livre premier et chapitre huitième : « En premier lieu, selon tous les sages, la reigle des reigles, et la générale loy des loix est de suivre et observer les loix et coustumes du pays où l'on se trouve, *sequi has leges indigenas honestum est* », et plus loin, du même : « Le monde n'a que faire de nos pensées, mais le dehors est engagé au public, et luy en devons rendre compte : aussi souvent nous ferons justement ce que justement nous n'approuvons : il n'y a remède, le monde est ainsi fait. » Or la règle qui a toujours gouverné nos auteurs en ce pays de France, est de dire du mal de l'Académie premièrement, et secondement de s'y présenter. Il y a quelque superbe à s'en tenir au premier point, et je blâme pour ma part la posture où s'est mis M. Fromont aîné qui semble guigner une immortalité supérieure à celle du gros registre où les immortalités sont couchées par écrit. Aussi louerai-je M. France de sa modestie qui lui fait suivre une tradition qui est respectable autant pour le moins que déraisonnable. »

Je ne pus me tenir d'interrompre mon bon maître pour lui faire sentir la contradiction où il entrait :

« Tout à l'heure, monsieur l'abbé, au seuil de votre harangue où j'admire les éclats et fulgurances de votre raison, vous faisiez grief aux gens d'esprit de solliciter un fauteil parmi la docte assemblée, et voici que maintenant vous louez M France pour avoir agi à leur imitation.

« — Mon fils, daigna répondre M. Coignard avec son urbanité habituelle, la contradiction est le propre du sage. Et plus il se contredit, plus il avance dans le chemin de la sagesse, je dirai même de la sainteté, car il atteste par là davantage l'humilité de notre raison et l'excellence de la révélation divine qui doit être tenue en dehors de nos contradictions, débats et discussions. Volontiers je fais fi des gens à opinion arrêtée : ils prouvent qu'ils n'en peuvent avoir qu'une, au lieu de cohabiter luxueusement avec deux ou trois, ou même un nombre plus riche et plus divers. Cependant, Jacques Tournebroche, mon ami, vous n'avez point saisi le fond de ma pensée qui est une dans le cas présent. »

Sans s'arrêter à une de ces savantes conciliations des contraires par où s'affirmait l'excellence de son esprit, il continua de parler : « Après ce choix qui est téméraire, l'Académie nous doit d'appeler à elle quelque méchant poète, quelque fâcheux historien incommode et indigeste, quelque bel homme d'Église comme M. de Séez qui fut élu pour un panégyrique de saint Maclou. Le choix importe peu : « Tous les académiciens sont égaux en vertu des statuts », et l'identité du fauteuil est la garantie de l'identité de l'esprit. Cela est juste et raisonnable, car tous les hommes sont faibles et ignorants. Nos facultés intellectuelles sont bornées ainsi que les corporelles : l'expérience nous apprend à quoi nous devons nous en tenir sur cet article. Nos yeux sont faits pour distinguer certains objets, pour voir à une certaine distance, et rien au delà. Pourquoi ? parce qu'il n'était point nécessaire que nous vissions plus loin. Il en est de même de nos autres sens. Un homme peut porter un fardeau, soutenir la fatigue, courir, sauter, voltiger plus qu'un autre ; il peut exceller par-dessus tous les autres dans un art ; mais sa force et son adresse sont bornées fort près du point où sa supériorité le distingue des autres ; et s'il a pour quatre sols de bon sens, il sera le premier à s'apercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les seuls raisonneurs prétendent-ils outrepasser les bornes des facultés humaines ? Il n'y a pour ainsi dire pas de différence entre un auteur et un autre : si l'un fait mieux ce doit être tenu pour rien. Et si nous avons la faiblesse de nous complaire et divertir aux artifices de quelque forme habile, c'est par suite de notre imperfection et de la petitesse de notre entendement qui est capable de mesurer les petites distances et ne conçoit pas les grandes. C'est pourquoi l'Académie peut choisir au hasard, pourvu qu'un homme remplace un autre homme, et le choix est judicieux et plaisant qu'elle a fait de M. France pour le fauteuil de M. F. L... dont la gloire fut quelque peu éclaboussée en cette fâcheuse affaire du Mississipi dans laquelle furent impliqués un ministre d'État, plusieurs sous-intendants de province, et quelques officiers du royaume et du roi qui ne montrèrent point dans leur avidité toute la discrétion désirable, — affaire dont la queue suffit encore aujourd'hui à troubler la paix publique. »

Et avisant M. Blaizot qui pendant qu'il discourait avait mis des volumes en piles et les plaçait aux bons endroits de l'étalage, il s'aperçut que c'étaient les livres de M. France qui étaient l'objet de ses soins et attentions.

« Ces messieurs de la librairie, conclut-il, ne perdent aucune occasion de faire de bons marchés. Ils ne se soucient point que leurs livres soient ou non parsemés d'erreurs, pourvu qu'ils les débitent : ainsi les apothicaires détaillent leurs drogues, sans avoir cure de la santé des malades. »

Et comme il était sur le pas de la porte, mon bon

maître voulut bien m'appeler : « Mon fils, me dit-il, ne conviendrait-il pas que nous fêtions l'élection de M. France par quelques libations copieuses, à la façon des anciens ? Le *Petit-Bacchus* n'est pas loin, et j'ai grand soif... »

Pour *Jacques Tournebroche*,
Le copiste :
HENRY BORDEAUX.

P.-S. — Le copiste prie d'excuser ses fautes.

CHOSES ET AUTRES

Les Italiens ont salué leurs revers d'Abyssinie par des manifestations triomphales : autrefois les Romains célébraient ainsi les défaites d'Annibal et la ruine de Carthage.

Il est beau sans doute de couvrir ses malheurs par un geste de victoire, et cela donne quelquefois le change à la postérité, mais un conseil d'ami n'est jamais défendu, je pense.

Vous savez comment Boileau avertit le vieux Corneille après ses défaites théâtrales :

J'ai vu l'*Agésilas*,
Hélas !
Mais après l'*Attila*,
Holà !

Sur un ton moins classique, mais de non moins bon sens, le roi d'Italie vient, me dit-on, d'adresser à son premier ministre le quatrain suivant :

Ambalagi,
C'est mal agi ;
Mais *Makalé*,
J'en ai assez !

Madeleine-Bastille.

A chaque extrémité de notre voie sacrée, de notre boulevard parisien, l'unique boulevard, le seul digne de nous représenter l'idée que nous nous faisons de Paris ; — à chaque extrémité, une ombre, un fantôme, un symbole : Au nord-ouest : Madeleine, la légende pieuse ; au sud-est, Bastille, la légende révolutionnaire. Le nombre est rare des vrais dévots consciencieux qu'elles ont gardés, mais ce sont toujours deux grands noms, *magni nominis umbræ*, et de l'un à l'autre roule, remonte et descend et remonte encore, le long de ce demi-cercle magique, tout le flot de la vie parisienne : joie et deuil, plaisir et bonne humeur toujours nouvelle dans le deuil même, luxe, folie, déraison, crimes, imprévoyances suprêmes, étourdissements aux grelots d'or et masque de velours, armées à pied et à cheval, suivies de leurs canons, mascarades du bœuf gras et mascarades de coups d'État.

La Vie des boulevards : Madeleine-Bastille, attendait son historien, elle l'a trouvé en Georges Montorgueil, un joli nom de Paris aussi, — qui nous a dépeint cette vie ondoyante et diverse et chatoyante, de la plume qu'il fallait pour cela, plume légère, irisée, tombée sans doute de l'aile d'un oiseau de paradis ; elle n'écrit pas, cette plume, avec de l'encre, comme nous, mais avec on ne sait quoi, un élixir de roses ou de dahlias bleus, agrémenté d'une goutte d'essence de piment passablement inquiétant. Ce beau volume fleur d'imprimerie, éclose en janvier, et coloriée par Pierre Vidal, — autre coloris ajouté à celui de la plume, — nous donne bien l'image enchanteresse du boulevard pacifique, dans le calme doux des intersaisons, quand ce n'est pas l'été, et quand ce n'est pas l'hiver, sous cette buée vaporeuse qui n'appartient qu'à Paris, teignant toutes choses d'une teinte d'azur pâle ; tout vous fuit, s'échappe et glisse, et c'est bien le pays du monde où la vie est le plus légère à porter : on ne la porte pas, on ne la sent pas, elle vous porte et vous emporte, presque sans vous toucher ; les jours coulent entre vos doigts et les années se dépensent comme la monnaie d'un prodigue. C'est pour cela sans doute que tout le monde veut venir à Paris. C'est afin que la vie soit vite passée.

Le boulevard terrible des guerres et des batailles n'est pas ici ; il ne faudrait pas le chercher dans ce livre : son image tragique et torride ne serait pas faite pour ce cadre. Les boutiques sont tout ouvertes comme des écrins qui n'ont rien à craindre, les volets mécaniques repliés, pareils à des éventails refermés sur eux-mêmes dans les heures de confiance et de douceur ; les cafés, les théâtres, les concerts alternent avec les comptoirs d'orfèvrerie, de bonbons et de fleurs ; Montorgueil vous explique toutes choses en passant, et il vous donne envie d'entrer et de connaître comme lui. Que les magasins se ferment et que les longues rangées des façades si engageantes ne ressemblent plus qu'à des murs sans portes et sans fenêtres d'une forteresse inhospitalière, c'est la fusillade et la mitraille qui volent de la Madeleine à la Bastille ; le lendemain les balayeurs trouvent du sang au lieu de trouver des confetti.

Cette ligne de boulevards, partagée en trois ou quatre zones différentes, est à peu près tout Paris pour l'univers ; mais pour une élite, c'est encore trop étendu, elle met tout Paris entre l'Opéra et le carrefour de la rue Montmartre. Ce sont les colonnes d'Hercule de cette élite de dilettantes. J'en connais qui sont venus de leur province à vingt ans, ayant vendu leur patrimoine, 1 500 francs de rente. Ils ont aujourd'hui des cheveux gris. Pendant trente ans ils

ont vécu sur cet étroit espace, entre la rue Montmartre et la place de l'Opéra, logeant dans une mansarde, gueux, misérables, crevant de faim, heureux cependant, et la tête dans les étoiles, avec leurs habits râpés, leurs souliers éculés : poètes, artistes, n'ayant jamais rien fait, ni un poème, ni une poésie, ni un tableau, ni une musique ; il leur suffit d'avoir arpenté chaque jour, par le vent, par la pluie, le trottoir de droite de cette voie sacrée : s'ils mettaient le pied sur le trottoir de gauche, ils seraient déshonorés, et ce n'est que dans les jours des grandes aventures qu'ils arrivent jusqu'à la Madeleine ou qu'ils remontent jusqu'au boulevard Poissonnière, tout étonnés de se trouver si loin et ne se reconnaissant plus eux-mêmes. Leur vie est ainsi entièrement remplie, leur âme est satisfaite, ils sont à Paris, ils font partie de Paris, molécules ignorées du seul organisme au monde où ils s'étaient fait un rêve de vivre, et ce rêve, ils l'ont vécu. C'est assez. Leur rôle est enviable. Ils ont rempli leur rôle, ceux-là. J'en connais un tout particulièrement et je l'aime beaucoup : il dit sans rire, avec la conviction profonde d'un grand acteur de la vie humaine, « qu'il sert à entretenir la circulation de Paris »...

Cette partie du siècle aura vu la pleine gloire et l'apothéose de Madeleine-Bastille, mais on peut se demander si Paris, au siècle prochain, sera toujours concentré en ce point de Paris. On en peut douter, quand on remonte quelquefois de la rive gauche vers le boulevard en passant par le Palais-Royal. Il n'y a pas, surtout en cette saison d'hiver, et on en peut dire autant de la saison du plein été, il n'y a pas d'endroit plus charmant, plus commode, plus frais ou plus tiède, que ces galeries du Palais-Royal : c'est devenu un désert, et cette solitude a complété le charme de ces lieux. J'aime à m'y attarder en y passant. Pourquoi n'y vient-on pas en foule ? J'irais ailleurs. Autrefois c'était Paris, et maintenant ce n'est plus Paris. Paris sera-t-il encore longtemps où il est placé à présent ? Ce n'est pas bien sûr.

Que des architectes en délire nous prennent nos Champs-Élysées, y fassent passer des avenues, comme celles que l'on projette pour l'Exposition de 1900, et nous allons voir Paris, accompagnant le cours de la Seine, cherchant l'air et la lumière et des perspectives nouvelles, remonter vers l'Arc de l'Étoile, vers Passy et Auteuil. Qui sait si nos enfants ne trouveront pas notre boulevard d'aujourd'hui maussade et triste, avec un air vieillot et une physionomie de province, comme nous voyons le Palais-Royal? L'esprit de la mode souffle où il veut. Un système de chemins de fer urbains habilement agencé, un développement nouveau de l'industrie des voitures électriques serviraient beaucoup à porter Paris à trois ou quatre kilomètres du boulevard des Italiens. Alors le Boulevard et le Palais-Royal, enveloppés d'une même mélancolie, se regarderaient fraternellement dans leur abandon, comme ces vieilles gens qui se survivent à eux-mêmes et qui ont perdu tous leurs enfants.

* * *

L'autre jour un homme se présente au commissariat de police de la rue d'Aboukir et dit : « Cela m'ennuie d'être libre, je ne suis pas fait pour la liberté, je ne sais que faire quand je suis libre... Voyez plutôt mon casier judiciaire : j'ai été douze fois en prison, je vous prie de m'y replacer... » Beaucoup qui n'ont point de casier judiciaire lui sont tout pareils : ils peuvent embrasser en ce gueux un frère inconnu.

Des peuples entiers semblent dire en certains moments : « Qui allégera nos épaules du fardeau de la liberté dont nous sommes accablés? » Et ils sont tout prêts à déposer ce fardeau au coin de la première borne venue, avec les ordures et les choses sans nom.

JEAN-LOUIS.

LE DERNIER DES BARDES

M. de la Villemarqué.

Un membre de l'Institut qui eut son heure de celébrité, vient de disparaître. Pour la plupart, cette mort du vicomte Hersart de la Villemarqué qui, — il y a quarante ans — eût été un événement littéraire, passera inaperçue, car en dehors de la phalange très restreinte des chercheurs celtiques, on l'avait oublié. L'oubli n'est pas juste, puisqu'on lui doit la résurrection de vieilles légendes bretonnes offertes au public lettré dans une belle langue et de façon *compréhensible*, et que ses œuvres ont si longtemps servi de lice à des tournois littéraires dont la philologie plus tard, tout en en médisant, devait faire son profit. Son entrée à l'Institut (sciences morales et politiques) date de 1858, et il avait déjà produit la plupart de ses reconstitutions du passé (1).

Non pas que depuis il n'ait rompu des lances avec ses adversaires ès lettres, alors que la philologie courant sus avec son argumentation serrée aux nuageuses hypothèses de la poésie, le forçait dans ses fragiles retranchements et détruisait son concept de l'origine des légendes, — sans échafauder au reste un système de critique définitive. Dans sa retraite de Keransker-en-Nizon,

1) *Contes populaires bretons*. — *Chants bretons*. Barzaz-Breis. *Les Bardes armoricains*, *Gwenvlan*, etc. — Traduction des *Mabinogion*. — *Gwenvlan* est le seul barde armoricain dont on puisse reconstituer l'existence. On a su, il y a quelque vingtaine d'années, qu'un manuscrit le concernant se trouvait parmi les précieux papiers de l'abbaye de Lanvenegan, mais qu'en 1793 le trésor de la bibliothèque monastique s'en était allé en gargousses.

celui qu'au pays breton on avait surnommé le barde de Nizon, nimbé, pour ainsi dire, de ces légendes de Cornouaille et de Léon où il avait *voulu* trouver toute l'origine de la poétique du cycle arthurien, ne s'est jamais avoué vaincu ni par les théories scandinaves de certains auteurs, notamment M. L. Gautier, ni par le *Finnisme* du Folkloriste, M. Nutt, ni par les données germaniques de MM. Foster et Zimmer et, devenu non-combattant, il a pu assister à la lutte de ces derniers contre la Romania de M. G. Paris, et la *Revue celtique* personnifiée par MM. d'Arbois de Jubainville et Loth. Depuis bien des années, le barde ne chantait plus en dehors du cercle breton, se contentant de militer contre ses antagonistes naturels Bretons comme lui — le grammairien Le Men et le poète Luzel (ce dernier mort il y a un an à peine). Ne devait-il pas au reste se tenir pour satisfait de l'hommage que jadis lui rendit Renan dans ses belles pages sur la *Poésie des races celtiques?* Cet esprit universel, propagateur habile des idées d'autrui, habile au point, en les adaptant, de les faire siennes, n'avait pas hésité à rendre justice aux efforts patriotiques en même temps qu'ingénieux, tentés par M. de la Villemarqué pour faire connaître dans les *Contes populaires bretons* et le *Barzas-Breis*, les traditions de l'Armorique et du Pays de Galles et leurs récits naïfs. Renan pouvait ne pas être convaincu d'une authenticité, assez discutable en somme, pour une partie des documents, mais il s'avouait charmé.

La génération de 1845 aussi avait été charmée. A ce double titre de romancier et de poète à qui l'on doit pardonner l'à-peu-près, « cette plaie de l'esprit humain », suivant Renan, ce disparu d'hier a droit à quelques lignes avant l'éternel oubli « qui reprend le nom ». Poète, il l'a été en langue celtique comme en langue française, en traduisant, en adaptant et en produisant les légendes que sapiété patriotique avait recueillies et que son lyrisme teinté des dernières lueurs du romantisme ennoblissait pour les besoins de la cause. Romancier aussi, dans le sens ordinaire du mot, car souvent il conte des aventures auxquelles il finit par ajouter foi, à force de les conter. Au XIIe siècle, il eût été un *conteor* ou *fableor* parfait. Comme eux il puisait aux sources celtiques, comme eux il

Fabloit par les contes enbeleter
Si bien que tot a fait fable sembler...

Après cette critique du côté *imagination*, disons vite combien le barde « emballé » sur la Muse bretonne était sincère, quels services il a rendus à la littérature celtique en faisant connaître le premier les *Mabinogion* (1), en forçant le monde des lettrés à apprendre qu'il y avait encore une Bretagne, que cette Bretagne avait eu une littérature propre et qu'en cherchant minutieusement on en trouvait encore des fragments.

Ce que les philosophes ont reproché à M. de la Villemarqué, et ce reproche subsistera, c'est d'avoir voulu avant tout être un écrivain. C'est parce qu'il était écrivain et qu'il savait agréablement présenter ses récits, conduire le lecteur, sans pédanterie, dans des arcanes inaccessibles au commun des mortels, parce qu'il savait faire désirer une révélation sur les mœurs bardiques en étageant les surprises, qu'il a réussi du premier coup. La mise en scène était si bien préparée, les détails si précis, la chronologie en apparence si vraisemblable que les lettrés eux-mêmes y furent pris. Avant que d'être publiés, les *Barzas-Breis* étaient escomptés. Augustin Thierry joignait le *Chant de Nomenoë* aux *Lettres sur l'histoire de France* (or il est prouvé aujourd'hui que ce chant est apocryphe); de grands critiques puisaient dans ses livres et déclaraient que la *Marche d'Arthur* (Barzas-Breis tome I), *recueillie par M. de la Villemarqué* dans un hameau du Morbihan, avait un caractère d'authenticité.

Le système de M. de la Villemarqué était d'être audacieux; je ne sache pas qu'il eût rien de dantonien ni dans la manière d'agir ni dans les idées, pourtant il appliqua à une littérature mourante un remède héroïque... qui réussit. Il la ressuscita en la créant de nouveau; les mots qui lui manquaient, il les forgea avec l'aide du Glossaire néo-breton de Le Gonidec et en revanche, pour revêtir ses poésies du caractère nécessaire de pauvreté archaïque, il supprima tous les mots d'origine latine ou française. Les Bretons comprirent peu, mais les philologues désintéressés qui comprennent les textes, un dictionnaire à la main, hochèrent la tête en signe d'assentiment. J'ai dit : les philologues désintéressés; les autres, c'est-à-dire ceux qui avaient jeté leur dévolu sur la *matière de Bretagne*, n'admirent pas cette cueillette faite dans leur pépinière; MM. Le Men et Luzel en tête crièrent haro et voulurent prouver que si la moitié des récits de La Villemarqué avaient une naissance légitime, les autres étaient de vulgaires bâtards où sens et langage étaient travestis. Nous n'avons pas à entrer dans le détail minutieux de tous ces vieux souvenirs bretons dont le principe authentique existe, mais qui perdent de leur valeur intrinsèque sous la forme élégante, mais inexacte dont La Villemarqué les revêt. Nous ne suivrons pas le poète trouvant des analogies entre un Merlin populaire et celui des strophes de Taliessin, ni davantage quand il nous dira que dans Lez-Breis (Morvan, vicomte de Léon, surnommé Hanche de la Bretagne) il faut voir l'idée d'Arthur venant sauver la Cambrie; mais nous admettrons que, dans ce même chant, il y a des passages qui ressemblent fort aux enfances de Perceval (Chrestien de Troyes a certainement puisé à une source bretonne analogue à celle qui a fourni le Peredur des *Mabinogion*). Il est nécessaire de faire une sélection dans l'œuvre de La Villemarqué, avouer qu'il a *purifié à sa façon* une langue qui, d'après le *Catholicon* de Lagadeuc publié par Le Men, n'a pas subi de changements notables depuis Charles VII, et que par conséquent ses adaptations sont rarement vraies, mais en même temps lui concéder — en cela d'accord avec M. d'Arbois, M. Lejean, M. Luzel lui-même, — que le fonds des récits existe et qu'ils *peuvent* être l'expression de chants plus anciens.

L'éternel honneur de M. de la Villemarqué aura été

(1) Mabinogion, *Enfances*, contes populaires et naïfs. Conservés dans deux manuscrits. L'un du XIVe siècle, connu sous le nom de *Livre rouge d'Hergest*, a été transcrit et traduit par lady Charlotte Guest et M. de la Villemarqué 1838-1849, l'autre du XIIIe a été transcrit récemment par M. Evans, traduit et publié par M. Loth; Rennes, 1888.

de nous apprendre à nous servir de la *Myvyrian Archaiology of Wales* et d'avoir donné une traduction française des *Mabinogion*. Il a marqué le point de direction pour les origines des légendes et on doit lui en savoir gré. Il a été trop Breton au lieu d'être celtique, il a été trop poète au lieu de donner naïvement les textes recueillis en Cornouaille ou au pays de Vannes; en voulant trop démontrer il a amené une réaction contraire, et l'œuvre qu'il voulait faire historique, un peu en violant l'histoire, n'est restée que littéraire. Son but était de prouver l'origine entière des romans arthuriens chez le peuple breton. Il a conclu trop facilement et avec trop de parti pris pour que sa critique ne soit pas aujourd'hui jugée superficielle. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et sa thèse sur l'identité de langue, de poésie et de tradition chez les Gallois et les Bretons, sur les rapports constants des peuples celtiques entre eux se vit couronnée de succès, quand, en 1838, il fut chargé de représenter les lettres françaises à une assemblée populaire du pays de Galles. A un vieil homme aveugle qui lui souhaitait la bienvenue en qualité de représentant des bardes, il répondit par des vers écrits en vieux breton. Les assistants le comprirent et lui décernèrent la couronne des poètes. C'est peut-être la dernière fois que, même au pays gallois, on a parlé officiellement de la cour du roi Arthur à Caerléon-sur-Usk. Avec le châtelain de Keransker-en-Nizon s'éteint le dernier barde.

MAURICE FLEURY.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ARMAND DU MESNIL, *Un monde disparu* (Paris, Lemerre). — Est-ce de l'histoire qui aurait le charme du roman, ou du roman qui serait vrai comme l'histoire *vraie?* Assurément, les types évoqués par M. Du Mesnil offrent une telle part de fantaisie qu'on pourrait croire que l'imagination de l'auteur a été pour tout dans leur création. Mais il y a des choses qu'on n'invente pas de toutes pièces : certes les héros de l'auteur ont vécu, et il les a vus, ou bien il tient à eux par une communication aussi directe que les auditeurs de la *Grand'mère* tenaient à Napoléon. Ou il leur a parlé, ou « Grand'mère », sans aucun intermédiaire, lui a parlé d'eux. Comme cet archéologue de Labiche qui partout « sentait le Romain », je sens ici de l'histoire.

En saluant *Un monde disparu*, Mon oncle Saint-Julien et la bonne Nanon, le Chevalier, Madame de Marle, le Centaure, le Comte et la Comtesse, il semble bien que ce sont de vieilles connaissances que l'auteur voit passer au moment où ces gens, qui tout au plus avaient un pied dans ce siècle-ci, et l'autre dans le siècle précédent, vont décidément disparaître du nôtre, au moment où d'ailleurs le nôtre va finir.

Qu'est-ce que le Chevalier, s'il vous plaît, le Chevalier d'Arcis? Tout simplement le prototype du fameux chevalier de Maison-Rouge, qui fit tant parler de lui, à la Porte-Saint-Martin si je ne me trompe, en 1847. Mais le chevalier de Maison-Rouge d'Alexandre Dumas et Maquet, ne monte pas à la cheville du chevalier de M. Du Mesnil. Le vrai (car je crois que c'est ici de l'histoire), le vrai est encore plus fort que l'imaginé. Jamais le Maison-Rouge n'a fait autant de personnages, revêtu autant de déguisements que le Des Arcis. Il s'est battu au 20 juin, au 10 août, pour la cause du roi, et ne s'est pas cru obligé à émigrer. Il a préféré se tenir dans la gueule du loup, jouant à ce loup les plus mauvais tours, se grimant tantôt en greffier de la Conciergerie, tantôt en geôlier du Temple, risquant sa vie pour faire évader la reine, dépistant les plus fins limiers de Fouquier-Tinville, et, chose plus étrange, après avoir essayé de défendre la royauté, se vouant à défendre la République française, pris tout à coup de la fièvre sacrée qui lança nos volontaires au delà des Alpes et du Rhin, au delà même des mers, il fut tour à tour soldat de l'armée du Rhin, aide de camp de Kléber en Égypte, et ne sortit des rangs que parce qu'il perdit une main à Marengo.

Entre temps, à Ettenheim, devant l'auberge du *Bœuf-Rouge*, il a eu son duel avec cette grosse brute rougeaude de Wursheim, le baron hessois, qui se faisait un jeu d'insulter à la misère de nos émigrés, qui en avait couché plus d'un sur le pré, et que le Chevalier, à son tour, y coucha tout d'une pièce, d'un maître coup d'estoc.

C'est un épisode que l'auteur a conté en moins de trois pages; qui pourrait avoir la prétention de le conter après lui, tant il a mené vivement et le cliquetis des paroles et le cliquetis des rapières!

Le *Centaure*, lui, c'est don Juan, mais un don Juan qui ne doit rien ni à l'Espagne, ni à Molière, ni à Byron, ni à Dumas père. Il est lui; il ne doit rien qu'à lui-même; il n'a pu vivre qu'aux environs du boulevard des Italiens et aux environs de l'an de grâce 1830. Pourquoi l'auteur l'a-t-il dénommé *le Centaure?* Pour mieux exprimer ce qu'il y avait en lui et de la brute et du demi-dieu; pour mieux nous faire comprendre en lui le fauve, destructeur comme une force de la nature, dévorateur comme la bête du Gévaudan, et peut-être pour nous faire songer à ces cavaliers d'Asie, vissés à la selle, Attila ou Arpad, qui passèrent autrefois sur l'Europe comme un ouragan?

Le *Centaure*, c'est le conquérant qui ne peut s'arrêter de conquérir, qui ne peut s'arrêter à sa conquête, et qu'un galop, sans frein, comme sous la piqûre d'un taon invisible, emporte toujours plus loin, à de nouveaux ravages. C'est le vainqueur perpétuel, et c'est le fléau. Les sentiments qu'ont pour lui ses victimes? Lisez cette page prodigieuse de la mort d'une d'entre elles, trépassant dans un bouge où le tyran l'a fait déchoir, les lèvres collées sur la main du Barbare. Soumission que l'auteur déclare « imbécile » mais, qu'au fond il ressent sublime.

Au reste ces idylles étranges du *Monde disparu*, cela ne peut se conter, ni s'analyser, ni se suggérer : il faut lire. Si étranges et originales que soient les conceptions, plus original encore est le style. C'est quelque chose de simple et de fin, de mélancolique et de malin, tout de nerfs, tout de prime-saut, d'une très belle langue française, mais qui n'est ni du siècle dernier, ni du temps d'aujourd'hui. Ce n'est, non plus, d'aucune école : C'est rigoureusement personnel. A. R.

LES CONTEMPORAINS, sixième série, par *Jules Lemaître* (Lecène et Oudin, éditeurs). — En tête de l'étude par laquelle s'ouvre son nouveau volume, M. Jules Lemaître déclare qu'il a l'intention de « poursuivre cette série des *Contemporains*, interrompue pendant cinq ou six ans pour des besognes à la fois plus ambitieuses et au fond plus frivoles. » Quelles besognes donc? Celles de l'auteur dramatique, il faut bien le croire. Et j'insinuerais très malicieusement que M. Lemaître écrivit ces lignes le lendemain d'un échec, si je savais une seule pièce de lui qui n'ait pas eu beaucoup de succès. Frivoles, ses comédies? Dans toutes, sous l'auteur comique, il y a le moraliste, un moraliste singulièrement délicat, et, sans qu'il y paraisse trop, bourrelé de scrupules ; maintes scènes en ressemblent fort à tel de ces articles où il débrouillait quelque problème de casuistique, où, dialoguant avec lui-même et personnifiant chacun de ses « moi » divers, il donnait successivement la parole à trois ou quatre interlocuteurs. C'était déjà « du théâtre » ! Mais pas plus ambitieuses que frivoles; car ce qui en fait justement le charme, c'est qu'elles concilient avec les nécessités de la scène une forme de théâtre qui n'a rien de contraint, qui est exempte de toute rhétorique et presque de toute convention.

Après cela, convenons des avantages de la critique. On y est certainement plus à l'aise. Mieux que n'importe quel autre genre, ou, tout au moins, d'une façon plus libre et plus directe, elle permet « d'exprimer ce qu'on croit avoir, touchant les objets les plus intéressants et même les plus grands, d'idées générales et de sentiments significatifs ».

Et surtout quand on fait, comme M. Jules Lemaître, de la critique subjective, cette critique-là n'étant qu'un prétexte à se raconter. Allons-nous revenir une fois de plus sur la fameuse querelle des impressionnistes et des dogmatistes? M. Lemaître semble nous y inviter; en manière de préface, il cite quelques fragments d'anciens articles qui renouvelleraient ce grand débat s'il n'était depuis longtemps épuisé.

Au fond, je vois bien, si l'on veut, deux sortes de critiques, mais je vois surtout deux sortes de tempéraments : les intellectuels, rectilignes, autoritaires, ascètes, et les sensitifs, capricieux, dilettantes, épicuriens. Et c'est justement pourquoi il n'y a pas, d'une part, la critique impersonnelle, d'autre part, la critique personnelle. On pourrait d'ailleurs montrer sans peine ce qui entre de subjectif dans les plus intransigeants dogmatistes, ce que leurs jugements empruntent à leur humeur; et, tout aussi bien, ce que les impressionnistes les plus dissolus, qui se défendent d'exprimer autre chose que les goûts individuels, doivent à leur culture et à la tradition du genre humain.

M. Lemaître n'a pas tenu la promesse qu'il faisait au début de son étude sur Veuillot, et cette étude est, dans toute la série des *Contemporains*, une de celles qui pourraient le plus nous le faire regretter. L'article contre la « Septentriomanie » est charmant sans doute, mais assez léger, si j'ose le dire, et suspect d'un chauvinisme littéraire que l'auteur lui-même avoue de bonne grâce. Quant à l'article sur Lamartine, je l'avais trouvé un peu long quand il parut dans les *Débats*, notamment trois ou quatre feuilletons où, citant avec complaisance l'*Isa Upanishad*, le *Mahabharata*, la *Prière de Parasasa et de Mukakanda*, il convertissait le poète des *Harmonies* au bouddhisme et en faisait comme qui dirait le dernier des brahmanes. Toute cette partie a été, ce me semble, fort abrégé. Je ne connais d'ailleurs aucune étude sur Lamartine qui fasse mieux sentir la profondeur et l'étendue de son âme, ce qu'il y a de spontané dans son génie, de puissant en même temps que de suave, ce qu'il y a surtout, non d'original, le mot ne suffirait pas, mais d'unique, d'« à part » et de primitif.

L'étude sur Veuillot, il faut y revenir, me semble tout à fait exquise. Et, peut-être, non moins opportune. Je ne sais si Lamartine fut réellement le dernier des brahmanes, mais Louis Veuillot pourrait bien avoir été le dernier des catholiques. Or nous risquions, voyez-vous, d'oublier ce qu'est le catholicisme, d'en perdre complètement la notion; il a été tellement édulcoré et adultéré par la veulerie de notre siècle, qu'on éprouve quelque surprise à le voir, chez Veuillot, dans son intégrité la plus authentique, purgé de tout latitudinarisme et de tout libéralisme émollients. La sincérité de Veuillot mérite d'ailleurs notre respect; il rangea sa vie entière à ses croyances, et le premier effet de la conversion fut, nous assure-t-on, de lui faire payer ses dettes. Vous me direz qu'il y a d'honnêtes gens qui ne sont pas catholiques. Veuillot ne le croyait pas. Il était dur pour l'hérésie. Il vouait les hérétiques aux diables d'enfer avec un saint enthousiasme. Peut-être la ferveur de sa foi s'est-elle trop souvent traduite en anathèmes. Mais M. Lemaître nous montre ce qu'il y avait sous ses violences de douceur, de tendresse et de généreuse pitié. Torquemada, — ma foi, — oui ne fut pas plus charitable.

Une quinzaine de « figurines » complètent le volume. Plusieurs des écrivains que M. Lemaître y portraiture ne sont pas de notre époque. Mais, à leur propos, cet impressionniste nous décrit sa propre sensibilité, qui est très contemporaine, et qui est celle de beaucoup de contemporains. Expliquer ce qui nous plaît dans Homère ou dans Virgile, c'est être plus contemporain sans doute que d'appliquer aux livres d'aujourd'hui des règles antiques. Et certes, chaque siècle, ou même chaque génération, a sa façon particulière, sinon de juger et de classer, au moins de « sentir » les écrivains. Voire, il y en a beaucoup que notre manière de les aimer surprendrait joliment. L'auteur de l'*Imitation*, par exemple, auquel M. Lemaître consacre quelques pages délicieuses, rougirait sans doute en voyant quelles impressions il suggère et à quelles scènes de quels romans ses plus séraphiques versets ont servi d'épigraphe. J'ai bien peur que les meilleurs d'entre nous ne goûtent en lui tout ce qu'il abominait, ce dont, peut-être, nous retrouvons quelque chose dans son livre parce que notre corruption l'y insinue.

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 33599 *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6 — 4e SÉRIE. — TOME V — 8 FÉVRIER 1896

LA POLITIQUE

On discute dans les journaux l'impôt sur le revenu. On le discute aussi dans les conversations, et bien des gens, sans aucun parti pris, se demandent si cet impôt donnerait ce qu'on en attend.

Un de mes amis me disait l'autre jour : « Supposons le principe voté, et le revenu exempt d'impôt jusqu'à 2 500 francs. Un père de famille qui possède 10 000 francs de rente paye l'impôt sur 7 500 francs. Cet homme a trois fils. Il peut donner à chacun d'eux, comme avance d'hoirie, le capital correspondant à 2 500 francs de revenu. Au lieu d'un rentier ayant 10 000 francs, voilà quatre rentiers inscrits au rôle pour 2 500 francs chacun. Le fisc ne pourra rien réclamer d'eux, et la contribution mobilière qu'ils payeraient sous le régime actuel sera remplacée par zéro. »

J'accorde que, sous cette forme, l'hypothèse de mon ami ne se réaliserait pas souvent; mais voici un cas plus probable. Ce même père de famille laisse en mourant quatre héritiers, qui auront chacun 2 500 francs de rente pour toute fortune. Si ces héritiers sont des oisifs, des inutiles, qui passent leur temps à jouer aux dominos dans un café de sous-préfecture, ils pourront gaspiller quatre fois 2 500 francs de revenu sans payer un sou d'impôt direct. A côté d'eux, l'ingénieur, le commerçant qui aura travaillé et peiné du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, sera taxé sans miséricorde.

Je note les objections que j'entends autour de moi. En voici une qui m'a paru assez suggestive : Un employé gagne 2 500 francs par an. Son patron, au moment d'augmenter ses appointements, réfléchit qu'il va le soumettre à l'impôt. Il remplace l'augmentation par une gratification donnée à titre exceptionnel, mais que rien ne l'empêchera de renouveler l'année suivante. Le résultat est le même pour l'employé, et le fisc perd ses droits.

Autre chose. On veut, dit-on, frapper chacun en raison de ses moyens. A-t-on bien réfléchi qu'un revenu de 10 000 francs, par exemple, a une tout autre valeur dans une grande ville ou dans un village, et qu'on va imposer la même taxe à ce Parisien qui élève avec peine sa famille et à ce campagnard qui vit dans l'aisance?

Et que fera-t-on pour les étrangers? Aujourd'hui, les familles brésiliennes ou péruviennes qui s'installent à Paris payent la contribution mobilière tout comme les familles françaises; mais, le jour où vous aurez remplacé cette contribution par un impôt sur le revenu, prétendrez-vous taxer le produit des plantations ou des pâturages de l'Amérique du Sud? Si vous le faites, les étrangers émigreront; si vous ne le faites pas, perte sèche pour le Trésor.

Il y aurait encore d'autres objections : elles se résument en ceci qu'un impôt sur les choses sera toujours d'une perception plus facile, d'un rendement plus certain qu'un impôt sur les personnes.

Plutôt que de frapper le revenu en bloc, au risque souvent de ne pas l'atteindre, pourquoi ne pas établir une taxe mobilière croissante avec le nombre de domestiques, décroissante avec le nombre d'enfants? Ce serait un impôt sur le revenu sans inquisition et sans surprise.

PAUL LAFFITTE.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE AU SIAM

C'était en 1893. Le royaume de Siam, qui, depuis le XVIIe siècle, subit alternativement l'influence des grandes puissances colonisatrices d'Europe, cherchait à s'arrondir aux dépens de l'Annam et du Cambodge, tandis que l'Angleterre poussait ses avant-postes sur la rive gauche du haut Mékong et consolidait ses récentes annexions en Birmanie.

Les Français établis dans la vallée du Ménam, éprouvant, par contre-coup, les mauvaises grâces des fonctionnaires siamois, n'étaient plus en sûreté à Bangkok ; nos possessions indo-chinoises étaient menacées par de fréquentes incursions de pirates. La situation était devenue enfin à ce point intolérable qu'il fallut faire au roi de Siam des représentations quelque peu comminatoires, dont il ne tint d'ailleurs aucun compte. Pour les appuyer, le gouvernement français, en conformité des traités, expédia dans les eaux du Ménam deux navires de guerre, qui furent reçus à coups de canon. Telle est l'origine apparente du conflit.

La première fois que la France pénétra dans le Siam, ce fut à la demande des Siamois, sous le règne de Louis XIV. Ils avaient besoin alors d'être protégés contre les Hollandais, qui étaient à l'apogée de leur puissance et débarquaient en conquérants partout où le bon vent faisait aborder leurs vaisseaux. Une ambassade siamoise fut envoyée à la cour de Versailles, avec force présents, pour solliciter la protection du grand roi. Peu de temps après, un ministre français arrivait à Bangkok, et tout alla pour le mieux jusqu'au jour où, par suite des intrigues des jésuites qui voulaient convertir la famille royale au catholicisme, les rapports furent brusquement interrompus. En 1689, notre envoyé reprenait le chemin de la France, en même temps que les Hollandais rentraient à Bangkok.

Vers le milieu de ce siècle, la peur de l'Angleterre rapprocha de nouveau le Siam et la France. La compagnie des Indes, déjà établie dans le sud de la presqu'île de Malacca, s'était emparée de la province de Ténassérim, conquise sur la Birmanie, mais qui avait fait partie du Siam à la fin du XVIIIe siècle. Les relations diplomatiques furent cependant longues à se rétablir, et c'est seulement en 1856 que nous fûmes représentés à la cour de Bangkok. Le premier soin de M. de Montigny, notre ministre, fut de conclure un traité qui, entre autres avantages, nous donnait le droit de remonter le Ménam jusqu'au mouillage de Packnam.

Puis, en 1860, une faute d'étiquette vis-à-vis du roi permit à l'Angleterre de substituer son influence à celle de la France, jusqu'en 1867, époque du traité franco-siamois. Le Cambodge était affranchi, et le Siam conservait les provinces de Battambang et d'Angkor. Mais l'empire ne sut prendre franchement ni le parti du Siam, ni le parti du Cambodge, ce qui rendait notre position en Indo-Chine extrêmement indécise et nuisait à notre établissement tout récent de la Cochinchine.

Aucun fait marquant ne se produisit jusqu'en 1882, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'Angleterre, pour répondre à la conquête de l'Annam et du Tonkin, mettait la main sur la Birmanie. Les deux puissances allaient se trouver bientôt en présence ; mais c'est sous le couvert du Siam que devaient se déclarer les hostilités. Ainsi s'explique l'arrangement qu'elles viennent de conclure, pour terminer un conflit qui, dans le principe, ne regardait que le Siam et la France.

Donc, le 13 juillet 1893, nos marins, qui avaient reçu l'ordre de se rendre à Bangkok pour protéger les Européens contre les troubles éventuels, avaient été attaqués brutalement par les forces siamoises. C'était une violation flagrante du traité de 1856, donc l'article 15 donne à la France le droit de pénétrer dans le Ménam : « Pourront pénétrer dans le fleuve et jeter l'ancre à Packnam les bâtiments de guerre français ; pour remonter jusqu'à Bangkok, ils devront avertir l'autorité siamoise et s'entendre avec elle sur le lieu du mouillage. »

L'agression, dit le Siam, avait été le résultat d'un malentendu. Mais la France ne se crut pas moins en droit d'exiger un certain nombre de réparations, tant pour l'injure qui lui était faite que pour les dommages subis par ses nationaux. De là l'ultimatum du 20 juillet, envoyé au ministre des affaires étrangères du Siam, le refus du Siam, puis les complications qui ont suivi et qui ont reçu une solution partielle par le traité du 3 octobre 1893. Les conditions de l'ultimatum étaient enfin acceptées, il ne restait qu'à fixer les limites des possessions françaises.

Mais, dès le premier coup de canon, l'Angleterre était intervenue, tandis que lord Rosebery déclarait, à la séance de la Chambre des lords du 17 juillet, qu'elle n'avait aucun intérêt dans le haut Mékong ; l'armée anglaise continuait d'avancer dans la sphère d'influence française ; au mois de mars 1895, une colonne indienne franchissait le fleuve et occupait Muong-Sing sur la rive gauche, au moment même où les plénipotentiaires travaillaient sur place à la délimitation des frontières. Ainsi s'est trouvé créé un état de fait, qui donnait droit à l'Angleterre de prendre part au règlement définitif.

C'est M. Develle qui engagea l'action diplomatique ; il avait promis au Foreign Office, malgré les protestations de tous les journaux français, de l'avertir de tout ce qui se ferait au Siam : les ministres suivants ne

purent qu'accepter la situation léguée par leur prédécesseur.

Quoi qu'il en soit, les choses traînaient en longueur ; la Commission de délimitation ne paraissait pas près d'aboutir, grâce au Siam qui se sentait encouragé contre la France, lorsque les derniers événements ont permis à M. Berthelot de solliciter de l'Angleterre, avec plus d'insistance et d'autorité, son adhésion à l'arrangement qui vient d'être signé.

Il s'agissait de tirer profit des embarras multiples auxquels la diplomatie anglaise se trouve aux prises, pour obtenir le plus possible, en ménageant les susceptibilités d'un peuple qui est souvent notre concurrent, mais ne doit pas devenir notre ennemi. Il suffit de comparer notre situation actuelle en Indo-Chine et celle que nous avions au commencement de 1893, pour se rendre compte des avantages obtenus.

Du côté de la Chine, la délimitation n'était pas terminée ; interrompue en 1887, elle s'était arrêtée à 200 kilomètres du Mékong : aujourd'hui, notre frontière est définie jusqu'à cette rivière, dans des conditions assez nettes pour que les conflits deviennent presque impossibles, au moins dans le nord de nos possessions.

L'Angleterre nous abandonne Muong-Sing ; de plus, elle reconnaît le Haut-Mékong comme limite respective des sphères d'influence anglaise et française : il s'agissait autrefois de nous exclure de cette région ; toutes nos ouvertures précédentes avaient été repoussées par le Foreign Office ; et ce qui rend le résultat d'autant plus appréciable, c'est que les membres du gouvernement actuel, qui se trouvaient dans l'opposition au moment de l'ultimatum, — notamment M. Curzon, sous-secrétaire pour les affaires étrangères, — reprochaient violemment à M. Gladstone de sacrifier les intérêts de l'Angleterre et de l'Inde, en laissant la France occuper la rive gauche du Mékong.

Vis-à-vis du Siam, la situation est complètement renversée. Alors qu'il menaçait nos colonies d'Indo-Chine, ayant porté ses avant-postes jusque dans le voisinage de Hué, aujourd'hui non seulement le Cambodge est dégagé, mais nous avons obtenu une zone de protection de 25 kilomètres sur la rive droite du Mékong.

Le Siam, d'ailleurs, est resté étranger à ces combinaisons. On raconte même que son représentant à Paris entendit par hasard parler de la séparation en trois zones, dont celle du milieu se trouvait singulièrement réduite. — « Comme c'est drôle, aurait-il dit, je n'en savais rien du tout. » L'Angleterre ne devait pas faire preuve de la même résignation.

La mauvaise humeur avec laquelle les journaux anglais ont accueilli l'arrangement du 15 décembre suffirait pour témoigner des avantages que la France en a retirés. « La France a obtenu tout ce qu'elle demandait et l'Angleterre n'a rien obtenu du tout », dit l'un ; les autres renchérissent : « L'arrangement conclu entre la France et l'Angleterre au Siam représente une complète soumission à la France. » — « Le premier ministre a absolument laissé le champ libre à la France au Siam. »

Pour se faire pardonner ses concessions, si concessions il y a, lord Salisbury a adressé à son ambassadeur à Paris une lettre dont le sens restreindrait considérablement la portée de l'arrangement au point de vue français, si M. Berthelot n'avait pris soin d'expliquer de son côté comment elle doit être interprétée. Il s'agit de l'engagement réciproque de n'acquérir aucun avantage particulier dans ce qui reste du royaume de Siam, et de respecter l'intégrité des parties neutralisées ; cette clause a besoin d'un commentaire, d'autant plus que le dernier paragraphe de l'article 1er semble interdire à la France de se mouvoir en dehors des 25 kilomètres situés sur la rive droite du Mékong, dont le traité du 3 octobre 1893 lui fait l'abandon, et cela, quelles que soient les difficultés qui puissent provenir de la part du Siam.

« Chacune des deux puissances, dit M. Berthelot dans sa lettre au ministre des colonies, conserve le droit d'assurer l'exécution des traités existant entre elle et le Siam par les voies et moyens convenables. Je n'ai pas besoin d'ajouter, en ce qui touche l'exécution demeurée jusqu'ici incomplète du traité du 3 octobre 1893, que nous userons de cette faculté, en nous inspirant des sentiments de modération et d'équité qui nous ont toujours guidés. » Avec cette théorie, qui contient certainement, au regard de la France, l'esprit véritable de l'arrangement, on peut aller très loin, et même jusqu'à Bangkok. Il serait téméraire de prédire laquelle, de la France ou de l'Angleterre, sera la première arrivée.

Et voilà qui pourrait bien un jour ou l'autre troubler la fameuse « entente cordiale », que certains journaux français, en peine d'alliances internationales, ont découverte dans l'arrangement siamois, que les Anglais se sont d'ailleurs empressés de démentir à l'unanimité.

Il serait puéril de supposer qu'une convention relative au bassin du Mékong et à des affaires très secondaires engagées en Afrique, fût de nature à modifier la politique générale soit de la France, soit de l'Angleterre. Celle-ci reste dominée par la situation de chaque pays en Europe et particulièrement dans le bassin de la Méditerranée.

(959.3)

LA BELLE AU BOIS

Nouvelle.

C'était pourtant un cœur de pélican qu'avait jusqu'alors montré à mon égard mon oncle et tuteur, M. Walton, le riche marchand de cotonnades, bien connu sur le marché de Londres pour sa solidité et sa respectabilité commerciales et considéré avec édification dans sa paroisse, tant pour son assiduité aux offices que pour la révérence de sa physionomie et ses principes rigoureux. Tendre jusqu'à présent pour mes plus grosses fredaines et généreux quant à mon entretien, l'opposition catégorique qu'il s'était mis en tête de faire à mon désir non moins péremptoire de mariage avec Mlle Berthe Marty, de Paris, soulevait en moi une véritable houle de colère.

Colère qui n'allait pas de ma part sans quelque inquiétude, car, en ce qui regarde la volonté et la fermeté du caractère, il n'y a pas, comme dans son milieu de négoce on dit familièrement et non sans une nuance d'estime de l'oncle Walton, de « pareil bison »; un caractère à bosses, comme son front bombé et biblique de puritain ; un vrai bison en effet, ainsi que je peux l'affirmer, moi son neveu, qui ai cette même nature et ces mêmes qualités morales.

Ainsi, en ce qui touche Mlle Berthe Marty, je n'hésite pas à la présenter dès à présent et pour l'éternité et en dépit de tout, comme celle qui doit être et qui sera ma femme, tel que je l'ai décidé dans l'énergie de ma volonté. Et j'atteste que l'oncle Walton, avec ses yeux froncés et son âme rogue, n'a pas, tant pis si je blasphème ! son bon sens et la vision claire des choses naturelles quand il refuse de reconnaître pour sa nièce celle que j'ai élue dans mon cœur : le tout pour cette raison saugrenue, bornée, butée, aveugle et digne d'une taupe, une raison de vieil homme et de triple bison, que Mlle Berthe Marty n'a pas ce qu'on appelle en France un sou vaillant de dot.

Comme si la question dot présentait quelque importance en face des deux millions que le vieux richard possède en bonnes valeurs anglaises, françaises et étrangères, sans compter ce que vaudrait, à la liquidation sa maison de Londres et le stock de cotons emmagasiné dans son entrepôt, plus sa part de propriétaire sur trois navires qui font le transit des Indes ; valeurs tant en argent qu'en marchandises et en bâtiments qui me rendent tout à fait incompréhensible la résistance du vieux à faire le bonheur de son unique neveu, quand ce bonheur ne coûte rien, et comme s'il avait besoin au surplus de rapporter comme une entreprise.

Si encore il y avait la moindre chose à dire sur l'honorabilité de Mlle Marty ou sur celle de sa famille ! Mais il n'y a rien à dire du tout et je tiens mes plus énergiques qualités de boxeur à la disposition immédiate de quiconque se croirait en droit d'émettre une contradiction quelconque à ce sujet. Fille d'un lieutenant français mort au Tonkin et d'une mère remariée avec un estimable commerçant de Paris, la pauvre petite est aussi bien élevée que n'importe quelle précieuse miss, et elle est aussi pure que blonde. Or, pour blonde, elle l'est, on peut dire, autant qu'elle est honnête. C'est une délicieuse petite personne tourbillonnante, facétieuse et enfantine, aux joues roses, aux yeux bleus, aux cheveux dorés ; un vrai bouquet de fleurs des champs où son âme amusante fait, à l'entendre chanter, comme une fine musique de grillon.

— Vous êtes des enfants, dit en effet l'oncle Walton, quand je lui parle de ce mariage.

Mais c'est précisément en quoi nous nous accordons. Et je ne m'imagine guère une matrone corpulente et revêche, aux lèvres poilues, avec une voix de corne à tramway et une démarche d'omnibus, comme mon épouse légitime, à moi, George Walton, qui n'ai que vingt-deux ans et qui suis un homme pourtant, n'en déplaise à l'oncle Walton, et non moins bison que lui, quant à l'entêtement, je m'en vante.

Et, attendu qu'il s'obstine là-bas, de son comptoir de Londres, à repousser le mariage que j'ai résolu, tandis que l'impatience me dévore, voilà que je me révolte, et il va voir sous peu si je suis digne de lui et tenace quand il s'agit de la félicité même, dûment réfléchie, de mon individu.

D'abord, je trouve atrocement malveillant de sa part de m'empêcher d'être heureux comme je l'entends, moi, sa seule affection vivante, et qu'il me refuse mon bonheur à cause de ses millions. Car il n'a évidemment travaillé toute sa vie et ne les a ramassés que pour moi. Lui en effet n'a pas de besoins ; c'est un homme sobre et, comme je l'ai dit, rigoureux, qui se réjouit d'un roastbeef le matin et d'une sandwich le soir, avec une tasse de thé et quelquefois un peu de citron. Il possède la faculté incompréhensible de n'user un vêtement que tous les cinq ans : tel un fantôme sans consistance qui se frotterait aux choses sans s'user. Il ne fréquente aucune société, et, quant au reste, il se suffit avec sa Bible et ses livres de commerce. Tous ses millions ne peuvent donc avoir d'autre sens que de m'être attribués, à moi qui ai bon gosier, des dents neuves et dans le cœur un amour irrépressible pour Mlle Berthe Marty.

— Vieil avare ! oui, vieux bison !

Car je l'invectivais quotidiennement suivant ses mérites.

Mais le temps des imprécations était passé. Je voulais agir. Je me résolus en conséquence à une démarche dernière et j'écrivis, dans ma colère, la lettre suivante :

« Monsieur Walton senior,

« Je ne vous écrirai plus. Je vous avertis une dernière fois que j'aime Mlle Berthe Marty, comme je le soutiendrais en face de vingt pistolets. Elle sera ma femme, en dépit du diable et de vous. Vous êtes têtu, moi aussi. Donnez votre consentement ou j'agis en homme libre, en Anglais indépendant et en fiancé brave et hardi. Je me marierai sans vous. Tous vos millions et vos cotons ne valent pas les joues roses de ma fiancée. Vous êtes un vieux positif. Cédez ou je ne cède pas. Je vous respecte, mais je vous désobéirai.

« Votre neveu,

« GEORGE. »

A quoi je reçus la réponse suivante :

« Monsieur,

« Vous ne connaissez aucun métier, et vous n'avez pas de fortune personnelle. Mes cotons vous sont nécessaires. Vous n'aurez plus un penny si vous faites ce mariage.

« Votre oncle. »

Cette lettre insensible me causa, comme on pense, la plus vive indignation.

— Vieux coquin, m'écriai-je, vous ne connaissez pas votre neveu si vous croyez qu'il reculera devant la pauvreté !

Il faut dire que j'avais encore quelques fameuses banknotes sur moi, et d'ici à ce qu'elles fussent épuisées il y avait des chances pour que le vieil endurci s'humanisât. Et puis Mlle Berthe Marty m'était plus chère que jamais.

C'est ainsi que j'allai la trouver, le soir même.

* * *

Je la voyais facilement chez ses parents. Bien que les mœurs françaises ne laissent pas à la jeune fille la même liberté qu'en Angleterre, on l'autorisait à causer avec moi sous la surveillance de la mère. Celle-ci et le beau-père de Berthe ne demandaient qu'à se débarrasser d'elle en la mariant.

Ce gentleman était un fabricant de plumes pour modes, et c'était toujours chez lui comme si un millier d'oiseaux féeriques venaient d'être plumés là par quelque renard effréné. Berthe était dans l'atelier à côté de sa mère en train de présider au travail de ses ouvrières.

— J'ai reçu une lettre de M. Walton, dis-je en arrivant; je voudrais parler à Mlle Berthe.

On me permit de m'asseoir près d'elle.

— Mademoiselle Berthe, commençai-je, le vieux ne veut absolument pas que je me marie avec vous.

Elle pâlit tout à coup, comme translucide et en porcelaine, sous la lumière électrique de l'atelier. Puis elle eut un petit sourire triste en même temps qu'un gros soupir.

— Que voulez-vous, monsieur Georges? Nous ne nous marierons pas !

Elle était si gentille, si contrite et comme endolorie dans son humilité ! et puis une taille si fine, à la prendre, semblait-il, dans ses deux mains, tandis que le corsage s'évasait en charmante vie poupine et palpitante sous le chiffonnage soyeux d'un surah bleu ; et les jolis yeux mélancoliques et les bonnes joues fraîches de bébé : tout cela m'exaltait, de sorte que sa résignation me rendit plein de fureur.

— Le vieux ne veut pas, mais nous nous marierons tout de même.

Et, après un silence où je m'oubliai à la considérer :

— Berthe, continuai-je, si vous m'aimez, nous nous marierons. Quand il s'agit d'être heureux, ce n'est pas les autres qu'il faut consulter, mais nous, et le vieux finira bien par acquiescer et par s'amadouer.

Je passai sciemment sous silence le côté détestable de la combinaison, l'ultimatum du vieil avare. Je craignais que la pauvreté n'intimidât Berthe. Et d'ici là, pensais-je, le grain passera, la caboche du vieux deviendra plus raisonnable et son cœur racorni mollira. Le principal est de se marier.

Mais Berthe, qui est une petite Française bien trop timide, secouait sa jolie tête blonde au toupet frisé.

— Oh ! non, George, cela ne se peut pas du tout. Je vous aime bien, c'est vrai, mais on ne doit pas se marier sans le consentement de ses parents.

Et elle se tut, incapable d'en dire plus, tout étouffée par la grosse tristesse qui lui venait, ses yeux purs trempés tout à coup comme d'une rosée limpide...

— Berthe, lui dis-je en lui serrant bien fort la main, vous êtes une adorable petite âme pusillanime. Nous nous marierons quand même.

Je partis ce soir-là sans rien ajouter. Mais le lendemain je retournai parler aux parents de Berthe. Impatients comme ils étaient de se débarrasser d'elle, la mère et le beau-père ne firent pas grandes difficultés. Et comme je leur dissimulai également la décision du vieux de nous réduire à la pauvreté, ils comptaient que j'aurais les millions et que le vieux reconnaîtrait notre union quand il ne pourrait plus faire autrement. Le mariage anglais semblait aussi leur suffire.

— Nous savons que vous êtes honnête homme, me dirent-ils.

De sorte que huit jours après nous partions avec la mère de Berthe pour l'Angleterre, et nous étions mariés à Londres, en arrivant.

Là-dessus nous retournions en France et c'est alors que je louai, pour notre lune de miel, le château du Saussay.

***

Depuis quinze jours nous courions la campagne, aux environs de Paris, en des excursions à droite et à gauche, parfois assez loin, lorsque, égarés en Seine-et-Marne, nous nous trouvâmes par hasard en face du Saussay.

Tout d'abord nous ne nous doutions de rien, même pas qu'il y eût là un château, une maison quelconque, quand, au bord de la Marne, dont nous longions la rive herbue, un grand mur rébarbatif, un vrai mur de forteresse, moussu et croulant, attira notre attention. Dedans s'entre-bâillait la grille rouillée d'une porte. Ce gros mur nous intriguait depuis quelque temps; par-dessus dépassaient d'énormes cimes d'arbres : on devinait un parc séculaire.

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dedans? nous demandions-nous.

Et cette grille ouverte d'elle-même apparut comme une tentation, une invitation à entrer.

Berthe avait déjà fait un pas.

— Oh ! viens donc voir...

Un sentier s'enfonçait dans la sauvagerie du parc abandonné, avec des coins noirs comme des cavernes, des yeux de soleil clignotants, sous la cohue pressée des grands arbres agitant de leurs mille bras de larges éventails de verdure.

Berthe était toute rose de curiosité.

— Oh ! entrons, fit-elle à demi-voix.

Puis elle s'arrêta aussitôt, perplexe.

— Mais s'il y a quelqu'un? C'est que c'est peut-être habité? Et puis, fit-elle encore, songeuse, il peut y avoir des pièges à loups.

Elle était si drôle que je l'embrassai et cela lui donna du courage.

Nous avancions tout doucement, épiant à droite et à gauche, dans l'inquiétude délicieuse de l'inconnu, sous l'intimidation qui tombait en clair-obscur solennel de cette antique verdure et comme la crainte de réveiller quelque légendaire belle-au-bois endormie dans l'antre forestier.

Quand Berthe tout à coup poussa un cri :

— Ah !

Dans la paix de cathédrale du bois un tonnerre bourru s'était mis soudain à rouler dans les arbres : quelque chose comme une bête énorme, fantasque, déboulait tout près de nous, emplissant le parc d'un grondement sonore de colère vite assourdi en tambour anodin.

Berthe s'était reculée, très effrayée. Puis elle se mit à rire :

— Un train !

La ligne de fer traversait en effet le parc sur un remblai, aérienne à travers la verdure si épaisse qu'on ne voyait rien.

Quelques pas plus loin, nous trouvions un petit tunnel percé sous le remblai au delà duquel nous débouchions dans un grand jardin inculte. Au milieu, dans un bouquet d'ormes géants, le château du Saussay se dressait.

Et tout d'abord nous restâmes un peu respectueux devant l'énorme maison blafarde, au noir toit ardoisé, étalant une façade aveugle, les fenêtres fermées de persiennes, et profilant sa masse morne comme un grand cadavre taciturne d'habitation noble.

— Si nous visitions ! chuchota Berthe. Mais tout est fermé.

Pourtant elle n'eut, le perron gravi d'un saut, qu'à tourner le bouton d'une porte, qui s'ouvrit. Nous étions dans un large vestibule dallé où montait un escalier à rampe forgée.

— On dirait qu'on nous attendait, dit Berthe.

Une à une elle poussait les portes, avec de légères transes, un petit rire de bravoure aussi, sonore dans les pièces vastes et qui réveillait dans les échos des encoignures comme des gaîtés vieillottes de petits gnomes dissimulés.

Quant aux revenants, Berthe n'y croyait que la nuit.

Nous traversâmes ainsi une salle à manger, un salon immense au parquet mosaïqué en forme d'étoile, d'autres pièces, toutes vastes, abandonnées et nues. Pas un meuble, pas un rideau. Un jour crépusculaire filtrait à travers les persiennes, dans les fentes desquelles les verdures du parc s'entrevoyaient. Et tout était si calme !

— Oh ! comme j'aimerais habiter ici, fit Berthe.

Le fait est qu'elle semblait encore plus jeune et plus charmante, d'une jolie vie de fée mutine dans le décor de cette grande maison léthargique, endormie comme une aïeule.

— Eh bien ! restons ici, proposai-je.

La chose parut si invraisemblable à Berthe qu'elle se mit à rire.

— C'est trop grand ici; nous nous perdrions.

Mais je l'assurai du contraire, et, la prenant par la main, je la menai à l'étage supérieur, pour visiter notre nouvelle demeure.

En haut c'était le même dédale de pièces solennelles de nudité et de silence, ornées seulement ici et là de grandes glaces oubliées qui nous reflétaient tout à coup dans le vide des chambres, quand, brusquement, Berthe m'échappa : preste, elle avait disparu; elle s'enfonçait témérairement dans l'inconnu, avec un cri de défi :

— Cherche !... cherche !...

Et presque tout de suite un autre cri d'épouvante, un véritable cri de détresse, strident.

— Berthe ! appelai-je, un peu éperdu.

Mais aussitôt je la retrouvai, interdite, en face d'un bonhomme en blouse bleue, en sabots, une casquette sur sa large tête ronde, rose, imberbe, joufflue, aux yeux naïfs, aux grosses lèvres niaises écarquillées en un sourire de ravissement. Ses deux bras pendaient gauchement le long de son corps, et il restait là, sans paraître surpris, nous fixant de son air dadais et charmé, comme de vieilles connaissances. Et, d'une voix zézayante :

— Bonjour, la petite dame... Et bonjour donc aussi, le monsieur.

Il sortait par une porte et, Berthe entrant par l'autre, ils s'étaient trouvés nez à nez. De là le saisissement de Berthe.

Pour un revenant, c'était en tout cas un revenant fort jovial et qui paraissait débordant de cordialité enfantine.

— C'est vous, demandai-je, qui avez probablement la garde du château? Vous êtes le jardinier?

« Bien, pensais-je en moi-même, qu'il n'y ait guère trace de jardinage dans le Saussay inculte. »

Le bonhomme se mit à rire avec encore plus de ravissement :

— Que non pas le jardinier! C'est moi qui suis l'idiot, Monsieur, fit-il de l'air le plus satisfait, en nous regardant tour à tour avec la même tendresse joyeuse.

— Quel idiot? fis-je d'un ton rude, croyant à une mauvaise plaisanterie.

Le pauvre idiot, car c'en était un, parut tout à fait déconcerté et faisait déjà mine de s'en aller quand je le retins par la manche.

— Voyons, n'ayez pas peur, nous ne sommes pas méchants.

Le sourire de Berthe acheva de le rassurer. Son rire ravi écarquillait de nouveau son visage de vieil enfant et il se mit à se frotter les mains dans une rage de contentement.

— Eh bien! lui dis-je, vous pourriez peut-être nous indiquer, si ce n'est pas vous, qui a la garde du château?

Et comme je sortais une pièce blanche pour la lui glisser dans la main, il eut une grosse gaîté, en la repoussant:

— Oh! mais c'est que je suis riche, moi!

Et, triomphalement :

— Je vas vous conduire!

Et il nous conduisit en effet. Un hameau attenait au château. Là nous trouvâmes tous les renseignements nécessaires. L'ancien propriétaire du château, un noble ruiné et déshonoré, était mort au bagne. Vendu, le Saussay appartenait à un homme d'affaires de la ville voisine, qui cherchait à le revendre ou à le louer. Mais jamais et depuis des années il ne s'était présenté d'amateur. Le pays était si tranquille qu'on ne fermait même pas les portes, ce qui nous expliquait notre entrée si facile. Quant à l'idiot, il l'était effectivement, resté à quarante ans à l'intelligence bégayante d'un enfant de six ans. Il s'appelait Ferdinand et il avait de petites rentes. Sa vie se passait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses parents qui se partageaient sa tutelle. Incapable de travail, il errait en de perpétuelles promenades et adorait la solitude du château. On le laissait aller et venir, inoffensif et éternellement ravi comme il l'était.

Pour moi, j'écrivis à l'homme d'affaires. Pour une somme peu importante j'obtins tout de suite le droit d'habiter un coin du château pendant les mois d'été; quelques meubles achetés au tapissier de la petite ville nous firent deux chambres confortables, et, huit jours après, nous étions installés.

*
* *

Trois mois passèrent alors dans le plus exquis tête-à-tête, en pleine sauvagerie du Saussay. Qui n'a rêvé pour une idylle l'île déserte et bocagère, isolée dans un océan bleu, loin des horions humains? A quelques lieues de Paris nous possédions cette île déserte dans le Saussay, enfermés entre ses gros murs rébarbatifs comme dans une prison de félicité. Une vieille femme du hameau venait nous préparer nos repas, et elle s'en allait. Nous restions libres et seuls dans le château désert, le bois exubérant, dans l'intimité et la discrétion des grands arbres, l'espèce d'énorme nid touffu que faisait le parc.

Et nous étions heureux comme des fous, heureux de rien, de tout, de l'air, des feuilles, de la veille et du présent, du monde entier et de nous-mêmes.

Toute la journée nous vagabondions, perçant des chemins dans les allées obstruées, allant à la découverte des coins inexplorés de cette nature en désordre, magnifique dans sa beauté inculte, « en cheveux », comme disait Berthe. Et nous allions de surprise en surprise.

Tantôt c'était une petite rivière, noire et glacée, coulant sous bois, comme une eau mystérieuse et morte; ici un pont de rochers l'enjambait; plus loin nous avisions une île où nulle passerelle ne menait, et où s'apercevait, à travers le taillis, la ruine d'un petit kiosque de pierre. C'était le grand désir de Berthe d'aller voir là, mais nous n'avions pas de bateau, et la rivière était trop large pour la sauter. Nous regardions avec envie cette véritable île déserte dans le désert du parc.

— Peut-être qu'il y a une fée! disait Berthe.

— Ou un trésor! répliquai-je.

Car la question argent commençait à me préoccuper : nos finances baissaient, et je n'avais pas encore osé seulement avertir le père Walton du mariage accompli.

— Quand il sera temps, pensais-je, j'écrirai.

Et je remettais au dernier jour, un peu inquiet du résultat.

Après la rivière, ce fut un étang. Couvert au bord de nénuphars, il se creusait au milieu, comme un grand trou clair, de tout le ciel reflété. Dans les joncs une vieille barque dormait. Elle était si vermoulue que je n'osai pas m'en servir, au grand dépit de Berthe, éprise de navigation.

— J'en louerai une à la ville, disais-je pour la consoler.

Mais j'espérais qu'elle oublierait son caprice, l'argent diminuant de plus en plus.

Et nous restions assis sur un banc de pierre, en face de l'étang, assez mélancoliques.

En somme, cet étang, avec ses longues herbes submergées, sa bave de mousse à fleur d'eau, la torpeur de son eau profonde, et le grand trou d'abîme du milieu, avait quelque chose de morne et de dramatique. Berthe frissonnait un peu dans le silence et comme la menace du paysage stagnant. Elle se sentait tirée par de vilains génies, disait-elle.

Et, parfois, essayant de voir dans l'eau épaisse :

— Il y a peut-être des morts ?

— Oh ! la petite bête ! faisais-je pour la rassurer.

Et je l'entraînais vite ailleurs. Pressentiment ou non, et sans deviner pourtant ce qui devait arriver, il y avait je ne savais quoi de taciturne et de malveillant dans l'étang, comme un œil sournois qui nous guettait et qui me gênait aussi.

Nous nous réfugiions sur la pelouse, Berthe enfoncée, avec des rires musicaux, dans les herbes folles, d'où elle se relevait tout à coup, ébouriffée et toute rose, devant l'apparition brusque de Ferdinand, les bras ballants, en extase comme devant une sainte :

— La petite dame !...

Car nous le laissions rôder comme auparavant dans le parc, dont il semblait une des bêtes familières, pas plus bavard, pas plus encombrant. Et sitôt qu'il nous avait vus, il s'en allait, avec son air charmé, sans tourner la tête, et on ne le revoyait plus de quelques jours.

Nous aimions aussi à guetter le soir la venue de l'express, postés tout contre la ligne, dans le vertige, l'éclair frôleur de son passage...

Berthe en restait toute sérieuse.

— Nous n'aurions qu'à nous avancer un tout petit peu encore.

Si bien que j'entrais en colère contre elle :

— Berthe, on dirait que tu aimes à parler de mourir.

Elle eut un soupir léger, dans l'obscurité, en s'appuyant sur moi.

— C'est que j'ai peur !

— Pourquoi ?

— Nous sommes trop heureux maintenant.

Et comme le terme approchait où j'allais être obligé de faire appel à l'oncle Walton et de le mettre au courant de l'union interdite, j'étais moi-même rempli de transes et le courage me manquait pour la rassurer.

Je me contentai de l'embrasser bien fort.

— Petite folle, ce sera toujours comme maintenant ; il n'y a pas de raison...

Elle soupira encore :

— Il y a ton oncle.

J'avais évité jusque-là de lui en reparler. Elle ne savait rien de mes préoccupations d'argent et d'avenir et comment notre sort dépendait de la volonté du vieux ; elle me croyait riche par moi-même. Je voyais bien cependant que, sous l'apparence de son enjouement, la nature incomplète et l'incertitude de son mariage la préoccupait ; et elle avait dû deviner quelque chose de mes soucis : elle était inquiète, sans savoir, de me sentir inquiet moi-même.

Aussi, comprenant que mon anxiété devenait visible, qu'elle faussait notre bonheur et ne pouvait qu'empirer et gâter tout, je résolus de ne plus attendre, d'écrire dès le lendemain à l'oncle Walton, de l'informer de tout et de lui demander ce qu'il en déciderait en dernier lieu, s'il allait nous laisser pauvres et nous punir par l'humiliation et le besoin, ou s'il nous absoudrait d'être si heureux contre sa volonté.

Dès le lendemain, ma lettre partit en effet.

* * *

Les jours suivants je ne reçus aucune réponse et mon argent tirait à sa fin. Je commençais à désespérer.

— Le vieux farouche, pensais-je, n'en veut pas démordre. Il nous abandonne, comme il l'a promis, à nous-mêmes et à la misère. Or il sait très bien en effet que je me soucie fort peu de gagner de l'argent pour mon compte. C'est ma perte qu'il a décidée. Et nous dépérirons tandis qu'il restera solitaire en face de son tas d'argent inutile, lui qui ne peut absorber plus d'un roastbeef par jour et à qui les délectations de ce monde sont étrangères.

A réfléchir ainsi, je devenais sombre malgré moi.

— J'aurais mieux fait d'aller le voir en personne, me disais-je encore : je l'aurais attendri, supplié, ému peut-être...

Tous les matins je guettais le facteur qui nous rapportait des commissions de la ville.

— Tu attends quelque chose ? demandait Berthe.

Mais rien ne venait.

Devant mon air taciturne, Berthe n'insistait pas; mais je la voyais s'attrister comme moi, de jour en jour.

Au milieu de notre inquiétude, dont nous n'osions même pas parler, nous ne prenions plus plaisir au parc.

Nous ne pensions plus à sortir; nous passions le temps assis dans un coin, que nous avions meublé, du vaste salon vide. Et un soir que nous étions là, à nous regarder sans parler, notre anxiété ordinaire accrue encore du vague malaise qu'amène le crépuscule, une bougie déjà allumée dans l'encoignure intime de la grande pièce obscure, Ferdinand entra tout à coup.

Et sans autre préambule, tout en se tortillant les mains, avec une mine épeurée :

— C'est le vieux monsieur qui vient vous voir. Il me l'a dit.

J'avais compris tout de suite.

— C'est mon oncle ! m'écriai-je.

Berthe, toute pâle, s'était jetée à mon cou.

— George, oh! George, tu ne m'abandonneras pas, tu ne me laisseras pas, tu m'aimeras toujours ?

Je la rassurai d'un baiser.

— Sois tranquille. Nous allons le recevoir tous les deux : rien qu'à te voir il ne pourra s'empêcher de t'aimer aussi.

Mais au bruit des pas qu'on entendait sonner déjà sur l'escalier du perron, une peur folle la prit : elle s'arracha de mes bras et s'enfuit dans la pièce voisine.

Et, en même temps, mon oncle entra.

Petit de taille, il semblait tranquille et sec comme à son ordinaire, avec son air révérend, sa courte barbe blanche, ses petits yeux durs roulant sous son front buté, aux deux bosses saillantes. Sans rien dire, comme s'il ne me voyait pas et avec une aisance de manières déconcertante, il alla droit à un fauteuil, dans l'unique encoignure meublée : il s'enfonça confortablement et se mit à me toiser, une bonne minute, sans parler.

Moi, je n'osais seulement bouger ni souffler mot.

— Si seulement Berthe était restée, pensais-je. Elle n'aurait eu qu'à se montrer et la colère du vieux serait tombée.

Celui-ci enfin semblait se réveiller. Il avait croisé sa jambe droite sur sa gauche et joint sur son genou ses deux mains noueuses. Et, en français, comme s'il pensait qu'on pouvait nous écouter à côté, de sa mince voix tranchante :

— Je viens vous chercher, George.

J'eus un éclair d'espoir.

— Tous les deux ? demandai-je.

Le vieux ne sembla pas comprendre.

— Je dis vous, et non quelque autre.

— Mon oncle... commençai-je comme pour toute une explication.

Mais il ne me laissa pas parler.

— Je sais, Monsieur, puisque vous me l'avez écrit, que vous m'avez désobéi. Vous connaissiez mes conditions. J'aurais dû ne pas venir, vous livrer à vos erreurs et à la vie qui aurait bien su vous châtier. Mais j'ai eu cette faiblesse d'espérer que mon autorité aurait plus de prise sur vous, moi présent. Je veux bien passer sur votre indiscipline. Je viens pour vous emmener avec moi et je vous somme de me suivre.

— Je ne vous suivrai qu'avec ma femme, répondis-je résolument.

Tranquille, avec son obstination sèche, le vieux accentua :

— Seul.

— Non !

Il y eut un silence. Le vieux ne remuait toujours pas. Avec le même calme, il continua :

— Vous êtes un mauvais enfant révolté. Mais j'ai de l'indulgence. Je veux bien vous expliquer. Revenez à moi, avec moi : vous resterez mon enfant, vous aurez part à mes richesses. Vous oublierez la personne étrangère avec qui vous n'êtes marié que devant la loi anglaise, mais dont le mariage, pour être entièrement valable, doit être régularisé devant les autorités françaises... Revenez, vous serez heureux. Sinon, je vous laisse à votre misère.

— Laissez-nous donc, grommelai-je avec un commencement d'irritation.

Mais le vieux aussi s'animait.

— Vous êtes un enfant, une sotte tête. Vous avez été élevé pour être riche, pour dépenser l'argent que j'ai gagné. Vous n'êtes bon à rien ; vous ignorez la vie ; vous n'aurez pas le courage de travailler, tout vous rebutera. Vous souffrirez et vous languirez. Ne comptez même pas goûter, en compensation, les charmes éphémères d'un amour qui s'évanouira avec votre argent. Car, non seulement vous dépérirez, mais vous verrez dépérir celle que vous prétendez aimer. La misère ne rend pas beau : elle rend vite maigre et laid. Et l'amour ne résiste pas à la guenille. Votre divinité sera vite un souillon dont vous rougirez. La poésie des traits et la douceur du caractère ne sont possibles qu'à partir d'une certaine aisance. Votre femme deviendra tôt aigre d'esprit et malséante ; vous la détesterez. Vous voudrez revenir, mais il sera trop tard. Je viens vous chercher une fois pour toutes.

Au lieu de répondre à ces arguments dont je sentais trop bien la féroce vérité, j'eus un éclat de colère contre l'implacable vieux qui me lacérait à plaisir !

— Vous êtes un atroce vieux! m'écriai-je. Et si tous ces malheurs arrivent, vous en serez responsable, car c'est vous qui l'aurez voulu. Vous êtes un vieil avare endurci qui vous entêtez absurdement. Ce qui est fait est fait et, dans votre dévotion même, vous devez reconnaître la femme que j'ai prise devant l'Éternel.

Cette fois, le vieux s'était levé, un peu fébrile.

— Je voudrais la voir, fit-il; je voudrais lui dire à elle-même...

— Quoi! m'exclamai-je, commençant à craindre que Berthe n'entendît en effet et ne fût douloureusement offensée. Quoi! que pourriez-vous dire de plus? Vous devriez être plein de honte de votre méchanceté. Vous en avez assez dit et vous feriez mieux de vous taire.

Mais il semblait que le vieux eût deviné, en effet, que Berthe pouvait nous entendre. Il s'était mis à marcher de long en large, de son pas bref, impérieux, dans le vaste salon, à peine éclairé par l'unique bougie, et où nos voix sonnaient comme dans une caverne, dans une discussion de brigands. Et il continuait, têtu, sans pitié!

— Je voudrais la voir, reprit-il, et voilà ce que je lui dirais: En vérité, vous qui prétendez aimer George, ne savez-vous pas que vous êtes pauvre et qu'il doit être riche, par ma générosité? Ne vous êtes-vous pas attachée à lui comme une petite sangsue goulue?...

Et comme je voulais l'arrêter, clore sur sa bouche les vilaines, les injustes paroles injurieuses...

— Ou si c'est par étourderie que vous l'avez aimé, poursuivit le vieux despote, réfléchissez que cet amour va être la cause de sa perte, que vous êtes la meule de moulin suspendue à son cou et qui l'entraînera à l'abîme. Et ayez le mérite de vous éloigner de vous-même...

Cette fois, d'un geste violent, je l'arrêtai. Berthe écoutait certainement. Il m'avait semblé entendre comme un gémissement de détresse. Avec une horrible anxiété, la crainte déjà presque formulée d'une chose sinistre, je me précipitai dans la pièce à côté, pour chercher Berthe. Mais il n'y avait personne.

— Tant mieux! pensais-je: elle aura eu peur tout à fait, elle se sera sauvée, elle n'aura rien entendu.

Je passai dans la chambre voisine, tâtant, appelant dans l'obscurité.

— Berthe! Berthe!

Rien ne répondait. Le château sonore était vide. Et je sortis dans le jardin, j'appelai encore: Berthe! Berthe!

Quand, dans la nuit, je me heurtai à Ferdinand: il arrivait tout courant, tout essoufflé, comme égaré.

— Eh bien? dis-je machinalement, où est-elle?

Quelque chose étouffait le pauvre idiot. Il pouvait à peine parler et il tremblait de tous ses membres. Il eut enfin la force d'articuler:

— L'étang! l'étang! murmura-t-il.

Déjà je courais. J'avais deviné la chose affreuse. En approchant j'entendis comme une plainte, un appel vagissant:

— George! George!...

Un peu de lune éclairait l'étang morne. Quelque chose clapotait en se débattant dans l'eau, près de la barque. Je sautai dedans. Je tirai à moi Berthe; je l'emportai dans mes bras, ruisselante, glacée, grelottante...

Et, d'une petite voix si faible, si douloureuse, à mon oreille:

— Oh! George, George, j'ai bien entendu... Mais je n'ai pas eu le courage: je me suis tout de suite raccrochée à la barque...

Et je la sentis qui s'évanouissait dans mes bras.

Devant le vieux resté debout dans le salon, je passai comme un fou, avec mon fardeau pitoyable, dans la hâte éperdue de déposer Berthe sur son lit, de la voir revivre, sourire... Ah! il m'était bien indifférent, le vieux, avec ses millions cruels; il pouvait bien rester ou s'en aller, ou n'importe quoi!...

Et il dut s'en aller, car je ne le vis plus.

* * *

Le lendemain, Berthe remise, l'horrible cauchemar disparu, j'étais dans le salon, lui préparant sa place, avant qu'elle se levât, quand j'aperçus sur la table une grosse liasse: c'étaient des valeurs que le vieux avait laissées. Remords ou pitié, il n'avait rien moins fallu que la mort évoquée en personne pour l'attendrir...

Ma première pensée fut de lui renvoyer son argent. Mais, réflexion faite, je le gardai. Il était trop nécessaire.

Le lendemain, je recevais une lettre de lui, où il m'informait, sans autres explications, qu'il consentait à reconnaître notre mariage.

Depuis, quand nous avons eu des enfants par la suite, il s'est montré bon comme pas un. Car peu de temps après, il nous avait appelés auprès de lui et nous vivions en bonne intelligence, comme si rien ne s'était passé.

— N'est-ce pas, oncle, demande seulement Berthe, quand elle le voit s'égayer avec ses petits neveux, n'est-ce pas que j'ai eu raison de me raccrocher à la barque?

— On doit toujours se raccrocher à la barque! formule-t-il d'un air bougon.

Et il s'en va, car il a toujours honte de son ancienne dureté. Mais les enfants courent après et le ramènent...

* * *

Quant au Saussay, lorsque nous avons voulu le revoir, quelques années après, on était en train de le saccager. Le château ne se vendait pas, à cause du chemin de fer qui coupait la propriété, frôlait la maison; on voulait établir une usine à la place et on venait de raser le parc. On avait commencé par les taillis; puis, la place faite, on avait ébranché les grands arbres, enlevé toutes les ramures, toutes les feuilles, tout le mystère de la forêt, et on n'avait gardé que les troncs, un peuple lamentable et burlesque de hauts poteaux sans têtes, sans bras, restés debout comme un échafaudage honteux de bois écorchés et tout nus. Puis les géants eux-mêmes avaient été abattus; maintenant ils gisaient, dépecés par les bûcherons, en tronçons épars comme des colonnes cassées; et la disparition du parc faisait un vide, laissait comme un trou dans la nature dénudée. Sur le sol râpé la rivière n'était plus qu'un égout; le remblai du chemin de fer enlaidissait maintenant de son talus géométrique la propriété dépouillée; il n'y avait plus un arbre, plus une fleur, plus un oiseau. L'étang n'était plus qu'une mare. La haute maison elle-même, dans sa solitude, avait perdu de sa noblesse; de grosses voix d'ouvriers y résonnaient...

Et nous sommes vite repartis, le cœur serré.

1843.89 HENRY FÈVRE.

LETTRE INÉDITE DE PROUDHON

A ADOLPHE CRÉMIEUX

ODYSSÉE D'UN OUVRAGE PHILOSOPHIQUE

SOUS LE SECOND EMPIRE

Proudhon vivait tranquille à Paris depuis le 4 juin 1852, époque où, après trois ans de prison, il avait quitté Sainte-Pélagie, quand il s'avisa de publier, en 1858, un ouvrage en trois volumes sous le titre : *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*. L'ouvrage était à l'adresse du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon et sénateur, et il contenait, selon l'expression même de l'auteur, une déclaration des droits de l'homme, un canevas d'une philosophie de la Révolution. C'était à la fois un réquisitoire contre la société et contre l'Église, en faveur de la justice qui — et c'était la conclusion du livre — devait être débarrassée de la sanction divine, de l'idée de Dieu et de l'Église, qui en est le suprême représentant. Le 21 avril 1858, Proudhon envoya un exemplaire de son œuvre au prince Napoléon, et il l'accompagna d'une lettre, reproduite dans le tome VII de sa correspondance, et où il lui conseille de ne pas lire ces dix-sept cents pages de philosophie morale, déduite des principes de la Révolution française, mais de s'en faire rendre compte.

« Si le rapporteur est intelligent, écrivait-il, il vous dira, entre autres choses, que le principe de légitimité dynastique, perdu ou méconnu depuis l'abolition de l'ancien régime, se trouve tiré au clair dans mon livre; que ce principe, qui n'était autre avant 89 que l'incarnation, dans une famille élue, du *droit divin* ou de la pensée religieuse qui faisait la base de la société, est aujourd'hui ou peut se définir (je raisonne dans l'hypothèse du maintien de la forme monarchique) l'incarnation, dans une famille élue, du *droit humain* ou de la pensée rationnelle de la Révolution. »

Le 22 avril, les libraires Garnier frères mirent en vente l'ouvrage et en envoyèrent quatre mille exemplaires, sur les six mille cinq cents tirés, aux souscripteurs et aux libraires. Proudhon se faisait quelques illusions sur les résultats de sa publication. Il écrivait à son ami Maurice le 23 avril 1858 :

« Y aura-t-il des poursuites? De la part du gouvernement, je ne le crois pas. Plus on lira d'ailleurs, moins on songera à poursuivre. Il se pourrait cependant que quelques particuliers mécontents, tels que l'archevêque de Besançon, essayassent de chicaner l'auteur. C'est ce que j'attends (1). »

Cependant le livre produisait un grand scandale et le gouvernement le faisait saisir le 8 avril. Proudhon résolut aussitôt de plaider et de porter sa cause devant le Conseil d'État, et il pria d'abord l'avocat Duboy de le défendre. Il comparut devant le juge d'instruction, qui lui reprocha d'avoir attaqué la morale publique et religieuse et d'avoir fait l'apologie du régicide (2). Son ami Charles-Edmond lui conseilla de confier ses intérêts à Adolphe Crémieux, qui l'avait jadis défendu avec succès. Proudhon fit des objections à ce choix. Le 6 mai il écrivait à Charles-Edmond :

Vous pouvez répondre à M. Crémieux ceci : Il y a trois ou quatre ans, je le rencontrai un jour sur le boulevard et le saluai. Il me répondit avec une extrême froideur. Ce fut du moins mon impression, et, comme je me sais médiocrement accueilli de la république modérée en général, il faut peu de chose pour que je sois refoulé dans la spontanéité de mon expansion. J'ai donc cru que M. Crémieux désirait

(1) Cf. *Correspondance de Proudhon*, t. VII, p. 341.

(2) Proudhon avait au contraire condamné le régicide. Il convient de citer à ce sujet le passage suivant de sa lettre au prince Napoléon : « Pardonnez, Prince, à ma vanité d'auteur de le dire : ce sera un honneur pour le règne de Napoléon III que, sous un régime aussi sévère et avec un tel délabrement des consciences, il ait pu se produire un pareil ouvrage ou plutôt se poser une question aussi formidable. Mais ce sera une tache pour ce même règne qu'au moment où paraissait le livre, la scission ait été si profonde entre le pouvoir établi et la conscience révolutionnaire qui seule le légitime, que la pensée du régicide circule partout et qu'un esprit aussi indépendant que le mien, et dont les paroles sont prises au sérieux, ait eu besoin de s'entourer vis-à-vis du public de tant de précautions oratoires pour condamner une idée aussi monstrueuse. Orsini est devenu une mode parisienne, qui gagne jusqu'aux monarchistes anglais; en dehors de la presse impérialiste, il n'y a pas un homme, hormis moi, qui osât protester contre cette aberration du sens moral.

oublier nos anciennes relations, et je me le suis tenu pour dit. C'est pour cela que je ne lui ai envoyé ni mon *Manuel*, ni ma *Philosophie de la Révolution*, et qu'à plus forte raison je n'ai pas songé à lui pour ma défense. Je l'eusse préféré encore, si j'avais de lui une assurance qu'il n'a rien, mais rien contre moi, et que sa sympathie est la même qu'en 1850. Je n'oublie pas qu'il m'a tiré d'un mauvais pas, bien que je ne croie pas qu'il puisse aujourd'hui refaire un pareil miracle; je m'abandonnerais volontiers à son éloquence, mais pour l'appel seulement, car, quant au tribunal de première instance, je mène cela en procureur.

Charles-Edmond fit la commission et Crémieux lui répondit le 7 mai, pour se plaindre de l'ingratitude de Proudhon. Celui-ci se fit communiquer la lettre et répondit, le 12, à son ancien avocat l'épître suivante qui est restée jusqu'ici inédite :

Paris, 12 mai 1858.

Monsieur Crémieux,

M. Charles-Edmond me communique une lettre de vous qui me rend bien malheureux. A la question qu'il me fit l'autre jour, pourquoi, dans le procès que me fait aujourd'hui le ministère public, je ne vous confiais pas le soin de ma défense, je répondis naïvement que je craignais de vous avoir déplu, et que cette idée m'était venue à la suite d'une rencontre sur le boulevard, dans laquelle il m'avait semblé être accueilli par vous avec une froideur qui m'avait humilié.

Ce que j'ai dit à Edmond était l'expression sincère de mon sentiment : votre lettre du 7 courant ne me permet pas de douter que je ne me sois trompé. En sorte qu'après avoir cru, à tort, que j'avais perdu votre estime, je me trouve pour tout de bon l'avoir perdue, puisque vous vous croyez en droit de m'accuser d'ingratitude. Que faire maintenant? Vous me demandez une réparation : je n'en ai pas d'autre à vous offrir que de confesser mon hallucination et de vous supplier de me la pardonner. Je suis un peu artiste, moi aussi, par conséquent d'une sensibilité extrême. Poursuivi depuis dix ans de l'idée que les hommes de votre nuance m'imputent une part des malheurs de la République, je ne suis que trop disposé à voir partout des improbateurs secrets, que mon indépendance naturelle, mes idées en apparence excentriques, mes façons d'agir peu circonspectes, sont peu faites pour me réconcilier. Réelle ou chimérique, cette hostilité me tue, en même temps qu'elle ajoute sans cesse à la fougue de mon langage et de mes sentiments. Il est impossible que vous ne compreniez pas cette souffrance d'une âme en peine, pour ne pas dire d'une âme damnée, et que, la comprenant, vous ne me plaigniez pas.

Voici maintenant où j'en suis.

Le 25 avril je savais que mon livre allait être saisi; le 28 je consultai un mien compatriote avocat, avec qui je suis en relations suivies, et en communion parfaite d'idées et d'espérances; nous débattions mon système de défense, que j'eusse peut-être désespéré de faire agréer à un moins patient que cet ami. J'étais déjà aigri d'ailleurs par les compliments de *condoléance* que me venaient faire des gens de toute espèce, du palais comme de l'Université, comme si mon jugement avait dû nécessairement être mon enterrement. Enfin, je crois que M. Chaudey dira tout ce que je veux et comme je le veux : cela *dit*, et le jugement rendu, comme je m'attends à une condamnation, le moment sera venu de faire de mon dire un véritable chant épique. A qui m'adresser pour cela, si ce n'est à vous, mon ancien défenseur, mon sauveur? Qui est-ce qui vous égale, pour ces sortes de choses?

Dites-moi donc à cette heure que vous me pardonnez, que vous me plaignez; dites-moi que vous voulez bien que j'arrange ma défense comme j'ai arrangé mon livre, que je fasse de l'une la conséquence et le complément de l'autre, que j'élève mon procès à la hauteur d'un grand acte politique, et que provisoirement je coure seul le risque de mon audace : dites-moi que vous ne trouvez pas mauvais qu'après avoir méconnu votre bienveillance j'aie été du moins fidèle à l'amitié; et, plus tard, dans quelques semaines, défendu, sauvé une seconde fois par vous, je saurai, cette fois, ne plus laisser pénétrer le doute en mon âme, et vous ne douterez plus de ma reconnaissance.

Je sens profondément la vérité de ce que vous dites à Edmond : *Les temps où nous vivons ne pouvaient pas nous diviser*, et je suis aux anges que ce soit de votre plume que tombe cette bonne parole. Pourquoi donc, dans ces derniers temps, à propos d'élections, a-t-on vu le parti, que j'appellerai simplement *parlementaire*, se prononcer d'une façon si hostile au parti populaire? Comme vous, je me suis tenu à l'écart de la lutte électorale, ne voulant pas servir de prétexte aux divisions, ni d'épouvantail au pouvoir; peu satisfait d'ailleurs d'un serment, que je ne pourrais prendre au sérieux sans trahir la pensée secrète de mes commettants et que je ne pourrais non plus violer sans crime. La République, qui du moins fut HONNÊTE en 1848, n'a-t-elle rien de mieux à faire que ce petit et mesquin parlementage?

Ah! si une fois nous pouvions nous entendre! Si vous vous décidiez à voir en moi autre chose qu'un boutefeu politique et un gibier de cour d'assises, quelle campagne nous pourrions faire ensemble!... Vous me direz si je n'en dois avoir que le rêve.

Je suis votre tout désolé et plus que jamais reconnaissant (1),

P.-J. Proudhon.

Après avoir ainsi exhalé ses excuses et ses plaintes, Proudhon choisit définitivement pour avocat cet ami, dont il citait le nom à Crémieux, ce Gustave Chaudey, qui devait être une des victimes de la Commune de 1871.

« Il me suit parfaitement, disait-il, il est à mon unisson; il accepte dans son entier mon système de défense, combattant pour la justice révolutionnaire et le droit humain plutôt que pour le salut de l'inculpé, et convaincu que cette manière de faire est la bonne (2). » Crémieux, radouci, approuva le choix de Chaudey.

La persécution ne déplaisait pas à Proudhon.

« Le succès du livre, s'écriait-il, dépasse à la fois nos espérances et l'attente du public. Il me fait une position incomparable et me place bien au-dessus d'un procès et de toutes ses conséquences. Je suis définitivement un de ces écrivains dont la parole s'impose et, si par le talent je n'égale pas, il s'en faut, les Lamartine, les Thiers, etc., par la position je puis me regarder comme leur égal (3). »

Il aggrava sa situation en rédigeant une pétition au Sénat pour demander justice et réclamer la modification du Concordat (4). Les libraires effrayés des poursuites dirigées à la fois contre l'auteur et les éditeurs, refusèrent d'imprimer la pétition. Proudhon découvrit sur le boulevard du Mont-Parnasse un malheureux typographe sans travail, nommé Bry, qui consentit à se risquer. Le Sénat passa à l'ordre du jour sur la pétition, qui fut saisie et dont on poursuivit l'imprimeur. Enfin, le 2 juin 1858, la 6e chambre de la justice correctionnelle condamna Proudhon à trois ans de prison et à quatre mille francs d'amende; l'éditeur Garnier à un mois de prison et à mille francs d'amende; Bourdier, imprimeur du livre, à quinze jours de prison et à mille francs d'amende; et Bry, imprimeur de la pétition, à quinze jours de prison et deux cents francs d'amende. De plus, le jugement ordonnait la suppression du livre *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*. Le lendemain Proudhon écrivait au docteur Maguet :

« Au total je ne suis ni surpris, ni mécontent... Je vais faire appel. Je chargerai Crémieux de ma défense, s'il consent à plaider ce que je veux qu'on plaide. »

Aussitôt le condamné rédigea un mémoire pour sa défense devant la cour d'appel et il demanda, le 3 juillet, au procureur impérial à quel nombre d'exemplaires il l'autorisait à tirer son mémoire. Il ne trouva, bien entendu, aucun imprimeur résigné à risquer la prison et l'amende, et il partit pour Bruxelles, où nous le trouvons, le 18 juillet, écrivant à Charles Beslay (5), les détails de son voyage, que n'ont troublé ni curieux indiscrets, ni gendarmes. L'appel était fixé au 28 juillet et Proudhon demanda un sursis, pendant que l'éditeur Lebègue imprimait son mémoire. La cour n'en confirma pas moins, le 28, le jugement du 2 juin. Proudhon, de plus en plus processif, fait faire opposition par Crémieux et il exhale dans sa correspondance son dégoût pour le régime qui le poursuit. Le 13 septembre il écrit à Charles-Edmond :

« L'empire, c'est la contre-révolution acharnée, mais cauteleuse, hypocrite, féroce quand on ne la voit pas, et qui serait perdue si on la forçait de s'avouer... Oh! cher ami, s'il est une chose claire, c'est que le monde, le monde officiel, bien entendu, le monde qui possède, qui commande, qui juge et qui jouit, ce monde-là me repousse, ce monde me hait. Depuis la Légitimité jusqu'à la République inclusivement, tout proteste contre le sens et la portée que je donne à la Révolution. Il n'y a que Veuillot qui convienne de la justesse de mes propositions... »

Il se déclare si dégoûté que, s'il ne lui en coûtait qu'une déclaration par-devant le juge de Belgique, il irait demain se faire naturaliser Belge.

Proudhon n'en continue pas moins la lutte avec l'ardeur d'un homme de loi. Il prévient, le 22 septembre, le ministre de l'intérieur Delangle qu'il envoie aux frères Garnier vingt-cinq exemplaires de son mémoire, mais à la frontière le ballot est arrêté et renvoyé à Bruxelles. Tous les moyens de résistance se présentent à l'esprit de notre écrivain : procès à plaider par Crémieux, protestation auprès du ministre de l'intérieur, demande de poursuites contre celui-ci. Vains efforts; le gouvernement impérial termina cette polémique en faisant remise à Proudhon de sa peine à la fin de décembre 1860. Celui-ci rentra en France et il mourut à Besançon le 20 janvier 1865, à l'âge de cinquante-six ans. Il repose dans le cimetière du Mont-Parnasse, où son nom et les dates de naissance et de mort inscrits sur un modeste monument marquent le tombeau de celui qui fut un des esprits les plus hardis et un des écrivains les plus vigoureux de notre siècle.

(1) Cette lettre parvint à Crémieux par l'intermédiaire de Charles-Edmond. (*Correspondance*, t. VIII, p. 29.)

(2) Lettre [illegible] 1858. (*Correspondance*, t. VIII, p. 45.

(3) Lettre à Maguet [illegible] (*Correspondance*, t. VIII, p. 20.)

(4) [illegible] t. VIII, [illegible]

(5) *Correspondance*, t. VIII, [illegible]

LA SITUATION DE LA COTE DE SYRIE

DANS LE MONDE ANTIQUE (1)

Les pays ont, dans leur configuration géographique, certains traits qui expliquent le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire. Ils ont, comme les hommes, leur physionomie propre. La tête gigantesque de la grande presqu'île qui s'avance comme une menace vers l'Europe, projetant en avant d'elle les myriades d'îles [illegible] la part que l'Asie Mineure a prise aux luttes entre l'Orient et l'Occident, ainsi qu'au développement de la civilisation [illegible] La masse sauvage du grand

(1) [illegible]

plateau, immobile, monotone, qui l'occupe presque tout entière, est encore un prolongement de l'Asie centrale, tandis que les villes qui s'épanouissent sur ses côtes, au fond de ses baies merveilleuses, comme autant de petits paradis terrestres, appartiennent déjà à la Grèce. L'historien de la géographie de l'Asie Mineure, Ramsay, cherchant à caractériser cette contrée, l'a appelée le champ de bataille de l'esprit oriental et de l'esprit européen. Les armées des conquérants assyriens d'abord, perses ensuite, s'y sont rencontrées avec les Grecs, et, longtemps auparavant déjà, avant l'*Iliade* et la guerre de Troie, les populations grecques de l'Asie Mineure étaient en lutte avec le flot sans cesse renouvelé de l'invasion asiatique.

A un autre point de vue encore, l'Asie Mineure a été le champ de bataille de l'Orient et de l'Occident. Nulle part les deux civilisations d'origine et de caractère si différents ne s'y sont livré de si rudes assauts. Elles se sont si bien compénétrées, qu'il est souvent difficile de distinguer ce qui appartient à l'une de ce qui appartient à l'autre. Les invasions et les guerres nous apparaissent là, comme partout dans l'histoire du monde, les véhicules les plus puissants des idées et des arts. C'est une charrue de fer qui creuse de profonds sillons où les semences apportées de loin germent et se développent. L'écriture, l'architecture, la sculpture, la mythologie de ces peuples présentent toutes le même caractère, à moitié grec, à moitié oriental. On le retrouve jusque dans les îles, jusque sur le continent hellénique, si bien que l'on peut se demander où commence la Grèce et où finit l'Orient.

L'aspect change, lorsque, après avoir contourné la chaîne du Taurus, on se heurte à la côte de Syrie, dont la ligne droite, dominée par une succession de montagnes neigeuses qui tombent à pic dans la mer, s'étend depuis Alexandrette et Antioche jusqu'à la frontière de l'Égypte. La Syrie est vraiment le rempart de l'Orient. On pourrait croire que les influences occidentales ont dû la pénétrer et en modifier le caractère, bien au contraire, nulle part la vie orientale ne se présente sous une forme plus intense. Les fils du tissu ne sont jamais plus denses et plus serrés que dans la lisière. Les peuples frontières portent toujours au plus haut degré l'idée nationale et le sens du patriotisme. Une poussée énorme a successivement amené en Syrie tous les conquérants asiatiques, Chaldéens, Assyriens, Perses, Arabes, Turcs, et les flots de ces invasions successives, tantôt violentes, tantôt produit d'une infiltration insensible, ont tassé le long des côtes de la Méditerranée ses habitants, d'origines diverses, que nous confondons sous le nom de peuples sémitiques.

Aussi l'Europe ne l'a guère entamée. Ses armées sont venues se briser contre la muraille du Liban, comme les flots de la Méditerranée contre la côte de Syrie; la côte les repousse et forme en avant d'elle une barre qui la rend inabordable. Une seule fois elle a été franchie par des armées venues d'Occident, ce fut à la suite du mouvement religieux qui entraîna, au XIe siècle de notre ère, toute l'Europe à la conquête de la Syrie. Mais les croisades n'étaient qu'une reprise de possession de la Terre sainte par le christianisme, et cette invasion trouvait un point d'appui très puissant dans la religion qui était née, quelques siècles auparavant, sur le sol même de la Palestine; et pourtant, cette conquête n'a été qu'éphémère, et la force qui avait refoulé le christianisme hors des lieux qui furent son berceau, rejeta au bout de deux cents ans les croisés hors de la Syrie, sans qu'ils y aient laissé d'autres traces de leur passage que les ruines des châteaux forts qu'ils avaient élevés et dont les Turcs se sont rendus maîtres après eux.

La Syrie n'est ouverte que sur un point, du côté de l'Égypte; elle n'en est à vrai dire que le prolongement. L'Égypte s'étend jusqu'aux portes de la Palestine. Le chemin des caravanes part de Suez pour aboutir à Gaza, et de là remonte la côte de Palestine en longeant le bord de la mer jusqu'au seuil immense que le cap Carmel forme dans la Méditerranée. Une fois cette barrière franchie, on se trouve dans la vallée de Jizréel, qui ouvrait le chemin de Damas et celui de l'Euphrate.

L'Égypte est donc beaucoup moins éloignée de la Syrie que les peuples d'Europe qui en sont les plus rapprochés; elle en était aussi beaucoup moins éloignée d'origine, de langue, de religion et de mœurs Les Égyptiens sont presque des Asiatiques. Bien que très différents des peuples sémitiques, ils présentent avec eux les traces indéniables d'une ancienne parenté qui facilitait leurs relations réciproques. Il y avait entre l'Egypte et la côte de Syrie un mouvement constant de populations, produit non seulement par ces migrations de hordes sémitiques qui, à une certaine époque, ont envahi l'Égypte, mais par l'afflux incessant soit de familles entières, soit d'individus isolés qui tantôt allaient puiser dans le grenier d'abondance de l'Égypte, pour remonter ensuite dans leurs déserts, tantôt venaient se fixer dans la riche vallée du Nil, comme dans un refuge assuré contre la misère, les persécutions, ou contre les invasions qui désolaient leur pays. A plusieurs reprises ils ont implanté leurs cultes en Égypte, et l'Egypte, infiniment plus puissante, couvrait la côte de Phénicie de temples, faits sur le modèle des temples égyptiens, dans lesquels elle installait les images de ses dieux.

De tout temps, les Égyptiens se sont considérés comme les maîtres naturels de la côte de Syrie. De là viennent les luttes incessantes des rois d'Égypte et

des conquérants asiatiques pour la possession de cette bande de terre, et c'est leur rivalité qui donne à ce pays, si peu enviable en apparence, sa signification historique. La côte de Syrie, c'était en effet la porte de l'Asie et, en même temps, c'était le débouché de tous les produits de l'Orient, la clef du commerce du monde, à une époque où la mer Méditerranée était la grande voie de communication, et la seule, entre l'Orient et l'Occident. De même que l'Asie Mineure était le champ de bataille de l'Orient et de l'Occident, la Syrie a été le champ de bataille de l'Asie et de l'Égypte.

Quinze cents ans avant notre ère, la Syrie entretenait des relations diplomatiques avec l'Égypte. Des centaines de tablettes cunéiformes, retrouvées à Tell-el-Amarna, en pleine Égypte, nous ont conservé la correspondance des princes indépendants de Syrie, ainsi que des gouverneurs que les rois d'Égypte y entretenaient, avec Aménophis III et Aménophis IV, peut-être même avec Thoutmès III, le héros qui a rendu à l'Égypte son ancien éclat. Ramsès le Grand a porté à plusieurs reprises ses armes en Asie, et il a inscrit sur les pylônes du temple de Karnak ses étapes victorieuses à travers le pays de Pount et celui des Khetas, avant même l'établissement des Hébreux en Palestine. Depuis lors, les invasions égyptiennes en Asie n'ont pas cessé.

Un seul conquérant européen a réussi à forcer les portes de l'Orient, Alexandre, et, pour le faire, au lieu d'attaquer de front la côte de Syrie, il a tourné l'obstacle; par une marche d'une hardiesse sur laquelle ne comptaient pas ses adversaires, il a longé la côte de l'Asie Mineure, passant avec toute son armée par les gorges redoutables du Taurus, au risque d'y être écrasé; puis, une fois dans les plaines de l'Asie, il a pris la Syrie à revers, et c'est par la terre qu'il s'est emparé de Tyr. Encore éprouva-t-il le besoin, pour être vraiment maître de l'Asie, d'aller recevoir la consécration de ses victoires à l'oasis de Jupiter Ammon, et de s'y faire sacrer dieu.

Alors, l'Orient devint grec; mais, aussitôt après la mort d'Alexandre, la lutte recommença entre les Séleucides et les Ptolémées, lutte qui ne fut interrompue que par l'intervention toute-puissante de Rome. Plus tard, après la conquête arabe, elle reprit entre les califes fatimites d'Égypte et les califes orthodoxes de Bagdad, et quand les Turcs à leur tour voulurent asseoir leur domination en Syrie, ils comprirent qu'il fallait commencer par s'assurer de l'Égypte. Saladin s'en servit comme d'un tremplin pour arriver à Damas, et il ne se crut maître de l'Orient que quand il eut mis fin au califat d'Égypte. C'est par l'Égypte que saint Louis tenta de reconquérir la Terre sainte, et c'est par la bataille des Pyramides que Bonaparte préluda à cette campagne de Syrie, qui devait venir échouer devant la résistance de Saint-Jean-d'Acre.

La situation géographique de la côte de Syrie n'explique pas seulement son histoire, on peut dire qu'elle a déterminé les caractères des populations qui sont successivement venues s'y établir. Toutes n'appartiennent pas à la même race. Largement ouverte du côté du désert, acculée d'autre part à la Méditerranée, la Syrie a été envahie à diverses reprises par des migrations de peuples qui sont venus y échouer. A une époque très reculée, les Phéniciens, partis sans doute du golfe Persique, se sont fixés sur ses côtes au pied du Liban, et ils se sont emparés du commerce du monde. Leurs grandes villes, Tyr, Sidon, Beyrouth, Byblos, Aradus, presque toujours tributaires de l'Égypte ou de la Chaldée, s'inquiétaient peu de ce qui se passait sur terre et se bornaient à défendre les trésors entassés dans leurs hautes murailles et qui attiraient à leurs temples des pèlerins de tous les coins du monde, contentes d'être les reines des mers.

Puis, à une époque qu'on ne saurait non plus préciser, nous voyons la grande vallée qui sépare le Liban de l'Anti-Liban, la Cœlé-Syrie, occupée par ce mystérieux empire hittite, qui a pu tenir tête aux armées des Pharaons, et dont on croit retrouver les traces soit dans les grossières inscriptions figuratives de Hamah, soit dans les bas-reliefs d'un art primitif qui s'étalent sur les parois de rochers du nord de la Syrie. Ses ramifications s'étendaient au nord jusqu'à l'Asie Mineure, au sud jusqu'au milieu de la Palestine. Ils ont été coupés en deux, puis refoulés par l'invasion des Israélites; et le peuple hébreu à son tour, si incompressible et si réfractaire aux influences étrangères, a pourtant été pénétré par la civilisation araméenne à laquelle le rattachaient ses origines, tandis que, de l'autre côté, il disputait aux Philistins la langue de terre fertile qui le sépare de la Méditerranée.

Tous ces peuples, accumulés sur ce petit coin de terre, ont été pressés les uns contre les autres, ils se sont amalgamés, au point qu'il est difficile de dire où l'un commence et où l'autre finit. On trouve les tronçons de la même tribu rejetés, l'un au nord, l'autre au sud. Non seulement ces peuples se servent tous, à peu de chose près, de la même écriture, mais leurs langues se sont si bien confondues, qu'ils parlent presque le même idiome, et qu'on ne sait plus lequel l'a emprunté aux autres. En même temps, par un effet de cette compression, ils sont devenus si résistants, que les flots des invasions successives ont passé par-dessus eux sans les changer, et, en changeant de maîtres, ils sont restés les mêmes. Aujourd'hui encore, où ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, on les retrouve et on les re-

connaît tels qu'ils étaient il y a deux mille ans, tels qu'ils étaient il y a quatre mille ans peut-être.

Quand on traverse les villages de la Samarie, ce qu'on y voit, ce ne sont pas des Turcs ; les quelques fonctionnaires qu'on y rencontre ont l'air de conquérants et paraissent presque aussi étrangers au pays que les Européens ; ce n'est pas le musulman levantin, les femmes empaquetées dans leurs manteaux blancs sur lesquels le voile qui leur cache la figure fait une tache noire ou rose ; ce sont des indigènes aux traits mâles et à l'aspect sauvage, qui ont gardé le caractère défiant et inhospitalier des vieux Samaritains. Les femmes surtout, admirablement drapées dans leurs manteaux bariolés de rouge, de vert et de jaune, ont une beauté et une liberté d'allures qui font penser à l'histoire de la Samaritaine. James Tissot a eu bien raison, quand il a voulu représenter la femme juive du temps de Jésus, de les prendre pour modèles. On retrouve aussi le Moabite dans ces bédouins insoumis de l'autre côté du Jourdain, qui tranchent sur la foule des gens à tarbouch, et se promenent fièrement drapés dans leurs manteaux rayés de brun et de blanc, la figure encadrée dans un turban, retenu par la grosse corde de poil de chameau, qui laisse voir des yeux perçants et des dents éclatantes de blancheur.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des degrés dans cette persistance du vieux fonds de la race. Peut-être convient-il d'établir sous ce rapport une distinction entre les Phéniciens et les peuples proprement sémitiques dont ils étaient entourés. Et ce serait une raison, avec beaucoup d'autres, pour admettre que les Phéniciens étaient de race différente. Peu de peuples ont eu une égale facilité à s'assimiler les civilisations qui les entouraient ; leur sculpture, leur céramique, leur architecture, les images de leurs dieux, leurs temples, leurs tombeaux, tout leur art a été successivement égyptien, assyrien, perse, grec, romain, à tel point qu'on peut se demander s'ils ont jamais eu un art propre, à moins que l'on n'entende par là une certaine manière assez rude et assez grossière, très réaliste surtout, de traiter les sujets qu'ils empruntaient aux anciennes civilisations avec lesquelles ils étaient en contact. Ils n'ont jamais fait que s'approprier les thèmes des bas-reliefs égyptiens ou chaldéens, et qu'en faire des reproductions réduites, des copies au rabais qu'ils lançaient par milliers dans le commerce du monde. Et c'est ainsi que ce peuple de marchands — car, par ce côté, ils sont bien les parents des Juifs — a répandu en Grèce, avec l'écriture, les anciens mythes de l'Égypte et de la Chaldée.

Et pourtant, ce vernis de civilisation n'est qu'un vêtement qui change. Otez-le, vous retrouvez la vieille population avec ses traits distinctifs. En Phénicie, de même qu'en Palestine, les localités, les cultes, les noms, la population même n'ont guère changé. Les Sémites ont une force d'immobilité qui a été chez eux l'élément conservateur de ce qui avait fait leur grandeur et leur dignité. La civilisation grecque a eu beau couvrir la Syrie et la Palestine de ses édifices somptueux et de ses temples corinthiens, ils ont été emportés par les révolutions de l'histoire et, sous leurs ruines, on voit reparaître les vieux emplacements des hauts lieux et les soubassements gigantesques devant lesquels le voyageur s'arrête étonné. Les noms grecs eux-mêmes, qui avaient paru triompher un moment, ont été oubliés, et les anciennes appellations ont repris le dessus.

C'est ainsi que l'antiquité se perpétue en Orient à travers les ruines que les siècles y ont accumulées. Peu de pays ont été plus bouleversés que la côte de Syrie et plus rebâtis par les civilisations qui s'y sont succédé, sans parler des cataclysmes naturels qui ont hâté le travail de destruction de l'homme ; il n'offre même plus, à sa surface, de monuments antiques ; il faut les chercher dans le sol. Seuls ou presque seuls, les travaux creusés dans le roc ont subsisté. Quelques restes brillants de la civilisation gréco-latine, dont les matériaux ont été utilisés par les Arabes et par les croisés pour élever leurs châteaux forts, voilà tout ce qui nous reste pour renouer la chaîne du passé.

La géographie historique a pour objet de renouer ce fil. Les auteurs anciens nous ont livré le récit d'événements qui se rattachent à certaines villes ; les noms de lieux y abondent ; mais à quoi correspondent ces noms ? quelles sont les localités qu'ils désignent ? La géographie historique cherche à les mettre en place et elle les identifie. Elle porte la lumière au milieu du chaos de ces ruines et elle s'applique à déterminer quelle était à une certaine époque la division du pays, quels en étaient les villes, les habitants. Au fond, c'est de l'histoire coupée par tranches et dans laquelle on suit un ordre géographique, mais une histoire qui ne s'occupe des relations extérieures des peuples et de leurs institutions qu'autant que cela lui est nécessaire pour atteindre son but. Elle étudie quelles ont été les limites du pays, quelles en ont été les divisions à chaque époque, et dans chacune de ces provinces elle dresse la liste des localités dont les auteurs anciens nous ont conservé le nom, et les étiquette à leur place sur la carte, en indiquant leur importance relative et leurs attaches avec la suite des événements. Il faut se la représenter comme une série de cartes successives avec des notices explicatives, ou du moins, ces cartes en sont le résumé et la conclusion naturelle.

C'est ainsi, sous la forme d'un grand atlas, que l'a

comprise Auguste Longnon, l'homme auquel nous devons la géographie historique de la France. La géographie historique n'est donc pas de l'histoire à proprement parler, mais c'est la chaîne sur laquelle se tisse la trame des événements. On n'y trouve pas le lien qui fait le tissu; mais, si on ne l'avait pour se guider, tous les fils de l'histoire s'embrouilleraient des façons les plus extraordinaires. Au contraire, jetez la trame dans cette chaîne teinte et préparée d'avance, elle s'illuminera, et vous y verrez apparaître des couleurs et des dessins que l'on ne soupçonnait pas auparavant. Une fois qu'on sait où placer les lieux des rencontres historiques, les événements viennent se mettre d'eux-mêmes dans leur cadre naturel, ils prennent leurs justes proportions, et l'histoire en reçoit sa véritable physionomie.

939.4 PH. BERGER.

LA ROYAUTÉ PERDUE ET RETROUVÉE [1]

(Juin-septembre 1791.)

Le matin du 21 juin 1791, à la nouvelle de l'évasion du roi, ce fut dans tout Paris une explosion de colère. On chercha d'abord à parler de l'enlèvement du roi et de la famille royale et à ne s'en prendre qu'à Bouillé et à ses complices; mais quand il fut bien avéré que « le premier fonctionnaire » s'était enfui volontairement, courut un bouillonnement d'indignation méprisante contre le déserteur, le parjure, contre Louis le faux. Le peuple était averti par un instinct très sûr que ce départ furtif se liait à un projet d'invasion du territoire et d'intervention armée des monarchies étrangères au profit de la contre-révolution; mais à ses craintes s'ajoutait une sorte de dégoût à la pensée de la dissimulation observée, de la comédie jouée depuis cinq ou six semaines pour éloigner ses soupçons...

Les Parisiens bernés et mystifiés se mettent partout à effacer sur les enseignes les mots *roi*, *reine*, *royal*, à briser les armes de France, à gratter les fleurs de lis. L'enseigne *au Bœuf couronné*, qui surmontait l'entrée de l'hôtel du Berri, rue de la Harpe, est plaisamment jetée à bas comme représentant le monarque fugitif. Une patrouille s'avance jusque dans les Tuileries, portant pour bannière une pancarte avec cette inscription :

VIVRE OU MOURIR!
LOUIS XVI S'EXPATRIANT
N'EXISTE PLUS POUR NOUS.

A la porte du château, on met un écriteau : *hôtel garni à louer*. Les facteurs remportent dédaigneusement à la poste le courrier du roi, après avoir écrit au dos des lettres et des suppliques : « Parti sans laisser d'adresse. » C'est le commencement de ce que l'abbé Royou appellera, pour faire frémir après coup ses lecteurs, « l'intérim républicain ».

Dans Paris tout est en rumeur
Et le peuple, dans sa fureur,
Ne parle plus que de supplices.
Il faut couper la tête au roi,
Il faut pendre tous ses complices,
Il faut... Ah! j'en frémis d'effroi (1).

« Si le président de l'Assemblée nationale, disent les *Révolutions de Paris*, eût mis aux voix sur la place de Grève, dans le jardin des Tuileries et au palais d'Orléans le gouvernement républicain, la France ne serait plus une monarchie. » Rue Saint-Honoré, sur le passage des députés, on entend crier : « Vive l'Assemblée nationale! Plus de roi! », et pour la première fois, « l'auguste Sénat » apparaît comme le pouvoir unique. De l'autre côté de la rue, la Société des Amis de la Constitution, qui a, par exception, commencé sa séance dès midi, voit reparaître des adhérents devenus rares, qui tiennent pour le devoir de tous les bons citoyens dans de pareilles circonstances de se réunir aux Jacobins : par exemple, l'abbé Sieyès et Lafayette en personne, qui est obligé d'essuyer les pressantes interpellations de Danton, mais qui a jugé cette démarche nécessaire pour conjurer les soupçons de connivence déjà répandus contre lui. Le lendemain, les gardes nationales du centre font en vain la chasse aux colporteurs de Marat et de Fréron, dont les feuilles maltraitent fort « Motier et son état-major ». François Robert, arrêté au moment où il allait communiquer à la Société fraternelle une adresse du club des Cordeliers tendant à l'abolition de la monarchie, va porter ses doléances aux Amis de la Constitution. Leur titre même les oblige à improuver les conclusions de l'adresse. M. Gorguereau, qui va jusqu'à la traiter de scélératesse, se voit pourtant engagé par le président à ménager ses expressions. On blâme aussi les excitations à la violence de Marat, d'ailleurs mal vu dans la Société, mais quand un membre rapporte ce propos de gens du peuple : « Monsieur, si nous avions toujours cru cet homme, nous n'en serions pas où nous en sommes », des voix nombreuses s'élèvent pour crier : « Ils ont raison! » Des départements, on reçoit des adresses qui disent : « Nous sommes sans roi; nous nous en passerons. »

Un gazetier royaliste nous dépeint l'effervescence des groupes qui emplissent le jardin du Palais-Royal.

1 M. Isambert publiera prochainement à la librairie F. Alcan, *la Vie à Paris pendant une année de la Révolution*. Il en a détaché pour la *Revue* cette étude des variations du sentiment populaire du voyage de Varennes à l'acceptation de la Constitution.

(1) *La Révolution française*, pot-pourri. Paris, de l'imprimerie de Crapart 1791, in-12.

Au centre de l'un d'eux, c'est une femme qui pérore, et à côté d'elle un homme de la secte des *étonnés* s'écrie : « Ce que nous voyons est incroyable ! Je crois rêver ; je crois lire un conte de fées. — Vous avez raison, Monsieur, lui dit en s'interrompant la femme orateur, d'autant qu'ils commencent tous par ces mots : « Il y avait autrefois un roi. » Quelques journaux du même parti se condamnent au silence : « On a remarqué, note la *Chronique de Paris*, que les *Petites Affiches* n'avaient pas dit un mot de l'évasion du roi, pas même à l'article des objets perdus. »

Quand enfin les fugitifs, que ramènent comme par l'oreille les délégués de l'Assemblée, rentrent dans Paris, harassés, poudreux, escortés, en outre des troupes, par une cohue hostile et silencieuse de quarante mille curieux, protégés contre elle par des écriteaux qui disent : « Celui qui saluera Louis sera battu, celui qui l'attaquera sera pendu », pas une tête ne se découvre. Au contraire, les gens accoutumés à errer dans la rue tête nue, pour ne paraître pas s'isoler de la démonstration commune se hâtent de se coiffer de ce qu'ils ont sous la main, les garçons perruquiers de leur cravate, les marmitons de leur serviette. A quelque distance de la berline et du cabriolet qui ramenaient les prisonniers apparaissait un chariot ouvert, décoré de branches de laurier, contenant les citoyens qui avaient concouru à l'arrestation, et alors les langues se déliaient, les acclamations éclataient brusquement et les chapeaux sautaient en l'air. Le morne cortège suivait, de la barrière Saint-Laurent à la butte de l'Étoile, la longue suite des boulevards neufs, encore dépourvus presque complètement de constructions, redescendait à travers les Champs-Élysées et la place Louis XV, emplis d'une multitude qui couvrait tout, la terre, les toits, les arbres, et d'où jaillit seulement à deux ou trois reprises une grande clameur : *la Loi ! la Loi !* puis les voitures, avec l'escorte, franchirent le pont tournant et entrèrent dans le jardin. Quand elles s'arrêtèrent et que le roi descendit, quelques officiers de cavalerie firent le commandement de se mettre sous les armes, et tous les cavaliers simultanément remirent au contraire leurs sabres dans les fourreaux. La foule qui s'était précipitée dans le jardin menaçait de se ruer sur trois anciens gardes du corps qui avaient rempli le rôle de courriers dans le voyage ; des députés avertis s'interposèrent et les tirèrent du danger en les faisant conduire à l'Abbaye.

Louis XVI sentait le besoin de s'épancher sur sa déconvenue. Il avoua à Lafayette qu'il n'avait pas cru jusque-là à ce qu'on disait de l'opinion de la France, mais que le voyage qu'il venait de faire l'avait bien détrompé. Comme le général des *bleuets*, un peu embarrassé de répondre à cette confidence, demandait : « Votre Majesté a-t-elle quelque ordre à me donner ? — Il me semble, répondait Louis avec bonhomie, que je suis plus à vos ordres que vous n'êtes aux miens. » Rentré dans son appartement, il se jetait dans un fauteuil en disant : « Il fait diablement chaud... J'ai fait là un f... voyage... enfin, cela me trottait depuis longtemps dans la cervelle... » Puis, regardant les officiers de la garde nationale présents : « Oh ! c'est une sottise que j'ai faite, j'en conviens... Allons, qu'on m'apporte un poulet. » Et au valet de chambre qui se présentait : « Ah ! te voilà, toi !... et moi aussi, me voilà ! » Marie-Antoinette, au contraire, se renfermait dans un silence farouche, sa physionomie et son regard décelaient seuls ses sentiments de désespoir et de fierté humiliée.

L'humiliation était profonde, en effet, et le coup porté au prestige royal, de ceux auxquels il n'est plus de remède. Les citoyens qui envisageaient de front l'abolition de la royauté étaient encore dans l'exception ; mais la masse regardait Louis XVI comme déchu. La question qui se posait à l'Assemblée, qui figurait à l'ordre du jour de toutes les sociétés patriotiques ou fraternelles, qui se débattait à la Bourse et dans les cafés, c'était : « Que fera-t-on du roi ? » Et, sauf dans les milieux aristocratiques, où l'on ne se privait pourtant pas de le bafouer, on réclamait sa mise en jugement. Les orateurs et les journalistes populaires soutenaient que l'inviolabilité inscrite dans la Constitution n'était pas opposable, qu'elle ne couvrait que des actes de gouvernement dont les ministres devaient supporter la responsabilité, non point une trahison personnelle et clandestine.

Tel est le courant qu'entreprennent alors de remonter quelques-uns des hommes les plus engagés jusque-là dans la Révolution. Plus ils voient la royauté abaissée, honnie, comptée pour rien, plus il leur apparaît qu'il est pressant de consacrer leurs efforts à sauver son autorité pour ne pas laisser compromettre l'équilibre de l'œuvre constitutionnelle. Ceux qui s'engagent dans cette voie sont Barnave et les Lameth, que les feuilles populaires commencent à appeler « les rois de la quatrième race », Adrien Duport, d'André ; ils ont avec eux le maire Bailly et la plus grande partie des officiers municipaux, Lafayette, que les aristocrates n'en appellent pas avec moins de colère le général-geôlier, et les épaulettiers de son état-major.

Entre temps, tous les patriotes du jour et de la veille se retrouvent réunis pour célébrer une solennité décrétée depuis longtemps déjà, qui avait semblé définitivement fixée au 4 juillet, que diverses circonstances ont fait retarder jusqu'au 11, la translation au Panthéon des restes de Voltaire, on dit plus couramment le triomphe ou l'apothéose de Voltaire.

Tout en s'associant aux honneurs rendus au philosophe, les hommes du faubourg ont spontanément

fait de cette cérémonie une sorte de prélude ou de vigile de l'anniversaire dont des remises successives l'ont rapprochée. Le surlendemain 13 juillet, les électeurs de 1789 font célébrer un *Te Deum* en l'église métropolitaine; on y entend une seconde fois un hiérodrame de M. Désaugiers sur la *Prise de la Bastille*, composé l'année précédente pour la fête de la Fédération. Une quête est faite et le produit en est consacré à la délivrance des pères de famille détenus à la Force pour dettes de mois de nourrice.

Le 14, par un temps des plus favorables, on se rend au champ de la Fédération, pour commémorer le pacte fédératif. L'affluence des spectateurs, affirment les feuilles publiques, a été plus considérable encore que l'année dernière; mais elles ajoutent : « Tous les yeux cherchaient, tous les vœux appelaient les gardes nationales des divers départements, qui embellirent et rendirent si auguste la fête de 1790. Mais les regrets de ne les pas voir ont dû cesser dès qu'on a pensé que le même jour, à la même heure, tous les gardes fédérés du royaume prononçaient, dans tous les départements, le serment de vivre libres ou de mourir. »

La foule qui revenait de cette cérémonie le jeudi était bien éloignée sans doute de pressentir l'événement cruel dont le champ de la Fédération et l'autel de la patrie allaient être le théâtre le dimanche.

Le 15, on apprend que l'Assemblée vient de statuer sur les responsabilités dans l'affaire de Varennes. Elle délibérait depuis deux jours sur les conclusions présentées au nom de ses sept comités. Le décret pris sur leur proposition porte qu'il y a lieu à accusation contre Bouillé et ses complices, nomme les accusés, énumère des personnes qui seront maintenues en état d'arrestation jusqu'à plus ample informé, d'autres qui seront relaxées, garde intentionnellement le silence sur Louis XVI; la déception est vive et se change en colère dans toutes les réunions patriotiques un peu ardentes. Des rassemblements se portent aux spectacles, en demandant la fermeture comme pendant les quatre soirées de l'absence du roi. Ils obtiennent satisfaction au Théâtre-Français de la rue Richelieu et chez la Montansier, et ne sont résolument repoussés qu'à l'Opéra. Vers dix heures du soir, le Palais-Royal regorge de citoyens accourus de tous les points de Paris, surtout du faubourg Saint-Antoine et de la rive gauche. Une colonne de trois ou quatre mille personnes, entre lesquelles beaucoup de femmes, se forme pour se rendre aux Jacobins. Elle obtient de faire pénétrer une députation nombreuse, dont l'orateur, le premier brouhaha apaisé, annonce l'intention d'aller le lendemain au champ de la Fédération jurer de ne jamais reconnaître Louis XVI pour roi. La société fait savoir qu'elle vient justement de décider la signature d'une pétition pour obtenir une décision expresse sur le sort du fonctionnaire parjure, traître et déserteur. On se sépare à minuit, étant entendu que la Société se réunira le lendemain dans la journée pour arrêter la rédaction de la pétition.

Le 16, l'Assemblée se montre nerveuse au sujet des manifestations de la soirée précédente; elle considère son autorité comme battue en brèche, objurgue la municipalité qu'elle accuse presque de mollesse, et le soir même est fondée la Société schismatique séant aux Feuillants. Dans le jour d'ailleurs, une tentative de pétitionnement s'est produite au Champ-de-Mars. Comme il s'élevait des contestations sur la rédaction, on a décidé d'en référer aux Jacobins, et l'on s'est ajourné au lendemain.

Le 17 est un dimanche. On est averti que la grande pétition, reproduite en un grand nombre d'expéditions, sera signée dans l'après-midi sur l'autel de la patrie. De grand matin, des curieux venus de partout flânent au Champ-de-Mars. Un bruit suspect fait découvrir, cachés sous l'autel, deux malheureux à qui l'on attribue les intentions les plus criminelles : ils sont entraînés au Gros-Caillou, conduits chez un commissaire de police qui commet la sottise de les relâcher sans pourvoir à leur sûreté, et ils sont massacrés dans un quartier perdu par des gens restés inconnus. De longues heures après, les porteurs de pétitions venaient s'installer aux quatre angles de l'autel de la Patrie. La foule arrivait; les feuilles se couvraient de signatures. Toute la population sortie par une belle après-dînée d'été allait voir signer. Les jeunes gens faisaient des rondes. Pendant ce temps, à plus d'une lieue de là, Bailly et les officiers municipaux réunis à la maison commune, recevant un rapport sur le meurtre du matin, se représentaient le Champ-de-Mars comme en proie au carnage, faisaient battre la générale dans tous les quartiers, et diriger toutes les forces contre les factieux. Enfin, à cinq heures et demie, comme on leur avait amené quatre pauvres diables accusés d'avoir jeté des pierres, ils jugeaient qu'il n'y avait plus un moment à perdre, proclamaient la loi martiale, faisaient arborer le drapeau rouge à l'une des fenêtres principales de l'Hôtel de Ville, avertissement invisible du Champ-de-Mars, et décidaient de transporter leur séance à l'École-Militaire; ils se laissaient encore arrêter plus d'une heure à écouter toutes sortes de commérages; pendant ce temps, les bataillons envoyés, ne comprenant rien à leur mission, mettaient leurs fusils en faisceaux.

C'est une foule en liesse, sans cohésion, sans défiance, qui se trouve cernée par un déploiement de forces à perte de vue; c'est sur elle que brusquement,

vers huit heures, au moment même où Bailly, venant de sortir de l'École-Militaire et précédé de son drapeau rouge encore inaperçu, cherche à se frayer un passage, c'est sur elle que convergent des décharges répétées de mousqueterie. La première impression est la stupeur; mais lorsque la fumée se dissipant, il faut se rendre à l'évidence, des cris s'élèvent de toutes parts, et c'est un sauve-qui-peut général d'une masse affolée qui laisse là morts et blessés...

Trois semaines durant, la loi martiale est maintenue, Paris devient presque silencieux. Dans certaines sections, on entreprend d'arrêter tous les passants à qui l'on entend dire que les sommations n'ont pas été faites ou simplement que la garde nationale a tiré sur le peuple. Le 5 août, Thouret fait à l'Assemblée lecture du projet de constitution revisée présenté par les comités et de la rédaction définitive de la Déclaration des Droits. Le lendemain, la municipalité décide d'amener le drapeau rouge. Ce n'est pas que les poursuites cessent, car dans la nuit du 9 au 10 encore, Brune, Momoro, Saint-Félix sont arrêtés, et Santerre n'échappe qu'à grand'-peine.

La population parisienne, cependant, semble avoir secoué un mauvais rêve, et l'animation, la gaieté reparaissent avec plus d'exubérance que jamais au Palais-Royal, aux boulevards, aux Champs-Élysées; il n'y a que du champ de la Fédération qu'on s'écarte encore, comme d'un lieu profané qui attend une purification. L'été est radieux et puis il semble que la perspective de l'achèvement prochain de cette Constitution si attendue, depuis si longtemps prônée, si poursuivie par les aristocrates de sarcasmes qui ressemblent souvent à des grincements de dents, soit la promesse d'une félicité édénique. Du roi on se préoccupe assez peu, ses pouvoirs étant suspendus jusqu'à l'acceptation. On mène une vie où tous les jours sont fériés. Les promenades du jour n'empêchent pas le soir les spectacles de regorger. Mme Julliens (de la Drôme) écrit qu'elle a couru avec tout Paris à une fête de l'Agneau donnée aux Champs-Élysées par un certain Maillet; la *Chronique de Paris*, pour le dire en passant, affirme que ce divertissement a été médiocrement goûté : « Le mouton, le berger et les bergères ont été sifflés. » Mais notre curieuse ne s'arrête pas à cette particularité; tout lui a paru superbe. Elle a trouvé là une réminiscence d'une fête des bouchers qu'elle avait vue à Lyon, et d'ailleurs, le peuple se donne son spectacle à lui-même. « Ne va pas croire, ajoute-t-elle, que nous sommes tristes; jamais la capitale n'a été plus brillante, plus bruyante, plus magnifique, plus dansante, plus parée, plus opulente; et tout cela en criant misère, en ayant la plus effroyable disette d'argent. »

Dans la soirée du 3 septembre, l'acte constitutionnel était enfin porté aux Tuileries par une députation de l'Assemblée ayant Thouret à sa tête. Louis XVI, en promettant de l'examiner dans le plus court délai, ajoutait : « Je me suis décidé à rester à Paris. » Le lendemain dimanche, les Tuileries étaient ouvertes et toutes les consignes levées. « Un grand nombre de citoyens remplissait le matin la chapelle du château. Au moment où le roi y est entré pour entendre la messe, plusieurs voix s'écrièrent : Vive la Nation! vive la Constitution! Le roi fut surpris et ne put cacher son émotion. On vit couler des larmes de ses yeux; alors on entendit de toutes parts les cris de : Vive le roi! vive la liberté! la reine accompagnait le roi. Le visage de quelques habitués du château, sur lequel était peinte la tristesse, et le sentiment d'un dépit concentré, contrastait assez plaisamment avec les figures ouvertes et gaies des patriotes. » Aux cris de *Vive le roi!* une voix forte avait seule ajouté — *de la Constitution*. Ce n'était qu'un prélude, et le reste de la journée était à l'avenant : « L'affluence était si considérable qu'on s'y portait, écrit une spectatrice; on a montré en pompe l'enfant royal. Sa mère, sa tante le prenaient tour à tour dans leurs bras pour le présenter au peuple. Toutes les badauderies ont recommencé. » Un étudiant écrit de son côté : « Je me trouvais à cette ridicule parade : vainement voudrais-je peindre les allures de l'Autrichienne; elle se mettait à la fenêtre, elle en sortait, se levait, s'asseyait, prenait le dauphin dans ses bras, l'embrassait, le montrait au peuple; et nos amis de la cour et surtout de la chère liste civile de crier à plein gosier : Vive le roi! vive la reine! et autres jubilations d'ancien régime, et la gent parisienne ou moutonnière de bêler à son tour : Vive le roi! vive le restaurateur de la Liberté » !

Le 13, le garde des sceaux, Duport-Dutertre, revêtu de la simarre, remet au président de l'Assemblée une lettre signée : « Louis ». Elle débute ainsi : « Messieurs, j'ai examiné attentivement l'acte constitutionnel que vous avez présenté à mon acceptation. Je l'accepte, et je le ferai exécuter; » elle est suivie de ce post-scriptum : « J'ai pensé, Messieurs, que c'était au milieu même des représentants de la Nation, et dans le lieu même où la Constitution avait été formée, que je devais en prononcer l'acceptation solennelle. Je me rendrai en conséquence, demain à midi, à l'Assemblée nationale. » Quand les applaudissements ont cessé, Lafayette propose et fait adopter séance tenante un décret qui amnistie *ipso facto* toutes les personnes impliquées dans l'affaire du « départ du roi », qui, en outre, étend l'amnistie à toutes les poursuites causées par les événements de la Révolution et anéantit les gênes momentanées apportées à la liberté d'aller et de venir, en d'autres termes le décret contre les émigrations. Une députation de

soixante membres va aussitôt porter ce décret aux Tuileries avec les remerciements de l'Assemblée.

Le lendemain, après avoir rendu un décret réunissant le Comtat-Venaissin à l'empire français et entendu quelques rapports, l'Assemblée décide que le fauteuil de son président restera au même niveau que celui du roi ; son président Thouret lui rappelle qu'elle doit entendre le serment du roi assise et couverte. Bientôt les coups de canon et les acclamations du dehors annoncent l'arrivée du pouvoir exécutif. A peine parvenu au fauteuil qui lui était destiné, Louis XVI, tout de suite, comme un homme qui a hâte de vider le calice, commence à parler debout à l'Assemblée, debout aussi : « Messieurs, dit-il, je viens consacrer ici solennellement l'acceptation que j'ai donnée à l'acte constitutionnel. En conséquence, je jure... » A ce moment, il s'arrête et promène ses regards autour de lui, visiblement interloqué. Le président s'est assis, et l'Assemblée entière est en train de suivre son exemple ; le roi, s'étant rendu compte de ce qui se passait, se décide à s'asseoir à son tour et reprend « ... je jure d'être fidèle à la Nation et à la Loi, et d'employer tout le pouvoir qui m'est délégué à maintenir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale constituante, et à faire exécuter les lois. » Les acclamations, les vivats éclatent, étourdissants. Ils redoublent quand le roi, recevant la plume des mains du garde des sceaux, appose sa signature au bas de l'acte constitutionnel. Pendant que Thouret achève une harangue courte et d'une belle tenue, des rideaux fermés sur la loge du *Logographe* s'écartent, Marie-Antoinette apparaît, tenant par la main le prince royal. Les applaudissements qu'on prodiguait au roi se détournent vers la reine et l'héritier de la couronne : « des cris de joie et d'amour mêlent et confondent les noms de cette famille auguste, adoptée de nouveau par la France dans les jours et dans l'acte de sa régénération. »

Adrien Duport propose de décider que l'Assemblée en corps va reconduire le roi ; on ne prend pas de décret sur ce sujet, mais la séance est levée au milieu des cris perçants de : Vive le roi ! vive le Restaurateur ! de bravos « poussés avec autant de frénésie, dit un témoin, que les cris d'indignation du 21 juin », du fracas des salves d'artillerie, du tintamarre des cloches, et, en fait, le président et la grande majorité de l'Assemblée (la droite s'était éclipsée avant la cérémonie) font escorte au roi jusque dans les Tuileries, jusque dans ses appartements. A peine se sont-ils retirés, le laissant avec la reine, que Louis XVI « s'écrie, en se jetant sur un fauteuil et mettant son mouchoir sur ses yeux : « Tout est perdu ! Ah ! Ma« dame, et vous avez été témoin de cette humiliation ! « Quoi ! vous êtes venue en France pour voir... » Ses paroles étaient entrecoupées par les sanglots. » Le soir, une grande partie de Paris est illuminée, assez maigrement, il est vrai, mais la municipalité a fait savoir que la grande fête de l'acceptation est fixée au dimanche suivant.

C'est dans cet intervalle que Mme de Staël, mécontente de la Constitution, et qui aurait voulu, avec Malouet, que le roi n'y souscrivît que sous réserve de correction, écrit à un ami de Suède : « Le peuple, au reste, ne saisit pas ces nuances. Du matin au soir ce sont des danses, des illuminations, des fêtes : enfin il se croit heureux et met de la vanité à le paraître en présence de ses ennemis. Il n'y a pourtant rien de bien prospère à manquer d'argent et de travail, mais ce nouveau régime l'amuse, les uniformes, les évolutions militaires, les événements continuels le tirent de l'uniformité de sa vie, et je crois qu'il ne tient à ce nouvel ordre des choses que parce qu'il l'arrache à l'ennui de ses occupations habituelles. »

Le dimanche, nouvelles salves d'artillerie ; la municipalité, accompagnée de détachements nombreux d'infanterie et de cavalerie de la garde nationale, fait une proclamation de la Constitution sur la place de l'Hôtel-de-Ville ; poursuivant sa route, elle en fait une deuxième place du Carrousel, une troisième, place Vendôme, puis elle se dirige vers le champ de la Fédération ; c'est l'occasion de la purification souhaitée. Précédé de hérauts d'armes, le maire monte à l'autel de la patrie, élève dans les airs l'acte constitutionnel, pour l'offrir aux regards du peuple, qui répond par des témoignages d'allégresse. La cérémonie se termine par un hymne de Gossec, exécuté par un orchestre, et des chœurs, qui réunissent les musiciens de la chapelle du roi à ceux de l'Opéra. Dans l'après-midi, on fait partir des Champs-Élysées un ballon d'une dimension inusitée, et le soir, des Tuileries jusqu'à Chaillot, à travers le jardin et l'allée centrale des Champs-Élysées, s'étend la plus belle illumination qu'on ait encore vue, Des orchestres, des petits théâtres, des mâts élevés dans la partie gauche de la promenade et couverts de lampions, concourent à la gaieté comme à l'éclat de la fête. Vers dix heures du soir, le roi et sa famille, dans un carrosse très brillant, parcourent toute cette route et sont salués par des cris répétés de : Vive le roi ! vive la reine ! mais il paraît qu'un homme du peuple, pendant une partie de cette promenade, s'est essoufflé à suivre le carrosse en lançant par la portière, d'une voix de Stentor ce conseil d'ami : « Ne les croyez pas. Vive la Nation ! »

Ce que tout Paris a vu, c'est, dans un quartier plus rapproché du centre, l'illumination du cordonnier. Au-dessus de son échoppe, il a allumé deux ou trois chandelles derrière un transparent où il a tracé ces mots :

VIVE LE ROI!
S'IL EST DE BONNE FOI.

La municipalité est tellement enchantée de l'effet féerique de cette soirée que d'accord, d'ailleurs, avec la liste civile, qui assume une partie des frais, elle décide que l'illumination sera répétée le dimanche suivant, sans préjudice des représentations gratuites et de réjouissances variées; mais on commence à sentir que cela ne se soutient plus, en effet, que par la badauderie. Les premiers jours, les patriotes défiants, qui se tenaient à l'écart et blâmaient les acclamations comme un retour à la courtisanerie, faisaient l'effet de fâcheux. Gorsas déclarant qu'il n'aimait pas la danse et qu'il ne lui plaisait pas de se fier à un débiteur qui lui avait déjà fait banqueroute, avait été accueilli comme un trouble-fête ; mais à présent les doutes se propagent, et les journaux populaires les moins enclins à la violence déclamatoire s'appliquent à répéter et à commenter chaque jour l'affiche du cordonnier.

Quant aux aristocrates, ils raillent à la fois le peuple et le roi. Les *Actes des Apôtres*, qui, à propos de la prestation de serment, ont publié, une pièce ayant pour refrain :

Vous en avez menti, Sire, ne vous déplaise!

disent à la fin du mois : « Les fêtes de la Constitution ont eu lieu les deux derniers dimanches. Rien n'a été comparable à leur éclat. Il est naturel que ce qui avait commencé par des lanternes finît par des lampions. Le roi est venu, à deux reprises, jouir des acclamations de son peuple sur la même route qu'il avait parcourue trois mois auparavant dans la berline puce ; voilà ce que c'est que d'avoir le caractère bien fait. »

Le parti de Coblentz avait tort de montrer tant d'humeur, car ces acclamations étaient bien les dernières !

944.041 GUSTAVE ISAMBERT.

VINGT-CINQ ANS APRÈS

A propos de deux livres récents [1].

Je viens de lire coup sur coup deux ouvrages, d'un même auteur, sur deux sujets tout à fait différents, et de tous deux j'ai ressenti le même choc. C'est un passé, un passé double, qui m'est remonté tout à coup à la mémoire et au cœur. D'une part, Gambetta, debout à la tribune, formulant en une série de merveilleuses harangues les principes de vie pour la République; d'autre part, sous l'impulsion de Gambetta, les armées qu'il créa s'acharnant à une lutte inégale, mais plus héroïque et parfois plus heureuse qu'on ne l'a cru au lendemain de nos défaites, contre les forces écrasantes de l'invasion.

Comment le même écrivain a-t-il été amené, en si peu de mois, à nous donner successivement les *Enseignements de Gambetta* et les *Coups de main pendant la guerre* (1)? Pourquoi ce double écho des grandes luttes politiques et des grandes luttes militaires? Et comment ces échos héroïques du champ de bataille et de la tribune viennent-ils retentir précisément à l'heure où nous sommes envahis par toutes sortes d'illusions de paix, où semblent fléchir les générations qui avaient, d'un si grand courage, entrepris le Relèvement, où enfin, tous, plus ou moins, nous avons du « vague à l'âme » et du vague dans l'esprit?

De ces *pourquoi*, de ces *comment*, il n'y a pas à chercher loin la réponse : parmi tant qui oublient, en voici un qui se souvient. Il fut un soldat de Gambetta pour la guerre de la défense nationale; il est resté un des amis politiques, obstinément fidèle. En son souvenir se confondent le tribun qui fonda la République, et le patriote dont un général prussien, Von der Goltz, a dit: « Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, notre patrie devait subir une défaite pareille à celle que la France a essuyée à Sedan, je désirerais vivement qu'il vînt un homme qui sût, comme Gambetta, l'embraser de l'esprit de la résistance poussée jusqu'à ses dernières limites »; — dont l'*Historique* du grand état-major prussien résume ainsi l'effort : « Il parvint à mettre en campagne contre les Allemands une masse de 600 000 hommes avec 1 400 bouches à feu »; — auquel Moltke lui-même rend ce témoignage naïvement indigné : « Après Sedan et après Metz, nous croyions la guerre finie et la France abattue; et pendant cinq mois, ces armées improvisées ont tenu les nôtres en échec; nous avons mis cinq mois à battre des conscrits et des mobiles! »

C'est faire œuvre de patriote que de rappeler de quelle énergie fut capable la France, d'abord surprise et livrée, dès que se dressa l'homme de « la guerre à outrance ». Ces soldats de nouvelle levée, que M. Genevois a vus à l'œuvre et dont il fut, — il nous les montre, dans les pires désastres, gardant les qualités natives d'endurance, d'abnégation, d'élan, accomplissant encore des miracles pour peu que leurs chefs témoignent en eux quelque confiance.

L'auteur n'a pas eu la prétention de refaire, après d'autres, une histoire de la guerre franco-allemande.

(1) *Les Enseignements de Gambetta*, entièrement extraits de ses *Discours*, précédé d'une Notice, par M. Henri Genevois; Paris, Chamuel, 1895 (1 fr. 25). — Henri Genevois, *les Coups de main pendant la guerre;* Paris, Chamuel, 1896 (3 fr.).

1 Après nous avoir donné, tout récemment, *les Dernières Cartouches;* Paris, H. Le Soudier, 1893.

Ce qu'il prétend faire revivre, ce sont uniquement des épisodes. Dans les *Dernières Cartouches*, les combats de Villersexel, Héricourt, Pontarlier. Dans les *Coups de main*, cinq fragments d'épopée : Ablis, Châtillon-sur-Seine, Châteauneuf, Ham, Fontenoy.

C'est dans ces petits faits de guerre, qui se déroulent comme en marge de la guerre d'ensemble, qu'on voit les Allemands, « non plus dans la grande représentation de la bataille rangée, non plus dans l'apparat de manœuvres minutieusement réglées, mais dans la spontanéité de leur nature. Ils vont se montrer à nu, livrés, par l'imprévu de l'attaque, aux libres inspirations de leur caractère et aux seules ressources de leurs instincts propres, privés du point d'appui de leurs officiers de fer, sortis de ces cadres qui les emprisonnaient et les maintenaient dans leur formidable armature. »

Et combien, en général, ils apparaissent inférieurs, comme dons innés, comme nature guerrière, aux Français! Ceux-ci, dans ces brillantes surprises, se retrouvent les Français d'autrefois, de tous les temps, et les « coups de main » racontés par M. Genevois, ne dépareraient point les *Commentaires* d'un Blaise de Montluc. Même aux jours néfastes de janvier 1871, quand le courage des soldats fut trahi par l'ineptie des négociateurs de l'armistice, il y eut des merveilles d'intrépidité, comme au suprême combat de la Cluse, comme dans la retraite du 4e zouaves et du corps franc des Vosges par le mont Risoux, comme dans l'« odyssée » de l'escadron Vincent.

L'auteur, en réponse aux bruyantes célébrations d'anniversaires dont l'empereur allemand nous assourdit depuis six mois, a eu raison d'évoquer à son tour ces souvenirs qui « tous ne sont pas douloureux pour nous », et de montrer dans notre histoire d'alors, « parmi tant de défaillances, le contraste d'espérances indomptables ».

Le moment lui a paru bon pour reprendre, après vingt-cinq ans, la question que les passions politiques d'alors, sacrifiant la France pour mieux atteindre Gambetta, avaient d'emblée résolue contre celui-ci. Fallait-il poser les armes après Sedan? La continuation de la guerre a-t-elle été « un crime » ?

Un écrivain peu suspect de gambettisme a déjà fait justice des accusations lancées par ses amis politiques : « Si nous avions cédé au lendemain de Sedan, nous tombions au dernier rang des nations civilisées; or, tout vaincus que nous sommes, on n'ose pas nous attaquer. » Ce qui nous a protégés contre l'obstinée malveillance d'un Bismarck, c'est, affirme M. Genevois, le souvenir d'une lutte prolongée contre toute espérance : « Ce peuple qui, déjouant tous les calculs de la guerre, piétinant tous les dogmes des théoriciens militaires, a répondu, pendant six mois, à chaque défaite par l'improvisation d'une armée nouvelle, ce peuple-là, on ne l'attaque pas à la légère. »

Et voyez comme le temps a fait son œuvre de justice, comme, en ce recul des événements, l'histoire a repris ses droits sur la chronique, sur la polémique haineuses! Qui oserait aujourd'hui reprendre pour son compte l'épithète de « fou furieux » dont fut alors gratifié le grand patriote? Ces accusations sont allées rejoindre, dans l'éternel oubli, les calomnies relatives à l'emprunt Morgan.

Si aujourd'hui Gambetta, par le silence de ses ennemis domestiques et par l'admiration de l'ennemi étranger, ne cesse de grandir comme défenseur du sol national, tout aussi notable est l'effet de grandissement pour son rôle de fondateur et de conseiller de la République.

Le Gambetta des assemblées, il ne fallait pas le laisser oublier, non plus que celui des armées. Mais, de ceux qui ont vu Gambetta à la tribune, de ceux qui ont entendu « le monstre lui-même », combien sont morts! Des autres, combien auront la patience de rechercher ses harangues dans le fatras des comptes rendus parlementaires, ou même dans les nombreux volumes des *Discours et Plaidoyers*, solide et splendide monument élevé par un ami fidèle à la gloire du grand orateur? Et puis, est-ce seulement pour les gens de loisir, pour les gens de métier, pour les politiques ou pour les historiens, que Gambetta a fait retentir de ses éclats de foudre et la barre du Palais, et l'enceinte des assemblées, et jusqu'aux places publiques? Non, l'homme à qui toute occasion était bonne pour se communiquer au peuple, pour qui un balcon était une tribune, qui allait recruter ses auditeurs dans les couches de plus en plus profondes du suffrage universel, qui présidait avec joie un banquet de commis voyageurs, une réunion d'ouvriers ou de paysans, n'a pas entendu parler seulement pour une élite. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une élite, et n'est-ce pas souvent dans la foule la plus mêlée que le plus humble cœur recevra le choc qui fera de lui un ardent foyer de dévouement?

Aux générations nouvelles, qui n'ont pu entendre Gambetta, il faut le faire connaître; et si son œuvre immense n'est pas à la portée de tous, pourquoi n'en pas donner au moins l'essentiel, au moins la substance et la fleur? M. Genevois a cru qu'on pouvait traiter comme un classique le grand orateur de ce siècle, employer à son égard le procédé qui maintient dans le courant de nos études les grands orateurs de Rome, et nous donner comme un *Conciones* de harangues démocratiques.

Par là, il a rendu accessible Gambetta à ceux que Gambetta aurait souhaité qu'on « laissât approcher de lui ». Et c'est un livre à placer dans les bibliothè-

ques de nos campagnes, dans celles de nos établissements d'instruction, pour que la France de l'avenir, jeunes ouvriers ou paysans, élèves des lycées et des écoles primaires, tous ceux en qui se rajeunit sans cesse la patrie immortelle, puisent quelque chose de cette ardeur qui souleva les assemblées et qui lança contre l'envahisseur 600 000 Français.

Ces extraits sont distribués par ordre méthodique : — principes de la démocratie, organisation républicaine, libertés nécessaires, l'instruction dans la démocratie, etc. — Ils deviennent ainsi vraiment les *Enseignements de Gambetta*, et l'*A B C de la démocratie*.

Les auditeurs posthumes de Gambetta trouveront là une lecture incomparable. Quels morceaux, parmi les plus fameux des harangues classiques, surpassent ceux-ci en flamme oratoire? Ils ont une beauté littéraire qui leur est propre, car la parole de Gambetta, souvent heurtée, toujours magnifique, semble vibrer directement des battements de ce grand cœur. Elles sont emportées d'un tel élan, ces vivantes pages, qu'on arrive trop vite au bout et qu'on accuse presque l'éditeur de les avoir taillées trop courtes. Tant mieux si cet *A B C* donne au lecteur l'idée de se reporter aux discours complets!

Quant au fond de ces discours, vraiment, c'est une surprise, même pour ceux qui les ont entendus, de les relire aujourd'hui. Tout à l'heure nous étions arrachés à la mollesse des années de paix pour revivre les rudes épreuves et les rudes batailles. Maintenant nous comparons le peu de conviction de nos quotidiennes polémiques, la mesquinerie des compétitions, le souci de tout ménager, la crainte de tout et l'espérance de rien, le scepticisme dont sont comme ouatées et assourdies les paroles, — à l'ardeur de jeunesse, à la passion « furieuse », de bien public, aux indomptables espoirs, à la tranchante netteté des formules dont resplendissent ces fières harangues. On sent qu'un torrent de désillusions, de déceptions, de suspicions parfois meurtrières, a coulé entre la tribune de ces jours-là et celle d'aujourd'hui. La grande armée que l'orateur menait à l'assaut des monarchies s'est fractionnée en armées ennemies, qui se sont combattues avec plus d'âpreté qu'elles ne combattirent l'ennemi commun. A cette époque-là, rien que dans la parole confiante et presque joyeuse de Gambetta, on sentait que l'armée républicaine était intacte, unie, rangée tout entière derrière le chef, ignorante encore des schismes, de l'âpreté des guerres civiles, des outrageantes polémiques. On ne connaissait alors qu'un programme républicain, et il était complet : car dans l'opportunisme de Gambetta, il y avait du radicalisme, et les vues sociales n'en étaient point exclues. Encore en 1876, à Bordeaux, Gambetta soutenait un programme où figuraient, par exemple, la séparation de l'Église et de l'État, l'impôt sur le revenu, la liberté absolue de la presse, le droit de réunion et d'association. « Le radicalisme légal, soit! Oui, nous sommes des radicaux légaux! » De ce programme, nous sommes aujourd'hui assez loin. Combien de ses articles sont répudiés par les ci-devant opportunistes, combien ajournés *sine die* par les radicaux, du moins par ceux qui sont au pouvoir ou en passe d'y arriver? Qui d'entre eux se soucierait de rééditer les ardentes sorties contre l'Église, contre « l'enseignement romain », contre l'asservissement du clergé « à un chef étranger », ou de pousser le fameux cri de guerre contre le cléricalisme? On a beaucoup reproché à M. Spuller son « esprit nouveau » ; mais qui a, le premier depuis 1870, parlé avec componction des « amertumes du Saint-Père », sinon M. Goblet?

Des hommes d'aujourd'hui ou de Gambetta, qui a tort? Péchons-nous par mollesse dans nos convictions, par confiance aveugle dans un prétendu désarmement de l'esprit clérical? Ou bien péchait-il, lui, par attachement étroit à d'anciennes formules, par intolérance de secte, par méconnaissance des situations réelles? Est-ce nous qui avons changé, ou est-ce le monde qui, vraiment, s'est renouvelé?

Au reste, je n'ai voulu que constater l'impression que donnent à leur lecteur d'aujourd'hui certains discours de Gambetta. C'est celle d'un contraste très vif entre le présent et le passé; c'est celle d'une sourdine mise à certains accents naguère si retentissants; c'est celle d'un brusque dépaysement, comme s'il s'était produit sous nos pieds, à notre insu, un déplacement du sol. Ce que nous faisons aujourd'hui, peut-être que c'est de la politique; mais les principes, les voilà! Admettons qu'aujourd'hui nous soyons en paix; mais voici l'arsenal où resplendissent, brillantes comme des glaives, les armes que mania la démocratie en son âge héroïque. C'est cet arsenal que M. Genevois a voulu nous ouvrir.

947.68 ALFRED RAMBAUD.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *La Bonne Hélène*, comédie en deux actes, en vers, de M. Jules Lemaître ; *En Visite*, de M. Henri Lavedan ; *L'Ami*, de MM. H. Meilhac et L. Halévy.

... S'il fallait chercher dans les œuvres antérieures de M. Jules Lemaître l'embryon de son nouvel ouvrage, on le trouverait, j'imagine, dans une nouvelle de lui intitulée : *Briséis*.

Fille du roi de l'île de Tityra, Briséis fut mariée dès quinze ans à Mynès, roi de Mélissa. Elle le trouva un

peu rude, un peu massif, mais elle se résigna, remplit consciencieusement ses devoirs d'épouse, et se trouva heureuse auprès de son époux. Mais voici la guerre de Troie ; les Grecs attaquent Mélissa, tuent Mynès, et emmènent Briséis en esclavage. Résignée d'avance à son sort, celle-ci « souhaitait dans son cœur d'être adjugée à Patrocle », lequel s'était montré doux avec elle ; mais elle fut donnée à Achille. Après avoir procédé suivant les rites aux funérailles de Mynès, elle suivit docilement son nouveau maître ; elle lui fut une compagne dévouée, et se trouva heureuse près du fils de Pélée. Survint la grande querelle entre Achille et Agamemnon ; Briséis dut alors suivre le roi des rois ; elle le fit sans résistance, et se trouva heureuse auprès de lui. La guerre était plutôt favorable aux Troyens. « Et Briséis songeait que sans doute elle serait la captive de ce redoutable Hector dont elle entendait parler si souvent. Et cette idée lui inspirait un peu de frayeur et un peu de curiosité, *avec un sentiment de résignation anticipée.* » — Cependant Agamemnon et Achille durent se réconcilier. Le roi des rois jura qu'il n'avait jamais touché la captive d'Achille : « Briséis, en entendant cela, ne put s'empêcher de sourire, car elle savait bien le contraire. » Toujours soumise, elle quitta Agamemnon pour revenir auprès d'Achille, non sans regrets, car elle avait été heureuse sous la tente du roi des rois. Mais en rejoignant derechef le fils de Pélée, elle sut que Patrocle était mort, et cela lui causa un gros chagrin, Patrocle s'étant toujours montré pour elle bienveillant et doux. Elle procéda à ses funéraille, comme elle avait fait pour son défunt époux Mylès, et regagna la tente d'Achille, où elle ne tarda pas à retrouver le bonheur qu'elle y avait déjà goûté. Achille mourut à son tour. Briséis fit pour lui ce qu'elle avait fait pour Mylès et pour Patrocle, et passa ensuite aux mains de Néoptolème, fils d'Achille ; elle fut pour lui une compagne indulgente et quasi maternelle, et « elle vieillit ainsi, pleine de sérénité et de douceur... » Un jour qu'elle contait sa vie et rappelait comme, toujours soumise aux dieux, elle avait aimé Mylès, puis Achille, puis Agamemnon, puis derechef Achille, et enfin le fils même d'Achille, quelqu'un lui demanda : « Et Patrocle ? — Briséis rougit et ne répondit pas. »

Si l'on excepte le mot de la fin qui ne pouvait rien faire ici, on retrouve, dans ce joli conte, l'essentiel de la nouvelle comédie de M. Lemaître. Portant l'aventure au théâtre, il a naturellement remplacé Briséis par Hélène, dont le nom, si j'ose dire, « est tout un programme », et qui a du moins l'avantage d'être un personnage significatif. Mais dans la comédie comme dans la nouvelle, le sentiment reste le même, la soumission aux volontés des dieux, et par suite aux désirs des hommes, qui ne peuvent être inspirés que par les dieux, et aussi cette « résignation anticipée » que l'auteur attribuait à Briséis.

Vous connaissez la fable imaginée par M. Jules Lemaître. — Hélène aime Pâris, ce qui n'empêche pas qu'elle le trompe avec continuité. C'est d'abord le vieux Priam ; Hélène le respecte et l'admire : elle sait qu'elle doit lui être soumise et dévouée ; et n'est-ce pas son devoir aussi d'adoucir autant que possible les derniers jours de ce noble vieillard ; elle accepte donc avec respect le rendez-vous que lui donne son beau-père. Puis c'est Hector ; Hélène a pour lui une admiration un peu mélangée de terreur ; ce « bon militaire », comme elle dit, lui paraît à la fois inquiétant et fort ; il n'est pas méchant, malgré sa brutalité apparente ; tout à l'heure, il a assez malmené Pâris qui n'avait pas montré tout l'héroïsme nécessaire, mais il s'est vite adouci, prêt à offrir à son frère l'occasion d'une revanche... Hélène ne peut refuser de venir le retrouver. Puis c'est Cléophile, le fils d'Hector, un enfant, mais si gentil, si tendre, et si désolé de n'être pas aimé !... Lui aussi elle l'aimera « comme il voudra ». Puis c'est les autres chefs, c'est le grand prêtre lui-même... Nous manquons un peu de renseignements sur les motifs particuliers qui ont poussé Hélène à céder à chacun d'eux, mais il nous suffit de connaître ses « idées générales ». Hélène a cédé, parce qu'elle n'a pas pu faire autrement. Toutefois, ce n'est plus la fatalité, excuse invoquée par l'héroïne de Meilhac et Halévy ; ce n'est plus une force insurmontable et extérieure qui pousse Hélène dans les plus regrettables excès, c'est un côté de sa nature, une qualité, la bonté. Il lui est impossible de « voir » de la peine autour de soi. Rendre un homme malheureux ne lui paraît pas seulement une méchante action, c'est, à proprement parler, quelque chose qui dépasse ses forces. Elle a, du chagrin d'autrui une terreur instinctive et affolante. Elle sait fort bien, si inconsciente qu'elle semble, que dès qu'on pleurera elle sera sans forces ; et comme, de plus, voir pleurer lui donne un atroce malaise, elle se hâte d'arrêter l'expression d'une douleur qu'elle sait ne pas pouvoir supporter ; et comme le seul remède est de céder, elle cède. Elle est la grande distributrice de joies dans la ville assiégée.

Et vous savez le dénouement. L'oracle proclame que Troie sera sauvée si le sacrifice est offert aux dieux par un guerrier qui n'aura pas « connu » Hélène. Les principaux chefs « se défilent » sous divers prétextes ; Priam, Hector, Cléophile restent seuls en présence, avec le grand prêtre ; et dans une scène fort plaisante, qui fait drôlement pendant aux scènes du premier acte, tous refusent résolument d'offrir le sacrifice. Il faut que Vénus intervienne et désigne elle-même le pontife provisoire. Ce sera le jeune Astyanax ; il n'a que dix-huit mois ; avec lui on peut

être tranquille... Remarquez toutefois que Troie devait être sauvée si le sacrificateur était « innocent ». Or, Troie a succombé. La conclusion me remplit d'horreur...

Et Pâris, dans tout cela? Le caractère de Pâris est fort plaisamment établi. « J'avance de trois mille ans » dit-il quelque part. Le fait est qu'il a l'air tout dépaysé au milieu de ces chefs de bande qui ne pensent qu'à tuer ou à donner de terribles coups de sabre. J'imagine qu'il a « absorbé » un peu de la nature d'Hélène. Il en a au moins la résignation. Il sait que s'il se fâche, il ne sera pas le plus fort; alors pourquoi se fâcher? Il n'est pas lâche au sens blessant du mot; et c'est de bon cœur qu'il recommence le combat contre Ménélas; est-ce de sa faute s'il est toujours le plus faible? Il se résigne. C'est un homme qui prévoit Panurge : il a « une paour naturelle des coups »; c'est, de plus, un homme parfaitement raisonnable. Et, s'il vous paraît un peu exagéré, considérez certaines liaisons où les infidélités ne détruisent pas l'amour...

Mais à analyser de trop près la *Bonne Hélène*, on enlèverait à ce joli badinage le meilleur de son charme spirituel et léger. Vous voyez que ce n'est pas une parodie enragée et violente (quoique fine) comme la *Belle Hélène*. Il y a, dans cette plaisanterie, un gentil petit coin de psychologie. Peut-être même, s'il fallait le discuter doctement, serait-ce-là son défaut. Il y a peut-être un peu trop de finesse pour une « parodie », et un peu trop de fantaisie pour une pièce dont le fond, tout de même, ne manque pas de vérité?.. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange aimable et savoureux, où l'on retrouve les plus aimables qualités de M. Jules Lemaître. Le succès, vous le savez, a été très vif.

Un délicieux décor, frais et blanc, encadre les deux actes de la *Bonne Hélène*. L'interprétation, je l'avoue, ne m'a satisfait qu'à demi. L'excellente troupe du Vaudeville n'a pas l'habitude de dire le vers; il y paraît parfois un peu cruellement. Cela dit, louons toutefois la bonne grâce résignée de Mlle Darlaud, et la fantaisie tempérée de MM. Candé, Numès et Galipaux. Mme Réjane a dit, avec plus d'esprit que de lyrisme — et ce n'est pas un reproche!... — les jolies strophes de Vénus.

On connaît *En Visite*, l'aimable saynète de M. Henri Lavedan. M. Torin et Mme Cécile Caron l'ont gentiment jouée. Et l'on connaît aussi *Lolotte*, la spirituelle comédie de MM. Meilhac et Halévy. Il y a là, vers la fin, un « revirement » d'une exquise drôlerie. M. Mayer est parfait. Mme Réjane est parfaite. M. Gildès est parfait. Mlle Avril... non, je ne peux pas dire qu'elle soit parfaite.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Les rayons X.

Ils étaient ce jour-là une douzaine dans la salle de l'Académie, et ces douze savants représentaient ensemble la totalité de la science à la fin du XIXe siècle.

La formation de notre planète, l'évolution de la matière et de la vie, depuis les premières origines entrevues dans les profondeurs d'un passé insondable, et puis le système entier des choses, les lois de la pesanteur et de la lumière, le fonctionnement de l'énergie qui anime tout sans jamais s'épuiser, étaient réunis et classés dans leurs têtes comme les paragraphes et les chapitres dans des livres bien ordonnés et comme ces livres dans une bibliothèque consciencieusement cataloguée.

Ils savaient à quoi s'en tenir sur toutes les questions et ils étaient sûrs d'eux-mêmes, réalisant ainsi la pensée du grand Corneille : « Maîtres de soi comme de l'univers... » Ils indiquaient dans l'espace infini le point exact où se trouvent des astres qu'on ne voit point et ils calculaient à mille ans de distance le retour périodique des comètes arbitraires.

La porte de la salle s'étant ouverte silencieusement laissa passer un académicien qui n'avait pas encore pris séance : il tient à la main un petit papier noirci, une espèce d'ombre chinoise sur laquelle il appelle l'attention de ses collègues. Et les voilà tous, — incroyable spectacle! — qui se dérangent de leurs places. Ni les tremblements de terre, ni les éclats du tonnerre n'auraient fait remuer sur leurs sièges curules ces sénateurs de la science. Mais ils se lèvent, ils s'avancent, ils accourent, autant que le leur permet la gravité de leurs méthodes ou la gravité de leur âge. Ils se poussent, ils se penchent à l'envi sur ce morceau de papier ombré, et ces chefs vénérables, ces têtes puissantes qui contiennent toute science, sont, en ce moment solennel, comme des têtes d'enfants curieux penchés sur un album d'images : spectacle vraiment attendrissant et charmant de l'éternelle enfance des hommes.

C'est que ce morceau de papier, dans la gradation de ses ombres, contient peut-être l'ébauche d'un nouveau système de la nature. Les lois de la lumière sont renversées ou redressées et, en tout cas, sensiblement modifiées.

Et cette modification en un pareil ordre de choses, de combien d'autres modifications ne doit-elle pas être accompagnée et suivie dans un grand nombre d'autres choses et dans le tout? Ils étaient sûrs d'eux-mêmes comme de l'univers, et ils se demandent en tremblant, au fond d'eux-mêmes et sans le dire à leurs voisins, s'ils peuvent être sûrs de rien. Ils savaient d'où ils venaient et où ils allaient sur la grand'-

route de ce monde, ils avaient vaincu tous les sphinx et tous les monstres, et l'infini apparaissait lumineux dans la paix et dans la certitude : mais une ombre inattendue s'est levée après trois siècles de lumière admirable, et cette petite ombre, sur ce petit morceau de papier, obscurcit l'univers.

Croyez-vous qu'il n'y ait pas de quoi trembler ? C'est le plus savant qui tremble le plus. Toute la science en émoi d'un bout de l'Europe à l'autre, dans les capitales de lumière et dans les laboratoires les plus savamment perfectionnés : tous ces hommes, au même moment, secoués par la même interrogation, tirés de leur quiétude par les dépêches électriques qui annoncent partout qu'un phénomène inconnu, inédit, une nouveauté encore inexpliquée a fait son apparition dans l'horizon terrestre : pensez-vous que ce n'est pas un spectacle extraordinairement émouvant et tragique ?

Il me semble qu'un superbe steamer roulait tranquillement sur l'océan Pacifique, au gré de son hélice ; le capitaine et ses lieutenants jouissaient des fruits lentement acquis par une expérience séculaire ; on était sûr de la route et de cet excellent bateau qui la suivait, mais voilà qu'on aperçoit tout d'un coup quelque chose qui ne s'était jamais vu, dont aucun voyageur n'avait parlé, et le capitaine, et le pilote, et les matelots s'interrogent : « Qu'est-ce que cela veut dire ?... » Les passagers viennent regarder aussi, et j'en suis un, et les femmes, et les enfants ; on accourt de toutes les chambrées, tout le monde est sur le pont : « Qu'est-ce que cela ? Cette ombre inattendue ? Cette forme qui ne s'était jamais rencontrée dans la variété infinie des îles et des étoiles ? Est-ce sur la mer ? Est-ce dans le ciel ? » Les ignorants ne s'inquiètent que de l'agitation des savants qu'ils voient aller et venir et s'interroger à voix basse les uns les autres ; mais c'est de la chose elle-même que les savants se tourmentent : ils ont perdu leur fil conducteur, tous leurs points de repère sont déplacés. Le capitaine se demande s'il n'est pas hors de sa route traditionnelle ou si ce n'est pas le monde qui est en révolution. Ce steamer, c'est notre terre civilisée, toute chargée de savants, hérissée de tours et d'observatoires, et roulant avec eux dans un inconnu toujours nouveau.

Vive Crookes qui a construit les tubes, et vive Ruhmkorff qui a fait les bobines, et vive Röntgen ! Il a découvert les rayons qui se jouaient depuis cent mille ans dans notre atmosphère et qui n'avaient été saisis par personne. Lumière ? chaleur ? électricité ou le diable ? Qui le sait ? On les appelait les rayons X. Ce nom était le seul vrai et parfait. Röntgen lui-même les avait nommés ainsi : il avait par cela seul, mieux que par sa découverte, prouvé qu'il était philosophe. Le monde savant a voulu rendre hommage à l'inventeur, en les nommant de son nom rayons Röntgen, mais comme cet X, ce grand X était bien supérieur, et plus saisissant, et plus suggestif, et plus véridique ! Comme cet X était plein de choses et plein de sens !

C'eût été une admirable caractéristique de la sagesse du siècle que de conserver cet X. Röntgen l'avait demandé : on ne l'a pas écouté. Est-ce par un raffinement d'envie scientique ? On a amoindri, découronné, dépoétisé ses rayons, en les appelant Röntgen, ce qui ne dit rien, tandis que les rayons X allaient étendre leur empire sur l'imagination du monde entier. Je regrette profondément cet X. C'est une perte incalculable que de l'avoir perdu et c'est tout le contraire d'une conception scientifique que de l'avoir ainsi effacé, détruit et tué dans son berceau.

Cet X venait à peine de naître : pour la première fois il avait fait son apparition dans la science vraiment consciencieuse : je l'avais salué avec des transports de joie, dès que je l'aperçus simple et modeste, lumineux et magnifique, et parfaitement clair de son obscurité même, parmi les autres définitions spécifiques de la science contemporaine. Il aura duré quelques jours à peine. C'était trop beau. On m'a égorgé mon bel X, le plus beau des enfants de la raison humaine. Il fallait faire de cet X une étiquette immense pour être placée au fronton de la civilisation moderne.

C'était l'infini noté et nommé par le seul nom qui le dépeigne et l'exprime, en ne lui donnant aucun nom connu dans les langues qui se parlent. C'est à cet X que nous devrions élever des statues et des temples ; et, tenez, ce serait là le vrai clou de l'Exposition de la fin du siècle : un temple à l'X, plus sacré que tous les autres temples, et témoignage bien autrement éloquent du libéralisme français qu'un temple à Mahomet.

Ce temple aurait la forme d'un X immense, dont les deux bras, plus grands que les obélisques et que les tours des cathédrales gothiques, s'élèveraient au-dessus de Paris : vous pouvez compléter ce projet et l'embellir de toutes les fantaisies de votre imagination.

Oh ! mon pauvre Röntgen, quel tour on t'a joué ! Tu avais découvert le rayon X, on t'en a dépouillé, pour ne te laisser dans les mains qu'un rayon Röntgen, un rayon de laboratoire, au lieu d'un rayon d'infini.

Les étudiants suédois, norvégiens et danois, de l'École polytechnique de Hanovre, afin de fraterniser ensemble et de se constituer une petite patrie intellectuelle dans la grande Allemagne, pendant le

temps de leurs études, avaient formé une société, dite *Scandinavia*. Les journaux de Berlin nous ont appris que cette société avait été « suspendue » par décision de l'autorité, parce qu'elle avait évité de prendre part à la grande fête du 18 janvier, en l'honneur du 25e anniversaire de la mascarade de Versailles, où fut proclamée la restauration du dogme impérial et césarien.

L'une des plus étonnantes expressions de ce dogme et la plus moderne, sous le nom d'empire napoléorien, venait de choir pitoyablement dans un sanglant gâchis ; les vainqueurs imaginèrent cette comédie de mauvais goût, à peine digne du carnaval, de reprendre le dogme dans la boue et le sang où il s'était effondré, et de le relever sous le nom d'empire allemand. Depuis lors, entre autres maux et misères naturellement attachés à cette institution, on a vu commencer une série de procès de lèse-majesté, la plus extraordinaire dont l'histoire antique et moderne ait jamais fait mention, et qui ne peut se comparer qu'à ce qui se passait dans les tristes temps du vieil empire romain, au point de vue de l'insanité.

Journalistes, professeurs, paysans, commis de magasin, sont condamnés pour un mot, pour un geste, pour être passés devant l'image de l'empereur avec une attitude et une démarche qui n'ont point été jugées suffisamment respectueuses : cela paraît absurde à dire de nos jours, mais c'est la vérité, que de telles pratiques rappellent exactement ce qui se faisait au temps de Néron et de Tibère, moins la peine capitale, — on ne va pas aujourd'hui jusque-là, — mais l'arbitraire est également monstrueux au fond, la conception également païenne, idolâtrique et fétichiste. Les journaux allemands ont honte eux-mêmes de remplir leurs colonnes des comptes rendus de tels procès journaliers et ils ne savaient comment s'y prendre pour raconter avant-hier qu'une vieille femme de soixante-dix ans venait d'être condamnée à trois mois de prison, parce qu'elle avait, dit-on, parlé irrespectueusement de l'empereur, il y a trois ans, lorsqu'il avait passé par son village.

On ne sait si la vieille paysanne sera au pain et à l'eau. Elle n'a guère connu d'autre nourriture toute sa vie, et ce n'est pas cela qui la touche le plus vivement ; mais trois mois de prison, c'est dur pour une vieille femme qui a vécu jusqu'à cet âge dans la liberté campagnarde. Elle a commis le sacrilège essentiel et fondamental du régime d'empire, en parlant mal de César. Qu'a bien pu dire cette vieille en son jargon? quelque grossièreté des champs, sans doute, quelque plaisanterie de village, où s'est risquée sa mauvaise langue, il y a trois ans, et dont elle ne se souvient plus ; mais quelqu'un qui la haïssait atrocement depuis un demi-siècle a trouvé enfin l'occasion de se venger avant qu'elle mourût. Peut-être une vengeance de bal champêtre, au temps qu'elle dansait sur la prairie avec ses compagnes? Je reconstruis ce roman à ma manière, vous pouvez le reconstruire différemment ; mais n'importe comme on expliquera la dénonciation tardive, le fait est caractéristique des mœurs d'empire et de la superstition du césarisme sacro-saint.

Un président de tribunal qui s'était distingué par une série de condamnations particulièrement curieuses en divers ordres de choses, — je ne sais si c'est lui qui a condamné la vieille femme, — est mort en état de démence avancée et officiellement constatée par la Faculté de médecine. Le Reichstag, saisi de la question de savoir si l'on pouvait maintenir les condamnations prononcées par un fou, s'est livré à ce sujet aux plus vives discussions et il a conclu que les condamnations devaient être respectées et subies, comme si le juge avait été raisonnable ; qu'on aurait trop à faire, qu'on tomberait dans le désordre et l'anarchie, si l'on s'avisait de réformer toutes les condamnations qui peuvent avoir été prononcées par des juges plus ou moins aliénés : on ne sait où on s'arrêterait dans une pareille enquête et jusqu'où pourrait aller le soupçon.

Les étudiants scandinaves ont pensé que la fête solennelle du dogme impérial n'était pas une de ces fêtes de l'esprit humain, auxquelles il leur appartient de participer, en leur qualité d'apprentis de la science et des Muses. Les voilà « suspendus », heureux de n'être pas simplement pendus, et, puisqu'ils peuvent encore aller et venir, s'ils voulaient continuer leurs études à Paris, je leur promets qu'ils ne seront pas obligés de célébrer la fête du 14 juillet et qu'ils pourront passer en fumant leur pipe et sans même ôter leur casquette devant la colonne de la Bastille.

JEAN-LOUIS.

VARIÉTÉS

Les procès à la mort

Les historiens ont de parti pris allégué parfois comme excuse à la seconde inquisition d'Espagne, les sévérités que la législation civile, au moyen âge, apportait, toute la première, à punir l'hérésie. Certains, à ce sujet, ont même prétendu que le Saint-office fut un adoucissement à cette jurisprudence draconienne, et qu'il atténua — surtout vis-à-vis des défunts — un système jusque-là suivi d'atroce procédure.

Deux dossiers dont j'ai eu communication à l'exposition rétrospective de Madrid, lors du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde—dos

siers dont le texte original fut, à cette occasion, publié au *Bulletin de l'Académie de l'Histoire* — vont nous dire, sans qu'il soit besoin d'autre préambule, ce qu'il faut penser de pareilles assertions. Ils relatent les singuliers *débats* de deux procès introduits devant le tribunal d'inquisition de Ciutad Real, l'un le 8 août 1484 et l'autre le 9 septembre de la même année. Leur corrélation est si étroite qu'une seule sentence les confond, ainsi que quarante autres, dans un même dénouement. Elle porte condamnation pour crime d'hérésie de quarante-deux prévenus, tous décédés, ayant appartenu aux familles les plus riches ou les plus aisées de juifs convertis qui se trouvaient alors dans la région.

Les juges qui composent le tribunal sont Pedro de la Costana, licencié en théologie, chanoine de l'église de Burgos, et Francisco Sanchez, docteur en droit canon, chanoine de l'église de Zamora, tous les deux inquisiteurs délégués par l'autorité apostolique; à titre de vicaire général, le premier est également délégué par l'archevêque de Tolède, Pedro de Mendoza, cardinal-primat des Espagnes et grand chancelier de Castille. Le promoteur fiscal est Ferrand Rodriguez del Barco, chapelain du roi.

Indépendamment de l'acte spécial d'accusation, l'action première, intentée à un certain Juan Gonzalez Escogido, a comme pièce principale une lettre *citatoire* ou lettre d'édit (*carta citatoria*), qui est le point de départ non seulement des deux procès qui nous intéressent, mais encore de tous ceux qui furent instruits en même temps. La formule : *de Nous à Vous*, qui, dans cette lettre, préside à une nomenclature embrassant les généalogies de quarante-deux familles, trahit, par ce qu'elle a de hautain, le caractère de la lutte qui vient de s'engager. *Nous*, ce sont les inquisiteurs et l'implacable tendance de leur caste ; *Vous*, ce sont les défunts et leurs héritiers, morts ou vivants, ainsi que les détenteurs, quels qu'ils soient, de leurs biens.

Après le salut en Jésus-Christ (*salud en nuestro señor Ihesu christo* dédaigneusement envoyé à ceux qu'il assigne, le tribunal dénonce la demande en poursuites pour crime d'hérésie que lui a faite le fiscal contre les quarante-deux défunts : « Nous vous avons mandés, est-il dit ensuite à leurs représentants, pour que, passé le trentième jour à partir de celui où notre lettre vous aura été lue et intimée, où elle aura été apposée aux seuils de vos demeures, où elle aura été proclamée en place publique, ainsi que dans l'église de San Pedro, au portail de laquelle elle sera restée affichée, vous comparaissiez devant nous et entendiez l'accusation pour crime d'hérésie qui sera portée ; et pour que, si telle est votre intention ou votre désir, vous interveniez en faveur de ceux qui vous touchent, et preniez, soit vous-mêmes, soit tous autres, la défense de leur *mémoire, leur fortune et leurs os.* »

*
* *

La terreur inspirée par le Saint-office était déjà si grande, le renom de Torquemada, depuis peu appelé à la tête de la Suprême, était si terrible, que personne n'avait répondu et ne répondit à cet appel. Sur la lecture qui fut faite de cette lettre d'édit, le fiscal ayant relevé la contumace, on passa à l'acte d'accusation spécialement formulé contre Escogido et sa femme (*é á su muger*) — celle-ci n'est même pas nommée. Suivant ce document, alors qu'ils jouissaient des prérogatives attachées à la qualité de chrétiens, l'un et l'autre avaient judaïsé, hérétiqué et apostasié, en gardant la loi de Moïse, en observant ses rites et ses cérémonies : Ils mangeaient de la viande *trefe*, buvaient du vin *caser;* ils préparaient le vendredi les repas qu'ils prenaient le samedi ; ils portaient, ce jour-là, leurs plus beaux vêtements ; par contre, ils travaillaient le dimanche, s'abstenaient de célébrer les fêtes de l'Église ; entre temps, ils lisaient des prières hébraïques aux autres convertis, ou bien ils allaient consoler et confesser des agonisants selon la coutume juive. En conséquence, le fiscal requiert leurs Révérences d'appliquer aux époux Escogido les peines édictées par les lois canoniques et civiles, de les *prononcer, déclarer, hérétiques et apostats*, comme tels avoir encouru l'excommunication majeure, ainsi que la confiscation des biens ; par suite, d'ordonner que leurs cadavres soient désenterrés en quelque endroit qu'ils se trouvent, pour qu'on les livre « avec leur os » (*é á sus huesos*) aux flammes du bûcher.

Intenté à un nommé Martinez de Olivos — et à sa femme également — le second procès suit une marche identique. Il procède de la lettre d'édit que nous connaissons, et son acte d'accusation est formulé dans les mêmes termes que le précédent ; toutefois, il reproche en plus aux prévenus d'avoir lavé les traces de l'onction sainte sur le corps de leurs enfants, quand ils les firent baptiser. Au demeurant, dans l'une et l'autre cause, sous l'apprêt de la procédure, se reflète au même niveau le vice inséparable de la jurisprudence de l'Inquisition. Qui était Escogido ? Qui était Martinez de Olivos ? Où naquirent-ils l'un et l'autre, quand moururent-ils ? Quelle était leur condition sociale à chacun ? Dans quelles circonstances, à quelles dates, commirent-ils les crimes et délits dont leurs tombes devaient être un jour rendues responsables ?

A l'exemple de la première inquisition, pas plus pour les vivants que pour les morts, le Saint-office ne répondait à ces questions. Dans la sphère mys-

tique où ils se plaçaient, ses juges, au contraire, affectaient de dépouiller les actes de ce qu'ils ont d'humain et de ne voir en eux que la tendance, c'est-à-dire l'Idée. C'est dans l'ordre accompli de cette dernière, par rapport à leur dogme absolu, qu'ils classaient les responsabilités en les exagérant de telle sorte que les plus grands crimes, suivant leur interprétation, pouvaient tenir dans les plus menus faits. A l'égard de certains rites, il n'était pas jusqu'à la manière de cuire un pot-au-feu, qui, à leurs yeux, ne pût paraître un attentat énorme.

***

Insidieuse et perfide, sophistique autant que l'était la scolastique elle-même, la jurisprudence du Saint-office s'accommodait au mieux de ce régime d'abstractions. Gardant les anciennes lois pour complices, sûre de ses privilèges, forte de son secret, ainsi que l'hippogriffe de la légende, elle chevauchait allégrement dans les nuées à la poursuite de malheureux qui sembleraient eux-mêmes des fantômes, si, à la lueur des bûchers, on n'avait vu tant de fois de quelle substance douloureuse, tout comme nous, ils étaient faits!

Un second délai avait succédé au premier dans les affaires Escogido et Martinez; à son expiration, comme précédemment, nul ne se présenta. Les héritiers des défunts avaient sans doute compris que leur intervention serait inutile et que le plus sage pour eux était, en ne répondant pas, de faire comme les morts directement cités. On les déclara contumaces; ils restèrent déchus de leurs droits. En même temps, les juges rendirent la sentence qui admettait le fiscal à la preuve par rapport à l'accusation.

Que faut-il penser des témoins? Quelle confiance doit-on avoir dans leur sincérité? Les témoignages invoqués contre Escogido ne dissipent en rien le vague de l'accusation. Il nous apprennent, toutefois, que ce défunt habita de son vivant le village de San Pedro, et qu'il existait encore dix ou douze ans avant qu'on ne fît son procès. Si l'on songe que le Saint-office prit date en 1480, chacun peut constater ici combien fut réelle la rétroaction — contestée parfois — qu'il exerça, dans l'origine, soit en vertu, soit par extension de ses pouvoirs.

N'était la différence de noms, on croirait que ce sont les mêmes témoins qui déposèrent contre Martinez, toujours avec un manque égal de précision et sans varier de formules. Ces récits ressemblent bien plus à des leçons apprises qu'à des souvenirs évoqués fidèlement. Il est vrai que les faits, la plupart, ont peu de consistance; la routine, semble-t-il, y entrait pour beaucoup. Ce sont les mêmes qui se répètent sans cesse dans les innombrables affaires auxquelles le judaïsantisme servit de prétexte. Mais si les faits ne sont rien dans l'ordre matériel, au figuré on leur donnait, je le répète, une portée si haute, qu'ils devenaient facilement des crimes de lèse-majesté. Dès lors, point de salut!

La sentence commune fut rendue publiquement à Ciutad Real, le 15 mars 1485. Elle porte condamnation non seulement d'Escogido et de Martinez, mais encore, ainsi qu'il a été dit, de quarante autres défunts dont les procès avaient eu lieu en même temps. Associés aux mêmes griefs, ils sont tous indistinctement confondus dans les mêmes peines. — *Christi nomine invocato*, ils sont prononcés, déclarés hérétiques et apostats suivant le vœu de la demande. Comme tels, ils ont encouru l'excommunication majeure et la confiscation des biens — celle-ci en la manière et forme prescrites à la capitulation édictée pour la cité de Séville, par l'inquisiteur général, Prieur de Santa Cruz, Torquemada.

« Comme nous savons, dit en terminant la sentence, que les susdits défunts reposent en terre sainte, alors que ni hérétiques, ni apostats, ni excommuniés d'excommunication majeure ne doivent y trouver place, comme nous savons également qu'on peut les enlever des sépultures qu'ils occupent, sans pour cela porter atteinte à celles des fidèles catholiques chrétiens; ordonnons qu'ils soient, tous et chacun d'entre eux, exhumés, désenterrés en quels lieux et en quelques endroits qu'ils se trouvent, et que leurs restes ainsi que leurs os, arrachés du sol qui les recouvre, périssent par les flammes et leur mémoire avec. »

Détournons nos regards de l'autodafé dans lequel on vit, attachés au pal, les squelettes de ces quarante-deux trépassés narguer en d'effroyables rires la seconde mort qu'on leur voulait donner. Bien plus que cette vision macabre semblerait lamentable à nos yeux le spectacle qu'offrit la contrée entière, lorsque les familles vivantes de ces morts connurent à leur tour les affres de la sentence, lorsque chassées de leurs demeures, spoliées de leurs biens, elles s'enfuirent traquées, avant même que d'y être contraintes, cherchant asile en d'autres pays.

Sont-ce là les adoucissements que le Saint-office apporta, comme l'ont prétendu certains, à la législation civile du moyen âge? Cependant on n'était encore qu'au prologue d'un drame qui se prolongea durant trois siècles et plus. Le tour des chrétiens allait bientôt venir : nul ne put se soustraire à ce joug tyrannique autant qu'impitoyable; nul ne fut épargné, ni les plus illustres, ni les plus savants, ni les princes, ni les prélats... ni les plus doux des serviteurs de Dieu!

ÉMILE DE MOLÈNES.

BULLETIN

Souvenirs sur M. Anatole France.

Il y a vingt-deux ans au moins, une société d'écrivains jeunes, ou encore tout près de la jeunesse, se réunissait une fois par semaine dans une maison de la rue de Condé appartenant à l'un d'eux. Le logis occupé par cette association avait lui-même une tradition littéraire : il avait été bâti pour Caron de Beaumarchais, qui se trouvait ainsi à deux pas de l'Odéon, — alors le Théâtre-Français, — dont l'inauguration avait eu lieu en 1782. Le 26 août 1784 on y donnait la première représentation du *Mariage de Figaro*.

La petite maison de l'illustre écrivain était encore, en 1875, pleine de son souvenir. La salle de bain, la chambre à coucher encore ornées de gracieuses peintures mythologiques, les appuis des fenêtres, en fer forgé, portant entrelacées les lettres C et B; du rez-de-chaussée aux combles, tout rappelait encore l'art sous Louis XV. Beaumarchais, outre la proximité du théâtre, était à quelques centaines de pas de la fameuse table d'hôte de la Comédie-Française, située au carrefour de l'Odéon, et du célèbre café Procope, établissements alors fréquentés par les artistes et les gens de lettres de l'époque.

Cet hôtel historique était devenu la propriété de M. de Bonnières de Wières, qui en avait laissé la jouissance à son fils, M. R. de Bonnières. Des habitués des réunions, nous citerons Coquelin cadet, le P. Dulong de Rosnay, M. Munier, Anatole France. Dans un coin du salon, un petit fût de bière, posé sur une table et couronné de branches de sapin, que traversait un robinet en buis où les altérés allaient remplir leurs verres. On chantait, on causait, Cadet disait un monologue; à minuit on se séparait, se donnant rendez-vous pour la semaine suivante. Le bruit des pas retentissait sur le pavé sonore de la rue de Condé, absolument déserte à pareille heure.

Tous ces jeunes gens étaient des travailleurs, ceux que la fortune avait favorisés eussent considéré comme une honte de vivre à rien faire, dépensant bêtement le pécule amassé par d'autres. Anatole France, fils d'un libraire, né au milieu des bouquins, s'occupa, même avant sa sortie du collège, de littérature. Son père vendait des livres, il voulait en faire. Nous n'avons pas à rappeler les titres des ouvrages qu'il publia successivement, aucun n'a passé inaperçu, et hier l'Académie, en l'élisant, donnait satisfaction au public lettré.

A l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire vers 1874 et 1875, le futur académicien qui s'occupait des œuvres de ses contemporains, poètes comme lui, notait ses impressions sur eux en peu de lignes; nous reproduisons quelques-uns de ces jugements, on verra qu'à plus de vingt-deux années de distance, beaucoup se trouvent aussi vrais, aussi justes que lorsqu'ils furent écrits :

Sully Prudhomme. — Trente-six ans, ancien élève de l'Ecole polytechnique, resté mathématicien, géomètre dans ses sonnets.
Amoureux et algébriste.
Résout la passion par des équations.
Profond, intellectuel, mais gris, terne.
A été malade, il est riche et beau.
S'ennuie.

Bourget. — Fils d'un illustre mathématicien.
Normalien mondain.
Amoureux intellectuel.
Ce que le quartier Latin produit de mieux.
Réfutation vivante de l'absurde légende créée par Mürger.
Très jeune et très savant.
Spinoziste.

Hérédia. — Trente-deux ans. Beau, riche.
Un grand d'Espagne.
Sonore et héroïque.
Fait les vers mieux que Hugo.

Voilà pour trois de ses amis qui l'ont précédé à l'Académie. D'autres qui sont très connus, il dit :

Armand Silvestre. — Priapique angélique.
N'a eu qu'une chose à dire, et cette chose, il ne l'a jamais dite, mais il a toujours tourné autour.
Ni hommes, ni femmes, ni paysages dans ses vers : un spasme.
Ressemble trop aux femmes sentimentales et hystériques en même temps.

Frédéric Plessis. — Beaucoup de talent, sentimental et artiste.

Cazalis. — Autrefois Cazelli ; trente-cinq ans.
Du talent, de la grâce, de l'intelligence.
Sceptique élégant.
Darwinien des salons.
Très amoureux d'un Orient un peu Café Anglais.
A un tort : il aime les femmes poètes, les femmes peintres.

André Lemoyne : Jeune, très jeune, excessivement jeune, jeune depuis trente-cinq ans.
Quatre brins de plantain; c'est là son paysage.
Petit, mais parfait. L'homme d'un petit livre, comme l'auteur de l'*Imitation*.
Le seul poète au monde qui ne décrive pas les fleurs de chic. Il distingue toutes les essences d'arbres à la moindre parcelle d'écorce.
Trouve les bouleaux plus gracieux que les femmes.
Vieux garçon.

Le nouvel immortel a certainement oublié ces notes qu'il nous communiquait il y a près d'un quart de siècle. S'il les écrivait aujourd'hui, modifierait-il beaucoup ses appréciations d'alors? Dans tous les cas, ces feuilles volantes démontrent que rien de ce qui touchait à la littérature ne le laissait indifférent, la poésie surtout l'attirait. Des noms que nous avons cités, il n'y a qu'un prosateur, Paul Bourget, mais à cette époque déjà éloignée, l'auteur de *Mensonges* versifiait comme tous les *parnassiens* qui fréquentaient chez l'éditeur Lemerre, d'où est sortie toute une envolée de poètes dont beaucoup ont conquis la célébrité.

Auguste Lepage.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LA FIN D'UN FLIRT, par *E. Pierret* (A. Lemerre, éditeur). — Un jeune homme, amoureux d'une femme qui se fait désirer et ne se donne qu'à demi, en vient à un tel état d'exaltation qu'il la tue. Voilà, en deux mots, la *Fin d'un Flirt*.

Assassin très sympathique, ce jeune homme ne nous est pourtant pas proposé en exemple. On le présente comme un malade, ce qui clôt la bouche aux plus rigoureux moralistes. Du reste, l'auteur a écrit pour les femmes. Je ne comprends pas bien s'il leur conseille de se refuser complètement ou de se donner tout à fait.

Quant à la théorie scientifique en vertu de laquelle il explique, et même illustre (car il y a des figures!) le cas de son héros, elle n'ajoute pas grand'chose à la valeur du livre. Je puis — sans aucun graphique — la résumer très brièvement. Savez-vous pourquoi le jeune homme tue la jeune femme ? *Excitation cérébrale*. Tout audacieuse que cette théorie puisse paraître, M. de Fleury nous assure dans une préface qu'elle fait peu à peu son chemin parmi le monde savant.

La *Fin d'un Flirt* est d'ailleurs une œuvre remarquable. M. Pierret traite son sujet, peu nouveau par lui-même, d'une façon bien personnelle, et son roman se recommande par l'unité sévère du récit, par la sobre précision de l'analyse, par la justesse et l'expressive netteté du style.

RABELAIS, par *Émile Gebhart* (Lecène et Oudin, éditeurs). — M. Gebhart fit en 1876 un Éloge de Rabelais que couronna l'Académie. Cet « Éloge », hâtons-nous de le dire, était plutôt une étude; aussi l'auteur peut-il le faire entrer sans grandes modifications dans la Bibliothèque des Classiques populaires.

Autour de Rabelais se sont formées bien des légendes. Les uns, ses ennemis, et, quelquefois, ses fanatiques, nous le présentent comme je ne sais quel grand prêtre d'un matérialisme grossier. Et sans doute beaucoup de pages sembleraient leur donner raison. Mais l'exubérance de son tempérament et la généreuse ardeur avec laquelle il lutte contre l'ascétisme oppressif du moyen âge, expliquent aisément maintes boutades qu'on ne saurait prendre pour la juste expression de sa pensée. Les autres veulent trouver un sens mystique dans les plus exhilarantes farces, dans les bouffonneries les plus saugrenues où sa verve se complaît. Trop de moelle! Trop de « très haults sacremens et mystères horrificques »! L'auteur de *Pantagruel* se rirait, j'en ai peur, de ceux-ci et de ceux-là, pour ce que rire est le propre de l'homme. Entre ces deux Rabelais, il y en a un, le vrai sans doute, que M. Gebhart indique avec une mesure parfaite.

On peut résumer l'œuvre entière de Rabelais en disant qu'il rappela son siècle à la nature, dans laquelle lui-même cherchait soit le secret de la science, soit la formule des mœurs. Mais son naturalisme a pour contrepoids, pour modérateur, un rationalisme libéral, qui n'est pas chez lui moins caractéristique. S'il ramène toute sa doctrine à la fameuse inscription de Thélème, n'oublions pas que les Thélémites sont « gens bien nez, bien instruicts, ayant un instinct et aguillon qui toujours les pousse à faicts vertueux et retire de vice, lequel ils nomment honneur ». Méconnaîtrait-il la nécessité d'une discipline par excès de confiance en la bonté native de l'homme? Il s'agit de gens bien instruits, et non pas seulement bien nés. *Fais ce que voudras*, cela semble au premier abord supprimer toute morale; mais les Thélémites ne voudront jamais rien qui ne soit vertueux et conforme à l' « honneur ». Et ainsi apparaît déjà chez Rabelais, si nous débarbouillons son livre des ordures, ce qu'on doit bientôt appeler la morale des honnêtes gens. Nous la retrouverons chez Molière, qui est bien de la même famille, et dont la philosophie se résume dans les deux mêmes mots, la nature tempérée par la raison et la raison alimentée par la nature.

JACQUES MOREAU, par *Louis Roguelin* (Société d'éditions des gens de lettres). — Le roman de M. Roguelin n'est pas vulgaire, il dénote même des qualités vraiment personnelles. Et cela ne l'empêche pas d'être un roman très mal fait. Inexpérience ou maladresse? Peut-être bien mépris de l' « art » et des « règles ». En tout cas, nulle trace de composition. Trois ou quatre sujets consécutifs qui déplacent chaque fois l'intérêt. Des personnages surgissant à l'improviste, sans qu'on sache d'où, pour jouer un rôle important. Pas d'autre unité que celle du héros. Comme si Aristote avait négligé de dire que l'unité de héros ne supplée pas à l'unité d'action! Le héros de M. Roguelin, c'est, n'en déplaise à Aristote, un notaire de chef-lieu d'arrondissement; quoique nous y retrouvions un peu de maître Guérin et beaucoup d'Homais, il n'en a pas moins sa physionomie originale, peinte par l'auteur avec une vérité très caractéristique; et c'est quelque chose, savez-vous bien, que de faire vivre un personnage, même — ou surtout, à votre gré — quand ce personnage n'a rien de plus héroïque qu'un notaire de petite ville.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET SES AMIES, par *Léo Claretie* (Chailley, éditeur). — Livre agréable, facile, couramment écrit. M. Léo Claretie n'aime pas Rousseau. Et c'est bien permis; mais il le simplifie tout de même un peu trop, au gré de son aversion. Les complexités de cette nature si difficile à saisir ne l'embarrassent pas le moins du monde. Il en pénètre d'un coup d'œil rapide le fonds et le tréfonds, et la ramène toute à l'égoïsme. Voilà qui est clair, pratique, expéditif. Vous croyez peut-être que Rousseau a aimé? Détrompez-vous. Effervescence de la sensualité, délire de l'imagination, pure rhétorique d'un égoïste qui se monte la tête. M. Léo Claretie aurait bien dû nous expliquer comment il n'en fallut pas davantage pour vivifier en tant de cœurs les puissances latentes de la passion, pour introduire dans l'amour, à la place d'une galanterie subtile ou d'un froid libertinage, cette gravité fervente et cette enthousiaste dévotion qui en régénèrent la source.

GEORGES PELISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 33328. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7 — 4e SÉRIE. — TOME V — 15 FÉVRIER 1896

LA POLITIQUE

Il est aujourd'hui à peu près certain que nous aurons une exposition universelle en 1900 : nous constatons le fait avec un enthousiasme médiocre.

On a dit souvent que les expositions universelles sont très utiles en ce qu'elles font apparaître à tous les yeux les progrès de l'industrie : c'est là un vieux cliché dont il serait temps de nous débarrasser.

La vérité est que ceux qui s'intéressent pour de bon aux progrès de l'industrie ont d'autres moyens de se renseigner : si l'on trouve un procédé économique pour le chauffage des chaudières à vapeur ou si l'on perfectionne la machine à battre le blé, soyez sûrs que le manufacturier, l'agriculteur n'attendront pas la prochaine exposition pour se mettre au courant et pour tirer parti des inventions qui peuvent leur être utiles.

Quant au public, il n'emporte et ne peut emporter qu'une impression très confuse de cet étalage d'outils, de machines, d'appareils de toute sorte, de produits de toute origine. Franchement, qu'allons-nous chercher, vous ou moi, dans une exposition ? Un moyen d'employer notre après-midi : neuf fois sur dix, nous n'entendons rien à ce qui touche les spécialistes ; nous flânons en regardant les bibelots ou nous fumons notre cigare devant des exhibitions plus ou moins baroques.

Le commerce, dira-t-on, vous oubliez le commerce ! — Non, je ne l'oublie pas ; mais je répéterai ici ce que d'autres ont dit avant moi, et mieux que moi. Il est clair que les commerçants de Paris, pris en bloc, gagnent à une exposition ; mais Paris n'est pas la France. Dans les autres villes, jusque dans les villages, tous ceux qui ont formé le projet de venir à l'exposition font des économies l'année qui la précède ; une fois à Paris, ils dépensent plus qu'ils n'auraient voulu, et les voilà forcés de faire encore des économies l'année suivante. Le résultat est clair : six mois de bénéfice pour le commerce de Paris, trois ans de perte pour le commerce des départements.

Quant à nous, bonnes gens, nous achetons toute chose plus cher que la veille ; la vie devient de plus en plus coûteuse, et chaque fois que Paris se donne le luxe d'une exposition, c'est le budget du fonctionnaire, du rentier, de l'employé, de l'ouvrier qui en paye les frais.

J'entends les partisans de l'exposition : « A quoi bon discuter, puisque la question n'est plus entière, puisque des invitations ont été adressées aux puissances étrangères ! » — Singulière doctrine, en vérité, et qui pourrait mener plus loin qu'on ne pense ; car elle voudrait dire, en bon français, que si le gouvernement engage à fond une question quelconque, le parlement n'a plus qu'à s'incliner.

Admettons cependant que nous soyons trop avancés pour reculer ; prenons notre parti, s'il le faut, de l'exposition, mais souhaitons qu'on la fasse sans bouleverser Paris. M. Bouge, au nom de la commission de la Chambre, a fait un excellent rapport. La commission demande au gouvernement de présenter un nouveau projet, et la commission a raison.

L'exposition de 1889 nous a donné la tour Eiffel, qui est une des choses les plus laides de Paris ; il ne faut pas que l'exposition de 1900 gâte les Champs-Élysées, qui sont une des plus belles choses.

PAUL LAFFITTE.

INDIVIDUALISME ET SOCIALISME [1]

Discours de M. Anatole Leroy-Beaulieu.

Messieurs, en ouvrant la deuxième série de ces conférences sociales, je dois d'abord vous remercier d'avoir répondu, en si grand nombre, à notre appel. Vous êtes fidèles au rendez-vous que nous avons osé vous donner l'an dernier. De nouveau, messieurs, nous nous présentons devant vous, nous adressant surtout à la jeunesse des écoles et allant à elle avec une confiance que nous croyons avoir méritée (*Applaudissements*), ne fût-ce que par notre sincérité, par notre loyauté et j'oserai ajouter par notre courage. (*Applaudissements. — Bruit.*)

Certaines choses, messieurs, ont pu changer en France, depuis notre dernière rencontre dans cette salle : le socialisme a pour lui, aujourd'hui, les sourires du pouvoir. (*Rires et applaudissements. — Sifflet. — Vive Bourgeois! — Conspuez Bourgeois!* Que dis-je, messieurs? le socialisme se sent l'héritier du pouvoir. Il est, si j'ose ainsi parler, le dauphin du radicalisme. (*Applaudissements — A bas les jésuites! Vive la République! Vive la sociale!*)

Quant à nous, messieurs, nous ne sommes pas plus les courtisans du pouvoir que les flatteurs du peuple. Il ne se trouvera personne, parmi vous, pour oser nous accuser d'être les officieux de qui que ce soit. S'il y a ici des ministériels, ils ne sont pas autour de cette table.(*Applaudissements et bruit.*)

Nous avons choisi, messieurs, pour sujet de cette première réunion, une question qui nous tient à cœur entre toutes : la liberté d'association. Il n'en est pas, à nos yeux, de plus importante; il n'en est pas de plus urgente.

C'est, permettez-moi de le croire, une question d'union, une question sur laquelle tous, ici, à quelque opinion que nous appartenions, nous pouvons, nous devons nous trouver d'accord. (*Un assistant : Ça, c'est très bien! — Applaudissements.*) Et si nous avions l'habitude de vous faire voter après nos réunions, j'ose croire que toutes les mains se lèveraient unanimes en faveur de cette grande et précieuse liberté. (*Applaudissements.*)

Pour nous, messieurs, vous le savez, nous sommes, en toutes choses et dans les questions sociales spécialement, partisans résolus de la liberté. Nous croyons que le progrès doit se faire par l'extension de nos libertés, et non point par leur restriction. (*Applaudissements. Bruit!*)

On nous a représentés parfois, — et quelques-uns d'entre vous semblent de cet avis, — on nous a représentés comme des conservateurs rétrogrades, comme des satisfaits, comme des ennemis de toute réforme, et, si vous me permettez la métaphore, comme des grenouilles heureuses de coasser dans le marais du *statu quo*. (*Rires.*) Eh bien, messieurs, ceux qui se font de nous une pareille idée ne nous connaissent pas : nous sommes des hommes de progrès aussi bien que des hommes de liberté, je tiens à l'affirmer ici, de nouveau. Nous ne nous plaçons pas sur un terrain négatif, sur un terrain purement défensif. Nous voulons, nous aussi, des réformes; mais nous les voulons par la liberté, non par la contrainte.

Et c'est parce que nous sommes des hommes de progrès que nous venons, aujourd'hui, vous parler de la liberté d'association, la considérant comme la réforme la plus urgente de toutes, attendu qu'elle peut servir d'instrument à toutes les autres. (*Applaudissements.*)

De même, on nous dépeint souvent, nous libéraux (*Oh! oh!*), nous adversaires du socialisme (*Ah! oui!*) comme des individualistes qui n'avons à cœur que les droits et les intérêts de l'individu. Or, c'est là, messieurs, une opinion que nous n'acceptons pas. (*Ah! — Applaudissements.*) Si nous défendons les droits de l'individu et de la personne humaine contre les menaces du socialisme, nous défendons, non moins résolument, les droits de l'autorité sociale, les droits de l'État contre les négations de l'individualisme anarchiste. (*Applaudissements. — Pas d'autorité! — A bas les anarchistes!* Nous prétendons, — et c'est là, pour nous, presque tout le problème social — travailler à concilier les droits et les intérêts de l'individu avec les intérêts et les droits de la société. (*Applaudissements.*)

Si nous refusons d'immoler l'individu à la communauté, nous ne voulons pas davantage sacrifier la communauté à l'individu. (*Un assistant : Vous avez raison!*) Certes, nous ne nous en cachons pas : nous combattons pour la libre activité individuelle, pour la libre énergie humaine; mais pourquoi, messieurs? Est-ce uniquement dans l'intérêt de l'individu? Non, c'est autant, et plus encore, dans l'intérêt de la communauté, parce que nous regardons l'initiative privée et l'énergie individuelle comme le premier facteur de la civilisation, comme le grand ressort de tout progrès. (*Applaudissements.*)

Nous ne sommes pas de ceux qui considèrent l'individu comme se suffisant à lui-même, comme étant le centre naturel de l'activité humaine et la fin dernière de la société. Nous ne sommes pas de ceux qui conseillent à l'individu de s'enfermer dans l'étroite enceinte de sa chétive personnalité. Non, notre idéal est plutôt social qu'individualiste. (*Applaudissements. — Un*

[1] Conférences publiques du Comité de défense et de progrès social; compte-rendu sténographique de la séance d'ouverture, présidée par M. Anatole Leroy-Beaulieu, président du comité, le 24 janvier 1896.

assistant : Alors je ne comprends plus! — Rires.)

Notre époque, messieurs, et c'est ce qui fait la gravité de l'heure actuelle, notre époque se trouve entre deux écueils, entre deux périls : le péril socialiste collectiviste et le péril de l'individualisme anarchique (*Un assistant : Vive l'anarchie! — Oh! oh! — Bruit.*) Et, pour éviter l'un, nous ne devons pas nous jeter dans l'autre. Nous sommes entre deux adversaires, souvent conjurés ensemble pour la ruine de la société, et contre lesquels il nous faut veiller et combattre, simultanément, des deux bras à la fois. Nous repoussons, également, le paradoxe du socialisme collectiviste qui aboutirait à l'absorption de l'individu et à l'asservissement de l'humanité et le paradoxe de l'individualisme anarchique qui aboutirait à la destruction de l'État et à la désagrégation de la société. (*Applaudissements. — Bruit.*)

Nous condamnons, messieurs, l'exaltation malsaine de l'individu et l'orgueilleuse glorification du moi. Nous flétrissons l'égoïsme et l'égotisme. Nous ne vous convoquons pas ici pour vous prêcher la desséchante culture du Moi, du Moi avec une lettre majuscule. (*Rires.*) Nous laissons cela aux anarchistes de salon et aux cénacles de décadents. Nous ne venons pas vous enseigner l'aristocratique dédain des foules et le mépris transcendant du vulgaire troupeau des humains. (*Applaudissements.*)

Si vous me permettez un conseil, je vous dirai : Défiez-vous de la superbe de l'intelligence, défendez vous de l'orgueil des intellectuels ; car, messieurs, tous ici, vous prétendez être des « intellectuels », et il y a une façon d'entendre l'intellectualisme qui en fait une sorte de caste, et presque la pire de toutes. (*Applaudissements.*)

Je vous dirai : Développez votre énergie individuelle ; fortifiez votre personnalité par le travail et par l'effort sur vous-mêmes ; défendez-la contre l'esclavage des préjugés, contre la contagion des frivolités mondaines et des corruptions abjectes ; devenez des hommes libres et responsables, ayant conscience de leur liberté et de leur responsabilité ; soyez instruits, soyez intelligents, soyez énergiques, soyez forts ; mais que ce soit pour mettre vos connaissances, votre intelligence, votre énergie au service d'autrui, au service de la société, au service de la patrie, au service de l'humanité.

Un assistant. — A bas la Patrie ! (*Violent tumulte. — A la porte ! A la porte ! Vive la Patrie ! — Chant de la « Marseillaise ».*)

M. A. Leroy-Beaulieu. — Messieurs, si vous aimez la Patrie, soyez forts pour faire une nation forte ; car, sans fortes individualités, vous ne bâtirez rien de grand ni de solide. (*Applaudissements. — Vive l'humanité ! — Vive la sociale !*)

Ayez le culte de l'énergie ; mais que, pour vous, ce soit un instrument de dévouement et non un instrument de domination. Ne prêtez pas l'oreille aux prédicateurs de l'orgueil, aux panégyristes de la passion, aux apôtres de l'égoïsme. Gardez-vous de cette hypertrophie maladive du moi dont souffrent tant de jeunes névrosés. (*Applaudissements.*) N'écoutez pas les faux prophètes qui osent diviniser l'individu, et ne vous laissez point séduire par l'éloquence des grands prêtres, français ou exotiques, de l'individualisme. Ne prenez pas pour modèles les héros ou les héroïnes du Scandinave Ibsen, dans leur révolte contre la loi morale et contre la loi sociale. (*Un assistant : Vive Ibsen !*) Laissez à l'Allemagne les délirantes théories de ce dément de Nietzsche. Ne vous inquiétez point de ce que dit le Zarathustra d'outre-Rhin. Ne cherchez pas à réaliser l'*Uebermensch*, fils monstrueux de l'orgueil, le futur Surhumain, dominateur des hommes. Les vrais surhumains, messieurs, les vrais héros, ce ne sont ni les conquérants, ni les politiques qui, par la parole ou par l'épée, s'assujettissent les hommes : ce sont ceux qui servent le mieux l'humanité, ceux qui l'emportent par le dévouement et par le sacrifice ; — et quant à moi, je n'hésite pas à le dire, je préfère un Vincent de Paul à un Napoléon, et une sœur de charité à un Bismarck ! (*Chaleureux applaudissements.*)

Placez votre idéal en dehors de vous-mêmes, au-dessus de vous-mêmes... (*Un assistant : ... dans le peuple*); et que votre courte existence terrestre s'écoule dans l'obscurité, ou qu'elle se déroule en pleine lumière, elle aura toujours été noble et n'aura pas été vaine ; vous vous serez donné à vous-mêmes une raison de vivre et la seule qui soit à portée de tous ; car, ainsi entendue, comme une œuvre de dévouement, la vie vaudra toujours la peine d'être vécue. (*Applaudissements. — Sifflet.*)

Donc, messieurs, je le constate bien haut, nous n'acceptons pas le nom d'individualistes ; nous ne combattons pas sous les égoïstes étendards de l'individualisme. (*Bruit.*) Et je me permettrai de vous dire, à vous qui m'interrompez, à vous qui paraissez vous réclamer du socialisme... (*Mais oui, certainement*), à vous qui nous jetez, comme une injure, cette épithète d'individualistes, que, par plus d'un côté, en dépit de vos doctrines, ou mieux, en raison même de vos doctrines, vous autres socialistes, vous êtes, sans le savoir, beaucoup plus individualistes que nous. (*Applaudissements. — Bruit. — Un assistant : Nous nous en vantons ! — Un autre : Définissez, cher Maître!*)

Veuillez écouter et je m'expliquerai. (*Ah! ah!*)

Oui, vous êtes plus individualistes que nous... et, qui pis est, vous êtes individualistes dans le plus mauvais sens du mot... (*Ah! ah! Bruit*), parce que vous vous attaquez aux groupements les plus anciens,

les plus légitimes, et je dirai les plus sacrés de l'humanité; — et ici je n'entends pas seulement la religion, mais la famille, mais la patrie (*Bruit*), — la patrie dont vous ne pouvez pas tolérer le nom. (*Applaudissements. — Bruit.*)

Et c'est, messieurs, parce que le socialisme s'attaque à la famille et à la patrie, en même temps qu'à la propriété et à l'héritage, que, malgré l'apparente opposition des principes, le socialisme confine si souvent à l'anarchisme, (*Bruit*) — si bien, que j'oserai dire que socialisme et anarchisme sont deux frères jumeaux, alors même que, — ce qui n'arrive pas toujours, — ils seraient deux frères ennemis. (*Applaudissements. — Ce n'est pas vrai! C'est faux! Tapage.*)

Vos murmures ne sauraient prévaloir contre les faits. Je ne voudrais blesser personne ici (*Ah! ah!*) mais, il me faut bien le constater, le socialisme pousse à l'individualisme, le socialisme pousse à l'égoïsme, car il tend à rompre les liens les plus sacrés des sociétés humaines, et en prétendant abolir le mariage et l'héritage, il s'en prend à tout ce qui lie l'une à l'autre les générations. (*Applaudissements. — Bruit.*

Je ne comprends pas ces protestations ; je m'imaginais que la plupart des socialistes, les collectivistes notamment, en voulaient au mariage, en même temps qu'à l'héritage ; je les croyais partisans de ce qu'ils appellent, d'un nom plus honnête que la chose : « l'union libre ». (*Bruit. — Vive la femme!*) Et l'union libre, si je ne m'abuse, ce serait le déchaînement de tous les égoïsmes aussi bien que de tous les appétits. (*Applaudissements.*)

Le socialisme fomenterait, malgré lui, l'individualisme, et l'individualisme sous sa forme la plus excessive et la moins humaine, ne fût-ce que parce qu'il prétend affranchir le père du souci de ses enfants et les enfants du souci de leurs vieux parents. (*Applaudissements.*) Quand vous voulez transférer à l'État les droits et les devoirs qui incombent naturellement au chef de famille, comment ne comprenez-vous pas que l'homme, ainsi délié des liens du mariage, ainsi privé de ses droits et déchargé de ses devoirs, ne sera plus qu'un être égoïste, uniquement soucieux de ses intérêts et de ses plaisirs personnels ? Oui, messieurs, en s'attaquant à la famille, le socialisme menace de tarir les sources les plus profondes et les plus pures du dévouement parmi les hommes. (*Applaudissements.*)

Tout autre est notre idéal. Nous ne voulons pas de cette poussière humaine d'atomes individuels sur laquelle vous rêvez de bâtir la cité collectiviste. Pour nous, je suis heureux de le déclarer, ici, devant les membres de la Société d'Économie sociale assis à mes côtés ; pour nous, la famille reste la base essentielle de la société. Tous nos efforts tendent à la conserver, et, au besoin, à la restaurer parmi nous ; et ce n'est pas la moindre des raisons pour lesquelles nous défendons, contre vous, la propriété et l'héritage. Au rebours des docteurs du socialisme, nous pensons que l'unité sociale, la molécule sociale, ce n'est pas l'individu, c'est la famille. (*Applaudissements. — Bruit. — Un assistant : Qu'est-ce que c'est que ça ?*

Mais, messieurs, quel que soit notre attachement à la notion de la famille et à la liberté individuelle, nous savons que ni la famille ni l'individu ne suffisent à tout ; nous ne sommes pas de ceux qui veulent maintenir l'individu isolé en face de l'État tout-puissant; et c'est pour cela que nous voulons faire appel au libre groupement des énergies, à la liberté d'association...

Un assistant. — Pour qui ?

— Pour qui ? Pour tous, messieurs, pour tous ! (*Vifs Applaudissements.*)

Ce que l'individu isolé ne peut faire, nous le demandons à l'association; mais, à l'inverse des socialistes, nous le demandons à l'association libre, au groupement spontané des forces, et non pas aux syndicats obligatoires, c'est-à-dire à la contrainte. Nous avons confiance en la liberté. Nous ne nous soucions pas d'introduire dans les rapports sociaux la bureaucratie, la surveillance policière (*Oh! oh!*), ce que j'appellerai le bras séculier... (*Un assistant :... les sous-préfets!*) Nous ne prétendons pas repousser partout l'intervention de l'État; mais nous savons, messieurs, — et trop d'événements contemporains nous en donnent chaque jour la preuve affligeante, — nous savons que l'intervention de l'État est toujours onéreuse, qu'elle est souvent vexatoire, qu'elle est souvent corrompue. (*Applaudissements.*) — Aussi nous ne voulons recourir à l'État et à la loi que là où l'action individuelle et la libre association sont manifestement impuissantes. (*Bruit.*)

Je vois, messieurs, non sans tristesse, que certains jeunes gens, parmi vous, de ceux qui croient être les représentants des idées de l'avenir, ont peu de foi dans la liberté, peu de foi dans l'âme humaine. Je le regrette pour eux et pour la France. (*Applaudissements.*) Ils croient, ces jeunes sceptiques, que l'homme demeure toujours prisonnier de son égoïsme, qu'il est incapable d'en sortir pour songer au bien commun. Nous avons, quant à nous, une meilleure opinion de la nature humaine. (*Un assistant : Ce n'est pas vrai !*)

Nous faisons, dans l'âme de l'homme et dans la société, une large part aux sentiments désintéressés, à la sympathie, à la bienveillance, à la pitié, à l'amour, à l'altruisme en un mot. Certes, nous ne pensons pas, avec Jean-Jacques Rousseau, que l'homme soit bon par nature. Loin de là, messieurs, nous

croyons que c'est la l'erreur fondamentale du dernier siècle et une des grandes erreurs des temps modernes. (*Applaudissements.*) Mais nous ne croyons pas davantage que l'homme soit mauvais par essence, incapable de tout bon sentiment, fermé à toute générosité. (*Applaudissements.*) Nous ne croyons pas qu'il n'y ait en l'homme qu'égoïsme et vues intéressées. Non, messieurs, nous croyons que l'homme est encore capable d'instincts généreux; nous croyons que l'homme bien éduqué, bien élevé et je dirai, au risque de choquer quelques préjugés, l'homme formé par les idées religieuses ou par les idées morales... *Applaudissements. — Sifflets. Bruit.— A bas les Cercles catholiques! — A bas les juifs! — Vive Drumont!*) N'anticipez pas, messieurs, sur la réunion de la quinzaine prochaine. A chaque jour suffit son mal... — Nous croyons, dis-je, que l'homme ainsi formé, ce que j'appellerai l'homme moral est capable de dévouement, capable de hautes aspirations, capable de s'intéresser au bien de ses semblables; et ces nobles sentiments, encore vivants chez tant de Français, nous voulons leur donner, par l'association libre, le moyen de s'affirmer et de concourir à la rénovation de la société.

Je sais, messieurs, et je termine par cette réflexion... je sais que la liberté d'association a contre elle, en France, bien des préjugés, préjugés d'ancien régime et préjugés de la Révolution, préjugés de gauche et préjugés de droite. Mais, je crois que nous ne sommes pas ici pour nous laisser intimider par des préventions anciennes, et que vous, jeunes gens, vous ne devez pas craindre de fouler les préjugés du passé. (*Applaudissements.*

La grande erreur de la Révolution, ou l'une des grandes erreurs de la Révolution, et j'ajouterai l'une des grandes fautes de Napoléon (*Bruit*), législateur de la France moderne, a été leur répugnance contre tout libre groupement des citoyens, leur méfiance contre toute espèce de liberté d'association.

Vous savez que la Révolution regardait tout ce qui avait l'aspect d'un corps, d'un groupement traditionnel ou spontané des hommes, comme une sorte de fédéralisme, et le fédéralisme était, pour elle, un monstre aussi odieux que l'ancien régime. Par leur haine de toute association, la Révolution et Napoléon ont placé la France dans un état manifeste d'infériorité vis-à-vis de ses plus grands rivales; cette infériorité, il faut la faire cesser. (*Applaudissements.*)

L'heure est venue, pour nous, de nous défaire de ces préjugés d'autres temps, préjugés doublement surannés de la Révolution et de l'ancien régime. On nous promet bien, en ce moment, une loi sur la liberté d'association. Je souhaite qu'on nous la donne, mais j'avoue, messieurs, que je n'ose beaucoup compter sur les promesses qui nous sont faites. (*Bruit. — Un assistant: Pourquoi?*) Nos législateurs restent malheureusement imbus de l'ancien esprit des légistes (*Ah! ah!*), esprit étroit, routinier, défiant de la liberté — et alors même qu'ils le décorent du nom de « vieil esprit républicain », je dois dire que cet esprit ancien, rétrograde ou jacobin, m'inspire peu de confiance. *Rires.*

UN ASSISTANT. — [illegible] *nouveau »!*

Oui, vous l'avez fort bien dit, — et votre jeunesse n'en sera pas révoltée, — nous aimons mieux l'esprit nouveau. C'est à vous, jeunes gens, que nous nous adressons pour insuffler à nos gouvernants et faire pénétrer dans nos lois cet esprit nouveau, qui n'est autre que l'esprit de liberté. (*Triple salve d'applaudissements.*

L'OPTIMISTE

Nouvelle.

Que fait-il là? Pourquoi ne poursuit-il pas sa route? se demandait Mme Rose en observant avec étonnement un jeune homme de haute taille qui s'était arrêté devant la porte du jardin. Mais à ce moment, son mari, occupé à tailler la haie, abandonna son ouvrage, et brandit ses cisailles dans la direction de l'étranger qui fit son entrée, poussant devant lui sa bicyclette dans l'allée. Les deux jeunes hommes s'abordèrent, et se serrèrent la main comme de vieilles connaissances.

C'est sans doute un des amis d'Oxford de George, pensa-t-elle, se sentant un peu intimidée, tandis qu'ils se dirigeaient vers elle à travers la pelouse. Le cycliste était grand et mince; son ombre, au soleil couchant, s'étendait démesurément sur l'herbe. Sa figure était couverte de sueur; ses vêtements étaient gris de poussière et, somme toute, il ne paraissait pas à son avantage à côté de George vigoureux et de bonne mine.

— Mary, j'ai le plaisir de te présenter mon ami, M. Allen.

Mme Rose avait toujours un peu peur des amis de son mari; M. Allen était à coup sûr un gros bonnet de l'Université, et elle savait qu'il était considéré comme extrêmement fort. Cependant elle l'accueillit de sa manière aimable et charmante. Il prendrait sans doute une tasse de thé?

Allen lui serra la main, souriant avec embarras. Non, il ne prendrait pas de thé, et il craignait qu'il ne fût bien tard pour rendre visite; il avait mille excuses à présenter; vraiment, arrivé devant la porte, il avait hésité à entrer.

Point du tout, il n'était pas tard, assura-t-elle,

et George déclara qu'il devait rester à dîner. Il n'avait jamais vu *la Grange*, et sa femme et lui avaient une foule de choses à lui montrer.

— Oh! je ne crois pas pouvoir rester, murmura Allen, regardant à travers ses lunettes ses habits couverts de poussière. Mais enfin, après quelque hésitation, il accepta. Il demeurait en ce moment à Sunbridge, expliqua-t-il, l'étape était forte.

Rose le fit entrer dans la maison; il reparut bientôt brossé à fond, sa figure d'ordinaire fort pâle était rouge à la suite d'une violente friction. Ses hôtes se promenèrent avec lui par le jardin, puis ils allèrent tous visiter la petite ferme et les chevaux, les vaches et la meule de foin nouvellement faite.

A sa sortie d'Oxford, George Rose avait entrepris une exploitation agricole; et, depuis plus d'un an lui et sa jeune femme vivaient ici dans un bonheur vraiment absurde. De temps en temps des amis d'Oxford venaient le voir, et George était tout joyeux et fier de leur montrer son nouveau domaine.

Comme ils revenaient de la ferme à travers le jardin, il s'arrêta un moment : « La maison n'a-t-elle pas fort bon aspect d'ici? » demanda-t-il à Allen. Les toits, les pignons et les arbres se détachaient plus sombres sur le couchant doré; le jardin avec ses vieilles murailles rouges, ses pois de senteur et ses roses, était inondé d'une lumière adoucie.

Allen contempla ce spectacle à travers ses lunettes et exprima une admiration dictée par la bienséance; mais de sa propre initiative il semblait ne rien remarquer, et Mme Rose fut assez blessée de sa façon de passer à côté des plates-bandes sans même leur jeter un regard.

— Tu vois, c'est bien le genre de vie qui me convient... qui nous convient à tous deux, expliqua George. Je ne vois pas ce que j'aurais pu trouver de mieux. Sans doute, ajouta-t-il modestement, sans doute certaines gens pourront n'avoir pas très haute idée d'un travail comme celui-ci. Mais moi, je me considère comme parfaitement heureux... Vraiment, je n'ai pas mérité une chance pareille.

— Oui, très bien, approuva Allen d'un air que Mme Rose trouva assez étrange et qu'elle voulut bien enfin attribuer à la distraction. De temps en temps elle jetait les yeux sur Allen; ce grand jeune homme mince, et comme effacé, la déconcertait un peu; il était si terne, il paraissait si gauche, et pourtant il avait dans le regard une expression douce et pensive qui lui plaisait. En tout cas c'était l'ami de George. Donc, tandis qu'ils se promenaient dans un silence presque embarrassant en attendant le dîner, elle essaya de lui parler, faisant des remarques avec sa vivacité habituelle tout en observant à la dérobée son mari, de crainte qu'il ne se moquât d'elle. Le cyclisme, l'état des routes, le temps et la vie à Oxford furent mis en avant : ils conversaient avec leur hôte sur ce ton de politesse exagérée des jeunes mariés qui préféreraient de beaucoup causer en tête à tête. Oui, la route était très jolie sur tout son parcours; Allen en tomba d'accord, mais y avait-il là une rivière? Il se souvenait d'avoir remarqué combien la route était jolie, mais il n'avait pas remarqué qu'elle longeât une rivière... Et à toutes leurs questions il répondait avec une certaine vivacité, mais d'une façon qui, on ne savait pourquoi, faisait tomber la conversation.

— Eh bien, j'ai fini de tailler la haie, dit enfin George s'adressant à sa femme; tu disais que je ne pourrais pas!

— Oh! il faut que je voie cela moi-même!

— Vous voyez où en sont les choses, Allen; elle ne croit plus en la parole de son mari!

— Méchant! dit-elle. Et ils se mirent tous deux à rire comme de vrais enfants. Puis ils revinrent à leur hôte. L'endroit où il demeurait était-il agréable?

A dire vrai, non, il n'était pas fort agréable. Allen avouait qu'il avait été déçu dans son attente. Il s'était fixé là sur les conseils de certains étudiants qui lui avaient décrit l'endroit comme ravissant et les gens comme amusants au possible. Eh bien, il n'avait pas trouvé que les gens fussent fort différents de ce qu'ils étaient partout ailleurs. Il n'avait du reste fait la connaissance que d'un seul homme.

— Je parie qu'il s'est trouvé que c'était un vieux braconnier, ou un bohémien, enfin quelqu'un d'original! s'écria Mme Rose.

— Non, pas du tout... c'était un diacre méthodiste qui me prit dans sa voiture par un après-midi pluvieux et me fit tout le long de la route un sermon sur la tempérance.

Et il va sans dire, ajouta Allen avec un sourire assez comique, il va sans dire que j'étais déjà un « abstinent » convaincu.

Ils se mirent à rire tous les trois.

— A quoi passes-tu ton temps là-bas? demanda Rose après quelques instants de silence. — Il écrivait une brochure, mais sur quel sujet, c'est ce que Mme Rose ne comprit pas. Elle espérait que son mari allait en demander davantage, mais il se contenta de dire : « Je vois ce que c'est » d'un ton qui n'indiquait pas grand intérêt, ajoutant que depuis des années il n'avait pas ouvert un livre de philosophie.

Quand on fut assis à table, la toilette de la dame de la maison, l'argenterie, les fleurs parurent rendre Allen encore plus gauche et plus conscient du chétif aspect de son extérieur. Cependant il fit visiblement un effort sur lui-même pour engager la conversation et après un moment de silence il dit que le métier de fermier devait être fort intéressant?

— Oh! oui, dit Mme Rose; c'est si amusant de la-

bourer en automne et au printemps, de voir lever toutes les petites pousses vertes!

— Je suppose que le climat est un grand facteur dans la solution du problème.

— Sans doute, tout dépend de là ; si par exemple il vient à pleuvoir quand on fane les foins, quel contre temps!

George sourit.

— Je crois que ma femme n'a pas d'autre souci que de ses foins à présent.

— Vous exploitez vous-mêmes, n'est-ce pas? demanda Allen, la regardant presque avec timidité.

— Oui, autant que possible ; je dirige notre petite ferme et je vais apprendre à mener la charrue. Et j'élève des poulets : celui-ci est un des miens, pauvre petite bête ! ajouta-t-elle.

— Ma femme veut qu'on la croie triste à présent, mais quand s'offre une bonne occasion de vendre ses poulets je n'ai jamais vu personne d'aussi sanguinaire.

— Oh, George ! comment peux-tu dire une chose pareille? Ne le croyez pas, monsieur Allen. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, — ceci semblait un vulgaire lieu commun, mais mieux valait encore un lieu commun que le silence absolu, — d'ailleurs je suppose que les poulets sont faits pour cela.

A sa grande surprise cette remarque insignifiante provoqua une discussion animée, car Allen, tout en lui donnant raison, dit un mot du « plan général des choses », sur quoi Rose se mit à rire, et demanda à Allen s'il était toujours partisan de son ancien système. Allen répondit à cette question d'un air si convaincu que la maîtresse du logis le regarda avec étonnement.

Oui il était plus que jamais attaché à ses idées, il était certain qu'on pouvait les défendre haut et ferme. Et sérieusement il croyait arriver à convaincre aussi son ami. Rose se défendit en plaisantant, mais Allen ne se laissa pas rebuter ; il se mit à parler avec vivacité et énergie, au point qu'il en oublia de manger. Il fit une grande consommation d'eau glacée et l'ardeur du débat colora sa figure pâle et amaigrie.

Mme Rose jetait de l'un à l'autre des regards qui trahissaient son embarras ; probablement c'était là leur manière habituelle de discuter à Oxford, mais de quoi s'agissait-il, elle ne pouvait absolument pas le deviner. Seulement elle avait pitié d'Allen, car elle voyait qu'il était sincère et tenait à prouver le bien fondé de son opinion comme si sa vie en dépendait, tandis que son mari semblait ne pas prendre le moins du monde l'affaire au sérieux.

Elle renonça à comprendre, et, bien que leur voix bourdonnât toujours à ses oreilles, sa pensée errait par le jardin, la ferme et les prairies. Mais la voix d'Allen, qui en appelait à elle, la rappela soudain à la réalité.

— Je suis sûr que vous êtes de mon avis, Madame, dit-il, sans la moindre timidité : cette fois il la regardait bien en face comme on regarde un juge qui va prononcer sur un cas épineux : je suis sûr que vous le regardez comme créé dans une fin rationnelle.

— Mais qu'entendez-vous par « le », monsieur Allen ? demanda-t-elle, fort embarrassée.

— Eh ! l'univers, cela va sans dire !

— Ma foi, je n'en sais rien, dit-elle, hochant la tête et souriant. Cela me donne le vertige rien que d'y songer. Quant à George, à votre place je ne ferais pas attention à ce qu'il dit, monsieur Allen ; il a une foule d'idées extraordinaires et c'est un moqueur endurci... voyez comme il rit encore en me regardant. Prenrons-nous le café ici ou dans le salon?

— Dans le salon ; nous allons y passer, le temps de régler l'affaire de l'univers.

Quand elle les quitta, ils discutaient encore et ils n'avaient pas fini quand un peu plus tard ils entrèrent au salon.

— ... Je nie que la douleur soit un mal ! Je m'en rapporte à vous, dit Allen se tournant vers Mme Rose ; ne croyez-vous pas aussi que la douleur est nécessaire ?

— Nécessaire à quoi, monsieur Allen?

— Nécessaire, si nous voulons être réellement heureux, voilà ce que je veux dire.

Il continua, s'efforçant de donner à son idée toute la clarté désirable :

— Je suppose que nous vivions comme on le fait sous les tropiques, assis tout le long du jour sous les arbres.

Rose aussi se tourna vers sa femme :

— Eh bien, Mary, dis-nous ce que tu en penses?

— Je crains bien de ne pas être un juge fort impartial, monsieur Allen. J'aime tant à être assise sous les arbres, je dois avouer que cela me paraît délicieux. Avez-vous pris du sucre ?

— Je n'en prends pas, merci. Et pourtant, — il sembla tout à coup avoir trouvé un argument qui devait convaincre une dame, — pourtant le mal à un certain degré est un avantage. Tenez, prenez un enfant par exemple, pour le bien élever il vous faudra le faire souffrir.

— Oh non ! non certes, monsieur Allen ! répliqua-t-elle, si vivement qu'Allen en demeura assez déconcerté.

George demanda un peu de musique. Elle s'assit au piano et se mit à jouer... d'abord avec un peu d'émotion qui disparut peu à peu, à mesure que s'élevait la tranquille mélodie. La fenêtre était ouverte sur la pelouse ; la lumière atténuée et les parfums du jardin se mêlaient à la douce musique.

Ils restèrent quelque temps silencieux. A la fin Allen se leva. Il devait partir, il avait sa brochure à terminer.

— Oui, vraiment c'est gentil ici, dit-il avec un soupir comme si, pour un moment, il avait conscience du bonheur romantique qui l'environnait. Puis son esprit parut revenir brusquement à l'objet de la discussion : si seulement Rose voulait lire la *Logique* de Hegel...

— Eh bien! nous la lirons peut-être un soir à haute voix, répondit son hôte en riant. Avez-vous une lanterne à votre machine? Oui, je crois qu'il en a une.

Ils sortirent, se dirigèrent vers la porte du jardin et, après avoir allumé la lanterne, ils le laissèrent s'éloigner dans la nuit et reprirent le chemin de la maison. Quelques étoiles brillaient au-dessus des arbres noirs : l'air était embaumé des senteurs du foin, et le bruit léger et lointain de la vie troublait seul le profond silence de la plaine : le chant d'une femme, des voix d'enfants, le souffle des bêtes assoupies.

— Qu'il fait délicieux! dit-il attirant plus près de lui sa compagne. Mais il vient toujours quelqu'un. C'est insupportable! jamais nous ne pouvons être un moment seuls.

— Jamais, c'est vrai! répondit-elle. Mais enfin il est gentil, M. Allen. Il me plaît.

— Oui, ce brave Allen... c'est un bon garçon.

— Que fait-il? Comment vit-il à Oxford?

— Il enseigne la philosophie et vit de pain et de thé dans une petite chambre.

— Mais ça me semble fort triste...

— Mon Dieu, oui! ce n'est pas bien gai. Pauvre diable! je ne voudrais pas être à sa place pour un empire.

— Mais dis-moi, sur quoi disputait-il?

— Oh! sur sa philosophie; il discute toujours à perte de vue là-dessus. Il croit à une sorte d'hégélianisme...

— Qu'est cela?

— Une manière d'envisager les choses; il est ce qu'on appelle communément un optimiste.

— Mais je pensais qu'un optimiste était un homme très heureux.

— Non, c'est seulement un homme qui croit qu'on doit être heureux, qu'on est créé pour la jouissance dans la vie et que le monde est bon.

— Tu ne veux pas dire qu'il a essayé de *prouver* cela?

— Mais si! tu l'as entendu toi-même, il tombe tout de suite là-dessus quand l'occasion lui est offerte. Il pense qu'il faut que cela soit, que cela peut se déduire des principes essentiels des choses.

Mais Mme Rose ne put jamais comprendre goutte à cette affaire. De deux choses l'une : ou vous êtes heureux, ou vous ne l'êtes pas...

— Et puis essayer de nous démontrer cela, à nous! répétait-elle.

Elle prit le bras de son mari pour rentrer dans la maison, mais elle demeura encore un moment immobile et rêveuse.

— Ce pauvre M. Allen! s'écria-t-elle enfin; un optimiste, disais-tu? un optimiste!...

843.89 LOGAN PEARSALL SMITH.

(Traduit de l'anglais par G. Art.)

LESSING

d'après un ouvrage récent.

Poursuivant sa grande *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*, M. Émile Grucker, après nous avoir exposé en un premier volume les idées essentielles d'Opitz, de Leibniz, de Gottsched et des écrivains suisses du XVIIIe siècle, arrive à Lessing et nous le sert en un volume très nourri, très documenté, mais d'une clarté parfaite et d'une lecture absolument facile.

On sait quelle a été la destinée littéraire de Lessing à partir de sa mort prématurée (1781). Infiniment honoré par Gœthe, Schiller, Herder, Henri Heine, Gustave Kühne et beaucoup d'autres, il n'en fut pas moins un peu éclipsé, ou du moins offusqué, parmi le grand rayonnement de la littérature romantique, tant allemande que française. On se rappelle assez que, durant la période romantique, le XVIIIe siècle a eu à passer un très mauvais quart d'heure. Or personne ne représente mieux que Lessing le XVIIIe siècle, si tant est qu'on accorde, ce qu'on pourrait contester, qu'un siècle est représenté par l'homme le plus intelligent qu'il ait produit. Pour mon compte, je n'en crois presque rien, et j'aime à voir, mais je ne vois pas le XIXe siècle représenté par Ernest Renan. Tant y a que vers 1830 Lessing était un peu dédaigné en Allemagne et tout à fait inconnu en France.

On y est revenu peu à peu, et à bon droit, si le joli mot de Kühne est exact : « Revenir à Lessing, c'est marcher en avant. » Pour ne parler que de la France, M. Crouslé a étudié de très près la question, capitale pour nous quand il s'agit de Lessing, dans son livre sur *Lessing et le Goût français en Allemagne* : M. Mézières a très finement apprécié la valeur critique de Lessing dans son Introduction à la *Dramaturgie*, traduite par le même M. Crouslé; M. Victor Cherbuliez a fait une étude d'ensemble très pénétrante sur le génie de Lessing dans plusieurs numéros de la *Revue des Deux Mondes* en 1868; M. Fontanès, plus

récemment, s'avisant que le *néo-christianisme* contemporain était tout entier dans *Nathan le Sage* (je vous crois ! si j'ose m'exprimer ainsi), a écrit un volume très intéressant, dont j'ai dû parler ici — à moins que je n'aie eu seulement le dessein d'en parler, mes souvenirs étant confus à cet égard, — intitulé : *le Christianisme moderne, étude sur Lessing*. Etc., etc.

N'oublions pas une chose essentielle ; c'est que — vous ne me démentirez pas, n'est-ce pas, cher ami — *tous* les feuilletons de M. Francisque Sarcey, depuis 1860 jusqu'en 1896, ce qui fait environ soixante-cinq volumes, sont directement inspirés de la *Dramaturgie de Hambourg*, et en relèvent comme vassaux de suzerain. Il ne me semble pas, en effet que Sarcey ait beaucoup subi l'influence, ni de Janin (Dieu merci !) ni de Saint-Marc Girardin, ni de Schlegel (merci, mon Dieu ! plus encore). Il remonte directement à Lessing à titre de critique dramatique, comme il remonte à Voltaire à d'autres points de vue. Il a toutes ses racines en plein XVIIIe siècle. Tant y a que c'est de la *Dramaturgie* que Sarcey est imbibé depuis qu'il ratiocine sur le théâtre. Il est le fils que Lessing aurait désiré avoir. Il est même plus. Il est ce que Lessing aurait désiré être lui-même. Le rêve de Lessing ? Voici. Un bon théâtre (un lui aurait suffi, ses vœux étaient modestes) avec de bons acteurs formés par une bonne « académie des comédiens » (lisez Conservatoire) ; y aller tous les soirs, y entendre des pièces, et particulièrement des comédies, *qui ne fussent pas empruntées à l'étranger*, qui fussent bien nationales, bien indigènes, représentatives de l'esprit du temps où il vivait et du pays où il respirait ; y applaudir deux ou trois auteurs nationaux qu'il aurait comme vus naître, et auxquels ses leçons n'auraient pas été inutiles, être comme un intermédiaire entre le public, les auteurs et les acteurs, et faire comprendre à celui-là les uns et les autres ; — tel eût été le rêve de Lessing et telle me semble exactement avoir été la vie de M. Sarcey pendant près d'un demi-siècle. Mais je reviens à Lessing lui-même.

Ce fut un très grand critique et ce fut un grand *critique français*, tout compte fait. — Critique français gallophobe, me dira-t-on. — Parfaitement, et cela ne me fait rien. Gallophobe, il le fut ; mais en ce sens seulement qu'il voulait dégager ses compatriotes de la servile imitation de la littérature française, et créer, aider à créer une littérature allemande, en quoi il avait raison. Mais critique français il le fut, en ce sens que l'influence sur lui des théoriciens français a été énorme, prolongée, décisive, et qu'il doit à nos écrivains *tous les commencements de ses idées*. Le merveilleux *Laocoon* est en germe dans Dubos, et déjà plus qu'en germe dans la *Lettre sur les sourds-muets* de Diderot. Les idées de Lessing sur le « drame » (ou comédie sérieuse) sont dues à l'*Essai sur l'art dramatique* et aux *Entretiens sur le pièce naturel*.

Lors même que Lessing semble le plus en lutte ou en opposition avec le « goût français », c'est encore d'un de nos théoriciens qu'il s'inspire ou tout au moins qu'il se souvient. On sait assez que la plaie de nos auteurs dramatiques depuis 1630 environ jusqu'à la fin du XVIIIe siècle a été la fameuse « vérité historique ». On voit Corneille dans ses préfaces et Racine dans les siennes, l'œil fixé sur le critique malveillant, torturer les textes et les dates pour prouver qu'ils ne se sont pas écartés de la vérité historique, ou que, s'ils y ont été infidèles, ç'a été une infidélité insignifiante et inoffensive. On voit encore Voltaire discuter des points d'histoire avec Pierre Corneille et mêmement avec Corneille Thomas. Sur quoi Lessing, haussant les épaules, et soulageant les nôtres, s'écrie vertement : « Eh ! que m'importe l'ignorance de M. de Voltaire s'ajoutant à celle de Thomas Corneille ? Admettons que toute la tragédie de Corneille ne soit qu'un roman ; s'il est émouvant, cessera-t-il de l'être parce que le poète s'est servi de noms historiques ? Pourquoi le poète tragique choisit-il des noms dans l'histoire ?... La tragédie n'est pas une histoire en dialogue ; l'histoire n'est pour le tragique qu'un répertoire de noms *auxquels nous avons coutume d'attacher certains caractères*. » — Nous sommes pleinement de l'avis de Lessing et nous le félicitons de secouer un joug ridicule. Mais, en disant cela, Lessing ne fait que copier d'Aubignac, qui, dès 1669, écrivait dans sa *Pratique du théâtre* que la vérité historique au théâtre consistait à connaître l'opinion générale du public et à s'y conformer, « les raisons historiques n'étant jamais assez fortes pour vaincre la persuasion que l'on puise au sein de sa nourrice ». — Or, qu'on ne s'y trompe pas, Lessing a lu d'Aubignac, « Hédelin », comme il l'appelle, et il le cite à chaque instant ; il n'y a pas ici une simple coïncidence. Aussi aristotélicien que Scaliger, aussi dogmatique que d'Aubignac, aussi ouvert et avancé que Diderot, en ses opinions successives (car il a varié, et M. Grucker met bien en lumière ses variations), Lessing a toujours pour point de départ un théoricien français et c'est toujours une théorie française qu'il développe, qu'il *déploie*, quand il expose les siennes.

Hâtons-nous d'ajouter que, ces idées françaises, il les agrandit infiniment. Je prie les Allemands de croire que, si je ne reconnaissais pas ceci, on me traiterait même en France, *surtout en France*, d'homme très peu intelligent.

D'abord Lessing est l'indépendance même, et des hommes qu'il aime le plus, il n'accepte rien que sous bénéfice d'inventaire. Il a donné de tout son cœur dans la *Tragédie bourgeoise* de Diderot, et avec un certain excès, à mon avis ; mais il n'a nullement ac-

cepté, du même Diderot, la théorie des *professions substituées aux caractères*, invention si jolie, si séduisante, dont Diderot s'applaudissait si fort, qui contient du reste quelque chose, qui a été tout doucement mise en œuvre plusieurs fois, et non sans succès, en notre siècle; mais qui, Lessing l'a vu du premier coup, est, en fin de compte, assez décevante, et ramènerait, ce me semble, assez vite la comédie « humaine » aux types conventionnels, consacrés et *ne varientur* de la « comédie italienne ».

Ensuite Lessing, même quand il emprunte, agrandit merveilleusement ce qu'il emprunte. Si les germes du *Laocoon* sont dans Dubos et dans la *Lettre sur les sourds-muets*, il n'en est pas moins qu'il n'y a qu'un *Laocoon* dans la monde, et que les limites vraies des arts du dessin d'une part et des arts de la parole de l'autre, et l'essence vraie des uns et des autres, et l'idée vraie, soit de leur *imperméabilité* réciproque, soit de l'appui, nonobstant, qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres, datent du *Laocoon*, et que toutes les esthétiques modernes, y compris celle de Hegel, relèvent du *Laocoon*. Et si les germes de la *Dramaturgie* sont dans d'Aubignac, dans les préfaces de Corneille, quelque combattues qu'elles aient été par Lessing, et dans Diderot; il n'en est pas moins que la *Dramaturgie* est l'œuvre critique la plus originale et la plus profonde de toute la période littéraire qui va de Ronsard au Romantisme.

Critique français, oui, par ses origines intellectuelles (car remarquez bien que, même sur la question shakspearienne, s'il est shakspearien, c'est après, longtemps après que Voltaire a sonné en France, avec un fracas de tous les diables, la fanfare shakspearienne); critique français, oui, par ses origines intellectuelles, par les commencements de toutes ses idées, par sa méthode d'exposition, par son style alerte, rapide et cinglant, par son humour, un peu lourd peut-être, plus à la Diderot qu'à la Voltaire, mais franc et direct, et qui n'a rien ni d'anglais ni de germanique.

Ses défauts mêmes sont des défauts français encore. Il est surtout dialecticien. Sa manière est surtout déductive. Il part toujours d'un principe, d'une règle, et va devant lui avec une rigueur et en même temps une fougue logique qui sont imperturbables, jusqu'aux dernières conséquences, devant lesquelles ils ne recule jamais. Quand il a eu en main un texte d'Aristote, d'abord il le considère comme infaillible, et puis il en tire, par mécanisme logique, toute une suite d'applications absolument sûres, selon lui, qu'il impose avec une autorité impérieuse. On n'est pas plus critique français d'ancien régime que cela. M. Grucker a finement relevé ce trait, déjà bien souvent remarqué, car il saute aux yeux; mais il l'a plus ingénieusement tiré à la lumière qu'on n'avait fait : « Lessing est avant tout l'homme de la théorie, des définitions abstraites et absolues. Il lui suffit que les Fables de La Fontaine ne répondent pas au type de la Fable représenté par Ésope, et au *canon* définitif établi par lui-même. Il n'en faut pas davantage pour condamner le fabuliste français... Il posera la définition de la tragédie d'Aristote comme la seule vraie, la seule possible, et toute œuvre qui s'en écarte, ne sera pas une tragédie. » (Rien n'est amusant par exemple comme les efforts tout pleins d'esprit que fait Lessing pour nous montrer que la tragédie shakspearienne est parfaitement aristotélique et qu'Aristote a très bien prévu et *préconçu* Shakspeare.)

Voilà des imperfections ou travers bien français Le critique français est un animal logique et dogmatique. Il est né des amours de *Regula* et *Baralipton*. Quand il y manque, on est tout de suite porté à lui refuser le nom de critique. On l'appelle historien; on le flétrit de cette désignation. Tel Sainte-Beuve. Il ne s'en porte pas plus mal.

Autre défaut, beaucoup plus agréable : le critique français est toujours polémiste. Scaliger, Boileau, Voltaire... Nous sommes des batailleurs. Lessing l'est aussi, comme un diable. Oh ! comme il a bien détesté! Comme « la haine d'un sot livre » a bien été une, au moins, de ses Muses! Comme il a détesté M. Gottsched, et même Mme Gottsched, en considération de son mari! Comme il a détesté Voltaire! Pour celui-là, il y avait des raisons autres que littéraires. Lessing avait commencé par rendre hommage, comme tout son siècle; il avait même commencé par traduire certains ouvrages de Voltaire, avec préface laudative, comme il convenait. Mais voici une mauvaise aventure, bien souvent discutée, dans laquelle il me sembla que, sans que personne ait été coquin, — ça fait plaisir à constater, — Lessing a eu vraiment les torts, et Voltaire raison, ce qui est excessivement rare dans les affaires voltairiennes.

Voltaire venait d'achever son *Siècle de Louis XIV*. C'était à Potsdam, en 1751. Le jeune Lessing, lié avec Voltaire à cette époque et avec son secrétaire Richier, trouve chez Richier quelques « bonnes feuilles » du *Siècle*. Impatience de goûter au fruit nouveau, démangeaison de curiosité. *Juvenili ardebat amore :* « Prêtez-moi cela! — Jamais de la vie! Je vois d'ici le patron! — Je vous en supplie! Je le rapporterai demain. — Demain? — Demain matin, sur l'honneur! — Allons! Demain! »

Huit jours après Lessing avait montré le *Siècle* à quelques amis, à un au moins, et était parti en voyage avec le *Siècle* dans sa poche pour charmer l'ennui de la route.

Voltaire apprend qu'un exemplaire de son *Siècle* court les chemins de l'Allemagne dans le pourpoint

d'un jeune littérateur allemand. Voltaire avait une crise de colère folle tous les huit jours. Mais cette fois il avait raison d'être furieux. Savait-il, après tout, ce qu'était Lessing? N'avait-il pas droit de craindre une contrefaçon, traduction clandestine, exploitation quelconque? Toutes les apparences étaient contre Lessing, et s'il est évident qu'il ne fut qu'un étourdi, il avait parfaitement l'air d'être autre chose. Lessing fit ses excuses. Mais il est très probable qu'il garda toujours de l'aventure un mauvais souvenir, qui, malgré lui, se tournait en animosité contre Voltaire. Nous ne pardonnons jamais aux gens les offenses que nous leur avons faites.

Quoi qu'il en soit, que ce fût contre Gottsched, contre Voltaire ou contre Göze, Lessing était essentiellement polémiste et combatif; et c'est ici que nous rencontrons une des plus grandes utilités du livre de M. Émile Grucker. Avec beaucoup de soin, M. Grucker fait le départ entre les opinions essentielles, fondamentales de Lessing, et les exagérations paradoxales, qui, au premier abord, semblent ou des boutades, ou des fautes de goût, ou des erreurs, et qui ne sont que l'effet d'une animosité contre tel, ou d'une hostilité contre tel autre, ou d'une rancune contre un troisième. Pourquoi, par exemple, Lessing a-t-il pour la comédie italienne et en particulier pour le personnage d'Arlequin une sorte de prédilection tout à fait singulière, qui n'a aucun rapport, ce semble, ni avec Laocoon, ni avec Winckelmann, ni avec Aristote?

Pourquoi? parce que ce pauvre Arlequin a été proscrit des scènes allemandes par décret de l'omnipotent professeur et critique Gottsched. Voilà le point. *Inde iræ*. Gottsched est le Cotin de Lessing. Il le poursuit partout comme un chien fait sa proie. Si Gottsched proscrit Arlequin, Arlequin doit être le représentant de la grâce, de l'esprit, de la délicatesse, de l'urbanité, de tout ce que ne représente pas « Sa Magnificence M. le professeur Gottsched ». — Et voilà pourquoi Lessing s'éprend de passion pour Arlequin, pour la comédie italienne, et pour Marivaux pardessus le marché.

Pourquoi encore Lessing soutient-il cet étrange paradoxe que rien n'est plus dramatique que les prologues d'Euripide, que rien n'excite et ne soutient l'intérêt dramatique comme de connaître le dénouement d'avance? Il le soutient, et avec cette outrance dans l'intrépidité d'affirmation qui fait quelquefois soupçonner un peu d'ironie : « Si Aristote appelle Euripide le plus tragique des poètes, c'est pour plusieurs mérites... *parmi lesquels il faut compter celui dont je viens de parler, qui consiste à montrer longtemps à l'avance au spectateur tous les malheurs qui doivent surprendre les personnages.* » Pourquoi cette singulière théorie? Par admiration dévote de l'antiquité peut-être; mais surtout pour faire pièce à Voltaire qui prétendait dans sa *Mérope* avoir heureusement corrigé la simplicité de la pièce antique. Etc.

Il faut donc lire Lessing, surtout dans la *Dramaturgie*, avec beaucoup de précautions et en le surveillant, en quelque sorte, sur ses intentions et sur les secrets mobiles, quelquefois à moitié inconnus, même à lui-même, qui le guident.

C'est précisément à quoi sert un livre comme celui de M. Grucker. Munis, par lui, nous pouvons lire Lessing avec plus de sûreté, plus de plaisir et plus de profit. D'où il suit que ce livre est un grand service rendu et à un des plus grands esprits critiques qui aient jamais été — et à nous.

S. 2 61 ÉMILE FAGUET.

L'EXPÉDITION ANGLAISE D'ABYSSINIE

(1868).

La lutte des Italiens contre le négus Ménélik, empereur d'Éthiopie, a ramené l'attention sur l'expédition que firent les Anglais en 1868 contre le négus Théodoros.

Théodoros s'était emparé du trône d'Abyssinie en 1855; il fit tout d'abord bon visage aux Européens qui se trouvaient dans le pays et notamment aux Anglais J. Bell et W.-M. Plowden. Ce dernier qui avait rang de consul fut, en 1862, remplacé par le capitaine Charles Duncan Cameron. Théodoros reçut fort bien ce nouvel agent quand celui-ci vint à Gondar lui offrir des cadeaux de la part de la Grande-Bretagne. Mais à quelque temps de là, Cameron, s'étant rendu à Kassala et dans le Ghedaref, fut soupçonné par le négus d'intriguer avec l'Égypte que Théodoros considérait comme son plus redoutable ennemi. D'autre part, Théodoros avait écrit à la reine Victoria et on avait négligé de lui répondre. Doublement irrité, le négus se crut en droit de faire arrêter Cameron ainsi que les Européens qui étaient dans son royaume.

L'Angleterre entreprit d'abord d'arranger le différend à l'amiable et elle envoya une ambassade au négus, pour demander la liberté des captifs. Après les avoir fait attendre près d'un an à Massaouah, Théodoros permit enfin aux membres de la mission de se présenter devant lui le 25 janvier 1865. Il les accueillit fort bien et leur accorda la liberté des captifs. Tout semblait donc terminé lorsque, par un brusque revirement d'idées, Théodoros fit arrêter non seulement ses anciens prisonniers mais les

membres de la mission, ce qui porta le nombre des Européens incarcérés à une soixantaine. Après les avoir promenés à sa suite pendant le reste de l'année, il finit par les interner dans la forteresse de Magdala en 1866. A une dernière tentative pacifique de l'Angleterre le négus ne répondit même pas.

La Grande-Bretagne comprit qu'elle en était arrivée à la limite où la patience devient de la faiblesse. Les relations sont faciles et nombreuses de l'Inde aux ports de la mer Rouge. Il était à craindre que l'affront reçu en Afrique n'atteignît le prestige anglais en Asie. L'opinion publique commençait aussi à s'impatienter des ménagements que l'on avait envers un souverain qu'elle qualifiait de barbare, et pressait le ministère d'agir. Justement des nouvelles vinrent que des insurrections éclataient en divers endroits contre le négus, ce qui rendait probable l'alliance ou tout au moins la neutralité de la plupart des ras. La guerre fut décidée.

Ce qui avait peut-être retardé cette résolution c'est qu'on prévoyait de grands obstacles à cause de la nature du terrain où l'on allait avoir à évoluer. Qu'on se figure non pas un plateau, mais une succession de milliers de plateaux de toutes dimensions et de toutes hauteurs, s'étageant ou se surplombant, coupés çà là d'immenses précipices, les *kouallas*, au fond desquels coulent les rivières et surmontés par endroits de sommets à pic d'une forme généralement conique et qui ont reçu le nom d'*ambas*. Joignez à cela le climat, sain sur les hauteurs, mais mortel dans les *kouallas*, et la nécessité absolue de n'opérer que pendant la saison sèche. Toute la difficulté d'une campagne dans une région tropicale et toute celle d'une expédition dans un pays montagneux se confondaient, rendant ainsi très compliqués le ravitaillement et les communications.

Quel serait le point de débarquement? On savait que l'Abyssinie forme une sorte de triangle dont le sommet aboutit non loin de Massaouah et dont le côté droit, à mesure qu'on avance vers le sud, s'éloigne insensiblement de la côte de manière à faire avec elle un angle aigu. On n'ignorait pas non plus que tout le littoral de la mer Rouge n'est qu'une sorte de désert, une contrée à chaleurs intenses, presque privée d'eau et de végétation et habitée par les Danakils, peuplade belliqueuse et féroce. Il importait donc de rendre le séjour des troupes sur cette côte aussi bref que possible. On le comprit et on renonça à gagner la partie méridionale de l'Abyssinie — celle où se trouve Magdala — par le chemin le plus court qui serait parti de Tadjourah. Il était nécessaire de choisir l'endroit du rivage le plus rapproché du plateau. On pensa à Massaouah. M cette ville appartenait à l'Égypte depuis 1866, et toute coopération égyptienne n'eût pas manqué d'aliéner à l'Angleterre les sympathies des chefs abyssins les plus hostiles à Théodoros. Aussi, sur les conseils du colonel Merewether, agent consulaire anglais à Aden, on choisit Zoullah, localité située un peu au sud de Massaouah, dans une grande baie très bien abritée. C'est la baie d'Adulis, que les Anglais baptisèrent du nom d'Annesley-Bay.

* * *

C'est là que débarquèrent, le 3 octobre 1867, les premiers soldats de la Grande-Bretagne. On s'occupa de suite de faire de Zoullah une base sérieuse pour les opérations ultérieures. Comme il n'y avait pas d'eau potable, il fallut y suppléer en installant des appareils pour distiller l'eau de mer. Les bas-fonds ne permettant pas aux navires d'approcher à plus de quelques centaines de mètres de la côte, on dut construire un wharf, œuvre difficile à cause de la défectuosité et de la rareté des matériaux.

Le camp s'aménagea ainsi petit à petit pour recevoir le gros du corps expéditionnaire qui arriva à la fin de l'année 1867. Il avait été organisé à Bombay et cela se comprend aisément, les Anglais ayant aux Indes les troupes les plus aptes à opérer en des pays tropicaux. L'effectif était d'environ 15000 combattants dont 5000 Anglais et 10000 Hindous. Les suivants de l'armée, convoyeurs ou porteurs, atteignaient le chiffre de 27000 hommes, ce qui portait à 42000 hommes le total du personnel combattant ou non. On emmenait en outre 2500 chevaux de selle ou de trait, 1600 chevaux de bât, 16000 mulets, 1800 ânes, 6000 chameaux, 7000 bœufs, 44 éléphants destinés à transporter l'artillerie de montagne : au total, 35000 animaux.

En attendant la concentration de l'armée ne se fit que peu à peu, le colonel Merewether avait exploré au plus tôt les routes qui menaient au plateau. Il reconnut ainsi la passe de Koumaïl qui au bout de 80 kilomètres aboutit à Sénafé, village situé à une altitude de 2200 mètres dans une région saine, assez fraîche et non entièrement dépourvue d'eau et de vivres. Il ouvrit, entre Sénafé et Zoullah, une belle route large de 4 mètres où l'on fit bientôt passer un chemin de fer et il accumula les munitions et les approvisionnements à Sénafé, vraie base d'opérations de l'armée.

Tout était ainsi préparé, quand le général en chef, sir Robert Napier, débarqua à Zoullah, le 3 janvier 1868. Il y resta trois semaines pour veiller à tous les détails et pour donner au camp son organisation définitive. Dans cette localité, jusque-là déserte, régnait un va-et-vient des peuples les plus divers, Anglais vêtus de rouge, Hindous du Pendjab aux uniformes étincelants ou sévères, coolies chinois, un rendez-

vous de toutes les races au milieu desquelles on s'étonnait presque de rencontrer le visage noir de quelques Abyssins. Chaque jour de nouveaux bâtiments jetaient l'ancre : le port n'avait pas abrité un aussi grand nombre de navires depuis le VIe siècle, époque à laquelle un négus d'Abyssinie en partait pour conquérir le Yémen.

Sir Robert Napier se transporta ensuite à Sénafé. La conduite qu'il tint alors et la route qu'il adopta montrèrent bien que l'Angleterre n'avait nullement l'intention de conquérir l'Abyssinie, quoi qu'on en ait dit alors sur le continent et particulièrement en France. Loin de se diriger sur Adoua d'où il aurait pu gagner Gondar, la capitale religieuse de l'Abyssinie, il borna son but à la délivrance des prisonniers. Dans cette intention, il se résolut à suivre le bord est du plateau afin d'aller au plus vite à Magdala. Cet itinéraire avait de plus l'avantage immense de couper presque tous les fleuves vers leurs sources, et d'éviter de la sorte les profonds *kouallas*, véritables gouffres dans lesquels ne tardent pas à se précipiter toutes les rivières abyssines. Le général arriva à Adigrat au commencement de février et il y reçut la visite de Kassa, prince du Tigré. Celui qui devait devenir le négus Johannès essaya d'obtenir l'appui des Anglais dans les luttes qui ne manqueraient pas d'éclater après la chute de Théodoros. Mais peu importait à la Grande-Bretagne que tel ou tel *ras* sortît vainqueur des compétitions qui auraient lieu. Sir Robert, tout en le ménageant, éconduisit le prince Kassa. L'intérêt que celui-ci avait à la ruine de Théodoros garantissait d'ailleurs au commandant en chef que Kassa n'attaquerait pas les Anglais par derrière pendant qu'ils seraient enfoncés dans l'intérieur.

Toutefois il prit toutes ses précautions. Il laissa une garnison à Adigrat comme il y en avait une à Sénafé et se dirigea vers le sud. Son avant-garde arriva le 20 février à Antalo, à mi-chemin de Magdala. L'armée avançait assez lentement dans cette région peu connue. Il lui fallait tracer une route à travers les basaltes afin de faciliter son ravitaillement, car la partie du pays que l'on traversait n'était guère fertile. Les lacs salés qui s'y trouvent l'ont fait surnommer le pays du sel. Les Anglais auraient pu l'appeler le pays de la disette. Le pain y était inconnu, et l'eau était saumâtre la plupart du temps. Le thé, la viande et la farine que l'on envoyait de Sénafé, arrivaient assez souvent en retard à cause d'incidents inévitables, mort subite de mulets porteurs, effondrement inattendu d'une partie de la route.

Toutes ces considérations obligeaient le général en chef à une grande prudence. A vrai dire, les nouvelles que l'on recevait du sud étaient bonnes. L'arrivée des Anglais avait contribué à détacher de Théodoros un certain nombre de chefs du Godjam et du Lasta. L'armée du négus avait fondu : il lui restait tout au plus six à sept mille hommes. Le roi des rois ne régnait plus en réalité que sur le territoire qu'occupaient ses soldats. Le reste de l'Abyssinie était en complète insurrection contre lui, notamment entre Antalo et Magdala.

La contrée entre ces deux localités se trouvait par suite fort ravagée. Sir Robert n'ignorait pas d'ailleurs qu'elle était plus accidentée que le pays que l'on venait de parcourir. Il usa de circonspection, et il fit d'Antalo un nouveau Sénafé. Il y eut ainsi près de 10 000 soldats échelonnés de Zoullah à Antalo. Avec les 5 000 autres le général constitua une colonne volante. On réduisit les impedimenta au minimum. L'ordinaire déjà à peine suffisant fut encore diminué, car il importait d'aller vite pour devancer la saison des pluies qui approchait et qui rend boueux le plateau et les *kouallas* infranchissables.

On partit d'Antalo le 12 mars emportant l'artillerie de montagne. Les canons avaient pu venir jusque-là sur leurs roues, mais les mener plus loin de cette façon était impossible. On démonta tout le matériel et on le chargea pièce par pièce sur les éléphants. On aurait pu sans doute se passer de ce surcroît de charge, mais on tenait à donner aux indigènes une haute idée de la puissance de l'Angleterre et certes ce ne fut pas un des moindres étonnements de ces derniers que de voir passer un convoi de ces lourds animaux chargés d'affûts, de roues, de boulets, sans compter le corps même des canons.

Le 18 mars, l'avant-garde anglaise atteignit le lac Ascianghi, et le 4 avril elle campa non loin de Bettor, dans la région d'Adela. On approchait du but : Magdala n'était plus qu'à quelques étapes, et d'ailleurs Théodoros lui-même s'était chargé de faciliter la marche de ses ennemis en construisant, peu de mois auparavant, une route pour mener son artillerie à Magdala.

Toutefois les fatigues furent grandes. L'armée anglaise se trouvait au bord d'un de ces *kouallas* dont nous avons déjà parlé. La Djidda, affluent du Betchilo, heureusement très faible à cette époque de l'année, y coulait. De l'autre côté du koualla, à une distance minime à vol d'oiseau, s'étendait le plateau de Talanta qui confine au pays d'Uccialli et au Betchilo même. Il fallut descendre au fond de l'abîme de la Djidda, à 1 200 mètres en contre-bas des deux plateaux, et remonter ensuite l'autre bord. Cela au prix de travaux inouïs malgré, comme nous l'avons dit, qu'une route fût déjà tracée. Les Anglais mirent une journée entière à franchir un espace qui en ligne droite avait tout au plus quelques centaines de mètres.

On s'arrêta quatre jours sur le plateau de Talanta

et l'on en fit le point de concentration définitif et la dernière base d'opération contre Magdala, dont on n'était plus qu'à 10 ou 12 kilomètres. Sir Robert y réunit sa petite colonne qui s'était acheminée en différents corps et successivement. Ayant ainsi autour de lui tous les moyens d'action il fit lever le camp le 10 avril. Trois *ambas* se dressaient à l'horizon à 3 000 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, dominant des précipices de 1 000 mètres de profondeur. Sur l'une de ces ambas se dressait la forteresse de Magdala où Théodoros s'était réfugié avec ses prisonniers européens. Elle paraissait inaccessible et entre des mains civilisées elle eût été imprenable, comme d'ailleurs toutes les autres ambas abyssines. Pour l'atteindre, il fallait en effet traverser le *koualla* du Betchilo que Magdala commande absolument, et le traverser presque en file indienne à cause de la nature du terrain.

C'est aussi là que Théodoros attendait ses adversaires. Il laissa les Anglais descendre sans encombre au fond du ravin, mais dès que leur première brigade eut gravi quelque peu les pentes, il lança sur elle ses soldats qui attaquèrent avec une fougue et une intrépidité merveilleuses. Grâce à leurs éclaireurs, les Anglais ne furent nullement surpris : ils réussirent à se former en bataille sur un petit plateau. La supériorité de l'armement et de la discipline firent le reste. Les Abyssins furent repoussés avec des pertes écrasantes : ils avaient perdu un sixième de leur effectif.

Sir Robert Napier posa à Théodoros les conditions suivantes : mise en liberté des prisonniers, reddition de Magdala ; il exigeait de plus que le négus se livrât à discrétion. Théodoros résolut de se défendre jusqu'au bout dans sa forteresse avec le peu de troupes qui lui demeuraient fidèles. Mais sa cause était désespérée. Le 13 avril, l'armée anglaise emportait d'assaut Magdala. Pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, le négus se fit sauter la cervelle.

La guerre était finie puisque les prisonniers étaient délivrés. L'Angleterre évacua le pays. L'armée, sous la conduite de son chef devenu lord Napier de Magdala, refit le chemin qu'elle avait parcouru. Elle repassa par Antalo, Adigrat et Sénafé en relevant tous les postes qu'on y avait laissés, en emportant tout le matériel et tous les approvisionnements qu'on y avait déposés à l'aller. Au commencement de juin toute l'armée se rembarqua pour les Indes, sauf quelques bataillons laissés à Zoullah momentanément et qui furent eux-mêmes bientôt relevés.

L'Angleterre avait dépensé 125 millions environ pour ne retirer aucun profit réel : il n'y avait pas alors, comme aujourd'hui, entre les puissances européennes une « course aux colonies » et l'on ne s'attachait qu'aux meilleures. La Grande-Bretagne avait vu que si la conquête avait été très coûteuse, garder la contrée le serait encore plus et que, pour avoir vaincu le négus, on n'en avait nullement fini avec les chefs.

*
* *

L'Italie aurait pu méditer cet exemple avant de s'engager dans cette partie de l'Afrique. Que si l'on compare la situation présente de ses troupes avec celle des Anglais en 1868, quelques réflexions se présentent d'elles-mêmes à l'esprit.

Dans leur expédition les Italiens ont suivi la route anglaise : Sénafé, Adigrat, Makallé, Amba-Alagi, et ils n'étaient pas loin d'Antalo quand survint leur dernier désastre. On sait qu'ils ont mis longtemps à venir jusque-là. Ils ont donc pu créer derrière eux des forts comme ceux de Makallé et d'Adigrat qui coupent actuellement la route aux Choans. Leur position est donc plus forte que celle des Anglais.

Mais les Abyssins sont aussi beaucoup plus redoutables qu'alors. Au lieu des 6 à 7 000 hommes de Théodoros on parle des 50 000 ou 60 000 de Ménélik, chiffre toutefois exagéré. De plus, les Abyssins sont bien mieux armés. Enfin Ménélik n'est pas, comme Théodoros, abandonné de la plupart des *ras* : son pouvoir est au contraire respecté dans tout le pays.

Si une bataille s'engage, les Italiens triompheront sans doute comme les Anglais et pour les mêmes raisons, à moins d'une surprise possible dans une cluse des montagnes. Mais les Choans ne se sentant pas en force peuvent parfaitement se retirer vers le sud et c'est dans cette hypothèse surtout que M. Crispi fera bien de réfléchir aux cinq à six millions de livres sterling dépensés par l'Angleterre pour aller provisoirement jusqu'à Magdala seulement.

963 CH. MONCHICOURT.

LES CONVENTIONS DE 1883

De récents incidents ont ramené l'attention publique sur les conventions intervenues, en 1883, entre l'État et les grandes compagnies de chemins de fer. Notre intention n'est pas de nous mêler aux polémiques passionnées que cette question soulève périodiquement dans la presse et à la tribune. Nous croyons plus utile de rechercher dans quelles conditions ces contrats sont nés et d'exposer sans parti pris les conséquences qu'ils ont eues pour l'État, pour les compagnies et pour le public.

A la fin de l'année 1877, lorsque M. Dufaure prit la direction du cabinet libéral, une ère de prospérité se levait sur la France. A l'extérieur et à l'intérieur, aucun nuage n'assombrissait l'horizon. Les passions

politiques, naguère encore si ardentes, paraissaient assoupies, le pays venait de supporter sans faiblir les charges colossales résultant de nos désastres et de la reconstitution de notre puissance militaire, la prospérité publique se traduisait et par des excédents budgétaires considérables et par le développement sans exemple de notre commerce extérieur : tout, enfin, permettait d'envisager l'avenir avec confiance. Le moment était donc bien choisi pour inaugurer une politique de confiance, d'apaisement et de travail. Aussi, le pays accueillit-il avec une satisfaction réelle le programme de grands travaux publics élaboré par MM. de Freycinet et Léon Say de concert avec Gambetta. Ce programme était sagement conçu à l'origine. Il s'agissait de consacrer un capital de 4 milliards environ, — longuement échelonné, — à la reconstitution de notre outillage national, c'est-à-dire au développement de notre réseau ferré et fluvial et à l'amélioration de nos ports. Réduit à ces limites, ce programme ne dépassait pas évidemment les ressources du pays.

Mais on avait compté sans le parlement. De la discussion législative le programme primitif sortit profondément modifié et démesurément amplifié. Une fois déchaînés, les appétits électoraux ne connurent plus de frein : chaque député voulut avoir sa portion de chemin de fer et sa part de canal. Il est inutile de revenir en détail sur cette folle enchère électorale. Un seul fait donnera l'idée de l'âpreté que le parlement mit à cette curée : le conseil général des ponts et chaussées avait évalué à 4500 le nombre des kilomètres de voies nouvelles à construire ; la Chambre le porta à 8848, non compris 4152 kilomètres à construire ultérieurement, soit un total de 13000 kilomètres. Il en fut de même pour les canaux, pour les ports. Et la dépense qui ne devait pas dépasser 4 milliards fut portée à plus de 9 milliards.

Quoi qu'il en soit, on se mit à l'œuvre : d'innombrables chantiers s'ouvrirent sur les points les plus divers du territoire. Les débuts de l'opération furent heureux. Les ressources abondaient. Chaque année croissaient les excédents budgétaires en 1879 ils étaient de 142 millions; en 1880, ils atteignaient 169 millions et en 1881 ils dépassaient 219 millions (exactement 219829000 francs). Enfin l'émission du nouveau 3 0/0 amortissable assurait des ressources abondantes. Plus de 300000 souscripteurs avaient répondu à l'appel du gouvernement pour un chiffre de 528 millions et demi de rente!

On sait comment cette prospérité vertigineuse fit place, brusquement, au début de 1882, à une dépression qui ébranla le marché financier jusque dans ses fondements. Au sortir de la tourmente un fait se dégagea avec une inéluctable évidence : c'est que l'État était dans l'impossibilité absolue d'exécuter, avec ses seules ressources, le grand programme de 1878. Fallait-il interrompre les travaux commencés, fermer les chantiers à peine ouverts, en un mot faire banqueroute aux engagements si souvent et si imprudemment pris devant le pays?

C'est alors que pour éviter ce redoutable et humiliant aveu d'impuissance, le gouvernement se décida, sans enthousiasme, à faire appel aux grandes compagnies pour leur demander d'achever les lignes dont il avait accepté la lourde responsabilité (1). Quelle était alors la situation des Compagnies et dans quelle mesure pouvaient-elles prêter leur concours à l'Etat?

Les compagnies, elles aussi, avaient profité de la prospérité des dernières années. Elles avaient à peu près achevé la construction des lignes mises à leur charge par les conventions antérieures; leurs recettes croissaient normalement d'année en année; de 945 millions en 1879, elles s'étaient élevées à 1 172 millions en 1882. Leur dette vis-à-vis de l'État s'allégeait par la diminution croissante des avances faites sous forme de garantie d'intérêt. Le Nord n'avait jamais fait appel à cette garantie, la compagnie Paris-Lyon n'y recourait que dans des limites très restreintes, la compagnie d'Orléans avait déjà remboursé 20 millions, et la dette du Midi se trouvait réduite à 35 millions; tout annonçait donc une longue période de prospérité.

Les choses en étaient là lorsque l'État fit appel aux compagnies pour leur demander d'achever le troisième réseau qui devait compléter l'ancien et le nouveau réseau fondus en un seul. Nous ne pouvons analyser ici les diverses conventions qui intervinrent à la suite de longs pourparlers, mais en voici l'économie générale commune à toutes les compagnies.

1° Les compagnies étaient substituées à l'État pour assurer les dépenses nécessitées par l'achèvement des lignes commencées et des lignes non commencées comprises dans le programme de 1879.

2° Les compagnies contribuaient ferme pour 25000 francs par kilomètre aux dépenses de la superstructure des lignes nouvelles et elles s'engageaient à fournir à leurs frais le matériel roulant, le mobilier et l'outillage des gares de ces mêmes lignes.

3° Enfin les compagnies qui étaient débitrices envers l'État du fait de la garantie d'intérêt acceptaient de rembourser leur dette à bref délai sous forme de travaux. Ces conditions n'étaient pas exactement les mêmes pour toutes les compagnies. Ainsi la compagnie du Nord prenait exclusivement à sa charge la dépense totale des lignes qui lui étaient concédées. Subsidiairement, les compagnies s'engageaient à

(1) En même temps le gouvernement sollicitait le concours financier des Chambres de commerce pour l'exécution des travaux commencés dans les ports.

diminuer leurs tarifs de transports des voyageurs et des marchandises par grande vitesse dans le cas où l'État abolirait les taxes du dixième frappant les tarifs de voyageurs et de marchandises par grande vitesse. On sait que cette importante réforme a été mise en pratique à partir du 1er avril 1892 et que la réduction a atteint jusqu'à 33 p. 100 pour les 3es classes et les messageries.

Mais avant de se charger de travaux aussi considérables, avant de faire appel au crédit public dans des proportions exceptionnelles, avant de consacrer à des opérations aléatoires toutes leurs plus-values futures pendant de longues années, n'était-il pas juste que les compagnies demandassent quelques garanties proportionnées aux risques qu'elles couraient? En conséquence elle demandaient simplement que leur dividende fût consolidé au taux des vingt dernières années. En vérité cette prétention n'avait rien d'excessif.

Dès le lendemain de la signature des conventions, les compagnies se mirent à l'œuvre, et bien qu'elles aussi eussent à subir le contre-coup de la crise de 1882, — crise qui se manifesta par une longue dépression des recettes, — elles purent se procurer les ressources nécessaires pour construire plusieurs milliers de kilomètres de voies nouvelles. Et telle est la puissance de leur crédit que les appels incessants qu'elles firent à l'épargne publique non seulement ne pesèrent pas sur le cours de leurs obligations qui n'a cessé de monter, mais qu'ils ne ralentirent pas un seul instant la progression des rentes. — C'est ainsi que l'Etat put tenir les engagements de 1879 et poursuivre l'exécution du grand programme des travaux publics sans recourir à une nouvelle émission de rentes.

Telle est, impartialement résumée, l'histoire de ces fameuses conventions qui occupent, encore une fois, le monde parlementaire. Ces conventions, on ne saurait trop le répéter, n'ont pas été recherchées par les compagnies, elles ont été imposées par la force des choses. Le gouvernement avait pris des engagements hors de proportion avec ses forces et le pays attendait la réalisation de promesses imprudentes, il fallait à tout prix trouver une solution. De toutes celles qu'on pouvait choisir, l'idée de faire concourir les compagnies à l'achèvement des lignes promises était assurément la meilleure, au moins pour l'État, qui se trouvait ainsi affranchi d'une charge trop légèrement acceptée par lui. On peut, par contre, se demander si la réciproque a été vraie pour les compagnies. Mais c'est un autre ordre d'idées que nous n'avons pas à aborder aujourd'hui.

[351.812] GEORGES MICHEL.

VARIÉTÉS

Le Plagiat en 1895.

M. Gabriel d'Annunzio, le barde élégant des Abruzzes, s'est vu, quinze jours durant, âprement attaqué, chaleureusement défendu. Nous apprimes, un soir de janvier, qu'il avait dévalisé un Sâr, l'unique Sâr dont s'enorgueillisse la littérature ; il avait plagié le truculent écrivain qui, ayant le plus abusé de la réclame, pouvait se croire et être cru le plus célèbre des beaux esprits, partant le mieux prémuni contre les plagiaires. Comment arborer les dépouilles d'un homme si connu sans risquer d'être incontinent dénoncé par elles? Qui oserait cela? M. d'Annunzio l'osa, et avec une fortune singulière, car il put jouir huit années du fruit de ses larcins sans exciter la moindre défiance. Est-ce M. d'Annunzio qu'on ne lisait pas ? Est-ce M. Péladan qu'on n'avait pas lu ?

Mais un justicier veillait dans l'ombre. M. Enrico Thovez, publiciste également italien, s'armait de ciseaux vengeurs, et longtemps s'adonnait à un émouvant découpage de petits papiers. Il compilait, numérotait, colligeait avec une patience tatillonne. Et de ce labeur résultait une sorte de « cahier d'expressions » comme en tiennent les bons rhétoriciens, quelque chose comme une anthologie des notables écrivains du jour, mais dressée, — notez ceci, — rien qu'avec les emprunts de M. d'Annunzio. Il y avait là, outre des pages entières de M. Péladan, des agencements de rimes du poète italien Tommaseo, des rapsodies du poète anglais Shelley, des images de choix, des coups de lumière imprévus, des notations subtiles d'analyste, et jusqu'à des tableaux achevés, « pigés » au vol, — comme on dirait en style d'atelier, — dans Flaubert, Baudelaire, les Goncourt, Mæterlinck, Verlaine... Qui encore ?

Et tous ces joyaux, ces pierreries, ces ors rutilants n'étaient vraiment point disparates en ce décor savant et choisi, s'harmonisaient même avec lui, méconnaissables désormais à moins de quelque imprévue révélation, comme celle qui fait transparaître, aux rayons Röntgen, les perles massives d'un collier de prix sous les contours plus estompés du coffret de santal qui les enferme.

Mais aussi, quel scandale quand la lumière se fit ! Que de réquisitoires en toutes langues ! Lui, pour se disculper, d'alléguer son jeune âge : il a trente-deux ans aujourd'hui, mais il n'en avait, au temps dont on parle, que vingt-quatre. A vingt-quatre ans est-on assez grand garçon pour discerner le *tien* du *mien?... Chi lo sa?* D'ailleurs, il avait effacé par la suite, dans le texte livré à son traducteur français,

la plupart des passages qu'on incrimine : preuve, dit-il, qu'il jugeait lui-même « ces quelques détails » sans intérêt dans son œuvre ;... preuve aussi, diront ses détracteurs, qu'il avait bien conscience de son cas et voulait prévenir les réclamations de nos compatriotes qui auraient bien reconnu leurs propres phrases une fois traduites dans leur langue.

M. d'Annunzio fait remarquer encore, ou d'autres font remarquer pour lui, que tous ces fragments mis bout à bout tiendraient en quelques pages : Quelques pages ! une misère, auprès des vingt volumes déjà publiés par lui ! Toute autre considération mise à part, l'argument est recevable : c'est une comptabilité à établir ; mais si ces fâcheuses peccadilles n'amoindrissent pas sensiblement l'idée qu'on s'était faite de son talent, elles ne sont pas, néanmoins, pour exalter l'idée qu'on se fera de son caractère.

Il y a toutefois de chauds défenseurs : M. Gaston Deschamps, pour l'absoudre, a remonté le cours des siècles : il évoque Pausanias et ses Corinthiaques... je veux dire Apollonius de Rhodes en ses Argonautiques ; on cite Corneille, Molière, La Fontaine... Et après ? La vérité, c'est que le plagiat est aujourd'hui en pleine vogue : on l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue : on passe pour paradoxal à oser l'attaquer. Ses hauts faits, on le voit, inaugurent bruyamment l'année 1896, comme ils ont défrayé bruyamment les derniers mois de 1895. La discussion reste ouverte, et c'est en cela que les arguments échangés peuvent être bons à rappeler ici, comme donnant tour à tour la note *pour* et la note *contre*.

Dans la *Venise sauvée* de Thomas Otway, traduite de l'anglais pour le théâtre de l'*Œuvre*, il y avait une conspiration. Quel est le faiseur de drames qui n'a pas trempé dans une demi-douzaine de conspirations ? M. Sardou, pour sa part, en a ourdi une dans *Patrie*, une autre dans *Théodora*. Ce sont des points de ressemblance avouables : « Les conspirations sont à tout le monde », explique M. Sardou. Oui, en tant que matière première ; non, en tant qu'article manufacturé. Mais peut-être s'est-on montré plus pointilleux avec M. Sardou qu'avec tout autre. C'est qu'il passe, à tort ou à raison, pour avoir l'emprunt facile. N'a-t-on pas évoqué jadis, à propos de sa *Fédora*, le *Drame de la rue de la Paix*, de Belot ; à propos de *Patrie*, n'a-t-on pas mis et remis en cause la *Bataille de Toulouse* de Méry ? Alfred Assolant, qui n'était pas le premier venu, s'est montré particulièrement amer pour lui. Chacune de ses pièces lui suscite ainsi des protestataires grincheux, et parfois plus grincheux que sincères ; des « réclamations » qui sont surtout des « réclames ». Cela tient beaucoup aussi aux idées partageuses qu'il avoue, qu'il professe en matière d'emprunt, puisqu'il a érigé en loi (*Figaro* du 11 décembre 1862) qu'un auteur dramatique n'outrepasse pas son droit « en s'inspirant de l'idée d'un confrère, — eût-elle déjà défrayé la scène — *à cette seule condition de faire mieux que le prédécesseur.* » Et de rechef (*Gaulois* du 12 nov. 1895), il a soutenu qu'un grand homme peut, sans remords, dévaliser un chétif inconnu, pourvu qu'il fasse disparaître le cadavre : « Que sont-elles devenues, en effet, les œuvres qu'on m'a accusé d'imiter ?... Si j'ai volé, on concèdera que j'ai aussi assassiné : alors tout va bien ! »

C'est une boutade pleine d'humour : seulement, un auteur s'expose, avec cette théorie du « tant vaut la sauce, tant vaut le poisson », à ce qu'on lui réplique : « Soit, mais que vaut la sauce ? » Il s'expose surtout, puisqu'il est admis qu'on ne prête qu'aux riches, à ce qu'on lui prête, comme cette fois, de méchantes histoires de brigands. Il y a tant de gens qui adorent se poser en volés ! La galerie se délecte à ces petits scandales, et, sans se fatiguer à écouter les parties, les condamne solidairement aux dépens :

> Car toi, Loup, tu te plains quoiqu'on ne t'ait rien pris,
> Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.

De la pièce d'Otway, M. Zola n'a pris, lui, qu'un seul passage, n'ayant pas lu le reste. Mais ce passage, il l'a transporté intégralement dans *Nana*. Il en est convenu très délibérément au cours d'une interview consignée dans le *Gaulois* :

> Cette scène, j'ai fait mieux que la rappeler comme conception et comme allure : je l'ai reproduite textuellement. Je vous indiquerai même ma source : Taine !... Taine, où j'avais lu la scène au temps de ma jeunesse et où je l'ai reprise, quand, écrivant *Nana*, elle m'est venue à l'esprit... Tenez voici la scène du sénateur dans Otway :
>
> ...Eh bien ! maintenant que vous avez eu les pièces du procès sous les yeux, je vous dirai que j'ai fait cela volontairement, naturellement, sans la moindre arrière-pensée, pour la raison très simple que c'était mon droit. Mais oui, mon droit ! Un écrivain a parfaitement le droit de prendre telle scène accessoire dans l'œuvre d'un classique pour l'adapter à sa façon là où il lui semble que cette scène est à sa place.
>
> Vous entendez bien ce que je dis : un auteur « classique », un écrivain mort, dont l'œuvre est entrée dans l'héritage commun... C'est un ancêtre... Il est à nous tous, ses descendants.

Nous entendons bien : et la théorie nous semble, à très peu de chose près, inattaquable. A-t-on crié au plagiat, jadis, quand un écrivain scrupuleux entre tous, Théodore de Banville, est allé chercher dans les *Métiers inconnus* de Privat d'Anglemont ce type de bohème si particulier : le *Fabricant d'œils de bouillon pour gargotes ?* A-t-on accusé MM. Meilhac et Halévy de plagiat quand on a reconnu, dans la fameuse lettre de la Périchole : « O mon pauvre amant, je te jure... », la non moins fameuse lettre de Manon

Lescaut à des Grieux : « Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, et qu'il n'y a que toi que je puisse aimer de la façon dont je t'aime... » Au contraire, on a trouvé cette allusion pleine d'à-propos et de charme. Mais nous apprécierions mieux encore les fermes déclarations de M. Zola si la portée du mot « un classique » s'y trouvait mieux précisée. Il y a des classiques si peu connus que c'est presque un cas de conscience que leur faire des emprunts sans leur donner acte de leur prêt. Rien qu'en citant leur nom, on acquitterait cette petite dette de reconnaissance, et leur ombre en tressaillirait d'aise. L'œuvre d'Otway, classique en Angleterre, l'était-elle assez en France pour mettre en repos la conscience de l'emprunteur? Peut-être oui, puisqu'elle est racontée longuement dans Larousse ; peut-être non, puisque M. Zola lui-même n'en connaissait juste qu'une scène. Eût-il aussi philosophiquement disposé, pour en agrémenter un de ses chapitres, de ces fragments classiques qui sont reconnaissables *a priori*, du « sans dot » de l'*Avare* ou du « le pauvre homme ! » de *Tartuffe?*... Et pourquoi non?... Molière est bien aussi classique qu'Otway... avec cette nuance que Molière peut se passer d'étiquette indicative. Est-ce aussi sûr pour Otway, voire pour Denis Poulot, l'auteur du *Sublime* (1)? Il y avait, tout en usant d'eux librement, un moyen bien simple d'échapper aux critiques : c'était de citer leur nom dès le premier jour et sans attendre les clameurs indiscrètes des confrères toujours aux aguets.

Mais où, mais comment citer leurs noms? Peut-on décemment exiger du romancier, du dramaturge, qu'ils se fassent leurs propres scoliastes ; qu'ils interrompent, qui sa narration, qui son dialogue, par des « Comme dit un tel », ou par des renvois en bas de pages : « *Confer Thomasii Otwei Venetias liberatus*, pp. 122 *et seq*... » Ce serait d'un grotesque achevé.

Cependant il y a toujours des moyens d'arriver à dire ce qu'on veut dire, ne fût-ce que par un mot glissé dans une préface... Moyen de pédant ? Possible. Vous n'aimez pas les préfaces?... Aimez-vous mieux, par cette inconséquence initiale, avoir ouvert la porte aux tumultueuses revendications? « Vous vous êtes approprié *Mes-Bottes* sans m'en donner reçu », vous dira M. Denis Poulot. Et vous voilà désormais suspect de tous les crimes et pour le reste de vos jours. Maintenant, comme à la douane, on fouillera sévèrement vos bagages; on scrutera vos intrigues, on confrontera vos personnages avec le premier Rocambole venu; on leur interdira telle profession, comme ayant déjà servi. Leurs noms, leurs prénoms même crieront votre coulpe. Le *Bottin* et le calendrier sont à tout le monde, hormis à vous. M. Zola en sut quelque chose quand parut son livre : *Une page d'amour*.

« Mais ! c'est mon roman ! s'est écriée Mme Berton née Samson. J'ai, moi, conté cette même histoire sous le titre : *les Amours d'un homme laid !* »

Un peu sèchement, M. Zola répliqua qu'il ne connaissait ni le livre ni l'auteur, ce qui était peu galant. Mme Berton, piquée au jeu, lança un manifeste où, sur deux colonnes parallèles, elle analysait les deux livres. Or, ces deux analyses étaient, mot pour mot, identiques. Mais c'était, entre nous, plus spirituel que probant, puisqu'elles étaient toutes deux rédigées par Mme Berton. La colonne de droite, consacrée aux *Amours d'un homme laid*, commençait ainsi :

Une jeune veuve, sage et douce : elle a une petite fille.

Et la colonne de gauche, réservée pour *Une page d'amour*, répétait en écho :

Une jeune veuve, sage et douce : elle a... etc.

Jusqu'ici, rien de scandaleux dans le rapprochement : l'héroïne est veuve? C'est le cas de beaucoup de femmes; sage et douce? C'est le cas de quelques-unes. Elle a une petite fille? C'est très normal, étant donné qu'avant d'être veuve elle fut en puissance de mari. Continuons :

Cette petite fille s'appelle Jeanne.

Quoi ! Dans les deux romans !... Mais Jeanne est un prénom comme un autre ; plus gracieux que beaucoup d'autres, ainsi plus fréquemment choisi. Le plagiat serait plus manifeste si elle s'appelait Hermangarde.

Cette petite fille est malade.

Ceci devient grave. Mais, le cas admis, on s'explique assez que la maman envoie chercher le médecin.

Ce docteur est un homme jeune et marié...

Bon ! L'école de Scribe avait tant abusé des vieux docteurs aux vénérables cheveux blancs que l'idée d'en inventer de jeunes a pu surgir simultanément en deux cerveaux bien organisés.

Mais pourquoi marié?... M. Zola aurait bien pu en faire un célibataire ! Trop de ressemblances, décidément ! marquons-lui un mauvais point.

La jeune veuve a un vieil ami qui veut l'épouser.

Il y a des vieillards qui ne doutent de rien...

Un amour platonique naît entre le docteur et la jeune veuve.

(1) « Ainsi, dit à ce propos M. Zola, ne m'a-t-on pas adressé le reproche de m'être servi, pour écrire l'*Assommoir*, des documents que m'offrait le livre de Denis Poulot? Mais comment voulait-on que je fisse un roman sur l'ouvrier au temps du second Empire sans puiser aux sources qui me paraissaient les plus authentiques ? »

Platonique? Pas chez M. Zola, s'il vous plaît, puisque la jeune veuve se donne au jeune docteur avant d'épouser le vieil ami. D'où divergence sérieuse : un bon point à M. Zola ! Et pourquoi épouse-t-elle le vieil ami? C'est que le jeune est marié, ce qui, en ce temps-là, passait encore pour un obstacle. Quant à l'idée du mariage... Le mariage est à tout le monde, dirait M. Sardou.

Après cette cérémonie, nous bifurquons : chez M. Zola, la petite meurt : « Et, dit malicieusement Mme Berton, on voit celle qui l'aimait tant parler sur sa tombe de choses indifférentes...de cannes à pêche, je crois. C'est une idée originale, et qui appartient tout entière à M. Zola ». Eh mais! voilà des différences essentielles, et vous en convenez, Madame! Quant aux analogies, nous les voyons aussi, mais nous les voyons fortuites, sans aucun de ces stigmates irrécusables où la préméditation se fait palpable.

M. Anatole Cerfbeer constatait ces jours-ci, sans incriminer personne, que le *Remplaçant* de MM. Busnach et Duval, qu'on jouait hier encore au Palais-Royal, est le sujet même de *J'épouse ma femme*, pièce de MM. Quinon et Denier, donnée en 1885. Rien de plus fréquent que ces imitations involontaires d'autant plus difficiles à éviter qu'on n'a pas lu les gens qu'on imite ainsi. Dans ces occurrences, ce n'est plus Pierre qui s'inspire de Paul, ou Paul qui s'inspire de Pierre, c'est Pierre et Paul pastichant de tout leur cœur un tiers moins susceptible que nous tous, et qui s'appelle la nature humaine. C'est imiter quelqu'un que de planter des choux, a dit... vous savez qui. Et M. Larroumet, à propos de Beaumarchais, brodait là-dessus de fort jolies choses :

Depuis qu'il y a des hommes, et qui écrivent, ils s'empruntent les uns aux autres la matière de leurs fictions. « Nous n'avons, comme dit l'autre, que sept pauvres petits péchés capitaux pour passer le temps. » Nous n'avons aussi, pour faire de la littérature, qu'un petit nombre de passions et d'actes, toujours les mêmes et toujours nouveaux... Plusieurs fois les critiques se sont évertués à dresser le compte des situations dramatiques; ils n'en ont trouvé qu'une quarantaine. Tout récemment, avec beaucoup d'érudition, de sens critique et d'ironie, un jeune écrivain, M. Georges Polti, en réduisait le nombre à trente-six...

Justement! Tous les malentendus viennent de là : on est mille, dix mille à se disputer ces trente-six maigres os à ronger!

Que si, quittant la psychologie, vous vous rabattez sur le champ de l'histoire pour essayer d'y « planter vos choux » autrement que les autres, vous le trouverez, si vaste qu'il paraisse, mille et mille fois retourné d'un bout à l'autre par ceux qui se sont levés plus matin. Libre à vous cependant d'y choisir votre coin, mais sans vous donner des airs de premier occupant, et sans prétendre vous y entourer de palissades. Le champ est public. Hier, par exemple, les Louis XVII faisaient fureur. On nous en garantissait, pour la saison théâtrale, huit ou neuf sur les planches : c'était beaucoup, ce n'était pas trop. Mais le plaisant était de voir à chaque instant un des huit ou neuf sortir du rang pour faire une annonce : « Moi seul ai inventé Louis XVII ; je m'en réserve la priorité. » La priorité de Louis XVII!... Protester d'avance contre une pièce historique sur le simple vu de son titre, c'est pousser loin le culte de ses droits.

Même jeu avec Napoléon Ier. M. Bergerat vient de terminer un *Divorce impérial;* il se trouve que Mme Pauline Savari avait déjà, sur cette donnée, machiné une action dramatique; elle constate cette priorité, c'est son droit. Mais de croire que ce constat lui confère un monopole, c'est illusion pure : comme les conspirations et les mariages, les divorces historiques sont à tout le monde. On ne monopolise pas l'histoire. Le seul dramaturge de marque à qui revienne, en bonne équité, la priorité de l'invention, c'est Napoléon Ier. Il ne réclame pas. Passons.

M. Scholl, mis sur ce chapitre (*Événement* du 23 novembre dernier) s'amusait à taquiner M. Alexandre Dumas fils, qu'on ne pouvait supposer si près de sa fin. Il lui mandait que la plus belle scène de la *Princesse de Bagdad* avait été déflorée naguère par... Paul de Kock. Il répondait d'avance à ses protestations en ajoutant : « Dumas n'a sans doute jamais vu jouer ni lu *Tout ou Rien*, drame en trois actes de Paul de Kock représenté le 16 août 1838 sur le théâtre de l'Ambigu-Comique. » La mort, qui survint brusquement cinq jours après, n'a pas laissé au maître le temps d'être interviewé là-dessus. Quoi qu'il en soit, qu'il y ait eu réminiscence involontaire ou rencontre accidentelle, le rapprochement des deux morceaux ne laissait pas d'être piquant.

Même situation dans l'une et l'autre pièce : une femme, une mère, placée entre son amour et son enfant. Le jour où l'amant — l'étranger — s'oublie jusqu'à battre le petit, le fils de l'autre, elle se sent reprise toute par son devoir de mère ; son cœur se soulève et, dans un coup de révolte, elle se sent de force à chasser l'intrus.

Dumas, quelques jours auparavant (le 13 novembre), avait signalé de lui-même d'autres rapprochements possibles, qu'après comme avant cet aveu il eût été puéril et inique de lui reprocher.

Tenez! disait-il à un visiteur : *Denise* est bien de moi, n'est-ce pas? Eh bien, je l'ai faite après l'*Angèle* de mon père et la *Claudie* de Mme Sand. Dans *Angèle*, il y a la scène où la fille-mère, — tout comme dans *Denise*, — avoue sa faute à l'homme qui va l'épouser... Et rappelez-vous *Claudie*... Ici, je craignais tellement de rappeler la pièce, que je travaillais avec la brochure de Mme Sand

sur ma table, courant aux scènes aussitôt que le détail d'une situation me paraissait d'une originalité douteuse. Voulez-vous un autre exemple? Prenez la *Chaîne* et *Monsieur Alphonse* : vous verrez que la pièce de Scribe m'a servi de point de départ. Voilà comment je comprends l'emprunt en littérature.

D'autres le comprennent différemment, entre autres M. Sydney Grundy, un compatriote d'Otway, un dramaturge vivant, très vivant, qui passe à Londres pour avoir la *vis comica*.... S'il ne l'a pas, il sait où la prendre. Où? Dans notre Labiche. C'est là qu'il a cherché la scène à faire. La trouvant toute faite, il s'est borné, le traître, à la traduire en sa langue : *traduttore, traditore*. Mais une scène en appelle une autre : alors, mis en goût, il a pris l'autre, toutes les autres, l'acte entier, et puis, dame, la pièce entière, Moins le titre, cependant. Le titre, il l'a changé, comme on démarque un mouchoir volé pour en mieux celer l'origine. Et voilà comme les *Petits Oiseaux* du bon Labiche sont devenus la *Paire de lunettes*, *a Pair of spectacles* by Sydney Grundy.

Toute la pièce y a passé, — dit M. Sarcey qui a levé ce lièvre, — depuis le premier jusqu'au dernier acte, sans en excepter même le joli couplet où, dans la pièce de Labiche, l'ingénue explique pourquoi elle n'en veut pas aux petits oiseaux de se sauver — ingrats comme des plagiaires — après avoir mangé le pain qu'elle leur émiette... « Jamais ils ne m'ont dit merci, et souvent il y en a un plus pressé que les autres qui me donne un coup de bec. Cela ne m'empêche pas de recommencer le lendemain »... Qu'en dites-vous, mes amis? Les *Petits Oiseaux* ne sont pourtant pas une pièce si inconnue : ils ont été joués au Vaudeville avec succès : on les y a repris maintes fois; ils appartiennent maintenant au répertoire de la Comédie-Française, où ils ont eu un nombre considérable de représentations. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que M. Augustin Filon, dans la *Revue des Deux Mondes* (1), croyant cette pièce anglaise, en admire la philosophie profonde. Peut-être a-t-il raison...

Où s'arrêtera l'audace des malfaiteurs? comme dirait M. Prudhomme. Après l'aigrefin qui « traduit » la prose, voici l'escamoteur de vers. Ce dernier atteint le comble du sans-gêne, lorsque, au lieu de quelques rimes éparses, de quelques hémistiches mal gardés, il fait sa main avec une pièce d'une seule venue. Ici, plus d'excuse : en cas de surprise, plus de rencontre d'idées à alléguer; car, s'il y a plusieurs manières — en comptant les mauvaises — de dire en vile prose « marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour », il n'y en a qu'une de le dire en vers. Lisez la piécette ci-après, et demandez-vous si elle a pu avoir deux moules distincts, germer tour à tour en deux cerveaux différents, à moins que ce ne soit par un phénomène de télépathie :

POUR UNE BLONDE

Le soleil rougit ton châle,
Et sourit dans ton œil bleu...
Veux-tu — la lune est si pâle —
Veux-tu m'écouter un peu?

Mes yeux caressent ta bouche
Qui palpite de désir...
Quand tu fais moins la farouche
N'as-tu pas quelque plaisir?

Le soir met sur ton épaule
Un manteau bien moins discret.
Dans l'ombre un secret nous frôle,
Et nous frôlons un secret.

La lune blanchit ta hanche
Et blanchit notre décor.
Veux-tu — la lune est si blanche —
Veux-tu m'écouter encor?

Cela parut le 2 août dernier dans un de nos grands journaux parisiens. Une notule en prose, toute parfumée de métaphores à la maréchale, nous avertissait que ces jolies choses sortaient de l'« écrin », ou peut-être bien du « drageoir » — car je cite la notule de souvenir — du bon poète Eugène Richet, « dont les rimes, dans les villes d'eaux les plus renommées, voltigent aux lèvres des belles mondaines ». Or, cette prose précieuse émanait seule du drageoir : les vers arrivaient d'ailleurs, ayant paru mot pour mot, virgule pour virgule, dans le *Courrier français* du 20 mai 1894 sous la signature « l'Ultézime », pseudonyme anagramme, appartenant sans conteste à un jeune poète, M. Émile Lutz.

Ainsi, du ponant à l'orient de la littérature, plagiat partout : en France, en Angleterre, en Allemagne. La contrebande se rit des frontières et, malgré montagnes, fleuves ou détroits, pratique une façon de libre-échange essentiellement simpliste. La convention de Berne et autres traités internationaux restent lettre morte pour elle, l'extradition n'étant point en vigueur, n'est-ce pas, pour les délits de plagiat. Autant de pris sur l'ennemi, murmure-t-on. C'est juste ce que disait en son temps le cavalier Marini : « Prendre sur ceux de sa nation, c'est larcin; prendre sur les étrangers, c'est conquête. » L'opinion est cavalière; Scudéry, qui la cite dans sa préface d'*Alaric*, l'approuve nettement, très patriote : « Je pense, dit-il, qu'il avait raison. »

GEORGES IZAMBARD.

1 *Le Théâtre anglais contemporain*, 15 septembre 1895. « On dirait, dit M. Filon, que l'auteur venait de relire les *Adelphes* de Térence. »

LIVRES NOUVEAUX

La carrière d'un domestique au XVIIe siècle,

D'APRÈS LES MÉMOIRES DE GOURVILLE

Certains hommes embarrassent fort notre jugement. Telles de leurs actions sont d'un franc coquin, et ils ont eu pourtant des dons de nature, des agréments de l'esprit, même des qualités du cœur qui ne laissent pas de garder sur nous quelque pouvoir de séduction. Nous ne saurions sans regret en dire tout le mal qu'ils méritent, ni davantage en penser sans scrupule le bien dont nous serions tentés. Il faut compter Gourville parmi ceux qui nous induisent à cette étrange perplexité. Sainte-Beuve, qui lui a consacré un de ses plus brillants Lundis, a pris peut-être à l'excès le parti de l'indulgence. On sait qu'il avait un faible pour ces gens de sens et de goût chez qui la dignité de la tenue supplée presque à l'honneur, et il leur passait mainte défaillance. C'est affaire d'inclination propre et dont il serait oiseux de disputer. En considérant les voies imprévues qui, par la fortune, ont mené aussi Gourville à la considération au lieu de l'en éloigner, peut-être importe-t-il plutôt d'examiner ce que les aventures de cet habile personnage nous apprennent sur l'état de la morale publique en son temps, et partant sur les variations dont elle a été l'objet depuis lors. Ce ne sera pas le moindre profit à tirer des *Mémoires* qu'une édition nouvelle nous convie à relire, édition admirable, entreprise par la Société de l'Histoire de France, confiée aux soins diligents, à la sûre critique de M. Léon Lecestre, et telle, en un mot, qu'elle ne laisse rien à reprendre à l'érudit, rien à désirer à l'ignorant.

N'ayant fait que passer un instant par l'étude d'un procureur, Gourville entre dans la vie comme domestique, et domestique jusqu'à la fin il restera, depuis la casaque rouge dont le revêt La Rochefoucauld jusqu'au moment où, admis à la table et au jeu du roi, il ne cessera pas de prodiguer au grand Condé les services du plus fidèle intendant. « Cet homme est à moi, » pourra toujours dire de lui, ou le sous-entendre, soit l'auteur des *Maximes*, soit Mazarin, soit M. le Prince, et Gourville sera le dernier à s'en défendre. Voilà le trait essentiel à retenir. En premier lieu, la condition de domestique, comme on l'entendait alors et telle que les mœurs l'avaient faite, nous fera reconnaître dans cette surprenante carrière autre chose qu'une sorte de paradoxe, tant il y avait du service privé à celui de l'État de passages directs et comme insensibles; en sorte qu'*exceptionnel* en degré, l'avancement de Gourville n'a pas été de sa nature *extraordinaire*, et l'a certes moins été que celui qui, à la même époque, eût fait d'un simple soldat un maréchal de France. De plus, cette même condition nous rendra compte de l'empreinte particulière qu'il en a reçue, des qualités ou même des vertus *professionnelles* qu'il y a contractées, comme aussi de sa parfaite inconscience à l'endroit de certains devoirs qu'il n'y a pas appris.

Fort jeune, Gourville est valet de chambre de l'abbé de La Rochefoucauld qui, peu d'années après, le cède, pour en faire un maître d'hôtel, à son frère Marsillac, le futur duc. La maison d'un grand seigneur comme celui-ci donnerait bien plus l'idée d'une cour que celle d'un ménage. Elle comprenait un grand nombre d'emplois fort inégaux en humilité. Il y en avait de très serviles et d'assez relevés, il y en avait de militaires et il y en avait d'ecclésiastiques. Par droit de naissance, La Rochefoucauld équipait des troupes et menait ses gens à la guerre. Il possédait des biens considérables, plus ou moins obérés d'ailleurs, et parmi ses gens, il y en avait d'occupés à les administrer. Il était en jouissance de hautes charges, investi d'un gouvernement de province, et, à l'aide de ses gens encore, il pourvoyait au travail des bureaux. Voilà des sortes de dépendance rigoureusement différentes à nos yeux, mais qui l'étaient bien moins alors. Il fallait y voir plutôt les degrés variés d'une clientèle commune que la pratique encore subsistante des traditions féodales plaçait sous l'autorité du seigneur. Le mot de domestique, homme de la maison, tenait de fort près, dans sa signification primitive, à celui d'officier, qui voulait dire : chargé d'un office en cette maison. Par-dessus tout, dans le sort de chacun, rien d'inflexible, rien d'infranchissable. Le mérite ou la faveur aidant, on faisait son chemin, on s'élevait en rang, tout comme à la cour. Le domestique ne se sentant pas voué à une condition strictement subalterne, pouvait aussi, selon le cas, prétendre à plus de confiance ou de familiarité de la part du seigneur qu'il n'est d'usage aujourd'hui dans les relations étroitement circonscrites des maîtres et des serviteurs. C'était, d'ailleurs, encore un caractère propre aux mœurs féodales et profitable aux inférieurs que cette espèce d'autorité cordiale dont le seigneur usait envers ceux dont il avait charge, ceux qu'il regardait réellement comme « ses gens », c'est-à-dire comme une annexe de sa famille.

Or Gourville a tout ce qu'il faut pour se pousser dans ce petit monde, en attendant mieux. On le nomme maître d'hôtel, titre que de bons gentilshommes s'honoraient de porter auprès du roi et des princes. C'est un service assujetti à la personne du maître, mais qui, partant, l'en tient constamment rapproché et à portée de s'en faire bien venir. Il a vite fait de montrer son intelligence prompte, son esprit fertile en ressources. Toujours à court d'argent, La Rochefoucauld le dépêche aux gens de

finances, et Gourville s'arrange pour ne pas revenir les mains vides. Assez embarrassé de son gouvernement de Poitou, il a recours aux lumières de Gourville, et celui-ci se tire pour le moins aussi bien que lui de la difficulté de savoir les choses sans les avoir apprises. Il emmène à la guerre ce fidèle serviteur qui n'y est pas fort à l'aise, ayant, comme Sosie, la peur des coups et n'en faisant pas mystère, mais le devoir toutefois l'attache aux pas de La Rochefoucauld jusque dans les lieux découverts où le canon porte. A l'épreuve commune du danger, l'amitié se noue plus solide de l'un à l'autre. Surtout c'est la guerre civile qui, redoublant le danger, le multipliant sans cesse, achève de raccourcir les distances. Dans la Fronde, Gourville révèle des talents qui le rendent de plus en plus précieux et l'engagent fort avant dans la confiance du maître : chargé de messages secrets, il fait sans compter ses preuves de fidélité, il poursuit, au péril du froid et des embuscades, des missions nombreuses et lointaines.

Une campagne de partisans amène des rapprochements inattendus. Pour bien servir La Rochefoucauld, Gourville se trouve amené à servir ceux dont son maître est l'allié, le grand Condé, le prince de Conti, le duc de Longueville, enfermés, pour l'heure, au donjon de Vincennes. D'ailleurs, il se pique au jeu et invente des coups de partie. C'est ainsi que le démon des aventures lui souffle un beau jour de négocier avec des soldats de la garnison de Vincennes l'évasion des princes. A la nouvelle de ce projet, qui doit échouer d'ailleurs, la princesse douairière de Condé ne peut se tenir d'embrasser le hardi compagnon. Condé lui-même, une fois hors de prison, le comble de caresses, le fait dîner avec lui, par le privilège d'une sorte de fraternité d'armes à laquelle un domestique, défini comme il est dit plus haut, pouvait en somme être admis, et enfin il emprunte à La Rochefoucauld pour son propre usage cet homme d'exacte obéissance et d'utile imagination.

Dans l'importance croissante où s'élève Gourville, il n'y a rien de plus, on le remarquera, que le déroulement régulier de sa destinée première. Les aptitudes par où il s'est signalé font seulement qu'on l'applique à des tâches plus délicates, mais le lien de servage qui l'attache à La Rochefoucauld ou à Condé n'a pas changé de nature, et tout l'objet auquel il limite son zèle est de contenter l'un ou l'autre, comme le doit un bon serviteur. Il a été à l'école du dévouement, mais d'un dévouement aveugle et irraisonné sur lequel sa conscience ne s'est jamais avisée de délibérer. Non seulement la valeur de la cause que ses chefs soutiennent ne le tourmente en rien, mais il ne se consulte guère sur la qualité des moyens à choisir pour leur procurer avantage et satisfaction. C'est de sang-froid qu'il recrute de francs lurons et qu'il concerte un guet-apens pour tenter d'enlever, à sa sortie du Louvre, l'ennemi des princes, le fameux coadjuteur de Retz ; et quand la caisse du parti sonne le creux, il ne se fait non plus nulle affaire de rançonner à merci les traitants qui ont de quoi répondre. Bref, la foi sans réserve dont il se sent tenu, comme les hommes-liges du vieux temps, envers le seigneur auquel il *appartient*, cette foi ressemble fort à celle dont se piquent entre eux sauvages d'une même tribu ou brigands d'une même bande ; et si elle peut passer aussi, à sa manière, pour une vertu, encore aperçoit-on ce que la morale y trouverait à redire.

La facilité à changer de camp et d'enseigne distingue aussi l'homme qui met son seul point d'honneur à bien servir. Aussi, Condé se retirant chez les Espagnols de Flandre, La Rochefoucauld confiné dans la retraite pour y soigner ses blessures physiques et morales, Gourville vient-il à se trouver disponible, il est tout porté à prendre une autre place, et Mazarin, qui sait des tours de sa façon, l'engage sans peine au service du roi. Dirons-nous qu'il y eut une révolution dans la vie de notre homme à passer ainsi des insurgés à l'autorité légitime, et de l'état de domestique à celui de fonctionnaire ? Il ne le soupçonne nullement, et d'ailleurs, en ce temps, la démarcation se laissait à peine discerner.

Entre les idées de *public* et de *privé* on n'apercevait pas les différences que nous concevons. Un prince du sang de France comme Condé, un fils de haute noblesse comme La Rochefoucauld, étaient eux-mêmes des portions de l'État, réparti de temps immémorial et à des titres divers entre le roi et les vassaux de la couronne. A la vérité, c'était bien là le régime que Richelieu, à grand'peine, par des voies de terreur, avait réussi à réformer, et l'échec de la Fronde ne faisait que confirmer davantage l'œuvre du redouté cardinal ; mais précisément cette conception récente d'un État constitué à l'exclusion des grands et incarné dans la seule personne du roi, apparaissait comme une nouveauté imposée par force et non comme une vérité communément reçue ; dans l'issue finale de la guerre civile, on voyait une victoire de fait remportée par le parti du roi, bien plutôt que le triomphe d'un droit injustement contesté. De même aussi que princes et seigneurs étaient tenus encore pour participants de l'autorité publique, d'autre part le service du roi conservait un caractère d'allégeance personnelle que la société féodale avait rendu commun à celui de tous les gentilshommes, desquels le monarque n'avait longtemps été que le premier. Dès lors, quitter Condé pour Louis XIV ne marquait pas, à tout prendre, un si grand changement de condition : on entrait, il est vrai, dans une maison plus illustre et plus haute, mais les fonctions publiques ne diffé-

raient pas en essence de celles qu'on avait remplies chez le premier, et le devoir contracté envers le roi ne dépouillait pas non plus le caractère de fidélité domestique contracté dans la dépendance antérieure.

La conduite de Gourville ne dénonce, en effet, nul sentiment d'une transformation dans son état. Il prend les ordres de Mazarin, au lieu de prendre ceux de Condé. Pour le compte de ce nouveau maître, il négocie fort habilement la paix avec les derniers frondeurs, ceux qu'il suivait la veille, le prince de Conti et Mme de Longueville, comme naguère il allait trouver le duc de Bouillon afin de lui demander son amitié pour M. le Prince. Sa notion du devoir est la même : un homme lui commande et il obéit ; une démarche lui est prescrite en vue de tel ou tel objet particulier, et il tend tout son effort à s'en acquitter. Rien de plus ; une opinion propre sur le bien général, adoptée de propos délibéré, sollicitant sa volonté, réglant ses mouvements, voilà ce qui lui a toujours été étranger. Un bon serviteur n'a que faire de voir si loin. Au surplus, où irait-il prendre de tels soucis ? Pour quel usage l'a-t-on instruit à déployer son activité, sinon pour le profit d'ambitions particulières ? Est-il si évident qu'auprès de Mazarin il soit appelé à une autre tâche ?

A quel propos lui viendrait-il en tête un mobile autre que ceux qui l'ont obligé jusqu'ici ? La chose publique ? Mais, depuis qu'il existe, quel autre cas en a-t-il vu faire que celui d'une riche ferme livrée à la rivalité des appétits ? Et n'est-ce pas afin de s'en mieux engraisser, chef et compagnons, qu'ils se sont, les uns ou les autres, livrés à l'envi une si furieuse guerre ? Non, décidément, le soin de la chose publique n'est pas ce qui regarde un bon serviteur. Bien au contraire, quand le maître se trouvant satisfait lui offre une récompense, il s'estimerait bien fou de faire le dégoûté et de ne point aller prendre, lui aussi, sa part de la provende commune. Or, justement, Mazarin rend justice à Gourville, et, lui ayant tout d'abord infligé pour son bien une petite retraite à la Bastille, il lui propose un matin de se mettre dans les affaires de finances pour y tenter la fortune. Sur quoi, nous apprend notre homme, « je lui répondis que je m'en allais donc faire ma cour le mieux que je pourrais à M. le Surintendant ».

Voilà comment, par une suite directe des vertus auxquelles il devait le progrès de son état, Gourville fut poliment invité à s'enrichir, et en peu d'années, il amassa une fortune énorme. La manière dont il s'y prit lui valut plus tard d'être, par autorité de justice, pendu en effigie pour péculat et concussion. Mais il faut avouer que sa conscience, du moins, ne lui avait donné sur cet article aucune inquiétude. Avec plus d'adresse ou de bonheur que d'autres, il suivait, après tout, l'exemple général. Intendant des vivres aux armées, receveur des tailles en Guyenne, acheteur d'une charge de secrétaire du Conseil, il exploitait au mieux un fonds qui lui était dévolu à cet effet, et le droit d'en user de la sorte ne lui donnait point à réfléchir. *Cela se faisait*, réponse commode et qui, en tout temps, rassure à bon compte les amateurs de trafics louches. Les opérations d'un traitant expert en son art n'étaient dommageables qu'au Trésor, et, dans la morale usuelle de cette époque, le Trésor ne comptait vraiment pas au nombre des personnes envers qui un honnête homme se sentît tenu à aucune obligation de probité. Au point d'intelligence que l'on avait de la notion d'*État*, il en était des plus grosses malversations comme de ces fraudes légères commises au détriment de la douane, par exemple, et dont, aujourd'hui encore, on voit des gens, même soucieux de leur bon renom, assez disposés à s'absoudre. Licites ou non ? On ne l'approfondissait guère, et si le gain s'élevait haut, on le considérait avec ce mélange d'envie et d'admiration qui va, de nos jours, à certains audacieux coups de Bourse dont on ne saurait dire au juste s'ils respectent le Code, l'enfreignent où l'éludent. D'ailleurs le bien mal acquis peut se prêter à un usage louable. La prospérité n'avait fait perdre à Gourville ni le cœur ni la mémoire : il ne reniait pas son passé, et, de ses deniers, venait largement en aide aux La Rochefoucauld assaillis de créanciers, ce qui excède d'assez loin les devoirs d'un bon domestique et atteint presque à l'héroïsme de la fidélité. Ainsi, il ne demeurait en reste ni avec sa propre estime ni avec celle des autres. Officieux et modeste, frotté de mœurs élégantes, réputé pour son grand mérite, — le prince de Conti avait écrit de lui : « La présence de Gourville remplace tout ce dont on manque », — tant de bonnes raisons n'étaient-elles pas pour honorer l'empressement dont le monde ne se défend guère envers quiconque fait chez soi grande chère et tient de près aux puissants ?

Dans notre siècle et grâce à un heureux progrès de la moralité générale, le seul soupçon d'une délicatesse douteuse est celui qui salit le plus un homme public, et, même à défaut de punition, la faute commise ou présumée n'échappe pas au scandale. S'il y a châtiment, les honnêtes gens s'en réjouissent comme d'une réparation et les pharisiens en profitent pour se venger de leur connivence, ce qui est, comme on sait, le genre d'hommage que les hypocrites rendent à la vertu. L'exemple de Gourville prouve, au contraire, combien les sujets de Louis XIV se souciaient peu de l'intégrité chez les gens en place. On avait, il est vrai, reproché à Mazarin ses trésors, mais c'est parce qu'il était étranger et coupable, à ce titre, en pays français, d'une concurrence déloyale. On sait en revanche que Fouquet fut plaint bien plus que

blâmé, et Gourville ne se vit pas davantage perdu dans l'opinion par l'éclat d'un procès criminel qui tournait pour lui plus mal encore que pour le surintendant. La chambre de justice instituée contre les traitants par le roi, à l'instigation de Colbert, donna seulement l'idée d'une querelle de personnes, et les persécutés virent leurs amis se ranger autour d'eux, sans comprendre qu'il y eût, dans la poursuite ou dans la condamnation rien d'infamant. On avait pris lors de la Fronde l'habitude des divisions de partis : elles finissaient toujours par le succès de l'un et la défaite de l'autre, il y avait un plus fort et un plus faible, ce n'étaient que jeux de fortune, et, cette fois encore, on n'en raisonna pas autrement.

L'étendue de cette inconscience nous est curieusement attestée par Gourville dans les allusions fort discrètes qu'il fait à son épreuve. Il ne paraît pas la regarder autrement que comme le résultat d'un changement de système. Auparavant, dit-il à peu près, les finances étaient livrées à la confusion, et chacun y fourrageait à sa guise ; Louis XIV y a établi un ordre qui interdit ce genre de profits, mais ses largesses envers ses serviteurs font que ceux-ci n'y perdent rien. Pour lui, Gourville, il accueillit avec égalité d'âme l'accident qui lui survenait : la fortune ne l'avait pas enivré, l'adversité ne l'accabla point. Toujours attentif au seul point d'honneur qu'il reconnût, il aida de sa bourse Mme Fouquet que l'arrestation de son mari laissait fort en peine ; il prit soin qu'on ne découvrît dans ses papiers de pièce compromettante pour personne, assura Hugues de Lionne d'un silence dont celui-ci avait trop besoin, après quoi il se mit, à l'étranger, en quête d'un abri que le malheur des temps lui rendait nécessaire. Séjournant tour à tour en Belgique, dans les Provinces-Unies, en Angleterre, en Allemagne, il vécut partout dans la familiarité des plus hauts personnages. C'est à peine si, avec nos idées actuelles, nous imaginerions pour le plus innocent et le plus illustre des exilés politiques un accueil approchant de celui que Charles II d'Angleterre, le prince d'Orange, le gouverneur espagnol des Pays-Bas, les ducs de Hanovre et de Zell réservèrent à un contumace atteint d'une sentence capitale pour concussion et péculat. « Jamais, écrit-il, homme hors de son pays ne s'est trouvé dans la considération où j'étais à Bruxelles. » Même les envoyés de France lui faisaient bon visage, et l'un d'eux, Courtin, se rendant à la conférence de Bréda, allait jusqu'à se laisser héberger par lui.

Le plus étrange est que ceux mêmes qui l'avaient condamné ne paraissaient pas le tenir pour déshonoré à tout jamais. Que lui qui se regardait comme une victime et non comme un criminel, ait entrepris de rentrer en grâce, il n'y a là rien que de naturel, mais comment comprendre que Louis XIV, agréant les offres de Gourville, l'ait pris au service de sa diplomatie, sans le décharger toutefois de l'arrêt rendu? Mieux que personne, il appréciait pourtant l'exacte valeur morale du coupable dont il avait fait justice, en dépit du préjugé régnant. Mais Lionne se souvenait et Condé n'oubliait pas. Dès que l'on consentait à l'employer, Gourville retrouvait la plus efficace des cautions, ses agiles qualités de négociateur. S'étant donc acquitté de son mieux de démarches confidentielles auprès des princes de Brunswick, il reparaît en France, sans permission, sous le couvert du prince de Condé : et, dès lors, la difficulté entre lui et le gouvernement ne paraît plus porter que sur le taux des restitutions auxquelles on prétend l'astreindre. Un nouvel expédient le tire de peine. Chargé de se rendre en Espagne pour y recouvrer des créances de M. le Prince, il trouve moyen de n'y pas négliger non plus les affaires du roi. A son retour, on le gracie pour tout de bon, car il est malaisé de tenir rigueur à un homme dont on a volontairement éprouvé le zèle, et cette grâce prend je ne sais quel air d'injustice redressée.

Les temps contraires ont cessé : voilà ce que semblent proclamer tacitement, et Gourville lui-même, avec sa modeste assurance de philosophe qui a surmonté la fortune, et ses amis, heureux de le retrouver, après les tristes années de la séparation, et ses ennemis de naguère qui ne gardent de leurs griefs que le souvenir d'un malentendu heureusement dissipé. Aussi le voit-on reprendre de droit fil le cours de destinées qu'une tourmente soudaine avait interrompues. Comme devant, il partage son assiduité entre les maîtres aimés. Grâce à lui, une exacte administration sauve Condé de la ruine. Il ne fait qu'un avec les La Rochefoucauld, s'étant même, à ce qu'on assure, uni par les liens d'un mariage secret à cette noble race qui dédaignait les arrêts des robins. Il fait admirer à chacun la constance de ses affections : la mort du grand La Rochefoucauld le remplit d'une douleur qui arrache à Mme de Sévigné des larmes de tendresse. Auprès de Louis XIV, il est en grande estime, appelé encore en mainte occurrence à des missions particulières ; il vit au mieux avec Louvois, avec Colbert lui-même, et s'élève à une telle faveur qu'on parle de lui donner le contrôle général. Mais le sort clément lui épargne un fardeau trop lourd pour des épaules déjà fléchissantes, et Gourville vieillit désormais dans une quiétude inaltérable, « aspirant aux fraises », chaque hiver, et, chaque été, « aux pêches », confiant en la volonté de Dieu, bien au large dans une conscience sur laquelle il pouvait se flatter d'avoir réglé sa carrière.

LÉON BÉCLARD.

THÉATRES

Nouveautés : *Innocent!* vaudeville en trois actes de MM. Alfred Capus et Alphonse Allais. — Théâtre-Libre : *L'Ame invisible*, pièce en trois actes de M. Claude Berton; *Mademoiselle Fifi*, pièce en un acte, tirée de la nouvelle de Guy de Maupassant, par M. Oscar Méténier. — Théâtre de l'Œuvre : *Raphaël*, pièce en trois actes de M. Romain Coolus; *Salomé*, pièce en un acte de M. Oscar Wilde. Opéra : *Neuvième concert*.

La semaine est terriblement chargée. Et la semaine prochaine ne le sera pas moins. Je vais donc être forcé d'écourter un compte rendu que, pour certaines pièces, j'aurais voulu développer... Commençons bien vite.

Un premier acte agréable, quoiqu'un peu lent; un troisième d'une aimable gaieté, et le second d'une irrésistible drôlerie, le tout servi par une interprétation de premier ordre, tel est le résumé d'*Innocent*, la pièce de MM. Capus et Allais; et c'en est assez, sans doute, pour justifier le succès qu'elle a obtenu. Peut être espérions-nous davantage, ou autre chose, de l'auteur de *Brignol et sa fille*. Au moins le vaudeville qu'il a signé avec M. Alphonse Allais a-t-il ce mérite d'être franchement ce qu'il est sans prétention à la morale. Si nous y trouvons parfois, — souvent, — quelques scènes de bonne comédie, notre plaisir n'en sera que plus grand.

A ce point de vue, le rôle de Blaireau, l'innocent prisonnier, est tout à fait excellent. Condamné pour un délit dont il n'est pas coupable, Blaireau est tenté tout d'abord de se révolter. Mais c'est un sage. Il sait bien qu'il faut prendre son parti des choses inévitables; que l'humanité n'est pas gouvernée par la justice; il sait encore qu'un prévenu, par cela seul qu'il est prévenu, semble un coupable au juge; et il a, à ce propos, un mot d'une résignation sereine et délicieuse. Le président Le Gaffier, le même qui a commis l'erreur judiciaire, s'excuse auprès de Blaireau, cherche à lui expliquer pourquoi et comment il s'est trouvé amené à le condamner; et Blaireau, avec une ironie supérieure qui a d'autant plus de prix qu'elle s'enveloppe de bonhomie : « Vous m'avez trouvé coupable parce que vous êtes juge! » — Ce Blaireau, disais-je, est un sage. Révolté tout d'abord, il se soumet à l'inévitable; il discerne bien qu'en réclamant il ne fera qu' « aggraver sa situation »; il la supporte, adoucie par le régime tout à fait paternel établi par Bornette dans la prison de Montgaillard. Et, sans doute, la résignation du prisonnier serait, aux yeux de Le Gaffier, une preuve de plus qu'il est coupable. En même temps Blaireau accepte avec tranquillité d'âme les « douceurs » que lui adresse l'inflammable Isaure. Ce bon vin, ces cigares excellents, il les reçoit sans même s'informer d'où ils viennent; à sa sagesse naturelle est venue se joindre une autre vertu capitale, la prudence.

Il ne gagnerait rien à attirer l'attention sur lui. Il boit et il fume; en somme, sa vie, dépouillée des complications morales qui la rendent parfois difficile, s'écoule assez douce derrière les murs de sa prison. L'heure de sa libération approche; il est content de « sortir », mais ses dernières journées ne lui pèsent pas trop. Ce qu'il y a de tout à fait délicieux, c'est que, s'il proteste toujours de son innocence, il est toutefois un peu ébranlé par l'assurance de ceux qui l'entourent. C'était le juge, d'abord, maintenant c'est le directeur de la prison, le geôlier lui-même qui sourient de ses affirmations. Certes, il est bien convaincu que ce n'est pas lui qui a assommé à demi le garde champêtre; mais tout le monde a l'air si convaincu du contraire!... Blaireau, en vérité, ne sait plus; il hésite. Quand Bornette, le directeur, le fait appeler et lui annonce que le vrai coupable s'est dénoncé, son premier mouvement est un mouvement de stupeur. Bornette s'en étonne un peu : « Mais vous affirmiez que vous êtes innocent?... » Et Blaireau : « J'en suis un peu plus sûr, maintenant! »

Il n'est pas de caricature plus plaisante et plus vraie de ce qu'on appelle la justice. Ce n'est pas seulement l'erreur judiciaire en elle-même, et la sérénité d'âme des juges qui sont sûrs de ne pas pouvoir se tromper. C'est aussi des détails d'une excellente drôlerie qui mettent en pleine lumière l'absurdité administrative. Blaireau, condamné à trois mois de prison, « fait » ses trois mois et un jour. Pourquoi ce jour supplémentaire? Parce que c'est le règlement. De par ce règlement intelligent, la peine d'un prisonnier est augmentée de plus de 1 pour 100! Enfin, les trois mois et un jour sont finis. Blaireau, s'il était coupable, serait immédiatement remis en liberté. Mais son innocence étant reconnue, il faut qu'on le garde encore, à cause des « formalités »; si bien qu'innocent, il est traité plus mal que s'il était coupable...

Et, contraste plein de saveur, en même temps qu'*Innocent* nous montre l'inquiétante bêtise de notre système judiciaire, il nous présente un exemple imposant de sereine justice. Un délit a été commis : il fallait qu'il fût expié : il l'a été, sans doute il l'a été par un autre que par le coupable, mais ce n'est pas le pécheur, c'est le péché que poursuit la justice. Bien mieux; le garde champêtre est responsable de l'erreur commise, puisqu'il a affirmé reconnaître Blaireau; donc, quand, au troisième acte, ledit Blaireau flanque au garde champêtre une solide raclée, c'est comme qui dirait l'intervention de la « justice immanente », et le président Le Gaffier s'incline. Le délit a été payé, le vrai coupable a été châtié... Tout

est pour le mieux. Et vous reconnaissez la puissante logique de notre ami Alphonse Allais.

Les personnages d'*Innocent* sont doués au plus haut point de vie intérieure. Vous avez vu la sagesse de Blaireau. Le vrai coupable garde en son âme bourrelée une charmante pudeur morale. Lorsqu'on l'engage à se dénoncer, il hésite. Il sent bien que, l'affaire étant finie, il y aurait quelque excès dans cet acte de générosité; et il est éloigné de tout ce qui sent l'apprêt, le théâtral : « Est-ce que je n'aurai pas l'air de poser? » dit-il ingénument.

J'ai à peine la place de m'excuser d'avoir parlé si rapidement d'une pièce infiniment amusante. Je souhaite au moins de vous avoir donné l'envie d'aller la voir. Jamais M. Germain n'a été plus irrésistiblement amusant. M. Tarride est un excellent comédien; M. Guyon est d'une drôlerie parfaite, et je ne trouve que du bien à dire de M. Le Gallo, de Mmes Angèle et Clem.

*
* *

L'Ame invisible, c'est un bien gros titre pour une pièce de taille moyenne. Il s'agit d'un jeune homme, Pierre de Champcey, qui se querelle avec sa maîtresse, Esther; ils ne « s'entendent » pas; lui est un torturé de la vie, elle une fille simple, à ce qu'il m'a semblé. Esther file avec un camarade de Pierre, Gontran Loubineau. Pierre la regrette, l'aime et la déteste en même temps; puis Esther, qui s'ennuie avec Loubineau, revient au logis. Pierre trouve là une occasion de se venger : il fera souffrir à Esther tout ce qu'il a souffert par elle : « Je t'adore et je te chasse! » Naturellement, ils finissent par tomber dans les bras l'un de l'autre, cependant que Loubineau, abandonné, se tue.

Ce sujet en vaut un autre. Et je reconnais très volontiers que certaines scènes, surtout celle du troisième acte, entre Esther et Pierre, sont traitées non sans vigueur. Mais il y a quelques « trous » dans la psychologie des personnages.

Juste retour! Après les dix ans de l'ancien Théâtre-Libre, après tant de pièces où l'intellect des personnages était réduit au strict minimum, voici maintenant que se déchaînent les études purement psychologiques. J'en suis ravi pour ma part. Et s'il faut un excès chez les jeunes, j'aime mieux celui-ci que celui-là. Mais les brusques revirements, les sauts rapides de sentiments, s'ils étaient acceptables chez des personnages très simplifiés, sont inadmissibles chez des héros victimes de leur raffinement psychologique. Les personnages de M. Claude Berton nous entretiennent durant trois actes de leurs malaises d'âme; ils analysent, précieusement, leurs pensées et leurs embryons de pensée; ils se désolent, en même temps, d'être si intelligents et si subtils, et aspirent à la simplicité de l'enfance. Viennent-ils à agir, ou seulement à projeter d'agir, aussitôt leur psychologie s'embrume; on voit ce qu'ils font, mais on ne démêle pas pourquoi. Les sentiments les plus divers et les plus contradictoires se succèdent et se heurtent. Une femme aime un homme : elle le trompera ou le quittera, et quelquefois les deux à la fois; un homme aime une femme : il la chassera ou la quittera; voici un autre, Lajaille, qui, reposé, égoïstement sage, a résolument banni de son existence tout élément féminin : au premier sourire de la maîtresse de son ami, il tombe dans ses bras... Remarquez que je ne nie pas la vérité de ces observations. Il est naturel que deux êtres qui s'aiment restent l'un près de l'autre, mais il est très possible également qu'ils se quittent. Psychologiquement (au point de vue littéraire s'entend), il n'y a rien de faux et il n'y a rien de vrai; ou, plutôt, tout nous paraîtra vrai si les raisons qu'on nous donne sont vraisemblables.

Je comprends pourquoi Pierre, retrouvant Esther, veut la faire souffrir, quoiqu'il l'aime. Mais je ne comprends pas pourquoi au second et au premier acte, il l'accable de choses blessantes. De plus, nos jeunes sont enclins à trouver ce qu'ils découvrent admirable et surprenant. Ils restent pleins de stupeur en s'apercevant que ce n'est pas la logique seule qui préside aux destinées humaines. Et, s'ils démêlent qu'on se quitte parfois tout en s'aimant, et qu'on se regrette ensuite, un respect religieux les saisit à cette manifestation du dieu, et ils y voient l'influence évidente et tragique de l' « Ame invisible »!.. ce qui est un pléonasme, si j'ose dire, vu que le propre de l'âme est sans doute d'être invisible.

Il n'y aurait à cela que demi-mal; on pourrait même y trouver quelque gentille puérilité; mais malheureusement, ces titres somptueux et sonores nous trompent « sur la marchandise ». *L'Ame invisible!*... Songez donc!.. La déception est trop facile, après une telle promesse. Ajoutez que la forme même que M. Berton a donnée à sa pièce souligne encore le contraste. L'un de ses personnages, Lajaille, « tient » l'esprit; il est abondant en aphorismes, fertile en paradoxes; et dès qu'il ouvre la bouche, les autres se pâment : « Vous avez de l'esprit!... Votre pessimisme est cruel!... Quelle profondeur dans cette pensée!... » Rien de fatigant, au théâtre, comme les aphorismes. Et il est dangereux de réveiller l'esprit de contradiction qui sommeille chez tout spectateur. — Je crois aussi que M. Claude Berton fera bien, dans ses pièces futures, d'émonder courageusement son dialogue. Il est brillant, mais tout ce qui reluit... vous savez le proverbe. Et souvent ce brillant-là est plus crispant qu'agréable. Et, si possible, un langage un peu plus simple, et moins de tirades!...

Bonne interprétation de MM. Larochelle, Janvier et Arquillière, et de Mlle Suger.

On a fait quelque tapage, vous le savez, autour de *Mademoiselle Fifi*. L'impression qu'on en retire est forte, et fortement pénible. Je n'ai pas le temps de chercher si le mérite en est à Maupassant et au sujet « angoissant » qu'il a choisi, ou à la manière dont M. Oscar Méténier l'a porté à la scène. Il faut louer celui-ci d'avoir suivi très exactement son modèle, et d'avoir fort habilement agencé le récit du maître. Mais je ne vois guère, à vrai dire, l'utilité « artistique » de pareilles adaptations. D'une nouvelle qui est un chef-d'œuvre, faire une pièce qui ne peut pas être un chef-d'œuvre, précisément parce que la nouvelle en est un ? A quoi bon? Et, dans le choix même qu'a fait M. Méténier, n'y a-t-il pas une sorte de snobisme à rebours, et comme une gageure de nous « en faire avaler une roide » ? Ces sujets-là touchent à quelque chose, en nous, de trop profond et de trop saignant. J'avoue que je préférerais qu'on y renonçât. — Bonne interprétation de MM. Larochelle et Dupas ; extraordinaire de Mme France, bonne de Mlle Luce Collas.

* * *

Prenez la *Parisienne* de M. Henry Becque. Supposez que le mari est au courant de l'inconduite de sa femme, et qu'il s'en réjouit; donnez peut-être quelques années de plus à Clotilde (qui s'appelle ici Louisa), et quelques années de moins à Simpson (ici Raphaël); laissez Lafont (Mignard) tout pareil à ce qu'il est: ne craignez pas de démarquer quelques-uns des mots mêmes de la *Parisienne*... Et vous aurez à peu près, — je dis à peu près, — *Raphaël*, la pièce de M. Romain Coolus, que le théâtre de l'Œuvre vient de représenter. Elle n'est pas précisément ennuyeuse, cette pièce; elle serait plutôt absurde et déconcertante. Et ce qui m'inquiète un peu, c'est que l'auteur, je le crains, ne l'a pas fait exprès... Mais je serais presque tenté de l'excuser. La société d'admiration mutuelle que forment les sectateurs de l'*Œuvre* dérangerait les cerveaux les mieux équilibrés. Je garde avec un soin jaloux les programmes de la société; cela forme une collection sans prix. Ils sont quelques inconnus qui échangent des louanges frénétiques: tous ont du génie, et tous sont des esprits d'une profondeur insondable : car telle est leur caractéristique. Il n'est donc pas étonnant que ces braves écrivains perdent un peu leur sang-froid. On leur jure qu'ils sont pleins de génie; et ils laissent leur génie se manifester à sa guise. On peut à peine dire qu'ils sont prétentieux, tant la prétention est, chez eux, naturelle et spontanée. S'aperçoivent-ils même que des pièces comme *Raphaël* sont aussi conventionnelles que les plus déplorables « scriberies » de notre histoire, conventionnelles autant par la donnée que par le développement des sentiments? C'est un amalgame surprenant de pitié russe et d'esprit « bien parisien », de rosserie et de sentimentalité, de mots d'auteur et d'effets de vaudeville. Et le dialogue!... M. Romain Coolus, si je ne me trompe, est de ceux qui déclaraient récemment que Dumas fils leur était totalement inconnu. Ceux qui ont vu *Raphaël* souriront, j'imagine, de cette affirmation... — Bonne, très bonne interprétation de Mme Faustine Chartier, de MM. Gémier, Desfontaines et Reigers.

Le gros événement de la soirée était la représentation de *Salomé* de M. Oscar Wilde... Je parlais tout à l'heure de la prétention naturelle de ces littérateurs exaltés et ingénus ; ils sont fermement convaincus que la représentation de *Salomé* hâtera la libération de l'auteur, emprisonné à la suite de ce que vous savez. Je n'ai pas une confiance absolue... Parlons donc de *Salomé*, comme si nous n'étions pas responsables de la liberté d'un prisonnier.

Je ne sais trop quel nom conviendrait à l'œuvre de M. Oscar Wilde. Pièce, poème, rêverie?... Elle n'est pas sans valeur. On y rencontre d'heureuses expressions, des énumérations éloquentes et d'assez abondantes trouvailles poétiques : trouvailles ou « rencontres ». Le personnage de Salomé, enragé d'amour au point de ne pas voir l'homme qui se tue à côté d'elle et pour elle, est assez bien rendu, dans sa simplicité de bête chaude et frénétique. Celui d'Hérode pareillement. Mais, si je suis à peu près fixé sur l'impression que j'ai ressentie à *Salomé*, je le suis un peu moins sur la valeur propre de l'œuvre. Pour tout dire je ne suis pas bien convaincu que ces énumérations, ces rugissements de bête en rut, et aussi ces « résumés » philosophiques soient de la bonne poésie. Le poème de M. Wilde n'est pas, assurément, dépourvu de mérite. Il a du mérite; je ne suis pas très sûr qu'il ait plus que cela. C'est quelque chose sans doute; mais pas tout à fait assez pour proclamer le « génie » de M. Wilde. Il me paraît plutôt un littérateur adroit qu'un poète inspiré, c'est-à-dire à peu près le contraire de ce qu'on veut nous faire croire...

Interprétation très remarquable de Mme Lina Munte ; bonne de MM. Max Barbier, Lugné-Poé et Desfontaines, très convenable des autres.

* * *

C'est à peine si je puis signaler, au concert de l'Opéra, le vif succès de la *Belle au Bois dormant*, de M. Georges Huë; le second morceau a été bissé : il est d'une grâce et d'une élégance achevées; je lui

préfère encore le dernier, d'une poésie intime et pénétrante. J'espère pouvoir y revenir la semaine prochaine. En somme, ces concerts de l'Opéra n'auront pas été inutiles...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

A Charenton, où il habitait, et dans le quartier des Halles, où il venait chaque matin chercher un lot de légumes à revendre, on l'appelait le père André, tant il avait sur la figure et dans tout ce qu'il faisait ou disait cette bonne douceur paternelle d'un vieux philosophe indulgent au monde et depuis longtemps vainqueur de ses passions. Une poignée de main par-ci, un bonjour par-là : le père André était adoré. Combien vos légumes ce matin, père André ? On ne vit jamais marchand des quatre-saisons plus poli, plus propre et plus accommodant, avec une certaine distinction et gravité de manières qui prouvaient qu'il n'avait pas toujours été dans ce métier-là.

Hier, il s'affaisse sur le carreau des Halles : on s'empresse autour de lui, on le transporte au poste de police le plus voisin. Les femmes retenaient à peine leurs larmes, de voir ainsi ce pauvre vieux de quatre-vingt-dix ans exhaler son dernier souffle. On écarte sa blouse, le col de sa chemise pour lui permettre de respirer encore un peu, et qu'aperçoit-on sur son épaule droite ? le hideux T. F., la marque des travaux forcés, appliquée au fer rouge, et encore lisible sur l'épiderme durci et recroquevillé par l'âge.

La marque a été abolie en 1832, voilà soixante-quatre ans ; le père André avait été marqué en 1831, juste à la veille du jour où la marque allait disparaître de nos lois. Ses voisins disent qu'il racontait quelquefois ses malheurs dans un petit cercle de connaissances intimes, et qu'il se plaignait avec une douce mélancolie de cette malechance qui l'avait induit en tentation de mal faire quelques jours seulement avant que le fer rouge eût été relégué dans le musée des supplices d'autrefois.

S'il avait attendu un peu, il n'aurait pas été marqué : toute sa vie en était changée. Même il n'aurait probablement pas commis son crime, s'il avait attendu un peu, car il expliquait avec toute la modestie convenable, et non sans un certain sentiment de dignité, qu'il avait péché par un mouvement d'entraînement irréfléchi, et que, depuis, il avait payé sa faute au centuple.

Une conduite irréprochable au bagne, pendant quinze années consécutives, lui avait valu d'être libéré dix ans avant l'expiration de sa peine. Mais le malheur et la punition avaient continué de le poursuivre implacablement. Il avait su s'acquérir par son travail un petit bien à Charenton, quand éclata la guerre de 1870. Il fut dévalisé et ruiné de fond en comble par les Prussiens. Se refaire encore une position, avec son casier judiciaire et cet affreux stigmate sur l'épaule, — cauchemar des jours et des nuits, — c'était une difficulté à décourager le plus brave des hommes. Cependant il ne s'était pas découragé.

Il avait vécu honnêtement, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, à revendre dans les rues les légumes qu'il achetait à la première heure du matin aux Halles. Ce n'avait pas été une petite affaire que d'obtenir de la Préfecture de police l'autorisation voulue pour son métier ambulant. Il avait surmonté tous les obstacles à force de douceur, de résignation et de bonne grâce ; il joignait à ces qualités une diplomatie innocente et rusée pour ne pas laisser se divulguer trop ouvertement son malheur. Toute sa vie avait été une longue stratégie, continuellement tendue par la méditation la plus attentive, vers ce but unique : dissimuler le trait caractéristique de sa malheureuse situation sociale. Il se délassait de cette terrible tension, par des entretiens familiers avec les camarades et voisins, la journée finie, et lorsqu'il racontait ainsi sa vie à ceux qui le connaissaient, il était, dit-on, émouvant et pittoresque, avec des observations de philosophe résigné sur le train des choses humaines. Arrivé aux extrêmes limites de la vieillesse, il s'était affaissé pour ne plus se relever, à côté des choux et des carottes des Halles, à cinq heures du matin, comme un soldat à son poste. Ses voisins ont suivi respectueusement jusqu'au cimetière le corps du père André. Le hideux T. F., enfin, va se dissoudre dans la grande chimie universelle.

Nous avons inventé l'anthropométrie ; grâce à cet art nouveau, des géomètres experts prennent toutes les dimensions de votre corps avec une telle exactitude mathématique, et relèvent si bien les diverses particularités de votre individu qu'il est désormais impossible de vous confondre avec aucun de vos semblables

En joignant à l'anthropométrie actuelle la puissance subtile des rayons X, M. Bertillon aura bientôt dans ses atlas la carte interne et externe de tous ses contemporains photographiés en dedans comme en dehors. Il y a des gens qui aiment cela, qui vont demander par grâce et faveur, au grand anthropomètre, de les faire figurer dans ses collections. Des goûts et des couleurs, on ne dispute pas, dit-on ; mais, à la vérité, on se dispute toujours, on se bat et on se tue pour cela seul, et non pas pour le carré de l'hypoténuse.

Ce qu'il y a de curieux, c'est comment a pu naître et se développer l'institution de l'anthropométrie chez le plus débonnaire et le plus libéral de tous les peuples. Naissance et développement spontanés, si jamais il y en eut, nous en avons ici un modèle étonnant. La Chambre des députés va être saisie de la question : question intéressante, si elle est traitée par un législateur philosophe et psychologue.

Un maître en statistique a découvert des procédés ingénieux pour prendre la représentation la plus exacte possible du corps humain. On lui amène des brigands fieffés, et, en un instant, il les fixe et les colle à jamais, et il fournit au préfet de police leur carte d'identité avec une perfection irréprochable.

On comprend la satisfaction du magistrat qui possède désormais ses coquins dans la main, sans risque d'erreur ou de méprise. Mais l'ambition ne connaît pas de limites. Notre anthropomètre veut montrer au jour la journée l'excellence de sa méthode ; il ne peut pas laisser oisifs des instruments si précieux, et il brûle jour et nuit de la passion d'étendre et d'enrichir sa collection. Il demande des corps vivants à mesurer, et on lui en amène, de tout âge, de tout sexe. Tous les prévenus passent devant son objectif, sont soumis à ses impeccables méthodes d'investigation. Et qui peut se vanter, en notre bon pays, de ne se trouver jamais en posture de prévenu, avec toutes les plus justes raisons du monde qu'il peut avoir de ne pas l'être? Allons! monsieur, madame, arrêtés on ne sait pourquoi, par hasard, dans une de ces rencontres, de ces accidents inattendus de la vie parisienne, veuillez entrer dans l'empire de l'anthropométrie et nous donner votre mesuration détaillée pour l'édification de la statistique!

Cet empire de l'anthropométrie s'est élevé tout seul, dans notre république, sans lois ni règlements, ni ordonnances de police, par l'effet de sa propre force et vertu et de la complaisance universelle. Cet empire a son budget, ses bureaux, ses employés, son grand chancelier. C'est une des institutions désormais les plus solides et les plus redoutables de la République ; je vous conseille d'être respectueux envers elle, et je n'oserais pas promettre au député assez hardi pour interpeller demain qu'on ne le trouvera pas après-demain, en chemise et pieds nus, dans le laboratoire de l'anthropométrie souveraine et sacrosainte.

***

Le Midi bouge et se met en marche, non pas contre l'Exposition universelle de 1900, comme le disent à tort quelques confrères, mais contre les excentricités dont cette exposition allait devenir l'occasion et le motif, au grand dommage de Paris.

M. Picard, cet autre despote à sa façon, comme M. Bertillon l'est à la sienne, avait juré de nous prendre tout notre Paris, et c'est Marseille qui nous sauve; j'en remercie Marseille et son député, M. Bouge, qui ne peut plus tenir en place tant qu'il n'aura pas assuré le salut de nos Champs-Élysées. Ce représentant caractéristique du Midi, toujours bougeant et remuant, mérite d'être proclamé citoyen honoraire de Paris.

***

Depuis le jour où nous avons annoncé que le Négus Ménélik avait été frappé du tonnerre sous sa tente, il en est ressorti tout noir, comme un diable de sa boîte. Il se fait maintenant couronner à Axoum, empereur d'Éthiopie, vêtu de pourpre et d'or, et portant dans sa main la croix du Christ.

M. Crispi, à qui Rome elle-même ne suffit pas, veut absolument avoir pour vassal ce roi de Sion. Il prétend imposer à l'antique Éthiopie la civilisation crispienne. Quoi de plus risible? *Risum teneatis, amici.* Ce bourgeois bourgeoisant et peu religieux qui a entrepris d'apprendre la morale au successeur de Salomon, donne des crispations de rire à l'univers.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Le Congrès des religions

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

L'opinion en France se préoccupe en plus d'un lieu de la question de savoir s'il y aura ou non à Paris en 1900 un Congrès universel des religions faisant suite à celui qui se réunit à Chicago en 1893.

Ce Congrès fut certainement le phénomène le plus remarquable de la grande Exposition américaine. On en parle encore, tandis que beaucoup des merveilles dont elle se glorifiait sont oubliées et qu'il est bien rare qu'on fasse mention des autres. Il ne faut pas le nier, le Congrès des religions de Chicago fut un fait absolument original, puisqu'il était absolument nouveau. Jamais encore il n'y avait eu de réunion où de hauts dignitaires de l'Église catholique, des docteurs protestants renommés, des grecs-orthodoxes, des juifs, des musulmans, des bouddhistes, des brahmanistes, des parsis, des confucéens — j'en oublie, je pourrais même ajouter des libres penseurs — avaient exposé dans les conditions d'un respect réciproque leurs croyances, leurs espérances, et même leurs prétentions, avec l'intention marquée de mettre plutôt en relief ce qui les unissait que ce qui les séparait.

On peut affirmer que le christianisme essentiel sortit à son avantage de ces séances qui faisaient penser à une sorte d'États généraux de l'humanité religieuse. La meil-

leure preuve en est que le *Notre Père* fut accepté par tous les assistants comme prière commune, et c'est un hommage irrécusable à celui dont elle exprime et résume la religion.

Un jeune prêtre catholique français, très zélé, très large d'idées, M. l'abbé Charbonnel, a pris l'initiative d'un appel à l'opinion en faveur de la convocation d'un même Congrès lors de l'Exposition universelle projetée pour l'an 1900. Il a bien compris qu'en France son vœu ne pouvait se réaliser que si le catholicisme français, plus exactement les chefs hiérarchiques du catholicisme français lui donnaient leur assentiment. Des organes périodiques, très particulièrement la *Revue Bleue*, ont publié les lettres, les unes sympathiques, les autres très peu encourageantes, des éminents personnages dont il a sollicité l'adhésion. Personne ne sait encore au juste quel est le sentiment de Léon XIII qui n'a pas désapprouvé l'expérience tentée à Chicago, qui l'a plutôt agréée, mais qui ne s'est pas engagé pour cela à l'autoriser toujours et partout. Dans l'état actuel du catholicisme, son opinion théoriquement serait décisive, mais on ne la connaît pas et on pourrait supposer qu'il se réserve de l'exprimer lorsqu'il aura réuni tous les éléments d'information.

Il serait injuste de reprocher au chef suprême de l'Église catholique de se décider en pareille circonstance conformément à ce qu'il regarde comme l'intérêt bien compris du catholicisme. Or il se pourrait qu'à ses yeux cet intérêt fût déterminé par l'impression que produirait un tel Congrès dans un pays où la foi catholique est ébranlée, mais encore prédominante, et où elle doit ce qui lui reste de puissance — et ce reste est très considérable — précisément à son intransigeance vis-à-vis de ce qui n'est pas elle et à l'absolutisme majestueux qu'elle oppose aux diversités et aux variations de la pensée dissidente. L'absolu ne se prête pas sans difficulté à descendre, ne fût-ce qu'en apparence et pour un moment, dans la catégorie du relatif.

Parmi les réponses négatives reçues par M. l'abbé Charbonnel, il en est une qui fait, du point de vue catholique, une objection dont il est difficile de contester la valeur, et que voici : ce qui était possible et peut-être bon dans un pays comme l'Amérique du Nord où le protestantisme compte à son actif plus des trois quarts de ses 70 millions d'habitants, où l'on est habitué à la simultanéité de nombreuses formes distinctes de religion, où l'on s'intéresse beaucoup aux questions d'ordre religieux, ne présenterait-il pas de graves inconvénients en France où la situation est tout autre ? Ceci doit être bien pesé. On n'est pas habitué chez nous à la diversité religieuse et on ne l'aime pas. Le catholicisme est la seule religion connue de la très grande majorité des Français ; ceux-là mêmes qui s'en détachent dans leur for intérieur n'éprouvent pas ordinairement le désir d'en connaître d'autres ; ceux qui lui restent dévoués ne le ressentent pas davantage. Le futur Congrès, s'il doit se réunir, aura peut-être autant à lutter contre l'indifférence du grand nombre et les sarcasmes de ceux qu'irrite le nom seul de religion que contre l'étroitesse de ces esprits religieux qui ne supportent pas aisément que l'on attache une valeur quelconque à ce qui n'est pas leur religion. Qu'on ne se récrie pas sur ce rapprochement ! Les libres penseurs militants, pour avoir rompu avec l'Église traditionnelle, ne se rendent pas toujours compte de ce qu'il est resté chez eux de pli mental ecclésiastique dans le « tout ou rien » qu'ils opposent dogmatiquement aux penseurs libres que la théorie du bloc n'a jamais satisfaits. Le Congrès des religions de 1900 risque donc fort de pâtir aussi bien de l'irréligion des uns, de l'indifférence des autres, que des répugnances timorées de beaucoup de croyants.

D'autre part, ne serait-ce pas faire l'aveu d'une infériorité nationale que de déclarer d'avance la France incapable de rivaliser avec la jeune Amérique en largeur d'idées, en tolérance et en respect de toutes les convictions religieuses ? N'y a-t-il donc que des absurdités ou des infamies dans les religions qui diffèrent de la nôtre ? La théologie catholique la plus orthodoxe n'a-t-elle pas maintenu, contre ceux qui voulaient fonder la foi sur le scepticisme absolu, qu'il y a une *theologia naturalis*, une révélation de la nature à l'homme et dans l'homme, révélation imparfaite sans doute, appelant son complément, mais réelle, positive, base et préparation de la foi révélée ? S'il en est ainsi, quelle meilleure méthode pour la vérifier que d'inviter les représentants autorisés de toutes les religions à rendre témoignage en présence les uns des autres de leurs croyances respectives ? N'est-ce pas le moyen le plus direct, le plus sûr d'extraire le fonds commun de ce *consensus gentium* qui sollicitait déjà l'attention des sages de l'antiquité ? Il ne s'agit nullement de proclamer la supériorité d'une forme de religion sur les autres. Chacun demeure sur ce point avec sa conviction personnelle. Mais on se connaît mieux, on s'estime davantage, un souffle de fraternité humanitaire vient rafraîchir une atmosphère trop souvent alourdie par les préjugés, les haines aveugles, l'ignorance où l'on est de ses voisins. Nous parlons d'ignorance. Quelle marque d'ignorance profonde que celle dont un éloquent prédicateur a gratuitement assumé la responsabilité quand il s'est indigné dans sa réponse à l'abbé Charbonnel de ce qu'on osait mettre un seul instant la foi catholique en parallèle et de niveau avec les croyances fétichistes ! Qu'il se rassure. Il n'y a que les religions ayant une histoire qui puissent se rencontrer dans un pareil Congrès, et le fétichisme n'a pas d'histoire. Il est toujours et partout le même, soit qu'il règne seul, soit qu'il survive au sein des religions supérieures. Quant à lui assimiler dans leurs principes essentiels le judaïsme, l'islamisme le bouddhisme, le mazdéisme, le brahmanisme lui-même, cela n'est possible qu'à la condition de les ignorer.

Ce qui peut-être nuit le plus au généreux projet de l'abbé Charbonnel, c'est que, grâce à notre indifférence française en matière de religion, une foule de gens savent à peine de quoi il est question. Le Congrès de Chicago excita parmi nous fort peu d'intérêt. Peu s'en fallut que la France n'y fût pas du tout représentée. On en parle aujourd'hui bien plus qu'aux jours où il siégea dans la capitale de l'Ouest américain. Mais on en parle le plus souvent sans savoir exactement ce qui s'y est passé. Nous en avons cependant depuis quelque temps une relation française écrite par un professeur français qui fit partie de ce Congrès et qui a publié cette année à la li-

brairie Hachette un volume très intéressant, de lecture facile, intitulé: *le Congrès des Religions à Chicago en 1893*, par G. Bonet-Maury, professeur à la Faculté de théologie de Paris. Ce livre écrit par un théologien compétent, dans un esprit très libéral et très religieux, contient un exposé suffisamment circonstancié des discussions ou, pour mieux dire, des déclarations qui remplirent les séances du Congrès. On échangea de part et d'autre des vues sur Dieu, sur l'homme, la religion en général et les religions principales de l'humanité, sur les rapports de la religion avec la morale, l'art, la philosophie, la science, l'état social, etc. De toutes ces expositions se dégage incontestablement quelque chose de pacifique, de rassurant pour l'avenir de l'humanité, — non pas évidemment la fusion des religions, mais le pressentiment de l'union future de la famille humaine dans la reconnaissance de quelques grands principes de religion et de morale, en tête desquels brille celui de la fraternité universelle. Quel est le chrétien qui pourrait s'en plaindre?

Nous ne nous prononcerons pas toutefois sur la question posée par M. l'abbé Charbonnel. Nos préférences personnelles seraient assurément conformes à ses pieux désirs. Mais la décision dépend d'autres que de nous, d'autres sur lesquels notre opinion ne pèserait pas un fétu. Ils auront peut-être, de leur point de vue, des raisons graves de refuser leur adhésion. Or, je le répète, le Congrès des religions de l'an 1900 à Paris aura leur assentiment ou il ne sera pas.

ALBERT RÉVILLE.

Le soldat turc.

On parle beaucoup en Europe de la valeur du soldat turc; on le considère comme un des meilleurs, sinon le meilleur, du monde entier. Cette opinion est exacte, jusqu'à un certain point cependant. En effet, le Turc est né soldat; dès son enfance, il est habitué au maniement des armes. Dans presque toutes les provinces de l'Empire ottoman, en Europe comme en Asie, l'usage des armes est si répandu qu'on voit parfois dans les campagnes et même dans les villes des enfants de dix à douze ans porter des armes et s'en servir avec habileté en cas de besoin. Il y a surtout des provinces où, par suite du manque de sécurité publique, les habitants sont obligés de pourvoir à eux seuls à leur défense contre les brigands ou les malfaiteurs quelconques. La religion contribue aussi beaucoup à rendre le soldat turc guerrier. Le mahométisme inspire à ses adeptes une passion pour tout ce qui est guerre, combat, lutte. Et puis le Turc est religieusement et socialement fataliste. Il a la ferme conviction que son sort est écrit là-haut depuis le jour de sa naissance et que rien ne peut empêcher la réalisation de ce qui est écrit. C'est cette conviction qui rend les peuples musulmans si indolents en présence d'une épidémie quelconque, le choléra ou la peste. Ils se disent que toute mesure prophylactique contre le fléau serait inutile du moment qu'elle ne peut rien contre les décrets de la fatalité qui fixent d'avance le terme de la vie. Dès lors pourquoi lutter inutilement contre l'inéluctable destinée de chacun des mortels?

En dehors de ces considérations, il y a une raison capitale qui explique la bravoure du soldat turc et son insouciance en présence du danger: c'est sa croyance que s'il meurt sur les champs de bataille, il devient de ce seul fait *sèhit*, c'est-à-dire martyr. Il va directement au paradis sans avoir à subir en route aucune peine pour les péchés qu'il a commis sur la terre. Une vie de délices, des réjouissances perpétuelles, des *houris* à figure angélique l'attendent dans l'autre monde.

A toutes ces raisons il faut en ajouter une autre non moins essentielle : le Turc obéit aveuglément aux ordres de son Padischah. Tout est pour le Padischah. C'est encore la religion qui le rend si docile et si facile à mener : le Padischah étant en même temps le chef religieux du mahométisme, le Khalife. Depuis que l'armée régulière existe en Turquie, il n'y a presque pas d'exemple de mutinerie ou d'insubordination de la part des soldats turcs.

Les Turcs pourraient former d'excellents régiments de cavalerie s'ils étaient bien exercés et organisés. C'est encore une qualité attachée à la vie et aux coutumes des habitants de ces pays orientaux. Dès leur première enfance ils s'habituent à monter à cheval, ce qui est très naturel. Comme il n'y a pas partout de routes carrossables, les voyageurs sont obligés, dans l'intérieur du pays, de recourir au cheval pour aller d'une ville ou d'un village à l'autre. Dans quelques districts même, il n'y a que des chemins étroits, quelquefois très escarpés, où il ne reste que le cheval ou le mulet comme moyen de transport. Le cheval rend des services immenses en Orient dans les transactions commerciales, dans les voyages, dans tout déplacement dans les campagnes. Dans les villes mêmes, le cheval remplace quelquefois la voiture. A Constantinople vous rencontrez encore — quoique ce cachet particulier aux villes d'Orient tende à disparaître de la capitale de l'Empire ottoman — au coin des rues des chevaux de louage que vous prenez à la course ou à l'heure, comme vous prenez une voiture de place à Paris.

En temps de paix le soldat turc est assez bien nourri dans les casernes; en campagne il peut se passer de tous les aliments qui sont indispensables au soldat européen. Il se contente de pain sec ou de biscuit, et souvent ce biscuit n'est pas même mangeable. Il ne se plaint pas, il ne maugrée pas. D'où vient cette résignation? De deux causes. La première a sa raison d'être dans les considérations que j'ai énumérées plus haut. La seconde est plus caractéristique encore. Le Turc, surtout l'habitant de l'Asie Mineure, ne se nourrissait pas mieux chez lui lorsque, avant de s'enrôler, il travaillait son champ ou fendait du bois dans la forêt. Pour toute nourriture il n'avait pour la plupart du temps qu'une espèce de pâte faite avec de la farine ou du blé concassé et à peine cuite dans la cendre. Le pain qu'on lui donne dans les casernes, une fois appelé sous les drapeaux, est exquis pour lui. Il pourrait se contenter de ce pain, qui est très bon en effet, pour toute nourriture durant sa vie entière. En outre, il a de la viande et presque tous les jours du *pilaf*, le plat favori des Orientaux. Loin de se plaindre de

la vie de soldat, il n'a qu'à s'en louer. Sa vie est extrêmement misérable dans son pays natal. Quant à l'habitation, on sait que les casernes turques sont pour la plupart bien situées et très spacieuses. Les casernes de Constantinople, véritables palais avec jardins, cour immense au milieu, mosquée, hammam, etc., excitent l'admiration de l'étranger qui les visite.

En général, le soldat turc est beaucoup plus apte à défendre une place qu'à la prendre d'assaut. Après la chute de Plewna, les Russes s'étonnèrent de voir dans les retranchements des travaux de défense exécutés par les soldats d'Osman-Pacha de leur propre initiative. Chaque soldat a mis à profit les avantages naturels que lui offrait le terrain pour se retrancher dans le poste qu'il était chargé de défendre. Cette habileté du soldat turc pour la défense d'une place forte a été prouvée en plusieurs circonstances et particulièrement à Kars et à Silistrie lors de la guerre de Crimée et à Plewna pendant la dernière guerre d'Orient. Osman-Pacha a su profiter à merveille des aptitudes de ses soldats, tandis qu'en Asie Ahmet Mouktar-Pacha était obligé de livrer des batailles en rase campagne, et, après le premier élan de son armée qui lui permit de remporter de brillantes victoires, il eut à subir des défaites non moins brillantes pour les armées russes qui les lui infligèrent.

Malgré ses rares qualités, le soldat turc a un grand défaut. Au début de la campagne il est impétueux, brave, très dangereux pour l'ennemi. Après une défaite, son courage l'abandonne; ce n'est plus le même homme, il ne résiste plus à l'ennemi avec la même persévérance et le même sang-froid. Une première défaite en amène toujours une seconde, une troisième et la déroute commence. Après la chute de Plewna un officier turc disait à un général russe: « Maintenant vous pouvez aller jusqu'à la Mecque : vous ne trouverez personne pour vous résister. » Les faits ont démontré la justesse de cette appréciation de l'officier turc. Les généraux russes marchaient de victoire en victoire et le général Gourko, en particulier, prenait les places fortes comme si une puissance invisible faisait ouvrir leurs portes et enclouer leurs canons. L'armée russe alla ainsi camper sur les bords de la mer de Marmara et imposer le fameux traité de San Stefano.

C. Chryssaphidès.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ACTE DE FOI, par *Eugène de la Queyssie* (Plon, éditeur). — Prenons ce roman pour ce qu'il est. L'auteur a voulu, nous dit-il, « exposer les bienfaits de la foi ». Son héros est un catholique accompli : la jeune fille qu'il aime lui ayant préféré — cela se voit ailleurs que dans les romans — un superbe officier de hussards, il se fait prêtre, et, finalement, quitte le monde pour une Chartreuse. *Acte de foi* renferme plusieurs sermons, le résumé d'un cours de philosophie orthodoxe, une histoire abrégée de l'Église, un défilé des principaux martyrs, une description de la messe, et beaucoup d'autres morceaux non moins édifiants. Je ne dis pas que l'intérêt du roman soit toujours bien vif; mais, outre certains épisodes qui ne manquent pas de grâce et de sentiment, il y a là un accent de ferveur sincère qui va parfois jusqu'à l'éloquence, et le catholicisme que M. de la Queyssie nous prêche a tout au moins le mérite de ne pas sentir, comme celui d'écrivains plus illustres, le cabotinage des salons ou des boudoirs.

L'ÉTERNELLE DOULEUR, par *Jean-Paul Clarens* (Ollendorff, éditeur). — Je connaissais de M. Clarens deux ou trois volumes de prose. De la prose poétique, une prose à laquelle il ne manquait guère que les ailes de la rime pour élever son essor jusqu'aux plus vertigineux sommets. Le volume que nous donne aujourd'hui l'auteur d'*Heures vécues* est un recueil de vers. M. Clarens s'adresse à « ceux qui souffrent du mal éternel d'aimer et de connaître », à ceux qui essaient d' « arracher, au sphinx silencieux et morne le secret de l'éternelle énigme ». Ses vers ne sont pas aussi poétiques que sa prose. Mais si la forme, chez lui, est parfois inégale à la pensée, c'est que la pensée aborde les plus abstruses questions de notre vie intellectuelle et morale. Il y a telles pièces où nous avons peine à le suivre :

> L'Univers est Certain, et ce Certain c'est l'Etre,
> Le Fait certifiant, l'Homme certifié;
> C'est le Criterium Absolu qui pénètre
> L'Essence de l'Esprit enfin Déifié!

Ce morceau, qui a deux strophes, s'intitule *la Science* On en admirera la concentration. D'autres, ajoutons-le, sont d'une intelligence moins difficile.

> Tant que nous ne pensons qu'à notre pauvre Moi,
> De la Fraternité nous ignorons la Loi.

Après cela, l'on ne peut plus dire que le sphinx silencieux et morne ne se soit pas laissé arracher son secret.

Je ne puis d'ailleurs mieux faire que de citer quelques phrases d'un imprimé qui accompagne le volume. Vous verrez qu'on y rend pleine justice à M. Clarens :

« *L'Éternelle Douleur* est le titre de ce livre où sont abordés, de main de maître, avec une audace et une virtuosité stupéfiantes, les plus importants problèmes... Ces vers, chose bien rare de nos jours, unissent la profondeur de la pensée à l'impeccabilité d'une forme parfaite... On voit que l'auteur a fait le tour des choses et qu'il est revenu de ce long et périlleux voyage après avoir acquis le vrai sens de la vie, qu'il exprime en des strophes prestigieuses, où chaque mot condense de véritables mondes d'idées, de sensations et de sentiments... etc., etc. »

Pour un livre qui a une bonne presse, voilà un livre qui a une bonne presse!

LE JARDIN DU PASSÉ, par *Paul Margueritte* (Chailley, éditeur). — Je veux au moins signaler ce gracieux et mélancolique petit livre. Recueil non de contes ou de nouvelles, comme les précédents, mais d'esquisses, d'impressions, de confidences; pages de rêve et de souvenir, où la réalité la plus caractéristique s'unit à la poésie la plus délicate.

Georges Pellissier.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 33360 — *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8 — 4e SÉRIE. — TOME V — 22 FÉVRIER 1896

LA POLITIQUE

Le Conflit.

Quand ces lignes paraîtront, les choses auront peut-être changé du tout au tout : il suffit d'un incident de séance.

Nous ne pouvons raisonner que sur la situation au moment où nous écrivons. Cette situation se résume en deux mots : un Cabinet battu au Luxembourg, et qui a la majorité au Palais-Bourbon.

***

Avant tout, le cabinet est-il responsable devant le Sénat comme devant la Chambre des députés? La réponse ne nous a jamais paru douteuse. La Constitution de 1875 est très nette. Elle ne dit pas : « Les ministres sont responsables devant la Chambre. » Elle dit : « Les ministres sont responsables devant les Chambres. » Ce pluriel apparemment est autre chose qu'une erreur de plume. On peut discuter s'il n'eût pas mieux valu organiser d'autre sorte la responsabilité ministérielle, on peut rêver une Constitution différente, mais il n'en est pas moins certain qu'on se trouve devant un texte précis et qui dit clairement ce qu'il veut dire.

La doctrine d'après laquelle le ministère ne serait responsable que devant la Chambre des députés ne repose sur rien qu'une fausse assimilation de la Constitution française à la Constitution anglaise. Le rôle d'un Sénat électif n'est pas, ne peut pas être le rôle d'une pairie héréditaire. D'après le Statut constitutionnel de 1875, le droit de porter un jugement sur les actes du gouvernement appartient au Sénat autant qu'à la Chambre, le vote de confiance ou de défiance a la même valeur, qu'il émane d'une assemblée ou de l'autre.

Ceci dit, un Cabinet mis en minorité soit au Sénat, soit à la Chambre, doit-il immédiatement se retirer? C'est la question d'aujourd'hui, et cette question n'est peut-être pas aussi simple qu'elle le paraît à quelques-uns.

***

Nous avons déjà soutenu ailleurs que la responsabilité des ministres devant une seule Chambre est un contresens, quand la Constitution dit qu'ils sont responsables devant les deux Chambres (1). Il faut prendre les textes tels qu'ils sont : la majorité constitutionnelle, la majorité qui fait et défait les cabinets, n'est pas dans une assemblée plus que dans l'autre; elle est dans les deux assemblées, dans le parlement tout entier. « Si, disions-nous, un Cabinet, approuvé au Sénat, blâmé à la Chambre, assuré cependant d'avoir une majorité réelle dans l'ensemble des deux assemblées, tentait de se maintenir aux affaires, l'opinion l'accuserait de faire un coup d'État parlementaire; et pourtant les ministres qui prendraient cette attitude ne feraient qu'appliquer strictement la Constitution. »

Si cette thèse est vraie d'un ministère battu à la Chambre, elle l'est également d'un ministère battu au Sénat. Que, demain le Cabinet obtienne des députés un nouveau vote de confiance, que le nombre des voix soit tel que les ministres puissent dire qu'ils

(1) *Revue du Droit public et de la Science politique* (numéro de janvier-février 1895).

ont pour eux la majorité du parlement pris dans son ensemble, rien ne les force de se retirer : on pourra, au point de vue politique, discuter leur attitude; mais, au point de vue du droit constitutionnel, cette attitude sera correcte.

***

Voilà, diront les adversaires du régime parlementaire, voilà où vous nous conduisez : un conflit sans solution !

Et nous répondons : Êtes-vous bien sûrs que les hommes qui ont rédigé la Constitution de 1875 n'aient pas prévu ce conflit ? Êtes-vous bien sûrs que, l'ayant prévu, ils n'aient pas songé au moyen de le résoudre ?

Supposons que les deux assemblées persistent, l'une dans sa confiance, l'autre dans sa défiance : celle-ci repousse les lois votées par celle-là ; le travail législatif est suspendu ; un jour vient où le gouvernement sent qu'il ne peut plus gouverner. Ce jour-là, le Président de la République a non seulement le droit, mais le devoir d'intervenir.

On a dit souvent que le Président a des pouvoirs insuffisants : qu'on lise la Constitution, et on verra qu'il peut ce que ne pourrait aucun roi dans une monarchie constitutionnelle.

Il n'est pas, comme le roi ou la reine de tel pays voisin, une simple machine à signer : il doit avoir une opinion personnelle ; cette opinion, il l'exprime par le message où il demande la dissolution.

Ce n'est plus, comme en Angleterre, le Cabinet qui propose la dissolution : c'est le Président lui-même. De l'autre côté du détroit, les élections se font sur le ministère. Ici, elles se font sur la Présidence ; et cela est tellement vrai que si le suffrage universel s'est prononcé contre le Président qui a demandé la dissolution, celui-ci, suivant le mot fameux de Gambetta, n'a plus qu'à « se soumettre ou se démettre ».

Ainsi, dans le cas d'un conflit persistant, il y a une solution constitutionnelle, et il n'y en a qu'une seule.

On a émis l'idée que le Président de la République, sans demander la dissolution, sans faire appel au pays, pourrait mettre le Cabinet en demeure de donner sa démission et former un autre Cabinet qui se présenterait le lendemain devant la Chambre des députés. Passe, à la rigueur, si les nouveaux ministres étaient assurés d'avance d'une majorité. Mais supposez-les renversés, et voyez dans quelle étrange posture se trouverait le chef de l'État.

Demander simplement la démission du ministère, ce serait créer un conflit entre la Présidence et la Chambre : le Président ne peut le faire qu'à une condition, c'est d'adresser immédiatement au Sénat un message proposant la dissolution.

Nous nous permettons d'insister sur ce point. Si le Président de la République intervient dans le conflit, c'est en usant du droit de dissolution et ce ne peut être autrement. Il prend parti pour le Sénat s'il forme un nouveau Cabinet, qui devra présenter le décret de dissolution ; il prend parti pour la Chambre, s'il charge de ce soin les ministres qui ont obtenu un vote de confiance de la Chambre même. Il ne peut rester neutre. Il fait un acte personnel, en dépit de la fiction constitutionnelle, et il engage sa responsabilité. Le dernier mot reste au suffrage universel, et c'est en cela que la Constitution de 1875, quoi qu'on dise, est la plus démocratique des constitutions.

***

Souhaitons que ce débat reste platonique ; souhaitons surtout, si l'on doit en venir à faire appel au pays, que ce soit sur une question nettement posée.

Nous qui, en toute circonstance, avons défendu les droits du Sénat, nous avouons que l'occasion du conflit actuel ne nous paraît pas très heureusement choisie. Le point de savoir si toutes les formes ont été bien observées dans la remise d'un dossier de tel juge d'instruction à tel autre peut passionner les criminalistes, mais laisse le public assez froid. Il semble à quelques-uns qu'il n'y avait pas matière à un conflit aussi grave : ceux-là se trompent, soit ; mais quand on est à la veille peut-être de s'adresser au suffrage universel, il ne faut pas oublier que le suffrage universel est simpliste et qu'on a d'autant plus de chances d'en être entendu qu'on lui parle des grandes questions qui le touchent.

Ces réflexions ne sont peut-être pas hors de propos à l'heure où l'indifférence politique va croissant, où le pays se lasse visiblement du régime parlementaire, où apparaît de toutes parts un égal besoin d'ordre et de réformes, où, dans les journaux qu'on lit, dans les propos qu'on entend, dans l'air qu'on respire, on sent je ne sais quel souffle qui nous pousse vers l'inconnu. Personne ne peut dire ce que donnerait demain une consultation populaire. C'est pourquoi, avant de se jeter dans une aventure électorale, il faudrait offrir au pays un programme précis, à la fois conservateur et réformateur. En tenant ce langage, nous choquerons peut-être quelques-uns de nos amis ; mais en vérité, quand ce qui est en jeu c'est l'avenir des institutions libres, il ne vaudrait pas la peine de tenir une plume si ce n'était pas pour dire franchement ce qu'on pense.

[944.08] PAUL LAFFITTE.

ROLE CIVILISATEUR

DE LA LANGUE FRANÇAISE (1)

Mesdames Messieurs,

Ma patrie est partout où rayonne la France.

Ce beau vers de Lamartine me servira de point de départ ou, comme on disait autrefois, de texte ; et toute ma conférence ne sera guère que le développement de la pensée du poète. Je voudrais en effet montrer que partout où pénétra la langue française, partout pénétrèrent à la suite et par suite, la patrie et la civilisation ; et qu'à mesure que notre langue grandissait à travers l'histoire et marchait à travers le monde, elle faisait tout ensemble et doublement œuvre nationale et œuvre humaine : nationale, car il suffisait de présenter aux peuples l'image de la France pour faire aimer cette France ; humaine, car il suffisait que cette image fût fidèle pour faire aimer en même temps la politesse, l'urbanité, la générosité, la sociabilité, enfin tout ce qui constitue l'humanité.

Sans doute ce rôle utile et bienfaisant, la langue française le partagea et le partage encore avec d'autres langues, avec d'autres qui ont pour elles l'ambition, la durée et aussi, — car notre langue doit rendre justice à ses sœurs et même à ses rivales, — et aussi la beauté, la beauté poétique et harmonieuse comme les langues méridionales, la beauté originale comme la langue anglaise, la beauté pensive comme la langue allemande, la beauté mystérieuse comme la langue russe ; mais il semble pourtant que par sa probe et native clarté qui donne la sécurité à qui l'écoute ou l'apprend, par cette absence d'obscurité qui la rend accessible à tous les esprits, et cette absence d'accent qui la rend facile à toutes les lèvres, et aussi par ces facultés de sympathie et d'expansion qu'elle tenait du génie même de notre race, il semble vraiment que la langue française, plus que toute autre, était prédestinée à quelque mission civilisatrice. On a dit souvent en effet que des langues grecque et latine, qui restent en somme, et de l'avis de tous, sinon les plus belles, du moins les plus éducatrices, la langue française était l'héritière la plus authentique. Dans cette opinion qui flatte notre amour-propre national, il y a peut-être une part d'exagération, mais il doit y avoir aussi une part de vérité qui n'est pas, je crois, une parcelle. Eh bien ! chercher devant vous cette moitié ou ces trois quarts de vérité, esquisser non pas un cours d'histoire littéraire de notre langue, ce qui devant un public de lettrés serait assurément superflu et banal, mais une sorte de tableau en raccourci de sa longue et généreuse influence, passer en revue quelques-unes des conceptions les plus douces ou les plus hautes que lui dut successivement l'âme humaine, montrer enfin que, dans sa marche à travers les siècles et les peuples, elle n'a cessé et ne cesse de défendre et de propager les idées les plus libérales et les plus fécondes, et qu'ainsi l'*Alliance française* fait bien de la défendre et de la propager elle-même, car association plus légitime ne saurait avoir cliente plus illustre : tel est le but de cette causerie. Et le but semble bien vaste pour une si modeste parole, mais outre que le parleur, dans certains développements, est soutenu par l'attrait du sujet même, outre que dans certaines plaidoiries, ce n'est plus l'avocat qui plaide pour la cause, mais la cause pour l'avocat, je me bornerai à donner des indications générales, à marquer les grandes lignes, à tracer, ainsi que je l'ai dit, une sorte d'esquisse, comme il sied devant un auditoire éclairé qui complète avec son esprit ce qui est absent de l'entretien, et colore avec son imagination ce qui est effacé dans le tableau.

I

Elle remonte haut, Messieurs, l'histoire de la langue française, si haut même qu'elle a déjà vu sous elle tomber plusieurs familles princières et royales et autour d'elle se démembrer ou se transformer les royaumes et les empires, tant il est vrai que les constructions de la fortune, de la force, ou de l'orgueil, finissent toujours par s'écrouler, tandis que sur leurs ruines reste debout l'idée, et ce qui est le signe de l'idée, la langue. La nôtre a d'antiques et glorieux titres de noblesse, comme pas une de ses rivales. C'est vers le XIe siècle qu'elle commence à se faire entendre dans le monde. Et je dis dans le monde à dessein, car elle trouva dès lors un écho non seulement dans tout le pays des Francs, mais par delà les limites de la Gaule, et se fit le porte-voix sinon encore de nobles idées, du moins de nobles sentiments. Il est vrai que les sceptiques, qui ne sont pas toujours des connaisseurs, prétendent que loin d'être alors un porte-voix, elle était à peine une voix, n'étant qu'un bégaiement. Nous qui ne sommes pas ici pour médire d'elle, nous dirons que si elle n'était pas encore une langue, elle était du moins un chant. Comme toutes les langues bien douées, elle chante même avant de parler : trouvez-vous qu'elle en soit moins intéressante ?

Elle chante, au nord de la Loire, les exploits des paladins ; au sud, la galanterie des chevaliers. Sur les bords de la brumeuse Seine ou dans la rêveuse Armorique, elle est rude comme les batailles qu'elle narre, mais déjà claire et loyale, comme la lame des deux célèbres épées qu'elle immortalisait, Durandal

(1) Conférence faite à l'*Alliance française*, le 11 février 1896.

et Joyeuse; sur les rives du Rhône ou de la Garonne elle est si rayonnante et si douce que le soleil semble y avoir laissé quelque chose de sa lumière, et la femme quelque chose de son sourire. Du reste, il est possible que le sourire qui tenait à la femme tînt aussi au langage lui-même, puisque longtemps après Alfred de Musset s'écriait encore :

> ... Harmonieux langage,
> Idiome de l'amour, si doux qu'à le parler
> Tes femmes à la lèvre en gardent un sourire!

Un sourire, telle est la première manifestation de la langue française à son berceau. Mâle sourire des épées portées par les trouvères, tendre sourire des Isaures chantées par les troubadours; suprême sourire de Roland qui tombe les yeux tournés vers l'Espagne et l'âme satisfaite tournée vers Dieu; fidèle sourire de la belle Aude qui choit les yeux tournés vers Roland. Cela, Messieurs, c'est déjà toute la chevalerie. Bravoure et fidélité, culte de l'honneur et culte de l'amour : telles sont les deux tiges du rosier d'Idéal qui allait fleurir sur tout le moderne Occident.

Mais d'abord, il se leva sur le sol de la « douce France ». On dit souvent que l'Italie nous devança dans l'éclosion des idées et de la Renaissance. Il est très vrai que les génies italiens surent, avant les nôtres, relever la naïveté fruste du fond par la radieuse beauté de la forme; mais il n'est pas moins vrai qu'ils ont souvent imité les chants épiques ou lyriques de nos aïeux, et que dès, le XIIIe siècle, la langue française, encore pauvre de mots mais riche de trouvailles, fut pour les peuples voisins la langue inspiratrice.

Est-ce que le maître de Dante, Brunetto Latini, ne l'appelait pas la « parleure la plus délitable et la plus commune à toutes gens », dans son *Trésor* publié non en italien, mais en français? Est-ce que Dante lui-même ne fit pas sa lecture et son profit de nos diverses chansons de gestes, et surtout de notre cycle breton, puisque ce couple plaintif et infortuné, Paolo et Francesca, avait le front penché sur le roman de Lancelot du Lac... le jour où chacun d'eux ne lut pas plus avant? Est-ce que Pétrarque, errant dans les bois et près de la fontaine de Vaucluse, ne devait pas rencontrer à chaque pas les traces de nos troubadours, et parfois entendre leurs ballades portées encore sur les murmures du vent? Ne fit-il pas la plus grande partie de ses études à Carpentras et à Montpellier? Et enfin, et surtout, la femme qui l'inspira, Laure de Noves, était-elle une Italienne ou une Française? Ils eurent le poète, mais nous avions la Muse.

Et pour continuer encore, leur Bojardo, leur Berni, leur Arioste, quel homme choisissent-ils pour héros de leurs récits épiques ou fantaisistes? tous, Roland. Et si l'on regarde maintenant du côté de l'Espagne, quel sublime aventurier de l'épée a précédé le Cid d'un siècle au moins? Roland. Quel nouvel Achille s'est levé le premier dans l'imagination des peuples chrétiens? Roland, toujours Roland. Il est venu de France, le premier héros d'épopée qu'ait acclamé toute la jeune Europe. Arthur, il est vrai, a devancé Roland, mais outre qu'il n'eut pas une popularité si universelle, à cette époque du moins, est-ce que ce héros breton n'est pas Français autant qu'Anglo-Saxon? J'en demande pardon à la respectable et gloutonne Angleterre, mais nous avons droit tout au moins à la moitié du Saint-Graal, et de la Table-Ronde. J'estime donc que, d'une façon générale, elle est une notion et presque une invention de l'âme française, cette conception qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire du monde et l'histoire des idées : la conception du chevalier.

II

Avec la Renaissance, la langue française enfante une autre conception: celle de l'humaniste. Elle avait enchanté les cœurs, elle va libérer les intelligences et élargir les âmes. Car vous le savez, Messieurs, un humaniste n'est pas seulement celui qui a l'esprit cultivé, mais celui que cette culture a rendu plus civil, plus sociable, plus traitable et plus équitable, en un mot plus humain. On pourrait croire que Ronsard et ses amis étant des poètes érudits et isolés du grand public, se considéraient comme dégagés de toute obligation sociale. On pourrait se figurer la Pléiade comme une collection d'esthètes insoucieux et dédaigneux des philistins. Et pourtant dès les premières lignes de son *Art poétique* Ronsard donne ces conseils : « Or, pour ce que les Muses ne veulent loger en aucune âme, si elle n'est bonne, sainte et vertueuse; tu seras de bonne nature, non méchant, refrongné, ni chagrin mais animé d'un gentil esprit. » Les méprisants théoriciens de « l'art pour l'art » seraient donc mal-venus à se réclamer de Ronsard; ils ne sont pas autant qu'ils le croient dans la descendance de la Pléiade, pas plus qu'ils ne sont dans la tradition française. Et qui d'ailleurs pourrait oublier les discours en vers de Ronsard, tout vibrants de douleur civique, tout chauds de la blessure patriotique?

Pourtant, ce fut surtout par nos grands prosateurs d'alors que fut établi et affermi l'humanisme français, où le souci de la pensée l'emporta toujours sur le souci de l'art. Est-ce seulement la science qu'ils demandent à l'antiquité? Non pas. Dans ce riche et généreux festin brusquement servi à leur intelligence, ces affamés, les meilleurs du moins, choisissent, et digèrent. Écoutez Ramus apercevant enfin les fruits de la terre promise: « Je tombai, comme

conduit par quelque bon ange, en Xénophon, puis en Platon... et lors comme épris de joie... ce que je goûtais surtout, ce que j'aimais en Platon, c'était l'esprit dans lequel Socrate réfutait les opinions fausses, se proposant avant tout d'élever ses auditeurs au-dessus des sens, des préjugés, et du témoignage des hommes, afin *de les rendre à la justesse naturelle de leur esprit, et à la liberté de leur jugement.* »

Et les deux hommes qui devaient être les éclaireurs d'esprit, les libérateurs de jugement, vous les avez déjà nommés, Messieurs, c'est Rabelais et c'est Montaigne. Notre XVIe siècle compta d'autres grands écrivains, mais ces deux-là surtout, l'un plus Gaulois, l'autre plus Français, firent œuvre essentiellement nationale et libérale. La scolastique enserrait l'entendement dans les tenailles du syllogisme : ils brisèrent l'étau. Aristote était mal compris et sacré non seulement maître, mais tyran, tellement que, selon un mot célèbre, « la forêt d'Aristote étouffait l'autel du Seigneur » ; ils élaguèrent la forêt. Dans la rue, dans les colloques, au seuil des temples, les fanatiques s'entre-tuaient au nom de Rome ou au nom de Genève, ils refusèrent de prendre la main sanglante des fanatiques. On les traita de sceptiques ; mais aux yeux des intransigeants, les modérés paraissent toujours des dilettantes ! Gloire à Rabelais et à Montaigne ! ils fondèrent l'esprit critique, l'esprit moderne ; ils inaugurèrent en France et en Europe le grand parti des indépendants et des modérateurs. En Italie la Renaissance se perdait dans la sensualité ; en Allemagne et en Suisse la Réforme aboutissait vite à la sécheresse ou au despotisme. Rabelais et Montaigne, plus idéalistes que les uns et plus tolérants que les autres, n'ont accepté et n'ont légué que ce seul mot d'ordre : humanité.

III

A l'humaniste du XVIe siècle va succéder l'honnête homme du XVIIe. Et qui va façonner et propager ce nouveau type du civilisé ? C'est la langue. La société française le passe à nos écrivains et nos écrivains le passent à l'Europe et à la postérité. L'honnête homme c'est le Sévère de Corneille, Sévère si intelligent, qui n'a pas encore la charité d'âme des chrétiens, mais qui a déjà la charité de l'esprit ; si généreux, car, tandis que Polyeucte sacrifie sa vie pour la palme céleste, lui sacrifie deux fois son cœur, pour rien, pour l'amour du beau, pour achever la sculpture de sa grande âme, si sympathique enfin que je suis tenté par moments de le préférer à son sublime rival ; mais il faut résister à la tentation, car il y a quelqu'un qui est plus grand que l'honnête homme, c'est le martyr. L'honnête homme dans Molière, c'est Ariste, c'est Clitandre, c'est Cléante saluant et définissant ainsi les vrais chrétiens :

> On ne voit point en eux de faste insupportable,
> Et leur dévotion est humaine, est traitable...
> L'apparence du mal [illegible] chez eux peu [illegible],
> Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.

L'honnête homme, c'est Boileau, moins grand pour avoir écrit :

> Aimez donc la raison...

que pour avoir jeté cet autre cri :

> Aimez donc la vertu : nourrissez-en votre âme...

et avoir dit encore :

> Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
> Que les vers ne soient pas votre éternel emploi ;
> Cultivez vos amis, soyez homme de foi !
> C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
> Il faut savoir encore et converser et vivre.

Bravo, Despréaux ! vos milliers de vers didactiques sur l'idylle, le rondeau, le sonnet ou la règle des trois unités nous paraissent surannés et assez inutiles, mais il semble encore opportun de dire au poète qu'avant d'être un esthète, il convient d'être un homme, et qu'un des bons moyens pour écrire de beaux vers c'est d'avoir une belle vie.

La définition de l'honnête homme, mais elle est partout au XVIIe siècle. Elle est chez La Bruyère : « Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et que l'or, si c'est une occasion de vous obliger. » Elle est chez les prédicateurs, car les Bossuet, les Bourdaloue, les Fénelon, tout en défendant la foi, ont respecté et honoré la raison. Elle est chez Pascal qui tout en combattant la raison humaine la prouve encore et, en se déchirant l'âme, l'élargit ; et n'est-ce pas lui d'ailleurs qui dans un immortel pamphlet a flétri les capitulations de conscience et les hypocrisies de la casuistique ? Elle est enfin dans toutes les productions de la langue française d'alors, au théâtre comme à l'autel, et sous la plume des femmes comme dans les livres des hommes, car pour que rien ne manquât à ce concert de beauté et de raison que donnait alors notre langue à la France et à l'Europe, une femme, une mère fit entendre une note si passionnée, si vive et si personnelle que tous les génies virils sont devenus jaloux de ce génie féminin. Une fois de plus un flambeau de vérités venait de s'allumer sur le monde, et ce n'était plus à Athènes, à Rome ou à Florence, c'était à Paris ; une fois de plus, un grand siècle littéraire rayonnait sur le genre humain ; et ce siècle fut appelé du nom d'un roi de France, pourquoi ? C'est que d'abord il était l'œuvre de la langue française.

Beau siècle sans doute ! diront les raisonneurs à courte vue, les hommes positifs qui sont le plus souvent des hommes peu clairvoyants ; beau siècle ! mais

siècle d'artistes ; donc, siècle d'inutiles ! Quelle erreur ! comme si ces artistes n'avaient pas élargi la prépondérance de la nation française, tandis que les généraux de Louis XIV élargissaient le territoire du royaume ; comme si le *Cid* n'était pas une défaite pour les Espagnols aussi bien que Rocroy ; comme si les conquêtes pacifiques de nos écrivains ne furent pas durables, tandis que les conquêtes sanglantes de nos soldats durent être trop souvent rendues au jour des traités ; comme si enfin nos livres n'avaient pas dès lors et définitivement propagé à travers l'Europe, non seulement nos modes et nos goûts, ce qui était flatteur, mais encore nos mœurs et nos idées, ce qui était grand : tellement qu'à partir de cette époque, on pouvait dire justement, selon le vers célèbre d'un poète contemporain :

Tout homme a deux pays : le sien, et puis la France.

IV

Au XVIIe siècle notre langue est la parole de lumière ; au XVIIIe, elle est la parole d'affranchissement. Aussi se transforme-t-elle : elle devient plus courte, plus nerveuse, plus acérée, elle s'affine en pointe, elle s'aiguise en arme ; elle éclate comme un trait ou une protestation sous la plume de ces combattants qui se nomment : Voltaire, Montesquieu, Rousseau. Avec le premier elle sauve la vie ou l'honneur d'un Sirven, d'un Calas et d'un Lally-Tollendal, faisant ainsi révoquer la sentence du fanatisme par la sentence de l'humanité. Avec le second, elle demande l'abolition de la torture, de l'inquisition, du servage ; avec le troisième elle dicte une profession de foi spiritualiste qui est celle de toute conscience humaine, éprise du juste, et adoratrice du divin. Puis avec Beaumarchais et Mirabeau, le pamphlétaire et le tribun, elle se bat à coups de flèches ou à coups de bélier et fait du même coup tomber la Bastille et se lever Quatre-vingt-neuf ; enfin avec Vergniaud et Chénier, les deux lyres de la Révolution, la lyre éloquente et la lyre poétique, elle jette un double cri, un cri de fierté contre le despotisme d'en haut, un cri de mépris contre le despotisme d'en bas.

Écrivains ou orateurs, les hommes du XVIIIe siècle furent parfois violents et dépassèrent souvent la limite équitable, mais en somme ils sont restés grands, parce qu'ils firent alors naître dans tous les cœurs et passer sur tous les peuples un souffle inconnu de revendication, de justice, et de liberté. C'est par eux, c'est par la langue française, que la France, alors souvent vaincue sur les champs de bataille, domine encore ses vainqueurs du haut de son génie lumineux et libéral. Notre langue est alors parlée par les peuples voisins, fêtée chez les rois étrangers, Frédéric II, Joseph II, Catherine II, — et sans doute elle eut le tort de se faire plus d'une fois leur adulatrice, mais auprès d'eux elle fut la courtisée encore plus que la courtisane, — acclamée dans les académies rivales. En 1783, l'Académie de Berlin, et c'est là un fait bien connu mais bien significatif, mit au concours cette question : « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ? » Un Français, Rivarol, traita le sujet, expliquant et justifiant la suprématie de la langue française : il fut couronné. Il y avait alors des juges, de bons juges... à Berlin. « Sûre, sociable, raisonnable, disait-il, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine... Aristippe ayant fait naufrage, aborda dans une île inconnue et, voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s'écria que les dieux ne l'avaient pas conduit chez des barbares. Quand on arrive chez un peuple, et qu'on y trouve la langue française, on peut se croire chez un peuple poli. »

V

Policer les peuples : tel fut bien le rôle de cette langue. Et sans doute, elle eut dans cette tâche des collaboratrices. De même qu'il serait injuste d'oublier ce qu'au XVIe siècle ou au commencement du XVIIe elle dut au génie gracieux ou fier de l'Italie ou de l'Espagne, de même on ne peut nier l'influence qu'exerça, sur l'évolution des esprits, le génie sérieux de l'Angleterre au début du XVIIIe siècle, ou le génie idéaliste de l'Allemagne au début du XIXe. Et de nos jours enfin, nous sommes tous plus ou moins touchés par les souffles de large pitié et de frais mysticisme venus des steppes russes ou des lacs scandinaves.

Oui ! peut-être bien que sans Pétrarque les sonnets de la Pléiade seraient moins jolis, et que sans la *Jeunesse du Cid*, le *Cid* serait moins beau ? Et assurément, d'avoir pratiqué les grands écrivains britanniques. Pope, Addison, Locke, Dryden, Richardson, notre Voltaire gagna en maturité, notre Montesquieu en libéralisme, notre Diderot et notre Rousseau en sensibilité. Et enfin, pour avoir lu Gœthe et Schiller, nos romantiques furent plus colorés ; pour s'être pénétrés de Kant et de Fichte, nos philosophes furent plus profonds. Mais là encore et dans ces imitations même, on retrouve bien le génie propre de la langue française. Tous ces éléments étrangers, elle les fondit, les harmonisa. Elle écarta tout ce qu'il y avait de trop singulier, de trop particulier à chaque peuple, et en fit quelque chose de plus général, de plus universel. Et en cela elle restait fidèle au tempérament français, dont l'essence est en effet de tempérer les excès, d'assimiler les contraires. Jetez dans le

moule français une idée anglaise, une idée germaine, une idée slave ou norvégienne : qu'en sort-il? une idée humaine.

VI

L'homme : voilà ce que veut peindre désormais la langue française. Après le chevalier, l'humaniste, l'honnête homme, elle fait le dernier progrès, et veut atteindre l'homme, le fond de l'homme. Comme elle est à son automne, comme elle a beaucoup vécu, beaucoup réfléchi, elle devient plus pensive, plus mélancolique, et rencontre des notes plus profondes. Et c'est l'âge des René, des Elvire, des Eloa, c'est l'époque des *Nuits*, des *Contemplations;* et Lamartine dira :

Partout où l'on pleura, mon âme a sa patrie.

et Musset dira :

L'homme est un apprenti : la douleur est son maître.

et Vigny dira :

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Et Victor Hugo écrira le poème des *Pauvres Gens*, et cet autre poème en prose, les *Misérables;* Lamennais psalmodiera les *Paroles d'un croyant* et le *Livre du peuple*. Et nos grands historiens comme nos grands orateurs ne cesseront de répéter : La France est « une personne morale »; la France est le « soldat du droit ». Et tout cela fait que notre siècle n'est pas vraiment un siècle de décadence, lui qui d'ailleurs a créé de toutes pièces la poésie lyrique, a réformé l'histoire, élargi la critique, agrandi la science, a presque inventé le roman, a vu naître le drame, renaître l'éloquence politique et l'éloquence religieuse. Car enfin si Bossuet est plus haut, Lacordaire est plus vibrant; et si Corneille et Racine restent décidément supérieurs, si La Fontaine est unique dans son espèce, si nous ne pouvons contre-balancer le seul Molière, même en jetant dans le même plateau, les uns sur les autres, Scribe, Augier et les deux Dumas; et si nos grands seigneurs qui sont de l'Académie ne sont pas de taille à se hausser jusqu'à Saint-Simon et La Rochefoucauld, qui n'en étaient pas... notre Balzac vaut bien le leur, notre George Sand, qui n'a pas la raison séduisante de cette Sévigné que nous avons saluée tout à l'heure, n'a pas non plus ses petits coins intolérants, car la marquise, si tendre pour sa fille, était un peu dure pour les protestants et les paysans de Bretagne. Où est leur Chateaubriand, à moins que ce ne soit Fléchier? où est leur Victor Hugo, à moins que ce ne soit Malherbe? Où est leur Lamartine, à moins que ce ne soit Racan; et si je me permettais de comparer l'abbé d'Aubignac à Sainte-Beuve et Mézeray à Michelet, vous diriez, que je me moque de la raison, ou qu'elle-même se moque de ma comparaison.

La vérité est que le génie n'a peut-être jamais connu de période plus féconde que celle qui s'étend de 1820 à 1850. Et depuis, c'est la décadence en effet, réelle, indéniable. Mais à quoi tient-elle? Précisément à ce que nos écrivains ont alors déserté la tradition française, trahi la mission éducatrice de notre langue. D'une part, les poètes — l'école parnassienne — ont voulu faire de la poésie une œuvre de mandarin, un jeu de cénacle, et non une parole magnanime et douce, comprise de tous, consolatrice pour tous. D'autre part, les romanciers — l'école naturaliste — en s'attardant à la peinture des grossièretés, des bestialités, ont cru toucher au tréfonds de l'humanité, mais en réalité ils s'éloignaient de l'homme et se rapprochaient de l'animal. De nos jours enfin, les décadents, les symbolistes, les mystiques, en nous offrant des états d'âme exceptionnels et bizarres, artificiels et obscurs, ne sont pas non plus dans le grand courant français. « Ce qui n'est pas clair n'est pas français », a-t-on dit; j'ajouterais volontiers : Ce qui n'est pas français non plus, c'est ce qui n'est pas d'une vérité largement humaine. Aussi la décadence ne cessera que du jour où un génie puissant, transformant toutes ses impressions en idées, toutes ses contradictions en harmonie, nourri et enrichi lui-même de la vraie sève nationale, fera de tous ces emprunts exotiques, non pas une curiosité pour quelques-uns, mais une richesse pour tous; non pas un fantôme, mais une création; non pas la dépouille ou le squelette de la vie, mais la vie même.

VII

D'ailleurs, beaucoup de ces prétentieux théoriciens, qui veulent réformer la langue française, ne sont pas Français; ils sont étrangers ou d'origine étrangère. La langue ne leur est pas sacrée, ne leur étant pas maternelle. Mais nous qui l'avons trouvée au berceau, et la parlons depuis notre premier âge, nous pour qui elle est l'aïeule et la nourrice, nous tenons à la respecter, et même à la défendre. Vous savez en effet qu'elle doit lutter contre des rivales envahissantes et redoutables, non seulement en Europe, mais encore et surtout hors de l'Europe, et d'abord dans tout le Levant, en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine, en Égypte, tous ces pays si français de sympathie et de tradition; puis en Afrique par toutes les extrémités et sur tous les fleuves ou estuaires; puis dans l'extrême-Orient, dans l'Inde française; puis dans les deux Amériques, et surtout au Canada; enfin en Australie même, car il y a un comité de l'*Alliance française* à Melbourne, et floris-

sant. Du reste, sur les péripéties de cette lutte intelligente, infatigable, et universelle, vous entendrez incessamment et successivement des voix plus autorisées et plus compétentes que la mienne. Je voulais simplement rappeler que dans les cinq parties du monde, dans tous les coins du globe, cette brave et belle langue française poursuit une lutte nécessaire, une lutte difficile; hélas! que partout, pas toujours, non par masses puissantes, mais par groupes actifs, par pelotons intrépides, et pareille à un bataillon volant de la civilisation, elle combat à l'avant-garde de la patrie; et que, grâce à son propre génie expansif et clair, aimant et aimable, grâce aussi à l'*Alliance française* sous l'égide de laquelle elle soutient ce combat, elle ne le perd pas.

Mais ce n'est point assez, il faut qu'elle le gagne. Il faut par un effort de nous tous, effort de dévouement, d'adhésion, de propagande, et aussi d'argent — car ses rivales ont pour elles la supériorité du nombre et aussi de l'or — il faut soutenir l'idéale et pacifique guerrière.

Pacifique en effet, car ici nous pouvons combattre sans remords, sans aucune arrière-pensée, car cette lutte est courtoise, salutaire, bienfaisante, bienfaisante même et surtout aux vaincus. On ne se bat pas ici à coups de canon, mais à coups d'idées, à coups de livres, si vous voulez : et l'on ne veut pas faire des blessés ou des victimes, mais des éduqués, et par suite des heureux, ou du moins des moins malheureux, car en dépit de certaines théories spécieuses, on ne nous a pas encore convaincus que bonheur était synonyme d'ignorance, de fanatisme, de barbarie.

Or, si, comme nous l'avons vu, notre langue n'est pas seulement un agent de patriotisme mais encore une ouvrière de civilisation, elle sèmera donc sur sa route le bon grain de la vérité, de la justice et de la concorde, de telle sorte que faisant déjà l'harmonie au milieu de nous — car nous appartenons à des confessions religieuses différentes, nous avons des opinions politiques dissemblables, mais sur la langue nationale, nous sommes tous d'accord, et ceux mêmes qui la défigurent n'oseraient pas dire qu'ils n'en sont point partisans — de telle sorte donc que, venue de la paix, elle portera la paix avec elle. Elle n'est hostile à aucune autre œuvre, ou glorieuse pour la patrie, ou féconde pour les intérêts particuliers, ou sainte pour les intérêts de l'âme! Elle marchera parallèlement avec nos missionnaires car elle aussi est une messagère de la bonne nouvelle, et tandis qu'ils épureront les consciences, elle éclairera les esprits. Elle marchera avec nos industriels, et sera le meilleur de leurs interprètes ou de leurs représentants, ouvrant des débouchés, humanisant les comptoirs. Ne l'a-t-on pas dit souvent : « Celui qui parle le français devient un client de la France » ? Et quand les lèvres échangent des paroles, les mains sont bien près d'échanger des marchandises. Enfin, elle marchera avec nos soldats, et lorsqu'ils auront vaincu, elle assurera et affermira les résultats de la victoire; car la langue reste le plus sûr instrument de colonisation. Quand la langue recule dans une colonie, la métropole, elle-même, semble reculer à l'horizon; si au contraire la langue persiste, quelque chose de la patrie demeure aussi, même en dépit des traités. Voilà plus de cent ans que le Canada est à l'Angleterre; mais de ce pays on n'a pu arracher complètement les mœurs françaises. Pourquoi? c'est que notre langue y était restée. Et plus près de nous, du côté de l'Est, dans une région qui nous tient au cœur, il suffit qu'un maître d'école enseigne encore tout bas — oh! tout bas pour que les autorités allemandes n'entendent pas — enseigne encore à des âmes et à des lèvres d'enfants la langue maternelle et exilée pour qu'on puisse dire : la patrie est toujours là!

C'est que, vous le savez bien, à côté et au-dessus du sol, du territoire qu'il faut certes garder ou revendiquer avec un soin jaloux, il est un autre patrimoine d'ordre intellectuel et moral, non moins glorieux, non moins sacré, qu'il faut aussi chérir, maintenir et au besoin enrichir; et, de même que le drapeau est le symbole de l'une de ces patries, — la langue est le symbole de l'autre. Les langues sont comme les drapeaux des patries idéales.

Et ces drapeaux-là sont encore les plus durables. Cherchez les aigles romaines sur les bords du Rhin ou du Danube, ou même du Tibre. La tempête des invasions les a pour jamais déchirées et englouties. Et maintenant, écoutez ce murmure qui a surnagé, ce rien qui a survécu : c'est un vers de Virgile ou de Lucrèce,... et tout le flot des barbares n'a pu l'étouffer.

(10.1 ÉMILE TROLLIET.

L'INCONNUE

Nouvelle.

I

Juin était venu répandant sur la terre, avec les dernières splendeurs du printemps, les hâtives promesses d'un été exceptionnel.

Nouvellement mariés, les Bouchard s'étaient installés à Enghien, dans une villa louée pour y passer la lune de miel, et dont les fenêtres ouvraient sur la paix silencieuse et figée du lac.

Le mariage de Julien Bouchard, avocat à la cour

d'appel, avec Mlle Marguerite Verdier, avait eu une genèse plutôt pénible. Julien dut passer sous les fourches caudines d'un beau-père intraitable, vieux savant avare et entêté que ses mécomptes à l'Institut avaient fini par rendre insociable.

Trois mois de chicanes, de tracasseries féroces dues à l'irréductible misanthropie du vieillard avaient coulé sur leur roman d'amour, faisant saillir l'âpre roc des réalités sous les floraisons vivaces de leur commun sentimentalisme, déroutant les illusions de Marguerite, coulant le plomb mortel du désenchantement dans l'âme sincère et droite de Julien. Ils avaient choisi Enghien parce qu'ils s'y étaient rencontrés pour la première fois, un jour de festival organisé par une société savante dont M. Verdier était le président.

Quand, la cérémonie accomplie, ils s'installèrent dans leur villa, ils trouvèrent le pays plus calme, plus solitaire qu'ils ne l'avaient cru. Quelque chose de morne et de pesant régnait, — et tout de suite une vague tristesse descendit sur eux. Julien d'ailleurs se la reprochait, cette tristesse, comme s'il en eût été seul responsable, s'affolant à l'idée que Marguerite allait peut-être découvrir demain, dans quelques heures, dans quelques minutes, qu'il ne faisait pas son bonheur. Au reste, pourquoi donc lui-même ne se sentait-il pas heureux, puisqu'il triomphait à présent de tous les obstacles qui s'élevaient jadis entre lui et cette femme devenue sienne?

Et une conclusion surgissait, imprécise, amère : peut-être avait-il dépassé l'âge où l'on s'illusionne et se passionne pour quelque chose ou pour quelqu'un sans souci des pires réalités, peut-être le bonheur arrivait-il trop tard dans sa vie! trop tard pour qu'il pût l'étreindre, y croire, le tenir pour certain, pour durable, pour éternel.

Julien n'avait jamais connu la vie, telle que la mènent les jeunes hommes de son âge et de sa condition.

Abandonné de bonne heure par des parents d'un égoïsme féroce, il s'était vite habitué aux isolements d'âme et de cœur, aux défiances de l'impressionnabilité, aux féroces dédains du rêveur et du misanthrope qu'écœure le spectacle de la vie extérieure. Les femmes seules eurent raison de cette nature romanesque et par-dessus tout généreuse.

Elles l'attirèrent et le passionnèrent comme un troublant et impénétrable mystère. Il les prit au sérieux, les estimant douées de toutes les vertus que ses propres illusions leur prêtaient.

L'attitude des autres hommes envers les femmes qu'ils aimaient, ce scepticisme qui touche au mépris avilissait à ses yeux toute liaison, si durable fût-elle, lui semblait simplement un abus de la supériorité intellectuelle et sociale de l'homme, et il eût préféré n'avoir point de maîtresses que de ne pas les traiter en égales, de ne pas compatir aux misères de leur condition, de leur humble position dans le monde, à toutes leurs petites douleurs sincères et parfois perverses de filles dévoyées.

Quand il reconnut qu'il s'était trompé, qu'aucune abnégation personnelle ne pouvait combler l'abîme qui existait entre ces femmes et lui, qu'il restait la dupe de ses illusions, de son irréductible tendresse, que les meilleures mêmes ne laissaient jamais parler leur cœur tout entier, soit qu'elles eussent placé leur idéal ailleurs que dans la parfaite communion morale, soit qu'en réalité elles n'éprouvassent que des sentiments tout de surface et d'imitation, alors ce fut comme une déroute, une sinistre débâcle de toutes ses sensibilités, une tempête noire où le meilleur de lui faisait naufrage.

Il eut une crise de désespoir et de larmes qui dura plusieurs semaines, plusieurs mois, au bout desquels il se jugea guéri, assagi, devenu un homme enfin. Et la preuve c'est qu'il n'avait plus qu'un seul but, une seule idée en tête : se marier, chercher, dans une sphère sociale en rapport avec la situation qu'il espérait lui-même conquérir dans le monde, une femme qui fût son égale, par le cœur tout au moins.

Alors seulement il s'aperçut combien la vie qu'il avait menée jusque-là était peu conforme à l'esprit de société, à cette large et universelle tolérance qui facilite les relations, engendre le crédit moral réciproque, cimente et sanctionne tous les liens, sauf peut-être celui de l'amour où la mauvaise foi, l'égoïsme et la brutalité demeurent de bonne guerre éternellement.

Son parti fut vite pris. En amour sans doute il ne se corrigerait pas, resterait, de par sa nature tendre, l'éternel vaincu de tout duel sentimental ; mais dans la vie sociale désormais il comptait bien se montrer à la hauteur des autres, aussi fort, aussi adroit, aussi roublard qu'eux, en homme qui avait découvert enfin le point vulnérable de l'espèce humaine : une égoïste et imbécile vanité, — et qui saurait mettre son expérience à profit.

Mais cette résolution même, prise en vue de fortifier ses assises dans la vie, tourna contre son repos et sa sécurité.

Marguerite, qui était d'une intelligence et d'une imagination très vives, avait la manie de l'observation psychologique. Elle déchiffrait l'âme de son mari. Elle en avait la prétention, du moins, bien que le plus souvent elle tombât à faux. Elle ressentit le contre-coup de la volte-face personnelle de Julien, et en fut choquée, habituée qu'elle était à se croire le pivot de tous ses actes et de toutes ses pensées. Si le mari jetait le masque naïf de l'amoureux, c'est donc qu'il ressemblait à tant d'autres qui ne songeaient

qu'à farder leur naturel, à se composer une physionomie propre à leurrer celles qu'il s'agissait de conquérir, quittes à se rattraper le jour où ils se sentiraient les maîtres... L'idée que son mari avait pu lui cacher tout un côté diplomate et retors de sa nature, et cela sans autre but, sans autre raison que la manie innée chez l'homme de feindre et de dissimuler, l'offusquait comme un manque de délicatesse, un abus de la confiance aveugle qu'elle avait eue en lui.

Le jour était proche où cette conviction, d'ailleurs illogique et injuste, puiserait un aliment de plus dans les petits mécomptes inhérents à la vie conjugale.

II

Ils avaient trouvé Enghien plus calme, plus solitaire qu'ils ne le pensaient.

C'était pourtant bien le même Enghien découvert par eux un jour de printemps et d'amour, une campagne toute verte et toute bleue où juin épanouissait les roses et les dahlias en des jardins sombres penchés sur les eaux silencieuses du lac. C'étaient les mêmes cygnes aussi qui chauffaient leurs plumes blanches au soleil et partaient, à la moindre brise, pour d'invraisemblables voyages aboutissant aux mares fleuries de nénuphars et de jonquilles des deux étangs séparés par la passerelle où jadis Julien et Marguerite avaient rêvé d'impérissables communions d'âmes, rêve troublé, il est vrai, par un sinistre cri de joie dont l'écho depuis n'avait cessé de hanter l'imagination superstitieuse de la jeune femme.

Par une lumineuse journée d'avril, échappés de ce festival où ils venaient de valser ensemble, se connaissant à peine, ils avaient erré, bras dessus bras dessous, une heure durant, par les allées désertes de Saint-Gratien.

Et comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre la moindre notion du pays, ils trouvèrent le chemin barré tout à coup par un de ces petits étangs qui sont les déversoirs du lac d'Enghien, ses estuaires de pénétration, peut-être ses sources.

Le jour tombait, rapide, plaquant d'un peu de pourpre et d'or l'acier des eaux immobiles, noires, où dormaient çà et là, dans la dévastation des roseaux, parmi les soleils, éteints aussi, des nénuphars, de grosses boules blanches, emplumées : les cygnes du grand lac que les hasards d'un voyage au long cours avaient fait échouer là, dans cette crique naturelle où ils passeraient la nuit.

Une pierre vint à rouler sous les pieds de Julien ; il fit un faux pas et s'abattit. Il était à ses genoux, Elle lui tendit les deux mains en souriant. Mais déjà il était debout et attirait à lui ces bras qui s'ouvraient. Ils s'embrassèrent longuement, en silence, incapables de trouver un mot à se dire.

Une minute d'inexprimable gêne s'ensuivit, les incitant à détourner la tête, à s'éviter du regard ; sans doute voulaient-ils se dissimuler le drame physique apparu au bord de leurs yeux, vainement démenti par le calme de leurs gestes, la correction de leur attitude.

Ils firent le tour de la mare et atteignirent un endroit où elle creusait un large sillon dans la terre, se rétrécissait en un isthme d'eau par où elle communiquait avec un autre étang, plus petit, plus endormi, plus morne encore. Une petite passerelle en dos d'âne jetée sur le mince ruisseau leur sembla un excellent poste d'observation : on était au centre du tableau et la vue plongeait sur les deux étangs à la fois. Mille tristesses flottaient éparses, la tristesse d'un commencement de nuit, une sensation d'automne agonisant, le sommeil des cygnes qui s'ennuyaient tellement dans cette nature saumâtre qu'ils avaient fini par s'y endormir en dépit du froid. Et un silence de mort planant sur le tout ! Mais comme l'invincible charme était toujours en eux et qu'ils le projetaient inconsciemment sur les choses et les êtres, ils trouvèrent une douceur à ces tristesses, une poésie à ces misères, et ils s'estimèrent heureux, délicieusement heureux. Julien cependant connaissait la fragilité de ces sensations et combien vite s'évanouit le bonheur qu'on croit étreindre. Un regret le poignit : l'éternelle magie de l'amour naissant ne pouvait plus que décliner pour eux maintenant. L'aurorale journée était vécue, ses meilleures minutes sonnées, et elles ne reviendraient jamais plus, jamais plus pour eux deux, quand même ils passeraient le reste de leur vie à s'efforcer de les faire revivre.

La nuit tomba tout à fait, un cri d'oiseau traversa les airs...

Marguerite eut un geste apeuré et s'arrêta :

— Écoutez ! n'est-ce pas le cri de la pie ?

Julien déclara qu'il ne savait pas, et, comme ils passaient sous un réverbère, il remarqua qu'elle avait pâli.

— C'est une pie, — j'en suis sûre, affirma-t-elle ; puis elle soupira, sur un ton d'angoisse : — Un présage de malheur !

— Vous êtes donc superstitieuse ?

— Non, mais il y a un proverbe là-dessus, dont cent fois j'ai vérifié l'exactitude : « En plein bonheur le cri de la pie annonce misère ou infamie. »

Julien haussa les épaules, mais elle se désola tout à fait :

— Mon Dieu ! que va-t-il nous arriver ?

Ils hâtèrent le pas à travers les ténèbres de l'avenue de Ceinture, ne se parlant plus, sentant battre

leur cœur, et s'égrener au vent leurs pas désunis. Frileux, ils se serraient l'un contre l'autre, pressés de revoir le monde et la lumière, et Julien lui-même finissait par s'effarer de cette nuit glaciale où sombrait leur après-midi de soleil et d'amour.

III

Toutes les fois que leurs promenades errantes les conduisaient de ce côté du lac, le fatidique dicton martelait de sa rime précaire le cerveau de Julien; et l'absurde obsession récidivait d'autant mieux qu'il n'avait pas le courage de l'expectorer, de s'en débarrasser la pensée et les lèvres, de peur de ressusciter chez Marguerite les noirs pressentiments d'autrefois. Scrupule inutile d'ailleurs, car celle-ci avait aussi bonne mémoire que lui, avec en plus un vieux levain de nervosité maladive qui la livrait sans défense à toutes les superstitions de son âge et de son sexe.

Au bout d'une quinzaine cependant, ils convinrent, d'un commun accord, qu'ils eussent pu choisir un endroit plus vivant, plus en harmonie avec leurs goûts de saine vie physique que cet Enghien morne, où leur lune de miel leur faisait l'effet d'une parcimonieuse villégiature de petits boutiquiers retirés des affaires.

— Pourquoi diable sommes-nous venus nous enterrer ici? pensait parfois Julien. Et Marguerite, de son côté, faisait la même réflexion; mais, par délicatesse, ils ne se communiquaient point leurs impressions, ne se rappelant pas lequel des deux endossait la responsabilité de cette bévue. Un incident banal, mais qui greffait une piqûre d'amour-propre et de jalousie sur la déception de Marguerite, commença de déséquilibrer leur attitude respective.

Leurs appartements, au deuxième étage, avaient vue sur la façade principale d'un hôtel meublé entouré d'un jardin minuscule, celui-ci aussi inculte et abandonné que si l'hôtel eût été inhabité depuis des années. Il ne l'était point pourtant, car, à certaines heures du soir, des équipages s'arrêtaient devant la grille. Des messieurs corrects en descendaient, disparaissaient pour un temps dans la maison, et ressortaient discrètement, accompagnés parfois de femmes en toilette tapageuse, soulevant, pour monter dans les coupés aux portières béantes, des dessous effarants.

A quelque temps de là, Maurice remarqua, à une fenêtre faisant face à celle de son cabinet de travail, un profil de jeune femme pâle et blonde dont l'immobilité rêveuse l'intrigua tout de suite.

Elle tranchait, celle-là, par sa tenue, par sa mise modeste, sur le commun des femmes habitant la maison. Deux ou trois fois il la rencontra dans la rue en cheveux, un filet à la main, en train de faire ses provisions. Elle portait toujours la même robe verte très simple mais qui dessinait bien sa taille et son buste plus opulent qu'il n'y paraissait de loin. En marchant elle traînait un peu les pieds, et un immense ennui voilait ses yeux d'une douceur triste.

Julien, qu'avait toujours intrigué, passionné le roman des autres, le mystère des existences où la destinée ne lui assignait aucun rôle, s'intéressa à cette femme que sa mélancolie semblait isoler de toutes les ambiances. « La femme verte » tel était le sobriquet dont il la désignait mentalement, aux heures où son imagination ou sa mémoire allaient à elle.

Il se surprit même à l'épier et se le reprocha.

Un jour qu'elle s'était avancée tout contre sa fenêtre pour *mirer* un œuf, comme disent les ménagères, l'œuf lui échappa des doigts et se brisa sur la corniche de l'embrasure. Instinctivement elle coula un regard vers Julien qui l'observait et qui ne put s'empêcher de sourire. Elle sourit également, et, confuse, s'esquiva.

Julien s'affligea sincèrement cette fois, se rendant compte que ce sourire avait rompu la glace, créait entre eux un commencement de complicité qui pouvait les mener loin. L'intérêt de curiosité même qu'il témoignait à cette femme n'était-il pas déjà une première infidélité envers Marguerite? A ce moment juste, celle-ci entrait et, dans un éclat de rire espiègle :

— Pincé, monsieur le galant! Vous ne nierez pas, je pense, que c'est à vous que s'adressait le sourire de la « femme verte »!

La fenêtre de la chambre de Marguerite était située dans un angle rentrant d'où l'on découvrait, de biais, la façade de l'hôtel meublé. Julien comprit qu'elle avait tout vu et, très sincèrement, fit amende honorable.

— Oh! inutile de t'excuser, fit-elle; tu penses bien que je ne suis pas jalouse.

Et en effet, elle ne l'était point. Un adroit sondage en livra la certitude à Julien qui en ressentit presque un peu de dépit.

Que les rôles fussent renversés, songeait-il, et un semblable mouvement de coquetterie chez Marguerite l'eût horriblement vexé... « Il est vrai, conclut-il en manière de consolation, que chez une femme la coquetterie a tout de suite un sens autrement alarmant que chez nous. »

Ce qui le frappait d'autre part aussi c'est que Marguerite avait remarqué cette femme, l'avait distinguée entre toutes les autres et s'était, si peu que ce fût, intéressée à elle avant même qu'ils en eussent parlé ensemble. C'est donc qu'elle était réellement

intéressante, en dehors de toute question de sexe, et il n'avait plus à se reprocher le mouvement de sympathie qu'elle lui inspirait, mouvement d'ailleurs spontané et qui avait débuté, comme tous ses accès de curiosités altruistes, par un peu de pitié tendre.

Les jours suivants il leur arriva assez fréquemment de parler ensemble de la femme verte qui décidément prenait une importance dans leur vie. C'était comme une fenêtre ouverte sur leur existence isolée, un peu vide, la propre fenêtre où on la voyait si souvent accoudée, l'air rêveur et ennuyé, une fenêtre qui tôt ou tard soufflerait des courants d'air sur leur lune de miel. Qui des deux l'avait le premier appelée la « femme verte »? ils ne savaient pas, mais l'épithète désignait si bien sa petite personne éternellement moulée dans le même costume vert que le seul fait de l'appeler ainsi évoquait son image très nette, leur donnait l'illusion de la désigner par son nom de baptême.

Elle, par exemple, ne semblait guère s'intéresser à eux. Se doutait-elle qu'elle tenait une place sinon dans leurs préoccupations, du moins dans leurs propos quotidiens? Elle semblait si triste habituellement, si détachée des immédiates contingences que c'était peu probable. Et cela leur créait en somme, à eux, une espèce d'infériorité dont Julien se sentait humilié par moments.

Toujours levée tôt, on la voyait dès le matin assise à sa fenêtre, absorbée à un ouvrage de couture ou de broderie. Et c'était, cette fenêtre, l'unique croisée ouverte qui animât d'un peu de vie au grand jour la façade de la suspecte maison.

Un matin, cette fenêtre demeura fermée, à l'heure où elle avait coutume de s'ouvrir au soleil et à la brise du lac. Julien le constata non sans un peu de dépit : qu'était-il advenu?

Le surlendemain seulement elle se rouvrit, encadrant la silhouette d'un garçon de l'hôtel, un plumeau sous le bras, courbé sur une sommaire besogne d'époussetage. Le dépit de Julien tournait presque à l'angoisse.

— Eh bien! fit Marguerite qui survenait, te voilà encore en contemplation devant la fenêtre d'en face! Malheureusement elle est partie, la femme verte... Et d'un ton de sournoise câlinerie elle ajouta : « Cela t'ennuie, dis? »

Il la regarda et, un peu par sincérité, un peu pour la taquiner, répondit : « Oui, parce que sa présence animait toute la muraille d'en face qui n'est plus aujourd'hui qu'une muraille percée d'yeux morts à la lumière, une muraille derrière laquelle il se passe des choses que nous ne savons pas, que nous ne saurons jamais... et qui, d'ailleurs, nous laisseraient indifférents si nous n'étions pas si... seuls. »

Une minute de silence passa, durant laquelle ils sentirent peser sur eux la détresse croissante de leur isolement sans raison, sans prétexte, puisque leur lune de miel, sombrée dans les brouillards de Paris, renonçait à briller une seconde fois dans l'étroit ciel d'Enghien.

— Serais-tu vraiment jalouse? demanda tout à coup Julien qui se méprenait sur le silence de Marguerite. Elle sourit.

— Oh! du tout. Je trouve comme toi qu'elle était vraiment intéressante cette pauvre petite femme avec sa robe verte toujours la même, et son air triste, ses allures excédées... Hier, quand elle est partie, j'ai eu l'idée qu'on l'expulsait parce qu'elle ne payait pas... Elle avait les yeux rouges, comme quelqu'un qui vient de pleurer... et elle portait à la main, du même air fatigué toujours, un petit baluchon, ses hardes sans doute, enveloppées dans un mouchoir...

Julien regarda sa femme surpris, presque troublé. Il ignorait ces détails, et maintenant qu'il leur comparait ses propres conjectures, l'évidence éclatait : la pauvre femme avait été expulsée d'une maison trop chère pour elle ; on lui avait peut-être gardé ses malles, son linges, ses effets... Et ce petit drame s'était déroulé là, sous ses yeux, sans qu'il s'en doutât...

Elle était partie Dieu sait où, et il ne la reverrait plus jamais, et cette croisée où elle avait coutume de s'asseoir, de montrer ses cheveux aux pâles lueurs, ses moues navrées, éclairées de rares et pauvres petits sourires sans portée ni destination précises, cette croisée toujours béante et vide maintenant resterait muette, inanimée à tout jamais.

. . . . . .

Ils en parlaient un peu tous les jours à présent, de cette étrange créature anonyme dont la légende fantaisiste se corsait d'une disparition mystérieuse et chagrine, parfaitement adéquate à sa petite personne sombre. Et Julien en venait à s'avouer tout bas qu'il l'aimait presque maintenant qu'elle n'existait plus pour lui, qu'elle était hors sa portée, ne lui laissant pour toute sensation que l'obsession d'un mystère impénétré, d'une éphémère apparition de rêve. Et il se désolait sincèrement à l'idée que l'âge et l'expérience, et le mariage même ne l'avaient point guéri, qu'il était resté l'esclave des pires illusions, à la merci toujours d'une aventure quelle qu'elle fût, pour peu qu'elle offrît l'attrait de l'inconnu.

(S.S.) JULES HOCHE.

(*A suivre.*)

L'ORGANISATION SOCIALISTE (1)

Le Secrétariat du travail.

Le groupe syndical avait à sa disposition une organisation dont il attendait merveille et qui a fait une chute lamentable, je veux parler du Secrétariat du travail.

Le Secrétariat national du travail fut fondé par le congrès international de Bruxelles du mois d'août 1891. Il devait s'occuper surtout de statistique ouvrière, grouper les métiers en organisation nationale. Tous les pays étaient reliés entre eux par des Secrétariats semblables. Seuls, ceux de Hollande et d'Espagne marchent admirablement. Dans deux pays seulement, il n'en existe pas, et, particularité à noter, ce sont précisément les deux pays qui en avaient réclamé la création : l'Allemagne et l'Autriche, où l'élément marxiste veut dominer seul et sans conteste et n'a pas été satisfait de la façon éclectique dont étaient organisés les secrétariats. En Autriche, le Secrétariat ne correspond qu'avec la Croatie.

En France, le Secrétariat n'est pas des plus florissants, et l'on se promet au congrès international, qui se tiendra l'an prochain à Londres, de faire ressortir les responsabilités. « Quand une organisation va mal, me disait un membre très influent du parti ouvrier, vous n'avez pas besoin de chercher bien loin. Lorsque les guesdistes en font partie, et n'ont pu s'emparer de sa direction, ils brisent l'instrument dont ils ne peuvent se servir. »

Les guesdistes se sont retirés du secrétariat, et les Indépendants les ont suivis dans leur retraite. Le Secrétariat leur reproche d'avoir manqué à leurs engagements pécuniaires, qui ne sont cependant pas des plus difficiles à tenir : 10 francs par mois pour chaque organisation centrale, et de ne pas s'être préoccupés du travail et des rapports que réclame le Secrétariat. Les broussistes ne se sont pas présentés depuis deux ans. Voilà pour les partis politiques. Seule une organisation corporative s'est retirée et a répudié ses engagements : c'est la Fédération des syndicats.

Le Secrétariat est composé de deux délégués par organisation politique ou corporative. La Fédération des bourses du Travail, à cause de son importance, a exceptionnellement droit à quatre délégués.

Un autre motif qui a causé ce discrédit du Secrétariat national du travail provient de la concurrence qui lui a été faite par la création, au congrès de Nantes de 1894, d'un Conseil national ouvrier.

Le premier secrétaire a été le citoyen Legrand, ouvrier facteur de pianos, qui a bien voulu se mettre à notre disposition pour nous donner ces intéressants détails. Le citoyen Legrand appartient au parti allemaniste.

Celui qui lui succéda dans cette charge fut le citoyen Rossignol, qui vient d'être révoqué, pour des motifs délicats.

Le secrétaire actuel est le citoyen Pajot. Le Secrétariat national du travail se réunit tous les 15 jours à la Bourse provisoire du Travail, 80, rue de Bondy.

Il envoie de temps à autre aux syndicats des questionnaires sur les points qui intéressent le plus vivement le monde ouvrier. Trois questionnaires ont déjà été envoyés : le premier sur le chômage, qui a donné lieu à un rapport fort instructif du citoyen Renou, rapport que l'on peut utilement comparer à celui que vient de faire paraître l'Office du Travail ; le second traite de la question des salaires, et le troisième a trait à l'habitation. — Par la suite, des questions seront soumises sur tout ce qui intéresse l'existence du travailleur : alimentation, éducation, production, consommation, échanges internationaux, législation, impôts. Il paraît que les rapports établis sur les réponses à ces questionnaires sont fort difficiles à rédiger, les syndicats répondant presque toujours à côté de la question ou ne prenant même pas la peine de répondre.

*
* *

Le très grand malheur du parti corporatif révolutionnaire est de se rendre un compte exact de l'inanité de sa propagande. Aussi beaucoup de ses membres tournent à l'anarchisme. Chaque jour je rencontre des gens qui me disent : « La vie est trop dure, mais nous ne serons pas assez sots de nous suicider sans nous venger de cette ignoble société. S'il faut perdre notre tête, soit ; mais nous voulons en compensation six têtes de bourgeois. La propagande par le fait est inepte lorsqu'elle s'adresse à des garçons de café ; mais lorsqu'elle visera des gens en vue, peut-être les bourgeois commenceront-ils à réfléchir. » — Les socialistes fougueux sont connus des bourgeois, qui leur font bon accueil et évitent de les embaucher, *tout en le regrettant sans doute*. Ces malheureux sont obligés de vivre aux crochets de leurs compagnons plus fortunés et se trouvent bien heureux d'appartenir à une classe où la solidarité existe, et leur haine devient farouche.

Selon le joli mot de l'un d'entre eux qui est intelligent, actif, et qui voit toutes les portes se fermer devant ses opinions, *un anarchiste est un socialiste exaspéré*.

A côté de ces fougueux, on trouve cependant des

(1) Voyez la *Revue* des 7, 21 septembre, 5 octobre, 20 novembre 1895 et 25 janvier 1896.

hommes doux et sceptiques, qui sont durs pour l'ouvrier et son inertie, mais le plaignent plus qu'ils ne le blâment. L'organisation syndicale est dans un désarroi complet. Et cela ne date pas d'hier, car l'ouvrier est bon et confiant et il accorde sa confiance à des gens qui ne la méritent pas. Lorsqu'on ferma la Bourse du Travail de Paris, il y avait deux trésoriers, que l'on aurait dû contrôler de temps à autre, mais que, par un singulier hasard, on ne rencontrait jamais ensemble. Peut-être le déficit de l'un était-il comblé par l'encaisse de l'autre. Toujours est-il que le citoyen Galinardet leva le pied, en emportant 800 francs, et que le citoyen Rossignol, nommé dernièrement secrétaire au Secrétariat du Travail, fut exécuté par ses collègues et obligé de donner sa démission. Ce qui faisait dire à un corporatif « réactionnaire », c'est-à-dire non révolutionnaire, que M. Dupuy aurait pu envoyer à la Bourse du Travail des gendarmes et faire passer en police correctionnelle nombre des délégués qui y avaient leurs pénates. Nous ne voulons pas parler, bien entendu, des citoyens Baumé, Beausoleil, Lhermitte, etc., dont l'honnêteté est incontestée et qui donnent à leurs camarades leur temps et leur intelligence.

Aujourd'hui la Bourse du Travail est de fort misérable aspect, mais les dilapidateurs en ont été chassés; et dans ce modeste asile, les intérêts syndicaux ne sont plus compromis.

Conclusion.

En manière de conclusion, nous ne saurions mieux faire que de citer une appréciation sur les politiciens socialistes d'un des plus intelligents parmi ces corporatifs, M. Fernand Pelloutier, secrétaire général de la Fédération des bourses du Travail.

On verra en quelle mésestime les syndicaux tiennent les politiciens, qui se disent socialistes pour « décrocher » un siège de député et sont prêts à toutes les compromissions pour le sauvegarder ensuite; seuls les allemanistes et les blanquistes trouvent grâce devant ce jugement sévère. Mais les Millerand, les Jaurès, et les Goblet ne sont guère ménagés.

« Ce serait assurément commettre une grave erreur que de voir dans le groupe des députés socialistes la représentation, même approximative, du parti socialiste français. Uni en apparence par l'hostilité qu'il professe contre le personnel gouvernemental, il est en réalité à la merci d'une dislocation, qu'à plusieurs reprises, notamment lors de la publication de son dernier manifeste, on put croire irrévocablement consommée.

C'est qu'en effet il y a une différence plus grande entre les conceptions économiques et politiques de chacun de ses membres qu'entre la politique opportuniste et la politique radicale elles-mêmes. Séparés par des divergences de tactique, opportunistes et radicaux ont du moins une théorie gouvernementale commune. Confiez aux uns ou aux autres le pouvoir, et leurs procédés administratifs décèleront la similitude de leurs opinions. C'est ce qu'ont démontré tour à tour les ministères Ferry, Freycinet, Floquet, Ribot, qu'à la distance où nous en sommes, on distingue malaisément. Il n'en est point de même entre les divers membres du groupe socialiste parlementaire, qui compte presque autant d'opinions que de personnes. Tandis que M. Rouanet, par exemple, est hostile à la suppression de la propriété individuelle et n'accepte du collectivisme que la nationalisation des chemins de fer, des banques et des mines (laissant à l'industrie, à l'agriculture et au commerce leur mode actuel d'exploitation), M. Jaurès paraît incliner au communisme libertaire, restant fidèle au parlementarisme pour cette seule raison que, plus les réformes législatives se révéleront impuissantes à transformer le système social, plus impérieusement il faudra les réclamer, *parce que la déception irritée du peuple obligera la nation à mettre la main sur le capital.* A côté de MM. Rouanet et Jaurès, on aperçoit les ex-boulangistes qui, M. Ernest Roche excepté, ignorent le premier mot des théories socialistes et sont surtout des... anti-ministériels; puis M. Baudin, communiste, il est vrai, mais plus encore émeutier, et qu'étiole l'atmosphère du Palais-Bourbon, puis encore les Cinq, je veux dire les élus du parti « allemaniste », que leur doctrine : *A chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins,* place fort loin des collectivistes et qui, des privilèges du député, prisent uniquement la gratuité de circulation sur les chemins de fer, utile à la propagande; puis, enfin, les Goblet, les Millerand, les Pelletan, les Viviani, députés mi-chair mi-poisson, et, bien que classés, absolument inclassables... Tout cela suffit pour attester que le groupe parlementaire d'extrême gauche n'est nullement la synthèse du socialisme français, à moins qu'on n'appelle socialiste tout homme qui fait opposition au gouvernement, ce qui transformerait à l'occasion M. Rouvier, M. Léon Say, M. d'Hulst et quelques autres en fauteurs d'anarchie. La vérité est que le groupe dont M. Jaurès est le leader a dû son succès d'il y a deux ans à des coalitions, radicales ici, conservatrices là, semblables à celle qui fit élire M. Paul Lafargue à Lille, en 1892, et que les événements peuvent dissoudre comme fut dissoute celle de Lille en 1893. »

Pendant que les syndicaux jugent aussi sévèrement les socialistes parlementaires, ceux-ci ne sont pas plus indulgents pour les syndicaux. Ils leur reprochent de faire apparaître le péril aux yeux des bour-

geois les plus aveuglés de confiance, alors qu'eux-mêmes se donnent une peine extrême pour le celer sous les formes de la plus exubérante rhétorique. Les parlementaires reprochent aux syndicaux de prêcher la grève générale, ce qui est la traduction littérale du mot « révolution violente », quand eux-mêmes voient la possibilité d'aboutir à la réalisation de leurs rêves par la simple force des choses et la conquête pacifique des pouvoirs publics. S'ils ne vont pas jusqu'à croire à une nuit du 4 août dans laquelle la bourgeoisie fera abandon de tous ses biens et de tous ses privilèges, ils ne désespèrent pas de voir, à leur premier essai de collectivisation sur les biens industriels et commerciaux et sur les richesses de numéraire, les petits paysans eux-mêmes éclairés subitement de la lumière du collectivisme et venir dire à la société : « Mais on nous a oubliés, nous autres, collectivisez-nous au plus vite. » Douces illusions ! Foi candide et naïve !

Les socialistes politiques, les blanquistes, ne sont les ennemis ni des corporatifs, ni des parlementaires. Ils se servent de tous les moyens et font alliance avec toutes les troupes de la révolution. Ce sont des pêcheurs en eau trouble.

***

Cette rapide étude sur l'organisation socialiste se terminera sans que nous ayons pu donner satisfaction à ceux qui désireraient connaître le nombre de partisans de chaque armée socialiste. Cette énumération est impossible. Le nombre des adhérents au parti blanquiste, qui est le plus facile à contrôler, puisque les membres de ce parti y adhèrent réellement et sont reliés par une continuelle correspondance au comité central, n'est possible à donner que d'une façon très approximative. Les chefs exagèrent le chiffre de leur armée. D'après certains il y a 40 000 soldats enrégimentés ; d'après d'autres 60 000. Et lorsqu'on parle de ce chiffre aux chefs allemanistes, ils vous répondent : « *S'ils vous ont dit 40 000 pour eux, vous pouvez mettre pour nous* 70 000. » C'est, ou je ne m'y connais pas, de la statistique comparée, mais inexacte.

Le nombre des ouvriers syndiqués est aussi des plus malaisés à établir. — Mon éminent confrère M. Bourdeau indique le chiffre de 370 000 ouvriers syndiqués en France. — L'annuaire des syndicats professionnels indique pour l'ensemble des syndicats industriels et commerciaux, à la date du 1er juillet 1894, le nombre de 408 025 adhérents. — Mais il faut tenir compte de la façon dont se recrutent les syndicats. Un ouvrier désire être embauché, il se fait inscrire au syndicat. Embauché, il ne met plus les pieds dans les salles de réunion, non plus qu'au secrétariat, il ne paie plus sa cotisation. Cela n'empêche que l'on conserve précieusement sa fiche et qu'il fait nombre dans l'armée syndicale. — Une grève éclate, les inscriptions se multiplient, *car il faut bien vivre et c'est le syndicat qui distribue les secours.* — La grève est terminée, tout le monde déserte, mais cela n'empêche pas le secrétaire du syndicat de garder précieusement les adhésions et de les compter comme toujours effectives.

Comment, dans ces conditions, pourrait-on faire un dénombrement ?

En veut-on un exemple ? Le syndicat des scieurs à la mécanique, adhérent à l'Union des chambres syndicales, avait 200 ou 300 membres. — Une grève éclate. Le nombre des adhérents s'élève à un millier. — La grève cesse, le nombre des adhérents primitifs est réduit de 50 p. 100, un petit pécule de 4 ou 5 000 francs que possédait le syndicat avait été dévoré ; *et l'issue de la grève avait été favorable !*

Les neuf dixièmes des syndicats n'existent réellement que sur les contrôles. C'est un va-et-vient continu, et une chambre syndicale qui compte 1 000 adhérents, n'a pas 50 membres qui soient restés depuis la fondation, si la chambre syndicale existe déjà depuis deux ou trois ans (1).

Dans tous les cas, il n'y a pas 8 p. 100 de la masse ouvrière syndiquée. Et il ne faut pas croire que ces 8 p. 100, en admettant que l'on puisse les trouver, soient des révolutionnaires. Ce serait une erreur. Mais, dit-on, ils votent pour des révolutionnaires ? — Non, ils votent pour des ouvriers comme eux, et ces ouvriers, qui se présentent aux suffrages de leurs collègues, sont souvent de beaux parleurs, qui se grisent de leurs propres paroles. Et ils ont l'air beaucoup plus violents qu'ils ne le sont réellement. — La masse ouvrière est nettement anti-collectiviste elle est surtout indifférente et ne pense qu'à une chose : faire hausser ses salaires. Et c'est pour vaincre son indifférence qu'on a inventé cette formidable machine de guerre, que l'on nomme *la grève générale qui doit forcer par la faim l'ouvrier à se révolter.*

Il serait assez curieux de rechercher comment la masse ouvrière a été surprise par les collectivistes et entraînée dans le mouvement révolutionnaire. Il faudrait remonter aux premiers congrès ouvriers, à ces luttes épiques entre les collectivistes et les syndicaux tranquilles, que l'on essaya de flétrir du nom de Barberettistes. — Que représentaient les délégués collectivistes dans ces congrès ? Les uns représentaient parfois 7 syndiqués, les autres 10, d'autres peut-être un nombre un peu moins infime.

(1) Nous n'entendons point parler ici de syndicats sérieux, tels que ceux de la Fédération du livre par exemple, où, sauf de rares exceptions, on n'accepte pas d'adhérents au moment des grèves et où l'on n'agrée que difficilement les membres qui ont quitté le syndicat pour n'en pas payer la cotisation. Ce sont là des syndicats sérieux et organisés.

Le syndicat des mécaniciens par exemple, dont était Joffrin, avait 12 sections, dont certaines ne contenaient pas plus de 2 ou 3 syndiqués. Il y avait donc au congrès de Lyon, par exemple, 12 délégués qui représentaient 40 ouvriers. De telle sorte que, lorsque la loi sur les syndicats fut repoussée, les 35 délégués qui votèrent pour cette loi représentaient dix fois plus de travailleurs que les délégués plus nombreux qui votèrent contre la loi. Avec les Barberettistes marchait le syndicat des tisseurs, pour ne citer que cet exemple, qui comptait à lui seul 1 800 adhérents.

La facilité avec laquelle sont fabriqués les mandats des délégués est inimaginable.

Au même congrès de Lyon, pendant qu'il attendait son tour de parole dans les coulisses du théâtre des Variétés, le citoyen Farjat, guesdiste, disait à un autre citoyen: « Mais comment se fait-il que tu ne sois pas délégué ? C'est si facile. Il suffit de deux camarades de bonne volonté et d'un timbre de 30 sous. »

On ne voit que l'apparence. Il est impossible d'atteindre la réalité, mais il n'est ni défendu, ni difficile de la supposer. Les ouvriers fréquentent peu les syndicats, parce que la politique et les déclamations des violents les leur ont rendus odieux. Qu'on en bannisse la politique, et les syndicats deviendront prospères et répondront aux vœux de ceux qui les ont souhaités et qui croient encore à leur nécessité pour la défense des intérêts du travail.

[335] LÉON DE SEILHAC.

LES SŒURS DE NAPOLÉON (1)

Avant d'exposer l'histoire particulière de chacune des princesses impériales, sœurs de Napoléon, il est nécessaire de dire quelques mots de la façon dont ont été élevées les demoiselles Bonaparte et d'exposer comment s'est passée leur enfance. Ces temps de la première jeunesse laissent généralement dans la vie des traces ineffaçables. Il ne paraît pas que les filles de Mme Letizia (et non Lætitia, comme on l'écrit généralement) en aient conservé beaucoup de souvenirs. Ou, du moins, si elles se rappelèrent ces temps difficiles, ce fut pour n'en parler que le moins possible, comme d'un passé honteux qu'elles eussent voulu faire oublier ou d'une misère dont le souvenir les eût amoindries aux yeux du monde comme à leurs propres yeux, au milieu des grandeurs inouïes que la prodigieuse fortune de leur frère avait répandues sur toute la famille.

Mlle Letizia Ramolino avait épousé dès l'âge de treize ans — c'est elle-même qui l'a dit — M. Charles de Buonaparte. On ne connaît pas plus la date de son mariage que celle de sa naissance, et elle-même les avait oubliées lorsque, les événements ayant fait de la mère de Napoléon, sans qu'elle y fût pour grand'chose, un personnage historique, on s'enquit de tout ce qui la concernait. Elle se maria vraisemblablement en 1764. De son mariage naquirent treize enfants, dont trois moururent en bas âge et deux en naissant. Les huit enfants qui survécurent étaient venus au monde dans l'ordre suivant : Joseph (1768), Napoléon (1769), Lucien (1775), Élisa (1777), Louis (1778), Pauline (1780), Caroline (1782), Jérôme (1784).

En Corse, les femmes sont fières de leur fécondité : c'est presque un déshonneur pour une femme que de n'avoir pas d'enfants. Le peuple, dans son langage pittoresque mais irrévérencieux, y appelle *una mula*, une mule, la femme stérile.

Une aussi belle famille que la sienne devait occuper terriblement la *signora* Letizia. Il était et il est encore un peu d'usage, en Corse, d'appeler la châtelaine, la dame, ou tout au moins la femme d'un homme dont l'influence s'étend sur un cercle plus ou moins grand de cultivateurs, *manants*, bergers ou autres *clients*, comme dans l'ancienne Rome, la *signora* une telle, mais en la désignant toujours par son prénom. Cet usage a quelque chose de patriarcal qui fait qu'il existe en Corse comme on ne la trouverait nulle part ailleurs une certaine solidarité empreinte d'une véritable et cordiale familiarité entre le noble et le paysan. L'île, qui est encore un peu féodale, l'était alors beaucoup. Il était et il est assez difficile, avec la configuration montagneuse du sol, la pauvreté des habitants, le manque d'industrie et de commerce, les préjugés enracinés et le peu de relations des insulaires avec le continent, qu'il en soit autrement. La *signora* Letizia avait donc son temps entièrement pris par les soins à donner à tout son petit monde, — et huit enfants, ce n'est pas une petite affaire. Elle ne sortait qu'une fois par semaine, le dimanche, pour aller à la messe. Sa belle-mère, qui n'avait pas les mêmes motifs qu'elle pour rester à la maison, allait à la messe tous les jours. Elle avait fait vœu, dans un mouvement d'expansion qu'elle regretta sûrement plus tard, d'entendre tous les matins une messe pour chaque petit-enfant que lui donnerait sa belle-fille, et, comme elle était aussi consciencieuse que dévote, elle se trouvait, la malheureuse, condamnée à entendre huit messes par jour ! C'était là le plus clair de ses occupations. Si la *signora* Letizia avait conservé tous ses enfants, ce n'est pas huit messes, mais bien treize messes par jour, que cette belle-mère modèle eût été obligée d'écouter ! Le Ciel apparemment l'avait prise en pitié en appelant à lui ces cinq petits anges avant qu'ils ne fussent, comme les autres, devenus des démons.

Mme Charles Bonaparte, à qui l'un de ses fils devait plus tard donner plus d'un souci en lui donnant le titre de Madame Mère, avait un caractère solidement trempé, franc, naturel, incapable d'aucune frivolité, un vrai caractère corse. Combien ses filles lui ressemblèrent peu ! Elles ne tenaient presque rien d'elle. Sur le continent,

(1) Après avoir étudié, dans la *Générale Bonaparte*, et l'*Impératrice Joséphine*, l'histoire du premier mariage de l'empereur, M. Joseph Turquan va conter, dans un volume qui paraîtra prochainement, la vie des trois sœurs de Napoléon. C'est à cet ouvrage inédit qu'est emprunté le chapitre dont l'auteur veut bien offrir la primeur aux lecteurs de la *Revue Bleue*.

elles ne prirent de la brillante civilisation française, que les futilités, les défauts et les vices. Elles y vinrent très jeunes. Après bien des vicissitudes et plus d'un danger couru pendant la guerre de l'indépendance corse, où Mme Bonaparte dut suivre la fortune de son mari, l'île étant tombée entre les mains des Anglais, la famille Bonaparte fut proscrite comme appartenant au parti français. Mme Bonaparte put s'échapper et s'embarqua à Calvi avec ses trois filles et ses deux plus jeunes fils, vers la fin du mois de mai 1793, sur un bâtiment de commerce. On traversa heureusement la croisière anglaise et l'on vint débarquer à Toulon.

Pour pouvoir vivre au meilleur compte possible, — car les temps étaient durs et sa bourse bien plate, — Mme Bonaparte fut s'établir dans un village, à la Valette, près de Toulon, puis à Bandol et enfin à Marseille. La situation de la petite famille était alors loin d'être brillante et Mme de Rémusat se trompe étrangement en disant que la *signora* Letizia était riche. Mais elle ne se trompe pas lorsqu'elle dit que l'éducation des demoiselles Bonaparte fut singulièrement négligée. Il était difficile, et pour plus d'une cause, qu'il en fût autrement. On était en 1793, et il y avait à cette époque fort peu d'établissements d'instruction qui ne fussent point fermés. Les maisons d'éducation pour jeunes filles, au moment de la Révolution, étaient en presque totalité tenues par des religieuses. Celles-ci dispersées, leurs maisons fermées et vendues comme biens nationaux, on prépara à la France une génération d'ignorantes. Rares étaient les familles où la mère était capable de donner elle-même l'éducation et l'instruction à ses filles; plus rares encore celles assez riches et en même temps assez avisées pour prendre une institutrice. Quant à Mme Bonaparte, trop pauvre pour envoyer ses filles dans une maison d'éducation, trop ignorante pour pouvoir elle-même leur apprendre quelque chose, — sa littérature, comme celle de presque toutes les femmes corses de son temps, se bornant à savoir signer son nom, — elle laissa pousser ses filles, comme poussaient les fleurs sauvages de la montagne: comme elle, elles devinrent jolies, ce fut tout.

Il faut cependant faire une exception pour sa fille aînée Élisa. Elle ne devint pas jolie et apprit quelque chose, mais si peu!... M. Charles Bonaparte avait obtenu pour elle une bourse à l'école de Saint-Cyr, la maison d'éducation fondée par Mme de Maintenon. Lorsqu'elle en sortit, en septembre 1792, son éducation était presque terminée; mais elle n'avait pas beaucoup profité des leçons qu'on lui avait données; elle savait médiocrement l'orthographe et il est infiniment probable qu'elle n'était pas plus ferrée sur le reste.

En Corse, on ne s'occupait guère autrefois de donner de l'éducation aux jeunes filles. Elles vivaient enfermées dans la maison paternelle, grondées à tout propos et n'ayant, pour se former l'esprit et le cœur, que les sots entretiens de leurs bonnes, dont elles étaient bien plus amies que de leur mère. Celle-ci ne visait qu'à se faire craindre, et celle qui terrorisait le plus ses filles était celle qui leur donnait la meilleure éducation. Ces malheureuses grandissaient ainsi jusqu'au jour où les parents trouvaient l'occasion de se débarrasser d'elles en les mariant. Une fois mariée, par exemple, même si elle avait épousé le premier imbécile venu, la petite martyre devenait un personnage et sa mère était pour elle aux petits soins.

C'étaient là, il faut l'avouer, de bien singulières mœurs: malgré cela, toutes ces jeunes femmes corses étaient d'une conduite irréprochable et d'une fidélité exemplaire. Confinées dans les soins domestiques, administrant les biens de la communauté tandis que le mari partageait sa vie entre la chasse et le café, elles laissaient leurs filles pousser comme elles avaient poussé elles-mêmes, sans se douter le moins du monde de ce qu'était une véritable éducation. Où donc Mme Bonaparte aurait-elle pu s'en former une idée, elle que ses parents avaient mariée à l'âge de treize ans, elle qui ne savait pas écrire et qui n'avait jamais rien lu? Elle laissa donc ses filles grandir comme elles purent, ne s'occupant en aucune façon de leur meubler l'intelligence et de leur former le cœur. Pour habiter les montagnes de la Corse et être mariées à quelque gentilhomme fruste et ignorant de l'île, cela eût peut-être suffi, et elles se fussent vraisemblablement bien conduites dans cette situation à laquelle elles paraissaient destinées. Mais il n'en alla pas ainsi, comme on le verra tout à l'heure.

Mme Bonaparte, à Marseille, où elle arriva en juin 1793, était dans la position la plus précaire. Elle alla d'abord habiter un pauvre appartement au quatrième étage d'une maison de la rue Pavillon, rue parallèle à la Cannebière; elle fut ensuite rue Lafon, à la quatrième calade (pente de terrain), dans une maison dépeuplée par la Terreur: c'était l'hôtel Cyprière, qui servait peu auparavant de mairie. Lorsque ses affaires commencèrent à aller un peu moins mal, elle prit un logement, un peu moins mal aussi, dans la rue du Faubourg-de-Rome. Elle ne possédait guère, la pauvre femme, que les vêtements qu'elle avait sur le dos; ses filles n'étaient pas mieux montées. Tout ce monde vivait au jour le jour, des modestes secours et du pain de munition que lui allouait la municipalité de Marseille, c'est-à-dire le bureau de bienfaisance. La situation eût été absolument désespérée si Napoléon, qui était alors capitaine d'artillerie, ne s'était, en bon fils, en bon frère, privé d'une partie de sa maigre solde pour venir au secours du chétif ménage.

Enfin, Lucien obtint une petite place de commis dans l'administration militaire, à Saint-Maximin; Napoléon fut nommé commandant et Joseph eut un emploi de commissaire des guerres. Une modeste aisance commença alors à entrer chez Mme Bonaparte. Les représentants du peuple Gasparin et Salicetti, qui protégeaient les fils, s'étaient intéressés à la mère, encore plus à ses filles, et des secours pécuniaires furent obtenus pour elles. Elles purent alors acheter un peu de linge dont elles avaient le plus grand besoin.

Là-dessus, les jeunes conventionnels Barras et Fréron, chargés de contrôler les opérations de recrutement dans les départements du Midi, vinrent à Marseille. Ils connurent le jeune commandant d'artillerie Bonaparte, qui les présenta à sa famille. Leur élégance, leurs jabots de dentelle et leurs culottes à rosettes excitaient l'admiration des petites Bonaparte et aussi, mais à un bien moindre

degré, la défiance de leur mère. Ces jeunes représentants du peuple firent accorder à Mme Bonaparte la pension que le gouvernement de la Convention donnait aux patriotes corses nécessiteux qui étaient venus se réfugier sur le continent. « Dès la fin d'août, la répartition des fonds alloués en leur faveur se faisait de façon régulière, à raison de soixante-quinze livres par mois pour les femmes et les vieillards et de quarante-cinq livres pour les enfants au-dessous de quinze ans. Une première mise de cent cinquante livres fut en outre accordée à chacun des titulaires. » La petite famille était donc tirée d'affaire : c'était la richesse à côté de la misère noire dans laquelle elle s'était débattue.

A la faveur de ce service, Fréron et Barras venaient fréquemment voir leurs protégées. De plus, ils les rencontraient dans les rues de la ville, et des relations plus qu'amicales n'avaient pas tardé à s'établir entre les gentilles réfugiées corses et les élégants représentants du peuple. L'aînée des demoiselles Bonaparte, Maria-Anna ou Marianne (Élisa), avait à peine dix-huit ans; Pauline en avait à peu près quinze et Maria Nunziata (Caroline) treize. Elles étaient toutes trois jolies, la petite Pauline surtout. Les jeunes représentants s'en étaient bien aperçus et Fréron courtisa Pauline avec une inclination véritable. Il voulut même, un peu plus tard, l'épouser. Mais en attendant, ces assiduités et l'intimité qui s'était établie entre ses filles et les deux conventionnels effarouchèrent un peu la maman, qui se décida à quitter Marseille et à se rapprocher de Toulon. Son fils commandait l'artillerie du siège. Elle alla donc s'installer dans le village de Bausset, puis dans celui de Mionnac et enfin dans la maison de campagne de la famille Isoard, près de Brignoles. N'ayant point ou peu de bagages, les déplacements étaient faciles et peu dispendieux.

Pendant ce temps, Toulon était repris. Deux jours après, le commandant Bonaparte était fait général de brigade par les représentants du peuple. Mais les temps d'épreuve n'étaient pas encore terminés pour la famille. Le général Bonaparte fut arrêté et emprisonné et de grandes inquiétudes assiégèrent sa mère et ses sœurs. Enfin, il fut remis en liberté. Un peu plus tard, Joseph épousa Mlle Clary, fille d'un marchand de savon, de Marseille, et à partir de ce moment, tout alla bien pour la famille.

Mais les petites Bonaparte montraient les dispositions les plus frivoles; leur conduite était plus que légère, et « s'il faut en croire les souvenirs des Marseillais, ces jeunes filles ne montrèrent point qu'elles eussent été élevées dans la sévérité d'une morale fort scrupuleuse (1) ». Barras dit même, dans ses *Mémoires*, que Pauline vivait maritalement avec Fréron.

Le général Bonaparte fut chargé de l'inspection des côtes de la Méditerranée. Il avait obtenu pour sa mère et ses sœurs la charmante résidence de Château-Sallé, tout près d'Antibes, à peu de distance de son quartier général. Il entrait déjà sans doute dans ses projets de trouver des maris pour ses sœurs parmi les officiers d'avenir qu'il pourrait distinguer. Les demoiselles Bonaparte étaient enchantées de leur nouvelle existence. Elles recevaient des visites, elles allaient à Nice les jours de fête et étaient invitées aux bals qui se donnaient; elles dansaient avec les officiers et s'amusaient autant qu'elles pouvaient.

Au bout de cinq mois, on revint à Marseille.

En mars 1796, le général se maria, malgré l'avis unanime de toute sa famille, avec sa maîtresse veuve du général Beauharnais, et partit aussitôt de Paris pour prendre le commandement de l'armée d'Italie. Il passa par Marseille. Sa mère et ses sœurs l'accueillirent avec une joie débordante. « Mes sœurs ne pouvaient me quitter, a-t-il dit; elles jouissaient d'autant mieux de ma position que la leur en devenait plus heureuse. Elles étaient très curieuses de voir ma femme... »

Dès ce moment, les petites Bonaparte ne vivent plus que dans les rêves. Se peut-on imaginer ce que les têtes un peu volcaniques de ces jeunes filles corses qui avaient tant souffert de la pauvreté, de leurs souliers percés, de leurs robes trouées et de leurs chapeaux usés; se peut-on faire une idée de tous les sentiments divers qui devaient bouillonner dans leur cervelle en travail, à l'annonce des merveilleuses victoires que remportait leur frère en Italie? La vie de Marseille les avait déjà singulièrement émoustillées : elles apercevaient maintenant devant elles, sachant combien leur frère Napoléon était bon pour ses sœurs, tout un avenir de fêtes, un horizon de cadeaux, de robes, de jeunes officiers, de chapeaux neufs et de ces mille bibelots qui passionnent tant les jeunes filles. Elles allaient enfin savoir ce que c'était que de s'accorder des distractions, elles qui n'en avaient guère eu d'autres que de se disputer, de faire leur marché, raccommoder

(1) Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 128. — Il est intéressant de comparer ce passage des *Mémoires* de Mme de Rémusat à celui des *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès : « J'ai vu le temps, et il n'est pas encore bien éloigné, où la moitié de cette pièce de toile eût été reçue avec plaisir par votre mère, général Bonaparte, et pour en faire des chemises à vos sœurs encore; je sais bien qu'à présent elles en ont de plus fines à Marseille. Et ce n'est peut-être pas le mieux pour l'une d'elles... » (T. I, p. 295.)

Ces fâcheux souvenirs laissés aux habitants de Marseille par les filles de Mme Bonaparte sont confirmés encore par le général de Ricard qui, tout jeune homme à cette époque et habitant Marseille, allait assidûment chez Mme Bonaparte, moins pour elle, on peut le croire, que pour ses jolies fillettes. « Je me souviens, dit-il, de certaines particularités et privautés, auxquelles je n'attachais aucune importance, avec deux jeunes Marseillais attirés par les charmes de ces demoiselles. Pauline était d'une beauté merveilleuse, elle tenait de l'idéal.) Mais il est possible aussi que parmi ces jeunes gens il se soit trouvé quelque fat qui se vantât de faveurs qu'il n'avait pu obtenir ou même se vengeât de refus très positifs par des calomnies qui sont restées attachées à la mémoire des filles de Mme Letizia. Encore une fois, je ne puis me prononcer. Mais je dois dire que l'opinion à Marseille ne leur était pas favorable et qu'elle leur a attribué des aventures galantes et même scandaleuses. Bonaparte n'a jamais pardonné cela aux Marseillais. » (Général de Ricard, *Autour des Bonaparte*, p. 110.)

Il est curieux de rapprocher de ces derniers mots du général de Ricard cette phrase de Mme de Remusat : « L'empereur, au reste, n'a jamais pardonné à la ville de Marseille d'avoir été témoin du peu d'importance que les siens y avaient à cette époque, et des anecdotes fâcheuses, imprudemment rappelées par quelques Provençaux, ont constamment nui près de lui aux intérêts de toute la Provence. » (Mme de Rémusat, *Mémoires*, t. I, p. 128.)

leurs bas et s'occuper des soins vulgaires du ménage.

Aussi la joie régnait-elle maintenant dans ce trio de jeunes filles. C'était un bavardage continuel, des propos pleins de gaieté depuis le matin jusqu'au soir, et, la nuit, des rêves d'avenir, de richesses et de brillants officiers venant les demander en mariage. « La fortune du fils ayant rejailli snr la mère, a dit un contemporain, on ouvrit les salons, on eut un cercle, on y faisait des lectures et on y débitait des vers de société ; on joua enfin la comédie aux chandelles, entre deux paravents. Les jeunes maîtresses de la maison daignèrent prendre les rôles. Paoletta, espiègle, enjouée, fit les soubrettes et s'y distingua. Ces magnificences à bon marché divertissaient la mère de famille, qui ne sortait presque jamais, attendu qu'elle n'avait pas d'équipage. » Attendu qu'elle ne voulait pas sortir eût été plus juste. L'habitude des femmes corses est de rester confinées dans leur intérieur; elles n'en sortent guère qu'une fois par semaine pour aller à la messe et toujours à pied, personne en Corse n'ayant d'équipage, Mme Bonaparte ne faisait-elle pas ainsi à Ajaccio? Mais, puisqu'elle ne sortait pas de chez elle, elle eût bien fait de surveiller un peu ses filles quand elles s'amusaient à jouer la comédie. Elle n'eût pas dû admettre non plus dans les coulisses des petits jeunes gens trop disposés à jouer auprès de ses peu farouches fillettes le rôle de Chérubin. Il est facile d'imaginer à quelles sortes de petites drôleries on s'amusait dans les coulisses du théâtre improvisé chez Mme Bonaparte, dans son appartement de la rue Paradis. D'ailleurs, un de ces aimables petits jeunes gens, qui prenait sans doute à ces drôleries plus de plaisir qu'aux pièces à l'étude et qui devint plus tard le général de Ricard, en a fait la révélation indiscrète : « Ces dames, a-t-il dit, jouaient alors la comédie. Mes cousins et moi nous y remplissions les rôles de jeunes pages, rôles qui se bornaient à porter une lettre ou à annoncer quelqu'un.

« Nous allions faire une toilette théâtrale avec les demoiselles Bonaparte, qui prenaient un soin tout particulier à nous arranger à leur guise ; elles nous habillaient dans toute l'acception du mot, et nous nous laissions faire; elles nous mettaient du rouge ; l'une arrangeait nos cheveux, l'autre notre cravate. On nous tirait quelquefois les oreilles, on nous donnait de petits soufflets, mais enfin on nous embrassait et on nous permettait d'embrasser.

« ... A l'époque dont je m'occupe en ce moment, je me rappelle que j'étais très heureux toutes les fois que nous devions jouer la comédie ; nous restions près d'elles pendant leur toilette et, bien qu'on nous traitât sans conséquence, il y avait entre elles et nous des rapports intimes. Élisa était de beaucoup l'aînée de ses sœurs, mais Pauline et Caroline étaient des jeunes personnes dont l'âge se rapprochait beaucoup du nôtre... »

Cependant les victoires du général Bonaparte enthousiasmaient toute la France, les Marseillais comme les autres. Aussi la ville de Marseille offrit-elle une fête patriotique à la mère et aux sœurs du jeune héros. Un cortège défila dans les allées de Meilhan et le chef de la municipalité offrit à Mme Bonaparte et à ses filles les palmes de la victoire.

Pendant l'armistice qui suivit la période active de la campagne d'Italie, en 1797, le général Bonaparte s'était installé avec sa femme, qu'il avait eu de la peine à décider à le venir trouver en Italie, dans un château assez vaste, celui de Monbello. Il avait écrit à tous les siens pour les engager à venir auprès de lui et jouir eux aussi de sa jeune gloire.

Mme Bonaparte, qui venait de marier sa fille aînée au premier homme de bonne volonté qui s'était présenté pour la prendre, se mit en route pour aller rejoindre son fils Napoléon en Italie : elle emmenait avec elle Pauline et Annunziata ; Maria-Anna avait pris les devants avec son mari, M. Baciocchi.

De ce moment, l'histoire des sœurs de Napoléon n'est plus intimement liée à celle de leur mère. Maria-Anna est mariée, Paoletta ne tardera pas à l'être, Annunziata entrera bientôt en pension.

944.05 JOSEPH TURQUAN.

VARIÉTÉS

L'Apologie d'Émile Zola.

Sans le regarder, sans le voir, M. Émile Zola se tourna vers son visiteur, et, tout de suite, sans arrêt, sans hésitation, sans malice, sans effort, sans réflexion, sans pensée, — comme s'il écrivait, il parla :

« Ah ! ah ! fit-il, encore une interview, encore un interviewer ? Mais que me voulez-vous ? Et pourquoi une interview ? Est-ce que mes interviews ont jamais appris quelque chose ? Et pourquoi vous acharner sur un pauvre homme? Parce que je suis doux, parce que je parle ! Belle affaire ! Et vous pourriez si bien, mon ami, faire autre chose, un livre, que sais-je ? Oui, je parle. Et je parle pour ne pas vous faire de peine et aussi pour me reposer. Ne m'interrogez pas sur *Rome*, ne m'interrogez pas sur *Lourdes*, ne m'interrogez pas sur *Paris*. Lisez-les, qu'on les lise, et je n'en demande pas plus. Je suis un pauvre homme, je suis un brave homme. J'ai écrit des livres. J'ai dit à vos aînés comment je les écrivais, à quelle heure, à combien de lignes par heure et à combien de ratures par ligne, à combien d'idées par hectomètre et à combien d'encre par métaphore. Je ne vous répéterai pas ces détails : ils appartiennent à l'histoire. J'ai, si vous le voulez, des confidences plus étranges à vous faire.

Je vous dirai donc, — sans plus, — *pourquoi j'ai écrit des livres*. Mon enfance ? Vous la connaissez, tout le monde la connaît et ma jeunesse, et mon bachot, et ma misère, — eh bien ! *tout cela n'est pas vrai ;* — retenez bien ceci, Monsieur, — j'aurais eu une enfance, j'aurais eu une jeunesse, jamais je n'aurais publié une ligne. Je suis donc né

à vingt-cinq ans peut-être ou à trente-cinq, à Nîmes, à Saint-Denis ou à Gênes, peu importe. Et qu'on ne me reproche pas d'être né tantôt à Nîmes, tantôt à Saint-Denis et tantôt à Gênes ; je ne sais pas, vraiment je ne sais pas ! Mon état civil est faux et qu'on ne me jette pas à la face les articles ou les livres qui parurent sous mon nom il y a vingt-six ou trente ans : ce sont choses que mon amie la force des choses fit après coup, en passant, pour me rendre service. L'important, n'est-ce pas (il baissa la voix comme s'il parlait de l'Académie) était de ne pas effaroucher les hommes, de leur faire croire que j'avais préparé mes succès, que j'avais échoué, travaillé, peiné comme un autre homme. *Or je ne suis pas un homme.* Que suis-je ? Un dieu sans doute ou, — cela est certain, — une puissance extra-terrestre. Et je vins sur la terre quand ça vous fera plaisir, en 1867 si vous êtes impressionniste, ou en 1876 si vous êtes naturaliste. Et je ne *vins* pas sur la terre : j'y fus lâché, comme ça, tout d'un coup : le char du soleil ou la barque de Lohengrin, en un flot de lave, me « plaqua », mal éveillé, dans une rue, — et s'en fut. Je m'éveillai, je m'étonnai. C'est le secret de ma fortune et de mon génie. J'en sais plus d'un qui pose pour « celui qui ne s'épate pas ». Je suis, moi, « *celui qui s'épate* ». Et j'ai toujours été celui-là. Songez. Longtemps, longtemps, — combien de temps ? — je m'attarde parmi les cieux, parmi la mer et, sans en avoir vu même en des kaléidoscopes, je vois des formes qui marchent, qui crient, qui titubent, — des hommes enfin.

« Des lignes qui serpentent, des masses qui s'écrasent, de la sottise, de la méchanceté, de la raillerie : ce sont des nez, ou c'est une bouche, ou c'est un œil et des crins ou de la soie, de la blancheur, des roses, de l'ocre, du vert, ce sont des joues, ce sont des cheveux, ce sont des gens. Ah ! ce n'est pas du mystère pour vous et vous ignorez l'étrangeté du dessin, la fantaisie du geste, l'horreur de l'être. Vous vous en moquez, vous passez à travers, sous prétexte que, vous aussi, vous êtes comme ça et que ça a toujours été comme ça. Mais, moi, je ne savais pas. Et je regardai. Oh ! la stupeur ! oh ! ces hommes qui passaient parmi les caprices des nuages et parmi le caprice du crépuscule, hommes aux pommettes changeantes, et dont les paupières frémissaient, et dont la bouche tremblait ! et ces étoffes qui s'agitaient sur eux, et les sourires, et le timbre des voix, et, autour d'eux, en eux, par tourbillons, par jets ou par théories pauvres et honteuses et fuyantes, — des angoisses et des passions ! Des bruits, et c'étaient des voitures, des bruits de meurtres et du vacarme, et du chaos, et des lueurs, et du silence : je ne compris pas, je portai mes mains à mon front, j'écoutai, je contemplai, je marchai. Ce fut un jour, ce fut une nuit, ce furent des pas, — et le même spectacle me suivit, me domina, me prit. Et je fus la chose de ce bruit, de ce monde. Au bout de quelques mois, j'avais découvert, *j'avais inventé les hommes.* »

Il s'arrêta comme aux moments où son asthme le gêne, — sur le pont des Arts... Puis :

« Oui, je les avais inventés, reprit-il. Et je les avais inventés ainsi que j'inventai plus tard l'ivrognerie, la bourgeoisie, les halles, la peinture, la Bourse, Dieu, la science et les églises. Qui, avant moi, s'était avisé de l'existence des hommes ? Qui avait soupçonné leur mystère, et leur force, et leurs vices, et leur simplicité, et leur misère ? Qui les avait étudiés avec une égale bonne foi, avec une égale passion, avec le même tremblement ? On les avait laissés passer parmi les pages et parmi les lignes, on les avait regardés de haut, de loin, sans ardeur. Moi, je me haussai, je me raidis vers eux, béant, et les clous de leurs souliers, la masse de leurs pieds, les varices de leurs jambes, tout attira, par delà mon lorgnon, la flamme de mes yeux ! Ah ! j'avais bien à me soucier du ciel peut-être ou du reste que je connaissais, d'où je venais ! mais ces hommes qui se jetaient tout d'un coup devant moi, parmi moi ! Ces hommes ! Et je les décrivis, je les chantai, je les criai : pour qui ? — *pour moi*, — en ma langue. Cette langue, c'était celle où les tigres de l'Inde jadis auraient conté les premiers hommes et celle où les bêtes d'Égypte auraient conté Moïse, et les ermites, et les chrétiens, et c'était une langue de lyrisme et de naïveté, noueuse, d'odeur forte, une langue de fatigue, une langue d'images et de brisures, massive avec des efforts et des ahans, et des élans, et qui s'essouffle et qui s'altère, mais qui résiste, qui va à son but, qui dit tout ce qu'elle veut dire, tout ce qu'elle a à dire.

« Et c'étaient, je le répète, des livres pour moi.

« Ce monde était si extraordinaire ! Pour sûr, ça ne durerait pas toujours, ça ne durerait pas ; il allait disparaître, s'abîmer dans un praticable comme une mauvaise féerie et je resterais seul avec mon étonnement, avec le souvenir de mon étonnement. Ça dure encore ! j'attends encore ! Et à cette époque-là je croyais que je n'aurais pas le temps de finir mon premier livre ! »

Il eut un rire de capitaliste qui parle de sa deuxième pièce de cent sous.

Il continua : « Le livre se termina. Comment se trouva-t-il un jour édité, imprimé, publié ? C'est toujours la force des choses. Et les hommes le lurent et les hommes s'étonnèrent. Ils n'avaient pas tort. Le feu de ma gorge les prenait à la gorge, et vous n'attendez pas de moi, n'est-ce pas, une suite d'épithètes et de métaphores à cette fin de rappeler mon succès ? Il me vint des admirateurs, il me vint des

disciples. Quels? Et notez bien l'irréalité de ces hommes. Maupassant, ce rêve! Et qui a connu un Hennique, qui a connu ce falot Margueritte et Céard, et Huysmans et Rosny et Guiches? Ce furent fantômes dont on vous trompa. Et ces fantômes disparurent peu à peu tandis que mes étonnements s'obstinaient. Et c'étaient de nouveaux chefs-d'œuvre. Et c'était, et c'est un œuvre.

***

« Monuments sur lesquels passe, comme une éponge d'or subtil, la caresse du soleil, piliers autour desquels se noue le collier de l'or du soleil, masures parmi les lézardes desquelles s'enfonce le rayon pâli du soleil, et la lune sur des têtes rousses de femmes et sur des agonies d'enfants, — et, parmi des hoquets et des plaintes, la tache glacée de la lune,—et, comme jetée au ciel par des jets de fumée et par l'âme des locomotives, l'âme pâle de la lune, — et des fleuves, et des mers, et du fiel, et du dégoût, et des vices, et l'immense ondulement des champs et des bruits, et du bruit, et tous les bruits, — et des caresses et des soupirs et toutes les nuances de l'angoisse des coups de feu et des cupidités, et toute notre époque et tous les vomissements et toutes les flaques de boue, d'argent et de sang, tout, tout le blanc nuage de la foi, les râles de la faim et les bancs des cabarets et les bancs de la Chambre des députés et les maladies, et les chaises des églises, j'ai tout vu, j'ai tout regardé, j'ai tout dit! »

Il devenait frénétique.

« Qu'on prenne mes chapitres, qu'on les tâte, qu'on les pèse ; ça a du relief, ça a du nerf, ça a de la chair, c'est de la virilité, c'est de l'énergie et c'est de la candeur; ça tient debout, c'est d'attaque, ça vit, ça grouille et c'est du labeur et c'est, n'est-ce pas? de l'émotion. Oui, ça grouille! Ça marche, ça vit, c'est loyal. Des trucs? Mais des trucs si modestes et si proches! Ah! ce n'est pas moi qui vais chercher des hallucinations dans de l'opium ou dans de l'éther!

« Non, non, je ne suis pas un farceur! J'écris : c'est tout mon secret. Et ça existe, et c'est de mes pages que sortent toutes les pages d'aujourd'hui ; c'est à moi qu'on prend tout et je laisse faire : je suis riche. Je ne me soucie pas des éreintements, des dénigrements, des railleries, des injures : ce sont des jeux d'enfants, d'enfants dont je suis le père. »

Il répéta : « *Je suis le Père.* » Il avait des gestes de gros homme qui se baisse pour chercher du poids, de l'importance, pour chercher sa graisse, et il semblait gêné de se trouver étique et hâve devant quelque chose de touffu, de moussu, de bouillonnant.

Il setut un instant, se calma et sourit.

« Ai-je été assez humble, me suis-je assez retiré de la vie ! ai-je vécu assez dans l'ombre de mes livres ! Du travail et de la foi! Et ce n'était pas ma faute. C'était ma destinée qui me faisait humble, qui faisait de moi le prisonnier de mes mots : *j'étais venu, je suis venu ici pour écrire des livres, pour écrire des livres uniquement, sans plus!* Longtemps, longtemps ça dura : je ne me doutais pas de la chose. Et quand je m'en aperçus, je voulus faire joujou avec ma destinée. Alors ce furent des articles, des voyages, des interviews. Je sais bien! je vous l'ai dit: des interviews et des phrases de brave homme, de pauvre homme, mais d'*homme*. Et vous comprenez combien ça m'amuse de présider la Société des gens de lettres, de me présenter à l'Académie. Ce que je fais ne vaut pas grand'chose et, évadé de ma page, je parais plus ou moins ridicule ; mais peu importe : ce sont des farces, je mystifie la nature, les dieux, le ciel, tout, et je cesse d'être la formidable machine à écrire que je dois être, je m'amuse, je m'amuse, et quelle volupté! »

Il s'arrêta avant de lancer à son malheureux visiteur d'autres plaisanteries, — et commença à le regarder. Il remarqua d'abord qu'il n'avait pas pris de notes et il se sentit un malaise. Et le visiteur indiqua d'un geste la masse des volumes et la masse des locomotives, des cabarets, des canons, des pelles et des charrues qui y sommeillaient, puis, d'une voix tranquille :

« *Tu ne me reconnais pas?* fit-il. *C'est moi qui, il y a onze lustres peut-être ou vingt siècles, ai acheté ton âme, — au poids.* »

S. G. S. 95. HELLY.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

L'Histoire morale des Femmes.

M. Legouvé a dû éprouver récemment quelque plaisir à rééditer, une fois de plus, son *Histoire morale des Femmes* (1). Oh! ce n'est pas pour la même raison que son éditeur. Sans doute, cette réimpression prouve d'abord que le livre reste jeune, après cinquante ans : constatation qui n'a rien de pénible, même pour un philosophe. Mais ce livre n'était pas seulement un beau livre; c'était encore un acte, ou plutôt un programme de réformes. Or plusieurs de ces réformes sont aujourd'hui un fait accompli, d'autres sont dans l'air ; et l'on ne peut se savoir mauvais gré d'avoir été bon prophète, surtout quand on a beaucoup contribué soi-même à la réalisation de ses prophéties.

(1) Ernest Legouvé, *Histoire morale des Femmes*. 8e édition : Hetzel, 1896.

Vous pensez bien que je ne vais point vous présenter l'*Histoire morale des Femmes*, puisque vous la connaissez tous. Je n'en discuterai pas non plus les conclusions, puisqu'elle a converti tout le monde. Je voudrais expliquer seulement pourquoi elle est encore si vivante, et pourquoi elle mérite une place d'honneur dans l'œuvre si variée de M. Legouvé. Si cette publication est une date dans l'histoire des idées au XIXe siècle, ce fut aussi un événement décisif dans la carrière de l'auteur. Malgré ses grands succès d'écrivain dramatique, de conférencier, de lecteur ou d'éducateur, son *Histoire morale* est le point central de sa vie littéraire. C'est là, je crois, qu'il faut aller tout droit, si l'on veut ramener à l'unité la physionomie complexe d'un si souple et si libre esprit. Car il y a toujours quelque unité dans la vie d'un homme : ne serait-ce que la raison de ses transformations, ou la loi de ses contrastes.

Je sais bien que M. Legouvé, par un raffinement de coquetterie ou de sincérité, semble avoir voulu décourager par avance ceux qui seraient tentés de lui présenter son portrait. Témoin l'amusante anecdote qu'il nous conte à la première page de ses *Souvenirs*. Sainte-Beuve lui expliquait un jour pourquoi il avait tardé à le prendre pour objet d'étude : « Je ne voyais pas clair en vous; aujourd'hui je peux commencer, je vous tiens. — Eh bien! puisque vous me tenez, dites-moi donc ce que je suis, définissez-moi à moi-même. — Rien de plus simple : ce qui est frappant en vous, c'est l'unité de votre vie. Vous avez suivi des routes assez diverses, mais vous avez toujours poursuivi le même but. Vous êtes de la race des réfléchis. Dès votre jeunesse, vous vous êtes fait votre plan d'existence, comme un auteur dramatique se fait son plan de pièce, et vous avez marché au dénouement d'un pas ferme, d'un regard assuré, sans vous laisser prendre aux distractions du chemin; vous êtes le fils de votre volonté. » — A quoi M. Legouvé répondit en riant : « Voilà, certes, un portrait fort avantageux! Par malheur, ce portrait a un grand défaut. c'est de ne pas ressembler du tout. Je suis précisément le contraire. Ce n'est pas moi qui ai conduit ma vie, c'est ma vie qui m'a conduit. Je ne suis pas le fils de ma volonté, je suis l'élève de mes affections; c'est-à-dire des amis que ma bonne chance m'a fait rencontrer. » — Cette idée-là, M. Legouvé y tient beaucoup; il l'a reprise plus tard et précisée, il en a tiré son ingénieuse théorie des amitiés providentielles. Comme preuve à l'appui, il a écrit ses *Soixante ans de Souvenirs*, qui sont un peu ses Mémoires, mais qui sont surtout les Mémoires de ses amis.

Donc M. Legouvé ne s'est point efforcé de mettre de l'unité dans sa vie. — Eh bien, il en a mis quand même, sans y songer, et d'autant plus peut-être que d'abord il n'y songeait pas. Après tout, nous ne sommes jamais que « le développement de nous-mêmes »; si habiles et si clairvoyants que soient nos amis, ils ne peuvent que nous aider à y voir clair en nous. On ne suit un conseil que si on le trouve bon; et on ne le trouve bon, que s'il s'accorde avec notre instinct secret. M. Legouvé n'a pas conduit sa vie, je le veux bien; mais elle s'est déroulée comme s'il l'avait conduite. Dans sa jeunesse, il demandait son chemin à ceux qu'il rencontrait; mais il ne se remettait en route qu'après s'être bien assuré que le chemin le mènerait où il voulait aller. Guidé par d'autres, averti surtout par son expérience personnelle, il a pris peu à peu conscience de ses aptitudes et de ses goûts; du jour où il en a eu pleine conscience, il a marché tout droit devant lui, dans la direction de son talent. S'il n'avait point de plan de vie au début, il s'en est fait un assez vite, à mesure qu'il se connaissait mieux. Si bien qu'à la longue il a presque donné raison à Sainte-Beuve.

Il était né observateur, surtout des âmes. S'il a paru d'abord hésiter sur la route à suivre, c'est tout simplement qu'il s'attardait à regarder autour de lui. Ce goût, ce besoin de l'observation morale, il l'a trahi dès son enfance. Le 13 avril 1813, à six ans, sous la coupole de l'Institut, il entend prononcer l'éloge de son père par Alexandre Duval; comme il ne comprend pas toutes les belles phrases de l'orateur, il est d'autant plus à l'aise pour se livrer à l'émotion de tout ce qu'il voit ou devine autour de lui, et les moindres détails se gravent si bien dans sa mémoire que, soixante et onze ans plus tard, il les y retrouvera très vivants. Voyez-le maintenant à vingt-deux ans : il vient de remporter le prix de poésie, et, ce qui lui plaît surtout dans ce prix, c'est qu'il y découvre une occasion ou un prétexte pour observer de près ses juges. Vingt-six ans plus tard, il est candidat à l'Académie : les visites traditionnelles, où tant d'autres n'ont vu qu'une pénible formalité, sont pour lui une fête de l'esprit, une comédie en trente-neuf actes. Et ces jours-ci, dans cette même Académie dont il est maintenant le doyen, le très jeune doyen, on l'a entendu réclamer éloquemment, et très vivement, la discussion des titres des candidats. Croyez-vous qu'il ait été séduit seulement par la perspective d'un retour aux traditions? Oh, que non! Mais il sait que des scènes amusantes se sont jouées et se joueront encore dans les coulisses de l'Académie, et il ne veut rien laisser perdre du spectacle. Il se plaît à l'Académie, comme il s'est toujours plu dans les salons ou à la campagne, dans tous les endroits où l'homme se trahit malgré lui, où il y a quelque chose à voir et à noter.

Il a toutes les qualités du moraliste : la curiosité, l'œil vif, l'esprit alerte, le trait qui fixe l'impression.

Il adore la causerie, et il cause comme personne ; car il sait écouter. Il s'intéresse beaucoup aux idées, mais nullement aux idées abstraites ; il attend, pour les saisir, qu'elles se précisent dans une âme, dans une loi, dans un geste. Il s'attache aux conséquences des théories plus qu'aux théories elles-mêmes, aux œuvres plus qu'aux systèmes, aux personnes plus qu'aux œuvres. En toute chose, il cherche surtout la part d'humanité qu'elle contient.

C'est ce qui explique la variété de ses goûts et de ses ouvrages. Dans les domaines les plus divers, rien ne lui est indifférent de ce qui porte la marque d'un homme. Il aime tout ce qui ennoblit et embellit la vie. Et il a touché à tout, parce que tout est matière à réflexion. Moraliste, il l'a été au théâtre, dans ses conférences, dans ses livres. Il l'a été dans ses amitiés, pour le plaisir d'aimer mieux ses amis. Il l'a été dans les salles d'armes, pour y causer du bout des doigts et du fleuret ; dans sa maison, dont il a si joliment conté l'histoire philosophique ; dans son jardin, d'où il a tiré la joie et la mélancolie de ses *Fleurs d'hiver*, un « de Senectute » très moderne et très rajeuni. S'il a tant cultivé l'art de la lecture, c'est que la lecture est l'art d'animer les livres, de retrouver l'homme sous l'auteur. S'il s'est voué avec tant d'ardeur à la cause de l'éducation, c'est qu'il y a toujours des découvertes à faire dans les jeunes esprits, et de bons conseils à donner à ceux qui entrent dans la vie.

En effet, M. Legouvé n'a pas observé seulement pour observer. C'est un moraliste actif, qui croit au progrès, à la vertu, à la bonté : un moraliste résolument optimiste, ce qui n'est pas banal. La conclusion de ses *Souvenirs*, « c'est que la sympathie est dans cette vie un guide plus sûr que le scepticisme ; c'est que la confiance n'est pas un pur métier de dupe ». Il est optimiste surtout par sa foi en l'avenir. Car il voit très nettement le mal, les défauts ou les vices de notre société. Seulement, il ne se décourage pas, il cherche à tirer de tout le meilleur parti. Et il a toujours beaucoup payé de sa personne. Il a fait campagne pour ses idées, au théâtre, dans ses conférences, en toute occasion ; convaincu de la nécessité des réformes dans l'éducation des femmes, il n'a pas hésité à accepter, et il a gardé, pendant de longues années, la responsabilité de la direction d'une grande école. C'est qu'avant tout, il a voulu être utile. Il dit dans ses *Souvenirs :* « Arrivé au moment de la vie où je suis, on a besoin que ce que l'on fait soit bon à quelque chose et utile à quelqu'un ; on veut pouvoir se dire, en s'en allant : Il vaut mieux que j'aie vécu. » Peut-être ne s'est-il aperçu que sur le tard de cette vocation, de cette résolution d'être utile. Mais je crois qu'au fond il l'a toujours eue, qu'il la pourrait retrouver dans ses plus lointains souvenirs. Je suis sûr, en tout cas, qu'elle était pleinement éveillée, et très consciente, dès 1848 : témoin l'*Histoire morale des Femmes*.

M. Legouvé est tout entier déjà dans ce livre, où se montre à découvert l'observateur, l'optimiste, l'homme d'action. Jusqu'alors il avait hésité entre des voies très opposées. Il avait écrit des poèmes et des romans ; il avait même été applaudi au théâtre. Il s'était cherché en tous sens, mais il n'avait pas encore découvert nettement en lui cette généreuse ambition qui plus tard devait être l'âme de toutes ses œuvres. L'étincelle avait manqué jusque-là : du jour où elle éclata, il s'aperçut.

Cette *Histoire morale,* on s'étonne presque qu'il ne l'ait pas écrite plus tôt. Car il la portait en lui depuis longtemps, il devait l'écrire, il y était prédestiné. C'était affaire d'hérédité. Il avait un culte pour son père, qu'il avait à peine connu, et dont pourtant le nom, le souvenir, la présence invisible avaient présidé à son éducation. Il n'avait pas de plus grande ambition que de lui ressembler. Le célèbre docteur Gall, qui l'avait examiné tout enfant, avait prédit qu'il serait le fils de son père. Or son père était l'auteur du *Mérite des Femmes*, d'où est sortie, du moins en littérature, la question féminine ; d'où est sortie aussi l'*Histoire morale des Femmes.* Cet ouvrage, M. Legouvé l'entreprit, nous dit-il, « animé par le désir de continuer l'œuvre de mon père en la transformant selon l'esprit et les besoins de notre siècle ». Enfin, un mariage précoce et heureux, dès 1834, avait tourné son attention vers l'organisation de la famille. — L'*Histoire morale des Femmes* existait donc en principe, avant d'être écrite. En vérité, M. Legouvé a beaucoup tardé à l'écrire.

C'est ici qu'intervient la Providence, sous les traits d'un ami. M. Legouvé avait pour voisin de campagne Jean Reynaud, qui dirigeait alors l'*Encyclopédie nouvelle*. Un matin Reynaud entre, et brusquement : « Il faut que vous écriviez, pour mon Encyclopédie, l'article *Femmes*. » M. Legouvé se récrie, allègue son incompétence, son métier de poète et d'auteur dramatique. Reynaud réplique tranquillement : « Eh bien ! sans que vous vous en doutiez, vous vivez ce livre depuis que vous êtes marié. Il est en vous. Pour le faire, vous n'aurez qu'à regarder dans votre cœur et dans votre maison. Un dernier mot, mais décisif : vous devez ce travail à votre père ; cela fait partie de son héritage. » Du coup, M. Legouvé vit clair en lui-même.

Il se mit à l'œuvre, réunit ses documents, fit son article ; puis se décida à en tirer un livre. Le livre était imprimé, allait paraître, quand éclata la Révolution de 1848, et, avec la Révolution, la folie féministe. L'occasion était trop belle, M. Legouvé obtint l'autorisation de « parler son livre » au Collège de

France; et il le parla dans l'été de 1848, avec un très grand succès.

Dès lors il avait trouvé sa raison de vivre, et d'écrire : il serait un moraliste de combat. D'ailleurs il ne renonça ni à la poésie ni au théâtre. Au contraire, c'est alors qu'il remporte ses plus grands succès dramatiques. Seulement il prend dans son *Histoire des Femmes* ses sujets de pièces; il transporte sur la scène les problèmes moraux qui le préoccupent. La plupart de ses comédies et de ses drames ne sont, au fond, que des variations sur le thème de la condition des femmes. En même temps, il entreprend de populariser ses idées par des conférences publiques, toujours applaudies. Puis il élargit le cadre de ses réflexions et de ses recherches. En 1866, il fait un nouveau cours au Collège de France sur *les Pères et les Enfants au XIXe siècle*. Le cours devient un livre, bientôt suivi d'ouvrages analogues où sont traités à fond, avec un bon sens ferme et spirituel, souvent dans des cadres dramatiques, les plus délicats problèmes d'éducation. M. Legouvé s'annexe si bien tout ce domaine, que le jour où l'on inaugure chez nous l'enseignement public des femmes, on lui impose, au nom de ses principes, la direction de l'école de Sèvres. Vous savez s'il y a réussi, et si ses idées ont résisté à l'épreuve décisive des faits. Ce n'est pas tout : ce même goût de l'action, qui avait fait du moraliste un éducateur, amène l'éducateur à créer un art nouveau, l'art de la lecture. M. Legouvé savait lire à merveille, par hérédité ; il a voulu que tout le monde sût lire en France.

Voilà, sans doute, une belle carrière, où les actes et les livres naissent d'une idée généreuse, où l'unité du dessein transparaît dans la diversité des moyens. Eh bien! tout cela est sorti de l'*Histoire morale des Femmes*. Vous voyez si j'avais tort de réclamer pour ce livre une place d'honneur.

Reste le petit problème littéraire que j'indiquais au début. L'*Histoire morale* est déjà ancienne, elle date de près de cinquante ans. C'était, avant tout, une œuvre de circonstance, un programme de réformes, presque de revendications. Or les ouvrages de ce genre ne vivent guère. Ils sont oubliés d'ordinaire, à mesure qu'ils perdent leur raison d'être, par le triomphe même des réformes proposées : ils meurent de leur victoire. D'où vient donc que l'*Histoire morale* est restée vivante ? Faut-il en chercher seulement l'explication dans la valeur intrinsèque du livre, dans les mérites littéraires de l'exécution? C'est une raison, évidemment, mais une raison secondaire. Si ce livre de combat vit encore, il le doit surtout, je crois, à la méthode adoptée par M. Legouvé.

Remarquez qu'on n'y trouve ni grandes théories ni déclamation. Et il fallait être bien sûr de soi pour éviter cet écueil en 1848. C'était le temps où les utopies les plus bizarres étaient acclamées dans les clubs et dans les rues, où le bataillon des *Vésuviennes* arpentait les boulevards, drapeaux en tête, avec la devise : « Émancipation des femmes. » La question féminine se dressait brusquement, brutalement, au grand jour ; elle passionnait et égarait l'opinion.

Pour la première fois l'on opposait nettement les droits de la femme à ceux du chef de famille. Sous l'ancien régime, on songeait uniquement à fortifier l'autorité. Même les philosophes du XVIIIe siècle, Rousseau comme Montesquieu, Diderot comme Voltaire, s'étaient montrés hostiles ou indifférents au développement de la personnalité féminine. Sous la Révolution, Condorcet et Sieyès avaient demandé l'émancipation de la femme ; mais leurs voix avaient été étouffées par celles de Mirabeau, de Danton et de Robespierre. Les femmes elles-mêmes n'avaient point songé sérieusement à réclamer quelques changements dans leur condition légale. Elles avaient joué leur rôle dans les clubs, les fêtes civiques et les émeutes ; mais elles n'y avaient gagné que des privilèges honorifiques, ou des coups. On les renvoyait à leur ménage, dès qu'on n'avait plus besoin d'elles pour les manifestations politiques ; et l'on se moquait d'elles en pleine Convention. Plus tard, le Code civil, rédigé par de vieux légistes sous l'œil de Bonaparte, fut encore hostile aux femmes. Pendant la première moitié de notre siècle, même défiance dans le public et chez la plupart des théoriciens : la défiance traditionnelle, fortifiée encore par le spectacle des utopies saint-simoniennes et par la bruyante théorie de la « femme libre ». L'opinion était donc très mal préparée en 1848, et la tâche des réformateurs très délicate.

M. Legouvé se tira fort habilement d'affaire. Évidemment il ne cachait pas la très vive sympathie que lui inspiraient ses clientes. Parfois même, il semblait admettre que les femmes ont toujours raison : ce qui serait très vraisemblable, s'il n'était invraisemblable que les hommes eussent toujours tort. Mais il séparait nettement sa cause de celle des utopistes ; ce grand ami des femmes se prononçait très clairement contre le féminisme. Il ne voulait à aucun prix qu'on assimilât les femmes aux hommes : « Ce serait, dit-il, le plus sûr moyen de les assujettir ; car un être déplacé de son rôle naturel est forcément inférieur, donc asservi. » Il ne réclamait pour les femmes dans l'État que le droit d'exercer certaines professions, de remplir certaines fonctions de charité. Et il concluait sans hésiter : « Les femmes ne sont pas faites pour être des hommes d'État ; toute tentative d'émancipation politique retardera pour elles, nous l'avons bien vu en 1848, leur légitime émancipation dans la famille. »

Et là encore, dans la réforme de la famille, il montrait beaucoup de prudence et de sens pratique, le souci des applications plus que des principes abstraits. Il se proposa d'examiner « la condition actuelle des femmes françaises selon les lois et selon les mœurs, en la comparant à ce qu'elle fut, et en cherchant ce qu'elle peut être ». C'est-à-dire qu'il donna pour base à son plaidoyer l'étude du droit, de la nature, de l'histoire.

La femme est « un être égal à l'homme, mais différent de l'homme ». On doit donc réclamer pour elle l'égalité dans la différence ; on doit chercher « l'accord du développement parallèle de l'homme et de la femme ». Et M. Legouvé ajoutait spirituellement : « Il ne s'agit pas de faire de la femme un homme, mais de compléter l'homme par la femme. » — Eh bien ! cette égalité, attestée par la nature, est-elle consacrée par le droit, par le Code ? — Non, répondait résolument M. Legouvé. — Cette inégalité légale est-elle un fait accidentel, ou une nécessité sociale ? — A cette question M. Legouvé répondait par l'histoire : il montrait dans le passé l'émancipation progressive de la femme. Donc il s'agit tout simplement de continuer ce progrès, et de le continuer sans révolution ni secousse ; d'émanciper de plus en plus la femme dans la famille, sans sacrifier pourtant l'intérêt supérieur de la famille, et sans oublier jamais le grand principe de la différence dans l'égalité.

Telle est la méthode, très sûre et très prudente, inaugurée par M. Legouvé. Au lieu de déclamer comme tant d'autres au nom d'une théorie abstraite, il n'a voulu en appeler qu'aux faits : faits de nature, de législation, d'histoire. En procédant ainsi, il a dissipé peu à peu les préventions, il a fini par convaincre tous les gens de bon sens et de bonne foi. Il a obtenu satisfaction déjà sur plusieurs points essentiels : éducation féminine, rétablissement du divorce, admission des femmes à un certain nombre de professions. Surtout, il a gagné son procès devant l'opinion : le principe est généralement admis aujourd'hui, d'une émancipation progressive, qui doit être lente et graduée pour éviter tout désordre et toute réaction. Chaque pas en avant est une victoire pour le programme de M. Legouvé, et la promesse d'une victoire nouvelle. Et le livre est toujours actuel, parce qu'il regarde d'un côté le passé, de l'autre l'avenir. Il suffit à chaque édition d'enregistrer le progrès accompli, de grossir un peu la part de l'*actif* et de réduire d'autant celle du *passif*. Après avoir été un livre de combat, l'*Histoire morale des Femmes* est devenue le compte courant de la question féminine.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Grosse Fortune*; comédie en quatre actes, en prose, de M. Henri Meilhac.

S'il y a tout près de cent manières de rendre compte d'un ouvrage littéraire, il n'en est qu'une qui soit bonne quand il s'agit d'un homme tel que M. Meilhac : c'est celle que j'oserai appeler la manière sympathique et « adjuvante ». En d'autres termes, à supposer que, dans *Grosse Fortune*, nous trouvions quelques faiblesses (très relatives), nous ne nous étonnerons pas, sachant que nul ne rechercha moins que M. Meilhac la froide perfection ; et si, d'aventure, les caractères nous paraissaient un peu incertains, nous ne nous en choquerions pas davantage, sachant que l'auteur met une sorte de coquetterie à ne jamais « tout » nous dire, comme s'il voulait nous laisser le plaisir de trouver le reste. Rarement M. Meilhac fut aussi « coquet » que dans *Grosse Fortune*. Et ce n'est pas un reproche. Si nous trouvons certaines choses dans sa pièce, c'est donc qu'il les y a mises, sinon formellement exprimées ; et d'ailleurs, le but d'un ouvrage littéraire n'est-il pas d'éveiller en nous des pensées, plus encore que de traduire, explicitement et complètement, celles de l'auteur ?..

L'idée mère de *Grosse Fortune* est celle-ci : que l'argent, entendez l'argent trop abondant, l'argent « excessif », si l'on peut dire, est plutôt un mal qu'un bien. Je ne sais quel de nos confrères constatait que cette pensée n'était pas nouvelle. C'est une chance de plus pour qu'elle soit vraie, et une raison de plus pour qu'elle soit bonne au théâtre. Au moins faut-il reconnaître qu'il était salutaire, sinon « nouveau », d'en rappeler la justesse à nos contemporains. Vous pensez bien, d'ailleurs, que M. Meilhac n'a pas cherché à refaire la *Question d'argent* ou les *Effrontés*. Fidèle à ses préoccupations ordinaires, et qui nous ont valu tant de chefs-d'œuvre, c'est l'amour surtout qu'il a voulu montrer dans ses rapports avec l'argent, et les dangers qu'offre une « grosse fortune » dans le mariage. L'un des personnages dit très joliment à Marcelle (je cite de mémoire malheureusement) : « Vous alliez épouser un gentil garçon, comme vous sans fortune ; vous auriez eu quinze mille francs à dépenser par an, vingt mille au maximum ; c'était la vie médiocre, un appartement au quatrième ; même avec un ascenseur, vous étiez, à proprement parler, inabordable. Qui eût pu aller vous chercher si haut ? Vous aurez un hôtel superbe, un magnifique escalier, doux, inviteur, qui encouragera les soupirants à gravir les quelques marches qui les séparent de vous. Vous serez à portée de tous, et, par suite, en butte à toutes les tentations ; et, non seulement vous, mais aussi votre mari... Je m'en réjouis, pour

moi qui compte bien vous faire la cour; mais comme votre gentille personne m'inspire, en outre d'un vif attrait, un brin de sincère affection, je le regrette un peu pour vous... En vérité, vous aurez un trop bel escalier pour être complètement heureuse... » — Vous entendez bien qu'ici l'escalier est, si j'ose dire, symbolique. Il signifie la vie mondaine, en opposition avec la vie modeste, étroite, qui serre les époux l'un contre l'autre, et les maintient au coin de leur foyer; ce qui est la meilleure, sinon la seule manière d'être heureux. Il faut être deux, deux seulement, en amour; ce qui vient errer autour des amants finit forcément par se glisser entre eux, et les sépare. Le vieux symbole représente l'Amour avec un bandeau; écartons les exégèses désobligeantes : c'est pour qu'il ne soit pas distrait par ce qui se passe autour de lui. La nature est faible, et la fidélité difficile; il ne faut pas se laisser « distraire », au sens précis et étymologique du mot. Et comment ne pas être distrait, avec quarante millions de fortune?

Cette idée une fois établie, — je répète qu'elle est fort juste et nullement banale, — comment M. Meilhac l'a-t-il développée? Très ingénieusement, il a choisi, non des « riches » établis et habitués, mais des riches par surprise : des gens dans une situation médiocre, obligés de travailler pour vivre, et qui, tout d'un coup, se trouvent hériter de quarante millions. Ainsi l'argent montrera en plein son œuvre. Pauvres, Marcelle et Pierre s'aimaient : ils avaient toutes chances d'être heureux. Si, riches, ils s'aiment moins, si le bonheur leur échappe, nous serons en droit d'en accuser l'argent et la vie qu'il les force à mener; et, par suite, l'idée de M. Meilhac sera démontrée. Il faudra donc que l'auteur nous montre l'argent opérant peu à peu son œuvre dissolvante, se glissant entre les deux époux, et les séparant... Ici, je rapporte fidèlement les épisodes imaginés par M. Meilhac; et, si j'en tire des conclusions, ce sont celles assurément qu'il voulait nous en voir tirer; je n'y mets, je vous assure, que fort peu de complaisance.

Au second acte, Pierre Mauras et Marcelle sont mariés. Ils arrivent des courses, où, par bonne fortune, un cheval à eux vient de gagner. Partis dès le matin, ils rentrent juste à temps pour s'habiller et recevoir leurs invités; les quelques instants qu'ils pourraient se consacrer l'un à l'autre sont occupés par des visites. C'est d'abord Saint-Irénée, le gentleman qui vient de gagner la course, et qui conte sa victoire avec une importance convaincue, quoique dépouillée de vanité; puis c'est Crossard, le moraliste prévoyant du premier acte, qui prend congé de Marcelle, avant un grand voyage; car Crossard s'est laissé prendre lui-même aux invites de l'escalier; il l'a monté souvent, trop souvent, si bien qu'il est devenu tout à fait amoureux; et comme il sait que Marcelle aime son mari, il se résigne à disparaître, — après une dernière tentative. Le tohu-bohu de la vie des Mauras et l'impossibilité où ils sont de se réunir me semblent avoir été bien rendus par M. Meilhac, et non seulement au moyen de ce que je viens de dire, mais encore par la joie de Marcelle pendant le court instant où elle se trouve seule avec Pierre. Un peu inquiète, car elle soupçonne qu'il s'occupe d'une autre, elle est rassurée parce qu'il l'embrasse, et consolée parce que l' « autre » a surpris le baiser. Et vous trouverez sans doute que cela est du bon Meilhac. Les raisons que Marcelle a de s'inquiéter sont des faits; le baiser que lui a donné son mari ne change rien à ces faits, et pourtant il l'apaise, et, — comme la jalousie, chez une femme, c'est la rancune bien plus contre la rivale que contre l'infidèle, — elle est consolée en pensant qu'elle a un peu rendu à l'autre ce que l'autre lui avait fait. Car cet illogisme est délicieusement féminin. Jalouse, Marcelle en veut à Georgette. Du moment qu'elle a pu se venger un peu de Georgette, il lui semble que sa jalousie n'a plus de raison d'être. Et si M. Meilhac n'a pas explicitement montré ce revirement, il l'a du moins indiqué par l'inquiétude de Marcelle, et ensuite (après le baiser) par sa tendresse rassurée.

Marcelle s'est trompée. Son mari aime Georgette Narasly, une personne fort belle, et fort inquiétante, que nous avons vue au premier acte, toute secouée par les millions dont vient d'hériter Pierre. Presque pauvre, elle fait éditer quelques nouvelles, grâce à la protection de Madame Levanneur, la mère de Marcelle, et l'une de nos romancières les plus goûtées. Déjà, elle avait cherché à troubler Pierre, tantôt en affichant une tendresse passionnée pour son mari, — oh! l'association des idées! — tantôt en lui promenant sous le nez, pour ainsi dire, les intimités de sa beauté. Georgette est doublée d'un mari inquiétant, lui aussi. Très correct, très fort au pistolet, Narasly aime peut-être sa femme; au moins a-t-il de temps à autre quelques sursauts de jalousie. Mais il n'est pas homme à se révolter contre la destinée. Or, la destinée, pour lui, pauvre, c'est de devenir riche; et comme le seul moyen qu'il ait, c'est la beauté de sa femme, il se soumet à l'inévitable... Un vilain monsieur, vous le voyez, mais sauvé, à la scène, par la discrétion presque excessive de l'auteur, et aussi par le jeu très réservé de M. Raphaël Duflos.

C'est entre les griffes de Georgette que s'est laissé prendre Mauras. Habilement, par une coquetterie agressive en même temps que voilée, elle a affolé ce pauvre homme, assez médiocre et insignifiant. Tout en se révoltant aux propositions détournées de Pierre, elle lui fait comprendre que ces propositions, pour qu'elle daignât les accepter, devraient être... im-

possibles à refuser pour une femme, qui aime le luxe, comme toutes les femmes. Elle rappelle le mot célèbre : « Vous m'en direz tant ! » Et elle le répète, après que Pierre lui a glissé bellement dans la main un chèque d'un million ; — ce qui, tout de même, est une jolie somme.

M. Meilhac nous a donc montré d'abord les obstacles que l'argent apporte à l'union intime du ménage Mauras ; il nous montre maintenant les dangers généraux de l'argent. En effet, ce qu'il y a d'abominablement immoral dans une fortune excessive, — je sais bien qu'on aurait quelque peine à s'entendre sur le moment précis où commence l'excessif ! — ce n'est pas seulement qu'elle draine en quelque sorte ce qui suffirait à nourrir bien des misérables : à cela on peut un peu remédier ; ce qu'il y a d'abominablement immoral, c'est qu'avec une telle fortune, *tout est possible*... Avouons modestement que la conscience humaine est surtout forte quand elle est doublée d'une force plus grande qu'elle : l'impossibilité. Qu'un autre que Mauras eût trouvé sur son chemin une Georgette, il eût bien vite compris que ce gibier-là n'était pas pour lui. Soutenue par l'impossibilité, sa conscience eût agi, et moitié par force, moitié par honnêteté, il fût resté fidèle à sa femme. Et si l'on objecte qu'il y a des Georgettes pour toutes les bourses, l'on conviendra du moins que la rencontre de l'une d'elles, qui est un accident pour « un pas riche », est pour « un trop riche » un événement souvent renouvelé ; d'abord parce que, voyant plus de monde, il a plus de chances pour se heurter à un ménage Narasly (c'est un simple calcul de proportions) ; et ensuite parce qu'il est forcément le point de mire de toutes les Georgettes qui vaquent dans la société. Ajoutez que, à toutes les tentations matérielles, viennent se joindre, pour un Mauras, des tentations aussi fortes et d'un ordre plus élevé, si je puis dire. Un tout-puissant est facilement tenté d'abuser de sa puissance ; au moins est-il forcément curieux de voir jusqu'où elle va.

Voilà donc le ménage Mauras détraqué, et détraqué par l'argent. Pierre trompe Marcelle : elle le sait ; trompera-t-elle Pierre ? Il l'eût fallu, sans doute, pour que l'idée de M. Meilhac parût plus évidente et plus frappante. Mais il n'a pu s'y résoudre. Il faut admirer ici la délicate indulgence, la tendresse gentiment jeune et presque paternelle que M. Meilhac a pour les femmes. Sans doute, on trouverait chez lui un certain nombre de femmes qui trompent leurs maris. Mais c'est qu'alors M. Meilhac nous a mis tout de suite en pleine fantaisie, et qu'il ne faut pas prendre la fantaisie à la lettre. La Petite Marquise, par exemple, trompe son mari, mais quel mari ! Encore ne le trompe-t-elle pas sous nos yeux, pendant la pièce ; c'est le dénouement seulement qui nous fait espérer... — je veux dire qui nous fait croire, — qu'elle le trompera. Et même dans ces fantaisies, M. Meilhac, surtout depuis quelque temps, semble garder ses héroïnes de toute faute « essentielle » ; vous vous rappelez celle de *Décoré*, et je crois bien aussi celle de *Ma Cousine*. Elles vont jusqu'au bord, tout à fait jusqu'au bord de l'abîme. Mais la main paternelle de l'auteur les arrête à temps. A plus forte raison, dans une comédie sérieuse ; là, les petites faiblesses, les entraînements du cœur prennent un vilain nom ; je ne sais trop si ce vilain nom en impose à M. Meilhac ; j'imagine qu'il aperçoit, derrière le mot brutal, un tas de gentils petits sentiments, parfois touchants, parfois excusables. Mais peu importe ; quoi que signifie au juste le vilain mot, M. Meilhac ne saurait admettre qu'on l'applique à une de « ses femmes ». Et ses femmes restent sages ou à peu près. Vous ne trouverez nulle part autant d'épouses fidèles que chez ce moraliste indulgent.

Et vous devinez que M. Meilhac ne saurait non plus admettre le malheur définitif de sa Marcelle. Il serait trop fort, aussi, qu'après avoir résisté, elle fût punie comme si elle avait péché ! Ce serait une injustice dont M. Meilhac ne saurait se rendre coupable. Tout s'arrange donc, et le plus gentiment du monde.

A la suite d'une explication très vive, blessée profondément par Pierre, qui lui propose naïvement une forte pension en échange de sa liberté (vous voyez encore ici cette assurance sur la toute-puissance de l'argent), Marcelle s'est réfugiée chez sa mère, l'excellente et optimiste Madame Levanneur. Pierre vient l'y rechercher, ou plutôt il vient prendre avec elle des arrangements définitifs ; lâché par Georgette, qui a trouvé mieux que lui, il pense bien que Marcelle ne voudrait pas le reprendre ; et d'ailleurs, il ne se sent pas trop porté à recommencer la vie commune, qui, en somme, lui a apporté quelques déceptions. Combien sa femme était différente de sa fiancée, de la fiancée qu'il venait voir dans cette maisonnette où il se retrouve aujourd'hui ! Mais voici Marcelle ; la bonne Madame Levanneur a trouvé un moyen de son cru pour rassembler les deux époux ; ils sont maintenant en face l'un de l'autre, Marcelle vêtue d'une de ses modestes robes de jadis... Et, peu à peu, Pierre est enveloppé par le charme passé ; il retrouve la Marcelle d'autrefois, et en même temps l'amour qu'il ressentait pour elle. Il discerne — et peut-être M. Meilhac aurait-il pu insister un peu davantage au courant de la pièce — que ce qui les a séparés, Marcelle et lui, c'est surtout un malentendu ; ils s'aimaient, mais l'argent les avait changés, et quand ils se cherchaient, ce n'était plus eux-mêmes qu'ils voyaient. Ils se sont retrouvés désormais, et sachant ce qui les a désunis, ils n'en seront plus dupes. Ils ne renonceront pas à leur fortune,

parce que ce serait un excès dans l'autre sens, et que les héros de M. Meilhac craignent l'excès, mais ils sauront ne pas se laisser distraire par elle de ce qui est le principal et unique but de la vie, l'amour. Et, la candide romancière Madame Levanneur triomphe. Lors des fiançailles de ses enfants, elle avait commencé une nouvelle dont leurs amours étaient le sujet; effarée par les drames où elle s'est trouvée mêlée, elle n'a pas perdu courage et est restée résolument optimiste, comme il convient à un écrivain pour jeunes filles; elle sait que tout « finira bien »; parce que le public le veut, parce que l'optimisme de sa littérature a pénétré sa vie, ou parce qu'elle a mis dans son œuvre son optimisme naturel (on ne sait jamais!); quoi qu'il en soit, elle était tranquille sur la conclusion. Et, par une ironie voilée et comme attendrie, M. Meilhac a voulu que le dénouement de sa pièce fût précisément celui qu'avait trouvé la candide romancière. Seuement, aux raisons qu'elle avait, il en ajouterait d'autres, sans doute, et celle-ci peut-être : que l'amour est périlleux parce que les hommes sont faibles, et qu'ils risqueraient, à eux seuls, de le gâter; mais qu'il y a heureusement les femmes, et qu'elles sont, au fond, si bonnes, et si tendres, et si gentilles, qu'avec elles rien ne saurait être tout à fait mal...

Je n'ai plus assez de place pour expliquer en quoi l'interprétation ne me satisfait pas entièrement. J'ai dit déjà que M. Duflos avait très discrètement joué le rôle difficile de Narasly. M. Coquelin cadet donne une amusante silhouette au sportsman Saint-Irénée. Mlle Brandès est belle à souhait en Georgette. Et si je ne suis pas d'accord avec Mlle Bartet et M. Le Bargy, cela ne veut pas dire que je n'apprécie pas leur grand talent. Quant à Mme Pierson, elle est la grâce et le charme même, et la beauté, et la bonté, en Madame Levanneur, la triomphante optimiste.

JACQUES DU TILLET.

LA CHOSE QUI EST

III. — La librairie Confetti.

MONSIEUR ANSELME PIÉDELUT,

Maître de conférences à la Faculté de Louvers.

Les questions que tu me poses dans ta lettre de ce mois, mon cher Anselme, coïncident fort heureusement avec une étrange visite que je reçus mardi dernier, qui, tu le sais, était gras.

Tu t'inquiètes des conséquences matérielles et morales que pourra amener l'actuelle surabondance des productions littéraires, mon cher Anselme. Tu te demandes et tu me demandes où vont, où iront les volumes et les volumes déjà publiés et à publier encore. Quelle bibliothèque sera assez grande pour les contenir, quelle vie humaine assez longue pour les lire, quelle curiosité assez forte pour les feuilleter seulement? Ou, si l'on fait un tri parmi eux, comment choisir, d'après quelles règles décider que ceux-là seront voués au rayon et ceux-ci au pilon?... Graves questions sur lesquelles mardi matin je m'évertuais à réfléchir, quand mon domestique m'apporta une carte de visite ainsi libellée :

JULES NARBOT

DE LA LIBRAIRIE CONFETTI ET Cie

285, quai des Petits-Augustins.

— Ce monsieur n'a qu'un mot à dire à Monsieur, fit le jeune et excellent serviteur... Il prie instamment Monsieur de le recevoir...

Encore que peu enclin, par expérience, à recevoir des inconnus, j'étais si content, mon cher Anselme, d'être distrait de mes réflexions générales qui n'aboutissaient pas ou se terminaient en réflexions particulières et concernant moi-même, j'étais si satisfait d'être dérangé de mon travail que je donnai immédiatement l'ordre de faire entrer.

Un homme d'une quarantaine d'années parut sur le seuil de mon cabinet de paresse. D'une inclinaison de tête je l'invitai à le franchir. Il entra tout à fait et s'assit, après avoir salué, sur une chaise que je lui désignais. Il était convenablement vêtu d'un normal paletot bleu d'hiver. Ses bottines étaient fortes, mais proprement cirées, son pantalon d'une étoffe sombre et sans taches. Il avait une barbe noire comme tous les braves gens qui ont une barbe noire et son sourire, sans être celui d'un Talleyrand, n'était pas plus stupide que celui de la majorité. Tout l'ensemble de son individu enfin présentait un caractère de banalité honnête et de régulière aisance et je me sentis plutôt engagé à l'écouter qu'à le diriger vers dehors, au bout de quelques mots.

— Monsieur, me dit-il après une petite toux de prélude, je viens vous soumettre une idée de la plus haute importance et je vous prierai donc de m'accorder quelques instants d'attention... Il ne s'agit de rien moins que d'une découverte destinée à révolutionner la librairie, et par conséquent la littérature contemporaine... La question offre un vif intérêt pour tous les écrivains... Et au cas même où, par extraordinaire, vous refuseriez de vous faire éditer chez nous, je suis certain que vous n'hésiterez pas à nous prêter le concours de votre autorité...

J'interrompis M. Narbot avec douceur :

— A mon vif regret, Monsieur, je ne m'occupe pas de

publicité industrielle... Mais j'aurai grand plaisir tout de même à entendre vos communications... Voyons, en deux mots, quelle est cette merveilleuse et révolutionnaire découverte ?

— En deux mots ! s'exclama M. Narbot... Comme vous y allez !... En deux mots, une découverte qui m'a coûté trois années de travail acharné, vous êtes pressé, fichtre !... Enfin je vais essayer... En deux mots, ma découverte consiste à imprimer désormais les livres sur confettis... De là le titre de notre maison : *Librairie Confetti !..*

J'examinai avec un peu de méfiance, comme un fou, cet homme au regard si calme.

— Hé ! cela vous étonne ! fit M. Narbot en souriant de son médiocre sourire... Cela vous dépasse !... Mais, avant d'entrer dans les détails industriels de la découverte, il faut d'abord que je vous dise sous l'influence de quelles observations je l'ai conçue... Elles sont de quatre sortes, Monsieur : administratives, industrielles, morales et littéraires... Donc je commence... J'ai remarqué d'abord que tous les mois des plaintes paraissaient dans les journaux au sujet de l'encombrement des bibliothèques nationales ou urbaines par la crue toujours croissante des livres nouveaux et au sujet du manque de place toujours plus étouffant dont chaque jour davantage ces vastes établissemens souffraient... Bon !... J'ai remarqué ensuite que chaque mois, dans les feuilles, des articles paraissaient sur la mévente des livres et sur le krach prochain de la librairie, incapable de se débarrasser autrement qu'à vil prix des innombrables produits que la fécondité des auteurs contemporains la force à jeter sur le marché... Bien !... J'ai remarqué, encore, que chaque semaine des articles paraissaient dans la presse où perçaient le découragement de certains écrivains en présence de la mévente de leurs ouvrages et le regret amer de ne pas voir leur tirage s'élever plus... Enfin j'ai remarqué dans les mêmes périodiques une multitude d'articles où des critiques de haute valeur se lamentaient sur la surabondance des productions littéraires et sur l'impossibilité, faute de critérium, de découvrir la terre ferme du talent parmi cet océan d'imprimés... Mais comment remédier à tous ces abus et à toutes ces cruelles fatalités ?... Par des moyens moraux, après quelques minutes de réflexion, je me persuadai qu'il n'y avait pas à y songer... Restait les moyens matériels... Il fallait trouver une façon de livre qui répondît à ce quadruple desideratum : désencombrement des bibliothèques publiques, compensation à la mévente des livres, relèvement apparent ou réel des bas tirages, critérium définitif d'élection... Ce livre, je l'ai trouvé... C'est le livre sur confettis... Et je le prouve !...

M. Narbot, ce disant, tira de sa poche un roman à couverture jaune, et me le tendant d'un geste affable :

— Regardez !... Examinez à votre aise... C'est la perfection même !...

Je ne te jurerais pas, mon cher Anselme, que ce fût la perfection même. Mais c'était pourtant un bien curieux volume. A première vue, il semblait imprimé comme tous les ouvrages du même genre. Seulement, quand on l'inspectait de très près, ou qu'on en palpait les pages du doigt, on apercevait, on sentait, tout le long du papier, les creux et les reliefs d'une série de petits cercles frappés à travers la pâte et juste de la taille des confettis en usage pendant le Carnaval. Oh ! le curieux volume !

— Et je le prouve, répéta M. Narbot, tandis que je procédais à mon minutieux examen... D'abord plus d'encombrement dans les bibliothèques... Et voici pourquoi !... Tous les ans aux approches du Carnaval mes livres sont réduits en confettis... Vous pensez bien que les libraires qui auront foi dans un volume, qui sauront sa vogue passée ou croiront en sa vogue future, de même que les auteurs d'un livre de valeur artistique ou de vente profitable, vous pensez bien que tous ceux-là voudront soustraire leur bouquin à cet anéantissement général. Ils le feront réimprimer sur papier ordinaire ou de luxe à leur gré, mais sur papier normal, sur papier plein, inconfettable. Or rien de plus simple, — tout bonnement un article de règlement, cher monsieur, — rien de plus simple que de décider que seuls auront accès dans les bibliothèques publiques, les livres réimprimés, c'est-à-dire seuls les livres importants... Et par là aussi se trouvera fourni le critérium de choix que la critique réclame puisque la qualité du papier suffira à lui procurer un discernement qu'elle se lamente de ne plus posséder... Ensuite, finie la mévente des livres, avec ses soldes au rabais, ses humiliations des lots à bas prix ou des déconsidérants quais... Un livre ne se vend pas, tombe, s'effondre... Crac ! d'un serrement de main vous le faites disparaître, vous le métamorphosez, vous le transmuez en confettis... Il est pardonné, oublié, annihilé, comme s'il n'avait jamais été... Sans compter les bénéfices qu'il peut rapporter sous forme de confettis, étant donné la faveur toujours grandissante de ces petits engins si charmants et dont le taux ne pourra que grandir proportionnellement... Enfin — et ici, Monsieur, suivez-moi bien — avec notre système plus de froissements d'amour-propre, plus de déceptions, plus d'envie et plus de haines confraternelles... Avec notre système, en effet, tout le monde, vous entendez, tout le monde aura de gros tirages ou bien en aura l'air, ce qui, au besoin, peut suffire à des âmes modestes et simples... En effet nos volumes sont établis de la façon suivante : 20 confettis par ligne, 30 lignes par page, 350 pages, ci 175 feuillets par volume... Ce qui nous donne pour une page 600 confettis et pour un vo-

lume 105 000 confettis — et pour un tirage de 1 000 exemplaires 105 millions de confettis... Hé! hé! nous commençons à sentir la différence?... Voyez-vous jadis un jeune débutant disant parmi les siens, humblement : « Je tire à mille !... » ou : « J'ai eu deux éditions !... » Maintenant il pourra dire avec calme : « Je tire à 105 millions ! » Et l'effet sera prodigieux, je vous en donne ma parole. Le nombre impose !.. Tenez, vous-même, vous écarquillez les yeux... Cela vous stupéfie, n'est-ce pas?... Mais refaites les calculs... Je ne crains rien... Mes chiffres sont exacts : 105 millions, Monsieur, pas un de plus, pas un de moins...

M. Narbot souffla un instant pendant que je vérifiais l'exactitude — oh ! scrupuleuse — de ses données, puis il reprit :

— Vous voyez... C'est exact... Et avec les forts tirages nous arrivons à des chiffres phénoménaux... Ainsi M. Zola qui tire à 100 000 exemplaires, savez-vous à combien il arrive avec notre système... Non, vous ne le croirez pas... Il tirerait à 10 milliards 500 millions, Monsieur... Tout serait donc rétabli alors dans les proportions de naguère? Je devine votre objection... Eh bien, elle ne tient pas, Monsieur, votre objection, parce que précisément les gros tireurs, si j'ose dire, s'offriront le luxe de ne tirer que sur papier ordinaire, sur papier inconfettable, par pose, pour se distinguer... Oui, telle est ma découverte, cher monsieur ! Serez-vous de nos auteurs ? Ou serez-vous de nos appuis ? Je l'ignore... Mais je ne me serais pas pardonné d'avoir négligé de vous avertir, vous un jeune, du prodigieux renouvellement que va subir d'ici quelque temps la librairie de France et de tous les pays du monde...

Étourdi un peu par la faconde de M. Narbot, je balbutiai :

— Évidemment c'est très intéressant... C'est à considérer, je ne dis pas...

— Et notez, poursuivit M. Narbot, que je n'ai pas insisté sur le côté littéraire de mon entreprise, sur ce qu'il pourra y avoir d'amusant pour les dilettantes pendant le Carnaval à se jeter à la tête des volumes ennemis ou des phrases rares... Ainsi, si M. Zola et M. Cherbuliez entraient dans notre combinaison, les voyez-vous se criblant sur les boulevards de leurs pages adverses?... Ce serait fort piquant, vraiment !

En prononçant ces derniers mots, M. Narbot pétrissait, malaxait fiévreusement entre les deux mains son fragile volume jaune et soudain, se levant comme pour prendre congé, il projeta sur moi une mitraille en nuée de confettis imprimés.

— Bataille ! bataille ! criait-il selon la tradition.

Je ramassai ce qu'il avait laissé du livre sur la table et lui rendis coups pour coups. Nous luttions ainsi cordialement depuis cinq minutes, lorsque mon domestique entra, ce qui mit fin au combat.

— Alors, Monsieur, à bientôt, j'espère ! fit M. Narbot en m'offrant familièrement la main, tandis que mon jeune et excellent serviteur nous contemplait d'un regard un peu ahuri... A bientôt, soit à notre magasin, soit dans la presse... Des relations aussi bien commencées...

— Ne peuvent que bien finir ! achevai-je.

Voilà, mon cher Anselme, le récit historique de la visite de M. Narbot. Il me semble que tu y trouveras de la pâture à tes questions. Ce M. Narbot pourrait bien être un sage. Mais je n'en suis pas sûr, ma fâcheuse manie de réfléchir aux choses particulières ne m'ayant pas laissé un moment, depuis mardi, pour juger généralement, gravement et en maximes les théories de mon fougueux visiteur.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

A Tananarive.

IMPRESSIONS D'UN SOUS-OFFICIER

Nous publions quelques extraits d'une longue lettre sous forme de journal qu'un sous-officier du corps expéditionnaire de Madagascar adressait à un de ses amis et qui nous est communiquée. Ces extraits, qui n'étaient nullement destinés à la publicité, feront, mieux que des documents officiels, connaître l'état vrai de nos troupes à Tananarive pendant tout le mois de décembre.

3 décembre.

J'ai reçu tes paquets de journaux. Nous avons ainsi appris les rapatriements des convois et la mort de certains camarades, toutes choses que nous ignorons ici, car on nous laisse dans une ignorance complète de ce qui se passe à l'arrière.

Cette campagne nous aura coûté cher en hommes. J'espère que pour les survivants, ceux qui ont pu arriver à Tananarive, on fera un peu mieux les choses, et que, pour leur rapatriement, ils trouveront sur les paquebots un commencement de bien-être qui nous a manqué tout à fait ici.

Nous sommes sans nouvelles de notre petite colonne, qui, pour ne pas être ennuyée par les ordres, fait à sa tête et donne aussi rarement que possible de ses nouvelles. Elle a raison. Elle poursuit des gens qu'elle a déjà un peu secoués, et voudrait, si c'est possible, les faire complètement disparaître.

Les pluies vont nous prendre sérieusement, au dire des habitants du pays, et les communications seront interrompues au moins pour une troupe. Comme

nous sommes arrivés tard ici, on n'a rien à faire pour améliorer les chemins, et d'ailleurs on n'aurait pas osé nous employer au travail de route. Tout cela est remis au printemps prochain. On parle, avant d'aller nous embarquer à Tamatave, de nous faire faire un tour dans le sud, du côté de Fiaramatsoa.

Quelques colons, mercantis, commencent à arriver. Quelques missionnaires également. Tout est d'un cher à faire peur. On nous interdit l'achat d'alcool. En deux mois, nous avons touché soixante centilitres de vin. Tu vois qu'il est difficile de s'enivrer.

5 décembre.

Notre petite colonne a fini de soumettre les rebelles en les pourchassant et tuant partout. Ils étaient réellement braves et décidés, et se jetaient sur nos sections avec des lances et des couteaux. Nous avons perdu dans une surprise de nuit un sergent français et deux tirailleurs sakalaves.

De petits détachements commencent à arriver de Tamatave : cinquante ou soixante hommes seulement à la fois. Les chemins sont si mauvais qu'on ne peut pas mettre plus d'hommes en route en même temps. Les soldats français, éreintés, anémiés à fond, ne peuvent pas se refaire : il en meurt tous les jours. On renvoie tous ceux que l'on peut ; mais c'est bien difficile, car les routes sont déjà mauvaises pour les hommes valides. Même ceux qui sont bien physiquement sont malades moralement. Ils meurent d'ennui, du mal du pays. Les tirailleurs algériens sont au contraire stupéfiants d'entrain, de confiance, d'insouciance salutaire et aussi de bonne santé. Ce sont de vrais troupiers industrieux, débrouillards et raides comme du fer devant le mal qui terrasse les Français ici.

6 décembre.

Il faut avoir de la patience ici : depuis deux mois que nous y sommes, on ne nous a donné que du vin et du pain. Du vin, nous en avons eu soixante centilitres, et du pain, nous en touchons cinq fois par semaine une demi-ration. Par contre, les prix en ville sont inabordables pour nous. Un pain d'un sou à Paris vaut ici dix et onze sous. Une bouteille de vin d'un demi-litre, fort mauvais, ne vaut pas moins de 3 fr. 50. Le tabac est moins cher : 0 fr. 80 cent. le paquet de 40 grammes, et le papier riz vaut 0 fr. 25.

Ce matin, il y a eu marche militaire de trois heures par un temps accablant et tout menaçant d'orage. Je me demande pourquoi deux fois par semaine on nous fait promener ainsi.

8 décembre.

Demain nous toucherons trente centilitres de vin. C'est la troisième fois depuis notre départ d'Andriba. On parle de nous donner des concessions à nous les expéditionnaires ! Qu'ils viennent ici, ceux qui ont eu cette idée et qu'ils se débrouillent. Nous qui avons fait la campagne nous ne sollicitons que le retour.

12 décembre.

Sais-tu bien que nos effets soi-disant de prévoyance sont restés depuis avril dans nos cantines à Majunga, et que nous n'avons rien reçu encore. Or, comme notre bagage de route était tout ce qu'il y a de plus réduit, tu dois penser comme nous sommes faits ici, après sept mois de route et de travaux. Plus rien à nous mettre sur le dos, et c'est bien malheureux d'être obligés de vivre ici dans la saleté, quand nous possédons tout ce qu'il nous faut dans nos cantines à Majunga. On ne peut cependant pas aller tout nu, et le raccommodage a des bornes.

J'ai des effets où il n'y a que des pièces, et des chaussures où il n'y a plus que les tiges. Nous sommes bien forcés d'acheter des confections anglaises.

20 décembre.

Les fahanavolos, ou brigands, ou pirates, ou révoltés ou gens de corde et de sac, coupant franchement les gens en morceaux, ont fait leur apparition sur la route de Tamatave. Au nombre de 500 ils viennent du sud et vont essayer d'enlever et d'attaquer nos convois et nos isolés. On a envoyé contre eux une compagnie d'Haoussas. Ça va être comme au Tonkin, et ça ne sera pas drôle pour ceux qui resteront ici, car le pays n'a que des voies de communication fort primitives et que les pluies rendent impraticables.

Il paraît qu'un bataillon de mille Haoussas est en formation et va venir nous relever dès qu'il sera en état. Les bataillons de marine, malgré quelques renforts qu'ils ont reçus, ne sont plus que des squelettes de bataillons. Les gamins qu'on y envoie doivent être rapatriés au bout de deux mois. Les Algériens sont toujours superbes.

21 décembre.

La route est coupée : le dernier courrier n'a pu partir. Nous allons être obligés de naviguer sur la route pour assurer les communications. Les Haoussas et les Sakalaves qui peinent depuis avril sans un répit d'une heure commencent à en avoir assez.

Grosse nouvelle qui nous arrive brutalement par l'Agence Havas sans commentaires ni explications : « La guerre est déclarée entre l'Angleterre et la Russie. » Est-ce vrai ?

22 décembre.

C'est le moment où l'on plante le riz.

La plaine est remplie de travailleurs de tout sexe et de tout âge. C'est une véritable ruche où tout s'agite et se meut en ordre. Le coup d'œil va être fée-

rique, vu de Tananarive, quand toutes les rizières seront en pleine maturité.

Quand on passe, les « Béjour Méssieu » vous arrivent longuement, et, chose rare, cette salutation n'est pas un prétexte à quémander une aumône. C'est un bonjour et ce n'est qu'un bonjour.

Ces paysans bons et timides vous regardent avec de grands yeux satisfaits si vous jetez un coup d'œil vers eux. C'est le paysan, bon, timide sous des apparences rudes; malheureusement trop habitué au bâton et à la spoliation, craintif et méfiant au dernier point, tant il est habitué à être traité en esclave. Notre façon de faire les étonne fort et je crois qu'il leur faudra du temps pour comprendre notre bonté. Il s'imagine en effet, qu'elle n'est qu'une tromperie bien jouée pour le piller et le mettre à contribution de plus belle, lorsque nous aurons pénétré plus avant chez lui.

30 décembre.

Il y a ici des agences qui louent des porteurs qu'on prend à la course, à l'heure, à la demi-journée, à la journée. La course coûte 20 centimes par porteur, à l'heure 30 centimes, la demi-journée 50 centimes. Pour la journée on leur donne 1 fr. 50 quand on les a bien fait trotter. Ils vont et viennent de Tananarive à Tamatave avec un chargement de 40 livres qu'ils portent à deux pour 22 fr. 50. C'est ce que va me coûter le transport de ma cantine que je me décide à faire venir à mes frais, sans attendre le bon vouloir de l'administration. On nous donne 0 fr. 05 par jour d'indemnité de marche et nous sommes obligés d'acheter sur notre solde du pain, du vin, nos effets, nos souliers, et nous devons payer le transport de nos bagages que nous faisons venir à nos risques et périls.

Les officiers sont assez bien payés: les sous-lieutenants ont 15 francs par jour, et les adjudants rengagés deux fois n'ont pas 5 francs, en cumulant tout : solde, haute paie, indemnités, etc. Il faut pourtant s'acheter par jour 10 sous de pain et 2 fr. 50 de vin, puis payer le blanchissage, l'entretien, etc. Et quelques personnes s'étonnent que les sous-officiers ne fassent pas d'économies.

31 décembre.

Nous avons 30 centilitres de vin aujourd'hui 31 décembre et demain nous en aurons autant pour fêter le nouvel an. Le vin est bon, il vient de l'Hérault, et c'est un coupage bien fait.

Le malheureux incident du courrier arrêté sur la route de Tamatave va certainement suggérer pas mal de suppositions, le gouvernement sera sans doute prévenu par le commandement; mais les familles ne le seront certainement pas, et l'imagination des mères va vite lorsqu'il s'agit de leurs enfants si loin d'elles!...

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

FATALITÉ, par *Ada Negri*, poésies lyriques traduites de l'italien, par Mel. Marnas (Fishbacher, éditeur). — Ce petit livre de vers parut il y a trois ou quatre ans. Signé d'un nom de femme jusque-là inconnu, il n'en attira pas moins l'intention du public, et, du jour au lendemain, Mlle Ada Negri, humble maîtresse d'école d'un petit bourg obscur, devenait célèbre dans toute l'Italie. C'était, comme elle dit, le premier « baiser de la gloire ».

Mlle Negri avait grandi « sur le pavé des rues, chétive et humiliée », elle avait eu froid, elle avait eu faim, et, connaissant par elle-même la souffrance, elle avait aussi vu souffrir autour d'elle les déshérités du sort, ouvriers courbés sur leur tâche ingrate dans la malsaine atmosphère des usines ou paysans minables, dévorés par la fièvre. Elle s'annonçait comme la « poétesse des misérables »; et plus d'une fois un cri de révolte lui échappait devant les injustices du monde : à sa pitié pour « les vaincus de la vie » se mêlait une indignation vibrante contre l'égoïsme des satisfaits, des « bourgeois rusés et bien repus », ou même contre leur charité dédaigneuse. Et son indignation comme sa pitié révélait une âme fervente et ingénue.

Ce qui fait le plus grand mérite de ces courtes pièces, un peu frustes, un peu tendues aussi, c'en est la franchise passionnée. Aucun artifice, aucune rhétorique. L'expression traduit le sentiment sans y rien ajouter de factice, et le sentiment lui-même, à la fois énergique et contenu, ne se répand pas en déclamations, mais se condense en traits vigoureux et brûlants.

Mlle Negri vient de publier tout récemment un nouveau volume de vers intitulé *Tempête*. Souhaitons que le même traducteur nous le fasse bientôt connaître. Sa traduction de *Fatalité* mérite de grands éloges. Il me semble, si j'en peux juger sans avoir lu le texte, qu'il a fort bien rendu le caractère de cette poésie si personnelle, hardie et candide, douloureuse et vaillante.

LE SCEPTRE, par *Abel Hermant* (Ollendorff, éditeur). — On connaît l'histoire : un prince qui ne veut pas régner, et qui — les rois s'en vont! — file un beau matin sans tambour ni trompette en faisant répandre le bruit de sa mort. M. Jules Lemaître avait déjà mis ce personnage en scène dans ses *Rois*. Mais le prince Renaud disparaissait pour se créer une nouvelle vie, une vie de travail indépendant, d'activité saine et forte. Quant à l'archiduc Paul, il n'a pas la moindre velléité de défricher des forêts vierges. S'il renonce au trône, c'est à seule fin de s'ébattre en toute liberté, sans être gêné par l'indiscrète protection de la police impériale, et le livre tout entier se passe à nous raconter ses escapades.

On trouvera dans le *Sceptre* des choses assez drôles, et même quelques détails d'observation sagace. Mais, trop souvent, le comique en manque de délicatesse et d'élégance, il n'évite la platitude que par la grossièreté des traits. Et puis, c'est bien long. Comment veut-on nous intéresser quatre cents pages durant aux faits et gestes de pareils fantoches?

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19 rue des Saints-Pères. — 33387. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9 — 4e SÉRIE. — TOME V — 29 FÉVRIER 1896

DEUX POLITIQUES

Il faut louer le Sénat d'avoir abandonné l'idée d'interpeller le cabinet sur la manière dont la responsabilité ministérielle doit être entendue. Cette interpellation était sans sanction possible. Elle n'eût servi qu'à constater une fois de plus que le Sénat interprète la Constitution d'une façon et la Chambre d'une autre. Un Congrès, seul compétent pour modifier les textes, serait aussi seul compétent pour en fixer l'interprétation. Or, pas plus au Palais-Bourbon qu'au Luxembourg on ne trouverait sans doute une majorité pour courir les hasards d'un Congrès dans les circonstances actuelles.

Les choses restent ce qu'elles étaient il y a huit jours : le cabinet a contre lui une majorité au Sénat, une minorité à la Chambre. Que vont faire les adversaires du gouvernement? Apparemment repousser les réformes qui leur seront proposées, que ces réformes viennent du ministère actuel, comme l'impôt sur le revenu, ou du ministère précédent, comme l'impôt sur les successions. Le parti modéré se trouvera ainsi amené à répondre par une négation à toutes les questions posées, et c'est là une situation qui n'est pas sans danger.

Un conservateur, un libéral, homme de fermes convictions et de haute sincérité, M. Georges Picot, disait récemment : « Rien ne serait plus dangereux pour un parti que de prendre comme mot d'ordre des formules négatives. » Et il ajoutait : « Loin de blâmer les réformes, il faut que le parti conservateur en fasse le fond de son programme. Chez nos voisins du Nord, à Bruxelles comme à Londres, les grandes lois organiques de réforme ont été dues aux ministères conservateurs. »

Voilà des vérités qui valent qu'on les médite. Il y a aujourd'hui une politique radicale très nette, très précise, et qui recrutera sûrement beaucoup d'adhérents si on ne lui oppose que des négations. On voudrait une politique modérée, aussi nette, aussi précise. Le pays, qui se soucie médiocrement des chinoiseries constitutionnelles, secouerait peut-être son indifférence si on lui donnait le choix entre deux politiques bien caractérisées.

*
* *

On sent bien que je n'ai pas la prétention de rédiger, dans mon cabinet, le programme du parti modéré, mais je note ce que j'entends autour de moi : je vois de plus en plus des gens qui croient que le plus sûr moyen d'éviter une secousse violente serait de faire des réformes pratiques; je rencontre des hommes d'ordre, respectant autant que personne la propriété et la famille, qui estiment qu'il y a quelque chose à faire; je constate enfin, en dehors de tout esprit de parti, une opinion à la fois conservatrice et progressiste dont j'essaye d'indiquer ici les tendances.

Voici, par exemple, l'impôt progressif sur les successions. Cet impôt vous paraît dangereux pour l'avenir plus encore que pour le présent, dangereux en ce qu'il est l'arbitraire, en ce qu'il est l'inconnu. D'accord; mais quand on vous proposera l'impôt progressif, vous contenterez-vous de dire : Nous n'en voulons pas? Ce serait de la politique négative.

A cette réforme, que nous jugeons pleine de périls, opposons une autre réforme. Disons, si vous voulez,

que les droits actuels seront augmentés d'un décime, ce qui donnerait déjà au Trésor une vingtaine de millions. Allons plus loin : réduisons le droit de succéder aux cousins germains; admettons qu'au delà du quatrième degré on ne pourra plus hériter que par testament. En tenant ce langage, nous ne touchons, j'imagine, ni à la propriété, ni à la famille; mais on ne pourra plus nous dire que nous, modérés, sommes des négatifs.

***

Et de même, vous tous, députés ou sénateurs, qui ne voulez pas de l'impôt sur le revenu, allez-vous le repousser sans rien proposer au lieu et place? Pourquoi ne pas reprendre l'idée d'une taxe locative (croissante avec le nombre de domestiques, décroissante avec le nombre d'enfants) qui serait un véritable impôt sur le revenu sans les inconvénients du système qu'on propose? Ne sentez-vous pas combien plus forte sera votre position si vous pouvez dire à vos adversaires : Nous aussi, nous voulons que l'impôt varie avec le revenu; mais, au lieu d'une enquête difficile sur les affaires de chacun, au lieu d'une inquisition odieuse dans la vie privée, nous frappons le signe le plus apparent de la fortune et nous croyons qu'ainsi le contribuable payera en raison de ses ressources?

Ce n'est pas tout. Ceux-là disent vrai qui soutiennent que les impôts de consommation pèsent sur le pauvre plus lourdement que sur le riche. Ne vous inquiétez pas de savoir à quel parti appartiennent ceux qui parlent ainsi : cherchez avec eux comment réduire l'impôt sur les choses nécessaires à la vie.

Frappez à côté, frappez ce qui est inutile ou même nuisible : nous avons le monopole du tabac; étudiez une bonne fois le monopole de l'alcool. On vous traitera peut-être de socialistes; mais quoi s'il s'agit de l'équité dans l'impôt, s'il s'agit, ce qui est plus grave, de la santé publique, vous laisserez-vous arrêter par une étiquette où chacun met ce qui lui plaît?

***

On parle de caisses de retraite. Aussitôt les savants nous démontrent qu'il n'est pas possible de faire une rente à tous les Français, et ils nous écrasent de leurs chiffres. Eh! messieurs, nous savons assez d'arithmétique pour calculer ce qui est impossible; mais s'ensuit-il qu'il n'y ait rien à faire?

Il existe une « Caisse des retraites pour la vieillesse » : on peut, sans se lancer dans des aventures financières, améliorer cette institution excellente; on peut, tout en respectant les droits acquis, réduire le maximum de la pension à 600 francs, autoriser la femme mariée à effectuer des versements pour son compte personnel, simplifier les formalités administratives; on peut, enfin, donner à la caisse des retraites la personnalité civile, pour qu'elle reçoive des dons et des legs, et alors de braves gens qui fondent des prix de vertu ou qui dotent des rosières voudront enrichir une institution utile entre toutes.

Ce n'est pas tout : admettez le principe de la subvention, dans les limites où les ressources budgétaires le permettront; reconnaissez que l'État qui encourage la musique et la danse peut bien encourager à l'occasion l'épargne et la prévoyance.

***

Si vous voulez des économies ailleurs que sur le papier, essayez hardiment la décentralisation administrative. On répète de tous côtés : Trop de fonctionnaires! La vérité est que le budget de l'État échappe à la critique du contribuable. Il en est autrement du budget communal, ou même départemental : ici, chacun voit les choses de près, et s'il y a un personnel d'employés hors de proportion avec les affaires de la commune ou du département, soyez sûrs que le conseil municipal ou le conseil général s'en apercevra bientôt et y mettra bon ordre. Un des plus forts arguments en faveur de la décentralisation des services publics, c'est l'économie.

Il y a longtemps que l'idée de la décentralisation figure dans le programme des libéraux : comment cette idée n'a-t-elle pas déjà passé du domaine de la théorie dans celui des faits?

***

Enfin, pour le parti modéré, il est une réforme en quelque sorte classique : c'est la liberté d'association. Mais ici comme partout, on hésite, on discute, on critique : celui-là a peur des corporations ouvrières, celui-ci redoute la mainmorte. Ce qu'il faudrait, ce serait vouloir la liberté pour la liberté, sans s'inquiéter si elle profitera à nous ou à nos adversaires : ainsi comprise, la liberté d'association serait une « plate-forme » excellente pour tous les libéraux sans distinction de nuances.

Encore une fois, je n'ai ici d'autre prétention que d'être un porte-parole : je cherche à résumer les idées de ceux qui croient que le moment est venu de faire quelque chose et d'opposer une politique à une politique, un programme à un programme. La justice et la prudence sont d'accord pour conseiller certaines réformes. Le mot de lord Randolph Churchill est de circonstance : « Si vous voulez que la démocratie soit conservatrice, donnez-lui quelque chose à conserver. »

PAUL LAFFITTE.

[944.08]
27 février.

LETTRES INÉDITES DE LAMARTINE [1]

Lamartine semble avoir résumé sa propre vie lorsqu'il dit de Pétrarque : « Pour les uns il est poésie ; pour les autres, histoire ; pour ceux-ci, amour ; pour ceux-là, politique. » En effet, si jamais existence fut, à tous les points de vue, privilégiée, c'est bien la sienne. Aussi ne peut-on se défendre de quelque impatience à l'entendre se plaindre assidûment de sa destinée, et à constater la place immense qu'y ont tenue, par sa faute, les embarras d'argent.

Nous trouvons déjà la trace de ces préoccupations dans une première lettre adressée en 1817 à la sœur de Lamartine, Mme de Coppens.

Paris, 26 mars 1817.

Ma chère Eugénie : j'ai appris hier par mon papa la nouvelle de la mort de ton beau-père, et je m'empresse de te dire ainsi qu'à M. de Coppens toute la part que je prends à ce triste événement pour vous : on est aussi un peu en peine de toi et de ton long silence à Mâcon. Écris-nous donc, ne fût-ce que quelques lignes si ta grossesse t'empêche de trop t'appliquer. Je t'ai écrit deux fois d'ici depuis ton départ, as-tu reçu mes lettres?

J'ai eu bien des événements intéressants à te raconter et je suis encore au milieu de grandes et belles affaires, mais qui pourront bien ne pas réussir encore pour des raisons que tu connais assez. Tu sçais que mon oncle n'est pas commode à amener à ce qu'on désire. Je te donnerai quand cela sera fini des détails sur tout ceci et je t'en demanderai sur Hondschoote et la manière dont tu t'y trouves ; j'attends encore un temps plus chaud pour aller aux eaux de Vichy ou pour prendre celles de Tivoli, car je continue à bien souffrir de mon côté.

J'aurais bien besoin pour l'un ou pour l'autre de plus d'argent que je n'en ai, car on ne m'envoie pas du tout ce qu'on m'a promis et Mme Duvillars si bonne ordinairement est en arrière cette fois-ci : si tu pouvais prier ton mari de me prêter les deux ou trois cents francs qu'il eut la bonté de me promettre en passant à Paris, il me rendroit un grand service, un service de frère et d'ami : dis-lui cela de ma part ; si cela lui étoit possible je le prierais de me les faire passer le plus tôt qu'il le pourroit comme les précédents ici à mon adresse ; si cependant cela vous gênait, n'en parlons pas, je ferais comme je pourrais ou je m'en irais. Tu sçais bien assez que cela n'ajoutera rien à mon amitié pour vous, mais seulement à ma reconnaissance pour les bons procédés de M. de Coppens : je pense toujours à quelque moyen d'aller te voir avant ou après ces eaux : mais je crois plutôt après, car je souffre trop pour un voyage un peu long avant.

Adieu, adieu, je vous aime et vous embrasse bien tendrement et en bon frère pour toujours.

Hôtel Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, Paris.

P. S. — Si tu pensais que ce que je te mande là gênât ton mari, ne lui en parle pas, et réponds-moi seulement ce qui en est le plus vite que tu pourras.

La lettre qu'on va lire, non datée, a pu être écrite en 1824, car, à cette époque, Lamartine fut secrétaire du marquis de Maisonfort, à la légation de Florence.

Nous sommes déjà ici nous reposant trois jours, chère maman, et nous hâtant de vous le dire : notre route n'a été qu'une leste et agréable promenade ; le tout est de bien entreprendre. Les Alpes étoient superbes, le Mont-Cenis sans neige et sans vent, ici seulement nous souffrons de l'excès de chaleur, on retrouve l'Italie dès le revers des Alpes. Nous avons séjourné à Chambéry deux jours et demi, et passé notre tems en dîners, en festins ; ici cela paraît être de même, nous sommes à l'auberge mais nous passons les jours chez les Barol qui nous attendoient ; ce soir nous allons avec eux à un magnifique opéra, demain nous dînons chez l'ambassadeur le marquis de Latour Dupin que j'ai déjà vu, après-demain chez les Barol, et samedi à Alexandrie chez le marquis de Faverger notre ami qui en est gouverneur. Dimanche nous allons coucher à Gênes et y passer deux jours avec Mlle de Saint-Séverin chez le gouverneur marquis d'Hyené, mais nous logerons à l'auberge aussi ; notre train est trop nombreux pour accepter l'hébergement. De Gênes, nous irons en un jour et demi à Luques ou le marquis de la Maisonfort me mande qu'il nous attend le 30 ou le 29 dans une jolie campagne à la porte de la ville ; il me prévient sur tout comme un ami zélé, il gardera là mes dames pendant quelques jours dont je profiterai pour aller leur préparer leur établissement à Florence. C'est arrangé comme je l'aurais arrangé moi-même ; nos chevaux font bien leur route aussi et le tout jusqu'ici, grâce aux marchés faits d'avance et aux recommandations des gens marquants du pays, n'est pas ridiculement cher : nous sommes logés et nourris tous les neuf ici pour 36 francs par jour sauf les dîners que nous, maîtres, nous prenons ailleurs, nous espérons nous en tirer de même ailleurs ; d'ailleurs nous n'avons plus que deux ou trois auberges avant Florence ou Luques. Vraiment cette route n'est rien pour le tems et la fatigue, en trois jours je puis être à Turin de Mâcon aisément, et de Turin à Gênes on le fait en une forte journée ; il en reste deux et demi pour

(1) Les hasards d'une vente publique ont fait tomber entre nos mains quelques lettres autographes de Lamartine. Nous ne donnons ici que les plus intéressantes, croyant inutile de livrer à la publicité certains billets tout à fait intimes et n'ayant de valeur que pour les seuls biographes du poète.

Florence. Vous voyez que nous nous reverrions aisément.

Mais comment êtes-vous tous? où en est la jambe de mon père? J'espère qu'elle lui permettra de faire sinon les vendanges au moins son vin. Ne vous sentez-vous pas de l'effroi du plancher tombé? ni de la douleur de notre départ? Je pense que cette lettre vous rassurera beaucoup, elle est assez détaillée, n'est-ce pas? tout y est, même le prix du pain. Julia ne fait que parler et chanter, Marianne (1) souffre moins, Mme Birch pas du tout et moi une fois emballé j'ai été assez bien pour faire rondement ma charge qui n'est pas mince. Les domestiques ont du zèle et se prêtent à tout, nous devons tout cela à vos prières matinales, continuez donc et aimez-nous comme nous vous aimons.

A. DE L.

P. S. — Henriette va rester ici, mais ce sera bien cher, 100 fr. pour un petit apartement par mois. Je crains qu'elle n'y puisse tenir, j'espère que tous les logements de Florence ne sont pas en proportion sans quoi je suis décidé à réformer ma cavalerie tout entière. Adieu encore. Mille amitiés à oncle, tante sœurs et nièces; dites à Eugénie qu'elle n'oublie pas la recette d'une eau pour les dents de M. Dufour chez *Catillat*. Nous avons ici de la bierre meilleure qu'à Lyon, il en est de même à Florence, aussi je n'ai pas besoin de la recette que mon oncle devoit me faire faire.

Henriette a écrit à Eugénie de Chambéry, avez-vous reçu sa lettre? J'ai été à Servolex, les enfans sont très bien. La rougeole a empêché qu'ils ne vissent Julia qui fait l'admiration générale et l'enthousiasme des villes et des campagnes où elle daigne montrer son beau visage.

C'est sans doute au marquis de Maisonfort que fut adressée la lettre qu'on va lire, un peu prétentieuse (voir le dernier paragraphe) et fort ennuyée, probablement écrite en 1826.

Florence, 17 avril.

J'arrive de Pise où j'ai été accompagner nos amis le marquis et la marquise de Barol. J'ai été aussi à Livourne où j'ai loué la belle villa Parenti pour les mois de grosse chaleur. Ma femme ira s'y établir au 1er juillet et j'irai la voir le plus souvent possible. Je pense qu'à cette époque vous ne serez pas loin de Florence non plus, cependant je ne vous engage pas à vous mettre en chemin avant les premiers jours frais de septembre. Nous avons déjà trop chaud, et pour que je m'en plaigne il faut que la dose soit forte.

Le duc de Lucques est allé à Vienne *ex abrupto ;* il nous a tous attrapés. Quand je dis *nous*, cela ne me regarde pas.

Nous attendons Marcellus dans peu de jours.

J'ai perdu toute verve depuis deux mois. Je m'ennuye, voilà la première fois que je vous le dis, mais le printemps me fait toujours ce triste effet. J'ai deux ou trois mois de *spleen* par année. C'est le lot des hommes qui pensent ou qui sentent le reste de l'année.

Mille amitiés, Monsieur le Marquis.

LAMARTINE.

Au sujet de la terre de Montculot dont il est question dans la lettre suivante, signalons que les Nobiliaires donnent une longue liste de Lamartine seigneurs de Montculot, d'Hurigny, de Monceau et de la Tour-Mailly (ou Milly), ayant eu entrée aux Chambres de la noblesse du Mâconnais. Ce renseignement n'est pas inutile, puisqu'on tente aujourd'hui, bien à la légère, de rajeunir certaines affirmations sur la généalogie de Lamartine, plus originales que documentées, qui ont traîné dans la presse démocratique de 1848.

Je suis ici, ma chère Eugénie, et j'aurois même été à Hondschoote si j'avais été convaincu de pouvoir te décider à repartir avec moi pour Saint-Point et Mâcon. Je charge Mme de Vaux de toutes nos instances et je m'engage à te ramener au printemps jusqu'à Paris au moins. Ton hyver à Mâcon nous satisfera tous. Présente nos requêtes à Copens et qu'il te conduise lui-même : ce serait double plaisir car il sait comme nous lui sommes attachés; aussi j'ai laissé Marianne à Montculot. Elle est à présent à Milly. Je la rejoindrai à Saint-Point vers le 26 et nous y resterons jusqu'au grand froid, alors nous nous replierons tous sur Mâcon.

Si tu voulais que je t'emmène il faudroit être à Paris le 19 ou 20 nous mettrions nos gens dans quelque diligence et toi et moi et ton fils nous irions par Montculot dans ma calèche, dans tous les cas arrange-toi pour nous venir au moins au mois d'avril.

Nous espérons avant d'être réemployés, avoir un an de loisir et de famille, il ne faut pas le passer sans en jouir avec vous. Peut-être ensuite serai-je nommé à Londres, nous nous verrions beaucoup.

Adieu, ma chère Eugénie, j'embrasse toi, ton fils et Coppens et présente mes souvenirs respectueux et reconnaissants à M. Gigout. Écris-moi hôtel de Rastadt, rue Neuve-Saint-Augustin à Paris.

Ton frère,

ALPHONSE.

Dès le 15 septembre 1830, Lamartine quitta la carrière diplomatique. En 1831, il sollicita — sans succès — les suffrages des Toulonnais et ceux des habitants de Bergues, au milieu desquels vivait Mme de Coppens.

(1) Miss Mary-Anna-Élisa Birch avait été épousée par Lamartine le 5 juin 1820.

Je vais partir dans quatre à cinq jours d'après ta lettre et celle de M. de la Roëre; dis-lui qu'il soigne vigoureusement M. de Colombier et qu'il soutienne M. Lelièvre. Nous réparerons le mal fait à Bergues, je l'espère. Je ne t'en dis pas plus pressé par les affaires non terminées mais certainement je serai à Calais le plus tard le 15 ou 16 chez Dessaint. S'il y a (à) agir en route écris ou envoie-moi là quelqu'un.

Mille tendresses.

AL. DE L.

Entre ce court billet et la lettre suivante empreinte du plus affreux découragement, deux années se sont écoulées, pendant lesquelles Lamartine effectua son fameux voyage en Orient, qui devait finir si lugubrement : sa fille Julia mourut à Beyrouth le 6 décembre 1832.

Monceaux, 5 novembre 1833.

C'est hier seulement, ma chère Eugénie, que je suis arrivé de Marseille rapportant, hélas! tout ce que la mort pouvait me rendre. C'est la nuit dernière que j'ai porté moi-même à Saint-Point et déposé de mes propres mains ce cercueil sur le cercueil de ma mère.

Tout mon passé! tout mon avenir! J'ai trouvé ta lettre en revenant à Monceaux rejoindre la pauvre Marianne et je fais un effort pour te répondre.

Je n'avais pas besoin d'un mot de toi pour savoir combien tu aurais partagé notre malheur, hélas! je ne le comprends bien tout entier que depuis ce retour fatal, le contre-coup est cent fois plus intolérable que ne l'a été le coup lui-même. C'est la mort multipliée par les mille impressions du vide qu'elle montre partout là où tout était plein d'un seul être. La mort de Mlle de Lamartine nous a laissé Monceaux où nous nous sommes provisoirement abrités. Marianne ne pourrait revoir cette année ni Saint-Point, ni Milly. J'arrive au sujet secondaire de ta lettre.

Je trouvais comme toi, comme vous devez trouver tous, convenable et indispensable d'aller remercier en arrivant vos excellents amis et recueillir d'eux quelques documents sur les nécessités locales : jusqu'à ma maladie dans le mont Hemus, c'était mon projet et je hâtais mon retour dans cette vue, mais cette maladie très violente et dont les suites se font vivement sentir encore au moindre mouvement physique ou moral, mon arrivée ici, le contre-coup de tant de fatigues et de douleurs m'ont tellement anéanti et réduit à un tel degré d'abattement et d'impuissance intellectuelle que je ne puis songer qu'à quelques jours de repos impérieusement réclamés par ma santé. Si je partais de nouveau à présent pour Hondschoote je me mettrais selon toute apparence dans l'impossibilité d'aller à la session; c'est à peine si deux mois de repos complet, de silence, de solitude et de régime moral pourront me rendre capable de remplir ma mission même très imparfaitement.

Je donnerais (entre nous) tout au monde pour ne pas l'avoir sollicitée ni acceptée. Je me sens à demi mort, et je crains de tomber plus bas encore si j'ajoutais quelque chose au fardeau de mon existence actuelle. Le coin d'un feu et l'immobilité pendant quelque tems me sont rigoureusement indispensables. Tâche de comprendre ma situation et mon désespoir et si tu pensais qu'il fût possible sans une trop offensante inconvenance de remettre le mandat aux amis (1) qui me l'ont si généreusement, si obligeamment donné, s'il y avait un moyen honorable quelconque de le leur faire reprendre sans me flétrir et sans vous affliger, cherchez-le et dites-le-moi, je le prendrai. Tu ne peux te représenter mon état intérieur. Marianne est plus mal encore. Le ciel comble la mesure en me forçant à aller dans cette situation me mêler à une lutte politique où je ne porte que faiblesse, maladie, indifférence, désespoir.

En tout cas si ce dernier parti n'est pas possible, je ne puis aller qu'après la session voir vous et nos amis. Explique-le, fais mettre ce que tu jugeras bon dans les journaux là-bas, — dis-moi ce qu'il faut faire dire à ceux de Paris. Je ferai tout, mais je ne puis me soulever de mon apathie et de mon anéantissement physique. Ne pense pas que j'exagère, je me sens plus mal encore que je ne te le dis, et après tout j'ai peine à croire même que je puisse me rendre à Paris. Mais au moins je n'y renoncerai qu'à la dernière des extrémités.

Fais entendre tout cela autour de vous. Entends-le toi-même, parle à Copens mais confidentiellement pour ne pas choquer les autres par l'idée d'une démission possible éventuellement si j'étois aussi mal dans 6 semaines qu'aujourd'hui.

Nous aurons des affaires ensuite pour la succession de ma tante, il faudra que vous veniez à Paris au moins. Je payerais tout à son terme 13 octobre 1834. Ma tante du Villars n'est pas bien, mon père à merveille. — Adieu, adieu, j'ai la fièvre et suis inondé de sueur seulement pour ces lignes.

ALPH.

En 1834, Lamartine avait vendu pour 100 000 francs comptant, non seulement ses œuvres faites, mais ses œuvres à faire pendant quinze mois. Parmi ces dernières se trouvait le poème, commencé avant son voyage d'Orient, sous ce titre : *le Journal d'un vicaire*.

Les obligations de la vie politique ne lui permettaient d'y travailler qu'à de longs intervalles, c'est seulement pendant ses jours de repos à Saint-Point qu'il s'y attachait passionnément.

Il en parle volontiers; d'abord à son plus ancien ami, M. de Virieu auquel il écrit : « C'est de la poésie de seize ans, mais selon mon cœur et mes rêves. J'en suis, confi-

(1) Les électeurs de Bergues.

dentiellement, ravi. Je veux que cela me survive un demi-siècle. » Puis il l'annonce dans la lettre suivante, peut-être adressée à la marquise de Barol.

Madame la marquise,

Au milieu des affaires et du mouvement inouï qui se presse autour de nous, il ne reste pas une minute pour écrire à ses amis. Mais il reste des cœurs pour y penser. Quand je vois votre jolie écriture j'éprouve toujours une impression de joie, puis cela devient tristesse en songeant que je ne verrai que cela de vous, à moins que vous ne veniez nous voir à Paris ou à Saint-Point. Tous les jours de l'année sont pris par des devoirs politiques ou des devoirs de famille. Je ne puis plus voyager. Et puis à quoi bon voyager quand on n'a plus rien à espérer ni à chercher!

La Poésie dont vous parlez n'est pas morte mais sommeille en moi sous deux ou trois linceuls, à la lettre. Je n'ai pas ici le tems de respirer, comment rêver, sentir et écrire? Le grand tourbillon politique qui emporte la Nation nous enveloppe nous-même. Chacun en est un atome obligé. On n'est plus le lendemain où on était la veille, ce n'est pas le moment de se retirer dans la solitude et d'abandonner les intérêts de la société, des idées, de l'avenir. Vous êtes tous là-bas à cet égard dans les idées les plus contraires à la réalité. Vous ne vous comprenez pas. Dieu veuille que vous soyez longtems dans cette heureuse quoique absurde ignorance!

Que ferez-vous cet été? irez-vous à Aix? ou viendrez-vous à des bains de mer à Toulon, Nice, Hyères? Je chercherais l'occasion de vous y revoir. Dites-moi souvent tout cela.

Je laisse imprimer en ce moment quatre petits volumes de mauvaises notes de voyage. Mais on ne laissera pas entrer cela en Piémont d'après la sévérité d'intolérance qui gouverne vos censures actuelles.

L'automne de 1835 imprimera deux petits volumes d'un genre nouveau et très intime. C'est un épisode en sept mille vers (1) d'un immense poème que je finirai dans vingt ans, si dans vingt ans nous ne sommes pas tous réunis dans une meilleure patrie où il n'y aura ni distance ni tems, ni opinions ni luttes sociales. Cela vaudra mieux. Je me fie en Dieu, il nous éprouve assez ici pour nous venger ailleurs des ennuis de cette vie. Nous verrons sa poésie au lieu d'écrire et de lire la nôtre.

Adieu, à relire, à revoir.

ALPH. DE LAMARTINE.

(1) *Jocelyn* resta toujours l'œuvre préférée de Lamartine. Le sujet lui en avait été fourni par l'abbé Dumont, curé de Bussières, qui fut pendant la Révolution le héros d'une romanesque aventure dont le dénouement sentimental est demeuré son secret.

Paris, 27 janvier.

Élu député, en 1834, par la ville de Mâcon, Lamartine avait opté pour Bergues qui venait de le réélire. Mais en 1837, nommé à la fois par les deux collèges, il se décida en faveur de Mâcon (dont il resta le représentant jusqu'en 1848). Ce ne fut pas sans hésitations. Les sollicitations de ses amis politiques purent seules le convaincre de la nécessité d'abandonner le Nord qu'il ne cessa de regretter.

Mâcon, 17 novembre 1837.

Ma chère Eugénie,

J'ai reçu votre résolution; peut-être est-elle sage, mais j'en suis affligé. Il me semblait tout concilier ainsi: la dépense eût été bien peu de chose en sus de celle d'Hondschoote, ton mari eût eu assez de *trois mois réels* à Paris. J'aurais eu la représentation, vous eussiez pris un petit logement près de nous; la première année même je vous aurais bien logés. Je calcule votre surcroît à 4 000 francs et je t'en aurais bien donné *deux* malgré ma gêne présente, tout ceci entre nous. Je n'opterai pas avant *deux mois* ainsi si vous ne prenez point d'engagement vous pouvez réfléchir encore; puis, vous n'en voulant pas, viendra je pense M. de Staplands. De tous côtés s'offrent et viennent des candidats; je les ajourne tous en disant que je ne sais pas ce que je ferai, mais que si je quitte ce sera ton mari, ou à son défaut M. de Staplands.

Quant à moi, voici: il est vrai que j'ai refusé les candidatures à Mâcon et que j'ai toujours cru impossible la double nomination par les mêmes électeurs réunis dans la même ville et à la même heure: le fait m'a complètement et inopinément trompé. Maintenant après ce qui s'est passé, après mon premier refus de Mâcon en 1834, et les incroyables efforts faits par les honnêtes gens du pays dans les deux arrondissements pour vaincre mon engagement par une double élection, après le succès qui les a ennyvrés, avec les deux candidats Jacobins que j'ai écartés seul, et que seul j'ai pu écarter et qui seraient tous deux nommés si je renonçais il est évident qu'il faut quitter le pays ou opter pour Mâcon, il n'y a pas d'alternative. Je serais à l'œil de tous les honnêtes gens. Il faudra donc finir par là, mais ne te tourmente pas pour Bergues, nous laisserons venir cela lentement et insensiblement: en deux mois d'hésitation et d'incertitudes, les candidatures pleuvront, les ambitions s'éveilleront, les électeurs seront captés par l'un et par l'autre et je serai promptement oublié et excusé. Il m'en fâche plus qu'à eux. Mon élection est une merveille et celle de Mâcon est un guêpier. Je quitte de l'or pour du cuivre. Mais je crois que mon séjour ici et la politique le commandent.

Je n'ai pas encore écrit un mot dans le Nord. Je

vais commencer aujourd'hui, j'écrirai à tous dans le même sens: reconnaissance, enthousiasme pour leurs bontés, difficultés de ma situation, indécision encore quoique pressentant que je serai peut-être forcé à prendre mon pays, en appeler à eux-mêmes. L... m'a déjà écrit dans ce sens. Parle de même, ensuite je t'écrirai une lettre ostensible pour être lue aux têtes de l'élection et leur soumettre mon embarras en les priant de le comprendre et de me dégager. Vous les aurez à dîner et la leur lirez. Adieu, ceci est court mais tout y est, n'épargnez pas la dépense nécessaire. En allant vous voir en *février* je te porterai tout cela ou te l'enverrai de Paris.

Marianne est toujours dans le même état, sans cela je serais parti déjà.

ALPHONSE.

Réfléchissez encore et envoyez-moi votre dernier mot sur la députation pour *vous*.

P.-S. Je reçois ta seconde lettre. Sois tranquille, je parlerai en ce sens à Laurent et très ferme et vous ne broncherez pas. Je prendrai tout sur moi, je dirai que j'ai un engagement sacré, tu en avertiras M. de Staplands dès que vous serez résolus à refuser définitivement *pour vous*.

A peine entré à la Chambre, Lamartine aspire à en sortir, toujours poète même en politique, dédaignant la réalité pour l'idéal, se disant que l'idéal d'aujourd'hui peut devenir la réalité de demain, en somme fort déplacé dans une Assemblée parlementaire, et donnant raison à la légende qui lui prêtait cette déclaration : « Je ne puis siéger qu'au plafond. »

Ma chère Eugénie,

J'ai opté hier d'après ce que vous m'avez demandé. Je ne tardais que pour donner des chances à M. Staplands et je crois que le tems était pour lui : dites-le-lui bien de ma part.

Je viens d'écrire aux électeurs à Mâcon une lettre imprimée pleine de mes affections pour le Nord. Ceci me fait tant de chagrin que je crois que je vais donner ma démission avant peu ; je suis découragé de tout ce que je vois à la Chambre à mon égard, tous les nouveaux venus arrivent à moi et huit jours après ils passent sans caractère aux carlistes ou aux Jacobins ou aux deux à la fois. Je n'attends rien autre de ceux que tu sais. Ce sera de même, je n'en ai pas le moindre doute. Après cela ils se cachent, car ils ne sont plus bons à rien.

J'espérais trouver ici dans mes libraires un soutien pour deux ou trois années d'existence parlementaire. Les capitaux leur manquent et je ne puis rien conclure. Je me retirerai à la fin de la session si d'ici là je ne suis pas remplacé.

Rien de nouveau qu'une grande émeute à Mâcon où le peuple a assailli l'hôtel de ville et le conseil municipal pour dix sous qu'on demandait à une fripière sur le quai. Le pays est en émoi. Comme ce sont mes ennemis qui sont au pouvoir municipal cela rejaillit plutôt en popularité pour moi. J'en ai besoin car les cafés et les études sont acharnés de ce que leur député jacobin tombe devant moi.

Marianne va bien, j'attends votre élection avant d'aller vous voir. Adieu et mille tendresses.

LAMARTINE.

Le court billet que voici est tristement significatif; les angoisses pécuniaires de Lamartine n'ont pas cessé de s'accroître, jusqu'à la détresse finale où un peu de sa dignité a sombré. Il hypothéqua tous ses biens, vendit Milly, demanda l'autorisation d'organiser une loterie, mit en vente les cent volumes de son œuvre complète, etc.

Ma chère Eugénie,

L'argent est fait en vérité mais il ne peut être prêt que dans six semaines, tout est en billets qu'il faut faire toucher 20 francs par 20 francs aux quatre coins de la France.

Monceau n'est pas vendu, la France est implacable et maudite, l'abonnement va merveilleusement.

La souscription ne fait pas les frais.

Du reste je ne désespère de rien et le succès des « Entretiens » (1) est immense.

A revoir,

LAMARTINE.

10 février 1860.

Dans cette lettre attristée et surchargée de détails pécuniaires, on remarquera le jugement porté par Lamartine sur les résultats de la guerre d'Italie, que son intuition de poète lui faisait deviner fatale. Une semblable prescience le fit à peu près seul protester contre l'enthousiasme napoléonien, lors du retour des Cendres, disant : « Si la France sait honorer ses grands hommes, elle sait aussi les juger, les séparer même de leur race et de ceux qui la menaceraient en leur nom ; elle ne veut susciter de cette cendre ni la guerre, ni la tyrannie, ni des légitimités, ni des prétendants, ni même des imitateurs. »

4 mars 1860, Paris.

Voici, ma chère amie (2), les 200 francs (de mars) pour Mme de Coppens, j'ai besoin d'elle pour recevoir les nouveaux visiteurs à Monceau ; qu'elle y reste, il n'y a rien ici que désolation et dépense inutile à faire. C'est l'avis de ses enfants comme le nôtre. Néanmoins si elle veut absolument venir, je lui payerai le voyage.

(1) Ces *Entretiens littéraires*, dont l'abonnement coûtait 20 francs par an, eurent jusqu'à dix mille abonnés.

2 Évidemment sa sœur, mariée à M. de Glans de Tessiat et mère de Valentine, qui passa sa vie auprès du poète.

Décidément je ne vends pas Monceau à l'État. On y voulait des formes incompatibles avec mon honneur politique. Je dis Non, ma femme aussi.

Je doute de le vendre autrement car personne ne veut acheter de moi, par bon et mauvais motif.

Le gouvernement arrête la souscription par mille odieux procédés que je dois ignorer.

Je n'ai pas un sou et je serai obligé de retarder un *tiers* du payement de mes quatre cent mille francs dans un mois. L'abonnement seul va très bien, mais ne donne que du papier pendant cinq ou six mois.

J'ai payé hier M. *Fortoul* le plus exigeant.

Je commence le 15 courant l'exploitation de mes *cent et un* volumes de mes œuvres complètes.

Cela ne me fait cette année que de la dépense et de 200 000 francs environ. Mais cela nous crée un capital considérable et 40 ou 50 000 livres de rente pour notre vie et même dix ans après notre mort, l'affaire est faite.

La politique est absurde et menaçante, mais pas pour à présent, je crois ; elle justifie trop tout ce que j'ai prévu de la guerre d'Italie, guerre sans issue.

Dans un mois je t'écrirai plus amplement où nous en sommes.

Mile tendresses à toutes.

LAMARTINE.

Toujours la question d'argent, toujours les billets impayés, toujours les œuvres mises en coupe réglée !

Paris, 20 mars 1860.

Voilà, ma chère Eugénie, 200 francs pour ton voyage.

300 francs pour les plantations par Revillon.

Je n'aurai à aucun prix de l'argent à envoyer pour le payement des premiers *mandats* que du 15 au 20 avril ; dis-le à Bouchard.

Malgré tous les efforts possibles l'argent est impossible à réunir avant. 400 000 francs sont une somme énorme quand Paris en absorbe 200 000 depuis deux mois ; il faut subir ce petit inconvénient.

Du reste les affaires générales s'annoncent bien pour moi en ce moment, l'exploitation de mes œuvres complettes par moi-même promet au moins 500 000 francs en deux ans et peut-être plus d'un million dans les quatre ans, plus 40 000 francs de revenu *toujours*.

Je fais en ce moment *dix mille francs* par jour ; hier j'en ai fait *cinquante mille !!* mais tout en billets à un an, deux ans, etc. L'argent comptant est impossible à réunir instantanément.

Quant à vendre Monceau en quoi que ce soit, il n'y faut pas penser, personne ne consent à acheter de moi ; on a peur de mon nom ; c'est cruel, mais il faut s'y résigner.

Nous sommes donc à la fois bien contents des affaires générales en ce qui touche l'avenir et bien désolés du présent qui ne peut payer aussi vite qu'on voudrait.

Viens quand tu voudras.

LAMARTINE.

Malgré les efforts surhumains tentés par le poète pour se dégager de cet inextricable réseau de dettes, malgré la création d'une revue *le Conseiller du Peuple*, puis d'un journal quotidien, *le Pays*, fondé dans le but de réunir les capitaux nécessaires à ses propriétés d'Orient (1), Lamartine mourut en 1869 dans le dénuement, soutenu seulement par le dévouement inlassé de sa nièce, Mme Valentine de Cessiat, lamentable, oublié.

[841.74] HENRY GAUTHIER-VILLARS.

LES AMOURS DE ROUSSEAU

M. Léo Claretie, si connu déjà par tant de livres d'une information curieuse et d'une exposition agréable, vient de nous donner un volume dans le genre de ceux qui ont fait la gloire de M. Victor du Bled. On connaît assez ces livres-conférences de M. du Bled, ces ouvrages tout frétillants de jolies anecdotes, toujours contées avec tant d'esprit et de bonne grâce, ces livres de conversation, qui depuis une dizaine d'années n'ont pas cessé de fréquenter aux mains de tous, je dis aux plus doctes et aux plus belles.

Sans être encore, peut-être, à la hauteur de son modèle, M. Léo Claretie suit ses traces de fort près. Sous le titre : *Jean-Jacques Rousseau et ses amies*, il nous conte, non pas toutes les amours de Rousseau (qui pourrait les conter et les compter ?), mais celles qui sont restées les plus célèbres, et il y ajoute, comme il convient, en dernier épisode, le récit, non plus d'un amour, mais d'une amitié, d'une pure et tranquille amitié, solide, forte... et lucrative aussi ; car ce Rousseau a trouvé le moyen de tirer profit non seulement de ses intimités, mais encore de ses amitiés. C'était un personnage de Dumas fils sans le savoir.

Oh ! tout à fait sans le savoir ! Son inconscience à cet égard équivaut absolument à l'innocence, tant elle est manifeste, incontestable, absolue. Et, après tout, encore qu'user seulement, en pareille matière, ne soit pas très reluisant, il faut convenir qu'il n'abusait pas. Il n'était point avide. Il proposait même toujours de s'acquitter. On ne pouvait pas faire passer un secours à Rousseau ou le loger gratuitement, sans qu'il vous proposât immédiatement

(1) Le sultan Abd-ul-Medjid voulut faire hommage au poète qui avait célébré l'Orient d'une concession de 20000 hectares de terres dans la plaine de Burgaz-Owa.

de vous copier de la musique. En a-t-il copié, de la musique, et proposé d'en copier ! Toutes les contemporaines de Rousseau ont connu cette musique. Bref, il y mettait à la fois de l'inconscience et de la délicatesse. Ce n'est déjà pas si mal. J'en connais qui n'y mettent rien du tout...

Le livre de M. Léo Claretie se compose donc d'une étude sur la jeunesse de Rousseau, d'une étude sur Thérèse Levasseur, — quand on laissera cette immonde fille de côté, je ne dissimule pas qu'on me fera plaisir, — d'une étude sur Mme de Warens, d'une étude sur Mme d'Houdetot, et d'une étude sur Mme Boy de La Tour. Je n'ai pas besoin de dire que l'étude sur Mme d'Houdetot est la plus considérable, la plus creusée, comme elle est et comme elle sera toujours la plus intéressante. Car l'épisode Houdetot c'est la crise même, la crise essentielle dans la vie de Rousseau. C'est l'épisode Houdetot qui, du misanthrope paradoxal, ingénieux et spirituel des *Discours* et de la *Lettre à d'Alembert*, a fait de Rousseau le poète merveilleux de la *Nouvelle Héloïse*. Et comme c'est la *Nouvelle Héloïse* qui a fait décidément passer Rousseau de la réputation à la gloire, qui, en mettant toutes les femmes dans son parti, en a fait une manière de Dieu, ou au moins de mage et de magicien, en a fait l'enchanteur, l'ensorceleur et le « subtil » et passionné « conducteur » du siècle, on peut dire que Mme d'Houdetot, en bernant Rousseau pendant un été, sous la neige des acacias, a donné à la France et au monde un des plus grands remueurs d'esprit, de sentiment et d'imagination qu'elle et lui aient jamais connus.

Tout cela pour une grosse petite femme qui n'avait pas de taille, trop d'épaules, et une figure jaune semée de points noirs, comme une voilette. Que Voltaire a raison de voir toujours les grands effets sortir des plus petites causes ! C'est une opinion probable. Mais le contraire est probable aussi, comme disent les Jésuites.

Donc Jean-Jacques Rousseau fut amoureux fou de Mme d'Houdetot vers 1758, et Mme d'Houdetot le berna de tout son courage. (Les choses se présentent ainsi en gros et au premier regard. On verra qu'elles sont tout de même un peu plus compliquées ; mais, du reste, en définitive, elles le ramènent encore là.) M. Claretie a étudié cette passion en psychologue assez avisé. Il a bien marqué — et point assez à mon avis, mais d'un trait juste — que Rousseau aima furieusement Mme d'Houdetot à cause de sa vertu, j'entends de sa vertu à l'égard de Jean-Jacques ; il faut éviter les amphibologies ; — à cause, si vous voulez, de sa résistance. — Et non pas pour cette raison vulgaire et banale que les résistances irritent toujours les désirs. Non, il y a plus : Rousseau le romanesque de naissance, d'enfance, d'éducation, de jeunesse et d'âge mûr, Rousseau le lecteur de romans, et de Plutarque, et de Corneille, Rousseau dévot de Richardson et amoureux de Paméla et de Clarisse, Rousseau aimait Mme d'Houdetot parce qu'il la désirait, d'abord, cela va sans dire, et ça va encore mieux en le disant, comme parlait Talleyrand ; mais il l'aimait surtout parce qu'elle aimait Saint-Lambert et lui était invinciblement fidèle.

Cela, pour Rousseau, était beau, était grand, était héroïque ; c'était « la vertu », tout simplement ; et il aimait Mme d'Houdetot parce que, physiquement, elle était tout le contraire de Thérèse Levasseur, n'oublions pas cela, s'il vous plaît ; et parce que, en Mme d'Houdetot, il aimait « la vertu »... telle du moins qu'il était habitué à la concevoir.

Et voyez comme son amour-propre, qui était de taille, comme vous savez, et qu'on pourrait croire cruellement crucifié au cours de cet épisode, conspirait parfaitement avec son amour et avec les raisons susdites de cet amour, pour le rendre plus fort encore. Orgueilleux comme était Rousseau, il raisonnait inconsciemment ainsi : « Pour que cette femme résiste, il faut qu'elle aime Saint-Lambert. Bien. — Pour que cette femme résiste à un homme charmant, il faut qu'elle aime profondément Saint-Lambert. Fort bien. Voilà une femme très « vertueuse ». Je ne l'aime pour cela que davantage. — Mais pour qu'elle résiste à un homme comme moi ; il faut qu'elle aime Saint-Lambert d'un attachement qui résisterait à la conjuration de l'univers visible et invisible, et elle est la vertu même, et je l'adore. »

Voilà les outrances folles de la passion de Rousseau parfaitement expliquées. Il peut y avoir, du reste, d'autres explications, et aussi bonnes.

Quant à la résistance de Mme d'Houdetot, M. Léo Claretie en cherche patiemment les raisons, avec peut-être un peu trop de soin. Il n'y faut pas tant de paroles. *Rousseau avait cinquante ans*, ou à bien peu près. Il me semble que cela répond à tout. Mais M. Léo Claretie a les meilleures raisons du monde pour ne pas savoir ce que c'est que la cinquantaine. Il verra plus tard. Je lui souhaite de voir.

Et pour en venir, non plus aux résistances, qui sont toutes naturelles, mais aux menues complaisances, et prolongées pendant trop longtemps, de cette aimable femme, pour ou plutôt contre Rousseau, qu'en faut-il penser décidément ? Elle l'a berné, comme je disais d'abord ; elle a filé une intrigue savante de coquetterie, cela est évident ; mais, et c'est presque à son honneur, il y a eu plus que cela. Elle ne s'est pas simplement et uniquement moquée de lui ; je crois en être sûr.

D'abord elle voulait recevoir des lettres de lui. Des lettres de Rousseau, des lettres de Rousseau amoureux, cela vaut la peine qu'on le rende amoureux en effet. C'est régal de dieux. Et notez que Mme d'Hou-

detot est une lettrée, une très fine lettrée, très amoureuse de littérature poétique et romanesque, pleine de goût du reste et d'un très bon goût littéraire. — C'est même pour cela que son mari ne pouvait pas la souffrir, et comme je comprends ce mari-là! — Elle a été enchantée de recevoir des lettres de Rousseau et quand elle en a en reçu une, elle a voulu en recevoir d'autres, et d'autres encore. Dame! mettez-vous à sa place. Oh! que c'est tentant!

Par parenthèse, la misérable les a brûlées. C'est un crime. Elle n'en avait pas le droit. Brûler des lettres de Rousseau, c'est voler la postérité. Une lettre de Rousseau appartient beaucoup plus à la postérité qu'à Mme d'Houdetot. Une lettre que Rousseau écrit à Mme d'Houdetot appartient à la Bibliothèque nationale; Mme d'Houdetot, après tout, n'en étant que l'occasion, et la bibliothèque en étant la cause finale. Il n'y a aucun doute à faire là-dessus.

Voilà donc une raison des complaisances de Mme d'Houdetot. Elle voulait des lettres du magicien. C'est arrivé à bien d'autres. Plus tard, averti par une première expérience, Rousseau a très bien compris la chose, avec Mme de la Tour-Franqueville. Assassiné de lettres d'elle, il finissait par lui répondre avec une brutalité dont je n'expliquerai pas toute la profondeur : « Allons! je vois bien; ce sont des lettres de moi que vous voulez. Vous êtes plus de votre quartier que je ne croyais. » — Eh bien, Mme d'Houdetot, était, tout compte fait, un peu de ce quartier-là.

Seconde raison : ce que Mme d'Houdetot voulait encore, c'était se promener avec Rousseau. Elle y a réussi du reste assez; assez pour se rendre ridicule. Mais comme je la comprends bien! Se promener avec Rousseau, voyez-vous tout ce qu'il y a dans ce mot-là. Mais... tout. Botanique, herborisation, éloquence, élégie, poésie, invocation à la nature, élévation à Dieu, descriptions merveilleuses inspirées par le moindre paysage, rêve de bonheur simple et naïf devant la moindre chaumine; et souvenirs d'enfance, donc, et réminiscences, embellies par l'imagination, des Charmettes, des bords de la Saône, de la Savoie des cerises cueillies et jetées, et toute la lyre, toutes les lyres!

Car Rousseau à travers la campagne, c'est un Rousseau qui renaît, qui n'est plus le même du tout que dans un salon, qui n'est ni renfrogné, ni soupçonneux, ni timide, ni épigrammatique, qui s'épanouit, qui fleurit, qui verdoie, et qui est frais, d'âme au moins et de langage, comme le jouvenceau de Chambéry. — Et c'est un Rousseau plus délicieux que celui qui a écrit pour nous; car il était l'éloquence même quand il avait secoué sa timidité; de sorte que Rousseau, promené à travers les ravins et collines de Montmorency c'est à la fois la *Nouvelle Héloïse*, les *Confessions* et les *Rêveries d'un promeneur solitaire*, et beaucoup plus beau encore. Mme d'Houdetot a eu tout cela en promenant Jean-Jacques. Ah! la mâtine!

Et voilà la seconde raison pourquoi Mme d'Houdetot a berné le citoyen de Genève.

Et la troisième, c'est qu'elle l'admirait profondément, et c'est ce qu'il y a de mieux dans son affaire. Elle ne l'aimait pas le moins du monde; mais elle l'admirait de tout son esprit. Tout le montre très bien dans les lettres qui nous restent d'elle, et dans tout ce qu'on a rapporté de ses paroles et de ses attitudes (voir les lettres de Mme d'Épinay). Elle l'admirait beaucoup plus que ne faisait Mme d'Épinay elle-même, qui, sans être le moins du monde, c'est prouvé, la femme que Jean-Jacques Rousseau a représentée et tympanisée dans ses Mémoires, me semble bien, toutefois, avoir été une femme qui voulait surtout avoir Rousseau comme ornement singulier et rare de son salon. Mme d'Houdetot admirait Rousseau sérieusement, gravement, presque pieusement, malgré sa frivolité et sa légèreté fantasque. Les bergeronnettes ont leurs moments de gravité.

Et nous voici au fond des choses. Rousseau a été berné sans être tout à fait un sot, parce qu'il a pris l'admiration pour de l'amour. Il n'a pas été aussi fort en distinctions que M. de Montaiglon. Écoutez :

— J'ai pour vous une telle admiration, un tel respect, un tel culte...

— Dis tous les mots que tu voudras; ça ne fera jamais de l'amour.

Rousseau, moins psychologue que ce matelot, a pris l'admiration pour de l'amour, et, quoique moins fort que les matelots de Dumas fils, il y a lieu de dire qu'il pouvait s'y tromper sans être absolument un imbécile. Extérieurement, ça se ressemble. Les gestes sont les mêmes. Mme d'Houdetot a dû être en extase et en ravissement en écoutant une tirade de Rousseau, exactement comme si c'eût été de l'amour; et ce n'était que de la littérature, de sa part, bien entendu. Mais le pauvre diable pouvait s'y tromper.

Il ne savait pas que, loin que l'admiration soit de l'amour, elle lui est essentiellement contraire. Si les hommes supérieurs se croient aimés, ils se trompent joliment et nous pouvons joliment nous moquer d'eux. Ils sont estimés, admirés, adulés, encensés; ils marchent dans une auréole et dans une palpitation de curiosité frémissante. Mais ils ne sont pas aimés du tout, sauf exceptions, très rares, je crois.

Or, quelques-uns s'en aperçoivent après avoir cru le contraire, et leur déception est affreuse. Ils disent : « A quoi bon le génie? » Je répondrai : « A autre chose. » Exemple de ceux-ci : ce pauvre grand de Vigny :

Quelques-uns le savent de très bonne heure et sans s'y être trompés. Ce sont ceux qui, avec du

génie, trouvent moyen d'avoir une grande pénétration psychologique. Gœthe, Renan, ont su parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus. Aussi n'ont-ils jamais été bernés.

Et enfin les hommes de génie qui n'ont pas un grand « esprit de finesse » s'y trompent complètement, et c'est le cas de Jean-Jacques Rousseau. Ceux-là laissent beaucoup du sang de leur cœur aux buissons de Montmorency.

Après tout, il a souffert horriblement, sans doute; car il a souffert dans son cœur, qui était d'une tendresse infinie, et dans sa vanité, qui était d'une susceptibilité d'homme écorché. Il a été déçu, il a été ridicule, il a été odieux, il s'est senti odieux, et il a été déchiré de se sentir déçu, odieux et ridicule. Les navrantes scènes de Rousseau affolé chez Diderot, de Rousseau s'accusant en pleurant à genoux devant Mme d'Épinay, etc., etc.! Tous ces gens-là, au bout du compte, ont été bien durs pour lui. Après tout, c'est eux qui avaient été le chercher. C'est Mme d'Épinay qui avait été chercher Rousseau; c'est Mme d'Houdetot qui avait été chercher Jean-Jacques. Il ne leur avait rien demandé. Ils ont été cruels.

Donc il a affreusement souffert; mais, bah! il en a tiré la *Nouvelle Héloïse*, et, ma foi, il y a là, sans doute, de quoi se consoler de tout. L'admirable, la merveilleuse chose! Ah! sans les sermons de Julie et les thèses d'éducation et d'économie domestique, comme ce chef-d'œuvre resterait un des plus beaux poèmes de toute la littérature! Et, tenez! c'est ici la revanche de la cinquantaine. Il en est des romans comme des vers. Je dis souvent que s'il y a si peu de beaux vers d'amour c'est, comme a dit très bien M. Brunetière, « qu'une grande passion est aussi rare qu'un grand génie », et que pour faire de beaux vers d'amour il faut précisément la coïncidence et l'union de ces deux choses si rares. Or, sauf exception, on a du génie à l'âge où l'on n'a plus d'amour. Nul n'ignore que Victor Hugo n'a pas eu de génie avant quarante ans, et que Lamartine avait juste trente ans quand « ce lui est venu de nuit »; et trente ans c'est déjà tard. Il faut donc, ou que le poète ait son génie tout formé à vingt-cinq ans, et c'est le cas de Musset, et c'est pour cela que les plus beaux vers d'amour que nous ayons sont partis de sa main; — ou, qu'à l'inverse, l'écrivain ait gardé sa puissance d'aimer et sa naïveté de cœur jusque « sous les glaces de l'âge », si j'ose m'exprimer ainsi ; et c'est un peu le cas de Corneille, qui a de si beaux vers d'amour dans *Psyché* et — admirables, vous savez, — dans *Pulchérie*.

Eh bien, s'il en va ainsi pour les vers, il en va de même, naturellement, pour les romans. On n'écrit pas un bon roman à l'âge où on le *vit;* on ne *vit* plus un roman à l'âge où on est capable de l'écrire, sauf le cas où l'on est resté tardivement d'une charmante, ridicule, niaise et adorable jeunesse; et c'a été le cas de Rousseau.

Allons! allons! Payer la *Nouvelle Héloïse* d'une année de tortures, c'est pénible; mais elle valait cela.

[843.56] ÉMILE FAGUET.

L'INCONNUE [1]

Nouvelle.

IV

— Tu t'ennuies donc bien?

Julien était assis devant son bureau où s'écroulaient des piles de dossiers verts ou blancs, et son regard errait dans le vide par la fenêtre largement ouverte. A sa femme entrée à l'improviste, il répondit laconiquement:

— Non, je pense.

— A quoi penses-tu?

Réprimant un geste d'impatience, il se tourna vers Marguerite:

— Le verbe penser, dit-il, est un verbe intransitif, pour moi du moins... je plaide dans quelques jours le procès d'un anarchiste, un pauvre diable à qui des lectures mal digérées ont dérangé le cerveau. Un malheureux aussi qui a souffert de cette universelle douleur du monde qui semble un mal moderne tant elle est ressentie vivement par une majorité d'êtres dont la plupart se fussent estimés relativement heureux autrefois. C'est cette douleur dont je voudrais pouvoir faire entrer un frisson dans l'âme des jurés; il s'agit de leur faire comprendre que, représentants d'une classe privilégiée qui a trop longtemps fermé son cœur aux revendications de la misère, leur devoir aujourd'hui est d'absoudre ces égarements, de pardonner à ces révoltés.

Une petite moue apparut aux lèvres de Marguerite, attestant son manque de conviction:

— Et c'est dans le cadre vide de la fenêtre d'en face que tu cherches tes arguments?

Évidemment elle n'avait pas compris, peut-être même n'avait-elle pas écouté, et cette fois sa jalousie portait si cruellement à faux que Julien dut détourner la tête de peur qu'elle ne lût dans ses yeux la pitié dédaigneuse dont il se sentait envahi.

Elle se méprit à son silence et, maladroitement, insista:

— Avoue que tu l'aimais, cette femme verte, que le mystère de son existence oisive entretenait chez

(1) Voir la *Revue* du 22 février 1896.

toi cette même curiosité romanesque que moi je n'ai su ni comprendre ni apaiser.

L'attaque était si brutale que Julien, piqué au jeu, riposta sur le même ton :

— Eh bien ! oui, elle m'intéressait, cette femme... pourquoi le nierais-je ? puisque nous ne devons plus la revoir jamais. Certaines créatures ont des lignes physiques et morales invisibles pour le vulgaire, qui sont comme l'empreinte vivante du mystère qu'elles recèlent, mystère troublant et passionnant pour tous ceux que préoccupent les infinies énigmes de la vie courante.

— Les énigmes de la vie courante ! soupira ironiquement Marguerite... comme si vous ne saviez pas que toutes ces troublantes énigmes, vues de près, sont d'écœurantes banalités.

— Peut-être, mais...

A ce moment se produisit un événement d'un imprévu si déconcertant que Julien en eut la parole coupée net. Dans l'embrasure de la fenêtre d'en face, la femme verte apparut, un insignifiant sourire aux lèvres, un sourire impersonnel, sans portée, comme la « mesure pour rien » de certaines attaques d'orchestre. Elle déposa sur une chaise la valise qu'elle tenait à la main, puis d'un joli geste, les bras levés, elle défit sa voilette, retira l'épingle de son chapeau. Elle se mirait dans une glace qu'on ne voyait pas, et continuait de sourire, d'un instinctif sourire de femme satisfaite, heureuse de revoir le *home* familier déserté pour quelques jours.

Sentant le regard de Marguerite peser sur lui, Julien eut conscience qu'il rougissait. La situation devenait absurdement fausse. L'invraisemblable réapparition de cette femme ouvrait comme une chausse-trape sous ses pieds. Ne venait-il pas, à l'instant, d'avouer qu'il se sentait un romanesque penchant pour elle? et ne s'était-il pas, par bravade, décidé à cet aveu uniquement parce que sa disparition qu'il croyait définitive coupait court à tout commentaire jaloux ?

Il eut l'impression qu'il fallait trouver un geste décisif, un mot qui rétablît en sa faveur l'équilibre de la balance,

Mais il ne trouva rien.

Et un malaise grandissant cloua leurs lèvres à tous deux, fit diverger leurs regards habitués à se chercher, guinda leurs gestes, posa sur leurs fronts le sceau glacial de la contrainte et des arrière-pensées.

V

Un an plus tard Julien et Marguerite se promenaient bras dessus bras dessous dans ces mêmes sentiers paludéens où le repos du jeune ménage avait failli rester enlizé à tout jamais.

Ils habitaient Paris maintenant où, dix mois auparavant, ils s'étaient fixés d'une façon définitive, ayant reconnu d'un commun accord qu'ils n'étaient point mûrs pour les périlleux isolements de la banlieue.

Ils s'aimaient toujours, avec moins d'impétuosité peut-être, mais plus profondément, plus sincèrement aussi. Une indulgence réciproque avait passé l'éponge sur les torts qu'ils pensaient avoir eus de part et d'autre ; se connaissant mieux, ils s'estimaient plus encore qu'ils ne se plaisaient, et se pardonnaient volontiers leurs communs défauts.

Dans leur entourage on les citait avec raison comme un ménage modèle dont le bonheur était d'autant plus enviable qu'il semblait le fruit rare et spontané de liens passionnels, de ces liens que le mariage laisse rarement intacts.

Qu'étaient devenus les petits nuages d'autrefois ? ils n'en savaient rien, s'en souvenaient à peine, comme on se souvient d'accidents météorologiques avec lesquels on n'a plus rien à démêler, d'un hiver très froid ou d'une arrière-saison pluvieuse.

Si d'aventure l'un d'eux faisait une allusion aux tourmentes passées, l'autre aussitôt se prenait à sourire :

— Étions-nous bêtes en ce temps-là !

— Oh ! oui, que nous l'étions.

Alors ils se tendaient la main, et leur confiance mutuelle communiait une fois de plus dans la sérénité du regard, la moue affectueuse des lèvres.

Quelque chose cependant manquait à leur bonheur, endeuillait leur union si parfaite d'une secrète et poignante tristesse qu'ils se dissimulaient de leur mieux, encore qu'elle tînt une place considérable dans leurs projets d'avenir. Ils n'avaient point d'enfant. Si habitués qu'ils fussent à cette idée, ils avaient peine à se dissimuler le malaise impérieux et croissant qu'elle leur communiquait toutes les fois que le bonheur des autres, l'exemple d'autres ménages plus favorisés qu'eux précisait leur détresse, l'irréparable de cette lacune dans leur vie. Il y avait des jours où ils avaient le sentiment d'une tare stigmatisant leur amour, d'une déchéance par où ils expiaient leurs mesquines querelles d'autrefois.

Marguerite se sentant lasse tout à coup, ils s'assirent au bord du lac, sur un banc, le même banc où jadis ils avaient échangé les premiers aveux, les premières confidences. Et tout l'autrefois ressuscita pour eux, évoqué par le décor qui l'avait contenu, par un coup de lumière oblique tout pareil, par la rôderie inquiète, parmi les roseaux, d'un cygne noir qui semblait les reconnaître. Ils s'alanguissaient, et, de même qu'autrefois, des aveux se pressaient à leurs lèvres, plus graves seulement et plus sincères peut-être. Et tout à coup Julien se confessa :

— Te souviens-tu de la femme verte ?

Comment ne se serait-elle pas souvenue, puisque

cette absurde histoire résumait l'ère funeste des discordes qui avaient failli les désunir à tout jamais.

Souriante, elle fit signe que oui. Mais son sourire tout à coup se figea en une moue d'inquiétude. Il avait pris un ton si drôle pour demander cela, le ton dont il masquait autrefois ses arrière-pensées.

— Quel plaisir peux-tu trouver à me rappeler tes torts envers moi? questionna-t-elle.

— Le plaisir d'un coupable qui veut obtenir l'absolution une fois pour toutes en échange des aveux les plus complets. Je ne veux pas, je ne veux plus avoir de secrets pour toi. Écoute-moi. Quand nous avons quitté Enghien, j'ai voulu en avoir le cœur net sur cette femme. Pour un être comme moi, vois-tu, il n'y a rien de dangereux comme les illusions. Me comprends-tu?

— J'essaie. Va toujours.

— J'ai donc voulu, une fois de plus, et pour la dernière fois, toucher le fond de mes erreurs sentimentales. Tu vois que je suis franc et que je ne m'abuse pas. J'enrageais d'avoir poétisé le mystère de cette femme, son isolement, ses petits airs penchés. Bref, j'ai pris des renseignements.

— J'en étais sûre.

— Rassure-toi... Je suis arrivé au moment où elle venait de quitter la maison pour toujours.

— Une chance pour moi, hein!

— Je t'en prie, ne raille pas. Tu vois que je me confesse en toute humilité. Le vrai coupable est d'essence impénitent; il ne se confesse jamais. Mes torts envers toi ne sont que des peccadilles : je puis les avouer sans honte.

— Merci de ta franchise.

Et malgré elle, Marguerite prenait un petit air pincé.

— Donc elle venait de quitter la maison pour toujours. Seulement elle y laissait quelque chose, ou plutôt quelqu'un, — une petite fille de quatre ans qu'une nourrice lui avait amenée la veille de son départ, — une délicieuse petite poupée blonde et triste comme elle...

Julien s'était arrêté, et il regardait sa femme, l'air plus ému qu'inquiet.

— Ah! la malheureuse, qu'est-elle devenue?

— N'anticipons pas, comme on dit dans les feuilletons. Mes questions avaient éveillé toutes sortes de conjectures dans l'imagination de la gérante. Son empressement, ses demi-sourires prouvaient assez qu'elle me prenait pour le père de l'enfant. Je ne fis rien pour détruire cette illusion qui ne pouvait que servir mes projets. Projets confus, comme bien tu le penses. Il ne s'agissait pour l'instant que de pousser mon enquête jusqu'au bout. Je demandai à voir la petite. La bonne dame eut des hésitations comiques. N'était-elle pas chargée de garder le seuil de ce pitoyable mystère en sentinelle perdue que la Providence seule devait relever? J'insistai suffisamment pour lui donner à entendre qu'il n'y avait rien d'impossible à ce que cette même Providence m'eût précisément choisi pour son mandataire.

« Elle céda et me conduisit au cinquième étage.

« Au milieu d'une mansarde lambrissée, je vis, assise par terre, sur le carreau, la plus jolie petite fille qu'il soit possible de rêver. La tête du moins était adorable; un baby de keepsake, des cheveux argentés retombant en boucles sur les oreilles, des yeux bleus ouverts en calices de fleurs, les yeux tristes de la femme verte, des lèvres très rouges, une peau fine comme de la soie, et pâle d'une pâleur qui disait tout le drame, toute la misère de cette petite existence délaissée. Du reste déplorablement accoutrée, la pauvrette, d'une robe bâclée par la mère sans doute avec un peignoir hors d'usage... une loque qui avait servi également à habiller une poupée sans tête que la petite tenait entre ses bras.

— Verte, la loque, au moins, n'est-ce pas?

— Oui, verte... J'étais outré.

« — Et que comptez-vous en faire? dis-je à brûle-pourpoint à la gérante.

« Prise de court, la vénérable femme hésita, cilla, l'air très embarrassé :

« — Dame, si vraiment la mère est partie pour l'Amérique, comme elle le dit dans la lettre que nous avons trouvée sur sa table (elle ne m'en avait pas parlé, tantôt, de cette lettre), je serai bien forcé d'en référer à M. le commissaire de police.

« J'étais fixé. Je priai la gérante de me laisser seul un instant avec la petite, ce qu'elle fit sans objection, l'aveu relatif au commissaire lui ayant beaucoup enlevé de son assurance.

« — Comment vous appelez-vous, Mademoiselle? dis-je à l'enfant, quand nous fûmes seuls.

« Elle me regarda un instant, l'air troublé, puis peu à peu son petit visage de fleur s'épanouit. Elle me trouvait à son gré.

« — Je m'appelle Chouchoutte, dit-elle.

« — Eh bien! ma petite Chouchoutte, veux-tu m'embrasser?

« Elle se jeta dans mes bras et m'embrassa à pleines lèvres. Et aussitôt après elle demanda :

« — Tu es mon papa, dis?

« — Dame! fis-je, un peu interloqué, si tu n'en as pas d'autres?

« Elle parut réfléchir, un pli soucieux aux lèvres, le propre pli qui allongeait la bouche de la femme verte en une moue perpétuelle.

« — J'en ai eu d'autres, je crois, murmura-t-elle.

Et tout à coup, redevenue gaie, elle s'élança à mon cou.

« — Mais j'aime mieux toi. Tu seras mon nouveau

papa. Tu veux bien être mon nouveau papa? »

Julien s'arrêta et regarda sa femme. Ses lèvres tremblaient, elle se retenait de pleurer. Leurs mains s'étreignirent.

— Jure-moi, dit-elle, que tu ne connaissais pas cette femme, que tu ne lui as jamais adressé la parole.

Je te le jure.

Elle pencha la tête sur l'épaule de Julien, et, soulagée, murmura :

— Continue.

— J'étais ému, comme toi en ce moment... Je songeais que nous n'avions pas d'enfant, et je me disais ce que nous nous répétons aujourd'hui, que nous n'en aurons peut-être jamais.

— Hélas! soupira Marguerite.

— En un instant ma décision fut prise. J'embrassai une fois de plus la petite Chouchoutte suspendue à mon cou, et je lui dis :

« — Eh bien! soit, je veux bien être ton nouveau papa, mais à une condition : tu seras bien sage et tu m'obéiras toujours. Nous allons partir ensemble tout de suite, et je te conduirai dans une maison où tu seras mieux qu'ici, et où tu verras beaucoup d'autres petites filles comme toi... Tu veux bien?

« — Pour sûr que je veux, et je serai bien sage, et la poupée aussi... Mais dis, est-ce que maman viendra avec nous?

« — Non, elle est en voyage. Tu la verras plus tard ...

« Elle me regardait, le même pli reparu aux lèvres, cherchant à comprendre.

« — Tu l'aimais bien, ta maman? demandai-je. Elle répondit :

« — Oui, quand elle ne me faisait pas pleurer. — Jugeant inutile de pousser l'interrogatoire, je dis à la petite de m'attendre cinq minutes, le temps de lui acheter une belle robe, et que nous partirions aussitôt après. Mon projet était bien simple. Mon ami Paul Breton, l'avocat qui s'est beaucoup occupé de la question des enfants moralement abandonnés, venait de fonder une maison d'éducation pour les filles et spécialement pour les petites malheureuses issues de liaisons irrégulières et que leurs parents se croient le droit de délaisser au nom du Code ou des préjugés sociaux. C'était un refuge tout indiqué pour la pauvre Chouchoutte... Je ne perdis pas un instant; elles sont si rares dans la vie les occasions de faire un peu de bien sans arrière-pensée... Je prévins la gérante de la maison que je me chargeais du sort de la petite. Un peu de rouge monta aux pommettes chevalines de la bonne dame, et elle montra sa denture en un sourire qui approuvait ou qui voulait avoir l'air de comprendre des choses, je ne sais trop. L'émotion d'avoir été intimement mêlée à ce petit drame lui arracha même deux grosses larmes au moment où je soldais la note laissée en souffrance par la fugitive... Et deux autres quand elle remarqua que j'oubliais sur la table un billet de cinquante francs que mon silence l'autorisait à s'attribuer au titre qu'il lui plairait. Ces dépenses bien entendu, ainsi que toutes celles que je devais faire par la suite, peu considérables au reste puisque la pension n'était que de cinquante francs par mois, furent prélevées sur ma bourse particulière. »

Marguerite baissa la tête, disant :

— Vous m'humiliez.

— Pardon! Je t'avais promis une confession complète; je reconnais que je suis un monstre d'avoir voulu garder pour moi seul une bonne action où ta part semblait indiquée d'avance. Mais je te sentais si désespérément loin de moi en ce temps-là...

Et comme il ouvrait les bras d'un geste qui implorait, elle se jeta contre sa poitrine...

Le soir tombait comme autrefois, et les choses s'estompaient d'une inquiète mélancolie. Et, comme autrefois la route était déserte, et, tout au bord du lac, un cygne noir errait, en quête d'un gîte.

Mais aucun cri de pie ne traversa les airs. Et Marguerite songea que l'ère des discordes était close à tout jamais, et elle retint ses larmes.

Julien reprit :

— Le temps d'acheter, dans un magasin proche, un joli costume de fillette, tout de velours noir, et je regrimpais les cinq étages. A travers la porte de la mansarde j'entendis une voix enfantine qui jasait. J'ouvris tout doucement, intrigué. La petite était assise par terre, catéchisant sa poupée sans tête, lui répétant les exhortations que je venais de lui faire à elle-même : « Je veux bien être ta maman et t'emmener avec moi, mais tu seras bien sage... tu me promets d'être bien sage... » Elle m'accueillit avec un cri de joie, et en un instant fut habillée, coquette, élégante, et sans la moindre gaucherie, comme réintégrant sa véritable destinée d'enfant gâtée.

— Oh! je veux la voir, je veux la voir tout de suite! s'écria Marguerite.

— Allons la voir, dit simplement Julien.

Et ils se levèrent pour partir.

Ils se sentaient heureux tout à coup, comme jamais ils ne l'avaient été. Un scrupule toutefois harcelait Julien. Il dit :

— As-tu songé cependant que la petite n'a plus ni père ni mère?... Qui sait? peut-être t'appellera-t-elle « maman »!

Marguerite le regarda, hésitante, et lisant dans ses yeux qu'il acquiesçait, elle répondit simplement :

— Je ne l'en aimerai que davantage.

(813.89) JULES HOCHE.

LE ZEITOUN
ET LES AUTONOMIES DANS L'EMPIRE OTTOMAN

Les populations qui habitent l'empire ottoman ne diffèrent pas seulement entre elles par la race, par la religion, par le degré de culture : elles ne sont pas toutes placées dans les mêmes conditions au regard de la souveraineté du sultan. Ces conditions varient d'une population à l'autre ; mais elles ne coïncident ni avec la communion religieuse ni avec la race.

Jusque vers le commencement de ce siècle, il a existé, parmi les musulmans (et ils n'étaient pas les moins attachés à l'islamisme), des groupes plus ou moins indépendants sous la suzeraineté quelquefois purement nominale du sultan, dont la primatie religieuse seule était proclamée dans les prières. Encore y eut-il des interruptions, par exemple chez les Wahabites. Il serait trop long d'entrer dans le détail ; pour ne parler que de la péninsule arabique, berceau et foyer de l'islamisme, nous mentionnerons le grand chérif de la Mecque (dont l'autorité est purement temporelle), l'émir du Nedjd, le cheik du Shammar, l'iman de Saana : il y en eut d'autres. Depuis que la Turquie a entrepris de se *réformer*, ces autonomies ont été gravement atteintes à plusieurs reprises et défendues souvent avec héroïsme, sans avoir complètement disparu (1).

Ce qui rend peut-être le plus éphémères ces autonomies musulmanes, c'est le fait que jusqu'à présent aucune puissance européenne n'en a pris la défense. Il n'en a pas été ainsi des autonomies chrétiennes qui avaient résisté à la conquête ou qui y ont échappé postérieurement. Non seulement les groupes chrétiens de cette condition n'ont pas disparu, mais leur situation paraît assurée grâce à l'intervention effective de l'une ou de plusieurs des grandes puissances. Il suffira de citer les Maronites du Liban, les Bulgares, les Mirdites et autres tribus albanaises (dont quelques-unes sont musulmanes) dans la Guégarie — sans parler des États qui progressivement sont arrivés à jouir légalement de la plénitude de souveraineté : la Grèce, la Serbie, le Monténégro, la Roumanie.

En ce qui concerne les autonomies chrétiennes relevant encore du sultan, il est intervenu des traités européens qui en précisent et en garantissent les conditions — Soit dit en passant, les Maronites n'ont pas gagné à ce que les péripéties de 1840 aient substitué au patronage exclusif et séculaire de la France le protectorat collectif de la Pentarchie européenne : l'antique principat des Man et des Chéhab tend à n'être plus qu'une province privilégiée. — A notre connaissance, il n'avait pas été fait mention des Mirdites dans un acte diplomatique jusqu'au congrès de Berlin. A la session du 5 juillet 1878, l'un des plénipotentiaires de France, d'accord avec son collègue d'Autriche-Hongrie, formula une proposition sur laquelle nous devons insister ici, puisque nous allons nous trouver dans l'Asie en présence d'une situation analogue, mais dans des conditions autrement urgentes et douloureuses : je veux parler — et c'est là que nous voulions venir — de la contrée arménienne du Zeïtoun :

« — Les populations mirdites, a demandé alors le comte de Saint-Vallier, continueront de jouir des privilèges et immunités dont elles sont en possession *ab antiquo*.

« — Méhémet-Ali-Pacha fait observer qu'en présence des réformes sérieuses (?) que le sultan est disposé à accorder, les privilèges, immunités et usages exceptionnels qui datent du moyen âge sont destinés à disparaître.

« Le baron de Haymerlé (Autriche-Hongrie) insiste... *La haute assemblée est favorable aux autonomies.* »

Malgré l'appui que lord Salisbury vint naturellement apporter à leur résistance, les plénipotentiaires ottomans furent amenés à déclarer que « la Sublime-Porte compte ne faire, pour le moment, aucun changement dans la situation de la montagne mirdite ».

Cette victoire du droit existant *ab antiquo* sur la rage centralisatrice nous amène à donner quelques détails sur le Zeïtoun, cette « Mirditie arménienne » ou, comme on dit encore, ce « Liban de l'Arménie ».

C'est seulement en 1862 que le Zeïtoun a fait son apparition sur le champ de la diplomatie. Jusque-là des géographes, des voyageurs ou historiens avaient appris que, lorsque le royaume de la petite Arménie cessa d'exister au XIVe siècle, quelques groupes d'Arméniens, pour échapper à la domination musulmane, pour ne pas devenir rayas, s'étaient retirés sur les derniers contreforts du Taurus, et qu'ils avaient continué d'y vivre à l'abri du haratch et des autres oppressions que subissaient les habitants des contrées plus accessibles. Telle avait été aussi en Europe la condition des Serbes réfugiés dans la Montagne-Noire après le désastre de Kossovo en 1389. Pas plus que les Monténégrins, les *Uscoques* arméniens ne vécurent paisibles dans leur retraite. Harcelés par les musulmans de Marasch et surtout par les tribus turcomanes, ils durent parfois se soumettre à un tribut, accepter de temps en temps un commissaire turc ; mais ils continuèrent de s'administrer eux-mêmes en une sorte de confédération qui comprend dix villages, dont six sont chrétiens et quatre musulmans. Il n'y a été opéré aucun recensement, mais d'après des données qui datent de 1862, les chrétiens y seraient

(1) Consulter les récits de Niebuhr, Burckhardt, Botta, Mengin, Playfair, Tamisier, Guémeni, Palgrave et l'*Arabie contemporaine*, Paris, Challamel.

au nombre de 20 000, tandis que les musulmans seraient de 4 000 à 5 000. Le bourg de Zeïtoun, fortifié par la nature, est le chef-lieu de la confédération. La contrée habitée par les Zeïtounli est comprise dans le territoire du gouvernement d'Alep et assez rapprochée de Marasch, un centre mixte de quelque importance.

Sans remonter aux démêlés séculaires des Zeïtounli avec les Turcomans, nous nous arrêterons aux événements qui ont surgi en 1862, alors que la Porte s'appliquait à étendre partout son système de centralisation et d'uniformité. Il n'est plus alors question des Turcomans avec qui les Zeïtounli avaient fini par établir un *modus vivendi* supportable. Il s'agit des fonctionnaires ottomans doublés des tribus circassiennes établies dans la contrée depuis 1857, une race très noble assurément, et très énergique, mais voisins incommodes parce qu'ils se croient le droit de piller, de tuer tout ce qui n'est pas musulman, et même tcherkesse. Comme ces situations respectives n'ont pas changé depuis trente-trois ans, un récit quelque peu détaillé des événements de 1862 édifiera mieux sur la situation actuelle que ne ferait la nomenclature aride et chronologique d'incidents nombreux et toujours les mêmes.

Au mois de juillet 1862, les habitants de deux villages musulmans s'étaient pris entre eux de querelle. Le parti le plus faible appela à son secours le village chrétien d'Alabasch. La querelle ne se vida pas sans que les uns et les autres y laissassent quelques morts. Aussitôt le pacha de Marasch, à la tête d'une bande de Circassiens et d'autres musulmans, se mit en marche le 7 août, envahit le territoire arménien, semant partout la dévastation. Le village chrétien d'Alabasch eut le plus à souffrir. D'après les récits du temps, un moine, qui avait été égorgé dans le pillage, fut mis en terre côte à côte avec un chien.

D'Alabasch la troupe se dirigeait vers le bourg de Zeïtoun ; elle rencontra bientôt les Arméniens armés. Ce fut, sur cet étroit terrain, la rencontre de l'islamisme avec la chrétienté : de même que mouftis et mollahs marchaient en tête des musulmans, le clergé chrétien sortit en procession avec la croix, les images vénérées et un précieux manuscrit enchâssé de vermeil, attribué à saint Basile.

Les Arméniens ont fait preuve en ce jour, comme en bien d'autres, de la vertu militaire qu'on a tort de leur dénier. Ils furent vainqueurs. Le camp d'Aziz-Pacha fut pillé. Les vainqueurs reprirent les vases sacrés sur lesquels l'envahisseur avait fait main basse. Les fuyards furent tués en assez grand nombre. Cela se passait le 14 août. Ce n'était pas une solution. Aziz, qui avait été imprudent et malheureux, fut remplacé par Achyr-Pacha, que le bombardement récent de Belgrade entourait d'une auréole sinistre.

La Porte ne pouvait laisser échapper cette occasion de raser une de ces autonomies traditionnelles sur laquelle la *réforme* n'avait point passé son niveau de Procuste. Une nouvelle expédition fut préparée à Marasch ; mais entre temps, les Zeïtounli avaient fait appel à Constantinople et à Paris.

Ces Arméniens ne sont pas catholiques ; ils appartiennent à la communion appelée grégorienne, qui n'a pas accepté les canons du concile de Chalcédoine (451). Leur chef hiérarchique est un patriarche résidant à Sis, en Cilicie. Entouré d'ennemis, menacé continuellement lui-même, le hiérarque de Sis était impuissant à agir auprès de la Porte ou ailleurs. Des envoyés du Zeïtoun, à savoir un membre du Sénat et Der-Agop, le prêtre qui portait la croix en procession dans la journée du 14 août, allèrent à Constantinople, où réside un patriarche ou patrik de leur communion, investi depuis Mahomet II de l'autorité civile supérieure sur sa nation (*mileti*) dans toute l'étendue de l'empire ottoman. Or, ce patriarche arménien-grégorien n'est le protégé formel et constant d'aucune grande puissance. En effet, bien qu'il existe des Arméniens dans l'empire du Tsar, ils ne sont pas les coreligionnaires des Russes, pas plus que les Abyssins, quoi qu'on en ait dit et pour la même raison dogmatique. Il ne jouit pas toujours auprès de la Porte de l'influence à laquelle lui donnerait droit le seul fait qu'il tient sous sa juridiction civile, en Turquie, la grande majorité de ses congénères. En outre, il se trouvait en 1862 dans une situation critique. Il ne pouvait mieux faire que demander l'appui d'Antoine Hassoun, alors archevêque des Arméniens unis qui fut plus tard patriarche et mourut en 1884, cardinal de l'Église romaine. Mgr Hassoun présenta les délégués du Zeïtoun à l'ambassadeur de France qui embrassa chaleureusement leur cause et envoya un de ses drogmans sur les lieux. La Porte consentit alors à la formation d'une commission mixte sur les lieux, sans faire cesser pour cela les préparatifs militaires d'Achyr-Pacha et le blocus étroit qui enserrait le Zeïtoun.

L'affaire avait été aussi dès le principe portée directement à Paris. La brillante et rapide intervention des soldats français en Syrie pour la protection des Maronites (1860) avait trouvé un écho dans les montagnes du Taurus. En même temps qu'ils s'adressaient au haut clergé de Constantinople, les Zeïtounli envoyèrent à Paris un archimandrite et deux délégués qui y furent très bien accueillis. Mgr Hassoun avait écrit directement à l'empereur.

Pendant que s'effectuaient ces démarches, la situation ne s'était pas améliorée sur les lieux. La Commission d'enquête était un leurre. Ainsi Achyr-Pacha avait interdit aux membres chrétiens de prendre la parole tant qu'il ne les aurait pas interpellés, si bien que l'archevêque arménien de Marasch, qui y sié-

geait, dut donner sa démission pour ne pas paraître complice des décisions dictées par l'autorité ottomane.

Vers la fin de l'année 1862, les Zeïtounli, pressés et bloqués, avaient consenti à recevoir de nouveau dans leur montagne un fonctionnaire turc et à payer un tribut, ce qui rétablissait à peu près les choses dans l'état antérieur à la dernière agression. Ils avaient aussi envoyé deux nouveaux délégués à Constantinople directement auprès de la Sublime-Porte où ils furent présentés et appuyés par Mgr Hassoun; l'ambassadeur de France ne cessait d'agir en leur faveur. Le prince Lobanov, invité à se joindre aux démarches du marquis de Moustier, avait fait comprendre que vu l'état assez critique des relations existant alors entre les deux gouvernements, son intervention produirait un effet défavorable. La demande directe des délégués arméniens sauvegardait, dans une certaine mesure, les susceptibilités de la Porte, devenue plus traitable sur les instances de M. de Moustier. Il fut alors adressé à Achyr-Pacha l'ordre d'arrêter les préparatifs militaires et de lever le blocus. La Commission d'enquête était dissoute et dut être remplacée par une Commission extraordinaire, qui s'est peut-être réunie, mais dont nous n'avons pas entendu parler. Au cours des pourparlers, Achyr avait attiré à Marasch quatre chefs arméniens pour y expliquer leur conduite ; aussitôt il les avait arrêtés et fait condamner à mort. La sentence ne fut pas maintenue ; mais deux d'entre eux étaient déjà morts dans la prison, sans qu'on eût permis à un prêtre de leur porter les sacrements.

La tentative de supprimer l'autonomie séculaire du Zeïtoun a échoué en 1862. La situation mal déterminée d'alors continua, non sans des tiraillements, dont quelques-uns furent assez graves, sans amener un résultat décisif.

L'année 1895 trouva encore, comme il y a trente-trois ans, les Zeïtounli menacés par une force ottomane et cela en présence de l'exaltation réciproque suscitée par les massacres qui ont ensanglanté l'Asie Mineure. Les puissances européennes se sont enfin émues d'une situation qui peut amener les plus terribles conséquences. Elles ont chargé leurs consuls à Alep de s'interposer entre les chrétiens et les musulmans.

Il est permis d'en espérer beaucoup. Comment la pensée ne se reporterait-elle pas aujourd'hui à ce qui s'est passé en 1878 au Congrès de Berlin sur l'initiative des plénipotentiaires de France et d'Autriche-Hongrie, à propos de la Mirditie, ce Zeïtoun de l'Albanie? Le XIIIe protocole, que nous citions en commençant, a consigné alors des paroles qui sont un principe : « *La haute assemblée est favorable aux autonomies.* »

[949.6] A. D'AVRIL.

QUESTIONS ADMINISTRATIVES

Les ingénieurs de l'État en congé renouvelable.

Les réflexions que l'on va lire étaient écrites et nous comptions les publier en manière de préface à la discussion des crédits du ministère des Travaux publics, lors de la discussion du budget de 1896.

La rapidité avec laquelle ce budget a été voté, ne nous a pas permis de publier nos observations en ce moment, mais leur valeur subsiste, et la Chambre pourra en faire son profit lorsqu'elle discutera le prochain budget du ministère des Travaux publics.

I

L'opinion publique s'est alarmée, non sans raison, d'un ensemble de faits qui prouvent que tout n'est pas pour le mieux dans notre administration des travaux publics ; il existe là, sans contredit, des indices certains d'un fonctionnement mauvais ou d'une organisation défectueuse ne répondant plus aux nécessités présentes. Les points faibles sont nombreux, mais nous ne voulons aujourd'hui en examiner qu'un seul, sur lequel s'est précisément portée l'attention du précédent ministre des Travaux publics.

On sait, en effet, que M. Dupuy-Dutemps avait soumis à l'examen du Conseil d'État un projet de décret relatif à une nouvelle réglementation des « congés renouvelables » accordés aux ingénieurs des ponts et chaussées, des mines et du génie maritime. On peut dire que l'honorable ministre avait vraiment mis là le doigt sur une plaie, les intérêts des citoyens, leur sécurité, leur existence même étant en jeu dans cette question en apparence secondaire.

Nous ne sommes pas de ceux qui prétendent démolir pour rien, pour le plaisir. Ce qui existe a eu, a encore même sa raison d'être : l'améliorer en faisant disparaître les abus et les défectuosités, tel est l'unique but vers lequel doivent tendre tous les efforts sincères.

Des nombreuses discussions qui se sont produites sur ce sujet s'est dégagé ce sentiment que l'action de l'Administration, malgré des services de surveillance et de contrôle en apparence bien organisés, ne s'exerce pas comme il conviendrait pour prévoir ou, seulement, pour rendre plus rares des faits désolants, tels par exemple que les accidents de chemins de fer. Certains ont émis l'avis qu'un nombre considérable d'ingénieurs de l'État appartenant, à des titres divers, aux grandes compagnies, il en résultait trop de camaraderie entre le personnel de celles-ci et celui de l'Administration qui représente les droits et les intérêts de tous. De là, disait-on, des faiblesses et des

ménagements excessifs de la part de ceux qui restent chargés de mettre en œuvre l'action de l'État. Pour peu que l'on soit au courant des rapports qui existent entre les deux personnels, on ne saurait méconnaître le bien fondé de cette opinion.

Comment atténuer, sinon faire totalement disparaître un inconvénient aussi grave? L'honorable M. Dupuy-Dutemps et, après lui son successeur M. Guyot-Dessaigne, ont proposé de limiter désormais le congé renouvelable des ingénieurs. Pour notre compte, nous n'hésitons pas à demander la suppression radicale de ce système qui, déplorable en principe, est devenu encore plus mauvais parce qu'il a été faussé dans son application.

En fait, il devrait exister entre l'État et tout fonctionnaire public une sorte de contrat basé sur la réciprocité des droits et des devoirs. L'État garantit à chacun de ses fonctionnaires certains avantages — dont le moindre n'est pas la pension de retraite — à la condition, bien entendu, que ce fonctionnaire donnera son temps et son dévouement complet pour l'accomplissement de la tâche qui lui est confiée. Si l'État se réserve le droit de mise en disponibilité ou de révocation, on reconnaîtra qu'il en use avec modération, tandis que le fonctionnaire, sauf de rares exceptions, telles que celles édictées par la loi militaire, a toujours la faculté de donner sa démission et de reprendre sa liberté s'il trouve ailleurs mieux que ce qu'il a.

Or, de tous les fonctionnaires, les ingénieurs sont ceux à qui l'Administration française a fait de beaucoup la meilleure part. Cela ne leur a pas suffi : ils ont voulu conserver les avantages que leur procure l'État et y joindre ceux que l'on obtient de l'industrie privée.

Ils ont trouvé, au moyen du congé, une ingénieuse combinaison pour conserver le titre de fonctionnaire avec droit à l'avancement et à la retraite en même temps qu'ils donnaient à des entreprises particulières — moyennant de grasses rétributions — leur travail et leur intelligence. Ainsi s'est créée une nouvelle et toute spéciale catégorie : celle du fonctionnaire qui l'est sans l'être. Nous en verrons les inconvénients.

II

Des décrets de 1857 et de 1864 avaient établi, pour les ingénieurs des ponts et chaussées et des mines, le système des congés illimités. C'était l'âge d'or. On avait, il est vrai, à ces époques, beaucoup de travaux à exécuter à l'étranger avec des capitaux français, et nos ingénieurs inspiraient, à juste titre, plus de confiance que tous les autres; un ensemble de considérations politiques et financières justifiait donc jusqu'à un certain point les facilités qui leur étaient accordées.

Mais tant va la cruche à l'eau... Bref, en 1879, un ministre des Travaux publics, un « camarade » du reste, pensa qu'il était temps de refréner des abus devenus trop criants et il rédigea le décret du 30 octobre 1879.

Le congé renouvelable, dit l'article 2 de ce décret, a une durée de cinq ans. Le ministre peut, *dans un intérêt public*, accorder ce congé aux ingénieurs qui demandent à se retirer temporairement du service de l'État pour s'attacher ou rester attachés au *service des compagnies*, pour prendre ou conserver du service à l'étranger ou pour toute autre cause. Il ne pourra être accordé qu'à l'ingénieur qui comptera au moins cinq ans de services effectifs à dater de sa promotion au grade d'ingénieur ordinaire de 3e classe.

L'ingénieur en congé renouvelable ne reçoit aucun traitement; il conserve ses droits à la retraite et à l'avancement; toutefois, il ne pourra passer d'un grade ou d'une classe à un grade ou à une classe supérieurs que lorsqu'il aura le double du temps de service dans le grade ou dans la classe exigé pour les autres ingénieurs.

La simple lecture du décret de 1879 montre que s'il a été, en apparence, appliqué dans la lettre, il l'a été bien peu dans son esprit. Les ministres des Travaux publics qui se sont succédé seraient fort en peine de justifier, dans la plupart des cas, l'*intérêt public* qui s'attachait à tel congé.

On a fait valoir, comme sauvegarde des intérêts des ingénieurs restés fidèles à leur poste, l'obligation, pour ceux qui sont mis en congé, d'avoir le double du temps exigé des premiers pour avancer. On pourrait demander combien des ingénieurs demeurés au service de l'État n'attendent pas, pour monter d'une classe, deux ou trois fois les délais stipulés par le règlement; ils ne bénéficient donc d'aucun avantage sur leurs camarades.

Le décret semble attribuer à la mesure un caractère provisoire et limité puisqu'il n'est question que d'ingénieurs qui veulent *temporairement* quitter le service.

En fait, cette période *temporaire* s'étend jusqu'au moment où se trouve acquise la pension de retraite de l'État, puisque le congé est « renouvelable » tous les cinq ans. Nous aimerions à savoir, d'ailleurs, dans combien de cas un ministre aurait refusé de renouveler ce congé.

Pour bien apprécier la situation, il est bon de connaître le nombre des ingénieurs en congé renouvelable.

D'après les relevés officiels, arrêtés au 1er janvier 1895, voici la liste des compagnies ou sociétés qui emploient ces fonctionnaires avec leur nombre pour chacune d'elles :

Désignations des Compagnies ou Sociétés	Ingénieurs en chef.	Ingénieurs ordinaires.
1° *Ponts et chaussées.*		
Chemins de fer du Nord	5	2
— de l'Est	4	6
— de Paris-Lyon	11	10
— du Midi	7	8
— de l'Ouest	5	7
— d'Orléans	3	11
— de Ceinture	1	»
— de Bône-Guelma	1	1
— de l'Est-Algérien	1	»
— du Nord de l'Espagne	»	1
Compagnies d'électricité et du gaz	4	3
Compagnie des Eaux de Constantinople	1	»
Compagnie Napolitaine du gaz de Naples	1	»
Industries diverses	4	4
Totaux	48	33
	81	
2° *Mines.*		
Chemins de fer de l'Ouest	1	1
— de Paris-Lyon	1	2
— d'Orléans	1	»
— du Midi	»	1
Mines des Sociétés diverses en France et à l'étranger	6	4
Totaux	9	8
	17	
3° *Génie maritime.*	Ingénieurs et sous-ingénieurs	
Chantiers d'établissements français	10	
Usine Delaunay-Belleville	1	
Compagnie du port de Bizerte	1	
Chemin de fer de Paris-Lyon	1	
Société du Journal *le Yacht*	1	
Total	14	
Total général	112	

Ces 112 unités représentent à peu près le septième de l'effectif total des ingénieurs.

A titre d'indications complémentaires, nous ajouterons que les diverses compagnies ou sociétés comprises dans la liste précédente emploient, en outre des ingénieurs, un certain nombre de conducteurs des ponts et chaussées et de contrôleurs des mines qui se trouvent également dans la situation de congé renouvelable.

Il ne faut pas oublier d'autre part, — si l'on veut apprécier en connaissance de cause la résolution prise dernièrement par le ministre des Travaux publics de réduire le nombre des élèves de l'École polytechnique à admettre dans les ponts et chaussées, — que, en dehors des congés renouvelables, il existe une grande quantité de fonctionnaires des ponts et chaussées et des mines « détachés » dans des services absolument distincts de ceux du ministère des Travaux publics. On en trouve dans la plupart des autres ministères, dans les services départementaux et municipaux, etc.

Nous ne voulons pas en ce moment discuter cette grosse question de savoir si les polytechniciens possèdent des aptitudes universelles, mais on nous permettra de remarquer en passant que la spécialisation du travail paraît s'imposer aujourd'hui dans toutes les branches de l'industrie pour l'ingénieur comme pour l'ouvrier.

Or l'instruction très vaste et purement théorique que reçoivent les ingénieurs est précisément le contrepied de la spécialisation; une trop grande extension de leur influence ne peut donc donner que de mauvais résultats.

Notons d'autre part que, s'il y a pléthore d'ingénieurs des ponts et chaussées, par contre le nombre des ingénieurs du génie maritime est insuffisant, puisque le ministre de la Marine va, dit-on, l'augmenter. Les simplistes feront peut-être cette réflexion qu'il suffirait sans doute de faire rentrer au bercail ceux de ces fonctionnaires dont la position dans l'industrie privée n'est pas suffisamment justifiée par un *intérêt public;* nous ne pourrions nous empêcher de trouver fort juste cette manière de voir.

III

La situation faite à l'État par les ingénieurs en congé renouvelable est, il faut l'avouer, complètement anormale.

C'est à l'École polytechnique que l'État prend les jeunes gens dont il fera plus tard des ingénieurs; après avoir reçu là une instruction théorique générale, ils entrent dans les grandes écoles spéciales: ponts et chaussées, mines, génie maritime, qui correspondent aux différents besoins des services publics. Dans toutes ces écoles on a réuni à grands frais, comme professeurs, une élite d'intelligences qui, chacune dans sa sphère, s'efforcent de faire pénétrer dans ces jeunes cerveaux la meilleure part des connaissances acquises pendant toute une vie de travail. Puis, à la sortie des écoles, les jeunes ingénieurs vont compléter l'enseignement reçu par l'exercice des fonctions qui sont le point de départ de leur carrière. Ces fonctions, ils doivent, aux termes du décret de 1879, les remplir pendant cinq ans avant de pouvoir obtenir le congé renouvelable. Pendant ces cinq années, ils appliquent ce qu'ils ont appris sur les bancs, ou plutôt ils refont leur instruction au point de vue pratique et utilitaire trop négligé aux écoles; en un mot, ils commencent seulement à *apprendre leur métier.*

Il va de soi que cet apprentissage comporte de nombreuses erreurs, des expériences malheureuses,

toujours soigneusement excusées ou cachées par la bienveillante camaraderie des chefs; d'où, pour l'État, des pertes et des risques très notables.

C'est alors, au moment où ces ingénieurs, ayant terminé leur éducation, peuvent commencer à rendre au pays des services appréciables et le faire profiter de connaissances acquises par ses soins et à ses frais (nous ne parlerons pas même des nombreuses bourses d'études libéralement accordées), c'est alors, disons-nous, que certains d'entre eux s'en vont porter ces connaissances et l'expérience enfin acquise à une société ou à un industriel qui, moyennant rémunération, utilise ainsi pour son plus grand avantage les sacrifices faits par l'État; puis, le jour où cela leur convient, ces mêmes fonctionnaires reviennent prendre place dans l'Administration, au même titre que les camarades qui, eux, moyennant des appointements modestes, n'ont pas cessé de se consacrer à la chose publique. Voilà, pour ces derniers, un singulier encouragement !

On nous dira que cet inconvénient est largement racheté d'autre part, puisque, en servant des intérêts privés, en contribuant au développement industriel de la France, ces ingénieurs ont travaillé quand même à l'augmentation de la fortune publique, à la grandeur du pays. Soit, et nous voulons admettre que la considération du profit espéré n'est que secondaire pour ceux dont nous parlons. Mais, encore une fois, l'État forme des fonctionnaires pour ses services, il les prend parce qu'il en a besoin ; ayant fait les sacrifices nécessaires, il a quelque droit de les conserver. S'il ne le peut dans tous les cas, puisqu'on est toujours libre de donner sa démission, qu'il ne leur laisse du moins pas la facilité de sortir de l'administration et d'y rentrer à volonté, suivant le caprice ou l'intérêt du moment. Pour parler net, l'État, en tout ceci, joue un rôle de dupe.

Est-ce à dire que nous n'admettions pas, en certains cas, l'envoi en congé indéterminé de quelques ingénieurs? Nullement, lorsqu'il s'agit par exemple de missions à l'étranger et d'intérêts supérieurs nettement prouvés. Il est évident que la France se doit à elle-même, lorsqu'un pays ami lui demande un ingénieur pour diriger de grands travaux ou réorganiser telle partie de son administration, de ne pas laisser échapper l'occasion de développer son influence. Mais il ne s'agit ici que de circonstances rares et exceptionnelles.

IV

Nous devons maintenant, pour être complet, examiner un côté de la question qui, s'il en est le plus délicat, en est aussi un des plus intéressants au point de vue de la bonne administration du pays.

Nos critiques, nous tenons à le dire, visent bien plus un fonctionnement et des errements défectueux que le personnel administratif lui-même; l'honorabilité des fonctionnaires dont nous nous occupons n'est pas en cause : elle reste, comme elle a toujours été, au-dessus de tous soupçons. Aussi, ne nous demanderons-nous pas comment un fonctionnaire public, imbu des droits de l'État dont il doit être le défenseur, s'y prendra, devenant du jour au lendemain l'employé d'une grande compagnie de chemin de fer par exemple, pour soutenir des intérêts particuliers le plus souvent opposés à ceux de l'État. C'est là une question de conscience individuelle que nous n'avons pas à apprécier.

Cependant des gens malintentionnés prétendraient peut-être que c'est justement parce qu'il s'agissait d'un défenseur zélé et ardent de l'intérêt public qu'on l'a choisi pour lutter contre l'Administration! Les mêmes gens pourront même trouver cela de bonne guerre de la part des compagnies. Nous ne pensons pas, quant à nous, que, non content de laisser ses fonctionnaires s'en aller quand il leur plaît, l'État leur facilite ainsi sciemment les moyens de passer à l'ennemi avec armes et bagages. Nous savons bien que l'on représente parfois l'État et les grandes compagnies comme ayant les mêmes intérêts et travaillant ensemble à la prospérité du pays. C'est là un simple facétie; on l'a bien vu lors de la dernière campagne de rachat : ce ne sont pas les Compagnies qui ont capitulé.

Un autre inconvénient du système des congés renouvelables, c'est qu'un fonctionnaire qui, après avoir passé dix ou quinze ans dans une compagnie ou une société privée, vient à rentrer dans le rang, ne peut assez complètement dépouiller le vieil homme pour remplir ses devoirs envers l'État avec la vigueur qu'ils comportent. Comment ne pas conserver plus que le souvenir, les habitudes de la vie industrielle, les relations et les amitiés nées d'une collaboration assidue pendant tant d'années? Il est parfois si dur d'appliquer strictement la loi à des amis qui font ce que l'on faisait soi-même la veille! Les complaisances, les faiblesses même, que l'on reproche avec raison à l'Administration, n'ont pas d'autre origine. On peut discuter à perte de vue sur la possibilité pour le même homme de défendre le lendemain ce qu'il combattait la veille : ce sont là des occasions de joutes oratoires; mais, quand il s'agit de l'État, ces exercices ne peuvent mener qu'à de fâcheuses compromissions.

Supposons un ingénieur qui, après de longues années passées au service d'une compagnie, vient reprendre sa place dans l'Administration; un jour, il a dans son service de contrôle une surveillance quelconque à exercer sur cette même compagnie.

On reconnaîtra que son devoir sera pour le moins difficile à remplir : s'il se montre rigoureux on l'accusera de satisfaire d'anciennes rancunes : s'il atténue au contraire les torts de la compagnie, il trahit ses devoirs et mérite un châtiment. Il paraît, d'ailleurs, que cette hypothèse du châtiment est sans exemple.

Que l'on ne s'y trompe pas, le public n'est pas la dupe des rapports confus et savants qui, lorsque des accidents graves se produisent, concluent toujours à la responsabilité... des victimes.

Nous ne prétendons pas que, une fois le système du congé renouvelable supprimé, tout le mal aura disparu et que notre administration des Travaux publics deviendra un modèle. On aura sans doute amélioré mais non réformé complètement. Comme par le passé on constatera encore des abus et des erreurs. On verra des voies ferrées en mauvais état, des digues mal construites, des bassins à flot édifiés contre toutes les règles, y compris celles du sens commun, et l'on verra surtout échapper à toute responsabilité ceux qui, par inertie ou par ignorance de leur métier, auront exécuté ces travaux défectueux et causé ainsi d'irréparables accidents. Jamais les « chers camarades » ne seront incriminés par leurs pairs ; bien au contraire, avoir eu « un malheur » dans son service est un titre certain à l'avancement... et à la décoration.

Il faut bien à ce propos que nous insistions sur ce point : si les grandes compagnies et les industries privées cherchent volontiers à s'attacher des ingénieurs de l'État, ce n'est pas tant à cause de leur supériorité technique, laquelle est discutable, nous l'avons dit, ni à cause de leurs méthodes de travail plutôt paperassières et onéreuses, mais c'est aussi, c'est surtout par suite de la certitude qu'ont ces compagnies de voir s'arranger toujours, grâce à un esprit de corps indéracinable, les difficultés qu'elles pourront avoir avec les fonctionnaires publics chargés de les contrôler.

Lorsque l'État, pour la marine par exemple, est obligé de traiter de gré à gré pour des travaux ou des fournitures d'une nature spéciale ne pouvant être soumis à l'adjudication, quelles sont les parties en présence ? Neuf fois sur dix des ingénieurs en congé ou à la retraite et d'autres ingénieurs en activité de service. Les premiers qui, parfois, joignent à la pratique des questions industrielles l'autorité du talent et des relations, les autres le plus souvent jeunes, novices en affaires et remplis d'une respectueuse déférence pour leurs aînés. On comprend que le mieux défendu ne sera pas l'intérêt de l'État. Et plus tard, pendant l'exécution du marché, il en sera de même ; le jeune fonctionnaire se montrera-t-il rigoureux envers des camarades dont il a apprécié la compétence et qui pourront d'ailleurs, dans un avenir plus ou moins éloigné, devenir ses chefs ?

Nous croyons en avoir dit assez pour montrer que si la suppression du congé renouvelable ne représente qu'une partie des réformes à opérer dans le corps des ponts et chaussées, c'est au moins une de celles qui s'imposent d'urgence. M. le ministre des Travaux publics l'a bien compris (1) puisqu'il propose, dans son projet de décret, de remplacer le congé renouvelable tous les cinq ans par un « congé limité », d'une durée de trois années, à l'expiration duquel le fonctionnaire serait mis en demeure de rentrer dans l'Administration ou de donner sa démission.

Ce serait là, nous le reconnaissons, un progrès considérable, et nous souhaitons vivement que le décret ne soit pas étouffé dans le sein du Conseil d'État et qu'il soit appliqué un jour très rapproché. Cependant, nous ne considérerons ce résultat, s'il est obtenu, que comme une demi-mesure.

Pourquoi tant d'hésitation quand il s'agit simplement de ramener une catégorie de fonctionnaires sous le régime du droit commun ? Pourquoi conserver aux ingénieurs un privilège que rien ne justifie ?

Il faut que la séparation entre des intérêts distincts et contradictoires soit absolue ; il faut que les influences extérieures ne se fassent plus sentir dans l'administration. Il faut, en un mot, un gouvernement qui gouverne réellement et qui fasse sentir sa volonté dans toutes les branches des services publics, au moyen de fonctionnaires respectueux des droits individuels des citoyens, mais dévoués à l'accomplissement de leurs devoirs envers la collectivité.

On doit, à tout prix, enlever à certains corps ou à certaines coteries la tentation de substituer leur autorité, occulte ou avouée, à celle des ministres émanant de la représentation nationale et seuls responsables devant le pays.

6 20 7 PAUL FONTIN.

VARIÉTÉS

La Vie napolitaine.

Tout ce qu'on peut dire sur Naples a-t-il été dit ?... Lorsqu'on a lu le *Corricolo* d'Alexandre Dumas et *Naples contemporaine* de M. Marcellin Pellet, connaît-on à fond, sous ses aspects multiples, jusque dans son dernier coin, la vieille capitale des Deux-Siciles ? — Je ne crois pas. — En tout cas, sur un champ moissonné il reste des épis à glaner.

(1) On sait que le ministre actuel des Travaux publics a lui-même le projet de décret soumis au Conseil d'État par M. Dupuy-Dutemps.

Les écrivains qui ont visité l'Italie méridionale ont été séduits par le paysage ; ils ont noté certaines coutumes originales : ils ne se sont pas préoccupés de savoir si le sol renfermait des curiosités cachées. Ces écrivains n'ont fait que passer ; et, pour fouiller un terrain, il faut y séjourner.

***

En premier lieu, constatons que Naples est une ville d'Orient.

Dès l'ancienne frontière, à Terracine ou sur la rive du Tronte, l'observateur, allant du Nord au Midi, voit se modifier le climat et se transformer la race.

L'atmosphère de la campagne romaine est lourde. Plus on approche de Naples, et plus le ciel devient lumineux et transparent. A Venise, le gris-lilas, sur lequel le marbre jauni paraît une masse d'or, est le ton dominant. A Rome, un gris-roux salit le ciel lui-même, comme si un brouillard fauve, venu des Marais-Pontins, planait sans cesse sur la ville papale. A Naples, tout est bleu : le ciel est trop azuré ; la mer a une cérulité crue ; toutes les ombres, sans exception, sont bleues. Dans les églises de Rome, la pourpre se ternit sous une lumière trouble ; dans la campagne de Naples, les roses, les jaunes les plus pâlis ont un éclat inattendu. Quelques jeunes filles nues, au bain, sur les récifs de Caprée, devaient sembler, à l'homme très sensitif de l'antiquité, de véritables enchanteresses. La couleur de la chair prend, on le sait, une intensité exagérée dans un milieu d'azur. La moindre contadine, aujourd'hui encore, vue de loin, à la montée d'Anacapri, semble une sirène ; un vulgaire pêcheur à la ligne a je ne sais quelle pose héroïque, et l'on pense à ces guerriers fameux retenus aux banquets de Circé, loin de leur patrie.

Le paysage napolitain fait papilloter les yeux comme un bouquet de fusées. Les rochers, de formation éruptive, les tufs jaune safran, les laves bleues, les pouzzolanes d'un rouge intense, les *lapilli* blancs, les basaltes noirs s'alternent, comme jetés par la main d'un artiste capricieux ; et sur ce terrain varié croît une flore multicolore : oliviers ternes, chênes d'un vert intense, caroubiers à feuilles noires et luisantes comme le métal, vignes accrochées, jusqu'à 30 mètres de hauteur, au sommet des peupliers...

La culture ajoute, sur le sol, des *tons* admirables. C'est le lin avec sa fleur turquoise, le maïs avec ses épis d'or, le coton avec ses écheveaux blancs, la bette, dont toutes les feuilles sont, là-bas, d'un rouge sanglant.

Et cela pousse, à l'ombre des trembles vitifères, dans des contrastes heurtés de lumière et d'ombre... Après la moisson, le champ se couvre de coquelicots si drus qu'on dirait d'un tapis pour le triomphe d'un César.

***

Les maisons, dans la ville, sont badigeonnées crûment : rose, vert pomme, blanc criard. Les habitants se vêtent d'écarlate, d'indigo clair, d'orangé et de jaune serin.

Ces couleurs voyantes sont portées par goût ou par suite d'un *vœu*. Dès que les Napolitaines sont malades, ou seulement enrhumées, elles promettent d'endosser, à leur guérison, la livrée de tel ou tel saint. Noir et blanc, c'est le vœu à Notre-Dame-des-Douleurs ; blanc et bleu, à l'Immaculée ; vert clair et jaune clair, à saint Joseph ; lilas et orangé, à sainte Anne... Chaque bienheureux a sa cocarde.

La fête insensée des couleurs, c'est le marché en plein vent. La foule bigarrée s'agite dans le bariolage des fruits et des choses. A côté d'un monceau de tomates, un tas de citrons et d'oranges ; près d'oignons roses, des fromages de lait de buffle compacts et pareils à des blocs d'ivoire... Et les grands quartiers saignants de bœuf !... Et les agneaux égorgés dont on n'a pas retiré la toison !... Et les longues pièces de lard tranchées de la tête à la queue et qui semblent des dalles de marbre !... La marchandise est à terre, mais le marchand a autour de lui, pour peser et laver, des romaines de métal jaune et des bassins de cuivre rouge étincelant... Les rares dressoirs sont passés au minium pur.

Sur des toiles blanches, sur des pancartes vertes, les inscriptions, pour attirer l'œil en le blessant, sont d'un indigo dur... On dirait d'une symphonie discordante où, de temps en temps, crépitent des coups de pistolet.

***

Le climat est d'une extrême variabilité. Pas de demi-saison. Quelques heures de printemps ; quelques jours d'automne. On passe sans transition de l'hiver à l'été. Le matin, on grelotte sous la fourrure, et le soir, on étouffe avec une veste de toile.

Deux vents se succèdent : l'un vient du sud-ouest et il est chaud ; l'autre du nord-est, et il est froid. Après une journée sénégalienne, l'été, on voit le soleil se coucher dans des vapeurs pourpre. Cela indique l'apparition de la violente brise du nord ; et, en une heure, la température baisse de 15 degrés. L'hiver, un nuage noir, survenu à l'improviste, vomit des torrents d'eau et de grêle ; dix minutes après, le ciel est d'un azur profond, et de légères buées laiteuses s'effilent à l'horizon.

Cette variabilité du climat a-t-elle créé, chez l'homme, la versatilité du caractère ? — L'exubérance de la couleur ambiante est-elle cause de l'exagéra-

tion du geste et de la sonorité excessive du langage? Peut-être!... Ainsi l'Anglais froid, miné par le spleen, porte partout, autour de lui, le brouillard de la Tamise, avec un complet gris.

*
* *

Les personnes bien élevées, à Naples comme partout, sont réservées. Les gens du peuple disent, ou plutôt crient, ce qu'ils pensent. — Si vous êtes *ami*, et il est la plupart du temps impossible de savoir pourquoi l'on est ami, le Napolitain vous embrasse dix fois par heure, s'installe chez vous et vous suit comme l'ombre suit le corps. Si vous êtes *ennemi*, et il est aussi difficile de savoir pourquoi l'on est ennemi, le plus honnête Napolitain rêvera à la joie de vous donner un coup de couteau.

On n'est pas indifférent à une Napolitaine qu'on a vue deux fois dans un salon. Dès la présentation, elle vous a classé parmi les sympathiques ou parmi les antipathiques. — Coté parmi les élus, attendez-vous à ce qu'elle dise tout le bien possible de vous; — coté parmi les réprouvés, soyez convaincu qu'elle vous déclarera voleur, faussaire, assassin, parricide, qu'elle inventera, de bonne foi, je ne sais quelle histoire terrible et déshonorante sur votre compte.

On a dit que les Napolitains avaient le caractère bas: c'est une erreur. Ils sont, au contraire, hautains et assez vaniteux; ils ont pris aux Espagnols leur orgueil castillan. La noblesse de Naples est très fermée et n'aime pas à frayer avec les étrangers. Les touristes qui n'ont vu à Naples que des mendiants, des cochers de fiacre et des entremetteurs, parlent d'obséquiosité, et se trompent. On a ajouté que la façon dont les Italiens méridionaux avaient, tour à tour, acclamé et conspué les Normands, les Souabes, les Espagnols et les Français indiquait un certain pervertissement moral... Non! les nouveaux venus étaient des amis sympathiques qui chassaient des gens devenus ennemis et antipathiques.

On a médit des dames napolitaines, qui ne sont ni meilleures ni pires que les autres. Un Parisien reçoit une impression singulière quand il entend une femme de la société dire d'un individu : « Il est beau, il me plaît, et je l'aime. » L'étranger croit à un amant, et il s'agit simplement d'un *simpatico*, en tout bien et tout honneur.

L'humeur versatile napolitaine est également due à l'atavisme.

Le Piémontais est Gaulois; le Lombard est de race germanique; le Toscan, de race étrusque; le Romain est l'autochtone de la Sabine : le Napolitain est hellénique, et, partant, est le plus affiné des Italiens.

Les femmes, en général, donnent un témoignage de leur race plus exact que ne le font les hommes. Cela tient à ce que les femmes peinent moins que les hommes dans les lourds travaux physiques qui déforment la charpente humaine.

Analysons donc la Napolitaine.

Elle est maigre, un peu grêle. Les cheveux sont gros, naturellement ondulés, fort longs, châtains, souvent roux. Le front est bas et étroit, comme dans les statues antiques. Les yeux, profondément placés, sont bruns à reflets dorés. La longueur des cils fait croire, en jetant une ombre sur la cornée, à des yeux noirs et à des yeux en amande. Cette beauté des cils donne également au regard une langueur et un éclat particuliers, quoique ces deux termes semblent incompatibles. Le nez est d'un profil correct. La bouche est grande, bordée de lèvres fines et pâles. Les dents, surtout dans les gens du peuple, sont belles et peut-être trop larges.

La peau est d'un mordoré uni, dû à l'action de la chaleur, mais sous lequel la chair paraît exsangue.

Les extrémité sont très fines.

La femme romaine est célèbre par l'opulence de son buste ; la Napolitaine n'offre rien de bien saillant sous des épaules osseuses et blêmes. Les hanches sont très développées et les jambes courtes, ce qui produit un balancement typique dans la marche. L'avant-bras est souvent un peu long. A Rome, la jeune fille pose en sévère matrone. La Napolitaine, quel que soit son âge, fait l'enfant et rit à gorge déployée. Elle rit ou elle pleure : entre la gaîté et la tristesse larmoyante, pas de milieu. Elle est, comme le ciel de son pays, au beau riant ou à la tempête.

A l'étranger, on confond les Napolitains et les Siciliens. Le Sicilien a le type sémitique. La Sicile, dans les temps reculés, a été plus carthaginoise qu'hellénique, et, dans le moyen âge, a été sarrasine. Naples, ville *alliée* du peuple romain dans l'antiquité, ville gouvernée par un duc byzantin sous le Bas-Empire, ville où l'on a parlé grec jusqu'au XIe siècle, a bien sa race tranchée et pure.

Cette race n'a pas été modifiée par les invasions normandes, françaises ou espagnoles. Les Normands de Roger et les Français de Charles d'Anjou n'ont fait que traverser le royaume de Sicile. Normand, je me suis amusé, au Grand-Archive du couvent de San Severino, à noter les noms de mes compatriotes venus avec les d'Hauteville à la fin du XIe siècle et au commencement du XIIe. Eh bien ! vers le milieu du XIIe siècle, les familles normandes presque toutes s'étaient éloignées. Le registre où sont notés les dons pour la 3e croisade, en chevaliers, hommes et deniers, n'indique que de rares noms neustriens parmi les donateurs. Les braves guerriers s'étaient empressés de vendre les fiefs octroyés par Guiscard, d'empocher l'argent et de retourner au doux pays de France. Les Souabes ont tous repris le chemin de l'Allemagne à la suite de l'empereur Frédéric II.

Dans le grand-archive, je n'ai trouvé aucune note indiquant l'établissement d'une famille souabe à Naples. Les Français de Charles d'Anjou, sauf de rares cadets, ont désigné en terre napolitaine un bailli et se sont rembarqués. Les procurations et les nominations de bailli existent encore et forment d'énormes liasses. Les Espagnols, à Naples, étaient en si petit nombre qu'il fut à peine possible, au moment de la révolte de Masaniello et de l'échauffourée du duc de Guise, d'en réunir deux compagnies pour renforcer, au château Saint-Elme, la garnison très faible. D'après les chroniqueurs, ces Espagnols étaient des employés venus avec leurs familles, et ne demandant qu'à retourner en Castille.

*
* *

Pourquoi ce pays est-il facilement abandonné par ceux que le hasard ou la guerre y ont amenés ? — Pourquoi le ciel si beau, la nature merveilleuse, n'ont-ils pas fasciné les hôtes en en faisant des Napolitains ? La seule explication est l'indiscutable aversion du Napolitain pour ce qui n'est pas napolitain. — Le mot : « Cette femme serait belle si elle était née ici », est, là-bas, une formule débitée très sérieusement. On fait le vide (et j'en sais quelque chose) autour de l'étranger qui a passé une vie entière à Naples et qui a été mêlé à tous les événements politiques et à nombre d'affaires. Pour l'habitant de l'Attique, autrefois, l'homme vivant à plus de dix stades d'Athènes était barbare ; pour tout Napolitain, c'est un crime, qu'on ne peut absoudre, de ne pas être natif de Naples ou tout au moins de race napolitaine. *Francese*, en patois napolitain, est l'équivalent d'idiot, quand le mot *francese* ne prend pas une acception honteuse. *Inglese* est l'équivalent de fou ; *Tedesco* veut dire brute, et *Spagnuolo* est une injure.

Donc la race ne s'est pas mélangée ; mais elle s'est amollie par quarante siècles de bien-être. Naples est une des villes les plus antiques du monde. Elle existait avant la guerre de Troie. Le mythe des sirènes conduisant les vaisseaux sur des récifs, n'est-ce pas l'histoire poétisée d'un port où les belles filles ruinaient les matelots frais débarqués ? Avant les sirènes, avant de s'appeler Parthénope, Naples, existait, paraît-il, sous le nom de Phorcos, si nous acceptons le témoignage de Lycophron. La race, affinée par quatre mille ans de jouissances citadines, par la richesse de la fertile Campanie, par un climat où le froid n'est jamais intense, est devenue nerveuse et chlorotique. Elle est composée d'individus capables de hardiesse, d'héroïsme, au moment de la surexcitation, incapables de résistance.

L'Art, cette pierre de touche infaillible, certifie ces données. Prenez les œuvres des grands artistes napolitains : les tableaux des Salvator Rosa, des Giordano, des Solimène, les statues de Naccarino et du Bernin, les partitions de Piccinni ou de Mercadante : à côté de traits indiscutables de génie, on peut noter de rebutantes imperfections. Ces maîtres n'ont pas connu l'enthousiasme lent, continu, persistant, qui permet de donner à l'œuvre, par un patient polissage, toute la beauté possible. Ils ont eu un feu violent et vite éteint ; ils ont bondi comme des corybantes, ou se sont étendus à l'ombre, comme Tityre... Notre contemporain, le commandeur Morelli, qu'on proclame, en Italie, un artiste hors ligne, a de fort bons tableaux à son acquit et de véritables horreurs à son débit.

Comment s'expliquer que le même artiste dessine le mardi et ne dessine plus le mercredi ; soit cru, tapageur aujourd'hui, après avoir été harmonieux hier ?

M. di Giacomo écrit, avec la même plume, un petit chef-d'œuvre de sentiment et de forme, le *Monasterio*, et je ne sais quelle chanson plus que banale...

La production du sol a quelque analogie avec ces manifestations de l'Art humain. Le vigneron napolitain ne peut créer un type constant : tel terroir donne, d'une année à l'autre, du nectar ou de la piquette. — Qui sait si une force inconnue, latente, n'influe pas sur les modes d'expression de l'âme humaine et sur la végétation de la flore ? Qui sait si le chêne ne devait pas, par une loi d'harmonie, abriter le Celte rude et dur ; si le laurier-rose ne devait pas étendre ses rameaux chargés de fleurs sur le front de Léda et d'Hélène Tyndaride ; si le peuplier tremble, nerveux et mou, agité de frissons au moindre souffle, ne doit pas être l'arbre type de la campagne napolitaine ?

Malgré ses défauts, j'aime et j'estime le Napolitain. Il a une vertu que je place au-dessus de toutes les vertus : il est charitable.

Dans aucun pays on n'a fait autant, on ne fait autant pour la bienfaisance. Dans le même quartier, dans la même rue, que dis-je ? dans la même maison, habitent, là-bas, le riche et le pauvre. L'opulent voit ainsi les malheurs du misérable, les comprend et les allège. A Paris, il y a des quartiers somptueux, des quartiers à hôtels où un misérable n'ose pas mettre le pied. Un homme dépenaillé nous semble un vicieux ou un roublard spéculant sur la pitié. A Naples, les hôpitaux ont été fondés par de très grands seigneurs qui ont réservé *in æternum*, pour leurs descendants, la charge d'infirmiers. Un prince se fait gloire de porter une tasse de bouillon à un malade... Un jour, aux *Pellegrini*, près du lit d'un mendiant blessé, il y avait, avec moi, deux ducs authentiques...

A Paris, nos grands seigneurs, ou ceux qui se

disent tels, n'ont jamais, je crois, été vus à l'Hôtel-Dieu... S'ils savaient que de haine, que d'envie, ils effaceraient en témoignant un peu de commisération!... s'ils mettaient à leur acquit une dette de reconnaissance!... Notre pays, où l'on écrit sur les monuments publics *Égalité et Fraternité*, sans doute parce que ce n'est guère gravé dans les cœurs, est en train de se fractionner en castes; et ces castes deviendront irréconciliables. L'État, en concentrant dans ses mains jusqu'à l'assistance publique, a commis un crime de lèse-nation : il a brisé le pont qui réunissait le palais du riche et la maison du pauvre.

[945.7] D'AGIOUT.

THÉATRES

THÉATRE DES LETTRES : *l'Héritage*, comédie en trois actes, de M. L. Lafon.

Parmi tous les « Théâtres à côté » que ces dix dernières années ont vus éclore, le *Théâtre des Lettres* mérite une mention particulière. D'abord, s'il faut en croire les programmes, il est patronné par MM. Henri de Bornier, François Coppée, Jules Simon Sully Prudhomme, Édouard Pailleron. Tous académiciens, comme vous le voyez. Certains de ces noms doivent être surpris d'être accouplés ensemble, et nous de les voir accouplés. M. Sully Prudhomme « pensant » de même que M. Édouard Pailleron! M. Jules Simon de même que M. de Bornier! Au moins se sont-ils réunis, un jour, dans une même pensée : que le Théâtre des Lettres manquait à notre gloire. Ils l'ont fondé, ou « patronné ». Et cela prouve du moins que ces esprits d'ordres divers se sont une fois trouvés réunis par l'amour de la littérature. C'est donc presque un chef-d'œuvre que le Théâtre des Lettres a fait là. Je crains que ce ne soit le seul.

Cela, il est vrai, ne suffirait pas à distinguer de ses pareils le Théâtre des Lettres. Ni le Théâtre des Escholiers, ni l'Œuvre, ni même le Théâtre-Libre n'ont encore donné le chef-d'œuvre attendu. Il n'en est pas moins vrai qu'ils essayent. Même ils sont, chaque fois, convaincus que le chef-d'œuvre est venu. Ce n'est pas pour aujourd'hui? — Alors ce sera pour demain.

Est-ce aujourd'hui?... Non; pas encore.
— Alors, le Prince ôte ses gants.

En attendant, les fournisseurs ordinaires échangent des formules admiratrices et se donnent du génie. Et cela ne fait de mal à personne.

Ce qui particularise le Théâtre des Lettres, c'est qu'il n' « essaye » pas. Intimidés, je pense, par la sagesse glorieuse de ses patrons, ses directeurs ne semblent guère croire aux chefs-d'œuvre préconçus. Doucement, avec un régulier mouvement de bascule, ils oscillent de l'Odéon à Déjazet. Les pièces qu'ils donnent, si elles étaient un peu meilleures, pourraient être jouées sur l'une ou l'autre de ces grandes scènes. Et c'est pourquoi, sans doute, la critique se désintéresse un peu de leurs tentatives. Elle estime que la seule utilité, le seul intérêt des Théâtres à côté, c'est leur hardiesse et parfois même leur parti pris. On donna, l'an dernier, au Théâtre des Lettres, un honnête drame gaulois, dont la vertu soporifique n'était guère inférieure à celle du *Vercingétorix* de M. Cottinet. Cette fois, c'est une comédie-vaudeville du genre tempéré. Alors à quoi bon? C'est des exercices scolaires, quelque chose comme ces représentations que l'on donnait jadis le jour des distributions des prix. Attendons que les auteurs aient fini leurs études. Il n'est jamais venu à l'idée d'un père de faire « un service de presse » pour la première dent de son fils, sous prétexte que ce fils, un jour, sera peut-être de l'Académie française...

Propos de renchéris! Les divertissements littéraires sont choses honorables, même imparfaits. Le Théâtre des Lettres n'excite pas un intérêt passionné; je sens que, pour moi, je me consolerais de sa disparition. Mais tant qu'il existe, et tant qu'il veut bien nous convier à ses petites fêtes, je ne vois pas pourquoi nous n'en dirions pas un mot, — puisque aussi bien la semaine est vide.

Donc, voici l'*Héritage*, comédie en trois actes, de M. L. Lafon.

Dussardier est un ancien vétérinaire. Il négligeait ses « pratiques », au grand désespoir de sa femme et de sa fille Louise. Il perdait son temps à traîner dans les cafés et à parler politique. Cela fit qu'aux élections suivantes il fut élu député. A la Chambre, il siégea, comme il convient, tout au haut de l'extrême gauche, et fut un des membres les plus distingués du groupe socialiste. Pour le moment, et de concert avec son collègue et ami Chavanon, il prépare un projet de loi à sensation. Plus hardi, ou plus sincère que d'autres politiciens, Dussardier ne se contente pas d'imposer les héritages, il les supprime. A la mort de chaque citoyen, les biens d'iceluy feront retour à l'État, ce qui supprimera les avantages scandaleux dont jouissent les citoyens économes. Car vous entendez bien que, puisque Dussardier dépense tout son revenu, et ne pourra rien laisser à sa fille, il est contraire à l'égalité qu'un autre puisse laisser davantage. J'ajoute que l'état d'esprit socialiste, — c'est-à-dire l'égalité comprise à rebours, et aussi

le raisonnement absolu appliqué aux choses les plus relatives du monde, — a été rendu sans bienveillance, mais non sans quelque justesse, par M. L. Lafon. Donc, plus d'héritages; c'est une affaire réglée.

Mais, et ceci n'a rien de tout à fait inattendu, au moment précis où Dussardier repasse son discours, il apprend qu'un de ses cousins éloignés vient de mourir en lui léguant toute sa fortune, laquelle s'élève à une dizaine de millions. Rendons cette justice à Dussardier que son premier mouvement est de refuser. Lui, l'auteur de la proposition tendant à supprimer l'héritage, accepter pour lui-même un héritage de cette valeur!... Dussardier, il est vrai, sait parfaitement que sa femme l'obligera à accepter; cela ne fait pas disparaître tout à fait sa vertu; cela en rend seulement l'exercice plus aisé. Il se résigne. Dix millions! C'est le « Vous m'en direz tant! » de Mme Narasly dans *Grosse fortune*. Il est bien un peu embarrassé quand Chavanon survient. Mais qu'importe! Comme il a été obligé par sa femme d'accepter l'héritage, il sera obligé aussi par sa fortune de « changer de relations ». Il ne pourra plus voir Chavanon; et dès lors, ce que Chavanon pense de lui, lui devient indifférent ou à peu près. La joie ahurie du ménage Dussardier, son embarras frémissant devant tant d'argent, l'importance subite que lui donne cette richesse inattendue, et aussi l'embarras, presque la gêne qu'il éprouve en face de ce monceau d'or, tout cela a été assez bien traduit par l'auteur. C'est un vaudeville teinté de comédie, avec quelques gaucheries, mais des traits assez justes et comiques... C'est un premier acte honorable; mais c'est si facile à faire, un premier acte!.. — Arrivons au second.

Sachez d'abord, et vous vous en doutiez peut-être, que Louise Dussardier a un amoureux. Julien Mareuil est un gentil garçon, plein de délicatesse et d'ardeur au travail. Il aimait Louise depuis longtemps; mais n'ayant ni fortune ni situation, il n'avait pu l'épouser. Il est venu à Paris, s'est mis courageusement à la besogne; il est entré dans une maison de commerce où il gagne cinq ou six mille francs. C'est un parti honorable. Il demande la main de Louise; on la lui accorde... Et c'est à ce moment que les dix millions tombent sur le ménage Dussardier.

Mareuil comprend que son amour et ses six mille francs paraîtront insuffisants à la famille. Dussardier, du reste, l'expédie lestement. Louise pleure, Mareuil s'évapore, et Dussardier fait une scène à sa fille. Avec trois cent cinquante mille livres de rente, on ne peut épouser un petit employé. Le mari qu'il lui faut, c'est un « homme du monde », un prince, un duc... Elle n'a qu'à choisir. Et Dussardier choisit pour elle, naturellement. Nous avons vu, au premier acte (où il était assez maladroitement amené), un certain comte de Lavardin, collègue de Dussardier à la Chambre, groupe des ralliés. C'est sur lui que Dussardier a jeté son dévolu. Conformément à la tradition théâtrale, Lavardin, viveur sympathique et impertinent, a mangé sa fortune et ne voit dans ce mariage qu'un moyen de se remettre à flot... Je dois dire que toutes les scènes entre Lavardin et sa mère, avec ou sans les Dussardier, me semblent assez mauvaises, presque insupportables de convention. Ajoutez que la comédienne chargée du rôle de la comtesse manque un peu de distinction, et vous comprendrez l'effet que font dans sa bouche les: « Dans notre monde... » par où se particularisent les « nobles de théâtre »...

Voici donc le mariage conclu. Mais Dussardier, tout en devenant dix fois millionnaire, n'a pas cessé d'être socialiste. S'il comprend le socialisme autrement, d'une manière plus « élevée », il est toujours soucieux du sort des humbles; sa fortune lui permet de s'en occuper plus utilement que jadis. Même, il trouve là une excuse et comme une justification de sa « trahison » du premier acte. Hériter, quand on a proposé de supprimer l'héritage, c'est un peu vif. Mais la preuve que l'héritage peut avoir du bon, c'est que celui qu'il vient de faire lui donne le pouvoir de secourir les malheureux. Pas d'aumône: non; l'aumône dégrade celui qui la reçoit. Mais des œuvres utiles, ce qu'on appelle le socialisme pratique. Le baron Éphraïm lance une grosse entreprise de logements ouvriers: Dussardier y met la moitié de sa fortune. « Je crois bien, lui dit Chavanon, cela te rapporte dix pour cent, et dans vingt-cinq ans tu rentreras dans ton capital! » Je dois dire que Dussardier ne nie pas. Et cela est d'une assez juste observation: un peu vaudevillesque peut-être, mais agréable.

Vous devinez la suite. Le baron Éphraïm a levé le pied. Dussardier non seulement perd tout ce qu'il lui avait confié, mais est responsable pour les trois quarts non encore versés sur les actions. C'est la ruine. Une seule ressource lui reste: mettre sur la tête de sa femme ce qui a échappé à Ephraïm; son notaire lui a affirmé que cela se faisait toujours. Pourtant Dussardier hésite. Il hésite un peu, ce me semble, comme il hésitait tout à l'heure pour l'héritage: avec l'arrière-espoir que sa femme l'obligera. Il est ébranlé, à demi convaincu; il va céder... Mais une lettre du notaire le prévient qu'Éphraïm ayant été mis en faillite, l' « opération » est devenue impossible. Tout aussitôt Dussardier se ressaisit. Il fera son devoir, tout son devoir (puisqu'il ne peut plus faire autrement); il doit, il paiera! Et quand les Lavardin affolés lui demandent s'il n'y a pas quelque moyen de sauver un peu de cette fortune qu'ils convoitent,

il répond noblement : « Je n'y ai pas même songé ! » La scène est bonne. Il ne lui manque, comme à toute la pièce, qu'un peu plus d'originalité et une observation peut-être un peu plus directe... Telle qu'elle est, la comédie de M. Lafon, si elle n'est pas très personnelle, n'est pas ennuyeuse. Ce qu'il y a de plus faible, d'assez désagréable même, c'est les Lavardin. Mme Dussardier n'est qu'un personnage de vaudeville. Mais Dussardier, avec ses revirements un peu prévus, est un assez bon personnage de comédie. Je ne vois pas pourquoi l'*Héritage*, avec quelques modifications, ne pourrait pas être joué sur un vrai théâtre.

L'interprétation est excellente avec M. André Michel, le comédien connu; bonne avec Mme Barny (Mme Dussardier), MM. Deauvilliers (Lavardin), et Deligne; suffisante avec Mme Desvergers et M. Schultz; insuffisante avec Mme Daubrive (la comtesse).

... J'oubliais de vous dire que, finalement, Louise épouse son amoureux. Mais vous l'avez deviné. — C'est un peu le défaut de l'*Héritage;* on devine trop facilement...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

La montagne en marche.

Les montagnes des Cévennes ayant entendu dire qu'il faut aller de l'avant, toujours de l'avant, se mettent en devoir d'obéir au mot d'ordre général. Le mont du Gouffre a ouvert la marche : il avance à vue d'œil. Des trains de plaisir sont organisés, et ils amènent à Grand'Combe cinq mille personnes par jour, avides de considérer la montagne qui se remue sur sa base et qui va de l'avant comme un député d'arrondissement.

C'est un comble et un grand comble, qui mérite en effet d'être vu de près; le Gardon, affolé de l'approche de la montagne qui commence à faire irruption dans son lit, se jette dehors pour lui laisser toute la place, peu soucieux d'un embrassement aussi formidable.

La Compagnie du chemin fer se hâte de dresser des barrages pour préparer au petit Gardon un autre lit où il pourra être tranquille, et elle s'empresse de déblayer le terrain sur le passage du monstre, sauvant tout ce qu'elle peut sauver de la catastrophe imminente.

Gaston Deschamps dit quelque part que la grande question théâtrale de notre époque, c'est le lit, et en donne des exemples ; mais il a oublié le lit du Gardon, où la montagne va accoucher de son néant.

Car voici ce qui se passe aux yeux des vingt mille spectateurs accourus pour contempler la marche de la montagne, c'est que plus elle avance, plus elle diminue, plus elle s'abaisse, plus elle incline sa tête altière et ses robustes épaules; elle glisse, elle s'éboule, non pas tout d'un coup, mais avec une majestueuse lenteur ; quand elle aura été ainsi de l'avant pendant quelques jours encore, il y aura un grand krach, et il n'y aura plus de montagne.

Moralité : les montagnes qui veulent aller de l'avant, au milieu des applaudissements de la foule enthousiaste, se rapetissent en marchant et ne tardent pas à s'égaliser avec la plaine.

Mais, plus ou moins, toutes les montagnes marchent et marcheront ; les Cévennes sont prises aujourd'hui d'une furieuse envie d'aller vite : les Alpes et les Pyrénées montrent plus de patience, mais elles entreront à leur tour dans la marche générale, et, morceau par morceau, elles sont destinées aussi à s'égaliser à l'humble sol, dans la platitude universelle.

Un jour viendra où ces aristocratiques montagnes seront des plants de choux et de navets, et, sur des routes toutes droites, passeront les bicyclettes où furent la Jungfrau et le Canigou.

Les ingénieurs aident fiévreusement au lent travail de la nature par les tunnels dans lesquels ils lancent à toute vapeur des trains de dix mille tonnes. Les massifs colossaux, percés de trous comme des écumoires, seront bien allégés dans leur marche; ils pourront courir comme des fantassins qui ont déposé leurs bagages. On verra une grande époque historique, où les dernières montagnes qui auront résisté jusqu'alors s'écrouleront en très peu de temps les unes après les autres. Les imaginations artistes seront privées de leurs plus pures jouissances. C'est alors que notre globe sera devenu le grand potiron prédit par le poète, mais sur cette surface unie, il y aura, espérons-le, des choux et des navets pour tout le monde.

Quatre squelettes et une bouteille.

Les journaux américains publient une dépêche de Wheeling, dans la Virginie, annonçant qu'on vient de découvrir dans une mine abandonnée quatre squelettes et une bouteille.

Quels sont ces squelettes ? Quelle est cette bouteille ?... Attendez. On a vidé la bouteille de la terre dont elle était embarrassée, et on a trouvé un papier sur lequel était écrite l'histoire des squelettes.

« 2 *novembre* 1863. — La mine s'est effondrée (encore par la faute d'une montagne qui marche). Nous sommes prisonniers. Ni eau ni aliments. Voici le huitième jour de notre enprisonnement.

« 4 *novembre.* — Ewing et Akelson viennent de tuer Ayres et dévorent son cadavre.

« 6 *novembre*. — Ewing a tué Akelson, il brandit son couteau et danse comme un fou.

« 7 *novembre*. — J'ai tué Ewing, qui voulait me tuer, et je renferme ce récit dans une bouteille. — J. Odney. »

Quatre autres squelettes et une cruche.

Nos arrière-neveux trouveront un jour dans des mines abandonnées quatre immenses squelettes et un bocal quelconque, et dans ce bocal un journal où ils liront :

« 24 *février* 19... — L'État s'est effondré. Ni eau, ni aliments. Ni lois ni libertés. Voici le dixième mois de notre emprisonnement.

« 14 *juillet* 200... — Le radical et le progressiste viennent de tuer l'opportuniste et dévorent son cadavre.

« 15 *août* 20... — (Les derniers chiffres sont toujours illisibles, par un jeu singulier de la nature.) — Le radical a tué le progressiste. Il brandit son couteau et danse comme un fou.

« 4 *septembre* 2.... — J'ai tué le radical qui voulait me tuer et je renferme ce récit dans une cruche. — Le socialiste. »

*
* *

A propos des folies-vaudeville, des folies-variétés, des folies-opérettes qui portent sur tous nos théâtres leurs imbroglios désordonnés et saugrenus, je me souviens d'avoir lu, il y a bien longtemps déjà, cette sage réflexion du sage M. Francisque Sarcey :

« Le gros public ne sent pas le besoin de comprendre exactement ce qu'on lui montre, de se l'expliquer, de s'en rendre compte. Il se laisse emporter par le mouvement de la pièce, ce mouvement fût-il absolument fou et incompréhensible... »

Oh ! que c'est vrai ! Non, le public n'a pas besoin de comprendre exactement ce qu'on lui montre. Mais qu'il y ait du mouvement, et que les montagnes marchent, et qu'elles se couchent dans le lit des fleuves, et que les fleuves débordent et qu'ils ne trouvent plus de lit, — tout est là !

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Le Miroir de l'esprit nouveau.

Le livre que M. Spuller vient de faire paraître sous ce titre : *Hommes et choses de la Révolution*, est formé, comme il le dit dans son avant-propos, d'un certain nombre d'articles qui ont paru à de longs intervalles, les uns déjà anciens, les autres tout récents ; mais on pourrait doubler et tripler l'étendue de ces intervalles, les élargir de cinquante années et davantage, on sent que les articles resteraient tels qu'ils sont ; ils se présentent avec une sorte de caractère d'immuabilité, dans une forte langue qui ne change pas, qui ne s'est pas mise en quête des variations de la mode et du bel air, taillés d'une seule pièce et comme d'un bloc dans la pensée de l'écrivain. Ce sont des « articles », puisque le mot est consacré, et ce sont en effet des pièces diverses sans autre lien qu'une philosophie générale de la Révolution française, mais « articles » de cette époque que j'appellerais l'époque classique du journalisme français et où se retrouve tout vivants l'esprit, la physionomie, les gestes, l'attitude, la langue, la manière de voir et de sentir du parti républicain classique, tel qu'il sortit de la méditation habituelle des actes de la Révolution et des luttes activement poussées contre la dictature du second Empire.

Quand on quitte la lecture des journaux d'aujourd'hui et des livres d'aujourd'hui pour ouvrir le volume de M. Spuller, ou quand on le laisse pour retourner aux pages écrites et imprimées à l'heure actuelle, il semble qu'on passe d'un monde à un autre, d'un temps à un autre temps. Toute « l'écriture » a changé ; l'arrangement des mots, la composition, les sentiments qui s'y reflètent, « l'état d'âme » qui s'y découvre, tout est autre. Au profit de qui et de quoi ce changement ? Et aussi pour la diminution et le désavantage de qui et de quoi ? Ce sont des questions auxquelles il faut répondre avec une extrême réserve, si l'on n'est pas un fat.

Je laisse à d'autres le périlleux honneur, que je n'ambitionne pas, de déclarer publiquement la faillite des partis, la banqueroute de la législation ou de la doctrine. Les syndics abondent : l'un a déjà fait le compte de la science et l'autre le compte de la Révolution ; un autre encore le compte de l'Église et du christianisme lui-même tout entier. Ils ont tout relevé, noté, additionné : voici le tableau des profits et des pertes, la colonne du doit et la colonne de l'avoir ; tout tient sur une feuille de papier : nul doute possible, c'est la débâcle ! Science, révolutions, religions, poésie, continueront de se jouer et d'évoluer dans l'infini, braves syndics et commissaires-priseurs, quand vous aurez fini depuis longtemps l'addition de vos jours. Il n'y a qu'une faillite qui soit sûre, homme, c'est la tienne, à un moment donné, et la mienne.

De tout ce que nous voyons s'agiter autour de nous, de cette multitude d'atomes et de molécules qui se recherchent ou se repoussent furieusement, va-t-il se former un monde nouveau, — un second monde nouveau, le premier étant celui qui s'est formé des éléments de la Révolution française ? Je le sou-

haite et je l'appelle. Mais c'était déjà bien beau et glorieux pour la France, d'avoir été capable de créer un seul monde nouveau, et lui en demander deux, coup sur coup, à cent ans de distance, c'est peut-être se montrer exigeant, même pour ce pays.

En tout cas, M. Spuller s'est fait le prêcheur d'une politique nouvelle et d'une nouvelle société; et il est tout à fait singulier et remarquable à quel point ses livres, qui sont lui-même, entier, de cœur et d'esprit, sans restriction et sans réserve, portent le sceau magistral, le cachet distinctif du plus pur esprit classique et doctrinaire de la Révolution française, telle que l'a comprise et enseignée la forte école qui en est issue.

Ce n'est pas un paradoxe, encore moins une contradiction. Les adeptes traditionnels de la Révolution française et de la République se sont toujours distingués par leur conception de renaissance et réforme perpétuelle, universelle en faveur de tous les peuples et de l'humanité entière. Ils se sont fait la Révolution, leur Révolution, si grande et si large, qu'elle contient tout l'avenir du monde. C'est un beau rêve. Ils y ont mis toute science, tout art, toute liberté et même toute religion. Qui leur en fera un crime? Au point de vue de la simple habileté pratique, leur conception est admirable, elle sauve la Révolution, quoi qu'il arrive, de toute interruption et déchéance, en faisant la Révolution tout simplement immortelle, comme elle est universelle. Ils disent, M. Spuller dit en chacun de ses articles que la Révolution n'est pas finie et qu'elle se continue toujours. Le voilà en règle avec le destin. Tout ce que l'on peut attribuer de plus hardi, de plus osé à ce que l'on appelle l'évolution contemporaine, n'intimidera pas les esprits qui se sont accoutumés à ces pensées.

Dans ces pages écrites au jour le jour, suivant les circonstances et selon que des livres ou des études paraissaient sur les hommes et les choses de la Révolution, sur le 14 juillet, sur la Bastille, sur Sieyès, ou Mirabeau, ou Lafayette, — car M. Spuller prend prétexte de tout pour écrire sur le sujet qui l'absorbe, — les lecteurs rencontreront sans cesse les expressions de société nouvelle, de monde nouveau, d'esprit nouveau; c'est le style même et l'esprit même de la Révolution française. Les nouveaux venus à la vie publique n'étaient pas les seuls, ce sont des Lafayette et des Adrienne de Noailles que M. Spuller nous montre « tout animés de cet esprit nouveau qui agitait leurs contemporains ». Sieyès, dans les hardiesses de ses nouveautés, disait déjà l'*art social*, tout comme on le dit à présent.

Mais il est clair que l'esprit nouveau, pour mériter son nom, doit être toujours nouveau, c'est-à-dire se renouveler toujours; et s'il ne se renouvelle pas, il meurt bientôt, il perd sa vie d'esprit.

Ce livre d'une forme si nette et si droite, cette « écriture » au physique et au moral, d'une sûreté, d'une pureté, si grandes, est comme un parfait miroir où je retrouve les traits de l'esprit républicain originel le plus authentique; mais on y voit en même temps, par un jeu de lumière, s'estomper la figure moins accentuée et plus pâle d'un autre esprit qui ressemble au premier comme un frère. Les lecteurs pourront rechercher dans ces pages de précieux renseignements historiques et bibliographiques, des considérations simples et larges sur la Révolution française : c'est cette double vision qui m'a surtout intéressé.

HECTOR DEPASSE.

Le Jubilé du baptême de Clovis.

Il y a cette année quinze siècles que Clovis, en se convertissant avec son peuple au catholicisme, a assuré aux Francs la domination en Gaule et a jeté les bases de cette alliance entre la royauté française et l'Eglise catholique qui devait être un des caractères essentiels de notre histoire. Il était inévitable qu'au milieu de tous les anniversaires et centenaires que nous célébrons depuis 1887 (1), on eût l'idée de célébrer, après les anniversaires révolutionnaires, cet anniversaire religieux. Cela était d'autant plus naturel que, depuis quelques années, la science historique a fait d'excellentes recrues, soit dans les rangs du clergé, soit parmi les laïques croyants, et que la science catholique (pour employer une expression que nous n'aimons guère, car la science ne souffre aucune épithète de ce genre et n'a ni religion ni nationalité) est avide de profiter de toutes les occasions pour manifester les progrès très réels qu'elle a faits. Deux ouvrages ont été publiés à l'occasion du jubilé du baptême de Clovis : le *Clovis* de M. G. Kurth et *la France chrétienne dans l'histoire*.

Le *Clovis* de M. Kurth, publié par la maison Mame et illustré avec infiniment de goût et de science, est un livre remarquable à beaucoup d'égards, dont la lecture cause une constante impatience. On est agacé, irrité de voir tant de science, tant de critique, tant d'intelligence historique et même de talent d'exposition gâté par un parti pris et des préjugés qui donnent à l'œuvre tout entière une couleur fausse et conventionnelle. — M. Kurth a consacré aux sources de l'histoire mérovingienne d'importants articles critiques, et il traite à la fin du présent volume des sources du règne de Clovis dans un appendice excellent. Son *Histoire poétique des Mérovingiens*, quelque excessives que soient sur plusieurs points les conclusions qui y sont présentées, est cependant un livre d'une réelle valeur. M. Kurth était donc préparé d'une

(1) Je dis 1887 et non 1889. Ce sont les protestants qui, les premiers, ont célébré un de ces centenaires fin de siècle, celui de leur rentrée dans leurs droits de citoyens français après un siècle de proscription.

manière toute particulière à la tâche qu'il a entreprise. Malheureusement, cet érudit si habile à découvrir dans les textes du VIe siècle les moindres traces de légendes populaires et poétiques montre une singulière crédulité à l'égard des légendes ecclésiastiques; il écarte comme dépourvus d'authenticité les récits qui nous présentent dans toute leur sauvagerie les mœurs d'un Clovis et il raconte l'histoire de ce chef barbare sur le ton de dévotion que l'Église a pris pour célébrer celui qui a vaincu l'arianisme et assuré le triomphe du catholicisme en Gaule. Rien de plus touchant, de plus édifiant que le ménage de Clovis et de Clothilde. La conversion de Clovis au milieu de la bataille contre les Alamans, qui, même en acceptant pour historique le récit de Grégoire de Tours, n'est qu'un marché proposé au ciel, devient un élan de foi et d'amour. Comment M. Kurth, qui sait par Grégoire de Tours ce qu'était après soixante ans de christianisme la piété d'un Gontran, a-t-il pu faire de Clovis un saint Louis Grandisson? Et comment peut-il comprendre que de ce ménage modèle de Clovis et Clothilde soient sortis les brutaux et sauvages conquérants qui ont massacré leurs neveux pour agrandir leur royaume? Il oublie que, pour Grégoire de Tours, Clotaire est un prince pieux et craignant Dieu, tout comme Clovis. Croit-il vraiment grandir Clovis en le peignant avec les couleurs de convention adoptées par les hagiographes et en acceptant la thaumaturgie enfantine de leurs naïfs récits? Clovis nous apparaît bien plus grand si nous lui laissons sa rudesse barbare, guidé dans sa politique comme dans sa foi par des intérêts très immédiats et très précis, par un vague instinct d'avenir et l'attrait mystérieux de puissances surnaturelles. L'Église même nous apparaît plus grande et son œuvre plus surprenante si on nous montre de quelles réalités grossières elle a dû se dégager pour faire de la France de Clovis celle de Charlemagne et de celle de Charlemagne celle de saint Louis. Plus on grandit l'élément surnaturel, plus on diminue l'élément humain dans cette histoire et plus aussi on lui enlève de son intérêt, de sa couleur et de sa beauté.

On pourrait adresser la même critique, bien qu'à un moindre degré, à la *France chrétienne dans l'histoire*, que vient de publier la maison Didot (1).

Des chapitres de ce livre, aucun n'est sans valeur, et quelques-uns sont de tout à fait premier ordre. La conclusion de M. Etienne Lamy est un des morceaux les plus éloquents, les plus fortement écrits que nous ayons lus depuis longtemps; M. Boulay de la Meurthe a parlé du concordat avec cette précision de connaissances et cette finesse qui donnent tant de prix à tout ce qu'il publie; M. Doumic a très habilement démêlé dans la littérature du XVIIe siècle un fonds de conceptions chrétiennes qui dirige la pensée de presque tous les écrivains, malgré leur rationalisme, leur esprit classique et leurs préjugés contre le moyen âge; M. Baudrillart a fait une étude profonde, pleine d'aperçus justes et fins sur les causes qui ont empêché le protestantisme de triompher au XVIe siècle, et je ne pense pas que jamais prêtre français ait parlé des huguenots avec un effort plus visible d'impartialité. Je signalerais encore les belles pages de M. Pératé sur l'art chrétien du moyen âge, celles de M. Delaborde sur les sources de notre histoire, celles de M. Fournier sur Hincmar et bien d'autres encore, si je ne craignais, en attirant l'attention sur certaines parties du livre, de paraître faire du reste moins d'estime que je n'en fais en réalité. Or, ce qui constitue le mérite de ce volume, c'est l'unité même de la pensée qui l'anime, l'harmonie avec laquelle des esprits très divers ont travaillé à la même œuvre. En le lisant, on verra ressortir avec vigueur le rôle capital joué par l'Église dans notre histoire et par la France dans l'histoire de l'Église. C'est à l'Église en grande partie que les Francs ont dû d'être en Occident les propagateurs de la civilisation de Clovis à Charlemagne, d'exercer au XIIe et au XIIIe siècle une hégémonie politique, intellectuelle, artistique et morale sur l'Europe entière. C'est la France qui a été le plus puissant foyer de la vie monastique du Ve au XIIe siècle; si, du XIIIe au XVIe siècle, d'autres nations ont donné à l'Église ses plus actives milices, la France a repris au XVIIe, puis au XIXe siècle, la direction du mouvement religieux catholique et a donné au catholicisme ses apologistes les plus puissants. Un pays qui a eu des rois comme Charlemagne, Louis le Pieux et saint Louis, des hommes d'État comme Hincmar, Suger, Richelieu, des héros comme Godefroy de Bouillon et Jeanne d'Arc est un pays où l'Église a été mêlée intimement à la vie nationale; elle y joue un rôle si essentiel que les moins moraux et les moins pieux de nos souverains, François Ier, Louis XIV et Napoléon, ont

(1) Les titres des chapitres diront assez l'intérêt du livre et la valeur des divers morceaux qui le composent. Les noms des écrivains qui se sont groupés autour de Mgr Langénieux pour célébrer les *Gesta Dei per Francos* montrent tout ce qu'il y a aujourd'hui de science et de talent parmi les écrivains qui font expressément profession d'orthodoxie catholique, et il eût été aisé de trouver encore beaucoup d'autres collaborateurs tout aussi bien qualifiés : Duchesne, *la Gaule chrétienne sous l'Empire romain*; Kurth, *le Baptême de Clovis*; Smedt, *la Vie monastique dans la Gaule au VIe siècle*; Imbard de la Tour, *les Francs et la défaite de l'islamisme*; Fabre, *les Carolingiens et le Saint-Siège*; Roy, *Charlemagne*; Fournier, *Hincmar*; Sepet, *Adalberon, l'Église de Reims et l'avènement des Capétiens*; Lecoy de la Marche, *Suger*; Gautier, *la Chevalerie*; Chénon, *l'Ordre de Cluny et la réforme de l'Église*; Vogüé, *les Croisades*; Klein, *les Chansons de gestes*; Julleville, *les Mystères*; Delaborde, *l'Église et les sources de notre histoire*; Jordan, *les Universités*; Pératé, *l'Art chrétien au moyen âge*; Wallon, *Saint Louis*; Valois, *le Roi très chrétien*; Beaucourt, *Jeanne d'Arc*; Baudrillart, *la France catholique en face du protestantisme au XVIe siècle, la Papauté et la conversion de Henri IV*; Largent, *les Congrégations séculières et la réforme du clergé français au XVIIe siècle*; Pisani, *la France et les missions catholiques sous l'ancien régime*; Doumic, *l'Idée chrétienne dans l'œuvre philosophique et littéraire du XVIIe siècle*; Rébelliau, *la Chaire chrétienne au XVIIe siècle*; Broglie, *les Bénédictins français*; Sicard, *l'Église de France pendant la Révolution*; Boulay de la Meurthe, *le Concordat de 1801*; Ollé-Laprune, *la Vie intellectuelle du catholicisme en France au XIXe siècle*; Beurlier, *les Œuvres catholiques en France au XIXe siècle*; Goyau, *le Protectorat de la France sur les chrétiens de l'Empire ottoman*; Perraud, *le Cardinal Lavigerie*; d'Hulst, *la Vie surnaturelle en France au XIXe siècle*; Lamy, *Pie IX et Léon XIII*. Conclusion.

On remarquera que, parmi ces trente-quatre auteurs, nos Facultés des lettres et de droit sont autant représentées que les Facultés catholiques et le clergé; douze viennent de l'École normale, sept de l'École des chartes.

été néanmoins les protecteurs et les législateurs de l'Eglise et que de nos jours la question religieuse est au fond de toutes nos querelles politiques. Ce n'est donc pas à tort que les auteurs de la France chrétienne ont cherché à mettre en lumière le côté religieux de notre histoire, et ils l'ont fait avec science et talent.

L'ont-ils fait d'une manière tout à fait impartiale et conforme à la vérité historique? Je ne le pense pas. Un livre de ce genre, surtout avec la préface et la conclusion qui y ont été mises, a forcément l'allure d'une sorte de philosophie de l'Histoire de France. Or, quelle est ici cette philosophie? C'est que la grandeur de la France vient tout entière du catholicisme et de son union intime avec la papauté. Non seulement on ne parle dans ce livre qu'avec mépris de la Renaissance (1), du XVIIIe siècle (2) et de la Révolution, mais les mots mêmes de France chrétienne sont pris dans le sens le plus étroit. On ne se douterait guère, en le lisant, que ce qui a fait l'originalité de l'Église de France, son caractère propre, c'est son indépendance vis-à-vis du Saint-Siège, c'est le gallicanisme, de Hincmar à Bossuet (3); on ne se douterait pas que ce qui a fait la grandeur de nos Universités, c'est la liberté avec laquelle elles osaient discuter les questions de philosophie et même de dogme, opposer leur autorité à celle du pape et se mettre à la tête du mouvement de réforme dans l'Église (4). Surtout on ne se douterait pas que les idées chrétiennes ont eu en France des représentants dignes d'être admirés en dehors de l'orthodoxie catholique. Je ne parle pas des protestants, bien qu'on ait le droit de dire qu'au XVIe siècle le parti catholique ne peut opposer aucun de ses chefs ni au point de vue de la piété ni à celui de l'élévation morale à un Coligny, à un Th. de Bèze, à un La Noue, et qu'au XVIIe siècle Basnage, Abbadie, Claude et Jurieu valent bien, au point de vue chrétien, Bossuet ou Bourdaloue, et que Rohan vaut Richelieu. Mais, en laissant les huguenots de côté, est-ce que l'esprit chrétien ne se montre pas en l'Hôpital plus que chez les ligueurs; est-ce que les Jansénistes ne l'emportent pas au XVIIe siècle au point de vue de la véritable piété sur tous leurs adversaires? Et pourtant, le nom de Pascal n'apparaît, dans ce livre sur la France chrétienne, que d'une manière fugitive, presque honteuse et sous forme de prétérition, et l'on ose rendre le jansénisme responsable de l'impiété du XVIIIe siècle et représenter la lutte entre les Jansénistes et les Jésuites comme la lutte entre le monde (pour ne pas dire Satan) et Dieu! tandis que, comme l'a si bien montré M. Brunetière, Louis XIV, en chassant les protestants et en écrasant le Jansénisme, a privé la France des plus efficaces contrepoids qu'elle pût opposer à l'impiété ou au relâchement des mœurs. Ce qui fait la grandeur de notre histoire, ce qui a donné à la France son rayonnement intellectuel, c'est précisément les contrastes qu'elle offre, les luttes dont elle a été le théâtre. Oui, l'Eglise y a été grande et elle a été grande par l'Église; mais faites leur place parmi les grandeurs françaises à Abélard à côté de saint Bernard, aux Albigeois à côté des croisés, à Rabelais et à Montaigne à côté de Calvin, à Voltaire à côté de Bossuet. Qu'y a-t-il de plus beau que de voir après le tumultueux et fécond XIIe siècle, après le siècle d'Abélard, le serein épanouissement du XIIIe; après le XVIe siècle, dont toute la vie est dans la Renaissance et la Réforme protestante, la Réforme catholique du XVIIe siècle et le rétablissement de l'ordre politique et religieux, après les révoltes intellectuelles et les bouleversements politiques du XVIIIe siècle l'organisation de la science et la régénération morale des églises au XIXe? Qui donc pourrait sincèrement prétendre que la France eût joué le même rôle dans le monde, si elle fût comme l'Espagne restée obstinément fidèle à l'orthodoxie? Malgré toute la conscience, toute la science, tout le talent des auteurs de la France chrétienne, c'est une histoire châtrée et faussée qu'ils nous présentent, et, ce qui est plus grave, le point de vue auquel ils sont placés les condamne à une attitude ambiguë. Ils voient qu'il y a aujourd'hui dans toutes les églises et dans toutes les doctrines des hommes de bonne volonté désireux de s'unir pour travailler ensemble à l'amélioration matérielle et morale de la société et prêts à considérer l'Eglise catholique comme une des forces les plus puissantes pour cette œuvre de relèvement. Ils voudraient ne pas décourager ces sympathies qui, depuis quelques années, aspirent à s'unir avec un catholicisme tolérant et désintéressé; mais, en même temps, ils ne veulent rien abandonner des plus strictes doctrines ultramontaines.

Aussi les voit-on condamner le libéralisme, tout en le professant quand l'Église est persécutée; chercher à concilier les doctrines de Dupanloup avec celles de Veuillot, bien qu'avec quelque préférence pour celles-ci; repousser les superstitions trop grossières, tout en défendant celles que l'Église a fini par accepter; représenter enfin Léon XIII comme le continuateur naturel de Pie IX. C'est ce dernier point qui, je l'avoue, m'a le plus choqué. Prétendre que le Syllabus n'est pas autre chose que l'affirmation de cette vérité de bon sens que la souveraineté du peuple absolue est une tyrannie, et que la liberté absolue est l'anarchie, est un sophisme et une dérision. Le Syllabus n'a pas de sens ou il est la condamnation systématique de ce qu'on appelle les libertés modernes; et surtout il est l'affirmation que des théories intellectuelles sur la presse, sur les formes gouvernementales, peuvent être anathématisées au nom du dogme; c'est là ce qui a paru insoutenable à beaucoup d'excellents catholiques quand le Syllabus a paru, et qu'il n'est pas sérieux de nier. Laissez le Syllabus, expression de la pensée irritée de Pie IX, dormir dans les archives du Vatican avec tant d'autres décrets pontificaux oubliés, avec la condamnation des Jésuites et celle des Templiers, mais n'en faites pas l'apologie et surtout une apologie aussi captieuse. On vous accusera sans cela de vouloir endor-

(1) « La France se laissa fortement entraîner par ce courant païen de la Renaissance qui fit dévier de la voie chrétienne la littérature et les arts. » P. XIX.

(2) « Nos philosophes avaient tourné la tête aux nations comme les jolis débauchés troublent les honnêtes filles. » P. 669.

(3) M. Fournier seul, dans sa belle étude sur Hincmar, en a dit quelques mots, mais encore l'attitude agressive de Hincmar vis-à-vis de Nicolas Ier est-elle singulièrement atténuée.

(4) Un paragraphe dédaigneux dans le chapitre sur les Universités, c'est tout ce qui est donné à un grand chrétien comme Gerson et à l'admirable mouvement de réforme catholique du XVe siècle.

mir les hostilités pour restaurer l'omnipotence de l'Église. Ceux qui sont comme vous épouvantés du désordre moral de l'heure présente, et qui désirent travailler avec vous à le combattre, ont la volonté d'être justes envers l'Église, mais ils ne veulent pas d'une alliance fondée sur une équivoque.

G. Monod.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

PAR L'AMOUR, par *Jean Reibrach* (Ollendorff, éditeur). — Le premier livre de M. Reibrach, *Aller et Retour*, trop chargé peut-être et tourmenté, n'en annonçait pas moins un écrivain original et vigoureux. Depuis, nous avons eu de lui le *Poison*, recueil de nouvelles, d'études et de tableaux, dont la plupart se recommandent soit par la valeur du « motif », qui n'est jamais banal, soit par l'art de la composition ou par la justesse pittoresque du style. Son nouveau roman mériterait sans doute mieux qu'une mention. L'histoire qu'il nous y raconte est intéressante, touchante par endroits; les personnages ont une figure bien caractérisée, même ceux qui ne jouent qu'un rôle secondaire; enfin l'œuvre tout entière est soutenue par une conception de l'amour très noble et très haute, qu'il exprime avec beaucoup de ferveur et de gravité. Pourquoi faut-il qu'un merveilleux saugrenu nous gâte ce roman? Et je ne parle pas seulement des abstruses méditations où M. Reibrach égare son héros; au moins se rattachent-elles à l'idée générale dont s'inspire le livre. Mais vous trouverez çà et là des scènes de spiritisme que l'auteur aurait vraiment pu nous épargner : tables qui tournent, rideaux qui s'agitent, bruits de meubles révélant une ambiance mystérieuse, etc. N'y a-t-il pas une littérature spéciale pour les spirites? Mécréants que nous sommes, nous avons peine à garder notre sérieux quand on nous montre une jeune orpheline qui, entendant une armoire craquer, s'écrie avec angoisse : « Père, es-tu là? »

Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en cette armoire?

LE SUBLIME CANTIQUE, par *Eug. Réveilland* (Grassart, Fischbacher, éditeurs). — Traduction en vers du Cantique des Cantiques. M. Réveilland déclare qu'il ne se fait guère illusion sur son talent de poète. Mais, parce qu'on écrit une prose nette, ferme, savoureuse, ce n'est pas une raison pour qu'on fasse de méchants vers. Trop modeste, M. Réveilland. Ses vers, à vrai dire, n'ont pas toujours l'éclat, le mouvement, l'effervescence lyrique du poème hébreu. Ils sont un peu trop stricts peut-être. Non pas durs, mais stricts. Et je regrette qu'il ait si discrètement usé des libertés nouvelles qu'a prises notre métrique; elles lui eussent permis plus de souplesse et d'expressive variété. Mais, outre le mérite d'être une traduction très fidèle, cet ouvrage se recommande encore soit par la riche harmonie des rythmes, soit par l'élégante précision du style et sa forte plénitude.

LE PETIT DUC, par *Paul Hervieu* (Lemerre, éditeur). — Dans ce recueil de nouvelles, M. Hervieu montre son habituel talent de saisir et d'exprimer le jeu des physionomies. Plusieurs n'ont guère d'autre mérite que l'exactitude de touche. Il en est même, si j'ose le dire, dont la signification m'échappe. M. Paul Hervieu peut-il rien faire d'insignifiant? Mais ne demandons pas à de telles esquisses autre chose que ce que l'auteur a voulu nous y donner. Simples « notations ». Il suffit que le trait soit juste et net.

La nouvelle la plus étendue du volume, celle qui lui donne son titre, m'en a paru aussi la plus louable. Le *Petit Duc* est comme un chapitre de *Peints par eux-mêmes*, et je ne saurais en faire un meilleur éloge, si ce livre reste, après l'*Armature*, le chef-d'œuvre de M. Hervieu. Il y a peut-être dans l'*Armature* plus de vigueur et de puissance, mais pas encore autant qu'en demandait un pareil sujet. La finesse d'observation, l'élégante ironie, l'art discret et subtil de *Peints par eux-mêmes*, — on en retrouve au moins quelque chose dans le cadre restreint du *Petit Duc*. M. et Mme de Gibré font penser au couple Vanault de Floche, vous vous le rappelez sans doute, dont M. Hervieu avait si bien rendu, avec une grâce charmante, avec une exquise mesure, le snobisme convaincu et délicieusement naïf.

Signalons encore *Roman de femmes*, par Marie-Anne de Bovet (Lemerre, éditeur), livre touffu, éparpillé, mais très vivement écrit, avec beaucoup de couleur et de mouvement; — les *Vaines romances*, par André Foulon de Vaulx (Lemerre, éditeur), un volume de poésies un peu pénibles parfois, mais dont la première partie, *Petites aquarelles*, dénote de la curiosité pittoresque, et la seconde, *Heures inquiètes*, une sensibilité gracieusement élégiaque; — enfin, les *Élégies de Tibulle*, traduction en vers par Ph. Martinon (Thorin, éditeur), œuvre consciencieuse, qui suppose une application patiente, qui témoigne d'un goût très juste et très fin, et que je louerais sans réserves, si, trop souvent, la rime n'y était molle.

Georges Pellissier.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES D'HYGIÈNE PRATIQUE, par *M. Galtier-Boissière* (Armand Colin). — Les médecins sont capables de tous les dévouements, même de nous apprendre à nous passer d'eux. Avec une bonne hygiène, pas de maladies, ou très peu, juste de quoi faire apprécier la santé. On se porterait à merveille, si l'on suivait la moitié des conseils de M. Galtier-Boissière. Ses *Notions élémentaires d'hygiène pratique* sont un livre, en effet, très pratique, et, avec cela, très complet, précieux pour les valétudinaires, intéressant même, et parfois amusant, pour les gens bien portants. Tout d'abord sont exposées les règles fondamentales de l'hygiène, avec une série de prescriptions minutieuses et des exemples à l'appui, accompagnés de figures parlantes. L'ouvrage se termine par une foule de *renseignements pratiques* et un petit *lexique* encore plus pratique. Avec un livre comme celui-là sous la main, si vous êtes malade, c'est que vous l'aurez voulu.

P. M.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33411. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10 — 4e SÉRIE. — TOME V — 7 MARS 1896

LA POLITIQUE

Entre deux interpellations, la Chambre des députés a approuvé en première lecture une proposition de loi qui est une grande nouveauté dans notre droit civil. Il s'agit de garantir à la femme mariée la libre disposition des fruits de son travail. La discussion aura lieu à une seconde lecture ; mais, dès à présent, on peut considérer comme à peu près certain qu'il se trouvera une majorité pour voter définitivement une loi conforme à l'équité et au bon sens.

C'est un odieux abus de la puissance maritale qu'un paresseux ou un ivrogne venant, le Code à la main, réclamer le salaire gagné par sa femme.

La proposition de loi met fin à ce scandale ; le texte est formel : « Quel que soit le régime adopté par les époux, la femme a le droit de recevoir, sans le concours de son mari, les sommes provenant de son travail personnel et d'en disposer librement. »

Dans un seul cas, le mari peut demander au juge de paix l'autorisation de saisir les salaires de sa femme : c'est alors qu'il existe des enfants et que la femme se refuse à subvenir, dans la mesure de ses facultés, aux charges du ménage.

Mais en l'absence d'enfants, le mari ne pourra plus, sous aucun prétexte, s'emparer du gain de sa femme.

C'est à l'homme à nourrir la femme par son travail, et non à la femme à nourrir l'homme. Les braves gens n'ont pas besoin qu'on le leur dise, mais il n'est pas trop tôt qu'une loi claire et nette l'apprenne aux autres.

Dans le même ordre d'idées, il y a une autre réforme non moins juste, non moins utile, sur laquelle nous nous permettons d'appeler l'attention.

La loi sur la Caisse nationale des Retraites pour la vieillesse porte que tout versement fait pendant le mariage par l'un des époux profitera à l'autre pour moitié.

La pensée du législateur a une portée morale facile à saisir : il a voulu fortifier la famille, rapprocher les époux, en prescrivant que tous les actes de prévoyance leur seraient communs.

Rien de mieux si tous deux sont laborieux, économes ; mais si l'un des deux est indigne, comme il arrive trop souvent, est-il juste d'imposer à l'autre cette alternative ; ou ne pas épargner, ou perdre la moitié de son épargne ?

Souvent nous avons parlé de cette question avec des hommes qui étudient les moyens pratiques d'améliorer la condition des ouvriers : la plupart sont d'avis que si la Caisse des Retraites n'a pas donné tous les résultats qu'en attendaient ceux qui l'ont fondée il y a quarante ans, il faut l'attribuer pour beaucoup à cette obligation d'appliquer aux deux époux les versements faits par un seul.

Le remède serait très simple : il suffirait de dire qu'à l'avenir les versements ne profiteront qu'à celui qui les aura effectués.

Il y a ainsi un certain nombre de réformes modestes qui ne passionnent pas l'opinion, mais qui offrent un réel intérêt pratique : si, de temps en temps, le Parlement consacrait une heure ou deux à les discuter, ce serait une heure ou deux bien employées.

944.08

PAUL LAFFITTE.

LE SOCIALISME DU XVIIIe SIÈCLE ET LA RÉVOLUTION (1)

Messieurs,

Maladies des sociétés ou remèdes sauveurs selon le point de vue, les doctrines dont nous esquissons l'histoire n'apparaissent qu'en temps de crise. Il est donc naturel que peu à peu notre attention se porte sur l'étude des crises mêmes dont la transformation des idées sur la propriété est, sinon la cause, du moins le symptôme assuré, et l'un des traits caractéristiques. Car il ne paraît guère possible qu'une révolution de quelque importance ne tende pas à un changement dans l'assiette de la propriété, et inversement, il ne peut y avoir de tentative plus grave dans l'ordre politique que celle d'une répartition nouvelle de la richesse par voie d'autorité publique.

I

Nous avons déjà étudié à ce point de vue la crise qui s'annonça tout d'abord à la Renaissance par l'*Utopie* de Morus et qui éclata sous forme de guerre civile et religieuse en divers pays germaniques sous le nom d'Anabaptisme. Nous avons ensuite considéré attentivement, malgré ses effets limités au pays napolitain, et même à une petite partie du Napolitain, malgré son avortement, la révolution tentée par Campanella contre le gouvernement espagnol avec la théorie communiste de la *Cité du Soleil* comme drapeau. Nous en venons maintenant à la Révolution française, dont nous ne séparons pas le mouvement socialiste du XVIIIe siècle, et nous nous proposons de déterminer dans quelle mesure cette crise prolongée, qui paraît d'abord avoir été presque exclusivement politique, a été une crise sociale, si bien que la révolution de 1848 n'en est, à nos yeux, que la reprise et l'annexe. Nous cherchons à travers les faits une loi, nous voudrions dégager la courbe de ces périodes troublées, nous aimerions à pouvoir retracer les actes principaux de ces drames de l'histoire où l'on voit, ce semble, un idéal de bonheur se former à l'état de rêve, puis prendre consistance dans un plan politique, le plus souvent irréalisable, qui rallie des adhésions et soulève des oppositions passionnées, jusqu'à ce que la lutte s'apaise et qu'on se trouve en présence de résultats modestes, disproportionnés aux sacrifices consentis, très différents des métamorphoses espérées, et que la marche pacifique des choses aurait amenés d'elle-même, tôt ou tard, peut-être un peu plus tôt. Bref, tout grand désir collectif impliquerait, comme la passion individuelle à son paroxysme, l'appel à des moyens contradictoires et la négation de son objet. La violence du sentiment intensifie le vouloir, mais elle compromet plutôt qu'elle ne favorise l'exacte adaptation des moyens aux fins. Cette tentative de généralisation est peut-être risquée; mais nous ne pouvons nous résigner à nous passer d'une vue d'ensemble au moins provisoire, que l'examen des faits confirmera, rectifiera ou écartera définitivement. Si la philosophie sert à quelque chose, c'est, sans doute, à nous mettre en garde contre nos hypothèses, mais c'est aussi à nous apprendre qu'il ne faut pas avoir peur des idées.

Une objection préalable nous arrête. Vous vous trompez, nous dit-on, sur le compte du XVIIIe siècle. Si les doctrines qui sont professées par les écrivains de ce temps témoignent d'incontestables préoccupations sociales, s'ils ont désiré peut-être plus passionnément l'égalité que la liberté, ce serait commettre un anachronisme que de les appeler socialistes; les auteurs du XVIIIe siècle sont des précurseurs du socialisme, rien de plus. Le vrai socialisme, le seul, est celui de Karl Marx; le mouvement auquel cette doctrine a donné lieu est un fait unique dans l'histoire, incomparable et inassimilable à aucun autre : par suite toute généralisation portant sur les doctrines antérieures, où vous cherchez à l'embrasser par avance, est chimérique.

Quand une discussion de cette sorte s'élève, on a l'habitude de recourir à une définition qui semble devoir trancher le débat. On ouvre un dictionnaire autorisé, et l'on allègue victorieusement la réponse de l'oracle. Ou bien on cherche ce que les socialistes ont pensé d'eux-mêmes et l'on dit : Voilà la solution *objective* de la difficulté. Malheureusement il arrive d'ordinaire que la discussion, après ces consultations, recommence de plus belle. C'est que le sens d'un mot n'est un objet de discussion que parce qu'il n'est pas encore fixé. Le dictionnaire ne nous donne après tout qu'une opinion comme une autre; et quant à l'idée qu'ont de leur doctrine les socialistes, il faudrait d'abord savoir s'ils méritent eux-mêmes le nom de socialistes avant de leur demander leur avis, ce qui suppose la question résolue. D'ailleurs eux aussi, au moment où ils émettent leur définition, expriment une opinion personnelle : ils proposent en réalité leur exemple à l'imitation des hommes, et cet exemple peut ne pas être suivi. Toutes nos interprétations sont subjectives; le seul sens objectif d'un mot est celui qui se trouve généralement adopté; *mais alors on n'en discute plus*. Jusque-là, chacun peut proposer à titre égal son exemple aux autres. J'ai besoin d'un mot qui désigne ce qu'il y a de commun à toute une

(1) Cours d'histoire de l'Économie sociale (fondation de Chambrun); leçon faite à la Sorbonne le 7 décembre 1895. Deux autres leçons d'ouverture ont déjà été publiées.

famille et à toute une série historique de solutions pratiques concernant le rapport des hommes avec les choses; je prends le parti de me servir pour cela du mot socialisme. Essayez-en; si vous êtes compris, c'est que le choix est bon. En fait, c'est celui qu'on emploie presque partout.

La question, en ce qui concerne le XVIIIe siècle, est de savoir s'il y a eu, au cours de ce siècle un groupe de doctrines touchant la propriété qui se soit formé peu à peu, en qui se soient incorporées successivement des théories partielles, qui ait eu son individualité et se soit opposé par là à d'autres groupes suffisamment tranchés; si ce groupe de doctrines a été adopté comme un programme politique par un certain nombre d'hommes d'action, et si, au cours des grands événements qui suivirent, ces mêmes hommes ou leurs successeurs immédiats ont essayé de l'appliquer, ont tenté de le traduire en réalités concrètes. C'est parce qu'on nie qu'un tel groupe de doctrines ait existé, c'est parce qu'on ne croit trouver au cours du XVIIIe siècle que des velléités disparates et discontinues de réforme sociale, qu'on se refuse à voir dans les philosophes de ce temps autre chose que des *précurseurs* du socialisme moderne.

Si nous parvenons à montrer l'unité et la continuité du mouvement, alors sa parenté avec les mouvements similaires antérieurs et postérieurs apparaîtra à tous les yeux. Essayons de tracer les grandes lignes de cette démonstration.

II

Disons d'abord que la propriété dont il s'agit est la propriété territoriale. La grande industrie commençait à peine. Son essor ne date en France que de la découverte de la vapeur et de la multiplication des machines. De même que l'économie politique française, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, est surtout une théorie de la richesse agricole; de même les doctrines sociales d'alors en notre pays visent un changement dans le régime de la propriété des terres (1). C'est ce qui établit une différence réelle entre le socialisme du XVIIIe siècle et celui du siècle présent. Est-ce assez pour effacer toute ressemblance? vous en jugerez tout à l'heure.

Le noyau de la doctrine, le point par où elle se rattache au passé est la conception chrétienne d'un état de nature antérieur à la chute de notre premier père, état de liberté, d'égalité, de vertu et de bonheur.

Qui l'ignore, dit Massillon, reproduisant l'enseignement unanime des prédicateurs du XVIIIe siècle, qui l'ignore, que tous les biens appartenaient originairement à tous les hommes en commun, que la simple nature ne connaissait ni de propriété ni de partage et qu'elle laissait chacun de nous en possession de tout l'univers?

C'est le péché qui a introduit dans le monde, avec la société civile, la propriété personnelle et l'inégalité des conditions. La richesse est donc coupable : le riche est maudit par l'Évangile. Mais l'institution du christianisme permet au riche de se racheter en partageant avec le pauvre en sorte que l'égalité primitive soit rétablie volontairement. Le pauvre représente le Christ dans la société chrétienne; il est revêtu d'une éminente dignité : la grâce renverse les rangs comme elle égalise les fortunes et restaure l'état de nature. Cette doctrine a été, qu'on ne l'oublie pas, enseignée plusieurs fois par an dans chaque église pendant tout le XVIIIe siècle, en un temps où les offices étaient beaucoup plus fréquentés que de nos jours. Non seulement, au début du siècle, elle est présente à tous les esprits, comme Massillon vient de nous le montrer; mais en 1745, l'Académie française, répondant aux préoccupations de l'esprit public qui fixèrent également, en 1748, le choix de l'Académie de Dijon, proposait au concours le sujet suivant : « La sagesse de Dieu dans la distribution inégale des richesses, suivant ces paroles : *Dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus.* » Vauvenargues envoya un mémoire où il emprunte presque les paroles de Bossuet pour déclarer que le riche n'est que dépositaire des biens du pauvre et le sommer de restituer ce qui ne lui appartient pas. Il n'obtint pas le prix. Le mémoire couronné (ce n'est pas un chef-d'œuvre), se termine par une prière à Jésus-Christ où nous lisons :

L'homme étant sorti des mains de Dieu par la création pour être éternellement heureux, toutes les richesses de l'univers lui étaient... abandonnées alors, comme une anticipation et un commencement de son bonheur éternel... mais ayant consenti à désobéir à Dieu, ils (les hommes) conçoivent une passion violente pour les richesses...

Le dogme chrétien de l'état de nature et de l'inégalité dérivée du péché était donc pour presque tout le monde une sorte d'axiome au moment où Rousseau, Morelly et Mably commençaient à écrire. A la veille de la Révolution, l'accent des prédicateurs revendiquant les droits du pauvre se fera plus impérieux et plus âpre; mais alors ils subiront l'influence du milieu, tandis que dans la première partie du siècle, c'est l'Église qui prête sa conception paradisiaque à la philosophie sociale. Tel est le point de départ du mouvement.

Ce n'était là qu'une vision rétrospective, bonne tout au plus à susciter des regrets, indifférente pour

1 Pendant toute la Révolution, ceux qui se défendaient de professer ce que nous appelons le socialisme, affirmaient qu'ils ne voulaient pas de *lois agraires*. Le régime de la propriété territoriale était alors la préoccupation dominante.

l'action. Nous la voyons peu à peu se transporter du passé dans l'avenir et sourire aux espérances sous l'empire de causes diverses. D'abord les missions font connaître les peuples sauvages ; l'expérience du Paraguay semble prouver qu'un régime d'égalité et de travail en commun est possible, du moins pour ceux qui sauraient se faire simples comme les sauvages et revenir à la nature. Ensuite, la littérature multiplie à ce moment les fictions où prend corps, pour ainsi dire, le rêve d'un bonheur social fondé sur l'égalité. L'état de nature se peint déjà plus distinctement dans les imaginations grâce aux œuvres de Vairasse (*les Sévarambes*), de Foë (*Robinson Crusoé*), de Terrasson (*Séthos*). La *Basiliade* de Morelly, suivie bientôt du *Code de la nature*, nous montre chez le même auteur la conception communiste d'abord à l'état esthétique, puis passant à l'état de conception pratique. Le théâtre exalte les joies et la pureté de la vie sauvage. En même temps la vénération universelle pour l'antiquité fait de la cité spartiate un modèle réalisable, au moins en partie, chez les peuples modernes. Enfin les esprits imbus de philosophie cartésienne et platonicienne voient dans l'état de nature un état dérivé de l'essence des choses et conforme à l'éternelle raison : en sorte qu'il dépend de nous de nous en rapprocher, et que la perfection des lois, l'établissement de la liberté et de l'égalité paraissent de plus en plus l'œuvre d'un avenir lointain peut-être, mais accessible.

Ainsi ce rêve rétrospectif d'une société égalitaire, en même temps qu'il devient un idéal placé dans l'avenir et qu'il revêt des formes plus concrètes par son assimilation aux sociétés antiques et aux sociétés sauvages, se laïcise rapidement. La conception cesse d'être théologique pour relever de la raison et de la philosophie. On oublie son origine religieuse, et les incrédules la prônent, mais elle ne cesse pas d'être en crédit auprès des chrétiens. C'est ce qui explique que les ouvrages favorables à l'abolition de la propriété n'aient pas été condamnés et qu'ils n'aient causé quelque scandale, comme ce fut le cas des ouvrages de Meslier et de Raynal, que quand ils étaient d'ailleurs ouvertement antireligieux. Les écrits supprimés ou brûlés étaient surtout jugés au point de vue de l'orthodoxie. Or la théorie de l'égalité, bien qu'acceptée par les philosophes, n'avait pas, nous l'avons vu, cessé d'être conforme à l'enseignement de l'Église. Comment se serait-on indigné contre des doctrines que couvraient tant d'autorités imposantes, celles de Bossuet, de Bourdaloue et de Fénelon, au delà celle des Pères, enfin plus au delà encore celle des sages et (on le croyait) celle des républiques de l'antiquité ?

A partir de 1748, l'image d'une cité fondée sur l'égalité des biens et des rangs est tellement familière à la majorité des esprits cultivés qu'on s'occupe de lui donner une constitution et des lois. Montesquieu, qui déjà l'avait célébrée dans les *Lettres persanes*, décrit dans l'*Esprit des lois* ses institutions fondamentales ; ce sont celles du Paraguay et des cités antiques : la « vertu » ou « la probité » ou « l'amour de la patrie, c'est-à-dire l'amour de l'égalité » est son ressort essentiel.

> Ceux qui voudront faire des institutions pareilles, dit Montesquieu, établiront la communauté des biens de la république de Platon... cette séparation d'avec les étrangers pour la conservation des mœurs, et la cité faisant le commerce et non pas les citoyens (liv. IV, chap. VI). Ils proscriront l'argent dont l'effet est de grossir la fortune des hommes au delà des bornes que la nature y avait mises, d'apprendre à conserver inutilement ce qu'on avait amassé de même, de multiplier à l'infini les désirs et de suppléer à la nature, qui nous avait donné les moyens très bornés d'irriter nos passions et de nous corrompre les uns les autres.

L'éducation dans cette république tend avant tout à inspirer l'amour de la frugalité. Il y a, il est vrai, des démocraties commerçantes. Mais il faut que les lois « y divisent les fortunes à mesure que le commerce les grossit ». La loi ne doit « donner à chacun *que le nécessaire physique* ». Le luxe, en effet, c'est le travail des autres ; on ne s'enrichit qu'en enlevant à une partie de ses concitoyens leur nécessaire physique. Les partages qui ramènent l'égalité ne sont dangereux que « comme action subite » ; ils sont donc bons en soi. Ces institutions salutaires ne sont possibles que dans de petites républiques, et les États se corrompent inévitablement en grandissant ; mais grands ou petits, tous « doivent à tous les citoyens, en échange de leur travail, une subsistance assurée, la nourriture, un vêtement convenable et un genre de vie qui ne soit pas contraire à la santé ». (Livre XXIII, chap. XXIX.) Voilà les *principes*, comme dit Montesquieu. Ils ne sont pas autres pour Morelly, pour Rousseau, pour Mably. Nous avons pris la cité idéale de Montesquieu comme type parce que, d'ordinaire, on le sépare de ses contemporains. Au fond, une seule et même conception sociale habite ces esprits de physionomies si diverses, c'est celle d'une petite république égalitaire où l'État règle les fortunes à son gré, distribue les terres et les tâches, préside aux échanges et veille à ce qu'il n'y ait sur son territoire ni riches, ni pauvres, ni paresseux. Relisez le projet de constitution rédigé par Rousseau pour les Corses en 1765, rapprochez ce projet de l'article sur l'*Économie politique* publié dix ans auparavant et des parties du *Contrat social* qui traitent soit de la propriété et de la richesse, soit de l'étendue des États démocratiques : partout vous verrez la cité parfaite de Rousseau, qui est semblable à celle pour laquelle Morelly a rédigé son code antipropriétaire, semblable aussi à celle de Montesquieu.

Est-ce là une École? Rousseau a certainement beaucoup pris à Montesquieu, et Mably suit Rousseau; mais le *Code de la nature* est, comme l'*Esprit des lois*, un produit spontané de l'état de conscience collective dont nous venons d'indiquer la genèse. Plus les manifestations de cet état de conscience sont indépendantes les unes des autres, plus elle se répètent malgré leur isolement, et plus elles attestent la grandeur, la force et l'unité du courant d'opinion qui entraîne le siècle; toutes sont les échos multiples d'une seule voix anonyme, écho d'un passé lointain.

Maintenant ce courant d'opinion va se déterminer et le groupe des réformateurs égalitaires va revêtir les apparences d'une école par son opposition avec une école véritable, qui a pris conscience de son unité dès sa première heure, l'école des *Économistes*. Rousseau a vu nettement l'incompatibilité de ses principes avec ceux des physiocrates. Il l'a signalée dans ses *Lettres* au marquis de Mirabeau et aux membres de la Société économique de Berne. A son exemple, les apôtres de l'austérité et de la vertu prennent les armes contre les apologistes de la richesse et du progrès. Mably dans ses *Entretiens de Phocion* (1763) composés après une conversation contradictoire avec de Chastellux, et dans ses *Doutes proposés aux philosophes économistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, qui s'opposent symétriquement au traité de Mercier de la Rivière (1768), ouvre le débat. Linguet le poursuit contre Turgot dans sa *Théorie des lois civiles*. Necker s'y mêle à son tour à propos de la *Législation et du commerce des grains*, et enfin Graslin, qui publie, en 1779, sa *Correspondance contradictoire* avec l'abbé Beaudeau *sur un des principes fondamentaux de la science économique*. De quel nom nous devons appeler ces polémistes disciples de Rousseau, jugez-en par les idées qu'ils défendent, mises en regard de celles de leurs adversaires.

Les économistes placent le bonheur dans la richesse, ils font de l'accroissement de puissance de la production, et de l'accélération dans la circulation des produits ou de leurs signes le but de toutes les institutions politiques; ils proposent, comme moyen principal d'atteindre ce but, l'extension des *lumières*, la propagation des vérités évidentes, le progrès des sciences et des arts; ils affirment la nécessité de la propriété individuelle et croient que l'inégalité est inévitable; ils maintiennent les grands États et la monarchie, mais insistent sur les ressources de la liberté et sur l'efficacité de l'intérêt personnel comme aiguillon de l'activité productive et commerciale. Les disciples de Rousseau, au contraire, placent le bonheur dans la vertu et la justice à l'exclusion de la richesse, comptant plus sur l'abstinence et le bon ménagement dans la consommation que sur la multiplication des produits pour la satisfaction des besoins. Ils proscrivent le commerce extérieur, à moins que la république ne s'en charge. Ils comptent pour atteindre leur but, qui est moral, sur une sorte de gestion publique de la moralité; le gouvernement est investi par eux du rôle de modérateur des passions, ces ennemis éternels de l'austérité et de l'égalité républicaines. Car, à leurs yeux, il n'y a pas de progrès; l'homme est partout et toujours le même; quand il s'est écarté de sa nature, il ne peut y être ramené que par l'action de l'État, c'est-à-dire par l'éducation et les lois. L'État, propriétaire virtuel unique, établit ou la communauté ou l'égalité des biens; comme la richesse est la source de toute corruption et de tout esclavage, il n'a qu'à en surveiller les accroissements et à la restreindre par une loi fiscale sur les héritages ou par des taxes progressives, pour maintenir la vertu. Il exerce un contrôle étroit sur toutes les manifestations de la vie sociale : travail, échange, épargne, luxe et mendicité, éducation, réjouissances, au moyen de fonctionnaires auxquels il délègue sa souveraineté; il impose ainsi aux institutions et jusqu'aux constructions destinées aux usages publics, une régularité géométrique et une uniformité imposante, toutes choses qui ne sauraient s'accomplir que dans un groupe politique exigu, où les fonctions productives des citoyens peuvent toujours être sacrifiées à l'accomplissement de leur droits civiques, continuellement en acte.

A cette période il faut rattacher des publications qui ne sont pas seulement des ouvrages de polémique, mais des ouvrages de propagande et déjà des programmes d'action, comme ceux de Raynal, de Mercier (1770) et de Restif de la Bretonne (1776-1782), autres disciples de Rousseau. C'est au cours de cette période que se perfectionne la théorie égalitaire, qu'on voit les thèses essentielles du socialisme au XVIIIe siècle, celle de la propriété collective, de l'impôt progressif et de l'exhérédation légale, de la responsabilité du riche dans la misère du pauvre, de la loi d'airain, de la plus-value, de la commune et du phalanstère rural, de l'assistance publique obligatoire, de la terre au cultivateur, des dangers de la concurrence, du paiement des fonctionnaires, c'est-à-dire de tous les travailleurs, par des bons de travail; c'est alors qu'on voit, toutes ces thèses plus ou moins impliquées dans les ouvrages des périodes précédentes se préciser, s'affirmer avec des arguments nouveaux et une clarté nouvelle. Les physiocrates qui attribuaient les maux de la société à la méconnaissance ou à l'effet inévitable de lois naturelles, croyant au progrès et pouvant compter sur tout l'avenir pour l'atténuation graduelle de ces maux, trouvaient dans leur espoir des motifs de patience et de résignation. Ceux-ci, au contraire, qui attribuaient la structure de

la société à l'arbitraire humain, et pour qui l'homme était partout et toujours le même, ne pouvaient que maudire les auteurs volontaires de tant de maux et préparer une éclatante expiation. On sait la haine de Rousseau contre les riches. A mesure qu'on s'approche de la Révolution cette haine devient de la fureur. Une guerre de brochures se déchaîne où l'on entend des protestations indignées, des sommations impérieuses. Les idylles continuent, mais il y en aura jusque sous la Terreur. Ce qui domine, c'est l'accent désespéré et irrité de la misère, c'est le cri de la faim. Comment ne pas s'irriter quand on souffre et qu'on croit que toute souffrance est le produit de la méchanceté et de l'égoïsme ; comment ne pas se révolter quand on est sûr que la société peut être, dès qu'on le voudra vraiment, changée de fond en comble et le bonheur originel rendu à l'humanité ? Maintes fois les révoltés se comptent comme à la veille d'une bataille. Dès 1770, c'était par toute la France *un cri général et puissant* contre la cherté du pain. Les placards séditieux se multipliaient dans Paris. On lisait dans l'un d'eux :

Si l'on ne diminue le pain et si l'on ne met ordre aux affaires de l'État, nous saurons bien prendre notre parti ; nous sommes vingt contre une baïonnette.

En 1776 « le *Monarque accompli* traçait un tableau lugubre de la misère des peuples et, appelant ceux-ci à la révolte, les poussait à égorger les monstres qui dévoraient leur substance ». (F. Rocquain, l'*Esprit révolutionnaire*, etc., p. 351.

Nous sommes trois contre un, écrit en 1788 Sylvain Maréchal ; notre intention est de rétablir les choses sur leur ancien pied, sur l'état primitif, c'est-à-dire sur la plus parfaite et la plus légitime égalité.

La condamnation de toute propriété dépassant une infime moyenne, la haine du riche sont au fond même de la doctrine que nous avons exposée. Rousseau, dès le *Discours* sur l'influence des lettres et des sciences, stigmatise les oisifs ; et quels sont les oisifs pour lui ? tous ceux qui ne travaillent pas de leurs mains et les savants eux-mêmes. La vertu, à ses yeux, n'a rien de commun avec les lumières ; il y a quelque part dans son œuvre (*Lettres sur la vertu et le bonheur*) un réquisitoire en règle contre la science et on sait que pour lui les livres ne servent de rien (*Lettre au marquis de Mirabeau* et *Émile*). Ailleurs (*Constitution de la Corse*), il déplore l'existence des villes mêmes : « Elles sont nuisibles, dit-il expressément, au système que nous avons adopté. » C'est la civilisation tout entière qui est condamnée. Où s'arrête Rousseau dans cette proscription de ce qu'il appelle l'oisiveté et le luxe ?

On croit m'embarrasser, répond-il, en me demandant à quel point on doit bannir le luxe. Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au delà du nécessaire physique... Il y a cent à parier contre un que le premier qui porta des sabots était un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. (*Dernière réponse à M. Borde.*

Par cela même que tout homme appliqué à la culture du « commerce et des arts » est un oisif, dangereux à la république, le seul citoyen utile, le seul digne serviteur de l'État est le travailleur manuel dont le cultivateur est le type selon les idées du temps ; c'est l'homme antique, l'homme de la nature. Tout homme qui ne conduit pas la charrue est suspect. Il appartient à l'humanité déchue. « C'est un de ces hommes de nos jours, un Français, un Anglais, un *bourgeois*. Ce n'est rien ! » Faut-il dire que Jean-Jacques est le *précurseur* du sans-culottisme, ou qu'il en est le père ?

III

Telle est, dans ses grandes lignes et dans les principales phases de son développement, la doctrine que nous avons exposée pendant l'année dernière. Vous pouvez apprécier maintenant la vérité de ce que nous vous avons dit de son homogénéité et de sa continuité. Si le sentiment que nous en avons est juste, cette politique égalitaire, qu'on l'appelle socialiste ou autrement — si on lui refuse ce nom, il faudra renoncer à appeler ainsi les doctrines de Campanella, celle de Morus et celle de Platon ; mais laissons cette querelle — cette politique égalitaire, disons-nous, a eu, par les passions tout ou moins qu'elle a suscitées, sa part d'action dans le soulèvement révolutionnaire. Plusieurs des hommes qui ont figuré au premier rang parmi les acteurs du grand drame, girondins aussi bien que montagnards, en ont été les partisans. Comment se fait-il dès lors que la Révolution française, de la distance où nous la regardons, nous paraisse dans son ensemble aussi peu socialiste, et comment se fait-il qu'elle aboutisse à une diffusion et à une consolidation de la propriété individuelle ? Voilà le problème qui s'impose à nous. Plus particulièrement, quelle a été l'économie sociale de la Révolution ? De quelles doctrines s'est-elle inspirée ? A-t-elle eu en vue les principes dont nous venons de parcourir l'histoire ? Si ces principes ont été rappelés et invoqués dans ses assemblées, et ils l'ont été presque chaque jour, s'ils figurent en toutes lettres dans ses constitutions, dans quelle mesure en a-t-elle tenu compte pratiquement ? Qu'a-t-elle fait pour réaliser le programme des philosophes socialistes, pour changer l'assiette de la propriété, pour assurer la circulation des richesses, pour régler les transactions et moraliser le commerce, pour nourrir les pauvres,

pour donner du travail à tous ceux qui en réclamaient, pour niveler les conditions? Qui l'a empêchée d'aller plus loin qu'elle n'est allée dans la voie de l'égalité de fait, si difficile à séparer de l'égalité de droit? Quelles causes ont fait souvent prédominer dans ses conseils soit un socialisme timide, soit même les maximes économiques inspirées par les physiocrates? Le socialisme du XVIIIe siècle a-t-il disparu au cours de ces événements où il a été si souvent mis en échec? Son réveil en 1795 sous la forme d'une redoutable conspiration est-il un accident? Épuise-t-il sa vitalité dans ce suprême effort? Quels rapports a conservés avec lui la pure doctrine révolutionnaire? Est-elle rigoureusement individualiste ou cet individualisme ne renfermerait-il pas, depuis l'origine, un socialisme latent? Toutes ces questions sont aussi délicates que difficiles. Nous ne vous promettons pas plus aujourd'hui qu'au jour où nous sommes monté dans cette chaire de les examiner avec indifférence. Quand il s'agit de problèmes de cette sorte, promettre la neutralité, c'est se tromper soi-même et risquer de tromper les autres. Si quelqu'un vous dit qu'il est neutre entre le socialisme révolutionnaire et son contraire, prenez garde: on n'est pas neutre en de pareilles matières, à moins de ne pas penser. Il est plus viril de déclarer franchement tout d'abord quelles sont les tendances auxquelles on obéit; c'est ce que j'ai fait, et je n'ai nulle envie de m'en repentir.

Cela n'empêche pas de chercher sincèrement la vérité historique et de s'efforcer à saisir ces notions générales, ces ébauches de lois sous lesquelles, à mesure que nous nous éloignons des événements et que le caractère irrévocable du passé s'enfonce dans les esprits, la chaleur des passions d'autrefois s'éteint peu à peu. Une observation entre autres me paraît devoir se dégager des faits tels que je les entrevois; c'est que la conscience sociale est le théâtre de mouvements dont le terme est très difficile à discerner pour les contemporains, et que, d'époque en époque, les nations, comme l'a bien dit Hartmann, veulent une chose et en exécutent une autre, en sorte que les doctrines pratiques les plus rationnelles ont toujours, vu l'ignorance où sont les individus de leur effet ultime, un côté inconscient. On ne *sait* vraiment pas ce qu'on veut quand on ne peut absolument pas prévoir les conséquences de ce qu'on fait.

Si l'on compare l'issue de la Révolution et l'état d'opinion qui lui a donné naissance, quel contraste entre les résulats et les projets! On rêvait une Salente ou une Bétique; on a préparé pour l'avenir une démocratie industrielle et commerçante. On voulait de petites communes rurales; on a fait l'Empire. On avait l'âme cosmopolite; on a commencé vingt ans de guerre. On rédigeait le *Code de la nature* avec la suppression de la propriété comme premier article, on a fondé le Code civil. On croyait toucher de la main le bonheur absolu; on a eu à traverser de longues années d'angoisses et de détresse. La Révolution, en tant que changement politique, a, sans doute, indirectement, et surtout par un puissant effet d'opinion, amélioré le sort du travailleur manuel; elle n'a pas guéri la misère ni détruit l'inégalité des fortunes. Elle a achevé de déplacer la richesse; elle ne l'a pas abolie. C'était pourtant ce que ses instigateurs premiers et la plupart de ses chefs avaient autant à cœur que l'abolition de toute contrainte politique et l'affranchissement total des individus. Pour les peuples comme pour chacun de nous, il y a loin de la coupe aux lèvres. De telles observations, que la Révolution de 1848 nous donnera peut-être l'occasion de renouveler, ne sont pas inutiles à la théorie des crises sociales.

Elles nous conduisent de plus à cette réflexion : puisque nous ne savons pas la figure que nos efforts doivent donner au jour de demain, c'est donc que nous n'avons ni les uns ni les autres la vérité absolue dans l'ordre pratique. Peut-être même, à parler exactement, n'y a-t-il pas, dans cet ordre, de *vérité* du tout. Je me hâte d'expliquer ce mot. Veuillez remarquer que ce que nous faisons est choisi, non comme vrai, mais comme bon, que ce que nous évitons est écarté, non comme faux, mais comme mauvais, et que l'utilité ou la nocuité d'un acte ne peuvent être évaluées exactement que quand les répercussions les plus lointaines de cet acte sur toutes les consciences individuelles et sociales qu'il doit ébranler sont définitivement épuisées. Or ces répercussions vont à l'infini et pour les apprécier au moment où nous agissons, il nous faudrait non seulement les connaître dans leur détail, ce qui est impossible, mais encore nous mettre à la fois aux lieu et place de toutes ces consciences dont les intérêts sont opposés, car ce qui est avantageux à l'une nuit à l'autre, et, comme première condition, sympathiser avec une multitude d'êtres qui n'existent pas encore, dont nous n'avons par suite aucune représentation, même confuse, double impossibilité!

Par exemple, ceux qui ont fait la Révolution française n'auraient pu apprécier scientifiquement la valeur de leurs résolutions que s'ils avaient pu en connaître les suites pour tout le temps qui s'est écoulé depuis, et pour tous les individus et toutes les nations qui en ont subi le contre-coup : problème presque insoluble pour ceux d'entre nous qui savent l'histoire de ces cent années, à plus forte raison pour nos pères qui ne pouvaient s'en faire la moindre idée. Et s'il nous est difficile de nous placer *à la fois*, pour obtenir une évaluation approximative

des mérites ou des torts de cette grande entreprise politique, au point de vue des Français de toutes les conditions qui depuis cent ans en ont profité ou souffert, au point de vue de la France dans son ensemble, au point de vue de l'Europe, au point de vue du monde civilisé tout entier (car tels sont les éléments du problème), comment ceux qui l'ont conduite au jour le jour, nécessairement enfoncés dans la préoccupation de leurs intérêts personnels ou des intérêts de leur parti, auraient-ils pu réaliser cette ubiquité de point de vue et se faire une conscience pour ainsi dire adéquate à celle de l'humanité pendant les vicissitudes de ce siècle? Ceux donc des membres des assemblées révolutionnaires qui parlaient alors des principes de leur conduite comme s'ils en avaient une science certaine, et se flattaient de posséder toute la vérité politique parce qu'ils combinaient en syllogismes quelques concepts vagues, imitant la prétendue géométrie du *Contrat social*, ceux-là étaient le jouet d'une illusion d'autant plus funeste qu'ils puisaient dans cette certitude imaginaire le triste courage de se supprimer les uns les autres quand ils ne tiraient pas des mêmes éternels principes les mêmes théorèmes et les mêmes corollaires!

Osons donc dire que dans l'ordre de l'action, — à moins peut-être qu'il ne faille adapter les moyens aux fins déjà posées pour l'instant le plus voisin de nous, — ce n'est pas de vérité ni d'erreur qu'il s'agit. Il y a là des désirs et des volontés qui s'unissent ou se heurtent, et les dogmes politiques dont on a pendant trop longtemps célébré l'évidence, non seulement sont liés arbitrairement à une métaphysique très discutable — la métaphysique contraire est maintenant invoquée pour légitimer les mêmes conclusions; il y a un socialisme matérialiste comme il y a un socialisme chrétien, — mais n'ont aucun droit à se présenter comme des connaissances scientifiques, n'étant en somme que des vœux ou des résolutions conformes à un certain idéal et à de certaines règles que les consciences sociales élaborent obscurément.

Et quand nous luttons les uns contre les autres sur le terrain politique, cessons enfin de nous lancer l'anathème, comme si nous étions autant de raisons infaillibles en possession du dernier mot des choses, et que nos adversaires fussent des criminels ou des insensés! Mais je ne me dissimule pas que l'enthousiasme a toujours engendré la certitude, et l'étude des crises sociales ne me montre que trop clairement l'immortalité de l'illusion, qui est celle de la vie même.

[335] A. Espinas.

LE RAYON X

Nouvelle.

Depuis une semaine le docteur Cornélius Schwanthaler ne dormait plus. Il y avait de quoi. Avoir découvert une substance inoculable douée de l'étonnante propriété de rendre l'œil accessible aux rayons Röntgen, les fameux rayons qui passionnaient alors toute l'Europe, c'était plus qu'il n'en fallait, on en conviendra, pour troubler les nuits de l'unique détenteur d'un pareil secret. Il en avait même oublié complètement, tant l'amour de la science est parfois exclusif, la blonde fiancée qui, quelques jours auparavant, avait accepté l'hommage de son cœur. Mais ne s'était-il pas trompé? Les innombrables cobayes auxquels il avait injecté le nouveau sérum voyaient-ils réellement l'intérieur des choses et des êtres, à l'exclusion de leurs formes extérieures? Ne leur avait-il pas simplement détraqué le cerveau, en essayant de changer leur point de vue naturel? La réponse restait douteuse. Et le docteur Schwanthaler ne se lassait pas d'observer ses cobayes.

Ces petites bêtes paraissaient singulièrement déconcertées. On les voyait tourner dans leur cage, puis s'élancer tout à coup contre les barreaux, lesquels étaient en bois, à la manière des mouches quand, ignorant l'obstacle, elles se précipitent sur les vitres. Le docteur les transporta dans une autre cage tout en fer : elles restèrent tranquilles : l'expérience répondait à la théorie.

Toutefois le docteur Schwanthaler comprenait qu'il fallait tenter une épreuve suprême. Le résultat en était incertain. Mais n'avait-il pas consacré à la science sa vie tout entière? Devait-il hésiter à lui sacrifier aussi sa vue, s'il le fallait? Pouvait-il manquer, ou laisser à d'autres cette admirable occasion? Voir le dedans de tout, pénétrer au centre même de la matière, au cœur des tissus et des formes, contempler l'envers du monde, scruter la charpente qui soutient la baudruche humaine, et peut-être surprendre, à ces profondeurs, le secret des âmes, le mouvement initial des pensées, double rêve de médecin et de philosophe bien digne qu'on risquât quelque chose pour en faire une pratique réalité! Quelles opération ne pourrait-il pas entreprendre le jour où son regard, négligeant les surfaces trompeuses, guiderait sa main infaillible jusqu'au siège du mal invisible à tout autre! C'était la gloire, et, pour commencer, une revanche assurée sur ses confrères de l'hôpital de ..., où récemment on avait discuté ses talents de chirurgien, à la suite d'une opération qui avait, il est vrai, laissé vivre le malade, mais qui avait complètement échoué.

Le docteur Schwanthaler ne balança pas davantage.

Il remplit une petite seringue du sérum photographique, ajusta l'aiguille de platine, puis s'approcha de la fenêtre pour voir si le liquide avait conservé la limpidité voulue.

A ce moment les cloches du dimanche retentirent dans le lointain. C'était une aube claire où s'avivaient peu à peu les nuances des choses, où, baignés de lumière rose, se balançaient de frêles arbustes, où toute la nature se réveillait dans le printemps. Le parfum des fleurs naissantes montait en légers effluves. Les oiseaux chantaient dans les premières feuilles des tilleuls. Par delà les murs du jardin, une jeune fille s'en allait à la fontaine, sa cruche sur la hanche, gracieuse et rapide. Le docteur Schwanthaler passa sa main sur son front, réfléchit un instant, délibéra. Tout bien considéré, il n'accomplirait qu'un demi-sacrifice. Un œil suffisait à la science. Il conserverait l'autre pour compléter sa vision. Il choisit le gauche pour son expérience. Bravement, il enfonça l'aiguille de la seringue sous le cristallin, comme il l'avait fait à ses cobayes, déversa le sérum, puis il s'étendit sur son lit, après avoir couvert l'œil injecté d'une espèce de monocle dont il avait enduit le verre d'une substance jaunâtre à base de platine impénétrable aux nouveaux rayons.

*
* *

Le lendemain, un coup familier frappé à sa porte le réveilla. La fidèle Gertrude lui apportait son déjeuner du matin : excellente occasion pour faire un premier essai. Rapidement, il démasqua l'œil gauche, ferma l'œil droit. O surprise! A la place de la vieille servante, dont le rouge visage et les chairs opulentes excitaient l'hilarité de ses élèves, il vit s'avancer vers lui, avec des déhanchements comiques, un squelette trapu auquel pendaient quelques viscères transparents, le tout recouvert d'une sorte de gaze flottante, un peu verdâtre, semblable à l'enveloppe gélatineuse des méduses, mais plus diaphane encore, sans forme précise, comme un brouillard prêt à se dissiper. Quant aux os, il les distinguait avec une netteté parfaite. Même il constata de légères déformations, des apophyses incorrectes, des côtes mal cerclées, et le cœur suspendu au milieu de la carcasse, tel un battant de cloche, lui sembla affligé d'une hypertrophie inquiétante. Plus de doute, l'expérience avait réussi!

Il s'habilla rapidement. Justement, c'était jour d'opérations à l'hôpital. Ah! les confrères allaient voir! La tête haute, le monocle à l'œil, il traversa les salles, tandis que, sur son passage, les internes se poussaient le coude et chuchotaient : « Tiens! le docteur Schwanthaler qui porte un monocle, et un drôle de monocle encore! » Il se rendit à l'amphithéâtre, tomba au milieu d'une discussion. Il s'agissait d'un pauvre diable qui, dans une rixe, avait été atteint de quatre balles de revolver. Trois avaient été extraites, la quatrième restait introuvable. Quand on aperçut le docteur Schwanthaler, on lui demanda son avis, par pure déférence, car on savait que, depuis sa dernière opération, il répugnait aux interventions hasardeuses. Mais, au grand étonnement de l'assistance, il s'avança résolument, ôta son monocle, ferma l'œil droit, saisit une sonde, l'enfonça sans hésiter, retira la balle. « Voilà, » fit-il simplement au milieu d'un murmure d'admiration.

On apporta d'autres malades, et chaque fois, après une rapide inspection, le docteur Schwanthaler indiquait le siège du mal. Il extirpa des tumeurs, racla des os, enleva des aiguilles. Presque tous les patients moururent, mais ils avaient été admirablement opérés. « Quel coup d'œil! ce Schwanthaler, c'est inouï! » disaient les confrères du docteur, émerveillés et jaloux. En un seul jour Cornélius Schwanthaler avait dépassé toutes les gloires chirurgicales du siècle.

*
* *

Légèrement fatigué, le docteur Schwanthaler passa l'après-midi, étendu sur son divan, à savourer l'ivresse de son triomphe. Il reçut une épître enflammée de sa fiancée qui lui reprochait son silence, et lui donnait un rendez-vous pour le lendemain au bord de la rivière. Mais il la lut distraitement, presque avec ennui. Il l'aimait bien pourtant, sa Marguerite, si gracieuse et si jolie, avec ses yeux de violette, son teint de fleur de pêcher, sa taille élancée comme un lis. Mais, pour le moment, l'orgueil scientifique le possédait tout entier. L'amour pâlissait devant l'aurore de sa renommée, comme la dernière étoile de la nuit dans les rayons du soleil levant ; cette renommée, il avait hâte d'en recueillir les premiers échos. Il se rappela qu'il y avait bal chez le bourgmestre. C'était là assurément que la nouvelle de ses succès à l'hôpital serait colportée tout d'abord. Il résolut de s'y rendre. Il détestait le monde et la danse, mais il était philosophe. Il réfléchit qu'outre le plaisir de s'entendre louer, il aurait celui de voir l'étrange aspect qu'offriraient à son œil röntgénien les coquetteries féminines et les vanités sociales. Il savait déjà ce que la science devait gagner à sa découverte, il n'était pas fâché de constater le profit qu'en retirerait la psychologie.

L'heure venue, il revêtit son frac de cérémonie et se dirigea vers la demeure du bourgmestre, en répétant ce vers d'un poète français :

Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.

*
* *

Quand il fit son entrée, le bal battait son plein. Aussitôt il fut entouré, félicité, questionné. Il se

laissa admirer. Puis, comme un quadrille se formait, dispersant les groupes masculins, il se cacha dans l'embrasure d'une fenêtre, ferma l'œil droit, ouvrit l'œil gauche, et regarda.

Le spectacle était étrange assurément et bien digne des observations d'un disciple de Schopenhauer. De noirs squelettes se penchaient, saluaient, se balançaient, faisant des grâces, puis tout à coup s'étreignaient deux par deux, violemment, comme s'ils avaient voulu enchevêtrer leurs côtes respectives, maintenus pourtant à une faible distance l'un de l'autre par cette enveloppe de méduse que le docteur avait remarquée le matin chez sa vieille servante, et qui était la chair, la forme, la beauté disparue à la lumière pénétrante des rayons implacables. Seuls les bijoux et les métaux restaient opaques, et ce n'était qu'une bizarrerie de plus que tous ces corps osseux portant, pendus sur le sternum, en ex-voto, des diamants et des décorations.

Tout à coup, le docteur redoubla d'attention. Il venait d'apercevoir un couple furtif qui s'était glissé derrière les palmiers de la galerie. Doucement, lentement, à travers les feuilles transparentes, deux mâchoires, deux nez cornus et creux, deux crânes se rapprochaient, se collaient longuement l'un à l'autre. « Un baiser ! » pensa le docteur, et soudain son ironie tomba. Il ne voulut pas en voir davantage. Il quitta le bal attristé.

Il avait beau se raisonner, se répéter que la science ne doit reculer devant rien, que la vérité passe avant tout. « Oui, mais l'amour ! » Il se coucha, dormit mal, eut des cauchemars, et se réveilla le lendemain avec un violent mal de tête.

*
* *

Il sortit dans la campagne. La fraîcheur d'un matin printanier le rasséréna. Après tout, il conservait un œil accessible aux mensonges des formes : c'était assez pour l'amour. Il s'agissait seulement de ne point laisser tomber mal à propos et de remettre à temps son monocle obturateur. Il ferait ainsi deux parts dans sa vue : l'une pour la science, l'autre pour la vie.

Rassuré, le docteur ouvrit l'œil gauche, désirant étudier la nature sous son aspect intérieur. Mais il fut déçu. Les arbres dépouillés, incolores, se dressaient comme des tentacules de poulpe. Parfois, de leurs branches grises, de noirs petits squelettes d'oiseaux s'envolaient. C'était la seule réalité qui, dans l'immense horizon nu, arrêta son regard.

Il s'assit sur un tertre au bord de la rivière. Ses inquiétudes le reprenaient. Pour être un grand savant, on n'en est pas moins homme. « Décidément, pensa-t-il, la vérité n'est pas jolie, jolie ! C'est pourtant ainsi que l'Être Suprême voit toute chose. »

Autour de lui, le matin se faisait suave, tout chantait. C'était un concert adorable de murmures, une délicieuse harmonie de couleurs et de parfums. Et, vers le docteur pensif, les fleurs haussaient leurs corolles et lui disaient tout bas : « Monsieur le docteur, regardez comme nous sommes belles. Qu'importe le nom que mortes nous portons dans les herbiers, et la structure inerte que nous révélons au microscope. Dieu nous a faites pour embaumer les hommes et non pour les enseigner. » Et les arbres à leur tour, mais de plus haut, disaient : « Schwanthaler, Schwanthaler, ne t'abuse point, nous avons été créés pour abriter des nids et pour protéger des regards indiscrets les baisers craintifs des amoureux. » Et les feuilles perdues dans le ciel frémissaient de colère et disaient : « Schwanthaler, Schwanthaler, ta science te portera malheur. »

Il releva la tête comme pour braver l'universelle malédiction. Et voici qu'au détour du chemin, il aperçut un squelette frêle qui s'avançait, heurtant ses tibias et balançant devant lui un très gros estomac dont le volume anormal contrastait singulièrement avec la gracilité de l'ossature. « Tiens ! pensa le docteur, un cas nouveau, non encore étudié, d'anomalie stomacale. » La science l'avait repris tout entier.

Cependant le frêle squelette s'avançait toujours. Quand il fut tout près du docteur, il s'arrêta, ses maxillaires s'ouvrirent, et une voix jeune prononça : « Mon cher Cornélius, êtes-vous donc si absorbé que vous ne puissiez reconnaître votre bien-aimée ! Oh ! ces savants ! »

Épouvanté, le docteur remit son monocle, rouvrit l'œil droit. Malédiction ! sa fiancée était devant lui.

C'en était trop. Il perdit la tête et s'écria : « Jamais ! jamais ! » Puis il s'enfuit vers la ville, en gesticulant comme un possédé.

Gretchen resta pétrifiée. « Le Dr Cornélius est devenu fou », pensa-t-elle. Et elle tomba au pied d'un arbre, les bras pendants, abimée dans son désespoir.

*
* *

Rentré dans son laboratoire, le Dr Schwanthaler prit sa tête dans ses mains et versa d'abondantes larmes. « Je n'y avais pas pensé, s'écria-t-il. Si je n'allais plus la voir autrement ! » Mais il lui restait un œil. Il l'ouvrit tout grand pour se convaincre de son intégrité. Hélas ! était-ce l'ébranlement de son émotion qui avait déterminé une légère infiltration du sérum phosphorescent d'un orbite à l'autre ? Il lui sembla qu'il voyait moins clair même de l'œil réservé. Il se regarda dans une glace. Ses chairs lui parurent moins fermes, ses formes moins accusées. Allait-il, lui aussi, revêtir un aspect de squelette en

deuil enfermé dans une méduse ! Horreur ! Ne plus voir, ne plus se voir, ne plus la voir qu'ainsi !

Alors pris de rage, il blasphéma contre la science. « L'Ecclésiaste avait raison, s'écria-t-il en s'arrachant les cheveux : qui augmente sa science augmente son malheur. Dieu a gardé pour lui la plus mauvaise part : la vérité, qui est triste. Il nous avait laissé la beauté, l'illusion et l'espérance. Et j'ai refusé la part de l'homme qui était celle du bonheur. »

Et, s'emparant d'un instrument, il arracha l'œil maudit et le jeta par la fenêtre.

Et quand la blonde Gretchen, toute tremblante, vint prendre de ses nouvelles, il lui expliqua qu'une horrible opthalmie l'avait obligé à pratiquer l'extirpation de son œil gauche. « Il était perdu, » lui dit-il. Et, comme il offrait de lui rendre sa parole, la gracieuse enfant se pendit à son cou et lui dit tout bas :

— Mais puisqu'il était perdu... Et enfin, il t'en reste un...

— Et c'est le bon, fit le docteur, car il voit la beauté !

843.89 CHARLES RECOLIN.

LA JEUNESSE DE GŒTHE

La publication de la correspondance complète de Gœthe, qui forme la quatrième section de ses œuvres dans l'édition définitive, dite de *Weimar*, a donné un regain d'actualité aux études sur la vie du grand poète. Les lettres qu'il a écrites à ses nombreux correspondants durant son âge mûr et sa verte vieillesse ont été, pour la plupart, réunies et publiées depuis longtemps. Seules les correspondances qu'il a échangées avec sa famille et ses amis pendant les trois années qu'il passa à l'Université de Leipzig, n'avaient été publiées jusqu'ici que fragmentairement. Curieuses à plus d'un titre, elles serviront de base à cette rapide étude sur l'une des périodes les moins connues de la vie de Gœthe.

*
* *

Dans *Vérité et Poésie*, Gœthe nous raconte son départ pour Leipzig, et ne se donne nullement la peine de dissimuler la satisfaction qu'il ressentit à quitter la maison paternelle. L'humeur morose de son père, et plus encore la surveillance à laquelle on le soumettait depuis ses relations avec une société assez suspecte, à laquelle il s'était affilié pour les beaux yeux d'une jeune personne que, dans ses Mémoires, il appelle du nom de Gretchen, lui avaient rendu le séjour de Francfort odieux. Aussi, malgré les ennuis, les embarras, et même les dangers inséparables, au XVIIIe siècle, d'un voyage entrepris pendant la mauvaise saison, le jeune homme se mit en route avec le plus vif empressement, et l'idée de quitter sa famille ne paraît pas lui avoir causé un bien grand déchirement. On l'avait d'ailleurs confié aux bons soins d'un libraire de Francfort, nommé Fleischer, qui, avec sa femme, se rendait à la foire de Leipzig. Cette foire était, à cette époque, le grand marché aux livres de l'Allemagne entière, et constituait chaque année un véritable événement dans la vie intellectuelle de tous les pays de langue allemande. Outre les livres, on y vendait du reste toute sorte de marchandises, et la présence de tant de négociants et d'acheteurs venus de toute l'Europe donnait à la ville de Leipzig une animation extraordinaire. Ce spectacle curieux, auquel les paisibles foires de sa ville natale ne l'avaient pas habitué, aurait suffi à faire oublier à Gœthe sa nostalgie, quand même elle eût été encore dix fois plus forte qu'elle ne le fut réellement.

Par le fait, ses lettres témoignent d'une parfaite indépendance de cœur et d'une complète satisfaction. Nullement hypocrite d'ailleurs, il ne simule pas, même dans les lettres qu'il adresse à sa sœur, des regrets qu'il n'éprouve pas. A son ancien camarade Riese, qui avait été envoyé à l'Université de Marbourg, où il s'ennuyait fort, parce qu'il trouvait que les jolies filles y étaient trop rares, il écrit quelques jours après son arrivée, non sans un malicieux plaisir :

« Je vis ici comme... comme... je ne sais pas moi-même comme quoi. »

Son ravissement est si grand qu'il ne peut l'exprimer qu'en vers, et il continue :

« Je vis à peu près comme un oiseau — qui, respirant la liberté, se balance sur une branche dans la plus belle forêt du monde, — qui sans gêne jouit de la douceur de l'air, — et qui sur ses ailes s'élance d'arbre en arbre, — de buisson en buisson. » — « En un mot, représentez-vous un oiselet sur un rameau verdoyant, dans toute sa joie ; c'est l'image de ma vie. »

Quelques jours auparavant, il avait écrit à sa sœur Cornélie, et pour dissiper toutes les inquiétudes que cette sœur trop tendre aurait pu concevoir à son endroit, il lui avait énuméré les comestibles délicats qu'on leur servait à Leipzig (1) :

« Sois persuadée, lui dit-il, mon ange, que je suis ici si bien pour ne souhaiter rien de mieux. Jamais je n'ai mangé tant de bonnes choses que dans le

(1) Nous donnons le texte même de Goethe. On [illegible] ou croit écrire, en français.

temps que je suis dans ces lieux. Des faisans, perdrix, bécasses, alouettes poissons, en allemand *Forellen* (il ne se rappelle pas le mot : truite), en quantité ; voilà le manger de la table du professeur Ludwig. (C'est chez lui que Gœthe avait pris pension tout d'abord.) Quelquefois on trouve des raisins. Le 60 des alouettes coûte 2 rx. Je ne goûte pas la bière de Maxbourg. Amère comme la mort aux pots. » (Il veut sans doute dire : comme la mort aux rats.)

Apparemment la question des victuailles tient à ce moment une grande place dans ses préoccupations, car à quelques jours de là il en fait à l'ami Riese une énumération encore plus complète :

« Voici quels sont nos menus : Des poulets, des oies, des dindes, des canards, des perdreaux, des cailles, des truites, des lièvres, du gibier, des brochets, des faisans, des huîtres, etc., etc. C'est notre ordinaire. Jamais on ne voit paraître sur notre table d'autres viandes plus vulgaires, telles que bœuf, veau, mouton, etc. Je ne sais plus du tout quel goût ont ces viandes-là. »

On se doute bien que Gœthe exagère un peu, mais un petit grain de fantaisie n'est pas pour étonner chez un futur poète. Pour l'instant, Gœthe est tout entier à la satisfaction d'avoir conquis sa liberté : il s'amuse beaucoup, mais trouve que les amusements coûtent cher. « Un gros (environ 12 centimes) ici ne dure pas plus qu'un *kreuzer* (environ 3 centimes) là-bas chez vous, » écrit-il à Riese.

Quant à ses études, il ne s'en préoccupe pas outre mesure : il est fort éloigné de la superstition de l'étudiant laborieux, mais borné, qui croit avoir accompli consciencieusement sa tâche en bourrant ses cahiers de notes et courant sans perdre un instant d'un cours à l'autre. Gœthe commence par se donner du bon temps : en fils de famille qui n'est pas pressé d'arriver, il en prend à son aise. D'ailleurs les études de droit, auxquelles il se livre pour obéir à la volonté de son père, l'intéressent médiocrement : dans ses lettres il se plaint du manque de méthode qui caractérise MM. les professeurs de la Faculté de droit : ils ne se soucient pas assez de donner aux étudiants une idée de l'ensemble de la science juridique ; tout est fragmentaire, les cours sont incomplets et ne se rattachent pas les uns aux autres. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le jeune étudiant se soit senti peu porté à consacrer au travail un temps qu'il pouvait employer de façon plus agréable par ailleurs. Il fréquentait le beau monde, s'exerçait aux façons de la bonne société et dépouillait peu à peu sa gaucherie et ses manières provinciales. Au bout de fort peu de temps il avait conquis une place éminente parmi les élégants de Leipzig ; et ce n'était pas peu dire, car les étudiants de cette ville avaient alors en Allemagne une réputation toute particulière de raffinement et de *chic*.

*
* *

Gœthe avait quitté Francfort sans beaucoup de regrets et ne paraît pas s'être soucié de maintenir ses relations avec la maison paternelle par une active correspondance. Il ne semble pas avoir écrit bien souvent ni à son père ni même à sa mère. Ce fut sa sœur Cornélie qui fut chargée de transmettre à M. le conseiller et à Mme la conseillère des nouvelles de leur fils, comme aussi de faire parvenir ses salutations à quelques jeunes personnes, compagnes et amies de Cornélie, auxquelles Wolfgang paraît avoir porté un tendre intérêt. Quand il nous assure, dans *Vérité et Poésie*, que la lamentable issue de ses relations, fort innocentes cependant, avec Mlle Gretchen le rendit misogyne pour longtemps, il fait apparemment erreur. Sans doute, quand il rédigea ses Mémoires il avait tout à fait oublié « la petite Schmidt et la petite Runckel » que, dès sa première lettre, il charge Cornélie d'embrasser tendrement pour lui. Puis l'hypocrite continue : « Ici je n'ai encore l'honneur de connaître aucune jeune fille, Dieu merci ! » Et avec une brutalité qui se dissimule mal sous le parler latin, il ajoute : « *Cane pejus et angue turpius.* » Dans cette première missive il partage impartialement ses amitiés entre Mlle Schmidt et Mlle Runckel ; mais il semble que c'est cette dernière qui avait fait sur le cœur du précoce amoureux l'impression la plus profonde ; du moins c'est d'elle seule qu'il est question dans les lettres suivantes. Le souvenir de cette jeune personne paraît lui avoir été tout particulièrement cher. Du moins il l'associe à sa sœur dans ses préoccupations pédagogiques ; il propose à Cornélie de faire des lectures en commun avec « la chère petite », comme il l'appelle, de lui lire, par exemple, des passages du *Spectateur*, de demander à la jeune fille ses réflexions sur les passages lus, et de les transmettre au grand frère, à Leipzig, qui se chargera de les corriger. Cette idée évidemment lui tient à cœur, car il y revient à plusieurs reprises. Ainsi encore dans une lettre du 14 mars 1766 (1) :

« Écris-moi quelque fois les raisonnements de ma petite et les tiens sur certaines matières ; je ne manquerai pas de joindre les miens aux vôtres. Croyez, ma chère, que je vous ai fortement au cœur. C'est une si jolie créature qu'une fille, que je ne puis souffrir à en voir des gâtées ; je voudrois cepourquoi les pouvoir rendre toutes bonnes. On prend à présent tant de soins pour améliorer les écoles, pour-

(1) L'original est aussi en français. Nous en respectons scrupuleusement l'orthographe, parfois assez fantaisiste.

quoi ne pense-t-on pas aux écoles de filles? Qu'en penses-tu? J'ai eu la pensée de devenir maître d'une école du beau sexe après mon retour en ma patrie. Ce ne seroit pas si mauvais qu'on pense, toutefois je serois plus utile à ma patrie qu'en faisant l'avocat. Mais il faudroit prendre garde de ne pas mener dans mon école de si belles filles, comme ma chère Runckel en est, autrement je serois en danger de jouer l'Amour précepteur. »

On ne voit pas bien Gœthe devenu directeur d'une pension de jeunes filles, et les mères assez imprudentes pour lui confier l'éducation de leurs filles s'en seraient, sans doute, mordu les doigts. Au surplus, qu'on ne prenne pas cette idée pour une lubie purement passagère. Gœthe avait hérité, plus qu'il ne s'en doutait peut-être, des prédilections pédagogiques de son père. Il ne manqua jamais de se faire le précepteur des femmes qu'il aima, de les instruire, de travailler à développer leur intelligence et leur goût. C'est encore pour lui une façon de maintenir son ascendant sur elles. Ainsi, plus tard, il devint professeur de poésie et d'éloquence au profit de Frédérique Brion et de Charlotte Buff. Il commenta à leur usage ses propres œuvres, comme aussi celles des grands écrivains anciens et modernes. Même Mme de Stein, malgré l'avantage de l'âge et de l'expérience, dut se soumettre à sa direction intellectuelle. Ne nous étonnons donc pas que, dès l'époque de son séjour à Leipzig, il prétendît diriger de loin les études et les lectures de Mlle Runckel. Ce ne fut d'ailleurs qu'un feu de paille. Au mois de mai suivant, il écrivait encore, il est vrai, à sa sœur (en français dans le texte) :

« Mille, mille compliments à la chère Runckel, écris-moi bien souvent d'elle. Ce sont toujours les plus agréables passages de tes lettres qui traitent de cette aimable fille. Je souhaiterois de la baiser une seule fois. Baise-la de ma part. »

Mais cette effusion est la dernière et, à partir de ce moment, il n'est plus question de Mlle Runckel dans les lettres de Gœthe à sa sœur. L'image de la jeune Francfortoise s'efface peu à peu de la mémoire de son volage adorateur.

Qu'on ne se figure pas au moins qu'il est absorbé par ses études, et que de sérieuses préoccupations de travail et d'examens chassent le souvenir des puériles amourettes de jadis. Non; Gœthe est dès ce moment le féministe expert qu'il fut sa vie durant. Dans presque toutes ses lettres écrites de Leipzig, notamment dans celles qu'il adresse à sa sœur, les femmes sont un sujet sur lequel il revient avec une visible prédilection. C'est une véritable hantise, une préoccupation constante. Avec l'outrecuidance de la jeunesse, il juge les femmes d'un ton doctoral et tranchant; il croit les bien connaître et résume son opinion dans des apophtegmes comme le suivant : « La vanité est presque toujours la maîtresse du cœur des jeunes filles. » Une autre fois il développe en dix longues pages son opinion sur les femmes et en particulier sur les jeunes filles. Évidemment il comptait que sa dissertation, rédigée en français comme presque toutes les lettres qu'il adresse à sa sœur, passerait sous les yeux de son père, et que celui-ci serait satisfait de ce petit exercice de style. En dépit des airs dédaigneux que, par moments, il affecte à l'endroit du sexe féminin, il est loin de se poser en contempteur des femmes; il a pour elles une indulgence inépuisable et avoue sa faiblesse sans vergogne aucune.

« Ah! comme je vous aime, chères créatures, — écrit-il à Cornélie. — Hélas! fussiez-vous seulement un peu meilleures. Eh bien, nous ne sommes pas des anges, nous autres hommes. Nous nous comporterons. »

En attendant de pouvoir donner à son cœur une occupation plus sérieuse, il l'amuse de souvenirs. Les amours rétrospectives tiennent encore pour quelques mois la place des amours présentes et réelles. Dans le courant de l'été de l'année 1765, il avait entrepris un voyage d'agrément et d'instruction et, à son passage par Worms, avait fait la connaissance de la nièce de Trapp, Mlle Charitas, dont la beauté produisit sur son imagination, sinon sur son cœur, une vive impression. Impression purement fugitive d'ailleurs, car son retour à Francfort, puis son voyage à Leipzig, lui firent oublier cette jeune personne, tout à fait éclipsée par Mlle Runckel. Il avait même, par nonchalance ou par oubli, négligé de donner de ses nouvelles à ses amis de Worms. Trapp lui ayant fait faire d'amicales remontrances sur son long silence, son esprit évoque le souvenir des aimables journées passées dans la cité rhénane, et le 2 juin 1766, il répond à son ami (1) :

« Comment pourrais-je oublier Worms et les agréables habitants de cette (ville?) bien-aimée. O vous savez trop que Worms me tient au cœur. Vous connaissez ma passion pour la belle Charitas que vous l'avez crue le plus fort motif de m'amener à vous écrire en me donnant par Stern le doux espoir de me faire entendre des nouvelles qui touchent de plus près votre charmante nièce. »

Voilà qui est déjà assez explicite et qui nous prouve que Gœthe fait assurément erreur quand il nous rapporte dans ses Mémoires, qu'après son

1. Texte original en français.

aventure avec Mlle Gretchen, son cœur resta libre jusqu'au moment où il fit la connaissance d'Annette Schœnkopf. Mais dans la lettre qu'il écrivit à Trapp six mois après (oct. 1766) le ton est encore bien autrement vif et l'impétueuse passion du jeune homme s'exprime en des termes qui ne laissent place à aucune équivoque.

« Elle a donc vu ma lettre, — s'écrie-t-il au comble du ravissement, — elle a donc vu ma lettre, elle n'a donc pas été fâchée de ce cœur farouche, de cet amour ardent, de mes sentiments impétueux, elle-même a souhaité de posséder ces lignes misérables. Ah! pourquoi ne les lui avez (vous) pas données sans me demander! Comment avez-vous pu croire, que je ne serois pas ravi du sort agréable de ma lettre, d'être gardée par les mains de celle que j'aime, et que je refuserois à mes vers le bonheur d'être si proche d'Elle, que je souhaite moi-même si ardemment. Donnez-lui la lettre, mais dites-lui pour quel usage je souhaiterois qu'elle la gardât. Qu'elle se souvienne quelquefois, en regardant ces lignes d'un amant malheureux qui l'aime sans attendre jamais le fruit de son amour, qui lui souhaite la vie la plus heureuse, sans espérer de pouvoir contribuer à son bonheur quelque peu de chose. »

Mais, dès cette période de son existence une passion purement imaginative n'était pas du tout le fait de Gœthe. Il lui fallait la présence réelle, effective de la personne aimée; sinon l'image s'en effaçait bien vite de son cœur. Aussi ne nous étonnerons-nous pas que sa passion rétrospective pour Mlle Charitas, si ardente, si fougueuse qu'elle soit, ne tarde pas à pâlir devant la passion, nullement imaginaire celle-là, mais très réelle et même sensuelle, que lui inspira une jeune Leipzicoise, Annette Schœnkopf, dont il fit la connaissance précisément à l'époque où il faisait à Mlle Charitas les déclarations incendiaires que l'on vient de lire.

Évidemment, à cette période de sa vie, l'inflammable adolescent est encore en quête d'un digne objet où sa passion puisse se prendre. Ce qu'il aime ce n'est pas telle ou telle femme en particulier, c'est la femme en général. Avec une ingénuité digne de Chérubin, il en fait d'ailleurs l'aveu dans ses lettres à sa sœur (1) :

« Je trouve entre tout entretien, l'entretien d'une fille le plus agréable, si seulement je lui trouve du bon sens; je les aime toutes sans m'attacher à aucune, toutes me veulent bien, aucune m'aime, voilà tout ce qui me faut, et me voilà content. »

Ne voilà-t-il pas des principes qui seraient dignes de don Juan, si la candeur même avec laquelle ils sont professés ne témoignait d'un cœur encore innocent? Il ne dissimule pas à sa sœur que l'amour dont il parle dans ses vers n'est qu'un jeu de son imagination et que l'ardente passion dont-il fait parade est purement chimérique :

« Mais, ma sœur, ne croirait-on pas en lisant mes vers qu'il fallût être bien amoureux, du moins il y règne beaucoup de tendresse. Vraiment j'aime les filles toutes ensemble... Pour l'amour véritable, il ne faut pas qu'un poète en sente. »

Mais patience. Cette tendresse vague qui s'adresse encore au sexe féminin tout entier, ne tardera pas à se préciser, à se concentrer sur une femme en particulier au lieu de se disperser sur toutes les femmes en général!

* * *

Il semble qu'au début la jeunesse féminine de Leipzig ne produisit pas sur Gœthe une impression très favorable; du moins si l'on en juge par la façon dont il en parle dans ses lettres. Voici, par exemple, ce qu'il écrit à sa sœur au mois de mars 1766 :

« Ah! ma sœur, quelles créatures sont-ce que ces filles saxonnes! Une quantité en est folle, la plus part n'en est pas trop sage, et toutes sont coquettes. »

Il leur reproche de babiller à tort et à travers; de trop s'attacher à la parure et surtout de pousser au plus haut degré la coquetterie qu'il appelle sentencieusement *la plus grande et la plus méprisable folie qu'on peut trouver chez une femme*. Il admet bien qu'il y a peut-être des exceptions, mais « pour les pouvoir faire il faudrait chercher en Diogène ». Pour lui, tout occupé du souvenir de Mlle Runckel et de Mlle Charitas, il dédaigna pendant près d'un an d'allumer sa lanterne et de se mettre à la recherche de cette perle rare, une Leipzicoise dénuée de coquetterie. Mais le hasard lui épargna cette peine et le mit en présence d'une jeune fille de condition modeste, mais jolie, gracieuse, gaie et sans prétention, toute prête à subir docilement son ascendant.

(1) Veut-on un autre témoignage de la ferveur impétueuse avec laquelle Gœthe, dans la fièvre de la dix-huitième année, admirait la beauté féminine : « Le père, — écrit-il à Cornélie, — m'a recommandé un certain Reinhard, qui a écrit sur les proportions du corps. Jamais argent a été si mal employé. Je prie le père de ne pas lire ce soi. Le traité est si misérable comme les estampes. Pour te rapporter une seule bêtise de cet homme-là, entre mille, il dit que la proportion de l'homme étant la plus parfaite qui puisse être, il en suive (*sic*), que la femme s'éloignante (*sic*) de cette proportion soit la créature la plus laide du monde, et qu'on ne la nommait belle que par abus. Or que tout le monde depuis avant jusqu'à moi, a été convaincu qu'il n'y a rien de joli au monde que la figure de la femme, chose qui pourra se prouver tous les jours, il s'en suit donc que le docteur est fou de les trouver laides et qu'il mériterait pour cela d'être logé aux petites maisons. »

Pendant les premiers mois de son séjour à Leipzig, Gœthe avait pris pension chez le professeur et conseiller aulique Ludwig, celui-là même qui lui servait toutes les bonnes choses dont il fait l'énumération enthousiaste dans ses lettres à sa sœur et à son ami Riese. L'arrivée dans la ville universitaire d'un ami de la famille, Schlosser, le futur mari de Cornélie, mit le jeune étudiant en relation avec une compagnie qui lui agréa tellement qu'il se décida à changer de pension, dût sa nouvelle table être moins plantureuse que celle de M. Ludwig. Schlosser était descendu dans une petite auberge tenue par un nommé Schœnkopf, dont la femme était originaire de Francfort, ce qui lui valait la clientèle des Francfortois qui venaient à Leipzig à l'occasion de la foire ; de ses deux enfants, l'aînée était une fille nommée Annette (1), dont la gracieuse simplicité, la douceur, la gaieté et le charme sans apprêt eurent tôt fait de conquérir le cœur du nouveau pensionnaire. Si l'auberge proprement dite était toute petite, en revanche Schœnkopf tenait une sorte de table d'hôte assez achalandée, où un certain nombre d'étudiants de bonne famille venaient prendre leurs repas avec leurs précepteurs. Annette secondait sa mère à la cuisine, et, à l'occasion, aidait aussi à servir à table. Elle était donc par la naissance et l'éducation fort inférieure à Gœthe. Elle avait fort bon cœur, mais pas de lecture et encore moins d'orthographe, ce qui donna au jeune Gœthe l'occasion d'exercer ses aptitudes pédagogiques en travaillant à compléter l'éducation de son amante.

Il parle d'elle dans ses lettres avec une certaine condescendance un peu dédaigneuse. Ce n'est pas qu'il ait fait le renchéri, ni que la différence de condition paraisse un seul instant avoir fait obstacle aux sentiments que les deux jeunes gens ne tardèrent pas à éprouver l'un pour l'autre. Gœthe fit la connaissance d'Annette au mois d'avril 1766 ; mais ses sentiments, tout affectueux qu'ils fussent, restèrent assez paisibles pendant les premiers mois, puisque encore en juin et en octobre il parle à Trapp de son amour pour Mlle Charitas. Cependant, au fond, une passion en partie double n'était pas pour l'effrayer, car le jour même où il adressait sa seconde lettre à Trapp (1er octobre), Gœthe écrivait à son ami Moors à Francfort :

« J'aime une jeune fille sans naissance et sans fortune (c'est évidemment Annette qu'il entend par là), et maintenant je sens pour la première fois le bonheur que procure un véritable amour. Je ne suis pas redevable de l'inclination de ma bien-aimée aux misérables petites tracasseries ordinaires des amants. C'est uniquement à mon caractère et à mon cœur que je dois cette conquête. Je n'ai pas besoin de cadeaux pour la conserver, et je jette un regard de dédain sur les efforts par lesquels jadis j'achetai les faveurs d'une certaine W... (1). »

Malgré cet enthousiasme amoureux et en dépit de ses dix-huit ans, Gœthe est dès ce moment beaucoup trop pratique pour se figurer, comme aurait pu le faire quelque autre jeune homme moins avisé, que son affection est fixée à jamais, et que cette amourette est autre chose qu'une occupation passagère pour son cœur avide d'émotions. Dès le début de sa liaison il envisage froidement l'éventualité, et même la nécessité d'une séparation future ; il en parle avec le plus grand calme, comme d'une chose qui va de soi :

« L'excellent cœur de mon amante m'est garant qu'elle ne me quittera jamais, sauf quand le devoir et la nécessité nous ordonneront de nous séparer. »

Pour qui savait lire entre les lignes, cette phrase signifiait tout simplement : « Elle est trop honorée par mon amour pour songer jamais à rompre, mais, moi, je ne me ferai aucun scrupule de l'abandonner dès que notre liaison commencera à me peser. »

Puis, avec une suffisance dont la naïveté désarme la critique, il ajoute :

« Si seulement tu connaissais cette excellente fille, tu me pardonnerais la folie que je commets en l'aimant. Certes oui, elle est digne du grand bonheur que je lui souhaite sans pouvoir jamais espérer y contribuer en quoi que ce soit. »

Voilà un détachement parfait, et, à coup sûr, on vit rarement amant de dix-huit ans raisonner sur sa liaison avec un plus parfait sang-froid. Cela n'empêcha pas l'irrésistible de faire, à partir de ce moment, de rapides progrès dans le cœur de sa belle, car à huit jours de là une lettre qu'il écrit à son ami Behrisch est datée *du secrétaire de ma petite !* Ces rapides progrès étaient d'autant plus flatteurs pour lui qu'il avait un rival, qui courtisait Annette, pour le bon motif celui-là, et que la petite sotte décourageait, tandis qu'elle réservait toutes ses faveurs au bel étudiant qui lui contait fleurette sans la moindre intention de l'épouser jamais. Aussi quel accent de triomphe dans la lettre de Gœthe à Behrisch :

« C'est une chose très agréable à voir, digne de

1 Sur Annette, voyez la *Revue Bleue* du 24 août, p. 254.

1 En français dans l'original.

l'observation d'un connaisseur, un homme s'efforçant à plaire, inventieux, soigneux, toujours sur ses pieds, sans en remporter le moindre fruit, qui donneroit pour chaque baiser deux louis aux pauvres et qui n'en aura jamais, et de voir après cela moi immobile dans un coin, sans lui faisant (*sic*) quelque galanterie, sans dire une seule fleurette, regardé de l'autre comme un stupide qui ne sait pas vivre, et de voir à la fin apportés à ce stupide des dons pour lesquels l'autre feroit un voyage à Rome. »

L'autre, se disant apparemment que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, avait donné à Annette deux belles pommes, et ces deux pommes c'était Gœthe qui les mangeait en attendant le retour de son amante, qui était allée à la comédie avec sa mère et son futur. Tandis que le nigaud conduisait au spectacle sa prétendue, flanquée de sa future belle-mère, la fine mouche installait sans aucun scrupule à son secrétaire l'heureux rival du maladroit « *avec le plein pouvoir d'y faire ou d'y écrire ce que je voudrois* ». Elle savait fort bien pourtant que les assiduités du jeune étudiant déplaisaient à ses parents qui pouvaient trouver étranges les familiarités qu'elle lui permettait. Mais de pareilles difficultés ne sont pas pour gêner une fille amoureuse qui veut s'assurer un tête-à-tête avec son amant.

« Elle me dit en partant : — « Restez là jusqu'à ce « que je revienne, — écrit Gœthe à Behrisch — vous « avez toujours quelque folie en tête, soit en vers, soit « en prose, mettez-la sur le papier comme il vous « plaira. Je dirai au père quelque galimathias pour- « quoi vous restez là-haut. » Et avec une désinvolture parfaite, elle ajouta : « S'il peut pénétrer la vérité, « qu'il la pénètre. »

On voit que la jeune personne n'était pas fort tourmentée par les scrupules. Aussi, comme elle ne pouvait pas aisément sortir à cause de ses occupations qui la retenaient à la maison, Gœthe n'avait pas eu de peine à la décider à organiser une sorte de petite correspondance secrète par le moyen de laquelle Annette lui donnait avis quand elle pouvait le recevoir sans danger. Ainsi, à quatre jours de là, dès le 12 octobre, elle profite de ce que ses parents (on n'est pas plus maladroit!) étaient allés à la comédie et l'avaient laissée seule à la maison, pour avertir son adorateur, et les deux amants purent ainsi passer en tête à tête quatre heures d'horloge. Gœthe raconte tout cela en grands détails dans une lettre à son ami Behrisch, devenu le confident de ses amours, et son enthousiasme s'exprime d'abord en prose française, puis, comme ce langage lui paraît sans doute trop terre à terre, son lyrisme déborde en vers anglais dont voici un échantillon :

What volupty! when trembling in my arms,
The bosom of my maid my bosom warmeth!
Perpetual kisses of her lips o'erflow,
In holy embrace mighty virtue show.
When I then, rapt in never felt extase,
My maid! I say, and she, my dearest! says,
When then, my heart, of love and virtue hot,
Cries: Come ye angels! Come! See and envy me not (1)!

Mais la bonne entente entre les deux amants ne dura guère qu'une année. Au commencement du semestre d'hiver 1767, deux nouveaux hôtes vinrent prendre place à la table de Schœnkopf. L'un d'eux, un jeune homme du nom de Ryden, eut l'air, paraît-il, de faire un brin de cour à Annette qui, aimable et affectueuse comme elle l'était, ne lui fit pas trop mauvais accueil, ce qui excita au plus haut degré la bile de Gœthe. Il fit à sa maîtresse plusieurs scènes de jalousie, aussi peu justifiées que possible, comme il l'avoue lui-même dans *Vérité et Poésie*. Bien qu'il se fût dit d'avance « qu'il ne pourrait jamais contribuer en rien au bonheur de la jeune fille », c'est-à-dire qu'il s'était réservé *in petto* le droit de rompre à l'occasion, il entendait avoir l'initiative de la rupture, et son amour-propre, plus encore que son amour, souffrait cruellement à l'idée d'être supplanté par un autre. D'ailleurs, bien que sa jalousie ne reposât que sur des indices fugitifs et trompeurs, bien que, dans les dispositions où il se trouvait, ses droits sur le cœur de la jeune fille fussent des plus contestables, il n'en souffrit pas moins cruellement.

Il semble même (une fois n'est pas coutume) que dans ce que Gœthe nous rapporte de sa liaison dans *Vérité et Poésie*, il se fait tort à lui-même. A l'entendre, sa jalousie aurait été un pur jeu d'imagination auquel il ne croyait pas lui-même, et qui lui aurait simplement servi à tourmenter son amante. Maintenant que l'on peut contrôler son témoignage par les lettres qu'il écrivit sur le moment même, on voit clairement que sa jalousie était réelle et non jouée. Avec son imagination exubérante de jeune homme, d'amoureux et de poète, il se tortura lui-même par toutes sortes de suppositions plus ou moins fondées, se représentant sous les plus vives couleurs le bonheur de son rival et son propre malheur. D'abord il se contenta de bouder Annette et de lui dépêcher l'ami Behrisch, avec mission de faire peur à la jeune fille en lui donnant à entendre que ses coquetteries supposées risquaient de lui aliéner le

1 « Quelle volupté! quand, tremblante dans mes bras, le sein de mon amante réchauffe mon sein! Que sans cesse les baisers débordent de ses lèvres, que, dans un embrassement sacré la vertu montre sa puissance, et que moi, ravi, dans une extase jamais ressentie, je dis : — « Mon amante! » et elle dit : — « Mon bien-aimé! » Et quand mon cœur, enflammé d'amour et de vertu, s'écrie : — « Anges, venez! venez! voyez-moi et « ne m'enviez pas mon bonheur! »

cœur de son amant. Il semble que l'intervention de Behrisch n'eut pas le succès attendu, car l'amoureux continua à se faire du souci et se tourmenta même au point d'en tomber véritablement malade. Pour comble de malheur, Behrisch quitta Leipzig, de sorte que le pauvre jaloux se trouva privé du seul ami qui aurait été capable de le raisonner, et dont l'intervention aurait peut-être pu ramener la concorde entre les deux amants.

Un incident fortuit amena la crise à l'état aigu. Le soir du 10 novembre 1767, Gœthe, qui avait passé toute la journée enfermé dans sa chambre en proie à une fièvre violente, apprit que sa maîtresse, qui n'avait même pas songé à venir prendre de ses nouvelles, était allée au théâtre en compagnie de sa mère et de M. Ryden. Juste retour des choses d'ici-bas, le théâtre qui, un an auparavant, lui avait procuré un délicieux triomphe d'amour-propre, le jour où il avait de si bon appétit dégusté les pommes que l'on sait, ce même théâtre devenait maintenant pour lui l'occasion de tortures affreuses, aggravées encore par la fièvre qui le tenait. En proie à toutes les angoisses de la jalousie, il courut au spectacle, malgré son triste état de santé et là, du haut d'une galerie, il vit Annette dans une loge, avec sa mère qui lui servait de garde du corps, mais entourée néanmoins de prévenances par M. Ryden, qui tenait à user de ses avantages. La rage et le désespoir au cœur, notre jaloux se reput pendant quelque temps de ce spectacle, puis n'y tenant plus, sans attendre la fin de la pièce, il courut chez lui comme un fou, et là passa le reste de la nuit à écrire à Behrisch. Il lui fit la confidence de sa lamentable aventure, interrompant dix fois sa lettre pour essayer de goûter un peu de repos, et dix fois reprenant la plume parce que le sommeil le fuyait. Il éprouvait une âpre jouissance à aviver sa plaie intime et à en montrer toute la profondeur à son ami. La lettre de Gœthe est véritablement poignante, mais elle est malheureusement beaucoup trop longue pour pouvoir être citée ici.

Le lendemain, il y eut bien entre les deux amants une explication suivie d'une réconciliation ; mais désormais la confiance s'en était allée. D'ailleurs la jalousie est contagieuse, et Annette, jusque-là si sûre de l'affection de son adorateur, douta de sa fidélité, et à l'occasion lui fit, elle aussi, des scènes de jalousie. La rupture se fit tout doucement. Gœthe espaça ses visites, et pour se consoler ou s'étourdir, se lança dans un tourbillon de plaisirs, sans parvenir à oublier Annette. Encore au mois de mars 1768, il écrivait à Behrisch qu'il ne pouvait cesser de l'aimer ; mais en même temps il se hâte d'ajouter qu'il n'a pris aucun engagement et qu'il entend bien ne laisser aucune espérance à la pauvrette. En dépit de l'exaltation sentimentale, on sent percer je ne sais quel ton de froid égoïsme :

« Écoute, Behrisch, je ne puis ni ne veux jamais abandonner cette jeune fille, et cependant il faut que je parte, et cependant je veux partir. Mais je ne veux pas qu'elle soit malheureuse. Si elle reste digne de moi, comme elle l'est maintenant ! Behrisch ! je veux qu'elle soit heureuse. Et cependant je serai assez cruel pour lui ôter toute espérance. Il le faut. Car celui qui donne des espérances à une jeune fille prend un engagement. Si elle peut trouver un bon mari, si elle peut vivre heureuse sans moi, quelle joie ce sera pour moi ! Je sais ce que je lui dois, ma main et ma fortune lui appartiennent ; elle aura tout ce que je puis lui donner. »

En dépit de tout ce galimatias passablement obscur, d'où une seule chose ressort clairement, c'est que l'ex-amoureux battait piteusement en retraite, les compensations que Gœthe donna à Annette Schœnkopf restèrent assez médiocres. Provisoirement il lui offrit son amitié à la place de l'amour, puis, quelques mois après, quand il fut rentré à Francfort, il lui envoya quelques petits cadeaux, ciseaux, couteau, cuir pour se faire des pantoufles, et autres menus objets de ce genre. Après avoir reconnu qu'il devait à Annette sa main et sa fortune, c'était, en vérité, se libérer à bon compte.

Gœthe écrivit encore de temps en temps à Annette pour la tenir au courant des progrès de sa santé qui était extrêmement précaire et chancelante au moment où il avait été rappelé au bercail par son père, fort mal satisfait de ses progrès. Pour ne pas en perdre l'habitude, apparemment, il lui parle encore parfois d'amour, mais il est clair que ce n'est pas sérieux : ce n'est qu'un jeu ou une taquinerie, et certainement Annette ne dut pas s'y tromper. Le 26 août 1769, c'est-à-dire presque exactement un an après son retour, il lui dit assez crûment :

« Il y eut un temps où je ne pouvais finir de causer avec vous, et maintenant j'ai beau faire appel à tout mon esprit, je ne parviens pas à vous écrire une seule page. Car je ne puis rien me figurer qui puisse vous être agréable. »

Aveu naïvement cruel qui montre que l'amour est bien mort, et n'a même pas laissé après lui une certaine délicatesse dont l'absence étonne chez un poète. D'ailleurs Gœthe commence à s'apercevoir qu'Annette fait des fautes d'orthographe et de style : signe évident que la passion n'est plus qu'un souvenir. Puis les lettres s'espacent de plus en plus. Au mois de décembre 1769 il avoue candidement à son ancienne amante que le souvenir qu'il a gardé d'elle s'efface de plus en plus de sa mémoire. Pour la consoler quelque peu, il lui raconte un songe qu'il a eu : il a rêvé qu'elle était fiancée et la félicite

de cet heureux événement. En même temps il la prie de ne pas lui écrire, lui donnant pour raison que la vue de son écriture lui ferait mal, et empêcherait de guérir la plaie secrète qu'il porte au cœur. Il est évident que ce n'est là qu'un vain prétexte. Il est trop clair qu'il veut tout simplement mettre un terme à cette liaison dont le souvenir même lui pèse.

Pour adoucir l'amertume de la rupture définitive, il envoya encore à Annette quelques petits cadeaux; cette fois c'étaient des livres : les poésies de Hagedorn et quelques autres ouvrages. Il lui écrivit une dernière fois, le 23 janvier 1770, en lui annonçant son prochain départ pour Strasbourg où il allait conquérir le bonnet de docteur. De Strasbourg il compte, lui dit-il, se rendre à Paris, où il se propose de se fixer pour quelque temps. Façon indirecte de lui signifier définitivement son congé, et de lui faire comprendre que le projet de revenir terminer ses études à Leipzig, dont il la leurrait pendant les premiers temps qui avaient suivi son retour à Francfort, était abandonné, si tant est qu'il eût jamais été pris en sérieuse considération. Annette l'entendit bien ainsi, car à partir de ce moment toutes relations furent rompues entre eux. Gœthe partit effectivement pour Strasbourg au mois d'avril 1770, mais son voyage à Paris, dont il parle avec tant d'assurance dans sa dernière lettre à Annette, ne se réalisa jamais.

Plus tard, quand il fut établi à Weimar, il eut plus d'une fois l'occasion de retourner à Leipzig, mais pas un instant il ne fut tenté de renouer connaissance avec la famille Schœnkopf, et il ne semble pas avoir jamais revu Annette qui, dans l'intervalle, s'était mariée et était devenue une respectable mère de famille. Ainsi se termina la première aventure amoureuse de Gœthe qui mérite véritablement ce nom, car ses relations avec Mlle Gretchen, à Francfort, n'avaient été au bout du compte qu'un simple enfantillage, comme il l'avoue non sans une confusion rétrospective dans *Vérité et Poésie*.

(832.62

PAUL BESSON.

SÉJOUR DE BONAPARTE A CHATILLON

en mai 1795 [1].

On était, je crois, en prairial (2), c'est-à-dire vers le mois de juin, quand le jeune M. de Marmont, officier d'artillerie, vint passer quelques jours chez ses parents, à Châtillon. Leur habitation, chef-lieu de la terre de Sainte-Colombe, était située dans la ville même, mais à son extrémité, c'est ce qu'on appelle le Châtelot. Le jeune officier arrivait de l'armée de Provence, qu'on appelait armée d'Italie; il était accompagné du général Bonaparte, général d'artillerie, qui se rendait à Nantes, où il devait prendre le commandement de l'armée de l'Ouest. M. de Marmont était son ami, mais non son aide de camp. Le général, alors âgé de vingt-six ans à peine, avait été élevé à l'École militaire avec un cousin germain de M. de Marmont; cette circonstance les avait liés. Le cousin avait émigré, et M. de Marmont, plus jeune que le général, était resté comme lui au service de la République.

Je puis attester que si jamais M. de Marmont a rendu un culte d'admiration et de dévouement à Bonaparte, ce fut à cette époque. Je n'ai jamais vu un pareil enthousiasme; tout ce qu'il savait, il prétendait le lui devoir; toutes ses idées, il les lui rapportait. L'opinion qu'il avait de son génie et de sa supériorité passait tout ce que la magie de la puissance a pu depuis en faire concevoir.

Le général Bonaparte était accompagné de son frère Louis, alors âgé de seize ans, dont il faisait lui-même l'éducation. Ce jeune homme paraissait for bon enfant, et n'annonçait rien de remarquable. Je me souviens seulement que son frère lui ayant prescrit de calculer le logarithme de 44, il fallut que maman intercédât pour lui obtenir la permission d'aller se promener à la forge de Sainte-Colombe, car son sévère mentor ne lui pardonnait pas de n'avoir pas rempli sa tâche.

Tout le monde a connu Bonaparte. Alors il était maigre et pâle, et sa figure n'en était que plus caractérisée. Mme de Marmont nous l'amena en visite, dès le lendemain de son arrivée. La bonne dame ne savait que faire de son hôte, dont la parfaite et constante taciturnité la désolait. Les souvenirs récents de la Terreur avaient laissé plus d'aversion que d'attrait pour ce qui portait l'extérieur républicain. L'esprit réactionnaire du temps permettait presque de manifester l'éloignement qu'on avait pour ces officiers bleus, comme on disait, et si nous n'avions pas été au-dessus de tous les entraînements de petites villes, nous n'aurions pas reçu le petit général, que ceux qui l'avaient aperçu n'hésitaient pas d'ailleurs à traiter d'imbécile.

A sa première visite, et pour passer le temps, on me pria de jouer du piano; le général parut content, mais ses compliments furent courts. On me demanda

(1) Extrait des *Mémoires de Mme de Chastenay* (1771-1815), qui paraîtront prochainement chez MM. Plon, Nourrit et Cie. Nous devons à l'obligeance des éditeurs la communication de ce récit du séjour du général Bonaparte à Châtillon-sur-Seine.

(2) Les faits que Mme de Chastenay va raconter se sont passés vers le commencement de prairial, c'est-à-dire dans les dix derniers jours de mai 1795. L'assassinat du député Ferraud, dont elle parle un peu plus loin, eut lieu le 1er prairial an III (20 mai 1795), et Bonaparte est arrivé à Paris le 30.

des chansons ; j'en chantai une en italien, dont je venais de faire la musique. Je lui demandai si je prononçais bien ; il me répondit non, tout simplement.

Sa figure m'avait frappée. Le lendemain, nous dînâmes au Châtelot, pour faire honneur au général. Alors, à Châtillon, on se réunissait vers deux heures. On fut longtemps à table, et quand on en sortit, pressée de causer avec le général, dont les monosyllabes me faisaient une autre impression qu'au reste de la société, j'allai à lui ; je lui fis une question sur la Corse, et notre entretien commença. Je crois qu'il dura plus de quatre heures.

Nous étions debout l'un et l'autre, appuyés contre une console de marbre, entre les deux fenêtres du salon. Les parties s'arrangèrent, on entra, on sortit, et ce ne fut que quand maman donna le signal du départ que la conversation prit fin. Je suis fâchée de ne l'avoir point écrite ; il ne m'en est resté que des traits. Elle m'avait vivement intéressée et amusée. Je n'étais pas gâtée depuis longtemps sur les plaisirs de cette espèce, et je n'avais jamais rencontré personne qui me parût avoir tant d'esprit. En cherchant depuis à me rappeler quelque chose de cet entretien, il m'a semblé que j'eus bientôt découvert que le général républicain n'avait aucune maxime ni aucune foi républicaines. J'en fus surprise, mais sa franchise fut entière à cet égard. Il me parla des résistances que la marche révolutionnaire avait éprouvées, et me témoigna qu'elles étaient trop peu complètes pour que le succès en eût été possible. Il ne concevait pas une guerre civile sans noblesse, sans haute noblesse, puissante dans l'opinion, puissante par l'appui d'une clientèle nombreuse de gentilshommes, et par l'autorité qu'un grand seigneur, tel que ceux des siècles passés, exerçait, en effet, sur une armée de vassaux. Dans nos mœurs modernes, l'héritier du plus grand nom de France était un homme de plus ou de moins dans un parti, et ses talents y donnaient seuls quelque importance à son adjonction. Ce qui s'était passé naguère dans la Vendée confirmait cette opinion. Voulait-on étudier les événements de Lyon, et même ceux de Toulon ? Aucune prévoyance, aucun plan dans la résistance lyonnaise. Le courage, l'énergie des plus beaux caractères y avaient perdu leur influence par le défaut des conceptions et l'incertitude du but. A Toulon, les négociants avaient commencé par placer sur des vaisseaux une grande part de leurs richesses, prêts eux-mêmes à mettre à la voile si la chance tournait contre eux. Ce n'était pas ainsi qu'on faisait une guerre civile.

La substance de ces opinions, alors nouvelles pour moi, me fut certainement présentée dans cet entretien, mais avec les ondulations qu'un entretien comporte, et moins de précision que n'en admet un récit. Je crois, — et Bonaparte s'inquiétait peu qu'on pût le soupçonner, — je crois que Bonaparte eût émigré si l'émigration, en effet, eût offert des chances de succès ; Toulon l'aurait eu pour défenseur peut-être, si l'intérêt commercial n'eût mis une défaite dans les éléments de ses calculs. Ce jeune militaire alors avait une fortune à fonder ; aventurier encore, il ne devait jamais avancer qu'avec succès. Plus tard peut-être, il aurait dû sentir qu'une existence qui se complique multiplie les combinaisons.

Le général m'apprit, — ce qui était vrai, — que la masse des armées était totalement étrangère aux événements sanguinaires dont la malheureuse France avait été le théâtre ; elle les ignorait à peu près entièrement, et il paraissait croire que l'armée, constamment dans les mains de la puissance de fait, ne mettrait pas une nuance dans les opinions des partis, et n'y prendrait aucune couleur soumise à une seule direction.

Il me voyait émue contre les terroristes, et comme de raison toute remplie d'enthousiasme en faveur des thermidoriens. Il en avait vu quelques-uns dans leurs missions avant le 9 thermidor ; son opinion sur eux était moins favorable. Il me dit toutefois qu'on pouvait faire le mal, qu'on pouvait en causer beaucoup sans être réellement méchant : une signature donnée sans réflexion coûtait la vie à de nombreuses victimes ; la plume s'y fût refusée, si le résultat de la décision eût été bien compris. Un tableau, me disait-il, où se dérouleraient en actions, en scènes, les maux qui vont ressortir d'une détermination qui se prend sans qu'on y songe, voilà ce qu'il faudrait souvent présenter aux regards des hommes ; et ce serait en eux-mêmes que l'humanité menacée trouverait sauvegarde et refuge. Mille fois cette idée s'est présentée à ma mémoire.

Bonaparte me parla des poèmes d'Ossian, qui lui inspiraient de l'enthousiasme. Je connaissais le nom du barde calédonien, je ne connaissais pas ses chants. Bonaparte me proposa de m'en apporter le recueil : il allait à Paris et le retrouverait aisément. J'étais encore jeune (1) et un peu prude ; l'idée de recevoir ce général et d'accepter de lui un livre me parut manquer de convenance : je remerciai. J'avoue que depuis, et plus d'une fois, j'ai regretté la visite et le livre.

Je me suis toujours souvenue que dans cette conversation le roman avait eu sa place. Bonaparte me dit que le tragique du dénouement de *Paul et Virginie* était la grande cause de l'intérêt qu'excitait leur histoire ; il n'approuvait pas que l'auteur du drame en musique eût sauvé Virginie. Quant à lui, il ne pouvait souffrir ni supporter le froissement de ses

(1) Elle avait alors vingt-quatre ans.

impressions mélancoliques par un retour subit à des idées gaies; après un drame, après une tragédie, il s'empressait de quitter le théâtre; enveloppé de son manteau, il allait se livrer à de profondes émotions, et ne voyait jamais la petite pièce.

Nous parlâmes de bonheur. Il me dit que pour l'homme il devait consister dans le plus grand développement possible de ses facultés. Je ne savais pas alors que Condillac l'eût dit, et cette idée me parut éblouissante.

A l'époque de cet entretien, pour moi réellement mémorable, j'avais l'intime conviction que celui qui présenterait un point d'appui aux opinions et aux esprits, en saisissant le gouvernail qui n'était à personne, en osant se dire chef et roi, le serait effectivement, et ne trouverait aucun obstacle, parce que rien n'était constitué, et qu'aucun homme ne fixait la confiance ou même l'attention de tous. Je crois que je le dis à Bonaparte, et il serait très singulier que j'eusse été ainsi sa prophétesse. Je sais positivement que, préoccupée de mon idée, j'en parlais à tout le monde; que je regrettais de n'être pas homme pour m'emparer d'une destinée où je ne voyais que du bien à faire, de grandes choses à accomplir, et pas un obstacle réel à surmonter. Ma mémoire ne me donne aucune certitude d'avoir frappé alors Bonaparte de cet aperçu; cependant il s'est toujours souvenu de notre entretien, et je ne pense pas que ce soit pour m'y avoir parlé de Virginie et d'Ossian.

La connaissance faite se cultiva durant deux ou trois jours. On s'était fort émerveillé de ce que j'avais fait parler le général; il commença à se livrer davantage. On apprit à cette époque même l'horrible catastrophe du député Ferraud; on sut l'héroïsme, digne des temps antiques, que Boissy-d'Anglas, président de la Convention, avait montré. La jeunesse de Legendre et de Fréron avait alors rendu un service remarquable; on avait tenté d'ameuter les faubourgs dans les jours suivants. Enfin, tout s'était pacifié, nous en avions tous de la joie. Bonaparte ne craignit pas de dire que sa façon de voir était très opposée; en pareil cas il convenait qu'une victoire complète fût à l'un des partis : dix mille par terre d'un côté ou de l'autre, autrement il faudrait toujours recommencer.

Nous nous vîmes tous les jours, au Châtelot ou chez mes parents. Je le vois encore m'aider à faire un bouquet de bleuets. J'avais traduit de l'italien, à cette époque, un petit poème sur l'éventail, et je lui en parlai. Il me dit qu'il avait fait une étude à fond de la physionomie de l'éventail; il voyait dans ses mouvements tous ceux qui agitaient les femmes, et il avait vérifié et confirmé ses observations au Théâtre-Français, en voyant jouer Mlle Contat.

On nous fit jouer aux petits jeux, dans le salon du Châtelot et, par suite d'un gage touché, je vis à genoux devant moi celui qui vit bientôt l'Europe aux siens. Nous dansâmes des rondes. Notre compatriote Junot (1), alors aide de camp du général, et depuis général et duc d'Abrantès, nous beugla la ronde si connue : *Mon berger n'est-il pas drôle?* et ce fut une très bruyante joie.

On devait le surlendemain en renouveler les plaisirs, quand la poste apporta la nouvelle imprévue de la destitution du général. Lanjuinais et Aubry avaient fait ce bel ouvrage. Il n'y avait pas à hésiter. Le départ subit fut résolu. Bonaparte vint faire ses adieux; j'étais sortie. Il entretint maman et partit sans pouvoir m'attendre. Il me serait difficile de dire combien je restai surprise et affligée. M. de Marmont partit avec le général.

L'épisode que je viens de raconter n'eût jamais été nul pour moi; la supériorité de l'homme que je venais de voir avait ébranlé mon esprit. Mais les événements subséquents lui ont donné sans doute une tout autre importance et m'ont presque inspiré de la fierté. [944.04]

LA PRISE DU FORT DE HAM [2]

9, 10, 11 et 12 décembre 1870.

Depuis la bataille d'Amiens (27 novembre 1870), le bataillon du 75e de ligne, dans lequel je commandais la 5e compagnie, avait erré dans la région du nord comprise entre la Somme et les places fortes sans être même enrégimenté. Le 8 décembre 1870, il se trouvait à Saint-Quentin, que l'ennemi avait évacué depuis quelques jours. La troupe avait été cantonnée dans une grande usine de la ville basse; les officiers étaient pour la plupart logés dans un hôtel voisin de la place principale de la ville. C'est à cette date que nous appprîmes, par un ordre du jour du général Faidherbe, que nous faisions partie désormais du 22e corps d'armée à la tête duquel il venait d'être placé. Dans cet ordre du jour, il nous était recommandé d'une façon expresse et comminatoire d'avoir à nous munir des trois vertus essentielles au véritable homme de guerre : la discipline, l'austérité des mœurs, le mépris de la mort.

La discipline, cela allait de soi; mais l'austérité des mœurs! Comment n'auraient-elles pas été austères, les mœurs de pauvres diables qui passaient toutes leurs journées à patauger dans la neige ou

(1) Le futur duc d'Abrantès était le Montbard.

(2) Sur la prise de Ham, voyez le livre de M. Genevois, *Les coups de main pendant [illegible]*.

dans la boue, et leurs nuits, soit l'œil au guet dans ces plaines sans fin du nord, soit à ébaucher quelque mauvais somme sous un hangar ou dans une masure ? Enfin passe encore pour cette austérité, si facile à pratiquer alors, mais le mépris de la mort ! Assurément Faidherbe, général fort énergique et très intelligent, était un piètre philosophe. La mort, le danger, les privations, les forces de l'ennemi, voilà des choses dont il faut bien se garder de jamais parler si l'on veut conserver les hommes dans de bonnes dispositions morales.

Dans cette petite armée du Nord, qui n'avait pas de cavalerie et qui comprenait en tout comme troupes de ligne cinq régiments de pantalons rouges et quelques bataillons de chasseurs et de marins, une compagnie de 200 hommes avait une certaine importance, qui s'augmentait encore par l'accomplissement du service de guerre ordinairement dévolu à la cavalerie : reconnaissances, grand'gardes, service d'éclaireurs, etc. Quand il m'est arrivé d'entreprendre avec ma compagnie une de ces petites opérations, j'ai toujours évité ces grands mots ; ils suggèrent à l'esprit le plus insouciant un retour fâcheux sur lui-même. Les hommes me demandaient-ils où nous allions : « A tel village. — Sait-on s'il est occupé par l'ennemi ? — Comment l'ennemi serait-il là ? il ne peut être partout à la fois, et toutes ses forces sont devant Paris. » Quand nous recevions des coups de fusil : — « Ah ! ils sont là et en nombre, disaient les hommes, comme les balles sifflent ! — Voulez-vous pas qu'ils tirent à blanc ? Mais leurs balles ne font pas de mal, elles passent toujours par-dessus la tête. — Pas toujours, car à Pont-Noyelles et à Bapaume elles ont mis le tiers de notre compagnie par terre. — C'étaient là de grandes batailles ; on ne peut faire d'omelette sans casser des œufs. Mais la plupart des hommes n'ont été que blessés, et ceux-là sont des veinards qui se dorlotent dans les hôpitaux, tandis que nous « trimons » dur. Enfin, avançons un peu, et vous allez voir comme ils vont décamper. » Si, au contraire, je trouvais une résistance que du reste je n'avais pas mission de forcer, je disais à mes gaillards : « Vous voyez, ils n'osent pas sortir ; mais nous allons, en nous reculant un peu, les engager à nous suivre, et à se découvrir. »

Quoi qu'il en soit, dorénavant « disciplinés, austères et méprisant la mort », nous étions, le 9 décembre au matin, vers 10 heures, en train de déjeuner dans notre hôtel, quand un homme entre vivement dans la salle à manger et demande à parler au chef de la troupe, qui était le commandant Tramond. Il lui dit sur un ton parfaitement assuré que la ville de Ham, située à 18 kilomètres de Saint-Quentin, est occupée par deux faibles compagnies allemandes, et que personne ne soupçonne notre voisinage ; il est parti de Ham le matin même avec sa voiture, et il affirme que les Allemands, n'ayant aucune inquiétude, ne se gardent pour ainsi dire pas. Il offre au commandant de nombreuses références dans Saint-Quentin ; il est voyageur de commerce connu dans les plus importantes maisons de la ville. Tramond, très entreprenant de sa nature, conduit aussitôt le commis voyageur auprès du colonel Lecomte, qui vient d'être nommé commandant d'une petite colonne composée de quatre bataillons (dont le nôtre) et d'une batterie, et l'expédition est décidée.

A midi, le bataillon est mis en route. La neige était épaisse ; les pieds y enfonçaient jusqu'à la cheville. Les hommes ne se doutaient pas de ce qu'on allait exiger d'eux dans quelques heures ; croyant à un changement de cantonnement, ils marchaient insouciants ; le bon repos qu'ils avaient goûté à Saint-Quentin pendant vingt-quatre heures les avait mis en belle humeur ; au moment voulu, ils seraient faciles à entraîner. La marche fut lente. La nuit venue, le bataillon fut arrêté en plein champ, le silence recommandé ; puis nous nous dirigeâmes vers la ville. Tout à coup, à notre droite, dans le calme de la nuit une fusillade assez vive, suivie d'une rumeur confuse. C'est le poste de l'octroi, situé à l'entrée de la ville et gardé militairement par les Allemands, qui vient d'être enlevé. Nous pénétrons immédiatement dans les rues heureusement éclairées par le gaz. Ma compagnie, marchant à l'aile gauche, parcourt un boulevard en fouillant les rues adjacentes : quelques coups de fusil sont tirés par des isolés ; du reste la besogne principale s'accomplit dans les maisons où l'on ramasse quelques prisonniers. Dans une ruelle perpendiculaire au boulevard, j'entends un brouhaha infernal ; j'entre dans une maisonnette et je trouve deux de mes soldats dans un état d'exaspération inexplicable, s'apprêtant à larder à coups de baïonnette un malheureux Allemand qui s'était réfugié sous un lit. Les habitants criaient comme des sourds pour empêcher cette tuerie abominable, les soldats hurlaient plus fort ; l'Allemand ne disait rien ; à grand'peine je pus arrêter ces forcenés qui ne daignaient même pas m'écouter. Enfin, après leur avoir fait remettre au fourreau leurs baïonnettes heureusement immaculées, je fis un laborieux appel aux quatre ou cinq mots d'allemand qui me restaient des leçons reçues au collège pendant cinq ans, et, bien qu'elles aient été couronnées chaque année par un prix, tout ce que je pus faire après de longs efforts fut d'articuler avec un accent déplorable la phrase suivante : « *Auf ! kein Schade wird Ihnen gemacht werden.* Debout ! il ne vous sera fait aucun mal. » Sans plus se faire prier, un gros homme à la barbe blonde, la figure toute bouleversée, sortit avec effort de dessous le lit, et, une fois debout, se mit à la position

militaire. Ses habits étaient tout déchiquetés par la pointe des baïonnettes qui, par bonheur, n'avaient pas atteint la peau; il est vrai que pour pénétrer jusqu'aux œuvres vives, elles auraient eu à traverser une cuirasse de lard épaisse et protectrice. Je donnai l'ordre de le conduire à la mairie et mes deux hommes, avec cette facilité du caractère français à passer presque instantanément d'un extrême à l'autre, l'empoignèrent amicalement chacun par un côté, puis, bras dessus dessous, comme de vieux camarades de combat, l'emmenèrent... au cabaret, où ils lui payèrent à boire.

Cent prisonniers environ avaient été faits dans la ville; le reste de la garnison, 150 hommes environ, s'était réfugié dans le château, vieille forteresse garnie de tours rondes d'une épaisseur considérable, et bordée de douves larges et profondes qu'il était impossible d'enlever en un coup de main. Par les créneaux et les meurtrières les défenseurs tiraient force coups de fusil dans les rues que leur feu pouvait enfiler et qui leur étaient indiquées par les becs de gaz restés allumés.

L'action terminée, j'avais rassemblé ma compagnie dans l'une de ces rues où nous étions fortement gênés par la fusillade du château qu'un malencontreux bec de gaz, brûlant à quelques pas devant nous, pouvait rendre fort dangereuse. Un de mes hommes, agile comme un singe, eut vite fait de grimper jusqu'à la lanterne dont les carreaux avaient été brisés par les balles ; mais la clef avait été faussée, et malgré tous ses efforts, il ne put parvenir à la fermer. Après avoir servi de cible pendant quelques instants aux tireurs ennemis, il redescendit plus vite qu'il n'était monté et vint me rendre compte de sa mésaventure. Un autre aussitôt, mettant vivement sac à terre, aborde en courant le réverbère, se hisse jusqu'à la lanterne, et au lieu de renouveler la tentative de son prédécesseur, il éteint le bec comme une vulgaire chandelle avec son képi en guise d'éteignoir.

Sur ces entrefaites, le commandant avait envoyé l'ordre de cantonner là où l'on se trouvait. J'avise au milieu des ténèbres une grande villa séparée de la chaussée par un parterre assez étendu et bordé d'une grille dont la porte est grande ouverte. J'entre et je sonne à la porte de la maison ; un domestique vient m'ouvrir et me toise d'un regard méfiant. Je demande à parler au maître du logis ; il est absent : c'est le Dr Surmay, médecin en chef de l'hôpital, et il s'y trouve en ce moment pour soigner les blessés, J'étais assez embarrassé quand, attirée par ces pourparlers, apparaît dans le vestibule une jeune femme brune, à la figure avenante et à l'air décidé, en élégante toilette de maison. Elle s'enquiert de ce que je désire. « Un gîte, Madame. — La maison est à votre disposition. — Mais nous sommes beaucoup. — J'ai plusieurs chambres d'amis, mais, si elles ne sont pas suffisantes, on dédoublera les lits ; ce sera le cas de dire : à la guerre comme à la guerre. — C'est que nous sommes deux cents environ. — Deux cents ! Où voulez-vous que je loge un tel troupeau ? » Puis, après une minute de réflexion : — « Entrez tout de même, nous allons aviser. Voyons, vous allez d'abord me donner un sous-officier à poigne et dix hommes de corvée. Il faudra que ce monde-là m'obéisse au doigt et à l'œil. Je vais faire aménager le rez-de-chaussée de la maison ; on videra la salle de billard et le cabinet de mon mari; chaque pièce tiendra aisément 50 hommes; le reste trouvera place dans la remise dont on enlèvera ses voitures. Faites entrer vos hommes dans le jardin; qu'on ménage mes pelouses, et que personne n'entre dans la maison avant l'installation complète. Vous et vos officiers, vous trouverez vos chambres au premier. » Au bout d'une heure à peine tout mon monde était casé, et dans la cuve à lessive, soigneusement rincée, mijotait une fameuse soupe à l'oignon que les hommes mangèrent toute chaude avant d'aller s'étendre à l'abri sur la couche de paille abondamment répandue sur le plancher. « Surtout que personne ne fume dans la maison. » Ce fut le dernier ordre de notre généralissime en jupons ; je priai instamment les gradés de veiller à son exécution. Et pendant les quatre jours que nous avons ainsi envahi sa maison, cette vaillante femme, cette exquise Française ne se démentit pas un seul instant de sa bonne humeur, de sa prévoyance, de sa patience, toujours pleine d'attentions délicates pour améliorer le confortable des soldats ; mais la main ferme et prompte à réprimer le moindre écart.

Après l'installation, je me rendis à la mairie pour recueillir quelques nouvelles; j'étais un peu inquiet, ne sachant à quelle raison attribuer quelques coups de canon entendus dans la soirée. La plupart des chefs de l'expédition s'y trouvaient réunis; j'y appris que les Allemands du château, sommés de se rendre, avaient refusé tout arrangement. On leur avait fait savoir par parlementaire que la puissante armée du Nord les cernait, et comme preuve, on avait envoyé quelques boulets dans la porte du fort. On en restait là, attendant le jour et les événements.

On fouilla les bagages des officiers allemands prisonniers, dans l'espoir d'y trouver quelques renseignements sur la situation de l'ennemi dans la région. La récolte fut peu abondante ; mais ce qu'on retira des valises ce fut un tas de bibelots plus ou moins hétéroclites : celle du commandant supérieur, nommé Otto, contenait des morceaux d'étoffes disparates, des bouts de dentelle, des effets de layettes, un gobelet d'enfant en vermeil, une paire de porte-bougies de piano en mauvais bronze doré, des mouchoirs brodés à diverses marques françaises, deux

chemises de femme garnies de broderies, etc.

Dans la nuit, la garnison se rendit après nouvelle sommation faite par mon camarade Oudart, du 91e : par méprise sans doute, le trompette porte-fanion fut tué pendant qu'il parlementait. On dressa un protocole de capitulation tout à fait en règle qui fut signé par les deux parties intéressées et le matin, à 6 heures, le château nous fut livré. La prise totale était de 9 officiers, 221 hommes, plusieurs voitures, 20 chevaux et des vivres en quantité, entre autres, des monceaux de saucisses aux pois. C'est fort mauvais. Les soldats allemands avaient laissé dans les chambres qu'ils avaient occupées une odeur caractéristique qu'on ne put faire disparaître en plusieurs jours : odeur de suif rance et de cuir mouillé, mêlée à un vague arome de mauvaise pommade.

Nous étions très fiers de notre succès, bien qu'il eût été remporté par une colonne de quatre bataillons, ce dont, au reste, nous ne nous doutions nullement ; car j'ai cru, pour ma part, jusqu'au soir, que mon bataillon avait opéré seul. Ce succès ne fut pas sans lendemain.

Le 10, on apprit qu'un détachement ennemi venant de la Fère, et ignorant l'événement de la veille, devait arriver à Ham, dans la matinée. Tramond part de bon matin avec trois compagnies au-devant de l'ennemi. A moitié chemin entre Ham et Tergnier la route traverse un bois assez important ; le fourré est épais, la neige amoncelée sur les branches augmente l'opacité du rideau formé par la lisière ; le lieu est tout indiqué pour une embuscade. De chaque côté de la route, dans le bois et à quelques mètres de la lisière, les hommes se couchent dans les feuilles mortes ; les armes ne sont pas chargées, mais les baïonnettes sont au bout du canon. Au signal convenu, quand l'ennemi sans défiance aura pénétré dans ce couloir vivant, les deux murailles humaines se rapprocheront subitement et l'étoufferont dans leur étreinte. Après une heure environ d'attente anxieuse débouche à un pas d'enterrement un petit omnibus de correspondance du chemin de fer du Nord à un cheval : quatre officiers s'y prélassent tranquillement, fumant leurs cigares, comme s'il s'agissait d'une promenade au Thiergarten. L'omnibus était suivi d'une compagnie de cent hommes marchant sans grand ordre. Les hommes, courbés sous le sac, avaient le pas lourd et traînant ; presque tous portaient la petite calotte ronde, le casque pendu au fourniment par la jugulaire, le fusil à la bretelle, la grosse pipe de porcelaine à la bouche. Tout à fait en arrière, quatre fourgons à quatre roues attelés de deux chevaux. Au coup de feu tiré comme signal, sans même qu'une disposition quelconque de défense ait pu être prise par personne, la colonne allemande était entourée, appréhendée, un peu bousculée, et mise dans l'impossibilité de faire la moindre résistance. Tramond avait sauté à la porte de la voiture et s'était fait remettre les sabres par les officiers qui, tout penauds et tout abasourdis, ouvraient des bouches grandes comme des fours sans pouvoir prononcer une seule parole. On les fit descendre de la voiture ; les hommes furent désarmés, les armes chargées sur les fourgeons, et en route pour Ham !

Nous avions dans notre petit coup de filet ramassé 4 officiers, 127 hommes de troupe et 4 fourgons de vivres et d'effets, et cela sans un coup de fusil, sans même une écorniflure. Arrivés à Ham, pour consoler les malheureux officiers de leur mésaventure, nous les invitâmes à déjeuner, après leur avoir rendu leurs épées.

Le lendemain tous les prisonniers, sous bonne escorte, étaient dirigés sur les places du Nord.

Mis en goût par cette équipée qui avait réussi au delà de ses souhaits, Tramond, sur une indication un peu vague qui lui avait été donnée par un habitant du pays, partit le 12 au matin avec quatre compagnies dans une direction que j'ai oubliée. Il me laissait à Ham avec ma compagnie, qui devait former, momentanément, toute la garnison de la place. Vers 10 heures, mes deux officiers et moi nous allions nous mettre à table pour déjeuner dans un hôtel de la ville quand, par les fenêtres de la salle à manger, nous apercevons une foule très agitée. Des femmes crient, des hommes gesticulent ; tous les bras sont tournés du même côté. Je me dispose à sortir pour m'informer de la cause de ce remue-ménage quand plusieurs hommes pénètrent dans la salle, et tout haletants me disent : « Capitaine, voilà les Prussiens ; ils arrivent en foule par la route de Nesle. Des paysans qui travaillaient dans les champs les ont bien vus ; ils vont entrer dans le faubourg dans quelques instants. »

Comment des Prussiens pouvaient-ils se trouver aussi près de Ham puisque tous les environs étaient pour le moment battus par nos colonnes ? A tout hasard je priai mon sous-lieutenant d'aller chercher sa section et de l'amener au plus vite sur la route de Nesle : mon lieutenant s'établirait en réserve dans les dernières maisons de la ville pour soutenir le mouvement de la première section. Je fis aussi prévenir le chef du poste du château d'avoir à relever le pont-levis si l'ennemi paraissait. Puis je me dirigeai vers l'endroit menacé, escorté des hommes qui avaient vu les Prussiens et qui me disaient qu'il y en avait à pied, à cheval, avec des canons ; la foule suivait, se clairsemant au fur et à mesure que nous approchions de la sortie de la ville, tant et si bien qu'après avoir dépassé les dernières maisons, je me trouvai tout seul.

Devant moi, la route, bordée d'arbres et de tas de

cailloux, par une pente assez sensible montait tout droit vers le sommet de la colline qui barrait l'horizon à un demi-kilomètre environ; sur le penchant de la colline qui s'inclinait vers la ville, des vergers plantés d'arbres fruitiers; à gauche de la route, une usine dont la cheminée en réparation était entourée d'échafaudages. A droite, à deux ou trois cents mètres environ, une ligne d'arbres indiquant le tracé du canal; du reste, pas un Prussien à l'horizon. A ce moment, je fus rejoint par mon fourrier en armes qui m'annonça que des gens dignes de foi avaient vu l'ennemi sur le chemin d'Ercheur. Je résolus alors de me rendre compte de la situation; à cet effet, accompagné du fourrier, marchant sur le milieu de la route, je me dirigeai vers le sommet de la colline d'où la vue devait s'étendre au loin de l'autre côté. Nous étions arrivés à 150 mètres environ du sommet quand tout à coup la crête de la route se borde d'une rangée de casquettes rondes et une décharge de vingt coups de fusil environ nous arrive en pleine figure. J'étais fixé, pour une partie tout au moins de ce que je voulais savoir. D'un bond, nous sommes sur le bas-côté de la route; puis, d'arbre en arbre, j'effectue vivement ma retraite sous la protection du fourrier qui, de temps à autre, s'arrête et tire sur les têtes se montrant au-dessus de l'horizon.

A l'entrée du faubourg, je trouve mon sous-lieutenant avec sa section : une centaine de fusils; je lui fais part de la position de l'ennemi; il déploie sa troupe en tirailleurs des deux côtés de la route dans les vergers, la droite appuyée au canal. La fusillade s'engage, mais l'ennemi ne fait pas mine d'avancer. J'installe ma deuxième section dans une grande maison d'une défense facile, de façon à pouvoir recueillir les tirailleurs, au cas où ils seraient serrés de trop près.

Toujours poursuivi par l'idée de connaître la force de l'ennemi, je songeai à l'échafaudage construit autour de la cheminée de l'usine; les échelles s'y trouvaient justement. De là-haut je pus voir pardessus le sommet de la colline qui dévalait vers nous. Une troupe d'infanterie que j'évaluai à cinq ou six cents hommes était massée dans la plaine, couverte par une ligne assez bien fournie de tirailleurs qui bordaient la crête de la colline dont les miens tenaient le flanc. Des cavaliers assez nombreux patrouillaient et paraissaient vouloir déborder notre gauche; enfin un paquet d'artillerie, une batterie sans doute, était arrêté en formation de marche probablement sur le chemin d'Ercheu. Cette constatation ne fut pas sans me causer une très vive inquiétude. Si tout ce monde venait à prendre une offensive vigoureuse, que deviendrions-nous? Redescendu de mon observatoire, je prie un habitant de bonne volonté d'aller expliquer la situation à la mairie pour que l'on fasse partir immédiatement des exprès à cheval ou en voiture à la recherche des colonnes qui opéraient dans les environs, puis je recommande à mon sous-lieutenant d'activer le feu pour donner le change à l'ennemi, et en même temps j'envoie mon fourrier avec une dizaine d'hommes sur ma gauche pour empêcher les cavaliers d'épier notre situation que nous avons tout intérêt à dissimuler le plus longtemps possible.

Au bout d'une heure et demie ou deux heures je vois déboucher de la ville un bataillon de fusiliers marins. J'étais sauvé. Un capitaine de frégate le commandait; je lui rends compte de ce qui se passe et le prie de me soutenir. Il déplie sa carte, s'oriente et commence à tirer des plans de bataille : on enverra des troupes à bâbord pour déborder l'ennemi par tribord, etc. En attendant l'exécution de ces mouvements de haute envergure, je le supplie de renforcer ma ligne si faible. Notre colloque est heureusement interrompu par l'arrivée de Tramond à la tête du bataillon. L'entente n'est pas longue à se faire avec le marin. C'est Tramond qui parle tout le temps : « Commencez par déployer deux compagnies ici, envoyez-en une autre par là; postez le reste là-bas, et en avant tout le monde! » L'ennemi, interloqué par cette marche offensive bien décidée, se met en retraite et nous le poursuivons pendant sept kilomètres environ jusqu'au village d'Émery (je crois).

Le soir nous rentrions à Ham, enchantés d'avoir déjoué si avantageusement les intentions de l'ennemi. Mon petit sous-lieutenant, qui s'était fort intelligemment comporté, fut porté pour lieutenant : il fut nommé à ce grade trois semaines plus tard. Je proposai pour la médaille militaire mon fourrier, jeune Parisien plein d'entrain qui l'obtint à la fin de campagne. De ce jour également date ma première présentation pour le grade de chef de bataillon, présentation qui fut renouvelée après Bapaume, après Saint-Quentin, pendant la Commune même, et qui aboutit... en septembre 1879.

Les conséquences morales de ces trois petits faits d'armes furent considérables pour nous. Les officiers purent se rendre compte que la prétendue infaillibilité des officiers allemands dans leur service de guerre n'était cependant pas aussi générale qu'on le prétendait. Coup sur coup, nous venions de les surprendre grossièrement en défaut. D'autre part, nous avions pu constater que leur fameuse hardiesse dans l'attaque était un peu surfaite, puisque avec un millier d'hommes de toutes armes ils s'étaient laissé arrêter pendant deux heures par une petite compagnie d'infanterie; enfin leur esprit de résistance était assez médiocre, puisque la garnison du château, bien pourvue de vivres et de munitions, abritée derrière des remparts inattaquables, du moins avec les faibles

moyens dont nous disposions, avait capitulé, sans esquisser même un semblant de défense. Notre confiance en nous-mêmes, pour la plupart venus de Metz ou de Sedan (1), augmenta de ce que perdit à nos yeux la supériorité que nous accordions à nos adversaires. Aux soldats, ces petits combats où les pertes étaient insignifiantes donnèrent le goût de la guerre et un certain entraînement moral que n'ont pas souvent de vieilles troupes. Aussi, quelques jours plus tard, montrèrent-ils à Pont-Noyelles une solidité rare chez des jeunes gens de vingt ans à peine qui, pour tous services militaires, avaient passé une quinzaine de jours dans les casernes où ils avaient été armés et équipés.

En terminant ce récit je tiens à citer le passage de l'ouvrage du colonel Wartensleben relatif à la journée du 12 décembre (2) :

Les événements de Ham furent connus à Amiens le 10 décembre; le commandant en chef, aussitôt prévenu à Rouen par le télégraphe, prescrivit immédiatement au général Groeben de marcher de suite sur Ham.

Il était possible d'ailleurs que le détachement tînt encore dans le château. Aussi le général Groeben fit-il partir le 10 au soir un bataillon, un escadron et quatre pièces sous les ordres du capitaine de Lukowitz; mais, le 12, ces troupes qui marchaient sur Ham par Ercheu, Emery, furent vivement attaqués de front et de flanc à Eppeville (4 kilomètres environ à l'ouest de Ham), tandis que de forts détachements ennemis menaçaient de les cerner. Le capitaine Lukowitz battit alors en retraite sur Roye sous la protection de son arrière-garde et rentra à Amiens le 13.

Mon cher camarade Lukowitz, j'espère qu'heureusement échappé aux dangers de la campagne de 1870 vous êtes encore de ce monde. Peut-être même, c'est mon plus vif désir, occupez-vous une haute situation militaire dans votre pays. Si le hasard met sous vos yeux ce récit, que je vous garantis tout à fait authentique (du reste vous le savez mieux que personne pour cette journée du 12 où pendant deux heures nous fûmes tous deux généraux en chef), vous pourrez vous rendre compte que, dans l'après-midi du 12 décembre, vous avez, dans les environs d'Eppeville, manqué complètement d'audace, même du plus simple flair, si vous aviez, non pas attaqué — c'était pourtant le but de votre mission — mais cherché à connaître la force de votre adversaire, vous entriez immédiatement dans Ham; avec votre supériorité numérique, vous risquiez de couper la retraite à ma compagnie et, du même coup, vous repreniez la citadelle avant l'arrivée des renforts qui nous ont permis de vous faire une si agréable « conduite de Grenoble ».

944.08 COLONEL PATRY.

(1) Les troupes régulières de l'armée du Nord comprenaient 279 officiers évadés de Sedan ou de Metz.

(2) Opérations de la première armée allemande sous Manteuffel, d'après les documents officiels du quartier général de la première armée.

THÉATRES

PORTE-SAINT-MARTIN : *Thermidor*, drame en quatre actes et six tableaux, de M. Victorien Sardou. — VAUDEVILLE : *Manette Salomon*, pièce en neuf tableaux, dont un prologue, de M. Edmond de Goncourt.

Les applaudissements qui ont accueilli lundi soir le nom de M. Sardou l'ont suffisamment vengé, j'imagine, des persécutions qu'il souffrit naguère. L'interdiction de *Thermidor* fut une des lâchetés les plus révoltantes, une des inepties les plus désolantes de notre époque. M. Sardou a pris l'autre soir une revanche éclatante; le succès, tout le fait prévoir, se prolongera durant de longues soirées : d'autant plus qu'un dénouement favorable, — il a bien dû coûter à M. Sardou, si passionné pour la vérité historique! — consolera les âmes sensibles, que des tableaux un peu poussés au noir auraient peut-être effarouchées. Cela dit, il faut bien parler de la pièce; et ce n'est pourtant pas ma faute si M. Sardou est le représentant le plus illustre d'un genre qui me déplaît au delà de tout.

Thermidor est composé de plusieurs « éléments ». Il y a d'abord l'élément mise en scène, le plus important, sans doute, et certainement le plus digne d'éloges. Je ne parle pas seulement des décors, d'un joli goût, et d'une frappante exactitude, à ce qu'on nous affirme. Je parle surtout de la mise en scène « vivante », des groupements des foules, de leurs attitudes et de leurs cris. A ce point de vue, la séance de la Convention (quatrième tableau), la dernière charrette (avec la pluie, de la vraie pluie!...), et plus encore le premier tableau, avec la foule grouillante et vociférante des tricoteuses... tout cela est réglé, mis au point, et surtout mis en mouvement, avec une habileté sans égale, presque excessive. Voyez le tableau de la Convention : les « mouvements divers », les hurlements de la Montagne, l'abstention de la Plaine, les protestations de Robespierre... (et tout le reste) sont si précis, si nets, si exactement emboîtés l'un dans l'autre, qu'on finit par oublier « le tableau pour le cadre ». Nous ne nous demandons plus si Robespierre va être renversé et par suite Fabienne mise en liberté, mais si un « à-coup » ne se produira pas dans la manœuvre des figurants. Tallien sera-t-il bousculé comme il convient? Vadier sera-t-il interrompu à temps? Nous pensons un peu à Robespierre,

— ou, pour mieux dire, nous pensons à l'acteur qui joue Robespierre, et à ce qu'il doit faire pour ne pas abîmer ce joli jeu de patience; pas un instant nous ne songeons à Fabienne, c'est-à-dire au drame même, malgré l'introduction un peu inattendue de Labussière.

Chose singulière et réjouissante, M. Sardou crierait comme un diable si on élevait la moindre objection contre la forme du décor, la couleur de l'habit de Robespierre, et le texte même des discours prononcés. Et, avec sérénité, il attribue le mot fameux : « C'est le sang de Danton qui l'étouffe! » à Labussière! — c'est-à-dire à un petit employé du Comité de salut public, et cela contrairement à l'histoire, contrairement même à la vraisemblance dramatique. Il fallait que M. Coquelin parût dans cet acte, il fallait qu'il y eût un « effet ». Soit. Mais alors, que devient cette fameuse « vérité historique » dont M. Sardou se proclame le meilleur, le seul gardien? Ah! si le pauvre M. Hamel s'était permis pareille entorse au Larousse!... N'insistons pas. Constatons seulement, et l'on s'en doutait peut-être, que le « truc » de la vérité n'est qu'un truc comme un autre, parmi les mille dont use si habilement M. Sardou. — Encore une fois, la mise en scène est digne de tous les éloges, disons même, quoique le mot soit peut-être un peu fort en l'espèce, digne de toutes les admirations.

Le drame lui-même se divise en deux parties bien distinctes; la partie sentimentale, et la partie politique. De la première, je ne sais trop que dire; elle m'a paru assez ennuyeuse, et de plus assez incompréhensible. Je n'ai guère compris pourquoi Fabienne avait prononcé ses vœux; et pourtant on ne se fait pas religieuse comme on écrit un drame « historique ». A en croire Fabienne, elle assistait à la prise de voile d'une amie; le bon prêtre qui officiait se serait retourné vers elle, la cérémonie faite, et lui aurait tenu à peu près ce langage : « Pendant que j'y suis... Cela ne vous dit rien?... » — « Tout de même, » aurait répondu Fabienne; et elle aurait prononcé ses vœux comme cela, parce qu' « elle n'avait rien de mieux à faire », comme disent les gens qui vous invitent... La seule raison (celle qui précède est par trop ahurissante) c'est que M. Sardou voulait un obstacle entre Martial et Fabienne, et qu'il a choisi instinctivement sinon le plus fort, du moins le plus connu comme effet. C'était assurément son droit. Mais l'incertitude où nous sommes des sentiments de Fabienne, l'impossibilité de comprendre les raisons de ses actes nous empêchent de nous intéresser à elle. Même au dernier tableau lorsqu'elle refuse de se sauver en se déclarant enceinte, elle nous laisse froids; elle refuse : elle pourrait aussi bien accepter; rien dans ce que nous savons de son âme ne l'oblige à dire oui ou non; et, précisément, ce que nous demandons à un personnage de théâtre, c'est que ses actions soient la résultante logique et presque obligée des sentiments qu'il nous a montrés. Ici, rien de pareil. Fabienne renouvelle l'aventure de Virginie sur le *Saint-Géran;* elle ferait juste le contraire, que nous n'en serions ni surpris, ni émus : comme on dit, elle n'existe pas. Et l'amoureux, Martial Hugon, n'existe pas davantage. Il n'a de scènes qu'avec Labussière; et, comme Labussière c'est M. Coquelin, on devine que son rôle se borne à quelques répliques destinées à laisser souffler son tonitruant, — et excellent, — camarade.

Reste le drame politique; j'entends la partie du drame où la politique est le plus étroitement mêlée.

Je dis mêlée. Il faudrait s'entendre. *Thermidor*, comme presque tout le théâtre de M. Sardou, contient plusieurs pièces mélangés, ou mieux juxtaposées. Je reconnais qu'ici le lien entre le drame et les épisodes est plus resserré qu'il n'est dans *Nos bons villageois* ou dans *Nos intimes*. Mais c'est toujours le même procédé. La partie historique ou soi-disant telle vient s'appliquer sur la partie amoureuse, sans se confondre avec elle. Et cette dualité existe non seulement dans la pièce, mais dans chaque acte, presque chaque scène. Il est vraiment curieux de suivre pendant ces quatre actes l'application résolue et méthodique de ce procédé. Au premier tableau rencontre de Labussière et de Martial. « En quel état retrouves-tu Paris !... » Suivent d'interminables tirades, puisées aux meilleures sources : M. Sardou s'est amusé à mettre dans la bouche de son héros des pages entières de Camille Desmoulins. Fabienne paraît : esquisse d'un duo d'amour. Reprise de la politique, parce qu'il faut un « finale ». Second tableau, encore conférence sur l'état de l'esprit public, par Bérillon d'abord et ensuite par Labussière; puis reprise et conclusion du duo esquissé tout à l'heure, et finale. Au troisième... Mais je n'en finirais pas. Tout ce que je veux dire c'est que ces interminables préparations, ces expositions qui recommencent à chaque acte sont, il faut bien l'avouer, aussi longues qu'ennuyeuses. Ajoutez qu'elles sont faites avec un souci de l'exactitude matérielle qui n'est pas toujours exempt de puérilité. Vous vous rappelez les « expositions » des vaudevilles de jadis où il s'agissait, en une scène, de nous renseigner sur l'état des personnes : « M. Durand, votre père, disait à M. Dupont, votre oncle, que Mme Mathieu, votre belle-mère... » Tout de même chez M. Sardou. Comme la pièce est « sur la Révolution », il faut nous donner tous les renseignements possibles sur ladite Révolution. Toutes les fois, — et combien de fois! — que Labussière cite un nom, il le fait suivre d'un résumé de la vie de celui qui le porte. Il dit par exemple qu'il faut craindre Fouquier-Tinville. Et

tout aussitôt, la tirade s'accroche : « Ah ! Fouquier !.. Jeune encore, il... » Suit un résumé de la vie et des actes de Fouquier-Tinville. Et nous avons ainsi un extrait du Larousse pour chacun des hommes dont le nom passe dans la conversation. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces résumés historiques viennent en aparté. On les couperait que le drame n'en subsisterait pas moins, que rien d'essentiel au drame ne disparaîtrait avec eux. Faut-il ajouter que le style de ces résumés est parfois un peu cruel. Ne soyons pas trop exigeant sur le style de théâtre ; ce qu'il lui faut avant tout, c'est le mouvement, et le style de M. Sardou l'a le plus souvent. Encore peut-on regretter l'abus des phrases toutes faites dans ce genre : « Sans partager vos croyances, je les respecte... Poser la question c'est la résoudre... » Je vous assure qu'à la longue cela donne la plus fâcheuse impression de lenteur et de monotonie. Le mouvement, ici c'est M. Coquelin et, j'en ai peur, M. Coquelin tout seul !

Enfin il faut bien en venir au défaut capital de la pièce, défaut que nous avons retrouvé dans tout le théâtre de M. Sardou, et que j'ai indiqué tout à l'heure à propos de la mise en scène : la trop grande habileté. Pour lui, une scène c'est quelque chose qui existe en soi, indépendamment de ses rapports avec le drame ; il la travaille, il la fouille, accumulant tous les effets qu'elle peut produire, en marquant tous les revirements, imaginant même tout ce qui peut donner lieu à un revirement. Un exemple me fera mieux comprendre.

Labussière, on le sait, est chargé de préparer la besogne du tribunal. Parmi les dossiers qu'il doit remettre à Fouquier se trouve celui de Fabienne ; il est établi de telle sorte que la condamnation est certaine. Il faut donc, pour qu'elle vive, que ce dossier soit supprimé. Mais, d'autre part, Fouquier a constaté récemment la disparition de certains actes d'accusation ; à la prochaine « erreur », Labussière sera mis en jugement. Il faut au moins que l'erreur soit vraisemblable, et que Fouquier retrouve le nombre exact des accusés qu'il doit juger, et leurs noms. D'où, une seule ressource, substituer au dossier de Fabienne Lecoulteux un dossier portant le même nom. Quel serait, dans la vie, le premier acte de Labussière ?... Notez que les minutes sont comptées, que, d'un instant à l'autre, le commissaire va paraître... Ce serait, ou de supprimer le dossier de Fabienne au risque de ce qui pourrait arriver, ou de le remplacer en hâte par un autre, portant le même nom. Après quoi, mais après seulement, le remords saisirait Labussière et Martial, restant atterrés devant l'assassinat qu'ils viennent de commettre. Mais cela est trop simple pour M. Sardou. Il ne se demande pas : « Que se passerait-il dans la vie ? » Il se demande : « Comment corserai-je ma scène ? » Et, alors, c'est une scène longue, infiniment ; il se trouve que trois dossiers portent le nom de Lecoulteux ; l'un se rapporte à une vieille femme, l'autre à un homme vieux, le troisième à une jeune « fille ». Et vous voyez ce que chacun de ces cas particuliers peut offrir de développement. Celle-ci est âgée, mais n'est-ce pas une fin affreuse pour une vie longue et honorable ?... Celle-ci est jeune, mais... Et les développements se suivent, se déroulent et s'alignent, en dépit de la venue prochaine du commissaire, jusqu'à ce que Labussière se décide à supprimer simplement le dossier de Fabienne. La situation est belle et tragique. Mais ne voyez-vous pas combien les habiletés de M. Sardou lui enlèvent de naturel et, par suite, de force ? On sent en tout cela quelque chose de concerté, de volontaire ; comme dit l'expression populaire : « C'est trop beau pour être vrai. » Ajoutez que cette longue scène ne sert à rien pour le drame, puisque le dossier de Fabienne, supprimé par Labussière, ne se retrouve pas moins au tribunal. Alors à quoi bon ? C'est toujours l'habileté pour l'habileté. Est-il rien de plus vain et de plus inutile ? Est-il rien, surtout, qui soit moins « théâtral » au sens élevé du mot ?

Je n'insiste pas sur le dénouement étrange que le désir de plaire au public a imposé à M. Sardou. L'auteur dramatique y trouvera son compte, sans doute. Mais que « l'historien » a dû souffrir !

Thermidor, c'est Labussière, et Labussière c'est M. Coquelin. Il a été parfait de naturel, d'esprit et de force. Le reste de l'interprétation m'a semblé assez ordinaire.

* *

Il me resterait à parler de *Manette Salomon*. Mais le courage me manque. Après l'excès de l'art théâtral, voici son absence complète. Dramatiquement parlant, c'est le néant. On demeure stupide devant un ouvrage pareil. Il ne me paraît pas nécessaire de vous analyser les neuf tableaux de *Manette*. La pièce est tombée à plat : « Madame se meurt, Madame est morte, » disait Berlioz. Plaignons les interprètes qui ont fait de leur mieux pour défendre la pièce, MM. Candé, Mayer et Grand, — et notons surtout le très vif succès de M. Galipaux, de tout premier ordre dans le rôle d'Anatole.

* *

A l'Odéon, reprise des *Danicheff*, et bonne reprise. La pièce, un peu connue peut-être, est restée intéressante. Interprétation honorable, sans plus. Mlle Syma m'a paru un peu sèche. Mme Tessandier donne médiocrement l'impression d'une grande dame. Fort bon M. Rameau ; bon également M. Magnier.

*
* *

La première d'*Orphée* sera à peine achevée quand paraîtra ce numéro ; je suis donc forcé de remettre mon compte rendu à la semaine prochaine. Je veux dire que la répétition a été un long triomphe. Enfin !...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

J'ai reçu la lettre suivante que je transcris avec une fidélité absolue, lui laissant toute sa saveur :

« Monsieur Jean-Louis,

« Le sympathique intérêt que vous portez aux malheureuses générations de ce déclin de siècle m'encourage à vous signaler les progrès inquiétants d'une théorie fausse et inhumaine, dont un groupe de professeurs et de publicistes se sont faits les apôtres criminels.

« Je veux parler de la nécessité prétendue d'organiser tout un système d'enseignement entre l'école et le service militaire. Aucune création pédagogique n'est moins urgente et aucune ne pourrait avoir des résultats plus désastreux.

« Depuis longtemps, n'est-ce pas? on a renoncé à faire croire aux enfants, emprisonnés entre les murs du lycée, que cette existence était délicieuse. On la leur présente plutôt comme un sacrifice, et on a raison. Les papas d'aujourd'hui sont les premiers à convenir que cette première expérience de la vie est dure. Les améliorations matérielles et les distractions de toutes sortes introduites dans les collèges, au cours de ces dernières années, ne sont qu'une preuve éclatante de la compassion qui environne les élèves.

« D'autre part, il est tout aussi certain, par le critérium du consentement universel, que les tribulations du régiment et, plus tard encore, les soucis de profession et de famille forment une échelle de maux rangés par ordre d'acuité, et en vertu desquels la vie est de moins en moins supportable, à mesure qu'on avance en âge.

« Pendant cette pérégrination douloureuse, on rencontre une station, mais une seule, où l'on peut goûter quelque douceur : c'est le temps qui sépare la sortie du lycée de l'entrée au régiment. Si l'on sait profiter avec intelligence de cette délicieuse oasis, on y jouit de quelques années vraiment heureuses. Plus de classes, plus de devoirs scolaires, ni de professeurs, et pas encore d'exercices militaires, de corvées ni de caporaux ! Aucune famille à élever, à nourrir, et, à peine une profession, car l'obligation prochaine d'un service militaire empêche le futur conscrit de trouver aucun emploi stable et avantageux.

« Excusez-moi si ma lettre est un peu longue, mais il faut que je déduise mon raisonnement avec soin, ayant à combattre une erreur incomprise, qui s'est développée tout d'un coup dans de prodigieuses proportions. Je dis donc qu'en moyenne on quitte l'école à quinze ans; on part soldat à vingt ou vingt et un : cela fait cinq bonnes années de répit, de liberté, d'insouciance, pendant lesquelles la jeunesse aspire à pleins poumons l'air du ciel et laisse flotter les rêves de son imagination. Ne pensez-vous pas qu'il y a là pour la jeunesse une occasion unique, et qui ne se retrouvera jamais, de développer ses forces physiques et même son tempérament intellectuel et moral ? Il faut, monsieur, avoir un cœur d'acier trempé pour se permettre de porter la main sur cet innocent et éphémère bonheur ! Surtout quand je démontre que ce n'est pas seulement une joie, hélas ! trop brève, mais un véritable bénéfice pour le corps et pour l'esprit qui ont besoin de flâner à cette époque de l'existence. Que viendraient faire, je vous le demande, et ces cours et ces leçons et ces conférences, que j'entends prôner, à un âge tout à fait indiqué par la nature pour ne rien faire et battre librement la campagne ?

« Il serait fort à craindre — et j'appelle sur ce point particulier votre plus sérieuse attention — que la poussée de nonchalance à laquelle on aurait refusé satisfaction ne prît sa revanche plus tard, quand ce serait le moment de travailler avec tout le sérieux d'un homme fait et déjà peut-être responsable d'une famille. Ah ! laissez-moi vous le dire, je soupçonne qu'une « paresserie » rentrée doit être terrible, quand elle ressort et qu'elle éclate !

« J'ose espérer, Monsieur, que vous ne serez pas insensible à de justes doléances, et que vous n'hésiterez pas à vous élever contre une doctrine qui prétend obscurcir le petit coin de ciel bleu, seul adoucissement à notre existence tourmentée !

« Les pédagogues m'ont réellement l'air — et je leur en demande pardon si je les contriste— m'ont réellement l'air de commis de l'agence Dufayel, à la recherche d'un pan de mur vierge d'annonces : ils ont mis la même fureur à s'emparer d'une portion de la vie qui n'était pas encore badigeonnée d'instruction.

« Veuillez agréer, etc.

« *Signé* :
UN JEUNE ANONYME
ENTRE L'ÉCOLE ET LE RÉGIMENT. »

*
* *

J'allais répondre à cette douloureuse épître d'un jeune pessimiste, quand nous sont arrivées les affreu-

ses nouvelles d'Afrique. Je remets à une autre fois l'examen de la question « entre l'école et le régiment », qui mérite d'être discutée à fond. Il y a bien quelque chose de vrai dans les réflexions de mon anonyme. Mais quel est présentement le sort de Baratieri et des soldats qui lui restent sur la route d'Asmara, et pourront-ils aller assez vite, pour n'être pas coupés de leur ligne de retraite par les troupes victorieuses de Ménélik? Baldissera en apprendra de belles, quand il va débarquer aujourd'hui peut-être à Massaouah, pour prendre le commandement en chef d'une armée décimée et moralement anéantie, sinon encore matériellement! Si le négus, poursuivant sa marche, rejette les Italiens dans la région de l'Ouest, pas un seul ne reverra sa belle patrie. L'histoire dira qu'ils ont été ensevelis dans les sables du désert comme les armées de Cambyse.

On se perd en conjectures sur le motif qui a poussé Baratieri à engager toutes ses forces dans une action si aventureuse. Est-ce M. Crispi qui lui a télégraphié l'ordre de remporter une victoire coûte que coûte pour la rentrée du Parlement? A-t-il voulu jouer sa dernière carte, avant l'arrivée du général qui doit le relever de ses fonctions? Le coup qui frappe les Italiens nous va au cœur, malgré tout ce que nous avons souffert d'injuste et d'impolitique de leur part lorsque nous avons vu, dans notre défaite et dans notre amoindrissement, la nation sœur prendre position dans la triple alliance. Les peuples latins traversent la crise la plus inquiétante de leur histoire, et la traverseront-ils jusqu'au bout ou doivent-ils y rester pour toujours? Les Espagnols avec leur guerre de Cuba, les Italiens avec leur chimère d'Érythrée, épuisent les dernières ressources de ces nobles pays et, d'une civilisation qui était la perle de l'Europe. Tout ce qui les atteint nous atteint et, bien loin de nous réjouir de leur infortune, nous en sommes quelquefois à nous demander s'il ne faut pas lire notre histoire dans la leur? Il y avait une politique si claire, si naturelle à faire dans cet occident de l'Europe, et non seulement pour nous, Français, Italiens, Espagnols, mais pour l'avenir de la liberté et des arts!

M. Crispi, afin de sauver son portefeuille qu'il ne sauvera pas, perd son pays et son roi : c'est ce qu'on appelle les grands hommes d'État. Celui-ci a été aussi populaire que notre Ollivier : puisse-t-il n'en être pas bientôt l'égal en malédiction!

*
* *

On me rapporte une anecdote de la fin de l'Empire : il s'agit d'un de nos sculpteurs célèbres, dont les prénoms magnifiques sont : Diogène-Ulysse-Napoléon. Il peut se reconnaître à ces titres; son nom familial est vraiment inutile auprès de cette collection de prénoms historiques, dont chacun à part a suffi pour faire la gloire de trois hommes.

Donc notre sculpteur à ses débuts venait d'obtenir le prix de Rome : c'était au temps où les prix de Rome étaient invités à dîner aux Tuileries avec l'empereur et l'impératrice. Après le dîner la mère du prince impérial montrait avec fierté les dessins de son fils tracés par amusement sur un album. Elle voulait avoir l'avis du jeune maître. « Que pensez-vous de cela? » dit-elle. Le prix de Rome, tout émerveillé de sa réception, promenait un regard distrait sur les figures incohérentes de l'apprenti impérial.

Cependant, il s'arrache de sa torpeur et dit, ne trouvant que cela à dire : « C'est un garçon qui pourra faire son chemin, il a des dispositions... »

L'impératrice ne témoigna aucune surprise, mais répondit simplement qu'elle était bien heureuse de connaître cette opinion, et de savoir que son fils serait capable de faire son chemin dans la vie, car on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Quelques mois après, c'était la guerre, la défaite, l'effondrement... On sait comment le pauvre garçon a fait depuis son chemin chez les Zoulous.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Notes d'art.

LES AQUARELLISTES ET LEUR EXPOSITION

Quel art charmant que celui de l'aquarelle! Quelques instants lui suffisent pour fixer les jeux de la lumière les plus fugitifs. Avec quelques couleurs étendues d'eau, l'artiste peut rendre les tons les plus indécis et les plus délicates nuances. Il surprend la nature dans toute sa grâce, dans ces effets qui ne durent qu'un instant et qu'on voudrait pour toujours retenir. Il saisit le clair miroitement des vagues sous le soleil jaune, l'embrasement du ciel vers le soir et le baiser argentin de la lune à la campagne endormie. D'un moins lourd appareil, elle a sa raison d'être à côté de la peinture, car sa claire chanson est interdite à celle-ci. Cette dernière a des qualités de puissance et de profondeur qui font qu'elle ne saurait exprimer les nuances légères et un peu flottantes de la nature. Et c'est parce que l'aquarelle n'a que faire de ces qualités, que, plus alerte, elle se plaît aux fuyants mirages et se joue des reflets les plus ondoyants. La couleur dans ce qu'elle a de plus divers, de plus caressant ou de plus sombre est son domaine. Elle ne s'inquiète de la ligne que de façon implicite, attentive à rendre les tons de la nature au premier aspect, de suite, sans retouches. Aussi son pouvoir est-il magique, évocateur de vie. On pourrait dire qu'elle est aux couleurs ce que le fusain est aux lignes.

L'aquarelle a donc un domaine à elle propre. Avec des

moyens autres que ceux de la peinture, elle exprime tout autre chose. Cette vérité vous semble fort simple... Cependant elle est méconnue tous les jours, ignorée des uns, dédaignée des autres. C'est pour l'ignorer d'ailleurs que l'exposition des aquarellistes nous offre trop souvent des morceaux guindés et des aquarelles qui visent à être des tableaux. Et cette année ils envahissent la galerie Georges Petit, ces tableautins prétentieux, qui seraient mieux à leur place sur des sacs de bonbons, à moins qu'on n'en fît de magnifiques éphémérides. Sous le nom d'aquarelles, on nous présente des tableaux de genre, d'histoire, et aussi des portraits, dans la naïve croyance que pour faire œuvre d'aquarelliste il suffit d'employer des couleurs à l'eau, sans s'inquiéter autrement des conditions spéciales à cet art. Comme résultat, nous avons et de mauvais tableaux de genre, et de mauvais tableaux d'histoire, et de tout aussi mauvais portraits, sortes de compromis entre la peinture et l'aquarelle. De vraies aquarelles, peu de traces.

Comme l'aquarelle ainsi comprise ne rend pas assez avec les seules couleurs à l'eau, tous ces peintres, hors de leur voie, se sont mis à la recherche de procédés hybrides. Pour demander à l'aquarelle ce qu'elle ne peut donner, ils font tout autre chose, peintures à la détrempe ou bien à l'œuf, sans compter tous les coups de crayon, tas de couleurs, qui sont autant de trucs sans rapport avec l'art dont ils sont censés être les adeptes. En vain je me demande pourquoi un artiste aussi conscient que M. Detaille s'est mis en tête de nous faire un *Napoléon en campagne* à la détrempe. Je suppose que c'est pour nous indiquer un procédé amusant et non pour nous montrer une œuvre d'art.

L'œuvre de M. Zuber est la meilleure preuve de ce que nous avons dit au début de cette causerie. Nul procédé, nulle affectation, l'émotion directement sentie et rendue. L'artiste, en se promenant soit au Luxembourg, soit dans les rues de Paris un jour d'hiver, soit aux bords de l'Yonne, s'est plu à suivre d'un œil attentif les jeux de la lumière et parce que l'aquarelle était plus propre que la peinture à dire la délicatesse et le fondu de ses sensations, il les a tout naturellement traduites en aquarelles. Et parce qu'elles sont simples, sans détails oiseux, tout porte et fait naître l'émotion. Je ne dis pas qu'elle y soit avec intention. Certes non, et c'est justement parce qu'elle n'est pas cherchée, qu'elle y est. Signe d'élection, me direz-vous. Eh! sans doute, n'est pas artiste qui veut. M. Zuber, dans ces quelques aquarelles, nous chante la nature, non seulement celle qui s'épanouit en pleine liberté, loin de Paris, mais celle-là même qui est enserrée dans nos murs.

M. Rochegrosse, toujours prestigieux, a entre-croisé l'éclat des métaux et des belles soieries, que réfléchissent encore les grands miroirs de cuivre.

Quant à M. Vignal, un nouveau venu, c'est un aquarelliste lui aussi.

Et il est curieux qu'à cette exposition ce soit le meilleur compliment et le plus rare. Ils sont environ une demi-douzaine de cette espèce et il y a à peu près une quarantaine d'exposants.

FEMMES PEINTRES

Il est très bien porté pour une femme du monde d'exposer ses œuvres. On prépare son Salon, on en jase, on le jette à la tête de ses petites amies et, après la fête, on possède une toile avec un numéro officiel au coin. Dès lors on est autorisée à se donner des airs de femme artiste et des allures interdites au commun. Seulement, malgré la galanterie habituelle aux jurys des Salons, beaucoup de ces dames remportent leurs tableaux. Pas embarrassées pour si peu, elles se liguent en associations et unions. Et ces « syndicats » ont, bien entendu, leurs expositions, qui en sont la raison d'être.

Plein de bonne volonté, de respect et de bienveillance, je suis allé aux expositions que, cette année, les femmes artistes ont eu l'amabilité d'organiser. Je m'en suis retourné en moins bonnes dispositions. A vrai dire, je ne m'attendais pas à voir des chefs-d'œuvre, car j'en sais la rareté. Du moins espérais-je y rencontrer une note gracieuse et coquette, retrouver, en un mot, dans ces œuvres de femmes un sentiment féminin. Il est triste de le dire, mais cela surtout fait défaut. Non seulement toutes ces femmes, dessinent, peignent et sculptent en hommes, mais elles sont plus viriles que les hommes eux-mêmes. J'ai vu des tableaux durs de traits, violents de couleurs, des aquarelles aux tons crus, des miniatures rigides. Ce parti pris d'exagération se retrouve dans la façon dont ces dames copient la manière de leurs maîtres. Elles en font la caricature. Aussi rien qui soit né d'un contact direct avec la nature, d'une observation personnelle. Tous ces tableaux sont factices, ouvrages dans le genre du crochet ou de la tapisserie... Et je songeais qu'à part quelques exceptions, ces dames feraient tout aussi bien, si ce n'est mieux, de s'occuper de leurs toilettes.

PAUL VRAINE.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

RIVAROL, *sa vie, ses idées, son talent*, par *André Le Breton* (Hachette, éditeur). — Comme Chamfort, Rivarol n'est guère plus pour le grand public qu'un nom illustre. Sa réputation même a quelque chose de douteux, sinon de suspect. Que connaissons-nous de lui? Deux ou trois épigrammes, peut-être une page brillante, lue au hasard de la rencontre. Du reste, en recueillant nos souvenirs, il nous semble bien que le nommé Rivarol a vécu à la fin du XVIIIe siècle, qu'il était fils d'un aubergiste, et, partant, très aristocrate, qu'il composa un discours sur l'Universalité de la langue française, où se trouve probablement la phrase célèbre : « Cette langue est la seule qui ait une probité attachée à son génie. » Et nous nous excusons, après tout, de n'en pas savoir davantage. « Ce doit être sa faute, » disons-nous modestement. Il se pourrait bien d'ailleurs que nous ayons un peu raison.

Si Rivarol, désormais, ne nous devient pas mieux connu,

ce ne sera point la faute de M. Le Breton, son dernier biographe. La thèse que vient de publier M. Le Breton, déjà connu par une jolie étude sur le Roman au XVIIe siècle, témoigne d'un labeur très méritoire. Brochures, rapports, correspondances, pamphlets, journaux, mémoires, almanachs, actes notariés, il n'a rien négligé de ce qui pouvait soit lui fournir quelque document, soit éclairer ses appréciations; et, assez heureux pour découvrir des manuscrits de Rivarol encore inconnus, il a mérité ce bonheur en les mettant à profit avec beaucoup d'intelligence et de goût. Quelques erreurs de détail, qui seront aisément rectifiées, et, malgré d'indispensables réserves, une admiration trop bénévole parfois, une sympathie trop complaisante, n'empêchent pas son travail d'être en somme aussi exact que complet.

Complet, il le peut bien avec ses quatre cents pages. C'est faire bonne mesure à Rivarol. — « Voilà un ouvrage de poids, me suis-je dit tout d'abord à l'aspect de cet imposant volume. Pourvu que Rivarol n'en soit pas écrasé! » Eh bien! non, pas écrasé du tout, l'aimable, le sémillant Rivarol. M. Le Breton réserve pour les notes et les appendices tout ce que son érudition pourrait avoir en pareille matière d'ingrat ou de mal approprié; dans le texte, il nous donne un livre alerte, délicat, pimpant même à l'occasion, si bien que la Sorbonne lui a reproché, je crois, une certaine légèreté de ton et d'allure.

Le plus grand charme de son volume, c'est que Rivarol y revit. Autant du moins que peut revivre cet incomparable causeur. Le peintre et le poète — ô Maria-Félicia — laissent après eux d'immortels héritiers. Mais pas le causeur. Le causeur aussi peu vraiment que le chanteur. Quelques « mots » épinglés çà et là dans un Carnet ne peuvent nous donner aucune idée de ce que fut la conversation vivante de Rivarol, cette conversation rapide et sûre, ferme et souple, gracieuse et stricte, dont la société du temps fit ses délices. Il faudrait entendre « le monstre lui-même ». Oh! le joli monstre que devait être Rivarol causant, avec sa tournure svelte, ses grands yeux vifs, sa bouche délicatement ironique, avec son geste élégant, sa voix nette et sonore, avec je ne sais quoi, dans tout son air, de vainqueur, d'ensorcelant, de prestigieux. Ce Rivarol-là, il est, dit Barbey d'Aurevilly, impossible à retrouver, comme la beauté d'une femme morte. Nous ne demandions point à M. Le Breton de nous le rendre. C'est assez qu'il nous en trace une vive et brillante image.

Rivarol n'a pas donné sa mesure. Il n'était pas seulement un homme d'esprit. Il unissait en lui toutes les qualités de l'intelligence les plus diverses, voire les plus inconciliables, l'éclat et la justesse, la mesure et la verve, le goût et le génie, le sens de l'art et l'aptitude à manier les idées. En même temps sa culture était d'une richesse extrême; il avait sur toutes choses des clartés précises et pénétrantes. « A quoi bon, disait Lauraguais, souscrire à l'Encyclopédie? Rivarol vient chez moi. » Il y a dans son œuvre certaines pages qui sont d'un philosophe; il y en a qui sont d'un historien sagace, des pages quasi prophétiques; il y en a enfin qui sont d'un profond moraliste. Malheureusement ce moraliste, cet historien, ce philosophe n'apparaissent jamais que par boutades. Rien chez Rivarol qui fasse corps; aucune pensée qui se développe ou même qui se continue. Il n'a jamais fait qu'ouvrir de rapides perspectives et sillonner un instant l'attention.

Outre les circonstances, on voit tout de suite ce qui lui fit tort. Il avait « le goût du repos et le besoin du mouvement ». Son besoin de mouvement, il y satisfaisait par la vivacité merveilleuse d'un esprit qui parcourait en sens divers tout le domaine de la pensée sans ressentir jamais la moindre lassitude. Mais ce qu'il nomme le goût du repos se traduisait chez lui par une répugnance insurmontable à l'application régulière. Quand il est, non plus dans un de ces salons où tous les yeux se fixent sur lui, où le son même de ses paroles le grise, mais dans son cabinet, seul devant le froid papier blanc, aussitôt sa verve se glace. « La plume, dit-il, est une triste accoucheuse de l'esprit. » Il peut bien s'en servir pour noter brièvement une observation, pour indiquer à la hâte un aperçu fugitif, mais le travail suivi lui fait horreur. Vingt lignes d'écriture le fatiguent plus que toute une soirée de conversation mondaine. Il rejette avec impatience cette plume trop lente, lance quelque épigramme contre les « encromanes », et va secouer son ennui dans un cercle, où, le mot est de lui, il dira d'un trait la valeur de plus d'un volume. Que de volumes il a ainsi parlés! Mieux vaudrait pour lui qu'il en eût écrit au moins un.

A la paresse de Rivarol, joignez sa coquetterie, sa vanité, son dandysme. De trop faciles succès le gâtèrent. Il mit sa réputation à fonds perdus. Plutôt que d'ambitionner la véritable gloire et de s'en rendre digne par quelque œuvre dans laquelle il pût remplir son mérite, Rivarol se contenta de déployer au jour le jour une merveilleuse faculté d'improvisateur. Mais les contemporains, tout charmés qu'ils fussent, semblent lui avoir déjà fait payer sa nonchalance et sa fatuité, en refusant de le prendre au sérieux. Il n'eut jamais nul crédit. Ce n'est pas à cause d'une naissance équivoque (1). Ce n'est pas non plus parce qu'il n'ennuya jamais son monde. Mais, avec des parties assez hautes, il manquait de consistance et de gravité. Rivarol, en somme, fut surtout un virtuose. Tant de sujets qu'il remua ne lui servirent, même les plus relevés, qu'à mettre en jeu la grâce et la preste vigueur de son esprit.

On l'a appelé « le Français par excellence ». C'est le représentant par excellence d'un art bien français, la conversation, dans cette fin du XVIIIe siècle où elle fut plus active et plus pénétrante que jamais. On veut transformer en une sorte de foi morale le culte qu'il rendit à « l'institution civile ». Et sans doute il a maintes fois célébré avec ferveur les bienfaits de la société humaine. Nous pouvons même rattacher à ce culte la plus grande partie de son œuvre, notamment le Discours sur l'universalité de la langue française, qui est proprement une apologie de la civilisation. Nous pouvons y rattacher encore ses opinions religieuses, philosophiques, politiques : s'il défend le catholicisme, c'est en tant que force sociale; s'il attaque la libre critique, c'est comme perturbatrice

(1) M. Le Breton montre, pièces en main, que Rivarol était vraiment de famille noble.

de l'ordre; enfin, s'il combat la Révolution, c'est parce qu'il en craint le principe dissolvant. Mais, à vrai dire, j'ai peur que l'institution civile ne se résume, pour Rivarol, dans les salons où brillait son esprit. Il admire et célèbre, sous ce nom, le régime qui procure à quelques privilégiés les fines délices d'une vie élégante et superficielle.

« Ci-devant » sur toute la ligne, tel m'apparaît Rivarol. Je ne puis voir en lui, comme le veut Sainte-Beuve, un homme de transition. L'écrivain lui-même est tout à fait de son temps. Le plus spirituel sans doute et le plus vivant des pseudo-classiques, mais un pseudo-classique néanmoins par ses enjolivures et jusque dans ses fulgurations. Ce style factice, pailleté, chatoyant et miroitant, n'a pas d'âme. Les métaphores les plus rutilantes y sentent le placage. Admirable artiste, il manque à Rivarol ce qui fait le grand écrivain. Il lui manque tout simplement la sensibilité et l'imagination. Du moins, l'imagination et la sensibilité ne sont chez lui que cérébrales, et ce n'est pas avec le cerveau qu'on régénère une littérature. Peut-être s'en douta-t-il vers la fin de sa vie. Tenons-lui compte, s'il méconnut Mme de Staël, qui annonçait déjà, qui préparait une ère nouvelle, d'avoir deviné en Chateaubriand le grand écrivain que lui-même ne fut pas.

PUVIS DE CHAVANNES, par *Marius Vachon* (Braun, Clément et Cie, A. Lahure, éditeurs). — Ce beau livre, magnifiquement illustré, célèbre un maître glorieux entre tous, dont la vie entière a été consacrée à la religion du beau. Si l'on peut se faire de la peinture une autre idée que Puvis de Chavannes, on ne saurait du moins nier la grandeur de sa conception artistique, la puissance de volonté et de génie avec laquelle il la réalisa.

Quoi qu'il soit aisé de reconnaître plusieurs phases distinctes dans la carrière de Puvis de Chavannes, son originalité se dégagea de bonne heure. Sauf trois mois passés auprès de Couture, il travailla solitairement. Cette indépendance, cette personnalité vigoureuse, lui valurent, comme c'est l'usage, d'être « refusé » bien des fois. Il fut un temps où le public riait devant ses tableaux presque aussi bruyamment que devant ceux de Courbet, où les critiques d'art les plus autorisés le traitaient comme une espèce de visionnaire, inoffensif du reste et doucement entêté. Mais depuis combien d'années lui rend-on pleine justice? Et notez qu'il a fallu pour cela toute une évolution de la « pensée contemporaine », se dégageant peu à peu du positivisme étroit et sec qui asservissait la peinture comme la poésie elle-même. Cette évolution eut en lui un de ses plus puissants initiateurs; il en avait déjà fixé le sens par des œuvres admirables qui révélaient une esthétique nouvelle, c'est-à-dire une nouvelle conception du monde et de la vie.

Est-ce à dire que Puvis de Chavannes fit bon marché de la réalité? Bien au contraire, il en a toujours pratiqué, toujours recommandé l'étude directe. Mais, tandis que d'autres s'y assujettissent, il la domine, et, prenant son point de vue au-dessus d'elle, en ordonne les formes et les couleurs suivant l'idéal qu'il a conçu. Après s'être longuement pénétré de la nature, il la regarde en lui-même, façonnée déjà par le séjour qu'elle a fait dans sa mémoire, adaptée par sa méditation à la pensée qu'il veut exprimer. Il ne la déforme pas, il la transpose en l' « humanisant »; il la réfracte, si je puis dire, à travers son génie, et la tourne, sans violence, à la traduction de son âme.

Et par là, sans doute, il est un ancêtre du symbolisme. Mais ce mot implique de soi quelque chose de vague, d'abstrait, de diffus, une rêverie éparse et obscure. Or, Puvis de Chavannes n'aime rien tant que l'ordre et la clarté. Aussi n'est-il symboliste que dans la mesure où le sont nos grands classiques. C'est entre eux et lui que la parenté me semble frappante. Son esthétique, du moins, est tout à fait la leur. Comme eux, il abrège et simplifie, il cherche à saisir l'essence même des choses, il exclut toute contingence, élimine tout détail fortuit, tout ce qui, étant accidentel et momentané, n'a aussi qu'une signification transitoire. Il est jaloux de la précision, mais d'une précision qui se concilie avec la généralité typique des figures, qui ne les localise pas, qui les laisse pour ainsi dire « hors du temps ». Ses scènes et ses paysages sont aussi « éternels », aussi «universels » que le comporte la peinture, et leur vérité supérieure consiste justement dans leur accord avec une pensée universellement, éternellement vraie.

Nous n'avions encore aucun ouvrage d'ensemble sur Puvis de Chavannes. Le livre de M. Vachon rend à cet artiste unique en son genre un hommage dont il est digne, et nous fait admirer en lui l'homme autant que le peintre. Mais comment les séparer l'un de l'autre? Puvis de Chavannes n'est point un virtuose, et ce qui le fait grand, c'est que son œuvre tout entière exprime son âme très noble, très haute, très sereine, dans laquelle la nature, comme si elle prenait conscience de soi, se compose en une harmonieuse, en une significative unité.

GEORGES PELLISSIER.

VERLAINE DESSINATEUR, par *Félix Régamey* (Floury édit.). — Cet artistique petit ouvrage se distingue par une rare originalité d'une documentation très sûre, il abonde en souvenirs personnels qui lui donnent une saveur bien particulière.

Les dessins de Verlaine, joints au texte, sont de la bonne époque, et c'est tout autre chose que les « croquetons » quelconques de son déclin, publiés jusqu'ici; ils justifient ce dire qu'« il y avait en Verlaine, au début de sa carrière, un grand artiste généralement ignoré, s'ignorant lui même ».

Quelques portraits que l'artiste a faits du poète d'après nature, à diverses époques de sa vie, ajoutent à l'intérêt de cette publication.

Il en est un, qui remonte à 1870, où Verlaine apparaît sous un aspect de nonchalante élégance qui repose des brutales représentations ayant cours, aspect que la photographie même n'a pas su éviter. Un autre daté « Londres 1872 », qui sert de frontispice à l'ouvrage, est d'un très grand caractère. P. S.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33115. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11 — 4e SÉRIE. — TOME V — 14 MARS 1896

LA POLITIQUE

Si le public ne se passionne plus pour la politique pure, il en est autrement des questions qui touchent à la bourse de chacun : grands ou petits, riches ou pauvres, tous les contribuables s'inquiètent de savoir ce qu'ils payent aujourd'hui et ce qu'ils payeront demain. C'est ce qui explique que le projet d'impôt sur le revenu ait quelque peu secoué l'indifférence universelle.

A l'heure qu'il est, on a donné toutes les raisons pour cet impôt et toutes les raisons contre. Je ne veux pas revenir sur la question : tout le monde peut avoir son opinion faite. Pour moi, il me semble qu'il n'a pas été répondu à cette objection, grave entre toutes : le plus grand nombre ne payerait pas la taxe nouvelle ; or, c'est le plus grand nombre qui nomme députés et sénateurs ; on arrive donc à ce résultat que la majorité, par ses représentants, voterait un impôt que la minorité serait seule à payer.

Avant la Révolution, nos grands-pères, artisans, bourgeois, paysans, protestaient contre le privilège d'une aristocratie ne payant pas l'impôt : en quoi plus rationnel, plus juste, le privilège à rebours qu'on voudrait établir aujourd'hui ?

Il ne faut pas que l'impôt, comme la baguette de Tarquin, frappe seulement ce qui dépasse un certain niveau.

C'est sans doute ce qu'a pensé la Commission du budget quand elle a invité le gouvernement à présenter un nouveau projet, imposant chacun d'après ses ressources, sans taxation arbitraire et sans inquisition vexatoire.

Je ne sais rien des dispositions de la majorité ; mais je me demande, en supposant que la Chambre suive sa commission, si tout serait fini.

Le parti modéré triompherait : ce serait une victoire sans doute, mais une victoire sans lendemain si l'on se bornait à repousser purement et simplement l'impôt sur le revenu.

Le suffrage universel, essentiellement simpliste, verrait, d'un côté, les radicaux qui proposent une réforme ; de l'autre côté, les modérés qui ne veulent pas de cette réforme.

Un remaniement de notre système fiscal est inévitable : c'est aux libéraux, s'ils veulent conserver une influence politique, d'en prendre l'initiative et de ne pas se laisser confondre avec ceux qui sont d'avis qu'il n'y a rien à faire.

Il ne suffit pas de dire qu'on veut l'égalité devant l'impôt : il n'y a pas d'égalité quand la taxe est la même sur un litre de petit bleu et sur une bouteille de Clos-Vougeot.

Les libéraux peuvent demander la réforme de la contribution personnelle et mobilière dans le sens d'une plus juste répartition des charges.

Ils peuvent demander la suppression des octrois, qui sont un impôt progressif sur les pauvres, tout comme l'impôt qu'on propose serait progressif sur les riches.

Le moment est venu de faire quelque chose.

Dans ces derniers temps, j'ai rencontré bien des gens qui disaient ceci ou quelque chose d'approchant : « Vous repoussez les réformes radicales, rien de mieux ; mais que proposez-vous à la place ? »

PAUL LAFFITTE.

[944.08

LA VIE D'OFFICIER EN ITALIE

Je tiens à expliquer d'abord comment cette étude fut préparée et dans quelles intentions, je l'ai écrite. Au cours de fréquents et longs séjours en Italie, pendant des années, j'ai rassemblé tous les documents qui, de près ou de loin, pouvaient se rattacher à la vie militaire ; puis, au hasard des choses et sans cacher mon dessein, j'ai interrogé quantité d'officiers en activité ou en retraite, ayant soin, le soir venu, de consigner leurs conversations, quitte à contrôler l'avis de l'un par l'opinion de l'autre. Enfin, ces pages une fois terminées ont été soumises à deux ex-officiers italiens que je me garderai, cela va sans dire, de désigner autrement. Et je déclare avoir fait mon possible pour tenir compte de leurs observations.

Ces détails indiquent que, bien loin d'avoir voulu une œuvre de polémique, je n'ai prétendu que noter, avec une impartialité *voulue*, quelques traits significatifs de la vie des garnisons italiennes. Je sais d'expérience, combien la presse de là-bas est susceptible, permettant peu aux étrangers — surtout lorsqu'ils écrivent en français — de répéter les vérités reconnues de toute la Péninsule. Aussi, sans me dissimuler les polémiques que soulèveront ces notes, je déclare, en les commençant, que, malgré la Triple-Alliance dont les déplorables conséquences morales et matérielles se font chaque année plus tristement remarquer, mes sympathies pour l'Italie des Cavour, des Garibaldi, des Victor-Emmanuel sont, comme au premier jour, sincères et passionnées.

*
* *

En débarquant à Turin ou dans n'importe quelle ville du royaume, que ce soit une capitale comme Rome ou une cité morte comme Syracuse, le premier objet d'étonnement pour des yeux inhabitués aux spectacles italiens sera, certes, la rencontre d'une invraisemblable quantité d'officiers d'un luxe d'uniforme, d'une bravoure de prestance vraiment extraordinaires. En réalité on n'en compte que quelques milliers, mais toujours en vue, on les dirait innombrables. Ce ne sont qu'aiguillettes dorées, qu'éblouissantes épaulettes, que boutons resplendissants avec parfois de flottantes écharpes de soie bleue et, toujours, des dolmans ajustés, dépassant à peine la taille et des pantalons gris perle, moulés comme des maillots, aux fières baguettes d'or, d'écarlate ou d'azur. Or, comme les figures ouvrant leurs yeux d'intelligence sous des casques, des képis ou des kolbacks de même style, ont je ne sais quoi de classique dans la régularité de leurs traits, et comme, pour la plupart, ces hommes sont d'anatomies moins sommaires, de lignes moins effacées que nos gens du Nord, on conviendra que leurs silhouettes embellies de la sorte ne doivent rien présenter que de très décoratif. A première vue pourtant, on reste surpris : ces chamarrures de parade s'accordent mal avec l'idée moderne de la guerre. C'est dans ce sens que M. Vallet parlait du « goût contestable qui préside à la coupe de ces uniformes (1) ». Et plus d'une Française m'étonna par ses ironies pour une tenue à laquelle on peut reprocher son manque d'utilité pratique mais non de luxe ni de sens esthétique. Il est vrai qu'à ces couleurs disparates et trop vives, qu'à cet abus de panaches, de plumes bronzées, de galons d'argent et d'aiguillettes d'or, il faut le soleil de Toscane et des âmes moins amies des nuances que les nôtres. Un Italien ne perçoit plus cette sensation de ridicule léger ; avec le temps, nous finissons aussi par l'oublier : — mais le fait demeure, d'observation facile et, pour le fixer, je citerai un trait.

Un jeune homme, né de parents étrangers mais élevé dans la province de l'Émilie, se fit naturaliser pour devenir officier. C'était un garçon superbe, plus expert en escrime qu'en latin ; l'uniforme italien exerçait sur lui son irrésistible attrait. Néanmoins, Français d'origine ou presque, il sentait, sans peut-être s'en rendre un compte précis, que c'était un uniforme de théâtre plus que de rue. Aussi, dans un séjour hors d'Italie, chez de vieux parents, se refusa-t-il constamment à revêtir, même pour une heure, le fameux costume collant et doré. Il avait poussé la précaution jusqu'à négliger de l'apporter ; des mains fâcheuses le lui expédièrent, mais nulles prières ne furent efficaces. Et comme une grand'mère voulait absolument voir son enfant en tenue, cette vieille dame se trouva réduite à traverser le Mont-Cenis. Satisfaction lui fut alors accordée de contempler sous le soleil, et dans le décor qu'il fallait, son triomphant et brillant petit-fils... L'histoire est touchante encore qu'un peu puérile ; cette fatuité masculine nous paraît déplacée ; elle est cependant une des caractéristiques de l'âme italienne.

Ainsi, chez la plupart des jeunes gens de familles riches, la vocation militaire est décidée par des causes purement extérieures ; mais, dans la petite bourgeoisie commerçante dont l'existence est plus précaire là-bas qu'ici, il faut bien l'avouer, la question d'intérêt prime naturellement. Car « c'est un fait, — écrit le lieutenant Olivieri Sangiacomo, — que de toutes les carrières administratives, la carrière militaire est celle qui réclame le moins d'efforts et offre, en proportion, le plus d'avantages. Elle est la seule qui permette d'obtenir le grade et le traitement

(1) L. Vallet, ancien élève de l'École de Saint-Cyr, *Conseils de cavalerie*, 1 vol. ; Firmin-Didot et Cie, Paris, 1893.

d'officier supérieur (1) et même général avec la seule licence technique ou la seule licence de gymnase, ou même, plus simplement encore, après avoir seulement subi les examens qui séparent la première de la seconde année d'un institut technique ou d'un lycée (2). » Et M. Olivieri Sangiacomo se livre ensuite à une violente critique des collèges militaires dont « les résultats, ajoute-t-il, sont assez problématiques », mais qui, d'après le système actuel, restent le moyen le plus aisé et le mieux à la portée des bourses modestes pour préparer les enfants à la vie des garnisons.

Organisés et dirigés militairement, ces collèges rappellent assez nos Prytanées. L'élève ayant de 11 à 14 ans y reste cinq ans; les cours vont de la syntaxe primaire aux équations du second degré à deux inconnues avec, entre autres branches, une étude assez approfondie du français et assez superficielle de l'allemand. L'éducation y est donnée en vue « de fortifier également le corps et l'esprit des jeunes gens, de manière à éveiller et à maintenir, vivants dans leur âme, les sentiments d'honneur et de dignité personnelle, d'ordre et de discipline, en un mot toutes les vertus militaires et sociales auxquelles un officier doit constamment et sincèrement conformer sa conduite (3) ». Les exercices corporels tiennent une grande place: la gymnastique, l'escrime, le sabre, même la danse, sans parler de l'instruction militaire. Et je remarque, avec satisfaction, qu'il est interdit aux professeurs de parler d'abondance. Au cas où ils jugeraient nécessaire de compléter les manuels en usage, ils devront rédiger leurs leçons et les faire imprimer ou autographier afin d'éviter, dit en propres termes le règlement, que « les élèves soient forcés d'écrire les leçons durant les heures de classe ou d'étude ». Bref, ces dispositions et d'autres qui doivent parfois sembler dures à des garçonnets de 10 à 12 ans (4), me semblent aussi judicieusement établies qu'elles sont sans doute mal observées, si j'en juge par les univer-

(1) 1 800 francs par année. Il faut tenir compte des différences de conditions économiques. En Italie, 1 800 francs représentent au moins 2 400 francs à Paris.

(2) *Nuova Rassegna* du 12 novembre 1893.

(3) *Regolamento pei Collegi militari*, 1 vol.; Vochera Carlo, Roma, 1889, art. 3, p. 159, etc.

(4) V. *op. cit., passim*. Ainsi je constate qu'il leur est interdit d'avoir ni argent, ni montre, ni bagues, ni boutons, ni aucun objet de valeur (§ 116), de posséder ou de lire d'autres livres que ceux approuvés par le ministère (§ 117), de fumer, naturellement (§ 119), ni de revêtir jamais, nulle part, même en vacances, des habits bourgeois (§ 120). Ils doivent faire leur lit, cirer leurs chaussures, brosser leurs habits (§ 128). Le second dimanche de chaque mois seulement, il leur sera accordé de visiter leurs parents (§ 191). Enfin, entre beaucoup d'autres détails, défense absolue est faite aux familles d'expédier ni vivres ni denrées alimentaires tels que chocolat, confiseries d'aucune sorte. — Dans ce cas, l'envoi sera immédiatement retourné aux frais de l'expéditeur (§ 312).

selles récriminations dont les collèges militaires sont l'objet.

On avait fait de plus fort beaux sur le papier!

D'ailleurs, jeune ou vieux, l'Italien sera toujours réfractaire à la vie disciplinée sous un numéro matricule. En voyant passer, dans les rues de Florence, ces petits bonshommes en képis et en uniformes, je me suis toujours amusé à considérer combien, malgré les regards de croquemitaine de l'officier de service, les derniers venants suivaient mal, en turbulents garçonnets italiens qu'ils étaient.

Les cinq années des collèges militaires révolues, les jeunes gens ayant plus de 16 ans et moins de 22 font encore un stage aux académies et, selon la carrière choisie, ce stage dure de deux à trois années. Les plus célèbres sont l'*École de Turin* et celle de Modène installée avec un sans-gêne tout américain dans le pompeux et lourd bâtiment qu'Avanzini, de Rome, construisit jadis, pour servir de résidence ducale à la famille d'Este. Ici encore les programmes permettraient d'espérer des résultats supérieurs à ceux généralement obtenus. Mais la question n'est pas de celles qu'un étranger puisse résoudre; il faudrait avoir passé par l'école de Modène pour la discuter en utile connaissance de cause. Quoi qu'il en soit, les examens de sortie subis avec succès, les officiers de cavalerie vont ensuite perfectionner leur instruction spéciale à l'*École de cavalerie de Pignerolles* (1). Ils y restent une douzaine de mois, s'occupant, à côté de cours techniques, de dressage, d'exercices de manège, de tous les airs bas et relevés d'usage général sans que soit de circonstance aucune mention élogieuse ou critique. Puis aux environs de la vingtième année, c'est enfin l'entrée au régiment, la vie active des garnisons. Dans la suite, les premiers de chaque promotion suivront une dernière *École d'équitation de campagne* de trois mois à Tor di Quinto, aux portes de Rome, sur la droite de la mélancolique Voie Flaminienne.

Difficilement on imagine la corvée que doit être cette école. Chaque matin, au petit jour, ce sont des steeple-chases furieux de vingt, de trente minutes à travers la campagne romaine. Les obstacles n'ont point été préparés; au hasard des routes, à travers champs et fondrières, on saute éperdument et chaque jour, cela va de soi, quelque malheureux se casse la

(1) Cette filière de classes et d'écoles fournit environ les deux tiers des officiers de l'armée italienne, le troisième tiers étant formé d'aspirants engagés à dix-sept ans sous promesse de rester cinq ans sous les drapeaux et ayant réussi, au bout de six mois de service, à être nommés caporaux-majors. Ils deviennent ensuite sergents, vont à l'école de Caserte (près de Naples), et les mieux notés sont enfin nommés officiers. D'autre part, avant de passer capitaines, les lieutenants de cavalerie retournent faire un stage à Pignerolles. Enfin, je dois mentionner la grande école de Parme, destinée aux aspirants officiers pour les divers corps de l'armée italienne.

jambe ou la clavicule... C'est un de mes plus tristes souvenirs : j'habitais porte à porte avec un officier suivant l'école de Tor di Quinto. Il venait de l'extrême midi, de Syracuse, et semblait si jeune, si joli, si ignorant de tout ce qui n'était pas sport ou amour que c'était une curiosité charmante de l'entendre zézayer son italien grécisé de Syracusain qui n'a jamais su vingt mots de français. A cinq heures, l'ordonnance le réveillait avec des cris et de l'eau froide; en dix minutes, il était prêt et partait toujours en retard pour Tor di Quinto. Il ne revenait que vers quatre heures, boué, roué, fini. N'importe comment, il se couchait pour dormir, d'une traite, jusqu'à neuf heures. Alors, c'était la douche, la toilette longue et minutieuse pour la soirée élégante dans les endroits de plaisir et les restaurants à la mode. Il rentrait le plus tard possible, rarement seul. Et comme, un jour sur trois, il se voyait obligé de faire son malade à bout de forces littéralement, il se plaignait des exigences du service. Très gentiment il me disait : « Ah ! s'il n'y avait pas les femmes, ça irait encore ! Mais à mon âge, comment faire ? Personne ne pourrait résister à une vie pareille !... » Un jour, il ne revint pas, ni à trois heures, ni à quatre heures; ses ordonnances attendaient, inquiétés... Hélas ! il ne devait jamais revenir, l'officier si jeune et si joli !

Vers les cinq heures, la nouvelle d'un accident se répandit. En franchissant un fossé, le malheureux était tombé et le cheval en glissant avait fait panache sur lui. Le Syracusain aux beaux yeux noirs avait les reins brisés. Le lendemain, je courus à l'hôpital militaire; je le trouvai furieux, jurant que sitôt remis, il ferait, à coups de chambrière, sauter ce maudit cheval à le crever. Ensuite il me demanda des romans français (1) pour tuer le temps, les appareils le maintenant dans une immobilité absolue, puis ses yeux chavirèrent — il se trouvait mal. Et je songeais que ce serait très difficile de trouver des livres susceptibles d'intéresser quelqu'un ne lisant plus depuis des années. L'infirmier me raconta que le pauvre garçon était tombé en rase campagne; des camarades avaient dû le transporter, sur leurs bras, jusqu'à la route la plus voisine. Il avait agonisé des heures avant de pouvoir obtenir aucun secours, car il n'était arrivé à l'hôpital qu'à six heures, bien que l'accident fût survenu vers le milieu du jour. Le médecin de service, avec une prudence tout italienne, refusa de me donner aucun détail, alléguant l'incertitude du diagnostic, — et la suite fut trop navrante pour que j'aie le courage de la raconter !...

Ensuite donc c'est la vie de garnison. L'élève insouciant et trop beau cavalier se trouvera aux prises avec les difficultés de l'existence. A-t-il des rentes, qu'il ne les soupçonnera guère, ces difficultés, à moins de commettre des folies de jeunesse ou d'amour. Mais s'il en est réduit, et souvent c'est le cas, à vivre de sa solde, l'équilibre de son budget deviendra aussi problématique que celui des finances italiennes. Jugez-en plutôt : un sous-lieutenant monté à 170 francs par mois, à pied 140; trois ou quatre ans après, il deviendra lieutenant et recevra dans la cavalerie, 200 francs, dans l'infanterie, 180; sept ou huit ans plus tard, seulement, il pourra obtenir le grade de capitaine avec 250 francs d'appointements mensuels. Or c'est son affaire de se loger, de se nourrir, de payer son ordonnance, de s'habiller, et avec combien plus de luxe que ne le comporterait une telle situation. Dans les villes de province où la vie est d'un bon marché prodigieux, à condition de s'en tenir aux denrées et objets purement italiens, il peut encore, à la rigueur, soutenir sa situation; mais dans les capitales, à Rome, à Naples où tout a beaucoup renchéri, où les tentations, les invites à dépenser sont journalières, je ne comprends pas comment il peut être matériellement possible à un officier de vivre de sa paie. Voici un essai de bilan établi à tête reposée et non sans avoir pris conseil du tiers et du quart :

Ordonnance	5 fr.
Nourriture	65 —
Chambre	25 —
Habillement	30 —
Total	125 —

Dans la cavalerie il faut compter en sus :

Entretien du 2e cheval	15 fr.
Sellerie	5 —
Gants supplémentaires	5 —
Total	150 —

J'oublie encore le prix d'achat du deuxième cheval et bien d'autres détails (1). En sorte que nous arrivons à ce résultat déplorable d'officiers ayant de 10 à 15 francs d'argent de poche par mois.

Toutefois, lorsque j'établissais ces chiffres, on ne manqua point de me représenter que 150 francs, entre les mains d'un officier, égalaient 300 francs au moins entre celles d'un simple pékin, d'après les réductions concédées, selon l'usage, par les négociants; — qu'en outre l'*Union militaire*, cette vaste entreprise de magasins de vente selon le système coopératif et dont le nom indique déjà qu'elle a été créée en vue de favoriser l'armée, réduisait d'un bon quart le coût de la vie ordinaire; — et qu'enfin en se livrant à l'élevage, au dressage, comme à la vente

(1) C'est-à-dire des romans intéressants, *roman français* ayant surtout cette signification pour les snobs d'outre-monts.

(1) Quand un lieutenant entretient deux chevaux à ses frais, le gouvernement lui retire le subside qu'il lui accordait pour le cheval de service, *cavallo di carica*.

des chevaux, les officiers de cavalerie réalisaient de très respectables bénéfices. On peut aussi, d'une manière moins pratique, ajouter que des milliers de demi-calicots, de fonctionnaires publics, de professeurs au rabais n'en ont même pas autant. Sans doute, mais ces vocations dans le demi-jour des coulisses de la société permettent l'économie absolue sur la nourriture, le vêtement, les plaisirs, tandis que l'officier éperonné d'acier, culotté de gris perle et brandebouré d'or reste au premier rang, quoi qu'il fasse, où qu'il se trouve. De même que les petites ostéries lui sont interdites, au théâtre, les places modestes messiéraient à son uniforme. D'ailleurs ce n'est point avec 30 francs par mois qu'il pourra se maintenir fringant et irréprochable. Avec ses dolmans trop souvent dégraissés, ses aiguillettes qui *furent* brillantes, ses culottes boursées par l'usage, il prendra je ne sais quoi de traînard, de fané, et cela nuira à son avancement. Enfin, si par raison d'économie, le café, le théâtre, les sports, sans parler des jeux d'amour et de hasard, restent inabordables, comment, à quoi occuper les loisirs ? Songez qu'en hiver, il est libre de 10 heures à 2 heures et que, sauf les jours de piquet, chaque quinzaine, et les cas plutôt rares de manœuvres ou d'instructions spéciales, à 3 heures et demie, le service est terminé (1). Il pourrait, vous pensez bien, continuer ses études, acquérir une langue étrangère, développer son intelligence ; mais outre que les exercices violents en plein air rendent malaisé le travail en chambre close, courbé sur une table, son instruction première n'a pas su, dans sa notoire insuffisance, lui donner la curiosité des choses supérieures. Le lieutenant Sangiacomo racontait qu'il est du dernier chic, à la caserne, de se vanter de n'avoir jamais ouvert un livre depuis la sortie de l'école de Modène (2), et le général Nicolas Marselli osait écrire que « la plupart des officiers s'occupaient peu d'augmenter leur culture générale » (3). Néanmoins, il est des exceptions, j'en ai constaté, mais si rares, qu'elles ne servent qu'à confirmer ces observations (4).

(1) Il faut pourtant ajouter — bien que le lecteur comprenne qu'au cours d'une étude rapide, je ne puisse entrer dans les multiples détails d'une organisation aussi compliquée — que les horaires d'hiver portent des *conferenze reggimentali* de deux sortes : les unes réservées à la lecture des règlements, les autres à l'exposition de sujets scientifiques, historiques ou techniques. Le lieutenant Sangiacomo (v. *Nuova Rassegna* du 3 décembre 1893) racontera quels officiers incapables en sont chargés, comment tel qui s'occupe de linguistique allemande sera proposé au cours de topographie et avec quels yeux, clos de fatigue et d'ennui, ses camarades l'écouteront quand ils n'auront point eu l'adresse de se dispenser de ces corvées.

(2) *Nuova Rassegna* du 3 septembre 1893.

(3) *La Vita del Reggimento*, 1 vol.

(4) Citons les bons écrivains, les intelligences d'élite que sont les généraux Corsi, Sironi et Marselli, les colonels Perruchetti et Siocci, pour n'en point nommer d'autres.

Ceux qui sans avoir l'heur de posséder des rentes éprouvent cependant le désir de vivre proprement, loin des dettes, des expédients plus ou moins acceptables, préfèrent entrer courageusement dans l'armée coloniale, recherchent les missions lointaines, les entreprises périlleuses et souvent mortelles. Car ils sentent bien qu'au pays, ils n'auraient pas la force de résister à cette misère dorée. Ainsi s'illustrèrent les capitaines Ugo Ferrandi et plus récemment, Bottego et Grixoni qui remontèrent, de compagnie, le cours de la Giuba, parcourant 3500 kilomètres de la terre africaine sur lesquels, jusqu'à ce jour, aucun Européen n'avait encore posé le pied (1). Tous n'ont pas l'énergie de s'expatrier, ils restent et alors commence la vie difficile, la vie mauvaise dont le détail n'a rien d'édifiant. Avant de déplorer toutefois, on reconnaîtra qu'elle est immorale, une vocation qui procure deux billets de cent francs par mois quand il en faudrait quatre pour vivre décemment. De deux choses l'une : ou bien cette carrière ne devrait être accessible qu'à ceux pouvant témoigner d'un certain revenu — ce qui ne serait nullement démocratique, j'en conviens — ou bien les soldes devraient être établies d'après la fortune personnelle de l'officier, de manière que le surplus des uns diminuât les difficultés des autres et que l'inégalité des positions sociales ne devînt pas pour beaucoup, pour les plus méritants peut-être, une inévitable pierre d'achoppement. Le défaut d'organisation est ici trop flagrant pour ne pas être signalé. Il n'est d'ailleurs point particulier à l'armée italienne ; mais nulle part les effets n'en sont plus discernables. Je suppose deux officiers d'un même régiment, leur vie est pareille, légère comme il convient à des hommes d'épée avec quelques folies sans graves conséquences ; l'un a le nécessaire et même davantage, sa carrière se poursuivra, tandis que l'autre échouera lamentablement parce qu'après dix années d'expédients il ne pourra plus faire face à ses engagements. Cette prédestination de naissance, les examens l'atténuent sans la supprimer. Peut-être la solution serait-elle dans une application modérée du système progressif, aux traitements.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à l'état de choses actuel, les officiers italiens — et je parle, cela va sans dire, de ceux dépourvus de fortune — ont donc presque continuellement besoin d'argent. Ils commencent par faire des dettes, — ce n'est pas aussi facile qu'en France, les fournisseurs de la Péninsule étant méfiants ; — grâce à l'uniforme ils y parviennent cepen-

(1) D'après la convention avec l'Angleterre, le cours [illegible] Giuba, quel qu'il soit — disent les traités — doit servir de frontière en Afrique entre l'Angleterre et l'Italie. On comprendra donc qu'il importait de l'explorer. (V. la *Tribuna illustrata* de janvier 1894.

dant. Dans leur argot cela s'appelle *planter des clous*. Mais les dettes ont cet inconvénient qu'il vient toujours une heure où il faut les payer. Les créanciers montrent les dents, écrivent, reviennent plus souvent que la politesse ne l'exigerait. Les *cambiales* (1) plusieurs fois endossées, se renouvellent à intérêts très composés. Puis comme, aux échéances, il faut pourtant donner de petits acomptes, on emprunte à droite, à gauche, partout où l'on peut. Un militaire de grande famille ruinée, reçu dans la société princière, quémandait aux cochers, aux domestiques, jusqu'aux grooms des maisons où il était prié. D'autres se mettent à jouer furieusement au *macao*, c'est-à-dire au baccarat, et l'on m'affirme qu'il est arrivé parfois que les cartes aient aussi de *petites marques*. Mais bientôt ces recettes ne suffisent plus, les fins de mois deviennent affolantes, on s'évite les uns les autres; d'aucuns tombent subitement malades, restent chez eux, portes et fenêtres closes, ou bien ce sont des courses hâtives dans les quartiers juifs et tous les moyens, toutes les promesses sont bonnes. Il a fallu décidément avoir recours aux *strozzini* (2) et l'on trouve de l'argent d'abord au 5 p. 100 pour finir au 300 p. 100.

Un lieutenant presque de la maison royale, obligé de se procurer 500 francs, dut, pour une année, les payer 20 p. 100 par mois. L'argent est devenu si rare en Italie, que ces taux n'y paraissent point exorbitants. Je me souviendrai toujours qu'il me fallut l'intervention d'un député pour obtenir le paiement d'un chèque de cinq louis sur le *Crédit Lyonnais*. Cependant il est rare que les créanciers aillent jusqu'aux poursuites judiciaires, ce serait la fin de leurs dernières espérances. Ils l'ont appris à leurs dépens, puisque du jour où les supérieurs sont officiellement informés que tel lieutenant ou tel sous-lieutenant a des dettes, sa révocation est signée; point n'est même besoin de sommes considérables, quelques milliers de francs suffisent. Tandis qu'avec de la patience les créanciers peuvent espérer qu'une nomination à un grade mieux rétribué, qu'un grand mariage ou même — car nous sommes en Italie — qu'un bon numéro sortant au *Lotto* permettront à leur débiteur de s'acquitter intégralement.

Mais les rapports entre officiers et usuriers étant aléatoires, des complications surviennent. On se laisse aller à de fâcheux éclats de colère, le créancier écrit au colonel et quelques suicides n'ont pas d'autres causes, — le soldat préfère la mort à la perte de ses épaulettes, ce qui est d'une crânerie superbe. Ainsi finit l'officier de grande famille dont je vous racontais les emprunts aux grooms de ses amis. Son passif se montait à une vingtaine de mille francs, la plupart de ses camarades avaient signé des cambiales, tous durent payer, le colonel l'exigea. En revanche, son frère, officier également, mais honnête homme, vivant de sa solde, sans défaillance, refusa de rien débourser, disant que la médiocrité de ses moyens ne le lui permettait pas, et ce même colonel l'approuva par lettre publique, déclarant qu'il serait injuste, en dépit des liens du sang, que les fautes de l'imprévoyance et du désordre compromissent tout un passé de travail et d'honneur.

Cette existence d'officiers pauvres n'a donc rien d'enviable, d'autant qu'il leur est matériellement impossible d'augmenter leurs revenus. Les travaux intellectuels, rétribués à peine, sont trop loin de leurs préoccupations (1) et, à part le jeu, toujours de hasard, je ne vois guère que les courses qui soient, d'après les idées italiennes, à la hauteur de leur position sociale. Je l'ai dit, ce sont d'intrépides cavaliers, aussi beaucoup ne dédaignent-ils pas de revêtir les culottes de peau blanche et les vestes bariolées des jockeys de profession. Les lieutenants Giacometti, Savoi Roux, Alla Capanella, Caprilli entre mille, ont acquis, de cette manière, une célébrité méritée. En 1893, le *Derby royal de* 24 000 francs a été gagné par le lieutenant Polinski montant, casquette et casaque rouges, *Oliviero*, pur sang mal placé sur les cotes. En dehors des courses italiennes et de celles spécialement réservées aux officiers (*military*), plusieurs gradés obtiennent la permission de prendre part à des épreuves étrangères. Et quoique les chevaux de la Péninsule soient rarement en forme (« l'Italie est un des pays les plus pauvres en fait de chevaux, les races qu'elle produit sont peu estimées » dit M. Vallet), la folle vaillance de ceux qui les mènent obtient souvent des résultats inespérés.

Mais les courses ne sont qu'un épisode, et s'ils rencontrent tant de difficultés c'est qu'il y a véritable vice d'organisation. Leurs goûts, leurs passe-temps sont pourtant si loin d'être dispendieux. Je vous en fais juge.

Sans doute qu'ils fréquentent les cafés et s'y plaisent, mais ils n'y vont guère plus qu'on n'y va en Italie, où de grandes villes comme Rome ou Florence comptent à peine quatre ou cinq établissements convenables. En tous cas, les interminables heures perdues dans les brasseries d'Allemagne à empiler les fonds de bocks ne sont point dans leurs

(1) Billets.
(2) Usuriers.

(1) On sait, par exemple, que M. Edmond de Amicis était lieutenant lorsqu'il écrivit ses premiers vers et ses premières proses. Ses supérieurs lui firent tant de misères qu'il dut donner sa démission. Cela se passait, il est vrai, entre 1860 et 1870, aux temps où un officier, sachant seulement écrire deux phrases sans faute, était déjà très mal considéré.

habitudes, pas davantage que les punchs flambants ou que les mess au champagne français des Royal horse-guards. Il est très rare qu'un officier italien perde le juste équilibre de ses facultés; en tous cas, l'ivresse ne lui est point coutumière et ceux qui y tomberaient par ennui, pour faire quelque chose, perdraient bientôt la considération de leurs amis. En fait de libertinage, on admet presque tout; c'est la jeunesse, que voulez-vous? les yeux sont trop noirs et le soleil trop clair! mais un homme qui se grise, quel dégoûtant personnage! Aux alcools américains ces officiers préféreront des cafés, des glaces, des sirops sucrés ou même — car la consommation se demande dans les bars de la Péninsule — un simple verre d'eau fraîche.

Et puis dix mois sur douze, le ciel est si bleu, l'air si doux qu'il devient pénible de s'attarder en local clos. Et ce seront de journalières, d'infinies promenades avec un ami, un camarade ou même seul, car le caractère italien se suffit à lui-même, n'ayant pas cette faculté de liaison qui fait du Français l'ami de tout le monde. Ah! que de centaines, que de milliers j'en ai rencontrés dans les allées roses de la *villa Nationale* de Naples, dans les allées vertes du *Pincio* de Rome, dans les allées bleues des *Cascines* de Florence et ailleurs et partout. Cigarette aux lèvres, le regard heureux, ils allaient à pas nonchalants, avec le tintement joli de leurs éperons et de leurs sabres, fringants dans des uniformes dont j'ai assez décrit l'éclat ou, si c'était l'hiver, plus séduisants encore dans des spencers astrakanisés, dans des manteaux flottants aux plis sculpturaux de toges romaines. Ensuite, vers les six heures, ils reviendront au *Corso* de l'endroit, c'est-à-dire à la rue où il est de bon ton de se promener, à ce moment, en voiture ou à pied. Et là sur le trottoir, ils s'arrêteront de grands quarts d'heure à regarder les passantes souriantes dans leurs équipages à roues peintes en clair, à cochers en livrées princières.

Cela s'appelle *être de piquet au Corso*. J'ai la mémoire des figures et je me souviens, à deux années d'intervalle, d'avoir retrouvé, à Rome, les mêmes officiers en piquet, à la même heure, devant le fameux *Aragno*. Barbey d'Aurevilly raconte quelque part, qu'un jeune homme en garnison, dans une ville perdue, oubliait son ennui à revêtir, devant une glace, son uniforme de grande tenue. Une sensation pareille, d'une sensualité quasiment inconsciente, doit leur faire trouver aussi un plaisir de vanité à sentir glisser sur leurs personnes élégantes, les yeux ravis des femmes. Comme toutes les choses purement italiennes, c'est un état d'âme très simple — et très subtil aussi parce qu'il y a une paresse bien civilisée et une entente bizarrement profonde des côtés périlleux de notre nature dans cette attitude glorieuse du lazzarone grand seigneur.

Mais le *Corso* redevient une rue comme les autres, l'heure du dîner a sonné, un dîner sommaire d'homme vivant au bon soleil, au grand air et qui se contentera d'un plat de macaroni, d'un plat de viande et d'une orange. Car la sobriété italienne n'est point un cliché sans cause. Si nos ouvriers acceptaient ce dont se déclarent satisfaits les Italiens, la question sociale s'en trouverait, du coup, simplifiée. Là-bas, les plaisirs de la table ne comptent guère, l'espèce de joie grossière qu'ils procurent répugne à une race dont la civilisation est la plus ancienne de notre monde moderne. Et puis la nature toscane ou napolitaine a des paysages trop beaux, des parfums trop forts, et la femme surtout, passionnée sans astuce, des sourires trop engageants.

Enfin, le dîner expédié en deux temps, trois mouvements, reste la soirée. Que faire? Rentrer chez soi, travailler ou du moins parcourir les journaux étrangers, les grands périodiques, se développer sérieusement d'une manière ou d'une autre? Bon pour les rats de bibliothèque. D'ailleurs, il y a trop de cafés-concerts, de théâtres d'opérette, de théâtres en dialectes populaires. « Oui, oui, raconte le lieutenant Olivieri Sangiacomo, on déplore la dureté des temps, mais il n'est pas moins vrai que le franc pour l'entrée des *Variétés* (1) on le trouve toujours au fond du porte-monnaie, même quand on n'a pas su trouver le sou pour le journal ou les cinquante centimes pour le livre utile! » C'est ainsi que beaucoup d'officiers charmants garçons, je vous assure, sont au courant tout à fait des chansons à diction inventées par Mlle Yvette Guilbert et savent par cœur les deux tiers du répertoire Audran, Varney ou Lecocq, s'ils ignorent jusqu'aux titres des ouvrages de Taine ou de Renan. Qu'on imagine pourtant l'état d'esprit d'un homme qui occupé, le jour durant, de travaux pratiques, n'a pour toute nourriture intellectuelle que la *Fille de Madame Angot* et le *Petit Cochon*? Notez que je ne pense aucun mal des cafés chantants; ce qui m'inquiète, c'est de constater que des hommes puissent trouver plaisir à y retourner chaque soir, écouter les mêmes inepties débitées par les doublures de sixième rang qui consentent à faire l'Italie. La minorité de ceux qui se marient avant d'être promus capitaines, c'est-à-dire avant les trente ans bien sonnés, reste absolument négligeable. La vie est trop coûteuse, les soldes insuffisantes; ceux qui auraient les moyens de s'établir n'y tiennent guère et ceux qui peut-être y tiendraient, ne le peuvent pas,

1. C'[illegible] concert de Rome. A Florence, [illegible] à Naples, [illegible] *Marchetti*, [illegible] toujours le même chose.

d'autant que la loi exige la dot réglementaire de 20 000 francs pour la femme d'un lieutenant et de 40 000 francs pour celle d'un capitaine (1). Alors, c'est la vie d'aventure dans ce qu'elle a de plus romanesque et de plus invraisemblable. Car en Italie, au pays des mandolines, l'amour continue à se donner. Le demi-monde élégant d'esprit et d'image n'existe pas. L'Italien veut être aimé pour lui-même; c'est une de ses prétentions et chez la plupart des officiers, c'est encore une nécessité.

Bref, la vie des officiers italiens, est, selon la phrase désormais classique de Jules Lemaître, presque aussi digne d'être vécue que celle de don Juan. Leurs succès sont prodigieux et, certes, ce n'est point à l'éclat de leurs qualités intellectuelles qu'il les faut attribuer. Dix fois sur vingt, leurs conversations sont pitoyables. Ils ne lisent guère, ont oublié ce qu'ils ont appris et s'occupent peu de vérités supérieures. Si des dames sont présentes, une animation factice les excite; ils répètent des compliments démonétisés ou content des histoires avec dialogues, tous les potins de la ville, — et, selon l'habitude italienne, avec une verve dénigrante, souvent fort caustique.

Mais il faut avoir passé quelques soirées avec eux, pour connaître la monotonie de leur esprit. Fatigués par les corvées de leur vie militaire, c'est à peine s'ils se donnent le mal d'articuler. Un de ces longs et minces cigares aux lèvres, les yeux endormis, la voix dolente, avachis sur les canapés, ils discutent indéfiniment les mérites relatifs de leurs tailleurs, si la culotte Saumur est préférable à l'ancien pantalon d'ordonnance. Et les mêmes anecdotes reviennent toujours, comme celle de l'officier *petit vernis* qui, au temps des fameux pantalons collants, avait imaginé, pour éviter les plis, de supprimer la chemise. Un jour, le cheval fit un écart, le cavalier fut désarçonné, une déchirure se produisit!... et ce sont des rires pas tout à fait aussi subtils que ceux auxquels nous invitent les comédies de Shakespeare.

Ou bien ils parlent chevaux, discutant les produits que l'on peut espérer du haras royal de San Rossore et comment telle jument n'a été payée que 2 000 francs tandis que telle autre, qui lui est très notoirement inférieure, coûta 15 000 francs. Ils apprécient surtout les races anglaises, les pur-sang leur paraissent préférables pour la chasse. Au service ils n'emploient guère que des hongrois et presque jamais *entiers*. Ou bien encore ils racontent leurs bonnes fortunes au jeu ou en amour, mais sans originalité, travestissant toujours dans les grands prix la réalité. D'ailleurs, dites par eux, leurs aventures sont peu divertissantes. L'Italien n'a pas l'à-propos des détails piquants; la liberté de paroles n'est point dans son tempérament. Il répète volontiers qu'il est des choses qu'on fait et qu'on ne dit pas. En outre, la littérature, les arts demeurent lettres mortes, et quant à la politique, ils n'en font guère, évitant même d'en parler, de peur de compromettre leur avancement. Avec les mœurs démocratiques sait-on si le voisin d'aujourd'hui ne sera pas demain député et ministre l'année qui vient? Enfin s'ils vont au théâtre, c'est pour y chercher des sensations qui n'ont rien du tout d'artistique. Demandez-leur si l'opéra leur a plu et ils vous répondront, je le parierais, que la chanteuse avait les bras les mieux faits du monde et que telle comtesse *professional beauty* était aux premières loges, très en beauté et très en succès.

* * *

En résumé, les officiers italiens sont de charmants garçons, courageux, suffisamment civilisés et médiocrement intellectuels. En cas de guerre, leur vaillance latine ferait merveille; non qu'ils soient de résistance, mais leurs charges emportées aux cris de : *Savoia! Savoia!* seraient sans doute victorieuses. En Afrique déjà, malgré le désastre d'Adoua, ils ne se sont point mal comportés et, dans leurs garnisons, les lois d'honneur s'observent strictement. Ce qui signifie que les duels y sont fréquents, meurtriers d'exception et punissables seulement de dix à douze jours d'arrêts. S'il s'agit d'un supérieur on risque la forteresse, même la dégradation. Aux heures d'exercices, dans leurs rapports avec les soldats, ils ne jurent et ne sacrent que modérément. Leurs pires insultes sont de crier: « Marmotte ! crétin ! prêtre ! » Ils n'en viennent guère aux voies de fait. En tous cas, les piqûres de canif, les coups de sabre, les punitions sanguinaires de l'Allemagne sont inconnues, elles ne seraient point tolérées. La discipline, il est vrai, en demeure peut-être moins parfaite, mais pour revêtir l'uniforme, le citoyen n'en devient pas une bête de somme et la dignité humaine y trouve mieux son compte.

A part ces détails, leur existence et leur psychologie, se confondent avec celles des jeunes hommes d'Italie. Les régiments n'ont point de coutumes pittoresques, de chansons spéciales. Où les recrues des provinces méridionales sont en majorité, on entonne les tarentelles napolitaines; où ce sont celles des provinces du nord qui prédominent, les romances toscanes sont préférées. C'est à peine si l'armée a un ou deux journaux qui lui soient dédiés. Chaque année, de nouvelles tentatives échouent misérablement.

(1) Cette loi va être revisée prochainement dans le but de rendre le mariage plus accessible et d'empêcher les fraudes dont je parlerai plus loin.

L'*Armée du dimanche*, la *Littérature militaire*, le *Soldat italien* et tant d'autres périodiques sont morts après quelques mois ou quelques semestres d'existence. Ceux qui leur ont succédé n'ont rien de particulièrement original. Et j'aurai tout dit, je crois, quand j'aurai ajouté que beaucoup d'officiers ne possèdent qu'un livre et ne lisent que celui-là : l'*Annuaire militaire*, « la Bible de l'officier italien », écrit M. Sangiacomo.

Bref, cela paraîtra sans doute curieux, désirable peut-être, et plus d'un se dira que les officiers italiens doivent être de plaisants compagnons. Si l'on réfléchit cependant que *tels sont les officiers, telles sont les troupes*, comme disent les *Règlements* (1), et que les armées n'ont pas pour but de favoriser l'oisiveté et l'ignorance, on éprouvera quelque hésitation et bientôt la nécessité des réformes sérieuses s'imposera à l'esprit. Le ministère de Rome s'en est d'ailleurs rendu compte, et, depuis des mois, le travail est commencé. Il semble que son attention se soit principalement portée sur ces points signalés déjà au passage :

Suppression ou transformation des collèges militaires.

Exécution intégrale du programme des Écoles, de l'Académie militaires. Les examens établiront de véritables sélections.

L'uniforme modifié, afin de le rendre plus pratique et moins dispendieux ; un uniforme de guerre, non de théâtre.

Les soldes établies d'après un système à inventer, de manière que la vie soit *possible* à tous ou que la carrière ne soit ouverte qu'à ceux que la destinée a munis de rentes.

Enfin des examens de culture générale, qui ne seraient plus de simples formalités, précéderaient les promotions aux différents grades.

Certes, il faudra des années de luttes avant que soient mis à exécution des projets d'un bon sens aussi élémentaire, et d'autres années encore, combien d'autres années ! avant qu'ils aient donné les résultats qu'on en peut légitimement espérer. Mais alors — je préfère laisser la parole au lieutenant Sangiacomo — « et alors seulement on pourra s'abstenir de déplorer la présente misère intellectuelle de l'officier italien et espérer que le 50 p. 100 des gradés sera en état d'écrire un thème, un rapport, une relation sans l'aide du dictionnaire, sans entorse à la grammaire, à la logique et au bon sens. »

X...

1 *Regolamento d'istruzione e di servizio interno per la cavalleria*, p. 15, § 7.

PIERRE ROSEGGER.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

S'attendre, selon la parole souvent citée de Pascal, à voir un auteur et trouver un homme, fermer le livre qu'on vient de lire avec le sentiment d'avoir serré la main d'un ami, c'est chose assez rare même, et peut-être surtout, pour ceux qui lisent beaucoup. Pierre Rosegger, le « poète styrien », comme il s'appelle volontiers et avec raison, car tous ses livres sont des poèmes, est pour beaucoup de ses lecteurs un ami dont on serre la main avec plaisir à chaque rencontre, c'est-à-dire à chaque nouveau volume qu'il publie.

C'est une figure sympathique et point banale, que celle de cet écrivain, pâtre dans son enfance, ouvrier tailleur dans sa jeunesse, tiré à vingt-deux ans d'un milieu obscur et inculte, et se faisant, par son travail et son talent, en peu d'années sa place au soleil.

Il est né en 1843, dans un hameau des Alpes de Styrie, Alpel près Krieglach, — dans une vieille maison de bois où étaient nés aussi son père et son grand-père.

« Quand j'ai commencé à me rendre compte de mon existence, dit-il, j'étais un petit garçon qui vivait sur une belle montagne, au milieu de vertes prairies et de grandes forêts, et aussi loin que ma vue s'étendait, d'autres montagnes se dressaient... »

Toute sa famille était composée de paysans, de bûcherons, de charbonniers, et rien ne semblait indiquer que le petit Pierre, qui courait pieds nus sur l'Alpe après ses moutons, dût un jour vivre autrement que ses ancêtres et toute sa parenté. Rien, — du moins dans les circonstances extérieures. Mais un observateur clairvoyant, qui eût suivi l'enfant dans ses jeux et ses travaux, aurait pu découvrir de bonne heure en lui les germes d'un riche développement intellectuel et moral : une sensibilité très vive qui trouvait son aliment dans l'amour des siens et dans une naïve piété, une imagination rêveuse et enthousiaste, une soif insatiable d'apprendre. Un vieux maître d'école lui avait appris à lire et à écrire, et il dévorait indistinctement tous les rares livres qui lui tombaient sous la main. Il lisait partout : l'hiver, pendant les longues soirées, à la lueur de la torche de résine, seul mode d'éclairage usité alors dans le pays ; l'été, en plein air, à l'ombre des bois, en gardant ses bêtes. Quand il n'avait pas de livre à lire, il essayait d'en faire, confectionnant surtout des almanachs qu'il illustrait aussi ; — quand il n'avait pas de papier pour écrire ou dessiner, il racontait à ses frères et à ses sœurs ce qu'il avait lu, entendu ou inventé.

Dans sa famille, voyant qu'il avait « la tête pleine

de choses extraordinaires », et que son corps assez frêle supportait mal les travaux des champs, on songea à faire de lui un prêtre, seule vocation dont on eût l'idée pour un fils de paysan doué pour l'étude. Malgré toutes les démarches faites par sa mère surtout, ce projet échoua contre des difficultés insurmontables, dont la plus grande était le manque d'argent : la famille se trouvait dans la gêne par suite de mauvaises récoltes et d'autres malheurs.

On chercha alors au jeune Pierre un métier qui ne demandât pas beaucoup de force physique, et à l'âge de dix-sept ans il entra en apprentissage chez un tailleur. Il suivit pendant cinq ans son patron dans les maisons où ils travaillaient à la journée.

Il tirait l'aiguille sans vocation bien décidée, quoique aussi sans dégoût, ayant depuis l'enfance l'idée qu'il mourrait jeune, idée qui le faisait vivre dans une sorte d'insouciance quant à son avenir. Pendant que ses mains maniaient le gros drap dont il habillait les clients, sa tête ne restait pas inactive. Il faisait des vers, des sermons, des drames, des contes, des almanachs, s'essayait dans toutes les formes littéraires qu'il connaissait, et employait ses heures de loisir à écrire ce qu'il avait inventé. Parfois il communiquait à des amis les couplets qu'il avait rimés, ou quelque autre échantillon de ses « écritures », et il acquit la renommée du tailleur le plus extraordinaire et le plus amusant du pays.

Mais le moment vint où cette gloire ne lui suffit plus. « Je sentis remuer en moi, avoue-t-il, un démon que plus d'un de mes lecteurs connaît peut-être, un fantôme flatteur et décevant qui ne me laissait plus de repos. » C'était le désir de voir la figure qu'auraient ses œuvres imprimées. Il envoya quelques vers en dialecte styrien à un journal de Graz. Le rédacteur, M. Svoboda, demanda à voir tous les travaux littéraires du jeune tailleur qui se trouva fort embarrassé : il n'était pas assez riche pour payer le port d'un si gros paquet. Heureusement il avait un brave homme de parrain qui s'en allait justement à Graz pour affaires et qui se chargea d'emporter sur son dos, dans une hotte, toutes les « écritures » de son filleul. « Je le suivis longtemps des yeux, immobile, paralysé comme si on avait emporté mon âme. »

M. Svoboda publia quelques-uns des vers et en même temps un article dans lequel il recommandait chaudement le poète à la bienveillance des protecteurs généreux qui pourraient lui fournir les moyens de s'instruire et de cultiver son talent. On répondit à l'appel, le jeune homme reçut des lettres encourageantes, des livres, de l'argent. Un libraire de Laibach offrit de l'employer dans sa librairie. Pierre partit, mais malgré le bon accueil que lui fit son nouveau patron, il ne put rester à Laibach. Pris de cette angoisse qui saisit tant de montagnards quand ils perdent de vue les sommets du pays natal, il repartit précipitamment au bout de quelques jours. Il s'arrêta à Graz où M. Svoboda le retint, le gronda, l'engagea à étudier, lui trouva des maîtres, le vivre et le couvert, et enfin le fit entrer comme élève à l'Académie de commerce et d'industrie, aucun autre établissement d'instruction n'ayant voulu ouvrir ses portes.

L'étude sérieuse et méthodique ne fut pas facile au jeune montagnard. Spécialement pour les sciences commerciales sa compréhension était, dit-il, « aussi nulle qu'on peut s'y attendre chez un poète ». Cependant il travailla avec énergie, écrivant à ses heures de loisir et allant souvent revoir ses montagnes et sa famille. En 1869, ses études terminées, il quitta l'Académie pour chercher une place d'employé de commerce, — avenir qui lui souriait si peu qu'il trouvait de la satisfaction à penser une fois de plus que sans doute il ne vivrait pas vieux. A ce moment parut fort à propos le premier ouvrage qu'il fit imprimer, un petit recueil de vers en dialecte styrien, avec une préface de Hamerling. Ce volume fut bien accueilli du public, et le poète, encouragé, renonça au commerce pour étudier encore, voyager et écrire.

Bien des volumes ont suivi le modeste recueil de poésies rustiques. La popularité de Rosegger s'est étendue rapidement au delà des frontières de sa province natale, dans tous les pays de langue allemande, et n'a fait que croître depuis plus de vingt ans. La collection de ses œuvres — publiée par la maison Hartleben de Vienne — comprend aujourd'hui une trentaine de volumes. A peu d'exceptions près, ce sont des récits de village qui tous ont pour cadre la nature alpestre. Rosegger affectionne la nouvelle et plus encore l'épisode, l'esquisse fixant en quelques traits délicats ou énergiques un paysage, un personnage ou un événement. Les œuvres de plus longue haleine sont peu nombreuses, et même quand un seul récit remplit un volume, les chapitres forment rarement une chaîne continue, ils se tiennent par un lien plus intérieur qu'apparent.

D'où vient le succès d'un auteur dont la carrière littéraire paraît surprenante quand on en voit les humbles commencements et qu'on la considère superficiellement ?

Le talent de l'écrivain est grand. Son imagination inépuisable varie à l'infini les figures rudes ou gracieuses, riantes ou mélancoliques, qui peuplent ses récits. Toutes sont pleines de vie et de vérité, et elles se meuvent dans un cadre d'une beauté incomparable. Dans l'écrivain il y a un peintre dont l'œil saisit et dont le pinceau sait rendre les aspects les plus divers de la nature avec une délicatesse de

couleur et une puissance de relief extraordinaires.

La langue de Rosegger, d'une simplicité originale, a gardé un goût de terroir très prononcé. Fruste, familière, insoucieuse de toute règle en apparence, elle semble courir au hasard; en réalité elle est d'une richesse merveilleuse et se plie avec un rare bonheur à toutes les inspirations de l'écrivain.

Mais ces qualités brillantes qui peuvent faire rapidement la vogue d'un nouvelliste, surtout quand elles sont relevées d'une saveur rustique et d'une couleur locale très accusées ne suffisent pas pour expliquer le charme singulier des livres de Rosegger, un charme qui rappelle celui des forêts où il aime à conduire ses lecteurs. Plus le sentier s'enfonce dans l'ombre, plus le bois devient épais et la solitude profonde, — et plus nous nous sentons entourés à la fois d'un grand repos et d'une vie puissante; nous entendons battre le cœur de la nature, nous percevons son travail mystérieux. Dans les simples récits du poète styrien circule et vibre cette vie de la nature, et aussi « cette étrange vie de l'âme qui se développe à l'ombre des forêts de sapins, dans les vallées humides de rosée et sur les pâturages silencieux de la montagne ». Avec lui nous vivons de cette double vie, parce qu'il en a vécu, parce qu'il y tient encore par les plus profondes racines de son être. Rarement la nature a été aimée comme Rosegger l'aime. L'amour du beau et l'amour du sol natal se confondent en une seule passion si impérieuse qu'il n'a jamais pu vivre loin de son pays. « J'ai vu beaucoup de belles choses, dit-il, j'ai trouvé beaucoup de bienveillance parmi les hommes, même ceux qui ne parlaient pas ma langue maternelle. Et pourtant, plein de jeunesse et de santé, parti pour m'instruire et jouir, j'ai souffert du mal du pays comme pas un. Même au milieu de la patrie, dans l'hospitalière Autriche, dans le beau Tyrol, j'ai eu la nostalgie des montagnes et des vallées de la Styrie. »

A l'amour de ses montagnes s'unit étroitement chez Rosegger celui des montagnards. Le « paysan de la forêt » qui arrache péniblement le pain des siens à un sol maigre et pierreux, le pâtre qui siffle et chante sur l'Alpe aussi insouciant que son troupeau, — l'humble paysanne qui s'en va sur la route poudreuse chercher dans quelque chapelle lointaine les faveurs d'un saint en renom pour ses parents en purgatoire, son homme malade ou ses petits enfants, — le braconnier devenu au fond des bois aussi farouche que les bêtes qu'il poursuit, — le charbonnier et le bûcheron dans leurs huttes misérable, tout ce peuple simple et rude vit dans les livres du poète parce qu'il vit dans son cœur. En parlant d'eux, Rosegger parle de son père, de sa mère, des amis de son enfance, des compagnons de sa jeunesse, — de lui-même. « Moi aussi je me suis agenouillé devant l'autel domestique du paysan, et je ne sais pas encore aujourd'hui si j'ai adoré Dieu ou les dieux; j'ai pratiqué la foi et la superstition, j'ai fêté avec mes compatriotes les grands moments de la vie et les grands jours de l'année; avec eux j'ai prié, raillé, crié de joie, lutté, souffert. » C'est par les deux volumes de souvenirs que Rosegger a publiés sous ce titre : *la Forêt natale* (Waldheimat) qu'on se rend compte de la profondeur et de la persistance de ses premières impressions et que l'on comprend pourquoi, tout en ne voilant ni les misères ni les grossièretés de la vie populaire, il a gardé pour le peuple dont il est sorti un amour fait de piété filiale, de reconnaissance et de compassion.

« Qui croirait, dit-il dans un autre ouvrage, que l'homme du peuple peut nous donner de si grandes leçons? Lui seul sait traîner sans se plaindre une vie de pauvreté et de privations, il supporte le silence de l'oubli, il connaît le renoncement, il sait que le monde n'a et n'aura rien pour lui que le travail et et toujours le travail, sinon le besoin et la misère. Et cependant il aime la vie et il est joyeux...

« A tout prendre, nous sommes frères par la destinée. Si quelqu'un dit que nous sommes plus heureux qu'eux, je répondrai : Ils ne sont pas plus malheureux que nous. »

Il serait difficile de donner par l'analyse une idée des livres de Rosegger, il faudrait les citer en entier. Ce qui frappe dans tous, c'est, avec leur charme poétique et la vérité des caractères, le souffle de généreuse humanité qui les anime. Le poète styrien ne fait pas de l'art pour l'art. Il voudrait, comme il l'avoue très simplement, « faire quelque bien, parce que les hommes ont besoin du bien qu'on peut leur faire et qu'ils en sont dignes ».

Mais cette préoccupation qui est au fond de ses œuvres n'en alourdit pas l'allure, elle est comme la racine et la sève d'une riche végétation qui s'épanouit sous les formes les plus diverses.

Rosegger a l'ambition de faire quelque bien, et l'impression qui se dégage de ses livres est en effet bienfaisante, comme l'air pur des hauteurs et la fraîcheur des bois, comme le contact d'un esprit sincère et d'une âme généreuse, comme tout ce qui rafraîchit, repose et élève.

E. Herrmann.

Un pèlerinage à Maria-Zell.

NOUVELLE

Par un beau jour d'automne, nous étions quatre à labourer un champ : mon père, deux bœufs et moi. Mon père dirigeait la charrue et moi les bœufs. Quand vint le tour de la herse, ce fut mon père qui condui-

sit les bœufs pendant que j'avais une singulière occupation. Je m'accroupissais sur la herse et je gagnais mon pain en me faisant voiturer. La terre du champ était si dure par endroits et les racines du gazon formaient un feutre si épais, que la herse ne mordait pas le sol et grattait un peu la surface seulement. Cependant il ne fallait pas non plus qu'elle fût trop lourde, à cause de l'attelage et parce qu'en d'autres endroits la terre étant plus meuble, les dents s'y seraient enfoncées trop profondément.

De temps à autre on mettait donc un poids sur la herse, et rien n'était plus commode qu'une charge vivante qui pouvait sauter à terre au moment voulu et remonter de même. Mes quarante livres et mes pieds agiles faisaient tout juste l'affaire. Je m'amusais fort quand les bœufs tiraient bien, que la herse raclait le sol avec quelques soubresauts, et que le père me criait : « Tiens-toi bien, ou tu vas t'envoler. »

Cet automne-là, un grand bonheur m'arriva. Mon second frère venait de naître, un superbe garçon qui avait mis la famille en joie. Ce jour même mon père et moi nous étions en train de herser, et mon père, très content, faisait claquer son fouet. Quand le voiturier ou le laboureur ne sait pas comment exprimer son contentement, il fait résonner son fouet : c'est sa manière de faire entendre sa joie au loin. Comme nous passions près d'un tas de pierres entouré de buissons, mon père se mit à claquer du fouet de plus belle. Une troupe de gelinottes se leva des haies avec un grand bruit d'ailes. Les bœufs effrayés se jetèrent de côté et prirent leur course avec la herse et moi qui étais dessus. Mon père ne put que regarder avec épouvante ce qui arrivait. Les bœufs descendaient au galop la pente raide du champ, la herse faisait des bonds désordonnés et en un clin d'œil je me trouvai sous les dents de fer. Mon père ferma les yeux et pensa : « Le petit arrive, et le grand est mort. » Puis il joignit les mains et s'écria : « Notre chère Dame de Maria-Zell ! »

Les bœufs et la herse avaient disparu dans un pli de terrain. Au bas de la pente, sur la trace brune laissée par la herse, un petit tas de guenilles gisait, immobile. Mon père s'élança et le ramassa. Le petit tas se mit à hurler. Tout le gamin était couvert de terre de la tête aux pieds, une manche de la blouse de toile était en lambeaux, un peu de sang coulait du mollet gauche, rien de plus. Les bœufs aussi se retrouvèrent non loin de là, sans aucun dommage.

Mon père me prit dans ses bras. J'aurais pu marcher mieux que lui, mais par tendresse et reconnaissance, et par crainte d'un nouvel accident, il éprouvait le besoin de me porter. Quand il me dit quel danger j'avais couru et que c'était un miracle que je ne fusse pas déchiré en morceaux, je me remis à crier de plus belle. Nous arrivâmes ainsi à la maison, et si la vieille Gertrude n'avait pas été en train de balayer le seuil de la porte et ne nous avait ainsi empêchés de passer, un autre malheur serait peut-être arrivé : ma mère, effrayée en nous voyant, aurait pu sauter à bas de son lit, prendre la fièvre et mourir.

Notre chère Dame de Maria-Zell inspira certainement à Gertrude l'idée de balayer le seuil, parce que la marraine qu'on attendait aurait pu être choquée de ne pas le trouver d'une propreté irréprochable. Mon père réfléchit à tout cela et prit la résolution de témoigner sa gratitude en faisant un pèlerinage à Maria-Zell.

Je fus ravi, car ce pèlerinage était l'objet de mes désirs depuis que j'avais vu les images de Maria-Zell dans le livre de prières de ma mère. Maria-Zell m'apparaissait comme le centre non seulement de toutes les splendeurs de la terre, mais du royaume de grâce de notre chère Dame. Après que mon père eut fait vœu d'y aller, quand je me trouvais avec lui je le pressais de me raconter tout ce qu'il en savait, et même ce qu'il ne savait pas. Et ainsi je me bâtis un monde resplendissant d'or et de soleil, peuplé de chœurs d'anges, de saints évêques, de prêtres et de vierges, et au milieu de toute cette gloire trônait la reine du ciel, entourée de roses immortelles. J'appelais ce monde idéal Maria-Zell, et, encore aujourd'hui, il vit dans un coin de mon cœur, enveloppé de crépuscule et de mystère.

Un jour enfin, à la Saint-Michel, nous finîmes notre journée à dix heures du matin. Nous mîmes nos habits du dimanche et nous frottâmes nos pieds de suif. Mon père mangea ce que ma mère nous avait préparé, — pour moi, la joie me rassasiait. Je me promenais en long et en large, bien qu'on me conseillât de me reposer : j'allais avoir assez d'occasions de me fatiguer. Se reposer d'une fatigue à venir, cela ne me paraissait pas logique.

Munis de nos provisions, nous partîmes en promettant de prier la bonne Mère de Zell pour toute la famille en général et chaque membre en particulier. J'étais si joyeux que mes pieds ne touchaient pas terre. Le soleil brillait comme aux plus beaux dimanches, bien que ce fût un jour de semaine. Mon père avait un bâton de coudrier, j'en avais un pareil, et ainsi nous sortîmes d'Alpel. Outre les provisions, mon père portait dans son sac un objet enveloppé de papier que je l'avais vu prendre mystérieusement au moment du départ. Cela alourdissait tellement le sac que mon père en recevait un coup dans le dos à chaque pas. Je n'arrivais pas à deviner ce que cela pouvait être.

Nous arrivâmes dans la belle vallée de la Mürz et dans le grand village de Krieglach où quelques jours

auparavant, plusieurs maisons avaient brûlé. C'était la première fois de ma vie que je voyais des maisons incendiées. Je fermai les yeux pour me les figurer en feu, et mon père cherchait en vain à m'emmener. Une femme qui nous regardait dit à la fin : « Mon Dieu ! quelle misère ! c'est un innocent. » C'est de moi qu'elle parlait ; elle me croyait idiot, me voyant rester immobile, la bouche ouverte et les yeux fermés : je m'en allai au plus vite.

Nous prîmes des chemins que je ne connaissais pas. Derrière Krieglach se trouve une croix avec une image de la Vierge et une main de bois qui porte cette inscription : « Chemin de Maria-Zell. » Nous nous agenouillâmes devant la croix pour dire un *Pater* afin d'appeler la protection divine sur notre voyage. « Cela me remue le cœur, dit mon père tout à coup en levant sur l'image ses yeux humides, elle nous regarde si doucement. » Il baisa le bois de la croix, je l'imitai et nous continuâmes notre route.

La nuit tombait comme nous entrions dans l'étroite vallée de la Veitsch. A notre droite nous avions la montagne couverte de forêts sombres, à gauche le torrent, et je me sentis pris d'une sainte terreur devant la majesté solennelle de ce chemin de Maria-Zell. Nous arrivâmes à une auberge solitaire, comme on en trouve dans les histoires de brigands. Celle-ci avait au-dessus de la porte une inscription lisible encore à la lueur du crépuscule : « Seigneur, reste avec nous, car voici le soir. » Mais nous passâmes outre.

Puis nous vîmes des lumières devant nous dans la vallée. « Voilà déjà Veitsch-le village », dit mon père ; mais avant de l'attendre nous prîmes à gauche, vers quelques maisons isolées. Entrant dans l'une d'elles, mon père aborda la maîtresse du logis : « Loué soit Jésus-Christ ! Nous voici deux qui vous demandons bien poliment à passer la nuit ici ; nous nous contenterons volontiers d'un peu de soupe et nous coucherons sur le foin. » J'avais ignoré jusque-là que mon père sût si bien mendier. Je ne savais pas non plus que pendant ses pèlerinages il évitait les auberges autant que possible, et pour l'amour de Dieu se faisait mendiant. C'était à la fois une bonne œuvre et une économie. On nous fit bon accueil : nous fûmes invités à souper avec la famille, puis le maître de la maison nous demanda si nous portions du feu sur nous. Mon père l'assura qu'il ne fumait pas et que de sa vie il n'avait eu une pipe à la bouche, et l'on nous conduisit dans la grange où il y avait de la paille fraîche.

Le lendemain, à notre lever, le soleil éclairait déjà la montagne, mais dans la vallée brillait une gelée blanche. Nous entendîmes la messe dans l'église de Veitsch, puis nous reprîmes notre route le long des prés et des pentes boisées, dépassant tantôt un pont, tantôt une croix, laissant derrière nous les fermes, les moulins, les scieries et les forges. Nous portions à la main nos chapeaux et nos chapelets, et nous priions à haute voix. J'étais d'abord un peu embarrassé, mais personne ne se moqua de nous : sur les routes qui mènent à Maria-Zell les pèlerins qui prient tout haut ne sont pas rares. Mon père aimait en général à prier avec moi ; je suis persuadé qu'il le faisait avec un grand recueillement, mais moi, j'avais toujours pendant la prière toutes sortes d'idées bizarres qui ne me venaient pas à d'autres moments. Ce jour-là pendant que je priais, je m'intéressais à tous les objets que nous rencontrions, et quand il n'y avait pas autre chose, je comptais les bâtons des clôtures ou les bornes de la route.

Je réfléchissais surtout à l'objet énigmatique que mon père portait dans son sac et qui ballottait comme la veille, tantôt à droite tantôt à gauche : c'était trop lourd pour un petit pain, trop gros pour une saucisse. J'en étais là de mes méditations, quand mon père s'arrêta brusquement et interrompant sa prière, s'écria : « Cochon d'enfer ! » Ma frayeur fut grande. C'était le juron particulier de mon père, il l'avait inventé pour son usage, parce que tous les autres sont de grands péchés. « Je n'ai qu'à m'en retourner ! dit-il. — Avez-vous oublié quelque chose ? — Ce serait un beau pèlerinage, continua-t-il, où l'on dirait des mensonges en route ! Tu l'as entendu hier, quand j'ai dit que de ma vie je n'avais mis une pipe à la bouche. Tout à l'heure pendant que je priais, j'ai vu là-bas ce pommier sauvage et je me suis rappelé que chez mes parents nous avions un pommier pareil et que sous ce pommier j'ai pensé voir ma dernière heure. Je me sentais malade à mourir parce que j'avais voulu apprendre à fumer avec un camarade. Je n'y ai pas pensé hier et j'ai dit un grand mensonge, il faut que je m'en retourne tout de suite pour remettre cela en ordre. — Non, non ! dis-je, les yeux pleins de larmes ; ne retournons pas ! — Mais, s'écria le père, figure-toi que tu es notre chère Dame et qu'un homme vienne de loin pour t'honorer et t'apporte un énorme mensonge ! qu'est-ce que tu dirais ? — Le mensonge n'était pas si grand, dis-je, cherchant un moyen de calmer la conscience paternelle. Une idée me vint : « Vous avez dit que vous n'aviez jamais mis une pipe à la bouche. Cela pourrait bien être vrai. Vous n'avez certainement pas mis à la bouche la pipe entière, mais rien que le tuyau, et même du tuyau rien que le bout. » Il se tut un moment, puis il dit : « Tu es un finaud. Mais prends garde, je ne te permets pas de jouer avec les mots, surtout pendant un pèlerinage. Je l'ai pensé comme je l'ai dit et le paysan l'a compris de même. — Alors il faudra vous confesser dès que nous arri-

verons à Maria-Zell. » Il trouva cette idée bonne et nous reprîmes notre route et nos prières.

Nous fîmes halte à une auberge, nous avions besoin de prendre des forces. Devant nous se dressait la *Veitschalpe*, il nous fallait grimper ses pentes abruptes et redescendre de l'autre côté. L'hôtesse frappa dans ses mains en voyant un si petit pèlerin et m'engagea à bien manger et à bien boire pour que le père ne fût pas obligé de me prendre sur son dos et de me porter de l'autre côté de la montagne.

Derrière l'auberge, une main désignait la pente escarpée : « Chemin de Maria-Zell. » Cent pas plus loin se trouvait un crucifix avec cette inscription : « Cent jours d'indulgence à celui qui baisera le crucifix avec recueillement, et six cents jours d'indulgence à celui qui dira : « Loué soit Jésus-Christ ! » Aussitôt nous acquîmes chacun six cents jours d'indulgence. Puis la montée continua, à travers les bois, les clairières, les coupes, tantôt sur des chemins de voiture, tantôt sur des sentiers, et au bout d'une heure nous fûmes en haut. Nous nous assîmes sur le gazon pour regarder derrière nous. Les montagnes les plus rapprochées étaient vertes et les lointaines toutes bleues. Et parmi ces bleues lointaines mon père reconnut la nôtre. Ma mère était là-bas avec le petit frère, et tous ceux qui pensaient à nous. Comme ils devaient être petits, sur la montagne qui semblait une fourmilière !

Il était midi. Du fond de la vallée il nous sembla entendre monter le son des cloches. « Oui, dit le père, quand on y pense, les hommes sont bien petits et le monde est bien grand. Mais vois-tu, mon garçon, si déjà le monde est si grand et si beau, comment sera le ciel ? » Je ne répondis rien.

Nous prîmes le chemin qui longe la montagne au pied des grands murs de rochers que je regardais avec un secret effroi, il me semblait qu'ils allaient tomber sur nous. Enfin nous nous trouvâmes devant une croix en maçonnerie, et derrière la grille de la niche je découvris un bon vieil ami : saint Nicolas, qui, chaque année, au lieu de recevoir des cadeaux à sa fête, m'en apportait : pommes, noix, pains d'épices. De l'endroit où se trouvait cette croix on apercevait l'autre versant de la montagne. Cependant nous ne vîmes pas encore Maria-Zell, mais des rochers si sauvages et si terrifiants que je n'en avais jamais vu de semblables. Une prière à saint Nicolas et nous descendîmes dans ces parages inconnus et sinistres. Il fallait d'abord traverser une forêt très sombre dont les arbres étaient si hauts et si touffus que pas un brin d'herbe ne poussait à leur pied. Mon père me raconta des histoires de voleurs et d'assassins qui s'y étaient passées, et quelques planches clouées aux arbres avec des inscriptions confirmaient ses récits. Et je fus tout content d'arriver dans la vallée où il y avait des prés, des champs et des maisons.

Nous atteignîmes bientôt un carrefour d'où partent trois chemins : l'un mène à Veitsch et à Neuberg, l'autre à Weichselboden, le troisième est marqué par une main : chemin de Maria-Zell. « Celui qui va à Zell voit la plus grande église et la plus petite, dit mon père. Nous trouverons la grande ce soir, à présent tu vas voir la petite. Regarde, sous ces rochers là-bas on voit déjà le clocheton rouge. »

Nous passâmes ensuite près des roches bizarrement découpées qu'on appelle les Joueurs. Trois hommes sont assis sur la montagne où ils sont montés une nuit de Noël pour jouer aux cartes. Ils furent changés en pierres et condamnés à jouer jusqu'à la fin du monde.

Tout le long de la route s'échelonnent les croix et les images de la Vierge ; nous fîmes notre prière devant chacune. Nous marchions un peu plus lourdement que la veille, et dans le sac de mon père l'objet mystérieux ballottait toujours. A côté de la route mugissait un grand torrent sortant de gorges profondes, entre des montagnes d'une hauteur prodigieuse sur lesquelles j'aperçus des chamois. « Maintenant nous suivons le cours de l'eau, dit mon père, mais fais attention, quand elle viendra vers nous, nous ne serons pas loin de Zell. »

Nous passâmes devant les forges de Gussweck, et quand nous eûmes laissé derrière nous le dernier haut fourneau, la vallée devint un étroit défilé où il y avait place tout juste pour la route et pour la rivière. L'eau était si limpide qu'on y voyait nager les truites et qu'on aurait pu compter les cailloux bruns du fond, et maintenant cette eau coulait vers nous. « A présent, petit, nous serons bientôt à la grande croix, dit mon père ; de là tu verras le clocher de Zell. » Nous hâtâmes le pas. A un tournant de la route j'aperçus un tronc d'arbre avec une image sainte. « Est-ce la croix ? — C'est la petite. Vois, la grande est là-bas. » Un grand pieu rouge supportait une niche rouge aussi, fermée par un grillage vert derrière lequel se trouvait une image. J'aurais voulu courir, mais mon père restait grave. Quand nous fûmes devant la croix il ôta son chapeau, mais il ne regarda pas l'image, il se tourna vers la vallée qui s'ouvrait à nos pieds et dit à demi-voix : « Dieu te salue, Marie. »

Je suivis la direction de son regard, et j'aperçus à travers les arbres une flèche noire et brillante ornée de fines dentelures et d'une boule dorée. « C'est le clocher de Zell, » dit mon père. Nous pleurâmes un peu tous les deux. Puis continuant à marcher nous perdîmes le clocher de vue.

Arrivés au haut de la dernière montée, nous eûmes tout à coup devant nous tout le grand bourg de Maria-Zell, avec sa haute église éclairée par le soleil du soir.

Il m'est impossible de décrire mes sentiments à ce moment-là. Quand les élus entrent dans Sion, ils doivent éprouver quelque chose de semblable.

Comme tous les pèlerins, nous traversâmes l'église sur nos genoux et je m'étonnai de ce qu'on pouvait si bien marcher ainsi sans l'avoir appris. Le même soir, nous visitâmes toute l'église et ses trésors. Les châsses d'or et d'argent ne m'intéressèrent pas autant que les innombrables ex-voto suspendus aux murs. On y voyait des tableaux représentant des incendies, des inondations, les ravages de la foudre et ceux des Turcs; toutes les terreurs et toutes les détresses qui peuvent assaillir le genre humain sont figurées dans l'église de Maria-Zell. Qui a jamais pris la peine d'étudier à fond ces galeries d'images populaires ?

Nous montâmes aussi dans la tour. Il fallut grimper bien haut entre des murs sombres, et mon père dut recevoir bien des chocs de son sac pendant cette ascension! Enfin nous nous trouvâmes dans une grande chambre où des cloches gigantesques étaient suspendues à de lourds échafaudages. Je regardai par une fenêtre : la coupole d'une petite tour, vue de si près, me parut monstrueuse ; les toits des maisons semblaient reposer sur la terre. Là-bas, sur la route blanche une troupe de pèlerins me fit l'effet d'une colonne de fourmis. Quand le gardien de la tour les vit, il se mit avec un aide à sonner une des cloches. Elle s'ébranla avec lenteur, et tout à coup j'entendis un son si puissant qu'il me sembla que ma tête se fendait par le milieu. Je me cachai en gémissant sous les vêtements de mon père, qui mit ses mains sur mes oreilles jusqu'à ce que les pèlerins fussent arrivés et que la cloche se tût. Je vis alors que les deux hommes tiraient de toutes leurs forces sur les cordes pour l'arrêter, et, plein de zèle, je m'élançai pour les aider en saisissant une troisième corde. Soudain je me trouvai suspendu en l'air, près des poutres. « Tiens ferme ! » me cria le gardien. Et quand la cloche fut enfin immobile et que je fus revenu à terre, il me dit : « Petit, tu as de la chance de n'être pas sorti par la fenêtre. — Mais, dit mon père, un malheur pourrait-il arriver ici, dans l'église ? »

Nos dévotions se prolongèrent très tard ce soir-là. La plupart des pèlerins s'étaient retirés, l'autel de notre chère Dame n'était plus éclairé que par trois lampes, et mon père toujours agenouillé ne se décidait pas à partir. Enfin il se leva, et je fus surpris de le voir se glisser doucement dans la chapelle. Là il tira de son sac l'objet qui m'avait tant intrigué, le sortit du papier et le posa sur l'autel d'une main tremblante. Je vis alors ce que c'était : une dent de notre herse.

Le lendemain, vers le soir, pensant avoir accompli notre pèlerinage à la satisfaction de notre chère Dame et de notre conscience, nous repartîmes. Près de la croix rouge nous regardâmes encore une fois la flèche qui brillait entre deux arbres. « Dieu te garde, Maria-Zell, dit mon père, et s'il le permet, nous te reverrons avant de mourir. »

Après avoir couché à Wegscheidt, nous repassâmes la montagne et descendîmes dans la vallée de la Veitsch. Arrivé près de la maison où nous avions couché l'avant-veille, mon père y entra et offrit à la paysanne une belle image de Maria-Zell.

On prétend que le soir, rentré chez nous et assis devant la soupe fumante, je me suis endormi la cuillère à la main.

P. Rosegger.

Traduit par Mlle E. Hermann.

POÈTES CONTEMPORAINS

M. André Bellessort [1].

Et pourquoi ferais-je difficulté de « lâcher l'admirable » ? M. André Bellessort est, je crois, un tout jeune homme et n'a encore publié que deux petits recueils ; mais doit-on pour cela lui marchander les éloges? Dans les *Mythes et Poèmes*, qui paraissaient il y a deux ans à peine, dans la *Chanson du Sud*, qui vient de paraître, j'ai trouvé d'admirables choses, et je le dis comme je le pense. Y faut-il donc tant de précautions?

Trop souvent, la poésie, sur la fin de notre siècle, n'est qu'un jeu laborieux et puéril. Le besoin se faisait sentir d'un poète qui réconciliât l'art avec la vie, avec l'humanité. Ce poète, il se pourrait bien que M. Bellessort le fût.

Loin de se complaire dans les subtilités captieuses des décadents, M. Bellessort veut retrouver la franchise et la simplicité primitives. Lorsque tant d'autres vont demander aux Alexandrins le secret de leurs raffinements et de leurs mièvreries, il remonte jusqu'aux plus vieux aèdes, jusqu'à l'antique Homère, et les prie de rendre son âme candide. Il ne croit pas que la poésie soit nécessairement inquiète, tourmentée et dolente. Il veut en faire l'expression des « larges sentiments » et des « beautés simples ». Ses vers ne sont pas écrits pour quelques cénacles de blasés; il se met en communion avec les foules obscures, et le « chant magique des syllabes » ne ferme point son oreille aux battements du cœur humain. Quoi de plus misérable que le labeur de l'artiste s'il se réduit à une habileté mécanique? En un temps comme le nôtre, il y a trop à faire pour que l'homme

(1) *Mythes et Poèmes*, 1894 ; *la Chanson du Sud*, 1896 (Lemerre, éditeur).

de cœur se consume dans le culte des formes vaines. La poésie elle-même doit être action. Le poète ne ressemblera pas à ces Athéniens qui, pendant que Lysandre campait au pied de l'Acropole, écoutaient en souriant les joueuses de flûte.

Si M. Bellessort dédaigne le métier, il n'en a pas moins le respect de son art. Il sait que les plus belles inspirations ne dispensent pas le poète de rimes exactes et de rythmes harmonieux. Aussi n'est-il point de ceux qui ramènent notre poésie à je ne sais quelle mélopée fluide et balbutiante. Ses rimes sont riches, souvent rares. Ses rythmes, francs et fermes, donnent, sans monotonie, mais avec un juste accent, la sensation de la mesure. Quant à sa langue, toujours nette, vigoureuse, expressive, elle ne cherche pas dans les bizarreries une originalité facile et de mauvais aloi. A peine s'il rajeunit de loin en loin quelque vieux mot significatif et pittoresque. Il n'en invente aucun. C'est la langue de tout le monde qu'il parle, mais il la parle d'un ton qui est le sien. Ceux qui affectent des termes insolites ou qui se créent un vocabulaire fantasque ne font par là qu'accuser leur impuissance et la pauvreté de leur génie.

M. Bellessort n'est pas plus un parnassien qu'un symboliste. Non que le talent pittoresque lui manque. Son dernier recueil surtout abonde en belles descriptions, soit de la mer, soit de paysages exotiques; et il sait aussi rendre avec beaucoup de couleur et de relief les types originaux qui se sont offerts à lui dans ses pérégrinations à travers l'Amérique du Sud : matrone chilienne, cacique araucan, *roto* loqueteux que la guerre transforme en héros, mineurs de douze ans aux faces de vieillards. Mais rarement il se contente de noter les aspects ou les figures. Une ou deux pièces du recueil au plus ne sont que picturales. Ses descriptions suggèrent plus de choses qu'elles n'en expriment. Je trouve chez lui beaucoup de courts tableaux, ébauchés en quelques traits et que notre imagination achève. Souvent un ou deux alexandrins lui suffisent, qui font comme une sorte d'évocation, qui ont réellement une âme.

Dans les deux volumes de M. Bellessort, il y a une veine élégiaque d'où procèdent quelques-ques de ses meilleures pièces. Nature vigoureuse mais tendre, le poète n'est pas un impassible. Son vers n'a rien de dur ou de contraint. A la fois souple et fort, il se plie à l'émotion. M. Bellessort ne rougit point de chanter ses joies et ses tristesses. La note personnelle est chez lui d'une intimité discrète et pénétrante. Voyez, dans la *Chanson du Sud*, des morceaux comme l'*Absente* ou *Cloches sur mer*, où il exprime avec une si mélancolique douceur le regret du sol natal. Dans *Mythes et Poèmes*, j'indiquerai surtout une dizaine de petites pièces, réunies sous le titre de l'*Urne cinéraire*. Le poète y chante une morte chérie. Deux ou trois sont vraiment exquises. On me saura gré, j'en suis sûr, de citer la suivante :

Un marbre gris au pied d'une muraille nue :
D'autres pierres, et sous le jour qui diminue,
Le sombre alignement des pierres continue.

Un brouillard gris qui fond en eau sur le sol brun;
Et toujours la Bretagne avec son morne embrun
Et son vent qui gémit sur ses pauvres à jeun.

C'est la dernière nuit qui descend de l'année
Et ferme les yeux las de la froide journée;
Triste comme ses sœurs qui nous l'ont amenée.

Et cette nuit encor de blancs enfants naîtront,
Qui porteront un jour nos rides à leur front,
Pauvres rameaux flétris poussant sur un vieux tronc;

Et de beaux jeunes gens aux cœurs graves et mâles,
Croyant à leur amour, joindront leurs lèvres pâles,
Tandis que des mourants achèveront leurs râles.

Oh! cette pierre nue au pied de ce mur gris,
Et devant les tombeaux ces arbres amaigris,
Squelettes où le vent fait courir de longs cris!

Triste est le dernier soir où le vieil an succombe.
Sur ceux qu'il a perdus, c'est un siècle qui tombe.
Et les fleurs de Toussaint sont mortes sur leur tombe.

. . . . . .

Pauvre âme, avec l'année où l'on cloua ta bière,
On oubliera ton nom gravé sur une pierre,
Ton nom, larme éternelle au bord de ma paupière!

Meurs donc, ô dernier jour de ce douzième mois!
Dans ton brouillard opaque et navrant, je revois
Mes trois cents jours passés, chemins plantés de croix;

Et tu ne m'as laissé, quand ta nuit est venue,
Pour lit d'amour, à moi qui lutte et m'exténue,
Qu'un marbre gris au pied d'une muraille nue.

Voilà, n'est-ce pas, quelque chose de rare. Sentiment, rythme, sonorités lointaines et voilées, tout s'accorde dans cette petite pièce pour en faire un chef-d'œuvre d'émotion délicate et profonde.

Mais il y a aussi dans les deux recueils de M. Bellessort une veine épique, qui n'est pas moins heureuse. Comme aux grands poètes du romantisme, il lui arrive souvent d'exprimer sa pensée par des symboles, et ces symboles, presque toujours, prennent chez lui une allure d'épopée. Il n'est pas un symboliste à la façon de notre jeune école : les mythes qu'il développe n'affectent rien d'obscur; il les a choisis pour donner à ses conceptions plus d'ampleur et non pour en dissimuler le vide. Dans son premier recueil, la plupart des poèmes ont le ton épique. Ils rappellent la *Légende des siècles* par la vigueur de l'inspiration, la puissance du souffle, l'éclat et la fermeté du style.

J'ai peur que M. Bellessort ne paraisse un peu « vieux jeu ». Il a ce tort d'être éloquent. « Prends l'éloquence et tords-lui le cou », disait le pauvre Verlaine. Je sais bien que l'éloquence n'est pas la poésie; mais elle n'est pas non plus la rhétorique. Elle est, chez M. Bellessort, l'expression vive et forte d'une pensée généreuse. M. Bellessort n'a pas tordu

le cou à son éloquence, et je l'en félicite. Elle lui a valu des morceaux superbes. Je signalerai notamment une *Lettre à Firmin Roz*, dans laquelle il lance contre l'argent oppressif et corrupteur une imprécation vibrante. Depuis longtemps, je ne crains pas de le dire, notre poésie n'avait eu de si fiers accents. La pièce est trop longue pour la citer tout entière. En voici du moins une page que valent beaucoup d'autres :

Seuls, les durs Chiliens sur leur bande de terre
Grandissaient; leur travail de ruche solitaire
Se dorait aux clartés de l'extrême Occident.
D'un pas toujours égal, d'un cœur toujours prudent,
Ils labouraient leurs prés ou détournaient leurs fleuves.
Protégés par des monts abrupts et des mers neuves,
Et surtout par la saine et rude pauvreté,
Ils plantaient, soucieux de leur postérité,
Des bornes dans les champs et des lois dans les villes.
Ils ignoraient encor les dissensions viles,
Les *Te Deum* souillés par un honteux profit.
Et quand ils s'insurgeaient, comme un astre suffit
Pour que l'horreur des flots déchaînés se dissipe,
Le front des régiments s'éclairait d'un principe...
Mais depuis que Lima les a soûlés de gloire
Et de sang, que vaincus par leur propre victoire
Ils ont vu la fortune éclater sous leurs pas
Et crever l'abcès d'or sur le dos du pampas,
L'émeute, la faillite et la soif du prodige
Penchent leurs fronts brûlants vers l'immense vertige!
Et sur ces peuples fous, exaspérés ou las,
Que le matin réveille avec des sons de glas,
Le Pérou, ce charnier, l'Équateur, cette étuve,
L'Argentine qui fait dans son énorme cuve,
Où l'Europe a versé son trop-plein de douleurs,
Bouillir un sang mêlé d'émigrants querelleurs,
Sur ces peuples dont l'âme aspire un vent d'orgie
Et de la dictature oscille à l'anarchie,
Sur leur luxe, leur sang, leurs trésors éventrés,
Quand, après quatre jours d'escalade, enivrés
Des déserts parcourus où le sable et les pierres
Déroulaient sous l'azur des houles de lumières,
Énamourés des lacs près du ciel endormis,
Pleins de la sombre horreur des décombres vomis
Par le feu des volcans dans la nuit des légendes,
Nous foulâmes du pied le front sacré des Andes,
Et, sous leurs rocs épars, de mineurs envahis,
Ces monts dont le Veau d'or a fait ses sinaïs,
J'ai vu claquer au vent, comme un drapeau de haine,
Le plus abject haillon de la détresse humaine!

L'éloquence de M. Bellessort lui vient d'une âme fervente. Il a le souci des hautes questions que notre siècle finissant se pose avec angoisse. La vie humaine, avant tout, le préoccupe. Son premier volume n'est guère, d'un bout à l'autre, qu'une vivante invocation de toutes les croyances qui peuvent affermir et tremper le cœur. La *Chanson du Sud* devrait être, lui-même l'appelle ainsi, « un livre d'impressions de voyage » ; mais je n'y vois pas de pièce un tant soit peu étendue où la description pittoresque ne l'amène tôt ou tard à quelque idée morale. Encore des mythes : seulement, ce ne sont plus d'anciennes légendes qui lui servent de thème; les tableaux divers qu'il voit défiler sous ses yeux éveillent dans son âme une pensée d'espoir, de regret, de confiance ou d'amour. Pendant la traversée, quand, à l'horizon lointain, un mince filet d'ombre décèle l'approche d'un steamer, tout de suite, dépris de la mer stérile, c'est là que vont ses regards : sur ce steamer sont des hommes, nos pareils, faits des mêmes désirs et des mêmes songes, et, devant l'infini de leur être, la mer lui semble étroite. Quand, sur son navire, passagers et marins, tous les hublots ouverts, laissent bercer leur sommeil paisible à l'immensité des flots, un hymne de foi jaillit de son cœur. Devant le détroit, gouffre inconnu et béant, où Magellan ne craignit pas de s'engager, il rêve, lui aussi, par delà les terres et les îles que baigne l'Océan des passions, un asile céleste dans lequel puisse aborder un jour le grand radeau de la misère humaine :

Du brouillard légendaire où dormait l'Atlantide
L'Amérique émergea, dessinant sur les eaux
Sa double grappe énorme, onduleuse et splendide
Qu'au soleil becquetaient des tourbillons d'oiseaux;
Il en sera de même, ô nobles utopies,
Des limbes fabuleux où vous vous estompez;
Réalités du cœur dans la brume assoupies,
Ceux qui crurent en vous ne nous ont pas trompés!

Le poète a rompu avec la foi de sa jeunesse. Il veut s'en faire une autre, une foi libre et forte qui réponde aux exigences de sa pensée et aux besoins de son cœur. Et, souvent, dans son pèlerinage obstiné, des cris de détresse lui échappent. Peut-il reconnaître la loi de son existence? Est-il seulement libre? La nature tout entière ne fait-elle pas de lui sa dupe aussi bien que sa victime ? Mais il doit croire, ayant besoin d'agir. Et n'en sait-il pas assez pour être sûr de ne pas se tromper s'il cultive en soi-même tout ce qui peut exalter son âme ? Il ne sera pas de ceux qui passent leur vie à contempler leur être. Il ne se délectera pas dans le chatoyant spectacle de ses incertitudes. Il chassera de son esprit toute complaisance au doute, de son cœur, toute mollesse affadissante. Il croira, parce qu'il veut croire. Il chantera les vieilles religions de la morale humaine qui ont fait jusqu'à présent la force et la grandeur de notre race. Il chantera la vie et l'action, la bonté de l'effort, toutes les énergies de la vertu militante. Et il fera un livre sain et vaillant, non pas seulement un livre d'artiste, mais le livre d'un homme.

Tout n'est pas également beau dans les poèmes de M. Bellessort. Je pourrais y noter çà et là des faiblesses, des longueurs, des obscurités, des constructions pénibles, et, surtout à la rime, des impropriétés fâcheuses. Ce ne sont, la plupart du temps, que taches légères, et je veux terminer, non par d'ingrates critiques de détail, mais en saluant avec espérance le nom, encore peu connu, je crois, d'un vrai poète, qui a déjà tout ce qu'il faut pour être un grand poète.

GEORGES PELLISSIER.

D'ASSAB A ADOUA

Les Italiens en Afrique.

Les souvenirs de l'Empire romain dominent l'histoire de l'Italie depuis l'établissement de l'unité. Tant d'efforts de toutes sortes ont été accomplis pour arriver à constituer un royaume homogène et puissant, dans l'espoir de voir la race italienne reprendre la politique d'expansion qui avait fait sa gloire dans l'antiquité ! Et vraiment si les hommes du *Risorgimento* avaient simplement voulu constituer un État modeste et tranquille, il eût été bien inutile de changer ce qui existait. Les petits groupes établis, Toscane, États Romains, Sardaigne, etc., étaient bien suffisants à assurer à leurs sujets une existence paisible et sans soucis. L'Italie, ayant donc été élevée au rang de grande puissance, avait l'ambition de jouer le rôle d'une grande puissance. Or les grandes puissances actuelles possèdent toutes un domaine colonial. L'Italie voulut aussi posséder des colonies. Le chiffre élevé de sa population, le contingent fort nombreux qu'elle fournit à l'émigration extra-européenne, — de 1886 à 1891, en cinq années seulement, plus d'un million d'émigrants italiens ont débarqué dans les ports des États-Unis, — lui permettaient cette ambition.

Beaucoup d'Italiens considéraient la régence de Tunis comme devant leur revenir. La proximité du pays avait déjà attiré dans ce pays un grand nombre de sujets du nouveau royaume. De plus, il apparaissait aux politiciens nourris d'histoire classique que la troisième Rome devait soumettre à ses lois le territoire de Carthage que la première Rome, celle de Scipion, avait conquis, et que la seconde Rome, celle des papes, avait perdu. Mais la France prit les devants et, le traité du Bardo nous ayant en 1881 assuré le protectorat de la Régence, les Italiens déçus durent tourner leurs regards d'un autre côté.

M. Depretis était alors président du conseil des ministres. Il se souvint que depuis le 15 novembre 1869 le drapeau italien flottait sur un coin des rivages de la mer Rouge. A cette date, le canal de Suez s'ouvrait à la navigation, et la société génoise de bateaux à vapeur connue sous le nom de compagnie Rubattino, désireuse d'assurer une escale à ses navires se dirigeant vers l'Extrême-Orient, avait acheté à deux chefs un petit territoire sur la baie d'Assab. Par une série de traités du 10 mars 1870, du 15 novembre 1879, du 15 mars et du 15 mai 1880, la compagnie Rubattino était devenue propriétaire de tout le littoral de la baie depuis le cap Darnah jusqu'au cap Sinthiar et de toutes les îles avoisinantes.

La compagnie avait cherché à attirer vers sa factorerie une partie du commerce de l'Éthiopie; des explorateurs, tels que le marquis Antinori, avaient parcouru l'arrière-pays, essayant de nouer des relations avec les populations musulmanes et chrétiennes de la région. Un missionnaire franciscain, le Père Massaïa, de nationalité italienne, avait su aussi assurer à ses compatriotes d'assez nombreuses sympathies parmi les habitants.

Le gouvernement italien résolut de se substituer à la compagnie Rubattino. Des documents certains quoique sans caractère officiel prouvent que, dès le 16 novembre 1881, l'Italie offrait son protectorat aux chefs adels et danakils des environs de la baie d'Assab et voulait même acheter la plaine du sel qui fournit à ses propriétaires une grande influence politique et économique. En même temps des négociations se poursuivaient avec la compagnie. Enfin, le 10 mars 1882, le contrat de vente était signé, et, moyennant une indemnité de 416 000 francs, le gouvernement se substituait à tous les droits de la maison Rubattino. Au mois de juin une loi déclara Assab colonie italienne.

Mais ce port, sur une côte triste et nue, fort chaude, sans eau, n'avait par lui-même qu'une très minime importance. Assab n'était et ne pouvait être qu'un point de départ pour les régions éthiopiennes et soudanaises. Plusieurs explorateurs comme Giulietti, Bianchi, Porro ayant été massacrés par les Danakils, le gouvernement de M. Depretis prépara une expédition pour les venger et par la même occasion agrandir les possessions italiennes. Toutefois un changement se produisit brusquement dans les décisions du ministère italien qui s'efforçait de marcher d'accord avec l'Angleterre. Gordon-Pacha était alors assiégé dans Khartoum : il s'agissait de reconquérir le Soudan égyptien sur les madhistes.

Pour atteindre ce but, l'Angleterre pouvait avoir éventuellement besoin du secours d'une puissance militaire importante : elle décida le gouvernement italien à faire débarquer sa petite armée à Massaouah, le principal port de la mer Rouge, tandis que les troupes anglaises débarquaient à Souakim. De Massaouah on pourrait se diriger vers Kassala, de même que de Souakim on pouvait marcher sur Khartoum.

Le 5 février 1885, le corps de débarquement, sous les ordres du colonel Saletta, occupait Massaouah et le drapeau italien était arboré à côté du drapeau égyptien. Le condominium dura moins d'un an, et, dès le 5 décembre, le gouvernement égyptien, à l'instigation des Anglais, retirait la garnison qu'il entretenait à Massaouah. Le gouvernement italien s'empressa alors d'établir une ligne ininterrompue de ses possessions entre Massaouah et Assab, et, sans se soucier des droits ni des protestations de la Turquie suzeraine de cette côte, fit oc-

cuper tous les points importants. Un incident violent se produisit entre la France et l'Italie à ce sujet. M. Crispi était devenu sur ces entrefaites président du conseil d'Italie et M. Goblet était ministre des affaires étrangères en France. Or le général Baldissera, alors gouverneur de Massaouah, avait établi une taxe locale à laquelle étaient déclarés soumis obligatoirement tous les commerçants de la ville. Parmi ces commerçants étaient plusieurs Grecs qui, n'ayant pas de consuls à eux, se trouvaient par convention spéciale sous la protection du vice-consul de France. Celui-ci, M. Mercinier, fit interdire à ses protégés grecs de payer l'impôt parce que, Massaouah étant pays de capitulation, les Européens n'y étaient pas soumis aux taxes locales.

M. Goblet adopta l'interprétation que M. Mercinier donnait aux traités. C'était déclarer que Massaouah était toujours sous la domination turque et que l'occupation italienne était provisoire et même irrégulière. L'incident s'envenima tellement que les alliés de l'Italie prirent une attitude comminatoire contre la France. Le 22 juillet 1888, le comte de Launay, ambassadeur d'Italie à Berlin, écrivait à son ministre des affaires étrangères :

« J'ai l'honneur d'accuser réception des dépêches de Votre Excellence des 13 et 17 juillet sur les difficultés qui nous sont suscitées à Massaouah par la France et, à l'instigation de celle-ci, par la Grèce. Le gérant du vice-consulat français va jusqu'à la menace, dans le cas où notre autorité militaire sévirait contre quelques ressortissants grecs qui se refusent au payement des impôts.

« Je n'avais pas manqué de signaler le fait au sous-secrétaire d'État, qui s'empressait à son tour d'en transmettre l'avis au chancelier, à Friedrichsruhe.

« *En suite des ordres du prince de Bismarck*, le comte de Munster reçoit l'instruction, dans le cas où M. Goblet lui parlerait de l'incident de Massaouah, de laisser entendre qu'il serait prudent de sa part de ne pas envenimer les choses, car si l'Italie se trouvait engagée dans de graves complications, elle ne resterait pas isolée. »

Il est évident que si un fait d'apparence aussi insignifiante avait pris de telles proportions c'est que les relations entre la France et l'Italie étaient arrivées à ce moment-là à un point extrêmement aigu. Peu à peu pourtant le conflit se calma. Aussi bien n'était-ce pas sur des questions de droit et avec des puissances européennes que les principales difficultés apparaissaient pour l'Italie, mais bien au sujet de ses relations avec les populations indigènes.

Au moment où les Italiens occupaient Massaouah, l'empereur d'Éthiopie (1) était Johannès, souverain direct du Tigré et de l'Amhara et suzerain du Choa dont le roi était Ménélik. L'ambition de Johannès, comme de presque tous ses prédécesseurs au trône d'Éthiopie, était de posséder un accès vers la mer. Il avait espéré s'emparer de Massaouah à l'occasion des difficultés que les madhistes créaient à ses ennemis les Égyptiens auxquels il avait jadis infligé une défaite retentissante. La prise de possession par les Italiens du port qu'il désirait l'irrita profondément : l'Abyssinie serait donc toujours séparée de la mer par une bande de possessions étrangères? D'un autre côté, la colonie italienne pour « se donner de l'air » ne pouvait s'étendre qu'au préjudice de tribus vassales du négus. Les deux prétentions contraires se heurtaient. Bientôt il fut évident que la guerre allait éclater entre les Italiens et les Abyssins. Le conflit latent aboutit à un désastre pour le petit corps expéditionnaire italien. Une de ses colonnes s'étant avancée à quelques kilomètres de la côte fut surprise le 26 janvier 1887 à Dogali par le ras Aloula et complètement anéantie. Ce ras Aloula dans la guerre actuelle est un des premiers généraux de Ménélik et a été le principal auteur de la victoire d'Adoua.

*
* *

La catastrophe de Dogali était un ces événements comme il s'en produit fréquemment dans les guerres coloniales. Elle excita une grande émotion en Italie. On considéra qu'il fallait venger l'honneur national. Et c'est ainsi que le prétexte fut fourni à l'extension italienne vers le plateau abyssin.

La première conséquence de la défaite fut un changement dans la politique intérieure. M. Depretis s'arrêta dans son évolution vers la droite, et pour désarmer l'opposition de gauche qui s'était reconstituée sous les *pentarques* MM. Baccarini, Cairoli, Crispi, Nicotera et Zanardelli, lui donna une place dans son ministère en la personne de M. Crispi. C'était introduire dans le gouvernement un élément d'action violente et même d'agitation. Quelque temps après, M. Depretis étant mort, M. Crispi devenait président du conseil. A la place du *Vieux de Stradella* prudent et avisé s'installait au pouvoir l'homme d'Italie imbu des rêves les plus grandioses en faveur de son pays.

A la fin de l'année 1887 une armée de vingt mille hommes était concentrée à Massaouah sous les ordres du général San Marzano. Mais cette armée ne put rien faire. Les troupes du négus Johannès, qui comptaient un effectif de quatre-vingt mille hommes, étaient concentrées dans une position formidable derrière Saati, à vingt-sept kilomètres de Massaouah, et malgré

1 Le pays que nous appelons Abyssinie est connu par ses habitants sous le nom d'Éthiopie. Il est soumis à une sorte d'organisation féodale ayant à sa tête un Empereur ou Négous Neghesti, ou roi des rois, ordinairement celui des chefs qui a été assez puissant pour imposer son autorité aux autres.

tous les efforts du général italien refusèrent de livrer bataille en dehors de leurs retranchements où c'eût été folie de vouloir venir les attaquer.

Ne pouvant venir à bout du négus par la force, le gouvernement italien entama au mois d'octobre des négociations avec le roi du Choa Ménélik qui était jaloux de son suzerain. Mais un allié imprévu se présenta pour les Italiens : ce furent les derviches mahdistes qui menacèrent les possessions du négus. Celui-ci dut marcher à la rencontre de ces nouveaux ennemis. Dans une grande bataille qu'il leur livra le 10 mars 1889 à Metemmah, il disparut sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

*
* *

Tout l'empire Éthiopien à la mort du négus se trouva plongé dans l'anarchie. Les divers ras ou gouverneurs de province ne cherchaient qu'à s'affermir dans leur gouvernement. Tous ambitionnaient le titre d'empereur. Mais seul le roi du Choa, Ménélik, était assez puissant pour espérer pouvoir obtenir ce titre. Il appartenait à la plus illustre famille de toute l'Éthiopie et prétendait descendre en ligne directe de Salomon et de la reine de Saba. Depuis longtemps les Italiens faisaient tous leurs efforts pour entretenir avec lui les meilleures relations et pour exciter sa jalousie naturelle et ancienne contre Johannès. Il n'était pas de flatteries qu'ils n'adressassent au roi du Choa. Nous n'en donnerons pour preuve prise entre mille autres que la lettre suivante adressée au mois de février 1888 par la reine Marguerite à la reine Taïtou, femme de Ménélik, qui se montre à l'heure présente l'ennemie la plus acharnée des Italiens :

« Salut. Le docteur Vincento Ragazzi, sujet fidèle de mon époux très aimé, remettra à Votre Majesté un collier d'or, que je vous prie d'accepter comme marque de mes sentiments pour vous et de la bonne amitié qui existe entre l'Italie et le Choa.

« Vos paroles doivent aujourd'hui, comme les miennes, affermir la réciproque sympathie entre les deux pays et assurer la puissance de votre royaume. Le nom de Votre Majesté sera ainsi, comme celui du valeureux roi Ménélik, acclamé de tous les peuples qui vivent sous votre domination.

« Que Notre-Seigneur tout-puissant exauce nos vœux et qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

Ce n'est pas là le ton sur lequel on aurait écrit à quelque grotesque cheffesse de tribu sauvage. La destinataire est vraiment traitée avec le respect dû à la majesté royale.

Le comte Antonelli, neveu de l'ancien cardinal ministre de Pie IX, qui avait déjà visité le Choa, fut chargé d'entreprendre des négociations sérieuses avec Ménélik. Quand il partit, Johannès vivait encore; toutefois le négociateur italien était déjà chargé de promettre à Ménélik la couronne impériale d'Éthiopie. Les pourparlers durèrent assez longtemps, ils n'aboutirent que près de deux mois après la mort du négus. Le 2 mai 1889, le traité fut signé à Uccialli. Il reconnaissait à Ménélik le titre d'empereur et la domination sur l'Éthiopie tout entière. Les divers articles se rapportaient surtout aux relations commerciales. Les Italiens promettaient aussi plus ou moins directement leur aide à Ménélik pour l'aider à imposer son autorité aux ras. Mais l'importance internationale du traité était dans l'article 17 ainsi conçu d'après le texte italien : « Sa Majesté le roi des rois d'Éthiopie consent à se servir du gouvernement de Sa Majesté le roi d'Italie pour traiter les affaires qu'il aura avec les autres puissances ou gouvernements. » C'est sur ce texte que jusqu'à ce jour le cabinet de Rome s'est appuyé pour prétendre que Ménélik avait accepté le protectorat. Or il paraîtrait que le texte amharique ou abyssin serait fort différent et ainsi rédigé : « Le roi des rois d'Éthiopie peut demander l'aide du royaume d'Italie pour les affaires qu'il aurait avec les autres royaumes d'Europe. » C'est là un point capital, car toutes les difficultés avec Ménélik sont venues de l'interprétation de l'article 17 du traité d'Uccialli. Les Italiens donnent comme preuve que Ménélik avait accepté complètement cet article du traité le fait qu'il se fit représenter par le gouvernement italien à la conférence de Bruxelles, où on lui reconnut le droit d'importer des armes en Éthiopie. Mais ce fait est parfaitement conciliable avec le texte amharique et ne démontre nullement que Ménélik ait connu et approuvé le texte italien. Quant à la question des confins entre la colonie de Massaouah qui reçut à ce moment le nom de colonie Érythrée et l'empire d'Éthiopie, elle demeurait dans le vague même après le traité d'Uccialli. Le gouvernement italien désirant avoir en toute propriété un territoire assez étendu, le 15 juin, le général Baldissera, alors gouverneur, fit occuper Kéren qui ouvrait le chemin de Kassala, et le 3 août il fit occuper l'Asmara qui était le chemin du Tigré. Par la convention additionnelle au traité d'Uccialli du 25 janvier 1890, il fut enfin décidé que pour les frontières entre la colonie et l'Abyssinie, on tiendrait compte des « faits actuels ».

Ménélik, qui travaillait à établir son autorité, ménageait encore les Italiens; il avait envoyé en ambassade auprès du roi Humbert le ras Makonnen, qui vient d'attirer récemment l'attention sur sa personne par le siège et la prise de Makallé. En quittant Naples le 4 décembre 1889, Makonnen envoyait au roi Humbert la dépêche suivante : « Je suis ému de laisser l'Italie. Je sens de la douleur pour mon départ et de la reconnaissance pour la splendide hospitalité que

j'ai reçue dans votre royaume, où je ne sais si je dois le plus regretter la magnificence des choses vues ou l'amabilité des habitants. Mais ce qui surtout nous attriste, moi et les miens, c'est de nous éloigner de Votre Majesté, dont nous avons connu la bonté et la magnanimité. »

Cette entente cordiale ne devait pas durer bien longtemps. Dans leur désir de se procurer sur le papier et par un seul traité un vaste territoire de protectorat, les Italiens avaient commis la grave erreur de ne pas comprendre que l'unité éthiopique était incompatible avec leur sécurité. Au lieu de laisser Ménélik constituer un grand empire, ils eussent dû favoriser les désirs d'indépendance de chaque ras, et peu à peu augmenter leur territoire et leur pouvoir en profitant des querelles intestines qui se seraient élevées entre ces différents chefs.

En opposant Ménélik à Johannès pour empêcher l'unité éthiopique sous l'hégémonie tigréenne, ils avaient agi conformément à leurs intérêts. Mais l'unité sous l'hégémonie choanne était non moins dangereuse pour eux que celle qu'ils avaient toujours voulu éviter. Les événements le prouvèrent bientôt.

En effet Ménélik, dès qu'il eut été reconnu comme souverain de l'Éthiopie, ne tarda pas à vouloir se séparer de l'Italie. Des controverses interminables, et sans intérêt commencèrent sur l'interprétation du traité d'Uccialli, Ménélik refusant absolument d'accepter la version italienne et se prétendant tout à fait indépendant. Des difficultés aussi naissaient à propos des confins, Ménélik regrettait de voir les Italiens s'être étendus jusqu'au bord du fleuve Mareb. Toutefois, ce point paraissait moins grave que la question du protectorat.

Le gouvernement italien était d'ailleurs engagé dans tous les embarras de l'affaire des banques, des troubles de Sicile, du déficit budgétaire, de la crise économique générale. Il ne pouvait donc pas pousser à fond son affaire abyssine et se contentait de fixer, par une série de conventions avec l'Angleterre, les limites de la sphère d'influence qu'il prétendait se réserver.

Par un acte du 15 avril 1891 signé entre le marquis di Rudini, alors président du conseil italien, et lord Dufferin, ambassadeur d'Angleterre à Rome, agissant au nom de l'Égypte (sans aucun droit d'ailleurs), la limite de l'Égypte et de la zone d'influence italienne a été fixée entre Ras Kasar et le Nil Bleu, et le gouvernement italien a été autorisé à occuper Kassala et les territoires environnants jusqu'au fleuve Atbara. De plus, l'Éthiopie, à l'orient du 35e degré de longitude, était reconnue comme étant aussi dans la sphère d'influence italienne. Le gouvernement anglais donnait donc par un document officiel son approbation au texte italien du traité d'Uccialli. Une autre convention du 24 mai 1891 fixa les limites des possessions italiennes au sud. Cette limite suit le cours du Juba jusqu'au 6e degré de latitude nord, puis le 6e parallèle nord jusqu'au 35e degré de longitude est (méridien de Greenwich). Le protocole du 5 mai 1894 délimita les frontières du protectorat anglais de Zeïla et de Berbera qui forme une enclave dans les possessions italiennes. Le Harrar fut laissé à l'Italie. Des négociations qui n'ont donné aucun résultat ont été entamées en 1890 pour délimiter notre colonie d'Obock prise entre l'Éthiopie et l'Érythrée.

Les Italiens depuis Kassala jusqu'à l'embouchure du Juba se considéraient comme maîtres sur le papier d'un territoire composé de 1 200 kilomètres carrés, c'est-à-dire ayant quatre fois l'étendue du royaume, Il fallait maintenant conquérir ce territoire. Après l'intermède des ministères di Rudini et Giolitti, M. Crispi revenait au pouvoir : la politique d'expansion allait recommencer.

* * *

Le gouvernement de la colonie avait été confié par le marquis di Rudini au colonel Baratieri, plus tard général. C'est sous ce gouverneur que la politique coloniale italienne devait atteindre son plus haut point et qu'elle devait aboutir aussi aux plus grands désastres.

Il conforma d'abord sa conduite aux doctrines officielles du gouvernement italien d'après lesquelles Ménélik était un souverain protégé, et avec lequel on vivait en paix.

Un événement imprévu, comme avait été le guet-apens de Dogali, vint tout à coup réveiller chez Baratieri les instincts du Garibaldien qu'il était.

Au mois de décembre 1893, les derviches mahdistes, désireux de piller Keren, assaillirent avec une grande impétuosité le fort avancé d'Agordat. Ils furent complètement battus par le colonel Arimondi. Cette brillante victoire excita un grand enthousiasme en Italie. Le général Baratieri résolut de profiter de l'abattement des derviches. Il prépara une expédition contre Kassala et au mois de juillet 1894 occupa cette ville, ce qui donnait accès aux Italiens jusque dans le Soudan.

Ménélik jusqu'à ce moment n'avait pas rompu ouvertement avec les Italiens, tout en continuant à discuter sur le traité d'Uccialli. Mais sa puissance était affermie ; les ras reconnaissaient sa suzeraineté ; son autorité s'établissait dans le Harrar. Choisissant avec justesse l'occasion, lorsqu'il vit les Italiens aux prises avec les derviches, il fit savoir aux puissances européennes qu'il ne reconnaissait plus le traité d'Uccialli. Aussi, dès qu'il fut tranquille du côté du nord et des derviches, Baratieri se tourna vers le midi et l'Abys-

sinie. Le Tigré, qui confinait à la colonie Érythrée, formée même en grande partie à ses dépens, était gouverné par le ras Mangascia, fils du négus Johannès. Les Italiens n'avaient pas su exploiter sa rivalité naturelle contre Ménélik; ils l'avaient même grandement froissé par l'annexion à leur colonie, sans lui offrir de compensation, de l'Asmara qu'il considérait comme devant lui appartenir.

Mangascia oubliant donc ses griefs contre Ménélik alla le trouver à Adis Abeba pour lui rendre hommage. Mais le général Baratieri fut informé que, entre le négus et le ras, une entente était en train de se lier pour reconquérir les territoires au delà du Mareb. L'impératrice Taïtou, Tigréenne de naissance, voyait avec peine que son pays natal était démembré.

Prenant alors les devants, Baratieri envahit le Tigré, et battit les forces de Mangascia à Coatit et à Senafé (15 et 19 janvier 1895). Sa popularité devint immense en Italie. Le président du conseil, M. Crispi, lui télégraphiait : » Je me félicite avec toi et avec l'Italie pour les victoires remportées sur les Abyssins. Nous devons louer, non seulement la valeur des soldats, mais aussi la stratégie du capitaine qui sut, en vrai garibaldien, vaincre avec des forces minimes un ennemi plus fort. »

Le vainqueur retourna ensuite à Massaouah. Mangascia reprit courage et rentra en campagne. Le général Baratieri revint alors, s'empara d'Adigrat, la principale place forte du Tigré, où il fit proclamer comme ras de cette province Agos Tafari à la place de Mangascia. Il mit garnison dans Adigrat, de là envoya une colonne volante établir des avant-postes à Antalo et à Makallé, et entra enfin en vainqueur à Adoua, la capitale historique du Tigré, et à Axoum, la ville sainte de l'Abyssinie, où il fut reçu en grande pompe par le clergé.

Le ras Mangascia s'était enfui vers Ménélik ; celui-ci était irrité de ce que les Italiens avaient de leur propre autorité renversé un de ses feudataires, nommé un ras du Tigré et occupé les principales villes de cette région. Il se prépara alors à une grande expédition contre les Italiens.

Le général Baratieri était rentré en Europe pour rendre compte à son gouvernement des derniers événements et prendre des instructions pour une nouvelle campagne. Il fut accueilli partout comme un vainqueur, comme le premier qui eût couvert de quelque gloire militaire le drapeau du nouveau royaume. Il avait été élu député, et quand il vint prêter serment à la Chambre, on lui fit une véritable ovation.

A la fin d'août il retourna à Massaouah ; les revers allaient commencer pour lui. Il ne devait plus se trouver en présence du seul ras Mangascia, mais il aurait désormais en face de lui le négus Ménélik lui-même avec toutes les forces du Choa, de l'Asmara, du Tigré, du Harrar et du pays galla. Les événements qui se sont succédé depuis le début de l'hiver sont trop récents et ont fait trop de bruit pour qu'on ne se les rappelle pas.

Au commencement de décembre, le général Arimondi qui commandait à Makallé envoya, sous les ordres du major Toselli, une colonne de deux mille hommes, presque tous soldats indigènes encadrés d'officiers italiens, en reconnaissance en avant d'Antalo. Le 7 décembre cette colonne fut surprise par le ras Makonnen et quinze mille Éthiopiens près d'Amba Alaghi. Ce fut une réédition du désastre de Dogali. Après une résistance acharnée, les Italiens furent écrasés sous le nombre. Sur 25 officiers, quatre seulement survécurent, deux furent faits prisonniers et deux s'échappèrent. Le major Toselli fut tué. Le général Arimondi fut obligé de battre en retraite, abandonnant le dépôt d'Antalo où les Abyssins trouvèrent trois cent mille cartouches. Les troupes du ras Makonnen n'étaient qu'une avant-garde. Ménélik s'avançait avec une armée de cent mille hommes. En attendant les renforts que le gouvernement italien devait lui envoyer, le général Baratieri fit évacuer Adoua et Axoum et concentra ses forces à Adigrat. Il laissa une garnison à Makallé destinée à arrêter quelque temps l'armée choanne. La défense de Makallé du 4 au 21 janvier 1896, par le major Galliano, est un très bel épisode de guerre.

Enfin Makallé succomba.

Le général Baratieri se trouvait avec vingt mille hommes en face des cent vingt mille soldats de Ménélik. Il a subi à Adoua une déroute complète où son renom a sombré.

*
* *

Tous les précédents historiques ont prouvé que jamais aucun envahisseur n'a pu dominer l'Abyssinie. La bravoure des populations est pour beaucoup dans cette immunité, mais la constitution physique du pays qui est un enchevêtrement de montagnes est la meilleure défense de l'indépendance éthiopienne.

C'est ainsi qu'une communauté chrétienne assez puissante a pu se maintenir au milieu du flot montant de l'islamisme. L'Angleterre, qui est pourtant maîtresse en l'art de coloniser, abandonna l'Abyssinie après son expédition victorieuse contre Théodoros ; les difficultés lui paraissaient supérieures aux avantages dans la prise de possession de ce pays. Seul au XVIe siècle le grand Albuquerque établit sur le plateau éthiopien la prépondérance portugaise ; mais au bout de soixante ans une réaction nationale chassait les envahisseurs.

Dans le partage de l'Afrique, les Italiens avaient eu la mauvaise fortune de tomber sur le morceau le

plus dur à conquérir. Ils n'ont pas l'excuse d'apporter la civilisation à un peuple barbare, puisqu'ils ont jeté leur dévolu sur la seule nation chrétienne de l'Afrique. Depuis 1882, le développement économique de leur colonie avait été très lent et, pourrait-on dire, nul. Le commerce de Massaouah n'avait pas d'autre but que d'entretenir le corps d'occupation. Une petite ligne de chemin de fer avait bien été construite de Massaouah à Saati (27 kilomètres), mais elle avait une utilité militaire plutôt que commerciale. C'est à peine si quelques familles de colons étaient venues se fixer dans le pays. En 1893, le colon Franchetti offrit en grande pompe, au gouverneur, la première grappe de raisin produite dans le pays : il n'y eut pas d'autres vendanges depuis. Avant de s'entêter dans leur entreprise, les Italiens feront bien d'examiner si les efforts qu'ils auront à accomplir sont en rapport avec les ressources économiques de leur patrie.

FRÉDÉRIC AMOURETTI.

LES SAINT-SIMONIENS COLONISATEURS [1]

C'est sur la terre africaine que les saint-simoniens commencèrent à se transformer, que le travail sérieux et productif remplaça les vagues théories et les folles imaginations. L'Afrique et en général l'Orient les attiraient ; le côté sensuel de l'islamisme séduisait les échappés de Ménilmontant : ils se trouvèrent ainsi amenés à étudier de près cette grande religion, et ils apprirent, peut-être les premiers en France, à la connaître et à l'apprécier avec justice.

Enfantin sortit de prison assagi et calmé ; non pas qu'il eût rien abdiqué de ses théories ni perdu la foi en lui-même ; seulement ce délire qui lui avait fait croire à l'arrivée immédiate de la Mère était dissipé. Plusieurs de ses disciples demeuraient encore en proie à l'exaltation fanatique de l'année précédente, ce fut lui qui les apaisa et découragea leurs espérances : travailler, voilà quel était maintenant le devoir de tous. « Vous avez besoin, écrivait-il à Barrault, de revenir à comprendre et à sentir que l'industrie est le véritable appel de la femme et surtout des femmes... Le globe, voilà notre fiancée, notre mère pour le moment (1). » Le Père voyait la nécessité de s'expatrier pendant quelque temps ; il souhaitait d'accomplir une grande œuvre au dehors afin de rentrer en France réhabilité, vengé de toutes les railleries. Mais où aller ? Les disciples ne doutaient de rien. Duveyrier lui conseilla de se rendre en Chine, dans ce pays qui offrait une sorte d'idéal politique à toutes les écoles positivistes ; Rigaud, apprenant la délivrance d'Enfantin, écrivait que le Père allait peut-être se diriger vers l'Inde ou vers l'Océanie ; un capitaine de la marine royale, Guillain, proposa de fonder au loin une colonie sous la direction du maître, et plusieurs saint-simoniens étudièrent les cartes avec lui pour choisir l'emplacement de ce paradis terrestre. Mais Enfantin choisit l'Égypte, attiré par le souvenir de Napoléon et surtout par ce canal de Suez que la secte avait désigné depuis longtemps comme une des principales œuvres « religieuses » à accomplir.

* * *

Pendant son emprisonnement, le Père avait déjà songé à faire partir une mission pour l'Égypte ; revenu à Ménilmontant, il se prépara au voyage. Ses fidèles n'attendaient qu'un signal. Hoart, apprenant sa mise en liberté, lui écrivait : « J'attends un mot de vous ; sans vous, je puis résister, montrer de la ténacité, de la persévérance ; mais sans vous je ne puis agir. Je tiens ma vie de vous ; vous êtes ma vie. » Et le Père, en lui envoyant ses instructions, répondait : « Je reprends sur vous mon autorité ; je suis libre. » Les préparatifs durèrent quelques mois : Enfantin adressa un appel de fonds à tous ses amis ; Hoart et Bruneau, les deux capitaines, furent chargés de réunir le personnel des travailleurs et de veiller aux soins matériels ; Massol et Rogé, deux artistes, devaient s'occuper de la musique, du costume, de cet appareil extérieur auquel les saint-simoniens attachaient tant de prix. Pendant ce temps, deux éclaireurs, le dessinateur Alric et l'avocat Colin, étaient partis pour l'Égypte ; ils allèrent à dos de chameau jusqu'à Suez pour examiner les traces de l'ancien canal et rassembler des renseignements. Puis Enfantin, devançant le gros de la troupe, s'embarqua en compagnie de quelques disciples parmi lesquels se trouvaient deux ingénieurs de talent, Fournel et Lambert ; on entra dans le port d'Alexandrie en octobre 1833. L'influence française était très grande en Égypte ; Linant de Bellefonds et Selves, devenu Soliman-Pacha, firent bon accueil à ce groupe de compatriotes intelligents ; quant à Méhémet-Ali, très indifférent aux doctrines saint-simoniennes, il était trop habile pour ne pas bien recevoir cette équipe de polytechniciens qui venait s'offrir à lui. Deux projets se partageaient alors la faveur des conseillers égyptiens, le canal de Suez et le barrage du Nil ; Fournel dans deux audiences plaida la cause du canal auprès de Méhémet-Ali, mais le conseil préféra le barrage. Enfantin, s'accommodant comme toujours

1 Extrait d'un livre de M. G. Weill, *l'École saint-simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours*, qui va paraître chez l'éditeur Félix Alcan.

aux circon[illegible]ces, offrit le concours de ses disciples pour le nouv[illegible] travail et, sur la réponse favorable du vice-roi, H[illegible]rt et Bruneau vinrent débarquer avec leurs hommes et se mirent à l'œuvre.

Enfantin les dirigeait de haut, tout en fréquentant les ministres égyptiens. Selves et Linant le traitaient en ami ; Edhem-Bey, général turc, se convertit presque au saint-simonisme. Il était également lié avec les agents français, le consul Mimaut et surtout le vice-consul Ferdinand de Lesseps ; dans leurs réunions, ils parlaient beaucoup des travaux à faire en Égypte, et surtout de ce canal auquel le Père pensait toujours. N'est-il pas très probable que ce fut là, au milieu de ces enthousiastes, que le jeune diplomate apprit à aimer la grande œuvre de Suez et forma peut-être dès ce moment le projet de la réaliser ? Le 15 août 1834, tous se donnèrent rendez-vous au barrage pour célébrer la fête de Napoléon ; ce fut une joyeuse soirée, terminée par de nombreux toasts, entre autres celui d'Enfantin qui but aux femmes. Le même jour fut posée la première pierre de l'école du génie civil ; Soliman-Pacha y grava les in[illegible]es de Napoléon et de Méhémet-Ali, en déclarant que le vice-roi était l'exécuteur testamentaire du grand homme. Un peu plus tard, quand Marmont fit un voyage sur les bords du Nil, on oublia les souvenirs de 1814 et de 1830 pour ne songer qu'à recevoir le mieux possible un maréchal de l'Empire, et les saint-simoniens y contribuèrent pour leur part. Ainsi la mémoire de Napoléon planait toujours sur l'Égypte.

*
* *

Les femmes de la secte n'étaient pas demeurées en arrière : dès qu'on apprit à Paris que le Père, sans leur adresser un appel formel, les autorisait à venir, plusieurs se décidèrent au départ. L'exemple fut donné par Cécile Fournel, heureuse d'aller rejoindre son mari : « Je sens, écrivait-elle dans le *Livre des actes*, je sens que dans ces contrées où domine presque exclusivement l'aspect matériel de la vie, la présence d'une femme qui a fait son bonheur de vivre en chrétienne sera un exemple utile à la famille nouvelle qui va chercher à se constituer, à pressentir l'avenir. » Clorinde Rogé l'accompagna ; elles s'arrêtèrent à Toulon pour y voir leurs frères de doctrine et firent une promenade sur mer en chantant les airs saint-simoniens devant une foule nombreuse ; quelque adeptes leur servirent de chevaliers jusqu'en Égypte. Suzanne Voilquin les suivit bientôt, après avoir parcouru le Centre et le Midi de la France pour récolter de l'argent chez les adhérents de l'école.

L'activité du petit groupe sembla d'abord réussir. Barrault faisait à Alexandrie des conférences éloquentes sur l'histoire de la civilisation ; Clorinde Rogé ouvrait un pensionnat de jeunes filles ; le gouvernement égyptien employait Rogé avec Yvon Villarceau, le futur savant, comme professeurs de musique, Alric et Achard comme professeurs de dessin ; les médecins Jallat et Forcade avaient une nombreuse clientèle. Le plus brillant de tous, Lambert, devenu directeur de la nouvelle école des mines, employait une bonne partie de son traitement à défrayer le Père, à l'égard duquel sa vénération demeurait toujours aussi grande. Quelques-uns allèrent jusqu'à embrasser l'islamisme ; ainsi Machereau, un artiste naïf, toujours négligé dans sa tenue, si bien qu'on disait couramment au Caire « sale comme le bon Machereau », se fit circoncire et se maria en Égypte. Mais chez la plupart il y eut bientôt misère et découragement ; les positions brillantes qu'ils avaient espérées ne s'offraient pas, les grands travaux qui les passionnaient tous demeuraient en suspens. Fournel, désespéré par l'échec du canal, rentra en France un des premiers avec sa femme. Beaucoup étaient très malheureux, malgré l'appui de leurs frères ; Suzanne Voilquin se fit leur blanchisseuse pour gagner sa vie tout en leur épargnant une dépense.

La peste survint et fit cesser les travaux du barrage ; plusieurs des adeptes s'empressèrent de revenir en France, tandis qu'Enfantin allait fuir la contagion dans la Haute-Égypte et se reposait à Karnak. Au Caire, les victimes furent nombreuses parmi les saint-simoniens : après le Dr Forcade, Lamy, Maréchal, Dumolard succombèrent. La mort du bon et brave Hoart jeta la consternation dans la secte ; il fut suivi par Ollivier, un fidèle de la première heure, auquel on fit de solennelles funérailles saint-simoniennes. L'épidémie terminée, Enfantin espéra que les travaux allaient reprendre ; avec cette absence de sens historique et artistique qui avait fait réclamer par le *Globe* la destruction du Louvre, il approuvait le projet, soumis au vice-roi, de jeter une des pyramides dans le Nil pour faciliter le barrage. Mais le travail demeura interrompu ; d'ailleurs on cherchait à se passer des Européens ; un refroidissement survenu dans les relations de la France et de l'Égypte nuisit aux saint-simoniens. Enfantin perdit courage et rentra en France en 1837. Il laissait en Égypte plusieurs disciples qui allaient y faire leur carrière ; Lambert surtout occupa les plus hautes fonctions, devint bey en 1847 et ne prit sa retraite pour regagner la France qu'en l'année 1851.

* *

Le canal de Suez demeurait un projet cher aux saint-simoniens. Quelques années après, quand En-

fantin, sorti de la misère, put revenir aux travaux d'intérêt général, l'idée fut reprise ; il réussit à fonder en 1846 la Société d'études du canal de Suez, dont les séances eurent d'abord lieu chez lui (1). La Société devait comprendre trois groupes, français, allemand et anglais, représentés par trois ingénieurs, Paulin Talabot, Negrelli et Stephenson. On discuta longtemps les projets en présence : Linant demandait le percement de l'isthme ; Talabot proposait un canal d'Alexandrie à Suez, passant par le barrage : Barrault publiait avec son frère, ingénieur des mines, le plan d'un canal qui longerait la côte du delta. Mais l'opposition des Anglais retarda tout jusqu'au jour où l'avènement de Saïd fit entrer en ligne Ferdinand de Lesseps. Celui-ci négocia d'abord avec Enfantin et son ami Arlès-Dufour, mais finalement se débarrassa d'eux pour agir seul; la Société d'études avait préparé le canal, elle ne fut point appelée à y participer. A ses amis qui se plaignaient de cette exclusion, Enfantin répondit par ces belles paroles :

Que l'œuvre que j'ai signalée et fait mettre à l'étude comme grandement utile aux intérêts matériels et moraux de l'humanité s'exécute, et je serai le premier à bénir l'exécuteur. Sans doute, il sera bon et juste que l'on sache dans l'avenir que l'initiative de cette réalisation gigantesque a été prise par ceux-là mêmes en qui le vieux monde ne voulut voir d'abord que des utopistes, des rêveurs, des fous; mais rapportez-vous-en à l'histoire pour cela. En attendant, si l'isthme est percé, fût-ce sans nous, c'est surtout à nous qu'il appartiendra de s'écrier : *Allah-kerim!*

G. Weill.

CORRESPONDANCE

Le pouvoir des mots.

Dans un article de la *Revue Bleue* du 29 février, M. Paul Laffitte a résumé, avec tant de netteté et de bon sens, les réflexions de beaucoup de républicains, que je n'ai pas hésité à lire et à commenter à mes élèves cet article qu'ils ont transcrit sur leurs carnets de notes.

M. Paul Laffitte est un modéré, acceptant toute idée nouvelle qui lui apparaît applicable et féconde, même au risque d'être appelé socialiste.

« ... Nous avons le monopole du tabac, dit-il aux modérés, étudiez une fois pour toutes le monopole de l'alcool. On vous traitera peut-être de socialistes; mais quoi ? s'il s'agit de l'équité dans l'impôt, s'il s'agit, ce qui est plus grave, de la santé publique, vous laisserez-vous arrêter par une étiquette où chacun met ce qui lui plaît ? »

Cela le distingue de beaucoup de gens, à notre époque où les mots exercent encore sur la foule une profonde influence.

Ainsi, pour des radicaux, un modéré ne peut être qu'un pauvre homme, « aux pieds de plomb et aux jambes molles », à l'esprit étroit et timoré, aux idées séniles, qui voit dans toute idée nouvelle une cause de subversion.

Par contre, un radical, pour de bonnes gens à opinions modérées, je dirai même incomplètes en tous sens par crainte de l'excès, n'est qu'un « fou furieux », un être malfaisant, capable, à son insu ou de propos délibéré, de nous ramener à la confusion des siècles primitifs.

Pour des modérés et, à plus forte raison, pour des radicaux, dire d'un homme qu'il est « clérical », c'est, sans plus amples renseignements, le classer d'une manière irrévocable parmi ces fanatiques pour lesquels la religion est le paravent de leurs menées réactionnaires.

Peut-être ai-je un peu forcé la note, mais qui pourrait affirmer que, dans beaucoup de consciences, sinon dans l'expression extérieure des idées et des sentiments, ces façons de penser et de sentir n'ont pas ce caractère violent et exclusif ?

Souvent, la passion aveugle des sectaires à un si haut degré qu'ils vous classent sans appel dans un parti d'après les indices les plus superficiels.

Un soir, — pour ne citer qu'un souvenir personnel, — après une pénible tournée d'inspection dans les montagnes cévenoles, j'entrai dans le café le plus hanté d'un centre houiller. Je pris le premier journal venu, sans même en lire le titre. Un brave homme de l'endroit, délégué cantonal, vint s'asseoir à côté de moi. Je compris, à son air embarrassé, qu'il était disposé à me faire quelque confidence. Se penchant vers moi, en effet, il me conseilla à voix basse, pour ne pas être entendu des autres consommateurs, de ne pas lire en public un journal réactionnaire, afin de ne pas éveiller des doutes dans l'esprit de certaines gens sur la sincérité de mes convictions républicaines, ou d'avoir en même temps sous la main le journal du parti républicain, le *Petit Méridional*. Fus-je dupe d'une illusion ? Je ne saurais l'affirmer, mais il me sembla que les attitudes de quelques-uns de mes voisins justifiaient les conseils de mon interlocuteur.

N'y a-t-il pas, dans beaucoup de localités, des cafés exclusivement fréquentés par les gens d'un même parti ? Entrez dans un de ces établissements, et déjà vous serez suspect aux clients du café voisin.

Si tout se bornait à ces classements sommaires, la chose ne présenterait qu'une gravité relative. Mais on ne s'arrête pas là. Du moment que vous êtes dans un parti, vos adversaires condamnent vos opinions en bloc et vous dénient votre mérite et vos qualités. Trop heureux encore quand vous n'êtes pas le point

de mire de leurs quolibets ou de leurs insultes. Lorsque les arguments sérieux font défaut, le plus sûr moyen d'écraser l'adversaire dans un pays où le ridicule tue, c'est de le railler avec une pointe de commisération et de dédain.

S'ils se sentent incapables de décocher les épigrammes avec esprit, avec efficacité, des sectaires exaspérés n'hésitent pas à recourir à l'injure, qui devient déjà, pour certains politiciens, l'essence même de leur argumentation.

Et dire que ces excès résultent, — en partie du moins, — du pouvoir de quelques vocables qu'il suffit de prononcer pour éveiller, chez trop de gens, la sympathie, la méfiance et la haine.

Il est singulier que les mots de réactionnaire, d'opportuniste, de radical, de socialiste, etc., aient tant de prestige à notre époque où les découvertes de la science inductive nous prouvent l'importance des faits dûment établis, où l'étude des choses scientifiquement démontrables passionne tant les esprits. Il existe, en somme, une anomalie choquante dans cette tendance si marquée à se payer de mots en politique, lorsque cette fin de siècle semble devoir être caractérisée par la recherche avide des vérités qui tombent sous les sens ou peuvent être révélées par les instruments.

Cependant il ne conviendrait pas de croire outre mesure au pouvoir « durable » des mots, même en politique. Déjà, un observateur attentif peut constater un changement profond dans l'objet même des aspirations de la foule. Les réformes d'ordre économique et financier semblent intéresser le gros public beaucoup plus que les questions de politique pure, à cause des exigences de la vie, si dures encore pour tant de braves gens, et l'on saura bon gré de plus en plus à ceux qui les auront proposées et menées à bonne fin, quelles que soient, au demeurant, leurs opinions politiques ou leurs croyances religieuses.

Rabelais n'a-t-il pas dit, il y a quatre siècles déjà, que l'on doit toujours rechercher et accepter la vérité, qu'elle nous vienne « d'une moufle ou d'une pantoufle »?

C'est aux républicains avisés et progressistes de diriger ce mouvement de l'opinion, qui s'accentue surtout dans les classes populaires, en pratiquant un sage éclectisme dans la rédaction du programme des réformes utiles au plus grand nombre et actuellement réalisables.

Surtout, pas de programme exclusivement négatif.

M. Paul Laffitte a donné d'excellents conseils aux républicains de tous les partis, et il m'a fourni l'occasion de faire une très utile leçon de « morale civique » à mes élèves, à des instituteurs de demain.

A. Magendie,

Directeur de l'École normale d'Instituteurs de Grenoble.

Les ingénieurs de l'État au service des Compagnies.

Voulez-vous permettre à un de vos plus anciens et plus fidèles lecteurs de vous soumettre quelques réflexions au sujet de l'article que M. Paul Fontin a publié dans la *Revue Bleue* du 29 février dernier?

Votre collaborateur pose en principe que l'État devrait exiger la démission de tous les ingénieurs qui, munis d'un congé régulier, prêtent leur concours à une compagnie privée. Quel intérêt l'État aurait-il à prendre cette mesure? On comprendrait plutôt — au point de vue de la pure logique — que les compagnies exigeassent que les ingénieurs de l'État donnent leur démission avant d'entrer à leur service. Et la raison en est bien simple. L'État a intérêt, en effet, à conserver une action sur ceux de ses agents qui, selon l'expression au moins malheureuse de M. Lotin, « passent à l'ennemi ». Or, cette action, l'État la possède, non pas par le « droit » à l'avancement, — puisque aucun fonctionnaire n'a droit à l'avancement, — mais par la faculté qu'il se réserve de récompenser par l'avancement des services dont il est seul juge. On pourrait plutôt dire que les compagnies ont un certain intérêt à ce que leurs agents soient dégagés de toute attache avec l'État, de manière qu'en cas de conflit, ces mêmes agents ne se trouvent pas en présence de supérieurs hiérarchiques sous l'autorité desquels ils peuvent retomber un jour donné.

Quant au cas si souvent invoqué de l'ingénieur de l'État chargé de contrôler une ligne à la construction ou à l'exploitation de laquelle il aurait collaboré en qualité d'agent, il ne s'est jamais, je crois, présenté, sauf peut-être pour la construction. Dans ce dernier cas, les services de l'ingénieur n'ont été que temporaires, puisque les travaux n'ont qu'une durée limitée, et cette collaboration, loin de présenter des inconvénients, n'a que des avantages, puisque l'État, héritier direct des compagnies, a un intérêt immense à ce que son patrimoine offre toutes les garanties de perfection et de durée. N'est-ce pas pour l'État une garantie de premier ordre que de savoir que les lignes qui feront un jour partie intégrante du domaine national ont été construites par des hommes compétents formés dans les grandes écoles publiques et qui présentent tous les garanties de science et d'honorabilité?

M. Fontin n'admet pas non plus que les ingénieurs de l'État au service des compagnies conservent leurs droits à la pension de retraite. Il semble croire que ce prétendu privilège frustre les intérêts du Trésor et cause un préjudice aux ingénieurs restés au bercail. C'est le contraire qui se produit. Les ingénieurs en congé cessent de toucher leur traitement d'agents de

l'État, mais ils restent soumis au prélèvement de 5 p. 100 pour la retraite. Seulement, au lieu d'être opéré sur les traitements en général modestes de l'État, ce prélèvement est fait sur l'intégralité du traitement presque toujours plus considérable qu'allouent les compagnies à leurs agents. Si, par exemple, un ingénieur en congé touche un traitement deux fois ou trois fois supérieur à celui qu'il recevait s'il était resté au corps, le prélèvement pour la retraite est double ou triple, et s'il meurt avant d'avoir atteint l'âge de la retraite, l'intégralité de ses prélèvements reste acquise au Trésor. Dans tous les cas, le taux de la pension de retraite est toujours calculé sur le pied du traitement affecté à son grade. On sait que le prélèvement de 5 p. 100 fait sur les traitements de l'État est insuffisant pour constituer le fonds de pension et qu'il doit être complété par une allocation budgétaire. Mais ce même prélèvement de 5 p. 100 opéré sur des traitements élevés devient suffisant pour constituer la pension de retraite, qui alors n'impose aucun sacrifice au budget.

Enfin, en se plaçant à un point de vue plus général, on peut se demander s'il est bien utile à l'heure actuelle de soulever encore une fois cette question de l'incompatibilité des fonctions qui n'a que des avantages pour la communauté et qui, dans la pratique, n'a jamais donné lieu à des conflits. Ce prétendu antagonisme n'existe pas en fait, non seulement parce que les ingénieurs ont conscience de leur devoir, mais parce que l'État reste suffisamment armé en cas d'un conflit hypothétique. Dans l'organisation actuelle, l'État conserve tous les avantages, parce que les intérêts de l'État et des compagnies sont solidaires à tel point qu'ils sont confondus. A quoi bon alors parler d'un antagonisme qui n'existe pas et raviver des polémiques que seuls l'esprit de parti ou certains politiciens ont intérêt à envenimer?

A.

THÉATRES

Renaissance : *la Figurante*, comédie en trois actes, de M. François de Curel.

Vous connaissez le sujet. Il peut se résumer en trois lignes, comme celui de nos tragédies classiques. Mme de Moineville (Hélène), maîtresse de M. de Renneval (Henri), sent qu'elle va être quittée par lui. Une seule chance lui reste d'avoir encore un rôle dans la vie d'Henri : le marier. Elle le marie donc; elle lui donne pour femme une nièce à elle, Françoise, pauvre, qu'elle croit insignifiante et presque hostile à Henri; et la pièce (le premier acte ayant établi la situation), c'est la conquête d'Henri par Françoise, et la défaite définitive d'Hélène : en un mot le premier rôle remplacé par la « Figurante ».

Sur la donnée même de la pièce, deux objections ont été faites : 1° il est invraisemblable qu'Hélène marie elle-même l'homme qu'elle aime; elle devait prévoir ce qui arrive; 2° il est plus invraisemblable encore que Françoise, qui aime Henri en secret, accepte le rôle qu'on lui offre, et qui consiste en ceci, qu'elle sera l'associée de son mari, sans être sa femme.

Jusqu'à quel point ces objections sont fondées, c'est ce que je voudrais examiner ici.

En premier lieu, le sentiment qui pousse Hélène à marier Henri est clairement exposé par M. de Curel. Henri est député; la tendresse d'Hélène, qui lui a été utile jusqu'ici, commence à lui être une gêne et un obstacle. Rien qu'à le voir répondre en rechignant à l'appel de sa maîtresse, nous sentons qu'il ne l'aime plus; la scène qui suit, et qui est d'une clarté rare, nous édifie très complètement sur ses sentiments. Homme politique, ambitieux, il comprend qu'il lui faut une situation, une « maison »; il faut, si l'on peut dire, qu'il offre plus de « surface », qu'il soit quelqu'un par soi-même, qu'il représente quelque chose. Or, ce quelque chose, ce ne peut être qu'un foyer, une famille. Il faut que Renneval soit un « homme complet », et il ne peut l'être qu'une fois marié. L'ambition et la lassitude se combinent ici, tendant au même résultat. Si les choses restent ce qu'elles sont, c'est, pour Hélène, la rupture brutale, son exil définitif de la vie d'Henri. Elle l'a fort bien compris. Et, de même, elle a pressenti le danger qu'elle courait en mariant Henri. Mais, aimante, Hélène n'est pas assez passionnée pour ne pas voir nettement l'extrémité où elle est réduite. De plus, — et ceci est d'une observation juste et profonde, — ce qu'elle veut surtout c'est compter encore dans la vie d'Henri : aimée ou non, elle ne veut pas qu'Henri lui échappe, même moralement; elle veut qu'il soit forcé de « s'occuper d'elle », et (c'est le fond même de l'amour féminin), avoir quelqu'un dont la vie dépende d'elle. Enfin, un mariage, fait par elle, lui offre une chance, si petite qu'elle soit, de conserver Henri; sans mariage, elle n'a aucune chance de garder quelque rôle dans sa vie. A son propre point de vue, n'envisageant que son propre intérêt, elle doit marier Henri. Ajoutez encore une sorte d'obscure aspiration au sacrifice, — et cela peut se ramener à ce qui précède, car un beau sacrifice la rendra plus « importante » aux yeux d'Henri, — et en même temps l'espoir suprême du joueur qui risque sa dernière carte. Amour, raison, abnégation

et égoïsme, choses contradictoires, mais nullement exclusives l'une de l'autre, tout se réunit pour pousser Hélène à marier Henri. C'est comme un héritage qu'elle lui laissera d'elle-même ; c'est le forcer, même de loin, à penser à elle; encore une fois, c'est l'amour féminin, dans ce qu'il a de plus vrai, dans ce qu'il a d'essentiel.

Jusqu'ici, y a-t-il quelque chose d'invraisemblable? Bien au contraire. J'ose dire que le cas de Mme de Moineville, s'il est intéressant, est à peine rare, et n'a rien d'exceptionnel. J'ai insisté assez longuement sur l'état d'âme d'Hélène; c'est qu'il est l'état d'âme de toutes les fins de liaison; il marque ce moment, tragique entre tous, où les femmes, sans cesser d'être amantes, sentent remuer en elles l'instinct maternel qui demeure à l'état latent chez chacune d'elles. Je ne voudrais pas être subversif, mais je crois que le cas de Mme de Moineville est celui de presque toutes les femmes qui ont un amant. Lui reprochera-t-on, maintenant (au point de vue de la vraisemblance), les conditions qu'elle met à ce mariage? Mais c'est la dernière carte dont je parlais tout à l'heure, l'effort suprême, presque désespéré, de l'être qui se sent perdu et se raccroche à une branche, sans trop compter sur sa solidité.

En outre, la situation très particulière de la fiancée rend plausibles les exigences d'Hélène. Françoise est pauvre; son avenir, c'est le couvent, ou une situation inférieure et fausse chez les Moineville. D'où la supposition naturelle (chez Hélène) que Françoise aura d'abord une très vive reconnaissance pour celle qui l'en fera sortir, et, par suite, une soumission presque absolue aux volontés de sa bienfaitrice. Ajoutez que, grâce à M. de Moineville, — dont le rôle tout entier est délicieux, — Hélène est convaincue que Françoise est une personne pratique et froide, préoccupée surtout des côtés matériels de l'existence, et qui, en échange de l'aisance et d'une situation dans le monde, est prête à tous les sacrifices ; enfin, et ceci prime tout, elle semble non seulement ne pas aimer Renneval, mais avoir contre lui une sorte d'hostilité.

Ce n'est pas tout. L'obstacle insurmontable à un mariage comme le veut Hélène, c'est l'impossibilité absolue d'expliquer à la « fiancée » ce qu'on attend d'elle; impossibilité morale, plus forte qu'une impossibilité matérielle. Or, avec Françoise, cet obstacle n'existe pas. Elle a pris ou surpris une lettre d'Hélène à Henri, et cette lettre contenait tout ce qu'Hélène aurait été contrainte d'avouer à la « future » : nécessité du mariage, conditions auxquelles il devrait être conclu; tout y était. Françoise, après avoir lu cette lettre, est au courant de tout. Qu'Hélène lui propose d'épouser Renneval, elles se comprendront à demi-mot.

Vous le voyez, grâce à l'habileté de M. de Curel, — et j'ai presque honte d'employer ce mot si compromis pour exprimer la puissante franchise avec laquelle M. de Curel a établi les données de sa pièce, — tout se réunit pour forcer Hélène à choisir Françoise. Le mariage d'Henri lui offrait un moyen, le seul qui restât, de garder son amant, mais sa réalisation était entourée de grosses difficultés. Avec Françoise, ces difficultés disparaissent; si, tout à l'heure, Hélène avait une chance de garder Renneval, cette chance est doublée dès qu'il s'agit de Françoise... Encore une fois, les sentiments d'Hélène, ses projets, sa résolution, tout cela me semble juste, vraisemblable, logique. C'est bien là, hardiment observés et traduits, les sentiments, les projets, la résolution d'une femme qui aime et qui ne veut pas disparaître de la vie de son amant. Je n'y vois rien, je le répète, rien d'invraisemblable, rien d'exceptionnel.

J'arrive à la seconde objection : comment Françoise, aimant Henri, accepte-t-elle le rôle qu'on lui offre auprès de lui?... J'avoue que cette objection me paraît d'une ingénuité rare. Comment, voici une fille qui aime un homme, et qui l'aime depuis longtemps, secrètement et passionnément; elle l'aime tant que, lorsqu'elle apprend qu'il en aime une autre, la vie ne compte plus pour elle; du moment qu'elle n'est pas aimée, qu'elle ne peut pas l'être, elle renonce à tout ce qui n'est pas lui; elle l'adore de toutes les forces de son âme et de son cœur... et elle refuserait quand on lui propose de vivre pour toujours auprès de lui! — Elle ne se révolte pas, et l'on semble s'en étonner, contre les odieuses conditions qu'on met à ce mariage, conditions plus odieuses encore pour une femme qui aime? C'est précisément le contraire. Ces conditions seraient abominables *surtout* si elle n'aimait pas; car ce que le « fait » a d'odieux apparaîtrait en pleine lumière. Ici, l'odieux disparaît devant le bonheur qu'on lui offre. Bonheur médiocre; mais, si médiocre qu'il soit, songez-y, elle n'eût jamais osé le rêver; être de moitié dans la vie de l'homme qu'elle adore, de moitié dans ses ambitions, le servir, être son aide et son appui... Et elle a l'espoir, l'espoir si fort dans une jeune âme; elle aime : qu'elle soit aimée, et elle le sera; et alors les conditions imposées pèseront bien peu; elle sera heureuse par celui qu'elle aime, elle lui donnera le bonheur, et elle se vengera de celle qui l'a fait souffrir. Qu'importent, dès lors, les conditions qu'on lui impose? Elle en accepterait bien d'autres! Comme Hélène, elle n'a qu'un moyen d'atteindre son but; on le lui offre, et elle refuserait!... — On ajoute : « Elle n'est pas fière! » Non certes, elle n'est pas fière : et elle n'est pas fière, parce qu'elle est amoureuse. L'amour, ce n'est pas la fierté, l'orgueil, ce n'est pas même la dignité; bien au contraire,

c'est l'humilité. On n'aime pas si l'on n'est pas humble. Il n'est pas d'amour, divin ou humain, sans humilité. Je parlais tout à l'heure de la médiocrité des « fins d'amour ». Qu'ils sont humbles et modestes les commencements d'amour! L'être qui aime vraiment n'exige rien; il n'est pas de tendresse, si jalouse, si exigeante qu'elle devienne plus tard, qui ne soit au début contente et satisfaite de peu. « Voir ce qu'on aime, lui parler, ne lui parler point... » Oui, Françoise est humble et « pas fière », tout comme Hélène, parce que toutes deux sont amoureuses. L'une commence par où l'autre finit. Ainsi ces deux admirables figures de femmes se rejoignent et se complètent l'une l'autre, pour ainsi dire, sans peut-être que M. de Curel l'ait expressément cherché, mais par la force, la vérité, la logique de son observation. L'être qui n'ose pas croire qu'on l'aime déjà, et l'être qui n'est pas sûr qu'on continue à l'aimer, souffrent le même mal: et les sentiments qui les animent sont analogues, presque identiques. Où Françoise n'est pas fière, Hélène n'est pas fière non plus: l'une tente sa dernière chance, l'autre use de la seule qui lui soit offerte. Non, Françoise n'est pas héroïque ; disons mieux, son héroïsme n'est pas « théâtral » ; elle aime, et accepte le seul moyen de se rapprocher de ce qu'elle aime : elle accepte d'autant plus qu'elle a confiance dans sa jeunesse et dans son amour, et confiance aussi dans l'expérience du délicieux Moineville. Y a-t-il, en cela encore, quelque chose d'invraisemblable ou d'excessif? En toute conscience, je ne le vois pas.

J'ai longuement insisté sur ces deux objections et je me flatte que vous ne les trouvez pas irréfutables. Il me reste à vous prouver que, les prémisses une fois posées, — jamais M. de Curel n'a rien écrit de plus franc, de plus hardi, de plus lumineux que le premier acte, — la pièce ne « f... pas le camp », comme dit mon cher maître M. Sarcey.

Rappelez-vous le sujet de la *Figurante;* c'est la lutte entre Françoise et Hélène. Il faut donc qu'on nous montre cette lutte, et le triomphe de l'une des deux parties; et, de plus, que cette lutte se poursuive logiquement selon les données du premier acte; j'entends que les personnages restent, pendant la lutte, pareils à ce qu'ils étaient, avec les modifications qu'apportera dans leurs caractères le développement de leurs sentiments.

Pour la lutte elle-même, il me paraît qu'on ne saurait nous la montrer avec plus de force. Les étapes en sont marquées avec une parfaite clarté; nous assistons à tout le travail de Françoise pour « envelopper » son mari. Dès le lever du rideau, nous constatons les progrès de son influence et ses bons effets. Discrètement (et la discrétion était ici difficile) M. de Curel nous expose les moyens employés par la « Figurante » pour obliger son mari à revenir complètement à elle. Ambition, amour-propre mondain, séductions féminines, elle se sert de tout, avec habileté et avec force. Elle manœuvre toute seule, guidée par une intelligence très fine, soutenue par l'amour qu'elle a pour Henri. Deux scènes, toutes deux de premier ordre, nous montrent Françoise à l'œuvre. D'abord avec Henri; elle avait froidement résisté jusqu'ici : il la prend, presque de force, entre ses bras; elle faiblit, s'abandonne, à demi pâmée; elle s'échappe, mais avec coquetterie; elle va se laisser reprendre : une voiture s'arrête : « La voiture de ma tante ! » Et ce seul fait nous remet en plein drame; et c'est là du bon, de l'excellent théâtre. Françoise se sauve. Mais elle n'est plus ce qu'elle était hier; le baiser l'a ébranlée : « Chasse cette vilaine femme, et je suis à toi ! » Si jamais scène, en dehors de son mérite propre, tint à la pièce, c'est bien celle-là. L'autre (je ne cite que les principales) n'y tient pas moins. Elle est d'une malice exquise. Grâce aux manœuvres de Françoise, Guillerand, chef du cabinet, se décide à interrompre l'opposition de Renneval : il lui propose le ministère des affaires étrangères. Hélène, qui l'ignore et veut reprendre son influence, explique longuement à Renneval qu'il devrait se rallier au gouverment, qu'en suivant les conseils qu' « on » lui donne, il n'arrivera jamais à rien... Et Françoise, avec un sourire : « Ma tante, j'ai le plaisir de vous annoncer qu'Henri est, depuis deux heures, ministre des affaires étrangères. » Et la bataille, alors, éclate avec violence; elle atteint son maximum; Hélène, battue, joue le tout pour le tout; elle met le marché à la main à Henri... La scène, presque impossible à raconter, est d'une hardiesse et d'une vigueur sans égales. Et vous savez la suite. Françoise discerne que, de cette lutte, elle ne pourra sortir qu'amoindrie; elle laisse Henri près d'Hélène et se réfugie près de Moineville, son tuteur, dans la maison même de sa rivale. Là encore, son instinct l'a excellemment servie. Henri a compris, à la voir partir, quel vide elle laisserait après elle; il sacrifie définitivement Hélène; — que la scène entre les deux femmes est poignante! — il vient rechercher Françoise, « sa femme » désormais.

J'aurais encore à vous montrer que, si la pièce est faite, en tant que pièce, les caractères aussi sont d'une vérité singulière. Mais vous savez combien les personnages de M. de Curel sont toujours « pleins de choses ». Je ne pourrais les analyser que trop sommairement aujourd'hui. Je remets donc la fin de cet article à la semaine prochaine. J'en ai dit assez, j'espère, pour vous convaincre que la *Figurante* est digne de ses aînés, et de son auteur, —celui qui a donné depuis dix ans les œuvres les plus originales et les plus rares.

***

Je n'ai pu dire qu'un mot de la reprise d'*Orphée*, mais le chef-d'œuvre peut attendre. Je ne veux aujourd'hui que confirmer le grand succès de la représentation. Si jamais le mot de sublime a pu s'appliquer à une œuvre musicale, c'est bien à celle-là.

***

Je n'ai pu assister à la représentation du *Théâtre des Poètes*. On me dit qu'elle a été fort intéressante, et que, notamment, le drame de M. Fua, *la Jeunesse de Luther*, est une œuvre de valeur.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Detestata bella...

Les femmes d'Italie ont formé des ligues patriotiques pour empêcher leurs fils, leurs amants et leurs frères de partir en Afrique, terre sinistre, qui retient maintenant les cadavres de tant de braves sacrifiés à la folie crispinienne.

On en a vu arracher avec rage les rails des chemins de fer, sur lesquels devaient s'élancer les convois, au nom funèbre, remplis d'une jeunesse qui s'en allait toute vivante au lointain cimetière de sable ; d'autres, dans des poses de Sabines, se sont dressées, les bras étendus, en face des bataillons en marche ; c'est une rébellion d'humanité qui ne s'était peut-être pas encore produite dans l'histoire, et, en même temps, une rébellion de bon sens contre la fausse religion des armes, cruellement entretenue par des politiques, comme M. Crispi, despotes tout aussi sanguinaires et plus fous que les rois macabres des Dahoméens et des Achantis.

Si les guerres, *detestata bella matribus*, doivent être un jour dépouillées de leur prestige, elles le seront surtout par ces faiseurs de guerres artificielles, sans utilité et sans but, qui se servent du pouvoir qu'ils ont en main pour envoyer à la boucherie l'innocente jeunesse de leur pays, — non plus pasteurs de peuples, mais vraiment bouchers, qui, dans leurs cabinets de ministres, à la tribune de leurs parlements, apparaîtraient tout dégouttant de sang et tout noirs de crimes si on savait les regarder avec les yeux de l'esprit et non pas seulement avec les yeux obtus de la chair.

De toutes les guerres, la plus absurde que l'Italie pût inventer est bien celle qu'elle a été porter chez ces chrétiens de l'Éthiopie, qui se défendaient héroïquement depuis des siècles et des siècles contre les assauts de l'islamisme qui les environne. Ménélik, il n'y a pas bien longtemps encore, était un ami de l'Italie et de la France ; il envoyait ses enfants et ses neveux s'instruire dans les collèges de notre Occident. Nous pouvions considérer cette Helvétie africaine, protégée par ses rochers et ses ravins, fortifications naturelles, comme une sorte de citadelle imprenable où vivait quelque chose de nous-mêmes, une fraternelle ressemblance de notre propre esprit et de notre idéal, isolée dans le vaste monde nubien. C'est à elle que l'on s'attaque, et l'on organise d'étranges croisades pour aller étouffer le peu de chrétienté qu'il y a dans le désert ; n'est-ce pas un comble de paradoxe ?

Le bruit avait couru récemment que l'Allemagne exhortait le roi Humbert à cesser cette guerre déraisonnable, mais elle le presse au contraire de continuer coûte que coûte, depuis le désastre d'Adoua. La triple alliance se sent ébranlée singulièrement par la défaite d'une puissance qui était son aile gauche, et elle la pique maintenant et l'éperonne pour qu'elle se relève et reprenne ses positions par un suprême sacrifice.

L'Italie cédera-t-elle à ces suggestions d'un allié égoïste, qui la précipiterait d'un cœur léger à sa ruine totale? Elle avait développé inconsidérément son front de bataille, depuis le Tibre jusqu'aux sources du Nil, pour donner à la triple alliance une satisfaction de vanité et cette illusion d'avoir une aile gauche planant sur deux continents. Mais cette immense ligne de bataille a été brisée et mise en pièces par l'offensive d'un roi nègre.

C'était à prévoir ; quand on remplit les vides d'une armée trop étendue avec des éléments fragiles, des soldats improvisés et des conscrits sans éducation militaire, on s'expose à la subite rupture d'une armée mal équilibrée.

***

Une femme de France du XVIIIe siècle, impertinente et spirituelle comme elles l'étaient pour la plupart, disait que les femmes dans la société ne pesaient rien, mais étaient comme le léger duvet que l'on dispose dans les paniers de vaisselle, entre les différentes pièces, pour les empêcher de se heurter et de se casser les unes les autres.

Ce n'est pas la même chose pour les armées ; leurs cadres ne sont pas des caisses de vaisselle ; si l'on ne met qu'un léger duvet pour remplir les vides des bataillons, il faut s'attendre à des cassures effroyables, qui rempliront tout l'univers du bruit de leur cliquetis.

Charles X a eu son Polignac, Louis-Philippe son Guizot, le roi Humbert a son Crispi : c'est pis. Et cependant l'Italie aurait encore un beau rôle à tenir dans la civilisation du monde si elle revenait à sa vraie politique, si elle savait seulement être libre et maîtresse d'elle-même, en s'arrachant d'abord au joug de la domesticité impériale.

L'acquittée récalcitrante.

Les lauriers d'Alphonse Allais ont empêché de dormir les magistrats de Riom : il leur a fallu leur petite comédie judiciaire pour faire rager notre grand humoriste national et les interprètes d'*Innocent*.

Et, ma foi, l'Auvergne tient crânement tête à Paris au point d'inquiéter les directeurs de nos scènes burlesques.

Marie Michel prétend qu'elle a étranglé sa maîtresse et que Louis Cauvin a été condamné à tort; mais les juges ne veulent rien entendre : le procès est terminé, classé, il n'y a plus à y revenir.

Un accueil moins indifférent serait d'un détestable exemple : peut-on admettre que tous les criminels renvoyés indemnes par les tribunaux soient pris de remords tardifs et viennent remettre en question tous les procès? On n'en finirait plus ; il serait nécessaire d'exhumer de leurs toiles d'araignées un si grand nombre de dossiers et de cartons que les cabinets de juges en seraient remplis : cela ferait une poussière intolérable. Combien il est plus simple de se retrancher dans l'infaillibilité de la justice et de renvoyer à leurs remords les repentants intempestifs!

Malheureusement ce n'est pas toujours facile et il y a de ces entêtés qui se butent comme des mules et qu'on ne peut éconduire. C'est le cas de Marie Michel.

Impossible de lui arracher le moindre aveu d'innocence: elle persiste dans ses dénégations, soutient mordicus qu'elle est la meurtrière et implore son châtiment avec une insistance tout à fait de mauvais goût.

Il faut bien reconnaître, toutefois, que le juge d'instruction, si habile à faire un coupable avec un innocent, manque un peu d'entraînement à l'exercice contraire.

Mais la science vient avec la pratique, et si Marie Michel doit avoir des émules, nos juges se feront la main; les journaux reproduiront alors des interrogatoires dans ce genre :

Le juge, *dévisageant brusquement le prévenu.* — Vous êtes innocent!

Le prévenu, *très calme.* — Je ne puis que maintenir mes déclarations précédentes : sur mon honneur, je suis l'assassin.

Le juge. — Qu'avez-vous fait après le crime?

Le prévenu. — J'ai dormi jusqu'au matin dans la chambre de la victime.

Le juge. — Vous mentez! Vous avez joyeusement passé la nuit à cinq lieues de là : on vous a vu. N'essayez pas de faux alibis, ça ne prend plus.

Le prévenu. — J'ai de meilleures preuves.

Le juge, *inquiet.* — Quoi?

Le prévenu, *tirant une ficelle de sa poche.* — Voilà le reste de la corde avec laquelle j'ai étranglé la comtesse. Elle est identique à celle que vous avez recueillie, et en rapprochant les deux bouts...

Le juge, *furieux.* — Des pièces à conviction, maintenant! (Il s'empare de la corde et la jette dans le feu). Ah! mais, vous commencez à m'agacer! Vous vous moquez effrontément de la justice. Est-ce à vous de découvrir le coupable, ou à moi? Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde! (Le prévenu, entre deux gardes municipaux, est reconduit dans la rue.)

***

Cours de littérature, à l'usage des chroniqueurs et romanciers contemporains:

Pour un homme assis, les mains posées sur les genoux, ayez soin de dire :

« Les mains *coulées vers* ses genoux... »

Pour une femme malade qui respire péniblement sur un grabat :

« Son souffle la *soulevait toute...* »

Sa voix doit toujours être « *blanche...* »

Si elle se ranime à une douce chaleur, ne manquez pas de dire : « Maintenant, elle était *rose un peu...* » *Un peu rose* serait insupportablement banal et dépourvu de toute littérature.

Pour de vieux souvenirs: « *Des choses assoupies* s'éveillaient en lui... »

Quand vous employez le mot *avec,* n'oubliez jamais de le séparer, par une proposition incidente quelconque, du complément qui l'accompagne.

Ainsi : « *Avec,* à leurs fronts bas, des lueurs de sang... »

Ou encore :

« *Avec,* à leurs chapeaux, des cocardes... » Si vous disiez : « Avec des lueurs de sang... avec des cocardes, » vous témoigneriez par là que vous n'avez aucun sentiment de l'harmonie et du pittoresque modernes. Mais *avec à, avec sur, avec devant, avec derrière* est la marque irrécusable de votre originalité. Avec, dans votre phrase, cela, vous pouvez vous présenter partout ; vous êtes sacré et consacré maître.

Jean-Louis.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LES DERNIERS MOIS DE MURAT, par *le marquis de Sassenay* (Calmann Lévy, éditeur). — On sait que Murat, après l'abdication de l'Empereur, quitta la Provence, où sa vie n'était plus en sûreté, et alla chercher un refuge en Corse; que, moins d'un mois plus tard, il tenta une expédition sur la côte italienne; enfin que, jeté en prison dès son débarquement, il fut aussitôt jugé, condamné à mort et fusillé. Ce qu'on ignorait jusqu'à notre temps, ce sont les motifs qui le déterminèrent à cette entreprise plus que hasardeuse. Comment le même homme qui, pendant son séjour en Provence, n'avait d'autre ambition que d'obtenir un asile des souverains alliés, conçut-il, à peine arrivé en Corse, le chimérique espoir de reconquérir son royaume, et put-il se faire illusion sur le sort qui l'attendait? Nos principaux historiens n'ont vu dans son expédition que l'acte d'un fou. Des documents, connus depuis peu, surtout quatre lettres officielles du baron de Koller, agent autrichien, chargé par son gouvernement de le tenir au courant de tout ce qui se passait dans le royaume de Naples, permettent d'expliquer la conduite de Murat en nous dénonçant le guet-apens où l'attirèrent les ministres de Ferdinand IV. Vous trouverez dans le livre de M. de Sassenay tous les détails de ce complot, qui en fait l'intérêt principal. M. de Sassenay complète d'ailleurs les pièces récemment publiées par des recherches personnelles, conduites avec beaucoup de soin et de méthode. Outre le mérite de l'exactitude, son récit est net, sobre, bien ordonné. Rien de plus dramatique au surplus que ces *Derniers mois de Murat*. Je dirais que le livre a tout l'intérêt d'un roman, s'il n'y avait trop de romans qui infirment une telle recommandation.

LA PETITE GAULE, par *Gaston Bergeret* (Ollendorff, éditeur). — Quelques-unes de ces nouvelles, notamment celle qui donne son titre au recueil, sont connues de nos lecteurs pour avoir paru ici même. Ils voudront sans doute lire les autres. M. Bergeret s'est fait du conte philosophe et social comme un genre propre. Et je ne dis pas qu'il l'ait inventé; mais il le renouvelle, le rajeunit, le met au ton et à la mode du jour.

Ses plus illustres prédécesseurs ne le désavoueraient pas. Il a tout ce qu'il faut pour réussir en ce genre, le bon sens et l'esprit. Un bon sens très avisé, un esprit très alerte et de franche venue, qui ne cherche jamais à se faire valoir, qui se contente d'égayer, d'émoustiller le bon sens. Les nouvelles de M. Bergeret sont fort agréables. Peut-être y voudrait-on parfois un peu plus de piquant, quelque chose de plus vif et qui pénètre davantage. Mais, si M. Bergeret n'a aucune méchanceté dans l'âme, faut-il lui en faire reproche? Mieux vaut louer sa bonne humeur, son aisance et son aimable naturel.

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCES, par *Mme Octave Feuillet* (Calmann Lévy, éditeur). — Vous cherchez tout de suite dans le volume ce qui se rapporte au romancier et à l'auteur dramatique. Malheureusement, vous n'y trouvez pas grand'chose. A peine quelques détails sur la représentation de *Julie* et sur celle du *Sphinx*, ou plutôt sur les toilettes des actrices qui tenaient dans ces deux pièces les premiers rôles. Plusieurs des lettres qu'on nous donne sont très agréables sans doute, mais tout intimes, et, par suite, de peu d'intérêt pour nous. Or, quelque sincère estime que nous inspire le talent d'O. Feuillet, il y avait dans sa vie domestique une foule de choses que nous nous résignions à ignorer. Quand l'auteur de *Monsieur de Camors* explique, par exemple, comment il a brûlé son parapluie avec la cendre de sa cigarette, nous nous disons que la chose peut arriver à tous les fumeurs, et que, s'il la raconte à sa femme, il se serait dispensé très probablement d'en instruire le public.

Retenons une de ses lettres. Celle qu'il écrivit à l'empereur, vers la fin de 1866, pour lui conseiller des réformes libérales. Elle est fort belle. Mme Feuillet n'ose trop en faire un titre d'honneur à son mari. « Il fut, dit-elle, un des premiers, hélas! qui eurent la pensée généreuse des fameux décrets du 19 janvier. » Suivent des considérations sur « l'aveuglement sublime des poètes ». Ce qui la rassure au surplus, c'est qu'Octave Feuillet n'envoya pas sa lettre, décidément trop hardie. Il en fit une autre, après les décrets.

Cette petite anecdote pour terminer : « L'empereur, écrit Mme Feuillet, m'a conté qu'un jour, sous la Présidence, il avait invité Hugo à dîner. Hugo arriva une demi-heure après l'heure fixée. Naturellement on dînait. Il se trouva donc à un bout de table. « Bon, se dit l'empereur, « je me suis fait un ennemi. » L'encombrement des affaires fit oublier la chose à l'empereur : Hugo ne l'oublia pas. »

Je crois bien, qu'Hugo ne l'oublia pas! C'est évidemment pour se venger de cette humiliation qu'il écrivit les *Châtiments*.

O MON PASSÉ! par *Hugues Le Roux* (Calmann Lévy, éditeur). — Ces *Mémoires d'un enfant*, comme les appelle l'auteur lui-même, sont en effet d'une puérilité assez gracieuse. Beaucoup de gentillesse, non sans quelque mièvrerie. M. Le Roux s'est dit : « Soyons naïf. » Et il l'a été, rendons-lui cette justice; il a même excédé la mesure, et sa naïveté n'est pas exempte de coquetterie. Vous trouverez dans *O mon passé!* de charmantes pages, mais qui sont, elles-mêmes, gâtées par l'affectation. — Voyez le titre. Un peu agaçant, le titre, n'est-ce pas? Il vous a un air de romance défraîchie. Il exhale je ne sais quel parfum de sentimentalité mignarde. Et le volume s'y rapporte parfaitement. D'ailleurs, c'est très joliment minaudé. Il y a là de quoi ravir nos plus littéraires « mondaines ». — « Oh! chère madame, tout à fait exquis! »

Signalons encore : *Pierre de Nolhac et ses travaux*, par *Pierre de Bouchaud* (Bouillon, éditeur), intéressante monographie où l'auteur étudie tour à tour chez M. de Nolhac l'érudit, l'humaniste et le poète. — *P.-J. Proudhon : sa Vie, son Œuvre et sa Doctrine*, par *A. Desjardins* (Perrin, éditeur), ouvrage dont l'auteur, cela va sans dire, traite Proudhon en adversaire, mais non pas sans rendre justice à ses qualités morales, à la vigoureuse originalité de son intelligence et de son talent. G. P.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33471. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12 — 4e SÉRIE. — TOME V — 21 MARS 1896

LA POLITIQUE

On a souvent reproché à la Chambre d'empiéter sur les attributions du pouvoir exécutif : pour une fois au moins, il faut reconnaître que c'est le gouvernement qui a empiété sur les attributions du parlement.

Nous ne voudrions pas revenir sur la question de l'Exposition de 1900, qui a été tranchée par un vote de la Chambre. Il est peu probable que le Sénat y fasse opposition; on doit même souhaiter qu'il accepte purement et simplement le fait accompli. La question n'était plus entière quand elle a été portée devant le Parlement. Des invitations avaient été adressées aux puissances étrangères ; ces invitations, ou tout au moins la plupart, ont été acceptées : il n'y a pas à revenir là-dessus.

Mais on peut demander, au point de vue de la correction parlementaire, que ce qui s'est produit pour l'Exposition de 1900 ne se produise pas en d'autres occasions. Il n'est pas admissible que dans des questions internationales, quelles qu'elles soient, une démarche du gouvernement engage le pays sans que les Chambres se soient prononcées. C'est la leçon à tirer du débat qui a eu lieu avant-hier ; il est à souhaiter qu'elle ne soit pas perdue pour l'avenir...

Il y a peut-être une autre leçon à tirer de ce débat. On a vu que le projet de résolution présenté par la Commission n'avait pas été voté par la majorité de la Chambre. Ce n'est pas la première fois que pareil fait se produit ; ce ne sera peut-être pas la dernière.

Du moment qu'un désaccord est possible entre la majorité d'une commission et la majorité de la Chambre, c'est la preuve que le mode de nomination des commissions est défectueux.

Les différentes opinions devraient être représentées, de telle sorte que chaque commission fût une image en petit du parlement entier.

Rien ne serait plus facile si les commissions étaient nommées par la Chambre au moyen du vote limité. Supposez, par exemple, qu'il y ait trente commissaires à nommer, et que chaque député n'inscrive que vingt noms sur son bulletin de vote. Qu'arrivera-t-il ? L'opinion en majorité dans la Chambre sera en majorité dans la commission ; mais la minorité aura dans la commission une place proportionnelle à celle qu'elle a dans la Chambre. Plus de désaccord possible : le travail législatif ne pourrait qu'y gagner.

Avec le système de nomination actuel, on ne sait jamais si la Chambre suivra sa commission : ainsi, au moment où j'écris, on peut se demander s'il y aura une majorité pour voter les conclusions de la Commission du budget.

Quand cet article paraîtra, la question sera peut-être résolue : espérons qu'elle le sera nettement dans un sens ou dans l'autre.

Nous aurions souhaité, pour notre part, qu'un certain nombre de députés reprissent le projet Burdeau, réformant la contribution mobilière et établissant une taxe d'habitation.

Le pays verrait plus clair dans ses affaires si le parlement se prononçait sur des projets précis, au lieu de voter sur des affirmations abstraites et sur des formules générales.

(944.08 — PAUL LAFFITTE.

18 mars.

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER ET « PINTO » (1)

Mesdames, Messieurs,

Vous allez assister à la représentation de *Pinto, ou la Journée d'une conspiration*, comédie historique de Népomucène Lemercier. Né en 1771, l'auteur est mort en 1840. Son existence s'est donc partagée entre la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe. Aussi nul écrivain plus que lui ne porte la marque d'une époque de transition. *Pinto* est de 1801 (1er germinal an VIII), sous le Consulat, trois ans avant l'Empire, c'est-à-dire que la pièce vint à un moment décisif de l'histoire. Joignez à cela que l'auteur fut incontestablement un homme de génie, mais d'un génie gauche, incomplet, comme estropié. Pour tous ces motifs, Lemercier et *Pinto*, l'homme et l'œuvre, sont, je ne dis pas les meilleurs ni les plus parfaits, mais les plus originaux, les plus complexes et les plus curieux des auteurs et des pièces qui ont défilé devant vous au cours de ces matinées. Je voudrais, en vous présentant l'une et l'autre, démêler ces divers éléments d'intérêt.

*
* *

Lemercier s'appelait Népomucène. C'est un de ces malheurs dont on n'est pas responsable, mais qui pèsent sur toute la vie, et même durent après la mort, lorsqu'on arrive à la postérité. Malgré ce vocable fâcheux, gardez-vous de prendre notre auteur pour un de ces fades écrivains, dont les noms semblaient prédestinés à couronner les œuvres. Il n'est pas, mais du tout, de la même race que Luce de Lancival, Écouchard-Lebrun, Collin d'Harleville, Fabre d'Églantine ou Baour-Lormian, troubadours ou pompiers, dont les œuvres conventionnelles exhalent un si mortel ennui. Celui-là était un homme, un vrai, qui, en d'autres temps et avec moins de gênes, se serait fait une place parmi les grands écrivains.

Ce premier malheur fut immédiatement suivi d'un second, beaucoup plus grave. L'enfant, qui avait eu un parrain cruel, eut une nourrice barbare. Il était au berceau lorsqu'elle le laissa tomber : il se fit à la tête une blessure si grave qu'une paralysie du côté droit se déclara immédiatement et dura toute sa vie. Lemercier semblait donc condamné à mener une existence languissante. Telle était la force originelle de son âme, qu'il parvint à triompher de son infirmité à force de courage et d'énergie. Entre tous les témoignages que nous avons à ce sujet, en voici un, le plus autorisé et le mieux informé, celui du poète Ducis, qu'une étroite amitié unissait à Lemercier et qui, dans sa candeur pompeuse de bonhomme, se connaissait en héroïsme. Ducis écrivait dans une lettre particulière :

> Je pars demain matin pour Paris avec mon jeune et charmant ami Lemercier. Je l'aime avec une profonde et tendre affection, et je l'admire comme un être extraordinaire. Au sortir de l'enfance, pour guérir son jeune corps, dont la moitié a été frappée de paralysie, il a passé par toutes les tortures. C'est sur la roue de ses douleurs qu'il a appris à mépriser toutes les infortunes et à braver tous les méchants. Il a trempé son âme dans le courage de la patience. Il a monté de supplice en supplice dans la sphère supérieure qu'il habite. Il a étudié son corps en souffrant, comme une chose qui lui était étrangère. La partie vivante et la partie morte de ce corps d'Antinoüs, qui cache les muscles d'Hercule, il en tient les rênes dans ses mains ; il les conduit, ces deux parties de son moi physique, avec sagesse et fermeté. La douleur l'a aussi rendu médecin. Il me semble que son âme tout entière existe dans la partie vivante avec des redoublements d'esprit, de raison, de sagacité, et une étendue de vue, une audace de conception, qui en fait pour moi un phénomène charmant, tandis que la partie non vivante en fait pour moi un phénomène qui m'attendrit et le héros de la douleur qui m'étonne. C'est tout cela qui m'explique les grandes passions qu'il a inspirées et senties : car les femmes supérieures ont des yeux pour voir et adorer tous ces prodiges, surtout quand ils se rassemblent dans une figure pleine de charme où toutes ces puissances jouent à la fois et s'embellissent et se doublent par leur mélange.

Malgré l'emphase du vieux tragique, reconnaissant envers l'ami qui le conseillait, corrigeait ses pièces et en dirigeait pour lui les répétitions, tout cela est vrai, au pied de la lettre. Le doyen de notre littérature dramatique, qui, lui aussi, a connu et aimé Lemercier, M. Ernest Legouvé, a écrit sur lui la plus intéressante notice et m'a fait l'honneur de causer longuement avec moi de Lemercier. Il dit dans sa notice : « Lord Byron, comme on le sait, était pied bot. Cette difformité a joué un grand rôle dans sa vie. Comme tous les hommes de combat, il a éprouvé le besoin de lutter contre cette injustice de la nature et de la convaincre d'impuissance. Il voulut mieux nager, mieux boxer, mieux monter à cheval que les hommes pourvus de membres complets et parfaits. Quand il traversa le détroit d'Abydos à la nage, ce n'était pas seulement une prouesse de nageur, c'était un défi de pied bot. Ainsi s'explique en partie la violence avec laquelle M. Lemercier se précipita dans tous les exercices physiques, dans les romanesques aventures de courage et d'amour : ses témérités et ses passions étaient des protestations. La nature l'avait plus maltraité encore que lord Byron ; eh bien, l'escrime, l'équitation, les vaillantises de toutes sortes,

(1) Conférence faite au théâtre national de l'Odéon le 19 mars 1896.

n'avaient ni fatigues ni périls qu'il ne se fît un jeu de braver. » Aussi, sous le Directoire et le Consulat, l'époque de notre histoire où l'on fut le plus galant et le plus brave, Lemercier était-il renommé parmi les plus braves et les plus galants.

De sa bravoure, voici un trait, que rapporte M. Legouvé, et qui a bien la marque du temps. Le joli sujet d'aquarelle pour un Flameng ou un Caïn! Lemercier est au Théâtre-Français. Arrive un jeune officier, beau et fat, brillant et bête comme le sabre qu'il traîne derrière ses talons éperonnés. Il se plante devant Lemercier et, de son large dos, lui cache la scène : « Monsieur, fait doucement Lemercier, vous m'empêchez de voir. » L'officier se retourne, toise son interlocuteur, ne répond rien et ne se dérange pas : « Monsieur, reprend le poète avec douceur, je vous ordonne de vous retirer de devant moi. » Cette fois, l'officier daigne parler, et, le sang aux joues : « Vous m'ordonnez ! fait-il. Savez-vous à qui vous parlez ? A un homme qui a rapporté les drapeaux de l'armée d'Italie ! — C'est bien possible, réplique Lemercier. Un âne a bien porté des reliques. » De là provocation et duel. L'officier eut le bras cassé.

L'infirme qui parlait et agissait de la sorte était, lorsque M. Legouvé eut avec lui sa première entrevue, « un homme d'une soixantaine d'années, petit de taille, mais d'une figure encore charmante, avec ses cheveux d'un gris d'argent soigneusement ondulés sur les tempes. Son front, partagé au milieu par la mèche napoléonienne, était tout couvert d'un léger réseau de petites veines frémissantes, comme sur le cou des chevaux de race ; ses yeux bleus, grands, humides, avaient un éclat d'escarboucle ; son nez, recourbé en bec d'aigle, retombait sur une bouche remarquablement petite, aux lèvres minces, mobiles, contractiles, prêtes également à lancer un trait mordant ou à se détendre en un sourire plein de finesse, le tout enveloppé d'une grâce d'une courtoisie, qui rappelait les manières de l'ancienne société française où il avait beaucoup vécu. » J'ai eu sous les yeux le beau médaillon que David d'Angers a modelé d'après Lemercier, et je n'y vois qu'un trait de plus à faire entrer dans le portrait à la plume de M. Legouvé.

Lemercier, outre son nez caractéristique, avait une mâchoire qui dénotait une énergie singulière. Joignez à cela qu'il était fort élégant dans sa mise et choisissait ses cravates avec un soin particulier. L'enfant si cruellement blessé était devenu un des hommes les plus séduisants de son temps. Il resta jusqu'au bout un beau vieillard, remarquablement vert.

Dans le monde, son esprit était fameux. Talleyrand, lorsqu'on l'appelait le plus brillant causeur de Paris, répondait : « Ce n'est pas moi qui mérite ce nom, c'est Lemercier. » Il fréquentait beaucoup chez la charmante Mlle Contat, qui créa Suzanne du *Mariage de Figaro*. Dans son salon, où elle était « entourée d'hommes aussi honorables que spirituels », Lemercier plaisait beaucoup, dit Arnault, « soit par le charme de son esprit, soit par la singularité de ses doctrines ». L'auteur des *Souvenirs d'un sexagénaire* ajoute : « Ses propositions nous semblaient tant soit peu hétérodoxes, mais il les défendait d'une manière si piquante, mais il en supportait la critique avec tant de bonne grâce, qu'on eût été presque fâché de le convertir et de lui faire abjurer des systèmes qui fournissaient un aliment perpétuel à la conversation la plus amusante. » Ces théories de Lemercier étaient, en effet, le contraire de la tradition, et, appliquées dans ses pièces, elles provoquaient ces résistances furieuses que toute tentative originale, toute secousse imprimée aux habitudes prises, toute recherche de vérité neuve, toute irrévérence envers les vieilles conventions soulève au théâtre, le plus routinier des genres, chez les directeurs, les acteurs, le public et les critiques.

Enfant prodige, Lemercier avait débuté à dix-sept ans par une tragédie antique, *Méléagre*, coulée dans le vieux moule, si usé depuis cent ans. Cette expérience lui avait montré combien la manière française de représenter l'antiquité était fausse et incolore. Il voulait revenir à la simplicité, à l'énergie, à la couleur grecques. Sans timidité, avec respect, il se plaçait en face d'Eschyle et essayait de hausser son âme à la hauteur de ce colossal génie. Il y réussissait dans un *Agamemnon* où se trouvaient des scènes d'une grande beauté, infiniment supérieures, non seulement à tout ce qu'a produit la littérature tragique de l'Empire, mais aux meilleures inspirations de Voltaire. Le critique Geoffroy se mit dans une colère furieuse. Disciple de La Harpe, qui ne voulait à aucun prix de l'horreur grecque ; il trouva la nouvelle tragédie « atroce et dégoûtante ».

Lemercier tint bon, et jusqu'au bout, avec des succès divers, il tendit à la vérité. Dans *Ophis*, il s'efforçait d'être égyptien. A travers toute une série de pièces : *Clovis*, *la Démence de Charles VI*, *Frédégonde et Brunehaut*, *Charlemagne*, *Baudoin*, *Saint Louis en Égypte*, il tentait d'imposer à la tragédie française le sens et le respect de l'histoire. Il reprenait la tentative de *Zaïre*, de *Tancrède* et d'*Adélaïde du Guesclin*, pour la pousser plus avant et créer une tragédie nationale. Il était temps, disait-il, d'appliquer l'art tragique « aux faits et aux mœurs de notre pays, comme les Grecs l'avaient appliqué aux traditions de leur patrie, et de peindre non les héros de l'histoire ancienne ou étrangère, mais ceux

de la nôtre. » Il respectait l'unité d'action, essentielle au théâtre; mais, pour l'unité de temps et l'unité de lieu, il ne les trouvait nullement indispensables.

C'était là du romantisme avant le romantisme, et, en 1829, l'auteur de la préface de *Cromwell* ne dira pas autre chose. Malheureusement, bien des choses manquaient à Lemercier pour donner à ses théories l'indispensable consécration du succès.

D'abord l'égalité de l'inspiration et le don du style. Tantôt excellent, tantôt détestable, privé de tact et de goût, sublime et trivial, il s'élevait d'un coup d'aile aux sommets d'où se découvrent les vastes horizons, puis il retombait dans les bas-fonds de la médiocrité. Il était inquiet et confus. Son ami Ducis, qui le connaissait bien, lui écrivait : « Avec votre prodigieuse richesse dans les idées, avec votre sagacité et la finesse de vos aperçus, avec cette audace du génie qui fait les braves sur les terribles champs de bataille de Melpomène, il ne vous reste plus que de laisser toutes ces acquisitions, toute cette puissance se reposer, s'éclaircir et se mettre en place et harmonie. » Cette liqueur bouillonnante et fumeuse ne parvint que rarement à se reposer et à s'éclaircir.

Puis, Lemercier faisait trop de choses. Outre la tragédie nationale, il voulait créer la comédie historique. De là *Pinto, la Journée des Dupes, l'Ostracisme, Christophe Colomb*. Il voulait créer la comédie politique et sociale; de là le *Tartuffe révolutionnaire*. Il voulait, comme pour la tragédie, ramener la comédie à ses origines et, dans *Plaute ou la comédie latine*, il se proposait « d'offrir la source d'où elle est née et l'esprit de son créateur ». Il abordait des sujets terribles, comme *la Panhypocrisiade ou la Comédie infernale du XVIe siècle, l'Atlantiade ou la Théogonie newtonienne, la Mérovéide ou les Champs catalauniques*. Avec cela, un déluge ininterrompu de petits poèmes et d'écrits de circonstance, sans parler d'un cours de littérature générale en quatre volumes.

Devant tout cela, critiques et publics étaient ahuris et hurlants. Lemercier, intraitable et serein, luttait, indifférent aux échecs. Dans cette production chaotique, les parties admirables abondent. Quelques-uns le reconnaissaient, comme Charles Nodier, qui disait de la *Panhypocrisiade* : « Il y a dans cette œuvre tout ce qu'il fallait de ridicule pour gâter toutes les épopées de tous les siècles, et, à côté de tout cela, tout ce qu'il fallait d'inspiration pour fonder une grande réputation littéraire. » Il ajoutait : « C'est quelquefois Rabelais, Aristophane, Lucien, Milton, à travers le parodiste de Chapelain. » Il avait raison : Lemercier est parfois l'égal de ces génies.

Il rappelle aussi Dante et Shakespeare, que, seul en son temps, il acceptait tout entiers, sans faux goût ni fausse délicatesse. C'est qu'il était de leur famille. Il le sentait et ne craignait pas de le laisser entendre. Il écrivait directement à l'auteur de la *Divine comédie :* « Impérissable Dante, où recevras-tu ma lettre? Quels lieux habites-tu depuis que tu n'es plus dans ce monde vicieux, où, de jour en jour, nous sentons que ton génie vengeur nous manque?... Je t'adresse cet écrit dans ces régions inconnues, séjour ouvert par l'immortalité aux âmes sublimes d'Homère, de Lucrèce, de Virgile, d'Arioste, de Camoëns, de Tasse, de Milton, de Klopstock et de Voltaire. » Ce dernier est de trop, mais le poème ainsi adressé était en partie digne de son destinataire. A côté de divagations illisibles, les vers exquis ou forts abondent. On dirait Victor Hugo, lorsqu'il est apocalyptique, moins la sûreté constante de la facture chez l'auteur des *Quatre Vents de l'esprit*.

Le malheur, en effet, est que dans quatre vers de Lemercier, il y en ait généralement deux de faibles. Il se sert d'un mauvais instrument, la langue fatiguée du XVIIIe siècle. Il lui faudrait une forme neuve, hardie, colorée, et il s'en tient à celle de Delille. Elle revêt une pensée trop forte. Sur ce corps robuste, la mince étoffe craque à chaque instant. Lemercier aurait dû créer sa langue, comme firent les romantiques. Il ne pouvait ni ne voulait. Cet homme de toutes les hardiesses dans la pensée avait dans le style toutes les timidités de son temps.

Aussi, renié par ses contemporains, il reniait ses successeurs, ceux qu'il aurait pu déclarer pour ses enfants. Il ne voulait rien avoir de commun avec Chateaubriand et Victor Hugo. Membre de l'Académie française, il votait obstinément contre la nouvelle école. Il déclarait que, lui vivant, il lui barrerait toujours la porte. Il arriva ce qui arrive d'habitude en pareil cas. On n'arrête pas une génération qui arrive. Elle est la jeunesse, elle est l'avenir. Lemercier eut pour successeur à l'Académie le chef de l'école romantique, Victor Hugo, qui lui rendit pleine justice dans son discours de réception, superbe étude, où, vraiment, il parlait de lui comme d'un ancêtre. Lemercier, lui, lorsqu'on lui disait qu'il était le père des romantiques, les traitait d' « enfants trouvés ».

*
* *

Tels furent, à grand traits, l'homme et le poète dans Népomucène Lemercier. Il y avait chez lui la moitié au moins d'un grand écrivain. Rappelez-vous ces monstres dont parle la Fable. Fils de la terre primitive, moitié hommes et moitié bêtes, leur front est sublime et leur regard hardi; mais leur croupe est encore de l'animal. Lourde et rampante, elle les arrête et les retient. N'y eut-il point chez Lemercier un triste mystère de physiologie? Je vous ai dit l'accident d'enfance qui l'avait frappé. Son génie res-

semblait à son corps. Un médecin eût sans doute trouvé chez lui une intelligence d'hémiplégique, à moitié vigoureuse, à moitié atrophiée.

Parfois cependant, la partie vivante de Lemercier suffisait sinon à des chefs-d'œuvre, du moins à des œuvres de premier ordre. Tels *Agamemnon* et *Plaute*. Tel surtout ce *Pinto*, qui est l'objet de cette matinée. Vous allez être en présence d'une œuvre complète, intéressante d'un bout à l'autre, sans analogue dans le passé, animée d'un souffle puissant, féconde si elle n'avait pas été empêchée de produire ce qu'elle portait dans ses flancs. Un des critiques de Lemercier, Charles Labitte, ne craint pas de dire que de *Pinto* « aurait daté la rénovation de la scène française, s'il n'eût été coupé court à ses hardiesses par la régularité de l'Empire ». Ce grand éloge est mérité.

Pinto a comme sous-titre *la Journée d'une conspiration* et est qualifié de *comédie historique*. Lemercier, à vrai dire, ne savait pas bien exactement ce qu'il avait fait. Inadvertance ou parti pris, les premiers feuillets de l'édition originale de *Pinto* portent alternativement, de page en page, le titre courant de « drame » et celui de « comédie ». La pièce est l'un et l'autre. Elle agite les plus graves intérêts, la conquête d'une couronne et l'indépendance d'un peuple, et l'un des personnages, le ministre Vasconcellos, est égorgé dans la coulisse. Vous le verrez, traqué comme une bête fauve, décharger ses pistolets sur la meute des conspirateurs et sauter par la fenêtre au bas de laquelle les piques sont dressées pour le recevoir. Par là c'est un drame. C'est aussi une comédie, car le ton est presque toujours comique. Vous verrez une dame d'honneur, Mme Dolmar, espiègle et rieuse, bondissante et bruyante comme un grelot sur un tambour de basque, traverser l'action en fusée, brouiller et débrouiller à l'étourdie la trame du complot, se coucher par jeu dans le lit de la duchesse de Bragance, et enfermer dans une armoire un muet, qui, à son tour, y enferme Vasconcellos. Vous entendrez la querelle d'un capitaine brutal et d'un moine paillard; vous verrez un poltron qui fait le brave et que la peur oblige à se montrer héroïque; un archevêque bredouillant, et plus optimiste que jamais, au moment où va réussir la conspiration qui ruine son parti; vous entendrez un juif parler français avec l'accent germanique, sous prétexte que l'action se passe en Portugal.

Ne retrouvez-vous pas dans tout cela de vieilles connaissances, que le drame romantique, voire le mélodrame, vous ont rendues familières, depuis Victor Hugo et Alexandre Dumas père, jusqu'à M. d'Ennery et Anicet Bourgeois? Don Carlos dans son armoire, au début d'*Hernani*, Casilda et don César de Bazan de *Ruy Blas*, Gorenflot de la *Reine Margot*, Poulain de la *Sorcière des États de Blois*, le juif de *Marie Tudor*, les courtisans ridicules ou odieux d'un peu partout seraient à l'aise dans *Pinto*, comme chez eux. Le héros de la pièce, brave et gai, habile et agile, est le frère aîné de tous les héros de drame. Il est un peu laquais et beaucoup patriote, comme Ruy Blas. Le ministre Vasconcellos, pris à son propre piège, est non seulement un premier crayon de don Salluste, mais de tous les troisièmes rôles, les traîtres. Je me contente d'indiquer les principales de ces analogies; vous en reconnaîtrez bien d'autres au cours de la représentation.

Après réflexion toutefois, Lemercier s'est rendu compte de son dessein et il nous dit lui-même, en 1828, dans la préface de ses *Comédies historiques* :

> Voici quelle occasion fit naître ce nouveau genre de composition théâtrale... Dans un cercle de personnes unies de la littérature et des beaux-arts... j'entendis affirmer que le *Mariage de Figaro* était la dernière innovation possible après tant de productions variées qu'avait fournies la fécondité des auteurs dramatiques. On assurait que tous les ouvrages futurs rentreraient nécessairement dans les mêmes moules, et qu'on ne saurait plus rien créer de nouveau, sans s'écarter défectueusement des règles étroites de l'art. Quoique jeune encore, mais ayant déjà donné au théâtre plusieurs pièces soumises aux formes classiques, j'osai m'élever contre le sentiment général et soutenir, contre la banalité de cette opinion, que l'imitation de la nature en tous ses modes était inépuisable, infinie. On combattit vivement mon avis : je le défendis avec chaleur, et, dans le feu (de la) discussion... on me défia de prouver le système que j'avançais par une composition entièrement neuve. Poussé à bout, j'acceptai la gageure assez étourdiment et m'engageai même à lire bientôt un ouvrage dramatique.. formé d'éléments inconnus au théâtre.

Le résultat de cette gageure fut *Pinto*, écrit en vingt-deux jours. Lemercier avait reconnu que la « perfection de la comédie domestique de mœurs, de caractères ou d'intrigue, et que les extensions du drame comprenaient toutes les formes imaginables »; d'autre part, il avait constaté « que la tragi-comédie ou comédie héroïque contenait le type des passions élevées et du noble langage qui les exprime, ainsi que la tragédie dont le spectacle représente, conformément à sa beauté idéale, les vertus et les crimes des rois et des héros ». Mais, en même temps, il s'était aperçu « qu'en dépouillant ces éminents personnages du faux appareil qui les couvre, et qu'en appliquant à leurs vices et à leurs actions perverses la force du ridicule, il en résulterait un genre vrai, moral, instructif, qui apprendrait au peuple à démasquer la basse politique, et lui montrerait les grands en déshabillé, et, pour ainsi dire, mis à nu sous le fouet de la satire ». Il concluait avec assurance :

Mon problème résolu m'inspira la comédie historique de *Pinto*, qui lui servit de preuve évidente. Examinez la date de cette création, et vous verrez que jamais l'histoire n'avait été traitée de cette manière au théâtre, et qu'aucune pièce de ce genre n'y avait encore paru ; car on aurait tort de lui comparer quelques drames antérieurs où le langage noble et le familier sont unis, où les situations risibles et pathétiques se confondent. Aucun de ceux-là ne sont uniquement dirigés vers le but satirique, ni précisément écrits du ton de la franche comédie qui n'admet que le ridicule.

Voilà bien des choses. Cependant toutes sont dans *Pinto*.

Jusqu'à Lemercier, la tragédie se réservait les grandes infortunes, et la comédie, les vices ridicules. Même dans les tentatives qui mêlaient les deux genres, on évitait de faire rire aux dépens des grands personnages, si l'on ne craignait plus d'émouvoir au profit des petits. Lemercier avait vu comment une grande royauté peut tomber d'une chute terrible et, à quelques égards, ridicule. Louis XVI et sa cour avaient prêté à rire et à pleurer. Les journées de la Révolution avaient montré comment les plus grandes catastrophes sont provoquées souvent par de petites causes : si Henriot ne s'était pas grisé le 9 thermidor, Robespierre n'aurait pas été renversé.

Les petits côtés ne sont qu'une part de l'histoire, mais ils en sont une part. La comédie historique met ces petits côtés en lumière ; elle n'omet pas les grands, mais elle les présente avec gaieté. Combinez ces deux éléments, en accordant plus ou moins à l'un ou à l'autre, et vous aurez la poétique non seulement de *Pinto*, mais de toutes les comédies historiques.

Ainsi, Lemercier est dans son droit en réclamant le titre d'inventeur, « si précieux en toutes choses » ; tous ceux qui ont abordé après lui la comédie ou le drame historiques, sont ses obligés. A cette heure, deux des plus grands succès de notre temps, *Madame Sans-Gêne* et *Thermidor* relèvent de *Pinto*. Mais, sur *Thermidor*, je reviendrai tout à l'heure.

* *

Pinto, comédie historique, est emprunté non seulement à l'histoire, mais aussi à un historien, que l'auteur ne nomme pas, mais que ses contemporains ont nommé pour lui. S'ils ne l'eussent pas fait, il nous serait facile de le découvrir, car Lemercier l'a suivi pas à pas, très fidèlement.

Cet historien est l'abbé de Vertot, l'auteur, entre autres ouvrages, des *Révolutions de Portugal*. Vertot n'est plus à la mode, et les rénovateurs des études historiques, en ce siècle l'ont sévèrement traité. Aujourd'hui qu'il ne gêne plus personne, nous pouvons lui rendre justice. J'ai lu les *Révolutions de Portugal*, à propos de *Pinto*, et j'y ai pris plaisir. Vertot écrit une langue excellente. S'il manque tout à fait de critique et de couleur locale, il a de l'action et de la vie.

Il raconte la révolution qui, en 1640, délivra le Portugal du joug de l'Espagne et fit le duc de Bragance roi d'un pays indépendant. A cette date, le Portugal est gouverné au nom de l'Espagne, par une vice-reine, qui n'a de l'autorité que l'apparence. Le vrai maître du pays est le ministre Vasconcellos, âme damnée du premier ministre d'Espagne, le duc d'Olivarès. Vasconcellos est un Portugais traître à son pays. Il l'écrase d'impôts, met toutes les charges aux mains des Espagnols, ruine sa noblesse et la fait décimer sur les champs de bataille. La haine de cette oppression couve sourdement et n'attend qu'une occasion pour éclater. Le peuple et les grands mettent leur espoir dans le duc de Bragance. Celui-ci est un prince « d'une humeur douce et agréable, mais un peu paresseux » ; il hait les Espagnols, « mais non pas jusqu'à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur injustice ; il a de l'ambition et il ne désespère pas de monter sur le trône de ses ancêtres, mais il se contente de ne pas perdre de vue ce dernier, sans hasarder mal à propos, pour une couronne fort incertaine, une vie agréable et une fortune toute faite. » En attendant, il mène joyeuse vie dans son château de Villaviciosa. Ce ne sont que parties de chasses et fêtes.

Il faut secouer cette apathie. C'est à quoi s'emploient de tout leur cœur et de toute leur habileté la duchesse sa femme et son intendant, Pinto Ribeiro. Le moment est venu, en effet, de prendre un parti, car Olivarès et Vasconcellos redoutent que le duc ne devienne le chef d'un complot. Ils songent d'abord à le faire arrêter par l'amiral espagnol, Lopez Ozorio, puis, le coup ayant manqué, à le faire venir en Espagne, pour l'y garder. Le duc se tient d'autant plus sur ses gardes que la duchesse et Pinto ne cessent de l'avertir et de l'exciter à prendre un parti. La duchesse a l'âme haute et énergique ; « elle est née avec une forte inclination pour tout ce qui paraît grand et cette inclination est peu à peu devenue une passion démesurée pour la gloire ». Pinto est « un homme actif, vigilant, consommé dans les affaires et qui a une passion violente pour l'élévation du duc ». Il prend sur lui de convoquer les conjurés, les présente au duc, et, malgré les hésitations de celui-ci, le parti est arrêté : le palais royal sera attaqué, Vasconcellos tué, la vice-reine arrêtée, le duc de Bragance proclamé roi de Portugal.

Ce plan s'exécute de point en point et cette exécution forme le sujet de *Pinto*. La pièce, en effet, n'est que la mise en œuvre dramatique du récit de Vertot. Lemercier lui emprunte tous ses personnages, non seulement les principaux, mais les comparses ;

l'archevêque de Bragues, aveuglément dévoué à la vice-reine, lourd, confiant et bredouillant; les conjurés Mello, Mendoce et Almada, le poltron Alvare, le juif Lemos. Il n'introduit de son chef que Mme Dolmar, la dame d'honneur, Flora Catharina, fille du duc de Bragance, le capitaine Fabricio, le cordelier Santonello et le muet Pietro. Encore Vertot lui fournissait-il l'indication de tous ces personnages, sauf le rôle de Mme Dolmar. Comme intrigue, il se contente d'imaginer un projet de mariage entre Pinto et Mme Dolmar, d'un côté, et, de l'autre, une passion de l'amiral Lopez pour la duchesse de Bragance. Ces deux combinaisons lui fournissent les incidents et les jeux de scène dont il a besoin. Tout le reste, faits, caractères, mœurs, vient de Vertot.

La pièce ainsi conçue parut devant le public le 1er germinal an VIII, et voici le compte rendu de la représentation. Il nous est offert par Geoffroy, le fondateur de la critique dramatique en ce siècle, l'oncle de notre oncle Sarcey.

Geoffroy est extrêmement dur pour *Pinto*, « drame historique, comédie, tragédie, c'est-à-dire composé bizarre, assemblage monstrueux de toutes les parties qui constituent ces divers genres. » Il signale sans bienveillance l'imitation de Vertot : « Les caractères, la plupart des situations et des scènes traduits par Lemercier se trouvent conçus et exprimés d'une manière plus dramatique peut-être dans l'excellent ouvrage de Vertot sur les révolutions de Portugal. » Il en relève une autre, plus importante :

On a vu en Pinto un Figaro révolutionnaire (tout le monde est d'accord sur cette expression), consacrant à l'intrigue politique le talent, l'imagination et la présence d'esprit que l'ancien barbier de Séville apportait à l'intrigue amoureuse, aux tracasseries domestiques, aux brouilleries conjugales; mêmes moyens, des caractères à peu près semblables, but pareil, marche égale des deux ouvrages.

Que vaut le résultat de cette double imitation et de cette fusion des genres?

On a vu dans le plan de *Pinto* et dans la manière dont le sujet est traité, moins une innovation qu'un pas rétrograde dans l'art dramatique; et on s'est étonné de voir un si funeste exemple donné par un des hommes les plus faits pour imiter les bons modèles et pour en servir lui-même. Le danger parut extrême; car les hommes de lettres, les amis vrais de Lemercier, le reconnurent et n'eurent à cet égard qu'une voix, qui proscrivit *Pinto*.

Pauvre *Pinto!* Il eut aussi contre lui les politiciens, ceux de droite et ceux de gauche :

Abandonné de ceux dont tôt ou tard le jugement fait loi, restait à *Pinto* le secours des hommes qui, reportant tout à leurs idées politiques, ne vont chercher au spectacle que des applications, des allusions qui flattent leurs goûts, leurs préjugés, leur manière de voir. Ceux-là furent encore les ennemis du malheureux secrétaire et se réunirent pour l'accabler. Les ennemis de la Révolution furent blessés de voir mettre à nu la faiblesse, l'impéritie, la nullité de quelques cours; les autres d'y voir détruire le prisme brillant à travers lequel nos yeux se sont accoutumés à regarder les événements politiques. Les révolutionnaires s'indignèrent de se voir démasqués, les royalistes de se voir avilis : ils firent chorus. Qui diable, eût dit Basile, y résisterait!

Voici enfin pour le sort et l'interprétation de la pièce :

Opiniâtrément sifflé à son éternelle première représentation, *Pinto* s'est un peu relevé à la seconde. Aux suivantes, on annonça des changements dans le cinquième acte; ces changements se réduisaient à rien ou presque rien. Les sifflets reprirent le dessus. *Pinto* n'a pas reparu depuis et, sans doute, il a vécu. Il n'est pas un acteur qui, dans cet ouvrage, n'ait mérité des éloges particuliers. Talma y a déployé un talent qu'on était loin de lui souponner. Il s'y est montré à ce point comédien que lui conseiller actuellement de jouer *Figaro* ne serait l'avis ni d'un ennemi ni d'un fou.

Lemercier était de ces auteurs entiers et ardents qui ruent à la critique comme les chevaux de sang ruent à l'éperon. Il réclama vivement : « On s'est efforcé de comparer Pinto à Figaro. Le Barbier parle sans cesse, très spirituellement, pour obtenir une dot; Pinto dit peu de chose, et donne un royaume à son maître. Quels rapports trouve-t-on entre ma comédie et celle du célèbre Beaumarchais? » Pinto dit peu de chose! Ce n'est pas, j'en suis sûr, l'avis de l'acteur qui va interpréter le rôle devant vous. Mais il parle tout le temps, Pinto! Et vous vous apercevrez vite qu'il emprunte la langue de Figaro : même vivacité, même accent vibrant, même coupe du dialogue, mêmes monologues. C'est aussi le même caractère, confiant, content de lui, hardi, toujours « supérieur aux événements ». De même pour les autres personnages : le duc de Bragance, c'est le comte Almaviva; la duchesse, c'est la comtesse, Mme Dolmar, c'est Suzanne, Vasconcellos, c'est Bartholo, l'archevêque de Bragues, c'est Bridoison, Santonnello, c'est Basile, avec des analogies plus ou moins franches, des modifications plus ou moins dissimulées.

Où Lemercier a raison, c'est de dire que, dans le *Mariage de Figaro*, il s'agit d'une dot et, dans *Pinto*, d'un royaume. Cette seule différence constitue l'originalité de sa pièce et l'exécution du programme qu'elle affichait. Lemercier voulait appliquer aux événements publics les ressorts que la comédie appliquait aux événements privés et montrer la part des petites causes dans les grands événements. Il y a réussi, et, par là, il a créé la comédie historique.

Geoffroy et le public étaient encore dans le vrai lorsqu'ils voyaient dans Pinto un personnage de comédie, comme celui de la comédie de Beaumarchais. Lemercier, lui, voulait que ce fût un premier rôle. Aussi le confia-t-il à Talma puis, sous la Restauration, lorsque Pinto fut sur le point d'être repris au Théâtre-Français, à défaut de Talma, bonapartiste et mal en cour, il songeait à Michelot. En 1831, le personnage était repris par Bocage. Mais il se trouva que le génie tragique de Talma eut assez de souplesse pour se plier à la comédie, car il joua franchement le rôle en comique, au rapport de Geoffroy et de la tradition théâtrale, comme il eût joué Figaro, s'il eût suivi le conseil de Geoffroy. Aujourd'hui vous verrez Pinto joué par un comique. Et pour que l'analogie entre le *Mariage* et *Pinto* ressorte pleinement à vos yeux, vous retrouverez, à peu près, dans *Pinto* la distribution que vous avez applaudie l'an dernier dans le *Mariage*.

*
* *

Geoffroy nous apprend que « longtemps *Pinto* avait été défendu ». C'était le sort habituel des pièces de Lemercier. Aussi n'aimait-il pas la censure. Je crois même que personne n'a témoigné plus de haine à l'odieuse Anastasie. Écoutez-le :

La hauteur de mes vues dans l'invention du genre de la *Comédie historique*, la puissance qu'il exercerait plus universellement que tout autre sur les esprits, l'utilité qu'il aurait pour l'instruction morale du vulgaire, et le châtiment que, pour sa réussite, le rire infligerait aux intrigants civils, ecclésiastiques et militaires, aux grands et petits factieux, ou parvenus ou assis au pouvoir, enfin à tous les fourbes qui se jouent des hommes et des empires, l'ont d'avance proscrit dans les obscurs comités des cabales qu'une noire malice engendra toujours et partout à ma suite, et dans les bureaux de la censure mutilatrice, lâche receleuse des vols qu'on me fait, quand ses ciseaux n'achèvent pas d'énerver les plus mâles enfants de ma muse interdite.

Ceci était écrit en 1828. Comme vous allez le voir après la censure consulaire et impériale, Lemercier avait eu à subir la censure bourbonienne; il devra passer encore par la censure orléaniste. Sa rancune est donc particulièrement motivée. Oserai-je dire que, parfois, la censure est accusée de crimes qu'elle n'a pas commis, qu'elle montre plus d'obéissance que d'initiative, qu'elle se borne à exécuter des ordres venus de haut? Cela s'est vu.

Pour *Pinto*, le grand censeur avait été Bonaparte lui-même, et il s'était montré d'autant plus sévère que, après avoir eu Lemercier pour ami, il s'était brouillé avec lui. Rien de tel qu'une amitié rompue pour faire une haine solide. Or, l'amitié du général et du poète avait été longtemps fort étroite. Lemercier était, sous le Directoire, du cercle de Barras, de Mme Tallien et de Joséphine. Celle-ci hésitait à accepter la main du petit aventurier corse, qui n'avait encore que la cape et l'épée : « Ma chère amie, croyez-moi, lui avait dit Lemercier, épousez Vendémiaire. » Après le mariage, il était admis dans l'intimité de la Malmaison, et, le soir, Bonaparte se faisait raconter par lui l'histoire de France. Au départ pour l'Égypte, le général avait voulu emmener le poète.

Le 18 Brumaire les brouilla. Lemercier avait été légitimiste avant 1789; la Révolution avait fait de lui un républicain; il se retrouva légitimiste en 1814. Mais s'il fut bonapartiste un moment, il ne fut jamais impérialiste. *Pinto*, comme nous allons le voir, commença la brouille. Elle alla toujours s'aggravant, avec courage chez Lemercier, avec d'assez mesquines taquineries chez Napoléon. Ils se voyaient encore, malgré *Pinto*, au moment où l'Empire fut proclamé. Lemercier dit à Bonaparte : « Soyez roi, empereur, ce que vous voudrez; vous faites le lit des Bourbons; vous n'y coucherez pas. » Il avait reçu une des premières croix de la Légion d'honneur. L'Empire proclamé, il la renvoya avec une lettre restée fameuse : « Bonaparte, car le nom que vous vous êtes fait est plus mémorable que les titres qu'on vous fait... je suis profondément affligé de ce qu'ayant pu vous placer dans l'histoire au rang des fondateurs, vous préfériez être imitateur. » Un jour, en 1812, à une réception de l'Institut aux Tuileries, Napoléon aperçoit Lemercier confondu dans la foule de ses confrères. Il va droit à lui et lui dit : « Eh bien ! Lemercier, quand nous ferez-vous une belle tragédie? — Sire, répond le poète, j'attends. » Toute sa fortune consistait dans une propriété, rue de Rivoli. Il est exproprié et on lui fait attendre neuf ans le paiement de son indemnité. Plutôt que de solliciter l'empereur, il se condamne pendant ce temps à une gêne étroite. Son ancienne amie, Mme Tallien, « Thermidorine », qui n'avait jamais péché par excès d'austérité, dans aucun genre, lui reprochait d'avoir manqué sa carrière : « Je suis, lui répondait Lemercier, comme les autres fous de ce monde; la liberté est ma coquine. »

Pinto ne pouvait plaire à Bonaparte, sur le point de relever le trône : les hésitations du duc de Bragance devant une couronne étaient d'un mauvais exemple. Il songeait à rétablir le culte catholique et un rôle comme celui de l'archevêque de Bragues, sot et ridicule, présentait sous un jour fâcheux un dignitaire de l'Église; d'autant plus que l'acteur chargé du rôle, le bon vieux Vanhove, d'origine belge, le jouait avec un accent des plus comiques. J'ai vu le manuscrit de *Pinto* aux archives de la Comédie-Française. Tout le rôle de l'archevêque est sabré de larges coupures, faites sans doute entre la première représentation et la seconde. A la troisième, le personnage

est supprimé; il reparaît le 28 germinal, mais c'est la dernière (septième). Le Premier Consul avait donné des ordres pour que des congés fussent accordés aux acteurs, ce qui, tout naturellement et en douceur, retirait la pièce de l'affiche.

En 1814, Lemercier demande la reprise de *Pinto*. Elle est accordée sous réserves. Je relève la note suivante, sur un exemplaire conservé aux archives de la Comédie-Française :

Vu à la Direction générale de la police du royaume conformément à la décision de Son Excellence en date de ce jour, à la charge de remplacer l'archevêque de Bragues par un commandeur et le cordelier Santonello par un familier de l'Inquisition, et de supprimer les passages indiqués aux pages.....

Paris, 22 décembre 1814.

Le Secrétaire général,
SAULNIER.

Ces suppressions, très nombreuses, portent naturellement sur les passages qui ont trait aux choses religieuses. Lemercier s'y conforma et établit une distribution de sa main. La reprise n'eut pas lieu.

Le 19 novembre 1834, *Pinto* reparaissait sur la scène de la Porte-Saint-Martin. Le principal rôle était joué par Bocage, qui avait des opinions très républicaines. Il en faisait grand bruit et les affichait en toute occasion, parfois hors de propos. On demandait à son directeur Harel, homme d'esprit : « Pourquoi laissez-vous partir Bocage? C'est un acteur éminent; son autorité sur le public est incontestable. — Que voulez-vous, répondait Harel, il me demande la république, je ne peux pas la lui donner! » Il y a dans la pièce un : « A bas Philippe! » Philippe, c'est le roi d'Espagne. Mais le roi de France, en 1834, c'était aussi Philippe. Bocage ne pouvait manquer cette occasion de manifester. Écoutez-le :

J'arrive au passage, je prononce ces mots : « A bas Philippe! » de telle façon que j'enflamme tous les spectateurs. Le lendemain, on défendit la pièce. M. Thiers exigea des coupures. La première fois que *Pinto* ainsi mutilé fut joué de nouveau, la curiosité publique avait été excitée; il n'y avait plus une seule femme dans les loges, la salle était comble et on n'y voyait que des habits noirs. A la place des mots retranchés et à côté je mis des gestes, je glissai des allusions qui firent plus d'effet encore que les mots n'en avaient produit.

Voilà ce qui s'appelle servir une pièce, bien tenir un rôle et, surtout, subordonner l'acteur au personnage.

En vous racontant cette histoire de *Pinto*, je songe à *Thermidor*, à M. Sardou, à M. Coquelin. Vraiment les analogies sont si nombreuses que je ne puis les relever toutes; elles sont d'une actualité si voisine de nous, que je vous laisse le soin de les constater vous-même. A l'époque où *Thermidor* occupait beaucoup la censure, le gouvernement et la presse, la pièce de Lemercier et son histoire se trouvaient dans le portefeuille officiel. Lorsque *Thermidor* arriva devant la Chambre, ils n'eurent pas l'occasion d'en sortir. Aujourd'hui qui se souvient encore de l'interdiction de *Thermidor*? Je me contente de dire que *Thermidor* est une comédie historique, obtenue par les moyens dont Lemercier s'est servi le premier, c'est-à-dire les grands événements observés de la coulisse. Labussière surtout, le héros de M. Sardou, c'est Pinto; d'autant plus que, lui aussi, parle beaucoup.

Avec la matinée d'aujourd'hui, se termine la série des quinze conférences que nous avons poursuivie durant cette saison. Il y a quatre ans, mon maître Francisque Sarcey et moi, nous avions entrepris de passer en revue notre répertoire dramatique, depuis le *Cid* jusqu'aux origines du théâtre contemporain. Pendant deux ans, nous avons rempli seuls cette tâche. Les deux dernières années, nous l'avons partagée avec ceux de nos confrères que leurs études et leurs goûts désignaient naturellement pour traiter les questions d'histoire dramatique. Je ne me permets d'apprécier ni mon maître ni mes confrères. Je dirai simplement que, dans ce labeur commun, mon amitié avec Francisque Sarcey serait encore devenue plus étroite si c'eût été possible. Mais voilà déjà longtemps, depuis mes débuts, que j'aime tout de lui, jusqu'à celles de ses opinions que je ne partage pas, car elles sont toujours la manifestation sincère de sa loyauté et de sa bonhomie. Pour nos collaborateurs, je m'honore de les compter au nombre de mes amis personnels. Non seulement nous cultivons la même vigne, celle de Dionysos, dieu du théâtre, mais nous avons eu la même nourrice et nous appartenons au même corps. J'ai quelque fierté d'avoir vu mon nom figurer à côté du leur.

Pour ma part, je me retire, et c'est la dernière fois que je parle sur la scène de l'Odéon. Ce ne sera point sans avoir rempli un double devoir.

J'ai vu à l'œuvre, au cours de ces quatre années, les artistes de l'Odéon, vétérans et conscrits. J'ai apprécié ce qu'ils ont mis, en commun avec nous, de travail, de talent, de souplesse, de dévouement à leur art. Ils savent bien que toutes ces représentations n'étaient pas parfaites. Ils avaient, chaque fois, trop peu de temps. Mais quelle flamme de jeunesse chez les uns! quelle solidité chez les autres! quel zèle chez tous! Je les prie d'accepter ici l'hommage de ma profonde estime.

Pour vous, Mesdames et Messieurs, vous avez été nos principaux collaborateurs. Toujours, vous nous avez fait crédit de votre confiance de votre attention,

et, au besoin, de votre patience. Nous étions ici pour nous instruire, et, dans l'occasion, nous nous sommes rappelé que l'instruction est chose sérieuse. Certes, la plupart de ces matinées ont été aussi intéressantes qu'instructives. Mais enfin, quelquefois, il se trouvait que des œuvres réputées vivantes étaient mortes. Nous avons constaté plusieurs décès; nous avons fait quelques exhumations. Même en ce cas, votre zèle a secondé celui des artistes et le nôtre. C'est que vous n'étiez pas un public ordinaire, la foule anonyme et incohérente qui remplit une salle de théâtre. Peu à peu, vous aviez fait un corps animé d'un même esprit. L'honneur d'avoir parlé quatre ans de suite devant vous me restera toujours un des meilleurs souvenirs de ma carrière.

[842.68] GUSTAVE LARROUMET.

APRÈS ADOUA. — AVANT DONGOLA

Le voyage du comte Goluchowski à Berlin n'a-t-il été, comme le prétendent les journaux officieux de Vienne, qu'un acte de courtoisie, le simple acquit d'une dette de politesse contractée par le ministre des affaires étrangères de l'empereur François-Joseph envers le chancelier allemand dont il avait récemment reçu la visite? Il y a apparence qu'ils ont dit vrai un peu malgré eux, et les échos qui nous viennent de Berlin nous apprennent que l'on y est quelque peu déçu.

Certes, le comte Goluchowski a produit une excellente impression comme homme du monde : on l'a trouvé très aimable convive et charmant causeur, mais il se serait, dit-on, un peu trop systématiquement dérobé aux conversations sérieuses que l'on jugeait pourtant nécessaires au lendemain d'événements qui peuvent avoir des conséquences graves dans la politique européenne.

Le revers que l'Italie vient d'éprouver en Afrique n'est, en effet assimilable, ni comme importance ni comme résultats, aux accidents ordinaires de la politique coloniale et aux échecs que d'autres puissances ont éprouvés dans leurs entreprises d'outre-mer. La déroute d'Adoua, venant après la surprise d'Amba-Alaghi et la capitulation de Makallé, n'affecte pas seulement son empire colonial naissant, elle ébranle tout l'édifice encore mal consolidé de sa puissance continentale et met en question pour de longues années sa capacité d'action en Europe. Ses embarras financiers rendaient déjà difficile depuis longtemps l'accomplissement des obligations militaires résultant de son entrée dans la triple alliance et les dépenses qu'elle a dû supporter pour y faire honneur depuis 1882, date de son accession au pacte austro-allemand de 1879, pesaient d'autant plus lourdement sur son budget qu'elle avait eu, en même temps, la légitime mais un peu téméraire ambition de prendre rang parmi les grandes puissances navales, ce qui lui a valu, il est vrai, l'amitié de l'Angleterre désireuse de s'assurer, par le concours de la flotte italienne, la suprématie du drapeau britannique dans la Méditerranée. Ce double luxe d'une armée permanente et d'une flotte cuirassée, elle le soutenait malaisément au prix de lourds sacrifices, masquant tant bien que mal l'anémie de son trésor épuisé par les effectifs réduits de ses régiments et le désarmement presque constant de ses gros navires réduits au rôle de vulgaires gardes-côtes.

Si les charges militaires imposées par la triple alliance étaient trop lourdes avant la guerre d'Afrique, comment pourra-t-elle les supporter maintenant qu'elle traîne après elle le boulet de l'Érythrée?

Le prince de Hohenlohe et le comte Goluchowski n'ont certainement pas manqué de se poser cette question et peut-être même le premier eût-il voulu la poser au roi Humbert avec d'autant plus de netteté et d'insistance que le traité de la triple alliance expire l'année prochaine et qu'il n'a pas été jusqu'ici dans les habitudes des trois alliés d'attendre le dernier moment pour le renouveler. Signé en 1882 pour une période de six ans, il a été prolongé dès 1887 pour une égale durée, et quatre ans après seulement, en 1891, un troisième bail sexennaire était signé, sans que cette hâte fût expliquée par aucune cause apparente, puisque les signatures étaient échangées à la fin de mai ou au commencement de juin, un mois avant le voyage de l'escadre française à Cronstadt. Les trois alliées n'avaient certainement pas failli cette fois à ces traditions de prévoyance et les conditions de la prolongation du pacte de 1882-87-91 avaient, à n'en pas douter, déjà fait l'objet de négociations entre Berlin, Vienne et Rome; mais le problème se pose maintenant pour l'Allemagne et l'Autriche sous un nouvel aspect. Il ne s'agit plus seulement de savoir quand et comment le traité sera renouvelé, mais s'il doit l'être? L'Italie, dans la situation où elle se trouve militairement et financièrement, où elle s'est acculée de son propre fait sans les conseils de ses deux alliées qui ne pouvaient tirer aucun avantage d'une aventure coloniale, est-elle en posture de tenir les engagements qu'elle pourrait contracter ou même ceux qui la lient actuellement?

On dit bien que le malheur l'a rendue sage, que le nouveau ministère sera très prudent et qu'il va résolument entrer dans la voie des économies, que Guillaume II n'abandonne pas son ami Humbert Ier auquel il a annoncé sa visite pour fin courant, — le moindre billet de mille ferait bien mieux son affaire. On sera

désormais raisonnable en Afrique ; on ne rêve plus de revanche ni de conquête ; on renonce à l'empire éthiopien pour le restreindre à l'occupation du triangle Asmara-Keren-Massaouah. On veut la paix avec Ménélik. On va réduire à dix le nombre des corps d'armée et l'on gagnera, de ce chef, 25 millions par an. On en promet bien d'autres.

Mais l'argent, où le prendra-t-on ? Les caisses sont vides. Le parlement n'avait donné à M. Crispi que 20 millions, simple goutte d'eau depuis longtemps évaporée ; le déficit africain est déjà de 150 à 200 millions. Où va-t-elle les trouver et ceux aussi qu'il va falloir dépenser maintenant, sinon pour continuer la lutte pour, tout au moins, se maintenir sur la défensive ?

L'Allemagne et l'Autriche sont-elles disposées à lui prêter le concours financier qui lui serait nécessaire ?

Lorsque l'Italie a été admise à participer à l'alliance défensive contractée par l'Allemagne et l'Autriche en 1879, les avantages immédiats et éventuels qu'elle apportait aux deux empires étaient évidents. L'Allemagne en recevait l'assurance, en cas de guerre avec la France, d'une diversion du côté des Alpes, qui aurait pour le moins immobilisé une partie de nos forces ; l'Autriche, de son côté, était garantie contre un mouvement irrédentiste. Quant à l'Italie, on ne lui donnait à peu près rien et on ne lui promettait guère davantage. Sa vanité satisfaite, le seul bénéfice certain, — en dehors d'une promesse d'assistance contre le péril imaginaire d'une agression de la France, — qu'elle retirait de la triple alliance en compensation de ses charges, était d'être prémunie contre la menace moins illusoire de représailles de l'Autriche.

La position respective des trois alliées est aujourd'hui entièrement modifiée. Si la triple alliance est prolongée, toutes les charges seront pour les deux empires et tous les bénéfices pour l'Italie, avec cette aggravation que la situation de l'Europe est loin d'être la même qu'en 1882, en 1887 et même en 1891.

La manifestation de Cronstadt a porté ses fruits et tous ses fruits. Le rapprochement de la France et de la Russie, que le général de Caprivi, alors chancelier de l'empire allemand saluait en 1891, avec un sentiment plus exact des intérêts généraux de l'Europe que de l'intérêt particulier de l'Allemagne, comme une garantie de l'équilibre européen, s'est transformé en entente d'abord, puis en bonne et solide alliance et, deux fois déjà, cette alliance a fait ses preuves d'influence déterminante. En Extrême-Orient comme en Orient, pour la revision du traité de Simonosaki comme pour le règlement de la question arménienne, elle a été le pivot de l'action européenne et quelque complication nouvelle qui surgisse, en Europe comme en Asie, en Afrique comme en Amérique, il faudra dorénavant compter avec elle et sur elle.

Des symptômes significatifs indiquent sa puissance ; les faibles et les petits se tournent vers elle, comme ils se tournaient vers Berlin au temps de l'hégémonie allemande, alors que le prince de Bismarck était l'oracle de l'Europe. La Turquie lui donne toute sa confiance ; les États balkaniques, à l'exception de la Roumanie qui a encore sur la conscience la cession forcée de la Bessarabie en échange de la Dobroudja et reste docile aux inspirations du germanisme atavique de son roi, s'orientent vers Saint-Pétersbourg ; le Danemark est acquis, les autres petits États du Nord sont sympathiques, et en Angleterre même, un peu par ressentiment, beaucoup par intérêt, on envisageait, il y a quelques jours encore, la possibilité de relations plus cordiales avec la voisine d'outre-Manche et avec la grande rivale asiatique.

Les leçons de l'expérience ont été dures pour l'Angleterre depuis quelque temps et le *væ solis* a douloureusement retenti dans tous les cœurs britanniques aux heures récentes du double affront du message du Président Cleveland sur la question vénézuélienne et du télégramme de Guillaume II au président Krüger. L'amertume et les tristesses de cet isolement mérité par un égoïsme féroce, l'orgueil anglais ne les a pas avouées : ministres, hommes politiques, journalistes se sont efforcés de donner le change en entonnant à qui mieux mieux des airs de bravoure, affrontant même le ridicule, comme M. Chamberlain lorsqu'il a comparé la puissance de l'Allemagne à celle de l'Australie. Mais il ne les a pas moins vivement ressenties.

A qui fera-t-on croire que lord Salisbury se serait montré si coulant dans le règlement de l'affaire du Siam et des frontières indo-chinoises qui traînait depuis si longtemps, qu'il aurait si délibérément accepté l'article de la convention du 15 janvier relatif à la Tunisie, qu'il aurait si complaisamment consenti à entamer des négociations au sujet de nos contestations territoriales dans le bassin du Niger, si M. Berthelot n'avait très habilement profité des circonstances pour l'amener à composition ?

Il paraissait même probable, la semaine dernière encore, que nous allions arriver à nous entendre sur la question d'Égypte lorsque a éclaté la nouvelle de la marche sur Dongola. La lumière n'est pas encore faite sur les causes et la signification de cette subite volte-face. On sait seulement que lord Salisbury, disposé à la conciliation, tout prêt à accepter l'évacuation, a cédé aux objurgations de M. Chamberlain qui est en passe de lui monter complètement sur le

dos et de jouer les Crispi à Londres. Le ministre des colonies aurait fait sur le maintien de l'occupation anglaise une question de portefeuille et il a entraîné le cabinet à une décision qui a toutes les apparences d'une provocation contre la France, surtout après les ouvertures amicales de ces jours derniers, et que nous tiendrons pour telle jusqu'à ce qu'on nous ait prouvé le contraire en fixant immédiatement d'une manière formelle et irrévocable la date précise de l'évacuation.

*
* *

C'est à cette condition seule que l'opinion publique française permettrait au ministre des affaires étrangères d'obliger notre représentant à la Caisse de la dette égyptienne de donner son assentiment indispensable à l'emprunt demandé par lord Cromer pour faire les frais de l'expédition, et nous sommes convaincu que M. Berthelot, qui a donné, depuis qu'il est au quai d'Orsay, autant de preuves de sa fermeté que de son habileté, ne manquera pas de le faire savoir très catégoriquement à lord Salisbury. Il faut en effet que les Anglais ne s'y méprennent pas. Nous sommes très décidés à ne pas nous laisser jouer une fois de plus, et c'est à eux de voir s'ils veulent risquer une brouille qui pourrait singulièrement précipiter les événements en Europe et ailleurs, avec la certitude d'avoir contre eux la Russie qui nous appuiera certainement au Caire, et sans être assurés d'autres sympathies que celle, forcément platonique à l'heure actuelle, de l'Italie.

Nous attendons des explications. Nous savons que les intérêts de la France sont en bonnes mains et que le ministre des affaires étrangères, qui a si heureusement réglé la question du Siam, ne laissera pas surprendre sa patriotique sagacité. Nous avons les mains libres et les coudées franches. Nous ne gênons personne et nous voulons que personne ne nous gêne. Nous entretenons de bonnes relations avec tout le monde, nous ne demandons qu'à continuer et nous sommes même disposés à en avoir d'excellentes avec l'Italie débarrassée de l'agent provocateur Crispi, qui avait troqué la rouge chemise garibaldienne contre une blouse blanche. Nos sécurités sont prises en Europe. Elles nous sont venues à leur heure, comme nous viendront en leur temps les satisfactions qui nous sont dues. Nous avons foi dans la justice immanente que nous a promise Gambetta, parce que nous savons que le temps travaille pour nous.

Nous pouvons attendre et l'avenir est à ceux qui peuvent attendre.

1963 CHARLES GIRAUDEAU.

FRANÇOISE

Nouvelle.

I

Ce ne fut qu'au bout de dix-huit jours de délire et de fièvre que je pus me lever. Il n'avait pas été possible d'extraire la balle, qui s'était profondément logée dans l'épaisseur de la paroi thoracique. Les médecins affirmaient à ma mère que je pourrais vivre avec cet hôte incommode, et qu'en évitant les excès il n'y avait pas péril en la demeure.

Je me rappelle encore l'impression que j'éprouvai, quand, le crâne tout bourdonnant d'un vide douloureux qui m'assourdissait au moindre mouvement, je posai la première fois à terre mes pauvres jambes en mie de pain. C'était la sensation d'un homme se réveillant sain et sauf sur un champ de bataille, après que le torrent des escadrons lui a passé sur le corps. Il se secoue, se tâte. Quel miracle! Tout danger a disparu. L'œuvre de mort gronde ailleurs, loin de lui, et, répercutée par l'écho, il n'en perçoit plus que la faible et confuse rumeur.

J'étais tranquille, las, étonné surtout de me retrouver en vie dans ce bon fauteuil, dans cette chambre close, où seul entrait librement un rayon de soleil, jouant sur les fleurs du tapis. Je me plaisais à rester des heures sans rien dire, dans un délicieux engourdissement de tout l'être; à écouter, la pensée flottante, ces légers bruits de fioles qu'on entend dans une chambre de malade, et les allées et venues de ma mère, qui m'enveloppaient de cette douce chaleur dont on se sent si intimement pénétré après ces sortes de naufrages.

Cette pauvre mère, elle m'aimait tant! Dans ma folie d'amour, j'avais à peine pensé que j'allais lui tuer son fils! Les enfants sont ingrats. Dès l'âge de la première cigarette, ils croient avoir droit sur eux; ils se disent qu'ils sont des hommes et qu'ils peuvent se tuer s'ils le veulent, sans songer que la balle ricoche derrière eux, en plein cœur de leur mère!

Elle ne m'en voulait pas, la chère femme! Elle était bien trop heureuse de m'avoir sauvé. Les mères, quand leur enfant se noie, ne commencent pas par des sermons de maître d'école; elles s'élancent, l'empoignent et remontent avec lui, et la joie du salut efface la grandeur de la faute.

Son bonheur, à elle, se doublait de la pensée qu'elle m'avait enfin reconquis, que désormais je serais à elle, rien qu'à elle; et ses mains délicates s'entendaient si bien à panser la blessure de mon corps, qu'elle ne doutait pas de pouvoir aussi guérir l'autre, celle qui ne saignait pas.

Elle m'épiait. Souvent on sort de ces épreuves

complètement guéri, comme d'un bain miraculeux. D'autres fois, après l'étourdissement du coup, le premier état d'insensibilité passé, la douleur se réveille plus cuisante que jamais, plus atroce, plus intolérable, et il faut, cette fois pour de bon, recommencer à mourir.

C'était là son effroi. Elle n'osait m'interroger. Mais moi, qui devinais ses craintes, je la rassurais en souriant : « N'aie pas peur, mère, j'étais un imbécile. Rien ne guérit mieux, vois-tu, qu'une bonne balle de pistolet... quand on en réchappe. »

Pourtant, il faut bien le dire, à mesure que je reprenais des forces, l'idée fixe, sourdement, me hantait de nouveau. Je ressassais les anciens souvenirs, les angoisses du dernier jour, m'attachant aux plus petits détails, qui m'apparaissaient un à un dans la brume du rêve, et semblaient surgir d'une vie antérieure, vécue dans une autre planète. J'y goûtais un singulier plaisir, d'abord très doux; puis, c'était une curiosité plus âpre qui m'excitait à fouiller tous les coins de ma mémoire. Alors je refeuilletais l'histoire de ce triste amour ; et souvent l'évocation d'un geste, d'une parole, dite par *elle*, un jour, en mettant ses gants, de sa démarche, de ses airs froids d'impératrice quand elle était dans le monde, et de ses emportements amoureux lorsqu'elle tombait dans mes bras, me causait une horrible souffrance, mais j'y revenais sans cesse. Comme ces stoïques, amis de la douleur, qui, la main sur le brasier, regardaient brûler leur poing, ainsi je trouvais une volupté supérieure à maintenir mon cœur sur ce chevalet. Et, avec lenteur, j'y enfonçais moi-même des clous et des épines.

C'était vraiment une étrange femme, bien faite pour fasciner, confondre et briser un enfant de vingt ans. Je l'avais rencontrée dans le monde, chez la comtesse de B... où l'on avait la bonté de représenter des petits proverbes que je fabriquais. Elle avait plusieurs fois joué un rôle dans ces saynètes, et, comme un jour elle remplissait celui d'une marquise Louis XV, dont le personnage se ressentait de l'inexpérience de l'auteur : « Monsieur René, me dit-elle, si vous voulez, dorénavant nous collaborerons ; je vous donnerai des conseils sur le caractère des femmes. »

Elle pouvait m'en donner, certes! Elle était autrement forte que moi. Je pris au mot la proposition, et, quelque temps après, m'occupant d'un nouvel essai de comédie, je me présentai chez elle. Elle m'accueillit avec un sourire singulier, comme si elle m'attendait. Je n'eus pas besoin de lui rappeler sa promesse, ce projet semblait l'amuser beaucoup, et nous nous mîmes en riant à la besogne. J'y retournai tous les jours. Mais, pour que notre collaboration ne risquât point d'être troublée, j'avais soin d'y aller le soir, à l'heure où son mari était parti pour le cercle.

Oh! les délicieuses soirées dans ce petit salon parfumé, capitonné, où, discrètement, sur un coquet bureau de bois de rose, la lampe n'éclairait que les paperasses étalées, laissant dans l'ombre le divan bas, pailleté d'or et brodé d'oiseaux bleus...

Quand la pièce fut finie, elle me dit : « *Tu* la signeras seul, mais nous la jouerons ensemble. » Malheureusement les vacances approchaient. Allait-il donc falloir se quitter, remettre à l'hiver la suite de ce charmant prologue? Je comptais sur un plan qui devait également servir nos intérêts d'auteurs et mes droits d'amoureux. Je lus la pièce à cette excellente comtesse de B... Elle s'en montra ravie. Du fond de son fauteuil, où elle roulait des yeux blancs, elle applaudissait à chaque trait, déplaçant dans son enthousiasme des masses considérables de chairs et de faille, et répétant avec son accent péruvien : « Mon Dieu, comme ce jeune homme a du talent! Qui donc lui donne toutes ces idées! » Je vis que j'avais partie gagnée, et quelques cérémonies hypocrites furent à à peine nécessaires pour lui faire dire : « Pas du tout, il faut absolument jouer ça. J'emmène toute ma troupe à Chellemont! »

Je courus annoncer la bonne nouvelle à Mathilde, mais, à ma grande surprise, elle n'y répondit pas comme je m'y attendais. Je ne compris pas cette sorte d'indifférence subite, qui tombait sur mon bonheur comme un courant glacé; c'était la première fois qu'elle me donnait le spectacle d'une de ces brusques éclipses d'elle-même, qu'elle devait depuis me prodiguer si souvent, auxquelles je ne pus jamais m'habituer, et dont la dernière... mais n'étais-je pas insensé!

Ce furent six semaines délicieuses, des semaines qu'on ne retrouve pas. Nous étions au château une trentaine de jeunes fous qui mettions la maison à l'envers, sous l'œil indulgent de la comtesse. Tous les jours, cavalcades à travers bois, promenades en break, pêche aux écrevisses, répétitions de ma pièce ou improvisations de charades, et, le soir, grand dîner décolleté, étalant autour de la table une corbeille de beaux bras et de rondes poitrines qu'espaçaient les habits noirs.

Devant les autres, nous étions, Mathilde et moi, sur le pied d'une camaraderie mondaine, sans affectation de froideur, nous permettant au contraire cette demi-intimité qui doit exister entre auteur et interprète.

J'aurais été le plus heureux des hommes, sans le caractère bizarre de mon amie.

Fantasque, inquiétante, adorable, ne cessant jamais de garder une supériorité de femme insaisissable, elle me faisait passer, au gré de son caprice, par les alternatives d'un amour ondoyant et traître, plein de mirages et de chausse-trapes, qui me dé-

routait et me rendait fou. Tantôt gaie, rieuse et bonne, le regard brillant et chargé de tendresse, elle était la plus douce et la plus charmante des femmes. Profitant d'un moment de solitude, nous courions nous réfugier au fond du parc, sur un banc de mousse qu'abritait une rocaille, et dont l'accès, défendu par un épais taillis, n'avait guère d'autres visiteurs que les limaçons et les roitelets. Là, je passais des minutes d'or à la presser dans mes bras, et à regarder sur sa robe danser des taches de soleil, que découpait le reflet des grandes feuilles de marronniers. Le premier coup de cloche du dîner arrivait à travers les branches. Elle se sauvait, retenue encore à mes lèvres par un dernier baiser. Puis j'escaladais la haie, et, dix minutes après son retour, j'allais sonner à la grand'porte.

Le lendemain, je trouvais une tout autre femme. Sérieuse, fermée, elle ne paraissait plus se souvenir qu'il y eût un lien entre nous, et quand, le cœur battant, je lui demandais le secret de cette énigme, elle me répondait par quelque parole dure ou excédée, qui me jetait dans un abîme de réflexions contradictoires. J'allais m'enfermer dans ma chambre ; ma journée s'écoulait à songer sur mon lit. Puis, le soir, à table, devant tout le monde, elle trempait ses lèvres dans mon verre, et continuait la conversation sans que rien dans ses manières pût trahir cette manœuvre amoureuse.

C'est ainsi qu'en me tenant toujours, elle m'échappait sans cesse. Cet aplomb hautain, dédaigneux des précautions vulgaires, cette sûreté d'elle-même qui la portait à risquer les plus dangereuses folies, ces défis aux convenances et à la société, me faisaient trembler et me ravissaient. C'était Calypso tenant un enfant par la main et l'initiant aux mystères et aux joies d'un monde inconnu. Je m'abandonnais avec volupté à cet amour subtil, compliqué et capiteux, que peut seule donner une femme du monde ; tandis qu'elle s'amusait de mes étonnements, et trouvait un plaisir original à essayer sa force sur ce jouvenceau, comme une lionne jouerait avec un jeune chien.

Une scène surtout se dressait à tout moment devant mes yeux.

Cela se passait l'hiver suivant, hiver pendant lequel j'avais vécu de son amour comme les misérables vivent de pain, au jour le jour. Après une explication assez vive, où elle m'avait nettement signifié mon congé, je ne la revis plus, et, pendant trois semaines, elle se déroba. Elle était lasse sans doute de cette escrime, depuis bientôt un an qu'elle durait. J'étais horriblement malheureux et jaloux, car je soupçonnais un rival, ou pour mieux dire un successeur. Cependant j'étais assez lâche pour désirer la revoir, et, dans mon exaltation, je nourrissais un projet romanesque qui dût me la ramener, ou lui prouver que je n'étais pas, comme elle le pensait, un enfant dont on pût se jouer impunément. J'attendais avec impatience une occasion. Naturellement, ce fut encore la comtesse de B... qui me la fournit.

Elle donnait un *dîner à têtes*, à la mi-carême. Vous connaissez ce divertissement. Chaque convive, en toilette de soirée, est tenu de se travestir le visage, de se faire un masque historique ou comique, et cette dissemblance dans le même individu entre la tête et le corps donne souvent l'ensemble le plus disparate et le plus inattendu. Je m'étais fait inviter, sachant bien que Mathilde devait en être.

Elle était là, en effet, et même se trouvait à table en face de moi, admirablement belle, portant sur ses épaules de reine la tête de Marie-Antoinette. L'édifice poudré, enguirlandé de roses, semblait inventé pour elle. Et moi, pâle, frémissant sous le maquillage d'un Scapin quelconque, je regardais ce visage royal qui m'avait appartenu, où tant de fois j'avais collé passionnément mes lèvres, mais dont maintenant les yeux ne me connaissaient plus et ne paraissaient même pas s'apercevoir de ma présence. Je sentais la rage et le désespoir me serrer la gorge ; et, le cerveau en proie aux imaginations perverses, j'éprouvais comme une joie sauvage à me figurer tout à coup, au milieu du brouhaha de la fête et des toasts du champagne, cette belle tête, décollée du tronc, roulant toute sanglante à travers la table.

Plus loin, son mari soutenait son rôle d'amuseur, et l'on entendait sa voix, trop haute pour son petit corps, débiter un boniment, qui autour de lui faisait partir en fusées le rire de ses voisines.

Un domestique entra. Il s'approcha de Mathilde et lui remit une lettre. Mes dents claquaient contre mon verre quand elle l'ouvrit, ce qu'elle fit après en avoir préalablement demandé d'un sourire la permission à notre hôtesse. La lettre était de moi. Elle m'avait habitué à ces audaces. J'en suivais chaque mot sur ses lèvres avec une anxiété que je m'efforçais de dissimuler sous une apparente indifférence. Elle lisait en ce moment : « *Si dans le cours de cette soirée, vous me faites comprendre que tout doit être fini entre nous, c'est bien. Je vous donne ma parole d'honneur que je me tue en rentrant.* — René. »

Je guettais un regard. Elle me le refusa. Pas un muscle de la belle tête historique n'avait bougé. On eût dit une tête de cire du musée Grévin. Elle replia le billet lentement, le mit avec tranquillité sous son verre, tandis qu'à l'interrogation muette de la comtesse elle répondait cyniquement par un : « Ce n'est rien, chère madame, un simple mot de mon père que mon domestique a cru devoir apporter ici. »

C'est ainsi, avec cette aisance parfaite, sans la plus petite hésitation ni le plus léger trouble, qu'elle avait

signé mon arrêt de mort, et je vis bien qu'il était inutile d'espérer ma grâce. Je ne la cherchai point. Mais, au matin, comme elle avait dansé une partie de la nuit avec le jeune prince Baroli, que depuis peu je lui supposais pour amant, j'allai la saluer, et, en relevant la tête, mon regard la fouilla si impérieusement qu'il attira le sien. Elle ne vit point sans doute que c'était le regard d'un homme décidé à mourir, car elle se contenta de hausser imperceptiblement les épaules, et je partis.

Vingt minutes après, j'étais chez moi, je me débarrassais à la hâte de mon odieux maquillage, j'écrivais à ma mère, et je me logeais une balle un peu à gauche du cœur...

. . . . . .

Je ne pouvais repenser à ce cruel épilogue sans une souffrance aiguë, et aussitôt la fièvre me reprenait. Ma mère, toujours attentive, accourait alors et me berçait de sa tendresse ingénieuse et discrète, heureuse quand elle me voyait me soulager par des larmes, qui marquaient presque toujours la fin de la crise. Elle me conjurait de ne plus penser. Je le lui promettais en souriant. Malheureusement la pensée ne s'emprisonne pas, et, chaque jour, je m'enfonçais davantage dans cet unique et mortel ressouvenir.

Mon ami Maurice Planché, mon meilleur ami d'enfance, qui pendant ma convalescence n'avait pas laissé passer un jour sans venir me voir, s'effrayait des ravages que me causait cette passion. Ma mère tremblait de me voir reprendre une arme. Ils décidèrent de me faire voyager.

— Mon bon, me dit un matin Maurice en entrant chez moi, nous allons partir. Tu n'es pas guéri. Tu as besoin de te mettre au vert. Il faut à tout prix dépayser ce maudit mal qui te travaille. J'ai demandé un congé au Ministère. Je t'emmène ; nous filons ce soir.

On lui avait indiqué Douarnenez. Nous y allâmes.

[843.89] LUCIEN GRIVEAU.

(*A suivre.*)

LE PRIX DE ROME AUX MUSICIENS

« Pourquoi envoie-t-on des musiciens à Rome? » Parmi ceux qui ont habité, habitent ou aspirent à la *Villa Médicis*, en est-il un seul qui ne connaisse l'irritante obsession de cette phrase, généralement répétée avec l'obtuse candeur de M. Prudhomme, aux yeux de qui le fait d'envoyer des musiciens à Rome, « où l'on ne fait pas de musique », est une de ces chinoiseries académiques ou administratives si joyeuses à constater pour un esprit vraiment supérieur?

Le plus souvent s'y distille une ironie subtile.

Pauvre petit *prix de Rome!* Le jour que, au sortir de ta prison cellulaire, tu t'entends proclamer *premier*, tout rajeuni par les émotions d'une solennelle distribution de prix, tu ne te doutes pas que toute ta vie, dès que tu auras le malheur de laisser soupçonner à qui que ce soit le titre dont tu crois encore pouvoir être fier, tu verras aussitôt se tordre sur les lèvres narquoises de ton interlocuteur le « pourquoi? » fatidique. Et cet universel étonnement devant le ridicule de l'antique institution, l'unanime réprobation de ceux qui n'ont pas eu part à ses faveurs, l'humilité de tes prédécesseurs qui, loin de se tenir et de se soutenir contre la ligue de leurs ennemis, semblent avoir pris honte les uns des autres, te pénétreront peu à peu du sentiment qu'un homme qui a passé deux ans de sa vie dans une ville où l'on ne fait pas de musique, ne saurait prétendre à rien écrire jamais qui ne soit bon, comme dit Alceste, à mettre au cabinet.

Mais aussi, pourquoi envoyer des musiciens à Rome? Il est à remarquer que personne de ceux qui y ont été ne songe à le demander. La Villa Médicis élève peu d'enfants ingrats ; ceux qui ont échoué dans l'épreuve, ou même qui ne l'ont pas tentée, s'obstinent seuls à discuter: non pas, certes, qu'on puisse les soupçonner du moindre sentiment jaloux! Mais il semble que le prix de Rome, dont ceux qui l'obtiennent gardent une très juste et modeste idée, demeure dans l'esprit des autres avec des proportions monstrueuses. Des noirceurs du concours il leur reste une rancune, que la carrière la plus comblée de succès et d'honneurs ne désarme pas toujours. C'est encore, semble-t-il, au travers de l'odieux grillage des *loges*, qu'ils considèrent ce diplôme, pour lui reprocher d'être souvent allé à qui ne devait, de sa vie, faire œuvre d'artiste, tandis que certains s'en sont bien passés que nous comptons pourtant parmi les maîtres de la musique contemporaine. C'est faire au prix de Rome beaucoup trop d'honneur, qu'y attacher pareille importance, d'un brevet de génie, ou seulement de talent, décerné chaque année. Il ne s'agit, en réalité, que de placer quelques jeunes musiciens dans les conditions les plus favorables au développement de dons naturels qui ne sauraient se déceler encore à des signes bien certains. On institue pour cela un concours plus ou moins mal organisé : ce n'est qu'une façon de les tirer au sort. Tel y réussit un jour un peu mieux que ses quatre ou cinq concurrents : c'est la seule supériorité dont il puisse être certain.

* * *

L'utilité pour un jeune artiste de cette indépendance des soucis matériels, où il peut trouver le loisir de produire une première œuvre qui le fasse connaître, n'est pas, il est vrai, ce que l'on conteste :

doit-on, seulement, pour cela l'envoyer à Rome? et ces conditions favorables ne le seraient-elles pas davantage où qu'il lui plaise d'aller, et même chez lui, s'il y préférait rester?

Nous ne vivons plus, hélas! dans une époque d'énergie morale. Le musicien qui, à vingt ou vingt-cinq ans, se verrait assuré d'une pension de huit années, s'il était livré à lui-même, en profiterait-il pour déposer le joug des leçons ou des théâtres, pour mûrir sa personnalité, sinon par des voyages, du moins par l'étude patiente, la réflexion et la contemplation intérieure, pour s'affranchir de la production vénale et tenter un effort viril et désintéressé? Il est malheureusement probable qu'il ne se servirait de son titre que pour trouver plus d'élèves, plus d'emplois déprimants, plus de besognes machinales, pour vendre plus cher des *mélodies* ou des morceaux pour le piano, et jouir enfin confortablement de sa paresse intellectuelle dans un plus facile bien-être. Trop d'entre nous, au retour même de Rome, n'y résistent pas!

Le but du prix de Rome et son inestimable bienfait ne sont précisément que de nous soustraire à notre propre faiblesse. La Villa Médicis est surtout une retraite où faire en toute paix son examen de conscience artistique, un abri pour un temps contre les préoccupations viles et les ambitions mesquines. N'a-t-on pas trop souvent, de l'existence qui s'y mène, d'étranges idées? Académie, directeur, rapports, règlement, que de mots qui sonnent mal! L'*Académie* n'est qu'une grande bâtisse inconfortable et misérense, qui tourne à la rue un dos hostile, pour sourire de toutes les coquetteries d'une façade exquise au merveilleux jardin, noir d'ombre, éblouissant de fleurs, ouvert sur une des plus belles vues qui soient au monde; le *directeur* est un vieillard d'esprit supérieur, de bonté à la fois paternelle et fraternelle, qui invite ses *pensionnaires* à dîner le plus souvent qu'il peut, et ne s'occupe que de leur faciliter tous les détails de leur vie; les *rapports* que l'Institut rédige chaque année sur les *envois de Rome* ont certes la valeur d'opinions considérables et dignes de toute déférence, mais que rien ne sanctionne, et qui n'entament en rien l'indépendance de l'artiste; quant au *règlement*, ses horreurs sont devenues curiosités historiques! M. Alfred Bruneau, qui n'est pas indulgent aux musiciens « officiellement brevetés », quoique muni de la bonne moitié de ce même brevet, devrait demander à son ami M. Zola, puisqu'il a vu Rome, combien il y a rencontré de gendarmes ramenant à l'Académie de récalcitrants pensionnaires. Quand on nous parle, à nous qui y avons passé, d'exil, de prison, et qu'on nous représente la *Villa* comme une sorte d'internat, où des élèves hors d'âge font des classes supplémentaires sous la férule académique, nous ne pouvons que sourire, et le souvenir nous revient de l'énorme porte aux massifs vantaux cloutés, à l'inexorable aspect, où des boulets ont mis leur marque sans l'ébranler, qui pourtant s'ouvre à toute heure, et si facilement! avec une mignonne clef dont chaque pensionnaire possède un exemplaire.

En vérité, il ne doit guère être de lieux sur terre où l'on connaisse une plus parfaite liberté: « Liberté de cœur, d'esprit, d'âme, de tout; liberté de ne pas agir, de ne pas penser même; liberté d'oublier le temps, de mépriser l'ambition, de rire de la gloire, de ne plus croire à l'amour; liberté d'aller au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest, de coucher en plein champ, de vivre de peu, de vaguer sans but, de rêver, de rester gisant... liberté vraie, absolue, immense!! » disait Berlioz, peu suspect de partialité pour les institutions académiques, et dont les Mémoires pourtant, au travers des malédictions et des sarcasmes auxquels il se croyait obligé, laissent visiblement percer qu'il rend justice et garde reconnaissance à la Villa Médicis.

On y vit hors de toutes attaches sociales; on n'y est plus, de soi-même, que ce que l'on a d'artiste en soi; on y échappe momentanément à toutes les tyrannies: à celle du monde, lourde pour qui le fuit comme pour qui le cherche; à celle des camarades surtout, à celle du *qu'en-dira-t-on*, qui porte à substituer le culte d'une originalité factice au souci de la personnalité vraie. Ce n'est plus le milieu qu'on s'est choisi, et dont on devient insensiblement l'esclave, c'est une réunion fortuite d'individualités, qui, sous le couvert d'une intimité passagère, demeurent indépendantes les unes des autres, et seules.

Et c'est à l'heure même où ils sont ainsi forcément soustraits à toutes les influences, éloignés de leurs maîtres, séparés de leurs confrères, écartés du public, que l'on affecte de redouter pour les *prix de Rome* l'action officiellement niveleuse d'une *école!* Si cette école existe, il faut reconnaître qu'il y règne quelque éclectisme: il est douteux même que les écoles qui se targuent le plus haut de leur indépendance nationale, donnent jamais la volée à des personnalités aussi puissamment et aussi diversement marquées que celles de M. Gustave Charpentier et de M. Pierné, de M. Claude Debussy et de M. Vidal, pour ne citer que de récents exemples. Si l'on voulait être de bonne foi, et renoncer à de trop faciles et conventionnelles plaisanteries, il n'est peut-être pas un des motifs invoqués contre l'Académie de France à Rome, qui ne se puisse retourner pour elle.

***

Qu'il existe de légitimes sujets de crainte pour les peintres, les sculpteurs, les architectes, soumis à

l'étude exclusive et prolongée de l'art italien, nous n'avons pas qualité d'en discuter : mais la question ne se pose pas pour les musiciens.

On ne fait pas de musique à Rome, cela est trop exact. Pendant les deux ans qu'il passe à la Villa Médicis, le pensionnaire musicien ne pourra échanger avec qui que ce soit, hors un nombre infiniment restreint de ses camarades, un propos sensé touchant son art ; il n'entendra dans les théâtres que des exécutions inférieures d'un répertoire plus pauvre encore que celui de Paris ; les concerts symphoniques sont inconnus ; quant aux églises, à la Sixtine même, Berlioz nous a dit ce qu'il en faut penser ! et il ne fut pas le seul à constater que ce milieu anti-musical, l'absence de toute activité ambiante, et l'influence d'un air lourd et mou font qu'il est plus difficile de travailler là que partout ailleurs.

Pourquoi donc envoie-t-on des musiciens à Rome Justement peut-être parce qu'on n'y fait pas de musique.

Rome est une ville étrange : l'Italie n'en compte guère qui ne lui soient supérieures par leurs musées ou par leur position, par leur climat ou par leurs monuments ; il n'en est pas cependant dont le charme soit plus puissant sur qui y séjourne longtemps. Traditions superposées, souvenirs, poussière de ruines, poussière d'âmes peut-être, il flotte en son atmosphère quelque chose d'indéfinissable, un parfum moral insensible d'abord, qui devient irrésistiblement pénétrant : il faut être Italien pour n'y pas rêver des œuvres vastes et élevées. Rêver n'est pas réaliser, sans doute : mais l'heure où l'on nous y envoie est-elle celle de produire ? Le règlement de l'Académie, qui n'est point si sot qu'on pense, n'impose pour les deux ans passés à Rome que des travaux de moindre importance, réservant à l'époque du retour les ouvrages de longue haleine, et nous avons entendu Gounod dire à un lauréat prêt au départ :

« Vis à Rome comme l'enfant dans le ventre de sa mère ! »

Saisissante et juste image de ce que doit être cette existence pour ainsi dire passive, où ce qui sera peut-être un cerveau d'artiste, embryon informe encore, absorbe presque sans conscience le sang et la chair qui le feront fort pour la vie. C'est l'arrêt où l'âme prend son élan vers la production véritablement personnelle. Qu'importe que tous n'en sachent pas profiter ! Du moins leur aura-t-on montré la route sans ornières.

On objecte que plus logiquement cette éducation se ferait dans un pays nourri de musique, tel que l'Allemagne. C'est pourtant là que serait en plus grand péril l'individualité d'un jeune musicien. L'Allemagne vit encore hypnotisée par la foudroyante apparition de Richard Wagner : non seulement son œuvre y occupe partout une place prépondérante, mais encore tout est ramené à lui, tout est compris dans son esprit, jusqu'à la musique de ses prédécesseurs, que l'on exécute de façon à ce qu'ils ne semblent que ses précurseurs ; quant à ses successeurs, ils ne sont que ses plagiaires, moins *avancés* en cela que les pires réactionnaires.

Certes la compréhensive conscience, le sérieux profond, l'ardeur des musiciens allemands font qu'on ne saurait rapporter d'un voyage à Munich ou à Dresde (pour ne pas parler de Bayreuth !) que d'inoubliables et fécondes impressions : pour y résister pendant un séjour prolongé, il faudrait une personnalité de trempe peu commune. Puis, est-ce bien d'éducation *musicale* à proprement parler, qu'il s'agit ? Le jeune *prix de Rome* n'est-il pas censé déjà savoir de son art le peu qu'il en pourrait apprendre autrement que par expérience personnelle ? Et si peintres et sculpteurs ne peuvent consulter leurs auteurs que sur place, le musicien n'emporte-t-il pas partout avec lui une bibliothèque facilement plus complète et plus riche que les plus beaux musées ? A tels moments de la vie, il peut tirer plus de profit de la méditation silencieuse que des meilleures exécutions. A lire ses partitions pour lui-même au lieu de les entendre pour elles, dans cette atmosphère de beauté où meurt le souvenir des vains applaudissements, dans cette demeure splendide qui oublie d'être pratique, il gagnera d'y chercher quelque chose de plus haut que les secrets du métier, il n'en respirera que l'intime essence, il verra s'en dégager ce qui se dégage aussi des fresques du Vatican et des marbres du Capitole, des ruines du Palatin et de la campagne nue sous les joyaux de sa montagneuse ceinture, du grand ciel enfin, de ce ciel du Pincio, le plus orageux et le plus limpide, le plus vivant qui se puisse voir, près à toucher de la main, vaste jusqu'à la mer.

Chaque art possède ses beautés propres : il est une beauté première, aussi bien contenue dans la nature que dans l'œuvre des hommes, dans un opéra que dans une statue, qui est l'esprit de cette matière immobile, l'émanation d'elle qui parle à tous, et reste universellement comprise.

C'est une parcelle de cette âme des choses qu'un grand artiste entendit vibrer sur les pierres du Colisée par une nuit de lune pleine, et qui chante aujourd'hui, dans une immortelle phrase de *Faust*, tout ce que l'amour met d'auguste mystère, de solennelle mélancolie, aux abandons suprêmes. Le cerveau du musicien, impuissant à rendre l'impression reçue par l'exacte reproduction de quelque face de la réalité, la transforme d'une manière souvent étrange : il semble que du choc jaillisse comme l'étincelle dont se charge un accumulateur électrique, avant d'émettre ses puissants effluves.

Il n'est point de contrée, si banal que ce soit à dire, où l'on puisse, au même degré qu'en Italie, se pénétrer de ce fluide esthétique. Tout homme dont l'âme est possédée d'art, ne saurait y revenir sans avoir la sensation qu'il rentre dans sa véritable patrie. Elle n'est pas le pays d'une époque, d'un art ou d'un homme : sous tant de civilisations successives, elle fut le terroir universellement fertile, dont tous les fruits gardent la saveur : spontanément et simultanément les arts y sont nés du sol, de la lumière, de la physionomie des habitants, de l'air qu'ils respiraient : reflets changeants de la nature immuable. Un artiste peut assurément se trouver en plus complète harmonie avec tout autre coin de la terre ; c'est peut-être un tout autre art qui doit lui révéler sa propre personnalité ; mais à ne considérer que ce qui attire et retient d'une façon trop rapide, on est porté à perdre, dans la préoccupation du détail extérieur, la conscience des raisons profondes de cette sympathie : on incline au pastiche. En retrouvant au contraire le même sentiment exprimé par tant de moyens opposés, le même état d'âme en d'étrangers paysages, la même idée fécondée par des esprits différents entre eux et différents de soi, on naît au désir d'en chercher à son tour une expression nouvelle.

La vie active nous secoue de l'incessante trépidation des longs voyages, qui tantôt engourdit le cerveau de somnolence, et tantôt l'agite d'une excitation incohérente et fébrile : les arrêts sont trop rares et trop courts pour que l'esprit y recouvre sa clarté. Si ce rapide et superficiel aperçu des hommes et des choses peut suffire au peintre, au littérateur même, qui souvent borne sa création à l'enveloppe extérieure des êtres, nous avons aujourd'hui de la musique une conception plus profonde. Wagner est venu, qui a découvert ce qui était latent au fond de l'œuvre de quelques-uns de ses aînés ; il nous a fait clairement comprendre que la seule action *musicale* est tout intérieure. La musique, trop longtemps confinée dans le pittoresque, n'est, en réalité, apte à peindre qu'au moyen des plus puériles conventions : elle est le langage propre de l'être intime, l'écho direct de ses moindres émotions, et par là l'expression immédiate de la Beauté universelle et supérieure. Elle est le *rayon X* qui abolit les apparences, saisit et fixe l'image même de l'âme. Elle est le verbe que nous ne pouvons entendre qu'en nous, alors que toutes les autres paroles se sont tues. Dans l'isolement de tout, même de notre art, la vie romaine nous emplit du silence qu'il lui faut.

*
* *

Pourquoi l'on envoie les musiciens à Rome ? Je répondrais presque : Pourquoi n'y envoie-t-on pas que les seuls musiciens ?

Je ne sais, mais il me semble que si j'étais peintre ou sculpteur, ou surtout architecte, en arrivant à Rome après avoir vu Florence et Venise, je m'irais tout droit jeter aux eaux jaunes du Tibre : tant de chefs-d'œuvre accusent si nettement un si long arrêt de tout progrès dans les arts plastiques, que le sentiment s'impose de la vanité des modernes efforts. La musique au contraire est un art trop jeune pour qu'on ne puisse la supposer encore en pleine activité, et, avec quelque orgueil, espérer de contribuer un jour, pour si peu que ce soit, à son récent développement.

A mesure que tombe de nos épaules la chrysalide de l'adolescence, nous sentons que nous ne possédons pas encore toute notre âme en nous ; nous n'avons que vague conscience de sa voix qui nous appelle confusément : nous la cherchons au hasard, et tant que nous ne nous sommes pas *trouvés nous-mêmes*, notre œuvre n'est que tâtonnements d'aveugles. Les plus nombreux s'égarent au labyrinthe de la vie, sans savoir écouter l'énigmatique conductrice ; certains la frôlent par instants, et la reperdent trop tôt ; ceux qui marchent dans la bonne voie, y ont reconnu le frère mélancolique et vêtu de noir dont parle Musset...

Et c'est pour mettre leur main dans sa main qu'à une heure décisive de leur vie on envoie des musiciens à Rome.

[780.7] GASTON CARRAUD.

VARIÉTÉS

Les Mémoires de Thomas Platter, 1499-1582 (1).

Thomas Platter naquit en 1499, au village de Grenchen, vallée de Zermatt, dizain de Viège, dans le Valais, de paysans très pauvres. Les cloches, à l'heure de sa naissance, venant à sonner l'office, la famille et les voisins déclarent l'enfant marqué pour la prêtrise. Peu après, son père meurt ; il ne l'a pas connu. Sa mère alors se remarie ; ses frères et sœurs entrent en service ; lui, le dernier et tout petit, est recueilli par la tante Fransy, sœur de sa mère, qui le place, à six ans, chez un riche paysan du voisinage en qualité de pâtre.

Dur métier dans la haute montagne pour un enfant si jeune ! Quand Thomas ouvre, au matin,

1 *Vie de Thomas Platter*, 2e édition, traduite de l'allemand par Edouard Fick et publiée par M. Auguste Bernus, professeur d'histoire à la Faculté de Lausanne, successeur de MM. Bordier et Haag, dans la publication de la *France protestante* : Lausanne, Georges Bridel, éditeur ; Paris, Grassart, 2, rue de la Paix.

l'étable, les quatre-vingts chèvres confiées à ses soins le jettent à terre en se précipitant au dehors, et durant leur parcours, parmi les sentiers les plus abrupts, elles échappent sans cesse à sa surveillance. Il court de part en part pour les rassembler, se désole de son impuissance, pleure, crie. Heureusement des chevriers, ses aînés, lui viennent en aide, et les chèvres étant des évaporées, nullement méchantes, tout rentre bientôt dans l'ordre.

Il faut voir ces jeunes pâtres cheminer ensemble, le bissac au dos contenant du pain de seigle et du fromage pour toute nourriture! Aujourd'hui, ils s'assoient sur la plate-forme d'un rocher à pic, se mettent à jouer au palet, et, grâce à un faux mouvement, Thomas tombe dans le précipice. Retenu dans sa chute par l'arête d'un rocher, il parvient péniblement à remonter sur la plate-forme, au moment où ses compagnons, éperdus d'effroi, lèvent les mains au ciel en criant : Jésus! Jésus! Une chèvre s'était assommée à la même place quelques jours avant, mais les cloches n'avaient pas sonné à l'heure de sa naissance.

Une autre fois Thomas, poursuivant son troupeau, gravit la montagne à l'étourdie et se trouve tout d'un coup engagé dans la situation la plus effrayante, entre la roche à pic sur sa tête et un gouffre à ses pieds. Cramponné aux touffes d'herbe, l'orteil appuyé sur un petit buisson, des vautours affamés voletant sur sa tête, il ferme les yeux pour ne pas se voir rouler dans l'abîme, quand un de ses robustes compagnons survient tout d'un coup et parvient à le sauver.

« Les heureux jours et les gaies aventures ne m'ont point manqué alors, — nous dira-t-il plus tard... et pourtant toujours des bosses, des crevasses, des meurtrissures, souvent des chutes dangereuses; point de souliers ni de sabots; parfois une soif insupportable; pour toute nourriture, de la bouillie de farine de seigle, du fromage, du pain noir (1)... »

A neuf ou dix ans, la tante Fransy, qui ne cesse d'entendre tinter les cloches miraculeuses, reprend l'enfant et l'envoie à l'école pour y « apprendre les lettres » en vue de sa vocation future. Celui-ci, toutefois, au sortir du pâturage ayant peine à comprendre la grammaire, le maître, pour lui ouvrir l'esprit, « l'enlève de terre, en l'empoignant par les oreilles et le bat d'une si affreuse façon que les voisins demandent si on veut le faire mourir ».

La pauvre tante Fransy était donc en grande détresse, quand un cousin paternel de Thomas, Paulus Summermatter, arrivant des écoles d'Ulm et de Munich, et au moment d'y retourner, propose de l'emmener avec lui. L'offre est acceptée.

(1) Pages 15 et 16.

Existence singulière et bien caractéristique de l'époque que celle des écoliers errants, *scholastici vagantes*.

Au milieu de la barbarie du temps se manifeste un grand mouvement vers l'acquisition des connaissances. L'étude devient populaire, mais elle ne fait pas vivre; les écoliers pauvres doivent demander à la charité publique les moyens de s'y livrer. Situation épineuse, souvent équivoque. L'aumône, en effet, couverte par la religion, peut être une aide légitime et noble, mais seulement pour le petit nombre des courageux et des fiers qui s'en servent pour s'élever.

Pour les paresseux et les lâches qui s'en accommodent et s'y installent, elle devient vite avilissante, et c'est alors trop souvent le cas. Sous prétexte de rejoindre leurs écoles, ou de chercher des emplois de maîtres, les écoliers errants courent le pays, vivant de mendicité et de rapines. La préface des mémoires nous les montre organisés en groupes, chacun desquels est composé de vieux étudiants, en allemand « bacchants », et de tout jeunes, « schützen », correspondant aux « béjaunes » des universités françaises. Les béjaunes, placés sous l'autorité des bacchants, doivent mendier pour eux, les servir; et ceux-ci, par contre, les protéger, commencer leur enseignement. La première partie du programme s'accomplit seule. En réalité, les bacchants se contentent d'exploiter les béjaunes, d'exercer sur eux un pouvoir tyrannique et n'en prennent nul souci.

La nomenclature des métiers exercés par ces malheureux enfants, pour nourrir leurs maîtres, est curieuse. Les plus jeunes chantent dans la rue; d'autres vendent des balles enchantées, lèvent les sorts, conjurent les esprits, montrent des reliques, prédisent l'avenir, découvrent les trésors cachés, enseignent des prières pour faire sortir les âmes du purgatoire, donnent des recettes pour préserver les récoltes de la grêle et les bestiaux des épidémies; quelques-uns se prétendent descendants des druides, chassés de la Gaule par les armées romaines et repoussés au delà du Rhin. Ils ont pénétré, disent-ils, dans la montagne de Vénus pour y recevoir l'initiative magique des sciences occultes, et ils en portent le signe sur leurs épaules, sous la forme d'une résille de couleur jaune (1).

Tel est d'ailleurs le charme de cette vie vagabonde, qu'après l'avoir menée quelque temps on n'en peut supporter une autre. Offrez à un vieux bacchant les fonctions de sous-maître dans une école ou de vicaire dans une paroisse, il ne les accepte jamais pour longtemps. Vainement les conciles allemands et la magistrature essayent de réprimer par des décrets sévères les abus dérivant de ce train de vie; vaine-

(1) Préface, p. XLIV.

ment aussi, par des fondations pieuses, s'efforce-t-on d'alléger l'indigence qui y peut conduire, l'esprit de bohème l'emporte sur tout.

Voilà donc notre petit Thomas engagé en qualité de béjaune dans la troupe du bacchant Paulus, laquelle, formée à Zurich, se dirige bientôt vers l'Allemagne.

Rien de naïf et de jeune comme le récit de cette tournée. Ne connaissant du monde que le ciel, les montagnes et les chèvres, quand Thomas aperçoit, à la première étape, de l'autre côté du Grimsel, un poêle de faïence, il le prend pour un veau, dont les yeux sont figurés par deux briques rouges, et des oies qui le poursuivent en s'égosillant lui font l'effet d'une troupe de diables. Un fripon qui joue au sorcier lui offre six kreutzers s'il veut se laisser fouetter sur la peau nue. La faim le décide à accepter, et, la bastonnade accomplie, le bourreau emprunte à l'enfant, naïf et sans rancune, les six kreutzers qu'il ne reverra plus.

Arrivés en Misnie, ses maîtres lui assurent que l'usage, dans cette province, permet aux écoliers de voler les oies. Thomas en abat une à coups de pierres; on le poursuit. Il fuit dans les bois et rejoint à grand'peine la troupe, qui n'en prend d'ailleurs aucun souci.

« Pour sûr, — s'écrie-t-il devant cette mésaventure, — je ne me suis pas signé aujourd'hui. »

Au cours de la route, tantôt des brigands attaquent les voyageurs sauvés par leur dénûment, tantôt la population les repousse.

A Naumbourg, le magister fatigué de leur mendicité traîne les bacchants à l'école, leur enjoint d'y enseigner. Ils se défendent à coups de pierres, puis, la force publique mise en mouvement, se dérobent par la fuite.

A Dresde pourtant, ils consentent à remplir les fonctions de maîtres, s'établissent dans le bâtiment de l'école dont les salles sont tellement pleines de vermine, — nous dit Thomas, — « que nous entendions grouiller dans la paille qui forme la couche ».

Ils se dirigent ensuite vers Breslau. Voyage des plus durs, la faim les talonne. « Notre ordinaire se composait d'oignons crus avec du sel, des glands rôtis, des pommes et des poires sauvages. Nous dormions à la belle étoile. On ne voulait nous recevoir dans aucune maison, pas même à l'écurie, et on mettait souvent des chiens à nos trousses. »

La ville de Breslau est divisée en sept paroisses, dans chacune desquelles les béjaunes sont circonscrits pour l'exercice de la mendicicité à peu près comme les chiens dans les quartiers de Constantinople. Quand ils franchissent les limites de leurs paroisses respectives, les plus terribles mêlées s'ensuivent, — toujours comme pour les chiens, — car on les compte par centaines.

La troupe de Paulus fait dans cette ville un séjour assez long à l'école de Sainte-Élisabeth. Les béjaunes couchent sur le plancher de la salle, les bacchants dans les cellules. Durant les chaleurs de l'été, tous ensemble ramassent devant les maisons l'herbe dont on jonche le samedi la rue des Seigneurs, la portent dans les cimetières et passent la nuit dessus « comme des pourceaux sur leur fumier ».

Thomas est malade à plusieurs reprises. On le porte à l'hôpital des écoliers où il trouve un bon lit, mais « garni de poux gros comme des grains de chènevis ».

La vermine dévore à cette époque tous les écoliers, grands et petits, et la plus grande partie du bas peuple. « Souvent, continue Thomas, j'allais laver ma chemise au bord de l'Oder, je la suspendais ensuite à une branche et pendant qu'elle séchait je nettoyais mon habit; je creusais un trou, y jetais un monceau de vermine et plantais une croix dessus. »

Ils reprennent bientôt la route de Dresde, où ils arrivent à grand'peine, en volant des volailles et du poisson, car on les chasse de partout. Paulus dérobe un morceau de drap et charge Thomas d'aller quêter en demandant de quoi payer la façon de l'habit. Cette ruse lui réussit fort longtemps. Toutefois, un an plus tard, à Ulm, exhibant à nouveau le drap, « plusieurs s'écrient : Comment, par tous les saints, l'habit n'est pas encore fait! Que signifie cette polissonnerie? »

Quand les béjaunes chanceux apportent au logis quelque morceau de choix, les bacchants s'en emparent et le dévorent cyniquement à leur face sans leur en faire part; et malheur à eux s'ils détournent la moindre bribe du butin. Un compagnon de Thomas, coupable de ce crime, est jeté sur un lit, un coussin sur la figure pour étouffer ses cris, et battu quasi à rendre l'âme. Aussi Thomas, tremblant, rapporte-t-il sa prise scrupuleusement. « J'avais grand froid, nous dit-il, quand je rôdais jusqu'à minuit, chantant dans les ténèbres pour obtenir du pain, et parfois la faim me tourmentait tellement que je poursuivais les chiens pour leur arracher un os à ronger. A l'école, je cherchais les miettes tombées sur les fentes du plancher. » En revanche, dans les brasseries, on s'amuse à le gorger jusqu'à tomber à terre.

A Munich, une brave bouchère le prend en pitié, le nourrit et l'abrite; son bacchant le réclamant, il feint d'être malade, et la bouchère de le soigner; mais quand elle parle d'adoption, Paulus menace de l'assommer s'il ne rentre sous sa coupe. L'enfant, alors au désespoir, décide de s'enfuir. Craignant les poursuites, s'il se dirige vers la Suisse; il passe l'Isar, gravit une éminence, et, s'asseyant au sommet, la ville à ses pieds, se met à pleurer effrayé de la solitude, effrayé plus encore de la recherche, Paulus ayant promis de le couper en quatre s'il s'échappe jamais.

Un paysan ivre venant à passer le prend sur son char, lui donne à manger, le met sur la route de Salzbourg. Il couche dans un village, et le lendemain, sans souliers, sans barret, les chaussures et les vêtements déchirés, au milieu de la gelée blanche qui couvre la campagne, il prend le chemin de Passau. Arrivé aux portes de cette ville, on lui en refuse l'entrée. Il se tourne alors résolument vers la Suisse et, après maintes autres péripéties, y entre par Constance, puis se rend dans son village de Grenchen. La tante Fransy le reçoit très bien, mais sa mère lui réserve un accueil moins doux.

C'était, — nous dit-il, — une femme probe, franche et pieuse, au cœur viril et aux manières rudes. Veuve d'un troisième mari, pour élever ses derniers enfants, elle accomplit dans la campagne tous les travaux des hommes, fauche, laboure, bat le blé. Durant la dernière peste, elle avait mis elle-même trois de ses enfants en terre, les fossoyeurs coûtant trop cher.

Quand, après cinq ans d'absence, Thomas va lui rendre visite :

— Est-ce le diable qui t'amène scéant? s'écrie-t-elle.

— Hé non! ma mère, ce n'est pas le diable, mais bien mes jambes. Je ne compte pas d'ailleurs vous être à charge longtemps.

— Tu ne m'es pas à charge, mais je m'indigne de ta vie vagabonde; prends plutôt l'état de défunt ton père, car tu n'arriveras jamais à la prêtrise.

Thomas, les jours suivants, aidant à vendanger, mange tant de raisins qu'il est pris de coliques violentes et se roule à terre. La virago se plante devant lui et partant d'un éclat de rire : « Crève, puisque c'est ton plaisir; pourquoi es-tu si goinfre (1)? »

En Suisse, affranchi du bacchant, mais sans profession régulière, Thomas continue de vivre au hasard, rêvant toujours de la prêtrise. Il fait alors pour s'instruire d'héroïques efforts. Quelques heures de travail manuel suffisent à lui assurer une nourriture et un abri misérables; le reste du temps se passe à étudier.

A Schletsdadt, le maître d'école Sapidus consent à le recevoir gratuitement. Ne sachant point encore lire à dix-huit ans sonnés, il prend place au milieu des petits enfants, paraissant, nous dit-il, « une poule parmi ses poussins » ou « un béjaune mal léché », comme l'appelle son maître en l'inscrivant sous le nom de Thomas *Platerus*, car la dignité de l'enseignement ordonne de latiniser les *barbara nomina* des élèves (2).

De Schletsdadt il va à Soleure puis revient à Grenchen où un prêtre lui apprend enfin à lire. Il communique aussitôt sa nouvelle connaissance à un de ses cousins. C'est un commencement. Nous le retrouvons peu après à Zurich, à l'école du Frauenmünster, dirigée par maître Wolffgang, sorte de géant, surnommé Grand Diable, lequel n'a cure de son métier. Il quitte d'ailleurs bientôt la place et les écoliers attendent d'Einsiedlen, avec anxiété, un nouveau maître, Myconius, qui passe pour savant, consciencieux et sévère. Thomas s'arrange un siège tout proche de la chaire en se disant :

« Dans ce coin tu vas étudier ou mourir. »

Le maître s'installe, regarde alentour et dit :

— Voilà une belle salle, mais les écoliers me semblent des ignares; enfin nous verrons, je ne leur demande que de la bonne volonté (1).

De la bonne volonté, Thomas en est pétri; malgré sa vie errante, il a gardé toute la vigueur et l'ouverture des facultés premières, et il possède en plus le zèle et la volonté de l'homme fait. Rien ne le rebute, rien ne le ralentit.

Les langues anciennes, le latin, le grec, l'hébreu, sont alors la base de toutes les connaissances.

Quand il s'agit de décliner les noms et de conjuguer les verbes, sa chemise est « trempée de sueur, et la pâleur couvre son visage », bien que le maître ne l'ait jamais frappé qu'une seule fois, à la joue, du revers de la main. Aussi ses progrès sont rapides. Myconius le distingue, et bientôt s'y attache. Souvent il l'emmène dans sa maison, lui donne à manger, et s'amuse à lui faire raconter ses aventures d'Allemagne. Enfin il se décide à le prendre sous son toit, à la charge de conduire ses *discipuli* à vêpres, à matines et à la messe.

A dater de ce jour, le lien entre eux se resserrera de plus en plus. Thomas a trouvé une famille en Myconius et en sa femme, et il sera pour eux un fils. Plus tard, sur leur conseil, il épousera leur jeune servante, traitée en parente et amie, selon les mœurs patriarcales du temps.

La Suisse est alors violemment agitée par la réforme, les cantons divisés et en lutte. Myconius, ami de Swingle, est entré en plein dans le mouvement; Thomas renonce à la prêtrise pour l'y suivre avec ardeur. Jeune et courageux, il accomplit à plusieurs reprises, au péril de sa vie, des messages entre les réformés, particulièrement près de Swingle qui l'a en grande estime. Cette vie dispersée, toutefois, le laisse pauvre. Époux et père, nous le voyons alors tour à tour, pour soutenir les siens, s'engager comme domestique chez un médecin qui a promis de lui enseigner son art, exercer le métier de cordier et celui de typographe. Ayant amassé quelque argent, il es-

(1) Pages 79-80.
(2) Page 77.

(1) Page 82.

saie même de fonder une imprimerie où disparaîtront ses épargnes. Entre temps, il continue de consacrer à l'étude toutes ses heures de loisir au milieu de la plus dure existence.

A Bâle, chez Stœhelin, le maître cordier « le plus brutal des bords du Rhin », il a grand froid, la nourriture est mauvaise et insuffisante, et le « patron, ladre comme un Souabe, achète du fromage puant et immangeable que la bourgeoise, en se bouchant le nez, lui ordonne de jeter loin, dès que son mari a tourné les talons ». Là, tout en apprenant son métier, il passe sur ses livres une partie de la nuit, et les jours de fête les emporte dans la campagne où il va s'installer en quelque masure, jusqu'au moment où le gardien des portes fait entendre son cri. Son ami, le typographe, Cratander, ayant imprimé un Plaute, lui fait cadeau d'un exemplaire in-8° en feuilles. « Je prenais chaque feuille, nous dit-il, je la fixais à une fourchette fichée dans le chanvre, et je lisais ainsi tout en travaillant. Le maître survenait-il, je cachais vivement la feuille sous le chanvre. Un jour, il me surprend, entre en fureur et s'écrie :

« — Que la fièvre quarte te serre, maudit moinillon ! Sois à ton ouvrage ou décampe ! N'est-ce pas assez que je te permette d'étudier la nuit et les jours de fête sans que tu lises encore pendant les heures de travail (1). »

Thomas entre en relations, à Bâle, avec plusieurs *studiosi* qui s'arrêtaient, en passant devant la boutique. Ceux-ci lui proposent de le conduire chez leur maître *Erasmus Roterodamus*, lequel le recommandera à un *Episcopus* ou autre personnage. Mais il préfère l'indépendance de ses rudes travaux à la demi-domesticité qu'il trouverait ailleurs. Le maître cordier, d'ailleurs, finit par s'adoucir, car il lui accorde une heure par jour pour donner des leçons d'hébreu au docteur Oporinus qui les lui a demandées avec instance. Thomas, insuffisamment encore maître de la langue, met quelque scrupule à accepter la tâche. Se disant toutefois que la meilleure manière d'apprendre est encore d'enseigner, il finit par consentir, et se rend dans la classe en tablier de travail, comptant y trouver le seul Oporinus. Dix-huit savants l'y attendent. A cette vue, il veut fuir. On le retient de force. Le cours commence ; il continuera à merveille.

Parmi les élèves, le plus surpris de son costume est un Français, envoyé de la reine de Navarre, « vêtu magnifiquement, coiffé d'un barret brodé d'or et suivi d'un serviteur portant son manteau ». Ravi bientôt de son enseignement il lui propose de l'emmener chez sa maîtresse où il sera bien traité et bien rétribué. Le maître refuse (2).

(1) Page 112.
(2) Pages 110-116.

Thomas erre encore quelque temps et finit par se fixer à Bâle, où il trouve d'abord un modeste emploi dans les rangs secondaires de l'enseignement. Sa réputation s'étend ; il monte peu à peu et arrive à la maîtrise de l'école de la cathédrale, la première de la ville. Il garda ce poste durant trente-quatre ans, non sans nombreux démêlés avec l'Université de Bâle, les universités n'étant point alors lieux de concorde et de paix.

En 1578, mis à la retraite, sans l'avoir demandé, avec une pension viagère, il se retire dans sa campagne de Gundeldingen près de Bâle où il meurt au bout de quatre années, à la suite d'une chute, âgé de quatre-vingt-trois ans. C'est à son fils aîné, médecin en renom, qu'il dédie ses mémoires (1).

« Malgré des commencements bien rudes et une vie semée de périls, dit-il en les terminant, ma femme et moi, n'ayant rien reçu de nos parents, mais travaillant fermement tous deux, l'Éternel a béni notre labeur. Je possède aujourd'hui quatre immeubles dans la bonne ville de Bâle, un ménage respectable, plus un fonds de terre avec logement et dépendances, sans compter la maison près de l'abattoir. Et en arrivant à Bâle, je ne savais où trouver une cabane ! Malgré l'obscurité de ma naissance, j'ai eu l'honneur de diriger la plus importante école de cette ville tant renommée ; j'ai instruit les enfants de maintes respectables familles ; nombre de mes élèves sont devenus de savants *doctores*, des magistrats siégeant dans les tribunaux et les conseils, des hommes de noblesse régissant terres et gens. Zurich, Berne et Sion m'ont donné le vin d'honneur ; d'autres cités m'ont fait exprimer leur estime ; Strasbourg m'a envoyé une députation de onze *doctores* pour l'avoir aidée dans le commencement de ses *studia*... Parlerai-je de toi, cher Félix, de la prospérité et de l'estime dont tu jouis ?... Garde-toi d'attribuer ton bonheur à ton mérite, mais rends à Dieu louange et gloire, ta vie durant, afin de gagner la vie éternelle. »

Il nous reste maintenant à remercier M. Bernus pour la publication de ces curieux mémoires, qui nous font entrer d'une manière si originale et souvent si piquante dans les mœurs des maîtres et des écoliers du temps. Le public les lira avec un vif intérêt et les érudits seront heureux de trouver, jointes au texte, les notes les plus savantes.

C. Coignet.

1 En 1892 la Société des bibliophiles de Montpellier a publié les *Notes de voyage* de Félix et Thomas Platter, fils de ce Thomas Platter dont les *Mémoires* sont ici résumés. Sur ces *Notes* voyez l'étude de M. Lanson, parue dans la *Revue* du 19 novembre 1892.

L'ÉVOLUTION SOCIALE

D'APRÈS BENJAMIN KIDD

C'est un livre intéressant que l'*Évolution sociale* de Benjamin Kidd; surtout c'est un état d'esprit intéressant.

Figurez-vous un Français de 1848, adorateur de la Révolution française en général et « en bloc »; profondément pénétré de l'idée du progrès et de cette conviction que le progrès ne cesse point et est absolument indéfini; démocrate convaincu, et voyant dans la démocratie une vertu spéciale, qui lui est propre et qui n'appartient qu'à elle; point socialiste; mais socialiste tout de même, et, s'il repousse les conclusions du socialisme, en estimant singulièrement l'esprit et en chérissant les principes; catholique, du reste, et surtout profondément chrétien, et voyant bien que les prêtres bénissant les arbres de la liberté ce n'est pas seulement un tableau de Greuze, mais le commencement d'une ère nouvelle pour l'humanité; quelque chose enfin comme un Quinet qui serait plus catholique que protestant, ou comme un Laurent de l'Ardèche qui serait intelligent; figurez-vous cet homme, qui a existé en France à huit cent mille exemplaires, et que j'ai parfaitement connu dans ma jeunesse, sans compter que je le connais encore, à un tirage moindre; et vous n'êtes pas loin, mais vraiment pas loin du tout, de connaître M. Benjamin Kidd, qui est un Anglais de 1896.

M. Kidd est démocrate, demi-socialiste, révolution française, progressiste, suffrage universel, chrétien, et, quelle que soit sa confession, intellectuellement beaucoup plus près du catholicisme que du protestantisme. C'est étonnant comme il me rajeunit. Il m'ôte juste quarante-huit ans. Je renais à le lire.

Seulement il rajeunit aussi toutes ces vieilles idées. D'abord il les pense en anglais, ce qui fait déjà une très notable différence. Ensuite il est très savant, et c'est avec une foule de lectures nouvelles et de réflexions récentes sur ces lectures nouvelles qu'il appuie, qu'il étaie, qu'il soutient, et aussi qu'il nourrit, enrichit et féconde toutes ces idées anciennes. Enfin il est évolutionniste, et le *Credo* de 1848 présenté au monde par un évolutionniste et un darwinien, voilà l'originalité de ce livre; ce qui fait, comme je le disais en commençant, que le livre est aussi intéressant que l'état d'esprit.

M. Kidd croit au progrès indéfini. C'est là son point de départ. Seulement, voyez déjà les différences : le Français de 1848 croyait au progrès parce qu'il y croyait. « Sur quoi le crois-tu? — Je le crois sur ce que je le crois. » Ou il y croyait parce que Condorcet l'avait dit. *Dixit*. Autorité. Révélation. Le progrès pour l'homme de 1848 était une religion.

Et puis le progrès, pour l'homme de 1848, était indéfini plutôt dans le futur que dans le passé. Ce n'était pas très net, je crois, dans son esprit; mais cependant le fond de sa pensée était bien à peu près que le progrès avait commencé en 1789 et ne s'arrêterait plus. M. Kidd, lui, croit qu'il a commencé au commencement et qu'il ne finira qu'à la fin.

Et de plus il se l'explique, et nous l'explique. Il en montre les conditions. Il prouve qu'il est nécessaire précisément parce qu'il n'est pas volontaire et parce que les hommes sont forcés non de le faire, mais de le subir. « Le progrès est le produit des conditions mêmes de l'existence de l'homme. » Il est le produit de la « sélection ». Si l'homme a passé de l'état bestial à l'état social, par exemple, ce n'est point du tout qu'il l'ait désiré, comme le croyait Rousseau, c'est qu'il a dû y passer ou mourir. Le premier groupe humain qui, placé dans certaines circonstances favorables, *s'est trouvé socialisé*, sans le vouloir, a tout de suite acquis une si énorme supériorité sur tous les autres hommes, que ceux-ci, ou en ont fait autant, ou sont morts. — Et l'un *et* l'autre a eu lieu. Les uns sont morts, les autres se sont groupés en société pour pouvoir résister au premier groupe socialisé et ne pas mourir. Et le premier pas dans le progrès était fait.

C'est l'histoire que contait si joliment Renan, à table, *sub rosa, juxta rosas*. — Ah! le bon temps! J'entends encore sa voix, je vois son geste et son sourire. Quel bon 48 il était, celui-là! — « L'invention sociale, mes enfants? Il n'y a pas eu d'invention sociale. Il y a eu une réussite, un hasard heureux, un germe parmi des millions de germes, qui, seul, a levé... L'invention sociale? Voici, probablement; ce n'est pas sûr, parce que c'est très ancien. Moi-même je n'y étais pas. Enfin voici, peut-être. Des milliers d'anthropoïdes vivaient dans les bois. Ils vivaient... mal. Ils se reproduisaient, Dieu sait comme. Un enfant sur mille se sauvait, parce que les mères défendaient bien leurs petits; mais les pères ne se doutaient même pas de l'existence de leur géniture. Un jour un mâle, qui, par exception, avait été fidèle... pourquoi? peut-être une jambe cassée qui l'avait retenu, grand enfant, près de sa compagne... un mâle donc, sa compagne étant en mal d'enfantement, eut une petite inspiration de sensibilité. Il se planta à l'entrée de sa caverne, déracina un sapin, s'appuya ferme dessus, et dit : « Personne n'entrera! »... Il ne se doutait pas de ce qu'il avait fait. Il avait créé la famille, la société, la civilisation, l'histoire, l'humanité, et Dieu aussi, peut-être. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons pensé vient de lui... C'était un bon chimpanzé... » — Et il riait doucement, ses bonnes épaules remontant légèrement, et ses joues se gonflant un peu. C'était

ainsi qu'à ses moments de loisir il enseignait la sociologie.

C'est la vraie. Le premier progrès a été cela. Une famille vivant en famille. De ce fait seul, elle a été la reine de ce canton-là; et tout autour, pour ne pas mourir, les autres en ont fait autant. Et quelques autres ont imaginé, pressés par la même nécessité, de vivre en tribu, et non plus seulement, en famille. Ainsi de suite. Et chaque fois qu'un progrès : faire du feu, semer du blé, forger, avait été réalisé quelque part, la même nécessité s'imposait. Faire comme ceux qui avaient inventé quelque chose, ou mourir. Toujours progresser ou mourir. L'humanité est poussée dans le progrès par l'imminence de la mort. Ce n'est jamais parce qu'elle le veut qu'elle progresse; car progresser c'est travailler, et elle est paresseuse; c'est sous la pression d'une contrainte toujours extérieure qu'elle va de l'avant. L'humanité c'est un homme condamné aux travaux forcés sous peine de mort. Voilà pourquoi le progrès est indéfini.

Et, de plus, il est de plus en plus précipité. Naturellement. A mesure que le progrès établit des communications plus faciles de peuple à peuple, supprime les distances, rapproche les peuples, les met de plein contact les uns contre les autres, c'est instantanément, pour ne pas périr, que tout peuple doit adopter le progrès fait par un seul, ou en réaliser un pour compenser les progrès faits par les autres, ou les devancer. Course au clocher. Ça commence, depuis un siècle environ, à aller terriblement vite.

Est-ce tout? Non. Cette lutte que la nécessité du progrès impose et rend de plus en plus vive et de plus en plus haletante, elle avait lieu autrefois entre peuples; elle tend maintenant à avoir lieu entre individus. Par la seule facilité des communications les frontières se relâchent. La lutte entre peuples est encore la plus vive; mais la lutte entre les individus, qui peut-être sera la seule un jour, commence à devenir violente elle-même. Par-dessus les frontières, sous forme de lutte commerciale, de lutte industrielle, de lutte d'inventions et de procédés, les individus se battent personnellement les uns contre les autres; et, non seulement, pour ne pas périr, les peuples doivent progresser sans cesse, mais les individus, pour ne pas périr, doivent s'agrandir, se fortifier, se grossir, se tendre, tirer d'eux tout ce qu'ils contiennent et même plus, d'un effort toujours plus grand et d'une ingéniosité toujours plus aiguë. — Le voilà, le progrès universel, le voilà bien.

Et est-ce que c'est raisonnable de se donner des tours de reins pareils? « Est-ce la peine de se donner tant de peine? » (Ne dites pas que voilà du style négligé : c'est du Bossuet.) Non! sans doute, ce n'est pas raisonnable; mais — nous voilà au point intéressant — ce n'est pas du tout la raison qui mène le monde. Il y a ici une antinomie, une bien jolie antinomie, une antinomie exquise, que M. Kidd n'est pas à découvrir, mais qu'il a exposée avec beaucoup de clarté, de précision et de force.

D'une part l'homme est soumis aux conditions d'existence de tous les autres êtres : pour lui comme pour les autres la persistance de l'espèce n'est possible que si son espèce refoule les autres, que s'il se reproduit constamment en nombre supérieur à celui qui lui procurerait une nourriture facile; que s'il mène une vie de compétition incessante avec ses semblables, lutte qui implique insuccès pour le plus grand nombre d'individus, souffrance à peu près pour tous; en un mot il vit sous cette loi naturelle commune qui sacrifie l'individu à la race.

Et d'autre part il est raisonnable; c'est-à-dire qu'il sait ce qu'il fait et se rend compte de cette loi naturelle que les autres êtres subissent sans la comprendre. Par conséquent il a continuellement le désir de s'y soustraire. — Évidemment! Du moment qu'il est raisonnable c'est-à-dire clairvoyant, chaque individu sent qu'il est dupe et voudrait ne pas l'être; chaque individu sent que la loi de sélection le sacrifie au profit de l'avenir, et contre ce sacrifice il est naturellement tenté de regimber. Il sent les intérêts de l'organisme social contraires aux intérêts individuels, et il trouve parfaitement déraisonnable de résoudre cette contradiction par l'immolation de soi. L'animal proprement dit est un guillotiné par contrainte au profit de son espèce, l'animal raisonnable ne peut être guillotiné au profit de son espèce que par persuasion.

Qui le persuadera?

Oui, qui le persuadera? Une raison supérieure à l'étroite et égoïste raison individuelle? Une raison lui faisant comprendre les intérêts à venir de la race dont il est? Sans doute; mais qui ne voit combien cette raison, encore qu'il ne faille pas dire qu'elle n'existe pas, est faible et de faible effet? Quel est l'homme (à coup sûr ce n'est pas moi en ce moment-ci) qui mettra une pelletée de moins de charbon de terre dans sa grille en songeant que dans deux cents ans le charbon de terre commencera à manquer dans la planète? Non, la raison, même raffinée, ne suffit pas à persuader à l'individu de se guillotiner. — Qui le persuadera?

L'instinct? C'est l'instinct qui contraint les animaux à ce genre de sacrifice. N'en serait-il pas ainsi de l'homme? C'est tout à fait mon avis, et, par un détour, je crois que j'y reviendrai tout à l'heure. Mais sentez-vous en vous l'instinct? Ne vous semble-t-il pas que tout en vous, mettons presque tout, est calculé à chaque minute, soit formellement, soit inconsciemment, par suite de l'habitude, au mieux et au plus près de votre intérêt personnel? Il est bien difficile

de dire que c'est l'instinct qui mène l'humanité. Il mène l'infantilité, et encore c'est merveilleux comme l'enfant raisonne, et calcule, et est avisé. Non, ce n'est pas précisément l'instinct qui persuade à l'individu le sacrifice. Qui le persuadera? Qui jusqu'à présent l'a persuadé?

La religion.

La religion est la force secrète qui persuade à l'individu le sacrifice en vue des autres. La religion est la puissance étrange qui persuade à l'homme *de se combattre*, en vue d'une fin qui le dépasse, et contre toute raison. La religion est la puissance singulière qui persuade à l'homme d'agir contrairement à ce que sa raison lui persuade.

Pourquoi toutes les religions, même les plus élémentaires, ont-elles toujours méprisé la vie, j'entends la vie individuelle, et condamné le désir de vivre? Parce que la société a besoin que l'individu méprise sa vie et son vouloir-être.

Pourquoi toutes les religions, même les plus fausses, — et il n'y en a pas de fausses, il n'y en a que de plus ou moins vraies, — ont-elles toujours eu certaines tendances, plus ou moins fortes, il est vrai, mais certaines tendances néanmoins, à l'ascétisme? Parce que l'ascète est un homme qui se combat, sans savoir pourquoi, quelquefois; mais encore apprendre à se combattre est un apprentissage de sacrifice.

Pourquoi toutes les religions ont-elles été plus ou moins en lutte avec la raison? Parce que la raison est essentiellement individuelle, quoi qu'en ait dit Victor Cousin, et individualiste, et apprend à l'homme à être avisé et à n'être pas dupe, ce qui est le contraire de l'intérêt de la société.

Pourquoi toutes les religions ont-elles été toujours hostiles à la raison et surtout au raisonnement? Parce que l'homme qui raisonne n'obéit plus à l'instinct vaguement et puissamment altruiste dont la société à besoin pour vivre, et que l'homme qui se jette à l'eau pour sauver son semblable, s'il raisonne, ne s'y jettera aucunement.

Et, d'autre part, pourquoi tous les sentiments désintéressés prennent-ils aux yeux des hommes, tout de suite, un aspect et un caractère religieux? Pourquoi dit-on la piété filiale et la piété paternelle? Pourquoi la fraternité est-elle une espèce de religion? Pourquoi le patriotisme a-t-il un caractère religieux si manifeste que chez les anciens il se confondait avec la religion même, et, chez certains d'entre les modernes, la remplace? Parce que tout ce qui est désintéressé a l'air d'une religion, et en vérité en est une, dérivant du même principe. Si la fraternité est une religion, c'est que la religion est une fraternité.

Et enfin, pour effacer un peu ce qu'il y avait d'excessif dans ce que je disais tout à l'heure de la raison, et pour lui donner son véritable sens, *la raison elle-même à une certaine hauteur prend l'aspect d'une religion*. Mais quand cela? quand elle affirme qu'il y a certaines choses qu'il ne faut pas raisonner, à savoir le devoir, le dévouement, le sacrifice; que ces certaines choses il faut les faire, n'eût-on aucun intérêt, même éloigné, à les faire, et pour leur seule excellence, par « amour pur » d'elles; et c'est le point où Kant rejoint Fénelon.

Mais, remarquez, à cette hauteur, la raison n'est plus la raison, puisque c'est une raison qui ne donne plus ses raisons. C'est une affirmation sublime, c'est une exaltation suprême; c'est une religion. Pas autre chose. Religion sous ses différentes formes, voilà décidément ce qui persuade à l'homme d'agir irrationnellement pour le bien commun.

Et qu'est-ce à dire en dernière analyse? Que la religion est l'*instinct humain*. Ce qui pousse les animaux à agir dans l'intérêt de l'espèce contre leur intérêt personnel, c'est l'instinct; ce qui pousse l'homme à agir dans l'intérêt de sa race contre son intérêt individuel est un instinct aussi; mais c'est un instinct très brillant, mêlé d'exaltation, d'imagination et de sensibilité, qui s'appelle la religion. Elle n'en est pas moins instinctive, profonde, directe, *imprémédidée*, indiscutable et ne se laissant pas discuter, force intime, mêlée aux racines mêmes de l'être. Oui, l'instinct humain, c'est le sentiment religieux.

Ou plutôt — et c'est là décidément que j'en comptais venir — il y a un instinct humain qui maintient la race aux dépens de l'individu, comme l'instinct formical maintient la fourmilière aux dépens des fourmis, et cet instinct prend différentes formes; piété familiale, patriotisme, *loyalisme*, religion; et de ces différentes formes la religion est la plus forte, la plus féconde, la plus formidable, la plus invincible, la plus semblable *à un instinct animal qui aurait de l'imagination*.

Et voilà pourquoi la religion, si elle n'est pas l'instinct humain lui-même, est ce qui, à considérer l'humanité tout le long de son histoire, se confond le plus souvent et le plus avec lui.

Voilà les idées — à peu près, car j'y ai mis du mien, comme il arrive toujours — que développe M. Kidd au cours de son intéressant volume. Ai-je besoin de dire, après cela, quelles sont les tendances de ses conclusions? Il souhaite et espère une démocratie égalitaire, pénétrée d'« esprit socialiste », c'est-à-dire de charité et de pitié, sans être socialiste par bouleversement et violences, pénétrée surtout d'esprit chrétien et de sentiment religieux; et, considérant avec raison que le monde n'a jamais connu la démocratie, et que la démocratie moderne est une chose absolument nouvelle, il juge que le moment actuel est le plus grand moment de l'histoire de l'humanité

et le prélude d'une ère qui ne peut être que magnifique.

Elles sont vagues, ces conclusions : et je préviens le lecteur que c'est beaucoup plus dans son introduction (*Aperçu général*) qu'il faudrait peut-être chercher les véritables, sinon conclusions, du moins vues générales de M. Kidd sur l'avenir. Mais encore, qu'importe ? Le livre fait beaucoup penser. C'est donc toujours en Angleterre qu'on apprend à penser, comme du temps de Voltaire ? La vérité n'empêche pas absolument ma courtoisie de le dire ; car il ne laisse pas d'y avoir du vrai.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

RENAISSANCE : *la Figurante*, comédie en trois actes, de M. François de Curel (*suite et fin*).

Je vous ai montré de mon mieux, la semaine dernière, que la donnée de la *Figurante*, si « particulière » qu'elle pût être, n'avait rien qui offensât la vérité ni la vraisemblance. Et, en contant ces trois actes, j'espère vous avoir convaincu que, en tant que pièce, l'œuvre nouvelle de M. de Curel se développe comme il convient, et nous expose, sinon toutes les phases, au moins les principales étapes de la lutte engagée au premier acte entre Hélène et Françoise. Il me reste maintenant à vous montrer que, si les actions des personnages sont bien « dans la pièce », les sentiments dont elles découlent sont bien d'accord avec la donnée.

Prenons Françoise.

Vous vous rappelez ce qu'elle est (au risque d'être un peu moins clair, je me permets de vous renvoyer à mon précédent article, sans quoi la place me manquerait). Elle a épousé Henri de Renneval aux conditions que vous savez. Trois mois se sont écoulés, et au second acte nous retrouvons les « époux » à peu près au point où ils en étaient au premier : les clauses en marge du contrat ont été observées, Françoise n'est que de nom la femme d'Henri. Là-dessus, on se récrie : « Cela est-il possible ?... Françoise adore Henri ; Henri commence à aimer sa femme, et depuis trois mois ils vivent côte à côte sans s'être rejoints ?... » Tout à l'heure, on reprochait à Françoise de n'être pas fière ; voici maintenant qu'on la trouve bien froide. Est-elle si froide ? Écoutez-la parler à son oncle ; sous l'apparente indignation avec laquelle elle rapporte les « brutalités » d'Henri, comme on sent la joie d'être désirée, le frémissement de la possession et de l'abandon prochains ! Moineville ne s'y trompe pas ; il lit clairement en elle, et ce qu'il y découvre, c'est un élan de tout l'être vers l'homme qu'elle aime. Voyez-la maintenant dans les bras d'Henri, tout émue, presque pamée et pouvant à peine se défendre. Si c'est là une femme froide, en vérité nos confrères sont bien difficiles !

Si elle aime, si elle n'est pas froide, pourquoi s'être refusée ? En se donnant ne sera-t-elle pas plus forte encore, plus assurée d'Henri ? — C'est que la fierté lui est venue, cette fierté qu'on lui reprochait naguère de ne pas avoir. Contradiction ? Non pas ; mais, au contraire, observation excellente, et développement naturel de sa nature.

Elle avait épousé Henri en dépit de conditions outrageantes, parce qu'elle l'aimait, parce que le bonheur de vivre auprès de lui comme une sœur lui paraissait dépasser même les rêves qu'elle pouvait faire. Aujourd'hui, elle est Mme de Renneval ; elle a soutenu Henri, l'a conseillé, lui a été utile, elle l'a mené au succès, et, ce faisant, elle a pris conscience de sa propre valeur. Elle sait, maintenant, quel rôle capital elle joue dans la vie d'Henri ; elle sait qu'il a besoin d'elle. En « abusera » -t-elle ? Non certes ; seulement, c'est une force de plus qui lui vient : elle en usera. Jadis, elle eût peut-être consenti au partage ; aujourd'hui, elle n'en veut pas. Encore une fois, il n'y a là aucune trace de contradiction. S'il est une vérité élémentaire, c'est qu'on ne s'habitue à rien aussi vite qu'au bonheur : ce qui suffisait, ce qui eût suffi à Françoise il y a trois mois, ne lui suffit plus aujourd'hui. Et, de même, il n'y a pas contradiction en ceci qu'elle se refuse alors qu'elle aime... Il ne faudrait pas, par besoin de logique, exiger des personnages tout d'une pièce. L'amour n'est pas seulement le mal frénétique et sacré ; il peut être un sentiment complexe : il peut être un sentiment « raisonné », surtout quand il s'agit du bonheur de toute une vie. J'ajoute que la « complexité » du caractère de Françoise me semble très modérée. Plus sûre de soi, elle met sa conquête à plus haut prix. Et rappelez-vous qu'à ce moment même, l'insistance d'Henri touche à l'extrême. Indispensable comme associée, Françoise sent qu'elle va devenir indispensable comme femme. Elle en profite. Cela ne prouve pas du tout qu'elle n'aime pas Henri ou qu'elle l'aime peu. Cela prouve que Françoise est une femme de tête en même temps qu'une amoureuse ; — et c'est précisément ainsi que M. de Curel nous l'a présentée au premier acte.

En vérité la « prudence » de Françoise ne dépasse pas les limites de la prudence la plus naturelle. Que veut-elle ? qu'Henri rompe avec Hélène. Quelle est la femme qui ne le voudrait pas, le pouvant, étant presque assurée du succès, et quand, en conquérant

son propre bonheur, elle trouve en outre le moyen de se venger d'une rivale qu'elle déteste? « Quitte cette vilaine femme, et je suis à toi! » C'est là le « cri du cœur » de Françoise. En est-il de plus naturel? c'est le résumé de toutes ses pensées; leur origine, comme leur développement, me semble d'une vérité incontestable. Écoutez la pièce sans parti pris, surtout en oubliant cette « rigidité » que nous sommes habitués à demander aux personnages de théâtre, et rien ne subsistera de ce qu'on a appelé la bizarrerie de la *Figurante*.

Hélène paraît. Que la lutte entre les deux femmes est hardiment et franchement exposée! C'est d'abord des railleries mordantes de Françoise à l'adresse d'Hélène, la nouvelle qu'Henri, — en faisant juste le contraire de ce que lui conseillait Hélène, — est arrivé au ministère, et le : « Vous retardez ma tante », d'une ironie si cruelle. Peu à peu, la scène s'anime, s'élève. Françoise commence par défendre sa maison contre les entreprises de sa rivale. Puis elle en vient, naturellement, à défendre Henri lui-même. Il est son mari, elle l'aime, elle prétend le garder. Et ce qu'il y a de tout à fait remarquable ici, c'est que les personnages peuvent dire et disent tout ce qu'ils pensent. Ce sujet si difficile, si scabreux, ils le traitent avec une sincérité singulière, grâce à la situation si fortement posée par M. de Curel au premier acte. Et vous vous rappelez comment finit la scène. Outrée de voir qu'Henri hésite entre Hélène et elle, qu'il n'ose pas, du moins, rompre ouvertement avec Hélène, Françoise s'enfuit... — Je ne crois pas avoir ici à insister sur les sentiments de Françoise. Ils sont d'une vérité si évidente que toute analyse « supplémentaire » serait superflue.

Françoise est partie. Où se réfugiera-t-elle? chez son seul parent, son oncle, son tuteur, chez M. de Moineville. « Elle y retrouvera Hélène, mais peu lui importe », disait l'autre jour M. Sarcey. Il lui importe beaucoup, au contraire. Il n'est pas téméraire de penser que Françoise a plus de rancune encore contre Hélène que contre Henri. Elle sent bien qu'elles ne pourront vivre toutes deux sous le même toit. Si Hélène reste près d'Henri, c'est le scandale, et c'est une sorte de vengeance suprême et contre Hélène et contre Henri. Si Hélène quitte Henri, il ne pourra pas ne plus rappeler Françoise... Je ne voudrais pas ici prêter à Françoise plus d' « habileté » encore que ne lui en a donné M. de Curel. Mais n'est-il pas probable qu'il entre un peu de ce que je viens de dire dans la résolution de la Figurante?

Au moins reconnaîtra-t-on en cela, comme on l'a reconnu en ce qui précède, la suite logique et naturelle du caractère de Françoise. Encore une fois, y voyez-vous quelque chose, — la situation posée, — d'offensant pour la logique et le bon sens?

Il n'est pas nécessaire d'insister aussi longuement sur le caractère d'Hélène. Je vous ai expliqué la semaine dernière en quoi le mariage d'Henri était, malgré les apparences, la seule chance qui lui restât. Au second acte, elle lutte pour son amour, et ses sentiments comme ses actions ne s'expliquent que trop facilement. Mais je veux dire encore combien la courte scène du troisième acte, entre les deux femmes, me paraît poignante. Je ne sais plus qui, l'autre jour, déplorait qu'il n'y eût pas plus de passion. Mais la passion n'est pas forcément le cri. Notez du reste que le cri, ici, eût été fort déplacé. Et je trouve autant de passion dans le désespoir contenu d'Hélène, dans ses efforts suprêmes pour éloigner Françoise triomphante, que dans les hurlements les plus frénétiques. La scène est courte, sans doute. Mais je ne pense pas qu'on mesure la valeur d'une scène au nombre de ses répliques. Ce qu'il fallait nous montrer, c'est qu'Hélène était vaincue. M. de Curel nous l'a montré de la manière la plus forte et la plus tragique.

Je ne m'arrête pas sur Henri, très clair dans son inconscience et sa veulerie, pas plus que sur l'objection un peu singulière qu'on a faite : « Il est invraisemblable qu'un homme si médiocre soit autant aimé. » Ah! la superstition du « jeune premier »! Chacun sait, en effet, que seuls les saints ont inspiré de grandes passions : témoin don Juan. — Mais je voudrais dire un mot de M. de Moineville, qui ne me semble pas avoir été très bien compris.

* * *

Un de mes confrères, et l'un des plus intelligents, découvrait « la vilenie foncière du bonhomme ». Oserais-je ne pas être de son avis?

Moineville a épousé sur le tard une femme de cinquante ans plus jeune que lui. Hélène était pauvre, il était riche; elle a consenti au sacrifice, mais quand il s'est agi de le consommer, le cœur lui a manqué. Moineville, très noblement, se l'est tenu pour dit. Il avait fait une sottise en épousant une fille de vingt ans; il était le coupable, il devait seul subir les conséquences de sa faute. Hélène et lui ont continué à vivre sous le même toit, comme père et fille; il s'est désintéressé de la vie de sa femme, et s'est remis avec plus d'âpreté à ses recherches scientifiques. Et, sans doute, il eût été plus beau, plus noble de continuer à veiller sur l'âme de celle qui portait son nom. Mais, comme il le dit lui-même fort spirituellement : « Un membre de l'Institut n'est pas bon de la même manière qu'un héros de la *Légende dorée*. » Hélène est devenue la maîtresse de Renneval. Moineville l'a su presque aussitôt. Il a eu, probablement, quelque dépit, un peu de rancune peut-être : il a eu surtout du mépris pour celle qui n'avait pas tenu ses engagements. Mais, après tout, c'était une affaire entre

Hélène et sa conscience. Pendant des années, — cela est dit explicitement au premier acte, — il a été obstinément aveugle et sourd. Depuis quelques semaines, il a cessé de l'être. C'est que Françoise a paru, et que Moineville s'est mis à l'aimer paternellement, avec toute la tendresse de son cœur encore chaud. Il a vu bien vite que Françoise aimait Henri. Il voulait qu'elle fût heureuse. L'obstacle, c'était la liaison d'Hélène et d'Henri; il fallait le supprimer. Aussi, en même temps qu'il répétait à Henri de quelle utilité seraient pour lui une femme et un intérieur, il lançait de temps à autre quelques allusions inquiétantes... Ainsi, en même temps qu'il inclinait Henri au mariage, il lui montrait pour ainsi dire la fragilité d'une liaison qui dépendait de la découverte, peut-être prochaine, qu'en ferait le mari. C'était pousser deux fois Henri vers le mariage. Et Moineville s'était arrangé de façon à ce que, le moment venu, ce fût lui qui choisît la femme.

Sans doute, les sentiments qu'il avait pour Hélène l'inclinaient d'avance vers un tel dénouement. Mais, admettant (ce qui est vraisemblable) qu'un peu de l'ancienne rancune fût venue se joindre au désir d'assurer le bonheur de Françoise, au moins est-il établi que ce n'est pas la rancune « qui a commencé ». Moineville veut que sa nièce soit heureuse; il lui paraît injuste qu'une femme coupable empêche le bonheur d'une enfant aimante. Sur son chemin se trouve la femme qui l'a trompé; ce serait trop exiger peut-être de vouloir que l'adultère la lui ait rendue sacrée? Le but de Moineville, c'est le bonheur de Françoise; le châtiment d'Hélène n'est qu'un moyen — qui ne lui est pas autrement désagréable; voilà tout. Cela est si vrai qu'à un moment, Moineville est en situation de se venger de sa femme; abandonnée par Henri, Hélène revient toute meurtrie au foyer conjugal; si Moineville était poussé uniquement, ou même fortement, par la rancune, quelle occasion de la satisfaire! Il n'y songe pas un instant. Le bonheur de Françoise assuré, Hélène reste pour lui ce qu'elle n'a pas cessé d'être: une créature un peu méprisable et digne de pitié toutefois; il la recueille; et la vie continuera pour eux, sans qu'elle sache même qu'il a connu l'adultère...

Avouez que vous ne découvrez pas la « vilenie foncière » dont il est question plus haut?

* * *

Telle qu'elle est, — j'ai expliqué de mon mieux par où certaines critiques me semblaient injustes, — la *Figurante* est-elle un chef-d'œuvre? ou, comme on l'a dit, M. de Curel continue-t-il à « donner des espérances »?

Pour le second point, tout au moins, M. de Curel a de quoi se rassurer. Un écrivain « donne des espérances » jusqu'au jour où l'on s'aperçoit tout d'un coup qu'il les a dépassées par l'ensemble de ses œuvres, et où l'on se sert de sa gloire récente pour barrer le chemin à ceux qui lui succèdent. Sans prétendre établir de comparaison, quelle est la pièce de Dumas fils qui a été proclamée, dès l'abord, le chef-d'œuvre attendu et définitif? Récemment, je relisais une partie des articles consacrés à son théâtre. Les objections sont nombreuses, les réserves capitales. Et rien n'est plus curieux que de voir peu à peu les réserves disparaître, les objections tomber, que de trouver le mot chef-d'œuvre appliqué à une pièce, que le même critique avait déclarée naguère folle, invraisemblable et « inhumaine », quand ce n'était pas immorale. Et je n'entends pas, pour cela, prédire à la *Figurante* la fortune des *Idées de Madame Aubray* ou de l'*Ami des femmes*.

Maintenant, d'où vient cette sorte d'hésitation qu'éprouve le public devant le théâtre de M. de Curel? Est-ce que nous ne sommes pas capables d'une attention suffisante pour discerner le lien qui unit les différentes parties de ses œuvres? Je serais assez porté à le croire, car, à la réflexion, tout s'enchaîne le mieux du monde, vous le voyez par cet article. Est-ce, au contraire, indifférence de l'auteur pour les habitudes du public, et dédain des habiletés trop galvaudées? Ou ne serait-ce pas enfin que, pour analyser à son aise les cas singuliers — mais non invraisemblables — qu'il nous présente, M. de Curel doit négliger certaines transitions, les indiquer d'une façon volontairement sommaire, pour porter tout son effort et toute sa force sur les points essentiels? Ainsi les imperfections qu'on pourrait relever chez lui seraient en quelque sorte le rachat de ce que nous trouvons d'admirable dans ses ouvrages. S'il en était ainsi, mon choix serait vite fait, et je m'en tiendrais, — avec joie! — à ce que M. de Curel nous a donné jusqu'ici. Dans ses bonnes parties, et elles sont nombreuses, son théâtre donne une impression de force et de plénitude véritablement exceptionnelles comme, par exemple, le premier acte de la *Figurante*.

Tout de même, si j'étais M. de Curel, je m'« amuserais », pour une fois, à donner une pièce parfaite. Non pour lui, mais pour nous, qui admirons son œuvre de tout notre cœur, et qui sommes un peu agacés de voir ne réussir qu'à demi des pièces dont le succès eût pu si facilement égaler la valeur!...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Les sept plaies d'Égypte.

La première plaie d'Égypte, aujourd'hui, c'est l'Angleterre ; la seconde, c'est la Grande-Bretagne ; la troisième, c'est lord Salisbury ; la quatrième, sir Curzon ; la cinquième, lord Cromer. Pour abréger, disons que les sept plaies d'Égypte sont aujourd'hui les Anglais et qu'ils valent bien en effet les sauterelles, les grenouilles, les serpents, les famines et les inondations dont furent accablés autrefois les Égyptiens éternellement maudits pour avoir voulu retenir en esclavage les Israélites.

Les châtiments de l'histoire ont des prolongations effroyables à travers les siècles et les siècles... Cette pauvre Égypte ne pourra plus jamais être libre. Elle a abusé de l'esclavage et de la science en même temps : voilà ce que c'est que d'avoir fait les Pyramides, d'avoir mesuré la terre et le ciel, ce que c'est que d'avoir été la mère de toute civilisation dans le monde !...

Lord Salisbury a fait savoir à l'Europe qu'il est absolument indispensable, et sans attendre un jour de plus, de porter la civilisation dans le Soudan. La semaine dernière, ce violent besoin d'expansion civilisatrice ne se faisait pas encore sentir. Tout était tranquille en Égypte. On savait seulement que les Italiens et les Abyssins étaient aux prises dans les montagnes d'un lointain pays et que les Italiens n'étaient pas les plus forts.

Ils avaient été chargés par Crispi de porter la civilisation en Éthiopie : ils avaient été mal reçus. C'est encore de civilisation qu'il s'agit : c'est dans les sables de l'ouest que les pauvres Égyptiens doivent la transporter maintenant sous la férule anglaise. Le sang va couler, on se tuera, on commettra toutes les horreurs : vous pouvez être certains, à la vue de tels signes, que c'est de la civilisation en action.

Ce M. Labouchère a été terrible et charmant et adorable, comme toujours, à la dernière séance de la Chambre des communes, quand il s'est écrié : « Toutes les fois qu'on veut massacrer des hommes libres, c'est au nom de la civilisation ! » Le paradoxe commence à vieillir. On n'exagère pas en disant que l'Europe intellectuelle en est passablement dégoûtée. Nous voyons mettre à toutes les sauces de sang la civilisation, avec, autour, des crimes, des pillages et des maraudes. Il est incontestable que le docteur Jameson était allé porter la civilisation chez les Boers.

Mon voisin, M. Frédéric Amouretti, nous racontait l'autre jour comment le général Baratieri avait parcouru l'Éthiopie en conquérant, reçu par les prêtres dans la ville sainte d'Axoum ; il pouvait alors se considérer comme un autre Alexandre, et plus grand qu'Alexandre lui-même. Crispi, le tutoyant, comme le font entre elles les grandes puissances de ce monde, disait : « Je te félicite de ton admirable campagne, où se reconnaît le Garibaldien ! » Hélas ! les Garibaldiens sont bien bas tombés et le conquérant d'Axoum a été repoussé l'épée dans les reins ; il a fait quelques centaines de kilomètres avec une rapidité de cerf, sur un coursier d'Arabie sans doute, et étant arrivé au bord de la mer, il n'est pas allé plus loin.

Je ne sais si l'Angleterre ira maintenant à Dongola, puis à Karthoum, c'est possible ; mais y rester est une autre affaire, à moins qu'on n'y reste enseveli dans les sables éternels. Les nations occidentales, par cette prodigieuse dépense d'énergie dans les entreprises lointaines et chimériques, ne donnent peut-être pas un témoignage de force et de courage d'esprit, autant qu'on le pourrait penser ; car il semble qu'elles ne vont si loin que pour se détourner d'autres questions beaucoup plus difficiles, mais beaucoup plus importantes, qui les assiègent et les tourmentent dans leur propre sein, et qu'elles n'ont pas le courage de traiter sérieusement.

L'Europe est aujourd'hui comme ces malades de corps et d'esprit, qui vont au bout du monde chercher la guérison de leurs maux et qui ne la trouvent pas. Elle ferait bien mieux, et elle donnerait une autre marque plus certaine de sa supériorité mentale, si elle étudiait résolument les problèmes économiques et politiques dont elle est dévorée ; si elle prenait le bon parti de mettre chez elle-même un peu plus de liberté, de justice et de vraie civilisation.

Quand elle aura encore été verser des flots de sang et quand elle se sera livrée à des travaux surhumains dans les régions les plus éloignées, elle se retrouvera en face d'elle-même, cette pauvre et illustre Europe, et rien de ce qui aurait dû être fait chez elle, ne le sera.

Elle se verra ici, plus que jamais, face à face avec ses propres problèmes qu'elle aurait résolus par un peu de bon sens. Civiliser à notre façon l'Afrique et l'Asie, c'est à peu près comme si nous cherchions la quadrature du cercle, c'est tout simplement aussi stupide, tandis que nous avons dans notre propre maison toutes sortes de réformes et d'améliorations à accomplir. Mais il faut plus de courage à un homme pour se corriger du moindre de ses défauts, pour tempérer ses passions, pour être juste et charitable envers le prochain, pour asseoir dans son propre cœur le règne de la modération et de la clémence, que pour aller au bout du monde courir mille morts et détruire mille monstres. La conquête du monde : l'éternel rêve de la mégalomanie ! l'Espagne et le Portugal se sont partagé le ciel et la terre par une ligne

artificielle qu'ils avaient tracée en imagination : leur conquête de l'univers a dépassé en sublime grandeur tout ce qui s'était vu avant eux et tout ce qui s'est vu depuis. Les Espagnols et les Portugais, nobles peuples, ont payé chèrement cette fantasmagorie d'un jour. Où en seront, au siècle prochain, l'Angleterre, l'Italie, d'autres peut-être, pendant que les tempêtes de sable et de feu passeront et repasseront sur le désert sans bornes?

* * *

Ce que nous pouvons voir d'inquiétant dans notre Exposition universelle de la fin de ce siècle, aujourd'hui légalisée et décrétée, c'est aussi cette orgueilleuse aspiration vers une boursouflure toujours plus énorme. Il s'agit de faire toujours plus grand.

La tour Eiffel avait été « le clou » de l'exposition précédente : c'était un clou de belle taille, où toute l'exposition a été accrochée et a pu se balancer harmonieusement. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une épingle à peine, insuffisante et méprisée. On est à la recherche d'un autre clou.

Le courant de la vie.

La presse fut dernièrement en deuil d'un de ces boulevardiers journalistes, n'aspirant à rien d'autre qu'à écouter et sentir vivre autour d'eux ce Paris tant rêvé en la province familiale.

Ils ne prétendent ni à la notoriété d'écrivains, ni à la gloire de maîtres escrocs : ils se contentent de former entre les uns et les autres une espèce de matelas qui a empêché longtemps ces deux pôles du journalisme de se voir face à face. Mais comme toutes les classes moyennes, celle-ci est appelée à disparaître, elle disparaît un peu tous les jours.

Certains de ses représentants ont quitté le boulevard, sont descendus vers la Seine, en mettant le cap sur l'Académie ; d'autres, qui paraissaient d'abord accompagner les premiers, ont fait un brusque crochet ; ils ont pris le pont Saint-Michel, au lieu du pont des Arts et ils sont allés s'asseoir en Cour d'assises.

Quelques-uns enfin sont restés ce qu'ils étaient et ils sont morts au champ d'honneur, entre la Madeleine et la rue Montmartre : ce fut le cas de Gustave Claudin.

Dès qu'il eut l'âge d'homme, il déserta la ville natale, et, fasciné, ne fit qu'un bond jusqu'à Paris. Il se logea provisoirement dans un hôtel meublé de la rue Lepeletier : il y resta quarante ans et ne quitta cet abri provisoire que pour celui vraiment définitif du cimetière.

Toute sa vie Gustave Claudin eut l'intention de déménager et il ne réalisa pas son intention. Fut-ce paresse? N'eut-il jamais le courage d'affronter le désordre inséparable d'un changement de logis pour un homme qui a des livres et qui écrit? Peut-être ; mais je crois que ce fut surtout parce qu'il n'est pas dans la destinée d'un homme d'exécuter ses projets et ses plans.

Balzac, commentant cette mystérieuse impuissance de l'homme à exécuter ce qu'il a résolu, se refuse à en voir la cause dans le défaut de volonté ou de mémoire, attendu, dit-il, que les hommes ayant possédé ces qualités au plus haut degré y ont été soumis comme les autres. Et il ajoute : « Il y a dans la vie un principe plus puissant que la vie elle-même. C'est un mouvement dont la rapidité procède d'une impulsion inconnue. L'homme n'est pas plus dans le secret de ce tournoiement que la terre n'est initiée aux causes de sa rotation. Ce je ne sais quoi, que j'appellerais volontiers le courant de la vie, emporte nos pensées les plus chères, use la volonté du plus grand nombre et nous entraîne tous malgré nous. »

Le courant de la vie! voilà le vrai coupable, et c'est de lui que vient tout le mal. La violence des fleuves les plus impétueux n'est rien à côté de lui, et il est indiscutable que l'ingénieur assez habile pour le canaliser et installer sur ses eaux un gigantesque moulin, serait en mesure d'éclairer le monde entier à l'électricité et de distribuer de la force à toutes les usines de l'univers.

Mais les frais de pareils travaux seraient certainement très considérables : il ne faut pas compter que l'on pourra de sitôt utiliser le courant de la vie, selon les procédés de la science moderne et employer cette force perdue. Longtemps encore, mes amis, nous serons entraînés par ces flots sans rivages et nous vivrons dans nos vieilles maisons sans avoir eu le temps de déménager, comme Claudin : tels sont les paradoxes de notre destinée.

JEAN-LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

UNE FEMME LIBRE, essai d'étude contemporaine. — Sous ce titre M. Octave Houdaille fera prochainement paraître un roman pour lequel Mr Léon Clery a écrit la préface que nous reproduisons ici :

Aujourd'hui vous suspendez votre lyre aux saules du rivage et vous abordez une « Étude contemporaine ». Une étude?... En êtes-vous bien sûr? Si c'est une création de votre cerveau, je vous en fais mon compliment; car votre Mathilde n'est pas banale! Mais vous laissez entendre que vous l'avez rencontrée!... Ne serait-ce pas au coin d'un bois? Car voilà certes une petite personne plus digne d'habiter les forêts que de hanter le monde civilisé. Je sais bien... Vous me direz que ce monde pré-

tendu civilisé n'est qu'une forêt dont on a ôté les grands arbres, les mousses fraîches, les couchers de soleil à travers les chênes, les oiseaux qui chantent le matin et les petits lapins qui rentrent chez eux au crépuscule. J'aime mieux la forêt, à la condition de n'y pas rencontrer votre « Femme libre »! Libre, certes: libre de tout scrupule, de tout préjugé, de tout enfin ce qui n'est pas elle-même. Mais telle qu'elle est, on ne peut s'empêcher d'être attiré par son charme étrange, par son implacable besoin de domination, par sa beauté dont vous avez parlé avec assez de discrétion pour que chacun la complète au gré de sa rêverie ou de ses appétits.

Et puis votre thème est irréprochablement vrai: dans toute association humaine, sous quelque forme qu'elle se présente, — amoureuse, sociale, civile ou même commerciale, — il y a un fort et un faible. Dès la première heure où se forme l'association, la lutte commence, sourde d'abord, timide en quelque sorte: il semble que les associés s'essayent: puis, plus acharnée jusqu'à ce qu'elle finisse par la mort de l'un d'eux — du faible généralement — à moins que, se sentant le moins fort, il n'ait été le plus traître.

Or, dans votre étude, la lutte commence dès le premier regard jeté par Mathilde Valgalier sur François Rochemond. C'est une sorte de prise de possession et l'on comprend bien que ce beau mâle, Parisien subtil, ne lui échappera ni en tendant ses biceps ni en se dérobant par ses paradoxes de sceptique de surface.

Et voilà précisément l'intérêt psychologique de votre drame: puisque maintenant on ne peut plus faire un pas ni dire un mot sans s'arroser de « psychologisme », comme dans ma jeunesse on s'arrosait de vinaigre des quatre voleurs... contre les épidémies... à ce que disaient les concierges.

Ce n'est pas, croyez-le bien, que j'en veuille à la psychologie. Elle ne m'a jamais fait grand mal: un peu d'agacement, un peu de lourdeur de tête... le manque d'habitude; mais ça passe si vite et ça ne laisse pas de traces!

J'en reviens à vos deux héros. Ils sont bien construits, bien campés — comme disent les peintres — chacun dans son attitude. François Rochemond est mieux qu'un galant homme; c'est un honnête homme qui lutte, au risque de sa vie, contre les malpropretés de l'adultère et les lâches mensonges d'un état misérable. Vous l'avez bien représenté dans sa fuite en Bretagne, essayant d'échapper à la domination de sa volonté par une volonté plus forte que la sienne et sachant bien au fond qu'il sera vaincu dans ce combat, qu'il n'aura, comme le dit le vieux classique, « que l'honneur de l'avoir entrepris ».

Vous avez ménagé avec beaucoup d'art les personnages secondaires qui sont là tout juste pour servir de cadre au tableau et de repoussoir à vos personnages principaux. Ce n'était pas facile d'intéresser à ce pauvre agneau d'André Dusartes qui va se faire égorger par cet imbécile de Landidier, Vous l'avez fait si épris, si doux, si résigné, qu'on est tenté de lui crier sur le terrain: « Mais tue-le donc, ce mari-là! » Malheureusement, il ne pouvait pas le tuer, — je le regrette et beaucoup de vos lecteurs le regretteront comme moi. Eprouvé jusqu'au bout, il ne lui aura pas même manqué d'être soupçonné par l'ami pour lequel il va mourir, ce qui ne laisse pas d'être un peu cruel!

Donc, je vous loue d'avoir écrit ce livre parce que vous y avez fait preuve d'un réel talent: parce que les situations y sont neuves et fortes, et que tout cela s'enchaîne dans une harmonie très sobre et néanmoins très vigoureuse.

Et puis, je veux qu'on lise votre *Femme libre* encore pour ceci qu'elle est écrite dans une langue que j'aime, c'est-à-dire en langue française; sans qu'on se heurte à chaque pas aux: « Belle marquise, d'amour vos beaux yeux mourir me font... » ce qui est, paraît-il, le fin du fin du style qu'on doit admirer, mais qui me fait trop sentir que je n'ai plus les reins assez souples pour ce genre de « rétablissement ». Et puis pas trop de néologismes ni de « vocables modernes », à part deux ou trois « relents » dont vous guérirez parce que cela n'a rien de sous-cutané.

Pourtant, avant de finir, il me vient un scrupule: c'est d'avoir traité Landidier d'imbécile! Je me rétracte. En effet, Landidier a tout d'un coup une révélation qui marque une âme peu ordinaire. Il vit en bonne intelligence, apparemment du moins, avec sa femme qui ne lui a jamais donné l'occasion du moindre soupçon et, soudain, parce qu'il la voit écrire une lettre, il a la perception très nette de son malheur. Comme d'autres se sentent aimés, lui se sent ..... Et il ne barguigne pas. Il s'écrie: « Vous écrivez à votre amant! » Et, par hasard, il ne se trompe pas. Mais notez qu'il pouvait se tromper: de ce qu'une femme a un amant, il serait téméraire de conclure que cette femme n'écrit jamais qu'à son amant. Si vous rencontrez Landidier, — comme vous avez rencontré sa femme, — ne négligez pas de lui faire mon compliment. Seulement, dites-lui bien, s'il se remarie, après le divorce prononcé, d'y regarder à deux fois: car s'il recommençait le même jeu de scène avec une femme qui écrirait simplement à sa manucure, il courrait le risque de lui donner une idée qu'en pareil cas, il vaut mieux garder pour soi.

Et là-dessus, mon cher confrère, vous voilà prêt pour la critique: mais à côté de ses amères saveurs, vous goûterez l'éloge des gens de goût... car les gens de goût vous liront.

LÉON CLÉRY.

LE MARIAGE DE JULIETTE, par *Marcel Prévost* (Lemerre, éditeur). — Juliette elle-même nous raconte son mariage. Ou plutôt non, ce n'est pas à nous qu'elle raconte; elle écrit pour soi le journal de ses impressions, que M. Marcel Prévost publie indirectement. Juliette n'a rien de la demi-vierge. Tout à fait honnête de cœur et intacte de corps, mais informée par ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ce qu'elle lit, elle est « la jeune fille de son temps et de son monde », un mélange affriolant de curiosité encore naïve et d'innocence déjà fort éveillée.

M. Marcel Prévost a toujours aimé de faire parler ses jeunes filles sur le plus épineux des sujets. En pareille matière, il n'y a pas de degré du médiocre au pire. Si l'on n'est pas exquis, on est simplement grossier. Grossier, M. Pré-

vost ne saurait l'être. Rappelez-vous certains morceaux des *Lettres de femmes*, le *Journal de Simone* notamment et *Deux innocentes*. Vous trouverez dans le *Mariage de Juliette* la même élégance et la même finesse de tour. Ce qu'il y aurait vilenie à toucher d'une main tant soit peu malhabile est effleuré le plus légèrement du monde. Aucun mot qui frôle l'indélicatesse. Tout cela est non seulement très juste de ton, mais encore parfait de tact et de mesure. En divulguant les plus secrètes intimités de l'âme virginale, j'ai peur, à vrai dire, que M. Prévost ne se rende coupable d'un sacrilège. Mais reconnaissons qu'il le perpètre avec beaucoup de grâce.

AUTOUR D'UN MILLION, par *Jules Hoche* (Librairie illustrée). — M. Jules Hoche, dont nos lecteurs connaissent de piquantes études sur la Comédie sociale, nous donne là un roman facile et vivement conduit. Les deux frères qu'il y met en scène s'opposent trait pour trait l'un à l'autre, ainsi que le comporte une saine poétique. Nous avons le bon Fridolin, qui s'appelle Maurice, et le méchant Thierry, qui a nom Albert. Si Albert est un gredin, Maurice, en revanche, est un nigaud. Nous ne nous intéressons beaucoup ni à l'un ni à l'autre. Mais enfin la morale veut que nous préférions Maurice, et nous savons gré à l'auteur de récompenser la vertu, — un million de récompense — même aussi peu avisée. Dans ce roman, agréable, je note le personnage d'Albert comme un type bien vivant de ce que M. Hoche appelle « le Parisien des nouvelles couches ».

OUVRIERS ET PROCÉDÉS, par *Antoine Albalat* (G. Havard, éditeur). — Le premier article de ce recueil s'intitule bravement : *Ce que doit être la critique*. Ce que la critique doit être ? Avant tout, déclare M. Albalat, il lui faut « adopter le métier comme base de son analyse et de ses investigations » ; sans quoi elle ne sera qu'« un exercice d'esprit, un piétinement d'amateur, un farfouillage de savant, un caprice de variations imaginatives », quoi encore ? « une épigraphie d'idées ». Vous alléguez les Sainte-Beuve, les Taine, voire les Nisard ? Allons donc ! Sainte-Beuve a fait de la biographie, Taine de l'histoire naturelle, Nisard du « bibelotage ». Quant aux critiques de notre temps, tous dilettantes, sauf leur respect. M. Jules Lemaître, cela va sans dire, et aussi M. Anatole France ; mais M. Brunetière lui-même est convaincu du pire dilettantisme, celui qui s'ignore et se prend au sérieux. M. Albalat veut une critique qui n'appelle à son aide aucune science étrangère, qui se suffise à elle-même, qui tienne tout entière dans le métier d'écrire. En élargissant son domaine, en élevant ses ambitions, la critique a fait fausse route. Ce que nous prenions pour un progrès, M. Albalat n'y voit qu'une déviation funeste. La critique sera technique ou elle ne sera pas.

Lui-même nous donne dans cet article un exemple de sa méthode. Voyons-le à l'œuvre. Prenant Jean-Jacques Rousseau, il examine son style, ne tarde pas à remarquer que l'originalité en consiste dans les antithèses, que ce style ressemble à celui de Saint-Evremond, comme le style de Saint-Évremond à celui de Montaigne, mais que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* est un passionné, et, finalement, que la passion lui donne « une éloquence et une chaleur inattendues ». Et voilà pour commencer. L'auteur appelle cela de la « littérature irréfutable ». Vous avez admiré sans doute la dextérité sûre avec laquelle il procède. C'est que, parmi tous nos écrivains, — lui-même nous en a prévenus modestement, — Rousseau est un de ceux que l'on s'assimile le plus vite.

M. Albalat, prenant à partie nos soi-disant critiques, leur demande en vertu de quel critérium ils jugent. « Quel est leur *credo* ? Quelle est leur certitude ? Qu'enseignent-ils ? Que veulent-ils ? Quel est leur but ? Ont-ils une esthétique arrêtée ? » Ces questions, de sa part, m'étonnent quelque peu. Ne bornait-il pas la critique à l'analyse des « procédés » ? Mais si cette analyse elle-même suppose, en effet, un critérium, c'est-à-dire une esthétique, je ne vois pas très bien comment, pour s'en faire une, on peut se passer de philosophie, d'histoire, et de toutes sciences qu'il excluait tout à l'heure.

LES DEUX EXISTENCES DE KHALIL, par *Pontsevrez*, un volume in-16 sur papier de Hollande, papier de Chine et papier du Japon, illustré de compositions originales de Louis-Édouard Fournier, gravées à l'eau-forte par Charles Deblois. Ancienne maison Quantin, éditeurs, 1896. — Ce n'est certainement pas le luxe matériel de l'édition qui fait la valeur des ouvrages de l'esprit. Toutefois, au mérite propre de la pensée et du style, le soin d'une belle typographie, la qualité supérieure du papier, le charme d'une interprétation habile par le dessin et la gravure ajoutent un attrait fort délicat. C'est comme une belle mise en scène. Le conte de M. Pontsevrez, *les Deux existences de Khalil*, est présenté au public, par l'ancienne maison Quantin, sous une forme à ravir les plus difficiles des bibliophiles. Le volume est absolument gracieux, d'une élégance de bon aloi. Du récit même, nous ne dirons rien ici et pour cause : c'est la *Revue Bleue* qui naguère l'a publié la première. Mais nous pouvons louer, sans réserve, l'originalité pittoresque, l'exacte interprétation, et la parfaite ordonnance des compositions de M. Louis-Edouard Fournier, gravées magistralement à l'eau-forte, par Charles Deblois. Les *Deux existences de Khalil* ont leur place assurée dans la bibliothèque d'un homme de goût, auprès des romans et des poésies de l'auteur de *Criminelle*, de *Faute d'un mot*, de la *Vie mauvaise* et des *Cœurs*.

P. S.

Les événements graves qui se sont passés au Transvaal, au Vénézuéla, en Amérique, en Abyssinie, et qui sont à la veille peut-être de faire naître des complications sérieuses, dans la Haute-Égypte, donnent un intérêt considérable à la séance annuelle de la Société d'arbitrage qui aura lieu le samedi 21 de ce mois, à huit heures et demie du soir, à la grande salle de la mairie du IIIe arrondissement.

On pourra se procurer des billets en s'adressant aux bureaux de rédaction de la *Revue Bleue*, vendredi et samedi.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33509. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13 — 4e SÉRIE. — TOME V — 28 MARS 1896

PORTRAITS CONTEMPORAINS.

M. Paul Bourget.

Le cas de M. Paul Bourget m'a toujours paru très singulier. Un philosophe, qui fait surtout des romans ; un savant, qui se pâme aux frivolités mondaines ; un penseur austère, qui se plaît aux tableaux sensuels ; un psychologue, qui s'obstine à disséquer des gens qui ont à peine une âme ; un moraliste convaincu, qui s'acharne à démontrer l'impuissance de la volonté ; un esprit vigoureux et sain, qui sème autour de lui des germes de maladies littéraires et de maladies morales : voilà sans doute un spectacle étrange, bien propre à nous déconcerter, si nous ne savions dès longtemps que notre pauvre nature humaine est faite d'incohérences et de contradictions. Mais vraiment, M. Bourget a passé la mesure.

I

Rarement, je crois, l'on a vu un homme de lettres aussi bien armé pour sa tâche, que l'était dès ses débuts M. Bourget. Avant d'écrire, il avait eu deux idées extraordinaires : l'idée de s'instruire, pour avoir quelque chose à dire, et l'idée de s'observer lui-même, pour apprendre à penser. Après de très solides études classiques, il avait eu l'esprit de s'apercevoir qu'il ne savait rien. On le vit alors passer sa licence, très brillamment, comme un simple normalien. On le rencontra aux cours de grec, dans les salles minuscules des Hautes-Études. Ses maîtres devinaient en lui un savant ; et il leur a donné raison. La philosophie surtout l'attirait : la philosophie positive, celle qui enregistre et classe les faits. L'*Intelligence* de Taine était déjà son bréviaire.

Du philosophe de profession, M. Bourget a conservé bien des traits : le tour d'esprit grave, le goût des hautes spéculations, des problèmes ardus, des abstractions, des déductions à l'infini. Et j'ajouterais, si j'osais : l'excès de conscience d'un homme qui veut tout dire pour être bien compris, par scrupule professionnel, sans souci des longueurs ni des empâtements. C'est peut-être aussi de ce commerce prolongé avec les philosophes que M. Bourget tient une sorte de dédain pour la forme. Non qu'il n'écrive fort bien, à l'occasion ; je vous le prouverais aisément, si vous en doutiez. Mais, évidemment, il n'a pas le sens artiste. Son style exact, mais trop abstrait, souvent raide et un peu gris, vaut surtout par la précision scientifique du détail. C'est un style de penseur, si naturellement dédaigneux de la grâce, que la délicatesse même n'y va point sans quelque lourdeur ou quelque mièvrerie. Enfin, voici un trait qui, chez M. Bourget, dénonce clairement le philosophe : l'habitude de compliquer les choses, de cacher sous de grands mots, sous le mystère des formules, bien des pensées subtiles dont la profondeur effraie d'abord, mais qu'on s'étonne ensuite de trouver presque simples.

Ce philosophe austère commença de bonne heure à fréquenter les salons. Il s'y est parfois ennuyé ; mais il y est retourné, il y retourne, et il y retournera, par devoir professionnel, pour remplir en conscience sa mission de *reporter* moraliste. A l'origine, il y allait surtout pour s'instruire. D'abord, pour apprendre dans le monde ce qu'on n'apprend point dans les livres. Ensuite, comme son maître Taine, pour y

recueillir des faits, d'où il tirerait des idées. Seulement il est arrivé à M. Bourget une petite mésaventure, dont on a vu d'autres exemples chez les gens d'étude ; malgré tout le sérieux de sa pensée, peut-être à cause de ce sérieux, il a été comme ébloui par la vie mondaine. Devant les élégances des salons, il a perdu un peu de son sang-froid. Il était venu pour voir ; il y est resté pour observer sans doute, mais aussi pour le plaisir qu'il prenait à regarder, quelquefois à être vu. Autant que personne, il a médit du monde ; mais il y a une façon d'en médire, qui est encore une façon de l'aimer.

Et savez-vous ce qu'il observait de préférence dans les salons ? Ce n'était pas seulement le mobilier, ou les toilettes, ou les gestes, ou les silhouettes. C'étaient surtout les intrigues, les dessous de la comédie mondaine. Ce philosophe dut être épouvanté de découvrir en lui-même un libertin, à la mode du XVIIIe siècle. Libertin d'imagination, cela va sans dire, mais enfin un libertin : pourquoi donc avait-il tant lu Laclos ? Il a pris tant de notes sur les liaisons dangereuses de nos oisifs, qu'il n'a pas résisté à la tentation d'écrire un mauvais livre : la *Physiologie de l'amour moderne*. De ces curiosités libertines, se révélant tout à coup dans un cerveau de penseur, est sortie une chose étrange : cette sensualité réfléchie, raffinée par l'analyse, et légèrement pédantesque, dont l'obsession a poursuivi jusqu'ici M. Bourget.

Ces expériences commencées dans les salons parisiens, il a voulu les compléter et les préciser par des comparaisons. Comme les galants chevaliers du dernier siècle, il a fait son tour d'Europe. Il a voyagé, séjourné même, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en bien d'autres pays ; l'an dernier, il revenait des États-Unis. Ne croyez pas qu'il soit allé partout pour son plaisir. Non, mais il y a suivi son idée : il y a méthodiquement continué son enquête sur les âmes contemporaines. Sur les âmes bien habillées et millionnaires, naturellement ; car ce sont les âmes qu'il préfère. — Avant même de rien tirer de ses notes, et par l'emploi seul de sa vie, il avait déjà créé un nouveau type littéraire : le psychologue nomade des salons, le directeur de consciences cosmopolite.

Car décidément, parmi tous ses dons intellectuels, c'était l'instinct psychologique qui l'emportait. Dès longtemps, à lire Taine, il avait pris le goût de l'analyse des âmes. Il s'était mis à adorer, sans parti pris, les psychologues de tous les temps. Il s'était bâti une petite chapelle, assez mystérieuse, où trônaient côte à côte Stendhal et Baudelaire, Dumas fils et Amiel, l'auteur des *Liaisons dangereuses* et l'auteur de l'*Imitation*. Peu à peu, il s'était fait une conception originale de l'âme humaine. Au fond, sa psychologie est celle de Taine, mais renouvelée par une très pénétrante observation personnelle, par une sensibilité aiguë, et par un profond sentiment de pitié.

Comme Taine, M. Paul Bourget ne croit pas à l'unité du *moi;* il n'y voit qu'une série d'états d'âme, un composé d'éléments très divers, où prédominent tour à tour les influences les plus contradictoires. Le rôle du psychologue consiste dès lors à noter tous les menus incidents de la vie psychique, pour reconstituer non point la personne humaine, qui est une simple abstraction, mais la succession des drames qui se jouent d'heure en heure dans la personne humaine. Dans l'analyse de ces infiniment petits, M. Bourget descend parfois à des profondeurs effrayantes : plus profondément que Taine, car il concentre son attention sur des cas très particuliers. Et il diffère beaucoup de son maître en ce qu'il ne se contente pas de noter brutalement ces états d'âme : il les revit par l'imagination, il les *sent*. De là cette émotion vibrante qui anime souvent ses désespérantes analyses.

Non seulement il sent ce qu'il décrit, mais encore il en souffre. En fait, rien de plus navrant que cette conception de l'âme. Pour les psychologues de cette école, la conscience est simplement un champ clos où se livrent bataille nos passions, nos préjugés héréditaires ou acquis, toutes forces étrangères à nous. Et dans ce combat nous n'avons aucun moyen d'intervenir ; nous n'en pouvons être que les spectateurs épouvantés, en attendant l'ordre du vainqueur. Philosophie toute déterministe, qui supprime jusqu'à la notion du libre arbitre. Avec cette croyance, on ne saurait être gai ; mais on peut être compatissant, pourvu qu'on le soit d'instinct. M. Bourget est de ceux qui s'apitoient : il a proclamé de bonne heure sa religion de la souffrance humaine, religion stérile d'ailleurs, faite de résignation et de douloureuse sympathie.

Par une contradiction bizarre, mais très humaine et très féconde, ce philosophe déterministe a des ambitions de moraliste. Voici, je crois, par quel chemin il en est venu là, et très vite. Dans plusieurs de ses livres reparaît un personnage très significatif, qui ressemble beaucoup à l'auteur lui-même : un dilettante qui se convertit à demi vers la fin du récit. M. Bourget fut d'abord un dilettante, très intelligent et très curieux, attiré successivement, ou en même temps, vers toutes les formes de vie intellectuelle, très désireux de toucher à toutes les élégances, et tourmenté déjà par une sorte de mysticisme sensuel. C'est ce mysticisme qui éveilla en lui l'inquiétude morale, en lui donnant l'impression que quelque chose lui échappait. Il allait porter le coup de mort à son dilettantisme, en essayant de se le justifier à lui-même, ou, tout au moins, de se le bien expliquer.

Il commença une enquête sur les causes de son scepticisme, et le résultat de cette enquête fut d'abord très décourageant, très mélancolique. « Il m'a semblé, dit-il, que de toutes les œuvres passées en revue au cours de ces dix essais une même influence se dégageait, douloureuse, et, pour tout dire d'un mot, profondément, continûment pessimiste. » Ce pessimisme, il le trouvait au bout de toutes les avenues de sa pensée : dans la science, dans la politique, dans la littérature, dans la vie cosmopolite, dans l'amour moderne, dans son propre dilettantisme. Découragé par ses analyses, qui lui montraient partout le doute et la preuve de l'impuissance humaine, il s'efforça de se résigner : or, la résignation est un commencement d'optimisme.

Puis il entreprit de se guérir, sans s'apercevoir peut-être de la contradiction. Il voulut retrouver les sources de la vie morale. Comme bien d'autres philosophes, après avoir anéanti scientifiquement le libre arbitre, il fit appel à la volonté : « Qui nous rendra, disait-il, la divine vertu de la joie dans l'effort, et de l'espérance dans la lutte ? » Or, ce pessimisme, d'une part, cette défiance de la raison humaine, et, d'autre part, cette confiance quand même, cette joie dans l'effort, cette espérance dans la lutte, c'est tout le fond du christianisme. M. Bourget s'en est vite aperçu. Et voilà comment, parti du scepticisme positiviste, il a été amené par sa psychologie même à un demi-christianisme, sinon de fait, du moins d'intention. Voilà pourquoi, depuis quelques années, il convertit si volontiers ses héros, et pourquoi tout récemment, dans *Outre-Mer*, il parlait avec tant de sympathie du catholicisme américain.

De cette préoccupation nouvelle est sorti peu à peu le moraliste. Le dernier mot de sa psychologie était un mot de pitié pour la souffrance humaine : à mesure qu'il se sentait guérir, il entreprenait de guérir les autres. L'idée de cette mission lui est venue d'assez bonne heure, beaucoup plus tôt qu'on ne l'a dit, et au milieu de son évolution morale. Il écrivait dès 1885 :

« Il y a, dans le doute sincère, un *principe de foi*, comme il y a un principe de vérité dans toute erreur ingénue. Prendre au sérieux, presque au tragique, le drame qui se joue dans les intelligences et dans les cœurs de sa génération, n'est-ce pas affirmer que l'on croit à l'importance infinie des *problèmes de la vie morale?* »

Depuis cette époque, il n'a guère cessé de se poser des problèmes, même d'étudier des cas de conscience, à l'exemple de Dumas, un autre de ses maîtres. Et son déterminisme théorique ne l'a point empêché, en fait, de juger des actes.

II

Nous venons de voir comment s'est formé l'esprit de M. Bourget. J'ai évité jusqu'à présent de parler de son œuvre. Car il ne me semble point qu'il y ait ici, entre l'œuvre et l'homme, un lien nécessaire. Avec son talent, sa science et ses rares facultés d'analyse, M. Bourget aurait pu faire tout autre chose que ce qu'il a fait. Il y avait même fort à parier qu'il ferait autre chose. S'il interrogeait ses souvenirs de vingt ans, je soupçonne qu'il y découvrirait une heure très décisive. Il a dû songer à l'École normale : elle lui aurait ouvert ses portes toutes grandes, mais il a eu l'esprit de n'y point frapper. S'il y eût frappé, il ne serait point aujourd'hui l'un des Quarante, et l'un des plus célèbres parmi nos romanciers. Il serait un professeur de philosophie très distingué, auteur de pénétrantes études de psychologie, avec la perspective, pour ses vieux jours, d'un fauteuil à l'Académie des sciences morales. Les destins l'ont voulu autrement, et tant mieux pour lui. Car sa grande fortune littéraire vient de l'emploi original qu'il a fait de sa science et de ses dons d'observateur.

Il philosopha d'abord en vers. Et, s'il n'a point rencontré en poésie le grand succès, il y a obtenu l'estime des lettrés. Trop d'abstractions, sans doute, trop de quintessence, une tendance marquée à chercher toujours le fin du fin ; mais aussi de hautes aspirations, une évidente sincérité, de très délicates analyses. Poèmes distingués d'un dilettante qui n'était point né poète.

Ses Essais critiques sont d'un maître. Il a inauguré une critique très nouvelle, exclusivement morale, et la plus personnelle qu'on puisse imaginer. Au fond, quand il nous parle de ses maîtres intellectuels, de Renan ou de Taine, de Baudelaire, de Stendhal ou de Flaubert, M. Bourget ne nous parle que de lui-même ; car il ne cherche dans l'œuvre de ces écrivains que l'origine de ses propres sentiments ou de ses idées. Pourtant ses analyses égoïstes, ses confessions de dilettante n'en ont pas moins une valeur objective ; car il réunit très complètement en lui, il reflète dans son âme complexe et mobile tous les « états d'âme » de sa génération. Il a eu l'ambition, dit-il, « de rédiger quelques notes capables de servir à l'historien de la vie morale pendant la seconde moitié du XIXe siècle français ». Et il y a merveilleusement réussi, parce qu'il appliquait à l'étude du dilettantisme la méthode positive de Taine. Il ne nous a pas donné seulement des notes sur la vie morale de notre génération ; il en a vraiment écrit l'histoire, par fragments. De même, il a rapporté de ses voyages en Angleterre, en Italie, en Amérique, beau-

coup d'observations curieuses sur la psychologie des peuples. Les *Essais de Psychologie*, les *Sensations d'Italie*, et cet *Outre-Mer* qui, étant deux fois trop long, n'est que la moitié d'un chef-d'œuvre : voilà jusqu'ici, aux yeux des connaisseurs, les vrais titres de gloire de M. Bourget, voilà ses livres solides, ceux qui vivront — peut-être.

Et ses romans ? direz-vous. Ses romans, j'en vois comme vous l'originalité, et j'en subis autant que personne l'attrait douloureux ; mais je n'y goûte point un plaisir sans mélange. Je viens de les relire d'ensemble, depuis *Cruelle Énigme* jusqu'à l'*Idylle tragique*, avec une attention très sympathique, mais aussi de sang-froid, et avec une surprise mêlée d'inquiétude. J'ai tort peut-être, et je le souhaite. Mais ils me laissent une impression singulière : celle d'un grand psychologue qui, pour dérouter le public, s'amuserait à encadrer ses plus belles pages d'analyse dans les romans-feuilletons d'un confrère.

Assurément, M. Bourget eut une idée heureuse et très féconde, quand il entreprit d'appliquer à la littérature d'imagination ses dons d'observateur et sa science de philosophe. Par là, il a renouvelé chez nous le roman psychologique. Mais, en le renouvelant, je crois qu'il l'a faussé. Non que sa tentative, en elle-même, ne me paraisse entièrement légitime. Mais sa conception de l'âme humaine semblait lui imposer une conception tout autre du roman. Il voulait, nous dit-il, noter les petits faits de la vie intérieure, étudier des « moments » de la conscience, peindre des « états d'âme », exécuter des « planches d'anatomie morale ». En bonne logique, il aurait dû renoncer presque complètement au récit, à l'action, au cadre. Car tout cela suppose des caractères qui évoluent, qui se *développent*. Or, pour un psychologue de l'école positive, il ne saurait y avoir développement de caractères, puisqu'il y a seulement dans l'âme des moments fugitifs, des éclairs de conscience ; et il ne saurait même y avoir de vrais caractères, puisque l'idée de caractère implique l'idée de continuité. M. Bourget l'a bien senti lui-même, puisqu'il a toujours repoussé le terme de « roman psychologique », pour y substituer le seul terme exact, celui de « roman d'analyse ».

Ce roman d'analyse que semblait annoncer la psychologie de M. Bourget, c'était quelque chose de très simple, de court, de délicat, de fin, comme un recueil de gravures littéraires où l'on aurait soigneusement figuré les haltes, les reculs, les soubresauts d'un sentiment ou d'une passion, et d'un sentiment très naturel, très général, d'une passion très ordinaire : une *Princesse de Clèves* rajeunie, très rajeunie par la philosophie de Taine. Cet idéal, M. Bourget lui-même l'a presque réalisé quelquefois, par exemple dans sa nouvelle intitulée : *Un Saint*. Oh ! les jolis thèmes de chefs-d'œuvre qu'il pourrait rencontrer dans cette direction !

Pourquoi donc a-t-il, comme à plaisir, gâté sa conception originale du roman d'analyse par l'introduction de tant d'éléments étrangers ? Pourquoi ? Je crois que c'est la faute de Baudelaire et de Laclos. Égaré par ces maîtres, il a cherché toujours l'exceptionnel, le bizarre. Déjà, dans ses Essais critiques, il étudiait uniquement « certains *cas singuliers* de psychologie contemporaine ». Romancier, il aime, comme il l'avoue dans la Préface de *Terre promise*, « les situations d'exception, les caractères singuliers ». Il est hanté par l'idée du mal ; comme les médecins de Molière, il ne voit que des valétudinaires autour de lui. N'a-t-il pas dit qu'il avait voulu faire, dans *Crime d'amour*, « le diagnostic minutieux d'une maladie de l'âme » ? Ses planches d'anatomie sont devenues des planches de nosologie ou de tératologie : à côté d'une clinique de l'âme, il a ouvert un musée des monstres.

Voilà qui est gros de conséquences.

D'abord, ces malades, ces monstres, il faut les aller chercher là où ils sont le moins rares, dans un milieu très spécial, le plus artificiel qui existe, c'est-à-dire dans le monde. C'est le dernier endroit où aurait dû s'aventurer un fin psychologue comme M. Bourget. On a souvent répété qu'il fallait étudier les passions chez les oisifs, parce que chez eux la passion se développe plus librement. Vous connaissez ce cliché, que beaucoup de nos romanciers ont pris pour un axiome. Il fut un temps, sans doute, où l'on pouvait observer des âmes dans les salons, parce que l'intelligence et le cœur y tenaient quelque place. Mais il s'agit du *monde* d'aujourd'hui, où le peintre de mœurs peut assurément noter bien des ridicules, mais où le psychologue trouve nécessairement une matière ingrate.

Fondée uniquement sur l'argent, soutenue par la vanité et le respect des convenances, notre société mondaine n'est plus qu'un syndicat pour le plaisir. Les gens qui la composent, de toute provenance, d'éducation médiocre, sans aucun rôle social, n'existent que pour la parade : ils sont *impersonnels*. Deux classes de personnes vont dans le monde : les mondains d'occasion, qui n'y laissent rien voir de leur âme, et les mondains de profession, qui n'ont point le loisir de songer à la leur. Aujourd'hui l'on ne devrait étudier la passion que chez les simples, où elle est instinctive, et chez les intellectuels, où elle est réellement affinée. Esclave de la mode et des convenances, l'existence des mondains est prise par tant de futilités absorbantes, qu'ils n'ont plus le temps de penser, de sentir, ni de vivre. C'est bien pis encore pour les cosmopolites, pour cette bohème dorée qui a tant préoccupé M. Bourget. Il nous avoue lui-même

— c'est la conclusion de *Cosmopolis* — que, dans cette internationale de l'ennui, il n'y a point de psychologie cosmopolite. Alors qu'y va-t-il faire? Dans ces milieux-là, vous trouverez des ridicules, des gestes, des silhouettes; mais pas de vraies passions à étudier, pas de sentiments. La vie errante et la vie mondaine d'aujourd'hui n'ont point pour effet de développer ou d'affiner l'âme : au contraire, l'âme s'y atrophie, ou, chez les meilleurs, s'y replie sur elle-même, se cache. C'est actuellement le plus mauvais terrain d'expériences pour un psychologue.

Et combien monotones seront fatalement ces expériences! Vous n'y trouverez guère à observer que l'amour : un amour de blasés et de curieuses, sans profondeur, sans sincérité, assaisonné de mépris réciproque, un amour faisandé. Là où vous croirez surprendre un cri de l'âme, vous n'entendrez qu'une protestation de la bête contre les conventions mondaines. Votre psychologie, si pénétrante qu'elle soit, ne sera trop souvent, au fond, qu'une psychologie des sensations. Pas de vrais caractères, naturellement; mais pas même de personnages bien vivants. Voyez, en effet, le résultat de cette méthodique et patiente enquête, poursuivie pendant tant d'années. Vous avez découvert que la politesse mondaine cache un féroce égoïsme : cela, nous nous en doutions. Et, sans vous lasser, vous nous peignez toujours ces deux acteurs du duel amoureux : le dilettante blasé, sensuel, incapable de volonté ou de passion; et la femme oisive, curieuse, qui fait à sa sentimentalité les honneurs de sa sensualité. Deux types vrais, sans doute : mais, pour dessiner ces deux silhouettes, à quoi bon tant de talent, de science, de philosophie?

Cette philosophie, M. Bourget n'en a rien voulu laisser perdre, et fort heureusement. Mais comme elle serait mieux à sa place dans un bon traité de psychologie! Ici, le contraste est vraiment singulier entre les profondes réflexions des personnages et leurs actes vulgaires. Au fond, ces mondains sont des gens extraordinairement simples; et l'on a vite fait le tour de leurs petites âmes frêles et inconsistantes. M. Bourget les voit complexes, parce qu'il l'est lui-même : il y trouve surtout ce qu'il y met. Et quand il n'y peut faire entrer sa subtile psychologie, il la place à côté. Il raisonne sur le cas de ses personnages; et sa philosophie s'étale en copieux développements, fort ingénieux, c'est certain, mais où l'on reconnaît trop l'appareil des dissertations d'école.

Pour avoir le droit de raisonner sur ces cas singuliers, il faut commencer par les rendre vraisemblables. Car ils ne le sont pas en eux-mêmes, par le fait seul qu'ils sont « singuliers ». M. Bourget se trouve donc amené très naturellement à expliquer surtout le personnage par l'influence du milieu, à donner une importance capitale aux mille riens qui remplissent les journées de ses héros. Il prend fort au sérieux le décor de la vie mondaine. Comme il n'a guère le don de la description réaliste ou pittoresque, il cherche encore ici le sens des choses : il fait la psychologie des mobiliers, des toilettes, des visites, des postures. Et il s'y attarde d'autant plus volontiers, que ses personnages, tout en surface, offrent moins de prise à sa pensée. Dans ces scènes de vie élégante, il encadre gravement des intrigues galantes, un peu banales et souvent brutales, où se complait un peu trop son imagination libertine. Grâce à lui, nous savons si une coquette changera de caprice une fois de plus, ou si elle déniaisera un jeune poète naïf, ou si elle jouera Francillon jusqu'au bout pour convaincre son ami de son honnêteté — plus que relative. Enfin, comme le développement de l'action ne peut sortir du jeu de ces fantaisies prudentes, il faut bien multiplier les incidents extérieurs, recourir même aux moyens de mélodrame : lettres anonymes, coups de feu, duels, rencontres providentielles, etc. Le principal personnage de ces romans, surtout des derniers, par exemple, d'*Idylle tragique*, c'est encore le hasard.

Nous voilà bien loin du beau roman d'analyse que semblait nous promettre la philosophie de M. Bourget. Tout cela, à cause de son obstination à chercher toujours les cas bizarres, exceptionnels. Entraîné vers la peinture du milieu mondain, il y a faussé de plus en plus sa conception première. Presque tous ses romans, au fond, sont des romans de mœurs, soutenus par une intrigue de mélodrame, et agrémentés de notes psychologiques, d'une psychologie très profonde et très neuve, mais presque épisodique.

Pourtant il y a dans ces livres autre chose encore, et quelque chose de très intéressant : c'est la préoccupation morale. M. Bourget a répété souvent qu'il croyait au sérieux de son art. Comme il le déclare, il a dit très sincèrement ce qu'il pense « sur quelques-uns des problèmes essentiels de la vie morale à notre époque » : on s'étonne seulement de trouver cette déclaration dans la dédicace de *Crime d'amour*, où la solution du problème moral peut sembler aux moins prudes assez immorale. Mais, dans d'autres livres, M. Bourget a posé très nettement de vrais cas de conscience. Dans *André Cornélis*, il a voulu renouveler le thème d'*Hamlet*. Dans le *Disciple*, il a analysé les effets désastreux d'une doctrine philosophique sur une âme naïve. Dans *Une vie promise*, il a soulevé la question du droit de l'enfant, et montré que la conséquence d'un amour coupable peut être de ruiner à jamais l'espoir d'un bonheur légitime et durable. A plusieurs reprises, il a esquissé l'histoire d'une conversion.

Voilà, sans doute, de grands et beaux sujets, qui lui ont inspiré de fort belles pages. D'où vient donc qu'avec tout son talent, il n'en ait pas tiré un vrai chef-d'œuvre? C'est d'abord qu'il n'a pas su se résoudre à faire de chacun de ces cas l'objet unique du roman. Dans ses récits trop touffus, la question morale est trop souvent subordonnée à la peinture des mœurs et des galanteries mondaines. L'essentiel devient presque un épisode : M. Bourget moralise, pendant que ses personnages pèchent pour lui fournir de beaux thèmes à moraliser. Enfin, ces personnages sont trop inconsistants : ils sont écrasés par ces problèmes moraux qui s'agitent au-dessus, presque en dehors d'eux.

Ces défauts éclatent encore aux yeux dans le dernier roman de M. Bourget. La donnée d'*Idylle tragique* est très belle, puisque c'est tout à fait celle des *Caprices de Marianne* : l'antagonisme de l'amour et de l'amitié. Mais nous nous intéressons médiocrement aux deux amis devenus rivaux, parce que nous ne les sentons point vivre. Quant à la baronne de Carlsberg, trop proche parente des héroïnes de *Cruelle Énigme* ou de *Mensonges*, elle n'espère point, je pense, que nous nous attendrirons beaucoup sur la déconvenue de ses expériences sentimentales trop répétées. Puis, c'est, dans tout le roman, un défilé de rastaquouères, un chassé-croisé d'intrigues, avec accompagnement de fêtes, scènes de laboratoire, salons de jeu, promenades en bateau, visites de musées, mariage secret, guet-apens, etc. — Où diable sont passés nos deux amis?

En somme, M. Bourget, qui, d'après sa psychologie, aurait dû nous donner des romans d'analyse très simples et très délicats, nous a donné des romans de mœurs pimentés de mélodrame, assaisonnés de psychologie et de morale ; et il a entrevu une autre forme de roman, où tout l'effort porterait sur l'étude des cas de conscience. J'apprécie, et même, par endroits, j'admire ce qu'il a fait ; mais, à mon avis, ce qu'il a fait ne vaut pas ce qu'il aurait dû faire logiquement, ni ce qu'il aurait voulu faire, ce qu'il fera peut-être. En lui se joue, depuis dix ans, un petit drame à trois personnages : un psychologue, un peintre de mœurs et un moraliste. Jusqu'ici le peintre de mœurs a occupé le devant de la scène. Qu'il cède enfin la place d'honneur au psychologue ou au moraliste. C'est ce que je souhaite sincèrement à M. Bourget.

III

Je n'aurais plus rien à dire, s'il n'avait écrit des préfaces. Mais vous savez que certaines de ces préfaces sont des professions de foi, presque des mandements. M. Bourget ne doute point qu'il n'ait charge d'âmes. On ne peut donc éviter de se demander quelle a été la nature et la portée de son influence sur ses contemporains.

Influence très grande, l'une des plus marquées sur cette fin de siècle. Et double : à la fois littéraire et morale.

L'un des titres de gloire de M. Bourget sera d'avoir été l'un des premiers à donner le signal de la réaction, non pas contre le vrai réalisme, sans lequel il n'y a point d'œuvre solide, mais contre le bas naturalisme, où s'embourbait notre littérature. Il a renoué la vraie tradition française, en réintégrant dans ses droits l'analyse morale. Et il a élargi presque à l'infini le domaine du roman, en y introduisant de nouveau le souci des hautes questions.

On paie toujours la rançon de ses qualités ; et les imitateurs de M. Bourget l'ont payée avec lui, très généreusement. Ce n'est peut-être pas sa faute, s'il a été suivi par tant de disciples maladroits ; mais ce sera tout de même, dans l'avenir, son châtiment. Je promets à nos successeurs un amusant chapitre d'histoire littéraire : l'école de M. Bourget. Il a mis à la mode une foule de manies singulières : l'abus de l'analyse chez des gens qui n'ont rien à analyser, les « états d'âme » rares et morbides, le goût des cas d'exception, des monstruosités.

Puis, le succès de ses romans mondains a orienté la plupart de nos littérateurs vers la peinture exclusive des fantoches de salon. A son exemple, beaucoup d'innocents ont joué au dilettantisme, plus tard au pessimisme, un pessimisme de parade, tout d'affectation, qui n'a rien de commun avec celui des grands penseurs. Enfin, la gent moutonnière s'est tournée vers le néo-catholicisme, à la suite de M. Bourget et de quelques autres. Par pitié, Messieurs, avant de vous orienter vers de nouveaux horizons, songez aux malheureux qui emboîtent le pas! — Pour tout dire d'un mot, M. Bourget a été l'un des principaux théoriciens de la « décadence », cette pauvre logomachie d'où est sortie une littérature étriquée et baroque. Je ne dis pas qu'il ait inventé tout cela : mais il a tout reflété, tout propagé par l'autorité de son nom.

Si maintenant l'on veut juger équitablement l'influence morale de M. Bourget, il faut distinguer entre ses intentions et les faits. Ses intentions ont toujours été généreuses : il a parlé très éloquemment du devoir, de la foi, de l'effort. Voyez cette belle déclaration dans la Préface du *Disciple*, où il s'adresse à un jeune homme : « Nous nous disions que notre œuvre à nous était de vous refaire, à vous, une France nouvelle, par notre action privée et publique, par nos actes et par nos paroles, par notre ferveur et par notre exemple, une France rachetée de la défaite, une France reconstruite dans sa vie extérieure et

dans sa vie intérieure... Exalte et cultive en toi ces deux grandes vertus, ces deux énergies en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et qu'agonie finale : l'*Amour* et la *Volonté*. » — Et maintenant voyez les faits.

La volonté? Tous vos récits tendent à la tuer. Non par l'excès d'analyse, comme on vous l'a souvent reproché : je crois avec vous que, chez les intellectuels, l'esprit d'analyse peut fort bien se concilier avec le goût de l'action. Mais vous tuez la volonté par votre conception seule de l'âme. Si vos lecteurs sont intelligents, ils s'aperçoivent aussitôt que votre philosophie supprime tout libre arbitre, implique un déterminisme absolu. Et s'ils vous lisent sans raisonner, ils sentent d'instinct que vos personnages sont simplement le jouet de leurs caprices. Vous parlez de devoir? Pour un romancier philosophe de votre école, ce ne peut être qu'un mot.

L'Amour? Vous savez ce qu'il est dans vos livres, où il se réduit à une aveugle sensualité et dégrade tout l'être. Assurement, un lettré averti peut vous lire sans danger, parce qu'il devine votre pensée de derrière la tête. Mais l'ignorant ou le demi-lettré, c'est-à-dire presque tout le monde, croit que « c'est arrivé ». Bien des femmes ont été grisées par vos élégances, égarées par votre subtile psychologie qui rend les chutes naturelles, presque nécessaires, à force de les expliquer. Vous êtes dur pour les fautes de vos personnages dans vos préfaces, mais beaucoup moins dans vos récits, où vous les rendez souvent sympathiques. Vous trouvez tant de motifs déterminants à la passion coupable, qu'on est vite entraîné à l'excuser, puis à l'imiter.

Vous avez peint, dites-vous, ces maladies de l'âme pour les rendre odieuses. C'est la théorie de « l'ilote ivre » : est-il possible aujourd'hui d'y croire sérieusement? Les Spartiates eux-mêmes n'y croyaient pas; c'est démontré. Puisque vous comparez les maladies de l'âme à celles du corps, poussez jusqu'au bout votre comparaison. Une personne qui vous est chère est en danger de mort : irez-vous lui répéter le diagnostic du médecin? C'est dans les amphithéâtres et les hôpitaux qu'on disserte sur les maladies, non au chevet des malades. Or, vos livres, si bien accueillis dans les salons, sont lus surtout par ces malades que vous voulez guérir.

Les guérir? Vous déclariez autrefois que vous n'apportiez point de remède à ces maux si bien décrits. Quant à ce remède que vous semblez proposer aujourd'hui, ce christianisme d'imagination, il ne fera qu'envenimer la plaie. Ce n'est qu'un « état d'âme » de plus, sans la foi et sans les œuvres. En analysant tous ces maux, vous avez contribué à les développer et à les propager : vous avez habitué vos contemporains à s'y résigner, à donner aux choses coupables d'autres noms. Vous le sentez bien vous-même, puisque vous avez souvent tenté de vous justifier.

Je ne chercherais point querelle là-dessus à M. Bourget, s'il avait prétendu faire simplement œuvre littéraire, s'il professait, par exemple, la doctrine de l'art pour l'art. Mais lui-même a toujours affiché des ambitions de moraliste. Alors, on ne peut s'empêcher de relever un contraste ironique entre ses professions de foi et l'effet de ses romans. Dans les préfaces, idée du devoir, culte de la volonté, de l'effort. Dans les romans, dilettantisme ou vaine religiosité, découragement, anémie de la volonté, séduction du vice. « Pensant à cela, comme dit énergiquement M. Bourget dans la Préface du *Disciple*, il n'est pas d'honnête homme de lettres qui ne doive trembler de responsabilité. » Sa morale théorique n'annonçait pas la morale de ses récits, comme la genèse de son esprit n'annonçait pas ses romans.

PAUL MONCLAUX.

NAPOLÉON ET LA COMÉDIE-FRANÇAISE
EN ITALIE

Napoléon Ier, on le sait, aimait particulièrement la Comédie-Française. On connaît son mot, tant de fois répété : « Le Théâtre-Français est l'orgueil de la France, l'Opéra n'en est que la vanité. » Je crois bien que Chérubini ne le lui a jamais pardonné. La loge de Talma à la Comédie-Française existe encore. Elle sert aujourd'hui de cabinet à celui des sociétaires qui remplit les fonctions de semainier. Elle communique par une porte fermée au verrou avec le salon contigu à la loge du chef de l'État. Napoléon — c'est une des traditions de la Maison — tirait volontiers le verrou, ouvrait cette porte et venait durant les entr'actes causer avec Talma de l'interprétation de ses rôles. Il donnait au tragédien des conseils sur la façon de jouer Néron ou Cinna et la légende veut que le comédien ait, en revanche, enseigné à l'empereur la façon de porter la pourpre du sacre.

Napoléon n'a pas seulement codifié les vieilles traditions de la maison de Molière par ce décret de Moscou dont on parle si souvent en oubliant qu'il a été en partie abrogé ou plutôt complété, consacré, par le décret de 1850 régissant aujourd'hui la Comédie-Française; le général couronné a encore inventé en quelque sorte — ou plutôt organisé officiellement — ces déplacements d'artistes, ces voyages en province et à l'étranger qu'on appelle aujourd'hui des *tournées* et que la facilité de communications et le besoin d'argent ont rendus de plus en plus fréquents avec les années. Mais Napoléon voulait que ces *tournées* (le

nom n'était pas encore inventé) fussent établies pour la plus grande gloire de son empire, et il avait eu l'idée de faire de ses comédiens des espèces de *missi dominici* de la langue française.

Le fait, à peu près ignoré, je pense, jusqu'ici, est établi par un décret daté du 10 juillet 1806 et conservé aux Archives nationales. Napoléon est roi d'Italie. Il veut, à travers la péninsule, répandre le goût de nos chefs-d'œuvre et la connaissance de notre langue. A cet effet, il forme deux troupes distinctes auxquelles il trace leur itinéraire et leurs devoirs comme s'il s'agissait de la mobilisation de deux corps d'armée. Il traite les comédiens comme des soldats. Il ne les connaît qu'à demi et il ignore qu'une compagnie de comédiens est plus malaisée à conduire qu'un bataillon de grenadiers. Molière était plus averti et pour cause lorsqu'il en parlait dans son *Impromptu de Versailles*.

Toujours est-il que l'empereur commande et que l'art dramatique a son armée du Nord en Italie et son armée du Sud.

Tout est prévu, arrangé, ordonné. Pour un peu, César, qui va s'occuper des costumes, s'occuperait aussi des affiches.

Au palais de Saint-Cloud, le 10 juillet 1806.

Napoléon, empereur des Français,
roi d'Italie.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article premier. — Il sera formé pour l'Italie deux troupes d'acteurs français qui représenteront les chefs-d'œuvre, tant dans la tragédie que dans la comédie, du Théâtre-Français.

Art. 2. — L'une de ces troupes sera chargée du service des principales villes de la partie de l'Italie qui est réunie à notre Empire de France; l'autre troupe devra parcourir les principales villes de notre royaume d'Italie.

Art. 3. — La première de ces troupes séjournera trois mois à Turin, trois mois à Alexandrie, trois mois à Gênes et deux mois à Parme. Un mois sera employé en voyages.

Art. 4. — La seconde troupe passera quatre mois à Milan, trois mois à Venise, deux mois à Bologne, et deux mois à Brescia, et emploiera pareillement un mois en voyages.

Art. 5. — Chaque troupe jouera quatre fois par semaine.

Art. 6. — La demoiselle Raucourt, artiste de notre Théâtre-Français, est chargée, aux conditions suivantes, de l'organisation et de la direction de ces deux troupes pendant l'espace de trois années qui commenceront au 1er avril de l'année prochaine 1807.

Art. 7. — La demoiselle Raucourt n'admettra dans la composition de ces troupes que des acteurs français d'un talent reconnu et parfaitement en état de rendre les beautés de la tragédie et de la comédie françaises,

Art. 8. — Les avances et les appointements, les frais de voyage, de vêtements et de décorations, le loyer des salles de spectacle, et toutes autres dépenses, soit ordinaires, soit accidentes, qui auront pour objet la formation et l'entretien des deux troupes, seront entièrement à la charge de la demoiselle Raucourt.

Art. 9. — En considération des dépenses qu'occasionnera cet établissement et de l'insuffisance présumée des recettes qu'il produira, il est accordé à la demoiselle Raucourt une somme de 30000 francs, pour chaque troupe; et ce, pour subvenir aux premières dépenses :

Un tiers de cette somme lui sera payé à Paris, lorsqu'elle justifiera de l'organisation de chaque troupe, conformément au mode qui vient d'être prescrit. Le second tiers lui sera remis à Lyon quand les acteurs y seront arrivés. Enfin elle recevra le dernier tiers à Turin ou à Milan, aussitôt que chaque troupe sera rendue à sa destination.

Art. 10. — Pour les mêmes motifs, il est en outre accordé à la demoiselle Raucourt un secours annuel de 50000 francs pour chaque troupe. Cette somme lui sera payée de mois en mois à partir du jour où les deux troupes auront fait l'ouverture de leur théâtre, et continuera de lui être comptée jusqu'à l'expiration des trois années réglées par l'article 6.

Art. 11. — Dans le cas où l'une de ces troupes, ou les deux ensemble, ouvriraient leur théâtre avant le 1er avril 1807, le secours annuel porté dans l'article précédent sera également devancé et courra du même jour.

Art. 12. — Pendant le terme de trois années accordé à la demoiselle Raucourt, aucun autre spectacle français ne pourra s'établir dans les villes désignées aux articles 3 et 4.

Art. 13. — Le Trésor de France et celui d'Italie acquitteront par portion égale les sommes comprises aux articles 9 et 10.

Art. 14. — Nos ministres de l'Intérieur et du Trésor de notre Empire français, et notre ministre du Trésor de notre royaume d'Italie, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Napoléon.

L'empereur, on le voit, est un administrateur habile. Il fait payer à l'Italie la moitié de la subvention accordée à ces *tournées*. Puisque les Italiens vont écouter Molière et Corneille, qu'ils délient les cordons de leur bourse. Napoléon avait pour Mlle Raucourt, qui fut une actrice vigoureuse avec trop peu de sensibilité et de larmes, une estime particulière. Il lui avait assuré avant même cette autre campagne d'Italie une pension sur sa cassette particulière. Mlle Raucourt, elle, accablée de dettes pendant une partie de sa vie et rêvant de devenir directrice, avait déjà voulu fonder un théâtre, faire dans la salle Louvois concurrence à la Comédie-Française et je doute que la directrice expropriée par le Directoire ait fait fortune à travers l'Italie. Le rêve de Napoléon s'est évanoui, du reste, comme ses autres rêves; mais jusqu'en 1814, Mlle Raucourt parcourut la péninsule et ne fit plus au Théâtre-Français que de courtes appari-

tions. Cependant les *trois années* dont parlait le décret de l'empereur durèrent six ans. On peut dire que Mlle Raucourt fut de 1807 à 1814 directrice de la Comédie-Française italienne.

Je vois dans une note qu'a retrouvée M. Monval que le 15 novembre 1807 un secours de 23 000 francs est accordé à Mlle Raucourt pour couvrir les dépenses d'une troupe d'acteurs au delà des Alpes. Je trouve encore cette indication qu'en 1808 il y avait deux troupes françaises à Turin.

Ces fonctions privilégiées et ces occupations n'empêchèrent pas la doyenne des Sociétaires femmes de paraître aux représentations des Tuileries, de Saint-Cloud, de Fontainebleau en 1806, en 1807, en 1808 et de prendre part au fameux voyage d'Erfurt.

En 1807 le correspondant chargé de percevoir les droits des auteurs à Turin était un nommé Giverne. Ce sont là les seuls renseignements qui nous restent sur ces *tournées*.

La troupe de Mlle Raucourt paraît avoir surtout joué à Milan, au théâtre de la Canobiana, de 1807 à 1814. Les acteurs étaient médiocres : tous sont inconnus, sauf Mme Raucourt, une Mme Vanhove (qu'il ne faut pas confondre avec Mme Talma, née Caroline Vanhove), Mme Grassau et ses filles. Quoi qu'il en soit, il est piquant de voir l'empereur se faire comme un simple *impresario*, organisateur de *tournées*.

Mais ce n'est point le seul projet de Napoléon Ier, relatif au théâtre, aux artistes de la Comédie-Française, qui existe, à l'état embryonnaire, dans cette sorte de Louvre de notre histoire qui est le Palais des Archives. J'y ai trouvé un rapport du ministre de l'Intérieur, M. de Montalivet, à Sa Majesté Impériale et Royale proposant à l'empereur de loger deux artistes de la Comédie, — non pas les deux doyens, mais deux artistes choisis, — aux frais de l'État dans les bâtiments de l'Odéon. En 1781, le gouvernement du Roi avait accordé à l'acteur Préville le pavillon dit *de Corneille* attenant à la nouvelle salle de la Comédie-Française (l'Odéon) que l'on venait de construire. Et Préville avait joui de cette concession jusqu'à la fin de sa vie. Il pouvait disposer du pavillon et même l'affermer. Après la mort de Préville ce pavillon avait été, en l'an VIII, accordé à l'acteur Molé. A son décès Mlle Contat en avait pris la survivance. L'autre pavillon, dit *de Molière*, avait été successivement occupé par Mme Vestris, et Mme Vestris étant morte, par Mlle Vanhove, et Talma ayant épousé Mlle Vanhove, le ménage y était demeuré installé.

Cependant, en août 1806, l'Odéon et ses dépendances ayant été cédés au Sénat en toute propriété, les pavillons que l'Empire voulait d'abord conserver aux artistes qui les habitaient furent réclamés par les préteurs et le chancelier du Sénat, et Mlle Contat et « le sieur Talma », dépossédés, réclamèrent du moins une indemnité de logement qui leur fut accordée sous forme d'une pension de 1 200 francs, pris sur les fonds alloués aux savants et aux artistes.

En 1813, Mlle Contat étant morte, le ministre de l'Intérieur proposait à l'empereur de reporter sur une autre artiste l'indemnité de logement dont jouissait l'artiste décédée et le surintendant mettait en avant le nom de Mlle Mars, « cette artiste étant parmi les sujets du Théâtre-Français celui qui réunit le moins d'avantage à sa part comme sociétaire ». A la mort de Talma, la pension dite de logement devait être reversée sur un autre artiste de la Comédie-Française.

« Si Votre Majesté, disait en terminant M. de Montalivet, accueillait cette proposition, je la prierais de vouloir bien revêtir le présent rapport de son approbation. » Nous avons cherché — et M. Campardon a fouillé pour nous ses cartons — soit l'approbation, soit le décret de l'empereur. Il n'y a rien sur ce point aux Archives. Et les comédiens ignorent que deux d'entre eux ont failli, depuis 1813, être légalement, et comme adjonction à leur part de sociétaire, logés aux frais de l'État. Qui sait ? Il est peut-être imprudent de leur apprendre et de le leur donner soit des regrets stériles soit une ambition nouvelle.

Aux Archives, à la date du 30 novembre 1813, figure encore un rapport à l'empereur, signé de Bertrand, grand maréchal du Palais, et demandant que la caisse des théâtres soit autorisée à emprunter à la caisse de la police 210 000 francs pour subvenir à l'excédent de dépense occasionné par le voyage à Dresde. La *tournée*, cette fois, a coûté cher. Sur le rapport même de Bertrand Napoléon écrit : *Approuvé*, et signe. Il aimait ses comédiens ; mais la Comédie-Française se montrait digne de cette affection et de ces préoccupations constantes.

Je possède du comte de Rémusat un rapport au ministre de la Guerre, daté du 21 janvier de cette triste année 1813 où sonne le glas des désastres. La France arme. La réquisition s'abat sur elle et met des fusils nouveaux aux mains des adolescents. C'est l'heure où les conscrits de 1813 vont essayer de venger les moustaches grises, les soldats d'Italie et d'Allemagne. La patrie se saigne à blanc. Et que font alors les comédiens français ? Chaque sociétaire abandonne 100 livres à raison de chaque part et la somme, qui est un sacrifice pour chaque artiste, est portée à la municipalité, comme on le faisait en 92. Mais cette sorte d'impôt patriotique ne produisant en tout que 2 300 livres, les sociétaires demandent à être autorisés à donner, au bénéfice de l'armée, une représentation extraordinaire, qui produira probablement de 20 à 30 000 livres et dont le total sera destiné à l'acquisition de chevaux « propres à monter, dit M. de Rémusat, des cuirassiers et des carabiniers ».

Les artistes de l'Académie impériale de musique voulant donner aussi une représentation dont le produit serait affecté à l'acquisition et équipement de chevaux nécessaires à la cavalerie, les sociétaires de l'Opéra-Comique réclamaient la faveur d'y prendre part. Mais le patriotique coup de cloche avait été sonné par les sociétaires de la Comédie-Française. Napoléon leur avait donné un « parterre de rois » ; il leur donnait une « invasion de rois », et, après avoir reçu les bravos des souverains, les comédiens tenaient à aider à repousser leurs soldats. C'est une page honorable dans l'histoire de la Comédie et je dirai que ce n'est point là une page unique. En 1870, la Comédie a eu son héros, Seveste tombé à Buzenval et disant lorsqu'on le rapportait sanglant, qu'on le montait dans un fauteuil, au foyer des artistes transformé en ambulance : « Je vais jouer au naturel le dénouement des *Fourberies de Scapin.* » Chaque jour, lorsqu'il s'agit de charité, de représentation au bénéfice d'une bonne œuvre, la Comédie est là et les comédiens ne sont autorisés à donner, même aujourd'hui, chez eux, de représentation extraordinaire que dans deux cas : une retraite d'un sociétaire ou un malheur public.

Le sort nous garde de ces cas terribles où la Comédie peut, en apportant les rimes de ses poètes et les visions de ses rêves, venir en aide à la patrie, secourir le *malheur public!...* Mais c'est par là qu'elle a mérité toujours, non seulement les encouragements du roi qui l'a fondée, de l'empereur qui lui a donné sa charte, mais de la nation qui en est fière et de cette France littéraire qui en tire aussi, non point sa vanité, mais son orgueil (1).

[944.792] JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

FRANÇOISE (2)

Nouvelle.

II

Dès mon arrivée à la mer, je ressentis en effet un grand calme. Ma tristesse, balayée par le souffle du large, m'échappait, s'éparpillait à mon insu. J'éprouvais un bienfaisant réconfort au milieu de ces pêcheurs silencieux et frustes, âmes simples, qui, ayant à lutter tout le long de l'année contre l'Océan, en reflètent sur leur visage la rudesse et la mélancolie. Nous avions trouvé à nous loger chez une famille de braves gens, sur le port, où se balançaient les bateaux des sardiniers, — une de ces vieilles maisons, comme on en voit tant là-bas, aux murs mosaïqués de cailloux inégaux, violemment rehaussés d'un grossier badigeon à la chaux, qui empâte les nervures d'une porte cintrée du temps de Louis XII.

« Quel charmant endroit, écrivais-je le soir même à ma mère, comme on y est seul et tranquille ! Jamais je n'aurais pu guérir à Paris, avec ce roulement de voitures si lassant pour ma pauvre tête, et cette perpétuelle attente d'un coup de sonnette qui tenait ma vie en suspens. Il me fallait ce repos, cette détente absolue que donnent ici l'isolement et le bruit de la mer sur les roches ! »

Au bout de peu de jours en effet, j'avais tout à fait repris mes forces, et nous faisions, Maurice et moi, de grandes promenades à pied le long des falaises, au milieu des blocs moussus et de la lande couverte d'ajoncs. Quand nous étions fatigués, nous nous allongions sur l'herbe, les jambes au bord de l'abîme, où, tout en causant, nous laissions rouler des pierres. C'était une existence douce, où l'âpreté de la douleur se perdait dans l'immensité de l'espace, comme la fumée de ce vapeur qu'on apercevait au loin et dont les flocons noirs s'en allaient mourir dans le gris du ciel.

Souvent, nous profitions de la marée basse pour gagner le rocher de l'île Tristan, qui se trouve en vedette, à l'entrée du village, comme un grand serre-papiers. On grimpait, par des marches taillées dans le granit, jusqu'au pied du phare, d'où l'on découvrait toute la largeur du golfe; et nos yeux erraient sur cette étendue miroitante, dont les côtes rougeâtres se déchiquetaient, à droite jusqu'au cap de la Chèvre, à gauche jusqu'à la terrible pointe du Raz et à la baie des Trépassés.

Rarement je reparlais de Mathilde. Mais cependant il m'arriva, dans une de nos haltes solitaires, de poser à Maurice une question que j'avais eue vingt fois au bord des lèvres : « Enfin, te l'expliques-tu, toi, cette femme? lui demandai-je. Pour moi, je te déclare que plus je me creuse la cervelle, plus je la trouve indéchiffrable, et je l'appelle tout bonnement un monstre! »

Il sourit légèrement, le regard perdu sur la baie.

— Bah! fit-il, un monstre! C'est là un mot bien gros... Elle ne t'aimait plus, voilà tout, et toi tu l'aimais comme un fou... En amour, vois-tu, on peut être un criminel sans le savoir, par le seul fait qu'on s'adresse à un *partner* passionné, quand soi-même on ne l'est pas. Elle n'a commis qu'un homicide par imprudence.

Maurice raisonnait froidement, lui. Jamais je n'aurais trouvé ça. Et pourtant je vis bien que c'était la vérité.

Deux ou trois fois, notre hôte, le père Le Rouïc, nous proposa une partie de pêche. Il nous réveillait à trois heures du matin pour aller surprendre la sar-

(1) Cette étude a été lue le 15 mars à la séance de la Société de l'Histoire de la Révolution française.

(2) Voir la *Revue Bleue* du 21 mars.

dine. Nous nous frottions les yeux en frissonnant, et nous endossions des suroîts pour garantir des paquets de mer nos vêtements de Parisiens. On dégringolait gaiement l'escalier sonore, et l'on partait sous un rayon de lune qui dansait dans le sillage de la barque et frappait les maisons blanches du petit port endormi.

Pelotonné dans un coin du bateau, entre deux barils de rogue, je caressais Triton, le chien du bord, qui me donnait un peu de sa chaleur, tandis que Maurice, plus curieux et plus ardent, causait avec les matelots, s'intéressait à la manœuvre.

Instinctivement, je dois l'avouer, mes yeux, noyés dans les ténèbres, évoquaient alors une autre scène, celle-là bien lumineuse : un petit salon parfumé, capitonné, où discrètement la lampe n'éclairait que des paperasses étalées, laissant dans l'ombre certain divan pailleté d'or et brodé d'oiseaux bleus...

Mais j'étais étonné moi-même du peu d'émotion que je ressentais. Tout cela était déjà si loin qu'il me semblait revoir les personnages de quelque pièce anciennement jouée. Peu à peu la vision se confondait avec la flottille qui se hâtait dans la nuit, silencieusement, ainsi qu'un vol de grandes ailes fauves, et tout s'évanouissait, lorsque j'entendais, en passant près des barques, des bruits de cordes criant sur le bois mouillé et le claquement des voiles que l'on hissait à grand renfort de bras.

Par exemple, le meilleur moment était celui du retour, quand on revenait à midi pour le dîner, le ventre creux, les lèvres salées, excité par une belle pêche qui remplissait la cale d'un frétillement d'argent. Nous rasions fièrement la jetée pour rentrer dans le port, et, tout de suite, j'apercevais à sa fenêtre Françoise, la filleule de notre hôte.

— Combien? nous criait-elle en faisant de sa main un porte-voix.

— Dix-sept mille, répondais-je de même.

Dix-sept mille sardines! Quel coup de filet! Elle battait des mains, car tout ce poisson devait lui payer un beau châle brodé, désiré depuis longtemps, pour aller à la noce de Jean-Théodoric Guenodet, son cousin. Marraine, maintenant, ne ferait plus de difficultés pour lui en acheter un.

Oh! cette noce, elle y pensait depuis un mois! Depuis un mois, elle employait ses journées à repasser, à coudre, à préparer sa robe, son jupon, ses souliers, sa coiffe. Le châle seul lui manquait. Et comment aller à un mariage sans un châle brodé?

Souvent, j'entrais dans sa chambre pendant qu'elle travaillait, et nous causions. Nous étions très bons amis. Je restais debout à la regarder, penchée sur son ouvrage; son profil fin et obstiné se détachait en silhouette sur la mer bleue, et les ailes de sa coiffe cachaient de petits bateaux, amarrés au loin. Mes yeux suivaient machinalement le mouvement de son aiguille. Puis, la conversation tombait, nous ne disions plus rien, et je me laissais insensiblement gagner par le charme intime de ce tableau, encadré dans une fenêtre, grave et naïf comme un Terburg ou un Pieter de Hooch.

Son père et ses trois frères avaient péri dix ans auparavant, par une nuit de tempête. Sa mère était morte. Elle avait été recueillie tout enfant par sa marraine, qui l'avait mise aussitôt au couvent des Ursulines de Quimperlé. Cette éducation religieuse lui donnait une tenue réservée et froide, imprégnait toute sa personne d'une distinction modeste, qui contrastait avec le milieu dans lequel elle vivait, et imposait au père Le Rouïc, les jours où il avait *Marie-Jeanne dans l'œil.*

— Je vois avec plaisir que tu fais la cour à Françoise, me dit un soir Maurice à brûle-pourpoint. Cela me prouve que tu vas mieux.

Je me sentis rougir légèrement.

— Moi? je t'assure que tu te trompes. Tu sais bien d'abord que c'est impossible et que je suis désormais incapable d'aimer. Tout au plus m'amuserais-je à l'un de ces petits manèges sans conséquence qui ont tant de charme à la campagne, où tout tient dans une pression de main, dans l'échange d'un regard ou d'un sourire, et qui ne demandent rien de plus qu'un baiser. Je ne vois pas qu'il y ait grand mal à ça.

— Ma foi, je ne suis pas ici ton mentor, mais ton médecin. Tu en feras ce que tu voudras. Je te préviens seulement que ce jeu-là est dangereux, et il ne faudrait pas guérir de la fièvre quarte pour attraper la jaunisse.

Il me serra la main en riant et me quitta pour aller boucler sa valise, car il devait repartir le lendemain. Quant à moi, je prolongeais mon séjour, ayant promis à Françoise d'assister à la noce, où je devais la faire danser.

Cette boutade de Maurice m'empêcha de dormir. Je n'étais pas amoureux, c'était clair; et pourtant, depuis qu'il m'en avait parlé, je reconnaissais que cette jeune fille m'occupait. J'étais mortifié qu'un sentiment si ténu ne lui eût pas échappé, et, comme font en pareil cas tous ceux qui se jugent faibles, je secouai d'un geste ma mauvaise humeur, en me disant qu'après tout, cela ne le regardait pas.

Le lendemain matin, nous ne fîmes aucune allusion à la conversation de la veille, il partit, et j'en éprouvai quelque soulagement.

La chambre de Françoise se trouvait à côté de la mienne, sur le palier du premier étage, tandis que celle des époux Le Rouïc était au rez-de-chaussée, ainsi que la cuisine et la salle à manger. Chaque fois que je rentrais, par un heureux hasard, Françoise sortait de sa chambre. Je lui barrais l'escalier en

restant sur la dernière marche. Elle devenait toute rouge jusqu'à l'échancrure de sa guimpe, et, au pied levé, je lui adressais quelques paroles banales auxquelles elle répondait instinctivement à voix basse. Je lui demandais si sa toilette avançait, ou encore comment on disait : « Je vous aime! » en breton. Mais l'on entendait en bas une porte s'ouvrir, et elle me quittait brusquement en reprenant de sa voix naturelle : « Pardon, monsieur René! »

Pour me distraire, j'allais sur les roches tuer des goélands. Je m'exerçais à les abattre au pistolet, ce même pistolet que j'avais tourné contre moi et qui ne devait plus causer de deuil que dans la gent ailée. Et, ma foi, j'étais très fier quand j'avais pu atteindre quelque bel oiseau de mer, que je rapportais triomphalement à Françoise.

Un jour, je ne sais comment je vins à me trahir à propos de ce pistolet, mais elle me pressa de m'expliquer et je lui racontai mon histoire. Elle me suivait des yeux avec une sorte de curiosité enflammée, et je voyais ses traits se contracter douloureusement en m'écoutant. Quand j'eus fini, elle fit un effort pour parler, et murmura un : « Pauvre garçon! » si faible, que la dernière syllabe lui resta dans la gorge. Puis, tout à coup, je la vis défaillir et elle s'affaissa doucement sur sa chaise.

— Françoise! m'écriai-je, et je courus la soutenir. J'étais seul. Un homme est maladroit dans ces occasions-là. Je cherchais à la ranimer en lui appliquant le coin de mon mouchoir mouillé sur les tempes. Je tremblais de voir entrer la mère Le Rouïc. Heureusement, elle revint à elle au bout de peu d'instants. Nous nous regardâmes alors, surpris et confus tous deux de la brusquerie de cet aveu, et elle eut un geste de honte comme pour se sauver. Mais je la retins et l'attirai vers moi, et, puisque son secret lui était échappé, elle ne se défendit pas et m'abandonna ses lèvres.

J'avais éprouvé ce jour-là une sensation nouvelle que ne m'avaient jamais donnée les enivrements d'un amour raffiné. Il est si bon de se sentir aimé, et quelle différence entre l'amour sincère et confiant d'une vierge et les coquetteries d'une comédienne!

Plusieurs jours se passèrent dans une intimité délicieuse. Je ne parlais plus de départ. J'étais complètement guéri. Quelquefois, en sortant, je lui glissais à l'oreille : « Aux moulins de Tréboul! » Et j'allais traverser l'estuaire formé par la rivière de Poul-David, véritable petit bras de mer, souvent très fort à l'heure du flot, qui sépare les deux villages. Je grimpais sur la montagne, escaladant le réseau des clôtures de pierres que le paysan entasse en essayant de défricher son bien, et je l'attendais au pied d'un de ces moulins abandonnés, qui ont l'air de navires en détresse au milieu de ces étendues arides et granitiques.

Au bout d'une demi-heure, je voyais apparaître sa coiffe, et elle me demandait en rougissant ce que j'avais à lui dire.

— Rien, Françoise, c'était seulement pour avoir le plaisir de faire un tour avec vous. Ma guérison est votre œuvre et les malades sont exigeants. C'est une promenade de santé que je vous demande. Vous ne pouvez pas me la refuser.

Elle souriait. Et nous allions, l'un à côté de l'autre, sans rencontrer d'autres êtres qu'une vache noire ou quelques pourceaux, qui trouvaient maigrement leur vie aux margelles du chemin.

Elle était vraiment intéressante, cette petite Bretonne. Au-dessus de sa condition par ses manières et son langage, elle m'étonnait parfois par des réflexions où elle ne semblait pas tout dire. Je découvrais en elle une âme sensible, mal à l'aise dans sa sphère, mais trop fière pour se plaindre. Au milieu de ces prisonniers de la mer, cette éducation de demoiselle, qu'elle avait reçue au couvent, faisait sa supériorité et son malheur. Tout en badinant, j'essayais de lui arracher une confidence, mais, au moment où elle paraissait prête à s'ouvrir à moi, elle gardait le silence, et j'en étais réduit, par certains signes d'une philosophie un peu amère, à deviner ce qu'elle renfermait dans son cœur.

Sans souci de l'heure, nous avancions ainsi fort loin, le long de la côte. Une fois, nous arrivâmes jusqu'à une sorte de promontoire. Une centaine de cormorans s'envolèrent. Nous nous penchâmes pour regarder.

Un vertige passait dans les os à mesurer ces trois cents pieds de haut qui vous séparaient d'une horrible mort. Et, serrés l'un contre l'autre, tout le corps aimanté par les pierres du fond, muets et la face froide, nous nous laissions hypnotiser par les lames, retentissant en mitraille contre les parois du roc. Tranquillement, entre les cavernes, des bars, un énorme chien de mer, nageaient au soleil. Tandis que, sur toute la côte, de grands oiseaux noirs tournaient sans se lasser, infatigables pêcheurs croisant en tous sens leur éternel vol circulaire, qui s'abattait parfois brusquement pour cueillir à la crête d'une vague un étourdi pironneau.

Il y avait à cet endroit une roche en surplomb, fort étroite, qui s'avançait comme un défi au-dessus de l'abîme. Subitement, saisie d'une idée folle, Françoise me lâcha le bras et y courut. Je poussai un cri. Je croyais qu'elle se jetait.

Elle se retourna.

Déjà je l'avais rejointe et je l'étreignais, tout pâle. Elle se mit à rire de ma mine effarée.

— Vous avez eu peur? fit-elle, avec une intonation où au plaisir de se voir aimée se mêlait une nuance de pitié.

— Je l'avoue, répondis-je ; je suis un Parisien, c'est-à-dire un nerveux. Mais à vous, le vertige ne ait donc rien ?

— Oh ! nous y sommes habituées, nous autres, filles de marins ; notre sang ne se glace pas aussi facilement dans nos veines.

Elle fit un mouvement comme pour compléter le sens de sa phrase, mais elle se tut et resta pensive une partie du retour.

Pourquoi, par quelle intime et inexplicable affinité d'idées, éprouvai-je à partir de ce jour-là, à la vue de Françoise, un certain trouble qui n'était plus causé par l'amour ? Quelle appréhension nouvelle m'empêchait de la rechercher aussi souvent ? Je m'aperçus que ma conscience me parlait tout bas. Les conseils de Maurice me revinrent à la mémoire et m'envahirent d'un singulier malaise. Oui, décidément, ce jeu était dangereux. N'était-ce pas criminel de chuchoter ainsi au cœur d'une enfant, sans expérience et sans défense, et pouvais-je continuer à la courtiser sans devenir un malhonnête homme ? L'aimais-je réellement, d'ailleurs, autrement qu'en égoïste et en désœuvré ? Parce qu'on avait avec moi joué les Dalila, était-ce une raison pour faire ici le don Juan ?... Fort de ces réflexions, je me jurai de n'être pour Françoise qu'un frère, et d'éviter à l'avenir toute occasion de me rencontrer seul avec elle.

Enfin, le jour de la fameuse noce arriva. Je m'étais promis de profiter de cette circonstance pour lui parler raison, et lui faire envisager la vie d'une façon plus sérieuse.

Dès l'aube, trois de ses compagnes vinrent l'attifer, et, toute la matinée, il y eut grand concours de monde dans la chambre de Françoise. A dix heures, j'eus la permission d'y pénétrer, et de contempler l'avenante et originale parure d'une demoiselle bretonne en costume de noce. En vérité, elle était charmante. Une vraie Notre-Dame, aux pieds de qui l'on se serait mis en prière. Elle avait la haute coiffe en dentelle, à la façon d'un hennin d'autrefois, et le beau châle brodé, objet de ses convoitises, lui tombait jusqu'aux talons par-dessus sa robe à plis droits, que venait relever la fantaisie d'un coquet tablier de damas puce. Elle était fière et joyeuse de se voir si belle ; elle se tournait de côté et d'autre, tout en mettant ses mitaines, pour me faire admirer ses atours, et rougissait de plaisir à mes compliments.

« La jolie fille ! pensais-je, et l'heureux homme qui sera son mari ! »

Tandis que je la regardais, je ne pouvais m'empêcher de comparer cette candeur de madone, qui semblait exhaler le frais arome d'une jacinthe des prés, avec une autre beauté, malsaine et entêtante comme un sachet de musc, dont maintenant je ne me rappelais l'âcre parfum que pour le détester.

— Allons, partons-nous ? dit le père Le Rouïc, plus noir qu'un marsouin dans ses habits de fête, et qui achevait de faire craquer ses gants.

Ce fut une jolie noce que la noce de Jean-Théodoric Guenodet. Mais ce que j'en ai retenu n'a été ni la figure de la mariée, ni les airs des binious, ni les plaisanteries des invités. Ce fut une conversation que j'eus au bal avec Françoise, où, tout en marchant à mon bras, elle me déclara que jamais elle ne se marierait.

— Non, monsieur René, jamais je n'épouserai un marin, me disait-elle, avec un accent de fermeté que je lui avais déjà remarqué, prouvant que sous l'apparence réservée de la jeune fille il y avait un caractère de femme déterminé. N'avez-vous donc pas vu Douarnenez le dimanche ? Ne connaissez-vous pas mon oncle Le Rouïc, le meilleur de tous ?

Le fait est que l'ivresse est un redoutable fléau sur ces plages bretonnes, et, le dimanche, après l'office, ce tranquille port de pêcheurs ressemble à un champ de bataille, tant on voit de tricots bleus étendus au coin des bornes.

— Mais, Françoise, votre cousin Léon dont vous m'avez parlé, ne doit-il pas vous épouser à son retour du service ?

— Oui, c'était convenu il y a trois ans, entre lui et moi, lors de son départ. Mais depuis, j'ai réfléchi, je retirerai ma parole.

— Que ferez-vous alors, Françoise ?

— Je ne sais pas, répondait-elle avec un soupir. Je resterai comme je suis, à moins que je n'entre au couvent ; mes bonnes religieuses de Quimperlé seraient bien contentes. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne serai jamais heureuse !...

En parlant ainsi, elle levait sur moi son regard limpide, qui semblait me demander à quoi bon toutes ces questions, et me reprocher d'avoir oublié déjà que c'était moi qu'elle aimait.

Autour de nous, une ronde s'organisait ; nous dûmes nous ranger pour ne pas être bousculés par les danseurs. Garçons et filles, se tenant par la main, tournaient brutalement, entonnant à tue-tête la chanson de la reine Anne :

C'était Anne de Bretagne,
Duchesse en sabots (*bis*),
Revenant de ses domaines
En sabots mirlitontaine.
Ah ! ah ! ah !
Vivent les sabots de bois !
Ah ! ah ! ah !
Vivent les sabots de bois !

Chaque refrain de la complainte ancienne était rudement rythmé par les coups de talons, qu'avec accord tous faisaient claquer l'un contre l'autre, et les voix reprenaient en chœur sur des tons discordants et barbares tous les couplets de la *Sabotière :*

Si elle fleurit la verveine,
Avec des sabots *bis*,
Anne de Bretagne sera reine
En sabots mirlitontaine.
Ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

— Vous ne voulez pas vous mêler à la ronde? proposai-je à Françoise, pour rompre l'entretien.

— Hé! ma Doué! fit-elle avec une sorte d'horreur, trahissant une fois de plus son instinctive répulsion pour cette grossière promiscuité des compagnons de sa vie.

Elle savait fort bien valser, et je dansai presque toute la nuit avec elle. A quatre heures du matin seulement, l'assemblée se sépara, et tous les gens de la noce s'en revinrent chez eux, bras dessus bras dessous, à travers les rues cailloutées. Sur la mer, annonçant l'aurore, il y avait une grande bande verte où brillait Vénus.

Je compris que je ne devais pas m'attarder plus longtemps chez ces braves gens, car je ne me sentais sûr ni de moi ni d'elle. Aussi, dès le lendemain, je résolus de lui faire mes adieux.

Je la trouvai dans un petit grenier plein de soleil, où elle étendait des filets. J'ouvris la porte sans bruit et m'approchai. Elle poussa un léger cri en me voyant, mais aussitôt je lui pris la main, et, avec un peu d'embarras, je lui expliquai pourquoi j'étais venu.

— Ah! dit-elle en se reculant, vous partez! Vous avez sans doute reçu une lettre qui vous rappelle à Paris?

Je ne voulus pas saisir l'intention qu'elle mettait dans ces paroles, et j'ajoutai simplement:

— Oui, Françoise; je ne puis rester davantage ici.

Je cherchais une phrase, quelque chose de tendre et d'amical à la fois, quand elle-même me tendit la main bravement en me disant :

— Eh bien! adieu, monsieur René.

— Adieu, Françoise! répondis-je; laissez-moi vous embrasser, voulez-vous?...

Elle m'offrit sa joue où j'appuyai un long baiser, et je me sauvai dans l'escalier, un peu tremblant, mais content de moi, car j'avais le sentiment que j'agissais bien.

Je fis ma malle le soir même, et retins ma place pour la voiture du lendemain.

Tout le monde, Triton en tête, voulut me reconduire, — ces excellents cœurs m'aimaient déjà comme un fils, — et les grands mouchoirs à carreaux se tirèrent tous à la fois quand j'envoyai de la main un dernier adieu.

La première partie de la route se passa sous l'impression pénible de cette séparation. A Quimper, j'allai flâner du côté de la cathédrale. Mais je ne pouvais m'intéresser à ce que je voyais, ma pensée était encore sollicitée en arrière, et j'étais triste à pleurer.

Je chassai cependant ces souvenirs, qui désormais ne devaient plus remplir ma vie. J'étais devenu un homme, et l'amour, à présent, me paraissait indigne de troubler qui veut être fort. Avec une ardeur de jeunesse, comme tout être rendu à la santé, je faisais des projets sérieux pour le retour. Une ère nouvelle allait commencer, une ère de travail, une ère fructueuse de vraie vie active. Je rebroussai chemin, l'esprit tout occupé des horizons nouveaux qui s'ouvraient devant moi, et je me dirigeai tranquillement vers la gare, libre de soucis et savourant déjà ma pleine liberté...

En arrivant à Paris, il me sembla trouver une autre ville, tant elle m'apparaissait différente de celle que j'avais quittée. On y avait changé quelque chose. Elle était plus belle, plus vaste, et l'on y respirait mieux. Ma mère m'assurait qu'il n'y avait que moi de changé, et m'embrassait, tout heureuse de voir combien ce voyage m'avait été salutaire.

Un soir, quelques jours après mon arrivée, comme je rentrais chez moi, mon concierge me remit deux lettres. L'une, un billet fleurant l'iris, que je reconnus tout de suite à l'écriture et au format, me bouleversa. Je l'ouvris précipitamment.

Mathilde me revenait, telle que je l'avais connue dans ses meilleurs jours, bonne, généreuse, les mains tendues. Elle me grondait de ma folie, qu'elle venait d'apprendre ; un peu plus, elle en aurait plaisanté! Puis elle me berçait de tendresses presque maternelles, et terminait en me donnant un rendez-vous, comme si nous n'avions été séparés que par des malentendus :

Demain — 2 heures — à Saint-Roch — Chapelle de la Vierge.

J'eus un éblouissement. Toute cette passion que je croyais morte me remontait au cœur comme un flot de sang, et un âpre désir de la revoir, de la reprendre, de l'insulter peut-être, mais de la posséder, m'obsédait et me torturait.

Je dormis fort mal cette nuit-là. J'avais de la fièvre, et deux ou trois fois je crus sentir dans ma blessure remuer la balle, comme un souvenir brutal qui se réveillait dans mes os.

Le lendemain, je partis une heure d'avance pour Saint-Roch. Mais, au moment de sortir, je trouvai une lettre dans l'une de mes poches. C'était la lettre qu'on m'avait remise la veille en même temps que celle de Mathilde. Dans ma préoccupation, je l'avais totalement oubliée.

Elle venait de Douarnenez. Une grosse écriture maladroite avait tracé l'adresse. Je l'ouvris, et voici ce que je lus :

« Monsieur René,

« Je me permets de prendre la liberté de vous écrire, sachant que vous vous intéressiez à de pauvres gens comme nous, pour avoir l'honneur de vous dire que nous venons d'éprouver un bien grand malheur, vu que notre pauvre Françoise s'est noyée lundi dernier. Elle avait sans doute voulu traverser toute seule le bras de mer pour aller à Tréboul. Le batelier ne peut rien dire. On a rapporté son corps dans la nuit. Jugez de notre peine !

« Nous n'avons pas de chance, mon pauvre monsieur. Justement l'année avait été bonne. Le Rouïc avait fait ce jour-là trente mille sardines, et nous pouvions espérer de la marier à la Saint-Michel ! Mais le bon Dieu ne l'a pas voulu... »

Je n'achevai pas. Je restai complètement hébété, comme si l'on m'avait asséné un coup de bâton sur la tête. Au fond de mon accablement, j'avais le sentiment très net que c'était moi qui avais tué cette enfant. Devant mes yeux, se dressait une horrible vision : la Roche aux Cormorans !... Alors je revoyais notre intimité, si courte et pourtant mortelle ; sa physionomie pleine d'un sombre sang-froid, le jour où je lui avais dit adieu ; le froncement de ses sourcils, où j'aurais dû lire le signe d'une résolution fatale. Tout son amour contenu, mais profond, m'apparut et me fit frémir. Cette jeune fille m'avait aimé comme j'avais aimé l'autre. Et, comme moi, elle avait voulu mourir, quand elle avait vu que tout était fini...

Je tremblais de tout mon corps devant cette justice des choses qui me couvrait et me pénétrait d'une marque indélébile et criminelle. Oui, c'était justice, je m'étais plaint qu'on eût joué avec mon cœur, et je venais de jouer avec le sien, sans me soucier de savoir si je laissais la Mort derrière moi !

Le poète avait dit vrai :

Nous aimons qui nous fuit, et fuyons qui nous aime !

Ah ! pourquoi cette loi cruelle, et pourquoi la destinée de notre pauvre nature nous force-t-elle à devenir tour à tour la victime et le bourreau ?

Je descendis machinalement l'escalier, mais, une fois dans la rue, je me demandai ce que je faisais dehors. Alors je me rappelai le rendez-vous de Mathilde. Mais je n'allai pas à Saint-Roch, et j'entrai à Notre-Dame-des-Victoires commander une messe pour la pauvre morte !

S43,89 LUCIEN GRIVEAU.

LETTRES DE MARIA EDGEWORTH [1]

Mme d'Houdetot.

Paris, 10 janvier 18[illegible].

Je vais vous faire un récit de notre journée d'hier. Je sais que vous aimez cela. Après nous être levées, avoir mis nos bas, nos bottines, nos robes de batiste, qui sont ici en grande faveur, nos palatines et nos socques fourrés (que Dieu bénisse mes tantes pour ces socques !) nous étions en voiture à neuf heures pour aller chez l'excellent abbé Morellet, chez qui nous étions tous invités à déjeuner, afin de nous trouver avec Mlle d'Houdetot, l'amie de Rousseau, l'inspiratrice de la création de Julie. Julie, à présent âgée de 72 ans, nous apparut sous les traits d'une femme fluette, coiffée d'un chapeau noir. A première vue, elle m'a semblé affreusement laide ! Elle louche tellement que l'on ne sait jamais de quel côté elle regarde ; mais elle n'eut pas plus tôt parlé qu'elle m'eut conquise, et dès que je fus assise à côté d'elle, je découvris dans sa physionomie une expression de bienveillance et d'amabilité. Sa conversation invite à la confiance et ne peut manquer de l'obtenir. Elle paraît aussi gaie et aussi en dehors qu'une jeune fille de quinze ans ; il a d'ailleurs été dit d'elle que non seulement elle ne fit jamais aucun mal, mais qu'elle ne le soupçonna même jamais. Mme d'Houdetot possède ce don inappréciable de saisir le bon côté de chaque chose, don que lord Kames disait préférer à tous ceux qui sont distribués par la reine des Fées. Malgré de grands chagrins, elle sait encore se rendre heureuse et rendre heureux ses amis. Même pendant les horreurs de la Révolution, si elle trouvait sur son chemin une fleur, un papillon, un parfum agréable, une belle couleur, elle leur donnait son attention, suspendant pendant un instant les sentiments douloureux et cela, non par frivolité, mais par pure philosophie. Personne n'a mis plus d'énergie au service de ses amis. Je subis près d'elle le charme d'un heureux caractère, de manières douces et attrayantes, de l'enthousiasme que l'âge ne peut éteindre, et qui, sans se consumer, peut quelquefois se répandre sur des objets de peu d'importance, mais jamais sur des inutilités. Je désire vivement être ainsi à 72 ans ! Elle me disait que tandis que Rousseau écrivait des choses si délicates sur l'éducation, tout en laissant ses propres enfants aux Enfants-Trouvés, il plaidait sa cause avec tant d'éloquence que ceux mêmes qui le

1. Ces pages [illegible] vrage que la librairie Guillaumin va mettre en vente sous ce titre : *Lettres de Maria Edgeworth* pendant [illegible] Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre [illegible] 1820 et 1821. Nous en devons la communication [illegible] teurs.

blâmaient ne trouvaient rien à lui répondre. Un jour à dîner chez Mme d'Houdetot, il y avait une belle pyramide de fruits. Rousseau en se servant prit la pêche qui en formait la base, et tout le reste s'écroula. « Rousseau, lui dit-elle, voilà ce que vous faites avec toutes nos organisations sociales, vous jetez tout par terre d'un simple geste ; mais qui rebâtira ce que vous détruisez ? » Je demandai à Mme d'Houdetot s'il s'était montré reconnaissant pour toutes les bontés dont il avait été entouré? « Non, me dit-elle, c'était un ingrat! Il avait mille défauts, mais j'en détournais les yeux pour les porter uniquement sur son génie et sur le bien qu'il avait fait à l'humanité. »

*
* *

Une visite à Mme de Genlis.

19 mars 1803.

Tout au plaisir que m'avait fait la *Rosière de Salency*, j'étais impatiente d'aller voir Mme de Genlis. Quelques jours après nous dînions chez M. et Mme Scott en compagnie d'une réunion d'hommes assez insignifiante. Après le dîner, mon père me prenant à l'écart me dit : « Allons, maintenant, chez Mme de Genlis. Elle avait écrit pour nous dire qu'elle serait heureuse de faire la connaissance personnelle de M. et de Miss Edgeworth. »

Où pensez-vous qu'elle demeure? A l'Arsenal, autrefois habité par Sully. Bonaparte lui a donné là des appartements. Je ne sais pas ce que vous vous êtes imaginé en lisant les *Mémoires* de Sully, mais moi j'avais toujours pensé que l'Arsenal était un vaste bâtiment ayant une façade comme peut en avoir un hôtel ou un palais, et je pensais aussi qu'il était placé au cœur de Paris. Au contraire, l'Arsenal est situé dans les faubourgs. Nous allions et allions toujours ! Enfin, nous arrivâmes devant une lourde porte cintrée semblable à celles que l'on voit à l'entrée des villes fortifiées. Notre voiture pénétra sous cette voûte, et nous fûmes pendant quelques minutes dans une complète obscurité. Enfin, autant que la lumière de quelques lampes fumeuses nous permettait de le voir, nous étions arrivés dans une grande cour carrée entourée de bâtiments. Là, nous pensions mettre pied à terre ; nullement ! Le cocher traversa une autre voûte profonde, toujours éclairée par une seule lampe. Nous étions dans une nouvelle cour et nous allions toujours, de voûte en voûte, de cour en cour, dans lesquelles régnait le silence le plus profond. Je pensais ne jamais voir la fin de tout cela, lorsque le cocher s'arrêta et demanda pour la dixième fois où demeurait cette dame. Il est extrêmement difficile de se renseigner à Paris. Nous avions pensé que le nom de Mme de Genlis et celui de l'Arsenal devaient suffire à tout ; mais l'Arsenal est formé de tout cet ensemble de cours, de grilles et de maisons. Des centaines de gens y habitent sans connaître le moins du monde Mme de Genlis. A la porte où le cocher s'arrêta pour s'enquérir, les uns répondirent qu'ils ne connaissaient pas cette dame ; d'autres, qu'elle vivait faubourg Saint-Germain ; d'autres pensaient qu'elle habitait Passy ; d'autres enfin avaient entendu dire que des appartements lui avaient été donnés quelque part dans l'Arsenal par le gouvernement, mais ils ne pouvaient dire où. Pendant que le cocher se renseignait, nous le suivions des yeux anxieusement du milieu de la grande cour où notre voiture était restée, tâchant d'entendre les réponses qui, en raison de la distance, nous échappaient souvent.

Enfin, une porte rapprochée s'ouvrit ; la tête et le chapeau de notre cocher furent mis en lumière ; deux personnes se quittaient et nous pûmes très bien voir leur physionomie et le mouvement de leurs lèvres. Le résultat des pourparlers qui suivirent fut plein de succès : nous fûmes conduits vers la maison habitée par Mme de Genlis et pensions enfin toute difficulté terminée. Mais non ! il fallait encore trouver ses appartements. Nous étions devant un grand escalier en pierre, délabré et tortueux, éclairé par un morceau de bougie enfermé dans une affreuse lanterne de fer-blanc suspendue dans un angle du mur. C'était juste assez de lumière pour nous en faire apercevoir la nudité ainsi que l'extrême saleté de l'escalier. A l'exception de la lampe qui ne pouvait s'être allumée seule, rien n'indiquait que le lieu fût habité. Je m'arrêtai, saisie d'un mélancolique étonnement, pendant que mon père essayait de trouver son chemin à tâtons jusqu'à une espèce de loge de portier ou plutôt un antre situé au pied de cet escalier. Là il trouva un homme servant de concierge aux différentes personnes de la maison. Vous savez que les maisons de Paris sont habitées par des masses de gens différents et que leurs escaliers sont des rues — des rues sales — qui conduisent à leurs appartements. Le portier, qui n'était ni obligeant ni intelligent, répondit négligemment que : Mme de Genlis *logeait au second à gauche, qu'il faudrait tirer sa sonnette* (1), il pensait qu'elle était chez elle, à moins qu'elle ne fût sortie ! Nous montâmes donc, sans autre guide que nous-mêmes, car bien que nous eussions décliné notre qualité d'étrangers, ce portier ne nous offrit pas une fois de nous conduire ou de nous éclairer ! Arrivés au deuxième étage, nous aperçûmes, faiblement éclairées par une bougie placée sur le premier palier, deux grandes et sales portes à battants, l'une à droite, l'autre à gauche, ayant chacune une sonnette de la grosseur de celle qui peut se trouver dans le petit parloir d'une petite auberge

(1) Tous les mots en italique sont en français dans l'original.

anglaise. Mon père en tira une et attendit quelques instants, pas de réponse ; agita l'autre et attendit, pas de réponse ! cogna fortement à la porte gauche, pas de réponse ; à la porte droite, pas de réponse. Il poussa, il tira sur cette porte droite sans pouvoir l'ouvrir, enfin appuyant un des battants entr'ouvert de la porte gauche, nous entrâmes, et là, obscurité profonde. Autant qu'il était possible de s'en rendre compte, il n'y avait aucun meuble dans cette pièce. Nos yeux s'habituant à l'obscurité, nous pûmes, au bout de quelques instants, discerner en effet des murs dégarnis et quelques paquets dans un coin. La pièce était prodigieusement élevée, comme le serait une ancienne salle de spectacle. Nous en sortîmes et, en désespoir de cause, redescendîmes trouver ce portier stupide et désagréable. Il monta avec nous, quoique bien à contre-cœur, et nous indiquant une profonde embrasure entre l'escalier et les portes à battants, nous dit : « *Allez, voilà la porte et tirez la sonnette.* » Il redescendit précipitamment avec sa chandelle, si bien que mon père n'eut que le temps de saisir le cordon de sonnette et de le tirer avant que nous fussions de nouveau dans l'obscurité ! Nous entendîmes enfin plusieurs portes s'ouvrir et de petits bruits de pas qui s'approchaient. La personne qui nous reçut était à peu près de la taille d'Honora, elle tenait dans sa main une bougie mal assujettie et tremblotante, dont la lumière éclairait en plein une figure extrêmement intelligente, des yeux noirs étincelants, des cheveux noirs bouclés qui, selon la mode, lui couvraient les yeux et les joues. Elle écarta ses boucles pour nous voir, et nous-mêmes étions impatients de mieux la contempler. Son habillement ne répondait en aucune manière à sa coiffure et à l'élégance de son maintien. En quoi consistait son vêtement, nous ne pouvions le voir distinctement ; cela paraissait être un jupon court et d'étoffe grossière, quelque chose comme ce que porteraient les enfants de Molly Bristow, mais pas même leurs vêtements du dimanche ! Avec cela un spencer de laine grise attaché par une seule épingle, les revers étroitement serrés au cou sous le menton, et ouvert dans toute la partie inférieure. Après nous avoir bien regardés et avoir entendu notre nom, elle sourit gracieusement et nous pria de la suivre en disant : « Maman est chez elle ! » Elle nous conduisit avec la grâce d'une jeune fille qui a appris à danser, à travers deux antichambres d'aspect misérable, mais d'ailleurs, qu'elles soient misérables ou non, aucune maison de Paris ne peut s'en passer. La jeune fille, ou la jeune femme, car nous ne savions encore que penser d'elle, nous fit entrer dans une petite pièce où la lumière était si bien abritée par un écran vert, que nous distinguions à peine la haute stature d'une dame en noir qui se leva de son fauteuil où elle était assise près du feu lorsque la porte s'ouvrit, mouvement qui fit sortir en même temps une forte bouffée de fumée de l'immense cheminée. Elle s'avança et nous fîmes nos efforts pour faire de même au milieu d'un amas de tables, de chaises, de paniers à ouvrage, de porcelaines de Chine, de pupitres et d'encriers, de cages, sans oublier une harpe ! Elle ne parla pas, et comme elle avait le dos tourné au feu et à la lumière, je ne pouvais distinguer ses traits, je n'apercevais que sa silhouette et son maintien. Son attitude avait un reste d'élégance et paraissait celle d'une femme accoutumée à un salon plus confortable. Comme j'étais en avant et qu'elle restait silencieuse, je fus forcée de m'adresser à cette forme à peine distincte : « *Mme de Genlis nous a fait l'honneur de nous mander qu'elle voulait bien nous permettre de lui rendre visite et de lui offrir nos respects,* » lui dis-je, ou quelque chose de semblable. A quoi elle répondit en prenant ma main et en prononçant quelques paroles où le mot *charmée* était ce qu'il y avait de plus intelligible. Tout en me parlant, elle regardait mon père par-dessus mon épaule ; son salut lui fit voir, je suppose, que c'était un homme bien élevé, car elle lui adressa de suite la parole comme si elle eût désiré lui plaire, et enfin nous fit asseoir près du feu.

Je vis alors toute sa personne. Elle ressemble absolument au portrait en pied de mon arrière-grand'-mère Edgeworth, que vous avez pu voir dans la mansarde ; très maigre et d'aspect mélancolique, elle n'est cependant pas si belle que ma grand'mère. Elle a les yeux noirs, les joues blêmes et tombantes, les lèvres minces, deux ou trois bouclettes sur un front très élevé surmonté d'un bonnet que pourrait porter M. Grier, elle offre à la fois une apparence de fortune déchue, de santé ruinée et d'extrême irritabilité cherchant à se contenir. Elle ne me représentait rien de ces manières engageantes, captivantes même que j'avais cru trouver en elle, de l'aveu même de gens qui ne l'aimaient pas.

Elle me parut ne vivre que pour des querelles et des jalousies littéraires. Pendant que mon père lui parlait, ou tout en parlant elle-même, sa physionomie prenait subitement l'expression de la haine ou de la colère s'il était question de quelqu'un ayant une autre manière de voir ou de penser que la sienne. Vous savez qu'elle est maintenant *une dévote acharnée !* Lorsque je vins à parler avec quelque enthousiasme de l'abbé Morellet, qui a écrit d'une manière si courageuse en faveur de la noblesse française exilée, elle répondit d'une voix acérée : « *Oui, c'est un homme de beaucoup d'esprit, à ce qu'on dit, à ce que je crois même ; mais il faut vous apprendre qu'il n'est pas des nôtres !* » Mon père parla de Paméla (lady Edward Fitz-Gerald), et expliqua comment il l'avait défendue à la Chambre des communes irlandaise.

Au lieu d'en éprouver du plaisir ou d'en être touchée, son esprit la porta immédiatement à élaborer une habile justification de lady Edward et d'elle-même, prouvant ou essayant de prouver qu'elle ne connut jamais aucun des projets de son mari, et que tout ce qu'elle en pouvait soupçonner fut hautement désapprouvé par elle. Cette défense fut tout à fait perdue pour nous qui n'avions jamais pensé à l'attaquer.

Mme de Genlis semble avoir été si habituée à l'attaque, qu'elle a, en réserve, des défenses et des excuses préparées à l'avance et prêtes à s'adapter à toute circonstance. Elle parla avec plus que de l'aigreur de la *Delphine* de Mme de Staël, avec horreur d'un autre roman nouveau à la mode, *Amélie*, et m'embrassa deux fois sur le front parce que je ne l'avais pas lu, en me disant : « Vous autres Anglaises, vous êtes modestes ! » Qu'était devenu le sentiment de la délicatesse de Mme de Genlis, lorsqu'elle publia les *Chevaliers du Cygne !* Pardonnez-moi, ma chère tante, vous m'avez demandé de la voir sous un jour favorable, et j'ai été la trouver sous le charme de la *Rosière de Salency ;* mais vraiment je ne puis l'aimer. Il y a une sorte de méchanceté dans son attitude et sa conversation qui repousse l'affection, d'hypocrisie qui empêche l'estime ; et, de plus, par-ci par-là, je trouvai ou crus trouver à travers son aspect de mélancolie un grain de coquetterie. Elle a été jugée par mon père plus favorablement que par moi, elle a évidemment pris quelque soin de lui plaire. Il pense que c'est une personne sur l'esprit de laquelle il pourrait obtenir beaucoup d'ascendant. Il juge que c'est une femme aux passions violentes, à l'imagination effrénée, d'un mauvais caractère mais non pas malveillante. C'est simplement, dit-il, quelqu'un qui a été mis en pièces et qui éprouve le besoin d'y mettre les autres à son tour. Il ajoute qu'elle possède certainement un grand attrait. De cela, je ne me suis pas du tout aperçue ! Mais vous savez, ma chère tante, que je ne suis pas très experte à juger des étrangers à première vue, et peut-être ai-je été mortifiée, Mme de Genlis m'ayant dit qu'elle n'avait jamais rien lu de moi autre que *Bélinda*, et qu'elle avait seulement entendu parler de l'*Éducation pratique*, avec éloge, il est vrai. Elle vient d'ajouter à ses *Petits Romans* un volume dans lequel se trouvent quelques jolis contes. Mais, il ne faut pas vous attendre à une autre *Mlle de Clermont*. Une semblable production par siècle est tout ce que l'on peut espérer.

J'oubliais de vous dire que la jeune fille qui nous a reçus est une enfant qu'elle élève : « *Elle m'appelle maman, mais elle n'est pas ma fille* », dit-elle. La manière dont cette petite parle à Mme de Genlis et la regarde est ce qui m'a paru plaider le plus en sa faveur. Elle est certainement avec elle libre et tendre sans affectation. Je regardai ce que l'enfant écrivait ; elle traduisait la *Zoonomie de Darwin ;* je lus un peu de cette traduction qui était excellente. La petite avait, a-t-elle dit, je crois, dix ans. Il est certain que Mme de Genlis fit du duc d'Orléans actuel un si bon mathématicien que se trouvant dans la détresse pendant l'émigration il enseigna les mathématiques comme eût pu le faire un professeur d'une université allemande. Si on pouvait causer avec un de ses élèves, et savoir ce qu'il pense d'elle, on en porterait un jugement plus sûr que celui que l'on tirerait de ses livres et de tout ce que ses ennemis disent contre elle. Je dis *ses livres* et ses ennemis et non ses *amis* et ses ennemis, car je craindrais qu'elle n'eût pas, pour plaider sa cause, d'autres amis que ses livres, n'ayant jamais rencontré personne, dans aucun parti, qui fût son ami. Cela m'a même véritablement attristée de voir une femme de talent supérieur, qui a vécu et brillé à la cour la plus animée de la nation, la plus gaie du monde, être maintenant solitaire, abandonnée, réduite à vivre dans une demeure misérable, au milieu de quelques restes de luxe, épaves de son ancienne situation, sans un seul ami, admirée peut-être encore, mais dédaignée ! C'est la haine qui littéralement la fait vivre, et non la tendresse.

Sa cruauté en peignant la Reine, après son exécution, sous un caractère dissolu, dans les *Chevaliers du Cygne*, le fait de mener ses élèves dans les clubs révolutionnaires au début de la Révolution, ses relations avec le dernier duc d'Orléans, et son hypocrisie à ce sujet : son insistance pour être nommée gouvernante de ses enfants alors que la duchesse y était absolument opposée, la supposition que c'était elle qui entraînait le duc dans son affreuse conduite ; enfin, plus que tout le reste, ses attaques aussi bien que ses *excuses*, l'ont conduite à cette existence isolée et faite de réprobation.

*

Une soirée chez Cuvier.

3 mai 1820.

Nous étions engagées le soir, chez Cuvier ; nous nous y rendîmes...

Quelles rues ! quels coins de rue surtout ! dans cette vieille partie de la ville uniquement éclairée par quelques lampes maintenues par des cordes, à de grandes distances les unes des autres ; une ou deux lumières venant des fenêtres de maisons très élevées, rendaient l'obscurité plus sensible encore ; puis, les cris des cochers et des charretiers : « Ouais ! Ouais ! » reculant et se querellant sans cesse, car il est impossible à deux voitures de passer en même

temps dans ces étroites ruelles. J'étais dans une très mauvaise passe, comme vous pouvez le penser, mais je baissai la glace et restai aussi tranquille qu'une souris effrayée. J'amusai même fort Harriet en criant une fois : « *Ah! mon cher cocher, arrêtez!* » comme Mme du Barry disait : « Un moment, monsieur le Bourreau! » La position ne fut jamais si mauvaise pourtant que nous n'en pussions rire. Nous finîmes enfin par arriver et notre voiture entra sous une *porte cochère* dont le peu d'élévation obligea le cocher à se courber littéralement en deux. Là tout d'abord, obscurité complète; puis, soudain, des arbres, des lumières, des bâtiments et enfin l'un d'eux plus brillant que les autres laissant voir par un portail ouvert, en grandes lettres éclairées, les mots : *Collège de France.*

Cuvier vint nous recevoir jusqu'à la portière de la voiture et nous guida à travers une enfilade d'escaliers étroits et difficiles, jusqu'à une toute petite pièce où se trouvaient réunies plusieurs personnes, qui toutes étaient de noms et de talents distingués. Prony était là, avec la fidélité de chien caniche qu'il apporte à ses affections! Biot, très gros maintenant; il semble avoir engraissé du double! Je ne pus trouver en lui aucune trace de ce jeune *père de famille* que nous avons connu. Il a maintenant la figure ronde, la tête chauve, sauf un tour de cheveux noirs bouclés, et son crâne paraît si dur qu'une tortue pourrait y tomber, semble-t-il, sans le fendre! Mais dès qu'il commence à parler, sa supériorité frappe immédiatement.

Cuvier nous présenta le prince polonais Czartoryski; nous échangeâmes mutuellement beaucoup de compliments. Nous feuilletâmes ensuite le *Voyage au Brésil* du prince Maximilien de Neuchâtel, magnifiquement imprimé en Allemagne. Puis, toutes les langues commencèrent à se délier, et la réunion devint très amusante.

Derrière moi j'entendais parler un très bon anglais : c'était M. Trelawry faisant un panégyrique de l'abbé Edgeworth avec qui il fut lié. Ce fut lui qui apporta la première lettre et les premières nouvelles des événements à la duchesse d'Angoulême alors à Mittau. Elle vint au milieu de la nuit, et en chemise de nuit, les recevoir.

Le thé et le souper furent servis en même temps. Les deux tiers seulement de la société pouvaient s'asseoir; les autres personnes durent rester au second plan, un certain nombre debout, mais toutes très satisfaites néanmoins. La conversation devint bruyante et animée : la science, la politique, la littérature furent mélangées aux balivernes dans d'heureuses proportions. Biot s'assit derrière la chaise de Fanny et se mit à parler des parallaxes et du docteur Brinkley. Prony, ses cheveux presque dans mon assiette, me racontait de très amusantes anecdotes sur Bonaparte, et Cuvier, près de lui, parlait aussi fort qu'il lui était possible, non pour faire montre de savoir et d'esprit mais simplement pour arriver à se faire entendre, car, au contraire, ce génie franc et ouvert était heureux d'être chez lui et sans contrainte; sa manière d'être avec nous m'a été la chose la plus flatteuse et la plus agréable. Harriet était en arrière, et à chaque instant Cuvier se tournait vers elle en contant ses anecdotes pour la rendre complètement des nôtres, et il se faisait un tel bruit que personne autre que nous ne pouvait les entendre.

Cuvier et Prony s'accordèrent à dire que Bonaparte ne pouvait jamais supporter, en fait de réponse, qu'une réponse *décisive*. « Un jour, nous dit Cuvier, je me perdis presque vis-à-vis de lui, pour avoir examiné la question avant de répondre. Il me demandait : « *Faut-il introduire le sucre de betterave en* « *France?* — *D'abord, Sire, il faut s'enquérir, se renseigner* « *nies...* — *Faut-il avoir le sucre de betterave en* « *France?* — *Mais, Sire, il faut examiner...* — *Bah!* « *je le demanderai à Berthollet!* »

« Cette manière despotique et laconique d'insister pour savoir toute chose en deux mots avait ses inconvénients. Un jour, il demandait au conservateur des forêts de Fontainebleau : « Combien d'ar- « pents avez-vous ici? » Le conservateur, un honnête homme, réfléchit un instant. « Bah! vous ne savez « pas!... » Alors le sous-conservateur s'avançant émit un chiffre quelconque qui lui vint à l'esprit. Bonaparte reporta immédiatement au second le grade du premier. Qu'arriva-t-il? continua Prony, c'est que le coquin qui donna la réponse aventurée fut bientôt pris abattant et vendant un grand nombre d'arbres, et qu'en conséquence Bonaparte fut obligé de lui retirer ses fonctions et de réinstaller dans sa première situation l'homme honnête, mais hésitant. »

Prony est, vous le savez, un des hommes les plus distraits qui existent. « Une fois, me dit-il, j'étais dans une voiture avec Bonaparte et le général Caffarelli.

« C'était à l'époque de son départ pour l'Égypte. Il me demanda de l'accompagner. Je répondis que je ne le pouvais pas; mais, en fait, je ne voulais pas. Après avoir répondu de la sorte, je m'efforçai de rassembler dans ma tête toutes les raisons possibles pour expliquer mon refus. Pendant tout ce temps Bonaparte continuait à me faire des communications confidentielles sur ses projets et desseins secrets. Quand il eut terminé, le *seul mot « Arabie » m'avait frappé l'oreille, alors je voudrais m'avoir arraché les cheveux* (faisant le geste de le faire) *pour pouvoir me rappeler ce qu'il venait de me dire*, mais cela me fut impossible. »

— Pourquoi, lui dis-je, ne le demandâtes-vous pas ensuite à Caffarelli?

— Je n'osai pas, parce que je me serais trahi à ses yeux.

Prony assure que Bonaparte ne s'obstinait jamais dans sa propre opinion vis-à-vis des hommes de science, sur les choses qu'il ignorait; mais il ne supportait aucune contradiction sur la tactique ou la politique. 826.63

LA FIN DE DON JUAN

D'après « Miremonde »[1].

Je touche avec une sorte de respect ce petit livre. C'est peut-être le dernier qu'Alexandre Dumas fils ait lu; et il semble bien qu'il l'a lu avec plaisir et avec émotion. Il a écrit sur les feuilles blanches du manuscrit une longue apostille de trente-trois pages, qui est devenue, naturellement, la préface de ce volume. — Première œuvre posthume de Dumas fils et dernière page de critique qu'il ait écrite; fort bien écrite du reste, bien de lui, respirant la mâle horreur de l'homme à femmes, qu'il eut toujours, ou du moins qu'il avait depuis bien longtemps, respirant l'amour de l'action utile et l'amour de l'amour vrai, celui qui est abnégation; ferme et forte méditation, presque suprême, sur les problèmes qu'il avait tant agités, tant remués en divers sens et où, comme on le voit, il suffisait d'une légère prière pour le ramener encore.

Car c'est toute une « consultation » qu'en cette apostille Dumas fils a donnée sur « le cas de don Juan ».

Qu'est-ce que c'est bien que don Juan? Pour Dumas c'est un tempérament : « Quand on étudie bien le personnage on reconnaît que c'est un naïf, un innocent, pour un peu je dirais un imbécile; car il faut être d'une naïveté plus qu'élémentaire pour croire à la durée du plaisir... J'ai quelquefois rencontré ce type et je l'ai bien examiné. Il n'a pas, pour convaincre, d'autre éloquence que celle de l'animal. Il est complètement instrumentaire... »

Dumas développe ce thème avec un luxe de preuves, de démonstrations, d'amplification surtout, et de souvenirs, qui sont infiniment curieux, et que vous chercherez plutôt dans le volume que vous ne comptez les trouver ici.

Pour moi, je crois qu'il a tort. Moi aussi, et vous aussi, et tout le monde, j'ai connu don Juan Tenorio. Il m'a paru un imbécile, comme à Dumas, certes; mais non point du tout un tempérament, et point du tout un innocent ni un naïf. Pour moi ce n'est pas un tempérament, c'est une vanité. Preuve : je n'ai jamais connu un Tenorio qui fût discret, un Tenorio qui ne fût follement bavard, effroyablement loquace et éperdument confidentiel. Notre confrère M. Filon disait l'autre jour : « Hum! hum! patriotisme, besoin d'action, ambition, plaisir de remuer de grandes affaires, déploiement de l'esprit... Hum!... Au fond les hommes n'ont jamais servi leur patrie, agi, escaladé les grandes places ou les places fortes, écrit de grands livres, que pour se faire aimer des femmes. »

Possible; et moi j'ajoute : et ils n'ont jamais essayé de se faire aimer des femmes que pour en parler.

Don Juan n'est pas un homme qui poursuit avec l'ardeur d'un chimiste des expériences intéressantes; c'est un homme qui veut raconter ces expériences à quelqu'un, ne fût-ce qu'à Sganarelle ou à Leporello.

On l'a travesti de toutes les façons. On en a fait une manière d'idéaliste qui cherche partout la réalisation de son rêve et qui ne la trouve jamais, ce qui a fait dire à quelqu'un d'assez spirituel : « Don Juan cherche son idéal? Mais, il l'a : c'est le changement. » Voici que Dumas fils en fait une simple brute et, du reste, explique par là ses succès, ce qui est bien dans sa manière. Ni l'un ni l'autre, ni si haut ni si bas, ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Le don Juan que j'ai connu, à vingt exemplaires, n'est que vanité.

Ce n'est pas à dire qu'il soit toujours un commis voyageur. « Il y a la manière. » Très souvent don Juan ne nomme pas, ne précise pas; mais il a des façons de vous faire savoir qui sont plus précises que des noms, et des silences adroits qui sont beaucoup plus bavards que la parole. D'une manière ou d'une autre, il dit. Il dit toujours; il crie; il crie du geste, de la physionomie, du sourire, de l'embarras simulé et de la réticence. A lui plus qu'au calomniateur, qu'il est du reste quelquefois, s'applique le mot de La Bruyère : « Il se tait; et avec raison : il en a assez dit. »

J'ai été en tiers dans une conversation bien instructive :

« A. — On dit qu'elle ne vous est pas indifférente, et du reste qu'elle vous aime?

B. — Je n'en sais rien. Ça m'est égal.

A. — Vous ne poussez pas l'aventure?

B. — Non, certes; à supposer qu'aventure il puisse y avoir. Ça m'ennuierait.

A. — Vous avez raison; ça vous ennuierait, avec votre drôle de caractère... Ça vous ennuierait; *car si cela arrivait, vous n'en parleriez pas.* »

Voilà un mot de don Juan. Ça vous ennuierait, puisque vous n'en parleriez pas. Ce jour-là, j'ai pris une note. Don Juan ne peut pas même comprendre qu'on s'engage dans une aventure, si c'est pour n'en

[1] *Miremonde*, par M. Henri Roujon. 1 vol. in-16. Ollendorff.

parler pas et si ce n'est pas pour en parler. Voilà le don Juan tel que je l'ai toujours connu.

Je sais bien que ce n'est pas du tout celui de Molière, qui, chose très intéressante à remarquer, n'a presque aucune vanité ; mais c'est point acquis, je crois, que Molière n'a nullement songé dans le *Festin de Pierre* à peindre un don Juan : Il y a fait, non un *don Juan*, mais une *Fin de don Juan*, ce qui est bien différent. S'il avait prétendu faire un *don Juan*, sa pièce serait bien manquée. Et précisément ceux qui la trouvent mauvaise, c'est qu'ils veulent absolument que le *Festin de Pierre* soit un *don Juan*. Musset cherche un don Juan avec curiosité et passion dans le *Festin de Pierre*, ne l'y trouve pas, et s'écrie avec mauvaise humeur :

C'est l'ombre d'un roue qui ne vaut pas Valmont.

C'est que Molière (sauf dans le premier acte, où il fallait bien, encore, « tracer le type ») n'a nullement voulu, dans le *Festin de Pierre*, nous montrer *ce qu'est* don Juan, mais nous montrer *ce qu'il devient*. Tous les vices que l'habitude de séduire les femmes, ou simplement l'habitude d'en changer, font naître ou développent dans un homme : sécheresse, dureté, scepticisme, cynisme, cruauté, et hypocrisie quelquefois, par-dessus le marché ; ce que devient don Juan quand il vieillit, brutal, impérieux, égoïste, radical, matérialiste, grossier, *méchant*, et Tartuffe à l'occasion, pour finir comme le baron d'Estrigaud ; voilà ce que Molière, avec profondeur, avec une science singulière des maladies du cœur, avec outrance aussi et colère, parce que c'était précisément l'année où il en voulait à Lauzun, ou bien à Guiche, et peut-être à tous les deux, et avec raison peut-être à tous les deux, a voulu nous peindre et nous a merveilleusement peint dans le *Festin de Pierre*.

A ce stade de la carrière de don Juan, la vanité n'a plus sa place ; et des vices bien autrement puissants et bien plus intéressants à peindre se sont emparés de lui. La vanité ne reparaîtrait que rétrospectivement, s'il écrivait ses *mémoires*. Voyez par exemple Casanova. En voilà un bel étalage ! C'est plaisir de voir comme la fatuité, et toutes les fatuités, se répandent par larges nappes dans ces gros volumes séniles ! Vous rappelez-vous comme il a rivé son clou à Voltaire, comme il lui a montré en une heure qu'il n'avait pas de goût et qu'il était l'ignorance même ! Ah ! je vous assure que Voltaire n'en a pas mené large devant M. Casanova de Seingalt. La page est ineffable.

Mais du moment que don Juan n'en est pas à écrire ses mémoires, à la période de sa vie où Molière le prend, il n'a pas à montrer de vanité, et n'en montre point.

Et encore, remarquez qu'au premier acte, là où Molière fait la peinture générale de son caractère, ou plutôt le *tracé* général du type, la vanité est parfaitement relevée comme un des traits essentiels : « J'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, et, comme Alexandre je voudrais qu'il y eût d'autres mondes... »

Voilà donc l'idée générale que je me fais des don Juan, depuis les plus vulgaires jusques et y compris les plus dilettantes, et en quoi je m'écarte de l'opinion de Dumas fils. Cela m'a entraîné un peu loin. C'est ce qui arrive toujours quand on discute avec les grands hommes. *Quo me rapitis, Fabii?* Je reviens au roman de M. Roujon.

Lui aussi, c'est une *Fin de don Juan* qu'il a voulu écrire, c'est un don Juan en retraite, dois-je dire un don Juan honoraire? Il a écrit le livre que M. Jules Lemaître voulait qu'on n'écrivît point. Vous rappelez vous l'article où M. Lemaître félicitait cruellement Alfred de Musset d'être mort sitôt? Non, disait-il, Musset vieux monsieur, Musset avec de vieilles prétentions d'ancien beau et des coquetteries surannées de « la vieille cour » et nous racontant indéfiniment la princesse de Belgiojoso ! Non, j'aime mieux qu'il soit mort jeune. Les poètes de l'amour sont tenus de naître avec le printemps, et de mourir avec les roses.

Cela peut se discuter encore, et je suis même tout à fait d'un autre avis. Un sexagénaire qui avait été très aimable me disait à ce propos : « Ce jeune homme a tort. Nous autres, mon Dieu, nous sommes comme les autres vieillards, c'est bien certain ; mais tout de même, nous avons une façon plus agréable d'être ridicules. »

Et c'est ainsi que M. Roujon n'a pas hésité à nous montrer un don Juan Tenorio en cheveux blancs.

Son petit livre pourrait être intitulé : *Deux conversions*. Un don Juan jeune converti par la conversion de don Juan vieux, voilà le sujet. En un temps, que, pour donner une date précise, je dirai qu'il faut fixer entre 1603 et 1698, un jeune homme de Toulouse qui s'appelait Pons des Liguières remplissait du bruit de ses prouesses l'antique capitale du Languedoc et les lieux circonvoisins. Il était beau, il était galant, et il avait des préférences pour tout le monde. Il n'était femme qui n'eût eu à se plaindre de lui et qui ne lui en voulût de tout son cœur, ce qui est une des formes les plus généralement connues de l'amour vrai. Lui n'en voulait à personne, puisque c'était toujours lui qui avait eu les torts, et qui s'était détaché le premier. Il pardonnait magnanimement toutes les offenses qu'il avait faites. C'était un très bon cœur. Toujours sincère du reste, et croyant à chaque fois que c'était la première fois qu'il aimait et la dernière qu'il aimerait. « Il était la sincérité même, mais il changeait souvent de sincérité. » Or advint que made-

moiselle Oisille le trompa effrontément avec M. de la Roquetaillade; qu'il allongea à M. de la Roquetaillade un formidable coup d'épée dans le flanc droit; qu'il déclara que l'oisilleté était la mère de tous les vices, et qu'il fut absolument dégoûté de l'humanité.

Que faire quand on a été trompé par mademoiselle Oisille, je vous le demande? Il y a des gens qui conseillent le travail; mais encore faut-il savoir travailler et M. Pons des Liguières n'a nullement été dressé dans les écoles du temps à construire des ruches ingénieuses, comme les abeilles, ou à bâtir des ponts, comme les castors. Aussi à la question précédente il répond comme Joachim du Bellay :

Dedans votre œil gracieux
Toute douleur est écrite,
En amertume est confite;
Souvent la couleuvre habite
Dessous une belle fleur.
Belle et *franche* Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

Or, puisque je deviens vieux,
Et que rien ne me profite,
Désespéré d'avoir mieux,
Je m'en irai rendre hermite;
Je m'en irai rendre hermite
Pour mieux pleurer mon malheur.
Belle et *franche* Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

Et, en effet, il se rend ermite. Il s'en va dans les endroits les plus sauvages des Pyrénées promener sa douleur et son pessimisme et jouer les chevaliers de la Triste Figure. Le pays est beau et à souhait pour s'accommoder aux grandes tristesses de l'âme. On s'aperçoit que le chagrin a ses charmes quand il est bien encadré et que celui qui en est dévoré est du reste en santé parfaite. Il devient poète romantique. J'ai eu tort de placer l'histoire entre 1603 et 1698. Elle s'élargit maintenant d'une façon magistrale. Elle enveloppera bientôt l'humanité tout entière.

Au milieu de ses élégies, parmi ses méditations, emmi ses monologues, et au courant de ses rêveries de promeneur solitaire, M. Pons des Liguières a une importunité. Il se sent observé. Évidemment quelqu'un l'épie. Il le rencontre à la boucle du chemin, il se trouve face à face avec lui le long du gave, et son chien lui saute à la gorge à l'orée de la sapinière. Que dis-je? Pendant que M. Pons des Liguières dort sous un frêne, comme berger de Virgile, il sent un regard qui pèse sur lui. Lui toujours, lui partout. L'œil!

M. Pons des Liguières se sent troublé. Quel est cet observateur? Serait-ce sa conscience? Ce serait un peu symbolique; mais, après tout, rien n'est impossible. Voilà une conscience ambulante et vagabonde qui est bien incommode. A la vérité la conscience de M. Pons des Liguières a une drôle de forme visible. C'est un homme « d'une soixantaine d'années, l'air d'un paysan, robuste, avec une face rougeaude éclairée de deux yeux chercheurs... Le costume et l'allure annonçaient quelque gros fermier ou majordome; il y avait aussi du moine en lui, du moine grassement nourri, facétieux et paillard. Ses joues luisantes et son triple menton, encadrés d'un collier de poils rouges, donnaient à sa face un air de quiétude que démentaient la coupe friponne du nez et la malice hypocrite des yeux. »

Ce singulier personnage avait visiblement pour M. Pons des Liguières une profonde admiration mêlée d'un étonnement sans bornes. Le chevalier voulut avoir le cœur net de cette obsession, et, en plusieurs séances, après quelques chiquenaudes, croquignoles, torgnoles, bourrades, bastonnades, caresses de houssine et coups de pied où il convient, il finit par lui arracher son secret :

— Monseigneur, lui dit, à peu près, sa rougeaude conscience, je me nomme Antonio; mais mon nom est Leporello, dont je me repens et m'accuse. Si je vous ai envisagé si souvent jusqu'à vous dévisager, c'est à cause d'une ressemblance étonnante qui se trouve à peine dans les portraits des meilleurs faiseurs. Vous ressemblez à faire peur à mon maître quand il était jeune, c'est-à-dire à... à don Juan Tenorio, mon malheureux et vénéré maître.

— Vraiment! Et, dis-moi, raconte-moi un peu la mort de ton illustre seigneur.

— Jamais, Monseigneur, jamais! Cela m'est impossible.

Et en effet cela est impossible à Leporello; car don Juan n'est pas mort. Il habite même un château assez voisin, où il habite en cénobite, dans une solitude profonde et sans vouloir voir âme qui vive; car Leporello ne peut guère compter pour une âme.

Cependant, séduit par ce que lui dit sans cesse Leporello de cette ressemblance extraordinaire, don Juan finit par inviter sans façon M. Pons des Liguières à venir souper avec lui. Le chevalier s'y rend, le cœur battant la chamade, et prêt à défaillir de curiosité, d'orgueil, de joie et de timidité. Il est introduit auprès d'un magnifique vieillard.

« L'âge n'avait touché don Juan qu'avec respect. La beauté n'osait se résoudre à quitter ce corps auquel elle devait ses plus chères victoires; avec la douceur encore chaude d'un crépuscule, elle s'y attachait complaisamment. Le temps avait posé sur le front hautain sa couronne de neige; mais le visage, épargné par les rides, conservait la pureté de ses lignes; il gardait, après soixante années, sa grâce altière. Rien n'égalait le charme cruel de ses yeux glauques tachetés d'or, et l'on devinait à leurs éclairs ce qu'ils avaient jeté dans les cœurs de désespoirs et

de volupté. Le nez dominateur, aux ailes frémissantes, indiquait l'homme de proie ; mais la bouche féline, dont le sourire avait ciselé les minces contours, montrait, comme une promesse rassurante, la gaîté de ses dents lumineuses. Les cheveux droits et courts, la moustache soyeuse, et la fine barbe taillée en pointe, éblouissante de blancheur argentée, donnaient l'harmonie des choses anciennes à cette mâle figure que pâlissait l'infinie tristesse d'avoir réflété tant d'orages. Debout sur son seuil, le vieux seigneur, vêtu d'un costume de velours noir à broderies mates, désignait à Pons l'entrée du logis. »

Et ensuite, il lui conte son histoire, une histoire nouvelle, celle que nous ne connaissons pas encore, bien entendu. Elle est toute différente de celle de Pons, et elle est aussi toute différente de celle que la légende nous a transmise ; et elle est très naturelle et suffisamment touchante.

Après la jeunesse que vous connaissez, vers trente ans, notez le point, don Juan a séduit encore une toute jeune fille, Elvire de Montalvo de Pulgar. Il l'a abandonnée, bien entendu ; puis il a eu le fameux « revenez-y » du don Juan de Molière au quatrième acte, le désir de revoir dans la douleur et dans les larmes celle qu'on a trahie : « Sais-tu bien, Sganarelle, que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint. » — Puis enfin il l'a délaissée définitivement.

Et elle est morte.

Mais voilà qu'Elvire morte, don Juan n'a plus pu détacher d'elle une pensée obstinée, obstinément douloureuse et obstinément douce à la fois. A ce coup il l'aimait. Il aimait pour la première fois, et c'était bien pour toujours. Ah ! que les morts nous tiennent bien ! Et comme c'est naturel ! Ils n'ont pas de défauts. Ils ne changent pas. Ils ne vieillissent pas. Ils sont toujours et ce que nous les avons vus, et ce que nous voulons qu'ils soient. « C'est elle encore, comme disait si joliment Topffer, c'est elle toujours, point changée, toujours belle, de son regard timide, de son pudique sourire, de son émouvante voix. » Ah ! comme les morts nous tiennent bien !

Voilà la vraie et authentique histoire de don Juan vieilli. Elle est incontestable. Si jamais don Juan a aimé, ce n'a pu être qu'une morte, et s'il a jamais été fidèle, ce n'a pu être qu'à un fantôme. Généralisant, comme il fait toujours, le misérable, La Rochefoucauld dirait : « Il y a une fidélité. C'est celle des vieillards aux tombes. »

Et voilà l'histoire que M. Pons des Liguières entendit en une année restée inconnue du XVIIe siècle dans le château de Miremonde. Dumas fils croit que cela l'excita à être maître de lui par la continence. Ce n'est pas impossible. Mais en tous cas il se trouva qu'il avait été au Gave d'Ossau pour entendre raconter une belle histoire. Il n'avait pas perdu son voyage.

ÉMILE FOLLET

M. ÉMILE ZOLA

ET LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

C'est dimanche prochain, 29 mars, que la présidence de M. Émile Zola à la Société des Gens de Lettres prendra fin. Il n'a été, en effet, élu l'an passé membre du Comité que pour un an seulement : — il arrivait à la fin de la liste ; — et comme ces membres ne sont pas rééligibles, la place de M. Émile Zola se trouve à la fois vacante au Comité et à la présidence des Gens de Lettres.

A quatre reprises ces fonctions présidentielles ont été confiées à M. Zola ; la première fois, en avril 1891, peu après son entrée dans la Société des Gens de Lettres : nommé à cette époque membre du Comité pour trois ans, il a, durant ce laps de temps, été réélu chaque année président. Entré de nouveau au Comité en mars 1895, il a été de nouveau réélu président pour cette année 1895-1896.

C'est l'histoire de ces quatre années de présidence, l'exposé du rôle, des idées et de l'influence de M. Émile Zola dans la Société des Gens de Lettres, que je voudrais résumer ici.

***

L'auteur des *Rougon-Macquart* est entré dans la Société des Gens de Lettres le 9 février 1891. Jusqu'alors il s'était tenu à l'écart de cette grande association professionnelle ; mais, obligé de traiter séparément et diversement avec chaque journal qui voulait publier une de ses œuvres, ennuyé de ces incessants dérangements, exploité et pillé par certaines feuilles et ne sachant comment se défendre efficacement et à bon compte, il se décida, sur l'avis, paraît-il, d'Alphonse Daudet, à demander son admission dans la Société des Gens de lettres. Le procès-verbal de la séance du Comité du lundi 9 février 1891, inséré dans la *Chronique* de la Société, rend compte de cette admission en ces termes : « M. Émile Zola, ayant posé sa candidature au sociétariat, est reçu sociétaire exceptionnellement par acclamation et à main levée, à l'unanimité. »

C'était là, en effet, une réception tout exceptionnelle. D'ordinaire et conformément aux statuts, chaque candidature est l'objet d'un rapport, qui est

lu en séance et sur lequel votent, après délibération, les membres du Comité.

Admis sur-le-champ, par acclamation, à l'unanimité, M. Zola ne pouvait désirer mieux, le Comité mieux témoigner son admiration pour l'illustre écrivain, montrer plus de joie et de fierté de cette brillante recrue.

Quelques semaines plus tard, dans la séance de l'assemblée générale du dimanche 5 avril 1891, M. Émile Zola était nommé, par 126 voix sur 167 votants, membre du Comité, et le lendemain le Comité l'élisait président.

Cette présidence, il l'a, comme nous l'avons dit, gardée trois ans, c'est-à-dire pendant toute la durée de son mandat. Trois fois de suite, spontanément et sans même qu'une seule candidature rivale se produisît, le Comité des Gens de Lettres a placé M. Émile Zola à sa tête. C'est, si nous ne nous trompons, la première fois que pareil fait s'est présenté : habituellement l'honneur de la présidence n'est conféré qu'à un membre du Comité arrivé à sa dernière année d'exercice, et ne dure par conséquent qu'un an.

Mais, pour la clarté de cet historique, et avant d'aller plus loin, peut-être n'est-il pas superflu de rappeler quel est le rôle de la Société des Gens de Lettres, et d'expliquer, en quelques mots tout au moins, son organisation et son fonctionnement.

Fondée le 28 avril 1838, sous les auspices de Louis Desnoyers et du baron Taylor, la Société des Gens de Lettres a pour but : « 1° de défendre et faire valoir les intérêts moraux et de protéger les droits de tous ses membres ; — 2° de procurer aux gens de lettres les avantages qui doivent résulter de leurs travaux ; — 3° de prêter, dans les conditions prévues au règlement, aide et assistance à ses sociétaires par tous les moyens qui sont en son pouvoir et dans toutes les occasions où cela pourrait leur être utile, notamment en ce qui concerne la reproduction de leurs œuvres littéraires ; — 4° de distribuer des secours et pensions aux sociétaires dans les conditions prévues par les statuts et le règlement. »

Cette société est ainsi à la fois une société commerciale et une société de secours mutuels.

Comme société commerciale, elle perçoit, sur les journaux ou recueils avec qui elle a traité, — sur les journaux *abonnés*, — pour toute reproduction d'œuvres de ses sociétaires, un droit qui varie selon la périodicité de ces publications, l'importance de leur tirage et les localités où elles ont leur siège. En général, les droits de reproduction sont plus élevés à Paris qu'en province, et en province qu'à l'étranger. Ils sont, à Paris, de 0 fr. 05 la ligne, sauf pour certains journaux à fort tirage, qui paient 0,07 ; 0,10 et même 0,15 la ligne. Chaque mois le compte de chaque sociétaire est établi, et les sommes qui lui sont dues pour ces reproductions lui sont versées, déduction faite d'une retenue de vingt pour cent environ, affectée aux frais de bureau et de perception.

Comme société de secours mutuels, la Société des Gens de Lettres accorde, par l'intermédiaire de son Comité et après délibération, des avances et des secours à ses membres titulaires. Chaque sociétaire, à l'âge de soixante ans et après vingt-cinq ans de sociétariat, a droit à une pension annuelle fixée au minimum à 500 francs.

La Société des Gens de Lettres compte actuellement 650 membres titulaires (dont 140 pensionnaires), et environ 250 adhérents.

Seuls les membres titulaires ont droit d'assister aux assemblées générales et de pourvoir à la gestion de la société ; seuls ils peuvent participer au crédit littéraire (avances), aux secours et à la caisse des retraites.

Les adhérents, à qui d'ailleurs il est expressément interdit de prendre le titre de « membre de la Société des Gens de Lettres », n'ont d'autre pouvoir et avantage que de toucher à la caisse sociale les droits de reproduction perçus e leurs lieu et place par la Société.

Pour être admis comme membre titulaire, comme *sociétaire*, il faut avoir publié quatre volumes au moins, verser un droit d'entrée de quatre-vingts francs et payer, à titre d'abonnement à la *Chronique* de la Société, une cotisation annuelle de vingt francs. Chaque candidat au sociétariat doit être présenté par deux parrains sociétaires, et fournir, bien entendu, son acte de naissance et un casier judiciaire intact. L'admission est prononcée après lecture d'un rapport devant le Comité, vote secret, et à la majorité des membres présents, pourvu que ce nombre ne soit pas inférieur à seize.

Pour être adhérent, il suffit, outre le dépôt du casier judiciaire et l'abonnement à la *Chronique*, d'avoir publié quoi que ce soit, une simple nouvelle, un seul article même, et d'être présenté par quatre parrains sociétaires. Ainsi, tout écrivain, qu'il ait produit peu ou beaucoup, qu'il soit inconnu ou célèbre, peut se présenter à l'adhérence, ou plus exactement réclamer son inscription en qualité d'adhérent sur les registres de la Société des Gens de Lettres, et charger ainsi celle-ci de se substituer à lui pour la perception de ses droits.

La Société est administrée et représentée par un Comité de vingt-quatre membres, élus pour trois ans, et qui est renouvelable chaque année par tiers. Ce renouvellement s'effectue dans une assemblée générale qui se réunit durant le cours du premier semestre, aux environs de Pâques d'ordinaire, et toujours un dimanche.

Le lendemain, — c'est le lundi de chaque semaine

que se tiennent les séances du Comité, — le Comité constitue son bureau, c'est-à-dire nomme son président, ses deux vice-présidents, ses secrétaires, rapporteurs, etc., et son délégué.

Les attributions et le rôle de ce délégué sont des plus importants. C'est par lui que la Société est représentée en justice et dans tous les actes de la vie civile. C'est lui qui, sous le contrôle du Comité, tient la comptabilité et gère les finances de la Société ; lui qui règle l'organisation de ses bureaux, le recrutement de ses employés, etc. Toutes les fonctions de la Société des Gens de Lettres sont gratuites, sauf les siennes.

M. Emmanuel Gonzalès a été, pendant plus de vingt ans, jusqu'à sa mort, survenue en 1887, délégué de la Société des Gens de Lettres, et il a laissé le souvenir d'un homme de relations très courtoises, d'un tact précieux et d'une obligeance extrême.

Son successeur et le titulaire actuel est M. Édouard Montagne, qui, depuis plusieurs années, est réélu chaque fois par acclamation ; c'est vous dire en quelle estime le tient le Comité et combien ses qualités d'homme, de confrère et d'administrateur y sont appréciées.

La Société des Gens de Lettres — on le voit d'après ce succinct exposé — ne ressemble en rien à une académie, comme certains se l'imaginent et comme d'aucuns essayent de le faire croire. C'est, encore une fois, une société de prévoyance et de bienfaisance et une entreprise commerciale.

Je sais bien que son Comité, à l'exemple de l'Institut et de quelques académies de province, a reçu ou s'est imposé la mission de décerner chaque fin d'année des prix et récompenses. Mais c'est là une exception, une déviation du rôle assigné et du but poursuivi. Et je sais aussi que ces prix ne sont le plus souvent — et heureusement ! — que des secours déguisés.

Cette question des prix annuels et de leur affectation a été et est encore une des plus controversées au Comité des Gens de Lettres ; elle restera toujours une des plus délicates, des plus gênantes et des plus épineuses. Je ne puis que la signaler ici, car ce n'est pas de l'ensemble de la Société des Gens de Lettres, de ses opérations, de ses règlements et de son développement, que j'ai à m'occuper, mais uniquement de la présidence de M. Émile Zola.

*
* *

En acceptant, pour la première fois, en avril 1891, les fonctions de président de la Société des Gens de Lettres, M. Zola assumait une tâche peu facile, surtout dans les conditions où il se trouvait. Il succédait à un président d'une exactitude rigoureuse, d'un dévoûment à toute épreuve, d'une expérience complète des multiples questions à traiter, habitué aux assemblées délibérantes, rompu à tous les usages parlementaires, un président vraiment modèle et qui a rendu à la Société des Gens de Lettres les plus grands services. C'est grâce à lui, — à M. Ernest Hamel, actuellement sénateur de Seine-et-Oise, — que la Société a fini, et Dieu sait après quels encombres et quelles luttes, par être reconnue d'utilité publique. C'est à lui qu'elle est redevable des libéralités de M. Chauchart, de cette rente de 10 000 francs qui est versée chaque année dans sa caisse et dont le capital lui reviendra à la mort du généreux donateur. M. Ernest Hamel a, de plus, fondé un prix annuel destiné à un historien, membre de la Société des Gens de Lettres. Le titre de « président honoraire », que le Comité lui a décerné à l'expiration de son mandat, atteste bien d'ailleurs l'importance de ces services, la gratitude qui lui est due et qu'on lui a vouée.

On pouvait craindre que le successeur de M. Hamel se départît de cette ponctualité et de cette méthode : ses prédécesseurs, surtout les plus en vue, les plus illustres, n'avaient pas, tant s'en faut, péché par excès de ce côté, et c'est pourquoi les présidents « à panache » sont loin d'être les meilleurs. Il n'en fut rien, et, dès le début, on constata que ces salutaires habitudes d'ordre et de travail seraient religieusement conservées.

« Je suis peu au courant du mécanisme de notre Société, déclara M. Emile Zola dans cette première séance, en prenant possession du fauteuil présidentiel ; mais je suis animé de la meilleure volonté et vous pouvez compter, Messieurs, sur tout mon zèle et tous mes efforts. J'espère bien, du reste, que mon apprentissage se fera rapidement et que vous ne vous apercevrez pas trop longtemps de mon inexpérience. J'ai la réputation d'être un travailleur acharné et je ferai en sorte de vous prouver que cette réputation n'est pas usurpée. »

Travailleur acharné, M. Zola l'est certainement ; mais, au début, cette énergie et cette ténacité ne laissèrent pas de présenter, paraît-il, quelque inconvénient. M. Émile Zola avait peine à se contenter, comme son prédécesseur, M. Hamel, de diriger les débats, il ne pouvait s'empêcher d'y prendre part, de se jeter dans la mêlée et de s'efforcer à faire triompher telle ou telle de ses opinions.

Plus tard il dut reconnaître que ce n'était pas là le vrai rôle d'un président, et, l'an passé, dans le discours qu'il a prononcé lors de sa réélection, il a très congrûment et loyalement exposé sa façon de comprendre sa tâche et de la remplir.

« Je suis ici, Messieurs, non pour vous imposer mes volontés, non pas même pour essayer de les faire prévaloir, mais pour consulter et recueillir les vôtres et les faire exécuter. Un président ne doit être que le serviteur de l'assemblée qui l'a élu. »

Malheureusement, lors de sa première présidence, en 1891, M. Émile Zola n'avait pas encore ainsi tout à fait pris son rôle, et, dans une des premières discussions qui s'engagèrent au Comité, la discussion relative à la statue de Balzac, il appuya de toute son autorité la candidature du sculpteur Rodin.

« Il n'y a que lui, Messieurs! Rodin seul! Il pourra se tromper, il pourra mal faire, c'est possible! Tout arrive! Mais ce sera Rodin, le public comprendra notre choix, nous excusera et nous absoudra. »

Voilà cinq ans de cela, et le public n'a encore rien sous les yeux; il ne peut donc ni absoudre ni approuver. M. Rodin, que Balzac n'inspire sans doute pas, n'a effectué aucune maquette, présenté même aucun projet. Il cherche, il tâtonne, mais « ça ne vient pas ».

Cette malheureuse statue de Balzac a causé plus que des ennuis au Comité; elle y a un instant jeté le trouble et le désarroi. Elle a failli même en amener la dislocation, quand M. Jean Aicard, successeur de M. Émile Zola à la présidence, perdit patience, et très peu expérimenté, encore plus mal conseillé, donna sa démission en entraînant avec lui six de ses confrères.

Aujourd'hui cette fièvre est apaisée et l'affaire Rodin à peu près oubliée: le maître sculpteur a rendu l'argent; mais de statue, toujours point.

*
* *

On pourrait résumer en deux mots la tâche que M. Emile Zola s'est tracée au Comité des Gens de Lettres, son programme présidentiel.

Au dedans, augmenter les secours, rendre le Comité plus libéral et plus large. — « Nous sommes riches, Messieurs! Ne lésinons donc pas. On nous trompe, on nous exploite? Qu'importe! Il n'y a que ceux qui ne donnent jamais, qui ne sont jamais dupés! »

Au dehors, faire aimer la Société de Gens de Lettres, lui gagner des sympathies, ce dont elle a parfois grand besoin. Et c'est précisément pour lui attirer cette confiance et ces égards qu'il s'efforce d'inspirer au Comité plus d'indulgence et de générosité.

Les femmes de lettres, toujours si empressées à voter contre lui et à le honnir, les veuves et filles de sociétaires, n'ont pas de défenseur plus obstiné et plus persuasif que lui. Malheureusement il faut bien tenir compte des finances disponibles, considérer l'état de la caisse, et par suite refréner plus souvent qu'on ne le voudrait ces charitables dispositions.

Ce Zola, si éminemment accessible à la commisération, qui place la BONTÉ au-dessus de toutes les qualités humaines, si serviable et secourable, n'a échappé à personne au Comité des Gens de Lettres. Récemment encore, dans un des dîners périodiques de la Société, M. Émile Richebourg s'écriait : « Le monde entier connaît les œuvres et le nom d'Émile Zola; mais il y a une chose qu'il ignore et que nous connaissons, nous, c'est sa sollicitude envers tous ceux qui peinent et qui souffrent, c'est son dévoûment pour eux, c'est sa bonté! »

*
* *

Orateur, M. Émile Zola ne l'était certes pas en arrivant au Comité des Gens de Lettres : sa première harangue, — une mercuriale assez embarrassante, mais encore plus embarrassée, à l'adresse d'un sociétaire en défaut, — ceux qui l'ont entendue ne l'ont sûrement pas oubliée.

On a publié ou résumé en leur temps les discours qu'il prononça, en qualité de président de la Société des Gens de Lettres, tant à l'inauguration du buste d'Emmanuel Gonzalès, que sur les tombes de Léon Cladel, de Guy de Maupassant et tout récemment d'Arsène Houssaye; mais comme ces oraisons funèbres avaient été préalablement couchées sur le papier, elles ne peuvent entrer en ligne de compte.

Le discours qu'il fit ou récita d'abondance au banquet offert à la presse par l'éditeur Charpentier, pour fêter l'achèvement des *Rougon-Macquart*, a produit et méritait de produire grande impression. Il était rempli d'intimes souvenirs, tout vibrant de sentiment et de pénétrante émotion.

La conférence faite par M. Émile Zola dans la salle du Trocadéro, lors de la fête donnée, en avril 1894, par la Société des Gens de Lettres pour sa caisse de secours, — ou, plus exactement, les deux allocutions par lesquelles il a encadré sa lecture, furent accueillies avec les plus vifs applaudissements. Très ému, — car M. Zola est impressionnable et nerveux à l'extrême, — mais convaincu que, dans toute situation, c'est par la franchise et la vérité qu'il faut s'en tirer, il a commencé par faire au public l'aveu de ce trouble et de cette angoisse : « C'est la première fois que je parle devant un aussi nombreux auditoire »; par déclarer que de lui-même il n'aurait jamais osé monter ainsi sur cette scène, qu'il avait fallu l'y pousser de force, en lui répétant sans relâche que « c'était pour nos pauvres ». Ces aveux, il les a présentés avec une bonhomie charmante, une très réelle et touchante bonne grâce.

Je sais bien qu'on a prétendu qu'en venant ainsi débiter *coram populo* des extraits de son roman de *Lourdes*, M. Émile Zola n'avait eu d'autre but que de faire de la réclame à son dernier né et lui procurer un beau lancement; mais je sais aussi, et d'excellente part, que, pour l'amener à servir ainsi d'attraction et de « clou » à cette matinée de bienfaisance, le Comité des Gens de Lettres a dû vivement et longuement lutter, user de finesse, recourir, par l'in-

termédiaire de l'ingénieux et irrésistible M. Théodore Cahu, à un perfide stratagème, et forcer la main à son président. Voilà la vérité.

Et, pour revenir au talent oratoire de M. Émile Zola, je n'aurai garde d'oublier le plaidoyer qu'il prononça un jour, au Comité, en faveur d'un confrère, traducteur de romans russes. *Facit indignatio versum.* Il fut superbe de généreuse colère, d'élévation d'esprit, de persuasive et entraînante conviction. Jamais on n'avait fait appel à l'impartialité et à la bienveillance du Comité en termes aussi chaleureux, aussi empoignants, et M. Albert Cim fut l'interprète de toute l'assistance lorsqu'il interrompit pour s'écrier : « Bravo ! Bravo ! Voilà de la véritable éloquence ! »

Peu de présidents ont donné, moins que M. Émile Zola, de besogne à leurs vice-présidents et à leur « bureau ». Je ne crois pas que, durant ses quatre années d'exercice, il ait manqué trois séances ; même les plus beaux lundis d'été, il abandonnait ses ombrages de Médan et arrivait ponctuellement à deux heures sonnantes rue de la Chaussée-d'Antin. Et cela sans rechigner, gaiement.

« Cela me procure l'occasion de venir une fois par semaine à Paris ! »

On voit tout de suite que M. Émile Zola tient à faire avec conscience tout ce qu'il entreprend. Il tient aussi à le faire rapidement ; il n'aime pas à s'attarder dans de stériles chicanes, perdre son temps à d'oiseuses discussions. Si elles surgissent et s'il ne peut les étouffer, son impatience se décèle aussitôt ; il s'agite, se tourne et retourne sur son siège, ses mains tremblent, ses doigts se crispent.

« Mais, voyons, Messieurs, tout ce que nous disons là est inutile, absolument inutile ! Reprenons notre ordre du jour... »

Cette activité, cette célérité, ont fait parfois le désespoir de certains membres.

J'ai parlé précédemment de la vive et irrésistible antipathie que les femmes écrivains, abritées sous l'égide de la Société des Gens de Lettres, éprouvent, à peu près toutes, pour l'auteur de l'*Assommoir* et de *Nana*. Cette antipathie et cette répugnance, elles n'en font point mystère, et je me souviens encore de certaine algarade qui eut pour théâtre le vestibule du « siège social » et pour témoins plusieurs membres du Comité et divers employés de l'administration.

Une de ces dames avait pris à partie l'assistance et particulièrement, si je ne me trompe, MM. Philibert Audebrand et Albert Cim.

« Avoir choisi Zola comme président ! Oh ! Un écrivain sans moralité, sans idéal, tout ce qu'il y a de plus terre à terre, et si mal embouché, si grossier ! Imposer cette honte à la Société des Gens de lettres ! Oh ! Oh ! »

Il fallait voir ces messieurs se démener pour faire sortir cette Muse et mettre fin au scandale.

En résumé, M. Émile Zola a non seulement apporté à la Société des Gens de Lettres le prestige de son nom si retentissant et mis un panache à son écusson, il l'a poussée dans une voie plus large, plus fraternelle, plus fructueuse aussi.

J'ai dit avec quelle conviction, quelle chaleur d'âme il plaidait obstinément la cause des déshérités du sort, quel indulgent avocat tous les solliciteurs besogneux trouvaient en lui.

C'est sous sa présidence, et en partie grâce à lui et à M. Edmond Tarbé, qu'un service de publicité, confié à M. Estor, a été organisé à la Société des Gens de Lettres, afin d'augmenter les fonds de la caisse des retraites, — cette misérable pension de cinq cents francs faite à tout sociétaire qui a plus de vingt ans de sociétariat et plus de soixante ans d'âge.

C'est également sous la présidence de M. Émile Zola que la Société s'est rendue acquéreur, moyennant la somme de 225 000 francs, de l'hôtel des Ingénieurs civils, situé cité Rougemont, et où elle transférera, à la fin de cette année, ses bureaux et son siège social.

Comme d'ailleurs rien ne vaut l'éloquence des chiffres, je terminerai par un exposé comparatif du bilan de la Société des Gens de Lettres en 1891, à l'avènement de M. Émile Zola à la présidence, et en 1896, à sa sortie.

Nous remarquons d'abord que le crédit littéraire, qui était en 1891 de 14 000 francs a été porté en 1896 à 20 000 francs. La caisse des retraites, qui possédait 1 600 000 francs en 1891, en possède près de 1 800 000 en 1896. Les fonds de la caisse sociale se sont élevés de 606 000 francs à 834 000 francs. En fin de compte et au total, l'actif social, qui était de 2 380 691 francs en 1891, est en 1896 de 2 817 328 francs soit une augmentation de plus de 400 000 francs.

On voit que M. Émile Zola n'a pas si mal administré que d'aucuns le prétendent les finances de la Société des Gens de Lettres ; qu'au contraire, elle a recueilli de cette gestion à la fois honneur et profit et que tout y a été bénéfice pour elle.

G. Gallois.

LA CHOSE QUI EST

IV. — La littérature en danger.

MONSIEUR ANSELME PIEDELUT,

Maître de Conférences à la Faculté de Louvriers

Dans ton honorée de ce mois, mon cher Anselme, tu me parais assez anxieux sur les destinées de notre littérature.

« Notre confrère et collègue M. René Doumic, m'écris-tu, vient de proclamer la littérature en danger. Que faut-il en croire ? M. Doumic est un esprit pondéré, judicieux, incapable d'un emportement irraisonné, et ses déclarations ont produit beaucoup d'effet en province. A Paris en a-t-il été de même ? Et que pense-t-on dans la capitale de cette sinistre proclamation ?... »

Je n'ai pas eu le plaisir, mon cher Anselme, d'assister à la brillante conférence de M. Doumic ; mais j'en ai sous les yeux un résumé très serré que j'ai lieu de croire exact, puisque c'est le journal des *Débats*, où écrit notre confrère, qui l'a publié.

D'après cela, je pourrai te donner, sur le sujet qui t'alarme tant, l'opinion sinon d'un Parisien, du moins d'un écrivain habitant Paris et connaissant quelques auteurs de la même ville.

Si tu veux, nous ne nous attarderons pas beaucoup au mal que dit M. Doumic de la littérature présente. Non pas que les critiques qu'il lui adresse me semblent faibles. Mais parce que justement elles sont formulées par un critique ; que si ce n'étaient pas celles-là c'en seraient d'autres ; que le devoir du critique est de critiquer toujours et encore ; que son originalité consiste à être instinctivement en opposition avec le goût public ; que s'il était d'accord avec ledit goût il ne critiquerait pas ; qu'il n'est pas d'époque où les critiques de cette époque n'aient déclaré que la littérature en vogue de ladite époque était fétide, mal faite et incongrue ; que la bonne foi du critique étant mise au-dessus du soupçon, son besoin de blâmer est par contre suspect comme tout ce qui est fatal et partant ne doit plus étonner, ni inquiéter ; qu'il est dans la nature et dans le rôle du critique de tomber sur les livres comme il est dans ceux de la pluie de tomber sur le pauvre monde ; que ces averses de réprobation ne doivent pas plus nous surprendre que les ondées célestes ; que le pessimisme des critiques à l'égard des contemporains est dans l'ordre de l'univers ; que nous assisterions sans doute aux pires cataclysmes, si, un jour, un critique avait l'extravagante impertinence de se proclamer satisfait de la littérature de ses contemporains ou se permettait, par je ne sais quelle folie, de la placer sur un rang égal ou supérieur à celui des littératures anciennes ou futures ; et que couvert de ridicule et d'opprobre, congédié de tous les recueils, nous le verrions finir sa vie dans la plus noire misère.

Ces « attendus » posés, il demeure cependant que les critiques de M. Doumic contre nos contemporains, si nécessaires qu'elles fussent et commandées par la marche des choses, lui font encore grand honneur, car elles sont dénuées de toute sottise et signalent avec finesse les faiblesses et les travers des littérateurs actuels.

Hélas ! mon cher Anselme, il n'est que trop vrai que la littérature présente est une littérature étroite, une littérature de cénacles et pour dames du monde, que seules à peu près les femmes lisent avec une préférence presque exclusive pour les œuvres traitant de l'amour, du sentiment ! Il n'est que trop vrai que la littérature d'aujourd'hui est uniquement destinée à ce qu'on appelle la société polie, — une société où, soit dit en passant, il m'a été donné de voir les plus parfaits malotrus et les plus grossiers goujats que j'aie rencontrés.

Mais il n'est pas moins vrai que, même à son époque la plus florissante, la littérature française n'a jamais guère été que cela, — que des critiques fort estimés ont, qui plus est, établi que c'était justement là sa caractéristique, d'être une littérature pour les salons et non pour le peuple — et que pour des raisons identiques à celles qu'on fournit aujourd'hui, sous Louis XIV, au plus fort et au plus brillant du grand siècle, on eût pu, comme maintenant, déclarer la littérature en péril.

Elle s'est pourtant assez bien tirée d'embarras, cette frêle et frivole littérature, elle a, à travers ces deux siècles, poussé d'assez beaux, puissants ou gracieux rejetons, cette pauvre rachitique ; et rien ne nous dit qu'au même régime elle ne continuera pas à avoir la même féconde santé...

Mais M. Doumic n'est pas seulement un docteur Tant-pis, n'est pas seulement un négateur et un détracteur, qui voudrait qu'on détruisît ce qui est sans annoncer ce qui, à la place, devrait être.

Il a des idées sanitaires d'avenir, tout un système de régénération ; et c'est ici surtout, je te l'avouerai, qu'il m'intéresse et même me passionne.

L'ordonnance qu'il prescrit à l'agonisante est, ma foi, fort audacieuse, originale, et les reconstituants qu'il préconise me semblent de nature à lui donner la santé de fer indispensable à chacun désormais, s'il est vrai, comme l'assure M. Doumic, que nous entrons « dans un siècle de fer ». La voici brièvement résumée d'après le docteur lui-même :

« Plus de livres écrits seulement pour les femmes. Plus de livres écrits seulement pour les cénacles. Regarder vers l'Europe. Se faire cosmopolite en

élargissant ses cadres, ses sujets, ses visées. S'adresser bravement à la démocratie, non pour en subir l'influence mais pour la guider, pour éveiller en elle la source latente de l'enthousiasme. »

Un beau régime, n'est-ce pas, mon cher Anselme. Et cependant je ne puis me dissimuler les difficultés pratiques que nous rencontrerons à vouloir le réaliser.

Il me semble apercevoir nos vieux amis Bouvard et Pécuchet, ces deux saints du bon vouloir, qui lisent l'ordonnance, s'en imprègnent l'esprit, puis tristement se contemplant, tour à tour se demandent :

— Comment regarder l'Europe ?

— Comment se faire cosmopolite ?

— Et comment élargir ses cadres ?

— Et comment s'adresser bravement à la démocratie ?

— Et comment s'adresser à elle sans subir son influence ?

— Et comment, sans subir son influence, éveiller en elle la source de l'enthousiasme latent ?...

Pour tout cela il n'est point de procédés. Le génie seul peut les inventer. Et le génie se passe de règles. Alors ?...

Ne soyons pas si bornés que nos malheureux amis, mon cher Anselme. Tâchons d'entrer dans les vues de M. Doumic, d'en extraire ce qu'elles ont de généreux, de sage et de bienfaisant. Tâchons de le comprendre et voyons si on peut l'exaucer.

Examinons d'abord le premier point. Plus de littérature frivole, plus de livres exclusivement rédigés pour les femmes et parlant exclusivement d'amour, plus de livres uniquement faits pour les cénacles et traitant uniquement d'abstruses subtilités.

Du coup déjà voilà une multitude énorme de lecteurs perdus, — et de ceux-là seuls même qui, on le reconnaît, lisent encore.

Une femme ne lira jamais avec passion un livre où il ne soit pas question d'amour. Du haut en bas de la société, de la grisette à la dame du monde, c'est de la romance que la femme demande, qu'elle va chercher au café-concert ou dans les romans ; c'est de la romance et de la romance qu'il lui faut, plus ou moins niaise, plus ou moins délicate, plus ou moins profonde, mais toujours et toujours de la romance.

De même une littérature qui négligerait les problèmes compliqués, les raffinements verbaux, toutes les jongleries de pensée et d'art, laisserait indifférents, ennuierait, dégoûterait les lettrés, ces blasés, ces connaisseurs de tout, ces réfléchisseurs sur tout à qui le nouveau seul peut plaire.

Reste le second remède : se faire cosmopolite. Eh ! eh ! mon cher Anselme, c'est que je me demande qui diable le cosmopolitisme peut séduire. Les lecteurs français de la masse sont avant tout et pardessus tout des nationalisants. Les mœurs qu'ils connaissent, les sentiments qui leur sont familiers, il n'y a au fond que cela qu'ils aiment à retrouver dans les livres, il n'y a que cela qu'ils comprennent. Ceux des autres pays, des autres nations leur demeurent inaccessibles, inintelligibles, leur paraissent absurdes, invraisemblables, et donc lassants, déroutants, ennuyeux. Les résistances qu'eut et qu'a encore à surmonter Ibsen auprès du public français proviennent bien moins de la profondeur de sa pensée, — dont nous avons l'équivalent et au delà en dimension chez nous, — que de l'étrangeté, de l'extranéité de ses personnages. Avant chaque pièce une conférence était nécessaire, où l'on expliquait les mœurs des Scandinaves, comme on eût avant, une pièce se passant en Papouasie, élucidé pour l'auditoire les façons de penser et de sentir des Papous. Tu vois donc de quels commentaires et de quelles préfaces devraient se faire précéder les livres néo-cosmopolites pour parvenir seulement à l'élite du public. Sans parler de la défaveur avec laquelle les étrangers mêmes, établis à Paris, accueillent les tentatives de cosmopolitisme français, si l'on peut faire ce bizarre accouplement de mots. Une dame d'origine étrangère ne me disait-elle pas dernièrement :

« Votre cosmopolitisme ? Mais il m'assomme. Ou vos étrangers sont vrais, et ils m'ennuient, je les connais, et mieux que vous, et j'en suis dégoûtée... Ou ils sont faux, et ils me navrent, ils me font sourire de pitié... »

C'était assez bien raisonné, avoue-le.

Demeure donc que la littérature se fasse virile et démocratique, devienne la littérature qui s'adressera aux hommes et au peuple. Eh bien, vois-tu, en dépit de l'adresse, je doute qu'elle arrive jusqu'à ses destinataires.

Si les hommes ne lisent plus, comme l'accorde M. Doumic, ce n'est pas, je crois, parce que les livres ne les intéressent plus, mais parce qu'il y a quelque chose qui les intéresse davantage et les distrait suffisamment : la politique. Écoute les gens causer dans une société moyenne. De quoi parleront les femmes ? De chiffons, de romans, de questions d'intérieur ou de sentiment. A quoi se passionnera la causerie des hommes ? A la politique, rien qu'à la politique, intérieure, extérieure, administrative, au ministère, aux Chambres, aux lois, aux impôts. Faire des livres pour ces causeurs-là, mais c'est pure folie, temps perdu d'avance, c'est écrire pour des aveugles et crier pour des sourds. Leur intelligence est employée ailleurs qu'à nous lire : à faire leurs affaires et à juger sans indulgence ceux qui font celles du pays.

Et le peuple, alors, ces millions et ces millions

d'infortunés, n'y aurait-il pas moyen de se dévouer à les prendre, de jeter un peu de lumière dans leurs pauvres âmes obscurcies par la peine, l'envie ou l'ignorance?

Eheu! Eheu! nobles aspirations, mais combien décevantes!

Le peuple nous savons bien ce qu'il aime à lire, ce qu'il peut aimer à lire, ce qu'il aimera à lire dans le siècle de fer.

Le peuple studieux, il lit et lira les ouvrages de sociologie, les livres des docteurs du socialisme et de l'anarchie.

Le peuple frivole, celui qui veut, — et il en a le droit! — se distraire, il lira les brochures grivoises, les successeurs des anciens fabliaux érotiques, il lira les romans-feuilletons à grosses péripéties et sanglantes aventures...

Ceux qui le renseigneront et ceux qui l'amuseront, il ne lira que ceux-là. Les autres qui voudront l'instruire en l'amusant, lui glisser la morale sous les histoires plaisantes, ou bien rendre attrayantes les graves théories, il les dédaignera. Chaque chose en son temps; et à chaque livre sa tâche. On ne voudra jamais en bas des demi-sociologues ou des demi-amuseurs.

Et du reste nous en avons eu une littérature populaire, une littérature socialiste, une littérature enthousiasmante. Deux illustres noms la résument : Eugène Suë, Béranger.

Crois-tu vraiment que d'être des Béranger ou des Suë ce soit un but à proposer à une littérature et surtout à une littérature telle que la nôtre?...

Je m'arrête, car à ces raisonnements pessimistes, mon cher, Anselme, tu pourrais finir par t'imaginer que je juge les déclarations de M. Doumic vaines et mal fondées.

Loin de moi cette pensée. Elles étaient très utiles, au contraire, très opportunes.

Il n'est pas mauvais que de temps en temps une voix de juste s'élève pour clamer aux puissants artistes du jour que leur œuvre est imparfaite, médiocre, insuffisante, pour abaisser leur orgueil devant un idéal, irréalisable peut-être, mais meilleur...

Et puis cela jette du trouble. Cela fait du découragement pour les arrivés et de l'encouragement pour les arrivants. Cela crée du malaise, du gâchis, une sorte de pourriture d'où germeront peut-être des écrivains de génie dont la littérature a toujours besoin, aujourd'hui comme jadis — et qu'on ne reconnaîtra peut-être aussi pour tels que bien longtemps après leur mort.

« Lé gâchis! » Oh! qu'il prononçait bien ce mot, le correspondant espagnol et républicain, à qui je demandais un jour ce qu'il dirait d'un petit incident récent qui agitait la péninsule :

— Je dirai que c'est lé gâchis!... fit-il en souriant de toutes ses dents blanches... Oui, lé gâchis, parce que lé gâchis c'est notre seule chance!...

Tu méditeras cette maxime, mon cher Anselme, toi qui es tout jeune dans les lettres et as pour devoir provisoire d'être avec tout ce qui n'est pas encore contre tout ce qui est déjà.

FERNAND VANDEREM.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LE « JÉSUS » DE M. JEAN AICARD. — Une tête brune, orageuse, où tremblent, comme des fleurs de grèves, deux yeux indécis et pâles, et des bras qui remuent comme les fléaux des batteurs de blé, tandis que coulent des lèvres, en ondes harmonieuses, les mots de charité, de pardon et de paix, et, par-dessous, un cœur sincère, enthousiaste même, touché le premier de ce qu'il annonce aux hommes de bonne volonté, et aussi un esprit très attentif, très éveillé, très lucide, qui n'est pas dupe, qui choisit son endroit, — le pont des Arts, — son heure, — celle où il est question de « la faillite de la science », — prend garde de ne heurter aucune confession, satisfait les sceptiques et ne rebute pas les croyants, c'est, je pense, au physique et au moral, l'image suffisamment compliquée, mais non dénuée d'intérêt, du nouveau chantre de *Jésus*, M. Jean Aicard.

Et on l'écoute, et il y a foule autour de lui, et il est vrai encore qu'il n'a pas choisi, pour se faire entendre, l'endroit le plus désert de Paris, et il est vrai surtout que ce qu'il dit, sans être précisément bien neuf, vaut cependant d'être entendu. Si Dieu le père, suivant le mot de Buloz, continue de se soustraire à l'actualité, Dieu le fils s'y maintient au premier plan. M. Jean Aicard n'a peut-être pas été insensible à cette constatation et, puisqu'il s'agit d'un poète et que la qualité de ses vers importe avant tout, je ne me plaindrai point trop, par ailleurs, si l'évangile qu'il nous donne est un peu différent des évangiles selon M. Béraud ou M. Catulle Mendès, — les derniers en date, — s'il est mieux qu'un amusement de dilettante sans être tout à fait un acte de foi en Jésus, mais seulement en l'excellence de sa doctrine.

Sur ce point, aucune hésitation. Voici bien le néo-christianisme de M. de Vogüé, de M. Desjardins, de M. Bouchor, etc., pâle image du tolstoïsme; il faut, avec Jésus, aimer et pardonner. Toute vertu est effort; tout effort est croyance. Et croire à quoi? A l'efficacité de la pitié et de l'amour. Et pour quelles raisons? Pour aucunes que des raisons de sentiment. L'argument de la révélation est laissé aux théologiens, et, sur la divinité de Jésus, ces messieurs se récusent.

Leur métaphysique, peut-être indigente, est bientôt satisfaite. S'ils étaient au temps des abstractions personnifiées, ils élèveraient des autels à la Pitié et à l'Amour, avec Jésus pour officiant. C'est le plus qu'ils lui accorderaient. Mais qui ne voit qu'à ce compte chacun est libre

et qu'il n'est point que, sur ces mêmes autels et pour des raisons d'égale valeur, on ne puisse remplacer la Pitié par l'Intérêt, et à l'Amour substituer, je suppose, l'esprit de Discipline. Car, enfin, si à l'appui du sentiment on invoque l'expérience de l'histoire, il n'est point sûr que les siècles les mieux appliqués jusqu'ici à se conformer au modèle évangélique, aient plus ajouté au patrimoine de l'humanité que ceux où triompha une exacte discipline et qui placèrent l'intérêt d'une élite au-dessus des besoins obscurs et des vagues aspirations du troupeau. Cela, c'est du darwinisme ou du positivisme, si l'on veut. Mais le positivisme se peut défendre par les faits tout aussi bien, sinon mieux, que le néo-christianisme. Il faut admettre la révélation, ou renoncer à prendre et à donner pour absolues de simples indications de conscience.

Honorables, respectables, évidemment. Et susceptibles de porter un vrai poète, on l'a bien vu avec M. Bouchor et on le voit mieux avec M. Jean Aicard :

> Aie en toi le vrai dévoûment,
> Tu le croiras possible à d'autres :
> C'est tout le secret des apôtres :
> Prouve-toi l'amour, en aimant.
>
> Le prix d'une pitié sincère,
> C'est qu'elle nous donne, en retour,
> L'espoir, la foi dans un amour
> Doux à notre propre misère.
>
> Dans son cœur, mieux que sur l'autel,
> Ainsi le chrétien fait descendre
> La foi, l'espoir et l'amour tendre,
> En trois mots le Christ immortel.
>
> Oui, je crois à l'amour, — quand j'aime;
> Et c'est là, dans l'homme meilleur,
> Le paradis intérieur,
> Le royaume de Dieu lui-même.

Beaux vers, beaux sentiments, dialectique médiocre. Et, encore un coup, du moment qu'il s'agit d'un poète, je ne m'en plains pas plus qu'il ne faut. Si j'ai tant insisté sur le fond de ce livre et pour le discuter, c'est qu'il y a très évidemment chez M. Aicard des préoccupations étrangères à l'art, un souci fort louable d'enseigner, de convaincre, avant que de toucher et de plaire, et que cela s'observe au ton nettement parénétique de certaines pièces. Mais quand le poète est simplement poète, qu'il se laisse aller sans arrière-pensée au charme incomparable de la légende évangélique, c'est peu de dire qu'il nous satisfait : là où il est bon, il passe le meilleur. J'aimerais citer des pièces comme *les Petits Enfants*, *Marie-Magdeleine*, *Marthe et Marie*. Elles sont vraiment délicieuses de simplicité, de fraîcheur, de grâce cachée et profonde. En d'autres, sans que le poète fasse effort et par la seule expansion d'une nature toute pénétrée de l'esprit même de Jésus, le symbole surgit spontanément dans un mot, dans un vers, aussi étroitement uni au sujet qui le porte qu'une belle fleur à sa tige :

> ... Et Jaïre dit, à genoux :
> — Seigneur, notre *espérance* est morte.
> Les joueurs de flûte, à ma porte,
> Sonnent des airs de deuil pour nous.
>
> Seigneur, ressuscite ma fille.
> Jésus, la prenant par la main,
> Dit au père : — *Le grand homme*
> *Qui pleure en toi, c'est ma famille.*
>
> « Pendant que, si tu crois en moi,
> Vous [illegible]
> Je veux que la fille se [illegible]
> Elle n'est pas morte. Elle dort. »

Est-ce la fille de Jaïre ou l'Espérance humaine dont parle Jésus? Ce trouble même de la pensée est nécessaire, et il faut savoir gré au poète de ne l'avoir pas dissipé en un commentaire de sa façon. Ailleurs, il est vrai, nous le voyons qui reprend la tradition des anciens noëls et des mystères du moyen âge, et qui, en marge de la légende, d'un crayon un peu libre, trace une silhouette de pastoureau, ou l'habituelle géorgique du bœuf et de l'âne, ou quelque scène de lavoir, en un faubourg de Nazareth. Ce mélange de tons, le familier, le naïf, le sublime, le pathétique et le philosophique juxtaposés, dérange l'unité du livre. Il ajoute en variété ; mais peut-être eût-il mieux valu choisir et on le sent à l'impression confuse qui demeure dans l'esprit. Évidemment le poète est toujours sincère ; mais ces sincérités successives ont le tort de se contredire, et, j'y reviens, la démonstration, — puisque démonstration il y a, — ne laisse pas d'en souffrir.

Petite critique. Oui, si, comme on doit, si, comme j'y tâche, c'est à la forme, aux vers, aux pièces isolées, qu'on regarde. Et je n'ai point caché, je pense, qu'ici le poète reprenait tout son avantage. Je sais peu de vers philosophiques qui vaillent les suivants sur la divine mère de Jésus :

> Ta charité, *ce n'est qu'une femme infinie,*
> *Qui voit des fils partout et ne distingue pas...*

Et n'est-elle point admirable, cette entrée de Jésus chez Jaïre :

> Jésus, *la paix dans sa main droite,*
> Vint...

et, dans l'*Ane*, ce quatrain :

> Vers l'âne enfin Jésus pencha sa face auguste,
> Et le pauvre animal, se mettant à trembler,
> Soufflait, tout haletant, sur les lèvres du Juste,
> *Ce grand soupir des cœurs qui ne peuvent parler...*

Il y a ainsi, presque à chaque page du livre de M. Jean Aicard, des morceaux achevés, des vers de sentiment et d'idée tout à fait remarquables, et tels qu'on n'en trouve, — la différence de ton gardée, — que chez Sully Prudhomme et chez Vigny. Et voilà déjà qui n'est plus si commun. Le manque de cohésion, d'unité, de doctrine, l'espèce d'incapacité où est le poète de se décider entre le Jésus des catholiques, le Jésus des dilettantes et le Jésus des philosophes, l'obscurité et le vague de la synthèse où il essaie de les concilier en terminant, seraient dans un livre en prose un défaut capital. Ils nous touchent moins dans un poème comme celui-ci, qui n'a de poème que le nom, qui est une suite de pièces détachées, de tableaux de genre, de méditations philosophiques, de scènes d'histoire, reliés seulement par le fil ténu d'une incertaine chronologie et qui, isolément, par places, ont toute l'apparence de chefs-d'œuvre.

Charles Le [illegible]

NOTES DE VOYAGE; de Paris à Alexandrie, l'Égypte, la Palestine, la côte de Phénicie, la Syrie, le Retour, par *Philippe Berger* (imprimerie Chaix). — Simples notes, en effet, comme le dit l'auteur. Des notes prises au jour le jour et sur le moment même. Je croyais, en ouvrant le livre de M. Berger, y trouver beaucoup d'archéologie et d'épigraphie, une foule de choses excessivement savantes. Pas du tout. C'est le journal d'un simple voyageur, qui, de peur de « surpoids », a laissé derrière lui son bagage d'érudition. On soupçonnerait l'auteur d'avoir voyagé pour son seul plaisir. Ce n'est qu'en rentrant qu'il a songé à celui de quelques amis, en publiant son livre à une cinquantaine d'exemplaires.

D'ailleurs, aucun souci de l'effet « artiste ». Rien non plus, même en Galilée, qui sente le « pèlerin ». M. Berger passe à côté des thèmes les plus engageants sans les mettre en œuvre. Celui-ci, par exemple : un hibou, jeté par-dessus bord, se maintient un instant à la surface avec ses ailes, en regardant d'un air désespéré le navire qui s'éloigne, puis fait la pirouette et disparaît. Voilà un petit incident que Pierre Loti n'eût certes pas négligé. Vous vous rappelez, dans le *Désert*, l'épisode de la chouette? Et cette légende : « Un beau mythe sur la tombe d'Adam. Le sang de Jésus-Christ a fendu le roc et a pénétré jusqu'au tombeau d'Adam, auquel il a rendu la vie. » Rien de plus. M. Berger est fort discret. Il se refuse absolument à faire de la « littérature ». L'auteur de *Jérusalem*, qu'il rencontra en route, n'avait aucune concurrence à craindre. M. Berger, on le sent, ne s'est point costumé en Arabe, ce qui, nous déclare-t-il, « donne très froid ». Il ne mettait pas, comme Loti, un tarbouch « pour aller recueillir des impressions ». Avec lui, du moins, nous sommes certains que les objets sont fidèlement rendus. Ni son imagination ne les altère ni sa sentimentalité n'en trouble la forme. Il a le coup d'œil très juste et le coup de crayon très net. Disons plus : son exactitude est toujours caractéristique et sa précision souvent colorée. Qu'il décrive la grasse vallée du Nil, les champs pierreux de la Judée, ou « la mer Morte, immobile et d'un bleu impassible, qui s'arrondit et va se perdre dans le sud entre deux lignes de montagnes brûlées », M. Berger sait, sans aucun artifice, sans aucun prestige d'écriture, nous donner la sensation pittoresque de tout ce qu'il a vu.

GENÈSE DES GRANDS HOMMES, par *A. Odin* (Welter, éditeur). — M. A. Odin, professeur de littérature française à l'Université de Sofia, vient de mourir tout jeune encore, aussitôt après la publication de ce livre, en deux énormes volumes, auquel il consacra plusieurs années de travail. La *Genèse des grands hommes* n'est pas un ouvrage de considérations *a priori*. M. Odin, avec autant de rigueur que son sujet le comporte, y a appliqué la statistique. Il est de ceux qui, après Hennequin, veulent faire de la critique une science. Je rends tout d'abord hommage à la patience de ses recherches, à la méthode très nette qui les a dirigées. On trouve dans son livre une foule de données utiles et significatives. Seulement la valeur des conclusions n'est peut-être pas en rapport avec un aussi grand appareil. Tant de tableaux, tant de listes, tant de planches qu'il met sous nos yeux (il y en a tout un volume), n'ont d'intérêt, sauf une curiosité assez vaine, que pour les solutions où elles peuvent aboutir. Or, lui-même le dit à la fin de l'ouvrage, le résultat capital auquel l'ont mené ses investigations, c'est que « les gens de lettres remarquables n'appartiennent pas indifféremment à toutes les parties de la société » et qu' « une bonne éducation, rendue possible par certaines circonstances sociales et économiques », est le « milieu » indispensable à leur développement. Nous en étions, n'est-ce pas, persuadés d'avance, et surtout quand il s'agit, non du génie, mais du talent. Ce qu'il faut retenir de ce livre, c'est qu'il diminue beaucoup l'importance des « facteurs » auxquels on a, pendant longtemps, attribué un rôle capital, savoir l'hérédité et le climat. La critique, considérée en tant que science, n'aura-t-elle pas à en souffrir? Nous sommes bien certains que la genèse des grands hommes s'explique, comme tout phénomène moral ou physique, par certaines lois. Mais ces lois, pouvons-nous les déterminer? N'échappent-elles pas à nos instruments de recherche? Voilà la seule question. Et il semble que M. Odin porte un mauvais coup à la critique scientifique, en lui enlevant, ou peu s'en faut, les deux domaines dans lesquels elle avait jusqu'ici fait ses plus brillantes évolutions.

FLEUR DE NICE, par *André Theuriet* (Ollendorff, éditeur). — Il y a dans ce volume de jolies pages où l'on retrouve l'aimable facilité de M. Theuriet. C'est ce que je puis en dire de mieux. Le sujet est quelconque. Violette Castellar, la Fleur de Nice, aime un fort beau garçon, le comte Vital de Saint-Pons, mais épouse, sans que nous sachions trop pourquoi, le frère de Vital, Honorat, un gringalet à la figure ingrate, à l'air gauche de boutiquier endimanché. Et, bien entendu, une fois mariée, elle se dédommage en flirtant avec entrain. Averti par le pauvre Honorat, Vital met Violette à la raison. Vous conjecturez sans doute ce qui doit arriver. N'allez pas cependant jusqu'au bout de votre conjecture, car Vital repousse les avances de sa belle-sœur. Comment donc cela finit-il? Cela ne finit pas. On nous donne pour terminer une lettre de Violette à son beau-frère, où la jeune femme ne lui dissimule pas qu'elle va s'étourdir de son mieux, — comme deux cents pages plus haut. Vous trouvez peut-être que deux cents pages, c'est beaucoup pour en revenir au même point. Mais l'auteur quitte très souvent son sujet, et, quoique les bonnes règles s'y opposent, on ne lui en veut pas du tout.

Signalons encore : *Napoléon et la disette de 1812*, par *G. Lavalley* (A. Picard, éditeur), petite plaquette assez curieuse, qui nous montre un Napoléon socialiste à ses heures, quand l'intérêt de sa politique l'exige; — enfin, deux nouveaux volumes de Michelet dans la belle édition définitive des *Œuvres complètes* (Flammarion, éditeur), les tomes X et XI de l'Histoire de France, l'un sur Henri IV, l'autre sur Richelieu et sur la Fronde. G. P.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 3552 *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14 — 4e SÉRIE. — TOME V — 4 AVRIL 1896

LA POLITIQUE

Jeudi dernier, le numéro de la *Revue* était sous presse quand la Chambre, après avoir discuté l'impôt global, votait sur les divers ordres du jour ; il en sera de même demain, au moment où la Chambre discutera l'interpellation sur les affaires extérieures. Huit jours passés, c'est beaucoup pour revenir sur les faits de la politique. Mais il n'est peut-être pas trop tard pour parler de la situation générale, surtout si l'on trouve que cette situation manque de clarté et de netteté.

Pas plus au Sénat hier qu'à la Chambre la semaine dernière, le débat n'a eu de conclusion.

Qu'a fait la Chambre ? Elle a émis un vote de principe, un vote de doctrine.

La commission du budget a été battue : voilà le seul résultat. Mais résultat négatif.

La Chambre a affirmé sa volonté d'imposer le revenu, comme en d'autres occasions elle avait affirmé sa volonté de faire la lumière : résolutions honorables, mais un peu platoniques.

Nous sommes de ceux qui pensent qu'une réforme de notre système d'impôts est nécessaire : nous l'avons dit ici plus d'une fois, et nous le redirons encore; mais au moins faudrait-il savoir quelle réforme on veut faire.

Ce que la majorité de la Chambre aurait pu dire, ce qu'elle n'a pas dit, c'est si elle accepte un système de déclaration qui ferait que les gens scrupuleux seraient les dupes des autres; c'est surtout si elle trouve convenable de créer dans une démocratie comme la nôtre une classe nouvelle de citoyens, — sept millions, ni plus ni moins, — qui voteraient l'impôt sans le payer.

Nous avons le droit de dire que la Chambre, il y a huit jours, n'a pas conclu : le Sénat, mardi, n'a pas conclu davantage.

Deux questions très nettes étaient posées au gouvernement, l'une sur Madagascar, l'autre sur l'Égypte : l'honorable M. Bardoux, dans son discours, s'est montré très réservé : il faut reconnaître que M. le Président du conseil, dans sa réponse, s'est montré plus réservé encore.

Le Sénat a déclaré « l'incident clos » ; il est à supposer que la haute assemblée a des lumières qui nous manquent, car, après avoir lu le compte rendu de la séance, nous ne sommes pas plus renseignés sur l'affaire de Madagascar et sur l'affaire d'Égypte.

Nous comprenons que l'on pèse ses mots quand des négociations diplomatiques sont engagées, mais nous nous permettons de douter que le parlement anglais ou le parlement belge se fussent contentés d'une réponse aussi vague que celle qui a été faite hier au Sénat.

On nous rendra peut-être cette justice que nous ne faisons ici ni politique de parti, ni politique de personnes : nous ne regardons pas à l'étiquette d'un cabinet, mais à ses actes ; cependant, lorsqu'il s'agit de réformes fiscales et surtout d'affaires extérieures, nous voudrions savoir où l'on nous mène.

Quand cet article paraîtra, un grand débat aura eu lieu à la Chambre : souhaitons que ce débat nous éclaire sur des questions qui touchent à la dignité et à la sécurité du pays.

PAUL LAFFITTE.

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE MILITAIRE

I

Bonaparte en Italie.

Nous vivons à une époque contradictoire où les nobles élans de la pensée rachètent mal les défaillances de la conduite, où la recherche déclarée du vrai, la soif ardente du juste s'accompagnent de régressions singulières dans les mœurs et dans le goût. Notre génération mélange, — elle ne concilie pas, — l'amour du prolétaire avec le culte du héros. C'est ainsi que par l'effet des livres, des images et de mille hantises qui sont dans l'air, le spectre de Napoléon s'impose à nos consciences, jalouses pourtant de liberté, que ses actes deviennent le thème habituel de nos pensées et que la rumeur de ses batailles traverse, comme un songe guerrier, la paix inquiète où nous sommeillons.

Quelle influence évoque parmi nous ce revenant de la ballade allemande et présente à sa revue, non pas des ombres, mais les jeunes gens et les soldats même de ce temps-ci ? Une périodicité séculaire règle-t-elle à notre insu les états d'âme de la France et crée-t-elle en nos esprits quelque soumission par rapport aux choses d'il y a cent ans ? Ainsi s'imposeraient à notre année 1896 des souvenirs du Directoire et de la campagne d'Italie. Mais gardons-nous de la superstition des anniversaires et ne cherchons pas une loi d'histoire là où l'attitude des contemporains n'indique rien qu'un caprice de la mode. Ce culte napoléonien compte plus de curieux que de fidèles, et le mal dont il paraît un symptôme n'est que littéraire et mental. Mal de fatigue, car nous sommes las de la parole écrite et des mots récités, las du livre, las de la controverse, las de l'intelligence, et mieux nous vaudraient le grand air, l'action simple, l'effort joyeux ; mal d'impuissance, car la force nous manque pour créer et nous nous abandonnons sans espoir aux rêves de ce vieux siècle qui se souvient de ses quinze ans.

Il s'en souvient et il en radote ; de la grande époque, il a retenu moins les œuvres que les détails, et du héros, non pas les traits géniaux de sa figure, mais ses habitudes, ses attitudes, ses mots, son costume, enfin tout ce qu'il put se trouver d'ordinaire dans cet homme extraordinaire. Les données de cette nature, si elles ne sont pas toujours intéressantes, ont du moins l'avantage d'être inépuisables ; c'est ce que les publicistes du jour ont reconnu et l'on peut dire que, servant assez mal notre curiosité, ils s'en servent cependant fort bien.

C'est enfin un autre signe des temps que, détaillant si fort cet homme, nous l'expliquions si peu. Pourtant, il nous intéresse tous, n'ayant rien fait qu'*a priori* l'un quelconque de ses contemporains n'eût pu faire, ni joui d'abord d'un autre avantage que de diriger sa carrière comme il nous appartient à tous de diriger la nôtre. Seulement, il avait posé de bonne heure dans une irréconciliable dualité sa personne, d'une part, et l'univers, de l'autre ; et, voulant que ceci obéît à cela, il se mesurait à tout, rapportait tout à soi, cherchait partout des indices, exigeait de son cerveau le rendement maximum, savait à la fois penser vite et patiemment attendre que l'agencement des phénomènes vînt lui présenter l'instant de l'action.

Tout ce qu'il possédait, pensait et vivait, n'était que le trophée de cette lutte immense, sans cesse recréée, déplacée, multipliée et, par de nouveaux efforts, orientée vers de nouveaux succès. « Mon fils ne pourrait pas me recommencer, je ne pourrais pas me recommencer moi-même ; je suis le produit des événements », a-t-il dit un jour, résumant à merveille sa vie prodigieuse. Or le signe colossal qu'il érigea de la sorte par-dessus les temps modernes et l'exemple utile, universel, qu'il donna en usant si hardiment de ses facultés et portant si haut les droits de son individu, ces données méritent d'être nettement posées devant quiconque aujourd'hui tente une œuvre et prémédite une action. Notre génération, plus qu'une autre, a besoin de retourner à l'école des hommes illustres, de rapprendre comment et combien la volonté d'un seul peut se mêler au chaos des forces qui mènent le monde ; à quel instant précis cette étincelle consciente jaillit du choc des événements : comment l'exécution l'emporte et l'éteint presque ; comment le cerveau directeur la maintient et la ravive ; enfin, comme l'accomplissement l'incorpore à la vie et la fait resplendir dans le résultat.

Ce point de vue, de la morale commune et de la conduite personnelle, n'est pas celui des analystes qui ont étudié Napoléon. Jomini voulut s'y placer, peut-être, mais son examen trop vaste et trop discursif revient à n'être, en somme, qu'une biographie raisonnée. Stendhal, avec toutes ses vives et pénétrantes lumières, n'a rien laissé de systématique. Taine a montré les causes antécédentes qui ont influé sur la formation du personnage, celles de race, d'hérédité, de famille et d'éducation, enfin la conjonction de causes qui faisait, si l'on veut, à cet homme une prédestination. Parmi tous ceux qui avaient vingt-cinq ans en 1792, on reconnaît, pour celui-là, comme une obligation de réussir. Mais les opinions et les intentions successives qu'il se déclara à lui-même en se regardant vivre et lutter pour plus de pouvoir, il n'était pas du plan de l'écrivain d'en suivre le jeu secret ni les variations.

Pourtant, faute de cette lumière, tout demeure obscur dans l'histoire et les faits sont bien peu intéressants, détachés de la volonté qui fut leur cause. Quant à ces explications générales par lesquelles on veut tout d'abord expliquer et vaticiner la carrière du héros, ces prévisions *a posteriori* valent peu au prix des indications que fournit la vie vécue; elles faiblissent devant ces pressants mobiles par lesquels les événements eux-mêmes ont entraîné les actions. Qu'a-t-on prouvé, par exemple, en découvrant parmi les ancêtres de Bonaparte un condottière du XIIIe siècle? Il n'est pas démontré que ce condottière inconnu n'ait pas eu l'âme d'un capucin. Mais lui, ce révolutionnaire, ce contemporain de Marat, ce témoin si attentif de crises si violentes aurait eu besoin d'une tradition de famille pour fonder ses ambitions et son énergie? Il se reconnaissait pour le fruit de son milieu et pour la créature des circonstances; il se flattait d'être de son temps autant qu'il en profitait; il aimait la Révolution, parce que sans elle, à peine eût-il atteint l'objet de sa première et juvénile ambition : l'épaulette à bouillons d'un général d'artillerie; ou plutôt — tout lien d'obéissance devant lui devenir promptement intolérable — il fût demeuré sans elle l'effronté et l'intrigant qu'on le vit être à Paris en 1795, avant que la honte de son mariage lui eût valu le commandement de sa première armée. Quant à sa généalogie, il se souvenait seulement de la misère paternelle, il disait qu'il voulait « rouler dans l'or », et déclarait, en vrai sans-culotte que « son sang, à lui, n'était pas de l'eau de fossé ».

Concluons que cet homme fut un vivant et naturel et monstrueux phénomène, et que, pour le comprendre, il faut, plutôt qu'une investigation érudite et que la digestion des textes, un sens direct de la vie martiale, la fièvre de quelque ambition, l'expérience au moins partielle du commandement et de ses responsabilités. Or chacun jouit de quelque expérience et souffre de quelque ambition; chacun a donc en soi tout le nécessaire pour juger sainement du cas Napoléon. Il ne faut que se placer à l'intérieur de cette conscience, évoquer devant elle le mouvant tableau des faits qui l'ont impressionnée, distinguer quelle image subjective suivit chacune de ces impressions et l'on comprendra cet homme qui ne fut si volontaire que parce qu'il fut prodigieusement réceptif et intelligent; on verra croître par-dessus la taille commune et sans perdre les proportions humaines ce colosse qui dut se nourrir des choses autant qu'il s'éleva contre elles.

Cette étude, si l'on peut dire, *ontogénique* de Napoléon devra considérer en lui surtout le militaire, puisqu'il eut la guerre pour champ d'observation, l'armée pour laboratoire, le commandement pour moyen d'expérience et d'accroissement. La Révolution excitant la guerre au dehors en même temps qu'elle déchaînait les libertés au dedans, la menace portée à l'existence de la nation suivant de près la garantie donnée aux droits de l'homme, et les occasions d'agir s'offrant avec la possibilité de l'action, — la carrière des armes menait bien, en somme, là où Bonaparte voulait aller. Il le comprit de bonne heure. Il jugea aussi, à voir les hommes politiques disparaître les uns après les autres, dévorés par le nouveau Saturne, que la vie, l'esprit, l'honneur nationaux s'étaient réfugiés aux armées, et que c'était là un asile où l'on pouvait avec sécurité grandir en soi-même et dans l'opinion. D'autres, qui l'inquiétaient, avaient déjà conquis pareil avantage; il fallait sans retard émerger au-dessus d'eux. Or, ces généraux citoyens faisaient tout simplement leur devoir, sur la frontière ou dans le pays, entre Sambre-et-Meuse, en Vendée; ils aimaient leurs soldats, ils répugnaient à verser leur sang; pas un d'eux ne songeait à accaparer pour son propre usage cette force nationale que la conscription mettait entre leurs mains; ils ne prévoyaient pas non plus quelles commotions militaires allaient suivre notre bouleversement politique, ni l'obligation où quelqu'un serait bientôt de redoubler avec l'épée l'injure que les idées françaises portaient aux institutions d'Europe.

Lui, réfléchissant sur ces choses, se résolvait à devenir d'abord un grand capitaine.

Une guerre nouvelle, fille de la Révolution, se réalisait peu à peu sur les champs de bataille. « Le peuple ne veut plus d'une *guerre de tactique*... Les généraux français ont méconnu jusqu'à présent le véritable tempérament national. L'irruption, l'attaque soudaine sont les moyens qui lui conviennent... » avait dit Barrère, le 12 août 1793, à la tribune de la Convention. Mais de cette guerre, personne n'avait pénétré l'esprit ni combiné les éléments. Pour l'homme qui songeait à maîtriser cette force d'origine récente et de direction inconnue, c'était sûrement un avantage que d'aspirer encore au haut commandement et d'y appliquer les ressources d'un cerveau neuf à toute expérience, affranchi de toute tradition. Dès le mois de juillet 1794, cette méditation avait porté ses fruits pour Bonaparte, si l'on en juge par le rapport adressé à Robespierre jeune *Sur la position politique et militaire des armées de Piémont et d'Espagne*. « Il en est, dit-il, des systèmes de guerres comme des sièges de places : *il faut réunir les feux contre un seul point*. La brèche faite, l'équilibre est rompu, tout le reste devient inutile, et la place est prise. » Jugement qui fait voir derrière l'officier d'artillerie qu'il est encore le général qu'il va devenir et laisse reconnaître l'usage propre qu'il fera tantôt de cette *attaque soudaine*, de cette *irruption*.

Barras prétend que Bonaparte avait trouvé le plan

de sa campagne de 1796 dans un mémoire de Ceracchi, sculpteur de génie, et l'homme de son temps qui connaissait le mieux l'Italie ; d'autres ont dit qu'il devait au comte de Maillebois le thème de la manœuvre de Montenotte et l'idée de surprendre le passage du Pô à Plaisance ; qu'il tenait de Bourcet, avec l'intelligence des avantages que présentait, pour son armée, la ligne de l'Adige l'intention de limiter là sa conquête de la Haute-Italie.

Mais la connaissance stratégique et politique de son terrain ne lui fournissait que des directives vagues et point de sollicitation d'action ; lui-même, en lui-même, portait un autre et plus précieux élément : c'était son caractère d'homme nouveau et cette mission qu'il recevait ou qu'il se donnait de pousser hardiment le coin révolutionnaire dans la masse vermoulue de cette vieille Italie.

Observant attentivement les effets de son effort, il progressait chaque jour dans la connaissance de sa matière et de son outil. Ses premiers succès, et particulièrement celui de Lodi, *avaient allumé en lui l'étincelle de la grande ambition ;* son enjeu devenu plus fort, il jouait plus hardiment. Il s'exerçait à envisager froidement les situations extrêmes et à maintenir contre toutes les apparences une inébranlable volonté de vaincre. D'audace en audace, il allait dessinant sur le terrain et non plus sur la carte cette percée hardie, ce plan de 1794 dont Kellermann avait dit qu'il fallait loger l'auteur aux Petites-Maisons. Inférieur par le nombre, tel que Frédéric aux plus beaux jours de la guerre de Sept ans, il recourait à cet expédient qu'il négligea dans la suite et dont, pressé par des difficultés pareilles, il refit une application non moins géniale en 1814, — à la manœuvre proprement dite ; mais il renouvelait et il animait singulièrement le *manövriren* frédéricien par l'imprévu qu'il y mêlait, tenant toujours l'adversaire sous le coup de quelque surprise, et l'accablant sous des succès d'autant plus puissants que l'entreprise avait été plus téméraire. C'est ainsi que la confiance en soi est un attribut de force, par lequel un homme de tête peut suppléer à la force ; tout ce qui exalte la volonté de l'un affaiblit la volonté de l'autre dans ce mystérieux duel moral, qui est la vraie réalité de la guerre et dont les épisodes de la lutte matérielle ne sont que les effets ou les symboles.

Les trois journées d'Arcole paraissent décisives dans la formation de ce génie auto-didacte. Il vécut en ce peu d'heures toute une vie d'angoisse, de calculs, de résolutions ; forgeant là sa victoire morceau par morceau, il se tailla ces quelques idées offensives dont il devait faire usage vingt ans encore, jusqu'à ce que l'Europe prît pour l'étouffer un ordre de bataille contre lequel cette manière ne s'appliquât plus.

Cette manière, dira-t-on que c'était une dynamique ou que c'était une psychologie? Il multipliait les masses par les vitesses, il ajoutait les influences morales aux ressources matérielles ; voilà pour ses moyens. Et quant au but, il tenait le milieu entre son propre vouloir et le conseil des événements ; il louvoyait sous l'orage du champ de bataille ; d'épisode en épisode, il s'acheminait jusqu'au dénoûment et frappait alors violemment sur l'objet qu'il avait choisi. Chacune de ses grandes journées est ainsi comme un abrégé de toute sa carrière.

Définissant lui-même son système, il déclara un jour à Rapp « que tout l'art militaire consistait à s'assurer la supériorité des forces à un moment donné sur un point donné ». Cette règle a ce sens redoutable, quant au caractère de la guerre, qu'elle implique le mépris de toute règle et qu'elle reconnaît la force pour la cause suprême du succès. Elle est bien la *transformée* de cette règle révolutionnaire par laquelle on cherchait sur tous les champs de bataille à posséder la brutale supériorité du nombre.

Mais envisagée d'un point de vue logique, il faut remarquer qu'elle contient dans les termes, qu'elle évoque dans l'application, ces trois grands facteurs : le temps, l'espace, l'humanité. Tant d'abstraction appelle un commentaire ; cherchons-le dans les sanglants épisodes d'Arcole.

Les faits eux-mêmes, tels qu'ils purent apparaître à un proche témoin, à quelque bourgeois de Vérone, se résument ainsi : Le 11 novembre 1796, Bonaparte est sorti de la ville pour se porter au-devant d'Alvinzi, maître déjà du Tyrol et de la Brenta. Le même jour, il aborde son adversaire à Caldiero — 13 000 hommes contre 30 000 — échoue et rentre dans Vérone. Dès lors, la marche en avant d'Alvinzi paraît assurée ; il se joindra sous peu de jours à Davidowitch, qui s'avance de son côté par la vallée du fleuve. Le 14 au soir, les Français évacuent, ils sortent honteusement par la porte de Milan. Pourtant, le 15 au matin, on entend le canon du côté des marais d'Arcole ; la bataille dure jusqu'au soir : elle reprend le lendemain, puis le jour d'après : enfin Bonaparte rentre à Vérone mais en vainqueur, par la porte de Venise : — Que s'est-il passé?

Manœuvrant en lignes intérieures entre Alvinzi et Davidowitch, Bonaparte est réduit momentanément à la défensive. La faiblesse et la fatigue de son effectif, les progrès d'Alvinzi qui vient de gagner tout le terrain entre Adige et Brenta, la récente défaite de Vaubois à San Michele, et sa précaire attitude actuelle dans les lignes de Rivoli, contre Davidowitch, tout cela conseille la prudence et l'expectative. D'autre part, Bonaparte, à ce point de sa campagne et de sa carrière, veut un succès et le veut à tout

prix. Il décide qu'il éliminera Alvinzi d'abord et Davidowitch ensuite.

Pour faire tourner les talons à Alvinzi, il essaie contre lui le moyen le plus simple, l'attaque de front, et voilà la journée de Caldiero. L'insuccès de la tentative ne change rien à ses intentions; mais, changeant de moyens, et feignant d'abandonner Vérone, il trace un circuit autour de la ville, franchit l'Alpone et vient se placer sur le flanc gauche de son adversaire; son intention est de traverser les marais pour déboucher à nouveau sur Caldiero. L'Autrichien qui, d'habitude, aime ses positions, est sûrement demeuré sur celle-ci en raison du mauvais temps; quant au moyen choisi pour l'atteindre, ces deux chaussées étroites à travers ce marais, il plaît à Bonaparte comme étant inouï, surprenant, *impossible*.

La résistance qu'il éprouve devant Arcole lui donne momentanément ce village pour objectif. Le soir de la première journée arrive avant que rien ne soit résolu. Cependant la démonstration a troublé l'Autrichien qui a rétrogradé, se pliant ainsi tout d'abord au désir de son adversaire ; il témoigne par sa disposition de l'importance que lui-même attache à l'occupation d'Arcole. L'intérêt du débat s'éloigne définitivement de Caldiero et vient ici.

Durant toute la seconde journée, on se dispute la pomme de discorde; on combat sur les chaussées étroites qui traversent les marais; colonne contre colonne, homme contre homme, les Français rachètent par la bravoure individuelle l'infériorité du nombre, ils infligent à l'adversaire des pertes sérieuses qui ruinent ses forces morales. Le troisième jour, Bonaparte juge que l'instant de finir est arrivé; profitant de l'avantage relatif qu'il s'est assuré la veille, il ose sortir des marais pour soutenir la bataille que l'adversaire lui offre en rase campagne. Observateur attentif et d'exacte mémoire, il met à profit l'indication qu'Alvinzi lui a donnée dès le premier jour, alors qu'il revenait précipitamment sur ses pas pour couvrir soigneusement sa ligne de retraite, et par une simple démonstration sur les communications, par la sonnerie de ces quelques trompettes que commande le lieutenant Hercule, il décide à la contremarche l'adversaire lassé, étonné, épuisé.

Ainsi, après trois jours d'essais successifs, le point et l'instant sont découverts; grâce à l'avantage moral qu'il a gagné, en dépit de son faible effectif, Bonaparte a pour lui la supériorité des forces; un simple stratagème supplée à l'effort final et décide d'un résultat que tous les assauts du monde n'eussent pas assuré sur le terrain de Caldiero. Ce qui triomphe enfin, c'est cette idée que l'un des deux a su imposer à l'autre : Il faut qu'Alvinzi se retire; — il faut qu'Alvinzi se croie forcé de se retirer.

Mais, de quelque intérêt militaire que soit cette campagne de 1796, elle ne montre pourtant Bonaparte qu'au début de son ambition, et ne mêle pas encore aux actes de son commandement les desseins de sa politique. Au contraire, la campagne d'Égypte, mieux située dans sa carrière, va nous le montrer, planant plus haut sur les hommes et sur les choses, jetant son œil de faucon sur le monde entier, et mêlant des intentions immenses à ses décisions de chaque jour.

(*Suivre.*) ART ROY.

A suivre.

MANIÈRES D'AUTREFOIS

Nouvelle.

La demeure du marquis de Roncegno n'était précisément pas un château ni un manoir, mais tenait à la fois de ces deux genres de constructions. Mêmes murailles extérieures hautes et noires, même aspect grandiose de la cour, même enfilade de salles voûtées, meublées à l'antique, avec de grands fauteuils larges comme des lits et de vastes cheminées pouvant abriter toute une famille. La ressemblance était complétée par la position, au sommet d'une colline isolée, dans la sécurité arrogante de sa puissance. Au pied s'étendait le lac Majeur, et derrière, comme un dossier solide et imposant, s'élevait le Motterone.

Le marquis de Roncegno, qui avait à Milan un palais historique, passait ses jours dans cette demeure, s'étant séparé à l'amiable de la société qui s'en était consolée en l'oubliant. Si par hasard quelqu'un prononçait encore son nom dans les salons de l'aristocratie lombarde, quelques bouches dédaigneuses s'écriaient entre deux bâillements : « Ah! quel original! »

Original, le marquis de Roncegno ne l'était pas plus que ses accusateurs. Il était fait sur le modèle d'une foule de gentilshommes du commencement du siècle qui avaient le culte de la forme, et ne se départaient jamais des règles d'une chevalerie aristocratique unie à certaine grâce presque féminine aujourd'hui tout à fait démodée.

Appeler féminine la grâce du marquis c'est mal s'exprimer; il faudrait dire qu'il s'inspirait d'un haut idéal féminin — resté toujours à l'état d'idéal, ce qui mêlait un peu de mélancolie résignée à sa sérénité naturelle.

Tout jeune il s'était mêlé aux luttes politiques; il avait conspiré à l'époque où c'était encore le seul

moyen de se montrer Italien, et, au cours de cette période héroïque et poétique le marquis s'était fait un nom. Puis les temps changèrent. Aux enthousiasmes téméraires, aux émotions de la bataille succéda l'ivresse de la victoire, et bien des sentiments s'altérèrent. Des recrues nouvelles, accourues au bruit de la fanfare, grossirent les rangs, se mêlèrent aux vainqueurs, et crièrent plus fort que ceux-ci. Une quantité de gens qui n'avaient rien fait pour montrer ce dont ils étaient capables, défirent ce qui avait été fait. La petite avant-garde fut refoulée à l'arrière et passa inaperçue dans la cohue envahissante. Le marquis de Roncegno se souvint qu'un silence dédaigneux est la seule réponse à opposer par l'homme honnête à ceux qui le traitent avec indignité ; et, repoussé par une génération émancipée, avide de lucre, sceptique et matérialiste, une génération qui ne le comprenait pas, le marquis chercha sa voie dans le domaine de l'art. Mais là aussi les tendances avaient changé. Le marquis finit par se demander, sérieusement, s'il était un aveugle marchant à tâtons au milieu de gens qui y voient, ou si seul il y voyait au milieu de la foule des aveugles.

Sans être arrivé jamais à une réponse décisive, car une certaine réserve timide et hautaine à la fois le rendait modéré dans tous ses jugements, il finit par se retirer, sans scandale, en invoquant une incompatibilité manifeste.

Depuis cinq ans il habitait sa villa, et quand le matin, en toute saison et par n'importe quel temps, faisant au jardin sa promenade, toujours la même, il était arrivé au point où une sombre allée de charmes s'ouvrant tout à coup, découvrait la vaste étendue du lac, le marquis s'y arrêtait longuement, et, l'œil perdu sur l'horizon, suivait peut-être dans leur vol les rêves légers et décevants en qui jadis il avait eu foi.

L'extérieur du marquis était sympathique : grand, droit, un peu raide, un peu chauve, mais avec un bon sourire, et dans les yeux un dernier rayon de jeunesse. On lui eût donné quarante-trois ou quarante-quatre ans ; en réalité il était déjà passé du mauvais côté de la quarantaine.

Pendant les mois d'été, pour tenir compagnie au marquis et aussi pour lui rappeler discrètement qu'il était son héritier, venait demeurer au château don Luigi Oldrati, son neveu, que les serviteurs et les amis appelaient abusivement le jeune marquis. Les autres mois de l'année Luigi les passait à Milan, à Rome, à Paris ; avec une préférence marquée pour cette dernière ville. C'était un petit jeune homme ordinaire, ni meilleur ni pire que beaucoup d'autres, sans aspirations, sans besoins moraux, très heureux d'avoir vingt mille livres de rente et les dépensant joyeusement.

A la villa il faisait pénitence, ne sachant comment attraper l'heure du dîner. Il en avait bientôt jusqu'au dessus des oreilles de Stresa, de Baveno et de Pallanza où il n'y a ni actrices ni clubs, et où la seule émotion qu'on peut s'octroyer, c'est de crever de temps en temps un cheval en le faisant courir sur la route du Simplon ; et encore est-ce difficile tant cette maudite route est plate et unie.

Heureusement, Dieu dans sa bonté a fait certains mois de trente jours ; c'était ce jour-là précisément le vingt-neuf octobre, et don Luigi en jetant au palefrenier la bride de son cheval, songea qu'il n'en avait plus pour longtemps à dîner en tête à tête avec l'oncle.

Six heures sonnaient dans la salle à manger où les lampes n'étaient pas encore allumées ; le marquis debout devant la haute fenêtre contemplait la mélancolique pâleur de cette soirée d'octobre.

La salle carrée, aux murailles en stuc, était éclairée par deux fenêtres entre lesquelles, au-dessus de la cheminée, se trouvait une grande glace à cadre blanc et or avec des guirlandes azurées. Les autres murailles étaient ornées de tableaux anciens, quelques-uns de grande valeur, tous en harmonie avec le milieu et le style de la salle ; le long des murs étaient rangés des fauteuils couverts de broderies antiques aux couleurs tendres, des vitrines pleines de porcelaines de prix et d'objets d'art ; aux fenêtres, suspendus à une corniche de bois sculpté, des rideaux de damas dont les dessins s'entremêlaient de fils d'or.

Ce n'est point là le mobilier ordinaire d'une salle de repas. En effet il y en avait une autre construite et meublée pour cet usage, mais le marquis ne s'en servait guère, sauf dans les occasions, fort rares, où il recevait. Dînant presque toujours seul ou avec son neveu, il ne voulait pas quitter le salon préféré où il avait ses livres, ses tableaux et d'où l'on jouissait d'une vue superbe sur tout le lac de Stresa à Intra, avec au fond, la rive lombarde sombre et fantastique dans sa sauvage bordure de rochers.

Le marquis ne se lassait pas de suivre du regard les nuages errants, illuminés par les derniers rayons du soleil ; il ne se retourna que lorsqu'une lueur soudaine derrière lui l'avertit que le domestique venait d'apporter les lumières.

— Mon neveu ?

— Monsieur descend à l'instant de cheval.

Ce disant, le domestique mit sur la table à la place de Luigi une lettre arrivée par le dernier courrier.

La lettre habituelle ! pensa le marquis, jetant un coup d'œil à travers la table sur l'adresse, d'une petite écriture nerveuse à l'encre violette.

Et, ayant relevé la tête et posé la main sur sa gorge comme pour faciliter le passage d'un morceau diffi-

cile (ce geste était chez lui l'indice de l'émotion et de la préoccupation) le marquis s'arrêta devant un tableau qui faisait face à la glace de la cheminée.

S'arrêter, regarder, rêver longuement était une des habitudes du marquis, et devant ce tableau surtout il s'arrêtait souvent, et, après l'avoir contemplé à satiété, il fermait les yeux avec une volupté intime et recueillie. C'était une peinture de Zuccarelli, moelleuse et tendre comme toutes les œuvres de cet artiste original. La scène champêtre représentait une femme occupée à filer, et un pâtre debout qui la regardait ; ces deux personnages étaient plongés tous deux dans les vapeurs légères d'un ciel rose et les ombres romantiques des grands arbres ; la scène empruntait au riche coloris de l'artiste une rondeur vive et palpitante, sorte de prélude à une fusion possible entre l'idéal et le réel. Sous le corsage d'une teinte amortie, combinaison patiente de jaune et de bleu pour arriver à obtenir une couleur originale, sous ce corsage tel qu'aucune femme n'en a jamais porté, se dessinait un sein d'une pureté de ligne admirable. Du ciel, des arbres, modèle de labeur tenace et d'étude consciencieuse, émanait un sentiment de réalité délicate : l'exquis dans le beau ; des lointains imprévus, pleins de transparence, invitait au souvenir des heures de bonheur, de tristesse ou de rêve.

Tout à coup, le regard du marquis qui s'était écarté un moment du tableau, tomba sur une coupe étrusque, placée sur une petite table, et dans laquelle un certain nombre de lettres étaient jetées pêle-mêle. Il s'approcha et regarda plus attentivement. C'étaient bien ces mêmes letres, les lettres que son neveu recevait régulièrement tous les deux jours et qu'il ne se donnait pas même la peine d'ouvrir.

Le premier mouvement du marquis fut d'étendre la main ; mais il la retira aussitôt sans avoir touché les lettres, se contentant de hocher la tête en signe de désapprobation.

A ce moment entra don Luigi. Apercevant l'oncle debout il s'excusa d'être en retard de quelques minutes et ajouta :

— Il ne fallait pas m'attendre.

— L'exactitude avant tout, répondit l'oncle d'un ton plus sec que d'habitude, et puis, bien qu'elle soit démodée, la courtoisie.

Luigi comprit qu'il y avait de l'orage dans l'air. Il s'assit à sa place et déplia sa serviette, sans voir la lettre sur laquelle, sans y prendre garde, il avait mis son pain. Il se sentait en appétit et regardait d'un œil satisfait le potage *à la polonaise* qui exhalait un parfum délicieux.

— Si cet animal de cuisinier avait au moins ajouté des quenelles de poulet... pensa-t-il, mais il ne le dit pas pour ne pas blesser la susceptibilité du marquis et poursuivit ainsi ses réflexions : Qu'ils sont assommants ces repas qu'on dirait photographiés l'un sur l'autre, avec un vieux devant soi en cravate blanche et un vieux derrière soi en bas blancs... Ah ! les soupers de Landerinette !...

Fatalement les réflexions de Luigi étaient toutes de nature à ne pouvoir se traduire en paroles ; et le silence se prolongeait, tandis que lentement l'oncle et le neveu savouraient le potage ; enfin, à une évocation de plaisir lointain, un *hop là !* sonore échappa à don Luigi, accompagné d'un rire libertin. Mais ces deux monosyllabes ayant détonné étrangement dans la salle antique rappelèrent aussitôt le jeune homme au sentiment de la réalité ; il tendit son verre pour le faire remplir d'un vieux « bardolino » et lança à bon escient cette phrase inoffensive :

— Belle journée aujourd'hui !

— Superbe, répondit le marquis levant son regard limpide et le tenant fixé sur son cher Zuccarelli.

— Des journées pareilles devaient plaire à ce peintre-là ! reprit Luigi qui avait suivi le regard de l'oncle.

— L'art véritable et la belle nature ont toujours été d'accord.

— Mais comme il y a aussi la vilaine nature...

— L'art faux s'ingénie à la copier.

La brusque interruption du marquis fit oublier à Luigi ses intentions conciliantes ; il ajouta avec feu :

— C'est l'art qui aime la difficulté et la lutte, qui, se sentant jeune, plein de force et d'ardeur, dédaigne les procédés usés et les anciens compromis. Peu lui importe de plaire, il lui suffit de vaincre. Sa devise est : De l'audace !

— Il faut en effet une fière audace pour oser présenter aux petits-neveux de Michel-Ange et de Raphaël ces horreurs que vous appelez la peinture de l'avenir... Après les avoir longtemps regardées, tout ce qu'on peut conclure c'est que le peintre a voulu se moquer de vous.

Luigi ne crut pas devoir continuer une discussion inutile qui n'aurait pas converti son oncle, et qui n'offrait pas même l'attrait de la nouveauté. Il bâilla poliment derrière la main, tout en refusant un plat de croquettes, et allongeant la main sur la table du geste d'un homme qui s'ennuie il prit la lettre.

Le marquis qui l'épiait du coin de l'œil le vit hausser les épaules, puis jeter la lettre dans la coupe étrusque et prêter toute son attention au second service.

— Si tu crois... dit le marquis portant à diverses reprises la main à son col... tu peux lire...

Don Luigi secoua la tête.

— Elle est étrange... oui, elle est vraiment singulière, ta façon de recevoir les lettres.

— Mais nous sommes à table, mon cher oncle, et, à moins d'une circonstance extraordinaire, je ne vois

pas pourquoi je troublerais ma digestion par une lecture fastidieuse.

— Tu n'ouvres pas davantage tes lettres après le dîner... il y en a dans cette coupe une demi-douzaine encore intactes.

— Eh bien, je ne les lirai jamais.

Et don Luigi accompagna cette déclaration catégorique d'un profond soupir de soulagement.

— Tu me permettras sans doute quelques observations ?

— Oh ! à ton aise, si cela te fait plaisir.

— Ces lettres sont toute d'une seule et même personne ?

— Parfaitement.

— Et évidemment cette personne a besoin de toi... elle te demande quelque chose ?

— Hum !...

Le marquis hésita un moment ; la cravate lui serrait le cou beaucoup plus qu'à l'ordinaire.

— Peut-être, hasarda-t-il, un créancier ?

— Oh ! fit don Luigi, presque offensé.

— Pardon !

Les traits du marquis s'éclairèrent un instant, puis ils redevinrent sombres et préoccupés.

Le domestique entra avec un plat de perdreaux rôtis.

— Ils me semblent trop frais, s'écria don Luigi en jetant sur le plat un coup d'œil de connaisseur.

Le domestique, une main sur la poitrine, se porta garant qu'ils étaient à point. Il servit, puis se retira comme c'était l'habitude dans la maison de Roncegno.

De sa voix douce et un peu voilée le marquis reprit :

— Alors c'est une femme ?

— Une femme ?

Don Luigi, la fourchette sur le ventre du perdreau, tourna les yeux vers lui.

— Quelle femme ?

— Celle qui a la constance de t'écrire tous les deux jours.

— Ah !

Don Luigi laissa tomber les bras. Encore ces lettres ! Assurément son oncle avait juré de lui donner une indigestion.

— Si tu veux m'en croire, ces perdreaux sont excellents, je les avais mal jugés.

Et il flaira avec volupté le fumet du gibier.

Un silence profond régna jusqu'à ce que la dernière bouchée fut avalée.

Lorsque le domestique eut débarrassé la table et que don Luigi, après avoir allumé un cigare, se fût jeté, l'âme sereine, la conscience calme, dans un des fauteuils, l'implacable marquis reprit le discours au point même où il l'avait laissé... Et à un geste d'impatience du neveu il opposa une fine pointe d'ironie.

— Votre devise, la devise des jeunes est : De l'audace, n'est-ce pas? Nous, de notre temps, nous en avions une autre : De la patience. Donc, si cela ne te déplaît pas trop, et puisque je te tiens lieu de père, veux-tu me confier le secret de ces lettres?

— Le secret de ces lettres ! beau secret vraiment, s'écria don Luigi en éclatant de rire ; il est à ta disposition, le secret ! Crois-tu que j'en aie cure plus que de la cendre de mon cigare? Lis-les, parbleu, si ça te fait plaisir !

Le marquis, un peu scandalisé, se hâta de répondre :

— Ce n'est pas la curiosité qui me pousse, je te prie de le croire ; mais je sais que les jeunes gens se laissent aller parfois... comment dirai-je? à des engagements... à des promesses... et si le nom de Roncegno...

— Le nom de Roncegno n'a rien à voir ici. Je n'ai pas fait de dettes, je n'ai pas séduit l'innocence, je n'ai trahi ni trompé personne. Est-ce là ce que tu désirais savoir? Bien. Maintenant si tu veux le reste, ces lettres sont d'une femme qui m'ennuie. Cela m'est permis, je pense?

Don Luigi, ne se sentant point de remords, se remit à fumer avec calme, et il fut bien étonné quand le marquis, après avoir arrangé son col qui semblait ce soir fort le gêner, reprit :

— Tu n'oublies pas, j'espère, qu'une femme, en quelque position qu'elle se trouve, a droit aux égards d'un gentilhomme ; et quand même elle serait tombée si bas que... que (le marquis s'exprimait avec peine, exagérant cette gracieuse ondulation des phrases qui lui était habituelle), quand même elle ne mériterait plus ton estime... si la nécessité...

— Mais non, mais non, interrompit don Luigi ; tu n'y es pas du tout. Puisque je te dis que je n'ai aucune obligation envers cette dame ?

— Eh bien, alors...

— Pourquoi continue-t-elle à m'écrire, n'est-ce pas? Je me le demande aussi. Tu vois que nous sommes parfaitement d'accord.

— Mais enfin tu n'as lu aucune de ces lettres et il se pourrait faire...

— Mais puisque je sais ce qu'elles contiennent !

— Tu le sais ?

— Parfaitement.

— ?...

Don Luigi murmura d'un air indifférent : « Je t'aime, je t'adore, je t'attends, tu ne viens plus, tu m'as abandonnée, etc. »

Une teinte rosée, moitié pudeur, moitié indignation, parut sur les joues du marquis.

— Et cette femme t'aime ?

Pour toute réponse, le jeune homme haussa les épaules.

— Sûrement, tu sais ce que c'est qu'aimer?

— Non. Par contre, et pour mon malheur, je sais ce que c'est qu'être aimé.

Une fatuité grossière dessina un mauvais sourire sur la lèvre de don Luigi et ce sourire fit mal au marquis; il se sentit blessé dans son idéal le plus pur, le plus saint; aussi reprit-il d'une voix émue :

— Tu auras certainement leurré la pauvre enfant, l'éblouissant par ton nom, ta fortune...

— Elle n'a que faire de mon nom et de ma fortune.

— Elle est riche?

— Une fois autant que moi.

— Libre?

— Veuve.

— Une femme de la bonne société?

— De la meilleure.

Le marquis était pâle et tremblait un peu.

— Et elle t'aime?

— Il paraît.

D'un mouvement brusque, le marquis rassembla toutes les lettres qui se trouvaient dans la coupe et les jeta sur les genoux de don Luigi.

— Cache-les et cache-toi, dit-il.

Don Luigi ne fit ni l'un ni l'autre; il secoua les cendres du cigare, remit les lettres sur la table et répondit :

— Mon cher oncle, je ne suis pas un paladin qui a juré fidélité éternelle à son Dieu, à son roi et à sa dame. J'ai fait la connaissance de Mme Montelli...

— C'est Mme Montelli? interrompit le marquis ouvrant de grands yeux.

— Oui, la propriétaire de la villa au bord du lac. Tu la connais?

— De nom seulement.

— C'est une jolie petite femme, je ne dis pas le contraire, mais sentimentale à l'excès. A Genève, l'automne dernier, j'ai eu l'obligeance de lui faire la cour; elle a mordu à l'hameçon, a cru à une passion brûlante, m'a poursuivi, m'a harcelé de toutes les façons. Les femmes de trente ans ressemblent aux puces en septembre : gare si elles vous attaquent!...

De nouveau régna un silence contraint. Enfin le marquis reprit :

— Il faut trouver un moyen d'arranger cette affaire. Tu ne peux permettre que cette dame passe sa vie à t'écrire inutilement. Va lui faire une visite, donne lui une explication quelconque, présente-lui tes excuses. La galanterie la plus élémentaire commande de laisser à la femme, même vaincue, tous les honneurs de la guerre. Un homme de cœur, un homme bien élevé, ne paiera jamais assez cher les faveurs qu'une femme lui a témoignées.

— Belles faveurs! grommela entre ses dents don Luigi.

— Tu dis?

Machinalement le jeune homme avait repris la dernière lettre, et en avait déchiré l'enveloppe. Il ne lut qu'une ligne : *Renvoyez-moi toutes mes lettres.*

— Elle commence à devenir raisonnable; nous sommes à bon port. Demain je ferai un paquet de toute sa rhétorique et Jacques le lui portera. Amen!

— Jacques?... Tu veux confier des lettres d'amour à un domestique, ni plus ni moins que si tu envoyais une douzaine de cailles?

— Tu sais bien que Mercure n'est plus au service des humains.

— Porte-les toi-même!

Un geste éloquent, bien qu'un peu vulgaire, montra que don Luigi ne voulait à aucun prix se charger de cette mission. Et pour couper court à toute remontrance, il se leva et sonna pour se faire apporter la lumière.

Cette nuit-là, le marquis de Roncegno, qui n'avait jamais vu Mme Montelli, rêva d'elle... et le rêve était si vivant qu'il lui sembla réellement voir la dame affligée, baignée de larmes, inconsolable. La conduite de son neveu, en cette occasion, avait été indigne; et lui, marquis de Roncegno, chef de la famille, s'en trouvait comme éclaboussé par ricochet.

— On n'agit pas ainsi, non! murmurait-il à part lui, le matin suivant, alors que descendu au jardin et parvenu au bout de l'allée de charmes, il s'arrêtait comme d'habitude à regarder le lac, cherchant parmi les nombreuses villas qui courent d'Intra à Pallanza celle de Mme Montelli, blanche, solitaire au bord de l'eau.

— Pauvre femme! continua le marquis, foulant à pas lents un lit de feuilles mortes auquel d'autres feuilles tombant des rameaux noirs venaient s'ajouter de minute en minute. Puis brusquement il s'arrêta, les lèvres serrées, les paupières mi-closes, en proie à une de ses rêveries ordinaires.

Le domestique vint l'avertir que le déjeuner était servi. Don Luigi, qui ne prenait jamais part à ce repas, parut sur le seuil du salon, botté, le pardessus sur le bras, le chapeau sur la tête et mettant ses gants :

— Je vais à Milan.

— A Milan?

— J'ai reçu ce matin un télégramme. Je reviendrai demain ou dans quelques jours.

— C'est bien.

Don Luigi tendit la main en signe d'adieu.

— Et, fit le marquis un peu embarrassé, les lettres?

— Elles sont là-haut, sur ma table. Jacques pourra les prendre quand il voudra.

— Le jeune homme s'échappait libre, joyeux, quand il se sentit saisir le bras par une main fine et nerveuse.

— Je t'en prie.

— Quoi?

— Porte toi-même ces lettres.

— Non!

Ce fut un : non! bref, tranchant, qui fit monter le sang au front du marquis.

— Eh bien! puisque tu refuses d'accomplir ton devoir, je l'accomplirai, moi, pour l'honneur des Roncegno.

— Tu veux porter les lettres à Mme Montelli?

— Oui!

Le oui! du marquis valait le non! de don Luigi; mais celui-ci n'en fut pas offensé, au contraire, il trouva très drôle l'idée de l'oncle et en rit de bon cœur. Décidément tous les paladins n'étaient pas morts avec Charlemagne.

— Ta décision est irrévocable? demanda encore le marquis. Tu n'aimes plus cette femme?

— Et je ne l'ai jamais aimée! Je te répète que c'est elle qui s'est monté la tête. Pour ma part, je l'aurais peut-être aimée un jour si elle avait voulu se laisser aimer à ma manière, mais quand j'ai vu qu'elle se lançait dans le sentiment, au diable! J'ai bien autre chose à faire.

Il disparut, laissant le marquis stupéfait, envahi par un sentiment de dégoût.

Il rentra au salon et se laissa tomber dans un fauteuil devant le tableau de Zuccarelli, resplendissant en ce dernier matin d'octobre d'une lumière claire, diaphane, sur laquelle s'arrêtèrent bientôt ses regards errants.

— Si elle s'était laissé aimer à sa manière! pensait le marquis, content, au fond, que la dame eût une façon d'aimer opposée à celle de son neveu.

— Mais alors pourquoi, — réflexion bien naturelle, — pourquoi toutes ces lettres? pourquoi paraissait-elle tant tenir au retour de l'infidèle?

Semblait-elle? voilà le point. Qui prouvait que c'était là un désespoir d'Ariane? Les lettres. Mais avait-il lu ces lettres? Était-ce vraiment d'amour qu'il était question dans ces missives? N'y pouvait-on pas lire plutôt l'indignation et le mépris?

— Madame Montelli, répétait-il en scandant les syllabes, madame Montelli... Quand il vivait dans le monde il avait connu un Montelli, vétéran de Napoléon Ier...

Comment Jacques avait-il osé laisser une traînée de poussière sur le cadre du Zuccarelli! Le marquis se leva sur la pointe des pieds, enleva délicatement la poussière avec son mouchoir, et regarda de près les mains de la bergère qui lui parurent d'une délicatesse exquise; surtout la droite ouverte sur le fond rose du ciel.

En se retournant il vit que le soleil dorait le lac tout entier. Midi sonnait.

— Eh bien, oui! dit-il à voix haute.

Son parti était pris. Il monta dans la chambre de don Luigi, où, à sa grande surprise et à son trouble non moins grand, il trouva le paquet de lettres enveloppé dans une simple feuille de papier retenue par une ficelle en croix.

— Pauvre femme!

Oui, il plaignait immensément celle qui avait pu, pour peu de temps même, donner son cœur à son neveu.

Il alluma une bougie et cacheta soigneusement le paquet en appliquant sur la cire le large sceau des Roncegno. Ses mains tremblaient un peu tandis qu'elles remuaient ces cendres d'amour à peine éteintes, et sur ses traits passait comme un souffle de jeunesse.

Puis, pensif et recueilli, il descendit la colline.

La villa de Mme Montelli ne comptait pas au nombre des plus riches, mais elle était à coup sûr une des plus gracieuses. Petite, abritée comme un oiseau dans son nid au milieu d'un bouquet d'arbres, les murs et le toit couverts de toutes sortes de graminées, elle semblait se cacher aux yeux du vulgaire.

L'habitation, légère, sans prétention architecturale, s'élevait au milieu des fleurs, et d'un côté touchait au lac. De l'autre côté on y avait accès, comme par surprise, au détour d'un sentier solitaire. Aucune indication pour les sots et les curieux; les amis seuls en trouvaient le chemin.

Le marquis se demandait à qui il allait remettre le paquet précieux et en quels termes il s'acquitterait de sa mission. Se présenterait-il à la dame ou resterait-il sur le seuil? se ferait-il connaître ou conserverait-il l'incognito? Il hésitait encore quand, étant entré dans le jardin dont la porte était ouverte, une forme féminine sortit tout à coup vivement d'un bouquet d'acacias comme si elle l'attendait.

Alors il s'arrêta, et vit la dame s'arrêter aussi, indécise, mais les yeux toujours fixés sur lui.

C'était évidemment la maîtresse du logis; mais ce n'était pas lui qu'elle attendait. Don Luigi peut-être?

Cette réflexion lui donna du courage qu'accrut encore une certaine pâleur de souffrance répandue sur le visage de la dame. Il fit une belle révérence, à l'ancienne mode, et demanda s'il avait l'honneur de parler à Mme Montelli?

— C'est moi-même.

La voix, le regard partagé entre le doute et la crainte, l'attitude indécise, une certaine analogie des situations remirent en mémoire au marquis le fameux : *C'est moi*, de Marguerite Gauthier. Et nous savons que le marquis était assez sentimental pour s'émouvoir même au souvenir d'une scène de drame.

Il s'inclina pour la seconde fois; il tira de la poche de l'habit une carte de visite et la présenta

Le front de la dame se couvrit d'une subite rougeur.

— Je vous prie... balbutia-t-elle, lui indiquant de la main le salon du rez-de-chaussée; et cette main levée, ouverte sur le fond rose pâle du ciel, produisit une vive impression sur le marquis qui crut voir s'animer la bergère de son Zuccarelli; mais la main de la dame était plus délicate encore et semblait transparente comme une fine porcelaine.

En franchissant le seuil du salon il était très ému; il sentait la difficulté de la mission dont il s'était chargé.

— Veuillez prendre place...

Elle s'assit elle-même sur une chaise basse, et plaçant un petit paravent brodé entre elle et la fenêtre pour amortir la lumière, le corps légèrement incliné en avant, l'anxiété peinte sur tous les traits, elle attendit.

Pour débuter le marquis porta la main à ce nœud qui lui serrait la gorge dans les moments critiques; puis il toussa, jeta un coup d'œil autour de lui, et d'une voix douce et voilée :

— Si, inconnu, j'ai l'audace de me présenter à vous, Madame, c'est que je me vois dans la nécessité d'excuser mon neveu Luigi qu'un départ imprévu empêche de venir en personne vous rendre cet objet.

De rouge qu'elle était la dame devint d'une pâleur mortelle en reprenant le paquet des mains du marquis.

— Vous savez ce qu'il contient? demanda-t-elle avec une fierté qui cachait mal le violent dépit.

— Des joyaux précieux.

Ce disant, le marquis s'inclina avec cette bonté charmante qui lui était si naturelle et il ajouta :

— Mon neveu, au regret de ce contretemps, vous présente ses plus humbles respects.

La dame s'était remise. Une main sur le paquet de lettres et les yeux mi-clos comme si la douce lumière était encore trop vive à son gré, elle reprit :

— Il sera longtemps absent... votre neveu?

Le marquis eut un trait d'audace; la regardant fixement il répondit :

— Peut-être.

Leurs yeux s'étaient rencontrés; la dame comprit qu'il savait tout. Le marquis, de son côté, s'était formé une conviction absolue : il avait devant lui une honnête femme digne de respect et d'amour.

— Mais une fois de plus il sera vrai de dire que les absents ont tort, ajouta-t-il.

La dame s'efforça de sourire, cherchant à deviner si le compliment était à double entente. Le marquis admirait le sang-froid de celle qu'il se sentait déjà disposé à consoler; il l'aurait peut-être même accusée de légèreté si un pli de la lèvre n'eût trahi la souffrance intérieure.

Il se leva, digne, correct, ne voulant pas abuser de la situation. Elle se leva aussi et l'accompagna lentement vers la porte de la maison; mais il ne permit pas qu'elle en franchît le seuil. Il lui fit un profond salut et marcha seul à travers le jardin.

Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il entendit le bruit sourd d'un corps tombant sur le sol, et, revenant vivement sur ses pas il trouva la dame à genoux, les bras jetés au travers d'un divan et la face enfoncée dans les coussins.

La première chose que fit le marquis fut de la relever et de la faire asseoir doucement sur le divan; puis s'inclinant vers elle il examinait ses traits pour savoir à quel parti il devait se résoudre. L'évanouissement, s'il avait été foudroyant, ne paraissait pas devoir se prolonger. Déjà la dame, honteuse de ce mouvement de faiblesse, revenait à elle; et comme le marquis s'apprêtait à sonner la femme de chambre elle l'arrêta d'un geste énergique qui jeta une flamme sur sa récente pâleur.

— Non, dit-elle; puisque vous avez découvert mon triste secret, qu'il reste entre nous deux.

Elle lui tendit la main que le marquis baisa avec respect. A partir de ce moment parut tomber la barrière qui les avait séparés jusque-là; ils se reconnaissaient, ils se sentaient amis. Elle sentait croître sa sympathie pour Roncegno : cet extérieur sérieux et froid, cette physionomie d'une douceur mélancolique, résignée, devaient cacher un grand cœur.

— Qu'a dit votre neveu? demanda-t-elle, à brûle-pourpoint, la lèvre frémissante.

Le marquis comprit que sa position allait devenir de plus en plus embarrassante.

— Rien, répondit-il.

Le front appuyé sur la main, elle se tut, mais c'était le silence menaçant précurseur de l'orage.

— Je vous remercie, dit-elle, relevant la tête mais évitant le regard de son interlocuteur. Puis elle ajouta avec volubilité : J'ai connu votre neveu à Lucerne dans des circonstances singulières. Je suivais une cure hydrothérapique avec une de mes amies, dans un de ces établissements suisses si ennuyeux pour nous Italiens; et, que voulez-vous? après avoir regardé si le Pilate mettait ou enlevait son légendaire bonnet de nuages, après avoir refusé une douzaine de lions taillés dans tous les bois possibles, après avoir suivi du regard le petit train qui monte le Righi, nous finissions toujours, mon amie et moi, par parler de l'Italie. Au nombre de ses amis elle accordait la première place au marquis de Roncegno, noble, bon, aimable, loyal, artiste, gentilhomme parfait... ce sont les épithètes employées par mon amie. A l'entendre le marquis de Roncegno était un vrai phénomène à notre époque, mais un phénomène sympa-

thique, l'idéal que nous rêvons, nous autres femmes. Je me laissai si bien gagner par l'enthousiasme de mon amie que, plus tard, quand elle fut partie avec son mari pour Londres et que j'allai passer quelques jours à Genève, entendant dire qu'à l'hôtel où j'étais descendue se trouvait un Roncegno, je me donnai un mal inouï pour faire sa connaissance.

La dame reprit haleine après ce long monologue qu'elle avait débité d'un trait comme si elle voulait s'étourdir au son de ses propres paroles.

— Je me fis présenter le marquis, je ne sais plus par qui... ah! oui, par le vieux comte Guidotti que je connaissais à peine. C'était une conduite imprudente, sans doute, une de ces curiosités qu'on paie toujours bien cher.

La dame fit une autre pause et se mordit les lèvres.

Roncegno, en la regardant, se disait que l'âme tout entière de cette femme passait dans ses yeux quand elle parlait. Elle semblait se repentir des confidences déjà faites et désireuse pourtant d'en faire de nouvelles, charmée par son silence attentif et bienveillant.

— Eh bien, non! continua-t-elle en tordant entre ses doigts un mouchoir de batiste; non, bien que dans les premiers temps il ait joué avec assez d'habileté son rôle de gentilhomme; non, j'ose le dire, même devant vous : le marquis de Roncegno n'est pas un gentilhomme!

— Permettez-moi de vous dire, balbutia-t-il, rouge et frémissant, mais avec un rayon d'orgueil dans les yeux, que mon neveu Luigi n'a aucun droit au titre que vous lui attribuez. Il est le cadet de la famille.

— Et qui est alors le marquis?

— C'est moi.

Jamais plus humble accent ne vint atténuer fierté plus légitime. La dame rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Mon Dieu! murmura-t-elle en se cachant la figure entre les mains.

Il était impossible de prolonger encore la visite. Le marquis se leva, et, s'inclinant profondément, il sortit.

La dame ne le retint pas; mais quand il eut dépassé la grille du jardin, s'étant retourné, il l'aperçut debout sous les arbres, et tout le long du chemin il conserva dans l'œil l'image obstinée d'une forme blanche se détachant sur le vert des acacias.

Quinze jours se passèrent. Novembre morne et brumeux enveloppait les montagnes d'un voile funèbre et donnait au lac une teinte plombée. Quelques feuilles jaunes pendaient encore aux jeunes arbres, et seuls les vieux sapins et les chênes conservaient leur noire frondaison.

Dans le salon du marquis s'épaississaient les ombres autour des meubles en marqueterie, entre les plis des étoffes pâlies, sur le vieil or des moulures. Seulement le soir, quand Jacques allumait la lampe, une éclaboussure de lumière était projetée sur le tableau de Zuccarelli, et dans le cercle lumineux scintillaient çà et là un bout de moulure, une amphore, un vase en cristal ou le fil doré qui dessinait le contour des roses sur l'étoffe des vieux fauteuils.

Don Luigi, qui ne devait rester qu'un jour à Milan, n'était pas encore revenu. Le marquis méditait seul devant la haute fenêtre donnant sur le lac, les lèvres serrées comme pour fixer le dessin d'une vision fugitive, ou devant son tableau de prédilection, ou bien tout simplement les yeux fermés, regardant en lui-même.

Un soir, Jacques avait oublié la nappe sur le dossier d'un fauteuil, et ce linge blanc souple et léger, tombant jusqu'à terre, donna au marquis l'illusion d'une dame vêtue de blanc, assise sur le fauteuil, en qualité de maîtresse du logis. Et l'illusion continua quand Jacques eut enlevé la nappe; elle continua sous la forme de la bergère qui sembla être descendue du tableau pour s'asseoir dans le salon; et la bergère prit la physionomie, la taille, l'attitude de Mme Montelli. Alors le marquis portait la main à son col et devenait encore plus rêveur.

Vers la fin du mois, don Luigi arriva, en hâte, disant qu'on l'attendait à Paris.

Il resta une couple de jours à la villa, impatient, rongeant son frein, rudoyant les domestiques, malmenant les chevaux. Son oncle le laissait faire, plus indulgent que de coutume, le regardant parfois à la dérobée d'un air tenant le milieu entre le dédain et la compassion qui aurait dû mettre en garde don Luigi, s'il l'avait remarqué. Mais don Luigi, qui ne se préoccupait jamais de personne, ne remarquait jamais rien.

Un matin, prenant une résolution subite, il donna l'ordre d'atteler.

— Tu t'en vas, décidément? demanda le marquis.

— Oui, répondit don Louis en enfonçant ses mains dans ses poches du geste d'un homme qui en a, comme on dit, plein le dos.

Le marquis obtint qu'il restât du moins pour le déjeuner; il prendrait le second train; il ferait alors moins froid.

— Je reviendrai au printemps, dit don Luigi, comme formule obligée de son affection.

— Si je ne suis pas ici, je t'avertirai.

Ces mots, prononcés par le marquis avec le flegme habituel, étonnèrent le jeune homme.

— Comment? où comptes-tu donc être au printemps?

— Je n'en sais rien encore... Je ferai probablement un voyage.

— A Jérusalem, avec la société Clygel, trois mille lires, auberges de premier ordre, confort et chameaux ?

La plaisanterie du neveu ne parvint pas à dérider l'oncle.

Vers midi on attela la victoria; les chevaux piaffaient sur le sol froid et dur; le cocher achevait de mettre ses gants.

— Donc, bon voyage.

— Pareillement.

Don Luigi sourit d'un air railleur. Le marquis aussi avait entre cuir et chair un sourire presque ironique, mais d'une ironie fine et malicieuse.

Ils s'embrassèrent. Don Luigi sauta en voiture et les chevaux partirent au trot.

Debout sur la terrasse qui dominait la vallée, le marquis, après avoir suivi des yeux la voiture, se tourna et abaissa le regard vers la rive du lac, cherchant au milieu du bouquet d'arbres la petite villa blanche et verte.

Un rayon du pâle soleil perçait en ce moment le rideau de nuages. Le marquis parut le saluer avec joie, regardant tour à tour la villa, le lac, l'horizon et le pâle rayon de soleil.

— Pourquoi pas? murmura-t-il, en portant nerveusement la main à son col.

Et lentement il descendit la colline.

[843.89 NEERA.

(Traduit de l'italien par G. ART.)

LES PORTUGAIS EN ABYSSINIE

D'après une relation ancienne.

Les lignes suivantes sont extraites d'un ouvrage publié en 1739 par Veyssière La Croze et devenu assez rare (1) :

Les Portugais ont fait les premiers, par mer, la découvert de l'empire des Abissins (*sic*); mais les Abissins eux-mêmes y donnèrent occasion. L'impératrice Hélène, aïeule de David, roi d'Ethiopie, ayant été saluée de la part d'Emanuel, roi de Portugal (de 1495 à 1521) par deux hommes qu'il lui avait députés, prit la résolution d'envoyer en Portugal un ambassadeur pour établir une étroite alliance entre les deux royaumes...

Cependant, comme l'affaire paroissoit d'importance, quelques années après, on en chargea Rodrigue de Lima, cavalier portugais, dont le voyage fut fort long et fort laborieux. Rodrigue de Lima se rendit premièrement à l'île de Massouah (en 1520) qui est peu éloignée de la bourgade d'Arquiquo. Ces deux lieux appartenaient alors à l'empereur d'Éthiopie, aussi bien que l'île de Suaquem (Souakim). Les Turcs qui s'en sont depuis emparés, les possèdent encore aujourd'hui (p. 74).

L'empereur qui régnait alors s'appelait David. Il reçut Rodrigue de Lima avec beaucoup de joie et se servit de son ministère pour établir une ligue offensive et défensive avec le roi de Portugal, dans le dessein de chasser les Turcs et les autres mahométans de toutes les places qu'ils occupaient sur la mer Rouge. Il était difficile qu'un pareil dessein restât longtemps secret. Les princes mahométans en furent alarmés, surtout le roi d'Adel, le plus proche voisin des terres soumises au roi d'éthiopie (p. 88).

Ce royaume d'Adel paraît avoir été un moment très puissant. Depuis le golfe d'Aden, il s'étendait à l'intérieur et sur les côtes de l'océan Indien, peut-être jusqu'à Melinde; mais ses limites et sa sphère d'influence ont été assurément flottantes. L'intervention de ce souverain musulman fut terrible pour l'Abyssinie :

Ce roi, dit le même auteur, commença à établir des intelligences et à lever des troupes pour prévenir la jonction des Portugais et des Abissins. Il envoya en Ethiopie un vaillant capitaine, qui se nommait Ahmed, et qui fut surnommé *gragné*, c'est-à-dire le Gaucher. Ce capitaine livra diverses batailles aux troupes du roi David, qu'il obligea enfin à se retirer avec peu de troupes dans des montagnes escarpées et inaccessibles. C'était fait de l'Ethiopie, si le roi David n'avait pas eu recours aux Portugais, qui étaient alors fort puissants dans les Indes. Ils lui envoyèrent donc des troupes qui donnèrent lieu à la fameuse expédition que je vais décrire, traduite (1) de ce qu'en a écrit Jean Bermudez, patriarche latin d'Éthiopie, qui fut présent à tout (p. 87).

Bermudez, écrivait le P. Tellez (*Histoire générale d'Éthiopie*, t. XI, ch. xx, p. 148), a composé sur les affaires d'Ethiopie un petit livre qui parut en 1565, dédié au roi Don Sébastien. Nos Pères qui ont été en Ethiopie, disent qu'on peut le croire sur toutes les choses qu'il a vues, mais qu'il n'en est pas ainsi de celles qu'il n'avait apprises que par ouï-dire.

Tellez fait probablement allusion, en fait des choses *non vues*, à ce que dit Bermudez, notamment quand il parle d'une province de femmes qui vivent comme les anciennes amazones de la Scythie (p. 229 de La Croze), et « qu'il y a, dans cette province de

(1) Chez la veuve Lever et Pierre Paupie, in-12. Le titre, en lettres rouges ou noires, est ainsi : *Histoire du christianisme d'Ethiopie et d'Arménie* par Monsieur Maturin Veyssière La Croze, ancien professeur en philosophie et bibliothécaire et antiquaire du roi de Prusse, avec une gravure représentant Synesius dirigé par l'Imposture. Après 4 pages de dédicace au prince royal de Prusse, le volume en contient 402. Ce La Croze publiait, en 1758, une *Histoire du christianisme des Indes*, qui est celle des Chaldéens, dits chrétiens de Saint-Thomas; 2 vol. in-12.

(1) D'après une traduction anglaise, l'original espagnol n'ayant pas été trouvé par La Croze.

femmes, des Griffons, qui sont des oiseaux si gros qu'ils enlèvent des buffles dans leur griffes comme un aigle enlèverait un lapin » (*ibidem*).

La Croze, qui est judicieux lorsque l'esprit sectaire ne l'aveugle pas, dit de la relation de Bermudez : « Cette pièce entre naturellement dans l'histoire d'Éthiopie, et elle est d'autant plus authentique dans sa simplicité que l'auteur a séjourné plus de trente ans en Abyssinie. »

Bien qu'il existe d'autres relations, notamment celle d'Alvarez, nous aurons recours à celle de Bermudez, qui, pour les *choses vues*, est assurément un document historique sinon ignoré, du moins peu répandu. Les récits fantastiques, que l'auteur a *entendus*, ne sont pas non plus à dédaigner. L'histoire des imaginations de tel peuple à telle époque est aussi de l'histoire.

On ne devra pas s'étonner ou se scandaliser d'entendre désigner le monarque éthiopien sous le titre de *Prestre Jean*. Le monde croyait encore, sans aucune donnée certaine, à l'existence, quelque part en Orient, d'un monarque chrétien, aussi riche que puissant : on l'avait cherché dans l'Inde et jusqu'en Tartarie. Encore au commencement du XVIe siècle, on ne doutait pas de l'avoir enfin découvert en Abyssinie. La présence de quelques Abyssins au Concile de Florence (1439) avait laissé une impression qui servit à propager cette croyance.

*
* *

L'empereur, qui régnait en Ethiopie l'an 1525, dit Bermudez, s'appelait Onadenguel. C'était un prince pieux et bon chrétien. Son patriarche (évêque), appelé Abouna Marcos, étant sur le point de mourir, l'empereur le pria de m'établir selon leur rite pour son successeur et pour patriarche du pays, ce qu'il fit en me conférant tous les ordres sacrés. Je n'acceptai ma promotion qu'à la condition qu'elle serait confirmée par le pontife de Rome... L'empereur accepta cette condition (p. 95).

Bermudez part pour Rome où le Pape le confirme dans la dignité de patriarche d'Alexandrie, arrive à Lisbonne où le roi lui confie la mission qu'il était venu chercher. L'année suivante, nous le trouvons aux Indes auprès du vice-roi Don Étienne de Gama.

Ayant requis celui-ci, dit la relation, de me dépêcher et de m'envoyer incessamment en Ethiopie, il me répondit qu'il ne le pouvait pas faire parce que 100000 écus et même plus, employés à cette expédition, sans qu'on pût jamais espérer de les recouvrer, n'y seraient pourtant pas suffisants. Je lui répondis que tout cela n'était rien pour le Prêtre Jean qui, ayant en son pouvoir des richesses innombrables, pouvait dépenser un million d'or et plus sans s'en apercevoir. Il fut donc résolu que Don Estienne de Gama viendrait en personne me conduire (p. 101).

Et ce fut fait.

Voilà Bermudez en mer Rouge sur l'escadrille portugaise. Il y apprend la mort du roi qui l'avait demandé. La reine gouverne pour son fils mineur. Après l'énoncé de divers incidents qu'il serait trop long de rapporter, Bermudez continue :

Le vice-roi se disposa à me dépêcher vers le roi et la reine. Comme on commençait à comprendre que cette entreprise était également utile et honorable, il se trouva plus de personnes qu'auparavant qui souhaitèrent d'y avoir part. Entre autres, Don Christophe de Gama, frère du vice-roi, me pria instamment de lui donner le commandement des troupes que je mènerais à cette expédition, à laquelle il était résolu de m'accompagner. Don Juan de Castro et quatre autres vinrent me trouver pour cela, et je leur accordai leur requête, en donnant le commandement à Don Christophe, ce qui les satisfit tous... Le vice-roi ordonna sur-le-champ d'enrôler les soldats, qu'il me donna au nombre de 400 personnes, parmi lesquelles il y avait plusieurs gentilshommes et autres gens de distinction, qui grossirent la troupe par le nombre de leurs domestiques, qui dans la suite nous furent d'un grand usage... Le vice-roi et toute la noblesse de la flotte se rendit à Arquico (près Massouah), où ils me prièrent de leur donner ma bénédiction... Ils s'embarquèrent et nous demeurâmes seuls à terre.

Ici commence cette expédition de Christophe de Gama, qui, dit La Croze, « a été fort glorieuse à la nation portugaise ».

*
* *

Nos quatre cents Portugais sont sur le sol de l'Éthiopie. Trois jours de marche les mènent à Delagoa. La reine vient les y joindre. Après onze jours à travers « un pays rude et rabouteux », ils entrent en contact avec le terrible Ahmed le Gaucher, que nous appellerons de son vrai nom et du surnom qu'il a illustré, tandis que Bermudez le confond avec le roi d'Adel ou de Zeïlah, dont il était le général.

Le jour suivant (1), il nous vint un messager de la part d'Ahmed le Gaucher. Lorsqu'on l'eut conduit à Don Christophe, il lui dit que son roi (le général) l'avait député pour lui demander qui il était, de la part de qui il venait et pour lui faire savoir que ces royaumes étaient à lui, conquis par sa lance et celle de ses soldats, avec l'assistance de son prophète Mahomet, qu'au reste, s'il voulait se faire mahométan et le servir lui et ses gens, il lui ferait un bon parti et lui donnerait de bons appointements, outre des femmes et des richesses; que s'il ne voulait par accepter cette offre, il eût à se retirer au plus vite avec ses troupes, — Don Christophe répondit qu'il était un capitaine du roi de Portugal, par le commandement duquel il était venu en ces lieux-là pour rétablir le Prêtre Jean dans ses royaumes, que le roi de Zeïlah avait tyranniquement usurpés. Il expédia ensuite ce député...

(1) Le narrateur ne donne pas de date : la suite montre qu'on était alors en Carême.

Ahmed le Gaucher, pour son malheur, décampa d'abord après le retour de son député et marcha vers le lieu où nous étions, ayant à sa suite 1000 chevaux et 5000 hommes de pied, outre 50 mousquetaires turcs et pareil nombre d'archers. Don Christophe plaça la reine et ses femmes au milieu de son bataillon avec le bagage : cette princesse était saisie d'une grande frayeur. L'ennemi, voyant que nous marchions vers une colline où est aujourd'hui l'église de Notre-Dame-de-Pitié, fit un détour pour nous empêcher de nous emparer de cette hauteur, et s'approcha si près qu'on commença à tirer des deux côtés.

Sur ces entrefaites, j'aperçus le roi more (le général) monté sur un cheval bai, qui s'approchait de son drapeau. Je le montrai à Pierre Deça, gentilhomme de nos troupes, qui tira sur lui, tua son cheval et le blessa à la jambe. Ses gens vinrent d'abord à lui, et l'ayant remonté, ils l'emmenèrent. Don Christophe, notre capitaine, fut aussi blessé à la jambe. Cependant, j'ordonnai à l'intendant de dresser en signe de victoire la tente de la reine. Les Mores, qui nous environnaient de toutes parts, voyant que nous dressions cette tente, et que leur roi (général) était blessé, commencèrent à se retirer et à le suivre.

Ce fut le premier succès des Portugais : il devait être bientôt suivi d'un second.

Incontinent après Pâques, Ahmed le Gaucher envoya dire à Don Christophe qu'il eût soin de se tenir prêt, parce qu'il voulait venir lui rendre visite. Il tint parole, et vint avec beaucoup plus de gens et de meilleures troupes que la première fois. Il avait 100 Turcs avec lui, une infinité de gens de pied et plus de 2 000 chevaux.

Au point du jour, nous nous mîmes en marche, et après être descendus de la colline, nous avançâmes jusqu'à une plaine où d'abord les ennemis nous assaillirent vigoureusement de tous côtés. Nos gens se défendirent avec leur artillerie et leurs bouches à feu qui incommodaient fort les ennemis. Avant leur arrivée, nous avions semé beaucoup de poudre à canon dans leur chemin, et nous y mîmes le feu au plus vif de la mêlée. Ce feu, qui venait de dessous leurs pieds, et dont ils ignoraient la cause, les incommoda beaucoup aussi bien que les grenades et les pots à feu que nos gens leur jetaient. Le tout brûla plusieurs de leurs soldats et obligea les autres à se retirer. L'artillerie détruisit un si grand nombre de leurs chevaux et de leurs hommes que le champ de bataille était tout semé de corps morts, et les chevaux couraient sans maître au travers de la plaine. Les Turcs, avec leurs mousquets et leurs flèches, nous tuèrent 20 hommes et notre maître canonnier. Nos gens tuèrent 50 Turcs.

La reine qui était auprès de moi, et qui tenait la croix embrassée sans cesser de pleurer, me dit : « O mon père ! qu'avez-vous gagné à m'amener ici ? — Madame, ne vous affligez pas ; recommandez-vous à Dieu. Ouvrez les yeux et voyez la grande destruction qu'on a faite de vos ennemis. »

Sur ces entrefaites, l'infanterie des infidèles commença à fuir et leur cavalerie, qui se tenait à l'écart, n'osa approcher, se contentant d'escarmoucher de loin. Le roi (général) dit à ses gens que les Portugais n'étaient pas des hommes, mais des diables à en juger par leur manière de combattre. Sur cela, il se retira au delà de la colline et nous abandonna le champ de bataille... Nous le poursuivîmes aussi loin qu'il nous fut possible, mais il fuyait si vite que nous ne pûmes jamais le joindre.

Nous trouvâmes beaucoup d'Abissins, tant gens de pied que gens de cheval, qui revinrent se joindre à nous. Ils furent rebaptisés et demeurèrent dans la suite fidèles à leur roi. Le retour de ces gens-là donna autant de joie à la reine que la victoire même.

Lorsque nous fûmes revenus au camp des infidèles, que nous trouvâmes abandonné, nous eûmes de quoi butiner, saint Jacques leur ayant inspiré une telle frayeur qu'ils n'eurent le loisir de rien emporter. Toutes les tentes étaient dressées et appareillées avec beaucoup de meubles, quantité d'argent monnayé, d'autres richesses et force provisions, dont nous avions grand besoin, car elles commençaient à nous manquer.

Telle fut la seconde victoire remportée par les Portugais : elle leur coûta cher, puisque, dans ce seul combat, ils laissèrent 20 des leurs, et ils n'étaient que 400 en prenant terre. Leur courage ne faillit pas, mais ils allaient bientôt subir un grand revers et une perte cruelle.

*
* *

Le bon Bermudez est moins stratégiste que diplomate et surtout que missionnaire. Réduit à sa seule narration, nous pouvons difficilement reconstituer l'itinéraire de sa marche et identifier non seulement les localités, mais les provinces qu'il recouvrait successivement. Il faut le prendre tel qu'il fut.

Deux rudes échecs n'avaient pas non plus atténué la résistance du terrible Gaucher.

Du camp, nous tirâmes vers les montagnes où le Gaucher s'était retiré. Nous campâmes dans une plaine au pied de ces montagnes, nous étant retranchés au milieu des affûts et du charroi de notre artillerie.

Ahmed envoya à Zebid (peut-être Obéïd) demander du secours au pacha qui faisait sa résidence en ce lieu, le priant de ne pas souffrir la perte de ces royaumes qui appartenaient au Grand-Seigneur (le sultan des Turcs), et au nom duquel il (le roi d'Adel) les possédait. Pour gage de sa fidélité, il lui envoya 100 000 oques d'or, au nombre desquels il y en avait 20 000 pour le pacha... Etant informés de ce qui se passait, nous nous retirâmes vers une forte montagne, environnée de tous côtés de rochers, et si escarpée qu'elle était à peine accessible aux gens de pied. Nous fûmes obligés d'y pratiquer un nouveau chemin pour transporter notre artillerie : les capitaines du pays y travaillèrent avec leurs gens et le chemin qu'ils firent était si étroit et si escarpé que nos pièces de campagne ne purent y passer avec leurs affûts. Les travailleurs les transportèrent sur leurs épaules et avec des leviers. Au haut de la montagne, nous trouvâmes une plaine où nous campâmes.

A ce moment, Don Christophe alla diriger dans la

montagne des Juifs une expédition contre un chef more, laquelle fut heureuse. Le récit de Bermudez reprend.

Pendant que Don Christophe était dans la montagne des Juifs, le roi more (Ahmet le Gaucher) s'approcha de nous avec 600 Turcs que le pacha lui avait envoyés. Il avait de plus 200 Mores à cheval et une quantité d'infanterie. Lorsqu'il fut arrivé au pied de la montagne que nous occupions, il y campa... Nous députâmes auprès de Don Christophe qui était encore dans les montagnes. Cependant les Turcs entrèrent dans la nôtre malgré nos gens, et nous causèrent beaucoup de dommage. Don Christophe arriva la nuit qui suivit le jour de leur entrée, et il assembla d'abord tous les capitaines... Tous lui dirent qu'on ne pouvait rien faire de meilleur que d'attaquer les Mores pendant la nuit. Cet avis ne fut pas approuvé par Don Christophe : la fortune inconstante se disposait à nous tourner le dos et Dieu voulait mettre fin aux sensualités dont on se souillait dans un temps où des personnes qui portaient le nom de chrétiens auraient dû songer à tout autre chose. Don Christophe dit qu'il voulait se battre de jour afin que l'ennemi ne s'imaginât pas qu'on l'appréhendait.

D'abord qu'il fit jour, nos gens descendirent tous de la montagne, et, comme il fallait bien que nos malheurs eussent quelque commencement, il arriva, par accident, avant qu'on eût fait aucune disposition, qu'un de nos chevaux s'échappa et s'enfuit vers le camp des Mores, qui sortirent pour s'en saisir pendant que nos gens coururent de leur côté pour s'y opposer, ce qui commença le combat sans ordre et d'une manière tumultueuse. Cet engagement dura longtemps, et plusieurs Mores et Turcs y furent tués : de notre côté, nous y perdîmes quelques-uns des notres, entre lesquels se trouva Don Garcias de Noronha. Le porte-enseigne de Don Christophe s'y battit vaillamment et défendit l'enseigne royale en brave cavalier. Il tua plusieurs des ennemis et en blessa tant d'autres que personne n'osait approcher de lui. Enfin, accablé de faiblesse et de lassitude, et ne pouvant plus se défendre il fut tué par les Mores qui l'environnaient. Don Christophe fut blessé d'un coup de mousquet au bras et, quoiqu'il souffrît de grandes douleurs, il n'abandonna la bataille qu'à la dernière extrémité, se trouvant presque tout seul, ce qui l'obligea de se retirer au haut de la montagne avec le peu de gens qui étaient restés avec lui.

Nous avançâmes un peu plus dans la montagne et nous nous arrêtâmes ensuite pour donner lieu aux fugitifs de nous joindre. Nous attendions principalement Don Christophe, dont la reine était fort en peine.

Nous le vîmes arriver blessé au bras et souffrant beaucoup de sa plaie, dans laquelle il semblait que la balle fût demeurée. La reine m'ordonna de le panser avec un peu de baume qu'elle me donna, et ayant pris le voile qu'elle avait sur sa tête, elle le déchira et en banda elle-même la plaie. Mais Don Christophe ne se donnait aucun repos : il était moins tourmenté de sa blessure que de la perte qu'il avait faite et du déshonneur qu'il avait encouru. « Il vaudrait mieux, disait-il, que je fusse mort que d'avoir perdu l'étendard du roi. »

Les Portugais se remirent en marche et, pour mieux dire, en fuite. Ils arrivèrent enfin à un fleuve.

Ce fut là que Don Christophe me dit qu'il ne voulait pas passer le pont, mais qu'il demeurerait en deçà de la rivière. Il appela d'abord ses domestiques qui le mirent bas et lui dressèrent un lit sur lequel il se coucha ensuite, et me pria d'entendre sa confession, après laquelle il me dit qu'il était résolu de demeurer là où il était... Il s'écria qu'il se tuerait plutôt, si on ne le laissait pas dans sa place... Il me pria de souffrir que son homme de chambre, son secrétaire et trois Portugais, qui l'accompagnaient, se cachassent avec lui dans une caverne voisine. Je n'ai jamais pu savoir ce qui l'obligea de demeurer là.

*
* *

Après une nouvelle journée de marche, et le passage d'une autre rivière, les fugitifs se trouvèrent dans un lieu où il n'y avait plus rien à craindre. Bermudez compta qu'il lui manquait 40 Portugais : il n'en restait guère plus de 300.

Ce fut en ce lieu-là que nous fûmes joints par J. Gonzalès et A. Denis, qui étaient restés auprès de Don Christophe. La reine leur demanda ce qu'il était devenu et ils répondirent que, pendant qu'ils étaient cachés dans leur caverne, il vint s'y jeter une femme poursuivie par des Mores, qui y entrèrent avec elle, et qu'ayant trouvé Don Christophe, ils lui demandèrent qui il était. Il se fit d'abord connaître à eux. Et leur joie fut si grande qu'ils eurent peine à le croire jusqu'à ce qu'un eunuque, qui avait été des nôtres et qui connaissait Don Christophe, les assura que c'était lui. Ils le conduisirent à leur roi (général) à qui sa vue causa beaucoup de joie. Après quelques autres questions, Ahmed le Gaucher demanda à Don Christophe s'il voulait se faire mahométan, lui promettant de le combler d'honneurs. Don Christophe répondit en souriant qu'il était serviteur de Jésus-Christ et qu'il n'abandonnerait pas son service pour embrasser celui d'un chien de menteur. Ces paroles irritèrent Ahmed qui commanda qu'on lui donnât un soufflet et qu'on lui tirât le poil de la barbe.

Il lui fit ensuite de grands serments et des promesses pour l'engager à écrire à ses soldats et leur commander d'abandonner le Prêtre Jean et de s'en retourner; ce qu'il leur promit de faire. D'abord qu'il se mit en état d'écrire, l'eunuque, dont nous venons de parler, se tint, par ordre du général, auprès de lui pour voir ce qu'il écrivait, ce qui obligea Don Christophe à n'écrire que ce que les Mores lui dictaient. Il traversa seulement son nom de deux barres en forme d'épines, pour insinuer aux Portugais de prendre garde à ce qu'ils feraient.

Les deux épines de Don Christophe furent comprises. Dans leur réponse des Portugais, après avoir remercié Ahmed de sa bonne volonté, lui déclaraient que les Portugais finiraient l'œuvre pour laquelle le roi de

Portugal les avait envoyés en ce pays; que cette œuvre consistait à prendre le Gaucher ou à le tuer pour délivrer de sa tyrannie les royaumes du Prêtre Jean.

Ahmed le Gaucher demanda à Don Christophe comment il avait fait pour se guérir. Don Christophe lui répondit qu'il savait composer un remède qui guérissait fort promptement les plaies. Ahmed le pria de s'en servir pour traiter son capitaine général qui était dangereusement blessé. Et Don Christophe le pansa avec de si bons remèdes que ce chien d'infidèle mourut au bout de trois jours. Cette conduite irrita tellement Ahmed le Gaucher qu'il fit donner plusieurs coups à Don Christophe, le menaçant de le faire mourir, à quoi il répondit qu'il ne pouvait tuer que son corps, parce que Dieu seul avait puissance sur son âme. Le More ordonna là-dessus qu'on le menât au même lieu où les autres Portugais avaient été tués et que là on lui tranchât la tête.

Après l'exécution, le roi (général) envoya cette tête en présent au gouverneur du Grand-Caire. Un des quartiers de son corps fut envoyé à Juda (Djeddah?), un autre à Aden (Adel?) et une de ses jambes au pacha d'Obéid, qui avait envoyé le secours, dont nous avons fait mention. On peut juger de là combien d'honneur ils se faisaient d'avoir surmonté un petit nombre de Portugais.

Le reste du corps de Don Christophe demeura au lieu où il avait été exécuté. De là, certains religieux le transportèrent dans leur couvent qui était dans le voisinage, où ils le conservèrent avec beaucoup de respect et comme un corps saint (p. 146).

***

L'insouciance géographique et chronologique de Bermudez rend difficile de préciser l'état des choses. De son récit, il paraît cependant que la situation des Abyssins, malgré le dernier revers, s'était singulièrement améliorée par les précédentes victoires. Nous voyons en effet le jeune négus Gradeus (Claudius) venir auprès de Bermudez et disposer d'un nombre assez notable de combattants. Ce qui prouve mieux que le roi se sentait plus fort, c'est l'attitude qu'il prit vis-à-vis le libérateur. L'heure de l'ingratitude allait sonner.

C'est sur le terrain hiérarchique et dogmatique que le négus tenta d'abord de s'affranchir. Il alla jusqu'à déclarer à Bermudez qu'il était bien patriarche des Portugais, mais qu'il ne pouvait rester le chef religieux des Abyssins, étant arien et adorant quatre dieux (p. 156). Le roi ne pouvait cependant se brouiller encore avec les Portugais : le terrible Gaucher était toujours là ; il venait de traverser la province de Dembea « où le Nil passe et forme un grand lac qui a 30 lieues de longueur et 5 et demie de largeur (p. 149) ». La réconciliation eut lieu et fut proclamée à haute voix devant le peuple assemblé (p. 161). Une rencontre était imminente et les Portugais plus nécessaires que jamais.

Bermudez eut alors à sa disposition, avec 6 capitaines abyssins, 200 cavaliers, 500 archers, 1000 piétons équipés de boucliers et 50 hommes armés de crocs de fer, dont ils se servent fort adroitement (p. 163). Il s'avança avec ces gens-là jusqu'aux frontières de la montagne où était Ahmed le Gaucher et en approcha sa tente autant qu'il lui fut possible.

Le roi s'était éloigné et avait emmené avec lui les Portugais pour le garder. Bermudez l'envoya querir; mais il ne voulait pas venir. On finit par l'y décider, Il arriva à temps avec les Portugais et se plaça lui-même sous l'étendard du roi de Portugal. Je reprends la relation :

Toute l'armée se mit en prières et récita les litanies... Cependant nous voyions du haut de la montagne les Mores d'Ahmed le Gaucher qui s'exerçaient dans la plaine qui était derrière nous, et nous les entendions dire : « Avant que quatre jours soient passés, vous serez tous massacrés : votre roi sera fait eunuque et deviendra l'un des gardes du sérail du roi de Zeïlah, et le patriarche qui vous a amenés sera empalé tout vif (p. 167). »

Lorsque nous commençâmes à avancer, le négus et ses troupes furent surpris de notre résolution et s'arrêtèrent sur une éminence de laquelle on découvrait le camp ennemi. Ils voulaient voir de quelle manière nous agirions.

Cependant les Mores, nous voyant descendre, résolurent de venir au-devant de nous, lorsque nous descendions la montagne. Ahmed le Gaucher s'avança avec ses troupes. Il montait un cheval blanc et était armé de pied en cap, accompagné de deux Turcs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Lorsqu'il fut à la portée du mousquet, il s'arrêta avec ses Turcs pour faire place à ses gens et les mettre en bataille. Alors, un des nôtres, nommé Pierre de Lyon, qui avait été un des domestiques de Don Christophe, homme de fort petite taille, mais fort adroit comme tireur, désirant se venger de la mort de son maître, tira sur Ahmed et le renversa mort à bas de son cheval. Les deux Turcs furent tués par d'autres de deux autres coups. Les infidèles voyant leur général par terre s'ébranlèrent; les uns tournèrent le dos et quelques autres tinrent bon, mais si troublés de ce début qu'ils s'embarrassaient les uns les autres, en sorte qu'ils ne pouvaient ni fuir ni combattre. Nos gens profitèrent du désordre et en tuèrent un grand nombre... Alors le roi Gradeus et ses gens étant descendus dans la plaine, les Turcs et les Mores abandonnèrent le champ de bataille.

Nos soldats entrèrent ensuite assez avant dans la province de Dembea (p. 171).

***

Le roi Gradeus se mit alors en marche pour reconquérir diverses provinces.

Enfin Bermudez parle, mais assez brièvement, d'un nouveau combat que vint livrer aux chrétiens un

prince qu'il appelle le roi d'Aden (qui pourrait bien être Adel). Le prince y fut tué.

Les infidèles, continua Bermudez, voyant leur roi mort, se mirent d'abord en fuite et les Portugais qui se mirent à leurs trousses en tuèrent un grand nombre... Au retour de leur poursuite, le roi les remercia affectueusement, rendant grâce à Dieu qui lui avait donné une victoire si signalée. Il ne voulut avoir, pour sa part du butin, rien autre chose que l'épée et le cheval du roi d'Aden (ou Adel). Il accorda toutes les autres dépouilles, qui étaient riches et nombreuses, aux Portugais qui les avaient gagnées, afin qu'ils partageassent fraternellement entre eux. La paix et le rétablissement de son royaume par la valeur des Portugais lui tenait lieu de tout (p. 180).

***

Cette quatrième victoire des Portugais marque la fin d'une lune de miel que nous avons déjà vue obscurcie par quelques sombres nuages. Les Portugais continuent à guerroyer pour le compte du négus contre quelques tribus gallas et à administrer féodalement quelques provinces; leur nombre allait toujours en diminuant, car les 400 débarqués ne furent jamais ravitaillés. Il n'y en eut bientôt plus que 150, puis 50. Ils avaient été décimés par la guerre et par la maladie. « Quelques-uns étaient retournés dans les Indes d'abord que le roi de Zeïlah avait été tué, croyant qu'après cela la guerre était entièrement finie. »

Les Portugais, en effet, bien que les perspectives commerciales eussent peut-être séduit leur gouvernement, n'avaient pas eu pour objectif la création d'un établissement fixe aux dépens des indigènes : ils avaient deux objectifs qui se rattachaient l'un à l'autre : 1° rétablir l'autorité du Prêtre Jean à l'encontre des mahométans envahisseurs; 2° rétablir l'union de l'Église abyssine avec Rome, union brisée depuis mille ans malgré quelques accords temporaires.

Le premier objectif fut atteint, comme nous venons de le voir : le royaume d'Abyssinie a vécu indépendant de l'islamisme depuis la seconde moitié du XVIe siècle jusqu'à nos jours. Il eut souvent, il a encore à lutter contre quelques tribus gallas, plus ou moins tributaires, où l'islamisme s'agite toujours et cherche à se propager (1); mais l'envahissement turc a été brisé sur la côte occidentale de la mer Rouge depuis la frontière méridionale de la Nubie jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb et au delà. Sur la mer Rouge, la Turquie ne conserva plus de ce côté occidental que l'île de Massouah avec deux points sur la terre ferme, Imkollo et Arkéko, jusqu'à l'arrivée des Italiens (1). A la côte occidentale du golfe d'Aden, le sultan des Turcs conserva une suzeraineté nominale sur l'état de Zeïlah, singulièrement amoindri et réduit à n'être plus que le point de départ des caravanes pour le Harrar et le Choa. C'est encore le port le plus fréquenté. Cette ombre de suzeraineté turque dura jusqu'au jour où les dangereux voisins d'Aden s'en emparèrent, on n'a jamais su à quel titre, *quia nominor leo*, tandis que, dans le voisinage, la France avait acquis Obock, Tadjoura et Djibouti de leurs légitimes souverains, à beaux deniers comptants.

Le second objectif ne s'est pas réalisé : un nouvel *abouna* (évêque et non patriarche) fut envoyé en Abyssinie du temps même des Portugais, et cette organisation dure jusqu'à présent après quelques oscillations, notamment lors de la mission du jésuite Pierre Paez mort en 1622 (voir Desvergers, p. 29). Louis XIV, au moment du voyage du médecin Poncet, ne put rien faire pour l'union. De nos jours, il a été organisé deux missions importantes : l'une dans le pays des Gallas, fut dirigée par le capucin Mgr Massaia, qui y demeura trente-cinq ans; l'autre dut son éclat à feu Mgr de Jacobis, supérieur des Lazaristes, qui depuis... (2).

Ainsi dans le duel engagé sur le terrain hiérarchique et liturgique entre le suprême pontificat de Rome et le patriarcat copte du Caire, depuis saint Cyrille et Dioscore, ce fut la cause de l'hérésiarque du Ve siècle qui l'emporta. Dans le duel engagé entre les chrétiens et Mahomet sur le terrain de la souveraineté politique, ce fut la cause chrétienne que l'intervention portugaise fit triompher au XVIe siècle. [963]

A. D'AVRIL.

(1) Consulter : *De la propagande musulmane en Afrique et dans les Indes*, 1851, notamment page 34. L'auteur de ce travail est le capucin Massaïa, alors vicaire apostolique des Gallas, mort cardinal de l'Église romaine. Traduction de feu P. Faugère.

(1) Mentionnons ici, comme une particularité curieuse et significative, que la colonie militaire établie à Massouah par le conquérant de l'Egypte était composée de 300 Bosniaques, c'est-à-dire de Slaves passés à l'islamisme, et non d'Ottomans. Ce fait montre bien, avec beaucoup d'autres, que la domination de la dynastie turque ne fut pas, à cette époque, une affaire de race, mais de prosélytisme. Qu'on fût Slave, Grec ou Albanais, on devenait alors Turc. *Fiunt Turqui*. Si j'osais employer un mot inusité pour expliquer le phénomène, je dirais que le *turquisme* fut une idée et non une race, comme du reste l'Hellénisme, ainsi que l'exposait naguère très clairement M. Bérard dans *la Turquie contemporaine et l'Hellénisme*. Les Bosniaques établis à Massouah du temps de Sélim n'ont rien conservé de leur origine slave, mais qui sait si quelque jour le panslavisme ne va pas les revendiquer?

(2) Voir, sur les Gallas, les ouvrages importants de Mgr Massaia et *l'Abyssinie et son apôtre, Vie de Mgr Justin de Jacobis*; Paris, 1866. Ces deux chefs de missions étaient originaires de Naples.

LA CHAIRE DE LITTÉRATURE SLAVE
AU COLLÈGE DE FRANCE

Vers 1840, les Français les plus instruits regardaient les littératures slaves comme une quantité négligeable. Un vaste domaine de l'intelligence restait ignoré à Paris. Il fallut, pour le découvrir à la France, l'admiration personnelle qu'éveilla un grand poète polonais et les sympathies qui le signalèrent comme le plus digne de porter la parole au nom de sa race.

Le poète Adam Mickiewicz professait la littérature latine à Lausanne, quand ses amis français eurent la pensée de le ramener à Paris, en obtenant pour lui la création d'une chaire de littérature slave au Collège de France. On consentait à admettre, sur la foi d'Adam Mickiewicz, l'existence d'une littérature slave digne de ce nom. On n'allait pas jusqu'à admettre qu'il y eût plusieurs littératures slaves, mais ce qu'on connaissait des œuvres de Mickiewicz semblait autoriser l'hypothèse que les auteurs slaves pouvaient n'être pas dénués de toute originalité et mériter qu'on fît à leurs productions une place honorable dans l'enseignement supérieur.

M. Léon Faucher, journaliste des plus influents et ami de M. Cousin, l'intéressa à cette question. M. Cousin, alors ministre de l'instruction publique, promit de présenter aux Chambres un projet de loi relatif au nouvel enseignement qu'il s'agissait d'instituer. Il demanda au prince Adam Czartoryski de lui fournir une note qui expliquerait l'utilité de la chaire future. C'est un document capital pour l'histoire de la création de la chaire de littérature slave au Collège de France.

La discussion sur ce projet de loi s'engagea à la Chambre le 18 juin 1840. Le député Auguis eut beau soutenir que les Slaves n'avaient pas de littérature et que mieux vaudrait doter le Collège de France de chaires de basque et de bas-breton, la majorité donna raison à M. Cousin.

Ce fut une grande joie dans la colonie polonaise, et le 23 juin 1840, le prince Adam Czartoryski écrivit d'Enghien, où il était en villégiature, au comte Louis Plater, vice-président de la Société littéraire polonaise :

« Mon cher comte, voici le texte de la note que j'ai remise au ministère de l'instruction publique, relativement à la création à Paris d'une chaire de littérature slave. Maintenant que ce projet ministériel est devenu une loi, je pense que nos collègues seront bien aises qu'il leur soit donné lecture de cette note. En vous l'adressant dans ce but, mon cher vice-président, j'y joins l'expression de sentiments que vous connaissez et de ma haute estime. »

La Société littéraire comprenait l'élite des écrivains de l'émigration : elle est la fondatrice de la magnifique bibliothèque polonaise de Paris, dont elle a légué la tutelle à l'Académie des sciences de Cracovie et que dirige actuellement le distingué délégué de cette Académie, M. Joseph Korzeniowski, petit-fils d'un de nos plus illustres romanciers.

Le 15 juillet 1840, le journal *Trzeci Maj* (le 3 Mai) qui paraissait à Paris, annonça que le 25 juin il avait été donné lecture à la séance de la Société littéraire de deux notes, remises au gouvernement français par le prince Adam Czartoryski et communiquées par lui à la Société. Le journal, pour l'instant, en insérait une.

Le texte français de cette note resta ignoré. Comme le journal *le 3 Mai* parlait de deux notes, on pouvait supposer que deux pièces avaient été adressées au gouvernement français au sujet de la chaire nouvelle. Il résulte de documents découverts dans les archives de la bibliothèque polonaise à Paris qu'il n'y eut qu'une note ayant trait à la chaire slave et que l'autre note se rapportait à la translation des cendres de Napoléon Ier aux Invalides.

Le comte Ladislas Zamoyski, auquel incombait la haute direction du journal *le 3 Mai*, fut d'avis que du moment où les notes du prince Czartoryski avaient été communiquées à la Société littéraire, elles étaient, *ipso facto*, tombées dans le domaine public. Cette façon de voir ressort d'une lettre de son secrétaire, Léonard Niedzwiecki, en date du 26 juin 1840, adressée au comte Plater et ainsi conçue :

« M. le Castellan, j'ai posé à M. Zamoyski la question que vous m'avez chargé de lui faire. Son avis est que les écrits du prince, lus à la dernière séance de la Société littéraire et devenus par là même des actes ouvertement divulgués, appartiennent au domaine public, peuvent dès lors entrer dans le cadre du *3 Mai* et être communiqués à ce journal. Il m'a, de plus, chargé de vous exprimer sa gratitude de ce que vous ayez eu la bonté de songer à ces détails et de vous en occuper. »

La Société littéraire avait chargé son vice-président de remercier le prince Czartoryski de la communication faite en son nom. Le comte Plater s'étant acquitté de ce soin, le prince Czartoryski lui répondit le 6 juillet 1840 :

« J'ai reçu, mon cher comte, votre petit billet daté de Saint-Germain, 1er juillet. Le précédent s'était égaré je ne sais où et me parvient à peine maintenant. Veuillez exprimer à nos collègues ma tendre reconnaissance de l'intérêt qu'ils ont témoigné aux écrits qui leur ont été communiqués et des remerciements flatteurs qu'ils m'ont transmis. Dieu veuille

que nous puissions proportionner nos travaux à la grandeur de notre but, à nos besoins et à nos désirs. En attendant, nous devons borner nos efforts à ne pas interrompre, malgré l'insuffisance et l'exiguïté de nos moyens, les manifestations de notre activité. Sans doute que l'approbation de ses collègues est pour chacun de nous le meilleur encouragement à persévérer dans cette besogne, souvent ingrate. Vous pouvez donner à Orpiszewski la lettre relative au retour des cendres de Napoléon. Je n'y vois aucun inconvénient, puisqu'il rend compte des séances de la Société. Mieux vaut ne pas publier la note relative à la création de la chaire slave, car ce n'est pas encore une affaire totalement terminée et le ministre désire ne pas en trahir les motifs politiques. »

Orpiszewski était rédacteur du journal *le 3 Mai*. Peut-être y eut-il simple erreur de sa part ; peut-être, fort de l'avis du comte Zamoyski que les deux notes étaient tombées dans le domaine public, se crut-il autorisé à ne pas tenir compte du sentiment contraire du prince Czartoryski. Toujours est-il qu'il publia précisément la pièce que le prince Czartoryski entendait réserver. Le prince Czartoryski exprima aussitôt son mécontentement par une lettre en date du 17 juillet 1840 au comte Plater.

« A la question s'il convenait de donner aux journaux polonais les notes communiquées par moi à la Société concernant le retour des cendres de Napoléon Ier et la chaire slave, je me suis empressé de vous répondre d'Enghien que je consentais à ce que ma lettre à M. Thiers sur les obsèques de l'empereur fût insérée dans les gazettes polonaises. J'émettais en même temps l'avis qu'il était préférable de ne pas imprimer la note sur la chaire slave, parce que je voyais beaucoup d'inconvénients à cette publication. Aujourd'hui j'apprends avec surprise et vrai chagrin que le contraire a eu lieu, et qu'à la place de la lettre à M. Thiers, c'est la note à M. Cousin qui a paru. Je regrette infiniment qu'on n'ait pas tenu compte du désir que j'avais exprimé. Je ne me plains que pour que pareil fait ne se répète pas à l'avenir, puisqu'on ne saurait rien contre une chose accomplie. Il faut qu'il y ait eu un malentendu ou que je ne me sois pas expliqué clairement, ce qui a amené un résultat opposé à mes intentions. »

Nous avons vu que la lettre du prince Czartoryski ne laissait place à aucune équivoque. Bien qu'on ne se fût pas conformé à ses prudentes recommandations, le projet de M. Cousin ne rencontra aucune opposition à la Chambre des pairs et Adam Mickiewicz fut appelé à Paris.

Voici le texte du document qui motiva l'échange des lettres que nous venons de citer :

« *Note à l'appui du projet d'établissement d'une chaire de littérature slave au Collège de France à Paris, mars* 1840.

« La France domine en Europe par sa langue, sa littérature, ses idées.

« Lorsque sur la fin du dernier siècle, l'Allemagne reconquit, sous ce rapport, son indépendance, la France elle-même en profita.

« Une tendance du même genre se manifeste parmi les Slaves. La France ne doit pas y rester indifférente. Elle doit connaître la statistique du monde intellectuel et par plus d'un motif.

« La population des Slaves monte à soixante millions au moins. Ils occupent une étendue de terre plus vaste qu'aucune autre race d'hommes.

« Les Slaves sont voisins de la Suède et de la Grèce, de l'Italie et de la Chine.

« La puissance de l'Europe moderne, la plus importante par son étendue et sa constitution, est un empire slave.

« Les deux principales puissances de l'Allemagne : la Prusse et l'Autriche, étendent l'une et l'autre leur domination germanique sur plusieurs peuples slaves, qui commencent à se ressouvenir de leur origine distincte.

« La question turque est en grande partie une question slave.

« Par la marche naturelle des choses, tous les différents peuples, libres ou asservis, dominateurs ou dominés, commencent à s'apercevoir qu'ils appartiennent à une même race.

« Cette idée, toute vague qu'elle soit, prend possession des esprits dans la vaste étendue de territoires occupés par les Slaves.

« Ballottés par diverses fortunes, indifférents les uns aux autres pendant des siècles, ces peuples n'avaient entre eux que la communauté de langage ; ils se rappellent enfin qu'ils sont tous Slaves et que ce mot d'union veut dire gloire (*Slawa*).

« Déjà, dans les siècles passés, quelques savants allemands ont étudié les langues et les histoires slaves. Herder, dans son histoire de l'humanité, consacre un chapitre séparé à cette race nombreuse ; il s'attendrit sur son sort et lui prédit un avenir plus heureux.

« Ce fut surtout au commencement du XIXe siècle qu'un mouvement slave, d'abord principalement philologique, mais bien prononcé, se fit sentir. Les dialectes slaves, les littératures slaves, eurent leurs antiquaires, leurs érudits, leurs enthousiastes.

« Les champs divers de ces perquisitions s'élargirent bientôt. Aujourd'hui les savants de ces différents pays s'occupent de la statistique, de l'histoire de la législation et de la littérature des nations slaves, sous le point de vue comparatif et général. Plusieurs

sociétés littéraire se sont formées dans le même but. Leurs recherches et leurs idées trouvent de l'écho dans les nombreuses populations qui aiment à y puiser leurs rêves de gloire et de bonheur.

« Diverses causes, opposées entre elles, concourent à favoriser ce mouvement, d'ailleurs inoffensif. La Russie se croit le centre nécessaire de ce mouvement. Les empereurs russes passent pour les mécènes nés des érudits slaves de tous les pays.

« Les peuples, asservis par les Germains, se plaisent à retrouver dans cette tendance littéraire un dernier reste de leur ancienne liberté et peut-être quelque espoir d'émancipation.

« Dans la Pologne opprimée, la censure, sévère pour la nationalité polonaise, laisse un champ libre aux spéculations slaves. Les Polonais se flattent qu'ils auraient droit, dans des circonstances données, à une certaine prééminence parmi tous ces peuples d'une même origine. Ils l'exercent aujourd'hui par leur littérature et par le prestige de leur grandeur passée.

« Quel est le but réel de ce mouvement, quels en sont les motifs, les moyens, la portée? Il serait impossible de le déterminer. Mais il suffit de constater qu'il existe. C'est un germe de révolution qui ne se développe d'abord que dans le domaine des idées, mais c'est précisément par cette raison qu'il peut être suivi, étudié et influencé. Il serait étrange que la France restât indifférente à ce mouvement, dont le champ est si vaste et dont les suites peuvent être incalculables.

« En présence de ces faits, une chaire de la littérature slave établie à Paris et occupée par un homme de connaissances solides et d'un talent éminent, produirait des avantages incontestables et une manifestation très opportune. Cette institution serait accueillie avec approbation par toute la France, on y verrait un moyen de rapprochement avec ces divers peuples éloignés et une source de données certaines sur ce mouvement intellectuel, qui peut ébranler tant de millions d'hommes.

« Dans la plupart des pays d'origine slave, il n'existe guère d'institution d'éducation qui n'ait un professeur de littérature française, entretenu aux frais du gouvernement. Une chaire slave à Paris ne serait qu'un acte de réciprocité.

« La Bibliothèque royale contient un nombre considérable d'ouvrages imprimés et même de manuscrits relatifs à la littérature des différents dialectes slaves : ils trouveraient dans la personne du professeur en question un directeur, un représentant, dont ils sont privés en ce moment.

« Outre ces motifs moraux et, pour ainsi dire, extérieurs, la littérature slave présente en elle-même un intérêt suffisant pour mériter la protection du gouvernement. La langue, la poésie, la politique, l'histoire des Slaves sont en général peu connus en France et les notions professées par quelques amateurs sont, pour la plupart, inexactes ou incomplètes.

« Les langues slaves présentent un grand degré d'affinité avec celle des Grecs. On dit qu'elles s'approchent aussi du sanscrit. Elles reproduisent beaucoup des formes des langues classiques.

« Un des dialectes slaves est langue liturgique dans les Églises grecques, tant schismatiques qu'unies.

« Des savants étrangers, et entre autres Schletzer, en admirent les qualités et la mettent, sous plusieurs rapports, au-dessus de toutes les langues vivantes.

« Par un article de la *Bulle d'or*, l'étude de cette langue était enjointe aux empereurs d'Allemagne.

« La Russie, la Pologne, la Bohême, la Servie, la Dalmatie, etc., etc., ont chacune sa littérature. Cultivées sous l'empire de circonstances diverses, ces littératures présentent divers caractères et se recommandent par différents degrés de mérite. Toutes ont pris un grand accroissement dans ces derniers temps. En général, c'est surtout la poésie qui a atteint de nos jours une élévation et une force inconnues auparavant. En ce moment l'histoire est cultivée avec un zèle très remarquable.

« L'histoire et la législation des peuples slaves, examinées sous un point de vue philosophique, offriraient une source neuve et féconde pour la théorie des sciences sociales. Divers modes d'existence sociale se sont pratiqués sur le champ vaste de la Slavie. Despotisme, liberté, anarchie, joug tartare, joug germain, chacun dans toute l'exagération du principe, ont dominé tour à tour ces peuples.

« Ces divers motifs suffisent à démontrer l'utilité et l'opportunité du projet en question. On doit même s'étonner que jusqu'à ce jour on n'ait rien fait à ce sujet. »

Deux lettres de Léon Faucher nous renseignent sur l'origine de ce document. Dans la première du mois de mars, Léon Faucher écrit à Mickiewicz : « J'ai demandé au prince Czartoryski des notes sur l'utilité d'un enseignement des langues et littératures slaves. Je dois présenter un mémoire au ministre. » Dans la seconde lettre, datée du 17 mars 1840, Léon Faucher dit : « Le prince Czartoryski a épousé très chaudement cette affaire. Il m'a fourni une note politique, j'ai réuni les éléments d'une note littéraire qui servira de base au rapport au roi et que je remettrai demain ou après-demain au ministre. »

En dehors de son importance pour l'histoire du Collège de France, ce document a encore l'avantage de nous renseigner sur l'esprit qui animait, en 1840, la Société littéraire polonaise. On voit que loin de s'enfermer dans un exclusivisme national, elle em-

brassait dans ses préoccupations la Slavie entière.

Aujourd'hui beaucoup craignent que l'amour de la Slavie ne finisse par devenir préjudiciable à la personnalité individuelle de quelques-unes des nations qui composent la race slave. On cite l'exemple de la France qui poursuit sa politique particulière, sans s'inquiéter des aspirations générales de la race latine. Il resterait à démontrer que son point de vue actuel est le bon.

Récemment un grand penseur slave, Tolstoï, s'est élevé, au nom de l'Évangile, contre l'existence même des patries considérées comme contraires à l'universalité du christianisme. Mais le pouvoir absolu du chef de famille a pu s'effondrer, sans entraîner la ruine de la famille, devenue d'autant plus forte que les liens qui la rattachent sont d'ordre purement moral. Le Christ, en épurant l'individu, n'a point brisé la famille. Le perfectionnement de la famille ne dissout pas la nation ; ce n'est que par le perfectionnement des nations que l'humanité peut devenir réellement le couronnement de l'édifice social et si les familles s'unissent dans la nation, les nations s'uniront un jour dans la race, et enfin les races dans l'humanité. Les frontières auront beau s'abaisser, aucun des cercles où se meut l'homme ne disparaîtra. Un jour, la famille sera l'école enfantine, la nation l'école primaire, la race l'école secondaire et l'humanité l'école supérieure de chaque individu. En attendant, il est licite qu'un Français porte un intérêt spécial aux Latins, un Allemand aux Germains et un Polonais aux Slaves.

[91.707] LADISLAS MICKIEWICZ.

VARIÉTÉS

Vendredi saint à Burgos.

Le silence enveloppe Burgos. Depuis hier l'alcade a interdit la circulation des voitures jusqu'au jour de Gloire où sera célébrée la résurrection. Les cloches se taisent, et les flèches de la cathédrale s'élèvent muettes vers le ciel. De rares passants glissent sans bruit dans les rues. Seul l'âpre vent du nord soupire sa plainte ininterrompue, qui, par moments, croît, monte, puis éclate comme un sanglot.

La nature a gardé son aspect hivernal. Pas un rayon de soleil ne perce le sombre rideau des nuages. Les peupliers qui bordent l'Arlanzon balancent au-dessus des eaux troubles du torrent des branches nues et sèches pareilles aux membres décharnés des squelettes. Sur les collines arides qui dominent la ville, des rochers noirs dressent leurs silhouettes immobiles. Aucun des oiseaux printaniers n'est encore revenu, et seuls quelques corbeaux passent d'un vol lourd, jetant à travers l'espace leur aigre croassement.

Il semble qu'en ce jour où mourut Jésus la terre entière ait pris le deuil et pleure sur le Rédempteur.

*
* *

Les rues désertes s'animent. De longues théories de fidèles se dirigent vers les églises. Les hommes sont vêtus de leurs larges capes ; les femmes ont couvert leurs cheveux de la mantille noire qui, le jour de Pâques, fera place à la mantille blanche. Toute cette foule est silencieuse et recueillie. On se salue au passage d'un signe de tête, sans mot dire. La tristesse se lit dans tous les yeux, une tristesse vraie et profonde. Car, dans sa foi ardente, le chrétien remonte le cours des siècles et revit la journée fatale où l'Homme-Dieu souffrit ses infinies souffrances, et parmi les angoisses de la croix rendit l'esprit.

A chaque église les visiteurs se pressent, à San Gil, à Santa Agueda, à San Esteban, à San Nicolas, à toutes les chapelles des couvents. Chacun des sanctuaires a son tombeau de Jésus et, devant le cadavre divin, que des prêtres veillent parmi la lumière vacillante des cierges, les fidèles s'agenouillent et pleurent.

En la cathédrale surtout, la chapelle de Santa Tecla où l'on a placé le tombeau, regorge de monde. La pénombre l'enveloppe toute et dérobe aux regards les dorures lourdes de son autel et les sculptures aux couleurs criardes de sa voûte en demi-orange. Du sein de l'obscurité, où les quatre cierges qui brûlent autour du corps de Jésus piquent quatre lueurs mourantes, montent des soupirs, des phrases de prières faibles comme un souffle, parfois un sanglot étouffé, ou le bruit sourd d'un front heurtant les dalles. Une terreur silencieuse plane sur cette foule prosternée. Et les heures passent, tristes et lentes, comme celles qui mesuraient l'agonie de l'Homme-Dieu.

*
* *

Une voix plaintive monte du chœur. Un prêtre est à l'autel, élevant la croix, qu'il montre au peuple. Il chante l'antienne douloureuse qui invite à l'adoration :

— *Ecce lignum crucis...*

« Le voici, ce bois de la croix auquel est suspendu le salut du monde ! »

Et les chantres et les enfants s'unissent pour lui répondre :

— *Venite, adoremus !*

L'officiant jette un second appel, et le chœur répond encore :

— *Venite, adoremus !*

Un troisième cri résonne, plus pressant, et retentit sous les voûtes lointaines. — *Venite, Venite*, s'écrie le chœur.

Et les fidèles obéissent. Ils viennent, ils viennent sans fin, ils emplissent la nef, serrés, mêlés, confondus : señoras en mantille, criadas en bonnet, gitanas en haillons, bourgeois drapés dans leur cape, gallegos hérissés de leur peau de mouton, soldats brillants sous l'uniforme, mendiants aux loques sordides, tous inclinent le front, tous prient, tous adorent avec la même ferveur dont brûlaient leurs ancêtres lorsque, dans les combats, aux côtés du Cid Campeador, ils fauchaient de leurs épées les infidèles et abattaient le croissant sous la croix triomphante.

Mais, tandis qu'ils se plongent dans une muette adoration, un nouveau cri traverse l'air :

— *Popule meus, quid feci tibi?*

« O mon peuple, que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je contristé? Réponds-moi. Je t'ai tiré de la terre d'Égypte, et toi, toi tu as dressé une croix pour ton Sauveur! »

Et les strophes se suivent, douloureuses, sur la même phrase monotone, coupées par le répons du chœur, toujours le même :

— Dieu saint, Dieu fort, prends pitié de nous.

Et le peuple reste agenouillé, immobile, le front courbé, l'âme toute à l'angoisse, en un silence de navrement.

Maintenant le prêtre se tait et quitte l'autel. L'archevêque se lève de son trône, et, précédé de ses chanoines, se rend à la chapelle où a été déposé le Saint-Sacrement. Revêtu de la chape en brocart d'or, mitre au front, la crosse en sa main, il s'avance lentement sous un dais que portent le gouverneur de la province, l'alcade de Burgos, et quatre généraux en grande tenue, chamarrés de cordons et de croix. Derrière, d'autres officiers tiennent des cierges : leurs flammes font briller les dorures et les galons dont l'éclat contraste avec les costumes noirs des membres de l'Ayuntamiento. La foule suit, toujours recueillie et, scandant les pas de ce peuple qui se porte tout entier vers son Dieu, l'orgue ébranle les voûtes de la cathédrale d'une marche grave et solennelle.

*
* *

Dès quatre heures la multitude occupe les rues que va parcourir la procession du Saint Enterrement. Le cortège doit quitter l'église du faubourg de Vega et traverser la ville pour gagner la cathédrale. C'est la dernière cérémonie de la journée, celle qui, se déroulant en plein air, réunira toute la population. Et tous, en effet, sont là, debout sur les trottoirs, les riches vêtus à la mode française, les pauvres en capes usées et chapeaux flétris, tous également pénétrés et silencieux. Ils n'ont point l'air d'attendre un spectacle. Ils vont remplir un devoir religieux, ils vont fléchir les genoux au passage du convoi qui conduit Jésus au tombeau.

Un roulement de tambours donne le signal. Le cortège s'ébranle aux sons d'une marche funèbre, plaintive et monotone symphonie que les clairons, par intervalles, traversent de leurs appels stridents. Il s'avance lentement par les voies mal pavées et les places irrégulières du faubourg, parmi les flots d'une plèbe en haillons, sale, hérissée, misérable, qui se prosterne et frappe sa poitrine. Il approche, il franchit l'Arlanzon, passe devant l'Arc de Santa Maria, longe la promenade de l'Espolon et s'engage sur la plaza Mayor. Les arcades qui la bordent sont noires de monde ; même des enfants se sont hissés sur le piédestal de la statue de Charles III. Mais de cette foule, pas un cri ne s'élève : à peine monte une sourde rumeur, qui se tait dès qu'apparaît au bout de la place la tête de la procession.

Ce sont les gendarmes. Superbes dans leur habit noir à plastron écarlate que serre à la taille un ceinturon de peau blanche, la tête coiffée du tricorne, le sabre dans la main droite, ils ont peine à contenir l'ardeur de leurs chevaux. Derrière eux, à courte distance, des moines en robes de bure et en cagoules portent de longues croix voilées de noir. Puis de tout jeunes enfants, en barrettes et en surplis, avec les instruments du supplice, les clous, le marteau, l'éponge imbibée de fiel.

Tout seul dans sa gloire, étincelant sous sa cuirasse de carton argenté, s'avance un saint Michel de dix ans, moulé dans un maillot rose. Deux grandes ailes s'attachent à ses épaules ; sa main gauche est munie du bouclier, de sa droite il brandit un glaive, et parmi les boucles qui l'encadrent, sa fraîche figure d'enfant rieur s'efforce de paraître terrible.

Mais un murmure léger court parmi les assistants ; quelques mots dits à voix basse volent de bouche en bouche : « *Que bonita! que hermosa!* » Celle qui recueille ces compliments discrets est une jeune fille au profil pur, vêtue de noir, le visage entouré d'un voile de gaze blanche. Tenant de ses doigts fins les coins du linge où est empreinte la face divine de Jésus, elle prend au sérieux son rôle de sainte Véronique, et dans ses grands yeux noirs qu'ombragent de long cils se lit l'ardeur d'une dévotion pleine d'amour.

Un bruit d'armes qui se froissent ; dans la foule un mouvement d'émotion, des fronts qui se découvrent, des mains qui tracent le signe de la croix. Voici le corps de Jésus. Nu, les os saillants, les membres raidis et déjà noirs, le visage tuméfié, la barbe souillée de caillots de sang, le Rédempteur est étendu sur une civière que quatre hommes portent sur leurs épaules. Et devant ce cadavre d'un réalisme effrayant, les assistants pâlissent : les uns se frappent la poitrine, d'autres baissent la tête d'un air

farouche, quelques-uns tendent le poing aux soldats romains, cuirassés, casqués, armés de lances et de glaives, qui escortent, impassibles, le divin supplicié.

Les saintes femmes suivent, en tuniques sombres, les yeux rougis de larmes, et parmi elles, marchant d'un pas d'automate, muette, les regards perdus, le visage sans expression, corps dont l'âme s'est envolée, celle qui souffrit ce que ne souffrit jamais autre femme, la mère du Dieu bafoué, battu de verges et mort en croix.

Mais derrière ce dolent et lamentable cortège, voici que s'avancent tous ceux qui croient en ce Dieu : les petits soldats maigres et bruns, fils de ceux qui teignirent de leur sang les drapeaux des rois catholiques ; les moines dont les pieds nus se déchirent aux pierres des chemins dans les îles lointaines où ils vont porter la bonne nouvelle; les religieuses, qui ont renoncé aux amours terrestres pour se donner toutes à l'Époux divin ; et tous les pauvres, les infirmes, les mendiants, les misérables, la foule sans nombre de ceux qui souffrent et n'ont pour les consoler dans leurs angoisses que les paroles d'espérance tombées des lèvres du Galiléen.

*
* *

Et tandis qu'à Séville, au bord du beau Guadalquivir, dans la molle et sceptique Andalousie, les somptueuses processions de la semaine sainte attirent à leurs exhibitions théâtrales la cohue des touristes étrangers, ici, dans l'âpre Burgos, la cité du Cid Tueur de Mores, sous le ciel rude de la catholique Castille, les populations, fidèles à la foi de leurs pères, suivent en priant le pauvre cortège de leur Dieu mort et pleurent de vraies larmes sur son tombeau.

[264(946)] JACQUES PORCHER.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Nous l'avons échappé belle. Ce n'est pas en dormant, mais en rêvant.

C'était samedi dernier, entre quatre et cinq heures. Le « boulevard », que l'on disait mort, est tout à coup ressuscité, non pour blaguer mais pour divaguer. Le boulevard était diplomate et patriote comme aux beaux jours de la Boulange. A quatre heures, la guerre avec l'Angleterre était certaine. A cinq heures, l'Allemagne mobilisait. A cinq heures et demie, nous occupions Alexandrie et débarquions à Port-Saïd. A six heures, un conseil de guerre, tenu place Beauvau décidait le rétablissement de la Course et décrétait la ruine du commerce anglais. Un coup de daltonisme épidémique et bizarre avait frappé tous les clients des cafés : ils voyaient rouge à travers « la verte ».

Paris parut surpris dimanche matin de ne pas trouver la guerre dans « les feuilles ».

Nous commençons à nous reprendre un peu et à nous remettre de cette alarme si chaude, encore que les adeptes du patriotisme à « manchettes » et à gros titres n'aient pas encore désarmé. La guerre ne leur paraît plus certaine : ils la croient seulement nécessaire et à peu près probable.

Et tout cela parce que la Commission de la dette égyptienne a passé outre à notre protestation et à celle de la Russie et a autorisé un prélèvement de 500 000 livres en faveur de l'expédition de Dongola.

Il faudrait pourtant s'entendre. Du moment que l'Angleterre était assurée de l'adhésion de la triple alliance, dont les trois voix lui donnaient la majorité dans une commission de six membres, le résultat de la délibération était connu d'avance.

*
* *

Il est trop tard en effet pour songer à empêcher maintenant la marche en avant au Soudan. Elle est commencée, et l'Angleterre ne reculerait pas plus devant une injonction de notre part que nous ne reculerions nous-mêmes si nous nous trouvions à sa place. Mais l'aventure n'est encore qu'à son début, et nous pouvons espérer qu'elle donnera des mécomptes. Sur un point tout au moins, celui précisément qui a déterminé l'Allemagne à oublier momentanément sa brouille avec l'Angleterre et à lui tendre la main, son effet paraît dès à présent complètement raté. Malgré l'occupation d'Akaskeh et le commencement de la concentration des troupes du sirdar Kitchener sur ce point, on ne signale aucun mouvement de recul chez les Derviches et Kassala reste toujours menacé. Le « secours » des Anglais n'a pas jusqu'ici profité davantage aux Italiens du côté de l'Abyssinie. Ménélik n'a pas encore traité, et la guerre d'Afrique paraît loin d'être terminée. Peut-être aussi aurons-nous une agréable diversion du côté du Transvaal, où M. Chamberlain a décidément trouvé à qui parler.

Et nous commettrions la maladresse, en prenant une attitude inutilement agressive, de sceller un rapprochement purement accidentel entre l'Angleterre et la triple alliance quand nous avons la presque absolue certitude que les intéressés ne tarderont pas à se rendre compte qu'ils ont pris la proie pour l'ombre et que la dislocation de la quadruple entente se fera toute seule ?

Et nous irions bénévolement fournir prétexte à une action plus sérieuse de l'Angleterre dans le haut Nil alors que l'insignifiance des crédits et le chiffre des effectifs démontrent qu'il s'agit, pour le moment, d'une simple manifestation, car on ne s'imagine pas que c'est avec deux millions et demi et quelques soldats égyptiens que les Anglais comptent reprendre le Soudan à des adversaires dont ils ont appris à connaître la valeur ?

*
* *

Quand nous déciderons-nous à comprendre qu'il faut réfléchir avant d'agir et non après avoir agi ?

Voyez ce qui se passe en ce moment pour Madagascar.

Il y a six mois, presque jour pour jour, lorsque l'on apprit l'entrée de nos troupes à Tananarive, ce ne fut qu'un cri presque unanime : il fallait annexer Madagascar. Quelque temps après, quand les termes du traité signé par le général Duchesne et la reine Ranavalo furent connus, ce fut un assaut de protestations et de récriminations contre les conditions trop douces que nous avions exigées. On déclarait que ce serait duperie que de se contenter d'un simple protectorat après les sacrifices que nous avions faits. C'était à qui réclamerait l'annexion avec le plus d'énergie à la Chambre et dans la presse, et l'on ne parlait de rien moins que de refuser la ratification du traité lorsque M. Hanotaux le soumettrait au parlement. Il n'en eut pas le loisir. Une crise ministérielle était survenue entre temps, et le nouveau cabinet se laissa entraîner par le courant annexionniste. Il ne fut plus question du traité du 1er octobre, et le résident général qui partait peu après pour Tananarive était chargé d'imposer des conditions nouvelles à la reine de Madagascar, qui signa du reste les yeux fermés le papier qui lui fut présenté.

Les annexionnistes étaient satisfaits ; ils triomphaient sur toute la ligne. Mais leur triomphe fut de courte durée. On ne tarda pas à s'apercevoir que les difficultés allaient commencer. En changeant d'orientation, en décidant de gouverner contre les Hovas au lieu de gouverner sinon pour eux, du moins avec eux et par eux, nous avions donné le coup de grâce à leur autorité, et des insurrections éclataient sur tous les points de l'île que nous n'occupions pas et que nous ne pourrons pas occuper d'ici longtemps.

En outre, Madagascar, possession française, avait été rattachée au Ministère des colonies et ce transfert avait eu pour conséquence le remplacement de tout l'ancien personnel. M. Laroche était parti avec un nombreux état-major, des résidents et des vice-résidents avaient été nommés partout, mais tous étaient aussi novices les uns que les autres. Sur les vingt ou vingt-cinq personnes qui composaient la suite du résident général lorsqu'il s'embarqua à Marseille, une seule connaissait le pays... c'était son cuisinier, qui avait déjà commandé en chef les cuisines de la résidence. C'était peut-être insuffisant.

Des magistrats ont suivi depuis, très nombreux, plus nombreux même que les colons qu'ils devront juger, car les colons ne sont pas encore partis ; ceux qui ont des capitaux réfléchissent toujours, et les autres sollicitent le gouvernement qui persiste à faire la sourde oreille.

Mais on ne pense pas à tout ; on ne s'était pas avisé de réfléchir à toutes les conséquences de la prise de possession officielle et lorsque les premières surgirent on biaisa. Il s'agissait de l'esclavage et de la corvée. Madagascar, terre française, ne peut être habitée que par des hommes libres ; or on ne libère pas un million d'esclaves d'un trait de plume sans qu'il en coûte fort cher et sans risquer de bouleverser de fond en comble tout le régime du travail d'un pays où les seuls travailleurs sont les esclaves. La suppression de la corvée était aussi désirable ; mais il fallait la remplacer par un impôt, et comment le faire dans un pays où l'argent est pour l'instant plus rare que l'or que l'on pourra y trouver plus tard ? On s'en tira par une équivoque. Il fut décidé que Madagascar serait en même temps une possession française et un pays protégé. Nous nous contentions du protectorat pour nous et nous proclamions la prise de possession à l'égard des puissances étrangères.

Nouvel embarras. L'Angleterre et les États-Unis se targuent de leurs traités de commerce avec la reine de Madagascar, à laquelle nous nous substituons désormais, pour nous contester le droit de modifier à notre avantage les tarifs douaniers, prétention insoutenable du reste, car si ces traités leur donnent droit au bénéfice de la nation la plus privilégiée, ils peuvent se prévaloir de ce bénéfice à l'égard de toutes les nations, excepté contre nous qui sommes dorénavant chez nous à Madagascar.

Mais n'aurait-il pas été plus simple d'éviter ces difficultés en acceptant purement et simplement le traité du 1er octobre, puisqu'il nous donnait en réalité le pouvoir de faire tout ce que nous voulions et tout ce que nous pouvions à Madagascar, même celui de le modifier le jour où cela nous conviendrait, — on l'a bien vu par la facilité avec laquelle M. Laroche a fait accepter par la reine Ranavalo l'acte unilatéral qui nous cause aujourd'hui tous ces ennuis.

CHARLES GIRAUDEAU.

THÉATRES

Opéra-Comique : reprise d'*Orphée*. — Aux Escholiers : *le seul Lien*, pièce en trois actes, de M. Léopold Lacour. — Vaudeville : reprise d'*Amoureuse*.

J'avais remis de semaine en semaine mon article sur *Orphée*; il me semblait que jamais je n'aurais assez de temps ni assez de place pour tout dire. Et voici que, commençant ce tardif compte rendu, je me demande ce que je pourrai ajouter aux quelques adjectifs qui me serviront à qualifier le chef-d'œuvre. Quand j'aurai eu cette hardiesse de trouver *Orphée* une œuvre admirable et sublime ; quand j'aurai ajouté que par la noblesse de ses lignes, par l'harmonieuse perfection de sa pure beauté, le « drame » de Gluck résume l'idée que nous avons de l'art souverain de la Grèce antique... j'aurai ajouté quelques adjectifs aux adjectifs déjà cités, et je n'aurai rien dit, ni de neuf, ni de particulièrement significatif.

C'est qu'on se sent, si je puis dire, « désarmé » devant *Orphée*. La beauté de l'œuvre est faite d'une simplicité telle que la plus sommaire analyse, en y ajoutant quelque chose, la trahirait par cela même. On ne sait pas comment c'est fait, on voit seulement que c'est admirable, mais pourquoi ? S'il s'agissait d'un des drames de Wagner, sublimes aussi, l'on pourrait montrer ce que les thèmes ont de caractéristique et de significatif, comment ils se modifient, s'atténuant ou s'affirmant selon les phases de l'action, comment enfin la musique enveloppe le drame, l'élève, le soutient, tantôt s'épanchant à grands flots quand la parole devient impuissante à rendre le pur sentiment, tantôt s'effaçant devant la parole et donnant seulement au « mot » plus d'éloquence et de force. Mais nous savons ce que voulait Wagner, comment il est peu à peu arrivé à la conception du drame musical, et comment enfin il l'a réalisé; nous le savons par l'étude de ses ouvrages, et aussi par ses nombreux écrits théoriques. Pour Gluck, nous avons aussi des « écrits », et la préface d'*Alceste*, le plus important de tous. Que dit-elle? Bien des choses excellentes, qu'il serait bon de rappeler à nos jeunes musiciens, et aux autres pareillement : ceci, par exemple, « que les instruments ne devraient être mis en action qu'en proportion du degré d'intérêt et de passion. » Et ceci encore : « Je n'ai attaché aucun prix à la découverte d'une nouveauté, à moins qu'elle ne fût naturellement donnée par la situation et liée à l'expression. » Et ceci : « Il faut éviter surtout de laisser une disparate trop tranchante entre l'air et le récitatif, afin... de ne pas interrompre mal à propos le mouvement et la chaleur de la scène... »

Remarquez qu'aujourd'hui encore, la même querelle subsiste : nous avons nos Gluckistes et nos Piccinistes. Si la forme, les moyens d'exécution se sont profondément modifiés, grâce aux progrès de la science musicale (songez que Beethoven était un enfant lorsque mourut Gluck), les théories, les principes restent les mêmes. Les deux écoles demeurent en face l'une de l'autre, se rapprochant parfois par l'« exécution », mais toujours opposées par la conception, laquelle est ici d'une importance capitale. Certains de nos musiciens, et ce ne sont pas les moins célèbres, se réclament, qu'ils l'avouent ou non, de Meyerbeer et de son école, laquelle était l'aboutissement naturel de l'école italienne. Ils sacrifient le drame au concert : ils le font avec plus ou moins d'adresse, ou plus ou moins de parti pris ; mais ils le font, si c'est le faire que de multiplier les épisodes sans lien avec l'action, et dont tout le mérite est de donner motif à quelques « hors-d'œuvre » purement musicaux. Pour eux la musique prime le drame, ou plutôt le drame n'est qu'un prétexte à faire de la musique, souvent « à côté ». Je ne parle pas seulement du ballet, institution nationale ; mais prenez tel air, dans tel ouvrage récent, vous pourrez presque toujours le transporter sans dommage d'une scène à une autre, quelquefois du premier au dernier acte. Peut-être faudrait-il changer un peu les paroles, et encore pas toujours !... Ce sont des « morceaux » souvent agréables, mais des morceaux où la musique joue le seul, le principal rôle. Vous vous rappelez cette romance du *Don Sébastien* de Donizetti, que le ténor Gayarre introduisait bravement dans tous les opéras qu'il chantait?... Sans aller jusque-là, vous voyez ici précisément l'opposé de la théorie de Gluck, c'est-à-dire celle de Piccini et de ses adeptes.

Et, pareillement, nous avons nos Gluckistes... Ceux-ci sont les fervents du « drame ». Plus de hors-d'œuvre, plus d'épisodes, l'action, rien que l'action. Ils parlent en somme comme parlait Gluck, s'ils ne chantent pas comme il chantait. Jusqu'ici tout serait très clair. Mais après Gluck, Wagner est venu, et, là comme ailleurs, cet homme terrible a tout bouleversé. Pour les principes fondamentaux, — sauf un point, capital il est vrai, — Wagner était d'accord avec Gluck ; il eût signé les extraits de la préface d'*Alceste* que je citais en commençant ; il les a reproduits et commentés dans ses écrits. Mais Wagner, prodigieux « dramatiste », était (je n'ose dire *surtout*, de peur de me faire lapider par les « purs ») était aussi un prodigieux musicien. Tout naturellement, c'est vers la nouveauté de sa technique musicale que se sont portés les musiciens; ils lui ont emprunté certaines successions d'accords, certains effets d'orchestre ; ils

croyaient faire merveille ; révérence parler, ils faisaient comme un voyageur qui, ayant constaté que les vêtements de peau de phoque sont nécessaires au Pôle, s'habillerait en Groenlandais pour explorer l'Afrique centrale. « Je n'ai fait cas d'une nouveauté, disait Gluck, que lorsqu'elle était donnée par la situation et liée à l'expression. »

Et Wagner, après lui, n'a cessé de répéter que la plus grande sottise du monde était de chercher à imiter ses procédés. Telle « nouveauté » excellente ici serait exécrable ailleurs. Et lui-même a prêché d'exemple ; les harmonies de *Tristan* ne sont pas celles de *Parsifal*, et celles de Sieglinde et de Siegfried ne sont pas celles de Wotan. C'est ce que ne paraissent pas avoir suffisamment compris nos jeunes musiciens. Chose significative, les meilleurs d'entre eux quand ils écrivent de la « musique pure », se révèlent d'excellents et admirables musiciens, souvent inspirés, toujours savants, et certains de leurs ouvrages ne dépareraient pas les œuvres des plus grands ; et, dès qu'ils touchent au théâtre, on dirait qu'ils perdent leur sang-froid. Le souvenir du dieu les affole ; comme un collégien au bachot, ils fouillent éperdument leurs « cahiers d'expressions », ils cherchent dans les drames de Wagner les « nouveautés » les plus hardies, et ils sont tout fiers d'avoir transplanté de chez lui chez eux des accords de *Tristan* ou même des instruments de la *Tétralogie*. C'est le contraire qu'ils devraient faire : brûler leurs cahiers, bannir résolument les partitions ensorceleuses, se pénétrer seulement de la pensée de Wagner, de sa théorie si juste et si féconde et faire ensuite un « drame en musique » en s'inspirant non des procédés, mais des principes du grand enchanteur... Jusqu'ici, il faut bien le dire, nos « Gluckistes » sont, dramatiquement parlant, en retard sur Gluck lui-même. Et, sans doute, la faute en est un peu aux invraisemblables errements des directeurs en matière de « livrets ». Mais Gluck n'écrivait pas lui-même ses poèmes. Et s'il a su trouver un utile auxiliaire en Calzabigi, c'est qu'il savait nettement ce qu'il voulait, et qu'il l'avait expliqué à son collaborateur.

Voyez en effet comment est fait le poème d'*Orphée*. Dès que le drame s'engage, il poursuit sa marche sans interruption. C'est d'abord ces admirables plaintes du chœur, et ce cri déchirant : « Eurydice ! » qui par trois fois domine les lamentations funèbres. Puis ces récits, devant lesquels on reste stupéfait, stupéfait, et de leur sublime beauté, et de la simplicité par laquelle cette beauté est atteinte. Il est telle phrase :

> Éloignez-vous. Ce lieu convient à ma douleur
> Et je veux sans témoin y répandre des fleurs!

qui résume en soi tout ce que la musique peut renfermer d'expression. Et cela, rien que par la déclamation : une note sous chaque syllabe, quelques accords ou un trémolo à l'orchestre, à peine une modulation, et la douleur s'épanche en ce qu'elle a de plus profond et de plus déchirant :

> Eurydice n'est plus, et je respire encor;
> Dieux, rendez-lui la vie, ou donnez-moi la mort!

Sans doute, c'est un « épisode » que les jolis airs de l'Amour. Observez toutefois qu'ils servent au drame, qu'ils en sont même le ressort principal, et surtout songez à l'époque où ils furent écrits !... Mais surtout à partir du second acte, le poème d'*Orphée* est un modèle. Plus d'épisodes, plus d'arrêts. Les plaintes d'Orphée et les répliques du chœur forment le dialogue le plus naturel. Pas une répétition de paroles, pas une « reprise » hormis celles qui sont exigées par la situation ; et, si les chœurs reprennent plusieurs fois la même phrase, voyez comme les harmonies s'apaisent aux chants d'Orphée, comme l'orchestre même s'adoucit, comme le rythme, de furieux et haletant, devient tranquille et comme respectueux. C'est vraiment du drame en musique, car c'est la musique elle-même qui semble touchée, attendrie par les sublimes accents du chanteur, et c'est dans la musique même que le drame est traduit...

Je m'étais promis de ne point « découvrir » *Orphée*. Mais qu'il est difficile de ne parler que peu d'un chef-d'œuvre, quand on commence à en parler. De cet article fort décousu, quelle conclusion faut-il tirer? qu'il y a beaucoup à faire pour arriver au vrai drame musical, et qu'il est toujours bon d'étudier les chefs-d'œuvre?... Conclusion modeste. Tenons-nous-y faute de mieux.

***

Je voudrais dire un mot du *Seul Lien*, la pièce de M. Léopold Lacour, que les Escholiers nous ont donnée la semaine dernière. Le sujet en est singulièrement intéressant, au moins tel qu'il est posé. M. Lacour a vu à merveille le seul argument moral qui tienne contre le divorce. Une femme appartient pour toujours à l'homme à qui elle s'est donnée la première fois. Vous savez que, physiologiquement, cela a été démontré. Il est probable qu'il en est de même moralement ; j'entends qu'une femme, honnête et pure, appartient pour toujours à l'homme qui l'a possédée vierge encore. (Resterait à savoir si la prodigieuse faculté d'oubli et de « renouvellement » qu'ont les femmes ne ferait pas ici son œuvre?...) Encore une fois, c'est là le vrai, le seul argument « moral » contre le divorce. La loi ne suffit pas à rassurer une âme élevée et délicate ; il est contraire à la pudeur, contraire à la « morale » qu'une femme appartienne à deux

hommes; son mariage peut être légal : elle n'appartiendra jamais au second comme elle a appartenu au premier. — Il faut savoir gré à M. Léopold Lacour d'avoir soutenu cette thèse intéressante. Pour l'exécution, j'avoue que sa pièce ne me plaît qu'à demi. Je ne parle pas de certaines gaucheries, faciles à faire disparaître. Mais il m'a paru que l'idée mère, si curieuse, disparaissait un peu au cours du drame. Marthe Fresnay d'abord lutte contre l'amour qu'elle a gardé pour son premier mari; pour cela, passe encore : toutefois, ce n'est plus qu'une femme qui lutte contre l'amour, au nom du devoir : et ce n'est pas cela qu'on nous avait promis. Mais que viennent faire ensuite les scrupules religieux (le second mariage n'ayant pu être célébré à l'église)? Et, surtout, comment Marthe, à la fin, en vient-elle à adorer Fresnay? C'est précisément le contraire de ce qu'il aurait fallu pour démontrer la thèse. Après tout, peut-être, l'ai-je prêtée gratuitement à M. Lacour? Je ne le crois pas, cependant... — Au total, pièce intéressante.

Un peu vaudevillesque le *Comité secret* de M. Georges Mitchell, mais d'un bon comique. Très supérieur à l'*Angelus*, un petit acte un peu enfantin du même auteur, que l'Odéon vient de représenter.

*
* *

Le Vaudeville a repris *Amoureuse*. J'ai si souvent parlé de l'admirable comédie de M. de Porto-Riche, que j'ai, je le crains, épuisé à son égard les formules de tendresse. C'est vraiment une œuvre de premier ordre. Elle n'a pas « bougé », comme on dit; elle est restée jeune, passionnée et passionnante, comme elle était au premier jour. C'est que, en outre de toutes les qualités d'esprit et d'observation dont est doué M. de Porto-Riche, il en possède une qui le distingue des auteurs dramatiques contemporains, la passion. Et il se pourrait bien que ce fût là, précisément, la qualité essentielle de l'auteur dramatique... Et, chose exquise, en même temps que M. de Porto-Riche est passionné, il est infiniment clairvoyant. Ainsi nous pouvons nous laisser aller au torrent qui l'entraîne : avec lui nous sommes sûrs de n'être jamais dupes; c'est une garantie pour nos âmes incertaines. Et, comme le disait très justement l'autre jour mon cher maître M. Sarcey, *Amoureuse* marquera une date, non seulement dans l'art dramatique, mais dans « l'état d'âme » de nos contemporains. Jamais on n'a montré avec plus de force et plus d'éclat cette faculté singulière de pouvoir souffrir jusqu'au sang, tout en comprenant la vanité de sa souffrance. Jamais cette amertume « supplémentaire » n'a été plus clairement et plus hardiment traduite. *Amoureuse* est une belle pièce, parce qu'elle est profondément, sincèrement humaine et douloureuse.

Quelle chose curieuse que le travail souterrain fait par une œuvre littéraire! *Amoureuse*, vous le savez, avait été assez fraîchement accueillie par la critique. Il y a cinq ans qu'on ne l'a jouée. Et, pendant ces cinq ans, tout doucement, sans qu'on la reprenne et presque sans qu'on la lise (la brochure n'a paru qu'il y a quelques mois), par la seule force de son mérite, et peut-être aussi par la réflexion de ceux qui la goûtaient peu tout d'abord, *Amoureuse* est en train de passer chef-d'œuvre!...

Je m'en réjouis de toutes mes forces. Me permettra-t-on d'ajouter que je suis assez satisfait d'avoir été un « amoureux » de la première heure? On a beau être aussi consciencieux et sincère que possible, tout de même, on n'est pas fâché que l'avenir nous donne raison...

Le succès de la reprise a été éclatant; plus éclatant encore (je parle du public) que le succès du premier soir. Je crois qu'il se prolongera. L'interprétation est la même qu'à l'Odéon; elle est parfaite. Il m'a semblé même que M. Calmettes mettait plus de simplicité et de naturel dans son joli rôle de Pascal. Il rend à merveille l'embarras et la gêne qu'il éprouve au début du troisième acte. Je voudrais peut-être un peu plus de tendresse à M. Dumény; cette réserve faite, il m'a paru de tous points excellent. Quant à Mme Réjane, elle est admirable, tendre, passionnée, désespérée, et partout égale à elle-même... et « se surpassant » parfois, comme dit le brave dictionnaire Bouillet...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

La chimie et la politique.

Un savant illustre a passé six mois dans le laboratoire de la politique, au milieu de bocaux et de fioles sur lesquels on lit ces mots fatidiques : « Usage externe. » Ici, la *Triplice*, mélange corrosif; là l'*Orient*, l'*Arménie*, le *Vénézuela*, la *question égyptienne*, la *question sino-japonaise*, mélanges non moins dangereux, rongeant, brûlant et détonant. Il a assisté à toutes sortes de combinaisons étranges et paradoxales, qui sont le produit naturel de ce laboratoire fantastique.

Le précipité érythréen a particulièrement frappé son attention : il a remarqué que l'acide *crispinique* étant introduit dans la fiole, on n'a bientôt plus trouvé au fond qu'un horrible mélange d'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange.

Le même acide *crispinique*, dans la bouteille italique, a produit une sombre décomposition, un ré-

sidu de famine, de misère et de désolation ; mais c'est la gloire de l'acide qui dit : Voilà le résultat de mon énergie puissante !

Dans ces derniers jours, le savant illustre a commencé à constater les effets du précipité égyptien, qui a paru un moment prendre la tournure d'un précipité européen. L'acide *protocatebritannique*, dans la vallée du Nil, fait un travail dont on ne peut encore avoir aucune idée, mais on s'attend là aussi à un résidu de sang et de catastrophes. Il est curieux à quel point cette chimie politique tourne toujours au rouge et au noir : chimie désorganisatrice et anarchique.

Alors l'illustre chimiste, en ayant vu assez, a dit bonsoir à cette fabrique, où la science est encore dans l'enfance, science tout analytique, qui ne sait que séparer, diviser, dissoudre et détruire la vie ; et il est retourné à sa belle chimie organique, pour reprendre la série de ses créations et reconstituer quelques-uns de ces éléments que la politique ne sait que dissiper, quelques-unes de ces essences qui parfument la pauvre vie humaine.

*
* *

Son laboratoire actuel, de six pieds carrés, est bien plus grand que celui ou sont rassemblées toutes les questions de la politique de l'univers. Dans une fiole d'un pouce, il met tous les éléments de la terre et du ciel. Je l'ai vu passer, dans les dernières heures de son ministère, allant du quai d'Orsay au Palais-Bourbon, un peu voûté, l'épaule gauche légèrement plus haute que la droite, comme il convient à un chimiste passablement radical qui porte le monde ; un grand cache-nez de laine grisâtre autour du cou, à la façon d'un paysan, le chapeau et le reste de la toilette distingués par un manque de soin qui m'a paru tout à fait charmant.

C'est une coquetterie dont s'offusquent les gibus étincelants, parce qu'ils se savent obscurcis. Les redingotes du dernier modèle ne peuvent souffrir le sans-gêne d'une mise qui cependant les met en valeur, mais leur valeur apparaissant ainsi dans son plein relief se trouve petite.

Je ne saurais dire à quel point ce cache-nez et ce chapeau, auréole du savant, ont fait tort au ministre des affaires étrangères de la République française. Il y a eu une véritable coalition de tous les beaux chapeaux contre le vieu chapeau. Ils ont pris les armes, ils ont fait un bruit d'enfer, secouant avec indignation leurs coiffes de soie immaculée et redressant leurs bords, pareils au bordage de vaissaux de guerre qui vont lancer la mort contre l'étranger.

Si M. Berthelot avait changé son tailleur et son chapelier, il aurait peut-être été un grand ministre. On nous dit que le laboratoire des Affaires extérieures a été laissé par le maître de la chimie organique dans un grand état de désorganisation. Je n'en sais rien, cette question n'étant pas de ma compétence. Mais quand on regarde le spectacle de l'Europe et du monde depuis une vingtaine d'années, on se demande qui aurait été capable d'en augmenter le désordre, ce désordre étant arrivé à sa plus haute expression.

Il y a sur notre continent une volonté souveraine et capricieuse qui domine tout, et qui empêche de rien prévoir. Nous marchons de surprise en surprise ; les coups de théâtre se succèdent comme des coups de tonnerre. Tantôt c'est un ukase terrible contre les Anglais, à propos des affaires du Transwaal, tantôt c'est un autre ukase lançant l'Angleterre vers le Soudan et incitant l'Italie à poursuivre une guerre impossible en Éthiopie. L'Europe ne sait plus comment elle vit. Les peuples sont nuit et jour dans l'attente de quelque chose d'imprévu et de formidable. Quand il y a une volonté personnelle trop forte dans le monde, que cette volonté s'appelle Guillaume ou Napoléon, il n'y a plus de sécurité pour personne, c'est clair ; c'est là l'élément suprême de l'instabilité et de l'anarchie.

Renan, dans ses rêves, avait imaginé une époque admirable où les chimistes et les mathématiciens régleraient les affaires du monde d'après les lois de la raison. Nous n'en sommes pas encore là. Pour un seul savant que nous avons eu au quai d'Orsay, il paraît que déjà le monde est sens dessus dessous, et si nous n'avons plus d'Europe en cette fin du XXIe siècle, c'est la faute à M. Berthelot.

Les ascensionnistes.

Ce n'est pas seulement en Géorgie qu'il y a des « ascensionnistes », mais on comprendra mieux les ascensionnistes de tous les pays de l'univers quand on connaîtra bien ceux de Géorgie.

On appelle ainsi une secte de nègres qui vivent toujours dans l'attente d'un tourbillon de vent par lequel ils doivent être enlevés au ciel.

Aussitôt que l'air s'agite, ces bons nègres s'imaginent que le tourbillon va commencer, et ils font leurs préparatifs de départ.

L'heure de l'enlèvement, toujours retardée, allait enfin arriver il y a quelques semaines ; les ascensionnistes en étaient si certains qu'ils avaient vendu à vil prix leurs propriétés : les uns, leurs maisons ; les autres, leurs chaises et leur lit. Les plus raisonnables n'avaient rien vendu, ils avaient tout donné, ne voulant pas être empêchés dans leur ascension par le poids de l'argent. Les femmes avaient déposé leurs enfants à terre, au bord des routes, où devait passer le tourbillon.

Mais l'heure passa encore une fois, le tourbillon n'est pas venu, et tous les ascensionnistes sont

demeurés à terre, dans un découragement lamentable, n'ayant plus aucun des objets nécessaires à leur existence. Les mères ont repris leurs enfants sur leurs bras et elles sont allées mendier à la porte des personnes à qui elles avaient vendu leur ménage; mais elles n'ont reçu que des moqueries et des insultes. On leur fermait la porte au nez, en disant que le tourbillon allait certainement venir et qu'elles n'avaient qu'à l'attendre tranquillement dans la rue.

Pour comble de malheur, un journal a annoncé que, par ordre divin, l'ascension était ajournée à sept ans et sept mois. Dans leur malheur même nos bons nègres se sont raccrochés à ce dernier rameau de l'espérance : ils sont résolus à soutenir n'importe comment leur misérable vie pendant sept ans et sept mois, afin d'être enlevés au ciel à la date annoncée.

Combien je connais en France et à Paris d'ascensionnistes blancs qui ne diffèrent pas sensiblement de ces nègres! Toujours ils sont à attendre le tourbillon qui doit les enlever dans les nues, eux et leurs familles et leur parti! C'est demain le jour de la grande révolution. Le tourbillon va passer. La face de la société sera changée du tout au tout. Mais le tourbillon ne vient jamais et si quelque tempête cependant s'élève, elle les laisse parfaitement à terre, dans leur misère, et avec leurs souliers éculés qu'ils ont négligé de racommoder.

J'ai connu aussi un pauvre régent de collège, dans une ville de province, qui avait pour ami et ancien condisciple le ministre du jour ; le ministre lui avait promis pour la rentrée des classes, un bon principalat : c'était la fortune et le bonheur.

Notre brave homme se hâte de résilier son bail ; il vend son mobilier ; la femme et les enfants aident à ficeler dans des paniers, à clouer dans quelques caisses les habits et les menus objets qu'on emportera à la nouvelle résidence. Et c'était une joie, une fête! Toute la famille était transportée. L'écriteau « A louer » se balançait à la porte de la maison. Elle fut louée en effet ; tout allait à merveille. Mais le jour de la rentrée approcha, puis il passa, et la nomination n'arriva point. Le pauvre professeur resta avec sa chaire de cinquième, et il n'avait plus de maison. Il fallut défaire les paniers et les caisses, avec quel chagrin et quels pleurs! se loger à l'auberge en attendant la vacance d'un autre logis. La femme devint malade et mourut. Le professeur, après l'enterrement, accourut à Paris pour exposer à son ami le ministre son triste sort, mais il ne fut pas reçu. Voilà encore une forme de l'histoire infiniment variée et singulièrement monotone des ascensionnistes.

*
* *

Les Madrilènes nous ont donné, il y a quelques jours, une leçon qui n'a pas été assez remarquée.

Des milliers d'enfants des écoles, en habit de fête, sous la présidence du jeune roi, ont été rassemblés dans le désert torride, sur le côté nord de Madrid, pour planter de jeunes arbres. C'était la Fête du reboisement.

Ainsi, lorsque nos destructeurs auront fini de dévaster les Champs-Élysées, le bois de Boulogne, le Luxembourg, un temps viendra où nous voudrons refaire tout ce qui aura été détruit. Nous organiserons aussi des fêtes pour planter des arbres.

Mais les arbres plantés dans les fêtes ne poussent pas. C'est inutilement qu'on les décore de rubans magnifiques et de fleurs coupées. Les arbres veulent pousser d'eux-mêmes, dans leur luxuriante vigueur, par le puissant travail de la nature et du temps; ils prennent quelquefois leur revanche au milieu des murailles écroulées, comme on le voit à notre ancien palais de la Cour des comptes. Les forêts renaissent, à force d'années et de siècles, sur les décombres des maisons et des villes qui les avaient injustement supplantées.

Les arbres se moquent des hommes qui veulent les faire pousser à heure fixe et qui, les ayant chassés du voisinage de leurs fières capitales, veulent les rappeler : les arbres ne reviennent pas ainsi par décret, et, quand ils reviennent, c'est à leur gré et fantaisie, pour disjoindre les pierres et étouffer les marbres dans leurs embrassements victorieux.

JEAN-LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Vieux papiers, Vieilles images [1].

J'ai toujours eu pour les livres de M. Grand-Carteret autre chose que la considération distinguée dont la formule banale salue les œuvres quelconques. Avec la plus grande simplicité du monde, sans viser à l'écriture artiste, ni même aux philosophies radicales, on l'a vu depuis vingt ans chercher pour écrire l'histoire le document tout à fait singulier et inexploré de l'imagerie populaire. Il n'a point refait les livres du bibliophile Jacob, loin de là, guère ni tenté le livre illustré; les ouvrages de M. Carteret ne sont point illustrés, les figures qu'on y trouve ont une importance bien autre. Elles sont le fond même, l'ossature du travail, et quand l'auteur les a montrées et exposées, comme on fait en un repas d'un beau plat monté, il les dépèce, en exprime ce qu'elles ca-

1) *Vieux Papiers, Vieilles Images*, cartons d'un collectionneur, 1 vol. in-4°, avec 161 gr. dans le texte et 6 planches color. par John Grand-Carteret. Paris, H. Le Vasseur, 33, rue de Fleurus, 1896.

chent, tant et si bien que tantôt les moins gourmets, même les rebelles y ont joie. En quelques phrases, toute une époque est caractérisée, les hommes pesés, un monde mis à son point vrai.

Au fond de toutes ces recherches d'apparence inutiles, se cache une pénétrante vision de l'être humain. Celle-ci se dégage de la menue chronique, d'un tas de riens méprisés par les esprits supérieurs, et qui sont pourtant beaucoup plus dans les transformations sociales qu'une guerre ou qu'un traité. Forain aura écrit, vous le sentez, l'histoire de ces derniers temps d'une façon autrement vigoureuse que le rapport Vallé; sur ce dernier point, les gens s'accordent volontiers. Seulement, avant Forain, il y eut d'autres événements, et sur ces événements des images. Celles-ci sont de tous les genres; caricatures, scènes de mœurs, affiches, canards populaires, devinettes ou rébus. On en voit d'artistiques parfois, de médiocres ou même d'abominables. Certaines rappellent les graffitis de murailles, ingénieux ou sales; mais rapprochées d'un épisode général, elles prennent la formelle importance d'un acte authentique. Bien mieux, elles disent davantage, parce que, dédaignant la littérature, elles vont à la manifestation naïve et sincère de la pensée.

Je voyais un jour sur la cabane d'un cantonnier à Pontchartrain, à deux pas du château des Phélipeaux, alors possédé par un général prussien, le comte Henckel, un schéma très « bébête » de soldat allemand assis, soutenant sur sa main sa tête casquée avec, au bas, cette phrase en allemand : « Frantz Werner de Bopparts'ennuie de la maison. » Cela n'avait pas empêché le bon Werner de faire le diable par là, mais son regret note un état spécial. Frantz Werner eût préféré à la gloire des armes et à la forêt de Neauphle sa cabane du Rhin; il éprouvait le besoin de le dire, comme le Français qui s'en était venu écrire au-dessous : « Vive la classe! » chantait aussi la délivrance et le retour aux champs.

Cette chasse à l'atome prête à rire à ceux qui n'entendent rien en dehors de l'instrument scellé et paraphé, ou du tableau d'histoire. Nous savons cependant ce que valent le plus ordinairement les sources officielles. Les partisans de l'instruction par les yeux ont eu loisir de se convaincre, s'ils se sont jamais avisés de critiquer la peinture de commande, œuvre de courtisanerie et de mensonge. Saurait-on désigner trois portraits sincères du grand Napoléon? Ce qui nous serait sur lui une révélation a peut-être été crayonné sur un mur par quelqu'un de ces mécontents de 1812 dont parle Elzéar Blaze. Là, rien, plus rien de l'épopée; c'est la vérité insolente, cruelle et naïve. De tels documents feraient partir M. Carteret pour les Indes, et croyez qu'il en saurait tirer tout le profit souhaitable. Car voilà sa grande qualité découverte; il n'a point d'opinions préconçues ni d'admirations; il voit, et ce qu'il voit il le dit, il n'encense ni ne blâme. Bismarck, Wagner, Crispi, héros de quelques-uns de ses livres, sont étudiés par lui à la loupe, sans nulle aigreur, presque sans ironie. Mettez qu'ils soient pour lui comme de grands arbres où des insectes déposent leurs galles. M. Carteret ne s'intéresse point à l'arbre, mais à la galle; il la sait nuisible et mauvaise; ce n'est pas encore cela qui le passionne. Mais il s'amuse à la déchiqueter, à chercher pourquoi elle est venue, comment elle s'est développée. C'est le microscope appliqué à la vie sociale et à la biographie.

Et ce ne sont pas seulement les caricatures, ni les critiques qui l'occupent; il a des yeux pour des êtres moins hauts que ceux dont je parlais. Il demande à l'image d'un sou ce que les contemporains de Napoléon pensaient du roi Dagobert, du Juif-Errant ou des maréchaux. Une boîte de bonbons, le prospectus d'un cachemire, un papier peint le renseignent sur les industries. Vous voudrez nier la popularité d'un homme après coup, s'il est tombé et oublié : M. Carteret prouve l'erreur des mémoires ou des chroniques par trente-six figures bariolées, criardes, autrefois achetées par les petites gens et accrochées aux murailles. Même il aperçoit dans ce fatras mille choses que vous n'y fussiez point allés querir. Les planches ont eu des tirages si répétés qu'à la fin elles montraient « la corde ». L'usure le comble de joie, elle lui fournit des certitudes. A ce jeu il s'est aiguisé à un point fabuleux, il va tellement au delà dans les analyses micrométriques que la synthèse lui devient pénible. Il faut la tenter après lui. On la fait d'autant plus facilement qu'il y a conduit à peu près de degré à degré. Son gros livre du *XIX*e *Siècle* paru chez Didot, si embroussaillé de faits et de pièces topiques, d'éléments parfois contradictoires, vous cause, une fois les pages lues et vues, une sensation étrange : on éprouve le vertige d'avoir absorbé le contenu de plusieurs in-folio d'auteurs différents, roulant sur des pointes d'aiguilles, et cependant ce qu'on a appris ainsi de bric et de broc s'amalgame, se combine et laisse une science inattendue, absolument neuve.

Donc, avec M. Grand-Carteret, le sens graphique, le dessin, la silhouette priment l'écriture, mais entendez bien que l'art essentiellement perfectible et susceptible de science, comme est la grande peinture, n'est jamais ce qu'il guette. S'il admet une œuvre de cette valeur conventionnelle, il la critique et en montre les exagérations laudatives. On a deux images de l'impératrice Eugénie à son mariage, l'une est de Winterhalter, l'autre d'un barbouilleur inconnu. Winterhalter a composé un *morceau*, il a imaginé des portiques à l'entour de la figure principale, jeté d'i-

déales draperies, et habillé la souveraine à son goût; l'autre a naïvement reproduit ce qu'il avait aperçu, les coiffures, le voile d'Angleterre les brandebourgs du corsage, les diamants. M. Carteret va de préférence au barbouilleur qui n'a rien inventé, et pour cause. L'illustration d'un livre ainsi compris sera sûrement moins plaisante, on ne verra point l'ouvrage étalé aux *five o'clock* d'une mondaine, mais les chercheurs de vérité en auront tout le long de l'aune. Et cependant comprenez que ces histoires épouvantent les éditeurs, et qu'il faut une fière audace et une rude foi pour les convaincre. Carteret va, il veut et il veut bien, parce que sa volonté s'appuie de raisons sérieuses. Alors il ne faut plus dire que le *XIX*e *Siècle* continue le *Moyen Age et la Renaissance* chez Didot, il en est l'absolu contre-pied, presque le démolisseur. C'est bien tout juste si la chromo obligée s'y rencontre, et encore l'a-t-on rajeunie et tenue au plus près des restitutions vraies. J'accorde que le livre est informe d'aspect, qu'il rappelle un Bottin. Ne fait pas qui veut le Bottin. Tant de gens, de bibliophiles intransigeants même voudraient l'avoir imaginé et construit !

* * *

M'en voici donc tout naturellement arrivé à ce livre curieux : *Vieux Papiers et Vieilles Images*, qui vient de paraître avec un luxe millionnaire de reproductions, sous la couverture botticelliste imaginée par Fernand Fau. La couverture est obligée ainsi dans le moment, la mode exige de ces choses à la fois quattrocentistes et japonaises, pour mieux solliciter l'œil accablé de l'acheteur. Mais que vous ouvriez le livre, vous voilà tout à coup en pays documentaire, égrenant l'un après l'autre, au hasard des reproductions directes et brutales, mille faits minuscules, un tas de petites histoires oubliées, lesquelles prennent dans leur groupement une considérable valeur. N'est-ce point que voici avec leurs emphases ou leurs prudhommeries sociales toutes les périodes de nos chroniques passées ? les papiers à en-tête de Murat, les grands et les moindres, jusqu'aux vulgaires vignettes adoptées par les amoureux dans leur correspondance sentimentale, ou par les militaires pour le bonjour à la payse. De ce fatras, l'esprit entier d'un monde se dégage, témoin ce billet de garde nationale où l'on voit un grenadier entrer sans façons aux Tuileries et présenter son placet au roi Louis-Philippe en présence de la reine. Combien ces choses vont vous sembler innocentes au premier abord et de peu d'intérêt ! oiseuses comme le sont les cartes de visite depuis le XVIe siècle, celle de Grimod de la Reynière, de l'abbé Leblond consul de France, du comte Armand de Polignac, qui s'est choisi une dame antique dessinant un buste de Pallas Athéné. Inutiles aussi, vraiment, les billets de faire-part, loquaces, retenus, poétiques ou niais, accusant les glorioles humaines dans leur adorable candeur ; Casimir Perier entre autres « décoré de Juillet, mort au ministère de l'Intérieur ».

Puis les cartes d'invitation étranges, dont quelques-unes sont de Raffet, de Vernet, d'Isabey, œuvres jolies, malicieuses, rarement conservées intactes ; les papiers administratifs toujours étonnants et majestueux, où l'on voit un certificat de vie donné à M. François-Marie Arouet de Voltaire, gentilhomme ordinaire du Roi ! Enfin les imageries populaires, les « Épinal », les trépas de Napoléon, la mort de Crédit, les Chemins de fer, avec, pour corollaire, les excentricités bien connues, les paysages formant un profil d'homme, le visage de Napoléon III composé de femmes nues, les fleurs écrivant des profils dans leurs feuilles.

Et l'on court la poste, parce que les images se poursuivent sans arrêt, et que le texte poursuit les images au grand galop, expliquant et commentant chacune. Voici les cartes à jouer et les calembredaines dessinées sur elles par le lieutenant général Athalin, trouvailles pleines d'originalité et d'esprit, les calendriers et leurs figurines, les jeux d'oie historiques ou sociaux, les éventails enluminés à telle date célèbre, voire l'étiquette modeste rattachée à un épisode général, avec la vision extraordinairement maligne des petites gens et des humbles.

L'auteur évolue parmi ces papiers et leur fait convenir de tant d'histoires qu'on ne saurait dire. On en viendrait pour bien peu, et si on l'écoutait, à n'entendre plus rien d'autre. En l'accompagnant, la sensation consolante passe de retrouver aux plus magnifiques instants, dans les temps d'épopées, les toutes pareilles sottises que nous voyons encore. Même les légendes hautaines s'infléchissent, quand des riens, par contre, acquièrent une importance énorme, et détruisent les hiérarchies acceptées. De bonne vérité, rien n'est à ce point déconcertant, philosophique et susceptible de transformer les vieux clichés stupides, comme aussi rien n'éclaire mieux un moment précis. Il ne fût venu à l'idée de personne de montrer un grenadier entrant aux Tuileries et présentant sa lettre de compliments au grand Napoléon ; chez Louis-Philippe, le roi-citoyen, la chose allait toute seule et le plus naturellement du monde. Beaucoup de phrases dogmatiques seraient impuissantes à exprimer ce que la médiocre image dit très vite et sans embarras.

HENRI BOUCHOT.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33556. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15 — 4e SÉRIE. — TOME V — 11 AVRIL 1896.

A M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Monsieur le Président,

Sous un régime libre, le plus obscur citoyen peut adresser une requête au chef de l'État. C'est ce que je me permets de faire; et je confie ma requête à cette *Revue* qui, en toute occasion, depuis trente ans, a défendu la cause de la liberté.

Nous sommes aujourd'hui beaucoup de Français de toute opinion, de tout parti, qui ne pouvons nous défendre d'une certaine inquiétude : nous demandons une parole qui nous rassure, tout au moins qui nous éclaire.

Cette parole, Monsieur le Président, vous seul pouvez la prononcer.

Votre fonction vous élève au-dessus des divisions et des querelles de partis : vous représentez la France.

J'ose dire que, de toutes les prérogatives que notre constitution donne au chef de l'État, la plus importante est de faire connaître, sur les affaires du pays, son sentiment personnel; et je me sers à dessein de ce dernier mot, car, le jour où le Président de la République adresse un message aux Chambres, c'est lui-même qui parle, non le ministre qui a contresigné le message.

Si demain, Monsieur le Président, vous éleviez la voix, vous seriez écouté avec attention, avec déférence, par tous ceux qui estiment que la crise actuelle dépasse une simple question de portefeuilles, et qu'il y a autre chose en jeu, à l'heure où nous sommes, que l'existence d'un ministère.

Sans doute, le droit de message doit être réservé pour de graves circonstances; mais y eut-il, depuis le Seize mai, une circonstance plus grave que celle-ci?

Il ne s'agit plus d'un de ces désaccords sur des questions budgétaires auxquels il est toujours facile de mettre fin par quelques concessions réciproques : le conflit, cette fois, porte sur la politique générale, et le temps passe sans qu'on note, d'un côté ou de l'autre, aucun signe d'apaisement.

Les deux Assemblées, l'une en votant un ordre du jour de confiance, l'autre un ordre du jour de défiance, n'ont fait qu'user de leur droit; mais, si la Chambre et le Sénat veulent épuiser ce droit jusqu'au bout, nous nous demandons, nous simples citoyens : Qu'arrivera-t-il?

La Chambre est en congé jusqu'au 19 mai; le Sénat va reprendre ses séances le 21 avril. Dès la rentrée, la haute Assemblée devra discuter les crédits de Madagascar. Je ne m'arrête pas à l'hypothèse inadmissible où le Sénat repousserait ces crédits; mais je suppose qu'il les réduise, fût-ce d'une somme minime : il faudra d'urgence convoquer la Chambre avant la date qu'elle s'est fixée à elle-même.

Ainsi, de nouvelles complications sont possibles, pour ne pas dire probables; et quand? A la veille des élections municipales.

Ce que seront ces élections, il est facile de le prévoir. Le renouvellement des conseils municipaux va se faire sur la revision de la Constitution, c'est-à-dire sur une question de pure politique. Je demande aux partisans mêmes de la revision : Est-ce ainsi que la question devrait être posée? n'est-ce pas à propos d'élections législatives, et non d'élections communales, qu'il faudrait demander au pays s'il veut changer la loi constitutionnelle?

Si les élections de mai se font au cri de : « A bas le Sénat ! » d'un côté, et au cri de : « Vive le Sénat ! » de l'autre, c'est le referendum introduit dans nos mœurs : nul ne peut dire quel sera le résultat ; mais, quel qu'il soit, on peut affirmer que le lendemain la situation sera plus difficile encore que la veille.

Et si, enfin, le conflit persiste, il faudra bien, qu'on le veuille ou non, en arriver à la dissolution : ce jour-là, le Président de la République sera forcé de prendre parti, puisque, rien que par le choix du ministre qui présentera au Sénat le décret de dissolution, il aura fait connaître son sentiment.

On veut espérer que cette extrémité nous sera épargnée, mais il n'en est pas moins vrai que, pour la politique extérieure plus encore que pour la politique intérieure, nous sommes dans un état d'incertitude qu'il pourrait être imprudent de prolonger davantage : j'oublie ici que je suis un modéré, et je ne parle point en homme de parti ; mais je sens comme tout le monde que M. le ministre des affaires étrangères, dont nul ne discute la haute valeur personnelle, a vu son autorité entamée par les derniers débats parlementaires.

D'un mot, Monsieur le Président, vous pouvez changer le situation : il suffit de dire où est votre confiance. Les questions de parti, les questions de personnes doivent s'effacer devant un intérêt supérieur. Le pays a besoin de clarté. Ce qui lui importe, ce n'est pas tant de savoir si tel ministre sera ou non maintenu à son poste, que d'être assuré que le ministre, quel qu'il soit, sera d'accord avec le chef de l'État pour suivre des négociations où l'avenir du pays peut être engagé.

En adressant un message aux Chambres, vous parleriez, Monsieur le Président, au pays tout entier.

Par un message, votre prédécesseur a fait savoir, avec une franchise qui l'honore, en quoi les droits du président de la République lui semblaient insuffisants : nous osons vous demander de vous souvenir aujourd'hui que le président a un droit que personne ne saurait lui contester, c'est de dire tout haut sa pensée sur la chose publique.

Si le respect nous interdit tout ce qui pourrait ressembler à un conseil, il nous est permis de formuler un vœu :

Nous connaissons l'opinion du Sénat et celle de la Chambre ; nous ne connaissons pas l'opinion du chef de l'État : ce que nous attendons de lui, c'est un conseil de sagesse et de patriotisme.

Je suis avec respect, Monsieur le Président, votre très humble et très obéissant serviteur.

9 avril. PAUL LAFFITTE.

944.08

MÉMOIRES DE BARRAS

LES DERNIÈRES ANNÉES DE BARRAS [1]

A partir du 18 Brumaire, nous voyons Barras promener de Grosbois à Bruxelles, de Bruxelles en Provence, puis à Rome, sa rancune toujours inassouvie contre Napoléon. Non content d'avoir, en 1804, prêté les mains à un projet qui tendait à provoquer l'explosion d'une guerre civile en France, il applaudit à la trahison de Bernadotte (2), il loue la « noble entreprise » de Moreau acceptant en 1813 un commandement dans les armées de la coalition (3), — il donne enfin à Murat le conseil d'imiter ces glorieux exemples et de coopérer à la ruine de Napoléon (4). Et c'est — au milieu des commérages, des médisances de laquais congédiés qui remplissent la partie de ses Mémoires comprise entre le 18 Brumaire et la Restauration, — c'est un sujet d'inexprimable dégoût que de rencontrer ces preuves d'une oblitération du sens moral allant jusqu'à l'approbation d'un crime tel que celui qui fut commis par Bernadotte et Moreau. A cette même heure où Barras triomphait en apprenant les désastres infligés aux armées de Napoléon en Russie et en Allemagne, le républicain Carnot venait mettre son épée au service de l'Empereur contre l'invasion. Ce simple rapprochement suffit à la flétrissure des sentiments et de la conduite de Barras.

Revenu en France après cette entrée des Alliés à Paris dans laquelle il ne voit, comme dans le 9 Thermidor, auquel il la compare, — qu'une délivrance publique, l'ex-Directeur coule paisiblement dans sa luxueuse « chaumière de Chaillot » les dernières années de sa vie. A peine si, de loin en loin, quelque article importun de journal ultra-royaliste (5), quelque publication accusatrice comme celle des *Mémoires de Gohier* (6) trouble sa quiétude en le souffletant de quelque allusion aux actes connus ou simplement soupçonnés de sa vie politique. Le gouvernement de la Restauration protège l'ancien régicide et garde inviolablement secrètes les raisons de l'étrange sympathie qu'il lui témoigne.

Charles X, aussi bien que le sceptique Louis XVIII, ont oublié que cette main qui rédige à leur intention

(1) Ce chapitre est extrait de la préface du tome IV des *Mémoires de Barras*, dont les deux derniers volumes, t. III : le Directoire, du 18 fructidor au 18 brumaire ; t. IV : Consulat, Empire, Restauration, vont paraître prochainement à la librairie Hachette.

(2) *Mémoires de Barras*, t. IV, p. 236.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 216.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 224.

(5) *Ibid.*, t. IV, p. 396.

(6) *Ibid.*, t. IV, p. 408.

des consultations politiques, s'est levée jadis pour voter la mort de leur frère. Et l'audacieux personnage profite de cette discrétion et de cette indulgence pour se composer déjà devant les contemporains cette belle attitude de révolutionnaire impénitent dont il prétend aussi leurrer dans ses Mémoires la postérité. Ses familiers, ses serviteurs ont reçu pour consigne de ne lui donner jamais d'autre qualification que celle de « citoyen général » (1). La princesse de Chimay, qu'on s'attendait à voir jouir de quelques immunités chez l'ancien Directeur, doit laisser son titre à la porte de cet inflexible démocrate, et redevient la citoyenne Tallien (2), dans le salon de Barras. L'esprit de la maison qu'habite l' « ermite de Chaillot » est tellement égalitaire que ses gens, certain jour, rossent le « chasseur » superbement empanaché de ladite citoyenne, car ces hommes libres n'ont pu, sans une révolte de leurs sentiments républicains, entendre cet esclave appeler sa maîtresse « Madame la princesse ». Et Barras, qui entend les cris du pauvre diable qu'on « plume » à l'office, Barras, qui pourtant ne tolère aucun désordre, aucun bruit, surtout, dans le service, sourit en apprenant la cause édifiante de ce vacarme et déclare que « le supplice est juste (3) ».

*
* *

Et c'est ainsi qu'il vieillit, appliqué à son rôle, dupant les autres, — se dupant peut-être lui-même. Avec la vieillesse, les infirmités sont venues. Le brillant Directeur ne quitte plus guère son fauteuil à roulettes. Il porte une grande casquette à visière rabattue, de la plus bourgeoise inélégance (4). De la mie de pain trempée dans le jus saignant exprimé d'un gigot (5) soutient insuffisamment ses forces qui déclinent. Barras est heureux néanmoins. Il est riche, très riche même, et cette grosse fortune, — dont personne ne lui demande et dont sans doute il a oublié lui-même les origines,— lui permet de donner satisfaction à ses goûts de faste et de large hospitalité.

Il est toujours obligeant, généreux. Il a des amis, qui l'aiment vraiment, qui croient à son républicanisme et à sa vertu, qui, comme l'auteur du quatrain inspiré par le portrait de Vigneron, voient distinctement dans ses yeux sa « belle âme », — que nous avons quelque peine à y trouver. Son esprit a gardé toute sa verve malicieuse et caustique. Il raille les ministres, le gouvernement, la cour (1), se moque de tout, de tous — et de lui-même. C'est dans un éclat de rire qu'il rend sa « belle âme ». Pour jouer un bon tour au gouvernement qui guette ses papiers, il les a mis en sûreté chez un ami. Puis il a fait ficeler et sceller de son cachet trente ou quarante solennels cartons verts, qu'on saisira, qu'on ouvrira en conseil des ministres...

— « Et savez-vous ce qu'ils y trouveront? demande à Cabarrus le moribond. Les comptes de mes blanchisseuses depuis trente-cinq ans... Et ils en auront long à déchiffrer, car j'ai sali du linge, depuis le 9 Thermidor jusqu'aujourd'hui! »

Et Barras — ajoute Alexandre Dumas, qui raconte cette scène, — « poussa un éclat de rire si franc et si joyeux, qu'il en tomba en faiblesse; le soir, comme lui-même l'avait prédit, il était mort (2) ».

*
* *

L'histoire peut recueillir et garder comme élément principal du jugement à porter sur Barras l'ironique boutade qui a jailli de ses lèvres mourantes. Il a « sali beaucoup de linge », en effet. Mais aussi, combien fut bizarre le caprice de la destinée qui jeta cet homme de joie dans une tragique époque où il n'avait que faire! Barras, contemporain de Danton, de Robespierre et de Saint-Just, de Hoche et de Bonaparte; ce sceptique indolent parmi ces croyants, ces grands ambitieux; ce raffiné, ce corrompu, obligé de jouer un rôle dans une crise qui déchaînait des passions auxquelles il était nécessairement réfractaire!

Que voulait-on qu'il fît, sinon exploiter la Révolution au profit de ses vices? Et c'est justement parce qu'il fait tache au milieu de ces hommes aux âmes énergiquement trempées et aux fortes convictions, que Barras nous irrite, et que nous sommes portés à le juger avec une sévérité sans doute excessive.

Replaçons-le dans son milieu naturel, parmi les roués du Régent ou les invités ordinaires des petits soupers offerts par Louis XV à Mme du Barry : là Barras est bien dans le cadre qui convient à l'aristocratie un peu encanaillée de ses instincts; là, son cynisme, sa dépravation, son scepticisme gouailleur ne nous choquent plus autant; et toute notre colère se fond en un indulgent mépris pour cet effronté « talon rouge », égaré dans l'ardente, sincère et vertueuse Révolution.

944.06 GEORGE DURUY.

(1) *Mes Mémoires*, par Alexandre Dumas, t. V, p. 299.
(2) *Ibid.*, p. 301.
(3) *Ibid.*
(4) Voir en tête du volume le portrait de Barras à cette époque de sa vie, par Vigneron.
(5) *Mémoires d'Alexandre Dumas*, t. V, p. 300.

(1) *Mémoires d'Alexandre Dumas*, t. V, p. 302-303.
(2) *Ibid.*, p. 305.

Entrevue de Barras avec le duc de Richelieu en 1822.

L'abbé de Choisy, arrivé à l'âge de soixante ans, paraissait fort triste et mélancolique dans la société : comme on cherchait à le stimuler et qu'on lui demandait la raison de sa tristesse, il répondit : « C'est que je sais ce qui est. » Je serais en droit de faire la même réponse après tant d'expériences de tous genres que j'ai subies. Ma chaumière, veuve de l'intéressante amie que je viens de perdre, se trouve heureusement occupée par la meilleure de toutes, ma femme, que j'ai épousée en Provence depuis près de quarante ans. Elle n'avait presque jamais habité avec moi, surtout depuis la Révolution. Elle est restée dans notre province, tenant à la royauté par son cœur, comme son mari tenait à la république. Ce n'était point cependant la raison politique qui nous avait tenus si longtemps séparés l'un de l'autre. Ma femme m'a su malade : elle est accourue auprès de celui qui l'estime et l'aima toujours, lors même que les passions et les affaires nous ont laissés à une si grande distance l'un de l'autre. Beaucoup de mes amis ne me croyaient même pas marié. Ma femme, arrivée de Provence et logée avec moi, a été une apparition et comme un événement. Je la présente à mes amis comme une mariée d'hier, et tous ceux qui font la connaissance de cette femme distinguée par son cœur et par son caractère regrettent de ne l'avoir pas plus tôt commencée.

Ma fortune me permet encore de recevoir avec aisance, mais avec simplicité, quelques amis, et de leur offrir un dîner quelquefois passable. Parmi les personnes qui viennent de temps en temps me visiter dans ma retraite, j'aime à mentionner l'amiral Sidney Smith, homme de tête et de cœur, vraiment attaché à la liberté, et avec qui je suis lié par cette raison. Celle qu'on a donnée de ma participation à son évasion du Temple était fausse. Je n'avais nullement fait évader l'amiral Sidney Smith, mais j'avais trouvé injustes les rigueurs qu'on lui faisait subir, et la tortueuse application de la loi que voulait ce Merlin qui, n'ayant pas idée du droit des gens, s'obstinait à méconnaître un prisonnier de guerre. Voilà comment j'ai applaudi à l'évasion de Smith.

Parmi les personnages qui paraissaient me voir avec quelque plaisir, et ne s'en vantaient peut-être pas autant dans le monde, qu'ils me l'expriment complimenteusement lorsqu'ils parlent à ma personne on m'a cité l'abbé de Pradt, ancien archevêque de Malines, comme l'un de ceux qui me voyaient en quelque sorte « en bonne fortune ». Je n'ai jamais exigé des personnes qui m'ont fait l'amitié de me hanter qu'elles portassent l'affection jusqu'à prendre sur leur repos. Avec un cœur aimant et tant de fois trompé, je me serais volontiers résigné à l'amitié négative, qui n'est pas la pire de toutes au rapport de Chamfort, qui disait que nous avons trois espèces d'amis à espérer dans ce monde : ceux qui disent du mal de nous; ceux qui nous en font; puis ceux qui ne nous font ni bien ni mal.

Voulant sincèrement tenir l'engagement que j'ai pris de donner mes Mémoires, je dois m'occuper sérieusement de leur rédaction et lui consacrer mes derniers loisirs. Je ne reçois plus guère qu'à l'heure de mon dîner. Ce moment du repas est ma distraction et il est en même temps pour moi une récréation qui n'est pas sans quelque profit pour ma politique historique : elle se trouve d'autant stimulée par quelques conversations nourries de choses contemporaines. Plusieurs souvenirs importants me sont rappelés et s'éclaircissent : quelques-unes de mes idées se rectifient sur les personnes comme sur les choses. Je n'ai pas l'entêtement de croire que je n'aie jamais commis d'erreurs : je ne défends que mes intentions. J'ose proclamer que je n'en ai jamais eu qui n'eussent pour but le service de ma patrie et l'établissement de la liberté. Ce sentiment certain de ma conscience peut me donner encore quelque orgueil de moi-même, au milieu de tous les torts dont je me suis accusé. La réflexion que je fais sur tant de retours d'idées, m'inspire en même temps une grande indulgence pour les hommes qui peuvent présenter la même justification que je produis pour mon compte, celle d'avoir désiré et cherché le bien, alors que nous avons pu faire le mal. Il n'y a que les traîtres, c'est-à-dire les esclaves volontaires et intéressés, pour qui je sois peut-être sans indulgence. Je ne sais quel écrivain moderne, Vauvenargues, je crois, a dit : « La liberté a peut-être encore plus à se plaindre des esclaves que des tyrans. » Mais la distinction est subtile, car le fond de caractère de ces deux espèces d'individus est le même; c'est la position seulement qui diffère.

Quoique le mouvement des allants et des venants puisse parfois féconder les souvenirs, je resserre tous les jours le cercle de ma société. Mais cette curiosité patriotique qui me laisse toujours en inquiétude et rarement en joie sur le sort de ma patrie, me donne le besoin de me tenir au courant par les journaux et par les livres. Je cède aussi parfois au désir que me témoignent quelques hommes historiques, de voir en moi un homme qu'à leur tour ils veulent aussi être historique et qu'ils cherchent à juger, comme moi-même je cherche à les deviner.

Parmi les curieux qui me firent l'honneur de vouloir me visiter, je dois mentionner en première ligne le duc de Richelieu. Il vint me trouver dans ma retraite sans aucune annonce et sans aucun intermédiaire, ayant fait le matin seulement demander par

son valet de chambre au mien si je pouvais recevoir chez moi, sans cérémonie, le duc de Richelieu et à quelle heure. Je répondis que je l'attendrais le soir après dîner. Il ne manqua pas au rendez-vous dès le jour même (mars 1822).

M. le duc de Richelieu et moi, nous ne nous étions jamais vus; mais la connaissance faite par nos célébrités réciproques nous permit d'arriver à une conversation promptement familière. J'étais pour M. de Richelieu ce que sont les acteurs d'un grand drame qu'on n'a aperçus que de très loin, ou tout simplement ce que notre fabuliste a si bien présenté dans son apologue des bâtons flottants. J'étais, aux yeux de l'émigré absent depuis vingt ans de France, « le plus grand révolutionnaire de notre pays »; et il faut convenir que dans le sens des principes et même des actions concomitantes, on ne surfaisait pas beaucoup mon mérite. J'avais été et j'étais très réellement et franchement, comme ces messieurs l'entendent, un « révolutionnaire » d'assez bonne force. Les souvenirs du siège de Toulon, du 9 Thermidor, du 13 Vendémiaire, me composaient une auréole assez imposante. Telle est la bonne fortune des hommes qui ont exercé un grand pouvoir, que ceux qui ne les ont jugés qu'à une grande distance ne les séparent point de ce souvenir, lors même qu'il n'existe plus. Le vulgaire de nos juges de France et d'Europe est à cet égard comme les sauvages d'Amérique aux prises avec Fernand Cortez, qui, confondant les artilleurs avec les pièces d'artillerie, les soldats de la cavalerie avec les chevaux, croyaient voir dans les cavaliers les centaures dont parle la mythologie: ainsi, malgré tout ce que, dans les convenances d'une société du même rang que M. de Richelieu, et dont j'avais eu les traditions dès mon enfance, je pouvais lui offrir de facilité pour mettre à l'aise mon visiteur, je le voyais, alors que j'étais malade, infirme, dans mon fauteuil à bras, me regarder comme d'en bas, avec une espèce de déférence qu'on pourrait appeler humilité. Son imagination, conséquemment à ce que je viens de dire, me paraissait surtout frappée et d'autant plus curieuse des choses qui s'étaient passées en France pendant son séjour à Odessa. Ainsi toutes les époques que je viens de rappeler sans me défendre d'y avoir été identifié, il aurait voulu les explorer l'une après l'autre; il commençait à m'interroger sur les acteurs et les actes de la Révolution première, sur les circonstances, les fautes et même sur les nuances, en embrassant un si grand horizon, que je ne voyais pas le moyen d'aller jusque-là; et je crus que le moment qui nous était laissé ne nous permettait pas de faire une histoire entière de la Révolution. J'étais bien loin cependant de vouloir écarter une causerie « révolutionnaire ». Lorsqu'on a été un des soldats de cette guerre de trente ans que nous avons appelée la Révolution, il serait difficile qu'on n'aimât pas à en parler, à en raconter, et qu'on n'eût pas, comme les militaires survivants aux champs de bataille, à dire beaucoup de choses extraordinaires dont on croit avoir eu sa part. Mais ce n'était pas là la question présente avec M. de Richelieu. Il me semblait que sa visite pouvait avoir un autre but et un plus grand intérêt actuel que celui d'un exposé approfondi de notre trop longue Révolution: je dis donc à M. de Richelieu que s'il désirait sur cette époque quelques renseignements intimes, je me ferais un vrai plaisir de les lui procurer en personne, sur toutes les époques où effectivement je pouvais réclamer ma part dans les événements accomplis.

M. de Richelieu, obligé d'ajourner cette partie première de notre Révolution, arriva tout de suite au personnage fameux qui a tant fait pour vouloir s'y faire croire étranger, et qui cependant n'en est qu'un continuateur et un acteur plus longtemps heureux, et non moins un produit que Robespierre, son prédécesseur, Bonaparte. M. de Richelieu aurait voulu savoir en quelques mots où j'avais connu Bonaparte, quand, comment je l'avais rencontré, et s'il y avait quelque chose de réel dans ses talents militaires, sa conduite à l'égard du Directoire, en Égypte, au 18 Brumaire même, etc.

Je répondis à M. de Richelieu que quant à ce produit très net et très certain de la Révolution, il y en aurait peut-être plus à dire dans la proportion où il avait occupé le théâtre de la Révolution que de la Révolution elle-même: qu'ainsi, s'il voulait me faire l'honneur d'une autre visite, je ne remettrais pas à un temps fort éloigné la réponse qu'il me demandait, et que nous causerions de tout cela dans mon jardin de Chaillot, comme les ombres impartiales des Champs Élysées quand elles ont passé le Styx.

M. de Richelieu reconnaissait effectivement que la matière de Bonaparte pouvait être fort ample, et nécessiter quelques jours de retard: il crut pouvoir se jeter sur un sujet moins compliqué et plus facile à discuter que celui de Bonaparte, c'était le prince royal de Suède, en ce moment parvenu à être roi, et lui aussi ancien soldat de Royal-Marine, arrivé à l'ineffable joie de placer une couronne sur sa tête. — « Vous ne pouvez pas, me dit M. de Richelieu, n'avoir pas connu personnellement cet individu, qui trône en ce moment d'un air aussi sérieux, tandis que tous ses confrères de promotion ont déjà dégringolé. — C'est jusqu'ici, lui répliquai-je, il faut en convenir, le funambule qui a le mieux dansé sur la corde. — Quand la corde cassait, me dit M. de Richelieu, dans les premiers temps de la Révolution, les maladroits qui tombaient risquaient bien d'être accrochés. Aujourd'hui, dans nos mœurs adoucies, on est quitte pour tomber. Il en est temps encore pour M. Bernadotte,

tout prudent qu'il est, car c'est bien jusqu'ici le chef des adroits et des malins de l'époque. Qu'est-ce que c'est que ce Bernadotte? Monsieur de Barras, qu'en pensez-vous? dites-le-moi, je vous en prie, ou plutôt qu'est-ce que c'était? car pour la circonstance actuelle je ne suis pas embarrassé de croire qu'il soit un peu royaliste. L'était-il alors qu'il était aux gages et aux ordres du Directoire? » Je répondis à M. de Richelieu : — « Bernadotte n'était rien et il était tout : c'est un homme qui appartient toujours à la circonstance, et qui en fait son profit admirablement. — Je m'en doute, reprit M. de Richelieu, d'après ce que je sais, de la plus longue date, de ses intrigues, de ses intriguailleries avec l'empereur Alexandre en même temps qu'avec l'Angleterre. Mais il m'arrive, à moi personnellement, monsieur de Barras, nous pouvons dire cela entre hommes et sans cérémonie, j'ose même avancer qu'il n'y a pas de quoi s'en vanter, il m'arrive une chose assez singulière : c'est une véritable persécution présentée sous le nom d'un sentiment tendre par Mme Bernadotte, qu'on appelle et qui se laisse très bien appeler aujourd'hui la reine de Suède. Du matin au soir, cette petite, ou grande dame, depuis déjà deux années ne me laisse pas un moment de repos : elle me fait l'honneur de s'acharner à mes pas; elle pénètre dans toutes les maisons où je vais, elle s'y compromet d'une manière ignoble avec les valets comme avec les maîtres, etc. Jamais les femmes, monsieur de Barras, ne m'ont beaucoup occupé : elles s'occupent généralement peu de nous quand nous ne nous occupons pas d'elles ; je n'ai d'ailleurs rien fait qui pût donner lieu à une pareille poursuite de la part de l'intéressante fille du marchand de savon de Marseille, aujourd'hui reine de Suède. Si l'amour a toujours eu si peu d'ascendant sur moi dès ma première jeunesse, ce n'est pas pour commencer aujourd'hui, même en admettant de ma part sympathie ou pitié pour la reine de Suède. Mais il me semble que dans ses assiduités que je n'ai pas craint d'appeler des persécutions acharnées, il y a quelque chose qui ne peut faire l'illusion d'un sentiment. La manière dont elle a établi certains de ses préposés dans mes antichambres et jusque dans mes écuries, tout cela n'a rien de naturel, sinon le besoin qu'elle a de se faire rendre compte de tout ce qui m'arrive, et de tout ce que je peux faire dans les rapports qu'elle ne peut méconnaître de ma position avec la politique générale de l'Europe. J'ai tant repoussé les amabilités de la petite reine *Désirée* de Marseille, que je ne puis croire qu'elle ne fût pas doublement lasse et humiliée, si elle n'agissait que pour elle-même ; mais, d'après tout ce qui m'est revenu de divers côtés, il me paraît certain que son amour prétendu pour moi n'est que le prétexte et le voile d'une mission de police très importante qu'elle remplit près de moi dans les intérêts et à la recommandation expresse de son auguste mari. Bernadotte, suivant ce qu'on m'a assuré, est un homme très fin, à qui tout est bon de ce qui est moyen. Il croit que tout sert en ménage, et qu'il faut faire marcher les femmes, même la sienne, quand cela peut servir un intérêt politique. Mme Bernadotte, qui veut pourtant jouer le sentiment exalté qu'elle me porterait, est sans doute une honnête et brave femme très attachée à son mari : Sa Majesté a voulu la reposer de son amour conjugal en lui donnant une mission de confiance. C'est un petit agent de police suédoise que son auguste mari m'a détaché, comme il l'avait fait précédemment en France, sous le gouvernement impérial, où il se servait merveilleusement de sa petite femme pour ses intrigues personnelles, tandis que les Bonaparte, de leur côté, croyaient que Mme Bernadotte était l'instrument de leur famille. Soit que dès lors elle trompât les deux intérêts à la fois, ou qu'elle ne trompât que son mari, il résulte que, comme simple agent, Mme Bernadotte montrait déjà une assez grande dextérité ; que sera-ce si on la juge en lui accordant le caractère de double agent qu'elle paraît remplir en ce moment? Ce n'est réellement pas tout à fait une nullité absolue, ni une personne tout à fait vulgaire comme elle le paraît que cette petite femme Bernadotte. Surtout elle a mérité sous ce rapport la confiance de son auguste époux; et il se connaît à ce qui peut le servir. »

M. de Richelieu, lorsqu'il me rendit la visite que j'ai racontée, était plus jeune et mieux portant que moi. Je n'assure pas qu'il fût aussi philosophe et aussi résigné que moi à la retraite : il paraissait avoir de grands regrets de plusieurs affaires qui étaient restées incomplètes, et qu'il aurait eu le désir de terminer, et qui ne pouvaient l'être heureusement que par lui. C'est la pensée et la parole ordinaire des hommes qui sortent du ministère : mais ceux qui n'ont pas su tirer parti du pouvoir alors qu'ils le tenaient, n'inspirent pas autant de regrets qu'ils en éprouvent. Si l'on me demande où je prends cette manière de voir, je ne nierai point qu'elle ne puisse me venir d'une épreuve personnelle. « Où avez-vous trouvé ce que vous découvrez si juste ? » demandait-on à un célèbre prédicateur ; Massillon répondit : « En descendant dans mon propre cœur. » « Faisons nos Mémoires, dis-je à M. de Richelieu en le quittant ; quant à moi, je suis à l'œuvre. — Cela vous est facile, général, me dit M. de Richelieu en soupirant : vous êtes ici vraiment dans le séjour de la paix; c'est l'Élysée même. » Je ne me trompai pas sur le soupir de M. de Richelieu, c'était presque le dernier : j'appris sa mort quelques jours après notre entrevue.

944.06

LE SAUVETAGE

Nouvelle.

Suzanne Lancelin, à peine entrée dans le petit salon de jeune fille qu'elle habitait ce jour-là pour la dernière fois, demanda à sa femme de chambre :

— Eh bien! Juliette, la modiste est-elle venue?

— Oui, mademoiselle, lui fut-il répondu.

Et en effet la caméristeentassait une demi-douzaine de cartons ovales recouverts de papier mordoré, pour les emporter plus commodément.

Mais Mlle Lancelin interrompit cette besogne.

— Laissez, laissez... Je vais voir cela ici. Tenez, emportez mon chapeau et mon manteau.

Tandis que Juliette aidait sa jeune maîtresse à retirer sa pèlerine de martre, Suzanne disait à une dame âgée qui, moins agile que sa compagne, arrivait sur ses pas, tout essoufflée :

— Vous voyez, ma chère mademoiselle Loiseau, la modiste est venue. Nous avons eu raison de nous épargner ses deux étages.

Mlle Loiseau ne pouvait répondre avant d'avoir repris haleine. Elle se laissa choir dans une bergère Louis XVI avec un soupir de soulagement, heureuse de retrouver cette amie fidèle, complice ordinaire de ses petits sommes d'après-dîner.

— Et le fourreur, Juliette, a-t-il apporté ma pelisse de loutre?

— Oui, mademoiselle. L'orfèvre est venu aussi pour soumettre à mademoiselle le chiffre de l'argenterie. Il repassera dans la soirée. Puis, ajouta Juliette, en montrant un magnifique bouquet de roses blanches qui, sur une table de marqueterie de Florence, s'épanouissait dans un vase de Sèvres, on a apporté de la part de M. Mennecy...

Mlle Lancelin coupa la parole à sa femme de chambre.

— Bien, bien, je n'ai plus besoin de vous.

Seule avec sa demoiselle de compagnie dont le souffle commençait de devenir plus calme, Suzanne ouvrit les cartons de modiste.

— Vous allez me donner votre avis, ma bonne Loiseau.

Et la jeune fille posant sur sa jolie chevelure châtain à reflets blonds un ravissant chapeau de feutre gris, s'approcha d'une haute glace à trois pans fixée au mur. L'image élégante et fine qui s'y reflétait la fit sourire d'aise.

Le feutre gris seyait à la physionomie si exquisement jeune de Mlle Lancelin. Certains indices, dans la ligne du nez impérieux, l'arc volontaire de la bouche, et surtout dans la flamme sincère qui éclairait les beaux yeux noirs, révélaient la fermeté d'un caractère sûr de sa force; mais le simple détail des sourcils, moins foncés que les cheveux, n'encadrant le regard que de haut, mettait une grâce rêveuse sur le front bien proportionné et adoucissait d'une touche plus légère la fierté trop affirmée de ce charmant visage.

— Est-ce que les ailes ne sont pas trop grandes? demanda la jeune fille, interrompant son examen pour se retourner vers Mlle Loiseau.

Mais l'aspect douloureux qu'essayait de prendre, sans trop y réussir, la bonne figure aimable de la demoiselle de compagnie, étonna Suzanne.

— Quoi donc, ma bonne, qu'est-ce qu'il y a?

La respiration raffermie par son petit repos, Mlle Loiseau se leva, et dénouant solennellement les brides de la capote de velours qui couronnait ses cheveux gris, elle dit à Mlle Lancelin d'une voix douce comme un gémissement :

— Il y a, il y a, ma chère Suzanne, que vous m'affligez, véritablement.

D'un geste spontanément cordial, la jeune fille prit les mains de sa vieille amie, et la faisant rasseoir :

— Vous affliger? J'en serais bien fâchée! Voyons, qu'ai-je fait?

— Comment, s'exclama Mlle Loiseau, vous vous mariez demain, et votre première parole en rentrant de vos courses est pour vous informer de la modiste, du fourreur, de l'orfèvre?... Et votre fiancé? En avez-vous soufflé mot? Savez-vous seulement s'il est venu en votre absence?

Suzanne, se redressant, pirouetta et revint au miroir.

— C'est que, répondit-elle, la modiste pouvait me manquer de parole. Tandis que mon fiancé... je suis sûre de le voir. D'ailleurs — et son geste désignait le bouquet de roses — ne m'a-t-il pas envoyé son message? Donnez-moi aujourd'hui mon bouquet quotidien. Je n'ai rien de plus à lui demander.

Mlle Loiseau parut accablée de la réplique.

— Ma chère enfant, soupira-t-elle, vous me semblez d'une légèreté!

— Légère! moi, légère! s'écria Suzanne presque boudeuse. Comme vous me connaissez mal, mademoiselle Loiseau. On ne dirait pas que, depuis mon enfance, vous m'avez servi de mère, en m'élevant de votre mieux. Non, non, s'il y a une jeune personne sérieuse et pratique, je vous prie de croire que vous l'avez devant vous.

Pendant cette petite tirade, la jeune fille n'avait pas cessé d'interroger la glace sur l'effet du chapeau. Elle le retira pour le réintégrer dans son carton, disant sans la moindre transition :

— Décidément, les ailes sont trop grandes.

La demoiselle de compagnie, malgré son caractère timide, était résolue sans doute d'aller jusqu'au bout de ses remontrances, car elle reprit d'un ton ferme :

— Mettons que je me sois mal exprimée. Vous n'êtes pas légère. Mais je m'inquiète et je me chagrine de vous voir sans la moindre émotion à la veille de lier toute votre vie à celle de M. André Mennecy...

— Lier toute ma vie, interrompit la jeune fille! Allons donc, ma bonne Loiseau. Nous avons le divorce!

La vieille demoiselle, à cette déclaration imprévue, perdit contenance. Gisante au fond de la bergère, elle eut à peine la force d'une protestation.

— Oh! Suzanne...

Mlle Lancelin avait mis un nouveau chapeau, et faisant jouer les pans mobiles du miroir, elle l'examinait attentivement. La voix plaintive de Mlle Loiseau la fit se tourner vers elle, mais ce fut avec un petit cri moqueur que la jeune fille s'exclama :

— En voilà un air effaré!

— Ma chère enfant, répondit timidement la demoiselle de compagnie, c'est plus fort que moi, mais, je vous assure, je n'ai pas pu m'habituer à vos manières depuis que vous êtes fiancée. Ah! soupira-t-elle, je me faisais une tout autre idée du mariage!

— C'est que vous avez lu trop de romans anglais, ma pauvre Loiseau, dit Mlle Lancelin sans quitter sa glace. Voyons, ce n'est pas un clergyman que j'épouse. Je ne me nourris pas de bœuf froid ni de pudding arrosés de thé très fort. Je ne discours pas sur les poésies de Tennyson et je ne chante pas de vieilles ballades écossaises. Étonnez-vous donc que je ne sois pas la jeune sentimentale qui rit d'angoisse, pleure de joie et se laisse embrasser pendant toute la durée des fiançailles. Car, ajouta Suzanne, croisant les bras et fixant des yeux sévères sur sa demoiselle de compagnie, elles se laissent embrasser au clair de la lune, vos fiancées britanniques, et vous trouvez cela moral?

Cet argument intimida Mlle Loiseau.

— Vous êtes sûre? balbutia-t-elle, je n'ai pas remarqué.

— Parfaitement sûre, affirma Mlle Lancelin. Dora Spenlow tombe dans les bras de David Copperfield huit jours après leur mutuelle présentation. Jane Eyre elle-même, bien que Rochester soit devenu aveugle, trouve le moyen d'être sur les genoux de son amoureux au moment où elle accepte sa main.

Mais un coup d'œil à la glace empêcha Suzanne de poursuivre sa victoire. Elle interrompit ses citations pour demander à sa compagne :

— Ne trouvez-vous pas qu'il faudrait un chou vert d'eau à la place de cette boucle?

— Peut-être, dit Mlle Loiseau; du reste, vous êtes le meilleur juge.

Puis reprenant courage, la vieille demoiselle prononça d'un ton ferme :

— Écoutez, Suzanne, c'est mon devoir de vous parler. Il faut que je vous dise toute ma pensée. Surtout ne m'en veuillez pas si je me trompe, mais il me semble, j'ai cru remarquer que vous n'aimiez pas M. Mennecy.

A cette directe attaque, Mlle Lancelin, — sans doute pour mieux élucider la grave question du chou vert d'eau, — s'enferma dans les trois pans de la glace, puis elle répondit à travers ce rempart :

— Ma bonne Loiseau, n'abordons pas les grandes questions. Quand on essaie des chapeaux, il faut éviter les froncements de sourcils, les pincements de bouche et autres signes d'agitation intérieure. Sans cela on ne peut plus juger de l'effet.

La demoiselle de compagnie avait dépensé toute son énergie. De voir ses inquiétudes ingénues accueillies de cette façon ironique, elle fut si affectée que des larmes jaillirent de ses yeux.

— Ma chère petite, pleura-t-elle, en vérité, vous me faites trop de peine.

Suzanne, rouvrant la glace, fut d'un bond à ses pieds, et dorlotant dans ses bras forts sa faible vieille amie, elle lui disait :

— Eh bien! eh bien! Loiseau, des larmes maintenant! Voyons, pourquoi avez-vous le cœur gros? Parce que je me marie? Ce n'est pas si effrayant. Est-ce que je pleure, moi?

— Mais c'est justement votre insensibilité qui me bouleverse, répondit la vieille demoiselle, un peu consolée par l'affection que lui témoignait Suzanne. Allons, asseyez-vous là en face de moi. Pensez donc, je vous ai connue si petite. Vous n'aviez que sept ans quand votre père, devenu veuf, m'a confié votre éducation. Et vous étiez une élève si docile, si câline, si tendre. Cela me perce le cœur de vous voir maintenant une jeune fille dédaigneuse, hautaine, qui a l'air de connaître la vie avant d'avoir vécu et qui va accomplir l'acte le plus important de toute l'existence sans que son cœur ait battu plus vite.

— Là, là! grondez-moi, j'aime mieux ça que de vous voir pleurer. Grondez-la, votre élève qui vous aime bien et puis vous la laisserez s'expliquer.

— Parlez! parlez! je ne demande qu'à être rassurée.

— Voyons, ma vieille amie, commença Suzanne, je suis trop bien élevée, — ça, c'est une petite flatterie à votre intention, — pour manifester des sentiments passionnés, exagérés comme ceux de vos héroïnes de romans. M. André Mennecy est un homme d'allures élégantes, d'esprit fin. Je lui crois même, vertu rare, de la délicatesse. Sa situation de fortune est bonne. C'est un mari tout à fait acceptable, aussi l'ai-je accepté.

— Et vous avez eu tort, interrompit la demoiselle de compagnie, si vous ne ressentez pas pour lui une inclination particulière, une affection spéciale, de... de l'amour enfin.

— Ah! dit Suzanne se levant un peu nerveuse, je vous y prends, tête romanesque. De l'amour! J'estime M. Mennecy et je crois à sa loyauté, c'est déjà bien joli.

— Ma chère enfant, déclara Mlle Loiseau, il est incroyable d'entendre une jeune fille de vingt ans analyser ses sentiments avec cette précision. Où avez-vous pris tant de raison?

— Ah! naïve vieille amie, dit en souriant Mlle Lancelin, n'avez-vous donc pas mis tous vos soins à la former, ma raison? Est-ce mon institutrice qui doit s'étonner si j'ai la tête solide, le cerveau pondéré?...

— Et le cœur froid! s'écria la vieille fille. C'est de cela que je m'étonne.

— Ne vous inquiétez pas de mon cœur, ma bonne, répondit Suzanne, s'éloignant pour replacer dans son carton le chapeau qu'elle venait d'essayer.

Puis revenant à sa compagne:

— Vous savez bien qu'il était temps que je fisse mon choix. Mon cher père a une vie fort active entre les courses, le club et l'Opéra. Je ne suis pas utile à son bonheur; — et la voix de la jeune fille devenait plus lente, — il me fallait trouver le mien ailleurs qu'ici. J'épouse M. Mennecy avec confiance. Et croyez que je lui rends toute l'affection qu'il me témoigne, déférente et sans entraînement.

— Ah! ma chère petite, s'exclama la vieille demoiselle, il y a un brin d'amertume dans ce que vous venez de dire là. J'en étais sûre, vous trouvez votre fiancé trop respectueux, trop gourmé, et, par amour-propre, vous vous faites plus indifférente que vous n'êtes en réalité.

— Loiseau, Loiseau, dit Suzanne avec une lueur de malice dans ses grands yeux noirs, votre clairvoyance m'effraie. Vous devriez vous établir somnambule.

— J'ai donc deviné?

— Pas du tout. Je ne ressens rien de ce que vous imaginez. Je songe simplement à remplir mes devoirs de bonne épouse. Le principal devoir d'une bonne épouse n'est-il pas d'être plus élégante, mieux habillée que les femmes de son entourage? Un mari dont la vanité est flattée sans cesse est bien près d'être un bon mari. Aussi, vous voyez: j'essaie des chapeaux, longuement, avec soin, et je m'occupe de mes fournisseurs, seulement de mes fournisseurs. Allons, encore un chapeau, ma bonne Loiseau et ce sera fini.

Mlle Lancelin posa sur sa tête un grand Gainsborough à plumes dont le cadre sombre affinait délicieusement son visage.

— Celui-là est bien excentrique, s'écria Mlle Loiseau.

— Pour une jeune fille peut-être, répondit Suzanne, mais pour une jeune femme! Pensez, ma bonne amie, que demain je serai une jeune femme!

— C'est vrai, dit la demoiselle de compagnie d'une voix étranglée d'émotion.

A ce moment, un valet de pied entra, tendant à sa jeune maîtresse un plateau où se trouvait une carte de visite.

— Qui est-ce, François? demanda Suzanne qui, prenant la carte, n'y lisait qu'un nom inconnu.

— C'est une dame aussi bien habillée que si elle était une amie de mademoiselle qui demande si mademoiselle peut la recevoir.

— Mme Fiorelli, lut tout haut la jeune fille se tournant vers Mlle Loiseau. Connaissez-vous?

— Pas du tout. Mme Fiorelli? C'est un nom de danseuse ou d'écuyère, ou quelque chose de pis. Ne recevez pas, ma chère enfant.

Suzanne allait suivre ce conseil de prudence quand François, comme frappé d'une idée subite, ajouta:

— Je demande pardon à mademoiselle! J'oubliais que cette dame m'a dit venir de la part de M. André Mennecy.

— De la part de M. Mennecy, répéta Mlle Lancelin surprise, quelque marchande sans doute. Faites entrer.

Introduite par le valet de pied, une femme d'une trentaine d'années parut, strictement vêtue de noir. Ses cheveux blonds d'une couleur un peu violente firent hocher la tête, d'un air de doute, à Mlle Loiseau.

Ce fut en bons termes que l'étrangère s'excusa d'une visite qu'aucunes relations préalables ne justifiaient.

Suzanne, qui avait précipitamment refermé ses cartons de modiste, la fit asseoir et prit place en face d'elle.

— La communication que j'ai à vous faire, mademoiselle, dit Mme Fiorelli, doit être tenue secrète. Aussi oserai-je vous demander un entretien tout à fait particulier.

— Oh! répondit la jeune fille, Mlle Loiseau est pour moi une amie si dévouée que vous n'avez rien à craindre de sa présence.

L'étrangère insista pourtant.

— Ce que j'ai à vous dire, continua-t-elle, ne me concerne pas seule. Il s'agit d'une tierce personne et...

Malgré les gestes de Mlle Loiseau qui, debout derrière Mme Fiorelli, invitait son élève à la méfiance, Suzanne consentit au tête-à-tête.

— Allons, chère mademoiselle, dit-elle à sa vieille amie, laissez-nous. Je vous rappellerai bientôt.

— Je reste à portée de votre voix, murmura la demoiselle de compagnie en se retirant, sans se soucier que l'étrangère l'entendît.

Suzanne, souriant à demi de cette impertinence grondeuse, suivait des yeux Mlle Loiseau quand sa

visiteuse, d'une seule phrase, sut la rendre attentive et inquiète.

— Je regarde, disait-elle, ce joli bouquet. Je retrouve bien là le goût parfait de votre fiancé.

A cette appellation familière, Mlle Lancelin ne put retenir un geste de hautain étonnement, mais Mme Fiorelli continua sans se troubler :

— Car si je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, mademoiselle, je suis, ou plutôt j'ai été des amis de M. Mennecy.

*
* *

Suzanne, se faisant dédaigneuse, dans l'instinctive prévision d'une attaque, répondit sèchement :

— Mon fiancé a beaucoup de relations mondaines.

— Malheureusement, dit l'inconnue d'une voix claire, d'un ton net, incisif, nous n'en sommes pas restés tous deux aux seules relations mondaines. M. Mennecy a été pour moi... presque... un mari.

Brave, la jeune fille se leva. Ses frêles sourcils blonds rapprochés, crispés, rendaient son beau visage fier jusqu'à la dureté.

— Je désire, madame, déclara-t-elle, ne pas vous écouter davantage. Je répugne à de telles enquêtes et n'ai pas de curiosité.

Mais se levant à son tour, comme pour la poursuivre, Mme Fiorelli continuait violemment :

— Mademoiselle, je suis venue accomplir un devoir. Ce serait de la cruauté envers vous-même que de vous refuser à m'entendre. Vous allez demain risquer tout l'avenir. La tristesse ou la joie future vont dépendre pour vous d'un homme que vous connaissez à peine. A moi qui l'ai démasqué, qui sais tous les mensonges dont cet homme est capable, incombe le soin de vous éclairer.

Mlle Lancelin, affreusement pâle, trouva la force de défier son adversaire.

— En vérité, lui dit-elle, si je rompais cet entretien, vous croiriez sans doute que je crains de fâcheuses découvertes. Je vous écoute, madame : j'ai plus de courage qu'il n'en faut pour subir vos révélations.

Mais sentant ses jambes se dérober, Suzanne s'assit près de cette petite table de marqueterie où s'effeuillait le bouquet blanc, et elle respirait le parfum des fleurs tandis que, derrière elle, Mme Fiorelli parlait.

— Je ne vous dirai rien dont je n'apporte la preuve : M. Mennecy m'a aimée pendant plusieurs années. J'étais, quand je l'ai connue, l'épouse paisible d'un étranger riche et de bonne maison. J'ai donné à André... pardon... à M. Mennecy, l'honneur de mon foyer.

Mon mari, le chevalier Fiorelli de Campana, avait une liaison, une de ces liaisons insignifiantes comme les hommes de son monde en ont presque tous. M. Mennecy me supplia d'en profiter pour demander le divorce. Il voulait que je fusse sa femme. Il m'offrait son dévouement, sa vie, avec une telle persistance que je consentis à tout. Je plaidai contre mon mari et obtins facilement gain de cause. Sa faute était aussi publique que la mienne était cachée. A peine libre je rappelai à mon... à M. Mennecy ses promesses. Mais, déjà, il était las de moi. Il éluda toute réponse, gagna du temps, et finalement partit pour un voyage lointain, me laissant une lettre d'adieu pour toute consolation. J'ai beaucoup, j'ai longtemps souffert ; mais quand j'appris par hasard que cet homme allait épouser une jeune fille ignorante certainement de son passé, de son véritable caractère, j'ai voulu sauver cette fiancée d'un pareil mari. Les menteurs mentent toujours. Il vous ment comme il m'a menti.

La jeune fille se releva et fit tête encore à sa visiteuse.

— Vos griefs seraient graves en effet, dit-elle d'une voix raffermie, si M. Mennecy a été mêlé à votre existence dans ces conditions déplorables. Mais permettez-moi de vous dire que venant d'une inconnue...

Mme Fiorelli ne la laissa pas achever. Tirant de son manchon quelques enveloppes, elle les plaça sur la table devant Suzanne.

— Je vous avais annoncé des preuves, prononça-t-elle, les voici. Ces trois lettres de votre fiancé suffiront à vous démontrer la nature de nos relations et la violence de ses sentiments.

Marchant enfin vers la porte, l'étrangère se retourna pour dire encore :

— Adieu, mademoiselle. Votre sort ne dépend plus maintenant que de vous-même.

Puis elle sortit.

Suzanne prit une des enveloppes. La vue de l'écriture qu'elle connaissait si bien la fit tressaillir d'un frisson d'angoisse.

Elle lisait :

« Ma bien-aimée. Vous êtes toute la joie que je puisse espérer. Vous absente, je ne pense qu'à vous ; vous présente, je ne peux plus... »

Un brouillard de larmes obscurcit les yeux de la jeune fille. Elle laissa tomber la lettre et éclata en sanglots.

Dans les bras de Mlle Loiseau, qui ayant guetté de l'antichambre le départ de Mme Fiorelli, accourait inquiète, Suzanne se plaignait doucement.

— Si vous saviez, ma bonne, ce que je viens d'apprendre. Il faut bien que je l'avoue, à présent : c'est de peur d'aimer seule que je faisais l'indifférente. Vous qui me reprochiez ma froideur, voyez comme la moindre crise me trouve sentimentale...

— Allons, Suzanne, ma petite Suzette d'autrefois, disait la vieille demoiselle caressante, calmez-vous,

calmez-vous d'abord. Ne me dites rien; vous me raconterez cela plus tard.

Mais une idée, soudain, ranima le courage de la jeune fille.

— Il va arriver, dit-elle s'essuyant les yeux.

Comme Mlle Loiseau la regardait étonnée :

— M. Mennecy va arriver, reprit-elle. Venez, chère mademoiselle, il faut faire disparaître les traces de ces maudites larmes. J'ai encore à combattre aujourd'hui.

Et prenant les enveloppes laissées par Mme Fiorelli, elle sortit suivie de la demoiselle de compagnie qui la pressait d'ingénieux conseils.

— Un peu d'eau de camomille ou de sureau. Vous vous baignerez les yeux et il n'y paraîtra plus.

Dans le petit salon désert depuis un quart d'heure, François, respectueux et souriant, introduisait André Mennecy.

— Si monsieur veut bien s'asseoir un instant. Je vais dire à la femme de chambre de prévenir mademoiselle.

Le fiancé de Suzanne était un homme de trente ans. Son teint frais et la douceur de ses yeux gris lui conservaient un air de grande jeunesse. La sobre élégance de sa mise et l'aisance simple de ses gestes révélaient le mondain délicat, de goûts affinés et d'esprit souple.

Quand Mlle Lancelin parut, André alla vers elle et lui baisant la main s'écria d'un ton enjoué :

— Comment! Suzanne, vous voilà seule, sans votre fidèle compagne, cette bonne mademoiselle Loiseau!

— Je l'ai priée de recevoir un fournisseur à ma place, répondit la jeune fille.

Mais déjà le visage si pâle de sa fiancée, son air de fatigue, avaient surpris André Mennecy.

— Qu'avez-vous? Vous semblez chagrine, lasse.

— Ce n'est rien, répondit Suzanne. Mais assiégée comme je suis par les marchands, au milieu de tant de préparatifs, j'ai dû déployer une activité qui a dépassé mes pauvres forces.

— Ces épreuves sont terminées, dit doucement André. Ne croyez pas, au moins, que je reste oisif. Je viens justement de notre future demeure pour presser quelques travaux que j'y ai commandés. Oh! je m'en tiens au gros œuvre : l'eau, la lumière, le chauffage. Il reste entendu que pendant notre séjour dans la propriété de votre père, les moindres détails de l'ameublement vous seront soumis. C'est vous qui ordonnerez toute notre installation.

Adoucissant encore les inflexions câlines de sa voix tendre, le jeune homme ajouta.

— Je désire tant que vous aimiez votre maison!

Assise dans la bergère qu'appréciait Mlle Loiseau, Suzanne, languissante, se laissait gagner par le charme de cette voix, mais elle sentit dans sa main gauche les trois lettres qu'elle tenait comme une arme cachée et retrouvant sa douleur, elle dit, indifférente, glacée :

— Ma tante de Serval m'a fait envoyer des dessins pour les boiseries de la salle à manger. Je vous les montrerai.

— Je donnerai mon humble avis, repartit gaiement Mennecy; pourtant votre autorité restera décisive. Mais il faut, continua-t-il que je vous fasse part d'un contretemps. Je viens de recevoir un mot du général Duplessis. Une violente attaque de goutte le tient aux arrêts de rigueur. De sorte qu'au dernier moment, il me manque un témoin.

— Pauvre général, répondit distraite Mlle Lancelin. C'est fâcheux qu'il soit souffrant. Son uniforme aurait été décoratif. Avez-vous songé à le remplacer?

— Hélas! je ne vois dans les amis à qui je puis demander ce service que d'abominables civils. Pas la moindre broderie, pas le plus petit galon.

— Pourtant, en cherchant bien, commença la jeune fille...

Mais elle était à bout de courage. Il lui fallait crier le mal dont elle souffrait. Violente, elle se leva.

— Qu'importe tout cela? dit-elle d'une voix frémissante.

— Qu'avez-vous? demanda André.

— Une femme est venue ici tout à l'heure, répondit la jeune fille, jetant sur la table le petit paquet que serrait sa main crispée. Elle m'a donné ces lettres où parle votre cœur sincère.

Du premier coup d'œil, Mennecy avait reconnu les enveloppes.

— Mme Fiorelli! s'écria-t-il. Vous avez vu Mme Fiorelli?

— Ah! dit Suzanne, au moins vous ne nierez pas. L'explication sera facile.

Le jeune homme, accablé, ne paraissait pas entendre. Il répétait, semblant se parler à lui-même :

— C'est cruel! c'est cruel!

— J'ai jeté les yeux sur une de ces lettres, continuait la jeune fille. Les termes m'en ont surprise tellement, que j'ai dû arrêter ma lecture. Mais j'en ai vu assez pour savoir maintenant que mon ambition serait vaine de lutter contre vos souvenirs...

— Suzanne! implora André. N'achevez pas avant de m'avoir entendu.

Mais Mlle Lancelin poursuivait, les yeux brillants de sa douleur contenue :

— Je dois vous rendre cette justice que vous m'avez épargné l'hypocrisie de votre éloquence puisque, pendant nos fiançailles, vous ne m'avez jamais parlé d'amour. Nos relations devaient être, dans votre pensée, plus paisibles que vos liaisons

d'autrefois. Oh! je sais ce que l'on demande à sa femme : d'être une amie d'un caractère affable, une associée intelligente, peut-être une consolatrice des misères ressenties jadis. J'acceptais ce rôle raisonnablement, mais maintenant que j'ai lu ces lettres...

— Mademoiselle, dit encore le jeune homme, je suis bien malheureux. La lâche vengeance de cette aventurière...

— Vous avez tort d'injurier cette femme, monsieur Mennecy.

— Pourtant, répondit-il amèrement, l'injure est faible... Mais il est vrai que j'ai écrit ces lettres, ces lettres qui tuent peut-être le plus cher espoir que j'aie formé jamais.

— Le plus cher, allons donc! Et impitoyable, la jeune fille récitait : « Vous êtes toute la joie que je puisse espérer. »

— Suzanne! supplia André.

Montrant d'un geste, sur la table de marqueterie, les enveloppes éparses parmi les pétales tombés des roses qui se fanaient déjà, Mlle Lancelin prononça :

— Je vous rends vos lettres, monsieur, et aussi votre parole.

Mennecy avait retrouvé sa belle allure vaillante.

D'une voix grave et lente, il répondit :

— Moi, je garde la vôtre, conscient de ma loyauté, sûr de l'amour sincère que je vous ai voué.

— Votre amour? dit la jeune fille. Et son geste désigna les lettres.

— Oui, reprit André, mon amour. Car il ne s'agit plus du lyrisme d'étudiant que j'ai pu mettre dans ces pages. Je vous aime profondément, d'une façon si complète, si absolue que toute cette ferveur dont je frissonne à votre vue, je n'osais pas vous la révéler de peur de n'être pas compris.

Plus que les paroles qu'il prononçait, la voix tremblante du jeune homme troubla Suzanne.

— Monsieur, déclara-t-elle, je ne dois plus rien entendre de semblable.

— Écoutez-moi, écoutez-moi...

Et il s'efforçait de plaider sa cause.

— Vous savez ce qu'est un mariage dans notre monde. C'est l'union de deux familles qui se sont prudemment épiées, surveillées avec minutie jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus décemment se défier l'une de l'autre. Seulement quand les notaires ont pesé les fortunes, que les amis consultés ont scruté les avantages, les accords sont faits, les promesses échangées. Mais dans le fiancé qu'elles n'ont pas choisi, les jeunes filles voient seulement le prétexte d'une vie nouvelle. Elles recevront chez elles, auront un budget à elles, des domestiques à régir, tout cela sous la condition de vivre avec ce monsieur dont leurs parents répondent. Elles acceptent le marché sans que leur cœur y soit pour rien. La période des fiançailles commence. Il faut s'occuper de l'installation future, presser les couturières, les lingères et les modistes. Le temps de faire quelques projets de voyage, d'organiser quelques soirées prochaines dans les théâtres défendus, et le grand jour arrive. La fiancée prononce le oui sacramentel sans s'être demandé ce qui la pousse, ce qui l'entraîne, ne sachant pas, peut-être, ce qu'elle pense de son mari.

Appuyée des deux mains sur le dossier de la bergère, Mlle Lancelin, les yeux baissés, écoutait André Mennecy. Mais sa bouche se plissait, méchante, et ses sourcils rapprochés durcissaient son regard.

Doucement, le jeune homme continuait :

— C'est pour cela, Suzanne, parce qu'à la demande faite par ma mère, vous n'avez répondu que par l'intermédiaire de votre père; parce que toutes ces formalités bourgeoises qui précèdent un mariage sont hostiles à l'intimité, défiantes de la tendresse, que je ne vous ai jamais dit que des paroles de cérémonie. Sûr que vous seriez mienne, j'attendais. J'attendais qu'à force de soins, d'amour, de dévouement, je vous aie conquise au point de pouvoir, sans risquer votre raillerie, vous murmurer à l'oreille mes intimes pensées d'amour.

Suzanne quitta l'appui de la bergère, et, bravant André :

— Vous ne connaissez pas les jeunes filles, monsieur Mennecy, pas toutes du moins. Mais si vous les jugez si mal, c'est sans doute pour réserver votre indulgence aux pauvres victimes, aux intéressants fiancés.

— Les fiancés? dit le jeune homme. Parfois, semblablement, ils se marient pour obéir à des convenances sociales. Mais il arrive que pour des êtres plus sensibles, le mariage est autre chose.

— Les êtres plus sensibles, interrompit la jeune fille, ce sont ceux qui écrivent des lettres éperdues.

— Ces fautes dont vous parlez, répondit Mennecy tristement, ils les ont expiées. Chaque entraînement leur a valu de nouvelles angoisses, chaque tentation de fol amour, des souffrances plus aiguës. Meurtris dans les pièges, déchirés de morsures, poignardés de perfidies, ils ont senti grandir en eux une détestable vertu, la clairvoyance. Ils savent la vie, ils ont sondé les abîmes de mensonges, découvert les vilenies, mis à jour les consciences, et leur dégoût ressemble parfois à s'y méprendre à leur frère, le désespoir.

— C'est alors, prononça Suzanne d'une voix vibrante, que, las d'aventures, ils se retirent au coin du feu. S'ennuyant seuls avec leurs vilains souvenirs,

ils font choix d'une compagne. Mais, puisqu'ils ont fini leur existence, il leur importe peu que leur femme commence la sienne.

— C'est alors, dit André, qu'anxieux et tremblants, ils se tournent vers la jeune fille qu'ils ont élue. Elle peut leur rendre l'espérance. Gardée loin du monde par une famille prudente, à l'écart de la mêlée des passions, la fiancée apparaît à ces malheureux le symbole vivant des croyances d'autrefois. Ils retrouvent les rêves de bonheur, la vérité, la beauté dans le regard loyal de celle qu'ils épousent. Tout se réveille en eux des chers désirs de leur jeunesse. Leur cœur retrempe sa noblesse dans ce nouvel amour dévotieux et pur. La science du mal qu'ils ont acquise à force de douleur, elle leur est maintenant nécessaire. N'ont-ils pas à protéger l'être de grâce qui s'est fié à eux, à garer de la tempête l'âme frileuse de leur compagne? Et d'être investis d'une si douce mission, ils se reprennent à aimer la vie.

Une vraie fièvre de tendresse faisait trembler la voix du jeune homme. Suzanne ne sut pas résister davantage.

Quand André, lisant sa victoire dans le regard de sa fiancée, s'approcha pour lui prendre la main, elle ne la retira pas.

— Alors, dit-elle malicieuse, c'est un sauvetage qu'il me faut accomplir.

Mlle Loiseau, trop inquiète pour attendre plus longtemps, entr'ouvrait timidement la porte.

— Venez vite, ma bonne amie, lui cria la jeune fille, on s'embrasse ici comme dans vos romans.

[844.89] PIERRE SOULAINE.

LA VIE AU TRANSVAAL

Notes de voyage.

En cette fin de siècle, toute personne qui se respecte doit avoir au moins quelques actions de ces fameuses mines d'or du Transvaal. Vous en doutez? Demandez plutôt l'avis de votre concierge : il en a.

Mais ce qui est plus rare et plus distingué, c'est d'aller voir soi-même les mines dont on possède des actions. Si vous le voulez, nous ferons ensemble le voyage. Le *Tantallon Castle*, un vapeur de 6 000 tonneaux, part précisément demain samedi de Southampton pour le cap de Bonne-Espérance. Dix-sept jours de mer et nous serons à la ville du Cap, à Capetown; trois jours encore, et le chemin de fer nous mènera à Johannesburg, au centre du nouvel Eldorado.

De la traversée et de la courte escale à Madère, vous ne désirez pas sans doute que je vous parle ; vous êtes pressés d'arriver et cela se conçoit. Voici donc, par un coup de baguette magique, le panorama fameux du Cap qui se déploie devant nous : la longue ville blanche, avec sa verdure et ses jardins, se reposant au pied des immenses et majestueux escarpements de la montagne de la Table, escarpements dont les nuances tendres, au clair soleil du matin, vont du gris perle à l'azur d'une part, au rose orangé de l'autre.

Le bateau s'arrête le long d'un quai de bois; une troupe de nègres, beaucoup trop habillés, beaucoup trop européens pour les goûts romanesques de voyageurs qui arrivent en Afrique australe avec le vague espoir d'y rencontrer quelque lion attardé, quelque girafe ou de sauvages cannibales, s'emparent prosaïquement de nos bagages; on débarque, et de petites scènes se produisent, qui, si elles n'ont absolument rien de romantique, présentent cependant, comme traits de mœurs, une certaine couleur locale.

C'est ainsi que nous venons d'avoir comme compagne de voyage une jeune miss anglaise, — ou plutôt africaine, ainsi qu'elle le disait en riant, puisqu'elle est née au Cap. — Miss N... revient d'Europe, où elle a passé quelques années à faire son éducation en Allemagne, et, pour la compléter, elle nous a donné, pendant la traversée, en causant avec nous, de brèves notions d'anglais contre de longues leçons de français. Son père, qu'elle n'a pas vu depuis cinq ou six ans, l'attend sur le quai; elle s'avance vers lui; ils échangent une solide poignée de main : « J'ai des affaires ce matin, dit aussitôt le père, nous nous retrouverons pour déjeuner à l'hôtel, où ta chambre est retenue », et sans autre effusion, très britanniquement, ils se séparent.

Deux autres voyageurs, M. et Mme X..., Anglais également, ont pour premier soin de demander quand repart le premier bateau pour l'Europe. — Demain. — Parfaitement. — Et Mme X... y fait, sans tarder, retenir sa place : elle n'est, en effet, venue au Cap que pour tenir compagnie, en route, à son mari et, n'ayant aucun désir de voir le pays africain, rentrera, dès demain, de cette petite promenade, en Angleterre.

Un peu plus loin, deux jeunes filles sont reçues par deux messieurs, qu'elles ne connaissent pas encore très bien et qu'elles vont épouser de suite, le clergyman étant déjà prévenu depuis que le navire a été signalé au large; l'une d'elles, pour voyager plus à l'aise, s'est même mariée par procuration avant de partir. Cela se fait beaucoup en Afrique australe : quand un homme y a réalisé une certaine fortune et qu'il commence à s'ennuyer, à désirer un *home* plus confortable, comme les femmes sont rares sur place, il télégraphie dans son pays natal de lui en envoyer une, soit en se rapportant au bon goût des intermé-

diaires, soit en désignant une personne qu'il a connue jadis; l'expédition est faite franco et l'on s'épouse à l'arrivée.

La ville du Cap est quelque peu morte et, quand on a lu les récits imagés de certains voyageurs, qui parlent d'une foule bariolée, où se mêlent les costumes de plusieurs parties du monde, on est assez surpris de ne voir, dans ses grandes rues mornes, que gens en veston ou en paletot, quelques-uns seulement d'un teint un peu plus jaune, plus noir ou plus bronzé qu'il n'est d'usage à Paris.

Quand l'ambassadeur de la république vénitienne en Portugal apprit que l'expédition de Vasco de Gama avait trouvé, au sud de l'Afrique, une route nouvelle vers les Indes, il écrivit à son gouvernement une lettre désespérée, que nous avons encore. C'était, en effet, la ruine de Venise, dont toute la politique avait eu pour but de s'assurer, par des relations amicales avec les sultans d'Égypte, la voie de la mer Rouge vers le pays des épices et qui tirait de là la plus grande part de sa force commerciale. Cinq siècles après, Ferdinand de Lesseps a vengé Venise, et le courant maritime de l'Europe vers l'extrême Orient a, de nouveau, abandonné la route du Cap pour revenir à la mer Rouge. Capetown, qui n'a jamais été qu'une hôtellerie, sur un chemin où désormais on ne passera plus, est une ville à peu près condamnée. Port situé sur une côte redoutée pour ses tempêtes, capitale d'un pays où les Anglais, ces admirables colons qui savent si bien s'emparer des bonnes colonies toutes faites, n'ont à peu près rien su créer par eux-mêmes, elle ne garde aujourd'hui un semblant d'animation que parce qu'elle reste momentanément le point d'accès du Transvaal; mais, d'ici peu, Delagoa Bay, le grand port de la côte est d'Afrique, situé trois fois plus près des mines d'or et relié maintenant à elle par un chemin de fer, l'aura supplantée. Alors, Capetown ne sera plus qu'une agréable résidence de fonctionnaires, où l'on viendra se reposer à l'ombre des grands arbres et prendre des bains de mer sur la plage.

C'est peut-être en prévision de ces tristes destinées que l'on s'y est donné aussi peu de peine pour loger les voyageurs et que les hôtels y sont si mauvais.

Dans ce milieu, les mœurs du public sont, en même temps, restées très Nouveau Monde, et un Français nouvellement débarqué est quelque temps, mettons un grand quart d'heure, avant de se mettre au diapason. Il y a là, d'ailleurs, une sorte d'acclimatation, qui lui servira pour le reste du voyage. Par exemple, dans le fumoir, dans le salon, tout le monde a son chapeau sur la tête; c'est comme dans les bureaux des gens d'affaires, des négociants, des directeurs de mines au Transvaal. A quoi bon perdre son temps à saluer et s'encombrer les mains d'un ustensile qui est fait pour servir de couvre-chef? Ainsi que me le disait un jour galamment un industriel du pays, à propos d'un jeune homme que je lui avais recommandé : « Très intelligent, votre garçon, il sera parfait quand il se sera seulement débarrassé de cette s... politesse française. »

En Afrique, comme en Amérique, il ne faut pas se présenter d'un air timide : il faut prendre hardiment ce dont on a besoin quand on est le plus fort, y renoncer si l'on est le plus faible. Tandis qu'on fait queue pour obtenir du gérant de l'hôtel qu'il veuille bien nous donner une chambre, quelqu'un essaye de s'insinuer devant nous: sans mot dire, mon compagnon, qui est déjà un peu africain, d'un grand coup dans l'épaule, l'envoie à six pas; un Français aurait protesté, crié, ne fût-ce que par amour-propre, menacé d'échanger des cartes; l'Anglais se contenta de toiser mon ami, vit qu'il était incontestablement le plus solide, et reprit tranquillement son rang.

Le soir, au dîner, dans le restaurant, fort respectable, arrivent des dames en grande toilette de bal très voyante et couvertes de bijoux, les unes seules, les autres avec des messieurs en habit noir, qui commandent aussitôt des bouteilles de champagne; cela paraîtrait un peu extraordinaire à Paris, dans un hôtel bourgeois; en pays anglais, c'est l'habitude; quelques-unes de ces femmes, décolletées et chamarrées de diamants, sont les épouses parfaitement légitimes des gentlemen qu'elles accompagnent et cela couvre les autres : rien, en cela, qui choque le moins du monde les susceptibilités puritaines.

Après avoir fait une promenade dans les environs du Cap, qui sont charmants, le long des grandes avenues plantées d'arbres et bordées d'élégantes villas, qui donnent à cette capitale déchue l'air d'une coquette station d'hiver, le soir, nous montons dans le train de Johannesburg, où nous appliquons immédiatement le principe de la boxe pour la vie qu'on nous a inculqué dans l'après-midi, afin de nous réserver des places confortables, et nous commençons à rouler vers le Transvaal, vers le nord.

Il fait très froid la nuit, en hiver, dans l'Afrique australe; au mois de juillet, on y gèle, à l'époque où, de l'autre côté de la mappemonde, on étouffe au cap Nord. C'est une chose à laquelle on s'attend peu quand on ne connaît encore notre planète que par les livres de géographie; mais l'une des notions les plus pratiques que l'on ait l'occasion d'acquérir en voyageant, c'est que les pays chauds sont ceux où l'on souffre du froid et les pays froids ceux où l'on pâtit de la chaleur.

La voie de chemin de fer, qui doit nous mener, en soixante heures, de Capetown à Johannesburg, traverse, sur près de 1 600 kilomètres de long, un immense désert de cailloux, nommé le Karoo, qui,

peu à peu, s'élève en pente douce jusqu'à 1 800 mètres d'altitude, désert où l'on ne rencontre ni un arbre, ni un buisson : à peine, dans la seconde partie du trajet, à partir du fleuve Orange, un peu d'herbe. Quand nous nous réveillons au matin dans ces mornes étendues, les *globe-trotters* de notre wagon, encore enveloppés dans les couvertures sous lesquelles ils ont essayé vainement de se réchauffer toute la nuit, font assaut de comparaisons diverses : c'est le désert de Syrie, c'est la haute Égypte, c'est le Sahara, c'est l'Arizona, c'est l'Australie occidentale ! et tous, en chœur, de répondre comme conclusion : C'est très laid !

Trois fois par jour, le train s'arrête, une vingtaine de minutes, devant une ou deux maisons en tôle de fer peinte, aux murs couverts d'immenses affiches émaillées genre anglais, lettres blanches sur fond bleu, noires sur fond jaune, avec la réclame de l'éternel Pear's oap (ce serait plutôt le cas de placer le savon du Congo), et là, dans un buffet servi par de jeunes Hottentotes à la croupe rebondie ou par des coolis indous tout de blanc vêtus, on avale à la hâte le *steack* et l'*irish stew* (navarin aux pommes), qui sont les seuls plats relativement comestibles de la table d'hôte ; un verre de pale-ale par-dessus, et l'on remonte en wagon fumer un cigare en regardant le paysage s'enfuir du haut de la plate-forme.

Je me souviens de vers extraordinairement longs (pour mieux rendre l'impression de grandeur) qu'avait jadis écrits sur ce pays un mien ami, traduisant la célèbre Chevauchée du Lion de Freiligrath :

Au désert, le lion règne et gouverne en maître altier.
Quand le roi des animaux veut parcourir ses domaines,
Il va le soir se blottir dans l'ombre, au bord des fontaines,
Où la girafe, en tremblant, viendra par l'obscur sentier.
A l'heure où le Cafre las se presse en gagnant sa hutte,
Alors que le feu s'allume au kraal du Hottentot... etc., etc.

C'est ainsi, avec des lions, des girafes, des sources ombreuses au fond des fourrés et des villages nègres, que je me figurais l'Afrique australe au temps heureux où, n'ayant encore rien vu de la terre, je pouvais l'imaginer à ma guise, aussi belle et aussi variée qu'il me plaisait. Hélas ! il n'y a plus de lions au Transvaal, bien qu'un de nos compagnons de route aille là-bas, plus au nord, vers le Mozambique, avec l'intention d'en tuer et prenne successivement à part tous les auditeurs de bonne volonté pour leur exposer les mérites de sa carabine à répétition. En fait d'animaux un peu remarquables, nous ne rencontrons que des troupeaux d'autruches domestiques fuyant à côté du train, des vautours, que nous dérangeons dans leur travail de voirie sanitaire accompli sur quelque charogne, des secrétaires, grands oiseaux majestueux et gourmés, qui, semblant avoir une plume dans l'oreille (d'où leur nom), se promènent, sous la protection des lois, à la recherche des reptiles, ou parfois des antilopes... mortes, qu'un chasseur vient offrir à une station.

Jadis, quand les Boërs sont arrivés dans ce pays, il y a environ un demi-siècle, les antilopes y pullulaient à tel point, dit-on, que l'on en tua des milliers uniquement pour avoir leur peau, laissant pourrir leur chair inutile ; aujourd'hui, l'on en trouve encore, en cherchant bien, dans quelques coins privilégiés, mais elles sont devenues plus farouches et il faut les forcer à cheval ou les faire poursuivre pendant une journée entière par des lévriers.

Une autre particularité zoologique de ce désert du Karoo, ce sont les habitations des termites, principaux architectes de la contrée. Leurs mottes de terre brune, hautes de 60 à 80 centimètres, percées de trous comme une ruche d'abeilles, et souvent défoncées par les fourmiliers, s'alignent à perte de vue sur des kilomètres de plaine. Quand on s'éloigne vers le nord, du côté des grands lacs, dans ces agréables pays livrés à la célèbre mouche tsétsé, qui, pareille à un dragon de la fable (mais en diminutif), tue aussitôt toutes les bêtes de somme, ces termites deviennent, paraît-il, une véritable plaie : on en rencontre là cinq ou six espèces, qui, chacune, ont leur spécialité néfaste de travail, en sorte que le voyageur, endormi sans précautions spéciales sous sa tente, trouve parfois, au matin, ses bottes dévorées par les uns, son chapeau rongé par d'autres, son pain émietté par une troisième corporation et son sucre englouti par une quatrième.

Ni bois ni eau sur ce charmant trajet ; le bois est si rare que l'on fait, par endroits, les barrières mêmes avec des morceaux de grès, exploités dans ce que l'on appelle judicieusement des carrières de poteaux ; et, quant à l'eau, on se la procure en recueillant les pluies de l'été dans les dépressions du sol barrées par une petite digue en terre. Ces étangs artificiels, trois saules pleureurs au bord et une maison basse, devant laquelle il y a une caisse en tôle pour récolter la précieuse eau de pluie, voilà ce qui constitue une ferme. C'est de là que le fermier boër part, le matin, sur son cheval maigre, ses longs cheveux flottant au vent, pour aller surveiller ses troupeaux, qui paissent on ne sait vraiment quoi dans un immense espace de cailloux, entouré (ô raffinement inattendu de civilisation !) d'une clôture en ronce artificielle, séparant, sur des kilomètres de long, deux morceaux identiques et également désolés de ce désert.

L'eau, la précieuse eau, qui ferait le sol fertile, il paraît cependant que, même dans les parties les plus arides du Karoo, on peut la trouver à 10 ou 15 mètres de profondeur par des sondages, et le gouvernement a offert de contribuer aux frais de ces forages, qui sont jusqu'ici peu multipliés. Au nord de

la colonie du Cap, dans l'État d'Orange et le Transvaal, cet aspect dénudé et aride, qui m'a frappé pendant tout mon séjour dans le pays, est même, me dit-on, une simple conséquence de la saison d'hiver où je l'ai vu, et des incendies artificiels qu'on propage pour brûler les herbes desséchées en fécondant le sol par leurs cendres ; il paraît qu'au printemps tout cela sera vert et couvert de fleurs ; allons, tant mieux, et que les dieux acceptent favorablement ce présage ! ils auront un bouquet de ces fleurs en prémices !

Enfin nous arrivons à Johannesburg : un pays tout rouge, couleur de rouille, qui doit sa couleur au fer imprégnant toutes les roches, au fer décelant la présence de l'or, dont il contient parfois d'invisibles parcelles. Le sol est uniquement composé d'un sable quartzeux, taché par les oxydes de fer, qui, sans cesse broyé par la circulation d'innombrables chariots et soulevé par les vents, très violents sur ce plateau, s'envole en tourbillons de fine poussière aveuglante, asphyxiante, au milieu desquels hommes, plantes, maisons, se teintent bientôt de la même nuance rouge uniforme ; la nature entière semble ici porter la livrée du métal, compagnon de l'or ; l'air que nous respirons charrie de l'or ; nos vêtements et notre linge, bientôt brûlés par ce souffle rouge, qui les pénètre, qui les imprègne, renferment de l'or ; le macadam des rues et la terre des champs, si on les passait au creuset, rendraient de l'or : nous entrons, le cœur ému, dans le royaume du Dieu le plus puissant que veuille bien adorer l'homme moderne et, sur cette crête du Witwatersrand, qui domine de ses pentes nues la ville, derrière laquelle on aperçoit, à son tour, la longue ligne des puits de mine, avec leurs chevalements, leurs ateliers, leurs hautes cheminées d'usine, devrait, si l'on était juste, se dresser la statue colossale du veau d'or, devant lequel cette population entière est prosternée.

Johannesburg vit exclusivement de ses mines ; et cela se conçoit : sur l'emplacement, où s'élève aujourd'hui cette grande ville de 100 000 âmes, avec ses maisons à trois étages, ses cottages entourés de verdure, ses théâtres, ses banques, ses monuments, il n'y avait, dix ans plus tôt, quand deux ou trois aventuriers, partis en prospecteurs dans le désert, y recueillirent les premiers grains du métal précieux, pas une cabane ; la baguette magique d'Aladin, en même temps qu'elle ouvrait aux mineurs étonnés la porte des retraites mystérieuses, où les génies de la terre ont enfoui leurs trésors, a fait apparaître, sur le sol, une de ces cités fantastiques, dressées en une nuit par des fées pour la stupéfaction des héros de l'Arioste ou de ceux des Mille et une Nuits.

Quand on vient de parcourir 10 000 kilomètres et de décrire une bonne moitié du méridien pour voir ce nouvel Eldorado, on s'attend, du moins, comme récompense, à quelque spectacle un peu étrange, un peu pittoresque, à quelque campement très romantique de chercheurs d'or, perdant leur sac de pépites sur une carte et le regagnant d'un coup de revolver ; en réalité, ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette ville, c'est, ayant l'origine que l'on sait, d'être aussi absolument tranquille, paisible, banale et, de tout point, semblable à une vieille et bourgeoise capitale d'un comté anglais. Johannesburg n'est curieux que d'une façon toute théorique et par un effort de réflexion ; mais ce que l'on y peut voir ne rappelle, presque à aucun moment, ni que l'on est au fond de l'Afrique australe, à quelques jours de marche des pays sauvages encore inoccupés par les blancs, ni que l'on visite une ville née d'hier, dont le nom seul fait briller les yeux des spéculateurs sur toutes les Bourses européennes.

Pour quiconque est *globe-trotter* dans l'âme et parcourt notre toute petite boule ronde à la recherche du pays rêvé, plus beau que tous les autres, où les arbres, couleur d'azur, penchés sur des flots clairs, au bout desquels des îles lointaines sont bleu de paradis, abritent des bergers de Watteau souriant à leur bergère, c'est partout aujourd'hui une déception également cuisante de rencontrer les mêmes Anglais rougeauds avec le même veston à carreaux et la même casquette de flanelle, fumant le même brûle-gueule, jouant sur le même terrain de lawn-tennis et buvant la même tasse de thé. Ah ! l'amer regret d'être né trop tard et dont on ne se console qu'en songeant à l'effroyable sort de nos descendants,

> Quand l'univers rasé, sans barbe et sans cheveux,
> Comme un grand potiron roulera dans les cieux !

Si nous nous promenons à travers Johannesburg, dans le premier fiacre venu, au trot de deux chevaux fringants conduits par un cocher cafre, nous y voyons, comme si nous n'avions jamais quitté l'Europe, des rues animées, avec une circulation de tramways, de cabs, de cavaliers, de bicyclettes, des maisons de banque, des hôtels, des habitations à style architectural difficile à définir, des magasins luxueux, où l'on vend tous les objets les plus raffinés, depuis les dernières modes de Paris, que la modiste va chercher deux fois par an rue de la Paix, jusqu'aux bijoux d'orfèvrerie, aux dentelles, aux tableaux de Corot fabriqués par quelque faux Trouillebert, aux bronzes d'art en zinc, aux tapisseries des Gobelins peintes sur toile. Johannesburg est déjà assez mûr dans son développement, assez avancé dans la civilisation, pour qu'il commence à y apparaître cette hypocrisie du goût artistique, que La Rochefoucauld aurait pu appeler le premier hommage des parvenus à l'aristocratie qu'ils remplacent et pour que les gens,

qui y ont gagné des millions à rendre honteux un prince du sang, éprouvent déjà le besoin d'une certaine élégance d'ameublements rappelant notre vieux monde. Nous en jugerons, d'ailleurs, bientôt en pénétrant un peu dans la vie de tous ces grands brasseurs d'affaires; mais, avant d'aller voir ceux qui spéculent, qui s'enrichissent et qui s'amusent, il est logique et sain de rendre d'abord visite à ceux qui travaillent et font, par leurs efforts, la fortune du pays.

Autrement on pourrait concevoir du Transvaal cette idée, trop boulevardière et bonne pour les revues de fin d'année, que ses mines d'or sont un simple prétexte à agiotages, sans aucune existence réelle. Distinguons, comme disent les Normands : Robert Macaire, assurément, a pu s'occuper de ce pays-là comme de tous les autres et y intéresser M. Gogo, qui l'en a remercié avec effusion ; mais Robert Macaire demeure autant à Londres, ou même à Paris qu'à Johannesburg et ce qui n'est qu'à Johannesburg, c'est l'armée de 60000 mineurs travaillant, tout le jour, sous la direction d'une élite d'ingénieurs accourus de tous les coins de la terre, pour extraire au sol rebelle ses parcelles d'or éparses; c'est l'accumulation des machines, représentant 15 à 20000 chevaux-vapeur, qui, chaque mois, arrachent aux filons près de 300000 tonnes de minerai et les broient sous 3000 pilons, nuit et jour, constamment en marche; c'est, en un mot, le formidable outillage industriel, la colossale mise en œuvre de capitaux, d'intelligence et de force, qui s'applique là-bas à tirer, des profondeurs des mines et de ces roches sans éclat, où l'or n'est pas même visible, les milliards attendus, espérés et promis.

***

Allons donc voir quelques mines d'or; aussi bien, l'on ne vient guère au Transvaal que pour cela.

Le minerai du Witwatersrand, — oh, n'ayez pas peur, je n'abuserai pas des détails techniques, pour l'excellente raison que j'en serais fort embarrassé moi-même, — le minerai du Witwatersrand est une sorte de gâteau d'amandes, de nougat très dur, dont les amandes ne valent rien, mais dont la pâte, qui soude ces galets entre eux, contient de l'or. Il existe un certain nombre de tranches de ce nougat, qui s'enfoncent dans la terre entre d'autres tranches stériles, jusqu'à des profondeurs si grandes que l'on n'ira certainement jamais les chercher à leur extrémité et le travail de la mine consiste à retirer adroitement les tranches de gâteau en les remplaçant par un trou, qui finit par former une sorte de grotte inclinée, très basse de plafond, ayant, suivant les cas, 1^{m},50 ou 2 mètres de haut, mais très longue, aussi longue que la concession exploitée, et très profonde. Ce sont ces couches aurifères que l'on appelle des reefs, le *main reef* (le reef principal), le *south reef* (le reef du *sud*), le *black reef* (le reef noir, etc.). La propriété du gâteau a été divisée par l'État en un certain nombre de concessions délimitées à a surface chacune par un rectangle qu'on nomme un claim, et le propriétaire de chaque claim a le droit d'aller chercher en profondeur, comme il l'entend, le minerai situé verticalement au-dessous de ce rectangle ; mais, des quatre côtés, il a quatre voisins, qui ont des claims semblables et des droits identiques sur les terrains contigus.

Pour visiter une mine, nous nous y rendons en cab un matin : les principales mines étant toutes situées dans un rayon d'environ 20 kilomètres à l'est et à l'ouest de Johannesburg, c'est l'affaire d'une heure ou deux. Le chemin n'est pas fameux; car, jamais, dans toute l'étendue du Transvaal, on n'a eu l'idée de faire donner un coup de pioche par un cantonnier ni de mettre un caillou dans une ornière ; mais, peu à peu, la circulation même des voitures et des chevaux a créé des sortes de pistes, sur lesquelles on trotte vite, sursautant et rebondissant comme un ballon à chaque cahot. Les voitures, qui sont à deux roues, en pâtissent bien un peu, d'autant plus qu'on a l'habitude de continuer cette locomotion rapide et hasardeuse même la nuit, et il arrive parfois qu'on verse, qu'on perde une roue, qu'on casse un trait; mais ce sont petits accidents, auxquels personne ne prend garde.

Nous arrivons donc devant les bureaux de la mine : quelques hangars faits d'une tôle galvanisée ondulée, fixée par des clous sur une mince charpente; un magasin, avec des objets pour les nègres, attenant à une salle encombrée de plans et une chambre poudreuse, où le directeur, occupé à écrire, le chapeau sur la tête, reçoit notre lettre d'introduction sans se déranger. Après l'avoir lue, pourtant, il s'humanise un peu et un bout de conversation s'engage : il était, l'été dernier, dans l'Alaska, à l'extrémité nord de l'Amérique, presque sur le cercle polaire, quand un télégramme est venu lui offrir une position plus avantageuse au Transvaal; il a fait aussitôt ses bagages avec sa femme et ses enfants ; dix jours de mer jusqu'à San Francisco, huit jours jusqu'à New-York, huit jours encore jusqu'en Angleterre, puis trois semaines d'Angleterre à Johannesburg et le voilà installé, très satisfait, ne dissimulant pourtant pas qu'il est en pourparlers pour une place en Nouvelle-Zélande.

Afin d'intéresser notre curiosité de voyageurs profanes, il ouvre devant nous un grand coffre-fort et nous montre la dernière production de la mine : quelques boules d'amalgame aurifère, blanc d'argent,

boules grosses comme le poing, mais dont la pesanteur est surprenante ; puis deux ou trois barres jaunes, couleur de laiton, d'une vingtaine de centimètres de long et de quatre ou cinq de large, qui sont de l'or et qui représentent chacune environ 40 000 francs.

— Maintenant, dit-il, que vous avez vu le résultat de notre travail, habillez-vous en mineurs et nous allons examiner le travail lui-même.

Quelques instants après, nous arrivons, en effet, chacun notre bougie en main, au sommet du puits incliné, par où se fait l'extraction de la mine, à la porte de ce peu terrible enfer, que les chercheurs d'or abordent, au rebours de celui du Dante, en concevant beaucoup d'espérances. Là, nous nous introduisons à quatre dans une sorte de grande caisse longue en tôle, où nous sommes à peu près couchés et empilés les uns sur les autres ; cette boîte est suspendue au bout d'un câble en acier ; on donne le signal ; le câble se déroule, et nous nous enfonçons sous terre, en suivant, nous explique le directeur, l'inclinaison du filon.

Plus nous descendons, plus le récipient qui nous renferme tend à devenir horizontal, la pente de la couche aurifère, qui en haut, sur ce qu'on appelle l'affleurement, était très raide, s'aplatissant de plus en plus ; la situation devient gênante pour ceux qui occupent la position inférieure dans notre boîte de sardines et qui supportent le poids des autres. Enfin, nous nous arrêtons à un palier illuminé par des lampes électriques, nous mettons pied à terre, nous allumons nos bougies et nous enfilons un tunnel sombre, ayant un peu plus de la hauteur d'un homme et aussi large que haut.

Au bout de quelques pas, sur notre gauche, apparaît un grand vide très éclairé, un vide d'environ 30 mètres de long, qui s'enfonce dans la couche aurifère et qui représente lui-même une portion de cette couche déjà enlevée. Ce vide a, comme plan, la forme d'un triangle, dont la base serait en haut sur notre galerie et la pointe en bas. Sur les deux côtés, on aperçoit une cinquantaine de nègres accroupis, agenouillés, couchés ou dressés dans les postures les plus diverses, chacun éclairé par sa bougie fichée derrière lui sur une anfractuosité du rocher, en sorte que son corps se détache, sur la paroi presque blanche, en silhouette noire.

Ces nègres sont occupés à forer, en frappant de grands coups de masse sur une pointerolle, les trous de mine, où, plus tard, on viendra mettre les charges de dynamite, destinées à faire éclater le minerai, dont on rapportera alors au jour les fragments. Et, dans le bruit sonore des marteaux, on entend une longue mélopée traînante et triste, une chanson du pays natal, qu'ils disent tous ensemble, par ce besoin universellement naturel aux travailleurs de tous les métiers de mêler un rythme à leur effort.

Je demande à les voir de plus près et je commence, glissant sur la pente abrupte de rocher, me raccrochant aux boisages, m'arc-boutant de l'épaule contre le toit, à suivre le front de taille incliné, le long duquel ils sont échelonnés.

Ces noirs sont, presque tous, des Cafres, quelques-uns des Zoulous, de beaux gars énergiques et jeunes, semblables à des statues de bronze, où l'on aurait, à la mode antique, enchâssé de blancs yeux d'émail. Et ce qui contribue à leur donner cet air de statues, c'est que leur corps, nu et luisant sous la sueur comme un métal, ne porte pas un poil ; le visage est absolument imberbe ; la tête seule a de petites touffes de laine noire très épaisse. En cela, les Zoulous, race plus mâle, plus énergique, sont bien aisément reconnaissables des Cafres : eux seuls ont une barbiche sous le menton, dont ils tressent volontiers les poils en une série de petites baguettes raides et divergentes comme les rayons d'une auréole.

Ces hommes, sur leur chantier de travail, n'ont souvent pour vêtement qu'un morceau d'étoffe autour des reins ; mais ils gardent, pour travailler, des bracelets aux mains, aux chevilles, des boucles d'oreille formées d'un tas de petits anneaux ou parfois d'un grand cercle de métal, des colliers de perles bleues ou de dents d'animaux autour de la taille. C'est leur façon de se faire beaux, et le nègre tient, avant tout, à être beau à sa façon. Plus d'une fois, dans la banlieue de Johannesburg, j'en ai vu, près de quelque hutte sordide, où des chiens jouaient avec des débris de charogne, s'asseoir, d'un air grave, auprès de la pourriture qu'ils ne sentaient pas, et superbement habillés d'une vieille veste de nankin jaune, des plumes d'autruche teintes dans les cheveux, des bracelets aux mains, satisfaire des heures entières leur rudiment d'instinct artistique en tirant toujours la même note d'un accordéon.

Dans la mine, ils portent parfois, passé dans le cartilage de l'oreille, un curieux ornement, formé d'un cylindre en cuivre jaune à peu près gros comme le doigt. Vérification faite, cet ornement est une tabatière et la façon, un peu inusitée en Europe, dont ils gardent ainsi leur tabac à priser, s'explique par leur manque absolu de poches, qui est, lui-même, une conséquence naturelle de leur costume.

Très bons enfants, ces noirs, très faciles à mener et, avec cela, étonnamment durs à la fatigue ; le siège, sur lequel ils passent leur journée sans plus bouger qu'un respectable rond de cuir, est, dans bien des cas, une simple et peu rembourrée barre de fer, qu'ils ont fixée des deux côtés dans le rocher. Ni le mauvais air, ni la chaleur ne les arrêtent. J'en ai vu travailler tranquillement au fond d'une descenderie en cul-de-sac, où l'on avait installé une machine à vapeur sans

aucune ventilation et où la température était telle qu'après y avoir passé seulement cinq minutes, j'en sortis, moi, les yeux hors de la tête, rouge comme une écrevisse et absolument congestionné. La souffrance également n'est rien pour eux; un Zoulou, dont un lambeau de chair se déchirera par quelque accident, le coupe avec un mauvais couteau, comprime un linge quelconque sur la plaie et continue sa besogne.

968.2 PAUL DE NAY.

(*A suivre.*)

L'ESPAGNE SOCIALISTE

ET LES PARTIS A CUBA

L'Espagne présente à l'heure actuelle une situation politique particulière. Elle semblait, après un long sommeil, s'être réveillée à la vie politique plus alerte que jamais. Et bien que, à diverses reprises dans le courant du siècle, l'état de ses finances fût mauvais, que possibilistes de Castelar, fédéraux de Pi y Margall, cantonalistes et radicaux de Zorilla, se querellassent et se combatissent, on n'en pouvait pas moins compter aux heures critiques sur le dévouement patriotique de la race espagnole. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Si l'ensemble financier laisse toujours à désirer, l'esprit des partis est bien changé. Il s'est formé depuis des années, dans les diverses provinces d'Espagne, des foyers ardents d'anarchisme et de socialisme. Leurs idées, marquées de l'empreinte du caractère national, se sont promptement répandues, comme nous le démontrerons plus loin. Leurs notions morales ou économiques diffèrent de celles enseignées et l'idée de patrie n'est, pour eux, qu'un vulgaire préjugé.

La diffusion active de leurs principes s'est étendue de la péninsule aux colonies. Des émigrés espagnols les ont propagés en Amérique et les ont introduits à Cuba, où ils ont progressé rapidement. On peut affirmer que de nombreux insurgés, malgré l'épithète de séparatiste dont ils se parent, ont des sentiments anarchistes. Les compagnons du continent sont loin de désavouer leurs coreligionnaires cubains.

*
* *

Dès 1847, le socialisme comptait de nombreux représentants en Espagne. Des théoriciens tels que Ordaz, Vecilla, Camara et autres, florissaient à Madrid; en Catalogne, c'était Abden, Renados, Caello, pendant que la doctrine de Fourier réunissait des prosélytes en Andalousie, où agissait le groupe phalanstérien formé sous l'impulsion de l'actif propagandiste Fernando Garrido.

Les fouriéristes parvinrent à faire paraître à Madrid la *Organisation del trabajo*, rédigée par Garrido Carrera, Ordaz, pendant qu'à Barcelone, la *Fraternitad*, organe des idées communistes, entraînait de nombreux lecteurs.

Vers la même époque (1853), *Pi y Margall*, le futur président de la république espagnole, se fit le propagateur érudit et éloquent du mutuellisme proudhonien en Espagne. Jusque-là le mouvement n'avait rien de révolutionnaire, on se contentait de fonder des sociétés de secours mutuels, d'épargne et de production.

C'est de 1868, sous l'impulsion de *Bakounine*, des deux *Reclus*, de *Joukowsky*, que date réellement l'installation du socialisme en Espagne. Avant cette époque, le socialisme, comme corps organisé, n'existait pas. Ce fut *Fanelli*, ami de Bakounine et membre de l'Alliance de la démocratie socialiste, qui créa les sections internationales de Madrid et de Barcelone, qui, à leur tour, fondèrent d'autres sections. *Friscia*, *Sentinon*, *Alerini*, socialistes espagnols influents, tous collectivistes-anarchistes, participèrent à l'extension de l'Internationale. Le mouvement s'accrut, gagna en importance; en 1870 s'organisa une société secrète socialiste révolutionnaire qui fut appelée *Alianza de la démocratie socialiste*, et en juin 1871, au Congrès de Barcelone, les délégués ouvriers acceptèrent les principes anarchistes. En même temps des statuts furent élaborés pour l'organisation des collectivistes-anarchistes. L'Internationale qui, en 1872, comprenait 672 sections avec environ 30 000 affiliés, publiait la *Federacion*, la *Solidaridad*, el *Obrero* etc., ce dernier a été l'organe officiel de l'Internationale en ce pays.

Après la scission de la Haye entre Marx et Bakounine, la désunion se mit entre les membres de l'*Alianza*. M. Pablo Lafargue essaya de ramener sous le joug de son beau-père les collectivistes espagnols. Il n'y réussit que peu, bien qu'il eût gagné à Marx les membres du conseil fédéral espagnol de Madrid. En 1872, au Congrès de Saragosse, l'*Alianza* fut déclarée dissoute et le Conseil fédéral espagnol, composé de membres nouveaux non inféodés à Lafargue, fut transféré à Valence. Les fidèles de Lafargue, au nombre de neuf, constituèrent la nouvelle *Fédération madrilène*. La Fédération collectiviste anarchiste de Valence se fit représenter au Congrès de *Saint-Imier*, réuni pour protester contre le Congrès autoritaire de la Haye et participa désormais à tous les congrès.

A ce moment le nombre des collectivistes-anarchistes espagnols était déjà considérable. Au Congrès régional de Cordoue, en décembre 1872, 236 sections, représentant plus de 20 000 internationalistes, avaient envoyé des délégués.

Après la proclamation de la république espagnole, le 11 février 1873, les émeutes socialistes en Espagne furent générales ; on sait que pour échapper aux fédéralistes et aux carlistes, la bourgeoisie appela au trône Alphonse XII. Les communalistes de Séville furent écrasés par le général Pavia, ceux de Valence furent décimés par le général M. Campos ; les fédérations locales furent en partie dissoutes et celles qui se réunissaient virent leurs membres emprisonnés. Néanmoins, en septembre 1873 la fédération régionale espagnole comptait 270 fédérations locales comprenant 674 sections de métier.

Pendant huit ans, les mesures de répression se succédèrent en Espagne, la propagande rendue clandestine n'en fut que plus active, des sociétés secrètes se fondèrent dans tous les centres ouvriers sous des prétextes divers. En 1881, les anarchistes réunirent un congrès à Barcelone, dans lequel furent élaborés les statuts de la *Fédération des travailleurs de la région espagnole*. Cette fédération donna un nouvel essor aux doctrines révolutionnaires. Sous ses auspices de nombreux journaux se fondèrent, des revues, entre autres la *Revista social*, dont le tirage était de 30 000 exemplaires, le *Cosmopolito*, la *Bandera social*, la *Bandera roya*, etc.

Toutefois d'autres influences agissaient dans le pays, et en 1887, on comptait en Espagne quatre groupes : 1° les anarchistes-collectivistes (fédération des travailleurs), ayant comme organe *l'Acracia*, revue sociologique, *la Anarquia* (Madrid, 3 000 ex.), *el Productor* (Barcelone, 6 000 ex.), etc. ; 2° les possibilistes, composés en grande partie des ouvriers des manufactures de la Catalogne, qui demandent une amélioration de leur sort à des lois sur le travail ; 3° le parti socialiste ouvrier, dirigé par Iglesias, marxiste ; 4° les communistes-anarchistes, qui agissaient par petits groupes sans lien entre eux.

En 1889, au congrès tenu à Valence, les collectivistes-anarchistes, trouvant encore trop autoritaire la constitution de la Fédération des travailleurs, la modifièrent et organisèrent, pour combattre avec succès le parti ouvrier, une nouvelle association connue sous le nom de *Pacte de solidarité et de résistance au capital*.

Le parti anarchiste publie actuellement : *la Anarquia, el Productor, el Corsario* (Coruna, 3 000 ex.), *la Idea libre* (Madrid, 2 000 ex.), *Cienca social* (Barcelone, 1 500 ex.), *la Communista* (Saragosse, 500 ex.), et, un grand nombre de brochures qui sont répandues dans tous les coins de la péninsule.

Les mêmes groupes sont aujourd'hui en présence, mais à côté de celui des collectivistes anarchistes qui est considérable, se place le parti ouvrier d'Iglesias qui se développe et prend une importance plus grande de jour en jour. Les socialistes éditent, à Madrid, *el Socialista*, organe officiel du parti, à Barcelone, la *Guerre sociale*, à Alicante, le *Cri du peuple*, à Palma, de Mallorca, le *Drapeau rouge*, à Ferrol, l'*Ouvrier*, à Bilbao, l'*Égalité* et, par intervalle, *l'Union ouvrière*, organe de l'union générale des travailleurs d'Espagne.

* * *

Ce mouvement, que je viens d'exposer rapidement en quelques lignes, a eu une répercussion très grande en divers pays, principalement dans les dépendances de la métropole. Ainsi le socialisme espagnol a exercé, grâce à la propagande des émigrés dans le centre et le sud de l'Amérique, une influence décisive. A Brookling (New-York), la colonie anarchiste espagnole publie *el Despertar*, dirigé par un Catalan, Estève, ancien directeur de *el Productor* de Barcelone.

C'est à Cuba que les principes anarchistes se sont implantés le plus profondément. L'esprit des habitants offrait d'ailleurs un terrain particulièrement favorable. Pour ceux qui connaissaient l'île, ou qui avaient suivi, ces dernières années durant, les divers courants d'idées qui s'y sont propagés, la révolte qui vient d'éclater était prévue depuis longtemps. Cette île, qui compte 1 624 649 habitants, a toujours supporté difficilement la domination de l'Espagne. On se rappelle les nombreuses insurrections qui y eurent lieu successivement dans le courant du siècle, pour recouvrer son indépendance. En 1812, après l'échec de l'insurrection dirigée par *Aporte*, le gouvernement espagnol leur accorda certaines concessions (la liberté du commerce, le monopole du tabac), et les Cubains eurent le droit d'envoyer des députés aux Cortès. En 1823 et 1826, de nouvelles conspirations échouèrent, de même en 1828 celle dirigée par la société l'*Aigle noire*. La révolution espagnole de 1868 eut sa répercussion aux Antilles. L'insurrection qui couvait à Cuba éclata immédiatement, *Cespedes* et *Anguilera* en donnèrent le signal à Yara et le marquis de *Santa Lucia*, à Puerto-Principe. Le 10 avril 1869, une convention nationale vota une constitution qui reconnaissait *Cespedes* comme président et *Manuel Quesada*, le chef de l'armée des insurgés, comme général en chef. Le gouvernement espagnol eut beau réaliser toutes les réformes que demandaient les rebelles, ceux-ci se proclamèrent indépendants. La guerre dura six ans. Elle ne fut terminée qu'en 1878, par le maréchal Martinez Campos. Le pacte de soumission, signé à Camarguey, promettait aux Cubains l'amnistie, l'abolition de l'esclavage, des monopoles, etc., etc. Les Cortès ne ratifièrent pas, en 1879, toutes ces concessions. Toutefois l'abolition de l'esclavage décidée en 1880 fut, six ans plus tard, définitivement consommée. En outre Cuba recouvrait sa

représentation élue aux Cortès, dont elle était privée depuis 1836.

Cet acte amena la formation des partis qui, depuis cette époque, ont joué le plus grand rôle dans la vie politique de ce pays. En août 1878 s'organisa le *parti libéral* composé en majorité de créoles. Il réclamait entre autres choses l'autonomie de la colonie, l'administration personnelle, le vote des impôts. Ce programme répondant au désir secret des habitants, reçut un accueil favorable et se répandit promptement. Le but secret était de répandre le mécontentement et d'organiser la lutte contre les Espagnols. Tous ceux qui, à quelque nuance politique qu'ils appartinssent, rêvaient un changement quelconque s'enrôlèrent dans les rangs du parti libéral. Les socialistes, les anarchistes, très répandus par petits groupes dans les grandes villes, à la Havane, à Métanza, à Santiago de Cuba, à Pinar-del-Rio, aidaient les libéraux dans leur propagande, stimulaient leurs sentiments autonomistes et s'affiliaient en même temps à leurs sociétés. Certains des plus connus dans le camp des insurgés appartenaient à leurs idées. Tous les opposants se trouvaient ainsi unis pour une œuvre commune.

Pour défendre leurs intérêts et combattre le parti libéral, les Espagnols de l'île fondèrent l'*Union constitutionnelle*. La lutte fut vive entre les deux partis, surtout à cause de l'accusation que les constitutionnels portaient contre les libéraux en les traitant d'ennemis de l'Espagne. Ce fut peine inutile, les autonomistes se voyant puissamment secondés et possédant une organisation sérieuse précipitèrent l'éclosion de la révolte qu'ils préparaient depuis de longues années et dont on ne peut prévoir le résultat.

Quoi qu'il arrive, que Cuba succombe ou soit victorieuse, son affranchissement n'est l'affaire que de quelques années. L'opposition est trop bien assisse et le sentiment d'indépendance trop ancré dans l'esprit des habitants pour que Cuba supporte encore longtemps la tutelle de l'Espagne.

***

Quel sera le sort de Cuba libre ? S'érigera-t-elle, comme en 1868, en république indépendante ? se soumettra-t-elle à l'annexion ou au protectorat des États-Unis, ou bien encore à la dictature d'un Gomez ou d'un Maceo ?...

Les factions diverses qui composent l'armée des insurgés laissent prévoir, au lendemain de la victoire, des compétitions et des luttes sanglantes. Séparatistes, annexionnistes, anarchistes, tous ont un idéal contraire et professent des opinions différentes. Jusqu'à maintenant les aspirations poursuivant un même but se sont harmonisées. Mais lorsque, affranchis, les séparatistes réclameront la république, les annexionnistes invoqueront le protectorat des États-Unis, les socialistes et anarchistes, l'application de leurs doctrines, quel est le système qui l'emportera ?

Il y a de grandes chances pour qu'une république militaire soit proclamée. Ce régime en proie aux passions et aux ambitions personnelles ne pourra prospérer longtemps. Les luttes civiles éclateront, les haines se rallumeront, et, par la force naturelle des choses, Cuba se trouvera annexée aux États-Unis qui la convoitent depuis de si longues années. La doctrine de Monroe, l'Amérique aux Américains, aura fait un pas de plus et ce ne sera pas le dernier. D'ailleurs actuellement les insurgés comptent de nombreuses sympathies en Amérique, où a existé à New-York une *junta promovodera de los interessos politicos* de Cuba. En 1845, les États-Unis, qui favorisèrent les rebelles en 1825 et 1868, proposèrent au gouvernement espagnol, moyennant 200 millions de dollars (un millard), l'achat de l'île. On comprendra qu'ils ne seraient pas fâchés de la voir glisser des mains espagnoles.

971.91 M. Oswald

VARIÉTÉS

Les larmes de Fra Angelico.

Au bas de ces tableaux d'autel, inappréciable trésor des églises italiennes, que notre curiosité sans cesse interroge dans le silence des chapelles emplies d'ombre, il est une scène qui fréquemment revient, pacifiante pour l'âme et si reposante à nos esprits inquiets ! Parmi les épisodes où se déroule la vie du saint que le vieux maître nous rapporte, celui-ci a pris soin de représenter son héros assis en un coin de cellule et les coudes appuyés sur un pupitre droit, dans l'attitude de dévotion absorbée sur laquelle ne sauraient influer les appels de la vie ni les stériles agitations du monde.

Tel je me figure qu'était Angelico, priant en la solitude de ce couvent Saint-Marc, au cœur même de Florence, modèle de distribution intérieure et d'ordonnance réfléchie. Voici la cellule dans laquelle il vécut, âme rayonnante et pure, qui sans doute n'avait qu'une faible conscience de son lumineux génie. D'autant plus grand à nos yeux, il enseigne le renoncement volontaire et la véritable sagesse. Menant l'existence commune et s'égalant à ceux dont il partageait la vie, aux heures de la prière il humiliait son esprit. Puis quand il prenait son pinceau, l'instant venu du travail, c'était en quelque manière une exaltation nouvelle et plus ardente encore, puisque en face de l'image qui lui présentait son Dieu, souffrant pour

lui, il advenait, nous disent ses biographes, que ses yeux s'emplissent de pleurs pitoyables.

Bienheureuses larmes! Larmes révélatrices!.. Au psychologue qui vous consulte, quel précieux indice vous allez être! Quels témoignages irrécusables ne lui donnerez-vous point sur l'état d'âme de qui les versa! Avant tout, celui d'une *imagination représentative* qui peut-être n'eut pas d'égale. Et nous savons quelle source d'infinies voluptés celle-ci peut devenir pour l'artiste. Appliquée comme elle le fut par Angelico à la résurrection des états intérieurs et des émotions qui leur répondent, elle le soulève tout entier jusqu'en ces régions sereines où les réalités ne peuvent l'atteindre... Mais vous allez plus avant encore, et dénotez une ardeur de *Foi*, une intensité de croyance au prix desquelles tout mobile humain perd sa valeur et sa portée, car celui qui les possède ne saurait réserver aucune part de son être, et c'est en un abandon complet qu'il se renonce lui-même. Larmes bienheureuses encore une fois... valez-vous point les pleurs d'amour... ceux qu'une exaltation passagère nous fait répandre sur la créature fragile et trop aimée! Je me trompe: vous êtes aussi des pleurs d'amour, d'un amour à qui furent épargnées toute inquiétude et toute souffrance!...

Aujourd'hui nous imaginons mal un pareil état d'âme et nous avons quelque peine à le recréer sympathiquement. Ce sont choses mortes pour la plupart, bonnes tout au plus à faire figure dans le musée des curiosités historiques... mais pour quelques autres, si vivantes encore, puisqu'elles ont ce pouvoir d'éveiller les plus émotionnants souvenirs. L'intelligence n'y suffit point: il y faut quelque autre chose qui ne se donne ni ne s'acquiert, une fois passée l'heure où nous devions l'éprouver. Glacées par de positives expériences, nos qualités intellectuelles nous seront d'une aide nulle, et c'est à des facultés d'ordre différent que nous devons faire appel. Mais le point vaut qu'on y insiste, car c'est toucher du même coup à l'un des plus intéressants problèmes de l'âme contemporaine.

Parmi nous quelques-uns connurent cette fortune d'avoir leur enfance et leur première jeunesse bercées aux chants de cette religion qui corrigea pour eux les insuffisances d'un enseignement dépourvu de noblesse autant que d'idéal. Bonheur rare et, pour tout dire, trait essentiel de la vie, puisque, si leur esprit devait se libérer peu à peu d'entraves trop positives, leur sensibilité du moins en allait être à tout jamais impressionnée. Pas une démarche de leur vie sentimentale qui dans l'avenir n'en dût demeurer marquée! L'amour surtout y gagna une importance, une signification capitale... Quelle gratitude ne devons-nous pas, nous tous qui fûmes modelés par les pratiques du catholicisme, à des éducateurs qui, sous prétexte d'écarter de nous ses troublantes émotions, constamment en proposèrent l'image à nos cerveaux inquiets!

Qu'ils se reportent donc, ceux qui sentirent ainsi, aux heures de foi naïve où leur âme attendrie faisait acte d'adoration soumise et spontanée. Aux plus fervents n'advint-il point que leurs yeux s'emplissent de larmes douces? Assurément ils ne réservaient aucune part de leur être. Se donnant tout entiers, ils n'auraient point compris qu'on pût faire autrement, et si quelqu'un leur eût alors proposé de plier leur croyance aux compromis faciles dont s'accommodent une foule de gens réputés pieux, nul doute qu'ils l'eussent repoussé de toute leur énergie... Ceux-là, je le répète, mais ceux-là seuls pourront comprendre, disons mieux, sentir en la recréant sympathiquement, cette existence qui fut celle du bienheureux Angelico, absorbée dans l'unique amour de son Dieu, et remplie jusqu'à la mort par la *certitude* des croyances dont furent bercées leurs âmes d'enfants!

*
* *

Ame d'enfant, lui aussi, par sa grâce et sa fraîcheur, mais dotée d'un génie inventif égal à celui des plus grands maîtres, et sans doute assez peu conscient, je l'ai déjà dit. Ce sont bien les traits essentiels par où l'Angelico s'impose à mon attention émue... Contraste indispensable à qui veut le comprendre. Voici, dans la suite des cellules de ce couvent Saint-Marc, la plus haute et la plus complète expression de ce génie. D'abord la *Madeleine devant le Christ :* au milieu d'une prairie toute constellée de fleurs, et sur le seuil de sa grotte, la pécheresse agenouillée élève les mains vers le Rédempteur, qui d'un geste noble et triste prononce le « *Noli me tangere* ». Je ne sais qu'une œuvre peinte où cette scène ait été retracée avec une noblesse aussi touchante, et celui qui la composa fut le doux Lorenzo di Credi. Puis la *Résurrection du Rédempteur* nous montre, au-dessus du sépulcre entr'ouvert, et dominant les Saintes femmes, une étonnante figure de Christ, vraiment sublime celle-là : regards de Voyant qui non plus seulement sympathisèrent avec l'Humanité souffrante, mais comprirent en outre et surent pénétrer les obscurs mystères de la vie. Enfin, dans le *Christ au Sépulcre*, tous les attributs de la Passion, la Croix, le baiser de Judas, la main qui donne le soufflet, celle qui s'allonge pour recevoir le prix du sang, se trouvent réunis dans une même œuvre, synthèse d'ordre unique, et qui font de cette fresque la plus audacieuse tentative symbolique que la Peinture de ce temps ait osée.

Ainsi voyons-nous s'accentuant et s'élevant à mesure vers un idéal supérieur, inconsciemment

plus raffiné, le génie d'Angelico. Dans la première composition, l'artiste a souci seulement de retracer un rêve qui se suffit à lui-même, un épisode d'une grâce complète et qui emplit son âme de sa touchante supplication. Dans la seconde, imposé en quelque sorte et accru par la donnée surnaturelle du sujet, se dresse tout en haut le symbole, l'admirable figure de Jésus ressuscité, dotée d'une majesté mythique qui évoque le souvenir des conceptions les plus raffinées. Quant à la dernière, c'est bien d'une scène historique et réelle qu'Angelico voulut fixer la hantise, et pourtant il ne se limite pas, comme dans les précédentes, aux éléments précis de cette réalité.

C'est que, très différent par là des modernes artistes, quand il peignait cette fresque, il ne se souciait pas de traduire avec exactitude une scène historique et de faire revivre un événement passé, si émouvant fût-il. C'est le fond de son âme, non pas la nature extérieure qu'il voulait exprimer, et dans cette âme s'évoquaient nécessairement, à la faveur d'un imbrisable lien, d'autres événements rattachés à cette figure par l'émotion même et par la pitié de l'artiste. Non certes, à dire vrai, ce n'est pas à côté du Christ que s'est tendue la main traîtresse où fut compté le prix du sang... mais dans l'âme de Fra Angelico, cette main qui s'allonge pour recevoir les deniers, et le visage de Pierre reniant son maître par respect humain, et la bouche crachant l'outrage à la face divine... toutes ces choses coexistaient, vivaient d'une vie pareille, puisée à la source d'une pareille émotion. Et n'est-il pas saisissant de voir ainsi le maître primitif, poussé par l'unique instinct, employant l'intense et violent procédé que pensèrent innover peut-être certains des plus tourmentés parmi les esthètes décadents de l'âge moderne?

Primitifs!... c'est le nom de la catégorie où notre manie ordonnatrice s'obstine à classer l'auteur d'œuvres si intenses et si expressives... Et certes il est plaisant pour le moins de songer à ce qu'impliquait autrefois de facile dédain une telle appellation. Je sais bien que depuis on est revenu sur leur compte et que justice fut rendue à certains. Pourtant ne faudrait-il pas s'entendre sur la valeur comme sur la portée du mot? M. Taine, qui parfois rencontra des accents éloquents à vanter ceux qu'il appelle les maîtres de la grande époque, mais dont le principal tort à Florence fut de n'avoir d'yeux que pour les Vénitiens vers qui l'orientait un goût trop exclusif, M. Taine régla le compte de ces Primitifs avec une prodigieuse désinvolture. A vrai dire, il passa devant leurs œuvres sans en rien voir ni rien sentir. Ce fut pour lui comme une chose morte, et l'implacable logique qui si fréquemment avait rétréci sa vision une fois de plus lui mit un bandeau sur les yeux.

Parce que ses facultés critiques trouvèrent à s'exercer dans le domaine étroit et formel des inexpériences techniques, il en vint à méconnaître la grandeur d'un art qui puisa son inspiration aux sources vives du sentiment. La tâche était facile de dénoncer les maladresses de dessin, la raideur des attitudes et le défaut des perspectives, bref toutes ces insuffisances inhérentes à un art de début. Mais qui ne sent aujourd'hui la fausseté de ce point de vue, et que, si l'on plaçait les unes auprès des autres, dans l'ordre exact où elles furent peintes, les œuvres d'une même école depuis son origine jusqu'à sa décadence, les Primitifs n'apparaîtraient pas toujours à des yeux clairvoyants ceux que leur date nous marque tels. Vérité que nous percevons maintenant avec une étrange précision, jusqu'à l'excès peut-être. Mais l'excès même était utile, afin que se trouvât rétabli l'équilibre.

La force créatrice, l'inégalable puissance du *sentiment...* voilà donc ce qui échappait de façon surprenante aux prises de sa critique, et ce qu'il nous appartient de mettre en lumière, car les conséquences s'en déduiront avec une éloquente rigueur. En art, *savoir n'est rien, sentir est tout :* ainsi pourrait se formuler l'idée. Et n'est-ce point préciser la cause de nos modernes impuissances? N'allez pas chercher ailleurs. Elle est toute en ceci : nous nous mourons de trop de science, et les belles énergies qui soulevaient les âmes d'alors sont refusées à nos cerveaux débilités par cet apport de notions froides où ne circule plus la vie.

Édifiant et magnifique exemple, celui de ces maîtres à qui la tradition n'avait rien légué et qui durent tout tirer d'eux-mêmes. Dans la sincérité de leur Foi, dans l'impérieux besoin d'exprimer au dehors ce qui tant impressionnait leur âme, ils trouvèrent la puissance d'invention qui maintenant nous déconcerte, comme ils surent se créer de toutes pièces une forme expressive où condenser leurs rêves. N'offrissent-ils que cette prise unique à nos facultés d'observateurs, ils vaudraient qu'on s'arrêtât pour interroger leur génie!

Qui nous rendra la sève et la force inconsciente de ce pur Angelico célébrant aux murs de son couvent la légende du Sauveur? Hélas! ce sont des dons disparus à jamais, et que seule une visitation d'en haut pourrait accorder à quelque élu. Mais voilà... pour nous c'est une *Légende...* et ce lui était l'unique *Réalité.* Entre ses yeux et les murs de sa cellule, aussi vivant, aussi palpable lui apparaissait le corps du Christ que celui du religieux qui venait de quitter cette cellule. Combien parfaite l'unité qui relie cette existence et cet art de croyant!... lien tellement poétique que même pour nos esprits incrédules il constitue la plus impressionnante beauté.

...Ils ne connurent pas tous cette absorption de

l'âme en la croyance qui la doit occuper et garantir contre les entreprises du dehors. Chaque cellule est éclairée par une ouverture qui prend jour sur la ville... et c'est aussi à notre sens une façon d'avertissement, quelque chose comme un regard jeté sur le monde extérieur. Si étroite soit-elle, elle nous paraît dotée d'une valeur symbolique. Pour y avoir sans doute trop fréquemment et trop longtemps rêvé, quelques-uns y perdirent cette paix de l'âme qu'une vie tout intérieure maintient à ses élus. Tel par exemple, ce Filippo Lippi, moine comme Angelico, grand peintre autant que lui, et qui, surpris d'amour pour une religieuse dont il peignait le touchant visage, l'arracha de son couvent, renonçant ainsi aux bénéfices de l'existence monacale. La Tradition rapporte qu'ils connurent toutes les ardeurs de l'amour. Encore pour nous est-ce une question de savoir si les pleurs passionnés et coupables que Filippo versa sur la poitrine de sa maîtresse égalèrent en intensité les larmes saintes du bienheureux Angelico défaillant d'extase devant l'image de son Dieu crucifié!

[848.89] PAUL FLAT.

COURRIER DES POÈTES

M. Catulle Mendès, *la Grive des vignes;* M. Louis Legendre, *le Son d'une âme;* M. Pierre de Bouchaud, *Rythmes et Nombres;* M. Florentin-Loriot, *Oriens.* Un poète universitaire, M. Joseph Castaigne, *le Coin vert;* M. Émile Blémont, *la Belle aventure;* M. Octave Houdaille, *les Possessions*, etc. Quelques lauréats de l'Académie.

Au milieu du renouvellement incessant qui se produit dans la poésie, l'inspiration s'éparpille de plus en plus; les pages se succèdent, et tout tourbillonne. On dirait qu'il n'y a plus rien de fixe. Une génération trop pressée veut publier à la hâte, avant la première maturité de l'esprit. Le volume remis à l'éditeur, n'est bien souvent qu'une sorte d'album, de livre de souvenirs et d'impressions, qu'un nouveau venu destine à lui-même, aux siens, à ses amis, et, autant que faire se peut, à celle qu'il aime.

Quel surcroît de production dans le domaine de la poésie contemporaine! Faut-il l'admirer, faut-il s'en plaindre ? Il y a, évidemment, une prodigieuse diffusion de talent à constater, et pourtant, au milieu de cette surabondance, bien des forces vives se trouvent perdues. Le moment est venu, peut-être, de dire aux jeunes écrivains que ce serait pour eux un acte de sagesse de ne point débuter par un livre de vers; les œuvres des poètes, hélas! ne sont le plus souvent que des feuilles mortes, qui tombent une à une, et qui, balayées bien vite par le vent, couvrent mélancoliquement le chemin.

Nous avons fait, quant à nous, notre devoir de critique et nous avons tourné bien des pages. Que de redites, d'un livre à l'autre, sur ce thème éternel de l'amour! Que de désespoirs pessimistes! Combien de sanglots navrants, après les ivresses les plus illusoires! Nous nous sommes laissé entraîner, dans une véritable ronde, à la suite de figures pâles et voilées. Le sentiment élégiaque domine terriblement dans les volumes éclos au souffle de la vingtième année. Si l'on se met, en outre, à lire quelques livres excentriques, on se demande bientôt si le Parnasse contemporain n'est pas devenu une sorte de Brocken, hanté par des visions maladives, et l'on appelle, à grands cris, une belle clarté d'aurore et la lumière égale et limpide du jour.

*
* *

Avec les poètes éprouvés, avec ceux qui ont pris place aujourd'hui au premier rang, nous aurons au moins la satisfaction de nous trouver dans un cercle bien défini et bien personnel.

Le volume de M. Catulle Mendès, qui porte ce titre, *la Grive des vignes,* est, vous le savez du reste, une réunion de poésies sensuelles, lyriques çà et là, rimées suivant les lois de la métrique la plus savante, et où tout témoigne d'une maëstria vraiment surprenante (1). M. Catulle Mendès conserve en lui un fond exotique; il possède un sens raffiné et perverti d'Oriental, qui connaît les secrets de la vie de harem. Il reprend le *Cantique des Cantiques* et le découpe en petits morceaux, à l'usage des filles les plus délurées. Sur ces divagations de poète qui rêve de paradis persans et hindous, se greffe le romantisme le plus ondoyant. M. Mendès reviendrait aussi bien à la *Légende des Siècles*, pour y puiser les variations les plus imprévues. Il se complaît maintenant aux parades du théâtre italien, et il poétise, dans un style rempli de périphrases bigarrées, le libertinage d'Arlequin débauchant quelque soubrette.

M. Catulle Mendès est le successeur de Théodore de Banville : il a de celui-ci le parisianisme coloré et exagéré, les envolées fougueuses et bruyantes, la phraséologie échevelée. Il rimera, à l'occasion, lui aussi, trente-six ballades joyeuses ; il parlera même de verser le sang de son cœur, dans une coupe trop fleurie certes pour servir à des libations aussi émouvantes.

On pourrait dire que M. Catulle Mendès est, à l'heure qu'il est, le premier des instrumentistes de la poésie moderne. Lisez la *Bergère d'or et le Berger d'argent, ou le Jeu d'Aubin et de Renaude;* vous serez séduit par cette parfaite mélodie; vous verrez quels sons harmonieux M. Mendès, en virtuose des plus

(1) *La Grive des vignes*, Charpentier.

roués, sait tirer de l'ancienne viole française. Il joue aussi bien de la cithare antique, du théorbe ou de la guzla.

Et nous n'avons rien dit du titre de ce livre *la Grive des vignes*. Vous devinez pourquoi M. Mendès a pris cet oiseau pour emblème. La tourterelle elle-même, bien que chère à Vénus, n'aurait pas suffi. Il lui a fallu le volatile bachique, l'oiseau lascif, qui se grise du jus des raisins, avant la vendange, et qui va se culbutant, sans honte, à travers les ceps et les pampres.

*
* *

M. Louis Legendre, adaptateur habile de Shakespeare, et qui s'est fait connaître par des pièces jouées avec grand succès, publie aujourd'hui un volume de rimes aisées, spirituelles et mondaines, qu'il appelle *le Son d'une âme* (1). Nous avons en M. Legendre un causeur charmant; c'est un voyageur, un cosmopolite toujours parisien de race. Vous pourriez le comparer à M. Jacques Normand, et nous sommes bien sûr que son volume est fait pour être placé sur une table de salon. Il y a en lui un sceptique indulgent, un rieur bienveillant; il analyse, non sans un certain détachement, les caprices et les coquetteries de la femme. Il n'en a pas moins une sensibilité à l'expression aimable, une observation douce et pénétrante. Nous citerons les strophes suivantes, d'un tour ingénieux, qui servent de prologue à son livre :

AU LECTEUR

Tout fragment de métal que l'on heurte résonne,
Mais sa sonorité n'est pleine que du jour
Où, retiré du monde ardent qui l'emprisonne,
Il est la cloche instable au sommet de la tour.

Toute âme peut frémir d'un frisson très sincère,
Mais, pour le propager en rythmes musicaux,
Il faut qu'elle ait reçu la forme nécessaire,
Mère des sons puissants, source des longs échos.

Des cloches, telles sont les âmes des poètes!
Oui, celle du plus humble et celle du plus grand;
Sur ce modèle unique elles sont toutes faites;
Chacune a toutefois un timbre différent.

Vous entendrez ici le timbre de la mienne :
Et, carillons de joie ou tintements de deuil,
Comme en son fin clocher la cloche aérienne,
C'est mon âme qui va sonner dans ce recueil.

Nous allons volontiers, en obéissant à nos préférences, à ceux qui se sont donnés corps et âme à la Muse, aux fervents et aux professionnels de la poésie. En nous plaçant à ce point de vue, nous signalerons trois volumes qui renferment chacun des qualités sérieuses : les *Rythmes et Nombres* de M. Pierre de Bouchaud (2), *Oriens*, par M. Ch. Florentin-Loriot (3), le *Coin vert*, par M. J. Castaigne (4).

(1) *Le Son d'une âme*, Léon Chailley.
(2) *Rythmes et Nombres*, Lemerre.
(3) *Oriens*, Lemerre.
(4) *Le Coin vert*, Lemerre.

Ce n'est pas que nous aimions beaucoup le titre tout technique choisi par M. Pierre de Bouchaud, mais nous trouvons dans ce volume beaucoup de souffle, une certaine envergure, un idéalisme élevé. Le poète célèbre, avec une belle sonorité, l'Italie, la Grèce, la Provence, tous les pays de lumière, qui sont pour nous une source éternelle d'inspiration. Il a rendu à merveille, nous semble-t-il, les Alyscamps d'Arles, la mer aux Saintes-Maries et le soir en Camargue, le soir tout pénétré de clarté et de chaleur, et où la terre et les hommes

Gardent sous ce voile funèbre
Le grand souvenir du soleil.

Vivant aux environs de Lyon, à la campagne, M. Pierre de Bouchaud se trouve dans un état de communion féconde avec la nature. Il est bien doué comme poète de la vie rurale; il est, en outre, très artiste. Nous n'en voulons pour preuve qu'un volume qu'il a consacré à l'œuvre de Claudius Popelin (1).

M. Florentin-Loriot nous parle de l'Orient; il décrit, dans une forme très châtiée et presque impeccable, l'ancienne Égypte et la Judée. Il est allé en Palestine, il a visité les lieux saints, en pèlerin ému. Il a rapporté de ce voyage des études idéales et cependant prises sur nature, de Jérusalem vue de divers côtés, et du Temple dont le mur doré brille d'une lueur symbolique dès le lever du jour.

Gravis, prêtre étranger, les monts de Belphégor,
Tourne-toi du côté de l'Occident; regarde.
Ne vois-tu pas au fond des sables un point d'or?
On dirait qu'une étoile au bord des mers s'attarde.

En vain le soleil monte, et des rayons qu'il darde
Inonde le désert de Sion à Ségor;
Plus claire que ses feux, l'étoile toujours garde
Un éclat que midi fait resplendir encor.

Est-ce l'astre que vit au ciel des anciens âges
Balaam précurseur des voyants et des mages?
Non, c'est le mur doré d'un temple : il semble en feu

Pour qu'aux lointains obscurs qu'emplit l'idolâtrie,
A l'Égypte, à la Grèce, à Rome, à l'Assyrie,
Comme à tout l'univers, il dise : Il n'est qu'un Dieu.

Le *Coin Vert*, de M. Joseph Castaigne, est le très aimable et très délicat recueil d'un distingué univers sitaire. La poésie l'appelle sous ses ombrages toujours frais, dans un coin toujours vert, « le petit coin où poussent les fleurs de l'imagination qui parfument la vie et qui l'embellissent (2) ». Nous voyons M. Joseph Castaigne y introduire lui-même ses élèves; il leur adresse, à l'occasion, un discours en vers, tout pénétré de bons sentiments; il compose pour eux des morceaux de circonstance, pour un concert de charité, pour les petites fêtes intimes du lycée.

(1) *Claudius Popelin, peintre, émailleur et poète*, Lemerre.
(2) Cette définition est empruntée à M. Coppée. (Discours prononcé à une distribution des prix, au lycée Saint-Louis.)

Ceci ne l'empêche pas d'écrire quelques fines descriptions rustiques, empruntées à la région de l'Est ou aux Charentes, dont il est sans doute originaire. Notez que les vers de M. Castaigne sont écrits dans une jolie langue, avec une pureté toute classique et une élégance toute moderne. Ce poète a publié lui-même une brochure, *la Poésie dans l'Université*, où il nous dit combien de bons rimeurs honorent aujourd'hui le professorat. Heureux élèves! Souhaitons à nos lycéens d'avoir près d'eux des maîtres bienveillants pour leur donner, dans une versification harmonieuse, l'enseignement robuste, les nobles leçons qu'attend la jeunesse d'aujourd'hui.

***

Nous ne connaissons guère de volume de vers, dont le titre soit aussi heureusement choisi que celui-ci, *la Belle Aventure*, par M. Émile Blémont (1).

La belle aventure, ô gué,
C'est l'aventure amoureuse,
C'est la sève généreuse,
Le vert printemps évoqué.

C'est le baiser prodigué
Par la lèvre savoureuse,
C'est la barque vigoureuse
Qui vers Cythère a vogué...

Ajoutons que le volume porte comme sous-titre : *Vers d'amourettes et vers d'amour*, et qu'il renferme toute une suite de poésies chantantes, composées sur les rythmes les plus divers, faites même en grand nombre pour être mises en musique. C'est un véritable *intermezzo*. Quelle souplesse dans tous ces morceaux! Quelle délicatesse de main pour les varier et les nuancer! M. Émile Blémont, dont nous n'avons pas oublié les *Pommiers en fleurs*, a donné ici le plus fin de son inspiration de poète. Vous trouverez dans ce livre tour à tour les sérénades de la Comédie italienne et la douce chanson de la banlieue parisienne. Et pour finir, vous pourrez y savourer quelques modulations bien françaises. M. Blémont aime la grâce, la légèreté du ciel de Paris et du ciel de France, et il le chante aussi bien que certains poètes bien modernes l'ont chanté.

***

Arrêtons-nous encore, en poursuivant cette revue générale, aux *Fleurs pâles*, de M. Jacques Le Lorrain, le poète savetier (?) un livre humoristique, parisien en diable, inégal, si vous voulez, exagéré et violent, mais animé par une véritable verve (2). La librairie Fischbacher nous a envoyé, à côté de son *Anthologie*, les *Cimes* de M. Boutelleau, la seconde édition du poème de M. Charles Fuster, *Louise*, ainsi qu'un recueil de M. Eschenauer, au titre éclectique, *Poèmes, Sonnets, Fables et Ballades* (1). On aimera dans les vers de M. Eschenauer le souvenir de l'Alsace-Lorraine, l'évocation palpitante des douloureux événements de 1870-1871, la notion des devoirs humanitaires, la théorie de la morale universelle. Nous remarquons dans ses vers de lettré et de philosophe de larges et sympathiques courants vers l'étude des littératures étrangères dont il est un interprète très fidèle. Ces courants nous les apercevons aussi chez plus d'un poète qui traduit et interprète les chefs-d'œuvre des autres nations : il est naturel de constater qu'à l'heure présente la poésie russe est surtout en faveur chez nous. M. Louis Pomey a traduit le *Novice*, de Lermontoff (2), et M. Collin nous a donné une suite de morceaux choisis des meilleurs auteurs (3).

Nous arrivons à la fin de ce courrier littéraire que nous aurions voulu faire moins complexe. Nous avons gardé pour cette dernière page les *Possessions*, de M. Octave Houdaille (4). C'est un livre qui mérite d'être signalé. L'auteur est possédé, dans le meilleur sens du mot, par toutes les chimères. Il unit « la tendresse pour les choses inanimées et les êtres souffrants au dédain instinctif pour les platitudes quotidiennes. » Nous empruntons cette définition à la préface de M. Charles Richet, qui a dit à merveille ce que nous voulions dire nous-même.

Il y a dans les vers de M. Houdaille une sentimentalité vive et prime-sautière. Ajoutez une pointe d'ironie, un peu de scepticisme et de désenchantement, comme chez quelques poètes anglais de notre siècle, comme dans l'*Illusion* de Jean Lahor. A côté d'une compréhension toute spéciale de l'amour, nous apercevons chez M. Octave Houdaille un penchant invincible pour se mettre à la recherche des problèmes les plus ardus. Il y apporte une ardeur extrême, qui lui fait dire dans un sonnet, sur une séance d'occultisme :

Nous qui visons plus haut, atteindrons-nous la cible
Mobile, vierge encor sous nos traits maladroits?
Quand pourrons-nous jeter le pont sur l'invisible,
Qui frôle notre oreille et glisse entre les doigts?

N'y aurait-il pas intérêt à tracer, un jour ou l'autre, la physiologie de quelques écrivains de la nouvelle génération? Nous retenons, à ce point de vue, M. Houdaille, esprit très personnel, très sensitif, et observateur sérieux.

Et nous n'avons point parlé des *Voix de la Glèbe*, de M. Paul Harel, un volume où nous avons remarqué tout d'abord un petit chef-d'œuvre de sentiment et d'imagination, la *Nuit de Noël;* nous n'avons point

(1) *La Belle Aventure*. Lemerre.
(2) *Les Fleurs pâles*. Vanier.

(1) *Poèmes, Sonnets, Fables et Ballades*. Fischbacher.
(2) *Le Novice*, poème de Lermontoff. Ollendorf.
(3) *Trente Poésies russes*. Lemerre.
(4) *Les Possessions*. Lemerre.

cité *Mezza Voce*, de M. Fernand Baldenne, ni *les Floraisons fanées*, de M. Foulon de Vaulx, dont nous avons signalé les débuts ici même, dans une précédente chronique.

Ajoutons bien vite que nous espérons revenir prochainement à quelques volumes. Les publications nouvelles nous arrivent et l'on nous annonce la mise en vente de quelques livres sympathiques, qui s'imposent nécessairement à un compte rendu.

L'Académie a couronné M. de Borelli, M. Rostand, M. François Fabié, M. André Bellessort.

Nous venons de relire l'*Hôtellerie* de M. Bellessort : la rencontre de Du Bellay et de Ronsard est racontée d'une façon ingénieuse et piquante, et le récit abonde en beaux vers. Le récent article de M. Pellissier nous a apporté une étude complète sur M. Bellessort. Nous aimons aussi la *Fonte du Persée*, de M. de Borelli. Il y a parmi ces poètes-lauréats, dont M. Gaston Boissier a fait un excellent éloge, des talents personnels et des esprits vaillants. La consécration académique ne leur a point fait défaut, et nous croyons que ces poètes ont depuis longtemps obtenu celle du public et des connaisseurs.

ANTONY VALABRÈGUE.

THÉATRES

Les Concerts de la Semaine sainte.

...Serait-ce que la musique est une pénitence ? Je n'ose le croire. Et je ne pense pas, surtout, que telle soit la pensée de ceux qui organisent tant et tant de « concerts spirituels ». Aussi bien, n'est-ce plus seulement la musique qui sévit pendant la semaine sainte. Des divertissements variés, — et parfois un peu singuliers, — sollicitent le zèle des fidèles. Des poètes « interprètent » le Christ à leur manière : c'est-à-dire qu'ils nous réunissent pour nous confier leur opinion sur la doctrine de Jésus ; et cela ne laisse pas d'être assez plaisant, quand on y songe. M. Grandmougin « explique » le Christ après avoir expliqué Napoléon ; cet auteur incline vers les « grands sujets ». Et M. Haraucourt, à son tour, nous conte la *Passion*, tandis que de hardis conférenciers introduisent Bossuet à la Bodinière ; les *chansons libertines* sont remplacées par les *Sermons*, M. Mounet-Sully supplée Mlle Auguez... Ceux de nos contemporains qui ne seraient pas édifiés, c'est, à coup sûr, qu'ils y mettraient de la mauvaise volonté. Et, dans cette poussée de la piété contemporaine, la musique « religieuse » joue son rôle. Ne nous en plaignons pas ; ce serait une occasion de nous faire entendre quelqu'une de ces nobles partitions anciennes ou contemporaines. Mais nos *impresarii* traduisent à leur façon le mot « spirituel » ; ce qui leur paraît spirituel c'est d'encaisser une grosse recette. Et, pour cela, un moyen est sûr : le nom d'une « étoile » sur le programme. M. Van Dyck aux Champs-Élysées, M. Catulle Mendès le long de la Seine ; diversement accueillis, ils ont toutefois fait salle comble. MM. Lamoureux et Colonne n'en demandent pas davantage. La concurrence est l'âme du commerce... Au surplus, nous n'avons nul droit d'exiger de ces messieurs un désintéressement que nous n'aurions peut-être pas à leur place. Mais contre quoi l'on peut réclamer, c'est contre la composition des programmes. J'ai beau me creuser la tête, je ne puis voir ce qu'il y a de « spirituel » dans l'air des *Maîtres Chanteurs*, dans la *Mort d'Yseult* ou dans la *Marche de Szabadi*. M. Lamoureux n'avait-il pas annoncé, et dès longtemps, *la Passion selon saint Mathieu* ? J'ose dire qu'elle eût été plus « en situation » que le *Lied du Printemps*. Et, si quelque concert nous donne vraiment de la musique religieuse, pourquoi cette rage de morceler une œuvre, et de la donner par fragments ? Le Conservatoire, par exemple, exhume un *Stabat* de M. Bourgault-Ducoudray datant de 1868. Nous l'aurions goûté, j'en suis sûr, après une exécution intégrale. Après deux morceaux détachés, notre admiration reste héritante...

L'Opéra, au moins, a fait un effort. Il nous a donné — en entier ! — le *Requiem* de M. Alfred Bruneau (1) ; nous pouvons donc le juger en connaissance de cause, et comprendre à peu près ce que l'auteur a voulu faire. Au surplus, l'ouvrage mérite qu'on s'y arrête. M. Bruneau a quelque chose de crâne et de décidé qui n'est pas pour nous déplaire. Il sait ce qu'il veut ; avec lui, la discussion n'est jamais inutile. Discutons donc un peu.

M. Bruneau, qui est, comme on le sait, notre confrère au *Figaro*, nous a conté que son *Requiem* était « directement issu des peintures primitives, ces admirables toiles douloureuses et symboliques ». Douloureuses, rien de plus juste ; symboliques, il faudrait s'entendre. J'imagine, pour ma part, que le symbolisme des primitifs est une des plus belles inventions des littérateurs. Ce qui rend, justement, ces toiles si douloureuses, c'est que leurs auteurs n'ont cherché à rendre que la douleur, sans effets de peinture, et sans « idées générales » ; ils ont peint le Christ décharné et sanglant, parce qu'ils le « voyaient » tel, et non pour symboliser dans sa figure l'humanité tout entière. C'est les néo-primitifs qui, imitant le faire des anciens, se sont avisés d'introduire dans la peinture ces idées philosophiques auxquelles leurs modèles n'avaient jamais songé : et pour cette excellente raison que ces idées leur étaient absolument

(1) La partition a paru chez Paul Dupont.

étrangères... Mais n'insistons pas. Revenons au *Requiem*. Et reconnaissons que, si le sentiment religieux ne peut être traduit que par les « bondieuseries » de Saint-Sulpice et par les primitifs, c'est sans contredit de ceux-ci que relève M. Alfred Bruneau.

Cinq ouvrages de M. Bruneau, d'importance inégale, ont été exécutés jusqu'ici. *Kérim*, joué jadis au Château-d'Eau, et dont j'ai gardé, je l'avoue, un souvenir un peu incertain; *le Rêve*, dont certaines parties (de beaucoup les plus nombreuses) m'avaient plu infiniment. Puis l'*Attaque du Moulin* que j'avais moins appréciée, mais cela pour des raisons qui tenaient plus peut-être au poème qu'à la partition. Entre temps, M. Colonne exécutait une très fougueuse *Penthésilée*. Enfin, voici le *Requiem*.

Cinq partitions sont plus que suffisantes pour donner une impression à peu près exacte, sinon complète, d'un artiste, surtout quand cet artiste possède une personnalité très accusée. Or, il est bien certain que ce que nous connaissons de M. Bruneau ne semblait pas l'incliner vers la « musique pure », vers la musique religieuse. Ce qui, jusqu'ici, semble caractériser le très réel talent de M. Bruneau, c'est un parti pris de complication et de « tortillage »; disons au moins, car j'ai peur d'exagérer, que, dans sa complication, il y a quelque chose qui semble un peu volontaire. Je ne suis pas l'ennemi de la complication. Un maître pour lequel M. Bruneau confesse une admiration plus raisonnée sans doute mais non moins vive que la mienne, César Franck, faisait de la musique compliquée. Mais on a, à l'entendre, cette impression que la complication, chez lui, était naturelle et spontanée. Il « pensait compliqué » parce que ses idées étaient abondantes et complexes. Mais, sur la complication des « dessous », comme la phrase s'épanouit généreuse et large! Prenez tel passage de *Rédemption* ou des *Béatitudes ;* au-dessus des rappels de thème ou des renouvellements infinis de l'harmonie, quelles idées musicales pleines de noblesse et de pureté. Dix phrases chantent en ma mémoire : *A jamais heureux les miséricordieux... Les dieux qui parlaient à nos pères... O justice éternelle...* Que sais-je?... Remarquez que jamais la complication ne nuit à la beauté de la phrase; elle la soutient, et elle la nourrit; elle ne l'étouffe pas. J'ajoute que parfois même Franck sacrifie la complication à la beauté, — car, enfin, « il y a une beauté » — comme par exemple dans le Prologue des *Béatitudes* ou dans le large récit de l'*Ange de la mort*.

Pour M. Bruneau, on dirait qu'il en ajoute, et qu'il en ajoute toujours, et qu'il s'arrête par lassitude plutôt que par pitié pour nos oreilles. Je ne voudrais pas me perdre dans les détails, et pourtant des exemples seuls me feront comprendre... Voyez le *Quid sum miser* de son *Requiem*. Je reconnais très volontiers que la déclamation en est juste, et que la répétition ascendante de la phrase exprime bien la supplication éperdue des paroles liturgiques. Mais, si cela est fort important, ce n'est pas tout, pourtant. Sans contredit, cette phrase me plaît plus, — entendez que je la trouve d'un sentiment plus juste, — que telle marche guerrière dont Rossini a illustré son *Stabat*. Mais il n'en est pas moins vrai que ce qu'il faudrait, c'est trouver une phrase aussi expressive, et dont la forme serait moins rébarbative. Positivement, à lire une phrase de M. Bruneau, on semble, si je puis dire, marcher sur des œufs; c'est à chaque instant une surprise, une peur qu'on a de se tromper : on s'y reprend à deux fois, sinon à dix... Et je reconnais que la « difficulté » n'est pas un argument. Mais ce qui me fâche c'est que je ne vois la nécessité ni de cette complication, ni de cette « laideur ». Il faut bien dire le mot qui résume toute la discussion.) Ce *Quid sum miser*, lisez-le en supprimant les « accidents » les plus agressifs; l'accent reste le même, et je vous assure que la phrase y gagne, en tant que phrase. Involontairement, en entendant une mélodie de M. Bruneau, on se surprend à la « redresser », à chercher tout au moins ce qu'elle pouvait bien être avant les agglomérats de complications subis par elle. Révérence parler, on dirait le *Roi Dagobert* sur lequel se seraient ruées des légions d'harmonistes... Je disais tout à l'heure que la complication de M. Bruneau semblait avoir quelque chose de volontaire. Vous voyez ce que j'entendais par là.

De plus, dans les successions harmoniques qu'on rencontre dans le *Requiem*, il en est, si « méchantes » qu'elles soient, dont on comprend la raison d'être. Mais il en est d'autres aussi dont la seule cause est d'infliger une surprise à l'oreille. Ouvrez la partition au hasard et regardez les harmonies; elles ne semblent pas imposées par la marche générale du morceau, par le désir de relever la phrase musicale ou d'accentuer la parole; elles sont telles parce qu'il a plu à l'auteur de les écrire telles; et l'on dirait qu'il les a voulues ainsi, par une sorte de perversité; car je ne dis pas qu'il y ait ce qu'on appelle des « fautes »; mais les règles mêmes, les règles élémentaires de l'harmonie, sont appliquées de telle façon, avec une telle opiniâtreté, qu'on finit par les prendre en horreur. M. Bruneau semble avoir pris à tâche de nous montrer à quoi on peut arriver en respectant les règles!... Pourquoi ces « méchancetés musicales »? Pourquoi, par exemple, heurter la gracieuse phrase du chœur *Qui salvandos salvos gratis*, par une harmonie, régulière, je le veux bien, mais qui n'en est pas moins bien cruelle? Notez qu'ici la grâce est en quelque sorte obligée. Après les cris de terreur du début, après l'angoisse, c'est, dans le texte même, le commencement de l'espoir, une prière plus con-

fiante, plus apaisée. Alors pourquoi cette harmonie qui rompt l'impression générale, la fausse même, pour le seul plaisir de mettre un accord à la Bruneau?...

Chose singulière! M. Bruneau, ainsi, en arrive presque au même point que l'école italienne du commencement du siècle. Ceux-ci sacrifiaient tout à la grâce mélodique, à ce qui leur semblait être la beauté musicale : en un mot le texte leur était simplement prétexte à écrire de la musique qui n'avait souvent avec ce texte même que des rapports fort lointains. M. Bruneau, pareillement, a un idéal musical, et il lui arrive ici d'y sacrifier l'impression que devrait donner le texte sacré. Des deux parts, c'est ce que Wagner appelait la musique absolue : chose condamnable en soi, en l'espèce, mais qui n'en devient pas meilleure, parce que la forme musicale est désobligeante et agressive... Je ne pousserai pas plus loin ce rapprochement, paradoxal d'apparence, mais où il entre pourtant quelque part de vérité.

J'ai longuement discuté le nouvel ouvrage de M. Bruneau, — ou plutôt la conception même de cet ouvrage, car, à discuter la musique même, on en arrive à distinguer seulement entre ce qui plaît et ce qui ne plaît pas, faible critérium! — J'ai longtemps discuté ce *Requiem*, parce que les imperfections ou les défauts que j'y trouve ne viennent pas de maladresse ou d'inexpérience. M. Bruneau « le fait exprès ». Je me doute bien, à vrai dire, de ce qu'il pourrait me répondre : il n'y a pas, en art, de laid absolu, et telle forme, telle harmonie qui me froissent ici me séduiraient ailleurs. Oui, tout cela est vrai; mais, précisément, c'est sur l'emploi qui en est fait ici que je réclame. Au théâtre, le drame exige des formes musicales qui sont déplacées dans la musique religieuse par exemple. Je n'ai pas caché mon admiration pour le *Rêve*, et pourtant la phrase musicale n'y était pas toujours d'une limpidité sans pareille. Mais *Tristan* et *Parsifal* ne sont pas « faits » de la même manière!... Rappelez-vous cette phrase de Gluck que je citais la semaine dernière : « Je n'ai fait cas d'une nouveauté que lorsqu'elle est naturellement donnée par la situation et liée à l'expression. » Ce que je reproche aux « nouveautés » de M. Bruneau c'est d'être aimées pour elles-mêmes... Certes le joli en art est chose insupportable, et le joli, en religion, est, à la fois, puéril et offensant. Mais, tout de même, le sentiment religieux n'est pas seulement fait d'horreur sacrée... Le christianisme n'est pas « gai », mais il a sa part de douceur. Et, s'il a fort attristé la vie, la mort est donc la délivrance? C'est précisément ce sentiment de délivrance et d'espoir que M. Bruneau me semble avoir un peu volontairement négligé. C'est un homme terrible, je vous le dis en vérité. Ne lui parlez pas des élus; il ne voit que les damnés : c'est pour eux, pour eux seulement, qu'est écrit son *Requiem*. M. Bruneau est, en quelque sorte, le Palestrina des enfers!...

Est-ce à dire que je ne trouve rien à louer dans le *Requiem* de M. Bruneau? Non certes. J'ai indiqué les objections qu'il me semblait indispensable de faire; cela dit, j'ajoute avec plaisir que j'ai été toujours intéressé par l'ouvrage. Si, dans la première partie, les soli m'ont paru d'un rythme un peu heurté, j'ai beaucoup aimé le chœur (*Requiem*) qui les encadre. Le *Dies iræ* est l'un des morceaux où l'harmonie de M. Bruneau s'est montrée le plus féroce... Je reconnais qu'ici la férocité était de mise. Et j'ai fort goûté le *Dies iræ* chanté par les voix d'enfants soutenues par des harpes lointaines. L'effet ici est plus heureux qu'à l'*Hostias* écrit trop bas pour les mêmes voix, et où les accords de harpe sonnent un peu sèchement. J'ai longuement parlé du *Quid sum miser;* mais je reconnais que certains passages sont ingénieux et puissants (ainsi le cri *Rex!* poussé et « tenu » par les solistes fortissimo, pendant que le chœur murmure la phrase entière)... Mais à quoi bon une analyse si détaillée? Elle tournerait bien vite à la monotonie. Il faut cependant citer encore le *Recordare* avec son rythme oppressé d'un effet curieux, où la chaude voix de Mlle Héglon a fait merveille... Un bon *Sanctus*... Et puis, il faut se borner.

M. Bruneau a été excellemment interprété. La belle voix et l'excellent style de M. Delmas ont été vivement goûtés. Mlle Bosman a dit sûrement et non sans charme l'*Agnus Dei*. On sait la jolie voix de M. Vaguet. J'ai dit le succès de Mlle Héglon.... et je crois que le *Requiem* n'est pas très facile à chanter.

La place me manque pour parler comme je le voudrais du *Saint-Georges* de M. Paul Vidal. C'est une œuvre élevée et consciencieuse, d'une inspiration soutenue, souvent grandiose, souvent pleine de charme, et d'un beau caractère. Le beau poème de M. Bouchor a inspiré le plus heureusement du monde son collaborateur; et c'est un double plaisir que de constater le vif succès qu'ils ont obtenu tous deux.

*
* *

Deux volumes : les *Annales du théâtre et de la musique*, par MM. Noël et Stoullig (21e année) avec une préface de M. Duquesnel; et l'*Almanach des Spectacles* (année 1895) par M. Albert Soubies. Je n'ai pas à insister sur les mérites divers mais « éminents » de ces deux ouvrages. On sait depuis longtemps qu'ils sont indispensables à ceux qui, par goût ou par métier, s'occupent du théâtre. J'espère du reste pouvoir en parler plus longuement un de ces jours.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

La partie de billard.

Lorsque les hommes nommés « politiques » discutent dans les parlements le texte des constitutions, ce n'est pas alors que les constitutions se font.

Les jurisconsultes et les grammairiens unissent leurs efforts pour établir ce texte de la manière la plus sûre et la plus claire, et quelquefois aussi pour l'embrouiller.

On commence par examiner les termes dans des comités et commissions où chacun peut donner son avis, puis le reprendre et le donner encore après l'avoir corrigé. On pèse et on mesure, on retranche et on ajoute à mainte reprise, avec des précautions infinies. Le chimiste, en son laboratoire, dosant les liquides les plus dangereux, n'apporte pas à son travail plus de délicatesse que les auteurs de nos lois.

Du secret des comités, on fait passer le texte au grand jour des séances plénières : généralement, au milieu du feu croisé des interruptions, dans la bataille des passions déchaînées, on défait tout ce que l'on avait fait, et l'on s'aperçoit, ô surprise ! que l'ouvrage de la maturité et de la patience n'est pas meilleur que celui de l'improvisation.

Quand on a ainsi recommencé trois ou quatre fois, que l'opinion elle-même s'est mise de la partie, jetant à tous les vents du ciel ses notes contradictoires ; et quand à la fin on se trouve à peu près d'accord sur les articles principaux, on se dit qu'on la tient, cette constitution toujours fuyante, et qu'on ne la lâchera plus ! La voilà dans sa vraie forme, décrétée, promulguée : on illumine en son honneur. Toutes les fenêtres de cet heureux peuple sont pavoisées de drapeaux. La constitution est donc faite, elle existe, elle est « la chose qui est », comme le dit mon ami Vandérem.

Mais pas du tout, elle n'est pas. Peut-on dire jamais de quelque chose qu'elle est la chose qui est? Veuillez m'excuser, ô Vandérem? En tout cas, ce n'est point la constitution. Les textes sont sans force et les mots sans vertu. La constitution ne se fait ni par des discussions, ni par des votes : elle se fait tous les jours par les actes d'un grand peuple et par le mouvement de la vie sociale qui la roule, la façonne et l'anime, sans même que les jurisconsultes et les grammairiens qui l'ont rédigée s'aperçoivent du phénomène ; la constitution se fait en marchant, en vivant, en luttant, en travaillant.

Ainsi, on a dit et répété que la constitution de notre République avait été faite en 1875, date mémorable d'où elle a emprunté son nom : il n'est point d'erreur plus grossière et plus répandue.

Cette constitution a été faite et établie par le travail de vingt années et par le concours de tous les événements et circonstances qui se sont succédé pendant cette période, l'une des plus longues et des plus heureuses périodes de paix relative qu'ait jamais mentionnées l'histoire. En ce moment même la constitution continue de se faire, elle poursuit son travail d'évolution, ne s'arrêtant ni un jour ni une heure, tandis que les deux Chambres sont allées se promener aux champs, pour interrompre une conversation qui devenait désagréable.

Les sénateurs partis, les députés absents, on croit qu'on peut être tranquille et que l'œuvre législative et constitutionnelle, avec ses risques divers, demeure suspendue jusqu'à la rentrée. Mais la constitution marche toujours, elle se fait sans députés ni sénateurs, dans les conversations du public, dans la presse, dans la rue, hier au champ de courses d'Auteuil ; elle galopait avec les chevaux, elle s'agitait et se bousculait au pesage ; elle se fera encore demain dans les élections municipales, qui ne sont pas et qui ne peuvent pas être des élections politiques ; mais qu'importe ! elles sont bien plus que politiques, elles sont constituantes. Se donner un rendez-vous solennel à Versailles ? Pour quoi faire ? Mais la constitution est à Versailles, quand le congrès n'y est pas ; elle est aussi à Bordeaux, à Lille, à Marseille, à Toulouse, et partout, sans bruit ou avec bruit, elle se fait et aussi se défait, et elle se fait en se défaisant ! Voilà la vraie philosophie parlementaire et constitutionnelle !

*
* *

Les anciens avaient animé du jeu de leur imagination les plantes et les arbres et les fontaines murmurantes : tout vivait pour eux ; l'éternelle jeunesse jaillissait du sein des rochers et de l'écorce rugueuse des chênes séculaires. Nous avons mis la vie et la succession de ses phénomènes dans les lois, dans les institutions, dans les littératures, dans les sciences. C'est notre religion à nous, elle n'est pas moins charmante ni moins utile ; nous puisons des illusions délicieuses en cette mythologie législative et grammaticale.

Dans son petit livre, qui est un chef-d'œuvre, Arsène Darmesteter nous a raconté et dépeint la *Vie des mots*, comment ils naissent, grandissent, se transforment, dépérissent et meurent, laissant la place à d'autres générations de mots et de langues qui poussent sans cesse dans le champ de la vie morale de l'humanité.

On peut se donner le jeu le plus curieux et le plus intéressant de l'esprit, en appliquant ces justes observations à nos lois et à nos constitutions.

La *vie des mots*, disait notre grammairien philosophe et poète, la vie des mots n'est autre chose que la

valeur constante que l'esprit, par la force de l'habitude, leur donne régulièrement; cette valeur fait d'eux les signes normaux des idées et des images.

Les mots *naissent*, quand l'esprit fait d'un nouveau mot l'expression habituelle d'une idée ; les mots *se développent* ou *dépérissent*, quand l'esprit attache régulièrement à un même mot un groupe plus étendu ou plus restreint d'images ou d'idées. Les mots *meurent*, quand l'esprit cesse de voir derrière eux les images ou les idées dont ils étaient les signes habituels... La vie des mots vient tout entière de l'activité de la pensée. C'est elle qui modifie, transforme, étend ou resserre, féconde ou stérilise, illumine ou obscurcit les rapports qu'elle a établis entre les objets et les sons par lesquels elle les représente. Les constitutions et les lois sont des signes comme les mots, ni plus ni moins, et, comme les mots, de la même manière, les lois et les constitutions naissent, grandissent, déclinent, meurent, lorsque l'opinion change les rapports qu'elle avait établis entre ces signes et les choses. Ainsi une constitution ou un groupe de lois, en qui on avait vu pendant vingt années consécutives l'expression éclatante et authentique du gouvernement républicain ou de la *chose publique* peut s'obscurcir, s'effacer dans le miroir de l'opinion, et peu à peu elle ne représente plus rien de ce qu'elle représentait avec une clarté prestigieuse. Tout a changé d'aspect et de sens, pendant que les lettres et les sons ont gardé absolument la même forme. Le législateur n'a voté aucune revision constitutionnelle, et la revision est faite, accomplie, consommée...

***

« La vie, la santé du langage, consistent à suivre le plus lentement possible la force révolutionnaire qui l'entraînera toujours assez vite, en se retenant fortement aux principes conservateurs. » Mais ces deux forces, la révolutionnaire et la conservatrice, sont nécessaires à la vie du langage : il faut les observer, les respecter l'une et l'autre, les équilibrer si on en est capable ; il faut au moins s'y efforcer d'un effort intelligent et suivi, sans brusqueries et sans mollesse.

« Qu'arrivera-t-il, dit notre grammairien profond, si l'une des deux forces est seule à agir, tenant l'autre en respect et l'annulant ? Quand la force révolutionnaire, néologique, reste inerte et que la langue s'immobilise, il y a péril pour elle. Assurément des peuples, dont la civilisation est sans changement et sans histoire, peuvent garder indéfiniment leur langue intacte ; la pensée ne changeant pas, l'expression de la pensée n'a pas à changer.

« Mais quand un faux respect de la tradition interdit au langage de suivre le cours des idées et qu'il y a contradiction entre la pensée de la nation et la forme qu'elle lui fait revêtir, la langue peut s'épuiser et périr... Nous en avons un exemple illustre dans le latin classique, le latin des écrivains de la société romaine, qui se refusa à suivre le latin populaire dans le libre jeu de son développement, se cristallisa dans le respect d'une forme consacrée, et, vers la fin de l'empire, périt d'épuisement, laissant la place à cet idiome populaire, si plein de force et de vie, qu'une famille nombreuse de langues et de dialectes est sortie de son sein... »

Ainsi meurent les langues, lorsque la force révolutionnaire est annulée et tarie.

Mais d'une autre part, lorsque la force révolutionnaire agit seule, la langue, précipitée dans la voie des changements, se transforme avec une incroyable rapidité. Ce développement effréné, cette course irrésistible de certaines langues, les jette dans la dissolution et l'anarchie. Tantôt on les voit, en quelques générations, aboutir à un état si différent de l'état antérieur, qu'on dirait des langues absolument nouvelles. Tantôt elles se diversifient en une foule de dialectes, qui vont se divisant et se subdivisant à un point où l'on ne peut plus se reconnaître. Alors, c'est le cas de crier : Vive le latin un et indivisible ! C'est un peu tard.

***

Il me semble qu'il n'y a pas, pour les politiques d'aujourd'hui, de lecture plus suggestive que celle du petit livre de notre linguiste. Que de choses ils auraient à emprunter ici et à appliquer à leur façon de comprendre la constitution et les lois. La grammaire est sans passion, sans parti pris : elle n'est ni sectaire, ni révolutionnaire, ni réactionnaire : elle est réellement la « chose qui est » : salut, ô Vandérem ! je vous retrouve ici.

La loi, la voilà, et il n'est point d'autre loi ; c'est cet équilibre de la force révolutionnaire et de la force conservatrice agissant de concert pour empêcher qu'on ne meure d'immobilisme ou qu'on ne meure d'un mouvement désordonné et sans frein ; et quand on meurt, n'importe par quel genre, le résultat est également monotone et ennuyeux. La loi de la santé et de la vie, c'est de savoir combiner le changement et la conservation, le mouvement et le repos dans la bonne mesure. Mais qui nous dira la mesure ? C'est ce que Darmesteter Arsène n'a pu lui-même nous révéler.

Après vingt années de constitution stable et invariable, — car nos deux revisions antérieures ont été si superficielles qu'elles ne comptent pas, — peut-on, doit-on se préparer à un changement réel de la loi fondamentale ? Je le pense, je le crois, le moment

me paraît arrivé ou tout proche. Le Sénat républicain, les jurisconsultes, les professeurs, les philosophes, les académiciens qu'on aime à distinguer dans le vulgaire de la politique, pourraient aujourd'hui relire avec un certain à-propos les lois de l'éternelle grammaire, qui n'est que la logique de l'esprit humain.

Le Sénat peut se conserver en se modifiant. C'est ce que je lui souhaite, pour lui, pour nous. Ce n'est pas de la politique que j'entends faire ici, c'est de la logique toute pure.

Quand la force révolutionnaire, néologique, reste inerte, et que la constitution s'immobilise, il y a péril pour la constitution, comme il y a péril pour la langue, dans laquelle se manifeste le même phénomène.

Seulement... Il y a un grand seulement... C'est à savoir quand l'immobilisme commence. Est-ce au bout de vingt années ? Est-ce au bout de cinquante ? Sommes-nous dans l'inertie ? Sommes-nous dans l'anarchie ? Souffrons-nous d'un abus de mutation ou d'un excès de conservation ? Et ce qu'il y a de tout à fait curieux, c'est que cette question essentielle et fondamentale reste sans réponse.

Alors, à quoi nous servent Darmesteter et même Müller ? Mais il nous reste Alphonse Allais, grand joueur de billard, qui nous enseigne qu'après une première partie, il faut toujours faire *la belle*.

Ce serait aussi, je pense, l'avis de Jules Grévy, s'il jouait encore au billard ; il conseillerait à la Chambre et au Sénat de faire *la belle*, et puisse *la belle* être *la bonne*.

JEAN-LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

DEVANT LE SIÈCLE, par le *vicomte de Vogüé* (A. Colin, éditeur). — M. de Vogüé est de ces honnêtes gens dont Pascal dit qu'ils sont universels et La Bruyère qu'ils ne mettent pas d'enseigne. Il fait de la philosophie sans être précisément un philosophe, de l'histoire sans être tout à fait un historien, de la critique littéraire sans être un critique de profession ; et même, si j'ose l'ajouter, il a été apôtre sans savoir au juste de quoi. Quelque nom qu'on lui donne, l'auteur de *Devant le Siècle* est certainement un des esprits les plus ouverts, un des cœurs les plus généreux de notre temps. Il rend un pieux hommage à la « sainteté laïque » de Taine. Il a lu Voltaire, et ne rougit pas de s'en souvenir, et ne se croit pas obligé de ne voir en lui qu'un égoïste et un fripon. Il est socialiste à sa manière, qui n'a aucune ressemblance avec celle de M. Mesureur. Il ne veut pas qu'on l'appelle néo-chrétien, ni néo-mystique, ni néo-catholique, déclarant que ces termes prétentieux ne signifient rien ; et, par malheur, aucun terme qui signifie quelque chose de bien net ne paraît convenir exactement à son état d'âme. Mais qu'importe, s'il prête à toutes les nobles causes l'ardeur de ses inspirations et la sonorité de sa voix ?

Dans ce recueil, comme dans les précédents, vous trouverez un peu de tout. Il y passe de Lareveillère à Pasteur, du comte Chaptal à M. de Hérédia, de Taine au maréchal Canrobert. Et partout la même éloquence. M. de Vogüé naquit éloquent, il ne pourrait s'empêcher de l'être. Il a le don. Comme Midas, qui changeait en or tout ce que touchaient ses mains. La fable raconte que Midas finit par supplier Bacchus de lui ôter ce don prestigieux. Oui, il y a là quelque inconvénient. M. de Vogüé lui-même s'est appelé une fois rhétoricien. Vous protestez avec indignation ? Moi aussi, mais, tout de même, je trouve dans ses moins bonnes pages un peu de rhétorique. Il joue parfois de son instrument. Il fait une excessive consommation d'images, et ne se défend pas toujours contre la duperie des beaux mots. Vous me direz sans doute que les beaux mots expriment de beaux sentiments. C'est tout juste par là que j'allais terminer. Mais il y a des écrivains chez qui la beauté des sentiments s'accommode d'un style moins fleuri. Quand M. de Vogüé prêche l'humilité des vertus évangéliques, on voudrait qu'il ne la prêchât pas avec tant de pompe.

LE CHEMIN DE LA PAIX, par *J. Ricard* (Calmann Lévy, éditeur). — Histoire un peu singulière et dont la psychologie me semble par endroits assez embrouillée. Mais j'y trouve aussi quelque distinction de pensée et de style. Le *Chemin de la Paix*, ai-je besoin de le dire, c'est le Sacrifice. A vrai dire, nous ne voyons pas que, dans le *Chemin de la Paix*, cette théorie du sacrifice s'applique très bien aux personnages dont M. Ricard nous raconte l'histoire. Faisons cependant exception pour la mystérieuse héroïne qui mène tout de haut. Étrange et tout à fait polaire, Mlle Eddel Helling, avec sa face blanche, ses cheveux d'argent à peine colorés d'un reflet d'or, ses yeux froids, scintillants, des yeux d'archange « aigus et forts comme des épées, avec le pouvoir énigmatique qu'elle exerce sur les plus molles consciences et sur les cœurs les plus blasés ». Pas fade, du moins ; et nous savons gré à l'auteur de la discrétion avec laquelle il traite ce personnage, que la moindre faute de tact eût tourné au ridicule.

LE MOULIN SILENCIEUX, par *H. Sudermann* (Calmann Lévy, éditeur). — Nous connaissons de M. Sudermann des œuvres plus considérables et de plus de portée. Le *Moulin silencieux* n'est qu'une simple nouvelle. Telle quelle cependant, on y reconnaît les meilleures qualités de l'auteur. Ce qui m'en semble le plus caractéristique, c'est la rectitude et le relief du trait. Aucun mot oiseux ou vague : tout est précis, tout est significatif. Peut-être, dans la composition, quelque chose d'un peu saccadé ; peut-être aussi dans le détail une justesse un peu raide, un peu dure et contrainte. Mais ce ne sont là que les défauts d'un talent vigoureux, qui s'est volontairement tendu et resserré.

G. P.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33596. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16 — 4e SÉRIE. — TOME V — 18 AVRIL 1896.

QUE FERA LE SÉNAT ?

C'est la question d'aujourd'hui : le Sénat va-t-il voter les crédits de Madagascar? ou les réduire? ou les refuser?

Rappelons la situation en deux mots.

La Chambre, après avoir voté les crédits, s'est ajournée au 19 mai sans attendre la délibération du Sénat.

Le Sénat, froissé du procédé, — et justement froissé, — a décidé qu'il se réunirait le 21 avril et a remis la discussion à cette date.

Maintenant, on dit au Sénat : Repoussez les crédits; ce sera, d'une part, l'affirmation de votre droit en matière budgétaire, et, d'autre part, la sanction de votre vote de défiance à propos de la politique extérieure.

En toute occasion, nous avons soutenu l'égalité des deux assemblées dans les questions financières : ce qui fait doute, pour nous, ce n'est donc pas si le Sénat a le droit de repousser les crédits qu'on lui demande, mais s'il ferait sagement en usant de ce droit.

Il nous semble qu'en suivant le conseil qu'on lui donne de divers côtés, en refusant les crédits de Madagascar, la haute assemblée commettrait une grave imprudence.

***

Imprudence est le mot; car le Sénat s'exposerait à ce que son vote fût mal interprété.

C'est ce qui est arrivé déjà à propos de la discussion sur les affaires étrangères.

Le jour où M. Bardoux a adressé une question au cabinet et où M. le Président du conseil a déclaré à la tribune que le gouvernement avait besoin de la confiance des deux Chambres, la question était nettement posée : ce jour-là, un vote aurait eu sa raison d'être.

Qu'a fait le Sénat? Il a déclaré l'incident clos. Le public a cru que le débat sur la politique extérieure était terminé au palais du Luxembourg; il n'a pas entendu, il ne pouvait pas entendre que dire : « L'incident est clos », cela signifiait que la discussion recommencerait dans trois jours.

Et quel a été le résultat? C'est qu'un vote qui, le mardi, avant la discussion de la Chambre, aurait pu avoir de très sérieuses conséquences, n'a plus été, le vendredi, qu'une manifestation sans portée.

Personne plus que nous n'a de déférence pour la haute assemblée, nul n'est mieux persuadé des éminents services qu'elle a rendus et qu'elle peut rendre encore; et c'est pourquoi nous osons dire notre pensée tout entière : en revenant le vendredi sur une discussion close le mardi, en attendant l'ordre du jour de confiance de la Chambre pour émettre un ordre du jour de défiance, le Sénat a fait un acte que bien des gens n'ont pas compris.

Pourquoi ne pas dire tout haut ce que beaucoup disent tout bas? Une faute a été commise. Souhaitons qu'on n'en commette pas une nouvelle.

***

Supposons pour un instant les crédits de Madagascar refusés : le succès sera peut-être très vif dans les couloirs du Luxembourg ; mais dans le public, dans le monde qui vit loin de la politique, que dira-t-on?

On dira, tout d'abord, que si le Sénat n'eût voulu que revendiquer hautement les droits qu'il tient de

la Constitution, il suffisait de réduire les crédits d'une somme insignifiante.

On dira ensuite que la question n'a rien à voir avec la politique, qu'il s'agit de la relève des troupes de Madagascar, et que, devant un pareil intérêt, il importe peu que les crédits soient demandés par un cabinet modéré ou par un cabinet radical.

Voilà ce qu'on dira. On aura tort, je le veux bien; mais vous n'empêcherez pas qu'on le dise. Le Sénat, par le refus des crédits, aura entendu porter un jugement sur la politique générale du gouvernement, mais il se sera donné les apparences de mêler la politique aux choses militaires : or, il faut bien reconnaître, quelques erreurs et quelques fautes que le parlement ait pu jusqu'ici commettre, que c'est là ce qu'il n'a jamais fait depuis vingt ans.

Essayez de renverser un cabinet qui n'a pas votre confiance : c'est votre droit absolu; mais si vous le renversez quand il vous demande des fonds pour rapatrier des soldats fatigués ou malades, prenez garde que votre vote ne se retourne contre vous.

*
* *

On croit ici défendre l'intérêt du Sénat et l'intérêt de la République en disant que les crédits de Madagascar doivent être accordés au gouvernement.

Dans l'hypothèse d'un vote négatif, deux choses sont possibles : ou le cabinet, par telle mesure que ce n'est pas le lieu de discuter, assurera la régularité des services jusqu'à la rentrée de la Chambre; ou le cabinet, s'inclinant devant la décision du Sénat, donnera sa démission.

Dans le premier cas, le Sénat, — qu'on nous passe cette expression vulgaire, — aura donné un coup d'épée dans l'eau.

Dans le second cas, un cabinet modéré, en majorité au Sénat, en minorité à la Chambre, peut se trouver acculé à la dissolution.

Tant mieux! disent quelques-uns, le pays prononcera, et c'est le meilleur moyen de sortir du gâchis où nous pataugeons.

En principe, la dissolution n'a rien qui nous effraye, et nous sommes de ceux qui regrettent qu'elle ne soit pas entrée dans nos habitudes politiques; mais encore faut-il que la dissolution se fasse sur une question claire et nette. En Angleterre, quand on dissout la Chambre des communes, il n'y a pas de malentendu possible : le pays est appelé à se prononcer sur un programme connu; la majorité fait savoir, par ses votes, si elle veut de ce programme ou si elle n'en veut pas. Mais ici, sur quoi le pays aurait-il à se prononcer? Quelle question lui serait posée?

Un cabinet aurait été renversé sur les crédits de Madagascar : voilà, en vérité, une belle plate-forme électorale!

*
* *

En vain, on soutient que le refus des crédits est, pour une assemblée, la seule sanction d'un vote de défiance; en vain on invoque l'exemple de Gambetta demandant à la Chambre, après la réélection des 363, de repousser le budget.

Il n'y a aucun rapport entre les deux situations.

Après le 16 Mai, le pays s'était déjà prononcé : les nouveaux élus, en refusant le budget, pouvaient dire qu'ils parlaient au nom du suffrage universel.

Aujourd'hui, c'est un conflit entre les deux assemblées, l'une issue du suffrage direct, l'autre du suffrage à deux degrés, ayant toutes deux mêmes droits, même autorité. Si ce conflit persiste, si un appel au pays devient inévitable, que doit désirer tout bon citoyen, à quelque parti qu'il appartienne? Il doit désirer, suivant nous, que toute chance de malentendu soit écartée et que le suffrage universel ait à choisir entre deux programmes politiques également précis.

Ce n'est pas sur les crédits de Madagascar, ce n'est pas même sur une question de politique extérieure qu'il convient d'ouvrir une crise ministérielle, surtout si l'on est convaincu que cette crise ministérielle peut conduire à la dissolution.

*
* *

Ce qui, à nos yeux, fait la gravité du conflit actuel c'est qu'il n'est pas seulement entre le Sénat et le ministère : il est entre les deux Chambres. Ce n'est plus, comme en d'autres occasions, l'existence d'un cabinet qui est en jeu; c'est l'existence même des institutions établies en 1875. Sans vouloir rien exagérer, quand on voit, d'un côté, l'hostilité marquée des deux assemblées, d'un autre côté, l'abstention du chef de l'État, on peut être inquiet sur l'avenir de la République constitutionnelle.

Les choses étant ce qu'elles sont, l'attitude du Sénat dans la session qui s'ouvrira le 21 avril peut être décisive.

Si le régime parlementaire, qui ne fut jamais plus compromis, peut être sauvé, c'est par la fermeté de ses partisans; mais c'est aussi par leur prudence.

Il semble à quelques-uns qu'on aura fait beaucoup si l'on renverse le ministère : on n'aura rien fait si, avant tout, on ne montre au pays qu'on sait ce qu'on veut, qu'on a un programme de réformes à opposer à celui de ses adversaires, et qu'on est décidé à en finir avec la politique négative où l'on se débat depuis quelques années.

15 avril.

1944.08 PAUL LAFFITTE.

LA RÉFORME DU BACCALAURÉAT

Le baccalauréat est violemment attaqué en ce moment par une élite de vaillants esprits; il a des adversaires déclarés en dehors de l'Université; il en a — et ce ne sont pas les moins ardents — parmi les universitaires eux-mêmes. Quels que soient le nombre et l'autorité de ceux qui mènent l'assaut, je ne crois pas que le moment de la capitulation soit proche. Le baccalauréat a pour lui le titre le plus considérable et la force la plus grande qu'il y ait au monde : la possession et l'habitude. Il est devenu une véritable institution sociale; notre législation se l'est incorporé; d'innombrables règlements en font mention et y attachent des droits ou des avantages. L'imagination du réformateur se trouble et les bras lui tombent devant l'énorme travail de refonte et de réédition auquel il faudrait soumettre les actes publics dont le baccalauréat fait partie intégrante. Notre bourgeoisie serait frappé d'eune sorte de stupeur si soudain elle n'apercevait plus devant elle ce fanal qui la guide et sur lequel elle dirige ses fils; elle gémirait comme les animaux après un subit obscurcissement du ciel; elle se plaindrait hautement de ne plus savoir où elle va.

Ajoutez que le baccalauréat a pour lui, par instinct ou par raisonnement, deux classes d'hommes qu'on voit ordinairement aux prises l'une avec l'autre : les représentants de l'enseignement libre, et, au moins pour une partie, les théoriciens passionnés d'une ingérence et d'un contrôle de plus en plus actif de la part de l'État. Ceux-ci, après tout, sont en possession; ils ne se soucient pas de se dessaisir; il y a beaucoup d'inconnu dans l'effet des substituts qu'on leur offre; ils craignent de perdre au change et croient plus sûr de maintenir l'état existant. C'est en vain que les conquérants s'entendent démontrer que l'annexion consommée par eux n'est qu'une charge pour le pays qu'elle agrandit, ils ne se résignent pas à l'humiliation de renoncer à leur conquête. Les représentants de l'enseignement libre sont attachés au baccalauréat pour d'autres raisons qui peuvent être résumées en une phrase : la suppression de cet examen les exposerait à voir revivre en fait le monopole de l'Université. Les facultés de médecine et de droit, les administrations publiques sont les grandes consommatrices de bacheliers; elles absorbent la presque totalité des quantités produites. Le baccalauréat supprimé, rien ne les empêcherait de décider, spontanément ou sur injonction, qu'elles n'admettront à leurs examens, grades ou emplois, que des jeunes gens munis du certificat d'études d'un lycée de l'État (1). Privés de leur principal débouché, les établissements libres se videraient et n'auraient plus qu'à fermer leurs portes; le baccalauréat les protège contre de tels actes d'intotérance. Il leur procure deux avantages considérables : 1° un jury élevé dont l'impartialité est au-dessus de tout soupçon; 2° un titre uniforme qui sert d'écran entre elles et les autorités dont elles peuvent redouter la malveillance. Le diplôme de bachelier octroyé par l'État sur la proposition d'un jury d'État suffit et répond à tout; il n'y a pas lieu de remonter au delà et de s'enquérir des préparations antérieures.

Voilà comment le baccalauréat, examen officiel, est devenu la meilleure sauvegarde de la liberté de l'enseignement secondaire, et voilà pourquoi les représentants de l'enseignement secondaire libre sont aujourd'hui ses défenseurs les plus fidèles et les plus décidés. Si le monopole de l'Université avait subsisté, il est à peu près certain que le baccalauréat aurait disparu depuis longtemps. L'établissement d'un régime de droit commun est ce qui a le plus fait pour nous le conserver; l'impossibilité de renoncer aujourd'hui à ce régime est ce qui garantit le mieux le maintien et la durée d'une institution décriée ou discréditée auprès de beaucoup de bons esprits.

Le baccalauréat est d'ailleurs efficacement protégé par la complexité et la divergence des intérêts et des droits qu'aurait à concilier tout système qu'on tenterait de lui substituer. Il est aussi difficile de s'en passer que de le remplacer. Aussi les projets de réforme sont-ils restés pendant de longues années à l'état d'aspirations et de rêveries, et jusqu'à ces derniers temps, aucune autorité responsable n'avait consenti à assumer les risques de l'opération. La combinaison récemment proposée par le ministre de l'instruction publique est théoriquement la plus spécieuse et l'une des plus recommandables. Elle a sur les autres une supériorité parfaitement définie : elle réduit au minimum le plus grave des défauts et des dangers du baccalauréat actuel : l'action énervante et désorganisatrice de l'examen sur les études.

La solution serait à peu près irréprochable si l'on avait suivi jusqu'au bout la logique du système, si l'État ne se mêlait plus de contresigner les certificats d'études, si, au lieu de les égaliser artificiellement sans doute pour se justifier d'attacher à tous les mêmes droits, il laissait à chaque parchemin la seule valeur et le seul crédit qui résultent de la bonne renommée de l'établissement où il a été délivré. Que l'État sanctionne de son témoignage des épreuves d'un caractère et d'une valeur vraiment scientifiques, comme il poinçonne les matières d'or et d'argent, cela semble naturel et légitime; qu'il entreprenne de

(1) Une décision d'un tout autre ordre, mais incontestable- [illegible] par un esprit d'exclusion, avait [illegible] pris [illegible] Conseil d'État au temps des jurys mixtes.

sanctionner des épreuves élémentaires, superficielles par nature et nécessairement peu probantes, c'est comme s'il s'établissait bureau de garantie pour le cuivre ou pour le laiton. Toutefois on est très excusable de n'avoir pas poussé jusqu'à ce parti extrême ; l'opinion n'y est pas préparée et nous n'avons sans doute pas les mœurs qui rendraient bienfaisante cette large liberté.

Mais, si l'on maintient, sur la foi d'un contreseing ministériel, l'équivalence des certificats d'études, comment échapper à cette objection qu'à raison de l'énorme écart de valeur qui existe entre les lycées, les différences auront chance d'être ici plus grandes que dans tout autre système et en contradiction plus flagrante avec l'égalité officiellement attestée ? Comment ne pas remarquer que les influences et les pressions qui peuvent amener les juges à un excès d'indulgence, se trouveront ici secondées par l'intérêt même de chaque établissement et que, s'exerçant sur les professeurs mêmes des candidats, sur des hommes accessibles par devoir aux parents de leurs élèves, elles n'auront jamais été mieux armées et plus irrésistibles ? Enfin, n'est-ce pas créer un grief spécieux aux établissements libres que de les mettre en dehors de ce régime de huis-clos qu'elles ne manqueront pas de représenter comme un régime de faveur ?

Il a été question de modifier sur ce point le plan ministériel. Le bénéfice d'un examen passé à l'intérieur de l'établissement, sous la présidence d'un agent de l'État, aurait été étendu aux institutions libres présentant certaines garanties. Le remède ne vaut guère mieux que le mal. L'impossibilité de bien régler la qualification exigée des établissements libres, les reproches d'artifices ou de collusion qu'on ne leur ménagerait pas, l'insuffisance des moyens de contrôle mis à la disposition de l'agent officiel, la partialité qu'on ne manquerait pas de lui supposer dans un sens ou dans l'autre, l'incertitude et l'odieux qui accompagneraient des sanctions appliquées à des délits presque insaisissables, amèneraient bien vite une réaction de l'esprit public. Tout le monde demanderait qu'on revînt au régime antérieur et qu'on n'en bougeât plus. En tout cas, il faudrait bien conserver un jury d'État indépendant, pour tout ou partie des établissements libres, et pour les jeunes gens qui reçoivent l'instruction dans leur famille. Il pourra très bien arriver que cet examen, par le prestige de son jury notoirement impartial, par sa publicité plus grande, acquière une valeur d'opinion qui le fera préférer au certificat d'études et l'accréditera comme un titre de capacité supérieur. Tout cela est on ne peut plus incertain ; c'est l'inconnu, et il est bien naturel qu'on hésite à s'y engager pour peu qu'on trouve la situation présente tolérable.

Puisque toutes les raisons comme toutes les chances sont pour que le baccalauréat, en tant qu'examen d'État distinct du certificat d'études de l'enseignement secondaire, ne soit pas supprimé, prenons franchement notre parti de conserver l'institution et tâchons, s'il se peut, de l'améliorer. Mais, pour l'amender à bon escient, il faut en avoir discerné, considéré, pesé, classé tous les inconvénients et tous les avantages. Nous avons entrepris, aussi méthodiquement qu'il nous a été possible, cette recherche ardue et assez ingrate ; nous avons considéré successivement le baccalauréat comme moyen de classement social, comme qualification générale pour les carrières libérales, comme preuve et garantie officielle du talent et de l'acquis, comme brevet d'« honnête homme », au sens que ces mots avaient au XVIIe siècle, enfin comme stimulant supposé et comme régulateur effectif des études. Chacune de ces analyses nous a amené à reconnaître, soit une insuffisance, soit un vice de l'institution, et ces défauts à leur tour nous ont mis sur la voie des modifications et amendements les plus propres à y obvier. Toutes ces conclusions partielles nous ont paru s'ordonner d'elles-mêmes dans un plan d'ensemble dont nous croyons bien faire de tracer, sans plus attendre, les grandes lignes. Voici, largement dessiné en quelques traits, le schéma du plan proposé.

Ce schéma procède des principes suivants :

1° Le baccalauréat doit être un examen très humble ; il ne doit pas prétendre à embrasser tous les éléments d'une instruction libérale, mais simplement à faire la preuve d'une culture moyenne dont les éléments et l'étendue pourront d'ailleurs varier au-dessus d'une limite minimum.

2° Le programme de l'instruction secondaire doit être rendu aussi indépendant que possible du baccalauréat ; pareillement, le plan d'études et le travail de chaque élève. Programme, plan d'études et travail doivent pouvoir s'ordonner et se développer, sans égards aux nécessités et aux possibilités de l'examen. Le diplôme de bachelier doit apparaître non comme la fin ardue et incertaine vers laquelle converge toute l'instruction secondaire, mais comme un résultat indirect qui se produit sans qu'on en ait pris souci. Les épreuves doivent être, non la sanction obligatoire d'études uniformes, mais une sanction, pour une grande part, éventuelle et qui se prête à une assez grande variété dans les préparations.

3° Le diplôme doit contenir une notation aussi exacte que possible de la valeur de chaque candidat, aussi complète que possible de la composition de son acquis.

D'après ces principes, voici comment le baccalauréat devrait être organisé :

1° Il se composerait comme aujourd'hui, d'épreuves écrites et d'épreuves orales et se passerait devant un jury d'État indépendant de tout établissement particulier : lycées ou institutions libres (1).

2° Le baccalauréat comprendrait une partie obligatoire, qu'on passerait en une seule fois, et une partie facultative, dont les épreuves pourraient être échelonnées au gré du candidat. La partie obligatoire serait réduite au minimum de savoir sans lequel il n'y a vraiment pas de culture intellectuelle. Elle comprendrait la langue maternelle, une seconde langue, classique ou moderne, l'histoire, la philosophie et des notions de sciences. La nécessité et la valeur d'une solide connaissance du français n'ont pas besoin d'être démontrées. La principale raison d'apprendre une seconde langue est que les enfants y trouvent l'occasion de faire passer des idées d'un idiome dans l'autre. Rien de plus propre que cet exercice à former l'esprit, à lui faire saisir la pensée sous le voile des mots, à éclaircir et à nuancer en lui la conception, l'expression et le jugement. La majorité des élèves retirerait sans doute plus de profit des exercices de traduction si leur effort ne portait que sur une seule langue. Ils pourraient se rendre plus complètement maîtres du vocabulaire, mieux comprendre la syntaxe et pénétrer plus profondément le génie de l'idiome choisi. La supériorité générale des langues anciennes dans un travail de ce genre, l'avantage tout particulier du latin quand c'est le français qu'il s'agit d'apprendre, ne sauraient être contestés (2). Mais le bénéfice des exercices de traduction demeure néanmoins assez notable avec l'anglais ou l'allemand, qui ont, d'autre part, sur les langues anciennes, l'avantage de l'utilité pratique. Nous cherchons ici, il ne faut pas l'oublier, non le type le plus parfait d'une éducation libérale mais la preuve, sous une forme quelconque, d'un certain degré de savoir et de culture. On pourrait laisser aux candidats l'option entre le latin, le grec, l'anglais ou l'allemand. — La philosophie devrait être restreinte aux quatre ou cinq grandes questions dont les solutions reposent sur des faits de conscience très simples et d'une observation facile; les mathématiques seraient conservées avec une seule science inductive. L'expérience déciderait si un certain jeu d'option doit être ménagé au candidat dans cette partie des épreuves. — L'histoire devrait être à la fois simplifiée et amplifiée; elle pourrait avec avantage embrasser le moyen âge et s'étendre à l'antiquité romaine, grecque et orientale. Mais dans l'examen (comme dans l'enseignement qu'il faudrait réformer parallèlement et dans le même sens), elle ne présenterait de continu que les cadres fournis par la chronologie et la géographie, ce qu'on peut appeler sa charpente osseuse; par endroits seulement, des récits et des tableaux détaillés recouvriraient cette charpente et donneraient l'impression de la chair et de la vie. Les matières retranchées pourraient reparaître par option, comme il sera expliqué plus loin.

3° Le diplôme serait décerné au candidat qui aurait obtenu la moyenne jugée suffisante; à ce programme d'épreuves au minimum chaque candidat pourrait ajouter les matières qui figurent actuellement aux programmes des deux parties des baccalauréats classique et moderne. Il pourrait y ajouter en outre toute autre matière que la faculté l'autoriserait à présenter; il pourrait enfin demander à être interrogé à fond sur telle ou telle partie de chaque matière.

4° Le diplôme contiendrait l'indication des matières obligatoires ou facultatives sur lesquelles le candidat aurait répondu d'une manière satisfaisante; les matières sur lesquelles il aurait été jugé insuffisant n'y figureraient pas. Le diplôme, et non pas seulement le certificat d'études, pourraient porter les mentions *bien* et *très bien*, les mentions qui sont plutôt défavorables et désobligeantes, *assez bien* ou *passable*, seraient omises. Le jury prendrait en considération pour l'octroi de ces mentions tant l'étendue de l'acquis et de la culture, jugés d'après le nombre des matières présentées, que la solidité du savoir et la capacité d'approfondir, jugées d'après les examens portant sur une partie, une période, une question limitées dont le candidat aurait fait une étude spéciale. Je n'en dis pas davantage sur tous ces points, j'aurai l'occasion de les rencontrer de nouveau et d'y insister à mesure qu'ils seront remis en perspective par les analyses critiques que je vais maintenant aborder (1).

(1) Les revues spéciales, et notamment la *Revue de l'Enseignement secondaire*, ont indiqué plusieurs manières excellentes de composer ce jury, sans faire appel aux membres de l'enseignement supérieur, lesquels succombent sous la charge; on n'aurait qu'à choisir entre les systèmes proposés.

(2) Il est infiniment regrettable qu'en 1880 on ait maintenu au grec son caractère d'étude obligatoire; s'il avait été rendu facultatif, le latin, demeuré seul, aurait recueilli une large part des heures rendues disponibles; on aurait pu l'enseigner plus à fond et avec plus d'ampleur; l'excédent aurait pu être attribué à une langue vivante et à sa littérature; on n'aurait pas eu besoin d'organiser l'enseignement moderne. L'incomparable action plastique du latin et du grec se serait exercée avec plus de force encore par une seule de ces deux langues mieux étudiée et mieux sue, on aurait eu en outre l'avantage plus immédiatement pratique qui résulte de la connaissance d'une langue vivante. Le maintien du grec sur la liste des matières obligatoires a rendu impossible cette heureuse combinaison. J'ai à me reprocher d'avoir été l'un des avocats d'une cause que je juge aujourd'hui tout autrement. L'opinion que je professe encore sur l'admirable pouvoir éducateur de la plus analytique des langues connues, avait voilé un instant pour moi les difficultés et les inconvénients d'un partage forcé de l'attention et du temps des élèves, entre les deux idiomes.

(1) Un dernier mot avant que le lecteur bienveillant s'y en-

I

Je rencontre tout d'abord un fait capital, trop souvent laissé dans l'ombre par les adversaires les plus déterminés du baccalauréat. Cet examen n'est pas seulement une sanction des études secondaires; c'est une institution sociale et politique de grande conséquence, et les effets qu'il produit à ce titre dépassent de beaucoup en étendue et en gravité ses effets pédagogiques. Nous avons fait, il y a un siècle, une révolution pour abolir les castes et leurs privilèges; or, nous ne prenons pas garde que le baccalauréat rétablit l'équivalent de ce que nous avons supprimé; il divise la nation en deux classes : l'une qui a des parchemins, l'autre qui n'en a pas, l'une qui a seule entrée dans les carrières libérales, l'autre qui est rejetée et confinée dans les anciennes professions roturières : commerce et industrie.

C'est vers dix-huit ans que la division se fait. Le départ est net et tranché : l'on appartient ou l'on n'appartient pas à la classe privilégiée, et c'est le baccalauréat qui en décide. Le départ est définitif et pour la vie : on ne recommence pas à cet âge toute une éducation. Le jeune homme qui s'est engagé dans une autre voie, qui a passé par une école de commerce par exemple, ou par une école d'agriculture, aura bien rarement le courage de revenir à son point de départ et de consommer dans des études élémentaires un temps qu'il pourrait plus utilement, plus virilement employer; il est donc exclu sans retour, aucune équivalence de mérite et de titre n'est admise. Une telle organisation est en contradiction manifeste avec deux principes très solidement établis; l'un économique et social, l'autre juridique et politique. Le premier de ces principes, c'est que les capacités de tout ordre doivent être laissées aussi libres que possible de se déplacer et de se porter là où elles se croient appelées, où elles prévoient qu'elles rendront le plus de services. Il ne faut pas moins que des raisons très graves et très péremptoires pour entraver cette circulation large et aisée de toutes les aptitudes. Le principe juridique et politique est celui de l'égale admissibilité de tous les citoyens aux places sans autres distinctions que celles des vertus et des talents. Aucune dérogation qui ne serait pas amplement et solidement justifiée ne doit être apportée à cette règle de droit, j'allais dire d'ordre public. Pour fonder en raison et en justice le privilège des uns et l'exclusion des autres, il ne faudrait pas moins qu'un critérium d'une rare justesse, donnant la mesure de tout ce qui fait la valeur d'un homme; j'entends des aptitudes physiques et morales aussi bien que des aptitudes intellectuelles. Le baccalauréat ne pourrait être accepté comme moyen de démarcation sociale, de qualification ou de disqualification pour les hautes carrières libérales que si les bacheliers étaient, de l'aveu de tout le monde, seuls ou presque seuls, tous ou presque tous aptes à ces fonctions supérieures. De l'aveu de tout le monde il n'en est rien.

Nous montrerons dans un instant que, même au seul point de vue du savoir et de la culture, le baccalauréat est un moyen d'appréciation très imparfait, mais, fût-il parfait, qu'il serait encore un principe très insuffisant de démarcation sociale, parce qu'il n'atteint pas tout l'homme, ni même le meilleur de l'homme. Je ne sais en vérité si le fait d'appartenir à une certaine famille ne constituerait pas un critérium moins faillible, un moyen de classement plus sûr que le baccalauréat; la transmission héréditaire des qualités du corps et de l'esprit, l'éducation et les exemples du foyer, la noble servitude d'un nom illustre garantissaient une moyenne d'aptitudes physiques, morales, intellectuelles plus qu'équivalentes à la moyenne de savoir et de talent que peut constater le meilleur juge dans un examen de quelques heures.

On a créé sans s'en douter une caste privilégiée et, ce qui est plus grave, on n'a pas de garantie que ce privilège de la nouvelle noblesse soit mieux justifié que celui de l'ancienne, et que la société, le pays, l'État aient vraiment gagné au change.

Le baccalauréat ainsi conçu est une véritable plaie sociale : il augmente considérablement le nombre des déclassés, et il est cause qu'on multiplie les emplois, sans absorber ni satisfaire la masse grossissante des postulants. J'ai dit que les facultés de médecine et de droit, les corporations, notaires, avocats, avoués, etc., et les grandes administrations publiques étaient les principaux débouchés ouverts aux bacheliers. Si l'on consultait les autorités préposées à ces institutions, sur la valeur du baccalauréat et sur les raisons de le maintenir ou de le supprimer, elles accorderaient sans hésitation que ce grade n'est pas une garantie sérieuse d'intelligence, de savoir ou de culture. On n'est pas certain, ajouteraient-elles, qu'il n'élimine pas de bons éléments; on l'est qu'il en laisse passer de très médiocres; il ne nous en rend pas moins

gage avec moi. Je compte limiter mon examen aux effets sociaux, politiques et moraux du baccalauréat; j'indiquerai — le sujet ainsi entendu l'exige — l'influence que le baccalauréat exerce sur les programmes et sur la formation générale des esprits; j'insisterai sur le rôle que l'État est amené à prendre et sur ses conséquences, mais je laisserai de côté l'action plus directe et plus intime de l'examen sur les études et sur le travail de chaque élève; je ne reprendrai cette grande et décisive question sur laquelle tant d'hommes, plus compétents que moi, tiendront sans doute à dire leur avis, que si j'y suis invité par les circonstances. Je me contente d'ajouter que cette dernière analyse m'a conduit aux mêmes conclusions que les autres et qu'elle aboutit à une recommandation du même plan de réforme.

l'immense service de disqualifier un grand nombre de jeunes gens, capables ou non, peu importe, et de diviser ainsi l'immense multitude qui, autrement, nous circonviendrait, nous assiégerait, nous submergerait de son flot montant.

Le baccalauréat a-t-il en effet la vertu de diminuer l'encombrement dont la perspective épouvante les autorités qui disposent des places? Je n'en crois rien et même je crois tout le contraire. On a vu que le baccalauréat a pour effet une division tranchée de la nation en deux classes, analogues au *populus* et à la *plebs* de la république romaine. De là, cette conséquence digne de toute l'attention de l'homme d'État : on brigue le baccalauréat, non pas tant pour devenir éligible à une carrière qu'on a en vue que pour entrer dans la classe supérieure. Une fois entré, il ne viendra à aucun candidat l'idée de s'engager dans une profession non comprise parmi celles où il a accès par son grade ; il s'en voudrait d'avoir pris tant de peine pour un titre dont il ne profite pas, il croirait déchoir s'il n'usait pas de son privilège, s'il revenait pour ainsi dire sur ses pas, jusqu'à l'une des carrières ouvertes aux non-bacheliers. Au fond, le baccalauréat tend à obscurcir dans les esprits cette vérité de simple bon sens qu'il n'y a de sot métier que celui dont on s'acquitte sottement, de profession inférieure que celle où l'on est au-dessous de sa tâche. Il accuse entre les carrières une division et une hiérarchie, en grande partie artificielles, qui, dans la plupart des cas, s'effaceraient s'il n'existait pas ou s'il était autrement organisé.

On voit comment le baccalauréat aboutit à augmenter la masse des candidats aux emplois publics. Si, pour chaque emploi, le nombre des postulants se multiplie, c'est qu'auparavant le nombre des gens pourvus d'une qualification générale acquise par mode ou par amour-propre, s'est multiplié. L'affluence des candidats serait sans doute moins grande si leurs rangs n'étaient pas grossis d'une foule de jeunes gens qui n'ont pris le baccalauréat que pour s'élever socialement et qui se trouvent ensuite dans une sorte d'obligation envers eux-mêmes de choisir une des carrières dont ce grade par privilège ouvre l'entrée. Personne plus qu'un récent annobli n'a le souci de ne pas déroger (1).

En résumé, le baccalauréat conçu comme un moyen de classement social, aboutit d'abord à accentuer entre les carrières un ordre de dignité en grande partie arbitraire et contestable, puis à augmenter le nombre des aspirants aux carrières libérales, enfin à empêcher que ce nombre diminue et que les rangs s'éclaircissent : j'avais donc raison de dire qu'il multiplie le nombre des déclassés.

II

La description du mal, en ce qu'il a de plus grave et de plus caractérisé, indique clairement où il faut chercher le remède. Si le baccalauréat aboutit à une scission de la nation en deux classes, c'est qu'il est, dans toute la force du terme, un grade, c'est-à-dire un degré unique ; on franchit ou on ne franchit pas ce degré ; il dépend de là qu'on soit qualifié ou disqualifié ; c'est tout l'un ou tout l'autre. Chacun appartient à la moitié en deçà ou à la moitié au delà de l'unique gradin ; il est réputé l'égal ou le pareil de tous ceux de l'autre. Voilà bien la caste ; on y entre par l'effort et la chance d'un jour et même d'une heure, par une sorte d'accident comparable à l'accident de la naissance ; à partir de là, tout est dit, tout est réglé : être bachelier ou ne l'être pas, la classification par l'examen ne comporte pas d'autre différence ni d'autre alternative. — La réforme proposée prévient par une voie très simple et très directe une conséquence si contraire au principe d'égalité, et, ce qui est pire, si contraire à la vérité, à la raison et à l'intérêt public. Il y a bien toujours une ligne de séparation, mais cette ligne se trouve abaissée au niveau d'un examen très réduit en surface, d'une sorte d'examen au minimum, analogue à ce que les Anglais appellent *pass-examination*, ainsi nommé parce qu'il ne contient que juste ce qu'il faut pour passer. Les épreuves y sont au fond plus sérieuses, et plus significatives que dans le baccalauréat actuel à large programme, qui, à force de vouloir trop prouver, ne prouve rien avec précision et sûreté. Mais il est limité à un ensemble de notions trop restreint pour avoir le crédit et donner l'illusion d'une ample culture libérale, justifiant la formation d'une classe distincte ; d'ailleurs, l'humilité même de l'examen est cause que l'immense majorité des candidats ne se contente pas de ce type inférieur, sachant bien que les autorités qui disposent des places ne s'en contenteront pas non plus et qu'elles seront amenées à faire aux postulants un

(1) J'ai rencontré de nombreux exemples de cette illusion. Qui ne se rappelle la figure et l'accent du paysan enrichi, de la petite bourgeoise admirant dans leur fils bachelier un être transformé et d'une espèce supérieure, alors que toute la métamorphose a consisté à le rendre impropre à ce qu'il eût été capable de bien faire? Rien ne fait plus froid au cœur que de tels spectacles. Cette erreur d'optique s'étend à toute la vie. J'ai eu récemment la visite d'un homme de plus de quarante ans, père de famille, naguère encore à la tête d'une grande entreprise commerciale où il s'était enrichi. Il s'en était retiré pour des raisons où il est inutile d'entrer ici. Il venait me demander si, à mon avis, il était trop tard pour qu'il refît ses études de droit et entrât au barreau ou dans quelque autre profession de dignité équivalente. La seule chose qu'il eût à cœur était de s'élever socialement, non pas pour lui, mais surtout pour ses enfants à qui il désirait laisser un *patrimoine moral* (*sic*), en sus du patrimoine matériel considérable dont ils jouiraient après lui.

avantage, ou même une condition d'admissibilité, de la possession attestée de certaines connaissances (1), en rapport avec les nécessités de la carrière; quiconque ne présentera pas un excédent de ce genre sera presque infailliblement écarté ou primé partout. Usant de la faculté que leur ménage le nouveau système, les candidats feront donc ajouter à la liste de leurs épreuves et, s'ils passent à leur honneur, inscrire sur leur diplôme, telle ou telle matière supplémentaire. Par là le caractère le plus essentiel et le plus apparent du grade est d'être individuel, ce qui rejette bien loin l'idée et la sensation d'une classe sociale.

Le baccalauréat se présenterait alors, non plus comme un unique degré qui s'étend horizontalement, le seul et le même à franchir pour tout le monde, mais comme plusieurs escaliers juxtaposés dont les emmarchements ne se correspondent pas, disons mieux, comme une rampe continue où chacun creuse et aplanit pour lui-même une sorte de palier qu'il occupe seul, juste à l'endroit et au niveau que déterminent sa vocation et sa valeur intellectuelle. Si l'on essayait de représenter graphiquement les résultats du système on obtiendrait, au lieu de la ligne unique et sans épaisseur du baccalauréat actuel, une bande, où s'espaceraient un grand nombre de points disséminés dans la largeur à des hauteurs variées; ces points représenteraient les différents bacheliers. Quelque chose comme une ligne de séparation reparaît au niveau des diplômes qui portent la mention *bien* et *très bien*, mais on voit aisément qu'ici, la séparation, si tant est qu'il y en ait une, n'a pas pour effet d'isoler une classe d'une autre, mais seulement de distinguer et de mettre hors de pair un très petit nombre d'individus, une simple élite, au sein d'une foule qui déjà n'est rien moins qu'homogène. L'organisation ne laisse donc rien subsister qui ressemble à une séparation tranchée entre deux classes, elle repose sur des notations individuelles aussi exactes, aussi particularisées que possible ; c'est cette particularité qui frappe les yeux. Elle produit une impression de variété et de multiplicité qui écarte, efface ou brouille, l'idée d'une démarcation sociale.

III

Une première conception fausse en entraîne une suite d'autres et toutes forment ensemble un cercle d'où l'on ne parvient plus à sortir. Le fait que le grade de bachelier procure un avancement marqué dans la hiérarchie sociale, éveille l'ambition d'une multitude de gens qui autrement ne s'en soucieraient pas. Naturellement, plus le nombre de ces candidats augmente, plus décroît la moyenne des capacités sur laquelle les examinateurs règlent involontairement la moyenne de leurs exigences. Le niveau de l'examen tend donc à s'abaisser, et il y a danger que les médiocrités ne le passent en foule. Pour arrêter ce flot montant, on n'a pas conçu de meilleur parti que de rendre l'examen plus difficile, et, pour le rendre plus difficile, on n'a pas trouvé de moyen plus sûr que de le rendre plus étendu et plus varié. Le baccalauréat a été maintes fois et largement modifié depuis qu'il existe; on l'a dédoublé, on l'a divisé en séries. A travers toutes ces transformations, son programme n'a changé que pour s'enrichir, jamais du moins la liste des matières n'a été raccourcie. Actuellement, le baccalauréat classique comprend treize épreuves portant sur dix ou douze matières, dont quatre langues et trois littératures : l'histoire, la géographie, la philosophie et l'histoire de la philosophie, les mathématiques, la physique, la chimie et l'histoire naturelle. Le programme du baccalauréat moderne est encore plus chargé ; on a procédé comme si la dignité et la force probante d'un examen se mesuraient au nombre et à la diversité des sujets d'interrogation.

Tous ces expédients ont été vains: le niveau de l'examen ne s'est pas relevé, au contraire, et, en vérité, cela était facile à prévoir. Il y a un point sur lequel on ne s'est pas trompé : on a eu ce qu'on voulait, un examen qui répond en apparence à une large culture et qui a l'air difficile ; il le serait en effet si les épreuves étaient sérieuses. Posséder réellement cet ensemble de connaissances et les avoir toutes présentes à un moment donné supposerait une acuité, une mobilité d'intelligence, une puissance d'attention et de travail qui excèdent infiniment ce dont est capable même une bonne tête de dix-huit ans. Il y a là plus qu'il ne faut pour embarrasser les jeunes gens les mieux doués et rendre leur succès incertain, si peu qu'on les pousse sur ces différents sujets. On ne veut pas s'exposer au danger de les voir échouer; ce serait compromettre le recrutement des hautes carrières libérales, on se résigne donc à tenir l'examen très bas, ils sont assurés ainsi de le passer, mais beaucoup de jeunes gens que, pour l'honneur du grade, on devrait éliminer, le passent avec eux. La nullité, l'ignorance ou l'extrême paresse restent seules en deçà. Le corps des bacheliers continue de ressembler à une caste, mais à une caste avilie par la faiblesse d'un roi qui a la main trop facile aux anoblissements.

Un écrivain de grande autorité s'est fait récemment l'apologiste du baccalauréat sur ce point. Il a soutenu que le mal n'était pas dans les choses mais dans les hommes, et qu'il dépendait de ceux-ci de le

(1) Les facultés de droit et de médecine par exemple exigeraient sans doute la connaissance du latin, les bureaux de la guerre celle de l'allemand, etc.

guérir; les examinateurs, a-t-il dit en substance, sont les vrais coupables. Ils ne prennent pas au sérieux leur besogne, c'est au législateur et à l'opinion de les mettre en demeure; ils n'ont qu'à vouloir pour relever le niveau de l'examen. Je ne le crois pas, l'indulgence des examinateurs résulte d'une force des choses plus puissante que tous les règlements, et qui a pour complice l'opinion elle-même. Le baccalauréat est devenu la carte générale d'admission dans tous les emplois que j'appellerai « emplois à redingote ». Le candidat éliminé voit se fermer devant lui non pas seulement les carrières de haute volée, mais des professions et des fonctions relativement très humbles, pour lesquelles un certificat d'études primaires serait une qualification amplement suffisante, les autorités qui disposent de ces emplois cherchent dans le baccalauréat, non une garantie de capacité mais un moyen d'élimination préalable. Dans ces conditions refuser au candidat le diplôme, c'est le frapper douloureusement dans son modeste désir de s'élever socialement, dans l'excusable ambition que ses parents ont pour lui (1). Jamais on n'obtiendra d'un examinateur, jamais cet examinateur n'obtiendra de lui-même d'être très exigeant à l'égard d'un jeune homme qui, selon toute apparence, l'est si peu envers la fortune et la destinée; il se fera scrupule de briser un innocent rêve d'avenir pour quelque mauvaise réponse dans un examen qui comporte après tout une grande part de chance.

Les examinateurs sont d'ailleurs rendus plus défiants d'eux-mêmes par l'espèce d'étourdissement que produit, surtout à Paris, le grand nombre, et des examens, et des épreuves dans chaque examen. Après qu'ils ont vu passer devant eux des centaines de nullités, ils perdent la notion ou plutôt le sens de la limite au-dessous de laquelle on ne doit point descendre; ils ne savent plus comment s'y prendre pour juger, ni s'ils jugent bien ou mal; ils sont comme des rasoirs qu'on aurait employés à tailler beaucoup de plumes d'oie; ils ont perdu le fil. Rien d'étonnant que, dans cet état de doute et d'obscurité, ils ne se croient pas autorisés et ne se décident pas à écrire une note éliminatoire sur la feuille d'examen. Le mal est donc apparemment sans remède tant que le baccalauréat n'aura pas subi une modification profonde, qui en change, non seulement la forme, mais la nature et l'esprit.

Il règne en France, en ce qui concerne les examens, un préjugé singulier; on tient que le meilleur moyen de remédier à ce qu'il y a d'aléatoire dans les épreuves et d'aboutir à une bonne sélection, c'est de les multiplier et de les varier de façon que le candidat qui s'est montré insuffisant sur l'une d'elles ait chance de couvrir son déficit par de meilleures réponses sur d'autres points. C'est méconnaître deux vérités très simples : la première est qu'un esprit ne montre jamais mieux sa valeur que dans les matières qu'il a étudiées avec grand soin et de tout son effort. On voit là ce qu'il peut faire quand il fait de son mieux, et jusqu'où il pénètre dans un sujet quand il s'y pousse à fond. Lorsqu'on le juge seulement d'après ses réponses sur des matières nombreuses et qu'il n'a pu aborder que superficiellement, — car celles qu'il essayerait de creuser feraient tort aux autres, — on n'arrive pas à le bien apprécier, on ne connaît bien de lui que sa mémoire, sa présence d'esprit, ses qualités les plus extérieures et les plus spécieuses. On passe donc à côté du critérium précis et probant quand on force le candidat à émietter son effort sur dix matières.

Au fond — et c'est là la seconde vérité que méconnaît le système actuel — il ne faut pas tant de sujets d'épreuves au candidat intelligent et laborieux pour compenser les mauvaises chances par les bonnes et, comme l'on dit, pour se rattraper. Qu'il en ait cinq ou six, et, s'il en a davantage, que le surplus soit à son choix; il fera ce qu'il faut pour s'en tirer à son honneur; le système actuel a l'air d'avoir été conçu en faveur des médiocrités; en tout cas il fonctionne à leur bénéfice. C'est à elles qu'il est utile que les matières soient très nombreuses, parce que, n'ayant rien à attendre que du hasard, elles gagnent des chances à chaque coup de dé qu'on leur donne en plus. Je dis : coup de dé, car chaque interrogation dure et pèse d'autant moins qu'il y en a davantage, chaque question de plus est pour le candidat un encouragement à compter sur la probabilité d'une réponse heureuse ou évasive rencontrée par hasard et qui le sauvera d'un échec.

A toutes les critiques qu'on vient de lire, le système que nous proposons échappe, ce semble, dans une large mesure. Il comporte deux modifications essentielles : réduire la partie obligatoire de l'examen

(1) Des relevés insérés dans le remarquable exposé des motifs de M. Combes, il résulte que l'immense majorité des candidats reçus passe tout juste, et que, de ceux-ci, un grand nombre — on n'en saurait douter — sont admis par chance ou par grâce. A ne considérer que le baccalauréat classique, les épreuves de la première partie n'épargnent que 38 p. 100 des inscrits, et sur ces 38 p. 100, 50 p. 100 succombent encore aux épreuves de la seconde partie. Cela réduit à 16 p. 100 le nombre des candidats qui, finalement, passent. Ces hécatombes sont-elles dues à une judicieuse sévérité et indiquent-elles une moyenne élevée de talent et de savoir? Hélas! non. En effet, 32 p. 100 sur les 38 p. 100 de la première partie, et 12 p. 100 sur les 16 p. 100 de la seconde partie n'obtiennent même pas la note « assez bien » et ne dépassent pas la mention « passable », on devine à quel degré de médiocrité correspond ce dernier terme. Je me demande à quoi peut servir et ce que peut signifier un examen qui donne de tels résultats. Je ne lui sais gré que d'une chose, c'est d'avoir mis en lumière et précisé par des chiffres un fait dont, à vrai dire, on n'a pas tenu grand compte jusqu'à ce jour. Ce fait, c'est que notre système d'instruction secondaire, le baccalauréat aidant, tend à multiplier, dans une mesure énorme, le nombre des dévoyés et des déclassés.

à un nombre minimum de matières fondamentales, ménager à côté une place, qui certainement ne restera jamais vide, pour des matières facultatives, choisies par le candidat dans de certaines limites, et agréées par le jury. Les matières fondamentales pourraient obtenir de l'élève une attention moins partagée, un effort moins souvent interrompu et plus fécond. Il les posséderait mieux et l'on prendrait l'habitude d'exiger de lui plus que des notions superficielles, la notation de l'examinateur serait moins fractionnée, moins dispersée, irait plus à fond; de là, une certitude plus grande dans les appréciations; malgré tout, le candidat qui se contenterait de cette *pass-examination* se décernerait à lui-même un brevet d'infériorité, à moins qu'il n'y obtînt la mention *bien* ou *très bien;* il devrait donc faire en sorte, ou de posséder à fond les matières obligatoires, ou d'enrichir son examen de matières facultatives. Celles-ci donneraient des gages particulièrement significatifs de la valeur *personnelle* des candidats bien doués; cette valeur, en effet, ne peut mieux se montrer dans sa plénitude et à son maximum que dans les branches d'études que le jeune homme a choisies selon ses prédilections, et où l'on peut supposer qu'il a dépensé tout ce qu'il possède de curiosité intelligente, d'ardeur à chercher, de puissance d'attention pour comprendre et pour retenir. Éventuellement, l'examen de certains candidats pourrait être aussi étendu que l'examen général d'à présent, mais on voit combien les deux examens diffèrent par le fond, les conditions, l'esprit et, finalement, pas la force probante (1).

Il nous reste à examiner la forme et la teneur du diplôme, le rôle et la responsabilité qu'on y fait prendre à l'État, les rapports des programmes d'examen avec les programmes d'études, enfin l'influence que le baccalauréat exerce sur les caractères et sur la culture générale de la nation. Aux défauts et aux dangers mis en lumière par cette suite d'analyses, nous avons la faiblesse de croire que le projet de réforme exposé plus haut obvie dans une large mesure. Le lecteur en jugera dans un second article.

[373.44] (*A suivre.*) E. Boutmy.

(1) Deux autres conséquences sont encore à noter. Premièrement, dans le système proposé, les personnes qui ne s'y sont pas prises à temps pour se préparer avant dix-huit ans ne sont pas pour cela exclues du bénéfice de l'examen; on peut, à tout âge, entreprendre de se rendre maître du français, d'une langue vivante, de l'histoire, de la philosophie et des éléments des mathématiques. Ainsi disparaît la disqualification définitive qui frappe aux environs de la majorité un très grand nombre d'hommes, lesquels peuvent être d'ailleurs très aptes à certaines fonctions supérieures. D'autre part, si l'on suppose que la liste des matières additionnelles reste ouverte plusieurs années après la *pass-examination*, le candidat se trouvera délivré de cette préoccupation anxieuse qui le fait courir d'une matière à l'autre afin qu'aucune ne reste en arrière le jour de l'examen, et qui le condamne tout à la fois à un travail superficiel et à un fâcheux bourrage.

LUISE

Nouvelle.

I

C'est dans la maison du pasteur son père, à Furstenhain, sur l'Elbe, en aval de Dresde, dont on aperçoit au loin les clochers, que Luise était née, et elle vivait là depuis dix-neuf ans. Ses sorties de cette demeure calme et rustique étaient rares, elle semblait heureuse de vivre à l'écart, cachée dans la maison comme dans un refuge, sans doute à cause de son épaule contrefaite qui l'enlaidissait beaucoup. Mais à force de sourire dans la solitude à ses pensées, elle gardait toujours une figure aimable et gaie; sous son front blême encadré de cheveux châtains en bandeaux d'une courbe impeccable, ses grands yeux bleuâtres avaient une délicieuse expression pensive et donnaient à toute sa personne une apparence fragile.

Jamais on ne l'avait distinguée de sa sœur et de ses quatre frères. Ses parents, deux vieillards près de la tombe, aimaient de la même affection tous leurs enfants, progéniture mise au monde pour obéir à la loi sainte, élevée dans le respect de Dieu, également chérissable dans tous ses membres. Elle regardait son père comme un représentant de Dieu ici-bas et le sentait si supérieur que son obéissance filiale avait quelque chose de religieux. Sa sœur Hedwige avait été fiancée à un jeune pasteur, elle-même à un candidat qu'elle ne devait épouser qu'après son premier sermon; mais son futur beau-frère étant mort, on lui avait repris son fiancé pour le donner à l'autre, qui était l'aînée, et elle avait laissé faire.

Mme Türner, dans sa haute raison et sa parfaite justice, n'avait pas moins aimé que ses autres enfants Luise, la plus laide, la contrefaite. Mais aimer les déshérités seulement autant que les autres, c'est peut-être les aimer moins.

Pour cette raison dont elle ne se rendait pas compte elle-même, Luise s'était de bonne heure repliée. Son temps se partageait d'ordinaire entre les occupations du ménage et des lectures graves, qu'elle faisait méthodiquement, venant à bout des ouvrages les plus érudits. Personne, au dehors, ne faisait attention à elle. Beaucoup, dans le pays, auraient pu ignorer qu'elle existait.

A cause de son ordre et de son soin, on la chargeait de décorer l'église, et deux fois par semaine, elle s'y enfermait à cet effet, toute seule dans la nef, dont elle aimait la blancheur et la rectitude des bancs polis comme des miroirs. Cette tâche lui apparaissait comme quelque chose de brillant et de supérieur; c'était une lueur dans son existence grise, une satisfaction aux aspirations vagues cachées en elle.

Elle marchait dans la vie les yeux fixés sur un lointain idéal de beau et de bien, espérant des choses indéterminées et délicieuses, une perfection de vie terrestre qu'elle ne savait comment réaliser. Certains passages de la Bible la rendaient parfois rêveuse et lui laissaient soupçonner ici-bas des existences et un monde tout autres, un rôle gracieux et poétique des femmes sur la terre, ignoré, mais entrevu.

Comme ces espoirs confus, elle cachait aussi ses enthousiasmes. Elle aimait des poètes, des musiciens et la nature. Elle savait par cœur des poèmes et tous les psaumes; le soir, elle jouait des sonates, des lieds et des valses, et quelquefois le jour, quand elle savait la maison vide.

Parfois une envie la saisissait de se promener dans la campagne, aux endroits où l'on ne rencontre personne. Elle montait sur les collines qui abritent le village des vents du nord, jusqu'à une terrasse presque en ruine, parmi les vignes étagées. L'Elbe coulait à pleins bords, comme un fleuve d'étain fondant sous le soleil, parmi des prairies où erraient des troupeaux d'oies blanches. Dans la vallée, çà et là, des maisons de campagne, des villas à l'italienne et leurs jardins formaient des sortes de parcs, entremêlés de bois de pins. Un train passait en sifflant, et sa pensée le suivait hors de Saxe, hors d'Allemagne, jusque dans ces contrées dont elle connaissait l'existence, mais lointaines, mystérieuses, excitant son impuissante curiosité.

Elle était rarement sortie de Fürstenhain. Aller à Dresde, à vingt-cinq minutes en chemin de fer, lui semblait tout un voyage; elle se contentait d'en apercevoir les clochers noirâtres, là-bas, dans les nuages, comme le sommet d'une montagne, au pied de laquelle on vit et qu'on ne gravira jamais. Toute jeune, elle avait vu quelques sites de la Suisse saxonne et bohémienne, bien loin, mais ne se les rappelait guère.

Ce qu'elle connaissait le mieux, c'était Moritzbourg, le château de chasse du roi, dressant son lourd carré blanc, flanqué de pavillons circulaires, au centre d'un lac où de longs roseaux frissonnent, au milieu de forêts immenses dont on croit jamais ne pouvoir sortir. Elle aurait voulu vivre là, dans un calme encore plus profond, dans une solitude impénétrable, loin des hommes, errer dans les allées ombreuses que traverse parfois une troupe de chevreuils, cueillir des nénuphars au bord de l'eau, voir s'envoler les canards sauvages, respirer des parfums inconnus. Cette demeure royale était vide, trop grande, — semblait-il, — pour les hommes d'aujourd'hui, mélancolique, et uniforme, rectiligne comme sa vie.

Elle rêvait souvent à ces choses, les après-midi d'août, quand une belle journée s'achevait, quand la ligne des coteaux renvoyait l'éclat rougeâtre et la chaleur du soleil. A l'église attenante du presbytère, une heure inconnue sonnait lentement. Les hauts murs de la nef projetaient leur ombre épaisse sur la cour, abritée encore par le tilleul séculaire, dont les branches pendaient jusque sur le sable, autour de la fontaine.

Ce jour-là, le craquement que fit la petite porte de la rue en s'ouvrant la tira de sa rêverie ; un jeune homme aux vêtements noirs, austères, cachant le linge, entrait en ôtant son chapeau.

— Bonjour, Herr Candidât, s'écria la voix de Mme Türner, occupée dans le vestibule à aligner des fruits du jardin sur une table conservée précieusement, parce que, selon une légende, un traité avait été signé dessus pendant la guerre de Trente ans.

Pendant qu'Hedwige, accourue du fond du jardin, commençait un bavardage avec son fiancé, Luise plantait péniblement les arceaux du croquet dans la terre sèche de la cour.

— Je vais chercher M. Henri pour être quatre? dit-elle en s'éloignant sans attendre la réponse.

Elle frappa contre une petite porte, celle du nouveau pensionnaire, arrivé depuis quinze jours. C'était, cette année-là, le fils d'un commandant français, tué au Tonkin, qui faisait sa médecine à Paris. Le jeu, comme toujours, fut très calme, à peine interrompu quand une des deux sœurs posait son maillet contre l'antique tilleul pour recevoir une visiteuse et l'introduire près du pasteur. Le candidat semblait gêné de la présence du jeune homme. Hedwige cherchait à faire causer l'étranger, par conscience, puisqu'on devait lui donner, outre la pension, une connaissance plus profonde de la langue allemande. Mais lui s'occupait plutôt de la cadette.

D'ordinaire si insensible aux êtres extérieurs, elle s'était mise dès les premiers jours à comparer les deux jeunes gens. Le Français lui faisait l'impression de ce qu'on n'a jamais vu encore, à elle, habituée à fréquenter seulement des vieillards ou des élèves en théologie. C'était un grand beau garçon, à la peau saine et fraîche, bien cambré dans ses vieux vêtements de travail qui moulaient son corps souple. Par un geste souvent répété, il relevait ses longues moustaches brunes, très effilées; ses cheveux, plus clairs, ayant quelque chose d'abandonné, d'irrégulier, donnaient à sa physionomie une expression particulière, qu'elle n'osait trop observer, de peur d'être surprise par un regard de ses yeux noirs, sans cesse éclairés d'une flamme sensuelle, mais caressante.

Le candidat, avec sa face correcte, rasée, blême et ses lunettes, dont les reflets, cachant la vue, le faisaient paraître aveugle; gardait un air gourmé, comme s'il eût eu conscience de son infériorité, et

pris dans son col comme dans un carcan, dans sa redingote comme dans une cuirasse, il semblait craindre à tout instant un sourire moqueur de son compagnon.

Elle reçut d'abord avec trouble les marques d'affabilité du Français. Lui se laissait emporter, par générosité, à établir une bonne camaraderie avec cette pauvre fille contrefaite, tenue à l'écart et au silence, mais dont le sourire annonçait une âme si douce. Puis elle sentit peu à peu s'éveiller sa sympathie pour lui.

Chaque après-midi, des enfants entraient, suivis d'une sorte de maître d'école à longue barbe, passaient en ôtant leurs casquettes vertes, et bientôt on entendait s'échapper d'un pavillon contigu au presbytère les sons d'un harmonium et des chants. Un jour le candidat, à mi-voix, demanda :

— C'est le choral pour la fête de Sedan?

— Oui, lui répondit Hedwige. Ça marche très bien.

Sa sœur craignait que lui n'eût entendu ; elle aurait voulu lui parler de quelque chose pour chasser les pensées tristes que pouvaient lui inspirer ces paroles-là. Mais Mme Türner apparaissait, portant sur un plateau des verres rosés par du sirop de groseille qu'elle distribua. Le soleil avait tourné, l'église n'abritait plus la cour. Une grande lueur dorée, brûlante, envahissait la place qu'il fallut lui céder.

II

Peu à peu le voir devint une habitude et lui causait un de ces plaisirs quotidiens qu'on finit par ne plus remarquer souvent, alors qu'on ne pourrait s'en priver. Elle ne songeait guère à l'époque de son départ, encore lointaine, et se disait du reste, pour se consoler, que peut-être il reviendrait l'année suivante, comme d'autres déjà.

Elle en éprouvait un premier sentiment de jalousie, bien légère, envers sa sœur. C'est avec elle qu'il travaillait toute la matinée, jusqu'à l'heure du croquet, il faisait les devoirs qu'elle lui avait expliqués, puis retournait dans sa chambre étudier les leçons qu'elle encore lui avait prescrites. N'osant se renseigner sur lui auprès d'Hedwige, elle le soumettait à un innocent espionnage, elle n'ignorait presque rien de son emploi du temps, elle s'était fait montrer les moindres choses apportées par lui de « sa » France.

Elle était parvenue à prendre à table la place voisine de la sienne. Par les belles soirées, quand on mettait le couvert dans un coin du jardin, à l'abri des sorbiers et des clématites, et que le pasteur, blanc octogénaire, avait récité la prière à voix grave, elle goûtait mille plaisirs profonds à lui passer les plats, à lui verser lentement le thé ou, dès qu'il exprimait le désir de boire un peu d'eau fraîche, à courir à la fontaine, sous le tilleul, remplir une carafe. Un jour que ses frères avaient mis des clématites mauves à leur boutonnière, il trouva l'idée bonne ; déjà elle s'était levée pour lui en cueillir une. Suivant un vieil usage, le souper fini, les convives se donnaient la main, formant un cercle autour de la table, et elle aimait se sentir la main pressée quelques secondes par la sienne, cordiale et forte.

A ce moment le Candidat revenait, et tous s'assemblaient dans le salon familial, une grande pièce d'angle, au premier. Beaucoup de petits meubles et de bibelots s'y entassaient en un désordre féminin. Mais, aux murs, des tableaux représentaient des épisodes de la Bible ; Luther et Mélanchton semblaient réfléchir dans leurs cadres de bois noir uni ; un Christ d'ivoire étendait ses longs bras au-dessus du canapé en tapisserie où s'asseyaient Mme Türner et le pasteur, qui s'endormait vite, et Louise déployait un paravent pour l'abriter contre les lumières du piano. C'était un vieil instrument d'acajou clair, dont les pédales grinçaient et dont plusieurs notes résonnaient faux ; un buste de Beethoven, en plâtre jauni, le surmontait.

On commençait par jouer à toutes sortes d'amusements de société : devinettes, charades, « quartetts », portraits. Le Candidat essayait de mettre en défaut l'érudition de Luise, et choisissait quelque savant évêque du IXe siècle ; elle devinait toujours. Au tour du Français, elle proposait souvent Napoléon ou quelque illustre de ses maréchaux. Quand ses quatre frères, revenus le soir du gymnase de Dresde, disparaissaient pour achever leurs devoirs, le Candidat priait Hedwige de s'asseoir au piano.

Luise la remplaçait. Elle avait cru remarquer l'influence de certains airs sur son ami. Il semblait aimer Schumann, son musicien préféré à elle. Mais en sa présence, cette musique la bouleversait sans qu'elle comprît pourquoi, et elle s'arrêtait pour dissimuler un grand trouble. Alors elle demandait au Candidat de chanter les *Deux Grenadiers ;* les accents de la *Marseillaise*, épars dans ce lied, s'envolaient par les fenêtres ouvertes à la fraîcheur de l'air nocturne dans la paix du village endormi. A la dérobée elle guettait une émotion sur le visage du jeune homme. Il demeurait presque impassible.

Cette insensibilité la surprenait. Pourtant il n'avait pas changé et gardait vis-à-vis d'elle la même humeur, les mêmes attentions. Mais elle, sans l'apercevoir, changeait insensiblement vis-à-vis de lui ; elle ressentait vers sa personne un entraînement de plus en plus rapide, un besoin de communiquer plus profondément avec sa pensée, de s'unir davantage à sa vie.

Déjà elle ressentait une tristesse, les soirs qu'ils ne passaient pas ensemble. Quelquefois, à cause d'une lecture, de lettres à écrire ou simplement de la fatigue, il se renfermait sitôt le souper; et, anxieuse, elle se disait que peut-être il s'ennuyait, qu'il avait inventé des prétextes. D'autres fois, à la tombée de la nuit, il prenait le train pour Dresde.

Le lendemain, elle l'interrogeait sur l'emploi de sa soirée. Et lui, comme à un bon camarade, lui racontait quelque histoire — qui n'était pas toujours un mensonge, — une audition à l'Opéra, une promenade-concert sur la terrasse de Brühl avec des orchestres militaires sous les arbres et des bateaux illuminés sur l'Elbe, parmi les élégances de la foule cosmopolite, ou une station aux brasseries du Grand Jardin. Ignorant sa propre candeur, comment eût-elle pu soupçonner les passions de la jeunesse? Elle ne comprenait donc pas la faute qu'elle faisait en proposant de l'accompagner à la gare; cette promenade dans les ruelles à demi obscurcies, le long des murailles encore chaudes des maisons paysannes, garnies de verdure, avec des pots de fleurs rangés sur toutes les fenêtres et embaumant le crépuscule, lui procurait quelque consolation de son absence. Lui ressentait une vague gêne, comme si elle eût pu soupçonner le but de son voyage.

Elle souffrait de voir s'enfoncer dans l'ombre de la nuit le train qui l'emportait. Elle souffrait bien davantage en sentant l'espèce de barrière étendue entre leurs pensées. Elle questionnait souvent Hedwige sur les progrès de son élève et aurait voulu les hâter. Quand elle s'abandonnait aux mouvements de son cœur, elle parlait trop vite, il la comprenait mal, l'arrêtait, et elle ne savait plus que dire. Elle aurait désiré savoir sa langue, elle s'était mise à apprendre des mots et quelques phrases en français; puis elle cessa, en voyant ses efforts les plus patients inutiles et sa famille qui riait des mots bizarres sortant de sa bouche. Elle ne savait qu'un mot; les autres l'appelaient Henrich. Comme elle avait été longue à prononcer tout à fait à la française ces deux syllabes! Peut-être y parvint-elle à force de se les répéter tout bas, dans la solitude de ses travaux à l'église ou de ses lectures en quelque coin tranquille du jardin. Et ce nom, sorte de lien entre elle et lui, elle continuait à se le redire, essayant de se consoler ainsi de tout ce qui les séparait.

III

A l'approche des fêtes patriotiques, elle ne pensa plus qu'à le plaindre. Il était fils d'un soldat, il allait doublement souffrir.

Un matin en rentrant d'une promenade, il la trouva dans sa chambre, qui posait des lanternes multicolores sur l'appui des fenêtres. Elle trembla.

— C'est ma mère qui m'a envoyée...

Il saisit un verre et, emporté par la colère, le brisa sur le parquet.

Elle osa, pour la première fois, demander quelque chose à sa mère, qu'on laissât ces deux fenêtres non illuminées. Elle était si bouleversée que Mme Türner se laissa convaincre, mais il fallait combattre la résolution absolument contraire du pasteur, et cette épouse soumise n'osa entreprendre une telle lutte.

Alors, le soir de la fête, célébrée par les chants et les vivats de la foule, le son des cloches de toute la vallée, les harangues triomphales et les défilés en face de la maison, devant le monument commémoratif des guerres, Luise pénétra furtivement dans sa chambre, d'où elle le savait absent, réfugié au fond du jardin, près de l'Elbe, loin du bruit des manifestations. Mais la porte s'ouvrit, il rentrait.

— Vous! dit-il. J'aurais préféré que ce fût une autre qui les allumât.

A ces paroles, elle s'enfuit; il ne remarqua pas qu'elle avait versé de l'eau sur les mèches, et quand Mme Türner vint avec sa lampe, il lui fut impossible d'illuminer les deux fenêtres.

La famille du pasteur se promena dans la foule, sur la place. Luise contemplait ces fenêtres, mornes, noires, aux volets clos. Que faisait-il derrière?

Ses frères et Hedwige chantaient avec leurs compatriotes. Elle ne pensait donc plus comme eux! Au bras de son père que les groupes saluaient avec respect et qui déplorait l'accroc survenu à son illumination, elle se sentait toute troublée de son audacieuse désobéissance. Le lien qui l'avait unie si étroitement à eux lui semblait rompu, et rejetées, ses dix-neuf années de vie austère, de prières, de devoir.

Mais, sourde aux voix de sa conscience et du passé, elle avait l'oreille charmée par la dernière parole qu'il lui avait dite. Pour la première fois, dans son existence pâle et déshéritée, elle ressentait une telle joie... « J'aurais préféré que ce fût une autre... » Être distinguée, recevoir une chose que les autres ne reçoivent pas, c'était un bonheur qu'elle n'avait jamais connu. Et le tenir de celui vers qui l'entraînaient une curiosité jamais assouvie et une sympathie jamais achevée! O quel moment! C'était bien un de ces clous d'or si rares dans le mur grisâtre de la vie.

Appelée quelques jours dans les environs pour soigner une vieille cousine souffrante, elle emportait avec elle le souvenir des moindres impressions de cette soirée, et elle put dans ce silence d'une chambre de malade les repasser souvent dans sa mémoire. Des phrases des livres sacrés, des vers de ses poètes et les inspirations instinctives et mystérieuses de la nature lui révélèrent son amour.

Elle revint, tremblant qu'on n'en lût le secret sur son visage. Elle éprouvait le besoin d'être seule; elle put s'échapper et monta sur la colline, à la place d'autrefois. Une bande rougeâtre dessinait encore les contours des hauteurs sur la rive occidentale du fleuve; des vendangeurs rentrant descendaient à travers les vignes, et la nuit envahissait silencieusement la vallée. A cette heure, comme les souffrances des malades, sa sensibilité intérieure s'avivait; les moments passés autrefois à cette place, — peut-être les meilleurs de sa vie, — lui semblaient mornes à côté de ses sensations présentes, celles du jour de la fête, accrues, multipliées. Longtemps elle demeura ainsi dans la paix attiédie de ce crépuscule... Un souffle frais, venu des lacs et des forêts de Moritzbourg, la frappa sur les épaules. Au loin un chien aboyait à la lune. A l'entrée du village elle rencontra ses frères partant à sa recherche.

On se réunit au salon, comme de coutume. Il était là. Elle chanta une prière de Mendelssohn. Elle chantait rarement en sa présence, craignant qu'il n'aimât guère cette voix allemande, un peu gutturale, avec laquelle on chante aussi naturellement qu'on parle. Mais exaltée par ses rêveries, ses pensées et sa promenade solitaire, elle voulait faire de son chant une sorte de réponse à ses paroles, lui faire comprendre quel réveil et quel rayon elles étaient, — après des jours obscurs et calmes comme un sommeil, — pour son âme meurtrie par une enveloppe disgracieuse. On l'écouta avec surprise... La voix et les cordes vibraient étrangement; l'âme du vieux piano semblait revenir l'habiter.

Mais de grossières fanfares retentirent, le bruit d'une foule approchant à grands pas. C'était le lendemain la rentrée des écoles, et les enfants faisaient une retraite aux flambeaux. On courut aux fenêtres; par hasard il se trouvait derrière elle, la frôlant presque, s'amusant de voir défiler en désordre la multitude avec tant de lumières, les enfants qui chantaient tandis qu'un tambour à battements sourds rythmait leur marche. Des villageois enflammèrent des pièces d'artifice, et tout à coup une pluie d'étincelles traversa l'infinie obscurité de l'air, décrivant de lumineuses paraboles. Puis peu à peu tout redevint silencieux et sombre.

Luise restait accablée. Son rêve lui semblait disparu dans la réalité, comme ces lueurs dans les ténèbres et ce bruit dans le lointain.

L'occasion ne se représenta plus. Elle reprit sa vie timide, taciturne et réglée, enfouissant son sentiment au fond de son cœur avec toutes ses belles pensées et toutes ses vagues espérances d'autrefois. Toutes sortes de craintes, un instant dissipées par la vivacité de sa passion, lui étaient revenues. Elle songeait qu'elle était laide. Mieux valait qu'il ne sût jamais rien. Une raillerie, un regard l'aurait tuée.

L'époque de son départ approchait. Quelques jours avant, sa sœur souffrante la chargea de donner la leçon à sa place. Tous deux, ils s'assirent à la petite table devant les fenêtres où l'automne desséchait les feuilles. Un soleil pâle tombait sur eux. Sur un meuble reposait une Bible que, le jour de son arrivée, elle avait elle-même religieusement posée à son chevet.

— Comme le temps passe vite, dit-il avec un sourire, en montrant ce livre.

— L'avez-vous ouverte? lui demanda-t-elle.

Il resta muet, avec un regard toujours doux, un peu honteux, mais railleur.

— Vous ne croyez donc à rien? reprit-elle en tremblant... Alors nous ne nous reverrons jamais?

Il hochait la tête sceptiquement, puis essayait de rire. Quelle idée de penser si jeunes à la mort! Et comment voulait-elle qu'il entrât au paradis, lui; bon pour elle, une sainte.

— Du reste, votre ciel, à vous autres protestants, n'est pas le même que le nôtre...

Il ne croyait à rien! Ce néant l'accablait. Ne pourrait-il rester rien de commun entre eux deux, pas une croyance, pas une grande idée, sorte de souvenir moral, de relique intellectuelle?

— Il faut pourtant croire à quelque chose dans la vie.

— Bien entendu, Luise. Je crois à la patrie, et je l'aime. Mon père est mort de cet amour-là... Pardon, je suis maladroit de vous dire ça... Mais nous restons bons amis, quand même, n'est-ce pas? D'abord, les femmes n'ont pas de patrie.

Comme sa mère et sa sœur, elle aida à faire ses malles. Elle leur fut très utile avec ses habitudes de soins méticuleux, d'arrangements raisonnés.

— Rien ne bougera, comme ça, d'ici à Paris, s'écriait Mme Turner.

Paris! En enveloppant ses cravates, elle songeait à cette ville si loin, où il vivrait, où elle n'irait jamais... Encore une fois cela valait mieux qu'il partît sans rien savoir. Elle avait craint qu'il n'eût deviné quelque chose, dans la conversation de sa chambre. Et comme en songeant que ç'avait été là leur dernier tête-à-tête, elle avait envie de pleurer, enfin elle tâchait d'appliquer tout son esprit à ces préparatifs de départ, suprême service qu'elle lui rendait.

Le lendemain il partit, promettant d'écrire bientôt. Une tristesse solennelle enveloppa ces adieux. L'idée de la guerre emplissait leur esprit à tous. Le vieux pasteur leva les yeux sur le clocher de son église, comme pour demander que son hôte ne tuât pas un jour ses fils. Mme Türner regardait machinalement ses poires alignées dans le vestibule sur la table, la

table où l'on avait signé un traité de paix, — une espérance !

Seule, Luise souriait, par un effort surhumain. Peut-être elle voulait fixer son image une dernière fois dans la mémoire du voyageur et qu'il la revît toujours telle qu'à leur première rencontre et pendant ces trois mois passés ensemble, avec son apparence pensive et fragile, un peu gauche, mais douce, avec son immobile sourire et ses grands yeux bleuâtres.

Il n'écrivit pas. Noël vint. Une nouvelle année commença, finit, puis d'autres sont passées. Il n'écrivit jamais.

Hedwige s'est mariée au Candidat, ses frères sont à l'armée, le vieux pasteur est mort. Elle nourrit sa mère peu riche en donnant des leçons ; on est généralement content d'elle, à cause de sa ponctualité et de la marche sagement ordonnée de son enseignement. Mais elle commence à perdre de ses élèves, parce qu'on dit qu'il lui arrive parfois de leur dire du bien de la France.

843.89 ANDRÉ GEIGER.

NOS ŒUVRES DRAMATIQUES

A L'ÉTRANGER

I

Il y a des propriétés qui n'ont pas de chance. Plus on les apprécie, moins on les reconnaît.

La propriété littéraire est du nombre de ces entités malheureuses.

Il a fallu des batailles diplomatiques pour la faire respecter, et encore n'a-t-elle obtenu auprès des États qui se sont décidés à des mesures de justice qu'un minimum de protection.

L'insuffisance de la convention de Berne n'est pas discutable. La preuve en est dans la réunion de la conférence diplomatique réunie en ce moment au quai d'Orsay. On sait qu'elle a pour objet la revision des dispositions de cette convention de Berne vieille de dix ans déjà, et qui lors de sa promulgation marqua un sérieux progrès dans la voie des mesures destinées à protéger la propriété artistique et littéraire.

Les délégués à ce congrès pourront constater combien cette malheureuse propriété avait besoin de protection. Les documents et les exemples ne leur manqueront pas et ils sont particulièrement bien placés à Paris pour éclairer leur religion.

Nos pièces sont jouées dans tous les pays où il y a des théâtres, nos romans pénètrent dans tous les pays où on lit, et presque partout, sauf en Belgique, nous sommes obligés de livrer bataille pour faire respecter le plus élémentaire de nos droits.

La Russie est une des nations où nos œuvres dramatiques et musicales sont le plus pillées. Notons que ce pays de 100 millions d'habitants a 175 théâtres, 90 salles de concerts, 112 sociétés dramatiques, littéraires et musicales et 1 485 établissements artistiques *qui tous paient un tribut aux instituts de bienfaisance de l'impératrice Maria.*

Ce tribut, qui rappelle notre droit des pauvres et qui permet de croire qu'il serait très facile de percevoir équitablement des droits d'auteurs, varie suivant l'importance des villes.

L'opéra est joué dans une demi-douzaine de théâtres, l'opérette règne sur vingt-quatre scènes, le vaudeville, le drame, la comédie se partagent les autres, et les œuvres françaises entrent pour une très grande part dans la composition des spectacles.

Or sur tous ces théâtres, il en est un, un seul, le théâtre Michel de Saint-Pétersbourg, qui paye aux auteurs français qu'il joue des droits qui s'élèvent à 25 francs par acte et par représentation.

Les autres nous prennent nos pièces, les jouent en français ou les traduisent en russe sans nous offrir le moindre dédommagement (1).

II

Si le respect de la propriété dramatique était banni du reste de la terre, ce n'est pas auprès des directeurs hollandais qu'on le retrouverait.

M. Hippolyte Raymond disait que la Hollande était pour les auteurs français une immense forêt de Bondy, et il faut bien constater que pour les impresarii des Pays-Bas, payer une indemnité ou des droits d'auteur, c'est déroger à la règle générale.

Et que l'on ne croie point que cet état de choses tient à un malentendu, et que l'accord peut se faire pour remplir les lacunes de notre législation internationale. On se heurte à une mauvaise volonté évidente, et on est bien obligé de reconnaître que les intéressés ont un seul but : protéger leur industrie qui n'est autre que le pillage de notre répertoire par tous les moyens possibles.

Au dernier congrès de l'Association littéraire et

(1) Pour Saint-Pétersbourg, il s'est élevé l'an dernier à 161 541 roubles. Pour Moscou, il a été de 105 342 roubles. A Kiew, il a atteint 32 000 r. et 30 000 à Riga. Les recettes des théâtres sont en général assez élevées pour la saison 1893-1894. Les statistiques des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg donnaient les chiffres que voici :

598 représentations (drames lyriques ou non, opéras, ballets) avaient produit la somme de 2 667 819 francs.

La moyenne des recettes de l'Opéra russe était de 7 800 francs par soirée.

A Moscou, 97 représentations avaient produit 1 111 093 francs. Soit une moyenne de 5500 francs.

artistique internationale qui s'est tenu à Dresde en octobre 1895, la Hollande a été la seule nation qui n'ait donné aucun espoir de voir sa législation adopter des mesures plus conformes au respect de la propriété.

La Suède, la Norvège, le Danemark ont vu leurs Parlements s'intéresser à nos revendications, et voter des lois qui préparent dans un avenir très prochain l'adhésion à la convention de Berne.

En Russie même, quelques efforts ont été tentés pour assurer la protection de la propriété littéraire.

Le délégué chargé du rapport concernant les Pays-Bas, M. Hora-Siccama concluait en indiquant le peu d'espoir qu'il y avait de voir avant longtemps la Hollande adhérer à la convention de Berne.

« Il n'y a rien à faire du côté des Pays-Bas, qu'à attendre des temps meilleurs, en s'armant de patience. »

Nous n'avons avec la Hollande qu'une loi de 1855 visant seul le droit de reproduction des œuvres scientifiques et littéraires et non le droit de représentation. Une convention du 19 avril 1884 a étendu aux œuvres musicales le principe de la loi de 1855.

Voilà tout ce que nous avons obtenu depuis cette date.

Cependant notre ambassadeur à la Haye s'est plaint assez vivement auprès du gouvernement hollandais que nos auteurs fussent joués sans leur autorisation et au mépris de leurs droits.

Le gouvernement a répondu à ces réclamations que les auteurs français étaient parfaitement rétribués et recevaient régulièrement leurs droits, qu'une convention générale les protégeant serait bien inutile puisque des conventions particulières en tenaient lieu.

L'assertion est absolument erronée. Ce qui est vrai c'est que quelques directeurs de théâtre achètent aux auteurs le droit de jouer leurs pièces, que d'autres leur proposent de représenter ces pièces moyennant des droits qui sont généralement de 5 p. 100 sur la recette brute. Comme le contrôle est nul, les auteurs préfèrent en général vendre moyennant un prix ferme le droit de représentation.

Mais la plupart des impresarii ont simplifié la question en jouant les pièces sans autorisation et sans donner aux auteurs la plus mince indemnité.

Plusieurs n'ont même pas à se donner la peine de les faire traduire puisque certains théâtres en Hollande, notamment celui de la Haye, donnent des représentations en français.

La *Fille de Roland* a eu 80 représentations là-bas et jamais M. de Bornier n'a reçu un centime de droits d'auteur.

Si on voulait signaler tous ceux qui sont dans le même cas, il faudrait citer les noms des trois quarts des membres de la Société des auteurs dramatiques,

Mon collaborateur et ami M. Georges Rolle et moi, nous avons, tout comme nos aînés, payé notre tribut à la grande flibuste.

Corignan contre Corignan a été joué au Salon des Variétés à Amsterdam sous ce titre : *Een somnambule voor de Rechtbank* (une somnambule devant le tribunal). La pièce était précédée d'un acte intitulé : *Ik inviteer mijn kolonel* qui ne doit être autre chose que l'adaptation de : *J'invite le colonel.*

Il est inutile d'ajouter que nous ne reçûmes jamais un seul florin de droit.

Mais il y eut mieux.

Ce directeur qui s'était procuré, je ne sais comment, le manuscrit de la pièce se mit en devoir de la vendre et de l'échanger tout comme s'il en était le légitime propriétaire. Il l'offrit aux directeurs d'un théâtre de Rotterdam en échange d'une pièce allemande dont ces derniers disposaient. (Dans ces mêmes conditions ils avaient obtenu six mois auparavant du théâtre royal néerlandais d'Amsterdam un manuscrit de *Champignol malgré lui.*)

Ceux-ci acceptèrent leurs offres au moment même où ils se disposaient à traiter avec nous par l'intermédiaire de la Société des auteurs. Et comme nous nous plaignions d'un pareil procédé, et que nous réclamions contre un commerce aussi fantastique, ils nous écrivirent pour nous avertir que nous ne pouvions prétendre à une rémunération quelconque de leur part que si nous obtenions pour eux de droit de représenter le *Sous-Préfet de Château-Buzard* de Gandillot et le *Crime de Jean Morel* de MM. Samson et Cressonnois.

Nous nous efforçâmes de faire comprendre que nous disposions seulement de notre propriété, et non de celle de MM. Gandillot, Samson et Cressonnois.

Vains efforts! cet échange resta la suprême condition, le gage de la délivrance de nos droits.

Je ne sais pas si le *Crime de Jean Morel* et le *Sous-Préfet de Château-Buzard* sont jamais allés en Hollande, mais je sais bien que nos droits d'auteur n'en sont jamais revenus.

Ce qui acheva de nous stupéfier, c'est l'empressement que mirent ces messieurs à nous informer du sort de la pièce. Ainsi c'est par eux que nous apprîmes le nombre des représentations qu'elle avait eues sur leur théâtre, les recettes qu'elle avait faites — ils nous en donnaient le chiffre — et combien ils se félicitaient de l'avoir montée malgré leur première impression, laquelle, paraît-il, n'avait pas été très bonne.

Et maintenant, je vais peut-être étonner le lecteur, mais les deux directeurs dont je parle comptent, en Hollande, parmi les consciencieux.

Ils ont assez fréquemment versé des droits à des

auteurs français et allemands, ou acheté ferme des pièces françaises. Mais l'extrême facilité avec laquelle leurs collègues et compatriotes s'approprient gratuitement ce qu'ils payaient paraît les avoir dégoûtés d'envoyer leurs florins au delà de la frontière.

Nous avons acheté, m'écrivait l'un d'eux, *Madame Mongodin*, *Thermidor*, *Musotte*, *Antonio père et fils*, la *Famille Pont-Biquet*, et j'ai eu en mains, à Amsterdam, chez MM. van Lier frères, un manuscrit de cette dernière pièce tout semblable au nôtre, avec les indications de mise en scène détaillée, qu'ils avaient acheté cent florins le même jour que nous recevions notre manuscrit qui nous coûtait onze cents francs.

Malgré les précautions rigoureuses que prennent les auteurs auprès des copistes et dont les agents généraux de la Société des auteurs dramatiques entourent les manuscrits confiés à leur garde, on ne peut répondre qu'on ne sera pas victime d'un vol, et il est injuste d'en rendre responsables les auteurs ou leurs agents. Ceux-ci poussent le contrôle jusqu'à la minutie. Les manuscrits dont ils ont le dépôt ne quittent le siège de la Société que contre une autorisation en bonne et due forme, timbrés, numérotés, estampillés, et avec l'indication nette et précise du nom du directeur destinataire. Mais il peut se faire que dans les théâtres, à Paris comme en province, il y ait des employés indélicats. Quelle est l'administration qui en est exempte? Ceux-ci peuvent soustraire un manuscrit et le copier. Comment peut-on sans injustice tabler là-dessus pour prétendre que les auteurs ne garantissent pas d'une façon absolue la propriété de leurs pièces, alors surtout que l'on avait, comme dans le cas que signalent les directeurs en question, les moyens de connaître le nom de celui qui avait vendu le manuscrit.

C'est cependant le prétexte qu'ils invoquaient. L'un de ces directeurs écrivit même à l'un des agents généraux de la Société des auteurs une lettre qui se terminait ainsi :

Cette assez vous dire que nous ne risquons pas de vous acheter un droit de représentation que vous ne pouvez garantir.

Comme je vous l'ai dit et écrit maintes fois, si vous ne voulez pas traiter avec nous à cinq pour cent de la recette *sans garantie minimum*, vous verrez, aux dépens des auteurs que vous représentez, jouer leurs pièces en Hollande *sans recevoir un centime de droit d'auteur*.

Mais comme vous persistez, ce sont vos propres paroles, à vous voir voler plutôt que de traiter à un prix dérisoire, *ce petit jeu durera longtemps encore*. Ainsi dans l'espace de dix semaines, on a joué à Amsterdam : la *Femme du Commissaire*, le *Premier Mari de France* et *Corignan contre Corignan* (si vous le désirez je puis vous communiquer les affiches) *et je vous prie de croire qu'on ne passera pas à votre caisse pour verser la forte somme.*

Agréez, etc.

L'expression « forêt de Bondy » qu'employait Hippolyte Raymond est-elle exagérée?

Quant aux aspirations des intéressés vers une législation équitable, il n'est guère permis de conserver des illusions. Le 2 août 1893, une assemblée de la *Vereening ter beroring van de belangen*, discuta la question de savoir s'il n'était pas de la dignité des Pays-Bas de faire cesser un état de choses aussi peu conforme à la stricte honnêteté et d'adhérer à la Convention de Berne.

Quelques membres furent de cet avis. Sait-on ce qu'un de leurs adversaires, M. K..., leur répondit?

Il soutint que l'accession à l'Union des pays ayant adhéré à la Convention de Berne porterait préjudice à la Hollande et la priverait de sa liberté, *attendu que la littérature hollandaise ne peut vivre par elle-même, qu'elle a besoin de faire continuellement des emprunts à celles de la France et de l'Angleterre.*

Je ne sais pas d'aveu plus ingénument cynique que celui-là. C'est à peu près le raisonnement d'un négociant qui vous dirait : « Notre pays ne produisant pas de café, nous sommes obligés d'en emprunter à nos voisins, et notre habitude n'est pas de rendre ce que nous empruntons. » Que peut-on penser d'un pays qui sait que la plupart de ses théâtres vivent de pièces volées, et qui protège complaisamment un tel commerce?

Mais que doit-on penser aussi d'un gouvernement assez insouciant des droits de ses nationaux pour supporter qu'on les pille aussi ouvertement, et à qui fera-t-on croire que si l'on avait voulu se préoccuper *sérieusement* de nous protéger et de nous défendre, nous n'aurions pas ajouté à la convention de 1855 un paragraphe très clair, très net, qui aurait mis fin à cette invraisemblable piraterie?

En Allemagne, un directeur qui se permettrait de pareilles promenades dans les plates-bandes de la propriété dramatique passerait devant les tribunaux. En Hollande, quelle différence *pratique* établit donc la législation entre le propriétaire qui possède en vertu d'un titre régulier et... l'autre?

III

Il y aurait un curieux volume à écrire sur la physiologie de « l'adaptateur » anglais.

Les pièces justificatives ne feraient pas défaut. La plupart de ces transformistes en usent avec notre littérature comme leur gouvernement avec les îles de la Méditerranée. Avec cette différence toutefois que leur gouvernement juge superflu de changer le nom des îles qu'il annexe, tandis qu'ils ont soin de changer le titre des pièces dont ils s'emparent.

Que ces forbans de lettres soient l'exception, je l'admets, que les dramaturges anglais les aient en

très mince estime, j'en suis certain; il n'en est pas moins vrai qu'il est impossible de les considérer comme une quantité négligeable. Veut-on des exemples? Ils abondent!

Victorien Sardou racontait à un de nos confrères comment ses *Pattes de mouche* avaient été naturalisées anglaises.

Voici, lui disait-il, la brochure d'une pièce jouée et publiée sous ce titre : *A Scrap of paper*, par M. J. Palgrave Simpson, esq., auteur d'une foule de pièces dont l'énumération accompagne son nom et qui sont probablement sa propriété au même titre que celle-ci, qui n'est autre que les *Pattes de mouche* travesties par cet esq. qui fait penser à escroc.

Vous chercheriez vainement mon nom sur la brochure. Je pourrais multiplier les exemples. Celui-là suffit. Quant à l'esprit que le sieur Palgrave Simpson a ajouté à ma pièce, de son cru, vous en jugerez par les noms des personnages.

Von-Not, Hollandais flegmatique, est devenu M. de la Glacière! l'adroite Suzanne, Mme de Ruseville! le collectionneur d'insectes, M. de Brisemouche!

Je n'ai pu mettre un terme à cette piraterie constante qu'en cessant d'imprimer mes pièces.

M. Paul Ferrier citait un exemple plus curieux des procédés employés par les plagiaires d'outre-Manche :

Ils refont, de souvenir, l'opérette qu'ils ont vu représenter chez nous à vil prix. Ils achètent à la Société dite Souchon le droit d'exécuter les quatre ou cinq numéros qu'ils choisissent dans la partition. Ils font compléter l'œuvre musicale par le chef d'orchestre du théâtre... et ils poussent le toupet jusqu'à coller leurs affiches sur les murs de Paris. Ça m'est arrivé pour *Miss Robinson*, jouée dans ces conditions-là à Drury-Lane et affichée sur les palissades qui cachaient les travaux du café Riche.

La Convention de Berne protège peu ou prou nos droits hors frontière. Le ministère des affaires étrangères a bien d'autres chats à fouetter que de défendre nos intérêts.

Mon oncle Barbassou, la comédie de M. Fabrice Carré, a été pillée et représentée à Londres sous le titre : *le Paradis perdu*.

La *Joie de la maison* et *Marcel*, de M. A. Decourcelle, ont eu le même sort. L'honnête adaptateur qui les a traduites pour son profit exclusif les a fait représenter sous le titre de *Petit Trésor* et de *Larmes vaines*.

M. Maurice Desvallières a vu sa pièce : *Prête-moi ta femme*, arrangée (ou plutôt dérangée) et jouée en Angleterre sous le titre *Jane* sans qu'on ait daigné lui octroyer un penny sur les bénéfices (1).

(1) Dans une spirituelle chronique M. Francisque Sarcey signalait comment les *Petits Oiseaux* de Labiche sont devenus la *Paire de lunettes* (*A pair of spectacles*) entre les mains de M. Sydney Grundy. Toute la pièce y a passé depuis le premier jusqu'au dernier acte.

Alexandre Dumas fils, interrogé au sujet de la publication de ses œuvres en Angleterre, répondit par le billet que voici à l'ami qui lui demandait des nouvelles de ses intérêts outre-Manche :

Cher ami,

On ne m'a jamais demandé une autorisation et on ne m'a jamais donné un sou. J'ai traité un jour avec une demoiselle pour *M. Alphonse*. Elle est revenue quelque temps après me dire que la censure défendrait la pièce en son pays et qu'elle perdrait 5000 francs. Je les lui ai rendus. Immédiatement, on a fait une adaptation qu'on a jouée... pour rien.

A vous,

DUMAS.

La loi anglaise autorise en effet l'adaptation, et les Anglais en abusent.

Ils en ont abusé au point de faire naître en Angleterre même des protestations... et, ce qui vaut mieux, un projet de loi dû à l'initiative de lord Monkswell.

Les protestations étaient des plus éloquentes. Le journal *the Daily Messenger* qui se publie en anglais à Paris avait demandé leur avis à des auteurs anglais en renom et ceux-ci n'avaient pas assez de sévérités pour stigmatiser de pareils procédés.

Quelques-uns, comme M. Brandon, auteur de la *Marraine de Charley*, constataient la régularité avec laquelle ils avaient touché en France leurs droits d'auteurs sur les pièces représentées chez nous.

Ces témoignages nous sont évidemment précieux, et les protestations des auteurs anglais n'ont pu qu'être très favorablement accueillies chez nous, mais il serait temps qu'elles eussent une sanction pratique et que l'adaptation cessât d'être une porte de sortie, une échappatoire assurée aux traducteurs indélicats.

IV

En Espagne, la propriété littéraire est protégée par la loi du 10 janvier 1879. C'est une loi excellente et dont les auteurs français n'ont eu qu'à s'applaudir.

Les directeurs de théâtre ont l'habitude, là-bas, de traiter à raison d'une somme déterminée par représentation.

L'Espagne, pas plus qu'un autre pays, n'est à l'abri des flibustiers dramatiques. Je ne citerai qu'un exemple : tous les ans, un théâtre de Barcelone joue la *Nuit de noces de P.-L.-M.*, le petit acte de mon spirituel confrère, M. Fabrice Carré, qui obtint aux Variétés un si vif succès.

Les plagiaires se sont donné la peine de changer le titre : *P.-L.-M.* a été remplacé par *M.-Z.-A.* abréviation de *Madrid-Zaragoza-Alicante*, qui, comme on sait, est le nom d'une des principales compagnies de chemins de fer de l'Espagne.

Ce petit acte, qui est très goûté du public de Barcelone, est de ceux qui restent au répertoire. Ce qui fait que, depuis des années l'auteur est pillé régulièrement.

Le Mexique pourrait devenir, pour la production musicale et dramatique française, un client appréciable. Il a signé récemment avec l'Espagne une convention qui, par ricochet, nous assure les avantages réservés aux auteurs espagnols.

Dans la République Argentine, au Chili, au Pérou, en Colombie, le droit d'auteur est un mythe.

Au Brésil, les recettes des théâtres sont constatées comme en France par la perception du droit des pauvres qui est de 10 p. 100 de la recette brute. Il en est ainsi à Rio de Janeiro. Le Conseil communal de cette ville, non content de percevoir le droit sur les spectacles donnés par les troupes indigènes, n'a-t-il pas eu l'idée de le percevoir également sur les représentations données par les troupes étrangères. On en arrive à cette conséquence bouffonne : c'est que ce pays qui prélève des droits sur les pièces de nos auteurs ne permet pas à nos auteurs de prélever des droits sur leurs pièces.

V

Aux États-Unis nos intérêts sont beaucoup mieux défendus, mais on nous pille quand même, et *managers*, et éditeurs, — quelques-uns du moins, — trafiquent sans vergogne de ce qui ne leur appartient pas.

L'aventure arrivée à M. Russel, l'éditeur qui, avec T. Henry French et George Baker, de Boston, détient sur le marché américain le monopole des œuvres dramatiques, en est un assez piquant exemple.

Le journal *le Miroir dramatique* raconte qu'un reporter se présenta un jour chez M. Russel et lui demanda de lui louer *Fédora* de Sardou.

— La pièce n'est pas éditée, répondit M. Russel. Fanny Davenport réclame le droit exclusif de la jouer. Vous pourriez avoir des ennuis si vous la mettiez à la scène.

— Ne pourriez-vous me procurer un manuscrit de *Fédora* ?

— J'en ai vu, mais je crains bien de ne pouvoir vous le donner.

— Et les pièces de Boucicault ?

— Je pourrais vous en céder quelques-unes. Nous ne les éditons pas. Nous les imprimons simplement. Si vous êtes poursuivis, cela vous regarde.

— Y aurait-il donc un réel danger à les représenter ?

— Je ne saurais le dire exactement. Je sais des gens qui les ont représentées sans avoir été inquiétés.

M. Russel donna au reporter au prix de 2 fr. 50 pièce les copies de *Foul Play* et de *After Dark*, et comme celui-ci lui demandait pourquoi il vendait volontiers du Boucicault alors qu'il refusait du Sardou.

— C'est bien simple, répondit l'éditeur. Boucicault est mort, on ne court pas grand risque en jouant ses pièces, tandis que Sardou est vivant et surveille attentivement ses intérêts en tous pays.

Armé de toutes pièces, le reporter ce rendit chez Mlle Elisabeth Marbury représentant les intérêts de Sardou en Amérique et ceux de Mme veuve Boucicault.

Mlle Marbury déclara que MM. Russel et fils n'avaient pas le droit de détenir des pièces de Sardou et qu'elle allait prendre ses dispositions pour leur faire rendre gorge.

— En ce qui concerne les pièces de Boucicault, ajouta-t-elle, il est bien difficile de poursuivre les pirates qui les font jouer par des troupes errantes. Néanmoins je vais prier mes avoués de poursuivre la maison Russel pour vente illégale et, du même coup, j'espère bien que je rentrerai en possession du manuscrit de *Fédora*.

Et que l'on note que la maison Dewit que dirigent MM. Russel est une maison considérable, fort ancienne et très connue en Amérique.

Mais ce ne sont pas seulement les étrangers qui protestent contre la piraterie des flibustiers dramatiques aux États-Unis. Les appréciations les plus sévères émanent des Yankees eux-mêmes. Il y a deux ans une Revue de New-York publia un article qui fit grand bruit, dans lequel un critique déclarait que les musiciens des États-Unis « formaient la plus misérable bande de faussaires qu'on ait jamais vue sous le soleil ». Il passait en revue les œuvres de vingt-cinq compositeurs, « toute une bande » coupable de plagiats.

Vous connaissez, écrivait-il, le *Tararaboum dy hé* que les Américains s'obstinent à croire un air national ? Eh bien, cette mélodie est un *Adieu à la vie* qu'un soldat français condamné à mort, en 1854, a écrit en prison, la veille de son exécution. On n'a fait qu'en changer le temps, et la mélopée est devenue une chansonnette.

Adieu, ma belle ! adieu ! est devenu un *Kyrie eleison !*

Le chœur de la *Norma* : « Guerre ! guerre ! » avec quatre bémols à la clef et une appoziature, a été transformé en une *Invocation pastorale*.

Le reste de l'article est à l'avenant.

Nous nous gardons bien de prendre au pied de la lettre les appréciations que l'auteur de cette étude porte sur les compositeurs de musique yankees et nous voulons croire que sa mercuriale ne peut s'adresser qu'à des exceptions. Mais nous déplorons qu'elles soient aussi nombreuses et que le *Copyright Act* de 1891, qui a cependant donné quelques bons résultats, ne protège pas mieux les auteurs.

Les dramaturges et les vaudevillistes ne sont guère mieux traités que les musiciens.

M. Xavier de Montépin racontait dernièrement que, au cours des premières représentations de la *Porteuse de pain* qui fut jouée 250 fois à l'Ambigu, il reçut la visite d'un agent américain qui lui offrit de payer 15000 francs le droit de monter la pièce aux États-Unis.

M. de Montépin en demanda 20000. L'agent demanda à réfléchir.

Il réfléchit en effet, ajoute M. de Montépin, qu'il y aurait une grande économie à prendre la pièce sans la payer; en conséquence il la fit sténographier, emporta un manuscrit et réalisa de beaux bénéfices en l'exploitant sous ce titre : *le Cheval de carton.*

La *Fille de Roland* a été jouée cinq cents fois en Amérique sans que M. de Bornier touchât un centime de droits d'auteur.

La même aventure est arrivée à M. Paul Ferrier, l'un des librettistes des *Mousquetaires au couvent.*

Mes *Mousquetaires au couvent*, écrivait-il à M. Puech, rédacteur de l'*Éclair*, ont été joués dans l'univers entier, sous leur titre quelquefois, d'autres fois sous des titres de fantaisie. J'ai dans ma bibliothèque plusieurs traductions, suédoise, italienne (sous le titre : *les Armes et les Amours*), portugaise (*les Dragons de la Reine*). Une chanteuse d'Amérique m'a raconté qu'elle fit partie d'une tournée qui donna 400 représentations de la pièce.

Mon oncle Barbassou de M. Fabrice Carré fut représenté aux États-Unis dans les mêmes conditions. Un directeur de théâtre américain avait très régulièrement traité avec l'auteur pour jouer la pièce. Mais il fut devancé par un de ses collègues qui trouva plus économique de la sténographier au Gymnase. Il venait chaque soir s'installer dans le même fauteuil, salué amicalement par les contrôleurs, les ouvreuses, et très regardé par les actrices qui se demandaient quelle était celle qui était l'objet de l'attention de ce spectateur opiniâtre.

Quand il eut sténographié entièrement la pièce, pris toutes les indications de mise en scène, — et probablement dessiné les décors, — il repartit pour les États-Unis où il fit jouer *Mon oncle Barbassou* avant que son légitime acquéreur eût pu monter la pièce.

Les *Noces d'Olivette* de M. Audran eurent l'honneur d'être représentées en même temps à New-York par deux directeurs dont les théâtres étaient situés en face l'un de l'autre.

Pour empêcher le public d'aller chez son voisin, l'un d'eux imagina d'installer chez lui un appareil électrique qui permettait d'envoyer sur la façade du théâtre de son concurrent des projections lumineuses. Ce qui fait que le soir venu, au moment où les bureaux s'ouvraient au public, celui-ci put voir rayonner sur la façade du théâtre en question cette indication phosphorescente :

C'est en face qu'on joue les vraies « Noces d'Olivette ».

Le directeur, éclairé malgré lui, ne voulut pas être en reste. Il fit installer, lui aussi, un appareil électrique, et il envoya sur le théâtre de son concurrent une projection lumineuse qui répétait à peu près la même formule.

Le soir les spectateurs étaient pris entre deux feux : d'un côté ils lisaient : *C'est en face qu'on joue les vraies « Noces d'Olivette »*. Ils se retournaient et ils se trouvaient en présence de cet avis :

Les vraies « Noces d'Olivette » ne se jouent qu'en face.

Nous pourrions multiplier les exemples. Mais ceux que nous venons de citer donnent une idée suffisante du sans-gêne et de l'audace de ces *pick-pockets* du drame et du vaudeville. — Que faire? nous dira-t-on.

Cette lutte contre la piraterie littéraire a fait éclore bien des idées et suscité bien des projets. Le plus récent est celui de M. Albin Valabrègue. L'auteur du *Premier Mari de France* a été amené à envisager la création d'une société théâtrale universelle qui aurait pour but : 1° de créer aux auteurs français de nouveaux débouchés; 2° de leur payer des droits égaux à ceux qu'ils touchent en France, c'est-à-dire des droits équivalents à 10 ou 12 p. 100 de la recette brute.

Le moyen le plus pratique d'atteindre ce but, selon M. Valabrègue, est de fonder ou de louer dans toutes les grandes villes de l'étranger des théâtres administrés par la société en question et où les succès parisiens seraient représentés après avoir été soigneusement adaptés.

On ne saurait nier qu'un pareil projet apporterait aux auteurs français des garanties qu'ils n'ont pas connues jusqu'à ce jour.

Il seconderait puissamment l'action de la Société des auteurs et de la Société des compositeurs et éditeurs de musique parce qu'il obligerait les directeurs des villes où ces théâtres fonctionneraient à acquérir à beaux deniers comptants les pièces qu'ils s'approprient sans bourse délier aujourd'hui.

Sans doute la société nouvelle devrait livrer beaucoup de batailles, soutenir beaucoup de procès, essuyer de nombreux mécomptes, mais on peut croire aussi qu'elle ferait faire un grand pas à nos revendications. Grâce à elle, elles existeraient d'une façon *concrète*, elle en serait la personnification dans des pays où on n'a jamais voulu les reconnaître. Et puis elle affirmerait le principe de la concurrence loyale.

Et pourquoi, avec un répertoire de choix, des acteurs habiles, des directeurs ingénieux, une société comme celle-là ne ferait-elle pas de très brillantes affaires?

JEAN GASCOGNE.

LA VIE AU TRANSVAAL [1]

Notes de voyage.

LES COURSES A JOHANNESBURG. — CECIL RHODES.

Les travailleurs nègres ont le sentiment de la justice très développé et ne s'indignent pas si on les châtie, quand ils savent avoir été en faute. Frappés avec ce terrible fouet de rhinocéros, qui fait des plaies terribles, ils ne poussent pas un cri sous les coups et ne gardent pas rancune après. Mais, s'ils ne sont pas contents, s'ils trouvent qu'on leur a fait tort, s'ils ont gagné assez d'argent, ou, simplement, si le temps tourne plus au froid qu'il ne leur plaît, il n'y a aucun moyen de les retenir : ils se font payer leur salaire et repartent chez eux. Cette instabilité d'un personnel, d'autant plus difficile à retenir que ces hommes n'ont aucun besoin, est, pour les directeurs de mines du Witwatersrand, une grosse préoccupation.

Mais nous sommes restés assez longtemps sous terre ; remontons au jour avec le minerai, dont nous venons d'examiner l'abatage et allons voir comment on le traite pour en extraire le métal précieux, qui, partout, dans la mine, s'obstine à y rester absolument invisible, en sorte qu'il faut une certaine expérience et beaucoup de tâtonnements pour distinguer les parties riches des morceaux stériles. Là-bas, à quelque distance du puits d'extraction, se dresse un grand hangar en fer-blanc ondulé, d'où sort, nuit et jour, un vacarme assourdissant : c'est ce qu'on nomme la batterie, ou le moulin, dans lequel cent vingt pilons en mouvement perpétuel broient le minerai pour le réduire en fine poussière ; une fois broyé, il s'écoule sur de longues plaques de cuivre argenté et amalgamé, où l'on retire la plus grande partie de l'or par le mercure.

Devant ce hangar, une énorme roue à godets soulève les résidus de ce traitement, emportés par un courant d'eau hors des plaques et les remonte jusqu'à des conduites en bois, soutenues en l'air par des échafaudages ; au bout, sont de grandes cuves peintes en blanc et cerclées de fer. Cela, nous dit-on, c'est la cyanuration, où l'on traite les résidus, les *tailings*, par le cyanure de potassium, pour en extraire le reste d'or qu'ils contenaient. Et ce qui reste, à la fin de toutes ces opérations complexes, ce sont, à notre gauche, ces énormes tas de sables blancs, rosés, jaunâtres, au-dessus desquels le vent soulève parfois d'épais tourbillons de poussière. Ce sont aussi ces boues blanchâtres, qui, plus loin, dans la vallée, vont, entraînées toujours par l'eau, s'accumuler au fond de ces grands étangs miroitant au soleil.

Ces boues-là, le directeur nous les montre avec respect ; car elles contiennent encore beaucoup d'or, qu'on n'a pas su en extraire jusqu'ici, mais qu'un procédé, nouvellement essayé, va sans doute permettre d'obtenir, c'est ce qu'on appelle les *slimes*.

Pour terminer notre visite de mines, il ne nous reste plus qu'à aller voir le logement des ouvriers noirs, ce qu'on appelle le *compound*.

Imaginez, autour d'une grande cour, semblable à un préau de prison, de longs bâtiments bas, — bien entendu, en fer-blanc ondulé, suivant la mode d'ici, — avec des trous noirs, qui sont des portes, d'où sort généralement une épaisse fumée, mêlée aux émanations malodorantes et caractéristiques qu'exhalent des corps de Cafres.

Quand on pénètre dans la demi-obscurité de ces taudis, on entrevoit, sur des châlits, un fouillis extraordinaire de loques bariolées et de peaux de bêtes au milieu desquelles s'étirent, avec effarement, au bruit de nos voix, quelques êtres vivants, que nous réveillons de leur sieste.

Au centre de la cour, est le four, où l'on broie, pétrit et fait cuire dans l'eau la bouillie de maïs, qui est le mets principal des nègres. Près du cuisinier, à l'air important, des Cafres attendent, une écuelle à la main. De tous côtés, par terre, des dormeurs étendus se chauffent au soleil. Dans un coin, un groupe d'une dizaine de Cafres a engagé une partie d'une sorte de jeu de dames, fait avec de grands carrés tracés sur le sol et de petites pierres, qu'ils déplacent ou lancent de case en case. D'autres se promènent, superbement drapés dans une couverture de laine à ramages, qui, suivant les hasards de l'attitude et ce qu'on aperçoit au-dessous du noir métal de leur corps, les fait ressembler, tantôt à un modèle académique et tantôt au Malade imaginaire.

Enfin, le long d'un mince ruisseau d'eau tiède, qui descend des machines, quelques-uns, plus semblables que jamais à des bronzes romains, font ruisseler l'eau sur leurs membres au galbe sévère et luisants au soleil.

Jamais une femme ni un enfant dans ces compounds : les mineurs noirs sont tous des jeunes gens qui viennent précisément gagner aux mines l'argent nécessaire pour acheter une femme ou deux : ce qui, aux prix du pays, demande environ quatre à cinq mois.

En semaine, tout cela est bien calme ; mais, le samedi soir, heure de paye, est aussi le moment où commence l'énorme beuverie hebdomadaire, avec les cris, les batailles, les coups, qui en sont la conséquence.

Quand ils ont bu, ces grands enfants, si dociles et toujours riants à toutes les observations, réapparaissent les vrais sauvages qu'ils n'ont jamais

(1) Voyez la *Revue* du 11 avril.

cessé d'être et, dans la nuit, autour des batteries de pilons éclairées à la lumière électrique, qui font entendre leur éternel mugissement de machines en travail, ces bandes d'êtres demi-nus, brandissant des bouteilles et hurlant, font parfois penser, quand on les rencontre, aux effroyables excès d'une révolte noire, le jour où les 50 000 Cafres qui sont là, à Johannesburg seulement, prendraient conscience de leur force, s'empareraient du tonnerre des blancs, de la dynamite, qu'ils savent fort bien employer et détruiraient férocement toutes les coûteuses installations des mines. Puis, leur vin cuvé, ils retombent dans leur habituelle placidité.

Notre promenade est terminée; le directeur nous a tout montré, — sommairement, comme il sied avec des gens qui ne sont pas du bâtiment, — il nous fait encore admirer sa propre maison, entourée d'une espérance de jardin à l'état de plan, son terrain de lawn-tennis, sa forêt d'eucalyptus, vieille de quatre ans et déjà haute, les maisons en tôle des ouvriers européens et leur hôtel, où des coolis indous, tout de blanc vêtus, commencent à servir la table d'hôte; puis il appelle, d'un sifflet sonore, notre cab, qui accourt aussitôt à travers rails et fossés et nous dit adieu, sans nous dissimuler qu'il est un peu pressé; car il y a courses aujourd'hui, les premières courses du printemps, une solennité à ne pas manquer, et il lui reste juste une heure pour déjeuner.

Ces courses, en effet, le tout-Johannesburg élégant ne s'occupe plus d'autre chose depuis quelque temps; une semaine commence, pendant laquelle on négligera même la Bourse pour regarder constamment galoper des chevaux; d'ailleurs, pour la plupart de ces beaux messieurs de la finance, chevaux ou actions de mines, c'est tout un, pourvu qu'on ait une occasion de jouer gros jeu. L'amour du jeu, c'est, au fond, le trait dominant de tous ces caractères et il faut bien qu'ils soient joueurs, ces millionnaires, pour avoir gagné si vite leurs millions. Bien que n'ayant aucune intention de faire connaissance avec les bookmakers sud-africains, je me rends, de mon côté, aux courses afin d'y voir rassemblé tout le high-life du pays.

Sur une large route poudreuse, au sud de la ville, dans un épais tourbillon de poussière rouge, voitures, cabs, landaus trottent en file continue, parfois dépassés par quelque cavalier en longue redingote et tuyau de poêle gris, sa jumelle en bandoulière, qui galope doucement à côté. Nous mettons pied à terre devant les tribunes et commençons par aller faire un tour aux boxes, où des chevaux, enveloppés de flanelle, attendent devant leur râtelier ou sont promenés à la main.

Nous retrouvons là une vieille connaissance; les trois pur-sang de M. N... ont fait la traversée avec nous, chacun dans une petite cahute sur le pont, et, pendant les concerts du soir sur les tropiques, tandis que les cornets à piston faisaient rage, parfois, au soubresaut d'un coup de mer plus violent, ces bêtes effarées mêlaient leur hennissement au tapage des cuivres essayant de couvrir la grande voix de l'Océan. Un Français d'Afrique, mon guide de l'après-midi, très méridional et mauvaise langue, comme on l'est volontiers dans cette potinière de Johannesburg, me raconte, à ce propos, les bruits qui courent sur le turf (on se croirait à Longchamps) :

— Pas de chance aux courses, ce pauvre N...; toujours des chevaux favoris et par un hasard malencontreux, ces favoris arrivent généralement seconds, tandis qu'un cheval, sur lequel on ne comptait pas, gagne le prix; on prétend que le propriétaire n'y perd pas autant qu'on pourrait le croire... Tenez, le voyez-vous là-bas, avec ses cheveux trop noirs s'échappant en mèches ondulées sous le feutre gris, son binocle bien en équilibre sur un nez... asiatique, son trop gros cigare, son long spencer décoré d'une énorme fleur et son stick incrusté d'or... Cette dame à côté de lui, en toilette rose, non, ce n'est pas sa femme : pour qui le prenez-vous de supposer qu'il puisse se promener avec sa femme? Du reste, sa femme est mieux que cela; on prétend qu'elle a été danseuse... Regardez là-bas, vous l'apercevez, très rousse, en jaune safran avec des violettes... Elle est avec F..., occupée à examiner ses chevaux, sur lesquels elle pariera certainement.

— Qui est F...? — Vous ne connaissez pas F...? Faut-il que vous arriviez de votre province! F... est un de nos plus fameux I. D. B., traduisez : *illicit diamond buyer* (acheteur de diamants volés); quand on veut lui être désagréable, il suffit de prononcer devant lui le nom du *breakwater* de Capetown; c'est, vous le savez, la digue, qu'on fait réparer constamment par les condamnés aux travaux forcés : ceux qui ont été pincés avec des diamants illégalement acquis y passent sept ans. Ses ennemis disent qu'il a été du nombre; mais c'est faux, il est bien trop malin pour s'être fait prendre. D'ailleurs, lui, n'achetait jamais directement aux nègres qui volent les diamants de Kimberley; il faisait acheter par des marchands patentés, auxquels il payait leur patente et qui étaient seuls à aller en prison s'ils avaient la bêtise d'être pris en flagrant délit.

« Il lui est pourtant arrivé, un jour, une histoire désagréable. Tandis qu'il était en Angleterre, son fils, qui continuait les opérations pour lui, s'est trouvé, dans une descente de police imprévue, avoir en sa possession un superbe diamant brut dont il lui était impossible, et pour cause, d'expliquer l'origine. Vous n'ignorez pas que, d'après la loi du Cap, le fait seul de posséder un diamant brut suffit, sans procès ni

discussion, pour entraîner sept ans de travaux forcés. Pourtant le fils F..., qui avait des arguments sonnants et de bons amis, obtint, suivant la commode pratique anglaise, d'être mis en liberté moyennant une forte caution : 100 000 francs, je crois. Lâchant bien vite sa caution, il fila en Espagne, où il n'y avait pas d'extradition possible. Le père, prévenu par câble, arriva bientôt et, pour arranger l'affaire, alla voir le chef des détectives. Là, dans le cours de la conversation, il admira beaucoup un curieux diamant orange que l'autre avait à sa cravate et finalement, séduit par sa beauté, proposa de le lui acheter 50 000 francs. Très digne, l'agent refusa, mais raconta l'histoire à qui voulait l'entendre. Savez-vous quelle fut la conclusion : on destitua le détective pour avoir manqué au secret professionnel et F... obtint de son successeur que son fils ne serait pas inquiété, à la condition qu'il ne remettrait plus les pieds dans la colonie du Cap.

...Mais assez bavardé; on sonne la cloche; si nous voulons voir la course, il est temps que nous gagnions les tribunes. »

Et nous nous frayons un chemin au milieu d'une foule élégante aux notes de couleurs claires, tapageuses à l'anglaise, des mondaines et des demi-mondaines, des boursiers, des journalistes, des joueurs, la gesticulation devant les poteaux des bookmakers, l'affairement des derniers paris, l'aspect tout à fait habituel d'un champ de courses à Paris ou à Londres avec seulement cette note un peu province que tout ce monde se connaît et se déchire à belles dents.

Bientôt assis sur les gradins, nous apercevons devant nous le terrain de course sableux où pointe un peu d'herbe verte, la vallée avec ses grands étangs clairs et ses bois d'eucalyptus, étangs et bois créés par les mines, pour les mines; puis, au delà, perdue dans le rayonnement du soleil qui empêche d'en voir les détails, une colline rougeâtre avec la longue ligne des cheminées d'usines, des chevalements de puits, des tas de résidus blanchâtres, suffisamment indiquée dans le lointain pour rappeler vaguement à l'esprit l'origine de ces milliers de livres sterling qui roulent avec tant d'ardeur au pari mutuel et, dans le fond, un coin de Johannesburg tout rose.

Le starter abaisse son drapeau; on voit s'enfuir les casaques rouges, jaunes, bleues, multicolores, des jockeys : ils reparaissent; un cri, c'est un jockey qui a été jeté bas. Le numéro du gagnant se montre sur le poteau et, laissant les parieurs à leurs affaires, nous descendons, mon ami et moi, nous réchauffer de la bise en prenant une tasse de thé au restaurant du pesage.

Là, c'est la bousculade, la foule, l'affairement de garçons, les reconnaissances bruyantes, le papotage de conversations mondaines d'un déjeuner de vernissage au Salon. A un moment, mon ami me pousse le coude :

— Regardez, c'est P..., un des plus riches d'ici, où l'on n'est riche que lorsque l'on a un million de livres sterling, vingt-cinq millions de francs. Encore un gaillard de Kimberley; car vous savez que presque toute notre aristocratie financière vient de là, du pays des diamants. Ils étaient tout portés, tout préparés, habitués déjà aux mœurs du pays, énergiques et intelligents avec cela; ils ont été les premiers à mettre, sur le hasard des mines d'or, ce qu'ils venaient de gagner par la chance des diamants et ils ont tiré un numéro plein à cette roulette. P... a commencé sa vie d'une façon originale, en faisant quelques bons coups comme le suivant.

« A cette époque, je parle d'une dizaine d'années, il était *general merchant*, c'est-à-dire qu'il tenait un de ces bazars où l'on vend un peu de tout aux ouvriers. Il commence une grande spéculation sur les laines, un des principaux chapitres d'exportation de l'Afrique centrale. Tout ce que lui apportaient les paysans boërs, il l'achetait, et cher, les paysans étaient enchantés; pour le payement, il leur donnait à tous rendez-vous chez lui un jour donné.

« Quand ce jour-là arriva, les paysans, accourus de tous côtés, trouvèrent, à leur grande surprise, les magasins fermés, la maison close, à l'air abandonné, lugubre. Ils frappèrent à la porte, tempêtèrent longtemps : ils commençaient à le croire filé et leur argent perdu. Enfin P... apparaît, les cheveux au vent, la barbe hirsute, l'air désespéré.

« — Ah! mes amis, leur dit-il, je suis ruiné, à bout de forces; ma spéculation a complètement échoué; je n'ai encore rien pu vendre; pas un sou à vous donner; vos laines, elles sont là dans mes magasins; elles y sont toutes; oh! vous pouvez les reprendre si vous voulez... Oui, je comprends, la saison est passée, les marchands sont partis; vous n'aurez plus d'occasion d'ici quelques mois. Que voulez-vous, j'y perds plus que vous. Cherchons ensemble une combinaison, puisque notre intérêt est commun.

« Un compère, dans la foule, lui proposa d'emprunter à son riche ami X...

« — Hélas! j'y ai bien songé; mais il dit que j'ai payé mes laines beaucoup trop cher; c'est à peine s'il veut m'avancer, sur leur gage, la moitié de ce que je dois... Enfin, après tout, c'est peut-être encore un moyen. Mais il faut, pour cela, qu'il ne craigne pas que vous veniez lui réclamer les laines plus tard; si, pour la moitié du prix convenu, vous consentez à me donner décharge, cela pourra peut-être encore s'arranger; j'invoquerai nos vieilles relations! Ah! mes amis, avoir travaillé toute ma vie pour être réduit à une pareille extrémité, c'est bien malheureux!...

« Et, devant cet homme effondré, pleurant, les braves Boërs eurent pitié ; n'ayant pas envie en cette saison de recommencer à courir après un autre acheteur pour leurs laines, contents d'ailleurs d'obtenir la moitié quand ils avaient cru un instant tout compromis, ils signèrent donc contre un peu d'argent les reçus qu'on leur présentait, serrèrent encore pardessus le marché l'honnête main qu'il leur tendait et s'en allèrent pas trop fâchés, laissant notre habile commerçant songer à ce qu'il pourrait bien inventer la prochaine fois. »

Quand mon ami commençait à être lancé sur ce genre d'anecdotes, il était intarissable et ni hommes ni femmes ne trouvaient grâce devant lui :

— Pour un garçon, me disait-il, Johannesburg est très amusant ; mais jamais, si j'étais marié, je n'aurais voulu amener ma femme dans ce milieu, si correct qu'il puisse paraître à la superficie.

— Ah çà, m'écriai-je, à vous entendre on finirait par croire que tous ces braves gentlemen d'ici, avec leur air si grave et si digne, sont au fond plus ou moins tarés.

— Oh ! dit-il, vous connaissez le mot du fameux Cecil Rhodes, celui qui s'est fait surnommer le Napoléon de l'Afrique du Sud et qui est lui-même la physionomie la plus caractéristique du monde sud-africain : suivant lui, il n'y aurait pas dans ce pays un seul homme qui ne soit à vendre, à la condition d'y mettre le prix. Il a essayé de le prouver ; mais je vous assure qu'il exagérait. Seulement, c'est comme partout, les gens honnêtes n'ont pas d'histoire et personne n'en parle. Tout ce que je vous raconte là, est-ce qu'on ne pourrait pas vous en dire autant sur un champ de courses des environs de Paris ? Mes histoires, c'est comme ces romans soi-disant parisiens, où l'on décrit, pour l'édification des étrangers, toujours la même petite bande de snobs, de rastas et de détraqués. A côté de cela, il existe ici toute une population travailleuse, que vous pourriez voir à l'œuvre dans nos cinquante ou soixante mines, aujourd'hui en pleine activité. Et même parmi nos gros financiers, que leur richesse trop vite acquise peut rendre suspects, il en est, je vous assure, d'une honnêteté tout à fait scrupuleuse : W..., par exemple, dont vous voyez là-bas la grande barbe de patriarche, ou X..., mon vieil ami. Tenez, je puis, à ce propos, vous raconter une histoire qui vous changera des autres.

« X... avait, au su de tous, un très gros intérêt dans la mine de B..., qui semblait marcher à merveille, et recevait sur elle les rapports les plus détaillés de ses agents ; chaque fois qu'il en parlait à ses amis et surtout à moi, qui avais pris, sur son conseil, pas mal d'actions dans l'affaire, c'était avec enthousiasme. Les actions montaient et, comme je faisais sur le papier un fort joli bénéfice, j'aurais été très disposé à le réaliser. — « Attendez donc, me disait toujours X..., vous gagnerez mieux que cela. » — Un jour, la baisse commença à se produire ; décidément, je voulais vendre : — « Laissez donc, me dit X..., je vous garantis que cela remontera. » La baisse s'accentue, se précipite ; enfin, un jour, de désespoir je finis par vendre, perdant lourd. J'étais furieux contre X..., qui m'avait lancé dans cette détestable opération, et je n'hésitai pas à le lui dire. — « C'est vrai, me répondit X... en souriant, je savais depuis longtemps que cela craquait et il y a un mois que j'ai tout vendu moi-même, au moment où je vous disais de garder. » — J'étais, vous le pensez, un peu suffoqué. — « Oui, continua X..., bonhomme, en voyant que vous, mon ami intime, gardiez vos actions, cela encourageait tous ceux qui vous connaissent — et ils sont nombreux — à tenir bon, tandis que si l'on avait appris que je vous disais de vendre, quelle dégringolade ! jamais je n'aurais pu en sortir moi-même à temps. — Mais, dis-je furieux, avec cela, je perds près de 120000 francs. — 120000, dit X... ; fort bien. » Et, tirant son carnet de chèques, il me fit aussitôt un chèque de pareille somme. »

Tandis que mon compagnon me citait ce trait de délicatesse avec admiration, je songeais qu'il était devenu un Sud-Africain lui-même ; car toute cette petite comédie avait eu pour but de ruiner de pauvres diables en les poussant à acheter très cher ce qui ne valait plus rien... mais, si l'on s'arrêtait à des considérations de ce genre, on ne ferait jamais d'affaires de Bourse et la plupart des spéculateurs, à la place de X..., n'eussent même pas indemnisé leur ami.

Tout en causant, nous avions rejoint un groupe, où parlait avec vivacité un homme jeune, plutôt petit, à l'air nerveux, au nez étroit et busqué, aux yeux brillants, à la physionomie animée, fureteuse, remuante et pétillant d'intelligence :

— Encore un financier honnête, me dit mon mentor, vous voyez bien que l'on en trouve en cherchant ; c'est L.-P..., le président de la Chambre des Mines ; je vais vous présenter.

Un instant après, nous étions en grande conversation avec L.-P..., qui s'animant et s'enflammant dans un élan de fougue presque méridionale, m'exposait la grandeur du Witwatersrand, son avenir, les desiderata des industriels, la résistance du gouvernement boër, les moyens qu'il emploierait pour en triompher, — cela se passait plusieurs mois avant les mouvements insurrectionnels de janvier 1896 — et qui, finalement, m'invitait à dîner avec des amis pour le soir même.

Les courses étaient finies : le soleil allait se coucher sous de gros nuages sombres, derrière la colline des mines, où maintenant les silhouettes noires des che-

minées, des chevalements de puits, des batteries de pilons se détachaient à contre-jour sur le bas du ciel orange. L'aspect industriel qui, tout le jour, s'était dissimulé dans le rayonnement du soleil, se soulignait à ce moment avec une véritable intensité ; au milieu du piaffement des chevaux de sang, des domestiques en livrée cherchant leurs maîtres, du flot des toilettes claires se hâtant de regagner les landaus garnis de fleurs pour être rentrés à Johannesburg avant l'orage, L.-P... me montra avec fierté l'alignement des mines profilé sur le ciel jusqu'aux limites de l'horizon :

— Eh bien, me dit-il, sommes-nous un pays de sauvages, comme on le croit à Paris ? Là-bas un champ de travail comme il y en a peu sur la terre, ici le luxe et les plaisirs d'une vieille capitale européenne. Et, il y a dix ans, quand les premiers d'entre nous sont arrivés ici, c'était le désert absolu.

— Oui, répondis-je, ceux qui ont, comme vous, fait sortir tout cela de terre et créé ce monde nouveau ont le droit d'en concevoir quelque fierté.

Le soir de cette journée bien remplie, nous nous rendons à l'invitation de L.-P... qui habite, en dehors de la ville, une grande villa située sur une haute crête dominant au nord toute l'immense plaine dans la direction de Pretoria, une habitation de poète, où l'on peut, à loisir, admirer la splendeur des horizons lointains au soleil couchant ou rêver sous les regards amis de la lune.

On s'y rend par une route éclairée de fanaux électriques, que le propriétaire lui-même a fait construire ; des domestiques en culotte rouge nous introduisent dans un grand hall central avec escalier à rampe de bois, tapisseries, armures ; sommes-nous à l'avenue de Villiers ? Et, dans le salon, orné de plantes vertes et d'orchidées, des dames en grande toilette, avec ces raffinements de diamants rares qui sont la coquetterie des Sud-Africaines, mettent une sorte de malice à étonner des Parisiens en nous parlant aussitôt objets d'art, tableaux, musique, derniers romans de Bourget. Pour un peu, elles nous diraient leur opinion sur la première de la veille aux Variétés ou l'exposition nouvelle de l'Épatant ; il est décidément impossible, en ce pays, de se rappeler qu'on est au Transvaal.

Pendant le dîner, servi à la mode de Londres avec des fleurs éparses sur un chemin de table en vieille dentelle, la conversation continue, très anglaise au fond, mais pourtant un peu cosmopolite d'apparence, car ma voisine de droite, une charmante cantatrice de l'Opéra, s'amuse à parler italien pour réveiller le souvenir de leçons de chant prises à Paris avec Mme Marchesi ; à gauche, c'est un Anglais et en face de moi, j'ai un Allemand.

Le dîner fini, les dames se lèvent et disparaissent, les hommes restent à boire en tenant des propos salés, puis on retourne au salon décoré d'étoffes Louis XV et de meubles en style du temps organiser une grande partie de roulette.... Tout cela, je m'en aperçois, est extrêmement banal et ne vaudrait assurément pas la peine d'être noté si nous étions en Europe ; à deux pas du pays des Griquas, des Zoulous et des Matabélés, cela prend une certaine saveur.

C'est, d'ailleurs, la remarque générale que l'on peut faire sur l'existence à Johannesburg, et il suffit, pour la décrire d'un mot, de dire qu'elle est tout entière anglaise. Les Boërs et les Cafres, ces autres habitants du pays, qui pourraient y introduire un peu de couleur locale, n'apparaissent pas dans la ville. Je ne vous parlerai donc ni des représentations à l'Opéra, ni des cafés-concerts, où les chanteuses, après avoir accompagné leurs couplets d'une gigue effrénée, finissent généralement par sortir de scène en faisant la roue, ni des clubs, ni des bals costumés, ni des *garden-parties* et je me contenterai, pour terminer cette brève peinture de la vie transvaalienne, de vous conduire un instant chez Cecil Rhodes, afin de vous initier en passant aux questions politiques du pays.

Rhodes, à l'époque où je l'ai connu, était le souverain incontesté de l'Afrique du Sud, celui dont un froncement de sourcils faisait trembler les chefs les plus sauvages du Mashonaland, du Matabeleland, du Griqualand, du Bechuanaland, du Zoulouland et de beaucoup d'autres endroits, le directeur de la Chartered, le directeur de la de Beers, le représentant de l'Angleterre dans la colonie du Cap, etc., etc. ; néanmoins son abord était des plus faciles ; il me reçut, un matin, sous sa véranda, où nous nous installâmes pour causer dans des *rocking-chairs ;* lui, par un geste qui lui est familier, posant les avant-bras pliés sur ses genoux, le corps serré dans un petit veston étroit, le buste en avant, gonflant le cou pour redresser la tête.

Rhodes, qui, on le sait, était venu jadis au Cap poitrinaire et condamné par les médecins, est aujourd'hui un homme d'environ quarante-cinq ans, grand, solide, l'air d'un *gentleman farmer*, la tête forte, avec des cheveux acajou tournant au poivre et sel divisés par une raie et formant un léger toupet, des yeux gris clair, une très courte moustache rousse.

Après les banalités du début, il commença aussitôt, en homme politique habitué à vouloir conquérir tous ceux qui l'abordent, à me faire l'exposé de ses projets grandioses : la mise en valeur des immenses territoires au nord du Transvaal et jusqu'aux confins de l'Égypte, le télégraphe bientôt posé du Cap au Caire, le chemin de fer le suivant de près ; tous les pays dispersés de l'Afrique du Sud rassemblés en un

faisceau unique; cette amalgamation de petits intérêts disséminés et, en apparence, contradictoires, qu'il a réalisée jadis sur les sociétés diamantifères de la de Beers et d'où provient sa fortune, recommencée en plus grand dans le domaine politique pour arriver à la constitution des États-Unis d'Afrique; enfin un continent nouveau s'ouvrant à sa voix à la civilisation, offert par lui à l'Angleterre et le proclamant son dieu.

Tandis qu'il parlait, disant une partie de ces plans démesurés, laissant deviner le reste, faisant parfois allusion aux moyens à employer pour réussir avec des peuplades sauvages ou avec des hommes politiques trop civilisés, j'admirais, je l'avoue, la puissance d'action de ces sortes d'aventuriers sans scrupules et absolument livrés à eux-mêmes, qu'un gouvernement intelligent laisse, dans un monde nouveau, développer à leur gré, sans être engagé par eux et quitte à les désavouer plus tard au besoin, toute leur hardiesse, leur initiative et leur génie; et sentant bien à quel point cette mainmise des Anglais sur tout l'est de l'Afrique, y compris le Transvaal avec ses mines et l'Égypte avec ses récoltes, était, en réalité, dirigée contre la France, dont l'Angleterre est, à tous les coins du globe, le naturel et séculaire adversaire, je regrettais qu'il n'y eût pas chez nous des hommes de cette taille et de cette envergure, surtout que notre déplorable système de centralisation administrative ne leur permît pas, s'ils existaient, de s'épanouir ainsi.

Mais, en même temps, un souvenir obsédait mon esprit, celui de Ferdinand de Lesseps, à une époque où il était encore le Grand Français et le créateur du canal de Suez, exposant un soir devant moi sa chimère dorée du Panama. Entre les deux hommes, il y avait, sauf la différence évidente du tempérament national — plus de midi exubérant chez l'un, plus de froideur voulue chez l'autre — une singulière analogie dans la grandeur des conceptions, la faculté d'envisager de loin les résultats complexes de leurs plans et l'aptitude à convertir en faits, à force d'habileté, d'entrain et de persévérance, les rêves d'une imagination romanesque. Qui sait si, pour celui-là aussi, les rêves ne se refuseraient pas un jour à devenir des réalités?

Trois mois plus tard, alors que j'étais déjà rentré en France, avait lieu, à la fin de décembre 1895, le coup de main piteux de Jameson, le lieutenant de Cecil Rhodes, sur le Transvaal; les grands projets, dont Rhodes, avait sans doute voulu précipiter un peu trop la réalisation, échouaient misérablement devant la fermeté courageuse de quelques centaines de paysans boërs; l'Allemagne intervenait avec énergie; l'Angleterre, interdite, était obligée de répudier son champion malheureux, et, tout en couvrant d'acclamations et de fleurs ses soldats, de les poursuivre officiellement en justice; Rhodes, pour être plus sûrement à l'abri d'une extradition possible, se hâtait de gagner les libres territoires de la Chartered et y trouvait juste à propos à réprimer une insurrection des Matabélés, provoquée inconsciemment par l'imprudence de Jameson lui-même, etc.

C'est là, sans doute, un coup manqué, qu'un homme aussi jeune peut avoir l'occasion de recommencer et les complications de la politique européenne, qui forcent aujourd'hui les diplomates à avoir toujours à la fois sur leur bureau les cartes des cinq parties du monde, lui en donneront peut-être le moyen. Il peut arriver que Rhodes unisse un jour Capetown au Caire par Johannesburg, comme il l'espérait. Mais aujourd'hui l'Europe est avertie; elle s'est enfin aperçue que le Transvaal était un morceau de gourmet et que l'Angleterre en était tentée : grâce à l'intervention de tous les pays qui ont apporté les centaines de millions de leur épargne dans l'entreprise gigantesque de ces mines d'or, l'agitation politique transvaalienne finira par se calmer, comme s'est apaisée un peu la fièvre des spéculations financières sur les affaires de cette contrée. On recommencera enfin à s'occuper d'industrie dans Johannesburg et ces gisements colossaux produiront bientôt comme les ingénieurs et les géologues nous le promettent une partie tout au moins des résultats merveilleux que l'on attend d'eux.

968,2 PAUL DE NAY.

THÉATRES

RENAISSANCE : *la Meute*, pièce en quatre actes, de M. Abel Hermant.

Je suis un peu embarrassé pour parler d'une pièce qui, — à la suite des incidents que vous savez, et au dire même de l'auteur, — a été profondément modifiée. Je le suis d'autant plus que l'impression dominante de la *Meute* a été, pour moi tout au moins, une impression de gêne et de malaise. Cette impression m'a empêché de goûter, comme je l'aurais fait sans doute, les qualités précieuses dont l'auteur a fait preuve ; l'intérêt de l'œuvre disparaissait devant ce qu'on pourrait appeler l'intérêt de scandale. On attendait des allusions, des « révélations », plus que des caractères et une pièce; on guettait celles-là, et l'on ne prêtait qu'une attention distraite à ceux-ci. Eussent-ils été parfaits que nous n'aurions pu en jouir complètement... Et cela, — à défaut d'autres raisons qui ne manquent pas, — serait une raison suffisante pour engager les auteurs à renoncer aux

œuvres de ce genre. En somme, à la *Meute*, la question morale, si je puis dire, dominait toutes les autres. C'est elle qui nous gênait, qui nous empêchait de suivre l'auteur. Je voudrais dire très simplement ce que j'en pense.

M. Hermant, avant et après la « première », s'est énergiquement défendu d'avoir voulu faire des « personnalités ». Nous n'avons ni le droit ni l'envie de douter de sa parole. Il n'en est pas moins vrai que, pendant la représentation, des noms venaient à la pensée de tous les spectateurs, des mieux renseignés comme de ceux qui l'étaient le moins, — et de ces derniers surtout. Il faut donc admettre que M. Abel Hermant a été desservi par une mémoire trop fidèle ; et il n'y a plus à s'étonner que d'une chose, c'est que la lecture de sa propre pièce n'ait pas éveillé chez l'auteur les souvenirs qu'elle a éveillés chez tous les spectateurs... Je ne sais plus qui disait que la *Meute* semblait être faite avec l'« Argus de la Presse », cette institution bienfaisante qui recueille tout ce qui se dit et s'imprime sur un sujet donné?... Le fait est que, par un hasard fâcheux, la pièce de M. Hermant met en scène la collection presque complète des scandales vrais ou imaginaires dont on s'est entretenu depuis une dizaine d'années. Il y avait, je crois, mieux à faire avec le sujet qu'il avait choisi.

La question de savoir jusqu'à quel point un auteur peut s'inspirer de faits contemporains est restée et restera toujours fort douteuse. Il ne saurait, en pareille matière, y avoir de règles absolues. C'est avant tout une question de tact. D'autres auteurs dramatiques l'ont fait, dont M. Hermant pourrait se réclamer : on sait que la *Dame aux Camélias* est une histoire vraie, et Dumas fils ne cachait pas quels étaient les modèles qui lui avaient servi non seulement pour Marguerite Gauthier, mais pour les personnages accessoires de son drame. Et, de même, on n'a pas oublié quel est le grand écrivain qu'Augier avait mis en scène sous le nom de Déodat. Plus récemment, lors du *Prince d'Aurec*, on chercha quels vrais personnages pouvaient se cacher derrière ceux qui figuraient dans la belle comédie de M. Henri Lavedan. Mais, si ces pièces soulevèrent quelques protestations, ce fut des protestations d'ordre général, et non de ces réclamations personnelles comme celles qu'a suscitées la *Meute*. Laissons la *Dame aux Camélias*, les *Effrontés*, et le *Fils de Giboyer ;* pour le *Prince d'Aurec*, la diversité même des « interprétations » prouvait que M. H. Lavedan, s'il était inspiré de faits réels, n'en avait pris que l'essentiel, et que, s'il s'était servi de ces faits pour construire ses personnages, au moins ces personnages avaient-ils une existence propre, et n'étaient-ils pas des copies plus ou moins ressemblantes de tels ou tels modèles. Ici, vous savez qu'il n'en est pas de même. Par une suite de rencontres malheureuses, il se trouve que tout, dans la *Meute*, — tout, paraît-il, jusqu'aux domiciles des personnages, — concourt à l'erreur où nous sommes tombés. Cela est fâcheux, pour plusieurs raisons que je voudrais dire, moins pour M. Hermant que pour ceux qui seraient tentés de l'imiter, et de faire exprès ce que lui n'a fait qu'involontairement et par ignorance.

En premier lieu, si c'est, dans une certaine mesure, le droit de l'écrivain de prendre pour sujet un fait ou même un personnage réel, il est un point où ce droit me semble fort « dépassé ». C'est lorsque l'auteur, — après avoir, par des détails précis d'âge, de nom, de famille, de fortune, de situation sociale, et même de domicile, imposé un rapprochement entre son personnage et tel personnage réel, — prête à la copie des vilenies dont le modèle ne s'est jamais rendu coupable. Cela, je le dis tout net, me paraît « défendu », sinon par la loi, du moins par la plus ordinaire délicatesse. Ce ne serait plus seulement de la méchanceté ou même de la diffamation, ce serait de la calomnie, chose vilaine en soi, et rendue plus vilaine encore par les conditions particulières où elle s'exercerait... Si, par exemple, il me prend fantaisie d'exposer sur un théâtre les inconvénients de la littérature « de portraits », et si je montre de mon mieux, prenant la *Meute* pour point de départ, ce qu'il peut y avoir de périlleux dans une telle besogne, assurément M. Hermant n'aura rien à réclamer ; bien plus, après les modifications qu'il vient de faire à sa pièce, je suis sûr qu'il m'approuvera. Mais, si je rassemble tout ce que j'ai pu apprendre sur la vie privée de M. Hermant, si je collige les mots qu'il a pu dire ou ceux qu'on a dits sur lui, si je copie son physique, son moral, si je réunis tous les traits que j'ai pu recueillir sur lui et les siens, et si j'en orne mon personnage, et si, le présentant sans bienveillance, j'offre M. Hermant lui-même à la risée du public, M. Hermant ne sera sans doute pas très satisfait, et je ne serai pas moi-même très rassuré sur la délicatesse de mon procédé. Et si, après avoir fait un Hermant aussi ressemblant que possible (avec une malveillance résolue) ; si, après avoir contraint tous les spectateurs à reconnaître M. Hermant dans mon personnage, il me prend fantaisie de montrer ce personnage forçant un tiroir ou « barbotant » un coffre-fort, M. Hermant aura tous les droits du monde de protester et de se fâcher.

Et ce serait une excuse un peu insuffisante de dire que si j'ai voulu représenter M. Hermant au premier acte, je n'ai plus voulu le représenter au dernier. Le public, qui est simpliste, n'admet pas ces distinctions. Le personnage qu'il a reconnu au début, il persiste à le reconnaître jusqu'à la fin. Et il a raison, le public ; il sent instinctivement qu'un personnage littéraire doit rester « le même » durant toute la pièce.

Ajoutez que l'auteur aussi sent que son personnage ne saurait exister uniquement de par des anecdotes accumulées; il y faut quelque généralité ; pour cela, il doit « ajouter » des traits complémentaires à son héros, si bien que, avec la meilleure foi du monde, l'auteur finit par faire de ce héros, — qui n'était jadis que le portrait de X... ou d'Y..., — comme un résumé de toutes les bassesses contemporaines... Et c'est la première raison pourquoi les écrivains doivent se garder le plus possible des « personnalités ». Encore une fois, il est entendu que M. Hermant n'en a point voulu faire.

Faut-il faire remarquer encore que l'écrivain, s'il a tous les droits de vitupérer les mœurs contemporaines en général, et même les mœurs d'une classe quelconque de la société, n'a aucun droit de vitupérer les mœurs de monsieur tel ou tel. Sans cela, il arriverait ce qui arrive toujours dans les querelles de ce genre, la question générale disparaîtrait devant les personnalités ; on discuterait les droits respectifs des deux parties à se juger l'une l'autre. Et le moindre inconvénient de ces querelles est que la littérature y est complètement étrangère. — Et enfin, on ne peut mettre à la scène que des personnages connus, et les personnages connus « le » sont parfois bien mal. Une légende se crée sur eux; avec l'instinctif besoin de logique qui possède l'intelligence humaine, le public rassemble des anecdotes éparses, quelquefois vraies, souvent fausses et n'ayant au moins qu'une valeur en quelque sorte accidentelle, et il forme ainsi une personnalité qui n'a que de très lointains rapports avec la personnalité vraie. En l'espèce j'ignore et je veux ignorer si M. Hermant, — je ne me lasse pas de répéter que je mets sa bonne foi hors de cause, — si M. Hermant a calomnié ou non. Il m'est bien permis toutefois de faire remarquer que sa documentation était peut-être un peu insuffisante... A en juger par ce qu'on voit dans la *Meute*, M. Hermant ne semble guère avoir connu du « marquis de Bonnancourt » que ce qu'on en conte dans les milieux où il n'a jamais mis le pied. Je n'en sais pas davantage. Je sais seulement que, si ceux qui ne l'ont jamais vu lui témoignent peu d'indulgence, ceux qui le connaissent ont pour lui quelque sympathie et que personne, enfin, n'a pu se dire encore lésé par lui... Il est toujours grave d'attaquer violemment un homme, et de lui attribuer des actions basses ou des sentiments mauvais; qu'est-ce donc quand on le fait sur des anecdotes douteuses, sur des «potins» invérifiables et invérifiés?...

Et s'il fallait un argument de plus contre les « pièces à clef », vous le trouveriez en cet article même; j'ai pu longuement, très longuement, parler de la *Meute*, et je n'ai pas dit un mot de littérature! C'est que, je le répète, l'impression dominante de la soirée a été une impression de malaise et de gêne, et il m'a bien fallu montrer d'où nous était venue cette impression. C'est qu'aussi les pièces faites sur ce modèle sont presque forcément de mauvaises pièces; la façon dont elles sont conçues suffit à gâter le plus beau sujet. Et vous savez que c'est ce qui est arrivé pour la *Meute*. La toute-puissance de l'argent, les infamies qu'il inspire, le cortège de vilenies et de bassesses qu'il traîne après soi, le dégoût dont souffrent les « trop riches », et le vrai supplice que doit être pour une âme élevée l'écœurant spectacle des parasites et des complaisants, tout cela était une admirable matière dramatique, très « actuelle », hélas ! et dont on eût pu faire un chef-d'œuvre. Chose singulière, on dirait que M. Abel Hermant n'a point cherché à la traiter. Claude Rennequin, qui devrait être le personnage principal, n'est guère plus qu'un comparse. A peine si nous le voyons au premier acte, et s'il « a », comme on dit, plusieurs scènes, ces scènes servent à nous peindre Lanspessade bien plus que lui. Au second acte, il est, ou presque, un personnage muet, et tout l'intérêt se concentre encore sur Lanspessade. Au troisième, il se relève, et j'ai cru un moment qu'il allait enfin pousser le cri que nous attendions; il se dissout en tirades, et, s'il agit, en ce sens qu'il commet des actions, ces actions sont si peu en rapport avec ce que nous avons pu apprendre de son caractère, qu'elles contribuent plutôt à souligner son « inexistence ». Paraît-il au dernier acte? Je ne me le rappelle plus. Comme au premier, comme au second, comme au troisième, c'est Lanspessade et Bonnancourt qui mènent la pièce, et c'est eux qui retiennent l'intérêt. Ainsi, volontairement ou non, le drame se joue presque tout entier autour de Lanspessade. Et le malheur fait que ce soit eux qui « tiennent » le scandale. Parmi les scènes qu'ils jouent, il en est de belles ou de jolies (au second et au troisième acte entre Lanspessade et Lilian, au quatrième entre Lanspessade et son père), mais elles ont je ne sais quoi d'artificiel et de plaqué. Elles semblent dépendre moins des caractères (qu'elles démentent parfois), que de la résolution prise par l'auteur de « filer » ici ou là une belle scène de théâtre; et c'est déjà fort beau de savoir bien faire une scène de théâtre...

Rejetée vers les personnages secondaires, la pièce pourrait être soutenue par les nombreux membres de la « meute ». Ceux-ci sont trop nombreux pour que nous puissions les bien connaître, et par suite nous intéresser à eux. On a reproché à M. Hermant d'avoir mis au premier plan une manucure et un masseur : entendez que ni l'un ni l'autre ne se bornent à leurs tâches modestes; j'imagine que M. Hermant a voulu montrer que, parmi la foule des bohèmes de tout poil que traîne Rennequin, les plus humbles, par

leur humilité même, passent facilement au premier rang. Un peu plus de clarté eût peut-être été désirable. Parmi les actes nombreux de Mme Laveuve, il en est que j'ai quelque peine à m'expliquer... Mais il se produit un effet bizarre. Comme les comparses sont presque tout le temps en scène, c'est eux qui, de temps à autre, « tirent la morale » de ce qui se passe : tantôt Marthe, la maîtresse de Claude, tantôt Mme Laveuve et tantôt Sammy. Et c'est, je vous l'assure, quelque chose d'assez inattendu que d'entendre le masseur, ou la manucure, ou la cocotte, émettre des considérations sur le bien, le mal, et le rôle du capital dans la société moderne!... C'est nous qui aurions conclu, si Rennequin et la pièce eussent été « faits ».

Et il faut encore que je cherche une querelle à M. Hermant. Il est sans pitié à l'endroit des « gens du monde ». Il les méprise à tour de bras, et tape dessus de toutes ses forces. C'est son droit, cette fois, sans réserve. Mais j'ai peur qu'il ne se soit laissé entraîner un peu inconsidérément par son ardeur. Notre très distingué et très intelligent confrère, M. Bernard-Derosne, se demandait l'autre jour si des gens du monde pouvaient être canailles avec une telle obstination, sans relâche et sans repos? J'en doute ; ni dans le monde, ni hors du monde. Et, surtout sont-ils canailles de cette façon? Voici le comte de Sermione, par exemple ; il épouse, après fortune faite, la maîtresse de Rennequin ; cela est possible. Mais il discute ouvertement avec Mme Laveuve la dot de Marthe : il épousera seulement quand cette dot aura atteint un certain chiffre, et il se fait le complice de la masseuse pour « carrotter » à Rennequin de quoi parfaire ladite somme. Notez que les gens du monde de la *Meute* ne sont pas du tout les premiers venus. Sans parler de Bonnancourt et de Lanspessade, grands seigneurs, les autres ont une situation dans le monde : ils ont des parents ou des alliés dans « ce qu'il y a de mieux » à Paris ; et certains figurent dans l' « Annuaire des grands partis ». Sermione y est-il inscrit? Il fraie du moins avec les autres. Et c'est un homme de cette « qualité » qui commettra l'acte, je ne dis pas seulement le plus déshonnête, mais le plus « disqualifiant » de tous? Et avec cette sérénité d'âme, avec cette absence d'hypocrisie? Mais si les gens du monde font des canailleries « canaillement », en quoi se distinguent-ils des autres? Et pourquoi dénommer comte de Sermione ou duc de Châteauroux des « personnalités » qui agissent tout comme le Rempart de la Villette ou la Terreur de Ménilmontant?

... Il faut s'arrêter. Déplaisante et parfois obscure, la *Meute* n'est pas ennuyeuse un instant. Certaines scènes sont de bon augure pour les pièces futures de M. Abel Hermant ; il conquerra au théâtre, j'en ai l'espoir, une place égale à celle qu'il tient dans le roman. Mais je voudrais qu'il nous permit de goûter, sans arrière-pensée, son talent et son esprit. Le bruit qui se fait depuis une semaine autour de la *Meute* en assurera le succès. J'ai la conviction que M. Hermant eût été plus satisfait d'un succès plus exclusivement littéraire. Il a tout ce qu'il faut pour l'obtenir, s'il le veut. Je suis sûr qu'il le voudra.

La mise en scène de la *Meute* est merveilleuse d'élégance et de goût. L'interprétation est de premier ordre. M. Guitry a été excellent dans les deux premiers actes, et tout à fait supérieur au troisième ; il a rendu avec une discrétion et une justesse admirables l'effondrement encore « correct » de Lanspessade. Parfait M. Dieudonné en Bonnancourt ; très bonnes Mmes Cerny, Gerfaut et Caron ; suffisant M. Brémont ; médiocre Mme Archainbaud ; tout à fait mauvaise Mme Lina Munte.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

L'interview de Gabriel.

Moi aussi je suis allé rue de Paradis pour interviewer l'ange Gabriel sous les traits de Mlle Henriette Couëdon ; je devais bien cela aux lecteurs de la *Revue Bleue* qui me font l'honneur de suivre mes *Choses et Autres*. A peine étais-je en sa présence, il ou elle me dit, voyant mon trouble : « Rassurez-vous et asseyez-vous là ; j'aime beaucoup le bleu... »

Je compris à ces premiers mots que je n'avais pas affaire à une mystification, car je n'avais pas encore ouvert la bouche et déjà l'ange Gabriel avait vu qui j'étais et de quelle part je venais, bien que je ne l'eusse de ma vie rencontré en aucun lieu du monde. Je m'asseyais, en proie à une indicible émotion, mes genoux s'entre-choquaient l'un contre l'autre, et je ne trouvais à lui répondre que ces mots qui me parurent alors extrêmement spirituels : « Vous êtes bien bon, le bleu est en effet une belle couleur...

— Oui, me dit-il ou me dit-elle, mais l'horizon est rouge et noir... »

Je m'efforçais de reprendre mes sens ; elle m'encouragea par un doux sourire et me dit : « Qu'êtes-vous venu chercher et que voulez-vous de moi? » Je lui répondis : « Pourquoi me le demander, puisque vous le savez?

— Tu es fort, me répondit brusquement Gabriel, et voilà une réponse qui me va! Nous pouvons causer. Tu veux la vérité, toute la vérité, rien que la vérité... — C'est cela même, lui dis-je. — Nous nous entendons, dit-elle. C'est plaisir de recevoir un reporter comme toi. J'ai reçu Chincholle, le prince d'Orléans, la duchesse d'U...

— Chut! Ne prononçons pas de noms propres, je vous en prie, Gabriel ou Henriette, archange ou demoiselle (je commençais à me rassurer complètement et je me mettais au ton de mon interlocuteur)... Ce n'est pas des autres qu'il s'agit, c'est de vous, personne aimable et compliquée; je voudrais d'abord savoir qui vous êtes et quelle est votre identité?

— Déjà vous êtes tout changé, me dit-elle, je ne vous reconnais plus à cette question enfantine. Vous êtes bien peu identique à vous-même, Jean-Louis; car vous, si fort il n'y a qu'un instant, vous me posez maintenant une question à la Chin...

— Chut! encore une fois, de grâce, ne prononçons pas de noms propres, je ne suis pas venu pour faire de la politique.

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'identité, reporter inconstant et variable, car vous êtes tombé du faîte de la sagesse, où d'abord vous m'aviez apparu, dans les bas-fonds de la stupidité contemporaine. Vous êtes curieux de savoir qui je suis, et, comme vous dites en votre jargon, quelle est mon identité? Est-ce que je le sais moi-même et vais-je m'inquiéter d'une pareille ânerie? Ange ou demoiselle, peu importe; ces hommes m'ont quelquefois dit que c'était presque la même chose, et, si on en doutait encore après avoir lu les romans de Gyp, on n'en pourrait plus douter du tout après l'aimable Congrès des féministes.

« Incertain de mon rôle et de ma destinée dans l'univers, autant que des inclinations de mon cœur, lorsque les idées de mariage me trottent quelquefois par la cervelle, je ne sais si j'épouserais plus volontiers M. X... ou Mlle Y...; et voilà pourquoi je suis ange, je vous le dis à vous seul, je suis réellement l'ange Gabriel et nullement Mlle Henriette Couëdon.

« Le monde est une succession de phénomènes. Les radicaux deviennent des opportunistes; les opportunistes, des radicaux; les monarchistes, des républicains; les républicains, des monarchistes, et les socialistes, des bourgeois; où voyez-vous dans cet intéressant spectacle les traits d'une identité quelconque?

— Ce diable de Gabriel, pensais-je, retombe toujours dans sa politique.

Il ou elle me dit : « Je vois bien ce que vous pensez; la politique vous fait horreur. Je partage votre sentiment. Cependant, comme je vous ai dévoilé les plus profonds secrets de la psychologie, c'est de la politique que je veux vous montrer ensuite les mystères. J'ai assisté à l'entrevue de l'empereur Guillaume avec le cardinal San Felice de Naples; ils ne me voyaient pas, mais j'étais là : ce fut, sans comparaison, l'événement le plus original des temps modernes. Vous en avez peu parlé en France, parce que vous êtes des esprits superficiels et mal informés. Guillaume rendrait Rome au Pape, s'il pouvait avoir le Pape dans la Triple Alliance. La dynastie de Savoie et l'Italie, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, intéressent peu ce clairvoyant génie. Il a fait un bel éloge de la puissance morale du pape qu'il a appelé l'arbitre des nations. Vous vous souvenez de cette allégorie qu'il a peinte lui-même pour le Tsar, ce tableau représentant le « péril jaune »; mais il n'avait vu que la moitié de la vérité, ce qui est beaucoup. Nous devons y ajouter le « péril noir »: l'Afrique et la Chine marcheront un jour contre l'Europe qui les harcèle, et ce sera l'alliance de l'éléphant et du lion contre le moucheron impertinent qui les dérange dans leur repos. Déjà ce vaste et double monde est partout en effervescence. Pauvre Europe! Mais le pape est toujours là : c'est pour lui et pour le développement de sa puissance morale dans l'univers que toute la politique coloniale est mise en œuvre par les gouvernements hérétiques et républicains, que l'Angleterre va conquérir le Soudan et que l'Italie se fatigue à conquérir l'Éthiopie...

« Tous ne font autre chose que préparer la constitution de la république universelle et mondiale qui aura à sa tête le pape et l'empereur. Voilà ce que vous verrez, Jean-Louis, si vous vivez; voilà ce que verront certainement les hommes des siècles prochains! Je vous ai promis la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, je vous l'ai dite : vérité psychologique, vérité politique; ne la répétez à personne, pour ne pas scandaliser les imbéciles... »

Immédiatement, je suis rentré à la *Revue Bleue*, et j'ai rédigé mon interview, qui ne peut scandaliser personne parmi les lecteurs de cette Revue.

Le sport parlementaire.

Deux nouveaux « records » ont été établis cette semaine : celui de Marathon à Athènes, par un jeune Grec du nom de Loys, et celui de la séance parlementaire, par les députés canadiens.

La Chambre des communes d'Ottawa a décidé de siéger plus longtemps qu'aucune assemblée ne l'avait fait jusqu'à ce jour. Cette résolution hardie a été suivie par le plus éclatant des succès. La séance durait encore après cent vingt-quatre heures consécutives de discussion et de tapage, ce qui dépasse, haut la main, les plus belles *performances* connues jusqu'à notre époque.

Si nous avions un « champion du monde » à désigner, on ne saurait dire qui serait le plus digne d'un tel honneur, ou l'athlète grec ou le président de la Chambre américaine.

J'apprends que celui-ci se prépare à lancer un « *match* » à M. Henri Brisson, pour un enjeu de cent mille dollars. Notre honorable compatriote n'a pas en-

core fait connaître sa réponse, mais tout porte à croire qu'il s'abstiendra.

On doit convenir en effet que notre race n'est pas prête encore à soutenir de telles épreuves, bien qu'elle ne puisse manquer d'acquérir avec le temps l'endurance qui lui fait défaut, si nous continuons à encourager les sports athlétiques en tout genre.

Restons Français, dit-on souvent, et laissons aux Saxons leurs exercices et leurs jeux grossiers! — Hé! l'exercice de la liberté est à ce prix. Comment voulez-vous qu'un peuple délicat, dont les représentants sont exténués après trois heures de séance, et quittent l'assemblée le regard vague, sans voix, le chapeau en arrière pour rafraîchir leurs fronts bouillonnants de migraine; comment voulez-vous que ce peuple triomphe des nations puissantes et brutales, chez qui les députés discutent pendant cinq jours sans quitter leurs bancs?

Rester assis pendant cinq jours! Cela révèle chez ces héros des qualités physiques inappréciables, et dont la possession constitue la véritable base du régime parlementaire.

Pour notre éducation politique et sociale, souhaitons que de pareils exemples se prolongent et se renouvellent:

Siegez, Canada,
Toujours comme ça!

Ce refrain mérite de prendre place dans la chanson et d'être proposé à l'émulation de tous les parlementaires de l'avenir.

La revision.

M. Abel Hermant et M. le prince de Sagan ont échangé au parc de Saint-Ouen quatre balles sans résultat.

C'est là le résultat souhaité par les amis de l'un et de l'autre et dont Tout-Paris se félicite à cette heure.

De même la Chambre et le Sénat échangent des balles, dont on espère aujourd'hui un résultat tout semblable, mais un autre jour on peut craindre un accident.

Il paraît que la Société du Contre de Quarte a mis à l'étude la revision du code classique du duel, où elle a relevé de nombreux solécismes.

Châteauvillard lui-même n'est plus jugé impeccable. Beaucoup de duels, glorieux dans les annales, ne furent en vérité que des assassinats pitoyables et des vilenies sans nom. Après de longs siècles d'autorité indiscutée nous allons donc assister à la revision du code de l'honneur. Voilà qui donne terriblement à penser!

C'est le sort des revisions de se faire toujours trop tard, après beaucoup d'erreurs et de malheurs.

JEAN LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Chants populaires par Maurice Bouchor [1].

Ceci est non seulement une œuvre de poésie et de musique, mais encore et surtout c'est une œuvre de bien; et voici pourquoi:

La *Correspondance générale de l'Instruction primaire* a ouvert un concours pour la composition d'un Recueil de chants à l'usage des écoles de France. Le poète puissant et doux des *Symboles* et de *Noël* n'a point dédaigné de se mêler aux concurrents, et son œuvre a été couronnée. Comme cette œuvre touche à la musique et à la poésie, et comme, d'autre part, elle tend vers un but des plus hauts, l'éducation de la jeunesse, il en faut parler à un double titre.

La tâche d'abord pouvait sembler facile. Il s'agissait tout bonnement d'adapter une pensée nouvelle à de vieux chants populaires dont les paroles et les sentiments primitifs ne pouvaient guère convenir. Il fallait donc déjà que le poète fût tout ensemble un ouvrier habile et un bon musicien. En effet, si expert que pût être, en ce genre d'adaptations, M. Julien Tiersot, le docte et patient chercheur, le poète devait surtout le seconder.

A des chants qui exprimaient des sentiments particuliers, il fallait opposer des sentiments nouveaux, et, besogne plus dure, faire plier le vers au mètre musical. Plus que tout autre, M. Maurice Bouchor semblait fait pour cela. Il était déjà préparé à ce travail par ses vieilles et solides études musicales qui nous ont valu d'excellentes critiques sur la *Messe en ré* de Beethoven et l'*Israël en Égypte* de Handel.

Et puis il était bon, même pour des enfants, d'élever plus hautement la voix, de sortir des sentiers battus, d'adapter enfin à des chants populaires une poésie puissante et émue, capable d'éveiller en de jeunes âmes des sentiments généreux. C'est une joie de l'avouer, si complexe que fût la tâche, elle a pleinement réussi. Quand j'aurai ajouté que la juxtaposition des paroles à la mélodie est si habile, si étroite, qu'elles semblent originairement sorties du même moule, je n'aurai plus qu'à parler du poète, et tout le monde comprendra.

La légende raconte, et, paraît-il, elle dit vrai, que le poète éducateur s'est épris de sa tâche et qu'il s'est fait l'apôtre de son œuvre. On le surprend, dit-on, dans les coins les plus ignorés de la France, où il vient propager sa pensée, non point pour sa gloire d'auteur, mais pour un bien à accomplir. Sur les scènes les plus obscures, dans les plus modestes écoles, il se plaît à chanter ses vers, trop heureux, dit-on, s'il voit briller quelque rayon d'enthousiasme ou de foi dans les yeux de ses jeunes auditeurs, séduits et attirés déjà par la figure grave et douce de leur apôtre à longue barbe.

D'ailleurs ne les appelle-t-il pas tendrement à lui dès la première page de son livre?

Par milliers,
Venez, chers écoliers,

[1] *Chants populaires pour les écoles*. Poésies de Maurice Bouchor. Mélodies recueillies et notées par Julien Tiersot; Hachette, éditeur.

Que votre chant dès l'aube retentisse.
Par milliers,
Venez, chers écoliers,
Gentils oiseaux rieurs et familiers.

Et, dans leur métrique bizarre, les chants se poursuivent selon les exigences du rythme musical.

Je cite au passage un cantique adressé *Aux morts pour la Patrie*, sur une vieille mélodie bretonne :

Martyrs sacrés ou fiers vainqueurs,
O morts pour la Patrie!
A vous la gloire, à vous, grands cœurs,
Les hymnes et les fleurs!
La France, qui vous prie,
Dans l'ombre est à genoux.
O morts pour la patrie,
Toujours veillez sur nous!

Honneur du bon pays lorrain,
O Jeanne la guerrière,
Qui vas songeant, le front serein,
Sur ton cheval d'airain,
Exauce la prière
De ta Patrie en pleurs;
O Jeanne la guerrière,
Bénis nos trois couleurs!

Mon Dieu, que nous voilà donc loin de ces pensées et rimes toutes faites que nous étions accoutumés d'entendre en pareille matière, et qui font éternellement vraie la parole de Beaumarchais : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » Le livre tout entier est imprégné de cette forte et noble poésie qui nous ramène aux pages émues de *Noël* et de *Tobie*. Pourrait-on passer sans citer la *Chanson de Roland*, écrite sur une mélodie populaire basque d'une superbe énergie sauvage?

Le noble Charles, roi des Francs,
Avait passé monts et torrents.
Restait l'arrière-garde,
Ayant pour chef Roland le preux.
Voilà qu'il se hasarde
Au fond d'un val bien ténébreux.

Hélas! le traître Ganelon
A fait garder ce noir vallon :
Car une armée immense
Soudain descend des pics voisins.
La lutte à mort commence,
Aux cris stridents des Sarrasins.

L'épée au poing, fier et sanglant,
Il crie aussi, le bon Roland.
Il court dans la bataille,
Jonchant de morts le sombre val.
Il frappe, il brise, il taille;
Partout rayonne Durandal.

Blessé trois fois, sir Olivier
Dit à Roland : « Beau chevalier,
Là-bas est Charlemagne.
Sonnez vers lui, sonnez du cor,
Sonnez par la montagne! »
Le bon Roland dit : « Pas encor. »

Enfin, percé de part en part,
Roland sonna : c'était trop tard.
Autour de lui, dans l'ombre,
Râlaient les gens et les chevaux.
Vaincu, mais par le nombre,
Roland mourut à Roncevaux.

Mais ce qui mérite, dans le livre de M. Maurice Bouchor, une mention spéciale, c'est l'*Hymne des temps futurs*. Tout le monde connaît le chant sublime de l'*Ode à la joie* dans la *Symphonie avec chœurs*. Ce n'est plus ici simplement la pensée personnelle d'un musicien, si grand soit-il, mais un cri suprême, universel, comme si l'humanité entière s'était concentrée un jour dans une seule âme et tout à coup en avait fait jaillir un chant d'amour et d'espérance.

L'hymne souverain et mystique ne pouvait échapper à Maurice Bouchor; aussi l'a-t-il commentée lui-même dans les strophes suivantes :

Oh! quel magnifique rêve,
Vient illuminer mes yeux!
Quel brillant soleil se lève
Dans les purs et larges cieux!
Temps prédits par nos ancêtres,
Temps sacrés, c'est vous enfin :
Car la joie emplit les êtres,
Tout est beau, riant, divin!

Plus de fratricides luttes,
Plus de larmes, plus de sang!
Il s'élève un chant de flûtes :
Calme et doux, le soir descend.
O merveille! la tendresse
En un seul fond tous les cœurs,
Et l'amour qui nous oppresse
Va jaillir en cris vainqueurs.

Paix et joie à tous les hommes
Dans les siècles à venir!
Mais Celui par qui nous sommes,
C'est lui seul qu'il faut bénir.
Les cieux s'ouvrent : plus de voiles!
Rien n'est sombre pour l'esprit.
Là, plus haut que les étoiles,
Dieu rayonne et nous sourit.

Tout serait à citer ainsi. Mais laissons le lecteur glaner librement dans le livre; il y trouvera un double plaisir.

Ces chants, je l'ai dit, sont destinés à nos Écoles, c'est-à-dire qu'ils s'adressent d'abord à l'enfant pour, ensuite, passer à l'homme. Or, ce que l'enfant a appris ne sort guère de sa mémoire. Les impressions premières, surtout celles de l'art, musique ou poésie, se gravent souvent pour toujours sur la cire molle de son esprit. Mais l'enfant doit devenir homme. Ce n'est plus dès lors de chansons ni de poésie qu'il s'agit, mais de souffrance et de lutte. Et une à une fuient les espérances, la foi est morte la première, mortes aussi les illusions, et la vie se peuple de solitude. Que reste-t-il donc à présent?... Mais parfois, du lointain passé, là-bas, des cieux de la jeunesse, s'élèvent soudain des bruits cadences ou des paroles harmonieuses, et l'âme meurtrie se console dans un rythme ou une chanson : la vie n'est plus aussi mauvaise.

Voilà pourquoi j'ai dit en commençant que l'œuvre nouvelle de M. Maurice Bouchor est une œuvre de bien. N'eût-elle point sa haute valeur intrinsèque, elle aurait encore un prix inestimable, puisque, dans le naufrage de nos rêves, elle peut apporter un jour, comme des épaves suprêmes, à ceux qui, hélas! ne sont plus enfants, les doux souvenirs d'autrefois.

L. Brethous-Lafargue.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 33612. *L. Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17 — 4e SÉRIE. — TOME V — 25 AVRIL 1896.

M. LÉON SAY

J'allais tout à l'heure prendre de ses nouvelles. De vieux serviteurs, dont l'honnête visage m'était depuis longtemps connu, m'ont dit qu'il était mort ce matin. Ils avaient les larmes aux yeux. On parlera beaucoup, ces jours-ci, de l'esprit de M. Léon Say : ceux-là l'aimaient pour sa bonté, et ils avaient raison.

On n'attend pas de moi une biographie : je ne veux que dire quelques mots de l'homme politique, qui a tenu une grande place dans ce pays, et de l'homme excellent, à qui j'étais sincèrement attaché.

Quelque chose s'en va avec lui. Il aura été un des derniers représentants de cette bourgeoisie d'hier, libérale, modérée, souple d'esprit, lettrée sans pédantisme, qui estimait la richesse ce qu'elle vaut, mais croyait que la richesse n'est pas tout dans ce monde; qui avait des convictions fortes, avec une forme facile; qui pensait qu'on peut combattre ses adversaires sans les insulter ; qui aimait simplement la liberté et la France; qui, en toute chose, tenue, langage, goûts, habitudes, savait allier l'élégance et la dignité de la vie.

Il y a en France quelques belles familles, et la famille Say est du nombre. C'est un malheur pour la bourgeoisie quand les fils héritent des écus de leur père plus que de ses vertus ; mais c'est un bonheur pour le pays tout entier, — et c'est un honneur, — si trois générations, comme c'est ici le cas, se transmettent le goût du savoir et le culte de la liberté.

*
* *

La vie de M. Léon Say a été trop remplie pour qu'on la résume en quelques lignes : orateur, écrivain, député, sénateur, préfet de la Seine, ministre, ambassadeur, il a été partout égal à sa tâche, par l'intelligence ouverte, par le travail facile : j'ose dire qu'il l'a été surtout par la fermeté des convictions.

Car, — et je ne crains pas qu'aucun de ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher me démente, — cet homme aimable, accueillant, souriant, qui semblait glisser sur les choses sans appuyer, a été un convaincu.

Il a cru, avant tout, au régime parlementaire; il y a cru comme à la forme nécessaire de la liberté. Pour lui, le régime parlementaire était le gouvernement des partis. Sans doute, quand il parlait des partis, il n'entendait pas ces cohues sans doctrine, sans plan, sans programme, sans discipline, qui jonglent avec les portefeuilles : il se représentait des hommes politiques unis par la communauté des vues et des principes. Fonder en France le régime parlementaire, c'est à quoi il a travaillé pendant quarante ans, à quoi il a jusqu'au bout usé ses forces. Cela n'aura-t-il été pour lui, — et pour d'autres, — qu'un beau rêve? C'est ce qu'on peut se demander à l'heure qu'il est; mais ce rêve, tout au moins, aura été l'honneur de ceux qui l'ont fait, et si un jour nous y devions renoncer, il faudrait accuser, j'imagine, non le régime parlementaire, mais le peuple qui ne se serait pas montré digne de le supporter.

*
* *

M. Léon Say a cru à la liberté politique ; il a cru aussi à la liberté économique. Ce n'est ni le temps ni le lieu de discuter ses doctrines. Tout au plus pourrait-on dire que, s'il connaissait mieux que personne l'Angleterre et s'il admirait justement la

manière dont y fonctionnent les institutions parlementaires, il semblait suivre avec une secrète inquiétude le mouvement économique chez nos voisins. Préoccupé des progrès du socialisme dans le vieux monde, il était porté à repousser, quelle qu'elle fût, toute intervention nouvelle de l'État ; et quelques-uns, sans doute, parmi ceux qui combattaient avec lui pour les idées libérales, auraient eu à faire certaines réserves sur la rigueur de sa doctrine économique.

Pour lui, le libre-échange avait la force d'un dogme. A ce propos, je me souviens d'une occasion où j'avais soutenu, par la plume et la parole, la nécessité d'une certaine protection pour l'agriculture : « Vous avez raison de le soutenir, me dit-il, puisque c'est votre opinion. » M. Léon Say comprenait très bien qu'on pensât autrement que lui. Il avait le ton et les manières d'un autre temps ; il en avait aussi la tolérance.

***

La politique, pour lui, ne fut pas une carrière. Il y avait été préparé, et bien préparé, par le maniement des grandes affaires. En entrant dans les assemblées, il y apporta les connaissances et l'expérience qu'il avait acquises ailleurs, semblable en cela à la plupart des hommes d'État anglais.

Il se rapprocha encore d'eux par son genre d'éloquence. A la tribune, débattant une question point par point, sans phrases, sans rhétorique, on eût dit un Anglais, mais un Anglais élevé à Paris. Il était Français, très Français, par la méthode et la clarté, par le trait qui porte. Son esprit était fait de bon sens. On peut citer de lui de très jolis mots, mais je doute qu'on cite un seul mot méchant. Rappelez-vous son discours comme président du centre gauche, au moment où M. le comte de Paris se ralliait à la branche aînée : « Il n'y a, disait-il, rien de changé en France ; il n'y a qu'un orléaniste de moins. » Tout Léon Say est dans ce mot.

***

Je le vois, dans son cabinet de travail, assis à sa table, ayant en face de lui le portrait de Bertin par Ingres. Il recevait tout le monde avec simplicité, avec bonne humeur ; sa parole était à la fois distinguée et familière, toujours juste. Tel il était aux séances académiques, aux réunions de sociétés qu'il présidait ; tel il était à la Chambre.

La majorité, dont il dut parfois heurter les idées, l'écoutait toujours avec attention : c'était déférence pour un grand nom dignement porté ; c'était aussi séduction d'un talent charmeur, aux ressources imprévues, et qui savait animer les débats les plus stériles. La Chambre l'aimait, et il aimait la Chambre. Pour lui, c'était la lutte, la vie. Quand il prononça son dernier discours, à propos de l'impôt sur le revenu, il était déjà très souffrant ; il alla ensuite à Londres, pour je ne sais quel congrès ; revenu dans la matinée, il voulut assister à la séance de la Chambre : le soir, il se couchait pour ne plus se relever. On peut dire qu'il a travaillé jusqu'à la fin ; un de ses intimes me disait dimanche que, la veille, sentant quelque force lui revenir, il avait demandé du papier et une plume.

***

Il a été le *leader* du parti libéral : on le dira, et on aura raison de le dire ; mais il n'a jamais été ce qu'on appelle un homme de parti. Étroitesses et petitesses des partis, il les a ignorées : c'est ce qui fait que cet homme politique ne fut pas un politicien. Il a vécu au-dessus des polémiques vulgaires. Il s'est attaqué aux idées, non aux personnes. Je ne veux pas dire qu'il ne se soit jamais trompé ; mais qu'importe ? Il a combattu pour ce qu'il croyait le vrai, le juste : voilà ce qu'il faudrait dire sur sa tombe, si, dégoûté comme tant d'autres des banalités officielles, il n'eût interdit toute vaine parole.

Vous tous, républicains, qui vous êtes parfois trouvés en désaccord avec lui, songez que ce vieux libéral a été un des fondateurs de la République ; n'oubliez pas comme il est venu un des premiers au régime nouveau, sans timidité, sans hésitation, sans pensée de retour ; rappelez-vous qu'aux prises avec une situation financière sans précédent, ayant à faire passer cinq milliards de Paris à Berlin, il a été le ministre de la libération du territoire ; et maintenant regardez autour de vous, et avouez que si, au lendemain de nos désastres, la bourgeoisie française tout entière avait eu le sens politique, la clairvoyance, le libéralisme, le patriotisme de ce bourgeois, nous ne serions pas, après vingt ans de république, où nous en sommes.

A cette heure douteuse entre toutes, alors que si peu d'hommes ont l'autorité suffisante pour qu'on les écoute, il me semble que la République a perdu beaucoup en perdant Léon Say. Ses adversaires eux-mêmes regretteront souvent de ne plus entendre sa voix. C'est un homme d'État qui disparaît, et c'est aussi un vrai Français. Il avait les meilleures qualités de notre race : netteté, finesse, bonhomie, courage. Il a été ce que nos pères appelaient « l'honnête homme ».

PAUL LAFFITTE.

944.08

21 avril 1896.

EN GRÈCE.

Notes et croquis (avril 1896).

Le dimanche 29 mars dernier, deux cents touristes environ se trouvaient réunis sur le pont du *Sénégal*, au bassin de la Joliette. Parmi eux, cent cinquante Français, venus de toutes nos provinces, même d'Alsace; puis des Belges, des Suisses, des Anglais, des Russes. Des gens de tout métier : membres de l'Institut, archéologues, professeurs et étudiants, officiers, artistes, ingénieurs, avocats et médecins, prêtres et magistrats, des industriels, des amateurs intelligents, et plus de quarante dames. Chez tous, une même pensée, une joyeuse communion d'esprit, dans l'attente d'un pieux pèlerinage en Grèce.

Le programme des excursions était chargé, trop chargé même de l'avis des gens d'expérience. Mais les gens d'expérience avaient tort, comme il arrive. Tout s'est exécuté à la lettre, en dépit des difficultés matérielles, des orages d'équinoxe et du mistral (1). Pour qui connaît la Grèce, c'est presque un tour de force que d'avoir pu, en quinze jours, traverser deux fois la moitié de la Méditerranée, visiter Ithaque, Delphes, Olympie, Mycènes et Tirynthe, Eleusis et Délos, voir enfin, et bien voir, l'Acropole, les Jeux olympiques et les musées d'Athènes.

La croisière du *Sénégal* a trouvé déjà son historien dans un écrivain éminent, qui a été notre compagnon de route. Je me garderai bien de refaire ici ce qu'a si bien fait M. Larroumet dans ses articles du *Temps*, si vivants, si exacts, si justes de ton (2). Ce n'est donc point un récit de voyage que je présente aujourd'hui à nos lecteurs. Encore moins est-ce une série d'études d'archéologie ou d'art. Ce sont de simples notes pittoresques, volontairement incomplètes, de modestes croquis esquissés en face des choses, dans une heure de loisir, entre deux averses. Paysages très humides, hélas! et comme estompés de brume. Mais qu'y faire? J'attendais, j'annonçais à nos compagnons une Grèce rongée de soleil, celle qu'autrefois j'avais connue, admirée à loisir, pendant de longues chevauchées archéologiques. Et je vous apporte une Grèce mouillée! J'avais été mauvais prophète; je me suis efforcé d'autant plus d'être vrai. La Grèce est belle encore sous les rafales.

I

Lundi 30 mars 1896.

Un vent furieux, depuis le matin, nous poursuit : il nous a retenus quatorze heures au port de Marseille, et il n'a cessé d'inquiéter les cœurs, depuis qu'à l'horizon nous avons vu s'effacer le château d'If, puis les rocs nus de Provence. Le mistral nous accompagne au large, entre mer et ciel, et nous apporte galamment, avec la houle, un souvenir de France. Un orage, qui éclate sur nos têtes, fait résonner les toiles du pont et siffler les vergues.

Pourtant, la soirée est calme. Le soleil se découvre un instant, puis s'enfonce dans la mer, au milieu d'un décor féerique sans cesse renouvelé. Sur la crête sombre des vagues, c'est un reflet de rouge, d'orangé, puis un jaune d'ocre rayé de brun, où des gens à double vue distinguent nettement le fameux rayon vert. Brusquement, de gros nuages gris s'élèvent à l'est, se condensent, tournent au noir. Sous une grande barre sombre, horizontale, se profilent les montagnes de Corse, la baie d'Ajaccio, le pic neigeux du *Monte Rotondo*.

Tout cela s'efface encore, et l'on n'aperçoit plus rien jusqu'aux Bouches de Bonifacio. Alors, la côte de Corse s'éclaire de quatre feux; un grand phare à éclipse fait miroiter par intervalle la surface moirée de la mer. L'imagination aidant, on devine dans l'ombre les falaises de Bonifacio, puis le monument de la *Sémillante* et le cimetière des naufragés. Rien à droite, vers le sud, rien qu'une grande ligne noire, presque irréelle, piquée d'un point lumineux, jusqu'au moment où la lune se dresse sur un rocher de Sardaigne : une lune énorme, aveuglante, comme une grosse lanterne vénitienne, avec de longs rayons blancs qui se jouent au loin sur les flots.

II

Mardi 31 mars.

Sous un ciel caressant, d'un bleu gris très doux, la Méditerranée déroule coquettement, depuis des heures, son tapis bleu cendré, à peine frangé de blanc. Plus vite que le navire, déjà notre pensée vole vers la Grèce, vers les transparences de son atmosphère d'azur. — Un nuage passe, et soudain le bleu se ride de noir, puis se fond dans le noir. De grosses gouttes de pluie rebondissent lourdement sur les vagues. La foudre gronde par intervalles, et de l'avant, de cette arche de Noé qui sera notre garde-manger, nous arrivent des plaintes de bêtes effarouchées qui beuglent, bêlent ou piaillent, encore inquiètes au souvenir du roulis de la veille. Tout cela se perd dans le vent; et nous suivons de l'œil une petite trombe, qui d'abord semble venir à nous dans son gai tournoiement, mais qui tout à coup s'arrête, hésite, se disloque, se dissout dans l'espace.

*
* *

Vers cinq heures, des terres surgissent lentement à l'est. D'abord quelques points gris, à peine dis-

(1) Le succès de ce voyage d'études, d'un genre si nouveau en France, est dû surtout à l'initiative et au zèle infatigable de M. Bourgeois, directeur du *Tour du monde*, activement secondé par la maison Hachette, par le directeur et les agents des *Messageries Maritimes*. En route, les menus obstacles imprévus ont pu être écartés, grâce au concours très sympathique de l'état-major du *Sénégal*, des autorités grecques, de notre École d'Athènes et de son chef, M. Homolle; et aussi, on ne saurait trop le dire, grâce à l'endurance et à l'entrain des touristes.

(2) *Temps* des 12, 14, 15, 17, 18, 20, 21 avril et suivants.

tincts sur l'horizon. Puis des lignes basses, molles d'aspect, qui peu à peu se relèvent et se précisent en courbes élégantes. A droite grandit un cône d'un brun fauve, l'îlot d'Alicudi. Plus loin, dans la brume, un cône semblable s'élargit, s'épaissit, se dédouble ensuite, se coupe en trois, puis en quatre : entre Filicudi et Panaria se creuse un demi-cercle de rocs et de buées, que dominent au loin les pics de Salina ou de Lipari. Cependant, à gauche, Stromboli n'a cessé de grossir. Maintenant que nous longeons le volcan, c'est une masse énorme et sombre, qui ferme au nord tout l'horizon : un cône d'une régularité géométrique, poli à l'ouest par une longue glissière de lave, fendu tout en haut par des lames d'une fumée grise, d'où sortent par intervalles des éclairs de flamme.

*
* *

Neuf heures et demie. Un ciel jaunâtre, taché de noir, avec des reflets lumineux venus on ne sait d'où. Devant nous, la côte d'Italie, obscure et maussade. Sur un fond vague de montagnes, quelque chose de plus consistant, un roc brun qui surplombe et menace la mer, avec des taches blanchâtres au sommet : le rocher de Scylla et son acropole. A droite, la pointe extrême de Sicile ; un phare éclaire à demi les remous moirés des gouffres de Charybde.

On double le petit cap du Faro. A perte de vue s'allonge, au bord de la mer, la ligne des lumières de Messine ; à l'arrière-plan, dans une pénombre, les raies verticales des ravins, de vagues profils de terrasses et de vieux châteaux, les stries plus pâles des arcades du Campo Santo. Peu à peu, la Sicile recule dans la brume. Mais à gauche, des points d'or annoncent Reggio, qui bientôt se déploie en un large amphithéâtre de lumières. A ce moment, la lune se lève en son plein et rayonne entre les nuages. Des traînées blanches illuminent les montagnes d'arrière-plan, tandis qu'une voie lumineuse traverse le détroit, comme pour unir la Sicile à l'Italie.

*
* *

Minuit, le long des côtes de Calabre. Au premier plan, les falaises blanchâtre du cap dell'Armi, bordées d'une frange d'écume, couronnées de rocs bruns. Par derrière, une gorge profonde, parallèle aux falaises. Puis une autre montagne sombre ; puis, une autre gorge. Tout au fond, une longue arête resplendissante d'un rayon de lune. Vers l'ouest, le sillage du navire, à demi lumineux, mène droit à un énorme amas de brumes, d'où émerge, sur un ciel d'encre, la tête chenue de l'Etna.

Nous longeons toujours la Calabre, dont les fonds riants se dérobent à cette heure entre des crêtes dentelées, déchiquetées, fantastiques. Par instants, la brise nous apporte un sifflement aigu, comme un cri de détresse : l'appel d'un train qui suit la côte. Droit à l'est, nous entrons dans la mer Ionienne ; derrière nous, de loin en loin, le cap Spartivento brille dans une lueur d'éclair, et semble l'éperon d'un gigantesque vaisseau.

III

Mercredi 1er avril.

La mer Ionienne nous a été clémente. Autour de nous, sur nos têtes, partout du bleu. A l'est, sur toute la ligne d'horizon, des traînées rougeâtres, les premières terres grecques. Très loin, vers la gauche, un petit cône brun dans une buée violette : Paxo, ou Corfou, peut-être un pic d'Albanie. A l'extrémité droite, une côte basse, presque grise, bordée d'émeraude : c'est tout ce qu'on voit des montagnes de Zante. Au milieu, des îlots bizarres, échelonnés du nord au sud, comme un archipel volcanique : ce sont les cimes de Leucade et de Céphalonie.

*
* *

Changement à vue. Le vent s'élève, le ciel devient terne, d'un gris terreux ; l'horizon se voile de nuages violacés. Zante se resserre, s'aplatit encore, puis disparaît derrière un cap. Au contraire, grandissent vers le nord, entre les échancrures des nuées, dans un lointain de mirage, les pics neigeux d'Albanie, des monts Acrocérauniens. Mais l'on approche du détroit qui sépare Leucade de Céphalonie : bientôt l'on ne voit plus qu'elles.

Sur les crêtes et les pentes de Leucade, c'est un étrange amalgame de couleurs, où dominent le noir, la craie, l'ocre. La longue chaîne jaune et brune qui forme l'ossature de l'île se termine brusquement sur la mer, à l'ouest, par une arête vive : des falaises surplombent, rayées de stries verticales alternativement blanches et noires. Plus au sud, c'est un large plateau rocheux, inégal, d'où émergent quelques pics, séparés l'un de l'autre par des traînées de neige. En avant de ce plateau, presque en face de nous, une grande muraille, légèrement concave, de roches blanches taillées à pic. C'est le Saut de Leucade, illustré par la légende. De là s'est précipitée Sapho, lasse des trahisons d'amour. Là se renouvelait chaque année le sacrifice humain : de la terrasse du temple d'Apollon, les prêtres lançaient dans l'espace un criminel muni d'ailes postiches, que des barques, au bas de la falaise, recueillaient parfois sain et sauf.

A notre droite, l'inextricable confusion des montagnes de Céphalonie. Au nord et au sud de l'île, deux presqu'îles rocheuses, très noires, hérissées de crêtes elliptiques et coupées de ravins, qui tantôt s'enfoncent brusquement dans la mer, tantôt se

prolongent en pentes douces, couvertes de bois. Entre les deux presqu'îles, une dépression profonde, la baie de Myrto, aux fins contours délicatement brodés de brume; et derrière le golfe, sur plusieurs plans, des chaînes de montagnes à peine ondulées, perdues enfin dans les nuages.

Entre Céphalonie et Leucade, en travers de la passe, l'îlot plat d'Arcudi, légèrement dessiné sur le fond gris bleu des mamelons d'Acarnanie. Au bout de Céphalonie, la pointe d'Ithaque: un long roc noir, égayé, en bas, de lueurs blanches.

Autour d'Ithaque.

Un petit golfe se creuse au flanc du plateau rocheux de Leucade. Au sud, en avant du massif neigeux de Céphalonie, des mamelons gris et verts, couronnés de tours génoises ou franques, et de moulins à vent; puis, une trouée sombre, l'entrée de l'étroit canal qui sépare Ithaque de Céphalonie. Devant nous, au débouché de ce canal, un pic isolé, conique, en forme de morion. Quelques minutes encore, et nous voyons, autour d'une baie, se séparer les deux pointes septentrionales d'Ithaque. D'ici, l'île se profile nettement: deux longue arêtes noires, parallèles, très escarpées, toutes deux coupées de raies blanches verticales tracées par les torrents. A ce moment, le coin de mer qu'enferme cet archipel est d'une prodigieuse variété de tons. Sur les grisailles de l'horizon, sur le noir des collines et des rochers, sur le blanc des falaises, se détache un vaste champ bleu, mais où le bleu se décompose, se renouvelle, se joue en vingt nuances délicates, au toucher des rayons qui filtrent des nuages. Le long des côtes, un bleu très pâle, finement argenté par places. Puis, à mesure que le regard se rapproche du navire, des bandes de bleu jaune, de bleu doré, de bleu gris. Enfin, tout près de nous, un bleu très foncé, ridé de teintes moirées ou violacées.

On tourne au sud-est, laissant à gauche la sombre Acarnanie, avec ses îlots échancrés, ses baies obscures, et, tout au fond, le chaos de ses lourdes crêtes brumeuses. Jusqu'à la nuit, nous longerons la côte orientale d'Ithaque. De ce côté, l'île est moins aride; toujours sévère près des cimes, la montagne s'humanise, à mesure qu'elle se rapproche du rivage. Sur les pentes d'un vallon, voici un village, avec quelques taches de verdure, et des squelettes d'arbres. Plus loin, un petit cap, vêtu d'un beau bois d'oliviers. Çà et là, au milieu des dégringolades de roches, une maisonnette, un moulin à vent, le vert pâle d'un champ d'orge ou de blé. Puis, dans un gracieux hémicycle, des rangées de toits plats, élégamment superposés, encadrés d'arbres en fleurs: tout cela petit, joli, un peu mignard, comme un village japonais.

Brusquement, la côte se fend. Le regard pénètre jusqu'au fond d'une baie sombre, en forme de fer à cheval: c'est le golfe de Molo. Un instant, l'on entrevoit à gauche quelques maisons de Vathy, la capitale de l'île. Plus loin, vers l'ouest, une crique minuscule, le port Phorkys des poèmes homériques; et, derrière, les falaises voisines de la grotte d'azur, où les Phéaciens déposèrent Ulysse endormi. Au fond du golfe, l'ombre gagne peu à peu les pentes rocheuses de l'isthme qui unit les deux moitiés de l'île, puis les murs pélasgiques où Schliemann chercha les ruines du palais d'Ulysse. Un soleil blafard, déjà très bas, perçant les nuages à demi, éclaire au loin une crête blanche de Céphalonie, et, tout près de nous, met une tache jaune sur le sommet d'une montagne abrupte qui ferme au nord le golfe de Molo. Les parties d'ombre en paraissent plus noires et plus tristes : dans la nuit qui tombe, ce paysage homérique, fait de brun, de blanc, de jaune et de vert, a la beauté mélancolique d'un paysage d'Écosse.

IV

Jeudi 2 avril.

Il est cinq heures du matin. Un léger brouillard ternit le miroir du golfe de Crissa, et par endroits couvre de rouille ses reflets métalliques. Une buée rousse monte lentement de la mer, s'accroche aux rochers, et finit par envelopper de vapeurs indécises toutes les parties basses de la côte. Mais, plus haut, le cercle de montagnes se dessine avec d'autant plus de netteté. Derrière nous, bien loin vers le sud, sur l'autre rive du golfe de Corinthe, par-dessus les mamelons d'Achaïe noyés de brume, étincelle tout le massif d'Arcadie, avec ses dentelures nacrées de neige, qui relient les sommets tout blancs de l'Erymanthe et du Cyllène. A droite, en Phocide, se découpent sur le ciel de grandes falaises toutes nues, d'un gris violet. A gauche, en Locride, sur un fond de rochers rougeâtres, au bas d'un plateau teinté de vert, on distingue à travers la brume les blanches maisons de Galaxidi, l'ancienne Œanthia, coquettement rangées autour d'une petite baie. Au nord-ouest, dans la direction d'Amphissa, c'est un chaos grandiose de pics et de neiges. Vers le nord-est, tout au fond d'une gorge sauvage, des escarpements et des plateaux embrumés servent de piédestal au Parnasse, qui dresse sur un ciel d'acier ses deux têtes d'une blancheur immaculée.

Le paysage se resserre, et la nature se fait plus accueillante à mesure qu'on s'enfonce plus avant dans le golfe. Galaxidi et l'Erymanthe disparaissent derrière un cap; le Parnasse lui-même est masqué par ses contreforts. En avant des pics neigeux d'Amphissa, grandissent peu à peu des collines grises et

vertes, bordées d'une plaine et de bois d'oliviers, où s'encadrent les maisons du petit port d'Itéa, héritier de l'antique Cirrha. Près d'une estacade s'agitent des voiles blanches, qui bientôt s'élancent et nous enveloppent, comme de grands oiseaux de proie.

Sur la plage d'Itéa.

Un port quelconque, un de ces ports de pêcheurs qui s'éveillent seulement aux jours de paquebot. Des cubes de maçonnerie blanche, avec des taches de jaune et de vert : des khani, des magasins, des boutiques à auvent. Juste en face de l'estacade, un chemin rougeâtre qui disparaît vite entre les troncs noueux des oliviers ; tout au fond, entre deux touffes de grands aloès, le profil grimaçant de trois chameaux.

Le long de la plage, une foule grouillante, aux visages hâlés, durs, tendus de curiosité. Une friperie lamentable : des vestons à la mode d'Europe, étriqués, usés, verdâtres ; des foustanelles froissées et jaunies, surmontées d'une poche à poignards, de gilets brodés et rapiécés, de calottes rondes et rousses ; surtout des capes brunes à points blancs, raidies dans leurs baroques lignes géométriques, amusantes à voir dans leur naïve structure. Tout près de nous, mêlés à nous, cent cinquante mulets, chevaux ou ânes, et autant d'agoïates, qui déjà s'empressent, gesticulent, se querellent, se menacent des yeux et du poing. Il suffirait d'un rayon de soleil pour éveiller sur tout cela une riche gamme de couleurs et de pittoresque. Mais ce matin, dans cette brume, tout semble terne et maussade. L'œil se fatiguerait vite de ces teintes grisâtres, où domine le brun sale, si les étoffes rayées, aux tons chauds, qui couvrent les selles de bois, ne mettaient au centre de cette foule une note gaie.

L'une après l'autre, les barques versent sur l'estacade leur flot de pèlerins. Plus d'un se sent au cœur une petite émotion en touchant pour la première fois le sol grec. D'instinct, tous se retournent, pour se recueillir un instant devant la beauté grave du golfe de Crissa. Puis chacun enfourche une bête, et le long cortège disparaît en file indienne, sur le chemin de Delphes, entre les oliviers.

Sur la route de Delphes.

La montée est rude, par la route en lacets, comme par le chemin muletier. Au-desssus de nos têtes, les murailles blanches et les terrasses grises du village de Chryso, l'antique Crissa, qui d'ici paraît emprisonné dans un demi-cercle de rouges falaises. A gauche, un profond ravin tout noir, que barre une montagne plus noire encore. Bien loin, vers le sud, une nappe bleue du golfe, la ligne des côtes de Morée, et les neiges du Cyllène. A droite, les crêtes dentelées des monts de Locride, rayés de blanc, avec la trouée d'Amphissa. A nos pieds, des escarpements rougeâtres, des éboulements de rochers roux, entre lesquels pointe le vert foncé de rares oliviers et le vert tendre des seigles. Tout en bas, dans cette vaste plaine de Crissa qui suscita chez les montagnards voisins tant de convoitises, un fouillis de végétation : des vignes, des champs de céréales, autour d'un immense bois d'oliviers où alternent trois nuances, le vert brun, le vert gris, le vert pâle.

Sur le sentier rocailleux monte péniblement la caravane, échelonnée en zigzags de pente en pente. Souvent un groupe disparaît derrière un roc ; mais d'autres arrivent, vite remplacés à leur tour. Le vent nous apporte des éclats de voix, l'écho de cris joyeux. En ces lieux déserts, cette longue théorie de cavaliers et de piétons, aux costumes bariolés, à la gaieté franche, évoque le souvenir de ces bandes de pèlerins qui montaient vers Crissa, il y a deux mille ans, tout joyeux à la pensée des jeux Pythiques, tout confiants dans les oracles d'Apollon.

939 506 PAUL MONCEAUX.

(*A suivre.*)

LA RÉFORME DU BACCALAURÉAT [1]

IV

La forme du diplôme ajoute une cause d'incertitude à celles qui ont déjà été signalées. Le parchemin délivré par le ministre ne porte aucune mention, si ce n'est que le candidat a satisfait aux épreuves de l'examen. Tout autre renseignement est omis. Les 6 000 bacheliers qui sortent chaque année de nos facultés des lettres sont tous porteurs du même titre, et ils peuvent se dire et se croire égaux entre eux. Cette égalité nominale est ce qu'il y a de plus contraire à la réalité et à la vérité ; on ne peut assez s'étonner que l'État s'en fasse caution et se résigne à porter un vain ou un faux témoignage. Avec son libellé actuel, le diplôme témoigne seulement qu'une moyenne a été atteinte ; il n'indique ni de quels éléments cette moyenne se compose, ni de combien elle a été dépassée. Pour ne prendre qu'un exemple : un candidat à la première partie du baccalauréat classique peut, à la condition d'obtenir une note ne dépassant même pas quinze pour les autres matières, avoir été absolument nul sur le grec, l'histoire et la géographie, les mathématiques et la physique, ou ne presque rien savoir d'une langue

[1] Voyez la *Revue* du 18 avril.

vivante. Le diplôme laisse le public dans une entière incertitude sur tous ces points si intéressants à connaître ; je me trompe, par cela seul qu'aucune note, aucune matière ne sont inscrites au diplôme, le public est comme invité à se référer au programme de l'examen, et on l'expose à croire que toutes les branches de connaissances portées à ce programme, les bacheliers les ont étudiées convenablement et les possèdent. Rien ne serait plus facile que de lui dire la vérité ; elle est consignée dans les feuilles d'examen ; on la lui cache avec soin, et c'est de propos délibéré qu'on lui refuse les informations précises et significatives dont la communication lui serait si utile. Les différences d'un bachelier à l'autre, pour l'étendue et la nature de l'acquis, peuvent être énormes ; non moins énorme est bien souvent l'écart qui résulte de l'habitude d'indulgence ou de sévérité des différents jurys, à Paris ou en province ; tout cela disparaît sous la banalité décevante et dérisoire d'un parchemin uniforme. L'État, ici, s'est résigné, et on l'encourage, à être à la fois dupe et trompeur.

Les considérations qui précèdent nous mettent en présence d'une alternative parfaitement nette : ou bien l'État doit s'abstenir et laisser à chacun la charge de vérifier les capacités, ou bien il doit faire en sorte que le titre qu'il délivre soit d'une signification strictement exacte et minutieusement précise. Le meilleur moyen pour lui de dégager sa responsabilité, c'est, avant tout, d'attester des faits certains, c'est-à-dire d'indiquer explicitement les matières réellement sues par chaque bachelier. Cette condition se trouverait remplie s'il était de règle d'inscrire sur le diplôme les sujets sur lesquels le candidat a répondu d'une manière satisfaisante, et ces sujets-là seulement. Un examinateur qui se laisse aisément aller à relever la note d'un candidat pour le faire passer, se fera scrupule de lâcher ainsi la main, si son indulgence a pour conséquence de faire inscrire comme connue, sur le parchemin délivré au bachelier, une matière que celui-ci ignore. De là plus de sérieux dans l'examen et de véracité dans la notation, plus de valeur probante dans le diplôme, deux gains considérables et qui suffisent pour que la patente du baccalauréat à programme restreint que nous proposons ait plus de signification et mérite plus de crédit que la patente du baccalauréat actuel à large surface. — Les matières facultatives portées au diplôme ajouteraient une indication de plus ; elles fourniraient une caractérisation plus précise et plus individuelle des goûts intellectuels de chaque candidat. Quant aux mentions *bien* et *très bien*, elles auraient l'avantage de distinguer et de dégager, dans la multitude des bacheliers, une tête de ligne peu nombreuse, une véritable élite. La division effective en deux catégories, s'il y en avait une, se ferait là ; elle séparerait non les bacheliers des non-bacheliers, mais les bacheliers capables des bacheliers ordinaires ou médiocres. Ce qui serait mis à part de la masse, ce n'est pas tous ceux qui passent, mais seulement ceux qui passent bien. Pour les particuliers, les facultés, les corporations et les administrations appelées à prononcer sur l'admission des bacheliers à certains emplois, à certaines études, et à certains examens, le baccalauréat cesserait d'être une recommandation vague, banale, et à peu près insignifiante sur laquelle on ne saurait faire fond — il n'est guère autre chose à l'heure présente. — Il deviendrait un moyen d'information, une sorte d'*état descriptif* qu'on aurait rendu aussi net, aussi exact, aussi complet que possible ; il renseignerait les personnes ou les autorités intéressées sur la capacité générale, les connaissances réellement acquises, la direction des goûts et des vocations intellectuelles, et faciliterait ainsi une répartition et une adaptation plus judicieuses des candidats aux différentes carrières.

Mais, dira-t-on, le diplôme si diversifié qui couronne des examens si différents et si inégaux ne sera plus un diplôme ; il perdra son sens et sa valeur juridique du moment qu'il n'aura plus une valeur fixe et commune ; on ne pourra plus décemment attacher les mêmes droits à des titres qui se ressemblent si peu ? A cela, la réponse est aisée : le diplôme subsiste, il est octroyé à tous ceux qui ont obtenu une moyenne suffisante sur les matières fondamentales, et je crois avoir montré qu'ils ont toutes les chances de n'être pas en somme inférieurs aux bacheliers actuels. On a donc comme aujourd'hui un titre uniforme où faire reposer les droits spécifiés dans nos lois. A ce premier fond, les notes *bien* et *très bien* et les matières facultatives ajoutent simplement un très légitime et très utile supplément d'information ; le parti qu'on en peut tirer se voit sans peine. J'ai dit que le baccalauréat est, le plus souvent, la condition d'accès à de certains examens ou à de certains emplois. Rien n'empêcherait les autorités intéressées d'attacher l'admissibilité ou un coefficient ou un avantage non chiffré soit à la note laudative d'ensemble, soit à telles ou telles matières additionnelles inscrites au diplôme ; celles-ci variant avec la nature et les exigences de chaque carrière. Par exemple, on exigerait de l'aspirant à la licence ès lettres la connaissance des langues classiques attestée par son diplôme ; on ferait un avantage pour l'admission dans l'administration des douanes au porteur d'un diplôme où figurent plusieurs langues vivantes, etc. Il n'y a là, ce me semble, qu'un avantage pratique très notable et qui devra être fort apprécié. Point du tout ! reprennent avec plus de force les partisans du *statu quo* ; l'État ne doit être qu'un collateur de

droits, il ne doit pas descendre au rôle d'informateur ; d'ailleurs le public ne lui en saurait aucun gré. Il ne tient pas tant à être exactement et pleinement informé qu'à obtenir rapidement une raison de décider, pas très exacte peut-être, mais très nette, qui ne prête point aux appréciations et le dispense d'un jugement personnel. Bachelier ou non-bachelier, cela est clair comme oui et non, comme blanc et noir. En France on ne va pas du côté de la plus grande utilité, mais du côté de la moindre responsabilité et du moindre effort. Les gens qui ont charge des choix prennent aisément leur parti des mécomptes auxquels les exposent la réticence et l'égalité factices des diplômes ; ils ne prendraient pas leur parti d'avoir à scruter et à interpréter chaque titre qu'on leur présente. A cette objection, je me contenterai de répondre par les questions suivantes : Est-ce le cas pour l'État de se renfermer dans sa dignité de collateur de droits, alors qu'il est si peu certain de les conférer en raison des mérites ? D'ailleurs, peut-il se dérober entièrement au rôle de témoin et d'informateur, et, si peu qu'il retienne de ce rôle, ne doit-il pas se faire scrupule de ne pas s'en acquitter le mieux possible? Quelle raison aurait-il de garder par devers lui les renseignements dont il dispose, de ne pas les communiquer au public avec le diplôme dont ils sont le complément et le commentaire? Pourra-t-on lui reprocher de jeter ce public dans l'incertitude et le désarroi, s'il lui met dans les mains, exactement comme aujourd'hui, un diplôme général fondé sur un examen sérieux et pour le moins équivalent au baccalauréat actuel? Ensuite, sera-ce un grief s'il ajoute à ce témoignage un peu vague une liste, variant avec chaque diplômé, de toutes les matières dont le bachelier possède une connaissance suffisante? L'argument me semble si décisif et la conclusion si évidente que je ne crois pas nécessaire d'insister (1).

V

Nous nous sommes promis de ne pas aborder l'action directe du baccalauréat sur les études ; mais nous pouvons, sans contredire notre propos, considérer l'action à distance que la perspective de l'examen exerce sur la formation non pas seulement de l'intelligence, de ses aptitudes et de ses goûts, mais du caractère, j'entends par ce mot : la trempe de la volonté, les habitudes qui lui servent de point d'appui, les mobiles dont elle reçoit l'impulsion. Entre les deux, c'est assurément le caractère qui importe le plus, car s'il est énergique et si ses fins sont élevées, il fournit à l'homme le ressort et la ténacité nécessaires pour compléter après coup une instruction insuffisante et au besoin il produit à lui seul de beaux types de vie utile et honorable. Pour faire la lumière sur cette question capitale, il faut se rendre compte de ce qui fait la valeur morale d'un homme. Cette valeur résulte et dépend de l'habitude longuement et lentement contractée de regarder la vie en face et à fond, de se la représenter jusqu'à son terme comme un ensemble de difficultés à vaincre, de devoirs à assumer et à remplir, et cette habitude ne peut se former que si, depuis l'âge où il a été capable de les comprendre, l'homme a eu la perspective directe, claire et dégagée des plus nobles et des plus grandes réalités d'ici-bas, si l'éducation, loin de rien interposer entre elles et lui, s'est appliquée à les laisser librement et largement en vue. La défense du pays, son expansion coloniale, le développement d'une branche de la connaissance humaine, le libre exercice de l'intelligence créatrice dans la philosophie et dans l'art, de l'énergie active dans une profession, voilà des exemples de ces réalités. Le but le plus élevé de toute pédagogie est de tout disposer autour de l'enfant pour qu'il les voie presque sans le vouloir, d'une manière directe et de plus en plus distincte ; à cette condition seulement il lui deviendra naturel et comme spontané de s'incorporer à ces nobles ensembles, d'y confondre et d'y élargir sa chétive personne, de sentir en lui-même quelque chose de leur grandeur, et d'obéir à leur loi de conservation de préférence à la sienne propre. Garder constamment devant les yeux de vastes horizons de vie, peuplés d'être collectifs plus grands que soi, apprendre à les admirer et à les aimer, s'accoutumer, s'il se peut, à ressentir comme un bonheur, à concevoir comme un souverain bien le sacrifice qu'on leur fait de ses satisfactions personnelles, voilà, en dernière analyse, la substance de toute moralité.

Ces conditions optiques, si je puis ainsi parler, de toute éducation morale, le baccalauréat les supprime. Entre l'enfant et le profond horizon qu'il est si im-

(1) Dans une commission consultative, où j'avais l'honneur de siéger, M. Paul Bert, un peu à ma suggestion, insinua qu'on pourrait bien différencier les diplômes de bachelier suivant le mérite des candidats. Un homme éminent, haut fonctionnaire, s'éleva avec véhémence contre cette proposition. Il parla de droit régalien, de devoirs de l'État, d'égalité, fit entrevoir le chaos où le système proposé plongerait la Société, et dit encore beaucoup de choses que je ne compris pas bien. Ce que je compris toutefois, c'est qu'une réforme de ce genre avait contre elle un préjugé puissant et qu'il était tout à fait vain de l'aborder incidemment à propos d'une question très différente. Il arrive souvent que les grands mots gardent très fortement l'entrée des questions ; qu'on parvienne à franchir cette première ligne de défense ; on ne rencontre plus rien devant soi ; il n'y a plus de résistance au bon sens. Il importe donc de bien choisir le moment de la première attaque. Nous jugeâmes qu'il valait mieux attendre. M. Paul Bert retira sa demande, je me tus et tout fut dit pour cette fois.

portant d'ouvrir devant lui, il dresse une barrière qui intercepte la vue, une porte basse et un guichet où il faut passer et payer avant de rencontrer les routes divergentes de l'activité virile. Au lieu de dégager complètement et l'émouvant inconnu de la vie dont la contemplation fait au jeune homme une âme vaillante, et ces lointains attirants qui excitent et élèvent son imagination, et ces grands êtres de raison, patrie, sciences, arts, dignité de l'homme, office du citoyen, honneur professionnel — sublimes figures voilées seulement par une distance que diminue graduellement le cours des années — on appelle, on abaisse, on fixe étroitement son attention sur un objet purement arbitraire et artificiel, qui ne répond à rien dans la vie, sur un obstacle de *steeple-chase* en quelque sorte, ou, comme je l'ai dit, sur un guichet payant, sur un tourniquet, et, par ordre, il passe son temps à rassembler et à préparer sa monnaie. On lui fait perdre ainsi toutes les chances qu'il a d'apercevoir les grands objets impersonnels, de s'y intéresser, de s'y attacher, de les faire entrer dans ses perspectives d'avenir. On ne lui laisse de commerce qu'avec un idéal bas et intéressé, qui n'entretient en lui que des pensées égoïstes et occupe constamment son esprit, soit d'un calcul de chance, soit de petites recettes ou pratiques de nature à amener le succès. Dans cet ordre d'idées, les examens ou les concours d'entrée des différentes carrières, si étroits et positifs qu'ils paraissent, ne sont pas, comme le baccalauréat, démoralisateurs ; ils ouvrent du moins une échappée sur un certain type de vie utile, embrassant un ensemble de devoirs. Pour les jeunes gens qui se destinent à l'état militaire ou à la marine, par exemple, les pensées ou les rêves d'avenir sont assez riches en idéalisme pour satisfaire le moraliste le plus exigeant.

Dans le baccalauréat, l'idéal et la réalité manquent à la fois ; tout est arbitraire, factice, banal, passager, sans aucun rapport avec l'idée positive et substantielle que les enfants peuvent se faire de la vie qui les attend. Ce qu'il met en perspective à la fin des études, c'est moins une fin qu'une barrière à franchir ou à tourner par force ou adresse ; et cette fin, sans cesse rappelée par la prévoyance inquiète et terre à terre des parents, est rendue plus mesquine encore par leurs commentaires. Nombre de pères de famille ne disent pas à leurs fils : deviens un homme, mais : sois un bachelier, et il suffit que cette seconde formule entre et s'établisse dans l'esprit pour en chasser ce je ne sais quoi de hardi, de téméraire, de généreux, de désintéressé, qu'il est si naturel à l'enfant de ressentir, et si bienfaisant pour l'homme fait d'avoir ressenti pendant la longue période de la formation morale avant de subir le contact des intérêts positifs et des souillures de la vie. On ne peut suppléer par rien à une influence si nécessaire, si pénétrante, si hautement éducatrice ; on ne peut réparer par rien la faute d'en avoir privé notre jeunesse. Il est vain de dire que la majorité des jeunes gens ne regarde pas si loin ; il faut, du moins, leur en laisser la chance, ne dussent-ils qu'entrevoir, pressentir, deviner les grandes réalités dont chaque année les rapproche. Cela seul serait d'un prix inestimable et compenserait surabondamment le sacrifice d'un stimulant artificiel et corrupteur.

L'action directe du baccalauréat sur l'avenir moral et intellectuel de l'enfant se manifeste, avec non moins d'inconvénients sous une autre forme. S'il est une vérité incontestable, c'est que le bénéfice de l'instruction secondaire ne se mesure pas à l'acquis dont l'adolescent peut justifier quand il sort du collège, mais à toute la suite des acquisitions postérieures que cette instruction l'a mis en état et en goût de faire pendant le reste de sa vie. Le total constaté à dix-huit ans, après huit ou dix ans d'école, est nécessairement peu considérable, instable, bientôt caduc, et d'un prix pour ainsi dire infime, comparé au total qui pourra être obtenu pendant trente ou quarante années correspondant à la période de pleine maturité. Ce qui importe, c'est tout ce long travail postérieur et ses résultats ; ce qui doit compter dans la première éducation, c'est ce qui a pu préparer et disposer le jeune homme à considérer l'éducation de son esprit comme une œuvre simplement commencée et à poursuivre, comme une des fins constamment proposées à son activité virile. Or, tel qu'il est conçu et organisé, l'examen tend, plus ou moins, par un effet d'imagination auquel on ne prend pas assez garde, à désintéresser et à dessaisir la curiosité naturelle de l'esprit, à émousser les stimulants qui l'entretiennent et la renouvellent, et à diminuer, en fin de compte, la somme de culture générale de la majorité des individus.

Considérez le jeune homme au moment où, sorti du lycée, il vient de passer son baccalauréat classique. Muni de bribes de latin, de grec, d'anglais ou d'allemand, d'histoire, de mathématiques, de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de philosophie, etc., riche de phrases toutes faites où il a pris l'habitude de résumer des faits qu'il est incapable de se représenter, des impressions et des émotions qu'il a dû exprimer longtemps avant de les ressentir, capable de discourir et d'argumenter plus ou moins spécieusement sur un grand nombre de sujets, que de raisons et quelle tentation de se considérer comme un homme dont les études générales sont achevées ! On voit aisément d'où procède l'illusion, elle procède du nombre et de la diversité des matières exigées, de la correspondance du programme des épreuves avec le programme intégral des humanités, de la préoccupation

visible qu'ont eue les auteurs de ces deux programmes d'y faire figurer, à titre obligatoire, tous les éléments réputés essentiels d'une éducation libérale. On a par là donné corps et consistance à cette idée trop répandue que le baccalauréat témoigne d'une culture générale suffisante, que le jeune homme y doit prendre pour toujours congé, par exemple, des anciens, des auteurs français du XVIIe siècle, que son diplôme implique une dispense d'y revenir. On connaît ce mot d'un homme d'esprit : « On fait sa première communion pour en finir avec la religion ; on se marie pour en finir avec l'amour ; on passe son baccalauréat pour en finir avec les lettres ». Cette dernière critique ne s'est que trop souvent vérifiée ; trop souvent, et, pour un très grand nombre de jeunes gens, les études du collège ont défiguré et appauvri, par un déplorable effet d'optique, la conception qu'ils se forment de l'activité intellectuelle au cours de toute la vie.

Le baccalauréat réduit en surface que l'on propose d'instituer remet les choses dans leur perspective normale. C'est un examen facile, en ce sens que tout élève qui a travaillé honnêtement est certain de le passer. Il n'est donc plus le but des études ; il en est plutôt le résultat naturel et qui va de soi. Il ne masque pas les nobles réalités ni les grands devoirs virils de la vie humaine. L'humilité et le peu de volume de l'examen sont cause que le regard peut passer au-dessus de lui pour les atteindre. L'enfant les voit pour ainsi dire grandir devant lui à mesure que le cours du temps et de ses études l'en rapprochent ; rien ne l'empêche d'y chercher, d'y trouver un idéal qui, au mérite d'être réel, sérieux, durable, d'être celui ou l'un de ceux que le jeune homme pourra continuer à poursuivre dans la vie, joint l'avantage de le soustraire à la servitude d'un but artificiel, transitoire, mesquin et avilissant, à l'obsession du baccalauréat. Enfin, le petit nombre des matières, la possibilité réservée aux bacheliers d'y ajouter presque indéfiniment de nouveaux sujets d'épreuve, écartent toute idée que le baccalauréat soit le terme et le couronnement de l'éducation générale. Il apparaît comme un point de départ, comme la première étape sur une route qui se prolonge au delà de la période scolaire. Il ne subsiste donc rien, ce semble, des chances d'abaissement moral et d'arrêt de développement intellectuel qui résultent du système actuellement en vigueur.

Mais, dira-t-on — et cette objection touche par un point au sujet que nous avons réservé : l'action du baccalauréat sur les études elles-mêmes — les matières qui n'auront pas la sanction de l'examen seront négligées ; l'élève ne perdra pas son temps à les apprendre, elles n'existeront plus que nominalement sur le programme des lycées, les classes où on les enseigne ne seront plus suivies, ou le seront sans ardeur et sans profit. Je répondrai, le moment venu, à cette critique. Elle a un défaut essentiel qui est de se placer dans le milieu moral et intellectuel créé par le système dont le baccalauréat actuel fait partie intégrante et de juger de là les effets probables d'une organisation qui aura pour point de départ une autre conception des études, pour premier résultat, une autre attitude des esprits, la mise en action de moyens d'excitation tout différents. Pour le moment, je me contente de faire observer qu'on se trompe sur l'étendue et l'efficacité de l'action exercée par le baccalauréat au cours des études. On aime à dire que la menace de l'examen agit comme un stimulant, on se le figure comme un aiguillon au bout d'une longue gaule qui va piquer les élèves jusque dans les classes de début, on ajoute qu'il serait peu sage d'en émousser la pointe. La vérité est que fort heureusement la majorité des enfants n'en prend pas grand souci avant la seconde ou la rhétorique, en sorte que le baccalauréat n'existant pas ou ne prétendant plus à être la sanction générale des études, la somme de travail obtenue ne serait pas sensiblement moindre ; quant aux deux classes supérieures, il est de notoriété que, à l'exception d'une élite, les élèves y pensent beaucoup plus qu'il ne faut à l'examen ; le professeur n'est écouté, les devoirs ne sont faits avec quelque soin que dans la mesure où ils servent à la préparation. Ici le stimulant agit puissamment, non sur l'élite qui n'en a pas besoin, mais sur le grand nombre, et cette action est loin d'être à tous égards bienfaisante. Le baccalauréat unique se passait jadis à la fin de la rhétorique ; on lui reprochait de décimer la classe de philosophie : le baccalauréat sectionné et dédoublé ne la décime plus, mais il désorganise le travail dans les deux classes supérieures des lycées. C'est payer bien cher une excitation qu'on aurait chance d'obtenir tout aussi forte et plus saine, en écartant ou en rapetissant ce fantôme du baccalauréat, qui étiole tout à son ombre, et en faisant appel chez l'enfant à des curiosités naturelles qui ne demandent qu'à n'être plus étouffées pour revivre vigoureuses et fécondes.

VI

J'arrête ici ces observations sur le rôle social et moral du baccalauréat. Elles nous ont amené sur le seuil d'une dernière question, la plus importante, la plus complexe, la plus débattue qu'il y ait en cette matière : l'action que le baccalauréat exerce sur la marche des études et, par les études, sur la formation intellectuelle et morale de chaque élève. Nous n'avons pas l'intention de l'aborder pour le présent et de mettre plus longtemps à l'épreuve la patience

du lecteur. Nous nous bornerons à exprimer en finissant la conviction profonde qu'un examen consciencieux de la question n'a fait que fortifier en nous. Les études secondaires n'ont pas besoin du baccalauréat; elles n'ont qu'à gagner à en devenir indépendantes, à puiser leur force, leur attrait, leur crédit en elles-mêmes. Si les lycées perdent à cela une partie de leur clientèle, ce sera précisément la partie qu'il est désirable d'en voir sortir; car elle ne fait que s'y gâter l'esprit et s'y dévoyer. Elle y abaisse le niveau de l'enseignement et le ton moral de la jeunesse. Le baccalauréat *ordinaire* étant mis à son rang, qui doit être des plus modestes, et n'ouvrant plus aucune porte que si on le passe très bien ou si on y ajoute des matières spéciales qu'il faudra vraiment savoir, elle ne serait plus obsédée par l'ambition de l'obtenir, elle irait où elle est naturellement appelée, dans les écoles primaires supérieures ou dans les écoles professionnelles; mieux encore, elle entrerait dans la vie pratique qui, on l'oublie trop, est aussi une école. Nous demandons au lecteur de nous faire crédit pour ces affirmations et, en outre, pour celle-ci : que l'intérêt des études bien comprises, de même que tous les autres grands intérêts politiques, sociaux, moraux, qui viennent d'être passés en revue, conseille de rendre l'examen non seulement plus humble, mais plus souple, ce qui ne peut guère être obtenu que par la distinction d'une partie obligatoire réduite au minimum d'ensemble où l'on n'a pas l'idée de chercher une sanction des études libérales, et d'une partie facultative par où se marque plus particulièrement le caractère individuel des aptitudes et de l'acquis.

L'affranchissement de l'instruction secondaire est à ce prix.

378 E. Boutmy,
de l'Institut.

LE MIRACLE DU SACRISTAIN

Nouvelle.

Rien de moins assorti que la communauté des récollettes de Marineda et son sacristain, quêteur, portier, on ne savait trop lequel de ces noms convenait le mieux à son office.

Les récollettes de Marineda sont des modèles d'austérité monastique. Elles jeûnent toute l'année, portent le cilice, dorment à terre, sur des dalles humides, avec une pierre pour chevet, se donnent rudement la discipline, se lèvent à trois heures du matin pour prier au chœur, ne se montrent au parloir que derrière une double grille et un voile épais. Elles sont si pauvres que les bouchers et rôtisseurs de la ville, quoique libres penseurs, ainsi que les bavardes marchandes de légumes, lorsqu'ils voient passer sur le marché le quêteur, panier d'osier au bras, y glissent qui un fromage, qui une couple d'œufs, des pommes de terre, un quart de poulet, une grillade de jambon, en ajoutant d'un ton expressif :

— C'est pour les mères, hein! pour les malades.

Car on sait qu'il y a toujours à l'infirmerie deux ou trois récollettes pour le moins, et que si elles ne reçoivent pas d'aumônes, elles n'auront ni bouillon, ni réconfortant, la règle, même en cas de nécessité, ne les autorisant à se procurer aucun autre aliment que de la morue ou de la sardine.

Elles n'étaient pourtant pas tranquilles, les charitables marchandes, et ce qui le prouvait, c'était l'insistance de leur phrase : « C'est pour les mères, hein! » Car autant elles se figuraient les récollettes maigres, jaunes et desséchées, autant leurs yeux voyaient leur représentant rondelet, gras, haut en couleur. Elles constataient de même, et quelques-unes par expérience personnelle, que l'exemple des mères produisait sur leur portier un effet tout opposé, et qu'autant celles-ci étaient chastes, humbles, sobres et mortifiées, autant il était orné de tous les vices opposés à ces vertus. Néanmoins, sa joviale et bouffonne humeur, ses contes salés, ses mensonges, ses farces, ses plaisanteries lui valaient une certaine popularité dans les boutiques et sur le marché. On eût dit que la populace, subjuguée et confondue par le sublime martyre des religieuses, trouvait un allègement et une détente à fêter chez leur sacristain les faiblesses de la pauvre humanité.

Par contre, toute une classe de femmes professaient pour celui-ci une aversion singulière et déclarée. Elles en disaient des horreurs. C'était la corporation des béates, vrais épouvantails, qui ne sortaient jamais de la chapelle des récollettes et auxquelles ne semblaient bonnes et valables messes, neuvaines ou toute autre dévotion hors de ces quatre murs.

L'antipathie entre le sacristain et les béates naissait précisément de ce qu'il était, chaque soir, enragé de fermer l'église pour courir... le diable savait où.

En vain arpentait-il les nefs en secouant son trousseau de clefs, en vain toussait-il, se raclait-il la gorge, décrivait-il des demi-cercles autour des femmes agenouillées, celles-ci, comme si elles le faisaient exprès, les yeux blancs, les mains jointes, continuaient à chuchoter leurs interminables, leurs kilométriques rosaires. Si le sacristain s'était abandonné à l'impulsion qui le dominait, il est clair qu'il les eût mises dehors à coups de balai. Mais le malheur voulut que la mère abbesse lui eût sévèrement interdit toute brutalité, toute querelle, toute impoli-

tesse envers ces récollettes séculières, et, si ses insinuations faisaient long feu, il n'avait d'autre ressource que de les contempler flegmatiquement jusqu'à la fin de leurs méditations.

Entre toutes se distinguait une dévote, non seulement par l'interminable longueur de ses prières, mais par sa viellesse et sa décrépitude. Le visage de dona Mariquita était digne de figurer dans une Tentation de saint Antoine. Au milieu de la bouche, énorme, demeurait une seule dent, large, branlante, et qui avait inspiré ce jeu de mots à un mauvais plaisant du lieu : « S'il y a des yeux qui mordent, il y a des dents qui regardent et même qui font de l'œil ». Pour ne pas être persuadé que dona Mariquita s'envolerait au premier jour par la cheminée, à cheval sur un manche à balai, il fallait précisément se remémorer sa haute dévotion, ses oraisons continuelles, les incessantes persécutions qu'elle infligeait à ses confesseurs, sa soif perpétuelle d'eau bénite. Comme chacun, le sacristain l'appelait toujours *la sorcière*.

Il faut dire ici que dans l'église des récollettes, chaque dévotion a son coin privilégié. En faisant sa tournée obligatoire avant de fermer les portes, le sacristain savait d'avance qu'il trouverait dona Petronilla sous l'aile de saint Michel, dona Regaladita Sanz prosternée devant le Sacré Cœur, et dona Mariquita monologuant devant le Christ de la Bonne Heure.

En dévotion comme en toutes choses, il y a des personnes qui goûtent les nouveautés : les béates contemporaines de dona Mariquita restent fidèles aux invocations anciennes et aux formes qui tombent en désuétude. Pour elles, il n'y avait dans toute l'église des récollettes qu'un Christ, celui de la Bonne Heure.

Il est certain que je suis de même, et si j'entre dans cette église, je vais droit comme une flèche à la sombre chapelle, fermée d'une grille noire, et où se dresse, sur un fond rouge obscur, dominant l'autel, la croix immense qui porte le Crucifié livide, strié de sang, tout son corps pesant sur les jambes crispées. C'est le Christ de la Bonne Heure, représenté au moment où il prononce une des Sept paroles déchirantes, car la bouche est entr'ouverte et la tête ne retombe pas encore sur la poitrine, mais elle est renversée en arrière, avec un effort douloureux. La coutumière draperie de velours noir brodée d'argent ne lui fait pas défaut, et sous les pieds croisés et transpercés d'un clou, trois œufs d'autruche commémorent la piété de quelque marin.

Une seule lampe mourante éclaire cette image, et laisse entrevoir, — ou plutôt laissait entrevoir, car aujourd'hui on commence à supprimer ces naïfs emblèmes — des ex-voto de cire jaune, des bras, des jambes, des figures d'enfants.

Le nom du Christ de la Bonne Heure fait, sans difficulté, comprendre qu'on ne vient pas solliciter, devant cette image, la santé du corps, mais le salut de l'âme, la mort non subite, repentante, accompagnée des sacrements et de tous les recours et remèdes spirituels. C'était ce qu'implorait avec ferveur dona Mariquita — l'espionnage du sacristain le lui avait appris — et comme, chaque jour, la bonne heure approchait davantage pour elle et que la vieille béate traînait les pieds avec plus de difficulté, elle prolongeait d'autant ces oraisons, et obligeait le sacristain à fermer toujours plus tard son église.

Ce fut ainsi qu'il en vint à abhorrer cette ruine et à rouler dans sa tête quelque bon tour par lequel il pût soulager sa rancune.

A force d'y songer, il forma un plan qui lui parut tout à fait réussi. La niche du Christ était assez profonde, et s'ouvrait derrière sur la sacristie. Elle était garnie au fond d'un rideau toujours baissé, de sorte qu'en montant sur l'autel il ne serait pas difficile de s'y cacher de telle sorte que nul ne pût soupçonner la présence d'un homme derrière le sombre crucifix.

En ayant fait l'essai, le sacristain attendit avec impatience l'heure où, vers le soir, dona Mariquita faisait son entrée dans l'église encore ouverte.

Un détail à ne pas oublier, c'est que l'irrévérencieux quêteur, le moqueur épicurien, le voltairien de cabaret éprouvait néanmoins certaine appréhension ressemblant fort à de la terreur religieuse envers l'effigie du Christ de la Bonne Heure. Il eût cent fois préféré donner pour théâtre à sa mauvaise plaisanterie la chapelle de l'Archange ou l'autel neuf de la Salette ; je crois même que lorsqu'en grimpant il lui fallut s'accrocher aux jambes du Christ, les siennes tremblèrent un peu. Mais son désir de vengeance fut plus fort que cette impression peureuse et, en voyant approcher dona Mariquita, il savoura par avance le plaisir de son triomphe.

Il laissa la dévote s'embarrasser dans ses discours, prêtant l'oreille afin de mieux ménager son effet, et lorsqu'il la vit enfin les mains jointes, les yeux rivés sur l'image du Crucifié, lorsqu'il l'entendit murmurer avec angoisse : « Seigneur Jésus-Christ, donnez-moi une bonne heure... une bonne heure », le méchant sacristain s'affermit bien sur ses jambes, leva la tête pour atteindre à la hauteur de celle du Christ, et lentement, d'une voix sépulcrale et caverneuse, il lança ces terribles paroles :

« Tes prières n'arrivent point jusqu'à moi ! »

On entendit un bruit sourd. Dona Mariquita avait roulé à terre.

Sans pouvoir se contenir, le sacristain partit d'un éclat de rire sonore.

Deux, trois minutes se passèrent, et plus rien ne troubla le silence de la chapelle. Quelque peu alarmé

le sacristain finit par sortir de sa cachette, et se baissant, releva la béate privée de sentiment.

Un inexplicable malaise s'empara du farceur. Il courut au bénitier, y trempa son mouchoir et l'appuyer aux tempes de la vieille. Inutile ! loin de revenir à elle, dona Mariquita pesait toujours plus lourd sur son bras, comme pèse un corps mort.

— Zambomba ! pensa-t-il, est-ce que cette sorcière veut me causer une frayeur et jouer les évanouissements ?

Il prit une aiguille au corsage de la vieille et la lui enfonça dans la joue, d'abord doucement, puis brutalement. Rien ! On eût dit qu'il l'enfonçait dans un morceau de bouchon.

Des gouttes de sueur froide perlaient aux cheveux de l'homme qui commençait à entrevoir l'épouvantable vérité.

Pour ne pas regarder sa victime, encore plus laide morte que vivante, pour ne pas voir dans la caverne de sa bouche ouverte cette unique dent accusatrice, peut-être aussi par cet instinct qui, dans les grandes crises, nous pousse à implorer un secours, le sacrilège regarda le Christ comme pour lui dire :

— Seigneur, ressuscite cette morte, ressuscite-là, et je ferai pénitence, je serai honnête, pieux, continent, sobre et humble !

Pendant qu'il l'implorait, au milieu de sa détresse, le visage du Christ lui apparut soudain plus terrible, beaucoup plus que celui de la béate, et de ses yeux irrités, de ses lèvres entr'ouvertes, le coupable sentit tomber sur lui une solennelle malédiction...

Ce fut ainsi que les récollettes de Marineda perdirent leur sacristain. Il dut abandonner son office, car aucune force humaine n'aurait pu le décider à franchir désormais le seuil de la chapelle du Christ.

Il ne se convertit pas pour cela. Au contraire, ses vices et ses méchancetés ne firent que redoubler. Il semblait n'avoir peur de rien que de cette chapelle. Mais s'il entendait sonner la bonne heure, un frisson lui courait dans le dos. Pour le dissiper, il faisait de fortes libations d'eau-de-vie de canne, et si les marchandes de légumes lui demandaient pourquoi il était toujours à peu près ivre, il répondait cyniquement :

— Du moins, comme ça, on ne sait pas quand vient l'heure !

[843.89 EMILIA PARDO BAZAN.

(Traduit de l'espagnol par M. A. Chevalier.)

LA GENÈSE D'HERNANI

A l'heure actuelle la tragédie est morte et le drame historique l'a remplacée. Il y a bien encore quelques critiques pour ne pas s'être aperçus de cette vérité. Mais les faits sont là, péremptoires, et pour peu qu'on rassemble un instant ses souvenirs on est bien forcé de constater que, pendant ces quinze dernières années, toutes les pièces qui ont pu faire courir Paris comme des comédies et des vaudevilles, sont la *Théodora*, la *Cléopâtre* et la *Ghismonda* de M. Sardou, le *Severo Torelli*, les *Jacobites* et le *Pour la Couronne* de M. Coppée, le *Par le Glaive* de M. Richepin, etc., c'est-à-dire des drames historiques conçus selon tous les préceptes du romantisme.

Or, notre drame historique commence avec *Hernani*, comme notre tragédie avait commencé avec le *Cid*. Objecter qu'Alexandre Dumas avait déjà donné son *Henri III* serait aussi puéril que d'alléguer contre Corneille l'antériorité de la *Marianne* de Hardy ou de la *Sophonisbe* de Mairet : un genre littéraire ne date jamais que de son premier chef-d'œuvre.

« Quoi ! *Hernani* un chef-d'œuvre ! » vont s'écrier maints critiques, « y pensez-vous ? ». J'y pense parfaitement. Quand une pièce se joue depuis soixante ans, je ne puis faire au bon sens public l'injure de croire qu'il se soit si longuement épris d'une élucubration de second ordre. Que ce drame ait des défauts, j'en conviendrai d'autant plus volontiers que je ne connais pas une seule œuvre théâtrale où je ne me fasse fort d'en trouver de notables, mais je suis très persuadé qu'ils auraient depuis nombre d'années lassé les plus patients spectateurs s'ils étaient vraiment aussi énormes que les théoriciens le prétendent. Sachant que le style de la haute poésie scénique ne peut être celui de nos conversations journalières, je m'accommode fort bien au théâtre d'un langage conventionnel, pourvu que j'y sente l'expression d'une âme peu commune, et, n'ayant jamais entendu personne dérouler de continuelles métaphores comme le roi Lear ou Roméo, ni se quereller en termes aussi courtois qu'Achille et Agamemnon dans l'*Iphigénie en Aulide*, la déclamation dramatique d'Hugo ne me paraît pas plus inacceptable que celle de Shakespeare ou de Racine. Je pousserai même le mauvais goût jusqu'à avouer que le « Vous êtes mon lion superbe et généreux » de Dona Sol ne me semble pas une image plus choquante que le « to take arms against a sea of troubles » du monologue d'Hamlet ou le « dos de la plaine liquide » du récit de Théramène. Quant aux invraisemblances de la fiction, des situations, des passions et des caractères, autant je serais le premier à les reprocher avec sévérité à un auteur de comédie ou à un dramaturge

réaliste qui prétendraient me montrer les hommes tels qu'ils sont, autant je m'en soucie peu dès qu'un poète m'a dit : « Faisons un rêve », et que j'ai consenti à voir les hommes tels qu'ils ne sont pas. Je ne puis, d'ailleurs, constater sans une certaine édification que les griefs formulés aujourd'hui par nos critiques contre *Hernani* sont identiquement ceux que l'Académie de Richelieu avait formulés naguère contre le *Cid*. On n'aurait même, si l'on tenait à y répondre, qu'à répéter textuellement ce qu'écrivait le vieux Balzac à Scudéry :

Bien vous diray-je qu'il me semble que vous l'attaquez avec force et adresse, et qu'il y a du bon sens, de la subtilité, et de la galanterie mesme, en la plus-part des objections que vous lui faites. Considérez néantmoins, monsieur, que toute la France entre en cause avec lui, et qu'il n'y a pas un des juges, dont le bruit est que vous estes convenus ensemble, qui n'ont loué ce que vous désirez qu'il condamne. De sorte que quand vos arguments seroient invincibles, et que vostre adversaire mesme y acquiesseroit, il auroit de quoy se consoler glorieusement de la perte de son procès, et vous pourroit dire que d'avoir satisfait tout un royaume est quelque chose de plus grand et de meilleur que d'avoir fait une pièce régulière (1).

Est-ce à dire qu'*Hernani* deviendra jamais classique? Pour ma part je le crois fort. En somme, malgré tous les défauts qu'on y peut signaler, ce drame me paraît attester une bien plus copieuse dépense de talent que le *Rhadamiste et Zénobie* de Crébillon, la *Zaïre* de Voltaire ou autres tragédies que l'on joue à l'Odéon devant les gens sages, et je reste très persuadé qu'il est encore, dans le genre sérieux, la plus remarquable pièce qui ait été écrite depuis Racine. Cela étant, je ne serais nullement étonné que, dans cent ans, la France dise Corneille, Racine et Hugo, lorsqu'elle se croira obligée de nommer, comme les Grecs, ses trois tragiques. Et l'on expliquera *Hernani* en Sorbonne! Et l'on en publiera des éditions savantes avec notes, remarques et commentaires!

M. Morel-Fatio, qui a déjà essayé de rechercher quels éléments historiques avaient pu entrer dans la composition de *Ruy Blas* n'a point caché que la tâche de ces futurs commentateurs serait « épineuse et immense » (2). Je l'admets sans peine, sachant, par expérience, le génie d'Hugo singulièrement plus large et plus complexe que le croit M. Jules Lemaître. Aussi peut-on, sans trop risquer de perdre son temps, se mettre de suite à la besogne. J'ai là, pour ma part, un certain nombre de notes sans prétention que je vais livrer pêle-mêle à mes successeurs, comme on déverse une charretée de béton dans la première tranchée d'une bâtisse. Je n'examinerai pas *Hernani* au point de vue historique, comme l'a fait M. Morel-Fatio pour *Ruy Blas*, parce que je suis convaincu que la donnée de ce drame est toute fictive et ne doit absolument rien à l'histoire. Mais je rechercherai d'où l'idée en a pu venir à Hugo, de quelle façon il a constitué ses personnages, par quels procédés il est arrivé à imaginer ses principaux épisodes, et comment, en un mot, le drame entier s'est élaboré dans son esprit.

Écartons d'emblée la conjecture que le sujet d'*Hernani* pourrait bien avoir été extrait tout organisé de quelque drame étranger. Hugo n'imite jamais. D'abord ses théories littéraires lui interdisent de refaire ce que d'autres ont fait :

L'esprit d'imitation recommandé par d'autres comme le salut des écoles, — a-t-il écrit, en 1826, dans la préface des *Odes et Ballades*, — lui a toujours semblé le fléau de l'art, et il ne condamnerait pas moins l'imitation qui s'attache aux écrivains dits romantiques que celle dont on poursuit les auteurs dits classiques.

Mais il y a plus : quand bien même il voudrait imiter, sa complexion intellectuelle l'en rendrait incapable. Dès qu'un fait vu ou lu pénètre dans son cerveau toujours en travail d'imagination, il y met en branle toutes les cellules voisines de celle qu'il atteint et se trouve aussitôt noyé, roulé et disloqué dans un tel tumulte de faits analogues ou disparates qu'il n'en sort plus que méconnaissable (1).

Pour qu'il puisse imiter il faudrait qu'il s'astreigne à garder le texte dont il s'inspire sous ses yeux et à le suivre mot à mot. Cela, comme on le sait, lui est arrivé une fois. En 1846, il avait lu, dans le *Journal du Dimanche* (2), un article d'Achille Jubinal résumant une vieille chanson de geste qui lui avait paru très propre à fournir un bel épisode épique à sa *Légende des Siècles*. Il prit la plume, et, le journal tout ouvert devant lui, translata en vers la prose de l'érudit aussi fidèlement que s'il avait eu un auteur latin à traduire en français. Achille Jubinal avait écrit :

Charlemagne l'empereur à la barbe fleurie, traverse les Pyrénées; il revient d'Espagne. Sa lamentation est grande, car son neveu Roland, par la trahison de Ganelon, a été tué, avec Olivier, les douze pairs et toute l'arrière-garde de son armée jusque-là victorieuse. L'*Echeco-Jaüna* (le laboureur des montagnes) est rentré chez lui

(1) Balzac, *Lettres choisies*, éd. 1658, p. 171.

(2) Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, t. I, p. 170.

(1) C'est pour n'avoir pas compris cet état psychologique que M. Bire a pris pour autant de mensonges les nombreuses erreurs du *Victor Hugo raconté*.

(2) *Journal du Dimanche*, 1er novembre 1846. — En 1843, A. Jubinal avait déjà publié cette analyse dans le *Musée des Familles* (t. X, p. 373). Mais la version du *Journal du Dimanche* un peu corrigée, me paraît plutôt celle dont Hugo s'est servi.

avec son chien. Il a embrassé sa femme et ses enfants, il a nettoyé ses flèches ainsi que sa corne de bœuf, et les ossements des héros qui ne sont plus blanchissent déjà pour l'éternité. Le destrier de Charles, qui lui vient de Syrie, etc.

Il chanta :

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne; il a le cœur triste et s'écrie :
« Roncevaux, Roncevaux! ô traître Ganelon! »
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.
Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien;
Il a baisé sa femme au front et dit : « C'est bien. »
Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines
Et les os des héros blanchissent dans les plaines,
Le bon roi Charles est plein de douleur et d'ennui.
Son cheval syrien... (1).

Et ainsi de suite pendant dix pages. Par quel mystère le changement de quelques mots et l'adjonction de quelques rimes ont-ils pu suffire à transformer une prose aussi ordinaire en un des plus beaux récits épiques de notre littérature? C'est ce que je laisse à d'autres le soin d'expliquer.

Mais ce ne fut là qu'une fantaisie analogue à celle de Beethoven qui, étant allé entendre la *Léonore* de Paër, dit en sortant au musicien : « Votre opéra me plaît, j'ai envie de le mettre en musique » et fit comme il l'avait dit. En général, Hugo se contente de chercher l'idée de ses compositions en quelques vagues souvenirs qui ne gardent déjà presque plus rien de leurs traits originels. Si nous considérons, par exemple, son *Mariage de Roland* (2) qu'il a certainement tiré de l'*Histoire de la poésie* d'Edgar Quinet, nous voyons qu'il se rappelle encore assez bien au début quelques-uns des incidents de son modèle, mais que peu à peu, sans s'en apercevoir, il s'égare et aboutit à un tout autre dénouement. Deux ou trois scènes à peine du *Roi s'amuse* laissent entrevoir derrière elles l'*Emilia Galotti* de Lessing dont il provient sans nul doute. Et si *Ruy Blas* est sorti de la *Lady of Lyons* de Bulwer Lytton c'est seulement à quelques particularités des deux premiers actes du drame anglais qu'on peut le reconnaître (3).

(1) *Légende des Siècles : Aymerillot.*

(2) *Légende des Siècles.* — Cf. Edgar Quinet : *De l'Histoire de la Poesie* (1857), ch. x.

(3) Il serait injuste de dire avec M. Biré que « la seconde de ces pièces (celle d'Hugo) est presque entièrement calquée sur la première ». (*V. Hugo après 1830*, t. I, p. 242). *Ruy Blas* ne saurait rappeler que les deux premiers actes de la *Lady of Lyons*, car les trois derniers actes du drame anglais traitent une action tout autre. Au reste M. Biré procède bien à la légère dans ses rapprochements. De ce qu'un personnage de Bulwer Lytton dit : « Quel tigre! » il en conclut que c'est pour cette raison qu'Hugo a intitulé son cinquième acte « le Tigre et le Lion ». Il aurait pourtant dû se rappeler que dans *Cromwell*, act. IV, sc. VIII, déjà Hugo avait écrit :

« Oses-tu pénétrer dans l'antre du *lion*?
— Tu veux dire du *tigre*. »

En de telles conditions, il est toujours extrêmement difficile de retrouver les « sources » de l'inspiration d'Hugo. Néanmoins, avec un peu de patience, on y parvient quelquefois.

Une femme est aimée par un roi et par un bandit; le premier l'enlève, le second la délivre et se fait reconnaître pour un grand d'Espagne qui s'est jeté dans le brigandage à seule fin de venger son père injustement décapité par le père du roi : telle est, débarrassée de ses épisodes, la donnée générale d'*Hernani*. Quelques écrivains ont déjà cru la retrouver dans le *Del rey abajo ninguno* de Francisco de Rojas. M. Charles Habeneck, qui traduisait ce drame en 1862, a même écrit dans la notice dont il l'accompagnait :

Une remarque que le lecteur ne manquera pas de faire également, c'est que cette pièce, écrite vers le milieu du XVIe siècle, n'est pas sans de nombreuses analogies de forme et de fond avec le célèbre drame de Victor Hugo : *Hernani*. Un même secret pèse sur Hernani et don Garcia. Des scènes entières sont complètement semblables et quelques-uns des mots à effet de *Hernani* se retrouvent dans le drame de Rojas. Victor Hugo a eu sans doute connaissance du *Garcia*. Comme il n'y a nullement plagiat de sa part, et comme son originalité n'en reste pas moins très grande, nous regrettons que Victor Hugo n'ait pas dit un mot du vieux poète avec lequel il s'est rencontré (1).

Eh bien! non, après un minutieux examen, je suis convaincu qu'*Hernani* ne doit rien au *Del rey abajo ninguno*. Ce noble disgracié, Don Garcia, n'est pas un bandit — point essentiel — mais un riche laboureur, et entend si peu se venger du roi qu'il lui offre sa fortune; ce roi n'aime point la femme de Don Garcia et le venge au contraire du courtisan qui la lui enlève. Quant aux quelques scènes et aux quelques mots à effet qu'Hugo aurait pu prendre à ce drame nous les retrouverons aussi bien dans d'autres œuvres. S'il est un drame espagnol dont la donnée rappelle un peu nettement celle d'*Hernani* c'est plutôt la seconde partie d'*El tejedor de Segovia* d'Alarcon. Ce Fernando Ramirez est bien un noble qui s'est fait tisserand, puis bandit, pour venger la mort de son père; ce Don Juan qui, s'il n'est pas roi, est tout au moins un des grands personnages de la cour, lui enlève bien, en son propre domicile, sa Téodora; et c'est bien à la fin de la pièce aussi, lorsque le comte est vaincu, que le bandit révèle sa noblesse. Voilà, cette fois, des ressemblances assez sérieuses pour que nous puissions conjecturer qu'Hugo a pu prendre dans *El tejedor de Segovia* la première idée d'*Hernani*; mais quand nous aurons considéré encore que — comme nous le verrons bientôt — il a aussi très

(1) Ch. Habeneck, *Chefs d'œuvre du theatre espagnol*, p. 35.

certainement emprunté plusieurs des épisodes de son drame à une autre œuvre d'Alarcon, cette conjecture deviendra une quasi-certitude.

Son sujet une fois trouvé, Hugo se mit à le dramatiser à sa façon, en s'aidant d'autres souvenirs que nous déterminerons tout à l'heure, et procéda au choix de ses personnages.

Au bandit-seigneur il donna le nom d'Hernani, pour une raison qu'il nous a indiquée lui-même. Tout enfant, lorsqu'il allait rejoindre son père à Madrid, il avait traversé un bourg qui portait ce nom et dont l'aspect pittoresque l'avait frappé :

Ernani est un bourg à une seule rue, mais très large et très belle. Cette rue est cailloutée avec une espèce de pierre pointue et scintillante; quand le soleil est là-dessus on croit marcher sur des paillettes. Tous les habitants d'Ernani sont nobles, de sorte que toutes les maisons ont des blasons sculptés dans la pierre de taille de leur fronton. Ces écussons, la plupart du xve siècle, sont d'un beau caractère et donnent un grand air à Ernani. Ces maisons seigneuriales n'en sont pas moins paysannes : leur fronton féodal s'accommode très bien d'un balcon rustique en bois fruste... Victor fut ravi de ce bourg dont il a donné le nom à un de ses drames (1).

Le grand d'Espagne, aussi amoureux que puissant, ne pouvait être moins qu'un roi, car, pour Hugo, point de drame sans un souverain quelconque. Il devint donc Charles-Quint, mais je crois bien qu'il ne le devint pas tout de suite.

Un autre personnage historique, en effet, apparaît aussi dans la pièce : Don Ruy Gomez de Silva. C'était le ministre favori de Philippe II, qui aimait sa femme et le nomma gouverneur de l'infant Don Carlos. Or, on ne voit pas bien par quel enchaînement d'idées Hugo aurait pu arriver jusqu'à cet homme d'un autre règne, si Charles-Quint s'était offert le premier à son esprit. Il est donc plutôt à croire que ce fut ce nom de Ruy Gomez de Silva qui le frappa d'abord, sans doute à cause de sa belle sonorité, quand il l'eut trouvé soit dans le *Don Carlos* de Schiller, soit dans le *Don Carlos* de Saint-Réal, qui était encore sous la Restauration un livre très classique. Dès lors il était bien difficile qu'il pensât à Ruy Gomez sans penser à l'infant Don Carlos. Justement ce prince lui convenait à merveille. « Quant il alloit par les rues quelque belle dame, nous dit Brantôme — un auteur qu'Hugo avait certainement lu, puisqu'il lui empruntera la chanson du *Roi s'amuse* (2) — et fust-elle des plus grandes du pays il la prenoit et la baisoit par force devant tout le monde. Bref il estoit le fléau de toutes (1). » Un tel Don Carlos ressemble trop à celui d'*Hernani* pour que nous ne soupçonnions pas qu'il a pu lui servir de modèle. Mais Hugo, le trouvant sans doute un héros bien mince et déjà assez défloré par le drame de Schiller, chercha quelque autre Don Carlos plus grandiose à lui substituer et arriva tout naturellement à se décider pour le futur Charles-Quint. Seulement le public n'allait-il pas se récrier contre l'invraisemblance de ce Charles-Quint galant auquel l'histoire l'avait si peu habitué ? Hugo pressentit le danger et s'empressa de le prévenir. Le matin même de la première représentation parut dans tous les journaux une note de lui disant :

Il est peut-être à propos de mettre sous les yeux du public ce que dit la chronique espagnole de Alaya (qui ne doit pas être confondu avec Ayala l'annaliste de Pierre le Cruel) touchant la jeunesse de Charles-Quint, lequel figure comme on sait dans *Hernani :* — « Don Carlos, tant qu'il ne fut qu'archiduc d'Autriche et roi d'Espagne, fut un jeune prince amoureux de son plaisir, grand coureur d'aventures, sérénades et estocades, sous les balcons de Saragosse, ravissant volontiers les belles aux galants et les femmes aux maris, voluptueux et cruel au besoin. Mais du jour où il fut empereur, une révolution se fit en lui (*se hizo una revolucion en el*) et le débauché don Carlos devint ce monarque habile, sage, clément, hautain, glorieux, hardi avec prudence, que l'Europe a admiré sous le nom de Charles-Quint. (*Grandezas de Espana*, descanso 24 (2).)

Les autres personnages étaient plus faciles à dénommer. Hugo, qui avait appris l'espagnol pendant son année de collège à Madrid, n'avait qu'à feuilleter quelque chronique castillane ou le *Romancero*, dont son frère Abel venait de publier une traduction (3), pour entourer son empereur de la plus flamboyante noblesse. A son héroïne il donna le nom de Dona Sol, qui était celui de la fille du Cid. « Qui voulez-vous ? Sandoval, ou Roxas, ou Manrique, ou Zuniga, ou Lara, ou Cardenas, ou Enriquez (4) ? » disait Lope de Vega en dénombrant les grands seigneurs de son temps. Hugo opta pour Don Sancho de Zuniga, Ricardo de Roxas, et Guzman de Lara. Un Juan de Haro et un Garci Suarez de Carbajal étaient aussi tout indiqués. Tellez Giron, bien que mort au xve siècle, fut lui-même enrôlé parmi les conjurés à cause de son nom fameux (5).

Cela fait, Hugo se trouvait en possession de tous

(1) *Victor Hugo raconté*, ch. XVIII.

(2) « Quand Bourbon vit Marseille » act. III. — Hugo, lorsqu'il écrivait *Hernani*, avait déjà lu Brantôme, comme le prouve l'épigraphe du ch. XL de *Han d'Islande*.

(1) Brantôme, *Grands capitaines*, I. I. § 55.

(2) Cette note est reproduite dans E. Biré : *V. Hugo avant 1830*, p. 190. — Je ne garantis pas l'authenticité de cette citation, n'ayant jamais pu mettre la main sur ces *Grandezas de Espana*.

(3) Abel Hugo, *Romances historiques*, 1822.

(4) Lope de Vega, *El anzuelo de Fenisa*, act. I, esc. VI.

(5) Il était déjà le héros de la *Fuente Ovejuna* de Lope de Vega.

les matériaux de son drame. Vingt-huit jours lui suffirent pour l'écrire : du 29 août au 25 septembre (1).

Acte premier. Don Carlos entre chez Dona Sol, se cache dans une armoire, écoute l'entretien des deux amants et sort brusquement de sa cachette, où il se trouve mal à l'aise, à la grande stupéfaction d'Hernani qui veut le tuer. Nous connaissions déjà cette scène pour l'avoir lue dans *Amy Robsart*, ce premier essai dramatique d'Hugo qui fit une si terrible chute à l'Odéon : Flibbertigibbet, blotti sous le fauteil seigneurial, assistait ainsi au duo d'amour de Leicester et d'Amy, puis surgissait brusquement devant eux, au risque de se faire poignarder (2). *Amy Robsart*, comme on le sait, était tirée du *Kenilworth* de Walter Scott. L'épisode, il est vrai, ne se retrouve pas dans le roman anglais, mais on peut très bien entrevoir par quel travail d'imagination Hugo l'en a fait sortir. — Ruy Gomez arrive sur ces entrefaites et, trouvant deux hommes en train de se battre chez sa nièce, fait un long discours contre les jeunes débauchés qui s'adonnent à d'aussi honteux passe-temps. Cela pourrait bien être du Hugo tout pur, car nous rencontrerons fréquemment de semblables discours de vieillards dans ses autres œuvres, notamment dans les *Burgraves*. — Don Carlos se fait reconnaître, déclare qu'il n'est venu que pour entretenir Ruy Gomez de l'état du royaume et, afin de sauver Hernani, dit « C'est quelqu'un de ma suite ». Ce « C'est quelqu'un de ma suite » semble bien d'Alarcon, car dans sa comédie *Ganar Amigos*, le marquis Don Fadrique sauve aussi Don Fernand des alguazils en leur disant : « Il est avec moi (3). »

Au deuxième acte, nous voyons Don Carlos s'introduire chez Dona Sol, en lui faisant le signal secret qu'elle avait indiqué à son amant, puis Hernani survenir et le menacer de mort à nouveau. M. Ch. Habeneck a cru retrouver l'origine de cette scène dans le *Del rey abajo ninguno* de F. de Rojas. A la vérité elle est très fréquente dans le théâtre espagnol, et on pourrait tout aussi bien la signaler, par exemple, dans *El mejor alcade el Rey* de Lope de Vega (4). Mais à bien considérer la façon dont Hugo développe cet épisode, il est de toute évidence qu'il avait sous les yeux les six premières scènes d'*El tejedor de Segovia* (2e partie) d'Alarcon. — Pour ces vers :

(1) Le premier acte fut écrit du 29 août 1829 au 3 septembre; le second, du 3 septembre au 6; le troisième, du 8 septembre au 14; le quatrième, du 15 septembre au 20; le cinquième, du 21 septembre au 25. — Je prends ces dates dans les notes de l'*édition définitive*, car le manuscrit original d'*Hernani* ne se trouve pas parmi ceux qu'Hugo a légués à la Bibliothèque Nationale.

(2) *Amy Robsart*, act. I, sc. VII.

(3) « Pues que commigo le traigo. » (Alarcon, *Ganar Amigos*, act. I, esc. VII.)

(4) Lope de Vega, *El mejor alcade el rey*, act. I, esc. IV.

« ... Prends ce manteau
Car dans nos rangs pour toi je crains quelque couteau »,

ils sont aussi en substance dans le *Ganar Amigos* d'Alarcon (1).

C'est encore surtout le *Ganar Amigos* d'Alarcon que va nous rappeler le troisième acte. Cet Hernani qui, se donnant pour un pèlerin, entre chez Ruy Gomez, ressemble étonnamment à cet Encinas qui, déguisé en moine, vient se jeter au milieu de la foule, tandis que le crieur publie l'arrêt qui promet deux mille ducats de sa tête. De même Don Fadrique, lorsqu'il apprend que le fugitif Don Fernand, qui s'est réfugié auprès de lui, est le meurtrier de son frère, refuse de le livrer parce qu'il lui a promis aide et protection. Seulement Ruy Gomez s'avise de cacher Hernani derrière le portrait d'un de ses aïeux. Pourquoi ? Hugo lui-même va nous le dire. Dans le palais que son père avait loué à Madrid se trouvait une belle galerie ainsi garnie de portraits d'ancêtres :

Victor avait pris cette galerie en affection. On l'y trouvait seul, assis dans un coin, regardant en silence tous ces personnages en qui revivaient les siècles morts : la fierté des attitudes, la somptuosité des cadres, l'art mêlé à l'orgueil de la famille et de la nationalité; tout cet ensemble remuait l'imagination du futur auteur d'*Hernani* et y déposait sourdement le germe de la scène de Ruy Gomez (2).

Quant aux faits glorieux qui, selon Ruy Gomez, ont illustré tous ces grands hommes, ils sont bien et dûment consignés dans le *Romancero*. Ce noble qui

garda la foi jurée
Même aux Juifs,

c'est assurément le Cid restituant aux juifs Rachel et Vidas l'or qu'ils lui avaient prêté contre deux caisses pleines de sable. Ce Cristoval donnant son cheval au roi désarçonné, c'est Bernard de Carpio ou c'est Gonzalez de Mendoza (3). Et dans ce propre père de Ruy Gomez qui

... fit tailler en pierre un comte Alvar Giron,
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière,

il serait bien difficile de ne pas reconnaître les vassaux du vieux comte Fernand Gonzalez :

Ils ont fait le serment
Ils ont tous juré d'une seule voix
De ne pas retourner en Castille
Sans le comte, leur seigneur.

(1) Alarcon, *Ganar Amigos*, act. I, esc. VI. — Les deux vers de *Del rey abajo ninguno* que M. Habeneck rapproche de ceux-là ont un sens tout autre : « Prends cette pertuisane, car il y a des bandits dans la région ».

(2) *Victor Hugo raconte*, XIX.

(3) *Romancero general* (*Biblioteca de Autores españoles*, Madrid, 1849, t. I, p. 568, p. 435 et t. II, p. 45).

Son image de pierre
Ils la traînent dans un chariot
Résolus, si elle ne retourne en arrière
A n'y pas retourner eux-mêmes.

Le quatrième acte, celui d'Aix-la-Chapelle, est directement issu de *Cromwell*. Comme s'il pressentait que ce drame fastidieux, diffus, mal composé et médiocrement écrit ne conserverait pas longtemps le succès que lui avait valu sa préface, on dirait qu'Hugo a voulu en sauver, tout au moins, les scènes qui lui plaisaient le mieux en les réfugiant dans une œuvre nouvelle. Refondant et corrigeant la neuvième scène du premier acte, où les cavaliers et les têtes-rondes conspiraient la mort de Cromwell, il fit la scène des conjurés préparant le meurtre de Charles-Quint, et ce vers :

Il croit marcher au trône et son gibet s'apprête !

y passa même sous cette nouvelle forme :

... Charles d'Espagne, étranger par sa mère,
Prétend au Saint-Empire ! — Il aura le tombeau.

Au troisième acte, Cromwell déguisé en soldat montait la garde à la porte de White-Hall, laissait les conjurés discuter autour de lui, et lorsqu'il criait :

Hors des tentes, Jacob ! Israël, hors des tentes !

on voyait « le fond du théâtre occupé par une multitude de soldats, portant des torches, sortis de tous les points du jardin et de toutes les portes du palais. » De même quand Charles-Quint apparaîtra aux conjurés et criera :

Accourez, mes faucons ! j'ai le nid, j'ai la proie !

on verra « toutes les profondeurs du souterrain se remplir de soldats portant des torches et des pertuisanes. » Enfin, comme Cromwell, du haut de l'estrade où le Parlement venait de lui offrir la couronne, pardonnait aux conjurés, Charles-Quint, sur le seuil du tombeau de Charlemagne, inaugurera son règne d'empereur en procédant à une amnistie générale. Mais, direz-vous, d'où a pu venir à Charles-Quint l'étrange idée d'aller contempler Charlemagne face à face en son tombeau ? De *Cromwell* aussi, bien qu'elle ne s'y trouve pas. Nul n'ignore — et un tableau de Paul Delaroche, peint en 1831, suffirait au besoin à le rappeler — que Cromwell se fit ouvrir le cercueil de Charles Ier et médita longuement devant l'auguste cadavre. Hugo, sans doute, avait noté ce fait en compulsant les historiens de la Révolution d'Angleterre, et comme il n'avait pu l'utiliser en son drame anglais, il trouva ce moyen tout simple de l'introduire en son drame espagnol. Ce n'est pas assurément témoigner d'un bien profond respect envers l'histoire que de doter le XVIe siècle de faits recueillis dans les annales du XVIIe, mais, comme l'a dit Horace, les plus grandes licences sont permises aux poètes, et, d'ailleurs, Hugo n'avait plus guère ici à se gêner, car il est de notoriété publique que Charles-Quint ne se trouvait pas à Aix-la-Chapelle pendant la réunion du Congrès et n'apprit son élection que neuf jours après, à Barcelone.

Au cinquième acte enfin, il est certain que, comme on l'a souvent dit, Hugo s'est beaucoup souvenu du dénouement de *Roméo et Juliette*. Mais, en cherchant bien, on réussirait sans doute à y rencontrer aussi quelques souvenirs venus d'ailleurs. Ce cor, notamment, qui semble annoncer le bonheur à l'héroïne et sonne au contraire l'heure de sa mort, nous l'avons déjà entendu au cinquième acte d'*Amy Robsart*. On le chercherait en vain dans le *Kenilworth* de Walter Scott, mais peut-être la fanfare qui, au chapitre XXXIII de ce roman, fait tressaillir Amy en sa tour, en a-t-elle éveillé la première idée dans l'imagination du poète.

J'aurais encore bien des remarques à présenter si, après avoir examiné *Hernani* scène par scène, je me déterminais à l'examiner vers par vers. — Dans les *Mémoires* d'Alexandre Dumas et dans *Victor Hugo raconté*, par exemple, de longues pages nous montrent Mlle Mars se refusant à dire le vers « Vous êtes mon lion superbe et généreux » et voulant que le poète remplaçât le mot « lion » par le mot « héros ». Cela nous prouverait que l'actrice était fort peu au courant de la littérature de son époque, car les romantiques affectionnaient cette expression, qu'ils jugeaient sans doute particulièrement mauresque, et l'on pouvait déjà s'en délecter depuis cinq ans dans l'*Amour Africain* du *Théâtre de Clara Gazul*, où l'héroïne disait : « Que veut mon lion ? » et : « Seigneur, mon lion, défends moi ! » — Ces vers :

Moi, je suis noble fille, et de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine et trop peu pour l'épouse,

nous rappelleraient une réponse identique faite à Henri IV par une grande dame. — Ce passage :

Que sur ce velours noir ce collier d'or fait bien !
— Vous vîtes avant moi le Roi mis de la sorte.
— Je n'ai pas remarqué, tout autre que m'importe ?
Puis est-ce le velours ou le satin encor ?
Non, mon duc. C'est ton cou qui sied au collier d'or !

nous remettrait en mémoire ce passage d'*Amy Robsart* (act. I, sc. VII), textuellement extrait de *Kenilworth* :

— Que vous êtes élégant et magnifique ainsi, Monseigneur ! Quelle est cette courroie brodée qui entoure votre genou ? — Cette courrroie brodée, comme tu la nommes, est cette jarretière anglaise que le roi est fier de porter.

Mais, si j'ai promis aux futurs glossateurs de leur fournir quelques notes, je ne me suis nullement engagé à leur livrer la pièce entière toute commentée.

1812.78 RAOUL ROSIÈRES.

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE MILITAIRE [1]

II

Bonaparte en Égypte.

Bonaparte venait de signer la paix à Campo-Formio: il rentrait à Paris « couvert de lauriers, l'olivier à la main. » Sans métaphore, il avait engagé les négociations dans un instant d'inquiétude, jaloux de ne partager son succès avec personne, alarmé par cette nouvelle, que Moreau venait de franchir le Rhin; il les avait conclues dans un moment de mauvaise humeur, mécontent de voir Augereau appelé au commandement de l'armée du Rhin. Il parut au congrès de Rastadt pour y retoucher les clauses du premier traité; mais ne s'imposant pas comme il l'eût voulu à ce cercle de diplomates et ne se résignant pas à n'occuper qu'une chaise autour de la table d'un conseil, il revint en France, à ses affaires.

Il sentait le gouvernement du Directoire peu viable, transitoire entre une forme constitutionnelle vraiment démocratique et l'institution d'un pouvoir personnel qui pourrait bien un jour être le sien. Les événements de l'année révolue portaient en eux des enseignements : la conspiration avortée de Pichegru, — le coup d'État du 18 Fructidor, qui coupait court momentanément aux menées royalistes, — la formation d'un parti clichyen qui prenait tout d'abord en haine le nom de Bonaparte. En somme on conspirait, mais pas pour lui; le gouvernement savait se défendre; le prestige d'Arcole n'éblouissait pas tout le monde.

Le temps n'étant pas venu de s'atteler *au timon des affaires* il demeura dans l'attitude qu'il avait tenue en Vendémiaire et en Fructidor, celle d'un soldat prêt à agir et qui demande des ordres. Renonçant aux errements de cette année 1795 où, peut-être, on l'avait trop vu dans Paris, « il ne se montra nulle part », retranché déjà dans cet orgueilleux isolement qu'il devait chercher tantôt jusqu'en Égypte. L'expédition dont il avait fourni l'idée se préparait dans le Midi; lui-même, devenu général en chef de l'armée d'Angleterre, allait la commander, tandis que Hoche opérerait en Irlande. Mais, au commencement de 1798, les cartes se brouillent à Rastadt, la guerre avec l'Autriche devient probable; il représente alors l'inutilité actuelle d'un projet sur l'Égypte, il démasque son ardent désir de rester en France. La Réveillère lui offrant la plume pour signer sa démission, il se mord les lèvres, et tout à coup se ravise; il apprécie l'avantage qu'il a d'obéir et de s'écarter sans avoir donné le moindre coup d'épaule dans le château branlant de la Constitution.

Les 32000 hommes partis de Toulon, de Gênes et de Civita-Vecchia se trouvèrent réunis pour la première fois devant Malte. L'occupation de l'île eut des conséquences graves quant à l'expédition, car une fois la proie conquise sur les chevaliers de l'Ordre, il fallait la défendre contre les Anglais, on devait finalement la perdre : dans la carrière d'un Napoléon, l'épisode n'occupe que peu de place. Pourtant, ce dut être à ses yeux un étrange et suggestif spectacle, le 13 juin 1798, que celui de ces 300 voiles entrant dans le port de la Valette, de ces navires aventuriers, portant à leur bord la guerre révolutionnaire, s'arrêtant pour souffleter et dissiper un vieil ordre aristocratique et militaire. Les chevaliers étaient devenus riches; or telle est l'éternelle raison et l'essence même de la guerre que le luxe amollit ceux qui possèdent et les rend impropres à leur défense.

L'armée de Bonaparte avait éprouvé elle-même les effets décourageants, de l'oisiveté et du bien-être; elle quittait ses bonnes garnisons d'Italie, ignorait d'abord sa destination, et n'entreprenait qu'à regret cette traversée mystérieuse. Avant d'embarquer, le général en chef avait rappelé ses promesses de 1796 : « ... Ne vous ai-je pas tenu parole? » demandait-il, et sur tous les rangs on répondait « Oui! oui!... » Il s'engagea par un nouveau serment, en affirmant que chaque soldat, au retour d'Orient, posséderait de quoi acheter six arpents de terre. Pourtant les premiers pas faits sur les sables d'Afrique, en abattant le moral de la troupe, exaltèrent chez elle jusqu'au délire le désir du retour. Fidèle aux règles franches de la guerre révolutionnnaire et n'oubliant pas l'erreur de saint Louis qui avait dormi trois mois dans Rosette, Bonaparte marchait droit sur le Caire. Malheureusement, l'équipement du soldat ne comportait pas de bidons; les colonnes entreprenaient sans provision d'eau leurs premières étapes dans le désert. 1500 cadavres jonchèrent les 15 lieues qui séparent Alexandrie de Damanhour. Dans cette dernière ville, Bonaparte, fatigué et troublé, réunit un conseil de guerre où l'on discuta sur les causes de l'accident et sur les remèdes. Un épisode significatif quant à l'état des mœurs militaires, la mort du général Muireur, se rattache à cette délibération.

Muireur était un de ces officiers de fortune qui devaient tout à la Révolution; leur grade les avait peu élevés au-dessus du soldat dont ils parlaient la langue et partageaient la vie. Or l'intimité révolutionnaire régnait encore dans l'armée; Caffarelli, boitant sur sa jambe de bois, parcourait les bivouacs en célébrant les résultats qu'aurait un jour l'expédition quant aux sciences et quant aux arts; Muireur, ignorant, jugeait et souffrait comme le troupier. Présent au conseil de Damanhour, il se

(1) Voyez la *Revue* du 1 avril.

plaignit de l'incurie avec laquelle on avait débarqué les hommes et négligé de leur distribuer les vivres dont les bateaux étaient pourvus. Il répéta les murmures du rang, parla de Nelson sillonnant la mer, de Naples hostile, de la Sicile fermée, de la Sardaigne douteuse : il conclut qu'on sacrifiait l'armée au désir d'éloigner de Paris un homme, et qu'elle cessai désormais de servir la République pour obéir aux caprices du déporté et pour succomber à sa merci. Il en avait trop dit : Bonaparte, toujours pâle et silencieux, leva la séance. Muireur se vit perdu; se frappant comme il s'était condamné, il monta à cheval, fit une demi-lieue dans le désert et se brûla la cervelle. Son cheval, en revenant seul au camp, répandit la première nouvelle de sa mort. Quelques-uns pensèrent que les Bédouins, l'avaient surpris et massacré; mais des officiers qui se mirent à sa recherche le trouvèrent étendu, le pistolet à la main, sa montre dans son gousset, son chapeau déposé à côté de lui.

Ses funérailles solennelles eurent lieu le lendemain. Tandis qu'on tirait des salves sur le cercueil, le général en chef se promenait à l'écart, les mains derrière le dos.

Que lui importait ce corps couché là sur le sable, à lui qui voyait devant lui un si long chemin et qui marchait si vite vers de si vastes horizons? Ce cadavre, ce signe, ne prouvait rien qu'on ne connût déjà : que l'armée révolutionnaire se changeait désormais en armée consulaire. Quant à ces soldats qui ne dépendaient plus que de lui, ce n'était pas par sa bonté, mais par sa force, qu'il voulait se les assujettir. Il comptait leur faire sentir l'utile effet de cette volonté qui garantit partout l'honneur des armes et qui sauve sûrement, parce qu'elle sait résolument sacrifier. Ceux qui survivraient, trempés dans le sang des autres, devaient être siens à la vie et à la mort. On pourrait avec eux faire des 18 Brumaire. Sûr de cet ascendant, qui n'était pas un prestige, il exploitait d'ailleurs en eux cet infini pouvoir d'aimer, de se dévouer, de pardonner, si fréquent chez les hommes ordinaires et dont lui-même était monstrueusement dépourvu. Ils oublièrent leur soif en buvant dans le Nil; ils se remirent à servir comme les soldats Français savent servir. Le lien de nécessité et de conservation qui les unissait à leur Petit Caporal se traduisait extérieurement par une belle cohésion que les Mameluks tenaient pour sorcellerie; ils répandirent dans le Caire le bruit que les soldats du Sultan El-Kébir marchaient attachés entre eux *par une grosse corde blanche*.

Le projet d'atteindre les Indes par terre n'offrait rien d'absolument irréalisable au capitaine qui disposait d'une pareille armée. Bonaparte l'avait conçu dès sa première jeunesse, en lisant l'histoire d'Alexandre; il trouvait beau de refaire en sens inverse la marche du conquérant, et d'aller cette fois de l'Euphrate à l'Indus; une flotte française, longeant la côte, jouerait sur mer le rôle de flanc-garde, comme autrefois la flotte de Néarque...

Mais d'abord, il fallait s'établir fortement dans la place d'armes choisie, dans l'Égypte. Elle avait pour côtés faibles : au nord, la mer, par où les Anglais pouvaient survenir; au sud, le désert infesté de Bédouins; à l'est, l'isthme de Suez, route ouverte aux armées turques rassemblées en Syrie. A chacune de ces menaces il comptait répondre : en utilisant la flotte de Brueys et fortifiant la côte; — en construisant pour la défense de chaque oasis une tour armée de canons, et créant pour les communications entre ces différents postes des régiments de dromadaires; — en élevant des forts à El-Arych et à Qatieh. Quant à la contrée elle-même, quant à ce fécond terroir dont l'armée tirait maintenant sa vie, la commission des Sciences et des Arts en entreprenait l'étude; ingénieurs, savants, artistes, tout ce multiple cerveau fonctionnait déjà autour de Bonaparte, cellule motrice, quand brusquement, par les organes purement militaires de transmission, courut jusqu'à la tête la nouvelle et le frisson de l'atteinte portée au corps entier : on apprit au Caire le désastre d'Aboukir.

On pourrait détailler les fautes commises par Brueys en n'abritant pas ses navires dans le port d'Alexandrie, en prenant dans la rade d'Aboukir un mauvais mouillage, en réunissant deux conseils de guerre sans arriver à une résolution. Sa double excuse : qu'il connaissait ses équipages et n'avait pas confiance en eux, qu'il se sentait malade et n'avait pas confiance en soi, vaudra toujours les circonstances atténuantes au malheureux si noblement mort sur le pont une heure avant d'être déshonoré. Nelson rôdait infructueusement depuis deux mois dans la Méditerranée; on commençait à se moquer de lui en Angleterre; aussi lui avait-il suffi d'apercevoir le pavillon tricolore flottant sur les murs d'Alexandrie, le 1er août, à dix heures du matin, pour décider contre notre flotte une de ces attaques sans merci que le succès couronne si souvent.

« Demain, annonce-t-il, j'aurai mérité la pairie ou Westminster Abbey. » Il se porte en vue du mouillage français et fait promptement choix de ses moyens d'action. Il voit la côte dessiner un arc de cercle que terminent à l'ouest le fort et l'îlot d'Aboukir; les vaisseaux français, en colonne, s'allongent suivant la corde de cet arc; ils n'ont pas honte de demeurer à l'ancre et de ne pas faire voile au devant du danger. Mais entre l'îlot d'Aboukir et les navires postés à l'avant-garde, un goulet reste ouvert par lequel les bâtiments anglais pourront filer peut-être

et se glisser sur les derrières de la ligne d'embossage? Cette ligne serait alors aisément prise entre deux feux. L'hypothèse du succès devient l'ordre du combat : point de détails; chacun connaît assez cette maxime de l'amiral, que tout bâtiment qui n'est pas au plus fort du feu n'est pas à son poste. Il est cinq heures et demie du soir; mais Nelson, ce Bonaparte de mer, ne remet pas la victoire au lendemain. Le premier bâtiment qui tente le passage du goulet rase de trop près la côte et s'échoue. Quatre autres dépassent, évoluent, s'embossent et le duel magnifique s'engage de ceux qui ont apporté la mort et de ceux qui, l'ayant attendue, l'ont par avance acceptée. La perte de l'*Orient* qui brûle et saute à dix heures et demie du soir en incendiant les bâtiments voisins décide du résultat; car Villeneuve, resté jusqu'alors en dehors du combat, à l'arrière-garde de la ligne, attend encore, n'intervient pas, frappé lui-même de cette irrésolution fatale qui est à jamais le principe même de la défaite. Le lendemain, il appareille enfin; mais, toute la journée, ses voiles louvoient en vue de la rade; elles hésitent à fuir cette mer sanglante, elles semblent regretter, ne pas comprendre, rappeler encore ceux qui ni sont plus.

L'événement d'Aboukir décidera en Europe de la deuxième coalition; il déterminera la Porte, hésitante jusque-là, à déclarer la guerre, et à revendiquer enfin ses droits sur l'Égypte; mais il ne change rien aux projets arrêtés dans l'esprit de Bonaparte. Plus la situation est difficile, plus l'entreprise doit être hardie : l'armée fera comme si elle avait elle-même brûlé ses vaisseaux. Il importe seulement de l'affermir sur cette terre glissante et qui fermente autant qu'elle produit; il faut tenir en paix autour d'elle ces esprits orientaux, toujours près de la guerre, de la révolte et du crime, parce qu'ils n'appliquent pas aux affaires humaines la raison humaine et qu'ils y mêlent sans cesse quelque chose de divin.

C'est peu maintenant que de garder l'équilibre entre ces deux autorités évincées, celle des cheiks, princes indigènes, et celle des Mameluks, conquérants étrangers; pour gagner un ascendant sur le peuple, Bonaparte prend comme intermédiaires les muftis et ulémas; il leur montre le plan d'une grande mosquée qui sera construite plus tard, bientôt; discute avec eux la conversion de son armée, observe qu'elle ne va pas sans quelques difficultés; feint d'accepter cette conclusion très ecclésiastique, qu'une fois musulmans, les troupiers français pourront encore boire du vin, à condition de racheter ce péché par leurs bonnes œuvres. Les travaux de l'Institut du Caire plaisent à ce peuple de tout temps ami des sciences; une vie française se mêle à la vie arabe; quelque chose de l'humeur et de la douceur nationales gagnent le farouche caractère sémite. « Tous ceux qui m'obéissent sont mes enfants », dit un jour Bonaparte au cheik El Charqouy, qui s'étonne et crie « Tayeb! » Le 18 août, il préside à la rupture des digues du Nil; les femmes égyptiennes viennent jeter au fleuve des boucles de leurs cheveux; elles l'invoquent et demandent qu'il les rende fécondes. Peu de jours après, on célèbre la fête du Prophète; les troupes paradent et défilent. Puis, c'est l'anniversaire de la fondation de la République; Conté lance une montgolfière qui va tomber on ne sait où : elle est un moyen de correspondance entre le sultan El-Kébir et Mahomet.

L'armée s'est acclimatée et restaurée. Il en est temps, car un premier rassemblement turc se fait à Saint-Jean d'Acre sous Djezzar-Pacha; un autre à Rhodes; Mourad-Bey avec ses Mameluks, se tient toujours dans la Haute-Égypte. L'insurrection du Caire répond à cette triple menace extérieure. Bonaparte l'éteint plutôt qu'il ne la réprime; voulant exercer sur cette population une autorité morale, il doit agir sur elle avec une continue douceur, sans violences et même, sans représailles. Résolu d'ailleurs à porter la guerre en Syrie, il veut laisser la paix derrière lui.

Desaix est parti pour la Haute-Égypte; lui-même, avant de se diriger vers Saint-Jean d'Acre, n'attend plus que l'hiver, saison deux fois favorable, et quant à la traversée du désert et quant au développement ultérieur de son projet.

Marchant droit contre Djezzar, il se conforme déjà à cette maxime qui sera plus tard la règle de sa grande guerre : de prendre pour objectif immédiat la masse de l'adversaire. Pourtant la présence de ce pacha sous cette forteresse n'est pour lui qu'une cause seconde de sa résolution offensive. La cause véritable est toujours cette idée d'accéder aux Indes par la Mésopotamie, la Perse et le Mékran. Acre, qui renferme l'arsenal des forces déployées par la Porte et qui prolonge dans le dos de l'armée la résistance de Mourad et d'Ibrahim; Acre, que regardent les souverains plus ou moins indépendants de l'Asie-Mineure, et qui diffère l'instant de leur adhésion, — « cette bicoque est la clef de l'Orient ». Attaquée en février 1799, elle pourrait être réduite avant l'été; après quoi, associant des contingents arabes aux troupes françaises, on partirait pour le grand exode : on serait avec 40 000 hommes sur l'Indus au mois de juin 1800... Voyons comment la logique des faits s'accordera à la logique des idées, et quelle réponse va faire le *Destin*.

Saint-Jean d'Acre étant la clef de l'Orient, le canon sera-t-il la clef de Saint-Jean d'Acre? Une flottille partie de Damiette apporte l'équipage de siège; mais deux navires anglais, le *Tigre* et le *Thésée*, la surprennent près de Jaffa et la dispersent. Ce précieux convoi une fois perdu, il faut recourir aux

expédients. On a pu prendre de droite et de gauche, aux Anglais et aux Turcs, deux pièces de fort calibre; pour les approvisionner, il faut ramasser autour de la place les boulets lancés par les batteries du *Tigre* et du *Thésée*. C'est ainsi qu'un grand projet se monnoie en difficultés partielles et que les idées du général deviennent les épisodes de la vie du soldat. Mais, outre la difficulté d'entamer l'enceinte, il y a l'impossibilité d'investir la ville, puisque le côté de la mer ouvert. Kléber conteste l'habileté, désapprouve les sacrifices, par lesquels Bonaparte prétend racheter ce grave désavantage.

Inversement, Bonaparte peut se plaindre de l'imprudence avec laquelle Kléber, envoyé sur le Jourdain pour couvrir le corps de siège, se laisse envelopper par l'armée du pacha de Damas; lui même marche pour réparer la faute et la rachète au Mont-Thabor.

Cette journée lui ouvre la route de Damas, il pourrait en deux jours s'emparer de cette ville; mais Damas, c'est la première étape vers Chiraz, vers l'Inde, vers le beau rêve d'empire oriental, et ce serait perdre en prestige que s'engager dans cette voie glorieuse pour rétrograder ensuite.

Un nouveau mois d'inutiles et de sanglants efforts ne fait qu'exciter la rage avec laquelle Bonaparte s'acharne contre la bicoque. Aussi promptement, en 1796, il levait le siège de Mantoue pour marcher tout entier contre Wurmser et jouer les parties de Lonato, de Castiglione, aussi fermement il se maintient et s'use ici; c'est qu'alors la masse de l'adversaire était en plaine et qu'une fois dispersée elle devait laisser Mantoue tomber d'elle-même; tandis que maintenant, grouillante derrière les murs de Saint-Jean d'Acre, elle tient fermée la carrière où le héros voudrait se déployer.

Sa dernière espérance est dans l'arrivée de l'escadre que commande Bruix : cette escadre a passé à Gibraltar le 4 mai, elle pourrait être le 16 en Syrie. Mais Bruix s'en est allé à Toulon; après quoi, il retourne à Brest. Décidément, toute grande entreprise militaire n'est désormais possible qu'à l'homme, maître non seulement d'une armée, mais de la nation tout entière. D'ailleurs, à défaut des vaisseaux de Bruix, de graves nouvelles arrivent d'Europe. La France est en guerre avec l'Autriche, Moreau commande l'armée du Rhin.

En peu d'heures, un changement radical s'opère dans le cerveau de Bonaparte. Cet homme vraiment fort parce qu'il agit toujours d'après une idée, vient tout à coup de comprendre que la France menacée a besoin de lui et qu'il va l'assujetir sans peine a sa conquête intellectuelle; cet esprit mobile autant qu'il est tenace tourne lui-même et s'oriente au point diamétralement opposé de l'horizon.

« Peu de mois ou bien six ans », avait-il répondu en quittant Paris, comme on l'interrogeait sur la durée probable de son absence; et voilà qu'à cette date du 14 mai 1799 il tranche définitivement cette question. Il lève le siège. Les pertes subies par les combats et par la peste, la nécessité de faire face à la deuxième armée turque, qui menace de débarquer en Égypte, les renforts nouveaux reçus par Djezzar justifient en apparence de sa résolution : ce sont de ces arguments dont on compose une proclamation.

De même qu'à son départ pour la Syrie son objet avait cessé d'être l'Égypte, son objet, après Saint-Jean Acre, a cessé d'être l'Orient. Pourtant, rien ne paraît changé dans sa vigilance ni dans son activité; à la bataille d'Aboukir, il arrache à Kléber cette exclamation : « Général, vous êtes grand comme le monde! » Il lui reste en effet à se mesurer au monde occidental. La cause déterminante de son départ est une lettre que son frère Joseph lui envoie par un affidé, le capitaine Bourbaki, venu tout exprès de Livourne avec son bateau. Il donne à Ganteaume l'ordre de préparer le *Muiron* et la *Carrère*, qu'accompagneront deux chébecs la *Revanche* et la *Fortune*; il convoque à Alexandrie ceux qu'il veut emmener, Lannes, Murat, Marmont, Berthier, Monge, Berthollet; il dicte des mémoires sur les affaires politiques, sur la défense de l'Égypte, sur les fortifications, une lettre à Kléber, un ordre du jour aux troupes. Ganteaume presse l'embarquement, il veut profiter d'une miraculeuse brise du sud-est qui vient justement de s'élever. Les deux frégates attendent dans cette rade d'Aboukir où le sang turc a lavé récemment la tache du sang français; des ossements et des cadavres semés sur le sable rappellent ces deux grands carnages. Il est sept heures du soir, le 24 août 1799; les passagers arrivent d'Alexandrie au galop, laissent là leurs montures qui retournent à la ville la bride sur le cou; ils montent en hâte à bord et les deux barques emportent César et sa fortune sur la mer qui s'émeut et qui s'assombrit.

944.045 ART ROË.

VARIÉTÉS

La comtesse Dash et ses Mémoires (1).

Vers 1839, dans le salon du prince Mestchersky, fréquentaient les poètes et les écrivains les plus en renom : Victor Hugo, Alexandre Dumas, H. de Balzac, Eugène Suë, Frédéric Soulié. Tous venaient, très régulièrement alors, apporter à la princesse, connue

(1) Les souvenirs de la comtesse Dash sur l'Empire et les Cent-Jours, sous le titre de *Mémoires des autres*, paraîtront la semaine prochaine en librairie.

dans les lettres sous le nom d'Oria Istria, leur tribut d'hommages, d'admiration et de cordiale confraternité.

Une vingtaine de personnes étaient réunies ce soir-là, et, parmi elles, Mme Gabrielle-Anne de Cisternes, vicomtesse de Poilow de Saint-Mars.

La vicomtesse approchait de la trente-quatrième année. Gracieuse, gaie, enjouée, spirituelle, elle avait grandi dans un monde respectueux par tradition, par devoir, de l'ancien régime, dévoué à la royauté, fidèle à l'Église, portant ses croyances, ses enthousiasmes jusqu'au fanatisme. A seize ans, à peine sortie du couvent, elle s'était mariée au vicomte de Poilow de Saint-Mars, mort depuis général de cavalerie.

Des ennuis domestiques, des déceptions, des revers inattendus survinrent bientôt. La vicomtesse avait eu d'excellents maîtres de chant, de musique, de peinture. Douée d'un esprit naturel rare, d'une intelligence ouverte, d'une imagination vive, possédant une grande énergie « dans une enveloppe frêle », elle ne se laissa pas envahir par la désespérance. Elle se posa en face de l'adversité, et, bien que timide à l'excès, elle résolut de lutter avec ses propres forces.

Depuis une vingtaine d'années, les femmes auteurs s'étaient fait leur place. Après Mmes de Genlis, de Staël, de Souza, Sophie Gay, la baronne de Montolieu, etc., Mmes de Duras, Junot, duchesse d'Abrantès, Delphine Gay, mariée à Émile de Girardin, Élisa Mercœur, Louise Collet, Hermance Lesguillon, Ménessier-Nodier, Virginie Ancelot, Mélanie Waldor, Amable Tastu, Desbordes-Valmore, Anaïs Ségalas, Clémence Robert, la comtesse de Bradi, Loïsa Puget, Mlle Bertin, l'auteur de l'opéra *la Esmeralda*, etc., publiaient des romans, des mémoires, des études, des poèmes, des élégies, des nouvelles, des pièces de théâtre, des pages musicales. La vicomtesse de Saint-Mars voulut prendre rang parmi ses contemporaines, et avec sa plume se suffire. Mais la famille contraria ses désirs et ne donna son consentement qu'après une opiniâtre résistance. Encore exigea-t-elle que la vicomtesse userait d'un pseudonyme.

Depuis 1839 jusqu'à sa mort, le 9 septembre 1872, rue Nollet, 8, — à l'âge de soixante-huit ans, — Mme de Saint-Mars, sous le pseudonyme de comtesse Dash, ne cessa de travailler. On jugera de l'énorme labeur accompli en consultant la liste de ses ouvrages, plus de cent, — encore quelques-uns nous ont-ils échappé, — sans compter les Nouvelles, quelques livres pour les enfants, les articles du *Journal des jeunes personnes*, les chroniques dans divers journaux quotidiens.

Elle s'essaya dans tous les genres et dans tous réussit. Jamais elle n'oublia le monde qu'elle avait dû abandonner, surtout elle ne s'en laissa point oublier. Elle débuta par *le Jeu de la Reine* (1839), roman attrayant, où les usages, les habitudes de la cour sont très bien retracés.

Dans un livre rempli de souvenirs rétrospectifs, abondant d'anecdotes, Philibert Audebrand dit :

> La comtesse Dash, n'ayant pas de fortune pour vivre d'une manière honorable, avait dû prendre le parti d'écrire... Spirituelle, bien élevée, prompte à la riposte, on s'était empressé de lui faire partout un bon accueil. Dans ce temps-là, Paris, encore un peu romantique, se passionnait volontiers pour les bas-bleus, quand la personne était jeune et élégante. Mme la comtesse Dash fut patronnée tour à tour par Alexandre Dumas et par Roger de Beauvoir. C'étaient là deux excellents parrains, deux beaux parleurs qui ne pouvaient se souffrir ni se brouiller ; c'étaient deux galants que l'ironie du sort condamnait à se rencontrer souvent dans les mêmes ruelles, et, chose curieuse, à s'y donner la main.

La débutante avait vu s'ouvrir les portes des éditeurs, les colonnes de la *Revue de Paris* et d'autres périodiques de moindre importance. Mais quand une jeune femme habituée au luxe, au bien-être, doit vivre de sa plume, suffire aux exigences d'une installation mondaine, les difficultés croissent tous les jours. Il fallut travailler, dès lors, avec plus d'acharnement et sans cesse.

Sur la fin de l'année 1853, Alexandre Dumas quittait Bruxelles, où il s'était volontairement exilé après le coup d'État, et rentrait à Paris. Il avait alors assez longtemps nanti de lignes merveilleuses la grande presse parisienne pour inaugurer et diriger un journal littéraire, à lui, dont il serait le rédacteur en chef. C'est dans une petite salle au troisième étage de la Maison d'Or, qu'il installa *le Mousquetaire*, où se coudoyaient des collaborateurs appartenant à toutes les races, à toutes les nationalités. C'était une macédoine unique, dont tous les membres ont touché sinon à la fortune, au moins à la gloire rayonnante du maître et y avaient droit.

La comtesse Dash fut chargée de la chronique, et, sous la signature de Marie Michon, l'une des figures les plus sympathiques des *Trois Mousquetaires*, elle devait intéresser les lecteurs aux choses du monde, du demi-monde, du théâtre, des concerts et des soirées artistiques.

Pendant deux mois, elle fournit des anecdotes, des portraits, des faits curieux. Alexandre Dumas, pour que la comtesse fût plus certaine de recevoir le prix de sa copie, avait décidé que, chaque jour, l'on prélèverait sur la recette du *Mousquetaire* 20 francs et qu'on la paierait en une pièce d'or. Respectueusement offerte à Mme Dash par un caissier poli, cette pièce d'or devait avoir quelque reflet de civilité exquise du

temps de l'ancien régime. Mais l'ordre n'était pas le point dominant dans l'administration du journal, et bientôt il fallut renoncer à ces bonnes façons de courtoisie. Le caissier se déroba. Il y eut rupture complète.

La comtesse ne se fâcha point. Elle s'en tira par un mot précieux : « La seule chose, dit-elle, qui m'étonne, c'est que notre combinaison ait pu subsister seulement un mois. » Toute sa vie, elle a témoigné à Alexandre Dumas une admiration sincère, cordiale, une tendresse maternelle. Et ce trésor d'amitié, elle l'a reporté sur Dumas fils. Tout enfant elle avait vu le jeune Alexandre. « Je vous réponds qu'il aura tout l'esprit de son père ! » disait-elle fièrement, avec un instinct qui ne l'a point trahie. On aura, par la suite, à lire des pages bien curieuses, émues, quand elle s'occupera de l'intérieur du grand prodigue. J'ai voulu communiquer ces pages à Alexandre Dumas fils, avant de les livrer au public. Voici la lettre qu'il m'écrivait le mois de juin dernier :

Marly-le-Roi.

Cher Monsieur,

Veuillez m'envoyer le chapitre dont vous me parlez. Je le lirai avec plaisir. Mme Dash aimait beaucoup mon père ; elle ne peut donc avoir parlé de lui que dans les meilleurs termes. S'il y avait cependant quelques coupures à faire, je les ferai puisque vous m'y autorisez. Merci et tous mes meilleurs compliments.

A. Dumas fils.

Après avoir lu le manuscrit, il me le retourna, à la date du 6 juillet, avec une lettre fort aimable :

Je viens de terminer la lecture du manuscrit de Mme Dash. Tout est exact... Quant à moi, il m'est impossible d'intervenir ; la matière est trop délicate. J'ai eu beaucoup à me plaindre quand j'étais enfant, de l'attitude de Mlle Ida (1) vis-à-vis de moi. Tout cela est fini, pardonné, enterré. Mais ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me taire.

C'est ainsi que parle de la comtesse, et de lui aussi, l'enfant qu'elle avait aimé et caressé avec une tendresse égoïste. Le souvenir, pour être resté si à vif chez Dumas, a dû se trouver en face de détails très vrais et bien gardés.

Le talent de la comtesse Dash est facile, agréable. Elle écrit comme elle cause, sans recherche, sans embarras, sans afféterie. Quand elle met en scène les mœurs du grand monde, les analyses du cœur, elle excelle dans ses peintures. C'est de la nouvelle à la main. Au besoin, elle est tendre, rêveuse ; elle a des délicatesses infinies, des nuances, des subtilités. Parfois, elle oublie qu'elle est femme de lettres, mais jamais qu'elle est femme du monde. Son dialogue a le trait, l'esprit. Il semble qu'elle ait vécu sous la régence de Louis XV. Elle connaît tous les boudoirs et en détaille les ornements. Usages, modes, passions, intrigues, habitudes revivent sous sa plume aimable.

Quand la période de jeunesse fut écoulée, Mme Dash ne s'obstina pas à lutter : elle s'avoua vieille de bonne grâce, abandonnant toute prétention, et fit preuve d'une rare philosophie. Cette Parisienne, femme à la mode, un bout de temps fêtée, ne conserva que l'élégance innée, la grâce parfaite. Elle vivait d'ordinaire dans un modeste appartement des Batignolles, en compagnie de sa nièce, Mlle Mathilde de Cisternes, jeune personne aussi modeste que distinguée. Elle menait un fort petit train, mais sa mise, quand elle sortait, était choisie, et sa démarche avait le ton majestueux qui commande l'attention et le respect.

Les *Mémoires des Autres*, où elle raconte ses souvenirs de jeunesse, où elle dépeint le monde qu'elle a fréquenté, où elle fait parader une génération disparue ou sur le point de disparaître, où elle ne vient en avant qu'autant qu'il en est besoin pour le récit, offrent tous les attraits des récits historiques sans en avoir les ennuis, la prétention, la gravité.

Certes, la comtesse Dash excelle à poser ses modèles dans les cadres vieil or du siècle écoulé. Il est une de ses nouvelles, *le Pastel*, éditée dans un volume qui a pour titre : *les Bals Masqués*. L'action se déroule au temps de la Régence, où Mme de Parabère faisait les délices du duc d'Orléans et où Mme de Prie se préparait à jouer le premier rôle avec le duc de Bourbon pour partenaire. Une chanoinesse du très haut et très illustre chapitre de Remiremont, Mme la comtesse Olympe de Vilbelle, est venue, comme en vacances, à Paris. C'est la saison des bals de l'Opéra. La chanoinesse se laisse entraîner, se déguise en chauve-souris, et, sous le masque, une intrigue se noue avec le célèbre peintre La Tour, « d'un esprit de lutin et d'une charmante tournure. »

Cette intrigue est le prétexte d'une série de billets charmants, spirituels. Or ces missives d'amour, de reproches, de désirs, de regrets, que la comtesse Dash attribue au pastelliste La Tour, ne sont pas imaginées par elle et ne remontent pas au temps heureux où les bals masqués de l'Opéra étaient les rendez-vous de tout ce que Paris comptait d'illustre, de puissant par l'argent ou l'esprit. Ces lettres si vives d'allures, si étincelantes de verve, sont authentiques, réelles, vécues. Jamais La Tour n'en signa de semblables. Elles sont de Gavarni, et la comtesse Dash, qui en eut communication, les a publiées dans un tableau exquis.

(1) Mlle Ida Ferrier était une actrice de très pauvres moyens, qui vécut longtemps avec Dumas.

Gavarni, de son vrai nom Guillaume-Sulpice Chevalier, ne fut pas qu'un dessinateur moraliste. Il mania élégamment la plume. Théophile Gautier a tracé ainsi son portrait, vers 1830 : « C'était un très beau jeune homme, d'une abondante chevelure blonde, aux boucles frisées et touffues, très soigné de sa personne, très fashionable dans sa mise, avec quelque chose d'anglais pour la rigueur du détail en fait de toilette, et possédant au plus haut degré le sentiment des élégances modernes. » MM. de Goncourt, qui ont étudié l'artiste et son œuvre, ajoutent : « Il avait le charme et le pouvoir de l'*homme à femmes;* il plaisait aux femmes, les dominait, les asservissait aussi bien par les cajoleries que par la rondeur de sa physionomie et de sa nature. »

Il ébaucha un roman d'amour et de métaphysique sentimentale avec une grande dame qui, selon l'expression de Sainte-Beuve, « avait, avec des restes d'Elvire, des commencements de Lélia. » MM. de Goncourt disent qu'il s'agissait « d'une femme lymphatique, triste de l'ennui d'une grande existence vide, dévote à la façon d'une paroissienne de Saint-Thomas-d'Aquin, assidue au sermon du prédicateur en vogue et liseuse des romans du jour, quintessenciée, précieuse, écrivant de grands mots empruntés à des livres sérieux. »

Il faut entrer dans ce roman épistolaire, et en lire quelques fragments, pour en bien goûter l'esprit, le sens et toute l'intensité pénétrante. A un premier billet en vers la comtesse répond en prose :

Bien décidément, vous êtes embrouillé dans vos conjectures... Je vous ai ri au nez avant-hier dans la rue, vous ne vous en êtes pas douté. C'est fort amusant de se moquer ainsi d'un homme qui se moque des autres. Ne vous êtes-vous pas trop ennuyé de notre conversation et voulez-vous la reprendre au bal prochain? Je vous promets d'être aussi douce que possible, je ferai patte de velours, à moins que nous ne combattions à griffes égales, car alors!... Vous savez bien!

Gavarni voulut continuer la conversation, tout de suite, à griffes égales. Les lettres se suivent :

Je crois peu au malheur et pas du tout à la passion, dit-il. Vois-tu, beau masque, toi et cette autre, vous êtes deux pour moi. — Trois, peut-être. — Et moi aussi je suis deux... Il eût été plaisant de plier ces tendresses et puis d'écrire dessus l'enveloppe :

A domino, domino Tello au bal de l'Opéra, à Paris.

Est-ce que je ne devrais pas déchirer ceci une troisième fois? Je fais vraiment tout ce que je peux cette nuit pour ne pas tomber dans le triste ou le tendre, ce qui serait d'un ridicule amer. Comme j'ai eu l'honneur de te le dire, — de vous le dire, — de te le dire ; car il y a toi et vous : toi, mon ange, c'est le domino ; — vous, c'est vous ; — vous ce serait toi, si vous vouliez. Voudras-tu?

La comtesse fut piquée :

Savez-vous que vous devenez exigeant, beau rêveur? Quoi donc, vous tutoyer! vous tutoyer comme un amant, moi qui hais l'amour! Cependant si vous tenez à ce masque je vous l'enverrai, en supposant que je le retrouve. Adieu, nous nous verrons bientôt, le bal approche. D'ici-là, écrivez-moi encore; j'aime vos lettres, elles m'amusent; elles sont folles, tant mieux! Pourquoi tant mieux? je n'en sais rien, mais tant mieux?

Gavarni répond :

J'ai dit que je ne croyais pas au malheur, au malheur d'amour. — Non, — mais je crois au désenchantement, et c'est bien pis. Du cœur entre nous! — folie. J'ai pris le deuil de mon rêve ; — parlons de chien perdu...

Le masque, gardez-le, puisque vous ne savez pas le donner comme je le demande ; maintenant je ne le désire plus. Vous voulez m'ôter mes enchantements un à un, n'est-ce pas? Donc nous voici devenu *convenables*, je vous écrirai l'épée au côté; — vous, vous ferez la révérence à ma lettre, — ce sera un vrai menuet; je vous dirai que je vous adore, et vous me répondrez que je suis bien bon. Soyons donc vulgaires, tant que cela ne vous ennuiera pas.

Il n'y eut point de dénouement à cette intrigue si bien brodée. Nous avons donné les citations un peu longues de ces lettres qui, jusqu'à ce jour, avaient presque complètement gardé le masque, parce qu'elles sont de Gavarni, parce qu'elles ont un imprévu tout à fait charmant, et, pour parler comme Mme Dash, parce qu'elles résument les mœurs d'une époque délicieuse, qui n'est point la nôtre, oh! non. Il faut revenir au *Pastel*, pour s'en bien rendre compte.

Pendant deux ans, Mme Dash collabora au *Figaro*, et d'une plume alerte, incisive, fixa les *Portraits contemporains*, qui sont encore fort intéressants. Elle les signa Jacques Reynaud, et longtemps intrigua tout Paris. Ses jugements étaient sûrs, bien documentés, malicieux. On en peut juger par quelques extraits. Sur Émile de Girardin, elle écrit :

En amour, sa causerie est comme ses articles, par alinéas. Il a mille prétextes pour passer à la ligne; un cheval qui galope, un oiseau qui chante, un papillon qui vole, il tire parti de tout.

Pour Alexandre Dumas père :

On a dit qu'il y avait deux Dumas en un ; il y en a dix : jamais âme, esprit et cœur ne furent aussi multipliés, aussi différents. On le retrouve rarement comme on le quitte, et il faut le connaître parfaitement pour le reconnaître quelquefois...

Dumas fils n'est pas moins finement traité :

Le père éblouit, le fils pénètre. L'un est *éclatant*, l'autre est profond. On répète les mots de Dumas, on pense à ceux d'Alexandre... Si j'étais femme, je l'aimerais mieux

pour ami que pour amant, et je commencerais tout de suite par où elles finissent...

Puis, reprenant les vilains reproches d'ingratitude et d'égoïsme qui couraient, elle répond :

Alexandre a-t-il du cœur? Si vous écoutez les mieux enchantés de mordre sur une réputation qui les contrarie, ils vous diront qu'il est égoïste; si vous écoutez ses amis, ils vous diront qu'il est prudent. Ils vous prouveront qu'il sait donner à propos, qu'il va chercher les infortunes intéressantes et honorables pour les soulager... Il n'a pas le laisser-aller généreux de son père ; il sait refuser, enfin, ce que celui-ci n'a jamais pu prendre sur lui.

CLÉMENT ROCHEL.

THÉATRES

BOUFFES-PARISIENS : *le Petit Moujick*, opérette en trois actes de MM. Pierre Newski et Jean Léry, musique de M. Georges Haakman. — FOLIES-DRAMATIQUES : *la Falote*, opérette en trois actes de MM. A. Liorat et M. Ordonneau, musique de M. Louis Varney. — VARIÉTÉS : reprise de *l'Œil crevé*, d'Hervé.

« L'opérette a achevée son évolution, écrivait dimanche notre maître M. Sarcey, elle n'aura pas eu une fécondité bien longue ». Tout de même, quarante ans, c'est quelque chose. Et, à vrai dire, je ne suis pas bien convaincu que l'évolution de l'opérette soit « achevée »; après *Chilpéric*, voici qu'on reprend *l'Œil crevé* avec un succès égal, et c'est là les premières (en date) opérettes; évolution, soit, mais alors l'évolution ne s'achève pas, elle recommence. A supposer que *la Falote* se rapproche de l'ancien opéra comique, elle en est moins voisine, à coup sûr, que n'étaient *la Fille de Madame Angot*, qui date de vingt-cinq ans, et surtout *le Petit Duc*, de cinq ans plus jeune. Dès sa naissance, l'opérette a oscillé entre le genre tempéré et la bouffonnerie : Offenbach a écrit d'authentiques opéras comiques, la *Chanson de Fortunio*, par exemple, pour n'en citer qu'un; Hervé lui-même, au moins vers la fin de sa carrière, est revenu au « genre national », et si je ne me trompe, *la Veuve du Malabar* est moins opérette que *l'Irato* de Méhul. J'imagine que notre cher maître fait un peu comme le célèbre Frère Gorenflot, qui baptisait carpes les chapons du Mans afin de les pouvoir manger sans scrupules les jours d'abstinence ; il dénomme des noms sympathiques d'opéra-comique et de vaudeville les pièces qui lui plaisent, tandis que celles qu'il n'aime pas deviennent de vulgaires opérettes.

J'ai l'air de « défendre » le genre. Dieu m'en garde ! L'opérette a trop souvent cette vertu singulière de réunir un texte inepte et une musique d'une platitude offensante. Mais ce n'est pas une raison de croire à sa disparition. Loin de tendre à se fondre dans l'ancien opéra comique, elle le remplace; et ce n'est pas tout à fait la même chose. L'évolution dont parle M. Sarcey, je la vois bien aussi, ou je crois la voir, mais elle me paraît se produire dans un sens diamétralement opposé. Comme il arrive d'ordinaire, — et cela, du reste est conforme à la logique, — les genres vont se séparant de plus en plus. D'un côté l'œuvre « musicale », qu'on l'appelle drame lyrique ou opéra; de l'autre l'œuvre mi-partie comédie, mi-partie musique; et celle-ci a presque complètement disparu de nos théâtres musicaux.

Je sais bien qu'il est assez difficile de préciser le sens du mot « opéra comique. » Je ne pense pas que vous l'appliquiez indifféremment à tout ouvrage « où l'on parle. » *Faust*, dans sa première version, contenait des parties de dialogue : *Mireille* renferme des scènes entières sans musique ; il en était de même pour *Carmen*, avant que le pauvre Guiraud (ce qu'on sait trop peu) eût ajouté à l'œuvre de Bizet les remarquables récitatifs qui relient ensemble les morceaux... Et ces trois ouvrages représentent peu, ce me semble, le genre national ; pas plus que *Mignon*, pas plus que *Manon*, pas plus que *Proserpine*, pas plus que presque toutes les œuvres qu'on joue en ce moment à l'Opéra-Comique. Et ce résultat n'est pas dû à la disparition du Théâtre-Lyrique ; si celui-ci renaissait, il ne pourrait que suivre la voie de son ancien ; il ferait connaître, — peut-être, — un plus grand nombre de musiciens nouveaux ; mais ces musiciens feraient, soyez-en sûrs, ce qu'ont fait Gounod et Thomas, ce que font et feront MM. Saint-Saëns, Massenet et leurs émules. Ce qui caractérisait l'opéra-comique, c'était d'abord l'élément « comique », au moins depuis Auber ; car il est à noter que « la différence des genres » était jusqu'alors assez marquée dans les ouvrages musicaux ; Méhul, par exemple, écrivait des ouvrages franchement comiques comme l'*Irato*, mais il n'introduisait pas de personnages comiques dans *Joseph* ou même dans *Stratonice*... Il est vrai que Sedaine égayait l'histoire touchante du *Déserteur*... Mais l'obligation du personnage comique date surtout de la collaboration d'Auber et de Scribe : pour ce dernier, je crois bien qu'il n'y a jamais manqué, et, après lui, tous ceux (les Leuwen, les Saint-Georges, etc.), qui prirent la suite de ses affaires. — Outre l'élément comique, et plus encore que par lui, l'opéra comique était caractérisé par une sorte d'équilibre entre la partie musicale et la partie « pièce, » l'une et l'autre étant d'importance égale. Un acte contenait un chœur d'entrée, quelques romances ou morceaux d'ensemble, un chœur de sortie, le reste était rempli par le « parlé » ; matériellement,

le dialogue tenait à peu près autant de place et durait à peu près aussi longtemps que la partie musicale ; comparez, — seulement au poids ! — la partition d'*Haydée* ou du *Domino noir*, à la partition de *Mignon*, par exemple. Or, combien trouvez-vous de pièces « comiques » à l'Opéra-Comique depuis un quart de siècle ?... *Le Roi l'a dit*, de Léo Delibes, dont le succès ne fut pas éclatant malgré un premier acte délicieux, le *Plutus* de M. Charles Lecocq, qui fut un four noir, *Galante aventure*, de Guiraud, *la Basoche* de M. Messager, la *Phryné* de M. Saint-Saëns... Si j'en oublie, je n'en oublie guère. Et aucun de ces ouvrages ne dépassa le succès d'estime ; les musiciens y apprécièrent l'inspiration ou l'ingéniosité des compositeurs ; le public se tint sur la réserve. Et si j'ai pu, au courant du souvenir, citer tout juste *cinq* pièces musicales comiques jouées en vingt-cinq ans, je n'en citerais pas une, — pas une ! — où se retrouve la caractéristique essentielle de l'opéra comique, l'équilibre parfait entre la musique et la parole. Dans la plus légère des partitions ci-dessus énumérées, la musique l'emporte, et de beaucoup, sur le dialogue : elle est, et de beaucoup, la partie la plus importante. Mais elle n'a pas empêché les ouvrages de disparaître assez rapidement.

D'où vient cela ? Serait-ce que les goûts du public ont changé ? Pas tout à fait, puisqu'il a été d'instinct chercher ailleurs (dans l'opérette) ce qu'il ne trouvait plus à l'opéra comique. Essayons de débrouiller tout cela.

En premier lieu, il y a chez les musiciens nouveaux un préjugé à l'encontre de l'opéra comique. Juste retour. On leur a si souvent jeté entre les jambes le genre national, on a si longtemps tenté, — non par parti pris, mais par « incompréhension », — de leur barrer le chemin en invoquant les « mélodies » d'Auber, qu'ils l'ont pris en haine, lui, son genre et ses imitateurs. D'ailleurs, est-ce tout à fait un préjugé ? Nos contemporains, il faut leur rendre cette justice, qu'ils soient musiciens ou littérateurs, prennent leur art très au sérieux ; de là, parfois, un certain comique ; le résultat général n'est et ne pouvait être qu'excellent. Or il a paru aux musiciens que leur art n'avait pas grand'chose à voir dans la besogne assumée par leurs aînés ; il y avait mieux à faire, en musique, qu'à enjoliver d'ariettes, forcément peu « significatives », un vaudeville plus ou moins bien agencé. Laissant de côté les mérites respectifs d'Auber (c'est à lui que je m'en prends, comme étant éminemment « représentatif ») et de nos contemporains, il est probable que le moindre des membres de la *Société nationale* a plus de « sérieux » artistique que l'auteur du *Cheval de Bronze*, lequel se moquait lui-même de ce qu'il faisait avec la plus parfaite désinvolture. Nos musiciens ont donc cherché à faire « le plus de musique possible ». De là une disproportion assez fâcheuse entre les sujets qu'on leur donnait à traiter et la manière dont ils les traitaient. Trop de musique, souvent, sur des « thèmes » qui en demandaient beaucoup moins, et, surtout, de la musique trop « sérieuse ». Et le public, ne trouvant pas dans leurs œuvres le délassement qu'il y cherchait, continuait à se tenir sur la réserve. — Remarquez qu'ici il n'est nullement question de la valeur propre des musiciens. Le public, qui s'est désintéressé de *Proserpine* en dépit de beautés musicales de premier ordre, écoute *Samson* avec une admiration chaque jour grandissante. Il va d'instinct, comme je le disais en commençant, aux genres les plus tranchés ; il comprend, avec la logique du bon sens, que la vraie musique ne peut s'épanouir pleinement que dans une œuvre purement lyrique ; il suit le musicien qui la lui donne ; il quitte celui qui ne la lui donne pas.

Faut-il ajouter que la faiblesse des livrets d'opéras comiques contribue encore à en éloigner le public ? Parmi les librettistes assermentés, pas un qui soit capable d'écrire le plus médiocre des vaudevilles ou des mélodrames ; les pièces qu'on donne à mettre en musique sont des choses sans nom ; disparaissant quelquefois quand la musique les couvre et les enveloppe d'un bout à l'autre, leur platitude éclate dès qu'on peut juger « le texte » à lui tout seul. Enfin, il y la question d'interprétation. Nos pères étaient intarissables sur la bonne grâce et l'esprit des Roger et des Sainte-Foy. Les acteurs de l'Opéra-Comique, au point de vue « comédie », sont effroyables. Encore, dans ceux-ci, pourrait-on citer une ou deux exceptions (précisément ce sont ceux qui ont passé par l'opérette) ; mais au Conservatoire, la manière dont les élèves de la classe d'opéra comique disent le dialogue est effroyable et ahurissante.

Au contraire, voyez les théâtres d'opérette. Toujours la troupe y est, sinon éclatante, du moins plus que convenable. Naturellement inférieure, pour le chant, à celle de l'Opéra-Comique, elle lui est infiniment supérieure au point de vue de la comédie. Les pièces, je le reconnais, sont parfois médiocres. Elles sont loin, encore, de ce qu'on nous donne ailleurs en ce genre. Sans parler de l'époque glorieuse où triomphaient Meilhac et Halévy, les auteurs des opérettes contemporaines sont en général des vaudevillistes tenant un rang honorable dans la corporation ; au moins savent-ils à peu près faire une pièce et rimer un couplet. Au seul point de vue de la syntaxe, ils sont incontestablement supérieurs à leurs confrères des théâtres subventionnés.

...Vous voyez que l'opérette offre au public, à peu de chose près, les joies que lui donnait jadis le genre

national, tantôt presque identiques, tantôt avec plus d'outrance. Croyez-vous que les « émotions » du public aux *Cloches de Corneville* différaient beaucoup de celles qu'éprouvaient nos pères en entendant *le Maçon* ou *le Postillon de Longjumeau?* Direz-vous que, au moins sous le rapport de la décence, l'opérette prend des libertés que n'aurait pas osé prendre l'opéra comique? Cela est vrai. Mais il en est de même du vaudeville contemporain; celui de M. Feydeau est infiniment plus « indécent » que celui de Scribe : vous n'en concluerez pas que le vaudeville tend à disparaître.

Il en est de même de l'opérette. Elle répond à un besoin très net du public : entendre une pièce, qui soit une pièce et qui soit gaie, agrémentée de quelques airs qu'on puisse fredonner à la sortie. (Et le temps n'est pas si éloigné où le principal reproche qu'on faisait aux jeunes musiciens était qu'il était « impossible de rien retenir de leur musique »; preuve de plus qu'on retrouve actuellement dans l'opérette ce qu'on recherchait jadis dans l'opéra comique). Elle a été folle, — et exquise parfois, — à ses débuts; mais c'est qu'alors l'opéra comique régnait encore, et qu'il fallait bien se distinguer de lui. A mesure qu'il disparaissait, l'opérette atténuait ses excès; remarquez que depuis vingt ans, les gros succès ont été aux ouvrages qui n'auraient pas été trop déplacés jadis à l'Opéra-Comique, à *la Fille de Madame Angot*, aux *Cloches de Corneville*, au *Petit Duc*, à *Miss Helyett*, à *la Mascotte*. Elle traverse aujourd'hui la crise de l'indécence; elle a cela de commun avec tout le théâtre contemporain; elle se guérira comme se guérira le vaudeville. Et je crois qu'elle « restera ». Et faut-il tout dire? Au point de vue purement « artistique », si j'ose m'exprimer ainsi, je ne pense pas que nous ayons beaucoup perdu à la voir remplacer le vieil opéra comique...

Laissez-moi espérer que vous ne teniez pas beaucoup à un compte rendu détaillé de *la Falote*, du *Petit Moujick* et de *l'Œil crevé*. Pour ne parler que de ce dernier, je ne m'y suis que médiocrement amusé. Ces folies un peu voulues et obstinées m'ont laissé froid, et, sans la musique, pleine de verve et de grâce, j'aurais passé une assez méchante soirée. Le soir où j'étais aux Variétés, il m'a paru que le bel enthousiasme du premier soir s'était un peu calmé. On a ri à certaines scènes du second acte excellemment jouées par Milher. Sans la claque, — elle est terrible, la claque des Variétés, — la représentation eût été assez morne.

Si vous allez voir *la Falote*, vous vous amuserez un peu, je pense. Et vous ne vous ennuierez pas trop au *Petit Moujick*, surtout pendant le troisième acte.

* * *

Je ne puis que mentionner aujourd'hui *le Théâtre Vivant*, de M. Jean Jullien (chez Tresse), recueil d'articles publiés par notre confrère dans le journal *Paris*. On sait la place que M. Jean Jullien a tenue dans l' « évolution » du théâtre contemporain, et le succès qu'ont eu certaines de ses pièces. Les théories qu'il défend sont intéressantes. J'espère bien, cet été, pouvoir les discuter ici.

A signaler encore, avant que j'en parle plus longuement, *Portraits et silhouettes de musiciens*, par M. Camille Bellaigue. Faut-il dire tout le bien que je pense de ces études, courtes pour la plupart mais n'omettant rien d'essentiel sur le musicien qu'elles « résument » ? C'est du Liebig de critique, plus savoureux sans doute et tout aussi substantiel. Peut-être ne suis-je pas toujours d'accord avec M. Bellaigue; certaines de ses admirations me semblent un peu excessives; et j'aime de tout mon cœur certaines œuvres qu'il ne goûte, je crois, que par le raisonnement. Mais, avec lui, « on peut causer ». Il a ce rare mérite, d'abord d'être très sincère et très convaincu, et ensuite de savoir parfaitement ce dont il parle. Je ne dirai pas que c'est une exception... non certes, je ne le dirai pas... mais enfin, comme dit la chanson, « ça fait toujours plaisir ».

JACQUES DU TILLET.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Le problème africain.

Que ce soit à propos de l'Égypte, du Transvaal, de la baie de Delagoa ou du Niger, il faudra bien que tôt ou tard, — et plus tôt que plus tard, — les puissances européennes se décident, si elles veulent éviter un conflit presque fatal, à remettre la carte de l'Afrique sur le tapis d'un congrès avec le programme impératif de défaire soigneusement l'œuvre du Congrès de Berlin, qui n'eût pas mieux fait s'il s'était assigné la mission de préparer des difficultés au lieu de les aplanir.

Les quatre puissances qui se sont imposé le devoir de civiliser le continent noir se sont livrées à cette œuvre avec une telle ardeur qu'elles se sont approprié des territoires à tort et à travers, sans méthode, sans études préalables, annexant pour le plaisir d'annexer, pour empêcher surtout le voisin d'annexer lui-même. Il en est résulté le gâchis le plus complet. Faites le tour de l'Afrique sur une carte. Vous verrez que la France y possède huit tranches de côtes, l'Angleterre sept, l'Allemagne quatre, séparées les unes des autres, emmêlées, amalgamées, coupées

d'autres colonies espagnoles ou portugaises, ou par un État indépendant, — il en reste encore, — à peu près délimitées dans le voisinage de la mer, mais se confondant et s'enchevêtrant à mesure que l'on s'enfonce dans l'intérieur des terres.

Cet enchevêtrement, ces nids à conflits, c'est au Congrès de Berlin que nous le devons.

Lorsque les diplomates présidés par le prince de Bismarck y établirent le principe de l'*Hinterland* et de la sphère d'influence et attribuèrent à chacune des puissances propriétaires des côtes une tranche du continent noir, — une façon de doctrine de Monroe africaine qui fermait l'Afrique aux retardataires, — on ne connaissait encore presque pas l'intérieur noir: Stanley et Brazza avaient seuls commencé à en approfondir les mystères et avaient partagé le Congo entre la Belgique et la France. Les cartes les mieux faites laissaient au centre une grande tache blanche, et les diplomates, qui se souvenaient encore certainement des études géographiques de leur enfance et de ce *Sahara ou grand désert* qui rayait alors l'Afrique de part en part en majuscules énormes, estimèrent évidemment qu'il était inutile de se casser la tête pour délimiter des territoires que personne ne connaissait et qu'aucun Européen ne connaîtrait jamais. C'est la seule explication logique de leur décision, à moins d'admettre qu'ils aient ignoré que, l'Afrique n'étant pas un carré parfait, deux lignes droites tirées de deux points de la côte devaient inévitablement finir par se rencontrer, en vertu de la règle géométrique qui interdit ce choc fatal aux seules parallèles.

Mais les explorateurs sont venus. Ils sont allés y voir. Ils sont revenus avec des récits enthousiastes et des traités réguliers avec des rois nègres. D'autres les ont suivis avec les mêmes récits enthousiastes et les mêmes traités aussi avec les mêmes rois nègres.

Et l'on s'est aperçu alors : *primo* que l'intérieur de l'Afrique n'était pas une non-valeur, et, *secundo*, que chacune des puissances africaines pouvait à peu près légitimement revendiquer les mêmes territoires en s'appuyant sur le principe de l'*Hinterland* du Congrès de Berlin.

Il y a quelque temps déjà que cette double constatation est faite. Jusqu'à présent il n'y a pas eu de choc, les explorateurs, qui sont maintenant des militaires, n'ont encore tiré des coups de canon et de fusil que sur les indigènes qui se refusent à se laisser inculquer les principes de la civilisation, mais le jour viendra où les projectiles tomberont sur d'autres Européens — le fait est même déjà arrivé par méprise — et ce jour-là il sera peut-être trop tard pour demander à la diplomatie d'intervenir.

Pourquoi ne pas aller au-devant des difficultés et des conflits et ne pas profiter des problèmes qui sont actuellement posés pour essayer de régler une fois pour toutes, — ou tout au moins pour longtemps, — le partage de l'Afrique, en laissant de côté toute hypocrisie sentimentale et en se plaçant franchement sur le terrain pratique des intérêts? Et qui sait si ce n'était pas là l'idée de derrière la tête de M. Berthelot, dont personne n'a jamais songé à contester la haute valeur et le patriotisme éclairé, lorsqu'il a soulevé la question d'Égypte au moment où les événements du Transvaal sollicitaient l'attention sur une autre affaire anglaise?

Ce n'est évidemment pas de l'Angleterre que nous pouvons attendre cette initiative, puisque seule elle peut tirer profit des incertitudes actuelles. Mais nous ne sommes pas seuls en cause avec elle. En dehors de l'Allemagne, dont les intérêts sont identiques aux nôtres, nous rencontrerions probablement des dispositions très favorables en Espagne et en Portugal et peut-être même en Turquie, bien que le sultan soit payé pour savoir ce que lui coûtent généralement les congrès européens. Il semble même que l'Italie n'aurait rien à perdre à voir régler diplomatiquement ses affaires africaines, puisqu'elle y trouverait une fort honorable solution de ses démêlés avec Ménélik.

*
* *

L'Afrique se divise actuellement, sans compter les États indigènes appelés à disparaître et les îles africaines, en trente-trois États ou colonies appartenant à onze propriétaires.

De son ancien empire africain, il ne reste plus au sultan que l'Égypte (combien peu!) et la Tripolitaine; la France possède la Tunisie et l'Algérie, voisinant avec le Maroc et ses enclaves espagnoles; sur l'Atlantique une colonie espagnole sépare l'empire marocain de notre colonie du Sénégal, bornée au sud par la Guinée portugaise. La Guinée française, qui vient ensuite, s'arrête à la première colonie anglaise, Sierra-Leone; la République de Libéria, fondée par des nègres américanisés franchie, nous nous retrouvons en territoire français sur la Côte d'Ivoire, pour repasser bien vite sur la terre anglaise de la Côte d'Or. Les petites tranches se suivent: Togo, colonie allemande, Porto-Novo et les établissements français du golfe de Benin, la Guinée anglaise, le Cameroun allemand, avec, en face, l'île espagnole de Fernando-Po. Puis les gros morceaux : le Congo français, avec la petite enclave espagnole de la baie de Corisco et, en face de Libreville, l'île portugaise de Saint-Thomas; le Congo belge; l'Afrique occidentale portugaise et l'Afrique occidentale allemande; les colonies anglaises de l'Afrique méridionale, le Cap et Natal avec leur immense *Hinterland*, enserrant à les étrangler les États libres du Transvaal et de l'Orange;

le Mozambique portugais; en face, Madagascar, l'Afrique orientale allemande; l'Afrique orientale anglaise, puis les possessions italiennes anglaises et françaises de la côte des Somalis et de la mer Rouge, et enfin l'Abyssinie.

Faites le relevé : vous constaterez que l'Afrique presque tout entière n'appartient qu'à cinq puissances européennes, et que sur vingt-six colonies, la France en possède huit, l'Angleterre sept, l'Allemagne quatre, le Portugal quatre et l'Espagne trois. Et presque toutes ces colonies sont séparées les unes des autres, sans communications possibles autrement que par mer : elles gênent leurs voisines et se gênent entre elles; elles ne peuvent s'étendre sans risquer d'empiéter sur des droits mal définis, souvent contestables et toujours contestés. Vous remarquerez également que les trois principales puissances africaines, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, ont chacune un grand centre de colonisation sur lequel se porte leur effort principal : la France au nord et au nord-ouest, l'Angleterre au sud et l'Allemagne à l'est.

Pourquoi ne pas grouper les intérêts actuellement épars et continuer à se gêner mutuellement lorsque chacun peut se donner ses aises?

Quel avantage l'Angleterre aurait-elle à conserver Sierra-Leone et la Côte d'Or, et l'Allemagne le Togo si elles obtenaient des compensations ailleurs? L'Allemagne ne renoncerait-elle pas au Damaraland en échange d'un territoire équivalent sur la côte orientale et l'Angleterre n'accepterait-elle pas volontiers cette combinaison qui lui permettrait d'arrondir son domaine sud-africain? Serait-il impossible d'obtenir de l'Angleterre l'abandon du Niger en notre faveur, si on la laissait s'annexer le Mozambique jusqu'au Zambèze, en donnant au Portugal une indemnité du côté du Congo? Et si nous lui faisions la part plus belle encore, si par exemple, nous renoncions à notre droit de préemption sur le Congo, — c'est une simple hypothèse, — ne trouverait-elle pas moins urgente la reconquête du Soudan égyptien et ne consentirait-elle pas plus volontiers à l'évacuation de l'Égypte et à la neutralisation du canal de Suez?

Tout cela ne serait assurément pas très commode à mettre en pratique. Les négociations serait délicates, longues et laborieuses. Mais il faudra bien tout de même arriver à trouver une combinaison quelconque pour résoudre ce problème africain qui devient d'année en année plus gros de menaces. Les intérêts engagés sont maintenant trop considérables pour que l'Europe ne se décide pas à entreprendre le cadastre régulier du continent noir. Le régime de *settlers* établi par le Congrès de Berlin a fait ses preuves. Il est plus que temps d'aviser si l'on ne veut pas se laisser surprendre par les événements.

CHARLES GIRAUDEAU.

BULLETIN

Sous ce titre *Etudes et Discours* (1), notre collaborateur, M. Ferdinand Dreyfus, réunit divers essais sur des questions législatives et sociales ainsi que quelques discours qui remontent à la législature de 1881 à 1885 sur la Revision constitutionnelle, les Récidivistes, la Préfecture de police. On remarquera dans ce volume des études sur « le Vagabondage et la Mendicité », sur le Droit municipal, et, à une date plus récente, des pages intéressantes sur « M. Casimir-Perier et la Présidence », et sur « la Démocratie et l'Argent ».

Voici la préface de cet ouvrage :

« L'idée d'exhumer de la poussière dans laquelle elles reposaient les pages qui suivent pourrait paraître téméraire si l'on ne nous permettait une courte explication.

« Quand on a été mêlé peu ou prou au mouvement de ce dernier quart de siècle et qu'on redescend l'autre versant de la pente, il vous vient le désir de passer en revue les opinions qu'on a professées, de les synthétiser, et d'examiner dans quelle mesure elles ont pu être modifiées où démenties par la toute-puissance des faits. Peut-être même n'est-il pas inutile de faire au public la confidence de cet examen de conscience.

« Au cours des crises violentes et répétées qu'elle a subies, notre génération a vu bien des illusions s'effeuiller dans ses mains et se sécher bien des enthousiasmes. Arrivée à l'âge viril au moment d'une guerre effroyable, elle a connu pour ses débuts l'Invasion et la Commune. Séparant la France de ceux qui l'avaient jetée dans le gouffre, elle a cru et travaillé à la reconstitution de la Patrie par la Liberté. Elle lutte depuis vingt-cinq ans pour assurer à ce pays un abri sous lequel il puisse vivre et s'épanouir librement. Son idéal, c'était de montrer à l'Europe monarchique une République ordonnée, respectueuse des attributions de chaque pouvoir, travaillant à adapter progressivement ses institutions à ses principes, corrigée du prosélytisme international et reprenant les traditions de sagesse et de continuité de la diplomatie française.

« La réalité ne jure-t-elle pas trop avec cet idéal? Malgré les sceptiques, la République française ne fait pas mauvaise figure en Europe. Les changements fréquents de ministres, les tracasseries des oppositions, la faute irréparable qui nous a fait perdre l'Egypte, n'ont empêché ni le développement normal de notre expansion en Asie et en Afrique, ni la continuité de notre système d'alliance. La France est aujourd'hui unanime sur ces deux points. Il y a là comme une nécessité historique irrésistible qui s'impose à tous les partis. Ministres ou gouvernements peuvent changer sans que l'axe de la politique extérieure se déplace (2).

« A l'intérieur, le tableau est moins consolant et l'on ne parle plus sans sourire des institutions parlementaires.

(1) Librairie Calmann Lévy. L'ouvrage paraîtra le 22 avril.

(2) Ces lignes ont été écrites avant les derniers événements : si l'on n'y prenait garde, certaines maladresses finiraient par compromettre les résultats acquis. (Note de l'auteur.)

Ceux qui prendront la peine de lire les pages qui suivent, saisiront sur le vif les causes principales de ce discrédit.

« La République, telle que l'avaient conçue et fait accepter ses fondateurs, devait être un atelier de réformes organisé et outillé pour refondre et perfectionner la législation, en même temps qu'un gouvernement capable d'assurer à l'individu son plein épanouissement sous la protection impartiale de la loi.

« Pourquoi sommes-nous si loin de cette double conception?

« Dans les études réunies ici, le lecteur retrouvera plusieurs des problèmes politiques et sociaux agités au cours des dernières années. Pour quelques-uns qui sont résolus, combien restent sur le chantier! Ce ne sont pourtant ni les matériaux qui manquent, ni les ouvriers; c'est la méthode. La machine parlementaire est comme une roue qui tourne à vide et dont la force se dépense sans effet utile. Lois civiles, pénales, lois de procédure, organisation administrative, l'édifice déjà centenaire se lézarde, et pendant qu'autour de nous les nations européennes réparent leurs organismes usés, la France — malgré les tirades des politiques sur la marche en avant — reste figée dans ses bandelettes, comme si elle voulait passer à la fois pour le plus révolutionnaire et le plus routinier des pays.

« Cette impuissance ne tient-elle pas à l'incohérence et à l'énervement de l'action gouvernementale? L'histoire de nos crises intérieures est là pour le démontrer. Les causes et les effets s'y projettent à distance avec une intensité singulière. La cause initiale apparaît aujourd'hui aux regards des plus prévenus. Aucune nation civilisée ne peut vivre sous le régime de la liberté de diffamation. En usant les hommes de valeur, il stérilise les forces nationales et mine les institutions. Le pays, atteint de neurasthénie sociale, enveloppe dans un commun mépris et l'autorité et tous ceux qui en détiennent la moindre parcelle. L'audace des uns, la faiblesse des autres, la peur de la calomnie, le goût du scandale, la confusion des pouvoirs, laissent le peuple désarmé, inquiet, apeuré, et le prédisposent aux aventures.

« Beaucoup s'en prennent à la Constitution et aux ressorts de la machine, au lieu d'accuser les mécaniciens. Dût-on sourire de notre confiance invétérée, nous persistons à innocenter le régime parlementaire des erreurs de ceux qui en ont faussé le mécanisme. Il y a longtemps que les constitutions nous apparaissent non comme des résultats mais comme des instruments dont la valeur dépend des ouvriers qui les manient. La nôtre, en particulier, ne mérite pas les injures de ses détracteurs. Ses fondateurs n'avaient prévu ni la permanence des assemblées, ni l'omnipotence brouillonne de la Chambre des députés, ni la méconnaissance des droits du Sénat, ni la subordination de la Présidence, ni l'ingérence du Parlement dans l'administration, ni les tentatives d'asservissement de l'action judiciaire au pouvoir politique, ni les défaillances du corps électoral, ni celles des élus.

« Faut-il pour cela désespérer et croire ceux qui, l'oreille collée contre terre, entendent déjà le galop du cheval sans distinguer les traits du cavalier? Ces pessimistes en seront pour leurs prophéties. La seule route qui mène à la dictature est celle qui ferait passer la France par une crise de socialisme légal, et le suffrage universel hésitera avant de s'engager dans cette fondrière.

« La nation, dans son ensemble, est patiente, indifférente aux scandales de la politique parisienne et lente à s'émouvoir: mais le jour où elle sentirait la liberté individuelle menacée, soit par des lois de suspicion, soit par des impôts vexatoires, le jour, par exemple, où le fisc viendrait s'installer au foyer de chaque Français pour soupeser et taxer le fruit de son travail, ce peuple si longanime ne tarderait pas à se reprendre et à rejeter les vendeurs d'orviétan.

« Puisse-t-il, ce jour-là, distinguer la République de ceux qui l'auraient ainsi compromise! La partie n'est pas perdue, mais à condition que les républicains comprennent la nécessité de rejeter les moules usés et de procéder à un classement nouveau des partis. Parmi les hommes qui ont fondé nos institutions, il y a vingt-cinq ans, et qui ont su les préserver du césarisme, les uns sont morts avant le temps, brisés par la calomnie; d'autres sont rentrés sous leur tente, écœurés des violences de la politique: parmi ceux qui sont sur la brèche, beaucoup ont payé des fautes passagères de la ruine de leur autorité.

« Aux républicains de gouvernement il faut donc des guides nouveaux, intacts et capables de rallier les troupes débandées. Ces chefs-là ne s'improvisent pas. C'est à la génération nouvelle à désigner dans ses rangs les plus dignes de tenir le drapeau. Ils sont prêts à les écouter, à les suivre et à les soutenir, tous ceux qui — quoi qu'il arrive — ne déserteront jamais l'idéal de leur jeunesse et resteront jusqu'à leur dernier jour les fils reconnaissants de la Révolution française. »

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHAINE MYSTIQUE, par *Camille Le Senne* (Le Soudier, éditeur). — Roman écrit avec distinction. Mais mal ordonné, la seconde partie ne procédant pas de la première. Et puis, si les personnages accessoires, M. Rislange par exemple, sont pris dans la nature et bien rendus, ceux qui jouent le principal rôle me paraissent manquer de vérité; je les trouve pour le moins étranges, si peu faits comme nos semblables qu'il m'est difficile de m'y intéresser. Enfin M. Le Senne a le tort de nous cacher son secret jusqu'au bout. « Quel est donc ce mystère? » nous disons-nous tout le temps. Je vous le révèle sans plus attendre, au risque de trahir l'auteur. Voici. Paul Rocher, qui a épousé Diane Juliars dans un jour de surprise et d'entraînement, aime, au fond, Adèle Rislange, et, d'autre part, cette Adèle, qu'on nous donne comme une pensionnaire insignifiante, a pour Paul, nous l'apprenons vers la fin, un amour non moins profond que silencieux. « Tout s'éclaire! » fait la malheureuse Diane à la trois cent trente-cinquième page. Il est temps. Nous ne comprenions plus du tout. Vous me direz que M. Le Senne le

voulait ainsi. Mais c'est là justement ce que je lui reproche. Faisant un roman d'analyse, « l'histoire d'une âme », comme il dit, ou même de plusieurs âmes, il devait ne nous rien cacher de ce que nous avions besoin de savoir pour suivre le développement des caractères. Avant d'arriver à cette trois cent trente-cinquième page, on est ennuyé de ne pas comprendre, et, quand on y arrive, on se sent humilié de n'avoir pas compris.

Autre chose. L'auteur nous annonce une étude psychologique et pathologique, une étude de folie. Diane, en effet, finit par devenir folle. Et voilà encore qui a de quoi nous surprendre. Romanesque, voire exaltée, elle l'est dès le début. Mais je n'ai absolument rien vu dans tout le cours du roman qui la prédisposât à l'aliénation mentale. Ça la prend à l'improviste, sur la fin du livre. Sans les quinze dernières pages, nous l'aurions crue aussi saine d'esprit tout au moins qu'Adèle Rislange et Paul Rocher. Il est vrai, je l'ai déjà dit, que Paul Rocher et Adèle Rislange sont des personnages un tant soit peu bizarres. Lisez d'ailleurs les conclusions du grand aliéniste auquel on soumet le « journal » de Diane. «... Phénomènes très ordinaires... » Il ajoute pourtant :« Surexcitée par l'abus des lectures. » Mais nous n'avons jamais vu Diane un livre à la main.

LE CŒUR DE RÉGINE, par *Jean Rameau* (Ollendorff, éditeur). — Voilà un roman qui n'est pas ennuyeux du tout. Les esprits terre à terre regretteront peut-être de ne pas y trouver un peu plus de ce sens qu'on appelle, par mépris, le sens commun; mais, en revanche, il dénote une forte dose d'imagination et un irréparable besoin d'idéal. Régine, fille de riches paysans, se dit, par une belle soirée de juin : « Oh! qu'un amoureux serait bon! » Et, comme elle est fort pieuse, elle se rend à la chapelle, et prie la Vierge de lui envoyer ledit amoureux. La Vierge, qui n'a rien à lui refuser, fait paraître devant elle un bel étranger tout vêtu de blanc. « Quel était cet adolescent sympathique? » C'était le comte Guillaume de Thorn. Régine et Guillaume s'aiment à première vue. D'abord, ils n'osent se le dire. Mais Régine s'avise d'un expédient délicat. Elle cueille des fraises sauvages, les enfile avec une herbe folle, et attache le tout à un ajonc, près de l'endroit où le jeune homme vient maintenant chaque soir. Guillaume comprend sans peine ce que cela veut dire, et, de son côté, il accroche un bouquet de cerises à la porte de la chapelle. Nous n'avions jusqu'ici que le langage des fleurs : pourquoi pas le langage des fruits? Tandis que Régine est en train de croquer les cerises, une voix douce résonne à ses oreilles. Guillaume s'enhardit à lui dire enfin quelque chose. « Sont-elles bonnes? mademoiselle. » Voilà la conversation engagée. Les deux jeunes gens s'avouent leur mutuelle passion, et bientôt, assis sous un pin, joue contre joue, ils sont heureux, nous dit-on, « à la façon de deux grains de poussière quand ils s'incorporent dans le même brin d'herbe », ce qui doit être évidemment le comble de la félicité. Dois-je suivre jusqu'au bout ce très romanesque roman? Régine, pour sauver la mère de Guillaume, s'accuse d'une faute qu'elle n'a pas commise, et Guillaume, qui croit Régine coupable, l'abandonne. Mais elle fait, sur la fin du livre, éclater son innocence. Malheureusement la pauvre fille a trop souffert. Quand Guillaume, à la dernière page, la serre dans ses bras, elle y meurt de quelque chose de cardiaque, ce qui suffirait pour justifier le titre.

QUATRE PORTRAITS : Lamartine, le cardinal Lavigerie, Ernest Renan, l'empereur Guillaume II, par *Jules Simon*. — M. Jules Simon trouve un peu trop ambitieux le mot de portraits, et celui d'esquisses lui aurait suffi. Esquisses ou portraits, ce qui fait le prix des quatre articles qu'il nous donne, c'est d'abord l'art délicat et charmant de l'illustre écrivain, sa bonne grâce, son amabilité piquante, le courant facile et continu de sa parole, enfin son incomparable talent de conteur. C'est, de plus, que M. Jules Simon a vu de près les personnages dont il trace la figure. Il connut Renan dès 1848 et devint aussitôt son ami. Les occasions ne lui manquèrent pas de converser avec le cardinal Lavigerie et avec Lamartine. Quant à l'empereur Guillaume, ce n'est point assez sans doute de l'avoir deux fois entretenu, fût-ce longuement, pour le juger. Mais il n'y prétend pas non plus : ce qu'il veut, c'est tout simplement de noter au passage quelques traits de cette originale et curieuse physionomie. Il le fait avec une complète impartialité, ou, pour mieux dire, avec une sympathie visible. Cette sympathie, les qualités personnelles du prince suffiraient par elles-mêmes à l'expliquer. Mais nous sentons très bien que Guillaume II se mit en frais pour M. Jules Simon. Et ce n'est pas la première fois qu'on a vu un empereur faire sa cour à un philosophe.

GEORGES PELLISSIER.

UNE NOUVELLE TRADUCTION MUSICALE DE WAGNER, par *M. Jacques d'Offoël* (Fischbacher) — sur laquelle nous sommes heureux d'attirer l'attention de nos lecteurs. Au milieu des nombreux ouvrages qu'a déjà inspirés le maître de Bayreuth, celui de M. d'Offoël, traduction exactement adaptée à la musique de l'*Anneau du Nibelung*, de *Parsifal* et de *Tristan*, mérite une mention spéciale, en ce sens qu'il comble une lacune et rend un véritable service aux admirateurs du poète musicien. Par le respect absolu de la musique, par la rigueur de la prosodie, ces versions nouvelles nous paraissent supérieures à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Elles ont en outre le mérite d'être presque toujours écrites dans une langue claire et bien française, qui permet non seulement de les chanter, mais encore de les lire avec facilité, et l'on doit convenir que, pour nous autres Français, c'est là une qualité qui a bien sa valeur. M. Edouard Schuré, l'éminent wagnérien, s'est chargé, en ce qui concerne *Tristan*, de présenter au public les versions de M. d'Offoël. Une telle approbation est un sûr garant du mérite de l'œuvre qui, nous n'en doutons pas, sera favorablement accueillie.

CH. DE L.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33641. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18 — 4e SÉRIE. — TOME V — 2 MAI 1896.

LA POLITIQUE

Pendant vingt ans, on a vu les ministères tomber les uns sur les autres comme des capucins de cartes : le public y a gagné une certaine dose de philosophie ; il s'est habitué à l'idée qu'un cabinet tombe au bout de six mois, comme les feuilles à l'automne ; mais, cette fois, tout le monde a senti qu'il s'agissait d'autre chose que d'une simple crise ministérielle.

Quand le Sénat a repoussé les crédits votés au Palais-Bourbon, il était certainement dans son droit ; mais, ce jour-là, la situation est apparue dans toute sa gravité : pour nous, public, pour nous qui suivons les événements sans parti pris, il a été clair que le conflit n'était plus entre le Sénat et un ministère, mais entre les deux Chambres.

Quelques-uns rêvaient un ministère de concentration. La tentative a échoué. Je ne suis pas, je l'avoue, de ceux qui le regrettent : la concentration a été, est et sera l'éternelle équivoque. Or nous avons besoin avant tout de clarté. Un ministère de concentration eût été une faute ; un ministère de combat eût été une plus grande faute encore, car la République constitutionnelle ne peut être sauvée que par la sagesse de ceux qui gouvernent.

A ce point de vue, la composition du nouveau cabinet paraît heureuse. M. Méline n'est pas un de ces soi-disant conservateurs qui sont toujours prêts à partir en guerre et qui, sous prétexte de sauver tout, risquent de tout perdre. Je me persuade qu'il sentira, — et ses collaborateurs avec lui, — qu'aujourd'hui une politique de conciliation s'impose.

Le Sénat a renversé le cabinet radical. Supposez que la Chambre renverse le cabinet modéré, et il ne reste plus qu'une seule solution logique : c'est l'appel au pays. Or n'est-il pas évident que faire des élections générales, dans l'état actuel des esprits, ce serait jouer l'avenir de la République à pile ou face ?

Demain jeudi, les ministres se présenteront devant le parlement. Quand cet article paraîtra, on saura si le nouveau cabinet, qui a certainement une majorité au Sénat, a aussi une majorité à la Chambre. Il faut l'espérer ; car ce qui est à souhaiter, avant toute chose, c'est qu'une détente se fasse dans les rapports de la Chambre et du Sénat.

A l'heure qu'il est, la victoire est aux modérés : puissent-ils en profiter pour formuler un programme, pour opposer à leurs adversaires autre chose qu'une politique négative !

A toujours répéter : « Combattons le radicalisme et le collectivisme ! » on risquerait de ressembler au chœur qui chante : « Marchons ! marchons ! » et qui piétine sur place.

Il est temps pour le parti modéré, s'il veut que le pays le suive, d'inaugurer une politique d'action, une politique de réformes.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

P.-S. — A la suite de certaines confusions, je me décide à signer dorénavant, ici et ailleurs, de mes deux prénoms.

29 avril.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Arvède Barine.

Où va, d'ordinaire, la première curiosité, lorsqu'on aborde le portrait d'une femme en renom, et tout particulièrement d'une femme écrivain?

Le plus souvent, on est beaucoup moins pressé de suivre, à travers les livres, la marche de sa formation intellectuelle, que de connaître, à travers la vie, l'intime de son âme, le développement de sa sensibilité. A-t-elle fait œuvre de roman ou de réalité, on interroge chacune de ses pages d'un œil indiscret et patient. On s'efforce, par une analyse pénétrante, de saisir, de-ci, de-là, quelque signe accusateur d'un souvenir, d'une préférence, d'une action vécue, quelque précieux indice d'une effusion personnelle. Et l'imagination là-dessus reconstruit à son aise l'histoire d'une existence. N'est-ce pas un double plaisir de lire dans les âmes, quand elles sont trahies par elles-mêmes?

Elles se trahissent assez volontiers, de nos jours. C'est avec une infinie complaisance que les privilégiés de la vogue, hommes et femmes, nous livrent le secret de leurs inspirations, tout l'inconnu de leur nature artistique, ou s'empressent à décrire en personne leurs luttes, leurs labeurs, leurs réussites soudaines ou longuement attendues, le roman de leurs joies ou de leurs mélancolies et jusqu'aux menus détails de leur intimité.

Avec Mme Arvède Barine, il ne faut pas s'attendre à des révélations de cette sorte. Vous pouvez reconnaître sans difficulté, en parcourant ses volumes, que l'attrait et la variété des sujets, les mérites de la forme et de la pensée, l'accord de certaines qualités rares de finesse et de raison, justifient pleinement la réputation qui lui est acquise dans le monde des auteurs. En effet, elle a beaucoup raconté, analysé, perscruté. Mais elle n'a rien dit d'elle-même. On l'a vue maintes fois, en ses mille articles, interroger les causes d'où résultent un caractère, un talent, toute une carrière. Mais de nous confier à nous comment lui sont venus son goût vif pour l'histoire, son inclination à recueillir des faits, sa passion à juger des hommes et des événements, elle s'en est bien gardé. De ses propres mains, elle a soigneusement bouché toute ouverture de fenêtre sur l'intimité de son *home*. Contre les intrusions des critiques et des interviewers elle a consolidé, triplement, le mur de la vie privée.

A la fois si curieuse et si discrète! Si attentive à débrouiller, chez autrui, la genèse des sentiments et des œuvres! Si rebelle à laisser seulement entr'apercevoir l'essentiel de son cœur et de ses pensées! Avouons-le, c'est un contraste piquant. La plume à la main, elle connaît familièrement ceux qu'elle raconte et qu'elle juge. Elle a tout lu, tout dépouillé, tout contrôlé, tout éprouvé. Les autobiographies, surtout quand elles ont, comme celle d'un de ses personnages préférés, quelque chose d'ouvert, de spontané, d'honnête, lui vont directement au cœur. Romans, correspondances, notices, critiques, demi-confidences du livre ou du journal, rien par elle n'est négligé, afin de complètement savoir le secret d'une destinée ou le sens d'un caractère. En revanche, elle estime, d'une opinion très ferme, que sa propre personne a droit à l'obscurité et elle fait de son mieux pour l'y maintenir.

Ainsi, pas de biographie. Pas de détails préliminaires sur les tâtonnements de la vocation, à l'heure où elle se cherche. A peine des indications sur le libre exercice d'un talent devenu, par la suite, facile et fécond.

On aurait des dates si l'on voulait. Mais rien de plus. Nous en sommes réduits à la deviner. Il faut en prendre son parti et s'ingénier à la connaître, d'intuition, aussi bien qu'elle se connaît elle-même.

Supposons d'abord une vie tout unie, fermée aux curieux et aux indifférents, une existence paisible, utilement remplie, sans autres événements extérieurs que la production d'articles, de volumes, avec ces intervalles de voyages et de mondanités qui sont l'accessoire obligé d'une carrière artistique bien comprise. Représentons-nous une nature de femme tout à l'image de ses écrits, si impersonnels que ceux-ci puissent sembler de genre et de sujets. Et nous serons assez près de la vérité. Je vois très bien Mme Arvède Barine faisant deux parts tout à fait distinctes de ses heures entre les soins du foyer et les occupations des lettres, ne confondant jamais celles-ci avec ceux-là et ne donnant aucun prétexte à cette confusion de s'établir, soucieuse du vrai, du positif, et pourtant se gardant le plus possible en ce qui la concerne, laissant voir dans sa réserve des scrupules peut-être excessifs, mais cédant plutôt à une sorte de modestie craintive qu'à des susceptibilités ombrageuses; de fait, simple et franche; n'accordant son estime ou son amitié qu'avec discrétion, mais la conservant fidèlement à ceux qui l'ont une fois reçue; en un mot solide dans ses affections, et par là très différente de ces caractères féminins assez répandus, tout d'impression soudaine et changeante, s'engouant des personnes, à la première entrevue, se répandant aussitôt avec une ouverture d'esprit surprenante, puis, à la seconde, à la troisième conversation, s'étonnant de n'y plus trouver d'agrément et s'en importunant déjà.

Paraître n'est pas son ambition. « C'est assez que d'être », comme le disait Mme de La Fayette. Elle a écrit par goût, par circonstance, et, le succès étant venu, elle a dû se métamorphoser au jour le jour en femme auteur, mais sans trop céder aux empresse-

ments de l'amour-propre. Il semble plutôt que ce renom du journal et du livre l'embarrasse en son chez-elle; et elle voudrait se dérober toujours aux mille petites misères qui en sont l'accompagnement ordinaire. De vastes lectures, des études poussées en tous sens n'auront pas étouffé en elle ces qualités de finesse et de délicatesse qu'une intelligence féminine ne saurait abandonner sans y perdre beaucoup. Il me semble l'entendre parler comme elle écrit, délicatement et juste.

Des mots qui lui échappent dénoncent un cœur sensible, compatissant aux obscurs héroïsmes, ouvert aux impressions de bonté, de sympathie, doucement accessible aux illusions des rêveurs et des poètes. Par éducation et par conviction, fermement acquise aux principes sains, à la juste morale, je la trouverais parfois un peu austère à l'égard de celles dont l'existence aura tant soit peu dévié de la ligne toute droite. Témoin ses sévérités critiques à l'encontre de Sophie Kowaleski et de George Eliott. Néanmoins on la sent de nature plutôt tolérante et conciliante. Ayant tant lu, tant approfondi, elle ne saurait être ni passionnée ni exclusive. Elle sait beaucoup en effet. On peut dire d'elle comme on l'a dit d'un maître critique, Sainte-Beuve, qu'elle est de toutes les époques et de tous les pays. Je me l'imagine au plus fort de ses fièvres d'investigations laborieuses allant sans cesse à la découverte, ne se lassant pas d'interroger le passé, mais ne se désintéressant pas non plus de ce qui se passe, s'imprime, circule autour d'elle. Le tissu d'événements vulgaires et de gens ordinaires qui sont le tissu même de l'humanité ne serait qu'un canevas trop médiocre pour y arrêter son imagination. Friande d'impressions peu communes et de sujets originaux, son plaisir est d'aller chercher le rare, l'exceptionnel, loin des fictions trop séduisantes, dans la réalité de l'histoire. Elle porte son esprit en toutes directions, à travers les temps et les pays, se pénétrant le plus aisément du monde des goûts d'une époque, de ses modes, de ses tendances, de son style, pour ainsi dire.

Et voilà comment de ses courses variées, au nord et au midi, nous est venu tout un ensemble d'études, de portraits, aussi agréables qu'ils sont utiles, aussi instructifs qu'ils sont curieux. A part quelques essais et fantaisies (1), ce sont des pages de critique pure, de biographie, d'analyse littéraire; et, cependant, elles sont pleines de vie comme des pages de roman.

En effet, elle n'a pas réuni, indifféremment, dans ses livres, tout ce que l'actualité, l'occasion, le caprice, lui fournirent à traiter, parmi les journaux et les revues. Mais par une heureuse sélection, elle en a seulement formé la substance de la fleur de ses articles. On n'y voit que des sujets piquants et singuliers, capables de distraire l'imagination ou de faire beaucoup réfléchir, beaucoup penser.

Leur meilleur intérêt réside en leur extrême diversité. Quoique gardant entre elles un lien d'unité morale qui constate le titre ou justifie l'objet de tel ou tel recueil, ces études nous emportent, à chaque instant, dans des mondes absolument opposés.

Un moment, Arvède Barine nous met en rapports des plus intimes avec la très étrange et très intrigante famille des Mazarins, je devrais dire plutôt avec la troupe hardie et hasardeuse des Mazarines, Olympe, Anne-Marie et Marie de Mancini. Les sirènes italiennes déploient sous nos yeux leur science d'intrigue, leurs ambitions effrénées ou leurs folies romanesques. Puis, de cette compagnie brillante, elle nous rejette à la cour désargentée, sans luxe ni politesse de mœurs, du terrible Frédéric-Guillaume de Prusse. On y voit à plein ce que pouvait être la vie d'une fille de roi au bon vieux temps des royautés, alors que les princes étaient l'objet de l'universelle envie. Quels traitements! Quels discours! Et quelle pauvreté d'apparences! Certes elle ne faisait pas chère lie tous les jours, la famille de « l'ogre » prussien. Très avare pour tout ce qui n'était pas l'armée, Frédéric-Guillaume réglait lui-même sa table, découpait et servait lui-même. « Quand, par hasard, raconte sa fille, la margrave de Bayreuth, il restait quelque chose dans le plat, il crachait dedans pour nous empêcher d'en manger. » Il eût fait presque meilleur vivre à la table plus qu'incertaine des gueux d'Espagne, chez cette foule bariolée de mendiants, de voleurs de grands chemins, de gitanos et de spadassins, dont elle nous a dépeint ailleurs le bizarre défilé.

Plus tard elle nous entraîne sur les flots à la suite d'un condottière de la mer, comme elle appelle Hobert-Pacha, éblouissant d'ardeur et d'audace. Et c'est une succession d'émotions violentes, de dangers inouïs, d'exploits incroyables. Puis tout ce bruit s'apaise. On est à présent dans la cellule de la grande mystique espagnole, sainte Thérèse. La religieuse inégale et inquiète des premières années est devenue l'une des plus admirables figures du monde catholique. De cette atmosphère grave et sainte, voulons-nous passer dans un décor plus riant et plus pittoresque? Elle nous y conduit aussitôt. C'est un autre ciel, une religion différente, d'autres femmes. On n'entend plus la psalmodie du couvent, mais la douce plainte d'une princesse arabe, d'une pauvre petite altesse musulmane, qui, brusquement transplantée d'Afrique en Europe, d'un palais dans une maison bourgeoise allemande, pour y vivre, pour y travailler, pour y connaître d'accablants labeurs, ne cesse de pleurer les lumineuses caresses du soleil de Zanzibar, les

(1) C'est le titre de son premier recueil, 1882, in-18; Hachette, éditeur.

costumes somptueux, les conversations souverainement amusantes et fécondes des fenêtres de Bet-il-Sahel, l'absence de souci de ses beaux jardins et les loisirs parfumés du harem. « Oh ! les grandes lessives allemandes, comme elles doivent symboliser la loi de malédiction du travail pour une fille de sultan, que des esclaves endormaient en l'éventant, et qui ne songeait pas plus à travailler que les perruches perchées sous ses fenêtres ! »

Tout à coup, encore étourdis des senteurs orientales, nous tombons en pleins frimas scandinaves. On assiste à l'éducation très bizarre de Christine de Suède, la masculine princesse. Et ce sont ainsi des changements à vue continuels. Il y a souvent de l'imprévu dans les expositions mêmes de sujet, et dans ces façons de narrer, de décrire, qui captivent d'abord l'esprit. On dirait, à lire le début de son portrait de Marie Mancini, le commencement d'un conte bleu. Et toute l'histoire à laquelle nous venons de faire allusion, d'une princesse arabe transportée du chaud climat d'Afrique sous le ciel brumeux de la Germanie, a aussi des airs de féerie.

*
* *

Les portraits préférés d'Arvède Barine semblent être les portraits féminins (1). Heureuse prédilection, du reste, les hommes aimant surtout ceux-là par un attrait naturel et les femmes aussi, par esprit de corps. D'un talent très viril, elle se montre douce à son sexe et se donnerait bien de garde de trahir aucun sentiment antiféminin. Néanmoins, la loi du bon sens veut qu'elle se montre, d'occasion, très clairvoyante au regard de certaines faiblesses ou de certaines imperfections, coutumières à cette aimable fraction de l'humanité. Alors des remarques lui viennent sous la plume, qu'elle ne peut retenir, du genre de celles-ci :

Elle était toute de premier mouvement et incapable ensuite, comme presque tout son sexe, d'accepter les conséquences de ses actes.

Dès qu'un homme se fait un nom dans une branche quelconque des connaissances humaines, il est aussitôt assailli par une race de femmes, que la Providence semble avoir mise sur terre tout exprès pour induire les êtres supérieurs en tentation de vanité.

Le succès du *Voyage à l'île de France* de Bernardin de Saint-Pierre) auprès des belles dames faillit être funeste à son auteur. Les jolies femmes se jetèrent à sa tête avec leur indiscrétion accoutumée et lui attirèrent des peines cuisantes.

Mais ce ne sont que des touches légères et sans aiguillon. Ainsi, trop éclairée pour ne pas reconnaître l'instabilité d'âme et de caractère de ses compagnes ou sœurs, elle dira simplement :

L'esprit souffle où il veut, l'esprit féminin surtout, et le sage s'incline devant ses décrets sans prétendre les sonder.

Elle jette en courant des réflexions pleines de sens. Les traits non appuyés y abondent. Toutefois, la pointe de ses épigrammes s'aiguise davantage quand elle se heurte à des ridicules qualifiés. Par exemple, elle n'aime guère les « pleurnicheuses ». Pour n'en citer qu'un exemple, la très larmoyante Marie-Éléonore a fait grincer sa plume d'agacement. Ce n'est pas une contemporaine, pourtant, que cette pauvre reine de Suède, la mère de Christine et la veuve du héros Gustave-Adolphe, dont les yeux se fondaient en eau sans cesse. Les annalistes scandinaves ne relèvent guère son nom de loin en loin que pour l'accompagner d'une mention de cette sorte : « La reine pleura plusieurs heures... La reine pleura toute la nuit.... La reine ne pouvait s'arrêter de pleurer. » Quand elle eut perdu son illustre époux, la constance de son deuil et l'éclat de sa douleur la signalèrent dans le monde :

Elle avait fait tendre de noir son appartement, boucher les fenêtres avec des draperies noires, de manière « qu'on n'y voyait goutte », et elle pleurait, pleurait, à la lueur des flambeaux de cire. Une fois le jour elle allait « visiter » une boîte en or, suspendue au chevet de son lit et où elle avait placé le cœur de Gustave-Adolphe, et elle pleurait sur la boîte. A d'autres moments, c'étaient de grandes lamentations qui résonnaient lugubrement parmi cet appareil funèbre.

Il ne dépendit pas d'elle que sa fille Christine, la plus nerveuse du monde, ne devînt à demi folle. Au moins est-elle responsable d'une bonne part de ses extravagances.

La race infortunée des hypocondriaques pour qui le monde n'est que confusion, tristesse et laideur, touche la pitié de Mme Arvède Barine sans retenir ses sympathies. Elle ne séjourne pas longtemps dans la compagnie des gens renfrognés et d'humeur gémissante. Les caractères durs et rechignés ne sont pas son fait. Elle aime la gaieté dans l'esprit ; et c'est avec une satisfaction visible qu'en détaillant la psychologie d'une sainte elle a mis en relief cette bonne humeur radieuse qui était le charme tout-puissant de Thérèse de Ahumada.

Elle avait tant de gaieté, et de si jaillissante, dit-elle, qu'avec elle on serait allé au bûcher en riant.

Les pédantes aussi lui sont manifestement antipathiques. On le sent de reste à la manière dont elle approuve miss Evans qui ne péchait pas, cependant, par excès de simplicité, d'avoir comparé les bas-bleus

(1) *Princesses et grandes dames*, 189[illegible], 5e éd. Hachette, éditeur. — *Portraits de femmes*, 189[illegible], [illegible] éd. *Ibid.*

à des souris savantes. Même chez une femme de génie comme George Eliott son goût ne peut supporter l'abus du terme abstrait et des comparaisons scientifiques. A plus forte raison quand il s'agit du menu peuple des savantes et des *authoress* :

Christine, rappelle-t-elle dans son portrait de la reine de Suède, haïssait la pédanterie dix fois haïssable chez la femme et dont son esprit la sauvait presque toujours, même en discutant avec des pédants sur des sujets pédants.

Il en est, en effet, de certaines femmes prétentieuses, qui se piquent de connaissances au-dessus de leur sexe et en font le plus indiscret étalage comme de certains érudits renforcés qui ont tout lu, excepté ce qu'il faudrait savoir. On ressent à l'égard des unes et des autres tout juste le même degré de glaciale estime.

Les hommes au cerveau froid, les éducateurs engourdis qui prétendent à supprimer en nous la plus noble des facultés, l'imagination bénie sans laquelle rien n'est grand et ne se fait de beau sur la terre, ne sont pas non plus de ses meilleurs amis.

Toute libérale et railleuse qu'elle est ou puisse être, Mme Arvède Barine aime particulièrement à frayer avec les princesses et les grandes dames d'autrefois. L'atmosphère de cour lui plaît à respirer. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit entichée spécialement des prérogatives de l'ancien régime. Mais c'est un excellent monde où promener l'observation philosophique. Le mirage des vains honneurs et des habits brodés n'abuse point son esprit réfléchi. Voyez plutôt comme elle en use avec l'orgueilleuse et frivole duchesse du Maine ! Comme elle montre bien le vide d'une telle existence, celle d'une femme exigeante et tyrannique, passionnée jusqu'à la déraison, toujours vivante pour le plaisir, enchantée perpétuellement d'elle-même, de son esprit, de son éloquence, de ses mille volontés, mais qui put vivre jusqu'à près de quatre-vingts ans sans avoir appris quoi que ce fût sur le monde, ou désappris un mot ou un geste de son rôle de bergère fardée et enrubannée !

La grande, la célèbre Christine de Suède et son appareil de reine bruyante autant que savante, très philosophe et remplie de vanité, sachant discuter, raisonner mieux que personne au monde et ne sachant pas se conduire, prodigue et folle, implacable et féroce à ses heures, la trop glorieuse Catherine n'étonne pas davantage son opinion. Quel vigoureux portrait elle nous a tracé de cette singulière figure ! On est amusé et révolté, séduit et écœuré. On a devant soi l'expression de la vérité nue souvent très laide à regarder.

La verve de Mme Arvède Barine n'a jamais épargné, aussi souvent qu'elle les rencontrait, toutes ces variétés de l'orgueil qu'on appelle excès d'estime pour soi, présomption mal fondée, arrogance insupportable, gloriole de naissance, vanité de parentage ou seulement de relation, comme dans le passage suivant :

Carlyle, à qui ses travaux n'avaient jamais permis de donner à sa femme plus de vingt minutes à une demi-heure par jour, trouva tout à coup le temps de passer des journées et des semaines à respirer l'encens de *Bath-House*. Il est vrai que c'était de l'encens titré et que celui-là a toujours senti meilleur au nez des plébéiens.

On a pu s'en apercevoir : avec toute sa raison, Mme Arvède Barine a beaucoup d'humour et du plus fin. Que le ton s'y accorde, que le sujet s'y prête, c'est une gaieté de style, une vivacité de mots et de saillies contenues, qui font plaisir à voir. Narratrice excellente, elle relève, à chaque instant, ses récits d'un grain d'ironie. Cette inclination à l'ironie douce, sans aucune âcreté, est du meilleur effet en pareilles matières ; car elle fait taire à propos l'esprit moraliste et raisonneur. Les traits malicieux sont semés à profusion, dans ses livres. On n'aurait qu'à les cueillir. Elle a de ces façons de peindre, haut la main, hardiment et lestement, auxquelles se reconnaît d'abord une touche très ferme et très assurée. Vous plaît-il d'en juger ? Voici quelques bouts de portraits assez piquants, ce me semble :

Hargneux Carlyle était né, hargneux il vécut et mourut, toujours pestant, grondant, querellant, toujours harcelant son entourage d'exigences fantasques et de paroles acerbes, jusqu'à ce que sa femme fût malade de harassement mental, sa servante affolée, et que la maison ressemblât à une maison de fous.

Mme la Princesse était une malheureuse créature sans défense, petite et laide, un peu bossue, un peu tortue, d'une douceur et d'une patience d'ange, sans esprit, mais de beaucoup de vertu et de piété. Son mari en avait fait une sorte de marionnette. Il tirait le fil, et Mme la Princesse entrait ou sortait, se levait ou s'asseyait, prenait une figure triste ou gaie, sans savoir pourquoi et sans oser le demander.

Parmi ses nouveaux amis de Londres (de George Eliott) était un petit homme chétif, tout grêlé de petite vérole. Ce qui lui restait de figure était mangé par la barbe et les sourcils. Les yeux enfoncés, la bouche en saillie, hérissé, dépeigné, il aurait fait frémir M. Robert Evans et les tantes Pearson par l'incorrection de sa tenue. Vif comme la poudre, gai comme un pinson, brillant causeur et esprit facile, c'était un touche-à-tout faisant ceci, et puis cela, paraissant, disparaissant, réussissant, ne réussissant pas et toujours de bonne humeur. Il était de ces gens dont rien n'étonne, qui amusent toujours, fatiguent souvent, que personne ne prend au sérieux et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

N'y a-t-il pas maintenant beaucoup de charme dans ce léger crayon d'une jeune fille mutine, qui sera plus tard l'infortunée Mme Carlyle :

Enfant, Jane Welsh était une brunette au teint mat, aux grands yeux noirs un peu moqueurs, l'intelligence vive et le caractère entreprenant. Elle regrettait de ne pas être garçon et tâchait d'y suppléer en apprenant l'algèbre et le latin, en donnant des coups de poing sur le nez des écoliers et en passant par-dessus les murs au lieu d'entrer par les portes comme font les faibles filles... A l'époque où Carlyle la rencontra, elle avait une de ces beautés lumineuses qui tiennent autant à l'expression de la physionomie qu'à la perfection des traits. Une miniature nous la montre dans l'épanouissement de la jeunesse, la lèvre légèrement entr'ouverte par un sourire, l'esprit lui sortant par les yeux, sa charmante tête dressée d'un petit air mutin sur un cou élégant. La taille et la démarche étaient aériennes, le rire une merveille.

Voici encore, par opposition, une silhouette fort originale. Il s'agit du médecin Bourdelot, l'homme nécessaire, le turbulent conseiller de Christine de Suède, un vrai Gil Blas convaincu qu'il n'y a d'autre morale que de se pousser dans le monds et que les grands scrupules sont un luxe mal séant aux petits compagnons :

Plein d'esprit et de drôlerie, malfaisant comme un singe, souple quand il le fallait, insolent quand il le pouvait, ne croyant ni à Dieu ni à diable, heureux de vivre, de rire et de mentir : voilà Bourdelot.

Enfin, pour achever ces citations, laissez-nous vous présenter en dernier lieu un autre singulier personnage, grand seigneur d'une fertilité d'imagination rare, d'un savoir étendu, d'une politesse exquise quand cela lui plaisait, insupportable à la maison (Saint-Simon prétend qu'il battait sa femme, une princesse !), mais ayant des grâces infinies en société, avec autant d'esprit qu'on en peut avoir, et qui rendait toutes ces belles qualités inutiles par un grain d'extravagance.

C'était l'homme des caprices et des emportements. Il changeait d'idée à chaque minute, et il fallait que toute sa maison en changeât avec lui. On voulait et on ne voulait plus; on partait et on ne partait plus; on communiait et on ne communiait plus; on croyait souper à Écouen et on soupait à Paris; on avait chaque jour quatre dîners prêts, dans quatre villes différentes, et l'on ne savait jamais, le matin, lequel des quatre on mangerait. Il lui arrivait de se mettre en route quinze jours de suite pour Fontainebleau avec sa femme et de se raviser quinze jours de suite avant d'être au bout de la rue. En revanche, il la faisait monter en carrosse au moment qu'elle s'y attendait le moins et l'emmenait en voyage sans crier gare.

Il s'appelait Monsieur le Prince tout court, par distinction de « Monsieur le Prince le héros », son père le grand Condé, et il avait pour fille plus étrange que lui-même Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, future duchesse du Maine.

Les saillies d'un esprit vif à saisir la bizarrerie d'un type, le ridicule d'une condition ou le piquant d'un contraste ne font nul tort, chez Mme Arvède Barine, à des qualités plus sérieuses. Elles n'interrompent aucunement l'étroite liaison des idées et des faits, qui est l'habituel mérite de ses études. Faire concourir l'analyse historique ou littéraire à l'effet moral : c'est, en réalité, sa préoccupation la plus constante. Si, par exemple, elle nous conduit dans l'intimité du fameux historien Carlyle, c'est pour nous montrer, preuves en main, que le métier de femme de grand homme est un des plus difficiles, des plus durs et des plus ingrats qui existent. Si elle s'attarde, d'ailleurs, à nous raconter très au long, et d'après de singulières confidences, ce qu'elle intitule l'histoire d'un homme médiocre (1), c'est pour nous faire toucher du doigt l'état d'esprit négatif de beaucoup de gens d'intelligence limitée et de caractère droit, pleins de bonne volonté, mais agités, illogiques, incapables d'accorder leurs idées et leurs sentiments. Ils sentent qu'il n'ont plus leur équilibre, qu'ils ont perdu leur unité morale. Ils voient ce qui leur manque. Ils ont la conscience de leur indigence morale. Seulement, la force leur manque pour s'emparer d'une idée et pour la suivre...

Mais arrêtons là cette analyse détaillée ; elle nous conduirait trop loin. Il nous suffira de peu de mots pour conclure.

Pendant que nous interrogeons chacune de ses pages, la cherchant elle-même dans ses écrits, Mme Arvède Barine continue son œuvre simplement. Lui plaira-t-il quelque jour d'entr'ouvrir le voile dont elle a enveloppé sciemment sa personne ou son action ? Voudra-t-elle fournir pour elle-même ces éléments de biographie qu'elle a recherchés si obstinément pour le compte d'autrui, parce qu'il font ressortir dans sa vraie lumière la physionomie d'un auteur, d'un artiste, ses visées secrètes et le résultat de ses efforts ? Je ne sais. Mais ce qu'on peut avancer avec plus de certitude, c'est qu'en dépit de son éloignement pour les habitude tapageuses d'une certaine publicité, l'histoire littéraire ne laissera pas se perdre son nom. Elle n'oubliera pas le Sainte-Beuve féminin qui, d'une manière toute lucide et toute naturelle, aura su joindre ainsi au sérieux de la pensée la grâce du bien dire.

N18.89 FRÉDÉRIC LOLIÉE.

1 *Bourgeois et gens de peu*. 1894 ; Hachette, éditeur.

EN GRÈCE [1]

Notes et croquis.

IV

A Delphes, sur la terrasse du Monastiraki.

Jeudi, 2 avril.

Elle est charmante, cette terrasse, maintenant dorée de soleil. Des herbes folles montent à l'assaut des ruines du monastère, et d'une vieille masure à véranda de bois. Des blocs de marbre, débris de l'ancien gymnase, brillent sur les murs éventrés de la chapelle. Des reflets de lumière sortent des chapiteaux épars, des architraves, des bases d'autels, au milieu d'un champ de seigle où pointent des fleurs de toute nuance, rouges, bleues, mauves, blanches, violettes. De beaux oliviers, poussés drus sur les pentes, encadrent la terrasse de leur verdure sombre, sans rien cacher des lignes du paysage. Et ce paysage est un des plus beaux de Grèce, un des plus sauvages et des plus romantiques.

On dirait un théâtre immense, construit par une race de géants à coups de blocs fantastiques. Par delà le ravin du Pleistos, dont les pentes escarpées, vêtues d'oliviers, s'enfoncent à des profondeurs inquiétantes, une montagne abrupte, rayée de vert et de noir, le Kirphis, ferme au sud tout l'horizon : c'est le mur de scène. Une barrière de rochers énormes, tombant à pic, dessine l'hémicycle : à l'est, les falaises rougeâtres de l'Hyampeia, d'où Ésope fut précipité ; au nord et à l'ouest, les Phædriades, aux parois blanches sillonnées de jaune, et, çà et là, pointillées de vert, qui soutiennent le grand plateau du Parnasse, cher à Dionysos. Dans ce vaste demi-cercle s'échelonnent les gradins de la ville antique et du sanctuaire d'Apollon.

Sur le bord même du ravin, le long de la route moderne qui mène d'Arachova à Chryso, quelques ruines de la cité proprement dite : de vagues débris de murs, des assises polygonales, des restes d'habitations. De chaque côté, au bas des falaises de l'hémicycle, une voie sacrée, une nécropole, un faubourg, avec des soubassements d'édifices. Non loin de nous, la route de Béotie sort de la nécropole orientale près des rochers taillés de main d'homme où l'on reconnaît la Porte de l'Hadès. Elle serpente en corniche entre le ravin et les escarpements de l'Hyampeia, longe les terrasses de Marmaria où se dressait le temple d'Athéna Pronæa, gardienne de Delphes ; puis elle contourne le Monastiraki et les ruines du gymnase, pour traverser tout le faubourg de Castalie, ainsi nommé de la fontaine fameuse où les pèlerins et les prêtres puisaient l'eau lustrale. Et tout près, à notre droite, voici Castalie. Entre les Phædriades et l'Hyampeia, elle s'élance en bouillonnant d'une étroite brèche, au-dessous d'une petite grotte où la Madone a remplacé la Nymphe ; elle fait le tour d'un vieux bassin éventré, saute de roc en roc, et se perd en écume dans les sombres profondeurs du Pleistos. A l'autre bout de la ville, vers l'Ouest, les raies noires de cavernes sépulcrales, les traînées rougeâtres des débris d'aqueducs ou de thermes, et, près de la chapelle d'Haghios Élias, le blanc quadrilatère du Synedrion où siégeaient les Amphictyons : tout cela marque l'emplacement de la nécropole occidentale, de la voie sacrée de Crissa, et du faubourg de Pylæa, richement rebâti sous les Romains.

Au-dessus de la ville, sur les pentes et dans toute la largeur de l'hémicycle, c'est d'abord un blanc chaos de ruines, où le regard oscille effaré. Peu à peu, cependant, des lignes se précisent, des plans successifs se dégagent. Un rayon de lumière, qui perce les nuages au-dessus du Kirphis, illumine tout à coup le champ de fouilles, et les étages du sanctuaire d'Apollon se superposent nettement.

Un beau mur hellénique, aux assises régulières, orienté de l'est à l'ouest, marque la limite inférieure du temenos. Aux retours d'angle, deux autres murs, perpendiculaires au premier, mais coupés de larges brèches, dessinent la forme de l'enceinte : un grand rectangle qui s'allonge du nord au sud, sur les pentes rapides du rocher.

Vers l'angle sud-est, la tache blanche d'une esplanade, les raies transversales d'un escalier, annoncent l'entrée principale. A l'étage inférieur du temenos, quelques coins de dallage, le profil arrondi d'une exèdre, les soubassements carrés du Trésor de Cnide, une paroi resplendissante du Trésor des Athéniens, fixent pour l'œil la courbe élégante de la voie sacrée. La colonne des Naxiens, l'aire sainte où se formaient les processions, le rocher de la Sibylle, les colonnes du Portique des Athéniens, se détachent en pleine lumière sur le fond brun du grand mur pélasgique qui soutient la terrasse supérieure, celle du temple d'Apollon. Vu d'ici, ce temple n'est qu'un amas confus de blocs roulés au hasard, bordé à l'est par le dallage d'une esplanade et d'une voie sacrée, où le soleil de midi met des étincelles. Plus haut, sur un grand mur noir de soutènement, au-dessus d'un escalier, l'étage du théâtre, de la fontaine Cassotis, et de cette Lesché où se réunissaient les pèlerins devant les fresques de Polygnote. Par derrière, dans une nuée grise, le gradin de la fontaine Kerna, dont les eaux méphitiques, par des conduits souterrains, roulaient vers Cassotis et vers l'Adyton pour inspirer la Pythie. A une très grande hauteur, le plateau

(1) Voyez la *Revue* du 25 avril.

rocheux où se creuse le stade. Enfin, sur les crêtes des Phædriades, au nord-ouest, brille une arête vive : les fortifications de Philomelos.

Sur les pentes de cet immense champ de ruines tombe maintenant une lumière crue, qui en fouille tous les recoins, en affine tous les contours. L'harmonie est complète entre le dessin coloré du sanctuaire et le cadre des Phædriades. On comprend ici que Delphes ait si longtemps fasciné l'imagination des Grecs, avide de beauté, de mystère et d'épouvante. En ce moment, rien n'adoucit l'horreur muette des hauts escarpements. Mais, en bas, la voie sacrée s'anime, comme aux temps des fêtes d'Apollon. Les pèlerins cheminent vers le temple ; et le blanc temenos se pique de points noirs.

Au théâtre.

Par derrière s'arrondissent les gradins du théâtre, allégés récemment de la terre et des broussailles qui pesaient sur eux depuis des siècles. A droite, quelques maisonnettes de l'ancien Kastri, habitées encore au temps des fouilles, et remplies de ces merveilleuses sculptures qui ont renouvelé un chapitre de l'art grec. Devant nous, au bas d'un grand mur, les soubassements rectangulaires du temple d'Apollon ; en travers de la cella, le trou béant de la grotte où prophétisait la Pythie. Puis une blanche dégringolade de ruines ; tout au fond, la grande barre sombre du Pleistos et le mur d'encre du Kirphis.

Déjà pâlit la lumière d'orage, un instant si vive. Les nuages se rapprochent, s'épaississent, étendent sur nos têtes un large velum brun. Des brumes montent des profondeurs du ravin ; d'autres descendent des plateaux neigeux du Parnasse. Les contours des rochers s'amollissent ; le cercle de montagnes recule dans un lointain fantastique. Les nuées violettes d'en bas vont toucher aux nuées jaunes d'en haut. Dès qu'elles se rejoignent, elles crèvent de concert. Une ombre livide s'étend sur l'hémicycle de Delphes, sur les ravins et la route de Crissa. L'eau ruisselle sur les manteaux des pèlerins, sur les bâts des mulets, sur les capuchons des pallikares, sur les chemins gluants et jaunes transformés en torrents. La rancune d'Apollon s'est réveillée ; une fois de plus, les fils des Gaulois expient le sac de Delphes.

V

Vendredi, 3 avril.

Une mer toute noire, immobile, écrasée sous un dôme de nuages, avec des rayons de lune qui enferment ce cercle de nuit et découpent, sur l'horizon, des arcades ou des broderies ajourées de coupole arabe. Déjà loin, vers l'est, l'étranglement du golfe de Corinthe, entre les deux promontoires que couronnaient jadis deux temples de Poseidon : d'une part, Rhion, où brille un pan de mur du château de Morée ; de l'autre côté, Antirrhion et le château de Roumélie, au bout des escarpements du Taphiassos et des monts de Chalcis.

Nous allons droit à l'ouest, vers l'entrée du golfe de Patras. Quelques lumières, tremblantes au bord des flots, dessinent encore derrière nous la ligne des quais de Patras et les pentes de l'ancienne acropole. A gauche, en avant d'une masse sombre qui doit être l'Érymanthe, la côte d'Achaïe se creuse et s'efface dans la brume. Elle se rapproche tout à coup, près de la colline ronde de Dymé ; et elle se relève en même temps par une série de mamelons, très justement nommés les montagnes Noires, pour lancer en travers du golfe les falaises pointues du cap Kalogria, l'ancien Araxos. A droite, en Étolie, une lourde couche de brouillard pèse sur les lagunes de Missolonghi et sur les grèves de l'Acheloos.

Au delà du cap Kalogria, nous inclinons vers le sud-ouest. Par moments se profile à droite une crête de Céphalonie, vite dérobée dans le lointain. Nous longeons les rivages sablonneux d'Élide, qui parfois semblent s'enfoncer dans les plis de l'Érymanthe. Peu à peu le ciel pâlit, traversé des premières lueurs matinales ; et les détails de la côte se précisent. Tout près de nous, surgit le cap Glarentza, où s'abrite le petit port du même nom, célèbre dans les annales de la Morée franque. Et, de fait, les souvenirs du moyen âge français animent encore tout ce coin d'Élide. Un peu plus loin, sur le dos de tortue du mont Khlemoutsi, le Khelonatas des anciens, voici les ruines du château Tournois. Par derrière, dans la vallée du Pénée, se cachent les résidences princières d'Andravida et de Gastouni.

Autour de ces promontoires d'Élide, nous tournons au sud-est. A ce moment, une chaîne noire barre à droite tout l'horizon : c'est l'île de Zante, la « fleur du Levant ». Fleur mélancolique dans ce matin brumeux, une fleur d'hiver ; à peine pouvons-nous entrevoir quelques maisons de la ville, au pied du mont Skopo et de la colline du château. Tout aussi maussade est la côte d'Élide, avec ses plaines basses et humides, nées des alluvions de son Pénée. Tout cela nous prépare au paysage mélancolique qui nous attend là-bas, au delà du cap Katakolo.

Nous voici dans la baie. Elle est assez profonde, bien abritée contre les vents du nord, mais ouverte au vent du sud. A l'ouest, le long promontoire rocheux de l'Ichthys, où l'imagination des Grecs voyait un poisson géant. Au fond de la baie, le village tout neuf de Katakolo, joliment adossé à une colline verte. A l'est, les nappes moirées des lagunes de Mouria ; et, par derrière, la colline isolée où s'élevait Letrini,

une des principales étapes de la grande voie sacrée d'Elis à Olympie. Puis, au sud-est, de vastes lagunes, des terrains bas d'alluvions, des rivages flottants, sans cesse déplacés par les caprices du fleuve ; à l'arrière-plan, la trouée large de l'Alphée, et les élégants mamelons de Triphylie, où l'œil se repose avant d'atteindre les neiges du mont Lycée. Rien que des teintes grises sur tout ce paysage, qu'en d'autres temps j'ai vu si accueillant et si doux ; ni couleurs ni lignes sous cette brume, qui semble monter à la fois de l'Alphée, des lagunes et de la mer.

Dans la vallée de l'Alphée.

Nous venons de traverser Pyrgos, d'où part la nouvelle route d'Olympie. La ville s'étage devant nous sur les pentes douces d'une colline, où se fondent les tons de brique de ses terrasses. Au nord et à l'est, un riche cadre de verdure : des oliviers, des vignes, des citronniers, des mûriers. De l'autre côté, en avant de l'Alphée et des collines de Triphylie, une grande plaine sinistre, marécageuse, avec des enfoncements de tourbières, à peine distincts des lagunes d'Agoulinitza.

Mais le passé tient ici plus de place que le présent. En face de cette ville, de ces plantations et de ces pêcheries, on songe surtout que ce fleuve vient d'Olympie, et l'on cherche de l'œil les routes des pèlerins. Alors les lagunes et les tourbières, toutes ces conquêtes récentes de l'Alphée, s'enfoncent dans la mer, qui reprend son bien et s'avance jusqu'au bas de Pyrgos. Une bande sombre, en travers de la plaine, dessine encore par endroits l'ancien littoral. Au point où cette bande coupe le lit de l'Alphée, on devine l'emplacement du port d'Olympie. Une voie sacrée partait de là et longeait de très près la rive droite du fleuve. Des bosquets, des chapelles d'Hermès égayaient la route ; à peine débarqué, on traversait le bois sacré d'Artemis Alpheioneia, on saluait un sanctuaire de Poseidon, un temple d'Aphrodite, une chapelle des Nymphes.

Puis l'on se souvient que Pyrgos est bâtie sur l'emplacement de l'antique Dyspontion. Ici même passait la *Route Olympiaque*, la principale voie sacrée d'Élis à Olympie. Les processions de magistrats et de prêtres arrivaient ici du nord-ouest, après avoir longtemps cheminé dans les plaines d'Élide. A la frontière de Pisatide, on s'était purifié dans la fontaine Piera. A Letrini, on s'était arrêté devant le temple d'Artemis Alphiæa, bâti à l'endroit où Artemis et ses nymphes s'étaient cachées dans un marais et barbouillées de boue, pour dérouter les entreprises galantes du vieil Alphée. Au delà de Dyspontion, on escaladait des rampes pittoresques, on franchissait l'Enipée et le Kytheros. De temps en temps, l'on voyait briller à droite une courbe du fleuve, et les riants villages accrochés aux pentes ombreuses de l'autre rive. Quand on voyait se creuser à gauche la gorge du Kladeos, des tombeaux annonçaient l'approche d'Olympie : d'abord le tertre d'Œnomaos, puis le tumulus des Arcadiens massacrés dans l'Altis au temps de Xénophon.

Et si l'on se retourne, on devine, au nord-est, le tracé d'une autre voie sacrée, qui venait d'Élis par la montagne et débouchait derrière les hauteurs de Kremasti, dans la vallée de l'Énipée, puis du Kytheros. Elle passait à Herakleia devant le temple des Nymphes Ionides, et devant une fontaine qui guérissait tous les maux. Puis elle rejoignait la rive droite du Kladeos. Et les trois voies sacrées de l'ouest, enfin réunies, franchissaient ensemble le torrent, pour s'unir aux voies de l'est et du sud, et aboutir à la grande porte de l'Altis.

Au musée d'Olympie.

Dans l'embrasure de la porte, toute grande ouverte, s'encadre un pan de ciel obscur, d'un brun roux rayé de noir ; en dehors, le long d'un petit portique, se profilent des capes de pallikares, stoïquement immobiles sous les coups de fouet d'une pluie rageuse.

A l'intérieur, une avenue grise, bordée de murs rouges, où se détache le blanc mat des statues. Ce musée tout neuf, dans la symétrie de ses formes rectangulaires, reproduit assez bien les dispositions générales d'un temple grec. En arrière du portique de façade, un vestibule à colonnades, sorte de pronaos, communique avec de longues galeries latérales où s'alignent des sculptures grecques, une mystérieuse tête de Hêra, un lion, un taureau, des bustes d'empereurs romains, des bases et des autels, des bronzes, des terres cuites architectoniques, amusantes à voir dans leur polychromie pittoresque, et le vieux fronton du Trésor de Mégare où grimace un géant terrassé. Au fond du pronaos, en face de l'entrée, s'ouvre une grande salle rectangulaire, dont la longueur est égale à la largeur du temple de Zeus.

Le long des murs latéraux de cette salle, logiquement espacées comme jadis au faîte du temple, et réveillées par miracle, se dressent sur des socles les statues des deux frontons. A gauche, les préparatifs de la course de chars où vont se mesurer Pélops et Œnomaos : au milieu, Zeus debout, immobile et impartial entre les deux rivaux ; près de lui, d'une part, Œnomaos et sa femme Stérope, d'autre part, Pélops et Hippodamie ; puis, de chaque côté, un cocher maintenant les chevaux du quadrige, et des comparses agenouillés ou assis ; enfin, aux deux

angles, deux personnages couchés et accoudés, le sévère Alphée et l'exquis profil du Kladeos. Au mur de droite, le combat des Centaures et des Lapithes que domine la hautaine figure d'Apollon, impassible et le bras étendu : de chaque côté, une scène de rapt au mouvement furieux, un Centaure enlevant une femme que défend Pirithoos ou Thésée ; puis, le duel d'un Lapithe et d'un Centaure agenouillés ; plus loin, un autre groupe à trois personnages, renversés à demi dans l'ardeur de la lutte ; aux coins, des femmes couchées, au regard curieux. Et rien d'étrange comme le contraste de ces deux frontons qui datent du même temps et décoraient le même temple : à gauche, le recueillement, l'attente, une symétrie presque naïve, la gravité, l'immobilité d'une raideur hiératique ; à droite, la folie de l'action, la variété, la science des groupes malgré quelques maladresses d'exécution, surtout une vie intense, un mouvement endiablé.

Aux deux bouts de la salle, les bas-reliefs des métopes, qui figuraient la série des travaux d'Héraklès. Bas-reliefs très mutilés pour la plupart, mais avec des parties presque intactes : le héros nettoyant les écuries d'Augias d'un vigoureux coup de balai, ou soutenant le monde sur ses épaules, avec l'aide d'une Hespéride, et pestant contre la ruse d'Atlas.

Tout au fond, entre deux portes, sur un haut piédestal, la Victoire de Pæonios, qui s'élance de l'Olympe, ailes déployées, et qui semble glisser sur l'air, dans la fougueuse envolée d'une fine draperie où transparaît la chaste nudité de la déesse. Enfin, derrière la Victoire, dans une sorte de chapelle précédée d'un portique, le chef-d'œuvre de l'art grec, un corps nu, nerveux, hardiment cambré, des épaules souples, une tête divine et souriante, encadrée de boucles et d'un rayonnement de beauté : l'Hermès de Praxitèle.

Un cercle de dévots admirateurs s'est formé et toujours se renouvelle autour de l'Hermès. Mais quand on se tourne vers le rectangle noir de la porte, on en veut à cette pluie bête qui jette des reflets livides sur ces marbres taillés pour la lumière.

Au temple de Hêra.

Tout à l'heure, l'Altis était un marécage où traînaient des brumes, un champ de mort où des ombres de pèlerins erraient, lamentables, entre des squelettes de colonnes.

Maintenant tout se transforme et s'éveille sous des traînées d'or pâle. Le ciel est gris encore et sillonné de noir à l'horizon, sur la vallée de l'Alphée, sur l'herbe rase et les bois de pins des collines de Triphylie. Mais, au zénith, du bleu se glisse entre les teintes plombées ; les îlots de lumière grandissent, se rapprochent, se confondent, et finissent par étendre sur nos têtes un large dais d'azur.

Assis sur un tambour de colonne, j'examine une fois de plus, autour de moi, ce célèbre sanctuaire de Hêra, le plus vieux temple grec, plus vieux même que le temple de Corinthe. Sur le haut soubassement à deux degrés, voici tout le dessin du portique extérieur, avec ses six colonnes en façade, ses seize colonnes sur le côté. Le sol est jonché de ces précieux chapiteaux de pierre qui ont remplacé successivement des chapiteaux de terre cuite ou de bois, et qui racontent à eux seuls plusieurs siècles d'architecture. Voici le pronaos et ses bases d'ex-voto ; l'opisthodome, où l'on conserva longtemps le coffre de Cypsélos ; et, entre les deux, la longue cella, si longue qu'elle en paraît trop étroite et presque disgracieuse, si curieuse pourtant, avec le soubassement des vieilles statues de Zeus et de Hêra, avec ses chapelles latérales dont l'une contient, encore en place, le piédestal de l'Hermès.

De cette terrasse du temple de Hêra, comme d'un belvédère, on domine tout le quadrilatère de l'Altis, et d'assez près pour en saisir bien des détails. Par derrière s'élève rapidement le mont Kronion, très boisé, où le vert plus pâle des myrtes égaie le vert sombre des oliviers et des pins. Immédiatement à gauche, à l'angle nord-est de l'Héraion, s'arrondit l'exèdre d'Hérode Atticus, creusée de niches à statues, terminée aux deux ailes par des colonnades circulaires, et précédée d'un grand bassin rectangulaire, d'où partaient les canaux qui entretenaient la fraîcheur de l'Altis. A l'est de l'exèdre, sur le dernier échelon du Kronion, et en avant d'un mur d'enceinte aux belles assises polygonales, s'allonge la Terrasse des Trésors, une des principales curiosités d'Olympie : là s'alignent encore les soubassements d'une douzaine de petits édifices rectangulaires, dont les colonnades et les frontons se découpaient jadis sur les pentes sombres de la montagne. Les longs gradins de tuf qui d'un bout à l'autre mettent la terrasse en communication avec l'agora, sont bordés par les fondations de deux autels, par les assises du temple de la Mère des dieux, et par les piédestaux des Zanes, ces statues de Zeus en bronze que les Hellanodices faisaient exécuter avec le produit des amendes. Derrière ces piédestaux, un trou noir sous une grande voûte annonce l'entrée souterraine du stade. A l'est, l'horizon est barré par le long talus du mur oriental de l'Altis. Mais, en avant de ce talus, on suit de l'œil toute la ligne pittoresque du Portique d'Echo, avec sa bordure d'autels, de tribunes ou de bases ; puis l'avenue de l'hippodrome et le portique d'Agnaptos, à demi enseveli sous les voûtes effondrées du Palais de Néron. Dans le coin du sud-est,

on entrevoit les piliers d'un arc de triomphe romain et un angle des basiliques où s'assemblait le sénat olympique. Dans toute la longueur de l'Altis, depuis la Terrasse des Trésors jusqu'au Bouleuterion s'étend l'ancienne agora, qui commence tout près d'ici, le long des assises du tertre pentagonal de Pélops, aux soubassements elliptiques du grand autel de Zeus.

A droite, touchant au temple de Hêra, les ruines du Prytanée, avec une chapelle d'Hestia, des cuisines, une salle des banquets ; puis les cercles concentriques de l'élégant Philippeion, qui fut le Trésor des rois macédoniens. Entre le ravin du Kladeos et le mur occidental de l'Altis, toute une rangée de vastes édifices destinés au service du culte, au logement des magistrats ou des prêtres, aux exercices des athlètes. En face du Prytanée, les propylées et les deux portiques du gymnase, qui se coupent presque à angle droit. Plus au sud, le grand carré de la palestre, dont plusieurs colonnes sont debout, sveltes et un peu maigres dans leur élégance. Puis, en avant de thermes romains, un amas confus de soubassements, où l'on reconnaît l'habitation des prêtres, une chapelle des héros, une sacristie, et l'atelier de Phidias. Enfin, à l'extrémité sud-ouest, l'immense quadrilatère et les colonnades du Leonidaion, dont les salles rectangulaires abritaient les magistrats et les hôtes d'Olympie.

Tout près de nous, vers la droite, une brèche dans le mur ouest de l'Altis ; c'est la porte principale de l'enceinte, les Propylées par où arrivaient les processions d'Élis. De là part la voie sacrée intérieure, dont on suit de l'œil toute la courbe. Elle passe entre le Prytanée et le Philippeion, entre le temple de Hêra et le tertre de Pélops, entre le Mêtroon et l'autel de Zeus ; puis elle incline au sud, traverse l'agora, contourne la terrasse de Zeus, et sort de l'Altis par d'autres propylées voisins du Leonidaion. Partout des bases de statues, des tribunes et des autels dessinent et égaient ce chemin des processions.

Mais toujours le regard revient à cette grande terrasse de Zeus qui, juste au sud, commande tout le champ de fouilles. On voit nettement d'ici les rangées de piédestaux et la rampe de pierre qui conduisent à la façade principale. En travers de l'horizon se profilent les noirs degrés et le soubassement gris du temple, écrasé sous la masse énorme des bases de colonnes encore debout. En avant, en arrière de l'édifice, les colonnes elle-mêmes sont là, presque intactes, découpées en tambours, mais régulièrement couchées, comme au lendemain du tremblement de terre d'il y a treize siècles. Plus loin, les corniches, les architraves, toutes les pierres du temple. Une fantaisie de nabab pourrait le reconstruire peut-être : de nouveau, Zeus réveillerait l'Altis, et l'emplirait de sa majesté. — En attendant, la nature est à l'œuvre. Les fouilles sont terminées à peine depuis quinze ans, et déjà voici qu'un tapis de verdure se déroule entre les ruines. Des roseaux, des fleurs, pointent entre les blocs ; la pâle asphodèle aux tiges arborescentes chante partout son refrain mélancolique. Çà et là grandissent même des arbres : un jour sans doute, comme au temps des fêtes olympiques, les pèlerins chemineront dans l'Altis entre des fourrés de pins, d'oliviers et de platanes.

Sur le mont Kronion.

C'est ici qu'a commencé la consécration religieuse d'Olympie. Dans des temps très lointains, les vieux Pélasges avaient élevé ici un autel à Kronos et à Gæa. Puis, du sommet de sa verte colline, vêtue de pins, d'oliviers et de myrtes, Kronos assista pendant des siècles à sa lente dépossession. Les tribus conquérantes se succédaient dans la vallée, apportant chacune ses dieux, ses cultes nouveaux; peu à peu s'établirent dans l'Altis des religions rivales. Le vieux Kronos resta fidèle à son sanctuaire primitif; mais, d'empiétements en empiétements, les limites de son domaine ne dépassèrent plus les pentes du mont.

De la cime du Kronion, tout le plan d'Olympie se dessine en relief. Au centre, le long rectangle gris du temple de Zeus ; tout autour, les murs et le carré blanc de l'Altis. A gauche, les champs de course ; à droite, les gymnases et les bâtiments d'administration, puis le profond ravin du Kladéos. Derrière l'enceinte, au sud, une riche plaine, maintenant toute riante de soleil ; un fond de collines rondes avec des pentes vertes où s'encadrent deux villages, et des sommets dénudés que couronnent les sombres escarpements du mont Lycée.

De l'est à l'ouest se déploie la large vallée de l'Alphée. Il débouche, à gauche, des âpres gorges d'Arcadie, baigne la colline de Pise, décrit des courbes fantasques autour d'Olympie, se joue entre des îles et des bancs de sable semés de lauriers-roses. Il se hâte au contraire vers l'ouest ; sur le point de disparaître derrière les hauteurs de Drouva, il ramasse et précipite toutes ses eaux, comme pour une course lointaine. Et, de fait, si l'on en croit la légende, il poursuit jusqu'en Sicile la nymphe Aréthuse.

(959.) PAUL MONCEAUX.

(*A suivre.*)

SAGESSE

Pages d'une vie.

Le vieillard m'écouta sans interrompre, inclina sa tête attentive avec une majesté débonnaire, sourit et dit :

« Vous me demandez l'histoire de ma vie. Mon ami, ma vie est la vôtre et nous vivons celle de tous les hommes. Il n'y a qu'un homme, il n'y a qu'une destinée. A travers des variantes insignifiantes, le même drame qu'on ne comprend pas se poursuit de l'origine commune jusqu'à l'identique dénouement. Quant à l'autre dénouement, celui dont la terre nous dérobe les prolongements irrévélés, je pense qu'il nous est commun aussi. Car il ne se peut pas que la nature nous ait créés à des fins contraires.

« Je regarde volontiers ma vie. L'ensemble porte la marque d'une grande misère et d'un pauvre orgueil. Mais j'ai laissé en marchant tomber derrière moi cet orgueil. Je fus aux hommes un inhabile ami, je ne leur fus jamais étranger. J'ai pu accueillir mes maux avec douceur, mes biens avec reconnaissance, et à présent il me plaît d'achever mes jours dans la pauvreté fraternelle.

« Selon le monde, j'ai manqué mon existence. Je n'en juge pas ainsi puisque j'ai vécu dans le calme. Toutes les destinées se réalisent. Ceux qu'on dit avoir manqué leur vie ne la manquent pas beaucoup plus que ceux qui accomplissent leurs ambitions. Il importe bien peu aujourd'hui que j'aie laissé passer la fortune et que la gloire m'ait été rebelle, — peu que des bonheurs éphémères aient filtré de mon cœur fragile, comme l'eau nous fuit entre les doigts, comme le temps s'échappe de nous, — peu que j'aie dû dire adieu à l'illusion souveraine dont j'ai vécu pendant toute ma jeunesse et dont j'ai longtemps porté le deuil.

« J'ai cru autrefois avoir du génie. Il me semblait que j'étais né pour remplir le monde de mon nom, et cette erreur était excusable. Les pensées qui remuaient dans mon âme avaient les murmures profonds des feuillages étagés au penchant des monts, et le cours rapide d'un fleuve puissant. Par moments, je me juge encore comme un souverain en exil, tant les songes de ma vieille tête s'élargissent en visions sereines dans leurs mélancoliques harmonies. Les regrets apaisés passent avec la douceur d'un adieu que je fais au meilleur de moi.

« Je me suis résigné. Maintenant je ne regrette pas davantage la grande œuvre ensevelie en moi que la gloire qui l'eût payée mal. Car, je vous prie, qu'est-ce que la gloire ? Si elle n'est faite de reconnaissance, toute admiration est illusoire et ne sonne pas autrement autour d'une tête d'histrion qu'un grelot pendu au cou d'un idiot. J'avais cru, de mes mains ouvertes ; pouvoir épancher sur les hommes la majesté de l'œuvre divine, éclairer des esprits obscurs et ouvrir des yeux qui ne voient point, féconder des âmes indigentes, apaiser des douleurs qui durent. Le renom qui eût suivi ces bienfaits, je l'aurais offert comme un don de roi à celle que j'aimais comme la vie. Mais elle, qui m'aimait avec douceur, me répondait que je l'aimais mal s'il me fallait en gagner la preuve. Quant au reste, j'ai reconnu vite que je n'étais pas de ceux qui nourrissent les siècles de leur pensée. Je n'avais qu'un peu de bon sens. J'ai pu, en me ramenant à mon niveau, me déprendre suffisamment de moi-même, et par suite ne pas trop souffrir. Depuis que l'homme, s'étonnant de soi, s'est arrêté devant son énigme, de si grandes paroles ont retenti, que ma voix ne pouvait pas manquer au monde, et quand j'ai compris cela, je me suis tu.

« Il ne nous est pas donné de connaître tout le bien que nous pouvons faire. Nous voulons des mérites fastueux. Mais tous les bienfaits sont égaux comme toutes les âmes sont égales. La grandeur est dans les plus humbles, la misère dans les plus grands. Il n'y a de vrai que ce qui est bon, de bon que ce qui est confiant et simple. Par conséquent accepter sa vie, c'est s'harmoniser à la grande vie, et cela pèse autant dans l'ordre de l'univers que diriger les empires et régir les intelligences.

« Voilà pourquoi, d'un charme si puissant, je me ramène, selon la coutume, à mes premières années. Parce que j'étais aimé en enfant et que j'aimais comme on respire. Parce que cette vertu de confiance que l'orgueil a plus tard détruite, et que j'ai dû, avec beaucoup de peine, recomposer en moi tant bien que mal, était l'instinct joyeux de mon être et ne se distinguait pas de la vie. Parmi les causes diverses qui nous induisent à nous souvenir, voilà probablement la raison déterminante et profonde : nous reposer, quand la fatigue a désarmé nos bras pour l'action, dans la simplicité qui s'ignore, dans l'innocence originelle en regardant nos fautes passées, dans la faiblesse abritée d'amour quand notre accablement nous prépare à notre métamorphose de chrysalide, et dans la divine sécurité, quand il nous faut nous abandonner, d'une sécurité moins facile, à la puissance paternelle qui va nous prendre en sa grande main.

« Je m'y essaye et je me souviens. Mes pensées lourdes, mes rêves, d'habitude paisibles, mais parfois sombres, reviennent comme à leur ruche naturelle à mon antique maison natale d'où j'ai dû m'exiler tout jeune, mais qui est restée mienne par la ten-

dresse, aujourd'hui plus mienne que jamais, et j'y retrouve un peu de gaieté. Quelles heures riantes, quels calmes sommeils! Combien familière l'habitude et bienveillant le seuil patriarcal! Le temps s'en allait là goutte à goutte dans la sérénité du bonheur. Il semblait que tout fût immuable et tout m'était magique et nouveau. Et les miens me regardaient vivre en échangeant des propos heureux et, tout comme eux m'était bon et sûr. Ce passé lointain et présent est pour moi comme un soir d'été, un de ces soirs longs et radieux où, près de l'eau coulant en plis d'or, ma mère écoutait en silence les tendres et mystérieuses voix de son âme, et travaillait paisiblement à disposer des gerbes de fleurs; où mon père, le long d'une allée marchait à pas lents un peu lourds, répondait à mes questions d'enfant et souriait à mon gai babil, parfois me suivant d'un œil pensif, semblait vouloir deviner et lire en mon esprit qui s'ouvrait à elle ce que la vie y devait écrire. Je ne vous raconterai pas le poème de mes souvenirs. Vous en avez de semblables que vous aimez parce qu'ils sont vôtres. A quoi bon vous répéter avec complaisance cette trame tissée de ces mille riens, qui sont en effet des riens ou un monde, selon qu'ils nous touchent ou non?

« Ainsi pour les rêves juvéniles qui se sont élancés de moi comme des aigles au vol tout-puissant, au lieu de foudres portant des rayons. L'existence ressemble jusqu'à vingt ans à une épopée prestigieuse. Nous nous y jetons en héros comme dans un empire à conquérir dont toutes les routes sont ouvertes. Nous pressentons les résistances, mais nous pensons les emporter. Et nous sourions d'un victorieux sourire à ceux qui, passés où nous sommes, hochent la tête en nous écoutant avec une ironie douce ou morose. S'ils ont trébuché dans la grande épreuve, pourquoi nous autres y faillirions-nous? S'ils ont perdu foi et vaillance, pourquoi les perdrions-nous comme eux? Si leur génie s'est fatigué, qu'est-ce qui pourra s'opposer au nôtre? Ni les hommes dont l'égoïsme doit céder, vaincu, confondu par notre vertu généreuse; ni le mal, puisqu'il n'est pas dans nos cœurs; ni la vérité cherchée dans l'ombre d'un œil impétueux et pensif. Et tout est à nous. Sur ces visions le lumineux regard d'une femme, avec l'éclat doux d'une étoile, nous appelle et rayonne au cœur comme la récompense suprême et l'âme divine de la vie.

« Quelques beaux rêves, — pour beaucoup d'entre nous, — voilà le plus clair du bonheur. Mais l'espérance et la passion sont les deux mobiles tout-puissants de l'homme. J'ai trop demandé à l'existence, elle n'avait pas ce que je voulais. Nous ne rêvons pas au delà d'elle, pas plus que nous ne sautons hors de notre ombre. Nous ne faisons qu'étendre en durée, amonceler en opulence et embellir d'un éclat radieux les biens qu'elle offre à tous ceux qui vivent. Mais cela même n'est qu'un jeu d'enfants, et, parce que nous nous trompons à plaisir, nous l'accusons de nous décevoir. Je l'ai trouvée illusoire et pauvre, jusqu'au jour où regardant mieux, j'ai su me placer au centre des choses et m'amuser aux petits plaisirs, me contenter des biens familiers, consentir à toucher la terre et à reconnaître mon infirmité. Alors j'ai connu ma vraie force. En acceptant les maux de la vie, j'en ai du coup acquis les richesses. En devenant simple et indulgent, j'ai gagné la joie d'admirer.

« J'ai aimé. Et ce souvenir est pur et sacré parmi tous les autres. En vous en parlant le cœur me bat. J'y respire ma jeunesse et je crois y laisser mes rides. La grâce légère d'autrefois, la fraîcheur lointaine de mes amours rentrent en ma tête fatiguée avec le murmure des pensées qui me remuaient à côté d'Elle. Et je retrouve en les accueillant quelque chose de l'ivresse éblouie qui me transfigurait l'univers. Car j'ai aimé d'un puissant amour, qui survit à celle qui m'aima. C'est une des fatalités de la terre que toute joie porte le sceau de la mort. Mais c'est une loi consolante que la douleur des deuils les plus sombres, même dans les âmes fidèles, se transforme sans s'évaporer en une mélancolie de mémoire, propice aux tendres voix familières qui nous parlent au profond de nous. A mesure que je vieillis, je les écoute et les entends mieux. Y revenir, c'est aller à Elle, et vivre hier, c'est vivre demain. O mon ami, ne savez-vous pas combien la parole est inutile? Je ne puis dire si dans ces regrets c'est le charme qui passe la peine, ou si la tristesse passe la douceur. Je me tais et, fermant les yeux, je m'abandonne à ce qui m'entraîne. Remonter la pente de mes années, c'est mieux descendre le peu qui m'en reste. Ce qui survit d'espérance en moi ne palpite qu'en mes amours mortes. Le deuil qui les a couvertes de ténèbres n'en peut effacer la reconnaissance et n'en assombrit pas le souvenir.

« J'ai subi d'autres deuils. Nous cheminons sur une voie bordée de décombres, et les étapes en sont marquées par les choses gisantes de nos cœurs. A chaque halte funéraire j'ai senti mourir une part de moi. J'ai connu la stupeur glacée devant les visages frappés par la mort, et le silence des voix de la vie. Toujours le meilleur de mon âme a suivi ceux qui s'en allaient. Dans la tombe où ils descendaient, tout le passé paraissait descendre. Et tout espoir d'un peu de bonheur, — si dans l'horreur muette de mes pensées quelque chose était resté vivant, — m'eût paru sacrilège et fou.

« Mais leurs effigies pétrifiées portaient le calme du monde invisible. Ce masque tragique, où se fixent avant de s'évanouir à jamais les dégradations insen-

sibles qui sont la loi de toutes les ruines, ces traits qui semblaient taillés dans l'immuable image suprême de nos aimés où toutes les autres viennent se confondre, reposaient en un apaisement céleste, et la majesté de l'autre vie transparaissait à travers leur marbre. A contempler ce repos sacré, il se mêlait à ma douleur comme une harmonie solennelle. Je me surais sans la connaître la courbe infinie de nos destinées. Je savais en moi que tout est bien, et je comprenais qu'ils n'étaient pas morts.

« N'en doutez pas, la tombe est vivante. Ce que j'ai cru qu'elle engloutissait en a émergé jour à jour. Les affections qu'elle m'avait prises m'ont été restituées toutes. Je les sens vivre en mon cœur tranquille. Je leur parle, elles me répondent. Il y a, de nous à nos ombres, des entretiens vagues et profonds dont les pensées sans paroles se traduisent en bienveillance et en lumineuse gratitude. Et rien n'est sombre en ces épanchements où mon âme prend confiance et force. Rien n'est triste dans ces souvenirs où les habitudes ressuscitent en habitudes d'affection semblables. Rien n'est décevant dans ces tendresses tout ensemble augustes et familières. Je n'ai pas perdu ceux qui m'ont quitté.

« Nous voulons vivre et cela suffit. Je me tiens sûr que la mort n'est pas. Par la croyance comme par le rêve, par la mémoire et par l'espérance, l'homme ne tend qu'à se perpétuer. Il se projette dans l'enfant à naître et se prolonge en ses vieux aïeux. Il lui faut également la durée et la certitude. Il étend ainsi sa vie éphémère et se fonde en ses opinions.

« J'ai donc tenté la vérité. Je l'ai poursuivie dans mes doutes et à travers mes désillusions, sachant bien que je ne pouvais pas y atteindre, mais par une inquiétude naturelle qu'il me fallait occuper. Je l'ai cherchée en moi-même et je me suis resté inconnu dans le monde et la réalité, mais leurs contradictions m'ont confondu ; dans les jeux sérieux de la science, comme si je pensais me fixer en ses quelques petites certitudes, qui peuvent bien, à défaut de la grande, suffire un temps aux esprits médiocres. J'ai lu tout ce qui s'est dit de sublime ; et cela m'a ému souvent, mais ne m'a jamais éclairé. Les plus hauts génies de la terre n'avaient pas plus que je n'ai reçu, et mes limites étaient leurs limites. Ils se heurtaient à la même énigme et se sont brisés au même destin. Leurs conjectures ont exactement la même probabilité que mes songes. Leurs systèmes s'étayent d'arguments qui pour se détruire l'un par l'autre n'en sont pas moins aussi vraisemblables et peuvent amuser la pensée. Il faut aux hommes des hochets variés. Et ceux-ci affirment avec arrogance ; ceux-là se bercent dans les mêmes doutes où d'autres se débattent avec angoisse ; l'un blasphème paisiblement, et son voisin avec désespoir ; d'autres se reposent dans la négation. Quoiqu'ils soient vains, changeants et colères, leur sincérité est égale, et petite notre sagesse à tous. Pour moi je me confie à l'instinct. C'est la lumière que je trouve en nous tous qui éclaire seule, mon intelligence, et cette lumière m'est certitude. Si vous posez l'Ame Éternelle, l'univers n'est pas un mensonge. Si vous voulez l'accepter en vous, vous pressentez l'harmonie du monde. Il y a au fond de l'esprit la grande vérité paternelle, comme il n'y a qu'une grande erreur, qui consiste à nier la vie.

« J'ai aimé la vie dans la nature. Elle m'a souvent consolé des hommes. Certes, je les juge sans amertume, ou plutôt je ne les juge pas, me déniant tout droit de le faire. Les moralistes sans indulgence me paraissent, s'ils ne sont pas aigris, se bercer dans la vanité d'une perspicacité bien imaginaire. Mais la souffrance engendre la haine, et la nature n'a pas de haine. J'ai été trempé dès l'enfance dans sa liberté puissante et salubre. Je porte sa marque souveraine. Les racines de mon existence plongent profondément dans la terre. Les habitudes de toutes mes années se sont rythmées aux mouvements calmes. Mes joies s'éclairaient à sa beauté. Mes songes avaient tous pour asile ma solitude natale familière au bonheur limpide, et mes tristesses abritées en elle s'y sont guéries à la paix divine.

« Je me repose dans son sein comme jadis, au temps de ma force, je m'y jetais d'un élan éperdu. Ma petitesse s'anéantit à réfléchir ses grandeurs sereines. Ma pensée, humble de soi-même, s'élève en elle aux sommets du monde. L'admiration est religieuse, et toute religion est vérité. J'entends encore la langue sacrée. Je me retrouve dans l'oubli de moi. D'une âme harmonique à la grande âme, je m'arrête devant ses spectacles avec une volupté muette et profonde et j'en ramène en moi la beauté. Je puis répondre aux graves murmures, aux mille voix inarticulées qui, de la Nature, parlent à l'homme et traduisent la pensée de Dieu.

« Et cela se traduit en lumière, simplicité et apaisement. De même les eaux élargies du soir prennent, à l'approche du crépuscule, un recueillement plus auguste. De même les arbres de leurs bords, remplis de rayons attardés, projettent sur les étangs et les herbes des ombres lentes et majestueuses. Les frôlements des rameaux, les rumeurs épandues des plaines, les souffles qui passent sur ma colline et les sources dans leurs vasque d'argile me disent des choses amicales dont le sens est bienveillance. Bienveillance, amitié, bonté pour les plus petits et les plus pauvres, pour tous nos frères de la création, pour ceux qui se terrent et pour les errants, pour les compagnons de labeur liés avec nous au joug d'airain, et dont l'esprit résigné, à travers leurs dociles prunelles, nous regarde et ne parle pas. De toutes

ces humbles existences se compose la vie de la terre. L'intelligence souveraine anime toutes ces obscures intelligences. Leurs lois sont la plupart de nos lois.

« Leurs instincts sont nos mouvements. Il est probable que leurs songes ne diffèrent pas grandement des nôtres. Leurs souffrances nous sont connues. Et comme ils sont enfermés en eux, nous le sommes si étroitement en nous que nous ne savons à peu près rien d'eux, de même qu'ils ne savent rien de nous, sinon que nous sommes leurs tyrans. Que notre esprit est débile et court! Élargissons-le par nos rêves, car le rêve, c'est la vie du cœur, et en lui le vrai est caché. Je sens que quelque chose de l'être palpite en eux autant qu'en moi-même. Je sens qu'une pensée infinie s'épanche dans les eaux bienfaisantes et murmure aux rameaux des chênes, fermente dans la glèbe sacrée, crépite au soleil dans l'épi mûr et pullule dans l'herbe mouvante, et la nature m'est vénérable parce qu'elle est la vision de Dieu. Hélas! que de douleurs elle porte! Si la somme en était réalisée, elle égalerait la masse du monde. Mais si nos souffrances sont nécessaires, celles de nos frères silencieux ne doivent pas être plus inutiles, et je ne puis m'imaginer qu'ils n'aillent pas où nous allons tous.

« Qu'ajouterai-je à présent sur moi? Me voici vieux, attentif et calme. Quand je regarde le passé, il me semble assister à un rêve où j'ai marché un peu en somnambule et beaucoup en automate, quelquefois aussi, quand il l'a fallu, dans la plénitude de ma conscience et la maîtrise de ma pensée. Je ne sais rien de ce que je suis, mais je ne me défie pas de moi-même. Le problème de ma liberté est aussi celui de ma destinée et je ne puis pas le résoudre. Si cette liberté est illusion, j'accepte comme bonne une illusion mêlée si profondément à mon être que, sans elle, je croirais ne point agir. J'incline à croire que c'est une force intermittente et très inégale, qui peut décroître et qui peut grandir, résister à une épreuve, fléchir sous le poids d'une autre, et qu'elle a pour auxiliaires d'autres forces et d'autres encore pour adversaires. A coup sûr, je n'ignore pas ce que vous pouvez me répondre, mais voilà ce que je pense, et sur toutes choses, je me fie à l'indulgente Justice.

« J'attends donc la fin de mon aventure sans inquiétude et sans impatience. A qui me demanderait ce que j'ai fait, je répondrais simplement : « J'ai vécu. » J'ai vécu! Les heures de mes années se sont échappées de moi avec moi. Je les ai laissées tomber sans y prendre garde. Mes joies sont parties, mes deuils m'ont quitté sans que j'aie pu, selon le mot du poète, planter à la roue de la fortune le clou d'or ou le clou d'ébène : en sorte que la trame énigmatique qui a été l'ensemble de mon existence me paraîtrait tissée de visions et non pas de réalités, si les couleurs n'en étaient si douces et le souvenir si réel. La vie m'a été souvent lourde, mais je ne l'ai jamais blasphémée. Je ne voudrais pas la recommencer, mais je l'aime, et ses derniers restes ont la beauté d'une ruine où les rayons vont s'attardant. Parfois, il est vrai, parmi mes livres, dans la solitude de l'hiver, à l'heure des mélancolies et des fantômes, quand la lumière se retire, quand la gaieté se retire aussi, quand je n'ai plus pour m'éclairer que la flamme d'un foyer vide, et ses murmures pour m'entretenir, une tristesse désolée me prend à la pensée que je mourrai seul. Mais toutes mes affections invisibles me sont fidèles comme d'habitude et mon front se relève vite. Mon ami, je ne mourrai pas seul. Ceux qui me parlent seront là blottis entre les plis de mes rideaux pour m'accueillir et frayer ma route. Je les verrai tous. Leurs visages, avec la vision du lieu natal, resteront les derniers à flotter sous mes paupières closes, s'il est vrai que l'âme près de partir s'attarde à faire à ce qu'elle aima le plus au monde ses mélancoliques adieux. »

*
* *

Ainsi parla le vieillard. Il sourit encore, et côte à côte, nous marchâmes longtemps en silence. Nous nous promenions au déclin du jour sur la terrasse plantée de platanes de sa maison isolée et vieille, et les rameaux un peu dépouillés s'effeuillaient doucement sur nous. A nos pieds s'ouvrait l'horizon aux lointains et aux grandes lignes, simples et lumineuses comme la clarté d'un génie sublime. Les montagnes transparentes s'embrasèrent des féeries du soir. Sur la pyramide de la colline s'étageaient la verdure sombre des ajoncs aux belles fleurs jaunes, et la pourpre ardente des fougères, où un vent chaud essuyait aux branches les dernières gouttes d'eau de l'ondée.

Nous descendîmes jusqu'à la route, où jouaient des enfants criards. Remontant péniblement la côte, des bestiaux qui avaient traîné les charrues ramenaient avec lenteur vers les granges, en tirant sur leurs fronts bombés, des chars qui gardaient à leurs jantes, comme les paysans à leurs sabots, comme les bœufs à leurs pieds fourchus, la glèbe odorante et grasse des champs. Des feux épars palpitaient dans l'ombre, des fumées calmes montaient des villages.

La terre retournée et noire attendait le grain des semailles.

SÉGUR. CH. DE BORDEU.

LETTRE DE MADAGASCAR

La culture et l'élevage dans l'Imerne.

Monsieur le Directeur,

L'île de Madagascar est plus grande que la France puisqu'elle contient près de 60 000 000 d'hectares. En raison de la diversité des sols, des altitudes, du régime des pluies, et de l'abondance des eaux courantes, cette vaste superficie, en partie inconnue d'ailleurs, se prête aux cultures les plus variées, mais, par cela même, elle ne peut être décrite dans son ensemble et embrassée d'un seul coup d'œil. La côte, la région intermédiaire, et les sommets — je ne dis pas les plateaux, il n'en existe guère — le versant est et le versant ouest, l'extrémité sud et l'extrémité nord sont autant de divisions naturelles qui diffèrent entre elles par leurs produits agricoles éventuels, sans parler de l'or qu'on rencontre presque partout, mais le plus souvent en quantité trop faible pour une exploitation profitable. L'île paraît pouvoir convenir à la culture du café, du thé, du cacao, du coton, de la canne à sucre, de la vanille, de l'arachide dans les terres sablonneuses du Harar, et du caoutchouc dont elle contient plusieurs variétés spontanées. Dans ses forêts on rencontre de nombreuses essences de bois d'ébénisterie, notamment l'ébène, le palissandre et le bois de rose.

Voilà bien des éléments de prospérité réunis, semble-t-il : sommes-nous donc ici dans un pays privilégié où il n'y ait qu'à se baisser pour amasser des trésors? Il n'en est rien malheureusement, chacune des riches industries agricoles que je viens d'indiquer, demande, pour prospérer, certaines conditions particulières qui ne sont réunies que dans certains terrains, certaines expositions; et le futur colon devra les bien étudier à l'avance, s'il veut s'éviter de nombreuses et de coûteuses déceptions.

Dans les lettres que je vais avoir l'honneur de vous écrire, je me propose de porter à la connaissance de vos lecteurs les faits positifs — agricoles, industriels et économiques — que j'aurai pu recueillir, trop heureux si je puis ainsi être utile à notre France et à la grande île africaine que nous voulons coloniser. J'ajoute que, désireux avant tout d'éviter aux planteurs toute espèce de mécompte, je serai de parti-pris un peu pessimiste — le soleil et l'eau sous les tropiques sont tout-puissants et peuvent nous réserver bien des surprises. Si le cas se présente, je modifierai avec empressement mes premières appréciations peut-être trop sévères.

Tout d'abord, je vous parlerai de l'Imerne, terre des Hovas, au centre de l'île, capitale Tananarive, que j'habite, que j'ai parcourue en partie et que je commence à connaître par moi-même et par les renseignements nombreux, précis et concordants que j'ai recueillis. Cette vaste contrée, d'une altitude de 1 200 à 1500 mètres, se compose de collines ou plutôt de pitons dénués d'arbres, et couverts, pendant la saison des pluies, d'une abondante végétation de graminées, mais arides et brûlés pendant la saison sèche, et de vallées profondes, très arrosées, et occupées par des rizières très productives et par des marais. Il nous faut examiner séparément ces deux natures de sols si différents entre eux : commençons par le second, la région irrigable, où s'est concentré jusqu'à ce jour à peu près tout l'effort de l'agriculture hova.

Cette région me paraît, tout au moins dans l'état actuel, et pour de longues années encore, absolument fermée à la colonisation européenne. En effet elle est divisée en petites parcelles, toutes possédées et cultivées par le paysan indigène, dont la propriété, déjà à peu près assurée, a été consolidée encore par les mesures que le gouvernement actuel vient de prendre : le paysan ne veut pas vendre et ne vendra pas parce qu'il aime son champ comme le paysan français aime le sien, et d'ailleurs il y trouve, moyennant un travail modéré, une existence facile et conforme à ses habitudes. Restent les marais, aujourd'hui improductifs, que, vu la déclivité générale du sol, quelques coups de pioche donnés à propos suffiraient le plus souvent à dessécher. Ces coups de pioche, on les donnera, aussitôt que le permettront les ressources si limitées de la colonie. Il existe aux portes mêmes de Tananarive une étendue de 10 000 hectares peut-être, couverte d'eau et de roseaux, foyer de miasmes et de fièvres, qu'il serait possible, facile même de rendre à la culture. Mais ces vastes terrains ne sont pas immédiatement disponibles. Le fussent-ils, à quelle industrie agricole seraient-ils propres? Le colon français pourrait-il les payer plus cher que le colon indigène qui, sûr d'y faire réussir son riz, se porterait acquéreur avec d'autant plus d'empressement et d'avidité qu'il trouverait là, à sa proximité, une terre irrigable nouvelle, ce précieux instrument de travail qui lui manque et qu'il recherche tant?

Quoi qu'il en soit, je suis porté à croire que le dessèchement de ces marais serait une opération facile à réaliser et qui pourrait être largement rémunératrice. Je voudrais même qu'elle pût tenter les capitaux français qui, devançant l'action du gouvernement nécessairement un peu lente, y trouveraient un emploi très probablement lucratif. Je ne prévois point d'ouvrage d'art à construire : un simple fossé d'écoulement paraît suffisant pour parer à toutes les éventualités; la main-d'œuvre indigène, qui pourrait être employée sous la direction d'un de nos ingénieurs, est très bon marché. Je donne 15 francs par mois à mon valet de chambre, il se nourrit là-dessus, lui et

sa famille, et je le soupçonne de thésauriser. Quant à la revente des terrains desséchés, elle me paraît assurée. Tananarive contient 45 000 habitants agglomérés; la banlieue, dans ses nombreux villages, en contient 25 000 peut-être, voilà 70 000 indigènes, dont 15 000 sont chefs de famille, riches ou relativement riches et qui nous fourniront nos acquéreurs si la spéculation européenne fait défaut. Il est évident qu'avant de se lancer dans cette entreprise, les intéressés devront faire des études, des devis préparatoires, et éliminer de l'affaire tous les éléments aléatoires qu'elle peut contenir encore. Mais, ces précautions prises, on trouvera peut-être qu'il y a là de l'argent, beaucoup d'argent à gagner, et j'appelle spécialement sur ce point l'attention des hommes d'initiative sous les yeux desquels pourront tomber ces lignes.

Quant aux terres sèches, aux terres en coteau, leur situation est tout autre. Les Hovas ne les utilisent guère, sauf pour la culture des quelques champs de manioc qu'ils entretiennent autour de leurs villages. Tout le reste est soumis à la vaine pâture, et fournit au bétail indigène une nourriture surabondante pendant la saison des pluies, insuffisante pendant la saison sèche. Ces terres-là sont à peu près vacantes, et il serait très facile aux planteurs de s'en procurer telle quantité qu'ils pourraient désirer. Mais il leur serait moins aisé d'en tirer un parti avantageux.

Elles sont formées d'une très légère couche d'humus provenant de la décomposition de la végétation spontanée; au-dessous on rencontre une épaisse couche d'argile, très compacte, imperméable à l'eau comme à l'air atmosphérique, et très pauvre en chaux et en acide phosphorique. Ce sont là certainement de très mauvaises conditions culturales; elles ne laissent tout d'abord aux spéculateurs qu'un faible espoir d'y installer avec chances de succès les cultures tropicales que j'ai énumérées plus haut, qui sont — sauf le thé peut-être, sur lequel nous reviendrons plus tard — très exigeantes, en raison même de leurs rendements considérables et à qui, d'ailleurs, l'altitude à laquelle nous sommes dans l'Imerne semble peu favorable. J'ai vu à peu de distance de Tananarive des cultures de café qui, malgré l'énergie et l'intelligence dont les planteurs ont fait preuve, m'ont confirmé dans cette appréciation que je crois fondée sur des faits positifs. Je ne puis pas affirmer qu'aucune n'y prospérerait, mais pour le moment je n'en puis pas indiquer dont la prospérité éventuelle me paraisse assurée. Restent les cultures européennes, et c'est une maigre ressource. Le châtaignier y réussit, il en existe de jeunes encore qui sont d'une végétation vigoureuse et qui se chargent de fruits, mais ce ne sera jamais qu'une industrie bien secondaire. On a planté des vignes, et je mange tous les jours des raisins qui sont passables quoique foxés. Mais de là à faire du vin, il y a loin, et, sans aller jusqu'à prédire un insuccès à ceux qui tenteront cette spéculation, je constate qu'en ce moment on peut tout au plus concevoir des espérances que l'expérience et le temps auront à vérifier. La culture du blé a été essayée ; elle a, paraît-il, réussi (avec fumures bien entendu) et tant qu'elle n'aura pas atteint 10 000 quintaux, chiffre de la consommation européenne, elle pourra être avantageuse, grâce aux prix des transports de la côte jusqu'ici ; mais elle ne chassera jamais le riz du marché indigène, le bon marché de celui-ci m'en est un garant, on ne fera pas du blé la grande industrie agricole que je cherche et qui seule permettra de tirer un revenu des vastes surfaces qu'il s'agit d'utiliser.

Cette grande industrie agricole, c'est dans l'élevage que nous la trouverons, non tel que les indigènes l'ont déjà pratiqué, mais perfectionné et guidé par les principes rationnels qu'ils ignorent. Aujourd'hui, pendant la saison sèche, une partie des troupeaux, la plus faible, descend dans les bas, et cherche sur les bords inoccupés des rivières une nourriture aigre et insuffisante ; l'autre reste dans les hauts, y vit comme elle peut, et arrive, quand elle y arrive, à la saison pluvieuse dans un état d'épuisement complet. Nulle part, à ma connaissance, l'indigène ne fait de provisions en vue de l'hivernage. Le moyen d'avoir des vaches laitières — le lait vaut ici 20 à 30 centimes le litre, ce qui est énorme pour le pays — et même des bêtes d'engrais ou d'élevage en bon état avec un pareil système ? Le premier soin à prendre pour l'éléveur européen sera donc de réserver certaine portion des pâturages pour y faire au commencement de la saison sèche, c'est-à-dire en avril, des foins qu'on pourra laisser en meules sur le sol, et qui ne courront aucun risque de se corrompre, la pluie étant excessivement rare, jusqu'en octobre où les pâturages commencent à reverdir : mais cela ne suffira pas. Ce foin sec, exclusivement composé de graminées, formera une ration alimentaire insuffisante, et devra être complété par l'addition d'une certaine proportion de légumineuses, de plantes vertes, de racines ou même de grains qui reste à déterminer et dont la connaissance est absolument nécessaire à la solution du problème.

Quelles sont les plantes qui peuvent nous permettre d'atteindre notre but ? Il faut d'abord éliminer parmi les plantes d'Europe la pomme de terre qui réussit mal ici, la betterave dont les exigences au point de vue de la main-d'œuvre et des fumures sont trop grandes, et les trèfles ordinaires qui veulent du calcaire; quant au trèfle incarnat et à la luzerne, leurs fortes racines pivotantes réussiront-

elles à piquer dans l'argile compacte du sous-sol pour y trouver la nourriture et l'humidité qui leur sont nécessaires ? Je ne m'y fie guère, mais néanmoins j'en ferai faire l'expérience dans des conditions moyennes que la grande culture pourra accepter, et je constaterai les résultats acquis. J'ai plus de confiance dans les plantes indigènes déjà acclimatées, et dont quelques-unes paraissent répondre aux conditions du problème que nous étudions. Le manioc vaut en détail, à Tananarive, de 3 à 5 francs les 100 kilos. C'est un prix qui n'est pas exorbitant, et qui n'est pas pour effrayer l'éleveur. Je ne connais pas exactement sa valeur alimentaire, mais je la crois considérable, car c'est avec lui qu'on achève l'engraissement des bœufs excellents qu'on amène sur nos marchés ; je serai d'ailleurs très prochainement fixé sur ce point important.

La banane cultivée et surtout la banane sauvage, plus grosse et plus productive, méritent aussi d'être étudiées avec soin ; il faudra les dépouiller de leur enveloppe extérieure, et cette opération exigera un peu de main-d'œuvre. Mais les femmes et les enfants la fourniront à bon marché, et ce léger inconvénient ne saurait être un obstacle sérieux. D'ailleurs le manioc doit être cuit, avant d'être livré à la consommation, tandis que la banane se mange crue. Il y a là une large compensation : quant à la quantité de matière alimentaire produite, elle est énorme. Il m'est impossible d'établir le prix de vente des 100 kilos, la banane n'étant cultivée qu'en petite culture et pour les besoins individuels de chaque case. Mais le jour où un débouché illimité serait ouvert à la consommation, il est évident que la production s'accroîtrait dans la même proportion et prendrait un immense développement.

En dehors de ces deux plantes indigènes, dont le succès paraît certain, puisqu'elles prospèrent déjà sous notre ciel et dans notre climat, il en est d'autres provenant des terres tropicales ou simplement chaudes qu'il convient encore d'expérimenter : le sorgho, le maïs, le millet, la canne à sucre même prise comme plante fourragère doivent être soumis à l'expérimentation. L'importance du but est telle qu'il n'y a pas lieu de tenir compte des quelques dépenses qu'il faudra faire, des quelques soins qu'il faudra prendre pour le poursuivre et pour l'atteindre.

Sans tenir compte, pour le moment, des éventualités que comportent ces diverses cultures sur la valeur desquelles l'expérience seule pourra nous renseigner, et en nous en tenant aux faits acquis et positifs, avec le foin sec, la manioc et la banane, voilà la nourriture de l'hivernage assurée. Quelles sont les variétés, les espèces de bétail que l'éleveur pourra nourrir avec chances de succès ? C'est la question qui nous reste à examiner.

Tout d'abord il faut écarter l'élevage et l'engraissage des bœufs. En effet, l'indigène produit des bœufs maigres à 14 francs par tête, des bœufs gras à 50 francs, et ces prix défient la concurrence européenne. Je ne crois pas non plus beaucoup au succès de l'élevage du mouton : outre que le climat est bien humide pendant six mois de l'année, le prix de la viande sera toujours déprimé par l'extrême bon marché de celle du bœuf, et la laine aura à soutenir une concurrence difficile avec les produits similaires de l'Australie et de la Plata. J'ai plus de confiance dans l'industrie laitière, aux environs de Tananarive tout au moins. Avec une nourriture perfectionnée, les races perfectionnées pourront apparaître, et la production du lait, de deux litres par tête et par jour en ce moment, s'élèvera facilement à huit ou dix. Mais le marché ne sera pas illimité : dès que les besoins de la ville seront satisfaits, les prix baisseront et cesseront d'être rémunérateurs. Je vois là les éléments d'une spéculation particulière et locale, je n'y vois pas ceux de la grande industrie agricole que je cherche.

Je crois les trouver dans l'élève du cheval et du mulet. Les quelques animaux de ces deux espèces qu'on rencontre à Madagascar sont tous d'importation lointaine. Ils proviennent de l'Abyssinie ou même de la Plata ou de l'Australie. Nul doute que l'éleveur de l'Imerne ne puisse soutenir avec succès une concurrence grevée de frais de transport si considérables. Quant au débouché, il est assuré d'ores et déjà et ne peut que s'accroître à l'avenir. Hier, il n'y avait ici ni routes carrossables, ni même chemins ruraux, donc point de bêtes de trait. Le premier devoir du gouvernement est d'en établir sur les grandes lignes d'abord, sur les autres ensuite.

Il le sait, il le fera, car il y a là une nécessité absolue à laquelle nulle administration ne pourra se soustraire. Or il faut trois ou quatre ans pour fabriquer un cheval ou un mulet. L'ouverture des nouvelles voies de communication ira plus vite, et sera toujours en avance sur la production chevaline ou mulassière. L'établissement prévu de certains chemins de fer ne changera rien à la situation. On l'a bien vu en France, où les chevaux sont aussi demandés que jamais malgré la multiplicité des voies ferrées. L'augmentation de la circulation perpendiculaire aux gares compense largement la perte qui résulte pour le roulage de sa dépossession de la ligne mère. D'ailleurs un temps prochain viendra, où chaque planteur, chaque propriétaire même aura besoin pour lui-même ou pour sa culture d'un ou de plusieurs chevaux ou mulets et, pendant de longues années, la production nécessairement inférieure à une demande croissante, sans concurrence sérieuse, facilitée enfin par le bas prix des terres et de la main-d'œuvre, sera

placée dans des conditions économiques éminemment favorables et retirera de ses capitaux et de ses efforts un revenu largement rémunérateur.

Enfin la demi-stabulation à laquelle seront soumises les juments mères et les bêtes d'élève permettra de recueillir des fumiers qui donneront une base solide aux développements ultérieurs de l'agriculture. La vérité agricole est la même des deux côtés de l'équateur. Recueillant sur tous les points de l'exploitation les éléments de fertilité fournis par la végétation spontanée, les bestiaux les transporteront à l'étable où le propriétaire, s'en servant comme d'une force vive, établira sur des points déterminés des cultures variées et riches en ce moment impossibles. L'agriculture rationnelle sera fondée, et la propriété du pays assise sur des bases scientifiques et durables. 969

Tananarive, mars 1896.

VARIÉTÉS

Un voyage en Moscovie au temps de Louis XIII.

Il ne semblera peut-être pas sans intérêt de savoir ce qu'était, il y a deux grands siècles, cet empire des Czars, qui, au dire des Allemands, sort à peine de la barbarie à l'heure présente. Un livre oublié aujourd'hui, et qui fit un certain bruit autrefois, nous fournit à cet égard des renseignements dignes d'attention et des points de comparaison curieux. C'est la *Relation du voyage d'Adam Oléarius en Moscovie, Tartarie et Perse* (1).

Ce n'est pas en simple amateur qu'Oléarius fit ce voyage de Moscovie et de Perse, mais comme secrétaire attaché à une ambassade que son souverain, Frédéric, prince héréditaire de Norvège et duc de Sleswig-Holstein, adressait au Grand-Duc et au Sofi. Le but du prince de Holstein était d'établir dans la ville de Fredericstadt, qu'il venait de fonder, un important commerce de soies. Il lui fallait donc entretenir des relations suivies avec la Perse, grand centre de production de la soie, et, tout d'abord, gagner l'amitié du Moscovite, pour s'assurer le libre passage à travers ses États. Un jurisconsulte, conseiller d'État du Holstein, et un marchand de Hambourg, à qui Frédéric crut devoir donner le même titre pour rehausser son prestige, furent chargés de cette double mission.

En ce temps-là, et dans cette Russie demi-orientale, on n'allait vite ni sur les chemins, ni dans les négociations diplomatiques. Aussi le premier voyage, qui ne dépassa pas Moscou, dura-t-il dix-huit mois (d'octobre 1633 à avril 1635). Cependant, le grand-duc régnant, Michel Fédérowitz, était un homme accommodant, qui ne cherchait pas à traîner les choses en longueur, et qui renvoya les ambassadeurs satisfaits. Jugez donc, s'il en eût été autrement!

Dans le second voyage (1635-1636), nos voyageurs ne font que traverser les États moscovites, et, après un séjour de reconnaissance à la cour de Michel, gagnent la frontière de Perse. Ce sont les observations faites, durant ces deux passages en Moscovie, par le savant Oléarius (en simple allemand, Œlschlager), qui constituent tout l'intérêt de son récit.

Il ne faut pas oublier que ce Holsteinois est un Teuton, et qu'il a tous les préjugés et toutes les préventions des hommes de race germanique. C'est dire qu'il parle des Moscovites avec peu de sympathie et d'estime. Ce bon Allemand, avec l'orgueil naïf et immense de ses compatriotes, n'a pas plutôt franchi la frontière qu'il se croit en pays sauvage,— — « barbare » serait trop peu dire.

Certes, les Russes, un siècle avant le fondation de Pétersbourg, n'étaient pas parvenus à un degré de civilisation bien élevé, puisque, sous Pierre le Grand lui-même, les progrès faits semblent être plus en superficie qu'en profondeur ; mais il ne faut pas non plus exagérer les ténèbres de barbarie où l'on est trop porté à les croire plongés, et il est bon de nous rappeler toujours que, jusqu'à ce siècle, nous ne connaissions guère les peuples de Moscovie que par les Allemands, leurs pires ennemis et leurs plus obstinés détracteurs.

Oléarius prête à peu près tous les vices aux Moscovites de son temps ; mais celui sur lequel il insiste, non sans raison, semble-t-il, c'est l'ivrognerie :

« Il n'y a point de lieu au monde, dit-il, où l'ivrognerie soit si commune qu'en Moscovie. Toutes les personnes, de quelque condition ou qualité qu'elles soient, ecclésiastiques et laïques, hommes et femmes jeunes et vieux, boivent de l'eau-de-vie à toute heure, devant, pendant et après le repas. Ils l'appellent *tzarkowino*, et ne manquent jamais d'en présenter à ceux qui les visitent. Les gens de basse condition, les paysans et les esclaves ne refusent point les tasses d'eau-de-vie qu'une personne de condition leur présente ; mais ils en prennent jusqu'à ce qu'ils demeurent couchés, et bien souvent morts sur la place.

« Les grands seigneurs même ne sont point exempts de ce vice, ainsi que l'on vit en cet ambassadeur moscovite qui fut envoyé à Charles, roi de Suède, en l'an 1608. Ce galant homme, au lieu de ménager sa qualité d'ambassadeur et les affaires que

(1) Nous en avons une traduction faite, d'après le texte allemand du voyageur, par A. de Wicquefort, résident de Brandebourg, et publiée en 1666, à Paris, chez Jean Dupuis, rue Saint-Jacques, à la Couronne d'Or.

son maître lui avait confiées, prit tant d'eau-de-vie, la veille de sa première audience, que le lendemain, ayant été trouvé mort dans son lit, l'on fut contraint de le porter en terre, au lieu de le conduire à l'audience. »

Voilà, certes, qui est assez édifiant et nous donne une grande idée de la tenue et de la réserve des envoyés du grand-duc de Moscovie à cette époque! Mais si tels étaient « les grands seigneurs », que devaient être les paysans et les serfs? La scène de cabaret suivante, esquissée par notre auteur, nous en présente un aperçu suffisamment pittoresque.

« Les femmes, écrit-il, ne font pas plus difficulté de s'enivrer que les hommes. J'en vis à Narva un assez plaisant exemple en la maison où j'étais logé, où plusieurs femmes moscovites vinrent un jour trouver leurs maris, pour être de l'écot, s'assirent et firent raison de bonne grâce. Les hommes étant ivres voulurent aller chez eux; mais les femmes témoignèrent qu'elles n'étaient pas encore en humeur de se retirer, quoiqu'on les y conviât par nombre de grands soufflets, et obligèrent leurs maris à se rasseoir et à boire de plus belle, jusqu'à ce que, les hommes étant tombés endormis à terre, les femmes s'assirent sur eux, comme sur des bancs, et continuèrent de boire, jusqu'à ce qu'elles demeurassent couchées à terre avec eux. »

Les *kermesses* des bons peintres flamands ne nous offrent pas mieux. On en pourrait, avec Oléarius, montrer bien d'autres encore, aussi originaux parfois; mais ce serait s'exposer aux redites. Citons, du moins, ce fait, d'un buveur qui, ayant perdu au cabaret, faute d'autre numéraire, ses habits et sa chemise, et n'ayant plus sur lui que son caleçon, s'en fut boire encore ce suprême vêtement, et ressortit tout joyeux, abritant sa nudité derrière des touffes de feuillage, à la façon d'Ulysse, quand il dut, après un naufrage, se présenter devant la princesse des Phéaciens.

Un dernier trait pour en finir avec cette matière, où Oléarius est intarissable :

« Étant, dit-il, en la ville de Novogorod, lors de notre seconde ambassade, j'y vis un prêtre sortir du cabaret, lequel, en approchant de notre logis, voulut donner la bénédiction aux strélitz qui étaient en garde à la porte; mais, en levant la main, et en faisant l'inclination, la tête qui était chargée des fumées du vin, se trouva si pesante qu'elle emporta le reste du corps et fit tomber le pope dans la boue. Nos strélitz le relevèrent avec respect, et ne laissèrent pas de recevoir cette bénédiction crottée, comme une chose qui est fort ordinaire parmi eux. »

J'ai relevé cette anecdote, parce que, si elle est un peu répugnante, elle offre quelque chose de caractéristique à un autre point de vue. Oléarius, qui n'est pas Allemand pour rien, voit ces choses avec son ironie sèche et hautaine. C'est le mauvais pharisien, toujours prêt à dire : « Je vous remercie, mon Dieu, de ce que je ne suis pas comme ces pécheurs! » Mais il y a quelque chose d'assez touchant dans cette foi naïve; et — oserai-je le dire? — je trouve même une certaine grandeur d'esprit chez ces simples, qui savent mettre la pensée au-dessus de l'homme et garder le respect pour la fonction, même quand celui qui l'exerce est indigne. C'est faiblesse de races primitives, mais non corrompues.

Ce qui est essentiellement caractéristique dans les mœurs moscovites au temps d'Oléarius, ce sont les cérémonies du mariage. Elles ont une complication de détails telle que je ne saurais entrer dans des explications dont il me serait trop mal aisé de sortir. Tout chrétiens qu'ils fussent déjà, les Moscovites, renfermant les jeunes filles avec soin, pratiquaient le mariage à l'orientale. Le marié ne voyait sa femme qu'après le lien formé, et, jusque-là, devait se contenter de la description d'une vieille parente servant d'intermédiaire et seule admise à pénétrer dans la gynécée. « De sorte, ajoute naïvement l'Allemand, que l'on ne doit point s'étonner du mauvais ménage que l'on voit souvent entre eux. »

Bien que de tout cela on puisse inférer que l'état de la Russie était assez arriéré dans cette première moitié du XVIIe siècle, Oléarius n'appuie pas, comme on s'y attendrait, sur le despotisme des Czars. Tout au contraire, il vante les douceurs du gouvernement moscovite, au moins sous le règne du grand-duc Michel Fédérowitz, le souverain devant lequel il eut à se présenter. La Sibérie même, à l'entendre, n'est qu'une aimable villégiature.

« Il ne faut point, dit-il, rapporter au temps présent ce qu'on lit dans le baron de Herberstein, dans Paul Jove et dans Guagnin du gouvernement violent et tyrannique du grand-duc : car ils écrivaient pendant le règne de Ivan Basilowitz (1), dont le sceptre était de fer, et dont le gouvernement a été plus cruel et plus violent que d'aucun autre prince dont les histoires parlent. Mais le grand-duc qui vit aujourd'hui est un fort bon prince, qui, à l'exemple de son père, au lieu de prendre le bien de ses sujets, les soulage et fait fournir de son épargne de quoi remettre à ceux qu'une mauvaise année ou quelque autre malheur a ruinés. Il a même la bonté de pourvoir à ce que ceux que l'on relègue en Sibérie pour crime, quoique cela n'arrive pas souvent sous ce règne, aient de quoi

(1) Ivan le Terrible.

subsister : en faisant donner de l'argent aux personnes de qualité, de l'emploi à ceux qui en sont capables, et une place de morte-paie aux soldats : de sorte que ce qu'il y a de fâcheux en leur disgrâce, c'est qu'ils n'ont pas l'honneur de voir les clairs yeux de Sa Majesté Czarique. Car sans cela cette peine est devenue si douce que plusieurs ont ramassé en leur exil des richesses qu'ils n'eussent pas osé espérer auparavant. »

Je n'exagérais rien, et vous voyez que c'est à aller en Sibérie par partie de plaisir. Mais, puisque j'ai parlé du Czar, il ne sera pas sans intérêt de donner l'énumération de ses titres et qualités, dont la liste nous permet d'aborder une question controversée depuis longtemps et remise tout dernièrement sur le tapis. Le mot Czar vient-il de César, comme le « Kaiser » des Allemands ? Voici comment le « pristaf » (introducteur des ambassadeurs) le désigna devant les envoyés du Holstein, au moment de leur entrée à Moscou :

« Le grand seigneur, czar et grand duc, Michel Fédérowiz, conservateur de tous les Russes, prince de Vladimir, Moscou, Novogorod, czar de Kassan, czar d'Astrakan, czar de Sibérie, seigneur de Plescoff, grand-duc de Tversky, Ingersky, Premsky, Uvadsky Bolgarsky, etc, seigneur et grand-duc de Novogorod aux bas pays, commandeur de Rosansky Rostofsky, Gerestafky, Belosersky, Oldorsky, Condinsky, et par tout le Nord ; seigneur des pays d'Iveric, zar de Kartalmsky et d'Ingusinsky, prince des pays de Kabardinsky, Cyrcasky et de Iorsky, seigneur et dominateur de plusieurs autres seigneuries. »

Je crois qu'on peut conclure de cette pompeuse énumération que le mot de Czar n'a pas de rapport avec celui de *César* ou de *Kaiser*, désignant la majesté impériale. Si le terme avait ce sens générique, comment admettre qu'on l'applique à des parties restreintes de l'empire du grand-duc ? Au reste, cet avis est soutenu par Oléarius lui-même ; car cette question s'agitait déjà de son temps. Voici le passage, très long, mais intéressant, qui s'y réfère.

« Depuis que les Moscovites ont su que l'on appelle *Kayser* celui qui tient le premier lieu entre les princes chrétiens de l'Europe, et que ce mot descend du nom propre de celui qui changea le premier l'état populaire de Rome en monarchie, ils ont voulu faire accroire que le mot Czar a la même signification et la même étimologie. C'est pourquoi ils veulent aussi imiter les empereurs d'Allemagne en leur grand sceau où l'on voit un aigle à deux têtes, mais avec des ailes moins déployées que celles de l'aigle de l'Empire, ayant sur l'estomac dans un écusson un cavalier, qui combat un dragon, représentant l'archange saint Michel ou bien saint Georges. Les trois couronnes que l'on voit sur et entre les têtes de l'aigle signifient la Moscovie et les deux royaumes de Tartarie, Kassan et Astrakan. Le tyran Ivan Basilowitz fut le premier qui se servit de ces armes ; parce qu'il voulait que l'on crût qu'il était descendu des anciens empereurs romains. Les truchements du grand-duc et les Allemands qui demeurent à Moscou l'appellent en leur langue *Kaysar*, c'est-à-dire César ou empereur. Mais il est certain que le mot de Czar signifie roi, et, pour témoignage de cela, l'on voit dans leur Bible que, quand les Moscovites parlent de David et de ses successeurs, rois de Juda et d'Israël, ils leur donnent la qualité de Czar. Pour dire la vérité, le grand-duc est roi en effet, puisque les princes étrangers ne font point de difficulté de le traiter de Majesté, et la qualité de grand-duc est au dessous de ce que mérite ce grand prince. »

Tout cela, malgré le désir du bon Allemand de rabaisser un peu la « majesté czarique », paraît fort bien raisonné. Le mot *Czar*, si ancien chez les Russes, peuples plus orientaux que latins, paraît donc remonter au *Sar* des Assyriens.

On trouve bien des choses encore dans ce voyage d'Oléarius : par exemple, le souvenir d'un de nos compatriotes portant un nom illustre, et destiné à devenir, au XIXe siècle, non pas plus illustre, mais beaucoup plus répandu encore :

« Le treizième février (1635), dit notre homme, les ambassadeurs partirent de Riga, et en leur compagnie partit aussi un certain ambassadeur de France, qui s'appelait Charles de Talleyrand (1) et prenait la qualité de marquis d'Excideuil, prince de Chalais, comte de Grignol, baron de Mareuil et de Boisville. Louis XIII, roi de France et de Navarre, l'avait envoyé avec Jacques Roussel en ambassade en Turquie et en Moscovie. Mais Roussel, son collègue, lui avait rendu de si mauvais offices auprès du Patriarche, que le grand-duc l'envoya en Sibérie, où il demeura trois ans prisonnier, jusqu'à ce que les artifices et malices de Roussel, qui ne travaillait qu'à mettre les princes en mauvaise intelligence, ayant été reconnues, on le remit en liberté après la mort du Patriarche. Il s'était diverti pendant sa détention à apprendre par cœur les quatre premiers livres de l'*Enéide* de Virgile, qu'il savait parfaitement. C'était un seigneur d'environ trente-six ans et de très belle humeur. »

Voilà un temps de Sibérie assez bien employé, et il est permis de penser que cet ancêtre du fameux Talleyrand ne devait pas être le premier venu.

(1) Oléarius écrit « Tallerand », lui ou son traducteur ; mais le titre de prince de Chalais, cité ensuite, prouve bien qu'il s'agit d'un Talleyrand-Périgord.

Mais ce qu'on trouve peut-être encore de plus intéressant chez Oléarius, c'est la curieuse anecdote que je vais citer, et qui paraît poser un problème littéraire de premier ordre, si l'on réfléchit à son identité parfaite avec la donnée d'un des principaux chefs-d'œuvre de notre théâtre comique. Le récit est long; il est même lourd, car notre Allemand n'a pas l'art de conter légèrement; mais je me ferais scrupule d'en rien retrancher. D'ailleurs, il y a des détails bien amusants, si pesamment qu'ils nous soient donnés. Et puis, l'histoire de ce Sganarelle et de cette Martine moscovites est assez piquante par elle-même pour justifier la copie conforme :

« Martin Baar, pasteur de Narva, qui demeurait déjà à Moscou sous le règne du grand-duc Boris Godounoff, nous conta un jour que, de son temps, le grand-duc, se trouvant fort affligé de la goutte, fit promettre de très grandes récompenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles fussent, qui lui indiqueraient un remède capable de soulager son mal. La femme d'un boyard, outrée du mauvais traitement qu'elle recevait de son mari, alla déclarer que le boyard savait un fort bon remède pour la goutte, mais qu'il avait si peu d'affection pour Sa Majesté qu'il ne le voulait point communiquer. On alla quérir l'homme, qui fut bien étonné quand il sut la cause de sa disgrâce; mais, quelque excuse qu'il pût alléguer, on l'attribuait à la malice : on le fit fouetter jusqu'au sang, et on le mit en prison, où il ne put s'empêcher de s'emporter et de dire qu'il voyait bien que c'était sa femme qui lui avait joué ce tour, et qu'il s'en vengerait.

« Le grand-duc, s'imaginant que ces menaces ne procédaient que du dépit que le boyard avait de voir que sa femme avait révélé son secret, le fit fouetter plus cruellement que la première fois, et lui fit dire qu'il employât son remède, ou qu'il se disposât à mourir présentement. Le pauvre diable, voyant sa perte inévitable, dit enfin, dans le dernier désespoir, qu'en effet il savait quelque remède, mais que, ne le croyant pas assez certain, il ne l'avait pas osé employer pour Sa Majesté, et que, si on lui voulait donner quinze jours de temps pour le préparer, il s'en servirait.

« Après avoir obtenu ce délai, il envoya à Czirback, à deux journées de Moscou, sur la rivière d'Occa, d'où il se fit amener un chariot plein de toute sorte d'herbes, bonnes et mauvaises, et en prépara un bain pour le grand-duc, qui s'en trouva bien. Car, soit que le mal fût au déclin, ou que parmi une si grande quantité de toute sorte d'herbes il s'en trouvât de propres pour son mal, il en fut soulagé. Ce fut alors que l'on se confirma dans l'opinion, que l'on avait eue, que le refus du boyard n'était procédé que de sa malice : c'est pourquoi on le fouetta encore plus fort que les deux premières fois, et après on lui fit un présent de quatre cents écus et de dix-huit paysans, pour les posséder en propre, avec défenses bien expresses et très rigoureuses de s'en ressentir contre sa femme, qui en profita si bien que, depuis ce temps là, ils vécurent ensemble en une très parfaite amitié. »

Est-ce qu'en parcourant un simple récit de voyage nous aurions trouvé la source du *Médecin malgré lui*? Telle est la première réflexion qu'on fait en lisant ce passage. Car il y a, dans cette vengeance de femme si bien ourdie et si particulièrement combinée, des détails sur lesquels il n'est pas admissible qu'on se rencontre et où l'on ne peut que se copier. Or, il est à remarquer que la traduction du voyage d'Oléarins parut en 1666, et que cette année 1666 est précisément celle où Molière fit jouer sa comédie.

La conclusion semble bien simple, et pourtant elle ne l'est peut-être pas autant qu'elle le paraît d'abord. Il faut se rappeler, en effet, qu'il existe un fabliau du moyen âge, *le Vilain mire ou le Manant médecin*, qui nous offre le double trait du médecin par force et de la vengeance de Martine. Que penser alors? Tout d'abord, et s'il est vrai que l'idée d'une femme, de se venger de son mari en le faisant passer pour un docteur qui cache sa science, remonte si haut, on arrive à opter entre deux conclusions : ou le bon Oléarius aura été mystifié par le pasteur de Narva, qui lui aura conté, comme un fait-divers récent, une vieille légende; ou la femme du boyard connaissait l'histoire (on sait que ces contes populaires courent le monde entier, de la Scandinavie jusqu'à l'Inde) et elle l'aura rééditée à son profit.

Quant à Molière, il n'ignorait sans doute pas le fabliau du moyen âge; mais, quand je remarque la similitude des détails et le rapprochement des dates, je ne puis m'empêcher de croire qu'il aura lu le voyage d'Oléarius et que le récit que je viens de citer l'aura inspiré, ne fût-ce qu'en réveillant en lui le souvenir du *Vilain Mire*.

Me permettra-t-on, maintenant, de remarquer, qu'il y a dans le *Voyage de Moscovie*, un trait comique excellent, et que je regrette de ne pas trouver dans Molière? C'est l'idée de notre docteur improvisé, prenant au hasard des plantes quelconques, et guérissant son auguste malade. Dans *le Médecin malgré lui*, Sganarelle guérit une malade imaginaire : il n'y trouve naturellement pas grande difficulté, et ne se donne pas moins les gants de la réussite : « Voilà une maladie qui m'a donné bien de la peine! », trait parfait et bien digne du maître. Mais avouez que, pour la portée satirique, la guérison réelle du malade est plus drôle encore et eût répondu pleinement

aux idées de Molière sur la médecine et les médecins.

Mais je m'égare; me voici loin de la Moscovie, et il me faut finir cet article, déjà long. Laissons nos ambassadeurs à la frontière des États du grand-duc, et terminons sur ce détail du premier repas qu'on leur servit en Perse:

« On conclut le dîner, nous dit Oléarius, par une porcelaine pleine d'un breuvage chaud et noirâtre qu'ils appellent *kahawa*, dont il y aura occasion de parler plus amplement ci-après. »

Chardin, à la même époque, nous signale, en Perse, le *kahwé*. Ici et là nous pouvons saluer les premières mentions de ce breuvage qui, au dire de Mme de Sévigné, devait passer comme Racine. Et, de fait, elle ne s'est trompée qu'à demi, puisque Racine et le café ont eu la même fortune.

947.04 JULES GUILLEMOT.

UN PRÉDICATEUR POPULAIRE

DU XVe SIÈCLE (1)

M. Thureau-Dangin s'est délassé de ses longues études historiques sur les doctrinaires de droite, de gauche, de centre gauche et de centre droit, par un petit voyage en Italie, à quoi vous ne voyez sans doute rien que de très légitime. Mais encore il faut s'entendre. Un historien ne voyage pas comme un autre homme, et c'est dans l'Italie du xve siècle que M. Thureau-Dangin a fait sa petite excursion hygiénique. Chacun se repose à sa manière.

Il s'est établi en villégiature au beau milieu du *Quattrocento*. — Car, rappelons-le en passant, les Italiens ont une manière de compter les siècles qui est particulière et qui peut tromper. Le xvie siècle est pour eux celui pendant lequel on compte *six cents* (et plus) *après mille*, c'est-à-dire ce que nous appelons le xviie, et ainsi de suite, et ainsi auparavant. Le siècle de Louis XIV est pour eux le *Seicento*; le siècle de Léon X (1501-1600) et pour eux le *Cinquecento;* et le siècle de Jeanne d'Arc (1401-1500), est pour eux le *Quattrocento*. Cela a fait commettre une erreur à Voltaire (*Essai sur les mœurs*, ch. CXXI).

Donc M. Thureau-Dangin s'est installé dans le *Quattrocento*, c'est-à-dire dans l'Italie du xve siècle, pendant une année, et il nous en rapporte un volume très intéressant, et qui n'a pas été fait souvent, sur saint Bernardin de Sienne.

Vous ne connaissez pas particulièrement saint Bernardin de Sienne. Eh bien! si! vous le connaissez, au moins à peu près; car vous avez quelque idée de saint Jean Chrysostome, et c'est sensiblement la même chose. Bernardin de Sienne était un prédicateur populaire, véhément, satirique, emporté, infatigable, d'une verve plébéienne très analogue à celle de nos Menot et de nos Maillard, mais plus lettré que ceux-ci, plus élégant dès qu'il le voulait, plus onctueux et tendre à l'occasion, et vous voyez que c'était bien une manière de saint Jean Chrysostome.

Il était de cet ordre des franciscains qui a donné tant de prédicateurs à l'ancienne Église, et qui est resté une des grandes gloires du catholicisme. Il était un disciple dévot et humilié de ce saint François d'Assise, que notre Renan aimait si fort, que Scherer ne pouvait pas souffrir, et qui était entre ces deux grands esprits un sujet de continuelles discussions amicales.

Bernardin fut franciscain de très bonne heure, dès vingt-deux ans. C'était un petit franciscain très joli. Juliette le recherchait quelquefois pour lui-même, et non pas pour Romeo. De belles dames l'attiraient chez elles sous prétexte d'aumônes, et il s'apercevait assez vite que c'était bien par bonté d'âme. Sur quoi il leur donnait la discipline de si énergique façon qu'elles ne revenaient point à le prendre pour aumônier. Le jeune franciscain avait le mot pour rire un peu rude.

Il fut franciscain de très bonne heure, mais prédicateur assez tard, vers quarante ans. Je ne vois pas trop bien pourquoi. Il semble avoir été extrêmement modeste et n'avoir jamais recherché la gloire brillante du prédicateur. Il prêcha quand on lui dit de prêcher et continua quand on lui dit que c'était excellent pour le bien de l'Église et du pays. A vrai dire de quarante à soixante-quatre ans, il se rattrapa. Je ne crois pas que personne ait parlé autant que saint Bernardin de Sienne. Il prêchait tous les jours, et il faut savoir ce que c'était qu'un sermon de ce temps-là. Cela durait entre quatre et six heures d'horloge. Les sermons qui n'atteignaient pas trois heures n'étaient que de petites homélies.

Et dans quelles conditions? En plein air, sur la plus grande place publique, devant cinq, six, dix ou vingt mille personnes. La nuit quelquefois. Je vois qu'un jour Bernardin s'écrie: « L'aube se lève, et voilà plusieurs heures que je vous parle. » Le sermon était quelquefois interrompu par la pluie. « L'air devenu serein », il recommençait de plus belle. Quand il faisait beau, l'orateur arrivait tout joyeux, et ne pouvait pas s'empêcher de manifester sa joie: « Mes frères, il faut remercier Dieu; le temps est sûr; nous n'aurons pas de fâcheux accident. Louons Dieu du beau jour qu'il nous envoie. » Ces jours-là, l'auditoire pouvait supposer que l'orateur avait fait provision d'éloquence pour toute la journée.

1 *Saint Bernardin de Sienne* (1380-1464), par Paul Thureau-Dangin, de l'Académie française; Plon, 28 avril 1896.

On conçoit qu'il fallait une autorité immense pour maintenir attentifs et silencieux des auditoires pareils, dans de telles conditions. Le prédicateur avait à faire la police de l'assemblée. Il la faisait, on le voit, avec bonne humeur et avec rudesse en même temps: « Eh là-bas! auprès de la fontaine! il y a du bruit. Un peu de tranquillité s'il vous plaît. » — « Et cette femme, à ma droite, qui dort sur l'épaule de sa voisine, comme sur un oreiller (un peu excusable, la dormeuse, voyons, mon Père!) Je ne peux pas souffrir cela. La parole de Dieu est un trésor, et, moi, je suis de ces avares qui lorsqu'ils voient le vin se répandre crient aussitôt : Hélas! cela se perd ; car ce n'est pas de cela que boivent les poules. »

Ce n'est pas qu'il fût avide d'être écouté. L'excellent homme est le premier à répéter que tous ceux qui ont quelque chose d'utile à faire à la maison ne doivent pas venir au sermon; mais quand on y est, il ne faut pas dormir, il ne faut pas se disputer pour les places et il ne faut pas s'en aller. « O femmes, c'est honteux! Le matin, pendant que je dis la messe, vous faites un tel vacarme qu'il me semble entendre un tas d'os qui s'entre-choquent. Et quels cris: Jeanne! Catherine! Françoise! Oh la belle dévotion que vous avez à entendre la messe! » — « Restez en place, mesdames, ne vous en allez pas! Eh quoi, quoi donc! Qu'aucune de vous ne s'en aille!... Oh! c'est là un mauvais signe, oui, un mauvais signe! Ainsi ma prédication a été interrompue l'autre jour. Je voudrais qu'il m'en coûtât trois livres de mon sang et que mon sermon ne fût pas interrompu. Je vais finir. Écoutez la conclusion. » Il paraît que ce jour-là il commençait à pleuvoir; ou, peut-être, le saint homme avait parlé cinq heures et entamait la sixième.

Ces sermons sont très puissants, très énergiques, très vivants. On y surprend l'ardeur vraie d'un homme qui sent à la fois la grandeur des maux qu'il a à guérir et l'efficacité de sa médication. Car n'en veuillons point, s'il vous plaît, aux prédicateurs qui, à certaines époques, deviennent des orateurs élégants, des conférenciers aimables, de beaux diseurs. Certaines tendances des prédicateurs y sont bien pour quelque chose; mais beaucoup plus les dispositions de la foule qui les écoute. Sans doute il ne s'agit pas de plaire; mais encore il faut être écouté. Il est des temps où on ne l'est qu'en étant presque frivole. Force est bien de l'être un peu. « C'est l'auditoire qui fait le prédicateur », a dit Bossuet. Il le savait bien.

Eh bien, saint Bernardin avait ce double stimulant de son éloquence que le mal qu'il combattait était énorme, et que le bien qu'il faisait était évidemment très considérable. Le mal, je n'ai même pas à l'indiquer. Nous sommes dans cette Italie du XVe siècle où les vices, les crimes et les malheurs sont monstrueux. C'est peut-être le temps et le lieu où s'est produite la plus profonde dépression morale qui jamais ait pu être constatée dans l'humanité. Sans parler de l'affaiblissement de la foi, et l'on sait que, surtout là-bas, la Renaissance n'a pas été autre chose qu'une restauration du paganisme, la perversité morale était une espèce d'ivresse. C'était en artistes et en dilettantes ravis que les hommes inventaient chaque jour quelque nouvelle infamie ingénieuse, quelque crime inédit ou quelque vice décidément extraordinaire. M. Gebhart, à propos de l'Arétin, faisait bien remarquer l'autre jour, ce qu'il avait déjà mis en lumière dans plusieurs de ses savantes études sur la Renaissance, que les mêmes mots qui servent à désigner les vertus n'ont plus de sens à cette époque, ou en ont un autre, qui est significatif de toute autre chose que de vertus. Le mot *onore* ne veut plus dire honneur, il veut dire succès. « Ce que j'en fais c'est pour l'honneur » signifie : « Ce que j'en fais, c'est pour devenir podestat. » On conçoit que ce n'est pas du tout la même chose. » *Virtu* ne veut pas dire vertu, cela veut dire *virtuosité* brillante, adresse et habileté triomphantes, et Machiavel montrera plus tard que c'est une des formes de *scelleratezza*. C'est une *virtu* d'un genre très particulier.

C'est à ces générations que Bernardin parlait, et il faut convenir qu'il leur parlait ferme. Il savait, lui, ce que c'étaient que la *virtu* et que l'*onore*.

Ce qu'il attaquait avec le plus de vigueur, c'était la passion du jeu, la débauche, le luxe, et les divisions politiques. Mais n'admirez-vous pas comme plus ça change plus c'est la même chose, et comme l'office d'un prédicateur contemporain serait bien encore de tonner contre les courses, le luxe, l'encouragement à la prostitution et la guerre des classes? Tout ce que j'ai lu de Bernardin me rappelait à chaque ligne la *Pornocratie* de Proudhon, et il est bien vrai que Proudhon a été très souvent le Menot ou le Maillard du XIXe siècle; sans compter qu'il écrivit les « lettres de direction », les plus belles que je connaisse depuis celles de Fénelon.

Bernardin prenait au plus grand sérieux ces choses du luxe féminin qui nous font souffrir et dont peut-être nous avons tort de prendre notre parti si gaiment. Les détails dans lesquels il entre permettraient de reconstituer dans tout son détail le costume d'une élégante et aussi d'un élégant de cette époque. Il se fait même, à rebours, *arbiter elegantiarum*, et il donne des règles précises de toilette. Calvin ne voulait pas qu'on l'entraînât jusque-là; il envoyait promener certains scrupuleux dans cet ordre de choses: « Je dis ceci parce qu'il y en a de si importuns que jamais ce ne serait fait avec eux si on voulait répondre à toutes leurs difficultés. Telles gens à bon

droit pourraient être comparées à ceux qui après avoir écouté un sermon où ils sont exhortés à s'accoutrer modestement, voudraient que le prêcheur leur taillât leurs chausses et leur cousît leurs souliers. » Or c'est presque précisément ce que fait le bon Bernardin. Il ne coud pas tout à fait les souliers, mais il fixe la dimension des talons des chaussures féminines : « Ces femmes, dit-il, prétendent que je leur ai permis de porter des mules hautes de deux doigts ; c'est vrai ; mais quelques-unes disent avoir compris deux longueurs de doigt ; je n'ai pas dit cela ; j'ai dit deux largeurs de doigt. » A la bonne heure ! Voilà qui est précis. De nos jours on interrogerait le Père Bernardin sur la largeur convenable des pantalons pour bicyclette, et il donnerait une consultation très précise. Il y serait obligé, du reste, car à en juger par les interviews, je vois que la bicyclette est la question morale la plus importante que le mouvement féministe ait soulevée, et celle qu'on discute le plus gravement.

Le Père Bernardin n'a pas tonné uniquement contre les hauts talons et la longueur intolérable des robes à queue, encore que ces talons lui soient pénibles et qu'il ne puisse comprendre qu'on achète tant d'étoffe pour « vêtir la boue ». Il est profondément patriote, et les discordes politiques qui ensanglantent son malheureux pays font saigner son cœur et lui inspirent tantôt des tableaux dignes de d'Aubigné, tantôt des apostrophes magnifiques où l'on sent que frémit tout l'être.

« Que s'est-il passé ici [à Sienne] depuis deux ans que je n'y suis venu ? Combien de maux ont produits ces deux partis guelfe et gibelin ? Combien de femmes tuées ? Combien d'enfants tués ? Combien tirés du sein de leur mère et jetés contre le mur pour leur briser la tête ? Combien tués par le fer et puis enfouis au milieu des excréments ? Combien rôtis, combien précipités au bas d'une tour, combien jetés dans l'eau par-dessus les ponts ?... Que vous en semble, femmes ? Il y a eu des femmes si acharnées contre le parti adverse qu'elles ont mis la pique à la main du tout petit enfant pour que, par le meurtre, il assouvît sa vengeance. Je sais une femme si cruelle pour une autre femme du parti contraire qu'elle dit à un serviteur : « Une telle fuit ; elle est en croupe derrière un cavalier qui l'emmène. » Et ce serviteur les poursuivit, criant au cavalier : « Pose cette femme à terre si tu ne veux pas la mort ! » Le cavalier ayant obéi, une des femmes tua l'autre. »

C'étaient des mœurs un peu vives. Bernardin n'hésitait pas à les désapprouver. Il trouvait des formules très fortes pour en faire sentir l'horreur :

« Mes concitoyens je vous prêche la paix, je vous recommande la paix. Vous qui avez bonne volonté, ne vous dérobez pas, observez cette paix pour l'amour de celui qui vous la recommande... Ecoutez une prière que je vais faire ce matin pour les âmes de mon père, de ma mère et de mes parents : Seigneur Jésus-Christ, je te prie que si mon père, ma mère, ou quelqu'un de mes parents est mort tenant pour un des deux partis dont je parle, aucune messe ne vaille pour son âme, aucune de mes prières ne lui soit utile. Et encore je te prie, Seigneur, que si l'un d'eux a tenu pour un parti jusqu'à la mort et ne s'en est pas confessé, mille démons aient son âme et qu'il n'y ait pas de rédemption pour lui. »

Il ne badine pas, comme on le voit, avec les choses graves, et il se pose bien, comme il le doit, devant son auditoire, ainsi qu'un juge, et un juge sévère et un juge éternel. « Mon discours, disait Bossuet, dont vous croyez être les juges, vous jugera au dernier jour. » Bernardin va plus loin, du moins dans l'agression, et il donne de sa personne même au jour terrible du jugement. Devant un grand auditoire populaire les graves paroles qui suivent devaient être d'un immense effet :

« Sachez que le jour du jugement, je serai devant Dieu et je dirai : Seigneur, j'ai prêché à ce peuple ta doctrine et ils ont agi selon ce que j'ai prêché ; c'est pourquoi tu as dit à ton évangéliste : « Quiconque gardera ma parole ne mourra pas dans l'éternité. » Donc, Seigneur, fais que ceux-ci soient sauvés... Et je serai aussi devant Dieu contre ceux qui auront résisté à mes prédications, et de même je dirai à Dieu : Seigneur, j'ai annoncé à ce peuple ce que tu as commandé ; ils n'ont pas voulu m'entendre ni suivre ta parole. Aussi, Seigneur, parce que tu as dit dans ton Évangile : Quiconque n'est pas avec toi « est contre moi, » puisque ceux-ci ne voulurent pas être tiens, Seigneur, que ta justice s'accomplisse. »

Il ne faut pas croire pour cela que Bernardin fût un sombre et un renfrogné. Il était gai, au contraire, de son naturel, et badinait volontiers. C'était de son pays. Les Siennois ont la réputation d'être joyeux, spirituels et piquants dans leurs entretiens. C'était aussi de son ordre. Saint François regarde avec raison la tristesse comme une maladie de l'âme et fait de sa gaîté une obligation monastique au même titre que la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, et aussi bien, aurait-il pu faire remarquer, ces trois premières vertus sont les conditions mêmes, ou du moins les conditions les meilleures pour assurer celle-là. Gaîté, amabilité, courtoisie étaient pour saint François comme les formes les plus usuelles de la charité. Il disait à un novice (ces jeunes gens sont toujours graves comme des astrologues) : « Mon frère, pourquoi cette figure triste ? As-tu commis quelque péché ?

Cela ne regarde que Dieu et toi. Va prier! Mais devant moi et devant tes frères, aie toujours une mine saintement joyeuse; car il ne convient pas, lorsqu'on est au service de Dieu, de montrer un air maussade. » Il faisait afficher en grosses lettres dans les couvents de son ordre cet ordre du jour : « Que les frères évitent de jamais se montrer sombres, tristes et chargés de nuages, *comme des hypocrites;* au contraire qu'on les trouve, en tout temps, joyeux dans le Seigneur, gais, aimables et gracieux, comme il convient ».

Bernardin suivait à la lettre ces prescriptions pleines de bon sens. La *terpsis*, tant recommandée par Aristote, et qu'il faut cultiver avec soin, sans être forcé de la pousser jusqu'à la Terpsichore, que Jules Lemaître a encore observée chez les moines modernes (et il a écrit une bien jolie page ici même sur la gaîté monastique), était de l'usage quotidien de Bernardin jusqu'au temps de ses prédications ininterrompues et effroyablement lourdes, jusqu'au temps d'épreuves où on voulut le faire passer pour hérétique; car il était difficile à ces époques de s'élever tant soit peu au-dessus du niveau commun sans être accusé d'hérésie; c'était accident régulier; — même jusqu'à l'heure suprême; car il est mort *ridenti similis*, pareil à un homme qui rit; et c'est le cas de reprendre le mot antique sur la mort du sage : *hilaris et coronatus;* car Bernardin, s'il est mort avec le sourire, est mort aussi avec la couronne.

Cette gaîté, on la retrouve dans bien des sermons. Du reste on la trouve dans tous les sermons antérieurs au XVIIe siècle. Calvin même, qui n'était pas d'un naturel folâtre, a d'assez bonnes bouffonneries dans ses sermons. Il n'aimait pas les « Pantagruels de Genève » (c'est à propos d'Henri Estienne qu'il inventa cette expression, qui serait inintelligible de nos jours), mais il pantagruélisait lui-même quelquefois; on n'est jamais picard qu'il n'en reste quelque chose. Bernardin de Sienne avait, lui aussi, le mot pour rire et l'anecdote divertissante, surtout l'apologue récréatif. On sait que le trésor des fabliaux et des fables a été conservé de génération en génération jusqu'à La Fontaine principalement par les sermonnaires. L'auditoire de Bernardin voyait très bien arriver l'apologue récréatif. Bernardin prenait un temps; il souriait, et puis : « Je vais vous raconter, disait-il, un très bel *essemplo, un bellissimo essemplo;* écoutez bien; cela vous plaira. » Et alors il leur contait *le Loup et le Renard, le Moine, le Moinillon et l'Ane*, qui est à très peu près le *Meunier, son fils et l'âne, le Lion convoquant les animaux en chapitre*, qui est l'histoire des *Animaux malades de la peste*, etc.

C'est qu'avant tout il tenait à être clair, absolument clair, *chiarozo, chiarozo, alla chiarozo*, comme il répétait sans cesse, intelligible à tous. On ne l'est jamais assez.

« Figurez-vous, disait-il, qu'il y avait deux moines, qui étaient tous deux de très bons moines, et, certes, on ne pouvait pas être meilleurs moines que ces deux moines. Seulement ils avaient chacun leur petite imperfection, comme il est naturel. L'un des deux était lourd, mais lourd, *tanto grosso, di quelli grossolani, che era una confusione tanto era grosso.* Et l'autre, au contraire, disait des choses si subtiles que c'était merveille, plus subtiles que le fil des quenouilles de vos fillettes. Et le gros moine admirait le le moine ténu prodigieusement. Et quand on demandait au gros moine pourquoi il admirait si fort le moine subtil, ne savait répondre le gros moine sinon : « Le frère a dit les choses les plus hautes que j'aie jamais entendues ». Et enfin, comme on le pressait davantage, il finit par dire : « Le frère a été si haut, si haut, que je n'y ai rien compris du tout ». L'un et l'autre peut être un exemple excellent, mes frères, en ce sens qu'il ne faut être ni le moine *troppo grosso*, ni le moine subtil. »

Le bon Bernardin s'est bien fatigué pendant sa vie, il a eu des épreuves, il a subi des persécutions; il n'a pas, peut-être, converti beaucoup ses compatriotes, et beaucoup moins, assurément, qu'il n'eût désiré; mais il a eu de grandes récompenses : il a fait des miracles avant et après sa mort, il a été canonisé très promptement, et enfin il a trouvé dans M. Thureau-Dangin un historien sympathique qui le fait revivre, lui et son temps, d'une manière à la fois très précise, très nette, très forte et très pittoresque.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

ODÉON : *Les deux Sœurs*, trois actes de M. Jean Thorel; *Ruse de femme*, un acte de M. Jean Bernac. — THÉATRE-LIBRE : *la Nébuleuse; la Fille d'Artaban; Dialogue inconnu.* — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *la Dernière Croisade*, trois actes de M. Maxime Gray.

La semaine a été terrible, et la prochaine s'annonce pareillement menaçante. Expédions rapidement, d'abord, la représentation du *Théâtre-Libre*. Trois pièces en un acte; la dernière, et la plus intéressante, c'est le *Dialogue inconnu*, autrement dit le dialogue célèbre de Vigny entre Napoléon et Pie VII. L'effet est assez grand, moins assurément qu'à la lecture, où nous avons le loisir de savourer la belle prose de Vigny; à la scène, la représentation matérielle des personnages gêne plus l'illusion qu'elle ne la sert. Dans le livre, nous « voyons » le Pape et l'Empereur : au théâtre, c'est M. Taillade et M. Castillan; celui-ci figure assez exactement le masque et l'allure générale

de Napoléon — et celui-là mime d'une façon assez saisissante le rôle du saint-père, comme il faisait dans *le Vieux Caporal*. Mais je ne vois pas la nécessité de transporter au théâtre de pareilles scènes. Encore une fois, l'illusion de la vérité est moins vive qu'à la lecture. Alors, à quoi bon? Les deux autres pièces sont éminemment symboliques. La première, *la Nébuleuse*, exprime les souffrances des paysans, hier, aujourd'hui et demain : l'espoir de la justice — et aussi, a-t-il semblé, de la vengeance, — future, et pareillement la pérennité aveugle et inconsciente de la Vie. L'autre, par un artifice ingénu, expose cette pensée que l'œuvre d'art est inaccessible à la foule, qui non seulement ne la comprendra pas, mais encore la déshonorera rien qu'en la regardant. *La Nébuleuse* et *la Fille d'Artaban* sont écrites sans simplicité et non sans éloquence. En tant que pièces, elles sont formellement ennuyeuses. Je ne crains pas le symbole. Toutefois, nos jeunes dramaturges en font, ce me semble, un emploi un peu inconsidéré. Va pour le symbole, s'il signifie quelque chose qui soit au delà de la vie, s'il sert au moins à généraliser un cas rare et particulièrement intéressant. En un mot, le symbole n'est utile qu'à partir du point où la réalité ne suffit plus. Mais en quoi le symbole est-il nécessaire, en quoi aide-t-il à représenter les souffrances des paysans? Et, puisque symbole il y a, en est-il de plus puéril que celui qui consiste à joindre la naissance de l'enfant à celle du jour? Naissance, aurore, ce « symbole-là » a traîné dans toutes les romances de Labarre ou de Loïsa Puget.

Quant à *la Fille d'Artaban*, ce qu'elle symbolise le mieux, c'est l'état d'esprit singulier de certains littérateurs. Ils daubent sur le public, le déclarent incapable de rien comprendre : et dès qu'ils ont écrit quelques répliques, ils courent solliciter les suffrages dudit public. Pourtant, si leur œuvre réussit, c'est donc qu'elle est inepte; et, si elle tombe, cela ne changera rien, sans doute, à l'admiration qu'ils ont pour elle. Alors, à quoi bon? Qu'on a de peine à les suivre, ces jeunes qui nous inspiraient pourtant une vive sympathie! Et quel dommage qu'à défaut d'un talent mûr, qu'on ne peut encore exiger d'eux, on ne puisse louer au moins leur bonne foi et leur simplicité!

*
* *

A l'Odéon, *les Deux Sœurs*, par M. Jean Thorel.

La pièce, qui n'est peut-être pas une très bonne pièce, est loin d'être indifférente. Elle est écrite en une langue qui gagnerait sans doute à être plus « ramassée », mais qui est souple et expressive. Le sujet qu'elle traite est intéressant; il a, de plus, quelque chose de « distingué » et qui sort des banalités courantes. Çà et là éclatent des traits justes et qui peignent avec force le caractère des personnages : tel, par exemple, ce mot de Marcelle à Yvonne, qui lui propose de renoncer à épouser Louis de la Chesnaye : « Que tu me fasses ce sacrifice. Je ne pourrais pas... Je ne pourrais pas le supporter... *Je ne te le pardonnerais pas.* » Cela est d'un sentiment curieux, et cela est excellemment exprimé ; et ce n'est pas tout ce que je trouverais à louer dans la pièce de M. Jean Thorel. Je voudrais seulement signaler à l'auteur les deux causes qui nous ont empêchés de goûter pleinement son œuvre.

En premier lieu, les mots « expressifs » comme celui que je viens de citer sont plus abondants au troisième acte qu'aux deux premiers. De là, pour nous, une certaine incertitude sur le vrai caractère des personnages. Sans doute, je ne dis pas qu'il n'y ait point de salut hors de la pièce traditionnelle, avec son exposition « complète » et le reste en découlant, avec une logique de fer. Je crois au contraire que le théâtre peut s'accommoder d'une certaine liberté, et d'une certaine complexité. Mais il faut alors que la pièce soit uniquement psychologique, qu'elle étudie seulement un ou deux caractères. Or, et c'est là mon second point, il me paraît qu'il existe un certain désaccord entre la conception de la pièce et son exécution. Il est probable que M. Thorel a conçu une pièce uniquement psychologique, où le conflit naissait uniquement du choc des caractères. Mais, chemin faisant, un intérêt étranger s'y est mêlé. La jalousie du mari d'Yvonne s'est placée au premier rang, si bien que, dès le milieu du second acte, nous étions plus préoccupés de ce qu'allait faire Doublet que de ce que sentirait Yvonne.

Si la pièce eût été allégée de cet élément extérieur nous n'aurions pas été distraits du sujet principal, et si, arrivés au dernier acte, nous avions su l'essentiel sur Yvonne et Marcelle, nous aurions été satisfaits. Même si, dans la pièce telle qu'elle est, les traits significatifs eussent été rassemblés au premier acte, la connaissance que nous aurions eue des natures d'Yvonne et de Marcelle aurait attiré vers elles notre intérêt; à l'exclusion du reste. Il eût fallu seulement transposer certaines scènes. Car, je le répète, le nécessaire y est, mais pas où il aurait dû être.

J'ai à peine besoin d'insister sur les qualités qu'on trouve à chaque scène dans *les Deux Sœurs;* ce sont celles que les lecteurs de cette *Revue* ont su maintes fois apprécier chez M. Jean Thorel. J'ajoute que certaines scènes, — notamment celle du second acte, — auraient gagné à être « réglées » avec plus de simplicité. Pourquoi ces « passades » dans une scène violente, où chaque mot porte, et où la réponse doit, pour ainsi dire, rebondir sous l'attaque? Le mouvement s'interrompt, et la scène, au lieu de « faire balle », s'effrite en petits morceaux dont l'effet est médiocre.

Bonne interprétation avec MM. Cornaglia, Rousselle et Céalis, avec Mmes Syma, Dux, Wissocq et Grumbach.

Encore à l'Odéon, *Ruse de femme*, de M. Jean Bernac. — C'est une petite comédie à la fois naïve et rosse, où le « motif » de la rosserie est tout de même un peu mince. Cela est écrit non sans gentillesse et sans esprit, et agréablement joué par M. Rameau et Mlle Dorsy.

* * *

Le spectacle de *l'Œuvre* était singulièrement panaché. J'en veux retenir au moins les trois actes de Maxime Gray, *la Dernière Croisade*. Le sujet fleure un peu l'ancien Théâtre-Libre, par son ironie persistante, et aussi par une sorte de bouleversement du sens moral, choses sur lesquelles nous étions un peu blasés, mais que M. Maxime Gray a su nous faire goûter à nouveau.

Vous connaissez le sujet. Le marquis de Maltaux, du plus pur faubourg, est l'amant de Sarah, baronne Gugenfeld. Leur liaison dure depuis trois ans. Le marquis, un beau jour, éprouve de cette liaison non des scrupules, mais une sorte de gêne. Il est gêné par le désaccord trop apparent qui existe entre sa situation mondaine et celle des Gugenfeld. Il vient chaque jour, — sauf un, celui où elle reçoit, — causer avec Sarah. Mais il n'a jamais voulu dîner chez elle. Le marquis de Maltaux ne peut se montrer publiquement chez des juifs... (L'on n'accusera pas M. Gray d'avoir calomnié les gens du monde!...) Et cette pensée vient au marquis de convertir sa maîtresse. Il se heurte d'abord à un refus formel. Sarah est juive de cœur autant que de race. Elle observe bravement et strictement les préceptes de sa religion, au point de ne jamais faire servir chez elle de sandwiches. Elle refuse nettement. Mais le marquis trouve un allié en Gugenfeld. Celui-ci, en opposition avec sa femme, est le juif nouvelle couche, en passe de devenir « israélite », à la suite d'un gain formidable sur je ne sais quelle émission. Si riche, que ferait-il de sa richesse, s'il n'était pas reçu dans « le monde »? (Ici encore, M. Maxime Gray est d'une bienveillance excessive pour les gens du monde.) De plus, Gugenfeld voudrait bien être reçu du Petit Cercle. Mais le marquis lui explique qu'on ne veut plus admettre de juifs... Et voici Gugenfeld qui, à son tour, persécute Sarah.

Puis c'est Mme de Maltaux, la mère du marquis, qui, discrètement, vient insister à son tour. Par des allusions voilées à son fils, par des offres de patronage mondain, elle enveloppe Sarah, la prépare, la pousse à l'abjuration en lui montrant que c'est le seul moyen de garder l'amour et de conquérir le monde. De plus, le marquis semble abandonner Sarah : il ne vient plus la voir ; s'il reparaît enfin, c'est pour insister encore, si bien que la pauvre femme, sans appui, sans soutien, finit par céder. Elle se fait baptiser. Le faubourg en foule accourt chez elle : le marquis revient ; ils se retrouvent ensemble comme jadis ; elle l'installe, demande le thé, — avec sandwiches, cette fois ! — et, le domestique parti, tombe à demi pâmée dans les bras du marquis en murmurant : « Allons ! décidément, il fait bon d'être chrétienne ! »

La pièce est très curieuse. Certaines scènes, notamment celle où Gugenfeld expose à sa femme les avantages de la conversion (« Crois-tu, lui dit-il, que nos enfants ne nous sauront pas gré plus tard de les avoir débarrassés de... cette entrave? »), sont tout à fait excellentes. Elles peignent à merveille ce qu'on pourrait appeler « l'état d'esprit juif ». Tout au plus pourrait-on se demander si M. Gray ne prête pas à des juifs infiniment riches les sentiments qu'ils perdent d'ordinaire en même temps que leur arrive la vraie grosse fortune. Je ne sais si je me trompe, mais la pièce ne me paraît pas être tout à fait récente. Les mœurs vont vite ; et l'introduction des Israélites dans ce qu'on appelle le monde a fait depuis quelques années des progrès singuliers. Non seulement ils y sont maintenant de plain pied avec les catholiques, mais ils les dominent. Et je ne parle pas seulement de leurs fortunes si au-dessus des fortunes chrétiennes, je parle de la situation morale qu'ils ont conquise dans la société. A mérite... je veux dire à « fortune égale », la fille d'un banquier juif se marierait plus facilement et plus brillamment que la fille d'un épicier parisien. L'enfant trouvé, jadis, était réputé gentilhomme ; à celui qui vient de loin, pourquoi ne pas faire la même concession ?

Mais c'est assez commenter *la Libre Parole*. Je disais que la pièce de M. Gray semblait dater un peu. Bien observée, bien écrite, dans une bonne langue de théâtre, elle a, comme presque toutes les pièces de « nouveaux », le défaut d'être trop sommaire. Il est clair que M. Gray nous en dit assez pour nous permettre de supposer et même de comprendre le reste. Mais, justement, c'est là un effort dont le public de théâtre est incapable. Je citais tout à l'heure quelques scènes tout à fait excellentes. D'autres sont bonnes : il n'en est pas qui soit tout à fait manquée. Mais il en est trop qui ne sont qu'indiquées. Trop souvent, un développement manque qui serait, non seulement utile mais nécessaire à la clarté de la pièce.

Pour ne donner qu'un exemple, nous voyons bien tous les sentiments qui se combinent pour influer sur Sarah. L'amour d'abord et avant tout, puis un peu d'ambition, le désir peut-être d'être agréable à son mari et de racheter ainsi les torts dont elle est coupable à son endroit. Mais comment, de quelle

manière ces sentiments agissent-ils sur l'âme de Sarah ? Si nous le savons c'est par nous-mêmes, et non par ce que nous en a dit l'auteur. En vérité, certaines scènes ressemblent un peu trop à des titres de chapitres.

Il est très regrettable qu'une telle pièce ait été refusée par quelques-uns de nos théâtres. A vrai dire, telle qu'elle est, je ne suis pas très sûr qu'elle eût obtenu un succès prolongé. Mais il y avait si peu à changer ! Le gros œuvre était achevé ; il ne restait que quelques perfectionnements à faire, et la pièce était excellente. Les directeurs se plaignent de ce qu'on leur apporte. Comment ne savent-ils pas discerner ce qu'il y a d' « étoffe » dans ce qui leur est soumis ? Comment l'un de ceux qui ont lu la pièce n'a-t-il pas compris ce qu'elle contenait de substance, de bonne matière dramatique ? J'imagine que M. Gray n'aurait pas refusé les quelques changements qui lui auraient été demandés ; et nous aurions eu une bonne pièce de plus. Telle qu'elle est, elle est fort intéressante ; elle contient plus de suc que bien d'autres qui ont réussi.

Et me voilà forcé de remettre à la semaine prochaine le compte rendu d'*Hellé*.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Le testament de M. de Pènelong.

En 1915, les espérances se ravivèrent ; tout portait à croire que M. de Pènelong ne passerait pas l'année, et les commensaux de ce qu'il nommait familièrement « son sous-sol » eurent quelque peine à déguiser leur hâte de le pleurer.

Cependant, ils ne manquèrent pas de venir chaque jour, au chevet de leur vieil ami ; on ne sait jamais, avec les célibataires ! Il suffit qu'une influence nouvelle les domine pour modifier leurs volontés de plusieurs années. Aussi les commensaux faisaient changer souvent les gardes-malades, bannissaient les sœurs, et entretenaient le vieil homme dans l'athéisme. Pour les récompenser, M. Raymond de Pènelong leur disait de temps à autre : « Je ne vous ai pas oubliés... vous êtes en bonne place, dans le testament que j'ai confié aux mains de Me Le Teuil des Roncerays... Je veux que vous gardiez mon souvenir. »

Or, M. de Pènelong non seulement passa l'année, mais encore entama gaillardement l'année 1916. Et les commensaux, un peu dépités reprirent leur place sur les divans où deux fois par semaine ils venaient écouter leur vieil ami parler de lui.

Ce n'étaient point des gens cupides, bassement intéressés. Certes, jamais ils n'eussent songé à convoiter cette succession ; mais M. de Pènelong leur avait tant de fois répété : « Je songe à vous... je ne vous oublie pas... je vous ménage une surprise posthume » ! et ils avaient fini par s'habituer à cette idée. Les gens qui attendent un héritage abandonnent rarement leurs prétentions ; il semble qu'ils tiennent à rentrer dans leurs frais d'espoir. Les hoirs en étaient venus à escompter leur part prochaine ; il courait des bruits fabuleux sur ce testament ; d'abord il avait été refait, car les premiers héritiers étaient morts prématurément, et il avait fallu les remplacer. Il y avait donc l'Ancien Testament et le Nouveau qui l'annulait ; parmi les douze héritiers actuels, se trouvaient trois survivants de l'Ancien Testament, trois prophètes, que leur dignité de vieux candidats excitait secrètement à se croire mieux partagés que les autres.

La succession comprenait d'abord des immeubles sans importance, une bâtisse sise à Saint-Mandé, une autre maison, habitée par le testateur, puis divers lopins de terre, quelque part dans le Midi. En second lieu, des titres de rentes que l'on évaluait à deux cent mille francs ; en tiers lieu, le revenu des ouvrages du futur défunt ; ici les évaluations étaient plus modestes. Enfin la collection d'œuvres d'art, estampes, bibelots, tableaux, tapis, porcelaines, livres, manuscrits, mobiliers précieux dont la valeur dépassait les estimations les plus timides ; car on citait des pièces que certains amateurs eussent achetées vingt ou trente mille écus. Enfin, chacun des douze apôtres pouvait compter sur six mille francs de rente ; jusqu'à échéance, c'était « de l'argent qui dormait ». Et déjà, quelques-uns, en prévision, s'endettaient.

Mais les mois s'ajoutaient aux mois ; on s'était dit : « Ce sera pour le printemps ; au moment du changement de temps, il se produit toujours un mouvement du sang, auquel on ne résiste guère. » Puis, quand l'été arriva : « Ce n'est pas la peine d'acheter des costumes clairs ; voici les chaleurs qui ont vite fait de liquider des organismes usés ; une petite cheviotte sombre qu'on fera teindre. » Puis à l'automne : « Attention ! Voilà les grands vents qui remuent les poussières ; un bacille est si vite avalé ! » Et l'hiver : « On prétend que l'influenza est très mauvaise, cette année ; il y a une épidémie de grippe infectieuse. » Mais M. de Pènelong tenait ferme, et lassait la patience de ses hoirs.

Or, un soir, tandis que ceux-ci s'étaient tous éloignés de Paris, il leur joua la niche de trépasser, comme ça, sans dire gare ; c'était en 1930, je crois.

* * *

La cérémonie fut très belle ; tout le monde des Lettres et des Arts. Au champ du repos, les Onze se

rangèrent et acceptèrent les poignées de main des invités; on semblait les féliciter, on leur clignait de l'œil, comme pour leur insinuer : « Ah! ah! fortunés gaillards! » Dans le cortège on ne s'était entretenu que de cela; après tout, ils avaient bien gagné leur argent. Car ce n'étaitait pas toujours drôle, le sous-sol; ils devaient rester, des heures entières, en silence, attendant qu'*il* parlât le premier, obligés de subir les féroces taquineries qu'il ne leur ménageait pas.

Lui, il était méchant comme un vieux singe, se sentait vaguement détesté; il se plaisait à leur rendre la vie dure en leur jouant mille farces; il ne leur cachait pas le dédain qu'il avait de leurs œuvres et de leurs personnes; et, dans le dégoût qu'il professait de tous les gens de lettres, il gardait une place d'honneur à ceux qui fréquentaient chez lui. Ainsi, il lançait sa calotte de velours contre les meubles, et s'écriait : « Mais on s'ennuie à mourir, ici! » ou bien il critiquait la dernière parue des œuvres du dernier arrivant. Il exigeait qu'on l'appelât *maître* et non *monsieur;* il veillait aussi à ce que l'on ne manquât pas une seule de ses soirées, pointait les absents.

En outre, l'inquiétude de sa fin, qu'il sentait assez prochaine, achevait de l'aigrir, encore qu'il ait la promesse d'une éternité facétieuse. Voilà ce que l'on racontait dans le cortège.

Le lendemain, douze lettres convoquaient les Commensaux à venir, en l'étude de Me Le Teuil des Roncerays, écouter lecture du testament de feu Raymond de Pènelong.

Entra d'abord Edmond Rouquin, un des plus anciens du sous-sol, un des premiers membres de ce *Phalanstère* que le défunt avait fondé, pour ennuyer Richelieu et faire concurrence à M. Pingard. Il avait maigri, puis engraissé, puis remaigri, et, sur lui, ses vêtements hésitaient encore, on eût dit, indécis et n'osant s'habituer à l'actuelle forme de ce corps polymorphe; avec lui, Henry Laclos et Simon Breughel.

En même temps parurent les deux Tarin, l'oncle, l'auteur de *la Petite Chapelle*, et le neveu Louis, auteur du *Fils de ses œuvres*. Paul Legrand, surnommé *le Hareng*, à cause de sa fécondité, les suivait avec W. Sully, en train de lui expliquer que le « type arabe » était produit par la contemplation exclusive des chameaux, contemplation qui influençait les femmes du pays. Ils se turent; la solennité du lieu leur en imposa; on parlait à voix basse. Un long monsieur étique, Léon Bouzan, arriva tout seul, s'assit dans un coin, et s'absorba derrière son lorgnon; enfin d'un seul coup, Lekaris, Boutarel, Mausergent et Chudant.

Ils n'entamèrent pas l'éloge du défunt; au contraire, ils le connaissaient trop pour ne pas se méfier un peu d'une charge d'outre-tombe, quelque monstrueuse plaisanterie comme le *Journal*, dont la perpétuelle menace les inquiétait lorsqu'*il* était encore vivant; la divulgation de leurs causeries dont le féroce Raymond reproduisait de préférence les gravelures ou les pures sottises, ayant soin d'en nommer pieusement les auteurs.

Me Le Teuil vérifia son compte d'héritiers : « Vous êtes au complet? Bien, j'ouvre l'enveloppe. » Et il lut posément :

« Le 1er mars 1895, j'ai, Raymond de Pènelong dicté mes dernières volontés, dont je confie l'exécution aux douze fidèles compagnons de ma vieillesse, assistés de Me Le Teuil, mon notaire et ami.

« Premièrement, je lègue ma maison de Saint-Mandé à l'Ordre des Petites Sœurs, à charge d'y établir un hospice pour les vieux écrivains abandonnés ou coupables : l'Hospice Pènelong. »

Réflexions des hoirs : « Tant pis; mais la bâtisse ne valait pas grand'chose; le terrain seul est à regretter. »

« Je lègue à cet hospice, pour subvenir aux frais d'entretien, les revenus de mes œuvres complètes. »

Réflexions : « Au bout du compte, ça ne fait pas une somme énorme, on peut s'en consoler. »

« Je lègue à l'Administration des Beaux-Arts la maison où j'habitais, à charge d'y établir un Musée Pènelong... »

Réflexions : « Hé, mais ça se gâte! »

«... Où seront exposés les objets d'art que je lègue à l'État et dont la liste accompagne le présent acte : toutes mes collections et tous mes meubles précieux, ainsi que mes armes et joyaux, tableaux, estampes, porcelaines, etc., etc. »

Réflexions : « Fichtre! »

« *Item*, je lègue à l'État soixante mille francs, dont la rente annuelle paiera les appointements d'un conservateur du musée. J'ajoute que le musée ne sera pas ouvert au public, mais aux seuls écrivains ayant une particule. »

A partir de ce moment, les réflexions cessèrent.

« Je lègue à l'Académie Française une rente annuelle de 2 000 francs pour une fondation Pènelong récompensant le meilleur travail de critique effectué sur mes œuvres.

« Je souscris posthumement, pour la somme de 13 000 francs au monument que l'on élèvera à ma mémoire et dont mes exécuteurs testamentaires devront surveiller les travaux.

« Maintenant, je lègue à ces douze disciples le plus pur et le plus précieux de mes biens. En effet je leur confie le soin d'éditer les dix derniers volumes de ce *Journal* qui, de leur aveu, constitue un si curieux document pour l'histoire littéraire de ce temps. Ils y trouveront des appréciations sur eux-mêmes; pré-

voyant qu'ils seraient tentés de les distraire, j'ai confié une copie de ce *Journal* à Me Le Teuil qui contrôlera l'édition.

« J'ajoute que les bénéfices de cette édition appartiendront à mes douze exécuteurs : c'est tout ce que je leur lègue, mais je leur dois bien cela. »

Les habitués du sous-sol s'entre-regardèrent; il n'y avait pas moyen de refuser l'héritage. Le mieux était d'affronter le ridicule; ils retrouvaient enfin leur cher maître; il n'avait pas menti en leur disant qu'il leur réservait une surprise.

Et Henry Laclos se fit l'interprète de tous en déclarant gaîment :

« Après tout, elle est bien bonne ! »

PIERRE VEBER.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

L'union balkanique.

Le prince Ferdinand s'est arrêté à Berlin en quittant Paris. Il y avait été formellement invité par Guillaume II pour la date précise du 1er mai qui fait coïncider cette année dans la capitale de l'Empire la fête des travailleurs avec l'inauguration d'une exposition pas universelle que les Allemands ont organisée pour se consoler de s'être laissé souffler par nous celle de la fin du siècle. C'était une façon habile d'atténuer la signification de la visite antérieure que nous a faite le souverain bulgare qui avait brûlé la gare de Berlin à son retour de Saint-Pétersbourg; tout petit-fils de Louis-Philippe qu'il est, Ferdinand de Saxe-Cobourg avait tenu à venir saluer le Président de la République française immédiatement après le Czar, et le truc de l'invitation à jour fixe de Guillaume II ne trompera personne. Les étapes du voyage princier sont trop caractéristiques pour ne pas frapper tout le monde : Constantinople — l'hommage au suzerain — Saint-Pétersbourg, Paris. Après cela, la station à Berlin ne compte pas, et, pour bien le marquer, le prince, qui pourtant fut presque Autrichien, n'ira ni à Vienne, ni même à Pesth, bien que l'on doive y inaugurer aussi une exposition ces jours-ci, celle du millénaire du royaume de Hongrie, que l'on n'eût probablement pas songé à célébrer, si la couronne de saint Étienne n'avait pas été, depuis mille ans, plusieurs fois remisée au garde-meuble et surtout si les magyars trouvaient moins lourde à leur orgueil national l'union actuelle avec l'Autriche, palliatif insuffisant d'une domination trop récente pour être oubliée.

Ce que le prince Ferdinand a voulu établir publiquement devant l'Europe, c'est que la Bulgarie, officiellement reconnue et acceptée par les puissances, s'est affranchie de la tutelle de la Triple alliance et que ce n'est dorénavant ni à Vienne, ni à Berlin, ni à Rome, ni même à Londres qu'il prendra ses inspirations, mais à Saint-Pétersbourg, auprès du fondateur de la principauté bulgare, auprès du grand voisin réconcilié qui a patiemment attendu son heure, qui a bien voulu oublier les neuf dernières années d'ingratitude d'un peuple dont il fut le libérateur, et qui a généreusement pardonné dès que ce peuple et son prince lui ont donné des gages de leur repentir sincère et de leur renonciation complète à des amitiés compromettantes.

C'est un gros événement non seulement pour la Russie, mais aussi pour la France et même pour l'Europe que cette accession officielle et publique de la Bulgarie à l'alliance franco-russe, — car le voyage du prince Ferdinand à Paris signifie cela ou ne signifie rien du tout, — et l'importance en est encore accrue par l'union qui est en train de s'effectuer entre la principauté et deux de ses voisins, la Serbie et le Montenegro, celui-ci depuis longtemps acquis à l'hégémonie russe, celle-là récemment arrachée à l'influence autrichienne.

Tout l'échafaudage de combinaisons édifié par l'Autriche et l'Angleterre au Congrès de Berlin sous l'œil complaisant du prince de Bismarck pour opposer une barrière à la Russie dans les Balkans s'écroule, et du coup aussi le rempart que s'était construit la triple alliance dans l'Europe orientale pour assurer à l'Occident sa liberté d'action, ou plutôt celle de l'Allemagne, la seule véritable bénéficiaire des arrangements et des engagements imposés par la diplomatie du chancelier de fer à la vaniteuse nullité du comte Andrassy et à la rancune haineuse du roi Humbert et de ses ministres. Le traité de San-Stefano est refait, sans guerre et sans congrès, par la force des événements et par la logique des faits, et dans des conditions plus avantageuses encore qu'en 1878, puisque la Turquie, aujourd'hui librement consentante, est devenue l'amie sincère de son vainqueur d'alors, et que la Grèce n'attend qu'un signe pour se rallier à ce nouveau groupement de sympathies qui peut, d'un moment à l'autre, si les circonstances l'exigent, se transformer en une bonne et solide alliance.

L'Autriche est assurément la première atteinte, mais l'Allemagne elle-même et toute la triplice sont également touchées. L'union balkanique, constituée sous le contrôle et en faveur de la Russie, ne réduit pas seulement à néant les aspirations orientales de l'Autriche, qui justifiaient seules son alliance avec l'Allemagne, elle paralysera à peu près complètement, au jour des complications toujours reculées mais toujours redoutables, son action militaire et laissera

la Russie presque entièrement libre de porter tout l'effort de sa colossale machine de guerre sur l'autre partie de sa frontière, du côté de l'Allemagne, qui n'aurait plus alors à compter que sur l'Italie, affaiblie par sa politique africaine, pour résister à l'action combinée de la Russie et de la France.

La Triple alliance parviendra-t-elle à parer le coup qui lui est ainsi porté et auquel l'intervention de nos représentants à Constantinople et à Sofia n'a pas été étrangère, en ralliant l'Angleterre à laquelle elle vient de prêter son concours en Égypte ?

L'Angleterre est elle-même atteinte par la suprématie que la France et la Russie ont acquise à Constantinople et les événements ne se dessinent pas non plus en Extrême-Orient sous un jour très favorable à ses intérêts politiques et matériels. Les concessions que la Russie a obtenues de la Chine, qui ne vont très certainement pas jusqu'au protectorat de fait du prétendu traité secret aujourd'hui officiellement démenti, mais qui impliquent tout au moins d'importants avantages économiques et stratégiques, — lesquels ne seront vraisemblablement pas amoindris pendant le séjour de Li-Hung-Chang en Russie, — constituent un amoindrissement humiliant de l'influence britannique jusqu'alors incontestée. Cette diminution de son prestige lui sera d'autant plus sensible qu'elle s'effectue au bénéfice d'une rivale dont le voisinage dans l'Asie centrale est une perpétuelle menace pour son empire indien. Et elle n'est probablement pas encore au bout de ses peines et de ses malheurs de ce côté, si, comme on l'assure et comme tout porte à le croire, la France, son autre voisine et son autre rivale asiatique, est en voie d'obtenir, dans la Chine méridionale, des avantages équivalents à ceux qui ont été accordés à la Russie dans la partie septentrionale du Céleste Empire.

Mais l'Angleterre tend de plus en plus, absorbée par son immense domaine colonial, à se désintéresser des affaires européennes, et les sécurités que sa puissance navale offrirait à la Triple alliance seraient difficilement compensées par celles que l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie réunies pourraient lui donner par une action presque exclusivement morale exercée en sa faveur. On voit très clairement le profit que ces trois puissances retireraient de l'entrée de l'Angleterre dans la Triple alliance, mais celui qui en résulterait pour l'Angleterre étant beaucoup moins évident, il y a bien des chances pour qu'elle conserve sa liberté d'action et pour que la Quadruple alliance reste pendant quelque temps encore dans le domaine des contingences.

CH. GIRAUDEAU.

LIVRES NOUVEAUX

L'UNITÉ ITALIENNE (période de 1860 à 1861), par *G. Giacometti* (librairie Plon). — Dans un précédent volume, M. Giacometti a étudié les préliminaires de l'unité italienne depuis l'année 1814 jusqu'en 1860. Dans son nouvel ouvrage, il examine la période qui a commencé par l'annexion de Nice et de la Savoie à la France, qui s'est continuée par la première tentative que la France a faite pour mettre fin à l'occupation de Rome et qui s'est terminée par l'annexion des Deux-Siciles au Piémont, suivie de la proclamation du royaume d'Italie. L'auteur insiste principalement sur les points au sujet desquels on a cherché à égarer l'esprit italien pour le rendre hostile à la France. M. Giacometti, qui est un patriote italien ardent, est aussi un partisan convaincu de l'idée latine : « Ayons confiance, dit-il, un jour viendra qui marquera le triomphe de l'idée latine; et ce jour-là, l'aide fraternelle que la France a apportée à l'Italie en 1859 aura eu sa lumineuse justification ; nul ne pourra plus la considérer comme une faute. La solidarité, l'union intime de la famille latine, voilà le grand résultat qui doit en découler. » Plus de la moitié du volume est consacrée à la question de la Savoie et de Nice, présentée avec une grande clarté et une grande loyauté par M. Giacometti, qui reconnaît que l'ethnographie, la linguistique, les intérêts économiques, la volonté des habitants, tout a justifié l'annexion de ces pays à la France, annexion qui n'était d'ailleurs que la légitime compensation des services rendus par la France à l'unité italienne.

LA ROME D'AUJOURD'HUI, par *Henri Joly* (Paris, Dentu). — La librairie Dentu annonce une nouvelle édition de *la Rome d'aujourd'hui*, de M. Henri Joly. Amicale ou hostile, heureuse ou malheureuse, l'Italie nous touche de trop près pour que tout livre bien fait qui parle d'elle ne mérite pas d'être signalé. *La Rome d'aujourd'hui*, dont une partie avait paru d'abord dans le supplément littéraire du *Figaro*, avait obtenu un succès qui mérite de durer. D'autres écrivains ont eu aussi avec les hommes d'État du royaume d'Italie, avec le souverain pontife, des entretiens qui nous ont valu de beaux articles ; mais les auteurs de ces études ont mieux aimé nous exposer leurs idées propres et leurs sentiments personnels que de produire les propos mêmes de leurs interlocuteurs. M. Joly a fait le contraire, et sa méthode plus ou moins indiscrète lui a réussi. On a remarqué avec justice l'exactitude fine et la vivacité de ses rapides portraits. M. Crispi n'est plus ministre; mais sa politique n'est peut-être pas morte, et ce qu'il y a eu de profondément italien dans ses rêves et dans ses ruses se retrouvera bien vite chez ses successeurs. L'action de Léon XIII survivra certainement au noble pontife. Il nous semble donc que *la Rome d'aujourd'hui* a bien des chances de mériter longtemps son titre. N'est-ce pas d'ailleurs le plus grand charme de Rome qu'on aime toujours à y retrouver le passé sous les agitations du présent?

F. A.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33665. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19 — 4e SÉRIE. — TOME V — 9 MAI 1896.

LES ILLUSIONS D'UN MODÉRÉ

Rien de plus facile, semble-t-il, que d'oublier pendant quelque temps les questions qui divisent « pour s'attacher enfin à un ensemble de réformes démocratiques, mûres depuis longtemps et immédiatement réalisables ». — C'est là votre illusion, m'a-t-on dit souvent. Cette illusion, si c'en est une, je suis heureux de voir que M. le président du Conseil la partage : en effet, les mots que j'ai mis entre guillemets sont extraits de la déclaration du gouvernement lue devant les Chambres le 30 avril dernier.

J'ai d'excellents amis que le seul mot de « réforme » met en défiance : si j'insinue que l'impôt n'est peut-être pas pour le mieux dans le meilleur des budgets possibles, je suis un radical ; et si, quand je vois un homme ayant travaillé quarante ans sans autre refuge que l'hospice, je dis qu'il serait temps d'étudier sérieusement la question des caisses de retraite, du coup me voilà socialiste.

Oserai-je dire que les mots me paraissent tenir une bien grande place dans nos polémiques ? Au lieu de nous arrêter à l'étiquette, voyons donc l'idée qu'elle couvre ; et si cette idée est juste, faisons-la nôtre, d'où qu'elle vienne.

Il y a, dans la déclaration ministérielle, la promesse de quelques réformes pratiques ; et c'est pourquoi j'y reviens aujourd'hui.

Avant tout, l'impôt. Le Français paye régulièrement sa cote, mais il n'aime pas qu'on entre dans le secret de ses affaires ; riche ou pauvre, il pense de même sur ce point et ne veut pas plus qu'on contrôle sa pauvreté que sa richesse ; il s'imagine que le jour où des commissions municipales pourraient discuter le revenu de chacun, la politique se mettrait bientôt de la partie, et il n'a peut-être pas tort. Ceci explique que les conseils généraux, dans la majorité des cas, se soient prononcés contre l'impôt global sur le revenu : ce qu'ils ont condamné, c'est une intervention du fisc qui serait d'autant plus vexatoire qu'on voudrait faire une application plus exacte du système. La réponse des conseils généraux a été très nette ; mais n'oublions pas que beaucoup d'entre eux, tout en repoussant l'impôt global, ont émis des vœux en faveur d'une réforme fiscale.

Il est nécessaire de reviser notre système de contributions directes : un grand nombre d'assemblées départementales l'ont dit, et M. Méline le dit à son tour. Voici ses paroles : « Nous vous proposerons au budget de 1897 un système de réformes qui, sans vexations, sans mesures inquisitoriales ou arbitraires, assurera une meilleure répartition des impôts. »

La tâche du ministère, sur ce point, est aisée. Il suffirait de reprendre l'ancien projet Burdeau. A la condition de modifier les bases de la contribution personnelle-mobilière, on pourrait facilement en faire un vrai impôt sur le revenu. En complétant les indications données par la valeur locative, au moyen d'une taxe croissante suivant le nombre de domestiques et décroissante suivant le nombre d'enfants, on arriverait à imposer chacun d'après ses ressources réelles sans inquisition et sans arbitraire.

La question n'est pas nouvelle. Les documents sont réunis, les calculs sont faits. Le ministère a toutes les données qu'on peut souhaiter : il lui suffit de vouloir ; et, le 28 mai, le jour même de la rentrée,

il déposera sur le bureau de la Chambre un projet de réforme des contributions directes.

Il peut le faire; il doit le faire. A quoi servirait que les conseils généraux aient repoussé l'impôt global si l'on n'avait rien à mettre à la place? Ici comme partout, on ne combattra sérieusement les réformes radicales qu'en y opposant d'autres réformes, à la fois libérales et pratiques.

***

Je continue à lire la déclaration ministérielle, et je m'arrête à un passage sur « l'organisation des caisses de retraites ouvrières par la coopération de l'État et de l'initiative individuelle ».

M. le président du Conseil a affirmé à la tribune la nécessité de faire quelque chose : il faut lui en savoir gré, pourvu que cette affirmation ne reste point platonique et qu'elle se traduise en acte.

Seulement, je me permets de demander : « Pourquoi des caisses de retraites *ouvrières?* » Je sais bien que la question, dès le début, a été posée en ces termes ; mais aussi la question, depuis le temps qu'on la discute, n'a pas fait un pas. Il semble, à première vue, qu'organiser des caisses de retraites pour les ouvriers seuls, ce soit simplifier le problème : en réalité, c'est le compliquer. Vous vous heurterez toujours à cette objection qu'on ne doit pas faire contribuer tous les citoyens à un système de pensions qui ne profiterait qu'à quelques-uns.

Il est certain que le principe de la « coopération de l'État » serait plus facilement admis si l'on parlait d'organiser des caisses de retraites, non seulement pour les ouvriers, mais pour tous les citoyens disposés à faire des versements réguliers.

Et alors, pourquoi ne pas faire l'économie d'une institution nouvelle ? Pourquoi ne pas transformer la Caisse nationale des retraites, institution vieille d'un demi-siècle, en fixant à 600 francs le maximum de la pension viagère et en stipulant une subvention de l'État dans des conditions déterminées ? Ce serait un projet de loi qui tiendrait en trente lignes. Que M. Méline en prenne l'initiative : il sera peut-être traité de socialiste, mais il aura fait acte de conservateur éclairé.

***

Je voudrais retenir encore un point de la déclaration ministérielle : « Nous reprendrons, dit M. Méline, et nous appliquerons avec vigilance la politique des économies que le pays réclame impérieusement. »

Voilà une heureuse promesse ; mais si l'on se borne à éplucher le budget chapitre par chapitre, réduisant telle dépense excessive, supprimant telle autre inutile, l'expérience, hélas ! est là pour nous apprendre que les économies seront peu de chose.

Puisque le nouveau Cabinet s'est présenté devant les Chambres avec un programme de « réformes démocratiques », pourquoi n'essayerait-il pas le seul moyen efficace, le seul moyen pratique de réaliser de sérieuses économies? Ce moyen, tout le monde le sent aujourd'hui, c'est la décentralisation des services publics.

On l'a dit souvent : trop de fonctionnaires et des fonctionnaires insuffisamment rétribués, c'est le mal de l'administration française; et ce mal s'est encore aggravé depuis vingt ans.

Une politique d'économies n'est possible que dans un pays décentralisé : quand un fonctionnaire est payé par le département ou la commune, le contribuable peut juger si les services rendus sont en rapport avec la dépense inscrite au budget; alors l'abus est encore possible, mais l'abus apparaît à tous les yeux, et il y a chance que le conseil municipal ou le conseil général le corrige.

Décentraliser en faisant passer certaines recettes et certaines dépenses dans le budget communal ou départemental, ce n'est qu'ainsi qu'on pourra faire vraiment des économies. Sans doute, la décentralisation n'est pas l'affaire d'un jour; mais il faut bien qu'on commence, quelque modestement que ce soit. Il me semble qu'il y a là de quoi tenter un ministère réformateur.

***

Illusions d'un modéré, dont le nouveau Cabinet peut faire des réalités.

Quelqu'un me disait hier : « Avec le régime parlementaire, pas de réformes possibles; le ministère modéré vivra six mois, après quoi un ministère radical prendra sa place. » Prenons garde qu'à force de tendre la corde elle ne casse; et la corde, ici, c'est la patience du pays.

Dans un salon ou dans un atelier, on se passionne pour M. Bourgeois ou pour M. Méline; mais ni cet atelier ni ce salon n'est la France. On paraît oublier parfois que le plus grand nombre de nos concitoyens, pris par les nécessités de la vie, par les devoirs et les soucis de chaque jour, s'inquiètent médiocrement des hommes qui sont au pouvoir: c'est tout juste s'ils savent leurs noms. Que désirent-ils? D'abord, la stabilité; ensuite, quelques améliorations pratiques, quelques réformes positives qui répondent à notre état social. Ces réformes, qu'on le veuille ou non, se feront. La question, pour le parti modéré, est de savoir s'il veut en avoir l'honneur ou le laisser à d'autres.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LA FAMILLE IMPÉRIALE DE RUSSIE EN 1886

Notes et souvenirs.

L'un des précepteurs adjoints des Augustes Enfants de Leurs Majestés Impériales de Russie, un Français, étant tombé gravement malade, il fallut lui donner un successeur. On me proposa de venir occuper le poste pendant une période d'essai de quelques mois. Je partis donc, et restai en Russie du mois de février au mois de juillet 1886.

Depuis mon retour, j'ai été plus d'une fois sollicité de publier des impressions et notes de voyage. Je m'y suis toujours refusé. N'ayant pas rapporté un seul fâcheux souvenir de ces cinq mois de préceptorat, n'ayant rien à raconter qui dût paraître offensant ou irrespectueux, je trouvais que trop d'empressement à parler serait, quoique je pusse dire, indiscret et messéant. Je répugnais à me donner l'air de n'être allé là-bas que pour recueillir des notes, et de vider mes carnets tout de suite parce que j'en étais revenu. Dix ans se sont écoulés, et la même réserve n'est plus nécessaire. Et les circonstances présentes me permettent d'espérer qu'un public français lira ces menus détails avec sympathie et respect, comme ils ont été notés.

Cependant j'aurais peut-être encore estimé inutile de les imprimer, si, dans une funèbre circonstance, en 1894, quelques journaux n'avaient rappelé le court séjour que j'ai fait dans les fonctions de précepteur à la cour de Russie, et n'en avaient pris occasion de me faire tenir un langage pour le moins singulier. J'ai eu beau démentir les plus fantastiques des propos qu'on m'attribuait dans le journal le plus universellement répandu. Il me fâchait de penser que tous ceux qui avaient lu mes prétendues allégations, pouvaient ne pas connaître le démenti, et qu'ainsi l'*interview* du journal français pouvait rester, aux yeux de quelques-unes des personnes qui m'avaient connu en Russie, l'expression des idées que j'avais rapportées de mon voyage. Le désir de leur ôter cette fâcheuse opinion m'a décidé à profiter enfin de l'offre qui m'avait été obligeamment faite depuis longtemps, de donner à quelques extraits de mes notes et souvenirs la publicité de la *Revue Bleue*.

J'arrivai à Saint-Pétersbourg dans les premiers jours de février. Au mois de mars, je suivis la famille impériale à Gatchina : bientôt vint le voyage de Crimée; au retour, qui se fit par Moscou, on demeura quelques jours à Gatchina, pour s'établir presque aussitôt à Péterhof, où je passai le mois de juin. Ainsi furent employés mes cinq mois de préceptorat.

A Saint-Pétersbourg.

Le lendemain de mon arrivée, le général Danilovitch, que j'avais prévenu, envoya à l'Hôtel de France le valet de chambre du grand-duc héritier pour me mener au palais Anitchkof.

Cinq ou six minutes de traîneau sur la grande Morskaïa, puis sur la perspective Nevsky; on longe la façade brun rouge du Palais : on tourne à droite, le long du canal de la Fontanka; au bout de quelques pas, on trouve une porte de service; on traverse deux cours, et le traîneau s'arrête devant une petite porte basse. Un vestibule qui sert de corps-de-garde, mal éclairé; l'atmosphère est épaisse et chaude, toute pleine d'une odeur de soupe aux choux. Un petit escalier de pierre, étroit et sombre, réservé aux gens de service. Un étage à monter, et nous sommes aux appartements des grands-ducs.

Leur gouverneur, l'aide de camp général Danilovitch me reçoit aussitôt. C'est un homme d'une soixantaine d'années, ou un peu plus, cheveux plus que grisonnants, favoris blancs, menton rasé : taille moyenne, le buste un peu projeté en avant, une jambe légèrement traînante dans la marche. Le général a des rhumatismes, ou peut-être d'anciennes blessures.

Le général qui, avant d'occuper ce poste de confiance auprès des grands-ducs, était, m'a-t-on dit, à la tête d'une grande école militaire, est un savant autant qu'un soldat. Très instruit, très au courant de tout le mouvement intellectuel européen, il a un goût marqué pour les sciences mathématiques et physiques, et lit tout ce qui se publie de notable sur ces matières en anglais, allemand ou français. Il donne lui-même aux grands-ducs des leçons de mathématiques.

Fort peu démonstratif, froid même et assez laconique, il me reçoit aimablement, s'informe si les renseignements d'hôtels qu'il m'avait envoyés ont pu me servir, me donne sur l'organisation pratique de la vie de ce pays quelques conseils utiles et précis. Il parle le français très purement et très facilement, avec une certaine lenteur, des inflexions douces, et un accent moitié traînant, moitié chantant. Cela ne lui est pas particulier : j'ai retrouvé la même façon de parler chez beaucoup de Russes, mais surtout chez les assez jeunes hommes. Le général fait des phrases brèves, qu'il conclut presque toutes par le mot : *Voilà*.

Après les premiers propos qu'il fait porter sur mon voyage et mon installation, le général me parle de mes futurs élèves : le grand-duc Nicolas, le césarévich, bientôt dix-huit ans; le grand-duc Georges, quatorze ans, la grande-duchesse Xénia, onze à douze ans; le grand-duc Michel, entre huit et neuf. La grande-duchesse Olga est encore trop jeune pour qu'il soit question d'elle. Le général m'explique le détail du service, et règle immédiatement l'étiquette. Tout à l'heure, quand on me présentera aux deux aînés des grands-ducs, je leur dirai : *Votre Altesse*, à la troisième personne : après cette première entrevue, je les appellerai *Nicolas* et *Georges Alexandrovitch*, et *vous*. Pour les deux plus jeunes,

dès la première présentation faite, je les appellerai par leurs noms.

Le général fait alors venir dans son cabinet le grand-duc héritier et son frère Georges. Je vois arriver deux grands garçons en costume de marins, avec la vareuse et le grand col, le césarévich de taille plutôt petite, trapu, les épaules larges, toute l'apparence solide, la figure ronde, le nez carré un peu relevé, les yeux bleus très limpides et très francs, qui vous regardent bien en face, une physionomie d'adolescent très prévenante et qui donne aussitôt confiance : le grand-duc Georges, de même taille au moins, quoique plus jeune, mince et même maigre, le front haut, les traits fins, la démarche à la fois brusque et timide; il y a encore dans sa personne de la gaucherie de l'âge ingrat; et dans cette hésitation de tout l'être, quelque chose d'agréable et de distingué.

L'entrevue dure cinq ou six minutes. L'accueil de mes futurs élèves est aimable et obligeant, à travers la banalité nécessaire des propos.

Puis les grands-ducs retournent chez eux. Je prends congé du général qui me donne rendez-vous au surlendemain pour prendre mon service. Mais je suis prévenu que l'impératrice me donnera audience le lendemain, à midi.

Donc, le lendemain, à midi moins cinq minutes, je suis au palais. Un valet de chambre me conduit à un salon d'attente, vaste et vide, avec quelques sièges et consoles le long des murs. Au fond près d'une porte fermée, une vieille dame est assise. Dans un coin, près de la porte par où je suis entré, un groupe de jeunes officiers : chaque fois qu'il en entre un, il va s'incliner très profondément devant la vieille dame, et rejoint ensuite ses camarades.

Un grand nègre, splendide dans sa robe rouge, m'introduit chez Sa Majesté. La pièce est assez petite, encombrée de sièges, de tables, de plantes vertes; les tables sont chargées d'albums, de bibelots, de photographies encadrées ; au fond, une grande baie vitrée, entre deux pans coupés, vitrés aussi, éclaire la pièce, des stores crème tamisent la lumière. L'impératrice est seule avec une dame d'honneur qui reste à trois ou quatre pas en arrière. L'audience dure quelques minutes, pendant lesquelles Sa Majesté reste debout. Elle m'interroge sur mon voyaye, sur les fonctions que j'ai occupées en France; si j'aime les enfants; qu'elle espère que les siens s'attacheront à moi; que ce sont de bonnes natures... Et elle me donne sa main à baiser : signe que l'audience est terminée. Impression de cette courte vision : une dame très élégante, agréable plutôt que belle, parlant un français très clair, correct et pur, mais avec quelque lenteur et un certain accent rauque de la gorge. De toute cette physionomie, ce qu'on retient le plus, ce sont deux yeux gris bleu, brillants, pas très grands, qui se posent sur l'interlocuteur pendant toute l'audience, avec une piquante expression de curiosité, d'autorité, et de bonne grâce.

Me voici en fonction : je suis de service tous les deux jours. J'alterne avec un collègue anglais Mr. Heath, conseiller d'État actuel de Sa Majesté. Mr. Heath est un homme d'une cinquantaine d'années, des cheveux poivre et sel, un teint rose et frais de jouvenceau; de taille moyenne, assez rond de ventre, il est agile et robuste, amateur de sports et exercices physiques : un type, en somme, de *gentleman farmer*, de jovial chasseur de renard. Instruit, sans raffinement intellectuel; point métaphysicien, et n'en ayant cure, esprit positif et se tenant aux faits, c'est un absolu honnête homme, franc et droit, d'un sens moral très fort et très éveillé, qui s'accorde sans grimace avec une pratique entente de ses aises et de ses intérêts. Il est très bon Anglais, dévot à Shakespeare, respectueux de sa reine et des grandeurs officielles de son pays, abhorrant le *home rule* et le « funeste vieillard » M. Gladstone. Mr. Heath habite la Russie depuis vingt-cinq ou trente ans, parle le russe, m'a-t-il dit lui-même, peu et mal, et prononce le français, qu'il sait très bien, avec un terrible accent d'outre-Manche. Les Enfants et Leurs Majestés l'aiment et le considèrent : ils le savent sûr et dévoué. Et puis il les amuse par sa franchise anglaise, par ses boutades de *plain-dealer*, et par l'irrésistible drôlerie de son accent, qui fait tout passer. Sa position est très solide. De très grands personnages ménagent ce précepteur subalterne, un homme qui ose impunément claquer le chien de l'impératrice.

Les jours où je suis de service, je dois être au palais de huit heures du matin environ à sept heures du soir. Voici dans les grandes lignes comment l'éducation des deux aînés est conduite.

Leur journée est très sévèrement et très exactement réglée. Un tableau dressé avec un soin minutieux, indique heure par heure l'emploi du temps. Quelques heures sont réservées dans l'après-midi à la promenade et aux jeux dans le palais. Mais tout le reste de la journée, à peu près, est pris par les leçons : russe, français, anglais, allemand, histoire, mathématiques, physique et chimie, histoire naturelle, religion, etc. Le grand-duc héritier a un cours de topographie et d'art militaire. Dans la soirée, et surtout après le dîner, le dessin, la musique, l'escrime. Tous ces cours se distribuent sur les six jours de la semaine, en se répétant selon l'importance de la matière, de façon que chaque journée ait cinq ou six leçons d'une heure.

Le grec et le latin ont été exclus. En général le caractère scientifique me paraît dominer dans cette

éducation, non seulement par le choix des matières et par le temps qui leur est donné, mais aussi par le tour d'esprit que l'on s'attache à développer chez les grands-ducs. Ils *savent* beaucoup, et exactement. Le temps donné au travail personnel et solitaire me paraît peu de chose : presque tout se fait en présence du maître et sous sa direction.

Les langues vivantes tiennent toute la place que laisse l'abandon des langues anciennes. Elles sont étudiées dans un esprit surtout pratique, et avec de remarquables résultats. Les deux grands-ducs parlent l'anglais comme le russe. Le grand-duc héritier ne sait pas moins bien le français; le grand-duc Georges le parle sans difficulté, et n'hésite guère dans la conversation courante; mais dans la lecture, ou lorsque l'on sort des sujets familiers et pratiques, il n'est pas encore tout à fait maître de notre langue. Pour l'allemand, je n'ai guère pu en juger : mais il m'a semblé qu'ils le possédaient bien et s'en servaient déjà aisément, au moins le grand-duc Nicolas.

La grande-duchesse Xénia suit sans peine déjà les conversations, elle commence à bien parler, avec quelque hésitation, et en courtes phrases saccadées : mais elle dit somme tout ce qu'elle veut dire. Le petit grand-duc Michel ne parle pas français. Sa sœur et lui usent de l'anglais comme du russe.

Je suis naturellement chargé de l'enseignement du français : les lundis, mercredis et vendredis, c'est-à-dire à mes jours de service, je donne une leçon aux deux aînés, qui ont ainsi trois heures de français par semaine. Ils prennent leur leçon séparément, pour le français comme pour le reste. Sur l'avis qui m'est donné je me contente pendant les mois d'essai de suivre la méthode que je trouve établie. On désire que je fasse connaître au grand-duc héritier les poètes français contemporains. Je fais donc prendre chez le libraire de la cour, Meslier, les principaux recueils de poésie de Lamartine et de V. Hugo. Le grand-duc Nicolas lut ainsi quelques-unes des *Méditations* et un certain nombre des *Harmonies*, non sans que mon excellent collègue anglais en marquât un peu d'inquiétude et de scandale. Au reste, il ne résulta de ces beaux vers aucun inconvénient; outre le choix des morceaux, la droiture d'esprit et le bon équilibre moral de l'élève rendaient ces alarmes tout à fait vaines.

Quand le grand-duc a lu un morceau, en recevant les explications de toute sorte dont il a besoin, la méthode adoptée veut qu'il résume de vive voix ce qu'il a lu; puis il écrit sur un cahier ce résumé, qui lui sert d'exercice de style.

Le grand-duc Georges en est encore aux lectures enfantines : il a entre les mains un livre d'étrennes; ce sont les Aventures d'un gamin de Paris. Cela l'intéresse. Il lit tout haut, se fait expliquer les mots et les idées qui lui échappent, résume oralement, et rédige son résumé. L'étude de la grammaire se fait d'une façon toute pratique, à mesure que le texte du roman ou les rédactions du prince donnent lieu aux observations particulières. L'orthographe est satisfaisante, sauf quelques accords de participes, et la présence ou l'absence intempestive de quelques *s*.

Ce livre d'enfant n'est pas sans offrir d'assez grandes difficultés par le caractère tout parisien, bourgeois et populaire des faits et des dialogues : c'est le genre de difficulté d'une chronique et des faits-divers d'un petit journal. Ainsi je ne vis jamais le grand-duc plus embarrassé qu'un certain jour où nous rencontrâmes cette locution : *Demander le cordon*. Le grand-duc, comme on peut penser, n'avait pas vu dans les palais impériaux de concierge qui *tirât le cordon* pour le laisser entrer ou sortir : il ne soupçonnait pas ce que c'était; aussi l'expression *demander le cordon* lui paraissait-elle stupéfiante et inexplicable.

Quand nous avons fini le petit Parisien, nous prenons l'*Avare*, qui, lu lentement, par fragments successifs et d'une langue au reste difficile, me paraît ne divertir le grand-duc que médiocrement. Là encore nous résumons et écrivons le résumé.

Les mercredis et vendredis, je donne en plus une leçon à la grande-duchesse Xénia : elle est en train de lire les *Mémoires d'un âne*, elle lit à haute voix, résume, et met par écrit son résumé. La grande-duchesse, dont je n'ai pas encore parlé, est une jolie enfant, d'une douzaine d'années, aux cheveux d'un blond plutôt ardent, très abondants et naturellemen ondulés, le nez assez court, large à la base, et un peu retroussé, de grands yeux éveillés et curieux; une vive et bonne nature. L'attention se dissipe assez souvent : les associations d'idées se font trop vite dans cette petite tête jamais endormie. Une phrase, un mot du livre ou du maître mettent en mouvement tout un engrenage de pensées et d'images qui emportent l'élève bien loin de la leçon. L'absorption est intense, et tout effort pour rappeler l'esprit distrait est alors superflu : il faut attendre que de lui-même, au bout de quelques instants, il revienne. Alors la grande-duchesse s'exerce gentiment, souvent pose quelques questions qui se rapportent à sa préoccupation précédente, et la leçon reprend jusqu'à la prochaine échappée. Ce sont quelquefois les choses les meilleures et les plus utiles qui se disent dans ces parenthèses, où le Cadichon des *Mémoires* est bien oublié. Un des sujets sur lesquels travaille le plus cet esprit suspendu entre l'enfance et l'adolescence, c'est la question de l'existence des êtres merveilleux et fantastiques; le sens du réel se forme, et la grande-duchesse est très préoccupée de savoir s'il y a en effet des fées, des ondines, et autres êtres de même ordre.

La grande-duchesse Xénia est confiée ainsi que les deux plus jeunes enfants, aux soins particuliers de Mme de Flotow, dame d'honneur de l'impératrice. Cette dame s'occupe surtout de la grande-duchesse Xénia dont elle est la véritable gouvernante. C'est une personne d'une soixantaine d'années, de manières distinguées, très bonne, très sérieuse, très instruite, parlant le français et connaissant nos écrivains d'une façon tout à fait remarquable. Avec les vieilles dames qu'on voit assidues aux représentations du théâtre Michel, elle m'aide à me figurer ce que put être la culture française dans la Russie de la grande Catherine. On dit son crédit considérable auprès de l'impératrice.

Les repas sont comme une leçon supplémentaire ou une répétition de la leçon. Après que les Enfants ont dit, en français, ce qu'ils ont fait ou comptent faire dans la journée, quelle promenade, ou quel jeu ils ont eus, le général, à l'ordinaire, dit : « Eh bien! Georges, qu'est-ce que vous avez lu aujourd'hui? » Et le grand-duc raconte en français un chapitre ou deux de la vie du gamin de Paris. Puis c'est le tour de la grande-duchesse qui abrège les *Mémoires d'un âne*.

Chacun des enfants prend sa leçon chez lui, dans sa chambre d'étude; les maîtres se succèdent devant l'étroit pupitre d'écolier, de modèle très nouveau, établi selon les règles de l'hygiène, avec siège adhérent dont la distance et la hauteur sont réglées exactement : chaque pupitre est placé à côté de la fenêtre, recevant le jour à gauche. Comme moi le français, Mr. Heath enseigne l'anglais. Le général-gouverneur, je l'ai dit, donne des leçons de mathématiques. Les autres matières sont enseignées par des professeurs de Pétersbourg, russes pour la plupart, ayant l'air de braves gens.

Les militaires sont intellectuellement plus distingués et plus intéressants que les civils (autant que j'ai pu très superficiellement en juger). C'est là que je vois un type bien caractéristique d'officier russe, qui m'aide à imaginer certains personnages de Tolstoï et à comprendre certains articles du général Dragomirof. Il en vient donc au Palais deux ou trois, de taille moyenne ou courte, plutôt un peu forts, larges de face, avec toute leur barbe, de bonnes figures douces et sérieuses, sans élégance militaire; rien de fendant, de brillant ou de théâtral; l'air de bourgeois ou de savants malgré leur uniforme; très francs, accueillants et polis, de conversation solide et intéressante où l'on entrevoit sans éclat la trempe énergique de l'âme, le dévouement tout prêt, et le don de soi fait avec une absolue simplicité.

Les civils viennent en habit, quelque-uns avec l'habit à la française, bleu à boutons de métal doré, que l'on porte encore très souvent là-bas. En voyage, mon collègue Heath et moi prendrons la tenue que nous voudrons pour les leçons, redingote, jaquette et même veston.

Je suis étonné de la docilité, douceur et soumission des grands-ducs. Je n'ai jamais vu d'élèves qui rendissent la tâche du maître aussi facile. Jamais une observation à faire; jamais une résistance à vaincre. Jamais un rappel au règlement n'est nécessaire. Toute leur journée est occupée; le programme n'est jamais modifié, ou tout à fait exceptionnellement, pour une fête de famille ou pour quelque cérémonie imprévue. Jamais cependant je n'ai surpris, même chez les aînés, un peu d'ennui, de lassitude, d'impatience : jamais ils n'ont marqué de dégoût de ce qu'ils faisaient, de goût pour faire autre chose. Ils se présentent également exacts, alertes, souriants, pour la leçon ou pour la promenade. Est-ce qu'on les a habitués de bonne heure à la discipline militaire? Est-ce hérédité d'une race souveraine, séculairement pliée à la régularité de l'étiquette et de la représentation? Toujours est-il que cette égalité d'humeur, cette spontanéité d'obéissance sont surprenantes. Même chez le grand-duc Georges, que l'on m'avait représenté comme ayant l'humeur vive, inégale, parfois emportée, je n'ai jamais senti de résistance : seulement, par timidité peut-être, il se dérobait et se renfermait plus que l'aîné.

La vie des deux princes est très simple. Ils couchent dans la même chambre sur de petits lits de fer, sans sommier ni paillasse, avec un seul matelas. Leur table est simple et sobre.

Ils sont demeurés très enfants, simples de cœur et d'habitudes, point blasés ni difficiles à amuser. Ils aiment les images; leur salle à manger de Gatchina est toute tapissée de journaux illustrés anglais et français : vues de monuments et de paysages, portraits d'hommes illustres, mariages princiers, enterrements de grands hommes, dessins de voyageurs, cérémonies notables, scènes sentimentales et moralisantes, figures de Keepsake, c'est toute une galerie qui se prolonge dans les corridors et dans quelques pièces voisines.

Ils ont des perroquets et toute sorte d'oiseaux, auxquels chaque matin ils donnent leurs soins, nettoyant les cages, y mettant de l'eau et des graines, avec l'aide d'un moujik barbu en chemise rouge qui sourit toujours.

C'est leur joie aussi de mettre parfois le couvert de leurs mains, ou de faire leurs malles pour un départ, de les ouvrir à l'arrivée et de tout ranger, livres et bibelots.

Chaque jour pendant le mois de février, on descend au jardin l'après-midi. Devant le palais, une grande pelouse a été inondée au début de l'hiver : elle fournit une place excellente, et sans danger,

pour le patinage de tous les jours. Tout en patinant on joue à la balle; avec un bâton légèrement courbé en crosse, on saisit la balle et on la lance aussi loin et aussi haut que possible.

Chaque dimanche les « Augustes Enfants » (c'est la dénomination officielle) reçoivent leurs amis, jeunes gens et jeunes filles; il y a là deux ou trois grands-ducs, dont un fils du grand-duc Michel, trois princes Bariatinsky, deux comtesses Woronzof, un ou deux pages, douze à quinze en tout selon les jours. On joue l'après-midi sur la glace et dans l'appartement. On dîne dans une salle ou dans une autre; le dîner est servi par les deux nègres et par les domestiques de l'impératrice. Toute cette jeunesse est fort gaie; aucune étiquette, aucune précoce dignité ne la tyrannise, aucune prétention d'avoir l'air de messieurs et de dames, et de jouer aux belles manières. Ce sont des enfants lâchés en liberté, qui se délassent des six jours de régularité et de docilité. Un des nègres, dans sa longue robe rouge, grand, intelligent et rieur, fait la joie des plus jeunes, qui lui font mille agaceries et plaisanteries, se battent avec lui, le poursuivent, sans que s'efface un moment son bon sourire d'éternelle patience. Entre eux, ce sont toutes sortes de niches, où personne n'est ménagé. D'un bout à l'autre de la table, les boulettes de pain s'aplatissent sur les nez, pénètrent dans les bouches; on pousse le coude du voisin quand il boit, et pendant tout un dîner, un des grands-ducs ne laisse pas le second des Bariatinsky lever son verre sans arroser les joues et la tunique du buveur et la nappe. Ce ne sont que rires, cris, tumulte : les demoiselles, plus discrètes, sourient d'un air sage et amusé.

Mes élèves sont donc demeurés très enfants : mais déjà ils ont tout le sérieux qu'il faut à l'occasion. Le grand-duc héritier est ataman général des Cosaques du Don. En cette qualité, il a chez lui les étendards du détachement de Cosaques de la Garde qui fait le service du palais. Chaque fois qu'on change la garde, on vient reprendre les étendards du corps qui s'en va, et apporter ceux du corps qui arrive. Cet échange se fait une fois pendant notre déjeuner. Les drapeaux sont dans un coin de la salle à manger. Tout le monde se lève à l'entrée des officiers et sous-officiers cosaques : le grand-duc échange les drapeaux, avec quelques paroles et une courte prière; il a un air de gravité simple, qui est frappant. La cérémonie, en sa rapidité, et dans son absence totale d'apparat, au milieu d'un repas — chacun de nous debout devant son assiette — n'avait rien de banal ni de mécanique. On sentait, sous les gestes et les mots prescrits par le règlement, que l'acte n'était pas purement formel, et qu'entre ces soldats et leur jeune prince, il mettait réellement la communication d'un sentiment.

L'empereur vient presque tous les jours jouer avec ses enfants : il est vêtu de la vareuse grise de petit uniforme, coiffé de la casquette plate. Pendant quelques jours, il amène son hôte le grand-duc de Hesse, une Altesse un peu taciturne, qui porte toujours suspendu à son cou un petit appareil photographique. L'empereur est très expansif avec ses enfants. Il lance la balle avec plus d'entrain que personne, et avec une force prodigieuse : il l'envoie au-dessus des plus hautes cheminées du palais. Un rugissement rauque lui échappe toutes les fois qu'il la manque. Il donne l'impression d'une puissante nature, dont l'énergie physique ne serait pas assez réglée et dérivée par l'exercice. Son accueil est cordial pour les plus subalternes, sur qui il appuie bien en face un œil clair et profond : d'humeur en général enjouée, un peu railleuse, avec un réel accent de bonté, il a un soin admirablement dérobé de ménager les amours-propres et vanités des inférieurs. A Pétersbourg, l'empereur presque tous les matins passe une revue, à la suite de laquelle il témoigne sa satisfaction aux chefs en formules soigneusement distinguées selon la hiérarchie militaire, et se dégradant en *reconnaissance sincère*, en *reconnaissance*, et en simple *bienveillance*. Pour les soldats, le témoignage est un *donativum* de cinquante copeks par tête.

En face du palais Anitchkof, de l'autre côté de la perspective Nevsky, s'élèvent de hautes maisons, dont les étages supérieurs ont vue sur les jardins impériaux. La distance à vol d'oiseau est courte. On me dit que la police a prévu le péril possible, et que par ordre ces deux ou trois maisons restent inhabitées. Je n'ai, en effet, vu jamais personne aux fenêtres.

Le carnaval arrive peu de jours après mon arrivée. Les *blini* font leur apparition sur la table des grands-ducs : ce sont des crêpes, de petit diamètre, fort épaisses, un peu douceâtres. C'est le met national de la semaine du carnaval; on en sert à tous les repas; on en mange avec le thé; on en sert aux visiteurs qui ne peuvent refuser.

La promenade d'après-midi se passe alors presque toute au Champ de Mars, où sont les *balaganes*, les baraques et spectacles populaires. Sur les estrades s'agitent des vieillards grotesques, hirsutes et blancs sous leurs vastes perruques et leurs longues barbes; ils font des boniments sans doute captivants, car la foule, amassée devant eux, est restée immobile, silencieuse, bouche bée, dans la neige, et souvent sous la neige. Nos grands-ducs s'y divertissent, me disent-ils. Je note, et tout en eux le confirme, que ce sont de vrais Russes, et bien peuple au sens excellent et national du mot.

Alors commence la première semaine de carême, très rude, comme la dernière. Pendant les sept jours, tous les théâtres ferment; toutes les fêtes

sont interdites. On remet même les réjouissances et les fêtes de l'empereur qui tombent justement cette semaine-là, le 26 février (10 mars). On fait rigoureusement le carême au palais, aussi rigoureusement que dans le peuple. Aucun relâchement mondain n'est admis. Pendant toute cette première semaine, il ne paraît sur la table ni viande, ni œufs, ni beurre, ni lait. On vit de poisson, de pommes de terre et de blini. On met du lait d'amandes dans le café du matin. Aucune observance, du reste, n'est imposée aux non-orthodoxes, pour lesquels, s'ils veulent, la nourriture ordinaire est servie.

Vers le début du carême, la température, qui était de 10 ou 15 degrés à mon arrivée, s'adoucit. Le soleil commence à se faire sentir. Il neige, et bientôt la neige se résout en pluie. Sur le sol, une boue jaunâtre se détrempe peu à peu, faite de toute l'ordure de l'hiver et du passage incessant de milliers de chevaux. Le traînage se fait à travers d'immenses mares nauséabondes : les voitures deviennent plus nombreuses. Tout Pétersbourg sent l'écurie ou la cour de ferme. Un piéton n'ose plus s'y risquer, même avec les imperméables galoches. Les grands-ducs parlent de leur départ pour Gatchina.

La cour ne passe à Pétersbourg que les mois de janvier et février. Le 1er mars, avec une exacte régularité, elle se transporte à Gatchina. Le 15 mai, ou le 1er juin au plus tard, départ pour Péterhof : on revient à Gatchina le 1er octobre pour trois mois. Ce sont là les résidences ordinaires de la cour. Mais d'incessants déplacements coupent ces séjours. Nous devons aller cette année en Crimée et à Moscou du 20 avril au 20 mai. Au printemps prochain, il est probable que l'on ira au Caucase. Tous les deux ans, au moins, en juillet, la famille impériale se rend en Danemark, où l'impératrice rencontre sa sœur, la princesse de Galles. A la fin d'août, chaque année, l'empereur et l'impératrice assistent aux grandes manœuvres en Pologne. Ajoutez quelques courts séjours à Krasnoe-Selo pendant le camp, des excursions sur les côtes pittoresques de la Finlande, ou pour les manœuvres de l'armée finlandaise, quelques chasses : voilà la vie extérieure de l'empereur. Presque toujours l'impératrice l'accompagne avec les deux aînés des enfants. Une suite d'environ trente-cinq personnes participe aux grands voyages ; quelques personnes seulement, dont les emplois rendent la présence nécessaire, sont des petits déplacements.

A Gatchina.

Donc le samedi 1er/12 mars, selon l'usage, la famille impériale se transporte à Gatchina. Le palais est vaste : trois grands et massifs corps de logis enferment une immense cour, séparée de la grande route par un fossé, et par un mur crénelé, garni de vieilles pièces de canon. Adossé au fossé, faisant face au pavillon central, une statue de l'empereur Paul, en un costume et une attitude qui ont l'air de copier Bonaparte. Jamais soldat ne traverse la cour sans faire le salut militaire au tzar Paul. Les deux ailes du château sont reliées au corps central par d'étroites galeries en arc de cercle, qui donnent d'un côté sur la cour, de l'autre sur le parc. Au milieu de chaque aile est une cour intérieure.

Cette lourde masse du Palais prend un aspect magique, la nuit, quand on revient de Pétersbourg par la ligne Baltique : brusquement les grands bois de sapins, entre lesquels le train circulait dans une nuit profonde, cessent ; au bout d'une petite plaine de neige qui donne le recul nécessaire, on voit se dresser l'immense palais, avec ses centaines de fenêtres éclairées d'une blanche lumière électrique qui illumine le sol neigeux et tout le ciel ; c'est une vision saisissante. On se croit devant le château tragique d'Hamlet.

Tout le monde loge dans les entresols, qui sont très bas. L'empereur y habitait, étant grand-duc héritier, et n'a pas voulu quitter ses anciens appartement. Lui et son frère, le grand-duc Serge, touchent aisément les plafonds de la main. Les splendides appartements du premier étage restent vides à l'ordinaire.

Des sous officiers choisis, qui se déplacent avec l'empereur, veillent aux portes du Palais. Ils connaissent tout le personnel, depuis les hauts fonctionnaires et les ministres jusqu'au dernier valet de chambre et aide de cuisine : aucune figure étrangère n'est admise, et, comme partout où l'on va, en Crimée, à Péterhof, on retrouve ces mêmes sous-officiers, la surveillance est très étroite sans être jamais gênante et inquisitoriale. Le long des murs du parc, du côté de la ville, des soldats montent la garde de place en place. Du côté de la campagne il y a un double cordon : des cosaques à cheval occupent, tous les cents ou deux cents mètres, le fossé extérieur du parc réservé, immobiles sur leurs montures, ou piétinant dans la neige à côté d'elles ; de l'autre côté de la route sont des soldats d'infanterie. Le long de la voie du chemin de fer, entre Gatchina et Saint-Pétersbourg, on a posté des soldats de place en place, alternativement de l'un et de l'autre côté de la voie ; la nuit, ces sentinelles portent une lanterne allumée.

Gatchina est un grand village de 10 000 habitants, avec des apparences çà et là de ville d'eaux. Les rues sont très larges ; les maisons, en bois, n'ont qu'un rez-de-chaussée, rarement un étage au-dessus, sauf dans les deux rues principales ; beaucoup de maisons sont séparées de la rue par une avant-cour, et atte-

nantes à un enclos plus ou moins vaste. Beaucoup de petits boutiquiers, de débits de boissons et de photographes. Un assez grand nombre de maisons, en bois toujours, mais d'aspect plus soigné et plus élégant, se louent pour la saison d'été à des gens de Pétersbourg. Le séjour de la cour en a fait un lieu de villégiature assez fréquenté. De plus la petite rivière de Gatchina renferme, dit-on, des truites, qui attirent chaque année des Anglais amateurs de pêche. Enfin le superbe régiment des cuirassiers de l'impératrice tient garnison ici, et les familles des officiers font une espèce d'aristocratie à peu près sédentaire. De là le contraste qui saisit l'œil : des villas et des cabanes, du fumier et des rocailles.

Il y a à Gatchina un parc public assez beau, où s'élèvent, déserts aujourd'hui, les bâtiments d'un prieuré de l'ordre de Malte : on sait que Bonaparte avait cédé l'île à l'empereur Paul, qui prit avec une sérieuse passion son titre de grand-maître de l'ordre. Il logeait là son prieur, et y tenait des chapitres. Le parc, assez accidenté, avec un lac où l'on vient patiner, ressemble en petit à notre bois de Boulogne : c'est une agréable solitude en semaine.

La campagne autour de Gatchina est vaste et triste. Si, sortant du palais, on tourne le dos à la ville pour prendre, à droite, la large route qui traverse la ligne Baltique (1), et s'élève doucement, on se trouve bientôt dans une plate, insignifiante et mélancolique campagne ; au loin, sur la gauche et en face, des masses de bois sombres s'enlèvent sur la blancheur, tantôt bleuâtre et tantôt dorée ou rose, de la neige ; au milieu de la plaine, un clocher d'église carré, surmonté d'une flèche, et, autour, quelques basses maisons, d'aspect misérable. On rencontre de pauvres traîneaux, attelés de maigres chevaux velus, dont le poil est d'un alezan sale et comme déteint. Les hommes ont un air las et doux ; les enfants sont pâles en général ; les femmes, au visage rond, le nez court entre deux grosses joues, sont gaies, rieuses, bavardes. Pas de bruit pourtant. Un vaste silence enveloppe cette campagne, et les hurlements qui partent du chenil impérial caché à quelque distance dans un petit bouquet de bois rendent plus sensible la muette torpeur du paysage, dont rien au reste ne saurait animer et remplir l'immensité. Il n'y a point de mouvement ni de bruit qui puissent en détruire la solitude ; point d'accidents ni de formes pour en circonscrire l'étendue indéfinie. Les grandes et simples lignes de la terre semblent faites seulement pour soutenir le déploiement illimité du ciel, dont rien n'affaiblit l'accablante impression.

Un soir, j'avais prolongé ma promenade ; je rentrai assez tard au Palais. Le soleil s'était couché. La lune se levait dans un ciel pur, profond, immatériel. L'immensité était doublée. Rien ne pesait sur la tête : c'était le vide absolu, infini. Sur la terre, les bois, les maisons se perdaient dans l'obscurité : seule, la neige éclatait, d'un blanc mat et dur sur les toits, violâtre sur le sol, avec de larges plaques d'un bleu sombre.

La vie, à Gatchina, est à peu près la même qu'à Pétersbourg. Les heures des leçons ont été changées, de façon que les professeurs qui viennent de Pétersbourg soient occupés surtout l'après-midi. Mr. Heath et moi, nous prenons les heures matinales. Les amis des princes viennent le dimanche, comme à Pétersbourg.

Le parc est grand ; les jeux y sont libres et variés. Le plus ordinaire amusement est celui des montagnes russes : de petits traîneaux de bois à peine dégrossi, sans coussin ni siège, juste assez larges pour qu'on puisse s'asseoir les jambes étendues, glissent avec une extrême rapidité dans la neige sur la pente roide d'une assez haute colline, traversent une petite plaine, et ont encore assez d'élan pour remonter de l'autre côté une médiocre éminence, à moins qu'on n'ait culbuté dans la neige auparavant, ce qui est ordinaire et fait le principal attrait du jeu.

Sur la fin du mois de mars, le printemps approche, la glace se fend sur le lac ; les grands-ducs aiment à s'embarquer, et vont en explorateurs polaires briser la glace sous l'élan de leur canot, ou bien à coups de pic et de gaffe. Un poste de marins de la garde est attaché à l'entretien des embarcations, et fournit des rameurs : ils paraissent y aller de très bon cœur ; très dévoués tout à la fois et nullement intimidés, ils s'associent librement au jeu des princes qui les traitent avec une amicale familiarité. La glace ayant un jour cédé sous l'un d'eux, qui fut mouillé jusqu'à la ceinture, le grand-duc héritier renonça au jeu et fit ramener le canot au débarcadère, pour envoyer son matelot changer de vêtements. Attention bien naturelle : je remarquai que le matelot qui en était l'objet paraissait la trouver toute naturelle, aussi bien que le prince qui y pensait.

Jusque-là, je ne m'étais guère occupé du petit grand-duc Michel : les leçons ne devinrent à peu près régulières qu'en mars, lorsque nous fûmes établis à Gatchina. Ces leçons furent plutôt des jeux : j'ignorais le russe, le grand-duc ne savait pas un mot de français. Je ne voulus pas le laisser parler anglais : il aurait eu plus de peine à se mettre au français, s'il avait soupçonné qu'il avait un moyen de se faire à peu près entendre de moi. Je commençai à lui faire nommer en français tous les objets qui étaient dans le salon où nous nous tenions, les meubles et les jouets qui le remplissaient ; puis je lui fis exécuter

(1) Gatchina a deux gares : l'une sur le chemin de fer de Varsovie ; l'autre sur la ligne Baltique, qui dessert la côte.

des mouvements et des actions, que je lui nommais ensuite : marcher, courir, s'arrêter au commandement. Le voyage de Crimée dérangea fort ces premières leçons. Quand je revins en France, je commençais à enseigner au grand-duc la lecture de l'alphabet français. Le grand-duc était un enfant un peu pâle, un peu frêle, extrêmement sensible et nerveux, ardent au jeu, très doux du reste et gentil, et s'attachant très vivement. Le travail l'effrayait plus qu'il ne lui répugnait; c'était l'appareil de la leçon, le sérieux du maître, la sévère continuité d'une attitude et d'une occupation qui l'impressionnaient, jusqu'à produire des crises aiguës de larmes; tout allait bien si l'on dérobait ces apparences, et l'on pouvait l'appliquer, le rendre attentif, obtenir un peu de suite et d'effort, à la condition qu'il ne s'en doutât point, et qu'on eût l'air soi-même de n'y point penser et de se divertir. Il était du reste le premier à être désolé et confus de son chagrin, où il n'y avait pas ombre de mauvaise humeur ni d'hostilité. Il était impossible de ne pas sentir ce qu'il y avait de tendresse affectueuse dans cette nature légère et impressionnable.

Vers le milieu de mars, on m'annonce que le jour du départ pour la Crimée est fixé; ordre d'être au train, en gare de Gatchina, le 20 avant 4 heures du matin. Jusque-là je n'avais guère vu que mes élèves, mon chef direct, mon collègue et quelques maîtres. Ce voyage élargira pour moi le spectacle et retindra sous mes yeux pendant deux mois une partie de la famille impériale et de la cour. [223.147.08

(*A suivre.*) GUSTAVE LANSON.

PORTRAITS POLITIQUES

M. Jules Méline.

Ce matin-là, le ciel était sans nuages. Une brise de printemps caressait les feuilles encore timides qui sortaient du bourgeon. M. Méline, après avoir canpulsé quelques statistiques, était descendu en pantoufles dans son jardin où il s'intéressait aux travaux de son jardinier, qui est chevalier du Mérite agricole. Puis il échenilla ses rosiers, compta ses laitues et ses choux, tout en redressant la tête de temps en temps pour contempler à l'horizon prochain la ligne bleue des Vosges.

Il faisait si beau que peu à peu il se laissait aller à la rêverie, lui qui ne rêve pas souvent, et poursuivait à travers sa mémoire somnolente des vers à peu près oubliés de Virgile, des vers bucoliques sur la joie et la paix des champs. C'est à ce moment qu'on vint lui apprendre la résistance du Sénat et la convocation de la Chambre des députés.

« Hélas ! » fit-il à trois reprises, et ses grands yeux pacifiques se voilèrent d'ombre. A ce moment son jardinier observa que M. Méline marmottait quelques mots entre ses lèvres pâles. Mais ces mots ne furent pas recueillis par le jardinier et l'histoire ne les enregistrera pas. Il est permis de penser que ce bon M. Méline priait son Dieu, le Dieu des laitues et des betteraves, d'éloigner de lui l'amer calice du pouvoir. Quand il eut compris que le ciel demeurait sourd à sa prière et qu'il devait perdre tout espoir de voir fleurir ses roses et pommer ses choux dans son jardin de Remiremont, il rentra dans son cabinet, remplit ses valises de brochures protectionnistes, remit son violon dans sa boîte et prit le train pour Paris.

Elle s'est réalisée la vision qu'eut M. Méline, ce beau matin d'avril, dans le jardin de Remiremont. M. le Président de la République a dû faire appel à son dévoument, et le député des Vosges, qui avait réussi jusqu'à présent à se dissimuler derrière les longues jambes de M. Ribot ou les larges épaules de M. Charles Dupuy, a répondu à cet appel et s'est offert aux griffes et aux mâchoires des socialistes.

Les fauves de la Montagne se promettent de ne faire qu'une bouchée de leur nouveau dompteur. Ils se souviennent qu'ils eurent raison, en quelques mois, de M. Charles Dupuy, qui est trapu comme un sanglier et brave comme d'Assas et, toisant de l'œil M. Jules Méline, ils sourient dédaigneusement.

Il est vrai que M. Méline a des yeux doux et le teint pâle et qu'il est fluet comme la belette avant son entrée dans le grenier. Tout de même, le calcul des socialistes pourrait bien être faux. Je leur signale le nez de M. Méline. Ce nez est volontaire. Sans doute, il ne convient de le comparer ni au nez de Jules Ferry, qui s'enroulait comme une trompe autour d'une idée et ne lâchait jamais prise, ni au nez de M. Buffet, ce bûcheron des Vosges qui cogne depuis cinquante ans dans nos assemblées parlementaires. Néanmoins, le nez de M. Méline est un nez vosgien, tenace et courageux. Il est bien planté au milieu du visage. Il ne penche ni à gauche, ni à droite, il ne regarde ni du côté des socialistes, ni du côté des réactionnaires. Ne le dissimulons pas, c'est sur ce nez-là que se fonde, à l'heure actuelle, notre meilleur espoir.

Ainsi que ce nez nous le révèle, M. Méline sait à peu près ce qu'il veut, et cela il le veut avec une tranquille opiniâtreté. Il est des hommes qui n'arrivent à savoir un peu ce qu'ils veulent que parce qu'ils savent assez bien ce qu'ils ne veulent pas. Que de convictions sont faites surtout du dégoût de certains hommes et de la peur de certaines idées ! C'est que, d'ordinaire, on sent plus vivement ce que l'on déteste que ce que l'on aime, et l'on connaît plus nettement ce que l'on réprouve que ce qu'on désire. Dans ce cas, on se décide contre telle idée plutôt que

pour telle autre. Et c'est déjà là une manifestation de volonté dont tout homme politique, je vous jure, n'est pas capable.

Ces convictions, où nous amène le tempérament et non pas la raison, sont presque toujours les plus fougueuses, mais elles ne sont guère résistantes.

La fermeté, au contraire et la patience, voilà ce qui caractérise les opinions de M. Méline. Elles ne sont pas faites de colère et de dégoût. Elles sont raisonnées et pacifiques. Le député des Vosges ne sera jamais empêché de vous fournir par raisonnement et par chiffres la justification de ses idées. L'ordre règne dans son cerveau comme il régnait, je pense, dans le cabinet de son père, qui fut greffier du tribunal de Remirement. Tout y est classé, inventorié et étiqueté. M. Méline est à l'abri de toute surprise. Par où donc la fantaisie pourrait-elle se glisser sous ce crâne un peu dur où la police est si bien faite ?

On comprend donc que M. le Président du Conseil, qui n'est pas aveuglé par la passion et qui répugne à la fantaisie, sache à peu près aussi bien ce qu'il veut que ce qu'il ne veut pas.

Son programme politique est net parce que sa conception du monde est, je crois, assez simple. M. Méline se doute que l'on risque la tranquillité de son âme en s'évertuant à découvrir le sens des choses. Il se doute également que ceux-là qui cherchent une raison pour travailler désirent surtout trouver une excuse à leur paresse. Voilà pourquoi il s'inquiète peu du sens caché des choses. Voilà pourquoi il travaille dès l'aurore, sans que la pensée lui vienne que les fruits du travail de l'homme sont peut-être vains.

Non, non, il n'est pas vain de protéger contre une très rude concurrence nos orges, nos maïs, nos houblons et nos betteraves, n'est-ce pas, M. Méline? Non, non, il n'est pas vain de dégrever nos pauvres paysans et de faire boire du vin naturel aux ouvriers des villes! Sans doute; cela est de peu de conséquence *sub specie æternitatis*. Mais, encore qu'il ne soit pas mécréant, M. Méline ne se juge pas suffisamment documenté sur l'au-delà pour en tenir compte dans ses calculs. Sa métaphysique est modeste. La terre en est la base et la douane le sommet.

La terre représente pour M. Méline la véritable richesse. Elle est chose stable et palpable, c'est la bonne et féconde nourrice. La vigueur et la prospérité nous viennent par ses mamelles. Il les faut donc défendre. Il faut protéger ceux qui s'y allaitent, inspirer à tous le goût et fournir au plus grand nombre les moyens de s'y allaiter.

De cette conception un peu patriarcale des choses découle un programme politique simple et net.

En matière économique, M. Méline veut une protection efficace.

En matière politique, il veut la conservation de notre état social fondé sur la propriété individuelle, sans répugner aux petites réformes compatibles avec ce dogme.

En matière religieuse, il veut que tout citoyen puisse aller même à la messe. On me dit que lui-même y va quelquefois.

Voilà bien, n'est-ce pas, le programme du sage petit bourgeois français : tout y est, en effet, et le programme est complet, car il faut ajouter que, comme tout bon bourgeois, M. Méline fait crédit à la raison humaine, et que c'est par là que s'expliquent son amour d'une sage liberté et son désir de répandre l'instruction dans tous les rangs de la démocratie.

Les adversaires de M. Méline, comme de tous les bourgeois français, sont les apôtres économiques, politiques et religieux qui rêvent, au risque de terribles secousses, de renouveler brusquement la face du monde. M. Méline est l'adversaire du libre échange parce qu'il a compris qu'une pareille doctrine, en faisant du monde entier un marché unique, en stimulant toutes les activités, en acceptant toutes les concurrences, menace de transformer le mode de culture de la terre et même tout notre système de propriété.

Qu'est-ce que le socialiste sincère? Un homme qui rêve de transporter l'humanité dans un paradis tout neuf où nous deviendrons subitement doux et justes parce qu'il n'y aura plus parmi nous de propriétaires. On devine les raisons pour lesquelles M. Méline refuse de s'associer à ce rêve.

Les francs-maçons fougueux aussi bien que les catholiques intransigeants sont également les adversaires de M. Méline. Les uns et les autres ne tentent-ils pas de réaliser pratiquement leur idéal religieux ou antireligieux? Ils sont des rêveurs, c'est-à-dire des révolutionnaires. Ils sont des ennemis de la chose publique, telle qu'elle est. Donc M. Méline se dresse en face d'eux, au nom de la loi, de la liberté et de la raison. Il les chasse de sa république, qui est la république des agriculteurs et des commerçants.

Il y a longtemps que M. le Président du Conseil a fait son choix entre la politique des rêves et celle des réalités. Il est résolument pour celle-ci. Étant réfléchi, il ne se laisse pas abuser par les apparences. Il sait bien que sous des noms divers et des formes variables, il n'y a, au fond des choses, que deux politiques qui se disputent la direction de la cité.

Elles ont l'une et l'autre des origines très antiques et cependant elles sont toujours fertiles en discussions nouvelles, car elles répondent aux deux tendances principales de l'esprit humain. De tout temps il y eut des hommes qui dirent : « Anéantissons, incendions et massacrons afin que la justice et la vertu

règnent en ce monde ! » Et d'autres leur répondaient : « Gardons ce que nous avons en l'améliorant sagement ; le mieux que vous rêvez est l'ennemi du bien relatif dont nous jouissons. »

M. Méline donne raison à ceux qui tiennent le langage de la paix et de la résignation.

Les assises de la société, ainsi qu'il s'exprime en son langage solide, sont respectables à ses yeux.

Il les défend avec sa plume et sa parole. L'une et l'autre sont sans éclat et sans fantaisie, mais elles démontrent, réfutent, concluent avec loyauté et clarté.

« Ce que j'aime dans les bourgeois, dit un personnage de comédie, c'est qu'ils ne sont pas des artistes. » Ils ne sont pas des artistes, en effet, ni des philosophes, ni des paladins. M. Méline, avouons-le, ne fait pas songer à Platon, ce que l'on peut regretter, ni à Néron, ce dont il faut nous réjouir, ni à Bonaparte, ni même à M. Constans. Mais il saura très bien tenir les livres de notre république bourgeoise. Il est prudent, honnête et économe. Il serrera, comme il convient, les cordons de notre pauvre bourse, et il refusera de tirer celui de la porte aussi bien aux socialistes qu'aux réactionnaires.

Pierre Puget.

LA CLEF DES CHAMPS

Nouvelle.

— Cela ne peut durer plus longtemps...

En disant ces mots, M. Baudreuil, qui venait d'avoir une scène violente avec sa belle-fille, Germaine Levasseur, sortit du salon en faisant claquer la porte derrière lui. Mme Baudreuil avait assisté, impuissante et morne, à cette pénible discussion. Elle donnait raison à son mari et souffrait beaucoup de l'attitude hostile de Germaine.

Mme Baudreuil se sentait vaguement dans son tort. Elle aurait dû rester veuve, se dévouer entièrement à son unique enfant. Mais celle-ci était déjà toute grandelette lorsqu'elle s'était éprise follement, comme il arrive parfois aux femmes mûres, d'un homme, un peu son cadet, le bel ingénieur Baudreuil. Elle l'avait épousé, au grand désespoir de sa fille. Germaine, restée en pension jusqu'à dix-huit ans passés, en avait maintenant vingt. La jeune fille avait assez d'empire sur elle pour ne pas trop laisser deviner son antipathie. Parfois, cependant, sa haine pour l'intrus éclatait avec violence.

A vrai dire, les explosions de colère que ne pouvait réprimer Germaine suivaient de très près quelque mot trop tendre de sa mère, quelque furtive caresse de M. Baudreuil. Germaine voyait tout, entendait tout, et la pensée que son père, à elle, était complètement oublié la rendait à demi folle.

— Ah ! non, cela ne peut pas durer ! répéta rageusement la jeune fille, tandis que les pas de M. Baudreuil sonnaient encore à ses oreilles.

— Mais enfin, Germaine, que peux-tu reprocher à ton beau-père ? Il ne demande qu'à te faire la vie douce, à te considérer comme sa fille...

— Je l'en dispense bien, par exemple ! Ce que je lui reproche ? C'est d'être adoré de toi, au détriment de toute autre affection...

— Tu sais que je t'aime, pourtant, mon enfant.

— Ah ! certes, oui, quand tu en as le temps, quand ce monsieur est absent, quand...

— Voyons... Tu deviens méchante, ma petite Germaine, et ce n'est pourtant pas dans ta nature. Toi, jadis si gaie, si diable même, si câline aussi...

Germaine se jeta dans les bras de sa mère qu'elle adorait avec une sorte d'adoration jalouse et inquiète, et sa colère se dissipa, tandis qu'elle sanglotait, et qu'elle se faisait caresser.

Après un certain temps, la voyant plus calme, Mme Baudreuil dit très doucement.

— Je ne vois qu'une issue à un état de choses qui nous rend malheureux tous les trois.

— Mon mariage ? A qui le dis-tu ?... Je ne ferais pas la difficile, va ! Mais encore faut-il que je puisse sinon aimer mon mari, du moins ne pas le détester. Et, jusqu'à présent... Puis, vois-tu, j'ai beau me raisonner, il y a quelque chose en moi qui se révolte lorsque je me dis : « Dans trois ou quatre semaines, ce monsieur, près de qui ma place est marquée à table, pourrait être mon mari... Je ne le connais pas. Il ne me connaît pas. Nous nous voyons pour la première fois, et... dans quelques semaines... » Non, vois-tu, maman, c'est plus fort que moi. Je n'ai alors qu'un désir : c'est de dire non, non, non...

— Et tu le dis, en effet, ce non qui exaspère... ceux qui t'aiment.

— Et surtout... celui qui ne m'aime pas. Eh bien ! plutôt que de continuer à vivre comme nous le faisons, plutôt que de rendre ma pauvre chère maman malheureuse, je... je me marierai de suite. Je tâcherai d'oublier que c'est à ma grosse dot qu'on en a. Je ferai comme lorsque j'étais petite et que tu me présentais une médecine : je fermerai les yeux, et j'avalerai. Es-tu contente ?

Mme Baudreuil ne put s'empêcher de rire.

— Tu verras que la médecine n'a rien de bien amer. On finit presque toujours par aimer son mari. Le fait seul de prendre son café au lait en tête-à-tête tous les matins... Généralement, on se persuade, au bout de quelques mois, que l'on a fait un mariage d'amour...

— Je n'en demande pas tant, soupira Germaine,

j'ai peu d'illusions sur la vie, sur le mariage surtout. On s'en tire, à ce qu'il paraît, bien ou mal, mais on s'en tire... Voilà que tu prends un air mystérieux. Il y a donc anguille sous roche ?

— Je ne voulais pas te parler d'une proposition peu faite pour te plaire. J'ai fort découragé mon vieil ami Dubourg.

— Voyons la proposition. Il n'a pourtant pas de fils, ton ami Dubourg?

— Non, mais il a un neveu, son héritier, qui lui a donné bien du fil a retordre, je dois l'avouer.

— Il me demande de démêler l'écheveau? C'est bien gentil à lui.

— M. Dubourg ne voit le salut que dans le mariage. M. Paul Dubourg a une passion malheureuse...

— C'est-à-dire, interrompit Germaine, qu'il voudrait épouser une jeune fille sans le sou. Dans notre monde, c'est là ce que l'on appelle une passion malheureuse. Et, alors, le sachant amoureux d'une autre, on me le destine?... Merci!

— Aussi, Germaine, j'ai commencé par te dire...

— Je sais, maman, je sais. En tout cas, en voilà un qui se dispenserait de me faire des phrases de roman! Ce serait toujours cela! Les seules douceurs qu'il se permettrait viendraient de chez Boissier.

Germaine se leva et alla à la fenêtre ; elle regardait les passants sans les voir. Sa mère l'observait en silence. Enfin la jeune fille se retourna brusquement et dit:

— Maman, fais savoir à M. Paul Dubourg qu'il peut se présenter chez nous; — mais à une condition — tu me laisseras seule avec lui pendant une demi-heure. J'ai à lui parler.

— Ce n'est pas sérieux, mon enfant! De toutes les propositions que l'on m'a faites pour toi, c'est la seule qui ne puisse offrir de véritables garanties de bonheur.

Germaine la regarda avec un sourire malicieux :

— Et si je me piquais d'honneur? Si j'avais envie de faire oublier... l'autre?

Lorsque Mme Baudreuil rendit compte à son mari de cette conversation, celui-ci, enchanté de penser qu'il serait enfin délivré d'une présence insupportable, supplia sa femme de ne pas entraver une affaire se présentant aussi favorablement. Germaine ne ferait jamais rien comme les autres; cela, il fallait s'y résigner. Paul Dubourg, joli garçon, héritier d'une grosse fortune, ayant fait de bonnes études, reçu avocat depuis deux ans, était un parti excellent. Il y avait bien cette passion absurde pour Mlle Irma des Chapelles, du Vaudeville, cette délicieuse ingénue qui avait déjà fait le bonheur de plusieurs générations, car Germaine s'était trompée en pensant qu'il s'agissait d'une jeune fille sans le sou; mais quoi! la chose s'était vue souvent, et, une fois marié, M. Paul Dubourg oublierait très vite Mlle des Chapelles!

Bref, deux jours plus tard, M. Dubourg et son neveu se présentèrent chez Mme Baudreuil. Celle-ci prétextant un tableau intéressant, une nouvelle acquisition qu'elle désirait montrer à son vieil ami, les jeunes gens restèrent en tête-à-tête.

Paul Dubourg, un grand garçon mince et élégant, dont, certes, la timidité n'était pas le défaut capital, se trouvait fort embarrassé de sa personne. Assis non loin de Mlle Germaine, il étudiait l'intérieur de son chapeau avec une attention que cet intérieur ne justifiait peut-être pas. Il ne savait comment rompre un silence pénible. Germaine l'observait du coin de l'œil, moqueuse et parfaitement à son aise. Sa propre timidité avait été vite dissipée lorsqu'elle vit l'embarras bien plus grand du jeune homme. Cependant, comme le silence se prolongeait, elle prit une broderie, enfila son aiguille et dit :

— Monsieur votre oncle est grand amateur de peinture?

M. Paul Dubourg se hasarda à regarder la jeune fille. Elle avait toutes les peines du monde à ne pas se laisser aller à un fou rire, et ses yeux noirs pétillaient de malice.

— Vous vous moquez de moi, mademoiselle, et vous êtes bien dans votre droit. Je me sens absolument ridicule ; odieux, aussi bien que ridicule...

— C'est trop... de moitié...

— Vous ne diriez pas cela, si vous saviez la vérité. Eh! bien, je vais vous l'avouer, la vérité, sans quoi je serais un malhonnête homme.

— Inutile, monsieur, je connais votre secret.

— Ah?...

— Oui. Vous aimez une jeune fille pauvre que vous ne pouvez épouser. M. Dubourg, comme dans les comédies, est un oncle à héritage qui n'entend pas raillerie sur le chapitre de la dot...

— Ah... on vous a dit?...

— Non, pas précisément. D'un mot, j'ai facilement reconstitué le tout. Messieurs les archéologues, grâce aux quelques lettres à demi effacées d'une inscription, élaborent une théorie très savante. Si une femme, avec son flair et son tact ne pouvait pas se mettre à la hauteur d'un archéologue, ce serait vraiment à désespérer de mon sexe!

— C'est que... balbutia le jeune homme interloqué...

— Voyons, monsieur, je ne vous demande pas de confidences. Il suffit que je comprenne l'impossibilité où vous vous trouvez, étant galant homme, de m'offrir un cœur déjà pris.

— Oh! mademoiselle, que vous êtes bonne et que je vous suis reconnaissant de... de ne pas vouloir de moi. Lorsque mon oncle comprendra que le refus vient de vous... que...

— Pardon, monsieur, n'allez pas trop vite, je vous en prie. Je vous ai donné à entendre que je vous dispensais de me faire la cour, de prétendre à des sentiments que vous ne sauriez éprouver : de là à refuser votre main, il y a loin. Je vous accepte, au contraire, comme mari, et si vous m'en croyez, la cérémonie aura lieu... le plus tôt possible.

Paul Dubourg regardait cette jeune fille qui lui disait des choses extraordinaires avec un sang-froid plus extraordinaire encore, et ne trouva pas un mot à lui répondre. Il était ahuri.

— Vous ne comprenez pas, mais vous allez comprendre. Je suis très malheureuse auprès d'un beau-père que je déteste... et qui me déteste. Pour une jeune fille, il n'y a qu'une issue à une situation pareille : le mariage. Jusqu'à présent, mes prétendants jouaient la comédie de l'amour, ce qui était absurde, puisqu'ils ne me connaissaient même pas. Ils m'étaient odieux.

— Cependant, mademoiselle, permettez-moi de vous faire observer que le mariage, sans même la comédie de l'amour, serait chose plus odieuse encore. Pour ma part, je ne saurais...

— Un moment, je vous en prie. A un mariage mal assorti, il y a une issue : le divorce.

— Se marier avec l'arrière-pensée d'un prochain divorce? Je ne sais, mademoiselle, d'où a pu vous venir une pensée aussi... aussi...

— Ne cherchez pas d'épithète, je vous en prie. Je vois qu'il me faudra mettre les points sur les *i*. Je ne cherche que... la liberté; vous désirez ne pas vous brouiller avec votre oncle. Plus tard, vous épouserez votre jeune fille pauvre... et moi, pourvue du titre de « Madame », j'aurai le droit de vivre à ma guise, chez moi, et non plus sous une tutelle abhorrée. Je vous garderai une véritable reconnaissance de ma liberté conquise ainsi. Notre mariage, absolument légal, ne sera un mariage que de nom. Nous partirons en... voyage de noces; nous irons ensemble voir de très belles choses, comme pourraient le faire un frère et une sœur, ou deux bons compagnons de route. Dans trois mois... je crois qu'il faut bien compter cela, n'est-ce pas? pour que la chose semble possible... vous vous donnerez des torts — à vous de trouver lesquels, cela ne me regarde pas; — le divorce sera prononcé et nous serons libres tous les deux. Cela me répugne un peu d'être une divorcée, quoique ce soit fort bien porté dans notre monde. Il vaudrait mieux être veuve, mais je ne peux réellement pas vous demander le sacrifice de votre vie.

— Tout cela n'est pas sérieux; vous continuez à vous moquer agréablement, avouez-le, mademoiselle?

— Nullement. J'ai mûrement réfléchi. Si je vous parle de mon projet en souriant, je n'en suis pas moins très sérieuse au fond. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point je suis malheureuse, chez... M. Baudreuil et combien j'aspire à m'échapper...

— Vous me prenez comme... clef des champs?

— Absolument. Mais, en revanche, je vous donne également la liberté.

— Et vous croyez que dans trois ou quatre mois, mon oncle serait plus facile à persuader?

— Assurément. Vous aurez fait preuve de bonne volonté. Vous lui direz : « Cela n'a pas réussi... je t'avais bien prévenu. Une femme seule pouvait me donner le bonheur... » Il sera touché et bénira une union qu'il avait commencé par repousser. En tout cas, il ne vous déshéritera pas.

— Il faut avoir une rare ignorance de la vie pour oser proposer un pareil... arrangement.

— Cet arrangement, comme vous dites, est-il impossible?

— Impossible... peut-être que non, mais terriblement scabreux.

— Je ne vois pas en quoi. Mais comme, en effet, vous devez avoir une expérience qui me manque, mettons qu'il n'y a rien de fait. Je n'aurai qu'à annoncer à ma mère mon éloignement pour votre personne. Elle m'avait prévenue, du reste, que je ne saurais trouver le bonheur dans une pareille union.

Et Germaine se leva.

— Mademoiselle... un moment, je vous en prie. Vous m'avez tellement étonné, bouleversé... je... je ne sais que dire.

— Ne dites rien, alors. Vrai! cela ne vous tente pas d'aller voir l'Italie, ou l'Espagne, ou n'importe quel beau pays que je ne connais pas, avec un compagnon de voyage bon enfant, disons bon garçon, gai... car je suis tout cela? Je m'amuse d'un rien, je m'accommode facilement des ennuis de la route. Vous perdrez... une femme, mais vous gagnerez... un ami.

— Alors, bien vraiment, c'est sérieux, ce que vous me proposez là?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Je vous crois honnête homme; je n'hésite pas à me confier à vous. Ce sera le mariage... à terme.

— Dame! dit en riant Paul Dubourg, la mode est aux romans où deux amoureux s'élancent dans un chemin qui aboutit à un précipice. Ils se disent : « Nous nous aimerons pendant un mois, six semaines, deux mois, puis nous mourrons ensemble. » Cela forme le chapitre final. Depuis un double suicide dans une famille impériale, ce dénouement hante le cerveau de nos romanciers.

— J'aime mieux le divorce, fit Germaine avec une moue, c'est moins tragique.

— Puis, ajouta le jeune homme, comme notre roman sera... tout le contraire...

— Je ne saisis pas bien.

— Il est inutile que vous compreniez, mademoiselle.

— Alors, c'est entendu?

— C'est entendu.

Au moment où les deux jeunes gens, moitié rieurs, moitié confus, se donnaient la main, Mme Baudreuil et l'oncle Dubourg rentrèrent au salon.

— Quand je vous le disais, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, dit le bonhomme triomphant; embrassez-moi, ma nièce!

— De tout mon cœur, mon cher oncle!

— Alors, vraiment?... questionna Mme Baudreuil.

— Mais oui, maman, laisse-moi te présenter ton gendre; M. Paul Dubourg et moi, nous nous entendons à merveille.

Les préparatifs du mariage allèrent bon train. Germaine reçut les félicitations de ses jeunes amies avec beaucoup de calme, tant de calme, à vrai dire, que sa mère l'interrogea à ce sujet avec une certaine inquiétude.

— Si tu n'aimes pas ton fiancé, Germaine, il ne faut pas songer à l'épouser. Tu peux encore rompre.

— Voyons, petite mère, comment veux-tu que mon cœur palpite pour un monsieur que j'ai vu tout juste dix fois, dont une seule, la première, sans témoins? Tu m'assures qu'on aime toujours, ou presque toujours, son mari, grâce au tête-à-tête perpétuel... tu sais, la tasse de café, le matin! Je veux bien m'en rapporter à toi. Quant à feindre des sentiments qui nous sont étrangers, non, il y aurait là une sorte d'hypocrisie qui nous répugnerait singulièrement à tous deux. M. Paul Dubourg ne me déplait pas. De son côté, il trouve un certain piquant à ma conversation. Avoue que, neuf fois sur dix, les mariages dans notre monde n'ont pas beaucoup plus que le nôtre l'allure romantique? C'est une association, une raison sociale, un contrat fait entre honnêtes gens. C'est déjà fort joli.

— On était moins positif de mon temps... murmura Mme Baudreuil... on se croyait amoureux, même si on ne l'était guère.

— C'est-à-dire qu'on se mentait à soi-même. J'aime mieux mon genre.

— Et ton fiancé se contente de... ce genre?

— Absolument.

Comme Germaine s'occupa beaucoup de son trousseau, elle eut fort peu de loisir, et les visites de son fiancé se trouvèrent écourtées. Le soir, il y avait presque toujours ou un dîner, ou quelque fête donnés en l'honneur des futurs époux, et Paul, placé à côté de sa fiancée, se sentait parfois extrêmement embarrassé. La franche gaieté de Germaine lui venait alors en aide. Les velléités de révolte se dissipaient. Plus d'une fois, il avait été sur le point de communiquer à Mme Baudreuil le singulier pacte imposé par sa fille, — dans sa naïveté et son ignorance de la vie, — puis un mot, un geste de Germaine l'arrêtaient. Il avait promis. Il fallait laisser aller les choses.

Tout se passa dans les règles connues. Paul Dubourg mit une jolie bague au doigt de sa fiancée; chaque matin arrivait un bouquet superbe ou un sac de bonbons. Une fois, comme cadeau, Paul apporta un mince anneau d'or pour porter avec la bague en diamants, qui était un peu large. Puis, il lui vint une idée qui le fit sourire. Prenant son canif il parvint à couper en deux le léger rond d'or.

— Je vous en apporterai un autre, demain. Prenez cette moitié de bague; laissez-moi garder l'autre. Si jamais vous... vous repentiez d'un mariage... simulé; si jamais le divorce vous souriait moins qu'il ne vous sourit à présent... si, de mon côté, le souvenir du passé s'effaçait au rayonnement du présent... nous pourrions alors rapprocher les deux moitiés de ce fragile cercle.

Germaine, pour la première fois, se sentit rougir. Elle prit sa part de l'anneau brisé et cherchant à sourire, murmura :

— Il n'y a pas de danger. J'ai trop le respect des droits antérieurs de ma... rivale inconnue.

Le matin du mariage, Mme Baudreuil, nerveuse, les yeux battus, entra dans la chambre de sa fille :

— Tu as dormi un peu, ma mignonne? fit-elle d'un ton doucement apitoyé.

— Mais toute la nuit, chère maman, mieux que toi, je parie.

— C'est que je suis très émue, moi. Songe qu'il y va de ton bonheur. En te voyant si gaie, si insouciante, je... je n'en reviens pas. Ma parole, je ne sais en quoi sont faites nos jeunes filles modernes! Elles vont au mariage comme à un bal, avec plus de calme encore, ce me semble.

— Avoue que tu m'en veux d'avoir bien dormi. Pauvre chère maman, va! C'est que nous ne sommes pas « vieux jeu », nous autres.

— Pour cela!

Et, à demi scandalisée, heureuse pourtant de voir que Germaine avait une mine superbe et ne serait nullement une mariée pâle et défaite, à qui le blanc irait mal. Mme Baudreuil aida sa fille à se parer pour... le sacrifice.

Tout le monde, du reste, remarqua le sang-froid enjoué de la mariée. Elle était en beauté, radieuse, causant gaiement avec les nombreux amis qui se pressaient à la réception de l'après-midi, tandis que son mari ne brillait guère. Maintenant, il est assez de règle que, ce jour-là, le mari soit effacé par sa femme.

Puis, comme Germaine alla changer de toilette, elle eut enfin pour sa mère, qui s'empressait autour d'elle, un mouvement d'affection qui consola un peu la pauvre Mme Baudreuil. Au moment de tenter une entreprise dont elle commençait à avoir un peu peur, Germaine éclata en sanglots et se jeta dans les bras de sa mère.

Mme Baudreuil la consola, la caressa, la supplia de prendre courage. Cela, au moins, c'était dans les règles, et la bonne dame, très sentimentale, sut gré à sa fille d'une émotion aussi naturelle.

Mais cette émotion s'effaça très vite. Germaine, en s'essuyant les yeux, reprit sa gaieté, un peu fébrile peut-être, embrassa sa mère au départ, et se montra très crâne. Elle permit même à son beau-père, devenu aimable depuis qu'il avait la certitude de la délivrance, de lui effleurer les joues de sa moustache.

Paul et Germaine avait laissé planer un peu de vague sur leurs projets de voyage. Ils iraient à l'aventure, vers le Midi, certes, et leur première étape, classique celle-là, devait être Fontainebleau. On était à la fin de novembre, et la forêt encore superbe à ce moment, Germaine déclara vouloir s'y promener longuement.

— Songez que je ne suis allée qu'une fois à Fontainebleau, et cela au printemps. Ah! je suis joliment novice, comme voyageuse. Je n'ai encore rien vu. Quand on a une propriété aux environs de Paris, on est condamné à y rester tous les ans pendant des mois. Maman adore cela. Ce que je vais me dédommager maintenant, par exemple n'est-ce pas, monsieur?

— Certes, mademoiselle... Au fait, cela n'a pas d'importance que nous nous disions « monsieur et mademoiselle » en ce moment où nous sommes seuls dans notre coupé, mais il faudra, cependant, me permettre de vous appeler... Germaine, et vous voudrez bien dire... Paul.

— Je ferai de mon mieux, mais, vrai! ce ne sera pas facile.

— Dame! je vous préviens qu'il y aura bien des choses un peu difficiles dans la situation étrange où nous nous trouvons.

— Vous croyez, monsieur?... Je veux dire, vous croyez... Paul? Décidément, j'ai de la peine à m'y faire.

— Enfin, si vous étiez réellement ce que vous prétendez être : camarade, compagnon de voyage, ami, vous ne diriez pas « monsieur », n'est-ce pas?

— Bien sûr.

— Il y aurait même le tutoiement...

— Ah! cela, jamais, fit Germaine vivement.

— Voyons, mademoiselle... pardon, voyons, ma chère amie, il ne faudrait pourtant pas exagérer les choses et me prendre en grippe.

— Vous prendre en grippe? Mais pas du tout. J'ai, au contraire, pour vous, de la bonne amitié, bien franche, presque de la sympathie. Je vous trouve intelligent, agréable, et ce qui m'ennuie, c'est de penser que... enfin lorsque nous serons divorcés... je ne pourrai plus vous avoir comme ami, vous inviter à dîner, bavarder avec vous au coin du feu. Les convenances ne me permettraient pas cela, j'en ai peur.

— J'en ai peur aussi, — et que ce sera dommage!

— Bien grand dommage. Enfin, en attendant, nous allons être les meilleurs amis du monde. Cela vous va?

— Parfaitement.

Et les nouveaux mariés se donnèrent une franche poignée de main.

A l'hôtel, si Germaine fut absolument inconsciente de l'attention narquoise qu'ils excitèrent, Paul Dubourg, au contraire, s'en irrita et répondit fort sèchement lorsque le maître d'hôtel lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Ce n'est pas bien romanesque, dit en riant Germaine, mais j'ai une faim!... Je n'ai presque rien pris tantôt, et des choses peu réconfortantes. Quelle journée fatigante qu'une journée de mariage! On a besoin de se refaire, positivement. Ce défilé de la sacristie n'en finissait pas, et cette procession à la maison donc!.. C'est à croire qu'à nous deux, nous connaissions tout Paris et ses environs.

— Parlez moins haut, je vous en prie, mad... Germaine. Il est inutile de mettre tout le personnel dans notre secret.

— C'est vrai. Je n'y pensais plus. Au fait, depuis notre départ, tout le monde nous dévisage... On dirait que... ça se voit.

— Votre joli costume tout neuf, votre jeunesse... murmura Paul.

— Et votre air embarrassé. Je ne comprends pas que vous soyez gêné comme cela...

— Prenez-vous de ce perdreau, Germaine?

— Merci... mon ami. Tiens! cela va plus facilement sur ma langue que Paul. Puis, ça sonne tout à fait conjugal, pas vrai?...

Et elle éclata de rire. Bientôt, son entrain dissipa la gêne du nouveau marié, et le souper s'acheva très gaiement.

Lorsque Germaine rentra chez elle, un peu plus tard, elle dit :

— Votre chambre est à côté; tant mieux. Éveillez-moi à huit heures, voulez-vous? Nous irons courir la forêt et nous déjeunerons à Barbizon. Ce sera charmant. Bonsoir, monsieur... bonsoir, mon cher ami!

— Bonsoir, Germaine. Et le jeune homme se retira discrètement.

Il alluma un cigare, et, comme la nuit était douce pour la saison, il resta assez longtemps accoudé à sa fenêtre.

— C'est égal, fit-il, après avoir longuement réfléchi, voilà une drôle de nuit de noces!

J. MAIRET.

(*A suivre.*)

JINGOES ET JINGOÏSME

AUX ÉTATS-UNIS

Les États-Unis ont été en proie pendant quelques mois à un accès violent de *jingoïsme*. Le virus n'avait pas infecté, il est vrai, le corps social tout entier, ce qui a permis d'appliquer avec succès une médication énergique à la région où le mal était resté localisé.

Cette région est la ville de Washington, et plus spécialement la magnifique esplanade où s'élève le monument que tout Américain contemple avec orgueil, le Capitole. On sait que cet édifice majestueux, dont la construction n'a pas coûté moins de douze millions de dollars, a l'honneur d'abriter les deux assemblées qui constituent le Congrès américain, Sénat et Chambre des représentants.

C'est dans cette noble enceinte que le jingoïsme a surtout sévi avec fureur. Mais divers points environnants ont été aussi atteints par le fléau. Un moment, par exemple, la fièvre a éclaté subitement à la Maison-Blanche, bien que cette célèbre demeure présidentielle soit séparée du Capitole par toute la longueur de l'avenue de Pennsylvanie.

On a constaté en outre qu'elle régnait à l'état endémique dans les bureaux de quelques journaux à grande circulation, tels que le *Sun*, la *Tribune*, etc.

Qu'est-ce que le jingoïsme? Tout simplement une forme exotique, un peu caricaturesque, de ce que nous appelons en France le chauvinisme, l'outrance grotesque, avec une dose de puffisme et de cabotinage, dans la manifestation extérieure d'un sentiment respectable. Le jingoïsme est au chauvinisme ce que le chauvinisme est lui-même au vrai patriotisme, une exagération poussée parfois jusqu'à la charge.

Il y a des jingoes à Londres, comme il y en a à Washington, l'espèce étant essentiellement anglo-saxonne. C'est même là que les premiers jingoes ont fait leur apparition, il y aura bientôt vingt ans. On appela de ce nom les Tartarins des bords de la Tamise qui, en 1877-78, pendant la guerre turco-russe, vociféraient que l'Angleterre devait courir sus à la Russie.

Une chanson populaire fut à cette époque en vogue dans les *music-halls* de la capitale britannique. La foule trépignait au refrain :

We don't want to fight, but [illegible] do.
We've got the ships, we've got the men [illegible] the money, too. (1)

Ceux qui juraient *by jingo* (2) devinrent des jingoes, des matamores, des gens prêts à tout sabrer, sans risquer leur peau bien entendu.

Des jingoes se sont levés en masse en Angleterre lorsque fut publiée la fameuse dépêche de l'empereur Guillaume à son ami le président du Transvaal, Paul Krüger, après l'échec piteux de l'aventure du flibustier Jameson. La presse anglaise perdit toute retenue, un folliculaire poussa l'impudence jusqu'à traiter de « caneton » le petit-fils de la reine Victoria. Comment oublier les virulentes sorties du *Times* et le poème de l'« escadre volante », et le défi jeté à la fois à l'Amérique, à l'Allemagne et à la Russie? Il y eut là une heure d'ivresse pour le jingoïsme anglais. Il en sortit quelque chose de très sérieux, le formidable programme présenté par M. Goschen pour l'augmentation des forces navales de l'Angleterre.

Après quelques jours, on ne parla plus que vaguement de l'escadre volante. Les six cuirassés étaient bien réunis à Spithead avec leurs contre-torpilleurs. Mais où seraient-ils envoyés? Aux Bermudes, dans la mer du Nord, dans la Méditerranée? L'amirauté anglaise ne le savait plus. La belle flotte supplémentaire a été sans doute remisée depuis que l'ardeur belliqueuse de John Bull a décidément pris pour objectif les Derviches du Soudan. Il eût été difficile de faire remonter le Nil à des cuirassés.

Feu de paille, ce jingoïsme anglais. Ici au moins il y avait une cause : l'Angleterre a pu se croire un moment menacée par l'Allemagne. S'est-elle crue sérieusement menacée par les États-Unis? Ou bien le silence gardé par John Bull devant les bravades de l'oncle Sam tenait-il d'un sentiment que, pour ne pas

(1) « Nous ne voulons pas la guerre, mais [illegible] par Dieu, si nous la faisons, nous avons les vaisseaux, nous avons les hommes, nous avons l'argent aussi. »

(2) La locution *by jingo*, assez ancienne et d'étymologie incertaine, répond d'autant mieux à notre exclamation « par Dieu! » que l'on trouve dans un auteur anglais du XVIIIe siècle, Goldsmith, un *by living jingo* qui [illegible] par le Dieu vivant! »

On a fait venir *jingo* de Gingolf, saint Gingolf, [illegible] populaire du nom de saint Gingolf ou Gengoulph, gentilhomme lorrain ou champenois du VIIIe siècle, renommé pour sa piété, mort assassiné par l'amant de sa femme, et canonisé au siècle suivant (*Imperial Dictionary* d'Ogilvie, éd. 1882). — Il est plus probable que *jingo* vient du basque. *Jaun*, en langue basquaise, signifie seigneur, maître, et *jaungoiko*, seigneur d'en haut, Dieu. *Jaungoiko*, contracté en *jainko*, puis *jinko*, aurait donné *jingo* (Van Eys, *Dictionnaire basque-français*).

désobliger nos voisins, nous qualifierons de sage prudence?

C'est qu'en vérité les bravaches d'outre-Manche ont trouvé leurs maîtres dans les bravaches transatlantiques. A jingo jingo et demi!

***

Chez les Yankees, le jingoïsme régnant n'a été provoqué par aucune circonstance extraordinaire, par aucun péril menaçant la sûreté ou les intérêts de la grande république. Ce jingoïsme spécial est, nous le croyons bien, du pur dilettantisme.

Que l'on songe à la monotonie, à la sécheresse, au peu de pittoresque que présente l'histoire des États-Unis depuis plus d'un quart de siècle, c'est-à-dire depuis la fin de la guerre civile. Quoi de moins émouvant que ces luttes continuelles de partis, ces débats interminables sur les taxes douanières ou le monnayage libre du métal blanc, ces divagations sans fin sur un bill Bland, un bill Sherman, un bill Mac-Kinley, un bill Wilson! La politique de ce pays offre l'aspect triste, dénudé, de ses immenses plaines du grand Ouest, où le regard ne rencontre ni un monticule, ni un arbre où se reposer de l'éternelle contemplation du désert.

Dans l'état d'esprit créé par vingt-cinq années d'une politique semblable, qui est peut-être, après tout, la politique des peuples heureux, il suffit qu'un Mangin se mettre à battre de la grosse caisse pour qu'aussitôt les badauds accourent par milliers et applaudissent le plus piètre boniment.

Les Américains en sont là. Ils ont soif d'émotions extérieures. Blaine, en son temps, leur en a donné quelques-unes avec son pan-américanisme et ses boutades diplomatiques. Cet homme habile avait l'art de fournir de l'occupation aux chancelleries européennes. Il savait obliger le monde entier à s'inquiéter de ce que faisait, de ce que pensait le gouvernement américain.

Après lui, la politique de l'Union est redevenue grise, monotone, prosaïque : toujours le métal blanc et le tarif, le tarif et le métal blanc. Harrison avait quitté la Maison-Blanche, Cleveland y était rentré. Un voile d'ennui restait étendu sur cet immense pays dont on ne savait plus qu'une chose, savoir qu'il traversait une intense crise économique et que les politiciens le taillaient à merci.

***

Les jingoes surgirent, et aussitôt les affaires américaines parurent de nouveau intéressantes. Des sympômes significatifs indiquaient, dès le mois d'octobre 1895, que M. Cleveland et son secrétaire d'État, M. Olney, songeaient à donner quelque énergie à l'action extérieure de leur gouvernement. Un organe de l'administration, le *New-York Times*, journal modéré, n'ayant rien du « mangeur de feu » (*fire-eater*), développa dans un *leading* les considérations d'humanité qui, d'accord avec les intérêts commerciaux du Nouveau-Monde, exigeaient que Cuba ne restât pas plus longtemps sous la domination de l'Espagne.

Il y eut dès lors, dans le Congrès, un parti cubain, et comme, dans le même temps, l'Angleterre et le Vénézuela étaient en conflit au sujet de la frontière de la Guyane anglaise, il y eut aussi un parti vénézuelien, c'est-à-dire anti-anglais.

Quelques sénateurs démocrates commencèrent à attirer les regards par de plaisantes excentricités, voulant absolument que les États-Unis eussent une guerre, et clamant que ce serait une bonne affaire, quelle que fût l'origine de la lutte et quel que fût l'ennemi. Mais comme un jingoïsme sérieux ne peut rester sans objet et que toujours il lui faut une tête de Turc, la tête de Turc des jingoes du Congrès fut la Grande-Bretagne.

Un anglophobe intransigeant, M. Lodge, à l'encontre de l'Athénien d'Aristophane, qui s'était décidé à faire tout seul la paix avec les Lacédémoniens, n'hésitait pas à déclarer tout seul la guerre à l'Angleterre. Il menaçait d'aller braver le marquis de Salisbury en son Foreign-Office si de cet esclandre pouvait naître un *casus belli*. Un autre jingo, M. Chandler, du New-Hampshire, un sénateur lui aussi, décochait chaque matin, dans son journal local, les traits les plus acérés contre la perfide Albion, et affirmait que, dans une guerre contre cette terre de bandits, on pouvait compter sur l'alliance russe, la Russie sachant très bien que les États-Unis n'avaient aucune ambition, et qu'avec les îles Hawaï, le Canada, Saint-Domingue ou Cuba, et les navires de commerce anglais balayés de toutes les mers, ils se tiendraient pour satisfaits!

***

Une des meilleures pièces du jingoïsme américain fut la mise en batterie contre la Grande-Bretagne, par M. Cleveland et son secrétaire d'État, de la « doctrine de Monroe » (1), machine surannée, hors d'usage, mais remise à neuf pour la circonstance. M. Olney avait envoyé en 1895 au cabinet anglais une note très développée, où l'auteur établissait la nécessité, résultant de certains principes énoncés par le président Monroe en 1823, que l'Angleterre renonçât en 1895 à ses prétentions territoriales contre le Vénézuela.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de la ques-

(1) Voir dans la *Revue Bleue* du 4 janvier 1896 *la Doctrine de Monroe*.

tion vénézuelienne, qui sera tranchée sans doute avant peu, soit par un accord direct entre l'Angleterre et le Vénézuela, soit par une entente de l'Angleterre et des États-Unis par-dessus la petite république de l'Amérique du Sud. Il importe seulement d'observer que lord Salisbury, très offusqué sans doute par l'étrangeté de la note de M. Olney, n'avait fait encore parvenir aucune réponse à Washington à la fin de novembre.

Dans son message régulier du 3 décembre, document qui ne remplit pas moins de dix colonnes des journaux de New-York, M. Cleveland fut très peu jingo. Les paragraphes relatifs à Cuba et au conflit anglo-vénézuelien étaient fort modérés. Toutefois la situation s'y dessinait avec une grande netteté; le président y jouait déjà en virtuose distingué de la doctrine de Monroe. La politique traditionnelle du gouvernement américain ne lui permettait pas, dit-il, d'accepter qu'une puissance européenne augmentât *par la force*, ses possessions territoriales en Amérique (1). Cette politique était fondée sur un principe bien établi, appuyée sur de nombreux précédents. Les États-Unis devaient donc protester contre un agrandissement éventuel de la Guyane anglaise en dérogation des droits et contre la volonté du Vénézuela. Une note avait été envoyée en juillet au gouvernement anglais, la réponse était attendue prochainement; elle serait sans doute l'objet d'un nouveau message au Congrès.

Ce message du 3 décembre attira peu l'attention de l'Europe; il passa inaperçu.

En Amérique, les sénateurs Lodge et Chandler continuaient d'amuser la galerie par leurs entreprises militaires contre l'Angleterre. Leur déclaration de guerre avait paru très crâne. On attendait d'eux de nouvelles prouesses. On se demandait qui, des deux champions, gagnerait le record en truculence internationale. Des paris étaient ouverts. L'homme du Massachusetts (Lodge) avait ses partisans, l'homme du New-Hampshire (Chandler) en avait peut-être davantage. Il était favori.

Les journaux les plus graves plaisantaient. On plaignait M. Lodge qui, vivant à Boston, était exposé aux fureurs d'un bombardement de la flotte anglaise, tandis que si l'ennemi voulait mettre la main sur M. Chandler pour l'emmener chargé de chaînes à Londres et le jeter dans un cachot de la Tour, il lui faudrait remonter le Merrimac jusqu'à sa source cachée dans les replis montagneux du New-Hampshire.

Sur ces entrefaites, lord Salisbury, ayant pris le temps de la réflexion, un peu plus de cinq mois, faisait parvenir à M. Olney sa réponse, une fin de non-recevoir, déclinant l'application de la doctrine de Monroe au cas actuel, invitant en termes courtois et diplomatiques le gouvernement des États-Unis à se mêler de ce qui le regardait.

M. Cleveland lança alors son message du 17 décembre, message tonitruant, dont la publication ne put être cependant une surprise, en Europe comme en Amérique, que pour ceux qui ne connaissaient pas les antécédents de la question. Dans ce morceau de bravoure, M. Cleveland ne faisait que développer sa thèse du 3 décembre, en déduire les conséquences naturelles. Mais tout est dans le ton. La façon dont la chose était présentée, la désinvolture avec laquelle le président des États-Unis mettait le marché à la main à l'Angleterre, les menaces non voilées que contenait la seconde partie du message, tout cela était tellement en dehors des usages et des traditions de la diplomatie que l'émotion fut profonde. L'affaire ne prêtait plus à rire. M. Cleveland s'était transformé en jingo de première marque, et son rugissement fit trembler une minute le monde entier.

Affirmant que la doctrine de Monroe s'appliquait au conflit anglo-vénézuelien, et que les États-Unis ne permettraient à aucune puissance européenne d'acquérir en Amérique de nouveaux territoires, le président demandait au Congrès l'autorisation de nommer une commission chargée d'établir la vraie et légitime frontière entre le Vénézuela et la Guyane anglaise. Il terminait ainsi : « En faisant ces recommandations, je suis parfaitement conscient de la responsabilité que j'encours, et je perçois nettement les conséquences qui en peuvent suivre. »

Impossible d'énoncer en termes plus formels et plus clairs une éventuelle déclaration de guerre.

Une panique éclata dans Wall-Street; la fortune publique et privée en Amérique fut abaissée de près d'un milliard de francs en moins de deux heures.

Une forme curieuse du jingoïsme est celle qui ne veut absolument voir, dans les mouvements de recul produits par la crainte d'une complication internationale sur les marchés de valeurs mobilières, que, tantôt un manque de patriotisme chez les boursiers, tantôt l'action de conspirateurs étrangers.

On peut aimer sa patrie, être prêt à faire des sacrifices pour elle, et cependant vendre ses valeurs, si on craint de les voir baisser, crainte qui, si elle se propage, est précisément le phénomène générateur de la baisse.

Le jingo ne comprend pas cela, parce qu'il est incapable de raisonnement, étant essentiellement, — nous parlons du jingo sincère, et non du cabotin,

1 *That the traditional established policy of this government firmly opposes the* forcible *increase by any European power of its territorial possessions on this continent...*

— un personnage impulsif. Aussi ne mit-il pas un seul instant en doute que ce fut l'Angleterre qui jeta la panique dans Wall-Street afin de paralyser les États-Unis en les ruinant financièrement. Peut-être, après tout, son instinct ne le trompait-il pas complètement.

*
* *

La panique de Bourse se dissipa vite. Elle agit cependant sur les esprits. Un seau d'eau froide était tombé sur l'excitation toute spéciale qui régnait à Washington. De toutes les parties de l'Union, mais principalement des classes éclairées de la population de l'Est, s'élevèrent des protestations contre l'idée néfaste, criminelle, qu'une guerre pût éclater entre les deux branches de la grande famille anglo-saxonne. Le Congrès n'en vota pas moins l'autorisation demandée par M. Cleveland, la Chambre avec enthousiasme, le Sénat après réflexion. La Commission fut nommée. Actuellement elle est plongée dans l'étude des vieilles cartes espagnoles et hollandaises. Quand elle en sortira, peut-être le monde aura-t-il déjà oublié le message à panache du 17 décembre.

Les jingoes du Congrès cependant, éblouis d'abord par le coup de théâtre du président, se ressaisirent, ne pouvant se résigner à n'être plus que de pâles reflets de l'homme de la Maison-Blanche. Il fallait renchérir sur son audace, faire plus de bruit que sa trompette guerrière, dépasser Cleveland et son jingoïsme (*out-Cleveland Cleveland and out-jingo his jingoïsm*). M. Lodge proposa au Sénat de voter un crédit de 500 millions de francs pour fabriquer un million de fusils, mille canons de campagne, quatre ou cinq mille canons de forteresses, et nous ne savons plus combien de cuirassés.

La proposition, prise au sérieux, fut renvoyée à une commission. Disons cependant qu'elle n'eut pas de suite. Mais les jingoes devinrent légion, et le Congrès abandonna toute œuvre de législation pour ne plus s'occuper que des affaires du monde européen, sous le prétexte qu'en vertu de la doctrine de Monroe, les Américains ne pouvaient supporter que l'Europe s'occupât des affaires d'Amérique.

Une bonne plaisanterie dans ce genre fut l'intervention dans les affaires d'Arménie. Quelques missionnaires américains ayant été victimes de certaines vexations pendant les troubles d'Asie Mineure, on s'émut à Washington. Une réparation fut demandée, mais, la diplomatie turque ne marchant que *pede claudo*, la réponse se fit attendre.

On commença à parler d'une démonstration navale à Constantinople, même à armer des vaisseaux. Un sénateur proposa en outre une résolution invitant l'Europe à obtenir du sultan le respect du traité de Berlin, et la proposition fut votée. Ainsi l'Amérique gourmandait les puissances européennes de leur tiédeur à peser sur l'esprit du Commandeur des croyants! Dans la Chambre des représentants, un M. Hepburn demanda que l'on remît ses passeports à l'ambassadeur turc et traita le Sultan de meurtrier. Un M. Henderson rendit les porteurs de fonds turcs responsables des massacres d'Arménie.

Après la Turquie vint le tour de l'Espagne. Sénat et Chambre des représentants ont récemment décidé à une énorme majorité que les États-Unis ne pouvaient plus tarder à reconnaître aux insurgés de Cuba les droits de belligérants.

Heureusement M. Cleveland, depuis son coup de tam-tam du 17 décembre, est revenu à la sagesse. Il laisse le Congrès usurper de la façon le plus impudente les attributions du pouvoir exécutif, car il sait que cela ne peut tirer à conséquence. Comme il a prouvé qu'il était capable, le cas échéant, de battre en jingoïsme les plus jingoes des sénateurs et des représentants, il n'y a pas à redouter de le voir renoncer à la responsabilité que lui confère la Constitution de statuer seul, en première instance, sur les affaires étrangères de l'Union.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant, sa trompette guerrière n'était pas un jouet d'enfant. L'Angleterre a compris sagement qu'il y aurait pour elle un sérieux danger à répondre par des accents trop indignés, soit à la sortie du président, soit aux manifestations histérico-héroïques de quelques membres du Congrès. Elle s'est drapée dans un silence plein de dignité, ou si l'on préfère, dans une dignité silencieuse.

L'affaire s'arrangera. Déjà la guerre à coup d'articles de journaux ou de *raids* boursiers dans Wall-Street ou le Stock-Exchange est terminée. Américains et Anglais n'échangent plus guère que des propos aimables. On jugera par le petit morceau suivant du ton actuel de la polémique. Une feuille de Londres ayant dit qu'un sentiment anti-anglais existait aux États-Unis, un Américain protesta en ces termes :

« Nous accueillons avec cordialité vos acteurs et vos actrices, même ceux qui ne viennent sur nos rivages que pour nos dollars d'or ou d'argent. Nous nous étouffons dans nos salles et dans nos églises pour entendre vos hommes de lettres et vos ministres qui nous honorent de leurs visite et trouvent toujours chez nous un auditoire empressé et sympathique. Nous dévorons votre littérature ; vos auteurs illustres n'ont pas d'admirateurs plus passionnés que nous. Vos hommes éminents dans le commerce et les affaires, quand ils viennent nous voir, sont accablés de plaisirs et de fêtes. Même la trompette, le tambour et le banjo de votre armée du

Salut ne sonnent plus désagréablement à nos oreilles. Nous tolérons jusqu'à votre impudent moineau anglais qui a chassé de nos parcs publics presque tous nos oiseaux chanteurs indigènes. »

Qu'objecter à de tels arguments? John Bull et cousin Jonathan ne se feront pas la guerre. L'un saura trouver, s'il le faut, des raisons sonnantes et trébuchantes pour amadouer les farouches patriotes du Vénézuela et obtenir d'eux une concession qui « sauve la face » britannique. L'autre, après avoir brandi quelque temps son grand sabre des heures héroïques de 1812, le rentrera très volontiers au fourreau, en homme d'affaires peu soucieux de compromettre inutilement ses entreprises industrielles, agricoles ou financières.

973.8 AUGUSTE MOIREAU.

LES TRAGÉDIES

ET LES THÉORIES DRAMATIQUES DE VOLTAIRE (1)

M. Henri Lion nous donne sur le théâtre de Voltaire un travail très étudié, très consciencieux. Ce serait d'ailleurs lui faire tort que de louer seulement sa diligence : il lui a fallu un véritable courage pour entreprendre et mener à bien pareille tâche. Les lectures les plus ingrates et les plus fastidieuses ne l'ont pas rebuté. Je ne dis rien de Voltaire lui-même, et cependant, sur une trentaine de tragédies qu'il a faites, combien en comptez-vous que nous puissions lire pour notre plaisir? Mais, à côté de Voltaire, il y a ses prédécesseurs immédiats, ceux qui, depuis une quarantaine d'années que Corneille et Racine se sont tus, fournissent la scène de fers homicides ou de lacets fatals. Nous ne connaissons d'eux que leurs « chefs-d'œuvre »; encore les avons-nous lus par devoir, afin de ne pas demeurer tout à fait stupides, si, par hasard, dans les salons que nous fréquentons, la conversation tombait sur le *Manlius* de La Fosse ou sur l'*Amasis* de Lagrange-Chancel. Derrière ces chefs-d'œuvre, songez qu'une foule de pièces se dérobent dont les titres eux-mêmes nous échappent; et derrière Lagrange-Chancel ou La Fosse, songez que nos poètes tragiques se comptent par douzaines, et que, dans cette multitude, les noms les plus illustres sont ceux des Campistron, des Duché, des Châteaubrun. Et, avec les prédécesseurs de Voltaire, il y a, plus nombreux encore, ses contemporains, disciples ou rivaux, dont je vous fais grâce. On frémit en pensant à tout ce que M. Lion a dû essuyer de lectures tragiques. C'étaient pour lui des jours de fête que ceux où il lisait *Don Pèdre*, *Agathocle* et *Irène*...

Du moins a-t-il fait un ouvrage que personne n'aura plus besoin de refaire. Même si l'on avait envie de discuter ses appréciations, on rendrait hommage à l'exactitude de ses recherches, à la patience, à l'esprit de méthode qu'il lui a fallu pour recueillir et pour ordonner tant de documents, — tout ce qui pouvait nous éclairer sur les intentions de Voltaire, sur ses théories et ses pratiques, sur les influences qu'il a subies comme sur celles qu'il a exercées. Aussi bien M. Lion, dans sa préface, se défend de juger le théâtre dont nous lui devons une si complète et si fidèle histoire. On ne peut, dit-il, « parler de Voltaire tragique sans se souvenir de l'homme et du polémiste. » Et, ma foi, le terrain lui semble trop brûlant. Je le louais tout à l'heure de son ouvrage. Qu'il ne m'en veuille pas si je le trouve maintenant un peu timide. Du reste, cette déclaration prudente ne l'empêche pas toujours de se prononcer. Mais il y apporte vraiment des scrupules excessifs, et nous achevons de le lire sans bien savoir, pour les points les plus importants, à quoi nous en tenir sur sa façon de penser. La conclusion du livre a même de quoi nous surprendre. « Il faut, coûte que coûte, déclare en terminant M. Lion, respecter et admirer un homme qui a eu la passion de son art et qui y a constamment et ardemment travaillé aux dépens de sa santé et de sa vie. » J'avoue, pour ma part, qu'il ne m'en coûte pas du tout. Mais, sans lui demander combien d'années, suivant ses calculs, l'octogénaire auteur d'*Irène* eût encore vécu s'il avait moins aimé la tragédie, je m'étonne que, nous ayant donné d'excellentes raisons pour admirer ce qu'il peut y avoir d'admirable dans l'art de Voltaire, il conclue en sollicitant notre indulgence ou même en faisant appel à notre commisération. — « Voltaire a composé de bien mauvaises tragédies. — A qui le dites-vous? Mais ne lui soyez pas trop cruels; il en est mort. »

Étant donné ce que M. Lion prétendait faire, son plan était tout indiqué. Il devait se conformer à l'ordre chronologique. Aussi ne lui chercherai-je pas querelle sur les inconvénients auxquels ce plan l'exposait. Le plus grave était sans doute que, « la voie suivie par Voltaire faisant de nombreux zigzags et revenant sur elle-même en de multiples méandres », son livre allait forcément reproduire ces méandres et ces zigzags. L'ordre chronologique ne pouvait se concilier avec l'unité. Je ne veux citer qu'un exemple. Après le quatrième chapitre, qui s'intitule *De l'influence moralisatrise du théâtre*, et dans lequel il est question de *Mahomet*, nous attendons jusqu'au dixième les autres tragédies philosophiques, comme si, de *Mahomet* aux *Guèbres*, Voltaire avait changé de philosophie, comme si les *Guèbres* n'étaient pas,

(1) Par Henri Lion; Hachette et Cie, éditeurs.

de même que *Mahomet*, une sorte de pamphlet contre le fanatisme.

J'ai déjà indiqué pourquoi M. Lion devait préférer l'ordre chronologique à l'ordre méthodique. Nous voyons aisément ce que son étude y perd ; ce qu'elle y gagne, c'est d'expliquer chaque pièce par les circonstances où cette pièce a été conçue, élaborée, mise sur la scène, de suivre Voltaire pas à pas, de nous donner, comme dit l'auteur, un précis de sa vie dramatique. On pouvait, sur Voltaire et son théâtre, faire un tout autre livre. Mais, en prenant l'étude de M. Lion pour ce qu'elle prétend être, il ne reste plus qu'à louer le zèle et la sagacité dont elle témoigne. Du reste, nous trouvons à la fin du volume une conclusion de soixante pages, un « aperçu général » où il examine chacune en particulier toutes les questions que son sujet soulève ; et c'est comme qui dirait une table des matières, ou, pour en mieux parler, un résumé très substantiel et très judicieux de l'autre livre, celui qu'il n'a pas voulu faire et qu'on aurait tort de lui demander.

Quoi qu'en pense M. Lion, je ne crois pas qu'il y ait matière à tant discuter sur la valeur intrinsèque des tragédies de Voltaire. On a dit que Voltaire avait été révolutionnaire en tout, sauf en littérature. Il l'a bien été jusque sur la scène. Autant du moins que pouvaient le lui permettre soit le goût de ses contemporains, soit le souvenir, toujours présent, de ses deux grands devanciers. Et ce qui fait surtout l'infériorité manifeste de son œuvre dramatique, c'est même qu'il l'a été trop. Je dirais qu'il l'a été trop peu si je pouvais croire que le goût public lui eût permis de l'être assez. Je dis qu'il l'a trop été, parce que les innovations hardies dont il prit l'initiative répugnaient justement aux formes de la tragédie classique, avec lesquelles on ne pouvait encore rompre. De là ce que son théâtre a d'ambigu et comme d'inquiet. Théâtre de transition, où la politique du drame — du mélodrame, si vous aimez mieux — ne fait guère que corrompre celle de la tragédie.

Le plus intéressant, dans Voltaire tragique, est encore Voltaire philosophe. La philosophie de Voltaire ne se marque pas seulement, au théâtre, par ses pièces de propagande. Un des traits essentiels de cette révolution intellectuelle et morale qui s'opère au XVIIIe siècle, c'est que la méthode relative et comparative se substitue de plus en plus au dogmatisme rationnel du siècle précédent. Par là me paraît avoir son sens le plus profond l'essai que fit Voltaire d'un théâtre historique. Je reconnais fort bien que la valeur supérieure d'un drame est dans l'analyse de l'âme humaine. Bien plus, je consens à ne pas prendre au sérieux le casque doré d'Aménaïde ou certain bonnet de Zulime, plus ou moins mauresque, et qui ne sauva pas d'un échec trop mérité la pièce dans laquelle il figurait brillamment. Je n'ignore pas enfin que les Chinois de Voltaire ressemblent beaucoup à ses Babyloniens ; et même, Babyloniens et Chinois ne diffèrent peut-être des Français de son temps que par certains détails de costume. Mais tout cela ne m'empêche pas de noter comme très significative au point de vue philosophique l'introduction de l'histoire sur le théâtre, voire de la géographie et de la couleur locale, parce qu'elle est en rapport intime avec le mouvement général des esprits. La notion de la « relativité », opprimée pendant tout le XVIIe siècle par un rationalisme despotique, tend à renouveler, non seulement l'imagination, ce qui serait déjà quelque chose, mais encore la pensée.

Quant à la propagande morale de Voltaire, ses tragédies, comme œuvres artistiques, peuvent bien en avoir souffert. Pourtant, s'il mérite notre respect, ce n'est vraiment pas parce qu'il aima son art avec passion, c'est parce qu'il contribua, avant tous les philosophes de son siècle et plus qu'aucun d'entre eux, à l'éducation de la conscience publique et aux progrès de la moralité sociale. Ses vues littéraires ont souvent varié ; mais il a toujours été d'accord avec lui-même pour considérer le théâtre comme une école. Quelques-unes de ses tragédies sont plus particulièrement des « pièces de combat » ; je n'en vois pas une où l'on ne retrouve le philosophe. Dans *Œdipe*, sa première, il y a maints traits d'un hardi scepticisme, et M. Lion aurait bien pu ne pas les attribuer au « frivole désir des applaudissements ». *Brutus* et *la Mort de César* respirent d'un bout à l'autre l'enthousiasme patriotique et la haine de la tyrannie. *Zaïre*, si l'on en pénètre le sens, est une protestation contre le fanatisme, et nous devons voir dans la fille de Lusignan, aussi bien que dans Iphigénie, la victime d'une religion oppressive et cruelle. *Tantum religio potuit !...* Même morale avec *Alzire*. Voltaire y met en lumière le « véritable esprit » du christianisme en montrant, lisez sa préface, que la religion d'un chrétien est « de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal ».

Ne faut-il voir dans ces lignes qu'une ironie ? Mais nous n'avons qu'à parcourir l'œuvre philosophique de Voltaire : il y fait, vingt fois pour une, profession de christianisme. En répandant autour de lui, par le théâtre, comme par le livre, les idées qui lui étaient chères, Voltaire se montrait, à vrai dire, plus chrétien que ces « dévots » dont il n'a pas encore cessé d'exciter les saintes fureurs. « Écrasons l'infâme, » s'écriait-il. Mais l'infâme qu'il voulait écraser, c'était un christianisme perverti, dont le rôle se réduisait à consacrer les pires abus, et dans lequel il ne pouvait plus voir que l'ennemi de la civilisation, des lumières et du progrès. « On a changé, écrit-il, la doc-

trine céleste de Jésus-Christ en une doctrine infernale. » Et ne l'accusez même pas d'avoir détruit la foi religieuse. Où donc la trouvez-vous, cette foi qu'il aurait détruite? Mais il travailla sans relâche à instituer, à propager une foi morale, indépendante des croyances confessionnelles, qui unît tous les hommes en un même culte. Par là son influence, quoi qu'on en dise, est toujours active; elle ne cesse de grandir et de s'étendre. On la reconnaît dans toutes les conquêtes qu'a pu faire, depuis un siècle, l'esprit de tolérance, d'humanité, de justice sociale. Je la retrouve jusque dans le grand projet dont M. l'abbé Charbonnel nous entretenait récemment avec une si chaleureuse conviction. Ce congrès des religions humaines, il fallait avoir l'esprit singulièrement infecté de voltairianisme, — que M. l'abbé Charbonnel me pardonne, — pour en concevoir la seule idée. Mais si cette idée se réalise, si les représentants de toutes les religions finissent par tomber d'accord, savez-vous bien ce que sera leur profession de foi commune à l'humanité? Elle sera une morale. Et quelle morale? Ni plus ni moins que la morale voltairienne, cette morale universelle et purement laïque dont Voltaire, quelles qu'aient pu être ses défaillances personnelles, ses petitesses ou même ses vilenies, fut le premier, le plus infatigable et le plus généreux apôtre.

Les tragédies de Voltaire ayant, je le crains, cessé de vivre, il se pourrait bien que l'intérêt principal s'en trouvât dans cette propagande philosophique à laquelle il eut tort sans doute d'associer Jocaste ou Alzire, mais qui ne lui en a pas moins fourni ses plus beaux vers, ses plus éloquentes tirades, et qui est vraiment l'âme de son théâtre. Et c'est ce que M. Lion, qui « admire », qui « respecte » Voltaire, aurait dû peut-être dire avec plus de force et de décision.

GEORGES PELLISSIER.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Manon Roland*, drame en cinq actes et en vers libres, de MM. E. Bergerat et C. de Sainte-Croix. — GYMNASE : Reprise du *Prince d'Aurec*, de M. Henri Lavedan. — ODÉON : Reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre*.

Si jamais œuvre mérita les épithètes d'honorable et de généreuse, c'est assurément celle que vient de nous donner la Comédie-Française. La *Manon Roland* de MM. Bergerat et de Sainte-Croix contient, à peu près tout ce qui est nécessaire pour représenter, — je ne dis pas pour expliquer, — la vie de Mme Roland. Si, pour des raisons que l'on devine, il a fallu laisser de côté les « débuts » de Manon, et négliger certaines anecdotes qu'elle conte elle-même avec une perversité moins spontanée peut-être qu' « imitatrice », les auteurs ont reproduit avec exactitude et avec soin les principaux « moments » de la vie de leur héroïne. Nous la voyons d'abord à la Platière, la maison de campagne de Roland : encourageant la Gironde par des lettres, aimée d'amour par certains, mais leur répondant par des maximes politiques ; engageant Roland à refuser le pouvoir, mais calmant les inquiétudes de son vieux mari, et s'arrangeant de manière à se faire arracher un consentement qu'elle brûle d'accorder. Puis c'est Paris, et déjà la popularité qui diminue et la Gironde qui devient suspecte de modérantisme. Puis les négociations avec Danton, leur échec grâce à l'entêtement rancuneux de Manon; et enfin la mort.

Je disais que les auteurs avaient reproduit avec soin les principaux moments de la vie de Mme Roland. Tout de même, il en manque. Par exemple, il n'eût pas été mauvais de nous montrer l'héroïne à l'œuvre ; j'entends de nous la faire voir inspirant son mari, discutant avec son parti les mesures à prendre, jouant enfin un rôle politique. Rien de pareil ici. Les « idées » de Mme Roland, à part quelques tirades lyriques sur la liberté, la République, et les droits de l'homme, sont réduites à une rancune obstinée contre Danton. Je ne dis pas que cela soit faux. Il est très possible, après tout, que Mme Roland, en dépit de son éloquence, ait été un médiocre « homme d'État », et que, si peu femme sous certains rapports, elle ait du moins eu, de la femme, les idées un peu étroites et uniquement « personnelles ». Mais il fallait alors que les auteurs nous montrassent que telle était leur pensée. Les lacunes que je signale sont-elles volontaires? Est-ce un oubli? Nous l'ignorons, nous l'ignorerons jusqu'à la fin; et, de là, une sorte d'incertitude qui nous empêchera de nous intéresser complètement au drame.

Et la même observation s'applique aux autres personnages. Sans parler de Barbaroux, qui n'est qu'une silhouette sans consistance, Roland et Buzot manquent un peu de solidité et de fonds. Dans cette affaire du « Pacte » conclu entre la Gironde et la Montagne et qui remplit le troisième et le quatrième acte du drame, on ne voit rien ou presque rien de « politique ». D'abord quel était ce pacte et que contenait-il au juste? On ne nous le dit pas. Et, sans doute, je comprends un peu l'embarras des auteurs; il ne pouvait ici être question de principes : à ce moment de la Révolution les personnes seules étaient en jeu ; et nous sommes, au théâtre, si généreux et si désintéressés que nous aurions admis difficilement une discussion de cette sorte ; est-ce la tête de Roland qui tombera, ou celle de Robespierre? Détails

infimes ! Il nous faut de l'héroïsme, dans un drame, ou bien ce n'est pas la peine ! Et cette discussion sur la substitution d'une victime à une autre ne nous aurait pas été « sympathique ». Les auteurs l'ont compris, j'imagine. Mais nous, nous ne comprenons plus rien. Pas une fois on ne nous dit ce que contient ce « pacte » ; on ne nous dit pas davantage pourquoi Buzot ne croit pas pouvoir signer ce qu'a signé Vergniaud. J'entends bien que ce qui l'arrête c'est son amour pour Manon. Et, de même, il semble qu'en dernier ressort, ce qui pousse Roland c'est le désir de sauver sa femme. Mais alors c'est tout le drame révolutionnaire rabaissé à une anecdote d'amour, anecdote tragique, je le veux bien, mais tout de même un peu « mince » étant donné ses conséquences. Encore une fois, je ne dis pas que cela soit faux. Je dis que cela, théâtralement, est faux et contraire même à la pensée que semblaient avoir les auteurs. C'est l'éternel défaut des drames historiques. Il est difficile de nous passionner par la politique toute seule ; on y introduit une aventure amoureuse et, forcément, l'aventure amoureuse prend la première place, laissant la politique au second plan ; celle-ci gêne celle-là ; et le tout s'achemine cahin-caha vers le dénouement, formant une œuvre imparfaite et incertaine.

Examinez d'un peu près le drame de MM. Bergerat et de Sainte-Croix. Le succès, un peu hésitant, il faut bien le dire, a été décidé par deux scènes, ou, pour être plus précis, par une tirade et par une scène. La première, je le reconnais, est uniquement politique ; après une scène assez froide, — oh ! l'énumération des Girondins par Barbaroux, avec, après chaque nom, l'épithète congruente !... Cela fait songer à certains manuels mnémotechniques... — après une scène assez froide entre Roland, Buzot et Barbaroux, le premier prend enfin la parole, et « prononce » un éloquent portrait de Danton ; les traits sont justes, justes avec bienveillance, à ce qu'il m'a semblé, la forme est belle, et le dernier trait a enlevé la salle. Cela est fort bien, mais si ce n'est qu'une tirade, sans doute M. Bergerat aurait été capable d'en écrire une autre aussi belle, et aussi applaudie, sur un autre sujet. Je veux dire au moins que cette tirade n'est pas, à proprement parler, « dramatique » et qu'ici le succès a été, pour ainsi dire, extérieur au sujet.

Voyons la scène, maintenant. Je la résume aussi rapidement que possible. Avant de quitter la Platière, Roland a fait jurer à sa femme, sur le berceau de leur enfant, « la douce Eudora », que, si jamais elle aimait un autre que lui, elle le lui dirait. Et cela, d'ailleurs, est d'une sincérité un peu godiche qui sent bien son époque. Au quatrième acte, il s'agit d'accepter ou de refuser le « pacte ». Manon, à la séance de la Convention, vient d'insulter Danton publiquement. Danton (quel modérantisme !) exige seulement les deux signatures qui manquaient encore, celles de Barbaroux et de Buzot. Barbaroux signerait ; Buzot l'en empêche. Roland prie, supplie, se jette presque aux pieds de Buzot, et, à bout d'arguments, lui montre que refuser le pacte, c'est mener à la mort non seulement eux, les Girondins, mais encore Manon. Buzot regarde Manon, attendant un ordre ; elle reste muette. Roland les contemple, plein de stupeur, et, à sa femme : « Tu veux mourir ?... C'est donc que tu en aimes un autre ?... » Et, comme elle ne répond pas, ni Buzot, il lui rappelle son serment de jadis sur le berceau de leur enfant : « Signe, ou tu l'aimes ! » Et Manon, lentement, les yeux dans les yeux de Buzot, marche vers la table, prend le pacte et le déchire. Cela est beau, un peu théâtral, mais d'un grand effet. Seulement, où est ici l'intérêt politique ? Au lieu de Roland et de Buzot, mettez Morin, ou Dupont, ou Durand, la scène portera tout autant. Nous nous soucions fort peu, à cette heure, du sort de la Gironde ; nous sommes émus par une femme qui aime, séparée, par le devoir, de celui qu'elle aime, et qui veut mourir pour ne pas céder ni manquer à son serment. Encore une fois la situation est tragique et héroïque. Mais le nom et la situation des personnages n'y ajoute rien.

Je sais bien ce que les auteurs pourraient répondre : c'est que, s'il leur a plu de choisir tels personnages et s'ils ont trouvé le moyen de nous intéresser à ces personnages, c'est donc qu'ils ont réussi ce qu'ils voulaient faire. Soit.

Mais encore faudrait-il que les personnages du drame ne fussent pas trop différents de ceux de l'histoire. Et j'en reviens à l'objection que je faisais tout à l'heure : la Révolution, la mort des Girondins, la Terreur, le neuf Thermidor et la suite deviennent la conséquence d'une anecdote d'amour ! Roland, Buzot simples pantins entre les mains d'une femme ! Car enfin, puisqu'il s'agit d'une pièce historique, il faut bien parler un peu de l'histoire. Et si Buzot, si Roland étaient convaincus de la justice de leur cause, s'ils croyaient vraiment que Danton menait la France et la République « aux abîmes », ils font preuve ici d'un singulier héroïsme à rebours. Ce qui eût été héroïque, vraiment héroïque et cornélien, c'eût été le dénouement contraire : Buzot et Manon affrontant le péril et les souffrances pour sauver la patrie ! Cela eût été contraire à la vérité historique ? Pas beaucoup plus sans doute, que la « version » de MM. Bergerat et de Sainte-Croix : pas beaucoup plus que le portrait un peu fantaisiste qu'ils nous ont donné de Roland.

M. Bergerat a trop souvent réclamé le droit du poète de rester poète même au théâtre pour n'avoir pas cherché à mettre un peu de poésie dans son

drame. Il ne me semble pas avoir été très heureux dans ses tentatives. La part de la « poésie » est réduite à deux épisodes; la lettre d'Eudora à son père : et j'avoue que cela me paraît un effet un peu trop facile, pour lequel la « poésie » n'était pas indispensable; et c'est ensuite l'épisode des « petits oiseaux ». Manon achète trois cages, et les ouvre en « chantant » trois couplets : « Vole à la frontière, premier oiseau!... Vole à la Platière, second oiseau!... Vole auprès de mon ami, troisième oiseau!... » Sans prétendre comme certains que la poésie doit être mystère ceci est tout de même un peu simple. Puis, malgré tout, ce mélange de petit vers et de politique fait songer à ce personnage des *Précieuses* qui voulait « mettre en madrigaux l'histoire romaine »... Vous rappelez-vous certaine préface, si amusante! où M. Bergerat contait que, pour le brave Raymond Deslandes, la poésie c'était « les fleurs et les petits oiseaux ». Du paradis moyen où il sommeille sans doute, l'auteur d'*Antoinette Rigaud* a dû sourire.

Pourquoi, surtout, avoir écrit *Manon Roland* en vers libres? Je ne discute pas ici les avantages respectifs du vers libre et de l'alexandrin. Ce qu'il y a de certain c'est que celui-ci, par son ampleur, convient davantage aux sujets tragiques. Les maximes philosophiques qui émaillent le drame prennent, sous le vers libre, une allure un peu surprenante de couplets de vaudeville; quoi qu'on fasse, le dernier vers semble se terminer en « pointe », et cela nous gêne un peu pour prendre les personnages au sérieux. Faut-il ajouter que ce que les rimes ont de riche et de banvillesque contribue encore au même résultat? Au beau milieu d'une scène politique, au troisième acte, peu avant le portrait de Danton auquel j'ai fait allusion, deux vers dont je me rappelle seulement le sens et la rime. Il s'agit de la réconciliation avec Danton : « Je l'aurai encore comme *convive* », dit Roland; et Buzot : « Avant de penser à dîner, il faut *qu'on vive!...* » Comment prendre au sérieux des hommes d'État qui riment avec tant de richesse?...

Décidément le vers est une musique, et, comme l'autre musique, ne saurait s'adapter à tous les sujets. Excellent dans les analyses de sentiment où la forme et la rime gravent plus profondément dans l'esprit les traits d'observation, excellent aussi dans les fantaisies d'où toute réalité a disparu, il n'est qu'une gêne dans le drame, et surtout dans le drame historique où les auteurs croient devoir citer le plus grand nombre possible de mots classiques. Savez-vous ce que devient le mot célèbre de Mme Roland sur l'échafaud : « O liberté! Que de crimes on commet en ton nom »? Voyez :

O liberté, sainte chimère!
Que de crimes, hélas! on commet en ton nom!

« Sainte chimère »!... Pourquoi défigurer par une platitude une phrase d'un héroïsme un peu théâtral, mais héroïque?

En somme, pièce pas ennuyeuse, pavée, comme on dit, de bonnes intentions, inférieure sans doute à la *Charlotte Corday* de Ponsard, mais non sans mérite.

La mise en scène est soignée. Le deuxième acte, notamment, est d'une curieuse et amusante animation. Quant à l'interprétation, j'avoue qu'elle m'a paru médiocre : M. Silvain est, je crois bien, le meilleur; « Zuze!... » comme dirait Barbaroux.

*
* *

Il faut mentionner, tout au moins, une bonne reprise du *Prince d'Aurec* au Gymnase. J'ai si longuement parlé de la pièce jadis que je n'ai rien à ajouter. Elle reste l'une des plus intéressantes et les plus « pleines » parmi celles qu'on nous a données depuis dix ans. Le succès a été très vif; j'imagine qu'il durera. L'interprétation est à peu près la même, et excellente, avec MM. Mayer, Candé, Galipaux et Grand et Mme Samary. M. Lérand remplace M. Dieudonné dans le rôle du marquis de Chambersac; il y est assez médiocre.

*
* *

A l'Odéon, reprise triomphale, — je dis triomphale, — du *Roman d'un jeune homme pauvre*. Bonne pièce? Non, par exemple!... Le second acte est tout à fait extraordinaire par la maladresse ingénue des entrées et des sorties. Mais amusante, oh! amusante infiniment. Je reconnais que, en tant que « penseur », Maxime Odiot manque un peu de profondeur. Mais comme héros de roman, il est incomparable. Je n'ai besoin de vous rappeler ni ses vertus (il les a toutes!), ni ses actions à la fois d'un héros et d'un parfait « homme du monde ». Il est certain que la pièce ne résiste pas à la discussion. Mais, une fois le genre admis, — et on l'admet d'autant plus facilement qu'il est « séduisant », — *le Roman d'un jeune homme pauvre* est presque un chef-d'œuvre. Rien ne justifie les perfections de Maxime, et ce n'en est que plus beau... Sérieusement, c'est le charme indéniable du roman et de la pièce que la réalité en est résolument absente. L'erreur de ceux qui ont cru continuer Feuillet (sans le comprendre) a été précisément de vouloir « expliquer » la supériorité de leurs héros, en les faisant sortir premiers de l'École polytechnique. L'École polytechnique a tout gâté! Maxime est parfait parce que sa fonction est d'être parfait; et cela est une raison, j'imagine? Il n'y a rien à dire à cela; le charme opère. Y a-t-il quelques longueurs dans ces sept tableaux? Probablement, surtout dans ceux où Maxime parle plus

qu'il n'agit. Mais quand il agit, — et vous savez comme il agit, jouant du piano, domptant des chevaux rebelles, refusant une fortune, moralisant les gouvernantes incertaines et sautant du haut de la tour!... — quand il agit, cela est à proprement parler délicieux. Fou, je le veux bien! Mais pas sot, je vous assure. En somme, l'optimisme n'est pas plus sot que le pessimisme, *a priori*; et ici l'optimisme est de mise puisque c'est un conte bleu. Et remarquez encore que çà et là, dans ce conte bleu, éclatent des scènes d'une réelle beauté, que des sentiments très nobles sont exprimés dans une langue très pure... Enfin, je me suis amusé infiniment, pour ma part, et le succès, je le répète, a été triomphal.

Bonne interprétation de MM. Cornaglia, Magnier, Albert Lambert, de Mmes Grumbach, de Boncza et Vissocq. Je serais bien étonné si l'Odéon ne finissait pas l'année avec *le Roman d'un jeune homme pauvre.*

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Il ne faut pas dire qu'on ne saura jamais tout ce qu'il peut y avoir de stupidité féroce et d'égoïsme bestial dans le cœur d'un bon boutiquier de Paris, à la fin du XIXe siècle, sous la République du suffrage universel et de l'instruction obligatoire, car on le sait aujourd'hui par l'exemple du père Vasseur et du crémier Jules Boucher.

Le petit Eugène était sans doute un vaurien, courant les rues, de jour et de nuit, avec les mauvais sujets de son âge; il vivait au hasard dans ce Paris, aussi abandonné qu'un enfant au fond des bois, et les hommes vraisemblablement lui furent plus impitoyables que les animaux farouches des forêts.

L'histoire nous dit que les petits enfants exposés dans les lieux déserts rencontrent des louves pour les allaiter; mais sur nos grands boulevards, entre la Madeleine et la Bastille, il n'y a plus de louves providentielles. Eugène Vasseur, rejeté hors de l'échoppe paternelle, devint la proie de toutes les plus affreuses misères physiques et morales. On n'est pas renseigné sur cette première partie du drame, sur la première fugue d'Eugène, sur les premiers sévices d'un père irrité : ce serait bien important à connaître pour avoir une explition humaine, s'il y en a une possible, des atrocités qui suivirent et de cette progression dans l'horreur, depuis le premier essai de noyade en Seine jusqu'à l'étranglement de la victime au bois de Vincennes.

Qui a commencé? Question toujours incertaine et pourtant capitale; si on ne peut pas la résoudre, on n'a pas le fil des événements; on se perd dans un labyrinthe de démence. Nous avons été précipités du premier coup dans un abîme incroyable, sans rien savoir des chemins par où nous y avons été conduits. On nous a placés immédiatement en face d'un homme qui se persuade que son enfant doit un jour le déshonorer et qui, pour échapper à cette éventualité redoutable, a résolu d'égorger son fils de ses propres mains. L'égoïsme effroyablement exclusif, l'amour absolu de soi-même et de son repos n'était jamais allé jusque-là.

Le marchand de vins à son comptoir a versé pendant de longues années, d'un geste machinal, des liquides frelatés dans des verres petits ou grands, et sur chacune de ces opérations il a gagné quelque argent; il a fait des économies, le voilà à son aise, entouré de la considération de ses voisins. Chacun des verres qu'il a remplis représente, suivant toute vraisemblance, une fraude et un degré de plus dans l'alcoolisme pour un nombre infini de clients et peut-être pour lui-même. Il a passé son existence dans cette atmosphère imprégnée de poisons, appliqué jour et nuit à son gain stupide; quelle idée peut-on se faire de l'état physique et moral d'un tel forçat de l'intérêt exclusivement poursuivi, et de l'éducation qu'un enfant a pu recevoir dans ce milieu?

Le père, en voyant les premières marques des mauvaises dispositions d'Eugène, a commencé à être obsédé de la crainte qu'un jour ce garnement le dérangerait dans son commerce, et il n'a plus eu qu'une idée fixe, supprimer l'enfant pour recouvrer sa tranquillité mécanique, pour continuer à verser ses poisons rouges et blancs à la clientèle qui l'enrichit. Il s'y est repris à deux fois pour exécuter son dessein, et, la noyade avortée, il a trouvé un sien ami, crémier de son état, pour accomplir le forfait qui devait enfin le tranquilliser; après quoi il s'est tué lui-même, en se jetant par la fenêtre de sa prison, et c'est ainsi que finit le drame du père Vasseur qui égale tout Shakespeare et tout Dante.

La reconstitution du crime par les magistrats, dans l'endroit même où fut étranglé l'enfant, est aussi une des scènes les plus affreuses qui se puissent imaginer; et après le forfait, il n'était pas possible de rien inventer de pire que cette comédie, ombre abominable de la réalité. On ne peut s'empêcher de se demander si cela est bien utile à la justice ou si ce n'est pas une des conséquences de la passion effrénée et universellement répandue du cabotinage au XIXe siècle. Jolie scène à faire, et devant témoins, devant la foule des curieux que la police écarte à grand'peine de ce théâtre d'un crime artificiel.

Le grotesque se joint à l'horrible, quand un agent de police se couche dans le buisson pour représenter l'enfant étranglé; il aurait fallu chercher un enfant à l'école voisine, la reconstitution de l'affaire aurait

été plus expressive et plus fidèlement documentée. On lui aurait passé la corde autour du cou, on aurait tiré un peu, alors la reconstitution prenait toute sa valeur.

On a raconté que les assistants s'étaient disputé ensuite les dépouilles du buisson sacré : chacun voulait en avoir un morceau, et il semblait, à considérer cette foule regagnant Paris, que c'était une procession du jour des Rameaux, portant des branches bénites. On les suspendra sans doute dans les maisons et au-dessus des lits, pour l'édification des petits enfants et pour le progrès de l'éducation humaine. Ces horreurs se passent-elles vraiment à Paris ou chez les sauvages les plus incultes que la terre ait jamais portés ?

***

Lettre ouverte à MM. les Conseillers municipaux de Paris.

« Messieurs,

« Une générosité sans bornes accompagne d'ordinaire le succès. Aussi me suis-je enhardi à vous adresser cette requête, en espérant que la joie de vos récents triomphes vous pousserait à lui faire bon accueil. D'ailleurs il s'agit de votre gloire : une occasion s'offre à vous de prendre dans l'histoire la plus belle place qu'une assemblée publique ait jamais conquise.

« Il est entendu que les affaires politiques ne vous regardent pas : cependant tous les problèmes sociaux qui encombrent l'ordre du jour vous préoccupent; si vous n'en discutez pas, vous en rêvez la nuit, et les spectres du capital et du travail hantent vos alcôves.

« Eh bien, quelque troublants que soient ces fantômes, l'heure n'est point encore venue de les prendre aux cheveux. Il en est un que vous n'apercevez pas et avec lequel la lutte s'impose sur-le-champ; vous le croyez mort depuis deux mille ans et il se porte comme Cornélius Herz; c'est le fantôme de l'esclavage.

« Oui, l'esclavage s'étale au milieu de vous sous son aspect le plus brutal : la chaîne passée au cou de vos huissiers. Certes l'Hôtel de Ville de Paris n'a pas le monopole de ce scandale : le Palais-Bourbon, le Luxembourg, bien d'autres lieux en offrent le spectacle. Si je m'adresse plus particulièrement à vous, c'est tellement il me serait agréable que vous prissiez l'initiative d'un affranchissement nécessaire. Comment s'est-il fait qu'une assemblée républicaine, affamée de liberté et de progrès autant que vous l'êtes, ait pu souffrir jusqu'à ce jour d'être entourée d'hommes portant une chaîne au cou?

Cachez cette chaîne que je ne saurais voir.

auraient dû s'écrier depuis longtemps vos présidents !

« Vous allez me répondre que je me méprends sur le rôle et l'esprit de cet accessoire, que ce n'est pas un symbole de servitude, mais une chaîne d'honneur, superbement nickelée, et qui constitue pour vos huissiers la pièce principale de leur uniforme.

« L'uniforme! voilà le grand mot lâché, — à vous dire franc, l'armée à part, je n'en voudrais point dans une république. Certains garçons de bureau, non encore promus à l'honneur de la chaîne, sont si douloureusement grotesques dans leurs habits noirs étriqués et trop courts que j'ai pour eux plus de compassion encore qu'à l'endroit des enchaînés. Car, ne vous y trompez pas, l'uniforme ne comporte pas nécessairement des boutons de métal et des draps de couleur. Un habit noir et une cravate blanche imposés à un homme qui nettoie les encriers est le plus tyrannique des uniformes.

« Messieurs, vous venez, selon l'expression courante, de vous retremper dans le suffrage universel; ce bain réconfortant a ouvert en vous le robinet des ardeurs les plus généreuses; il ne me semble pas que vous puissiez les mieux employer que dans une héroïque croisade contre l'uniforme.

« On composa jadis, sur « le bal de l'Hôtel de Ville » des couplets qui vous représentaient vêtus

De complets marrons,
De chapeaux melons...

Cette chanson flatta vivement vos sentiments d'égalité et de simplicité; mais le courage vous manqua d'offrir à vos huissiers de porter comme vous-mêmes le costume des hommes vraiment libres. L'heure de cette communion démocratique est venue. Plus de chaînes, plus d'habits noirs, plus de cravates blanches : vous ajouterez aux droits de l'homme celui d'avoir, en quelque fonction que ce soit, le complet marron et le chapeau melon! »

***

Puisque nous en sommes aux questions municipales, voulez-vous savoir comment on rédige les actes de l'état civil dans les mairies de la capitale ?

Un de mes voisins m'a apporté l'extrait suivant des minutes des actes de naissance du Xe arrondissement de Paris :

L'an mil huit cent soixante-douze, le vingt-huit mars, à une heure du soir, rue du Faubourg-Saint-Martin, 192, *est né Jean Prunier, âgé de quarante-neuf ans, et Catherine Cayla, son épouse, âgée de trente-deux ans*, charbonniers, l'enfant a été présenté et déclaré par Rose Massé, femme Rivière, etc.; dont acte reçu le trente mars à une heure; *a été signé, après lecture*, par la déclarante, les témoins et nous, officier de l'état civil.

Ainsi cet officier de l'état civil, qui devrait en être au moins le colonel, a signé, après lecture, que « Jean Prunier est né le 28 mars 1872, âgé de 49 ans, et Catherine Cayla, son épouse, âgée de 32 ans, charbonniers... »

Or, notre Jean Prunier, qui se sent aujourd'hui dans les veines la flamme de la vingt-cinquième année, est terriblement agacé par les plaisanteries de ses amis et connaissances, à qui il a eu l'imprudence de faire part de son aventure. On lui corne aux oreilles qu'il a aujourd'hui 74 ans et que c'est un peu tard pour se mettre en ménage! Il s'est rendu à la mairie de son arrondissement pour réclamer qu'on lui rende ses jeunes années, mais on lui réclame d'abord 80 francs, qu'il n'a pas, faute de quoi il devra rester affligé de sa sénilité précoce.

La plus tendre des mères l'a porté quarante-huit ans dans son sein; quand enfin il a vu le jour, il touchait déjà à la cinquantaine, tant pis pour lui!

Si j'étais conseiller municipal, je produirais à la tribune l'acte de naissance de Jean Prunier; je saurais peindre en termes éloquents le désespoir du septuagénaire malgré lui, et je soutiendrais que la Ville lui doit en toute justice, et sans argent, la réparation d'une bévue qui, depuis vingt-cinq ans, fait le tourment d'un brave homme; je recommande cette affaire à la sollicitude de nos nouveaux édiles.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

M. Léon Say et l'économie politique (1)

Messieurs,

... Ce qu'a été Léon Say, ce qu'il a fait, ce qui reste et ce qui restera de lui, c'est, je ne crains pas de le dire, c'est à l'Économie politique, avant tout et par-dessus tout, qu'il l'a dû et qu'il le devra. C'est pour elle et par elle, vous en pouvez témoigner avec moi, qu'il a surtout vécu et qu'il se survivra.

Elle était, parmi tant d'occupations et de préoccupations diverses, sa préoccupation principale et préférée. Économiste de naissance, il était économiste par vocation, par goût, et j'ajoute par devoir, par devoir d'homme et de patriote. C'était sa noblesse, à ce bourgeois libéral. Il était l'héritier d'une dynastie, et il en était fier. Petit-fils de Jean-Baptiste Say, un grand penseur, qui fut un grand citoyen; fils d'Horace Say, un digne continuateur du nom, dont la maison fut, pendant des années, le lieu de réunion de nos prédécesseurs et de nos maîtres; neveu de Renouard, l'un de nos présidents, de qui j'ai pu dire, sur sa tombe, qu'il eût été également à sa place dans toutes les sections de l'Académie des Sciences morales et politiques; et, par eux, formé de bonne heure au culte des Turgot, des Franklin et des Adam Smith, il avait, dès sa jeunesse, eu le rare privilège de vivre dans le commerce à la fois aimable et grave d'esprits tels que Cobden, Bastiat, Hippolyte Passy, Dunoyer, Wolowski, Michel Chevalier, et tant d'autres. De même que, plus tard, il dut à ses travaux et à sa situation l'avantage de fréquenter des personnages tels que Gladstone, Bright, Goschen, et la plupart des sommités du monde politique européen. Tout, dans son éducation comme dans ses aptitudes, le prédestinait à être ce que nous l'avons vu ici, et ce qu'on l'a vu dans le cours de sa vie, un adepte fidèle et un fervent défenseur des doctrines de progrès, de justice et de démocratie sincère qui constituent le *credo* des véritables économistes.

Oh! sans doute, pour lui, comme pour vous, ce *credo* n'était ni étroit ni exclusif. Il avait, dans une rare mesure, un esprit ouvert à tout et une nature riche des dons les plus variés. Lettres, sciences, arts, histoire, rien ne lui était étranger ou indifférent. Des séjours en Angleterre, dès sa jeunesse, et de continuels voyages, que jusqu'à la fin il effectuait avec une merveilleuse facilité, lui avaient appris à connaître les pays et les hommes. Les institutions et les langues lui étaient familières. Les questions les plus techniques n'avaient pas de secrets pour lui, et les plus délicats problèmes de l'érudition attiraient son infatigable curiosité. Il s'intéressait aux variétés nouvelles de fleurs et de fruits comme aux méthodes et aux procédés les plus récents de la grande culture et de l'industrie. Et, parmi des présidences nombreuses, dont aucune n'était une sinécure, la présidence de la Société d'horticulture était une de celles qu'il exerçait avec le plus d'exactitude et de plaisir.

Je suis chose légère, et vole à tout objet,

a dit de lui-même La Fontaine. Léon Say aurait pu prendre pour lui la moitié de ce vers charmant.

Il volait à tout objet, mais il n'était pas chose légère. C'était une abeille butinant en tous lieux et à toute heure, mais une abeille laborieuse, infatiguable, n'oubliant jamais sa ruche, si loin qu'il parût en être, et y rapportant fidèlement son butin, quel qu'il pût être. Et cette ruche, c'était la nôtre, c'était l'Économie politique.

Avant tout et par-dessus tout, je l'ai dit et je le répète, Léon Say était un économiste.

Un économiste, c'est-à-dire un observateur pénétrant et honnête, convaincu que tous les phénomènes ont des lois, et cherchant, selon le mot de Montes-

(1) Discours prononcé devant la Société d'Économie politique dans sa séance du 5 mai 1896.

quieu, dans l'étude comparative des choses, ces lois qui sont les rapports des choses. Mais un observateur doublé d'un ami de l'humanité, et à qui l'on aurait pu appliquer le vers de Voltaire sur Turgot :

Il ne cherche le vrai que pour faire le bien.

Pressé de connaître, parce qu'il était impatient d'agir, et d'agir utilement. Poursuivant la science comme moyen, et, pour but, comme l'a dit encore M. Neymark, se proposant l'amélioration du sort des hommes. Croyant, en un mot, au progrès, et y travaillant ; mais, à la différence de ces imprudents réformateurs et de ces prétendus philanthropes qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à tout bouleverser pour improviser le bien universel, sachant qu'il ne suffit pas de changer pour améliorer, ni même de vouloir pour pouvoir, qu'il faut aussi savoir, et que rien ne se fait de bon et de durable qu'avec du temps et de la peine.

Homme de science et d'effort, en d'autres termes, de patience, de persévérance et de liberté. Tel, pour tout dire, que l'exprime cette définition américaine : Un économiste est un homme qui croit, d'une foi raisonnée, au salut par la liberté : *an economist is a conscious believer in the saving power of liberty...*

Le premier travail important de M. Léon Say, la plupart d'entre vous l'ignorent peut-être, mais je m'en souviens, moi, qui étais alors son doyen et son président à la Conférence Molé, c'est l'*Enquête sur l'industrie parisienne*, ordonnée, après la Révolution de 1848, par la Chambre de commerce de la capitale. Il ne pouvait, à cette époque, vu sa jeunesse, être qu'en sous-ordre, sous la bienveillante direction de son père. Mais la tâche qu'il accomplit fut considérable, et il put dès lors montrer, avec une puissance d'application au-dessus de son âge, cette sûreté de méthode qui ne l'abandonna jamais. Là, déjà, dans ce recensement aussi complexe que multiple, il faisait preuve de cette patience à recueillir les moindres faits, de cette habileté pénétrante à les analyser, de cette aptitude à les classer et à les résumer, pour en tirer des conséquences et des enseignements qui devaient donner plus tard à tous ses exposés la clarté, la précision et la netteté qui les distinguent. Déjà, pour emprunter encore une remarque de notre collègue Yves Guyot, il savait faire le tour des questions, comprenant, expliquant et convainquant.

Ce sont les mêmes qualités, appliquées à agir d'abord, et à raconter ensuite, qui brillent à un degré supérieur dans le *Rapport sur le paiement de l'indemnité de guerre et sur les opérations de change auxquelles ce paiement a donné lieu*. Rapport, soit dit en passant, que devraient bien étudier et tâcher de comprendre tous ces théoriciens de la fantaisie et de l'erreur qui en sont encore à s'imaginer que la monnaie est la richesse, qu'il dépend des Gouvernements de lui donner ou de lui maintenir la valeur à leur gré, et que c'est en espèces que les nations opèrent le règlement de leurs comptes respectifs.

Mais, pour être en état de conduire cette colossale liquidation, grâce à laquelle put être avancée la libération du territoire, et pour la raconter, après l'avoir effectuée, de façon à être entendue d'une élite intellectuelle au moins, il fallait avoir approfondi jusque dans le détail tout le mécanisme, parfois compliqué, de la circulation métallique et fiduciaire. Et l'on sait, en effet, que notre président possédait à fond tous les secrets de ce mécanisme. On lui doit, avec une introduction considérée comme magistrale, la mise à la portée des lecteurs français de la traduction du livre de Goschen sur le change.

La même précision, le même soin, la même application à l'étude des sources historiques et des faits se retrouvent dans ses conférences sur *les solutions démocratiques de la question des impôts*, dont nous ne conseillons pas moins la lecture à ceux qui se figurent, en ce moment même, servir la démocratie en lui vantant l'impôt sur le revenu et l'impôt progressif. Ils y apprendraient qu'en tout temps, et en tout pays, comme à l'époque où ces impôts étaient le bâton avec lequel les Médicis assommaient leurs adversaires, toute ateinte à la réalité et à la proportionnalité de l'impôt est une arme mise entre les mains de la passion et de l'envie ; et que ce n'est pas un bon moyen pour encourager le travail et développer l'aisance que de décourager l'épargne et d'effaroucher la richesse.

J'en dirai autant de l'exposé des *Finances de la France*, de l'étude sur le *Socialisme d'Etat*, du *Rapport sur les alcools*, et du rapport général qui résume les rapports spéciaux des sections du jury de l'Exposition d'*Economie sociale*.

Je devrais citer encore ces pages si intéressantes, publiées sous le titre de *Dix jours dans la haute Italie*, dans lesquelles on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de l'abondance des faits observés et recueillis en si peu de temps, de la sûreté de la mémoire, ou de la sagacité des réflexions.

Vous parlerai-je, à vous, qui les avez entendus, de ces discours prononcés, à cette table, pour le quarantième et le cinquantière anniversaire de notre Société, discours si pleins d'avertissements sérieux, de directions utiles et de nobles encouragements ? Vous rappellerai-je cette double entreprise du *Dictionnaire des Finances* et de la réédition du *Dictionnaire d'Economie politique*, inspirée, guidée et, en partie, accomplie par lui, dont il se délassait en racontant, avec une érudition pleine de charme, la biographie de David Hume ou celle du grand Tur-

got? Et cette multitude d'articles de revues et de journaux, de discours académiques et parlementaires si gracieux, si aimables, si séduisants, si vifs et si légers de forme parfois, si solides et si substantiels pourtant, si prévoyants et, pour ce motif, si sérieux au fond et si tristes parfois? Je le répète, est-ce que ce n'est pas partout, sous des formes changeantes, mais toujours heureuses, la même pensée, la pensée économique et politique qui prédomine? Est-ce que l'on n'y sent pas, à toutes les pages et à toutes les heures, le même souci, le souci de ce devoir qui devrait être, disait-il, le premier devoir d'un ministre des finances, disons de tout homme qui parle ou qui écrit, sur quelque sujet que se puisse être, le devoir de la sincérité?

C'est à ce devoir qu'il a obéi jusqu'à la fin. C'est lui qui, il y a six semaines, malgré les avertissements de ses amis qui le dissuadaient d'un effort inutile, le portait une dernière fois à la tribune. On a su depuis qu'il prévoyait, dès ce moment, que s'il ne parlait pas ce jour-là, il ne pourrait pas parler plus tard. Et il ne voulait pas qu'il pût être dit, quand il ne serait plus, qu'il avait eu peur d'un échec et reculé devant le flot montant de la folie protectionniste et antisociale.

C'est le même devoir, enfin, le même souci qui, il y a un mois, s'il avait encore été debout, l'aurait amené ici pour vous parler, comme il l'avait fait, en 1892, au Congrès de Pau, de *l'Économie politique et de la science de l'homme*. Et c'est lui qui, pendant les rares intervalles de répit que lui laissa le mal qui l'avait subitement terrassé, lui faisait demander encore à l'un de nous, à André Liesse, espérant les revoir lui-même, les épreuves d'un article qu'attendait le *Dictionnaire d'Économie politique*.

On a relevé partout, et l'on a eu raison, cette persistance de son énergie vitale jusqu'à l'heure suprême, et l'on a admiré cette activité prodigieuse qui, dans la seconde quinzaine de mars encore, semblait accuser une plénitude de force, de santé, presque de jeunesse bien propres à faire illusion aux autres sinon à lui. Le 21, il prononçait à la Chambre ce grand et mémorable discours qui fut son chant du cygne; le 22, il prenait part à une solennité et assistait à un banquet où le silence ne lui était pas permis; le 23, il était à son banc à la Chambre; le 24, à Londres, il prenait la parole, avec autant de bonne humeur et de puissance que jamais, au Cobden-club; et le 25 il était de retour à son poste de député. Telle fut la dernière semaine d'un de ces hommes que certains représentants du travail appellent des oisifs.

Cette étonnante activité des derniers jours, on l'a remarquée parce que la brusque et cruelle surprise du repos définitif a rendu le contraste plus saisissant. Mais, pour Léon Say, elle n'avait rien d'extraordinaire. C'était sa vie habituelle, on pourrait dire régulière, tant elle était sans effort apparent et tranquille dans sa pleine possession de lui-même. Un jour à Vienne, un autre jour à Londres, à Turin, à Milan, à Rome, à Madrid, à Berlin, à Saint-Pétersbourg même ou à Constantinople, et pourtant présent partout en même temps à Paris, de sa personne, de sa parole ou de sa plume, il semblait qu'il eût le don d'ubiquité, comme il avait le don d'universalité. Ce qu'il avait, à un degré exceptionnel, c'était le don d'employer le temps, parce qu'il en savait le prix, et une infatigable énergie dans le travail. La journée de huit heures, dont je ne veux pas médire, à la condition qu'on ne nous l'impose pas de façon arbitraire et uniforme, n'est pas faite pour les hommes de cette trempe. Et précisément parce qu'ils sont les plus désireux d'alléger aux autres le poids du jour, ils sont de ceux qui ne le trouvent jamais trop lourd pour eux-mêmes.

C'est là qu'était le secret de cette production incessante et de cette multitude de travaux qui confond. On dira qu'il a été secondé par les circonstances; qu'il était exceptionnellement doué par la nature; qu'il a trouvé, dans son éducation, dans sa famille, dans ses relations et dans sa fortune, des facilités que bien peu ont pu rencontrer à ce point réunies. Soit. J'accorderai, si l'on veut, qu'une fée bienveillante s'était plu à combler de ses dons le berceau dans lequel il était né. Mais on m'accordera qu'il avait eu le mérite de s'en servir, et de s'en bien servir, c'est-à-dire de s'en servir pour le bien.

Combien d'autres qui, en des mesures diverses, ont reçu de la nature et de leur père tout ce qu'il fallait pour être des hommes utiles ou des hommes supérieurs, et qui n'en ont rien su faire de bon, qui n'en ont usé même que pour faire le mal, déshonorant leur fortune et leur nom, et faisant haïr la richesse qu'ils eussent dû faire aimer! Les hommes, disait déjà en son temps Thucydide, diffèrent moins peut-être les uns des autres par leurs facultés que par l'usage qu'ils en font.

Qui, en possession de facultés brillantes et solides, a mieux cherché et mieux réussi à en faire bon usage que celui dont nous avons à recueillir l'exemple? Il a touché à tout, et il a touché à tout d'une main sûre aussi bien que légère. Il a mis le pied sur tous les terrains, et il ne s'est fourvoyé sur aucun. Il s'est répandu en tous sens, comme l'eau limpide et pure d'une source intarissable, et il ne s'est point dispersé.

Pourquoi? Parce qu'il avait une foi directrice en même temps qu'agissante, un but toujours présent devant les yeux et une boussole qui ne lui permettait pas les déviations graves. Il croyait au travail, et il

croyait à la liberté : à la liberté en toutes choses, en politique, en religion, en industrie, en commerce. Il professait, et il pratiquait cette doctrine de l'un des guides de sa jeunesse, dont il avait le plus fidèlement gardé le culte, de notre maître Bastiat, si bien dénommée par De Fontenay *la virile doctrine du progrès par la liberté*.

Cette doctrine, la seule qui ne soit pas une doctrine d'abaissement et de servitude, la seule qui donne à la fois la richesse matérielle et la grandeur morale, la puissance sur la nature et la puissance sur nous-mêmes, et qui nous enseigne la profonde et bienfaisante solidarité des climats, des sols et des races dans la supérieure unité de la grande famille humaine, c'était celle de nos pères, de ces libéraux de 1789, dont les autoritaires et les rétrogades de 1793 ont compromis l'œuvre féconde, et dont les rétrogrades et les antisociaux de nos jours voudraient anéantir, dans nos lois et dans nos âmes, jusqu'à la dernière trace.

C'est des premiers, c'est des hommes de 1789 que se réclamait ouvertement M. Léon Say. Et je l'ai entendu, il y a une dizaine d'années, à Versailles, le faire avec une véhémence à laquelle se refusait habituellement son éloquence tempérée et insinuante. C'est à eux que, dans la même ville, et dans la salle historique du Jeu-de-Paume, en appelait un jour, il y a plus longtemps, sous l'Empire, un autre de nos maîtres et de nos vice-présidents, Laboulaye, donnant, lui aussi, ce jour-là, je m'en souviens, à sa voix ordinairement tranquille et douce, l'accent d'un vérible enthousiasme.

« Est-ce donc, disait-il, que le souvenir de la Révolution soit mort dans nos âmes ? Non. Ceux qui ont juré ici à la France de mourir pour la liberté, ceux-là vivent toujours dans nos cœurs. Ce sont nos ancêtres : Malouet, Barnave, Duport, Bailly, vous dont je crois revoir les grandes figures ; vous qui n'avez proscrit personne, mais qui avez été proscrits ; vous qui n'avez jamais été les bourreaux, mais les victimes et les martyrs de la liberté, oui, vous êtes nos pères, et je vous rends hommage...

« Cette liberté que vous avez achetée au prix de votre sang... ce n'est pas la liberté en bonnet rouge et la pique à la main, le pied sur des cadavres, qui trouble et ensanglante la rue. Non, notre liberté est une mère de famille qui veille sur le berceau de ses enfants, qui protège les consciences, qui multiplie les écoles ; une liberté, enfin, que l'on épouse et à laquelle on reste fidèle jusqu'au dernier jour. Voilà la liberté que nous voulons. »

Vous ne m'en voudrez pas, d'avoir rappelé ces nobles paroles, et d'associer ainsi, en terminant, au nom et au souvenir de celui qui combattait hier à notre tête pour la liberté et la dignité humaine, le souvenir et le nom d'un de ceux qui furent, il y a déjà trop longtemps, hélas ! ses maîtres et les miens. Le symbole de Laboulaye était le symbole de Léon Say, comme il est le nôtre. Il n'y a qu'une liberté, seule vraie, seule légitime, seule bienfaisante, la même dans tous les domaines de l'activité humaine ; c'est celle que l'on a pu définir : le respect d'autrui, condition du respect de soi-même. C'est celle que Léon Say, comme Laboulaye, a défendue tour à tour sur tous les terrains et contre toutes les oppressions. C'est elle à laquelle nous croyons ; et c'est elle, qu'à l'exemple de nos grands morts d'hier et d'aujourd'hui, nous ne cesserons de défendre en répétant, avec Laboulaye, qu'un jour viendra où, grâce à notre sagesse et à notre persévérance, nous l'aurons.

923.3 FRÉDÉRIC PASSY.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

DERNIER REFUGE, par *Edouard Rod* Perrin, éditeur. — Entre tous les romans de M. Rod, *Dernier refuge* me semble le plus éloquent aussi bien que le plus hardi. Si la première moitié n'est qu'une sorte d'acheminement, une préparation trop longue, par endroits, et quelque peu languissante, les deux dernières parties sont l'une et l'autre fort belles, d'une beauté sévère à la fois et pathétique, avec, sur la fin, quelque chose de doux, de grave, de reposé, de mélancoliquement solennel. Dans *les Roches Blanches*, M. Rod s'était découvert le talent de rendre la réalité sensible, de peindre les personnages et les mœurs avec une exactitude significative ; dans son nouvel ouvrage, il y a aussi des figures nettement caractérisées, celle de Berthemy tout au moins, qui est d'une justesse et d'une convenance parfaites, mais il y a surtout un accent de passion vibrante que nous ne lui connaissions pas encore, qui avait jusqu'ici manqué à ses romans les plus « passionnels ».

Les romans de M. Rod comptent parmi ceux qui signifient quelque chose. C'est à la signification de *Dernier refuge* que je veux m'arrêter.

Comme *Michel Teissier* et *les Roches Blanches*, *Dernier refuge* oppose l'individu à la société, la nature à la discipline, l'instinct à la vertu. Dans *Michel Teissier*, bien des incertitudes trahissaient l'embarras de M. Rod, partagé entre son respect natif de la morale et son admiration de ce que le brave Mondet appelle lui-même un bel amour. Néanmoins, le sens général, bien qu'embrouillé parfois à plaisir, ne faisait aucun doute. On nous y montrait qu'il ne saurait y avoir de bonheur pour celui qui viole la loi du devoir, et l'un des deux volumes était consacré tout entier au châtiment du coupable.

Après *Michel Teissier*, *les Roches Blanches*, qui en sont le pendant, ou, si l'on veut, la contre-partie. Teissier, succombant à sa passion, était malheureux, Trembloz, qui résiste à la sienne, ne l'est pas moins. Le cœur de l'un se brise, le cœur de l'autre se « pétrifie » ; et lequel

vaut mieux? Trembloz n'ose pas se dire qu'il a été dupe, mais la leçon qui ressort du livre, c'est bien, après tout, que les deux amants auraient mieux fait d'aller jusqu'au bout de leur passion. De quoi leur a servi tant de vertu? Trembloz se rend le témoignage qu'il n'a pas failli. Mais quelle maigre consolation!

Le cas de Trembloz et celui de Teissier mènent M. Rod au même point. Qu'est-ce qui empêche et Trembloz et Teissier d'être heureux? La morale, tout uniment. Il y a dans l'homme une conscience, il y a dans la société des principes et des institutions : voilà quelque chose de bien gênant. Mais pourquoi ne pas s'en affranchir? L'amour est supérieur à toute règle. C'est ce que nous montre *Dernier refugè*. Martial Duguay aime Geneviève Berthemy. Cette passion lui crée évidemment des droits. En prenant la femme de Berthemy, il ne fait que les exercer. Sa conscience ne lui adresse aucun reproche, et les lois sociales qu'il viole sont à ses yeux des conventions grossières au-dessus desquelles l'élève l'amour.

Rappelez-vous la scène capitale du livre, celle qui en résume tout le sens. Sommé par Berthemy de renoncer à son amour, Martial en invoque hautement les droits. « Venez, dit-il à Geneviève devant Berthemy lui-même, venez et partons! » Et Geneviève qui, sur le coup, le laisse aller seul, se reproche bientôt comme une trahison de ne pas l'avoir suivi. En quittant, pour le rejoindre, son mari et son enfant, elle croit accomplir le plus sacré des devoirs. Par elle aussi bien que par Martial, *Dernier refuge* glorifie la passion, en fait je ne sais quelle vertu suprême.

Les deux amants, il est vrai, ne se réunissent que pour mourir ensemble. Mais ne voyons pas là une concession à la morale. M. Rod aurait été fort embarrassé de dénouer son livre autrement. Si Martial et Geneviève ne meurent pas, nous pressentons que tôt ou tard ils cesseront de s'aimer, comme Teissier et Blanche, dont la passion s'use si vite. Or, l'amour que M. Rod exalte, ne peut être que le « grand amour », l'amour unique, éternel. « Ce qui relève notre amour, dit Martial lui-même à Geneviève, c'est sa force et sa durée; s'il cessait, nous n'oserions plus lever les yeux, nous n'aurions plus de nous-mêmes que lassitude et mépris ». Ainsi donc, les deux amants sont condamnés à mourir. On se demandera, je le crains, pourquoi ils ne continuent pas un peu plus longtemps de vivre aux bras l'un de l'autre dans leur asile charmant et discret. Du moins, si M. Rod n'a peut-être pas rendu leur mort assez vraisemblable, son sujet la rendait nécessaire. Mais remarquons bien que, loin de la présenter comme une punition, il en fait au contraire une sorte d'apothéose. « Incompatible avec la loi sociale, l'amour, dit Martial, dépérit sous son oppression : seule, la mort lui rouvre l'espace nécessaire; il ne s'épanouit que derrière la frontière des pays inconnus d'où nul voyageur ne revient ». Par la mort et dans la mort, les deux amants achèvent leur amour en le prolongeant jusqu'à l'infini; ils le consacrent, et, pour ainsi dire, le divinisent.

Quoique ingénieur de son métier, Martial a beaucoup de ressemblance avec les paladins romantiques d'il y a trois quarts de siècle, et sa conception de l'amour est celle qui leur inspirait jadis de si éloquentes tirades. J'ai peur que, dans notre époque plus rassise, il ne fasse l'effet de quelque adolescent très sentimental. En tout cas, ce n'est point une âme vulgaire. Pour ma part, je me sens tout prêt à lui témoigner de la sympathie. Mais on demande plus. On veut que je l'admire; on le pose en héros. Pourquoi l'admirerais-je? Il n'est pas plus admirable, en vérité, que le commis dont lui-même raconte à Geneviève l'humble et banale aventure. Ce commis volait son patron pour faire à sa maîtresse une vie meilleure. On le découvrit. Ils allèrent ensemble se jeter sous un train. L'histoire de Martial est plus élégante, mais il n'y a, au fond, qu'une différence de cadre et de milieu, et le commis en question n'eût pas demandé mieux sans doute, que de trouver avec sa maîtresse, pour se préparer doucement à la mort, un avant-dernier refuge aussi poétique que les bords délicieux du golfe de Spezzia. G. P.

LA HONGRIE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE, par *J. Kont*, professeur agrégé au collège Rollin, docteur de l'Université de Budapest; Paris, Leroux, in-18, 1896. — Ceci est à la fois un livre de circonstance qui paraît à l'heure voulue et un livre de fond qui conservera son utilité dans toutes les bibliothèques. Un tableau complet de la littérature magyare n'a jamais été présenté en langue française : l'auteur de cet article le sait mieux que personne, puisqu'il en a dessiné, à la sueur de son front, quelques épisodes importants, et puisqu'il n'a jamais trouvé le temps même d'esquisser le reste. L'entreprise en valait pourtant la peine; et au moment où va s'ouvrir l'Exposition millénaire de Budapest, nous avions grand besoin qu'un pur Hongrois, maniant bien notre langue, puisqu'il professe chez nous, mais n'ayant point oublié la science et ancien étudiant de sa patrie, nous retraçât ce glorieux passé et ce présent plus difficile encore à connaître que le passé, à cause de son extrême variété et de son extrême abondance.

M. Kont ne fait pas consister cette étude intellectuelle de la Hongrie à l'époque actuelle dans la littérature proprement dite, uniquement. Deux autres parties de son ouvrage sont consacrées à la vie scientifique et à la vie scolaire. Mes collègues défunts et présents de l'Académie hongroise n'avaient jamais été montrés au public en une galerie aussi complète. Hélas! combien de défunts! Et comme cette simple page de la table des matières réveille des souvenirs précieux, rendus douloureux par la séparation : Toldy, Horvath, Csengery, Hunfalvy, et tant d'autres! C'est du moins une consolation de leur voir rendre un si bel hommage collectif.

Le tableau de la scolarité, à tous ses degrés, depuis l'Université de la capitale avec ses 3500 étudiants et ses professeurs illustres, jusqu'aux écoles normales primaires et à leurs élèves établis dans les villages, instruira tous ceux qui s'intéressent à l'instruction publique comparée. Au total, je ne vois pas quel livre récemment paru apporte un aussi riche contingent de données nouvelles et profitables. SAYOUS.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33691. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20. 4e SÉRIE. — TOME V 16 MAI 1896.

LA POLITIQUE

Une fois de plus, les élections municipales ont mis en lumière les défauts de notre système de vote.

Il est évident, pour quiconque juge sans parti pris, qu'avec ce système les corps élus — assemblées municipales ou chambres législatives — ne représentent pas la moyenne des opinions.

On lira plus loin une étude d'un écrivain dont tout le monde connaît la compétence dans les questions de statistique, M. Turquan : il montre, par des chiffres, comment et pourquoi les majorités élues sont souvent plus apparentes que réelles.

Le remède, on l'a indiqué bien des fois : c'est la représentation des minorités, qui a eu pour avocats des hommes de tous partis, depuis Prevost-Paradol jusqu'à Louis Blanc.

Quand nous soutenons la nécessité de cette réforme, nous nous heurtons toujours à la même objection : le jour, dit-on, où vous ferez une place à toutes les opinions, il n'y aura plus de majorité possible. On oublie que les partisans de la réforme électorale ont toujours dit que le droit de représentation doit s'accorder non à une minorité quelconque, mais à une fraction déterminée du corps électoral. Ainsi, dans le projet de loi présenté par M. Beernaert au parlement belge, il était prévu qu'un candidat, pour être élu, devrait avoir obtenu au moins un tiers des voix dans les collèges nommant trois députés; un quart des voix dans les collèges nommant de quatre à six députés, et ainsi de suite.

Non seulement la représentation des minorités n'empêcherait pas une majorité de se former; mais, l'opinion moyenne des élus répondant à l'opinion moyenne des électeurs, la majorité des assemblées serait une image exacte de la majorité du pays.

Si nous revenons aujourd'hui sur cette question de la représentation des minorités, c'est qu'il nous paraît que l'attention publique se porte de ce côté.

Il y a quelques jours, M. Millerand écrivait dans un article sur la réforme électorale : « Il faut que le suffrage universel soit une vérité... Le droit des minorités réclame sa protection. Il la lui faut accorder, dans l'intérêt même du progrès régulier et pacifique. »

En même temps, nous lisions dans le *Petit Méridional* le compte rendu d'un congrès des loges maçonniques du Midi, tenu à Montpellier, dans lequel a été discutée la question de la représentation des minorités. Le rapporteur, M. Gariel, dans une étude très complète, a insisté sur ce fait que le nombre croissant des abstentions est dû en grande partie au découragement de ceux qui n'ont aucune chance de voir leurs opinions représentées. Un vœu demandant la représentation des minorités a été voté à l'unanimité moins deux abstentions.

Comment le parti modéré, le parti libéral n'inscrit-il pas cette réforme à son programme ?

Mais pourquoi parler de parti ? Quand il s'agit de représentation des minorités, il n'y a plus ni modérés, ni radicaux, ni catholiques, ni francs-maçons ; il y a — ou, tout au moins, il devrait y avoir — tous ceux, à quelque opinion qu'ils se rattachent, qui veulent que « le suffrage universel soit une vérité ».

J.-P. L.

UNE CONVERSATION

AVEC M. GABRIEL D'ANNUNZIO

L'intérêt du public français pour l'auteur des *Romans de la Rose* et de ceux du *Lys* est tellement surexcité qu'on lira, je crois, avec quelque plaisir, l'esquisse des conversations que les hasards de la vie et le dieu des voyages me permirent d'échanger avec lui, ce dernier avril, dans la paix et le calme de Florence. Ce n'est pas le moindre attrait de cet écrivain de passion d'être à la fois célèbre et inconnu. Ses œuvres sont dans toutes les mains, c'est à peine si deux ou trois d'entre nous l'ont rencontré. Pourtant notre sympathie légitime notre curiosité. Que M. d'Annunzio le comprenne — et je vais essayer de m'abstenir des vulgarités de l'*interview*.

A première rencontre, ce qui frappe en M. Gabriel d'Annunzio c'est son extrême jeunesse. Les dictionnaires assurent qu'il est de 1864; en réalité, il paraît beaucoup plus jeune, on lui donnerait à peine vingt-quatre ans. Et parce que sa célébrité devient déjà européenne l'impression reste bizarre; l'image que nous nous faisons d'un homme célèbre réclame évidemment des rides obligatoires et quelques cheveux gris. De nos écrivains, celui qu'il me rappelle surtout est Pierre Loti, seulement ce serait un Pierre Loti blond. Il a cette même aisance britannique, cette originalité de pensée et de paroles qui font de l'académicien voyageur une des figures les plus singulières de notre société française. D'ailleurs, si M. Gabriel d'Annunzio est Italien, il l'est comme le furent les artistes d'autrefois, et point comme le sont ceux d'aujourd'hui; c'est-à-dire qu'il évite l'emphase et les feutres à larges bords. Sous l'écrivain, on retrouve toujours l'homme du monde et l'on n'a jamais l'ennui, si fréquent, de devoir regretter l'inélégance de manières d'un auteur dont les œuvres et les idées vous enthousiasment. Les seules caractéristiques autochtones que je sois parvenu à discerner seraient une confiante, une naturelle affirmation de son intelligence et une absence complète de scepticisme qui l'ont fait répondre, par exemple, avec trop de fierté et pas assez d'ironie, selon notre point de vue français, à cette ridicule querelle des plagiats.

Nous commençâmes donc par parler de ses œuvres. M. d'Annunzio attend avec beaucoup d'impatience la surprise du public français devant les *Vierges aux Rochers*. Il ne voudrait point que cette œuvre, si différente de celles qu'il écrivit jusqu'ici, fût moins goûtée, mais il ne se dissimule pas qu'en dépit de son excellence, la traduction française ne pourra jamais rendre la symphonie du texte dont certaines pages furent composées avec un soin jaloux, les mots choisis entre mille, à seule fin de cadencer les phrases, de les rendre d'une beauté plus musicale et de nuances mieux assorties. A mon étonnement de la longueur un peu difficile des cent premières pages de philosophie, M. d'Annunzio répond avec justesse que ce prologue qui écraserait une œuvre en un volume n'a rien d'exagéré pour les trois parties du *Roman du Lys*. Ce prélude d'idées était obligatoire, pour mieux indiquer, dès le début, la pensée inspiratrice des *Vierges aux Rochers*, de l'*Annonciation* et de la *Grâce*.

Je le félicite aussi d'avoir eu la bonne fortune qui a manqué aux Russes et aux Norvégiens d'un traducteur ayant des sens artistes. Alors, il me conte que, bien loin de se désintéresser des éditions françaises de M. Hérelle, il les revoit, au contraire, avec un soin extrême. Certains passages seraient calqués plutôt que traduits; le texte français étant scandé selon la mesure du texte original afin d'obtenir les mêmes successions de longues et de brèves et que la musique de l'italien nous devienne ainsi perceptible. Peut-être, avec le temps, arrivera-t-il — comme Marion Crawford — à faire lui-même ses traductions. Le français lui plaît tellement; il l'écrit comme un Parisien. Ce qui le désoriente encore, c'est l'implacable rigueur de notre syntaxe et que notre langue s'accommode mal des constructions brisées, des phrases sans verbes.

Êtes-vous de ceux qui désirent la suite des *Vierges aux Rochers*? Il va falloir vous armer de patience, M. d'Annunzio ne donnera la *Grâce* qu'en 1897. Pour l'heure, il termine un roman de passion contemporaine, *le Feu*, dans lequel il cherchera à décrire un des plus étranges et des plus décadents conflits d'âmes qui se puissent imaginer. Ce sont, pour cet été, je crois, de belles heures en perspective. Ces scènes de vie auront pour décors Florence, Pise et Rome. Cette fois, M. d'Annunzio tentera enfin une étude de femme (il vous souvient que dans les *Romans de la Rose*, l'homme, l'amant est toujours au premier plan). — Or cette femme qu'il fera, j'imagine, passionnée et maladive sera actrice et artiste naturellement. Des reporters ont prétendu que la Duse devait servir de modèle: il ne faut pas les croire; d'ailleurs, n'est-ce pas, c'est le fait des reporters d'être toujours mal informés.

Je voudrais encore savoir comment il travaille? Mais par périodes plutôt que méthodiquement. Ainsi, lorsqu'il finissait l'*Intrus*, il s'était enfermé, menant une vie silencieuse de chartreux, allant jusqu'à des dix-huit heures de labeur ininterrompu — et dans la solitude de sa chère maison de Francavilla, au bord de l'Adriatique orientale, loin des chemins de fer et de l'américanisme moderne, il

doit connaître les heures de soleil et de paix qui sont nécessaires à ses travaux d'art et de vie.

A part ce roman, l'automne nous réserve une autre surprise : les débuts au théâtre de M. Gabriel d'Annunzio. Il a presque achevé la *Ville morte*, un drame d'une superbe violence et dans lequel il se proposa de restaurer la grande tradition hellénique de Sophocle et d'Euripide. Afin d'indiquer cette intention, sans le secours, toujours pédant, d'une préface, il a eu le bonheur — ce sont ses expressions — de trouver un sujet d'une rare beauté et qui symbolise exactement toute sa pensée. Frappé de l'extraordinaire état d'âme que durent vivre ceux qui découvrirent dans l'amas de pierres brûlées par le soleil qu'est la Mycène d'aujourd'hui, les princes couronnés d'or et cuirassés d'or des âges légendaires de la Grèce héroïque, M. d'Annunzio a choisi, comme cadre à sa tragédie en habits noirs, le paysage inoubliable de ces ruines. Car Mycène c'est l'antiquité hellénique, la patrie maudite des Atrides et tout un passé terrifiant de crimes et de passions abominables. Alors, dans ce décor de folie, il a mis un savant, venu comme Schliemann, et trouvant, comme lui, les trésors inouïs des princes couverts d'or. Mais voici que dans l'ambiance qui entoure cet homme éclatera tout à coup un drame d'une intensité intolérable et qui sera comme le rappel des épouvantes des temps anciens. Et pour rendre cela plus évident, toujours, à l'horizon, sous le ciel d'azur et d'or se dessineront, admirables et tragiques, les ruines désolées de la cité des Atrides.

Cette pièce, M. d'Annunzio devait l'écrire simultanément en italien et en français puisqu'il désirerait qu'elle fût jouée, d'abord, à Paris. C'est qu'en effet, de l'autre côté des Alpes, le théâtre manque décidément d'intérêt, acteurs et mise en scène étant à l'aventure, sans étude et sans goût. Songez que cette année, la *Walkyrie* fut montée, à Rome, en six répétitions. Le résultat cependant est bien supérieur à ce que vous pourriez croire. Mais dans ces conditions, le premier rôle est distribué au souffleur. Comme il serait à désirer que Mme Sarah Bernhardt mît le sceau à sa réputation de directrice-artiste en montant la *Ville morte* avec le luxe subtil qu'elle seule sait inventer et en prêtant aussi, peut-être, à l'héroïne, l'enchantement de sa beauté et de son talent qui reste partout sans égal, même en Italie, au pays de la Duse (M. d'Annunzio me le répétait comme me l'avait dit, jadis, M. Giacosa) !

Nous devions fatalement parler de cette *Renaissance italienne* pour laquelle M. de Vogüé a mené si vaillante campagne. L'autre jour encore, à Florence, dans la salle somptueuse et noblement décorée de fresques païennes du palais Ricardi, après une conférence érudite sur le *Royaume d'Étrurie*, celui qui restera notre second Chateaubriand a repris sa croisade. Il ne voulut nommer personne, mais chacun comprit bien qu'il avait surtout en vue l'auteur du *Triomphe de la Mort*. Bien qu'il évite de se prononcer, M. d'Annunzio ne paraît point aussi persuadé de cette renaissance que son éloquent critique. Il faut avouer que les œuvres et les hommes font un peu défaut. A part M. Fogazzaro dont le dernier roman, *Une petite cité d'autrefois*, contient de grandes pages à côté d'intolérables longueurs, M. d'Annunzio trouve difficilement ceux qu'il conviendrait encore de nommer, j'entends parmi les écrivains de premier rang, ayant en quelque manière prouvé ce que Nietzsche appellerait leur *superhumanité*... Tenez, voilà précisément un de ces points de détail par lesquels M. d'Annunzio témoigne de sa nationalité intellectuelle d'Italien. A ce propos, un écrivain français n'eût pas manqué de faire une réclame à dix ou douze de ses confrères, et pour les autres, il s'en fût tenu à de vagues formules laudatives. Avec plus de franchise et moins d'amabilité, M. d'Annunzio m'a dit qu'il ne voyait rien. Trop courtois pour avoir des paroles sévères, il se contentait d'ignorer. Et comme je proposais à son admiration quelques œuvres connues (à Rome, il est vrai, plutôt qu'à Paris), il ne discuta point, convenant par politesse qu'elles étaient, en effet, charmantes. Mais ses paroles, écho surtout de mes demandes, manquaient de sincérité. Pourtant, il admit que les *Droits de l'âme* de M. Giacosa étaient de valeur sérieuse et que M. Verga témoignait d'une très belle vigueur. Mais au nom d'Ada Negri, il se révolta, jugeant que la condition première d'un poème était au moins d'observer les règles de la prosodie. Puis nous fîmes une croix sur cette *Renaissance italienne* et passâmes à d'autres sujets.

La littérature française nous conviait, M. d'Annunzio la connaît si bien, — et en écrivant cela je ne veux nullement sous-entendre quoi que ce soit qui puisse agréer à M. Léon Daudet, — car je soutiens, au contraire, que toute cette querelle des plagiats ne fut, au fond, comme dans la comédie de Shakespeare, que *beaucoup de bruit pour rien*. D'ailleurs, ceux qui la menèrent ne durent point être satisfaits de ses résultats ; elle ne servit qu'à augmenter la vente de celui auquel on reprochait déjà de trop se vendre.

La publication d'*Une idylle tragique* nous engageait à commencer par M. Paul Bourget. Tout en reconnaissant les rares aptitudes psychologiques de mon maître, M. d'Annunzio regrette que de plus en plus l'artiste, chez lui, cède le pas au philosophe. Des ouvrages comme *Outre-Mer* ne sont pas des livres d'art. Remplis d'informations précises, de vues philosophiques, de mille choses nouvelles ou ingénieuses, ils ont tort pourtant parce qu'ils manquent de beauté. Toutefois, dans ses premiers livres, les éclairs de gé-

nie n'étaient point rares, et bien souvent son style avait une vigueur d'élégance nerveuse qui, tout en permettant les subtilités de l'analyse, conférait aux gestes de la passion et de la douleur, le mouvement de la vie. Il y a aussi des pages exquises dans les *Études et Portraits*. Les paysages d'Oxford sont des merveilles et l'on doit souhaiter que cet esprit puissant s'oriente de plus en plus vers la beauté, vers « *la pensive Beauté* » !

Sur la miraculeuse trilogie de Loti, il eut cette image frappante : « Léonard de Vinci recommandait à ses élèves d'étudier sur les vieux murs les taches d'humidité, disant que l'imagination trouvait dans les caprices des moisissures de surprenants motifs d'ornementation et les silhouettes héroïques de combats de centaures et d'amazones fabuleuses. Comme des taches d'humidité, le *Désert* et la *Galilée* surtout semblent vraiment faits avec rien ; la pensée ne les alourdit jamais. A quoi bon ? Remplis de choses inédites, exprimées à peine et plus par des sous-entendus que par des paroles, ils contiennent sans paradoxe, pour ceux qui savent comprendre, l'infini de la pensée religieuse et toute l'âme du désert et de la Galilée bénie. » Pourtant, sur le couvent du Sinaï où depuis des années aucun écrivain n'avait eu accès, et où sans doute aucun autre ne pénétrera de notre génération, M. d'Annunzio aurait voulu plus de détails et des détails plus réalistes.

D'autres œuvres et d'autres écrivains nous occupent un instant. Les sympathies de M. Gabriel d'Annunzio vont toujours aux purs artistes, à ceux qui ont le sens et une vision originale de la beauté. Il admire les livres d'Anatole France, surtout *Thaïs*, cette Tanagra parisienne ; les pages sincères de M. Paul Margueritte lui plaisent aussi beaucoup, et encore les contes d'un art si curieux que signe M. Jean Lorrain. Il s'intéresse même aux jeunes revues et les suit volontiers. Au *Mercure de France*, à l'*Ermitage*, à la *Revue Blanche*, on serait satisfait des paroles qu'il me dit. Ceux qui viennent ont fait beaucoup pour la naturalisation intellectuelle de M. d'Annunzio, et je vis que l'auteur du *Triomphe de la Mort*, qui est, lui, le présent, semblait heureux de se sentir apprécié par ceux qui sont l'avenir. M. Zola aura beau faire fi de tous ceux qui n'ont pas les cheveux blancs et trente volumes compacts chez Charpentier, il ne sera jamais, surtout après *Rome*, que le passé. A ce propos, je veux ajouter que M. d'Annunzio m'a déclaré ne pas lire volontiers les études de M. Zola. Volontairement, dans ces notes rapides, j'ai tenu à voiler les critiques que le romancier d'Italie pouvait adresser à ses confrères de France. Pourquoi prêter à Pierre et à Jean de faciles motifs de polémique? Mais cette indifférence devant l'œuvre massive de M. Zola, il convenait de la recueillir. Tombée de lèvres autorisées et qui ont qualité, j'imagine, elle résume parfaitement l'impression de ceux qui sont nés depuis 1860.

Cependant de la poésie musicale des écoles nouvelles à la musique elle-même, la transition s'indiquait, car vous n'êtes point sans avoir entendu dire que l'Italie devient wagnérienne. La *Walkyrie* à Rome et à Naples, le *Crépuscule des Dieux* à Turin ont eu, cette année, les triomphales soirées qu'ils méritaient. A cette occasion, la presse a répété que d'anciennes polémiques de M. d'Annunzio avaient puissamment contribué à ces succès. Cependant, je l'avoue, j'ai trouvé, sur ce point, l'auteur des *Vierges aux Rochers* plus froid que je ne m'y attendais. Sur Wagner poète, il fait des réserves, les livrets de la *Tétralogie* lui paraissent laisser à désirer; le musicien seul reste génial. Encore n'est-ce pas son musicien préféré, ses adorations vont à Bach, à Glück, à Beethoven, aux vieux maîtres italiens, à ces romances de si poignante grâce que les chanteurs à la mode exhument du passé pour la plus rare joie de notre dilettantisme...

Ce fut alors, surtout, que M. d'Annunzio eut des trouvailles exquises dont le charme italien, impossible à rendre, se serait trop vite et pour toujours évaporé. Et ces entretiens qui avaient eu, d'abord, des décors quelconques d'hôtel ou de restaurant, nous devions les clore par une promenade lente, sur les quais de l'Arno, au soleil, au *bon soleil*, ainsi que me le disait si joliment M. d'Annunzio avec un sourire embellissant ces paroles, et leur conférant une ampleur païenne que ne comprendront point ceux qui jamais ne furent pris par le charme divin et par les tulipes rouges de la ville du Lys.

Je songeais aux pages terribles du début des *Vierges aux Rochers*, aux invectives violentes sur la Rome nouvelle retombée aux mains impitoyables des Barbares. La politique l'intéressait-elle donc si peu? Trouvait-il que la chose publique ne méritât point l'attention des artistes? « Non, ce n'est pas ça tout à fait, me répondit-il, la politique au contraire m'intéresserait vivement si elle n'était pas ce qu'elle est, en Italie, un tripotage de petites personnes sales, un tas de menus et ignobles cancans autour d'un seul, et jamais la lutte courageuse, la lutte ardente pour l'Idée. Aussi, à considérer l'état présent des choses de mon pays, me vient-il une grande tristesse et une vraie humiliation!... »

Nous passions devant les arcades légères du Palais des Offices et, par antithèse, je pensais à cette place Victor-Emmanuel que le mauvais goût des architectes d'aujourd'hui éleva aux lieux où fut autrefois le classique et pittoresque *ghetto* des vieilles cités italiennes. Au point de vue hygiénique, ils purent avoir raison; au point de vue artistique, quelle erreur, et qu'imaginerait-on de plus laid que

ces horribles casernes blanches et que l'emphase de ce portique, pareil à un décor de carton ! M. d'Annunzio fut encore plus vif ; de tels attentats prenaient l'importance de sacrilèges ; le *ghetto* et ses repaires d'ombre restaient mille fois préférables. Et quand on pensait que ces échafaudages de pierre se trouvaient à deux pas du merveilleux palais Strozzi, on éprouvait une véritable indignation contre ceux qui ne surent pas s'inspirer de tels exemples et préférèrent demander aux Américains des modèles pour leurs soi-disant améliorations. Jamais il ne consentirait à traverser cette place démocratique. S'il était en voiture, il recommandait au cocher de prendre les rues anciennes. Du train dont on y allait, les cités latines auront bientôt perdu ce qui nous faisait les aimer. Elles deviendront semblables aux autres villes, avec des boulevards tirés au cordeau, bordés de hautes maisons à six étages. Je ne donne pas quarante ans, — c'est M. d'Annunzio qui parle, — pour qu'on aille en tramway sur le Grand Canal de Venise qui aura été comblé et pavé en bois goudronné.

Sur les quais aux larges dalles, dans les reflets verts de la lumière, des bicyclistes pédalaient ; Anglais en culottes bouffantes, officiers en pantalons gris. Nous en vînmes à parler des sports : M. d'Annunzio les adore et volontiers les pratique. A la bicyclette rapide mais inélégante, il a le bon goût de préférer le cheval. Aussitôt, d'un mot, il m'indique l'association des faits qui relie cet amour des sports à l'art violent de ses livres. Ne sont-ils pas, en réalité, débordants de vie brûlante, de fougue passionnée ? Et ces caractéristiques-là ne sont-elles point d'irrécusables signes d'une de ces santés généreuses qui ne s'acquièrent ni ne se conservent à faire de la copie le dos courbé sur une table ?

Un dernier point m'intriguait, c'était le plus délicat, je l'avais gardé pour la fin. Comment se faisait-il qu'en Italie, à l'exception d'un petit nombre de fidèles, la réputation de M. d'Annunzio fût loin d'être encore ce qu'elle est en France ou en Allemagne ? Avant que la *Revue des Deux Mondes* eût publié le *Triomphe de la Mort*, dans certains salons très littéraires de Florence, on affectait, je me souviens, de ne l'avoir pas lu. Je dis : on affectait, car, au fond, je sentais bien qu'on avait lu et que c'était seulement afin de ne pas devoir admirer qu'on préférait cette attitude.

« Eh ! mon Dieu, c'est tout simple, me répondit M. d'Annunzio, je suis devenu célèbre trop jeune et trop vite. J'avais quatorze ans, je faisais mes études en Toscane, mon père me destinait à la carrière diplomatique. Un jour, je lui apportai un cahier de vers que je venais d'écrire à mes heures perdues. Il en fut enthousiasmé, en paya l'impression. Quel père exceptionnel ! Le succès fut immédiat ; à quinze ans, j'étais déjà critiqué, admiré, étudié dans toutes les feuilles de la Péninsule. Depuis lors, une légende s'est formée autour de mon nom. Peu d'écrivains ont suscité plus de polémiques ni de plus exagérées. Des questions d'ordre privé avivèrent encore ces dispositions, en sorte qu'à certains moments, il se déchaîne dans toute l'Italie comme un vent de révolte contre moi. Mais cela me gonfle le cœur de joie et d'orgueil ! — Croyez-moi, pour un artiste courageux et obstiné, il n'y a rien de plus enivrant que la haine, la haine implacable ! — J'ai toujours admiré et cultivé les passions violentes. Aussi ne saurais-je vous dire avec quelle diligence et quel plaisir je cultive cette haine. Constamment, je m'efforce de la faire naître, de l'aviver, de l'exaspérer, et par conséquent de la rendre belle à force d'intensité. Dans cette vie, il convient de parer de beauté non seulement nos propres sentiments, mais ceux aussi dont nous sommes l'objet. Or il y a une beauté dans l'extrême violence comme il y en a une dans le calme parfait. Mais j'esthétise à propos de mes ennemis, au lieu de vous engager à admirer ce clocher de San Jacopo si délicatement rose dans l'humidité du fleuve et du ciel. Ne sentez-vous pas ici, plus qu'en aucun autre lieu de cette ville, ici entre le *Ponte Vecchio* et le *Ponte Santa-Trinita*, en cette lente tiédeur parfumée de mille aromes subtils, battre le très vieux cœur de Florence ? Parfois, lorsqu'ils se promènent le long de ces quais de silence, les poètes s'arrêtent longuement pour écouter. Regardez celui-là aux longs cheveux, aux yeux pensifs ! D'où vient-il ? Que rêve-t-il ? Qu'il soit Norvégien, Anglais ou Russe, qu'importe ? Il a compris, il a senti, et une fois de plus a opéré le charme inéluctable de la ville des fleurs : — *Fleurance !* — comme disaient vos anciens chroniqueurs. »

En quittant M. d'Annunzio, j'ai tenu à lui avouer que mes sympathies qui voient dans la littérature une passion bien plus qu'un métier, n'avaient, depuis une dizaine d'années, éprouvé de véritables préférences d'admiration que pour trois écrivains : d'abord pour le Paul Bourget des *Essais de psychologie* et des premiers romans, puis pour Pierre Loti, enfin, pour celui dont je viens de parler. Littéralement la lecture de l'*Enfant de volupté*, du *Triomphe de la Mort* me fut un éblouissement. C'est pourquoi j'ai trouvé convenable de rapporter ici, avec une déférence que les *d'annunzistes* de France ne trouveront point exagérée, les propos d'un homme qui, par ses qualités uniques et ses déficits évidents, donne une impression parfaite de ce que nos pères appelaient le génie.

[853.89] ERNEST TISSOT.

LA FAMILLE IMPÉRIALE DE RUSSIE EN 1886

Notes et souvenirs [1].

EN CRIMÉE

20 *mars*-1er *avril*. — Les personnes désignées pour le voyage viennent coucher dans les wagons la veille du départ. Les deux trains impériaux quittent la gare de Gatchina, l'un à 6 heures du matin (celui où je suis), l'autre à 7 heures. Notre train, qui porte la majeure partie des bagages, tantôt précède et tantôt suit le train où est l'empereur. Jamais nous ne savons si nous sommes devant ou derrière. Les populations s'y trompent souvent, et nous récoltons maintes acclamations destinées à Sa Majesté.

D'un bout à l'autre du trajet de Gatchina à Sébastopol, c'est-à-dire sur un parcours d'environ 2 200 kilomètres, la voie est gardée militairement. A droite et à gauche, au bord de la voie, des soldats d'infanterie sont en sentinelle, à très petite distance les uns des autres ; de chaque côté aussi, à 100 mètres en arrière de ce double cordon d'infanterie, des cavaliers, dragons, ou cosaques, séparés par des intervalles plus grands, font constamment la navette au petit galop dans les limites assignées à leur surveillance. Ordre est donné, dit-on, de tirer sur qui tenterait de franchir ces lignes. Aux environs des villages, les paysans s'alignent à la limite de l'espace réservé ; leurs cris nous arrivent déjà lointains et confus. Les gares sont interdites à la foule ; derrière les barrières et les gendarmes s'aperçoivent des masses où dominent les dames en toilettes claires, les jeunes filles en robes blanches, avec de gros bouquets qu'elles espèrent présenter aux souverains. Au centre du pays, nous traversons un district où les soldats d'infanterie sont remplacés par des paysans qui forment deux cordons très serrés : c'est, paraît-il, un vieux privilège du pays de fournir la garde d'honneur sur le passage du tsar.

Nous marchons à une allure modérée, mais sans interruption ; un quart d'heure d'arrêt de temps à autre pour changer de machine ou faire de l'eau. Partis le jeudi matin de Gatchina, nous devons être le dimanche matin à Sébastopol.

Mes compagnons de route, qui en général connaissent le pays, trompent la longueur du trajet par la conversation ou le jeu, et surtout par de fréquentes visites au wagon-restaurant : ce qu'un estomac russe peut contenir de thé, sans nuire aux solides repas, est prodigieux.

Pour moi, comme étranger, je ne me lasse pas de regarder le paysage. Il est pourtant bien triste et monotone. Pendant une trentaine d'heures ce ne sont que forêts de sapins et marécages ; puis la steppe commence, déroulant ses amples ondulations qui jamais ne l'accidentent, sans arbres, sans verdure à cette époque de l'année, et sans trace apparente de culture, plaquée de neige encore çà et là, et la plupart du temps noyée sous une boue liquide : les villages sont très clairsemés, les villes rares.

Le vendredi, vers midi, nous franchissons la Bérésina, à peu de distance de l'endroit où le passage de la Grande Armée se fit. Le site est médiocre, sans grandeur, réellement insignifiant : le souvenir fait que les yeux s'y attachent. La rivière, large à peu près comme le grand bras de la Seine au Châtelet, occupe une partie d'un fond plat et marécageux, qu'elle doit inonder à la moindre crue : le terrain s'élève en pente rapide sur la rive droite ; une sorte de terrasse taillée à pic domine la rive gauche, laissant entre elle et la rivière une assez large bande de terrain. Pas un arbre n'est en vue.

Nous entrons en Crimée dans la nuit du samedi au dimanche : le pays a totalement changé d'aspect. Nous nous réveillons en face de montagnes abruptes. A sept heures du matin nous longeons un roc immense, percé de galeries et de fenêtres : c'est le couvent d'Inkermann, à moitié logé dans la montagne même, qui de tous côtés est fouillée. Par endroits, au-dessus d'une baie ou d'un balcon, s'élève un grand icône, peint ou appliqué sur la pierre. La neige tombe.

Nous passons devant Traktir ; à 8 heures le train s'arrête à Sébastopol, sur le quai d'embarquement. Nous attendons l'empereur, qui arrive à 10 heures. Sous la pluie battante, il passe devant les troupes qui poussent d'enthousiastes hourrahs, et s'embarque avec sa famille et les hauts personnages du premier train, sur un élégant et fin croiseur, un des meilleurs qui existent, nous dit un officier, le *Souvenir du Mercure*, construit en France.

Les personnes du second train prennent place sur un bâtiment de la flotte patriotique (1), la *Moskva* ; c'est un ancien paquebot anglais, dont l'aménagement n'a guère été modifié ; il a encore toutes ses chambres de passagers ; il sert à l'ordinaire à transporter des troupes en extrême Orient. Il en arrive, et il repartira pour Vladivostock aussitôt après que Leurs Majestés auront quitté la Crimée. Un troisième navire reçoit les domestiques et les bagages.

Le temps se rétablit vers 11 heures quand nous partons. Le vaste panorama de Sébastopol se découvre à mesure que nous avançons vers l'issue du port. La ville qui s'étale le long de la baie, et s'étage sur une pente assez raide, a encore l'aspect lamentable d'une ville dévastée : partout l'œil se porte sur

(1) Voyez la *Revue* du 9 mai.

(1) Flotte offerte à l'empereur par une souscription nationale pendant la guerre russo-turque.

des ruines. Tout au sommet de la colline, une église présente un fronton de temple antique et une colonnade à travers laquelle on aperçoit le bleu du ciel. Les maisons reconstruites sont séparées fréquemment par des monceaux de décombres, même dans les principales rues : j'ai eu plus tard occasion de le constater. A droite, de l'autre côté de la baie, l'immense caserne de la marine élève son mur de façade sans portes, sans fenêtres, sans toit. Cependant au milieu de toutes ces ruines, des traces d'ardente activité apparaissent : derrière nous, à côté de nous, à mesure que nous passons, nous apercevons des arsenaux, des ateliers, des chantiers, parfois l'ossature immense d'un cuirassé en construction, ou les squelettes plus frêles des torpilleurs et des canonnières.

Les souvenirs du siège s'imposent à toutes les mémoires. Chacun des épisodes de la grande lutte est présent à tous les cœurs russes. Un vaste cycle de légendes s'est formé : légendes simples, familières, sans romanesque ni théâtral, souvent naïves jusqu'au comique; légendes sans amertume aussi et sans haine, quoique consacrant la défaite, et au contraire associant le vainqueur français à l'héroïsme de la lutte avec une cordiale expansion de belle humeur. Les officiers de la *Moskva* (je ne saurais dire ce qu'il y a de franche simplicité, de politesse sans froideur, ce que l'on sent de fortes et modestes qualités dans l'officier de marine russe), ces officiers donc, nous nomment tous les lieux devant lesquels nous passons, Malakof, Kourgane, le Mamelon Vert; ils évoquent les faits, les héros : on voit que leur cœur est plein. Il apparaît bien que cette histoire est à l'heure présente une belle image où l'âme russe se contemple, une grande leçon où elle s'instruit.

Cependant nous sortons de la baie, nous doublons le cap Parthéniké, et nous longeons la côte méridionale, qui s'élève en pente rapide : une haute terrasse de montagnes, encore couvertes de neige par endroits, s'étend parallèlement à la mer. A peine si çà et là une brèche s'ouvre dans ce mur, pour quelque baie, comme celle de Balaklava, ou si la barrière se recule pour laisser place à quelque vallée. Devant nos yeux défilent le monastère de Saint-Georges, puis Alupka, le domaine du comte Woronzof, puis Orianda, qui est au grand-duc Constantin : on nous montre les verdures de Livadia, et vers 4 heures de l'après-midi nous nous arrêtons en rade d'Yalta.

La mer n'est pas mauvaise : mais le vent a fraîchi. Le débarquement n'est pas très facile. Cela va bien pour les personnes : les canots nous mettent au quai sans trop de peine; mais les bagages ne pourront être débarqués. Le transport qui les a reçus a eu une avarie de machine : il est resté en arrière, et quand il arrive deux heures après nous, le temps décidément ne permet pas le déchargement. Nous attendrnos nos malles plus de vingt-quatre heures.

La petite ville d'Yalta offre au premier coup d'œil un aspect agréable, étalée en demi-cercle au long de sa baie, abritée par son quai que borde un boulevard sur lequel sont construites les principales maisons de la ville et les masses de deux grands hôtels européens, d'un luxe confortable et banal.

Livadia est à cinq kilomètres d'Yalta : des voitures nous y portent rapidement. Cette résidence impériale n'est pas à proprement parler un palais : c'est une collection de villas, disséminées dans les ombrages d'un vaste parc. L'empereur loge avec ses enfants dans son ancienne habitation de grand-duc héritier. Là comme ailleurs, il n'a pas voulu prendre les appartements de son père. La villa ou, comme on l'appelle, le palais impérial sera habité par le grand-duc Serge et par sa femme; mais le rez-de-chaussée servira à la vie commune : chaque jour les deux salons et la vaste salle à manger qui occupe toute la façade Nord, réuniront toute la suite avec la famille impériale. Du palais dépend aussi l'église de Livadia, qui y est attenante et s'y relie par une galerie : elle est de style byzantin, richement ornée de marbres et de fresques. Elle est toute petite; l'iconostase de marbre blanc en occupe presque la moitié, et c'est à peine si vingt-cinq personnes y peuvent prendre place pendant les offices : le reste de la suite reste dans le vestibule, les portes ouvertes.

Le parc de Livadia, très vert, quoique l'eau courante y manque, descend presque abruptement vers la mer. Le palais impérial et le palais oriental, celui du grand-duc héritier, sont construits sur un large plateau, élevé déjà à une très grande hauteur au-dessus de la mer : de la terrasse, on jouit d'une vue immense; le rivage qui enserre les flots ne s'aperçoit pas, il est trop bas, sous nos pieds; les vagues qui déferlent et toute l'agitation voisine du rivage nous sont dérobées : à la hauteur du regard, s'offre la nappe unie, immense de la mer Noire, tour à tour, d'un vert glauque ou, plus souvent, d'un bleu sombre, à reflet métallique, blanchie parfois sous le ruissellement du soleil, et aveuglante comme un miroir.

La suite arrivée avec Leurs Majestés comprend trente ou trente-cinq personnes. En voici les noms et les titres, comme les indiquent les listes qui furent remises à toutes les personnes désignées pour le voyage : elles donnent la composition de chaque train, et la répartition des logements dans le train de l'empereur.

TRAIN IMPÉRIAL DE LA LIGNE NICOLAS

Wagon-lit A. — Leurs Majestés Impériales.

Wagon-lit D. Wagon des grands-ducs. — S. A. I. le prince héritier césarewitch; S. A. I. le grand-duc Georges

Alexandrovitch; S. A. I. le grand-duc Michel Alexandrovitch; S. A. I. la grande-duchesse Xénia Alexandrovna; S. A. I. la grande-duchesse Olga Alexandrovna.

Wagon des dames de la suite. — Dame d'honneur de S. M., comtesse Kutusof 1re; dame d'honneur de S. M., Mlle Ozerof; S. A. I. la grande-duchesse Élisabeth Théodorovna; dame d'honneur de S. A., princesse Lobanof Rostovsky; dame d'honneur de S. M., comtesse Kutusof 2e.

Wagon-lit n° 64. — S. A. I. le grand-duc Serge Alexandrovitch; S. A. I. le grand-duc Paul Alexandrovitch.

Wagon-lit M. — 1. Le général aide de camp Danilovitch; 2. Le général aide de camp Tchérévine; 3. Le ministre de la cour impériale, le général aide de camp comte Woronzof-Daschkof; 4. Le général aide de camp Richter; 5. Le général aide de camp de l'empereur d'Allemagne Werder; 6. La princesse Obolensky.

Wagon-lit O. — 1. Le maréchal de la cour Obolensky; 2. L'aide de camp comte Olsufief; 3. Le colonel comte Steinbock; 4. Le chirurgien Hirsch; 5. Le commandant du train impérial, colonel Chirinkine; 6. L'ingénieur baron Taube; 7. Le tchinovnik (fonctionnaire) Pojarsky; 8. La direction des gendarmes de la police.

Wagon de seconde classe. — Courriers de cabinet, personnes de la suite et domestiques.

TRAIN DE LA LIGNE DE MOSCOU-KOURSK

Le premier aumônier Janitchef; le conseiller d'Etat actuel Heath (transcription russe *Ghiss*); le précepteur Lanson; le chambellan baron Budberg; le peintre Zichy; le lieutenant-colonel Povolotsky; le fonctionnaire Romanof; le courrier de cabinet, capitaine Zeiffert; le courrier de cabinet, sous-lieutenant Ritchkine; domestiques de la cour impériale et gens de la suite.

Voilà les noms et les titres : voici les silhouettes et au moins quelques dehors des caractères.

Le grand-duc Serge Alexandrovitch est un homme de vingt-neuf ans, roux, les cheveux coupés en brosse, les favoris courts et rudes, haut de taille, très mince, avec une certaine raideur dans la démarche. Il fait un contraste complet avec l'empereur : c'est la Russie germanisée en face de la Russie russe.

La grande-duchesse Élisabeth, femme du grand-duc Serge, est, quoique Allemande par son père le grand-duc de Hesse, une jolie Anglaise, blonde, fraîche, rosée, avec une fleur éclatante de jeunesse; la peau est d'une extraordinaire finesse, et la plus légère impression, dix fois en un quart d'heure, fait affluer le sang au visage, où passent sans cesse toutes les nuances les plus délicates, du blanc de nacre au rose vif. Elle est fort bien vue de l'empereur et surtout de l'impératrice, dont l'affection, dit-on, s'est manifestée plus d'une fois efficacement.

Le grand-duc Paul est un grand jeune homme mince, de tournure élégante, aux traits fins; la figure est rasée, sauf une courte moustache brune. Il me donne l'idée de ce que devra être dans une dizaine d'années le grand-duc Georges mon élève. Il est visiblement très favori de ses deux belles-sœurs.

Parmi les demoiselles d'honneur, les comtesses Kutusof, deux sœurs, l'une brune, aux traits arrêtés et un peu durs, l'autre blonde et pâle, sont très simples de manières et de toilette; elles s'effacent et font peu parler d'elles.

La princesse Lobanof, demoiselle d'honneur de la grande-duchesse, est petite avec des traits irréguliers, la figure mobile, inquiète, un peu tourmentée, un teint qui semble maladif, qui se pique parfois de gouttes de sang, l'humeur triste ou nerveusement gaie, et l'air souvent distrait ou absorbé; il y a là-dessous un petit roman qui se dénouera à Moscou et par l'annonce officielle des fiançailles de la princesse avec un bel officier de Préobajinski, très distingué et très nonchalant : et ce sera une transfiguration de la petite princesse, toute jolie alors avec sa taille fine, son teint éclairci et ses yeux illuminés.

De ces demoiselles d'honneur, la figure la plus originale est Mlle Ozérof. Grande et sèche, les clavicules saillantes, lorsqu'elle est en robe décolletée, le cou long, la figure osseuse, le nez long et coupant, les joues plaquées de couperose : elle est, dit-elle en riant, la beauté de sa famille. Avec un peu de raideur, elle aurait l'air d'une Anglaise. Au reste, très « bon garçon », et foncièrement bienveillante. Fort intelligente aussi. Ce n'est pas une nature ordinaire. Elle est le ministre principal des charités de l'impératrice.

Le général Tchérévine est un petit homme vif, pétulant, railleur, aux yeux en vrille, paupières bouffies, nez rougeoyant. Il est visiblement en liberté de tout dire et de tout faire, et il ne s'en prive pas, surtout après le repas. Grâce à lui, les demoiselles d'honneur ont su que la danse nationale française est le *chahut*, qu'il leur a brillamment esquissé un soir dans le salon, comme l'impératrice venait de partir. Il boit très sec, et n'est jamais plus lucide, plus maître de son esprit que quand il a bu. Mais alors, il parle de son fils : et c'est le seul signe où l'on connaisse qu'il n'est pas à jeun.

Il a la réputation d'un homme intelligent et d'un soldat extraordinairement brave. Il est pendant ce séjour de Crimée l'occasion d'une amusante bévue du *Figaro*. Je ne sais quel correspondant du journal, voulant décrire la cour, a fait le portrait des principaux personnages de la suite; arrivant à Tchérévine,

il le présente ainsi à ses lecteurs : « Le général Chérémetief, surnommé Tchérévine à cause de sa bravoure. » Chérémetief est un autre aide de camp de l'empereur. Cette information précise obtient à Livadia un grand succès.

Le général Tchérévine, qui a toute la confiance de Leurs Majestés, est chargé de la garde personnelle de l'empereur. Toutes les mesures d'ordre et de police sont prises par lui. De lui dépendent la garde de sous-officiers qui surveille toutes les portes du palais, les Cosaques qui de place en place sont en sentinelle le long des murs extérieurs du parc. Chaque personne de la suite reçoit un laisser-passer signé de lui. Toutes les personnes de l'aristocratie du pays qui désirent venir à Livadia pendant le séjour de l'empereur doivent solliciter de lui une autorisation qu'il accorde difficilement. Personne, à quelque titre que ce soit, n'entre dans le domaine sans sa permission écrite.

Le comte Woronzoff-Daschkof, ministre de la cour, a quarante à quarante-cinq ans, les épaules larges, la taille un peu épaissie, un air de bon vivant, et une réputation de grand viveur. Il ne tracasse personne dans son emploi : pas même lui, dit-on. Sa grande passion est le cheval. On le dit d'une force physique prodigieuse; il passe pour un hercule.

Le général Richter a élevé l'empereur. C'est un beau vieillard, tout blanc, mais très vert, la figure jeune, le corps robuste, la mine haute et fière. La tête est belle et intelligente. Il porte un monocle cerclé d'écaille, qu'il chasse fréquemment du doigt quand il cause. Il est gai, parle bien, fait des vers, et à l'occasion des calembours. Avec les demoiselles d'honneur, ses manières offrent un piquant mélange de paternelle bonhomie et d'empressement galant.

Il fait un contraste frappant avec le général allemand Werder. Celui-ci est très grand, sec comme un clou, les jambes interminables et grêles dans des pantalons sans ampleur, les pieds et les bras très longs, dont il est quelque peu embarrassé, comme de ses jambes : aussi est-il toujours brisé en Z ou arqué en demi-cercle. La caractéristique de son visage, ce sont deux petits yeux gris, fureteurs, profondément enfoncés sous de gros sourcils. L'attitude est raide, au physique seulement, car il tient certainement à être aimable avec tout le monde. Il parle bien le français, malgré certaines bévues : ainsi il nous répète maintes fois que le salon du yacht impérial *Livadia*, naufragé sur la côte de Crimée, était *luxurieusement* meublé. Et comme il a l'idolâtrie du luxe, il prononce *luxurieux* et *luxurieusement*, avec une véritable dévotion, et il les a sans cesse à la bouche. Le général Werder fait des calembours en français, de ceux qui traînaient dans les petits journaux du second Empire ; chaque jour en se mettant à table, il en échange deux ou trois avec son voisin ordinaire, le général Richter. Il lit la *Revue des Deux Mondes* avec application, et il admire en particulier les articles de l'amiral Jurien de la Gravière. Il y a, pourtant, un fond de fraîcheur d'esprit, de jeunesse d'impression, de curiosité encore en éveil, dans la joie qu'il prend à faire part le soir des faits curieux que la *Revue* lui a appris dans l'après-midi : cela ne vaut-il pas mieux, après tout, que de borner sa lecture à l'*Annuaire militaire?*

On me dit que le général Werder jouissait sous Alexandre II d'un crédit qu'il n'a jamais retrouvé depuis. Ordre avait été donné, prétend-on, au ministère de la guerre, de lui ouvrir le dépôt des cartes et des plans de forteresse, de ne lui refuser aucun renseignement. Maintenant tout est fermé. Il jouit d'une réelle faveur personnelle auprès d'Alexandre III, mais cette faveur n'a pas de conséquence pratique. Il suit l'empereur dans tous ses voyages, il en est bien traité, mais sans qu'aucune intimité lui soit accordée : le soir après le dîner, il reste la plupart du temps dans le petit salon, avec les gens de la suite, tandis que Tchérévine, Richter, le comte Woronzof suivent Leurs Majestés dans le grand salon. Au reste il me suffit de voir l'exquise politesse des généraux russes à son endroit pour comprendre que l'on courtiserait d'autre sorte un homme réellement en crédit.

Autre contraste, et amusant, entre la princesse Obolensky et son mari : elle, une toute petite personne; lui, un grand gaillard brun et barbu. Le couple est très uni, et très en crédit. Le prince, toujours très affairé en raison de ses fonctions, toujours courant, délibérant, pensant, ne dissimule rien du tracas qu'il se donne pour bien faire et satisfaire son maître : bon homme au reste, et généralement aimé.

Gros, court, le cou apoplectique, cheveux et barbe d'un blond roux, un anneau d'or à l'oreille gauche, les manières rondes et brusques, la verve copieuse, un peu bruyante, et volontiers rabelaisienne, le colonel comte Olsufief passe pour être tout à fait bien avec l'empereur, auquel il est absolument dévoué. Un jour que le col d'ordonnance de l'empereur fait un mauvais pli, le comte Olsufief s'avance, met la main au cou de Sa Majesté, et replace le col : l'empereur a l'air surpris, puis remercie. Et j'entends dire : « Il n'y a que le comte pour oser ces choses-là », soit que la familiarité paraisse grande, soit encore que la surexcitation toujours inquiète des imaginations représente comme une action délicate et périlleuse le simulacre même de porter la main sur le souverain.

Le colonel comte Steinbock, aide de camp du grand-duc Serge, descend d'un des généraux de Charles XII. Je le prendrais pour un des types de l'officier russe aristocrate : de figure élégante, un peu poupine, la

moustache blonde, les cheveux coupés en brosse, la taille moyenne et bien prise, le teint blanc, l'air nonchalant, un peu dédaigneux et très distingué, la voix douce, molle, traînante, le comte Steinbock fait d'abord l'effet d'un officier de cour un peu coquet, efféminé. Cependant il cache sous cette apparence une réelle endurance, et rien n'égale la belle humeur avec laquelle il rappelle parfois les dures épreuves de la campagne des Balkans. C'est en même temps un aimable homme, sans nulle morgue, très serviable.

Le chirurgien Hirsch, originaire des provinces allemandes, a le grade et l'uniforme de général. Il est très décoré. C'est un homme de mérite, qui s'est fait ce qu'il est, et qui aime à le dire : « Je ne cache pas d'où je sors. » Il a des jaloux. Il fait ponctuellement chaque matin sa tournée de visites auprès des membres de la famille impériale : il tapote les joues des Augustes Enfants, fait tirer les langues, regarde les gorges, et fait un bout de conversation. Un aide l'a suivi, pour soigner les maladies subalternes. Le docteur Hirsch ne quitte jamais l'empereur, à qui il est réellement dévoué. Je n'ai pas su s'il exerçait hors de la famille impériale, et faisait de la clientèle pendant les deux mois que la cour passe chaque année à Pétersbourg. Il a du crédit; il est obligeant et serviable.

Le *protopresbyter* Ianitchef fait vraiment plaisir à voir dans sa longue robe de drap brun, avec sa haute taille, son visage d'apôtre, ses yeux bleus, sa belle voix de basse chantante, sa longue barbe et ses longs cheveux d'une chaude blancheur d'ivoire : chaque fois qu'il se découvre, il tire un miroir de poche et lisse avec un petit peigne sa magnifique chevelure blanche. Il officie avec des gestes nobles et lents; il a des inflexions de voix graves et touchantes qui sont une jouissance.

Il a la figure optimiste et contente de vivre. Il plaint les pauvres et respecte les puissants. Il habite à Pétersbourg une jolie villa impériale cachée dans la verdure au milieu de l'île Ielaguine. Il a une bonne femme qui lui a donné sept ou huit enfants.

Assez cultivé, il a lu Guizot et Caro, et un certain nombre de nos écrivains religieux catholiques et surtout protestants. Mais sa culture est de source hellénique plutôt qu'occidentale. Il aime et cite Platon, où il se plaît à retrouver en germe toutes les idées de la philosophie moderne, dont il se montre assez curieux. Il a l'athéisme en horreur, et démontre Dieu volontiers. Il met sa politesse à me répéter que son Église et la mienne ne sont point ennemies, ni séparées sur le dogme, et il me rappelle avec courtoisie que le grec Bessarion fut un cardinal romain.

Il emmène avec lui la chapelle de l'empereur, une quinzaine de basses, barytons et ténors qu'il a sous son autorité; mais il a surtout affaire avec les *soprani*, qui sont une bande de gamins de dix à quinze ans, fort éveillés, auxquels il fait la classe, et que parfois il conduit paternellement à la promenade dans les bois d'Eiklik, autour de Livadia.

Je fis la connaissance de Zichy au moment même du départ à Gatchina, en venant m'installer dans le train. Comme son nom l'indique, il est Hongrois, et il a le type mongol très accusé, la face ronde, le nez large aux narines ouvertes, les yeux un peu obliques et bridés. Il revêt parfois son costume national, la veste à brandebourgs, le petit manteau, les bottes à l'écuyère ornées de glands, et pour coiffure un bonnet à glands rattachés par des cordons tressés : la couleur de ce costume, qui est entièrement noir, en atténue la coupe un peu théâtrale et bizarre. Il le porte aux jours de cérémonie, au lieu d'habit ou d'uniforme : C'est économique et pratique. Il n'est plus jeune, mais il est très robuste, très vif et très gaillard. Il aime à causer, et comme voici trente ou trente-cinq ans qu'il est en Russie, toujours attaché à la cour, il a un répertoire inépuisable de souvenirs et d'anecdotes, qu'il conte avec une verve spirituelle, — un peu sarcastique et désabusée.

L'esprit est aussi le caractère dominant de sa peinture. Il a dû rêver quelque chose de plus haut jadis : car il a la passion de son art, et une vive intelligence. Mais les hasards de l'existence en ont fait un peintre de cour. Il a bien compris que ce que l'on attendait de lui, c'était de l'amusement : non point de la peinture à hautes visées, à intentions profondes, mais des anecdotes et des silhouettes vivement ou drôlement offertes. Il reçoit un traitement de douze ou quatorze mille roubles pour suivre l'empereur dans tous ses déplacements, et *illustrer* chaque voyage. Il est le maître de ses sujets, du nombre comme du choix : il fait absolument ce qu'il veut. Il a ainsi depuis des années une prodigieuse quantité d'aquarelles, toutes pleines d'esprit, et d'une facture légère, loyale, fière, sans sécheresse. J'avais vu déjà à Gatchina toute une vaste salle tapissée d'aquarelles de Zichy, qui représentaient l'épopée héroï-comique des chasses impériales; les mauvais gîtes, les maladresses des chasseurs, toutes les petites misères ou les accidents drolatiques de ces expéditions; les mauvais chevaux, les périls passés tournés en plaisanterie, les nez à nez soudains des chasseurs et de l'ours, etc. Pendant le séjour à Livadia, je le vis travailler, et fixer avec la même verve assurée en aquarelles charmantes toutes les impressions du voyage et du séjour. Il avait un don extraordinaire pour attraper les ressemblances, et sans aller jamais jusqu'à la charge, se tenant dans une mesure très décisive, il soulignait irrésistiblement le trait caractéristique d'une silhouette ou d'une physionomie. Je me souviens d'une petite aquarelle de vingt centimètres, où l'on

voyait, dans une allée tournante du parc, s'enfoncer M. de Giers le chancelier et ses deux adjoints, le comte Lamsdorf et le prince Obolensky : on ne les voyait que de dos ; mais ces trois dos diplomatiques étaient étonnamment expressifs : le dos voûté et les épaules ressortantes de M. de Giers, perché sur ses hautes jambes maigres, entre le dos trapu surmonté d'une grosse tête arrondie et un peu penchée sur l'épaule du comte Lamsdorf, et le dos étroit, aux épaules tombantes, la petite tête plantée bien droit et plutôt un peu rejetée en arrière du prince Obolensky ; ces trois dos s'éloignaient dans l'allée tournante avec une gravité inexprimable. L'effet était irrésistible. Chaque personne de la suite a figuré dans quelque composition, et chaque paysage notable, chaque moment intéressant du voyage a fourni un sujet.

Il y avait parfois une vraie hardiesse dans le choix même des sujets et dans la franchise avec laquelle ils étaient abordés. Je me souviens de l'aquarelle qui présentait l'impression du voyage de Gatchina à Sébastopol : du premier au dernier plan s'enfonçait en perspective presque droite la voie du chemin de fer, sur laquelle descendait le train impérial : de chaque côté au premier plan, le quadruple cordon de sentinelles à pied et à cheval ; et bientôt, à mesure qu'on remontait vers les derniers plans, les hommes s'effaçaient les uns derrière les autres, on ne voyait plus que les pointes des baïonnettes et des lances ; et le train impérial s'avançait ainsi, dans le sillon que traçait la voie à travers le champ hérissé de fer qui s'étendait à perte de vue. Et voilà l'unique impression que le peintre avait recueillie sur ce parcours de 2 200 kilomètres. L'impératrice s'amusa beaucoup de la composition, et l'empereur trouva que c'était tout à fait cela.

Outre ces personnes qui arrivèrent avec l'empereur, la suite se grossit de quelques autres à Livadia.

Nous y trouvâmes l'écuyer de la cour, le général-major Martynof, un cosaque qui a eu la chance de plaire à l'empereur comme à son père. Cette fortune lui a fait des ennemis. Mais sous son air soldat et ses manières rudes, il passe pour cacher un esprit souple et fin : adroit courtisan, et fort aimable avec tout ce qui a un pied à la cour. C'est l'homme le plus fort de la Cour après le comte Woronzof, le seul qui puisse lutter avec lui : un jour en effet, après le déjeuner, les voilà qui se donnent des tapes sur les avant-bras, s'empoignent par les épaules dans le jardin ; nous avons le spectacle d'une lutte ; après quelques minutes, ils s'arrêtent ; le ministre de la cour a sauvé, de l'aveu de son antagoniste, sa réputation d'invincible.

Plus tard sont arrivés à des dates diverses trois amiraux, le ministre de la marine Schestakof, tout blanc et cassé, récemment marié à une jeune et robuste femme ; le vice-amiral Cremer, un ancien combattant de Sébastopol, qui y fut blessé, excellent homme, intelligent, modeste, fort aimé de tout le monde, et le contre-amiral Bassarguine, le très correct capitaine de pavillon de Sa Majesté.

Le 28 mars (9 avril), avait paru M. de Giers avec deux hauts fonctionnaires du ministère des affaires étrangères : l'empereur dirige lui-même les relations extérieures ; tout passe par ses mains. La solidité de la position du chancelier vient, dit-on, de ce qu'il est un travailleur exact et docile, ne cherche à cacher ni à imposer rien à son maître, très expérimenté du reste, connaissant les affaires à fond, utile et franc conseiller avant la décision, exécuteur soumis et habile une fois la décision arrêtée.

De haute taille, voûté, maigre, un grand nez israélite entre deux favoris poivre et sel, le chancelier a la tournure de ce que les journaux appellent « un haut baron de la finance ». Il est fort aimable, fort modeste, salue très bas, et s'efface le plus possible au milieu de cette cour. Il excelle, en homme à qui les grandes affaires imposent une absolue discrétion et réserve de langage, il excelle à filer une conversation agréablement insignifiante sur les bagatelles extérieures de la « carrière ». Les menus incidents de la vie officielle font passer le temps quand on les conte, ne laissant point de place aux propos compromettants, et coupent court aux indiscrètes tentatives des curieux qui voudraient faire parler le chancelier.

Les deux adjoints sont des hommes dans la force de l'âge. Le comte Lamsdorff est un tout petit homme, blond, très chauve, la tête grosse et le front bombé : il est très fatigué, ou très penseur, et ne dit pas trois paroles le soir au salon ; généralement il reste debout les paupières à demi fermées, sans bouger. Il passe pour un travailleur acharné et un esprit de haute valeur.

Le prince Obolensky, frère du maréchal de la cour, de tournure peu élégante, et visiblement dépourvu de toutes prétentions au *chic*, porte de grosses lunettes rondes à verres noirs, derrière lesquelles il abrite des yeux vifs : le visage est fin, un peu aigu, les lèvres minces, la parole coupante et précise, un peu ironique. Il donne l'impression d'une nature très intelligente, un peu inquiétante.

J'ai recueilli un jour de sa bouche un mot bref et lumineux, qui m'a expliqué la longue défiance où la chancellerie russe a tenu notre gouvernement. C'était au temps des affaires de Grèce, lorsque la France refusa de s'associer à une démonstration navale des puissances, destinée à intimider et refroidir le patriotisme belliqueux des Grecs. Malgré sa réserve ordinaire, le prince Obolensky m'attaqua sur ce refus d'action commune, en quelques mots coupants qui se terminèrent par cette phrase : « On ne peut jamais compter sur la France. »

Nos affaires étaient déjà gâtées à cette date par le rappel du général Appert qui avait eu lieu dans les premiers temps de mon séjour à Pétersbourg. L'impératrice aimait fort la générale Appert qui était Danoise, donc sa compatriote. Elle et le général étaient les seules personnes du monde diplomatique qui fussent admises dans la société intime de Leurs Majestés. L'empereur a été très mécontent de se voir retirer brusquement et sans cause un ambassadeur qui lui plaisait. Quand le chargé d'affaires français proposa au tsar le nom d'un général, mêlé à la politique, que le ministère français voulait envoyer à la place du général Appert (et c'était, paraît-il, pour le nommer qu'on avait rappelé l'autre) : « Ni lui ni personne, » fut la seule réponse d'Alexandre III. On raconte que lisant la lettre par laquelle le gouvernement français annonçait qu'il rappelait l'ambassadeur *sur sa demande, pour raisons de santé*, l'empereur s'étonna, et dit : « Vous ne m'aviez jamais dit que vous aviez une mauvaise santé. — Sire, je ne le savais pas moi-même, » aurait répondu le général. C'est la version de l'ambassade française. La version de la cour russe est plus raide : « Sire, aurait dit le général, je dois affirmer à Votre Majesté, comme honnête homme et comme soldat, qu'il n'y a pas un mot de vrai là dedans. »

Il est visible que ce qui dessert ici notre pays, ce sont les à-coups, les revirements, le changement perpétuel des résolutions et des personnes. Voilà le point de vue unique et tout pratique, où l'on se place ici : jamais le principe de notre gouvernement n'est en cause. Je l'ai bien vu au moment de l'expulsion des princes. Si estimés que fussent les princes d'Orléans à la cour de Russie, et considérés par la famille impériale comme des parents, des alliés, des amis, la loi d'expulsion ne fit aucun scandale. Je ne l'entendis jamais, même parmi la suite, qualifier fâcheusement. Certains diplomates de notre ambassade furent moins modérés que les Russes. J'essayai de pénétrer les causes de cette sorte d'indifférence, et je vis bien clairement qu'on avait trop ici le sens du gouvernement, l'idée de l'autorité, pour disputer, fût-ce à une République, le droit de vivre, d'être forte et d'être obéie. Si l'on passe sur le principe démocratique de notre constitution, ce n'est pas pour chicaner sur les conséquences. On n'a de mépris que pour la faiblesse anarchique, et, si je puis dire, l'*aboulie* gouvernementale. On ne nous reprochera jamais que de ne pas vouloir assez, et de changer de vouloir.

GUSTAVE LANSON.

A suivre.

FAUT-IL LAISSER LA FRANCE PÉRIR?

L'impôt sur le revenu a fait couler des flots d'encre. Mais on ne s'est pas avisé qu'il y avait une question bien plus grave que la modalité de l'impôt : l'existence même de la France.

Or — il faut bien qu'on le sache — l'existence de la France, comme grande nation, est absolument menacée. Ses rivaux ou ses ennemis n'ont pas besoin de faire marcher des armées ou des flottes contre elle. Ils n'ont qu'à laisser les choses aller leur train. Dans quarante ans l'Allemagne aura quatre-vingts millions d'habitants ; la Grande-Bretagne, avec ses colonies (sans parler de l'Inde), cent millions ; la Russie, deux cents millions ; les États-Unis, cent cinquante millions. La France, avec trente-cinq millions de Français, aura alors dans le monde civilisé le rôle effacé et modeste qui convient actuellement aux Pays-Bas, ou au Portugal, ou au Danemark.

En effet la population française, non seulement ne s'accroît pas, mais elle décroît. La décroissance est lente encore ; mais elle s'accélère d'année en année. Si on ne fait rien pour l'enrayer, la chute de la puissance française est absolument aussi certaine que le fait scientifique le plus rigoureusement démontré. Il est inutile d'insister là-dessus, tant l'évidence est lumineuse.

Assurément ceux qui liront cette affirmation ne pourront ni la réfuter ni la contester. Ils seront de ce douloureux phénomène aussi certains que moi, mais ils secoueront la tête en disant : « Eh bien! après tout, que m'importe à moi? Dans quarante ans, je ne serai plus là pour pâtir de cette infériorité numérique de mon pays. Mes intérêts personnels ne seront pas atteints, et, si mes enfants en souffrent, ce qui est douteux, moi du moins je n'aurai pas été touché. »

C'est une opinion. Elle n'est ni bien belle, ni bien généreuse, ni même très sage, mais on la fait plus ou moins cyniquement. Elle est au fond de tous les arguments qu'on m'opposera. A ceux qui parlent ainsi il n'y a rien à répondre ; il faut s'adresser aux autres ; à ceux qui ont quelque souci de l'avenir du pays natal : sécurité, expansion dans le monde, propagation de nos idées, de notre langue, de notre commerce, de nos arts, de nos sciences, de notre brillante littérature. Qu'ils sachent, ceux-là, que nous périssons, — lentement, mais sûrement, — que notre natalité décroît chaque jour, alors que celle des autres pays augmente, que les étrangers commencent à affluer en France, parce que la France se dépeuple, et qu'il y a seulement deux partis à prendre : ne rien faire ou faire quelque chose.

Ne rien faire est une solution. C'est même la plus

facile. C'est celle qu'on a suivie jusqu'à présent. En face d'un malade incurable, le médecin hoche la tête, et s'en va, même quand il s'agit de sa mère, de sa femme ou de son fils. Mais il n'a le droit de faire ainsi que si le mal est décidément incurable.

Or ce n'est pas le cas, et il est facile de voir que la faiblesse de notre natalité n'est pas due à un défaut de notre constitution physique, mais à un défaut de notre constitution sociale. Si les Français ont si peu d'enfants, c'est parce qu'ils ne veulent pas en avoir davantage.

Et ils ne veulent pas avoir beaucoup d'enfants, parce que les charges d'une nombreuse famille sont lourdes, et que l'héritage ne doit pas être morcelé.

Jusqu'ici tout ce que je viens de dire est absolument irréfutable, et personne ne pourra en contester un seul mot. Mais ce n'est que la première partie de ma tâche, la plus facile, puisque je n'ai énoncé que des idées banales, incontestables. Et il ne faut pas s'étonner qu'on ne les répète pas plus souvent. On ne veut pas voir son mal : on aime mieux se cacher la figure entre les mains pour se soustraire à un spectacle désagréable : on fait comme la légendaire autruche qui enfouit sa tête dans le sable, lorsque l'ennemi arrive, pour ne pas le voir.

Voilà quelle est notre sagesse; c'est celle de l'autruche. Elle fait pitié vraiment.

Donc, pour empêcher la France de périr, il faut un remède radical. Des demi-mesures seront sans action : et l'abstention est peut-être préférable. Mais nous ne venons pas demander de demi-mesures.

Il se trouve que précisément la réforme de l'impôt est le seul moyen qui puisse arrêter la décroissance de la natalité française. Peut-être bien cette réforme elle-même sera-t-elle impuissante. Soit. C'est encore le cas du malade qui ne sera guéri que par un seul remède. Ce remède sera sans force peut-être; mais en tout cas c'est le seul qui ait quelque chance d'agir. On n'a donc pas le droit de sourire, et de passer.

Aujourd'hui, le père de famille qui a un enfant, et celui qui a trois enfants, et celui qui a dix enfants, sont placés par la loi dans une parfaite égalité apparente. Mais ce n'est qu'une apparence, comme il est facile de le démontrer.

Les contributions indirectes sont payées évidemment au prorata du nombre des enfants, de sorte qu'une famille de trois personnes payera trois, une famille de six payera six, et une famille de onze payera onze. Cela est évident.

C'est déjà une assez grosse injustice; car il faut de la soupe pour trois, six ou onze; des chaussures pour trois, six ou onze, des vêtements pour trois, six ou onze; du sucre et du sel pour trois, six ou onze. S'il n'y avait en fait d'impôt que des contributions indirectes, nul moyen n'existerait de soulager le père d'une nombreuse famille. Il ne peut travailler que comme un, et il est forcé de payer pour onze.

Mais il y a l'impôt direct, qui frappe des citoyens qu'il connaît, et non plus des êtres impersonnels, qui achètent du sel, du sucre, du tabac, de l'alcool ou de la laine. De sorte que l'impôt direct peut être disposé de telle sorte que les nombreuses familles soient dégrevées et que les familles peu nombreuses soient chargées davantage.

Nous parlions de réformes. Voilà la réforme essentielle. Elle est extrêmement simple. Elle est absolument juste. Elle peut apporter le salut. Et pourtant on en a parlé à peine.

Peut-être parce qu'on n'y a pas pensé. Peut-être parce que les législateurs, qui, ainsi que tous les bourgeois de France, n'ont voulu avoir qu'une famille très limitée, songent d'abord à leur situation personnelle quand ils légifèrent. Ils veulent s'éviter l'ennui d'une surcharge d'impôts. Oui, je crois bien que c'est cette lâche et ignominieuse raison qui est la cause du grand silence qui se fait là-dessus. Les pauvres diables de paysans — il y en a encore quelques-uns, par-ci par-là — qui ont eu la naïveté de faire souche et d'élever plus de deux enfants, excitent la raillerie ou tout au moins l'indifférence du député qui par prudence s'est limité à un ou deux enfants, et qui, songeant à lui-même quand il fabrique des lois, ne veut pas être augmenté par le percepteur.

C'est dans ce sens qu'il comprend son rôle de législateur.

Parlons sérieusement, puisque aussi bien il s'agit de ce qui est la chose la plus sérieuse du monde : l'avenir de notre chère France, et l'avenir par la justice. Il faut que la contribution directe soit proportionnée à la famille, et cette mesure simple et légitime serait suivie peut-être d'une profonde réforme dans les mœurs.

Qu'on ne parle pas du danger de tenter une expérience fiscale qui compromettrait le budget. Nous avons fait des calculs, trop longs pour pouvoir être donnés ici, qui établissent que le bénéfice pour le Trésor serait de cent millions, si on prenait les mesures suivantes :

« Aux célibataires âgés de plus de trente ans, aux pères de famille âgés de trente-cinq ans, et n'ayant pas d'enfants ou n'ayant qu'un enfant, toutes les contributions directes, quelles qu'elles soient, seraient triplées. Celui qui paye dix francs payerait trente francs, et celui qui paye à présent cent francs, payerait trois cents francs.

« Les pères de famille ayant deux enfants payeraient le double de ce qu'ils payent actuellement au percepteur.

« Les pères de famille ayant trois enfants payeraient la même quotité qu'à présent, sans augmentation ni diminution.

« *Les pères de famille ayant, ou ayant eu, plus de trois enfants ne payeraient plus aucun impôt direct.* »

Ce sont ceux-là qui sont intéressants pour le pays; car ils ont fait œuvre de bons citoyens en donnant des enfants à la patrie et des Français à la France. Ils n'ont pas eu peur de payer pour leur nichée des chaussures, des vêtements, du pain, de la viande, de la soupe, du lait; sans compter les soucis de toute sorte, les maladies, l'éducation, etc., etc. Tout compte fait, quoique notre projet force un pauvre célibataire à payer à l'État plus qu'un père de famille chargé de dix enfants, et dégrevé de toute contribution directe, il me paraît qu'il y a encore économie à être célibataire. Je réserve ma pitié pour d'autres.

Et puis, il ne faut pas s'imaginer que l'impôt est une pénalité. Cette conception de l'impôt est franchement absurde. Nous avons besoin d'argent, nous allons le chercher où il est, et il n'est pas dans la poche du malheureux qui trouve en rentrant chez lui dix enfants qui lui demandent du pain. Non! il ne s'agit pas de punir ceux qui n'ont pas d'enfants. Il y a, hélas! bien des ménages stériles et qui se lamentent de leur stérilité. Les affliger d'une amende serait inepte. Mais ce surcroît de charges fiscales n'est pas une punition, c'est une compensation. Comme le dit bien J. Bertillon, ceux qui ont des enfants payent l'impôt en nature; ceux qui ne peuvent ou ne veulent le payer ainsi, le payeront en espèces, et au point de vue de l'économie, ils ne seront pas les plus à plaindre.

Quel sort sera réservé à ce projet? Je l'ignore. Les assemblées politiques sont rarement capables de réformes énergiques, si l'opinion, la grande maîtresse, n'est pas derrière eux pour mettre le feu. Or nous comptons beaucoup sur l'opinion, car l'idée est simple et elle est juste.

Nous irons plus loin encore. De tous les impôts directs, le plus lourd, le plus important, c'est l'impôt sur l'héritage. C'est celui-là qui devrait être, plus encore que tous les autres, proportionnel au nombre des enfants, et suivant la progression que nous indiquions tout à l'heure. Si vous voulez laisser toute votre fortune à vos enfants, ayez plus de trois enfants; car alors l'État consentira à ne prélever aucun droit sur votre succession; mais par lâcheté ou avarice, si vous n'avez voulu avoir qu'un enfant, il faudra donner au Trésor trois fois plus que ce que vous donnez aujourd'hui.

Et ce seront les riches qui seront atteints; car ce sont les riches qui ont le moins d'enfants.

Justice ou non, — et il me paraît qu'on ne peut contester l'étroite et nécessaire équité de ce projet, — si cette réforme n'est pas adoptée — soit celle-là, soit une autre analogue — c'en est fait de notre cher pays.

Nous voilà bien loin de la politique, et il n'y a pas là de combinaisons ministérielles intéressantes. Pourtant ne désespérons pas. La lumière est parfois si éclatante qu'elle arrive jusqu'aux yeux de ceux-là mêmes qui ne veulent pas la voir.

336.7 XXX.

LA CLEF DES CHAMPS [1]

Nouvelle.

Quelques semaines plus tard, par une journée radieuse M. et Mme Paul Dubourg étaient installés sur l'immense terrasse de l'hôtel Saint-Georges à Mustapha-Supérieur. On se serait cru au mois de juin. L'air très doux arrivait chargé du parfum des orangers en fleur et des roses du jardin. Le ciel était d'une pureté extraordinaire, d'un bleu léger et fin; la baie de Mustapha, aperçue par delà le jardin, d'un bleu très profond, au contraire était comme moirée de teintes plus claires, se fondant les unes dans les autres.

Germaine, depuis leur arrivée à Alger, avait été comme grisée de cette entrée brusque dans un monde si nouveau et si étrange. Journée après journée de soleil radieux faisaient oublier que là-bas, très loin, il neigeait, qu'il faisait sombre et triste. Tout l'amusait: les courses dans les ruelles étroites de la Kasba, où perpétuellement il fallait grimper, ou dégringoler des escaliers à demi ruinés et des pentes vertigineuses; les petites boutiques drôles où les Arabes, accroupis, fumaient ou rêvaient, indifférents à leur commerce; une école mauresque, où elle et son mari s'étaient aventurés, et où leur avaient souri les marmots, avec leurs haillons de couleurs vives, leurs figures intelligentes et drôles, accroupis autour du maître qui expliquait un verset du Koran... Mais ce qui l'enchantait surtout, elle qui n'avait jamais voyagé, c'était la campagne autour d'Alger, ces collines en amphithéâtre revêtues d'une verdure sombre, piquée de maisons très blanches, les montagnes au delà et surtout la mer, toujours la même et toujours variée, selon les heures du jour, qui s'étend à perte de vue et dont la côte est si merveilleusement dentelée.

Puis, elle s'amusait comme un enfant de l'hôtel où ils étaient descendus, avec son architecture maures-

(1) Voyez la *Revue* du 9 mai.

que, ses beaux salons décorés comme des coins de l'Alhambra, ses réduits à draperies brodées d'or, avec des petites tables turques, des coussins jetés sur les divans, le tout un tantinet disparate peut-être, mais si joli, si coquet, si « opéra-comique », si différent d'un hôtel ordinaire! Sa chambre possédait un minuscule balcon en moucharaby, où elle aimait à se reposer après une longue course, tout en regardant à travers le grillage en bois.

La terrasse où Paul et Germaine prenaient leur café, avec ses dalles de marbre blanc, ses innombrables petites tables, était un endroit adorablement gai. Ils venaient de recevoir leur courrier; les lettres et les journaux les absorbaient tous deux pour le moment, si bien qu'ils ne songeaient plus à la vue merveilleuse.

Germaine laissa tomber sa lettre sur la table et se mit à rêver. Son mari, tout en déployant le *Figaro*, lui dit :

— Votre mère va bien?

— Très bien, merci. Voici un paragraphe de sa lettre : « Je viens d'avoir la visite de la petite Mme Lemaire. Elle était, comme toi, en voyage de noces quand, tu t'en souviens, vous vous êtes rencontrés à Nice. Elle m'a assurée que jamais elle ne t'avait vue si gaie, si en train. J'en suis tout heureuse, car cela me prouve ton bonheur dont, soit dit sans reproche, tu ne me parles guère. Tu fais de très gentilles descriptions de vos courses ici et là, mais... tu me l'as reproché plus d'une fois, ma chérie... je suis sentimentale, « vieux jeu », guitare... je voudrais tant apercevoir entre les lignes un peu de ton doux émerveillement de jeune mariée!... » Je ne sais ce qu'il lui faut, à maman. J'ai commencé par dire, me rappelant les lettres de mes amies mariées avant moi: « Mon mari est parfait pour moi; il est aux petits soins. » Il est vrai que je fourrais cela dans un post-scriptum. Puis, je le dis moins depuis une dizaine de jours. Il faut ménager les transitions. C'est ennuyeux de rencontrer des gens qu'on connaît. Je suis si contente, si joyeuse, que je ne peux pourtant pas avoir l'air d'une femme malheureuse qui va bientôt demander le divorce...

— C'est vrai, pourtant, cela, fit Paul, la regardant attentivement, vous avez encore embelli; ces couleurs-là n'annoncent ni les mauvais procédés, ni les ... sévices graves.

— Que faire? s'écria la jeune femme avec un désespoir comique, si je pouvais seulement maigrir un peu.

— Non... je vous en prie. Je vous trouve très bien comme vous êtes. Puis, après tout, rien ne presse. Nous pourrions renouveler le bail. Trois mois, c'est bien court.

— Mais, vous devez être pressé, de votre côté, et... celle qui vous attend... plus encore. C'est singulier que vous ne m'ayez jamais prise comme confidente. Je vous prie de croire que si j'aimais quelqu'un, vous seriez le premier à qui je confierais mon secret.

— Merci de la préférence. Quant à mes confidences, il faudrait commencer par détruire de fond en comble la petite histoire fabriquée par votre imagination. J'ai souvent été sur le point de le faire, puis quelque chose me retenait.

— C'est que vous n'avez pas en moi la confiance que vous avez su m'inspirer. Vous me regardez toujours comme une enfant, tandis que je suis une femme mariée.

— Si peu... murmura Paul, mais tout bas, de façon que Germaine continua paisiblement.

— Je commence à avoir beaucoup d'expérience; j'ai lu un tas de livres qu'on ne me permettait pas d'ouvrir lorsque j'étais jeune fille; puis on cause avec moi tout autrement que dans le temps. Je ne comprends pas toujours très bien, mais je fais semblant de comprendre, et l'on continue de plus belle. Je voudrais bien aussi aller au théâtre... dans tous les théâtres... Mais voilà que vous ne m'écoutez même pas. Qu'est-ce que vous lisez donc de si intéressant?

— La nouvelle pièce du Vaudeville passe lundi prochain.

— Ah! On en a beaucoup parlé, n'est-ce pas? Quels sont les acteurs?

— Il y a... mais tenez, voilà la distribution.

Paul était maussade. Il se rejeta dans son fauteuil d'osier et alluma un cigare. Depuis son mariage étrange, il avait résolument écarté la pensée de Mlle des Chapelles. Puis, en ouvrant son journal, il était tombé sur son nom, et le passé lui revint à l'esprit avec une vivacité et une netteté désespérantes. La charmante Irma avait accepté son mariage avec une sérénité qu'il avait prise pour de la bonté d'âme, mais qui, plus d'une fois, l'avait pourtant quelque peu tourmenté. Certes, elle comptait ne pas le perdre pour si peu, et elle se résignait à l'attendre. Mais si, par hasard, il avait été remplacé dans ses affections? Il lui prit une envie folle de partir de suite pour Paris, prétextant n'importe quelle affaire urgente, d'autant plus que, si ce voyage de noces, qui n'en était pas un, donnait infiniment d'agrément à Mme Paul Dubourg, il y avait des moments où M. Paul Dubourg s'en accommodait difficilement et où l'insouciance enjouée de sa femme le rendait terriblement nerveux.

En ce moment, elle lisait paisiblement.

— Ce que j'ai envie de voir cette pièce là! fit-elle.

— Vraiment?

— Mais oui. Songez que je n'ai jamais vu Mlle des Chapelles; on dit qu'elle a un talent délicieux et qu'elle est charmante dans ses robes de jeune fille.

— C'est bien vrai. Une grâce, une décence, un charme dont vous ne pouvez vous faire une idée.

— Maman me l'a souvent décrite. Malheureusement, elle jouait toujours dans des pièces que l'on ne me menait pas voir. C'est singulier, ajouta Germaine, rêveuse, qu'elle puisse encore faire les ingénues à son âge. Il paraît que les actrices ont un talent tout particulier pour se conserver jeunes, empêcher l'embonpoint, la taille qui s'épaissit, les traits qui durcissent.

— Et puis, dit le jeune homme avec un dépit mal déguisé, les femmes du monde ont la rage de vieillir les actrices, dont elles sont naturellement jalouses.

Germaine le regarda étonnée.

— C'est pour maman que vous dites cela ? Vous tombez mal. Maman l'admire tout particulièrement. Songez donc! Mlle des Chapelles débutait dans la première pièce que mon père l'a menée voir. Ainsi!...

— Mais ce n'est pas possible !

— Pourquoi pas ?

— Votre mère a...

— Maman a quarante-huit ans. Au fond, elle n'en convient pas et passe pour n'en avoir que quarante-cinq, l'âge de M. Baudreuil... Qu'avez-vous donc, Paul ?

Le jeune homme s'était levé et marchait fiévreusement entre les petites tables, où des Anglais et des Américains prenaient également le café. Il s'arrêta brusquement de nouveau auprès de Germaine.

— Alors, selon vous, Mlle des Chapelles ...

— Aurait à peu près l'âge de maman. Mais oui... En quoi cela peut-il...

Germaine n'acheva pas. Elle avait compris. La femme aimée n'était pas une jeune fille pauvre, c'était... Et malgré le choc qui se produisit en elle, malgré la colère qui se lisait dans les yeux de son mari, le côté très comique de l'aventure lui apparut de telle façon qu'elle fut prise d'un fou rire. Elle chercha à se maîtriser, sans y réussir. Entre les fusées du rire nerveux, elle balbutiait :

— Ah ! mon pauvre ami... ah ! mon pauvre ami...

Paul, absolument furieux, ayant envie de battre cette rieuse, s'enfuit et ne reparut que plusieurs heures après.

Lorsque Paul Dubourg, calmé par une longue course dans les environs et un peu de réflexion sérieuse, rentra, il vit sa femme qui se promenait au jardin, en compagnie d'un jeune homme. Germaine, le teint animé, causait gaiement et son nouvel ami l'écoutait avec un plaisir évident. Paul, qui s'était imaginé trouver Germaine un peu triste de ses heures de solitude, un peu honteuse aussi peut-être, fut désagréablement impressionné. Certes, il eût été du dernier ridicule de se montrer jaloux, mais pendant un instant il fut assez mal à son aise. Cela ne dura guère, cependant, et il alla à la rencontre de sa femme.

— Ah ! fit Germaine, voici mon mari. Paul, laissez-moi vous présenter M. Armand Leplessis, un jeune peintre dont, pour ma part, j'aime beaucoup le talent. Il était absent au moment... de notre mariage. A vrai dire, voilà plus d'un an que je ne l'avais vu, n'est-ce pas, Monsieur ?

— Charmé, Monsieur, dit Paul qui ne l'était pas du tout.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, et l'on causa de choses et d'autres, tout en suivant les allées en pente du beau jardin.

— Vous ne pouvez vous imaginer, Monsieur, dit le jeune homme, le plaisir que m'a procuré cette rencontre. Je ne connaissais personne à Alger. Notre hôtel est envahi par les Anglais et surtout les Américains — on entend exclusivement leur langue, dont je ne sais pas un traître mot ! J'étais sur le point de demander ma note, craignant de devenir enragé, lorsque Mme Dubourg a bien voulu reconnaître un de ses anciens danseurs. Depuis ce moment, je pardonne tout aux Anglo-Saxons !

— Paul est un peu comme vous, Monsieur. Lorsqu'il me voit causer avec quelque voisin ou voisine de table, il lui prend des velléités de louer une villa ou de retenir nos places dans le prochain bateau. Aussi, avouez, Messieurs, que vous avez le plus grand tort de ne pas savoir l'anglais. En voyage, c'est la langue universelle.

M. Leplessis, ayant deviné que sa conversation plaisait moins au mari qu'à la femme, — ce qui lui semblait tout naturel de la part d'un nouveau marié, — prit congé. On se donna rendez-vous pour la soirée.

Il y eut un moment d'embarras lorsque Paul et Germaine se trouvèrent en tête à tête. Germaine glissa un regard sous ses longs cils recourbés et se dit que son compagnon de voyage boudait. Gentiment, elle passa sa main au bras du jeune homme.

— Je vous ai fait de la peine, tantôt, cher ami, et j'en suis au désespoir.

— Ne vous en excusez pas. J'ai dû, sans doute, vous paraître ridicule.

— Non pas, non pas : un peu naïf et jeune, voilà tout.

— Merci. Cela m'a l'air de se ressembler prodigieusement. Puis-je, pour changer de thème, vous demander ce qu'est votre nouvel ami ?

— Le plus gentil garçon du monde, fils d'une amie de maman. Il venait assez souvent à la maison, dans le temps. Je ne vous cacherai pas que s'il m'avait demandée, maman eût été dans la joie, d'autant plus qu'il est assez riche. Mais il ne faisait même pas attention à moi.

— Il m'a tout l'air de vouloir se dédommager.

— C'est autre chose, maintenant ; il n'y a plus de danger qu'on le prenne pour un candidat à ma main... du moins il s'imagine qu'il n'y a plus de danger. Puis, en voyage, une simple connaissance tourne facilement à l'amitié. Vous verrez qu'il vous plaira beaucoup.

— J'en doute.

— Ah ?... J'en suis désolée. Je viens de l'inviter à nous accompagner demain dans notre promenade de Bou-Zaria.

Paul ne put réprimer un mouvement de vive contrariété.

Cependant, dans la longue causerie du soir, il dut s'avouer que le jeune peintre était un agréable compagnon, très au courant des menus événements de la vie de Paris, vif, gai, fort simple aussi. Lorsque Germaine se retira, les deux hommes continuèrent à bavarder le plus amicalement du monde. Paul avait force questions à faire, lui qui depuis un mois vivait en dehors de tout le mouvement parisien, et Leplessis répondait longuement. Lorsque l'on a les oreilles rebattues de langue étrangère, il fait si bon entendre la sienne !

La promenade se trouva retardée par une pluie aussi imprévue que violente et qui dura pendant deux longues journées. Que faire, à l'hôtel, lorsqu'il pleut, sinon causer ? M. Leplessis, de plus, demanda, et obtint la permission de faire un croquis d'après Mme Dubourg. Il devint alors, nécessairement, le compagnon inséparable des jeunes mariés. Il s'en excusait gentiment.

— Mais, vous ne nous gênez en aucune façon, s'écria Germaine, ouvrant de grands yeux, — au contraire, vous nous aidez à passer agréablement ce temps de pluie, qui nous semblerait très long sans vous ; n'est-ce pas, Paul ?

M. Leplessis ne put réprimer un rapide et curieux regard ; puis il s'occupa de son installation. Paul se mit à tambouriner sur la vitre avec impatience. Germaine les regarda tous deux avec un vague étonnement, puis alla chercher une dentelle blanche que le peintre désirait qu'elle jetât sur ses cheveux. Pendant sa courte absence, les hommes restèrent silencieux.

Les séances eurent lieu dans le petit salon qui séparait les deux chambres, un petit réduit drôle, aménagé dans un angle de la maison, un peu biscornu comme forme, avec un balcon arrangé en fumoir et fermé par un treillage.

— C'est curieux comme Mme Dubourg a peu changé, dit une fois le peintre, en étudiant son joli modèle, c'est tout à fait son expression de jeune fille.

— Tiens, et pourquoi mon expression aurait-elle changé ? Il n'y a pas cinq semaines que je m'appelle Germaine Dubourg ; c'est peu de chose que cinq semaines.

— C'est vrai... Pardon.

Paul, sur le qui-vive pour tout ce qui pouvait, de près ou de loin, ressembler à une épigramme, jeta un regard furieux au jeune homme, qui fit semblant de ne pas le voir, et la séance continua en silence pendant quelque temps.

Le soir, Paul Dubourg, énervé, proposa de continuer le voyage, d'aller jusqu'à Biskra, où peut-être retrouveraient-ils le soleil.

— Attendons au moins que le portrait soit terminé.

— Vous y tenez beaucoup, à cette croûte ?

— Cette croûte, comme vous dites, s'annonce comme un charmant petit portrait. Oui, j'y tiens. Il est naturel qu'il vous laisse froid, puisque le modèle vous a toujours été indifférent et qu'il commence à vous être odieux. Ah ! ne niez pas. Vous êtes très changé depuis... depuis mon fou rire. Je vous ai pourtant demandé pardon... ou à peu près... mais les hommes ne connaissent pas la vraie générosité. Une fois leur amour-propre piqué... c'est fini. Et j'en ai un gros chagrin.

— Vrai, un si gros chagrin que cela ?

Il se rapprocha vivement et entoura sa femme de son bras, un peu timidement, un peu gauchement, comme étant peu habitué à des façons aussi familières ; mais Germaine, pour une fois, ne se défendit pas. Elle lui permit même de porter sa petite main à ses lèvres.

— Mais, certes, cela me fait de la peine. Je vous l'ai dit : j'ai beaucoup d'amitié pour vous. J'allais même vous consulter à propos de M. Leplessis. Il n'est pas douteux que je lui plaise. S'il allait me faire la cour, — oh ! il n'en est pas encore là... — croyez-vous que ce soit un homme capable de me rendre heureuse ? Car, enfin, il faudra bien, une fois ou l'autre, que je me décide à me marier... pour de bon.

Paul laissa tomber la main et se retira vivement du petit balcon-fumoir où avait eu lieu cette conversation conjugale.

— Vous voudrez bien m'excuser de vous donner le moindre conseil à ce sujet. Vous êtes libre, personne ne le sait mieux que moi. Usez de cette liberté, mais, pour l'amour de Dieu, ne m'en parlez pas !

— Voilà que vous vous fâchez de nouveau. Vraiment, cher ami, vous êtes terriblement changé. Vous, le plus aimable des compagnons de voyage, des camarades, vous devenez d'une susceptibilité tout à fait maladive. Allons ! je vois que le divorce avance à grands pas et que vous, au moins, ne demanderez pas un renouvellement de bail.

— Et vous ?

— Moi... oh ! moi, c'est autre chose. Je n'ai pas

été gâtée jusqu'ici en fait de bonheur. Jamais je n'ai été aussi heureuse que depuis l'emprunt que je vous ai fait de votre nom. Jamais...

— Ma petite Germaine... et il se rapprocha de nouveau.

Mais Germaine, en s'essuyant les yeux, ajouta de suite :

— Avez-vous décidé la... la mise en scène ? Vous savez... le prétexte où vous devez vous donner tous les torts.

— J'avoue que, jusqu'à présent...

— Tenez, j'ai plus d'imagination que vous. Nous allons voyager dans un pays de montagnes, où il y a des précipices. M. Leplessis pourrait nous accompagner. Il a déjà noté, j'en suis sûre, vos façons nerveuses, un peu étranges avec moi. Lorsque vous serez sûr d'être observé par lui, vous pourriez faire semblant de m'entraîner vers un de ces précipices. A mes cris il se jetterait sur vous, me délivrerait...

— Et vous lui accorderiez votre main, comme récompense. Il ne me va pas du tout, votre moyen, qui a le désavantage de rappeler un procès fameux et d'être... romantique en diable.

— Trouvez-en un autre, alors.

Germaine se sentait un peu froissée de son peu de succès.

— En tout cas le mien aura l'avantage de se passer de M. Armand Leplessis...

Et, sans même souhaiter une bonne nuit à sa compagne de voyage, Paul Dubourg rentra chez lui. C'était la première fois qu'il manquait ainsi aux convenances.

Germaine le suivit des yeux, avec un sourire moitié moqueur, moitié tendre. Puis elle sortit de sa poche un petit étui, l'ouvrit, et contempla la moitié d'un mince anneau d'or, sa véritable alliance, qu'il s'agissait de compléter.

Très sincèrement, tant qu'elle avait pu croire à une rivale, jeune comme elle, jolie sûrement et dont le seul crime était son manque de fortune, elle avait décidé de s'effacer, de ne voir en son mari légal que le fiancé d'une autre. Mais, puisqu'il s'agissait d'une actrice, qui avait l'âge de sa mère, que Paul ne pouvait songer à épouser, l'affaire devenait tout autre. Depuis qu'elle s'appelait Germaine Dubourg, la jeune fille avait à peu près deviné certains côtés de la vie des hommes qu'on lui avait jusque-là soigneusement cachés. Elle savait qu'il n'était nullement question ici de mariage. Aussi, Paul étant libre, elle l'observa de plus près ; l'espèce de jalousie manifestée à l'égard de M. Leplessis lui causa une joie malicieuse. Depuis que son mari se montrait nerveux, irritable même, lui, si bon camarade jusqu'alors, elle lui découvrait mille qualités, invisibles auparavant.

Le soleil enfin se leva radieux ; l'air était très pur, l'eau encore agitée prenait des teintes subtiles, fauves ici, laiteuses plus loin, puis d'un bleu profond à l'horizon. C'était une véritable journée pour une longue promenade. La voiture fut commandée.

Le courrier apporta, entre autres, une lettre de Paris, où un ami racontait longuement à Paul, — marié et guéri, pensait-il, — une pendaison de crémaillère chez Mlle Irma des Chapelles. Le délicieux hôtel qu'elle inaugurait si gaiement était un cadeau, vraiment royal, fait par le banquier Lementhal.

— C'est pour cela qu'elle se résignait si facilement à mon mariage...

Le jeune homme froissa la lettre rageusement. Puis, après un certain temps, il fut étonné de prendre assez gaillardement son parti d'un événement soupçonné plus d'une fois.

La promenade fut absolument délicieuse. Le soleil avait dissipé, avec les légères brumes s'enroulant dans la vallée et sur les montagnes, les soupçons, la mauvaise humeur de Paul et les velléités de taquinerie de sa femme. Assis en face d'elle, le jeune homme ne se rassasiait pas de la regarder, s'étonnait de n'avoir jamais compris encore à quel point elle était jolie et séduisante. L'ayant épousée, s'il cherchait maintenant à faire sa conquête? Et pourquoi pas?

Germaine causait surtout avec le jeune peintre, mais ses regards allaient volontiers à son mari, et, pour la première fois, elle semblait un peu gênée, rougissante même.

Ils suivaient la route de Mustapha-Supérieur, puis le village d'El Biar pour arriver enfin au sommet de Bou-Zaria. Jusque-là le chemin avait été agréable, bordé de jolies propriétés ou de champs cultivés, mais il n'avait été, en somme, qu'agréable. L'autre versant réservait aux Parisiens une surprise merveilleuse. Le caractère du pays changea brusquement. A un tournant de route, après le chétif village, la mer apparut dans toute sa splendeur, avec ses tons de saphir, ses grandes nappes d'un bleu plus léger, comme frissonnante de diamants éparpillés, ses bords frangés d'écume, ses mille teintes allant du bleu au vert d'émeraude, au rouge sombre aussi, lorsque passait un léger nuage. De cette hauteur, toute la côte se dessinait nettement ; les rochers, les pointes de Saint-Eugène, où l'eau éternellement brisée écume et bouillonne, le port d'Alger, puis la belle courbe si gracieusement évasée de Mustapha, fermée par la langue de terre, mince et effilée que l'on nomme le cap Matifou. Le bleu de l'eau se voyait au delà du cap, se confondant presque avec les collines un peu ennuagées encore, tandis que les belles montagnes du Djurjura se dessinaient fièrement sur le ciel d'un bleu exquis, presque pâle. Mais

c'était surtout vers la pleine mer, là-bas, si profondément, si merveilleusement bleue que se dirigeaient les regards.

— Que c'est beau, que c'est donc beau!

Ils ne trouvaient que cela à dire, tous trois, trop remués par cette magnificence qui, subitement, se révélait ainsi à eux, pour causer, pour songer à leurs mesquines querelles, même à leurs secrets espoirs. C'était la créature abîmée, écrasée par la gloire du Créateur et qui se taisait, vaincue et heureuse de sa défaite.

On avait fait arrêter la voiture. Armand Leplessis, pris par la passion du beau, allait d'un point à un autre, se souciant assez peu de ses compagnons de route. Il finit par leur dire :

— Rentrez sans moi. C'est bien malhonnête, ce que je fais là, mais vous m'excuserez, Madame, je le sais, et vous, cher Monsieur, si vous voulez me rendre un véritable service vous me ferez envoyer ma boîte à couleurs et une valise que je tiens toujours prête... je me connais si bien... et je resterai ici quelques jours. Il y a une auberge là-haut, et j'ai besoin de me mettre un peu de cette couleur-là dans les yeux. Vous ne m'en voulez pas, hein?... c'est plus fort que moi.

Ah! non, ils ne lui en voulaient pas !

A mesure que la voiture enfilait les lacets rapides de la côte, le pays se faisait âpre. Mamelon sur mamelon, colline sur colline, s'élevaient nus, éventrés ici et là par des carrières ou maigrement recouverts d'oliviers, avec des haies monstrueuses de cactus aux formes bizarres. De rares maisons mauresques, très blanches, presque sans fenêtres, avec leurs toits en terrasse ou agrémentés de dômes minuscules, se montraient ici ou là, accrochées au flanc de la montagne; un misérable village arabe, deci, de-là, dormait au soleil.

Assis maintenant à côté de Germaine, Paul Dubourg ne parlait guère, et elle se taisait aussi, les yeux tout remplis de la beauté du ciel et de la mer. Il l'attira un peu plus vers lui, et elle se laissa faire.

— Ne vous semble-t-il pas, Germaine, qu'une bénédiction tombe sur nous de tout ce pays enchanté, du ciel si profond, de l'air si pur, une bénédiction plus solennelle encore que celle... qui nous fut donnée... il y a aujourd'hui cinq semaines? une bénédiction qui vous met dans mes bras, qui nous ordonne de ne plus jouer, comme des enfants sacrilèges, avec le bonheur et avec l'amour... dites, ma femme?

Germaine se tourna vers lui, le regarda et ne répondit pas tout de suite. Alors, avec ce manque d'enchaînement dans les idées que l'on reproche aux femmes, elle dit :

— Nous passerons par Alger pour rentrer, n'est-ce pas?

— Oui, pourquoi?

— Je... je voudrais donner un bijou à raccommoder, un petit anneau auquel j'attache un grand prix.

Et elle sortit l'étui de sa poche. En souriant, Paul l'ouvrit, et prenant l'autre moitié de la bague qu'il portait toujours sur lui, il rapprocha les deux fragments.

— Seulement, murmura-t-il, vous n'aurez pas, de cette façon... la clef des champs, je vous en préviens.

— Vous me la garderez... mon cher mari!

NÉLIS. JEANNE MAIRET.

M. ZOLA

CHRONIQUEUR PARLEMENTAIRE

M. Zola a été chroniqueur parlementaire?

Parfaitement. Je prends la collection de la *Cloche*, le journal de Louis Ulbach, aux années 1871 et 1872; j'y trouve des correspondances signées *Émile Zola* sur les séances de l'Assemblée de Bordeaux du 13 février au 15 mars 1871. Presque chaque jour, deux colonnes serrées. Puis, l'Assemblée s'étant transportée à Versailles, c'est de Versailles qu'elles sont adressées. Elles cessent le 17 avril, pendant la Commune, pour reprendre le 10 juin. Elles s'interrompent pendant les vacances, du 19 septembre au 6 décembre, et cessent définitivement à partir du 3 mai 1872, date à laquelle M. Zola abandonne la chronique parlementaire pour écrire dans le même journal des *Lettres parisiennes*, pleines de descriptions.

Ce n'est certes pas pour servir à M. Zola un des batraciens qu'il a coutume de manger chaque jour, que je déterre ces anciennes chroniques. C'est qu'en vérité elles sont fort intéressantes. Ce reportage résiste aux années. On y retrouve tout entier l'auteur des *Rougon-Macquart:* il y est passionné, violent, romantique, il manque de nuances, il met tout au même plan, mais il a de la couleur et du relief. On voit les figures et les gestes des acteurs qu'il met en scène, on les entend parler, cependant que grouillent autour d'eux la masse de leurs collègues et le public des tribunes. Il a ce don qui fait les bons ouvriers, au cours des premières chroniques surtout: il s'intéresse à ce qu'il fait, il assiste avec joie aux débats de ces hommes politiques. De plus, il dramatise, par des oppositions faciles, par des comparaisons imagées et saisissantes; il peint à couleurs crues, voyantes, qui font mal aux yeux. Le romancier se dissimule mal : tel morceau rappelle la *Curée*, tel autre, — cette description de paysage printanier, par exemple, mise en regard des douloureuses délibérations de l'Assemblée, — évoque le souvenir de la *Débâcle*. Quand on songe que, chaque jour presque, le reporter écri-

vait ses deux colonnes à la hâte, sans avoir eu le temps de relire, de clarifier, de coordonner, on est étonné de la valeur que, malgré tous leurs défauts, conservent ces chroniques.

Elles empruntent une part de leur intérêt aux événements qu'elles relatent. C'était l'avenir de la France qui était alors en discussion dans les séances de l'Assemblée : il s'agissait du traité de paix qui terminait la guerre, de la lutte entre la république mal assise encore et la royauté menaçante. Chaque vote pouvait modifier l'histoire. Et la grandeur des débats donne volontiers de la grandeur à ceux qui les retracent.

Par le sujet et par l'auteur, ces notes d'histoire vivante prennent de l'importance. Elles seront un témoignage utile pour les historiens de l'Assemblée. Leur partialité est trop évidente pour valoir d'être soulignée. Elles en acquièrent d'ailleurs plus de passion et de véhémence.

J'en signalerai les passages saillants, en me contentant de les encadrer.

I. — L'ASSEMBLÉE DE BORDEAUX

La première correspondance parut dans la *Cloche* du 19 février 1871. Elle est datée du 13 (l'Assemblée, élue le 8, s'était rassemblée le 13 à Bordeaux). Elle se panache d'images romantiques :

... Je sors de la première séance tenue par l'Assemblée nationale. Vous devez savoir qu'on a transformé le Grand-Théâtre de Bordeaux en palais législatif. Imaginez une chapelle ardente ; on entre là à deux heures, avec du soleil plein les yeux, et l'on tombe dans une salle éclairée par trois lustres. En bas des banquettes rouges ; sur la scène, dont le rideau est levé, une tribune, et une estrade tendues de draperies pourpre, au milieu d'un décor de salon. C'est là que la France va être exécutée. *On cherche le bourreau dans les coins d'ombre.*

Aux galeries, dans les loges, beaucoup de dames, un public de première. Les mains gantées tiennent des lorgnettes.

En bas cependant, des charpentiers achèvent d'enfoncer les derniers clous. La salle se remplit peu à peu. Les représentants arrivent par groupes. La droite est formidable : ces messieurs sont venus en toute hâte pour la curée du pouvoir. Mais Garibaldi, en casaque rouge, avec son large feutre, l'air rude et calme d'un soldat, excite une curiosité autrement vive que les crânes nus de la majorité que les campagnes viennent d'envoyer à l'Assemblée. Esquiros s'assoit à la gauche de Garibaldi. Autour d'eux les bancs restent presque vides...

La séance est ouverte par Benoit d'Azy, président d'âge. Jules Favre remet entre les mains de l'Assemblée les pouvoirs du gouvernement de la Défense nationale.

Le public regarde Thiers, qui est très entouré, et dans lequel on pressent l'homme de l'avenir. Garibaldi, élu dans le département de la Seine par deux cent mille voix, donne sa démission. Il veut en expliquer les causes, mais comme il n'est plus député, on lui retire la parole. D'où indignation de M. Zola :

Le président a levé la séance avec une habileté de prestidigitateur. Eh ! qu'importe à ces messieurs ce vieillard qui vient de battre les Prussiens pour le compte de la France. La plupart d'entre eux suaient la peur pendant que Garibaldi allait, la poitrine nue, devant les balles ennemies. Ils avaient les pieds sur leurs chenêts, et lui grelottait sous la neige... *Il veut parler, c'est bien, qu'il se taise (sic) !* Qu'il s'en aille chez lui, saignant et meurtri, et qu'il ne nous importune plus de son héroïsme ! — Entendez-vous, Messieurs, ce sera une honte pour la France d'avoir marchandé un remerciement à ce soldat de la liberté. Soyez simplement polis. On ne vous demande pas d'être grands.

Il est équitable de rappeler que bon nombre de membres de l'Assemblée avaient versé leur sang en 1870. Je n'en citerai qu'un, le marquis Costa de Beauregard, aujourd'hui académicien, alors l'un des plus jeunes députés : blessé gravement au combat d'Héricourt, comme il marchait à la tête de son bataillon de mobiles, il fut élu député par les populations de la Savoie pendant qu'il était encore prisonnier en Allemagne.

Le 15 février, Victor Hugo, représentant de Paris, fait son entrée à l'Assemblée. A cette nouvelle le chroniqueur joint un petit tableau humoristique de la droite :

Les honneurs de la séance ont été aujourd'hui pour Victor Hugo. Le grand poète s'est tenu presque constamment debout à gauche de la tribune, devant le premier banc, la face tournée vers ses collègues. Il m'a paru légèrement surpris des étranges têtes de nos honorables.

Vous n'avez certes pas la moindre idée de l'aspect de l'Assemblée. Je ne voudrais pas lui manquer de respect, et les temps ne sont point aux rires ; mais, vraiment, les campagnes nous ont envoyé de braves gens qui feraient la joie de nos caricaturistes.

Imaginez tous les hobereaux du temps de Charles X et de Louis-Philippe, soigneusement conservés, bien qu'un peu couverts de poussière. Ce sont surtout les chapeaux qui sont incroyables. Il y en a de toutes les formes. Braves gens qui ont vécu dans leurs terres depuis la chute de la monarchie, et qui viennent de quitter leurs fermiers pour assister à la curée de la république.

Il y en a d'enfantins. La plupart ne savent pas même lever la main pour donner leur vote. Et que de crânes luisants sous le grand lustre ! Je les regardais tout à l'heure, j'étudiais leurs poses de propriétaires alarmés, et je me disais que décidément la France est une grande enfant sublime qui fera toujours des bêtises en matière politique.

La présence de l'Assemblée anime Bordeaux.

Chaque jour ce sont des arrivées de députés retardataires, de journalistes. L'évêque d'Orléans, élu député, descend du même train que Louis Veuillot, son grand ennemi dans les questions religieuses.

On signale à la fois M. Veuillot et Mgr Dupanloup. On ne dit pas s'ils sont arrivés dans le même compartiment; cela n'est pas probable, car on a constaté qu'ils ne portaient aucune trace d'égratignures.

Puis ce sont les Parisiens qui viennent se ravitailler et racontent les souffrances du siège :

Le flot des Parisiens continue à arriver. Tous disent qu'ils ont enduré des souffrances inouïes pendant les derniers jours du siège. Aussi se ravitaillent-ils dans les restaurants avec des joies d'enfant. C'est incroyable la quantité d'huîtres que Bordeaux absorbe chaque jour. J'ai remarqué que chaque Parisien qui arrive se commande généralement une douzaine d'huîtres et un rosbif.

Il y en a pourtant qui ont des tendresses pour le ragoût de mouton.

« Tu ne saurais croire, me disait hier un ami, combien le ragoût de mouton m'a manqué à Paris. » Tant il est vrai que ce sont les bons gros plats qui font les joies secrètes et durables du ventre.

Voilà qui sent l'auteur futur du *Ventre de Paris* et son grand souci du comestible!

C'est le 28 février que Thiers arrive enfin et rend compte de sa mission à l'Assemblée. Avant de laisser M. Zola retracer cette mémorable séance, il importe de présenter son principal acteur, M. Thiers; il domine cette époque lamentable par son activité et son initiative; il est toujours en scène; vieillard, il joint à son expérience l'ardeur d'un jeune homme. Notre chroniqueur parlementaire eut maintes fois l'occasion de le juger; il ne s'en est pas privé, et dans ses articles de la *Cloche* je trouve toute une collection de portraits qu'il peut être intéressant de connaître. Les historiens futurs de l'Assemblée apprécieront leur ressemblance.

II. — M. THIERS

Ils sont pleins de vie, ces portraits. Que ce soit l'orateur ou l'homme politique, M. Thiers apparaît en pleine lumière.

Quelle étude que la carrière de cet homme d'Etat! Pour moi, il est l'Auber et l'Horace Vernet de la politique. Clair, bavard, éminemment Français, il est la France. Jamais personne n'a réuni à pareil degré les qualités moyennes de notre pays. Je comprends parfaitement que lui seul puisse nous sauver, si la France refuse la lutte à outrance. Il est assez notre chair et notre sang pour que nous acceptions la paix qu'il signera pour nous.

Gambetta est à l'autre bout du génie français. Ces deux hommes doivent se détester. On attend avec une curiosité d'artiste qu'un débat s'engage entre eux.

Malheureusement, nous ne trouvons pas dans les chroniques de M. Zola de portrait en pied de Gambetta. A peine de loin en loin une note brève sur le grand orateur qui, durant cette première année de l'Assemblée, ne chercha point les succès de la tribune parlementaire et préféra porter en province la bonne parole.

Thiers a des gestes simples et familiers : il donne de légers coups sur le bord de la tribune. Sa parole est nette et précise; cependant il délaye abondamment. On l'applaudit souvent à tel point qu'on semble espérer qu'il revienne saluer comme une danseuse aimée.

Quel homme que M. Thiers! Il parle, il parle avec une négligence incroyable, se répétant à chaque mot, hasardant des vérités de M. de la Palisse, n'ayant à son service que deux ou trois arguments : « Soyez sérieux », et encore : « Faites ceci, faites cela, si vous voulez être une grande Assemblée nationale », et ce diable d'homme réussit toujours à avoir raison!

... Quelle est donc sa force à cette commère bavarde qui se perd dans les papotages les plus menus, qui met une idée dans vingt phrases? Le bon sens, puissance admirable, invincible, à laquelle tout le monde se rend, sans même en avoir une conscience bien nette...

Cependant il est sûr de lui. Il se plaît aux difficultés qu'il escamote avec une dextérité de prestidigitateur. C'est un habile homme en même temps qu'une *commère bavarde*. Voici les réflexions qu'il inspire à M. Zola à propos de son discours demandant l'ajournement pour les lois d'exil des princes.

L'art de gouverner, — disait-il volontiers, — est l'art de se tenir en équilibre entre plusieurs précipices. Il y excelle, il y triomphe.

Toute sa petite personne prend des voluptés infinies dans cet escamotage des difficultés, dans ces menus tours d'adresse qui émerveillent la société. Je le regardais à la tribune; il souriait à demi, d'un sourire voilé; il maniait les muscades, les doigts frémissants, les faisant, avec une rapidité prodigieuse, passer sous tous les gobelets imaginables de la république et de la monarchie.

Ce qui le faisait jouir, je le sentais bien, c'était qu'il se trouvait en plein gâchis et qu'il s'y attardait amoureusement, avec la certitude d'en sortir par petits bonds, selon son caprice. Il ne semblait même pas avoir conscience des fondrières, et quand il parlait des obstacles qu'il trouvait devant lui, croyez bien que c'était pour mieux nous faire sentir avec quelle grâce et quelle habileté il allait les franchir les uns après les autres.

On admirera beaucoup son discours; et j'avoue que je l'admire plus que tout autre, comme la dentelle la plus curieusement travaillée qu'on puisse voir. Ce n'est pas un discours, c'est une suite de pièges adorables. Il n'y a ni commencement ni fin, mais des promenades en tout sens, des brusqueries et des cajoleries, des raisonnements qui semblent s'égarer et qui repassent cent phrases plus loin pour frapper un adversaire en pleine poitrine.

Toujours le jeu de bascule, d'ailleurs; il s'agit de vaincre tout le monde en ne mécontentant personne.

Et il ne faut pas oublier de quel ton bonhomme ces malices sérieuses sont commises. M. Thiers, quand il veut assommer les gens, se fait bourgeois, d'une bourgeoisie intolérable. Il distribue des prix, il lance des axiomes qui rendraient M. Prudhomme jaloux, il arrive à cacher son intention sournoise sous une telle couche de platitude honnête, qu'on l'applaudit à tout rompre.

III. — LE TRAITÉ DE PAIX

Le 28 février, M. Thiers arrive à Bordeaux apportant le projet du traité de paix que l'Assemblée doit ratifier. L'Assemblée est convoquée à cinq heures du soir. Le projet est lu par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Toute ma vie, — écrit M. Zola, — je me souviendrai de cette heure formidable. Les tribunes étaient anxieuses... La salle tout entière était dans une stupeur douloureuse. Des grondements couraient dans les tribunes. La lecture du traité s'est achevée au milieu d'un silence de mort.

La session de l'Alsace et de la Lorraine, et l'indemnité de cinq miliards : c'étaient les conditions trop prévues de la paix nécessaire.

Quand je suis sorti de la salle des séances, la nuit tombait, la foule stationnait sous le crépuscule, inquiète et avide de la mauvaise nouvelle. Il m'a semblé sortir d'un caveau funéraire et traverser un peuple en deuil qui venait de conduire les funérailles de sa patrie. Pas un cri; le chiffre de cinq milliards, les noms de Metz et de Strasbourg couraient comme des sanglots. Ah! le soleil est couché ce soir, et Bordeaux a pris des vêtements de deuil!

Le 1er mars, l'Assemblée discute le traité qui est ratifié par 548 voix contre 107. Cette séance, où le sort de la France est en jeu, ne laisse au témoin qu'une impression d'immense détresse ; les orateurs, Quinet, Hugo, Louis Blanc, Changarnier, Thiers, sont mal écoutés, sauf le dernier; il eût préféré le silence à ce « convoi bruyant, mené sans dignité sur la tombe où on jetait l'Alsace et la Lorraine »; le moment solennel et terrible, le moment du vote, lui paraît étroit et mesquin.

Mais le lendemain, le débat reprend pour lui sa grandeur. Il y revient avec persistance, et l'émotion de son souvenir est très puissante. Ainsi parfois les grandes décisions que nous prenons dans notre vie n'ont du prestige que dans notre mémoire; elles furent comme des événement insignifiants; plus tard seulement, comprenant toute leur importance, nous arrivons à dramatiser l'instant où elles furent prises.

Je la revois encore, cette salle des séances, avec ses lustres qui aveuglent et qui laissent tomber une lumière fausse, un jour blafard, sur les dorures des loges et sur les draperies sanglantes de la tribune. On étouffait, des souffles couraient, chauds et humides. Et sur les rampes des galeries, des femmes se penchaient, anxieuses, au-dessus du bruit, comme sur le bord d'un cirque où se battaient deux nations. Au dehors, le soleil était clair.

Le souvenir donne de la grandeur à toutes ces choses. Je ne les vois plus, à cette heure, qu'au travers de l'énormité des décisions prises. Ce doit être ainsi que l'histoire devient grande.

J'avais en face de moi la loge diplomatique. Toute l'Europe était là : la Russie, l'Angleterre, l'Autriche, jusqu'à ces Etats romains qui ne sont plus aujourd'hui. Les dames avaient eu le bon goût de se placer dans le salon, au fond de la loge. Et je regardais l'Europe, tandis que Louis Blanc jetait aux applaudissements de l'Assemblée cette phrase sanglante: « Et ce siège de Paris, l'histoire pourra-t-elle l'envisager sans se demander ce que, pendant ce temps-là, faisait l'Europe? » L'Europe, dans sa loge, n'a pas bronché; lord Lyons gardait son flegme superbe d'Anglais satisfait, M. de Metternich souriait vaguement d'un sourire involontaire. Vers la fin, une dame est venue s'appuyer sur la rampe de velours rouge.

Victor Hugo a toutefois réussi à émouvoir légèrement l'Europe en parlant du Concile et en disant que Gibraltar n'appartenait pas aux Anglais. Mgr Chigi a quitté la loge avec affectation, et lord Lyons a eu un mouvement de lèvres plein de dédain.

Malgré ses trouvailles inattendues au sujet de Gibraltar, Victor Hugo orateur a conquis le suffrage de M. Zola qui l'analyse ainsi :

C'est un Isaïe qui maudit et c'est un Jésus qui promet la rédemption. Il est fort beau à la tribune. Il a commencé à parler d'une voix très basse, à peine distincte; puis la voix a grandi et a empli toute la salle. C'est d'un effet très particulier. Le poète est d'ailleurs un orateur d'un grand art. Il a le sens du tragique. Ses gestes, son accent mettent en grande vigueur ses phrases sonores, cadencées, vivantes... Fort correct d'ailleurs, et d'allures parlementaires, il n'est pas l'homme échevelé que rêvent les jeunes poètes de province.

Il a plus d'éloges encore pour Louis Blanc :

Louis Blanc est plus pratique. C'est le tribun à la parole exacte et élégante. Il n'a point les yeux au ciel, mais plus bas, à quelques mètres de terre. L'image chez lui n'arrive que rarement, et c'est la voix, c'est l'intonation qui rendent la phrase vivante. De loin, on dirait un adolescent. La voix est pénétrante; elle a des sonorités de cristal, des sons de cuivre adoucis. La main, blanche et soignée, accompagne le discours d'un léger mouvement de va-et-vient.

J'ai déjà dit que M. Zola se passionnait pour la comédie parlementaire. Il se plaît aux séances orageuses : « En somme, — dit-il en parlant du public des tribunes, — pourvu qu'on se batte, les dames sont contentes. » Il est comme les dames. Et il res-

semblerait aussi à ce bon bourgeois qui lui disait en lui montrant les députés : « C'est comme au théâtre : on dirait qu'ils vont se manger, et ils boivent ensemble dans les coulisses. »

IV. — LES PRINCES D'ORLÉANS

On sait que le duc d'Aumale et le prince de Joinville avaient été élus membres de l'Assemblée nationale. Mais on ne leur permit de siéger qu'en décembre 1871. Lorsqu'on discute s'il leur sera ou non permis de siéger, M. Zola les défend en termes peu courtois :

Le 19 décembre, les princes viennent à l'Assemblée; M. Zola s'étonne de cette audace. A en croire cette note, ils se tiennent cependant bien sagement : « Les deux princes sont là, bien tranquilles, comme deux bonshommes de porcelaine. »

Le 20 janvier 1872, grande séance à l'Assemblée. A la suite de leur échec sur l'impôt des matières premières, M. Thiers et le ministère avaient démissionné. Les bruits de couloirs faisaient croire à l'élection possible du duc d'Aumale à la présidence de la République, on parlait de la fusion des deux partis légitimiste et orléaniste. Le chroniqueur retrace ainsi cette mémorable journée :

La salle était pleine à s'effondrer. On se souriait d'une tribune à l'autre. Le drame promettait d'être palpitant, et les dames se montraient heureuses. En bas, fort peu de députés. Ces messieurs étaient trop affairés à la buvette et dans les bureaux. Tous les ministres étaient à leur banc.

Tout à coup on me montre les princesses d'Orléans. Elles viennent à l'Assemblée, me dit-on, pour la première fois. Elles sont en grande toilette... De si grandes dames ne peuvent être curieuses comme de simples mortelles. On prétend qu'elles ont absolument voulu voir proclamer le duc d'Aumale président de la République française. Ces princesses sont gourmandes.

Ma peur devient plus grande encore quand je vois le duc d'Aumale entrer gaillardement, un sourire aux lèvres, entouré d'un flot de députés qui courbent humblement l'échine. Je sais que M. Grévy a décliné toutes les propositions qui lui ont été faites. Mais j'ignore si le duc d'Aumale s'est montré aussi discret. Il était bien gai, et les hommes qui le saluaient étaient bien plats. Pendant une heure, il a dû se croire l'oncle régnant d'un roi de l'avenir...

On donne lecture de la démission de Thiers. Puis l'Assemblée vote l'ordre du jour Batbie refusant cette démission. Et après son entrevue avec les délégués de l'Assemblée, Thiers revient sur sa décision.

Quelques jours après, le 26 janvier, le comte et la comtesse de Paris ont la curiosité de venir à l'Assemblée :

Le comte et la comtesse de Paris se sont dévoués. Ils sont venus assister aujourd'hui à une séance d'affaires. Il est vrai que les princes ne peuvent venir les jours de grandes luttes politiques. Ils craindraient de recevoir quelque vérité désagréable en plein visage. Aussi, dès qu'une bataille s'engage, le duc d'Aumale prend-il sournoisement la porte.

La comtesse n'a pas paru s'amuser beaucoup. Mme Casimir-Perier était près d'elle, et elles ont causé toutes deux, pour étouffer leurs bâillements. En bas, le duc d'Aumale paraissait très affairé ; il écrivait sur un calepin. Je le soupçonne d'avoir voulu montrer à son neveu avec quel zèle il travaillait à la prochaine monarchie.

Je relève encore ce petit paragraphe sur le duc de Broglie, à la fois député et ambassadeur à Londres, obligé de quitter quelque temps l'Assemblée pour se rendre à son poste au moment de l'ouverture du Parlement anglais :

Voyez-vous ce pauvre duc obligé de quitter la Chambre française où il conspire pour aller remplir son devoir auprès d'une Chambre étrangère. Comme cela est contrariant! Que va devenir le duc d'Aumale sans ses conseils ? Et si la faction orléaniste réussissait à renverser M. Thiers pendant son absence, lui garderait-on au moins le fauteuil qu'on lui a promis ?

Non, rien n'est plus gai que cet amant de la royauté qu'on envoie à Londres en chevalier fidèle de la République. Si M. de Broglie comprenait, par hasard, tout le ridicule et tout l'odieux de sa situation, il donnerait sa démission. Mais M. de Broglie ne veut pas comprendre. Les appointements sont fort beaux, et il doit se promettre d'étrangler la République d'autant plus aisément qu'on l'a placé au chevet de la convalescente.

V. — LES ADIEUX D'UN CHRONIQUEUR

Le 1er mai 1872 M. Zola quitta la chronique parlementaire de la *Cloche*, pour écrire des *Lettres parisiennes*. Il l'annonce en ces termes à ses lecteurs :

... Il ne me reste plus qu'à prendre congé des députés et à quitter Versailles. Un de nos collaborateurs veut bien me relever de la longue et pénible faction que je fais depuis plus d'un an face à face avec l'Assemblée.

Je m'en vais sans haine. Ces messieurs m'ont trop souvent amusé pour que je leur garde rancune ; et, d'autre part, je les sens trop impuissants pour craindre qu'ils manquent jamais de décence envers la République... Je secouerai de mes pieds la poussière de la province, et je vous dirai le grand soleil de nos rues. J'étais à la *Cloche* chroniqueur des caves : on veut bien me permettre de passer au salon et au jardin.

Telles sont les chroniques parlementaires de M. Zola.

Je crois en avoir souligné les qualités de vigueur et d'intérêt. Si elles sont partiales et dégénèrent volontiers en caricatures dans leurs portraits des orateurs, si parfois leurs images sont poncives et leur sens politique un peu étriqué, elles demeurent néanmoins les curieuses notes d'un témoin, et d'un

témoin d'importance, sur une époque extrêmement attachante qui n'a pas encore son historien.

Nantes. HENRY BORDEAUX.

APERÇU SUR LES ÉLECTIONS MUNICIPALES DE PARIS

Aux termes de la loi électorale, sont électeurs, ou peuvent être, du moins, électeurs, tous citoyens français ayant plus de 21 ans, et remplissant certaines conditions de séjour. Sont exclus des listes, les militaires en activité de service et les individus ayant perdu leurs droits politiques, comme les faillis et gens ayant subi certaines condamnations. Il y a, à Paris, 2 511 000 habitants dont 838 000 hommes ayant dépassé l'âge de 21 ans. Tel n'est pas le nombre des électeurs : il faut en effet en déduire 70 000 étrangers, 23 000 hommes de troupe et officiers, et un nombre impossible à déterminer, mais assez considérable, de provinciaux de passage à Paris, qui ont été englobés dans le dénombrement; en tout, cela ferait un nombre d'à peu près 120 000 personnes : resterait donc plus de 700 000 personnes susceptibles par leur âge d'être électeurs.

Or le recensement des listes électorales n'accuse que 505 128 électeurs inscrits à Paris.

Il est certain que beaucoup de Parisiens négligent de se faire inscrire sur les listes, car personne n'est inscrit d'office; par paresse, ou indifférence, et aussi par ignorance, beaucoup n'exercent pas leur droit.

Toujours est-il que, à Paris, l'on ne compte pas plus d'un électeur pour cinq habitants. Comme les élus ne représentent guère, en général, plus d'un électeur sur deux votants, que ces représentants ne représentent presque jamais plus du dixième de la population, ceci pourrait bien s'appeler le suffrage restreint.

C'est là, d'ailleurs, une proportion générale qui varie dans chaque arrondissement, dans chaque quartier. Pour ne prendre comme exemple que les extrêmes, citons le quartier des Champs-Élysées, dans lequel se trouvent beaucoup d'étrangers, de femmes (les veuves et surtout les divorcées dominent) et aussi de citoyens riches, ou passant pour tels, inscrits, pour une bonne part, en province sur la liste électorale de la commune où ils possèdent un château ou une propriété. Aux Champs-Élysées, disons-nous, l'on compte à peine 12 électeurs sur 100 habitants. L'heureux élu de ce quartier représente bien 6 personnes pour 100 habitants!

C'est également dans les quartiers riches du Faubourg du Roule, de la Porte-Dauphine, de Chaillot, dans ceux de la place Vendôme, de l'Ecole-Militaire (à cause aussi de la présence de nombreux officiers) qu'il y a le moins d'électeurs.

Par contre, c'est dans les quartiers les plus populeux, les plus misérables de la capitale que l'on trouve, toutes proportions gardées, le plus d'électeurs empressés d'aller voter pour leurs candidats : quoi d'étonnant à ce que les voix socialistes l'emportent dans la plus grande partie des faubourgs? A Bercy il y a deux fois plus d'électeurs inscrits qu'aux Champs-Elysées.

Le dimanche 3 mai, 373 369 électeurs se sont rendus dans les sections pour voter.

Il y a eu, d'une manière générale, 74 votants sur 100 électeurs inscrits, l'on ne peut donc dire, comme l'ont prétendu certains, que les élections se sont passées au milieu de l'indifférence générale : il est intéressant même d'observer que lors des dernières élections législatives, notamment lors de la crise boulangiste, le nombre d'abstentions avait été plus considérable.

Tous les quartiers du centre de la capitale, du Nord-Ouest, et de l'Ouest, c'est-à-dire, les plus aisés, semblent néanmoins s'être désintéressés des élections beaucoup plus que les quartiers dits excentriques et que les quartiers du vieux Paris (1).

Et il importe qu'on ne perde pas cela de vue; dans beaucoup d'élections, les abstentions forment un appoint très notable, et souvent, au second tour, les minorités finissent par l'emporter, grâce à la ténacité des votants pour un parti, et à l'indifférence du parti opposé, qui aurait pu tenir la victoire.

C'est d'ailleurs dans les quartiers excentriques qu'il s'est produit, au premier tour, le plus de candidatures. Dans l'ensemble de Paris, le nombre des candidats qui ont sollicité un siège à l'Hôtel de Ville n'a pas été inférieur à 288. Pour 80 sièges, cela fait en moyenne de 3 à 4 candidats : dans trois circonscriptions, il n'y a pas eu de lutte, toutefois : les anciens représentants ont été réélus sans concurrent. Par contre, dans le quartier Saint-Merri on ne comptait pas moins de 9 candidats en présence; dans beaucoup d'autres cinq ou six candidats s'étaient présentés. Aussi les ballottages se sont-ils trouvés en assez grand nombre (2).

Les voix que représentent les 52 élus, ou du moins qui leur ont donné leurs suffrages, sont au nombre de 153 225, correspondant à 251 625 votants et à 339 382 électeurs inscrits. Ces chiffres accusent une proportion de 73 votants pour 100 inscrits, de 61 voix représentées sur 100 votants et de 45 voix représentées sur 100 électeurs inscrits.

Et maintenant : quelle est la part de chacun des partis dans les résultats des élections de dimanche?

Population. .	2 511 965	habitants.	
Électeurs. .	505 128	—	soit 20 p. 100 habitants.
Votants . . .	373 369	—	soit 74 p. 100 inscrits.
Abstentions .	131 759		soit 26 p. 100 inscrits.

Voix attribuées aux candidats :

Monarchistes, réactionnaires, conservateurs.	37 242,	soit 10 p. 100	
Républicains	modérés. . .	59 975 soit 15,5 p. 100 votants.	
	radicaux. .	108 558 soit 28 p. 100	—

(1) Quartier d'Amérique 80 votants p. 100 électeurs; quartiers de Javel, 80 p. 100; de la Santé, 80 p. 100; Bercy, 81 p. 100; Picpus, 81 p. 100; Quinze-Vingts, 81 p. 100; Bel-Air, 82,5 p. 100; Pont-de-Flandre, 83 p. 100, et enfin celui dans lequel les électeurs se sont présentés en foule plus compacte, le quartier de Saint-Gervais, 86 p. 100 des électeurs inscrits ont voté.

(2) 52 conseillers ont été élus au premier tour de scrutin, le deuxième tour comprenait 28 ballottages.

Total des républicains. . . 166433 soit 44,5 p. 100 votants.
Enfin : socialistes, collectivistes, eudistes, allemanistes, parti ouvrier, etc. . . . . 144792 soit 39 p. 100 —

Telle est, vue de loin, la physionomie des élections municipales. Le parti réactionnaire ou monarchiste ne compte que pour un dixième des suffrages exprimés, les républicains modérés, pour un sixième, les radicaux pour plus d'un quart, et les socialistes pour les deux cinquièmes des suffrages. Comment se répartissent, par quartier, les différentes fractions du suffrage « universel » dont nous venons de donner les résultats généraux?

Conservateurs, monarchistes, réactionnaires. — 11 élus, et 37242 voix, soit un dixième des électeurs. Pour ce parti, des candidats se sont présentés dans 22 quartiers seulement; dans 12 ils ont réussi: ces quartiers forment un bloc compact: d'une part le quartier de l'École-Militaire, qui a réuni 59 p. 100 des votants sur le candidat de cette nuance ; les Invalides, 82 p. 100 (pas de concurrent contre M. Lambelin); Saint-Thomas-d'Aquin, 66 p. 100; Saint-Germain-des-Prés, 58 p. 100; voilà pour la rive gauche. Sur l'autre rive, la Muette, 63 p. 100; les Champs-Elysées, 94 p. 100 (un seul candidat); le Roule, 63 p. 100; l'Europe, 63 p. 100; la Madeleine, 59 p. 100; la place Vendôme,

67 p. 100; Saint-Georges, 64 p. 100. Dans les autres quartiers les conservateurs ont été, et de beaucoup, battus.

Républicains modérés. — Ce parti, qui n'est pas, quant à sa répartition géographique, très bien délimité, a réuni 57975 voix, soit de 15 à 16 voix pour 100 suffrages exprimés. C'est dans les quartiers bourgeois du centre, Ier, IIe, IIIe, IXe, et Xe arrondissements que la majorité s'est prononcée pour des candidats modérés: Palais-Royal, Vivienne, Porte-Saint-Denis, Faubourg-Montmartre, Chaussée-d'Antin, Saint-Vincent-de-Paul et aussi quelque peu dans la Porte-Dauphine, la Plaine-Monceau et les Batignolles.

Radicaux. — 108538 voix obtenues, soit 28 p. 100 votants, a été le lot des radicaux de toute nuance. C'est dans le IIIe arrondissement (Temple), le IVe (Hôtel-de-Ville), au sud et au sud-est de Paris que l'on compte le plus de radicaux: Mail, Arts-et-Métiers, Enfants-Rouges, Saint-Ambroise, Sainte-Avoie, Archives, Saint-Gervais, Arsenal, Quinze-Vingts, Monnaie, Saint-Victor, Salpêtrière, Santé, Maison-Blanche, Gare, Bel-Air, Charonne. Dans ces quartiers le parti radical a obtenu plus de 50 p. des suffrages. A part ces groupes, les radicaux n'ont de majorité que dans les quartiers de Necker, 71,5 p. 100 et Saint-Lambert, 72 p. 100.

Socialistes, révolutionnaires, collectivistes, parti ouvrier. — Il n'est pas exact de dire, et nous serons heureux de le faire constater par nos lecteurs que le parti envahit de plus en plus la capitale. Tout au plus le parti socialiste a-t-il le même chiffre de suffrages que lors des élections législatives de 1893. Il n'est pas inutile d'en scruter le nombre, par arrondissement, tant aux élections législatives d'août 1893, qu'à celles qui viennent d'avoir lieu.

Voix socialistes à trois ans d'intervalle.

Arrondissements.	Élections législatives en 1893.	Élections municipales en 1896.
1er Louvre	125	»
2e Bourse	»	»
3e Temple	4112	2922
4e Hôtel-de-Ville	3845	4746
5e Panthéon	8119	7593
6e Saint-Sulpice	885	135
7e Palais-Bourbon	30	1120
8e Elysée	»	»
9e Opéra	4202	»
10e Saint-Laurent	8147	7524
11e Popincourt	15503	14144
12e Reuilly	12856	6675
13e Gobelins	10290	6685
14e Observatoire	3217	11621
15e Vaugirard	12297	9041
16e Passy	3809	1354
17e Batignolles	6634	9760
18e Montmartre	16724	24858
19e Buttes-Chaumont	20307	13124
20e Ménilmontant	15692	17490

Sauf erreur, telle est, à trois ans de distance la répartition des socialistes à Paris. Faisons remarquer, de suite, que le total des voix socialistes en 1893, lors des élections législatives, a été de 145000, tandis que dimanche notre relevé en accuse 144000, en nombre rond. Il y a donc, et ceci est un point important à retenir, égalité presque absolue entre les deux chiffres, et le parti ne semble pas avoir gagné ni perdu de ses forces. Disons même qu'il a perdu : en effet, en 1893 l'on a compté 345000 votants soit 16000 abstentions; dimanche, il y a eu 373000 votants soit 30000 abstentions de moins, et, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, c'est dans les quartiers socialistes qu'il s'est produit le moins d'abstentions. Il est à croire donc que tout le parti a donné, et que peu de socialistes se sont abstenus. Malgré cela peut-on dire que les socialistes ont diminué? l'avenir nous l'apprendra.

Pour le moment, contentons-nous de tranquilliser les esprits qui sont effrayés du bruit que l'on fait autour des progrès apparents, mais à coup sûr bruyants, du socialisme, et d'enregistrer les faits.

La liste ci-dessus, établie par arrondissement, donne une première idée de la répartition des voix socialistes entre les différents arrondissements.

Pénétrons dans les quartiers, et dressons une carte indiquant, pour chacun d'eux, la proportion des voix socialistes pour 100 suffrages exprimés. D'un seul coup d'œil jeté sur cette carte, nous constatons que leur répartition affecte la forme d'un fer à cheval nettement dessiné, commençant au nord-ouest à Batignolles, englobant Paris au nord, à l'est et au sud, et envahissant les quartiers centraux, jusqu'aux boulevards Saint-Michel et Sébastopol. Le parti vient mourir à Auteuil après avoir couvert environ les trois quarts de la capitale. Nous parlons, bien entendu, de quartiers dans lesquels des candidatures se sont produites, car il est bien certain que, d'électeurs socialistes, on en découvrirait, peu ou prou, un peu partout.

Mais si le parti socialiste semble couvrir, plus ou moins, les trois quarts de la capitale, il n'a la majorité que dans 25 quartiers, 18 sur la rive droite et 7 sur la rive gauche. Il ne s'agit ici, bienentendu, que des voix cumulées des candidats de différentes nuances socialistes qui ont brigué le suffrage des électeurs. Voici ces quartiers : les Épinettes, Grandes-Carrières, Clignancourt, Goutte-d'Or, la Chapelle, Pont-de-Flandre, Hôpital-Saint-Louis, Combat, Amérique, Folie-Méricourt, Belleville, Saint-Fargeau, Père-Lachaise, la Roquette, Sainte-Marguerite. Quinze-Vingts, Picpus, Bercy; sur la rive gauche : Jardin-des-Plantes, Croulebarbe, Sorbonne, Plaisance, Grenelle et Javel. D'une manière générale, le socialisme réside le long des fortifications, et c'est la Sorbonne seule, quartier des Écoles, qui offre l'exemple d'un quartier central dans lequel la majorité des votants (nous ne disons pas des électeurs) est socialiste.

Les élections de ballottage n'ont pas changé les résultats du premier tour, les sièges étaient gagnés ou perdus à l'avance, et il n'y a pas eu de surprises.

V. Turquan.

THÉATRES

Opéra : *Hellé* (1) opéra en quatre actes, de MM. Camille du Locle et Charles Nuitter, musique de M. Alphonse Duvernoy. — Opéra-Comique : *Le Chevalier d'Harmental* (2), opéra-comique en cinq actes, d'après Alexandre Dumas et Auguste Maquet, par M. Paul Ferrier, musique de M. André Messager.

J'ai à parler cette semaine des deux ouvrages nouveaux que les théâtres de musique nous ont donnés : *Hellé* et *le Chevalier d'Harmental*. L'échec du premier a été manifeste : le succès du second n'a pas été aussi brillant que nous l'avions souhaité. *Hellé* est un opéra selon la tradition; vous y trouverez tout ce qui caractérise le genre, épisodes chantés ou dansés, chœurs, morceaux d'ensemble, airs, etc. Je n'ai aucune objection « de principe » contre le procédé. Je crois seulement que le goût du public, d'accord en cela avec la raison, tend de plus en plus vers les œuvres simples, dont, tout au moins, seront bannis les agréments indispensables jadis : vers les œuvres où la musique pourra être le vrai auxiliaire du drame; mais cela ne m'empêcherait pas de goûter un ouvrage conçu et exécuté à la mode de jadis. Le *Roi d'Ys* est un pur opéra, et je l'admire de tout mon cœur. *Hellé*, aussi, a cette qualité d'être franchement un opéra, en dépit des formules « dramatiques » de la table des matières. Malheureusement M. Duvernoy n'est point Lalo. Pour rendre compte de son ouvrage, il me faudrait passer en revue chaque morceau. C'est une besogne ingrate, surtout quand est forcé de signaler ce qui vous semble faible ou banal dans ces morceaux. On en

(1) Partition chez Enoch et Cie.
(2) Partition chez Choudens.

revient forcément à cet argument suprême : « Cela me plaît, » ou : « Cela me déplaît »... Tout ce que je puis dire c'est qu'*Hellé* ne m'a pas plu. J'ai peur que sa destinée se rapproche un peu de celle la *Dame de Montsoreau*, de M. Salvayre. C'est la même conception, c'est un peu le même genre de musique... L'avenir, un avenir prochain, m'apprendra si je me trompe. Il ne changera pas mon opinion. C'est, je le crains, une œuvre « inutile »...

Avec le *Chevalier d'Harmental*, nous trouvons une œuvre plus musicale, plus intéressante, par ses qualités musicales d'abord, et ensuite par les tendances qu'elles révèlent, — qu'elles confirment, — chez les jeunes compositeurs; elle est intéressante parce qu'elle nous permet de constater une fois de plus le malentendu qui existe entre les musiciens et les librettistes : ceux-ci en étant encore aux procédés de Scribe et de son école; ceux-là étant de plus en plus affolés par le Dieu Wagner. Ce mélange de scribisme et de wagnérisme est la cause principale de la faiblesse des œuvres musicales contemporaines. On me pardonnera d'insister une fois de plus sur cette éternelle question du drame musical, si mal comprise, en général.

Voici quinze ans qu'on s'entête à consommer l'hymen de la carpe et du lapin, et l'on sait quels produits étranges sont sortis de cette union contre nature. Écartons même, si vous voulez, cette expression de « drame lyrique », qui exaspère les uns tandis qu'elle hypnotise les autres, et contre laquelle Wagner lui-même a protesté.

Au fond de la théorie, on trouve cette vérité évidente qu'il y a des choses musicales et des choses antimusicales. Un sentiment est musical, un raisonnement ne l'est pas. Élargissant un peu ce principe, il est clair aussi que la musique ne saurait s'accommoder de détails trop précis, qu'elle ne rendra que des sentiments généraux (avec les nuances qui conviennent à tels ou tels personnages). Et, la musique devant exprimer le sentiment, il faudra que le poème non seulement indique et exprime ce sentiment, mais qu'il laisse au musicien le temps et la place de le développer... Je crois être ici aussi peu « subversif » que possible.

Ces principes, Wagner les a appliqués avec magnificence. Mais il les a appliqués par des moyens à lui, conformes à sa nature et aussi aux sujets qu'il traitait. Or, au lieu de prendre ce que ces principes avaient d'essentiel, on ne s'est arrêté qu'à la forme et aux procédés employés par Wagner. Wagner ayant écrit des drames légendaires, mythologiques ou mystiques, ç'a été une orgie d'êtres surhumains ou légendaires; mais, à ces êtres surhumains, on faisait accomplir des actions matérielles et humaines (dans le sens de « terre à terre »): on les jetait au milieu d'une intrigue « réaliste » et compliquée; et cela donnait l'impression singulière d'un vaudeville où les personnages, au lieu de s'appeler Arthur et Clémentine, auraient porté les noms de déesses et de dieux. D'où un double ridicule et un double danger : rappeler les œuvres d'où celles-ci s'étaient inspirées, et ôter aux héros qu'on mettait en scène tout ce qui, précisément, leur donnait leur caractère musical. — De leur côté, les musiciens renchérissaient sur les formules employées par Wagner : ce n'était que motifs conducteurs, mélodie continue, etc. Bien plus, si certains librettistes avaient subi, sans le comprendre, l'influence du maître, d'autres l'ignoraient résolument. Ceux-ci, vaudevillistes à la côte, ou faiseurs de pièces dont aucun théâtre ne voulait plus, se jetèrent sur le métier de librettiste; leurs travaux antérieurs leur avaient donné une certaine entente et une certaine expérience de la scène : ils étaient évidemment, en ceci, supérieurs aux librettistes « de naissance », si je puis dire, lesquels n'auraient jamais été capables de mettre sur pied le plus méchant vaudeville. Seulement leur habileté même ou leur expérience tournait contre eux, ou plutôt contre le musicien; car, plus un vaudeville ou un mélodrame est bon, en tant que vaudeville et que mélodrame, plus il est exécrable en tant que poème musical, justement parce que la complication des événements et la précision de l'intrigue ne laissent plus de place à la musique.

Il me faut ici mettre un peu les points sur les *i*... Un poème d'opéra ou d'opéra-comique, pour peu que l'ouvrage réussisse, est une excellente affaire. Les théâtres de musique paient aux auteurs des droits fort élevés; inférieurs, comme il est juste, aux droits du musicien, ceux du librettiste sont encore supérieurs, de beaucoup, à ceux que lui accorderaient les théâtres de vaudeville... Demandez à M. Gandillot. Voyez ce qui se passe dans ces théâtres : le directeur estime l'appui que le librettiste peut lui prêter par ailleurs, par ses relations dans la presse, par les journaux dont il dispose... Rien de plus légitime, assurément. Si, mettant en balance les inconvénients d'un four et les avantages qu'il tirera de certaines influences, un directeur se décide à risquer le four, c'est affaire à lui, c'est affaire entre lui et l'auteur. Je ne prétends point que les mœurs des petits théâtres se soient établies à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique; je suis convaincu du contraire, et d'ailleurs cela serait impossible. J'admets, je crois, que le directeur n'est décidé que par le mérite de l'œuvre et par la situation « littéraire » du librettiste. Les inconvénients ne sont pas moindres. On reçoit le livret; il attend son tour. Vienne un musicien; il attend son tour, également. Il est, je suppose, le troisième; le livret est aussi le troisième. On donne

le livret au musicien : et qu'il s'arrange! Si bien que l'infortuné compositeur est forcé de mettre en musique un poème qui ne s'accorde ni avec ses idées ni avec son talent.

Sans doute, j'exagère, et les choses ne se passent pas forcément ainsi. Un musicien a toujours le droit de refuser un livret qui ne lui plaît point. Mais ce musicien peut, pour mille raisons, être pressé d'être joué; avec ce livret qu'on lui offre, qu'on ne lui impose pas, il attendra un an à peine; avec un autre, — et lequel?... il faudra, naturellement, qu'il soit agréé par le directeur dont les tiroirs regorgent déjà de poèmes, et qui ne sera pas disposé à en recevoir un de plus!... — avec un autre livret, dis-je, il attendra trois, quatre, cinq ans. Combien sont-ils, qui « peuvent » attendre, qui sont indifférents à l'argent ou à la notoriété qu'apporte la représentation? Ici, je n'exagère pas. Presque chaque mois, les journaux annoncent officiellement que l'Opéra ou l'Opéra-Comique viennent de recevoir un livret tout seul! Je mets en fait que, sur vingt ouvrages musicaux représentés, il n'en est pas deux qui soient reçus comme le bon sens voudrait qu'ils le fussent, c'est-à-dire « en une fois », d'accord avec le musicien et le « poète ».

Je disais que le musicien pouvait être pressé. Un autre préjugé le décide encore, comme il a décidé le directeur : « Qu'importe, au fond, le poème? Ceux de M. Jules Barbier sont au-dessous du médiocre; cela a-t-il empêché les succès de Gounod? Avec de la musique, cela passera toujours... » Eh bien, non : « Ça ne passe plus... » On l'a vu, on le voit, on le verra chaque jour davantage.

Et ces errements déplorables ont des conséquences plus déplorables encore. Nos théâtres musicaux sont encombrés; un musicien « moyen », même joué, doit attendre longtemps avant que son tour revienne. M. Théodore Dubois, membre de l'Institut, a dû patienter plus de dix ans avant de voir *Xavière* succéder à *Aben-Hamet*. Le musicien enfin « représenté » n'a qu'une pensée : faire autant de musique que possible, en faire pour dix ans, si je puis dire : en faire pour montrer à ses confrères et au public ce dont il est capable. Le livret accepté par lui nécessitait fort peu de musique; il en met de quoi remplir le Graal... Résultat : un ouvrage incertain, où les qualités les plus précieuses sont trop souvent dépensées en pure perte... Me voici ramené, par un long détour, au *Chevalier d'Harmental*.

J'aime infiniment le talent de M. Messager. En dehors même de ses partitions, je sais de lui certaines œuvres dont le mérite me paraît tout à fait rare : entre autres un recueil de mélodies (*Nouveau Printemps*, sur des paroles de Heine) pleines de délicatesse et d'émotion. Il a cette qualité singulière d'être naturellement « distingué »; s'il ne fait peut-être pas toujours un choix assez sévère parmi les idées qui lui viennent, au moins ces idées naissent-elles toutes parées de fines harmonies. En tout ce qu'il écrit, même dans des opérettes, on sent un musicien. Et, certes, cela est précieux, pour faire de la musique. D'où vient donc que son *Chevalier d'Harmental* m'a laissé une impression incertaine? De ce que je signalais plus haut : de la disproportion qui existe entre ce qu'il y a de musique et ce qu'il en fallait : des efforts faits par M. Messager pour donner quelque signification aux découpures faites par M. Ferrier dans le roman de Dumas.

Je n'ai ni le temps ni le désir de vous résumer ce poème; il fournit cinq actes; le personnage principal du premier acte ne reparaît plus aux actes suivants; le personnage qui remplit tout le dernier acte n'est en scène que dans ce dernier acte; quant aux héros, le Chevalier et Bathilde, on les voit à peine au premier acte et pas du tout au troisième. Jolies conditions pour pouvoir créer des personnages musicaux!... Ce livret, médiocre dans ses grandes lignes, est plus médiocre encore en ses détails. Un de mes confrères citait ces vers que je reproduis d'après lui. Buvat s'attendrit sur la triste vie de Bathilde; celle-ci se déclare satisfaite : que lui manque-t-il?

> Je n'avais pas de clavecin;
> Madame Denis, dans cette salle commune
> De sa maison, dont vous êtes le plus ancien
> Locataire, m'a gentiment prêté le sien!...

Ne parlons pas de la forme burlesque. Mais je le donne en cent, en mille à tous les musiciens! Mettre de pareilles choses en musique! J'ai cité ces vers; il en est bien d'autres dans le même goût. Autant, en vérité, mettre en musique le *Bædeker*, avec le prix des hôtels et l'heure des trains!... Tout le temps, il faut s'abstraire du poème pour goûter la musique. Ce dialogue d'où sont extraits les « vers » ci-dessus est soutenu par un charmant travail d'orchestre, coupé — quand il est possible! — par de jolies phrases... Mais le contraste est trop fort entre la musique et le livret; et, plus la musique est charmante, plus le contraste est gênant. Avec ce qu'il a mis de matière musicale dans le *Chevalier d'Harmental*, en élaguant même çà et là, M. Messager eût pu nous donner une œuvre « une » et charmante. Toutes les fois qu'il a pu, il a montré le musicien qu'il est. Mais, hélas! que les occasions sont rares, où M. Ferrier lui a permis de se développer!... Si, au moins, cette expérience pouvait servir à quelque chose! Si on se décidait à comprendre que la musique n'est point faite pour dissimuler les pauvretés d'une pièce ridicule!... En tout cas, pour M. Messager, « cela ne compte pas ». Il faut qu'il nous donne autre chose, — et prochainement.

Je n'ai pas à dire grand'chose de l'interprétation. En dehors de M. Fugère, plus qu'excellent, elle m'a paru un peu terne. Le *Chevalier d'Harmental* est soigneusement mis en scène. Le décor du troisième acte est d'un pittoresque achevé.

***

Au Vaudeville, reprise de *Lysistrata*. Inutile de répéter ce que j'ai dit lors de la première. La pièce ne semble pas avoir gagné en changeant de cadre. Elle m'avait amusé jadis : il faut bien reconnaître qu'elle m'a un peu moins amusé cette fois.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

L'empereur Guillaume est arrivé à Francfort pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de ce que l'on a appelé par antiphrase le traité de paix. Les façades des édifices publics et des maisons disparaissaient sous les couleurs chatoyantes des drapeaux représentant les divers États de l'Allemagne. Des guirlandes de verdure et de fleurs formaient une tapisserie à toutes les murailles. Il n'était pas une pauvre demeure, dans les ruelles les plus écartées, qui n'avait sa draperie, je veux dire : sa duperie.

Les journaux d'hier abondent en détails enthousiastes sur les splendeurs de l'ameublement de l'hôtel Zum Schwan. Plusieurs chambres contiguës, entièrement tapissées, servent de boudoirs et de cabinets à l'empereur et à ceux qui l'accompagnent. Les organisateurs de la réception ont voulu que du haut en bas rien ne restât comme c'était, pour ce séjour impérial de quelques heures. Il est arrivé le matin ; il est parti avant la nuit. Il n'a pas arrêté une minute son regard distrait sur cet ameublement qui fut apporté là à si grands frais. Le cabinet de Guillaume II est particulièrement riche, avec ses jolies tentures de soie verte. Il y a un grand secrétaire, meuble d'art remarquable, de l'époque Louis XVI, qui a appartenu à Marie-Antoinette et qui porte son monogramme. Cette dépouille de nos révolutions est assurée pour une somme de 50 000 francs. Comment se trouve-t-elle à l'hôtel Zum Schwan ? On a été la chercher pour la circonstance au musée des Arts décoratifs, mais comment était-elle au musée des Arts décoratifs, si ce n'est point par quelque illustre flibusterie ?

L'empereur n'a pas même regardé ce magnifique secrétaire ; il ne s'y est pas assis pour écrire sa dépêche à M. de Bismarck ; mais on admire à quel point les princes et les seigneurs de la terre se servent journellement de toutes sortes d'ustensiles et de meubles, lits, fauteuils, vaisselle, bijoux artistiques, qu'ont rassemblés pour leur usage et placés sous leurs mains tous les déprédateurs des nations.

Les mobiliers des palais royaux sont fréquemment, pour leur plus riche partie, des mobiliers volants et volés, qui passent de l'un à l'autre au gré des révolutions et au souffle des guerres. Le nouveau maître s'y installe avec une désinvolture charmante, sans s'inquiéter de l'origine des choses, et comme si tout ce mobilier était à lui. Évidemment nous n'avons rien à dire : il est l'usufruitier de l'univers.

On connaît dans les trésors princiers des rivières de diamants qui ont été volées, vendues, achetées, revendues et rachetées encore, au su de tous les bijoutiers et amateurs qui suivent avec une infatigable étude l'histoire mouvementée des pérégrinations de ces merveilleuses parures : elles dorment cependant du sommeil du juste dans le dernier coffre où les a transportées leur destin, et pas un de ceux qui furent injustement dépouillés n'aurait l'impertinence, le mauvais goût de faire entendre une réclamation.

***

Mon ami Jean Heimweh, que je ne connais pas, mais que j'aime tendrement, continue sans relâche la série de ses vaillantes brochures pour la délivrance de l'Alsace-Lorraine : il me les envoie chaque fois avec une cordiale dédicace, dont je le remercie ici. Dans sa dernière, *Droit de conquête et Plébiscite*, il nous remet en mémoire l'aventure du docteur Jacoby et de ses compagnons. Ils s'avisèrent, à Kœnisberg, au lendemain de la catastrophe de Sedan, de protester de toute l'ardeur de leurs convictions libérales contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, et, disaient-ils en propres termes, « contre toute violence exercée sur les Alsaciens-Lorrains, contre toute violation du droit que chaque peuple possède de disposer de soi-même... »

Aussitôt le général Vogel de Falkenstein les jeta en prison et il les y tint enfermés, sans jugement ni interrogatoire, jusqu'à ce qu'il lui plut de les relâcher. Le même traitement et des souffrances encore plus pénibles furent imposés dans le même temps par ce général à six habitants de Brunswick et à d'autres Allemands de Wolfenbuttel, Harburg, Haubourg, Zelle, Gotha, etc., capables d'avoir publié ou répandu un manifeste de Karl Marx, dans lequel l'annexion de l'Alsace-Lorraine était sévèrement réprouvée, comme devant instituer en permanence la guerre avec la France, perpétuer le despotisme militaire en Allemagne, et amener un jour, au grand péril du nouvel Empire, une alliance de la France avec la Russie. Ces prévisions se sont singulièrement vérifiées : ce Karl Marx était un Allemand prévoyant

et fidèle! Il savait un peu mieux la politique que M. de Bismarck et que ce brave Guillaume Ier, que l'on vient d'ériger à cheval dans Francfort; ces grands guerriers ne voient généralement pas plus loin que le bout de leur nez et que la pointe de leur épée.

Jean Heimweh demande un plébiscite, mais le roi de Prusse ne veut pas le lui accorder, quand même le plébiscite serait en faveur de la Prusse. L'empereur et roi est jaloux de rester seul maître dans l'État; il ne veut rien devoir qu'à lui-même. « Recevoir quelque chose d'autrui, tenir quelque accroissement de puissance ou de territoire de la volonté du peuple » serait un amoindrissement de l'autorité royale et un bien mauvais exemple. « Car si le peuple peut donner, il peut aussi retirer, et alors, adieu l'absolutisme, la légitimité... et le roi de Prusse! Or, il n'y a qu'une manière d'acquérir sans recevoir d'autrui, c'est de prendre à autrui; et c'est ce qu'a fait la Prusse de 1864 à 1871, en Danemark, en Allemagne, en France. » Mon ami Heimweh est un bon logicien et il est convaincu que la logique finira par rattraper la victoire; malheureusement la logique est une honnête femme qui va à pied, tandis que la victoire court à cheval dans un tourbillon d'éclairs et de tonnerres, mais elle tombe un beau jour les six pattes en l'air.

*
* *

Tout le Paris à la mode va voir le pendu volontaire qui râle au son de la musique : c'est ainsi que le pendu fait sa bourse et qu'il procure des douceurs à sa femme et à ses enfants qu'il adore.

C'est un grand artiste et un grand politique, il connaît à fond le cœur humain et aussi la physiologie; il appuie solidement la corde contre sa mâchoire, ce sont ses vigoureux maxillaires qui le soutiennent en l'air, et non pas sa trachée-artère. Il est là, bien tranquille, quoique gigotant, violacé et la langue dehors, à ce que l'on dit. Les spectateurs et spectatrices, frissonnants d'horreur et le croyant réellement pendu, applaudissent avec un enthousiasme indicible : Vive le pendu!

Certes, il aurait plus de peine à raboter le bois, à scier la pierre, à paver les rues de Paris, au grand soleil, à coudre des habits et des chaussures, et il gagnerait par ces métiers vulgaires beaucoup moins qu'au métier transcendant et aérien de pendu. S'il ne manque pas son coup, il va faire fortune et il laissera par son truc un bel héritage à ses enfants. Vive le pendu!

JEAN-LOUIS.

LIVRES NOUVEAUX

Le parti modéré

CE QU'IL EST. — CE QU'IL DEVRAIT ÊTRE (1)

Sous ce titre, notre collaborateur et ami M. Jean-Paul Laffite a publié dans la *Revue de Paris* une étude qui va paraître en brochure demain à la librairie Colin sur une question actuelle entre toutes. Nous sommes heureux d'en détacher le passage suivant :

Le parti modéré n'a pas dans la politique la place qu'il devrait avoir. Ce parti compte beaucoup d'hommes considérables par la situation sociale, le nom, le passé, le talent, le caractère. Rien de plus facile, semble-t-il, que de trouver parmi eux les éléments d'un gouvernement qui réponde à l'opinion moyenne. Que leur manque-t-il? Un programme. Le pays connaît ces hommes; il les connaît et les estime : s'il hésite à les suivre, c'est qu'il ne voit pas clairement ce qu'ils veulent. A l'heure actuelle, bien des gens, qui vivent de travail et non de politique, s'inquiètent médiocrement que le cabinet soit pris dans telle fraction du parlement ou dans telle autre; ils demandent qu'on fasse quelque chose, et vont plus volontiers à ceux qui affirment qu'à ceux qui critiquent. C'est le malheur du parti modéré qu'ayant eu à lutter contre le radicalisme et le collectivisme, sa politique ait pris un caractère défensif; je ne voudrais pas dire négatif. Il y a là une erreur de tactique : en potitique comme en guerre, le succès est le plus souvent pour qui prend l'offensive.

On n'entraînera pas les masses en leur parlant de la nécessité de résister au radicalisme, au collectivisme : on les entraînerait peut-être si on leur parlait de progrès possibles, d'améliorations réelles.

A la condition d'accepter sans arrière-pensée les transformations inévitables, j'ose dire que les modérés, les libéraux, les conservateurs au vrai sens du mot auraient un grand rôle à jouer dans l'évolution démocratique qui se fait sous nos yeux. Plus d'un lecteur sourira : « Singulier paradoxe, dira-t-il, de faire fond sur les conservateurs pour l'œuvre démocratique! N'y a-t-il pas contradiction dans les termes mêmes, et ces deux mots de conservation et de démocratie ne hurlent-ils pas accolés l'un à l'autre? »

Certes, si le conservateur est celui qui se persuade qu'il n'y a rien à faire, que les abus sont éternels, que la société sera toujours semblable à elle-même; si c'est celui que le mot de réforme effarouche, celui qui épelle le livre de son temps sans comprendre; si c'est le critique de toute nouveauté, le dédaigneux, le timide, le négatif, oui, cet homme-là est fatalement un étranger dans la démocratie, — mais celui-là je ne l'appelle pas le conservateur : je l'appelle le révolutionnaire sans le savoir, car c'est lui qui, par son obstination, suscite les colères, et qui, par son aveuglement, prépare les catastrophes.

Le conservateur dont je parle, trop rare, hélas! en France où la politique est faite d'abstractions logiques

(1) Brochure in-16. Armand Colin et Cie, éditeurs.

plutôt que de réalités concrètes, — le vrai conservateur, qu'on rencontre à chaque pas dans les pays qui ont les mœurs et la pratique de la liberté, — c'est l'homme qui croit fermement qu'il y a certaines idées sociales dont la matière est éternelle, mais dont la forme varie d'une époque à l'autre; l'homme qui a compris que l'organisme politique, comme tout ce qui a vie et durée, se modifie peu à peu suivant des lois nécessaires; l'homme, enfin, qui sait résister à une réforme tant qu'elle lui paraît dangereuse ou prématurée, mais qui est le premier à demander cette réforme le jour où elle est en harmonie avec l'opinion et avec les mœurs : celui-ci acceptera franchement la démocratie; il s'efforcera de l'éclairer, de la diriger, de la modérer, de la combattre dans ses excès, mais il saura la comprendre et la soutenir dans ses revendications légitimes.

Est-ce là une utopie? Je ne le crois pas. Le rôle que je rêve pour les conservateurs, c'est celui qu'ils ont joué en Angleterre et en Belgique. Dans ces deux pays, on l'a dit souvent et on ne saurait trop le répéter, les plus grandes réformes, les plus fécondes, les plus durables, ce sont les conservateurs qui les ont faites; et c'est précisément pour les avoir faites qu'ils ont gardé une haute influence politique. Méditons cette leçon, et souvenons-nous, ainsi que le disait M. Georges Picot dans une étude récente, que « rien ne serait plus dangereux pour un parti que de prendre comme mot d'ordre des formules négatives ».

Avec un programme de résistance, le parti modéré risquerait d'être de moins en moins entendu du suffrage universel.

Avec un programme de réformes, il pourrait lutter contre ses adversaires; et il aurait d'autant plus de chances de succès qu'il proposerait des réformes plus simples, plus pratiques.

Ai-je besoin de dire que je n'ai pas la prétention de rédiger à moi seul le programme de tout un parti? Mais j'entends ce qu'on dit autour de moi; je note quelques idées qui me paraissent justes; je constate qu'il y a de plus en plus d'hommes, étrangers à l'esprit de parti, qui ont ce sentiment très net que nous arrivons à un tournant de la politique et qui disent : « Il y a quelque chose à faire. »

JEAN-PAUL LAFFITTE.

L'enfance malheureuse

Sous ce titre, notre collaborateur, M. Paul Strauss, conseiller de la Ville de Paris, fait paraître à la librairie Charpentier un volume dont nous donnons ici la conclusion.

« En un pays tel que le nôtre, où le provisoire a si souvent force de loi, les textes les plus caducs survivent aux révolutions : tel est, par exemple, celui qui régit le service des Enfants Assistés.

« A travers le fouillis inextricable des lois, statuts, arrêtés et circulaires sur la matière, il est à peu près impossible de se reconnaître, les plus jurisprudents y perdent leur procédure.

« Depuis de longues années, des hommes clairvoyants et généreux, M. Théophile Roussel, M. Henri Thulié, M. de Lacretelle, d'autres encore, n'ont cessé de réclamer une réforme de la loi; le Conseil général de la Seine, vigilant et désintéressé entre tous, proteste depuis vingt-cinq ans contre des lacunes et des défectuosités que réprouve l'humanité.

« Enfin, à la date du 28 janvier 1889, sur l'heureuse initiative de M. Henri Monod, directeur de l'Assistance publique de France, le Conseil supérieur était invité à mettre à l'étude un nouveau projet de loi, plus simple, plus moderne et plus conforme au devoir social. « Notre législation sur les enfants assistés, déclarait dans son rapport « au Président du Conseil l'honorable M. Henri Monod, « appelle des réformes. Elle n'est pas homogène; elle est « incomplète; plusieurs des textes qui la constituent n'ont « pas été appliqués ou sont tombés en désuétude; plusieurs autres, s'ils ne se contredisent pas expressément, « procèdent de principes différents, parfois opposés. Enfin « cette législation ne répond qu'imparfaitement à notre « conception du devoir social envers la classe de déshérités la plus intéressante, les enfants abandonnés. »

« Après une discussion approfondie, dans laquelle M. Jules Simon a fait entendre sa parole éloquente, le Conseil supérieur a élaboré, sur le rapport de M. Brueyre, la nouvelle charte de l'enfance malheureuse où le tour moral, tel que le pratique le Conseil général de la Seine, a été introduit.

« Ce projet, comme tant d'autres, attend vainement depuis plusieurs années la sanction législative; les mères infortunées n'ont que trop attendu.

« Une fois votée, la loi nouvelle des Enfants Assistés ne sera que la première étape, car s'il est nécessaire d'instituer l'admission secrète des nouveau-nés, il n'est pas moins indispensable d'organiser méthodiquement l'assistance préventive, afin de tarir les sources de l'avortement, de l'infanticide et de l'abandon.

« Secours de grossesse, asiles-ouvroirs pour femmes enceintes, maternités secrètes, secours et asiles de convalescence, protection des ouvrières nouvellement accouchées, secours d'allaitement, crèches, dispensaires, distribution de lait stérilisé, pouponnières, application stricte et réforme de la loi Roussel, asiles temporaires d'enfants sevrés, toutes ces mesures, et d'autres encore, telles que l'assistance scolaire sous toutes ses formes : cantines, garderies, bourses de pupilles, se tiennent, se rejoignent, se renforcent les unes les autres.

« La grande œuvre, la tâche essentielle est de venir en aide, préalablement à la délivrance, à la femme nécessiteuse, fille-mère ou épouse légitime, de veiller sur elle, de ne jamais se désintéresser de son sort, non seulement jusqu'à ses relevailles, mais au delà du sevrage de son enfant.

« L'assistance préventive, opportune, efficace, est la pierre angulaire de la préservation de l'enfance malheureuse. Alexandre Dumas fils, qui a bataillé pour le rétablissement des tours, et qui, dans le fond, avait fini par être convaincu que le problème était autre et plus complexe, nous faisait le grand honneur de nous écrire : «Vous avez pleinement raison. Le secours préventif est

« indispensable, bien qu'il doive être flétri par quelques-« uns du nom de prime offerte à la débauche. Il faut que « tous ceux qui veulent vivre naissent, il faut que tous « ceux qui naissent vivent, sauf les accidents auxquels « tout ce qui est mortel est soumis. Voilà le fond des « choses. »

« L'illustre écrivain avait raison de penser, avec M. Jules Simon et M. Théophile Roussel, que, ramenée à ses lignes fondamentales, la controverse n'avait pas d'autre aboutissant : le salut de l'enfant. Quel devoir pourrait l'emporter sur celui-là ? Devoir du cœur, devoir social : impulsion irrésistible que la morale la plus austère n'a pas le droit de condamner.

« Maxime du Camp, qui a donné des gages si nombreux à l'opinion conservatrice et croyante, adjurait en termes singulièrement pressants la charité chrétienne de ne pas se désintéresser des malheureuses dans l'instant le plus redoutable de leur existence. « O femmes, s'écriait-il, « femmes irréprochables, mères dévouées, aïeules fières de « votre lignée, pensez aux filles-mères ; oubliez le péché, « ne considérez que le désastre ; ne continuez pas à vous « détourner d'elles, ne punissez pas la preuve de la faute « plus que la faute elle-même, dont le résultat seul est le « plus cruel des châtiments ; songez à tant de misères, à « tant de jeunesse perdue, à toute une existence compro-« mise pour une heure d'oubli, pour une rencontre peut-« être anonyme. »

« Comme Maxime du Camp, je dirai aux rigoristes de la bienfaisance publique et privée que leurs scrupules sont mal placés, que les raisons du cœur dépassent toutes les autres et que le devoir ne se décompose pas ; il n'y a pas deux philanthropies ; la solidarité est une et indivisible.

« Les autres adversaires des lois sociales d'assistance sont ceux que Lamartine appelait déjà les *partisans de l'économie à tout prix* ; ils redoutent les empiétements de l'État et l'aggravation des charges publiques ; ils comptent pour rien les dépenses que la réparation des dommages évitables occasionne à la collectivité : ils oublient que, suivant l'admirable parole de Lamartine, *un seul crime, un seul vice, un seul désordre, ruine plus une société que mille actes de bienfaisance.*

« Ce n'est pas trop, pour accomplir ces mille actes de bienfaisance, concordants et variés, de l'assistance publique et de l'initiative privée, de la prévoyance sociale et de la mutualité spontanée ; le développement de l'instruction, la décroissance de l'alcoolisme, les progrès de l'hygiène, l'éducation morale, les lois sociales, tout ce qui tend à circonscrire le champ de la misère et à prévenir ses redoutables effets, rentre, à vrai dire, dans l'ensemble des moyens préventifs dont la protection de l'enfance malheureuse est le terme et l'objet.

« Le jour où la République française aura, comme l'Allemagne, ses caisses d'assurances ouvrières contre la maladie, les accidents et l'invalidité, le chômage, le domaine d'assistance sera considérablement réduit ; le jour où la recherche de la paternité sera inscrite dans les lois, les charges de l'État s'abaisseront.

« S'il est vrai de dire que les mœurs ne se pétrissent pas comme l'argile, l'action des lois, des institutions sociales, ne s'en fait pas moins sentir à plus ou moins longue échéance sur les conditions morales d'un peuple. La durée du service militaire influe sur la nuptialité, la situation économique et sociale augmente ou ralentit les naissances. Il n'est pas au pouvoir des lois de changer soudainement la nature humaine, de transformer à vue d'œil les sociétés ; elles ont toutefois une vertu atténuante et calmante, elles peuvent, dans une certaine mesure, participer à ce que M. Alfred Fouillée appelle la justice réparative.

« Des quatre points cardinaux convergent les solutions, transitoires ou définitives ; de toutes parts affluent les remèdes, imparfaits ou efficaces.

« L'assistance maternelle, sous ses divers aspects, ses manifestations multiples, plus ou moins changeantes, forme comme un faisceau compact, un ensemble harmonieux et complet ; elle ne vaut réellement que dans son ensemble.

« Nos devanciers n'avaient pas aperçu les différentes étapes de la protection de l'enfance malheureuse ; ils étaient comme hypnotisés par la préoccupation du rétablissement des tours, dupes d'un mot, prisonniers d'une formule.

« Le bureau *secret*, avec la suppression du domicile de secours, remplace avantageusement le tour ; il n'est pas le remède unique, mais bien au contraire un pis aller qu'il est le plus souvent possible d'éviter.

« L'adoption des mesures d'assistance préventive et consécutive, généralisées, imposées par la loi, fera plus pour l'enfance misérable, pour les mères déshéritées que le tour moral rétabli sous le nom de bureau secret d'admission.

« Pour être conservé, pour être véritablement préservé, l'enfant pauvre, naturel ou légitime, doit être protégé, *avant*, *pendant* et *après* la naissance ; de quelque manière qu'elle s'exerce, par la bienfaisance publique ou la charité privée, cette protection clairvoyante est l'une des obligations les plus impérieuses, les plus sacrées de la patrie.

« Une œuvre si noble et si grande n'est pas facultative, mais obligatoire. La République faillirait à son programme en s'y dérobant ; elle n'est pas pour rien le gouvernement de la démocratie, elle a pour raison d'être et pour mandat d'être secourable et fraternelle aux malheureux et aux faibles, c'est-à-dire de pratiquer la justice réparative par tous les moyens en son pouvoir.

« C'est assez dire que les lois, les réformes d'assistance maternelle ont le premier rang dans ce programme de philanthropie et de prévoyance ; les lois sont prêtes, les réformes sont mûres ; il y va de l'honneur de la République, de l'avenir de la France de les voter et de les réaliser à bref délai, sans retard ni trêve.

« Le patriotisme l'exige, l'humanité l'ordonne. »

PAUL STRAUSS.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33723. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21. 4e SÉRIE. — TOME V 23 MAI 1896.

LA POLITIQUE

J'ai passé quelques jours loin de Paris, et une fois de plus j'ai senti comme à distance on juge différemment des choses.

Causant avec des amis, plus d'un m'a dit : « Je ne m'occupe pas de politique. » Cela ne signifie nullement qu'ils soient indifférents aux grands intérêts du pays, loin de là ; mais cela veut dire qu'ils se soucient médiocrement des querelles de parti, qu'ils ne se passionnent guère pour les débats parlementaires, qu'ils estiment qu'il est dans le monde des questions autrement graves que de savoir si quelques voix se déplaceront de droite à gauche ou de gauche à droite, et qu'enfin les discussions académiques sur la constitution les laissent tout à fait froids.

Celui-là est manufacturier, celui-ci médecin, cet autre commerçant, ingénieur ou rentier ; chacun a ses affaires, ses devoirs ; tous sont persuadés qu'on peut employer son temps plus utilement qu'à discuter les vertus ou les défauts d'un ministre ; et voilà ce qu'ils entendent sans doute quand ils disent : « Nous ne nous occupons pas de politique. »

Les faits les touchent plus que les personnes : direz-vous qu'ils se trompent ?

Ils sont d'avis qu'au lieu d'user ses forces en débats irritants, on ferait mieux de voter quelques bonnes lois, d'étudier quelques réformes pratiques : n'est-ce pas parler en bons citoyens ?

L'autre jour, je disais à l'un d'eux : « On parle d'une organisation du parti modéré. — S'organiser, me dit-il, c'est le commencement ; mais fera-t-on quelque chose ? tout est là. »

Je m'imagine qu'il y a en France, à l'heure qu'il est, des milliers et des milliers de gens, parmi les plus éclairés, les plus indépendants, qui pensent ainsi.

La politique dont ils sont fatigués, c'est la politique des interpellations et des crises ministérielles : ils ne jugent pas d'après l'étiquette ; ils seront pour le gouvernement qui fera une besogne juste, bonne, utile.

Sans doute, ils n'étaient point partisans de l'impôt global sur le revenu, parce qu'ils sentaient que les plus scrupuleux auraient payé pour les autres ; mais ils estiment qu'il faut réformer la contribution personnelle-mobilière, de telle sorte que chacun paye vraiment d'après ses ressources.

Demandez-leur ce qu'ils pensent des octrois : ils vous diront que c'est un impôt inique entre tous, et qu'ils souhaitent de le voir supprimé.

Parlez-leur des retraites pour la vieillesse ; dites-leur que bien des gens hésitent, de peur de s'engager dans les voies du socialisme : ils vous répondront qu'il vaut mieux regarder aux choses qu'aux mots, et que pour eux l'homme qui a travaillé, épargné pendant toute sa vie, mérite qu'on fasse quelque chose pour lui le jour où l'outil lui tombe des mains.

Politique simple, politique sans grandes prétentions, et qui est peut-être celle de la majorité des Français. Elle tient en deux mots : stabilité sociale, réformes pratiques.

Qui sait ? le ministère qui appliquerait hardiment cette politique-là pourrait peut-être durer longtemps.

Voilà ce que je me disais dans le wagon qui me ramenait vers Paris.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LE TESTAMENT DE MICHAEL

Nous donnons ici le prologue d'un livre qui paraîtra dans quelques jours à la librairie Ollendorff : *la Douleur des autres*, par notre collaborateur Charles Epheyre.

Au moment où le roman commence, William Will trouve dans les papiers de son oncle Michael ce testament qui lui révèle, en même temps que l'immensité d'une fortune qu'il ignorait, toute l'étendue de ses devoirs.

« La source de ma fortune est impure. Pourtant je n'ai jamais commis de fraude punie par les lois. Au contraire, j'ai toujours fidèlement observé les règlements édictés dans mon pays; mais je ne crois pas que cette observance suffise; car les lois sont faites par les riches pour protéger les riches, et elles consacrent l'oppression des faibles par les forts.

« J'ai donc pu, protégé par nos institutions et nos magistrats, amasser une richesse vraiment colossale, dont mon cher neveu William Will, mon unique héritier, trouvera le compte exact à la fin de cet écrit. Mais, avant d'entrer dans le détail des chiffres, je veux lui faire savoir comment ces biens, qui sont devenus sa propriété absolue, ont été acquis.

« En 1853, mon frère George, le père de William, et moi nous héritâmes de notre père, mort avant l'âge, un petit patrimoine. George s'est occupé d'études littéraires, et il ne s'est pas enrichi. Quant à moi, plus jeune que George, — j'avais alors vingt et un ans, — je me suis décidé à faire le commerce; et j'ai, de 1853 à 1860, gagné dans la fabrication et le commerce des savons une modeste fortune, deux cent mille dollars environ.

« C'est là, il faut le dire de suite, la partie la plus honnête, et la seule vraiment honnête, de ma vie. Mes savons étaient un peu meilleurs que les savons fabriqués dans l'Union. Ils étaient moins chers que les savons de France et d'Angleterre, et aussi bons. Rien de surprenant qu'on les ait préférés; et le succès était légitime. Succès médiocre d'ailleurs : car ces deux cent mille dollars n'ont pas été gagnés sans de grands efforts, et c'est en somme peu de chose.

« Je m'étais résigné à me priver de tout luxe accessoire ou parasite. Je n'avais ni femme, ni voiture, ni réceptions, ni faux amis. Mon seul plaisir était dans ma bibliothèque que je composais avec soin, choisissant de beaux meubles, de bons ouvrages et d'élégantes reliures.

« Je ne vous dirai pas, mon cher William, que, pendant ces dix années de jeunesse, j'ai vécu sans passions; mais je ne crois pas utile de vous faire des confidences qui seraient sans intérêt.

« Sachez seulement que ces dix années furent heureuses, peut-être à cause de la jeunesse qui prête son charme et sa gaîté à tout, peut-être à cause de mon activité que rien ne lassait, peut-être parce que le démon de la cupidité ne m'avait pas encore profondément atteint.

« Je dois avouer pourtant que j'étais dur pour les ouvriers de ma fabrique, artisans de ma prospérité. Ils étaient dix, travaillant nuit et jour pour m'enrichir, et je les récompensais en les payant le moins possible, et en ne leur pardonnant pas leurs écarts. Tous les six mois, quand les affaires avaient bien marché, je leur accordais une petite gratification, qui ne pouvait dissiper leur misère. L'un d'eux, nommé Robert Kildeen, un ivrogne d'ailleurs, s'est pendu dans son infect logis. Quant aux autres, je ne sais ce qu'ils sont devenus; c'est à peine si je connaissais leurs noms.

« En 1860, je prévis la guerre civile; et je résolus de vendre ma fabrique. Je la vendis à très bon compte à un imprudent qui ne croyait pas à l'imminence de la guerre. J'eus soin de garder précieusement l'or et l'argent que m'apporta cette vente, et je me trouvai ainsi possesseur d'une somme très forte en numéraire, au moment où le numéraire manquait partout. Il y avait, dans les environs de Fortyne, une mine d'argent qui dut être abandonnée pendant la guerre de la Sécession : les terrains avaient perdu presque toute valeur, si bien que je pus, avec mes deux cent mille dollars en or, acheter la mine de Fortyne tout entière.

« Dès que la guerre fut terminée, je repris l'exploitation de la mine : elle prospéra d'une manière inouïe. Je l'avais achetée en 1864 deux cent mille dollars. En 1869, le bénéfice net annuel était exactement égal au prix d'achat.

« Ainsi j'ai profité de la misère qui sévissait dans le pays pour acquérir ma richesse, et la ruine de la plupart de mes concitoyens a été la cause même de ma prospérité.

« Je ne dis pas que ce soit un crime, et vous entendrez répéter partout que rien n'est plus légitime. Je le croyais alors : je ne le crois plus aujourd'hui.

« Mais passons!

« A partir de ce moment, je ne fus plus le même. Un désir violent, irrésistible, d'amasser encore, d'amasser toujours, s'empara de moi. Je ne prenais plus de repos, et je me privais même du luxe discret que je me croyais permis lorsque j'étais moins riche.

« Alors je montai une maison de banque, qui réussit; et je cherchai partout l'occasion de m'enrichir encore.

« D'abord je vendis la mine de Fortyne. Elle était en pleine exploitation, donnant des bénéfices merveilleux; mais je ne me laissai pas prendre aux apparences. Pendant deux mois, avec de jeunes ingénieurs, géologues expérimentés, je l'étudiai

couche par couche avec un soin minutieux, sondant les terrains, mesurant les filons, la jugeant avec l'impartialité d'un étranger. J'acquis bientôt la conviction qu'elle s'épuiserait au bout de peu d'années. Je parvins pourtant à la vendre moyennant un prix énorme, — dix millions de dollars, — à une compagnie qui est aujourd'hui ruinée, ainsi que je l'avais prévu.

« Pendant que je réussissais à vendre la mine de Fortyne, je trouvais le moyen d'en acquérir une autre, d'une importance vingt fois plus grande que Fortyne. C'est une mine d'argent, que je possède encore, et qui est dans le Colorado, à Rio Maranen. Elle était en 1870 dans un état déplorable; néanmoins on avait construit des chemins de fer, des appareils d'extraction excellents, des galeries profondes, tout un établissement métallurgique merveilleux. Mais on s'était ruiné à ces dépenses, si bien que les actions étaient tombées à vil prix. Je les rachetai silencieusement. Deux ans après, en 1872, j'en étais devenu à peu près seul propriétaire. J'achetai toutes les actions qui restaient encore à vendre, et je devins ainsi l'unique possesseur de cette belle mine d'argent, qui est une des parties les plus importantes de votre héritage.

« Il a suffi d'engager quelques capitaux et de mettre de l'ordre dans l'administration pour que cette mine me rapportât en 1876 un million et demi de dollars, la moitié de ce qu'elle m'avait coûté. Aujourd'hui le bénéfice net annuel est énorme, invraisemblable. Je l'estime à environ sept millions de dollars.

« Je dois dire que la prospérité de cette entreprise a été utile à la contrée. Là où se dressaient seulement des rochers arides, s'élève maintenant un grand village, presque une ville, avec des prairies bien cultivées, des champs de blé et de maïs, des écoles et des églises. Mais il y a aussi des cabarets, des tavernes ignobles où les mineurs boivent et jouent leur gain de la semaine, des repaires fumeux où se donnent des coups de couteau, où se chantent des chansons obscènes, où se préparent des vols, où s'entassent les débauches.

« Et puis l'existence des mineurs est dure, si dure qu'elle est plus infernale qu'humaine. Il faut vivre de longues heures à trois cents yards au-dessous du sol, manier la pioche et la dynamite sans pouvoir relever la tête, courbé dans d'étroites galeries. Pour toute clarté, la lueur vacillante d'un pétrole nauséabond; pour toute nourriture, un pain desséché où il y a plus de poussière que de farine : pour tout repos, un sommeil troublé sur la terre humide, sans air, parmi les décombres et les immondices des camarades. Le travail est incessant et absurde, et le salaire, dérisoire.

« C'est pourtant à ces hommes, mes ouvriers en même temps que mes victimes, que je dois mon bien-être, et que vous devez la fortune immense que je vous donne.

« Jadis, quand je n'avais pas réfléchi, j'allais souvent visiter ma mine, et je les voyais, ces misérables, hâves, sordides, loqueteux, pâlis par la fièvre et abrutis par l'alcool, qui me saluaient timidement quand je passais près d'eux dans ma voiture.

« Je répondais distraitement, plus attentif à la fatigue des chevaux de mon attelage qu'à la santé de ces frères humains qui se mouraient par moi et pour moi.

« Mes revenus chaque année devenaient plus considérables, et mon avidité croissait en même temps qu'eux. Je ne me refusais pas seulement le luxe; mais le bien-être. Tout m'était devenu indifférent, sauf l'argent. Je ne voyais plus qu'un seul but : c'était de m'enrichir.

« C'est alors que j'eus l'idée très simple de fonder un journal populaire. A San Francisco, comme d'ailleurs dans toute l'Union, le prix des journaux était très élevé, ce qui empêchait les artisans et les petits bourgeois de les acheter et de les lire. Mon journal, qui coûtait moitié moins que les autres, eut tout de suite une vogue invraisemblable. Par les annonces, plus encore que par les ventes, il me rapporta quelque deux cent mille dollars par an. C'est quelque chose assurément; mais le principal bénéfice n'était pas là.

« En effet, le directeur d'un grand journal est toujours, avant tout autre individu, et pour peu qu'il se donne quelque peine, au courant de quantité d'affaires, bonnes ou mauvaises. Pour moi, qui ignorais ce qu'est le repos, et qui voulais tout voir par moi-même, nul détail ne m'échappait. J'avais des agents, dont quelques-uns étaient honorables, qui voyageaient à mon compte, et qui, sous prétexte de faire des annonces, étudiaient les principales affaires de banque, de commerce, d'industrie et de terrains. C'est ainsi que j'ai pu acquérir à Chicago un vaste terrain, aujourd'hui transformé en une rue très fréquentée, terrain que j'ai vendu, deux ans après, à un prix cinq fois plus élevé que le prix d'achat. J'ai acquis à New-York un immeuble qui me rapporte à l'heure présente 25 p. 100, ce qui est fort beau, mon cher William. J'ai fait ainsi par-ci, par-là, en Italie, en Chine, et même en France, des achats de terres qui ont fort bien tourné. Il est vrai que je n'attendais pas longtemps pour m'en défaire; dès que je pouvais réaliser un bénéfice de 12 p. 100, je vendais aussitôt, sans laisser à ma spéculation le loisir de devenir mauvaise.

« Certes je me suis parfois trompé. Ainsi j'ai perdu une grosse somme dans une sucrerie à Haïti. J'avais compté sans la paresse des nègres, qui est incurable. Mais, le plus souvent, les vendeurs étant

besogneux, j'achetais à vil prix, et, comme je pouvais attendre, je ne vendais que dans de bonnes conditions.

« C'est surtout dans les affaires de banque que mon journal m'a servi; et ici, mon cher enfant, je vous demande toute votre attention, en même temps qu'un peu de votre indulgence, hélas! car les moyens que j'ai employés pour conquérir ma richesse, ne peuvent vraiment pas être considérés comme innocents.

« Mais je dois vous révéler toute la vérité, pour que vous saisissiez mieux, dans toute sa force, la conclusion qui s'en dégage.

« En 1871, quand je commençai sérieusement à traiter ces sortes d'affaires, je disposais de capitaux déjà considérables. Ce n'était rien à côté de ce que je vous laisse dans mon héritage; c'était beaucoup pour un obscur fabricant de savons. Douze millions de dollars constituent une somme importante, et d'assez grosses parties peuvent s'engager avec un pareil capital.

« Comme je connaissais le fort et le faible des entreprises qui commençaient, j'en choisissais une qui paraissait en pleine prospérité; et je faisais répandre par mon journal le bruit qu'elle était absurde, mal conçue et plus mal dirigée encore. Naturellement les actions baissaient. Quand le prix était devenu très bas, je prenais l'affaire en mains, je rachetais une grosse partie des actions, et je n'avais pas de difficultés à prouver que l'affaire était excellente. Les prix se relevaient aussitôt: je vendais alors, et toujours avec un gros bénéfice. Grâce à ce système, je gagnais de l'argent à toutes les affaires, qu'elles fussent bonnes ou qu'elles fussent mauvaises.

« Voilà un mécanisme qui peut paraître enfantin, tant il est simple. Mais, dans les affaires de banque, comme dans les arts, le principe n'est rien : c'est la manière de faire qui est tout. Il faut un mélange de prudence et d'audace que tout le monde ne possède pas. Il paraît que j'avais la dose convenable de l'une et de l'autre; car j'ai réussi. Je connais de fort habiles gens qui, en opérant ainsi, ou en croyant opérer ainsi, ont tout perdu, la considération et la fortune.

« Après tout, qui sait s'il n'y a pas quelque part une volonté supérieure qui a décidé que vous seriez colossalement riche?

« Pour prendre un exemple, les mines d'or du Transvaal descendirent jadis à des prix si dérisoires que personne n'en voulait plus entendre parler. J'ai contribué pour une bonne part à les déprécier; car je parlais de l'outillage insuffisant, du défaut de chemins de fer, de l'épuisement des filons, des difficultés de l'extraction, de l'hostilité des Boërs. C'étaient des balivernes. Au fond, elles étaient fécondes en espoirs. J'en ai acheté un gros paquet; puis je les ai vantées tant et si bien qu'elles sont arrivées à des prix absurdes, et je me suis peu à peu dégagé, devinant quelque catastrophe.

« Il est inutile de multiplier ces exemples. Au fond, ma fortune ne s'est constituée qu'aux dépens de la fortune d'autrui.

« Depuis deux ans cependant j'ai renoncé à ces spéculations. Elles exigent une force d'attention dont je ne suis plus capable; et les émotions qu'elles donnent sont épuisantes. Je n'ai plus que de solides valeurs, des titres de rente de tout pays, anglais, français, russes, italiens, espagnols. C'est pour moi que travaillent plusieurs milliers de paysans de l'Ancien Monde. Je prélève ma part sur leur labeur : la part du lion. C'est pour moi qu'ils sèment, c'est pour moi qu'ils récoltent.

« Vous entendrez dire que c'est légitime; les savants et les politiciens vous prouveront que c'est la base de la justice et du droit. C'est se faire une idée étrange du droit et de la justice; d'ailleurs je ne discute pas : je constate.

« En tout cas, par mes mines, par mes spéculations de banque, par mon journal, grâce à une économie sordide et incessante qui a duré vingt-cinq ans, j'ai amassé un capital dont le chiffre vous effrayerait : je me contente de vous indiquer le revenu, qui est de 72 millions de francs de rente annuelle.

« Voici la liste des valeurs qui sont désormais les vôtres. Elles sont transcrites ici, uniquement d'après leurs revenus, non d'après leur valeur effective, qui change chaque jour :

Bons du trésor américain	500 000 dollars
3 p. 100 français	2 500 000 francs.
2 3 4 p. 100 anglais	125 000 —
Obligations domaniales égyptiennes	1 850 000 francs
Dette unifiée d'Egypte	1 550 000 —
Extérieure 4 p. 100 espagnole	2 400 000 —
Consolidés 4 p. 100 russes	2 850 000 —
5 p. 100 italien	2 225 000 —
2 1 2 belge	800 000 —
Chemins de fer américains (divers)	450 000 dollars.
Chemins de fer français (divers)	1 120 000 francs.
Actions du canal de Suez	3 800 000 —
Télégraphe de Paris à New-York	400 000 —
Mine d'argent de Rio-Maranen	6 500 000 dollars.
Quatre maisons à New-York	450 000 —
Deux maisons à Chicago	350 000 —
Fonds de commerce à Sanghaï	485 000 —
Industries diverses, terrains en Sicile, affaires litigieuses et incertaines, rapportant au moins	7 000 000 —

« Le tout fait à peu près soixante-douze millions de francs de rente. Vous voyez que vous voilà maintenant un des plus riches propriétaires du monde entier, peut-être même le plus riche.

« Je n'ai laissé connaître à qui que ce soit, sauf à mon fidèle Turner, le total de cette richesse. Elle m'eût attiré des flatteries et des bassesses, en même

temps que des persécutions et des haines. Personne ne peut connaître même approximativement, même vaguement l'état de ma fortune; car j'ai pris autant de soin à la dissimuler qu'à l'acquérir. Il est vingt banquiers en Amérique chez qui j'ai un compte courant ouvert; j'ai un gros compte à la Banque d'Angleterre, un autre, plus gros encore, à la Banque de France. Je n'ai pas moins de soixante-cinq banquiers sur le continent, de sorte que mes titres sont disséminés un peu partout. Vous trouverez toutes les indications nécessaires dans la note explicative jointe à ce testament.

« Les valeurs, mobilières ou immobilières que je vous laisse sont excellentes. Vous en ferez ce que vous voudrez, assurément ; mais je ne vous conseille pas de les changer. Gardez-les donc toutes, sauf urgence. Il faut excepter néanmoins celles que j'ai indiquées sous le nom d'*affaires litigieuses, industries diverses, actions à revenus variables*. Tout cela ne vaut pas grand'chose : il faut vous en défaire le plus vite possible. Le maniement en est trop dangereux pour un homme qui n'est pas du métier. Liquidez promptement, fût-ce à perte : ce sera encore un bénéfice, et achetez une terre : j'en connais une dans le Minnesota qui est à vendre par l'entremise de R. Geraldson and C° à Chicago, 4e avenue, 155. Elle est fort belle, et ce sera un excellent placement.

« Surtout ne vendez pas vos mines d'argent et de cuivre. L'argent paraît déprécié ; mais ce ne sera que pour un moment. Quant au cuivre, c'est un métal dont on ne pourra jamais se passer, et l'industrie l'emploiera au fur et à mesure que les mines en produiront. Il n'y a pas de limites à l'usage du cuivre.

« Tous mes banquiers sont des hommes que je tiens pour très sûrs, et leurs maisons sont de premier ordre. Conservez-les donc, et faites comme j'ai pris soin de le faire : disséminez votre capital entre eux. Il ne faut pas qu'on puisse, avant l'heure, soupçonner que vous êtes le plus riche des habitants de la terre.

« Ne prenez pas, mon cher William, tout ce que je vous dis pour un ordre. Ce n'est qu'un avis motivé. Peut-être ai-je le droit de vous parler de mon expérience ; car vous conviendrez que je n'ai pas trop mal administré ma fortune, et que je suis assez compétent en ces matières. Au demeurant, quand vous serez embarrassé, entendez-vous avec Turner. Il est d'excellent conseil, et je ne crois pas que vous deviez jamais vous repentir de l'avoir pris comme guide.

« Pour en finir avec la partie technique de ce que j'appelle mon testament, un dernier mot encore. Vous avez à votre disposition la somme colossale de 72 millions de francs par an. C'est trop pour vos dépenses personnelles : donc, sans prétendre entraver votre liberté, il me semble que deux millions vous suffiront pour profiter largement de tout ce que le luxe peut de nos jours donner à un homme civilisé. Il vous restera alors 70 millions de francs qu'il faudra religieusement amasser, de manière à grossir chaque année votre capital. Eh bien ! pour éviter les pertes, ne cherchez pas les placements téméraires. Donnez ordre à vos banquiers, dès qu'ils toucheront vos revenus, de les capitaliser sur la même valeur, et cela, immédiatement, le jour même, sans attendre vos ordres. Vous n'ignorez pas qu'au taux actuel des revenus en vingt-cinq ans le capital double. A supposer donc qu'avant vingt-cinq ans il vous soit impossible d'exécuter ce que je vous demande, vos soixante-douze millions de francs de rente feront cent quarante millions de francs de rente.

« Mais pour cela il faut être prudent, et très prudent. Pas d'aventures financières ; pas de spéculations ! Ne vous fiez ni aux paroles ni aux écrits. Les paroles des hommes mentent ; leurs écrits sont plus menteurs encore. Ne croyez qu'aux faits. Rentes d'État, obligations de chemins de fer, canal de Suez; il ne faut pas vous hasarder sur d'autres valeurs. Ce qui importe, c'est la sécurité, plus que la fécondité de votre capital.

« Résumons. Je vous laisse deux milliards de francs, et je ne crois pas qu'aucun homme ait jamais été aussi riche. Vous êtes le maître absolu de cette fortune, et pourtant j'ai une tâche à vous confier.

« Je vous ai choisi entre tous, mon cher William, pour l'exécuter. Certes j'aurais pu faire don de mes deux milliards à ma ville natale, ou à quelque université, ou à une église, ou à divers individus ; et assurément de sages et judicieux emplois ne faisaient pas défaut pour satisfaire à la justice, à la religion, à la charité, à la science ou au patriotisme. Mais cet usage banal ne m'a pas convenu ; il ne répondait ni à mes goûts, ni surtout à mes remords. J'ai voulu vous laisser tout, et à vous seul, à vous en qui j'ai mis toute ma confiance, et que je tiens pour un homme courageux et bon.

« Comprenez-moi bien, William. Je veux que cet argent mal acquis — non pas au jugement de mes contemporains, mais d'après le témoignage de ma conscience — soit bien employé. Il est né du mal; il faut qu'il retourne au bien : transformation qui sera une réparation.

« Vous devinez déjà ce qu'elle doit être. A la surface, de cette terre dans laquelle on vient de mettre ma défroque de matière, quantité d'êtres humains gémissent, souffrent, pleurent. Il faut que grâce à vous, ces gémissements, ces souffrances et ces pleurs soient amoindris. Si vous ne faites pas cela, William, soyez maudit : que vos nuits soient sans sommeil et que vos jours soient sans espoirs !

« L'idée de vous confier cette grande mission me poursuit depuis deux ans. Voici comment elle s'est présentée à moi.

« En 1889, j'avais armé à San Francisco un beau steamer, l'*Oceania*, qui était parti pour les Moluques. Un télégramme de Batavia m'annonçait qu'il était parti le 17 mars, de manière à arriver vers le 10 avril à San Francisco. Le 25 avril je n'avais reçu aucune nouvelle, et je commençai à m'inquiéter. Plusieurs jours passèrent. Chaque heure qui s'écoulait faisait croître mon angoisse. Le 15 mai au matin, comme j'avais à peu près perdu tout espoir, on vint m'annoncer que l'*Oceania* était en vue. Quelques heures après, je serrais la main du capitaine. Il me raconta l'effroyable tempête qui les avait assaillis et promenés furieusement à travers le Pacifique. Par des prodiges de bravoure et d'adresse, le navire avait été sauvé. Trois hommes de l'équipage avaient disparu; mais les autres étaient là, sains et saufs, rapportant intacte toute la cargaison.

« D'abord l'histoire me parut toute simple, et je n'éprouvai ni étonnement ni attendrissement. Mais, le soir, quand je fus seul, l'image de l'*Oceania* s'imposa à moi. Je pensai à l'horreur du cyclone, aux vagues énormes, aux vents irrésistibles : la mort partout, au milieu des ténèbres, dans l'immense Océan, et pourquoi? Pour augmenter les revenus, inutiles à moi-même, de moi, Michaël Will, qui avais envoyé ces braves gens dans des régions lointaines, au prix d'un modique salaire.

« Je passai toute la nuit à réfléchir là-dessus, et mes pensées ne furent pas très consolantes. Vous, mon ami, qui êtes jeune et sans remords, vous ne savez peut-être pas l'infinie longueur d'une nuit d'insomnie. Les idées vont, viennent, grandissant ou diminuant, se métamorphosant, s'amplifiant sans cesse et prenant les apparences les plus étranges. On se retourne dans tous les sens pour chercher quelque repos : vain effort! L'idée revient, plus tenace et plus aiguë à mesure qu'on veut s'en défaire. Elle reparaît à propos de rien, et tout y ramène. Il y a un carrefour, qui est l'idée fixe, où toutes les routes, même les plus éloignées, aboutissent. Dans ce carrefour s'agite une vieille sorcière, qui secoue les grelots de la folie et leurs tintements lamentables s'agitent dans la tête vide, distillant leurs ébranlements jusqu'au bout des doigts, qui vibrent dans la douleur.

« Voilà, me disais-je, des hommes qui peinent pour moi, qui pour moi risquent leur vie, qui me consacrent leur labeur quotidien ! Et pourquoi ? Soit sur mes bateaux, soit dans mes mines, soit dans les campagnes de Russie, de France et d'Italie, des milliers d'êtres humains pâtissent jour et nuit pour mettre dans mon coffre-fort une ou deux pièces d'or de plus ! Pourquoi ? qu'ai-je fait pour eux ? Quel droit ai-je à leur travail? Ont-ils une valeur morale inférieure à la mienne? Suis-je digne d'être leur obligé ? et comment ai-je mérité d'être celui pour qui ils se sacrifient ?

« Certainement, si je n'étais pas là, un autre serait à ma place, pour les exploiter, et leur sort ne serait pas meilleur. Argument captieux que je me répétais sans pouvoir en rien toucher ma conscience.

« Leur rendre cet argent qu'ils me donnent, ce serait absurde. D'abord ils ne comprendraient pas, hélas ! Et puis ce serait une goutte d'eau dans la mer. Mon sacrifice ne diminuerait pas leur sacrifice; et personne, parmi les riches, ne songerait à m'imiter. Non ! ils sont destinés à mener jusqu'au bout leur piteuse existence : des générosités partielles n'adouciront rien, et l'heure de la libération ne sonnera pour eux qu'aux dernières convulsions de l'agonie.

« Alors que faire ? Rien peut-être. C'est une solution. Mais cette solution est honteuse. Je ne veux pas être cet affreux Pilate que l'histoire a flétri, et me désintéresser de tout ce mal. C'est impossible. Après tout, je ne suis pas un méchant homme, et puisque la lumière a brillé devant mes yeux, je ne puis retourner dans l'ombre.

« Donc j'ignore ce qu'il faut faire; mais je veux quelque chose de grand.

« Les églises, les hôpitaux, les universités! Oui, voilà des donations faciles, qui ressemblent à des bienfaits. Mais ce sont des bienfaits qui sonnent creux. Les églises sont puissamment riches; elles essayent, sans succès d'ailleurs, de donner la foi, ce qui, pour moi, est l'erreur. Pourquoi les enrichir, puisque leur royaume n'est pas de ce monde? Les universités donnent la science; mais la science, c'est le tourment de l'âme, et sa force va croissant tous les jours, sans apaiser d'une seule goutte d'eau la soif de justice dont les misérables souffrent. Quant aux asiles, aux hospices, ils ne peuvent aider que les infirmes et les malades. Comme s'il n'y avait pas aussi à secourir les hommes vigoureux et sains qui demandent du travail et à qui on offre la famine.

« C'est ainsi que je m'agitais dans le silence de la nuit, maudissant cette richesse qui pesait sur moi comme un vampire, et déjà remuant vaguement cette idée que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, quand soudain une pensée nouvelle, survenant à l'improviste, m'éclaira, m'éblouit presque. Je songeai à vous, William, et aussitôt toutes mes hésitations disparurent.

« Moi, je suis vieux; la tête est toute blanche; le dos commence à se voûter. J'ai des habitudes fixes que je n'aurais pas le courage de changer : elles font corps avec moi, et je suis vraiment malade quand on dérange l'heure de mon thé ou de ma promenade. Et

puis je ne suis qu'un ignorant. Je n'ai jamais pensé qu'à m'enrichir : je ne connais rien de l'Europe, ni de l'Asie, ni même de l'Amérique. J'ai visité Chicago, New-York, mes mines de Rio Maranen; mais je n'ai pas vu d'autres pays; je n'ai pas vu d'autres hommes.

« Pourtant, malgré mon ignorance, je me suis enfermé dans mes idées, comme un mollusque dans l'épaisse couche calcaire qui l'immobilise, et sur chaque chose j'ai une opinion toute faite qui ne changera plus. Je commence à trouver — signe grave de décadence — que les jeunes gens ne disent que des bêtises et ne font que des sottises. Une femme, si belle qu'elle soit, m'est indifférente et même antipathique. Bref, j'ai achevé mon évolution d'homme; je me survis à moi-même. Jadis j'étais gai et vigoureux : aujourd'hui je suis triste et débile. Tout s'est disloqué pièce à pièce, et il ne reste plus rien du Michaël Will d'autrefois qu'une vieille carcasse ruinée, délabrée, et dont l'âme est encore plus décrépite que le corps.

« Mais si je suis vieux, cassé et maniaque, vous, mon cher William, vous avez toute l'énergie et la vaillance de la jeunesse. C'est vous qui continuerez ma pensée, et la grande œuvre que j'ai rêvée comme une réparation gigantesque, c'est vous qui aurez l'honneur de l'accomplir.

« Quelle grande œuvre? Faire le bien.

« Tout compte fait, le mal dans ma vie a dominé; mais je veux que par ma mort l'équilibre soit rétabli et que le bien domine. Toutes mes fautes seront rachetées par vous. Je vous donne l'instrument : vous serez l'ouvrier qui le maniera. Je vous mets entre les mains une force toute-puissante : il faut qu'elle serve à l'expiation de mes torts.

« Nous, les riches, quelle que soit la source de notre fortune, nous avons beaucoup à nous faire pardonner. Nous devons la regarder non comme l'aliment de la paresse, mais comme l'arme de la justice. Tant que j'étais parmi les vivants, je n'avais pas compris que ce grand devoir s'imposait; mais, à présent que me voici couché dans mon cercueil, avec une pesante masse de terre sur la tête, je comprends que tous les biens du monde ne valent pas la pitié envers les faibles : et, pour que ma pensée ne soit pas inféconde, c'est vous que je charge de la vivifier.

« Il ne faut pas craindre, mon enfant, de suivre une idée dans tous ses développements logiques. C'est une timidité que j'excuserais chez les hommes de l'Europe, dont la race est vieille et sans énergie. Mais nous, citoyens d'un pays libre et jeune, nous devons aller jusqu'au bout de notre pensée, sans des mollesses d'eunuques, et envisager virilement toutes ses conséquences.

« Vous avez maintenant une fortune immense, et vous êtes peut-être tenté de croire qu'elle vous appartient. Détrompez-vous, William. Cet or, que vous n'avez rien fait pour acquérir, est à vous encore moins qu'il n'était à moi. Or *il n'était pas à moi :* il est dû au labeur d'un million d'hommes peut-être, et, malgré les lois, les arrêtés, les règlements, les constitutions, les décrets, les parlements, les églises, les tribunaux et les universités; malgré l'opinion unanime, je n'en suis pas le légitime possesseur.

« Donc — je me répète — il faut le mériter, et le gagner de nouveau par une grande œuvre. Il faut faire le bien.

« Mais ce n'est pas facile de faire le bien. Oh! oui, je le sais, l'aumône est chose simple. Distribuer à droite ou à gauche quelque menue monnaie, la belle avance! Voici un vieillard décharné qui tend la main une petite fille aveugle sous ses haillons : le moindre secours les soulagera, et il n'est pas besoin d'avoir douze millions de dollars par an pour adoucir leur infortune. Les plus pauvres peuvent faire l'aumône, et la font bien. J'attends davantage de vous. Jamais une aumône n'a suffi à donner quelque parcelle de bonheur. Ceux que vous protégerez aujourd'hui seront demain retournés à leur vice, et par conséquent à leur misère. A peine aurez-vous le dos tourné qu'ils iront dissiper l'aubaine inattendue qui leur est tombée de votre escarcelle. Et puis, à poursuivre de par le monde toutes les infortunes, vos forces s'épuiseraient bien vite. Il faudrait plusieurs existences d'homme pour adoucir quelque peu les douleurs des habitants de Londres. Et que deviendront alors celles de Paris, et celles de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, de la Sibérie, et celles de l'Afrique, plus cruelles, dit-on, que toutes les autres?

« D'ailleurs la charité dégrade celui qui la subit; c'est un adoucissement qui est un avilissement. L'or n'est bon que s'il est gagné par le travail; et celui-là seul a le droit de manger du pain qui a pu le gagner lui-même. Toute richesse qui est le fruit d'une largesse ou d'une aumône, est maudite. Un romancier russe, dont le nom m'échappe, dit quelque chose d'analogue, et je trouve qu'il a raison. Pas d'aumônes, pas de charité, sinon celle qui est indispensable. Vous avez mieux à faire : il faut poursuivre le mal.

« Mais qu'est-ce donc que le mal?

« Je n'irai pas vous faire de la métaphysique : je n'y ai jamais rien compris, et j'aime mieux la *Science du bonhomme Richard* que toutes les billevesées des philosophes du continent. Donc, sans métaphysique, le mal, c'est la douleur humaine. Une mère qui perd son enfant; un esclave qu'on roue de coups; un prisonnier; un exilé; un vieillard dévoré par un cancer; voilà des êtres qui souffrent, voilà le mal.

« Et je ne sais pourquoi je cite ces exemples; car le mal est partout. A chaque pas que je fais dans la rue, à San Francisco, parmi les blancs comme parmi les Chinois, je vois des malheureux et, quoique je n'aie pas voyagé, je sais que partout il en est ainsi.

« Que ce monstrueux amas de souffrances puisse être anéanti par un homme, je ne suis pas assez fou pour le croire. Un Dieu seul, s'il existait, aurait ce pouvoir. Il faut croire qu'il ne l'a pas voulu ou qu'il ne l'a pas pu. Après tout, c'est son affaire. La nôtre est de combattre le mal qu'il a laissé triompher. Or, comme nous ne sommes pas des dieux, notre force est bien limitée; car il y a la nature humaine, dont les infirmités sont implacables et incurables.

« Pourtant, à côté des souffrances inhérentes à nous, il y a des souffrances produites par nous. La société est au moins aussi coupable que la nature, et bien de nos misères sont créées par elle. Or, si vous ne pouvez rien contre les misères naturelles, vous pouvez beaucoup contre les misères sociales, et ce sont celles-là que je vous charge de vaincre.

« Rude tâche, mon cher enfant. Mais, plus elle est rude, plus elle exige que vous la méditiez longuement et profondément. Vous avez devant vous au moins quinze années pour y songer; car, à quarante ans, vous serez encore presque jeune. Pendant ces quinze années, votre puissance grandira, puisque vos capitaux augmenteront sans cesse. N'agissez donc pas à la légère; faites ce que votre cœur et votre raison vous commanderont, et je suis sûr que vos inspirations seront heureuses.

« Mais alors que faire? Eh bien! franchement, je l'ignore. Je n'ai rien trouvé qui fût proportionné à l'immense force dont je disposais, dont vous disposez aujourd'hui. Songez que le capital de deux milliards représente le budget annuel d'un grand pays. C'est une somme égale à ce que la France dépense en dix ans pour l'instruction, le commerce, les travaux publics, l'agriculture, les sciences et les arts. Vous voyez combien il serait ridicule, et presque criminel, de gaspiller cette admirable puissance en de vulgaires œuvres de charité.

« Mon ami, je vous le redis une troisième fois, il faut quelque chose de grand. Hélas! je ne peux ni savoir ni même pressentir ce que sera cette œuvre, et c'est ma seule peine au moment de mourir; car, quelque confiance que j'aie en vous, je comprends trop bien la difficulté de cette mission pour m'endormir en paix de mon dernier sommeil.

« Si, par hasard, vous veniez à reconnaître que cette œuvre grandiose n'est pas possible; si vous ne pouviez rien trouver qui fût conforme à la grandeur de mon rêve et à l'immensité de votre pouvoir, alors n'hésitez pas. Pour vous et pour vos enfants, si vous en avez, prélevez une part honorable, deux ou trois millions de dollars, je suppose; et, quant au reste, rendez-le à ceux qui en semblent être les moins illégitimes possesseurs. Aux mineurs vous rendrez les mines; aux pauvres de France, les rentes sur l'État français; aux pauvres d'Italie, les rentes sur l'État italien, et ainsi de suite.

« Mais c'est là une solution imparfaite; je la considère comme un échec, et je ne veux pas supposer que vous serez forcé d'y aboutir; car la mort me serait trop amère.

« Non, ce n'est pas ainsi que marcheront les choses. Vous réfléchirez, vous irez par le monde, voyageant, causant, interrogeant. Vous suivrez, avec votre lucide et pénétrante intelligence, l'évolution des sciences et le progrès des idées. Vous pèserez ce que valent les grands du monde et ce que valent les petits. Alors, restant pleinement maître de vous-même et de vos destinées, vous ferez choix du coup à porter. Puis, une fois votre décision mûrement prise et délibérée, vous l'exécuterez hardiment. Ce sera une grande entreprise, une œuvre immense destinée à nous survivre, et qui fera pendant plusieurs siècles bénir mon nom, que tant d'hommes, s'ils m'avaient connu, auraient eu le droit de maudire sur leur lit de mort.

« Pour cette entreprise je ne veux et ne peux vous donner aucun conseil; non, aucun. Je ne sais pas. Je vois clairement ce que vous ne devez pas faire. Mais rien ne me révèle ce que vous devez faire. Je sais seulement que votre action doit être efficace, et non chimérique; que les œuvres dites philanthropiques sont le plus souvent édifiées par l'esprit de système, et qu'elles ont servi à leurs promoteurs plutôt qu'aux infortunés. Non, non! pas de grandes phrases, pas de grandes idées; mais une grande œuvre. Ce qu'il me faut, c'est un réel adoucissement à la vie des hommes, et non pas de quelques hommes, mais de deux, trois, quatre, cinq cent mille hommes. Le salut, le bonheur, la santé d'un peuple entier : cela seul me contentera; cela seul me permettra de reposer sans les affres des damnés dans la nuit qui m'entoure; car le bienfait que je vous aurai permis d'accomplir effacera les mauvaises actions dont le poids est plus lourd que la pierre qui recouvre mon tombeau...

« C'est fini. J'ai écrit tout cela un peu au hasard... Jamais je n'avais tenu une plume aussi longtemps, et je n'ai pas l'expérience des belles tirades.

« Avant de terminer, je dois encore vous donner quelques conseils qui serviront à votre conduite.

« Soyez courtois et affable envers tous ceux que vous rencontrerez; mais évitez avec soin toute conversation trop longue; car on perd ainsi le temps, ce trésor. Que votre obligeance soit toujours en

éveil, mais qu'elle n'aille pas jusqu'à vous laisser ennuyer! Soyez exact comme une montre, et ayez une très bonne montre. Attachez de l'importance aux petites choses, mais moins cependant qu'aux grandes choses. Ne froissez jamais la vanité des hommes, car on se fait alors, pour un mince profit, des ennemis implacables; et sachez que la vanité des hommes est un gouffre sans fond. Ne mentez jamais; et si, par malheur, vous êtes forcé de mentir, faites en sorte que le mensonge vous pèse lourdement. Craignez les femmes, et aimez-les. N'ayez peur de rien, et soyez cependant très prudent. Ne livrez pas les secrets d'autrui, et livrez encore moins les vôtres. Pardonnez toujours, même à l'ingratitude, et ne cherchez pas la reconnaissance. Que vos vêtements et vos usages ne vous signalent jamais à l'attention. Soyez économe, mais méprisez l'argent.

« Et maintenant, mon cher William, adieu. Je ne sais pas ce qui m'attend de l'autre côté de la tombe. Sommeil, rêve ou réveil? je l'ignore! Adieu!

« A chaque instant du jour ou de la nuit, songez que vous n'êtes pas mon héritier, mais mon mandataire. Répétez-vous bien que cette immense fortune n'est pas à vous : *elle n'est pas à vous, mais à l'humanité misérable et souffrante.*

« Encore une fois, adieu, et courage! »

CH. EPHEYRE.

LA FAMILLE IMPÉRIALE DE RUSSIE EN 1886

Notes et souvenirs (1).

EN CRIMÉE

Le lendemain de l'arrivée à Livadia, l'empereur décide que toute la suite mangera avec lui. A l'ordinaire, les civils sont en redingote le matin, en habit le soir. Les militaires, qui sont de beaucoup les plus nombreux, restent en petite tenue, sauf aux jours de fête et de cérémonie. L'empereur porte presque toujours sa vareuse de gros drap gris; cependant il lui arrive assez fréquemment de prendre l'uniforme de tel ou tel régiment, ou l'uniforme de la marine, selon les visites qu'il reçoit, et surtout selon les anniversaires et fêtes des régiments, qu'il est extrêmement scrupuleux à observer. Il possède les uniformes de tous les régiments de l'armée et de la flotte; dans chaque voyage, on emporte ceux des corps que l'empereur doit voir, et ceux des corps dont la fête doit tomber pendant le voyage. Ainsi est rendu sensible par un symbole concret le lien intime et patriotique qui lie le chef suprême à chacune des unités militaires : chaque corps sait qu'il a pour le souverain une personnalité propre et distincte.

A l'heure des repas, toute la suite descend vers le Palais impérial. Des groupes se forment dans le jardin, devant la porte de la salle à manger. L'empereur et l'impératrice arrivent avec leurs enfants, sans jamais se faire attendre. L'empereur parcourt les groupes et donne la main à tout le monde : l'impératrice, tout en causant avec ses intimes, qui seuls sont admis à lui baiser la main, cherche de l'œil les saluts des autres personnes de la suite pour y répondre d'un regard et d'une inclination de tête : c'est une présence d'esprit et une attention qui ne sont jamais en défaut. Je comprends ici le soin que Saint-Simon met à noter des qualités de ce genre chez notre Louis XIV et certains princes de son sang : dès qu'on a passé dans un monde analogue, on conçoit la valeur de ces minuties; rien ne serait plus dur pour un homme que le sentiment de *ne pas exister* pour le souverain qu'il sert; rien ne le dispose plus au contraire à bien servir que de recevoir des signes qu'il *existe*, qu'il est *quelqu'un*, même pour une majesté royale ou impériale.

A table, l'empereur a la grande-duchesse Élisabeth à sa droite; l'impératrice est entre les deux grands-ducs Serge et Paul. Après la famille impériale, chacun se place où il veut, les hauts personnages aux places les plus voisines de Leurs Majestés naturellement. Le maréchal de la cour Obolensky a seul une place fixe, au bout de la table, du côté de la porte, pour être à portée de donner ses ordres ; derrière lui se tient toujours « Monsieur Béranger », le très important maître d'hôtel français, l'homme de confiance du prince, qui dix fois pendant le repas vient causer à l'oreille de son chef, familièrement accoudé sur le dossier de sa chaise. Cependant, dans le jardin, une musique de l'armée et de la marine joue son répertoire, où, par malheur, la *Mascotte* et la *Fille de Madame Angot* tiennent plus de place que les airs nationaux.

Pendant le repas, l'empereur cause beaucoup, et gaiement. On peut penser que dans ces propos publics il ne dit rien d'important : les promenades et excursions faites ou à faire, les beautés, les curiosités du pays, en fournissent la matière ordinaire; parfois aussi le théâtre, *notre* théâtre de comédie et d'opérette; d'autres fois, les parentés, généalogies, titres, droits à succéder, l'âge d'une princesse, le droit d'un prince à l'Altesse Royale, etc. On n'attendra pas que j'aie à noter ici aucune parole historique. La seule observation qu'il vaille la peine de faire sur ces conversations de table d'Alexandre III est d'ordre moral. J'ai été frappé d'une ou deux expressions qui reviennent à chaque instant dans sa bouche. Très modéré de langage, il exprime nettement à tout propos, sur tout sujet, son opinion par des formules comme celles-ci : *c'est son droit,*

(1) Voyez la *Revue* des 9 et 16 mai.

ce n'est pas son droit; c'est juste; ce n'est pas juste. De quoi qu'il soit question, il considère l'agent, l'acte, ou le fait, du point de vue du droit et de la justice. Cela semble être comme la notion fondamentale de son esprit, la règle qu'il applique à toutes choses, si frivoles et indifférentes qu'elles soient. Il est impossible de n'en pas être frappé, et je crois qu'il y a là bien certainement un trait caractéristique correspondant à une disposition permanente de la nature.

La vie est ainsi organisée : le matin, chacun fait ses affaires. L'empereur travaille. A midi, déjeuner. On prend le café debout, dans le jardin, et l'on cause par groupes en fumant, pendant que la musique continue de jouer; parfois le grand-duc Georges prend des photographies du tableau que nous composons. Entre une heure et demie et deux heures, Leurs Majestés se retirent et vont se préparer pour la promenade, qui se fait à cheval. Les principaux personnages de la suite suivent ordinairement l'empereur et sa famille. Seuls des enfants, Nicolas et Georges sont de la chevauchée. La grande-duchesse Xenia a un joli poney alezan à épaisse encolure, pour l'intérieur du parc; les deux plus jeunes enfants ne sortent qu'en voiture. La grande-duchesse Olga s'en va promener avec une nourrice anglaise et une bonne russe, gravement assise au fond de son landau, bien droite et sérieuse, en petite Altesse qui a conscience de ses devoirs.

L'empereur fait une promenade de vingt à vingt-cinq verstes. Parfois, paraît-il, il lâche toute la suite, et revient seul à travers champs, sautant haies et fossés, suivi seulement de son Cosaque. Il lui plaît de se dérober ainsi à la protection de sa police. Il accepte toutes les mesures de précaution que le service de sûreté croit nécessaires : il s'estime tenu de laisser les gens qui assument la responsabilité de sa vie, libres de faire leur devoir comme ils l'entendent. Mais, à l'occasion, il s'affranchit de ce qui le gêne, comme dans ces promenades. On m'a raconté aussi que pendant le voyage de Gatchina à Sébastopol, plus d'une fois, aux arrêts du train, l'empereur avait fait écarter la police, et laisser venir librement la population sur le quai, autour de lui. J'ai pu me convaincre moi-même, par mes yeux, que les mesures ostensibles de protection ne sont guère qu'un trompe-l'œil, et sont faites surtout pour dégager devant le le public la responsabilité de la police en cas d'accident. C'est sans doute ce qu'on ne voit pas qui est efficace; et sans doute aussi la principale protection d'Alexandre III est dans la disposition générale du sentiment populaire.

Vers cinq heures, retour de la promenade. Pendant la semaine sainte, on va tous les soirs à l'office qui durera entre une demi-heure et une heure et demie : après quoi vient le dîner. Le reste du temps, on dîne à sept heures. Après le dîner, tout le monde reste quelque temps dans les salons. Le premier soir, l'empereur a joué aux cartes et s'est retiré à onze heures du soir. Les autres soirs, surtout après l'arrivée de M. de Giers, il se retire plus tôt, avant neuf heures et demie. La famille impériale, les ministres et principaux généraux, M. de Giers, et les invités quand il y en a, se tiennent dans un grand salon, où l'impératrice fait cercle avec ses dames d'honneur. La conversation y semble être assez gaie et animée.

Le reste de la suite se tient dans le petit salon d'entrée, dont le principal ornement est le portrait du prince Woronzof (1). C'est un petit vieillard, à cheveux courts, visage entièrement rasé, traits fins, œil vif, bouche ironique : beaucoup de l'air de Régnier, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française. Il préside à nos réunions qu'il semble contempler d'un air un peu railleur : il est bien vrai que l'entrain manque dans ces soirées. La conversation y est rare et somnolente. L'un bâille dans un fauteuil en étirant ses jambes. Un autre dort sereinement. Un troisième, appuyé de tout son corps sur sa jambe gauche, la tête inclinée sur une épaule, rêvant d'un air somnolent, ressemble à un échassier mélancolique. Les autres chuchotent, et regardent souvent l'heure Ce sont des airs, des attitudes de gens qui montent une garde et attendent d'être relevés. Je sens chez tout ce monde un sourd ennui, une secrète impatience d'aller à ses affaires. Soudain tous se réveillent, se dressent, se rangent à travers le salon d'une porte à l'autre : l'empereur passe très rapidement; il rentre chez lui. Sur ses talons marchent ses deux fils aînés. Un petit quart d'heure après, l'impératrice rentre chez elle. M. de Giers va travailler avec l'empereur, parfois assez avant dans la nuit.

Toutes les figures sont éclaircies : chacun s'en va, l'air pressé. Les plus vieux, ou les plus paisibles, vont se mettre au jeu chez l'un ou chez l'autre. Les jeunes, ou les ardents, jettent sur leurs épaules une capote d'ordonnance, montent en voiture, et s'en vont à Yalta où un petit théâtre joue l'opérette française.

L'impératrice est toujours toute gracieuse et aimable. Le sentiment général est qu'elle se tient tout à fait en dehors du gouvernement, ne cherchant à y prendre aucune influence. On ne lui connaît aucun goût, ni peinture, ni musique, ni littérature : rien que les chevaux, et la toilette. Pour la toilette, elle

(1) Mort en 1858 : c'est le véritable créateur de la Crimée; il construisit les routes et les ponts, planta les vignes : il choisit pour s'établir les deux points où il y avait de l'eau, à droite et à gauche de Livadia, Alupka et Massandra; et il y fit deux magnifiques domaines.

en a certainement le goût, dans le double sens du mot. Et elle la porte fort bien. Pendant les six semaines du séjour à Livadia je ne sais si on l'a vue deux fois avec la même robe : en tout cas, jamais deux fois dans la même semaine. Elle s'habille richement et sobrement. Elle s'applique à tous ses devoirs de représentation; et elle a aussi le ministère des œuvres de bienfaisance : il y a là pour elle un rôle considérable qu'elle remplit avec autant d'activité que de discrétion.

Pendant tout le voyage, le général Danilovitch, Mr Heath et moi, nous tenons lieu aux enfants de tous les maîtres. J'ai deux leçons à donner tous les matins : et tous les deux jours, l'après-midi, il faut être là vers quatre heures ou quatre heures et demie, pour le retour de la promenade. Souvent, il est vrai, elle se prolonge assez pour ne point laisser le temps d'insérer une leçon avant l'office ou le dîner.

Je rencontre assez souvent ici la petite duchesse Olga : ce bébé de trois ans et demi est déjà plié à pratiquer les devoirs de son état. On lui a inculqué déjà la leçon essentielle, l'obligation d'avoir l'accueil prévenant et gracieux : du plus loin qu'elle me voit, elle accourt, la main élevée au-dessus de la tête, et tournée en dehors pour recevoir le baiser respectueux que j'y dépose.

Peu de temps après notre arrivée, la grande-duchesse Xénia se trouva indisposée; elle eut un peu de fièvre et garda le lit pendant deux jours. Ce n'était rien, il n'y avait pas ombre d'inquiétude à avoir; donc la vie de la cour n'en fut pas dérangée. Mais chacun avait son emploi réglé, son temps pris, et il n'y avait personne dont la fonction fût de distraire une malade de douze ans, retenue quarante-huit heures au lit. Aussi s'ennuya-t-elle cruellement, la pauvre grande-duchesse, pendant les deux jours qu'elle passa, presque toujours seule, entre quelques domestiques. Une visite faisait alors pétiller la joie dans ses yeux, et son remerciement était touchant si l'on avait la complaisance de la faire jouer. Je sentis très nettement, au fond de cette petite âme sereine et docile, malgré la douceur de l'éducation qu'on lui donnait, malgré les chaudes affections de famille qui l'entouraient, je sentis un certain fond d'ennui comprimé, de jeunesse étouffée, de regret inconscient de trouver devant soi toujours de vieilles figures respectueuses de ministres et de généraux, qui ne savaient ou n'osaient lui parler comme il faut parler à une enfant de cet âge. Cela perça dans certaines saillies, dans certaines fantaisies de dialogues ébauchés en jouant, lorsque avec des pièces d'échecs elle s'amusait à figurer la vie de la cour. Elle mettait alors dans la bouche de l'impératrice des qualifications sur les généraux, qui ressemblaient fort aux impressions d'une petite fille, selon qui l'on est bien « embêtant » quand on ne sait pas jouer à la poupée. Et il n'y avait pas, je crois, beaucoup de généraux qui savaient.

La vie est, à Livadia, toute familière et bourgeoise; on s'égaye d'incidents quelconques, on a le rire facile des saisons de villégiature. Ainsi le mardi 27 mars-1er avril, après le déjeuner, l'empereur, avec ce sourire un peu taquin qu'il a dans les coins de la bouche, annonce brusquement l'intention de visiter l'installation des demoiselles d'honneur. Effarement de ces demoiselles; c'est un envolement instantané vers leurs chambres. Il paraît que cinq minutes plus tard l'empereur a tout trouvé en ordre parfait.

Mercredi 29 *mars*/10 *avril*. — Au dîner, un laquais, en servant, dépose un poulet rôti entre les épaules du gouverneur de Tauride, venu aujourd'hui en visite. Le gouverneur ne sourcille pas, ne bronche pas; je le vois qui appuie fortement les omoplates contre le dossier de sa chaise pour maintenir le fâcheux poulet et l'empêcher de descendre plus bas. L'empereur l'a loué de son sang-froid; et le gouverneur, en fin de compte, a été content de l'incident par lequel il a fait sa cour, et n'a pas trop regretté le dégât de son bel uniforme brodé.

1er/13 *avril*. — En l'honneur du 1er avril, chaque dame ou demoiselle a reçu une grande caisse contenant un tout petit cheval, épingle ou broche, avec des vers; galanterie des généraux. Toute la journée, on fait grande dépense de vers, où le général Richter se distingue. Il subsiste ici encore un peu de notre XVIIIe siècle, et l'on peut juger combien l'empreinte a dû être forte.

L'autre jour, une invitée, une comtesse du pays, a assisté au déjeuner : c'est une vieille dame à face aplatie, camuse, de taille énorme et carrée, enveloppée d'une antique robe de soie bleu de ciel, d'un bleu qui fait blanchir le ciel; elle a quatre décorations alignées sur la poitrine, jusque sous le bras; après le déjeuner, au jardin, elle allume paisiblement sa cigarette sous le nez de l'impératrice qui l'entretient.

2/14 *avril*. — Aujourd'hui, visite du grand-duc Constantin. Il est arrivé à midi pour déjeuner; il est reparti à une heure et demie. Cette courte entrevue entre l'empereur et lui, qui a paru froide, a, dit-on, une grande signification : elle est le signe d'une réconciliation. Le grand-duc Constantin est de taille moyenne; assez sec; les mouvements rapides et brusques; le regard inquiet et circulaire. Il inspire ici plus de crainte que de sympathie, et plus de défiance que de respect. Tout le monde lui attribue une remarquable intelligence, un orgueil forcené, un tempérament violent, un esprit incisif et mordant, incapable de résister à la tentation d'une méchanceté. Mille anecdotes courent sur son compte.

Tout enfant, il retire brusquement une chaise où allait s'asseoir un ministre. Le tsar Nicolas, son père, lui commande de demander pardon; il refuse. Le tsar le prend par la peau du cou, l'élève en l'air devant les assistants, et le jette violemment à terre où il l'aplatit en lui disant : « Petit chien, tu céderas! »

On conte encore que dans la commission chargée d'étudier la question de l'émancipation des serfs, il s'emporta furieusement contre les nobles opposés à son projet : « Je crache, leur dit-il, sur tous vos privilèges. » Il avait pris la réforme à cœur, et, sans la passion qu'il y mit, elle aurait pu ne pas aboutir. C'est lui qui soutint la volonté d'Alexandre II, auprès de qui il représentait les idées de réformes libérales.

6/18 *avril.* — Hier, le grand-duc Michel et son fils Alexandre, en uniforme de la marine, sont venus déjeuner. Arrivés à midi, ils repartaient à une heure et demie. La réception a paru cordiale. Le grand-duc est revenu ce matin avec sa femme et son fils. Plus grand que Constantin, moins nerveusement inquiet, le grand-duc Michel a un bon visage d'honnête homme. Tout le monde en parle avec sympathie.

Depuis quelques jours, il semble que la police ait des inquiétudes. Les gardes sont doublées. Il y a la nuit deux sentinelles sous mes fenêtres. Un cordon de soldats entoure les deux Palais à l'intérieur du domaine.

6/18 *avril.* — C'est aujourd'hui le jour des Rameaux. Hier soir, à 7 heures, il y a eu service à l'église. Chacun des assistants a reçu un cierge et un rameau, non pas de buis, comme chez nous, mais de toute espèce d'arbre. L'usage est, au lieu de la laisser sécher derrière un cadre ou au-dessus d'une porte comme nous faisons, de planter en terre cette branche bénie. Et c'est ce que font l'empereur et ses enfants.

12/24 *avril. Samedi saint.* — Chaque jour de la semaine, on a assisté à l'office avant le dîner. Leurs Majestés ont fait leurs dévotions et communié un matin, sans solennité. La viande a disparu de la table impériale : seuls les non-orthodoxes, la grande duchesse Élisabeth, Mr Heath et moi, sommes servis comme par le passé.

Hier, vendredi saint, le matin, on a « enterré » Jésus-Christ; le soir, chanté l'office des morts. Chaque assistant tient à la main un petit cierge. Un peu avant la fin du service, procession autour de l'église et du Palais contigu. Le comte Woronzof, en tête, porte une croix lourde et massive; le grand-duc Alexandre Michaïlovitch et le comte Olsufief portent de pesantes bannières; l'empereur, les grands-ducs Michel, Serge et Paul, soutiennent le poêle au-dessus de la tête du pope Janitchef. Tout le monde suit, les prêtres, la chapelle, les femmes, puis les hommes, et enfin tous les domestiques.

13/25 *avril. Dimanche de Pâques.* — Hier soir à minuit, messe de la résurrection. Procession comme la veille : le comte Woronzof tient la croix; le comte Olsufief et le général Martynof portent les bannières. Le général Tcherevine et l'amiral Bassarguine portent les images. Aucun poêle n'est étendu sur la tête du pope, qui s'avance soutenant un énorme chandelier d'argent. L'office a duré deux heures et demie, à la grande fatigue de tout le monde. Le césarevitch a dû sortir avant la fin; l'empereur en paraît souffrant ce matin.

Après le service, l'empereur a embrassé un certain nombre de personnes avec les mots consacrés ; « Christ est ressuscité. » Et on lui répond : « En vérité, il est ressuscité. » La plupart des personnes de la suite échangent le même baiser et la même congratulation. Ensuite on a soupé, par petites tables : rien que des œufs et du jambon, c'est le menu obligatoire de ce repas qu'on appelle le relevé de carême.

L'office de la nuit est l'office de Pâques : il n'y a pas de messe dans le jour; seulement des vêpres, qui terminent les dévotions pascales.

Avant le déjeuner de midi, l'impératrice m'a donné sa main à baiser en me souhaitant une bonne fête. On m'avait averti qu'elle le ferait sans doute : elle a toujours attention ces jours-là de donner un témoignage de bienveillance aux nouveaux venus et plus étrangers dans la cour.

Toute cette religion est sans grimace, très simple et très franche. A défaut de piété profonde chez quelques-uns, j'aperçois un sérieux respect des usages nationaux. Le culte orthodoxe russe a cet avantage inestimable de faire de la religion une partie intégrante du patriotisme. Aussi nul ne songe à faire l'esprit fort : les plus légers de conduite et hardis de pensée suivent gravement la procession, sans même avoir cette physionomie d'excuse que j'ai vue chez nous, par laquelle s'indiquent aux amis l'acceptation d'une bienséance mondaine et l'accomplissement du devoir social d'exemple. La famille de l'empereur, elle, est strictement, sévèrement pieuse et croyante.

J'ai vu le césarevitch, à dix-huit ans passés, recevoir à la lettre le récit de la Genèse sur la création et interroger le général sur la contradiction qu'il venait de remarquer entre ce récit et ce qu'on lui avait dit de la succession des périodes géologiques : il reçut une très vague réponse, dont il se contenta. Il ne comprenait pas qu'on vécût sans religion, c'est-à-dire sans un culte. Quoiqu'il ne me parlât jamais des choses de France, en dehors des matières indifférentes de mœurs et de vie privée, il ne put se tenir, un jour qu'il retrouva un journal illustré qui représentait la scène inouïe des funérailles de Victor-

Hugo. Il me dit qu'il ne comprenait pas comment on avait pu faire des obsèques publiques et nationales à un homme qui était mort « comme un chien ».

L'empereur a toujours marqué un grand zèle pour la religion. Deux petits faits, enregistrés dans les journaux pendant mon séjour, représentent bien l'attention sévère de son gouvernement à maintenir la pureté et toutes les prescriptions du culte national.

Le 3 février de cette année, « Sa Majesté l'empereur a approuvé un avis du saint-synode prohibant pendant les enterrements le port de couronnes, emblèmes ou bannières, avec et sans inscriptions, et motivant cette défense par la considération que cette coutume, ainsi que celle qui consiste à entourer de plantes exotiques les cercueils dans les églises, est contraire aux statuts de l'Église orthodoxe. Tout enterrement est une cérémonie religieuse, où l'Église rend les honneurs dus à tout chrétien; et il ne convient pas de transformer cette cérémonie en une démonstration ayant un caractère mondain. » (*Messager officiel.*)

Et comme le diable est bien fin, pour garder les âmes orthodoxes de ses ruses et tentations, on interdit les emblèmes, couronnes, bannières et plantes exotiques aux autres confessions, à qui leurs statuts ne les défendaient pas.

Vers le même temps, la police de Kiew saisit à la papeterie Ivanov un stock considérable de boîtes de plumes d'acier de la fabrique Blanzy de Paris. « Le motif de la confiscation consiste dans l'estampille des plumes représentant un crucifix surmonté d'une colombe. » (*Kieolianine.*)

En revanche, on laisse les Tartares de Crimée et les autres musulmans de l'empire suivre paisiblement leur religion : ils avaient été tracassés sous le précédent règne, par la ferveur surtout de l'impératrice, femme d'Alexandre II; et plusieurs tribus avaient, dit-on, quitté le territoire russe.

Ce n'est pas seulement en religion, mais en toutes choses que l'empereur actuel manifeste sa volonté de maintenir et de restaurer les vieux usages et la tradition nationale. Nous le constatons jusque dans les repas : la cuisine se fait à la française. Mais toujours, sur la table impériale comme sur la table particulière des Enfants, les mets russes se mêlent aux plats français : on sert fréquemment du *stchi;* il y a toujours sur la table du *kvas.* J'ai ouï dire que les particuliers sont restés bien moins fidèles à la cuisine et à la boisson nationale.

14 26 *avril.* — Avant-hier samedi était l'anniversaire de la mort du frère aîné de l'empereur, mort jadis à Nice. L'impératrice, comme on le sait, lui avait d'abord été fiancée. Elle a été très sérieuse et renfermée toute cette journée : elle n'a parlé à personne, sauf au général Richter qui a été le gouverneur du prince.

16 28 *avril.* — Edhem-Pacha, envoyé du sultan, qui vient complimenter le tsar, est arrivé à midi. Il est venu dîner ce soir. C'est un vieillard de taille moyenne, voûté, portant toute sa barbe; le nez est fort et busqué. Très poli et même obséquieux : chaque salut qu'il fait est un plongeon. Les Turcs de sa suite sont de petite taille, l'air un peu gauche et embarrassé; ils parlent tous très bien le français. Avec leurs tailles courtes et épaisses, leurs dos un peu voûtés, leurs redingotes à col droit, leurs lunettes, leurs fez, leur apparence pacifique et bourgeoise, ces Turcs font un étrange contraste avec nos généraux et colonels, droits et fiers, qui les regardent de haut, et ne se gênent pas trop pour rire d'eux dans leur dos.

25 *avril* 7 *mai.* — M. de Nélidof, ambassadeur à Constantinople, et le prince Ourousof, ministre à Bucarest, sont arrivés en même temps que les Turcs. Avec M. de Nélidof est venu un drogman de l'ambassade, M... qui a lu ce soir au salon, à la joie générale, un poème burlesque sur la visite des Turcs. Il paraît que c'est drôlement rimé. M. de Giers en a les larmes aux yeux à force de rire. L'ouvrage est en russe, émaillé de phrases françaises comme celles-ci : « Madame, tu as une jolie robe », c'est un compliment d'Edhem-Pacha « à la bouche édentée, » qui veut être galant avec sa voisine de table; ou bien : « Monsieur Béranger, nous avons bien dîné », c'est Edhem qui veut se concilier M. Béranger, qu'il a vu pendant le repas parler fréquemment à l'oreille du maréchal de la cour. Cela finissait par les ruses qu'on était obligé d'inventer pour faire partir les Turcs, qui se trouvaient bien; mais il fallait les empêcher de rencontrer les Roumains qui devaient arriver.

Ces Roumains sont venus : de petits soldats dont les uniformes se rapprochent de ceux de notre artillerie, mais avec une surabondance d'aiguillettes, de dorures, de plumets. Ils sont astiqués, cirés, pommadés : ils ont l'air de jolis jeunes gens qui ont voulu jouer au soldat. C'est un contraste d'un autre genre que celui que faisaient les Turcs : mais les généraux russes avec leurs bonnets d'agneau, leurs bottes et leurs uniformes sévères, donnent une impression de force confiante, qui fait qu'on a peine à prendre les autres au sérieux.

Depuis Pâques environ paraît à Livadia et déjeune de temps à autre au palais un magnifique sultan, grand, bien taillé, à face de Mongol, peau jaune et yeux bridés, vêtu d'un éclatant costume oriental : c'est un descendant authentique, dit-on, de Gengis-Khan, dont il porte le nom : Tchinghiz-Khan. Il est aide de camp de Sa Majesté.

Il y a sans doute ici bien des divisions et des jalousies cachées : rien n'en transparaît à la surface. Pendant tout le séjour, une cordiale camaraderie règne entre tous les généraux. Ils ont l'air d'écoliers en vacances : le comte Woronzof et le général Tchérévine ont pourtant senti le besoin de se donner de l'air. Vers le milieu du séjour, ils se sont fait donner quarante-huit heures de congé, sous prétexte de voir si l'on pouvait aller de Livadia à Baktchisaraï par terre en voiture. Ils sont partis frais et radieux, rentrés fatigués et plus radieux encore. Du reste, ils rapportaient la réponse dont nul ne doutait, qu'il ne fallait pas songer à faire l'excursion de Livadia.

Le ton général est la gaîté, même l'ironie. On ne dit rien ou presque rien sérieusement. On cherche ou on donne naturellement le tour plaisant, sans prétention du reste; et l'on rit de peu. Les hommes causent surtout entre eux. On ne parle guère aux demoiselles d'honneur que pour leur offrir des galanteries un peu grosses, ou bien on les traite avec une condescendance légèrement hautaine comme de petites personnes. On ne craint pas les propos salés. D'où l'incident bizarre et comique qui se produisit en rade de Sébastopol à l'un des déjeuners de gala qui furent donnés sur la *Moskva* et dont je parlerai tout à l'heure. Il y avait plus de cent personnes dans la salle à manger du croiseur; sur le pont, une musique de la marine faisait rage de tous ses cuivres. Un aide de camp, colonel fort jovial, entame une histoire galante; au *crescendo* de la musique, il répond par un *crescendo* de voix pour se faire entendre de ses voisins de table. Brusquement, à l'instant le plus scabreux du récit, la musique s'arrête court, et notre homme surpris, impuissant à diminuer le volume de sa voix, lâche dans le silence universel, avec un éclat tonitruant, la plus indicible obscénité. Stupeur! tout le monde dresse la tête et s'étouffe de rire. L'empereur, qui a reconnu la voix, dit avec un sourire de bonne humeur indulgente : « Le comte X... est bien gai aujourd'hui. »

Hormis les propos lestes, la conversation ne roule guère que sur les faits, faits divers du séjour, souvenirs de voyage ou du passé; chacun vide à son tour sa provision d'anecdotes. L'empereur Nicolas Ier a laissé dans tous les esprits une impression extrêmement vive et forte. On raconte que dînant un jour chez le grand-duc de Hesse (ce devait être vers 1848), un rassemblement populaire se fait devant le palais, pour je ne sais quelle cause; la police aidant, cela devient presque une émeute. Le grand-duc propose à son hôte de sortir par les jardins pour regagner son logis. Nicolas refuse, envoie un valet de chambre chercher à la légation russe son grand uniforme cosaque, le revêt, et fait ouvrir la grande porte du palais; puis il sort tout seul. Stupeur de la foule, puis un chapeau s'enlève, bientôt tout le monde se découvre; et l'empereur traverse la place lentement, entre deux haies d'émeutiers respectueux.

Autre trait. La ligne de Saint-Pétersbourg à Moscou ne rencontre aucune grande ville, sauf Tver. En voici la raison : les ingénieurs disputaient sur le tracé; les intérêts locaux et privés allumaient des passions ardentes qui empêchaient toute solution. Le tsar Nicolas, impatienté, se fait apporter une carte, prend une règle, et trace d'un coup de crayon une ligne droite de Pétersbourg à Moscou : « Voilà le tracé, » dit-il; et ce fut fait ainsi.

Au début, la gare Nicolas était réputée maison impériale : on ne pouvait y rester couvert. Les voyageurs chargés de bagages devaient tenir leur chapeau à la main. Encore aujourd'hui du reste, dans les rues de Pétersbourg, les parapets de quais, les poteaux, qui sont peints aux couleurs impériales, sont mieux protégés contre toutes les injures qu'aucun de nos murs par toutes les *Défenses sous peine d'amende* peintes en grosses lettres.

29 *avril*, 11 *mai*. — C'est aujourd'hui la fête du grand-duc Serge. A cette occasion, hier soir, la grande-duchesse Élisabeth a distribué des cadeaux. Deux femmes tartares, voilées, dont on ne voyait que les yeux, — c'étaient les grands-ducs Nicolas et Georges, — ont apporté deux grandes corbeilles pleines de paquets soigneusement ficelés. Chaque objet est enveloppé de cinq ou six papiers, qui chacun portent une adresse différente : de sorte que premier à qui le cadeau est remis, ayant ôté la première enveloppe, le repasse à un autre, et celui-ci à un autre, jusqu'à ce que l'objet développé soit aux mains du véritable destinataire. Le général Richter obtient une trompette; l'écuyer Martynof, un coupé à deux chevaux long de vingt centimètres; l'amiral Bassarguine, peu cavalier, un cheval en carton peint; d'autres, des fouets cosaques, etc.

Vers la fin d'avril, le grand-duc Alexis arrive : il ressemble étonnamment à l'empereur; moins gro pourtant, d'un blond plus vif, la figure plus jeune; les manières moins calmes; la voix chaude, joyeuse. Rien de sec ni de gourmé : beaucoup de naturel et de vie. Il paraît être de tous les frères de l'empereur celui qui excite le plus les sympathies.

3/15 *mai*. — Voici le jour du départ. Je suis peut-être le seul à regretter ce beau pays : les autres commençaient à s'ennuyer de la villégiature, à regretter leur vie de Pétersbourg, leur maison, leur famille, leurs occupations ou plaisirs. Le baron Budberg, le chambellan, un aimable et charmant homme, qui ne pardonnait pas à cette splendide nature de le tenir si éloigné de ses trois ou quatre enfants, a la mine tout épanouie.

(*A suivre.*) GUSTAVE LANSON.

M. HENRI BECQUE ET L'ACADÉMIE

On a quelque velléité de plaindre M. Becque en songeant qu'il fait en ce moment à ses futurs confrères la visite traditionnelle. Mais quoi? S'il n'y avait pas cette petite corvée, combien de Français résisteraient à la tentation de poser leur candidature? C'est une si agréable, une si brillante situation que celle de candidat! L'académicien est, si je puis dire, enterré dans son immortalité. Mais le candidat! Le candidat défraye toutes les conversations, s'étale à la première page de tous les journaux. Les « interviewers » se succèdent dans son cabinet de travail, empressés, le sourire aux lèvres... — « Cher maître, voudriez-vous bien avoir l'extrême obligeance de me dire quels sont vos titres? » — On s'étonnerait justement du petit nombre de candidatures, si les visites n'en décourageaient pas tant.

Eh bien, M. Becque, qui s'est déjà présenté, nous déclare que les visites lui laissèrent un souvenir des plus aimables. Cela dépend du caractère. Quand on a, comme M. Becque, le caractère bien fait, on y trouve beaucoup de charme. Il est par le monde des gens susceptibles, grincheux, acariâtres, toujours prêts à se formaliser, à se gendarmer, à trouver dans les plus inoffensifs propos des allusions désobligeantes. Tant pis pour eux! Apportez seulement quelque bonne humeur à ces visites, nous déclare l'auteur des *Corbeaux*, elles deviennent un passe-temps tout à fait rare et délicat. Lui-même en parle par expérience. Pour ces occasions-là, il fait provision de bonne humeur, quitte à s'arranger comme il peut dans les intervalles. Un échec, auquel il devait s'attendre, n'a pas aigri sa mansuétude. On ménage l'Académie, quand, tôt ou tard, on en sera. Je ne sache pas qu'il ait assigné en justice les académiciens coupables de lui avoir préféré son concurrent, comme il poursuivit autrefois le directeur de théâtre qui avait refusé une de ses pièces.

M. Becque prétend être parfaitement à son aise avec l'Académie parce qu'il ne s'en prit jamais, dans ses jours de plus mauvaise humeur, à l'institution elle-même. Est-ce, de sa part, un mot naïf? A moins que cette apparente naïveté ne recouvre une atroce ironie. Pour le succès de sa candidature, mieux eût valu sans doute mettre l'institution aussi bas que terre et montrer un peu plus de bienveillance aux « individualités » qui la représentent. Je connais quelques académiciens qui témoigneront, en votant pour lui, d'une magnanimité singulière. Vous représentez-vous M. Becque faisant sa petite visite à M. ***? « Monsieur, je viens vous demander votre voix ». (Ce n'est pas tout à fait de la sorte qu'on procède, je suppose, mais il faut abréger.) — « Monsieur, vous avez écrit que j'étais un « académicien de carton », un « littérateur de pacotille », oui, page 41 de vos *Souvenirs*, « le dernier des polissons », page 48, un « homme uniformément nul », je ne me rappelle plus la page. — Monsieur, il est bien regrettable que vous ne soyez pas allé plus loin; page 71, je déclare en toutes lettres qu'on a exagéré votre nullité. — Achevez donc la phrase... : « qui est restée proverbiale. » — Monsieur, je n'ai jamais dit un mot contre l'Académie française en tant qu'institution. — Charmé, Monsieur, si, en tant qu'institution, l'Académie française vous ouvre son sein; mais j'ai peur que la plupart des académiciens ne vous refusent leur voix. »

Tout son respect de l'Académie n'empêche pas M. Becque de déclarer qu'elle ne sert à rien. Ce corps inutile décerne un inutile titre, que la vanité seule fait rechercher. Le dernier politicien qui mettrait le feu à Paris pour devenir conseiller municipal parle des opinions qu'il représente et de la cause qu'il soutient. Mais le candidat à l'Académie, de quel motif honorable peut-il autoriser sa candidature? C'est la question que pose M. Becque. La lui poserons-nous à lui-même? Il ne serait point embarrassé pour répondre. M. Becque n'a-t-il pas une cause à soutenir, des opinions à représenter? S'il brigue les suffrages de l'Académie, ce n'est point de sa part vaine gloriole. Je n'oserais dire qu'il ait uniquement cédé à l'attrait si doux des visites. Mais son élection consacrera les théories qu'il professe et le système dramatique dont il passe pour l'inventeur. Ce jour-là, il ne dira plus que l'Académie est un corps inutile.

C'est autour de M. Becque, en effet, que se groupent, depuis dix ou quinze ans, tous ceux qui prétendent introduire au théâtre une « formule » nouvelle. On le considère unanimement, quoique lui-même s'en défende avec beaucoup de modestie, comme un chef d'école.

Pour être chef d'école, il faut certaines qualités morales dont M. Becque est abondamment pourvu. M. Becque, par exemple, témoigna toujours à ses devanciers un large et puissant mépris. Excellent, cela! Le seul dont il ait parlé avec quelque indulgence, c'est — le croirait-on? — M. Victorien Sardou. Apprenez que M. Sardou fit jouer, voici bientôt trente ans l'*Enfant prodigue*. On savait que M. Becque a la mémoire longue. Mais, s'il oublie rarement un mauvais service, il garde à jamais le souvenir d'un bon. En toute occasion il a marqué à M. Sardou sa reconnaissance. Qui donc l'en blâmerait? Cette petite faiblesse lui fait honneur. Et songez qu'il a mis à la racheter un zèle méritoire, en conspuant avec d'autant plus d'entrain chez ses autres confrères ce qu'il vantait chez M. Sardou.

Le mépris des autres s'explique tout naturellement

par une grande confiance en soi. Je rappelais tout à l'heure l'histoire de *Michel Pauper*. Le directeur de l'Odéon n'ayant pas accepté sa pièce, M. Becque le cita sans hésiter en justice, sous prétexte qu'un théâtre subventionné par l'État est légalement tenu de représenter tout chef-d'œuvre qu'un auteur veut bien lui apporter; et pour montrer au moins que *Michel Pauper* était un chef-d'œuvre, il loua une salle, des décors, des costumes, des acteurs, peut-être une claque, et fit jouer son drame en plein mois de juin. *Michel Pauper* ne réussit qu'imparfaitement, et M. Sarcey, quoique moins vieux, en ce temps-là, d'un quart de siècle, fit beaucoup de réserves. Vous savez d'ailleurs qu'aucune œuvre de M. Becque n'a jamais eu un franc succès. Mais il n'est heureusement pas de ceux que les échecs découragent ou font douter d'eux-mêmes. La foi de M. Becque en son génie est inconcussible. Tel autre, dans une telle occasion, se demande s'il n'y a peut-être pas un peu de sa faute. Cette idée ne lui viendrait jamais à l'esprit. Quand une de ses pièces tombe, il se console en infligeant au public les plus malveillantes épithètes.

L'unique concession que M. Becque ait jamais faite, ce fut de réduire à quatre actes l'*Enfant prodigue*, qui, primitivement, en avait cinq. Mais, à cette époque lointaine, il ne se présentait encore que comme un vaudevilliste très gai, sans autre prétention que de désopiler la rate de ses auditeurs. Depuis *Michel Pauper*, qui ne ressemble en rien à un vaudeville, qui est une sorte de drame symbolique, son intransigeance n'a plus admis le moindre tempérament. A prendre ou à laisser, voilà la devise de M. Becque. Pendant la répétition de ses pièces, des amis, bien souvent, — Seigneur, sauvez-moi de mes amis! — le supplièrent de modifier tel ou tel détail, de retrancher tel ou tel mot dont pouvaient s'effaroucher les susceptibilités des spectateurs; aux reprises, quelques retouches çà et là eussent rendu le succès plus facile : non, il se refuse par principe au moindre changement. *Ne varietur*. Le texte de ses pièces est sacré comme un évangile de la nouvelle école. Assez d'auteurs travaillent en vue de leur auditoire, consultent son goût, caressent ses préjugés et ses hypocrisies. M. Becque, lui, veut s'imposer. On dira peut-être qu'il n'y réussit pas. Patience! Son heure doit arriver. Déjà, tous ceux dont le jugement compte, et même les professionnels de la critique, tous ceux qui ne vont pas entendre une pièce à seule fin d'être divertis pendant le travail pénible de la digestion, tiennent l'auteur des *Corbeaux* en plus haute estime que tant d'autres, parmi ses confrères, dont les œuvres n'ont un tel succès que parce qu'elles s'ajustent à la médiocrité du public. Et enfin, si l'intransigeance de M. Becque a plus d'une fois compromis le sort de ses pièces, elle n'aura pas peu contribué à le poser en chef d'école.

De quelle école M. Becque est-il le chef? Il y a quelques années, le naturalisme qui, dans le roman, avait pu se donner tout de suite entière satisfaction, trouvait devant lui sur la scène des obstacles qui l'empêchaient de pousser jusqu'au bout l'application de ses théories. Les novateurs sentaient le besoin de ramener le théâtre à une observation plus fidèle de la réalité; mais ils tâtonnaient, sans savoir au juste ce qu'on devait, ce qu'on pouvait faire. E bien, M. Becque donna le premier un corps aux idées plus ou moins vagues de réforme, non par des manifestes et des préfaces, mais par des œuvres vivantes; et voilà pourquoi il devint, au théâtre, le chef de l'école naturaliste.

Naturaliste, M. Becque l'est bien, si l'on veut, mais surtout parce que la signification du mot s'est peu à peu altérée. Pourtant nous devons reconnaître qu'on trouve parfois chez lui des tableaux qui nous donnent, sur les planches mêmes, la sensation de la vie réelle. Les *Honnêtes Femmes*, par exemple, sont une petite comédie assez plate, en somme, mais d'une platitude tout à fait « nature ». Au début de la pièce, Mme Chevalier a cette phrase à dire : « Quand les bras me tombent, que ma tête s'engourdit et que je sens que je vais m'endormir, je trempe le bout d'un biscuit dans un demi-verre de ce petit vin blanc, la seule boisson qui me dise quelque chose. » L'auteur lui-même raconte que M. Jules Claretie, présent à une répétition, l'interpella d'un ton indigné. « Oh! Becque, du petit vin blanc à la Comédie-Française! — Eh bien? — Il faudrait mettre du Marsala. » Ce vin blanc et ce Marsala sont en soi de peu d'importance. Mais, ne nous y trompons pas, ils ont une valeur de symboles. Le Marsala, c'est l'ancienne formule, et le petit vin blanc, c'est la formule nouvelle; le Marsala, c'est la convention, et le petit vin blanc, c'est la nature. Supposez Mme Chevalier buvant du Marsala : logiquement la pièce tout entière se modifie, prend un autre air, tourne au poncif, devient, au lieu d'une comédie naturaliste, quelque chose de semblable aux plus anodines berquinades d'Octave Feuillet. Ai-je besoin d'ajouter que M. Becque maintint son petit vin blanc avec une indéfectible énergie? Quel triomphe pour le naturalisme!

Si nous prenons les *Corbeaux*, qui sont la maîtresse pièce de M. Becque, il faudra bien avouer que le premier acte en son entier, que plusieurs scènes des trois suivants ont à un degré tout à fait rare cet air de réalité qui fait dire aux critiques de la vieille école : « Ce n'est pas du théâtre!» Nulle part la vie ordinaire n'a été reproduite sur la scène avec plus d'exactitude. Je ne vois chez les Dumas et les

Augier aucune peinture de ce ton qui soit aussi simplement vraie. Le premier acte surtout est un admirable tableau d'intérieur bourgeois, où rien ne sent l'artifice et la contrainte, ne laisse paraître l'auteur, n'accuse les conventions du genre. On a là l'impression d'une vérité toute familière, toute naturelle et cordiale. A peine quelques traits qui jurent, ceux où se marque, dans la première ébauche des *Corbeaux*, la misanthropie de M. Becque, déjà prête à gâter son naturalisme.

Mais justement les naturalistes du théâtre ne reconnurent en M. Becque leur chef que du jour où M. Becque devint pessimiste. Le mal, nous sommes ainsi faits, semble toujours plus vrai que le bien, et voilà pourquoi le mot de naturalisme s'applique, détourné de son acception, à des œuvres qui mutilent outrageusement la nature, quand elles nous la montrent plus laide et plus perverse. Voyez seulement M. Zola. Quoique beaucoup moins naturaliste, au juste sens du mot, que M. Alphonse Daudet, on l'a de tout temps tenu pour le maître du naturalisme. C'est que M. Daudet ne se crut jamais obligé de peindre l'humanité constamment féroce ou lubrique, de n'admettre dans son œuvre, comme faisait M. Zola, que ce que la vie offre de plus bas, de plus ignominieux, de plus horrible. Il en a été pour la scène de même que pour le roman. Les novateurs s'étaient insurgés contre les conventions au nom de la nature et de la vérité. Si notre théâtre leur est redevable d'avoir parfois serré de plus près le réel, ils en ont surtout éliminé, je ne dis pas seulement la vertu, — Brutus lui-même déclarait qu'elle n'est qu'un nom! — mais jusqu'à l'instinct du bien. Leur trait le plus caractéristique, ce fut l'âpreté de leur misanthropie. Aussi le théâtre naturaliste devint-il en peu de temps le théâtre « rosse ».

M. Becque n'a pas toujours été un misanthrope. Ses premières œuvres en font foi. Je laisse de côté *Sardanapale*. Qu'un livret d'opéra n'ait rien de pessimiste, cela s'entend de soi-même ; mais n'est-il pas piquant de penser que l'auteur des *Corbeaux* ait débuté par un livret d'opéra? Il y aurait mauvaise grâce à insister. M. Becque lui-même, tout en recueillant la pièce dans son *Théâtre complet*, déclare qu'elle ne compte pas ou ne compte que pour les « blagueurs ». Du moins, sans aucune intention de « blaguer » M. Becque, il me sera permis de remarquer que *Sardanapale* décélerait de sa part une certaine inclination à l'éloquence poétique ou même à la grandiloquence. Non seulement aucun pessimisme, mais pas le plus petit indice de réalisme. Son second ouvrage, *l'Enfant prodigue*, s'intitule comédie ; c'est plutôt un vaudeville, et qui, bien souvent, tourne à la charge, un vaudeville tout ce qu'il y a de plus drôle, où M. Becque s'annonçait franchement comme le disciple de Labiche par sa jovialité plantureuse, débonnaire et naïve.

Après l'opéra de *Sardanapale*, après le vaudeville de l'*Enfant prodigue*, M. Becque essaya du drame. *Michel Pauper* n'est certes pas ce qu'on peut appeler une pièce gaie, et dénoterait même une vision assez sombre de la vie et de l'homme, si le fond en avait plus de consistance. Mais le pessimiste y apparaît beaucoup moins que le révolutionnaire sentimental. Soit comme pièce de théâtre, soit pour la conception philosophique, ce drame ne laisse rien pressentir de nouveau. Il retarde plutôt d'une vingtaine d'années. N'y entendez-vous pas le dernier écho d'un romantisme extravagant? Quelques scènes sont d'une vérité singulièrement puissante. Mais cette exaltation généreuse et chagrine qui s'y marque n'a rien de commun avec la sèche, la froide misanthropie de la *Parisienne* ou des *Corbeaux*. Il y a là beaucoup de donquichottisme et quelque peu de prudhommesquerie ; il n'y a pas un seul trait du pessimisme rêche et pinçant où M. Becque devait plus tard se complaire.

Ne parlons ni de la *Navette* ni des *Honnêtes Femmes*. Les *Honnêtes Femmes*, sauf la couleur bourgeoise et le petit vin blanc, sont une piécette assez insignifiante ; ou plutôt si elles avaient quelque chose de significatif, ce serait justement de nous montrer l'auteur comme un optimiste convaincu, qui proteste, en mettant des femmes honnêtes sur la scène, contre les misanthropes farouches (spécialité de misogynie), toujours prêts à nier qu'il y en ait dans le monde. Car le titre n'est point ironique. Nous ne trouvons là, bien réellement, que d'honnêtes femmes. Mme Chevalier passe sa vie à coudre du linge.

Elle fut vertueuse et marqua des mouchoirs.

Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est sa répugnance à raccommoder les torchons. Geneviève est bien un peu bavarde, un peu sotte, mais elle fera la meilleure des ménagères. Louise, enfin, la bonne d'enfants, n'a pas sur la conscience le moindre militaire. Connaissez-vous, dans tout le répertoire du Théâtre-Français, une pièce plus bénigne?

Quant à la *Navette*, je sais bien qu'elle est une première esquisse de la *Parisienne*. Mais M. Becque, qui la destina d'abord au Palais-Royal, n'y a jamais vu qu'une bluette sans conséquence. C'est après la *Parisienne* qu'on voulut en faire quelque chose de sérieux ou même de profond. A ce compte, maints traits de l'*Enfant prodigue* lui-même pourraient aisément se convertir en amères boutades. Mais nous en trouverions d'analogues dans les plus exhilarants vaudevilles de Labiche.

Si M. Becque devint pessimiste, il est facile de se l'expliquer. Vous n'avez qu'à lire ses *Souvenirs*, dans lesquels il nous raconte minutieusement, comme si

nous devions nous y intéresser autant que lui-même, les injustices, les passe-droits, les perfidies dont il n'a pas cessé d'être victime. Vit-on jamais auteur dramatique plus persécuté ? On s'étonne que cet esprit vigoureux ait si peu produit. C'est qu'il consumait toute son énergie à faire jouer ses pièces, à les porter de scène en scène, à les soutenir contre la sottise publique. Tôt ou tard l'humanité devait lui apparaître tout entière sous la forme des directeurs de théâtre qui le renvoyaient ou l'exploitaient, des critiques qui le vilipendaient ou le persiflaient, des spectateurs qui lui marchandaient leurs applaudissements.

Et puis, M. Becque n'avait écrit jusque-là, sauf *Michel Pauper*, que des pièces toutes superficielles ; et *Michel Pauper* lui-même est un drame romanesque, non une étude approfondie de la vie réelle. Quand M. Becque fit les *Corbeaux*, c'est-à-dire une comédie d'analyse, il devait tourner plus ou moins au pessimisme. Quelle œuvre fortement observée n'est pas au fond cruelle ? Après tout, le premier ancêtre de l'école rosse, c'est Molière ; ses pièces les plus gaies abondent en mots aussi misanthropiques que ceux de la *Parisienne* ou des *Corbeaux*.

Ce qu'il faut seulement ajouter, c'est que le parti pris se marqua tout de suite chez M. Becque. On se rappelle assez les *Corbeaux* pour que je me dispense d'en faire l'analyse. Sachons-lui gré de n'avoir pas fadement idéalisé la famille Vigneron ; mais tous les autres personnages sont visiblement plus noirs que nature. Nous apercevons derrière eux l'auteur se délectant aux mots cruels qu'il leur prête. Ne parlons même pas du musicien Merckens, qui ressemble à quelque caricature de bas vaudeville. Mais, par exemple, le notaire Bourdon est une canaille vraiment trop cynique. Nous sentons qu'il y met du bon vouloir, qu'il le fait exprès, ou plutôt que M. Becque le souffle. Et je ne dis pas, remarquez-le bien, qu'on ne puisse trouver sur la terre des types aussi abominables ; mais ils n'étalent pas leur vilenie de gaîté de cœur, ils font au contraire ce qu'ils peuvent pour la cacher, et si, chez eux, l'hypocrisie n'est pas un hommage rendu à la vertu, elle est du moins une précaution où leur intérêt même les oblige. Ici, le pessimisme de l'auteur est en contradiction avec son naturalisme.

Pourtant il y a dans la pièce des personnages « sympathiques ». Ceux-là sont précisément les plus conformes à la nature. Sans parler d'une servante qui mériterait bien le prix Montyon, Mme Vigneron est, d'un bout à l'autre, admirable dans la juste vérité de son caractère qu'aucune exagération ne gâte. Mais ce qui fit de M. Becque un chef d'école, le chef de l'école naturaliste, ce n'est pas ce que nous pouvons louer chez lui d'observation exacte, forte, profonde, c'est ce qu'il s'y trouve de pessimisme systématique et forcé.

Le pessimisme de la *Parisienne* a plus de raffinement. Ici point de violence. Loin d'exaspérer à plaisir la noirceur de ses figures, si bien qu'il s'élève en nous une protestation spontanée contre des brutalités voulues, l'art de M. Becque triomphe, et aussi sa misanthropie, à nous faire accepter pour échantillons de l'humanité moyenne des personnages qui, sans rien d'énorme en leurs propos, sans aucun acte de leur part où nous trouvions de quoi crier au scandale, respirent une immoralité monstrueuse, mais si naturelle qu'ils ne s'en doutent pas et que nous-mêmes ne la saisissons parfois qu'à la réflexion. Ce qu'il y a de plus caractéristique dans la *Parisienne*, c'est justement cette sécurité de conscience avec laquelle Clotilde trompe son mari au profit d'un amant, et ce premier amant au profit d'un autre, jusqu'à ce qu'enfin, mal satisfaite de celui-ci, qui la blesse dans son amour-propre, elle revienne à celui-là sans espérer que la leçon le guérisse de sa jalousie quasi conjugale. Et tout se remet comme devant. La pièce est un chef-d'œuvre d'ironie misanthropique, d'une ironie profonde et couverte où rien ne détonne et qui se soutient si parfaitement d'un bout à l'autre que l'effet doit en être ou de nous faire prendre les personnages pour les plus honnêtes gens du monde en dérobant leur perversité foncière à notre simplesse, ou de nous faire considérer l'humanité tout entière comme un ramassis de coquins, si nous réfléchissons qu'en ce qu'ils ont dit ou fait nous n'avons rien trouvé de scandaleux ni même d'insolite.

Mais, quelle que soit l'habileté de M. Becque, on sent encore l'artifice. On le sent, déjà même, à l'insipidité continûment monotone de ces trois actes. Il est manifeste que l'auteur s'est interdit de propos délibéré tout relief, tout détail frappant, tout ce qui aurait pu soit exciter l'émotion ou provoquer le rire, soit donner à la pièce une signification quelconque. Et voyez un peu le dénouement. Pourquoi Clotilde revient-elle à Laffont ? Pourquoi pas à son mari ? Certes le mari de Clotilde n'a rien d'attrayant. Mais Laffont ? Clotilde ne l'aime pas, et les scènes qu'il lui fait chaque jour rendent sa vie intolérable. Seulement, si Clotilde était revenue à son mari, la pièce aurait pris un faux air de moralité qui répugnait à l'auteur. Et puis, le dénouement de M. Becque a ce mérite qu'il ramène les choses au point de départ. Jamais on n'a mieux montré l'inanité de l'existence. C'est plus que du pessimisme, c'est du nihilisme. Mais remarquons que cette absence de sujet, de caractères, de traits expressifs, a pour résultat une sorte de neutralité abstraite et vide, qui est bien ce qu'on peut trouver de moins naturaliste.

M. Becque dit et répète qu'il a toujours eu hor-

reur des thèses. Les pièces à thèse sont, en effet, directement contraires à la théorie naturaliste, puisqu'elles emprisonnent l'auteur dans une sorte de syllogisme. Mais celles de ses pièces qui sont considérées comme les modèles mêmes du genre soutiennent perpétuellement une thèse contre l'humanité. Ou bien, dans la *Parisienne*, il nous présente des personnages insignifiants, vulgaires, d'une banalité terne, d'une mesquinerie continue, et dont la platitude n'a aucune physionomie, pour que ce soit bien, non leur platitude à eux, mais une platitude anonyme et commune, celle du genre humain; ou bien, dans les *Corbeaux*, prenant à son compte les procédés fondamentaux contre lesquels le naturalisme a si vivement fait campagne, il use de l'idéalisation pour exagérer le mal, et de l'abstraction pour exclure le bien.

C'est donc, je crois, par une sorte de contresens, que M. Becque représente au théâtre l'école naturaliste. Encore conserve-t-il lui-même quelque retenue. Et sans doute je ne veux pas le rendre responsable des excès où se sont portés ceux qui se réclamaient de lui comme de leur maître. Mais il a paru du moins autoriser par son exemple tous ces pessimistes d'occasion qui ont failli discréditer à tout jamais le naturalisme, quelques-uns peut-être des farceurs, mais beaucoup d'autres des jobards, s'imaginant que le dernier mot de l'art comme de la philosophie consiste à mettre en scène je ne sais quels automates si parfaitement égoïstes, vicieux, féroces, qu'ils ont vraiment l'air de soutenir une gageure.

Après Augier, après Dumas, il y avait quelque chose à tenter pour introduire sur la scène une vérité plus aisée et plus libre. Certes, le genre dramatique aura toujours ses conventions; mais on pouvait sans doute le rapprocher davantage de la vie naturelle, soit pour la structure des pièces, en évitant une rigidité contrainte, soit pour la conception des personnages, en leur prêtant une figure plus mobile, plus souple, plus complexe, soit enfin, pour le style, en *écrivant* moins ce qui est parlé. Voilà justement à quoi travaillent ceux de nos auteurs dramatiques qui, n'ayant pas subi l'influence du naturalisme sectaire et du pessimisme livresque, se tiennent en dehors de toute école comme de tout système. Parmi eux, sans faire tort à quelques autres, je citerai M. Jules Lemaître, et aussi M. de Curel. Ce dont il faut leur savoir gré, c'est qu'ils ont rompu avec la facture décisive et stricte des maîtres précédents. Nous ne leur devrons, il est vrai, aucune formule nouvelle. Tant mieux! Ils se bornent à rapprocher le théâtre du roman d'analyse en exprimant la vie, surtout la vie intérieure, celle du sentiment et de la pensée, avec autant de sincérité, d'aisance, de délicatesse qu'en comportent les conditions du genre. Ils inaugurent, pour dire le mot, un théâtre aussi peu théâtral que possible. Le vrai naturaliste, ce n'est pas l'auteur des *Corbeaux*, c'est l'auteur du *Pardon* ou celui de l'*Invitée*.

Naturaliste ou non, M. Becque est incontestablement un talent original et robuste entre tous. Ses plus belles qualités, il les gâte souvent par le défaut de proportion, par le désordre de la conduite, par des gaucheries, des puérilités, des divagations, et surtout par des partis pris auxquels il se butte obstinément. Mais il a au plus haut point ce qu'on appelle un tempérament dramatique; il a la force de l'observation, la vigueur de touche, le don de la vérité sobre et âpre. Aucune œuvre de lui qui ne prête à beaucoup de critiques, sauf la *Parisienne* peut-être, dont lui-même, si parfaite en son genre qu'elle soit, ne s'exagère point la valeur. « C'est, déclare-t-il modestement, une fantaisie qu'il est très agréable d'avoir faite pour montrer aux gens d'esprit qu'on n'est pas plus bête qu'eux. » Mais deux de ses pièces ont plus de portée, *Michel Pauper* et les *Corbeaux*. Dans *Michel Pauper*, je crains que les défauts de conduite et les extravagances ne fassent trop de tort aux plus fortes qualités; il ne s'y en trouve pas moins quelques scènes vraiment admirables, une surtout, celle du quatrième acte entre Michel et sa femme, qui, voici déjà vingt-cinq ans, suffit pour mettre l'auteur hors de pair. Quant aux *Corbeaux*, si la composition n'en a pas assez de fermeté, si des maladresses nous y choquent, si nous y voyons trop souvent le parti pris de l'auteur, c'est pourtant une des plus belles pièces du théâtre contemporain par la solidité de l'observation, par le naturel du pathétique, et, sauf ce qui tient au système, par l'accent, par la couleur même d'une vérité sincère, unie, sans apprêt, enfin, j'ose le dire, par une émotion contenue dont l'inhumanité volontaire de l'auteur n'a pu se défendre.

Si l'Académie française veut donner pour successeur à Alexandre Dumas un auteur dramatique, l'élection de M. Becque s'impose. Qu'on n'ait pas de crainte pour le discours. M. Becque a bien lâché contre Dumas quelques boutades peu aimables. Pourquoi donc eût-il fait une exception en sa faveur? Mais je suis convaincu qu'en prenant sa place, il lui rendra justice. Après tout, Dumas est bien, entre tous les devanciers de M. Becque, celui qui porta sur les planches le plus de réalité vivante. Tout en rendant à son œuvre un hommage bien dû, M. Becque marquera peut-être en quelques traits ce qui a pu lui manquer de souplesse, de vraisemblance, d'humanité large et cordiale, ce que son rationalisme a parfois de violent et de tendu? Mais il le dira avec tact, avec mesure. Que l'Académie ne se mette pas en peine. Une fois académicien, l'auteur des *Corbeaux* sera, j'en suis sûr, beaucoup moins méchant.

GEORGES PELLISSIER.

TOLSTOÏ ET ZOLA

On vient de réunir en un petit volume un discours de distribution de prix de M. Zola, une lettre de Dumas fils au *Gaulois* sur le mot déjà célèbre : « Aimez-vous les uns les autres », des réflexions de Léon Tolstoï sur ces deux manifestes et enfin une étude assez considérable de Léon Tolstoï sur Maupassant.

Cela forme un volume assez curieux, varié, très divertissant, sérieux aussi, et digne d'être lu avec une demi-attention par le moraliste ou le sociologue. Le discours de M. Zola avait été prononcé en mai 1893 au banquet de l'*Association générale des Étudiants*. Tolstoï avait cru pouvoir s'y trouver désigné et même attaqué, parce que M. Zola avait assez vivement malmené deux choses qui sont très chères à M. Tolstoï, à savoir l'anti-intellectualisme et le sentiment religieux.

L'anti-intellectualisme fut un mouvement profond et prolongé, immense, auquel prirent part les plus hauts esprits de notre nation, qui dura de février 1892 à juillet 1893, et que maintenant il faut expliquer, parce qu'on ne comprend plus le mot qui le désigne.

Il consistait à soutenir que puisque l'humanité, depuis qu'elle apprend et accumule les connaissances, n'est pas arrivée à un bonheur incontestable, elle ferait aussi bien de ne plus apprendre à lire, et que, puisque savoir n'est pas le paradis, autant vaut l'ignorance absolue.

M. Zola était peut-être le seul grand esprit de France qui, de février 1892 à juillet 1893, n'eût pas donné dans l'anti-intellectualisme. Il protesta avec force devant les étudiants contre ce nouveau traité des études, et, peut-être avec plus de sérieux qu'il n'eût fallu, il s'écria : « Si l'on n'ose dire encore à la jeunesse intelligente de jeter ses livres et de déserter ses maîtres, il est pourtant déjà des saints et des prophètes qui vont par le monde en exaltant la vertu de l'ignorance, la sérénité des simples, le besoin par l'humanité d'aller se retremper, au fond du village préhistorique, parmi les aïeux à peine dégagés de la terre, avant toute société et tout savoir. »

D'autre part en bon « vieux positiviste », M. Zola recommanda aux jeunes gens qui l'écoutaient de se défier du sentiment religieux : « On dit aux peuples de regarder en haut, de croire à une puissance supérieure, de s'exalter dans l'idéal. Non! non! C'est un langage qui parfois me semble impie. Le seul peuple fort est le peuple qui travaille et le travail seul peut donner le courage et la foi... »

Vous pensez bien que le bon M. Tolstoï bondit. On battait du marteau, et le marteau était un peu lourd, à la fois ses deux idoles. C'est lui surtout qui avait mis l'anti-intellectualisme à la mode et précisément par le raisonnement que j'indiquais plus haut : la pensée ne nous a pas amenés au bonheur, donc ne pensons plus.

Raisonnement très familier du reste à M. Tolstoï, et qu'il applique à la sociologie comme à la morale : « Est-il vrai, dit-il avec obstination, que depuis dix mille ans qu'on emprisonne les voleurs, le vol n'a pas disparu? Voyons! Est-ce vrai? Est-ce vrai, oui ou non? Eh bien, si depuis mille ans qu'on emprisonne les voleurs, le vol n'a pas disparu, n'emprisonnons plus les voleurs, et le vol aura disparu après-demain. » De même pour la pensée. Depuis dix mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent, le mal moral n'a pas disparu; donc ne pensons plus, et le mal moral cessera d'exister immédiatement.

Voilà ce que M. Zola ne comprenait pas et ce que M. Tolstoï était désolé qu'il ne pût pas, on ne voulût point entendre.

Et quant au sentiment religieux, je n'ai pas besoin de dire que M. Tolstoï était vivement scandalisé de la façon, un peu élémentaire, je le reconnais, dont M. Zola l'exécutait en quatre lignes.

Donc M. Tolstoï fut en colère, à sa manière, qui est très calme, comme il sied à un apôtre; mais il fut un peu en colère, et il se dit : Ah! toi, là-bas, l'Occidental, l'anti-mystique, toi qui n'a jamais été le lis qui ne file pas et qui pourtant est magnifiquement vêtu, tu médis du rêve, du *far niente* contemplateur, de la vie méditative, du regard en haut et de l'exaltation tranquille dans l'idéal. Eh bien! moi, je vais médire du travail. Je vais lui dire son fait, à ton travail. Je vais la pulvériser, ta glorification du travail. C'est vrai, ces gens d'Occident, quand ils ont dit : *Laboremus*, comme l'empereur patron de toutes les distributions des prix, comme le César scolaire, ils croient avoir tout dit, ou dit quelque chose. Sarcey répète depuis trente ans : « Il faut cultiver son jardin », en faisant du reste un contresens, car le mot de Candide est un mot de résignation et d'abandonnement, un mot d'homme qui prend sa retraite et nullement un mot d'énergie laborieuse. Ils en sont tous là. Travailler! travailler! Mais, par saint Nicolas! le travail est immoral! Le travail est une très mauvaise chose et très condamnable! Je vais le prouver.

Et il le prouva.

Sans aller plus loin, ce qu'il y avait d'amusant dans ce débat, c'est que les deux adversaires, le chantre lyrique du travail et le contempteur du travail, étaient aussi travailleurs l'un que l'autre, ou aussi fainéants l'un que l'autre. Si le travail intellectuel est un travail (ce qui n'est pas du tout mon avis : c'est le plus exquis des plaisirs, comme « l'intelligence,

selon le mot de Montesquieu, est le plus exquis de tous les sens »), si le travail intellectuel est un travail, Tolstoï et Zola ont travaillé tous les deux, l'un comme un forçat occidental, et l'autre comme un galérien du Nord. Et si le travail intellectuel n'est pas un travail, Zola et Tolstoï n'ont rien fait de leur vie ni l'un ni l'autre.

De sorte qu'ils auraient, de quelque façon qu'on prît la chose, dû être du même avis. Mais c'est ainsi. On est deux à agir exactement de la même façon et l'on a les théories les plus différentes, et l'on se gourme véhémentement entre gens faits tellement pour s'entendre que dans la pratique ils semblent prendre modèle l'un sur l'autre. L'humanité est très drôle. C'est une des cinquante-deux comédies dont s'amuse simultanément l'Éternel, disent les Védas. C'est pour cela que Tolstoï fit une charge à fond de train contre le travail, et proclama la légitimité du *Tao*.

Le *Tao* c'est la doctrine religieuse de Lao, et Lao est le théoricien du *Tao*. Vous voilà au courant. Lao-Tseu a proclamé, dans son excellent livre intitulé *De la Voie de la nature*, que l'on n'arrivait au bonheur que par le *Tao*. Le *Tao* consiste à éteindre en soi le besoin d'agir jusqu'à ne plus agir du tout. « Si les hommes pratiquaient le *non-agir*, ils seraient non seulement débarrassés de leurs calamités personnelles (au bout de très peu de temps, je le crois) mais encore de celles inhérentes à toute forme de gouvernement (très vite aussi, j'en suis sûr), ce dont se préoccupe tout particulièrement le philosophe chinois. »

« Cette doctrine paraît bizarre » au premier moment, ajoute M. Tolstoï; « mais il est impossible de ne pas être de la même opinion » quand on y regarde d'un peu près.

En effet, il est frappant à quel point le travail est corrupteur, pervertissant et dégradant. « Avant même d'avoir lu le discours dans lequel M. Zola fait un mérite du travail, quel qu'il soit, j'ai toujours été étonné de cette opinion établie surtout en Europe que le travail est une espèce de vertu. J'ai toujours cru qu'il n'était pardonnable qu'à un être privé de raison, comme la fourmi de la fable, d'élever le travail au rang de vertu et de s'en glorifier. M. Zola assure que le travail rend l'homme bon. J'ai toujours remarqué le contraire. Sans parler du travail égoïste, toujours mauvais, dont le but est le bien-être ou la gloire de celui qui travaille, le travail conscient, orgueil du travailleur, rend non seulement la fourmi, mais l'homme cruel. »

Et en effet regardez ces hommes qui travaillent, qui peinent, qui suent tout le jour, ces hommes d'affaires toujours affairés, levés dès la pointe du matin, tendus et bandés sans cesse comme des cordes d'arbalète, non seulement ils n'ont pas une minute pour être bons, quand ils voudraient l'être; mais encore ils deviennent très durs. Ce sont eux qui disent le fameux : « Eh! travaillez, misérable! Faites comme moi! » à des malheureux qui ne peuvent pas travailler, ou qui ne trouvent pas de travail, ou qui ont inconsciemment l'idée que le travail les rendrait méchants et observent la loi du *Tao*. Ce sont eux qui disent le fameux : « Vous chantiez, j'en suis fort aise; eh bien, dansez maintenant. »

Le travail rend mauvais, d'abord parce qu'il absorbe l'homme dans une tâche déterminée et lui ôte la liberté d'esprit nécessaire au développement de l'altruisme; ensuite parce qu'il exalte l'orgueil. L'orgueil est le sentiment de la force personnelle. Or il est très dangereux de connaître toute sa force. Le paresseux peut être humble; le travailleur ne peut pas l'être. Le paresseux s'imagine avec une candeur charmante, une exquise douceur, qu'il n'est pas fort, que, s'il ne travaille pas du tout, c'est qu'il lui serait impossible de travailler quinze heures par jour. Il dit tous les matins le mot de Joseph de Maistre à sa fille : « Ma chère enfant, les dossiers se sont donné rendez-vous sur mon bureau d'une façon fort impertinente. Ils font un monceau. J'ai tant d'affaires que je vais me coucher. » N'est-ce pas charmant? N'y a-t-il pas là humilité vraiment chrétienne, loyale défiance de soi, modestie, vraie sagesse, et que de bonne grâce! Eh bien, ce que Joseph de Maistre a dit une fois, le paresseux a cette supériorité sur de Maistre qu'il le dit tous les jours. Il vit dans l'état de grâce. Il vit dans le *Tao*.

Le travailleur ne peut pas connaître cette vertu-là. Avez-vous lu le dernier roman de Cherbuliez, *Après fortune faite?* C'est tout à fait à lire. Les deux cents premières pages sont excellentes. C'est du meilleur Cherbuliez. Ce que l'auteur a très bien vu et admirablement fait voir, c'est cette dureté impérieuse et tyrannique de l'homme qui a fait sa fortune par des coups de collier terribles et des explosions formidables de volonté. Sans doute il est impérieux et capricieux dans ses commandements comme un tyran de légende, parce qu'il est riche, et que la richesse est la seule force, le seul « droit de commander » qui reste debout dans nos sociétés modernes; mais on sent bien aussi que si sa fortune était héritée, il ne serait ni si dur, ni si taquin, ni si capricieux, ni, pour tout dire, si cruel, ou si près de l'être. C'est une double habitude, l'habitude de la volonté et l'habitude de l'orgueil, qui l'ont amené là.

Car, je vous prie, qu'est-ce que la volonté? Philosophiquement, je n'en sais rien; car quand on prend les choses philosophiquement, il est à remarquer qu'on n'en sait jamais rien; mais, en bon sens, en observation générale et courante, qu'est-ce que la

volonté ? C'est une lutte contre soi-même. On n'exerce sa volonté, ou, si vous voulez, on ne sent qu'on l'exerce, que quand on a à lutter et quand on lutte. La volonté est donc une petite guerre qu'on se livre à soi-même, ce qui, naturellement, veut dire une petite guerre qu'une partie de nous-même livre à l'autre. La volonté n'est qu'une forme de la combativité de l'homme. Si l'homme est un animal volontaire, c'est qu'il est un animal combatif. Si l'homme travaille, c'est pour satisfaire l'instinct de combativité qu'il a en lui. Naturellement paresseux, rêvasseur et contemplateur (voyez les bons nègres), s'il travaille c'est pour combattre en lui l'homme naturel, comme eût dit Diderot, et pour éprouver à combattre l'homme naturel l'âpre plaisir de la bataille.

Si le travail est cela, n'est-il pas vrai qu'il est une forme d'un des plus mauvais instincts, de l'instinct féroce, de l'instinct sanguinaire de l'humanité ?

Mais creusez cela, et voyez comme cette explication est la vraie. Quand l'homme travaille-t-il ? Quand l'homme commence-t-il à travailler dans l'histoire de la civilisation ? Au moment où il cesse de se battre. Il commence par être l'homme de proie, l'homme de tribu batailleuse qui va piller la tribu voisine, lui voler ses provisions de pommes de terre ou de bananes, ou la manger elle-même, si elle n'a pas de provisions. Plus tard il se civilise, c'est-à-dire devient animal travailleur. Mais pourquoi, grand Dieu, si ce n'est pour continuer sous une nouvelle forme à faire ce qu'il faisait, pour continuer à lutter, à se battre, à « mesurer ses forces » ? Cette fois c'est contre lui-même qu'il lutte, c'est contre le fond même de sa propre nature qu'il se bat, ce sont ses forces dites morales qu'il mesure contre la force de ses instincts naturels. Mais au fond, c'est la même chose.

Et il faut que ce soit la même chose. *Pour que la transition ait été possible*, pour que le passage de l'un des deux états à l'autre, de l'état primitif à l'état dit de civilisation, ait pu avoir lieu, il faut que ç'ait été le même instinct, seulement transformé, qui, dans le second état, ait demandé satisfaction et l'ait obtenu. Et en effet, c'est bien le même, et l'état dit de civilisation repose sur le même instinct que l'état de barbarie ; il repose sur l'instinct de combat devenu instinct de travail.

Quand on réfléchit à ce qu'est à l'état premier, à ce qu'est en son fond l'instinct du travail, on éprouve, on doit éprouver, à son endroit, un sentiment d'horreur, de mépris et de dégoût insurmontable.

Et remarquez encore, comme il a été indiqué plus haut, que chez le travailleur ce n'est pas seulement l'habitude de la volonté qui a été développée outre mesure, si tant est qu'il y ait mesure ici et que la volonté ne soit pas chose à ne jamais exercer ; mais c'est aussi l'habitude de l'orgueil, non pas plus fâcheuse encore, car il n'y a rien de plus fâcheux que l'énergie et le labeur, mais certainement tout aussi fâcheuse et tout aussi dangereuse. Cet homme qui a travaillé, qui a lutté, qui a fini par réussir, qu'est-ce à dire sinon qu'il a triomphé de lui-même ? Or toute victoire développe dans l'homme un orgueil fou, et particulièrement toute victoire sur soi-même.

Rien de plus certain et les raisons en sont très claires. Comme l'homme est naturellement un animal rempli d'amour-propre, chaque homme se considère toujours comme un petit prodige de force, de valeur de mérite, etc. Or le travail étant une lutte contre soi-même, quand on s'est vaincu, on s'imagine avoir vaincu un géant, avoir triomphé du monde. On n'en revient pas de l'immense déploiement de volonté que l'on a fait pour en venir à bout d'un tel adversaire. Chaque homme qui a un peu travaillé entend autour de lui une armée de Grecs invisibles qui lui chante en chœur le vers de la Motte-Houdard :

Que ne vaincrait-il pas ? Il s'est vaincu lui-même !

J'ai vu tel jeune homme reçu au baccalauréat avoir une crise d'orgueil qui dura assez longtemps, et traiter toute sa famille avec un sans-gêne relatif. Le père était ancien polytechnicien et général. Il finit par lui dire doucement : « Après tout, le baccalauréat restreint n'est pas une si grande affaire ! » Le fils avait du bon sens, ou son mot fut heureux sans qu'il le fît exprès, comme il arrive ; il répondit : « Oui, mon père, sans doute ; mais, si vous étiez aussi bête que moi, vous ne vous doutez pas combien il vous aurait fallu d'intelligence pour être bachelier. » Mais il n'en avait pas moins eu sa crise d'orgueil, et pendant un bon laps de temps il avait été très désagréable.

Voilà les effets désastreux du travail : rudesse, dureté, orgueil, cruauté. Ne sait-on pas que les patrons les plus durs pour les ouvriers sont ceux qui ont été ouvriers eux-mêmes ? C'est que l'habitude d'être dur pour eux leur a donné celle d'être durs pour les autres.

Après ces explications on comprend très bien que M. Tolstoï s'écrie : « Les hommes les plus cruels de l'humanité, les Néron et les Pierre Ier ont été constamment actifs, ne restant pas un instant livrés à eux-mêmes, sans occupation et sans distraction. » C'est le proverbe qui est à réformer ; ce n'est pas l'oisiveté qui est la mère de tous les vices, c'est le travail qui en est le père ; et, comme dit très bien M. Tolstoï, « élever le travail au rang de mérite est aussi monstrueux que d'en faire autant pour la nutrition ».

Cette théorie, à laquelle on remarquera que j'ai donné complaisamment toute sa force, loin de chercher à l'atténuer, étonne bien un peu mon occidendentalisme. Il me reste un scrupule. Je vois bien que l'homme qui travaille est un animal assez mépri-

sable ; mais, d'autre part, l'homme qui ne travaille pas ? Voilà le point. M. Tolstoï, et moi après lui, qui me suis fait son collaborateur très cordial, nous avons bien prouvé qu'il faut se défier du laborieux. Nous avons dit : *Fœnum habet in cornu*, et nous avons prouvé que nous avions raison de le dire ; mais l'oisif, de son côté ? Je vois bien qu'il est humble, cet oisif, qu'il est modeste au moins, et n'a pas l'insupportable vanité d'Hercule ; mais il ne m'est pas prouvé qu'il soit bon. Il pratique le *Tao*, sans doute ; mais il ne pratique que le *Tao*, et je ne vois pas que ce soit tout à fait suffisant. Faire sortir l'altruisme de la laboriosité, je reconnais que c'est difficile ; mais le faire sortir de la fainéantise, ce n'est pas très aisé non plus.

J'ai peur d'une chose ; c'est que, de quelque façon que l'homme s'y prenne, il lui soit bien difficile d'aboutir à la charité. S'il travaille, nous l'avons prouvé, Tolstoï et moi, il la tue en lui ; c'est démontré. S'il ne travaille pas, il ne la tue point ; c'est vrai ; mais je ne vois pas trop comment il la fait naître. Voilà qui n'est pas consolant. « Entre ces deux chemins la route est difficile. » Comment faire pour bien faire ? « J'ai trop travaillé pour avoir jamais eu le loisir ou pris l'habitude de faire le bien », me dit l'un. « Je n'ai jamais fait le bien ; car je n'ai jamais rien fait », me dit l'autre. Je veux bien mettre le second au-dessus du premier ; mais je n'ai pas pour le second un sentiment de vénération bien profond.

C'est égal, si jamais il m'arrive de travailler, j'aurai des remords. Et si jamais il m'arrive de flâner, par les beaux jours d'été qui vont venir, je dirai avec une certaine conviction : « Fainéantons. Purifions-nous, mes frères. Pratiquons le *Tao*. Tuons la combativité et l'orgueil. Sanctifions-nous ! »

La partie matériellement la plus considérable du volume est une étude sur Maupassant. Mais cette causerie est déjà longue. Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, de cette seconde partie un autre jour. Je sens le besoin de pratiquer le *Tao*.

ÉMILE FAGUET.

EN GRÈCE [1]

Notes et croquis.

VI

Samedi, 4 avril.

Une vrai matinée de printemps grec, lumineuse et douce, aux aspects changeants, sans cesse renouvelés par les caprices d'une brise légère. Un ciel très profond, très pur, d'un bleu pâle, avec des reflets d'argent. Une mer accueillante, gracieusement ondulée, où chante toute la gamme des bleus sous la caresse des rayons obliques, avec des frisures d'or sur la fine broderie des flocons d'écume. Un de ces matins souriants, aux tons clairs et tendres, qui promettent un midi radieux.

Nous sommes à l'entrée du profond golfe de Nauplie ; et nous avançons lentement sur une large route d'azur, entre deux haies de falaises. A l'est, au-dessus de pentes violacées encore dans l'ombre, les plateaux rocheux de Spetzia se dorent de lumière. La raie bleue d'un canal sépare l'île de la côte, où se creuse la petite baie de Khéli. Puis s'étagent au nord-est les gradins de la presqu'île d'Argolide, blanchâtres le long de la mer, de plus en plus sombres à mesure qu'ils s'éloignent, et dominés par une longue crête d'un gris violet, bordée tout en haut de jaune pâle. Vers l'ouest, les pyramides du Malévo, l'ancien Parnon, nous cachent la vallée de l'Eurotas et le Taygète. Entre le Parnon et la mer se croisent et s'enchevêtrent les montagnes de Cynurie, si longtemps disputées entre Argos et Sparte. Elles se terminent au bord des flots par des pentes ravinées et des caps où des rocs surplombent en forme d'acropoles. Tout cela nu, pelé, éclairé de face par une lumière dure qui fouille les replis du terrain et met en relief les moindres lignes. De loin en loin, une crique se découpe dans le mur fauve du rivage, et la tache blanche d'un hameau brille au flanc d'un rocher. Près des confins d'Argolide, dans la vallée du Tanos, des bois de chênes verts enveloppent les escarpements du promontoire d'Astros.

Au nord, une légère buée mauve couvre le fond du golfe. Mais plus loin se dessine déjà la plaine d'Argolide, dans un grand hémicycle de montagnes qui vont s'élevant toujours jusqu'aux masses du Cyllène, étincelantes de neige et de soleil. Autour de nous, de tous les points de l'horizon, se lèvent des noms fameux : Sparte, derrière le Parnon ; Tégée, Mantinée, sur le plateau d'Arcadie ; Hermione, Trézène, Épidaure, dans la presqu'île rocheuse d'Argolide ; Némée, Sicyone et Corinthe, derrière les montagnes du fond ; et, au milieu de l'hémicycle, Nauplie, Argos, Tirynthe et Mycènes.

Au fond du golfe d'Argos.

Il n'est que huit heures encore, et déjà tombe sur le golfe un ruissellement de lumière crue ; par intervalles, des reflets aveuglants montent de la mer, maintenant unie comme un miroir.

La côte d'Argolide se courbe devant nous en un demi-cercle d'une régularité géométrique. A gauche, au-dessous des rampes escarpées qui mènent en Arcadie, des rocs grisâtres, avec des coins de rouge, de

[1] Voyez la *Revue* du 27 avril et du 2 mai.

jaune, et de brun, se penchent sur la noire cuvette des marais de Lerne. Plus loin, les lignes basses de rivages ensablés, puis les larges traînées vertes de champs de blé ou de tabac, de cotonniers ou d'oliviers, à l'entrée d'une immense plaine noyée de soleil dont les flots montants vont battre le pied des âpres collines rondes et chauves de Mycènes ou de Phlionte. Tout au fond, vers le nord-ouest, par-dessus les flancs roses du mont Lycée, étincellent les cimes blanches du Cyllène, dont les cols semblent des lits de glaciers. Plus près, dans l'angle gauche de la plaine, au bout d'un promontoire gris qui s'élance en avant des chaînes d'Arcadie, se dresse un énorme rocher conique, couronné d'un château franc: c'est Larissa, la vieille acropole pélasgique, dont les pentes rousses dévalent en cascades au-dessus des jardins et des toits de la moderne Argos.

A l'est surplombe depuis longtemps une énorme falaise à pic, noircie d'ombre, où d'étroits ravins creusent des stries violettes, et où restent accrochées, on ne sait comment, des touffes grimaçantes de cactus. Plus haut, les murs en zigzags du fort Palamède montent à l'assaut d'un plateau rocheux, qui se détache en ellipse sur le bleu pâle du ciel. Une caserne toute blanche, dont l'éloignement masque un peu la laideur, se dresse au centre du plateau, entre les ruines du château franc ; et, près des bastions vénitiens ou turcs, des canons historiques, qui datent du XVIIe siècle, sont braqués sur nous. Le Palamède s'affaisse brusquement vers le nord, sous une série d'escarpements ou de gradins, et l'œil se repose un instant sur la courbe gracieuse d'une petite anse, derrière laquelle une porte de l'enceinte s'encadre dans un enfoncement de montagne. Mais la côte se retève aussitôt et lance droit à l'est l'âpre forteresse d'Isch-Kaleh, l'acropole grecque de Nauplie. De ce côté, ce ne sont que falaises nues, déchiquetées, mais si bien fouillées par le soleil et si jaunes, que le bleu de la mer se décompose au bas en jolies teintes d'émeraude. Aucune trace de vie ni de végétation le long de cette grande muraille farouche : seulement un pin, poussé par caprice à mi-hauteur, sur une terrasse minuscule, près de la paroi blanche d'un ermitage.

Mais nous allons tourner le rocher de l'Acropole. Il s'abaisse tout à coup, nous montre une caserne, puis une corniche, une enceinte crénelée, de plus en plus basse, par-dessus laquelle surgissent des maisons jaunes à toits rouges. De la falaise se détache un petit cap, que prolonge sur le bleu la raie blanche d'une jetée. Presque dans l'alignement de la jetée, juste au milieu du golfe d'Argos, sur un rocher à fleur d'eau, resplendit un vieux château très pittoresque, le fort Bouzi, dont les tours vénitiennes servent aujourd'hui d'asile au bourreau, relégué là par l'instinctive horreur du peuple. Pendant que nous contemplons le lugubre manoir, le paysage s'est renouvelé à notre droite : derrière la jetée, sur les pentes nord d'Isch-Kaleh, s'alignent maintenant les rues de Nauplie aux maisons multicolores, et du quai s'élancent vers nous, comme un vol de mouettes, les sveltes barques aux grandes voiles blanches triangulaires.

Sur le quai de Nauplie.

Un quai tout blanc, presque droit, serré entre une ville si riante et un port si bleu, que l'œil hésite entre la terre et la mer. Du côté du golfe, une grande nappe frémissante de lumière, ombrée de quelques barques, largement épandue entre les falaises d'Isch-Kaleh, le rocher de Bouzi, les marais de Lerne, et le cercle verdâtre de la plaine d'Argos qu'enferme un cercle lointain de montagnes grises ou blanches. Du côté de la terre, une ligne presque ininterrompue d'âpres escarpements ; au sud-ouest, la masse toute noire de l'ancienne acropole, et, au sud-est, l'escalier rocheux, la vieille porte, les ravins et les crêtes grises du Palamède. Vers l'est seulement, le long du rivage, près du faubourg de Pronia, une petite plaine verdoyante, où passe la route de Tirynthe et d'Argos. Bâtie sur le flanc nord de l'Isch-Kaleh, d'abord en pente douce, puis en terrain plat, la ville tout entière est tournée vers le quai, que flanquent aux deux bouts les bastions de l'enceinte. Une jolie ville grecque, avec des notes d'Italie ou d'Orient, des coins de verdure, des murs bariolés, des étages en saillie, des balcons de bois, des écussons en relief au lion de Venise. Et partout, une gaieté à la napolitaine, du bonheur sur les visages, la joie de vivre et de se mouvoir. Tout à l'heure on tirait le canon, et voici que les artilleurs défilent allégrement devant nous avec leurs pièces, entre les platanes de la grande place. Maintenant, c'est le tour des pétards, qui sifflent à nos oreilles ou même filent en zigzags entre nos jambes. Une procession se forme, égayée de bannières, de foustanelles, de gilets brodés et de fanfares. Car c'est fête aujourd'hui à Nauplie, comme partout en Grèce, à l'occasion du samedi saint : on célèbre par avance la résurrection du Christ.

Une rue d'Argos.

Nous sommes au centre d'Argos. Devant nous, à l'ouest, la trouée de la grande rue, aveuglante de soleil à droite, noircie d'ombre à gauche, bordée de boutiques à auvent, de petits cafés pittoresques, de maisons en terre à toits plats, avec des balcons de bois ajourés. Au fond, en travers de l'horizon, un large pan de l'Acropole : un roc nu, raviné, d'un gris

jaune très chaud à l'œil, avec une grotte à mi-côte et la coupole blanche du couvent de la Panaghia, et, tout en haut, se découpant sur l'azur, les tours échancrées du château franc. Tout près d'ici, à gauche, les arcades d'un portique, où s'encadrent des bandes verticales de ciel bleu, le sol gris d'une place, des murs de jardins et des silhouettes d'arbres. Derrière nous, une sortie d'église, bruyante et bariolée. Tout autour, un marché en plein vent. Sur des tréteaux naïfs ou sur la terre nue s'entassent des jarres, des vases et des corbeilles de formes antiques, des sacs, des babouches, des bâts, des étoffes aux tons crus. Et dans toute la rue, c'est un fourmillement de vie, une joie de l'œil. Les paysans des environs d'Argos, en costumes de fête, cheminent lentement entre les tréteaux et les boutiques, s'interpellent, se saluent avec de grands gestes, se querellent avec des attitudes d'athlètes. Juste devant nous, un vieillard, très digne, qui ressemble à Nestor, fier de sa cape brune toute neuve et de son bonnet écarlate, est juché sur un tout petit âne. Il cause gravement avec un beau pallikare, solidement râblé, dont nous admirons la calotte rouge, le gilet brodé, la ceinture bourrée d'armes, la foustanelle immaculée et plissée de frais, les cnémides encore blanches, et les souliers pointus à houppettes rouges.

Au théâtre d'Argos.

Il n'est pas loin de midi, et le soleil grec, qui nous regarde en face, tient aujourd'hui ses promesses. Sur la saillie calcaire où nous nous reposons, comme au foyer d'une lentille de verre, convergent les rayons que reflètent autour de nous les flancs concaves de l'Acropole. A nos pieds dévalent les soixante gradins de roc du vieux théâtre, séparés en trois étages par des promenoirs circulaires, et coupés en secteurs égaux par les escaliers qui montent de l'orchestre. Presque aucune trace du mur de scène ; à peine quelques soubassements d'origine incertaine, à demi noyés sous la verdure, près du pavage d'une aire à blé, en avant d'une grande voûte romaine en briques qu'enveloppent des fourrés d'aloès. Un peu à gauche, au bout de l'hémicycle de roc, des restes de murailles cyclopéennes, d'où sortent des touffes de lentisques ; puis les terrains vagues, les haies, les jardins et les masures colorées d'un faubourg d'Argos. Au second plan, l'immense plaine verte des champs de tabac, des cotonniers, des bois d'oliviers, avec quelques sillons blanchâtres, vagues lits de torrents où couleraient l'Inachos et ses affluents, s'il leur prenait fantaisie de couler. Au fond de la plaine, du nord au sud, l'âpre gorge de Mycènes, les montagnes sombres d'Épidaure, le tertre gris de Tirynthe, les crêtes farouches du Palamède ; puis, à l'infini, entre la presqu'île d'Argolide et les falaises de Laconie, la splendeur du golfe, étincelant de lumière bleue.

La montée de Mycènes.

La plaine d'Argos nous avait suivis, de plus en plus haute, mais toujours verte, jusqu'au hameau de Charvati. Au delà des dernières masures, nous avons tourné au nord-est dans une gorge, et le paysage a brusquement changé. Partout un sol gris, hérissé, où ne poussent que des pierres, où pointent seulement quelques fleurs de montagne. Pas un arbre, rien de vivant qu'une petite chapelle blanche, le long de ce chemin rocailleux, brûlé de soleil.

Le ravin du Khavos s'enfonce à droite, avec des pentes déchiquetées, nues, rousses. Il est encore assez large ici, près du pont cyclopéen où passe la route de l'Héraion. Mais plus haut, vers le nord, il se resserre de plus en plus, se dérobe en de mystérieuses profondeurs, prend des airs farouches de brèche romantique. Toujours on le suit du regard ; car il vient de Mycènes, et tout parle ici de Mycènes. La nature elle-même nous invite à chercher des yeux l'Acropole, en nous refusant tout autre spectacle : de l'autre côté du ravin, elle a dressé comme un mur la falaise du mont Zara, et, vers l'ouest, elle a fermé l'horizon par une ligne d'autres roches grises.

Déjà, devant nous, des ruines informes annoncent la basse ville ; et l'enceinte en est très nettement dessinée par deux rangées de murailles parallèles, l'une en bas, tout au bord du torrent, l'autre en haut, sur les crêtes de l'ouest. Bientôt apparaît, à mi-côte, le monticule où se cache le Trésor d'Atrée. Encore quelques pas, et voici qu'en travers de la gorge, sur le fond grisâtre de la montagne du prophète Elie, s'enlève en tons plus vigoureux l'Acropole de Mycènes : un énorme rocher triangulaire, aux falaises à pic bordées de ravins, avec une ceinture de lourdes murailles, et une tête arrondie, couronnée de vert. Une lumière éblouissante tombe sur la vieille forteresse, glisse le long de ses pentes et de ses murs, pénètre jusqu'au fond de ses ravins, mais sans en adoucir la sauvage mélancolie.

A la Porte des Lions.

Nous venons d'escalader la tour pélasgique qui flanque à l'ouest la Porte des Lions. Tout près, sur l'énorme linteau, se profile le célèbre triangle sculpté, avec ses lionnes qui se dressent face à face, les pattes de devant contre une base de colonne : une fois de plus, nous admirons la puissante musculature de ces grands fauves, d'un modelé vigoureux, réaliste, presque assyrien.

Devant la porte, en dehors de l'Acropole, se creuse dans l'ombre la superbe avenue, bordée de deux grosses murailles, aux blocs presque réguliers; plus loin, entre des roches nues, dévalent des pentes grises de ravins. De l'autre côté, à l'intérieur de la forteresse, c'est d'abord un étroit réduit, qu'enfermait sans doute une seconde porte ; puis une place polygonale, l'Agora de Schliemann. Au centre, enfoncées en terre et dessinant une ellipse, une double rangée de dalles verticales, d'un brun rougeâtre, qui supportaient les dalles horizontales d'une sorte de banc : le banc légendaire où l'imagination complaisante des archéologues prétend asseoir les vieux conseillers achéens des rois de Mycènes. Au milieu de cet enclos, les trous noirs des cinq tombeaux rectangulaires, d'où l'on a vu se lever les momies homériques, avec leurs masques, leurs diadèmes, leurs armes, leurs bijoux, toute leur moisson d'or.

A droite, vers l'ouest, le gigantesque mur d'enceinte, haut et large de plusieurs mètres ; puis, en dehors, sur des pentes presque à pic, des éboulements de roches et de blocs pélasgiques ; au second plan, les ruines grisâtres de la basse ville qui semblent se précipiter vers les profondeurs du Khavos, et les raies noires de l'avenue du Trésor d'Atrée ; bien loin, vers le sud-ouest, des coins de la plaine d'Argos, et des cimes d'Arcadie. A gauche de l'Agora, vers l'est, un grand mur de soutènement, construit comme au hasard avec des entassements de pierres ; au bas de ce mur, un chemin de roc, très montueux, vague souvenir d'une voie antique, avec des débris de maisons ; et, très haut sur nos têtes, le grand mamelon verdâtre du sommet de l'Acropole, où les ruines du palais pointent par endroits entre les herbes drues et fleuries.

PAUL MONCEAUX.

(*A suivre.*)

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Débuts de M. Louis Delaunay dans le *Misanthrope*.

Il faut louer les audacieux. Si, en dépit du proverbe, la fortune ne les soutient pas toujours, il y a dans la hardiesse, même inconsidérée, quelque chose qui attire et retient la sympathie. Louons donc M. Louis Delaunay.

Il semble bien que nous soyons saturés d'exégèse et de critique. A la seule pensée d'écrire un article sur le *Misanthrope*, la plume se hérisse et refuse tout service. Un comédien nouveau, peut-être, trouvera quelque interprétation nouvelle; ou, si une interprétation nouvelle est impossible après deux siècles et demi, — dont un consacré à la critique ! — ce comédien nouveau mettra-t-il au jour quelque point moins connu que les autres ? C'est, à peu près, ce qui est arrivé, il y a quelques années, quand M. Worms eut fantaisie de jouer Alceste. Il rendit avec une force d'émotion rare le quatrième acte du *Misanthrope*, insistant sur le côté le plus humain du personnage. Et, sans doute, cette interprétation vivante et passionnée ne « constituait » pas complètement le personnage exposé dans les premiers actes. Au moins avait-elle l'avantage de mettre en lumière ce qu'il y a d'éternel dans le personnage, c'est-à-dire la passion malheureuse et aveugle.

Il est assez probable que les grands rôles du répertoire sont impossibles à rendre avec perfection. Récemment encore, à propos de la nouvelle édition de *Tartuffe* publiée sur les notes de Régnier, je cherchais à vous montrer combien il est difficile de reporter pour ainsi dire un rôle à ses origines, de lui rendre tout juste l'expression et la signification que l'auteur avait voulu lui donner; ce qui était vrai pour Tartuffe l'est aussi pour Arnolphe et pour George Dandin, et l'est encore plus pour Alceste. Tantôt l'on n'est pas d'accord, après deux cent trente ans, sur l'interprétation tragique ou comique du personnage ; tantôt on ne retrouve plus, dans nos mœurs contemporaines, l'équivalent de ce qu'avait peint Molière ; tantôt enfin, — grâce aux exigences nouvelles que nous apportons au théâtre, — les différentes parties du rôle semblent se contredire... Et, assurément, ce n'est pas Molière qui est coupable, non, ou du moins je ne l'avouerai jamais : c'est nous qui, au lieu de voir la pièce comme elle est, l'avons piochée, hersée, semée aussi, si bien que nous y récoltons des produits peut-être un peu inattendus.

Faut-il rappeler qu'Alceste passa un jour pour le modèle des bons républicains, sans doute parce qu'il était en butte aux railleries des marquis, et aussi parce qu'il avait un mauvais caractère ? En vérité, la source est presque invisible aujourd'hui, sous les « travaux d'art » dont on l'a entourée. Pour y revenir, il faudrait un effort presque « impossible », puisqu'il nous faudrait nous abstraire de tout ce que nous « savons » sur ces personnages, et puisque aussi bien ces personnages traînent après soi sur la scène toutes ces choses que nous avons apprises.

Il est infiniment probable, par exemple, qu'Alceste est un personnage comique. Il l'est d'abord par sa mauvaise humeur, sa rancune bouillonnante contre les hommes, sinon contre l'humanité, puisque ç'a encore été une nuance très discutée ; il l'est aussi, si l'on peut dire, par la situation où Molière l'a placé : amoureux d'une coquette, sa misanthropie devait être, elle est, plus apparente et plus comique. Et si l'on voulait signaler encore d'autres côtés risibles du

personnage, il suffirait de rappeler la scène du premier acte avec Philinte : chaque fois, ou presque, qu'Alceste exhale sa mauvaise humeur contre les hommes en général, c'est que quelque chose l'a heurté personnellement. Il se répand en réclamations contre la justice : c'est qu'il a un procès, et qu'il va le perdre; et s'il se montre sévère, injuste même pour Oronte et son sonnet, n'est-ce pas parce qu'Oronte vient interrompre une conversation sur Célimène, et qu'il arrive au moment même où Alceste doit faire, en dépit de son apparente assurance, quelques réflexions amères sur son amour et celle qui en est l'objet. Cela, sans doute, est d'un excellent comique : montrer comment des opinions générales naissent d'impressions particulières, et comment un homme « à principes » ramène tout ou presque tout à soi. Mais cet élément comique, — que je vois dans la première scène, que j'y vois sans trop de bonne volonté, — est-il bien dans la pensée de Molière ? Ce comique « en retour », si l'on peut dire, n'est-il pas un peu « moderne »? Le comique de Molière est plus franc, plus direct, d'ordinaire. Ne serait-ce pas simplement que Molière a voulu faire une exposition très complète, qu'il avait besoin du procès pour amener une péripétie au quatrième acte : et que, s'il a écrit la scène avec Oronte, c'était tout simplement « pour nous faire rire », et aussi pour être désagréable à un « confrère », tout en complétant le portrait de son héros ? De tout cela, il résulte sans doute qu'Alceste est comique. Mais qui ne voit qu'il l'est différemment, selon qu'on accepte l'une ou l'autre des deux versions ? Et, au point de vue de l'interprétation, c'est précisément le point délicat.

Mais admettons l'explication la plus simple, et peut-être la plus probable. Alceste est comique, il est « ridicule », comme on disait jadis : il l'est au premier acte, au second, au troisième, il l'est avec Philinte, avec Oronte, avec Célimène, avec Éliante, avec Arsinoé, avec les marquis, avec tout le monde. Mais voici le quatrième acte. Ici, en vérité, « la passion parle toute pure », la scène est d'une ampleur, d'une profondeur admirables : elle est « tragique », comme on dit aujourd'hui, par la sincérité d'Alceste et par ses souffrances.

Alceste doit-il rester le « ridicule » qu'il a été jusque-là ? Est-il possible de nous faire rire avec un chagrin si violent, si évidemment sincère, et si profondément senti? Remarquez qu'ici, à part quelques excès de langage, Alceste ne lâche plus ces boutades dont il était coutumier aux actes précédents : il crie parce qu'il souffre, et non plus pour le plaisir de crier ; il faudrait donc jouer le quatrième acte en tragédie? D'autre part, l'admirable revirement, — qui a servi et sert encore de modèle à tant d'auteurs comiques : voyez, au second acte de la *Parisienne*, la scène entre Lafont et Clotilde ; — l'admirable revirement qui termine la scène est du meilleur, du plus beau comique ; alors, il faut jouer la scène en « ridicule »? Pas un comédien n'oserait le faire aujourd'hui. Je ne dis pas que Molière (malgré la différence de style) ne l'ait pas pensée « comique » ; au fond, il est probable qu'il en fut ainsi ; et parmi toutes les raisons qu'on en peut donner, la plus frappante est celle-ci, que c'est de nos jours seulement que l'amour est devenu, au théâtre, tragique en soi. A cette transformation des mœurs, on a trouvé des raisons excellentes ; quelles qu'elles soient, le fait est là ; ce qui faisait rire nos arrière-grands-pères nous ferait pleurer aujourd'hui. Il y a de « l'émotion » au quatrième acte du *Misanthrope*. Qu'il y en ait eu ou non du temps de Molière, peu importe. De tous les interprètes d'Alceste, pas un, parmi ceux que nous connaissons « de vue » ou de tradition, pas un n'a osé jouer le rôle tout entier en comique. Et puisque à la Comédie-Française la tradition des « emplois » se perpétue, remarquez que le rôle n'a jamais été joué par un comique : c'était Geffroy, Bressant, Delaunay, Worms, et non Régnier ou Coquelin. — Et cela prouve une fois de plus combien est faux ce principe qu'on doit jouer un chef-d'œuvre tel qu'il a été écrit ; précisément parce qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre, chaque génération y veut trouver et y trouve son « état d'âme », et c'est cet état d'âme contemporain que l'interprète doit chercher à rendre ; disons, si vous voulez, qu'il ne peut rendre que celui-là.

C'est l'éternelle question de l'interprétation des pièces de Molière. Car ce qui est vrai d'Alceste, je le disais en commençant, est vrai d'Arnolphe, est vrai de George Daudin. Dans presque toutes les grandes comédies de Molière, le personnage exposé « comiquement » devient tragique, — tragique pour nous, — au courant de la pièce. Nous rions de Tartuffe lorsqu'il mange comme un goinfre et qu'il frôle de tout près la robe d'Elmire ; nous n'avons plus même idée de sourire quand il chasse Orgon de chez lui. Nous rions d'Arnolphe quand il change de nom et quand il fait lire à Agnès les *Maximes du mariage;* mais tous les effets risibles accumulés par Molière au cinquième acte ne font pas que la scène en son ensemble ne soit terriblement tragique ; on y rit encore, je le veux bien, mais d'un rire amer et comme gêné, ce « rire du scandale » dont parlait jadis mon cher maître Sarcey à propos de la *Visite de noces*.

Est-ce à dire que les personnages de Molière ne sont pas « complets » ? Le penserais-je, et je ne le pense pas, que je n'oserais jamais l'écrire. Peut-être que Molière « avait trop à dire », et que, presque malgré lui, il a été jusqu'au fond de son sujet, jusqu'au fond de l'âme humaine, et qu'il a, si j'ose m'exprimer

ainsi, crevé la poche à fiel? Mais peu importe. Ce que je discute ici, c'est la difficulté d'interprétation des grands rôles de Molière : soyons tout à fait sincères, de toutes les « comédies » de Molière.

Car enfin, si certains « effets » sont permis dans les trois premiers actes du *Misanthrope*, dans le troisième et le quatrième de *Tartuffe*, dans les quatre premiers de l'*École des Femmes*, personne, j'imagine, ne les admettrait dans les autres scènes. Quoi qu'on fasse, Alceste devient « sérieux » au quatrième acte du *Misanthrope*. Là-dessus, je crois que tout le monde est d'accord; et les plus fervents de la tradition se révolteraient si un comédien cherchait ici à faire rire. Mais pourquoi admettre ici ce qu'on défend ailleurs? Naguère, à propos d'une reprise de *George Dandin*, j'émettais quelques doutes sur le comique de la pièce, et je hasardais cette opinion modeste qu'elle gagnerait peut-être à être jouée avec moins de « pantalonnades ». On m'expliqua que je n'entendais rien à la tradition. Et j'avoue qu'en ces matières on est difficilement sûr d'avoir raison. Mais tous les arguments qu'on m'opposa, on pourrait les opposer à l'interprétation maintenant admise du *Misanthrope*. Molière a joué Alceste comme il a joué Dandin; et si le ménage Sotenville, Colin et Lubin sont des personnages « de vaudeville », je ne crois pas que Clitandre, Alceste et Dubois, pour être d'une condition plus élevée, diffèrent beaucoup des précédents. Pourquoi, alors, exiger dans une pièce ce qu'on n'exige pas dans l'autre? De bon compte, c'est pour le *Misanthrope* qu'on devrait être plus exigeant, puisqu'il est plus « étudié », plus sérieux que *George Dandin;* c'est pour lui qu'on devrait réclamer une « unité » d'interprétation d'accord avec l'unité du caractère. Au contraire, on permet, on demande à l'interprète de fausser, disons au moins de modifier l'allure générale du personnage. Si bien qu'on arrive à cette conclusion surprenante que plus une comédie est parfaite, moins on est forcé d'en respecter le sens...

N'insistons pas. Aussi bien, ces questions d'interprétation sont-elles fort délicates, et les raisons pour ou contre semblent-elles de valeur à peu près égale. Et, du reste, je crois qu'un comédien qui les aurait pesées toutes hésiterait avant de tenter l'aventure. La meilleure interprétation à cette heure serait, je crois bien, celle qui s'efforcerait de mettre d'accord les aspects opposés ou différents du caractère d'Alceste, ce pourquoi il faudrait les atténuer un peu chacun; et ce serait aussi la moins bonne, puisque nous n'y retrouverions pas ce que nous avons coutume d'y voir...

Est-ce bien celle-là qu'a choisie M. Louis Delaunay? Sa hardiesse est à louer, disais-je en commençant. C'est malheureusement ce qu'il y a de plus louable dans son interprétation. Les qualités ne lui manquent pas; il possède une belle voix, sonore et bien timbrée, une bonne articulation, et il pourra trouver dans d'autres rôles le succès qu'il a eu dans *Amants*. Ce ne sera pas, — pas encore, — dans le répertoire. Chose assez singulière, M. Delaunay n'avait pas à chercher bien loin autour de lui pour recueillir d'excellentes indications, et il joue Alceste comme un élève moyen du Conservatoire. Il semble ignorer les effets du rôle, et dit le vers sans faire ressortir le mot essentiel. Il donne au personnage l'allure d'un bourgeois grognon; il va, vient, mettant les poings sur les hanches et levant les épaules... Alceste, s'il est grognon, est aussi un homme de cour. Et comme l'excellente Mlle Pierson est trop « bonne femme » en Arsinoé; comme Mlle du Minil est dépourvue le plus complètement du monde de la grâce victorieuse et éclatante qui caractérise Célimène, la pièce prend une couleur terre à terre et bourgeoise dont l'effet est assez surprenant. Quelqu'un affirmait qu'au lieu du *Misanthrope*, c'était la *Cagnotte* que l'on jouait. N'en croyez rien; c'était le *Misanthrope*, mais on le jouait mal.

Nos comédiens ordinaires étaient peu en train; influence du soleil peut-être, et regret de l'exquise température qu'il faisait au dehors? La matinée s'est terminée par une représentation du *Médecin malgré lui* dont il vaut mieux ne pas parler... Je proteste, — c'est la centième fois! — que j'ai pour la Comédie les sentiments les plus tendrement dévoués. Mais il faut bien dire et redire qu'elle en use un peu trop lestement avec le répertoire. Qu'un débutant soit plus ou moins bon, cela importe peu; puisqu'il « débute », il aura le temps de se perfectionner. Il est plus regrettable que les premiers rôles soient tenus par des artistes qui ne sont que d'honnêtes doublures. Il est tout à fait déplorable que l' « ancienne troupe » puisse jouer une pièce du répertoire sans que les interprètes sachent leurs rôles; et c'est ce qui est arrivé pour le *Médecin*. Je n'insiste pas davantage pour cette fois.

Au moins cette représentation fâcheuse nous a-t-elle apporté une joie : celle de voir Mlle Moréno dans Éliante. Elle y a été adorable de grâce émue et attendrie, de simplicité et de « lyrisme » voilé. Elle a dit délicieusement, — tout à fait délicieusement, — les délicieux vers d'Éliante. Cela a été un charme. Il semble même que Mlle Moréno se décide à ne plus être « hiératique ». Autre joie!... — Si j'étais à la place de M. Claretie, j'en profiterais, et je sais bien ce que je lui ferais jouer : *On ne badine pas avec l'amour*. Elle serait charmante dans Camille, j'en réponds...

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

Les Bonaparte avant Napoléon.

LE CAPORAL BONAPARTE

(1574-1580)

Sous ce titre, notre collaborateur, M. le comte Colonna de Cesari, a publié récemment une curieuse plaquette dans laquelle il exposait sommairement les diverses situations traversées par les ancêtres de Napoléon depuis le XIIIe siècle en faisant justice des erreurs et des fantaisies propagées par les généalogistes de la famille impériale.

Cette plaquette servait d'introduction à un ouvrage plus vaste dont l'auteur a extrait, pour la *Revue Bleue*, l'anecdote suivante. Le caporal Luca Bonaparte dont il s'agit ici était le fils naturel du chanoine Cesare Bonaparte et le neveu de Francesco Bonaparte; ce dernier simple soldat en Corse au service de l'Office de San Giorgio, ancêtre au dixième degré de Napoléon.

On a beaucoup disserté sur l'origine du sobriquet de Petit Caporal par lequel se perpétua dans le peuple la mémoire de Napoléon. En Corse, on appela *caporali* les chefs de clan, qui, sous couleur de défendre la cause des paysans, maintenaient l'influence de la république génoise moyennant de régulières subventions. La maison Bonaparte, génoise elle-même, ne pouvait, sous aucun prétexte, être comptée parmi les familles caporales dont le nombre et les noms sont d'ailleurs connus. L'intérêt de ce récit consiste en ce que, l'événement ayant causé une certaine émotion à Ajaccio, et des personnages historiques y ayant été mêlés, elle a pu valoir aux Bonaparte le surnom local dont Napoléon devait faire son plus beau titre de gloire.

Par suite de quelles circonstances le capitaine Giovan-Antonio d'Ornano en vint-il à souffleter sur la voie publique Luca Bonaparte, caporal dans l'armée génoise; les dépositions faites par les témoins, lors du procès qui en résulta, offrent de trop sensibles différences pour qu'il se puisse rien affirmer. D'après le capitaine, Luca aurait appliqué l'épithète de traîtres à la collectivité des Corses et, en riposte, Ornano avait détaché sur la face du caporal un soufflet retentissant.

Giovan-Antonio était un homme de mœurs violentes, et, depuis la mort du terrible chef corse Sampiero que lui et ses frères avaient tué de leurs propres mains, l'orgueil et la jactance des Ornano ne connaissait plus de limite, estimant que l'importance du service rendu par eux à la république devait leur assurer à jamais l'impunité.

Au reçu du soufflet, Luca, bondissant, avait porté la main à son épée, mais, avant qu'il ait pu s'en servir, trois compagnons de Giovan-Antonio — trois Ornano — dégainaient, et l'un d'eux, qui jadis avait eu les pieds brûlés, en subissant la torture, brandissait sur la tête du caporal le bâton dont il se servait ordinairement pour s'appuyer, — geste que l'instruction lui reprocha.

L'affaire prenait un caractère de haute gravité; car déjà Corses et Génois se rangeaient qui d'un côté, qui de l'autre; et Ajaccio était une ville où les rixes dégénéraient le plus souvent en batailles rangées. La présence d'esprit d'un officier supérieur de l'armée génoise, Fabrizio Spinola, arrêta le sang prêt à couler; il fit emmener sur-le-champ Luca Bonaparte et ajourna l'arrestation de Giovan-Antonio, qui se trouva fort surpris lorsqu'il fut invité, le lendemain, à se rendre auprès du commissaire. Celui-ci, après l'avoir retenu quelque temps, l'autorisa, moyennant une caution assez forte, à garder les arrêts dans sa maison. Ce dont les Ornano se trouvèrent fort irrités; et sur un ton gouailleur et impertinent ils demandèrent la mise en liberté de leur frère : « Parce que nous avons tué Sampiero de Bastelica, chef des rebelles, dirent-ils, voilà que nous sommes les assassins de Luca Bonaparte, soldat de la garnison d'Ajaccio. Giovan-Antonio a souffleté un soldat. Eh bien, d'après les statuts criminels de Corse, ce fait est passible d'une amende de dix à cent livres. Il paiera son amende, mais, pour Dieu, qu'on le laisse tranquille!... » Les petits ont toujours tort; les supérieurs de Luca l'engagèrent à faire la paix avec les Ornano, et comme, jugeant tout arrangement dans ce sens indigne d'un soldat, il ne s'y décidait pas, on l'expédia sur Calvi avec quelque avancement.

* * *

Plusieurs années avaient passé, et l'aventure du caporal Bonaparte était oubliée, quand, un matin, les domestiques de Giovan-Antonio trouvèrent sur le seuil de la maison leur maître expirant, la main gauche collée à une blessure qui lui déchirait le flanc, la main droite traversée d'un poignard brisé. On remarqua en outre sur la porte une traînée de sang partant à hauteur d'homme d'une tache d'un rouge plus noir, figurant un astérisque ou l'empreinte de cinq doigts écartés. En regardant de plus près, on retrouva la pointe du poignard enfoncée dans le bois de la porte à l'endroit figurant la paume de la main. Alors on comprit que le capitaine avait été littéralement cloué à sa propre demeure.

Il expira sans avoir prononcé une parole. Le commissaire d'Ajaccio ouvrit une enquête; mais la ville était peuplée de trop de gens ayant à se plaindre de Giovan-Antonio pour que l'on pût donner préférence à l'un d'eux. Un réfugié français de Toulon, marié à une bohémienne se livrant à divers métiers inavouables, fut cependant arrêté, mais peu de temps, car il établit par témoins qu'il était resté jusqu'à l'aube à une veille mortuaire. Il ajouta qu'assez avant dans la nuit, Giovan-Antonio était venu quérir chez lui des simples pour se soulager d'un mal de dents.

L'enquête poussée sans aucun zèle n'aboutit pas. Les Ornano soupçonnèrent du meurtre une famille de Bastelica avec laquelle ils restèrent en inimitié pendant vingt ans. Cependant, certains se remémorèrent le soufflet donné par Giovan-Antonio au caporal Bonaparte, et de nouvelles rumeurs circulèrent relativement à la mort de celui-là.

Luca, venu secrètement à Ajaccio, après s'être informé des habitudes de Giovan-Antonio, apprit que le capitaine avait accoutumé, certaines nuits, de passer quelques heures dans l'hospitalière maison. Cette fois justement, Luca dut

attendre son ennemi jusqu'à l'aube; aucuns dirent qu'il était caché lui-même chez la bohémienne, et que, lorsqu'il entendit Ornano se préparer à partir, il courut d'une haleine se blottir sous le porche où il avait médité d'accomplir sa vengeance. Le duel, s'il y eut duel, — ne dura pas longtemps : selon les uns Giovan-Antonio se sentant blessé, s'efforça de se rapprocher du portail, et, à sa surprise, vit que Luca lui laissant le champ libre, prenait le côté opposé ; un coup d'épée dans le flanc le précipita contre la porte les bras étendus, désarmé. Ce fut alors que de son poignard, Luca aurait fixé sur le bois la main qui l'avait souffleté. Suivant une autre version, Bonaparte, après avoir blessé mortellement Giovan-Antonio, l'aurait soulevé par les bras et aurait exécuté froidement ses terribles représailles. Mais de tout ceci, on ne saurait rien affirmer; si une partie de cette chronique légendaire repose ponctuellement sur des documents, l'autre ne peut appuyer son authenticité que sur un récit sorti plus tard de la bouche de Luca Bonaparte, car le mystère le plus profond régna toujours sur cet événement.

Giovan-Antonio fut le trisaïeul de Louis d'Ornano, qui épousa Isabelle Bonaparte. De cette union naquit Philippe-Antoine d'Ornano maréchal de France, mort gouverneur des Invalides en 1864.

COLONNA DE CESARI.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

De Cuba au Cap.

On raconte que certain ministre des colonies arrivant au pavillon de Flore se fit apporter les cartes de nos possessions d'Outre-mer, et s'écria en voyant celle de l'Indo-Chine : « Je ne croyais pas que ce fût si grand que cela. »

Les diplomates seront bientôt exposés à des étonnements de ce genre, et, si cela continue, c'est à des géographes que les chancelleries devront s'adresser pour renouveler leurs cadres. Les vieilles querelles européennes sommeillent de plus en plus comme si tout le monde avait peur de troubler cette léthargie par appréhension des surprises du réveil et l'Europe ne s'enflamme plus que pour les questions extra-européennes. La célébration du jubilé du traité de Francfort passe inaperçue, — « pensons-y toujours, mais n'en parlons jamais » ; — les fêtes du millénaire hongrois n'ont que l'intérêt d'un gros fait divers malgré certaines abstentions significatives ; mais nous nous passionnons pour le président Krüger et M. Cecil Rhodes ; l'assassinat du shah de Perse devient une grosse actualité ; Ménélik est populaire sur les boulevards ; le conflit hispano-américain est aussi parisien que le duel Hermant-Sagan, et nous suivons les mouvements des troupes anglo-égyptiennes au Soudan avec autant d'anxiété que si elles marchaient à la conquête d'un territoire français.

Ce déplacement d'intérêt n'est, à tout bien considérer, que parfaitement logique, et tous ces événements africains, asiatiques et américains sont au bout du compte aussi européens que les problèmes d'antan. Dans l'Afrique du Sud, il ne s'agit pas seulement de l'indépendance du Transvaal et du privilège de la Chartered, c'est la suprématie de l'Angleterre et la rivalité anglo-allemande qui sont en jeu. En Abyssinie, Ménélik peut et doit devenir, de l'aveu même du ministre des affaires étrangères du roi Humbert, un facteur important dans le règlement du prochain conflit européen. La succession du shah de Perse remet en question l'antagonisme de l'Angleterre et de la Russie dans l'Asie centrale. En Égypte, le prestige et les droits séculaires de la France sont mis en péril par une expédition qui menace également l'expansion naturelle de nos domaines africains et à Cuba la menace de jour en jour plus aiguë d'un conflit entre les États-Unis et l'Espagne pose plus immédiatement et plus directement encore que l'incident anglo-venezuelien, — qu'il faudra bien aussi arriver à régler, — le problème du nouveau droit international que les Américains prétendent fonder sur la doctrine de Monroe.

*

Depuis le commencement de la révolution cubaine, — que l'on aurait pu étouffer dans l'œuf en accordant aux Cubains les réformes qu'ils réclament et que l'on sera obligé de leur concéder lorsque l'ordre sera rétabli, — les insurgés n'ont cessé de recevoir des encouragements des États-Unis.

Tandis qu'à Washington, le Sénat et la Chambre des représentants votaient à qui mieux mieux des résolutions ronflantes leur reconnaissant les droits de belligérants et proclamant l'indépendance de Cuba, des convois d'armes et de munitions leur étaient expédiés des ports américains où s'organisaient en même temps des expéditions de flibustiers qui trouvaient toujours le moyen de forcer le blocus organisé par la marine espagnole autour de la grande Antille. L'attitude du président Cleveland et du secrétaire d'État Olney restait, il est vrai, parfaitement correcte. Ils protestaient, à chaque réclamation du ministre d'Espagne, M. Dupuy de Lôme, de leurs bonnes intentions et de leur sympathie pour le gouvernement espagnol, et la marine américaine mit même l'embargo sur un navire qui faisait la contrebande de guerre. Les autorités fédérales se bornaient cependant, presque toujours, à fermer les yeux. A Cuba, par contre, on les ouvrait davantage, depuis que le commandement avait passé du maréchal Martinez Campos au général Weyler, et l'on mit le grap-

pin sur une bande transportée par le *Competidor*.

Le général espagnol n'y alla pas par quatre chemins. Il déféra tous ces seigneurs au conseil de guerre qui les condamna à mort sans autre forme de procès. Jugement sommaire et sévère, mais juste. Quand on fait le métier de flibustier, on risque de gagner beaucoup d'argent, mais on joue sa tête. C'était au moins ainsi que cela se passait autrefois, et personne ne songeait à réclamer, pas même les condamnés. Mais il n'en va plus de même de nos jours. La flibuste va sans doute devenir une carrière aussi recherchée que le barreau ou la médecine. Il n'y a plus que des profits à y trouver. On n'a plus à craindre la casse. Le missionnaire Stokes que le major Lothaire a fait exécuter au Congo est un martyr; Jameson fait école, et les condamnés du *Competidor* vont devenir, comme lui, des façons de héros qui, n'ayez crainte, auront de nombreux imitateurs.

J'entends bien que le ministère espagnol ne pouvait faire autrement que d'admettre la thèse américaine basée sur des traités de 1795 et de 1877, et de consentir à la revision du procès. Mais on peut être assuré que si le jugement du conseil de guerre de la Havane est confirmé par les tribunaux ordinaires, les protestations seront aussi ardentes, aussi impérieuses aux États-Unis, que les mêmes menaces seront proférées, appuyées par les mêmes ordres de mobilisation et de concentration d'escadres.

Les traités ne sont en l'espèce qu'un prétexte qui s'est trouvé par hasard à portée de la main du secrétaire d'État Olney. Au fond, la véritable théorie américaine, c'est le droit d'intervenir aujourd'hui à Cuba, comme hier au Venezuela et dans la Guyane anglaise, comme demain au Brésil et dans la Guyane française, et ce droit qui ne repose sur rien, qui est basé sur un message de circonstance écrit en 1827 par le président Monroe en réponse à la proclamation d'un autre droit d'intervention aussi illégitime revendiqué par la Sainte-Alliance, finira par être imposé, accepté et admis si l'Europe n'y prend garde. La communauté d'intérêts doit justifier une action commune, même si cette action doit profiter indirectement à telle puissance que nous ne serions pas, au fond, bien fâchés de voir aux prises avec la grande république américaine, d'autant plus que nous avons la consolation de la voir se débattre ailleurs au milieu de difficultés d'où personne ne l'aidera à sortir... au contraire.

* * *

Car le dernier mot n'a pas été dit la semaine dernière à la Chambre des communes par M. Chamberlain dans cet étrange discours où il a tressé des couronnes à M. Cecil Rhodes que l'on s'attendait à l'entendre exécuter, et l'on commence à voir clair dans le jeu des vrais partenaires qui n'en sont encore qu'à leur première manche. Le « Napoléon du Cap » et le président Krüger ne sont plus maintenant que des personnages de second plan, et la lutte se dessine très visiblement entre les Anglais, — *beati possidentes*, — et les Allemands qui aspirent à l'extension de leur domaine sud-africain et qui rêvent d'un vaste empire colonial qui commencerait par absorber la Rhodesia en tendant la main aux Boers du Transvaal et de l'État libre d'Orange. Sans compter qu'il y a un troisième larron, l'*Afrikander*, qui pourrait bien tirer la couverture à soi et proclamer purement et simplement l'indépendance des États-Unis de l'Afrique australe.

J'imagine que M. Chamberlain et lord Salisbury ont eu comme une vision de ce danger en lisant les documents saisis chez les conjurés de Johannesburg et publiés à Prétoria. Ils ont compris que M. Cecil Rhodes, qui est un homme pratique, et qui, s'il a fait les affaires de l'Angleterre, n'a jamais négligé les siennes, ne s'était pas oublié et qu'il se ménageait la part du lion, pécuniairement et politiquement, en organisant le coup de main de Jameson. L'annexion du Transvaal aux possessions de la Chartered ne devait pas être seulement un gigantesque coup de bourse dont M. Labouchère a dénoncé toute l'organisation dans une sanglante réplique au secrétaire d'État au *Colonial office* : le Transvaal réuni à la Rhodesia serait devenu un grand État indépendant dont M. Rhodes aurait naturellement été le chef désigné.

Il n'est plus et il ne saurait plus être question maintenant de ce plan. M. Cecil Rhodes est brûlé et paralysé aussi par les liens fleuris que lui a tressés M. Chamberlain. Mais ce qu'il ne peut plus faire pour son compte, les Africains du Sud peuvent le faire pour le leur et sur une plus vaste échelle.

* * *

N'oublions pas que les Anglais ne sont qu'une très infime minorité dans les pays qui leur sont soumis dans ces régions, et qu'à côté des aborigènes, Cafres, Hottentots, etc., les Hollandais, descendants de la première race européenne immigrée, sont en très grande majorité. Or ces Hollandais sont les frères de sang des Boers du Transvaal et de l'État libre d'Orange. Ceux-ci étaient comme eux établis au Cap autrefois. L'abolition de l'esclavage les en a chassés en 1836. L'Angleterre avait trouvé le moyen l'année précédente de faire une criante iniquité d'un acte de justice. Elle avait libéré les esclaves sans indemniser leurs propriétaires parce que ceux-ci n'étaient pas des Anglais. Les fermiers hollandais ruinés, découragés, vendirent leurs fermes à tout prix, et partirent dans d'im-

menses chariots traînés par des bœufs avec leurs familles et leurs serviteurs, escortés de leurs troupeaux, franchirent l'Orange et le Vaal, où ils fondèrent les deux républiques que l'Angleterre a plusieurs fois, mais vainement, essayé de soumettre.

Les commerçants et les industriels, moins directement atteints que les fermiers, ne suivirent pas cet exode. Ils restèrent au Cap sous la domination anglaise qu'ils subissaient depuis trente ans déjà, devenus sujets britanniques, c'est-à-dire des Anglais de fait ou de raison, mais non des Anglais de cœur, distinction que font les Anglais eux-mêmes entre les *British subjects* et les *British born*.

* * *

Soixante ans se sont écoulés depuis sans rien changer à cette situation qui s'est au contraire plutôt accentuée qu'atténuée. Les Hollandais du Cap sont restés ce qu'ils étaient, leur nombre a augmenté, voilà tout. Ils ne sont pas plus Anglais en 1896 qu'ils ne l'étaient en 1836. Ils ne sont plus, il est vrai, de véritables Hollandais. Ils s'appellent des *Afrikanders*, et cette démonination comprend non seulement ceux qui vivent sous la domination anglaise, mais aussi ceux qui ont secoué le joug britannique et qui luttent pour leur indépendance dans le Transvaal et dans la République d'Orange.

Bien mieux, les Afrikanders qui ne se sont pas laissé britanniser ont africanisé une partie des colons anglais du Cap et de Natal, et l'*Afrikander Bond*, la ligue d'intérêts qui unit les colons de l'Afrique du Sud, compte parmi ses adhérents des Anglais de pur sang, des fils de *British born*, qu'un long séjour sur ces terres australes, loin de la mère patrie que beaucoup ne connaissent même pas, ont fait plus Africains qu'Anglais.

Et dans la lutte qui se poursuit entre l'Angleterre et le Transvaal, entre M. Chamberlain et M. Cecil Rhodes d'une part et le président Krüger de l'autre, ce n'est pas du côté de l'Angleterre que sont les sympathies de l'*Afrikander Bond*.

C'est là qu'est le véritable danger et c'est de ce danger surtout que sir Hercules Robinson, le haut commissaire anglais dans l'Afrique méridionale, mandé en Angleterre, va sans doute entretenir le ministre des colonies. Il pourra lui dire quel genre de service M. Rhodes a rendu à l'Angleterre en réveillant les passions et les aspirations des Afrikanders et s'il n'a pas tout simplement avancé de quelques années la proclamation de l'indépendance des États-Unis de l'Afrique du Sud.

CHARLES GIRAUDEAU.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ARLES GALLO-ROMAIN (guide du touriste archéologue, par *Hippolyte Bazin*, agrégé de l'Université, docteur ès lettres. 1 vol. in-18, Hachette, 1896). Voici sur un tout petit livre un titre bien modeste. Mais ce petit livre donne beaucoup plus que son titre ne promet.

M. Bazin ne s'est pas borné à retracer l'histoire politique d'Arles. Les froides pierres des monuments funéraires patiemment étudiées, leurs inscriptions habilement rapprochées, autant que l'attentif examen de ses édifices en ruine, ont permis de faire revivre les habitants mêmes de la ville, et de ressusciter son histoire économique.

Ce n'est pas la partie la moins intéressante du travail que celle où l'auteur montre, au temps des empereurs romains, l'activité commerciale d'Arles, « la petite Rome des Gaules », disait Ausone, « la ville qui reçoit les produits de tout l'univers et les lui envoie, » et le développement qu'y avaient pris la marine et les industries qui s'y rattachent. Pour les archéologues et les historiens de l'art, il faut signaler, outre l'étude des monuments, le catalogue méthodique et la description détaillée des principales sculptures gallo-romaines recueillies au Musée.

En dehors de sa valeur historique, ce qui donne à ce livre un charme tout particulier, c'est que M. Bazin ne croit pas que pour être archéologue il faille s'arrêter seulement aux pierres effritées et aux murailles croulantes. Il y a en lui un observateur et un artiste, l'un et l'autre aussi discrets et sobres que l'érudit, qui ont été vivement frappés du contraste entre le présent et le passé, et qui ont rendu d'une façon charmante la physionomie d'Arles si spéciale et si inoubliable. On en jugera mieux par ces quelques lignes empruntées à la préface :

« Tous ceux qui ont visité Arles, fut-ce pendant une heure, entre deux trains, reconnaîtront bien l'étrange cité. Il est à coup sûr des villes qui portent autant à la rêverie ; je ne crois pas qu'aucune y porte davantage. Évocation des lents cortèges funéraires, tour à tour païens et chrétiens, sous les grands peupliers des Aliscamps, dans ce cimetière où les fidèles de tous pays tenaient à dormir leur dernier sommeil, parce que le Christ avait promis le repos éternel et l'entrée en son paradis à tous ceux qui s'y trouveraient ensevelis à l'heure de la résurrection. Évocations des grandes fêtes païennes sur les gradins de ce théâtre, dans l'ellipse harmonieuse de cet amphithéâtre, d'autant plus séduisants qu'ils sont plus en ruine et que l'imagination les peut mieux reconstruire et peupler à sa guise. Et quand dans la paix de ces décombres baignés d'éblouissante et pure lumière vient à passer, glissant plus qu'elle ne marche, quelqu'une de ces admirables filles d'Arles, statue vivante, au port de déesse, c'est pour le voyageur comme une complète vision de l'art antique, d'art calme et reposant, harmonieux et grave. » Cette vision, M. Bazin nous la rend dans son livre et cela seul suffirait à lui mériter d'être signalé.

ALBERT MALET.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33742. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22. 4e SÉRIE. — TOME V 30 MAI 1896.

LA POLITIQUE

Quelques lecteurs de la *Revue* veulent bien, de temps en temps, m'envoyer leurs observations, leurs critiques : je leur suis très obligé, et je cherche à faire mon profit des lettres que je reçois.

J'y trouve souvent des indications utiles. Ainsi, à propos des questions financières, auxquelles le public paraît s'intéresser de plus en plus, il se prépare, si je ne me trompe, un mouvement d'opinion : on ne veut pas de l'impôt sur le revenu, parce qu'on redoute l'inquisition dans les affaires de chacun; mais, en même temps, on reconnaît qu'une réforme fiscale est juste, nécessaire.

Dira-t-on qu'il ne faut pas juger de l'opinion sur quelques lettres particulières ? D'accord; mais il me semble que les mêmes tendances se retrouvent dans les conversations, dans les journaux.

Un correspondant que je n'ai pas l'honneur de connaître m'écrivait hier : « Tous les revenus, sauf la rente, sont imposés. » L'impôt sur la rente soulève des objections très sérieuses, et bientôt sans doute j'aurai l'occasion d'y revenir. Aujourd'hui, je voudrais indiquer un autre aspect de la question, d'après la lettre que j'ai sous les yeux.

Voici ce que dit mon correspondant : « J'ai un revenu foncier — bois et ferme — de 4 000 francs, revenu fort aléatoire et dont il me faut réduire 648 fr. 60 centimes d'impôt. Trouvez-vous que ce n'est pas assez ? Et notez que ce revenu était, il y a dix ou douze ans, de 5 600 francs, et l'impôt de 588 fr. 90 centimes. »

Voilà un propriétaire qui paye 16 p. 100 d'impôt sur son revenu. Le reste de sa fortune est placé en valeurs mobilières. Ici, à la condition qu'il s'agisse de titres nominatifs, l'impôt sera de 4 p. 100 seulement.

C'est le cas de dire que les chiffres ont leur éloquence : l'impôt sur le revenu existe, mais cet impôt est quatre fois plus lourd pour la terre que pour les actions ou obligations.

Ne souriez pas, et ne dites pas : Voilà des choses que tout le monde sait. — Oui, tout le monde les sait ; mais ce qui précisément est grave, c'est que, tout le monde les sachant, personne n'ait l'air de s'en préoccuper.

Mon honorable correspondant ne dit pas que l'impôt doit être le même pour la richesse mobilière ou foncière ; mais il demande que, le jour où l'on voudra faire une réforme fiscale, on n'oublie pas que la terre est déjà très grevée : en quoi il me paraît qu'il n'a pas tort.

Et il demande encore autre chose. La fin de sa lettre doit être citée tout entière : « Je ne crois être, Monsieur, ni un arriéré, ni un égoïste. Je vous ai dit, en commençant, que je consentais de bon cœur à payer davantage pour soulager ceux qui travaillent. Mais si c'est pour accroître le total du budget, non. »

Je suis sûr qu'il y a beaucoup de braves gens, propriétaires, manufacturiers, avocats, médecins, qui ne raisonnent pas autrement. Ils sont prêts à payer davantage si c'est pour que les petits payent moins ; mais si c'est pour augmenter le nombre des fonctionnaires, si c'est pour grossir d'année en année le budget des dépenses, ils diront avec l'auteur de la lettre : Non, mille fois non !

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LE TARTUFFE DES COMÉDIENS

d'après un livre récent [1].

Ce livre vient d'être adopté par la commission des Bibliothèques populaires.

Ce qui justifie ce choix, c'est que l'ouvrage, écrit pour une classe toute spéciale, a rencontré dès son apparition trois publics différents pour le goûter et en tirer profit. Les élèves du Conservatoire, auxquels il s'adresse, y trouvent des leçons; les acteurs déjà émérites, des conseils; les spectateurs, un plaisir ajouté à leur plaisir; il n'est pas même jusqu'aux lettrés qui ne puissent en faire un sujet d'étude.

La composition de l'ouvrage explique cette action multiple. Il se divise en trois parties.

La première est un résumé solide des principes généraux de la diction, avec ce je ne sais quoi de vivant, de vrai, qu'ajoute la pratique à tout travail abstrait.

La seconde partie est consacrée à l'analyse, tout à la fois psychologique et théâtrale, de chacun des personnages de la pièce, depuis Tartuffe jusqu'à M. Loyal.

La troisième n'est pas moins que l'étude vers à vers du chef-d'œuvre. M. Regnier ne se borne pas à indiquer la façon dont chaque passage doit être dit; il note les diverses manières dont il a été dit. C'est le répertoire des principales *leçons* successives (pour me servir du mot technique) de tel ou tel passage célèbre. L'auteur y invoque et y évoque tour à tour les souvenirs de Mme Préville, de Mlle Contat, de Mlle Mars, de Mme Talma, de Fleury, de Molé. Il y joint les anecdotes les plus curieuses relatives à chaque passage; et de ce mélange de faits, de noms, d'idées, de jugements, sort un livre si original, qu'on a pu dire : Ce *Tartuffe des comédiens* est aussi amusant que la pièce elle-même.

* * *

Je n'entrerai pas dans le détail du livre; il en a été fait ici même une étude complète et excellente. Mais je voudrais m'arrêter sur deux passages où ce que j'ai à dire peut intéresser le public.

Dans l'un, je suis en désaccord avec mon cher Regnier. Je me hasarde à le combattre : dans l'autre, mes souvenirs personnels me permettront, je crois, de compléter son jugement.

Il s'agit de l'interprétation des deux rôles principaux : Tartuffe et Elmire.

Tartuffe.

Le rôle de Tartuffe est peut-être la plus originale, la plus riche des conceptions de Molière. On dirait un personnage de Shakespeare, tant il est pétri de contrastes qui vont jusqu'à la contradiction, et qui cependant se fondent en un ensemble d'une harmonie puissante.

Tartuffe est sanguin,

> Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri.

C'est un glouton : il mange dévotement, à côté de la femme qu'il aime,

> Deux perdrix
> Avec une moitié de gigot en hachis.

C'est un lubrique : la vue seule du sein de Dorine

> Lui fait venir de coupables pensées,

et son premier tête-à-tête avec Elmire le met hors de lui.

C'est un hypocrite grossier, un bas charlatan de place, ses momeries, ses grimaces à l'église ne peuvent tromper

> Qu'un homme abêti comme Orgon!

Mais en même temps, sa scène avec Cléante nous révèle en lui le plus retors des casuistes; sa scène avec Orgon, un maître dans la connaissance du cœur humain et dans l'art de le manier: les deux scènes avec Elmire, le plus profond des corrupteurs; enfin, au IVe acte, quand il jette le masque, ce vil coquin prend tout à coup les proportions d'un monstre. Il recule les bornes de l'ingratitude humaine! Il spolie son bienfaiteur! Il chasse son bienfaiteur! Il dénonce son bienfaiteur! Il le livre à la justice royale; et tous ces crimes, il les commet la tête si haute, avec une si superbe impudence, qu'on le voit s'élever au rang des personnages terribles. Or, au théâtre aussi bien que dans la vie, tout ce qui est fort, même le mal, inspire une sorte de respect; si bien que Tartuffe grandit en devenant plus affreux. C'est un Iago! seulement, ne l'oublions pas, un Iago comique. Là est l'originalité et la richesse de ce rôle. Il faut que jusqu'au moment où il fait trembler, Tartuffe fasse rire! Il faut que sa cafardise fasse rire. Il faut que sa paillardise fasse rire. Il faut que son jargon de sacristie fasse rire.

Eh bien! le croirait-on? c'est précisément sur ce point que je me sépare complètement de Regnier; Regnier, le plus comique des acteurs comiques. Il y a là un point d'interprétation théâtrale tout particulier.

Le rôle de Tartuffe, en raison même de sa com-

---

1 *Le Tartuffe des comédiens*, notes sur *Tartuffe*, par P. Regnier, de la Comédie-Française. 1 vol. in-8°; Paris, librairie Paul Ollendorff, mars 1896. — Voyez aussi l'article de M. J. du Tillet dans la *Revue Bleue*.

plexité, a été représenté tour à tour par les valets, et par les grands premiers rôles. L'interprétation a varié selon les interprètes. Les valets ont mis en relief le côté comique. Les premiers rôles l'ont laissé dans l'ombre. Le célèbre Préville écrivait :

Le public veut que Tartuffe l'*amuse*, c'est une faute de goût. L'esprit seul de l'auteur doit exciter la gaîté, et non la paillardise et les grimaces de l'acteur!

Eh bien, Regnier se range à cet avis. Nous lisons dans son livre :

Tartuffe, dès son entrée en scène, doit prendre un *maintien décent*, et non la physionomie et l'attitude d'un cafard. Plus le comédien *jouera le vrai dévot, mieux il représentera l'Imposteur*.

Oui ! si l'auteur a fait de Tartuffe un homme habile ! Mais cet imposteur n'en impose à personne ! Ce trompeur ne trompe personne ! ses paroles et sa mimique trahissent à tout instant son hypocrisie, j'en appelle donc du jugement de Regnier à Molière même !

D'abord, premier point important. Qui Molière a-t-il choisi pour créer le rôle de Tartuffe ? Du Croisy. Du Croisy, le chef d'emploi des comiques de la troupe ! Du Croisy, dont la seule figure mettait le parterre en gaîté !

Second argument :

Tartuffe paraît sur la scène, pour la première fois, après deux actes de préparations. Comment Molière a-t-il voulu que son entrée fût saluée ? Par un éclat de rire ! C'est à haute voix qu'il crie (ce mot est textuellement dans la lettre sur l'*Imposteur*), qu'il crie à son valet :

Laurent, serrez mes haires avec mes disciplines.

Ce qui fait dire à Dorine :

Que d'affectation, et de forfanterie!

Il se retourne vers la servante. Quel est son premier mot en la voyant ? Un cri comique de pudeur effarouchée :

Oh! mon Dieu! Je vous prie!
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir...
... Couvrez ce sein que je ne saurais voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

Est-ce assez clair ? De tels vers n'imposent-ils pas à l'acteur des simagrées pudibondes que souligne et que traduit le couplet de Dorine :

Vous êtes donc bien tendre à la tentation!

Chacun des mots de cette tirade rabelaisienne met le public en hilarité, Tartuffe en scène, et après ce début, il est impossible de nier l'intention évidente, formelle de Molière, de livrer son personnage non seulement à l'indignation, mais à la *risée publique*.

Comment Regnier ne l'a-t-il pas compris ? Je ne puis le comprendre. Mais le fait le plus significatif, c'est que presque tous les artistes distingués de son temps et du mien ont pensé comme lui. J'ai vu Damas, Perrier, Geffroy, Bressant, Leroux, Febvre, Tous ont fait valoir avec un vrai talent la partie sérieuse et passionnée du rôle. Aucun n'a donné sa véritable valeur à la partie comique. Il est vrai que la nature de leur talent s'y refusait, car ils appartenaient tous au grands emplois, aux premiers rôles. Ils ne nous ont donné que la moitié du personnage parce qu'ils n'étaient pas de force à le représenter tout entier. Coquelin eût peut-être pu suffire à cette double tâche, tant sa virtuosité merveilleuse est également à l'aise dans les Du Guesclin et dans les Mascarille ! Mais l'artiste que j'y ai toujours rêvé, c'est Frédérick Lemaître ! Oh ! celui-là ! avec son génie dans le bouffon égal à son génie dans le tragique, et l'air de grandeur qu'il mettait partout, il eût fait de Tartuffe une création vraiment shakespearienne. Je me le figure disant :

C'est à vous d'en sortir!

Quel geste ! quel accent ! quel coup de théâtre ! Je m'étonne qu'une telle création ne l'ait pas tenté.

Heureusement, si l'interprète nous manque, la pièce nous reste. Étudions-la et nous y trouverons la pensée entière du maître. Il en est des chefs-d'œuvre de cette taille comme de ces mers lointaines du fond desquelles M. Milne Edwards, à chaque coup de sonde, a retiré des végétaux et des animaux inconnus. Ainsi, moi, j'ai vu représenter cette comédie plus de cent fois, je l'ai lue toute ma vie, j'en sais par cœur des pages entières ; eh bien ! mon dernier travail m'a fait faire un pas de plus dans la compréhension du rôle de Tartuffe. Comment ? Par l'étude spéciale d'une de ses parties les plus importantes, le style. Ce style est d'une composition extraordinaire. Molière y a fait entrer un vocabulaire nouveau, le langage de la mysticité !... Il en a tiré des effets merveilleux ! Semés çà et là dans la phrase poétique, ces mots, un peu étranges, y éclatent comme autant de points lumineux. Tantôt ce sont des images qui vont jusqu'au sublime :

Et leur langue indiscrète en qui l'on se confie
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie...

Tantôt des élans de poésie charmante :

Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint?

Tantôt des trouvailles d'expression qui sont des traits de caractère, des traits comiques :

> J'aurais toujours pour vous, ô suave merveille,
> Une *dévotion* à nulle autre pareille.

Je n'insiste pas ; il me suffit d'avoir signalé ce détail aux dilettantes de poésie et de diction. Qu'ils cherchent de ce côté, ils y trouveront un plaisir infini.

Elmire.

Mlle Contat, Mme Mars

Elmire est encore plus difficile à expliquer que Tartuffe... Son rôle se compose de deux éléments absolument discordants ; ce qu'elle fait est en opposition complète avec ce qu'elle est. C'est la plus honnête femme du monde, qui agit comme une coquette.

On comprend quelle difficulté et quelle diversité d'interprétation peut offrir un tel personnage.

L'acteur a beaucoup à chercher, à travailler, et c'est vraiment là le cas où s'applique le mot : *créer un rôle*.

Or, le livre de Regnier nous parle précisément de deux célèbres actrices qui ont joué Elmire d'une manière différente, Mlle Contat et Mlle Mars.

Tous les critiques du temps ont proclamé Mlle Mars très supérieure dans *Tartuffe* à son illustre devancière et maîtresse.

Louis XVIII lui-même se mêla parmi les juges, et on ne fut pas peu surpris de voir le roi de France préférer une bonapartiste avérée comme Mlle Mars, à une pure et fervente royaliste comme Mlle Contat.

En quoi consistait donc la supériorité de l'élève sur la maîtresse? En quoi en différait-elle? Regnier n'ose pas résoudre la question. Il avait beaucoup vu Mlle Mars dans le *Tartuffe*, et l'y admirait comme un modèle absolu de perfection. Mais qu'avait été Mlle Contat? Il ne le savait que par ouï-dire, et il s'abstient. Eh bien! je voudrais tenter ce qui l'a effrayé, je voudrais, à l'aide de quelques souvenirs personnels, reconstituer le personnage d'Elmire tel que Mlle Contat l'avait conçu. Les documents ne me manquent pas. Mlle Contat était l'amie intime de mes parents, et mon tuteur, M. Bouilly, l'avait eue pour interprète dans sa comédie de Mme de Sévigné. Je puis donc parler d'elle comme si je l'avais vue.

Le trait caractéristique du talent de Mlle Contat, c'est qu'elle était une grande dame sur la scène. Maîtresse du comte d'Artois à 17 ans, elle avait, dès sa jeunesse, entrevu tout ce qu'avait de plus brillant, de plus élégant, de plus léger, de plus galant, la société de Versailles et de Trianon.

Or, pour une artiste comme Mlle Contat, entrevoir, c'est voir, et voir c'est s'approprier. La tâche, du reste, lui était facile, tant ses dons naturels l'y avaient comme préparée. Elle était née duchesse... dans la boutique d'un marchand de drap de la rue Saint-Denis. La nature s'amuse parfois à jouer de ces tours aux apôtres de l'atavisme. Grande, la taille riche et élégante, les dents éblouissantes, les yeux à la fois doux comme le velours et étincelants comme des escarboucles... J'en parle savamment, j'ai vu ces yeux-là sur la figure de son fils, le marquis de Parny, mon ami ; elle avait les bras, les poignets, les mains, le cou, la tête, liés l'un à l'autre par de si souples attaches, que tous ses mouvements étaient harmonieusement rythmés, comme une belle phrase musicale.

On parlait toujours au théâtre de son entrée dans le *Philosophe sans le savoir*, et de sa façon d'élever à droite et à gauche ses deux mains, en disant : « Écartez ces flambeaux!! » Eh bien! je puis citer d'elle un *succès de bras* plus extraordinaire encore. Elle dînait chez mes parents. Arrive sur la table une salade panachée de capucines. C'était l'usage alors de retourner la salade avec les doigts. Mlle Contat se lève, elle ôte ses bagues, elle retrousse ses manches et du bout de ses doigts si fins, si aristocratiques, elle enlève et fait sauter en l'air les feuilles de romaine avec une telle grâce que les convives applaudissent comme au théâtre.

Ajoutez à cela un esprit à la fois charmant et redoutable. Ses lettres du matin étaient d'un tour si exquis, qu'on l'avait surnommée la *Reine du billet;* et en même temps, on racontait qu'un jour, étant aux Eaux-Bonnes, elle apprend que Mme G... poursuivait dans le monde, de ses sarcasmes, une jeune femme qu'elle affectionnait. Elle prend la plume, et écrit à une de ses amies : « Dites à Mme G... qu'elle cesse de tourmenter Mme B... ou sinon, à mon retour, elle aura affaire à moi. » Mme G... se le tint pour dit et se tut. Ce petit cartel d'un genre nouveau n'est-il pas d'une crânerie bien caractéristique? n'exprime-t-il pas bien tout ce qu'il y avait de verve, d'éclat, d'audace, dans le jeu de cette incomparable Célimène? Tel était son charme dominateur, qu'au IVe acte du *Misanthrope*, quand elle se retourne vers Alceste, et lui lance son célèbre

> Il ne me plaît pas, mais!

Molé, c'est lui qui le raconte, restait écrasé, éperdu, sous cet accent et sous ce regard.

Eh bien! demandons-nous comment une artiste de cette allure, de cette envergure, a pu entrer dans le personnage d'Elmire. La tradition ne lui facilitait pas sa tâche.

Un document contemporain, la célèbre *Lettre sur l'Imposteur*, qui n'est autre que le récit de la première

représentation de *Tartuffe*, dit d'Elmire : *une femme attachée à ses devoirs et douce.* Voilà une définition qui ne définit guère Mlle Contat. En outre, Mme Préville sa maîtresse, se conformant, ce semble, aux indications de la *Lettre sur l'Imposteur*, représentait Elmire sous les traits d'une bourgeoise réservée, mesurée et spirituelle ; je me souviens même qu'on racontait d'elle un bien joli mot et bien caractéristique. Dans la grande scène du IIIe acte, Augé, qui jouait Tartuffe, s'étant permis quelques regards, quelques gestes inconvenants, elle lui dit à mi-voix, mais de façon à être entendue par une partie de l'orchestre : « Si nous n'étions pas en scène, je vous appliquerais un fier soufflet ! »

Or, quel parti prit Mlle Contat, après ces précédents ? Que fit-elle ? Ce que font tous les artistes vraiment supérieurs. Elle appropria vaillamment le rôle à sa nature, *elle l'aristocratisa !* Elmire devint avec elle une grande dame et une *délicieuse maîtresse femme.* Là où Mme Préville *sauvait*, à force d'adresse, la scabreuse situation du IVe acte, Mlle Contat l'aborda franchement, et déploya sans hésiter tout son génie de coquette pour démasquer Tartuffe.

Eut-elle raison ? Demandons-le à Molière.

L'étude attentive du rôle lui-même nous dira si l'interprète a traduit ou trahi la pensée du poète.

La première scène nous donne une indication dont on ne tient pas, ce me semble, assez de compte.

Que dit Mme Pernelle ?

> Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
> Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise,
> Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux ;
> Vous êtes dépensière, et cet état me blesse
> Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.

Voilà un reproche assez net. La suite va plus loin.

> Ces visites, ces bals, ces conversations
> . . . . . .
> Tout ce train qui suit les gens que vous hantez,
> Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
> Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
> Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.

Que prouvent ces vers ? qu'Elmire entrant jeune et belle dans cette maison sévère et triste, a profité de son empire sur son mari, plus vieux qu'elle, pour tout changer, tout renouveler ! Autre ameublement ! autres habitudes ! autre train de vie !... Partout la gaîté et les plaisirs du monde ! Cette petite révolution ne se fit pas sans difficulté. La jeune femme avait devant elle, et un peu contre elle, une grand'mère acariâtre, une servante habituée à tout ordonner, un beau-fils déjà jeune homme, une jeune fille en âge de se marier, un beau-frère qui comptait... Eh bien ! quelques mois après son entrée dans la maison, Damis et Marianne la respectent comme une mère, en l'aimant comme une sœur aînée ; Dorine n'agit que sur son ordre ; Cléante la consulte, et la vieille acariâtre quitte la maison par dépit de se voir supplantée par elle... Enfin *elle règne !...* Elle règne, il est vrai, par la bonté, par la raison, mais enfin elle règne !...

Qu'est-ce que cette Elmire sinon Mlle Contat elle-même ?

Poursuivons notre analyse, en y suivant la trace de l'interprète.

Nous voici à la fin du second acte. Toute la famille est émue. Orgon a résolu de donner sa fille à Tartuffe. Qui se charge seule et spontanément de conjurer ce péril ? Elmire.

> Laissez agir les soins de votre belle-mère,

dit Dorine à Marianne.

Sans consulter personne, sans avertir personne, Elmire, en effet, a expédié sa suivante à Tartuffe et lui a donné un rendez-vous secret dans cette salle basse. Elle sait parfaitement que Tartuffe est amoureux d'elle, mais elle sait aussi l'empire que lui donne cet amour et une déclaration n'est pas pour lui faire peur ; elle nous le dit elle-même en vers railleurs :

> Je ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
> Dont l'honneur est armé de griffes et de dents
> Et veut au moindre mot dévisager les gens,
> Je veux une vertu qui ne soit pas diablesse.

Tartuffe entre. A peine se voit-il seul avec elle, à côté d'elle, que sa convoitise l'emporte. Ses paroles, ses regards, ses gestes, tout entre en jeu ! Sa main serre la main d'Elmire ; ses doigts se posent sur le genou d'Elmire. Repoussée du genou, elle remonte à l'épaule, au cou, au fichu, il faut qu'il touche, il faut qu'il palpe ! Rien de plus joli que la façon dont Elmire écarte les mains, éloigne les aveux, détourne le sens des paroles ! Mais Tartuffe n'est pas un homme qu'on arrête, et voilà que s'échappe de ses lèvres, avec une impétuosité mélangée d'artifice, cette déclaration où s'amalgament d'une façon si étrange les élans de passion sincère, le jargon de sacristie, le mysticisme érotique, et qui se termine par ces vers d'un accent si humble et si touchant :

> En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude,
> De vous dépend ma peine ou ma béatitude,
> Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
> Heureux, si vous voulez ; malheureux, s'il vous plaît.

Que répond Elmire ? Une déclaration si nette et si passionnée ne va-t-elle pas l'irriter ? l'effaroucher ? nullement ; c'est d'un ton calme et légèrement railleur qu'elle lui dit :

> La déclaration est tout à fait galante :
> Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante ;
> Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein
> Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
> Un dévot comme vous...
>
> — Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme !

s'écrie-t-il, et là-dessus, il jette le masque! Sa passion éclate avec toute sa véhémence, toute sa corruption! Il ne lui dit pas : « Aimez-moi! » il lui dit : « *Préférez-moi!* » En d'autres termes : « Je sais bien que vous avez... ou que vous aurez un amant, mais croyez-moi, je vaux mieux. »

... Les gens comme nous brûlent d'un feu discret
Et l'on est avec eux toujours sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée :
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur!

Oh! pour le coup, tant de cynisme, tant de perversité va faire bondir le cœur d'Elmire d'indignation et de dégoût. Pas le moins du monde... Elle a autre chose à faire qu'à s'indigner; elle a son but à atteindre, elle a Marianne et la famille à sauver, et d'un ton calme et moitié ironique :

Je vous écoute dire; et votre rhétorique
En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur!

Terreur de Tartuffe! Il se croit perdu. Elle coupe court et d'une voix brève :

Je ne redirai pas l'affaire à mon époux.

mais en revanche, *je veux* que vous pressiez le mariage de Marianne avec Valère et que vous renonciez à toute donation!

La partie est gagnée! elle tient le misérable à sa merci! Tout cela s'est fait d'un mot, en un instant, et la famille était sauvée sans la maladroite intervention de Damis! Peut-on trouver une plus vive image d'une jeune et délicieuse *maîtresse femme*, et Mlle Contat n'est-elle pas la fidèle interprète de Molière?

Nous voilà arrivés au IVe acte. Quelle situation! Tartuffe est plus maître que jamais! Orgon plus aveugle que jamais! Marianne, Valère, Damis, Cléante, Dorine, plus désespérés que jamais. D'où viendra le salut? Encore d'Elmire. Exaspérée par l'aveuglement d'Orgon, elle a recours à un moyen d'une audace sans pareille. Elle qui connaît Tartuffe à fond, elle qui l'a vu à l'œuvre, elle qui sait ce dont il est capable, elle propose de lui donner un second rendez-vous, et *de lui faire des avances pour lui arracher des aveux*. Tout le monde se récrie. « *Faites-le-moi descendre* », répond-elle froidement. Prenez garde, dit Dorine :

Son esprit est rusé
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

— Non! l'on est aisément dupé par ce qu'on aime!
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
Faites-le-moi descendre.

Quelle assurance! Quelle confiance en son empire; et une fois l'idée trouvée, quel art de mise en scène! L'auteur dramatique le plus expert ne ferait pas mieux.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

— Pourquoi sous cette table?
— Oh! mon Dieu! laissez faire.
J'ai mon dessein en tête.

Le mari est sous la table, et les autres personnages sont écartés; elle s'approche, lève le coin du tapis qui recouvre Orgon, et, penchée vers lui, lui adresse un petit discours, auquel la gravité de la situation donne un singulier piquant.

Au moins, je vais toucher une étrange matière!
Ne vous scandalisez en aucune manière.
. . . . . .
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.

Oh! elle s'attend à tout!

Comme c'est pour vous seul, et pour le mieux confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
. . . . . .
Ce sont vos intérêts...

Ses intérêts. Comment! Cela ne la regarde pas. Que Tartuffe aille un peu plus ou un peu moins loin, peu lui importe!

Tartuffe entre. Il est sur ses gardes.

On m'a dit qu'en ce lieu vous vouliez me parler.

Elle ouvre bravement le feu! Pour le mettre immédiatement en confiance, elle débute avec une renversante ingénuité d'effronterie; on dirait, à l'entendre, deux amants parfaitement d'accord, et qui, dérangés dans un premier rendez-vous, n'attendent qu'une occasion plus favorable.

Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut,
. . . . . .
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême!
. . . . . .
Mais par là, grâce au ciel, tout a bien mieux été
Et les choses en sont en plus de sûreté.
. . . . . .
(*Avec un accent de joie confiante.*)
C'est ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

L'aveu est complet, mais elle a affaire à un homme aussi habile qu'elle.

— Ce langage à comprendre est assez difficile;
Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

Il n'y a plus à reculer, il faut qu'elle aille de l'avant! Elle n'hésite pas :

— Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!

Et vient alors, après ces paroles, une déclaration

plus extraordinaire peut-être encore que celle de Tartuffe au IIIe acte. C'est un chef-d'œuvre de félinerie féminine. Jamais le combat de la pudeur et de l'amour, le trouble d'un cœur qui se défend et qui se rend, n'ont été peints avec plus d'abandon et plus de charme. Il est impossible que Tartuffe n'y soit pas pris, et les derniers vers emportent toute résistance.

. . . . . .
Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre
Que l'intérêt qu'en vous *on s'avise* de prendre.

Ce *on s'avise*, est-il assez câlin?... assez tendre?

Et l'ennui qu'on aurait, que ce nœud qu'on résout
Vint partager du moins un cœur que *l'on veut tout*.

Quel cri de passion que ce dernier mot! En vérité, plus j'étudie ce morceau, plus je me demande : Mais où est donc l'honnête bourgeoise, simplement attachée à ses devoirs? Nous sommes en face d'une grande coquette. Coquette pour une fois, soit! Coquette pour le bon motif, d'accord! Coquette par dévouement aux siens... je le veux! Mais enfin, coquette! Car qu'est-ce que c'est d'être coquette sinon faire accroire à un homme qu'on l'aime alors qu'on ne l'aime pas. C'est tromper! C'est mentir! Et dans quelles circonstances! Il ne s'agit pas d'un sourire, d'un coup d'œil, d'un mot... jeté comme par hasard; d'un billet de quelques lignes prêtant plus ou moins à l'équivoque. Non! C'est une scène entière à jouer! Et l'homme à qui elle parle ainsi, les yeux dans les yeux, est un homme qu'elle exècre... qu'elle méprise!... Comment expliquer que l'honnête Elmire ait eu le courage et le *talent* de jouer une telle scène? Où a-t-elle appris ce langage, ces gestes, ces jeux de scène? Non! non, l'intention de Molière est évidente. Si Elmire engage la bataille, c'est qu'elle se sent de force à la gagner! Le jeu l'amuse, la difficulté l'excite, le but qu'elle poursuit la soutient; son succès l'encourage; elle savoure le plaisir qu'a toujours le genre féminin à se moquer du genre masculin, et quand elle va jusqu'à lancer son :

Un cœur que l'on veut tout!

c'est qu'elle est convaincue que, sur ce mot, Tartuffe va jeter le masque, qu'Orgon va sortir de sa cachette, et que tout sera fini!

Mais elle oublie deux choses, la lubricité de Tartuffe, et sa méfiance. Oh! c'est un homme pratique que Tartuffe! Il ne se contente pas de mots. Il lui faut des preuves palpables. Il veut *un peu de faveurs*. Voilà Elmire prise à son propre piège! Elle appelle son mari à l'aide... Elle secoue le tapis... rien! Elle frappe sur la table... rien! Elle tousse... rien! Il ne bouge pas... et Tartuffe ne s'arrête pas! Furieuse contre Orgon, elle se débat dans un embarras comique entre ce silence et ces instances; jusqu'à ce qu'à bout de ressources, elle imagine le moyen de défense le plus imprévu. Elle envoie Tartuffe se promener un peu au dehors! Sous quel prétexte? *De peur qu'on ne les surprenne.*

Voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est pas dans cette galerie.

A peine est-il dehors, qu'elle court à la table, dont Orgon soulève le tapis, et à sa vue, elle éclate en sarcasmes moqueurs :

Quoi! vous sortez si tôt! Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps,
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.
. . . . . .
ORGON. — Non! rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer!
— Mon Dieu! L'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre;
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre!

Ainsi se termine par un trait de comédie excellent ce rôle qui compte parmi les créations les plus originales de Molière. En réalité, qu'est-ce qu'Elmire telle que Molière l'a conçue et que Mlle Contat l'a rendue? *Éliante, la sincère Éliante, avec vingt pour cent de Célimène.*

Le génie de Molière se plaît dans ces contradictions apparentes, qu'explique la complexité mystérieuse de l'âme humaine, et surtout de l'âme des femmes, si pleine de dessous. Quel problème qu'Isabelle de l'*École des maris*, et même, qu'Henriette des *Femmes savantes*.

Arrivons enfin à Mlle Mars. Nous nous bornerons à la solution du petit problème que nous nous sommes posé : La comparaison entre les deux Elmires.

La façon dont Mlle Mars aborda ce rôle, est tout à fait charmante. Elle avait vingt-cinq ans. Les rôles d'ingénues formaient jusqu'alors tout son emploi. Elle y était incomparable. Mlle Contat, dont elle était l'élève, l'aimait comme sa fille, voire même un peu comme sa belle-fille, car son fils était amoureux fou de la délicieuse ingénue. Or, à ce moment, Mlle Contat qui avait déjà le droit de s'appeler la marquise de Parny, réunissait l'été dans son petit château d'Ivry tout ce que la société parisienne avait de plus brillant et de plus trié sur le volet, comme on disait alors. La fantaisie lui vint de donner à ses amis une représentation de *Tartuffe*. Rien de plus original que la distribution des rôles! un mélange d'acteurs et de gens du monde! Mlle Contat dans Mme Pernelle, et Mlle Mars dans Elmire! Sauter d'Agnès et de Victorine à Elmire, la tentative était bien hasardeuse. La jeune artiste hésitait, résistait. C'est Mlle Contat qui la rassura, qui la poussa, qui lui apprit le rôle, et le jour de la représentation fut un triomphe pour l'élève et pour la maîtresse. La pièce finie, un vieux

connaisseur s'approcha de Mlle Contat, et lui dit : « Je vous ai applaudie deux fois ce soir, dans Mme Pernelle et dans Elmire, car Elmire, c'était encore vous. — Vous vous trompez, reprit-elle vivement, je n'ai donné à Mlle Mars que quelques conseils de détail, c'est son intelligence personnelle qui a tout fait. Rappelez-vous bien ce que je vais vous dire. C'est un diamant, il n'est pas encore enchâssé comme il le mérite, mais vous le verrez bientôt dans tout son éclat ! » Ce mot est caractéristique. Il prouve d'abord que l'élève n'était pas différente de la maîtresse, puisqu'un connaisseur avait retrouvé l'une dans l'autre ; puis ensuite qu'elle avait apporté au rôle quelque chose de personnel qui n'était encore qu'à l'état d'ébauche, mais que Mlle Contat avait deviné, pressenti, ajoutant que le temps se chargerait de polir le diamant, et de le montrer dans tout son éclat. Sa prédiction se réalisa de point en point. Seulement ce ne fut que sept ans plus tard, en 1812, *après avoir joué Célimène*, que Mlle Mars osa aborder Elmire. Mlle Contat assista et applaudit au triomphe de celle qui la détrônait dans ce rôle.

D'où venait donc ce triomphe? Quelles modifications profondes, l'élève avait-elle donc apportées à la création de son illustre maîtresse ? Qu'y changea-t-elle ?

Elle n'y changea rien !... elle *y ajouta !*

Dans toute la première partie, elle resta fidèle à la composition de Mlle Contat, se contentant de l'approprier à sa nature et à son talent, y mettant plus de mesure, plus de réserve, plus de goût, sans cesser de suivre la même ligne, et de garder le même caractère. Mais tout à coup, elle jeta dans la grande scène du IVe acte un effet inattendu, un élément dramatique nouveau !... Elle y ajouta la pureté, la chasteté, la poésie ! le pathétique ! Quand Tartuffe commença à étaler sa grossière convoitise, Mlle Mars, en face de ces regards lubriques, de cette pantomime lascive, fut comme saisie d'un sentiment d'horreur et de dégoût ! L'honnête Elmire se révolta ! Là où Mlle Contat amusait et faisait rire par son embarras comique, Mlle Mars toucha par son angoisse. On eût dit qu'elle était aux prises avec un monstre hideux. Elle se repliait sur elle-même, elle s'enveloppait de pudeur, et toute son âme éclata enfin dans ce cri :

Oui, je suis au supplice !...

Une telle trouvaille est un trait de génie. Tout le personnage s'en est trouvé renouvelé ; on voit apparaître le fond intime du cœur d'Elmire, et voilà comment Mlle Mars a été supérieure à Mlle Contat dans *Tartuffe*, c'est qu'elle a été à la fois Mlle Contat et Mlle Mars.

[03.6] E. Legouvé.

LA FAMILLE IMPÉRIALE DE RUSSIE EN 1886

Notes et souvenirs (1).

A SÉBASTOPOL

Jusqu'ici, le voyage a été une villégiature presque privée : on a été à Livadia comme une famille bourgeoise aux bains de mer. Maintenant va commencer la partie officielle, je dirais presque historique, du voyage. Car la semaine que nous passons à Sébastopol est vraiment une date dans le règne, presque dans la vie nationale. Elle efface la dernière trace de la défaite d'il y a trente ans : de là le sens profond de ces fêtes, et le caractère sérieux, nullement banal, de l'enthousiasme excité dans tous les cœurs par la visite des souverains.

L'empereur s'est embarqué sur l'*El-Borouz* : nous suivons sur l'*Eriklik*. Partis à midi, nous entrons vers 5 heures dans le port de Sébastopol par un admirable temps. De toutes les batteries partent des salves ; des mines, de distance en distance, éclatent dans le sable de la côte. Sur les deux rives, des troupes sont rangées et poussent des hourrahs. Les torpilleurs et toute une flottille sont venus au-devant de l'empereur. L'entrée est un vrai triomphe. On aperçoit le quai de Sébastopol tout noir de foule. Nos deux bâtiments mouillent au milieu de la baie devant la ville. Grand dîner le soir sur le vapeur *Eriklik*.

4/16 *mai*. — On part à 9 heures du matin pour le cimetière des *Cent-Mille*. C'est là que sont enterrés les défenseurs de Sébastopol : là est l'amiral Krylof ; là Gortchakof mort en 1861 ; en 1884 on y a apporté Totleben. Tout ceux qui ont pris part au siège, et qui vivent encore, auront le droit de se faire enterrer là. Beaucoup de tombes anonymes portent cette simple et touchante indication : « Tombeau des Frères. »

A 10 heures, service religieux, qui a lieu dans la chapelle, bâtie en porphyre et ornée de fresques, par malheur tout écaillée déjà et lépreuse à l'extérieur. Beaucoup de vieux soldats sont venus, mais surtout de vieux marins. Après le service l'empereur a passé tous ces vétérans en revue : il a adressé la parole à plusieurs individuellement.

Puis l'empereur parcourt le cimetière, et l'on remonte en voiture. L'empereur est en calèche à quatre chevaux ; la suite dans de grandes voitures à banquettes adossées comme les impériales d'omnibus, mais sans barre d'appui, de sorte qu'on doit s'accrocher au dossier pour n'être pas projeté sur le sol par les violents cahots de ces chemins détestables.

(1) Voyez la *Revue* des 9, 16 et 23 mai.

Nous visitons alors rapidement les nouvelles fortifications et batteries qui défendent l'entrée de la rade : il y a là de formidables canons. Le général allemand de Werder a laissé filer tout le monde en avant et s'est arrêté à une pièce, l'a longuement examinée, a noté la position, calculé l'effet de la batterie, pendant que les autres s'amusaient au pittoresque de la position et à la beauté de la vue. Il nous a rejoints au moment où nous remontions en voiture.

Déjeuner sur le croiseur la *Moskva* où l'empereur est venu loger avec sa famille et les principaux personnages. Les moindres habitent l'*El-Borouz*. La grande salle à manger de la *Moskva* offre un spectacle merveilleux : il y a là une centaine de personnes; tous les officiers de marine qui sont à Sébastopol sont présents. Toasts à l'empereur, aux défenseurs de Sébastopol, à la marine de la mer Noire. Hourrahs enthousiastes. L'empereur, le grand-duc Alexis, qui est le chef de la flotte, le césarévitch portent des toasts. Une grande espérance patriotique met de la gravité dans la fête. Tout à coup le vieux gouverneur du Caucase, Dondoukof-Korsakof, dénonce les yeux mouillés de larmes de l'empereur : c'est une tempête de hourrahs! Quelques généraux reconnaissent leur maître dans le courtisan octogénaire et sont un peu fâchés de n'avoir pas fait cette flatteuse remarque.

Aussitôt après le déjeuner, départ pour Baktchisaraï, sans avoir même le temps de quitter l'habit. Un train spécial a été commandé et nous attend au fond de la baie. Baktchisaraï, ancienne résidence des khans de Crimée, est un gros village de 10 000 habitants, tous tartares et musulmans. Deux pachas et deux autres chefs reçoivent l'empereur à la gare, lui offrent le pain et le sel, et des étoffes à l'impératrice. Toute la population de la ville est rangée sur notre passage et crie formidablement. Beaucoup de notables tartares nous escortent à cheval. Nous visitons le palais des khans, rebâti au début du XVIIIe siècle, restauré et gâté sous Catherine II. C'est ce palais qui a servi de modèle pour la villa orientale du grand-duc héritier à Livadia. Notre visite est trop rapide, mais de gracieuses portes font penser aux monuments mauresques de l'Espagne ; de fraîches et vives couleurs reparaissent par places, là où l'on a gratté l'odieuse décoration des peintres de Catherine II ; mais surtout il y a des cours intérieures, comme le Bain des Sultanes, qui sont délicieuses, toutes fraîches de verdure et du jaillissement des fontaines.

De là, toujours en hâte, nous nous transportons à un monastère qu'on appelle, je crois, l'Assomption : une vallée profonde s'ouvre entre deux hautes murailles de rocher. Le couvent est creusé dans la pierre, à une grande hauteur ; on y a accès par un long et dur escalier. Nous assistons à un court office chanté ; des moines vendent des objets de piété, reçoivent des aumônes qu'ils guettent du coin de l'œil et évaluent. L'empereur leur laisse 500 roubles.

De là nos voitures grimpent vers Chufut-Kalé, l'ancienne ville des Juifs Karaïm, perchée au bord d'une crête escarpée d'où l'on domine tout le pays. L'ascension est raide. Le temps s'est gâté. A diverses reprises, la grande-duchesse Élisabeth veut monter à cheval ; toujours la pluie la fait rentrer dans sa voiture. Chaque fois, le comte Steinbock se précipite à son cheval, et galope pour rejoindre la princesse ; chaque fois il arrive pour la voir reprendre sa voiture, qu'elle quitte dix minutes après, au désespoir de l'aide de camp qui maugrée contre la fantaisie : il n'aime pas à être mouillé. L'impératrice, elle, a fait tout le trajet à cheval, ouvrant bravement son parapluie quand l'averse devenait trop forte.

Chufut-Kalé est abandonné aujourd'hui. La population juive est descendue habiter Sébastopol. Les Karaïm prétendent être venus s'établir ici à la destruction du Temple. Ils tiennent à se distinguer des autres juifs. Ils ignorent le Talmud, et s'en tiennent à la loi de Moïse. Ils évaluent leur nombre à dix mille, ce qui est exagéré. Ils avaient choisi ce nid d'aigle pour lutter contre les Cosaques et les Tartares. Mais en désertant leur forteresse, ils ont continué d'entretenir la synagogue. C'est une belle race, grande, robuste, fière ; les femmes, fort gracieuses et bien faites. Beaucoup d'entre eux sont venus de Sébastopol pour recevoir l'empereur. La grande rue est jonchée de lilas. Nous entrons à la synagogue : le rabbin, un gros homme court, fait une petite allocution à l'empereur. Il lui dit qu'il est heureux de lui montrer leur ville en ruine. « Ce rocher les défendait jadis contre les musulmans ; mais ils n'en ont plus besoin aujourd'hui ; ils peuvent habiter partout ; leur rocher, c'est le tsar. » Puis prière et chant.

Nous visitons le mausolée d'une princesse tartare qui s'est tuée par amour pour un chef karaïm ; et de là nous allons souper dans une des deux maisons qui sont maintenues en état d'être habitées. Souper copieux : caviar, truites, agneaux, nougat ; tout cela, servi par les notables Karaïm, et préparé ou fait par leurs femmes. Champagne en abondance. Le gros rabbin est radieux, il sert Leurs Majestés ; et quand nous partons, vêtu encore de sa robe sacerdotale, il enfourche un cheval et nous escorte jusqu'à Baktchisaraï.

Il est 8 heures du soir quand nous nous remettons en route vers la ville tartare. Nous nous arrêtons pour voir la mosquée et pour assister à une séance de derviches hurleurs. Ils tournent d'abord lentement, en criant des mots parmi lesquels on distingue le nom d'Allah ; le chef est au milieu. A un signal, ils se rapprochent les uns des autres, se serrent,

en tournant de plus en plus vite. Ce n'est plus qu'une grappe humaine, une masse épaisse et ronde, qui s'agite, halette, hurle : c'est hideux et énervant. Dans la cour de la mosquée, l'empereur, l'impératrice, le césarévitch plantent des marronniers en mémoire de leur visite.

Nous reprenons notre train. C'est une marche triomphale : sur tout le trajet, des feux de Bengale s'allument des deux côtés de la voie. Sébastopol et toute la rade sont illuminés.

Pendant toute cette journée si remplie, ni au cimetière, ni à Baktchisaraï, ni à Chufut-Kalé, ni sur les chemins, je n'ai vu de précautions particulières ni de déploiement de police. Tartares et Karaïm s'approchaient des souverains, les entouraient à les frôler parfois. Et en général, pendant toute cette semaine de fêtes qu'on passe à Sébastopol, l'empereur n'est jamais isolé de son peuple. Police et troupes assurent juste autant qu'il faut le libre passage des voitures de la cour. Aucun excès de zèle, aucune mesure de rigueur défiante qui mette obstacle à l'enthousiasme réellement spontané de la population et de la marine.

Lundi 5/17 *mai.* — Le matin, revue de 9000 hommes, après laquelle tous les officiers de terre viennent déjeuner chez l'empereur sur la *Moskva*. C'est plus calme et moins émouvant que le déjeuner d'hier. L'empereur est venu surtout pour la marine : il est venu attester officiellement la renaissance de la flotte de la mer Noire. Aucune grave idée de ce genre ne peut aujourd'hui remplir les cœurs; et le *gala*, pour employer un mot auquel les Russes sont affectionnés en parlant français, est plus banal.

Après le déjeuner, promenade, visite des bastions et des batteries armées de canons de gros calibre qui défendent l'entrée de la baie sur la rive du sud. De là l'empereur va visiter les ruines de Chersonèse. On visite d'abord le couvent et l'église de l'Assomption : un moine nous montre les deux cuves de pierre où saint Vladimir, à la fin du xe siècle, faisait baptiser ses sujets par immersion, les hommes dans l'une, les femmes dans l'autre. L'ancienne église a disparu : on a seulement gardé le dessin de ses quatre angles sur le sol du nouvel édifice.

Puis un moine conduit Leurs Majestés à travers les ruines de Chersonèse. Toute la ville se dessine encore sur le sol, rues, habitations, églises; les murs des maisons s'élèvent parfois de plus de cinquante centimètres, ou sont exactement rasés, mais toujours visibles et continus. Elle occupait une étroite langue de terre entre la rade de Sébastopol et un petit golfe qui en dépend. Là, dans le paisible bassin qui fut le port de Chersonèse, sont préparées des torpilles, dont la marine veut faire des expériences sous les yeux du tsar. L'impératrice en fait éclater cinq.

6/18 *mai.* — A 10 heures du matin, inauguration d'un bassin de radoub : le service divin est célébré sous une tente devant le bassin, que domine le monument de l'amiral Lazaref et l'immense squelette de la Grande-Caserne. Il pleut à torrents : et personne ne semble y faire attention. Tout Sébastopol est là; il y a un certain nombre de jolies femmes en toilettes claires, qui bravent gaiement le mauvais temps. Je note près d'un angle de la tente où se célèbre l'office, seul, debout dans un large espace vide, un chevalier-garde de haute taille en grand uniforme, qui reçoit l'averse impassible, immobile, sans un geste ni un frisson de vie pendant toute la durée de la cérémonie : il est, à lui seul, d'un superbe effet décoratif.

Après le déjeuner, lancement du cuirassé *Tchesme*, un des plus grands qui se soient encore construits. J'y assiste de l'*El-Borouz*, qui se trouve en face du chantier. Il pleut toujours à flots. Mais le spectacle est imposant quand même. On chante un *Te Deum*. Puis l'empereur va poser les premières plaques de cuivre sur la membrure de deux canonnières. A tout instant, c'est une exaltation incroyable de dévouement et d'ardeur parmi les officiers de marine.

Ils viennent dîner le soir sur la *Moskva*. Toasts et hourrahs. Le grand-duc héritier en a sa bonne part. C'est aujourd'hui sa fête de naissance. Pour ses 18 ans, il allume sa première cigarette. Pour la première fois, il a revêtu l'uniforme de la marine. C'est à partir de ce jour qu'il aura un rôle officiel, et sera associé à la représentation, même peu à peu aux affaires.

8/20 *mai.* — La pluie a fait rater avant-hier les illuminations. Hier on a tout suspendu et renvoyé à aujourd'hui à cause du temps. Il ne fait pas meilleur ce matin. L'empereur renonce donc à poser la première pierre d'une caserne, et l'ordre du départ est donné après le déjeuner vers 2 heures.

Nous arrivons à Otchakof à 6 h. et demie du matin. L'estuaire où nous pénétrons est très large : nous apercevons au loin une côte basse et nue sur laquelle Otchakof a l'air d'une misérable bourgade. Le fleuve lourd entre ses rives tristes fait penser au paysage du *Pauvre Pêcheur* de Puvis de Chavannes.

L'empereur visite les fortifications d'Otchakof, et aussitôt en route pour Nicolaïef. Nous remontons le Bug : toujours même paysage, côtes basses, plates, directes; çà et là quelques maigres profils d'arbres sur la rive droite. Nicolaïef apparaît au bout de quatre heures de navigation : une vaste ville monotone, construite en damier avec des rues de quarante mètres et des maisons d'un seul étage : le vent, la poussière, le soleil y sont insupportables. Au bord de la rivière, un bois habité par une multitude de corbeaux, le *Leschi*, est la merveille de la région, si pauvre en arbres.

Là nous quittons l'*El-Borouz*, la *Moskva*, et leurs excellents marins. Nous nous installons comme nous pouvons dans le palais de Nicolaïef. L'un a un lit, et pas de toilette, l'autre une toilette et pas de lit. Un troisième se voit destiner un joli salon: mais la chambre à coucher du même logement n'est pas pour lui. Personne ne fait du reste attention à ces misères: le Russe se passe encore très aisément du confortable en voyage.

10/22 *mai.* — Ce matin, revue d'escadrons cosaques; après le déjeuner, lancement d'un cuirassé. L'empereur s'est placé sur le pont du navire: les ouvriers et la foule l'acclament furieusement. Avant de se retirer il va river la première plaque de cuivre sur un torpilleur et trois canonnières. Les cérémonies de la résurrection de la marine de la mer Noire sont terminées.

11/23 *mai.* — Nous sommes partis ce matin à 5 heures pour Moscou. Nous courons à travers la steppe ondulant à l'infini; nous traversons de larges rivières : à Ekatérinoslav, le Dniéper sur un pont métallique à deux étages de plus d'un kilomètre. Aux gares, la population se presse plus nombreuse encore qu'à l'aller: et cette fois on n'a pas interdit l'accès des quais. A Orel, où nous passons le lundi vers 7 heures du soir, beaucoup de jolies femmes, qui justifient la renommée de la ville, attendent avec de gros bouquets le passage du train impérial, que nous devançons d'une heure.

A Moscou

Mardi 13/25 *mai.* — Le train s'arrête en gare de Moscou à 8 heures du matin. La famille impériale et toute la suite logent au Kremlin, dans les constructions modernes. On nous remet à tous des laissez-passer signés du prince Dolgoroukof, gouverneur de Moscou, que du reste personne ne nous demandera jamais à voir.

L'empereur n'est pas venu ici depuis longtemps : il se montre d'abord en cérémonie. Il doit traverser les trois grandes salles de réception, la salle Saint-André, soutenue par ses hauts piliers carrés à moulures d'or, la salle d'Alexandre Nevski, tout éclatante aussi de dorures, et meublée de buffets que charge une vieille et riche orfèvrerie, puis la salle Saint-Georges, toute blanche dans sa prodigieuse élévation, et ornée de plaques de marbre où sont gravés les noms des régiments qui ont la décoration de Saint-Georges. A 11 heures, l'empereur sort de la salle Saint-André, où ont été admis quelques grands-ducs et personnages de première importance. Les deux autres salles sont pleines de hauts fonctionnaires, d'officiers supérieurs, de noblesse, de députations diverses. De là l'empereur va apparaître au haut de l'Escalier Rouge, et se montrer au peuple massé sur la place: il adresse les trois saluts d'usage, descend lentement les larges degrés, et entre dans la Cathédrale de l'Assomption, où il assiste à un service. Il revient en voiture à ses appartements à travers les vastes cours du Kremlin.

On déjeune dans le vieux palais; ce sont des salles voûtées, très basses, dont tous les plafonds et les murs sont couverts de peintures religieuses, archaïques plutôt qu'anciennes; les personnages ont des attitudes d'une raideur hiératique, et des ors sont appliqués sur tous les vêtements.

15/27 *mai.* — Hier soir, après avoir dîné dans la salle d'Alexandre Nevski, et pris le café dans la salle Saint-André, nous sommes allés à la soirée que le vieux prince Dolgoroukof, gouverneur de Moscou, offre à l'empereur. L'empereur est arrivé à 9 heures et parti à minuit. On lui a montré des tableaux vivants, figurés par d'assez jolies femmes et jeunes filles, la fleur de l'aristocratie moscovite. Puis on a joué un acte en langue russe, et un autre en langue française : c'est la petite pièce de Labiche, *Embrassons-nous, Folleville;* les acteurs, des gens du monde, sont bons, savent leurs rôles, et sont évidemment très familiers avec notre langue. Par malheur Folleville a l'accent gascon, et Manicamp parle sensiblement auvergnat: ils ont gardé les certificats d'origine de leurs professeurs.

On parle, pour le blâmer, d'un discours que le maire de Moscou a fait à l'empereur en le recevant. Il a dit que le relèvement de la marine invitait les cœurs russes à prendre patience et à ranimer leur espoir: il a fait une claire allusion à Sainte-Sophie, « où nous irons ». Cela n'a pas plu. C'était mettre par trop les pieds dans le plat, et dire le secret de tout le monde.

Aujourd'hui à 2 heures, l'empereur se rend au concert que lui offrent les étudiants dans la grande salle de l'Université. Le concert est joli: mais la fête tire son importance de sa signification: c'est la rentrée en grâce des étudiants de Moscou, qui en ces dernières années étaient suspects de sentiments d'opposition. Tout est effacé; et les étudiants font un accueil à l'empereur, qui rassure ceux qui jusqu'au dernier moment n'étaient pas sans inquiétude.

18/30 *mai.* — Nous sommes de retour à Gatchina, vingt-quatre heures avant l'empereur qui a été passer une journée chez le grand-duc Serge, aux environs de Moscou. Dès l'arrivée de nos élèves, nous reprenons la vie ordinaire, et les leçons, dont il n'avait pu être question à Sébastopol ni à Moscou.

Maintenant qu'on est rentré, les potins vont leur train sur le voyage. Les gens d'ici se plaisent comme partout à dauber la police et les gendarmes. On conte que, au moment du retour, un télégraphiste se

tua dans une des villes où devait passer le train impérial. Là-dessus, prétend-on, la police est aux champs. Si ce télégraphiste avait eu de mauvais desseins contre l'empereur? S'il était entré dans un complot? S'il s'était tué par remords d'y être entré. Mais les autres, les complices? On les cherche fiévreusement : et naturellement on ne trouve rien. L'homme s'était tué parce qu'il avait des dettes.

Autre conte : entre Nicolaïef et Moscou, on arrête une femme et un homme qui ont 400 kilos de bagages, *parce qu'ils ont* 400 kilos de bagages : cela paraît suspect. « Si c'était de la dynamite? » dit le premier policier. « C'est de la dynamite », télégraphie le second. Le maître de la police part en hâte de Pétersbourg : quarante ou cinquante heures d'express. On informe Chirinkine, Tcherévine. Et c'était un employé qui, ayant eu de l'avancement, déménageait d'une ville à l'autre en emportant ses meubles.

On fait des contes ainsi aux dépens de la police : on file doux devant elle. Les plus honnêtes gens, les plus haut gradés, des généraux même, craignent de se faire une affaire avec un gendarme en service : ils n'auraient pas le dessus.

A PETERHOF

1er/13 *juin.* — La cour se transporte à Péterhof. Mais on n'habite pas le monumental palais de l'architecte Leblond, en face des bassins, cascades et jets d'eau décorés de statues mythologiques, qui rappellent les magnificences des jardins de Versailles. L'empereur habite un domaine particulier qu'on nomme *Alexandria* : ce sont plusieurs villas disséminées dans un grand parc anglais. L'empereur en occupe une, les Enfants une autre, le grand-duc Serge une troisième. Hors de ce parc, entre le grand palais, ses jardins et la ville s'échelonnent de nombreuses villas pour les gens de la suite : quelques-uns ont près de 3 kilomètres à faire, et même plusieurs fois par jour, pour venir prendre leur service.

Les eaux de Péterhof ne jouent que dans les grandes occasions. Les jardins sont ouverts au public : une musique militaire s'y fait entendre tous les jours, et rassemble une nombreuse et aristocratique société, gens de la cour, habitants de Pétersbourg en villégiature, officiers : les uns assis et groupés en cercle où l'on *potine* ferme, comme dans nos villes d'eaux, d'autres en voitures, arrêtées dans les allées prochaines ou circulant au pas, d'autres à cheval, paradant et se faisant voir. Le spectacle est très mondain et très brillant : un mélange original de l'allée des Poteaux et du casino de Vichy. La famille impériale se montre souvent : l'impératrice dans une petite voiture à deux chevaux qu'elle mène elle-même, ayant à côté d'elle la grande-duchesse Élisabeth et une dame d'honneur, un seul domestique derrière, et répondant gracieusement à tous les saluts, dont aucun ne lui échappe.

Le soir, entre 9 et 10 heures, — car ce sont les longs jours d'été qui commencent, — tout ce monde descend jusqu'à la mer, toute prochaine. Je ne sais pourquoi je dis qu'on descend : la côte est si basse que nulle pente du terrain n'accuse le voisinage de la mer, et l'on se trouve soudain, et de plain-pied, au bord de l'eau, sur une large terrasse, d'où l'on découvre en face, très visible, l'îlot de Cronstadt, et d'où l'on voit, à sa gauche, le soleil s'abaisser lentement jusqu'aux flots de la Baltique, qui s'embrasent par longues traînées sous le ciel en feu.

Souvent les grands-ducs font des promenades en mer, longeant la terre, devant le jardin de Péterhof. La côte est si basse, la limite des eaux si indécise, que le canot ne peut toucher terre pour embarquer : il faut que les marins nous portent pendant 300 ou 400 mètres, sur un sol à peine recouvert de quelques centimètres d'eau, d'où émergent des roches de place en place. Quand nous naviguons, à chaque instant nous sommes menacés d'échouer : le fond manque, la quille frotte sur le sable ou sur quelque pierre : souvent, il faut qu'un homme ou deux se jettent à l'eau, et ils n'en ont pas au-dessus de la ceinture, quoi que nous soyons bien à 700 ou 800 mètres de terre. Ces courtes promenades en mer sont la seule variété que l'installation à Péterhof apporte dans la vie des Enfants : pour tout le reste, elle se continue comme à Gatchina.

Si j'essaie de recueillir mon impression générale, de la dégager des faits que j'ai racontés et d'une quantité d'autres menues observations que j'ai jugé inutile de transcrire, voici ce que je pourrais dire de cette cour. Les fêtes officielles, m'a-t-on dit, sont magnifiques et somptueuses, par exemple, ces bals qui chaque année sont donnés au palais d'Hiver. Mais derrière cette représentation splendide, les souverains et leurs enfants mènent une vie de famille très simple, toute pleine d'affection et de cordialité. Et — si je puis toucher une matière délicate, — ils sont sans nul doute supérieurs à leur entourage par les vertus privées, l'élévation morale du sentiment, le sérieux de la vie, même par la solidité intellectuelle.

Dans la société intime que forment avec les souverains quelques hauts dignitaires, généraux et ministres, les manières sont libres, gaies, rondes, sans contrainte, sans raffinement. Rien qui évoque l'idée d'une délicatesse supérieure de mœurs aristocratiques ; à peu près rien qui ait l'air d'un salon d'ancien régime. J'ai ouï dire même que la grande maîtresse de la cour, la princesse Kotchoubey, une vieille

dame pleine d'esprit, qui lâche les plus mordantes saillies d'un ton doux et traînant, n'en est pas du tout satisfaite. Elle trouve les généraux brutaux et pas du tout « talon rouge » : elle n'a d'indulgence que pour Tchérévine : » Il n'y a que lui qui ait de l'esprit, dit-elle. Et c'est un ivrogne ! » Elle trouve que cette cour est trop sans-façon. La vareuse de petit uniforme que porte à l'ordinaire l'empereur, le matin, ne trouve pas grâce devant elle, et l'on prétend qu'elle a dit un jour, assez haut pour être entendue : « Bientôt les empereurs viendront déjeuner en robe de chambre. »

L'entourage est diversement jugé, selon l'intérêt, la jalousie ou le préjugé de chacun. Sur un point, il m'a semblé qu'on s'accordait : « Au moins cet empereur-ci n'est entouré que d'honnêtes gens. » Et ces honnêtes gens sont dévoués, et, en général, laborieux. Quelques-uns ont un peu de légèreté et de dissipation, comme il n'est que trop aisé quand on a le nom, le pouvoir et la fortune. Cependant la plupart des personnes que j'ai vues, quelle que soit leur vie privée, paraissent réellement appliquées à leur fonction.

Mais on distingue ici, et chez le même individu, un double courant et comme un conflit d'impulsions. Plus exactement, il y a contradiction entre la nature russe et l'habitude administrative.

L'habitude administrative inspire un sec et stérile formalisme, attentif à l'extérieur de la fonction : exactitude extrême sur tous les gestes et apparences d'activité, application à ordonner le dehors des choses en la manière exigée, assiduité matérielle, ponctualité, respect de l'heure précise et du procédé traditionnel : au reste indifférence absolue à l'utilité intrinsèque des actes, et désintéressement serein du résultat efficace. Pourvu qu'on soit là, que par une machinale exécution l'on ait satisfait au règlement, dégagé sa responsabilité, et mérité de l'avancement, il n'y a pas à s'inquiéter davantage. Cet esprit-là existe, et je l'ai trouvé quelquefois là où il devait le moins exister.

Mais cet esprit d'automatisme bureaucratique est au fond contraire à la nature des gens. Au moins, dans la limite où j'ai pu observer, même ces gens de cour, malgré les tentations de leur position et de leur vie, sont plutôt aptes à agir par enthousiasme, par expansion spontanée d'énergie sous la pression d'un sentiment fort. Et c'est justement pour cela qu'entre les secousses et les réveils du sentiment, beaucoup somnolent doucement en bons employés dans leur charge de cour, qui ne seront pas les moins prompts, les moins ardents, les moins forts au jour de l'action ou du danger.

Le grand ressort, celui que ni scepticisme mondain, ni formalisme administratif n'ont affaibli ou fatigué, est, à la cour autant que dans le peuple, le patriotisme. On ne saurait imaginer quelle jeunesse, quelle riche et robuste spontanéité ce sentiment a gardées, sous les manières dédaigneuses ou légères, chez les plus renforcés courtisans.

Enfin, une étude curieuse à faire était celle de la place que peuvent conserver encore en Russie notre langue et notre littérature. Il est visible que leur influence décline, moins par aucune raison qui nous touche personnellement que par le seul développement du génie russe en ce siècle. Les plus vieilles gens sont en général les plus complètement francisés d'esprit et de langage.

Lorsque l'on va au théâtre Michel, — qui lui-même est un vestige unique en Europe de notre influence littéraire du dernier siècle, — parmi ce public aristocratique que la mode amène, et qui vient autant pour la salle que pour la pièce, on aperçoit un certain nombre de vieilles dames, venues seules ou avec une amie, qui ne manquent pas une pièce nouvelle, et qui suivent visiblement avec une attention, une intelligence, un plaisir extraordinaires. Si l'on se trouve placé près de quelques-unes d'elles, on n'a pas de peine à comprendre que rien ne leur échappe de la pièce, et qu'elles connaissent notre théâtre mieux que beaucoup de Parisiennes.

Ce type devient rare, je crois, parmi les jeunes générations. Ce n'est pas qu'on parle le français beaucoup moins bien : l'accent est moins pur peut-être, le débit un peu plus hésitant. Mais presque tous les gens que j'ai vus à la Cour parlent excellemment, comme rarement nous parlons une langue étrangère. Aux repas de Livadia, dans les causeries du chemin de fer et du bateau, les Russes que j'ai entendus, depuis l'empereur jusqu'au lieutenant aide de camp d'un général, employaient presque tous indifféremment le russe et le français, selon la commodité de chaque langue, et, selon que le mot pittoresque ou plaisant leur venait de l'une ou de l'autre : la phrase entamée en français se continuait en russe et entraînait les phrases suivantes, jusqu'à ce qu'une occasion remît à l'esprit du narrateur une locution française, qui lui faisait reprendre notre langue.

Mais si notre langue est encore très généralement connue, et tout à fait au même rang que le russe dans la conversation mondaine, il m'a semblé que notre littérature ne partageait pas la fortune de notre langue, et qu'en dehors de l'actualité contemporaine, elle n'était plus que très superficiellement connue. Évidemment, l'instrument de la culture intellectuelle est aujourd'hui, pour le Russe, la littérature russe, à moins que, comme il se peut soupçonner, ce ne soient surtout les études scientifiques.

Cependant quelque chose subsiste de notre prestige de civilisation. Plusieurs fois, à Sébastopol, à Nicolaïef, à Moscou, après les fêtes, des généraux, des co-

lonels m'ont dit : « Hé bien! sommes-nous encore des barbares? » ou bien : « Ce n'était pas mal pour des barbares, n'est-ce pas? » Ils désiraient l'approbation du plus humble personnage de la suite, simplement parce qu'il était Français. Il serait oiseux de dire, qu'en vérité ce ne sont pas des barbares. Ils en ont pourtant quelque chose : la jeunesse, l'énergie, les réserves intactes de spontanéité et de dévouement. La civilisation les a affinés sans les vieillir et sans les dessécher.

923.1 GUSTAVE LANSON.

CE QUE VOULAIT MICHAEL WILL (1)

Nous donnons un des derniers chapitres du roman : *La Douleur des autres*, qui paraît aujourd'hui à la librairie P. Ollendorff.

Le testament de Michael était le prologue, et le rêve de William peut être considéré comme l'épilogue du drame.

Après de nombreuses péripéties, William est revenu à Paris sans pouvoir trouver de solution au redoutable problème qui s'impose à lui. A la veille du récit que nous donnons ici, un grave conflit s'est soudain élevé entre la France et l'Allemagne, et quand William rentre chez lui, il peut croire que la guerre va être déclarée.

Tout dormait dans la villa Julian. Nulle lumière, nulle trace de vie. Ce grand silence, cette sérénité, après les anxiétés qui avaient agité William depuis quelques heures, l'apaisaient peu à peu, et c'est avec un soupir de satisfaction que, tout habillé, suivant son habitude, il s'étendit sur son lit.

Il ne tarda pas à s'endormir.

Tout d'un coup, il crut entendre comme un grand bruit de pas dans la rue; une marche cadencée, régulière, rythmique, ainsi que celle d'une troupe en marche. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit.

C'étaient bien des soldats qui défilaient.

La nuit n'était pas sombre, et la lune éclairait les képis des hommes, mais surtout les baïonnettes étincelantes; au milieu des rangs on distinguait les officiers à cheval, l'état-major, les commandants, les capitaines. Ils allaient rapidement, pressés les uns contre les autres. Il semblait à William que la rue s'était élargie, et qu'il y avait sur le même rang, marchant de front, plus d'hommes que la petite rue ne paraissait pouvoir en contenir. Mais il ne s'en étonna pas.

A la clarté de la lune il apercevait les figures des soldats. Ils étaient jeunes, très pâles, plutôt des enfants que des hommes. Ils ne poussaient pas un cri, et ils marchaient silencieusement. Pourtant le bruit sourd de leurs pas ébranlait les vitres : c'était ce frémissement qui avait attiré William à la fenêtre.

Ils passaient, passaient toujours!

Après l'infanterie, la cavalerie. Les chevaux avançaient sur un seul front, si large qu'on pouvait à peine distinguer les formes de ceux qui étaient éloignés. Les têtes des dragons, les poitrines des cuirassiers, aux rayons de la lune, jetaient des reflets d'argent; et toujours, toujours, les chevaux et les hommes passaient. Après ceux-là, il y en avait d'autres, et d'autres encore.

Puis l'artillerie, au trot, défila, avec ses canons, ses affûts, ses caissons; ils pressaient l'allure, et leur passage faisait trembler le sol.

Mais toute cette foule restait muette. On n'entendait ni les chevaux souffler, ni les officiers commander, ni les soldats parler.

Ils passaient, passaient toujours!

La rue s'était agrandie. C'était comme une immense avenue sans fin, et au loin, à perte de vue, on voyait reluire les baïonnettes, étinceler les casques, miroiter les canons de cuivre.

Après ceux-là, d'autres venaient, et d'autres encore; et toujours c'étaient les mêmes figures d'enfants, blafards, livides, sans moustaches. Il y avait, tout près du mur, une borne, derrière laquelle, pour aller plus vite, quelques soldats défilaient en courant, et au moment où ils passaient, comme s'ils avaient su que William était là à les regarder, ils tournaient la tête vers lui comme pour le supplier. William pouvait alors distinguer leurs visages. Ils avaient l'angoisse dans les yeux, et leurs traits étaient contractés par l'épouvante. Il y en eut un qui ouvrit la bouche, désespéré, comme pour crier; mais William n'entendit aucun cri.

A mesure qu'ils passaient, ils hâtaient le pas. Maintenant, les fantassins couraient, tellement serrés les uns contre les autres qu'on ne voyait plus que leurs têtes et leurs képis; puis, de nouveau, les cavaliers, au grand galop; puis les canons et les artilleurs dans une course précipitée.

Et l'immense avenue s'élargissait toujours, et elle devenait longue, longue, avec ce flot humain qui la parcourait, comme les vagues de la mer succédant aux vagues. Il n'y avait pas de fin, et les flots étaient si pressés, si rapides, qu'on ne pouvait pas supposer qu'il y aurait jamais une fin.

Combien de temps dura cet effroyable écoulement d'hommes? Une heure? deux heures? deux jours? un an peut-être? Oui, cela durait depuis un an, terrible, solennel, irrésistible.

Soudain William se sentit légèrement tiré par le pan de son habit.

Il se retourna brusquement.

Il n'était plus dans sa chambre, mais dans une vaste plaine hérissée de quelques monticules. Au

(1) Voyez la *Revue* du 23 mai 1896.

fond, un ravin, puis une colline un peu plus haute : derrière cette colline, la lune éclairait une nappe d'eau qui scintillait. . . . . .

Un instant la pensée que toutes ces visions étaient un rêve lui traversa l'esprit ; mais pourtant les dessins des objets étaient si nets qu'il ne pouvait douter de leur réalité ; il saisissait tous les détails des pierres à demi enfoncées dans des flaques de boue et de neige, et des rafales lui fouettaient la figure.

Et puis le violent désir de voir et de savoir lui enlevait toute volonté.

Au loin, dans la plaine, on entendait un grondement sourd, monotone.

— Mais c'est le canon ! dit William.

Partout, à droite à gauche, en avant, en arrière, au nord et au sud, au couchant et à l'occident, le canon ébranlait l'air.

— Une grande bataille ! dit-il encore à haute voix.

Il voulut faire un pas en avant ; mais de nouveau, il sentit quelque chose ou quelqu'un qui le tirait en arrière.

Il se baissa, et vit un homme couché par terre qui le regardait ; sa main crispée retenait énergiquement les basques de l'habit de William. Ses yeux étaient ternes, sa figure pâle. William reconnut tout de suite le jeune soldat qui, tout à l'heure, en passant devant lui, avait voulu crier. Sa figure exprimait une souffrance atroce, et il semblait demander grâce. William lui prit la main pour le relever ; mais il sentit cette main fondre dans la sienne avec un craquement d'os brisés, comme des coquilles de noix broyées ensemble. Il retira rapidement sa main, et à la clarté de la lune il s'aperçut qu'elle était devenue toute rouge.

Il recula, ne pouvant maîtriser un premier mouvement d'horreur, quand il se sentit touché au genou.

C'était encore un soldat, et un soldat blessé. Il regardait William avec des yeux tristes, très doux et très tristes. Sa capote, en avant de la poitrine, était déchirée, et chaque fois qu'il respirait, on voyait sortir un petit flot de sang. Le blessé, relevant la tête, regardait toujours William, avec les mêmes yeux fixes. Puis, soudain, les yeux se fermèrent, la tête retomba ; la figure devint livide, et les traits eux-mêmes disparurent... si bien que c'était maintenant une tête de mort, avec le rictus ironique des dents blanches, le trou du nez, triangulaire, et les deux excavations sombres des orbites. Sous le képi rouge, trop large, portant encore le numéro du régiment, ce squelette faisait un effet grotesque et horrible à la fois.

William, épouvanté, voulut s'enfuir ; mais son pied heurta contre un corps, et il entendit un soupir profond, si douloureux qu'il frissonna. C'était un officier, comme le montraient les cinq galons de sa capote. Il gisait sur la terre ensanglantée, et on ne pouvait reconnaître ses traits, car toute la face était devenue une large plaie béante.

Et le canon vibrait toujours, avec ce même ronflement sinistre ; et les coups se succédaient, de plus en plus pressés.

Alors seulement, regardant autour de lui, William aperçut des formes qu'il n'avait pas vues jusqu'alors : des canons brisés, des chevaux éventrés ; tout près de lui, sur les débris d'un caisson qui avait éclaté, étaient couchés trois artilleurs qui ne remuaient plus ; leurs vêtements et leurs figures étaient brûlés, noirs de poudre, et leurs membres disloqués pendaient.

Des gémissements lugubres, des plaintes sourdes frémissaient de tous côtés.

Il voulut aller plus loin, pour voir, pour comprendre ; mais en avançant, il heurta un blessé qui poussa un grand cri. Le ventre était ouvert ; et les intestins, sortant en désordre, s'enroulaient dans la boue.

Partout, autour de lui, il y avait des cadavres, des blessés, des moribonds, des os brisés, des hurlements, des soupirs, des sanglots. Tout était confondu, soldats, officiers, chevaux : tous les grades, tous les régiments, tous les peuples : des soldats russes avec leurs grandes capotes grises, des hulans, des cosaques, des hussards, des lanciers, des bersaglieri, des zouaves, des turcos, des dragons, des cuirassiers, des fantassins surtout. Pour avancer, il fallait passer par-dessus des corps, et, malgré ses précautions, toujours William heurtait quelque chose en passant, et chaque fois c'était une plainte, un blasphème, un grincement de dents dans l'ombre.

Au loin, à perte de vue, dans l'immense plaine, les victimes étaient étendues : c'était un amoncellement formidable ; les hommes qu'il avait vus défiler tout à l'heure dans sa rue étaient ceux qu'il revoyait maintenant, gisant à terre, et ils y étaient tous, car la plaine était sans fin.

Maintenant, sans se préoccuper des gémissements et des sanglots, William courait pour fuir cet affreux spectacle. Ses pieds enfonçaient dans une boue visqueuse et rouge ; et les malédictions éclataient autour de lui, car il écrasait des membres fracturés, il broyait des têtes sanglantes, il mettait le talon sur des poitrines ouvertes. Mais il avait hâte de fuir, de ne plus voir, de ne plus entendre ; et il avait beau marcher, il avait beau courir, la plaine continuait toujours, avec des milliers et des milliers de soldats couchés sur elle.

Soudain, devant lui, une hauteur apparut. C'était comme une pyramide assez régulière. En regardant, il s'aperçut qu'elle n'était pas faite avec des pierres, mais avec des têtes humaines coupées au ras du tronc, grimaçantes, saignantes. De grands vautours, bat-

tant des ailes, allongeaient le cou en arrivant, et d'autres, qui étaient déjà venus, faisaient claquer leurs becs qui vidaient des orbites.

Alors, sans savoir pourquoi, poussé par une sensation irrésistible, il se retourna, devinant que quelque chose était derrière lui. C'était encore une pyramide, formée, non plus de têtes humaines, mais de corps humains. Elle était tellement haute qu'elle se perdait dans le ciel, ainsi qu'une montagne colossale, plus haute que toutes les montagnes de la terre. Des nuées blanches, éclairées par la lune, en masquaient le sommet. Et William comprit tout de suite que les blessés et les mourants, étendus tout à l'heure dans la plaine, étaient venus s'entasser là. Comment? il ne pouvait pas le dire. Mais c'étaient bien eux : il les reconnaissait, il voyait les mêmes uniformes, il entendait les mêmes gémissements. Des corbeaux, des vautours tourbillonnaient sur les flancs de cette étrange montagne, et l'odeur était si horrible que William se sentit défaillir.

Il allait tomber, quand une main vigoureuse le saisit par le bras.

Près de lui se tenait debout un homme de grande taille, enveloppé d'un long manteau noir. William allait dire : « Oncle Michael ! » quand l'homme, mettant gravement le doigt sur la bouche, d'un air impérieux, lui fit comprendre qu'il fallait se taire.

La parole de William expira sur ses lèvres.

C'était bien l'oncle Michael, mais pâle, mystérieux, avec des mouvements lents, une dignité sévère.

Il fit un geste, et tout disparut; et William se trouva sur le sommet d'une tour, au milieu d'une ville immense.

Il ne s'étonnait plus maintenant, mais regardait avec avidité le spectacle qui s'étalait au-dessous de lui.

Il voyait à ses pieds toutes les maisons de la ville, alignées les unes à côté des autres, riches ou pauvres, grandes ou petites, formant les rues, les avenues, les boulevards. Tout paraissait plongé dans un calme profond. On pouvait croire la paisible cité endormie dans un doux repos, quand soudain, par une effrayante lucidité de l'esprit, William put devenir le spectateur de ce qui s'agitait dans l'intérieur de chacune de ces maisons. Les tuiles et les ardoises des toits ne l'empêchaient pas de voir.

Les habitants allaient et venaient, passant d'une chambre à l'autre ; il voyait distinctement leurs traits, leurs gestes, mais il ne pouvait rien entendre.

Dans la maison la plus proche, une femme, toute jeune encore, pleurait ; près d'elle un bébé, dans un berceau, était endormi ; mais un autre enfant, de huit ans à peine, éveillé par les sanglots de sa mère, s'était levé en chemise, et pleurait aussi sans comprendre.

Plus loin, dans un misérable logis, une vieille femme, toute seule, était en larmes, à genoux devant une photographie encadrée que William, malgré la distance, put reconnaître : c'était le soldat qui avait crié, celui dont il avait touché la main ; et la pauvre vieille, en gémissant, se frappait le front contre terre.

Dans la maison voisine, toute une famille, très nombreuse, était réunie. Un vieillard, plusieurs femmes, dont une toute jeune, en grand deuil, et des enfants de tout âge. Ils étaient assis en cercle, autour d'une table sur laquelle s'étalait un uniforme déchiré, souillé de boue et de sang. William le reconnut : c'était celui du colonel qu'il avait entendu soupirer si douloureusement. Le vieillard, en tremblant, lisait à haute voix une lettre informe, et tous, dans la stupeur, écoutaient.

Dans les autres maisons, la même scène, presque identique, reparaissait. Il n'y avait guère de différence que par le luxe ou la misère. Mais c'étaient toujours, aussi bien dans les hôtels somptueux que dans les taudis aux portes mal jointes, éclairés par une lampe fumeuse, la même désolation, les mêmes larmes. Des enfants qui se lamentaient, suspendus aux vêtements noirs de leur mère ; des bonnes vieilles, décrépites ; des vieillards à tête branlante qui pleuraient silencieusement, les yeux fixes, devant l'âtre ; des jeunes filles qui, seules dans leurs chambres, sanglotaient en se tordant les mains. Partout des larmes, des larmes, des larmes !

Et puis ce fut une autre ville, aussi grande que la première, qui apparut tout d'un coup, et il sembla alors à William que, soutenu par Michael, il pouvait franchir l'espace et planer au-dessus de la terre, à quelque distance du sol. Il voyait sous lui les fleuves qui serpentaient, avec les rivières plus petites qui venaient s'y perdre; et le long de ces fleuves s'échelonnaient des villes, des villages, des hameaux ; et dans chaque maison, il y avait des femmes, des vieillards, des enfants qui pleuraient.

Et Michael et William continuaient à naviguer dans l'air, franchissant les collines, les précipices, les vallées. Même au flanc des montagnes les plus solitaires, dans la chaumière isolée perdue au milieu des bois, il y avait encore des larmes.

— Quand cela finira-t-il? se demandait William.

Car il allait, allait toujours ; et toujours des pleurs, des sanglots, des gémissements, des mains levées au ciel, des douleurs muettes ou bruyantes, des gestes de colère ou de résignation !

Une douleur aiguë déchirait le monde.

Voici l'Allemagne maintenant, avec ses grandes cités populeuses; et dans chacune des maisons de l'Allemagne, comme dans chacune des maisons de la France, toujours éclairées par une lueur mysté-

rieuse, il y avait des larmes, et encore des larmes.

Soudain William sentit que cette course effrayante se précipitait, et qu'il allait être brisé par une chute rapide, car la main de Michael ne le soutenait plus.

Michael n'était plus là.

Il poussa un grand cri, et ce cri le réveilla.

8/3.89] CH. EPHEYRE.

COMMENT ÉCRIRE SUR LA GUERRE

La chose militaire, comme toute chose de vie, se compose de différents termes contradictoires entre eux. En la tournant de côtés et d'autres, on trouve qu'en fin de compte la possibilité de *oui* égale celle de *non ;* faute de cette observation essentielle, qu'on affirme ou qu'on nie, on n'affirmera, on ne niera que sur un point de la question. La théorie pourra s'enchaîner fort bien et paraître conduire à la vérité : elle mènera en réalité à l'absurde ; car l'affaire n'est point ici d'exclure aucun des contraires, mais bien de les concilier entre eux, de faire à *oui* sa part, en ménageant celle de *non*. Ainsi va-t-il, dans notre affaire de l'antagonisme éternel entre la volonté et l'entendement, l'une source d'effort et de sacrifice, l'autre instrument d'examen et d'inaction ; ainsi les temporisations de la prudence s'opposent aux soudainetés de l'inspiration ; ainsi dans l'ordre concret, on voit l'artillerie induite à resserrer ses formations pour la facilité du commandement et portée à les élargir pour la commodité du tir ; de même, l'infanterie a des raisons en faveur de l'ordre dispersé et d'autres en faveur de l'ordre serré.

Les problèmes de la vie ne se tranchent pas par « tout ou rien », mais par *quelque chose* plutôt que *rien;* ni par « ceci ou cela », mais par « *tantôt ceci, tantôt cela* ». Et c'est ce que montre la science la plus abstraite, la plus éloignée, semble-t-il, de semblables contradictions, la mathématique : toute équation ne revient-elle pas à poser un certain nombre de termes positifs, puis un certain nombre de termes négatifs, tous ensemble égaux à zéro ?

D'aucuns, pour racheter cette faiblesse inhérente à nos théories, demandent qu'on ne raisonne jamais que sur des faits ; ils prêchent l'emploi exclusif de la méthode inductive. Mais c'est une autre erreur que de vouloir choisir entre induction et déduction : l'une ne saurait exister sans l'autre. Elles sont les deux assises de l'entendement ; la déduction prend pour bases les propositions déduites de l'observation des faits, c'est-à-dire les résultats de l'induction ; elle-même ne saurait d'ailleurs jouer dans l'esprit un rôle exclusif ni seulement prédominant sans nous rejeter aux erreurs de la scolastique. Faut-il à ce propos rappeler les remarques essentielles de Bacon, notant que Pierre n'est pas mortel parce que l'homme est mortel, mais que l'homme est mortel parce que Pierre est mortel ; de Locke, apportant sa formule : *nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu ;* de Mill démontrant que tous nos soi-disant axiomes sont les fruits d'une expérience, mais inaperçue, parce qu'elle est immédiate ? — Disons plus court qu'il en est de la déduction et de l'induction comme de la balle et de la baïonnette, elles ne s'excluent pas, mais se complètent et se succèdent logiquement dans l'application. D'ailleurs, l'esprit peut errer dans l'un et l'autre de ces domaines, et c'est une difficile question de savoir laquelle est la plus grave de ces deux formes d'erreur : d'une induction incomplète, qui porte à faux sur les faits, ou d'une déduction vicieuse qui tient pour fondées des imaginations subjectives sans contact avec le monde extérieur.

*
* *

Comme exemple de déduction poussée jusqu'à l'outrance et jusqu'à l'erreur, on peut citer cet ensemble de raisonnements techniques et balistiques par lesquels certains artilleurs, fanatiques de leur matériel, arrivaient à négliger totalement les qualités propres de leur personnel. Or, cette valeur propre du personnel est une donnée dont il faut tenir compte et qu'il faut ajouter aux données purement théoriques. Qu'on se souvienne de la progression suivie quant à la connaissance de la trajectoire : D'abord prise pour une simple ligne droite, elle est assimilée ensuite à une courbe symétrique, la parabole, laquelle cède enfin la place à une courbe gauche et dissymétrique. Ainsi les théoriciens qui font abstraction de l'élément humain ont raison juste autant que lorsqu'ils commencent l'étude de la trajectoire par la considération d'une simple ligne droite ; ils ont tort lorsque, ayant momentanément réservé ce facteur psychologique dont l'estimation échappe à leurs moyens de mesure, ils l'oublient au bout du compte, purement et simplement.

Et ils l'oublient si bien, quelquefois, qu'on ne peut les en faire souvenir sans risquer de payer pour leur propre faute, et sans passer à leurs yeux pour des obscurantistes, la nature de leurs travaux exacts donnant à leur esprit ce tour absolu ! Pourtant, c'est le principe même de toute investigation théorique que, divisant un fait en ses parties constitutives, il faut tôt ou tard, mais il faut nécessairement, revenir à sa réalisation concrète et totale, sous peine de prendre une partie de la chose pour la chose entière et, par là, de se tromper et de tromper autrui. Voilà qui est dit peu scientifiquement peut-être, — cela sonnerait mieux avec deux ou trois formules —

rattrapons-nous sur l'exemple scientifique de l'équilibration des forces ; la force agissante ne cesserait-elle pas d'être compensée par la résultante de toutes les autres si, dans l'analyse, on oubliait l'une des forces essentielles ?

Nous affirmons donc que les théoriciens doivent être reconnaissants à quiconque introduit dans leur examen un facteur. Ce facteur est-il un facteur capital ou un facteur secondaire? telle est la question qui se pose alors, loin qu'on doive lutter des pieds et des mains pour écarter cet élément nouveau. Si le facteur est d'ordre essentiel, il faut le prendre en compte quelle que soit la difficulté qui suivra; tant pis pour les formules, on s'adressera tout simplement au bon sens, lequel conclura sans phrases : « L'analyse nous a conduit jusqu'ici, elle ne peut aller plus loin.

Quant à l'antagonisme qu'on rencontre souvent entre les *artilleurs de troupe* et les *artilleurs de cabinet*, il faut s'en prendre à la spécialisation croissante des fonctions, laquelle, une fois introduite dans le domaine de la force armée, y doit créer des cantons indépendants ou même hostiles entre eux. Elle doit favoriser la croissance d'un certain pédantisme, dédaigneux de tout ce qui ne se peut réduire en formules exactes, curieux d'écrire des traités scientifiques sur la fonte, l'acier, le bronze, ou sur la résistance de l'air, mais se refusant au nom de la science à discuter les détails de la pratique du tir; pourtant cette pratique, qui exige du commandant de batterie un processus mental fort compliqué, se présente comme un problème psychologique du plus haut intérêt.

N'est-ce donc plus le fait de la science de s'occuper des menus problèmes de la vie? Pour nous, plus elle avancera dans l'analyse de ces petites choses qui, négligées, conduiraient en guerre à de fatales erreurs, et plus elle méritera son nom de science. Plus minutieusement renseignée, elle sera plus positive et par là plus apte à dégager la vérité perdue dans les ténèbres de l'écrivasserie pour la faire paraître à la lumière du bon Dieu. Pourquoi voyons-nous chaque jour tant de questions pratiques résolues par des empiriques peu ou point compétents? C'est qu'on tient ces questions pour indignes de la science, et comme la vie ne peut attendre, que c'est sa loi de réclamer une solution quelconque, toujours meilleure que l'absence de solution, il faut bien passer outre, et faute de médecin, appeler le « rebouteux ».

Pourquoi les empiriques, jugeant des applications déduites de la science, prononcent-ils : C'est de la théorie, et peuvent-ils avoir dit quelque chose d'irréfutable ? Pourquoi l'érudition néglige-t-elle de poser, quant à la vie, de solides conclusions pratiques, et se tire-t-elle d'affaire par de vagues lieux communs qui sont comme des fins de non-recevoir ? Toujours par cette incapacité de la science à spéculer sur les petites choses, par cette infériorité dans laquelle elle se complait, laissant la pratique aux vues courtes prévaloir et fonder ses inductions sur l'expérience la plus immédiate, la moins réfléchie. De là résulte cette division et cette discordance entre ouvriers qui devraient marcher la main dans la main : le praticien s'agenouille devant la science quand elle prend ses grands airs, il la dédaigne quand elle parle simplement et traite de choses qu'il croit savoir; à son tour, le savant rejette sans hésiter les observations de la pratique, sous prétexte qu'elles sont en contradiction avec la science. Le premier ne reconnaît pas pour la science cette logique appliquée aux petites choses et que chacun comprend ; l'autre ne reconnaît pas pour objet de science ces menus faits journaliers dont tout le monde s'occupe.

Certes, il est grandiose et sacré le domaine de cette théorie à laquelle l'humanité doit tout ce qu'elle a pu apprendre au cours d'une vie séculaire et tourmentée : mais elle n'en a pas moins son talon d'Achille ; et c'est sa passivité, son immobilité, c'est son inclination vers le nirvanah bouddhiste. Devant tout phénomène quelque peu complexe, elle n'a qu'une réponse, celle de Weihrother avant Austerlitz : « Ce cas n'est pas prévu. » Et la vie justement nous attend au détour de ces événements qui déjouent toutes nos prévisions...

Les amateurs de théorie, habitués à séparer les faits de la vie d'avec les circonstances qui les déterminent, sont disposés à prendre ces abstractions de leur esprit pour des réalités; il leur déplaît d'avoir à les reconnaître pour de simples abstractions, surtout quand le retranchement opéré par eux porte sur des données dépendantes de la faculté de vouloir. S'il ne s'agit que de facteurs purement passifs, le retour synthétique vers ces facteurs est consenti par les théoriciens sans trop de mauvaise grâce, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'exemple déjà cité de la trajectoire. Mais si la volonté, cette essentielle force de vie, entre dans le problème, alors la raison consciente ne pouvant l'assujettir à ses moyens d'investigation, se montre disposée à l'oublier totalement. Pareille faute porte avec soi son châtiment, car sans la volonté, point de vie ; et toute science est morte qui n'aboutit pas à la volonté. La volonté est la force qui fonde et qui agit, encore qu'elle agisse à l'aveugle ; l'entendement, force d'examen, de direction, ne fait que résoudre toute chose en ses contraires, et que l'égaler à zéro ; sans la volonté, il reste impuissant à mouvoir même un simple point matériel.

On peut citer comme exemples d'inductions vi-

cieuses ces propositions aventurées qui foisonnent dans tant d'études relatives à la bataille ou au combat. Il n'y a pas longtemps qu'un auteur étudiant cette phase de l'action qui repose tout entière sur l'exécution des feux, proposait d'y appliquer une troupe de soldats spécialistes, experts en matière de tir et spécialement destinés au tir. Il s'appuyait sur ce principe vrai en industrie, « que tout progrès est intimement lié à la spécialisation et à la division du travail ». Pareil principe ne peut être transposé tel quel et sans modification dans la sphère de l'action militaire. La division du travail existe réellement dans l'armée, mais elle se trouve déterminée par cette dualité qui sépare naturellement l'arme blanche propre à la cavalerie de l'arme à feu propre à l'artillerie; elle ne résulte pas des perfectionnements qui peuvent être apportés à l'une ou l'autre de ces deux armes. L'histoire du fusil confirme cet aperçu. Avant qu'on n'eût eu l'idée de la baïonnette, il existait, comme chacun sait, dans l'infanterie, deux catégories nettement tranchées : les *piquiers* et les *mousquetaires;* mais quand on sut adapter la baïonnette au bout du canon, *piquiers* et *mousquetaires* se fondirent en *fusiliers*. Pour cette fois, le progrès accompli, loin de conduire à une spécialisation, conduisait à une identification de fonctions. De même, lors de l'invention de l'arme à feu rayée, l'idée première avait été de confier cette arme à une partie seulement de l'infanterie, d'où la division en *chasseurs* et *soldats de ligne;* mais il ne s'est pas écoulé cinquante ans avant que cette division ait disparu complètement, et qu'on en soit revenu à cette opinion de Napoléon : « Infanterie légère ou infanterie de ligne, peu importe; ce qu'il nous faut, c'est une bonne infanterie. »

Le même auteur, partisan de la division du travail, professait une autre économie des forces du soldat : on peut théoriquement prévoir, disait-il, et l'on peut positivement démontrer d'après l'expérience de la dernière guerre qu'une troupe sera rarement capable de supporter pendant seulement deux phases (1) successives du combat l'extrême tension nerveuse qui correspond aux conditions actuelles de la lutte. Or la théorie ne peut prononcer qu'une chose, à savoir qu'une troupe en bonne condition morale saura tenir d'un bout à l'autre du combat, tandis qu'une troupe sans consistance n'endurera même pas la première impression de la chose. Dans le fait, toutes les troupes présentes à l'affaire, et non seulement celles qui sont aux prises avec l'adversaire, éprouvent au même degré cette longue et continue et terrifiante musique; il faut donc parler ici de fatigue morale, non de fatigue physique; celle-là n'existe que du moment où l'homme *commence à se croire* fatigué. Si l'on note combien cette opinion flatte en lui son instinct de conservation, on comprendra que l'instant de la fatigue ne saurait en effet tarder à venir; mais là commence le rôle du commandement. Du petit au grand, c'est notre premier devoir d'empêcher que cette idée énervante ne gagne la masse. Celui qui théoriquement ou pratiquement est venu à cette conviction *qu'il faut persévérer jusqu'au bout pour être sauvé*, celui-là n'attendra ni ne discernera la *phase limite* de son propre effort, — attendre étant d'ailleurs ici plus aisé que discerner; — pour les autres, la première phase toute seule sera une tâche au-dessus de leurs forces. Faut-il un exemple de cela? qu'on se souvienne des rencontres de l'année 1859 entre Autrichiens et Français. A Montebello, une division française tient contre des forces plus de deux fois supérieures; à Magenta, trois régiments français repoussent un corps d'armée et gardent leurs positions pendant quatre heures sans secours d'aucune sorte. D'où vient ceci, sinon de ce que les Autrichiens reconnaissaient la possibilité de la fatigue et relayaient leurs troupes, tandis que les Français n'admettaient pas pour eux-mêmes cette possibilité?

En un mot, défions-nous des formules, contrôlons toujours les affirmations de l'analyse, persuadons-nous qu'on ne peut écrire mieux sur les sujets militaires qu'en écrivant simplement.

Concluons là-dessus en citant une belle page de Poinsot, le fameux inventeur de la théorie mathématique de la rotation des corps :

> Nous voilà donc conduits par le seul raisonnement à une idée claire que les géomètres (1) n'ont pu tirer des formules de l'analyse. C'est un nouvel exemple qui montre l'avantage de cette méthode simple et naturelle de considérer les choses en elles-mêmes, et sans les perdre de vue dans le cours du raisonnement. Car si l'on se contente, comme on le fait d'ordinaire, de traduire les problèmes en équations, et qu'on s'en rapporte ensuite aux transformations du calcul pour mettre au jour la solution qu'on a en vue, on trouvera le plus souvent que cette solution est encore plus cachée dans ces symboles analytiques qu'elle ne l'était dans la nature même de la question proposée. Ce n'est donc point dans le calcul que réside cet art qui nous fait découvrir, mais dans cette considération attentive des choses, où l'esprit cherche avant tout à s'en faire une idée, en essayant, par l'analyse proprement dite, de les décomposer en d'autres plus simples, afin de les revoir ensuite comme si elles étaient formées par la réunion de ces choses simples dont il a une pleine connaissance. Ce n'est pas que les choses soient composées de cette manière, mais c'est notre seule manière de les voir, de nous en faire une idée, et partant de les connaître. Ainsi notre vraie méthode n'est

1 On distingue dans le combat trois phases : l'engagement, l'attaque principale, la poursuite (ou la retraite).

(1) Poinsot fait allusion ici aux formules d'Euler, lequel avait donné avant lui une théorie de la rotation des corps.

que cet heureux mélange de l'analyse et de la synthèse, où le calcul n'est employé que comme un instrument. Instrument précieux et nécessaire sans doute, parce qu'il assure et facilite notre marche, mais qui n'a par lui-même aucune vertu propre ; qui ne dirige point l'esprit, mais que l'esprit doit diriger comme tout autre instrument.

Ce qui a pu faire illusion à quelques esprits sur cette espèce de force qu'ils supposent aux formules de l'analyse, c'est qu'on en retire, avec assez de facilité, des vérités déjà connues et qu'on y a, pour ainsi dire, soi-même introduites, et il semble alors que l'analyse nous donne ce qu'elle ne fait que nous rendre dans un autre langage.

Si tel est l'humble rôle de l'analyse dans les questions où l'on ne peut aucunement se passer d'elle, pourquoi serait-il plus considérable quant aux problèmes de notre métier ?

[641.8] GÉNÉRAL DRAGOMIROV.

MÉMOIRES D'UN CRITIQUE [1]

Les manières de sentir, de concevoir, de vouloir changent si rapidement qu'à la distance d'un petit nombre d'années, les hommes d'une même nation, d'une même culture se connaissent à peine, souvent se méconnaissent. Les derniers venus, dans leur impatience d'émancipation et leur fièvre de croissance, s'imaginent ne rien devoir à ceux qui les ont précédés. Aujourd'hui dédaigne Hier et volontiers l'oublie, sans prévoir que Demain lui infligera le même traitement. De leur côté, les vétérans, que les nouvelles formules déconcertent et que blessent les irrévérences, sont tentés de se cantonner dans leurs souvenirs et de se détourner d'un Présent qui leur mesure la place et se dérobe à leur influence.

Ils auraient tort de céder à cette tentation ; leur sévérité se tournerait contre eux. « Nous sommes ce que vous nous avez faits, auraient le droit de dire les hommes du jour. Si nos actions et nos œuvres vous déplaisent, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, car elles sont le reflet plus ou moins direct de vos enseignements et de vos exemples. »

Quelle fureur avons-nous de toujours comparer ! Il n'y a pas de procédé moins légitime ni plus trompeur. « Comparaison n'est pas raison », dit la sagesse populaire. Rien de plus vrai. Chaque époque, chaque génération, chaque individu a sa tendance, son instinct, son génie particulier, *incomparable :* voilà ce qu'il est nécessaire de marquer et utile de savoir.

Aucun de mes contemporains ne me démentira si je dis que de notre jeunesse première à l'âge suffisamment mûr, le sentiment auquel nous sommes restés le plus fidèles sous des formes bien différentes, à travers la diversité des destinées et des organisations, a été l'enthousiasme, un fond de respect pour les idées, pour les écrivains en qui elles s'incarnent, pour les livres où elles se manifestent. Nous n'avons pas tous été, tant s'en faut, des littérateurs ou des philosophes, mais nous avons eu presque tous la superstition du livre, et nous ne nous en sommes pas plus mal trouvés. Cette disposition au respect s'étendait à nos maîtres. Lorsqu'il nous est arrivé d'avoir des professeurs ridicules ou peu dignes, nous en avons souffert comme d'une déchéance personnelle, et ce n'est pas sur eux que notre souvenir (ou notre sourire) s'arrête.

L'histoire occupe dans notre enseignement une place considérable. Nombre d'excellents ouvrages, composés par des universitaires, attestent que cette science n'a rien perdu de sa précision ni de son élévation. Je doute toutefois qu'elle ait pour les élèves d'aujourd'hui l'attrait exceptionnel qu'elle offrait vers 1840. On avait beaucoup bataillé sous la Restauration pour obtenir la création des chaires d'histoire dans les collèges, et l'agrégation historique ne fut accordée que très tard. On vit en elle une conquête de la révolution de Juillet.

La révolution se fit réellement dans la manière d'enseigner. Jusqu'en 1831, cette chaire avait été occupée au collège de Rouen par un descendant du grand Corneille, honnête homme s'il en fut, professeur détestable, sans aucune autorité. Je l'ai connu dans sa vieillesse inspecteur d'académie. On l'avait chargé, je ne sais pourquoi, d'interroger en histoire naturelle, ce qui n'était pas sa partie. Aussi, tous les ans, se bornait-il invariablement à demander quelles étaient les mœurs de la taupe. C'est, je crois, le seul point sur lequel il était un peu ferré.

Avec Chéruel le ton changea et l'on vit se relever le niveau. Ses débuts, à ce que raconte un biographe bien informé, furent très brillants et tranchèrent singulièrement sur la routine scolaire. Sorti tout fraîchement de l'École normale, où de jeunes maîtres faisaient une rude guerre aux formules surannées comme aux traditions suspectes, il aborda résolument la philosophie de l'histoire. Au grand bénéfice et au vif plaisir de tous, il dégagea des faits impartialement enseignés les idées qu'ils contenaient ou suggéraient.

Cet homme de mérite n'était pas destiné à languir indéfiniment

Dans les honneurs obscurs de quelque légion.

Sa réputation, rapidement étendue, lui attira la confiance d'un grand éditeur parisien, M. Hachette, en même temps que celle du gouvernement. La publication des *Carnets*, et *Lettres de Mazarin*, continuée aujourd'hui avec tant de soin et de compétence par M. Georges d'Avenel, lui fut confiée officiellement tandis que M. Hachette l'appelait à diriger une édition véritablement magistrale de Saint-Simon. Les personnes qui ont connu ce Chéruel des dernières années n'ont pu voir en lui que le savant exact, consciencieux jusqu'à la timidité. De l'ardent professeur qualifié d'audacieux par les sages de 1830, il ne restait que le champion décidé de la précision scientifique. Nous-mêmes, vers 1842, nous l'avions connu très calme et très reposé. Son cours conservait cepen-

1. Sous ce titre, M. Jules Levallois fera paraître, d'ici quelques jours, réunis en un volume, les Souvenirs littéraires qu'il a donnés dans la *Revue Bleue*. Nous donnons ici un fragment de la préface inédite de ce volume.

dant un accent de libéralisme nettement prononcé. Il était impossible de joindre à plus de prudence une loyauté plus grande, et cela nous le comprenions très bien. Ce que nous lui avons dû aussi, c'est le goût des fortes lectures. L'attrait qu'il nous inspirait pour l'histoire se reportait sur des ouvrages qu'on aurait pu croire arides, par exemple la *Civilisation en Europe* de Guizot. Grâce à cette excellente direction, nous n'avons pas lu de romans au collège. Au point de vue de l'imagination et de la couleur, les *Récits Mérovingiens* et la *Conquête de l'Angleterre* nous suffisaient parfaitement.

A vrai dire, et je n'y saurais trop insister, ce livre n'a pas d'autre but.

L'utilité des « Souvenirs » ou des « Mémoires », quand on en écarte les questions d'amour-propre ou la préoccupation d'amusement anecdotique, consiste précisément à indiquer la continuité de l'évolution humaine à travers les années, les milieux et sous la diversité des formes. Ainsi les renseignements que l'on trouvera dans ce volume sur le protestantisme libéral n'ont pas uniquement une valeur documentaire. Telle réforme qui n'aboutit pas exactement et sur-le-champ au but qu'elle visait, n'en a pas moins à distance et indirectement des conséquences heureuses. Ce mouvement du protestantisme libéral, s'il n'a pas gagné en étendue, a gagné en profondeur, et j'oserais presque dire en hauteur. Nous lui avons dû par les Pécaut, les Réville, les Fontanes, un renouvellement de l'histoire religieuse, un approfondissement de l'éducation morale, un élargissement de la prédication chrétienne. Dans mes ouvrages : *la Piété au* XIXe *siècle*, *Déisme et Christianisme*, j'ai contribué, autant que je l'ai pu, à cette émancipation dont nous profitons à l'heure qu'il est.

Les livres d'ailleurs, il convient de l'avouer, sont sortis du journal. La situation exceptionnelle occupée pendant quelques années par l'*Opinion Nationale* conférait à ses collaborateurs une puissance d'action qui, rarement depuis, s'est retrouvée. En religion, en philosophie comme en politique, Adolphe Guéroult était le type de l'esprit vraiment libéral : ce n'est pas lui qui, sous prétexte d'inopportunité, aurait écarté des colonnes de l'*Opinion* les articles sur la question religieuse, pas plus qu'il n'interdisait les études sur la question sociale.

Cela se comprend du reste d'autant mieux que Guéroult avait appartenu à l'école saint-simonienne et que par conséquent le socialisme n'était fait ni pour le rebuter, ni pour l'effrayer. Le socialisme de cette époque pouvait avoir les mêmes inspirations, mais n'avait certainement pas les mêmes allures que celui d'aujourd'hui. Est-il besoin de rappeler à des générations peut-être trop aisément oublieuses, le magnifique élan de charité, de fraternité, de justice dont témoignent les ouvrages de Lamennais, de George Sand, de Pierre Leroux, de Proudhon? Que ce socialisme ait sa base dans le sentiment au lieu de prétendre s'appuyer sur la science, cela ne doit à nos yeux rien lui enlever de son mérite. Il s'y mêlait parfois de l'enfantillage, mais non pas du ressentiment ou de l'âcreté. A ce propos, il y a sur Jean Journet, celui qui s'intitulait l'*Apôtre*, une historiette que Charles Sauvestre contait à ravir et qui est tout à fait signalétique.

Au moment où venait de s'installer le Gouvernement provisoire, lorsque Lamartine logeait, je crois, au ministère des Affaires étrangères, Jean Journet eut besoin de lui adresser une sollicitation pour je ne sais quelle œuvre démocratique. Il alla donc au boulevard des Capucines, se nomma. On le fit entrer dans un petit salon réservé, contigu à la pièce où se tenait le ministre. Dans ce salon un beau et riche tapis commun aux deux pièces couvrait le parquet. Jean Journet s'ennuie, s'impatiente, regarde le plafond, le tapis. Tout à coup une idée géniale s'éveille dans son cerveau. Avec ce que produirait la vente d'un pareil tapis, on pourrait nourrir plusieurs familles. Il ne s'agit que de le restituer à la communauté. Rien de moins embarrassant.

Jean Journet, qui était tapissier à ses heures comme saint Paul, portait toujours sur lui les outils nécessaires à sa profession. Il se met consciencieusement à déclouer le tapis ; au fur et à mesure il le roulait. Lamartine, en train d'écrire à son bureau dans l'autre pièce, sentit bientôt son fauteuil se mouvoir sous l'action d'une force invisible. Ce n'était pas seulement le fauteuil qui marchait, c'était le tapis qui s'acheminait vers la pièce voisine. Le ministre ébahi se lève, va ouvrir la porte et trouve Jean Journet à genoux, tout entier à son travail, nullement troublé ni intimidé : « Ne vous inquiétez pas, citoyen ministre, dit-il placidement, j'accomplis une œuvre de charité : ce sera fini dans un quart d'heure. »

Si tous les socialistes de 1848 n'étaient pas aussi naïfs que celui-là, ils partageaient avec lui ce sentiment vague et pourtant vif de l'universelle réciprocité. On s'est beaucoup moqué de Pierre Leroux qui prêchait toujours l'amour, et l'on a même fait à ce sujet des chansons assez réjouissantes. Je ne vois pas cependant quel autre mobile l'on pourra jamais invoquer, et c'est là qu'il en faudra revenir, qu'on en revient dès à présent. On ne fonde rien avec la haine. Or c'est d'édifier qu'il s'agit, et non d'abattre. Le vrai socialisme ne saurait être destructeur. Il est constructeur par définition et par son essence même. Cette idée, du plus grand au plus petit, du plus obscur au plus célèbre, nous l'avions non seulement en Février, mais sous le second Empire, surtout aux approches de la catastrophe. J'écrivais alors un livre, *la Petite Bourgeoisie*, publié en livraisons sous des titres différents, et dont l'une, *les Prolétaires à la Chambre*, fut épuisée en quelques jours. Tel était le courant, nullement haineux, hautement libéral et qui, les événements l'ont prouvé, n'aspirait à rien de chimérique.

Que l'on donnât à ces revendications la forme littéraire, c'est ce que l'on nous a souvent reproché. Il aurait fallu, paraît-il, leur imprimer la rigueur d'une démonstration scientifique. Je déclare qu'à cet égard ma conscience me laisse parfaitement tranquille, et je crois que celle de mes contemporains ne l'est pas moins. Nous ne pensions pas, — et les bons esprits du jour ne le pensent pas non plus, — que dans la philosophie sociale il y eût entre la littérature et la science une telle incompatibilité. Notre temps est au contraire celui où des littérateurs comme Michelet, dans ses charmants ouvrages d'histoire naturelle, comme Quinet, dans la *Création*, comme Eugène Noel, dans la *Vie des Bêtes*, se sont en quelque

sorte consacrés à humaniser la science par l'attrait du style. Et si l'on se borne simplement à la production socialiste, qui donc a été plus éloquemment littéraire que Proudhon en son beau livre, *la Justice dans la Révolution?* Non, si ce milieu de siècle a honoré la littérature, il n'a pas dédaigné la science; s'il a pratiqué le libéralisme, ce n'est pas aux dépens de l'amélioration sociale; et s'il a suivi l'idéal sans défaillance, il ne l'a jamais confondu avec la chimère, le rêve ou le mysticisme.

227.2 JULES LEVALLOIS.

LIVRES NOUVEAUX

Aphrodite

DE M. PIERRE LOUYS

Elle était née au pays de Gâlil, au bord du lac de Génézareth. C'est une habileté de l'auteur d'avoir fait choix pour héroïne d'une Galiléenne, qui légitimera quelque douceur évangélique et poésie à la Renan en un sujet tout hellénique.

Déjà sa mère était desservante de Vénus et faisait de l'amour métier et marchandise, — marchande foraine, si l'on peut dire, modestement établie en plein vent. Elle, toute petite, tout heureuse, ayant des dispositions ataviques, suivit des cavaliers vendeurs d'ivoire, qui la menèrent à Tyr, qui passèrent de là à Alexandrie, où ils l'abandonnèrent. On ne sait comment lui vint cette éducation raffinée, qui était de règle chez ses pareilles de race grecque et où les arts, musique, danse, et la poésie, et la philosophie, aidaient au développement harmonieux de la séduction féminine. Elle avait changé son nom hébraïque de Sarah en celui de Chrysis. Et, sept années, en un coin de la fourmillante cité, elle vécut, fière de sa beauté, prodigue de ses charmes, montant peu à peu, et, en somme, triste et ennuyée, aspirant à quelque drame qui coupât la monotonie de sa vie.

Ce drame survient. « Si quelqu'un m'adorait, il me semble que j'aurais tant de joie à le faire souffrir jusqu'à ce qu'il en meure! » De ces représailles de la chair humiliée, la victime toute désignée est le sculpteur Démétrios, que la reine manda pour lui offrir en sa propre figure, — comme une autre Pauline Borghèse, comme une simple Cléo d'aujourd'hui, — un modèle de Vénus Anadyomène. Mais, chez cette descendante des Ptolémées, — nous sommes au premier siècle avant notre ère, — les choses ne restent pas à mi-chemin, et, de l'estrade où elle pose, elle glisse vite aux bras de l'artiste. Ces faveurs l'enivrent, exaltent la vanité de Démétrios, qui, lassé, saturé de délices, n'a que dédain pour les hommages amoureux qui volent dès lors sur son passage, jusqu'au jour où il se rencontre avec Chrysis, laquelle le pique par son indifférence. Voilà un homme enflammé et prêt à toutes les folies.

— Tu me feras, dit-elle, trois cadeaux : le miroir de la célèbre courtisane Rhodopis, que tu voleras pour moi à mon amie Bacchis; le peigne d'ivoire de l'antique reine Nitaoucrît, dont se pare la femme du grand prêtre, et que tu ne peux avoir sans la tuer; enfin les sept rangs de perles qui ornent le cou d'Aphrodite en son temple. Voilà mes conditions.

Et, puissance de l'amour! Démétrios qui s'est refusé aux beautés les plus désirables et les plus choisies, Démétrios tue, Démétrios vole, Démétrios se fait sacrilège pour les faveurs d'une Chrysis dont les amants ne se comptent plus.

Tous ces forfaits accomplis pour elle, la légère, la capricieuse Chrysis s'affole, elle aussi. Mais elle trouve un Démétrios refroidi et complètement détaché. C'est le cas du chevalier de Lorge et de la dame aux lions, où la tyrannie féminine, ayant dépassé la mesure, chasse l'amour. A son tour, il pose des conditions.

— Tu iras à la statue d'Hermès Anubis, où j'ai enfoui le butin de mes crimes; tu prendras le miroir, tu planteras le peigne dans tes cheveux, tu ceindras ton cou du collier d'Aphrodite, et tu paraîtras ainsi en public. J'irai, le soir, te voir dans ta prison.

Elle part comme une somnambule, inconsciente et suggestionnée. Et, au coucher du soleil, sur le phare d'Alexandrie, par le chemin montant en spirale et qui va vers le ciel, elle apparaît, triomphante et transfigurée, aux acclamations de la foule qui croit voir une nouvelle Aphrodite.

L'amour n'obéit pas aux injonctions de la volonté. Chrysis est encore déçue quand Démétrios la rejoint dans son cachot. Et elle boit la ciguë, suivant le rite du *Phédon*. D'une belle ironie, elle lui tend la coupe à moitié vide. « Le jeune homme déclina de la main cette proposition indiscrète. » Et deux petites chanteuses qu'elle a aimées viennent soustraire son cadavre au dernier affront des suppliciés, le corps jeté au fond d'une basse-fosse. Elles l'emportent dans le silence, aux lueurs funéraires des étoiles, en un cérémonial nocturne qui rappelle le mystère des Catacombes, et l'ensevelissent dans un cimetière abandonné, lui plaçant l'obole au creux de la main.

* *

Nous avions hâte de dégager ce récit, qu'il faut connaître pour en raisonner, des fondrières où il s'aventure et où nos pieds pouvaient broncher. Nous ne sommes pas entré aux jardins de la Déesse, en une sorte de gymnase et institut pédagogique qui nous eût initié à des leçons dont nous n'avons cure; ni à la fête chez Bacchis, où les philosophes conviés, rhéteurs et poètes, ne disent que des enfantillages,

où les femmes sont plus sottes et triviales qu'il n'était nécessaire peut-être, mais que couronne d'ailleurs magnifiquement le crucifiement de la jeune esclave soupçonnée d'avoir dérobé le miroir. Et, dans ce brusque passage du délire des sens débridés aux affres de la chair pantelante et agonisante, il y a, sans ombre de sadisme, — ce qui est à noter et à admirer, — une philosophie singulière. De même nous sommes-nous écarté avec soin de maints autres méandres insidieux et bas-fonds vaseux où s'enlise l'instinct dévoyé de la malheureuse. Passons.

Tout cela s'imposait sans doute, étant donné le sujet. C'est l'opportunité du sujet que nous contestons. Mais louons d'abord ce qui mérite si justement d'être loué dans une œuvre qui, par la conscience appliquée de la forme et une maîtrise surprenante, tranche sur la production courante et n'est pas au-dessous du bruit qui se fait autour d'elle.

La fable, on l'a vu, dépouillée des accessoires qui la chargent trop richement, est simple et nue, se profilant en une belle ligne pure, comme d'une tragédie classique. Elle se répartit en cinq livres, qui en sont comme les cinq actes, parfaitement distribués en une exposition, puis tout de suite l'intrigue se noue, puis se retourne sur elle-même, et la crise éclate, et enfin le dénouement. A cette belle ordonnance, le style répond. Il est, — sauf les dialogues, — fluide et doux, et mûr, et plein, et sobre, qualités rares chez un débutant (et ce livre est presque un début). Ce qui est plus rare encore, c'est le goût parfait qui domine, et qui avait d'autant plus à se surveiller que le terrain se hérissait de pièges et de chausse-trapes tendus en tous sens. Dans ces trois cents pages de motifs scabreux, vous ne surprendrez l'auteur dans aucune posture gauche, ou ridicule, ou d'une vulgarité voulue, complaisante, provocante et troublante : Tanagras familiers, joliment contournés, sinon marbres du Parthénon.

Il y a des finesses de métier excessives : où les choses sont grosses, on sait l'art de glisser légèrement, d'une touche qui se joue, d'un trait spirituel qui les fait prendre en badinage, où avec une franchise impassible et outrée elles passent mieux encore. Les phrases sont tissues d'une érudition que nous devons admettre sérieuse, au moins en un certain domaine, qui ne se dissimule ni ne s'affecte, et qui relève le sujet, l'isole aux sereines régions littéraires, et le dégage ainsi des indications et applications trop directes et pratiques qu'un profane en pourrait faire. On a l'élégance de nous donner des pages entières de citations grecques sans les traduire, sachant bien que nous lisons tous couramment le grec. L'intérêt est continu : narrations, descriptions, analyses (peu, trop peu d'analyse, et la vie psychique des personnages est presque nulle), dialogues se succèdent, sans fatigue, sans placages. Doucement l'on est porté jusqu'à la fin. Ce livre abondant est court.

Tous ces dons étaient nécessaires, ils étaient indispensables dans une œuvre qui, lue dans un esprit frivole, pourrait paraître un manuel complet de débauches, — pas plus complet que tel livre ancien ou moderne sur la matière : la pauvre imagination humaine a vite ici touché ses bornes ; les anciens en savaient autant que nous, nous en savons ni plus ni moins que les anciens. Mais enfin, en dépit de la bonne foi artistique et de l'évidente absence de tout parti pris corrupteur, comme il n'est pas indispensable que tout le monde soit exactement renseigné sur certaines choses, c'est un livre qui ne se peut recommander aux méditations des jeunes filles, ni même des jeunes garçons, et qui, chez l'adulte et l'homme fait, exige quelque étude préalable des littératures réservées et passionnelles, où, dans l'aridité des textes, la pensée du savant s'est un peu glacée et amortie.

Ceci nous amène à quelques critiques et à répondre, du même coup, à la préface de l'auteur.

* *

Dans cet avertissement au lecteur, M. Pierre Louys se sépare nettement de ceux dont l'hypocrisie se plaît « à peindre la volupté telle qu'elle est, afin, disent-ils, d'exalter la vertu ». Lui la peindra sans autre but qu'elle-même et il en fera une vertu. « Qu'il *me* soit permis de revivre au temps où la nudité humaine, la forme la plus parfaite que nous puissions concevoir, puisque nous la croyons à l'image de Dieu, pouvait se dévoiler sous les traits d'une courtisane sacrée... où l'amour le plus sensuel était sans souillure, sans honte, sans péché ! » Hélas ! le sophisme est le même, ou l'erreur, si l'on aime mieux.

Le beau, compris de la sorte, se réduit aux fins de la statuaire. Vidé de presque toute intellectualité, il offrira peu de matière à l'œuvre littéraire. Celle-ci, après s'être épuisée en plasticités admirables, à la façon d'un Flaubert, d'un Gautier, restera pauvre en définitive, artificielle et glacée. Il y a de cette froideur, de cette indigence de pensées dans *Aphrodite*. Chrysis, Démétrios ne vivent guère pour nous qu'en de belles attitudes, que la peinture nous eût encore mieux données ; leur âme particulière nous échappe, la vraie vie en un mot, et dès lors ils nous sont indifférents. Les tons crus, violences, empâtements, des deux maîtres que nous venons de citer, se sont sans doute assouplis, adoucis à la fréquentation de Renan, au bercement de rêverie de sa phrase ; mais le même procédé subsiste : sonorités verbales, magie de pinceau, vive coloration de surfaces, et des dessous un peu vides.

Maintenant, à tant faire que de remonter à la vie antique, « à la jeunesse enivrée de la terre », comme parle M. Louys, pourquoi choisir cette civilisation alexandrine qui porte en elle, au contraire (nous n'en voulons pour preuve que le tableau qu'il nous en trace), tous les germes de la décomposition, tous les signes de la vieillesse la plus avancée et caduque? et pourquoi, dans cette civilisation, s'attacher de préférence à ce qui est le produit et l'indice manifestes de la plus extrême décadence et de l'épuisement viril : la galanterie systématiquement organisée et administrativement embrigadée? Nous croyons peu, pour notre part, à tout ce qu'on nous raconte des courtisanes de l'antiquité érigées en une sorte de caste privilégiée et presque aristocratique. On doit exagérer. Nous soupçonnons qu'elles n'y avaient pas tant d'importance, qu'elles n'y tenaient qu'une place restreinte, aussi minime et négligeable que de nos jours.

Quoi qu'il en soit, sont-ce là beaux sujets d'étude, offrant de grandes ressources à l'art? La psychologie de la femme galante est fort simple, elle est faite depuis longtemps. Elles sont de deux sortes : celles que la misère, un hasard malheureux égare dans la carrière, et qui y apportent leur sentimentalité (et Manon en est, qui, infidèle et légère, ne se sépare pas par là de la femme ordinaire), en sorte que la profession n'y ajoute rien et ne les modifie d'aucune manière ; celles qu'un tempérament détraqué y pousse, les candidates à la névrose (et Chrysis nous semble de cette catégorie), qui n'en sont pas plus intéressantes ou qui ne le sont que pour des spécialistes. Non, ce monde n'a rien d'attachant, pour un artiste littéraire s'entend, et je ne le vois guère fertile en aperçus nouveaux. On s'ennuie à suivre les pas et démarches d'une Chrysis, après ses menus fardages et autres cosméticages ; outre qu'un séjour un peu prolongé dans ces milieux, dans la promiscuité d'êtres si enfoncés dans la matière, que les extériorités seules occupent, finit par devenir gênant et désobligeant. L'auteur a beau faire pour nous mettre de plain-pied avec les mœurs et usages de ces temps reculés et tâcher de nous les assimiler, il ne nous sauve pas, il ne se sauve pas lui-même de l'impression d'être, en somme, — parmi un décor louche et peu avouable, — en fort mauvaise compagnie et des plus basses. Et le dialogue, qui semble une transcription à l'antique de propos tout modernes et saisis au vol, — sans doute pour nous faire comprendre combien les choses changent peu au fond, — nous le rappellerait au besoin.

Là, et ailleurs (quand Démétrios, par exemple, avec si peu d'hésitation, se décide à tuer la femme du grand prêtre), il y a un visible effort chez l'auteur à se fausser le sens moral pour sentir et vivre à la manière soi-disant antique et oublier son éducation. Mais d'ailleurs, tout doucement, au cours du volume, il y renonce, abandonne la partie. La fin ne répond plus au commencement et aux promesses de la préface. Aux approches de la mort de Chrysis, cette vie, qu'on nous disait si belle, en son épicurisme insouciant, se teinte de mélancolie, d'une mélancolie toute moderne. L'idée de la mort, en ombres funèbres, se dessine aux murs de la cellule, et n'a plus cette grâce légère, qu'elle avait pour l'âme enfantine et neuve d'un Hellène, d'un passage insensible et doux à des régions éthérées et élyséennes. Chrysis ne s'attache plus à la simple surface des choses.

« Comme elle se prenait la tête dans les mains, elle sentit tout à coup, sans l'avoir prévu, la forme mortuaire de son crâne à travers la peau vivante : les tempes vides, les orbites énormes, le nez camard sous le cartilage et les maxillaires en saillie. Horreur! C'était donc cela qu'elle allait devenir! Avec une lucidité effrayante elle eut la vision de son cadavre et elle fit traîner ses mains sur son corps pour aller jusqu'au fond de cette idée si simple, qui jusqu'ici ne lui était pas venue, — qu'elle portait son squelette en elle, que ce n'était pas un résultat de la mort, une métamorphose, mais une chose que l'on promène, un spectre inséparable de la forme humaine, — et que la charpente de la vie est déjà le symbole du tombeau. »

Ceci n'est plus grec, ni païen, ni même juif, ceci est purement chrétien. Le moyen âge a passé par là. Nous avons souffert, cru, espéré, nous sommes tristement retombés sur nos élans. M. Louys qui nous avait flattés que « sa courtisane ne se convertirait pas », nous manque un peu de parole. Et si Racine fut loué d'avoir fait, à bon escient, une Phèdre repentante et chrétienne, M. Louys, parti dans un dessein tout contraire, est arrivé, sans le vouloir, à peu près au même résultat. En pouvait-il être autrement? Est-il possible de peindre autre chose que la vie que nous avons sous les yeux? et de s'attacher à d'autres sentiments que ceux dont, par la réflexion, et le milieu, le moment, la minute fuyante du temps, l'étude et les ambiances de toute sorte, nous sommes incessamment pétris?

Il faut donc renoncer à vivre de la vie antique. La chose n'est guère possible, et, le fût-elle, serait-ce souhaitable? Je sens mille oppositions et incompatibilités de goûts et d'humeur qui me la rendraient insupportable. Nous n'avons que faire des « beaux jours d'Éphèse et de Cyrène », qui n'offriraient à nos désirs qu'un idéal si borné et si matériel. Et la belle idée de M. Louys de vouloir que nous revenions à l'amour « sans souillure »! c'est-à-dire, — j'entends bien, — en le dépouillant de tout ce qui le distingue d'une pure fonction physiologique et qui

nous sépare de l'animalité; de prétendre que nous le goûtions « sans honte »! c'est-à-dire en le découronnant de la divine pudeur, tout ce qui en fait le charme et le frémissant attrait; et de le vouloir « sans péché »! c'est-à-dire sans tous les scrupules que nous y avons mis, l'idée de la faute personnelle, dont nous ne répondons qu'à nous même, qui élargit, peuple et grandit notre conscience, qui embellit jusqu'à la chute et ennoblit le remords. Tant s'en faut que nous pensions de même : béni soit à jamais l'homme, quel qu'il puisse être, qui inventa cette chose admirable et multiplicatrice de toute joie, qui s'appelle le péché!

*
* *

M. Pierre Louys est jeune, ses idées sont jeunes, — vieilles, devrions-nous dire bien plutôt. Elles se trouvent tout au long dans la préface de *Mlle de Maupin*. Il est allé à cette époque alexandrine, depuis quelque temps remise en honneur, et à ses courtisanes, comme ses prédécesseurs du romantisme allaient aux courtisanes florentines et vénitiennes, avec les mêmes préoccupations de somptuosités tout extérieures, la richesse du costume, les belles et fières attitudes, l'éclat tout superficiel, et une psychologie hasardeuse ou vaine. Par là, dans la plénitude de sa beauté, l'œuvre retarde. Elle se rattache à un art, sinon dépassé, qui du moins, en *Salammbô*, *le Roman de la Momie*, *les Trophées*, semble avoir accompli son cycle. Nous y joindrons, si l'on veut, *Aphrodite*. Il y a là toute la pompe et les flammes irradiantes d'un soleil couchant. Mais c'est un soleil couchant. Nous aurions préféré un lever d'astre.

Nous aurions voulu, — dans ce débordement de la critique qui semble avoir tué chez nous pour un temps l'invention créatrice, et quand d'Italie, d'Allemagne, de partout, de multiples renaissances nous pressent et nous accablent, — pouvoir opposer quelque talent de la génération nouvelle à tous les d'Annunzio qu'on dresse à notre horizon. Comme l'auteur d'*Il Piacere*, l'auteur d'*Aphrodite* est jeune, plus jeune même. A peine sort-il de l'adolescence. Autant que lui, il est érudit, imprégné d'art et de belles-lettres, de finesses et de subtilités. Et comme lui, il a le sens d'un art voluptueux mêlé de mysticisme, d'un mysticisme auquel, pour qu'il se développe en lui, il n'a qu'à se laisser franchement aller. Il est né, il a grandi à Paris, dans les sévères parages, près des studieux ombrages du Luxembourg. Pour la prédestination artistique, les dons innés et de race qui nous inclinent aux idéalités raffinées, il a de qui tenir. Par son grand-père, neveu de Junot, il se rattache à cette duchesse d'Abrantès, — plume légère, — qui elle-même se réclamait, s'il nous souvient bien, du sang des Comnène, empereurs de Byzance. Ce grand-père continuait en lui la tradition des magistrats fins lettrés du dernier siècle, amis d'Horace et des philosophes. Sa fille, la mère de notre auteur, femme distinguée, frêle et jolie, peignait d'un art délicat. D'une telle filiation on sent que l'aboutissant ne peut être qu'un produit d'une exquisité assez rare. Nous en avons la preuve dans ce livre d'*Aphrodite*. A l'âge de l'auteur, il serait bien étrange qu'il ne se rattachât pas par quelques points à ceux qui l'ont précédé. Nous ne sachons pas qu'à ses débuts, M. Gabriele d'Annunzio ait marqué plus d'originalité. Et néanmoins, nous ne nous hasarderons pas aujourd'hui au parallèle. Nous attendrons que, dans un nouveau livre, plus personnel, et où il y aura moins de réserves à faire sur le choix du sujet, M. Pierre Louys lui-même nous en fournisse l'heureuse occasion.

LEON BARRACAND.

ÉTATS-UNIS ET ANGLETERRE

L'attitude des États-Unis, provoquant tour à tour l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, voire la Turquie, et prétendant régenter l'Europe, tout en lui interdisant de s'occuper de l'Amérique, prête à rire par bien des côtés. On songe à ces lutteurs de foire, paradant sur une estrade et invitant les amateurs à faire connaissance avec la vigueur de leurs biceps.

MM. Cleveland et Olney, Lodge et Chandler, Morgan de l'Alabama, et tels ou tels du Sénat et de la Chambre des représentants, ne sont cependant pas tout à fait des satimbanques. Lorsqu'ils enflent la voix et lancent à la tête de l'Europe ces messages dont le caractère insolite scandalise la diplomatie correcte et gourmée du vieux monde, ils ont derrière eux une nation de soixante-dix millions d'âmes que leurs excentricités engagent, et des réserves colossales de forces dont nulle puissance européenne ne se soucie d'être amenée malgré elle à faire l'épreuve.

Il serait donc imprudent de ne considérer les intempérances du jingoïsme américain que sous leur aspect risible, d'en faire fi comme d'insipides articles de journaux ou de grossiers discours de réunions publiques.

Il y a aux États-Unis tout un groupe de politiciens qui veulent la guerre pour la guerre, qui estiment que leur pays n'occupe pas, dans la politique générale du monde, la place à laquelle lui donnent droit son étendue et le chiffre de sa population, et qu'il aurait beaucoup à gagner, à obtenir sur un point capital une bonne querelle que l'arbitrage et la paperas-

serie ne pourraient apaiser, et qui exigerait l'intervention du canon.

Ce parti de la guerre est une infime minorité, mais il existe, et il se démène avec une activité endiablée qui constitue pour la paix du monde un danger permanent. Heureusement M. Cleveland est encore, de tous les jingoes américains, le plus accessible aux suggestions de la raison et de l'honnêteté. Sa présence à la tête des affaires est une précieuse sauvegarde contre les périls d'explosion.

En ce moment, si M. Cleveland n'était pas un homme de ferme volonté et de sens rassis, qui sait ce qu'il veut et n'entend pas être entraîné plus loin qu'où il croit bon d'aller, et si d'autre part les Espagnols n'avaient à leur tête un chef d'État d'une expérience consommée et d'une rare sagesse, les insanités jingoïstes auraient déjà fait éclater une guerre entre les États-Unis et l'Espagne.

Si les choses n'ont pas été si loin entre l'Angleterre et l'Amérique, s'il a été vraiment difficile de prendre jamais au sérieux les menaces de collision entre John Bull et le cousin Jonathan, c'est d'abord à cause de la parenté de race, et surtout parce que l'enjeu était trop mesquin, les États-Unis n'ayant au Venezuela que des intérêts commerciaux insignifiants et des intérêts politiques nuls.

Même pour le Venezuela, cependant, il ne faudrait pas s'imaginer que tout est terminé, que le danger ne peut renaître. Une commission fonctionne, ne l'oublions pas, une commission que M. Cleveland seul a formée, à la composition de laquelle l'Angleterre n'a pas contribué, dont, en droit international, elle ne connaît même pas l'existence, dont elle n'a pas à suivre officiellement les travaux. Et si cette commission en arrivait à établir, au jugement de M. Cleveland, que les prétentions de l'Angleterre dans le bassin de l'Orénoque sont injustifiées, qui oserait affirmer, dès maintenant, comment tournerait l'affaire?

* * *

Autour de ce singulier conflit, assoupi pour l'instant bien plutôt qu'apaisé, il y a deux points à considérer : l'interprétation officielle donnée à la doctrine de Monroe par les gouvernants de Washington, et la composition de la commission chargée d'établir, pour l'édification du président, la frontière légitime entre la Guyane anglaise et le Venezuela.

Il est entendu que la doctrine de Monroe est un principe de politique américaine, analogue aux principes particuliers qui dirigent la politique anglaise à l'égard de l'Égypte et la politique russe à l'égard de Constantinople, et que ces règles de conduite, qu'adopte telle ou telle nation pour son usage personnel, ne font partie, à aucun degré, de la loi internationale, ne peuvent être invoquées contre les droits ni contre la politique d'aucune autre nation.

Mais si la doctrine de Monroe n'est point loi internationale et n'a aucune force obligatoire pour une nation d'Europe, son affirmation solennelle par le président des États-Unis n'en reste pas moins un fait dont un gouvernement intelligent, comme celui de lord Salisbury, tient nécessairement compte.

M. Cleveland interprète la doctrine en ce sens que les États-Unis ne peuvent supporter qu'une nation européenne obtienne ou cherche à obtenir, *par la force*, et au détriment d'une nation américaine, soit la possession d'un territoire nouveau, soit l'extension d'un territoire déjà possédé sur le continent américain.

La doctrine, ainsi entendue, s'applique exactement au cas du Venezuela, s'il est prouvé que les Anglais poursuivent l'acquisition d'un territoire reconnu comme appartenant légitimement aux Venezueliens (1). Mais elle n'a rien à voir dans l'affaire, s'il est au contraire établi que ce sont les Venezueliens qui cherchent à empiéter sur le domaine britannique en réclamant indûment des terres que les Anglais auraient acquises des Hollandais à la fin du XVIIIe siècle.

Même si l'enquête établissait le premier cas, c'est-à-dire la légitimité des prétentions venezueliennes, la doctrine de Monroe n'obligerait les États-Unis à intervenir que si les Anglais s'avisaient d'employer la force pour contraindre les Venezueliens à abandonner ces prétentions. Si, au contraire, une entente directe intervenait entre Caracas et Londres, et que le Venezuela, par exemple, consentît à livrer, pour la forte somme, le territoire contesté, M. Cleveland est d'avis qu'il n'aurait qu'à faire rentrer la doctrine dans les cartons du département d'État à Washington (2).

Cette manière de voir du président n'est pas du tout celle des intransigeants du jingoïsme, pour qui la doctrine de Monroe ne signifie rien si elle ne signifie : l'Amérique aux Américains. Si on laissait faire ces extravagants, la doctrine ne serait satisfaite que lorsque les Anglais auraient été chassés du Ca-

1. « L'exercice de la juridiction gouvernementale par la Grande-Bretagne sur tout territoire, qu'après mûre investigation nous aurons déterminé appartenir de droit au Venezuela, constitue cette agression préméditée à laquelle ce sera le devoir des États-Unis de résister par tous les moyens en son pouvoir. » Message du 17 décembre 1895.

2. Il dit expressément dans son message que « les États-Unis n'auraient rien à objecter à un arrangement direct entre l'Angleterre et le Venezuela, que celui-ci jugerait satisfaisant ».

nada, des Antilles, de l'Amérique du Centre et du Sud, les Espagnols de Cuba et Porto-Rico, les Français de la Martinique et de la Guadeloupe, même de Saint-Pierre et de Miquelon, les Hollandais, etc.

C'est pourquoi, le 20 janvier dernier, M. Glendower Davis, membre du Sénat des États-Unis pour le Minnesota, présenta à cette assemblée, au nom du comité des affaires étrangères, un projet de résolution tendant à réaffirmer et à renforcer la doctrine de Monroe :

Résolu : que les États-Unis d'Amérique réaffirment et confirment la doctrine et les principes promulgués par le président Monroe et déclarent qu'ils soutiendront cette doctrine et ces principes, et considéreront toute infraction à l'une et aux autres, — en particulier toute tentative par une puissance européenne de prendre ou d'acquérir tout territoire nouveau ou additionnel sur le continent américain ou toute île adjacente, ou tout droit de souveraineté ou de possession dans lesdits continent et îles, dans tout cas où les États-Unis jugeraient cette tentative comme dangereuse pour leur paix et leur sécurité, *que cette tentative soit faite par la force ou par voie d'achat, de cession, d'occupation, d'hypothèque, de colonisation, de protectorat, de contrôle sur l'accès d'un canal* ou de tous autres moyens de transit dans l'isthme américain, soit sous prétexte de droits mal fondés dans les cas de prétendus différends de limites, soit sous tout autre prétexte de droits mal fondés — comme une manifestation de dispositions hostiles à l'égard des Etat-Unis, et comme une intervention que, sous n'importe quelle forme, il serait impossible aux États-Unis de regarder avec indifférence.

Entre la position prise par M. Cleveland et la proposition Davis, il y avait une grande différence. L'un disait : Le gouvernement des États-Unis n'a rien à objecter à un arrangement que le Venezuela trouvera satisfaisant, entraînât-il une cession de territoire à l'Angleterre ; l'autre n'admettait en aucun cas, même par traité ou achat, une extension du domaine d'une puissance européenne en Amérique.

Cette nouvelle édition, revue, modernisée, de la vieille doctrine de Monroe tendait à faire des États-Unis les suzerains de tous les États indépendants du reste de l'Amérique. Il convient de dire qu'elle n'eut aucun succès dans l'opinion. Le soir même du jour où la proposition avait été déposée, des membres du Cabinet et du corps diplomatique, nombre de sénateurs et de représentants assistaient à une réception chez M. Sherman, président du comité des affaires étrangères au Sénat. Un courant de défaveur s'y dessina avec netteté contre la proposition Davis. Les initiés croyaient savoir que si M. Davis était l'éditeur responsable du nouveau « monroeisme » l'instigateur en était M. Lodge, dont l'importance, toute de hasard, commençait à peser à beaucoup de membres du Congrès. Dès ce moment les personnages « impulsifs », perdirent du terrain. Les sages, les politiques retrouvaient du crédit, ressaisissaient la conduite de l'opinion publique qui depuis un mois leur avait échappé.

La proposition Davis, surenchère des démocrates du Sénat sur le jingoïsme du président démocrate, en est restée là. Elle ne fut sérieusement discutée dans aucune des deux Chambres.

*
* *

Reste l'interprétation de M. Cleveland, qui tend à imposer à l'Angleterre l'arbitrage des États-Unis qu'elle n'avait pas voulu accepter bénévolement.

La suite de l'affaire dépend maintenant des conclusions auxquelles aboutira le travail de la commission que M. Cleveland s'était hâté de nommer dès le 1er janvier 1896, aussitôt après le vote du Sénat. Pendant toute la durée de ce travail, le gouvernement des États-Unis a les mains liées. Une accalmie devait fatalement se produire, qui peut donner aux deux peuples intéressés l'illusion d'un règlement définitif, alors que plane toujours sur la situation le danger d'un rapport de la commission américaine, qui serait défavorable aux prétentions de l'Angleterre et obligerait cette puissance à prendre une attitude dont pourrait sortir la guerre.

Heureusement le président de l'Union a composé sa commission d'hommes qui présentent les plus hautes garanties de compétence et d'impartialité. Il est vrai que plusieurs des jurisconsultes éminents que l'opinion désignait comme les plus aptes à la tâche assignée aux futurs commissaires, n'ont pu accepter l'offre que leur fit le président de faire partie de la commission. Ils s'étaient en effet plus ou moins ouvertement prononcés contre l'interprétation donnée par M. Cleveland à la « doctrine », en quoi ils s'étaient trouvés d'accord avec presque toutes les sommités de l'Église, de la littérature, du barreau, du commerce, de la finance et de l'industrie, tous gens amis de la paix et ennemis nés du jingoïsme ; brillante élite, mais qui ne dirige point les affaires et n'est que faiblement représentée dans les deux Chambres du Congrès.

M. Cleveland ne s'est pas découragé et il a encore trouvé des hommes de valeur. Il en fallait cinq. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de savoir sur qui s'est porté le choix du président.

*
* *

Nous avons d'abord le juge David J. Brewer de la Cour suprême des États-Unis, neveu de Stephen J. Field, le « père de la Cour », le plus ancien juge du même tribunal. M. Brewer, né à Smyrne en 1837, a été juge et attorney dans le Kansas de 1860 à 1881, puis juge des États-Unis pour le huitième circuit,

enfin membre de la Cour suprême depuis 1889. C'est un magistrat émérite; en politique, un républicain modéré.

Andrew-Dickson White, né en 1833 dans l'État de New-York, étudia à l'Université de Yale, où il fut de la promotion de 1853, devenue célèbre aux États-Unis pour le nombre exceptionnel qu'elle a fourni d'hommes éminents dans les lettres, dans la science du droit et dans la politique. Après plusieurs années de voyage et de séjour en Europe, surtout en Russie et en France, M. White, professeur d'histoire et de littérature à l'Université de Michigan, puis sénateur du New-York, fut un des fondateurs de l'Université Cornell dont il resta le président de 1867 à 1885 et au développement de laquelle il a consacré plus d'un million de francs de ses deniers privés. M. White est très riche. Sa famille tient un rang des plus élevés dans la hiérarchie sociale aux États-Unis. Il a de nombreuses et fort belles relations en Angleterre et sur le continent européen. Des missions diplomatiques, à Saint-Domingue, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, lui ont été confiées par les présidents Grant, Hayes, Harrison et Cleveland. Il représentait encore les États-Unis à la cour de Russie en 1894 et n'a quitté ce poste que pour des raisons d'ordre privé. M. White est, comme M. Brewer, un républicain modéré.

M. Daniel-C. Gilman, né en 1832, est un universitaire. Il a dirigé plusieurs collèges importants en divers États de l'Union, et a fait partie de la commission chargée du grand fonds Slater pour l'éducation des nègres du Sud. Bibliothécaire à Yale, président de l'Université de Californie, il a été élu en 1875 président de l'Université John Hopkin's, à Baltimore, qui publie de si remarquables travaux sur l'histoire locale aux États-Unis. M. Gilman exerce toujours ses fonctions de président de ce grand établissement, pour lequel il est ce qu'a été M. White pour Cornell.

M. Richard-H. Alvsy, né en 1832, dans le Maryland, grand-juge de la cour d'appel du district de Colombia, jurisconsulte distingué, mais peu connu du grand public, est un ami personnel de M. Cleveland. C'est un démocrate modéré, de même que le cinquième commissaire, M. Frédérick-R. Coudert, d'origine française, né en 1831, une des lumières du barreau de New-York, renommé pour sa compétence spéciale dans les questions commerciales et maritimes.

La commission, ainsi composée d'hommes d'une honorabilité et d'une situation sociale qui mettent hors de question l'impartialité de leur jugement, s'est réunie le 4 janvier et a élu M. Brewer pour son président. Le 15 elle invitait le gouvernement à solliciter de l'Angleterre et du Venezuela une présentation en règle des documents pouvant servir à appuyer leurs prétentions respectives. M. Brewer exposait en même temps, en termes modérés et précis, le rôle de la commission, la nature et le caractère de la tâche qu'elle est chargée d'accomplir, les traits essentiels qui la distinguent des tribunaux habituels d'arbitrage international.

M. Olney, secrétaire d'État, transmit la demande de la commission à sir Julian Pauncefote et à Sr Andrade, représentants de l'Angleterre et du Venezuela à Washington. La communication fut trouvée tout à fait outrecuidante à Londres. Le marquis de Salisbury n'en fit pas moins publier un volume contenant les témoignages, preuves, arguments historiques et documents de droit constituant le « cas » de l'Angleterre et établissant la justesse de ses revendications. Bien entendu ce volume n'a pas été présenté officiellement à la commission américaine et n'a été imprimé que pour l'édification des sujets de la Reine. Mais rien n'empêche les commissaires américains de prendre connaissance de ces papiers, tombés dans le domaine public, et d'y chercher des éléments d'information, puisque, de son propre aveu, elle n'a aucune attribution judiciaire et que son rôle se borne à rechercher les moyens d'éclairer le gouvernement des États-Unis sur certains faits déterminés.

Lord Salisbury, d'autre part, a peu à peu, mais méthodiquement, modifié la situation de l'Angleterre au point de vue d'une solution par voie d'arbitrage ou d'entente directe avec le Venezuela. Il a laissé comprendre que son gouvernement serait disposé à abandonner cette ligne Schomburgk établie arbitrairement par un de ses prédécesseurs il y a un demi-siècle, et à déférer à l'arbitrage la question de propriété sur tout le territoire en litige, à l'exclusion des districts où se serait exercée l'occupation effective, c'est-à-dire où soit des sujets anglais, soit des sujets venezueliens auraient déjà fondé des établissements permanents. Quant au Venezuela, ayant rompu *motu proprio* les relations diplomatiques avec l'Angleterre, il lui appartient de faire les premières démarches pour que ces relations soient reprises. Il est d'ailleurs avéré que le gouvernement de Washington a donné au président Crespo les plus sages conseils.

Dernier symptôme caractéristique, M. Balfour a prononcé à Manchester, sur l'arbitrage, un discours qui est une véritable avance de l'Angleterre aux États-Unis.

*
* *

Il ne semble donc pas, tout bien pesé, que M. Cleveland ait fait, depuis le mois de décembre 1895, avec son message et sa commission, une si mauvaise

ou si inutile besogne. Il aura toujours obtenu ce résultat d'amener l'Angleterre à retrêner sur un point du globe ses appétits territoriaux.

Au début de l'aventure, on avait eu quelque raison de croire, ou bien que l'administration inclinait à une guerre avec l'Angleterre — vue extrême, peu vraisemblable, — ou que le président et son secrétaire d'État désiraient *in petto* que le conflit anglo-venezuelien fût maintenu dans un état plus ou moins aigu pendant toute la durée de la campagne présidentielle qui va s'ouvrir. Cette vue, assez plausible, était cependant inexacte.

A la Maison-Blanche, comme au département des Affaires étrangères, on est très désireux, croyons-nous fermement, qu'une solution aussi honorable pour l'Angleterre que pour les États-Unis soit donnée, par voie pacifique, dans le plus bref délai possible, à la difficulté du Venezuela. Au point de vue même des intérêts de parti, il n'est guère douteux qu'il y ait tout avantage pour M. Cleveland à ce que la querelle avec l'Angleterre soit réglée bien avant la fin de sa présidence.

Les démocrates n'auraient intérêt à tenir le conflit en suspens jusqu'à l'époque des élections présidentielles que si la masse de la population aux États-Unis était avec les jingoes. Hypothèse absurde. Les jingoes amusent le peuple américain ; ils peuvent, il est vrai, à un moment donné, l'engager malgré lui ; mais ils ne parviendront pas à faire croire qu'ils le représentent.

[973.8] AUGUSTE MOIREAU.

LA CHOSE QUI EST

V. Les Snobs.

[illegible]

[illegible]

Je n'ai pas répondu à ta lettre du mois dernier, mon cher ami, parce que je la trouvais un peu puérile et aussi, par suite de ce dégoût, sans animosité, qu'on éprouve parfois passagèrement pour ses plus sympathiques amis.

Mais je veux réparer et je répondrai tout de suite à tes questions de ce mois-ci.

Tu me parais extrêmement frappé par le livre de Pierre Veber : *Chez les Snobs*. Tu me demandes si j'ai lu « cet amusant ouvrage, mordant, malicieux tout le temps, sans cesser jamais d'être comique » et tu t'inquiètes de savoir si vraiment les snobs exercent dans le pays l'influence néfaste qu'on leur pourrait croire, après la lecture de ce roman et de celui de Léon Daudet.

Hélas ! je suis plutôt embarrassé pour te renseigner sur la qualité de tes croyances, n'ayant pas encore lu le livre de Pierre Veber.

Mais j'ai la conviction que tu t'es exagéré les affres du spirituel écrivain. Pierre Veber est un esprit trop informé et trop solide pour s'être abusé au point que tu dis sur la nuisance des snobs. Il possède trop le sentiment des proportions pour attribuer à ces infortunés bêtas une autorité dont ils sont dénués. Tu auras sans doute pris pour un pilori ce qui n'était qu'une incisive série de charges — et si de vous deux quelqu'un a dépassé ses intentions, ce n'est pas lui, je le gagerais : c'est toi, mon pauvre ami.

Mais d'abord, pour te rassurer, distinguons bien l'espèce de snobs en question.

Il ne s'agit pas des snobs mondains, n'est-ce pas ? Ceux-là peuvent acquérir du poids, de l'envergure, s'ils réussissent dans leurs manœuvres, car à mesure qu'ils avancent dans la société, ils perdent de leur snobisme et l'on peut même mesurer leurs grades successifs à la diminution de leur vanité. Au-dessous d'eux ils ont alors des snobs plus snobs qu'eux et ainsi de suite jusqu'aux derniers soldats de la hiérarchie mondaine. Tandis que s'ils parviennent au sommet de cette hiérarchie, leur snobisme disparaît presque entièrement faute d'objet où diriger ses désirs. Conçu de cette façon comme machinisme ascensionnel de toute une classe de la société, le snobisme mondain présente un intérêt pour le penseur et ses sectateurs participent de son importance sociale.

C'est ce qui les différencie des snobs de lettres qui n'en ont aucune.

On a cependant beaucoup écrit sur eux. Des articles entiers ont été consacrés à les couvrir de ridicule. D'autres écrivains ont au contraire pris leur défense en déclarant qu'ils étaient les fécondateurs de l'opinion publique et ont prononcé leur éloge à peu près comme ce personnage de vaudeville, fanatique du fumier, qui répète sans cesse : « Faut de l'engrais ! »

Mais personne jusqu'ici n'a songé à s'apercevoir du peu de chose qu'étaient dans les lettres et les arts les snobs littéraires ou artistiques et de la faible autorité dont ils y disposaient.

D'où vient cette omission en même temps que cette illusion, c'est ce que je voudrais tenter de t'expliquer, mon cher Anselme.

En première ligne, parmi les raisons de ces erreurs il faut placer l'auto-suggestion professionnelle, la littératurite aiguë qui sévit dans nos rangs.

Invinciblement, malgré notre clairvoyance et nos efforts, nous sommes entraînés à accorder à nos petits tourments de métier un intérêt et une portée démesurément évalués.

Nous ne nous passionnons vraiment qu'à ce qui nous choque, nous inquiète, nous agace dans le développement de notre carrière, et fatalement nous en venons à considérer comme des ennemis publics les gens qui simplement ont contrecarré nos projets ou nos vœux.

De ces gens-là les premiers sont les snobs, c'est-à-dire les mauvais juges, les magistrats incompétents qui dès l'entrée dans la vie littéraire pèsent notre talent dans leurs clinquantes balances faussées par la sottise ou adultérées par le manque de savoir.

Cette épreuve initiale, si elle tourne contre nous, nous ne l'oublierons pas. Les snobs seront les premiers méchants sur lesquels s'exercera notre colère. Et nous ne leur ménageons pas le dénigrement, nous fulminons sans retenue, persuadés que la foule partagera nos rancunes et acclamera l'exécution de ces injustes. Sinon, si par hasard nous pensions que la foule s'en moque, ah! comme nous les laisserions tranquilles, les pauvres snobs, comme jamais nous n'en parlerions.

Et il n'y a pas à rougir de cette hallucination professionnelle. De tout temps la littérature en a souffert ou vécu.

Entre nous, crois-tu par exemple que Molière aurait écrit les *Précieuses ridicules* s'il eût calculé, un instant, le nombre de personnes qu'un tel sujet pouvait intéresser? Non, n'est-ce pas? Il agissait, je suppose, dans le trouble de l'instinct et du ressentiment. Et il se trouva cependant que la pièce triompha, qu'elle parut suffisamment générale, humaine, pour faire rire. Pourquoi? Elle ne traitait d'aucun sentiment qui émeuve la foule. Mais elle avait de l'humanité. L'humanité là dedans, c'était la rancune de Molière. Voilà les avantages du désavantage, j'en conviens.

Mais aussi il arrive que la malfaisance des snobs ne nous apparaisse que plus tard, quand nous sommes déjà bien avant dans la carrière. Alors c'est notre impérieux besoin de vérité, d'équité immédiate qui nous pousse à tirer vengeance d'eux. Il faut que cela soit fait tout de suite, dans l'année, sans tarder. Attendre que le Temps relègue tout en sa place et les écrivains surfaits aux îles de l'Oubli, c'est trop demander à notre patience, à notre philosophie. Pour la plupart, nous ne voyons pas plus loin que maintenant, que demain. Nous croyons frénétiquement au présent. Car le présent c'est notre domaine, notre propriété aux bornes proches, aux sites connus, aux limites fixes; et dans cet espace éphémère et lilliputien nous chevauchons à l'aise comme dans l'infini, toujours à batailler, ainsi que de bons gendarmes, pour y rétablir ce que nous pensons être la justice ou pour y châtier ce qui nous semble l'iniquité.

Ah! qu'il serait préférable de nous endurcir intérieurement notre sensibilité, par la réflexion lointaine!

Dès lors les piqûres des snobs parfois nous énerveraient, nous causeraient de petites démangeaisons au cuir intellectuel, mais nous n'aurions pas plus de rancune contre eux que contre les mouches bourdonnantes dont l'hiver chassera les essaims.

Et en fait, mon cher Anselme, je conçois qu'on exècre les défauts de caractère, les bassesses de cœur, les vilenies de tempérament. Mais les snobs, en tant que snobs, sont exempts de ces odieuses maladies. Leur snoberie ne consiste qu'en des travers d'esprit. Aussi j'admire qu'on puisse s'enflammer contre des gens dont le seul tort est de ne pas penser juste, quand cela se trouve être, hélas! le tort de presque tous et souvent même le nôtre.

Et puis, à la rigueur, je distingue bien les faiblesses irritantes de nos snobs. Oui, ce sont de pauvres diables, qui dépourvus de discernement font profession d'en avoir, qui voués à l'incertitude artistique affectent l'assurance la plus bruyante en matière d'art, qui ne sachant que penser sur tout ce mystère des lettres adoptent de penser ce qu'il y a de plus osé et de plus subversif, ce sont des bourgeois-penseurs comme d'autres sont bourgeois-gentilshommes.

Mais leur multitude, leur influence, leurs hauts et nuisibles faits, qu'on me les montre. Où sont-ils donc?

Car ici encore la confusion règne. On traite de snobs des gens qui n'ont à cette injure aucun titre. On attribue de la niaiserie à des esprits dont la caractéristique, au contraire, est d'être tout à fait malins. On mêle tout, on brouille tout. Un peu de lumière, à la fin!

Tiens, étudions la chose sur le lancement d'un peintre quelconque, poussé par une coterie plus que par son talent. Articles, expositions, public en extase. Snobs également tous ces gens-là? Allons donc!

Ne sont pas snobs les critiques qui ou bien croient sincèrement au génie dudit artiste ou bien ne l'exaltent que pour « embêter » ses collègues, ou bien ne le vantent que pour se poser en précurseurs et découvreurs de génies ignorés. Le cas de ceux-là est simple : candeur vénérable ou spirituelle canaillerie.

Ne sont pas snobs non plus les camarades dudit peintre, qui applaudissent à son triomphe, soit par foi véritable en son talent, soit par joie de voir les vieux maîtres rattrapés, soit par expectative que leur tour respectif d'être lancés de même arrivera sous peu et par prudence de ne pas rabaisser un succès dont peut-être ils auront l'analogue. Et le cas de ceux-là est pareil à celui des premiers.

Alors, que reste-t-il de snobs? Les spectateurs, les

visiteurs, — et encore, seulement ceux qui « gobent », s'enthousiasment, achètent et paient. Ci une cinquantaine de messieurs, une cinquantaine de femmes : leurs dames, et une centaine de personnes adjacentes aux ménages. Mettons deux cents snobs, et nous serons généreux.

Et c'est ces deux cents pauvres dupes, ces deux cents pauvres détraqués, ces deux cents pauvres grugés et roulés qui mènent censément le monde des arts, c'est là les abominables sectaires qui conduisent censément la Beauté à sa ruine, c'est là les malfaiteurs publics contre lesquels sont bandées toutes nos haines et nos anxiétés !

Laisse-moi sourire, mon cher Anselme. Montons, veux-tu, sur ces épouvantails et faisons sur eux, comme les petits oiseaux sur les inertes gardiens de nos champs.

Et pourtant, vois la force des satiristes. Les remarques que je te communique, avec cinq minutes d'attention tu aurais pu les formuler. Mais la verve de Pierre Veber t'a dompté, séduit, alarmé. C'est la victoire de la poésie sur la raison qui crée les œuvres bonnes.

C'est elle qui a rendu populaire une des plus abstruses comédies de Molière que je te citais, les *Précieuses*. C'est elle qui a assuré au *Monde où l'on s'ennuie* la faveur sans fin d'un public qui apprit en même temps la bêtise et l'existence de ce monde.

C'est elle qui, lyrique ou comique, dévoile en tout de l'intérêt, comme Raspail du camphre en tous les objets. C'est elle qui aujourd'hui fait vain et superflu tout ce que je t'ai dit des snobs, encore que ce soit du journalisme vrai à peu près et, je crois, assez raisonnable.

FERNAND VANDEREM.

BULLETIN

Turcs et Mongols (1).

Nul plus que M. Cahun, à la fois érudit, voyageur et linguiste, n'était capable de débrouiller, pour notre plaisir et notre instruction d'Occidentaux du XIXe siècle, les brumes confuses qui ont longtemps enveloppé l'histoire de l'Asie centrale au moyen âge. Arracher le masque de mystère et de terreur derrière lequel nos esprits raffinés se refusaient à chercher le vrai visage des compagnons de Gingiskhan et de Tamerlan, et nous montrer, au lieu du fantôme grotesque dont se rebutait notre ignorance, des hommes dont la civilisation et la psychologie ne diffère de la nôtre que d'une manière toute relative, ce n'est pas le fait d'un historien vulgaire. Qui s'attendrait à trouver dans Gengiskhan une sorte de Napoléon du moyen âge, rêvant une monarchie universelle et toute civile dans un temps où on ne voyait rien, en Europe, en dehors de la commune, de la fédération féodale ou de l'empire théocratique; un Napoléon moins entiché encore de combats que d'organisation, entouré de légistes et de bureaucrates, transmettant sur toutes choses ses ordres aux maréchaux de ses plus lointaines armées; d'une tolérance religieuse, toute contemporaine, traitant avec une égale justice ses innombrables sujets, païens, musulmans, bouddhistes ou chrétiens? Pour reconstituer ainsi toute une époque, il faut être un voyant tout passionné et nourri de son sujet, et c'est le cas de M. Cahun.

Dans une vision rapide, au courant du récit, nous sommes initiés aux étranges vicissitudes de deux églises peu connues et cependant si dignes de fixer l'attention : l'église persane, hérétique de l'Islam, persécutée, pleine de mystères, avec ses brusques et éphémères révolutions sociales où l'Asie du moyen âge a expérimenté tous nos rêves modernes de démocratisation radicale ; et le christianisme nestorien qui gouverna pendant de longs siècles toute l'Asie du nord au nom du Christ, installa jusqu'à Pékin des moines et des évêques, se croisa contre les musulmans de Palestine et d'Egypte, et après avoir rêvé l'union avec la catholicité d'Europe et la conquête de tout l'Orient, succomba, broyé entre le bouddhisme et l'islamisme.

A l'Europe chrétienne du moyen âge, dont les guerres avec les Mongols et aussi les négociations tiennent une si grande place dans le cadre que M. Cahun s'est assigné la tâche de remplir, l'auteur reproche de ne pas avoir compris et accepté les offres d'alliance des princes mongols. L'a-t-elle pu, au fort de la crise terrible qu'elle traversait? Au XIIIe siècle, le vrai khalife d'Europe, le chef politique et le faiseur de tiares pour une grande partie de la chrétienté, n'est-ce pas l'empereur d'Allemagne? tandis que l'Eglise, toujours menacée et souvent humiliée avec ses moines agitateurs des masses guelfes, poursuivant dans l'ombre son œuvre de théocratie jamais réalisée, n'est-elle pas plutôt semblable à l'église traquée combattante, mystérieuse et jamais vaincue de la Perse schiite? Dans cette lutte colossale entre pape et empereur, pouvait-on regarder en Asie? Quoi qu'il en soit, avec sa haute et si remarquable impartialité historique, l'historien du monde oriental n'a garde de ne point nous faire entrevoir l'activité singulière de cette papauté à demi forcée par l'Allemagne déjà presque schismatique, et pendant ce temps négociant avec le khan mongol, avec les nestoriens, avec tout l'Orient. L'impartialité historique, la faculté d'étudier un Mongol, un Chinois, un musulman orthodoxe ou hérétique, un chrétien nestorien ou catholique, avec l'état d'âme qui permet de les comprendre, telles sont les qualités de M. Cahun : c'est en formulant ce dernier éloge que je veux fermer un livre intéressant par tant de problèmes soulevés.

ALFRED [illegible]

(1) Introduction à l'histoire de l'Asie. *Turcs et Mongols, des origines à 1405*, par M. Leon Cahun, conservateur-adjoint à la bibliothèque Mazarine; chez Armand Colin.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

EN PROVINCE, par *René Bazin*.

Nous avons là un choix des chroniques parues dans le *Journal des Débats*. Le titre est assez peu défini pour se prêter à la plus grande variété de tons comme de sujets. Aux souvenirs du vieux temps se mêle l'observation présente, à la fantaisie la réalité, aux portraits les descriptions; et, dans ces cadres multiples, l'auteur montre sous tous les aspects un talent très divers, qui n'excelle pas moins à raconter qu'à peindre, un talent auquel ne manquent ni l'éclat ni le relief, mais dont il faut surtout louer la grâce, l'élégance, la sensibilité délicate. Ce que j'aime le plus en son livre, ce sont les paysages et les scènes champêtres. M. Bazin a l'âme rustique, si vous voulez entendre par là je ne sais quelle native fraîcheur. Il pourrait se dispenser de nous dire que son jeune âge s'écoula dans la vraie campagne, la campagne des guérets, des landes, des montagnes et des bois. Nous sentons bien que cette campagne, il y a été lâché en casquette et en blouse, dénichant les oiseaux, dormant parmi les foins, longeant, le soir, non sans émoi, le bord des étangs d'où se lèvent des formes vagues. Son amour pour elle n'a rien de factice ou de maladif, comme, bien souvent, celui d'un citadin. Il la trouve à la fois « pleine de rêves » et « reposante ». De ses années d'enfance passées au grand air, il a conservé un souvenir toujours présent qui inspire à ses meilleures pages ce qu'elles ont de tendresse familière, d'intime et pénétrante douceur.

LES ÉPINES ONT DES ROSES, par *Alfred de Ferry*.

C'est l'histoire d'un jeune gentilhomme, misanthrope et pessimiste, qui, sans aucune cause de chagrin tant soit peu sortable, passe son existence à se rendre malheureux, jusqu'au jour où de véritables ennuis et de réels devoirs finissent par l'amener à une conception moins distinguée peut-être, mais plus pratique et plus raisonnable de cette vie terrestre. Le beau ténébreux et nébuleux s'aperçoit alors qu'il adore tout bêtement une exquise jeune fille, dont ses défiances et ses bizarreries ombrageuses ont contristé, découragé peut-être l'amour naissant. Par bonheur, tout peut encore s'arranger. Tout s'arrange; il n'y faut, vers la fin, qu'un petit incident romanesque et particulièrement opportun. — Livre très aimable, d'une allure vive et piquante, où il y a beaucoup d'esprit, de gentillesse et de grâce, avec une pointe de philosophie humoristique qui ne manque pas de ragoût. Quelque manière, à vrai dire, et quelque coquetterie. L'auteur désire manifestement se rendre agréable. Mais devons-nous lui en vouloir? Il l'est presque autant qu'il a envie de l'être.

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN ITALIE, 1883-1896, par *Amédée Roux*, (Plon éditeur). — Vous trouverez dans ce livre une foule de renseignements utiles sur la production littéraire de l'Italie pendant les derniers quinze ans. C'est ce que je puis en dire de mieux. Et même l'éloge tournera en critique si j'ajoute que M. Roux, dans son méritoire désir d'être complet, nous donne souvent une sorte d'inventaire plutôt qu'une véritable étude de littérature. Beaucoup des auteurs qu'il mentionne auraient pu être omis sans inconvénient. Nous ne lui demandions pas tant de noms et tant de titres. Du moins nous fallait-il avant tout une classification méthodique, subordonnée à quelques idées générales et qui nous permît de nous reconnaître dans la multiplicité des œuvres. Mais le plan de l'auteur ne se rapporte qu'aux diverses formes littéraires, et, sous la même rubrique, il énumère à la file, sans aucune distinction, des écrivains qui, directement opposés entre eux par leurs tendances esthétiques ou morales, n'ont d'autre point commun que de cultiver le même genre. Je me trompe. Il y a, par exemple, trois chapitres sur la poésie, et le second, à vrai dire, n'est, comme il en porte le titre, que la « suite du même sujet »; mais le troisième a sa matière spéciale : il est consacré aux « femmes poètes ». M. Roux sépare pudiquement les deux sexes. Ce procédé, que nous retrouvons plus loin dans les chapitres sur le roman, ne m'a pas semblé des plus philosophiques.

Signalons encore :

Heures émues, par *Maurice de Féraudy*.

Des faiblesses, des platitudes, des mignardises, des fleurs de rhétorique un peu fanées, maintes réminiscences plus ou moins involontaires de l'acteur et du récitateur chez qui l'imagination est aisément dupe de la mémoire, mais aussi beaucoup de jolis vers, simples et justes, d'un accent personnel, et même cinq ou six pièces que je louerai pour leur grâce sentimentale.

Larmes et sourires, par *Hector Bonnenfant* (Gourmay-Courtin, éditeur, à Rochefort-sur-Mer).

M. Bonnenfant, instituteur public, fut, jusqu'à sa quinzième année, domestique de ferme. C'est assez dire quel courage, quelle tenace énergie il lui a fallu pour s'initier aux secrets de la langue poétique et du rythme. Né poète, il s'est fait artiste. Ses vers, çà et là, trahissent de l'inexpérience, mais, jusque dans certaines gaucheries ou certaines rudesses, plaisent encore par je ne sais quelle saveur originale; et, plus d'une fois, ils traduisent avec un rare bonheur d'expression l'intimité d'une âme vaillante et tendre.

Le mari de Simone, par *Champol* (Plon, éditeur).

Si je dis que c'est un roman honnête, me voilà forcé d'ajouter qu'il n'a rien de fade. Récit un peu fantastique par endroits, mais bien conduit et dont l'intérêt ne languit pas un instant.

Cœur malade, par *Ernest Benjamin*.

J'apprécierais plus l'esprit de M. Benjamin et son écriture très soignée, si cet esprit, un peu tendu et pointu, ne dénotait trop « l'auteur » et si cette écriture n'avait quelque chose de livresque. Quant au sujet, il est, surtout dans la dernière partie, d'une invraisemblance extravagante et puérile. *Cœur malade* nous laisse l'impression de quelque chose de factice, de convenu. M. Benjamin a travaillé « de chic », cela se sent d'un bout à l'autre, et, s'il ne manque pas de talent, tout le talent du monde ne saurait tenir lieu d'observation.

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Mondes*), 19, rue des Saints-Pères. — 33705. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23. 4e SÉRIE. — TOME V 6 JUIN 1896.

LA POLITIQUE

On plaisante agréablement ceux qui prétendent qu'il y a « quelque chose à faire. » On leur dit : « Faire quelque chose ; mais quoi ? Précisez. » Et s'ils indiquent avec timidité quelque réforme qui leur semble juste, utile, facile, pratique, on s'écrie : « Prenez garde ! vous êtes socialistes, — oui, socialistes sans le savoir, et d'autant plus dangereux. »

Ce qu'on nous a dit quelquefois, à nous qui n'avons d'autre prétention que d'écrire simplement ce qui nous paraît vrai, on va le dire sans doute à M. le Président du Conseil et à ses collaborateurs ; car, ne vous y trompez pas, sous une apparence réservée et modeste, les réformes que le gouvernement propose sont très sérieuses : voici la première fois qu'on touche à notre régime fiscal.

La plus importante de ces réformes, c'est de remplacer la contribution personnelle-mobilière par une taxe nouvelle, croissante avec les signes extérieurs de la richesse, décroissante suivant les charges de famille. Cette idée a été discutée plus d'une fois ici même. On a dit trop souvent à quel point elle paraît juste pour qu'il soit besoin d'y revenir.

De quelque nom qu'on l'appelle, la taxe nouvelle frappera chacun d'après ses ressources réelles, sans laisser aucune place à l'arbitraire ; calculée sur le chiffre du loyer, elle sera d'une perception aussi facile que l'est aujourd'hui la contribution personnelle-mobilière.

Sur ce premier point, il semble qu'on puisse donner au gouvernement partie gagnée.

Il n'en sera peut-être pas de même pour l'impôt sur la rente. On parlera de banqueroute ; on en parle déjà. C'est là un mot bien gros. La taxe sur les valeurs mobilières devant être portée, dit-on, à 4 1/2 p. 100, un coupon de rente de 3 francs payerait 14 centimes. C'est quelque chose sans doute, mais ce n'est pas assez pour que personne, soit chez nous, soit à l'étranger, ait le droit de dire que la France fait banqueroute.

L'objection la plus grave, à mon sens, c'est qu'en imposant la rente, on rend une conversion plus difficile et plus précaire. Pour moi, je l'avoue, j'aurais rêvé un ministre des finances hardi, qui, laissant la rente libre de tout impôt, aurait préparé de longue main la conversion du 3 p. 100 ; qui se serait efforcé d'amener les finances publiques à ce degré de prospérité où l'on aurait pu offrir aux créanciers de l'État de les rembourser au pair ; qui, ce jour-là, aurait remplacé nos types de rente vieillis par un type nouveau, réductible, comme on l'a fait ailleurs, tous les vingt ans, peut-être même tous les dix ans ; et qui ainsi, tout en respectant les droits du présent, aurait allégé les budgets de l'avenir.

Voilà un rêve auquel il faudrait renoncer au moins pour longtemps, et c'est en quoi l'impôt sur la rente paraît un mauvais impôt ; — mais, tout mauvais soit-il, si l'on n'offre rien d'autre, si l'on ne trouve pas quelque ressource budgétaire qui prête moins à la critique, j'ose dire que les Chambres, à l'heure où nous sommes, feraient encore plus sagement de voter cet impôt que de répondre aux propositions du gouvernement par une négation pure et simple.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

3 juin.

SOUVENIRS INÉDITS

D'UN PRISONNIER FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

(1870-1871.)

Bien souvent nos malheureux compatriotes, internés dans les froides prisons d'Allemagne, accablés de travaux humiliants, mal nourris, brutalisés, et, par-dessus tout, désespérés de l'impuissance à laquelle ils étaient condamnés, envièrent le sort de leurs camarades tombés, face à l'ennemi, et, dans leur agonie suprême, rêvant de victoire, de triomphe.

D'aucuns, il est vrai, eurent une captivité relativement douce, tels les internés du *Tempelhof*, qui est le Champ-de-Mars de Berlin, et surtout ceux de Spandau, ville-forteresse, à quelques lieues de la capitale prussienne. Là, même, on jouait la comédie, et les plus hauts personnages de la société berlinoise et du corps diplomatique ne dédaignaient pas de venir applaudir les zouaves, transformés en jeunes premiers, et quelques caporaux imberbes, irrésistibles dans leurs rôles d'ingénues ou de soubrettes. Les ambassadrices des pays amis de la France envoyaient à ces derniers leurs défroques. Jamais théâtre ne fut plus riche en accessoires.

A Magdebourg, il est aussi question d'un théâtre : la *Tonhalle*. Mais là, c'est la tragédie. Le trop-plein des hôpitaux et des ambulances s'y est abattu, et l'on y soigne surtout la vérole noire, pire que le choléra. Loges, coulisses, parterre, scène, paradis, regorgent de moribonds. Une infection putride, un râle continu règnent dans cet antre de la mort.

A Carlsruhe, nos blessés et nos malades sont traités avec le plus grand soin; mais à Rastadt, qui en est proche, neuf mille prisonniers, ravagés par le typhus et la variole, se débattent, en une horrible promiscuité, contre les affres de l'agonie. A Ingolstadt, en Bavière, nos turcos, — car ils sont là en majorité, — travaillent, par les plus fortes gelées, à la terre, nuit et jour, avec le carreau d'une prison pour repos, ou la terre humide d'une casemate. A Ulm, c'était le pays des ténèbres. Nos malheureux compatriotes s'y entassaient en des caves à plusieurs étages. Beaucoup y perdirent la vie, ou la vue.

Cependant tout cela n'est rien, à côté de ce que souffrirent les héroïques combattants de Frœschviller, de Gravelotte, de Sedan et de cent autres combats meurtriers, dans les plaines glacées de la Poméranie, proche la Baltique aux brises boréales, loin du monde, loin de toute nouvelle de la patrie, loin des chefs qui, parfois, adoucissent les rigueurs de la prison. Les premiers prisonniers y furent transportés, de sorte que leur martyre n'en dura que plus longtemps.

Souvent des voix isolées se sont fait entendre pour conter, sur la foi de récits partiels, des traits se rapportant à cette zone de douleur, qui eût tenté la plume du Dante; quelques monographies ont pu paraître obscurément; mais aucune histoire d'une captivité complète dans l'horrible recoin de la Prusse du Nord n'a, que nous sachions, vu le jour de la publicité. C'est, dans la bibliographie de la guerre, une lacune qu'un hasard nous permet de combler, en partie du moins. Un volontaire de l'Orléanais, M. Habert de Ginestet, fait prisonnier à Metz, fut envoyé à Stettin, et plus loin encore. Il y resta de longs mois; il y subit les plus noires misères et plus cruelles humiliations; et ces tortures, ces rages concentrées, il les a notées, non pour le public, mais pour son fils, destiné à la carrière militaire.

Le *Souviens-toi*, le *Væ victis*, inscrit en tête des notes que nous avons sous les yeux, s'adresse à tous les fils de France. Aussi dédions-nous à ceux qui nous suivent, aux jeunes qui n'ont pas vu la guerre, la sélection de ces Souvenirs.

M. H. de Ginestet est prisonnier, après le 29 octobre. Le drapeau de son régiment (le 25e de ligne) a, du moins, été brûlé, et la compagnie est parquée, avec tant d'autres, à Courcelles.

Nous fûmes enfermés dans une grande pièce qui avait dû être une salle de danse. Il y faisait chaud, et des femmes y vinrent avec des paniers, remplis de provisions et de vêtements... Une jeune fille passa près de moi et, furtivement, me montra, sous des victuailles, des effets. Je compris, et, me levant de mon siège, j'essayai de me glisser à sa suite et de me dissimuler dans un groupe de femmes qui semblaient se presser à dessein pour former un rideau. Mais un casque à pointe surgit tout à coup, et les femmes se dispersèrent dans la salle, distribuant ostensiblement les vivres qu'elles avaient apportés. L'occasion était perdue pour moi ; mais je ne saurais dire avec quel sentiment de joie, et, cela va sans dire, d'envie, je pus voir, du coin de l'œil, un artilleur se travestir, accroupi derrière quelques femmes, puis, profitant de sa jeune figure imberbe, se mêler un instant à elles, et se glisser vers la porte sans être remarqué des sentinelles prussiennes.

De Courcelles, les prisonniers gagnèrent lentement Francfort, puis Stettin, où ils arrivèrent harassés, rendus, grelottants, la figure hâve, la barbe longue. Cela prêtait à rire à la population, qui s'arrêtait pour voir passer nos compatriotes.

Pour logis, une baraque laissant pénétrer le froid par toutes ses fissures; pour couverture, une loque trop courte, laissant à l'air la poitrine et les pieds, et pour ordinaire, la soupe à la farine,

« qu'on ne saurait mieux comparer qu'à la colle dont se servent les peintres pour enduire leur papier avant de l'appliquer sur un mur ». Bien entendu, les travaux forcés en sus :

Chaque jour, on prenait, parmi nous, une certaine quantité d'hommes qu'on divisait par piquets, et qui, sous la garde de quelques soldats, étaient conduits au travail, soit sur le port, soit dans les docks, soit dans les magasins de Stettin. Là, il nous fallait remuer de lourds fardeaux, charger ou décharger des navires de charbon ou des barques pleines de poisson, embarquer des caisses, des ballots, des tonnes, faire, en un mot, un travail de débardeurs... Et toujours, à nos trousses, ces affreux hommes à casque à pointe, qui, le fusil chargé et la baïonnette en avant, ne cessaient de nous crier : *Vorwaerts!* (*En avant!*) sans compter les bourrades, les coups de botte, les coups de crosse, qui ne nous étaient pas ménagés. Et, en plus, à l'aller comme au retour, les gamins, s'amassant sur notre passage, et nous accablant de pierres, de boules de neige et d'injures, tandis que les bons bourgeois, leurs pères, s'arrêtaient et ricanaient à ce spectacle, en fumant leurs longues pipes.

Cette existence peut paraître dure, mais il y avait pire. Habert ne devait pas tarder à en faire la cruelle expérience. Il avait fait la remarque qu'un officier, après l'appel, inscrivait des noms sur un carnet. Intrigué, il questionna un sergent qui parlait français, et sut qu'on préparait un envoi de prisonniers dans une île de la mer Baltique. Le sergent ajoutait que le choix des officiers se portait surtout sur les hommes qui leur étaient signalés comme les mauvaises têtes, les indépendants de la bande; mais cette considération n'était pas faite pour arrêter Habert; il ne vit qu'une chose : une île, la mer, l'occasion de fuir, et, sans hésiter, il s'avança, la main au képi, vers le capitaine au carnet. Celui-ci le regarda d'un air étonné : — « Vous voulez aller à l'île de Swinnemünde? — Oui, mon capitaine. » L'officier eut un moment d'hésitation; puis, d'un ton quelque peu narquois : — « C'est bon. Comment vous appelez-vous?... » Et il inscrivit Habert de Ginestet sur sa liste d'exilés.

Ces derniers, au nombre de quinze cents, furent entassés sur deux petits vapeurs « dans le genre de ceux qui font le trajet du Havre à Trouville ». Il faisait un froid intense et le vent, soufflant de la mer, retardait la marche du navire. Cependant, au bout de quelques heures, après avoir laissé sur leur droite un bras de l'Oder, nos compatriotes débarquèrent dans l'île Woilin, située à l'embouchure du fleuve, à peu près en face de la ville et de la citadelle de Swinnemünde, et séparée de la terre ferme par un chenal assez étroit. Là s'élevaient de misérables baraquements que le vent du pôle tapissait, à l'intérieur, de parois glacées et de stalactites d'un effet très pittoresque à la lumière, mais tout à fait dépourvues de charme aux yeux des pauvres diables qui s'y trouvaient. Un poêle, pour lequel on n'avait que deux heures de combustible par jour; et pour toute nourriture, la « colle » et le pain noir qu'on se procurait au prix de misères sans nom :

Tous les trois jours, cent cinquante d'entre nous étaient commandés de corvée pour aller au pain. C'était à Swinnemünde qu'il fallait le chercher, sous bonne escorte, bien entendu. On traversait l'Oder sur la glace, et, dans la ville, à la porte du boulanger, nous attendions parfois deux heures la fin de la distribution, les pieds dans la neige, avec nos chaussures usées, le corps exposé au vent du pôle, soufflant avec rage sous nos pauvres habits en loques. Immobiles à notre rang, nous sentions nos membres s'engourdir, notre sang se congeler, et lorsque, enfin, la distribution faite, il nous fallait emporter les dix ou douze boules informes et noires qu'on baptise pain de munition en Prusse, nos mains, engourdies par le froid, nous refusaient leur service. Rien ne nous était donné pour emporter notre charge. C'était à nous de nous ingénier. L'un bouclait ses pains avec la courroie de son pantalon; l'autre prenait une corde; ceux qui avaient des ceintures de flanelle les enroulaient dedans; d'autres les mettaient simplement dans les pans de leur capote...

Eh bien, malgré nos misères, le vieil esprit gaulois, l'insouciance française ne perdaient pas leurs droits, et il nous arrivait souvent, en allant au pain, de chanter en chœur quelque refrain, autant pour narguer les curieux et leur montrer que nous savions supporter l'infortune que pour rythmer notre marche. Mais un jour, au détour d'une rue, nous nous trouvâmes, tout à coup, nez à nez avec le commandant du fort, qui se promenant, avec sa femme.

— Halte! cria-t-il en français, qu'il parlait fort bien. Halte! Vous faites beaucoup trop de bruit. Si cela se représente encore, je vous mettrai en cellules. Je ne veux pas qu'on chante dans les rues.

Et, se tournant vers le sergent qui conduisait le détachement, il l'admonesta de verte façon.

Ce coin « d'esprit gaulois » n'allait pas tarder à reparaître, en dépit de l'admonestation du commandant et de la rigidité du sort plus implacable de jour en jour. Parmi les prisonniers se trouvait un vieux soldat d'Afrique, du nom de Blanchard, ingénieux, intelligent, sachant tirer parti de tout. Depuis quelque temps, chaque fois qu'il était de corvée pour le pain, on le voyait revenir avec de vieux papiers, avec des ramassis de ferraille et de chiffons qu'il cachait avec soin sous sa paillasse. On le plaisantait mais il laissait dire, et, un jour, s'adressant à son escouade :

— Les enfants, vous ne savez donc pas que nous sommes en carnaval. Vous allez voir quelle belle mascarade nous allons faire.

Et, exhibant ses vieux papiers, il se mit à les coller avec un reste de soupe; puis, à l'heure du chauffage, il les exposa autour du poêle, et, ayant ainsi obtenu de grands morceaux, il y découpa un habit qu'il s'appliqua fort ingénieusement sur le corps. Des frisons découpés figurèrent les épaulettes et les aiguillettes ; des morceaux de fer blanc, empruntés à de vieilles gamelles, et pittoresquement tailladés, étoilèrent sa poitrine; enfin, un immense chapeau, goudronné de noir, empanaché de frisons blancs et bleus, surmonta ce chef-d'œuvre d'invention, renouvelé de Cadet-Roussel.

Sous la haute direction de Blanchard, une douzaine d'entre nous — j'étais du nombre, cela va sans dire — s'affublèrent de leurs draps, qui, attachés sur la tête au moyen de cravates, nous donnaient un air de bédouins, que ne démentaient pas nos barbes longues et mal soignées, nos figures maigres et hâves.

Ainsi harnachés, nous nous glissâmes dans la seconde baraque, où notre arrivée inopinée eut un succès prodigieux. Blanchard adressa un *speech* comique aux assistants, et nous nous disposions à aller nous montrer dans la troisième baraque, lorsque nous vîmes aux portes un mouvement et des allées et venues qui ne nous présageaient rien de bon.

— Amis, murmura Blanchard, je crois qu'il n'est que temps de nous cacher. Hop !

En trois sauts, nous rentrions dans notre baraque. L'habit de papier disparut en un clin d'œil dans le poêle; les draps furent réintégrés prestement sous les couvertures, et nous aussi, nous nous étendions sur nos lits, feignant de sommeiller, comme cela nous arrivait si fréquemment pour tuer le temps et tromper le froid et la faim.

Notre attente ne fut pas longue. Le poste en armes fit irruption dans la baraque, sous la conduite d'un lieutenant.

— Quels sont, rugit-il en français, ceux qui ont eu l'audace de vouloir ridiculiser Sa Très Haute Majesté ?

... Ridiculiser le roi de Prusse !... Franchement, nous n'y avions pas songé.

Naturellement, personne ne souffla mot, et nous affectâmes de prendre un air très étonné.

— Nommez-moi les insolents, les criminels, hurla de nouveau le lieutenant, frappant la terre durcie de sa botte et du fourreau de son sabre; nommez-les-moi immédiatement, afin qu'ils soient punis comme ils le méritent.

Cette seconde injonction demeura sans réponse, comme la première. Alors, l'officier, furieux, sortit avec ses hommes pour aller faire la même inspection dans les autres baraques...

Une demi-heure après, nous fûmes, tous les onze cents, appelés dans la cour et rangés par files de deux hommes se tournant le dos. Des officiers accouraient, empressés, de toutes les directions; des piquets de soldats se formaient; des ordres glapissants déchiraient l'air...

On nous somma de nouveau de nommer les coupables. Devant notre silence persistant, on nous menaça tous de punition; et, en vérité, pour nous apprendre à respecter la dignité royale que nous avions gravement offensée, paraît-il, nous fûmes punis en masse de huit jours de cachot.

Après cet incident, la situation des prisonniers de l'île Woilin fut intolérable. Alors, l'esprit de révolte se mit dans leurs rangs. Un jour, ils se refusèrent à se rendre au travail, ce qui était puni de mort; mais ils préféraient mille fois la fusillade aux tortures qui les accablaient. Les troupes prirent les armes, évoluèrent, se massèrent autour de ce troupeau humain; la cavalerie se développa, sabre au clair; au fort, les canonniers, mèche allumée, braquaient leurs pièces. Le commandant s'avança :

— Vous avez refusé le travail, dit-il; mais vous allez vous y rendre immédiatement; sinon, je commande le feu, et pas un de vous ne sera vivant dans cinq minutes...

Il y eut une hésitation. Il y avait là de pauvres mobiles, pris devant Paris, dès le début du siège. Ils implorèrent. Les anciens eurent pitié d'eux.

— *Vorwaerts !* commanda un officier...

Et la colonne de corvée s'ébranla tristement, vaincue, pour se rendre au chantier.

— Oh ! les tristes jours ! et la triste chose qu'un hiver poméranien ! Pas le plus faible rayon de soleil perçant cette épaisse calotte de plomb qui tient lieu du ciel ! Pas la plus mince éclaircie ! Toujours ce même plafond blafard, donnant un aspect lugubre à une nature déjà ingrate par elle-même...

* * *

Un jour, cependant, un timide rayon de soleil vint entr'ouvrir l'épaisse couche de brouillard, et la réverbération de cette pâle lumière permit d'apercevoir dans le lointain un spectacle inattendu. Une ville, bâtie sur une langue de terre se projetant dans la mer, étalait ses toits couverts de glace. Et, ô illusion ! ô vision ! « cela avait l'air d'une ville enchantée, perdue entre le ciel et l'eau, brillant de toutes les couleurs du prisme ».

Habert, ébloui, charmé, croyant à un mirage, désigna du doigt cette apparition à un factionnaire qui se trouvait près de lui.

— *Misdroy*, dit celui-ci.

Le rayon disparut bientôt, et avec lui s'évanouit le riant décor qu'il avait évoqué. L'horizon reprit son immobilité sombre, farouche. Mais, dans l'esprit du prisonnier l'image de ce coin ensoleillé s'était ancrée. Une ville était donc si près de lui, — une ville au bord de la mer : une ville d'où l'on pouvait gagner le large ! Il n'en dormit pas, et, dès le lendemain, se confiant à son camarade Blanchard, il lui proposa de gagner ce Misdroy qui lui était apparu comme un palais de féerie. Le vieil africain n'était pas homme

à refuser, et le soir même, nos deux compagnons tentaient l'aventure. Elle n'était pas sans danger, comme on va le voir :

Il n'y avait qu'un endroit, autour de notre campement, par où la fuite fût, sinon possible, du moins essayable. Derrière les baraques se trouvait une immense fosse servant de réceptacle à toutes les ordures, à tous les immondices. Là, les factionnaires étaient un peu moins rapprochés, soit que les émanations qui s'échappaient de ce cloaque les en éloignassent, soit qu'on jugeât qu'il constituait par lui-même un rempart suffisant. J'avais fait cette remarque, et je n'étais pas le seul, car, peu de temps auparavant, un malheureux prisonnier s'étant aventuré la nuit un peu trop loin de ce trou infect, soit avec le projet de s'enfuir, soit pour éviter d'y glisser, avait été tué sur place. Mais ce souvenir, tout récent cependant, ne pouvait influer sur notre résolution.

Quand la nuit fut arrivée et que les allées et venues des patrouilles eurent cessé momentanément, nous nous levâmes et sortîmes sans bruit de la baraque. Il s'agissait, pour commencer, de franchir la ligne des factionnaires et de gagner le bois de sapins qui bordait le rivage. La nuit était très sombre; le ciel, touchant terre, laissait épandre de lourds flocons de neige; on ne voyait pas à dix pas devant soi... Nous nous faufilâmes derrière les baraques en longeant le cloaque, et de là nous vîmes les factionnaires battant la semelle sur le sentier tracé dans la neige durcie par leurs allées et venues... Nous avancions avec une excessive lenteur, rampant comme des couleuvres, nous arrêtant au plus léger bruissement, écoutant avec anxiété, profitant des moindres obstacles qui pussent nous dissimuler : tas de neige ou ramassis d'ordures...

Je perdis bientôt Blanchard de vue, et je m'en réjouissais en pensant que si je ne le voyais pas, il ne me voyait pas non plus, ce qui me faisait espérer que nous avions chance d'échapper à l'attention des factionnaires. Je rampai encore un mètre ou deux. J'étais ainsi arrivé à quelques pas à peine du chemin de ronde et j'observais le mouvement des sentinelles qui, semblables à de noirs fantômes, marchaient automatiquement dans la nuit, mesurant toujours leurs mouvements de manière à ne pas se tourner mutuellement le dos. Les minutes me semblaient des heures. Tout à coup un léger craquement se fit entendre, causé par un tassement de la neige, sans doute, qui résonna, lugubre, dans le grand silence de cette nuit boréale.

— *Wer da?* cria la sentinelle la plus rapprochée.

— *Wer da?* répétèrent tous les factionnaires, les uns après les autres.

Mon cœur bondissait; mes tempes battaient, produisant un bruit étourdissant dans mes oreilles. Cependant, je repris mon sang-froid promptement. Si nous étions découverts, eh bien, que diable! on ne meurt qu'une fois. Entre temps, les *Wer da?* se succédaient de place en place, le son s'amoindrissant à mesure que celui qui les répétait était plus éloigné ; mais la sentinelle la plus proche de moi, à ma gauche, après quelques instants d'attention, dit à mi-voix à son camarade de droite :

— *Nichts!... Der Schnee...* Rien! La neige!

Et le mot *Nichts*, répété de sentinelle en sentinelle, vola à son tour, rassurant tout le cordon d'enceinte.

En même temps, le factionnaire, arrivé à sa limite, attendit son voisin pour échanger avec lui quelques mots à voix basse. Je saisis au vol cet instant béni. Me soulevant sur les poignets, j'enjambai le parapet, et, en trois bonds, je fus de l'autre côté du talus de neige. Je n'avais pas été aperçu, puisque tout restait calme. Allongé, collé le long du parapet, j'attendis un moment avant d'explorer le terrain qui restait à parcourir. Il y avait au moins une centaine de mètres à franchir pour gagner la forêt de pins, et, sur le blanc tapis qui s'étendait partout, le moindre objet devait faire tache. Alors un immense désespoir s'empara de tout mon être en reconnaissant l'inutilité de ce que j'avais fait jusqu'ici, et j'eus l'idée de m'étendre sur le dos et de laisser le froid qui me gagnait m'engourdir jusqu'au dernier sommeil... Dans le mouvement que je fis pour mettre à exécution ce projet, mon regard glissa sur ma personne et l'espoir me revint. J'étais tout couvert de neige, et, bien certainement, si je continuais à agir avec une grande prudence, j'avais chance de me confondre, dans la nuit obscure, avec les objets environnants qui, tous, sous cet épais linceul, revêtaient une forme confuse et insaisissable. Alors, je me remis à ramper, puis quand je fus loin, j'osai me redresser, et, doucement, avec mille précautions, m'arrêtant à chaque pas, écoutant le moindre bruit, tressaillant au plus léger craquement, je finis par gagner la forêt de pins, où je me considérai momentanément comme en sûreté. Mais qu'était devenu Blanchard ? Il avait dû, lui aussi, tromper la vigilance de nos gardiens, mais il pouvait être encore en chemin, arrêté à quelque obstacle, engourdi par ce froid hyperboréen, qui était en train de me geler le sang des veines, et contre l'envahissement duquel j'avais toute peine à réagir. Adossé à un tronc qui m'abritait un peu contre la neige, je regardais autour de moi. Presque aveuglé par les larmes dont le froid emplissait mes yeux, et par l'obscurité que ces sombres bois rendaient encore plus noire, je me demandais si nous nous reverrions jamais, quand il me sembla entendre un léger bruit.

— *Wer da?* murmurai-je à tout hasard.

Une ombre bondit et je me sentis saisi au collet ; mais presque aussitôt les mains de fer qui s'étaient mises en devoir de m'étrangler se relâchèrent, et une chaude accolade m'enleva presque de terre.

C'était Blanchard!

Les deux amis restèrent un moment sans parler. Ils ne pouvaient croire à leur réunion, loin de leurs baraquements, loin de leurs gardes-chiourme. Mais le temps pressait. On ne tarderait pas à s'apercevoir de leur disparition. Et, en vérité, au bout d'un instant, un coup de canon retentit dans la direction de la forteresse. C'était le signal d'alarme, en cas d'évasion. Ils se mirent donc en route vivement, à l'abri de la forêt de pins qui longeait le bord de la mer. Ils étaient à peine couverts de mauvais vêtements ; la

neige les aveuglait ; ils se heurtaient à des troncs d'arbre et trébuchaient sur des souches et des blocs de glace; mais ils se sentaient libres, et, courageusement, ils marchèrent toute la nuit, — puis tout le lendemain, — en zigzag, s'éloignant ou se rapprochant du rivage, suivant la nature du pays.

Vers le soir, ils étaient exténués de fatigue et la faim leur donnait d'étranges hallucinations. Ils croyaient voir partout des Prussiens, affublés de suaires et grimaçants; un bruit de fusillade et de charge de cavalerie crépitait à leurs oreilles; il leur semblait qu'une horde de loups enragés était à leurs trousses. Mais ils avançaient toujours, mus par un pouvoir suggestif dont ils ne se rendaient pas compte, mettant un pied devant l'autre, instinctivement, et sans orientation, car ils ne savaient où ils allaient. Enfin, au jour, ils se trouvèrent en vue d'une agglomération de maisons.

C'était Misdroy, la ville fantôme entrevue dans un rayon de soleil.

Misdroy est, en été, une station de bains de mer très fréquentée. C'est le Trouville des Berlinois. De la terrasse de son casino, l'œil embrasse une plage où se coudoient toutes les élégances prussiennes. Mais, en hiver, quel contraste ! Le décor s'est évanoui, la grève est déserte, et Misdroy n'est plus qu'une simple bourgade de pêcheurs, enfouie sous la neige et séparée du monde entier par la mer qui s'est, elle-même, couverte d'un linceul, par une forêt gelée sur place, et par des landes où les vautours eux-mêmes n'ont que faire.

Les fugitifs étaient donc à Misdroy ; mais comment allaient-ils y être reçus ?

Notre apparition à l'entrée de la rue provoqua aussitôt un grand mouvement de curiosité. Des enfants, se rendant à l'école, nous avaient aperçus les premiers ; ils donnèrent l'éveil, et toute la population fut bientôt autour de nous.

— Vous êtes des prisonniers français ? nous demanda une voix prononçant assez bien notre langue.

Je me retournai et me trouvai en face d'un homme, jeune encore, à la figure bienveillante et compatissante.

— Oui, répondis-je, et nous mourons de faim, de froid et de fatigue.

— Venez, reprit-il, on va vous donner tout ce qu'il vous faut.

Nous fûmes entourés, entraînés, et, quelques instants après, nous étions installés dans une salle spacieuse devant un énorme plat de pommes de terre fumantes et de jambon. Un gros poêle répandait une chaleur bienfaisante, des visages curieux se pressaient autour de nous, nous examinant en détail, tandis que nous entendions des voix de femmes pousser des exclamations de pitié.

Cette subite atmosphère de bien-être produisit une réaction trop brusque sur mon organisme débilité et surexcité par les privations et la lassitude poussées à leurs dernières limites. Tout s'obscurcit, tout tourna autour de moi, et je crois — Dieu me pardonne ! — que je m'évanouis.

On me fit avaler un breuvage chaud, et bientôt, revenu au sentiment de la réalité, je fis, de concert avec mon camarade, un honneur enthousiaste aux victuailles accumulées devant nous. Nos hôtes nous contemplaient béatement, et nous nous demandions quel allait être le complément de cette ripaille inattendue. A chaque instant nous jetions un regard inquiet vers la porte, nous attendant à voir surgir l'horrible casque à pointe; mais le maître d'école — celui qui, le premier, nous avait accueillis — nous rassura. Il n'y avait pas de garnison à Misdroy et l'on n'y avait jamais vu de prisonniers français...

Le bon repas que nous avions fait, le repos que nous avions pris nous avaient réconfortés. Mais ensuite, il nous fallut songer à la réalité de notre situation. Aucun espoir de nous échapper par mer, puisque toute navigation, d'après l'assurance même des pêcheurs, était suspendue. Fallait-il donc avoir tout risqué pour nous faire prendre au premier tournant de route ? Des larmes de colère me montaient aux yeux. Rester plus longtemps à Misdroy, c'était compromettre les braves gens qui nous avaient si généreusement secourus et restaurés... Bref, la conclusion de notre raisonnement fut que nous retournerions hardiment nous reconstituer prisonniers.

Nous fîmes part de notre décision à nos hôtes, qui convinrent tristement que c'était, en la circonstance, le meilleur parti à prendre. Seulement, de leur propre initiative, ils nous promirent de nous faire donner par le bourgmestre, qui était aussi venu nous voir, une lettre pour le commandant du fort.

Il fut donc convenu que nous allions passer la nuit à Misdroy et que, le lendemain matin, nous reprendrions le chemin de Swinnemünde, mais par la route, cette fois, et ostensiblement.

Cette question une fois réglée, il ne s'agissait plus que de passer le temps le plus agréablement du monde. Nos hôtes nous demandèrent des chansons françaises et, avant tout, la *Marseillaise*... Après la *Marseillaise*, on nous demanda autre chose, puis autre chose encore... Ayant eu l'imprudence de laisser échapper que j'avais appris le violon, quand j'étais au collège de Blois, j'en vis aussitôt sortir un de sa boîte. On me l'offrit gracieusement, et je dus racler misérablement quelques variations de Mozart, quelques bribes du *Carnaval de Venise*, quelques lambeaux de Viotti... Malgré mon insuffisance, quelques coups d'archet assez bien appliqués m'attirèrent les suffrages enthousiastes des gens simples et peu exigeants qui m'entouraient. Notre soirée dégénéra en concert; puis, enfin, après un copieux souper, suivi d'un nombre incalculable de *moos* de bière, nos hôtes nous laissèrent reposer dans un lit, — un lit ! — où nous étendîmes avec délices nos pauvres membres endoloris... Malgré la perspective du sort qui nous attendait le lendemain, nous ne fîmes qu'un somme.

Au point du jour, nos amis vinrent nous réveiller pour déjeuner avec nous. Le bourgmestre nous remit sa

lettre pour le commandant. Tout le village était dehors pour nous voir partir, et le maître d'école, accompagné d'une grande partie de ses élèves, vint nous faire la conduite à une distance d'au moins deux kilomètres. Chemin faisant, nous causâmes. Cet homme était un sage. C'est probablement pourquoi il n'était que simple *magister* dans une bourgade de pêcheurs perdue sur la mer Baltique.

Triste retour que celui de Misdroy à Swinnemünde, moins triste cependant que les misères passées. Un bon lit, un poêle ardent, un jambon avec des pommes de terre, des chansons et les violons, voilà plus qu'il n'en faut pour rasséréner l'âme d'un soldat français.

Et, trois quarts d'heure après, ils arrivaient aux baraquements, bras dessus, bras dessous, comme des zouaves qui viennent de tirer une bordée.

L'entrée « triomphale » des deux évadés au camp français produisit le résultat qu'ils avaient prévu. L'ébahissement de leurs compagnons de captivité fut à son comble, et leurs geôliers, furieux de s'être laissé jouer, les appréhendèrent rudement au corps et les conduisirent, avec force bourrades, au poste de police, où ils furent gardés à vue par un nombre de sentinelles qui témoignait de l'importance qu'on attribuait à leur capture.

— Notre affaire est claire, dit Blanchard. Pourvu qu'ils nous expédient promptement ! Enfin, nous aurons toujours la consolation de nous dire, en passant l'arme à gauche, que nous mourons, comme des soldats doivent mourir, d'une ou plusieurs balles dans la carcasse, au lieu de crever misérablement sur une paillasse d'hôpital, comme tant d'autres.

Alors se passa cette scène tout à fait qu'inattendue :

Quand le commandant entra dans la salle, il avait les sourcils froncés et un air qui ne présageait rien de bon. Il nous interpella durement, en assez bon français :

— Ah ! vous voilà ! Comment vous êtes-vous échappés ?

— Mon commandant, vos sentinelles avaient froid, et nous sommes agiles.

— Vous aviez de l'argent ?

— Pas un rouge liard, mon commandant.

— Bizarre !... Et, où êtes-vous allés ?

— A Misdroy, mon commandant, et voici même une lettre qu'on nous y a donnée pour vous.

Le commandant prit la lettre et l'ouvrit vivement. En la lisant, sa figure semblait se dérider... Il hésita, relut ; puis :

— Vous êtes artistes, paraît-il ?

— Oui, mon commandant, répondit effrontément Blanchard.

— Et vous êtes allés donner un concert à Misdroy.

— Oui, mon commandant.

— Vous êtes chanteur ?

— Oui, mon commandant.

— Et vous, violoniste ?

— Oui, mon commandant.

En moi-même je me demandais : Que diable ont-ils bien pu conter dans cette lettre ?

Le commandant hésita quelques moments encore.

— Ainsi, reprit-il, vous n'aviez d'autre but, en vous échappant, que d'aller vous faire entendre, de tâcher de vous faire connaître, de façon à vous procurer plus tard un engagement au théâtre de Stettin ?

... Ah ! les braves gens de Misdroy !...

Nous répondîmes encore :

— Oui, mon commandant.

— Mais alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas adressés à moi, au lieu de vous enfuir comme des déserteurs et de me forcer à sévir contre vous ?

— Mon commandant, nous n'avons pas osé...

— Et vous vous engagez, la paix signée, à entrer tous deux au théâtre de Stettin, qui, je le sais, est complètement désorganisé ?

— Nous nous y engageons, mon commandant.

— Bien ! J'aime beaucoup la musique et, si ce n'était pas contraire aux règlements, je vous aurais fait venir chez moi, un soir, pour donner à mes amis et à moi un échantillon de votre répertoire. Mais, après ce qui s'est passé, je suis obligé de vous punir. Vous connaissez le règlement : Tentative d'évasion : *Mort !...*

Le commandant s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Sans cette lettre, où un homme que j'estime beaucoup demande mon indulgence pour votre escapade d'artiste, vous devriez donc être passés par les armes ; mais je prends sur moi de ne vous infliger que quinze jours de cellule... Allez, et n'oubliez pas votre promesse. J'ai à Stettin des connaissances que je ferai agir quand le moment sera venu, pour vous procurer un engagement.... après examen, bien entendu... Mais, au moins, vous avez joué sur les théâtres de Paris ?

— Certes, mon commandant, répondit Blanchard, et sur les meilleurs.

— Allez donc, et, surtout, ne me trompez pas, ou gare à vous !

Sur ces mots, le commandant tourna les talons, et plusieurs hommes, le fusil chargé et la baïonnette au canon, entourèrent les deux fugitifs et les conduisirent aux casemates du fort.

Qu'on se figure un cube de pierre creux. Une sorte de soupirail, pratiqué dans le haut d'une des parois, laisse glisser à l'intérieur une lueur grise, sinistre, funéraire ; l'air, vicié et raréfié comme celui d'un tombeau, se respire avec peine. L'odorat est péniblement affecté d'une odeur de moisissure et d'humidité saline qui suinte le long de ces murailles, évidemment situées au-dessous de la mer. Une sorte de végétation cryptogamique tapisse les murs par endroits et des insectes hideux hantent les fissures de la pierre. Aucun bruit humain ne parvient dans ce sépulcre. Seul, le roulement monotone et cadencé de la mer, déferlant contre les assises de granit de la forteresse. C'est le cachot classique, le *carcere duro*, dans toute sa nudité et son horreur...

Dans cet antre, où le jour ne nous parvenait que par quantités infinitésimales, nous perdîmes rapidement la

notion du temps. Le seul indice qui eût pu nous servir de point de repère eût été la visite du gardien qui nous apportait notre nourriture ; mais nous ne pûmes jamais nous convaincre que cet homme vînt régulièrement ; notre estomac se refusait à pareille idée... Aucune distraction possible dans cette prison où, sur vingt-quatre heures, nous en avions au moins dix-huit d'obscurité complète. Nous essayâmes de jouer à pigeon-vole, à la main chaude, en ne frappant que de deux doigts au lieu de toute la main, afin de simuler une quantité de joueurs ; mais ces pauvres essais n'eurent aucune suite. Le découragement et l'ennui nous renvoyaient bien vite sur notre planche, frissonnants, glacés, tremblant de la fièvre des prisons, de faim, de besoin, et, dans une somnolence imbécile, idiote, écoutant le bruit rauque et rythmé des flots, sur lequel venaient s'adapter un air et des paroles, toujours les mêmes, avec une obsession fatigante, désespérante...

Parfois, lorsque le guichetier tardait à venir, ou que l'insomnie avait encore rallongé pour nous les heures, une horrible pensée traversait notre cerveau... Si nous étions oubliés dans ce sarcophage!... Affaiblis comme nous l'étions, une terreur folle, insurmontable, s'emparait de nous à cette perspective atroce ; nous frappions à la porte de notre cachot, nous meurtrissant les mains contre les épaisses ferrures ; nous tournions comme des bêtes fauves autour des murs, cherchant une fissure, un joint à agrandir ; nous essayions, en nous faisant la courte échelle, d'atteindre au soupirail... Mais tout était solide, verrouillé, cimenté ; nos cris étaient étouffés par l'épaisseur des murailles et le flux des vagues.

— Quinze jours ! rugissions-nous avec une fureur folle ; quinze jours !... Le commandant s'est moqué de nous ; il a semblé s'humaniser ; mais c'était pour nous punir plus durement... C'est quinze mois, quinze ans que nous allons passer ici !... Nous allons y pourrir comme dans une oubliette, abandonnés, perdus, à des sein !... Deux Français, deux prisonniers de plus ou de moins, qui donc s'occupera jamais de cela?... Qui donc saura jamais ce que nous sommes devenus?... Disparus ! voilà ce qui sera répondu, si jamais quelqu'un réclame après nous !...

Ces alarmes avaient leur raison d'être. Le croirait-on ? plusieurs de nos infortunés compatriotes restèrent plusieurs mois dans ces cachots. Un malheureux turco y fut enfermé à son arrivée, dès le début de la guerre, et n'en sortit qu'après la signature de la paix. Ce n'était plus alors qu'un squelette, qu'un fantôme, qu'un cadavre animé de mouvements convulsifs et saccadés. Le crime de ce pauvre diable, qui comprenait fort peu le français, avait été de ne pas comprendre du tout l'allemand, et, par conséquent, de ne pas obéir à un ordre glapi en cette langue par un sergent grincheux. D'où, comparution devant le conseil de guerre, sous l'inculpation de refus d'obéissance, de révolte, et, finalement, condamnation à six mois de cellule, le tribunal ayant bien voulu se montrer bénin.

Heureusement, nos amis en furent quittes pour leurs quinze jours, qui leur parurent quinze siècles. Tout est relatif en ce monde, et la joie de revoir la lumière et de serrer des mains amies leur fit oublier leurs souffrances. Ce qui leur avait paru si épouvantable trois semaines plus tôt, leur semblait un paradis maintenant ; le ciel gris et bas de la Poméranie, lui-même, se fût-il entr'ouvert pour leur montrer toutes les splendeurs de la gloire promise aux élus, qu'ils n'eussent pas été plus ravis de le contempler sur leurs têtes...

Puis, pour couronnement de leur félicité, trois ou quatre jours après leur sortie de prison, la nouvelle de la paix éclata, comme un coup de tonnerre, dans les baraquements.

On se figure les accolades, les exclamations, les rires nerveux qui accueillirent cet événement. Les Prussiens s'en réjouissaient au moins autant que les Français, et s'il n'y eut point précisément fraternisation entre les deux camps, une détente, au moins, se produisit dans leurs rapports réciproques. Le lendemain, les prisonniers furent conduits en promenade sur les bords de la mer et le long de la jetée qui, à l'embouchure de l'Oder, s'avance dans la Baltique.

Là, une idée folle, bien typique, traversa le cerveau d'Habert :

D'un côté de la jetée, à gauche, sur l'Oder, la glace se montrait encore aussi épaisse, aussi entassée qu'avant ; mais, sur la droite, le long du rivage de la mer, le flot libre venait se briser, en écumant, contre les murailles de la jetée. Cette eau m'attirait, me fascinait... En un clin d'œil, je me dépouillai de mes habits, — de mes haillons, veux-je dire, — et, prévenant d'un mot quelques camarades, afin qu'on ne crût pas à un suicide, je me précipitai à l'endroit où le remous produisait un tourbillon écumant. Je suis excellent nageur et je n'avais rien à craindre ; mais Français et Allemands poussèrent des exclamations de stupeur en me voyant évoluer au milieu des vagues. L'eau glacée me lardait le corps comme des milliers de piqûres d'épingles ; mais, grâce à ma subite immersion, je n'avais pas à craindre qu'elle paralysât mes mouvements, à la condition de n'y pas faire un trop long séjour.

J'y demeurai de sept à huit minutes, bondissant comme un triton au milieu des lames courtes de la Baltique. Lorsque j'en sortis, tout mon corps, fouetté par l'eau de mer, était d'un rouge vif qui me faisait ressembler à un homard cuit ; mais je ne sentais aucune impression de froid.

Je me rhabillai promptement, au milieu des *hourras* et des éclats de rire... Un lieutenant vint à moi, comme je finissais ma toilette, et, me frappant sur l'épaule, me fit signe de le suivre... Cet acte me causa une plus vive impression que le bain glacé. Je crus à une nouvelle punition... Fort heureusement, c'était tout le contraire.

L'officier, un grand diable blond, d'assez bonne figure

et à trogne illuminée, m'emmena dans une sorte de cabaret peu éloigné, où il me fit servir dans un grand verre d'un certain mélange composé, je crois, d'un peu de rhum et de beaucoup d'eau-de-vie de pommes de terre, et qu'on nomme, à Swinnemünde, *korndrom*.

— Pon! pon! me dit-il, en me voyant hésiter devant une aussi copieuse ration... pon! pon! après le *pain*.

Ce trait de bienfaisance ne saurait indiquer qu'un grand changement se fût produit dans le régime auquel étaient soumis nos compatriotes. Ils furent, il est vrai, dispensés de travailler, mais ils continuaient à geler dans leurs baraques, sous une surveillance qui ne se ralentissait point. En un mot, ils étaient encore traités en prisonniers. Cependant, ils pouvaient, à certaines heures de la journée, se rendre en ville, mais sous la conduite de soldats, un par homme, qui les escortaient, le fusil chargé, toujours, et ne les quittaient pas d'une semelle, s'asseyant auprès d'eux, familièrement, à la taverne, et leur coûtant fort cher, car ils buvaient, mangeaient et fumaient comme quatre.

Aussi fallait-il, pour ces intrus, se rationner, et c'était dur, car on avait faim, toujours faim. Il semblait qu'on ne se rassasierait jamais. Au cabaret, chaque fois qu'un camarade avait reçu quelque argent, c'était une hécatombe de saucisses, de pommes de terre et de poisson; puis, au cantonnement, les fritures de plies, qui sont le menu fretin de la Baltique, ne cessaient de bruire. Sur l'Oder, des pêcheurs faisaient des trous dans la glace et en retiraient de beaux saumons, à la chair si rose et si ferme, qu'on y eût mordu à belles dents, et sur place, — mais ce n'était pas là morceau de prisonniers.

Cependant, après les premiers transports causés par la nouvelle de la paix, les heures d'abattement et de découragement revinrent, plus âcres et plus pénibles qu'auparavant. Les jours se passaient, et l'on ne parlait point de partir. La nostalgie faisait des siennes, et la maladie couchait sur le flanc les corps les plus robustes. Un soleil pâle perçait à de rares intervalles le ciel toujours gris, et la mer continuait à battre de ses lames noires les sapins de la rive.

En France, il devait faire doux déjà. Le printemps s'annonçait, sans doute, avec sa prime parure de bourgeons tendres et d'herbes pointantes.

Et, en vérité, ce furent des fleurettes de Touraine qui vinrent apporter à Swinnemünde le sourire du renouveau.

Un jour, je reçus de France une lettre dans laquelle se trouvaient quelques brins de violettes... Des fleurs!... Au doux et fugitif parfum qu'elles exhalaient encore, il me sembla qu'une brise de nos printemps était venue frapper mon front et j'eus comme un éblouissement.

Chacun, à tour de rôle, vint contempler ces pauvres petites fleurs qui parlaient de pays, de verdure, de soleil, de ciel bleu.

Je les montrai avec orgueil à un de nos Prussiens, qui parut tout surpris...

Il devait se passer encore bien des jours avant qu'il en vît croître sur le sol ingrat de sa chère Poméranie.

Enfin, un matin, l'ordre de départ arriva, soudain. Halte!... ce n'était pas le départ pour la France, mais c'en pouvait être la première étape. On rentrait à Stettin, au nombre de huit cents hommes... sur les quinze cents qui en étaient partis cinq mois auparavant. Le froid, la faim, la maladie avaient eu raison du reste.

A Stettin, les deux premiers de ces éléments firent trêve, mais le troisième redoubla d'intensité. La petite vérole se déclara au fort Wilhelm, où étaient internés les prisonniers; ce fut un fléau. Habert paya son tribut, comme tant d'autres, à l'épidémie; mais, plus heureux que la plupart de ses camarades, il en réchappa. Trente jours s'étaient écoulés, et quand il revint du lazaret, il crut trouver la place vide.

Hélas! rien n'était changé depuis son départ. De temps à autre, un faible détachement de quarante à cinquante hommes était conduit au chemin de fer pour prendre la route du pays; — et c'était tout.

Quant à la discipline, elle était plus rigoureuse qu'à Swinnemünde, même dans les temps qui avaient suivi la paix.

Et, pour la façon dont les prisonniers étaient traités, la simple lecture de l'inimaginable fragment qui suit suffira, et de reste, à montrer quels sentiments animaient les bourreaux de nos infortunés compatriotes :

Un certain dimanche qu'on nous conduisait à l'office, un de nos camarades eut le malheur de s'écarter un peu de la serre-file. Alors, un des soldats de l'escorte, qui marchait en serre-file, accourut sur lui, et le bouscula à coups de crosse pour le faire rentrer dans le rang.

Le malheureux, assailli ainsi à l'improviste, fit un faux pas et tomba. Mais, loin de l'assister, le Prussien continuait à le frapper de la crosse de son fusil et, du talon de sa botte, le rejetant à terre à chaque effort qu'il faisait pour se relever. Ce ne fut pas tout: trois ou quatre autres soldats accoururent pour prêter main-forte à cette brute, écartant rudement ceux d'entre nous qui avaient voulu se porter au secours de notre infortuné camarade... Celui-ci ne donnait plus signe de vie... on l'emporta... et jamais on n'entendit plus parler de lui.

On était alors en pleine paix, depuis longtemps. Et tandis que les soldats assommaient et martyrisaient un homme sans défense, aucun des officiers présents ne protesta contre ces brutalités, et pas un des bourgeois, témoins de cette scène, qui venaient, chaque dimanche, leurs femmes au bras et flanqués

de leur innombrable marmaille, se régaler du passage des prisonniers, ne donna, par un geste, un simple signe de pitié.

La coupe était pleine et chacun faisait des vœux pour une rapatriement prochain. Aussi bien, tout devenait, pour nos malheureux soldats, sujet à écœurement, à rage contenue :

Dans un misérable corps de logis, bas, humide, presque sans jour comme un cellier, de pauvres vieillards étaient confinés. Nous les apercevions, aux heures de repas, venant chercher péniblement leur maigre pitance, faibles, trébuchants, courbés, marchant avec peine, leur visage décharné couvert d'une pâleur terreuse ; les uns en sabots, en pantalons de toile, le torse à peine couvert d'une pauvre blouse ; les autres portant encore les restes de vêtements, autrefois confortables, en drap, mais usés, déchirés, maculés par un long et continuel usage.

Ces malheureux étaient des gens pris au hasard dans les champs, les villages, les fermes, les villes de France, partout où un semblant de résistance, le soupçon d'un chef, la découverte d'un vieux fusil, un refus d'accéder à des exigences impossibles à satisfaire, avaient pu servir de prétexte au système de terrorisation mis systématiquement en pratique par nos implacables vainqueurs.

Pour nous, soldats, belligérants, la captivité était une des tristes suites de la guerre. Dans ces grandes et terribles parties qui se jouent entre les peuples, il faut toujours, comme dans les plus petites, qu'il y ait le vainqueur et le vaincu ; c'est un de nos ancêtres gaulois qui prononça au Capitole l'implacable *Væ victis*, devenu et resté jusqu'à nos jours le cri de guerre des nations. Mais nous sommes loin du moyen âge, où tous les habitants d'une ville vaincue subissaient la loi du plus fort, et c'est une tache indélébile pour les Allemands que ces captures arbitraires de pauvres gens inoffensifs, et surtout la façon dont ils furent traités en Allemagne.

M. Habert de Ginestet, auteur des *Souvenirs* qui nous occupent, était, nous l'avons dit, volontaire pour la durée de la guerre. Il aurait dû être libéré aussitôt la nouvelle de la paix reçue ; mais, trois mois s'étaient écoulés depuis son fameux bain dans la Baltique, et nul ne songeait à lui. Son droit lui fut confirmé par son ancien capitaine, du 25e de ligne, qu'il rencontra dans une rue de Stettin. Alors, avec une attestation de cet officier, il résolut de mettre tout en branle pour être élargi le plus tôt possible. Mais comment arriver au commandant ? Défense expresse était faite à tous les prisonniers de se présenter devant ce potentat, sous quelque prétexte que ce fût. Enfreindre cette loi, c'était s'exposer à une recrudescence de mauvais traitements.

Cependant, notre héros avait remarqué un sergent, toujours le même, qui portait chaque jour le rapport au capitaine. Il résolut de s'en faire un allié, et dans ce but, il lui offrit, à la cantine, quelques verres de *Korndrom*, ce qui lui valut, sur l'heure, la sympathie du soudard. Il lui expliqua son cas, le mit dans ses intérêts et, au bout de deux jours, obtint de lui la promesse formelle qu'il parlerait en sa faveur au commandant.

Le malheureux était, ce jour-là, gris à ne pouvoir se tenir debout ; c'est ce qui l'enhardit, du reste, à se rendre de suite chez son chef. Un instant après, il reparut sur le seuil de la porte, droit comme un I, sans que rien, dans son air, dans sa démarche, dans son attitude, décelât son état d'ébriété manifeste, si ce n'est la tache rouge qui faisait reluire son nez comme un charbon incandescent.

— *Kommen Sie hier !* dit-il.

Et il introduisit son amphitryon chez le commandant. Celui-ci se fit répéter par Habert ce que lui avait conté le sergent ; puis il dit simplement :

— C'est bien, je verrai cela !

Était-ce la liberté prochaine ? Les jours continuaient à se suivre, sans amener aucun changement. Le sergent affirmait cependant que tout allait à souhait, « mais il aimait tant le *schnaps*, et il savait si bien que l'espoir rend généreux !... »

Enfin, un matin à la parade, un officier tenant un papier en main, appela, avec cette aspiration des *h* qui n'appartient qu'aux Allemands :

— Hhapert !

— Présent, cria celui-ci.

— Sortez des rangs.

Il bondit plutôt qu'il ne sortit, et alla se joindre au petit groupe des privilégiés.

C'était donc vrai !... Son tour était venu.

*
* *

Nous ne nous attarderons pas à conter les préparatifs du départ, le raccommodage des vêtements en loques, à grand renfort de ficelle, les adieux aux camarades moins favorisés du sort. Quelques jours se passèrent encore avant que la troupe des libérés s'engageât pour la dernière fois sous la voûte de la forteresse... Puis, la locomotive souffla, toussa, cracha ; des coups de sifflets, de timbres, de cloches retentirent ; et bientôt le train roula à toute vapeur à travers des campagnes et des prairies vertes, inondées de soleil, que les pauvres relégués de Swinnemünde, énervés par les glaces et les brumes poméraniennes, contemplaient avec extase.

L'encombrement des voies était excessif ; aussi ne mit-on pas moins de quatre jours pour gagner Strasbourg.

Strasbourg ! Quel nom douloureux à l'oreille de ceux qui, pour prix de leurs souffrances, trouvaient, à leur retour, la patrie mutilée.

A la gare se tenaient des dames de la ville, en deuil, qui faisaient accueil aux rapatriés. Elles les

emmenaient sous un hangar, où de longues tables de bois étaient disposées. Là, d'autres dames, le tablier blanc devant elles, servaient à chacun une bonne soupe fumante, un morceau de bœuf, du pain à discrétion, un verre de vin. Et ce menu, accompagné de bonnes et douces paroles, suffisait à dissiper jusqu'au souvenir des brutalités teutonnes, des privations et des misères de toutes sortes, — et même de la *colle* au repoussant aspect.

***

Il faisait un splendide soleil de juillet quand le volontaire des jours d'espoir revit, après une année d'absence, le clocher natal.

Les arbres, abattus ou rongés par les chevaux, les murailles ébréchées, aux noires traînées produites par les feux de bivouac, les portes défoncées, arrachées de leurs gonds et couvertes d'inscriptions allemandes, disaient assez que le fléau de la guerre avait passé par là.

Mais partout la nature s'efforçait de masquer et de parer ces tristes ruines. Les fleurs, dans leur exubérance, semblaient plus belles que jamais, et les blés, quoique semés tardivement, couvraient de leur nappe d'or les champs naguère arrosés de sang.

C'était l'histoire de la patrie, blessée, meurtrie, mais forte toujours, debout quand même, et s'apprêtant, au lendemain d'épreuves sans nom, à briller d'un nouvel éclat.

EDMOND NEUKOMM.

PORTRAITS D'ACADÉMICIENS

M. Gaston Pâris.

Notre grand Pasteur n'aura pas manqué de bonne fortune du côté de l'Académie française. Il y fut reçu par Ernest Renan; il y sera loué par M. Gaston Pâris. Ce n'est pas trop; mais c'est très bien; sans compter que cela forme entre Ernest Renan et M. Gaston Pâris un lien de plus, et M. Gaston Pâris en doit être heureux. Personne parmi nous n'a gardé de l'auteur des *Dialogues philosophiques* un souvenir plus respectueux, plus attendri et plus passionné que M. Gaston Pâris. M. Gaston Pâris a comme deux divinités domestiques dont les images habiteront toujours son cœur, et l'une est Paulin Pâris et l'autre Ernest Renan. Il ne faudrait pas plus devant lui médire de l'une que de l'autre, et, par une délicate pudeur, toute naturelle chez un homme qui a toutes les distinctions, c'est encore d'Ernest Renan que M. Gaston Pâris parle avec l'abondance de cœur la plus chaude et la plus filiale.

Aussi bien, M. Gaston Pâris est autant de la famille intellectuelle de Renan que de celle de Paulin Pâris. De celui-ci il a le culte ardent de la science, la passion de la vérité, la vénération de l'érudition exacte, diligente et rigoureuse. Il n'a pas voulu quitter le domaine qu'avait commencé à défricher son père, trouvant une douceur que je comprends bien, la connaissant aussi, à passer par les mêmes chemins, à retrouver les points de repère marqués par la main paternelle, à se pencher sur les mêmes « sources »; et, pour parler sans métaphore, à relever aux marges des livres et des manuscrits les coups de crayon et les coups d'ongle qui avaient pour lui une physionomie. Cela est très doux. Montaigne traduisait un vague théologien du xve siècle pour faire plaisir à son père, et, du coup, il illustrait le théologien, son père et lui-même. Sans compter l'illustration, c'était déjà un plaisir que de faire cette traduction pour qui il la faisait. D'un savant du xviie siècle, Bayle dit avec gravité, tenant cette mention pour un cordial éloge : « Il augmenta la bibliothèque que monsieur son père lui avait laissée. » C'est une bonne parole, de bon savant et de bon fils. Du reste Bayle est adorable. M. Gaston Pâris a augmenté, enrichi et illustré la bibliothèque, très belle déjà, que monsieur son père lui avait laissée.

Et de Renan, M. Gaston Pâris semble tenir cette ouverture d'esprit, cette souplesse facile de génie naturel, cette compréhensivité adroite et alerte qui est la grâce de l'esprit comme le mouvement aisé est la grâce du corps. C'était une des coquetteries, disait-on, un des besoins, dirai-je, d'Ernest Renan, de ne jamais quitter sa tâche centrale, et d'en mettre cinq ou six tout autour, pour se reposer. Un monument, et cinq ou six maisons de campagne. Tout de même, M. Gaston Pâris est avant tout un médiéviste, et puis c'est un humaniste excellent, qui fera la conversation de M. Boissier de manière à le ravir les jours où « la discussion des titres » se prolongera un peu au delà du nécessaire; et c'est un philosophe, ou, si vous préférez, un homme à idées générales d'une lucidité et d'une pénétration souvent remarquables; et c'est un esprit très ouvert aux manifestations les plus récentes du génie littéraire européen. Il n'est pas jusqu'aux productions les plus légères de la littérature courante auxquelles il ne donne, et plus souvent qu'on ne croit, un coup de monocle.

J'ai vu quelques personnes s'étonner l'année dernière de voir paraître dans une revue une étude sur M. Sully Prudhomme sous la signature de M. Gaston Pâris. « Mais, répondais-je, il n'est pas nécessaire de s'appeler Machaut pour être très connu de M. Gaston Pâris. Une étude sur M. Sully Prudhomme! Il en ferait une sur M. Meilhac, soyez-en sûr, qui

serait très informée, et une sur M. François de Curel, et une sur M. Mallarmé, tout de même, ayant l'habitude des textes difficiles. » Et en effet, son étude sur M. Sully Prudhomme était de tout premier ordre, comme avait été celle qu'il avait consacrée à Mistral.

C'est que M. Gaston Pâris est dans toute l'acception du mot « un lettré ». C'est même « le » lettré. C'est un spécialiste qui a le sentiment de l'infirmité radicale des spécialités. Il sait que la littérature de n'importe quel demi-siècle c'est toute la littérature, et qu'on ne comprend rien à ce demi-siècle-là si on n'a point au moins des clartés de tous les autres âges littéraires, et que par exemple, pour être de quelque compétence sur un pauvre fableau du moyen âge, il faut, sinon savoir le sanscrit, du moins connaître de seconde main la littérature indienne. *Le Meunier, son Fils et l'Ane* est en soi une chose très agréable; mais qu'elle soit non seulement de Malherbe, avant La Fontaine, mais encore du Pogge, et, avant le Pogge, d'Ulrich Boner, et avant Ulrich Boner de Bernardin de Sienne, le prédicateur, et qu'elle nous soit venue par les Arabes, des Syriens, par les Syriens, des Perses, par les Perses, des Indiens; ce n'est pas une chose inutile à savoir, surtout quand, par un certain nombre de textes, on peut voir quelles altérations successives, les unes heureuses et les autres abominables, les incidents et même le sens général ont subies.

Et qu'on ne dise point que tout ce qui précède la période littéraire qu'on étudie est utile à connaître, mais non tout ce qui la suit. Ce serait une erreur. A ce compte, ceux qui étudient Homère seraient trop heureux. Ils n'auraient besoin de savoir que lui. Mais pour comprendre Homère il est fort salutaire d'avoir une idée générale de l'esprit grec, à quoi est fort utile la connaissance des dix siècles durant lesquels les Grecs se sont amusés avec de la littérature.

Pour mon compte la période littéraire que je tiens pour la plus utile à connaître comme introduction à l'étude de la littérature du moyen âge, c'est... c'est la nôtre. Évidemment. Un temps où l'influence de la Renaissance a cessé de se faire sentir, où les études latines et grecques ne sont plus, comme elles l'étaient au moyen âge, que l'entretien d'un groupe infime et refoulé dans l'ombre, où, d'autre part, la grande effervescence d'imagination lyrique qu'on a appelée le romantisme s'est refroidie, où enfin l'influence des littératures étrangères n'a pas encore remplacé l'influence antique; ce temps-là, à quoi ressemble-t-il bien plus qu'à tout autre? Au XIVe et au XVe siècle. Pour comprendre je ne dis pas les *Gestes* des XIIe et XIIIe siècles, non; mais les petits romanciers, les petits *novellistes* et les petits poètes de 1300 à 1500, c'est la littérature de 1850 à 1900 qu'il faut commencer par connaître.

C'est peut-être pour cela que M. Gaston Pâris est aussi expert en littérature contemporaine que le plus actualiste de nos courriéristes littéraires.

A vrai dire, il ne s'est pas borné à ce genre de préparation. Il a commencé par le commencement, qui est l'étude de la langue du moyen âge. Personne n'est meilleur grammairien. Il a pu faire avec attendrissement l'éloge de l'un des Darmesteter, et il aurait pu faire l'éloge de l'autre ; car il a, comme ils l'avaient tous deux, la passion de la philologie, et comme tous deux il s'intéresse à la « vie des mots ». La biographie d'un mot le ravit comme la biographie bien faite d'un homme, et il a bien raison ; car l'histoire d'un mot est un document historique et un document vraiment « humain » absolument incomparable. Les philologues ne peuvent pas s'empêcher de mépriser un peu la littérature, quand ils se disent, et ils se le disent tout de suite, tant c'est évident, que la littérature n'est que « l'image » d'une petite élite, ou, pour ne pas trancher une question délicate, d'un petit groupe social, d'un tout petit groupe social, tandis que la langue est l'image vraie de « la société », d'un peuple entier, de toute une race, de toute une végétation humaine dans un canton de la planète. La vie des mots c'est la vie de la race. La biographie d'un mot, c'est la biographie d'un sentiment ou d'une pensée à travers les âges. Vous rappelez-vous les observations de M. Thureau-Dangin et celles de M. Gebhart sur le singulier sens du mot *honneur* dans l'italien du XIVe siècle ? Comme ce sens est révélateur de tout un état de mœurs nationales ! Eh bien ! songez un peu aux sens successifs du mot *honnête homme* en France, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Vous verrez un peu les petites révélations que cette biographie verbale contient en elle. Je me rappelle la protestation amusante de notre vénérable Secrétan dans les dernières années de sa vie : « En vérité, s'écriait-il, le mot *mystique* est singulièrement employé de nos jours ! Tout ce qui n'est pas une idée purement et simplement matérialiste, on l'appelle une idée mystique. C'est bien étrange ! » Et c'est très révélateur. Je serais curieux de vivre assez longtemps pour voir quel sera le sens du mot « religieux » au milieu du XXe siècle. J'ai déjà vu des emplois assez inattendus du mot « divin » dans la langue de Renan. J'y ai appris ce que pouvaient être un scepticisme tout pénétré de divin, et, si je ne me trompe, un divin athéisme. Les alliances de mots aussi sont révélatrices. Les mots racontent les vicissitudes successives de l'âme des peuples et les tremblotements de la pensée humaine. Il faut être philologue pour être philosophe, et principalement la philosophie de l'histoire est tout entière dans la

philologie, à la condition, du reste, qu'on l'en tire. « Des mots, des mots, des mots », disait Hamlet. Il était un peu niais, comme vous savez. Il n'y a rien de plus substantiel que les mots. C'est une substance d'âmes. Gloire à M. Gaston Pâris qui sait le sens des mots du moyen âge. Il a la clef de l'âme de nos pères.

Aussi combien il l'aime, ce moyen âge ! comme on aime tout ce qu'on connait bien, je ne dis pas tous ceux qu'on connait bien, — avis au typographe. Il le chérit domestiquement. Il en est le garde du corps. J'avais dit un jour que jusqu'au XVIe siècle, les Français n'avaient pas eu d'esprit. Il y avait de l'exagération. Ne croyez pas que M. Gaston Pâris m'ait pardonné. Il s'est vengé. Seulement il a des façons très spirituelles de se venger. Il m'attira un soir, en une maison amie, dans un retrait. C'était un guet-apens. Et il me cita une foule de traits d'auteurs du moyen âge qui étaient tous plus spirituels les uns que les autres. Je sais bien qu'il y avait un peu la manière de les dire. Mais cela ne fait rien : je sais aussi tel auteur contemporain que M. Gaston Pâris lui-même, en le citant, ne pourrait rendre spirituel. Il a bien fallu que je plaidasse coupable.

Si vous voulez être convaincus de la même façon, allez écouter M. Gaston Pâris au Collège de France. Dans la petite salle où si longtemps Renan lut de l'hébreu, vous verrez entrer un gentleman très correct, élégant dans sa haute taille restée mince, d'une physionomie très fine et très douce, avec ce rien de langueur dans de très beaux traits, qui intéresse, m'a-t-on dit, une moitié du genre humain, et un peu, aussi, de cette myopie particulière, qui réprime seulement la vivacité naturelle sans rendre les mouvements maladroits, et qui est celle des gens d'esprit. Vous le verrez ouvrir un petit cahier, tout petit, un carnet de poche, qui contient ses citations ; et alors, d'une voix très douce, un peu faible, mais très claire, M. Gaston Pâris vous racontera les belles légendes du moyen âge ou les aventures extraordinaires de Messire Renart avec une bonne grâce sans apprêt, un parfait naturel, la plus complète absence de recherche que l'on puisse imaginer. Un causeur de bonne compagnie, très informé, rien de plus. On sent que toutes les idées ont été classées à l'avance, avec le plus grand soin, et que pas un mot n'a été préparé. Méditation sans préméditation. L'idéal même de la bonne leçon.

Et quelle lucidité à travers ses broussailles et forêts vierges ! C'est merveille avec quelle sûreté M. Gaston Pâris se dirige, et bifurque, et revient et se retrouve à travers les mille « branches » entrecroisées de *Renart*. Qui donc, Monsieur,

Vous a du labyrinthe enseigné les détours ?

C'est de ces cours si substantiels que se sont formés un à un ces livres excellents, où M. Gaston Pâris n'a voulu mettre que le suc et la moelle, et qui s'appellent *la Poésie du moyen âge*, *l'Histoire de la littérature française au moyen âge*, le modèle même des résumés bien faits, *la Poésie du moyen âge*, (seconde série), etc. Ces volumes si légers en main, si plaisants à l'œil, d'où l'on voit, rien qu'à les ouvrir, que tout ce qui pouvait effrayer le lecteur timide a été banni, et où l'on s'aperçoit, à les lire, que tout le solide et le nourrissant a été précieusement gardé, sont indispensables à quiconque ne veut pas rester trop en arrière de l'état de la science relativement au moyen âge, et ne plus croire que les *Cent Nouvelles nouvelles* soient de Louis XI. Ils sont d'une lecture facile, extrêmement agréable et d'une délicatesse de style bien obligeante. M. Gaston Pâris écrit comme il parle, en aimable causeur, avec un abandon élégant.

Notez bien qu'il ne s'interdit pas les idées générales. Je ne sais quoi me dit qu'il ne les aime pas extrêmement ; mais il n'y a ni répulsion ni défiance. Il est impossible, comme vous le savez, d'ignorer quelque chose sans le systématiser beaucoup, et de savoir quelque chose sans le systématiser un peu, de sorte qu'on n'échappe point aux idées générales, même à force de labeur ; et le savoir ne sert qu'à vous en faire éviter l'excès. Donc M. Gaston Pâris systématise un peu, à l'occasion, et je voudrais vous présenter une de ses idées générales. En voici une, qui me semble digne d'approbation, c'est-à-dire probable, et qui a son intérêt d'actualité. M. Gaston Pâris s'est aperçu que le fameux *Cosmopolitisme littéraire* a toujours existé et est une des conditions mêmes de la vitalité de la littérature française, à tel point qu'elle baisse quand pour un temps, toujours très court, il cesse ou paraît cesser,

« Quand nous remontons aux temps les plus reculés de notre histoire littéraire, nous y trouvons, au lieu d'un développement isolé, une extraordinaire abondance de germes étrangers de toute provenance adoptés, assimilés, transformés... Quand la France ne puise plus à des sources étrangères, elle produit la pauvre poésie du XIVe siècle et la poésie vieillotte et étriquée du XVe siècle... Pour reprendre sa force intime et son influence extérieure, il lui faudra se retremper dans l'antiquité de l'Italie, au XVIe siècle, dans l'Espagne au XVIIe, dans l'Angleterre au XVIIIe... On racontait au moyen âge une parabole que Luther aimait à répéter et que Gœthe a mise en vers. Un pèlerin revint après beaucoup d'années dans une abbaye où il avait été accueilli jadis et dont il se rappelait la prospérité : il la trouva pauvre et chétive. Il demanda la cause de cette différence à un vieux moine témoin du temps passé : « C'est, lui dit

le vieillard, que nous devions notre richesse à deux frères que nous avions accueillis dès le premier jour: l'un s'appelait *Date* et l'autre *Dabitur vobis*. Nous avons pris le premier en grippe et nous l'avons chassé; mais l'autre l'a bientôt suivi. Nous n'avons plus donné, on ne nous donne plus. » C'est un peu autrement qu'il faudrait formuler la loi qui domine le développement et l'action réciproque des littératures modernes : Aimez et on vous aimera, ouvrez-vous et on s'ouvrira à vous ; en un mot, comme le démontre si magnifiquement Panurge, empruntez pour qu'on vous emprunte. »

Il est probable, en effet, et en tout cas, c'est de bon conseil. Le pire des défauts, c'est sans doute l'égoïsme, et l'égoïsme en littérature c'est le culte jaloux de son originalité. Il est difficile sans doute d'être plus original que Shakespeare, et qui ne sait tout ce qu'il doit aux Italiens, sans compter qu'il n'a pas méprisé Plutarque ni dédaigné notre Montaigne.

Le lis ne méprise personne,
Lui qui pourrait tout mépriser.

Il est difficile, peut-être encore, d'être beaucoup plus original que Gœthe, et quelle est la littérature française, italienne, latine, grecque, dont Gœthe ne s'est point pénétré ? M. Gaston Pâris le dit très bien : « Qui ne veut pas être débiteur ne sera pas créancier. » Il ne faut point cultiver son originalité avec une machine pneumatique. La plus mauvaise culture intellectuelle c'est la culture de l'originalité par l'ignorance. La Fontaine... mais je ne veux pas refaire la leçon que M. Gaston Pâris vient de si bien faire. Je voulais seulement vous citer partiellement la sienne pour vous régaler d'une jolie page.

M. Gaston Pâris, qui est la modestie même, me disait hier qu'il n'avait pas encore « beaucoup produit ». Merci de ma vie! Ce n'est pas pour le décourager de produire encore; mais il me semble que ce qu'il a fait est singulièrement considérable, comme, aussi, absolument personnel. Rien de ce qui est littéraire ne lui est étranger, et une province de l'histoire de la littérature est marquée profondément de son passage et éclairée de ses investigations. Il peut s'assurer qu'il compte pour quelqu'un aux yeux de l'Europe. Du reste, il ne veut pas le savoir; mais il ne l'ignore pas.

Et pour nous c'est un plaisir de compter encore chez nous (parmi plusieurs autres, du reste) un savant qui n'est pas un pédant, un philologue qui sait écrire, un professeur qui sait causer, un médiéviste qui est un attique. L'Académie française vient de se l'adjoindre. On n'a été étonné que de ceci que ce fût encore à faire. M. Gaston Pâris manque dans toutes les compagnies cultivées et polies où on ne le rencontre pas.

EMILE FAGUET.

A UN MINISTRE

Quelques lettres.

Jacques Destany a été nommé ministre. A peine avait-il pris possession de son cabinet qu'un secrétaire déposait respectueusement sur le bureau un paquet de lettres, portant toutes la mention : PERSONNELLE. *Ci-dessous quelques-unes de ces épîtres dont nous avons pu prendre connaissance.*

Mon cher ami,

Si vous saviez la joie que j'ai éprouvée en lisant hier les journaux ! « Enfin ! me suis-je écrié, on rend justice au vrai mérite. »

Reconnaissez au moins que je ne suis pas de ceux qui ont attendu jusqu'à ce jour pour proclamer vos brillantes qualités. Depuis longtemps, j'avais deviné en vous le ministre d'aujourd'hui et je n'en veux pour preuve que les encouragements que je vous prodiguais au temps où, doutant de vos propres forces, vous hésitiez à entrer dans la carrière politique. « Soyez sans crainte, vous disais-je. Vous avez le talent et l'énergie. Vous aurez raison de tous les obstacles. »

Aussi, n'est-ce pas sans quelque fierté que je vois que mes conseils ont porté leurs fruits. N'aurais-je visé qu'à vous rendre confiance en vous-même, j'estime que mon rôle est considérable et je dois prendre ma modeste part de votre triomphe.

Quel chemin parcouru par vous depuis ces dix dernières années ! — Oui... dix ans... c'est bien cela. — Je vous revois encore — c'était le 2 janvier — assis l'un en face de l'autre, près de la cheminée, dans mon petit salon. Je parlais d'abondance, vous m'écoutiez avec ferveur. Vous étiez venu, ce jour-là, me féliciter au sujet d'une distinction dont l'un de vos prédécesseurs venait de m'honorer. Oh ! combien modeste !... Et votre premier mot en entrant avait été : « Ce n'est pas vous que je félicite ; c'est le gouvernement. Mais la nomination vient trop tard. C'est le grade supérieur que vous devriez déjà avoir aujourd'hui. »

Oui... il y a dix ans de cela, mon cher ministre, et je répète textuellement. Est-ce curieux, hein ? Comment de simples phrases nous restent-elles si longtemps dans la mémoire, alors que tant d'événements considérables s'en échappent ?

Mais assez bavardé. Je me reprocherais, en vous prenant de votre temps, de faire tort au pays, et je me borne, pour l'instant, à vous adresser toutes les sincères félicitations de votre dévoué

***

***

Mon cher neveu,

Je me reporte à l'époque où tu étais pensionnaire au lycée de Marmande. Je venais te prendre le dimanche, et quand le temps était propice, je te menais faire de longues promenades dans la campagne. Ainsi qu'il était de mon devoir, je profitais de ces heures où je t'avais près de moi pour te donner les conseils que je croyais nécessaires en vue de ton travail et de ta conduite. Hélas! tu n'en profitais guère et tes bulletins trimestriels portaient toujours : « *Élève très doué, pourrait bien faire, mais léger et indiscipliné.* »

Voilà trente ans de cela, mon bon ami; et depuis que tu as pris ton vol vers Paris, la tante de Marmande, maintenant toute vieille et toute ridée et demeurant le plus souvent sans nouvelles de toi, pensait parfois à ces notes données par ton honorable proviseur.

Le gamin à mauvaise tête a-t-il changé? se demandait-elle. Est-il devenu enfin un homme sérieux? Aussi juge de l'émotion que j'ai éprouvée ce matin à ton sujet. La *Gazette du Département* que je lis chaque jour à cause du feuilleton qu'elle publie — et qui est d'un auteur bien intéressant et bien moral, je t'assure — annonçait que tu venais d'être nommé ministre.

— Ministre!

Eh! quoi! mon neveu, l'enfant turbulent d'autrefois, aurait à tel point profité de mes sages avertissements, que ses concitoyens l'auraient aujourd'hui jugé digne d'être placé à ce rang suprême!

Ministre! Ah! que ne suis-je encore ingambe pour venir dans la capitale assister à son triomphe et entendre les manifestations de respectueuse sympathie qui doivent éclater unanimement sur son passage! Et pour avoir du moins un écho de ces sympathies, je dis à ma vieille Annette (tu te la rappelles peut-être?) de m'aller chercher chez le libraire les journaux de Paris nouvellement arrivés.

Ah! mon ami, si, au premier moment, en apprenant ta nomination, j'avais pu pécher par excès d'orgueil... comme j'aurais été punie, grâce à cette lecture!

Est-il possible que tu aies commis tant de forfaits! Je me dis bien que cela n'est pas vraisemblable, que ces journaux exagèrent... Pourtant... puisque c'est imprimé!

Eh quoi! La justice, les droits acquis... rien ne compterait pour toi! A peine au pouvoir, tu aurais déjà pris à tâche de tout désorganiser!

Je bénis le ciel à présent de m'avoir infligé ces douloureux rhumatismes qui, en me clouant sur mon fauteuil, m'évitent du moins d'avoir à rougir, en lisant, à la bibliothèque de la gare ou au kiosque de l'Hôtel de ville, toutes ces horreurs imprimées sur ton compte, en énormes caractères. Oui, si j'étais là, il me semble que tous les regards se tourneraient vers moi. — « *L'infâme!* » « *Un renégat!* » « *Papavoine!* » « *Sinistre oppresseur!* »

Si encore on ne jugeait que ta politique! Mais on va jusqu'à te reprocher de vilaines rancunes. Ce garde champêtre qui se trouve sur la paille aujourd'hui et dont tu as exigé la révocation pour ce seul motif que le cousin de la sœur de son beau-frère aurait voté pour ton concurrent! Et ta conduite privée! Cette jeune femme, si digne, si méritante, qui serait venue implorer ta pitié en faveur de son mari illégalement détenu au poste... Et pour t'intéresser à son sort, tu aurais exigé... Oh! — Il est vrai que le journal n'affirme pas les faits. Il dit : Il paraîtrait... Nous croyons savoir... — La nouvelle n'est pas garantie certaine. Cependant on n'invente pas des atrocités pareilles.

Je t'en supplie, mon enfant, écris-moi vite. Apprends-moi que tu es revenu à de meilleurs sentiments. S'il est trop tard pour réparer tout le mal commis, il est encore assez tôt pour t'arrêter sur la pente fatale et te repentir.

Ta tante désolée

P.-S. — Je n'ai que le temps de rouvrir cette lettre : un peu d'espoir m'est revenu. Mme Mallard, la femme du percepteur, vient de me rendre visite. Elle avait la figure tout épanouie et m'apportait de nouveaux journaux. Ceux-ci ne tarissent pas de louanges sur ton compte. Ils prétendent, en caractères encore plus gros que les autres, que le pays te doit son apaisement. « *Le Cabinet sauveur!* » « *Un honnête homme!* » « *Une poigne!* » Lesquels croire? C'est à devenir folle! Faites, mon Dieu, que ce soient les bons qui aient raison!

***

Es-tu heureux, mon bon Jacques, d'être ministre! Et comme j'envie ton sort! Pas ton sort de ministre, s'entend, car la politique et moi nous n'avons jamais fait bon ménage, mais ton sort d'homme qui a pu parvenir à réaliser son ambition. Hélas! je n'en suis pas là, moi, et tu peux te dire que l'ami qui t'écrit est, en ce moment, le plus malheureux des hommes.

Elle n'est pas extravagante pourtant, l'ambition que je nourris. Sais-tu en quoi elle consiste? Avoir un mois plein pendant lequel il me serait possible d'aimer en toute tranquillité.

Ah! mon ami! Si tu pouvais connaître cette misérable existence de deux êtres traqués par un mari jaloux qui, sans pourtant soupçonner positivement sa femme, la surveille, la suit, la garde, vient à sa rencontre, quitte son bureau aux heures les plus imprévues!... Un homme qu'on croit à Grenelle et qu'on croise, sans qu'on s'explique comment, rue Lafayette! Et la femme s'affole naturellement! A tout instant elle se croit perdue!

Ah! mon cher ministre, sois bon. Accorde-nous un mois, un seul mois de vie paisible, pour nous remettre un peu de nos émotions quotidiennes.

Tu as deviné, hein? Le mari insupportable, tu l'as sous la main. C'est un fonctionnaire de ton administration... un gros, chauve, à longs favoris, avec un tic de la bouche et une verrue sur le front. Tu l'as déjà nommé, hein? — Vite! Donne-lui une mission de confiance, loin, le plus loin possible, avec ordre de t'écrire tous les jours de l'endroit où il se trouvera, afin que nous soyons bien sûrs, sa femme et moi, qu'il ne lui sera pas possible de rentrer à l'improviste!

Tu ne peux pas refuser ce léger service à un ami de vingt ans avec qui tu as fait bourse commune aux heures difficiles. Juge que je serais en droit de te demander, comme don de joyeux avènement, un emploi grassement rétribué ou une haute distinction honorifique, enfin quelque chose d'injuste — c'est l'usage — et tu serais placé entre ton amitié et ta conscience. C'est cette dernière que tu ferais triompher, j'en suis bien sûr. Mais la nécessité du refus ne t'en serait pas moins pénible. Au lieu de cela, je te mets à l'aise. Note que je ne te prie pas de le révoquer, le digne homme... ce qui d'ailleurs n'avancerait pas mes affaires, car il serait alors tout le temps sur les talons de sa femme. Je n'exige pas non plus que tu le fasses jeter en prison. Pour pratique que semble le moyen, j'avoue qu'il serait excessif. Non... C'est tout simplement une mission que j'implore pour lui... et rétribuée même, afin qu'il l'accomplisse de meilleur cœur. Écoute : dès à présent, je m'engage sur l'honneur (pas celui du mari, le mien... tu vois que c'est sérieux) à rendre au Trésor, à titre de restitution anonyme, la somme que tu alloueras à cet effet.

Juge qu'au point de vue moral, ton rôle n'est nullement répréhensible. Ce faisant, tu ne risques pas de précipiter vers l'abîme une créature innocente... tu ne risques plus, veux-je dire... Tu te contentes de faire le bonheur d'un ami dévoué et d'une jolie femme. Ajoute que par cet éloignement imposé au mari, tu lui évites la catastrophe que sa présence pourrait amener. C'est un voile de précaution que tu lui jettes charitablement sur les yeux. Tu couvres ton subordonné.

C'est entendu, n'est-ce pas? Je compte sur une bonne réponse.

...

***

Mon cher ancien condisciple,

Boulingard? Te rappelles-tu Boulingard, au lycée de Marmande, l'année avant la guerre? Tu sais bien, Boulingard, le fort en thème, celui qui ne quittait jamais le banc d'honneur, le chéri du professeur, M. Pétarou, l'espoir des concours, enfin l'honneur de la classe! Là, tu y es maintenant, n'est-ce pas? Me jalousiez-vous tous assez, le jour de la distribution des prix! Version grecque, Boulingard! Histoire, Boulingard déjà nommé. Vers latins, encore Boulingard! Je revenais à ma place, chargé de couronnes et plus fier qu'un général romain portant les dépouilles opimes... Toi, autant qu'il m'en souvient, tu n'en menais pas large. Deux accessits pour tout potage, dont un de gymnastique. J'entends encore la mercuriale que ta tante crut de voir t'administrer : « Petit garnement! c'est une honte pour la famille. A quoi seras-tu bon plus tard? Regarde ton camarade. Il ira loin, lui. »

Pour peu qu'elle vive encore, ton excellente tante, — ce que je lui souhaite, — je me demande quelles réflexions elle a dû faire sur l'utilité des bonnes études classiques, en apprenant ta nomination. Mais combien plus curieuses encore celles qu'elle ferait, si elle soupçonnait jamais à quelle situation élevée à su parvenir cet ami de son neveu à qui elle avait prédit un si brillant avenir!

Je suis garçon de bureau à la Banque des comptes hypothétiques. Pourquoi ai-je choisi cette carrière? Eh! mon cher. Je ne l'ai pas choisie. — J'ai dû m'y jeter en un temps où la littérature ne nourrissait pas son homme, afin de dîner plus régulièrement.

Mais la place n'est pas stable. Il court des mauvais bruits sur les administrateurs. J'ai déjà vu dans la maison la tête de M. le juge d'instruction. Aussi, en apprenant ta nomination, ai-je pensé à toi pour m'aider à obtenir un poste où l'on soit plus sûr de son lendemain. J'avais songé un instant à une inspection quelconque : haras, hôpitaux, prisons, finances, instruction, au choix du gouvernement. N'ayant d'aptitude spéciale pour rien, je me trouve en effet bon à tout. Mais la concurrence doit être acharnée et j'aurais peu de chances, peut-être. Aussi ai-je borné mon ambition à la place d'huissier dans un ministère. En appuyant ma demande auprès de tes collègues, pour le cas où il ne se trouverait pas de vacance dans ton département, fais-leur observer que les humanités que j'ai faites de façon si brillante me serviraient heureusement pour cet emploi.

En éconduisant les professeurs éminents en mal d'audience, rien de plus facile pour moi que de leur citer adroitement quelques phrases de leurs ouvrages, en déclamant même, par surcroît, quelques vers latins ou grecs des auteurs qu'ils ont annotés. Je gage qu'après cela, ils s'en retourneraient contents. En outre, ma connaissance des langues vivantes me permettrait de répondre, dans leur dialecte même, aux représentants des puissances étrangères ; et par là bien des malentendus d'antichambre, si nuisibles parfois pour les bonnes relations internationales, se trouveraient évités.

Vois, mon cher ami, ce qu'il t'est possible de faire en faveur de ton ancien condisciple et merci d'avance.

BOULINGARD,
33 *ter*, rue Guersant.

*
* *

Mon cher parent,

Le gouvernement dont vous faites nouvellement partie représente un régime qui a toujours été contraire à mes tendances. Personne ne l'ignore d'ailleurs; et ce n'est que la crainte d'un refus de ma part qui a toujours empêché vos prédécesseurs de m'offrir ce qu'ils eussent été trop heureux que j'acceptasse.

Mais en souvenir de l'étroite amitié qui me liait autrefois avec votre vénéré père, je consens aujourd'hui à faire trêve et je vous mets à même, — n'est-ce pas la seule joie de l'homme au pouvoir ? — de rendre justice au mérite.

Cordialement.

***

*
* *

Monsieur le Ministre,

Dans les notices biographiques qu'ils publient à l'envi sur votre compte, les journaux annoncent que vous êtes un fervent de la pédale.

Daigneriez-vous me permettre de mettre gracieusement à votre disposition une bicyclette nouveau modèle dont je suis l'inventeur ? — Frein instantané, chaîne incassable, selle hygiénique.

Je vous demanderais seulement de vouloir bien m'autoriser à vous photographier de face et de profil sur la machine et à reproduire les clichés sur mes en-tête de facture.

Dans l'espoir d'une réponse favorable, Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur d'être votre très obéissant et très humble serviteur.

***

*
* *

Monsieur le Ministre,

Bien que je n'aie pas l'honneur de vous connaître personnellement, permettez-moi de vous exprimer toute la joie que j'ai éprouvée de votre avènement. En effet, par les éloges que lui décerne la Presse bien pensante, il est facile de se rendre compte que l'homme jeune et actif qui se trouve aujourd'hui placé à la tête d'un département aussi considérable, est animé des meilleures intentions de justice à l'égard de tous. C'est pourquoi je viens avec confiance, Monsieur le Ministre, appeler votre intérêt sur mon mari, en instance actuellement pour obtenir un emploi d'inspecteur dans votre administration. Il a toutes les qualités requises pour la situation qu'il ambitionne. Malheureusement sa modestie est telle que j'appréhende de lui laisser le soin de vous exposer lui-même ses titres. Joignez qu'il est affligé d'une insurmontable timidité, et l'importance du personnage devant qui il aurait l'honneur de se trouver, en cette occasion, achèverait sans nul doute de lui faire perdre contenance.

Dans ces conditions, en m'accordant une audience personnelle, voudriez-vous consentir, Monsieur le Ministre, à me mettre à même de me faire l'avocat du postulant?

Je ne me dissimule pas la hardiesse de ma requête et c'est à l'insu de l'intéressé que j'ose solliciter votre bienveillance.

Tel que je connais mon mari, il ne manquerait pas en effet de s'opposer à une pareille démarche de ma part, dans la crainte que la malignité du monde n'attribuât pas seulement à son propre mérite l'avancement qu'il obtiendrait. Plusieurs fois, en différentes circonstances, ne pouvant le décider à vaincre cette timidité, j'avais manifesté l'intention d'aller moi-même plaider sa cause auprès de qui de droit ; mais il m'a toujours contraint de n'en rien faire, arguant des dangers auxquels je pourrais être exposée par suite de ma jeunesse et — c'est lui qui parle, Monsieur le Ministre — de l'agrément de mon visage.

Mais, cette fois, j'ai dû me dicter moi-même mon devoir. Devais-je me résigner, parce que je ne me trouvais ni vieille ni contrefaite, à desservir mon mari? Dois-je ajouter qu'après avoir vu votre portrait à la première page des journaux illustrés, je me suis sentie affermie dans ma résolution? L'œil est clair, le regard est franc. J'ai confiance que vous répondrez à mon attente.

C'est dans cet espoir, Monsieur le Ministre, que je me dis votre respectueuse et de tous points obéissante

P.-S. — Réponse, *K. XX. P.*, bureau de la Bourse.

***

Mon ami,

Voici trois jours qu'on ne vous a pas vu à la maison. C'est à peine si, par des petits billets de trois lignes, vous me faites savoir que vous pensez à moi. Encore celui d'hier n'en avait-il que deux : positivement je m'attends, un de ces matins, à ce que vous me fassiez écrire par votre secrétaire.

Savez-vous bien que j'ai de grosses envies de vous en vouloir pour me négliger ainsi avec votre affreuse politique ? Mais cette velléité de bouderie ne tient pas, naturellement, et, certaine que le temps vous dure aussi après votre fiancée, j'en arrive à vous plaindre encore plus que moi-même de ce dont je souffre.

Si je ne vous vois pas en ce moment, j'ai du moins un semblant de compensation : à la maison, il n'est question que de vous.

Comme cela nous change !

Dans les premiers temps, alors que, sans m'en rendre compte encore, je commençais seulement à vous aimer, c'était parfois chez moi un besoin d'entendre prononcer votre nom et j'étais obligée de faire des circuits de conversation pour obliger les miens à penser au modeste personnage que vous étiez. Aujourd'hui, Monsieur le Ministre, on ne jure que par vous. Maman a déjà reçu un paquet de sollicitations à vous destinées, et, en promettant à chacun des intéressés de vous remettre sa demande en main propre, c'est tout juste si elle ne leur dit pas : « Considérez la chose comme faite. » Quant à papa, il exulte tous les jours davantage ; son futur gendre est ministre ! Oubliant toutes les luttes qu'il nous a fallu soutenir pour obtenir son consentement, il vous proclame grand homme avec une conviction qu'il déclare dater de loin. Le soir, après dîner, dans le salon, c'est entre lui et maman un concert d'éloges sur votre compte.

Positivement, ce sont eux qui vous ont inventé. Moi, je prends un air modeste bien entendu, et je leur laisse la gloire de vous avoir désigné à mon choix. Mais je suis bien heureuse tout de même d'avoir devancé les autres dans la découverte de vos mérites et de n'avoir pas à vous aimer une once de plus depuis que vous êtes célèbre. Il me semble même que mon amour se ferait plus tendre encore si vous éprouviez une déconvenue. Et, pendant que les miens guettent sur le journal les interpellations annoncées, surveillent les amendements, comptent les voix probables, enfin tremblent pour le sort du Cabinet, moi — pardonnez-moi, dites — je souhaite un peu sa chute.

***

JULIEN BERR DE TURIQUE.

LES SALONS DE 1896

C'est bien sans doute la dernière année que les artistes de la *Société nationale des Beaux-Arts* ont leurs œuvres exposées dans les galeries du Champ-de-Mars. L'année prochaine nous pouvons prévoir quelques bouleversement dans l'organisation de cette société, conséquence naturelle et presque forcée des modifications matérielles qu'entraîne un changement de local. Peut-être les révoltés d'autrefois, qui sont devenus des *traditionnels* à leur manière, songent-ils à fusionner à nouveau avec ceux dont ils s'étaient brusquement et bruyamment séparés. Ce serait le meilleur conseil à leur donner, et pour eux le plus sage parti à prendre, car à l'aide de quelques concessions réciproques et à la faveur d'une mutuelle bonne grâce, la fusion nouvelle s'opérerait de telle sorte qu'un œil non prévenu n'arriverait même point à soupçonner les divisions de jadis.

Pour nous qui, profondément convaincus de la vanité des groupements et des coteries artistiques, demeurons des partisans irréductibles de l'individualisme ; pour nous qui croyons fermement à l'exclusive vitalité d'un effort : celui du producteur attentif à la voix intérieure qui l'encourage, il ne nous déplaît pas de noter la vérification nouvelle d'une idée chère, comme il nous paraît instructif de dresser le bilan d'une société dont les tendances furent précisément contraires.

Rappelons-nous les premières années, et comment l'individualité saillante de quelques peintres isolés, sans lien d'école ni de tradition, vint jeter son éclat sur un ensemble d'œuvres dépourvues d'ailleurs des tendances directrices véritablement sincères. Faut-il citer des noms ? L'Anglais Whistler attirait et fixait l'attention par l'étrangeté fascinante de ses hautains portraits, par la sobriété de ses moyens expressifs, d'autant plus sensible à l'œil du connaisseur qu'une sorte d'intention maligne les disposait toujours en face d'ouvrages d'un faire plus facile et plus lâché. Le beau peintre qu'était Th. Ribot nous montrait ses études d'une matière si solide et si consciencieuse, un peu monotones sans doute... mais du moins était-ce là de belle peinture qui par elle-même, indépendamment de toute préoccupation étrangère au métier, forçait le regard à la contempler longuement. Et certes il faut qu'il y ait de tels artistes, n'allant pas plus avant que le souci de bien peindre, quelque opinion que l'on professe d'ailleurs sur la portée générale de l'œuvre d'art. Non loin de lui, M. Eug. Carrière, en un tout autre genre, et quand il n'avait pas encore poussé sa manière jusqu'à l'exaspération, sut aussi nous prendre et nous retenir par des œuvres d'une rare intensité, où l'expression psychique s'al-

liait aux plus subtiles recherches de lumière et d'ombre, recréant à nouveau, par un effort vraiment original, ce genre de *peinture intime* dont nos yeux s'étaient déshabitués.

C'étaient là trois artistes dont on ne pouvait méconnaître la valeur; car, pour hostile que l'on pût être à leur tempérament et à leurs tendances, il fallait bien avouer qu'il y avait là des *tempéraments* et des *tendances*. La mort nous a enlevé l'un d'eux, Th. Ribot. Par un phénomène de psychologie assez notable que nous nous sommes plu à développer ailleurs, et dont nous verrons encore sans doute de piquants retours, M. Whistler se désintéresse d'un milieu où les fréquentations sont quelquefois compromettantes. Il nous laisse à vrai dire un de ses élèves, M. Humphrey Johnston qu'il importe de citer avec les plus grands éloges, car son exposition de cette année, un portrait de femme assise sur un canapé, compte parmi les meilleures choses du Salon. Enfin M. Carrière, parvenu à une situation qui lui permet de se présenter seul aux suffrages des habiles, abandonne de gaieté de cœur un entourage qui n'est plus pour lui plaire. Heureux qui peut ainsi s'isoler à sa guise, et tout en choisissant une posture d'exception sait conserver la faveur du public, sans laquelle il ne saurait exister de vie désirable pour la plupart de ces grands enfants que sont les artistes !

A l'époque où ces trois peintres faisaient des envois réguliers, l'effort des exposants pouvait se résumer en deux groupes principaux dont nous allons retrouver aujourd'hui l'irritante identité. Le premier — le connaissez-vous point? — celui des artistes aux succès courants et faciles, qui savent à merveille tirer de la banalité d'un sujet ou du scandale qu'il enferme tout ce qui s'en répercute dans l'âme de la foule par une secrète et invincible complaisance. Question de flair, savez-vous bien; mais ces messieurs ne possèdent-ils pas l'instinct sûr et précis du chien de chasse qui jamais ne s'égare par les voies inutiles ? Pour ce qui est du second groupe, j'aurai marqué son effort en rappelant, à son honneur du moins, et si insuffisants qu'aient été les résultats, un souci de rénovation esthétique dans le sens idéaliste et mystique.

J'ai parlé d'identité. N'est-ce pas en effet le trait notable des peintres du premier groupe, cette révoltante monotonie qui nous fait douter si la série des tableaux qu'ils exposent en 1896 n'est point celle-là précisément que déjà nous avions vue en 1895 ? En quoi trouvez-vous par exemple qu'un tableau de M. Roll, paysage ou portrait, étude de nature ou figure humaine, diffère de ses aînés ? C'est toujours la même vulgarité de facture, la même conception commune de la vie, les mêmes matières grises, tout cet ensemble lié de traits similaires par où nous percevons la réaction d'une irrémédiable banalité d'invention sur la pauvreté non moins évidente des moyens expressifs. Voici plus loin tout un panneau consacré à M. Gervex. Jusqu'alors il ne nous avait offert que des portraits isolés. Son ambition s'est haussée cette fois jusqu'à nous présenter un groupe de figures assemblées en un même cadre. Aussi rien n'égale l'insignifiance de cette scène de famille pour laquelle celui qui la peignait a certes déployé un moindre effort inventif que le dernier des photographes, qui du moins eût pris le souci de varier les attitudes. Il faut bien le dire, si dur que cela puisse être : nous n'y pouvons voir qu'une peinture de maçon, et les matières plâtreuses dont elle est faite suffiraient à imposer le rapprochement. Quant à M. Béraud, qu'il devient de plus en plus impossible de négliger, puisqu'il est à coup sûr le peintre le plus regardé des deux Salons, la manière qu'il inaugura, voici quelques années, d'*effet à tout prix* et de recherche du scandale, l'a conduit à un point qui n'est plus du domaine de la critique d'art. Toutes les considérations habituelles à cet ordre d'idées perdent leur valeur et leur portée en présence d'une scène pareille à celle qu'il nous montre cette année, et qui apparaît bien le triomphe du cabotinage insolent, sans excuse ni contre-poids.

Le succès immédiat de certains garanti par le scandale : voilà le résultat sitôt appréciable d'une telle peinture, qui certes n'a rien à voir avec l'art, mais trouve un sûr écho dans la conscience rudimentaire et les instincts obcurs de la foule qu'elle irrite par ses intentions précises. Ce n'est point assez qu'elle exerce ainsi ses réactions malsaines sur le goût du grand nombre. Il faut noter encore son influence déprimante sur le goût des artistes, de ceux-là du moins qui, plus jeunes et cherchant encore leur voie, trouvent une malsaine excitation dans ces perfides exemples. Pour n'en citer qu'un trait unique, il y a fort à parier que M. Adolphe Binet, s'il n'avait été grisé par le succès de M. Béraud, n'eût point tenté cette œuvre hybride et difficile à qualifier, où les intentions humanitaires s'allient si étrangement au symbolisme religieux : une *Madeleine* étreignant un corps de Christ au milieu des décombres d'une ville détruite par l'incendie. Détestable influence, contre laquelle on ne saurait trop réagir.

A l'occasion des précédentes expositions de la Société nationale des Beaux-Arts, nous avons insisté assez longuement sur les tendances idéalistes et mystiques de tout un groupe de *jeunes*, qui représentaient l'élément nouveau, pour qu'il soit inutile d'y revenir cette année. Nous ne pourrions en effet que rééditer les idées d'ensemble que leurs tableaux, assez nom-

(1) Voir, dans cette *Revue*, nos Salons de 1894.

breux en 1894 et 1895, nous invitaient à présenter. Rappeler les noms de M. Aman Jean et de M. Point, cela ne suffit-il pas pour préciser le souvenir? Mais en revanche il convient de s'arrêter à une œuvre qui, par son importance matérielle et l'étendue de ses prétentions, ne saurait passer inaperçue : j'ai nommé la *Cène* de M. Dagnan-Bouveret.

Qu'il nous soit permis tout d'abord de relever l'attitude générale de la critique à son égard. Certains écrivains, non des moindres, non point de ces *parleurs d'art* si justement méprisés par les vrais producteurs, qui proposent des théories dont ils ne se sont pas assimilé le premier mot, mais bien des esprits pénétrants et clairvoyants d'habitude, ont tenté je ne sais quel étrange rapprochement entre cette vaste composition mal pondérée autant qu'insuffisamment peinte et les œuvres à jamais admirables des premiers Italiens, — je ne veux plus dire *Primitifs*, — des XIVe et XVe siècles. A vrai dire, c'était obéir à une tentation d'ordre purement littéraire et que pouvait seule justifier l'analogie du sujet. Pour ma part, je ne saurais dissimuler ma surprise qu'un œil instruit par la contemplation des grands Florentins, et qui trouve son édification suprême dans l'œuvre pure et forte d'un Gozzoli, d'un Angelico, d'un Filippo Lippi, puisse se reposer avec complaisance sur la tentative disproportionnée de M. Dagnan.

Qu'on la juge en elle-même et pour elle-même, surtout en raison de l'effort qu'elle dénote, voilà qui est bien. Mais qu'on ne vienne point accoler aux noms de ces maîtres inégalés celui de M. Dagnan! Nous voulons croire, à son honneur du moins, que sa modestie ne sera pas dupe d'un rapprochement si imprévu. Non certes, mille fois non, l'hésitation n'est pas permise. Soyez-en tous convaincus, vous tous, bonnes gens qui n'y êtes point allés voir et qui d'ailleurs n'y regardez pas de si près; vous aussi que la camaraderie aveugle, mais qui savez au fond ce qu'on en doit penser; il ne subsiste pas un trait commun entre le *Jésus* de M. Dagnan et celui de Fra Angelico, pas un non plus entre son *Saint Jean* et celui de Léonard. Serait-ce pas le cas pour M. Dagnan de s'approprier le mot charmant et qui touche si juste: « Seigneur! défendez-moi contre mes amis. Quant à mes ennemis, je m'en charge! »

Quittons ces œuvres de fréquentation douteuse, où la recherche de l'effet à tout prix fut l'unique pensée directrice du peintre, et faisons retour à des œuvres moins ambitieuses, qui nous donnent enfin quelque sécurité et dénotent du moins chez ceux qui s'y employèrent l'amour sincère et désintéressé de leur art. Il le faut chercher dans les tableaux de ceux que préoccupe avant tout le souci de bien peindre : trop peu nombreux à mon gré, mais d'autant plus dignes de fixer l'attention. L'année dernière déjà, je notais de M. Griveau une série d'études de nature, très consciencieuses et très poussées, peintes d'une touche délicate et légère, auxquelles on ne pouvait adresser qu'un seul reproche, celui d'apparaître comme trop directement influencées par la tradition de nos maîtres paysagistes français du milieu de ce siècle, Corot, Rousseau, J. Dupré. Il me plaît de constater que cette influence, infiniment louable d'ailleurs, — car où trouver de plus saines traditions? — en vient à ne plus opprimer la pensée de l'artiste. La facture est plus libre, plus personnelle, et l'on ne saurait assez féliciter M. Griveau, dans sa charmante exposition de cette année, d'un effort comme celui de cette marine qu'il nous montre, si étudiée, et des délicats empâtements de ce portrait de femme, qui constituent de la bonne et belle peinture au vrai sens du mot. Voilà une exposition qui fait plaisir à voir, et, je tiens à le dire, non pas seulement par toile isolée, mais dans son ensemble. Celle-là du moins n'attire pas le regard à vingt mètres de distance; mais une fois qu'il s'est posé sur elle, elle sait le retenir par la douce harmonie de ses tons.

M. Griveau est un *isolé* : il ne se rattache à aucun groupe et l'on ne peut que l'en féliciter. Il n'est pourtant pas le seul dont l'application soutenue et consciencieuse mérite l'encouragement. Je veux joindre immédiatement à son nom, sans la moindre intention de rapprocher leur manière, celui de M. Cottet. La peinture de cet artiste est âpre, sévère, souvent même un peu irritante à voir : trop volontairement tendue vers les effets de tristesse, trop intentionnellement poussée au noir. Mais on y trouve un tel sérieux, une telle application à bien faire, et quelquefois on y constate une telle réussite, qu'on lui sait presque gré, au milieu du cabotinage général, d'avoir persévéré dans un genre aussi sévère. Il y a je ne sais quoi de vraiment sincère et d'ému dans ses études de *simples*, dans ces groupes de vieilles Bretonnes au rude visage, et je veux noter tel de ses tableaux, par exemple le n° 333 du Catalogue, représentant des femmes en noir adossées à un parapet et vues sur un fond d'eau bleue, lequel est assurément, par l'heureuse association des tons, un des plus curieux efforts de ce salon.

Cherchons encore, non parmi les célèbres, parmi ceux à qui s'adresse le faveur du public ignorant et routinier, — car il est aisé de s'en tenir aux réputation établies. Mais la misérable besogne que celle du critique, si elle devait se borner à enregistrer les admirations de commande! Voici, parmi les jeunes, un tableau de M. Evenepoel, qui nous présente une scène de vie journalière, des ouvriers dans un milieu faubourien : œuvre de tendance réaliste, mais où les préoccupations de pure peinture s'affirment par un souci marqué de la transformation des tons. Voici

encore, de M. Matisse, deux petites natures mortes qui comptent au nombre des meilleurs morceaux du Salon. Ces deux artistes sont élèves de M. Gustave Moreau, et l'enseignement de ce maître manifeste ici son influence de la façon la plus appréciable par la recherche des matières riches et des tons harmonieux.

Ces deux noms nous sont une transition toute naturelle pour arriver au Salon des Champs-Élysées. Ceux qui sont au courant des marchandages et des échanges, de toute cette cuisine intérieure qui prépare l'organisation d'un salon, n'ont pas vu sans regret, avec plus de regret que d'étonnement, éliminer deux des plus remarquables et des mieux doués parmi les élèves de ce maître éminent qui s'appelle M. Gustave Moreau. J'ai marqué en d'autres circonstances la caractéristique de son enseignement, en m'efforçant de montrer par quels traits essentiels il se rattachait à la *tradition*. Sans en omettre les dangers pour certaines natures trop malléables ou bien mal préparées à le recevoir, je me suis appliqué à préciser ce qu'il enfermait de germes féconds et précieux pour ceux qu'une tendance native y inclinait spontanément. Je n'y reviendrai donc pas aujourd'hui, si ce n'est afin d'en noter les conséquences immédiates. Au surplus, il se comprend qu'un tel enseignement, dont les résultats se manifestent déjà sensibles, ait porté quelque ombrage à qui ne se trouvait en mesure de lui rien opposer d'analogue. C'est assez préciser la cause regrettable, mais nullement mystérieuse de certaines éliminations. M. René Piot, qui avait exposé en 1894 une remarquable *Adoration des Mages*, où les qualités de couleur les plus savoureuses s'alliaient à un style aussi sévère qu'expressif, s'est vu ajourner à l'an prochain. M. Georges Rouault n'a été admis que pour une œuvre qu'il était matériellement impossible de lui refuser, son concours de Rome, dont la presse avait été unanime à proclamer la supériorité. Encore a-t-on pris soin de le placer entre deux toiles immenses et ridicules, de ces peintures innommables, comme il s'en exhibe par centaines aux murailles des salons. Sa *Mise au tombeau* fait le plus grand honneur au jeune artiste, bien qu'elle se ressente, si on la compare à son exposition de l'an dernier, de la hâte avec laquelle une œuvre de ce genre se trouve nécessairement composée. A ce propos, qu'il me permette de le lui dire, il est regrettable qu'un talent aussi accentué déjà et maître de ses moyens expressifs, tel qu'il se manifeste dans les compositions qu'il a pu mûrir à sa guise, se soumette régulièrement à cette énervante épreuve des concours !

C'est à regarder les envois de ceux qui furent lauréats de l'École en ces quinze dernières années que l'on perçoit à merveille la vanité de cet enseignement traditionnel qui, suivant la parole tranchante de Degas, « apprend à copier les maîtres en les déshonorant ». Si, prenant une à une l'exposition des peintres jeunes encore à qui fut attribuée la plus haute récompense dont cet enseignement puisse disposer, on entreprend la tâche édifiante d'y découvrir quelque poussée d'original talent, on demeure stupéfait de l'inutilité de l'effort et de la pauvreté des résultats. Examinez à la suite et chronologiquement, si vous tenez sous votre main quelque palmarès des récompenses officielles, les compositions de ces élèves-modèles, interrogez les œuvres de M. Baschet, de M. Danger, de M. Axilette, de M. Pinta, de M. Comerre, de M. Gabriel Ferrier, — j'en passe et non des plus médiocres, — de M. Wencker encore, et dites si vraiment il est possible au regard le plus complaisant d'y démêler quelque originale conception de la vie moderne, ou quelque assimilation raisonnée des maîtres qui, durant les années d'étude, proposèrent à leurs méditations l'exemple édifiant de multiples chefs-d'œuvre ? Une conception originale de la vie... Cela du moins ne saurait s'apprendre et seule la spontanéité d'un tempérament personnel peut en doter un artiste. Mais qu'il ne s'en rencontre pas un chez qui l'étude appropriée des maîtres italiens ait développé quelque qualité de style et de composition, voilà qui est fait pour déconcerter l'attente, en jetant la pleine lumière sur le pitoyable résultat de cette éducation traditionnelle.

Non loin des élèves, les professeurs sont là, fortifiant par leur exemple la valeur d'une thèse déjà trop évidente par elle-même, tous ceux qui exercèrent leur action déprimante sur les premiers efforts de ces *jeunes*. C'est d'abord M. Jean-Paul Laurens, dont les compositions tendues et mélodramatiques contribuèrent puissamment à fausser ce genre si intéressant de la peinture d'histoire. C'est aussi M. Léon Bonnat, qui, par la raideur des attitudes et l'apprêt convenu des poses auxquelles il soumet ses modèles marqua de la plus irritante uniformité cet art du portrait si souple en lui-même et susceptible d'une telle variété. Son influence ne se limita pas à la forme, car ses exemples apprirent aux jeunes à confondre ces deux choses si distinctes : l'épaisseur et la richesse des matières. C'est encore M. Jules Lefebvre qui donna durant toute sa carrière l'illusion d'un art distingué, et grâce à l'affectation guindée de son aristocratique clientèle, établit cette autre confusion déplorable entre la bonne peinture et la peinture léchée. Ses portraits atteignent maintenant à la parfaite décoloration des chromos. C'est enfin M. Bouguereau... Mais sur le compte de ce dernier, il est devenu si banal de rééditer les critiques courantes, qu'il est préférable à tous égards de conserver le silence après avoir cité son nom.

Au moment de clore cette étude sans conclusion

possible, il est juste et consolant tout à la fois de reposer ses yeux sur quelques toiles témoignant encore chez leurs auteurs d'une saine entente de la peinture. Mais comment y voir autre chose que des œuvres isolées sans réaction possible sur les efforts environnants! L'exposition de M. J.-J. Henner est au nombre des plus belles qu'ait jamais montré ce rare spécialiste de la couleur. Son *Christ au linceul* apparaît comme l'œuvre maîtresse du Salon des Champs-Élysées, par l'harmonie soutenue de son ensemble et par l'unité parfaite de rendu qui la caractérise. Il s'impose vraiment à l'attention et l'obsède une fois que le regard l'a quitté. Il ne saurait y avoir qu'une voix pour proclamer la supériorité de ce morceau de peinture, et la récompense qui jusqu'alors lui fut si injustement marchandée ne lui sera sans doute pas refusée cette année. Quant à M. Fantin-Latour, il continue de nous entraîner avec lui vers ces régions supérieures du rêve, où c'est un charme de le suivre, après avoir oublié tant de peinture malsaine et tant d'industrie de commande.

PAUL FLAT.

ROME DE M. ZOLA

Mon cher ami,

Vous me demandez un article. C'est très difficile à écrire, un article, sur un livre de 750 pages où se croisent deux romans distincts, avec une crise d'âme sacerdotale, où se condensent, un peu confusément, des émotions et des impressions qui témoignent de quelque hâte à être ressenties, puis des théories historiques, économiques, théologiques, et des prophéties et des échappées d'apocalypse. M. Zola nous met en présence de deux mondes, le blanc, qui lui a été ouvert et sur lequel il se montre très réservé; le noir, qu'il a été contraint de conjecturer et qu'il décrit en grand détail, grâce à sa merveilleuse imagination. Donc, vous n'aurez pas d'article méthodique, académique, mais une simple bonne lettre où je jetterai, sans ordre, de naïves observations.

Classons cependant, d'une façon sommaire.

Rome, d'abord, ville et campagne. Ici, l'art de l'écrivain a deux aspects. Quand il veut nous donner des vues précises, un panorama d'ensemble, il nous condamne à un stéréoscope assez fatigant. Cela est sec, laborieux et sent trop son guide Joanne. La première course, de la gare au palais Boccanera, où le cocher fait, du bout de son fouet, office de cicérone, est bien frappante. Des photographies nous sont rapidement présentées, rapidement enlevées. Et du haut de la plate-forme de la fontaine Pauline, la contemplation de Rome tout entière et de son cadre de plaines et de montagnes est vague, indécise, avec des précisions de catalogue. Décidément, les sensations que donne la Rome de d'Annunzio, très fines, aériennes, sensuelles, ont une bien autre poésie. Le romancier italien nous fait respirer sa ville, telle qu'une fleur précieuse et dangereuse. M. Zola y met, dès le début, trop d'histoire et d'érudition ; mais quand il s'agit d'une peinture tragique, à la bonne heure! Les pages sur le Tibre, la nuit, dans les solitudes sinistres du palais Boccanera, sont tout à fait belles. Quel dommage que l'écrivain ne nous ait pas donné un Forum vu des alentours du Colisée, à l'entrée de la nuit! La campagne romaine, dans le retour de Frascati à Rome, au coucher du soleil, est d'un grand effet. M. Zola a compris admirablement la tristesse de ce désert sacré où l'ombre se couche quand le soleil, tout rouge, se tient encore à l'extrême horizon. Et l'*osteria* hors des portes, où la poule noire pique une figue empoisonnée dans le panier de l'épouvantable curé Santobono! Cela est de main de maître. Et la place Saint-Pierre, toujours la nuit, avec son obélisque spectral, encore un tableau saisissant. Quand M. Zola peut noyer de clair-obscur des formes que l'histoire rend solennelles, il fait œuvre d'artiste supérieur.

Il a trop longuement décrit la Rome antique, et n'a pas eu le loisir de découvrir la Rome du moyen âge. Mais je reviendrai tout à l'heure sur son moyen âge.

Quant à la Rome moderne, à l'affreuse opération financière et architecturale qui a ruiné Rome en la déshonorant, je n'ai rien lu de plus vrai, de plus navrant, de plus pittoresque que le chapitre de ce livre. Tout y est : l'espérance illusoire d'une capitale énorme pour un avenir prochain, la scélératesse des corsaires de bourse, la folie des joueurs, l'ignominie des bâtisses, la ruine, la lèpre, la solitude des quartiers neufs, la misère des habitants, venus on ne sait d'où, qui y font leur tanière et y exposent leurs lessives, et les vieilles sordides qui étalent leur vermine au grand soleil, et les gamins pervers qui lancent des pierres aux passants. Je prie M. Zola, qui n'aime guère la Rome pontificale « que regardent les artistes », de croire que sous Pie IX la ville, — en dépit de ses souillures, — avait une autre tenue ; du Transtévère aux Monti, on rencontrait de très farouches Romains et de sombres polissons, mais non point la canaille en guenilles dont l'Italie a orné les décombres de sa jeune capitale.

Du cadre de l'œuvre, passons aux personnages.

Il y en a d'excellents : les petites princesses, le cardinal Boccanera, d'une hauteur d'âme bien escarpée, et qui me rappelle ce grand cardinal Altieri, du temps de Pie IX ; Nani, Fornaro, le Père Dangelis, le dominicain du saint-office, le cardinal Sarno, et les petits

comparses, don Vigilio et l'affreux Paparelli. Le cardinal Sanguinetti, qui rêve de tuer son concurrent à l'élection du prochain conclave, est déjà moins vraisemblable. Le curé Santobono, qui empoisonne les figues pour tuer Boccanera, me plaît davantage. C'est une terrible brute, une figure sinistre violemment brossée par le peintre. Mais où a-t-il bien pu prendre son poison ? Chez les jésuites, répondra M. Zola. C'est bientôt dit. Les jésuites sont le personnage invisible partout présent, partout agissant, de ce livre. M. Zola ne les aime point. Léon XIII lui-même, pour lui, pur jésuite ! Mais si seulement il nous en montrait un vrai, en chair et en os ! Au moins, dans le *Juif Errant*, nous avions Rodin, et Rodin était amusant. Ici, nous flottons dans le vague, et ce procès fait aux jésuites, sans pièces à conviction, tourne un peu à la rhétorique. Paparelli ne me suffit pas. C'est le général de l'ordre que j'aimerais à voir de près. Peut-être, dans cette abstention du romancier, y a-t-il un artifice littéraire. L'ordre tout entier est derrière le décor de fond de ce drame, insaisissable fantôme, et ce mystère troublera beaucoup d'âmes impressionnables.

J'arrive aux deux principaux personnages : l'abbé Froment et Benedetta. Et je ne puis m'empêcher de les critiquer, tout en les aimant beaucoup. Je ne puis me résigner à la candeur ou à l'inexpérience de l'abbé. Quoi ! un prêtre du clergé de Paris, d'esprit distingué, qui a vu, à Paris, tous les mondes, qui doit connaître l'inflexible jurisprudence de l'Église en matière de procès de l'Index, a pu s'imaginer que son livre, une fois dénoncé à la terrible congrégation, avait quelque chance d'être défendu par lui et d'être sauvé ! Pendant trois mois, à Rome, à travers mille détours, ajournements et embûches, il se heurte aux mêmes objections contre la *Rome nouvelle ;* tous, prélats, cardinaux, moines, clercs, familiers du saint-office, lui répètent sur tous les tons, le ton doux et le sévère : votre livre est hérétique, et il espère encore, s'il parvient jusqu'au pape, convertir le pape à son livre ! Mais, dira-t-on, s'il n'espérait pas contre toute espérance, si longtemps, le roman ne serait pas. Soit, Mais l'auteur en eût écrit un autre. Acceptons cependant cette inexpérience, ou, si l'on veut, cette obstination apostolique de Pierre Froment. Il est reçu par le pape (et les traits préliminaires de l'entrevue, l'entrée nocturne au Vatican, l'attente dans le petit salon sont d'un caractère bien émouvant), la parole du pontife le remue un instant ; il se prosterne et désavoue son livre. C'est Lacordaire. Mais le lendemain, ses yeux se rouvrent, la révolte l'emporte, un manuel de *baccalauréat* (!) le jette définitivement dans le rationalisme, en même temps que sa fureur contre l'Index le décide à une guerre sans merci contre la vieille Église. Cette fois, c'est Lamennais. Je ne comprends plus. Il n'était donc pas sincère en face de Léon XIII ? Ah ! monsieur l'abbé, vous nous réservez, je le crains, plus d'une surprise. Vous êtes trop nerveux, et si votre foi était si fragile, il valait mieux ne pas la porter sous ce ciel dangereux de Rome. Vous voilà à Paris. Je vous en conjure, n'y inventez pas un vieux ou un jeune christianisme, cette aventure peut très mal tourner. Redevenez laïque, esprit libre, mais ne fondez pas de petite chapelle en langue française. On s'y ruine en frais de location.

Je l'ai dit plus haut, Benedetta est toute charmante. Mais combien compliquée, la pauvre enfant ! Elle aime si fort son cousin Dario qu'elle a juré de n'épouser que lui. Et, tout de même, pour obéir à son confesseur, un curé patriote, elle épouse un homme de l'Italie nouvelle (entre nous, un noir scélérat, ce Prada) ; et cependant son oncle le cardinal, sa tante, son monde, toutes ses traditions de famille antique, pontificale, la détournaient de ce mariage. Elle dit *oui* au maire, *oui* au prêtre, se laisse jeter au lit nuptial, et là, décidée à n'être qu'à Dario seul, elle résiste si bien que Prada ne sera qu'un mari idéal, et qu'elle invoquera, l'ingénue, l'impuissance de Prada pour demander au pape d'annuler le mariage. Il était si simple de ne point épouser Prada ! mais alors, le roman ? M. Zola en eût écrit un autre. En vérité, pour les âmes simples, la nature de Benedetta est fort singulière. Mais c'est surtout l'épisode de la fin qui troublera les personnes qui n'ont pas l'habitude de l'Italie. Dario est à l'agonie, empoisonné par les figues destinées au cardinal. Benedetta, désespérée, se dépouille de son dernier voile et entre au lit du mourant nue, sous les yeux de l'abbé Froment. Elle meurt en même temps que Dario, étreignant Dario, la bouche imprimée sur la bouche décolorée de Dario. On ne pourrait les séparer sans les briser. (Tels Adrienne de Cardoville et son prince indien victimes des jésuites, au temps de Louis-Philippe.) Le cardinal les fait envelopper du même linceul de soie blanche, et les deux tragiques amants dormiront ainsi leur douloureuse éternité. On découvrirait cette histoire en quelque chronique romaine du xve siècle, l'effet serait superbe. Sous le roi Humbert, à Rome, on en reçoit quelque gêne analogue à celle qu'a dû éprouver l'abbé Froment. Mais, certes, ces fiançailles funéraires ne sont point banales. Elles permettent d'ailleurs au cardinal Boccanera, dont le dogmatisme est si rigide et la foi si sombre, de témoigner de sa hauteur d'âme : il n'a que des bénédictions et des larmes pour cette morte par amour, morte — et il n'y songe point — en état de péché mortel.

Je finirai par une observation sur la théorie à la fois naturaliste et historique qui soutient le roman. M. Zola, qui a tiré de la notion d'atavisme de si curieuses conséquences pour la famille des Rougon-

Macquart, a voulu appliquer la même doctrine à l'évolution de Rome depuis l'empire romain, à travers l'histoire de la papauté, jusqu'au dernier conquérant de la Ville Éternelle. *Le sang d'Auguste*, c'est-à-dire la soif de domination orgueilleuse, de conquête dévorante, insatiable, et, en même temps, le goût de l'énorme, du colossal, de la bâtisse pour les siècles des siècles, telle est la formule qui explique au spirituel écrivain les grandeurs et les faiblesses des papes, leur tentative sans cesse reprise d'empire universel, leur despotisme sans frein, les œuvres de prosélytisme dont ils ont couvert le monde et leur amour pour l'architecture superbe, écrasante, et cela depuis saint Pierre, premier pontife, jusqu'à Saint-Pierre, dernière et suprême basilique. La théorie revient dans le livre si souvent qu'elle m'oblige à une objection dont le pédantisme sera très visible. J'ai déjà insinué que le moyen âge romain manquait à la *Rome* de M. Zola. Il n'y a pas pensé. Il a cru qu'en ces temps lointains la papauté avait été maîtresse et reine de Rome, tout comme Pie IX jusqu'en 1870. « [illegible] dit-il. « [illegible] *les maîtres de Rome* sans éprouver l'impérieux besoin de la rebâtir dans leur volonté séculaire de régner de nouveau sur le monde. » Or, la papauté ne fut propriétaire politique de Rome, sans contestation ni partage avec le Capitole ou le patriciat, qu'à la fin du xve siècle. Jusqu'alors, sans cesse chassée, proscrite, lapidée, étranglée, elle a lutté, non sans génie, pour obtenir et garder la primauté féodale sur la commune romaine, ou, tout au plus, pour le principat de Rome et de son horizon. Quand, à la fin du xiiie siècle, Boniface VIII a voulu marcher trop vite et fonder un royaume ecclésiastique, il a parfaitement et lamentablement échoué, et le saint-siège, presque aussitôt après le règne fort court de Benoît XI, empoisonné par des figues, s'en est allé en Avignon pour longtemps. Puis ç'a été le grand schisme. Au milieu du xve siècle seulement a commencé la domination pontificale, devenant peu à peu souveraineté sur l'État romain, et par l'œuvre de papes qui n'étaient point romains, Nicolas V, Calixte III, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, un Toscan, un Espagnol, un Vénitien, deux Génois.

Le véritable roi de l'Église, c'est Alexandre VI; son fils a tenté d'édifier un royaume de l'Italie centrale, on peut le soupçonner d'avoir rêvé le royaume de l'Italie totale; mais le soupçon est difficile à appuyer de preuves rigoureuses. Or, dans cette longue histoire, quelle part d'action reste à l'atavisme impérial de la race et des successeurs d'Auguste? Aucune. Le moyen âge entier fait un trou dans cette prétendue tradition, et c'est l'empire allemand, l'empereur allemand qu'il faudrait mettre (avec pas mal de restrictions) au lieu des papes de Rome, qui, en très grand nombre, n'ont pas été romains, et, presque tous, ont usé le temps de leur pontificat à s'enfuir de Rome ou à y rentrer pour y mourir.

Et après? Les papes de la Renaissance semblent renoncer à la souveraineté spirituelle, qui est autre chose que l'empire ou la souveraineté politique universelle. Ils se contentent de distribuer des fiefs à leurs neveux. Puis ils s'efforcent de réformer, de purifier l'Église. Il y a, je le reconnais, Sixte-Quint; celui-ci serait le pape le plus conforme à la théorie de M. Zola. Mais une hirondelle, même à Rome, ne fait pas le printemps.

Laissons donc le sang d'Auguste et cette doctrine d'atavisme qui reprend la série des Rougon-Macquart. La théorie de l'apostolat chrétien, de la domination mystique, imposée par l'Évangile, datant de l'Évangile, subirait elle-même de bien graves contradictions, venant de l'histoire du saint-siège romain, au cours de ses siècles les plus tragiques. Comme c'est chose périlleuse, l'*a priori* en histoire, surtout quand il est encore exagéré par la divination du poète et la doctrine rigide du naturaliste!

Un dernier mot. Le pessimisme de M. Zola est désolant. Ses romans finissent toujours par quelque catastrophe épouvantable ou quelque scène affreuse. Ici, nous avons la prophétie de la mort économique, sociale, du vieux continent européen, la barbarie, la misère et les ronces envahissant la France en vertu de la loi (toujours des lois, des nécessités doctrinales) qui pousse fatalement la civilisation de l'est à l'ouest. Soit. Nous avons tout au moins le loisir de respirer si le grand massacre annoncé aussi par le romancier comme très prochain nous en laisse le temps. Mais c'est le désespoir constant de tous ses derniers chapitres que je regrette. Il y a, en France, beaucoup d'honnêtes gens qui vont au théâtre pour rire et lisent des romans pour se divertir. Les enterrements, les écroulements, les infamies scélérates, les spasmes d'agonie leur font de la peine. Je le confesse humblement, je m'étais si fort épris de Benedetta que sa mort, et celle aussi du pauvre Dario m'affligent. Un autre dénouement serait si doux pour les cœurs simples! D'abord, je sauverais la petite poule noire. Prada, tout en déposant dans les ténèbres du quartier Boccanera, le curé Santobono, lui souffle, à son insu, une figue de son infernal panier, histoire de se rafraîchir la bouche tout en rentrant au logis! Il meurt dans sa voiture, en pleine illumination électrique de la *via Nazionale*. Cependant Santobono, hâtivement, pressé de lâcher ses figues, a livré le panier... à Paparelli. Vous voulez bien, n'est-ce pas, que nous tuions Paparelli? Celui-ci, gourmand comme une vieille guenon, souffle une seconde figue et tombe avec une colique cyclopéenne. Il meurt en désignant le panier. (Vous voyez

la scène, le râle! « Le panier! le panier! » Ainsi dans Shakespeare, le cri d'Othello : « Le mouchoir! le mouchoir! ») Mais nos jolis amants sont sauvés, et le cardinal, et la petite Tata, la perruche de Son Éminence. Enfin, Son Éminence n'y va pas par quatre chemins. Elle expédie sur-le-champ don Vigilio au procureur du roi, Vigilio grelottant de joie de la mort de Paparelli; les gendarmes cueillent Santobono au dernier train de Frascati, dans un compartiment de quatrième classe. Tout le monde serait content. Cela adoucirait la déconvenue de l'abbé Froment. Seuls, les jésuites auraient la mine longue. Et ce serait alors au tour de M. Zola d'être content.

Cordialement à vous, mon ami.

ÉMILE GEBHART.

THÉATRES

THÉATRE DE L'ŒUVRE : *le Tandem*, comédie en deux actes de MM. Léon Trezenik et Pierre Soulaine; *la Brebis*, comédie en deux actes de M. Edmond Sée.

Il n'y a donc plus de symbolistes? ou M. Lugné-Poë commencerait-il à s'en lasser, un peu après nous? Le fait est qu'il nous a donné l'autre soir une représentation d'où toute trace de néo-norvégianisme était absente. Et c'est la seconde fois! Félicitons M. Lugné-Poë et félicitons-nous.

A vrai dire, il n'y a pas à s'émerveiller outre mesure du *Tandem*. C'est du Labiche avec moins d'habileté (chose nécessaire dans un vaudeville) et moins de bonne humeur; et c'est aussi une comédie rosse, genre Théâtre-Libre, sans cette sécheresse pointue qui donnait au genre un peu de son prix. La pièce n'a été qu'honnêtement jouée. Il ne m'a pas paru que M. Saint-Germain même fût très en verve.

En revanche, j'ai pris à *la Brebis* un très vif plaisir. Les qualités qu'on y trouve sont précieuses; et quant aux défauts, qui ne manquent pas, ils ne me semblent pas inquiétants pour l'avenir de M. Edmond Sée.

« La brebis », c'est Lucienne, une jolie petite femme dont c'est précisément le métier d'être jolie; elle appartient à cette catégorie de femmes que M. Maurice Donnay a si excellemment montrées dans *Amants*, qui vivent presque régulièrement en dehors de la régularité. Lucienne a un « ami », comme elles disent : elle le trompe, mais elle ne le quitte pas; et, par là, elle se rapproche autant qu'elle peut de l'état de mariage; les noms mêmes qu'elle donne à ses deux compagnons marquent ce qui les distingue. Michiels est l'ami; Pierre est l'amant. Pierre est gentil, spirituel, mais sans argent. Michiels est banquier, riche; il n'est pas moins gentil que Pierre; il est même plus tendre, plus affectueux, avec cette inquiétude attentive qu'ont ceux qui ne se sentent pas aimés; Pierre, au contraire, est tranquille : il se laisse aimer plutôt qu'il n'aime. Mais Michiels est le maître; donc l'ennemi. Lucienne l'abreuve, si j'ose dire, de mauvais procédés, tandis qu'elle réserve pour Pierre ses tendresses de gentille petite chatte.

A ces trois personnages, ajoutez Flattrin, l'oncle et l'ami de Pierre, vieux garçon, qui a fait de son neveu son héritier; ajoutez encore Georgette, une amie de Lucienne qui servira surtout à nous donner une scène fort piquante, mais malheureusement un peu « à côté », — et vous avez la galerie complète des portraits que M. Edmond Sée va faire défiler devant nous.

Et maintenant, voici en deux mots la donnée ou, pour mieux dire, l'idée morale de la pièce. Les femmes telles que Lucienne ne sont pas les « loups dévorants » qu'on s'imagine; ce sont au contraire, et quand elles aiment, de douces brebis, inoffensives et serviables. Seulement, il faut les prendre à la fois par l'amour-propre et par le cœur : leur indiquer un rôle, car elles sont trop enfants pour le voir : leur montrer que ce rôle est beau et fertile en nobles attitudes, car leur cervelle d'oiseau s'arrête à l'extérieur des choses : et surtout les convaincre que ce rôle les rehausse moralement, les rend dignes de leur « ami », car la vanité est ce qu'il y a de plus réel dans ces créatures artificielles... Cette idée est exposée dans la première scène, entre Flattrin et Pierre : elle est exposée clairement et non sans une sorte de convention ingénue... J'ajoute que cette convention ne me semble pas damnable. Sans doute la pièce gagnerait en mouvement et en « vie » si l'exposition était mise « en action » : ces conversations ont quelque chose de froid. Mais le principal est que nous sachions où nous mène M. Edmond Sée, et comment il nous y mènera. Nous savons déjà où nous allons, et que la brebis, ce sera Lucienne. La même scène nous apprend encore comment nous irons.

Voici. Pierre, en parlant à son oncle de sa petite amie, a passé Michiels sous silence. Or Flattrin (l'oncle) a déposé toute sa fortune, qui doit être plus tard celle de Pierre, à la banque Michiels, et il n'est pas sans inquiétude sur la situation de la maison... Au nom de Michiels, Pierre sursaute. La chose en vaut la peine. Il conte à son oncle la situation de Michiels près de Lucienne... C'est bien l'occasion d'appliquer les théories de Flattrin... Lucienne a de l'influence sur Michiels; elle peut l'encourager, ou au moins savoir à quoi s'en tenir et renseigner inconsciemment Flattrin et Pierre. Il faut essayer... Ils essayeront. Pour le moment ils courent à la Bourse, et croisent Michiels qui ne paraît peut-être pas assez surpris de les rencontrer chez lui.

Nous n'avons pas encore vu Lucienne; la voici. « C'est toi, mon chéri? »... Elle croit trouver Pierre; elle s'arrête, et machinalement, mais avec une inflexion de voix toute différente, elle répète, pour Michiels : « C'est toi, mon chéri? » Et si j'indique en passant ce détail, c'est pour vous montrer que M. Edmond Sée a un sens très juste du comique théâtral; ces deux répliques, identiques de forme et tout à fait différentes de sens, « posent » de la façon la plus plaisante le personnage de Lucienne; elles sont amusantes et « expressives ».

La scène qui suit est excellente; elle met en scène Lucienne et Michiels. Elle, indifférente, le complimente, sans le regarder, sur sa bonne mine, sur son air satisfait... Vous savez que Michiels est accablé de soucis; de plus, il a une idée fixe : il veut que Lucienne s'intéresse à lui : « Je te parle de moi; je t'ai raconté mes histoires de famille; tu ne t'y intéresses pas; mais ça me soulage d'en parler. » Michiels, l'innocent, voudrait que Lucienne fût occupée de lui; comme si une telle préoccupation, qui implique en somme un dévouement sans cesse renouvelé, était possible à obtenir sans amour! Comme si les femmes pouvaient penser à autre chose qu'à elles-mêmes, ou à l'homme qu'elles aiment, ce qui est la même chose!... Lucienne, à ses plaintes, reste résolument indifférente. Ce qui l'intéresse chez Michiels, c'est son « service » auprès d'elle, si je puis dire. Par exemple, absorbé comme il est, il ne peut la conduire ce jour-là à une exposition où elle a envie d'aller; elle exige qu'il lâche ses affaires. Et Michiels cède, moitié par faiblesse, moitié par amour-propre satisfait : car, certainement Lucienne prend peu de part à ses soucis, mais elle est tout de même bien gentille, n'est-ce pas? de tenir si fort à venir avec lui?...

Si cette scène est excellente, celle qui suit est supérieure encore. Et elle était plus difficile à faire. La situation est extrêmement périlleuse. Pierre doit engager Lucienne à réconforter Michiels, à le soutenir dans les épreuves qu'il traverse, et qui, vous vous en souvenez, mettent en péril la fortune même de Pierre. La moindre brutalité, le moindre manque de tact rendrait la scène odieuse. Elle est au contraire infiniment amusante. Mettant en pratique les théories de Flattrin, Pierre montre à Lucienne le beau rôle qu'elle aurait à jouer, rôle digne d'elle qui a tant de cœur et d'intelligence : être vraiment l'amie, l'associée de l'homme qui l'aime, c'est cela qui serait beau!... Naturellement, la bonne grue qu'est Lucienne s'exalte à cette pensée; certes, elle est mieux qu'une femme de plaisir; ce rôle, elle le comprend, elle le prend... Et, chose charmante, elle aime d'autant plus Pierre qu'il la juge digne de le tenir!...

Elle s'y met de toutes ses forces; Michiels rentre; elle l'installe; elle veut qu'il travaille chez elle; elle l'aidera : elle est assez intelligente pour cela! Car elle connaît son devoir!... Un vieil employé arrive. Elle l'accable de prévenances; il faut faire aimer Michiels... Et, dans ce rôle, nouveau pour elle, elle met une application inquiète et touchante par sa naïveté. A chaque instant, elle demande à Michiels : « Tu es content?... Je te soutiens, n'est-ce pas?... Tu as repris courage?... » Et Michiels, un peu étonné peut-être, se laisse gâter. Mais Lucienne trouve de même qu'à la longue le rôle est moins amusant; dans le premier moment d'exaltation et pour s'y consacrer entièrement, elle a banni Pierre pour huit jours; cela est un peu dur; cependant elle persiste, soutenue par la conviction qu'elle est indispensable au salut de Michiels.

Mais Lucienne fait causer le vieil employé : à lui aussi elle demande : « Monsieur Michiels a besoin d'être soutenu?... » Et lui, naïvement : « Monsieur Michiels? Oui, je sais bien, il a l'air triste quelquefois, mais ses chagrins ne l'ont jamais empêché de travailler; il avait l'air malheureux l'autre soir : cela ne l'a pas empêché d'abattre de la besogne jusqu'à trois heures du matin! » — Lucienne reste pensive : ne serait-elle pas aussi nécessaire qu'elle croyait? Du reste, le péril n'est pas sans remède; il est sûr que la Banque s'en tirera; l'employé l'affirme... Lucienne est un peu désenchantée; ce rôle si beau, pour lequel elle s'est séparée de Pierre, serait donc inutile? Cela est assez mortifiant. Et voici qu'une de ses amies, Georgette, vient la voir; Lucienne, toute fière, lui conte ce qu'elle fait pour Michiels; et l'autre, pratique, ne voit qu'une chose : « Pierre a consenti à ne pas te voir de huit jours? C'est qu'il ne t'aime plus! » Pour le coup, c'en est trop. Pour un rôle flatteur, mais sans utilité, Lucienne s'impose une tâche désagréable, et, par-dessus le marché, elle court le risque de perdre Pierre?... Vous devinez comment Michiels sera reçu lorsque, après le départ de Georgette, il viendra s'installer pour travailler chez Lucienne. Elle l'expédie rapidement. Elle en a assez. Et quand Pierre revient, elle tombe dans ses bras. Tout est arrangé d'ailleurs, puisque la banque a résolu de rembourser deux ou trois de ses principaux clients, dont Flattrin. Et celui-ci, aimable ironiste, tire gentiment la morale de la pièce : « Les voilà donc, ces petites dents qui dévorent les fils de famille!... »

J'ai résumé de mon mieux la pièce de M. Edmond Sée, sans y rien ajouter, mais en élaguant quelque peu. La théorie, sans doute, vous semblera nettement démontrée : Lucienne est bien la brebis dont Flattrin parlait au début. Pour être tout à fait sincère, la pièce elle-même est peut-être un peu moins nette. Je ne signale que pour mémoire un parallélisme un peu

trop régulier entre les scènes Lucienne-Michiels, et Lucienne-Pierre ; je reconnais que le sujet exigeait, dans une certaine mesure, cette régularité symétrique. Mais quelques scènes manquent un peu de précision. Pour ne citer qu'un exemple, voyez la scène avec Georgette au second acte ; elle contient sans doute le mot essentiel qui décidera le revirement déjà préparé de Lucienne ; mais ce « mot » est traduit, tout à la fin, par deux courtes répliques, tandis que la scène, — infiniment amusante du reste, et d'une justesse très piquante, — se défile, très développée, sans que l'argument nécessaire soit suffisamment rappelé. De là une sorte d'incertitude dans le dessin général de la pièce, incertitude plus apparente que réelle, et qui nous frappe surtout parce qu'il s'agit en somme d'une thèse qui demanderait à être démontrée avec une rigidité presque mathématique. Et notez que rien ne serait plus facile que de remédier à ce défaut : un peu plus de lumière ici, çà et là quelques suppressions, et la pièce marcherait comme il faut.

Mais ce qui me donne une sympathie très particulière pour *la Brebis*, c'est que M. Edmond Sée a créé là un excellent et très complet type de femme. Gardons-nous des pavés de l'ours ; je ne dirai pas qu'elle nous était inconnue avant lui. Mais je crois que personne n'a montré avec plus de justesse et plus d'esprit l'ineffable « gruerie » de certaines femmes. A ce point de vue, la scène du premier acte, entre Pierre et Lucienne, me paraît un petit chef-d'œuvre de finesse ironique ; il me paraît impossible de démonter avec plus d'adresse et de légèreté une âme de gentille serine. Cela est délicieux par la vérité de l'observation, par le comique discret de la situation, et par l'esprit du dialogue. Je ne sais si un directeur bien avisé aura l'idée de reprendre *la Brebis?* Je sais au moins que nous avons rarement assisté à un début plus heureux. Je serais bien surpris si M. Edmond Sée ne se faisait pas une jolie, une très jolie place au théâtre.

La Brebis a été fort bien jouée. Mlle Dallet est exquise de bêtise satisfaite et pimpante, de rosserie hargneuse et de câlinerie passionnée ; personne à Paris n'eût joué comme elle le rôle de Lucienne. Après elle, il convient de louer M. Gauthier, très jeune et très gentil ; M. H. Burguet, plein de mesure en Michiels, M. Burguet jeune, et M. Lugné-Poë, tout à fait bon dans le rôle de Flattrin !

***

La Comédie-Française a repris *Hamlet ;* je ne veux, pour aujourd'hui, que constater le triomphe de M. Mounet-Sully. Supérieur encore, il me semble, à ce qu'il était il y a dix ans, le grand tragédien, a rendu avec une incomparable puissance les aspects si variés et presque contradictoires du rôle. Qu'il disparaisse dans la nuit, sur l'esplanade, à la suite du spectre, qu'il surveille le jeu des comédiens ou qu'il pleure la mort d'Ophélie, il reste admirable et superbe. Il donne l'impression de la perfection. Son succès a été considérable.

Et, de même, je veux signaler le vif succès obtenu l'autre soir aux *Escholiers* par M. Gaston Devore avec *Demi-Sœurs*. Je reviendrai certainement sur cette pièce, très particulièrement intéressante, où ce qui est bien est de premier ordre, et que j'aimerais plus complètement encore si le style, en était un peu plus ferme.

***

Hier les nombreux admirateurs et amis de M. Camille Saint-Saëns fêtaient à la salle Pleyel le cinquantenaire du premier concert donné par le maître, en 1846.

La séance n'a été qu'une longue suite d'ovations. A notre émotion très naturelle se mêlait un sentiment tout aussi sincère, mais plus raisonné, l'admiration attendrie et reconnaissante pour le grand et sincère artiste qui a tant contribué à la gloire de la musique française, et qui vient de l'enrichir encore de cet admirable concerto pour piano, l'une des œuvres les plus hautes, les plus claires et les plus belles qu'il ait signées. Richesse d'inspiration, netteté logique des développements, incomparable mise en œuvre de l'orchestre... Les deux derniers morceaux notamment ont tout l'air d'être des chefs-d'œuvre ; le magnifique crescendo du final est d'une grandeur et d'une puissance singulières. Et ç'a été une double joie d'applaudir cette belle œuvre, si franche et si nette, car c'était une manière d'exprimer à M. Saint-Saëns l'admiration chaque jour grandissante que nous avons pour lui. Il est grand parce qu'il est clair, et parce qu'il est simple. C'est à proprement parler « un classique ». C'est un hommage « en bloc » que nous rendions à son talent si élevé et si pur, à sa carrière si bien remplie depuis *Samson et Dalila*, ce chef-d'œuvre, jusqu'au nouvel ouvrage que nous acclamions mardi soir, et où nous retrouvions la franchise et la netteté de ses premières œuvres... 1846-1896 ! Un demi-siècle !... Il fallait en vérité nous faire violence pour comprendre la signification de ces deux dates. A M. Saint-Saëns aussi pourrait s'appliquer, — heureusement pour nous et pour la musique — le joli mot de Dumas : « Cinquante ans? non ; mais deux fois vingt-cinq ».

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Il me faut bien aussi parler de *Rome*... On estime aujourd'hui les ouvrages de l'esprit selon le degré d'effort qui se manifeste, le degré de tension qui s'accuse en chacun d'eux. Dès qu'elle parut, la *Rome* de M. Zola a été signalée dans les réclames comme « le plus puissant effort littéraire de notre époque. »

Je n'y contredirai pas trop, bien que la *Légende des Siècles*, par exemple, ait réalisé un effort de style considérable, et qui aurait produit sur le dynamomètre un résultat au moins égal à celui de *Rome*, si le dynamomètre avait déjà régné quand Victor Hugo écrivait.

Mais cette machine ne faisait que de naître, elle en était à ses premiers commencements incertains : tel le vélocipède il y a un siècle. Nous l'avons vu en quelques années, — c'est du dynamomètre que je parle, — se développer d'une manière étonnante, entrer dans la pratique universelle des littérateurs et des libraires, et, à présent, il ne se publie pas un livre, pas un article de journal dont on ne mesure la valeur et l'importance au dynamomètre.

Toute œuvre de prose ou de vers est tenue avant tout de figurer un effort énergique et vigoureux; elle n'a chance d'être estimée que si elle présente tous les signes d'un horrible travail, et elle est estimée en proportion de ces marques visibles et palpables des peines qu'elle a dû coûter.

Au bon vieux temps, c'était tout le contraire. On mettait principalement ses soins à cacher son effort, on travaillait surtout à faire en sorte que le travail ne parût pas. Les plumitifs produisaient par un consciencieux labeur des choses légères et charmantes, pleines de grâce, qui ne portaient nulle part la trace de l'effort de leurs auteurs. Le style coulait de source, et c'est de cette aisance qu'on le louait d'abord. Il y avait comme une sorte de discrétion, de pudeur littéraire et artiste, qui faisait que les auteurs dérobaient la vue de leur effort au public, et aussi un sentiment de politesse, d'amabilité exquise et de respect grave pour ce public à qui on préparait avec peine des jouissances faciles; il ne pouvait pas savoir ce qu'elles avaient imposé de travail quelquefois à ceux qui les lui avaient préparées.

Les maîtres vous disaient que votre style et l'arrangement de vos compositions ne devaient pas sentir l'huile. On allumait alors pour le travail nocturne des lampes alimentées d'une huile rance et fétide, mais si l'odeur en perçait dans vos écrits ou dans vos discours, le public se bouchait le nez et il fuyait à toutes jambes des écrivains et des orateurs aussi mal appris. La marque distinctive du génie était de produire ou au moins d'avoir l'air de produire sans effort les plus grandes choses.

Depuis que nous veillons à la lumière des lampes électriques, on se propose de faire exprès avec effort et tourment les plus petites choses, et il faut que les écrits, pour être bons, sentent la graisse à plein nez. C'est le relent du labeur physique que l'on recherche, de la tension des muscles fumants et de la sueur ruisselante. C'est cela que l'on goûte et que l'on aime. Tels sont les contrastes de la mode et les variations du goût public.

On peut voir là l'effet d'un siècle de démocratie scientifique et de machinisme furieux, où tout fume, siffle, halète, se tend et se tord en contorsions douloureuses; et sans doute aussi c'est une nouvelle forme de flatterie, de cette flatterie effrontée que de toutes part on adresse au travail et aux travailleurs en se disant tous ouvriers, ouvriers de lettres, ouvriers d'art, ouvriers de rêves, voire ouvriers de rien du tout, de rien penser comme de rien faire, mais ouvriers toujours.

Il s'agit d'être désœuvré avec effort et fatigue, de cultiver le *far niente* intensif, quand on se mêle effectivement de ne pas travailler; il est nécessaire de porter dans l'exercice du plaisir même une contention violente et outrancière, de telle sorte que le plaisir soit un travail. Les chroniques faites spécialement pour le monde et le demi, les contes en l'air, les histoires sans nom qui visent une clientèle appliquée à un désœuvrement consécutif, trahissent au plus haut degré cette préoccupation de l'effort violent, systématique. On se bat les flancs de la manière la plus ridicule et la plus fatigante, sans autre but que de se les battre et de montrer au public qu'on se les bat bien, jusques au sang, jusqu'à tomber à bout de souffle, le nez dans la poussière, expirant et grotesque.

Alors la chronique et le public, sur toute la ligne, de s'écrier : « Quel homme fort! Quel grand artiste qui se donne tant de mal pour rien! » L'hercule de la foire de Neuilly est plus fort; c'est à lui que revient le prix du pur effort, inutile, éreintant et superbe.

*
* *

Si j'en crois M. Gaston Deschamps, *Rome* n'a demandé à M. Zola aucun effort sérieux; le procédé documentaire, nous dit-il dans un article très documenté, est d'une facilité adorable. On confectionne des « fiches » que l'on enfourne, au fur et à mesure de la fabrication, dans des « chemises » *ad hoc*. On emprunte des morceaux à droite et à gauche, à l'ouvrage de Georges Goyau sur *le Vatican et les Papes*, aux *Promenades archéologiques* de M. Gaston Boissier, à la *Rome au siècle d'Auguste* de Dézobry; on coud tous ces morceaux tant bien que mal avec de grosses ficelles.

Quand tout cela est empilé, ligotté, bouclé, vite un coup de téléphone à Charpentier et Fasquelle...

Mais, j'en demande pardon à M. Gaston Deschamps, sa vue est ici extrêmement superficielle. Toute la question consiste à procurer au public l'illusion d'un effort grandiose, formidable, du « plus puissant effort littéraire de notre époque... » Or M. Zola est habile à créer cette illusion comme pas un de nos contemporains.

Tout dans ce volume, depuis sa masse compacte, sans un seul titre de chapitres, sans table de matières, jusqu'aux dispositions les plus intimes du roman, le développement prolongé des épisodes, l'étendue accablante des descriptions et des paysages d'une monotonie splendide, la composition plastique d'un style d'or massif et entièrement sans âme, l'étude laborieuse des infiniment petits détails, poussés en un relief toujours égal, et cette attente interminable d'un dénouement sans intérêt; tout a été combiné pour donner la sensation d'un effort gigantesque, d'un choc titanesque, quelque chose comme le poids d'un marteau-pilon de vingt mille kilogrammes, qui tomberait d'aplomb sur le crâne des lecteurs écrabouillés, et voilà l'affaire! Voilà la sensation produite du plus puissant effort littéraire de la saison! C'est ce que M. Zola a voulu et, donc, c'est son triomphe

Dès la première ligne de l'œuvre, l'abbé Froment est au comble de l'impatience qui depuis longtemps le possède de voir Rome; « pendant la nuit, — en effet, — le train avait eu de grands retards, entre Pise et Civitavecchia. » A la dernière ligne de la seconde page « une vision rapide achève de le passionner », car « la vue faisait de nouveau un coude brusque, et, dans l'angle, une trouée de lumière se produisait... »

On se demande comment va s'y prendre maintenant M. Zola, puisque son personnage est déjà au faite de la passion, en présence de cet « angle », de ce « coude », et de cette « trouée »? Un peu plus loin Froment « est pénétré comme d'un frisson », puis « son étonnement revient », puis « sa curiosité qui avait grandi, s'accrut alors jusqu'à le faire souffrir... » Sa « fièvre » s'exalte, « sa passion s'aggrave et le jette au désir aigu et immédiat de se contenter. »

Vous devez savoir qu'il s'agit pour lui de se « contenter » en voyant Rome entière, du haut de la terrasse de San Pietro. L'y voilà enfin arrivé : il est debout contre le parapet, « les mains nues et serrées nerveusement, brûlantes de sa fièvre » ; il « se donne alors à Rome entière, au colosse vivant, couché là devant lui », et lui est « immobile, debout », et ses mains « sont toujours serrées et brûlantes » et nues. Il n'a pas mis ses gants et l'on comprend que cette nudité sous le soleil de Rome accroît le feu intérieur de ses mains calcinées. Je suis obligé de passer beaucoup de détails qui concourent à l'effet de l'ensemble, mais j'en ai relevé assez pour faire voir que ces six pages et demie constituent un épouvantable effort littéraire; M. Zola est le seul de nos écrivains qui, ayant eu l'audace de prendre, dès les premiers mots, la passion à son comble et déjà achevée, est ensuite capable de la développer indéfiniment pendant un nombre de lignes indéterminé. Si ce n'est pas là « l'effort littéraire le plus puissant de notre époque », que M. Gaston Deschamps fasse mieux!

*
* *

J'aurais d'autres observations à présenter sur *Rome*, j'y reviendrai une autre fois. Je ne peux pas remettre à plus tard l'insertion ici d'une lettre ouverte qui m'arrive à l'instant et que je transcris comme suit :

Lettre ouverte d'une pauvre rosse à la Société protectrice des animaux.

Madame,

Pendant que mon cocher était descendu chez le marchand de vins du coin, j'ai eu la curiosité de lire un morceau du journal qui traînait par terre. J'ai appris que vous veniez de décerner des médailles d'honneur aux personnes qui se sont le plus distinguées par leur bonté envers les animaux.

Cela m'intéressait vivement et je continuai ma lecture. Je vis que vous aviez accordé votre plus haute récompense à un nommé Cherbuliez pour avoir écrit un livre au sujet du *Cheval de Phidias*. Je ne sais pas en quoi les livres peuvent être utiles aux chevaux ; nous lisons peu en général, et lorsque mon cocher lit le *Rappel*, c'est alors qu'il me conduit de travers et qu'il me fait tomber.

Quant au cheval de Phidias, je dois vous avouer que je ne connais ni ce cheval ni ce cocher, le mien se nomme Mathias ; je n'ai jamais rencontré le cheval de Phidias parmi tant de malheureux frères que j'ai connus dans les écuries de la capitale. Je crains que votre bonne foi n'ait été surprise par un ambitieux qui de sa vie n'a jamais rien fait pour le soulagement des vrais chevaux.

Continuant ma lecture, j'ai vu ensuite une médaille d'or accordée aux *Tableaux vivants* d'un nommé Aurélien Scholl. Celui-là, je le connais : dernièrement encore je le traînais à la gare Saint-Lazare, il avait recommandé à Mathias d'aller vite et je n'ai pas compté le nombre de coups de fouet qui tombèrent ce jour-là sur ma pauvre carcasse.

Ce n'est rien ; nous autres, chevaux, nous avons l'héroïsme du devoir ; mais ce qui m'intrigue, c'est de savoir pourquoi une médaille d'or aux *Tableaux vivants* de cet Aurélien Scholl ; c'est encore un livre, si je suis bien informé, et même assez croustillant, m'a-t-on dit, mais pas pour notre cœur de chevaux, hélas ! Encore une fois, chère protectrice, je me demande pourquoi vous couronnez tous ces livres qui ne nous sont d'aucune utilité ?

Car toute la suite m'a paru pareille, toujours des écrivains, des journalistes, Henri Fouquier, Edmond Lepelletier, et des dessinateurs et des sculpteurs !

Je ne connais tous ces gens-là que pour les avoir trainés dans Paris et je me suis même couronné des deux genoux en les trainant. C'est ma gloire, je le sais bien, mais je n'en suis pas moins malheureux. Si vous avez vraiment de l'amitié pour les chevaux, croyez-en le conseil d'une vieille bête, qui n'est pas si rosse qu'on le dit et qui, dans sa longue existence de martyr, a beaucoup philosophé sur les hommes et sur les choses : il faut accorder vos récompenses à ceux qui inventent des mécaniques pour nous remplacer.

Nos tyrans détestent ces mécaniques, ces automobiles, ces locomotives, ces vélocipèdes, comme on les appelle. Et tenez, hier encore, Mathias m'a conduit tout d'un coup sur un de ces légers vélos qui sillonnent nos boulevards, je l'ai piétiné, je l'ai mis en morceaux : une grande tristesse a rempli mon âme à la vue de cette catastrophe dont j'étais la cause innocente.

Je sentais que Mathias m'avait poussé perfidement à briser un ami, un sauveur ; Mathias voudrait me faire détruire toutes les mécaniques pour garder sa domination sur moi et prolonger éternellement le supplice de ma race. Mais il n'y a pas de danger qu'il me lance contre une locomotive ; il réserve ses brutalités pour ces frêles mécaniques qui sont mon espérance et qui un jour me vengeront !

Et je me disais que cela se voit aussi entre les hommes ; que ce sont là les jeux les plus ordinaires de leur laide politique ; mais j'en dirais trop pour une pauvre rosse que je suis. Excusez-moi, Madame et chère bienfaitrice, et croyez-moi votre très dévoué carcan.

*
* *

Je recommande cette lettre à la Société protectrice et je lui conseillerai d'appeler l'an prochain quelques chevaux au sein du comité chargé d'arrêter la liste de ses lauréats.

JEAN-LOUIS.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

C'est fini. Les lampions s'éteignent, le Tsar couronné, resplendissant de gloire, rentre à Saint-Pétersbourg. Les vacances de la diplomatie européenne sont finies. Elle a du reste de la besogne sur la planche et des difficultés nouvelles sont encore venues depuis quelques jours s'ajouter à celles que l'on avait intentionnellement laissé sommeiller en prévision des fêtes de Moscou.

Le concert européen, dont l'empereur François-Joseph célébrait hier encore l'accord parfait dans son discours aux délégations austro-hongroises, va recommencer ses sérénades au Sultan, et les instrumentistes s'installent déjà à leurs pupitres. Mais le chef d'orchestre n'est pas encore désigné. Lorsque l'on a joué l'année dernière « la marche funèbre arménienne », le comte Goluchowski, à peine sorti du conservatoire où il n'avait même pas eu le premier prix, avait essayé de s'emparer du bâton, mais le prince Lobanoff l'en a bien vite dépouillé. Pour le « grand air de la délivrance de la Crète », les compositions seront encore plus nombreuses et les virtuoses habitués à la vedette de l'affiche ont cette fois pour concurrent très sérieux un modeste second violon nommé Delyannis, qui pourrait fort bien s'imposer et donner le *la*. Ce qui est certain c'est que c'est la Turquie qui paiera les violons et qu'elle les paiera d'autant plus cher qu'elle ne s'est pas encore exécutée pour les représentations arméniennes.

Car l'on attend toujours l'exécution des promesses que l'on a fini par arracher à la Sublime-Porte en faveur des Arméniens, et aux dernières nouvelles les conseillers du Sultan avaient trouvé une formule charmante pour calmer les impatiences des ambassadeurs. Ils avaient fait annoncer que les bureaux compétents avaient été chargés de *préparer* la nomination du gouverneur chrétien de Zeitoun où, en attendant, on continue à envoyer des fonctionnaires musulmans.

La diplomatie ottomane a, du reste, toujours des façons exquises de s'expliquer, et les troubles de Crète lui ont fourni l'occasion de produire un véritable chef-d'œuvre. En même temps que, sous l'impression des émeutes de la Canée, toutes les grandes puissances y dépêchaient des navires de guerre pour assurer la protection de leurs nationaux et la Porte elle-même faisait partir en toute diligence le nouveau gouverneur général avec de sérieux renforts, pour réduire l'insurrection par la force, une note officieuse annonçait naïvement que l'ordre était rétabli et que l'*incident*, provoqué par le cavass du consulat russe qui avait tué sans provocation un certain Emin Effendi tranquillement assis devant sa boutique, n'aurait aucune suite.

L'*incident*, c'est une émeute qui a duré trois jours, qui a coûté la vie à une trentaine de personnes, c'est le pillage des maisons et le massacre des habitants par des troupes régulières, et à Constantinople même on est si peu rassuré sur les suites qu'il peut avoir que dans un conseil réuni d'urgence il a été décidé que l'on enverrait à la Canée seize nouveaux bataillons pour « soumettre les Crétois par la force »...

Ces renforts sont arrivés et la répression a déjà commencé. La garnison de Vamos, assiégée depuis plusieurs jours par des insurgés et menacée de famine, a été délivrée et les troupes turques se mettent en campagne pour pacifier le reste de l'île.

Encore qu'il n'y ait pas à craindre que cette opération se poursuive dans les mêmes conditions qu'en Asie-Mineure et bien que la surveillance des navires de guerre des puissances étrangères assurent aux Crétois qu'ils ne seront pas victimes des procédés sommaires dont on a usé envers les habitants de Sassoun, d'Erzeroum, de Zeitoun et d'Orfat, les ambassadeurs avaient pensé qu'il eût été préférable de tenter d'abord la conciliation et avaient offert leurs bons offices au Sultan. Ces offres ont été déclinées. Le Sultan et ses conseillers devaient pourtant savoir que cette démarche empruntait à son unanimité même un caractère absolument amical et qu'elle était dictée en même temps que par un sincère désir de lui rendre service, par la crainte d'un mouvement hellénique que le gouvernement du roi Georges pourrait difficilement contenir si l'insurrection se prolongeait ou si la répression devenait trop violente.

Ces prévisions sont en train de se réaliser. La Grèce, qui n'avait nullement envie de précipiter les événements en Crète et que ses embarras financiers contraignaient à la sagesse, commence à s'agiter. Le roi Georges, qui depuis le début des troubles avait fait adresser à Constantinople les conseils les plus sages et les plus désintéressés, est rentré à Athènes, interrompant brusquement le voyage qu'il faisait dans une des îles de son royaume, et M. Delyannis, qui n'avait pas voulu au début envoyer de navires à la Canée pour ne pas surexciter les passions du parti panhellénique, est revenu sur sa décision. Des souscriptions s'organisent à Athènes en faveur des insurgés crétois, l'agitation se propage et, si une solution n'intervient pas bientôt, il deviendra bien difficile d'empêcher les Grecs de prendre une part active à une insurrection qu'ils n'ont ni désirée ni provoquée, mais dont ils essaieront nécessairement de profiter.

Mais les puissances qui ont prêché la conciliation à Constantinople ne manqueront certainement pas de recommander la modération à Athènes où elles trouveront un terrain mieux préparé. La France et la Russie particulièrement, qui se sont refusées en novembre dernier à suivre la diplomatie autrichienne dans la voie des mesures de rigueur et des démonstrations navales, réussiront sans doute à faire comprendre au Sultan qu'il n'a rien à gagner à pousser les Crétois à bout, et quant aux Grecs ils ne demandent qu'à se laisser convaincre parce que la poire n'est pas encore mûre et qu'ils sont assurés de la cueillir un jour ou l'autre.

*
* *

L'Italie elle-même, devenue sage et prudente depuis qu'elle n'est plus gouvernée par M. Crispi, lequel continue à se recueillir et laisse pleuvoir les injures sur son crâne, vieux rifflard indifférent aux intempéries, sans sortir de son impassibilité, ne fera rien cette fois pour troubler les eaux de la Méditerranée dans l'espoir d'y pêcher quelque chose. M. di Rudini reste fidèle aux alliances contractées par ses prédécesseurs et aux amitiés augustes chères à son roi, il croit ou affecte de croire à la sincérité des sympathies anglaises. Mais il aspire aussi à être ou à rester bien avec tout le monde. Il veut prendre l'Autriche pour modèle ; la visite du Président de la République française à l'empereur François-Joseph l'a illuminés et pareille rencontre entre M. Félix Faure et le roi Humbert, si elle devenait possible, ne serait pas pour lui déplaire. En attendant il se montre aimable et courtois pour nous. Les journaux n'ont que du miel à nous offrir, ils nous entretiennent d'une reprise possible de relations commerciales normales, de la reconnaissance de notre protectorat à Tunis — dont nous nous sommes fort bien passés jusqu'ici — et nous font entrevoir que M. di Rudini renoncera à la méchante querelle que M. Crispi nous avait cherchée à propos du traité de commerce italo-tunisien et dont il n'avait pas été le bon marchand.

C'est que la situation intérieure de l'Italie préoccupe M. di Rudini beaucoup plus que des relations extérieures; c'est qu'il comprend que l'Italie souffre d'une maladie interne et que les remèdes qu'il lui faut ne sont pas de ces poisons violents que les pharmaciens recommandent soigneusement de réserver aux usages externes. L'Italie a grandi trop vite et cette rapide croissance lui a laissé une constitution frêle et délicate que le successeur de M. Crispi voudrait refaire par des toniques vigoureux. Il lui a déjà donné des potions calmantes qui l'ont rendue moins nerveuse et moins irritable; il s'agit maintenant d'enrichir son sang appauvri.

La panacée sur laquelle compte M. di Rudini, c'est la réorganisation du royaume en provinces à peu près autonomes, dont il a commencé l'essai en nommant en Sicile un commissaire extraordinaire ayant rang de ministre et des pouvoirs d'une sorte

de vice-roi. Il voudrait faire la même chose pour le Napolitain, pour la Vénétie, pour la Lombardie, et c'est probablement ce vaste projet qui lui servira de plate-forme électorale lorsqu'il aura réussi à persuader le roi de ledébarrasser de la Chambre actuelle, s'il peut, comme on l'annonce, obtenir une dissolution et faire les élections en septembre ou en octobre. Mais le roi Humbert ne se laissera probablement pas convaincre très facilement; il pensera sans doute que la reconstitution des anciennes provinces préparerait admirablement le terrain à une fédération qui s'adapterait bien mieux au régime républicain qu'à la monarchie et il pense très sincèrement — dans sa situation ces illusions sont explicables — que les intérêts de sa maison et de sa dynastie sont indissolublement liées à ceux de l'Italie. Il croira peut-être d'autant plus dangereux de tenter une pareille expérience que sa popularité personnelle ne s'est pas accrue depuis les événements d'Afrique, et que l'obstination avec laquelle il reste enfermé dans le Quirinal ressemble fort à une appréhension de tâter le pouls à l'opinion publique.

Mais les événements nous mènent beaucoup plus que nous ne les menons — les rois eux-mêmes, les rois constitutionnels surtout n'échappent pas à cette commune loi — et le grand seigneur qui dirige actuellement les affaires de l'Italie est peut-être trop italien pour s'arrêter à des considérations purement dynastiques dans l'accomplissement d'une œuvre qu'il juge indispensable au salut de son pays.

CHARLES GIRAUDEAU.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'ÈRE BRETONNE, par *Frederic Fontenelle* (Frédéric Le Guyader). — Il y aurait ingratitude à reprocher aux écrivains bretons, comme je l'ai entendu faire, de s'exprimer en français. Cela ne veut point dire qu'ils ne soient point de « chez eux »; ils en sont encore, avec une éducation toute française, et on les reconnaît bien vite sous leur vêtement d'emprunt. Chateaubriand, Lamennais, Brizeux, Renan, ne pouvaient naître qu'en Bretagne. Ils n'ont point usé du breton pour une foule de raisons excellentes, dont la meilleure à donner est qu'ils n'eussent point trouvé d'éditeurs ni de lecteurs. La première condition pour un écrivain, n'est-ce pas d'avoir un public? Et ce public-là, qui ne manque point en Bretagne aux productions de la muse populaire, fait complètement défaut à la littérature savante. Ces diables de Provençaux sont les seuls qui aient résolu le problème d'écrire en lettrés pour le peuple. Ils le disent du moins, et peut-être ont-ils fini par le croire. Mais je constate que les Belges eux-mêmes y ont renoncé : la « Jeune Wallonie » et les « Renaissants armoricains » se servent également du français. Le Wallon s'y retrouve tout de même, et, grâce à Dieu, l'Armoricain aussi.

De ces « renaissants » bretons, qui formèrent autour de M. Louis Tiercelin et à quelque vingt années d'intervalle deux pléiades parfaitement distinctes de tour et et d'esprit, M. Frédéric Le Guyader est assurément l'un des plus dignes d'attention. C'est, si je puis dire, le Jodelle et le Du Bartas de la bande. En 1868, à dix-huit ans, il donnait au théâtre de Rennes un drame en trois actes et en vers : *Le Roi s'ennuie*, d'étoffe romantique, un peu bien somptueuse et lourde pour de si jeunes épaules, mais qui, tout compté, ne leur messeyait point trop. Depuis lors, et sous le pseudonyme de Frédéric Fontenelle, il avait dispersé dans les revues un assez grand nombre de pièces, où il se plaisait à évoquer le passé héroïque et légendaire de la Bretagne et qu'il vient de réunir sous le titre de *l'Ère bretonne*. Cela ne fait pas moins de 320 pages format grand in-octavo, où défilent par tableaux les *Temps fabuleux*, les *Temps préhistoriques*, les *Temps romains*, le *Moyen âge noir* (?), etc. L'effort est considérable et, comme il arrive dans ces machines démesurées, il y a là du bon, de l'excellent et du médiocre. Encore ai-je hâte d'ajouter que le bon domine.

M. Le Guyader est visiblement obsédé dans une partie de son livre par le souvenir de Leconte de Lisle et de M. José-Maria de Hérédia. Ce sont de terribles modèles. S'il les avait suivis plus longtemps, je doute qu'il eût pu nous donner mieux qu'un pastiche. Une fée heureuse l'a touché fort à propos de sa baguette: la fée des Traditions populaires. Elle l'a rendu à lui-même, à la simplicité et à la vérité de sa nature; elle l'a fait ce qu'il est le plus souvent dans son livre et de la façon la plus originale: un conteur de haute verve, abondant, aisé et gaillard :

> Moi, je conte l'histoire à la bonne franquette...

Et c'est quand il la conte ainsi qu'il est vraiment lui-même. *La reine Anne*, *Comment Guingamp sauva Nantes*, *le Siège de Rennes*, *l'Ile Tristan* sont des exemples tout à fait heureux et bien venus de cette manière un peu lâche et prolixe, peut-être, par endroits, mais le plus souvent vive, cavalière, amusante, sans rien de solennel ni de figé, naturellement et spontanément héroïque quand le sujet le demande, et qui se plie à tous les tons.

Et voilà le rare. En dehors des chansons de geste du moyen âge, où le romantisme n'entendit goutte et qui sont des choses vivantes, animées, *chantées* et *agies*, comme le dit leur nom, nullement les tapisseries de haute lice qu'en firent Hugo et son école, je ne vois rien dans notre littérature dont on puisse rapprocher cette manière. Les conteurs français l'avaient prise des Bretons; M. Le Guyader la leur emprunte ou la retrouve par voie de tradition. De toutes façons il ne fait que reprendre son bien et, si l'exemple qu'il donne pouvait être suivi, ce serait un joli clos de l'art tombé en déshérence et qui rentrerait dans le patrimoine national.

CHARLES LE GOFFIC.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33785. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24. 4e SÉRIE. — TOME V 13 JUIN 1896.

FAUT-IL RÉTABLIR LE SCRUTIN DE LISTE?

Faut-il rétablir le scrutin de liste ? La question est discutée aujourd'hui dans la presse : elle le sera bientôt dans le parlement.

On peut soutenir que le scrutin de liste vaut mieux que le scrutin d'arrondissement, en ce qu'il laisse moins de place aux influences personnelles, aux intérêts locaux ; mais il ne faut pas oublier que l'expérience a été faite des deux modes de suffrage, et que pas plus avec l'un qu'avec l'autre on n'a eu jusqu'ici une représentation exacte de l'opinion. Depuis vingt ans, les Chambres nommées tantôt au scrutin d'arrondissement, tantôt au scrutin de liste, n'ont jamais représenté que 40 à 45 p. 100 du corps électoral.

Si l'on veut que le suffrage universel soit une vérité, si l'on veut que le parlement devienne l'image exacte du pays, il ne suffit pas de rétablir le scrutin de liste : il faut faire une réforme complète et organiser la représentation des minorités.

C'est le seul remède à l'abstention croissante des électeurs. On parle beaucoup depuis quelque temps de vote obligatoire : l'idée, pour nous, n'est pas nouvelle, et elle a été défendue ici même en plus d'une occasion. Mais le vote obligatoire n'est possible qu'avec la représentation des minorités ; car si vous continuez à compter la moitié plus un pour tout et la moitié moins un pour zéro, que répondrez-vous à qui vous dira : « A quoi bon voter si je sais d'avance, moi qui suis de la minorité, que mon opinion n'a aucune chance d'être représentée et que le bulletin que je mettrai dans l'urne aura tout juste la valeur d'un morceau de papier blanc ? »

Il faut espérer que, lorsque le rétablissement du scrutin de liste sera discuté à la Chambre, il se trouvera un député pour demander la représentation des minorités. La question est assez sérieuse pour qu'on la discute une bonne fois en France, comme on l'a discutée ailleurs. Et si décidément on ne veut pas d'un système électoral qui serait la vérité du suffrage universel, encore est-il bon qu'on dise pourquoi l'on n'en veut pas.

*
* *

L'idée de la représentation des minorités a encore peu de partisans dans le monde parlementaire : je le sais, pour en avoir plus d'une fois parlé avec des hommes politiques ; j'ai trouvé toujours et partout la même objection, à savoir qu'avec la représentation proportionnelle de toutes les opinions il n'y aurait plus de majorité de gouvernement.

L'objection aurait une grande force, j'en conviens, si une telle majorité existait aujourd'hui, si deux grands partis se disputaient le pouvoir, si, en un mot, le régime parlementaire fonctionnait depuis vingt ans d'une manière normale. Alors, on pourrait dire : Prenez garde ! vous risquez d'entamer notre majorité ! — Mais cette majorité, où est-elle ? Où est la stabilité ? Où sont les grands partis ? Et le régime parlementaire lui-même, qu'en avons-nous guère autre chose que l'étiquette ?

Ainsi, en admettant pour un instant que la représentation proportionnelle empêche une majorité de se former dans le parlement, on ne pourrait pas dire que ce fût un grand changement à ce qui est ; mais la vérité est que, loin de rendre impossible une majorité, ce n'est qu'en assurant la représentation pro-

portionnelle de toutes les opinions qu'on pourra avoir une majorité parlementaire qui réponde exactement à la majorité électorale.

Quelques chiffres en diront plus que toutes les phrases du monde. Supposons 100 000 électeurs dans un département, et demandons-nous, d'après la façon dont les choses se passent d'ordinaire, ce que feront ces 100 000 électeurs :

40 000, plus ou moins, voteront pour la liste qui représente l'opinion dominante ;

30 000 voteront pour une autre liste ;

30 000 s'abstiendront.

Que représenteront les élus ? 40 p. 100 des électeurs ; et, en fait, les Chambres ne représentent guère davantage. Ce qui signifie que 60 p. 100 des électeurs, — les uns qui ont voté pour les candidats vaincus, les autres qui n'ont pas voté du tout, — ne sont pas représentés. Autrement dit, les prétendus élus de la majorité ne sont, le plus souvent, que les représentants d'une minorité.

Avec le système de la représentation proportionnelle, au contraire, les sièges seraient répartis suivant le nombre des voix : ainsi, dans notre cas, une liste pourrait demander 4 sièges, quand l'autre en aurait 3.

***

L'erreur de ceux qui combattent la représentation des minorités me paraît celle-ci : ils raisonnent comme si une minorité quelle qu'elle soit devait être représentée dans le parlement et comme si les partis allaient se diviser à l'infini.

Ni Stuart Mill, ni Prevost-Paradol, ni Louis Blanc, ni Laveleye, ni M. Naville, ni M. Beernaert, ni aucun des philosophes ou hommes d'État qui ont demandé la représentation des minorités ne l'ont ainsi comprise : ils ont toujours entendu qu'une opinion n'a le droit d'être représentée que si elle réunit un certain nombre de voix. C'est ce qu'on a appelé, d'un nom un peu rébarbatif, le *quotient électoral*. Il ne s'agit pas de représenter toutes les minorités, ce qui serait simplement absurde ; il s'agit de représenter les minorités égales à une fraction déterminée du corps électoral. Cette fraction pourra être un tiers, un quart : la loi fixera le *quantum* au-dessous duquel une minorité n'aura pas le droit d'être représentée.

En résumé, la représentation des minorités n'aurait pas pour conséquence d'introduire dans le parlement des partis nouveaux : elle assurerait seulement à chacun des partis actuels un nombre de sièges en rapport avec son importance. On n'assisterait plus à ces scandaleuses coalitions du ballottage où tel, qui n'avait au premier tour de scrutin qu'un nombre dérisoire de voix, est l'élu de l'équivoque au second tour ; on ne verrait plus, comme aujourd'hui, le tiers des citoyens se refusant à voter ; enfin, on aurait des assemblées qui seraient vraiment l'image du pays.

Je le répète, l'idée de la représentation des minorités ne paraît pas avoir de nombreux partisans dans le monde politique ; mais, si je m'en rapporte à ce que j'entends, à ce qu'on m'écrit, cette idée fait son chemin dans le public. De toutes les réformes électorales qui ont été proposées jusqu'ici, c'est la plus simple, la plus juste, et elle est d'une application facile. Si ce sujet ne fatigue pas nos lecteurs, je me permettrai d'y revenir.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

P.-S. — J'écrivais cet article quand j'ai appris la mort de M. Jules Simon. La *Revue* publiera sans doute une étude sur cet homme considérable à divers titres. Professeur, écrivain, tantôt traitant les plus grands problèmes de la philosophie et tantôt discutant les questions sociales, plus tard député, ministre, orateur politique, journaliste enfin à l'âge où d'autres se reposent, à la fois très classique et très moderne, — il n'a peut-être pas été également supérieur dans toutes les parties de son œuvre, mais rien de ce qu'il a fait n'a été vulgaire. En plus d'une circonstance, il a montré une indépendance qui l'honore, même aux yeux de ceux qui n'ont pas toujours partagé ses sentiments. Il a tenu une grande place dans notre pays, et peut-être eût-il pu en tenir une plus grande : avec des connaissances très étendues, avec une merveilleuse faculté d'assimilation, avec un esprit souple, facile, fait de clarté et de bon sens, on se demandera comment il n'a pas eu sur ses contemporains plus d'influence et plus d'autorité : ce n'est ni le moment ni le lieu de rechercher dans quelle mesure la faute en a été à son parti ou à lui-même.

De son vivant, on a discuté l'homme public ; on le discutera encore, mais tout le monde rendra hommage à l'homme privé. Titulaire d'une chaire à la Sorbonne, une brillante carrière universitaire s'ouvrait devant lui : il y renonça, plutôt que de prêter un serment contraire à ses convictions. Plus tard, il occupa une des plus grandes situations de l'État ; on sait comment il fut renversé du pouvoir. A soixante ans, il se retrouva pauvre comme aux heures de la jeunesse. Alors, il reprit la plume ; et comme si son labeur obstiné devait trouver en lui-même sa récompense, les pages les plus vivantes qu'il ait écrites sont celles des dernières années. Sa vie aura été, jusqu'au bout, un modèle de travail et de probité.

J.-P. L.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

AUX ÉTATS-UNIS

Silhouettes de candidats. — Les républicains.

M. Grover Cleveland, le président actuel des États-Unis, ayant pris en mains, le 4 mars 1893, la direction des affaires de l'Union, se retirera le 4 mars 1897.

Bien que sa succession ne doive réellement s'ouvrir que dans neuf mois, on ne s'occupe plus, de New-York à San-Francisco et de Chicago à la Nouvelle-Orléans, que de savoir qui va habiter après lui la Maison Blanche et distribuer les places.

C'est qu'en effet le triomphe du parti, c'est, pour tous ses membres actifs, pour les ambitieux, les ardents, les audacieux, la prise de possession d'un siège au festin fédéral.

Aussi, que de fièvre dans les mois qui précèdent ce retour, tous les quatre ans, de l'adjudication, au plus offrant et moins scrupuleux enchérisseur, du gouvernement et de toutes les *good things*, de tous les bénéfices attachés à sa possession, postes diplomatiques, emplois dans les ministères, gras offices dans les administrations des douanes, des postes, ou des affaires indiennes!

L'élection proprement dite a lieu en novembre. Mais, dès le milieu de l'année, il est procédé, dans les conventions nationales des partis, à la désignation des candidatures officielles.

Si l'on consulte l'état actuel de la préparation électorale, il semble bien que le successeur de M. Cleveland sera le fameux major Mac-Kinley, l'homme-tarif, dont le nom seul signifie: fermeture du territoire américain aux produits de l'ancien monde! guerre à la concurrence industrielle européenne!

Dans quelques jours, on sera fixé sur un point essentiel. On saura si le parti républicain adopte officiellement M. Mac-Kinley pour son candidat présidentiel. C'est en effet le 17 du mois courant que se réunissent à Saint-Louis, au centre même de l'Union, au confluent des deux branches mères du fleuve monstre, Missouri et Mississipi, les délégués, au nombre d'un millier environ, choisis par les conventions républicaines de tous les États pour constituer la grande convention nationale du parti.

Ces délégués ont presque partout, dans l'ouest et le sud notamment, mais aussi dans l'est et le nord-est, reçu, des conventions qui les ont nommés, le mandat de voter pour la candidature de M. Mac-Kinley. Il ne subsiste donc, autant dire, point de doute sur le résultat.

Même les politiciens les plus avisés, attelés depuis plusieurs mois à la tâche de soutenir devant l'opinion et dans les assemblées préparatoires les candidatures républicaines concurrentes de celle de M. Mac-Kinley, avouent qu'ils ont perdu tout espoir de tenir en échec la fortune du major, et que son nom triomphera à Saint-Louis dès le premier tour de scrutin.

* * *

Le mécanisme de l'élection présidentielle aux États-Unis a été souvent décrit. Rappelons brièvement les faits principaux, sans entrer dans le détail de cette cuisine parlementaire.

On sait que, depuis un demi-siècle, la population des États-Unis est en quelque sorte enrégimentée, au point de vue électoral et politique, dans deux grandes organisations, dont l'une s'appelle le parti républicain et l'autre le parti démocrate.

Tous les efforts tentés jusqu'ici dans le sens d'un nouveau groupement des forces politiques ont échoué. Les Grangers, la Farmers' Alliance, le parti populiste, n'ont eu qu'une existence éphémère, comme les « Know-Nothing » des années qui précédèrent la guerre civile. La lutte reste toujours réellement circonscrite entre républicains et démocrates, qu'il s'agisse de fonctions locales, de sièges aux législatures des États ou à la législature fédérale, ou de la présidence et de la vice-présidence de l'Union.

Les désignations de « républicains » et de « démocrates » ne répondent à rien de précis. Les démocrates ne sont pas plus monarchistes, ni les républicains plus aristocrates que leurs adversaires.

La signification de ces termes est surtout historique, et l'on peut bien dire aujourd'hui, au point de vue des idées que représentaient naguère les deux organisations, que celles-ci se survivent à elles-mêmes et correspondent à des groupements d'intérêts différents de ceux d'il y a vingt ou vingt-cinq ans.

Toutefois il reste toujours à peu près exact que les grands banquiers, les industriels, les millionnaires de New-York et de Philadelphie, les spéculateurs, les professeurs et les clergymen de Boston sont, pour la plupart, « républicains », et qu'en général les planteurs du sud et les agriculteurs de l'ouest sont « démocrates ».

L'ancienne « démocratie » américaine, qui reposait sur l'institution de l'esclavage et sur la doctrine des droits des États, ayant été écrasée pendant la guerre civile, le parti républicain ou nordiste, vainqueur avec Lincoln, resta en possession du gouvernement pendant vingt années après la fin de la guerre. Cette longue domination eut d'abord sa raison d'être : la fixation des conditions auxquelles

les États insurgés pourraient rentrer dans l'Union, et la protection des noirs émancipés contre la tyrannie et la vengeance éventuelles de leurs anciens maîtres.

Puis d'autres préoccupations surgirent ; les gloires du parti s'éteignaient les unes après les autres ; une ère de scandales financiers s'était ouverte ; les débats politiques roulaient sur les questions monétaires et commerciales. Rien de ce qui avait si longtemps justifié le maintien du parti républicain au pouvoir ne subsistait. Une bourrasque électorale l'emporta en 1884.

Le retour des démocrates au gouvernement fut d'abord une grande surprise, quelque chose comme a été chez nous l'impression produite par l'apparition, dans certaines fonctions gouvernementales, de figures et de noms auxquels restait attaché le souvenir de la Commune.

On s'habitue à tout. Il parut tout simple que les démocrates fussent redevenus un parti national, c'est-à-dire ayant des adhérents et une organisation dans tous les États, au lieu de représenter seulement, comme naguère, une cause perdue, et les intérêts d'une seule région de l'Union, la région du sud.

Les démocrates continuent à être prépondérants dans le sud, mais ils dominent aussi dans l'État ou plus exactement dans la ville de New-York, et ils disputent aux républicains un certain nombre d'États du nord et de l'est.

Lorsqu'ils reconquirent le pouvoir, ils avaient pour chef un homme de bon sens et de caractère ferme, M. Cleveland, inconnu la veille, illustre du jour au lendemain lorsqu'il eut été choisi par le parti pour son candidat présidentiel en 1884, et qu'il eut battu les républicains qui se croyaient invincibles.

En 1888, le parti républicain prit sa revanche avec M. Harrison ; mais, en 1892, M. Cleveland fut de nouveau élu à la présidence. La vraisemblance est que les républicains triompheront à leur tour cette année. De là l'intérêt très vif excité en Europe comme en Amérique par l'enthousiasme extraordinaire avec lequel a été acclamée, dans presque toutes les conventions d'États et va être acclamée dans la convention nationale, à Saint-Louis, la candidature de M. Mac-Kinley.

Fait assez singulier : les démocrates qui se réuniront à leur tour dans quelques semaines, à Chicago, pour choisir leur candidature officielle, semblent frappés de paralysie. Les conventions qu'ils ont tenues déjà dans un assez grand nombre d'États ont été très hostiles à M. Cleveland à cause de la position qu'il a prise dans la question monétaire, mais n'ont désigné aucun nom.

Si les démocrates n'ont pas encore mis en ligne un seul candidat sérieux, les républicains en ont, ou plutôt en avaient toute une galerie. Essayons de fixer les traits de quelques-uns d'entre eux avant qu'ils se dérobent tout à fait devant le grand favori.

*
* *

Il y a d'abord l'ex-président, M. Harrison, qui est de l'Indiana, puis M. Thomas Reed, du Maine, et M. Levi Morton, du New-York.

Restent les candidats *minores*. Ils sont légion ; presque chacun des États a le sien : le Connecticut son gouverneur, M. Hawley ; le New-Hampshire, un de ses sénateurs fédéraux, M. Chandler ; le New-York, M. Chauncey Depew (en dehors de M. Morton) ; l'Ohio, le sénateur Sherman ; l'Illinois, le sénateur Cullom ; l'Iowa, le sénateur Allison. — Arrêtons-nous ; le Sénat fédéral républicain y passerait tout entier.

M. Sherman a soixante-douze ans. Il approche du terme de la vie, sans avoir obtenu l'objet suprême de ses ambitions. Il a occupé de très hautes positions dans le gouvernement fédéral. Sénateur depuis de longues années, il a été secrétaire des finances ; et il est en ce moment président du comité des affaires étrangères. Il n'a pu être président de la république, et le désappointement profond qu'il en a éprouvé se traduit dans les « Mémoires » qu'il a récemment publiés. Son domaine propre a été la finance. Il n'y a pas été toujours exempt d'erreur. Quant aux affaires étrangères, il y apporte une compétence restreinte. De toute façon sa vigueur politique est diminuée par l'âge. Il n'est plus une force. Nous le citons pour mémoire, puisqu'en aucun cas il ne pourrait être présenté par son État, l'Ohio, qui possède déjà M. Mac-Kinley.

*
* *

Le premier des candidats présidentiels du parti républicain devrait être M. Harrison, s'il n'avait déjà à plusieurs reprises laissé entendre qu'il ne tenait point à refaire un bail de quatre années à la Maison Blanche. En 1888 il a battu M. Cleveland, et en 1892 il a été battu par lui. Après cette défaite, M. Harrison a repris la profession d'avocat à Indianopolis, et il y trouve plus de profits que la situation de premier magistrat de la république ne lui avait procuré d'agréments.

De plus, M. Harrison vient de se remarier ; il a épousé une nièce de sa première femme, union quelque peu disproportionnée au point de vue de l'âge, mais où sans doute il compte trouver le complément de sa prospérité professionnelle. Il est donc doublement éloigné de la politique, outre que ses amis de la première présidence, l'estimant vieilli ou usé, ne l'ont engagé qu'avec beaucoup de tiédeur à solliciter l'aventure d'un second terme.

Lorsque M. Benjamin Harrison avait été pris pour candidat officiel en 1888, il n'avait qu'une célébrité locale. C'était un enfant de l'Indiana. Le reste de l'Union ne savait de lui qu'une chose, c'est qu'il était le petit-fils du général William Harrison, que le parti whig avait porté à la présidence de l'Union un demi-siècle auparavant, en 1841.

Déjà, dans l'ancienne famille Adams du Massachusetts, le père et le fils avaient été élus présidents, à vingt-huit années d'intervalle l'un de l'autre. Le petit-fils, Charles Francis Adams, qui fut ministre des États-Unis en Angleterre pendant la guerre civile, eût pu, lui aussi, devenir président, s'il avait eu un caractère plus souple et une conscience plus élastique.

M. Harrison a été un second exemple de l'influence que peut exercer dans la politique américaine l'héritage du nom. Mais le premier Harrison avait passé à la présidence comme un météore. Il mourut un mois après son installation. Le petit-fils n'en était pas moins redevable d'une bonne partie de son succès au souvenir de son aïeul.

M. Benjamin Harrison ne passe pas pour avoir un très bon caractère. Au début de sa présidence, on le trouva d'esprit étroit et passablement borné. Il n'était point sympathique, rebutait les gens sans le vouloir, semblait très fruste, même pour un homme de l'ouest.

On vit un jour se présenter à la Maison Blanche une délégation composée de ce que comptait de plus brillant, de plus *representative*, le haut commerce de New-York. Bien qu'une heure fixe eût été prise pour l'audience, le président fit faire à ces hôtes de choix antichambre pendant plus d'une demi-heure, tandis qu'il causait avec un ami de choses insignifiantes (1).

Ces procédés n'auraient pas déconsidéré un président qui eût imposé à ses concitoyens le sentiment de sa valeur et de sa force. Ils nuisaient beaucoup à un homme que rien n'élevait au-dessus de la moyenne.

Une tournée qu'il fit dans les États de l'ouest et du sud, et où il prononça de nombreux discours, changea brusquement ces dispositions et lui valut une popularité extraordinaire. Il s'était révélé orateur et homme d'État. S'il n'acquit pas la sympathie, il gagna au moins le respect. C'est sur cette impression que repose encore sa situation politique après quatre années de vie privée.

On a reproché encore à M. Harrison d'être le président du parti républicain plutôt que le président de la nation américaine. On a dit de ses messages annuels qu'ils ressemblaient à des *leading articles* d'un journal soutenant la bonne doctrine.

1. *Times*, lettre de New-York, 6 septembre 1895.

En résumé, s'il n'avait pas déjà refusé à plusieurs reprises la candidature, on eût pu songer à lui, on eût même sûrement songé à lui, et peut-être eût-il eu la nomination, mais le tout se serait accompli sans enthousiasme, par devoir patriotique, et non sans une certaine mélancolie.

* * *

M. Levi Morton, le gouverneur actuel du New-York, est, après l'ex-président M. Harrison, le plus connu en Europe de tous les candidats républicains à la présidence.

Il a été ministre des États-Unis en France de 1881 à 1885. Il s'y acquitta à merveille de ses devoirs diplomatiques et sociaux et a laissé chez nous d'excellents souvenirs.

Le grand monde parisien n'a pas oublié la grâce avec laquelle Mrs Morton faisait les honneurs de ses salons de la place des États-Unis, sorte de terrain neutre où se rencontraient des légitimistes et des orléanistes, des bonapartistes et des républicains.

M. Morton appartient au monde de la haute finance internationale. Trente années se sont écoulées depuis qu'il fondait à New-York la maison de banque Morton, Bliss et Cie, et à Londres la maison Morton, Rose et Cie.

Rentré en 1885 en Amérique, M. Morton fut élu en 1888 vice-président des États-Unis, tandis que M. Harrison était investi de la présidence. Si un accident eût enlevé M. Harrison pendant qu'il résidait à la Maison Blanche, M. Morton, aux termes de la constitution, eût recueilli sa succession. Le cas s'est présenté quatre fois déjà dans l'histoire des États-Unis (1).

M. Harrison ne fournit point une occasion de ce genre à M. Morton, qui resta au second rang, se contentant d'exercer une action indirecte dans les conseils du parti et du gouvernement, par le double ascendant de ses qualités personnelles et d'une haute situation sociale.

Élu en novembre 1894 gouverneur de l'État de New-York, le plus populeux et le plus riche de l'Union, et celui qui a le plus de voix dans le collège électoral présidentiel, M. Levi Morton est devenu par là un des personnages politiques les plus en vue. Personne n'a oublié comment M. Cleveland a passé de la mairie de Buffalo au pouvoir exécutif à Albany et de là à la Maison Blanche à Washington. Le gouvernement du New-York est un peu comme l'antichambre du gouvernement de l'Union.

(1) MM. Tyler, Fillmore, Johnson et Arthur, qui figurent dans la liste des présidents, avaient été élus [illegible] dents. C'est une vacance accidentelle qui les porta au pouvoir, après le général Harrison (mort en 1841), le général Taylor (mort en 1849), Abraham Lincoln (assassiné le 14 avril 1865) et M. Garfield (assassiné en 1881).

M. Cleveland avait été élu gouverneur du New-York en 1882 avec une énorme majorité. Cette fois M. Morton battait de 160 000 voix son concurrent démocrate, M. Hill. Le gouvernement du New-York et de ses six millions d'habitants a été pour M. Morton un réel succès, et la convention d'État du parti, tenue à Saratoga le 17 décembre de l'année dernière, l'adoptait à l'unanimité et par acclamation candidat pour la présidence.

Il peut sembler, après cet exposé, que M. Levi Morton eût des chances sérieuses de voir sa candidature adoptée par la convention nationale du parti.

Rien n'était cependant plus improbable. M. Morton a d'abord contre lui son âge, soixante-douze ans, facteur défavorable d'une certaine importance.

De plus, il est le chef d'une grande maison de banque, ce qui est beaucoup plus grave, et lui aliène immédiatement tout l'ouest. En sa qualité de banquier de New-York, M. Morton est, *de facto*, un partisan résolu du maintien de l'étalon d'or, un « goldbug », comme disent les argentistes de la vallée du Mississipi, un ennemi de la liberté du monnayage de l'argent. M. Morton avait donc d'avance et irrémédiablement contre lui, avec tous les partisans de MM. Reed, Mac-Kinley et Harrison, tout le clan argentiste.

Il ne lui a servi de rien d'avoir, pendant toute la période électorale, le concours des quatre chefs républicains de l'État de New-York, les « big four », comme on les appelle dans l'argot politique local, MM. Chauncey Depew, Warner Miller, Thomas Platt et Lauterbach. D'ailleurs M. Warner Miller l'a abandonné, passant, armes et bagages, dans le camp Mac-Kinley, où il entraînera peut-être avec lui dès l'abord la moitié des 72 voix du New-York dans la convention de Saint-Louis (1).

Une autre défection vient de se produire. Le sénateur Matthew Quay, un des hommes les plus considérables de la Pennsylvanie, un *boss* tout-puissant, qui tient dans sa main toute la délégation républicaine de cet État, candidat lui-même le cas échéant, mais plutôt partisan de M. Morton, est allé le 22 mai rendre visite à M. Mac-Kinley en sa petite maison de Canton, dans l'Ohio, pour discuter avec lui les conditions de la capitulation des républicains pennsylvaniens.

*
* *

M. Thomas Reed est le *speaker* de la Chambre des représentants. C'est un homme du nord-est. S'il est déjà fâcheux pour M. Morton d'être de l'est, combien il l'est plus encore pour M. Reed d'être originaire d'un petit État à moitié perdu dans les brumes canadiennes et qui a bien plus d'analogie avec le New-Brunswick ou la Nouvelle-Écosse qu'avec le New-York ou la Pennsylvanie !

Feu M. Blaine était aussi de ce petit État du Maine. Mais précisément l'exemple de M. Blaine, qui malgré sa grande notoriété, ses talents, sa remarquable intelligence, sa supériorité si incontestable, au point de vue de la culture raffinée et des dons de l'esprit, sur l'immense majorité de ses concitoyens, n'a jamais pu arriver à la présidence, n'est pas très encourageant. Il était trop du Maine. L'ouest ne souffre plus qu'on fasse venir de cette Nouvelle-Angleterre, devenue déjà un si vieux pays, le chef suprême de la République. Depuis M. Franklin Pierce (1852-56) l'Union n'a eu aucun président sorti de cette région.

M. Reed a pu supposer toutefois quelque temps qu'il aurait, en se portant candidat, les voix des six États de la Nouvelle-Angleterre : 78, ce qui balançait les 72 voix du New-York dont M. Morton se croyait assuré.

Il est vrai que le New-York, aux yeux des gens de l'ouest, ne présente pas les mêmes objections que la Nouvelle-Angleterre. Il a toujours sa grande influence commerciale et financière, devant laquelle l'ouest peut s'incliner. Avec ses six millions d'habitants et sa ville monstre, New-York-Brooklyn, il continue d'être l'État-Empire.

Il reste toutefois toujours à la Nouvelle-Angleterre son autorité morale, qui est considérable, l'ascendant des lettres, de la science, de l'art, et ce prestige non encore complètement éteint d'avoir été le berceau des libertés américaines, la grande officine, avec la Virginie, des hommes qui ont fait l'indépendance des États-Unis, l'éducatrice des ministres et des docteurs qui ont modelé la vie sociale et individuelle des Américains jusqu'à une époque encore bien récente.

Ces considérations auraient eu quelque valeur si M. Reed avait pu compter sur le bloc compact du nord-est. Mais, bien avant que M. Warner Miller lâchât M. Morton, le Vermont et le New-Hampshire trahissaient l'espoir de M. Reed. Il ne reste plus à ce candidat que ses mérites personnels.

M. Thomas Reed est, au physique, une sorte de colosse. Au point de vue du caractère, il s'est fait une réputation d'homme à poigne par la façon dont il tyrannisa la minorité démocratique lorsqu'il était déjà président de la Chambre des représentants, en 1890, tandis que M. Harrison était à la Maison-Blanche. Sa méthode d'établir un *quorum* était originale et expéditive. Ou bien il mettait les représentants sous clef et les obligeait, s'ils voulaient quitter la Chambre,

(1) Chaque État envoie à l'une et l'autre convention nationale un nombre de délégués double du chiffre de ses représentants et de ses sénateurs au Congrès de Washington.

à sauter par les fenêtres, ou bien il les faisait saisir à domicile par des huissiers et amener de force au Capitole. Ces procédés lui valurent le surnom de « Tsar ». Il n'est que juste de dire que la minorité faisait de l'obstruction à outrance.

Le *speaker* actuel de la Chambre est volontiers sarcastique. Son esprit lui a fait quelques ennemis. Malgré tout, il est une des figures ayant le plus de relief à Washington, où la société l'accueille avec faveur. Au point de vue électoral, sa force est plutôt avec les politiciens qu'avec le peuple. Il comptait, pour mener à bien son aventure, sur l'habileté professionnelle de son agent et concitoyen du Maine, M. Joseph Manley, le président du comité national exécutif républicain.

Aussi est-il très fermé, impénétrable, ne préconisant aucune politique, ne se déclarant sur aucune question, se tenant en équilibre sur toutes les barrières.

Ces allures de sphinx, qui réussissent si bien à M. Mac-Kinley, ont plutôt mal servi le candidat du Maine.

* * *

Parmi les *outsiders*, les *dark horses* dont le succès est toujours possible dans ce pays à surprises, on cite M. Allison, fils favori de l'Iowa qui envoie vingt-six délégués à Saint-Louis. M. Allison a soixante-six ans. Il a été candidat à la présidence de toute éternité.

Il était déjà membre de la Chambre des représentants en 1862. Il appartient au barreau, et fait partie du sénat fédéral depuis 1873. Il a été quelque peu argentiste, au moins flottant, comme M. Reed d'ailleurs, et comme M. Harrison et M. Mac-Kinley.

Nous avons là le vrai type du politicien, j'entends le politicien du genre respectable. Ses opinions ont été invariablement celles de son parti. Il a accepté les idées que lui offraient les programmes arrêtés en convention, mais n'a jamais cherché à en faire prévaloir une qui fût sienne. Patient, réservé, il s'efforçait de découvrir ce que ses collègues en républicanisme allaient bien pouvoir penser, et d'adapter ses allures mentales aux leurs. Il est l'homme de parti par excellence.

Il est d'usage que quelque temps avant l'ouverture d'une campagne présidentielle apparaissent des biographies apologétiques des futurs candidats. M. Allison a eu la sienne. On y loue sa constante application à toujours gagner l'approbation publique, à poursuivre des résultats clairement indiqués par la majorité de son parti, à éviter tout antagonisme. On ne pouvait plus finement définir son caractère politique.

Sa meilleure chance est l'ingénieuse trouvaille qui fait de M. Allison, enfant de l'Iowa, le « candidat de la vallée du Mississipi ». Cette appellation a certainement élargi ses perspectives de réussite. Il est bien douteux cependant qu'il soit jamais président. Il a assez de notoriété pour être le point de mire de beaucoup d'attaques, mais il n'a ni assez d'amis ni des amis assez chauds pour produire en sa faveur le degré voulu d'enthousiasme politique.

* * *

Le vrai candidat, le seul qui ait des chances d'être nommé, et qui va l'être vraisemblablement le 17, dès le premier tour, c'est le major, l'homme de l'Ohio, l'homme pour qui s'est déchaînée sur tout le territoire des États-Unis une tempête d'enthousiasme, pour qui plus de 500 délégués des conventions d'États ont reçu le mandat impératif de voter.

M. Mac-Kinley, c'est le tarif Mac-Kinley (1). Le reste importe peu. Voyons toutefois le personnage. Il est d'allure sympathique, il habite une modeste maison dans une petite ville de l'Ohio, où les reporters sont allés récemment le relancer en pure perte, aucun d'eux n'ayant pu obtenir qu'il leur fît la plus petite confidence sur ses vues à propos de la question monétaire.

Il a passé la cinquantaine. On l'appelle le major, parce que, pendant la guerre civile, ayant pris du service dans le nord, il arriva, dans un régiment de volontaires, au grade de major. Son rôle fut d'ailleurs très obscur, et, longtemps après la guerre, le monde politique ignora son existence. Originaire de l'Ohio, il fut agent d'affaires dans une petite ville de ce pays, et fit, dit-on, une faillite. On sait qu'aux États-Unis cela ne tire pas à conséquence.

Qu'est donc M. Mac-Kinley? Un homme de valeur que des circonstances propices ont fait sortir du rang. Écoutons le plaidoyer de ses partisans.

M. William Mac-Kinley est un « Américain » très patriote, peut-être un peu jingo, convaincu que la protection est indispensable pour assurer le développement des industries américaines et la prospérité générale du pays. Il n'est ni un fanatique, ni un ignorant; il n'a même aucune haine pour l'étranger, qui a maudit son tarif.

Mais son nom seul est un drapeau, un drapeau américain. Élevé dans un district manufacturier, disciple de Henry Carey, membre du congrès fédéral en 1877, il prononça son premier discours protectionniste en 1878 contre le bill Fernando Wood. Jusque-là sa notoriété avait été toute locale. Représentant d'un district de l'Ohio au Capitole, il commença à faire figure sur la scène nationale.

En 1888, lorsque la grande convention des républicains se réunit à Chicago pour choisir le candidat du

1. [illegible] protectionniste [illegible] à W[illegible] [illegible] les [illegible] 1890.

parti à la présidence de l'Union, M. Mac-Kinley présida le comité chargé de rédiger et de présenter à la convention la *platform* du parti.

A 11 heures du matin, le 21 juin, il monta sur l'estrade et donna lecture du programme républicain.

Lorqu'il arriva à cette phrase : « Nous sommes absolument (*uncompromisingly*) en faveur du système américain de la protection », des applaudissements violents éclatèrent; toute la convention se trouva debout, acclamant l'orateur.

L'année suivante, comme un *caucus* républicain avait désigné M. Reed comme candidat à la présidence de la Chambre, M. Mac-Kinley se trouva second sur la liste avec 39 voix, et M. Cannon, de l'Illinois, avec 22.

Il est d'usage que le candidat désigné, s'il devient président de la Chambre, mette son principal concurrent à la tête du comité des voies et moyens, correspondant à notre commission du budget.

M. Reed désigna donc M. Mac-Kinley. Si M. Cannon eût eu les 39 voix et M. Mac-Kinley les 22, M. Cannon eût été le *chairman* du comité des voies et moyens; le tarif élaboré par ce comité en 1890 eût été nommé le tarif Cannon, et M. Cannon serait peut-être aujourd'hui le principal candidat des républicains à la présidence.

A quoi tiennent les choses! A quoi tient le prestige d'un nom!

En 1891, la ligue républicaine de l'Ohio offrit un banquet à Mac-Kinley. Il y développa dans son discours le thème d'une Amérique économiquement indépendante, prétendant n'avoir plus rien à demander à l'Europe et se suffisant à elle-même avec les produits infiniment variés de son immense territoire.

... Trente années de protection nous ont amenés du plus bas au plus haut rang du progrès industriel, ont donné à notre agriculture un marché national sans rival sur la surface du globe... Nous avons des vêtements bon marché; ils sont tissés ici; la laine a été produite ici; la main-d'œuvre nécessaire a été employée ici; les machines ont été fabriquées ici...

L'Ohio élut M. Mac-Kinley pour son gouverneur en 1893 par 80 000 voix de majorité, un an avant la grande réaction républicaine qui passa comme un ouragan, en 1894, sur tous les États-Unis.

Le talent oratoire de l'apôtre du protectionnisme est très réel, et d'une action manifeste sur les populations de l'ouest. Les amis de M. Mac-Kinley le disent fort instruit et documenté sur tout ce qui concerne les industries américaines.

*
* *

Le succès foudroyant de la candidature de M. Mac-Kinley dans les conventions de l'Illinois, de l'Indiana, de l'Ohio, du Missouri, du Kansas, du Wisconsin, du Michigan du Minnesota, de la Californie, de presque toutes les conventions républicaines du sud et de l'ouest, ont jeté dans le plus profond découragement les autres candidats du parti.

Les partisans de M. Morton avaient mis au premier rang la question du maintien de l'étalon d'or. Ceux de M. Mac-Kinley y ont mis le tarif, sur lequel il n'y a que peu de dissidence dans le parti, et ils ont laissé dans une ombre prudente la question monétaire sur laquelle s'échauffe extraordinairement tout l'ouest, réclamant la liberté du monnayage de l'argent.

La confusion fut plus grande encore quand le New-Hampshire et le Vermont, deux petits États de l'est, que l'on croyait acquis à M. Reed, se prononcèrent à la fois pour M. Mac-Kinley et pour l'étalon d'or.

M. Morton ne reste plus candidat que pour la forme. Son échec, certain aujourd'hui, causera bien des regrets dans les États de l'Atlantique. Il eût fait un excellent président et son programme était irréprochable : monnaie saine, point de libre monnayage de l'argent, tarif modéré, pas de jingoïsme, règlement des conflits pendants avec l'Angleterre, répudiation de toute politique d'aventure au dehors ou de reconstruction sociale à l'intérieur.

Avec M. Mac-Kinley, c'est l'inconnu. Rien n'est certain, que le retour au protectionnisme à outrance. Sur l'or et l'argent, silence absolu (1). C'est un spectacle curieux que celui des efforts désespérés que l'on fait dans l'est pour amener le futur candidat officiel du parti à sortir de son mutisme. Rien ne l'émeut, et ses agents restent aussi mystérieux que lui. Il a laissé dire seulement qu'il acceptera les déclarations que fera la *plateform* du parti à Saint-Louis sur la question monétaire.

En fait, 29 conventions républicaines se sont prononcées pour l'or, 9 pour l'argent, 12 se sont contentés de formules vagues, et parmi ces 12 se trouvent celle de l'Ohio, dont M. Mac-Kinley a sans doute inspiré lui-même le programme, et celles des États voisins, Illinois, Indiana et Michigan. On peut donc penser que les deux tiers des voix dans la convention nationale seront pour l'or, à moins que cette assemblée si confuse de neuf cents et quelques délégués ne se laisse intimider par le bruit infernal que font en ce moment les conventions démocratiques de l'ouest en faveur de l'argent.

1 Le *Journal* de New-York dit que M. Mac-Kinley n'entend tenir dans sa boutique que de la protection. Il a rempli ses fenêtres sur la rue. La question de l'argent est reléguée dans l'arrière-boutique. Si un client entre et demande argent, on lui répond tarif. Notre homme fait son Janus; il veut montrer métal blanc à l'ouest, métal jaune à l'est.

S'il y a incertitude sur les questions, il n'y en a pas sur l'homme. Toutes les déclarations des politiciens républicains peuvent en ce moment se résumer en ceci : « Le peuple veut Mac-Kinley, et il l'aura ! »

Sur ce point, le parti démocrate, dont nous allons nous occuper à son tour, aura bien un mot à dire.

[329.01 AUGUSTE MOIREAU.

HISTOIRE DE GUILLAUME RHÉDY

M. Giuseppe Giacosa est le dramaturge le plus en vue de l'Italie actuelle ; une de ses premières pièces, *la Partie d'echecs*, a obtenu un succès de popularité qui rappelle celui du *Passant*. Parmi celles qui suivirent, il faut citer la *Dame de Challant*, traduite en français par l'auteur lui-même et jouée avec succès par Mme Sarah Bernhardt dans ses tournées en Amérique ; dans un tout autre genre, *Tristes Amours*, que M. Paul Alexis adapta pour le Vaudeville sous le titre de *Une provinciale :* œuvre puissante et profonde, d'une grande intensité de sentiment. L'an dernier, un drame en un acte, *les Droits de l'âme*, a été très admiré et très discuté de l'autre côté des Alpes. Évidemment influencé par Ibsen, M. Giacosa s'applique, dans ses dernières œuvres, à traiter les questions troublantes que le grand Norvégien a introduites sur la scène, mais en conservant toutes ses qualités personnelles et toutes celles qu'il doit à nos traditions latines : il ne s'enveloppe point de brouillards, et la belle ordonnance de ses pièces rappelle celle de nos œuvres classiques. Le récit que nous publions est tiré de l'unique volume de nouvelles que M. Giacosa ait écrites (*Nouvelles valdostanes*), qui ont toutes pour cadre cette pittoresque vallée d'Aoste qu'il connaît à merveille, et dont les paysages et les mœurs conservent encore aujourd'hui une couleur très particulière.

(*N. de la Réd.*)

Guillaume Rhédy, natif de Gressoney-la-Trinité, habitait une maison sur la rive gauche du torrent de Lys, un peu en dessous de l'endroit où bifurquent les deux routes du col d'Ollen à Alagna et celui de la Bella-Forca au val d'Ayaz. Cette maison, selon la coutume du pays, se composait de deux maisonnettes en forme de pavillon, réunies sur la même façade par un corps de bâtiment bas, où se trouvent généralement la porte d'entrée, l'escalier de bois, et à chaque étage le corridor qui dessert les diverses chambres. Le plus souvent aussi, l'un de ces pavillons est destiné au service, l'autre à l'habitation. D'un côté l'étable, la cuisine, le fenil, un atelier de menuiserie et les chambres des domestiques ; de l'autre, les chambres à coucher et une salle au rez-de-chaussée où le maître de la maison, en été, reçoit ses amis, autour d'une des deux longues tables placées parallèlement, comme dans une auberge.

La famille vit au rez-de-chaussée, dans la salle ou dans l'étable, suivant la saison, et, de fait, ces deux pièces témoignent du soin minutieux qui préside à leur organisation. Des étables, telles que nous les connaissons à la plaine, celles de là-haut n'ont que la douce chaleur pénétrante et la tiède atmosphère. On ne voit pas une palme de mur ; toutes les parois, les cadres des portes et des fenêtres sont revêtus de lattes de bois arrangées de telle façon que les nœuds et les veines forment une combinaison symétrique. Des linteaux divisent les parois et le plafond en larges carrés égaux, à la mode suisse, et donnent à la salle un air d'aisance soignée. Tout y est propre et bien rangé. Une cloison qui n'arrive pas jusqu'au plafond coupe l'étable dans sa longueur, cachant la vue des vaches, et laisse entrer la chaleur de leur haleine par l'ouverture d'en haut. Il faudrait voir la propreté de ces étables ! la plus nerveuse et plus exigeante dame de la ville y coucherait sans se boucher le nez ! Pas le moindre soupçon de puanteur ou de moisi, mais une bonne odeur de foin et de lait chaud qui vous dilate voluptueusement les narines. Un filet continu d'eau limpide entraîne toutes les ordures en plein air, dans une large fosse, où l'on prend le fumier pour les prés qui entourent la maison.

Pendant les longues soirées d'hiver, ces gens industrieux et calmes travaillent avec une minutie enfantine à améliorer leur nid. Tout nouveau besoin, tout nouveau caprice leur suggère quelque raffinement subtil, trahissant leur esprit étroit, leur amour exagéré du foyer, leur activité insatiable et une surabondance de loisir. Chaque hiver voit se creuser dans les parois quelque nouvelle niche où s'enfonce une table, quelque tablette qui s'abaisse à volonté et se referme sans laisser de trace ; quelque bras de bois qui s'allonge pour soutenir un écheveau de fil, un torchon, des vêtements, une lampe, se replie sur soi-même et rentre dans la cloison, unie comme devant ; chaque hiver, on invente quelque machine mystérieuse et compliquée pour ouvrir les fenêtres ou pour donner le foin aux vaches sans se déranger de sa place ; et ces embellissements, qui ont l'air des jouets qu'ils sont vraiment, font l'orgueil du patron et l'amusement des visiteurs.

A l'extérieur, les maisons pauvres sont en pierre jusqu'à hauteur du premier étage, qui se relie au toit par des troncs d'arbres superposés, tandis que chez les plus riches, le mur tout entier est en maçonnerie. Les unes et les autres n'ont jamais plus de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée ; chaque étage a sur la façade quatre ou six fenêtres, et au milieu une porte qui ouvre sur une galerie de bois, entourant la maison.

La maison de Guillaume Rhédy était toute en pierre. Elle avait été construite par un certain Lysback, brasseur enrichi en Bavière, que des revers de fortune obligèrent à interrompre ses constructions. Le pavillon de droite, près du torrent, et la partie centrale, c'est-à-dire l'escalier, étant terminés, Lysback y installa sa femme et sa fille, laissant l'autre pavillon tel quel, avec ses murs inachevés et ses fenêtres sans châssis, sauf celles du rez-de-chaussée qui étaient déjà pourvues de barreaux. Puis, ses difficultés croissant, Lysback, deux ans après, vendit cette partie de sa maison et le terrain environnant au père de Guillaume.

Celui-ci, tant bien que mal, y casa ses vingt-cinq vaches, sa grosse personne et une servante géante, vraie femme de peine.

Guillaume était alors caporal d'artillerie à Pise.

Entre Lysback et le père Rhédy, il ne s'établit, malgré le voisinage, aucune relation d'amitié. Bien au contraire. Le premier, toujours préoccupé des spéculations qu'il tentait en vain pour sauver sa situation, repoussait en silence les avances de l'autre et ne riait jamais de ses grosses facéties; celui-ci avait fini par s'en froisser et ne plus adresser la parole à son voisin, qu'il qualifiait d'orgueilleux. En outre, dans le pays, on appelait *madame* et *mademoiselle* la femme et la fille de Lysback, ce qui agaçait Rhédy qui les savait sans ressources. La grosse servante, au commencement, s'était offerte par bonté pure a décharger les deux dames des plus grossiers travaux domestiques; mais celles-ci, ne pouvant récompenser ses services, les avaient refusés. Il en résulta un état d'hostilité muette et rageuse qui se traduisait par mille petites vexations d'un côté, par une patiente et hautaine indifférence de l'autre. L'étroite cour devant la maison fut divisée par une palissade qui marqua les confins des deux propriétés, et chacun vécut chez soi.

Quand Guillaume venait en congé, son père et la domestique lui remplissaient la tête de leurs histoires de vanité offensée; Guillaume, qui n'entendait qu'une cloche, les approuvait et boudait comme eux.

Le père Lysback et le père Rhédy moururent le même mois; Guillaume, en possession d'une fortune de vingt mille francs, libéré du service militaire, vendit ses vaches, congédia la servante et se mit à faire le menuisier en hiver et le guide en été.

Thérèse, la fille de Lysback, avait alors vingt-deux ans. Grande, robuste, des couleurs de santé aux joues, grave dans ses mouvements comme toutes les montagnardes, elle avait cet air de fraîcheur et de solidité rustiques qui promettent une conduite honnête et des enfants sains. Les hanches rondes dans sa jupe de drap rouge, la poitrine ronde dans son corselet de drap noir, elle passait, lente, au milieu des groupes qui s'ouvraient pour la regarder. Chez elle, elle faisait la cuisine, balayait, lavait les vitres, s'occupait un peu du jardin et du poulailler et trouvait encore le temps de lire. Thérèse avait été élevée dans un pensionnat de Biella; elle savait quatre langues: l'allemand, qui est la langue de Gressoney, l'italien, le français et l'anglais. Malgré ce gros fardeau de science, personne à la plaine ne l'aurait prise pour une demoiselle. A Gressoney, on rencontre beaucoup de jeunes filles qui ont cent mille francs de dot, sont instruites comme des institutrices, gardent les vaches et semblent des paysannes cultivées. L'esprit se plie à l'étude, mais le corps est trop massif pour s'alléger de la pesanteur native; d'ailleurs, l'esprit même n'atteint jamais cette mobilité inquiète qui éblouit. Ces gens ont supporté trop d'hivers, ont vu tomber trop de neige, enfermés dans leurs étables basses et obscures, ou ont tourné dans un cercle trop étroit de pensées, d'impressions et d'images pour que leur intelligence soit susceptible de l'élasticité qui distingue les esprits citadins. Ils savent, mais ils ne retournent pas en eux-mêmes leur savoir, ils ne s'interrogent pas, ils ne déduisent pas, ils n'aspirent pas à des connaissances plus grandes. Ils laissent celles qu'ils ont péniblement acquises reposer inertes dans leur mémoire immobile.

J'ai parlé de l'esprit, mais non des sentiments. Ceux-ci sont ingénus et très vifs. Là-haut, on s'émeut facilement, on contemple beaucoup, on a des désirs modérés et tout proches, quoique ardents et tenaces; on est lent à l'espoir, mais on espère avec passion, on se renferme dans quelques affections où l'on déploie des tendresses immenses, on s'abandonne à des mélancolies, à des tristesses ombrageuses sans raison. Tous, hommes et femmes, sont romanesques et incorrigibles.

* * *

Donc, Guillaume devint amoureux de Thérèse. Morts les deux pères, les hostilités avaient cessé, et Guillaume, à travers la palissade, commençait à échanger avec la jeune fille et sa mère des propos pratiques et sensés de bon voisin. Lysback, sur le point de mourir, avait entamé des négociations avec un riche bourgeois de Gressoney-Saint-Jean pour vendre ce qui lui restait de sa maison, afin de laisser aux deux femmes un petit capital qui leur permit de vivre plus à l'aise. Puis, la veuve ayant ratifié le contrat, la maison fut vendue avec une clause de rachat dans les deux ans, et la faculté, pour elle, d'y demeurer jusqu'au bout du délai.

Lysback avait un frère errant dans le monde, et les pauvrettes croyaient ainsi laisser une porte ouverte à la fortune, pour le cas où il reviendrait au pays, millionnaire.

Le nouveau propriétaire ne doutait pas qu'après les deux ans révolus, la maison ne lui restât; et comme elle était bien bâtie, en lieu sûr, à l'abri des avalanches, et dans un site délicieux, il convoitait aussi la partie de Rhédy, dont il avait déjà offert à Guillaume des sommes fabuleuses. Guillaume ne répondait ni oui ni non, et paraissait plutôt disposé à accepter.

La palissade qui divisait la cour était tombée; les deux femmes, n'étant plus propriétaires, ne pensaient pas que ce fût à elles à la relever, le vrai propriétaire trouvait superflu d'en édifier une nouvelle qu'il faudrait ôter dès que se réaliseraient ses espérances; et Guillaume, qui n'aimait pas à la voir à terre parce que c'était laid, en fit une nuit des morceaux qu'il porta dans le bûcher des Lysback.

Ainsi la cour était dégagée, et Guillaume pouvait, sans perdre son temps à les offrir, rendre mille petits services à ses voisines: des services qui, offerts, auraient peut-être rencontré une résistance timorée, mais qui, une fois rendus, en autorisaient, en appelaient presque d'autres. Et puis, les deux pauvres femmes n'avaient plus d'orgueil, en admettant qu'elles en eussent jamais eu.

Guillaume était un beau jeune homme franc et jovial, qui faisait rire Thérèse et racontait des histoires à sa mère. En été, quant il partait comme guide pour le Mont-Rose, il leur confiait la clé de sa maison, et en revenant la chercher, il lui fallait bien dire où il était allé, raconter les dangers surmontés et les nouvelles folies des alpinistes.

Quelquefois Thérèse servait d'interprète aux Anglais, qui la prenaient pour la sœur ou la femme de Guillaume. Enfin, celui ci s'étant aperçu qu'on ne peut vivre sans vaches, en acheta deux dont il pria Thérèse de se charger, et de partager le profit.

Le nouveau propriétaire, de temps en temps, revenait à l'assaut de Rhédy pour lui acheter sa part de la maison ; et comme c'était toujours en vain, il avait fini par concevoir un plan très habile qui devait infailliblement aboutir.

Il commença par acheter du terrain à l'entour, que Guillaume lui vendait. Il lui en vendit d'abord quelques mètres, puis quelques autres séparément, renchérissant sur le prix courant, se retirant au moindre signe de baisse, protestant, et c'était vrai, qu'il n'avait pas besoin de vendre, qu'il le faisait par courtoisie, connaissant les intentions de l'acquéreur. L'argent empoché, le jeune homme l'employait à acheter du bois ; dans le pays, on disait qu'il voulait se faire négociant, et il ne niait point.

* * *

Le jour où il vendit le dernier morceau de son pré, Thérèse se trouvait dans la cour et regardait le propriétaire qui s'en allait satisfait.

C'était la fin d'octobre ; le jour clair et froid semblait pourtant moins triste qu'à la plaine, car les sapins, à la montagne, restent verts toute l'année. Guillaume s'approcha de Thérèse qui paraissait de mauvaise humeur :

— Qu'avez-vous, Thérèse ?

— Je regarde cet homme qui s'en va content. Vous avez vendu, n'est-ce pas, Rhédy ?

— Oui : mon dernier morceau de pré.

— Cette maison est en réalité destinée à un seul locataire. Mon père fut contraint de la partager, mais je vois bien que cela ne peut durer.

— Tant mieux ! répondit Guillaume.

— Tant mieux ! il vous déplaît donc de vivre ici ?

— J'espère que la maison reviendra à un seul propriétaire ; mais reste à savoir quel il sera.

Comme Thérèse ne répondait pas, le jeune homme ajouta :

— Si c'était moi ?

— Vous ? Vous voulez l'acheter ?

— Oui.

— Dans quel but, Rhédy ?

— Pour vous épouser, Thérèse.

Thérèse releva la tête et le regarda, sérieuse. Guillaume avait dans les yeux cette fixité concentrée et résolue de ceux qui accomplissent, d'une volonté ferme, un acte réfléchi.

— Me voulez-vous, Thérèse ?

— Oui, Rhédy.

Alors le jeune homme commença à lui raconter son amour, à lui dire qu'il l'aimait depuis longtemps, qu'il s'en était aperçu tel jour, dans telles circonstances, rappelant le lieu, l'heure et le temps, laissant échapper, délicieusement, quelque mot plus ardent ; puis il l'interrogeait, lui demandait si elle ne s'était jamais doutée de ce qu'il lui disait, si elle ne l'avait pas senti venir, elle aussi, ce cher moment ; elle répondit que oui, grave, émue avec une simplicité sereine, pleine de grâce. Elle était assise à côté de lui sur une poulie, dans la galerie de la maison ; le soir tombait, l'air du glacier soufflait vif comme une lame. Sa mère était occupée dans le ménage, on l'entendait monter et descendre, battant ses sabots sur l'escalier de bois ; mais ils ne se dérangèrent même pas à l'approche de ses pas. Le jeune homme avait passé son bras autour de la taille de sa fiancée et il l'attirait à lui avec une force lente ; elle se laissait faire, confiante, sentait son haleine brûlante lui passer sur la face et sur les mains.

Quant il fit presque nuit, Thérèse se leva, tenant Rhédy par la main, et elle le conduisit dans la maison, où elle dit tout à sa mère. Vous pensez si celle-ci fut contente ! Ils soupèrent ensemble et Guillaume exposa tous ses projets, son plan de vie.

A Gressoney-la-Trinité, il manquait une auberge : leur maison, située au point de jonction de deux importantes vallées alpines, semblait avoir été bâtie pour la commodité des touristes ; il avait vendu le terrain environnant pour se faire de l'argent comptant, car, de toute manière, il fallait achever la maison et restaurer la partie des Lysback.

Voilà pourquoi il achetait du bois : il voulait finir les chambres de son côté ; il n'y avait plus qu'à revêtir les parois de lattes et à faire les portes et les fenêtres ; il avait déjà en réserve une bonne quantité de planches préparées et comptait, l'hiver suivant, terminer l'œuvre de ses propres mains, avec l'aide d'un sien cousin, menuisier de son état, déjà au courant du projet. Au printemps, on se marierait, on ouvrirait l'auberge, et, le délai expiré pour le rachat, il paierait et bonsoir !

La mère lui représenta que pour tenir une auberge il ne fallait pas seulement la maison, mais l'expérience, et que Thérèse ferait bien d'aller quelque temps en service dans un grand hôtel suisse où elle apprendrait le métier. Avec les connaissances et la santé de Thérèse, il ne serait pas difficile de lui trouver une place ; le mieux serait de partir tout de suite. Mais l'idée de se séparer ainsi, de se passer l'un de l'autre tout l'hiver, qui est la saison la plus intime, semblait insupportable à Rhédy ; d'ailleurs, en hiver, les hôtels suisses ferment ou travaillent peu ; mieux valait partir au printemps et remettre les noces à l'automne suivant. Car, enfin, ils étaient fiancés, une belle vie commençait pour eux ! Les montagnards savent attendre, le voisinage leur adoucit l'attente, y ajoute même une certaine saveur.

Bref, le jeune homme raisonna tant et si bien qu'il l'emporta.

*
* *

L'hiver anticipa sa venue. La vallée était toute blanche ; les sapins verts, presque noirs, portaient des charges énormes de neige. La cascade devant la maison était de glace vive ; seul un filet d'eau courait, uni comme de l'huile, sous la croûte cristalline ; on voyait à travers la transparence de la glace se former de grosses bulles d'air blanchâtres. Quel silence partout !

Le village dormait, enseveli. Le matin, à l'*Ave Maria*, et le soir, à l'*Angelus*, une ombre noire passait, silencieuse, sur la neige durcie, une lanterne à la main, et filait vers l'église, dont toute la journée personne n'approchait plus. Le cousin de Guillaume arrivait le matin de bonne heure, emmitouflé et recroquevillé ; il se frottait vigoureusement les pieds sur le seuil pour secouer la neige de ses souliers, et Guillaume entr'ouvrant la porte, il entrait en hâte, et tous deux rabotaient avec rage, sciaient, assemblaient des planches, sans se reposer une minute. Le soir, le cousin rentrait chez lui pour se coucher, et Guillaume continuait le travail.

Thérèse et sa mère vivaient tranquilles de leur côté, travaillant, elles aussi, à la maison future. La mère prit sur son capital pour acheter des draps, des essuie-mains et du coutil pour les stores ; le matin, Thérèse préparait l'ouvrage de la journée, puis, ensemble, elles piquaient et ourlaient. Guillaume avait mis ses deux vaches dans leur étable, un bijou d'étable, où il faisait une chaleur délicieuse. A travers le silence de leur travail de femmes, on entendait de temps en temps, derrière la cloison, des coups d'épaule contre la mangeoire où le dur frottement des chaînes contre le rebord de bois.

C'était plus gai dans l'atelier de Guillaume ! Lui chantait toute la journée. Il avait appris au régiment certaines chansons napolitaines au rythme désinvolte, qui ne perdaient rien de leur légèreté en passant, l'une après l'autre, par ce gosier accoutumé à l'âpreté du dialecte tudesque. Un Napolitain n'aurait peut-être pas compris les vers, mais qu'importe ? le mot amour revenait à chaque refrain et sortait, clair et net, des lèvres du jeune amoureux. Et l'ouvrage, comme il avançait ! Quel beau château de planches rabotées, lisses comme un miroir, s'élevait au fond de la chambre ! Un poêle de fonte noire ronflait allégrement ; la colle, cuisant au bain-marie, faisait des bulles grosses comme un œuf, qui crevaient avec un soupir ; Guillaume, en bras de chemise, transpirait. Le cousin et lui allaient ensuite dîner dans l'étable avec les voisines, et il fallait entendre ce babil joyeux, ces francs éclats de rire autour de la polenta !

Mais la majeure partie du travail se faisait de nuit. Après le souper, le cousin parti, Guillaume, après avoir causé à voix basse avec sa fiancée, se levait et souhaitait une bonne nuit aux deux femmes, prétextant un sommeil à ne plus pouvoir se tenir debout. Elles savaient bien qu'il allait se remettre au travail : une fois même, Thérèse s'enhardit à lancer une timide allusion ; mais Rhédy s'en défendit effrontément, et la jeune fille ne dit plus rien.

Guillaume restait alors tranquillement chez lui, à compter les pas de sa fiancée dans l'escalier ; il l'entendait entrer dans sa chambre, aller et venir sur le plancher sonore avec les cent détours que font les femmes avant de se coucher. Des visions délicieuses passaient devant ses yeux, il imaginait mille choses, suivait en esprit tous les mouvements de la jolie fille. Parfois il sortait de la maison, et demeurait les yeux fixés sur la fenêtre éclairée de Thérèse ; ses regards étaient si intenses qu'ils semblaient devoir trouer les vitres et pénétrer dans la chambre. La lumière et les bruits éteints, Guillaume rentrait à

l'atelier, allumait une grosse lampe à pétrole suspendue au plafond, garnissait le poêle et travaillait pendant des heures. Quelle belle lumière répandait cette lampe dans la salle! Dehors, la neige, devant la fenêtre, en était tout illuminée : on aurait dit un fleuve d'argent en fusion qui coulait entre des rives froides et désolées; mais Guillaume ne le regardait même pas : seul, dans le grand sommeil hivernal et nocturne, courbé sur son établi, il maniait les planches comme des fétus; des copeaux unis en spirales, crépelés, échappés de son rabot, floconnaient silencieux à terre, où ils s'amoncelaient. Ah! il ne chantait plus alors, il ne chantait plus : il avait bien autre chose à faire ; et puis, en l'entendant chanter, Thérèse aurait pu croire qu'il voulait se faire valoir, et à cette seule pensée, il rougissait comme un enfant. Il était certain que Thérèse, éveillée, suivait son travail, il savait que chaque coup de marteau éveillait un écho dans le cœur de sa fiancée; mais il voulait ne laisser parvenir jusqu'à elle que le bruit du travail; le travail seul était nécessaire et pressait, le travail construisait l'édifice de leur bonheur, de leur avenir; le chant, à ce moment-là, aurait été une vanterie grossière.

*
* *

A la fin de l'hiver, la maison était prête. Guillaume, le jour de Pâques, conduisit les deux femmes visiter ses nouveaux quartiers, tout parfumés de résine. Le soir, il invita à dîner le syndic, le curé, le secrétaire et quelques amis : la table fut dressée dans la grande salle à manger de la future auberge, et on but à la santé des époux.

Le lendemain, Thérèse partit pour Zermatt. Tous les guides du pays l'accompagnèrent pour faire honneur à Guillaume. Ils prirent la route la plus longue, par la Bella-Forca, les Cimes blanches et le col de Saint-Théodule. Jamais seigneur anglais n'eut pour traverser les glaciers une escorte plus nombreuse et plus vaillante. Le voyage dura deux jours, et le soir du second, on arriva à Zermatt, où Thérèse devait trouver une place de lingère dans un hôtel. Le patron promit, en outre, de la dresser à la direction générale : et dès qu'il l'eut vue, il assura que dans six mois elle serait au courant de tout.

Guillaume rentra à Gressoney, la tristesse dans l'âme. Quelquefois, de sa maison neuve, il regardait le sommet du Mont-Rose avec des yeux pleins de larmes. Ce ciel bleu, là-bas, c'était le ciel de la Suisse, et il pensait qu'en plaine, quelques heures seulement auraient comblé la distance qui le séparait de Zermatt, tandis qu'entre elle et lui s'élevait le grand géant, avec ses mers de glace, ses précipices abrupts, hérissé de dangers, menaçant, homicide.

Cependant le temps s'écoulait, apportant des préoccupations toujours changeantes. Guillaume acheta des meubles, des ustensiles de cuisine, toujours conseillé et guidé par la mère de Thérèse. La pauvre vieille ne s'arrêtait pas une minute. Thérèse écrivait de longues lettres, pleines d'affection, sobres et graves comme son caractère.

Au commencement d'août, tout était prêt. Guillaume, un beau soir, annonça à la vieille qu'il partirait le lendemain pour Zermatt. Le chemin le plus court aurait été de traverser le Lyjoch et de descendre directement par le glacier de Gorner : huit ou dix heures de marche. Mais le passage était difficile; seul, Guillaume ne voulait pas se risquer. Autrefois, en d'autres circonstances, il n'aurait pas hésité; mais maintenant qu'il était si près du bonheur, il n'osait plus tenter la Providence. D'ailleurs il voulait refaire la route faite avec Thérèse, pouvoir se dire à tout moment : Nous étions ici, nous étions là, — et se rappeler tous les joyeux incidents du voyage. Le trajet serait deux fois aussi long, mais des souvenirs l'accompagneraient.

La journée était délicieuse. Guillaume, parti à 2 heures du matin, fut à Fiery, dans le val d'Oyaz, à 7 heures. Il mangea un morceau et se remit en marche dans la direction des Cimes blanches; à 11 heures, il atteignait le lac, à une demi-heure du col. De là, la route ordinaire monte jusqu'au col, traverse le glacier de Saint-Théodule, arrive aux cabanes en trois heures, d'où, en trois autres heures, on descend sur Zermatt. Cela faisait encore six heures et demie de marche. Guillaume était en route depuis huit heures, mais les guides ne connaissent pas la fatigue. Seul le but prochain le rendait impatient. Le glacier de Saint-Théodule s'étend le long du versant italien; trois heures et demie encore avant d'arriver à son point culminant, avant de jeter un regard anxieux sur le versant suisse, avant de voir les eaux qui descendent à Zermatt! Une éternité!

Mais du lac où il se trouvait, les contrebandiers, grimpant par les rochers à pic, montent au glacier de l'Aventina en moins de quarante minutes : toute la route en est abrégée de trois heures. Le passage dans les rochers est fatigant et difficile, le glacier, là-haut, sillonné dans tous les sens de crevasses sans fond ; pourtant les contrebandiers le traversent seuls de nuit, avec une charge de 40 à 50 kilos sur les épaules! Guillaume resta un instant pensif; si Thérèse avait été là, certes, elle lui aurait fait prendre la route la plus longue; mais les femmes ont peur de rien. Et puis, comme pour le tenter, une brise glacée fit frissonner la mince nappe d'eau non congelée du lac. Guillaume connaissait ce vent-là : il regarda en l'air, soucieux; des sommets effilés des Cimes blanches se déroulaient de vraies banderoles, des lambeaux de nuages, d'un bout attachés au

rocher avec une adhérence visqueuse, de l'autre, effilochés par le vent. Oh non! il n'y avait pas de temps à perdre, la route la plus courte devenait la meilleure, et il fallait se hâter, sans plus contempler le ciel, grimpant aux rochers à quatre pattes, comme un chat. Comme il montait! Quel abîme le séparait du lac! Les pierres détachées y roulaient; deux ou trois coups secs frappés sur les roches, et elles couraient en chantant sur la glace polie, puis s'engouffraient dans le fracas des eaux. Guillaume gagna la cime en une demi-heure. Il était en nage et le froid lui gelait ses habits sur les épaules. A ses pieds, de ce versant suisse tant désiré, montait vers lui un ciel tempétueux. C'était la plus grosse tourmente de neige qu'il eût jamais vue. Il lui semblait que la force de tous les vents de l'Océan et de tous les volcans bouillonnât, comprimée par l'immense densité des nuages, les agitant, les soulevant en chevaux gigantesques, les écartelant en abîmes effrayants et mugissants.

Guillaume, de sa cime sereine, voyait au-dessous de lui se tordre les éclairs, il entendait les interminables échos du tonnerre. Et les nuages montaient, lentement, comme si les parois égales du glacier n'offraient pas de prise. Ils atteignirent ses pieds, l'enveloppèrent tout, lui cachant l'horizon, et il fut pris dans l'ouragan. Il ne pouvait bouger : à trois pas de lui régnait l'obscurité complète ; un froid humide et intense le paralysait ; de temps en temps, la tempête s'apaisait dans un silence mortel ; les nuages reposaient lourdement sur la neige livide dans une immobilité stagnante ; mais, tout à coup, le vent s'en emparait de nouveau, le froid les solidifiait en petits grains d'une grêle très dure qui tourbillonnait sans trêve, la neige du glacier se mêlait à ces spirales, et Guillaume, sous le fouet de la grêle et de la neige, aveuglé, ensanglanté, pétrifié de froid et d'horreur, désespérant du salut, se sentait mourir.

*
* *

L'orage s'éloigna, puis s'évapora dans un souffle d'air, et le soleil revint. Guillaume, sortant de son engourdissement mortel, voulut se remettre en marche. Il était resté jusque-là appuyé de toute sa force sur son bâton ferré, courbé pour se préserver la face de la tempête. Mais comme il se redressait, ses pieds ne le soutinrent plus : il tomba. Ses efforts pour se relever furent vains ; il réussit à se mettre à genoux, mais il avait les pieds inertes. Il enleva ses souliers et ses gros bas rèches, tout incrustés de glace, plongea ses pieds nus dans la neige en les agitant furieusement. Il fallait qu'ils revinssent à la vie! Il les frictionna violemment des deux mains, qu'il réchauffait de son haleine ; il ôta sa jaquette et les en enveloppa ; il les couvrit de neige et les exposa au soleil. Le soleil faisait fondre la neige, mais les pieds n'en restaient pas moins inertes, noircis par une gangrène foudroyante : ils étaient morts.

Alors il se vit perdu. A deux pas, une crevasse ouvrait sa gorge verte. Il s'y traîna, s'y assit, les jambes pendantes dans l'abîme, et attendit la mort. Il eut un instant l'idée de la devancer en se jetant dans le précipice, mais il la repoussa ; l'air purifié par la tempête avait une transparence matinale et le regard percevait distinctement au delà du glacier les pentes herbeuses et les forêts de pins qui descendent à Zermatt. Guillaume voulut les avoir sous ses yeux jusqu'au dernier soupir. Il regardait en bas, fouillait l'obscurité vaporeuse des vallées, se disait que sa Thérèse était là, bonne et tranquille, occupée des paisibles travaux de la maison. Il la voyait monter et descendre dans sa robe de drap rouge tendue sur les hanches, la poitrine ronde dans son corselet de drap noir, souriante et grave, admirée de tous. Elle devait penser à lui et le croire dans la maison de Gressoney prête à recevoir les époux ; quelle douleur serait la sienne à l'annonce de sa mort ! « Où est Guillaume ? Pourquoi n'écrit-il plus ? — Mais il est parti pour Zermatt, justement pour aller te chercher ? — Parti ! Mais il n'est pas arrivé et plusieurs jours se sont passés ! » Oh ! comme on le chercherait dans les glaciers ! Tous les guides de Gressoney et de Val-Tournanche parcourraient la montagne, et Thérèse parmi eux, échevelée, désespérée.

Puis il écrivit son testament, au crayon, dans son carnet de guide. Ce fut vite fait. « *Je laisse tout ce que je possède à Thérèse Lysback, ma fiancée.* »

Le jour finissait quand il fut pris d'un sommeil invincible. Les basses parties du Mont-Rose étaient déjà obscures, les forêts de pins et les prés qui descendent à Zermatt se confondaient avec la teinte azurée des montagnes lointaines, sur les versants des vallées et sur les plaines tombait la grande ombre nocturne ; autour du mort jouait un dernier rayon de soleil rosé, très doux.

[834.92] GIACOSA.

TOLSTOÏ ET MAUPASSANT

Il y a peu de choses qui puissent être plus intéressantes à examiner qu'un jugement sur Maupassant porté par Tolstoï.

Voici un grand poète épique, le plus grand poète épique peut-être de notre siècle, qui, à la vérité, n'en a eu guère, un homme qui a eu cette double faculté singulière de voir très distinctement des hommes très individuels, très particuliers, de nous les montrer avec toute la particularité minutieuse de la vie, et d'autre part de les voir encadrés dans toute l'histoire

de tout leur temps, subordonnés à cette histoire et significatifs en même temps de cette histoire ; et de nous les montrer de telle sorte que jamais ni ils ne parussent se détacher de cette histoire, ni cette histoire ne parût se détacher d'eux. Et ce poète épique est devenu sur le tard un moraliste rigoureux et sévère, mystique et exalté, affamé de perfection et d'absolue pureté morale, une sorte d'édénien, trouvant le christianisme beaucoup trop mêlé pour lui, et n'en prenant que ce qu'il a de plus pur, et non seulement de plus pur, mais seulement les outrances et excès, délicieux et chimériques, la partie la plus angélique du christianisme à l'état primitif et essentiel.

Et voici un romancier réaliste, le plus nettement et précisément réaliste des romanciers, qui n'a voulu et n'a su que voir l'humanité moyenne, province exclusive du réalisme, sans aucune idée générale qui pût se superposer à la réalité et la déformer, sans aucune passion qui pût troubler la vue et faire voir la réalité autre qu'elle n'est, sans aucun souci d'édification ou de satire, sans poursuite d'aucun but moral, un réaliste enfin tellement impersonnel que l'impersonnalité paraissait aller, chez lui, et allait en effet, jusqu'à l'inconscience. Le cas est tellement rare qu'il est peut-être unique et qu'il est merveilleux.

Ces deux hommes se rencontrent. Tolstoï lit Maupassant. Quelle va être l'impression du premier en face du second, quel va être le jugement du premier sur le second?

L'impression est d'abord de stupéfaction. M. Tolstoï se demande comment il peut exister un homme qui écrive uniquement pour dire comment sont les choses qu'il a vues et comment sont les hommes qu'il a rencontrés; un homme qui n'écrit pas pour nous prouver quelque chose et pour nous dire ce qu'il pense; un homme en un mot qui n'écrit pas pour agir. Mais c'est incroyable! Que nous veut ce monsieur? « Lorsque nous lisons, *la principale question qui naît en nous est toujours* : Quel homme es-tu? Pourquoi te distingues-tu des autres hommes et que me diras-tu de nouveau *sur la façon dont on doit envisager la vie?* »

Ainsi lorsque M. Tolstoï ouvre Maupassant, c'est pour savoir non ce qu'est Bel-Ami ou Yvette, mais ce qu'est M. de Maupassant et quelle est la doctrine morale de M. de Maupassant. On conçoit qu'il ait une certaine déception. « Qu'est-ce que c'est que cet écrivain? Je cherchais un sermonnaire et je trouve un romancier !

— Mais pourquoi, dans un romancier, cherchiez-vous un sermonnaire?

— Que vouliez-vous que je cherchasse autre chose?

Il n'y a pas moyen de s'entendre.

Cette stupéfaction règne d'un bout à l'autre de l'étude de Tolstoï sur Maupassant. « Figurez-vous, nous dit Tolstoï, qu'il existe en France une théorie suivant laquelle il n'est nullement nécessaire pour la production d'une œuvre artistique de posséder la moindre notion sur ce qui est bien et sur ce qui est mal. » Oui! Il existe en France une doctrine artistique suivant laquelle l'artiste n'est pas tenu d'être un prédicateur ou un directeur de conscience! M. Tolstoï est absolument ébouriffé de la possibilité de l'existence d'une pareille doctrine.

Et elle va loin, cette doctrine. Elle est acceptée même des peintres! Il y a des peintres, oui, qui ne se croient pas tenus d'être des moralistes et d'exprimer une doctrine morale dans leurs tableaux. M. Tolstoï, à un peintre qui avait représenté une procession, demandait : « Vous considérez ces cérémonies comme utiles?

— Je n'en sais rien. Mon but est de peindre la vie.

— Mais au moins, aimez-vous l'idée du sujet traité?

— Je n'en sais rien.

— Alors vous détestez ces cérémonies?

— Ni l'un ni l'autre.

— Et voilà, ajoute M. Tolstoï, un artiste de haute culture qui peint la vie sans en comprendre le sens et sans en aimer ni en détester les manifestations! »

Cette stupéfaction est tout à fait la même (car toutes les fois qu'un moraliste rencontre un artiste, ce phénomène se produit), que celle de Proudhon condamnant Delacroix parce que Delacroix peint « indifféremment », oui « indifféremment! » des sujets anciens et des sujets modernes, des sujets païens et des sujets chrétiens : « Et dès lors, s'écrie Proudhon, *que m'importe* que M. Delacroix se soit fait une manière de peindre autre que celle de M. Ingres? »

Rien n'est fécond en assertions divertissantes comme l'introduction d'une préoccupation morale, politique, économique ou administrative dans les choses d'art.

Où la stupéfaction de M. Tolstoï redouble, et ici je la comprends mieux, c'est, bien entendu, quand il se trouve en présence de la théorie encore plus contraire à la sienne, symétriquement contraire à la sienne, de la théorie qui est à l'extrême gauche comme il est à l'extrême droite. En face d'un homme qui en faisant de l'art n'a aucune préoccupation morale, il est bien étonné; mais il est renversé absolument devant un homme qui prétend que la beauté vaut la vertu, que le beau vaut le bien. Avez-vous lu, s'écrie M. Tolstoï, les pages de Renan sur la beauté des femmes? « Le christianisme est trop uniquement moral; la beauté chez lui est trop sacrifiée... aux yeux d'une philosophie complète, la beauté est un don de Dieu, comme la vertu, elle vaut la vertu. La femme belle exprime aussi bien une face du but

divin que la femme vertueuse. En se parant, elle accomplit un devoir... »

A ce coup, M. Tolstoï n'y tient plus et se révolte contre cette théorie « effrayante par sa stupidité ».

Cette théorie, qui ne m'effraie pas, mais que je reconnais qui serait stupide si elle avait été prise au sérieux par son auteur, est intéressante à relever, parce qu'elle est bien symétriquement le contraire de celle de M. Tolstoï et contient exactement la même erreur en sens inverse. C'est l'éternelle confusion volontaire du bien et du beau. Devant un tableau, ou un roman, ou une femme, on demande à M. Tolstoï : « Est-ce beau? » Il répond : « C'est beau, si c'est moral. » Devant les mêmes objets on demande à Renan : « Est-ce moral? » Il répond : « C'est moral, si c'est beau », ou plutôt : « Si c'est beau, ça vaut la vertu », ce qui n'est pas tout à fait la même chose, mais encore est radicalement faux.

La vérité, c'est que le vrai est une chose, le bien une autre, et le beau une autre encore. Je serais même tenté de croire que c'est pour cela qu'il y a trois mots pour ces choses-là, et non pas un seul, dans toutes les langues. Vouloir à toutes forces faire entrer l'un dans l'autre est une chinoiserie dont, du reste, les Chinois, qui sont gens de très bon sens, ne se sont pas avisés. Mais empêchez donc un moraliste de porter partout sa morale et de la faire entrer dans son esthétique! Empêchez donc un artiste de porter partout le culte de la beauté et de le faire entrer dans sa morale quand, par hasard, il s'avise d'en avoir une.

C'est si vrai, qu'après avoir constaté qu'il n'y a pas un atome de moralité dans Maupassant (pas plus que dans Le Sage), que fait M. Tolstoï? Il devrait fermer le livre et dire tout simplement : « Ça ne me regarde pas. » A quoi je n'aurais rien à dire. Pas du tout. Il le rouvre, le feuillette avec soin, corne les pages, met des coups de crayon aux marges, et... cherche partout la morale de Maupassant.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il la trouve. On trouve toujours ce qu'on cherche, et là où on le cherche, parce qu'on l'y met. Voici comment il procède.

L'auteur, se dit-il, qui est le plus indifférent à la morale, en a toujours une, tout de même, bonne ou mauvaise, parce qu'il est homme, et il l'exprime toujours, indirectement, par la sympathie qu'il montre ou laisse entrevoir pour tel ou tel des personnages qu'il met en scène. Ma méthode pour extraire des romans de Maupassant la morale de Maupassant consistera donc à guetter les mouvements, les gestes imperceptibles d'approbation ou de désapprobation qui échapperont à M. de Maupassant à l'égard de ses personnages dans le moment qu'il me les présentera ou à tel autre moment du récit qu'il me fera de leur histoire. C'est là que je surprendrai sa morale, et, selon que sa morale me paraîtra bonne ou mauvaise, je déclarerai son roman mauvais ou bon, comme il est juste.

Vous n'êtes pas sans vous apercevoir que M. Tolstoï, qui est rousseauiste dans sa conception générale de la vie, dans sa conception générale de la civilisation, dans sa sociologie, dans sa pédagogie, l'est tout de même dans sa critique, et que la méthode que je viens d'indiquer est tout juste celle dont Rousseau a usé à l'égard de Molière. Molière rend Alceste ridicule, Alceste est un honnête homme; donc Molière est un coquin, et le *Misanthrope* une mauvaise comédie. C'est exactement le même procédé.

Il est très amusant, parce que c'est un point de vue auquel nous n'avons guère songé à nous placer et qui, par conséquent, nous promet du nouveau. Vous ne vous êtes guère avisés en lisant du Maupassant de vous demander s'il approuvait ses personnages, jusqu'à quel point il les honorait ou méprisait, s'il leur donnait l'absolution ou s'il la leur faisait attendre. C'est précisément pour cela que le lecteur de Maupassant qui se met à ce point de vue *et qui ne peut pas se mettre à un autre point de vue*, est extrêmement intéressant.

Eh bien, les résultats de l'enquête morale sur les sentiments de M. de Maupassant à l'égard d'Yvette, de Bel-Ami et de Boule-de-Suif sont assez curieux. Il résulte de cette enquête que M. de Maupassant a commencé par être un très bon petit garçon, vertueux et sage, qui aimait la vertu et qui était du côté des gens vertueux, et puis que, peu à peu, assez vite, trop vite, hélas! il a pris parti pour les coquins, les a aimés, les a admirés, a tout à fait passé dans leur camp. C'est pour cela que ses premiers romans (disons plus nettement, comme M. Tolstoï, son premier roman presque tout seul, *Une vie*) sont de bons romans et les autres bien mauvais.

Une vie est une belle œuvre. On y voit une femme très vertueuse et très bonne qui est épouvantablement malheureuse, et l'on sent très bien que Maupassant est avec elle contre son mari, contre son fils. Enfin il l'approuve. Donc le roman est bon. Des gens pourront prétendre qu'on ne voit nullement avec qui et contre qui M. de Maupassant peut bien être dans *Une vie;* mais il ne faut pas s'arrêter à cette objection. Il est avec la femme malheureuse. Cela se sent.

Déjà avec *Bel-Ami* on s'aperçoit que Maupassant n'est plus aussi fermement dans le parti des honnêtes gens. C'est encore un bon livre; car on croit sentir que l'auteur « est indigné de la prospérité et des succès d'une brute sensuelle », mais le livre est plein de « détails orduriers où l'auteur semble malheureuse-

ment se complaire », et cela peut faire craindre pour la suite.

Quand on arrive aux romans qui ont été pour l'auteur, chez ces tristes Français, un succès d'apothéose, *Mont-Oriol*, *Pierre et Jean*, *Fort comme la Mort*, *Notre Cœur*, on voit combien le sens moral de l'auteur, et par conséquent son talent, ont baissé. Au fond, *Mont-Oriol* c'est *Bel-Ami*; mais dans *Bel-Ami*, Maupassant condamnait le vaurien; dans *Mont-Oriol*, « il est évident que le vaurien Paul a toute sa sympathie ». Ni Bel-Ami condamné par Maupassant, ni Paul, honoré de l'amitié de M. de Maupassant ne sont choses très évidentes pour les Français; mais M. Tolstoï ne s'y trompe pas. Il voit tout de suite, malgré les efforts de l'auteur « pour rester objectif », de quel côté vont secrètement ses sympathies. Il est admirable pour les procès de tendances. Il n'est pas sans analogie avec le procureur impérial qui requérait contre *Madame Bovary*.

Quant à *Pierre et Jean*, que dire d'un roman où le personnage sympathique est une femme coupable? Quant à *Fort comme la Mort*, comment trouver du talent dans une œuvre où un homme, après avoir été pendant vingt ans l'amant de la mère, est désolé de ne pouvoir devenir celui de la fille? Et notez, toujours, qu'il est évident que M. de Maupassant est plein de sympathie pour ce monsieur-là. Quant à *Notre Cœur*, comment supporter un gentleman qui est l'amant d'une femme du monde, qui, après avoir rompu avec elle, se laisse aimer par une petite bonne, et qui ensuite revient à sa femme du monde? Et remarquez toujours que ce jeune seigneur est tout à fait sympathique à Maupassant. Maupassant nous le montre s'ennuyant à mort et dévoré de la fâcheuse neurasthénie; mais encore est-il qu'il nous le propose comme exemple.

Telle fut la carrière littéraire de Guy de Maupassant. Il avait du talent, en commençant; car il était plein de moralité; mais il a perdu l'un et l'autre par suite de mauvaises fréquentations. Il voyait trop souvent Ernest Renan. Songez-y, jeunes gens, le beau, ce n'est pas grand'chose; le vrai est négligeable; l'œuvre belle est celle où l'auteur ne perd pas une occasion de montrer la sympathie qu'il éprouve pour les honnêtes gens. Mais pour la montrer, il faut l'éprouver, et chez les Français, que c'est une chose rare!

Quelle singulière critique! Et remarquez bien qu'il ne faut pas « faire les malins ». Nous y tombons tous à un moment donné. A tous il arrive, en présence d'un romancier, d'un homme *qui nous raconte une histoire*, de lui demander : « Que me diras-tu sur la façon *dont on doit envisager la vie?* » A tous il nous arrive, en face d'un homme qui nous raconte une histoire, de lui demander un sermon sur la montagne, et de vouloir absolument que son sermon sur la montagne soit dans son histoire. Je ne dirai pas que c'est effrayant de stupidité, mais c'est une étrange impertinence.

Tenez! il a paru il y a quelques années un petit roman intitulé : *la Sonate à Kreutzer*. J'ai oublié le nom de l'auteur. Je ne l'avais pas lu tout de suite à son apparition. Or je rencontrais des personnes. Elles me disaient toutes, mais *toutes* : « Avez-vous lu la *Sonate à Kreutzer?* C'est admirable : c'est une thèse contre le mariage... Avez-vous lu la *Sonate à Kreutzer?* C'est ignoble : c'est une thèse contre le mariage. » Ils variaient dans leur jugement, mais nullement dans leur définition. Pour tous, pour toutes, pour les jeunes et pour les vieux, pour les petits et pour les grands, c'était une thèse contre le mariage.

Je lus le livre, et je ne suis peut-être pas fait comme d'autres, mais je ne trouvai point du tout que ce fût une thèse contre le mariage. Je trouvai que c'était l'histoire d'un homme si peu fait pour le mariage que tous les menus incidents de la vie conjugale lui étaient des blessures exaspérantes et qu'il en venait à tuer sa femme un jour de neurasthénie un peu plus vive que de coutume. Je ne trouvai pas autre chose dans la *Sonate à Kreutzer*. Si j'aimais à conclure après avoir lu un roman: je dirais : « Ce que cela prouve ? Qu'il ne faut pas se marier quand on est un peu timbré », ou bien : « La moralité de l'histoire ? c'est : Ne soyez pas neurasthénique. » Il n'y a rien de plus dans la *Sonate à Kreutzer*.

Mais si l'on appliquait à la *Sonate à Kreutzer* le procédé de critique de M. Tolstoï, on dirait certainement : « Il faut juger de la moralité de l'auteur de la *Sonate à Kreutzer* par les personnages de ce roman à qui l'auteur accorde et manifeste sa sympathie, et par le degré de sympathie qu'il leur accorde. Or il est évident qu'il accorde sa sympathie au meurtrier. Cela saute aux yeux à chaque ligne. Il montre par l'accumulation des détails qui ont exaspéré son héros que celui-ci ne pouvait pas faire autrement que de tuer sa femme, y était amené par une sorte de fatalité inéluctable. Or, comme tous les incidents dont ce héros a souffert sont ceux qui se rencontrent à très peu près dans tous les ménages, c'est le mariage lui-même qui est le grand coupable et le seul coupable de la *Sonate à Kreutzer*. La *Sonate à Kreutzer* est un accablant réquisitoire contre l'institution du mariage. Quel talent pouvez-vous trouver à un auteur qui sape le mariage et qui entoure de ses sympathies un assassin ? »

J'ignore de qui est la *Sonate à Kreutzer*, mais si elle était d'un Français, j'ai quelque idée que M. Tolstoï raisonnerait à son égard de cette façon ou d'une manière très analogue.

Quand prendra-t-on donc l'habitude, lorsqu'on aura affaire à un sermon, de ne pas se demander s'il

est beau, mais s'il est juste; quand on aura affaire à un roman, de ne pas se demander s'il excite à la vertu, mais s'il est beau; quand on aura affaire à un traité de morale, de ne pas demander s'il est amusant, mais s'il est vrai; quand on aura affaire à un tableau, de ne pas demander s'il est protestant ou catholique, mais s'il est joli.

Quand prendra-t-on même l'habitude, *alors même que le romancier ou le dramatiste met véritablement des intentions morales dans son œuvre*, de ne pas s'en inquiéter?... Mais certainement! Le plus souvent, l'artiste épique ou dramatique qui met son *credo* moral, politique ou sociologique dans son œuvre, est un très pauvre philosophe. S'il était un grand philosophe, allez donc, il ne songerait pas à faire des romans ou des pièces de théâtre; s'il avait de grandes idées et très méditées et appuyées de beaucoup d'observations, elles seraient si impérieuses en son esprit qu'elles l'empêcheraient bien de faire un roman ou un drame. Il les mettrait dans un livre, dans des brochures, dans des journaux, peut-être même dans des conférences. Il vivrait trop en elles pour en faire l'ornement d'une œuvre de fiction. Je ne vois pas Kant, Schopenhauer ou Taine faire une comédie.

Aussi, dix-neuf fois sur vingt, les idées morales d'un romancier ou d'un dramatiste sont-elles de pures illusions ou amusements, au moins, de sa vanité, et sont parfaitement négligeables. On trahit un romancier ou un dramatiste quand on le juge sur des idées qu'on lui suppose, *et même* quand on le juge sur les idées qu'il mêle à sa fiction.

Voici Ibsen, que je trouve souvent étonnant. Si je le jugeais par la sympathie qu'il montre à tels de ses personnages et l'antipathie qu'il montre à tels autres, je le jugerais « effrayant de stupidité », ce qui veut dire que je le tiendrais pour être d'un avis différent du mien. Car, cela ne manque jamais : tous les personnages auxquels il montre de la sympathie me paraissent des fous, et tous les personnages qu'il nous présentera manifestement comme des imbéciles je les juge très raisonnables. Mais, *qu'est-ce que ça me fait?* Ces personnages, je regarde s'ils sont vrais : ils le sont souvent étonnamment; s'ils agissent conformément à leur caractère, ce qui est une autre façon d'être vrai : ils agissent ainsi, le plus souvent, d'une manière que je trouve admirable. Eh bien, cela me suffit. Je me dis : Voilà un homme qui sait son métier de psychologue et de créateur; il connaît les hommes et il en crée qui sont véritables. Et maintenant l'opinion qu'il a d'eux? Elle m'est bien indifférente, l'opinion qu'il a d'eux. Que voulez-vous que cela me fasse? J'écoute un drame, ce n'est pas pour me faire une sociologie, et, même s'il en contient une, elle ne peut être que si confuse que j'aime mieux faire mes études sociologiques ailleurs.

Demandons à chaque œuvre ce qu'il est naturel qu'elle donne et ne nous soucions pas du reste. Il est étrange qu'on demande un traité de l'existence de Dieu à un opéra. C'est extraordinaire comme le siècle de la division du travail est celui de la confusion des genres. Il y a là un illogisme. En tous cas, cette confusion a quelquefois pour résultat une critique littéraire d'un singulier goût.

[801] ÉMILE FAGUET.

LES ORATEURS SOCIALISTES

M. Jules Guesde.

Il y a dix-huit siècles, M. Jules Guesde, sous le nom de Jean, vivait dans le désert de Judée. Il s'y nourrissait de sauterelles et ne cessait de proférer contre les riches et les puissants de farouches malédictions. Le caprice d'une danseuse lui fit couper le cou.

Il ressuscita à travers les âges sous des noms divers et connut des fortunes inégales. Presque toujours une mort violente vint mettre fin à ses déclamations, car, il faut bien en convenir, le monde fut, de tout temps, cruel aux prophètes!

Aujourd'hui, il est député par la ville de Roubaix au Palais-Bourbon pour annoncer aux classes ventrues et repues la prochaine révolution sociale. Et donc, depuis dix-huit siècles, pour ne pas remonter plus haut, M. Jules Guesde représente le parti des affamés. Il le représente à merveille. A le voir si pâle et si maigre, on suppose qu'il n'a jamais dû manger tout son soûl.

Le voici qui vient vers nous. Faites silence et vous entendrez le bruit des os qui s'entre-choquent lorsqu'il marche. Il parle : observez ses gencives exsangues qui retiennent avec peine des dents jaunes et branlantes. Sa barbe sèche et broussailleuse a l'air d'une barbe morte, collée à un menton d'ivoire. S'il la caresse un peu trop fort, elle va lui rester dans la main! Toute la vie est au fond des yeux aigus et flamboyants. Ils suffisent à animer cette tête.

M. Jules Guesde eût bien fait comme épouvantail à moineaux. Il a préféré devenir l'épouvantail aux bourgeois.

C'est là son rôle depuis vingt-cinq ans. Il l'a rempli avec une intrépidité indomptable. Il a connu la misère, l'exil et la prison. Il a résisté à toutes les persécutions et à toutes les trahisons. Après le triomphe des broussistes au congrès de Saint-Étienne, on put croire que le règne de M. Jules Guesde était fini. C'était mal apprécier les ressources d'énergie de ce tempérament bilioso-nerveux. Il y a une lame de

bonne trempe en ce fourreau si délabré. Ces lames-là se vengent d'avoir été associées à de mauvais fourreaux en les obligeant à guerroyer sans trêve et jusqu'au bout en dépit de leurs protestations. C'est le courage qui tient lieu de santé à M. Jules Guesde, et si c'est la bile qui entretient le courage, le député de Roubaix n'est pas près de déposer les armes.

Ah! il faut se méfier de ces éternels valétudinaires qui semblent toujours arrivés à l'article de la mort, mais qui utilisent si bien leur dernier bout de souffle qu'ils en agitent le monde avant que de le rendre! Il est certain que l'énergie et la malice visitent de préférence les petits hommes, maigres et pâles. Je suis sûr que lorsque Jupiter s'aperçut que les géants voulaient escalader l'Olympe, il se mit à sourire. Il eût été plus inquiet si l'idée en fût venue à l'esprit des nains. Les géants ont toujours besoin de manger et de dormir, et comme leur sommeil est long et lourd, il arrive que les Petits Poucets leur volent les bottes de cent lieues.

Pareille aventure n'arrivera certainement pas au député de Roubaix, car, semblable en cela à Napoléon et à M. Berthelot, il ne dort presque jamais. Il a un démon intérieur qui le tient sans cesse en éveil. C'est ce démon qui allume les yeux de M. Guesde et communique à sa parole une ardeur frénétique. Je ne connais personne qui s'exprime avec une volubilité plus impétueuse.

Les phrases enjambent les unes sur les autres, les mots s'entre-choquent dans une hâte furieuse d'argumentation. Le désordre, en effet, n'est qu'apparent en ces farouches discours. M. Guesde, étant logicien, a le souci de terrasser ses adversaires par sa dialectique au moins autant que de les effrayer par sa rage. Quand il est à la tribune, il s'applique tout d'abord à tresser maille à maille le filet de fer où il veut emprisonner ses contradicteurs. Mais, pendant ce travail, voilà que tout à coup un cri s'échappe, cri de rage et d'anathème, jet de flamme qui s'élance du foyer de colère qui brûle au dedans!

Grâce à ces jets de flamme, M. Jules Guesde réussit à imposer sa dialectique subtile et minutieuse à l'attention des auditoires populaires. Les « prolétaires », comme ils disent, ne comprennent pas le syllogisme, mais ils goûtent la colère, ils excusent la logique qui les ennuie sur la colère qui les enivre. M. Guesde a un couplet contre les Rothschild qui, à lui seul, dédommage le peuple de tout le reste de la conférence. En l'écoutant, le « prolétaire » ne doute plus qu'il a en face de lui un vrai socialiste.

Mais, qu'est-ce qu'un vrai socialiste? C'est, pour emprunter une formule chère à M. Guesde, l'homme qui veut assurer la dictature du prolétariat. Et cette revanche du quart état, le franc socialiste doit la poursuivre par les moyens légaux et, à défaut de ceux-ci, par les armes révolutionnaires. Une pareille formule peut paraître un peu vague et mystérieuse, mais il faut prendre garde que les prophètes ne sont pas tenus de s'expliquer clairement. Le mystère dont ils enveloppent leur parole est un élément essentiel de leur prestige. Si M. Jules Guesde se hasardait à exposer, un jour, nettement ce que sera et comment fonctionnera sa société collectiviste, j'affirme que le peuple désenchanté ne réclamerait plus les clefs de ce paradis dérisoire. Que dis-je? Si M. Jules Guesde pouvait imaginer les conséquences piteuses et lamentables de ses merveilleuses théories, j'incline à croire qu'il renoncerait tout de suite à son apostolat.

Mais le fanatisme est aveugle. C'est à la fois son excuse et son danger. Or, M. Guesde a toujours cru si obstinément et si superbement en lui, qu'il a fini par croire à l'infaillible vérité de son enseignement. Comme cette vérité qu'il possède tout entière doit être profitable à l'humanité, vous n'êtes pas surpris, n'est-ce pas? qu'il la veuille réaliser le plus tôt possible et par les plus sûrs moyens. Voilà pourquoi ce grand prêtre n'hésitera pas à se faire bourreau pour nous témoigner tout son amour. Hélas! tous les fanatismes se ressemblent et, pour se qualifier de scientifique, celui de M. Guesde n'est pas moins redoutable que tous ceux que l'humanité a déjà connus. Les socialistes et les libres penseurs de Belleville ou de Montmartre qui descendent chaque année en pèlerinage auprès de la statue d'Étienne Dolet se doutent-ils que, sous leurs cagoules abaissées, les moines qui entourent le bûcher ont des yeux qui ressemblent aux yeux de M. Guesde parce qu'ils ont des âmes qui ressemblent à son âme?

Non, ils ne s'en doutent pas. Ils sont dupes des mots, ils jugent le monde avec leurs passions simples et farouches. Je ne sais si l'homme est un animal politique, comme le veulent les sociologues, mais ce que nous pouvons dès à présent savoir c'est qu'il a beaucoup de peine à réfléchir et qu'il demeure encore un animal à peu près incapable de raisonner.

Il est vrai que notre petite planète n'est pas très vieille. On ne lui reconnaît généralement que vingt-cinq millions de siècles d'existence. Or, cela est peu pour une planète. Il faut d'ailleurs savoir qu'il n'y a pas très longtemps que l'homme a fait son apparition sur celle-ci. Donc il n'y a pas lieu de se décourager : si les hommes ont encore devant eux quelques nouveaux millions de siècles, on peut espérer qu'ils en feront un bon usage.

Comme il n'est jamais trop tôt pour bien faire, il me semble que nous devrions nous aviser tout à l'heure qu'il ne faut pas abandonner notre sort aux réformateurs qui se targuent de posséder l'infaillible vérité. Repoussons leurs perfides présents. N'écoutons pas M. Jules Guesde! Il nous indiquerait le mau-

vais chemin, celui qui ramènerait le monde vers la barbarie. Peut-on espérer réformer la société par la vertu des syllogismes ou la magie des rêves scientifiques? Telle est cependant l'illusion de ce docteur subtil qui, à l'exemple de Karl Marx, son maître, excelle à mettre les utopies scientifiques sous la forme de raisonnements très serrés.

Hélas! si les hommes sont des loups pour les hommes et si le mal vient précisément de ce qu'ils sont des loups, avant de leur construire d'idéales bergeries, ne conviendrait-il pas de leur prêcher l'évangile de la pitié et de l'amour? Quand ils seront plus doux, plus pitoyables et plus moraux, leur société deviendra moins féroce. Elle se réformera tout naturellement. Et les syllogismes de M. Guesde n'y auront été pour rien.

Le socialisme du député de Roubaix n'est, à vrai dire, qu'un traité sec et triste de philosophie matérialiste. M. Guesde humilié de bonne heure dans son orgueil, gêné dans ses ambitions, vint au socialisme pour satisfaire ses ambitions, et venger son orgueil. Il sut découvrir très vite la formule socialiste qui convenait le mieux à son tempérament. Chez lui la tête mène le cœur. Toute déclamation lui semble vaine et tout sentiment honteux. Il lui fallait donc un socialisme scientifique et non une sorte de philosophie lyrique comme celle dont s'enivre M. Jaurès. Le *Capital* de Karl Marx, ce traité d'algèbre socialiste, devint son évangile. Une fois en possession de la vérité scientifique, M. Guesde n'hésita plus à lancer ses excommunications.

Anathème aux broussistes! Anathème aux allemanistes! Anathème aux blanquistes! Quiconque ne déclare pas que M. Jules Guesde est Allah et que M. Chauvin est son prophète, qu'il soit anathème! Ah! sans doute, M. Jaurès, ce poète, et M. Millerand, ce diplomate, ont mérité l'excommunication. Personne n'en est plus convaincu que M. Guesde. Mais il paraît que l'heure n'est pas opportune pour leur crier publiquement anathème. *Licet, non expedit*, comme disent les papes.

Aussi y aura-t-il des comptes à rendre le jour où la « dictature des prolétaires » se sera enfin réalisée. Alors l'orthodoxie recouvrera tous ses droits. La vérité scientifique rayonnera sur le monde, Karl Marx sera divinisé au Panthéon. M. Jules Guesde, son disciple, démontrera, selon les règles de la logique, qu'il faut immoler tous les hérésiarques. On commencera, je pense, par MM. Jaurès et Millerand, M. Guesde ne pardonnant pas à celui-ci sa malice et son éloquence à celui-là; cela fait, on décrétera le bonheur du peuple.

M. Millerand.

Il y a dix-huit siècles, M. Millerand était esclave à Rome. Ce n'était point un esclave soumis. Il n'écrivait pas, à la lueur d'une pauvre lampe de terre, des maximes stoïciennes. Sans répit, il excitait les esclaves à la révolte. Ces révoltes se terminaient souvent par le supplice des esclaves. Lui réussit toujours à échapper à la mort afin de conserver un chef aux révoltes futures.

Il y a cent ans, il siégea au Comité de salut public et s'associa à toutes les mesures violentes. Mais il se réclamait sans cesse du droit et de la justice. Il montrait un grand souci de la forme, ne tolérait qu'avec impatience les jovialités indécentes de quelques-uns de ses collègues et blâmait les raffinements inutiles de cruauté, il savait satisfaire sa haine des aristocraties avec une certaine mesure et une réelle prudence. Il avait plus de raison que la plupart de ceux qui achalandaient alors la guillotine. Sa diplomatie ne tarda pas à inquiéter Robespierre et l'on raconte qu'il sut disparaître à propos, car son tour était venu de monter dans la charrette sanglante.

En l'année 1896, il représente à la Chambre des députés les marchands de vin de Bercy. C'est au milieu d'eux qu'il célébrait, il y a quelques jours, la victoire (?) du parti socialiste. M. Jules Guesde était là. M. Jaurès y était aussi, mais c'est M. Millerand qui formula le premier, et en une longue harangue, l'évangile du parti. Le député de Roubaix et le député d'Albi dissimulaient mal leur dépit dans leurs barbes broussailleuses. Certes, ce dépit est honorable, on s'explique que chacun rivalise de zèle pour défendre les intérêts de la démocratie. Mais il est juste de reconnaître que Millerand incarne mieux la démocratie que M. Guesde et que M. Jaurès. Il ne la voit pas comme celui-ci à travers un mirage politique ou, comme celui-là, à travers un système scientifique. Il la voit telle qu'elle est. Et son visage un peu farouche ne lui fait pas peur.

La tendresse n'étant pas le fait de M. Millerand, que le peuple ne se fasse pas d'illusions, son avocat ne l'aime pas. Il ne l'aime pas, mais il le comprend. Pour le servir utilement, cela vaut mieux, M. Millerand comprend les besoins de la démocratie et ses goûts, et il fut un temps où il comprenait ses passions jusqu'à les épouser. Alors il communiait avec le peuple en une haine instinctive de toutes les aristocraties. C'est de là que lui vint son amour de la justice. L'horreur d'Ariel l'incita à émanciper Caliban.

M. Millerand s'est bien jugé en se donnant pour mission de faire régner dans le monde une justice jalouse et farouche. La tâche est rude. Il faut de l'audace à qui l'entreprend. La ruse n'y suffirait pas. Un esprit un peu enclin à la méditation risquerait d'hésiter en comprenant qu'il y a sous le ciel plus de choses que n'en embrasse sa conception politique. Un cœur un peu sensible risquerait de se rebuter en

présence de tous les sacrifices que nécessite une telle besogne.

M. Millerand est bien gardé contre les hésitations de l'esprit et les répugnances du cœur. Je le juge capable d'être l'ouvrier de cette œuvre de justice.

Il est entêté et brutal, mais, à la rencontre, il sait être prudent et rusé. Capable de terrasser son adversaire, car il est robuste, il a parfois la coquetterie de le désarmer par un tour d'adresse. La rudesse d'un portefaix s'allie chez lui à la malice d'un procureur.

Tout cela est écrit sur son visage. Le front carré et proéminent exprime une volonté tenace et guerrière. Derrière le binocle, l'œil est vif et rusé. C'est l'œil du renard quand il emporte une poule dans sa gueule. On aperçoit de ces yeux-là au Palais de Justice. La mâchoire solide et les lèvres sont charnues. On devine que ces yeux rusés travaillent pour ces lèvres concupiscentes. Ils rabattent la proie que la bouche s'empressera de saisir et de dévorer.

N'est ce pas que M. Millerand est bien constitué moralement et physiquement pour l'œuvre de justice matérialiste et d'égalité féroce qu'il a entreprise? Lorsque de telles ambitions agitent le sein d'un homme, il faut à cet homme un grand théâtre. Voilà ce que M. Millerand comprit de bonne heure. Est-ce que la grande voix de Danton, qui troublait jadis le sommeil de M. Cazot, et la grande voix de Gambetta, qu'il évoqua en son dernier discours, ne l'invitaient pas à déserter le Palais de Justice? Son goût de la chicane eût pu, à la rigueur, y trouver son compte, mais pouvait-il espérer satisfaire jamais ses gros appétits de carnivore sur un champ de bataille bourgeois où les bons plaideurs sont rabattus, grâce à de savantes manœuvres, devant quelques chasseurs privilégiés? Non, M. Millerand avait trop besoin d'air pur pour pouvoir respirer à son aise dans le temple clos de la justice où les traditionnelles vertus de la magistrature et du barreau fleurissent pudiquement à l'ombre et dans la poussière. Aussi ne le rencontre-t-on que rarement dans les couloirs du Palais et sa toge déboutonnée laisse apercevoir le veston du représentant du peuple. Et s'il y vient encore quelquefois, s'est pour défendre un client politique devant ces juges dont il dira ailleurs le dégoût qu'ils inspirent, mais qui, soucieux de leur devoir ou de leur avancement, ne gardent pas rancune à l'avocat de la rude franchise du député. Au surplus, les magistrats jugent qu'il est décent d'écouter avec indulgence une parole qui, d'ordinaire, est aussi gratuite qu'elle est virulente. Car la clientèle politique « honore » peu, au meilleur sens du mot.

Mais, c'est sur le grand théâtre de la politique que se réglera tout cet arriéré, au jour de la liquidation sociale. Il reste à savoir si ce jour-là est assez prochain pour que M. Millerand ait des chances de rentrer dans ses déboursés d'éloquence. Je me doute que cette question doit l'intéresser. Il dut avoir l'illusion, il y a cinq ou six ans, que cette échéance ne tarderait guère, car c'est à ce moment-là qu'il franchit le Rubicon qui séparait son radicalisme d'alors de son socialisme d'aujourd'hui. Ce Rubicon n'est pas, d'ailleurs, si large qu'on ne puisse échanger d'une rive à l'autre, soit d'aimables invitations, soit de farouches anathèmes. Nous en sommes maintenant aux anathèmes. Bientôt nous reviendons aux compliments. Il y a un exode perpétuel de l'un à l'autre bord, tant il est difficile à un homme politique, même intransigeant, de pouvoir fixer sa tente! Pour l'instant, M. Millerand a planté la sienne sur la rive socialiste. Est-ce une impérieuse logique qui lui dicta une résolution? Est-ce une vue prophétique de l'avenir? Est-ce le souci de mieux servir les intérêts du prolétaire?

Certes, je ne veux pas faire tort à la conscience démocratique de M. Millerand, mais il sourirait de ma naïveté si j'évoquais tous les grands principes pour expliquer ses petites évolutions politiques. On peut croire qu'elles ont des causes moins solennelles et plus pratiques. M. Millerand, comme son front nous l'indique, a le souci de vivre d'abord, quitte à philosopher après, s'il est de loisir. Il en est des principes comme des rasoirs d'Arlequin dont la principale qualité n'était pas de couper, mais de se vendre. Les bons principes sont ceux qui ont une vertu actuelle et marchande, si j'ose ainsi parler. Ne sait-on pas qu'il faut user d'un remède tandis qu'il guérit? De même, les principes sont bons ou mauvais selon la faveur dont ils jouissent. L'homme politique vraiment digne de ce beau nom est celui qui prévoit la hausse et la baisse des principes et qui règle son jeu en conséquence.

M. Millerand s'avisa, à une certaine heure, que l'âme du peuple était affamée de vertu. Il se souvint en même temps qu'il avait été un des nourrissons du journal *la Justice*. Il ne convenait pas qu'un représentant de Paris pût être soupçonné d'avoir, non pas touché, mais même vu ou seulement entendu sonner un écu de Cornélius Herz. Or, chacun sait que les eaux du socialisme possèdent une vertu purificatrice, voilà pourquoi M. Millerand, encore que sa probité n'ait jamais été soupçonnée, n'hésita pas à s'y baigner.

Au surplus, si cet amour de la vertu ou cette peur du soupçon ont, peut-être, précipité l'évolution politique de M. Millerand, cette évolution était à prévoir. Elle n'a pas surpris ceux qui connaissent depuis longtemps le député de Bercy. Le socialisme convenait à son âme. Là il pourrait déverser à son aise toute son horreur des aristocraties. Il naquit avec l'amour farouche de l'égalité. Ceux qui l'entendirent à l'au-

rore de sa vie publique en furent avertis. A cette époque, son éloquence était encore un peu bredouillante et il maniait sa robuste logique comme une massue de chef barbare, mais sa passion égalitaire s'affirmait avec une ardeur brutale. Comme il n'avait pas encore réussi à masquer sous un vernis parlementaire les rugosités naturelles de son écorce, on pouvait, par instants, apercevoir son âme toute nue. C'était une âme ambitieuse et farouche,

En venant au socialisme ou même au collectivisme (il paraît, MM. les bourgeois, que ce n'est pas une même sauce!) M. Millerand revient à ses premières amours, à sa passion naturelle. Mais s'il n'a rien oublié depuis quinze ans, il serait injuste de prétendre qu'il n'ait rien appris. Il a poli les aspérités de son esprit en même temps qu'il a dépouillé les redingotes en drap lisse de sa studieuse jeunesse. Maintenant, il prend souci de son éloquence et de sa toilette. Sait-on ce qui peut arriver?

Un jour viendra, peut-être, où M. Millerand sera logé, à nos frais, au quai d'Orsay et offrira des parties de jardin aux ambassadeurs et à leurs familles. On s'accorde à rendre hommage à ses talents de diplomate. Si M. Jules Guesde le permet, on lui réservera ce poste-là dans le premier ministère socialiste. Mais M. Guesde le permettra-t-il? A la place de M. Millerand, j'aurais quelque inquiétude à ce sujet. Au surplus, il est possible que la victoire de Caliban ne soit pas si prochaine. Que M. Millerand ne rende pas la lyre d'Ariel avant de l'avoir tué.

PIERRE PUGET.

EN GRÈCE [1]

Notes et croquis.

VI

En haut de l'Acropole de Mycènes.

Samedi, 4 avril.

Sur le petit plateau de l'Acropole, les assises d'un temple dorique masquent en partie les reliques du palais achéen. Pourtant, voici autour de nous, si l'on veut, le dessin de l'enceinte supérieure, le grand escalier par où montait Agamemnon, les portiques, la cour, la salle des hommes, le gynécée. Çà et là, des restes de poteries à ornements géométriques, des fragments de murs enduits de stuc, noircis par un incendie. Malgré tout, l'ensemble est vague et mort: on dirait un squelette de palais, un palais pour archéologues.

Bien vite, l'œil est attiré par les lignes grandioses de l'horizon.

Au nord-est, l'immense rocher du prophète Élie baigne dans l'azur sa tête dorée de soleil. Entre ses pentes grises et la muraille de Mycènes, descend le joli vallon de Kokoretza, tapissé d'herbe entre les affleurements de pierre. Puis c'est vers le nord un moutonnement de collines beiges, plaquées d'ombres très noires, que domine au loin une cime violette.

A l'ouest, les dentelures du Cyllène, étincelantes de soleil et de neige au-dessus de gorges fauves; la pointe blanche d'autres pics d'Arcadie; les crêtes sombres du mont Lyrcée, qui percent avec effort des nuées d'orage; et, tout au bout, le château franc de l'Acropole d'Argos, qui s'enlève en pleine lumière sur un fond brun de montagnes, couronnées de blanc à l'infini.

Juste au sud, une nappe du golfe, avec sa bordure de falaises; plus près, la plaine d'Argos, d'un vert pâle avec des taches rougeâtres, coupée de ravins à droite et rayée de longs plateaux jaunes.

A l'est, au-delà des gouffres du Khavos où surplombent les murs de l'enceinte cyclopéenne, le profil grimaçant du mont Zara, dont le cône gris est piqué de points blancs.

Plus près de nous, au bas des premiers escarpements, se ferme le triangle des grosses murailles pélasgiques. Au-dessous de l'Acropole, vers le sud-ouest, l'avenue du Trésor d'Atrée et les débris de la basse ville de Mycènes s'étagent entre le ravin et une longue colline elliptique, verte ou striée de roches. A nos pieds, droit à l'ouest, se creuse le trou de l'Agora. Et, tout près de là, on entrevoit un bloc de la Porte des Lions, au-dessous des pentes brusques où dégringolent des ruines de maisons, des fourrés de lentisques, et des paquets de hautes herbes, émaillées de grandes fleurs blanches et de petites fleurs jaunes ou violettes.

Au palais de Tirynthe.

De l'angle d'une large tour qui touche aux galeries du sud, on saisit nettement le plan de l'Acropole : un long rocher elliptique, orienté du sud au nord, partout flanqué d'épaisses et hautes murailles en pierres énormes, à peine dégrossies. Trois terrasses successives, correspondant à trois étages du roc. Là-bas, au nord, les communs, la place de refuge, où les clients et les serfs trouvaient asile avec leurs bêtes, en cas d'alerte. En arrière d'un mur transversal qui commande la pente, une terrasse intermédiaire, une grande cour entourée de logis, où se tenait sans doute la garnison; vers l'ouest elle communiquait directement avec la plaine par un petit escalier ro-

[1] Voyez la *Revue* du 25 avril, des 2 et 23 mai.

cheux qui aboutissait à une poterne, et dont on suit d'ici les courbes pittoresques.

La terrasse supérieure où nous sommes supporte le palais, qui couvre à lui seul la moitié de l'Acropole. Ce vieux manoir homérique se dessine sous nos yeux avec une netteté singulière. Vers le milieu de la muraille orientale, une rampe donne accès à l'entrée principale de la forteresse. Une fois cette porte franchie, on laisse à droite le couloir qui conduit aux terrasses inférieures; on suit à gauche un chemin creux qui passe par une seconde porte et longe le mur d'enceinte jusqu'aux galeries du sud-est. On traverse alors une esplanade, puis de grands propylées, et l'on débouche sur une nouvelle esplanade, qui est tout près de notre belvédère, juste à nos pieds.

Tout le palais s'étale au nord de cette place. Par ces petits propylées qui s'ouvrent devant nous, on pénètre dans l'*aulè*, une cour dallée, presque carrée, entourée de galeries, où se dresse encore l'autel royal. Au fond de l'aulè, deux portiques placés l'un derrière l'autre annoncent le *Megaron*, la salle des hommes, où les héros banquetaient autour du foyer. Du second portique, vous pouvez gagner à gauche une belle salle de bains, au plancher monolithe. A droite de l'aulè, des couloirs vous mèneront au gynécée, aux logis d'esclaves, aux magasins, aux dépôts d'armes. Et devant la surprenante évocation de ce palais achéen si complètement réveillé par la pioche des archéologues, on se prend à admirer l'exactitude du vieil Homère.

Mais peu à peu les lignes se brouillent, le rocher plat de Tirynthe se fond de plus en plus dans les tons gris de la plaine. Le soleil a disparu déjà derrière les crêtes d'Arcadie. Sur les rocs de Mycènes, sur la plaine d'Argos et sur le golfe, s'étend une ombre violacée, où percent seulement des silhouettes d'arbres, et les lumières de Nauplie sur le flanc noir du Palamède. En revanche, le marais s'éveille, et, dans la nuit qui nous enveloppe, les grenouilles coassent éperdument.

La veillée de Pâques à Nauplie.

Le Christ va ressusciter. Nauplie est en joie, et, bon gré mal gré, nous prendrons notre part de la fête. Aux portes de la ville, où toute la population nous attend, des cris de bienvenue éclatent, puis la *Marseillaise*, et des applaudissements frénétiques, des vivats en l'honneur de la France. D'une voix où vibre l'émotion, un ami inconnu nous harangue du haut d'une estrade, où flottent deux grands drapeaux, parmi des lueurs fantastiques et des fumées de torches qui tremblent sous la brise.

Derrière les drapeaux et les fanfares, un cortège se forme, avec des cierges et des flambeaux de résine. Nous cheminons lentement dans la grande rue, entre des maisons pavoisées, sous les lanternes et les acclamations des balcons de bois. Les fusées, les feux de Bengale éclairent des coins de foule très pittoresques. On s'arrête un instant sous les platanes de l'Agora, devant les cafés où nous attendait l'hospitalité municipale. Enfin nous gagnons le quai, où la foule se fait de plus en plus compacte, et nous en fendons les flots à grand'peine. Les acclamations redoublent chaque fois qu'une barque s'éloigne, et les adieux de la côte la suivent bien avant dans le golfe, où se mirent les étoiles entre des lueurs phosphorescentes.

Cependant, le quai est redevenu silencieux. Une procession sort de l'église, et des milliers de cierges courent sous les platanes. Il est minuit, le canon tonne, et sur tous les modes, depuis la psalmodie jusqu'à l'hosanna, chante dans la ville le pieux refrain : « *Christos anesti!* Le Christ est ressuscité! » Malgré soi, l'on songe que ce même cri, dans la même langue, a retenti pour d'autres résurrections divines, en l'honneur d'Attis, d'Adonis ou de Perséphone. Et de fait, dans l'allégresse bruyante et bigarrée de cette veillée de Pâques, on sent revivre une fête antique.

VII

Au cap Sounion.

Dimanche, 5 avril.

Nous voguons droit sur la pointe de l'Attique, par le travers du golfe d'Égine. Au loin, derrière nous, sous une double barre de nuages, s'effacent les lignes d'Hydra, les caps d'Argolide et la baie de Poros, vaguement éclairée encore entre ses bois de citronniers, au-dessous du plateau de Calaurie où s'empoisonna Démosthène. Au sud, sur le bleu cru de la mer de Myrto, brillent les falaises de l'île Saint-Georges. Vers l'est, sous de légères nuées blanches, à l'entrée de la mer Égée, les premières Cyclades : d'abord, le long profil violet de Céos, dont Cythnos se distingue à peine, puis, au delà d'un canal, les masses confuses de Sériphos et de Siphnos. Vers le nord-ouest, au milieu du golfe, l'île d'Égine, dominée par le pic très sombre du mont Saint-Élie où se dressait l'autel de Zeus Panhellénien. A notre gauche, l'Hymette, vu de profil, et couronné de nuages; la côte attique, très nue, grise avec quelques points blancs, bordée d'îlots escarpés et d'écueils, hérissée de mamelons entre lesquels pointent au loin les cimes du Pentélique, les pics bleuâtres de l'Eubée et le mont Ocha. Au bout de l'Attique, la petite chaîne

grise du Laurion, où des traînées de scories annoncent les minerais de plomb argentifère, les galeries et les puits antiques.

Le cap Sounion est là, devant nous : un grand rocher roux, dont le pied baigne dans une mer toute bleue, et qu'un isthme très bas relie à la côte. Les murs d'une enceinte fortifiée escaladent à l'ouest les pentes du rocher, qui se termine au sud par une falaise à pic. Au bord même de la falaise, une terrasse surplombe, la terrasse où rêvait Platon. Là se dressent les ruines du temple d'Athéna : neuf colonnes du portique méridional, trois autres colonnes et une ante, se découpent sur un ciel d'un gris bleu, au-dessus du roc fauve. Et le ciel se fait plus bleu entre les colonnes, qui sont d'un blanc très cru, étincelant, presque dur à l'œil.

Le long de la côte attique.

Maintenant nous longeons la côte occidentale de l'Attique, sur une mer d'un bleu noir qui, à distance, prend des teintes jaunâtres, dans un étroit chenal qu'ouvrent et ferment tour à tour des îlots et des écueils bruns. Tout près, en arrière de trois caps minuscules, l'Hymette se profile avec ses lignes tourmentées, ses ravins, ses bosses, et ses tons jaunes tachés de gris. Bien loin, au sud-ouest, les pointes d'Hydra et de Poros s'enfoncent dans la mer, se confondent presque avec des brumes à fleur d'eau. Égine a grandi à notre gauche, s'est allongée aussi, et, de ce côté, barre tout l'horizon. Les colonnes du temple d'Athéna s'y montrent un instant sur un plateau, dans la déchirure d'un brouillard violet ; mais, à l'autre bout de l'île, nous voyons avec inquiétude les nuages s'amonceler autour du pic Saint-Élie, présage certain de pluie suivant une très vieille tradition. En effet, de gros paquets de brumes flottent déjà sur la mer au nord-ouest, en avant des falaises maussades de Salamine, des montagnes de Corinthe et de la presqu'île du Pirée.

De nouvelles perspectives, plus mélancoliques encore, presque lugubres, s'ouvrent à droite, dès que nous avons dépassé les caps de l'Hymette. De lourdes nuées pèsent sur la haute muraille sombre du Parnès, sur les carrières et les plateaux du Pentélique. Au fond d'un grand hémicycle de plaines, noires et brouillées comme un marécage, un amas de ruines raye de jaune sale le sommet d'un roc brun aux formes lourdes : c'est l'Acropole d'Athènes. Et, par cette triste matinée de Pâques, je me rappelle un autre spectacle bien souvent admiré du même endroit : un soleil de fête tombant à plein sur la mer, un ruissellement de lumière bleue sur les crêtes et sur les plaines, les Propylées et les temples de l'Acropole s'enlevant avec des tons d'or pâle sur des transparences d'azur ou sur les pentes mordorées du Parnès.

Aujourd'hui tout semble terne, sans lignes ni couleurs, et de près comme de loin. La baie de Phalère, qui pourtant se creuse sous nos yeux, brise et alourdit sous la brume sa courbe élégante ; et sa plage, ordinairement si coquette avec ses maisons blanches sur un fond vert d'oliviers, a pris la physionomie banale d'une station balnéaire de Normandie aux bâtisses quelconques. Dans le promontoire rocheux qui ferme la baie vers l'ouest, à peine peut-on distinguer l'entrée des deux jolis ports circulaires de Munychie et de Zéa. Cependant nous contournons la presqu'île du Pirée, qui est plate et grise avec des touffes d'arbustes verts et des traînées de rocs ou de vieilles fortifications. Nous laissons à gauche les caps de Salamine, l'îlot de Psyttalie, et les contreforts bruns, tachés de vert, du mont Ægaleos. Nous longeons de près à droite, près d'un phare, la grotte où l'on reconnaît le tombeau de Thémistocle, puis le monument de Miaoulis et le jardin royal. Devant nous s'ouvre le goulet du Pirée, entre deux pylones à fleur d'eau, points d'attache de la chaîne qui fermait le port.

Juste à ce moment, un rayon perce entre les nuages, un pauvre rayon qui sera bientôt vaincu, mais qui pourtant éveille des reflets et des couleurs sur le flanc des gros navires de guerre du Kantharos, sur les paquebots de l'Emporion, sur les voiles des caïques, sur une forêt de mâts pavoisés, sur le fouillis rouge, jaune ou blanc des quais et des rues du Pirée. Même au fond, l'horizon s'éclaire : entre les masses noires du Parnès et de l'Hymette, en avant des carrières toutes blanches du Pentélique, près de la silhouette grimaçante du Lycabette, l'Acropole illumine un instant sa couronne de tem ples, qui resplendit au-dessous de gros nuages d'un gris violet, pleins de menaces.

Au temple de la Victoire Aptère.

De tous les points de l'Acropole, la vue est si splendide d'ordinaire, qu'elle est belle encore aujourd'hui, avec ce ciel blafard. Quand on a fait le tour du plateau sacré, après de longues stations à l'Érechthéion, au Parthénon, au Musée, on se retrouve toujours dans le petit coin des connaisseurs, derrière le temple de la Victoire Aptère, sur cette jolie terrasse qui surplombe au-dessus du chemin creux et de l'escalier des Propylées.

D'abord, il est exquis, ce temple minuscule, avec ses frises mystérieuses, ses deux fines colonnades, ses degrés et son esplanade de marbre qu'entourait la célèbre balustrade aux Victoires. Puis il n'est peut-être pas d'endroit où l'on entre mieux

en communion d'esprit avec l'Athènes antique.

L'Acropole, vue de cet éperon du rocher, semble un vaisseau de haut bord, prêt à voguer vers la mer au-dessus des flots de la plaine. On suit de l'œil le dessin du plateau, la double courbe des murs dont l'ont flanqué Thémistocle et Cimon. Juste au bas de la terrasse tourne l'âpre sentier par où montaient les processions des Panathénées ; il s'élève en zigzags entre des roches égayées de fleurs blanches, disparaît par moments sous de grandes dalles striées, puis se creuse un passage entre deux escaliers de marbre blanc où le moindre rayon met des étincelles. Au bout du sentier, tout à côté du temple de la Victoire, voici les portiques des Propylées et l'aile de la Pinacothèque, dont les colonnes, par un caprice de l'air, sont rougeâtres à l'ouest, blanches au sud. A travers les Propylées, on aperçoit la voie sacrée qui serpente sur les escarpements du roc, puis un pan de mur de l'Érechthéion, l'angle du Portique des Caryatides, au bas duquel des taches noires annoncent les soubassements du vieux temple d'Athéna. Plus au sud, au milieu de la terrasse supérieure de l'Acropole, la façade occidentale du Parthénon découpe son fronton sur un ciel gris.

Retournons-nous maintenant, et regardons vers la mer, comme la terrasse elle-même. A nos pieds nous verrons se lever du sol toute l'histoire d'Athènes.

Sur notre droite, au bas des Propylées, voici un coin de la cité primitive : les éboulements de roches et de murs du Pelasgikon, le sentier des pèlerins, les escaliers, les grottes sacrées des Pélasges. L'Athènes grecque s'étage presque tout entière autour de nous, sur les pentes de l'Acropole ou sur les collines qui lui font face.

Vers le sud, en se penchant au bord de la terrasse, on entrevoit le bout des portiques de l'Asclépiéion, le trou sombre du théâtre de Dionysos, les escarpements qui dominent le stade, le faubourg d'Agræ, et quelques taches blanches du lit de l'Ilissos. A l'ouest, derrière des massifs de cactus ou d'aloès et des bandes de terrains jaunes, c'est une ligne presque ininterrompue de rochers gris, relevés de vert pâle, que sillonnent des rues antiques entre des squelettes de maisons. C'est d'abord, à gauche, la colline des Muses, au flanc percé de grottes que la tradition décore de noms fameux, la Prison de Socrate, le Tombeau de Cimon. Tout près de cette dernière grotte se creuse la rue principale du faubourg de Cœle, où aboutissait la route carrossable du Pirée, protégée par les Longs-Murs. A droite de cette rue se profile le plateau du Pnyx, et, en avant, la petite terrasse rectangulaire de la tribune avec ses escaliers de roc. Plus loin, c'est la colline des Nymphes, derrière laquelle s'enfonce le gouffre du Barathron. Dans la même direction, mais beaucoup plus près de l'Acropole, grimace l'Aréopage, un chaos roux de roches rondes ou pointues, éboulées ou fouillées à main d'homme, avec des raies d'escaliers et des empreintes de maisons. Au second plan, un peu à droite et en contre-bas de l'Aréopage, resplendissent les portiques du Théséion, tout jaunes sur le fond rougeâtre d'une esplanade. L'Agora commence au bas de cette esplanade ; et, par derrière, le sol s'enfonce vers le quartier du Céramique, vers le Dipylon et la voie sacrée d'Eleusis.

Nous ne voyons pas d'ici les avenues et les places de l'Athènes romaine, qui sont masquées par l'Acropole. Pourtant nous en avons sous les yeux bien des restes : en avant des Propylées, le piédestal d'Agrippa, aussi laid que gigantesque, et la célèbre Porte de Beulé, gâchée en marbre blanc, flanquée de deux tours ; sur les rochers de la colline des Muses, la silhouette du monument de Philopappos ; et, juste à notre gauche, l'Odéon d'Hérode Atticus, avec les hautes et lourdes arcades de son mur de scène, entre lesquelles brille la bande crayeuse d'une route.

Enfin, l'Athènes moderne complète ce tableau d'histoire, avec ses grands faubourgs qui, au nord-ouest, envahissent de plus en plus la plaine, et ses vieux quartiers où les maisons s'entassent pêle-mêle, blanches ou bleues sous leurs terrasses ou leurs toits gris, entre des pins.

Et tout cela s'encadre dans un merveilleux paysage. A droite, derrière la ville, l'immense bois d'oliviers et la vallée luxuriante du Céphise ; au fond, le Parnès, très vert en bas, jaune au milieu, violet sur les cimes et dans les nuages, puis une colline pointue en travers du col de Daphni où passe la route d'Éleusis, et les escarpements gris du mont Ægaleos, dont l'extrémité plonge dans la baie de Salamine. A gauche, la vallée jaunâtre de l'Ilissos ; plus loin, des bandes de vert brun ou de vert pâle, rayées de chemins gris, et les flancs déchiquetés de l'Hymette, qui s'enfuit au loin, le long de la côte, dans la direction de Sounion.

Devant nous, au delà du Pnyx, la large traînée verte du bois d'oliviers, puis les rochers rougeâtres de la presqu'île du Pirée. En travers de la plaine, depuis le mont Ægaleos jusqu'à l'Hymette, une vaste étendue de mer, aux teintes plombées d'abord, mais avec des reflets métalliques, et de plus en plus lumineuse à mesure qu'elle s'éloigne. On la suit du regard bien au delà d'Égine et de Salamine, jusqu'à l'autre rive du golfe, où se profilent l'acropole de Trézène, les crêtes d'Argolide et la croupe arrondie de l'Acrocorinthe.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

Aux Escholiers : *Demi-Sœurs*, pièce en trois actes, de M. Gaston Devore ; *la Route Blanche*, un acte en vers, de MM. Georges Montignac et Jean Robiquet. — Gymnase : *Au bonheur des Dames*, pièce en six tableaux, tirée du roman de M. Emile Zola, par MM. Eugène Hugot et Raoul de Saint-Arroman.

J'avais promis de revenir sur *Demi-Sœurs*, la pièce de M. Gaston Devore que les Escholiers nous ont donnée l'autre jour. Nous nous sentons parfois un peu de mauvaise humeur contre ces théâtres à-côté dont le nombre augmente d'une façon inquiétante. Ne regrettons pas nos peines, si cruelles qu'elles aient pu être. Nous en sommes payés cette fois, s'il n'est pas de plus grand plaisir que de reconnaître un talent original et nouveau, et de donner son appui, si modeste qu'il soit, à un débutant en qui l'on espère. Mais, en revanche, quelle irritation nous avons contre les théâtres réguliers ! Il est invraisemblable que M. Gaston Devore n'ait pas présenté sa pièce dans un théâtre avant de la présenter aux Escholiers. Sa pièce a été refusée avec ensemble. Les directeurs venaient de découvrir Goncourt et Zola ; ils montaient des chefs-d'œuvre comme *Manette Salomon* et comme *Au bonheur des Dames*. M. Devore est venu dans un mauvais moment ! Il est vrai qu'un directeur est un industriel comme un autre, dont le premier devoir est de ne pas faire faillite. Mais puisqu'ils aspirent parfois à la littérature, et puisque au moins ils savent l'exploiter à leur profit, il faut bien montrer l'incroyable sottise qui « préside » à leurs choix. Comment, voici une pièce dont les mérites sont tout à fait rares, dont les qualités ont frappé toute la critique, depuis M. Sarcey jusqu'à M. Céard, et ces mérites, ces qualités, pas un directeur ne les a aperçus ! Qu'il doit être singulier, l'état d'esprit d'un directeur de théâtre !... Après tout, ils n'ont peut-être pas même lu *Demi-Sœurs :* ils ont vu une pièce en trois actes, sans rôle d'homme ; cela leur a suffi, et ils n'ont pas été plus loin... A la bonne heure ! C'est une raison !

Vous connaissez le sujet de *Demi-Sœurs*. Mme Darsy est deux fois veuve ; ayant eu à choisir jadis entre l'industriel Darsy et le peintre Grécourt, elle s'est décidée pour le second et l'a épousé ; elle l'a aimé passionnément, et en a eu une fille, Blanche ; puis Grécourt est mort, la laissant presque dans la misère. Cependant Darsy aimait toujours ; il avait fait fortune aux colonies (ce détail a paru entaché de quelque optimisme) ; il revint et supplia Mme Grécourt de lui accorder sa main. Elle l'épousa ; il était très différent de Grécourt ; néanmoins, ou peut-être à cause de cela, elle l'aima passionnément et lui donna une fille, Gilberte ; il mourut peu après.

Mme Darsy, vous le voyez, est une faible et une tendre. Elle a aimé deux hommes. Grécourt aurait vécu qu'elle lui serait restée tendrement attachée ; mais, lui disparu, elle a été en quelque sorte « domptée » par Darsy, parce que sa nature était surtout passive, parce qu'il était dans sa destinée de s'attacher. Or c'est une faute que d'aimer deux hommes, une faute plus grande encore de les aimer également, pareillement ; et Mme Darsy doit en être punie.

Lors de son second mariage, elle a bien senti que la vue de Blanche Grécourt était pénible pour Darsy ; elle a éloigné sa fille, l'a mise au couvent, et l'y a un peu oubliée, absorbée d'abord par ses devoirs d'épouse, puis par ses devoirs de mère (vis-à-vis de Gilberte) ; et cela est naturel de la part d'une faible comme Mme Darsy. Mais l'âge est venu, Blanche a vingt ans : il faut la retirer du couvent et lui rendre sa place au foyer maternel. Mais son retour rappelle à Mme Darsy l'amour ancien ; de plus, les tableaux de Grécourt, — vous vous souvenez qu'il était peintre, — sont fort recherchés depuis sa mort ; une exposition de ses œuvres a lieu en ce moment : elle est triomphale, et Mme Darsy se trouve pour ainsi dire rapprochée de lui par le retour de Blanche, par le bruit qui se fait autour de son nom, et aussi parce que, obscurément, elle sent qu'elle a eu « des torts » envers lui. Mais pendant que Blanche jouit de sa mère reconquise et de la gloire de son père, Gilberte lutte pour son père à elle... Si bien que, par un symbolisme aussi clair que frappant, les deux amours qui se sont succédé en Mme Darsy se trouvent comme prolongés en Blanche et en Gilberte ; bien plus, ils sont, si l'on peut dire, ressuscités en elles : ils « vivent », ensemble et transposés, dans le cœur incertain et déchiré de Mme Darsy.

Le sujet, vous le voyez, est singulièrement dramatique. Il l'est d'abord par lui-même, car la lutte des deux sœurs est émouvante ; il l'est plus encore, et d'une façon plus « rare », par le prolongement et le contre-coup de cette lutte dans l'âme de la mère. Ce n'est pas d'un esprit banal d'avoir trouvé un tel sujet ; et c'est d'un remarquable auteur dramatique de l'avoir traité comme l'a fait M. Gaston Devore.

Il a porté le drame à l'aigu de la manière la plus simple et la plus directe. Gilberte, disais-je, défend avec une âpreté jalouse, et ses droits et ceux de son père. Elle souffre des conversations secrètes et de plus en plus fréquentes de Mme Darsy avec Blanche ; affolée de jalousie, elle se cache derrière une portière et voici ce qu'elle entend :

Blanche a été demandée en mariage ; elle a refusé tout d'abord, alléguant une vocation religieuse ; et

cependant « le jeune homme » lui plaît. Mme Darsy combat sa résolution; elle lui remet un cahier, une sorte de « journal » écrit jadis par Grécourt pour Blanche, afin que sa fille connût un jour son âme et suivît sa pensée. Blanche a lu, et cette lecture a suffi pour changer ses idées; elle a compris que la vraie « vocation » de la femme est d'être épouse et mère; elle épousera celui qui l'aime et qu'elle sait aimer maintenant... — Et je ne cacherai pas à M. Devore que le revirement de Blanche nous aurait paru un peu rapide si nous n'avions pensé à part nous que le recueil de pensées du père avait moins agi que l'amour pour le fiancé; j'ajoute que cette superstition pour l'écriture est un des côtés par où semble se trahir le plus gentiment la jeunesse de l'auteur. (Pourvu, mon Dieu, que je n'apprenne pas demain que M. Devore touche à la soixantaine!) — Blanche, dans les bras de sa mère, s'émerveille du génie, de la noblesse, de la bonté de son père; elle interroge : « Il était généreux?... Il était tendre?... Il m'aimait?... Il t'aimait?... Tu l'aimais?... » Et Mme Darsy, toujours faible, se laisse de nouveau dominer par l'amour qui est maintenant le plus près d'elle; elle retrouve instantanément les sentiments qu'elle avait lorsqu'elle vivait auprès de Grécourt; elle parle de lui comme si elle n'avait jamais cessé de l'aimer; elle redevient l'épouse tendre qu'elle était jadis : et, très femme en ceci, elle oublie de très bonne foi ce qui n'est pas la préoccupation présente de son cœur; en ce moment elle aime Grécourt, et elle est convaincue qu'elle n'a jamais aimé que lui... Et elle le dit à Blanche.

C'en est trop pour Gilberte. Elle sort de la chambre où elle était cachée. Elle réclame sa part et la part de son père; elle accuse Blanche de lui voler la tendresse maternelle; elle accuse Mme Darsy de trahir son père... La scène est d'une violence extrême, mais si vraie, si « nécessaire », si hardie et si nourrie d'observation, et si entraînante, que pas un instant nous n'avons le temps de songer à la situation pénible où sont les personnages, et que la moindre faute de tact de la part de l'auteur suffirait à rendre odieuse. La scène a cette qualité rare d'être, comme on dit, « définitive »; une fois qu'elle est finie, les personnages n'ont plus rien à ajouter : ils nous ont montré toute leur âme, et jusqu'au fond; cette scène « sonne le plein ». Et croyez que c'est pour un auteur dramatique la qualité la plus précieuse; elle prouve qu'il a étudié ses personnages, qu'il les connaît, qu'il a su les voir « par l'intérieur », qu'il a fait œuvre à la fois de « psychologue » et d'homme de théâtre.

Vous savez le dénouement. Exaspérée, Gilberte en est venue à reprocher à Blanche et à Mme Darsy leur ingratitude, car si Blanche se marie, c'est grâce à la dot que lui a laissée Darsy, Darsy qu'on oublie et qu'on rejette aujourd'hui!... Gilberte se repent de sa cruauté. Mais il est trop tard. Ce qui a été dit est irréparable. Et d'ailleurs la fatalité, ici, est plus forte que tous les repentirs et que tous les sentiments. Ce que représentent Blanche et Gilberte, c'est les deux amours qui se sont succédé chez leur mère, et ces deux amours ne peuvent vivre ensemble, côte à côte. Elles le sentent toutes deux, toutes trois, sans le dire; et c'est sans espoir qu'elles tentent une dernière fois de se reprendre. Gilberte ira demeurer chez sa grand'mère qui veut la marier; Blanche entrera au couvent; et Mme Darsy restera seule, — avec « tante Claire » qui la distraira peut-être, mais qui ne la consolera pas.

Bien des choses intéressantes ou agréables ont disparu dans cette analyse sommaire. J'en ai dit assez, je pense, pour vous montrer par quels mérites se recommande la pièce de M. Devore. Je ne prétends pas qu'elle soit parfaite. Il y a quelque obscurité au premier acte dans la « généalogie » de la famille Récourt-Darsy, et le troisième acte n'est pas exempt de longueurs. Mais, ainsi que je le disais l'autre jour, ce qui est bon dans cette pièce est d'une qualité tout à fait supérieure. C'est plus qu'il n'en faut pour que nous espérions beaucoup de l'auteur.

Si M. Gaston Devore a le droit de maudire l'ineptie des directeurs de théâtre, au moins a-t-il de quoi se consoler en pensant qu'il n'aurait eu nulle part une interprétation meilleure. Mlle Lara est exquise de naturel, d'émotion simple et contenue dans le rôle de Blanche; Mlle Duluc a joué excellemment, surtout à partir du second acte, celui de Gilberte; et Mme Jenny Rose s'est montrée pleine de spirituelle cordialité dans le rôle charmant de tante Claire, rôle qui, paraît-il, a été refusé par un quarteron de comédiennes; — ce qui tendrait à prouver que le discernement des « artistes » ne le cède en rien à celui des directeurs.

Il est inutile d'insister sur *Route blanche*. Le pastiche de Banville a fait son temps. Celui-ci en vaut un autre; mais tout cela ne vaut pas grand'chose.

* * *

Le Gymnase nous a offert l'autre soir quelques décors assez réussis (sans excès), encadrant une pièce à côté de laquelle le répertoire de Guignol semblerait du Racine. Cela est tout à fait curieux dans son genre. Des personnages passent, disparaissent : on ne sait ni qui ils sont ni d'où ils viennent, et on ne saura jamais où ils vont. Il y a des scènes d'amour qui se passent devant cinq cents personnes, un marchand de parapluies qui meurt de voir démolir sa maison, un petit commerçant, un grand magasin... C'en est drôle.

Souhaitons la bienvenue à la nouvelle direction de l'Odéon. Jusqu'ici MM. Antoine et Ginisty n'ont pas à se plaindre : on accueille avec enthousiasme leur avènement; et M. Sarcey lui-même nous révèle que M. Antoine était le candidat de son cœur. Voilà, certes, une conversion dont l'ancien directeur du Théâtre-Libre a le droit d'être fier! J'ai trop longuement parlé de M. Antoine lorsqu'il céda son théâtre pour que j'aie grand'chose à ajouter aujourd'hui. Ce que j'en pensais alors, je le pense encore. M. Antoine a été surtout un démolisseur, et en cela je persiste à croire que son œuvre a été utile; il nous a débarrassés de procédés dont la bêtise était par trop offensante. Mais s'il a été surtout ce que je viens de dire, il serait injuste de prétendre qu'il n'a été que cela. Je sais tout ce qu'on peut reprocher au genre théâtre-libre, et à son pessimisme souvent aussi convenu et déjà aussi poncif que l'optimisme de jadis. Mais il n'en est pas moins vrai que M. Antoine a eu l'honneur de monter le premier les drames d'Ibsen et de Tolstoï, et qu'en dépit de certains partis pris, il a en somme fait connaître, ou tout au moins joué, tous ceux qui aujourd'hui tiennent une place au théâtre. Il a fallu que le Théâtre-Libre représentât la *Chance de Françoise* pour que la Comédie-Française s'aperçût que cette délicieuse comédie pouvait tenir sa place dans le répertoire. Si l'*Envers d'une sainte* n'avait pas été monté par le Théâtre-Libre, où l'aurait-on joué? Porto-Riche, Curel, Jullien, Céard, Lavedan, j'en passe!... Que M. Antoine, directeur de l'Odéon, nous en donne l'équivalent ou seulement la monnaie, et nous lui tresserons des couronnes. Après tout, pourquoi ne le ferait-il pas?...

JACQUES DU TILLET.

P.-S. — Je signale une nouvelle publication de notre confrère, M. Albert Soubies : *Histoire de la Musique allemande*. C'est une étude nourrie, résumée et claire, — et infiniment intéressante, autant pour les profanes que pour les musiciens.

J. T.

CHOSES ET AUTRES

On ne peut dire si Athènes a été plus occupée ces jours derniers de la mort d'un philosophe éminent, qui eut le don de la parole et de l'écriture comme pas un au monde, qui avait composé cinq cents ouvrages sur toutes les matières de la philosophie, de la politique, de l'économie et du commerce; président ou administrateur de toutes les académies de lettres et de toutes les sociétés de prévoyance, de secours mutuels, d'habitations ouvrières, de crédit foncier, agricole et industriel de son pays, et fut en outre, dans un moment de grandes contestations entre les partis, le premier ministre de la République, — ou du chagrin d'une jolie mondaine qui, ayant essayé de s'empoisonner, n'y a pas réussi.

On voudrait faire l'éloge de Jules Simon à la façon antique : on dirait qu'il n'était pas seulement un orateur, mais l'orateur ; qu'il était né pour parler : qu'il avait le charme; que les abeilles de l'Hymette venaient puiser le miel sur ses lèvres; que les paroles s'écoulaient de sa bouche comme des chaînes d'or fluide et enlaçaient autour de lui tous les cœurs, etc. Il avait la force aussi, et il s'en servait quand il le voulait; je me souviens d'avoir entendu de lui des éclats de colère et d'indignation qui partaient tout d'un coup, au moment voulu, et faisaient frémir les auditoires ; mais, en général, il enveloppait sa force et la contenait et la dirigeait avec la plus grande possession de soi-même; il excellait plutôt dans les tous moyens, ni trop bas, ni trop haut, — conversations plutôt que discours, mais conversations pleines de grâce et d'éloquence attique, tels on se représente les entretiens d'un Platon avec ses disciples ou les causeries infinies du vieil Homère. Il était devenu tout à fait, dans ces derniers temps, le vieillard aimable et bavard, rempli de connaissances profondes sur les hommes et sur les choses, d'anecdotes malignes, mais sans haine, et il laissait à tout venant, pour la joie et le profit des reporters intéressés, déborder le contenu de sa cruche intarissable, toujours solide et sans fêlure.

En commençant, c'était un tout petit filet de voix qu'on avait peine à percevoir et à recueillir : les sténographes étaient dans les transes. Les sots des grandes assemblées, — il y en a — lui criaient : « Plus haut ! » Mais il avait mal à la gorge, il avait toujours mal à la gorge pour son exorde, et quand on lui disait : « Plus haut ! » il baissait encore la voix, il s'excusait avec une grâce exquise, où les connaisseurs seuls distinguaient la nuance de la malice et de l'ironie. En lui-même, il disait : « Attendez un peu, imbéciles, vous allez voir tout à l'heure ! » Mais en attendant, sa voix était devenue tout à fait sourde et incolore; il implorait l'indulgence de l'assemblée avec une modestie si convaincue, il expirait, il se mourait; le silence se faisait, religieux, la pitié envahissait les âmes; alors, les plus insensibles lui disaient : « Reposez-vous ! »

C'était le moment : il était guéri ; sa voix remontait claire, sonore, vibrante ; elle atteignait les sommets, elle éclatait parmi les foudres et les tempêtes. Alors tout le monde applaudissait, les malins comme les imbéciles, ceux qui n'entendent rien à ces ressorts du

grand art, et ceux qui en avaient suivi tout le mouvement et qui en admiraient la perfection.

Après cinquante années d'éloquence consécutive, on s'y était habitué, on pouvait prévoir à point nommé les effets; cependant on s'y laissait prendre volontiers et on applaudissait quand même; on admire toujours un art parfait et achevé, même s'il ne change plus, s'il ne se renouvelle pas, comme on admire de siècle en siècle la statue de marbre immobile en ses lignes qui sont éternellement étudiées et reproduites par les générations d'artistes.

Quand on est arrivé à la perfection d'un art, il est bien difficile de le changer; on le détériore et on le fausse plus qu'on ne le renouvelle. Si c'est la perfection, — relative sans doute, mais la perfection que nous pouvons atteindre, — si c'est elle, elle ne souffre plus de changements, de variations, et toutes les fois qu'on y veut toucher, elle s'amoindrit, s'altère et se défigure.

*

Dans les domaines de la sculpture, par exemple, je ne vois qu'un nombre borné de lignes et d'attitudes qui donnent le sentiment de la perfection; il faut savoir rester tranquille dans cette sorte de ravissement et de bonheur que procure la vue de la beauté parfaite, et ne rien demander d'autre, car il n'y a rien d'autre, et si on avait l'idée de quelque chose d'autre encore, ce ne serait donc pas cette perfection et on n'aurait pas cette jouissance absolue dont je parle.

Les belles lignes achevées par les artistes complets, qui ont eu, dans des moments heureux, la pleine lumière de la beauté, ne nous permettent pas d'espérer jamais mieux, et les apprentis qui pensent que cela manque de vie et de mouvement, qui, pour se distinguer, sortent sans précaution de ces lignes, ne nous présentent généralement que des contorsions ridicules, des grimaces, des corps disloqués et contrefaits, des membres baroques qui jurent de se trouver ensemble.

Nos Salons annuels fourmillent d'expériences curieuses et singulièrement instructives en ce point; sur cinq cents œuvres exposées dans nos salles et jardins de sculptures, deux ou trois méritent en effet d'y figurer en bonne conscience d'artiste, et elles nous représentent étonnamment les lignes et les attitudes générales adoptées et consacrées par les traditions séculaires de l'art; toute la foule des autres, en révolte contre la loi, à la recherche de la vie et du mouvement, en dehors de certaines règles constitutives, universelles, ne trouvent et n'expriment que l'anarchie incohérente et disloquée. Je ne mettrai pas en doute le courage ni la bonne foi de leurs auteurs, mais je voudrais leur faire entendre que leur défaite est marquée d'avance, parce qu'ils s'insurgent contre les lois de l'harmonie et de la beauté immanente.

Un ami qui pense à peu près comme moi me disait : « Je reviens toujours de ma promenade au Salon avec un sentiment de tristesse, comme au sortir d'un hôpital où l'on verrait alignés dans toutes les attitudes de la souffrance des corps malades, infirmes, criant, se tordant : celui-ci une jambe cassée, celui-là un bras de travers, cet autre l'épine dorsale tordue, cette jeune fille, au visage charmant, le thorax défoncé par un coup de pied de cheval; c'est affreux, mon ami! Et, notre devoir rempli, puisque c'est un devoir d'humanité que de visiter ce Salon des souffrances humaines, enfuyons-nous au plus vite! »

*

Cette digression m'a mené un peu loin de l'orateur, parfait en son art, que la France vient de perdre. Il eut de grands jours dans sa vie ; il en eut aussi de très petits. Il fut ferme et trop souple, — de granit, comme sa Bretagne, et de cire molle. Expliquez cela. Cent âmes différentes s'harmonisaient pour faire un orchestre dans l'âme de Jules Simon.

Il était attirant et enlaçant. Il savait dérouler des fils plus fins que ceux de la Vierge, plus subtils que ceux de l'*araignée d'or*. La politique a ses ballets où les grands artistes de la parole et du geste exécutent des pantomimes par lesquelles ils prennent les cœurs... Jules Simon fut un de ceux-là ; il fut aussi, en plusieurs occasions, par exemple au 2 Décembre, un grand citoyen et un professeur de civisme.

Il s'est éteint corporellement à l'heure la plus favorable pour lui et pour les siens, puisque sa renommée, qui lui survit, est juste arrivée à son plein éclat.

*

Partout on augmente les impôts et les peuples jettent les hauts cris; mais le peuple de tous les pays est extrêmement curieux en ce sens qu'il se plaint toujours des charges fiscales, et qu'il a toujours la vanité de se montrer riche et somptueux, quand il reçoit ses maîtres.

Au fond les foules seraient très contrariées et réellement humiliées de penser qu'on peut les croire indigentes. Elles ne se plaignent des impôts que par boutades passagères; en réalité, elles sont fières de payer et de payer beaucoup et plus qu'elles ne le devraient faire en bonne économie. Dès qu'un seigneur arrive, elles se parent de multiples atours, elles ornent de festons les fenêtres de leurs tristes gîtes. Les plus pauvres sont les premiers à rivaliser de dépense pour se donner ces dehors heureux et

gais qui doivent récréer l'hôte de passage. La vanité, la coquetterie, le respect humain des multitudes forment une base éternelle et admirable sur laquelle on peut élever sans crainte des pyramides d'impôts.

Tous mettront leurs habits neufs et ceux qui manquent de pain se donneront le luxe d'une nouvelle paire de sabots pour apporter leur argent à l'officier du fisc. Ils maugréeront en payant, sans doute, et le riche souvent maugrée encore plus haut que le pauvre; mais l'un et l'autre désirent qu'on les croie très capables de payer, et qu'ils paieraient encore plus s'ils le voulaient bien, et qu'ils sont au-dessus de leurs affaires!

Si vous demandiez aux gens de déclarer leurs revenus, il est probable que les trois quarts d'entre eux se diraient plus à l'aise qu'ils ne le sont réellement; quand ils y mettent des façons et des réticences et qu'ils disent moins que ce qu'ils ont, ils prennent le soin de s'arranger de telle sorte qu'on ne les croie pas, ils démentent leurs paroles par leur sourire, par leurs regards, par leurs manières, — afin de donner à penser qu'ils sont beaucoup plus riches qu'ils ne le paraissent.

Vous pouvez faire payer par cette vanité tout ce que vous voudrez, et quand les peuples, poussés à bout, finissent par refuser, ce qui arrive quelquefois, ils colorent leur refus de quelque motif idéal de liberté, d'indépendance, et ils font entendre qu'ils pourraient encore payer s'ils le voulaient, mais ils ne le veulent plus! Par cette innocente stratégie, ils se déguisent à eux-mêmes leur dénûment, ils se relèvent à leurs propres yeux et ils s'excusent d'avoir eu la lâcheté de payer si longtemps au delà de leurs forces et sans rien dire.

Un bel exemple de l'égotisme littéraire, dans toute sa naïveté :

« Pas de chance, pas de chance vraiment dans la publication de mes livres! *En 1851*, mon premier volume a paru le jour du coup d'État de Napoléon III; le septième volume du *Journal des...*, peut-être le dernier volume que je publierai de mon vivant, voit ses annonces et ses échos arrêtés par l'assassinat du Président de la République... »

Pas de chance en effet! cet assassinat de Carnot, cette mitraillade du 2 Décembre, qui, à quarante-trois ans de distance, sont venus juste pour arrêter les annonces et les échos de M. de Goncourt! Oh! les brigands! C'est M. de Goncourt qu'ils ont assassiné deux fois!

JEAN-LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LA PATRIE PORTUGAISE, *souvenirs personnels*, par *Mme Adam*. — Je n'avais pas besoin d'ouvrir le nouveau livre de Mme Adam pour savoir ce qui s'y trouvait et la chaude, la filiale tendresse dont il était pénétré pour ce pays délicieux, misérable et touchant qu'elle appelle la *Patrie portugaise*. Quel autre qu'elle — à moins d'être Portugais de naissance — eût imaginé ce titre? Ce nom de patrie, doux comme un nom de mère, chacun le garde jalousement pour son propre pays. Il faut, semble-t-il, les réserves admirables de sympathie, de cordialité débordante et vive, qui sont au profond du cœur des femmes, pour expliquer ce qui nous choquerait ou, tout au moins, nous étonnerait peut-être chez un écrivain philosophe et de sens rassis. Mais la vérité est plus simple encore : c'est l'amour même de la patrie française qui engendre chez Mme Adam cette sympathie active et toujours prête pour les pays en qui elle croit voir des amis d'hier ou des alliés de demain. La Grèce, la Russie, la Hongrie ont éprouvé, avant le Portugal, les effets de cette sympathie généreuse, éclairée et communicative. Trois beaux livres en témoignent. Celui-ci achève le cycle. Peut-être le moment est-il bon pour démêler ce qu'une telle sympathie, appliquée à la connaissance des pays et des hommes, leur ajoute et leur enlève tout ensemble. Et cela peut se faire en quelques mots.

Mme Adam appartient à cette catégorie de voyageurs que j'appellerai, faute d'un meilleur terme, les auto-suggestionnés. Si c'était la mode des physiologies, je sais bien comme je procéderais : Le voyageur de cette sorte, dirais-je, ne voyage point pour son plaisir, ni pour le plaisir de décrire ce qu'il a vu, ni pour étudier les hommes, ni pour connaître les mœurs, ni par amour de la géographie et de l'économie politique. Il a son siège fait d'avance sur les pays qu'il visite. Il les verra tels qu'il se les est peints d'abord, et d'une telle fièvre, d'une vision si généreuse ou, inversement, si désobligeante, qu'elle se superpose presque toujours à la véritable et l'empêche de prendre garde à ce qui la contredirait. L'auto-suggestionné peut être un fonctionnaire, délégué officiel, attaché de mission, etc., à qui son titre même, si d'aventure il nous fait confidence de ses impressions sur le Couronnement du tsar ou les Jeux olympiques, impose le ton et le tour de la sympathie la plus vive ou de l'admiration la plus soutenue. Ce peut être aussi tout le contraire, un particulier quelconque, romancier, journaliste ou autre, visitant, par exemple, l'Allemagne unifiée d'après la guerre et crevant sa poche à fiel sur les institutions et les mœurs, histoire de satisfaire au chauvinisme de sa clientèle.

Ce peut être enfin un personnage véritable, demi-dieu de la tribune, des affaires ou des lettres, représentant au dehors, qu'on le veuille ou non, le meilleur et le plus intime de notre race, en qui les étrangers ont pris l'habitude d'incarner ses qualités maîtresses, ses énergies et sa puissance de rayonnement, vers qui convergent, mieux que vers un personnel gouvernemental toujours mobile et changeant, certaines aspirations, sollicitations, revendications d'ordre politique ou social, et

qui, tout comme les premiers, est tenu par ce rôle exceptionnel à des ménagements et à des opinions dont la bonne foi est moins en cause que la justesse et l'impartialité.

Car on peut être partial de bonne foi. Et, pour revenir à mes moutons, il n'est pas besoin de connaître le Portugal, ses habitants, son passé, ses poètes, sa langue, pour deviner qu'il y a un peu de complaisance dans la peinture que nous en fait Mme Adam. Cela manque d'ombres. Mais aussi comme cette sympathie chaleureuse, spontanée, sincère, est admirablement faite pour évoquer en pleine lumière les beautés véritables d'un pays qui en contient tant! Nous nous passons volontiers de ne point être renseignés sur ses défauts et ses tares. Il en a, que d'autres voyageurs, un jour ou l'autre, ne manqueront point de nous signaler. Prenons, en attendant, ce livre qui ne sait point dénigrer ni haïr, qui est tout tendresse, générosité, admiration, qui souffre avec les souffrants, qui relève et qui fortifie.

« Pas plus que je n'ai eu dans ma *Patrie hongroise* la prétention d'apprendre la Hongrie aux Hongrois, dit l'auteur dans sa préface, je n'ai celle d'apprendre le Portugal aux Portugais. Ce que j'ai voulu seulement, c'est esquisser des impressions générales sur ce que j'ai senti et compris du caractère, des traditions, des destinées d'un peuple que je considère comme *un ami exceptionnel de la France.* »

Eh! oui, et c'est pour cela, parce que nous nous aveuglons volontiers sur les défauts de nos amis, que la *Patrie portugaise* est, dans ce livre, si uniquement et exclusivement belle et touchante. Je ne sais point, quoi qu'en dise l'auteur, si les Portugais n'auront rien à apprendre dans son livre. Il y a toujours à apprendre d'un étranger, même quand cet étranger est un ami; à plus forte raison, quand il est, comme ici, un cœur ardent et un esprit supérieur. Mais je suis sûr, en tous cas, que ce livre fera mieux aimer encore le Portugal aux Portugais et qu'il nous le fera aimer à nous-mêmes. La décadence du Portugal, consommée par la mainmise des Anglais sur toutes les richesses du pays, est peut-être à la veille de prendre fin. « Les Portugais, dit Mme Adam, n'ont rien oublié de l'époque glorieuse. *Ils vivent encore de ce qui est mort et sont par là préparés à le ressusciter.* » Admirable pensée et si vraie! On peut avoir toute confiance en un peuple qui se souvient. Quinet l'avait déjà dit, parlant de ce même Portugal : « On croit toujours cette terre morte, et les mouvements nationaux y sont d'une puissance extraordinaire. Quand ceux qui pensent et ceux qui sentent sont d'accord, le mouvement est proche. » Pour la seconde fois, avec Mme Adam, nous en acceptons l'augure.

CHARLES LE GOFFIC.

MODERNES. (Extrait d'un volume que *M. le vicomte Le Bret* va faire paraître chez l'éditeur Ollendorff.)

« En plein faubourg Saint-Germain, sous les lambris défraîchis du salon de quelque grand'mère à papillotes blanches, on se réunit le dimanche, dans l'intimité.

« Quatre mères nobles sont assises à la table de jeu, pour faire leur partie de boston ou de bésigue. Un vieux monsieur cause avec la grand'mère, à mi-voix, — d'une voix si usée, si passée, si fanée qu'on dirait qu'elle part d'une pièce à côté ou en dessous, d'une boîte fermée, du cercueil dont chaque année rabat sur nous un peu plus le couvercle, jusqu'à la clôture finale.

« D'ailleurs pas un autre homme : ils sont au club.

« Au coin le plus éloigné du salon, près de la table à thé où chante la bouilloire d'eau chaude, un groupe de jeunes filles s'est formé en rond. La conversation entre elles ne tombe pas. C'est un perpétuel chuchotement dont le bruit se perd dans le demi-silence du gazouillis de la bouilloire, du murmure des deux vieillards et des coups annoncés par les dames: « petite misère », ou « cent « d'as ».

« Soudain part un éclat de rire.

« Un rire particulier, perçant, hardi, frais et candide. Et il va se répercutant, s'égrenant, bondissant, cascadant de la bouche de l'une sur celle de l'autre, autour du cercle des jeunes filles.

« On espère qu'il va se calmer, ce concert de notes aiguës. On le croit : il semble diminuer, prêt à s'arrêter.

« Mais non. Le voici qui reprend de plus belle, secouant ces demoiselles de spasmes véritables. Elles se tordent réellement. C'est à jurer qu'un démon malin leur chatouille le nez ou la plante des pieds. « Vous faites un « bruit! Il est impossible de s'entendre », réclame enfin une des mères joueuses, celle qui perd le plus sans doute.

« A ce mot aigre, tout rentre dans le silence et un calme relatif. D'instant en instant encore, un hoquet étouffé trahit l'envie d'éclater, trop tôt comprimée. Dans quelques minutes, sûrement, repartira le même rire particulier, perçant, hardi, frais et candide. Et il ira se répercutant, s'égrenant, bondissant, cascadant de la bouche de l'une sur celle de l'autre, autour du cercle des jeunes filles.

« A l'indéfini ce sera ainsi jusqu'à ce qu'elles se séparent, et dès qu'elles se reverront. Pourquoi cette exubérante gaieté ?

« Est-ce esprit naturel? Essayez de les mettre en train : vous les trouverez souvent ordinaires, quelquefois insipides. Est-ce conversation risquée « à faire rougir les « singes»? Ces pudibondes personnes ne se lancent guère qu'à deux, trois au plus, très intimes. La plupart du temps l'entretien si joyeux roule sur quelque puérilité à peine digne d'un sourire : la perruque placée de travers sur la tête de la grand'mère, l'inconvenance du chien de M. le curé. C'est un hochet enfin qui les amuse. Mais qu'on se garde de voir là l'effet d'une naïveté, d'une simplicité absolument hypothétique.

« Le prisonnier qui soupire au moineau dont l'aile effleure sa fenêtre, qui pleure au chant d'un grillon et poétise encore sur la tuile du toit voisin, aperçue au travers des barreaux, n'est pas le futile bambin qu'un rien distrait et séduit. Il a besoin de dépenser sa sensibilité impressionnelle réduite aux quatre murs de sa cellule, et s'intéresse, s'éprend de vétilles qui le laisseraient, au dehors, bien indifférent.

« Elles aussi, nos filles, ont besoin d'épancher les sentiments refoulés en leur âme par les convenances et l'édu-

cation, besoin d'ouvrir, sous le moindre prétexte, une porte à leurs nervosités secrètes, si durement réprimées. Leurs qualités, leurs vices en germe, le désir de plaire, d'aimer et surtout d'être aimées, tout ce qui fera plus tard la mère admirable ou l'épouse traitresse, trouve une échappatoire, — comme l'air dans un sifflet étroit, mais d'autant plus bruyant, — comme dans ce rire particulier, perçant, hardi, frais et candide, qui va se répercutant, s'égrenant, bondissant, cascadant de la bouche de l'une sur celle de l'autre, autour du cercle des jeunes filles. »

LE BRET.

CHOIX DE POÉSIES SLAVES, par *M. le baron d'Avril.* Il est bien facile d'être aujourd'hui slavophile. Le slavisme est à la mode et constitue même une sorte d'industrie littéraire. Il n'en était pas de même il y a trente ou quarante ans. M. d'Avril a eu le mérite d'être un slavophile, disons mieux, un slaviste de la première heure. Agent politique à Bucarest, délégué à la Commission européenne du Danube, il ne s'est pas renfermé dans ses fonctions diplomatiques; il s'est passionné pour l'Orient européen. Il a entrepris de nous en révéler l'histoire et la littérature.

Le cycle épique de Kosovo a trouvé en lui un interprète élégant et fidèle dont la traduction ne sera pas dépassée de sitôt.

Sous le pseudonyme transparent de Cyrille il nous a donné des études de politique, de littérature et d'histoire (*Voyage sentimental dans les pays slaves. De Paris à l'île des Serpents. La France au Monténégro*) qui se lisent avec agrément et pourront, pendant de longues années encore, être consultées avec fruit. Dans un récent volume: *Choix de poésies slaves*, M. d'Avril s'est plu à grouper quelques-uns des morceaux qui l'avaient le plus frappé dans ses lectures, dans lesquels il avait trouvé le plus de plaisir à lutter contre les difficultés de l'original. Il nous promène tour à tour à travers l'Illyrie, la Serbie, la Bohême, le pays des Wendes de Lusace, la Grande et la Petite-Russie, la Bulgarie. Chemin faisant, dans l'introduction ou les notes de ses traductions, il sème les souvenirs historiques, les rapprochements littéraires. Il ne s'est pas préoccupé de savoir si tel ou tel morceau avait déjà été traduit avant lui, il n'a consulté que sa fantaisie. La sympathie que lui inspirent ces littératures lointaines est vraiment communicative; il est difficile de lire ses traductions, sans aimer le traducteur et par suite l'original. Les études sur les Wendes de Lusace et sur le poète petit-russien Schentchenko seront particulièrement goûtées. Le seul défaut de ce petit volume, c'est sa brièveté. C'est un de ces hors-d'œuvre à la russe (*zakouski*) qui, bien loin de calmer la faim, ne font qu'exciter l'appétit. Espérons que le succès de ce recueil encouragera l'auteur à quelque œuvre de plus longue haleine. Pour nous la donner, M. d'Avril n'aura qu'à puiser dans sa bibliothèque et dans ses souvenirs.

LOUIS LÉGER.

MONUMENT DE LECONTE DE LISLE

M. José-Maria de Heredia, au nom des poètes et des amis de Leconte de Lisle, adresse à la *Revue Bleue* l'appel suivant :

Les amis et les admirateurs de Leconte de Lisle ont entrepris d'élever au poète des *Poèmes Antiques*, des *Poèmes Barbares*, des *Poèmes Tragiques* et des *Érinnyes* un monument qui ne soit pas indigne de son œuvre et de sa gloire. L'Etat, nous en avons la promesse, y doit largement contribuer. Se souvenant qu'il avait eu l'honneur de compter Leconte de Lisle au nombre de ses bibliothécaires, le Sénat a bien voulu nous concéder dans le jardin du Luxembourg un emplacement admirable. Un jeune statuaire déjà célèbre, Denys Puech, un éminent architecte, Scellier de Gisors, se sont chargés d'ériger et de tailler le granit et le marbre. Les modèles sont achevés. Et l'été de 1897 verra, au bord de l'allée fleurie que se plaisait à suivre chaque jour le poète, se dresser, au haut du piédestal et de la stèle votive, son buste couronné de laurier par une Muse de marbre dont les grandes ailes d'or s'ouvriront sur la verdure et sur le ciel.

De généreuses sympathies, comme en témoignent nos premières listes, ne nous ont point fait défaut. Mais il nous a semblé que la glorification d'un homme tel que Leconte de Lisle, dont le génie honore l'humanité aussi bien que la France et appartient à tous, ne saurait être l'œuvre de quelques-uns et que tous y devaient prendre part.

Les poètes ont des amis inconnus. L'offrande la plus modique est souvent la plus touchante. C'est pourquoi, je viens prier la *Revue Bleue* de vouloir bien prêter sa publicité à la souscription pour le monument de Leconte de Lisle, afin que les admirateurs les plus lointains, les plus ignorés, puissent avoir le plaisir de contribuer à éterniser la mémoire du poète illustre qui nous est cher, etc.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

PREMIÈRE LISTE

Conseil municipal de la ville de Paris, 2000 francs; Conseil général de la Seine, 100 francs; Conseil municipal de la ville de Saint-Paul (île de la Réunion), 934 fr. 50; Association créole, 500 francs; Mme Furtado-Heine, 1000 francs; Baron Alphonse de Rothschild, 1000 francs; Baron Gustave de Rothschild, 1000 francs; Baron Edmond de Rothschild, 1000 francs; Jules Beer, 500 francs; Guillaume Beer, 500 francs; Henry Houssaye, 500 francs; Vicomte de Guerne, 500 francs; Comte Greffülhe, 1000 francs; Blumenthal, 250 francs; Jacques Normand, 100 francs; Docteur S. Pozzi, 500 francs; Jean Pozzi, 20 francs; Catherine Pozzi, 20 francs; Mme Loth-Cazalis, 50 francs; Gustave Schlumberger, 50 francs; la *Revue des Deux Mondes*, 100 francs; Alphonse Lemerre, 500 francs.

Total de la première liste, 12124 francs 50.

Les souscriptions sont reçues :
Aux bureaux de la *Revue*;
Chez M. Alphonse Lemerre, 23-31, passage Choiseul;
Et chez M. Guillaume Beer, trésorier, 34, rue des Mathurins.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 3852. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25. 4e SÉRIE. — TOME V 20 JUIN 1896.

LA POLITIQUE

La doctrine de M. de Mun n'est pas la nôtre : nous sommes d'autant plus libres pour dire que son discours de lundi dernier honore l'orateur qui l'a prononcé et l'assemblée qui l'a applaudi.

Nous ne croyons pas qu'on ait jamais affirmé avec plus de force, cette vérité si simple que la société doit protéger la femme et l'enfant.

Pour l'enfant, on l'admet assez volontiers ; mais pour la femme, on discute encore. Après tout, disent quelques-uns, la femme est libre : s'il lui convient de travailler quatorze heures par jour, c'est attenter à sa liberté que de l'en empêcher. Où donc est la liberté de la femme ? Où sont ses droits ? Le Code la traite en mineure. Elle subit une loi qu'elle n'a point faite : c'est bien le moins que cette loi la protège.

Et ce n'est pas seulement dans l'intérêt de la femme, de l'enfant, que nous voulons une protection efficace, c'est dans l'intérêt supérieur de la patrie ; car si l'enfant s'étiole courbé sur un métier et si la femme passe ses nuits dans l'atelier, alors la race s'affaiblit, la moralité s'abaisse, et bientôt il n'y a plus de famille.

Voilà ce qu'avait compris l'Assemblée nationale quand elle vota la loi du 19 mai 1874, reprise en 1892, corrigée et complétée.

La question est de savoir si cette loi est appliquée toujours et partout. On sent bien que non ; et il n'est pas surprenant que la réglementation instituée en 1874 ait rencontré certaines résistances. Le législateur a fait son devoir : c'est à ceux qui gouvernent de faire le leur.

Quand on tient ce langage, on s'expose à être traité de socialiste. C'est ce qui est arrivé à M. de Mun ; il l'a dit lundi, dans un magnifique mouvement d'éloquence, et d'autres peut-être, qui, sans avoir ni son talent ni son autorité, se sont exposés aux mêmes critiques, pourraient s'appliquer les paroles du grand orateur catholique : « Quoi ! s'est-il écrié, j'ai demandé des réformes et je serai châtié parce que les hommes de la révolution sociale se serviront de mes paroles ? Mais que serait-ce s'ils se servaient de mon silence ! Que serait-ce s'ils pouvaient dire à l'ouvrier qui souffre : Ces hommes qui ont fait de leur foi chrétienne la règle de leur vie, ils ont vu tes peines, ils ont connu tes souffrances, et ils n'ont rien dit ! Ils n'ont rien demandé, ils n'ont rien tenté pour t'en délivrer ! Ah ! c'est là que serait mon châtiment ; et d'avoir parlé, c'est mon honneur. »

M. de Mun, au moment de descendre de la tribune, a rappelé la conférence de Berlin et a demandé qu'une conférence semblable eût lieu à Paris. Pourquoi non ? Et puisque le sort en est jeté, puisque nous aurons une exposition en 1900, puisque décidément, 100 millions ont été votés, serait-ce trop que de demander une parcelle de ces 100 millions pour organiser un congrès où tous les pays du monde enverraient leurs représentants ? On aurait le Congrès des questions sociales à côté du Congrès des religions. Il sortirait peut-être, de l'un et de l'autre, quelques paroles de paix, et elles viendraient à propos ; car le XXe siècle, — dont on répète tous les jours qu'il sera le siècle de l'électricité, — pourrait bien être avant tout le siècle des luttes religieuses et des luttes sociales.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

MANUSCRITS INÉDITS DE GUILLAUME BUDÉ

LES « ADVERSARIA »

C'est une figure attachante que celle de Guillaume Budé, ce grand helléniste qui a tant contribué à restaurer les études grecques et à fonder le Collège de France. Savant universel, il déploie son activité dans les domaines les plus différents : il aide à la réforme du droit par ses *Annotations sur les Pandectes* et ses *Forensia;* il fait entrer l'archéologie et la numismatique dans une voie nouvelle par son *De Asse;* il rassemble une quantité énorme de matériaux précieux pour les futurs lexicographes en publiant ses *Commentaires de la langue grecque;* il opère une rénovation dans la pédagogie par ses traités *De Philologia, De studio litterarum recte instituendo, De transitu hellenismi ad christianismum*, et son ouvrage français de l'*Institution du prince*. Et ces travaux littéraires ne l'empêchaient pas de servir avec zèle les trois souverains qui tinrent à honneur de lui confier des emplois importants : il fut successivement ambassadeur, maître des requêtes, prévôt des marchands, bibliothécaire royal, conservant toujours, au milieu d'une cour corrompue, une parfaite intégrité.

Les autographes de Budé sont extrêmement rares. On n'en connaissait jusqu'à présent que trois.

L'un est une lettre à Lascaris, que possède la Bibliothèque nationale de Paris; un autre, conservé à Brême, consiste en quelques fragments du traité *De contemptu rerum fortuitarum*. Enfin un codex grec de la fin du XVIe siècle, qui se trouve à la Bibliothèque publique de Genève, renferme des notes marginales de la main du grand helléniste.

Or nous avons eu la bonne fortune de retrouver récemment, dans un des compartiments inexplorés des archives de notre famille, sept volumes manuscrits où Budé jetait journellement des notes sur ses lectures, où il consignait ses observations personnelles, parfois même certains incidents de sa vie. C'est à proprement parler ce qu'on nomme des *Adversaria*, dont Budé donne lui-même, dans l'un de nos cahiers, la définition en ces mots : « Choses mises en bloc sans ordre. »

Comme la plupart des érudits de cette époque, Budé possédait un savoir encyclopédique. A l'étude des auteurs anciens il joignait celle de la théologie, des sciences naturelles, de la philosophie, de l'histoire, du droit, de la médecine. Nous allons retrouver la trace de ces diverses préoccupations en examinant sommairement le contenu de ces manuscrits.

Le cahier que des indices certains nous permettent de considérer comme le plus ancien est un volume de format petit in-octavo. Il porte inscrit sur le premier plat : « *Ex libris sacris excerpta.* » Ces extraits des livres saints appartiennent aux livres de Job, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel. Budé ne transcrit nulle part le texte hébraïque original. C'est d'après la Vulgate qu'il explique les hébraïsmes, et parfois en citant les Pères ; souvent aussi il donne des interprétations toutes personnelles. Mais il s'arrête surtout devant les métaphores les plus frappantes. Il les note soigneusement, il s'en fait en quelque sorte une réserve où il puisera plus tard : on sait en effet qu'il les emploie abondamment dans ses propres ouvrages, et ses contemporains lui reprochaient l'abus du style imagé. Budé se gardera donc bien d'omettre les passages où il rencontre des expressions comme celles-ci : le « basilic sortant de la racine du serpent », la « teigne qui ronge le vêtement dans lequel elle est née », les « tisons fumants », les « vases de la fureur divine », « ourdir une toile. » A l'occasion de ce dernier terme, il ne manque pas de faire un rapprochement avec la toile de Pénélope. A cette époque, on le sait, les érudits et les prédicateurs eux-mêmes entremêlaient volontiers leurs commentaires théologiques de citations ou d'allusions empruntées aux lettres anciennes dont ils étaient pénétrés.

Dans l'étude du livre des Lamentations, Budé s'attache moins à la recherche des métaphores qu'à la méditation du texte biblique; mais il s'arrête encore de temps à autre pour faire de curieux rapprochements. Par exemple, à propos du tableau de Jérusalem souillée par le sang, il dit que cela peut s'appliquer aux pontifes qui font la guerre; il voit aussi dans ce sang la pourpre des cardinaux, et d'une façon plus générale le faste peu évangélique du clergé. Nous reconnaissons là l'écrivain qui, dans plus d'un de ses ouvrages, et en particulier dans le *De Asse*, ne craint pas de flétrir sévèrement les abus de l'Église.

Mais si Budé attaque ainsi en divers endroits les abus de l'Église romaine, il ne se montre pas moins sévère pour les hérétiques. C'est ainsi qu'il leur applique un mot d'Ezéchiel : « Leurs doctrines perverses, dit-il, ne sont pas des murailles solides; elles sont comme un enduit de plâtre destiné à tomber à la première pluie. » Plus loin, étudiant un autre verset, il expose l'interprétation de saint Jérôme sur les *oiseaux qui font leurs nids dans les branches du cèdre*, mais il ajoute qu'on peut voir encore dans ces oiseaux les hommes qui se vantent de leur érudition dans le domaine de la philosophie profane et des doctrines hérétiques.

Le second volume des *Adversaria* est occupé par des notes très diverses, dont la plupart sont relatives

à l'histoire naturelle ou à la médecine. Nous y trouvons, par exemple, l'énumération d'un assez grand nombre de plantes potagères. Quelquefois Budé se contente de citer le terme latin, avec le nom vulgaire de la plante en français ; mais le plus souvent il ajoute une courte description, l'équivalent en grec, un renvoi à Pline ou à Dioscoride. Il relève à l'occasion les erreurs commises par le naturaliste latin lorsqu'il traduit les écrivains grecs. Les termes français qu'il emploie pourraient fournir aux philologues des matériaux intéressants, des mots rares ou d'une orthographe curieuse : *porée, serpoulet, polliot, arglantier, turbit, bruz, herbe à tigneux, fenègre*, etc. D'autres fois Budé transcrit ces appellations dans un latin quelque peu hasardé : *urtica griseu, chien dentum!* Plus loin viennent des énumérations d'arbres : par exemple le néflier, le cornouiller (Budé donne aux fruits le nom de *corneilles*), le bouleau qui, dit-il, « est en France remarquablement blanc et grêle, et terrible par les verges qu'on en tire ! »

Une douzaine de pages sont consacrées à des notes de médecine (maladies, ulcères, inflammations, remèdes, instruments), avec de nombreux renvois à Galien, Celse, Pline, etc.

Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on voit ensuite l'érudit quitter les hauteurs de la science pour descendre à la cuisine! Il fait défiler successivement sous nos yeux, en latin et en français, le *poillon* (poêlon), le *reschaufoir*, la *soupe à l'oignon*, la *purée*, les *trippes*, l'*endoille*, des pâtisseries telles que les *bignetz* (beignets), le *torteau*, etc. Budé énumère complaisamment, à la façon de Rabelais, tout ce qu'on peut tirer du porc : *tomacula, farcimina, trunculi, sincipita, botuli, botelli, omasinus*, etc.

Il passe ensuite en revue diverses parties du vêtement féminin : le *chapperon de veloux*, le *cournete* (cornette), le *bonnet*, le *touret de nez*, les *franges*, etc.

Les vingt-cinq dernières pages du cahier sont consacrées à des lectures grecques. Budé énumère, d'après Aristote, un grand nombre d'oiseaux, de quadrupèdes et de poissons. Il transcrit les termes grecs, y joignant en général les équivalents latins, et souvent quelques explications. Dans les derniers feuillets, ces énumérations prennent la forme de petits vocabulaires disposés par ordre alphabétique. Ce sont là, à n'en pas douter, de véritables notes lexicographiques. Budé, dans une lettre à Érasme, lui dit que réellement il avait pensé à rédiger un lexique et qu'il avait rassemblé une grande quantité de documents ; mais qu'en fin de compte, ce travail ne lui causant que du dégoût, il y avait renoncé. C'est donc à tort que Budé a passé pour l'auteur d'un dictionnaire grec.

Le troisième volume contient environ cent cinquante pages d'extraits empruntés à Cicéron, saint Jérôme, Varron, Columelle et Celse.

Les biographes de Budé nous apprennent que pour recueillir des fruits abondants de ses lectures, il avait adopté un excellent procédé : c'était de lire un même ouvrage à plusieurs reprises, ne s'occupant la première fois que de la suite des idées, puis revenant à loisir sur les passages qui étaient de nature à l'intéresser particulièrement. Une pareille méthode comporte naturellement des notes écrites, et nous avons précisément ici le résultat de ces lectures faites la plume à la main. Pour se former au style et à l'éloquence, Budé avait vite compris qu'il devait étudier surtout des maîtres tels que Cicéron. Ici c'est aux *Verrines* qu'il s'attaque. Nous ne le suivrons pas dans l'analyse et les citations qu'il donne de ces discours.

Quelques pages qui suivent sont consacrées à des extraits des Épîtres de saint Jérôme. Budé note quelques-unes des métaphores hardies, des expressions pittoresques de cet écrivain si original. A côté d'images gracieuses se trouvent souvent des invectives violentes contre le vice ou l'hérésie. Ce genre de polémique était loin d'avoir disparu au XVIe siècle, et l'on sait de quelles épithètes se gratifiaient entre eux les érudits ou les théologiens.

On n'ignore pas que, fatigué par un travail trop assidu, Budé fut obligé d'aller chercher loin de Paris un repos indispensable à sa santé ébranlée. Afin de ne pas rester inactif, il se voua aux travaux rustiques. Il se fit bâtir une belle villa à Saint-Maur (qu'il appelle quelque part son *Tusculum*), s'occupant lui-même des détails de la construction, de l'aménagement, dirigeant ses jardiniers, arrosant son parterre, taillant ses vignes et ses arbres fruitiers. C'est vraisemblablement à cette époque qu'il lit avec intérêt des écrivains tels que Varron et Columelle.

Dans le *De re rustica* de Varron, Budé a soin de noter les passages qui se rapportent précisément à la campagne : énumération des diverses sortes de terrains et les qualités qu'ils doivent présenter pour être d'un bon rapport ; plus loin, les meilleurs procédés pour conserver le foin, le blé, les fruits.

Le grand ouvrage de Columelle donne lieu à des extraits du même genre. Souvent, au lieu de s'astreindre à reproduire des périodes un peu longues, Budé abrège, change quelques mots au besoin, pour ne prendre que les traits essentiels. Il s'attache à ce qui peut convenir à un climat tel que celui des environs de Paris.

Un esprit avide de savoir comme l'était celui de Budé ne voulait laisser de côté aucune branche des connaissances humaines. A l'agronomie il fait succéder la médecine, et consacre environ cinquante pages à des extraits de Celse.

Il étudie curieusement les affreux procédés indi-

qués contre l'épilepsie : absorption de sang humain, brûlures au crâne avec un fer rouge : il savait à quoi s'en tenir sur ce dernier moyen curatif, qu'on lui avait appliqué inutilement à propos de violentes douleurs de tête dont il souffrait. Plus loin il transcrit tout le traitement préconisé par Celse contre les morsures des chiens enragés : bain chaud prolongé, le plus tôt possible après qu'on a été mordu ; ensuite absorption d'une grande quantité de vin pur. Si ces premiers remèdes ne réussissent pas et si l'hydrophobie se déclare, « la seule chose qu'on puisse alors tenter, dit l'écrivain latin, c'est de jeter à l'eau tout à coup la personne enragée sans qu'elle s'en doute, en la laissant au fond et la soulevant alternativement, pour la forcer à boire malgré elle : par là on arrive à chasser à la fois et la soif et la crainte de l'eau ». Ce prétendu remède était en faveur du temps de Budé.

Il est mentionné dans les *Sérées* de Guillaume Bouchet : « On les mène, dit-il, maintenant à la mer, comme le plus asseuré remède. » Il en était encore de même au XVIIe siècle : une lettre de Mme de Sévigné nous parle de trois dames d'honneur de la reine qui, ayant été mordues par un chien enragé, furent conduites à Dieppe, en plein mois de mars, pour y être jetées par trois fois dans la mer.

Le quatrième volume, plus considérable que les précédents (il renferme environ trois cents pages), est d'un tout autre genre. Ce ne sont plus ces longs extraits attestant l'étude suivie de quelques grands ouvrages, mais de courtes notes qui témoignent de lectures très variées : il n'est pas rare de trouver dans une même page des citations de sept ou huit auteurs parfois très disparates. Ce qui donne un caractère particulier à ces notes, c'est qu'elles sont fréquemment accompagnées de réflexions personnelles, de développements, de rapprochements, etc.

Comme toujours, Budé donne volontiers libre carrière à son goût pour les métaphores. Il dira, par exemple, que l'*entonnoir* de la Fortune est impuissant à remplir le *tonneau percé* de la prodigalité ; — saint Paul est le *Prométhée* de la vie spirituelle. — Dans certaines pages il semble positivement hanté par cette recherche des analogies ; alors les citations d'Aristote, Pline, Celse, Vitruve, n'arrivent que comme prétexte à de longues comparaisons. Ainsi à propos des plantes comme l'iris, dont le parfum ou les vertus médicinales résident dans la racine et non dans les parties apparentes, il ajoute : « On peut comparer cela à certains travaux des belles-lettres, où les hommes les plus éminents ne reçoivent jamais de récompenses publiques, bien que ces travaux soient plus utiles que ceux qu'on récompense. »

De nombreuses pages sont occupées par des réflexions sur la religion et la foi.

Les images pittoresques continuent à être fréquentes : « Le *catéchisme*, dit-il, est le *faubourg* de l'Église. » — « Dieu, dans la loi, est un *oncle;* dans l'Évangile, un *père*. »

Bien des passages nous montrent dans Budé non pas un protestant, comme on l'a dit à tort, mais un chrétien sincère, profondément attristé par la décadence de la foi et les abus de l'Église. « La religion, dit-il, marche en boitant et d'un pas chancelant dans la voie que Christ a tracée. »

Les cardinaux et beaucoup de grands dignitaires lui paraissent d'une utilité médiocre. Il les compare à des vases placés pour l'ornement seul sur le *dressoir* divin. — Plus loin il flagelle les évêques courtisans. « On peut, dit-il, voir des prélats remplir de hautes fonctions à la cour, et n'en remplir aucune dans leur diocèse ! »

On sait que Budé n'avait pas en haute estime la vie des couvents, qui ne sont peuplés, dit-il quelque part, que de « *demi-vivants* ». Et il avait plus d'une raison de ne pas aimer les moines qui se montraient alors, bien plus encore que le clergé séculier, les ennemis fanatiques de l'hellénisme.

Budé insiste à diverses reprises sur cette idée que la déchéance du christianisme a pour cause l'ambition et l'opulence du clergé. Il juge librement même le souverain pontife, « celui qui fait baiser aux rois ses sandales ». Trop souvent, déclare-t-il, le glaive de la parole divine, jadis si éclatant, semble être devenu de plomb entre ses mains : les clefs de Saint-Pierre ne sont plus que des insignes, que le pape étale avec autant d'ostentation que les consuls romains faisant porter devant eux les haches et les verges. Les successeurs des apôtres, au lieu de sacrifier leurs richesses pour alléger le navire trop chargé, ont jeté par-dessus bord les vertus de l'Église primitive !

Toutefois, nous l'avons déjà dit, si Budé constate avec tristesse cette décadence du christianisme, il n'est pas disposé pour cela à se tourner vers les réformateurs de son temps, qu'il juge avec une grande sévérité. Nous trouvons en effet, dans ce même volume, plusieurs pages de notes qui les concernent plus ou moins directement. Elles portent, en grec, ce titre général : *Au sujet des novateurs en matière ecclésiastique* et l'un des feuillets nous donne une indication plus précise : « Au sujet des *partisans de Luther* et des novateurs dans le domaine de la théologie. » A côté de choses qui peuvent s'appliquer aux hérétiques de tous les temps, on en trouve qui visent directement les « novateurs » du XVIe siècle. Voici la traduction de quelques passages.

« Des bûchers des anciens hérétiques, on a vu re-

naître de nos jours des auteurs infimes, mais plus pervers que les anciens. »

« L'opinion publique englobe toutes les hérésies dans l'appellation de luthérianisme (*in Lutherismi appellationem*). »

« Le livre de Luther (il s'agit probablement du traité sur la *Papauté de Rome*) a été la pomme de discorde entre des hommes jusque-là amis. »

« Il faut ou les faire entrer de force dans le troupeau, ou les en chasser. »

Mais ailleurs Budé répudie en quelque sorte cette maxime brutale, en rappelant que Dieu veut des *ouvriers de bonne volonté*, comme dit l'Évangile : « Le Seigneur ne veut pas bâtir son Église avec des ouvriers travaillant malgré eux. » C'était bien là sa pensée intime, et il prouva d'ailleurs l'esprit de tolérance qui l'animait, en faisant des efforts (inutiles, hélas!) pour sauver du bûcher Berquin et Alexandre de la Croix.

En somme, les divers passages que nous venons de citer confirment bien le fait que nous avons établi ailleurs : c'est que Budé, malgré l'indépendance de ses opinions, malgré les relations cordiales qu'il entretenait avec plusieurs réformés, n'a jamais songé à abandonner le catholicisme. C'est seulement après sa mort que sa veuve, avec plusieurs de ses enfants, embrassa le protestantisme et dut, en conséquence, aller chercher un asile à Genève, car François Ier n'était plus là pour protéger la famille du grand helléniste qu'il s'était plu à combler d'honneurs.

Malgré la faveur dont il jouissait auprès du roi, Budé était loin d'aimer la cour. Il n'avait que du dégoût pour cette existence aussi frivole que brillante, qui l'éloignait de ses chères études et le mettait malgré lui en contact avec des hommes ambitieux, avides, dissimulés. Ce jugement se trouve exprimé plus d'une fois, soit dans sa correspondance, soit dans le *De contemptu rerum fortuitarum*. On pouvait s'attendre à trouver dans les *Adversaria* des réflexions du même genre. Et en effet, ils contiennent plusieurs pages de notes portant ce titre commun : *Sur les courtisans :* « Il vaut mieux, dit-il, visiter la cour en passant que d'y séjourner et d'en faire sa demeure. » — « Il ne faut, lisons-nous un peu plus loin, y entrer que comme dans une hôtellerie. » — « Qu'est-ce que la cour, écrit-il, sinon une réunion de vils flatteurs, enflammés de toutes les mauvaises passions? » — « Ce sont des esprits pleins de méchanceté, de cupidité, d'hypocrisie, de fraude. » — « Dans ce séjour de la dissimulation, il n'y a pas de place pour la vérité, et la charité ne peut être la compagne de l'insatiable cupidité. »

Et à son indignation d'homme intègre, Budé joint des réflexions où il déplore ce qu'on appellerait aujourd'hui l'iniquité sociale : c'est le peuple qui paye les frais de tout ce luxe de la cour, et cependant on ne fait rien pour lui : « Là, dit-il, ce n'est pas pour le peuple qu'on sème ni qu'on moissonne, bien que ce soit lui qui fournisse tout! »

Les cinquième et sixième volumes offrent pour nous moins d'intérêt. Ils renferment uniquement des extraits d'auteurs grecs et latins.

Le dernier volume est plutôt un recueil de notes philologiques. Le but de tout ce travail semble exprimé dans une ligne écrite par Budé à l'une des premières pages, et qui pourrait servir d'épigraphe à tout le volume : « Rendre une vie nouvelle au latin pour lui faire exprimer des choses modernes (*redivivo sermone latino res nobis æquales scribere*). »

Budé semble, en effet, s'attacher surtout à chercher et à recueillir des expressions en latin élégant et classique, pour rendre des formules ou des idées de son temps. Notre savant n'avait pas une haute idée de l'avenir réservé à la langue française. En revanche il se refusait à considérer le latin comme une langue morte; et pour prouver qu'il peut suffire à tout, il insère au second livre du *De Philologia* un véritable traité de vénerie. Ailleurs nous le voyons, au contraire, après avoir transcrit un passage de quelque auteur ancien, noter différentes expressions françaises ou des proverbes courants qui rendent la même idée. Il semble alors s'exercer à traduire. On pourrait glaner là, pour le français, une quantité d'expressions pittoresques, de dictons populaires, de termes rares ou orthographiés d'une façon curieuse.

Nous sommes aujourd'hui tentés de sourire en voyant toute la peine que se donne Budé pour traduire en bon latin des termes tels : *bachelier, licencié, maîtres des requêtes, commissaire de Paris, bailliage, sénéchaussée, la pairie, les maréchaux des logis, la curée, le droit du veneur*. Certaines notes reviennent plusieurs fois, sous la même forme ou avec des variantes. On voit que notre humaniste s'ingénie à trouver des périphrases, des expressions imagées pour rendre dans la langue de Cicéron des termes pour lesquels le latin du clergé lui paraît barbare. Nous trouvons ainsi, rien que pour l'expression « parrains et marraines », une douzaine de locutions différentes, dont la plupart sont des métaphores plus ou moins hasardées. Ailleurs nous le voyons transporter aux cérémonies chrétiennes divers termes païens; mais quelquefois ces essais lui paraissent un peu hardis, et s'il propose un mot, c'est en ajoutant : « jusqu'à ce qu'on en trouve un meilleur. »

Il nous reste à parler de quelques notes qui, malgré leur petit nombre, ne sont peut-être pas la partie la moins intéressante des *Adversaria*. Budé s'est

servi des feuillets de garde du second et du septième volume pour y inscrire, en latin, la date de telle ou telle visite reçue, de lettres qui lui parviennent et auxquelles il répond, le nom et l'adresse d'un nouvel ami, etc. Nous allons traduire, en partie du moins, ces *Memoranda* et l'on pourra juger de leur valeur historique.

Le second volume nous offre une seule de ces notes, avec la date de 1518. Nous y voyons que, le 6 juillet, Budé fait dans un dîner la connaissance d'un illustre Florentin, Philippe Strozzi. « Je me suis, dit-il, lié d'une étroite amitié avec lui, à la suite d'un long entretien littéraire. Ce Philippe avait pour femme la sœur du duc d'Urbino. » Strozzi avait épousé en effet Clarice, fille de Pierre de Médicis et sœur de Laurent II. Ardent défenseur des libertés publiques dans sa patrie, il eut une vie très agitée. Mis en jugement par Cosme de Médicis, il se coupa la gorge dans sa prison, en 1538. Il était très versé dans la littérature ancienne; il avait publié des traductions de plusieurs ouvrages de Polybe et Plutarque, ainsi que des éditions de Suétone et de Pline l'Ancien.

Les notes du septième volume, au nombre d'une quinzaine, occupent les trois dernières pages. Nous les donnons ici dans l'ordre chronologique.

Le 22 mars 1534, Budé reçoit la visite d'un jeune étudiant, Simon Thomas, qui va partir pour étudier la médecine à Padoue et y prendre le grade de docteur. On sait que cette université jouissait encore au XVIe siècle d'un grand renom; elle compta jusqu'à six mille élèves à la fois. Budé fait don au jeune homme d'un exemplaire corrigé du *De transitu hellenismi*.

Le 17 août de la même année, visite du bénédictin Pâquier de Bierset (*Paschasius Berzelius*), originaire de Liège. C'était un érudit qui s'occupait de peinture et de belles-lettres. On a de lui des *Lettres à Erasme* et quelques poésies latines.

Quelques jours plus tard, au bénédictin succède un hérétique, le célèbre Nîmois Claude Baduel, qui a attaché son nom à la réorganisation des études classiques dans sa ville natale. La note de Budé nous dit qu'il revenait de Wittemberg; il rapportait une lettre de recommandation de Melanchthon pour la reine de Navarre, qui l'enrôla dès lors parmi ses *clients*. Il avait passé par Bruges, où il avait vu le grand humaniste Louis Vivès, ami intime de Budé. — L'année suivante, Baduel fait une nouvelle visite à notre helléniste, et lui fait lire une lettre du réformateur allemand.

Le 5 août 1535, un gentilhomme espagnol, au service de la comtesse de Nassau, vient prier Budé de se rendre chez sa maîtresse.

Voici dans son entier la note de Budé qui la concerne : « Le cinquième jour du mois d'août 1535 est venu me voir un gentilhomme espagnol, de la maison d'une dame très illustre, comtesse de Nassau, marquise de Senete; il m'a invité à un entretien avec ladite dame. Je suis allé la voir. Le septième jour du même mois, le même gentilhomme, qui s'appelle Martinus Lassus d'Oropesza, est revenu me voir pour la même raison. C'est pourquoi j'ai fait une nouvelle visite à cette dame. Cette comtesse se nomme personnellement Mencia de Mendoza. Je lui ai fait présent d'un manuscrit sur parchemin des Offices de Cicéron. Jean Diaz, Espagnol, m'apporte habituellement ses lettres. »

Un peu plus loin Budé note l'adresse de ce dernier personnage : « Au séminaire de Notre-Dame de la Mercy. » Ce Jean Diaz était venu à Paris en 1530, pour y étudier la théologie. La lecture des ouvrages de Luther le convertit au protestantisme. Brouillé avec sa famille, il se réfugia en Allemagne. Mais là un de ses frères, après avoir vainement essayé de lui arracher une abjuration, le fit assassiner à Neubourg, en 1546.

La note qui suit est intéressante, parce qu'elle permet de rectifier une erreur répétée par tous les biographes de Budé, à savoir qu'il n'avait jamais voulu se laisser peindre. Or ici nous lisons : « Le peintre qui a fait mon portrait se nomme maître Genet Clouet *pictor iconicus qui me pinxit Mr Genet Clouet vocatur*). » Il s'agit évidemment de François Clouet, dit *Jennet* ou *Jannet*, le célèbre peintre de François Ier et de ses trois successeurs. Malheureusement ce précieux portrait semble avoir disparu, ou du moins les recherches que nous avons entreprises à cet égard sont jusqu'à présent demeurées sans résultat.

En 1537, Budé mentionne une visite de Pierre Olivier ou Olivarès, compatriote de Vivès, qui vient s'établir à Paris pour y enseigner la « dialectique grecque ».

En 1539, notre helléniste entre en relations avec Benoît Crassus, conseiller au Parlement de Chambéry; c'était un magistrat intègre, qui eut des démêlés à soutenir avec le trop fameux procureur général Tabouet.

Le mois suivant, Budé reçoit une lettre écrite en grec par Arnoul Le Ferron, conseiller au Parlement de Bordeaux, et il ajoute qu'il lui a répondu (évidemment dans la même langue). C'était un savant jurisconsulte et historien, dont on estime encore l'ouvrage latin sur les *Coutumes du Bordelais*.

Peu de temps après, Budé est mis en rapports avec Vergerio, alors évêque de Capo d'Istria (Justinopolis). On sait que plus tard, en étudiant les ouvrages protestants pour les réfuter, Vergerio fut lui-même gagné à l'hérésie. Il dut alors quitter l'Italie et se réfugia en Suisse, puis en Allemagne. Voici la

traduction des trois lignes que Budé lui consacre : « J'ai fait la connaissance à Fontainebleau, en 1540, de Paul Vergerio, évêque de Justinopolis au pays des Vénétiens ; il accompagnait le cardinal de Ferrare. »

Cette dernière note fut tracée par Budé en 1540, bien peu de temps sans doute avant son départ pour la Normandie, où il suivait François Ier. C'est dans ce voyage qu'il contracta la maladie à laquelle il succomba le 22 août de la même année.

Disons, en terminant cette analyse dont la sécheresse aura peut-être rebuté plus d'un lecteur, que nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé la matière. Nous avons voulu seulement donner un rapide aperçu des richesses que contiennent ces recueils inédits de Budé. Nous serions heureux si nous avions réussi, dans quelque mesure, à rappeler au public lettré la noble figure, un peu oubliée, du grand travailleur qui a tant contribué à ranimer en France le culte de l'antiquité classique.

EUGÈNE DE BUDÉ.

LA MAUVAISE PENSÉE

Nouvelle.

Nous achevions de dîner, mon ami Maurice et moi, à la campagne. Par cette belle soirée, nous avions mis la table dehors, dans un coin de verdure touffue, sous le ciel pur d'où descendait, comme d'un vol rythmique, insaisissable et un peu solennel, un crépuscule d'une sérénité charmante. Un bouquet de bois, à quelques pas de nous, prenait surtout une douceur fraîche d'idylle, avec ses cimes ascensionnelles élevant dans le calme de l'atmosphère d'immobiles palmes aériennes, des ramures fines, des feuillages délicats. Et tout s'était tu, assoupi dans la campagne ; pas une voix, pas un souffle. Dans la paix de ce crépuscule limpide, on se serait cru enfermé en quelque palais de cristal, fait de silence, de transparence et de pureté fragiles, et qu'un mouvement un peu brusque, un son un peu fort eût suffi à faire crouler, comme par magie. Et nous gardions le silence, dans le désir de voir durer, s'éterniser le charme frêle de la minute éphémère, quand je vis Maurice frissonner, lever la tête en une sorte de frayeur, regarder avec une appréhension soudaine du côté du bois, si finement détaché sur le cristal de l'air, si paisiblement recueilli dans la sérénité tombante du crépuscule, et, machinalement, mes regards suivirent les siens, je me tournai aussi vers le bois.

Rien de suspect et qui, à première vue, justifiât l'appréhension de mon ami, ne s'y apercevait. Seul, entre les cimes aériennes, sur le ciel pâli un oiseau passait, d'un vol large, lent, dramatique d'oiseau de proie, et tout de suite disparaissait, sans un cri, sans un bruit de ses ailes fauchantes, silencieuses, laissant derrière lui dans l'air pur comme un sillage de menace et de mort, une sournoise idée de crime dans l'innocence du crépuscule, l'idylle assombrie des arbres.

— La mauvaise pensée, murmura Maurice.

Je le regardai, surpris de la réflexion, étonné aussi de l'impression de souffrance et un peu de terreur qui se marquait sur son visage. Sans doute, ce que le passage si doucereusement sinistre de cet oiseau de rapine avait eu pour lui comme pour moi de poignant par l'évocation soudaine qu'il faisait à lui seul, en cette soirée si douce, des forces mauvaises de destruction et de brigandage qui règnent sous l'apparente bénignité, l'éternelle figure d'enfance et d'innocence de la nature ! Mais que la chose pût l'émouvoir à un tel point, au point, comme je le pressentais déjà, de voir dans cette apparition de la bête de malheur quelque symbole de détresse personnelle, quelque image d'un trouble de sa propre vie, de sa conscience elle-même, voilà ce qui me surprenait, éveillait en moi une curiosité émue pour la souffrance secrète devinée en lui. Quand de lui-même, dans un besoin d'irrésistible confidence, incité par l'intimité de l'heure, il parla. Je n'entendis plus que sa voix grave, légèrement altérée à mesure que son récit s'avançait, tandis qu'en face de moi s'effaçait de plus en plus sa figure dans l'obscurité grandissante où, une à une, les étoiles s'allumaient, furtives.

*
* *

« La mauvaise pensée, répéta-t-il encore tout en penchant la tête, avec l'air de se recueillir en lui-même, d'y suivre le long déroulement d'un souvenir douloureux, la mauvaise pensée... N'est-ce pas, reprit-il d'une voix plus assurée, en relevant la tête, comme prenant son parti, n'est-ce pas que tu l'as bien éprouvée comme moi, cette impression de malaise, de drame et comme de souillure, à voir passer dans ce ciel pur, dans cet heureux coin de nature si tranquille, ce vol silencieux de bête de meurtre, rôdant pour quelque vilaine besogne de rapine ? Et n'as-tu jamais rien ressenti de semblable en toi-même, oui, dans ta propre conscience ? N'as-tu jamais senti, dans un jour de bonheur, de calme intérieur et d'innocence qui faisait ton âme pareille à ce ciel de cristal, à cette nature si douce, recueillie dans sa paix d'idylle, n'as-tu jamais, lorsque tu y pensais le moins, dans cette conscience si légère, si calme d'honnête homme qui était la tienne jusque-là, senti passer à l'improviste, pareille au vol lent, morne, muet, dramatique de l'oiseau du crime, quel-

que monstrueuse pensée, quelque idée odieuse, quelque abominable tentation rôdante? Tout de suite elle disparaissait, rejetée, chassée par ton âme indignée d'honnête homme; mais son passage pourtant y laissait comme un sillage néfaste, une ombre sinistre et, même idée à peine ébauchée, tentation évanouie avant d'être formulée, le malaise et comme le remords de sa seule présence, un remords dont tu frissonnes encore quand tu y penses?...

« Cela, je puis bien te le demander, sans que tu aies d'ailleurs à répondre. Quel est l'homme en effet, si sûr de lui soit-il, si fort de volonté et d'énergie, qui n'a eu dans ses mauvaises heures, ses bonnes heures même, ses tentations de mal agir, ses visions répréhensibles ? Sommes-nous responsables de tout ce qui peut se glisser en nous de rampant, d'annelé, de venimeux, de tous les instincts méchants de la création qui sifflent dans notre conscience, dans notre âme, dans notre tempérament, dans notre corps, avec leurs petites têtes sournoises, vipérines, toutes les pires suggestions ? Non, nous n'en sommes pas responsables, pas plus que ce ciel d'été, cette nature innocente ne l'est de l'ombre qu'y projette le passage de la bête de proie, aux aguets, à travers les feuillages qui la cachent, du meurtre qui l'assouvira. Comme ce ciel, comme cette nature, nous restons ouverts, accessibles à toutes les idées, à tous les instincts, à tous les monstres de passage que l'intérêt, la bestialité, la fureur peuvent susciter dans notre imagination ; rien ne nous défend de la tentation. Et ne suffit-il pas à l'honnête homme de dire non, de résister à l'idée du mal et de chasser le monstre pour rester digne de l'estime des autres et de la sienne propre, plus méritoire même de la lutte, une fois qu'il a vaincu?

« Et pourtant, continua Maurice, comme découragé tout à coup, avec une honte, une souffrance croissantes, perceptibles seulement dans sa voix baissée, tandis que la nuit, tombée comme un masque, cachait de plus en plus son visage, et pourtant... Il est de ces idées si odieuses, de si abominables désirs qui vous traversent ainsi malgré vous qu'en dépit de toute la résistance indignée qu'y oppose notre volonté, quelque répugnance et quelque révolte que notre âme ait éprouvées à leur contact, quelque énergie que nous ayons mise à les vaincre, à les écraser dans leur œuf de reptile, nous n'en gardons pas moins au fond de nous-même l'ineffaçable souillure et le remords éternellement. Comme si la honte de leur présence avait suffi, comme si d'avoir conçu pareille idée c'était déjà l'avoir un peu réalisée, comme si nous restions déjà un peu criminels rien que d'avoir pensé le crime! Et qu'est-ce alors quand le crime s'accomplit en effet, même en dehors de nous, sans nous et malgré nous, quand le méfait conçu se réalise devant nous, tel que nous nous étions surpris à le souhaiter un moment et comme si notre souhait balbutié avait eu son effet occulte... La chose terrible m'est arrivée et je vais te la dire; il me semble que cela me soulagera de la confesser.

*
* *

« C'était l'année dernière, la quatrième année de mon mariage avec Étiennette... Pauvre petite Étiennette! Dieu sait pourtant si je l'aimais alors, lorsque je la demandai en mariage à sa mère, dans l'hospitalière et solitaire maison que, veuve, elle habitait avec sa fille, en cette campagne perdue d'H..., où, me trouvant par le hasard d'une excursion et présenté par un ami, j'avais fait la connaissance des deux femmes. Quels rêves de bonheur n'ai-je pas ébauchés alors, quelle nouvelle vie, toute d'affection, de travail, de simplicité n'imaginais-je pas d'avance, en cette attente charmante des fiançailles, et quelle Étiennette adorable ne voyais-je pas alors devant moi! Amoureux, pouvais-je ne pas l'être ? N'était-ce pas l'idéal même, correspondant à mes goûts et à mes désirs, que je croyais avoir si heureusement trouvé, découvert dans Étiennette ? Tu te rappelles sans doute à cette époque quelle lassitude de Paris, de la vie mondaine et stérile menée jusqu'alors, m'avait pris. J'avais soif de la paix et de la tranquillité de la province. Et la hâte me possédait de me mettre à écrire un ouvrage littéraire, préparé, conçu, rêvé depuis si longtemps, résolu enfin. Tu sais quelle importance je donnais à ce travail qui devait m'occuper plusieurs années, me prouver à moi-même ma valeur, établir ma réputation; il était devenu la raison même, le but intellectuel et précieux de mon existence, ma joie et mon orgueil d'être et d'agir.

« Et ma décision était prise, j'allais briser avec cette vie si vide, si inutile, qui m'absorbait et me stérilisait, la vie extérieure qu'on mène pour les autres, la vie cabotinée de Paris, vie de plaisirs forcés, de sentiments factices, d'apparats vains, qu'on se croit obligé de soutenir une fois qu'on a mis les pieds dans un certain milieu, qu'on veut rester à un certain rang. C'était toute une révolution, une révolution en moi-même dont j'étais fier. Il s'agissait pour moi d'être un autre homme, un nouvel homme. Avec quel bonheur je me voyais d'avance, ma maturité venue, mon intelligence et ma volonté bien en possession d'elles-mêmes, caché dans un coin de campagne; là, solitaire et indépendant, je me donnais à cette œuvre qui me passionnait d'avance, dans un travail libre, sain, au grand air, dans la paix d'une nature amie, avec autour, la régularité des habitudes de la province, la sûreté des affections douces, sérieuses qu'on y trouve encore.

« Car mon rêve de solitude et de labeur n'allait pas

sans le rêve parallèle d'un mariage avec une jeune fille dont les goûts, le caractère s'harmoniseraient avec l'existence nouvelle que j'avais conçue. Voilà pourquoi, dès la connaissance que j'avais faite d'Étiennette, elle m'avait tout à fait séduit. C'était bien la jeune fille douce, aux yeux purs, à l'allure modeste, élevée dès l'enfance dans la retraite, en la vieille maison patriarcale d'H..., et telle que je la souhaitais. Habituée à la vie paisible, aux mœurs calmes, aux soins du ménage, elle ne pouvait aimer ni regretter les plaisirs d'un monde qu'elle ignorait. Ainsi je n'avais rien à sacrifier de ses goûts naturels en lui imposant une existence recluse que je voulais faire mienne et qui était la sienne depuis la naissance, qui était pour elle, jusqu'à présent, la seule image connue du bonheur et le bonheur lui-même.

« Pour cette raison, sans hésiter, je renonçai pour elle à un premier projet de mariage que j'avais formé avec une jeune dame de nos connaissances, divorcée depuis quelques années et que tu devineras certainement; charmante personne, confidente de mes ambitions intellectuelles, et qui, je crois, eût volontiers accepté l'exil rustique, le rôle gracieux d'embellir, d'encourager et de réconforter mon travail d'une bonne et courageuse affection d'épouse. Mais, par malheur, je doutai d'elle. Je ne pus croire sincère ou tout au moins durable la résignation facile qu'elle me laissait entendre qu'elle aurait à quitter Paris et le monde qui lui était familier pour le patriarcat de la province. J'avais plus de confiance, étourdi que j'étais, dans le passé, l'éducation d'Étiennette, formée si naturellement au genre de vie que j'en attendais. Elle incarnait si bien à mes yeux, avec ses joues fraîches, ses cheveux blonds, sa modestie affable, en un charme exquis de fleur des champs, la douce petite épouse désirée, l'idylle sérieuse et simple, toute de paix et de candeur, que je rêvais à côté, autour de mon labeur d'écrivain! Et je croyais si sincèrement faire son bonheur en même temps que le mien... Pauvre Étiennette!... »

Un instant mon ami s'arrêta, comme suffoqué par l'émotion de ses souvenirs, puis il reprit, la face entièrement cachée maintenant sous la nuit tombée, légèrement palpitante sur nos têtes de la lumière lointaine des étoiles.

« Je l'aimais pourtant, continua Maurice, et tendrement cette gentille Étiennette, avec ce quelque chose de fraternel qui se mêle, en l'épurant, en le rendant plus doux, plus grave, plus éternel, à l'amour que l'homme porte à celle qu'il a élue dans son cœur comme sa femme, l'épouse de son foyer, la mère de ses enfants, la fée bienfaisante de sa famille. Et cet amour peut-être excusera mon aveuglement, le tort que j'eus de ne pas réfléchir davantage. Je ne me demandai même pas en effet si l'Étiennette du lendemain devait rester forcément celle de la veille, si ce n'était pas son droit de changer après tout et si elle ne pouvait pas changer... N'était-ce pas une faute pourtant d'accepter les yeux fermés l'avantage que me présentait Étiennette, telle que l'avait façonnée son éducation, sans faire la part de sa jeunesse et de cette éducation? Des goûts, des besoins, un caractère pouvaient être en elle, et y étaient en effet, différents de ceux que l'éducation lui avait donnés en apparence et qui n'étaient peut-être, ceux-là, que des habitudes de surface, des devoirs inculqués, des servitudes inconsciemment subies dont le mariage devait être, pour elle comme pour tant d'autres, la délivrance, une occasion de s'évader. Et n'avait-elle pas droit, en somme, à cette évasion, à cet épanouissement d'elle-même, à la joie de vivre à son tour la vie comme elle la désirait? N'était-ce pas un abus condamnable de ma part d'exploiter, en l'utilisant à mon profit, son inexpérience du monde?

« N'étais-je pas le premier égoïste en somme, après avoir usé jusqu'à la satiété de tous les plaisirs de la vie brillante de Paris, de vouloir forcer une jeune fille, naturellement avide de gaieté, d'animation, de luxe, à l'existence recluse et immobile que je m'imposais si aisément à moi-même après la lassitude de l'autre?

« Ne la trompai-je pas d'ailleurs le premier en me présentant moi-même dès l'abord comme le Parisien et le mondain dont j'avais encore les allures, l'accent, dont j'apportais avec moi sans m'en douter l'air de frivolité, l'atmosphère excitante, la séduction involontaire? Car j'étais loin de faire le morose, de m'offrir comme le bénédictin que je voulais être dorénavant, que je n'étais pas encore. Ce fut là ma grande faute de ne pas avertir Étiennette, de ne pas m'expliquer suffisamment dès le principe. Car ainsi que je l'aperçus bien vite, à travers ma personne si vite agréée, c'était Paris qu'elle voyait, la vie mondaine que je quittais et qui la fascinait, où elle voulait entrer à son tour.

« Sans doute, durant l'églogue des fiançailles, nous ne fûmes pas sans nous faire quelques confidences, mais sur ce ton enjoué, si peu sérieux, où les mots n'ont plus leur sens, servent uniquement de thème à la musique d'amour que l'on y met, où seuls les yeux parlent aux yeux, le cœur au cœur, où la tendresse seule a de l'importance, où le reste ne signifie rien. Et comme je parlais un jour à Étiennette de ma résolution de travail, de vie en province :

« — Oh! non, nous n'allons pas rester ici?... Nous irons bien un peu à Paris avant?

« J'eus alors pour la première fois, devant la curiosité, l'émotion de son désir en face du Paris inconnu

et rêvé, la perception nette de la réelle Étiennette, dissimulée et comme aux aguets dans l'Étiennette jusqu'ici familière, si douce, si effacée, si modeste. Mais la perception fut rapide, disparut aussi vite. J'étais amoureux alors, le sourire de la jeune fille me brouillait les idées, les noces étaient si proches... Simple boutade, pensais-je, et je n'y songeai plus.

« Ce qui se produisit ensuite, tu le devines. Naturellement, une fois marié, je ne pus refuser à Étiennette un voyage à Paris et d'y passer l'hiver qui suivit. Je dus la présenter partout, la mener dans le monde, chez nos amis, au théâtre. Et ce qui devait arriver arriva. Du jour au lendemain, Étiennette, la sage, la modeste Étiennette d'H... se métamorphosait avec l'instantanéité de métamorphose de cet âge et sa facilité d'adaptation, en la plus frivole, la plus vive, la plus folle petite Parisienne; un peu trop folle même, elle s'émancipait d'emblée jusqu'à ce genre de gaminerie un peu risquée, un peu « vie parisienne » qui est volontiers à la mode aujourd'hui chez certaines de nos jeunes dames, jusqu'à me dire : flûte! si je faisais l'homme sérieux, si je parlais de travail, de vie rustique et de patriarcat.

« — Eh! oui, flûte pour le patriarche...

« Car elle ne m'appelait plus que le patriarche.

« Et tout d'abord j'en ris, comme tu penses. La métamorphose de l'Étiennette nouvelle n'était pas sans charmes, et je l'aimais dans le moment, d'un amour bien éloigné pourtant de la sérieuse affection espérée, déjà désillusionné, et qui devait vite se calmer. Car, tu comprends, depuis beau temps j'étais blasé sur ce genre-là, et je n'avais aimé dès le premier jour Étiennette que pour le contraste qu'elle y opposait primitivement. Aussi mon amour pour l'Étiennette nouveau modèle ne pouvait être bien durable. Loin de me plaire en Parisienne, bientôt elle m'agaça. C'était comme un rôle trop connu qu'elle me jouait pour la millième fois, où elle m'apparaissait comme une doublure, une doublure médiocre. Malgré elle en effet, de son éducation provinciale, elle gardait des lourdeurs, des gaucheries, des manques de tact blessants, exagérant jusqu'à la maladresse le ton « vie parisienne ». Et ce qui eût été charme ailleurs devenait ici insupportable. J'en vins à lui découvrir aussi, à vouloir paraître ce qu'elle n'était pas, à caqueter et à trancher de tout à tort et à travers, une petite cervelle vide, prétentieuse et un peu sotte. Si bien que je finis par lui faire des remontrances et nous eûmes des bouderies. Impossible de l'éloigner de Paris qui la grisait, dont elle se montrait insatiable. En fait de campagne, je n'obtenais rien d'autre que des apparitions rapides sur les plages à la mode, dans la saison « chic ». Et sa mère en était réduite à venir à Paris pour la voir; elle avait juré de ne pas retourner à H... qu'elle méprisait.

« De sorte que mon amour se refroidit complètement. Au lieu de la femme de cœur et de sagesse que j'attendais, c'était une poupée, assez gentille, un peu vulgaire, qui m'était échue. Et je commençais à me ronger de regret en moi-même. Une rancune irrésistible me venait contre cette Étiennette frivole, bruyante, emplissant d'un petit tourbillon de mouche affairée l'existence que j'avais rêvée sérieuse, laborieuse, féconde, et m'entraînant moi-même dans son tourbillon dérisoire. Nul travail, nulle réflexion possible. Je ne m'appartenais plus. C'était la vie du monde à outrance, réceptions, dîners, théâtres, toilettes, visites, papotages. Plusieurs fois j'essayai de m'expliquer avec elle, de la convaincre, d'obtenir une trêve; elle bouda, se fâcha, continua. J'espérais aussi en la maternité pour lui donner de la bonté, de la sagesse. Mais elle ne fut pas mère. Et au bout de quatre années de patience, je me découragéai, ma rancune grandie, mon agacement tournant à la colère. Allais-je donc me résigner, la laisser ainsi absorber ma vie, mon esprit, mes énergies d'homme, empêcher tout travail, toute ambition, tout avenir, me stériliser et m'annihiler enfin sous son caprice de femme? De nouveau je tentai de parler haut, mais la brutalité m'écœurait le premier. Je ne voulais rien devoir à la force. Un instant aussi, songeant à la jeune dame que tu connais, restée aimable et dévouée, confidente de mes efforts et de mes aspirations littéraires sacrifiées si tristement, un regret profond me prenait, je songeai au divorce, mais sans trouver de motif plausible. Une autre fois je voulus m'enfuir sans en avoir le courage. Et je désespérais, dans une lassitude de la lutte, arrivé à une apathie lâche qui me laissait vindicatif contre Étiennette pour laquelle une aversion sourde montait en moi, car je me considérais comme dupé, j'en arrivais à voir en elle une ennemie, à concevoir pour elle, hélas! une sourde haine, encore informulée pourtant, quand l'incident terrible arriva.

« Tous les jours précédents nous avions eu, Étiennette et moi, discussions sur discussions, et le matin même je m'étais élevé contre une promenade à cheval qu'elle voulait faire avec des amis, du côté de Passy. Comme toujours, elle n'avait rien voulu entendre, et je l'avais, de guerre lasse, accompagnée, irrité ce jour-là encore plus que d'habitude contre cette vie folle et imbécile, contre ma propre lâcheté, mon inaction, et pestant après Étiennette. Je suivais, fort maussade, quand tout à coup, au milieu de grands cris, le cheval d'Étiennette se cabra, s'emballa, la jetant par terre, contre un arbre. Sur le moment nous la crûmes tous morte. Le premier j'étais auprès d'elle, penché sur elle, épiant sa figure pâle, fermée...

Certes, je le jure, en cet instant même, malgré mes rancunes, mon irritation, mes colères, j'aimais encore Étiennette, et de la voir ainsi, toute blanche, brisée et douloureuse, en son frêle corps étendu si pitoyablement sur le sol, et pareille à une morte, une tendresse infinie, une grande pitié m'étreignit le cœur; je ne pensais qu'à la secourir, à la sauver. Je l'aimais...

« Pourquoi cependant, malgré moi, au milieu même du pardon, dans le grand flot de tendresse et de pitié qui m'emplissait le cœur, pourquoi en ce moment, malgré moi, oh! bien malgré moi, si aigu, si rapide que je ne pus le prévenir, le détourner à temps, en même temps que l'idée de sa mort possible, le désir froid, féroce, chuchotant, me traversa-t-il qu'elle fût morte en effet, souhait sournois, insaisissable, assombrissant ma conscience comme le vol de cet oiseau de meurtre le ciel pur de tout à l'heure, en me révoltant jusqu'à la nausée de moi-même? Tout de suite je l'avais chassée hors de moi, l'idée inavouable, je l'étouffais en moi violemment; honteuse, elle avait disparu sous la pitié plus forte, la bonté victorieuse; pas si vite pourtant que son passage sinistre ne se vît, ne se lût, l'espace d'un éclair, dans mes yeux où venaient de le surprendre, je le sentis, les yeux grands ouverts d'Étiennette revenue à elle et me fixant, visage contre visage, avec une telle expression d'horreur et d'épouvante!

« Ah! mon ami, ni ma pitié reconquise, ni mes remords, ni les soins dont je l'entourai, ni le grand amour qui me reprit pour elle, que j'ai gardé depuis, que j'aurai toujours, rien n'y fit, n'y fait, ne pourra jamais effacer de moi cette impression de l'assassin que j'ai failli être, au moins d'intention, que je me suis senti devenir, une minute, que comme moi, mieux que moi, Étiennette a vu distinctement dans mes yeux.

« Je l'aurais tuée, je n'aurais pas eu, je crois, plus de remords, un plus grand dégoût de moi-même qu'après la mauvaise pensée, l'horrible vœu sournois, informe, involontaire, se glissant en moi avec un froid de couteau. Et Étiennette n'aurait pas eu plus peur de moi qu'elle n'a eu peur en effet, qu'elle n'a encore peur maintenant.

« Car on l'a sauvée, dans quel état, la pauvre petite! Et je la soigne depuis un an dans cette campagne d'Héricourt où j'avais rêvé avec elle la vie si douce, si digne, si bonne; je la soigne, je l'aime, je fais tout, je donnerais mon sang pour la sauver. Mais elle se meurt. Ses blessures sont cicatrisées, mais est-ce la chute terrible, est-ce le regard de meurtre saisi dans mes prunelles et qui la tue en effet, elle ne peut plus vivre; elle s'en va tous les jours de faiblesse, de langueur, de je ne sais quelle mystérieuse épouvante, quelle détresse inavouée, visible seulement dans ses yeux navrés qui fuient les miens, sa surprise terrifiée d'enfant ayant tout à coup compris, vu le fond de la vie, de la mort, la cruauté des choses, des hommes, et qui n'a plus le courage...

« Et j'ai beau faire, elle a peur de moi. Je ne puis l'approcher sans qu'elle tressaille. Sans doute elle voit toujours en moi l'assassin, celui qui guette sa mort, l'attend, l'espère, s'en réjouira.

« Et je l'aime, je l'aime maintenant, je voudrais tant la sauver. Il me semble, quand ce sera fini, que c'est moi qui l'aurai tuée en effet et ce sera terrible... La sauver, la faire vivre, cela seul peut m'aider à vivre moi-même, à retrouver la paix, un peu de bonheur... Mais elle ne veut pas, je le sens. Aujourd'hui j'ai dû la quitter, m'éloigner pour la rendre tranquille... Ah! maudite pensée dont je voudrais arracher le souvenir, fallût-il arracher de ma propre chair en même temps, avec mes ongles!... »

Dans un sanglot, Maurice s'interrompit. On apportait un télégramme, des bougies. Tout de suite il se leva, lut fiévreusement :

— Elle se meurt...

Un cheval était prêt. Il partit pour la gare prochaine. Je l'écoutais galoper, s'enfoncer dans la nuit. Sur le ciel piqué d'or, une aile noire passa de nouveau, molle, taciturne, menaçante. Et je rentrai, frissonnant.

843.89 HENRY FÈVRE.

ONDINE DESBORDES-VALMORE

Le mouvement de réminiscences sentimentales qui, depuis tantôt deux mois, continuait autour du nom de Marceline Desbordes-Valmore, — semblait bien près de sa fin lorsqu'on l'a vu reprendre de plus belle.

Il pleut des lettres et des chroniques!

Après le roman intime de Marceline, si indiscrètement jeté au vent de la publicité, après la pénible exposition d'une destinée besogneuse et cruelle dont sa correspondance est le continuel soupir, après la divulgation encore douteuse du secret de ses tendresses d'âme, des courtes joies et du constant regret d'une heure d'illusion et de trahison, on cherche, on trouve encore (1). A qui le prix de la dernière et plus récente information?

Il reste beaucoup à dire, littérairement et morale-

(1) [illegible]

tions.

ment, sur cette correspondance de Marceline Desbordes-Valmore (1), qui grossit de jour en jour et dont les feuillets arrachés un à un au livre douloureux de sa vie menacent de devenir si nombreux. En attendant qu'on aborde l'essentiel du sujet, on cueille, de-ci, de-là, l'anecdote indiscrète et les menues révélations biographiques. Le dossier se complète. La curiosité s'étend, se propage; elle va du personnage principal aux personnages secondaires; elle enveloppe toute la famille Valmore. Maintenant qu'on n'a presque plus rien à apprendre de Marceline, comme femme, amante ou épouse, on veut connaître aussi ses filles: Inès, « la jalouse adorée », la triste Inès, qui eut à peine le temps de sentir et de vivre, et Ondine, « la charmante lettrée », Ondine surtout.

« Je parlerai bientôt d'Ondine », écrivait Jules Lemaître il y a quelques semaines; il a commencé l'histoire des deux filles de Marceline dans le *Journal des Débats* du 15 juin dernier. Ondine était à la fois une âme et une intelligence. Elle faillit devenir la compagne de Sainte-Beuve, — l'obstiné célibataire, « l'ami de la poésie lakiste et des nuances morales gris perle. » Un bruit courut qu'elle eut aussi son roman, sa tentation. Certain voyage en Angleterre, par exemple, ne cachait-il pas une histoire ou un péril d'amour? Que de raisons pour les curieux d'interroger la poussière des documents! Le fâcheux, c'est qu'ils sont rares, les documents en ce qui concerne Ondine Valmore. Elle fut loin d'être écrivante comme sa mère; et, en outre, d'après un témoignage d'Hippolyte, son frère, — une lettre manuscrite que j'ai là sous les yeux, — la majeure partie de sa correspondance fut brûlée au moment de sa mort. Il en est resté quelque chose, cependant; car le hasard et l'amitié nous ont mis en possession d'un recueil de confidences épistolaires assez complètes, assez précises, pour nous permettre d'en dégager au moins les traits essentiels de cette intéressante figure, qui passa comme une ombre.

Elle occupait une large place dans le cœur et dans les espérances de Marceline Desbordes-Valmore. Très prodigue à son égard de qualificatifs enthousiastes, celle-ci voyait en elle comme un présent rare de la nature. Continuellement, dans ses lettres à son mari ou à son frère, il est question de « notre charmante Line », de « notre adorable Line ». Au dire d'Hippolyte, elle joignait à un esprit piquant, à une naturelle gaieté, à un sentiment très fin de la poésie, la vraie grâce féminine. Néanmoins, si la ressemblance est fidèle d'un certain portrait d'Ondine, que nous a communiqué une amie fervente de sa mémoire, elle avait, à notre avis, plus de chances de subjuguer les esprits par les charmes de la raison cultivée que de dompter les cœurs par les séductions de la personne physique. Elle n'était ni jolie ni laide, s'habillait sans coquetterie et paraissait, autant que sa mère, insoucieuse des prestiges de la toilette. Mais sa physionomie douce et ouverte n'était pas sans attraits. Le sourire animait volontiers les contours de sa bouche un peu grande et d'un dessin correct. Ses cheveux blonds nuançaient agréablement la pâleur ordinaire de son visage. Et de son regard parfois troublé, maladif, émanait un rayonnement sympathique. En somme, elle plaisait, on aimait à l'envisager et à l'entendre.

Ondine, dont le vrai nom était Hyacinthe, — un des noms de M. de Latouche, — naquit à Lyon le 2 novembre 1821. Elle grandit sous ce climat tour à tour humide et dévorant, qui ne pouvait guère être favorable au développement de son organisation nerveuse. Déjà le cœur maternel la voyait parée des grâces les plus séduisantes. L'azur de ses yeux, l'or de sa chevelure flottante la ravissaient d'un doux émoi.

> Ondine! enfant joyeux qui bondit sur la terre,
> Mobile comme l'eau qui t'a donné son nom,
> Es-tu d'un séraphin le miroir solitaire?
> Sous ta grâce mortelle orne-t-il ma maison?

D'un œil attendri, Marceline l'accompagnait dans ses jeux, dans la liberté riante de ses courses, et rien ne lui paraissait plus charmant à décrire. Ou bien elle la suivait sans pouvoir s'en détacher sur le chemin de l'école, lorsque, d'un air déjà grave et sensé, le carton passé sous le bras, elle allait faire provision de talent et de savoir.

> ... De tous ces jeux d'école et de soleil
> Qui hâtaient la pensée à votre front vermeil,
> De ces flots de peinture et de grâce inspirée
> L'âme sort-elle heureuse, ô ma douce lettrée?
> Dites si quelque femme avec votre candeur
> En passant par la gloire est allée au bonheur?

On donnait Ondine pour exemple à la troupe des écolières :

> Vos lauriers m'alarmaient à l'ardeur des flambeaux,
> Ils cachaient vos cheveux, que j'avais faits si beaux.
> Vos mérites étaient forts, [illegible] trembleuse:
> J'avais peur d'attirer l'auréole brûlante.

Dès la prime jeunesse, ses goûts furent sérieux et réfléchis. Élevée sous la rude discipline du malheur, témoin des larmes et des agitations maternelles, elle eut tôt la divination des devoirs et des combats de l'existence. Aussi hâtivement qu'il lui sera possible, elle réclamera sa part des luttes de la destinée. Une certaine ferveur mystique, une grande dévotion à la Vierge entretenue par les conseils exaltés de Marceline, s'alliait à cette gravité enfantine. Elle avait des élans d'âme, des sursauts de sensibilité, qui étonnaient d'elle, mais qu'expliquaient d'ailleurs son

1 Fr. Benjamin Rivière, 2 vol. in 8°; A. Lemerre, 1896.
2 Voyez la *Revue Bleue* du 10 août 1895.

humeur mobile et les contre-coups du tempérament maternel. Plus tard, tout en laissant prévoir qu'elle aurait essentiellement l'amour et la force du travail, elle passa par de courtes périodes de fièvre et de crise sentimentales. Elle côtoya le péril non pas une fois, mais à plusieurs reprises. Elle aussi connut, quoique très religieuse et candide, les orages du cœur dont le souffle lui venait, pour ainsi dire, de l'air même qu'elle respirait dans un milieu tout embrasé de lyrisme et d'amour.

Notre adorable Line, écrivait Mme Desbordes-Valmore à son mari en 1839, souffrira par la perfection de son intelligence, mais sa grâce lui fera tant d'amis! sa pudeur, un rempart contre le danger des passions qui l'agitent déjà.

Ce premier frisson ne dura qu'un instant. Puis elle sentit l'atteinte d'un rêve très pur, mais très mordant, capable d'opérer de sérieux ravages, si par hasard il ne s'était pris au plus honnête jeune homme du monde. Cet apprenti d'amour ne vit rien, ne comprit rien et passa outre. On n'avait pas entendu l'appel frémissant de sa jeunesse; elle se rejeta volontairement et silencieusement dans la petite ambition de la science. Une autre fois la brûlure fut plus aiguë, plus profonde. Quelle sorte de fatalité poussa sur son chemin le tentateur mystérieux, le même qui longtemps auparavant, très jeune, avait empoisonné d'amertume l'existence de Marceline? Attiré par une sorte d'influence néfaste, il était revenu sur la trace de ses pas, le transfuge d'un souvenir de vingt années. Était-ce Ondine ou Marceline l'image troublante devant lui réapparue? Sous les yeux de Latouche revivait sa passion d'autrefois, ayant à l'âme et dans le regard la fleur d'un nouveau printemps. Était-ce de sa part volonté perverse et réfléchie, mirage de l'imagination, surprise du cœur ou tout autre motif? Il fallut éloigner Ondine. On l'envoya en Angleterre, on l'emmena dans ce pays le moins favorable du monde à sa constitution délicate. Marceline avait senti se rouvrir la plaie de son cœur. Il n'en fut rien autre, et le secret resta bien gardé (1)...

Elle séjourna quelque temps en Angleterre avec des amies de Mme Desbordes-Valmore et revint en Flandre, puis à Paris, où elle s'occupa sérieusement d'imprimer une direction pratique à son intelligence. Sa mère la vit avec souci tourner ses vues du côté de l'enseignement, cette carrière difficile et astreignante. Comme elle eût préféré la marier vite et découvrir promptement pour elle le refuge d'une union faite de bonheur et de stabilité!

Je te dirai cœur à cœur, écrivait-elle à son frère, que je voudrais bien la voir occupée à faire son nid; car enfin elle est au bel âge pour cela, et cette jeunesse a besoin d'aimer enfin. Un bon et honnête mari irait si bien à cette charmante et sage enfant! Prie Notre-Dame pour qu'un bel amour s'allume dans cette jeune âme, pourvu qu'il soit partagé.

La grâce, l'esprit, la sagesse, elle possédait ces biens. Hélas! elle n'en avait pas d'autres, et la dot semblait mince aux chercheurs d'hymen très positifs. En attendant, il fallait vivre. La réputation grandissait autour du nom de Desbordes-Valmore, mais celle qu'apportent, stérile autant que brillante, les lauriers poétiques, quand ils n'ont pas d'autre accompagnement. La lutte n'en était guère moins âpre et la détresse moins noire au foyer domestique. Il n'en fallait pas moins inventer au jour le jour, éperdument, l'existence commune.

Ondine se sentait la vocation d'éducatrice. Elle s'y porta avec tout le zèle d'une nature ardente, qui, dans le choix d'un état, considère les services à rendre autant que le pain à gagner. Elle commença par le plus dur : l'esclavage des pensionnats, très tenue, sortant peu, ne goûtant qu'en de rares échappées les vivifiantes impressions du grand air libre. Mais elle se livrait avec une sorte d'emportement à ses nouveaux devoirs et n'en éprouvait que du contentement intime. Elle était entrée comme sous-maîtresse dans une institution de jeunes filles située au 70 de la rue de Chaillot. Une femme d'élite dirigeait cette maison d'éducation, qui fut un moment très prospère. On vantait beaucoup les qualités aimables de Mme Boscans-Lagut. Son salon même était assez suivi. Ondine et sa mère y tenaient une place privilégiée. Des gens de lettres s'y voyaient quelquefois admis. Sainte-Beuve y était reçu amicalement et familièrement. Chaque soir, les jeunes maîtresses de classes non occupées pouvaient prendre part à ces réunions. On jouait le whist, on causait; les plus enjouées s'amusaient à de petits jeux d'esprit, où brillait surtout Ondine. Sainte-Beuve condescendait à jouer son rôle dans ces modestes distractions. Il excellait, dit-on, dans le jeu des petits paquets, quiproquos ou bouts-rimés, qu'une personne de la société lisait à haute voix, au milieu des éclats de rire de tout le monde. Il y prit même tant de goût qu'il pensa demander la main d'une de ses partenaires; il devint amoureux d'Ondine.

Sainte-Beuve n'était pas la beauté en personne. D'une taille moyenne et sans élégance, il avait une

1 Il paraît seulement notoire que la rupture qui eut lieu, en 1839, entre H. de Latouche et la famille Valmore eut, en effet, pour raison la conduite très équivoque à l'égard d'Ondine de cet écrivain depuis longtemps marié et père de famille. Remarquons-le en passant, le fait bien établi des rapports maintenus jusqu'à cette date entre l'auteur du *Val-de-Loups* et le mari de Marceline ébranle bien des suppositions avancées au détriment de Latouche.

figure peu régulière, le nez grand et mal fait, des cheveux rouge blond, à la fois raides et fins. Sa tête ronde, pâle, semblait trop grosse pour son corps. Enfin l'insouciance habituelle de sa tenue n'était pas pour relever son physique. Cependant il plaisait. L'ensemble de sa physionomie paraissait plutôt agréable. De ses yeux bleus, lucides, sortait un regard vif et mobile. Il possédait un art très insinuant de se glisser dans la faveur féminine. Il apportait dans la conversation un charme contenu, à demi voilé, d'où se dégageait beaucoup d'esprit naturel. Enfin, sa réputation était déjà bien établie. Il offrait donc un parti fort honorable. Ondine allait-elle fixer la fantaisie, très voyageuse, de l'auteur de *Joseph Delorme* et du scandaleux *Livre d'amours?* Sainte-Beuve s'était ouvert de ses bonnes intentions à Mme Boscans-Lagut; il se montrait pressé de conclure. Or, déjà, Mme Lagut s'était occupée du sort de notre institutrice, si j'en crois ce passage d'une lettre d'elle venue entre mes mains :

A propos, je crois qu'Ondine a fait la conquête du charmant monsieur et qu'il a fait aussi la conquête d'Ondine. Ne pourrions-nous pas arranger quelque chose!

Mme Valmore fut pressentie. Trop attachée à Sainte-Beuve et connaissant trop son mérite pour ne pas s'estimer flattée, elle l'accueillit sans hésitation. Ondine laissa parler sa raison, à défaut de son cœur, et il ne restait plus qu'à fixer la date. Au moment de franchir le fossé, Sainte-Beuve fut pris d'hésitation. Il avait manifesté à plusieurs reprises des velléités matrimoniales. Ses alarmes recommencèrent. Faire cesser son isolement lui paraissait très désirable; mais aliéner son indépendance, s'enchaîner comme cela, pour toujours, il en avait une réelle peur. L'honneur, le mariage, la foi jurée, ces mots graves et redoutables inquiétaient sa morale facile. Bref, il flottait, tergiversait, temporisait et ne se décidait pas. Sur ces entrefaites, un nouveau prétendant survint, qui fut le mari d'Ondine. Elle épousa, le 16 janvier 1851, M. Langlais, avocat, représentant du peuple et futur conseiller d'État. Quoique veuf et père de deux enfants, il avait assez de jeunesse pour inspirer un véritable amour. L'accord des âmes ne laissa rien à désirer. Mme Desbordes-Valmore pleura bien un peu, les premiers jours, sur le vide que lui causait l'absence d'Ondine. Sainte-Beuve affecta un chagrin extrême et une grosse déception. Mais on n'y prit autrement garde. Le bonheur habitait au logis. Ondine ne cachait pas sa joie :

Vous le savez, écrit-elle à une amie, je tiens beaucoup, mais beaucoup à vous faire connaître et aimer mon tyran. C'est un homme qui vous ira de tous points et à qui vous irez de même. *Je vous en dirais une bien terrible*, comme on parle en Flandre, s'il n'était mon mari... Mais que raconter de plus quand on est heureuse, quand on aime?

Du reste, elle ne s'accorda qu'une courte détente dans la douceur des premiers mois du mariage. Avec cet esprit de suite qui la conduisait et cette volonté d'être utile dont elle se faisait un point d'honneur, elle avait poursuivi tout naturellement ce qu'elle pensait être la marche de sa destinée. Presque au lendemain des noces, nous voyons le ménage fort occupé. Dans ses lettres aux amies, elle excuse son mari des mille visites qu'il devrait rendre et ne rend pas. Elle le montre « plaidant le matin, siégeant l'après-midi et travaillant la nuit ». Et, pour son propre compte, promue nouvellement inspectrice, elle se donnait à ces fonctions corps et âme :

Savez-vous, griffonne-t-elle de sa plume la plus rapide, savez-vous bien que je ne respire pas, que je vais d'inspections en examens, et d'examens en rapports, et de rapports en commissions?

Ils ne prenaient le bon de la vie qu'en haletant, pour ainsi dire. Aussi la correspondance d'Ondine a-t-elle, en général, quelque chose de sec et d'écourté. D'ordinaire, ce sont des billets rapides, de courtes notes, des bouts de phrases jetés à la hâte. Elle ne se donne pas le temps de compter les battements de son cœur, à l'instar de sa mère si généreuse pour tous des effusions de son âme, si complaisante à répandre dans de longs épanchements épistolaires des trésors de poésie. Elle court d'abord au plus pressé : les rendez-vous à prendre, les projets à mettre en œuvre, les développements à donner au service de ses études. La majeure partie de ces lettres sont adressées à Marie Carpantier, plus tard Mme Pape-Carpantier, l'éminente créatrice de l' « enseignement maternel ». Rapprochées par la communauté de leurs aptitudes et de leurs dispositions d'âme, une profonde amitié les unissait. Un égal amour de leur œuvre était entre elles comme un lien de famille. Elles se retrouvaient ensemble, très attachées, dans toutes les occasions d'importance où pouvaient se fondre utilement les forces de leur intelligence, ou s'aider, se soutenir les élans de leur cœur. Elles partageaient les mêmes goûts, disciplinaient leur esprit aux mêmes études, et tendaient au même but. Les joies de l'une étaient aussi celles de l'autre. Par exemple, Ondine voulut être, avant son propre mariage, la demoiselle d'honneur de Marie Carpantier. Elle lui écrivit même des choses charmantes pour cette journée de fête, des lignes aimables que je voudrais citer, si, sur mon chemin, je ne rencontrais en même temps une lettre inédite de Marceline Desbordes-Valmore plus exquise encore :

Puissiez-vous, lui dit-elle, être bénie et heureuse au fond de ce nuage de mousseline... Il faut que vous pa-

raissiez devant la Vierge avec les yeux essuyés de vos saintes larmes... C'est moi qui enverrai la ceinture sous laquelle battra, ce jour-là, le cœur le plus profond et le plus honnête auquel le mien se soit attaché. Que toutes les mères vous bénissent comme je vous bénis!

Les lettres d'Ondine à Mme Pape-Carpantier, dont nous avons une soixantaine peut-être sous nos regards, roulent presque exclusivement sur les obligations, les dépendances, les satisfactions et les petites misères du métier d'inspectrice. Elle a grand peur de s'endormir, « d'entrer dans cette aridité d'esprit d'où l'on ne sort plus ». On la voit toujours entreprenante d'idées, rêvant de plans d'éducation à établir, de travail à faire, d'articles à mettre en train, de programme à élaborer. Dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels, elle s'estimait heureuse, très heureuse d'ailleurs, ou tâchait de se persuader qu'elle l'était :

Je trouve tant de bonnes choses en ce monde que je ne saurais lui montrer un visage maussade. Vous êtes faite, ma chère Marie, pour le trouver mille fois plus doux encore et meilleur qu'il ne me paraît. Reprenez donc ces belles ailes d'autrefois. Il me semble, en vérité, que les miennes deviennent plus fortes et plus légères, à mesure que je vieillis.

Elle sentait s'agiter dans son âme de vagues ardeurs d'apostolat. Elle envisageait comme une mission toute de dévouement le rôle modeste de l'éducatrice, travaillant dans la féconde abnégation de soi-même à préparer l'aube d'un meilleur état de société. Instruire, améliorer, convertir même, elle s'exaltait sur ces mots avec une singulière ferveur. Lisez la lettre suivante; avec les exagérations et l'erreur qu'elle renferme sur les sentiments de son amie, elle n'en est pas moins l'expression fidèle de son état d'esprit (1) :

Je pense à vous et beaucoup. Je crois que nous aurions pu faire ensemble quelque chose de bon. Quoique nous différions souvent *en principe*, nous nous ressemblons beaucoup *en méthode* et nous avons le même but : faire du bien aux petits et renouveler les vieux par les jeunes. Ce qui m'afflige parfois, c'est que vous ne le preniez pas au point de vue chrétien, le seul, selon moi, qui régénère et renouvelle véritablement. Vous êtes toute chrétienne par le cœur, mais vous ne l'êtes point par l'esprit. Vous avez tout ce qui me plaît, vous avez tout ce qui m'attache, tout ce que j'estime et que j'aime, hormis ce seul point par lequel nous avons quelque dissemblance. Croiriez-vous qu'il m'est venu la présomptueuse idée de vous convertir? croiriez-vous que je crois qu'un jour nous aurons une direction une et que nous bâtirons modestement et ensemble une toute petite chose qui sera bonne et qui vivra?

(1) Nous en devons la communication aux soins obligeants de Mlle Madeleine Pape-Carpantier et de Mme Marguerite Paradowska.

Comme il fallait que le scrupule fût poussé loin dans son âme pour qu'elle pensât à se plaindre de la froideur religieuse de Mme Pape-Carpantier ! A la vérité, la célèbre directrice des salles d'asile était profondément chrétienne. Ses livres sont pleins d'un souffle évangélique non équivoque ; mais son esprit était très libéral, et les si tendres exhortations d'Ondine venaient, sans doute, de ce qu'elle ne trouvait pas son amie aussi ardemment catholique qu'elle-même.

Les réformes de l'enseignement, des petites révolutions intérieures qu'opéraient les commissions, quelquefois à tort et à travers, la tenaient souvent en fièvre :

Il me revient de bonne part que nous serons vivement attaquées, cette année, vous et moi, ou plutôt l'Ecole et l'Inspection. Ce ne sont plus des questions personnelles, mais des principes d'institution. Il faut de la vigilance et de la dignité plus que jamais. Nous avons eu grand tort, nous autres de l'inspection, de nous effacer cette année. C'était le moment d'agir plus que jamais. Vous avez obéi à une politique poltronne en faisant le plongeon.

Ondine avait conçu le plan d'une collaboration sérieuse avec Mme Pape-Carpantier. Elle y revient à chaque moment. C'est tout un système d'éducation pour les femmes. Avide de besogne, il lui semble qu'elle n'en prendra jamais assez pour son propre compte :

Faites votre part, demande-t-elle, je prendrai le reste. Les sciences me conviendraient. L'histoire et la grammaire aussi.

Elle brûle d'y joindre aussi la littérature, au dedans et au dehors :

Je vais peut-être me lancer dans un journal. Je vous dis cela tout bas à vous seule. Je veux vous y voir, si j'entre là. Je crois que nous ferions de bonne besogne, étant unies.

Cependant, pour tant de projets, la constitution d'Ondine n'était pas des plus résistantes. Sa santé avait toujours été fragile. Elle se plaignait souvent du mauvais état de ses forces. Sous la forme enjouée de ses lettres se découvraient des pressentiments pénibles :

Je suis très mal disposée à faire des examens, dit-elle, et à me tenir droite. J'ai mal au cœur, et je suis toute chose. Dieu sait ce qu'il en résultera!

Soutenir sa propre vie, c'était beaucoup. Créer une autre vie, donner à une autre existence la force et le pouvoir d'être, fallait-il l'espérer! Elle eut un enfant, un fils. Il n'alla pas au delà de trois mois et demi.

Elle languissait, sans qu'autour d'elle on parût s'apercevoir de la gravité de son mal. Ou plutôt on feignait pour lui donner courage :

Je suis une mauvaise malade, très mauvaise malade. Et mon mari trouve la chose tout à fait amusante, en sorte qu'il me rit au nez dans mes malaises. *Ce sexe est sans pitié!*

Hélas! il fallut bien ouvrir les yeux. Elle dépérissait visiblement. Elle avait des sautes d'humeur inattendues; elle devenait difficile, ne voulait croire à rien, repoussait les remèdes et les conseils, se faisait accablante. Quel était ce mal inconnu qui déconcertait ses proches? Une fièvre lente la consumait. Voici la dernière lettre qu'elle put écrire le 12 février 1853 :

Chère amie, je date ma réponse du plus charmant petit séjour que vous puissiez rêver. Je l'habite depuis deux mois, c'est-à-dire depuis mon retour à Paris. C'est une maisonnette à deux étages, avec un joli rez-de-chaussée, située dans une allée latérale à l'avenue de Neuilly, neuve, propre, coquette, décorée avec un soin gracieux, commode, bienveillante, regardant le levant et le couchant, avec des horizons étendus, une vraie petite maison de fée (1).

Mon mari m'a mise là, conservant son cabinet à Paris, y allant le matin, revenant le soir, et toujours plus empressé, plus tendre. Chaque jour, ma mère vient et reste plusieurs heures. On cause, on s'aime, on voit passer les jours. « Mais, direz-vous, cette Ondine est dans le paradis! » Hélas! un mot va suffire pour transformer à vos yeux ce paradis en un douloureux purgatoire. Je suis malade, très malade, je ne marche point, je parle très peu. On est forcé de me porter de mon salon dans ma chambre parce que je n'ai pas la force de gravir les dix-huit marches qui les séparent. Je ne reçois personne, je ne vois que mon mari et ma mère. J'ai des étouffements effrayants et des faiblesses qui vous feraient mal à voir. Voilà comment est fait mon bonheur.

Ondine mourut dans sa trente et unième année. quand sa pensée, devenue plus ample et plus ferme, donnait les meilleures espérances.

Son caractère différait sensiblement de la nature maternelle. On la jugeait froide, en comparaison. Elle n'était que distraite et pressée. Elle tranchait aussi promptement qu'il lui était possible sur les questions secondaires de la vie pour n'avoir plus à y songer. Elle allait droit au positif des choses et s'y maintenait, regagnant ainsi en sûreté de jugement ce qu'elle perdait du côté de l'âme en faculté d'émotion. Voyant le bien plutôt que le mal, oubliant celui-ci pour faire fructifier celui-là, elle craignait de s'appesantir sur les détails qui oppressent le cœur sans fortifier l'esprit. Consciencieuse et réfléchie, elle procédait avec méthode dans ses opinions comme dans ses actes :

Je ne peux ni ne veux dire, écrivait-elle : *Ceci est excellent, c'est mieux que tout.* Je ne peux même me résoudre à déclarer : *C'est passable,* avant de le savoir par moi-même.

On rencontre rarement dans sa correspondance, les images vives et la tendresse de sentiments, qui font le charme des lettres les plus intimes de Marceline Desbordes-Valmore. Néanmoins, lorsqu'elle se reposait en de douces vacances de famille, par exemple, dans leur simple habitation de campagne de Saint-Denis-d'Anjou, alors l'impression de bien-être, de calme et d'oubli des choses, lui donnait une note plus poétique de la nature et de ses beautés. Ainsi dans la lettre suivante à son frère où respire un aimable enjouement. C'est au plus doux mois de l'arrière-saison, le mois des vendanges, des récoltes de fruits ou des grandes promenades rêveuses :

Dans quelques jours nous serons ensemble, et il faut tout le besoin que nous avons de nous voir pour nous consoler de rentrer dans ce Paris, qui nous fait peur. Je n'ose pas penser à cette rue de Seine : il me semble que je vais retrouver là l'horrible hiver de l'an passé. Ici on oublie tout, on se plaint par *genre,* mais sans amertume; on dort, on mange, on n'entend point de sonnette. On s'éveille pour dire : « Va-t-on déjeuner? » On se promène *à âne* et on rentre bien vite pour demander : « Va-t-on dîner? » Il y a des fleurs, des herbes, des senteurs de vie qui vous inondent malgré vous-même; il y a une atmosphère d'insouciance qui vous berce et qui vous rend tout facile, même la souffrance. Que n'es-tu là? Tu prendrais ta part de tant de biens! Tu nous aiderais à traduire Horace dans un style élégant et philosophique comme celui-ci :

Cueillons le jour. Buvons l'heure qui coule;
Ne perdons pas de temps à nous laver les mains;
Hâtons-nous d'admirer le pigeon qui roucoule,
Car nous le mangerons demain.

Ne fais pas attention au pluriel rimant avec un singulier, c'est une licence que la douceur de la température nous permet. Nous devenons de véritables Angevins : *Molles,* comme dit César (ou un autre).

... Que ne puis-je rapporter cette campagne si belle, si riche, si diverse dans les derniers jours d'automne! Chaque promenade est un enchantement (1).

Simplement, par intervalles, elle animait d'une poésie discrète toute une vie de règle et de devoir. En réalité, elle croyait au but sérieux et supérieur de la vie. Elle le chercha sous une autre forme d'idéal : dans le perfectionnement des êtres, des femmes surtout, par les bienfaits de l'éducation.

Malheureusement cette existence si brève ne porta pas les fruits qu'on avait sujet d'en attendre. Rien ne s'acheva de ce qu'elle commença, rien n'y arriva à l'épanouissement complet. Elle ne connut de la passion qu'un frémissement éphémère. Elle fut sur le point d'entrer dans la gloire d'un illustre écrivain :

(1) C'était alors le 111 de la rue de la Pompe, dans l'ancien Passy.

(1) Lettre citée par M. Jules Lemaître. V. Benj. Rivière. *Corresp. intime,* t. II.

cela aussi manqua. Elle eut de grands desseins d'éducation, des goûts et des velléités de littérature, des poussées d'ambition utile. Le présent et l'avenir se dérobèrent à son étreinte.

Il ne se formera pas autour d'elle une légende de célébrité. Elle n'a pas laissé d'œuvre ; elle effleura les choses de l'esprit, et nous ne pensons pas qu'elle eût marqué jamais par une forte création. Mais elle a été la fille très intelligente d'une femme de grand talent, dont le nom va remonter de plusieurs degrés dans l'estime de son siècle. Ne fût-ce qu'à ce titre, il était intéressant de ranimer cette délicate figure d'Ondine, qui parachève en quelque sorte la physionomie maternelle. Elle fut une élégie vivante dans l'admirable éclosion poétique de ce *génie inspiré par l'amour, sanctifié par la douleur :* Marceline Desbordes-Valmore.

920.7 FRÉDÉRIC LOLIÉE.

LE GRAND-PÈRE DE MÉNÉLIK

ET LE ROI LOUIS-PHILIPPE

Le 22 février 1839, un savant français, Rochet d'Héricourt, partait pour l'Abyssinie, où il avait été précédé par plusieurs de nos compatriotes. Il s'embarquait à Suez. Après avoir touché Moka dans le Yémen, il franchissait le détroit de Bab-el-Mandeb et débarquait à Tadjourah, sur la côte occidentale du golfe d'Aden : ce n'était pas encore l'Abyssinie. Pour atteindre le plateau abyssin, Rochet dut s'engager dans l'ancien pays des Adels, dont la traversée était alors et est encore aujourd'hui pénible et périlleuse. Ce trajet l'amenait dans la contrée abyssine connue sous le nom de Choa.

* * *

On sait que l'Abyssinie était alors composée de plusieurs États qui relevaient, ou qui étaient censés relever d'un empereur ou roi qui fait remonter sa famille à Ménélik, fils de Salomon et de la reine de Saba (1). Depuis longtemps déjà, ces empereurs, entourés de quelques vains honneurs, vivaient à l'état de rois fainéants et assez chétivement dans une retraite qui était une véritable prison.

Vers 1839, — et cette condition dura jusqu'à l'avènement de l'usurpateur Théodoros (1855), il y avait en Abyssinie trois États principaux : au nord, le Tigré était entre les mains de l'aventurier Oubié, qui y régna vingt-six ans, jusqu'en 1855. Au sud du Tigré, l'Amarah était au pouvoir d'une sorte de connétable ou *ras* nommé Ali. Enfin, à l'extrémité méridionale, régnait Sehli-Salassé. Celui-ci n'était pas, comme les autres, un soldat de fortune : il avait succédé, comme roi de Choa, à son père, et faisait remonter sa dynastie à Salomon, ce qui lui donnait des droits éventuels à la succession impériale. Son petit-fils nous le fera bien voir.

Combes et Tamisier, prédécesseurs de Rochet, avaient été bien accueillis par Sehli-Salassé : ils le représentent comme « un roi industriel », principalement préoccupé de faire venir dans ses États des ouvriers de toute sorte et de les y retenir par la douceur ou autrement (t. II, p. 139).

Rochet d'Héricourt fut aussi présenté au roi, et voici l'impression que l'audience lui a laissée :

> Le prince était assis sur son trône, entouré d'environ 300 personnes, dont 200 au moins tenaient à la main des flambeaux énormes, qui inondaient l'enceinte de torrents de lumière : j'en fus ébloui. L'assemblée témoignait, par son silence et son recueillement, le respect que lui inspirait la majesté royale : elle se tenait à une certaine distance du prince et forma la haie pour me laisser arriver jusqu'à lui. Le roi se leva à mon approche ; il me prit les deux mains qu'il pressa affectueusement dans les siennes.
>
> Sehli-Salassé (Sahla-Silassé) est âgé de quarante-cinq ans ; sa taille est assez belle ; il est bien fait ; la douceur de son caractère est peinte sur sa physionomie. Il est fâcheux seulement qu'une ophtalmie incurable l'ait privé de l'œil gauche, qui est presque toujours rouge (1). Une épaisse chevelure noire, frisée avec soin et dont les mille boucles sont retournées sur elles-mêmes, se relève autour de sa tête nue. Il était drapé à la romaine dans une ample étoffe de coton d'une éclatante blancheur, bordée de bandes rouges. Ce costume antique était noblement soutenu par la dignité de son maintien.
>
> Il s'informa d'abord, avec la plus grande affabilité, de l'état de ma santé... puis, il m'interrogea sur mon pays. « La nation française, dit-il, est une de celles que j'aime et que j'estime le plus. » Sa conversation, empreinte d'une douce bonhomie, ne cessa de révéler un homme de science et d'intelligence. Ses questions roulèrent sur le roi des Français, sur la force et l'organisation de son gouvernement, sur ses armées et sur ses ressources... il était surtout avide de renseignements sur l'état des arts mécaniques. La puissance de notre industrie est le genre de supériorité qu'il nous enviait le plus (1er voyage, p. 135).

Lorsque Rochet d'Héricourt partit, Sehli-Salassé lui remit des cadeaux pour le roi Louis-Philippe. Le

1 Le vrai nom est Menylek (A. l'Abbadie).

1 Lorsqu'on [illegible] de ses sujets, ceux-ci prétendaient que nous nous étions trompés ; ils soutenaient effrontément que leur souverain avait les deux yeux. Ils croyaient avoir à rougir d'être gouvernés par un [illegible] sier, t. II, p. 347.)

roi de Choa accompagna ces cadeaux d'une lettre qui fut écrite sous la dictée du voyageur. En voici la traduction qui est d'un autre voyageur français, T. Lefebvre (1er voyage, p. 137).

Neguesie Sahlé-Salassi, roi de Choa, à Louis-Philippe, roi des Français.

Je vous envoie ce message après avoir entendu parler de votre grandeur par Rochet. Mon cœur est déjà porté vers vous et désire votre amitié. Il est d'usage qu'entre personnes éloignées, les présents en soient les premiers gages. Je vous envoie donc quelques objets de mon pays : ces objets sont un bouclier, un sabre, un anneau d'argent et un bracelet de guerrier, un taube (manteau), une peau de panthère noire, une peau de lionne, deux lances, deux livres appelés l'un *Sanhésar*, l'autre *Feltra-Neguenste*. Je ne regarde pas ces présents comme dignes de vous, mais comme des objets de curiosité : ce sont des produits de notre industrie que je vous fais parvenir.

Je ne puis pas contracter avec vous l'amitié qui naît du regard et de la parole, mais seulement celle que l'écriture cimente, puisque nous ne pouvons nous voir ; mais nos yeux seront les caractères tracés par la plume et notre parole celle de Rochet, à qui j'ai confié ma pensée. Renvoyez-le-moi bientôt, et lorsqu'il viendra, dites-lui ce que vous voulez avoir de mon pays et qu'on ne trouve pas dans le vôtre. Je m'empresserai de satisfaire vos désirs et de vous renvoyer Rochet à mon tour,

Que la bénédiction de Dieu notre père, que celle de Jésus-Christ notre sauveur, soient avec vous !

Signé : SAHLÉ SALASSI, roi de Choa.

Le roi permit à Rochet de choisir pour lui-même ce qu'il voudrait dans son trésor ; mais le Français, pour ne pas compromettre le nom de son pays, ne prit que la somme strictement nécessaire pour se rendre au Caire.

Trois années après, au mois de février 1842, Rochet d'Héricourt, chargé d'une mission, partait de nouveau pour le Choa, porteur des présents du roi Louis-Philippe. La remise en eut lieu avec grand éclat et devant une nombreuse assemblée. Rochet avait combiné l'exhibition de manière à graduer l'émotion. Ce furent d'abord des armes d'ordonnance, offensives et défensives. Puis, prenant un grand air de mystère et d'importance, il se mit à déballer avec recueillement quatre caisses. L'anxiété était grande lorsque l'assistance vit sortir une boîte dont aucun ne soupçonnait la destination. Était-ce un engin de guerre ? un moulin à farine ? un moulin à poudre ? Tout d'un coup, après avoir commandé l'attention et au milieu d'un silence absolu, Rochet donna la voix à la caisse mystérieuse qui se mit à chanter la *Sicilienne* du premier acte de *Robert le Diable*. L'émotion est indescriptible ; la surprise et la jouissance se peignent sur toutes les physionomies. Puis vint le tour de la *Marseillaise*. Il fallut faire retentir tout le répertoire. Rochet était tellement fatigué à tourner la manivelle que le roi le fit remplacer par plusieurs de ses officiers qui se succédèrent à tour de rôle (2e voyage, p. 126).

Une serinette avait eu le même succès auprès d'Oubié, roi du Tigré (Ferret et Galinier, I, 424).

Au cours de cette même séance, déjà si pleine de surprises et d'émotion, l'envoyé français annonça à Sehli-Salassé que Louis-Philippe lui envoyait un présent encore plus précieux, son portrait : « C'est, dit-il, une partie de lui-même que tu auras auprès de toi. » Le roi ne se rendait pas compte que la peinture pût exprimer la saillie des traits. Il retournait, il grattait la toile pour saisir un relief matériel. Il fallut l'avertir d'y toucher délicatement pour ne pas l'abîmer.

Ce n'était pas fini.

Deux canons, offerts par la France, avaient été amenés dès l'abord ; mais notre savant était bon diplomate, ce qui n'est pas incompatible avec la faculté de se montrer quelque peu comédien pour le bon motif. Rochet avait refusé d'essayer les canons jusqu'au moment de faire une salve en l'honneur de la figure de son souverain :

C'était, dit-il, la première fois de ma vie que j'allais faire l'artilleur ; je ne sais pas comment je serais sorti de là sans le secours d'un soi-disant artilleur du Choa ; mais à nous deux, nous en vînmes à bout. L'important était d'obtenir les plus fortes détonations possibles. Je fis mettre dans les pièces une charge énorme. Je tirai deux coups sans accident ; mais au troisième, la charge avait été si forte que l'affût recula violemment et qu'une des roues heurtant une pierre, le canon et l'affût se renversèrent. Sehli-Salassé me fit prier de ne pas tirer davantage ; il craignait que les chaumières ne s'écroulassent. J'étais moi-même tout abasourdi et je n'étais pas fâché de cesser le feu. Je retournai auprès du roi qui me dit : « Tes canons sont admirables. Ceux des Anglais à côté ne font pas plus de bruit que des fusils (p. 132). »

Sehli-Salassé faisait ici allusion à une mission britannique, dont nous dirons tout à l'heure quelques mots.

Rochet demanda alors au roi la permission de présenter lui-même à la reine les présents qui lui étaient destinés. Un moment après, il était introduit par les eunuques dans la chaumière occupée par la reine Betsabèche. Je lui passe encore la parole :

La reine, au moment où je parus sur le seuil, était assise sur un sérir (chaise longue) ; elle était entourée de ses filles et de ses deux fils... La reine peut avoir quarante ans. C'est une femme d'une constitution robuste, d'un embonpoint remarquable. Sa figure expressive annonce la vivacité de son intelligence ; elle passe dans le pays pour être très instruite. Sehli-Salassé a une grande confiance dans son jugement et ne prend aucune décision importante sans la consulter. C'est elle qui a

tout le soin de l'administration intérieure des maisons du roi. Elle m'accordait, d'ailleurs, une haute faveur en me recevant, car un très petit nombre de personnes sont admises à pénétrer jusqu'à elle; la plupart de ses sujets ne l'ont vue que voilée, lorsqu'elle sort ou lorsqu'elle voyage.

Je l'abordai avec la rondeur dont je me suis acquis le privilège dans le Choa et à laquelle j'attribue les affections que j'y ai gagnées. Je l'embrassai, et j'embrassai, après elle, ses filles et ses garçons. Elle me fit à peu près les mêmes compliments et les mêmes questions que le roi... Elle me demanda si la lettre que Sehli-Salassé avait écrite au roi des Français, avait été bien accueillie. « J'ai bien reconnu, dit-elle, en faisant allusion au portrait du roi, que ton souverain est un grand homme et un puissant roi. — C'est le plus puissant du monde, lui répondis-je; il gouverne le plus ancien royaume de l'Europe; il est le protecteur des chrétiens et de Jérusalem (p. 135).

Voilà qui est une chose capitale aux yeux des Abyssins. La protection des sanctuaires de Jérusalem et des pèlerins exerce un grand prestige sur les Orientaux.

Inutile d'ajouter que la boîte à musique fit les délices de la reine et de ses enfants.

Combes et Tamisier, qui visitaient le Choa quelques années auparavant, rendent aussi un témoignage favorable à Sehli-Salassé. Le mercredi et le samedi, il rend la justice lui-même à son peuple, comme saint Louis. Le fait est confirmé par R. d'Héricourt. Les soirées se terminent le plus souvent par des lectures de la Bible et de l'Évangile en compagnie de quelques prêtres. Sa mère est très dignement installée dans sa résidence de la Salla-Denghia. Le roi y va lui rendre visite avant de partir pour une expédition. Nous avons vu qu'il honore la reine sa femme.

Voilà qui est très bien : Sehli-Salassé nous est représenté comme bon chrétien, bon père de famille, bon fils, époux déférent; mais je ne puis pas dissimuler que d'autres témoignages viennent contredire, ou du moins compliquer ce tableau de la vie domestique du prince. D'après le dire de Gobat, ce missionnaire protestant, qui fut depuis évêque de Jérusalem, Desvergers, après avoir rendu justice aux qualités solides et aimables de Sehli-Salassé, ajoute ce qui suit :

Si cet heureux monarque a quelque chose de la sagesse du roi Salomon, père du fondateur de la monarchie abyssinienne, il paraît, d'après le témoignage de M. Gobat, que ce n'est pas là sa seule ressemblance avec le roi juif : il partage aussi son amour pour les femmes, et 500 concubines habitent le palais (p. 39).

Je ne puis non plus omettre de mentionner que le cas d'atavisme signalé par le Révérend, a été confirmé avec des détails accablants par un autre explorateur sérieux :

Le roi seul, dit R. d'Héricourt, a le droit d'avoir un harem. Sehli-Salassé a 500 esclaves dont 7 résident dans son palais, 13 dans l'enceinte de ses chaumières; le reste est répandu dans les diverses parties de l'empire. Il a eu de ses femmes de nombreux enfants. Ses fils naturels deviennent des gouverneurs de provinces et c'est une faveur très considérée par ses principaux officiers que d'obtenir la main de ses filles (2e voyage, p. 248).

Je ne me porte garant de rien : on voit et on dit tant de choses en Abyssinie! Tout y acquiert des proportions énormes : Ferret et Galinier ont entendu dire que Sehli-Salassé avait 1 800 femmes.

Rochet d'Héricourt, pendant son second voyage, s'était trouvé face à face avec une mission anglaise, à laquelle il fit une visite que les capitaines Harris et Graham lui rendirent courtoisement en grand uniforme (p. 141). Cette mission, émanant du gouvernement des Indes, était très nombreuse et brillante, escortée de quinze soldats, de deux sergents. Rochet attribue l'insuccès des Anglais au fait même de ce grand *tamacha*, comme on dit en Perse. La reine Betsabèche ne voulut jamais recevoir M. Harris. On craignait que les Anglais ne méditassent de conquérir le Choa. L'expédition se trouva à court d'argent pour retourner : contrairement à l'usage constant, Sehli-Salassé lui en refusa. Rochet d'Héricourt lui en fit les avances. Inutile d'ajouter que le capitaine Harris n'avait pu conclure aucun arrangement politique ou commercial. Il n'en fut pas de même en ce qui concerne le voyageur français.

Rochet d'Héricourt avait aussi rencontré des missionnaires protestants, avec lesquels il entretenait de bons rapports; il assista dans son agonie un jeune Écossais atteint au désert d'une fièvre mortelle (1er voyage, p. 319). L'un des missionnaires protestants, C. Johnson, rend à notre compatriote un témoignage aigre, mais flatteur :

Le seul étranger qui, dans le Choa, fût en état de tenir tête à Sehli-Salassé était le Français, M. Rochet d'Héricourt. Le roi l'aimait et semblait le redouter en même temps; mais j'ai bien peur qu'il ne se soit assuré une place élevée dans la confiance royale. Ses idées hardies, qui conviennent exactement au génie de Sehli-Salassé, conduiront, j'en suis convaincu, à une révolution imprévue dans les rapports politiques des divers petits royaumes qui divisent aujourd'hui l'Abyssinie. On n'a pas d'idée chez nous de l'habileté avec laquelle les intrigues (?) françaises sont dirigées dans un des pays les plus riches qu'il y ait sur la surface de la terre et qui donne dans ses limites toutes les productions précieuses de la zone tempérée et de la zone torride *Travels in Southern Abyssinia*, t. II, cité par R. d'Héricourt, 2e voyage, p. 251).

Le résultat le plus apparent, sinon le plus solide, de cette mission fut la conclusion d'un *Traité politique et commercial entre le grand roi Louis-Philippe, roi des Français, et Sehli-Salassé, roi du Choa, et ses successeurs* (1).

963 A. D'AVRIL.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

La « Douleur des autres » de Charles Epheyre.

La douleur des autres, c'est le mal, le mal qui torture les corps et les âmes de nos semblables, c'est-à-dire la souffrance humaine. En attendant qu'on ait trouvé le remède, voilà sans doute un beau sujet de livre.

Il y a bien des choses dans ce nouveau roman de Charles Epheyre (2). C'est d'abord un roman philosophique, d'une philosophie généreuse et un peu vague, faite de rêveries humanitaires, de misogynie, de pitié, de colères contre les injustices sociales, avec une pointe d'ironie découragée. Mais c'est aussi un roman d'aventures à la mode romantique, où l'on jongle avec les millions, où l'on saute par enchantement d'un bout du monde à l'autre, où l'on se plaît aux grands desseins mystérieux et aux savantes combinaisons que le dieu hasard des mélodrames vient aider fort à propos. A tout cela se mêlent des scènes de mœurs, du réalisme russe, des récits et des discours, des paysages, des documents et des alignements de chiffres à l'américaine. Œuvre touffue, mais d'une invention nullement banale, avec des coins de poésie simple et vraie, des tableaux largement brossés où la verve n'enlève rien à la précision scientifique du détail, et de belles pages où passe un grand souffle de sympathie pour les misères humaines.

L'auteur est parti d'une idée originale. Soit un homme de cœur, un philanthrope, libre de tout lien de famille ou autre, armé d'une fortune colossale, et résolu à la dépenser tout entière, d'un coup, pour supprimer un des maux dont souffre l'humanité. Eh bien! que fera notre homme? Il s'apercevra d'abord que pour accomplir une grande œuvre sociale, il ne suffit pas d'en avoir les moyens et la volonté : encore faut-il savoir comment s'y prendre. Donc notre philanthrope hésitera longtemps, tâtonnera, se débattra contre lui-même, avec des accès d'enthousiasme, puis de découragement, même avec des moments d'oubli : car, pour être philanthrope, on n'en est pas moins homme. Il courra le monde à la recherche du plus grand mal; mais ce sera souvent pour rêver, ou pour cueillir les fleurs du chemin. Bref, il parlera plus qu'il n'agira. Enfin, quand il se sera décidé à agir, il constatera douloureusement que l'œuvre accomplie est insuffisante, presque vaine. Peut-être sera-t-il victime de son dévouement à l'humanité. Il pourra payer de sa vie le sacrifice de sa fortune : ainsi l'aura voulu M. Epheyre.

Il est surprenant, même en Amérique, qu'un homme ait pu amasser deux milliards. Mais il serait plus surprenant encore qu'on eût pu gagner ces deux milliards honnêtement, sans se moquer un peu des préceptes de l'Évangile. C'est ce qui explique que Michael Will, le milliardaire de San-Francisco, ait éprouvé quelques scrupules avant de mourir. Évidemment, il n'avait jamais rien entrepris contre les lois de son pays; mais les lois n'ont jamais gêné les gens habiles. Se sentant frappé à mort, Michael se fait ce raisonnement bien simple, que ses deux milliards ont dû être pris quelque part, c'est-à-dire à quelqu'un : aux ouvriers de ses mines, de ses chantiers et de ses domaines, aux actionnaires et aux rentiers naïfs des quatre coins du monde. Comme il n'a point d'enfants, il forme le projet de rendre à l'humanité ce qu'il lui a pris. Mon argent, se dit-il, « est né du mal; il faut qu'il retourne au bien : transformation qui sera une réparation ». Comme on est en Amérique, on doit faire grand : les deux milliards seront dépensés en bloc, pour une œuvre qui comptera dans l'histoire de l'humanité. N'ayant point le temps d'aviser lui-même, Michael se tire d'affaire par un testament; il lègue cette mission philanthropique, avec toute sa fortune, à son neveu William Will.

Voilà bien un terrible héritage, et l'on conçoit que William en reste longtemps étourdi. D'autant mieux que rien ne le préparait à ce rôle. C'est un bon garçon, intelligent et charitable, un peu mystique, énergique à l'occasion, mais fort hésitant quand il s'agit d'orienter son énergie. A vingt-cinq ans, il a tâté déjà de plusieurs métiers, mais il ne s'est arrêté à aucun, sans doute parce qu'il n'avait pas besoin d'un métier pour vivre. Au moment où l'héritage lui tombe sur la tête, il est à Paris, peintre amateur, ce qui n'engage à rien. Une fois en possession des deux milliards, il n'a que faire d'une occupation étrangère; déjà il plie sous le poids de sa fortune et de sa mission. Il cherche d'abord à se figurer ce que peuvent bien représenter ses deux milliards : son imagination recule devant ce chiffre suivi de neuf zéros. Il ne tarde pas à comprendre que les zéros, même nombreux, ne font point le bonheur.

(1) Le texte abyssin est inséré dans le deuxième voyage de Rochet d'Héricourt à la page 37, avec le texte français. Ce texte est reproduit dans le *Recueil des traités de la France*, par de Clercq, t. XV, p. 340. Un journal de Paris, *le Siècle*, a publié naguère ce même traité.

(2) *La Douleur des autres*, par Charles Epheyre; Paris, Ollendorff, 1896.

Et comme il est honnête, comme il veut exécuter à la lettre les clauses du testament, il devient triste; il le sera jusqu'au bout, car il est désormais marqué d'un signe, forçat d'une idée fixe. « Sa pensée serait désormais envahie par ce dur devoir dont il avait accepté la charge, qui tous les jours croîtrait en exigences, s'imposant à chaque minute de sa vie, le poursuivant dans son repos, le harcelant dans ses plaisirs, ne lui laissant peut-être que la douleur de l'impuissance. » Pour être sûr que sa mort même ne compromettrait point son grand dessein, William se met en règle avec sa conscience par un second testament, qui sera suivi de plusieurs autres. Puis il cherche, il cherche; et, ne trouvant rien, il se décide à attendre une occasion, ou une idée.

A trop attendre le moment d'agir, on risque de le manquer, ou même de perdre le goût de l'action. Pendant plusieurs années, William ne se rappellera que de loin en loin son beau projet; ce sera surtout pour lui un thème à discours, ou un prétexte à voyages. A force de constater son impuissance, il est tenté parfois de faire franchement comme les autres, de jouir tout doucement de sa fortune : « Pardieu! s'écrie-t-il, c'est vraiment trop bête! Cet argent est à moi; j'ai envie de vivre, et d'en jouir; je n'en dois compte à personne, et il n'y a pas un seul individu qui ne me trouverait stupide. » Les passions égoïstes, qui sommeillent dans toute âme, se réveillent en lui au milieu des incertitudes de sa pensée, et se mêlent à ses plus généreuses résolutions : mystérieuse infirmité de notre être intime, qui atteint jusqu'aux héros. Tout cela est finement analysé ici, dans une belle page que j'ai plaisir à citer :

« Osez dire le contraire, vous qui lisez ces pages. Osez vous dire à vous-même, quand vous serez tout à fait seul, que l'intérêt général a toujours été votre guide, que l'amour pour le bien n'a jamais vacillé; que le respect de la vérité n'a jamais fléchi; que, dans la même journée, vos sentiments n'ont pas vingt fois passé par les vicissitudes les plus diverses. C'est tout un poème qu'une âme humaine, quand on en scrute les abîmes et les bas-fonds. Elle est faite d'ombre et de lumière, d'égoïsme et d'abnégation; de petitesses honteuses qu'on n'ose pas s'avouer à soi-même, et de grandeurs héroïques dont parfois on rougit aussi. Tantôt elle s'oublie elle-même, et monte aux nues, dans la générosité platonique du plus sublime sacrifice. Tantôt, et presque dans la même minute, elle s'enfonce dans la boue, obscène et perfide, vénale et fourbe, après qu'elle a été vaillante et pure. Et dans ces oscillations, dans ces vacillations, quelle va être la puissance qui déterminera l'acte? Une pensée grande, ou un principe supérieur, peut-être! Vraiment! le croyez-vous? Non, ce qui nous fait agir, ce qui nous fait marcher à droite plutôt qu'à gauche, c'est si peu de chose que ce n'est rien : un ciron, un fétu, un microbe; moins qu'un microbe, une fantaisie fuyante; moins qu'une fantaisie, une vapeur, un nuage à peine distinct, si léger, si impalpable, qu'il passe presque inaperçu dans la conscience, alors cependant qu'il a été la vraie cause et le seul mobile de l'acte accompli. »

Si William semble souvent prêt à trahir sa mission, c'est la faute des femmes. Pour l'auteur ou pour ses héros, la femme est toujours, — sauf exceptions, bien entendu, — l'ennemie des grandes pensées et des résolutions viriles. Et, par malheur, ce mélancolique Américain, futur bienfaiteur de l'humanité, est un beau garçon au cœur très sensible. Jugez plutôt. Dès le début du roman, sur le paquebot qui le ramène en Amérique, William s'attendrit sur le sort d'Elfrid Ragson, une pauvre institutrice suédoise, qui devient aussitôt son amie et serait disposée à pousser loin l'amitié. Et d'une. Pendant son séjour à New-York, il est quelque temps fiancé à Eva Tripson, fille d'un riche banquier. Et de deux. A peine débarqué en Norvège, il se prend d'une passion furieuse pour Ida Meinhardt, une belle dame sentimentale rencontrée dans une auberge. Et de trois. A Paris, il fait la connaissance de Jeanne Duparc, une ancienne habituée des soupers du boulevard, et il passe avec elle plusieurs mois d'une existence idyllique dans un îlot perdu de l'Archipel. Et de quatre. Enfin, au milieu de la Sibérie, il se sent devenir amoureux d'Olga Natchaieff, une charmante nihiliste qu'il a sauvée du bagne. Et de cinq. — Je sais bien qu'à chaque fois William est arrêté dans ses amours par le souvenir du fameux testament. Mais il a le cœur large, et ne se décide guère à enterrer les amours défuntes. Il conserve beaucoup d'amitié pour Elfrid, un regret pour Éva, un fidèle souvenir à Ida, une vraie passion pour Jeanne, de la tendresse pour Olga : si bien que le bon apôtre se trouve être amoureux à la fois aux États-Unis, en Norvège, dans les Cyclades, à Paris et en Sibérie.

Voilà du cosmopolitisme. Et les distractions du cœur de William ne laissent pas que de nuire beaucoup à son apostolat. Car elles le rattachent par mille liens à la société, elles lui créent des devoirs nouveaux, et il n'est pas homme à se dérober devant un devoir : il veille sur tout ce qu'il aime, et dans son dernier testament il n'oubliera aucune de ses tendresses nomades.

Il se ressaisit pourtant, de loin en loin; car « aimer, c'est confier sa vie à la fragile volonté d'une femme. Plaisir exquis, plus doux que tous les autres, mais qui est une abdication. » Il s'irrite de se voir si souvent vaincu. A plusieurs reprises, il se jure d'être de roc; et, la dernière fois, il tiendra *presque* sa promesse.

Mais, les passions de l'homme écartées, la difficulté subsiste tout entière. Comment s'acquitter de cette grande mission humanitaire? William est bien forcé de s'avouer qu'il a d'abord très mal rempli son devoir. C'est surtout qu'il s'y est mal pris. Comptant sur une inspiration du ciel, il a trop attendu du hasard, et il n'a suivi, au fond, que sa fantaisie. Donc, il ira désormais au-devant de l'œuvre à accomplir.

Pour cela, il entreprendra une série d'enquêtes méthodiques. Il commence à Paris, en son hôtel de l'avenue de Messine, où il entasse projets sur projets, fiches sur fiches, dans des cartons volumineux. Puis il comprend que, pour un philanthrope, toutes les fiches du monde ne valent pas un coup d'œil sur la vie réelle. Alors il va de pays en pays, observant autour de lui les misères. Ce n'est pas assez encore. Pour bien connaître les souffrances, il veut avoir souffert lui-même, avoir vécu au milieu des malheureux, de leur vie. Il part donc pour la Sibérie, où il est servi à souhait : d'abord colporteur, il favorise une évasion, s'enfuit, est détroussé en route, arrêté ensuite, pris pour son voleur, condamné sans enquête, incorporé dans un lugubre convoi de forçats. Il s'échappe au moment où, l'erreur étant reconnue, on va lui rendre la liberté ; avec l'aide de bohémiens compatissants, il gagne la frontière de Chine, il rentre en Europe par le Japon et l'Amérique.

De tant d'aventures rapporte-t-il du moins un plan d'action ? Pas encore. Car les forçats lui ont inspiré surtout du dégoût ; et il s'est demandé s'il avait le droit de combattre la misère des moujicks, puisque eux-mêmes n'y songent point. Mais il a souffert des iniquités sociales, il rêve plus que jamais de réaliser la justice. Non plus la justice universelle, en tout et pour tous, où il reconnaît une chimère ; mais une justice partielle, qui améliore sur quelque point la condition de quelques groupes d'hommes. Et il recommence à empiler des documents dans ses cartons. Tout en jetant l'or à pleines mains dans la bourse des inventeurs et des meurt-de-faim ou dans la caisse des sociétés philanthropiques, il se perd en vagues projets.

Tout à coup, l'occasion qu'il est allé chercher si loin, s'offre à lui pressante, impérieuse. La guerre menace d'éclater entre la France et l'Allemagne, à la suite d'incidents de frontière. Une vive émotion règne dans Paris, et William s'en émeut à son tour. Rentré chez lui, il voit en rêve toutes les horreurs de la guerre future, et le fantôme de Michael semble lui indiquer son devoir. Dès lors, William n'hésite plus. Il institue un tribunal d'arbitrage international, doté d'un milliard. Pour plus de sûreté, il achète les journaux qui poussaient à la guerre. Aussitôt un revirement se produit dans l'esprit public, et la Chambre accepte l'arbitrage. La paix est sauvée ; mais le bienfaiteur de l'Europe paiera cher son bienfait. Les nihilistes ne peuvent se consoler d'avoir perdu l'occasion si longtemps guettée par eux. Un mois plus tard, ils exigent de William une compensation, le somment de verser quelques millions dans leur caisse : comme il refuse, on l'assassine un soir sur la plage de Saint-Jean-de-Luz. Et le récit s'achève sur ce beau trait de l'ingratitude humaine.

Ce que semble démontrer surtout le livre, c'est l'impuissance radicale de l'homme en face du mal. J'ai peur que l'impression finale ne soit plus mélancolique encore, que ne l'a voulu l'auteur. On nous peint bien les longues hésitations de William, ses distractions et ses maladresses ; mais, à la fin, le héros semble se relever d'un coup par un service immense rendu à l'humanité. Au fond, que vaut ce service ? Je veux bien que la guerre soit la plus grande « douleur des autres », le plus grand des maux, parmi ceux du moins que nous pouvons espérer combattre. Mais William peut-il se figurer vraiment qu'il a supprimé la guerre avec son tribunal de juges bien rentés ? Il a pu l'ajourner, cette guerre ; mais pour combien de temps ? L'idée de justice, si claire pour les opprimés et pour les faibles, s'obscurcit vite aux yeux de quiconque se croit fort. Il faudrait encore employer la force pour imposer aux ambitieux le respect d'une décision arbitrale. « J'ai cru bien faire », dit avant de mourir le héros lui-même, pris de doute et découragé. Et assurément il a fait une grande chose, mais qui serait à recommencer demain. Deux milliards pour une trêve d'un jour ! Et voilà tout ce qu'a trouvé votre homme ! Mais c'est nous inviter tous à nous croiser les bras devant le mal.

Telle n'est point assurément l'idée de Charles Epheyre ; mais c'est la conclusion qu'on pourrait fort bien tirer de son livre. Et cela, par la faute du sujet autant que de l'auteur. Si le héros est si longtemps embarrassé de ses milliards, et s'il ne tire enfin de son sacrifice qu'un bien éphémère, c'est qu'il a visé trop haut. En voulant faire trop grand, il se condamnait d'avance à ne poursuivre que des chimères. Il y a du don Quichotte dans cet Américain rêveur et philanthrope. Mais il lui manque la volonté de fer, le magnifique entêtement de don Quichotte. Je vois bien pourquoi on nous le montre si irrésolu, si faible devant ses passions ; cela permet de nous peindre une fois de plus l'homme aux prises avec le devoir, en lutte contre lui-même. Cela est d'une vérité très humaine, mais cela donne ici un personnage trop inconsistant : la disproportion est trop évidente entre l'homme et l'œuvre à accomplir. En fait, William est trop complètement écrasé par sa mission ; et je ne le vois point vivre. Il dit de lui-même : « Je suis presque un personnage de féerie ou de roman, et je deviens un mythe, même pour moi. »

Un mythe, c'est bien cela, et j'en dirai presque autant des personnages qui l'entourent. Mettons à part, si vous voulez, quelques comparses : Robert Tripson, le banquier excentrique de New-York, bavard et avisé, aux résolutions subites qui semblent des coups de tête et sont des coups d'adresse; ou encore Frédéric Munster, un amusant bonhomme, musicien de vocation, ivrogne de profession, socialiste d'occasion, qui oublie ses théories révolutionnaires à mesure que la vie se fait pour lui plus douce. Mais la plupart des autres personnages oublient de vivre pour leur compte. Ce sont des abstractions : Turner, l'homme de confiance de Michael Will, est la conscience de William; les pauvres diables, émigrants, moujicks, forçats, nihilistes, personnifient la douleur humaine; les femmes représentent l'obstacle à vaincre, l'éternelle Dalila.

Dans ce roman les personnages sont des idées en marche, le monde où ils se meuvent est surtout un champ d'études : ce qui entraîne des longueurs, des aventures invraisemblables. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait ici un vrai talent d'observation : de jolis paysages très variés, croquis d'Amérique, de Norvège, de Grèce, de Russie; de curieuses scènes de mœurs, comme le convoi des forçats, digne de Dostoïevsky; d'amusantes digressions humoristiques; même des morceaux d'allure épique, comme le rêve de William, où sont peintes en traits vigoureux toutes les horreurs de la guerre. Et ce roman philosophique, qui est aussi un roman de mœurs et un roman d'aventures, vibre d'une noble pitié communicative pour toutes les douleurs d'ici-bas.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

A LA BODINIÈRE : *Riquet à la Houppe*, comédie féerique de Théodore de Banville; *les Deux Ailes*, à propos de M. Catulle Mendès; *A Banville*, poésie de M. Armand Silvestre.

L'autre soir, après que le rideau fut tombé sur la dernière scène de *Riquet à la Houppe*, il se releva presque aussitôt; le buste du maître apparut, sur l'inévitable socle, entouré des interprètes de la féerie, et Mlle Meuris récita quelques vers de M. Armand Silvestre, où Banville était traité de « Dieu »; cependant que le buste, — un tout petit buste, un buste d'étagère et presque de poche, — semblait se faire plus petit encore pour éviter ce pavé de l'ours : Banville un dieu! Il est bien inutile, après cela, de chercher à s'accorder avec ses admirateurs. Toutes les concessions qu'on pourrait leur faire ne serviraient de rien. Et ils auraient vite fait de nous répondre que pour comprendre Banville, et même pour en parler, il faut d'abord être poète...

Et j'en arrive à me demander s'ils n'ont pas raison : si quelque chose ne nous échappe pas chez Banville, ce quelque chose qui les excite à si haut point. A vrai dire, nous voyons bien ce qu'ils y admirent : la perfection de la forme, la richesse de la rime et l'aisance sans pareille du tour. Et cela n'est pas médiocre, assurément. Mais, tout de même, est-ce de quoi crier au miracle et au « dieu »? Nous ne demandons certes pas que les vers aillent deux à deux, comme les bœufs au labourage, nous demandons seulement qu'ils veuillent dire quelque chose. Or, en vérité, ceux de Banville ne veulent pas dire assez. Entendons-nous. Je ne prétends pas le moins du monde qu'ils aient l'obscurité des vers de M. René Ghil. Rien n'est moins obscur que le Banville; tout y est clair, net, précis, — et vide. Au début cela surprend : et, en littérature, toute surprise est d'abord un charme; on trouve cela curieux; tant de belles rimes, tant de beaux vers, et pour ne rien dire! Et les rimes se répondent, toujours aussi parfaites : et les vers s'alignent, solides et brillants comme le diamant : et cela frappe, et cela brille, et cela ne veut rien dire! Étonné d'abord, et charmé, on s'impatiente, on s'irrite; et l'on jette le livre, en se demandant une fois de plus par quelle aberration, par quelle superstition, au moins, ce prestidigitateur est vénéré par ses confrères à l'égal d'un dieu. Est-ce que vraiment quelque chose en lui nous échapperait? Ou ne serait-ce pas plutôt que ce que nous admirons avec modération, nous autres profanes, les poètes l'admirent avec fanatisme? Ont-ils raison? Avons-nous tort? Il est vrai qu'on admire surtout dans un maître ce par quoi on peut lui ressembler : et il est plus aisé sans doute d'être Banville que Racine; mais d'autre part, les poètes doivent s'y connaître?... Alors, ce serait cela, la poésie? Je ne puis le croire. Que la beauté de la forme soit nécessaire en poésie, qu'elle soit même indispensable, tout le monde en est d'accord. Mais non qu'elle soit suffisante, et que là où elle est, et par cela seul qu'elle y est, les vers soient « de la poésie ». Ce qu'il y faut de plus, je n'ai pas la prétention de vous le dire; il y faut, sans doute, ce qui n'est pas dans Banville. J'ajoute que, même au seul point de vue de la forme, Banville apparaît souvent inférieur à ses « modèles ». Vous savez qu'un de ses procédés ordinaires est la parodie, soit qu'il s'amuse à faire parler Riquet comme Rodrigue, soit qu'il applique des vers déjà célèbres à l'un de ses personnages. Je prends un exemple entre vingt. Il s'agit de la princesse Rose; la fée Diamant parle :

[illegible]
[illegible].

Vous songez aussitôt aux paroles de l'Amour dans *Psyché :*

> [illegible]
> [illegible]

Je ne parle pas du sens même des vers, sens négligeable chez Banville, et délicieux chez Corneille, par la jalousie passionnée et délicate qu'il manifeste; je ne parle pas non plus du second vers de Banville, un peu moins parfait, n'est-ce pas, que ceux que l'on cite d'ordinaire. Mais voyez le premier vers. Banville n'a changé que deux mots au vers de Corneille, et cela a suffi pour ôter à ce vers, — je considère ici le vers comme une sorte d'objet d'art existant en soi, indépendamment de la pensée qu'il exprime, — pour ôter à ce vers tout ce qu'il avait de charme et d'harmonie. Au lieu du mot *souffrent*, d'une sonorité souple et chantante, deux monosyllabes, commençant par la même sifflante : *sont... si*, suivis d'un troisième monosyllable aussi peu « chantant » que possible : *sont si doux...* Cela est peu harmonieux ; et notez qu'ici le semblant de sens qu'avait le vers descriptif de Banville exigeait la souplesse et la fluidité du vers de Corneille. Pourquoi, alors, cette parodie ? Par « esprit » ? Avouez que rien n'est plus monotone ni plus court que ce divertissement éminemment scolaire. Quel plaisir, quel avantage pour le poète et pour le lecteur, de changer deux vers exquis en deux vers médiocres?... Mais passons. Si j'ai voulu montrer qu'à l'occasion, et entraîné par sa « fantaisie », Banville pouvait écrire aussi mal que les camarades, je reconnais que nul, d'ordinaire, n'entoure de façon plus précieuse le vide laissé par l'idée absente.

Et c'est ici, précisément, que j'ai quelque peine à comprendre les banvillistes. Ils proclament, après le maître, que la forme est souveraine : des substantifs pittoresques, des épithètes rares, et la rime riche, voilà ce qui constitue un beau vers ; quant à l'idée, elle est négligeable : ou, mieux, elle est remplacée par l'image. (Remarquez toutefois que l'image étant le plus souvent suggérée par la rime, l'essentiel du vers est bien ce que je viens de dire.) Prenons la théorie telle quelle et pour ce qu'elle vaut. Mais pourquoi, alors, ces hurlements d'admiration dès qu'apparaît l'ombre d'une idée? Ils se retournent triomphants vers les tièdes ou les opposants : « Lui aussi est un penseur! » — Un chanteur, tout simplement; et c'est déjà quelque chose.

Et j'ai beau faire, je ne puis être charmé qu'à demi par ses chansons et ses vocalises. M. Catulle Mendès, qui fait du Banville mieux que Banville lui-même, et qui avait glorifié son maître le plus joliment du monde au début de la soirée, — M. Catulle Mendès écrivait le lendemain de la représentation : «... Ce rien c'est tout, puisque le poète y a mis, parmi le murmure discret d'un infini murmure, parmi l'idéale nature fleurie et chantante, la floraison des images avec la musique des rythmes, et le rêve et le mystère, et la tendresse et le rire... » Ces belles choses sont évidemment dans *Riquet à la Houppe*, puisque M. Mendès les y a vues. Je confesse que, même averti, j'ai quelque peine à les y retrouver.

En dehors du sujet même, qu'il doit à Perrault, que devons-nous à Banville dans *Riquet à la Houppe ?*

Le milieu, d'abord, la cour du roi Myrtil, ou, pour mieux dire, son jardin : je reconnais que ce roi « guenillard », avec son château envahi par les roses, est d'une agréable invention, mais agréable sans plus. Et quant à son désir, plusieurs fois manifesté, d'être assez riche pour couper les fleurs qui gâtent la belle rectitude des allées, si ce désir est un symbole, c'est un gentil petit symbole, facile à suivre, et dont M. Sarcey lui-même ne pourrait nier la simplicité. Quoi encore? Les badinages du bouffon Clair-de-Lune, la sottise de l'écuyer Luciole ? Tout cela n'est pas grand'chose, et n'est rien moins que nouveau. Fantasio et Marinoni ont, chez Musset, une autre fantaisie et une autre originalité. En dehors de ces adjonctions aimables mais sans grande portée, la tâche de Banville s'est bornée à versifier certaines parties du conte, et à mettre en scène ce que Perrault, plus malin, — et plus « poète », — avait eu bien soin de laisser « à la cantonade », comme la transformation de la princesse, devenue intelligente et spirituelle pour avoir seulement désiré d'aimer le pauvre Riquet.

Chez Perrault, c'est une phrase pour dire que la princesse « n'avait point d'esprit », une autre pour conter qu' « elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisait ». Chez Banville, la sottise de la princesse est mise en scène, exprimée, par les soins qu'elle a de sa poupée, par les balbutiements de son intelligence, et ce n'est pas seulement chez la princesse Rose qu on pourrait trouver quelque puérilité... Quant à son « initiation », Banville nous la conte, nous la prouve avec une persistance cruelle. A peine Rose sait-elle parler qu'elle se répand en tirades. Et quelles idées, — car enfin c'est le moment d'en avoir! — quelles idées trouve-t-elle dans son cerveau tout neuf et tout frais? L'excellence de la littérature en général et de la poésie en particulier! Et elle parle! elle parle! Les périodes se succèdent et s'enchaînent, les tirades s'allongent... Rose parle pour tout le temps où elle n'a rien dit : on songe au mot de Géronte dans le *Médecin*, et l'on espère en[illegible] Myrtil [illegible] Madame, je vous prie de la faire redevenir idiote. »

Ajoutez que ces féeries perdent toujours à la matérialisation qu'[illegible] pas-

sant sur la scène. Où trouver une interprète qui réunisse en elle tous les attraits que l'on vante chez la princesse Rose ? Celle que nous imaginerions sera toujours plus belle que celle que nous verrons de nos yeux. Et comprenez-vous combien la vue de Riquet, tordu, bossu, borgne, nous est pénible à côté de cette merveille de beauté ?

Est-il besoin de dire que tout ce qui est pur lyrisme, — comme le récit de l'invasion des roses, les stances de Riquet et la ballade de Clair-de-Lune, — est admirable de forme ? C'est qu'ici toute idée est inutile. Reconnaissons aussi que la gradation de l'amour de Rose est assez justement marquée, par endroits, par endroits seulement... Je « rends justice » de mon mieux, mais le cœur n'y est pas. Ne nous annonce-t-on pas *Florise ?* Attendons. Pour *Riquet à la Houppe*, il y a peut-être de quoi déchaîner l'enthousiasme des convaincus, mais non de quoi convertir les hésitants.

Mise en scène très soignée, ma foi, et très beaux costumes. Interprétation seulement convenable. Mlle Meuris a plus de gentillesse que de lyrisme ; les autres manquent un peu de fantaisie.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

[illegible] — A [illegible]

Le Grand-Prix de Paris ayant été couru le dimanche 15 juin, il est interdit, on le sait, à toute personne qui se respecte, de se laisser voir à Paris tant que durera l'été. C'est un principe. Tous les journaux informent leurs lecteurs qu'il n'y a plus personne à Paris. Les boulevards sont déserts, les cafés fermés, les théâtres font relâche sur les deux rives. C'est un spectacle très curieux, et qui n'a pas été assez remarqué, que cette solitude de Paris.

Elle n'a pu être remarquée et décrite, en effet, puisqu'il n'y a plus personne. Le désert ne se raconte pas lui-même. J'ai eu l'impertinence de rester deux jours après le Grand-Prix pour jouir de ce spectacle qu'aucune âme vivante n'avait jamais contemplé. L'effet était saisissant, je vous en réponds.

Je suis descendu à pied de la place de l'Étoile par l'avenue des Champs-Élysées, vers la place de la Concorde : impossible de songer à prendre une voiture, puisqu'il n'y a plus de cochers ni de chevaux à Paris. L'avenue, dans son absolue solitude, présente un caractère de majesté indescriptible. Quand je me suis vu tout seul au milieu de la place de la Concorde, — tout seul avec l'Obélisque, — j'ai commencé à me sentir troublé. Puis, à mesure que j'avançais par la rue Royale et que la solitude s'étendait toujours devant moi, mon trouble est devenu de la terreur, la terreur de l'épouvante...

Il a paru alors à mes sens hallucinés que la foule circulait sur le boulevard, le long des vitrines chatoyantes des magasins encombrés de tous les produits de l'univers ; les omnibus, bondés de voyageurs, se croisaient en tous sens, s'enchevêtraient les uns dans les autres avec les voitures de place et les attelages hautains, tant mon trouble était profond ! Mes yeux voyaient ce qu'ils avaient toujours vu, mes oreilles entendaient ce qu'elles avaient toujours entendu... Mais c'est impossible, puisqu'il n'y a plus personne à Paris.

La folie me gagnait évidemment ; cette illusion de voir Paris comme à l'ordinaire devenait douloureuse à me faire crier. Je m'y arrachais par un coup de volonté suprême, et, pour faire comme tout le monde, puisqu'il n'y a plus personne à Paris, je m'enfuis à ma ferme du Hêtre, dans le département du Bocage, d'où j'adresserai ces feuillets, quand ils seront remplis, au n° 19 de la rue des Saint-Pères ; il y aura peut-être à l'imprimerie quelque ombre errante pour les recevoir.

* * *

La Cour de cassation, autorité souveraine, a décidé que le pari des courses n'est pas un jeu. C'est une opération de l'esprit, la mise en œuvre des facultés intellectuelles les mieux cataloguées dans les précis de logique, puisque les parieurs observent les chevaux sur la pelouse, les comparent, tirent enfin de leur comparaison une conclusion. La méthode expérimentale apparaît là dans toute la série de ses actes les plus authentiques.

Nous est-il permis de dire, en parlant d'une personnalité aussi auguste, que la Cour de cassation est un peu naïve ? La foule qui se porte au champ de courses joue dans la propre acception du mot, et c'est bien parce qu'il s'agit d'un jeu de hasard qu'elle vient si nombreuse de tous les points de la capitale et même de la France. Dès la première heure du jour, les longues files de pèlerins arrivent à Longchamps, de tout âge, de tout sexe, portant leur nourriture pour la journée. On s'installe ; on attend l'heure consacrée de l'ouverture du jeu avec une patience admirable, sous le soleil torride ou la pluie battante ; les mystères du jeu ou les mystères de la religion sont seuls capables d'inspirer et de soutenir à ce point les patientes vertus des multitudes.

Après le déjeuner commence le défilé de ceux qui viennent en voiture, toute la clique dorée, fleurie et internationale. La mode parisienne s'est livrée depuis des jours et des semaines à son effort le plus intense

pour apparaître ici dans sa gloire. L'art de marier les étoffes et les couleurs a inventé cet année de nouveaux miracles. Le monde le plus huppé, le plus distingué, prend place dans les tribunes; puis, c'est le gouvernement lui-même tout entier, que dis-je? tous les gouvernements de l'Europe et du monde sont représentés ici par leurs ambassadeurs; les plus illustres arrivent les derniers, parce qu'ils sont sûrs d'être toujours les premiers. Enfin le signal est donné : les chevaux partent, ils touchent au but, et le voile du destin est déchiré!

Quels cris! Quels hourrahs! Une sensation électrique a frappé à la même minute cette foule immense. On court, on se précipite; vous assistez à toutes les manifestations de l'enthousiasme et du délire. Les uns sont ruinés, les autres sont enrichis; celui-ci passe près de vous avec une mine de cadavre qui annonce déjà le suicide. La Cour de cassation est d'avis que ce n'est point là un jeu. A moins que ce ne soit un culte, on se demande ce que c'est, si ce n'est pas un jeu; car l'un ou l'autre seuls sont capables de réunir de telles multitudes, d'assembler tous les âges et tous les sexes, comme tous les rangs sociaux, et de provoquer dans les foules humaines de telles explosions des sentiments.

***

Bien rares sont ceux qui possèdent la science du cheval et qui ont pu se livrer à une opération quelconque de comparaison critique entre les bêtes concurrentes. La foule joue à l'aveugle, et c'est pour cela qu'elle s'amuse et se passionne. S'il s'agissait de raisonner et de travailler, chacun serait resté à son métier, à l'atelier, au bureau; mais on peut gagner ici en un instant autant et plus que pendant dix journées de travail consécutif. On éprouve, par surcroît, la grande secousse tragique du hasard qui passe comme une trombe sur les têtes de la foule palpitante.

C'est ainsi que vous entretenez et que vous aiguisez de plus en plus la nervosité maladive des foules; vous développez le goût du désœuvrement, l'amour exalté de l'imprévu, la recherche ardente des jouissances de l'imagination au détriment de la vie régulière et tranquille. Le nombre des pauvres petits ménages troublés et dérangés est incalculable; dérangés quand on perd, dérangés encore quand on gagne. Ce terrible fléau prend d'année en année de plus grands développements. C'est une rage, un fanatisme d'un genre particulier qui envahit toutes les classes.

Des esprits ingénieux ont recherché s'il n'y aurait pas moyen d'empêcher les gens pauvres de jouer : on écarterait des champs de courses ceux qui n'ont qu'un petit pécule à exposer, en établissant une forte taxe à l'entrée : des tourniquets où l'on ne passerait qu'à prix d'or. Surtout on organiserait une chasse implacable contre les tenanciers de tripots qui offrent le jeu à tout venant et tous les jours de la semaine, dans tous les coins de la capitale.

Ces philosophes ne savent pas que nous sommes dans le siècle du suffrage universel et de la souveraineté du peuple; ils ne voient pas que les courses de chevaux sont devenues les grandes solennités de la civilisation démocratique; les rois et les empereurs, comme les présidents de républiques, consacrent par leur présence ces assemblées des nations. Les pauvres réclament le droit de porter leur obole au guichet de la loterie chevaline, comme ils portent leur bulletin aux urnes électorales. Que répondrez-vous à cela? On est souverain ou on ne l'est pas; et si on l'est, comme on l'est en effet, on a le droit de se livrer au jeu qui est l'une des passions favorites des âmes vraiment royales.

Un voyage d'étude.

Par un vote récent, le parlement de Stockholm a fondé deux bourses de mille couronnes chacune, pour permettre à de jeunes journalistes suédois d'aller perfectionner leur instruction professionnelle à l'étranger.

Il serait difficile de se montrer trop élogieux à l'endroit d'un tel encouragement; il serait plus difficile encore d'imaginer l'embarras des bénéficiaires, s'ils se font un cas de conscience d'employer leur argent au mieux des intérêts de la profession.

S'il ne s'agissait que de compléter une éducation d'ingénieur, on leur conseillerait de partir pour l'Angleterre, de descendre dans les mines du Northumberland, de visiter les fabriques de Manchester et de Sheffield; de là, ils pourraient passer en Amérique, ils iraient admirer les tours de force de la mécanique dans ces usines où l'on fait entrer par une porte des troupeaux de porcs et où l'on retire, une demi-heure après, par une autre porte, des légions de jambons tout parés, des montagnes de saucisses et des brosses armées de leurs soies raides et luisantes pour brosser les souliers fabriqués du même coup avec la peau des bêtes dont on distribue les tripes parfumées; tout cela va de soi et sans embarras; mais le journalisme, c'est bien une autre affaire! Comment nos Suédois vont-ils s'y prendre pour répondre au vœu de leur gouvernement?

La presse, comme la philosophie, contient tout : seulement le domaine de la presse est sur cette terre livré aux folles batailles de toutes les passions humaines, tandis que le champ de la philosophie est

au-dessus des intérêts mortels : cela fait qu'il est bien plus malaisé de devenir journaliste que de devenir philosophe.

Nos jeunes voyageurs devraient se demander avant tout et très sérieusement : Pour apprendre le journalisme est-il nécessaire d'étudier les journaux ? Mais avant qu'ils aient éclairci ce redoutable problème, les invitations leur arrivent de New-York, de Chicago, de la Nouvelle-Galles du Sud, de Prétoria, de Johannesburg, tous les grands quotidiens cherchant à capter leur première visite. Les directeurs de ces feuilles se disputent à prix d'or l'honneur d'initier la Suède aux mystères de la grande presse et l'occasion de faire à leurs gazettes une réclame originale. Traînés de banquets en banquets, assaillis d'interviews, les publicistes suédois se rendront bientôt compte que pour devenir un bon journaliste, le premier point est de savoir porter un toast, et que le second est d'être assez adroit pour faire écrire ses articles par les autres.

Forts de ces premiers principes, ils voudront sans doute ne pas terminer leur voyage sans venir à Paris ; ils seront curieux de pénétrer dans ces journaux fameux, que de retentissants procès ont fait passer jusqu'au bout du monde pour des repaires de brigands. Mais, hélas ! les plus célèbres, les vrais maîtres sont dispersés aux quatre coins de l'horizon. Si les Suédois étaient venus à Paris quelques mois plus tôt, on aurait pu les promener dans les prisons, et on leur aurait montré ainsi la véritable école du journalisme contemporain. Aujourd'hui cette école est en vacances. Cela ne veut pas dire que la presse de Paris n'offre plus rien d'intéressant.

*
* *

Je recommande notamment aux futurs journalistes d'étudier l'art délicat d'organiser une course-réclame. A cet usage, on se servit d'abord de bicyclettes ; mais l'imitation fut si prompte qu'on n'en tira plus aucun effet. Les artistes du genre imaginèrent alors d'organiser, sous le patronage de leurs journaux, des courses de culs-de-jatte, de boiteux, etc. Ce moyen de lancer ou de remonter un journal reste un des meilleurs et des moins coûteux, depuis que les campagnes de chantage sont passées au second plan.

Nos jeunes amis ne manqueront pas de prendre force notes à ce sujet et d'assister à quelques entreprises de cette espèce. Sachant porter un toast, subtiliser une interview et organiser une course baroque, leur instruction professionnelle sera déjà fort avancée. Ils pourront rentrer fiers dans leur pays... à moins qu'en y réfléchissant, ils ne conçoivent quelque doute sur la valeur sociale et civilisatrice du journalisme ainsi entendu.

Peut-être alors, au moment de s'embarquer, rencontreront-ils quelque brave homme de vrai journaliste qui leur dira que pour devenir à leur tour de vrais journalistes ils feront bien de se tenir le plus possible à l'écart des journaux. Il leur conseillera de rentrer chez eux et de s'appliquer seulement à connaître leur pays et à mépriser l'argent.

JEAN-LOUIS.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Pendant la guerre de 1870, alors que les traités consacrant l'union de l'Allemagne du Nord avec l'Allemagne du Sud étaient soumis au Reichstag, et que la convention avec la Bavière, que l'on trouvait trop favorisée, soulevait un groupe de nombreuses protestations, M. de Bismarck dit un jour à son entourage :

« Que la Bavière marcherait avec nous, c'est ce dont je n'ai jamais douté. Mais qu'elle se déciderait si vite, c'est ce que, pourtant, je n'osais pas espérer. »

Peut-être bien qu'elle ne se serait pas décidée si vite si elle n'avait eu alors pour roi un aliéné qui voulait revivre les vieilles légendes allemandes et qui devait prendre, quelques mois après, l'initiative d'offrir la couronne impériale à Guillaume Ier. Mais Louis II lui-même ne tarda pas à trouver qu'il avait trop travaillé pour le roi de Prusse. Le traité de novembre 1870, que l'on avait combattu à Berlin où l'on ne comprenait pas que la Bavière libre pût être plus favorisée que la Saxe vaincue, n'avait laissé à son royaume qu'une autonomie incomplète ; on ne lui avait pas donné l'Alsace et la Lorraine sur lesquelles il comptait pour arrondir ses États, estimant que ce n'eût pas été trop cher payer son concours, et il bouda. Il bouda pendant dix-neuf ans, jusqu'au drame du 13 mai 1886, jusqu'à cette mystérieuse noyade du lac de Starmberg, qui fit passer la couronne des Stittelsbach sur la tête plus folle du malheureux Othon, dont le manteau royal n'est qu'une camisole de force, et qui traîne sa misérable vie, purement animale, dans une salle de son palais, moitié chenil, moitié cabanon.

Le jour où finira cette agonie qui dure depuis dix ans, c'est le prince Louis qui montera sur le trône, le héros de l'incident de Moscou, celui qui ne veut pas être « de la suite » du prince Henri de Prusse, et qui n'ose plus rentrer à Munich de peur d'y être trop bien accueilli. Ce jour-là il y aura peut-être quelque chose de changé en Allemagne. Non pas que l'œuvre de 1870-71 soit menacée de destruction complète et que l'unité allemande puisse être remise en question.

Personne n'y songe, ni en Bavière, ni en Saxe, ni dans le Wurtemberg, ni dans le Grand-Duché de Bade, mais les revendications de l'Allemagne du Sud contre le despotisme et le caporalisme prussiens trouveront à Munich un point d'appui sérieux, pour réclamer une part moins secondaire dans l'empire, et cette part, c'est au détriment de la Prusse qu'ils la prendront.

*
* *

Et ce n'est pas dans l'Allemagne du Sud seulement que l'on se ressaisit. L'Autriche se réveille, et son ministre des Affaires étrangères, le comte Goluchowski, a l'audace grande d'avoir une politique presque personnelle, presque exclusivement austro-hongroise. C'est en Orient surtout qu'il veut se manifester, peut-être bien pour essayer de reconquérir, par-dessus leur tête, à Constantinople, le prestige perdu dans les États balkaniques. Cette préoccupation qui transparaît dans les explications qu'il vient de donner aux Délégations réunies en ce moment à Buda-Pesth, où se continuent les fêtes du millénaire, le hante depuis l'automne dernier et il voudrait bien, à propos des affaires de Crète, prendre une revanche de son échec diplomatique à propos des affaires arméniennes. C'est lui qui prit, en novembre dernier, l'initiative de proposer aux puissances une intervention armée en Turquie pour forcer le Sultan à accorder aux Arméniens les réformes promises et toujours ajournées. L'idée lui en avait été soufflée par lord Salisbury, qui pensait avec raison que venant de lui elle n'avait aucune chance d'être accueillie.

Son truchement n'eut pas meilleure fortune, seule l'Italie entra dans ses vues avec enthousiasme, car l'Italie c'était alors M. Crispi, et il ne demandait que plaies et bosses, d'autant plus qu'un peu de gloire à bon marché du côté du Bosphore aurait fait une utile diversion aux affaires africaines. Ménélik venait de se révéler à Amba-Alaghi. L'Allemagne n'avait pas dit non, mais elle se contentait d'un rôle de comparse. Les flottes de l'Autriche, de l'Angleterre et de l'Italie devaient passer les Dardanelles, dicter un ultimatum au Sultan et le déposer en cas de refus. La flotte allemande se serait tenue en réserve et ne serait intervenue qu'en cas de nécessité.

C'est alors que lord Salisbury prononça son fameux discours contre le Sultan, auquel il joua même le mauvais tour de lire une lettre personnelle qu'il lui avait adressée.

La France et la Russie se mirent en travers, encore que, pour les gagner, les puissances intervenantes eussent proposé de prendre l'engagement de n'annexer aucune parcelle du territoire ottoman, et l'Angleterre lâcha pied la première. La flotte britannique, qui avait reçu l'ordre de se concentrer à Salonique, où l'escadre italienne devait la rejoindre, se retira à Malte, et la grande démonstration projetée aboutit au simple doublement des stationnaires européens dans les détroits.

Il est à craindre que cette fois encore le comte Goluchowski n'aura pas l'occasion de mener l'Europe à Constantinople. C'est la diplomatie française qui tient la corde, secondée et appuyée comme toujours par la diplomatie russe, et il y a toute apparence que M. Cambon, qui obéit aux instructions très conciliantes mais aussi très fermes de M. Hanotaux, finira par obtenir du sultan la mise en vigueur, sans réserve, de la convention d'Halepa, et la nomination d'un gouverneur chrétien en Crète.

*
* *

L'action commune de la Russie et de la France qui a triomphé l'année dernière en Chine et en Turquie, qui l'emportera sans doute encore à Constantinople parce que son intervention est réellement désintéressée, n'a pas dit son dernier mot en Égypte où, en attendant mieux, le jugement du tribunal du Caire, confirmant son opposition à la décision de la majorité des commissaires de la dette, a eu pour premier résultat de décider lord Salisbury à limiter strictement à l'occupation de Dongola le but de l'expédition commandée par le sirdar Kitchener. Les « considérations financières » qui le forcent à renvoyer à une date indéterminée la conquête de Khartoum ne signifient pas autre chose que l'impossibilité de puiser désormais dans le trésor de l'Égypte, sans l'assentiment de ses créanciers, c'est-à-dire de la France. Il est vrai que, par contre, l'évacuation se trouve ainsi indéfiniment ajournée, puisque l'Angleterre se considère engagée d'honneur (?) à rendre au khédive, avant de s'en aller, les provinces qu'il a perdues depuis qu'il est protégé par elle, et lord Salisbury aurait pu ajouter : qu'il a perdues par la faute de l'Angleterre.

Mais cet ajournement ne sera peut-être pas aussi long qu'on pourrait le croire. La déclaration du secrétaire d'État au Foreign-Office peut servir de base à un arrangement définitif ; puisqu'il a reconnu que du jour où Khartoum sera rendu aux Égyptiens les Anglais n'auront plus aucun prétexte de rester en Égypte, il se pourrait qu'on lui facilitât la réalisation de cette œuvre de réparation en échange d'un engagement formel d'évacuation, aussitôt que le but qu'il s'est-lui-même assigné aura été atteint. Il semble que si la question était placée sur ce terrain, il trouverait malaisément une échappatoire pour se dérober et qu'il pourrait d'autant plus difficilement refuser les ressources légitimes qui lui seraient

offertes qu'il n'a pas craint de solliciter un peu ironiquement, à la vérité, le concours financier « des millionnaires qui subventionnent des expéditions de flibustiers ».

Cette allusion aux affaires du Transvaal n'a pas été très heureuse au moment même où le tribunal de Bow Street renvoyait le docteur Jameson et ses complices devant les assises et où le président Krüger, toujours magnanime, mettait en liberté, en échange d'une grosse amende, les *roquets* de Johannesburg, qui ont aboyé sans mordre, alors que « le *gros chien* qui n'aboyait pas, mais qui voulait mordre » reste toujours impuni. Il a pardonné, mais il n'est pas tendre pour les millionnaires, le vieux *oom Paul*, et il ne s'est pas gêné pour les traiter de belle façon, il y a quelques jours, en recevant une délégation de toutes les municipalités de l'Afrique du Sud, venue pour le féliciter de sa clémence. Il n'a pas déguisé qu'il les considérait comme de vulgaires brigands, il a même dit « voleurs », en attribuant l'épithète à un membre du Volksraad, et il s'est plaint aussi de ce que le principal coupable soit encore libre et impuni. Il n'est pas seul à s'en plaindre, et en Angleterre même ils sont nombreux ceux qui considèrent comme une indigne comédie ce procès intenté à Jameson, alors que M. Cecil Rhodes continue à travailler pour la « grande » Angleterre au Matabeleland, avec les pleins pouvoirs de la Compagnie à charte, dont il n'est pas seulement le directeur, mais aussi le mandataire avec les pouvoirs les plus illimités.

Mais cette inexplicable et scandaleuse tolérance fait probablement partie du programme d'*affaires* que M. Chamberlain a exposé au Congrès des Chambres de commerce de l'empire britannique, programme qui est du reste moins nouveau que la « nouvelle diplomatie » inaugurée par le secrétaire d'État au Colonial Office dans l'Afrique du Sud. M. Chamberlain, qui a rappelé le mot de Napoléon traitant les Anglais de « peuple de boutiquiers », pense sans doute que le commerce n'exige pas une stricte application des principes de la morale courante et qu'un bon commerçant ne commet pas un crime pendable en usant de faux poids et en faisant de la fraude. On lui demande de gagner de l'argent et pas autre chose. Qu'il le gagne honnêtement s'il le peut. Mais s'il en gagne beaucoup, même par des procédés malhonnêtes, on ne lui en tiendra pas rigueur. C'est ainsi, paraît-il, que l'on fait les bonnes maisons — de commerce — anglaises et aussi les grands empires, comme l'Empire Britannique.

CHARLES GIRAUDEAU.

BULLETIN

Grands avocats du siècle (1).

Il y a au Palais, non loin de la Cour d'assises, un asile fermé aux profanes et accessible aux seuls avocats : c'est la Bibliothèque, temple des recherches juridiques et des libres propos. Là se dressent le long des rayons garnis d'in-quarto, des bustes d'allure et de valeur différentes : ce sont les anciens bâtonniers qui regardent travailler leurs successeurs. MM. Roger Allou et Chenu viennent d'ouvrir au public cette galerie ; ils lui en font les honneurs dans un beau volume luxueusement édité et orné de fines gravures. Pour patronner les grands avocats du siècle, il fallait un maître ès éloquence qui ne fût pas du barreau. Afin que rien ne manquât à leur gloire, Jules Simon s'en était chargé.

Le musée est varié et les échantillons bien choisis. Le livre débute par Dupin aîné et se termine à Me Barboux.

Les auteurs, qui sont gens d'esprit, se défendent d'avoir voulu rédiger un palmarès. Là était en effet l'écueil de leur entreprise : comment choisir entre tant de physionomies diversifiées par leur caractère, par leur milieu, par les événements auxquels les a mêlés l'exercice de leur profession ? Tant qu'on avait affaire aux morts, la chose était assez facile. Il n'était point question de distribuer des couronnes, mais simplement de réunir des hommes « dont la personnalité se fût affirmée surtout par la variété de leur génie ». Il suffisait aux auteurs, pour opérer cette sélection, de leurs dons naturels : le tact, la finesse et l'impartialité dans l'admiration.

Étrangers aux préjugés, on les savait d'avance à l'abri du parti pris. Les gens qui connaissent mal le barreau sont toujours étonnés de la familiarité qui rapproche dans la salle des Pas-Perdus des hommes séparés ailleurs par des abîmes. Là est pourtant l'originalité et proprement le charme de la confrérie. MM. Allou et Chenu sont fidèles à ces traditions. Dans leur livre, Dupin coudoie Crémieux, et Jules Favre est à côté de Nicolet. On dirait d'une de ces anciennes réunions du Conseil de l'ordre où siégeaient pêle-mêle les serviteurs de la monarchie, les ministres de l'empire et les orateurs de la république.

La vie des grands avocats du siècle est trop intimement mêlée à son histoire pour qu'on puisse parler d'eux sans effleurer la politique. MM. Allou et Chenu se meuvent à l'aise sur ce terrain glissant : ils écrivent sans haine et sans crainte : ils admirent, où qu'ils les rencontrent, le courage, le dévouement et la vertu civique. Quand il faut juger un acte d'abandon ou de traîtrise, leur parole est nette et sèche comme un verdict. Ils flétrissent l'attitude de Dupin au coup d'État comme « une des plus lâches trahisons que l'histoire ait enregistrées » ; mais ils s'inclinent avec le même respect devant Berryer fidèle

(1) Par Roger Allou et Charles Chenu, avocats à la Cour d'appel de Paris (préface de Jules Simon ; Perrin, éditeur, 13, rue Soufflot.

jusqu'au dernier jour à l'écusson fleurdelisé, et devant Sénart résistant pendant soixante-douze heures, aux côtés de Cavaignac, à l'insurrection de Juin : tels des fils pieux vénèrent également dans la lignée des ancêtres tous ceux qui, sous des couleurs diverses, ont honoré le blason familial.

Dans ces portraits du siècle, MM. Allou et Chenu ont voulu faire place aux vivants. La tâche devenait plus délicate. Comment choisir, en l'an de grâce 1896, entre tant d'avocats célèbres, ceux qui méritaient d'être présentés au grand public? Ils ont esquivé la difficulté : ils tirent de l'élite trois gloires incontestées, trois personnages consulaires : Me Rousse, dont les notices nécrologiques sont des merveilles; Me Bétolaud, c'est-à-dire la droiture du talent et la sérénité indulgente de l'esprit; Me Barboux, l'incarnation accomplie de l'alliance des bonnes lettres et du barreau. A lire ces pages si vivantes, d'un ton si juste, et d'un accent si personnel, comment ne pas regretter que les auteurs se soient bornés à cette trilogie? Est-ce fatigue ou timidité? N'y avait-il pas, à côté ou au-dessous de ces privilégiés, d'autres physionomies dignes de tenter leur pinceau?

Les portraits après décès sont toujours un peu froids, et, en dépit du talent du peintre, rien ne vaut le modèle vivant, celui qui pose souvent à son insu et dont on étudie à loisir les gestes et les attitudes.

MM. Allou et Chenu en ont eu le sentiment quand ils ont parlé du procès du Panama. Ils ont été naturellement amenés à esquisser ce qu'on appelle en style de reporter la physionomie de l'audience. Les figures de l'avocat passionné, du sceptique et du logicien méritaient mieux qu'une silhouette rapide ; elles eussent gagné à être détachées et mises en relief.

Il en est temps encore. Après les grands avocats d'hier, qu'ils nous donnent ceux d'aujourd'hui, sans parler de ceux de demain. On a dit de l'éloquence qu'elle était l'art le plus fugitif de tous : l'orateur est comme l'acteur; que survit-il de la parole de l'un ou du jeu de l'autre? Sa gloire se glace avec ses lèvres; profitons, pour fixer ses traits, du temps où nous pouvons l'entendre. De toutes les formes de l'éloquence, la plus transitoire, celle qui se démode le plus vite, c'est celle du barreau. Qu'est devenu ce qu'on décorait il y a trente ans du nom pompeux de style oratoire? L'avocat bon humaniste retarde : qui songe à citer Horace ou Tacite quand il faut analyser des rapports d'experts ou discuter point par point des statuts ou des bilans? La sacro-sainte jurisprudence elle-même est descendue de son piédestal. On ne l'invoque que rarement, dans les affaires de droit pur. « Ils sont trop », peut-on dire en parlant de ses arrêts. Tous les ans, un volume de douze cents pages in-quarto vient s'aligner à côté des autres sur la planche réservée aux Dalloz. A quoi bon fouiller dans ce capharnaüm? Tout a été jugé et même dans tous les sens. Le fait pénètre et domine de plus en plus le droit. La plaidoirie n'est pas plus courte, mais elle est moins solennelle. Elle dédaigne les vaines parures, les fioritures, les « effets », les généralisations. Lisez comment MM. Allou et Chenu définissent le plus moderne des avocats d'aujourd'hui, celui que se disputent le Palais et le Sénat : « Dialecticien impeccable, s'interdisant les digressions même les plus tentantes, menant sa discussion avec la précision savante du joueur d'échecs et ne cherchant le succès que dans la netteté et la correction infaillible de son langage. » L'esquisse est ressemblante et chacun a nommé M. Waldeck-Rousseau. Voilà bien l'éloquence fin de siècle dans le bon sens du mot, méthodique sans apprêt, persuasive sans artifice, infiltrant goutte à goutte la conviction dans l'oreille du juge, se jouant de toutes les difficultés et démontant sans effort les mécanismes les plus compliqués. Cet art qui s'ignore lui-même donne aux paradoxes des allures de vérités, aux thèses les plus hardies des airs d'innocence et une apparence inoffensive. Que d'assauts la vérité judiciaire n'aurait-elle pas à subir si la maturité du délibéré ne lui permettait pas de se dégager des mailles de ce réseau de soie ?

Notre siècle n'aime pas les légendes. Celle du barreau a fait son temps comme les autres : quelle hardiesse d'en dire du bien, quelle invraisemblance d'en penser! Le monde accepte les avocats comme un mal nécessaire; il les juge sévèrement; il les sépare à peine de leurs clients; il croit peu à leur vertu professionnelle. Leurs privilèges semblent surannés, comme s'ils avaient été inventés dans leur intérêt et non dans celui des parties. Nous conseillons à ces sceptiques la lecture du bel ouvrage de MM. Allou et Chenu. Ils y verront ce que le barreau représente depuis cent ans de traditions d'honneur, d'exemples de vertu civique, de modèles de tenue morale, et, s'ils aiment la liberté, ils se résigneront à subir quelques siècles encore le gouvernement des avocats.

FERDINAND DREYFUS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

AUTOUR DU CLOCHER, par M. l'abbé Jean Barthès (1). — Dans une préface d'un style vif et coloré, M. Émile Pouvillon nous présente ce recueil de vers, de M. l'abbé Jean Barthès, un prêtre poète occupant le presbytère d'un village du Languedoc.

« Les fervents de la patrie languedocienne et de la muse familière goûteront, dit M. Pouvillon, dans l'œuvre de cet auteur, le charme de la vie simple et le parfum du terroir. » Nous avions craint quelque peu de trouver dans ce livre l'éternel sonnet à la Vierge et les invocations au Christ contre les vices du siècle. L'inspiration religieuse n'est point absente des vers de M. l'abbé Barthès, mais nous devons constater que nous avons été attiré tout d'abord par une note personnelle et par certaines qualités assez savoureuses.

M. l'abbé Jean Barthès ne contemple pas uniquement son clocher, comme un pieux desservant. Il procède à la manière de M. François Fabié, dont vous vous rappelez la belle pièce :

O clocher de Rodez qu'on voit de trente lieues...

(1) Lemerre.

Ce qui nous séduit aussi, dans les vers de ce poète ecclésiastique, c'est le tableau réel et parfois pénétrant de la vie sacerdotale. Nous retrouvons un écho des romans de Ferdinand Fabre dans les strophes de ce curé de campagne, que nous pourrions comparer à l'abbé Roux, qui connaît à merveille le paysan, et qui retrace des types de prêtre avec beaucoup de franchise et de justesse. Nous n'en voulons pour preuve que la série intitulée, *Entre confrères*, série empreinte d'une fine observation, marquée çà et là, d'un peu de malice — malice du curé — et où nous relèverons plusieurs poésies, originales et même assez spirituelles, comme le *Bénéficier*.

Comme interprète de la vie rustique, M. l'abbé Jean Barthès esquisse quelques croquis caractéristiques; il décrit par exemple, d'un trait incisif, le déménagement des métayers qui se rendent, à la Saint-Martin, chez un nouveau maître, se brouillant naturellement avec le précédent, après la moisson.

Quant à la leçon idéale que le poète donne aux paysans, elle est souvent exprimée d'une façon énergique.

Qu'as-tu fait aujourd'hui, les bras nus, dans la plaine ?
— J'ai fauché la moisson sur les sillons durcis,
Et je rentre ce soir, n'ayant d'autres soucis
Que de voir mes épis gonfler ma bourse pleine.

— Quand viendra sur le seuil de l'éternel Été
Le Moissonneur devant qui toute âme tressaille,
Si ton cœur n'a produit que ronce et que broussaille,
Quel prix espères-tu pour ta stérilité ?

Cela est dit avec une certaine élévation, et le prêtre n'est-il pas dans son rôle, en reprochant à l'homme des champs sa matérialité et son naïf égoïsme?

ANTONY VALABRÈGUE.

UNE IDYLLE TRAGIQUE, par *Paul Bourget*. — Ce n'est pas seulement une idylle tragique, — voire mélodramatique, au moins dans la dernière partie, — que nous donne M. Paul Bourget; il nous la donne avec quantité de choses autour. Sur les 450 pages de son nouveau roman, plus de la moitié se passe en intrigues tout adventices qui n'ont aucun rapport au sujet. Le sujet, c'est le conflit de l'amour avec l'amitié dans le cœur d'Olivier du Prat et dans celui de Pierre Hautefeuille, épris tous deux de la même femme, qui, après avoir été la maîtresse de l'un, est devenue celle de l'autre. Il y avait là un thème psychologique des plus intéressants, et M. Bourget en a tiré quelques scènes comparables sans doute à ce qu'il écrivit jamais de plus fort. J'ajouterai même que dans la partie vraiment solide de son nouvel ouvrage, celle qui traite le sujet, il me paraît se faire une idée beaucoup plus juste de ce que doit être le romancier psychologue. D'ordinaire, la donnée et les personnages de ses romans ne lui étaient qu'un prétexte à dissertations. Plutôt que de créer des âmes, il raisonnait doctement sur des états d'âme. Démontrant à grand renfort de commentaires que ses héros étaient vrais, il oubliait de les faire vivre. Ici, rendons-lui cette justice, sa psychologie est moins abstraite ; il ne la détache plus que rarement de l'action et des acteurs. Le plus grand défaut du livre, c'est la multiplicité des scènes accessoires et des figures épisodiques. M. Bourget a lié à son roman d'analyse un roman de mœurs, et ce roman de mœurs, assez récréatif et pittoresque par lui-même, mais n'ayant avec le roman d'analyse que des points de contact fortuits, greffe à chaque instant sur le drame quelque intrigue subsidiaire qui le complique gratuitement et en arrête l'action. Je ne refuse pas, au surplus, de louer l'adresse avec laquelle sont rattachées au sujet une multitude d'aventures qui ne s'y rapportent que par accident ; mais elle me semble assez vaine, et ce sont des qualités d'un autre ordre que l'auteur du *Disciple* nous a fait parfois admirer.

LE SERMENT, par *J.-H. Rosny* (Ollendorff, éditeur). — Marthe a promis à son père mourant d'épouser le capitaine Béthune, seul parent qui lui reste. Mais elle ne peut aimer ce jeune homme froid, taciturne, sévère, qui fait si peu pour gagner son affection, et chez lequel, même aux rares moments où il veut être aimable, se trahit, jusque dans les politesses où parfois il condescend, un fond autoritaire, un sourd dédain pour la femme. La jeune fille ne peut se résigner à l'avoir pour maître, elle se révolte contre son serment. Au reste, ce serment ne la lie, elle se le persuade, ni vis-à-vis de son père, qui, s'il vivait encore, l'en relèverait, ni vis-à-vis d'elle-même, qui a juré dans un moment d'inconscience et de total abandon. Elle va trouver Béthune, et reprend sa liberté.

Nous ne sommes là qu'au début du livre. Le titre répond mal au sujet. Ce qui fait le sujet du *Serment*, c'est la lutte qui va maintenant s'engager entre les deux jeunes gens, ou plutôt, car M. Rosny n'étudie guère de cas individuels, entre les deux sexes. Si Marthe épouse Béthune, elle l'épousera librement, quand Béthune verra en elle non plus une créature inférieure, sans raison et sans vouloir, presque sans conscience, mais une égale, qui a le droit de se refuser ou de se donner, et qu'il faut obtenir en la méritant.

Le *Serment* n'est qu'une courte nouvelle, et dont l'intrigue en soi n'a rien que de banal. Mais nous y retrouvons les meilleures qualités de M. Rosny, ces qualités qu'il déploie dans d'autres œuvres avec une somptueuse magnificence, et qui, pour s'approprier à cette histoire toute simple, ne laissent pas d'en amplifier le ton comme elles en relèvent la portée. J'ai beaucoup aimé ce petit livre pour sa gravité douce, pour sa tendresse fervente, pour ce qu'on y sent de noble et de pur.

RENOUVEAU D'AMOUR, par *Armand Charpentier*. — Jacques de Marelles, au sortir de l'adolescence, a aimé Mme de la Faure, qui l'abandonna presque aussitôt pour un de ses amis, Ladner, type parfait, nous dit-on, du séducteur professionnel, avec « ses longues moustaches blondes aux pointes enroulées et tombantes le long des joues rasées ». Quelques années plus tard, Jacques, qui a fini par se consoler, rencontre Ladner et Blanche sur les bords du Léman. La jeune femme, en le retrouvant, se sent reprise pour lui d'une nouvelle passion. Il n'est plus le jouvenceau naïf et gauche d'autrefois, mais un gaillard énergique, hardi, et surtout pourvu d' « une légère barbe en pointe qui donne à son visage

un aspect à la fois mâle et sardonique ». Les moustaches enroulées de Ladner ont, devant cette barbiche, perdu leur prestige. Mme de la Faure met en œuvre tous ses artifices pour ressaisir Jacques, et celui-ci va succomber à la tentation, lorsque s'opère dans sa conscience un phénomène subit de « retournement » que l'auteur ne prend pas la peine de nous expliquer. « L'imbécile! » fait la jeune femme en lisant la lettre qu'il lui a laissée pour excuser son brusque départ. Heureusement elle a sous la main un jeune peintre, fort joli garçon et tout ce qu'il y a de plus vibrant...

Voilà une histoire qui vous semblera peut-être aussi banale qu'incongrue. C'est que vous ne connaissez pas les théories de l'auteur. M. Charpentier est un esprit fort, qui se met au-dessus des conventions mondaines. L'amour est un besoin naturel, n'est-il pas vrai? Eh bien, toute la philosophie de l'auteur se résume dans ce principe, qu'il ne faut pas lutter contre la nature. *Sequere naturam*, disaient les stoïciens, ce qui, dans toutes les langues, veut dire : Allons-y gaîment! Mme de la Faure « demandait à l'adultère la passion absente du foyer conjugal et dont sa nature généreuse ne pouvait se passer sans souffrance ». Rien de plus innocent, il y aurait de la cuistrerie à n'en pas convenir. Et puis, les théories de M. Charpentier ne sont-elles pas au fond celles d'où procèdent, avec quelques ménagements hypocrites, presque tous les romans « passionnels » de notre temps?

L'ŒUVRE NUPTIAL, par *Gabriel Mourey*.—Tristan aime Noèle d'un amour très passionné, qu'il exprime dans un style continûment exclamatif et lyrique. Noèle aime Tristan, mais lui a déclaré qu'elle ne se marierait jamais. Cependant, en un moment de faiblesse, un « peut-être » échappé de ses lèvres rend l'espoir au malheureux. Après l'avoir éloigné quelque temps, elle le rappelle, non pour tomber dans ses bras, mais pour lui donner un paquet de lettres. « Lisez-les, sans omettre une ligne, et ayez pitié de moi! » Ces lettres, écrites par Noèle, sont adressées à un jeune homme dont elle a été la maîtresse, et dont elle n'a pas voulu être la femme. Vous vous demandez tout de suite si, avant ce jeune homme, il n'y en avait pas eu déjà un autre? Rassurez-vous. Mais nous avons beau, comme Tristan, lire les lettres sans passer une ligne, impossible d'y découvrir pour quelle raison Noèle a refusé sa main après avoir donné tout le reste. Et le paquet n'est cependant pas mince : une soixantaine de pages, le quart du volume. Minute! L'auteur va nous expliquer tout à l'heure le cas de son héroïne. Ce qui a empêché Noèle d'épouser son premier jeune homme, ce n'est rien de moins que « le sens de l'espèce ». Après avoir essayé de lui, un instinct secret l'a avertie qu'il ne faisait point l'affaire; et, bravement, elle a cherché autre part. Tout se termine d'ailleurs le mieux du monde. Une fois les lettres lues, Tristan a bien quelques moments de perplexité. Mais il finit par se persuader que ce premier amour de la jeune personne dénote justement sa candeur. Aussi bien, pour en effacer à tout jamais le souvenir, Noèle s'avise d'un moyen bien simple. Dans une promenade sentimentale avec Tristan sur le bord de la mer, elle amasse des algues sèches, les allume, et y jette tout le paquet de lettres. Il n'en faut pas plus au jeune homme, qui la regarde faire tout heureux et le cœur débordant de joie. M. Mourey exprime dans sa préface la crainte qu'on n'accuse Tristan de bizarrerie. Mais non, mais non, bizarrerie n'est pas le mot le plus juste.

AUTOUR DU DEVOIR, par *Louis de Vaultier* (Ollendorff, éditeur). — Après quelques mois d'une union sans nuages, le mari, Lucien, s'éprend de miss Pole, jeune Américaine très affriolante et capiteuse; sa femme, Madeleine, cherche des consolations dans le spiritisme et fait tourner des tables avec M. Ternières, un spirite des plus sympathiques. On ne sait trop ce qui arriverait, ou plutôt on le devine sans peine, si un certain marquis de Valdrès ne se mettait pas en tête de rétablir la concorde dans le ménage. Ce nouvel « ami des femmes » empêche Madeleine de s'enfuir avec Ternières, en lui persuadant qu'elle aime toujours son mari. Quant à Lucien, il a déjà demandé le divorce. Mais Valdrès, psychologue de première marque, devine le jeu de la séduisante Américaine, et, usant d'un stratagème qui peut encore réussir, il s'arrange machiavéliquement pour avoir avec elle un tête-à-tête auquel le mari de Madeleine assiste caché. Pourquoi l'appelais-je un ami des femmes? Valdrès en use fort mal avec miss Pole, lui faisant croire qu'il l'aime et l'amenant à traiter sans façon Lucien de « raseur » et d' « empeiné ». Guéri sur le coup de sa passion, Lucien s'aperçoit qu'il n'a pas cessé d'aimer Madeleine, comme, tout à l'heure, Madeleine s'apercevait qu'elle n'avait pas cessé d'aimer Lucien. Ajoutez la scène de réconciliation, sur laquelle se termine, suivant les règles, ce roman gentil et bénin.

A signaler encore :

Innocencia, par *Sylvio Dinarte* (Chailley, éditeur), récit brésilien, qui a été traduit en sept langues, et qui, dans quelque langue qu'on le traduise, sera toujours un agréable roman.

Les *Actes de Diotime*, par *Jules-Philippe Heuzey*, recueil de nouvelles très délicates et d'une élégante simplicité.

Les *Mémoires des autres*, par la *Comtesse Dash* (Librairie illustrée), où l'on trouve sur les hommes et les choses du premier Empire et des Cent jours une foule d'anecdotes contées sans façon avec beaucoup de bonne humeur et d'esprit naturel. L'historien peut en faire son profit; et le romancier y recueillera les « documents » les plus significatifs sur la vie et les mœurs de l'époque.

Marie Mancini Colonna, par *Lucien Perey*, suite du *Roman du Grand Roi*, publié il y a quelques années par le même auteur. Il résulte de ce travail que la nièce de Mazarin a été calomniée par ses ennemis. Mais, innocente des fautes qui lui furent imputées, il y a dans sa vie assez d'aventures pour que le récit n'en languisse point, et la monographie scrupuleusement exacte de M. Perey ressemble aux romans les plus accidentées d'Alexandre Dumas.

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Mondes*), 19, rue des Saints-Pères. — 33815 *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26. 4e SÉRIE. — TOME V 27 JUIN 1896.

LA POLITIQUE

Le projet de M. Cochery, que la Chambre va discuter, dégrève la propriété foncière de 72 millions. C'est une réforme sérieuse. Nous souhaitons que le projet, dans son ensemble, soit voté, tout en pensant qu'il pourrait être amélioré dans certains détails.

Le point le plus délicat est l'impôt sur la rente. On sait que le ministre des finances propose d'appliquer à la rente la taxe sur le revenu des valeurs mobilières. Il y aurait peut-être une autre solution.

Dans son exposé des motifs, M. Cochery calcule que la taxe de 4 fr. 50 p. 100, qui produirait 36 millions si elle était perçue sur la totalité des rentes françaises, donnera seulement 25 millions, n'étant perçue ni sur les rentes possédées par des étrangers, ni sur les rentes de la Caisse des dépôts et consignations, des Caisses d'épargne, etc.

Ce n'est pas tout. Quelques députés ont déposé un amendement exemptant de l'impôt les rentes qui appartiennent aux hôpitaux, aux bureaux de bienfaisance, aux sociétés charitables reconnues d'utilité publique. Il paraît probable que cet amendement, qui est juste, sera voté. Les 25 millions ne seront donc plus 25 millions.

Pourquoi ne pas exempter la rente de l'impôt sur les revenus mobiliers, et appliquer simplement aux coupons au porteur la taxe de 0 fr. 20 pour 100 francs de capital qui est perçue sur les autres valeurs ?

L'idée n'est pas de moi. Elle a été indiquée par un député dont je ne retrouve pas le nom dans mes notes : si ma mémoire ne me trompe pas, c'est l'honorable M. Gamard. Quoi qu'il en soit, cette même idée revient dans plusieurs lettres que j'ai reçues.

Le résultat serait que beaucoup de personnes ayant des rentes au porteur les convertiraient en titres nominatifs pour éviter la taxe de 0,20 p. 100. Où serait le mal? Plus il y aura de titres nominatifs, plus la rente sera ce qu'elle doit être, — le vrai placement du père de famille.

Remarquez que ces rentes nominatives, qui seraient exemptes de tout impôt pendant la vie du titulaire, payeraient les droits de mutation à son décès ; tandis qu'aujourd'hui beaucoup de titres au porteur échappent au fisc.

Un lecteur de la *Revue*, notaire en province, m'écrit ceci : « Les coupures au porteur payent bien l'impôt de mutation après décès quand il y a en France inventaire ; mais, hors de là, cette matière imposable est dans une large mesure soustraite à l'action du fisc. Les titres au porteur qui dépendent de successions étrangères y échappent presque entièrement. »

L'impôt sur les coupons au porteur paraît une solution équitable et pratique. Si cette solution n'est pas admise, si la Chambre vote l'application à la rente de la taxe sur les revenus mobiliers, il y aurait lieu de se préoccuper de la situation faite aux titulaires de rentes inaliénables (par exemple, les sommes grevées de restitution aux termes de l'article 1048 du Code civil). Il ne serait que juste que la loi autorisât les intéressés, pour tous les placements ainsi faits en rente sur l'État, à y substituer des placements soit en immeubles, soit en obligations de chemins de fer. La question vaut la peine d'être discutée à la tribune.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LA LÉGENDE DE WATERLOO

A propos de l'anniversaire de la bataille de Waterloo qui mit fin à l'épopée impériale, nous allons, en nous appuyant uniquement sur les faits, sur la position des emplacements, sur les ordres précis donnés par l'Empereur à ses lieutenants, essayer de détruire les légendes qui se sont formées au sujet de cette campagne de quatre jours.

Le 14 juin 1815 la situation des armées en présence sur la frontière de Belgique était la suivante.

L'armée française, forte de 128 000 hommes, était échelonnée entre la rive droite de la Sambre et Philippeville, en passant par Beaumont. Elle était répartie en six corps commandés : le 1er par Drouet d'Erlon, le 2e par Reille, le 3e par Vandamme, le 4e par Gérard, le 6e par Lobau ; la garde restait sous le commandement direct de l'Empereur. Un corps de cavalerie de réserve, sous le commandement en chef de Grouchy, comprenait quatre corps de 25 escadrons chacun aux ordres de Pajol, d'Exelmans, de Kellermann et de Milhaud. L'artillerie était forte de 340 canons. Le chef d'état-major, maréchal Soult, remplissait pour la première fois ces fonctions spéciales.

L'armée ennemie occupait toute la région comprise entre la Meuse et la mer, de Liège à Gand. Elle formait deux groupes principaux séparés par quelques lieues à peine suivant la direction nord-sud indiquée par la route de Bruxelles à Charleroi. A l'ouest de cette route 95 000 Anglais, Hollandais, Hessois, Belges, Brunswickois, Hanovriens s'étendaient en larges cantonnements dans le carré Bruxelles, Mons, Gand, Ath. Le 1er corps, commandé par le prince d'Orange, 30 000 hommes environ, à l'aile gauche, vers Braine-le-Comte et Nivelles ; le 2e, de même force, sous les ordres de Hill, à l'aile droite, autour de Ath ; le corps de cavalerie d'Uxbridge à Grammont ; la réserve autour de Bruxelles. Le commandant en chef de cette armée était Wellington. Les troupes avancées s'étendaient de Binche à Genappe.

A l'est de la ligne Bruxelles-Charleroi le deuxième groupe formant l'aile gauche s'étendait jusqu'à Liège. C'était l'armée prussienne commandée par le vieux Blücher, forte de 125 000 hommes avec 300 canons. Elle était divisée en quatre corps d'armée : le 1er, Zieten, occupait la ligne de la Sambre de Thuin à Moustiers, se reliant aux Anglais vers Binche, avec quelques avant-postes sur la rive droite, vers la frontière de France. A sa gauche, le 2e corps, Pirch Ier, était à Namur ; le 3e, Thielmann, à Ciney ; le 4e, Bulow, à Liège.

C'était 220 000 hommes avec 500 canons que Napoléon se préparait, le 14 au soir, à attaquer le lendemain avec ses 128 000 hommes et 340 canons.

Son plan était des plus simples et en même temps fort ingénieux. Profitant de l'extrême éparpillement de ses adversaires dont les forces, doubles des siennes, se trouvaient en quelques sortes égrenées sur une ligne de trente-cinq lieues environ, il réunit en une seule masse toutes ses troupes disponibles devant la ligne de jonction des deux groupes ennemis, avec l'intention de les séparer ; puis se rabattant d'abord sur l'un, puis sur l'autre, de les écraser successivement. Ce plan était d'autant plus réalisable que les alliés, endormis dans une profonde sécurité, ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque de ce côté. Si, avec sa promptitude habituelle, Napoléon parvenait à s'installer sur la principale ligne de communication, Nivelles, Quatre-Bras, Sombreffe, Namur, des deux groupes ennemis, la première partie de son plan se trouverait accomplie.

15 juin.

Il était 4 heures du matin quand Reille, à l'aile gauche de l'armée, s'emparait de Thuin. Poussant sur la rive droite de la Sambre, il se dirige sur Marchienne, l'enlève de vive force, passe sur la rive gauche de la Sambre et rassemble son corps d'armée à une lieue au nord de la ville, la droite appuyée à la route de Bruxelles. Pendant le même temps le corps de cavalerie de Pajol, suivi de la garde, s'emparait de Charleroi, passait la Sambre et, prenant la route de Sombreffe, poursuivait les troupes prussiennes qui avaient évacué Charleroi jusqu'à Gilly, où elles s'arrêtèrent après avoir reçu des renforts. A l'aile droite, Gérard, parti de Philippeville, marcha sur Châtelet, où il passa la Sambre vers 5 heures de l'après-midi seulement.

Devant cette attaque imprévue le corps prussien de Zieten qui gardait la ligne de la Sambre, après avoir cherché à en défendre les passages à Thuin, Marchienne et Charleroi, concentre ses quatre divisions pour couvrir sa ligne de communication avec les Anglais en arrière de Fleurus. Reille le poursuit dans sa retraite jusqu'à Gosselies ; poussant plus loin sur la route de Bruxelles, il se heurte, à Frasne, aux troupes avancées de l'armée anglo-hollandaise. Pendant ce temps, sur la route de Namur par Sombreffe, Pajol et Vandamme rencontraient, vers 5 heures du soir, une division de Zieten installée défensivement à Gilly et la forçaient, après un combat de quelques heures, à se replier sur Fleurus.

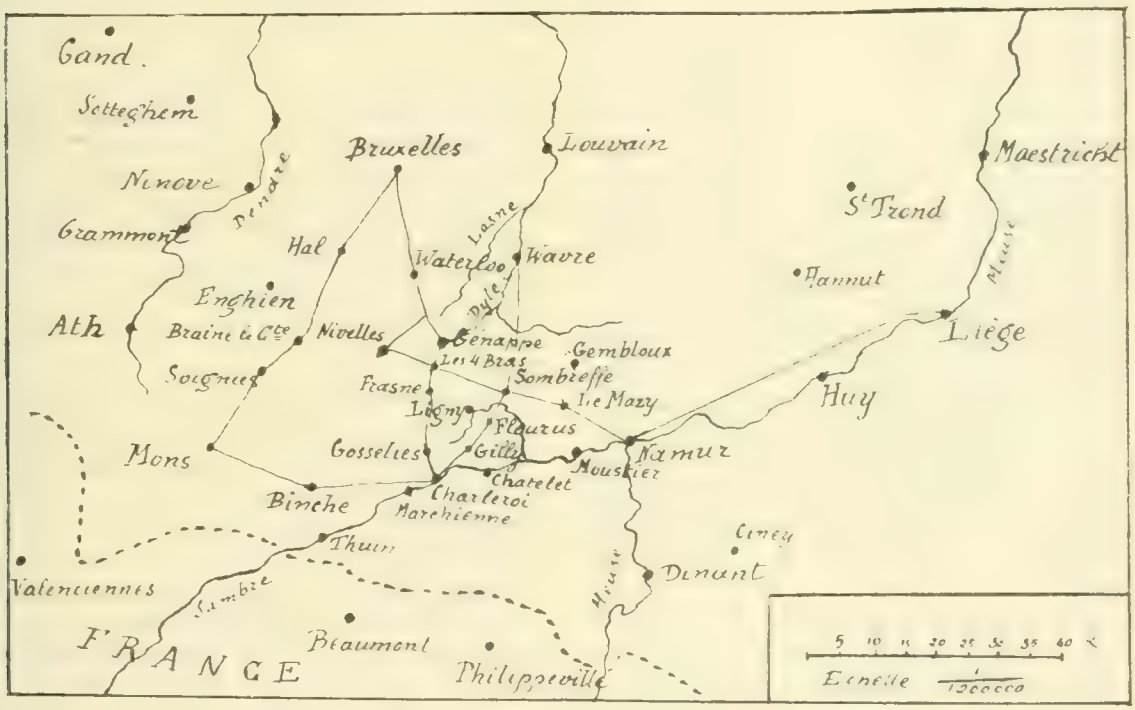
Le 15 au soir, l'armée française se trouvait presque tout entière sur la rive gauche de la Sambre ; son aile gauche, placée sous le commandement suprême de Ney depuis quelques heures seulement, s'allongeait sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles, de Marchienne à Gosselies. Le centre, comprenant le corps de Vandamme et les corps de cavalerie Pajol

et Exelmans, devant Fleurus. La garde entre Gilly et Charleroi. Lobau et les corps de cavalerie Milhaud et Kellermann autour de Charleroi. L'aile droite, formée du corps de Gérard, sur la rive gauche, en avant de Châtelet.

Les alliés commencèrent le même jour à rassembler leurs forces éparses. Blücher eut dans la soirée le corps de Thielmann réuni à Namur, le corps de Pirch Ier au Mazy, le corps de Zieten, reculant pas à pas devant l'aile droite française, sur la route de Charleroi à Sombreffe, sur la ligne du Ligny. Le corps de Bulow, le plus éloigné du théâtre d'opérations, se porta de Liège vers Hannut.

Wellington, prévenu par Zieten de son attaque sur la Sambre, mais craignant de son côté une menace sur son aile droite par Valenciennes, ne se concentra pas aussi rapidement ; toutefois, le soir, le corps du prince d'Orange était réuni à Braine-le-Comte et Nivelles, en tenant les Quatre-Bras avec une forte division. Le corps de Hill fut mis en marche d'Enghien sur Braine-le-Comte, la cavalerie d'Uxbridge également ; la réserve, quittant les environs de Bruxelles et de Hal, reçut l'ordre de s'avancer sur la route de Charleroi.

Napoléon avait donc immédiatement devant lui, le soir du 15, trois corps prussiens (90 000 hommes), devant sa droite, vers Sombreffe; un corps anglo-hollandais 30 000 hommes), devant sa gauche, vers



F. 1. [illegible]

Nivelles. Ces deux masses étaient séparées par trois lieues environ, et vis-à-vis de cet intervalle, il tenait réunis dans sa main ses 128 000 hommes entre les deux routes de Charleroi à Bruxelles et à Sombreffe, entre les deux lignes d'opérations de ses adversaires qui ne pouvaient se rejoindre que par la route Namur, Sombreffe, Quatre-Bras, Nivelles.

Pour l'armée française, une partie du résultat était atteinte, et c'était la plus importante : la séparation des deux groupes ennemis par la retraite des Prussiens sur la route de Namur par Sombreffe pendant que les Anglo-Hollandais étaient maintenus sur la route de Bruxelles à Charleroi. Toutefois, par suite des nombreux et regrettables retards apportés dans la communication des ordres et dans leur exécution, la droite de l'armée n'avait pas pris pied sur la route de Nivelles à Namur, et, par la lenteur de ses mouvements, avait laissé concentrer devant elle trois corps de l'armée de Blücher qui la lui disputeront chaudement à Ligny le lendemain, tandis que l'aile gauche, au lieu d'occuper Quatre-Bras sur la croisée de cette ligne de communication avec la route Bruxelles-Charleroi qui était la ligne d'opérations de Wellington, n'était qu'à Gosselies, à trois lieues de là, ayant, par sa démonstration sur cette route, provoqué la concentration autour de Nivelles du corps du prince d'Orange.

16 juin.

Il est incontestable que Napoléon, dans la nuit du 15 au 16, fut très hésitant. Une foule de raisons en ont été données, la plupart plutôt sentimentales

que basées sur des faits précis. Son plan stratégique était excellent; il égalait ceux de ses meilleures campagnes : avec une armée inférieure en nombre aux forces totales de ses adversaires, manœuvrer de façon à séparer ces forces et tomber séparément avec toute son armée sur chacun des tronçons ainsi formés en s'assurant sur le champ de bataille la supériorité numérique. Le commencement de la réalisation de ce plan était satisfaisant, bien que le résultat obtenu le premier jour de campagne (15 juin n'ait pas toutefois été aussi complet qu'il eût dû l'être. Pourquoi Napoléon laissa-t-il son armée inactive dans ses bivouacs jusqu'à 11 heures, lorsque son succès dépendait uniquement de la rapidité avec laquelle ses coups seraient portés? Mystère inexpliqué et inexplicable!

En tout cas la nuit lui fut mauvaise conseillère, car, le 16 au matin, vers 8 heures, il prit une décision qui amena sa perte. Lui ordinairement si jaloux de la plénitude de son autorité sur ses armées, lui rendu si défiant des capacités de ses lieutenants par les événements des trois dernières années, lui enfin qui, son objectif une fois déterminé, y marchait sans se laisser arrêter par aucune considération, il eut la malencontreuse idée de faire de son armée, dont toute la force relative consistait dans sa réunion en une seule masse, trois armées distinctes : l'une, l'aile gauche, sous le commandement de Ney; l'autre l'aile droite, sous le commandement de Grouchy. Il conservait entre ses mains le corps de Lobau et la garde impériale (vieille et jeune garde et cavalerie), se réservant la facilité de renforcer, suivant les circonstances, l'une ou l'autre de ses deux ailes.

Cette fatale séparation de ses forces mettait à néant la réalisation du plan si raisonnable adopté dès le début. Au lieu d'une puissante armée de 128 000 hommes égale ou supérieure en nombre à chacun de ses adversaires pris séparément, il se trouvait de ce fait n'avoir à leur opposer, à l'un que 50 000 hommes, à l'autre que 70 000 vis-à-vis de 95 000 de Wellington ou de 125 000 de Blücher. De plus il perdait le commandement suprême puisque l'une des deux armées ou ailes échappait par le fait de ses ordres mêmes à sa direction, et cela au profit de deux lieutenants dont l'un n'était célèbre que par ses héroïques qualités d'entraîneur, et l'autre, assez effacé jusqu'alors, n'avait pas donné sa mesure ; général de cavalerie, il se trouvait tout à coup à la tête de 40 000 hommes d'infanterie avec 150 canons, sans avoir fait aucun apprentissage du maniement de ces deux armes.

Le 16 à 8 heures du matin, il fit adresser par le major général de l'armée, maréchal Soult, aux deux commandants des ailes, les ordres de marche pour la journée ; il ajouta pour chacun d'eux des instructions détaillées dictées par lui-même.

Ney, commandant l'aile gauche, devait se porter à Quatre-Bras, l'emporter et y prendre position en s'éclairant vers Nivelles, Bruxelles et en se reliant sur la route de Namur avec l'aile droite, pendant que l'Empereur attaquerait les Prussiens devant Sombreffe avec Grouchy.

Grouchy, commandant l'aile droite, devait marcher sur Sombreffe, s'en rendre maître, et, ce point une fois conquis, envoyer une avant-garde sur Gembloux et s'éclairer vers Namur.

Napoléon avec la garde, 20 000 hommes, et Lobau, 11 000, se proposait d'appuyer le mouvement de Grouchy pour mettre hors de cause l'armée prussienne. C'était donc marcher avec 70 000 hommes au maximum contre 90 000 hommes de Blücher, non rejoints encore par les 30 000 de Bulow, pendant que les 50 000 hommes de Ney allaient se buter contre les Anglo-Hollandais dont le nombre augmentait d'heure en heure dans leur zone de concentration.

50 000 hommes, c'était beaucoup trop pour une simple démonstration destinée à empêcher les Anglais de porter secours aux Prussiens, et ce n'était pas assez pour leur enlever de haute lutte leur ligne de communication avec eux par Quatre-Bras et Sombreffe.

Au lieu d'une grande bataille dans laquelle les forces prussiennes auraient pu être anéanties pendant que les Anglais auraient été maintenus par une importante démonstration effectuée surtout par de la cavalerie appuyée par 10 000 hommes d'infanterie, l'armée française, scindée en deux tronçons, eut, dans cette fatale journée du 16, à livrer deux véritables batailles : l'une à Ligny contre les Prussiens, qui fut gagnée tactiquement mais non stratégiquement, puisque Napoléon ne put, faute de forces suffisantes empêcher Blücher de battre en retraite vers Wellington; l'autre à Quatre-Bras, qui fut perdue en ce sens que Ney ne put prendre pied sur la ligne Nivelles-Namur qui mettait les deux alliés en communication.

Si Napoléon, vainqueur à Ligny, avait pu, vers la fin de la journée, lancer sur la droite de l'ennemi un corps de troupes fraîches, la défaite de Blücher devenait un désastre ; car il se serait trouvé coupé de Wellington. Un hasard encore inexpliqué amena justement sur le champ de bataille de Ligny, au moment opportun et au point désiré, le corps de Drouet d'Erlon, qui, au lieu de suivre Reille sur la route de Bruxelles, se jeta sur sa droite vers celle de Namur. Napoléon eut connaissance de la présence de ce corps de 20 000 hommes à proximité de son aile gauche. Pourquoi ne l'a-t-il pas employé à écraser l'armée prussienne? Pourquoi l'a-t-il laissé repartir pour re-

joindre Ney qui, se sentant en infériorité devant les Anglais à Quatre-Bras, le réclamait instamment? Autant de mystères qui n'ont jamais été éclaircis et ne le seront jamais sans doute.

Le 16 juin au soir, les quatre armées en présence étaient ainsi placées : à l'aile droite française victorieuse à Ligny, les deux corps de Vandamme et de Gérard sur les positions de la rive gauche de Ligny enlevées aux Prussiens; Lobau à leurs côtés; la garde et les corps de cavalerie en seconde ligne.

Devant elle les trois corps de Blücher sur la route de Wavre, Zieten et Pirch Ier en tête, Thielmann en arrière-garde à Sombreffe. Bulow était arrivé dans la soirée à Sauvenière, au nord-est de Gembloux. Quelques troupes débandées avaient fui par la route de Namur.

A l'aile gauche française, Ney avait installé ses bivouacs en avant de Frasnes. Devant lui les troupes de Wellington occupaient les positions conquises pendant la journée. Le corps de cavalerie d'Uxbridge le rejoignit pendant la nuit. Le reste de son armée était ainsi réparti : deux divisions à Nivelles, une division à Braine-le-Comte, le corps du prince Frédéric des Pays-Bas à Enghien, une division à Bruxelles.

Après les événements de la veille, il restait deux partis à prendre à Napoléon s'il voulait tirer de son succès de Ligny tous les résultats qu'il était susceptible de donner, et, malgré les retards et les fautes réelles ou apparentes du 16, rendre réalisable, dans son entier, son plan de campagne. Ou bien il devait, appelant à lui le corps intact de Drouet d'Erlon, marcher dès la première heure du 17 avec toutes ses forces contre Blücher, le poursuivre énergiquement sur la route de Wavre de façon à l'empêcher de se reformer; et cela lui était possible puisque, dans la bataille du 16, les corps de Lobau, de Drouet d'Erlon, la garde n'avaient pas été engagés. Pendant ce temps Ney avec Reille aurait maintenu les Anglais devant Frasnes.

Ou bien lancer dès la première heure à la poursuite des Prussiens sa cavalerie soutenue par 10000 hommes d'infanterie, et, avec tout le reste de son armée, rejoindre Ney par la route de Namur à Nivelles, et pendant que ce maréchal attaquerait les Anglais de front à Frasnes, tomber sur leur flanc gauche avec ses 80000 hommes.

Il fallait en tout cas que la résolution prise fût exécutée très rapidement si l'on ne voulait pas trouver les chemins de Wavre déjà libres de Prussiens et les Quatre-Bras évacués par les Anglais.

Napoléon cependant laissa son armée dans l'inaction la plus complète pendant toute la matinée du 17. Vers 8 heures il reçut de Ney, avec lequel il n'avait eu pendant toute la journée du 16 aucune communication, bien qu'ils ne fussent tous deux séparés que par 3 lieues à peine, la nouvelle de son échec devant Quatre-Bras; en même temps Pajol faisait savoir que, dans une reconnaissance poussée sur la route de Namur, il avait surpris au Mazy un détachement prussien avec une batterie qui se retirait sur Namur.

Son parti fut pris immédiatement. Continuant ses errements des jours précédents, il forme encore deux groupes distincts, l'un 35000 hommes sous les ordres de Grouchy, l'autre 75000 hommes sous son commandement direct. A midi il envoya à Ney et à Grouchy les ordres pour la journée. Au premier il prescrivait d'attaquer les Anglais à Quatre-Bras et de les en chasser, l'informant qu'il le soutiendrait sur son aile droite; au second, il ordonnait de se mettre immédiatement à la poursuite des Prussiens, de compléter leur défaite et de ne pas les perdre de vue.

Mais à midi, les Prussiens, qui avaient commencé au lever du jour leur retraite sur Wavre, étaient déjà bien loin; il était donc difficile, sinon impossible à Grouchy de ne pas les perdre de vue puisque c'était déjà fait et qu'on ignorait de quel côté ils s'étaient retirés; or la prise de Pajol dans la matinée donnait tout lieu de croire que c'était sur Namur; il lui était également difficile de compléter leur défaite puisque avec ses 35000 hommes il allait avoir affaire à 30000 hommes tout frais de Bülow soutenus par les 70000 hommes de Blücher battus la veille à Ligny. Sur les instances de Grouchy, Napoléon compléta son ordre par des instructions plus détaillées portant la date de Ligny et dans lesquelles il lui enjoignait de se rendre à Gembloux et de s'éclairer sur les routes de Namur et de Maëstricht, points sur lesquels il supposait les Prussiens en retraite; mais il lui signalait aussi la possibilité de leur réunion avec les Anglais vers Bruxelles.

Il était 2 heures quand Grouchy s'ébranla pour se rendre à Gembloux comme l'ordre de Napoléon le lui prescrivait. Mais, bien que général de cavalerie, il négligea de se servir de ses escadrons pour s'éclairer dans tous les sens, et, quand il arriva dans la soirée à Gembloux, il n'en savait pas plus qu'à son départ de Ligny. Toutefois il envoya Exelmans à Sart-les-Wahlain, dans la direction de Wavre, et un détachement à Perwez, sur la route de Maëstricht. Le soir même il informait Napoléon de sa situation et lui faisait savoir que, selon toutes les probabilités, une partie de l'armée de Blücher s'était retirée sur Wavre pour donner la main aux Anglais et l'autre vers Namur ou Maëstricht.

Les Prussiens n'avaient pas perdu leur temps. Dès la pointe du jour, Blücher avait mis son armée en marche sur Wavre, où elle se trouvait concentrée dans l'après-midi, couverte par des détachements laissés à Gentinnes et à Mont-Saint-Gilbert. Bulow l'avait rejoint dans la matinée. Il se trouvait donc

le 17 avec 90 000 hommes et 280 canons réunis dans sa main à 4 lieues à peine de la route de Bruxelles à Charleroi, ligne d'opérations de Wellington.

Pendant le même temps, Wellington, qui avait appris dans la matinée du 17 l'échec de Ligny, concentrait tout son monde à Mont-Saint-Jean, où il appelait les troupes qui avaient combattu la veille à Quatre-Bras, soit 45 000 hommes Prince d'Orange et de la Réserve, et les 20 000 hommes de Hill restés à Nivelles. Craignant toujours pour son aile droite, il plaçait le corps du prince Frédéric à Hal (10 000 hommes, et laissait encore 6 000 hommes à Braine-le-Comte.

Ney, malgré l'ordre de Napoléon donné le matin, n'attaqua pas les Anglais ; il les fit suivre par le corps de d'Erlon, qui se rencontra vers 2 heures à Quatre-Bras avec les têtes de colonnes de Napoléon venant de Ligny. Celui-ci prit la direction générale,

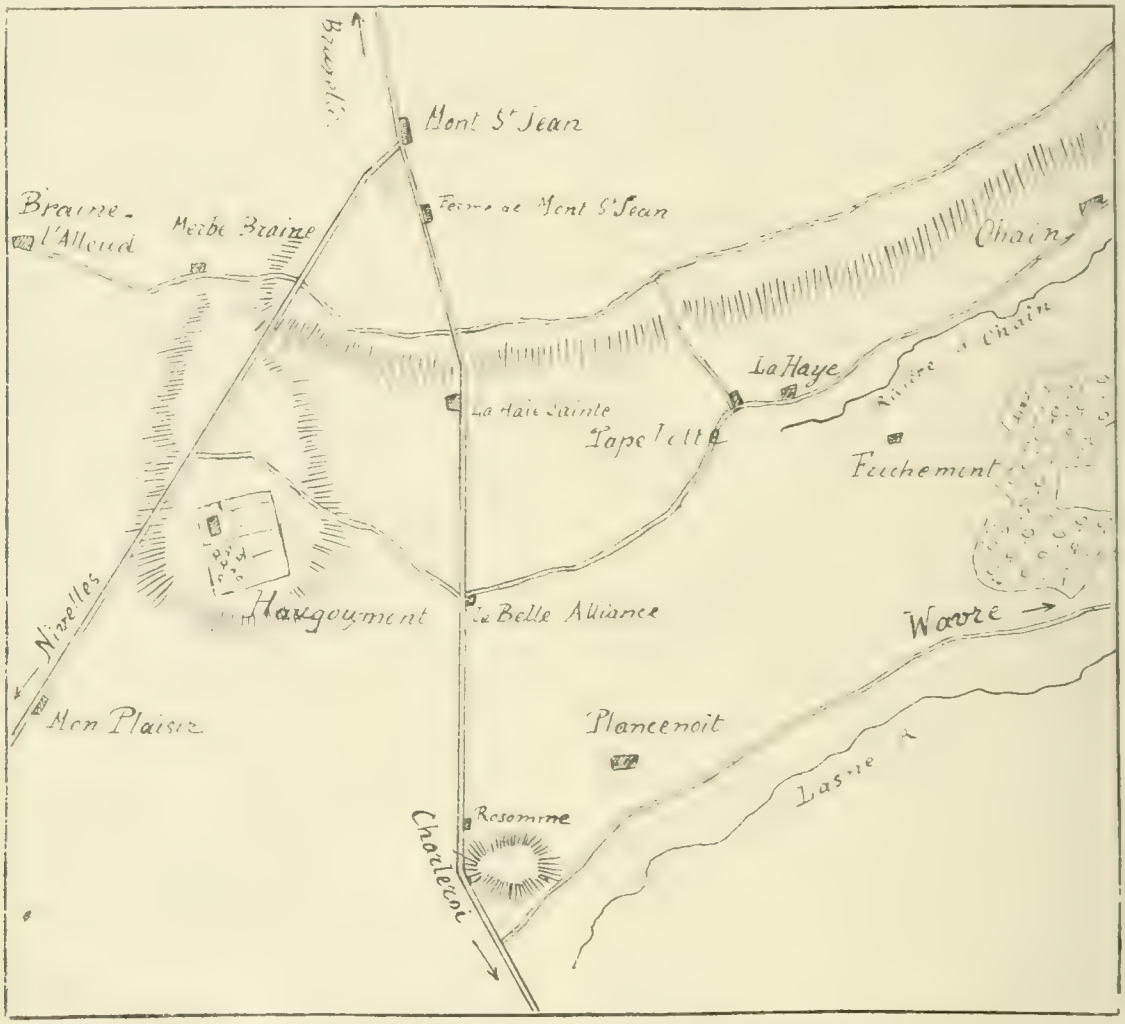


Fig. 2. — Croquis de champ de bataille de Waterloo (18 juin 1815).

fit serrer de près les Anglais par sa cavalerie, mais n'arriva pas à amener un engagement. Le soir il faisait bivouaquer son armée sur la ligne Plancenoit-Mon-Plaisir, à cheval sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles. Pendant que les deux groupes français se trouvaient séparés par plus de 6 lieues, les deux armées alliées passaient la nuit du 17 au 18 presque réunies, en tout cas appuyées toutes les deux à Bruxelles. La journée avait été mauvaise pour Napoléon; le temps perdu dans la matinée, tant pour la poursuite de l'armée de Blücher que pour l'attaque de Wellington avec ses forces réunies à celles de Ney, lui avait fait perdre également tous les avantages du succès de Ligny. Sa situation commençait même à être critique, car il se trouvait en face de toute l'armée de Wellington, ne sachant pas où était celle de Blücher puisque Grouchy n'avait pas encore retrouvé le contact avec lui. Ney eût attaqué Wellington à Quatre-Bras dans la matinée, vers 10 heures, au reçu de l'ordre de Napoléon, que le résultat eût été le même. Avec le corps de d'Erlon, Ney pouvait compter 40 000 hommes, c'est vrai ; mais mal-

gré ses attaques, Wellington ne se serait pas moins replié sur Mont-Saint-Jean en toute sécurité avec ses 45 000 hommes, car il pouvait faire prendre en flanc les troupes de Ney par les 20 000 hommes de Hill qui avaient passé la nuit à Nivelles, à 2 lieues et demie de Quatre-Bras, le mettre ainsi en très mauvaise situation, ou tout au moins l'arrêter net dans sa marche en avant. En tout cas Ney devait, d'après les instructions mêmes de Napoléon, attendre pour agir l'entrée en ligne des troupes venant de Ligny par la route de Namur. Or le corps de Lobau qui marchait en tête de colonne n'a débouché à Quatre-Bras que vers 2 heures; et à ce moment la retraite de Wellington sur Mont-Saint-Jean était déjà effectuée ou tout au moins fort avancée.

18 juin.

Le 18 juin, un peu avant midi, Napoléon, avec ses 75 000 hommes répartis sur un front de 4 kilomètres au plus perpendiculairement aux routes qui de Nivelles et de Quatre-Bras convergent vers Mont-Saint-Jean, attaqua l'armée de Wellington. Celui-ci avait établi ses troupes dans une position défensive des plus fortes. Le plateau de Mont-Saint-Jean court de l'ouest à l'est entre Merbé-Braine et la naissance du ruisseau d'Ohain; ses pentes sud s'abaissent en une large dépression, au delà de laquelle s'élèvent de nouvelles hauteurs sur lesquelles s'était déployée l'armée française. Il est traversé dans le sens sud-nord par les deux chaussées de Nivelles et de Charleroi à Bruxelles, qui se réunissent au nord du plateau à Mont-Saint-Jean. Il est bordé sur presque toute la crête méridionale par le chemin qui mène de Merbe-Braine à Ohain. Enfin un grand nombre de fermes ou châteaux très importants se trouvent au pied des pentes : Haugoumont, la Belle-Alliance et la Haye-Sainte sur la route de Charleroi, Papelotte et la Haye sur le chemin d'Ohain; le château de Frichemont.

Sur ce plateau que son commandement sur les environs et la force de ses abords rendait très facile à défendre, Wellington avait établi 75 000 hommes, laissant un corps de 20 000 hommes à Hal pour sauvegarder son aile droite.

Après des attaques réitérées sur le front de la position anglaise, les Français purent s'emparer de la Haye-Sainte, de Papelotte, de Frichemont; mais ils ne purent se rendre maîtres ni d'Haugoumont ni de la Haye. Encore moins purent-ils aborder la position principale, le plateau. A plusieurs reprises Ney, à la tête de la cavalerie, balaya le plateau, mais ce ne fut que pour quelques instants; à aucun moment notre infanterie ou nos canons ne prirent pied même sur le bord. Par conséquent à aucun moment de la journée la bataille n'a pu être jugée gagnée par Napoléon, ou perdue par Wellington, puisque la position principale n'a jamais été menacée. Mais à 4 heures Bulow, dont Napoléon avait aperçu le mouvement depuis 1 heure de l'après-midi, fit son entrée en scène et attaqua vigoureusement notre aile droite, compromettant d'une façon irrémissible tout succès à venir sur notre front; il est suivi de près par Blücher avec Zieten et une partie du corps de Pirch Ier qui, par la vallée de la Lasne, se portèrent sur Plancenoit, menaçant ainsi très sérieusement notre ligne de retraite.

C'était le moment pour Napoléon de rompre le combat et de se retirer quand il en était temps encore. Un inexplicable entêtement lui fit user jusqu'à ses dernières troupes en des retours offensifs inutiles, si bien que, pressé de front par les Anglais, pris de flanc et par derrière par les Prussiens, il subit un véritable désastre. L'armée s'enfuit en désordre, s'entassant sur la route de Charleroi, s'écrasant au passage unique du pont de Genappe, poursuivie par les Prussiens qui sabraient à tort et à travers dans la cohue grouillante du troupeau affolé. 30 000 hommes furent perdus dans cette fatale journée.

Pendant le même temps Grouchy, décidé à suivre les troupes prussiennes qui s'étaient repliées sur Wavre, mit à 6 heures du matin ses colonnes en route pour cet endroit. En chemin il entendait le canon sur sa gauche; c'était la bataille de Waterloo qui grondait à 6 lieues de là; pressé par ses lieutenants de marcher au feu, il préféra se renfermer dans ses instructions et continua sur Wavre, où il se heurta vers 6 heures aux troupes de Thielmann. A 7 heures il reçut de Napoléon un ordre daté de 2 heures, lui prescrivant de se rapprocher de lui pour écraser Bulow en le prenant par derrière. Mais il avait fort à faire lui-même. Maître de Wavre, il passa la Dyle en amont, et en opérant sur la rive gauche de la rivière, il isola complètement Thielmann. Il bivouaqua le soir sur le champ de bataille face à face avec l'ennemi.

On voit par ce qui précède qu'il était matériellement impossible à Grouchy d'intervenir efficacement sur le champ de bataille de Waterloo, puisque ses instructions lui prescrivaient de chercher à joindre les Prussiens vaincus à Ligny, puisque c'est en se conformant à ses instructions qu'il a été amené à marcher sur Wavre, puisque c'eût été aller contre les intentions de l'Empereur, la direction de retraite des Prussiens une fois découverte, de ne pas la suivre, enfin puisque, au moment où il a reçu l'appel de Napoléon, il était 7 heures du soir, qu'il se trouvait alors à 4 lieues de lui, et qu'il était lui-même engagé avec un parti prussien dont il ne connaissait pas la force. Donc, à aucun moment de la journée du 18 Napoléon n'a pu croire à l'arrivée de Grouchy sur le champ de bataille de Waterloo.

19-22 juin.

La poursuite cessa à Quatre-Bras. La retraite de l'armée s'effectua dans le plus grand désordre sur la route de Charleroi. La Sambre fut repassée à Marchienne et à Charleroi, où régnait la plus regrettable confusion. Napoléon y passa dans le milieu de la nuit. De Quatre-Bras il avait envoyé un aide de camp à Grouchy pour lui faire part de sa défaite. A Charleroi il put fréter deux voitures, et, accompagné de quelques officiers de sa suite, il gagna Philippeville vers 7 heures du matin. De là il expédia diverses communications rendues urgentes par les circonstances; il envoya plusieurs officiers sur les routes suivies par les troupes en retraite pour leur indiquer les points de ralliement, puis il partit pour Laon, où il arriva à la chute du jour. C'est dans cette ville que se rallièrent finalement le 22 les débris de l'armée venant de Waterloo par Philippeville et Avesnes au nombre de 25 000 environ; la colonne de Grouchy avait pu, grâce à la lenteur des généraux prussiens, gagner Namur après quelques petits engagements d'arrière-garde, puis Dinant et Givet, et de là Reims et Soissons où il ramena presque intacte la petite armée qui lui avait été confiée par l'Empereur. Les alliés, Blücher en tête, marchèrent immédiatement sur Paris. Le 22, la frontière était franchie, et Avesnes tombait au pouvoir des Prussiens.

Le Colonel Patry.

BIMI

Nouvelle.

Ce fut l'orang-outang dans sa grande cage de fer qui ouvrit la conversation. La nuit était d'une chaleur étouffante, et, comme Hans Breitmann et moi passions près de lui, traînant notre literie à l'avant du paquebot, il se dressa et se mit à grommeler avec insolence. Il avait été pris quelque part dans l'archipel Malais, et on le conduisait en Angleterre pour l'y exhiber à un shilling par tête. Depuis quatre jours il luttait, hurlait, ébranlait les lourds barreaux de sa prison sans cesse ni repos, et il avait à moitié tué un Lascar assez imprudent pour passer à la portée de sa grande patte velue.

— Heureux seriez-vous, mon ami, si vous aviez un léger mal de mer, dit Hans Breitmann s'arrêtant devant la cage. Vous avez trop d'énergie pour votre situation.

Le bras de l'orang-outang glissa négligemment entre les barres. Personne n'aurait pu le soupçonner de méditer une soudaine et perfide agression contre la poitrine de l'Allemand. La soie légère du vêtement de nuit se déchira. Hans fit un pas en arrière, et, sans s'émouvoir, détacha un fruit d'un régime de bananes pendu à une des chaloupes.

— Trop de personnalité, continua-t-il en pelant le fruit et l'offrant au démon captif occupé à mettre le morceau de soie en charpie.

Nous disposâmes notre campement nocturne parmi les Lascars endormis, de façon à saisir au passage la moindre brise que le mouvement du vaisseau pourrait nous procurer. La mer était comme de l'huile chaude, excepté là où, sous l'effort de notre proue, elle semblait de feu et s'en allait, en traînées de sombres flammes, se perdre dans les noirs tourbillons que nous laissions à l'arrière. Un orage se formait quelques milles plus loin : les éclairs sillonnaient l'horizon. Les vaches qui étaient à bord, troublées par la chaleur et l'odeur du grand singe dans sa cage, mugissaient de temps à autre lamentablement, exactement sur le même ton que l'homme en vigie dans les hunes répondant d'heure en heure à l'appel qui lui était adressé du pont. La trépidation des machines se faisait distinctement entendre et le grincement du cendrier, quand il se vidait dans la mer, interrompait seul cette succession de bruits assourdis. Hans couché à mon côté alluma un dernier cigare, ce qui naturellement ranima la conversation. Sa voix était douce comme le murmure de la mer, et il possédait un trésor d'expériences et d'aventures aussi vaste que la mer elle-même ; car sa vie se passait à errer à travers le monde à la recherche d'orchidées, de bêtes sauvages et d'échantillons ethnologiques pour le compte d'amateurs allemands et américains. Je regardais l'étincelle rouge qui s'éteignait et se rallumait tour à tour au bout de son cigare, en écoutant les phrases qui se succédaient, jusqu'à ce que je fusse presque endormi. L'orang-outang, sous l'empire de quelque songe lui rappelant peut-être ses années de liberté dans les forêts natales, recommença à hurler comme une âme en purgatoire et à secouer follement les barreaux de sa cage.

— S'il s'échappait maintenant, dit Hans, il n'en resterait pas beaucoup d'entre nous de vivants. Il a une bonne voix. Vous allez voir. Je vais lui faire baisser le ton.

Une seconde de pause dans la clameur, et des lèvres de Hans sortit le sifflement d'un serpent si admirablement imité que je faillis bondir sur mes pieds. Le son meurtrier se prolongeant courut le long du pont, et les secousses imprimées aux barreaux de la cage cessèrent soudain. L'orang-outang tremblait, saisi d'une terreur mortelle.

— Je l'ai fait taire, dit Hans ; j'ai appris ce moyen à Mogoung-Tanjong quand je cherchais à prendre

de petits singes pour quelques-uns de mes clients de Berlin. Toutes les créatures au monde ont peur des singes excepté les serpents. Ainsi j'ai joué serpent contre singe et le voilà tranquille. Il avait trop de volonté pour sa situation ainsi qu'il arrive à ces âmes de singes. Avez-vous sommeil ou voulez-vous m'écouter et je vous raconterai une histoire que vous ne pourrez pas croire?

— Il n'y a pas une histoire au monde que je ne puisse croire, répondis-je.

— Si vous avez appris à croire, vous avez en vérité appris quelque chose. Maintenant je vais éprouver votre croyance. Bien!... Quand je chassais ces petits singes, c'était en 79 ou 80, et j'étais dans les îles de cet archipel là-bas, dans ces ténèbres, — et il indiqua le Sud dans la direction de la Nouvelle-Guinée, — *Herr Gott!* j'aimerais mieux attraper des diables vivants que ces petits singes. Quant ils ne vous dévorent pas les pouces, ils meurent toujours de nostalgie, du mal du pays, car ils ont des âmes inachevées, arrêtées dans leur développement et trop de caractère. Je fus là pendant près d'un an, et là je trouvai un homme qui s'appelait Bertrand. C'était un Français et un brave homme, naturaliste jusqu'au bout des ongles. On disait que c'était un déporté évadé, mais il était naturaliste et c'était assez pour moi. S'il lui avait plu d'appeler toutes les bêtes de la forêt, elles seraient venues. On lui disait qu'il était saint François d'Assise dans une nouvelle transmigration, et il riait et répondait qu'il n'avait jamais prêché aux poissons... Et cet homme, qui était le roi des charmeurs de bêtes sauvages, avait dans sa maison un démon pareil à celui qui est là dans cette cage, un grand orang-outang qui se croyait un homme. Bertrand l'avait pris tout jeune et en avait fait à la fois son enfant, son frère et son bouffon; cet orang-outang avait sa chambre dans cette maison; non pas une cage, mais une chambre avec un lit, et des draps, et il se couchait, et il se levait le matin, et fumait son cigare, et mangeait son dîner avec Bertrand, et marchait avec lui la main dans la main, ce qui était horrible à voir. *Herr Gott!* J'ai vu cette bête se renverser sur sa chaise et rire quand Bertrand se moquait de moi. Ce n'était pas une bête, c'était un homme; et il parlait à Bertrand, et Bertrand le comprenait... je l'ai vu. Il était toujours poli avec moi, excepté lorsque je parlais trop longtemps à Bertrand et ne lui disais rien *à lui*. Alors il me mettait dehors, ce grand diable noir, avec ses énormes mains, comme si j'avais été un enfant. Ce n'était pas une bête; c'était un homme. J'en fus convaincu avant de l'avoir vu trois mois, et Bertrand en était convaincu de même, et Bimi, l'orang-outang, nous comprenait tous les deux, avec son cigare entre ses grosses dents de chien et ses gencives bleuâtres.

Je restai là un an, là et dans d'autres îles, tantôt cherchant des singes, tantôt des orchidées ou des papillons. Un jour Bertrand me dit qu'il allait se marier parce qu'il avait trouvé une jeune fille très bien, et il me demanda si j'approuvais cette idée de mariage. Je ne sus trop qu'en dire, car ce n'était pas moi qui allais épouser. Alors il continua à faire la cour à cette fille; c'était une jeune fille française de la classe moyenne, très jolie. — Avez-vous une allumette pour rallumer mon cigare? Ouf!... — très jolie. Seulement je lui dis :

— Avez-vous pensé à Bimi? S'il me chasse lorsque je vous parle, que fera-t-il à votre femme? il la mettra en pièces. Si j'étais vous, Bertrand, j'offrirais à ma femme, comme présent de noce, Bimi empaillé.

A cette époque j'avais appris à connaître quelque peu le caractère des singes.

— Le tuer? dit Bertrand.

— Il est à vous, dis-je. S'il était à moi ce serait déjà fait.

Alors je sentis sur ma nuque les doigts de Bimi. Grand Dieu! je vous affirme qu'ils parlaient, ces doigts. C'était l'alphabet des sourds-muets au complet. Il glissa son bras velu autour de mon cou, il me releva le menton et me regarda dans les yeux pour voir si je comprenais son langage aussi bien qu'il comprenait le mien.

— Voyez donc! dit Bertrand, et vous parlez de le tuer pendant qu'il vous câline? Ça c'est de l'ingratitude germanique.

Mais je savais que je m'étais fait de Bimi un mortel ennemi, parce que ses doigts derrière mon cou avaient parlé de meurtre. La première fois que je revis Bimi j'avais un pistolet dans ma ceinture. Il le toucha une fois, et j'ouvris la culasse pour lui montrer qu'il était chargé. Il avait vu des singes tués dans les bois, et il comprit.

Bertrand se maria donc et il oublia totalement Bimi qui errait seul sur la plage avec son âme à demi humaine dans la poitrine; je le voyais aller et venir avec agitation; il prit un gros bâton et creusa le sable jusqu'à ce qu'il eut fait un grand trou, comme une tombe. Aussi dis-je à Bertrand :

— Pour l'amour de Dieu, tuez Bimi; il est fou de jalousie.

Bertrand dit :

— Il n'est pas fou du tout; il obéit à ma femme; il l'aime, et si elle lui demande d'aller chercher ses pantoufles, il ira. Et il regarda sa femme à l'autre bout de la chambre. C'était une très jolie fille.

Alors je lui dis :

— Vous prétendez connaître les singes, et vous ne voyez pas que cet animal se démène là-bas comme un furieux sur le sable parce que vous ne lui parlez

pas? Tuez-le quand il reviendra à la maison, car il a dans les yeux une lueur qui signifie... meurtre et meurtre.

Bimi revint à la maison, mais il n'y avait plus aucune lueur dans ses yeux; il l'avait éteinte... Rusé, si rusé !.. et il alla chercher les pantoufles de la jeune femme, et Bertrand se tourna vers moi et me dit:

— Le connaîtriez-vous donc mieux en neuf mois que moi qui le connais depuis douze ans? Un enfant tuera-t-il son père? Je l'ai nourri et il a été mon enfant. Ne dites pas cette bêtise à ma femme, ni à moi, une seconde fois.

Le jour suivant Bertrand vint chez moi m'aider à faire quelques casiers pour des échantillons, et il me dit qu'il avait laissé pour un moment sa femme avec Bimi dans le jardin. Je terminai rapidement mes boîtes et je dis:

— Allons chez vous boire un coup.

Il rit et répondit:

— Allons, venez, homme altéré!

Sa femme n'était pas dans le jardin ni Bimi non plus, bien que Bertrand le hélât. Il appela sa femme, elle ne vint pas; il frappa à la porte de sa chambre à coucher qui était fermée, fermée à clef... Alors il me regarda et son visage était livide. Je brisai la porte d'un coup d'épaule, et il y avait dans le chaume du toit une ouverture béante par laquelle les rayons du soleil passaient et éclairaient le plancher...

Avez-vous jamais vu une corbeille à papiers renversée, ou un jeu de cartes éparpillé sur une table de whist? On ne voyait rien qui ressemblât à une femme... Je vous dis qu'il n'y avait rien dans cette chambre qui eût pu être une femme... Un tas de quelque chose sur le plancher... et c'était tout. Je regardai et je sentis le cœur me manquer. Mais Bertrand regarda un peu plus longtemps ce qu'il y avait là sur le plancher, et sur les murs, et le grand trou dans le chaume; et alors il se mit à rire tout doucement et tout bas, et je vis, et j'en rendis grâce à Dieu, qu'il était fou. Il ne pleura pas, il ne pria pas. Il resta immobile sur le seuil, se riant à lui-même. Alors il dit:

— Elle s'est enfermée dans sa chambre, et il a arraché le chaume. — Fi donc! C'est bien ça; nous allons raccommoder le toit et attendre Bimi, sûrement il reviendra.

Vous dirai-je que nous attendîmes dix jours dans cette maison, après que cette chambre eut repris l'air d'une chambre; et une ou deux fois nous vîmes Bimi se montrant un instant hors des bois. Il avait peur parce qu'il avait mal agi. Lorsqu'il parut, le dixième jour, Bertrand l'appela, et Bimi vint sautillant le long de la rive; il poussait une sorte de petit cri et il avait dans les mains une longue mèche de cheveux noirs. Bertrand rit et dit: « Fi donc! » exactement comme s'il avait cassé un verre sur la table: et Bimi vint plus près, et la voix de Bertrand était douce comme le miel et il se riait à lui-même. Pendant trois jours il fit des avances à Bimi parce que Bimi ne voulait pas se laisser approcher. Alors Bimi vint dîner à la même table que nous... et les poils de ses mains étaient noirs et agglutinés avec... ce qui avait séché sur ses mains. Bertrand lui donna de l'eau-de-vie jusqu'à ce que Bimi fût ivre et stupide, et alors...

Hans s'arrêta et tira une bouffée de son cigare.

— Et alors? dis-je.

— Et alors Bertrand le tua de sa main... et je sortis pour aller faire un tour sur la plage. C'était l'affaire de Bertrand. Quand je revins, le singe était mort et Bertrand achevait de mourir couché sur lui... Mais il riait encore un peu tout bas et semblait tout à fait content. Maintenant vous connaissez la formule de la force des orangs-outangs? Relativement à celle de l'homme elle est de sept contre un. Bertrand avait tué Bimi avec les moyens que Dieu lui avait donnés. Là était le miracle.

L'infernale clameur dans la cage recommença.

— Aha! Notre ami a encore trop de vie pour sa position... Paix donc!

Hans fit entendre un long sifflement... Nous pûmes entendre la grande bête trembler dans sa prison.

— Mais pourquoi, au nom du ciel, n'avez-vous pas aidé Bertrand à se venger au lieu de le laisser tuer? demandai-je.

— Mon ami, dit Hans, s'étendant tranquillement pour dormir, il n'était point facile, même pour moi, de *vivre* avec le souvenir de ce que j'avais vu dans cette chambre dont le toit était béant... Et Bertrand... était son mari. Bonsoir, dormez bien.

RUDYARD KYPLING.

Traduit par Esper.

JÉSUS SELON PROUDHON

J'attendais avec impatience ce livre, annoncé depuis quelque temps. Il n'a pas complètement trompé mon attente.

A la vérité ce ne sont que des notes, des ébauches d'un livre à faire.

A la vérité encore il n'y a rien de plus intéressant que les notes d'un grand esprit; on y voit la pensée à l'état de formation, dans l'indécis de son essai d'être, ou au contraire (c'est ici le cas) dans la brutalité de sa première saillie et quand elle en est encore à l'état d'impression, ou de sentiment, ou de passion; et c'est un régal. Je vous prie de croire que je crois que les *Pensées* de Pascal sont un plus beau livre

telles qu'elles sont que telles qu'elles auraient été.

Seulement il y a notes et notes. Celles qui sont devenues le livre intitulé *Jésus et les origines du christianisme par P.-J. Proudhon* sont, tout de même, un peu trop des notes. Ce sont, presque en totalité, des notes de carnet, des *memento* intellectuels. Une idée vous vient, vous sautez à bas du lit, comme le poète du *Roman comique*, qui avait trouvé les quatre rimes cardinales d'un sonnet, et vite vous la notez, pour ne point perdre ce trésor, sur les marges du journal qui vous a aidé à vous endormir. Cela deviendra quelque chose plus tard; mais ce n'est pas encore tout à fait quelque chose. La plupart des notes de Proudhon sur Jésus sont un peu de cette espèce-là.

Mais songeons-y bien. Pour peu que vous possédiez ou que vous vous procuriez les *Évangiles* annotés par Proudhon (posthume, Lacroix et Verbœckhoven, 1866) et que vous les lisiez concurremment avec *Jésus et les origines du christianisme*, l'un complétant les autres et les autres éclairant celui-là, vous avez un des spectacles intellectuels les plus intéressants qui puissent être : Proudhon en face de Jésus.

Rien de plus curieux, rien de plus fécond en réflexions sur les tournures d'esprit et les états d'âme les plus différents; nulle exploration morale plus divertissante ni plus instructive.

Je passe sur des pages, fort dignes d'attention, relatives aux miracles de Jésus, expliqués ingénieusement, comme vous savez, par Renan, niés radicalement par Proudhon ; relatives, encore, à la mort et à la résurrection de Jésus. (Proudhon a toujours soutenu que Jésus avait survécu à la mise au sépulcre et continué secrètement sa prédication en Galilée et à Antioche pendant plusieurs années; j'ai retrouvé cette opinion avec quelques nouvelles démonstrations dans le nouveau volume.) J'arrive au point capital.

Chacun fait de Jésus un être intellectuel à son image, bien entendu. C'est à quoi il a dû s'habituer depuis les Pères de l'Église jusqu'à Ernest Renan. Un jour, aux petits jeux de société, car Renan, l'excellent grand homme, condescendait à toutes les récréations, lui-même, Renan, avait posé sur son papier la question : « Qu'est-ce que Dieu ? » Un quidam inscrivit pour réponse : « Comme chacun le fait à son image, et que je n'ai pas ma photographie... » Le dernier *rabbi* daigna sourire. Il savait bien qu'il n'était pas tout à fait indemne de ce péché-là.

Et par conséquent la question : « Comment Proudhon a-t-il vu Jésus? » revient à celle-ci : « Comment Proudhon a-t-il réussi à faire Jésus analogue à M. Proudhon? »

Entre nous, ce n'a pas été très facile. Proudhon haïssait bien des choses, mais entre autres un certain nombre de choses qu'il est assez malaisé de prouver que Jésus n'aimât point. Proudhon haïssait Dieu, Proudhon haïssait « l'idéal », Proudhon haïssait la poésie; et je ne dirai jamais que Proudhon haïssait la charité; mais il n'aimait pas qu'on en parlât trop, de peur que l'on oubliât « LA JUSTICE », ou que parler charité fût une manière de substituer peu à peu l'idée de charité à celle de « DROIT ». Or... oui, vous me prévenez, s'il est des choses que Jésus ait embrassées d'un ardent amour, c'est Dieu, l'idéal et la charité, et s'il n'y a eu qu'un poète au monde... nous sommes d'accord.

Alors il ne restait à Proudhon qu'à détester Jésus.

Et en effet il y a bien une quinzaine de pages dans *Jésus et les origines*, qu'on ne trouverait pas dans les *Évangiles commentés*, et qui sont d'une belle fureur contre le Galiléen. On croirait qu'elles sont de Flavius Claudius Julianus.

Mais quoi? On ne peut pas se fâcher pendant tout un volume contre Jésus, du moins au XIXe siècle. Sa grâce est la plus forte. Il n'y a pas moyen de lire cet auteur-là et de n'en pas être ensorcelé. Or Proudhon l'a lu cent fois. Il connaît l'Évangile presque dans tout le détail. Il y a ses préférences et ses moindres attractions. Il aime peu saint Jean; il trouve saint Luc trop recherché, sans compter que dans ce saint Luc il y a trop de saint Paul; mais saint Mathieu et saint Marc sont ses grands amis. Enfin il a beaucoup pratiqué l'Évangile et par conséquent il ne peut pas haïr Jésus, et par conséquent il cherche à le « tirer à lui ». — Comment s'y prendra-t-il?

Je vous entends : « Il va en faire un socialiste! » Sans doute, sans doute; cela ne peut pas manquer. Mais remarquez : on peut « tirer » Jésus au communisme. C'est même très facile. Jésus était essénien. Il était bien autre chose et il est beaucoup plus qu'un essénien, je sais bien; mais il était essénien. Les idées de : rien à vous, tout en commun entre vous et vos frères, absolu renoncement à la propriété individuelle, sont exprimées cent fois dans l'Évangile. En tirer une sociologie serait, selon moi, absurde; car on ne voit pas que jamais Jésus ait songé à faire de ses conseils à ses apôtres une règle s'étendant à toute la société, et il n'y a pas un mot de sociologie dans l'Évangile; mais enfin Jésus était essénien, les esséniens vivaient entre eux en état de communisme; on pourrait à la rigueur faire de Jésus un communiste...

Mais faites attention! Proudhon n'était pas communiste! Proudhon détestait le communisme profondément, mais, là, comme un paysan qu'il était, radicalement, rageusement, éloquemment, et les pages les plus véhémentement contemptrices de Proudhon sont à l'égard des doctrines collectivistes. Alors quoi? Décidément, comment donc Proudhon s'y prendra-t-il pour faire un Jésus à son image, et l'adorer sous ces espèces?

Il en fera, me direz-vous encore, un socialiste non collectiviste, un socialiste de revendications, un simple révolté populaire, menant les pauvres à l'assaut des riches, etc.?

Nous approchons, et en effet Proudhon dit bien deux ou trois fois, dans son dernier livre, que Jésus tonna contre les riches de ce monde; mais il ne le dit pas trop, il le dit en courant, il le dit parmi d'autres choses, il le dit par énumération, d'une manière oratoire, ce qui est une manière de ne pas dire très sérieusement; et, s'il le dit ainsi, c'est que Proudhon est très honnête homme, et que ce n'est pas vrai. En vérité, non, Jésus n'a pas été un tribun populaire. Les prophètes l'ont été, oui, à différent degré, presque tous; Jésus, non. Il a eu des paroles dures contre les pharisiens, non contre les riches, et sans doute les pharisiens étaient riches, en général, mais ce n'est jamais en tant que riches que Jésus les attaque, c'est en tant qu'ayant une mauvaise morale, c'est en tant que n'étant pas de son avis. Sur les riches proprement dits, sur les possesseurs des biens de ce monde, Jésus n'a point de récriminations. Il a dit : « Malheur aux riches! » formellement (Luc, VI, 24), mais le contexte prouve jusqu'à l'évidence et même plus loin, si c'est possible, que cela veut dire que les riches sont malheureux, proposition qui n'a rien de révolutionnaire. Et d'autre part il a dit : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous », proposition très malsonnante aux oreilles socialistes et que je lui ai vu reprocher dans quelques livres émanant de cette école.

Il était donc difficile à Proudhon de faire de Jésus un socialiste égalitaire. Il a indiqué ce trait, il a relevé le « Malheur aux riches! », mais, très loyal, sans en abuser, sans en profiter même, et en marquant bien qu'il s'en faut que ce soit là tout Jésus, ni même Jésus : « Il y a dans tout ceci (Luc, VI, 21-25) une âcreté, un esprit de vengeance qui trahit l'inspiration de Paul, *mais qui n'est pas de Jésus*, du Jésus de Mathieu. Dans Luc, Jésus est moins un ami des pauvres qu'un ennemi des riches... Ce verset et les suivants forment antithèse avec les Béatitudes de Mathieu. » (Très bien vu.)

Donc, non, décidément, tout compte fait, Proudhon, nonobstant certaines contradictions où il ne manque jamais de tomber, quoi qu'il écrive, n'a pas fait de Jésus un socialiste.

Et, à la fin des fins, qu'en a-t-il donc fait? Un JUSTICIER. Le mot revient deux cents fois dans le volume *Jesus et les origines du christianisme*. Un justicier, c'est-à-dire un partisan du « droit » comme Proudhon, un prophète qui vient mettre le règne de la justice à la place du règne de la force, un revendicateur du droit qu'a tout homme d'être traité à égalité avec un autre homme. Il fait en un mot de l'Évangile une introduction à la Déclaration des droits de l'homme et surtout à *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*.

A mon avis rien n'est plus faux. De toutes les façons que pouvait prendre Proudhon de tirer Jésus à lui, il a pris celle qui altère, qui contrefait et qui dénature le plus le caractère de l'enseignement de Jésus. Il n'y a pas de justice dans l'Évangile; il n'y a que la charité. Jésus n'est pas venu prêcher le droit, il est venu prêcher l'amour. Il aurait plutôt tendance à se moquer doucement, plus ou moins doucement, de la Justice, et à introniser uniquement, exclusivement la Charité. Qu'il ait eu raison, qu'il ait eu tort, qu'on l'en blâme ou qu'on l'en loue, c'est une question que je n'examine pas aujourd'hui. Pour moi je crois profondément qu'il a eu profondément raison. Je l'ai dit ailleurs et j'ai donné mes arguments, je le dirai encore et je donnerai encore mes considérants. Je crois que c'est le coup de génie du christianisme d'avoir franchi l'idée de justice, qui est décevante, pour s'établir en pleine charité qui est sans aucune déception, sans aucun risque et indéfiniment excellente si loin qu'on l'étende. Mais je n'examine aujourd'hui que cette question de fait : Jésus a-t-il prêché la justice? puisque l'affaire d'aujourd'hui est de savoir si Proudhon a compris Jésus.

Eh bien, non, Jésus n'a pas été le moins du monde un justicier, un revendicateur de justice, un professeur de droit. Les textes sont éclatants à cet égard. D'abord on n'en trouvera peut-être pas un où soit formellement exprimée l'idée de justice. Lequel? Car vous, Proudhon, dans vos trois cents pages, vous êtes très éloquent; mais vous n'en citez pas un. Je vais plaider pour vous, je vais en chercher. Voyons : Lequel?

Est-ce celui-ci : « Malheur à vous, pharisiens, qui payez la dîme et qui négligez *la justice* et l'amour de Dieu! » Soit; mais rétablissons le mot dans son contexte; voyons ce qu'il y a avant et ce qu'il y a après. Avant : « Donnez l'aumône de ce que vous avez et toutes choses seront pures pour vous. » Après : « Malheur à vous qui aimez avoir les premières places dans les synagogues et qu'on vous salue dans les places publiques! » Voilà donc un précepte de justice encadré entre un précepte de charité et un précepte d'humilité. Qu'est-ce à dire, sinon que par « justice et amour de Dieu » Jésus entend la même chose, confond ces deux choses en une seule qui est précisément amour de Dieu et des hommes, pureté et tendresse de cœur, charité? On conviendra que s'il avait tenu singulièrement à une idée aussi importante que celle de justice il y aurait insisté un peu plus.

Autre texte, dans les *Béatitudes* : « Heureux ceux qui sont affamés et altérés *de justice*, parce qu'ils seront rassasiés. » Texte beaucoup plus important.

J'en tiens grand compte. Mais relisez les *Béatitudes* dans leur suite. Que promet Jésus à ceux qu'il béatifie? Le royaume du ciel. Aux pauvres volontaires le royaume du ciel; à ceux qui sont miséricordieux la miséricorde céleste; à ceux qui ont le cœur pur la vue de Dieu; aux pacifiques le nom d'enfants de Dieu; à ceux qui souffrent persécution le royaume du ciel. Il n'y a d'exception que pour les « doux », à qui il promet « la possession de la terre », ce qui m'a toujours étonné. Qui ne voit que la merveilleuse liste des béatitudes est une promesse de compensation et de récompense céleste à ceux qui souffrent? A ceux qui se font pauvres, à ceux qui pleurent, à ceux qui sont affamés de justice parce qu'on ne la leur fait pas, à ceux qui sont pitoyables, à ceux qui sont purs, à ceux qui sont pacifiques, à ceux qui sont persécutés, à tous ceux-là les cieux ouverts. Cela se voit assez quand Jésus, *résumant sa pensée après l'énumération*, s'écrie: « Vous êtes heureux (tous ceux qui précèdent ... Réjouissez-vous, tressaillez de joie parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux. » Tout le couplet des Béatitudes peut et doit se résumer ainsi : « Heureux les vertueux ! Ils seront couronnés. » De l'établissement du règne du droit sur la terre, pas un mot, et je dirai presque au contraire.

Il y a un autre texte très curieux où le mot justice est prononcé et qui est, je crois, beaucoup plus pour moi que pour Proudhon : « Car je vous dis que si *votre justice* n'est pas *plus abondante* que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux. » On sent là une jolie ironie. Qu'est-ce bien que cette justice plus abondante qui doit être celle des chrétiens ? Et qu'est-ce que cette justice seulement suffisante, et qui par conséquent ne suffit pas, qui est celle des Scribes? Eh ! cette justice des scribes, c'est précisément la justice, et la justice plus abondante c'est la charité. Jésus marque ici (plus que partout ailleurs à mon avis) très finement le progrès qu'il apporte. Il vient de dire : « Je ne suis pas venu détruire la loi ; mais la compléter », et il continue; il fait remarquer que la loi qui existe est acceptable; elle est la justice, mais insuffisante: il la faut « plus abondante »; et en effet il ajoute : « Les Anciens ont dit : Tu ne tueras pas; et moi je vous dis : Quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné ; quiconque dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné... Il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent (voilà la justice), et moi je vous dis : Tendez l'autre joue... Il a été dit : Vous aimerez votre prochain et haïrez votre ennemi ; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à vos persécuteurs, priez pour ceux qui vous haïssent, afin que vous soyez les enfants de votre père. »

Est-ce assez clair ? La justice règne, droit strict ; elle est dans la loi. Jésus la raille doucement, la déclare peu abondante, dit qu'il en faut une plus copieuse. Quelle? Aimer qui vous hait, le dernier terme de la charité.

C'est ce que j'appelle franchir d'un bond la justice et s'établir en pleine charité, en plein amour, et n'en plus sortir. Il me semble que c'est plus d'une fois qu'il l'a raillée, la justice. Évidemment il la trouvait quelque chose de littéral, de matériel, de vulgaire et de pharisaïque. La parabole de l'enfant prodigue est très significative à cet égard. Le fils fidèle fait remarquer à son père qu'après tout, il n'est pas bien équitable. Il tue le veau gras pour un garnement qui revient à la maison parce qu'il meurt de faim, et lui qui n'a jamais quitté la maison et la vigne, il n'a jamais reçu un pauvre petit agneau pour se réjouir avec ses amis. En justice il a raison, le fils fidèle. Jésus donne raison au père. Il n'est pas juste, mais il est « de l'ordre du cœur », comme dirait Pascal, de plus se réjouir pour la brebis retrouvée que pour les cent qu'on n'a point perdues. C'est le cœur qui a ses raisons où la raison n'a rien à voir.

De même la parabole de l'ouvrier de la onzième heure. Ce sont les ouvriers du matin qui ont raison en justice. Le maître se moque d'eux. Il ne leur donne même pas l'excuse que donne le père de tout à l'heure à l'enfant fidèle. Il tourne en dérision leur idée d'égalité stricte.

Il me semble voir çà et là dans l'Évangile une certaine intention de déshabituer les esprits de justice étroite et littérale, pour les attacher à quelque chose de plus haut, de plus large, de plus « abondant ». L'idée de justice n'est pas précisément désagréable à Jésus ; elle lui est indifférente. Il est trop loin d'elle pour, d'ordinaire, l'apercevoir. Quand il l'aperçoit, il semble dire en souriant : « Oui, oui, mais, tout de même, c'est à *compléter*. Il faut quelque chose de plus. » Ou bien : « Oui, assez bon pour des esprits un peu étroits. Dangereux du reste. Prétexte à récriminations et à révoltes. Il y a mieux : aimez-vous les uns les autres. C'est plus simple. Et puis c'est illimité, inépuisable. Et puis c'est plus chaud. Cela remplit tout le cœur. C'est le principe de tout bien. » — Il me semble qu'il dit cela, et que cela peut se soutenir.

On est faible. On ne résiste pas à la tentation de mettre Proudhon en contradiction avec lui-même. C'est un peu facile, surtout dans un livre qui n'a pas été mis au point. Je cède, en reconnaissant que ce n'est pas charitable; mais enfin Proudhon nous donne deux résumés de l'enseignement de Jésus. Il nous dit, page 67 : « Le but de Jésus est éminemment socialiste et justicier ; son royaume des Cieux est le règne de la Justice; son messianisme le règne du droit, l'émancipation des esclaves, l'amélioration du sort des pauvres... » Et il nous dit, page 55 : « Il prêche

comme *seule doctrine* l'amour, le désintéressement, la simplicité du cœur, la frugalité de la vie, la patience, la charité, le travail... »

Il faudrait concilier ces deux définitions. Je ne demande pas mieux qu'on les concilie. En attendant, c'est la seconde qui me paraît la plus rapprochée des textes.

ÉMILE FAGUET.

LA DURÉE DES MINISTÈRES

Essai de statistique.

Que le lecteur nous pardonne le titre peu séduisant de cette étude : il y verra, en la parcourant, un résumé de l'histoire contemporaine de notre pays, et de la mise en œuvre de chiffres arides il pourra tirer des conclusions d'ordre général sur l'économie ministérielle de la France pendant un quart de siècle.

Nous avons commencé notre étude à la révolution du 4 septembre 1870, qui a marqué l'avènement de la République. Le ministère actuel, présidé par M. Méline, est le trente-septième ministère qui passe aujourd'hui au pouvoir.

Nous disons « qui passe » sans aucune pointe de malice, car nous faisons seulement de la statistique, et nous regardons avec philosophie les ministères se succéder. Il serait certainement plus agréable, diraient quelques esprits chagrins, mais peut-être moins long d'énumérer les réformes utiles et les améliorations apportées par ces ministères dans l'administration « que l'Europe nous envie ».

Contentons-nous d'étudier la durée réelle et moyenne des ministères, et de compter le nombre d'« hommes d'État » qui ont été appelés à en faire partie.

Trente-sept ministères depuis le 4 septembre, cela donne, pour un laps de temps de vingt-cinq ans et demi, une durée moyenne de huit mois et seize jours. C'est là assurément un beau chiffre, assez inattendu, mais il ne faut pas perdre de vue que c'est là une moyenne générale, influencée par la durée exceptionnelle de certains ministères privilégiés, comme celui du 19 février 1871, qui a duré deux ans deux mois vingt-neuf jours, ou celui du 21 février 1883, qui eut presque exactement la même durée (deux ans deux mois et treize jours). Il est vrai que dans notre relevé il s'est trouvé quelques ministères éphémères, comme celui de M. Dufaure, du 18 mai 1873, qui a duré sept jours.

Bien entendu, nous ne nous sommes pas occupé des quelques ministères mort-nés, édifiés et tombés le même jour, sans avoir eu le temps de voir leur nomination paraître à l'*Officiel*.

Il ne sera pas sans intérêt d'énumérer les différents ministères, en les disposant, non plus par ordre chronologique, comme certains annuaires l'ont toujours fait, mais par ordre de durée :

Date de la nomination.			Président du conseil.	Durée des ministères		
				Ans.	Mois.	Jours.
18	mai	1873	Dufaure		»	7
22	novembre	1877	De Rochebouet		»	20
29	janvier	1883	Fallières	»	»	23
6	décembre	1892	Ribot	»	1	6
24	novembre	1881	Gambetta		2	15
12	janvier	1893	Ribot		2	23
12	décembre	1887	Tirard		3	22
12	décembre	1876	J. Simon		5	5
4	septembre	1870	Gambetta		5	15
11	décembre	1886	Goblet		5	20
7	août	1882	Duclerc		5	22
26	novembre	1873	De Broglie		5	26
3	décembre	1893	Casimir-Perier		5	28
30	octobre	1895	Bourgeois	»	5	29
29	mai	1873	De Broglie		6	»
17	mai	1877	De Broglie		6	6
30	janvier	1882	De Freycinet	»	7	8
30	mai	1887	Rouvier		7	13
30	mai	1894	Ch. Dupuy		7	28
4	avril	1893	Ch. Dupuy	»	8	»
9	mars	1876	Dufaure		8	3
28	décembre	1879	De Freycinet		8	27
6	avril	1885	Brisson	»	9	»
27	janvier	1895	Ribot		9	4
27	février	1892	Loubet	»	9	7
22	mai	1879	De Cissey	»	9	16
3	avril	1888	Floquet		10	18
4	février	1879	Waddington	»	10	24
7	janvier	1886	De Freycinet	»	11	4
10	mars	1875	Buffet-Dufaure	1		»
22	février	1889	Tirard	1		24
23	septembre	1880	J. Ferry	1	1	21
13	décembre	1877	Dufaure	1	1	22
17	mars	1890	De Freycinet	1	11	10
21	février	1883	J. Ferry	2	2	13
19	février	1871	Thiers	2	2	29
			Moyenne générale		8	16

Ainsi trois ministères ont duré moins d'un mois.

C'est le ministère Dufaure, du 18 mai 1873, qui a eu la moindre durée, il a marqué la fin de la présidence de la République de M. Thiers, et l'avènement du maréchal de Mac-Mahon ; les extrêmes se touchent : il avait succédé au ministère exceptionnellement long qui avait été présidé par M. Thiers.

Quatre ministères ont duré de un à quatre mois seulement ;

Sept ont eu une durée de cinq à six mois : c'est là le groupe le plus nombreux ;

Cinq ont résisté de six à huit mois ;

Trois, de huit à neuf mois ;

Quatre, de neuf à dix mois ;

Trois, de dix mois à un an.

Enfin quatre ont tenu devant le parlement de douze à treize mois, et trois, enfin, de vingt-trois à vingt-six mois. Voilà les cas de plus grande longévité ministérielle.

L'expérience nous apprend qu'un ministère ne peut pas dépasser vingt-six mois d'existence, mais

la vie moyenne est de cinq à huit mois. Lorsqu'un ministère est né dans le commencement de l'année, s'il peut se maintenir jusqu'en juillet, il gagne par ce seul fait trois mois au moins d'existence.

Cela est si vrai que les ministères qui ont vu le jour en février et en mars sont ceux qui durent le plus longtemps, et ceux qui naissent après les vacances ont une existence précaire et tombent ordinairement à la fin de l'année.

Mois d'[illegible]	Nombre de ministères tombés	Longueur moyenne des ministères tombés.
Janvier.	5	6 mois 6 jours
Février. . . .	5	1 an 57 jours
Mars	3	1 an 2 mois 14 jours
Avril.	4	6 mois 27 jours
Mai.	6	6 mois 7 jours
Juin	»	Pas de chute de ministère
Juillet	»	Pas de chute de ministère
Août	1	5 mois 22 jours
Septembre . . .	2	9 mois 18 jours
Octobre.	1	5 mois 29 jours
Novembre. . . .	3	2 mois 27 jours
Décembre. . . .	7	6 mois 10 jours.
	36	

Si l'on se renferme dans la période déjà longue des vingt-cinq ans qui nous séparent du ministère de la Défense nationale, l'on peut tirer de ce classement quelques conclusions.

Les chutes de ministères sont nombreuses en janvier, et les ministères nommés à leur place sont pour la plupart condamnés à tomber en mai, ou après la rentrée du parlement; ceux qui ont été formés en février et en mars, sont infiniment plus durables, et pour la plupart meurent de vieillesse après avoir vécu plus d'un an.

Les ministères nommés en avril et en mai, vivent un peu plus de six mois, grâce aux vacances parlementaires; mais leurs jours sont comptés néanmoins; ils tombent régulièrement à la fin de l'année. C'est en décembre qu'il se fait la plus grande hécatombe de ministres. Et si en novembre notre statistique relève peu de chutes de ministères, en revanche les ministres « nés sous ce signe » ne gardent pas trois mois leurs portefeuilles, ils sont bien vite remplacés dès le commencement de l'année suivante.

Remarquons le calme absolu dans lequel ils se trouvent en juin, en juillet et en août, faute de séance du Parlement. Le ministère actuel, né en fin avril dernier, semblerait, d'après les prévisions établies par nos chiffres, devoir jouir du pouvoir pendant un peu plus de six mois, période normale. S'il se maintient longtemps après la rentrée, ce que nous lui souhaitons, nous nous contenterons de rappeler que l'exception confirme la règle.

De semblables différences dans la durée des cabinets, suivant l'époque à laquelle ils ont pris naissance, montrent une fois de plus l'influence des saisons sur la politique. Toujours est-il que l'on ne saurait nier que la fin de l'année, date à laquelle le vote du budget est la plus importante préoccupation du gouvernement et de la Chambre, semble fatale aux ministères, et que rares sont ceux d'entre eux qui dépassent sans naufrage ce cap dangereux.

Si les ministères changent, heureusement les hommes qui les composent peuvent revenir aux affaires avec d'autres présidents du conseil, voire même avec d'autres programmes. Aussi l'administration française ne subit-elle pas de trop profonds changements d'un ministère à l'autre. Nous n'en sommes donc pas encore, Dieu merci, au système des États-Unis, où le premier soin d'un gouvernement qui arrive au pouvoir est de faire maison nette dans les ministères, table rase dans les procédés administratifs, et de remplir les bureaux de ses créatures en bouleversant de fond en comble toutes les procédures en usage précédemment.

En multipliant simplement le nombre des portefeuilles, d'ailleurs assez variable, par trente-sept, nombre des cabinets qui ont été constitués, cela donnerait, y compris les sous-secrétariats d'État, un nombre de cinq cent six portefeuilles depuis vingt-cinq ans et demi. Mais il est rare qu'un député ou sénateur appelé une première fois à être sous-secrétaire d'État ou ministre ne revienne pas au pouvoir. C'est ainsi que les 506 nominations que nous avons relevées — dont 91 de sous-secrétaires d'État — ont porté seulement sur 218 hommes politiques. En moyenne, chaque ancien ministre compte donc à son actif deux ministères.

Voici comment se classent, d'après le nombre de fois qu'ils ont été appelés aux affaires, ces 218 « hommes d'État » :

Ont été ministres ou sous-secrétaires d'État :

1 fois.	98 hommes politiques.		
2 —	52		
3 —	32		
4 —	10		—
5 —	10		
6 —	6		
7 —	2	—	
8	1	—	—
9 —	1	—	—
10	1	—	—
11	3	—	—

Il y a donc un certain nombre d'hommes politiques dans le parlement, qui exercent vraiment la profession de ministre et dont le passage au pouvoir semble indispensable; dans ce record d'un nouveau genre arrivent bons premiers. M. de Freycinet, avec neuf ans dix mois vingt et un jours de pouvoir; M. Tirard, avec sept ans neuf mois vingt-quatre jours de pouvoir et M. Jules Develle, avec sept ans un mois et vingt-sept jours; encore l'honorable député de la

Meuse doit-il le troisième rang dans ce concours à quatre stages comme sous-secrétaire d'État. MM. de Freycinet, Tirard et Develle ont été ministres onze fois.

A été dix fois au pouvoir (deux fois comme sous-secrétaire d'État et huit fois comme ministre), en tout sept ans neuf mois et dix-huit jours, M. Fallières.

A été neuf fois au pouvoir (une fois comme sous-secrétaire d'État et huit fois comme ministre des Postes et Télégraphes), M. Adolphe Cochery, le père du ministre actuel des Finances, en tout sept ans six mois et quinze jours d'un seul tenant. C'est le plus bel exemple de longévité ministérielle que nous puissions citer.

Ont été appelés huit fois aux affaires : M. Léon Say, qui, en huit fois, a été ministre sept ans, un mois et vingt-trois jours, et M. Léon Bourgeois, qui a été une fois sous-secrétaire d'État et sept fois ministre.

Viennent ensuite, sept fois ministres : MM. Jules Ferry et Rouvier, respectivement cinq ans, sept mois trois jours, et six ans, onze mois au pouvoir.

Ont été six fois au pouvoir :

MM.	Sadi Carnot	4 ans	2 mois	8 jours.
	Decaze	3 —	10	16 —
	Dufaure	5 —	1	1
	De Fourtou	4 —	1	23 —
	Goblet	4 —	6 —	13 —
	Viette	3 —	1 —	16 —

Tel serait donc le classement des ministres « les plus usuels », d'après la durée de leur passage aux affaires.

Faisons remarquer que parmi les cinq cent quatre-vingts députés qui composent la Chambre actuelle, on compte quarante-deux ministres ou anciens ministres, sous-secrétaires, ou anciens sous-secrétaires d'État, ce qui établit une proportion moyenne de un ministre ou sous-secrétaire d'État sur quatorze députés. D'un autre côté, malgré le très petit nombre de sénateurs appelés à faire partie des cabinets, le Sénat compte trente-sept ministres ou anciens ministres et sous-secrétaires d'État, ce qui fait ressortir une proportion inattendue de un ministre sur neuf sénateurs.

Après avoir parlé de la naissance, puis de la mort des différents cabinets, et examiné la durée de leur existence, il convient de parler de l'âge des ministres et de leur longévité particulière. A cet égard, les recherches auxquelles nous nous sommes livré sont concluantes : nos ministres sont de plus en plus jeunes au fur et à mesure que notre constitution vieillit.

Le ministère de la Défense nationale, bien que présidé par un très jeune, Gambetta, était composé de vétérans de la démocratie : Crémieux avait 74 ans; Jules Favre, 61 ans; Jules Simon, ne comptait déjà plus parmi les jeunes, car il avait au moment de la guerre 56 ans sonnés. Pris tous ensemble, les âges des ministres du premier cabinet formaient une moyenne de 56 ans.

On nous dira que ce chiffre est fictif et qu'il ne signifie rien en lui-même... Sans doute, mais il devient intéressant lorsqu'il est comparé aux chiffres similaires, calculés de la même façon, et relatifs aux ministères suivants.

Le cabinet composé par M. Thiers, le 19 février 1871, est encore plus âgé, car il compte Dufaure, qui a 73 ans, Jules Favre, Le Flô, de Cissey, déjà vieux. L'âge moyen du cabinet Thiers est de 57 ans; les cabinets suivants, du 18 mai, puis du 24 mai, sont très sensiblement plus jeunes, de nouvelles figures apparaissent, bien que choisies par un vétéran, Dufaure, et par un homme mûr, de Broglie : ils ont 53 ans et 52 ans d'âge, tous ministres réunis.

Petit à petit, les plus âgés s'éliminent; les ministères se font plus jeunes, et l'on voit arriver communément au pouvoir des ministres de 50 ans, des sous-secrétaires d'État de 40 ans. MM. Léon Say, E. Picard, Magnin, Waddington, Batbie, Beulé, étaient jeunes, et quelques sous-secrétaires d'État, faisant leurs premières armes, Cornélis de Witt, de Marcère, Pascal, Baragnon, Bérenger, L. Passy, de Rémusat, étaient encore plus jeunes.

Néanmoins, le quadragénaire est, encore à cette époque, l'exception; l'ancienne génération des Jules Simon et des Barthélemy Saint-Hilaire, n'a pas trouvé de successeurs dans ses contemporains d'une génération de quelques années seulement plus jeunes.

La place a été rapidement prise par de plus jeunes encore, nouveaux venus sur la scène politique, et il est à remarquer qu'un vieillard, mort ou fatigué, n'a pas tardé à être remplacé par un jeune : les titulaires Broglie, Barthélemy Saint-Hilaire, sont remplacés par MM. Bourgeois, Hanotaux; MM. Buffet, Dufaure, de Chabaud-Latour, Jules Simon, Casimir-Perier (père), Magne, Cochery (père), sont remplacés par MM. Barthou, Poincaré, Doumer, Bourgeois, Lebon, Jamais, Turrel, Cochery (fils), Casimir-Perier (fils). Il semble qu'une génération intermédiaire tout entière ait été oubliée et que les pères aient été remplacés directement par leurs fils.

Toujours est-il que, pour borner notre aride étude aux derniers ministères, l'âge moyen du cabinet Bourgeois, sur lequel seraient cependant les âges de MM. Berthelot (69 ans), Combes (60 ans) et Lockroy (58 ans), déjà des anciens, ressort à 51 ans et 7 mois seulement. Avaient en effet moins de 40 ans : M. Doumer; moins de 50 ans, ce qui est jeune encore, MM. Bourgeois (46 ans), Mesureur (48 ans), Cavaignac (48 ans), et Dupuy-Dutemps (48 ans).

Encore plus jeunes sont les ministres actuels : M. Barthou a 34 ans, et il n'en est pas à ses premières armes comme ministre; M. Lebon, 38 ans, et ayant été déjà ministre; MM. Cochery, Turrel, Hanotaux, viennent de dépasser la quarantaine. Ils sont sept qui n'ont pas 42 ans, et les plus âgés, MM. Méline, général Billot et amiral Besnard, n'ont pas 60 ans. L'âge moyen du présent ministère est de 46 ans et demi. Dans ce mouvement, qui tend à écarter les anciens, il y a certainement une évolution intéressante à signaler.

Ici une constatation se dégage nettement de notre statistique ministérielle, c'est bien, dans le concert des bonnes volontés (nous n'osons dire des ambitions) la prépondérance des avocats et des hommes de robe. L'on a vu un cabinet formé tout entier d'avocats; il est vrai que le lendemain la majorité était aux ingénieurs et aux polytechniciens. Et cela nous conduit à examiner la répartition des deux cent dix-huit ministres et sous-secrétaires d'État par profession.

Tout d'abord la synthèse.

De ces ministres et anciens ministres, étaient ou sont :

Avocats	71
Ingénieurs et anciens polytechniciens	17
Professeurs, savants à des degrés différents, et dans des spécialités diverses	16
Administrateurs, membres du Conseil d'État, préfets, directeurs ou chefs de bureau	14
Publicistes, journalistes	14
Amiraux et officiers de marine	13
Généraux ou anciens officiers de l'armée de terre	12
Médecins	9
Magistrats et fonctionnaires de l'ordre judiciaire	7
Armateurs, commerçants	6
Industriels	»
Financier	1
Sans professions, propriétaires, rentiers vivant exclusivement de leurs revenus	8

Ce classement donne bien peut-être à première vue le degré de fréquence de telle ou telle profession dans les choix du chef de l'État en vue de l'attribution des portefeuilles; c'est, comme nous l'avons fait remarquer tout à l'heure, la profession d'avocat qui prime, et de beaucoup, toutes les autres : il est juste de dire que, à part les généraux et les amiraux qui ne font pas le plus souvent partie du Parlement, et de quelques diplomates de carrière, le choix du président de la République ne peut guère se porter que sur les notabilités parlementaires, lesquelles sont ordinairement des avocats, ayant pris dans les groupes et les commissions une influence prépondérante grâce à leur connaissance des lois et surtout à leur talent d'élocution.

Les avocats ont tenu tous les portefeuilles, sauf ceux de la Marine et de la Guerre, ce qu'il n'y a peut-être pas lieu de regretter trop profondément ; leurs ministères préférés sont la Justice (vingt), l'Intérieur (quatorze), les Finances (sept), les Travaux publics (sept).

Quant aux ingénieurs, et anciens élèves de l'École polytechnique, on les trouve également un peu partout, aux Finances Sadi Carnot), à la Guerre (Freycinet, Cavaignac entre autres), à la Marine Brun), au Commerce et Industrie (Dautresme, qui fut ingénieur de marine, Teisserenc de Bort, qui fut ingénieur des manufactures), voire même aux Travaux publics, où domineraient plutôt les avocats. D'une manière générale le corps des ingénieurs des ponts et chaussées, celui des ingénieurs des mines ont fourni un certain nombre de ministres; depuis quelques années ils sont moins fréquents. Les professeurs et savants, les membres de l'Institut, ont tenu la plupart le portefeuille de l'Instruction publique. Un chimiste, un astronome, un archéologue, un antiquaire se trouvent parmi eux, mais les professeurs de philosophie et surtout de droit y sont nombreux.

Les administrateurs, soit anciens membres du Conseil d'État, à titre de conseillers, de maîtres des requêtes, d'auditeurs (Batbie, Turrel...), soit anciens préfets, sous-préfets ou secrétaires généraux (Bourgeois, Granet, etc.), soit, plus rarement, anciens chefs de service d'administration (Ozenne, Jonnart, etc.), ont tenu les portefeuilles les plus divers, mais sont peut-être plus nombreux au département de l'Intérieur.

Les médecins, assez peu nombreux, se retrouvent à l'Instruction publique (P. Bert), au Commerce (Lourties), à l'Agriculture (Gadaud, Viger, de Mahy, etc.), aux Finances; un de ces derniers, sous-secrétaire d'État dans le *grand ministère* (ministère Gambetta), était officier de santé; enfin, à la Marine (M. de Mahy).

Quant aux généraux, aux amiraux, il va sans dire que les portefeuilles de la Guerre et de la Marine leur ont été seuls attribués; néanmoins le général de Chabaud-Latour a tenu longtemps le portefeuille de l'Intérieur.

Les commerçants, armateurs et industriels (Tirard, Félix Faure, Peytral, H. Boucher) ont été le plus souvent désignés pour les portefeuilles des Finances et du Commerce.

Les journalistes enfin et les publicistes sont plus spécialement désignés pour les Affaires étrangères et les Travaux publics; de temps à autre des portefeuilles leur sont confiés, comme par exemple l'Intérieur, l'Instruction publique, la Marine (M. Lockroy).

Cette prépondérance des avocats explique dans une certaine mesure l'origine méridionale d'un grand nombre de nos ministres. Le Midi est une pépinière

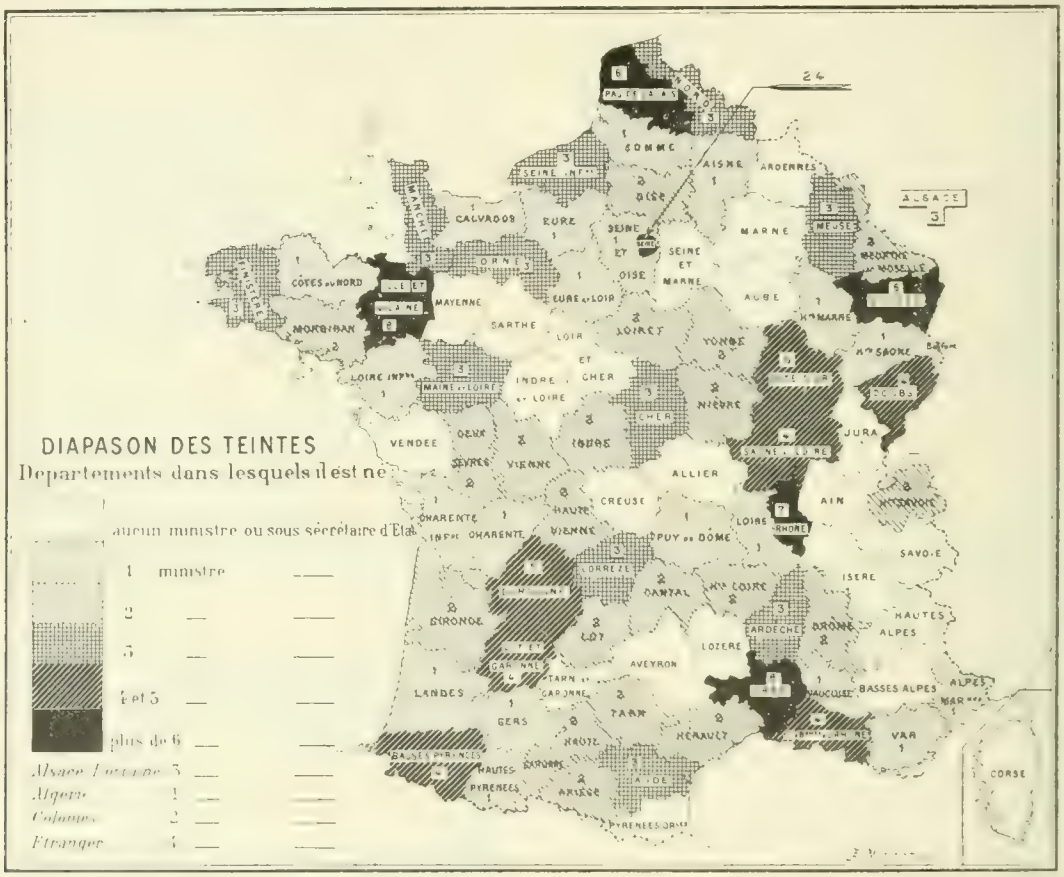
d'avocats, et d'hommes politiques : rien d'étonnant à ce qu'ils soient ministres à leur tour, et peut-être plus souvent.

Voici quelle est la répartition des départements qui ont donné le jour aux deux cent dix-huit ministres et sous-secrétaires d'État.

Ont produit :

Seine	24 ministres,	soit	1 p.	100 000	habitants.
Rhône.	7 —		1 —	100 000	
Bouches-du-Rhône.	4 —		1 —	150 000	—
Côte-d'Or	5 —		1 —	70 000	
Dordogne	5 ministres,	soit	1 p.	90 000	habitants.
Gard.	6 —		1 —	70 000	—
Ille-et-Vilaine. . . .	6 —		1 —	100 000	—
Lot-et-Garonne. . .	4 —		1 —	70 000	
Pas-de-Calais. . . .	6 —		1 —	140 000	—
Vosges.	6 —		1 —	60 000	—

Les Vosges, le Lot-et-Garonne, la Côte-d'Or sont les premiers. Les Vosges, qui ont vu naître Buffet, Méline, Boucher, Ferry, etc., sont au premier rang. A part le Pas-de-Calais, l'Ille-et-Vilaine, les Vosges, la Côte-d'Or, c'est le Midi qui donnerait le plus



grand nombre de ministres. La carte ci-dessus en fait foi.

Trois ministres ou sous-secrétaires d'État sont nés en Alsace-Lorraine; quatre sont nés à l'étranger (dont deux à Genève, un à Cuba (de Hérédia), un à la Nouvelle-Orléans (M. Clamageran), un à Oran (M. Étienne), un à la Martinique et un enfin (M. de Mahy) à la Réunion. Voici donc, considérée sous le rapport géographique, une dernière monographie des ministres, nous nous abstiendrons d'en tirer des conclusions politiques; il y a là bien des éléments de valeur inégale. A côté de Thiers né à Marseille, de Gambetta né à Cahors, il y a d'illustres inconnus que nous aurons soin de ne pas nommer; il est néanmoins acquis que certains départements fournissent et ont fourni de tout temps beaucoup de députés, beaucoup de ministres : le Lot-et-Garonne, le Gard, les Bouches-du-Rhône, la Corse, les Vosges; pendant ce temps-là, vingt-trois départements n'en ont fourni aucun, on les trouvera teintés en blanc sur la carte ci-dessus; il semble néanmoins que ces départements assez bien groupés ne sont pas parmi ceux qui ont produit le moins de grands hommes. Il est vrai que tous les grands hommes n'ont pas été ministres.

V. Turquan.

VUES DE HOLLANDE

Kermesse au Sneek.

A Leeuwarden, au moment de mon départ, le patron de l'hôtel, apprenant que je me rends à Stavoren, m'engage à m'arrêter à Sneek pour voir la fête. Il y a kermesse et les régates annoncées y attireront beaucoup de monde. C'est une occasion unique de voir une kermesse hollandaise en pays frison ; il ne faut pas la laisser échapper. Je m'arrête donc à Sneek.

La foule est grande en effet le long des canaux où se concentre la vie de ces petites villes. Il en est venu de toute la Frise, des cités de l'intérieur : Leeuwarden, Dokkum, Heerenveen, Bergum, Franeker, Bolsward, et de Harlingen, de Makkum, de Stavoren, qui sont des ports sur le Zuyderzee. Par le réseau compliqué des *diep*, les bateaux de transport de la région se sont réunis à Sneek, amenant des visiteurs à la *kermis*. Ils sont là, dans le canal, amarrés à la file, quelquefois sur deux rangs, chauffant devant le quai. Des matelots, des femmes appellent les clients, mais sans cette bruyante émulation qui les animerait dans un pays moins flegmatique.

Les régates sont annoncées pour une heure. L'heure du départ est inscrite à la craie sur la cheminée des vapeurs. Les premiers prêts à partir, chargés de passagers, sifflent, se dégagent des voisins, le pont tourne pour leur ouvrir passage. Les autres suivent bientôt. C'est une file de vapeurs de toute taille, peints de toutes les couleurs, qui, sortant des canaux intérieurs, entrent successivement dans le chenal conduisant à la *mer de Sneek* où vont se donner les régates. Avant eux sont partis les bateaux qui font à la voile le même trajet. Ils louvoient dans un canal large de vingt mètres à peine et il faut une attention soutenue à la barre pour ne pas couper leur bordée. Après une demi-heure de cette navigation, on arrive à la mer de Sneek.

On appelle ainsi en Frise un vaste marais de dix à douze kilomètres de long sur six à huit de large, une nappe d'eau coupée de plusieurs îles et îlots qui lui donnent l'aspect d'une immense prairie inondée. Le peu de relief des rives dont le niveau dépasse à peine celui du lac, leur teinte de gazon vert tendre sans démarcation tranchée, semblent encore élargir l'étendue de ce marais.

Tous ceux qui ont le mis pied en Hollande se rappellent la surprise qu'ils ont éprouvée la première fois qu'ils ont vu subitement se dresser dans le paysage un mât de navire portant une grande voile rousse. C'était un bateau en marche sur un canal, mais, de loin, il avait l'air de voguer au milieu des prairies. Décuplez, centuplez le nombre de ces navires à la carène invisible et vous comprendrez l'impression étrange que je ressentis en apercevant une forêt de mâtures dominant les îles de la mer de Sneek. On eût dit une flottille échouée dans un océan de verdure.

Par les chenaux qui séparent les îles, les vapeurs pénètrent enfin dans le marais et se dirigent vers le point où ces bateaux sont rassemblés. Partout, dans toutes les directions, croisent des barques à voiles blanches, rouges, couleur de tan ou de rouille, portant des spectateurs, des riverains, des amateurs de *yachting*. Au travers de leur flottille passe parfois un gros *koff* de charge, aux panneaux fermés ; il traverse la mer de Sneek pour gagner le canal qui le mène au but de son voyage. Et ces centaines de navires sont pavoisés du pavillon tricolore hollandais, rouge, blanc et bleu, de ces beaux pavillons de marine longs de quatre à cinq mètres, qui s'envolent sous la brise ou traînent dans l'eau du sillage. Il est composé des mêmes couleurs que le nôtre, le pavillon hollandais, mais autrement disposées, en bandes horizontales, l'ordre du rouge et du bleu étant interverti, le rouge au-dessus. Cette différence suffit à modifier le caractère d'un drapeau. Autant nos couleurs sont criardes, arborées dans un pavoisement, autant les mêmes couleurs paraissent harmonieuses, dans le pavillon hollandais, en l'atmosphère d'un jour blanc, égayé d'un clair soleil, en un ciel délavé par une pluie continue dont une jolie brise de mer a dissipé les nuages.

Nous arrivons enfin auprès d'une sorte d'îlot autour duquel se sont rangés de nombreux bateaux à voiles ou à vapeur et sur lequel est érigé l'observatoire du juge. Une tente y est dressée pour les invités officiels. Une musique d'harmonie y a été débarquée. Le sol en est si bas et si spongieux que les hommes chargés d'amarrer les navires ne peuvent circuler sur les bords que chaussés de bottes de marais. Tous les regards se portent vers le large d'où les concurrents, après un certain parcours, doivent venir atteindre la bouée placée devant la tribune du juge. Sur les programmes sont indiqués le type et le tonnage des embarcations inscrites pour chaque course, mais elles ont presque toutes le même parcours à faire et elles le font en même temps.

Il y a en lice des bateaux de tailles diverses, il y en a de pontés, de demi-pontés et de non pontés, mais, depuis la lourde gabare de charge (*tjalk*) jusqu'au léger *boïer* de plaisance, le type est identique. Ce sont toujours les formes de la galiote hollandaise, ventrue, pansue et rebondie, avec un court beaupré, un mât portant foc et grand'voile hissée sur un *pic* courbé comme une corne. Leurs bordages sont à *clins*, solidement boulonnés. A l'arrière, de chaque côté du gouvernail recourbé, réchampi de vert, sont

percées deux petites lucarnes à linteaux blancs, qui éclairent la chambre du patron. Dans les bateaux de plaisance, le bois a le ton du sapin verni, avec des listons de couleur vive, des ornements dorés, les voiles sont blanches et de toile fine ; dans les *koffen* de charge, la carène est passée au goudron, la voile tannée : c'est toute la différence.

Faites pour naviguer sur des canaux peu profonds, ces barques sont en effet sans quille. Pareilles à la coquille de noix dont la forme a dû servir le modèle à l'inventeur de ce gabarit, elles dériveraient si l'aileron (*zwaard*) qu'elles portent sur chacun de leurs flancs, immergé du côté où le bateau donne de la bande, ne servait à le maintenir sur son erre. Et c'est une merveille de voir, par la jolie brise qui les pousse, ces navires non pontés se courber sur l'eau jusqu'à ce qu'elle affleure leur bord et se redresser sous un léger coup de barre, juste assez pour ne pas embarquer. Les mariniers qui forment leurs équipages manœuvrent comme des matelots consommés et, tout en évitant les bateaux des spectateurs qui courent des bordées sur leur route, arrivent à doubler la bouée d'aussi près que le feraient des yachts de course. L'arrivée du premier et du second de chaque série est saluée d'un coup de feu. Les applaudissements éclatent, la musique joue une aubade, les mouchoirs s'agitent et l'on boit à la santé du vainqueur.

Dans l'intervalle qui sépare les arrivées, je contemple cette mer de Sneek et ses alentours. La teinte de l'eau, colorée par les fonds de tourbe qui constituent le sol de cette région, est lie de vin, d'un violâtre foncé de marc de raisin tirant sur le jus de tabac ; près des bords, la fraîcheur tendre des herbages la fait paraître noire, d'un ton d'encre de Chine sur lequel tranchent vivement les voiles blanches. Le clair soleil paillette cette eau sombre d'étincelles d'or. Les rivages semblent flotter dans un lit de roseaux au delà duquel s'étendent, comme une mer de verdure, les prairies où paissent paisiblement les vaches blanches et noires. Au milieu de ce marais herbeux, continué par les vastes plaines de la Frise, aucun obstacle n'arrêtant les yeux, car les fermes aux toits rouges sont fort disséminées, rien ne donne une idée de l'étendue. L'horizon, bleuté par les alignements d'arbres, s'estompe dans une brume gris perle qui monte des *polders*. Cette vapeur, trop légère pour voiler les rayons du soleil, enveloppe la lumière d'une douceur fluide, de cette blancheur laiteuse spéciale aux paysages de Hollande et qui repose délicieusement la vue. La brise qui, de la mer, souffle sur cette plaine humide et chasse les nuées, rend le corps allègre et l'âme heureuse...

Les régates finies, la musique s'embarque sur le bateau pavoisé qui l'a amenée, le comité et ses invités regagnent leur bord, la flottille se disloque ; les vapeurs prennent le large, les voiliers déploient leur toile, mais beaucoup d'équipages, par paresse sans doute, ou pour avoir le temps de vider en route quelques bouteilles de bière, sans souci de la manœuvre, se font remorquer et c'est bientôt, au retour, dans le chenal, une grappe de quatre ou cinq *koffen* que chaque vapeur ramène au port.

A bord des bateaux, l'allégresse est générale. Les musiciens ambulants (violon et harpe, ou accordéons) qu'ils ont eu soin d'embarquer jouent des airs populaires. Le rythme, chez tous ces Hollandais épris de musique, produit bientôt son effet. Sur le pont des vapeurs, des bals s'organisent, des couples de rencontre commencent gaiement des polkas et des valses. Les spectateurs réclament des refrains connus et les reprennent en chœur. A cette joie qu'ils envient de loin, s'associent les passagers des barques non pontées et les riverains accourus au-devant de la flottille. A l'arrivée à Sneek, la rentrée au port de cette foule de bateaux de toutes tailles, qui se pressent dans un étroit chenal, semble tout d'abord offrir des difficultés insurmontables, mais ces marins hollandais sont si habitués à la navigation des canaux qu'ils savent à merveille conduire sans accident leurs navires, les faire glisser entre leurs voisins sans causer d'avaries, évoluer bord à bord, à quatre ou cinq de front, entrer à angle droit dans le port de Sneek et regagner leur place d'amarrage. Tout cela sans bruit, sans jurons, sans discussions ni temps perdu.

Une foule énorme, assemblée sur les quais, attend le retour des régates. La ville est toute pavoisée pour la *kermis*. Le long des canaux et des principales rues sont installées des baraques de forains, assez semblables à ce qu'elles sont partout, avec enseignes en français et en hollandais, mais les étalages diffèrent de ceux qu'on voit dans nos foires. Au lieu de marchands de pain d'épice, ce sont des débitants de sucreries, de gingembre confit, de *koek* hollandais, des boutiques où l'on vend des poissons fumés, plies, soles ouvertes en deux, d'un ton roux de miel, anguilles noires, semblables à des longs bâtons de réglisse. Ailleurs, des frituriers confectionnent des beignets (*poffertjes*). Mais les vendeurs restent très calmes ; ils attendent patiemment la pratique, au lieu de l'attirer par des cris. Les passants s'arrêtent longuement devant les boutiques, s'absorbent dans la contemplation des étalages, puis s'en vont souvent sans rien acheter. Autant de flegme d'un côté que de l'autre.

Les Frisonnes ont une réputation de beauté : aucune de celles que j'ai vues à Sneek ou ailleurs, à Leeuwarden, à Groningue, à Bolsward, ne la justifie. Du moins auraient-elles quelque tournure si elles

revêtaient leurs costumes nationaux. Sauf le casque argenté ou doré, avec tire-bouchons de cuivre aux tempes, qu'un bon nombre portent encore sur la coiffe ou dessous, mais qu'elles masquent avec un chapeau de dame, la couleur locale se perd, et, pour voir des costumes frisons, il faudra bientôt se contenter du musée de Leeuwarden ou de la section ethnographique du Musée national, à Amsterdam.

Parmi les baraques de la foire, la plus originale est un cirque où le spectacle est donné par les spectateurs eux-mêmes. C'est un manège où des montures sont mises à la disposition du public. Ainsi que dans les bals-musettes, les danses sont tarifées; ici, pour 15 *cents*, au lieu de chevaux de bois, c'est sur de véritables chevaux qu'on peut faire un tour de piste. Il y a là une douzaine de bêtes exténuées, de rosses étiques qu'enfourchent avec ardeur les amateurs d'équitation, sur lesquelles se hissent les demoiselles de Sneek. Pour mettre en selle les jeunes filles inexpérimentées, on apporte un escabeau auprès du cheval paisible. Puis, quand tout le peloton a chaussé les étriers, empoigné les rênes, la file se forme et les carcans harassés, que le patron du manège est censé activer d'une chambrière, aux sons de cuivre d'un orchestrion, font semblant de trotter. Ce sont alors, dans la lumière rousse d'un éclairage au pétrole, d'étonnantes silhouettes d'amazones et de cavaliers improvisés, de vieux marins à collier de barbe grise, la pipe au bec, les jambes en pincettes, qui *pilent du poivre* avec ravissement. Dès que le tour de piste est fini (il ne dure pas deux minutes !) de nouveaux amateurs, des femmes surtout, se précipitent à l'assaut des bêtes haletantes, qui soufflent un moment, allongent le cou lamentablement vers la terre et repartent bientôt, presque mécaniquement, dès que résonne l'orchestrion.

Parmi les spectateurs, je remarque, dans une voiture de malade, une paralytique qui s'est fait amener là et regarde, attentive, les évolutions des cavaliers. Les rideaux de la voiture cachent son visage, on ne voit qu'une main de femme étendue sur le tablier de cuir. Et je songe à cette singulière curiosité chez un être paralysé d'assister, avec envie peut-être, aux exercices physiques qui exigent du corps le plus de souplesse. Cette main allongée m'irrite par le mystère de la voiture close où se dérobe le visage de l'infirme. Je voudrais savoir si c'est celui d'une femme ou d'une jeune fille, de quelle condition elle est, et si cette vue l'attriste. Mais la voiture sort du cirque et je n'apprendrai rien.

Le soir, tandis que les étrangers se pressent au théâtre de la ville pour voir représenter par une troupe de passage une pièce hollandaise en vogue, recommandée sur les affiches comme un « grand succès de rire », les *koffijhuis* sont bondés de buveurs. Les salles des estaminets de matelots qu'emplit l'âcre fumée des pipes et des cigares, retentissent de chants populaires. La soirée se passe à boire de la bière ou du genièvre, aux sons d'un crincrin, à écouter des chansonnettes dont le refrain est repris en chœur, à se griser lentement, mais sûrement. Et fort avant dans la nuit, des bandes de jeunes gens en gaieté épandront par les rues paisibles de Sneek des chansons joviales adaptées à des airs à la mode provenant de nos cafés-concerts. Ainsi finit en Frise une *kermis*.

Les marchés au fromage du Noord-Holland.

De même qu'Enkhuysen, Hoorn et son port sur le Zuyderzee sont bien déchus de leur ancienne splendeur. De quarante mille habitants qu'elle comptait au XVIIe siècle, Enkhuysen, ruinée par l'ensablement de son port, est tombée à cinq ou six mille. C'est une ville absolument morte, d'une tristesse sans pareille. Non seulement l'herbe pousse dans les rues, ce qui se voit souvent en Hollande, mais on n'y rencontre pour ainsi dire pas une âme. Les bateaux sont rares sur ses canaux où l'eau croupit, et plus rares ceux qui franchissent la passe, devant la vieille tour du *Dromedaris* où pendent deux ancres de fer rouillées, et qui porte les armes de la ville (trois harengs dans un écusson), pour aller pêcher dans le Zuyderzee.

Le Zuyderzee, que j'ai traversé pour venir de Stavoren, l'étrange mer d'un gris sale, si terne sous la blancheur des mouettes, mais dont le ton neutre fait valoir les délicatesses d'une lumière tamisée, aux teintes tendres qui muent des nuances de l'opale à l'eau d'une pâle améthyste, du bleu mourant de la porcelaine danoise au rose délavé des pétales d'hortensia. Les côtes de la Frise et de la Hollande, bientôt submergées dans les flots et dans la brume, n'offrent aucun repère pour les distances, et, dans cette traversée d'une heure et demie où l'on ne devrait pas les perdre de vue, c'est, si le temps est quelque peu couvert, à se croire en plein Océan, sur la mer d'Islande.

Hoorn a gardé un peu plus de vie. D'abord, c'est toujours la capitale du Noord-Holland; sa déchéance a été moins absolue, elle n'a perdu que quinze mille habitants. Son port, moins bien situé que celui d'Enkhuysen, mais plus proche d'Amsterdam, a conservé un certain mouvement commercial, il possède encore une flottille de bateaux de pêche. Enfin c'est, avec Alkmaar, sa voisine, l'un des centres les plus importants de la province, comme marché au fromage.

Outre le spectacle pittoresque de ce marché, qui se tient chaque jeudi, Hoorn offre au visiteur un cer-

tain nombre de monuments curieux : un joli hôtel de ville et de nombreuses constructions du XVIIe siècle aux façades bien conservées, mais elle le dispute à Amsterdam pour l'équilibre hasardeux de ses maisons. Nulle part en Hollande, quoique le jeu des pilotis nuise partout à l'aplomb des édifices, je n'ai vu tant de murs déjetés, penchés sur la rue en porte-à-faux. Les façades semblent tituber comme une bande d'ivrognes aux jambes flageolantes, qui crouleraient s'ils ne se soutenaient mutuellement.

L'une des plus originales est celle du Collège des États, construite en pierre grise. Elle est d'un style ronflant, avec un pignon d'une extravagante luxuriance, d'une ornementation touffue où des profils de lions se contournent en des poses plus héraldiques que vraies. Au milieu de la façade figurent deux énormes et pompeux écussons dont le plus élevé est encadré et soutenu par deux nègres en bronze. Ces statues rappellent un fait d'armes accompli par deux noirs qui servaient sur la flotte hollandaise commandée par Ruyter. Quand l'amiral, vainqueur des Anglais, osa poursuivre leur flotte jusque dans la Tamise, ces nègres eurent l'audace d'enlever à la poupe des vaisseaux ennemis les écussons qui les décoraient. Comme le navire sur lequel ils étaient embarqués avait été armé par la ville de Hoorn, ces trophées furent attribués à leur patrie d'adoption.

La plus jolie construction ancienne de Hoorn est peut-être le Poids public, situé sur le marché. Cet édifice du XVIIe siècle, coiffé d'un toit aigu percé d'élégantes fenêtres sculptées, porte sur sa façade en pierre grise les armoiries de la ville dans lesquelles se cabre une licorne. Un auvent abrite les abords du rez-de-chaussée où sont remisées les balances servant au pesage.

Dans la matinée, de tous les pays environnants, les paysans sont venus à la ville dans leurs tilburys ou leurs *boërwagen*, légères voitures à quatre roues, en bois verni finement sculpté, de forme singulière. Ils les ont dételées dans la rue, remisant à l'auberge leurs chevaux, aux harnais plaqués de coquillages blancs cousus sur le cuir. Pendant ce temps, des valets de ferme amenaient sur des chariots le lot de fromages à vendre. Ces chariots d'un dessin original, à la caisse plus élevée de l'arrière que de l'avant, sont déchargés de leur contenu ; les fromages ronds, posés à terre sur des bâches, s'amoncellent à la façon des boulets dans les anciens parcs d'artillerie. Mais le jaune de chrome dont ils sont enduits les fait ressembler à des amas de gigantesques oranges. Cette peinture fraîche, d'une odeur assez âcre, s'avive encore par contraste avec le ton vert-chou des chariots de transport.

Dans son intéressant ouvrage, *la Hollande à vol d'oiseau*, M. Henry Havard, le véridique descripteur des Pays-Bas, qui n'a guère laissé à glaner après lui, a raconté la manière dont se traitent les affaires sur ces marchés d'Hoorn et d'Alkmaar. La vente commence à midi, au son de la cloche. « Après avoir considéré la marchandise et l'avoir soupesée, l'acheteur regarde le vendeur. Allongeant le bras, il crie un chiffre et frappe dans la main de son partenaire en crispant un ou plusieurs doigts. L'acheteur et le vendeur ne disent à haute voix que le gros du prix, l'appoint est indiqué par la poignée de main qu'ils échangent. » L'accord conclu, on procède au pesage. Les fromages sont placés sur un brancard que deux porteurs soulèvent au moyen de bricoles. La charge est lourde à leurs épaules ; aussi est-ce à tout petits pas hâtifs qu'ils la transportent jusque sur le plateau de la balance. Ils ont pour signe distinctif un chapeau et une cravate bleus, jaunes, rouges ou verts, suivant la balance à laquelle ils sont attachés. Le va-et-vient de ces porteurs, vêtus en été d'une veste et d'un pantalon de toile sur le blanc desquels tranchent le jaune d'or des fromages et la peinture criarde de leurs chapeaux de paille, donne à ce marché une animation, une couleur dignes de séduire un peintre et l'on regrette que les artistes hollandais, si épris des scènes de la vie nationale, n'aient traité ce motif qu'à l'eau-forte. Après la pesée, l'acheteur prend livraison de la marchandise qui est aussitôt emmagasinée dans des entrepôts, ou chargée sur des bateaux pour être envoyée à destination.

Pendant que le rechargement s'opère, je me dirige vers le port de Hoorn. Il est situé au fond d'une baie en demi-cercle, très vaste et d'une solitude morne. Il faut d'abord longer, sur une promenade plantée de grands arbres, une anse de cette baie, traverser une langue de terre où sont construits des magasins maritimes, puis on arrive à une vieille porte du XVIe siècle, flanquée de deux tours en briques, reste des fortifications anciennes. Devant elle, une estacade au pied de laquelle sont amarrés les bateaux de pêche. Ils n'ont pas tout à fait la même forme que les *tjalk* et les *koffen* : ils portent le *zwaard* sur leurs deux bords, mais leur étrave s'allonge obliquement hors de l'eau ; au lieu de joues rebondies, ils ont un avant effilé, très haut, qui doit fendre la mer vigoureusement, tandis que leur arrière est assis à plat sur l'eau. Très solides, ils ne sont cependant pas pontés. Leur gréement est le même que celui des bateaux naviguant sur les canaux. Tandis que j'attends leur appareillage, la pluie se met à tomber, je me réfugie sous la vieille porte et je vois la mer et le littoral tracé par les digues se confondre dans un brouillard d'eau grise. Les pêcheurs revêtent leur suroît, hissent le foc et la grand'voile couleur de tan, et leurs barques, poussées par une légère brise vers l'île d'Urk, bientôt se perdent dans la brume.

De l'autre côté du port est une fort belle promenade qui l'encadre de feuillages touffus. Elle est déserte; les petits coquillages du Zuyderzee, dont les allées sont sablées, crient sous mes pieds. Je resterais là volontiers quelques heures à contempler cette pâle mer, sans mouvement, sans vie, dénuée même de senteurs salines, à épier son réveil si la pluie, trop drue, ne m'obligeait, pour chercher un abri, à rentrer dans la ville, devenue, par ce temps maussade, d'une indicible tristesse.

*
* *

Le lendemain, je dois me rendre à Alkmaar dont le marché au fromage se tient le vendredi. Ce ne sera guère que la répétition de ce qui se passe le jeudi à Hoorn. Connaissant l'un de ces marchés, je pourrais me dispenser d'assister à l'autre, mais comme le trajet se fait en diligence, c'est une occasion de voir de près la campagne du Noord-Holland, si vantée pour sa richesse et la propreté de ses habitants.

La route suit d'abord, pendant un temps assez long, la digue du Zuyderzee, au sud de Hoorn, puis on la quitte pour prendre à droite un chemin pavé en briques, qui se dirige vers l'intérieur, chemin si étroit qu'une voiture est obligée de se ranger sur les talus en pente, pour laisser passer l'autre sur la chaussée. Jusqu'à Avenhorn, le trajet n'a rien de bien remarquable; c'est la campagne hollandaise dans toute sa monotonie. Les habitations qui bordent la route, couvertes en chaume ou en tuiles, quoique très propres, sont petites et modestes, mais assez rapprochées les unes des autres. A Avenhorn, pendant qu'on fait manger les chevaux, j'admire le poli éclatant des brocs de cuivre qui servent aux laiteries. A la sortie du village, nous entrons dans une contrée de *polders*, car les environs d'Alkmaar étaient autrefois un vaste marais comme la mer de Sneek ou la mer de Harlem; et voici le paysage presque uniforme de la contrée.

Au premier plan, dans le voisinage de la route, un canal bordé de roseaux, à l'eau noire et stygienne d'où l'on retire de la vase qui sera employée comme engrais. Dans ce canal débouchent les fossés qui servent à drainer les *polders*; ils font de chaque pré une île où sont enclos les bestiaux. De toute cette verdure humide monte une buée blanche, argentée, qui fluidifie l'horizon et d'où émergent les silhouettes des moulins à vent qu'on est stupéfait de voir immobiles, comme figés dans cette brume laiteuse. Sur le vert des prairies s'enlève en blancheur mouvante le plumage des oies paissant en troupe, tandis que sur l'eau noire et morte des fossés et des canaux, des cygnes, par bandes de cinq ou six, semblent des flocons de neige flottante, une jonchée de duvet lumineux.

Les fermes, distantes les unes des autres, sont plus rares, mais plus grandes; leur façade de brique s'égaie de fenêtres encadrées de linteaux blancs; le soubassement des murs est peint en gris perle, en bleu ou en vert, la manie de propreté des habitants va jusqu'à peindre de la même couleur, jusqu'à la hauteur d'un mètre environ, les troncs des arbres qui ombragent le terre-plein situé devant leur maison et qu'un petit pont met en communication avec la route. A mesure qu'on approche d'Alkmaar, les habitations sont plus riches; au lieu de rangées de six à huit tilleuls, des bouquets d'arbres ou des jardins les précèdent, qui leur donnent l'aspect de villas. Derrière elles, toujours les *polders*, les prairies vertes dont les fossés noirâtres marquent les bornes, les pâturages où vivent les troupeaux de vaches dont le lait enrichit les paysans de la contrée.

Enfin, on arrive au canal du Nord qui, passant à Alkmaar, relie Amsterdam au Helder, et voici reparaître les *tjalk* et les *koffen* naviguant sur son eau tourbeuse. De loin, annoncée par la silhouette de ses clochers, des grands arbres qui bordent ses canaux, des nombreuses mâtures qui se découpent sur le rose de ses maisons, Alkmaar se profile avec des allures de grande ville. Elle est d'ailleurs un peu plus peuplée que Hoorn, bien que moins étendue. Sa grande église (Saint-Laurent) est un haut édifice gothique du xve siècle, badigeonné intérieurement et qui possède deux belles orgues : les grandes avec panneaux peints sur volets par César van Everdingen, celles du chœur, plus petites, avec une galerie décorée d'armoiries. Elle a aussi un joli *stadhuis* gothique à beffroi, mais comme il est situé sur l'alignement et au milieu d'une longue rue, sa façade, confondue avec les constructions voisines, n'offre aucune perspective. Les maisons anciennes dans le style du xviie siècle ne manquent pas à Alkmaar, notamment sur la Mient, mais son édifice le plus original est le Poids public. Plus grand que celui de Hoorn, c'est un bâtiment de la fin du xvie siècle, à pignon en brique et pierre, que surmonte une tour à plusieurs étages, aux galeries ornées de pyramides sculptées. Il sert également à la pesée hebdomadaire des fromages, amoncelés et mis en vente sur le marché.

L'aspect de ce marché est le même qu'à Hoorn, mais plus mouvementé et plus pittoresque, par son emplacement au bord d'un canal très animé dans lequel débouchent d'autres canaux plus étroits où les maisons ont le pied dans une eau sombre. Lancées en l'air avec une adresse étonnante, les grosses boules jaunes volent de mains en mains comme des oranges jusqu'à l'homme qui les arrime dans la cale. Parfois cependant l'une d'elles tombe à terre, se cogne à la paroi de la charrette ou au bordage du bateau, et ses

fraîches couleurs se talent de meurtrissures. Mais on n'y prend garde. Qu'est-ce qu'un déchet de quelques boules d'Edam sur les millions de fromages produits chaque année par l'industrie du laitage en Hollande et qui viennent s'empiler dans les entrepôts de Hoorn et d'Alkmaar, pour être de là expédiés dans tous les pays?

GEORGES SERVIÈRES.

COMMENT ON FAIT UN SALON

Ou le guide du critique à l'Exposition de peinture et de sculpture.

Vous avez eu, mon jeune ami, la bonne pensée de m'envoyer vos articles sur les Salons de cette année. Je vous remercie de cette attention. Vous croyez devoir en même temps me demander quelques conseils pour l'avenir. Cette marque plus accentuée de déférence me touche vivement, car les jeunes gens d'aujourd'hui ne daignent plus guère consulter leurs anciens. Je mets donc, avec plaisir, ma vieille expérience à votre service.

Ce que vous avez écrit n'est pas trop mauvais pour un débutant. Vous paraissez néanmoins peu satisfait de vous-même. L'indulgence avec laquelle vos essais ont été accueillis ne vous a donné aucune présomption. Le mécontentement de soi-même est le commencement de la sagesse, et j'aime à vous voir dans ces dispositions. J'en augure bien pour vos succès futurs.

Beaucoup de gens n'ont pas vos scrupules. Quiconque écrit en français, bien ou mal, se donne volontiers la mission de guider ses contemporains aux expositions artistiques. Plusieurs pensent même que les questions d'art n'ont de secret pour personne, et ne demandent aucune préparation.

Ne vous laissez donc pas aller au découragement. S'il vous est arrivé de dire quelque sottise, tenez pour certain que vous n'en avez pas le monopole. Si vous avez transgressé quelques préceptes du genre, ou violé certaines conventions adoptées, cela n'est rien.

Nous allons consulter ensemble les grands modèles. Je joindrai à leurs leçons quelques conseils pratiques, et, votre bonne volonté aidant, vous arriverez rapidement à *faire des salons* tout aussi bons que ceux de vos confrères.

Les gens candides s'imaginent encore qu'il faut apporter à la critique artistique certaines dispositions naturelles et quelques études préalables. Nous n'en sommes plus là. A notre époque, les questions d'art n'ont de secret pour personne. Tout le monde peut les traiter avec autorité. Elles ne demandent aucune préparation particulière.

On le voit bien tous les ans au Salon de peinture et de sculpture. Quiconque écrit en français, bien ou mal, accepte ou se donne, sans scrupule, la mission de guider ses contemporains à cette exposition. L'article sur le Salon ne relève plus que de l'information ou de la réclame, et un peu, si l'on veut, de la littérature. Il est devenu un genre particulier. Ce genre est même suffisamment caractérisé pour qu'on puisse en donner les préceptes, en formuler les règles. Il n'y a qu'à puiser dans les grands modèles.

Un tel travail n'a pas encore été entrepris. Quelques bons esprits s'en étonnent. Je voudrais essayer ici de combler cette lacune et de faciliter ainsi la tâche à ceux qui sont chargés de *faire* le Salon. C'est une besogne ingrate que je m'impose. Le lecteur, je l'espère, en sentira toute l'utilité.

Le sujet à traiter se divise invariablement en deux parties : considérations générales sur l'état actuel de l'art ; analyse plus ou moins fantaisiste des œuvres exposées.

Ces deux parties ne demandent pas une égale attention ; ce que vous direz des œuvres exposées reviendra toujours à ceci ; elles sont toutes médiocres, ou les unes sont bonnes, les autres mauvaises. Au contraire, le préambule, à grandes envolées sur l'état actuel de l'art, peut établir d'un seul coup votre réputation. Vous y mettrez donc tout votre talent. Vous vous garderez surtout d'y faire paraître un optimisme de mauvais goût. Autant que possible, vous devrez trouver que quelque chose va mal. Il sera bien aussi d'attaquer sinon tout le monde, au moins quelqu'un. Voyez plutôt les grands modèles.

Diderot déjà se plaint que les Salons de son temps vont toujours en s'appauvrissant ; cela ne l'empêche pas d'ailleurs de consacrer à celui de 1767, par exemple, plus de trois cents pages in-octavo.

Au salon de l'an VIII, M. Esménard déclare que l'art officiel du jour est dans la bonne voie ; en revanche, il accable de son mépris les malheureux artistes du XVIIIe siècle « dont le faux goût, dédaignant de suivre la trace des grands modèles antiques, avait substitué la recherche à la simplicité, la mignardise à la noblesse et la manière à la grâce ».

Un peu plus tard apparaît le romantisme, qui pendant longtemps n'est autre chose que l'abomination de la désolation, et la fin de toutes les nobles traditions artistiques. Lorsque à son tour il a triomphé, ce sont les vénérables débris de l'école de David qui causent tout le mal.

Vers 1847, Théophile Gautier constate que la jeune école a dans les veines un sang vivace et d'une pourpre riche. Cette fois ce sont les perruques de

l'Institut qui payent pour tout le monde. Le sentiment de leur médiocrité les accable, et leurs rêves sont hantés par les spectres des chefs-d'œuvre refusés.

Quelques années après, M. Castagnary annonce à l'univers que cette école d'un sang si riche ne peut être sauvée que par le naturalisme. Avait-il connaissance des essais tentés par les premiers préraphaélites anglais, et le son éclatant de la trompette de Ruskin était-il arrivé jusqu'à lui ? Cela est probable. Il ignorait toutefois une chose, c'est que si la nature doit être le premier mot de l'art, personne ne saurait dire quel en est le dernier.

Avec M. Maxime Du Camp, les affaires vont de mal en pis : « L'art actuel paraît faire fausse route et devoir s'égarer promptement... Il faut reconnaître avec douleur, mais dire avec courage que chaque année le niveau baisse... Une médiocrité implacable semble avoir envahi tout le monde... Ce qui frappe surtout, en parcourant ces longues salles, c'est l'absence d'imagination... »

L'art est en décadence... Le Salon de cette année est encore inférieur aux précédents... Voilà ce qu'on disait dans ces dernières années. Il a fallu rajeunir un peu tout cela. Le compte rendu d'aujourd'hui se ressent, comme il convient, du trouble des temps que nous traversons. Néanmoins, si l'art français, comme chacun le sait, est en proie à l'anarchie, on voit encore régner chez les critiques une réconfortante discipline. C'est pourquoi nous allons pouvoir donner la recette très convenable, recette dont l'efficacité se consacrera pendant plusieurs années.

***

Un mot, s'il vous plaît, avant de commencer. Évitez cette expression banale : le *Salon*. Nous disons aujourd'hui l'*Exposition annuelle des artistes français et étrangers*. Vous seriez indigne de tenir une plume si vous ne sentiez pas que cette seconde expression est incomparablement plus distinguée que la première. Le vulgaire, il est vrai, voit deux sociétés françaises, et deux expositions en deux locaux différents. Mais tenez-vous bien pour dit que cela ne fait quand même qu'une seule exposition. Un quiproquo sur ce point essentiel vous ôterait toute autorité dans les milieux « selects ».

Au sujet du schisme qui a donné naissance à la Société du Champ-de-Mars, vous pourrez laisser entendre que vous savez à quoi vous en tenir sur l'influence occulte de l'Académie Julian ; mais discrètement ; un critique bien né ménage toutes les puissances.

Cette observation faite, quel sera notre préambule ? Car il nous en faut un ; qui montre que nous voyons les choses de haut. Celui de la décadence de l'art est tout à fait usé. Heureusement, nous en avons un meilleur, universellement accepté.

Depuis que la philosophie est à la mode, on s'est avisé (un critique de génie évidemment) que cette décadence de l'art avait une cause. Cette cause, c'est l'anarchie ; « l'anarchie qui règne en maîtresse dans l'art, qui a amené l'émiettement de l'école française, le triomphe de l'individualisme, le nombre toujours croissant des groupes artistiques. » Il n'y a plus de doctrines, ou plutôt il y en a trop. L'anarchie elle-même a des causes : l'activité plus fiévreuse, la lutte pour la vie plus âpre de jour en jour, les idées et les croyances se mêlent ou se succèdent avec une rapidité croissante. »

A l'heure actuelle, ces considérations philosophiques sont très goûtées. Vous éviterez toutefois de prendre un ton trop pessimiste. On a un peu abusé du pessimisme et il commence à perdre de sa fraîcheur. Vous vous hâterez donc d'ajouter « que ce phénomène de l'anarchie est, pour les uns, un progrès, pour les autres une décadence, mais que, quelque opinion qu'on en ait, cela ne dispense pas de la comprendre. » Malgré tout, « il a y encore une école française, troublée, agitée, tâtonnant si l'on veut de droite et de gauche, mais vivante, laborieuse et qui aboutira demain. » En fin de compte vous conclurez (c'est la nouveauté du jour) que le Salon de cette année n'est ni meilleur ni pire que les précédents.

Ce préambule magistral étant établi, vous passerez à un examen plus ou moins sommaire des œuvres exposées. Vous mettrez dans cet examen un certain ordre ; vous ferez des classifications, des groupements, qui montrent que vous dominez votre sujet. Vous pouvez choisir ici entre plusieurs méthodes.

Il y a quelques années, personne ne songeait à s'écarter de la classification suivante : peinture d'histoire, peinture de genre, paysage. Or, la peinture d'histoire n'existe plus ; on le dit du moins et son oraison funèbre est encore prononcée de temps à autre. Le mot de peinture de genre n'est plus guère employé que par quelques critiques attardés. Le paysage seul est resté debout, et même a pris une place prépondérante. Il était autrefois l'espoir de notre école. Nous disons maintenant qu'il en est la gloire. Cette distinction des trois genres ne répond donc plus à rien, et du reste est trop vieux jeu.

Parlons simplement pour mémoire de la marche enfantine que suivait Diderot. Elle consiste à prendre, les uns après les autres, les ouvrages d'un artiste et à dire ce qu'on en pense. Ce Diderot est un homme dangereux ; à l'imiter, on risque à montrer le bout de l'oreille. Sa façon de procéder, du reste tout à fait terre à terre, présente trop de périls. On sera peut-être obligé d'y revenir un jour, alors que chaque

artiste formera à lui seul une école ; mais pour le moment, elle est abandonnée.

Une méthode, qui donne de bons résultats, est suivie par plusieurs critiques. On rapproche et on groupe les artistes d'après leur manière ou les sujets traités. Il est alors de bon goût de prendre les éléments des groupes indistinctement dans les deux salons. Vous avez ainsi les peintres *néo-chrétiens*, ceux qui représentent le Christ en blouse, ou lui conservent la tunique, mais l'entourent d'auditeurs en costume du XIXe siècle ; les *primitifs*, qui se donnent beaucoup de mal pour faire des figures maladroites ; les *pointillistes*, derniers et inconscients imitateurs des premiers préraphaélites ; les *portraitistes*, les peintres algériens, les peintres à panneaux pour Hôtels de Ville, etc. Si vous suivez cette méthode, il sera bon d'insister sur les néo-chrétiens ; l'esprit nouveau souffle de ce côté.

Mais nous avons mieux. Un ancien critique, Salomon, qui écrivait sous le pseudonyme de l'Ecclésiaste, a dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. C'est pourquoi je vous conseille de revenir à la vieille et commode division des artistes en idéalistes et réalistes. Elle est bien vieille, direz-vous. Je vous l'accorde ; mais on l'a rajeunie depuis peu, et on peut en tirer de merveilleux effets de groupement ou d'opposition.

Ainsi elle vous permettra de classer ensemble MM. Puvis de Chavannes, Henner, Gérome, Carrière, Benjamin Constant, Henri Martin et M. Bouguereau. Si ces peintres (cela pourrait arriver) sont étonnés de se trouver enrôlés sous la même bannière, vous leur prouverez « qu'ils sont idéalistes, qu'ils appliquent une même conception de l'art, et que, par des moyens différents, ils tendent au même but. » Vous pourrez même regarder M. Bonnat comme un symboliste ; la caverne où il met ses personnages est un symbole ; par exemple celle où, l'année dernière, il avait enfermé le chef de l'État, symbolisait la constitution.

D'un autre côté, vous placerez dans les réalistes M. J.-P. Laurens, M. Bonnat déjà nommé, Detaille, Roll, Friant, Lhermitte. Vous leur montrerez « qu'ils s'attachent à l'aspect matériel plutôt qu'à la pensée immatérielle, qu'il leur faut l'appui constant sur la vérité prochaine, et que s'ils traduisent l'idée, c'est par la reproduction fidèle de la forme. »

Si quelques peintres, comme MM. Paul Dubois, Dagnan, Lomont se refusent décidément à être enrégimentés de cette façon, vous vous tirerez d'affaire à leur égard en disant « qu'ils sont d'une complication plus délicate et qu'il faut les regarder longtemps pour pénétrer leur originalité ».

Et voyez combien est avantageuse cette division en idéalistes et réalistes. Vous pouvez aussi l'appliquer aux sculpteurs, ce qui vous dispense de nouveaux frais pour les œuvres du rez-de-chaussée. Du reste, conformément à l'usage, vous passerez légèrement sur la sculpture, soit parce qu'elle est l'honneur du Salon, soit parce qu'aucune œuvre transcendante n'y attire les regards. C'est un sujet qui prête peu.

Ce n'est pas tout. Nous avons maintenant à parler de votre style. La prose d'un critique de Salon ne doit pas être quelconque. Vous devrez l'accommoder au goût du public qui vous lira.

Si vous écrivez dans une feuille grave, vous veillerez avant tout à ce que vos phrases coulent agréablement. Particulièrement, vous soignerez les transitions. Le fond peut être nul sans inconvénient ; si les transitions sont bien faites, tout est sauvé. Vous en trouverez de bons exemples dans M. Maxime Du Camp et dans le *Mercure* du siècle. En voici d'autres puisés à des sources plus fraîches.

Avez-vous à placer après M. Carrière les peintres algériens, vous direz : « Au sortir des brumes délicates de M. Carrière, quelques éclats de soleil ne sont pas à craindre ; voici M. Bompart, etc. » Pour passer d'un tableau de genre à un paysage : « S'il n'y a guère de peintres de genre qui ne soient pas paysagistes, il y a bien des paysagistes qui ne sont pas peintres de figures, M. X., par exemple, etc. » Pour arriver à M. Besnard, dont on n'a jamais pu savoir s'il se moquait ou non du public, vous commencerez ainsi : « Les systèmes et les formules sont décidément devenus trop étroits pour classer les tableaux de nos peintres ; M. Besnard déconcerte, etc. »

Vous n'oublierez pas non plus de chercher, parmi les maîtres anciens, des aïeux à l'artiste dont vous parlez. Sans vérifier de trop près les preuves de la filiation, vous direz de qui il procède. Cela est très distingué. Par exemple, vous pourrez trouver que les baigneuses de Fantin-Latour « ont un charme qui procède de Prudhon, du Corrège et des peintres vénitiens », ou bien encore que M. Henner « rappelle le Corrège à travers Prudhon ». En parlant des peintres qui imitent les primitifs, vous ne pouvez guère vous dispenser de citer Ghirlandajo, tout au moins Boticelli ; quoique un peu usé par les romanciers, Boticelli fait encore très bonne figure. Vous pouvez même aller jusqu'aux statuettes de Tanagra ; toutefois avec discrétion ; comme le pessimisme, ces statuettes commencent à être un peu défraîchies. Mais en dernière nouveauté, on ne cite plus de noms ; on se borne à jeter dans la phrase les mots de *quattrocentistes*, de *cinquecentistes*, même de *trecentistes*. Cela est plus commode, et produit un très bon effet.

Si au contraire votre feuille se lit dans les milieux chevelus, vous dédaignerez toutes ces misères. Ici, il faudra des épithètes flamboyantes, des apostrophes originales, comme celle-ci : « O décoration,

que de crimes on commet en ton nom ! » Vous ferez bien d'emprunter quelques tons de leur palette (si j'ose risquer cette transposition) aux jeunes gens qui trouvent insuffisante la langue de Racine et de Voltaire. Vous trouverez, par exemple, que les arbres d'un paysage « penchent leurs frondaisons automnales, ou que la rougeur d'un astre éclate dans la blancheur de l'immensité ». Vous n'oublierez pas, surtout, de dire leur fait aux bonzes de l'Institut, et la Fortune vous favorisera bien peu, si, de temps à autre, elle ne vous fait découvrir sur les hauteurs de Montmartre quelque génie inconnu, apportant au monde la formule définitive de l'art.

***

Autrefois la peinture étrangère était au Salon une quantité à peu près négligeable. Aujourd'hui les nations amies nous envoient une foule d'artistes. Vous aurez donc à célébrer les mérites de nos hôtes. Ils font d'ailleurs presque tous partie de la Société nationale ainsi nommée parce que près de la moitié de ceux qui y exposent sont étrangers.

Beaucoup de ces étrangers sont français par le talent. Après l'avoir constaté, vous pourrez passer outre. Il y en a d'autres, comme les Anglais, les Américains, les Belges, même les Suédois, sur lesquels il faudra vous arrêter plus longtemps.

Il est convenu que l'école anglaise est très originale. Vous direz même « qu'il y a une peinture anglaise ». On a fait cette découverte tout récemment. Ce vous sera une occasion de parler du préraphaélisme. Vous citerez John Everett Millais, Holmann Hunt, Dante Gabriel Rossetti. Le disciple un peu infidèle de Rossetti, M. Burne-Jones, passe volontiers le détroit. Vous l'appellerez le Puvis de Chavannes anglais. Vous ajouterez que les autres peintres de la Grande-Bretagne montrent une audace tout à fait révolutionnaire, et que vous estimez particulièrement la jeune école écossaise.

Vous direz aussi qu'il y a une école américaine, fille de la nôtre, si l'on veut, « mais élevée, comme il convient à des Américains, dans une indépendance absolue ; que nulle tradition ne gêne les artistes de cette école ; que nul atavisme ne les empêche d'exprimer ce qu'ils voient ».

Que dans l'école belge « débordante de vie, il y a des talents neufs ; que ses paysagistes savent se tenir perpétuellement en contact avec la nature ».

Il ne vous sera pas défendu de penser, qu'au fond, ces prétendus révolutionnaires ne sont pas très redoutables ; que brosser un morceau, même magistralement, est une chose, et que mettre sur pied un tableau, avec la composition, les valeurs et quelques qualités accessoires de charme et de couleur, en est une autre. Que ces novateurs ne nous envoient guère que des morceaux d'une couleur non pas intense, mais crue : des symphonies en rouge, bleu, rouge et or, etc., qui font penser à celle de la *Vie de Bohème*, qu'ils nous donnent trop de vieux-neuf pour du nouveau ; qu'enfin au lieu de se tenir trop complaisamment dans les régions indécises qui séparent l'art de la réclame, ils feraient peut-être bien d'apprendre tout bonnement leur métier.

Ces choses, vous pourrez les penser ; mais vous vous garderez bien de les dire. Au contraire vous jetterez un cri d'alarme. Vous vous demanderez « où est l'équivalent de tout cela chez nous, et si nous ne sommes pas menacés d'un déplacement du centre artistique ». Cela ne fera illusion à personne, donnera une haute idée de votre compétence, et terminera très heureusement votre article. C'est tout ce qu'il vous faut.

En développant plus ou moins les principaux points que je viens d'indiquer, vous pourrez obtenir un compte rendu très passable. Si d'ailleurs, chemin faisant, vous n'avez pas oublié de nommer les nombreuses dames on demoiselles dont le talent *bien connu* a forcé les portes du Salon, tout le monde sera content. Vous pourrez alors, avec la douce satisfaction du devoir accompli, porter vos dix ou douze pages de copie à l'impression. Mais vous ne laisserez pas l'orgueil descendre dans votre cœur.

L'honnête homme qui se marie et fait des enfants, dit quelque part Goldsmith, est plus utile à son pays que les statisticiens avec leurs savants travaux sur la population. De même, ne l'oubliez pas, l'humble imagier qui, dans l'œuvre qu'il crée met un peu du rêve de son âme, travaille plus efficacement au progrès de l'art que tous les critiques réunis.

C. GABILLOT.

LA CHOSE QUI EST

VI. — Petits livres et grands livres.

[illegible]

Tu aurais bien dû, mon cher Anselme, te dispenser de me demander des renseignements sur le conflit récent qui s'est élevé entre les éditeurs et les édités. La presse en a assez dit et redit là-dessus. Et puis, diable ! en quoi cette question peut-elle t'intéresser, toi qui en es encore à chercher le sujet de ton premier livre ? Mais voilà le rayonnement des hommes célèbres ! Il est si fort qu'il éclaire jusqu'aux problèmes les plus obscurs dont ils approchent. Bourget entame un procès contre Lemerre. Et cela suffit pour que tout le monde se passionne à savoir si les

écrivains touchent exactement les droits qui leurs reviennent ou si ces droits ne reviennent pas un peu à la façon du chien de Jean de Nivelle. Excellent procédé de vulgarisation. La mode en choisit souvent de bien pires. Alors va pour une lettre, pour un parallèle entre les petits livres de nos auteurs et les grands livres de nos libraires.

Personnellement, je te dirai que j'ai une absolue confiance en mon éditeur. C'est un ami sûr et un optimiste imperturbable. Toujours serviable, et la bonne nouvelle fleurissant au coin des lèvres, il m'ôte, quand je revois sa sympathique et blonde image, toute envie d'avoir des idées générales sur la fameuse question.

Mais je suis publiciste, pour ne pas dire penseur, et je sais, à l'occasion, dominer mon cœur. Paix donc, tendre petit viscère, et laissez-nous renseigner l'ami Anselme !

Eh bien, sans vouloir revenir sur toutes les excellentes choses qui ont été écrites à propos du conflit, il me semble qu'il ne prendra jamais fin.

Dans les deux camps en effet, on est d'accord. On veut de la lumière. « De la lumière ! » crient les auteurs, encore que tous ne valent pas Gœthe. Et les éditeurs ripostent en écho : « La lumière? Nous ne demandons que cela ! » Seulement tous s'en tiennent à ces vociférations cordiales. Leurs volontés sont comme les allumettes de la régie. Le soufre des bonnes intentions y abonde. Mais il y manque le phosphore de la résolution qui produirait l'étincelle. Frotte là-dessus, mon ami, frotte et refrotte. Cela ne prendra jamais.

Il fallait entendre les auteurs, quand éclata le coup de tonnerre du procès Bourget-Lemerre. Ah ! que cet orage subit les avait donc rendus nerveux et loquaces et projeteurs. C'était à qui raconterait des faits décisifs, citerait des chiffres péremptoires, établirait les dols et dénoncerait les fraudes. « Ainsi, tenez, moi qui vous parle... » Eh bien, lui qui te parlait, écoute-le aujourd'hui. Il ne parle plus, il bâille. Il en a assez de cette histoire qui n'en finit pas. Et puis est-on tellement... lésé que cela? En cas de petit tirage, le dommage est minime, en cas de gros, qu'importe cette dîme prélevée sur votre richesse ? Le tout est de travailler, de faire de beaux livres, plus grands que les plus grands livres de l'éditeur. Revoici notre homme à sa table de travail, rêvant à des ouvrages qu'il n'écrira peut-être jamais ou à des méchancetés contre des confrères qu'il récitera sûrement. Il est fini comme combattant. Toute son ardeur belligérante a passé en anecdotes, en paroles. Il n'a su ni rester Ariel ni devenir Caliban.

Pénètre maintenant dans le camp opposé, parmi les éditeurs. Leur conflagration, au début du procès, fut aussi vive que chez nous. Les flammes de leur colère ne montaient pas moins haut que celles de la nôtre. Refuser des comptes à auteur, refuser un droit de contrôle, de renseignement ? Fi donc ! Qui s'était permis cela ? Qu'on le leur montrât, l'incongru ! Où était-il ? Et selon leurs interviews, les grands livres pouvaient se définir : des livres qui ne se ferment jamais. Parfait ! Alors quelques esprits ingénieux et pacifiques, pour éviter ces confusions entre le bon et le mauvais grain, pour arrêter net ces discordes naissantes, quelques braves âmes proposèrent divers moyens de contrôle : griffe de l'auteur, griffe de l'État, griffe du libraire... Ah ! mon ami, on leur aurait posé ces griffes sur la chair, aux éditeurs, qu'ils n'eussent pas plus crié. Ou plutôt non, soyons justes. Ils ne crièrent pas. Ils ricanèrent. Ils ricanèrent en interviews, en objections, en articles. Ils ricanèrent du rire dédaigneux des gens pratiques devant l'utopie. Ils jurèrent que ces griffes étaient celles de la chimère. Ils accumulèrent les preuves démontrant que l'auteur serait déchiré, perdu, ruiné par ces griffes. Puis quand tout le monde littéraire en fut bien dégoûté, ils se turent et rentrèrent dans leurs bureaux, calmes comme saint Georges après la mort du dragon.

Merci, merci de tout cœur. Ils nous avaient sauvés d'un terrible danger.

Mais nous, dans notre gratitude et eux dans la joie du devoir accompli, nous avions tous oublié un détail. C'est que ce péril qu'ils nous avaient épargnés, c'était un moyen de contrôle ; et qu'à la place de ce funeste moyen, si sagement écarté, ils ne nous en avaient offert nul autre.

Voyons, mon ami, imagine que, pris d'une rage de dents, tu sois sur le point de te badigeonner la gencive avec une drogue pernicieuse. Ton docteur accourt : « Arrêtez, malheureux enfant! C'est du poison! » Il t'arrache la fiole et la brise. Tu te jettes à ses genoux, Tu l'appelles ton sauveur. Et il s'en va.

Mais lui parti, la rage de dents te reprend. Tu t'aperçois qu'en te sauvant de la mort, il t'a laissé ton mal ; que t'interdisant un mauvais remède, il ne t'en a indiqué aucun autre. Alors tu lui écris, tu le rappelles...

C'est un peu l'histoire des éditeurs et de la griffe. La Fontaine en eût fait une fable.

Soit, pas de griffe. Nous en saignerions. Mais alors quelque chose de mieux. Nous attendons. La crise nous retravaille. A la prochaine fluxion, nous hurlerons. Voyons, que font donc les docteurs du Cercle de la Librairie ? Il ne s'agit pas seulement de préserver les malades contre leurs imprudences. Il faut ensuite savoir les guérir...

J'en étais là de mes déductions, quand on m'a interrompu pour me passer la carte d'un libraire étran-

ger. Pas celle de M. Confetti, ce bizarre utopiste dont je te parlai cet hiver, mais une carte bien plus étrange et que je transcris ici.

H. I. W. NORTHWARD.

I. I. R. NOSEGAY. — R. P. V. EBONY. — I. S. T. GARTER.
G. N. O. PENNYWORTH. — M. B. C. SHAMBURY.
I. T. G. BARRYWIG. — K. D. J. TRAMPSIDE.
AND C°.
Publishes.

(Boston, Massachusetts.)

— Cher monsieur, déclara M. Northward en tirant sa longue moustache blonde et s'exprimant en langue anglaise, j'étais venu à Paris tout exprès pour le Congrès des éditeurs, parce que je voulais dire comment, dans ma maison, j'ai réglé les comptes avec les auteurs... Mais je n'ai pas pu causer... Chaque fois que j'ai voulu dire, on m'a répondu que le Congrès était international... Alors, j'ai supposé que international voulait dire où on ne peut pas dire ce qu'on veut... Et je suis venu vous dire à vous...

— C'est sans doute un des sens de ce mot, fis-je en quittant ma plume... Je l'ignorais, mais nous sommes ici hors du Congrès et je vous écoute.

— Vous avez vu ma carte? interrogea M. Northward.

— Certes.

— Vous avez vu les noms avec le mien?

— Je les ai vus.

— Savez-vous quels noms c'est?

— Je ne m'en doute pas.

— C'est les noms de mes associés de... Et savez-vous qui c'est mes associés ?

— Peuh!...

— C'est mes auteurs... Ils ne sont pas tous sur ma carte... Seulement les principaux; les autres c'est : et C°... Mais tous sont associés... Je vais expliquer...

— Vous m'intriguez vivement! fis-je d'un ton encourageant.

Et M. Northward reprit sentencieusement :

— Affaires sont affaires... Associé est associé... Concurrent est concurrent... Auteur qu'est-ce que c'est? Associé ou concurrent?... Associé, hey! Alors il fallait les traiter comme associés... A associés donnez-vous de l'argent, un peu et un peu à chaque affaire qu'il fait? Non. Vous donnez appointements et intérêts dans toutes les affaires... Et j'ai fait cela, cher monsieur... Dans ma maison tous les auteurs ont un appointement... Puis selon leurs services, un intérêt dans les bénéfices de l'année.. Ainsi, voilà Pennyworth... Il a débuté, il y a douze ans, par un volume de vers, à quinze dollars, soixante-quinze francs par mois... Et il a eu dix dollars d'intérêts... Aujourd'hui c'est un de mes associés qui font le plus d'affaires avec ses romans-feuilletons. Il a dix mille dollars de fixe et il gagne autant d'intérêts... Shambury, lui, se fait la même somme que mon premier commis, quinze mille dollars par an... Aucun, comme cela, ne peut gagner plus que moi, ce qui est l'essentiel dans notre métier... Mais Nosegay, l'année dernière, a gagné autant que moi... Il a reconnu que c'était injuste qu'un employé gagnât autant que le patron... Et je l'ai diminué de cinq mille dollars, pour rétablir les distances... Et nous sommes tous amis, le dixième commis avec l'auteur du dixième ordre, et moi avec Nosegay... Et nous faisons les comptes ensemble, nous travaillons ensemble, nous ne voulons qu'une chose, la même, ensemble : faire marcher notre maison, la maison Northward, Nosegay, Ebony, Garter, Pennyworth, Shambury, Barrywig, Trampside et C°... Nous ne sommes pas éditeur et auteurs, chien et chats... Nous sommes des associés... C'est cela que je n'ai pas pu dire, parce que le Congrès était international... Mais il faut le dire dans les journaux...

— J'essaierai, Monsieur! fis-je en m'inclinant.

M. Northward s'était levé radieux. Puis, sur le seuil, il se retourna, et, l'index levé, il répéta :

— Affaires sont affaires! Associé est associé!

Ce sera, si tu veux, la morale pratique de mes réflexions d'aujourd'hui.

FERNAND VANDEREM.

Un journal en latin.

Mânes de Cicéron, de Virgile, d'Horace vous tressailliriez de joie si vous pouviez lire dans les Champs élysées le *Præco latinus, folia latina menstrua*, qui paraît à Philadelphie.

Vous y trouverez une histoire étrange, intitulée *Robinson Crusoe*, que vous aurez peut-être quelque peine à traduire en anglais. Cette feuille toute dévouée à la Société contre l'abus du tabac vous apprendra qu'un groupe de jeunes filles a pris la résolution de *nunquam illos amplecti quorum buccæ impenetram fumerent herbam*. Vous y verrez vanter les mérites d'un journal de pharmacie en ces termes d'une éloquence vraiment cicéronienne : *Gemmula periodicorum quæ lucem Bostonio (8, Oliver Street) inter chemicos, pharmacopolas, unguentarios, myropolas spargit.*

Le journal demande, en ces termes, des agents dans les capitales du monde entier : *Proxenetas quærimus in singulis nationum capitibus.*

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

De Janvier à Juin 1896.

Abyssinie (L'expédition des Anglais en), 1868, 203.
Abyssinie. Les Portugais en, 429.
Allemagne. Souvenirs inédits d'un prisonnier français en 1870-1871, 706, 769.
Art (Notes d'), 317.
Assab. D'Assab à Adoua, 338.

Baccalauréat. La réforme du, 483, 518.
Bardes (Le dernier des), 157.
Barine (Arvède), 546.
Barras (Les dernières années de), 450.
Barras. Entrevue de, avec le duc de Richelieu en 1822, 452.
Becque (M.) et l'Académie, 655.
Belle au bois (La), Nouvelle, 164.
Bimi, Histoire d'un singe, 808.
Bjornson. Un drame nouveau de, 87.
Boers (Au pays des), 80.
Bonaparte a Chatillon en mai 1795, 306. — En Italie, 418. — En Egypte, 531.
Bonaparte (Le caporal), 669.
Budé. Un manuscrit inédit de Guillaume : les Adversaria, 770.
Burgos (Vendredi-saint a), 438.

Causerie littéraire. V. Monceaux.
Ce que voulait Michael, 686.
Chose (La) qui est (V. Vandérem).
Choses et autres. V. Jean-Louis.
Classification décimale (La), 94.
Clef des champs (La), Nouvelle, 588, 622.
Clovis (Le Jubilé du baptême de), 285.
Comédie-Française. Napoléon Ier et la cie Italie, 391.
Congrès. Le des religions, 221.
Conventions (Les) de 1883, 206.
Courrier des poètes, 472.

Debacle. La, 83.
Desbordes-Valmore (Ondine), 779.
Domestique. La carrière d'un au XVII siècle, 213.
Don Juan (La fin de), 404.
Drame. Un a trois personnages, Nouvelle, 145.

Edgeworth (Quelques lettres de Maria), 399.
Ère bretonne (L'), 736.
Espagne (L') socialiste et les partis a Cuba, 467.
États-Unis (Jingoes et jingoistes aux), 593.
États-Unis et Angleterre, 697.
États-Unis (L'élection présidentielle aux), 739.

Faut-il laisser la France périr? 620.
France (Opinion de Jérôme Coignard sur l'élection de M.), 153.
France (Souvenirs sur M. Anatole), 191.
Françoise, Nouvelle, 364, 394.

Gothe. La jeunesse de, 299.
Grèce. En, Notes et croquis, 545, 551, 663.
Guerre. Comment écrire sur la, 589.
Guesde (M. Jules), 754.

Ham (La prise du fort de), 308.
Histoire de Guillaume Rhédy, Nouvelle, 745.
Hollande (Vues de), 819.
Homme de lettres. Un dans le monde, Nouvelle, 102.

Inconnue (L'), Nouvelle, 232, 267.
Individualisme et socialisme, 194.
Ingénieurs (Les de l'État en congé renouvelable, 273, 346.
Italie (Souvenirs de la campagne d') (1859), 98.
Italie (La vie d'officier en), 322.

Jeunes (Les), 34.
Journaliste (Un au XXI siècle. L'Aretin, 430.

Lamartine (Lettres inédites de), 259.
Langue française. (Le rôle civilisateur de la, 227.
Langues vivantes (L'enseignement des) et l'éducation nationale, 113.
Larmes (Les) de Fra Angelico, 469.
Lemercier (Népomucène), 354.
Lettres a propos du jour de l'an, 41.
Lettres a un ministre, 718.
Loubet (M. Émile), 143.
Luise, Nouvelle, 490.

Madagascar (Lettres de), 254.
Madagascar (Lettres de) : La culture et l'élevage dans l'Imerne, 560.
Manières d'autrefois, Nouvelle, 421.
Mauvaise pensée (La), Nouvelle, 775.
Méline (M. Jules), 586.
Ménélik (Le grand-père de) et le roi Louis-Philippe, 785.
Millerand (M.), 756.
Ministères. Statistique sur les, 814.
Miracle (Le) du sacristain, Nouvelle, 523.
Monroe (La doctrine de), 13.
Mort (Les procès a la), 188.
Moscovie. Un voyage en au temps de Louis XIII, 563.
Mots (Le pouvoir des), 345.
Mouvement littéraire. — 32, 64, 96, 127, 159, 192, 224, 256, 288, 318, 352, 383, 416, 480, 543, 576, 607, 672, 704, 766.
Municipales (Les élections) de Paris, 632.
Musiciens (Le prix de Rome aux), 367.

Naples (La vie a), 277.
Napoléon Ier (Le divorce de), 45.
Napoléon (Les sœurs de), 240.

Œuvres dramatiques (Nos) a l'étranger, 495.
Optimiste (L'), Nouvelle, 197.

Paris en 1791, 177.
Paris (M. Gaston), 715.
Passion, Nouvelle, 2.
Pèlerinage (Un) a Maria-Zell, Nouvelle, 329.
Plagiat (Le) en 1895, 208.
Poésie contemporaine (Recherches sur la), 525.
Politique (La). — 1, 33, 97, 129, 161, 193, 289, 321, 353 417, 545, 609, 641, 673, 705, 769, 801. — L'impot sur le revenu, 65. — Le conflit, 225. — Deux politiques, 257. — A monsieur le Président de la République, 449. — Que fera le Sénat? 481. — M. Léon Say, 513. — Les illusions d'un modéré, 577. — Le parti modéré, 638. — Faut-il rétablir le scrutin de liste? 737.
Politique extérieure. — 30, 93, 734. — Après Adoua, 362. — Les affaires d'Égypte. L'annexion de Madagascar, 441. — Le problème africain, 560. — L'union balkanique, 775. — De Cuba au Cap, 670.
Proudhon. Une lettre inédite de, 171. — *Jesus*, 810.
Rayon. Le X, Nouvelle, 296.
Russie. La famille impériale de en 1880, 579, 614, 649, 680.

Sagesse : pages d'une vie, 556.
Saint-Quentin. Un épisode de la bataille de), 138.
Saint-Simoniens (Les) colonisateurs, 343.
Salon. Comment on était en 1000.
Salons. Les en 1896, 722.
Sauvetage (Le), Nouvelle, 55.
Say (M. Léon), économiste, 604.
Siam (La France et l'Angleterre au), 162.
Slave. La chaire de littérature au Collège de France, 435.
Socialisme (Le) du XVIIIe siècle et la révolution, 290.
Socialiste (L'organisation), 108, 237.
Société française (La) : la Bourgeoisie, 8, 51.
Soldat turc (Le), 223.
Sully Prudhomme. La philosophie de M., 20.
Syrie (La côte de) dans le monde antique, 173.

Tartuffe des Comédiens (Le), 674.
Testament (Le) de M. de Pinelonne, 573.
Testament (Le) de Michael, 642.
Théâtres. — Bodinière. Roquet et le Hoppe, 791.
Comédie-Française : Grosse fortune, 249. — Madame Roland, 599. — Le Misanthrope, 666.
Concerts (Les) : 475.
Escholiers : Entre Mufles, 58. — Le seulien, 443. — Demi-Sœurs : La route Blanche, 762.
Gymnase : Le prince d'Aurec, 601. — Au bonheur des Dames, 763.
Nouveautés : Innocent, 217.
Odéon : Le modèle, 151. — Les Domenel, 315. — Les Deux Sœurs, Rose de Jéricho, 571. — Le Roman d'un jeune homme pauvre, 601.
Œuvre (L') : Raphaël, Salomé, 219. La dernière croisade, 572. — La Brebis, le Tandem, 729.
Opéra : Frédégonde, 24. — Nouveau concert, 219. — Hellé, 634.
Opéra-Comique : La Jacquerie, 26. — Orphée, 442. Le chevalier d'Harmental, 635.
Porte-Saint-Martin : Thermidor, 313.
Renaissance : La Figurante, 347, 378. — La Meute, 506.
Théâtre des Lettres : L'Héritage, 281.
Théâtre-Libre : L'Année invisible, Mademoiselle Fifi, 218. — La Nouvelle, La Fête d'Artaban, Dialogue inconnu, 570.
Une nouvelle étude sur Tartuffe, 120. — Opérette, 538.
Thiébault (Le général), 67.
Tolstoï et Zola, 660.
Tolstoï et Maupassant, 750.
Transvaal. La vie au, 461, 501.
Turcs et Mongols, 703.

Verlaine (Paul), 441.
Vingt-cinq ans après, 282.
Voix de la nuit, Nouvelle, 75.

Wagner. Une représentation musicale de, 564.
Waterloo (La légende de), 802.

Zéloton. Le, et les autonomies dans l'empire musulman, 271.
Zola : L'apothéose de M. Faure, 243 : — et la Société des gens de lettres, 407 : — chroniqueur parlementaire, 627.

TABLE DES AUTEURS

De Janvier à Juin 1896.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

ANONYMES. — La vie d'officier en Italie, 322. — Les ingénieurs de l'État en congé, 346. — Faut-il laisser la France périr ? 620.
ADAM (M.). — *La Patrie portugaise*, 766.
AGHOUT (d'). — La vie à Naples, 277.
AICARD (Jean). — *Jésus*, 414.
ALBAYAT (Antoine). — *Ouvriers et paysages*, 384.
ALLOU ET CHENU. — *Grands Avocats du siècle*, 797.
AMOURETTI (Fr.). — D'Assab à Adoua, 338.
AVRIL (B. A. d'). — Le Zeitoun et les autonomies dans l'empire musulman, 271. — Les Portugais en Abyssinie, 129. — Le grand-père de Menelik et le roi Louis-Philippe, 785. — *Chansons de poésies slaves*, 768.

BARRACAND (Léon). — Aphrodite, 694.
BARTHÉS (l'abbé Jean). — *Autour du clocher*, 798.
BAZAN (Mme PARDO). — Le miracle du Sacristain, Nouvelle, 523.
BAZIN (Hippol.). — *Arles gallo-romain*, 672.
BAZIN (René). — *En province*, 704.
BECLARD (Léon). — La carrière d'un domestique au XVII siècle, 213.
BELLESSORT. — *La Chanson du Sud*, 335.
BENIZON. — Les *Américaines chez elles*, 128. — Passion, Nouvelle, 2.
BERGER (Philippe). — La côte de Syrie dans le monde antique, 173. — *Notes de Voyage*, 416.
BERGERET (Gaston). — *La Petite Gaule*, 352.
BERR DE TURIQUE (J.). — Quelques lettres à propos du jour de l'an, 41. — A un ministre, lettres, 718.
BESSON (Paul). — La jeunesse de Goethe, 299.
BIZEMONT (Emile). — *La Belle Aventure*, 474.
BOISDEFFRE (Henri). — Opinion de Jérôme Coignard sur l'élection de M. France, 153. — M. Zola, chroniqueur parlementaire, 627.
BOISSIEU (Ch. de). — Sagesse : pages d'une vie, 556.
BOUCHER (Pierre de). — *Rythmes et Nombres*, 473.
BOUCHOR (Maurice). — *Chants populaires*, 511.
BOUCHOT (Henri). — Vieux papiers, vieilles images, 446.
BOURGET (Paul), de l'Académie française. — *Une idylle tragique*, 799.
BOUTMY (E.), de l'Institut. — La réforme du baccalauréat, 483, 518.
BRETHOUS-LAFARGUE. — Chants populaires de M. Bouchor, 511.
BUDÉ (Eugène de). — Les *Adversaria* de Guillaume Budé, 770.

CAHUN (Léon). — *Turcs et Mongols*, 703.
CAMBRIELS (le général). — Souvenirs de la campagne d'Italie (1859), 98.
CARRAUD (Gaston). — Le prix de Rome aux musiciens, 367.
CASTAIGNE (Joseph). — *Le Coin vert*, 473.
CHARAVAY (Etienne). — Une lettre inédite de Proudhon, 171.
CHARPENTIER (Armand). — *Renouveau d'amour*, 79.
CHASTENAY (Mme de). — Bonaparte à Chatillon en mai 1795, 306.
CHUQUET, de l'Académie française. — *Après fortune faite*, 42.
CHRYSSAPHIDÈS. — Le soldat turc, 223.
CLARENS (Jean-Paul). — L'éternelle douleur, 224.
CLARETIE (Jules), de l'Académie française. — Napoléon Ier et la Comédie-française en Italie, 391.
CLARETIE (Léo). — *J.-J. Rousseau et ses amies*, 264.
CLÉRY (Léon). — Une préface, 382.
COIGNET (Mme C.). — Les Mémoires de Thomas Platter, 370.
COLONNA DE CESARI. — Le caporal Bonaparte, 669.

DASH (la comtesse). — *Mémoires des autres*, 534, 800.
DELACOUR (Albert). — Turcs et Mongols, 703.
DELFOUR (l'abbé). — *La Religion des contemporaines*, 55.
DEPASSE (Hector). — Le miroir de l'esprit nouveau, 284.
DRAGOMIROV (général). — Comment écrire sur la guerre, 689.
DREYFUS (Ferdinand). — *Études et Descours*, 542. — Grands Avocats du siècle, 797.
DU MESNIL (Armand). — *Un grand d'Espagne*, 159.
DURUY (Georges). — Les dernières années de Barrès, 450.

EDGEWORTH (Maria). — Quelques lettres, 399.
EPHEYRE (Charles). — Le testament de Michael, 642. — Ce que voulait Michael, 686. — *La Douleur des autres*, 788.
ESGNAS (A.). — Le socialisme du XVIII siècle [illegible], 290.

FAGUET (Emile). — La religion des [illegible] Pages choisies de Flaubert, 117. — Lessing, 200. — Les amours de J.-J. Rousseau, 264. — L'Évolution sociale, 375. — La fin de don Juan, 404. Un prédicateur populaire au XVe siècle, 567. — Tolstoï et Zola, 660. — M. Gaston Paris, 715. — Tolstoï et Maupassant, 750. — Jésus selon Proud'hon, 810.
FERRY (Alfred de). — *Les Épines ont des roses*, 704.
FEUILLET (Mme Octave). — *Souvenirs et Correspondance*, 352.
FÈVRE (Henry). — La Belle au bois, Nouvelle, 164. — La mauvaise pensée, Nouvelle, 775.
FLAT (Paul). — Les larmes de Fra Angelico, 469. — Les salons en 1896, 722.
FLEURY (M.). — Le dernier des bardes, 157.
FLORENTIN-LORIOT. — *Oriens*, 473.
FOGAZZARIO. — *Daniel Cortis*, 148.
FONTIN (Paul). — Les ingénieurs de l'État en congé renouvelable, 273.

GABILLOT. — Comment on fait un salon, 824.
GALLOIS (G.). — M. Zola et la Société des gens de lettres, 407.
GALTIER-BOISSIÈRE. — *Notions d'hygiène pratique*, 288.
GASCOGNE (Jean). — Nos œuvres dramatiques à l'étranger, 495.
GAUTIER (Th.). — *Pages choisies*, 64.
GEBHART, de l'Institut. — *Rabelais*, 192. — Rome de M. Zola, 726.
GEIGER (André). — Luise, Nouvelle, 490.
GENEVOIS (Henri). — *Les Enseignements de Gambetta*, 182.
GIACOMETTI (G.). — *L'Onde dal cuore*, 576.
GIACOSA (G.). — Histoire de Guillaume Rhédy, Nouvelle, 745.
GILBERT (Eugène). — *Le roman en France pendant le XIXe siècle*, 127.
GIRARDEAU (Charles). — Voir POLITIQUE EXTÉRIEURE [illegible] page 362.)
GRAND-CARTERET (John). — *Vieux Papiers, vieilles Images*, 446.
GRIVEAU (Lucien). — Françoise, Nouvelle, 364, 394.
GRUCKER (Émile). — *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*, 200.
GUILLEMOT (Jules). — Un voyage en Moscovie au temps de Louis XIII, 563.

HELAY. — La Débâcle, 83. — L'apothéose de M. Emile Zola, 243.
HELLO (Ernest). — *Le Siècle*, 96.
HERMANT (Abel). — *Le Sceptique*, 256.
HERVIEU (Paul). — *Le Petit Duc*, 288.
HOBBES (John Oliver). — *La comédie du pêcheur*, 96.
HOCHE (Jules). — L'Inconnue, Nouvelle, 232, 267. — *Autour d'un million*, 384.
HOUDAILLE (Octave). — *Une Femme Libre*, 382. — *Les Possessions*, 474.

ISAMBERT. — Paris en 1791 : la royauté perdue et retrouvée, 177.
IZAMBART (G.). — Le plagiat en 1895, 208.

JEAN-LOUIS. — 27, 90, 123, 156, 186, 220, 283, 316, 350, 381, 444, 478, 509, 602, 637, 732, 764, 793.
JOLY (Henri). — *La Rome d'aujourd'hui*, 576.
JUSSERAND. — *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, 128.

KIDD (Benjamin). — *L'Évolution sociale*, 375.
KING (Mlle Grace). — Un drame à trois personnages, Nouvelle, 145.
KON (J.). — [illegible]
KUEHL. — *Chansons*, 284.

LAFFITTE (Jean-Paul). — Voir [illegible]
LAMARTINE. — Quelques lettres [illegible]

LANSON. — La famille impériale de Russie en 1886, 579, 614, 649, 680.
LANUSSE (Maxime). — *Montaigne*, 96.
LA QUEYSSIE (E. de). — *Acte de foi*, 224.
LARROUMET (G.), de l'Institut. — Nepomucène Lemercier, 354.
LE BRET (Vicomte). — Modernes, 767.
LE BRETON (André). — *Ricaral*, 348.
LEGENDRE (Louis). — *Le Son d'une âme*, 473.
LÉGER (Louis). — Choix de poésies slaves, 768.
LE GOFFIC (Charles). — Paul Verlaine, 111. — *Jésus* de M. Aicard, 414. — L'Ère bretonne, 736. — La Patrie portugaise, 766.
LEGOUVÉ (Ernest), de l'Académie française. — *Histoire morale des femmes*, 245. — Le Tartuffe des Comédiens, 674.
LE GUYADER (Fr.). — *L'Ère bretonne*, 736.
LEMAITRE (Jules), de l'Académie française. — *Les Contemporains*, 160.
LEPAGE. — Souvenirs sur M. A. France, 191.
LE ROUX (Hugues). — *O mon passé!* 352.
LEROY-BEAULIEU (Anatole), de l'Institut. — Individualisme et socialisme, 194.
LE SENNE (Camille). — *Chaîne mystique*, 543.
LE VALLOIS (Jules). — *Les Mémoires d'un critique*, 692.
LION (Henri). — *Les Tragédies de Voltaire*, 597.
LOLIÉE (Frédéric). — Arvède Barine, 546. — Ondine Desbordes-Valmore, 779.

MAGENDIE. — Le pouvoir des mots, 345.
MAIRET (Mme Jeanne). — La clef des champs, Nouvelle, 588, 622.
MALET (Albert). — Le général Thiébault, 67.
MARCEL (Gabriel). — Au pays des Boërs, 80.
MARGUERITTE (Paul). — *Le jardin du passé*, 224.
MENDÈS (Catulle). — *La Grève des vignes*, 472.
MICHEL (Georges). — Les conventions de 1883, 206.
MICKIEWICZ (Ladislas). — La chaire de littérature slave au Collège de France, 435.
MOIREAU (Auguste). — La doctrine de Monroe, 13. — Jingoïsme et jingoïsme aux États-Unis, 593. — États-Unis et Angleterre, 697. L'élection présidentielle aux États-Unis : Silhouettes des candidats républicains, 739.
MOLÈNES (de). — Les procès à la mort, 188.
MONCEAUX (Paul). — La philosophie de M. Sully Prudhomme, 20. — Un roman cornélien, 148. — L'histoire morale des femmes, 245. — M. Paul Bourget, 385. — La douleur des autres, 788. — En Grèce, notes et croquis, 515, 551, 663, 758.
MONCHICOURT (Ch.). — L'expédition des Anglais en Abyssinie (1868), 203.
MONOD (Gabriel). — Le Jubilé du baptême de Clovis, 285.
MOUREY (G.). — *L'œuvre nuptiale*, 800.
MUNTZ (Eugène), de l'Institut. Un journaliste au XVIe siècle : l'Arétin, 130.

NAY (Paul de). — La vie au Transvaal, 461, 501.
NEERA. — Voix de la nuit, Nouvelle, 75. — Manières d'autrefois, Nouvelle, 421.
NEGRI (Ada). — *Fatalité*, 256.
NEUKOMM (Edmond). — Les souvenirs du général du Verdy du Vernois, 16. — Souvenirs inédits d'un prisonnier français en Allemagne (1870-1871), 706.

ODIN. — *Genèse des grands hommes*, 416.
OFFOEL (Jacques d'). — Une traduction musicale de Wagner, 544.
OJARDIAS. — Souvenirs du baron de Barante, 125.
OSWALD (M.). — L'Espagne socialiste et les partis à Cuba, 467.

PASSY (Fr.), de l'Institut. — M. Léon Say économiste, 604.
PATRY (Le colonel). — Un épisode de la bataille de Saint-Quentin, 138. — La prise du fort de Ham, 308. — La légende de Waterloo, 802.
PELLISSIER (Georges). — VOIR MOUVEMENT LITTÉRAIRE. — Poètes contemporains : M. Bellessort, 335. — Les tragédies de Voltaire, 597. — M. Becque et l'Académie, 655.
PEREY (Lucien). — *Marie Mancini*, 800.
PIERRET. — *La fin d'un flirt*, 192.
PONTSEVREZ. — *Les deux existences de Khalil*, 384.
PORCHER (J.). — Vendredi saint à Burgos, 438.
PREVOST (Marcel). — *Le Mariage de Juliette*, 383.
PUGET (Pierre). — M. Émile Loubet, 143. — M. Jules Méline, 586. — M. Guesde et M. Millerand, 754.

RAMBAUD (Alfred). — Vingt-cinq ans après, 182.
RAMEAU (Jean). — *Le Cœur de Reine*, 544.
RECOLIN (Charles). — Le rayon X, Nouvelle, 296.
REGAMEY (Félix). — *Verlaine dessinateur*, 320.
REGNIER (P.). — *Le Tartuffe des Comédiens*, 674.
REHBACH (Jean). — *Par l'amour*, 288.
REMI (Jean). — Les Jeunes, 34.
REVEILLAND. — *Le Sublime cantique*, 288.
REVILLE. — Le Congrès des religions, 221.
RICARD (J.). — *Le Chemin de la paix*, 480.
RICHET (Ch.). — La classification décimale, 94.
RIVALIÈRE (G. de). — La Société française contemporaine : la bourgeoisie, 8, 51.
ROCHEL (Clément). — La comtesse Dash et ses mémoires, 534.
ROD (Édouard). — *Dernier Refuge*, 607.
ROE (Art). — Essai de psychologie militaire : Bonaparte en Italie, 418. — Bonaparte en Égypte, 531.
ROGUELIN (Louis). — *Jacques Moreau*, 192.
ROSEGGER (Pierre). — Un pèlerinage à Maria-Zell, Nouvelle, 329.
ROSIÈRES (Raoul). — Recherches sur la poésie contemporaine : Hernani, 525.
ROSNY (J.-H.). — *Eprémah*, 64. — *Le serment*, 799.
ROUGE (Jules). — L'enseigement des langues vivantes et l'éducation nationale, 113.
ROUJON (Henri). — *Mademoiselle*, 504.
ROUX (Amédée). — *Littérature contemporaine en Italie*, 704.
RUDYARD KIPLING. — Bimi, 808.
RZEWUSKI (Stanislas). — *Les plies du Rhin*, 32.

SASSENAY (marquis de). — *Les Derniers mois de Marat*, 352.
SEILHAC (L. de). — L'organisation socialiste, 108, 237.
SERVIÈRES (G.). — Vues de Hollande, 819.
SIMON (Jules). — *Quatre portraits*, 544.
SMITH (L.-P.). — L'optimiste, Nouvelle, 197.
SOULAINE (Pierre). — Le sauvetage, Nouvelle, 455.
SPULLER. — *Hommes et choses de la Révolution*, 284.
STRAUSS (Paul). — L'Enfance malheureuse, 639.
SUDERMANN. — *Le Moulin silencieux*, 849.

THEURIET. — *Fleur de Nice*, 416.
THIÉBAULT (général). — *Mémoires du —*, 67.
THUREAU-DANGIN (Paul), de l'Académie française. — *Saint Bernardin de Sienne*, 567.
TILLET (J. du). — V. THÉATRES.
TISSOT (Ernest). — Un drame nouveau de Bjornson, 87. — Une conversation avec M. d'Annunzio, 610.
TORNEZY. — *Un Bucrnel esprit au XVIII siècle*, 32.
TROLLIET. — Le rôle civilisateur de la langue française, 227.
TURQUAN (Joseph). — Le divorce de Napoléon Ier, 65. — Les sœurs de Napoléon Ier, 240. — Les Élections municipales de Paris, 632. — Une statistique ministérielle, 814.

VACHON (Marius). — *Puvis de Chavannes*, 320.
VALABRÈGUE (Antony). — Courrier des poètes, 172, 798.
VANDÈREM (Fernand). — Le monde des écrivains, 61. — La librairie Conflet, 242. — La littérature en danger, 712. — Les Snobs, 701.
VAULTIER (Louis de). — *Autour du divorce*, 800.
VEBER (Pierre). — Un homme de lettres dans le monde, Nouvelle, 102. — Le testament de M. de Penelong, 573.
VERDY DU VERNOIS (général du). — La guerre de 1870, 16.
VERGA. — *Une fauvette à tête noire*, 128.
VOGÜÉ (Vicomte de). — *Devant l'ennemi*, 480.
VRAINE (Paul). — Notes d'art, 317.

WEILL. — Les Saint-Simoniens collaborateurs, 543.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Mondes*), 19, rue des Saints-Pères. — 33867. *Le directeur-gérant* : HENRY FERRARI.